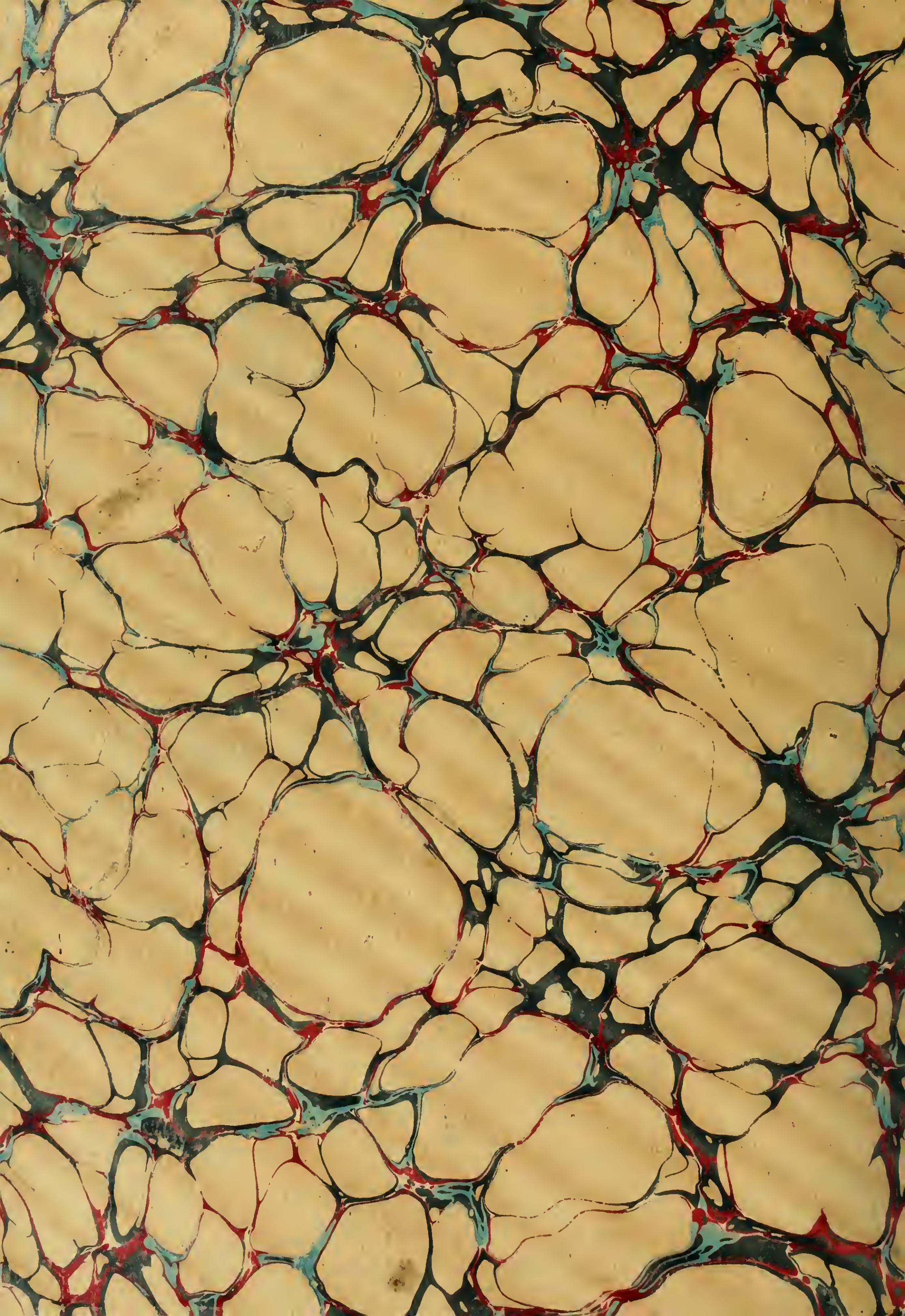
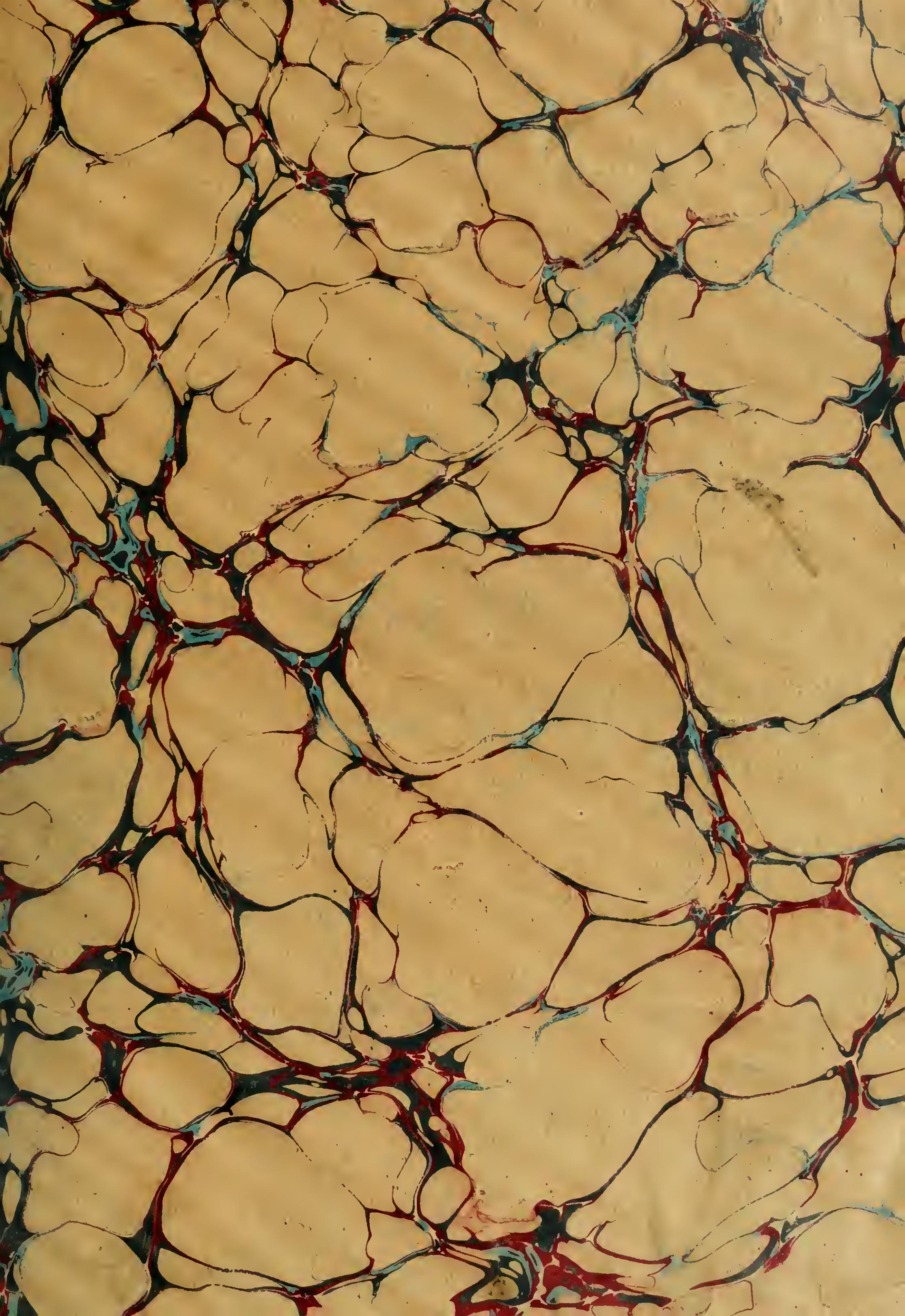






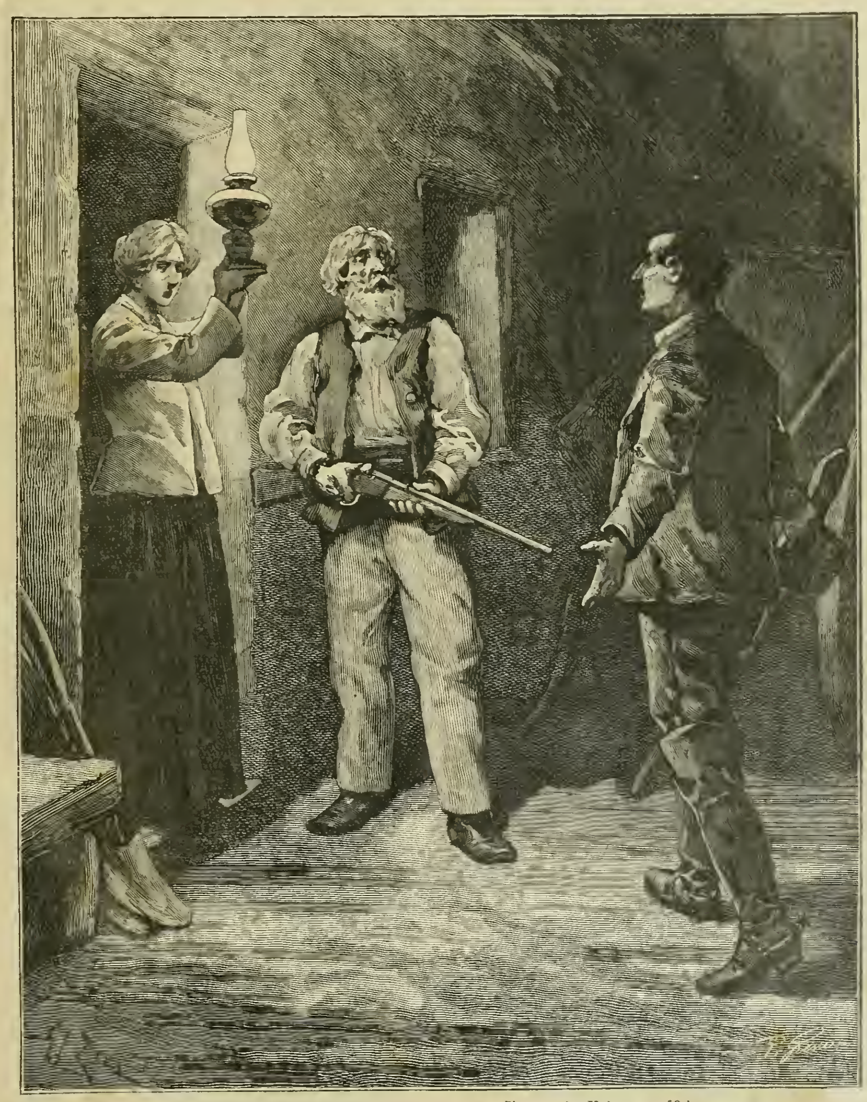
5 centimes le N° année courante. (10 centimes le N° années échues.) N° 1911 TRENTE-SIXIÈME ANNÉE. — 9 Mai 1896.

# L'OUVRIER

**Journal illustré paraissant le Mercredi et le Samedi**

| ABONNEMENT D'UN AN (104 numéros) France, Algérie et Belgique : 6 francs. | DIRECTION ET ADMINISTRATION : LIBRAIRIE BLÉRIOT, HENRI GAUTIER, successeur, 55, quai des Grands-Augustins, Paris. | ABONNEMENT D'UN AN (104 numéros) Colonies et Étranger (sauf la Belgique) : 7 francs. |
|---|---|---|

## LES VOLEURS D'OR, PAR GEORGES LE FAURE



— Laissez votre carabine, oom Prétorius. C'est moi. (Voir page 19.)

# LES VOLEURS D'OR[1]

PAR

GEORGES LE FAURE

III

LA FERME ÉLISABETH

C'était un caractère résolu que Guillaume Brey, tenant de sa race une qualité précieuse, surtout dans une circonstance aussi critique que celle en laquelle il se trouvait : cette qualité était le flegme hollandais dans toute sa pureté, flegme qui lui laissait toute sa lucidité d'esprit et le mettait à même de profiter d'une chance si petite fût-elle, et susceptible de le sauver, là où tout autre à sa place aurait infailliblement péri.

A cinquante mètres de la rivière, le chemin suivi par l'attelage bifurquait soudain, c'est-à-dire que le mur granitique qui le bordait s'ouvrait comme fendu par un coup de hache de géant, et formait une tranchée étroite, mais cependant assez large pour livrer passage à la voiture ; ce fut dans cette tranchée que Guillaume s'engagea, avec une hardiesse qui tenait de la folie, car c'est à peine si les moyeux des roues ne frôlaient pas les parois de ce corridor rocheux ; une déviation des mules et le *coach* se brisait...

Ce chemin nouveau aboutissait à la rivière, mais suivait une pente moins raide que l'autre et conduisait au gué qu'il connaissait.

Soudain, il saisit d'une seule main, de la droite, toutes les rênes, et de son poing gauche fermé heurta derrière lui au panneau de bois qui fermait le devant de la voiture ; ce panneau était mobile, à la façon d'un carreau, de façon à pouvoir s'abaisser et établir, au moment des fortes chaleurs, un courant d'air dans l'intérieur du *coach*.

Le panneau s'ouvrit et la tête de lord Cornallett émergea.

— Qu'y a-t-il? dit-elle d'une voix angoissée...

— Vite! cria Guillaume, passez-moi la jeune miss... vite...

Et de sa seule main que le cuir brut des guides ensanglantait, il retenait l'attelage, le soutenait, résistant par la seule force de son poignet d'Hercule à la tension formidable exercée par ces cinq paires de mules, épuisées et cependant emportées dans une descente vertigineuse, avec une rapidité que l'épuisement de leurs jarrets leur eût interdite...

— Une fortune!... clama lord Cornallett en aidant sa fille à passer par l'étroit encadrement du panneau...

Sans répondre autrement que par un grognement furieux, le jeune homme, retourné à demi, empoigna Edwidge par la taille, l'attira à lui, puis, la soulevant, l'assit sur la toiture du *coach*, tandis que lui-même, tout debout, pour mieux soutenir et dominer l'attelage, avait repris les guides à deux mains.

— Saisissez le col de ma veste, dit-il, et ne lâchez pas... sinon vous êtes perdue... voyez...

Dans l'ombre, s'apercevaient les eaux blanchissantes de la rivière Vaal, qui, grossies par les pluies, coulaient avec un bruit sourd, élevées d'environ deux mètres au-dessus de leur niveau habituel et cependant encore en contre-bas du talus qui formait une pente assez raide.

— *Right!... right!* hurla Guillaume Brey en rendant les guides.

Les mules de volée descendirent comme une flèche le talus et, emportées par leur élan, entrèrent dans l'eau qui rejaillit autour d'elles, les recouvrant presque en entier...

— Elles ont pied, grommela le jeune homme qui, penché en avant, les avait suivies d'un regard anxieux..., cela ira...

Et il se remit à hurler à pleins poumons :

— *Right! right!...*

Successivement, les troisième et quatrième couples de mules avaient suivi le premier et les mules timonières, traînées sur leurs jarrets, glissaient le long du talus, retenant de toutes leurs forces le *coach* qui avait plongé en avant, tel un bateau qui tangue, et dont tout le poids leur chargeait les reins...

— *Fout sack!... Fout sack!...* gronda le Burgher, insultant les pauvres bêtes qui, effarées, sans forces, renâclaient devant ce torrent qui menaçait de les engloutir...

Dans l'intérieur du *coach*, des jurons se faisaient entendre : c'était lord Cornallett qui, seulement maintenant, se rendait compte de la situation, engagé jusqu'à mi-corps dans l'encadrement d'une des vitres qu'il avait enfoncée d'un coup de coude, et terrifié à la vue des eaux dans lesquelles le *coach* allait faire le plongeon...

Mais, déjà, les mules de volée avaient atteint la berge opposée et, excitées par les cris, les claquements de langue de Guillaume Brey, tiraient de toutes leurs forces, contraignant le reste de l'attelage à les suivre.

Le *coach* entra dans la rivière, piquant une tête en avant, ce qui, durant quelques secondes, le submergea presque entièrement : le jeune homme, Edwidge elle-même furent trempés, plus par l'eau qui rejaillit sur eux, que par la rivière elle-même : car, dressés ainsi qu'ils l'étaient, ils ne pouvaient partager le sort des deux autres voyageurs qui se trouvaient jouer, dans l'intérieur de la voiture, le rôle de poissons dans un bocal.

Heureusement encore que John Stuck avait suivi l'exemple de lord Cornallett, et, se soulevant sur les poignets, engagé jusqu'aux hanches dans l'encadrement de la portière, avait trouvé le moyen de tenir sa tête au-dessus du niveau de la rivière ; autrement, l'un et l'autre, si courte cependant qu'eût été la traversée, eussent couru grand risque de périr asphyxiés...

Enfin, le *coach* atteignit la rive opposée et, hissé à grand'peine par les mules exténuées, s'arrêta sur la crête de la berge...

D'un bond, John Stuck sauta à terre, suivi de lord Cornallett, trempés, transis, grelottants.

— Ma fille!... Edwidge!... appela le lord en se précipitant vers le siège.

Guillaume Brey descendait, tenant la jeune fille dans ses bras ; l'eau qui avait rejailli sur elle, l'inondant presque entièrement, avait transpercé son mince costume de voyage, et cette circonstance fâcheuse, jointe à l'épouvante bien naturelle qu'elle avait ressentie, avait déterminé une commotion telle que, les membres brisés, grelottant de froid, quoiqu'elle eût le front brûlant de fièvre, elle eût été incapable de faire un mouvement ou de prononcer une parole.

— Edwidge! Edwidge!... clama sir Cornallett en arrachant presque sa fille à celui qui la portait...

John Stuck avait escaladé le siège, décroché la lanterne et, redescendant, éclairait d'une lueur rougeâtre le visage d'Edwidge.

— Bast! murmura-t-il, c'est l'eau qui l'a glacée, cette pauvre miss... Un peu de chaleur et il n'y paraîtrait plus...

— Jamais on ne pourra atteindre le relai avec ces bêtes, ajouta le jeune Burgher en lançant un regard de mépris vers les mules arrêtées à quelques pas et dont on entendait la respiration oppressée siffler comme des soufflets de forge...

Lord Cornallett considérait sa fille d'un air désespéré, lorsque John Stuck s'écria soudain, en frappant ses mains l'une contre l'autre :

— Mais... si l'attelage est incapable de vous mener au relais, il peut tout au moins nous conduire jusqu'à la ferme Elisabeth... Prétorius Brey ne refusera certainement pas de nous accorder l'hospitalité en attendant le jour...

En parlant ainsi, John Stuck examinait Guillaume à la dérobée et crut saisir sur son visage l'expression d'un contentement intérieur qu'il s'efforçait de contenir et de dissimuler ; mais, certaine contraction des lèvres, certaine flamme dont s'étaient illuminées les prunelles, l'avaient trahi.

Cependant, ce fut le sourcil froncé et le regard un peu inquiet qu'il répondit, au bout de quelques secondes :

— Certainement, oom Prétorius vous secourra comme il le doit...

Dans le patois hollandais panaché de mots anglais, allemands et français que parlent les Boërs, le mot « oom » signifie oncle et est l'appellation que les jeunes gens donnent aux vieillards, indistinctement, quel que soit le degré de parenté, et alors même que cette parenté n'existe pas du tout ; les femmes, on les nomme « tanta », tante, et entre eux, ils se traitent de « cousin », de sorte qu'à les entendre parler on peut les croire tous de la même famille...

Comme s'il eût eu besoin de s'affirmer la chose à nouveau, pour dissiper les doutes qu'il pouvait concevoir à ce sujet, Guillaume Brey répéta :

— Oom Prétorius fera ce qu'il doit...

— Soyez certain, dit alors lord Cornallett, que, moi aussi, je ferai ce que je dois et que je saurai reconnaître...

Mais, John Stuck, lui posant la main sur le bras, l'interrompit, disant :

— Milord ne sait pas que ce serait offenser gravement un fermier boer que lui proposer une rémunération, de quelque genre soit-elle, pour son hospitalité : Dieu commande aux hommes de se traiter en frères et le foyer de chacun est accessible à tous...

Ces mots avaient été prononcés sur un ton grave, pénétré, qui valut à John Stuck un regard reconnaissant de Guillaume Brey.

— Le compagnon a raison, dit-il, et parler argent devant oom Prétorius serait s'exposer à se faire fermer la porte...

Puis, brièvement :

— Montez dans le *coach*... Je m'en vais tenter de gagner la ferme Elisabeth...

Il ajouta, comme si le père eût eu besoin de son conseil pour savoir de quelle précaution il devait entourer sa fille :

— Tenez la jeune miss sur vos genoux..., elle aura plus chaud que dans les peaux de moutons mouillées..., et puis les chocs seront moins rudes...

Quand il eut refermé la portière lui-même, peut-être pour jeter encore un regard sur Edwidge, il grimpa de nouveau sur le siège, saisit

1. Voir l'*Ouvrier* depuis le 2 mai 1896.

les guides et, tant bien que mal, mit en route l'attelage épuisé, fourbu, auquel il parvint cependant à faire prendre une allure un peu plus rapide que le pas, mais qui n'était pas tout à fait le trot.

Ainsi qu'il en avait prévenu lord Cornallett, les voyageurs étaient horriblement secoués dans le rude véhicule, qui roulait à travers une plaine inculte que des fondrières coupaient en tous sens, dans lesquelles les roues s'enfonçaient parfois jusqu'aux moyeux, s'en arrachant brusquement sous la traction nerveuse des mules pour aller heurter, quelques pas plus loin, des souches d'arbres brûlés, qu'elles franchissaient péniblement, en imprimant au véhicule un mouvement de tangage et de roulis horriblement douloureux, à en croire les jurons qui partaient de l'intérieur.

Au bout de trois quarts d'heure de route ainsi faite, les mules s'arrêtèrent devant un assemblage de maisons en terre, recouvertes de paille qui, dans l'ombre, semblaient de grosses taupinières.

Le jeune Boer sauta à terre, disant laconiquement :

— Je m'en vais prévenir...

Mais, comme il mettait les pieds dans une sorte de cour, clôturée de haies vives et dont le sol était devenu fangeux par les infiltrations de purin que produisaient des amoncellements de fumier, au sommet desquels des coqs se mirent subitement à chanter, trompés par la lueur de la lanterne, une porte s'ouvrit et dans l'encadrement, sur le fond subitement éclairé de la pièce, apparut la silhouette d'un homme de haute stature, aux épaules de colosse, aux membres athlétiques.

Sans coiffure, sa tête apparaissait auréolée de cheveux blancs, assez longs et broussailleux qui lui descendaient jusqu'au cou, se mêlant à la barbe large qui s'évantaillait sur sa poitrine, encadrant un visage coloré, d'aspect rude, énergique et guère accueillant.

Sous les sourcils qui formaient une touffe hérissée, les yeux s'ouvraient à fleur de tête, bleus comme ceux de Guillaume Brey, mais avec une expression d'autorité froide que n'avaient pas ceux du jeune homme...

— Laissez votre carabine, oom Prétorius, fit celui-ci en s'avançant chapeau bas vers le vieillard, c'est moi...

Nous avons, en effet, oublié de dire que le fermier était armé et que, le doigt sur la gâchette, il était prêt au coup de feu; en reconnaissant son petit-fils, il laissa retomber à terre la crosse de l'arme qui rendit un son sec; puis, tendant la main au jeune homme :

— Wilhemine..., commanda-t-il, la soupe de Guillaume...

Une jeune fille, qui se tenait derrière lui, élevant, au-dessus de sa tête, une grosse lampe dont la lumière se projetait dans la cour, objecta :

— Tu as des étrangers avec toi, Guillaume...?

Elle venait de voir apparaître, marchant avec précaution, cherchant à ne point trop patauger dans le purin, John Stuck, qui s'avançait le premier, pour montrer le chemin à lord Cornallett, venant ensuite avec sa fille dans les bras...

— Quels sont ces gens? interrogea le vieux fermier d'une voix rude en lançant un regard soupçonneux à son petit-fils.

Le visage de celui-ci exprimait un grand embarras, en même temps qu'une vive contrariété...

— Des étrangers, oom Prétorius, répondit-il, des compagnons de voyage que j'ai, par grâce du ciel, sauvés d'une mort certaine, et auxquels j'ai pensé que vous ne refuseriez pas l'abri de votre toit, jusqu'au jour...

Une flamme courte brilla dans la prunelle bleue du vieillard qui, d'une voix rude, prononça ces mots :

— Vous savez, Guillaume, que les circonstances nous imposent à l'égard des uitlanders une prudence extrême; aussi que le diable m'emporte si, en toute autre circonstance, je n'aimerais pas mieux voir ces gens-là au fond de la rivière Vaal.

Il se reprit, et d'un ton sentencieusement compatissant :

— Mais l'hospitalité est le plus saint des devoirs... Wilhemine, avancez-vous pour éclairer ces étrangers...

Et il entra dans l'intérieur de la maison pour déposer sa carabine dans un coin, tandis que la jeune fille à laquelle il s'était adressé sortait au contraire, pour se diriger vers lord Cornallett et son compagnon.

— Oh! la pauvre! s'exclama-t-elle en apercevant Edwidge dans les bras de son père.

De la lampe qu'elle tenait à la main, elle éclairait le sol, dirigeant les pas des voyageurs à travers les méandres compliqués que formaient les amoncellements de fumier, les chariots, les parcs à bétail, les instruments de culture...

Guillaume Brey, lui, sans prendre la peine de se débarrasser de ses vêtements ruisselant d'eau, avait empilé du bois dans la cheminée, une cheminée énorme, comme on en construisait autrefois dans les habitations, et permettant de faire des feux susceptibles de rôtir un mouton, et en un clin d'œil des flammes avaient lui, animant un peu cette grande pièce sombre, aux murs nus, au plancher fait de terre battue et qu'obscurcissait davantage encore le plafond fait de poutres énormes, à peine équarries, toutes noircies par la fumée de l'âtre...

— *By God!* grommela John Stuck en s'adossant à un coin de la cheminée, je ne donnerais pas quinze livres de ma place.

Il avait dit cela sur un ton de bonne humeur, en regardant Prétorius Brey, pour engager conversation au moyen de cette plaisanterie, mais le grand vieillard répondit avec froideur :

— On voit que la Chartred paie bien ceux qui travaillent pour elle.

L'Anglais tressaillit et ses sourcils eurent un involontaire plissement.

— Pourquoi me parlez-vous de la Chartred, oom Prétorius? demanda-t-il.

— Parce que, à moins que mes yeux ne me trompent, c'est bien John Stuck qu'ils voient en ce moment devant moi...

L'autre domina sa surprise et, cherchant à dissimuler son mécontentement, riposta en se frottant les mains avec un faux air d'indifférence :

— Je n'ai aucune raison de nier être ce que je suis!... Mais comment se fait-il que vous me connaissiez?...

Silencieusement, le vieillard étendit la main vers la cloison où se trouvaient fixées, à l'aide de clous, des gravures découpées dans des journaux illustrés, formant deux panneaux bien distincts : dans l'un de ces panneaux se voyaient le portrait du vieux Kruger, président de la République transvaalienne; celui de Joubert, général des forces de la République, celui-là même qui, en 1881, avait infligé aux Anglais de si sanglantes défaites; et d'autres gravures encore représentant les membres les plus populaires du Wolksraad, ou parlement transvalien; dans l'autre panneau, il y avait le portrait de Cécil Rhodes, le fameux fondateur de la colonie du Cap, premier ministre de la colonie, directeur de la puissante compagnie à charte, celui que l'enthousiasme anglais a surnommé le « Napoléon du Cap »; à côté de son portrait, s'étalait celui du Dr Jameson, son bras droit, et gouverneur, pour son compte, du protectorat de Bechuanaland; d'autres encore appartenant à l'état-major de ces personnages puissants, et, parmi ceux-là, John Stuck constata que le sien figurait.

Dire que cette constatation lui causa un plaisir énorme serait contraire à la vérité; à moins que le froncement des sourcils, le pincement des lèvres, la pâleur soudaine du visage puissent passer pour la manifestation du contentement; mais, comme c'était un homme doué d'une force de volonté peu commune, il sut dissimuler et, plaisantant, s'exclama:

— Du diable si je me serais attendu à trouver ma tête dans un coin perdu comme celui-ci!...

Mais il se mordillait les lèvres, d'un air visiblement dépité et s'en vint reprendre devant la cheminée la place qu'il avait momentanément abandonnée pour s'approcher de la cloison...

Maintenant, il était seul avec le vieux Boer; la jeune Wilhemine avait passé dans une autre pièce avec lord Cornallett et sa fille, tandis que Guillaume Brey était allé dans la cour éveiller les serviteurs caffres pour qu'ils prissent soin de l'attelage des mules.

— Cécil Rhodes médite donc quelque mauvais coup? interrogea Prétorius Brey d'une voix calme, en bourrant de tabac une énorme pipe de porcelaine, dont le long tuyau recourbé, enjolivé de soie verte, à pompon multicolore, faisait descendre le fourneau jusqu'au creux de l'estomac...

John Stuck haussa les sourcils, attachant son regard noir sur le vieillard, avec une expression surprise et ennuyée tout à la fois.

— Et pourquoi... cette question?... interrogea-t-il en ricanant.

— Parce qu'on dit que vous êtes l'homme de confiance du Colosse.

— C'est trop d'honneur qu'on me fait, en vérité...

— Honneur!... cela dépend du sens que vous donnez, dans votre pays, à ce mot-là!...

L'Anglais fut bien sur le point de se fâcher et ses lèvres s'entrouvraient déjà pour lancer au vieux Boer quelque verte réplique; mais il lui suffit de se souvenir qu'il se trouvait chez le propriétaire de la ferme Elisabeth pour se calmer aussitôt et, prenant un ton de plaisanterie :

— Eh! eh! mon cher oom Brey, on m'avait bien dit que vous apparteniez au clan des vieux Burghers : mais je ne me doutais pas que vous en fussiez encore à croire toutes les fables qui se débitent sur le premier ministre...

La tête blanche du vieux Prétorius se hocha sentencieusement.

— Ce ne sont malheureusement pas des fables, répondit-il; et force nous est bien de croire à l'envahissement de notre pays par tous ces étrangers que l'Homme du Cap a lancés sur nous...

— Par Dieu! ils n'ont point eu besoin d'être lancés par lui; ils sont bien venus tout seuls... Et ce n'est pas fini, oom Prétorius; il en viendra bien davantage encore, et je gage qu'avant peu les solitudes où paissent vos moutons et vos bœufs seront couvertes de maisons en pierre et éclairées à la lumière électrique, comme Johannesburg...

Le vieillard avait levé les bras au plafond, et s'écria d'une voix douloureuse :

— Puissé-je ne pas vivre assez longtemps pour voir ces choses...

Puis, brandissant sa pipe, comme si elle eût été une arme, il ajouta rudement, avec un éclair menaçant dans le regard :

— En tout cas, moi vivant, ces choses ne se feront pas...; ainsi donc vous êtes prévenu, John Stuck, et si le but qui vous amène dans ces parages concernait par hasard Ferme-Elisabeth...

L'Anglais protesta avec un accent de sincérité qui convainquit le vieillard :

— Moi !... je veux que le tonnerre m'écrase, si je pensais seulement à vous rendre visite, oom Prétorius.... et si le diable n'avait pas voulu que le cocher du relai de Petersdorf fût pris comme une bourrique, je n'aurais pas eu le plaisir de faire votre connaissance... Je vais à Mafeking, avec le voyageur dont la fille s'est trouvée indisposée du passage de la rivière...

Cette explication fournie, comme nous avons dit, sur un ton fort naturel, avait apaisé le ressentiment du vieux, en même temps que fait s'évanouir ses soupçons ; il enfonça avec son doigt le brasier que formait au-dessus du fourneau de sa pipe le monceau de tabac embrasé et, d'un ton moins bourru, murmura :

— Boiriez-vous bien quelque chose ?...

— Tout de même ; quoique ce feu m'ait séché mes vêtements, j'ai un froid dans l'intérieur et un verre d'eau-de-vie ou une tasse de café...

En ce moment, lord Cornallett sortait de la chambre où la petite fille du Boer venait d'installer Edwidge dans son propre lit, et il accepta, tout comme l'avait fait John Stuck, l'offre d'une boisson réconfortante que Wilhemine servit dans de grands gobelets de cristal taillé, portant gravées en traits d'or, effacés et rongés à demi par le temps, des armoiries à peu près indéchiffrables maintenant, que surmontaient les vestiges d'une couronne comtale.

— En vérité ! s'exclama lord Cornallett, en exposant le cristal à la clarté de la lampe, voilà qui est curieux... C'est dans quelque foire de Johannesburg que vous avez acheté ces gobelets... mon brave homme ?

Prétorius Brey, auquel ces mots s'adressaient, tressaillit, et comme s'il eût été offensé par cette question, il répondit d'un ton sec :

— Ce sont des objets de famille...

Le regard du lord anglais se promena autour de lui, examinant d'un air curieux et quelque peu méprisant le mobilier sommaire de la pièce, cherchant à comprendre comment il se pouvait faire que les gens qui habitaient cette misérable demeure, au sol fait de terre battue, aux cloisons de torchis, au plafond enfumé, possédassent de semblables souvenirs de famille ; aussi Guillaume Brey, qui — après avoir veillé à ce que les mules de l'attelage ne manquassent de rien — était venu rejoindre tout le monde dans la grande salle, prit-il la parole :

— Nos ancêtres sont originaires de France qu'ils ont quittée lorsque le roi Louis XIV chassa les protestants, pour passer en Hollande ; puis le père de mon père est venu à la fin du siècle dernier s'installer dans le sud de l'Afrique.., et voilà...

Lord Cornallett examinait curieusement ces descendants d'une famille qui, peut-être, avait autrefois tenu un rang élevé à la cour de France, et devant ses regards passaient des silhouettes de grands seigneurs, vêtus de satin et de velours, escortant des dames à robes constellées de pierreries, superbes de beauté et d'attraits.

Combien loin de ces silhouettes ces hommes rudes, non sans fierté sans doute, mais d'allure grossière et fruste !

— Une jolie enfant que vous avez là, monsieur Brey, dit le lord en souriant d'un air aimable à la fille du Boer...

— Travailleuse surtout, répondit laconiquement le vieillard sans paraître en aucune manière sensible au compliment de l'Anglais.

Il ajouta d'un ton sentencieux :

— Les qualités que nous apprécions sont loin d'être du même genre que celles que vous prisez dans vos villes : une conscience droite vaut mieux qu'un physique agréable.

Cette réplique jeta une sorte de froid et chacun parut s'absorber dans la contemplation de son gobelet, que Wilhemine avait rempli à nouveau, debout derrière son grand-père, dans l'attitude respectueuse d'une servante.

Certes, le compliment de lord Cornallett était mérité : grande de taille et les épaules larges, la jeune fille avait cependant les attaches fines et les mains délicates, bien que la peau, comme celle du visage, fut hâlée par le grand air ; les traits avaient une régularité aristocratique, et l'œil noir, entre deux rangées de cils longs, sous les sourcils bruns qui contrastaient avec la chevelure blonde, n'était pas sans quelque noblesse d'expression mitigée par un air de grande timidité ; certainement que vêtue à la mode des villes, au lieu du grossier costume de cotonnade qui la couvrait, la petite fille du Boer n'eût point fait mauvaise figure dans un salon.

— Mes hôtes, dit Prétorius Brey en se levant, après avoir vidé d'un trait le contenu de son gobelet, le soleil se lève de bon matin et les fermiers font comme lui.

Non sans une certaine solennité, tenant en main la lampe de cuivre, il conduisit lord Cornallett jusqu'à une chambre, la sienne propre qu'il lui abandonnait, se conformant aux lois de l'antique hospitalité, et lui souhaita le bonsoir par ces mots :

— Vous voici chez vous.

La porte fermée, il dit à John Stuck en le ramenant dans la salle commune :

— Vous m'excuserez de ne pouvoir vous offrir autre chose que ce fauteuil pour passer la nuit, à moins que vous ne préfériez partager avec mon petit-fils et moi la botte de paille sur laquelle nous allons nous étendre dans l'écurie.

Mais la vue des flammes qui dansaient gaiement dans l'âtre séduisirent l'agent de la Compagnie à charte plus que la perspective offerte par le vieillard, et il répondit :

— Je serai à merveille ici et j'achèverai de faire sécher mes vêtements.

Wilhemine gagna la chambre où avait été transportée la jeune Anglaise, les deux hommes sortirent dans la cour, se dirigeant vers les écuries, et John Stuck demeura seul entre le flacon d'alcool laissé à sa disposition et une bible poudreuse que oom Petrus avait cru devoir poser sur la table, avant de se retirer, pour le cas où son hôte voudrait, avant de s'endormir, lire quelques versets.

Parbleu ! John Stuck avait, pour l'instant, la tête à bien autre chose et si le vieillard avait pu voir le singulier regard que, aussitôt la porte fermée, l'Anglais avait promené autour de lui, peut-être bien qu'en dépit des lois d'hospitalité que les Boers se piquent d'exercer mieux que quelque peuple du monde, il eût pris l'homme par les épaules et lui eût fait franchir le seuil de sa demeure.

Dans ce regard, en effet, il y avait de tout : de la joie, de la haine et de la convoitise !

(*La suite au prochain numéro.*) GEORGES LE FAURE.

# NOTRE CONCOURS

Plusieurs personnes prenant part à notre concours de coloriage — le numéro d'aujourd'hui est le second à colorier — nous disent qu'elles ne sont pas satisfaites de leur premier travail et nous demandent si elles ont le droit de recommencer.

Cela va sans dire puisque les envois peuvent nous être faits jusqu'au 28 mai et que jusque-là nous devons ignorer leurs essais.

Il leur sera facile de se procurer de nouveaux numéros soit chez leur libraire soit dans nos bureaux.

## LES VIEUX SOLDATS

# UN AIEUL DE CHAPUZOT[1]

**Par JEAN DRAULT**

### III

UN CONSCRIT DE L'AN II

*Du Camp de Grenelle, 3 frimaire, an II [2] de la République une et indivisible.*

*Au citoyen Chapuzot, mon père, cultivateur à Santeuil (Eure-et-Loir), et à ma mère, la citoyenne Chapuzot.*

Mes chers parents,

Il y a tantôt trois mois que je vous ai quittés, pour obéir à la loi et à la Patrie menacée par l'étranger.

Si je ne vous ai pas fait plus tôt connaître de mes nouvelles, ce n'est pas par indifférence. C'est que je n'ai pu avoir qu'hier seulement les cinq sols que le citoyen Cunctator Baridoine, écrivain public, rue de la Chaise, près le carrefour de la Croix-Rouge, demande pour écrire une lettre ordinaire à tous les citoyens sans instruction du militaire et du civil.



La République une et indivisible est en retard avec ses créanciers, surtout les militaires, vu qu'ils ne peuvent pas réclamer. Mais pour avoir attendu plus longtemps, chers parents, vous en aurez plus long, voilà tout, car le citoyen Cunctator est un patriote, et pour mes cinq sols, il m'en mettra autant que je voudrai et tournera la lettre aussi soigneusement qu'une pétition à un citoyen ministre.

Sachez donc, chers parents, que vous ririez bien si vous me voyiez dans mon habit de conscrit de la République (une et indivisible), avec mon bonnet de police sur l'oreille, mon habit bleu, mes grandes guêtres et mon briquet bien reluisant comme un écu de six livres qui me bat dans les jambes.

Quand je dis que vous ririez, non, vous seriez dans l'admiration, vu mon habitude de la chose, qu'il me semble qu'il y a quinze ans que je suis dans le militaire, tout comme notre sergent Bras-d'acier qui a présenté les armes au ci-devant roi, quand il était dans les gardes-françaises.

Mais reprenons par le commencement.

Vous vous rappelez comme j'étais gai de partir pour être soldat

1. Voir l'*Ouvrier* depuis le 2 mai 1896.
2. 23 novembre 1793.

avec mes camarades d'enfance, les gas Granchamp et Lelong. Nous chantions tous les trois le refrain des Marseillais et tout Santeuil disait comme ça : Voilà des gas qui reviendront capitaines ou généraux, pour le moins.

Sitôt que nous avons eu tourné la route, au moulin du père Maillard, notre voisin, nous n'avons plus chanté, et nous avons marché sans rien dire.

Sur la route, nous avons rencontré d'autres conscrits qui arrivaient de Saint-Léger, de Boinville et de Sainville, si bien qu'en arrivant à Auneau, nous étions une quarantaine, pour le moins.

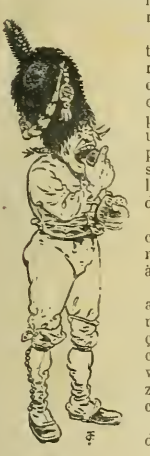
Sur la place d'Auneau, il y avait du monde comme le jour de la foire. Des conscrits, toujours des conscrits, et puis des sergents à moustaches qui les bousculaient, les secouaient et leur criaient des gros mots dans la figure, à seule fin de les grouper et de les aligner.



Bien poliment, j'ai retiré mon chapeau et j'ai montré à un vieux sergent qui fumait sa pipe contre un arbre ma feuille de route.

J'ai cru qu'il allait me dévorer quand je l'ai appelé citoyen; ses yeux ont brillé comme ceux d'un loup, et il a crié à tue-tête qu'il ne voulait pas que je l'appelle citoyen tout court, que je l'embêtais avec ma feuille de route (il a même dit un autre mot plus fort), et qu'il ne savait pas lire, que s'il savait lire, il serait passé officier depuis le décret de l'Assemblée,... et patati et patata.

J'étais tout tremblant et je suis allé trouver un officier, à l'autre bout de la place, puis je lui ai montré ma feuille de route.



Ça a été pire encore !... Il a envoyé une tape dans ma feuille de route et m'a dit de m'adresser aux sergents. Mais il n'y avait pas de danger, j'avais été trop bien reçu! Fin finale, c'est un caporal qui m'a tiré d'affaire en me poussant dans un détachement où il manquait un homme, à ce qu'il paraît. Mais lui non plus n'a pas voulu lire ma feuille de route; seulement, il m'a dit des injures parce que je lui demandais poliment s'il n'y avait pas moyen d'être avec Granchamp et Lelong.

On nous a distribué à chacun un pain dur comme de la pierre, et puis on nous a mis en route après nous avoir demandé notre nom à tous.

C'était le vieux sergent qui avait été si peu aimable avec moi qui nous commandait. Mais nous n'avions pas fait une lieue, et je commençais seulement à faire la connaissance de mes compagnons de route qui étaient tous des environs de Santeuil, quand un brigadier de houzards arriva derrière nous au grand galop en criant au sergent :

— Vous avez-t-y un dénommé Chapuzot, dans vos conscrits?

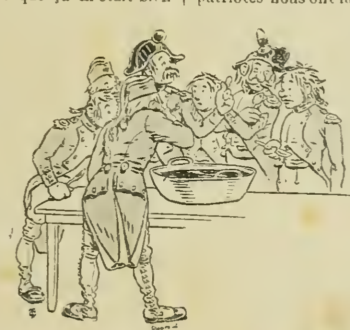
Alors, j'ai répondu :

— Mais oui, c'est moi! Chapuzot de Santeuil, pour vous servir, citoyen houzard.

Alors, voilà le houzard qui me querelle à son tour en m'appelant bandit et conspirateur, je me demandais pourquoi.

Et il paraît qu'on m'avait dirigé sur un corps qui n'était pas le bon. J'ai essayé d'expliquer qu'on m'avait poussé dans ce détachement-là, qu'il n'y avait pas de ma faute, et que ça m'était bien égal de servir la République une et indivisible là ou autre part mais le sergent m'apostropha à son tour et il me dit que je mentais, et que, pour être venu dans une troupe où je n'avais que faire, il fallait que j'aie des idées de désobéissance. Il me menaça même de me faire mettre en prison!

Alors, le brigadier de houzards m'ordonna de suite de rebrousser chemin vers Auneau, pour partir avec mon vrai détachement. La pluie, qui menaçait, se mit à tomber à seaux; tous les malheurs fondaient sur moi, et, pour comble de mauvaise chance, le houzard, qui était ivre comme une bourrique, sauf le respect que je vous dois, m'ordonna d'aller plus vite, sous peine de me passer son sabre au travers du corps.



Tout le long de la route, il pestait contre la pluie, sacrait, vociférait et me traitait de traître à la République, je n'ai jamais su à cause de quoi.

Ah!... j'en ai eu des misères, chers parents!... Je suis arrivé à Auneau trempé et fatigué. J'avais fait deux lieues pour rien. On me délivra de mon houzard qui descendit de cheval et alla recommencer à boire avec d'autres cavaliers, à l'auberge du Soleil-d'Or.

Puis on m'a mis dans un autre détachement, et en route!... J'étais à côté du gas Radois, le fils du savetier d'Auneau. Il est un peu innocent et mordait à même son pain comme un affamé.

On pataugeait dans la boue et l'eau nous dégoulinait dans le cou. Mon pain devenait mou. Alors j'ai eu peur qu'il ne moisisse et j'ai mordu dedans comme Radois.

Notre sergent était mieux luné que l'autre. Il était plus vieux aussi, avec une grosse moustache grise, une perruque à l'ancienne mode, un chapeau à pompon et des brisques en or tout le long de la manche de son habit.

Tout le temps, il riait et disait qu'il faisait beau, que c'était un bon temps pour marcher, puis il s'est approché du fils Radois, et lui a dit :

— Tu as fini le pain que t'a donné la République?

— Oui, citoyen sergent, a répondu Radois tout bête.

— Alors, conscrit, il faudra te serrer le ventre pendant deux ou trois jours, on ne t'en donnera un autre qu'au camp de Grenelle.

Ça m'a donné à réfléchir, et j'ai fait des économies de pain. Comme ça, je ne suis pas arrivé à moitié mort à Paris.

Nous avons marché deux jours; il a plu presque tout le temps et sans la charité des bonnes gens chez qui nous couchions et qui nous ont fait de la soupe, nous aurions péri de froid.

Notre vieux sergent nous a dit qu'on nous gâtait, et que lorsqu'il était conscrit on ne soignait pas le soldat comme à présent. Je me demande, alors, chers parents, comment on faisait! Il en a profité pour nous raconter ses campagnes, et ça nous a distraits. Il a été en Amérique et il a manqué d'être tué cinquante fois par jour. On l'a appelé Bras-d'acier, à ce qu'il nous a raconté, parce qu'il tirait avec son fusil d'un seul bras, comme avec un pistolet. Puis il nous a dit encore :

— Vous avez de la chance, une vraie chance d'être tombés avec moi!... Vous serez de vrais soldats, et pas des canards comme ces volontaires de malheur qui ne f... rien de bon, et qui élisent leurs officiers comme les électeurs d'une section.

En attendant, il nous a fait trimer, le sergent Bras-d'acier, et nous ne sentions plus nos jambes quand de loin nous avons vu Paris. Ah! dame, ça nous a redonné du courage. Notre dernière étape a été Vaugirard, un petit pays très révolutionnaire. Les patriotes nous ont fait escorte et nous ont fait arrêter devant l'église qui est à présent un club et qui est entourée d'un cimetière. On nous a apporté des seaux de vin, du pain et du lard, et les femmes nous ont embrassés et nous ont mis des cocardes à nos habits. Radois s'est fait mal voir par son manque de civisme. Il a dit qu'il aimerait mieux un bout de lard de plus qu'une cocarde.

Quand ous avons repris notre route, nous allions un peu de travers; notre vieux sergent aussi, il chantonnait la briguedondaine.

Bientôt, il leva son chapeau en l'air en criant: Vive la nation! Nous étions dans une grande plaine avec des tentes et des baraques au milieu; c'était le camp de Grenelle.

On voyait des conscrits, pas tous habillés encore, qui faisaient l'exercice, et le tambour résonnait tout le temps.

La Seine coule au bout de cette vaste

plaine qui m'a rappelé la Beauce sans ses moulins à vent, et, de l'autre côté de l'eau, il y a des jolies maisons de campagne avec des arbres. C'est une petite ville qui finit son nom comme Santeuil, c'est Auteuil.

Mais, à part çà, tout est bien différent dans la vie que je menais près de vous, chers parents, et que je mène à présent.

Quand nous sommes entrés au camp, le grenadier qui montait la garde a ri, et un adjudant a dit à Bras-d'acier :

— Où donc que les canards ont barbotté pour être sales comme ça?...

Bras-d'acier nous a conduits sous une grande baraque en planche où il y a des lits de camp avec des paillasses dessus. Une paillasse sert à deux hommes et j'ai eu le gas Radois comme camarade de lit.

Les soldats sont venus causer avec nous, et j'ai essayé un bonnet à poil pour me rendre compte de l'effet que ça faisait. C'est lourd et il me semblait que j'avais une cathédrale sur la tête. Puis, je l'ai mis sur la tête de Radois. Mais Radois n'a pas eu l'air de s'en apercevoir et il a continué à grignoter un bout de pain. Depuis qu'il est soldat, Radois est toujours triste et mange toujours. Aussi est il toujours puni pour se présenter à l'appel avec un bonnet de police plein de paille; il ne sera jamais grenadier, ce garçon-là!

Le capitaine est arrivé une heure après notre entrée au camp. C'est un vieux bourru à moustaches, rouge de figure. Il dit *tu* à Bras-d'acier avec lequel il a été caporal aux gardes-françaises. Il s'appelle Roufignac et nous a regardés avec des yeux terribles.

— C'est ces imbéciles-là que tu m'amènes, a-t-il dit à Bras-d'acier. Qu'est-ce que tu veux que je fasse de ça.

— Fais-en des choux et des raves! a répondu Bras-d'acier. Moi, ça m'est égal. Manquerait plus que tu aies l'honneur d'être capitaine et que ça soit moi qui fasse encore ta besogne.

Bras-d'acier est jaloux un peu de son ancien camarade qui sait lire et qui lui a passé sur le dos, ça se conçoit.

Le capitaine nous a donc reluqués, puis il a dit comme ça qu'il nous ferait fusiller tous jusqu'au dernier, si nous ne marchions pas à sa guise, et, avec d'affreux jurons, il a ordonné qu'on nous habille tout de suite et que nous allions à l'exercice pour voir ce que nous pouvions faire.

Il allait partir, il est revenu en se secouant comme un chat en colère :

— Mille milliasses de boulets de 36, qu'il a crié. Au 2me bataillon du 37me, il n'y a que des républicains capables de se faire tuer sur l'ordre de la Convention. Est-ce que par hasard vous ne seriez pas des républicains? Est-ce que vous seriez de ces brigands qui veulent le retour de la royauté pour qu'on m'enlève mes épaulettes de capitaine! Ah! mille... Vous serez patriotes, ou sinon!...

Tous, nous répondions au gré de ses désirs, car il nous faisait une peur épouvantable; Radois, surtout, qui se voyait déjà fusillé, claquait des dents de frayeur.

Enfin, il partit, et Bras-d'acier et les grenadiers riaient à se tordre de notre épouvante.

— Il a bu au moins un muid, ce matin!... cria l'un d'eux.

Mais Bras-d'acier cessa de rire, et il punit le grenadier pour avoir été injurieux pour son chef.

Ce qui nous a consolés un peu de cette scène, ç'a été de nous voir, une heure après, habillés de neuf avec des harnachements en cuir blanc et un sabre. Cela nous gonflait tous d'orgueil; tous, sauf Radois qui regrette sa blouse et son bâton et qui se plaint que son collet lui râpe les oreilles.

Ça, voyez-vous, chers parents, l'uniforme m'a fait passer sur bien des injustices; pourtant il était gênant, au commencement; la culotte me bridait trop le ventre, l'habit bleu me serrait le dessous des bras, et le briquet s'est embarrassé plus d'une fois dans mes jambes et m'a fait tomber.

A peine habillés, nous avons été à l'exercice. On nous a fait décomposer le pas et mettre l'arme sur l'épaule et j'ai reçu des félicitations de Bras-d'acier. J'allongeais la jambe en avant tant que je pouvais, ça me faisait admirer mes belles guêtres blanches. Mais Radois était de plus en plus maussade. Et comme on a passé après à la charge en douze temps, jamais il n'a pu y arriver. Le capitaine qui écumait l'a menacé encore une fois de le faire fusiller : fin finale, il lui a dit d'aller après la soupe à la garde de police du camp pour manque de patriotisme à l'exercice.

Après l'exercice, le tambour a roulé. C'était la soupe. Deux fusiliers de corvée ont apporté dans notre baraquement une grosse gamelle fumante. Chacun est accouru autour avec sa cuiller. Un des conscrits qui étaient arrivés avec moi (il s'appelle Bersouillon) s'est précipité comme un loup affamé et a plongé sa cuiller dans la gamelle. Mais le grenadier Flamboche, le plus ancien de la chambrée, lui a aussitôt appliqué un coup de cuiller si formidable sur les doigts, que la cuiller de Bersouillon est tombée dans le bouillon.

Et nous de rire!

Alors Flamboche a dit que le soldat ne devait jamais partir qu'au commandement.

— Et le commandement, qu'il a ajouté, c'est moi qui le donne, pour la soupe. Entendez-vous, conscrits!...

Il a plongé alors sa cuiller en disant : en avant, marche!... Chacun son tour!... Le deuxième grenadier a plongé à son tour, puis le troisième, le quatrième et le cinquième. Alors ç'a été mon tour. C'était tellement chaud que je me suis brûlé. Pendant que je soufflais sur ma cuillerée, les grenadiers ont replongé et ça m'a fait perdre un tour. Je ne voulais pas faire comme Radois qui, pour avoir essayé de plonger avant son tour, a été privé de trois tours par Flamboche. Même on lui a ordonné d'employer ce temps-là à aller chercher du vin de grenouilles. Il a demandé où était la cave, alors Flamboche lui a montré le puits d'un air menaçant et Radois a filé avec la cruche, je ne vous dis que ça.

Pendant ce temps-là, Bersouillon se lamentait sur la perte de sa cuiller qui était tombée au fond de la gamelle. Et il ne mangeait pas. Moi, je perdais toujours un tour sur deux, rapport à la chaleur de la soupe; enfin, pour tout dire, les grenadiers qui ont des estomacs rétamés avalèrent presque tout à eux tout seuls.

Puis Flamboche a distribué la viande qui était au fond du bouillon avec la cuiller de Bersouillon. Il a pris la viande avec ses doigts et a rendu sa cuiller à Bersouillon qui n'en avait plus besoin. Il a donné les meilleurs morceaux aux grenadiers; à moi il a donné un os à moelle sans moelle et à Bersouillon qui comptait se rattraper sur la viande, il a donné un gros morceau rougeâtre. Bersouillon a mordu, a sucé, mais il n'est arrivé à rien : c'était un dos de vieille épaulette tombée dans le bouillon on ne sait pas comment.

Pour ce qui est de Radois, il a eu un morceau où il n'y avait que du gras et qui avait l'air d'être avancé, mais c'était de la viande tout de même, et Radois s'est régalé.

Heureusement qu'on n'a pas toujours mangé aussi mal; nous serions morts de faim, surtout Bersouillon. Une fois que nous avons connu la manœuvre de la gamelle, nous n'avons pas fait cadeau d'une seule cuillerée de soupe aux grenadiers.

Mais il faut que je fasse mention d'une histoire qui nous arriva après la soupe : voici qu'un grand citoyen enrubanné, doré sur toutes les coutures, avec un bonnet à poil qui portait un pompon d'une demi-toise, entre tout à coup dans notre chambrée. Tous les grenadiers se lèvent et saluent. Nous les imitons et voilà que Flamboche nous dit :

— C'est le général!

Le général demande où sont les conscrits. On nous montre à lui.

— Très bien, qu'il dit. Ont-ils payé du vin à leurs anciens?...

Et comme on lui dit que non, il entre dans une rage de forcené et s'écrie :

— Alors, c'est des mauvais patriotes, des ennemis de la République. Qu'on les envoie à la guillotine!

Ma foi, chers parents, j'ai eu un frisson, et nous sommes devenus blancs de peur, surtout que les grenadiers avaient tiré leurs sabres et faisaient mine de vouloir nous emmener. Nous avons versé entre les mains du général les pauvres écus que nous avions apportés et le général a été acheter aux vivandières du camp une cruche de vin. Nous avons bu tous avec lui.

C'était un faux général, un grenadier qui s'était déguisé pour nous duper. Chaque fois qu'il arrive des conscrits, on fait la même chose, et il n'y a pas huit jours, ça été à mon tour de faire le général pour effrayer de nouveaux conscrits. Car nous sommes à la veille de partir à l'armée du Rhin, les recrues arrivent en masse pour nous remplacer au camp, il faut bien s'amuser un peu.

Pour en revenir à l'histoire du faux général, voilà que le lendemain il en arrive un vrai au camp qui vient voir nos baraquements.

Cet imbécile de Bersouillon a cru encore que c'était une farce des grenadiers. Il a plaisanté le général et il est allé à la prison quinze jours, s'il vous plaît. Il a été question de le fusiller et il n'a été sauvé que par Flamboche qui a expliqué aux sous-officiers qui l'ont redit aux officiers la cause de l'embrouille de ce pauvre Bersouillon.

Maintenant, chers parents, nous sommes quasiment des anciens, et encore trois mois, je serai grenadier; on m'attachera les grenades sur le champ de bataille, comme à Flamboche qui sera mon égal. Et j'apprendrai à lire pour monter plus haut encore.

Nous défilons déjà la parade et nous manions notre fusil comme des vieux soldats. Ah! les belles revues, si vous voyiez ça!...

Flamboche est mon ami. Tous les *décadis* [1], je vais me promener avec lui; il me montre Paris.

Quelquefois, il me mène voir guillotiner, mais je n'aime pas beaucoup ça; quelquefois nous allons voir des combats de chiens à un petit village qui s'appelle Montmartre et où les Parisiens vont passer le décadi. Les combats de chiens, ça m'amuse, et Flamboche dit que c'est toujours utile à un conscrit de voir l'image de la guerre. Nous allons encore regarder les boutiques du jardin de l'Égalité, toutes les belles toilettes y vont. Je me regarde dans les glaces, je suis superbe avec mon uniforme et mon beau briquet.

L'autre jour, avec Radois qui se plaint que son collet lui râpe toujours les oreilles, Flamboche nous a montré sur la place de la Révolution l'endroit où le ci-devant roi a été guillotiné. Il était de service ce jour-là.

1. Dimanches du calendrier révolutionnaire qui revenaient tous les dix jours.

Et il nous a expliqué la vérité vraie l'exécution.

— Voyez-vous, qu'il nous a dit, Louis et était un bon homme, au fond ; ceux qui ont servi sous lui co e Bras-d'acier le disent bien. Il aimait le soldat qui était mal rri et mal couché et il a défendu qu'on mette plus de deux hom s par lit et qu'on le vole sur sa ration, comme ça se faisait tr Donc l'armée lui était reconnaissante de ça et tout aurait é pour le mieux s'il avait bien voulu faire passer généraux Hoch Marceau, Kléber, Desaix, Dugommier, Jourdan, Masséna, et n as d'autres qui avaient trop d'intelligence pour rester bas-offic s toute leur vie.

« Lui encore, il aurait accepté ça, m les aristocrates qui l'entouraient n'ont pas voulu. Ils avaient soin de tous les brevets d'officier pour caser leur nichée.

« Louis Capet a trop obéi aux arist ates. Comme il n'y avait pas moyen de le décider, on l'a guillot malgré que ça fût regrettable d'en venir à des moyens pareils. dans les régiments beaucoup de sous-officiers sont passés offic s.

« Voilà la vérité vraie.

Je vous écris tout ça, chers paren pour vous montrer qu'à l'armée, on apprend des choses qu'on urait ignorées si on était resté dans le civil.

Je finis ma lettre, parce que le cyen Cunctator Baridoine commence à trouver que j'en ai mis az long pour cinq sols.

Quand je vous écrirai, à présent, pr ble que ça sera de Prusse ou de plus loin. Notre bataillon d 7e va être incorporé à la 74e demi-brigade et nous allons parti ientôt.

Recevez, chers parents, les vœu e votre fils discipliné et patriote.

JEAN-BAPTI CHAPUZOT,

*apprenti grenadier au bataillon du 37e*

*(74e demi-brigade dans huit jours) amp de Grenelle sous Paris.*

(*La suite au prochain numéro.*) JEAN DRAULT.

## RECETTES DE LA SEMAINE

**Fine champagne p coûteuse.**

Prendre un litre d'esprit-de-vin à 0°, y faire infuser pendant un mois une bonne poignée d'écorces e bois d'amandes Princesse, puis filtrer. Ajouter alors deux litre d'eau, un morceau de sucre candi et quelques gouttes d'une infu n de thé fort.

**Eau sédat e.**

L'eau sédative est d'un usage si équent qu'il ne peut qu'être utile d'en avoir la recette.

Mettre dans un litre d'eau filtrée
10 grammes d'alcool camphré ;
60 — de sel de cuisine ;
60 — d'ammoniaque liqui . Mélanger le tout.

L'eau sédative s'emploie rarem t pure. On l'étend plus ou moins d'eau, selon l'usage que l'on veut faire.

Nos lecteurs et nos lectrices vou ront bien nous permettre de faire appel à leur bonne volonté. ous tenons, avant tout, à ne leur offrir que des recettes tout à it inédites et d'un caractère absolu d'utilité. C'est donc par un hange continu de recettes et de procédés personnels dont nos jo naux ne sont, en somme, que des agents de correspondance et d vulgarisation, que nous pouvons — sans toujours recourir aux recueils spéciaux — répondre aux nombreuses et diverses questio qui nous sont posées tous les jours.

Tous ayant à gagner à cette m hode, on ne nous en voudra donc pas de faire appel au bon vou ir de nos lecteurs pour qu'ils nous transmettent des recettes in ressantes et inédites ou peu connues.

## CHRONIQUE HEBDOMADAIRE

LE MOIS DE MAI ET LES TRADITIONS R ALES. — RITES POPULAIRES : EN FRANCHE-COMTÉ. — AU MOYEN AG — MESSIRE HECTOR DE BOURBON ET LE PRÉFET DE SEINE-ET-OISE. — LES CLERCS DE LA BASOCHE ET LA « COUR DU MAI ». — ORIGINE D S « SALONS » DE PEINTURE. — LES PREMIÈRES EXPOSITIONS. — LA F TE DES BAYLES DE MONTÉLIMART. — LA REINE DE MAI. — CHAPEA DE VIOLETTES. — TRIMOUZETTES. — « PLANTONS LE MAI ! » — LES UNES GARÇONS D'UZEL. — LE PRIVILÈGE DES DAMES DE LUXEUIL E DE DEVECEY. — LES MARIS QUI « TROTTENT L'ANE ». — LE CLU DE L'AUTOMOBILISME. — LA LOCOMOTION ÉLECTRIQUE. — L'ACCUM LATEUR IDÉAL. — LA TRACTION DE L'AVENIR. — UTILITÉ DES ANCIEN ES ROUTES ROYALES. — RELAIS DE DILIGENCES ET RELAIS D'ACCUMUL TEURS.

Le mois de Mai garde toujours son prestige dans les campagnes A la ville, où les coutumes s'effac nt, où les vieux rites populaires s'oublient, emportés par les soll itudes de la vie quotidienne, le 1er mai n'a guère plus de significat on que le 1er avril ou le 1er juin. Dans les provinces de l'est, de l'ouest et du nord, il en est autrement. En Franche-Comté, dans maint village, les jeunes gens vont planter des arbrisseaux enrubannés à la porte de leur fiancée. Ailleurs, des « mais » décorés de guirlandes sont érigés devant la porte des maisons où demeurent les jeunes « promises ».

« Combien de fois, raconte un écrivain jurassien, M. Cortet, combien de fois ne nous sommes-nous pas associés à cette naïve coutume, soit par notre présence, soit en soutenant l'échelle pendant que l'un de nos camarades allait clandestinement et tout aussi ému qu'un soldat qui monte à l'assaut planter le mai sur une cheminée ! » C'est qu'il y avait aussi là une place à conquérir, et le verdoyant arbre de mai que le jeune paysan dressait sur l'agreste citadelle constituait un signe de victoire presque aussi certain que le drapeau d'un régiment sur les murs d'une vi e assiégée. Au moment où les balles la frappèrent, la jeune fille de Fourmies venait de donner son cœur ; l'arbre de mai qu'elle portait à la main était le symbole et le gage de ses fiançailles.

Pendant le moyen âge, ce n'est pas seulement devant la demeure des jeunes filles vertueuses que les mais sont plantés. Cet hommage est décerné à toutes les personnes qu'on veut honorer. Voici un curieux trait que rapporte à ce propos un chroniqueur du XVe siècle, Lefebvre de Saint-Remy : « Messire Hector, fils de Bourbon, manda à ceux de Compiègne que le premier jour de mai il les irait *esmayer*, laquelle chose il fit, monta à cheval, ayant en sa compagnie deux cents hommes d'armes des plus vaillants avec une belle compagnie de gens de pied, et tous ensemble, ayant chacun un *chapeau de mai* sur leur harnais de fête, allèrent à la porte des bourgeois de Compiègne et, avec eux, portaient une grande branche de mai pour les *esmayer*. » Ce grand seigneur qui, dans la nuit du 1er mai, va festonner de fleurs les maisons de ses vassaux, ne vous ouvre-t-il pas sur les mœurs féodales une curieuse échappée ? Quelle singulière bonhomie ! J'éprouve quelque peine à me représenter M. le préfet de l'Oise se levant de nuit pour aller enguirlander les portes de ses administrés.

Au XVIIe siècle, la coutume de planter un mai dans les villes subsistait encore à Paris ; les clercs de la Bazoche en dressaient un tous les ans dans la grande cour du Palais qui, pour cette raison, porta longtemps le nom de « Cour du Mai ». La puissante corporation des orfèvres parisiens portait aussi chaque année un mai à Notre-Dame. En 1449, elle présenta un arbre vert qui reçut le nom de « mai verdoyant ». Plus tard, deux membres de la corporation, désignés sous le nom de « Princes de Mai », furent officiellement admis à l'offrande pendant la messe, en compagnie des marguilliers de Notre-Dame. En 1499, à l'arbre vert, les orfèvres joignirent une sorte de tabernacle rempli de sonnets, de rondeaux et de villanelles en l'honneur de la Vierge et des saints. Au XVIe siècle, nouvelle modification : de petits tableaux décorent le tabernacle, et ces panneaux appelés « Tableaux de mai », suspendus à la porte de la cathédrale, attirent, du 1er au 3 mai, la curiosité des fidèles. Le XVIIIe siècle développe cette originale institution : les tableaux restent exposés pendant un mois dans la la chapelle de la Vierge. Voilà l'origine de nos « salons ». C'est l'Église qui les suscite, comme elle suscite tous les progrès. Aujourd'hui encore, n'est-ce point le 1er mai de chaque année que le palais des Champs-Elysées ouvre ses galeries ? C'est ainsi que, malgré les cataclysmes politiques et sociaux, le passé engendre et commande quand même le présent.

Il n'y a pas longtemps encore, à Montélimar, les bayles et les laboureurs plantaient un mai sur la principale place de la ville et nommaient, après la messe, un roi qui prenait pour sceptre une pique autour de laquelle s'entrelaçaient des épis de blé. Cette élection faite, les braves paysans, leur roi en tête, montaient sur des mules richement harnachées, tenant chacun en croupe une jeune fille ou une jeune femme, puis visitaient les fermes des environs et distribuaient le pain bénit aux familles.

Dans d'autres provinces, une éphémère royauté échoit à une jeune fille qui reçoit le nom de « Reine de Mai ». La règle de l'abbaye de Saint-Claude stipule que, chaque année, la reine et les jeunes filles qui l'accompagnent recevront, le premier mai, du prieur, une part de prébende. « Ces filles, ajoute la règle, qui sont de neuf ans *en bas*, ne doivent s'introduire ni au dortoir ni au Chapitre ». Le révérend prieur ne leur doit que ce qu'il lui plait, « sans y être tenu nullement, feur (sinon) que par bonne coutume et grâce. » Dans d'autres monastères, à Saint-Vivent-en-Amour, près Saint-Jean-de-Losne, en Bourgogne, les jeunes filles d'Echeron doivent porter un chapeau de violettes (couronne) au prieur qui, en échange, leur remet un gâteau.

Les monastères entretenaient avec soin ces naïves coutumes, qui rompaient la monotonie de la vie rurale et attachaient les paysans à leurs villages. La disparition des abbayes entraîna peu à peu celle des fêtes. Aussi reste-t-il aujourd'hui bien peu de chose des traditions anciennes. Sous le gouvernement de Juillet, M. Balleydier rencontra, non loin de Valence, une jeune fille assise sur un tertre garni de guirlandes. Couronnée elle-même de roses blanches, notre adolescente portait un sceptre de fleurs et trônait au milieu d'une dizaine de compagnes qui formaient autour de la jeune reine champêtre une sorte de cour. Aujourd'hui encore, en Lorraine, les jeunes filles élisent une reine et vont dans les fermes chanter des cantilènes, qui, suivant les localités, portent le nom

de « trimouzettes » ou de « trimazas ». Voici la cantilène de Neuflize :

Trimousette
C'est le mois de mai,
En revenant dedans les champs (*bis*)
Nous avons trouvé les blés si grands,
La blanche épine florissant,
Devant Dieu, c'est le mai
Mois de mai, c'est le joli mois de mai!

Dans la Bresse, la reine ou la mariée, toute constellée de bouquets, de rubans, de bijoux et conduite par un jeune garçon, ouvre la marche, précédée par un dendrophore qui porte un mai fleuri. Ecoutons-la chanter :

Voici venir le joli mois,
L'alouette plante le mai,
Voici venir le joli mois,
L'alouette le plante,
Le coq prend sa volée
Et le rossignol chante.

En Bretagne, dans les environs d'Uzel (Côtes-du-Nord), les jeunes garçons vont, pendant la nuit du 30 avril au 1er mai, psalmodier l'antienne suivante dans les villages à la porte des fermes :

En entrant dans cette cour,
Par amour,
Nous saluons le Seigneur;
Par amour,
Les valets, les chambrières.

Un silence se fait, puis le chef de la bande s'écrie :

Chanterons-je?

Si le fermier consent, la chanson commence.

Dans le comté de Bourgogne, cette terre de la gaieté gauloise par excellence, les femmes mariées jouissaient d'un curieux privilège. Défense aux Bourguignons d'infliger aucune correction manuelle à leurs épouses pendant toute la durée du mois de mai. Des chartes formelles confèrent notamment cette prérogative à la population féminine de Luxeuil et de Devecey. Au XVIe siècle, les maris humiliés essayèrent de se révolter, mais les dames de Luxeuil s'empressèrent de traduire les rebelles devant la justice seigneuriale, et voici l'arrêt que rendit en 1533, le comte Jean de la Palud :

Obtempérant à l'humile requeste
Très louable, très douce, très honneste
Qu'ont présenté les dames de Luxeuil
Et que j'ai lu sans oublier mot seul

Mentionnant de leurs grands privilèges
Leurs franchises, justices et vrais sièges,
Donc, de longtemps, sont en possession,
C'est assavoir que l'homme marié

Ne doit battre sans en estre privé
Soit droit ou tort en certains mois, sa femme,
Se n'en veuille courir à gros le blâme,
Car franches sont pendant le mois de may.

Pourquoi cognu et tout bien advisé,
Je, leur seigneur, Dieu mercy, bien dispos,
Tous leurs bons droits du tout je reconfirme
Et veulx qu'ils soyent pour stables et fermes.

. . . . . . . . . . . . . . . .

Passé avons le présent privilège
En nos maison, chastel et forteresse
De Bodancourt, ce vingtième de May
Mil cinq cent trente-trois et pour tout vray
Nos noms et seing en tout este témoing
Et nostre scel qu'avons à ce adjoint.

Si les maris réfractaires aux ordres du seigneur de Luxeuil s'avisaient de passer outre, une autre charte accordait aux femmes le droit de sévir. Voici l'article : « Toutes et quantes fois qu'un mari frappe sa femme durant le mois de mai, les femmes du lieu doivent le trotter sur l'asne, par joyeuseté, et esbattement ou le mettre sur charrette et trébucher et conduire *dinq* trois jours durant en lui baillant son droit, c'est assavoir pain, eau et fromage. » Un homme marié de Devecey, ayant subi cette légitime punition au mois de mai 1427, ses amis intentèrent un procès au beau sexe et voulurent méchamment le déposséder de ses droits. Mais le seigneur abbé de Saint-Vincent, par une salutaire ordonnance du 18 juin 1427, maintint énergiquement la coutume locale et, depuis cette époque, le sexe fort n'ose plus regimber. Telle est la force des traditions que la Révolution de 1789, qui supprime tant de privilèges, ne réussit pas à venir à bout de la prérogative accordée aux vaillantes Franc-Comtoises. En 1815 et en 1840, la ville de Salins put voir plusieurs maris « trottés sur des ânes » pour avoir enfreint la charte qui, pendant le mois de mai, soustrait leurs femmes à l'humiliante servitude des corrections manuelles. J'ignore si l'ordonnance des seigneurs abbés de Devecey et de Luxeuil est toujours en vigueur ; il me plaît de croire que l'honnête conduite des maris l'a fait tomber en désuétude. En tout cas, elle n'aura pas été inutile. La peur d'être « trotté sur l'âne » ne dut-elle pas assagir maintes fois bien des époux que leur caractère peu endurant portait à d'odieuses rigueurs? C'est ainsi que l'Église, toujours ingénieuse dans sa tendresse, a su se servir des coutumes souvent les plus bizarres pour adoucir les mœurs et protéger les faibles contre l'arbitraire des violents.

* *

Le public s'est-il beaucoup intéressé aux expériences de traction électrique auxquelles pieurs compagnies de chemins de fer ont fait procéder dans cesrnières années? Je ne le crois pas. Que les trains de nos prinales lignes marchent à une vitesse normale de 90 à 100 kilorres à l'heure, c'est une considération qui ne paraît pas beaucouréoccuper jusqu'ici la foule. En admettant que la Compagnie Lyon, par exemple, puisse un jour n'employer que huit hes seulement au transport des voyageurs de Paris à Marseille, mporte un tel progrès pour l'immense majorité de nos comriotes? Cette accélération des trains ravira surtout le patria cosmopolite qui, pendant la mauvaise saison, se dirige vers lôte d'Azur. La petite bourgeoisie et les classes ouvrières ne piteront guère en général des trains « fusée ».

Est-ce à dire que « leonquêtes de la science », en matière de traction, nous doivent lser indifférents? A Dieu ne plaise! Dans un cercle d'ingénieurs je me trouvais naguère admis, j'ai justement eu lieu d'apudir aux considérations de plusieurs orateurs sur les précieuxvantages que la locomotion électrique est prochainement destie à nous procurer. Parmi les lecteurs de l'*Ouvrier*, plusieurs onans doute vu circuler dans Paris un certain nombre de voies que ne remorque aucun cheval. Lourdes et munies d'apreils disgracieux et peu propres, ces véhicules n'excitent pas armi les passants une curiosité bien vive. On n'a vu là qu'uneivention bizarre et peu pratique. Mais une centaine de gentlemet d'industriels se sont passionnés pour « l'automobilisme ». Un cle a été créé; des études se poursuivent; tous les mois on ne annonce la découverte de nouveaux engins, ou le perfectionneent de l'outillage actuel. En présence de ces recherches et de cétudes, nombre de personnes conjecturent qu'il peut sortir de tte émulation une idée féconde. Qui sait si un électricien de gée ne nous dotera pas « d'un fiacre ou d'un landau automobile » à portée des fortunes modestes? Quelques constructeurs tels qi les Peugeot, de Valentigney, offrent aux amateurs un véhiculeaû par le pétrole, mais le prix élevé de cette machine l'exclut pr ainsi dire du marché. Pour que les véhicules nouveaux prévalé sur les anciens et les remplacent, il faut qu'à la supériorité d moteur ils joignent la modicité du prix. Or, seuls les accumulaurs électriques peuvent répondre à ce programme, et c'est d'eux irtout que les ingénieurs attendent la solution du problème.

Faut-il rappeler à ce pros ce que la science mécanique désigne sous le nom générique accumulateurs? Un accumulateur est un appareil qui emmagasinune force vive, une puissance, et qui l'emploie au fur et à mesuree besoins à satisfaire. Le ressort des pendules et des montres est plus ancien des accumulateurs. La bouteille de Leyde perfectionée, voilà l'accumulateur électrique. Je me garderai bien d'entreici dans les explications techniques qui terrifieraient mes lecteur Qu'il me suffise de dire que les accumulateurs imaginées par M. Faure et Sellon actionnent depuis près de trois ans les tramw qui font le service entre la place de la Madeleine et la ville de Snt-Denis. Aux deux stations terminales, des employés spéciaux mplacent les appareils dont la puissance est épuisée et les rechaient pour les utiliser de nouveau plus tard. Voilà tout le secret de locomotion électrique. Le principe posé, pourquoi les ingénieurs l'appliqueraient-ils pas aux voitures particulières? Trois obstaclesse sont jusqu'à ce jour opposés à l'extension du système : le pds des accumulateurs, la cherté des appareils et l'absence de « déps ou sources de forces électriques » où les voitures puissent allerrenouveler leur provision de dynamique. Eh bien! ne nous est-ipas permis d'espérer que la science nous fournira les moyens de raliser ces utiles *désirata?* Le club de l'Automobilisme paraît s'êtr assigné pour mission de découvrir l'appareil tout à la fois le pl puissant, le plus léger et le moins cher. Ce résultat obtenu, une ompagnie se constituerait certainement sur le modèle de nos anennes « Messageries royales » pour sillonner nos routes de « relaisl'accumulateurs ». Tous les dix ou vingt kilomètres, on changerat d'appareils comme autrefois on changeait de chevaux.

Telles sont les perspectives ue nous ouvre la brillante imagination de nos ingénieurs. Les hemins de fer ont fait tomber en désuétude les antiques routes nationales et ruiné les vieilles hôtelleries où s'arrêtaient les iligences. Curieuse évolution des choses! Voici que les hôtelleries et les routes semblent à la veille de reconquérir leur ancienne faveur. Certes, nos lignes ferrées ne perdront rien de leur importane, et les marchandises qui constituent le principal trafic de ces grandes artères, s'achemineront toujours sur leurs rails. Mais si la découverte de l'accumulateur idéal permet de construire des véhicules économiques dont la célérité rivalise avec celle des trains ordinaires, il ne faut pas se dissimuler que beaucoup de voyageurs adopteront avec empressement le nouveau mode de tranport.

Un de nos amis de Lyon travaille actuellement à la construction de ce véhicule du XXe siècle. Puisse-t-il trouver la formule que l'abbé Moigno avait entrevue dans ses rêves et qui se déroba aux investigations de l'éminent savant, mort trop tôt.

OSCAR HAVARD.

*Le Directeur-Gérant:* HENRI GAUTHIR. — Sceaux, Imp. Charaire et Cie.

5 centimes le N° année courante (10 centimes le N° années échues.) N° 1912 TRENTE-SIXIÈME ANNÉE. — 13 Mai 1896.

# L'OUVRIER

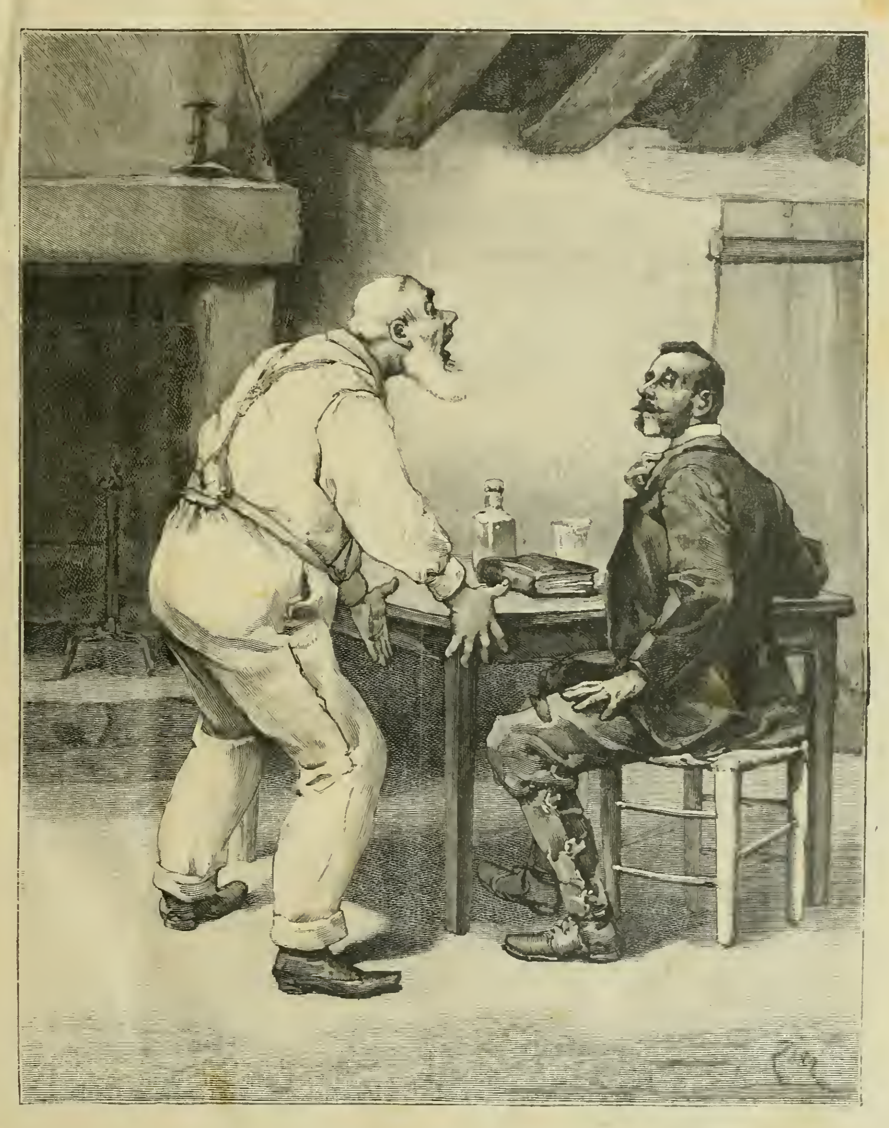
**Journal illustré paraissant le Mercredi et le Samedi**

ABONNEMENT D'UN AN : (104 numéros) France, Algérie et Belgique : 6 francs.

DIRECTION ET ADMINISTRATION : LIBRAIRIE BLÉRIOT. HENRI GAUTIER, SUCCESSEUR, 55, quai des Grands-Augustins, Paris.

ABONNEMENT D'UN AN (104 numéros) Colonies et Étranger (sauf la Belgique) : 7 francs.

## LES VOLEURS D'OR, PAR GEORGES LE FAURE



— C'est bien de ma fille qu'il s'agit... Je suis volé ! (Voir page 28.)

# LES VOLEURS D'OR[1]

PAR

GEORGES LE FAURE

## IV

### OOM PRÉTORIUS

John Stuck paraissait assoupi ; les deux coudes sur la table, les yeux fixés sur la Bible que, distraitement, ses doigts avaient ouverte, il songeait qu'il y avait dans la vie des hasards bien singuliers : parti du Cap avec des instructions pour la frontière du Béchuanaland, il avait eu à Johannesburg une longue conférence avec les chefs du parti des Uitlanders et, dans cette conférence, longuement il avait été question de cette Ferme Elisabeth, que, d'après les indications des ingénieurs, des filons d'or importants devaient traverser.

Seulement, le vieux Boer qui en était le propriétaire jouissait d'une réputation d'homme peu commode, d'humeur farouche et intransigeant en ce qui concernait les étrangers, veillant, disait-on, sur son bien avec une sollicitude intraitable, décidé à jouer des armes contre quiconque s'aviserait de mettre le pied sur son domaine, dans des intentions de spéculation.

Et voilà que précisément, comme il cherchait dans sa cervelle un moyen de pénétrer dans l'intérieur de cet homme antique, aux yeux duquel sa qualité seule d'Anglais devait être un crime, il découvrait qu'il avait pour compagnon de voyage le propre fils de cet homme.

Un esprit aussi avisé que le sien ne devait pas être long à tirer quelque profit de cette circonstance, et on a vu qu'au relai de Petersdorp, il avait eu vite fait de former un plan dont l'exécution avait été confiée à Macker ; seulement, il avait compté sans l'inexpérience de l'Irlandais, et il s'en était fallu de peu que ses projets tournassent contre lui : sans l'énergie et l'esprit d'initiative de Guillaume Brey, c'en était fait de lui et des autres voyageurs que contenait le *coach*.

Or, autre circonstance favorable, voilà-t-il pas que ce Boer grossier et primitif paraissait s'être pris — tel un oison dans un filet — aux charmes de la jeune Anglaise, bien innocente, la pauvre, de la fascination exercée à son insu par son élégance naturelle et si délicate de femme civilisée, et que, grâce à ce sentiment d'autant plus fort qu'il se trouvait, par sa naïveté presque enfantine, désarmé contre lui, Guillaume Brey venait d'introduire dans la place l'ennemi qui s'était vainement creusé la cervelle pour y entrer...

Maintenant qu'il y était, il s'agissait de n'en sortir qu'après avoir mis à profit ce séjour qu'il y pourrait faire, séjour forcément de peu de durée et qui le contraignait conséquemment à mettre les bouchées doubles.

Or, seul, il ne pouvait rien faire : l'étendue des territoires dépendant de Ferme Elisabeth était trop grande pour qu'il pût songer à ea parcourir. Alors même qu'il eût devant lui une semaine entière, lela lui eût été insuffisant. « Prospecter » un terrain ne se fait pas en un clin d'œil et sans avoir quelque indication préalable ; or, cette indication indispensable, c'était par Guillaume Brey qu'il espérait l'avoir, mais comment? Voilà ce qu'il cherchait et ce qu'il ne trouvait pas.

Il avait bien, il est vrai, quelques idées concernant le moyen dont il devrait se servir pour amener le jeune homme à composition ; mais cette idée était encore très vague et en même temps pleine d'incertitude, basée qu'elle était sur l'impression que miss Edwidge Cornallett paraissait avoir produite sur le fils du fermier.

Assurément, tandis que roulait le coach pendant la première partie du trajet, rien de l'attitude du jeune homme ne lui avait échappé, et les attentions timides témoignées à sa compagne de route n'étaient pas sans avoir frappé John Stuck ; lui seul, à l'insu même du principal intéressé, s'était aperçu que Guillaume Brey ne dormait pas, ainsi que miss Cornallett le croyait ; lui seul avait eu conscience du regard qui filtrait entre les paupières mi-closes, pour s'attacher si curieusement sur la jeune fille.

Et puis, le Boer aurait-il fait ce qu'il avait fait s'il s'était simplement agi de sauver sa peau à lui, car pour celle de ses deux compagnons de voyage, parmi lesquels il était, John ne pouvait malheureusement avoir à ce sujet aucun doute : les sentiments des Boers à l'égard des Anglais étaient trop connus pour qu'il pût avoir la moindre illusion à ce sujet ; donc, c'était pour miss Edwidge et miss Edwidge seule, que Guillaume avait accompli l'espèce de miracle qui avait sauvé la jeune fille et dont il avait bénéficié.

Mais alors il fallait que ce sentiment... de curiosité — John Stuck ne pouvait guère lui donner d'autre nom — fût bien puissant et bien spontané pour que Guillaume Brey eût eu la force nécessaire de dompter l'emballement de l'attelage et la présence d'esprit de diriger le sauvetage tel qu'il l'avait dirigé.

Et puis, est-ce qu'au moment où toute l'énergie de ses pensées devait être concentrée sur les mules et sur la rivière, il n'avait pas eu la présence d'esprit de songer à elle, à elle qui, au passage du gué, allait être trempée d'eau?

De tout autre genre d'homme, John Stuck eût pu trouver cette prévenance naturelle, mais, aux yeux des rudes Boers, la différence des sexes n'a que peu d'importance et il serait grotesque de leur vouloir prêter la moindre idée de galanterie.

Seulement, l'impression produite, depuis Johannesburg, sur Guillaume Brey par Edwidge Cornallett était si profonde qu'il avait songé à elle et avait fait l'impossible pour la mettre à l'abri de l'eau, prévoyant les conséquences funestes que pouvait avoir une immersion dans la rivière glacée pour cette nature, fragile et d'apparence souffreteuse, de jeune fille...

Certainement que, s'il avait eu du temps devant lui, c'est bien de cette impression que John Stuck aurait tenté de jouer pour s'immiscer dans les bonnes grâces du jeune Boer et avoir de lui des renseignements intéressants sur Ferme Elisabeth ; qu'il sût seulement si le hasard ou une curiosité bien naturelle, étant donné ce qui se passait, avait révélé au propriétaire la trace de quelque filon aurifère et, en outre, qu'il apprît l'endroit précis où se trouvait ce filon, et il ferait son affaire du reste : les lois mêmes du pays combattraient pour lui, puisqu'elles autorisent le gouvernement de la République à exproprier, pour ainsi dire, les détenteurs de terrain, pour cause de mines d'or...

Seulement, jusqu'alors, il avait été impossible de se livrer à aucune « prospection », c'est ainsi que se nomme la recherche des traces de l'or dans les terrains, — en raison de la vigilance farouche avec laquelle le vieux Prétorius Brey montait la garde : bien des fois, des aventuriers avaient tenté de s'introduire sous son toit, pour le sonder et tâcher de lui arracher quelques renseignements ; conformément aux lois antiques de l'hospitalité, il les hébergeait, les nourrissait, les abreuvait ; puis, le lendemain, les accompagnait lui-même jusqu'au chemin qu'ils lui avaient dit devoir suivre et même leur faisait un bout de conduite, de façon à s'assurer qu'ils s'en allaient pour de bon.

Il eût eu des serviteurs blancs que les curieux auraient bien pu tenter de les interroger ; mais, par prudence, le vieillard n'employait que des Cafres et ceux-ci, alors même qu'ils eussent su quelque chose, se seraient bien gardés de rien dire, persuadés que oom Prétorius aurait tiré sur eux comme sur des bêtes fauves.

Le tout était de savoir si la curiosité née dans l'esprit du rude Boer, à la vue de cette mignonne poupée d'Europe, était susceptible de se doubler d'un autre sentiment, plus fort celui-là et plus dangereux aussi, car s'il est capable, en certaines circonstances, d'inspirer de grands dévouements et de belles actions, on l'a vu aussi, trop fréquemment, hélas ! pousser aux pires infamies, aux plus ignobles lâchetés, aux plus détestables scélératesses.

Si seulement cette fragile enfant — et en songeant à cela, John Stuck hochait la tête vers la porte de la chambre où était enfermée Edwidge Cornallett — pouvait avoir pincé une indisposition assez grave pour être contrainte de prolonger son séjour sous le toit du vieux Boer... voilà qui pourrait arranger les choses et permettre au sentiment dont voulait jouer John Stuck de se transformer et de pousser dans le cœur de Guillaume des racines plus profondes.

Cela fait, lui, John Stuck, surviendrait au moment où le jeune homme aurait besoin d'un confident, d'un conseiller, et le diable aidant, ce serait bien de la malchance s'il ne trouvait pas le moyen d'arriver à ses fins...

Il en était là de ses réflexions, lorsqu'il lui sembla entendre contre la vitre un presque imperceptible bruit : c'était moins un heurt, très léger, que quelque chose qui ressemblait à un grattement, semblable assez à celui d'une souris ou de quelque rongeur de même espèce.

Tout d'abord, l'esprit tout aux pensées qui l'absorbaient, John Stuck ne prêta guère qu'une attention fort relative à ce bruit, mais comme il continuait avec une persistance, en quelque sorte énervante, il se leva et se dirigea sur la pointe des pieds vers la fenêtre.

Là, il s'immobilisa, avec un haut-le-corps soudain, en apercevant de l'autre côté une silhouette humaine, dont la face était collée à la vitre, et c'étaient des doigts, que maintenant il distinguait parfaitement bien, qui produisaient l'espèce de grattement par lequel son attention avait été éveillée.

Cette tête était celle de Patrick Macker ; mais dans quel état, grand Dieu ! Une écorchure profonde lui zébrait le front, formant des taches sanguinolentes qui lui donnaient un aspect effrayant, d'autant plus que l'une de ses arcades sourcilières était enflée au point de cacher l'œil complètement.

Les lèvres de l'Irlandais remuèrent et John Stuck comprit plutôt qu'il n'entendit que l'autre lui demandait d'ouvrir la porte.

Une seconde notre homme demeura indécis, tandis qu'instinctivement ses regards se tournaient vers la chambre de lord Cor-

1. Voir l'*Ouvrier* depuis le 2 mai 1896.

nallett, trahissant la crainte bien naturelle de voir apparaître celui-ci : et puis, il y avait aussi la crainte que le vieux Boer ne survînt ; la vue de cet étranger ne serait certainement pas faite pour adoucir son humeur farouche et pouvait, bien au contraire, faire naître des soupçons dans cet esprit inquiet, jaloux, toujours sur le qui-vive...

Néanmoins, comme les doigts de l'Irlandais se mettaient à battre plus nerveusement la vitre, tandis que ses sourcils se contractaient avec une expression de colère menaçante, John Stuck se décida, bien à contre-cœur, à se diriger vers la porte, qu'il ouvrit avec toutes les précautions imaginables.

A la vue du misérable, les vêtements trempés d'eau et souillés de la poussière du chemin, de la terre des champs, le visage défait, abîmé, sanglant, l'Anglais fit un pas en arrière ; mais l'autre, étendant le bras, le saisit au poignet et l'attirant à lui :

— Venez dehors... Nous avons à causer.

— D'où venez-vous dans cet état ?... Je vous croyais mort !...

— Peu s'en est fallu, et, en tout cas, ce n'est pas la faute de cette canaille de Boer...

Patrick Macker lança dans l'ombre son poing fermé et grommela sur un ton terrible de menace :

— Mais il me le paiera...

Cependant, John Stuck ne quittait toujours pas le seuil de la porte, éprouvant une répulsion visible à déférer à l'invitation de son interlocuteur : celui-ci s'en aperçut et, d'une voix nette, tranchante, trahissant une décision irrévocablement prise :

— Si vous ne me suivez pas, j'appelle, dit-il.

— Appelez, répondit flegmatiquement l'Anglais.

— Faites attention ; si j'appelle, ce sera pour dire que l'accident de la voiture était commandé par vous...

— Qui vous croira ? riposta l'autre en haussant les épaules.

— Deux hommes dont l'un vous tuera lui-même et dont l'autre vous fera pendre : le premier, c'est le vieux Brey, qui verra dans l'accident de la voiture un stratagème pour pénétrer sous son toit...

John Stuck, se voyant si complètement deviné par cette brute d'Irlandais, tressaillit, et ce tressaillement n'échappa pas à Patrick qui poursuivit néanmoins, comme s'il ne se fût aperçu de rien :

— L'autre est lord Cornallett, qui pourrait y voir un truc pour se débarrasser de lui et le soulager de la somme importante qu'il porte, dit-on, au Béchuanaland.

Cette fois, l'Anglais eut un mouvement de révolte et s'exclama d'une voix sourde :

— Ah ! cela, jamais ! Non, certes, jamais je n'ai eu cette pensée...

Macker lui dit du ton traînant qui lui était coutumier :

— Je ne dis pas... mais cela pourrait y paraître, car on se demanderait certainement quelle raison vous aviez de faire culbuter le *coach*.

— Mais c'est vous, double ivrogne, qui teniez les guides ! gronda John Stuck, incapable de se contenir plus longtemps.

— Possible... Mais vous ne nierez pas ce qui était convenu entre vous, Zéïto et moi... Et puis, oom Prétorius n'en chercherait pas si long et il a le coup de carabine très facile, ce vieux sacripant de Boer..

Cette raison-là, bien plus que l'autre, décida l'Anglais, car elle le touchait au vif et lui faisait craindre le moindre incident qui pût inspirer au vieillard quelque soupçon à son endroit.

— Soit donc, fit-il en tirant tout doucement la porte derrière lui, qu'avez-vous à me dire ?

Instinctivement, il conduisit Macker vers les chariots et les instruments aratoires, du côté opposé aux écuries, dans lesquelles il avait vu disparaître le vieux Boer et son petit-fils.

Une fois dans l'ombre que projetait la bâche d'un énorme fardier, les deux hommes s'arrêtèrent.

— Le lord Cornallett a sur lui une forte somme..., commença l'Irlandais.

— Malheureux ! gronda l'autre, vous vouliez...

— Faire fortune d'un seul coup, oui, gouailla cyniquement Macker, ça vous épate !... Je ne suis pas venu au Sud africain pour collectionner des Mételés, moi... et vous non plus, d'ailleurs, monsieur Stuck.

— Moi ! c'est différent..., je travaille.

— Et votre serviteur !... Si nous comparions la peau de nos mains, je suis certain que c'est moi qui l'ai le plus calleuse... Au surplus, dans quel but avez-vous annoncé la chose à Mme Van Dereboum...

L'Anglais ne put retenir un mouvement d'impatience et il grommela :

— Les femmes ont toujours la langue trop longue...

— Ce n'est pas à moi de m'en plaindre ; seulement je m'étonne que vous trouviez mauvais ce que vous trouviez bon il y a quelques jours.

— J'ai changé d'avis, riposta Stuck avec brusquerie.

— Parfait, et ce que vous dites délivre ma conscience d'un scrupule, ricana le misérable Irlandais, et du moment que vous n'êtes plus sur l'affaire...

L'Anglais saisit Macker au collet et le serrant :

— Que vous proposez-vous donc ? gronda-t-il.

La main de l'Irlandais chercha un couteau dans la poche de sa culotte.

— Lâchez-moi, monsieur Stuck ! déclara-t-il d'une voix froide et décidée, car, foi d'honnête homme, je vous saigne comme un porc...

Et quand il eut recouvré sa liberté :

— En deux mots, voici la chose, expliqua-t-il ; quand le *coach* a dévalé la berge de la rivière, je me suis laissé glisser à terre, — ce qui était facile, puisque le sommet de la voiture affleurait le sol, — oh ! ça ne s'est pas fait sans m'accommoder comme vous voyez ; mais, patience, tout ça se retrouvera, — puis, j'ai passé le gué et je vous ai suivi à la piste...

— Et alors, maintenant ? interrogea John Stuck...

— Maintenant, répéta l'Irlandais, eh bien ! maintenant, je viens chercher l'argent.

L'autre sursauta.

— Oui, poursuivit l'Irlandais en étendant le bras vers la ferme et en désignant, voisine de la fenêtre de la salle qu'éclairait la lampe, une autre fenêtre, — sombre celle-là, — lord Cornallett est là, je l'ai vu y entrer ; il est couché, il dort, j'entre par la porte qui donne dans la salle et...

— Mais je me fais votre complice...

— Ne suis-je pas le vôtre déjà, puisque c'est par votre ordre que le *coach* n'a pas suivi le chemin du pont...

John Stuck paraissait atterré : ce projet de l'Irlandais venait en travers du sien, risquant de compromettre le plan formé dans sa tête depuis quelques heures à peine, c'est vrai, mais dont il entrevoyait comme possible la réussite ; et sur cette réussite, ses appétits avaient déjà échafaudé une colossale fortune...

Ah ! s'il n'eût eu sur lui une arme autre que son revolver, dont la détonation eût mis tout le monde sur pied ; si seulement il n'eût pas deviné dans la main de l'Irlandais un couteau tout prêt à tailler une gaine dans sa peau, au moindre mouvement suspect...

— A présent que je vous ai exposé la chose, fit Macker, entrons.

Et, déjà, il entraînait John Stuck vers la ferme, lorsque, soudain, de l'écurie, en face d'eux, une silhouette humaine surgit.

— Hein ! grommela l'Irlandais en se rejetant en arrière, dans l'ombre protectrice du chariot, quel est celui-là ?...

Stuck, lui, avait reconnu Guillaume Brey, et saisissant son compagnon au poignet :

— Il aura entendu du bruit..., souffla-t-il, et il vient voir.

Subitement, le couteau, grand ouvert, sortit de la poche de Macker, qui grommela :

— Tant pis pour lui !... Nous allons régler tout de suite notre compte...

Mais le jeune homme — contrairement à la supposition émise par John Stuck — ne paraissait nullement songer à se livrer à aucune perquisition dans la cour ; il marchait à pas lents, le menton touchant la poitrine, les bras ballants, les épaules courbées, comme si quelque lourd fardeau l'eût écrasé : de long en large, il allait, depuis la porte charretière jusqu'à la ferme, mais toujours s'arrêtant à quelque distance de la muraille, pivotant sur ses talons brusquement, comme si quelque effroi l'eût saisi soudain, et cependant se rapprochant à chaque tour davantage.

— Tiens !... qu'est-ce qui lui prend ? grommela Patrick Macker.

Mais, d'un geste rude, Stuck lui imposa silence, car il venait de voir le jeune Boer arrêté devant la ferme, passer ses deux mains sur son front, comme s'il eût voulu écarter de lui quelque obsédante pensée, en même temps que sa poitrine se soulevait en un soupir violent dont l'écho parvint jusqu'aux deux hommes.

Penché en avant, l'Anglais paraissait suivre avec une curiosité ardente les différents mouvements du Boer, découvrant dans un geste de bras, dans une attitude du torse, dans un accablement des épaules, la traduction des sentiments qui agitaient son âme.

— Eh !... eh !... murmura-t-il, l'enfant songe à la poupée...

Guillaume Brey, en ce moment, s'était approché de la muraille, contre la fenêtre faisant pendant à celle de lord Cornallett et qui devait être celle de la chambre de sa sœur ; c'est dans cette chambre, on le sait, qu'avait été transportée la jeune Anglaise, et là, le coude appuyé aux volets clos, la tête dans la main, le Boer s'immobilisa.

— Décidément, il en tient, songea John Stuck ; avec lui, il y aura de la ressource.

Mais comme il avait songé tout haut, Macker demanda :

— Que se passe-t-il ?

Alors une idée surgissant soudain dans la cervelle de John :

— Il se passe, dit-il d'un ton de commandement, que tu vas me laisser de côté tes combinaisons plus ou moins propres et ne plus songer à lord Cornallett ; j'ai en tête une autre combinaison, dans laquelle je te réserverai une part, et qui peut faire de nous les plus riches du Rand...

L'Irlandais eut un éblouissement.

— Pas possible !...

— Comme je te le dis, affirma Stuck ; maintenant, si tu touches à Guillaume Brey, c'est comme si tu tuais notre poule aux œufs d'or...

Les doigts de Macker se crispèrent sur son couteau.

— Lui ! gronda-t-il. Ah ! lui, par exemple, j'aurais pourtant éprouvé plaisir...

— A lui crever la peau... soit : mais n'éprouverais-tu pas plus de plaisir à palper des mille et des mille de livres...

— Ça, oui... gronda l'Irlandais...

— Eh bien! voilà ce que tu vas faire : écoute-moi bien. Cornallett dort à poings fermés..., tout à l'heure, dans la salle, je l'entendais qui ronflait comme un sourd... Tu vas entrer dans la chambre et prendre sa valise... C'est là-dedans que se trouve la monnaie...

L'Irlandais avait tressailli pendant que parlait son interlocuteur.

— Bah! murmura-t-il; mais il n'y a qu'un instant, vous ne vouliez pas...

— J'ai changé d'avis... va... je t'attends ici...

Macker indiqua, d'un hochement de tête, Guillaume Brey toujours accoudé aux volets.

— Et l'autre... gronda-t-il... puisqu'on ne peut pas y toucher...

— C'est vrai, gronda John Stuck..., attendons...

Silencieux, côte à côte, les yeux fixés sur le Boer, ils demeurèrent ainsi de longs instants; Guillaume paraissait endormi, — s'il eût été possible d'admettre qu'on pût dormir debout, — tellement son immobilité était grande; enfin, il se redressa, passa à nouveau ses mains sur son front et, poussant un soupir, reprit sa promenade à travers la cour.

A un certain moment, il s'avança si près du chariot dont l'ombre servait d'abri à nos deux personnages, que ceux-ci purent voir son visage blême dans lequel ses prunelles brillaient d'un feu étrange.

— J'ai envie de me glisser là-bas pendant qu'il a le dos tourné, souffla l'Irlandais à l'oreille de John Stuck, à un moment où le jeune homme touchait aux écuries...

— Non... il n'aurait qu'à t'entendre! Un peu de patience...

Au bout d'un quart d'heure, Guillaume Brey franchit la porte de l'écurie et disparut : la fraîcheur de la nuit avait calmé son cerveau et sans doute maintenant les fatigues du voyage triomphaient-elles du bouleversement de ses idées...

— A toi maintenant, murmura John Stuck..., et surtout sois adroit...

— N'ayez crainte, ça me connaît...

Et l'Irlandais, avec une prestesse de couleuvre, sans plus de bruit qu'un oiseau rasant le sol, se dirigea vers la ferme où Stuck le vit entrer dans la grande salle; une seconde, sa silhouette apparut, sombre, à travers les vitres de la fenêtre, puis disparut; il venait de pénétrer dans la pièce où dormait lord Cornallett.

Une légère angoisse prit John à la gorge et, soudain, il se souvint qu'il n'avait pas recommandé à cette brute de respecter la vie du dormeur...

— Il est capable de me le tuer, songea-t-il; tout serait manqué..

Et, penché en avant, l'oreille au guet, prêt à saisir le moindre bruit suspect, il attendit; heureusement, il en fut pour ses appréhensions, rien ne vint troubler le silence de la nuit; la silhouette de Macker réapparut à travers les vitres, puis se découpa au milieu de la porte, et l'Anglais n'avait pas encore achevé son soupir de satisfaction, que le drôle l'avait rejoint.

A la main, il tenait une valise de petite dimension, qu'il montra à Stuck.

— C'est ça... n'est-ce pas?... Il n'a pas bronché... on dirait qu'il est mort, s'il ne soufflait pas comme un phoque...

John Stuck avait saisi la valise et promenait autour de lui un regard investigateur.

— Eh bien! qu'est-ce que vous cherchez? interrogea l'Irlandais... Vous n'ouvrez pas?...

— Inutile..., je cherche..., je cherche...

Il n'acheva pas sa phrase et, quittant son compagnon, il se coula jusqu'au tas de fumier qui se dressait, énorme, non loin du chariot.

— Fais-moi un trou là-dedans, commanda-t-il à Macker qui l'avait suivi... pas très grand... là... comme ça...; mais c'est trop profond..., remets-en un peu... très bien ainsi...

Et, dans la cavité ainsi pratiquée, il déposa la valise, à la grande stupéfaction de Macker, dont les yeux se désorbitaient.

— Maintenant, fit Stuck, rebouche le trou..., marche dessus..., piétine pour mieux entasser... Parfait... Descends à présent.

L'Irlandais avait obéi automatiquement pour ainsi dire, sa cervelle étant absorbée par un travail qui visait à comprendre ce qu'il faisait...

— Ce n'est pas tout, poursuivit John Stuck, tu vas t'en aller jusqu'à cette porte que tu vois là-bas... dans les écuries...

— Celle par laquelle il a passé?...

— Précisément. Une fois là... tu retireras tes bottes..., et tu viendras me rejoindre...

Avec une docilité parfaite, l'Irlandais obéit, et quand il fut revenu et rechaussé, il attendit l'explication de ce qui venait de se passer; mais, au lieu de lui rien expliquer, John Stuck lui dit :

— Maintenant, tu vas t'en aller... le *coach* de Mafeking passe à l'aube sur le pont de la rivière Vaal... Prends-le, retourne à Petersdorp et attends-moi, sans souffler un mot de cela à personne.

Macker eut un mouvement de révolte que l'autre dompta, grâce à l'assurance avec laquelle il prononça ces mots :

— Aie confiance et, avant qu'il soit six mois, Ferme Elisabeth sera à nous...

Ce fut aux yeux de l'Irlandais comme un éblouissement; il balbutia :

— Pas de trahison... au moins..., car si vous me jouiez...

— Menaces inutiles... mon cher... John Stuck est un honnête homme...

Sur ces mots, il congédia Macker et ne quitta l'ombre protectrice du chariot que lorsqu'il eut entendu s'éteindre au loin, sur la route, l'écho de ses pas lourds.

Quelques secondes plus tard, il avait regagné la salle de la ferme et, la tête renversée sur son fauteuil, s'endormait de ce sommeil profond qui prouve une conscience satisfaite.

Une main se posant brusquement sur son épaule l'éveilla en sursaut : il faisait grand jour et, devant lui, le visage convulsé, le regard plein d'ahurissement, se tenait lord Cornallett.

— Heu! quoi!... qu'avez-vous? balbutia John Stuck avec un effroi admirablement bien joué... Est-ce que M^lle^ votre fille...

— Eh!... c'est bien de ma fille qu'il s'agit! s'exclama le malheureux qui, dans un premier moment de terreur, n'avait même pas songé à prendre des nouvelles de la pauvre enfant!... Je suis volé!...

— Volé!... s'écria John Stuck, soudainement abasourdi... Qui vous a volé?... Qu'est-ce qu'on vous a volé?...

— Ma valise... Je transportais des fonds destinés à la caisse du Béchuanaland... ma valise a disparu!...

— Ce n'est pas possible!... Qui aurait fait le coup... et comment aurait-on pu s'introduire dans votre chambre : il aurait fallu qu'on passât par cette salle...

— Vous dormiez...

— C'est juste!... Mais il fallait donc que le voleur sût ce que contenait votre valise! Mieux que cela... il fallait qu'il sût que vous aviez une valise en votre possession... Quelque serviteur cafre de la ferme, peut-être... Mais non, tout le monde dormait quand nous sommes descendus de voiture... Qui, alors?... car ce ne peut être assurément le vieux Prétorius.

Tout en parlant, l'Anglais était rentré dans la chambre et furetait dans tous les coins, ce qui exaspéra Cornallett.

— *By God!* clama-t-il, me croyez-vous donc aveugle? Quand je vous dis qu'elle a disparu... Je suis volé! je suis volé!...

Comme il achevait ces mots, dans l'encadrement de la porte apparut la haute stature de Prétorius Brey; il tenait à la main son large chapeau de feutre, et le soleil levant dorait la longue chevelure blanche qui auréolait son front majestueux.

— Salut à mes hôtes, dit-il d'une voix grave, que la bénédiction de Dieu s'étende sur eux durant toute la journée qui va s'écouler...

Puis, remarquant le visage bouleversé des deux hommes :

— Que se passe-t-il donc? interrogea-t-il... Serait-il survenu quelque chose de fâcheux à la jeune demoiselle?

— Dix mille livres! clama lord Cornallett... On m'a volé dix mille livres!...

Tout d'abord, le vieillard ne comprenait pas très bien la signification des mots; puis, soudain, ses traits perdirent leur impassibilité, ses yeux s'agrandirent sous ses sourcils baissés, et ses lèvres agitées dans un balbutiement nerveux demeurèrent muettes, incapables de proférer une parole.

— Volé!... murmura-t-il enfin d'une voix étranglée... Vous avez été volé... ici... sous mon toit... Volé... chez Prétorius Brey!...

L'indignation le suffoquait, il chancela et s'il ne se fût retenu des deux mains aux chambranles de la porte, il se fût abattu!...

— Voyons... voyons..., dit-il en passant les doigts sur son front, comme pour coordonner ses idées. Vous me le dites, je dois le croire, mais cela me paraît impossible.

— C'est ce que je disais à lord Cornallett, insinua John Stuck, il faut que le voleur sût qu'il était porteur d'une valise; or, quand nous sommes arrivés ici, tout le monde dormait, à l'exception de vous et de votre petite-fille.

Il ajouta en souriant :

— Ah! pardon... il y avait également moi... et votre petit-fils qui savions que lord Cornallett avait une valise en sa possession, puisque nous voyagions avec lui depuis Johannesburg... mais comme il ne saurait être question ni de lui ni de moi...

En ce moment, Guillaume Brey apparaissait sur le seuil des écuries.

— Guillaume, appela le vieillard, tu n'as entendu personne, cette nuit, errer dans la cour?

Cette question, fort naturellement posée, provoqua chez le jeune homme un trouble profond et, quand il arriva près de nos trois personnages, ils purent constater la vive rougeur qui colorait ses joues, ainsi que l'expression de son regard.

— Mais, fit subitement Prétorius Brey, en braquant sur son petit-fils ses yeux aigus, ne t'es-tu pas levé cette nuit... ? N'es-tu pas sorti de l'écurie?...

Ces mots étaient prononcés d'une voix tremblante, sifflant entre les dents contractées, tandis que la main sèche, ridée, mais vigoureuse, s'abattait sur l'épaule du jeune homme.

— Oui..., répondit celui-ci en courbant la tête..., c'est vrai, je suis sorti dans la cour...

— Et dans quel but ?

Cette demande fut faite d'un ton si bas, si bas, qu'à peine l'entendit-on...

Guillaume Brey se tut et ses yeux se fixèrent à terre, comme s'il eût craint qu'on y pût lire la vérité.

— Misérable! clama le vieux... c'est toi! c'est toi!...

Et le secouant avec une vigueur dont on eût cru ses muscles incapables :

— L'argent!... gronda-t-il, qu'as-tu fait de l'argent... oui, l'argent que tu as volé?...

Guillaume sursauta, un éclair de folie passa dans ses yeux, et, durant une seconde, il sembla qu'il allait se ruer sur son grand-père; mais, bien au contraire, il poussa un gémissement et, le visage caché dans ses mains, balbutia d'un ton douloureux :

— Un voleur! moi... un voleur !... et c'est vous qui me le dites, vous, oom Prétorius..., c'est vous, qui le croyez...

John Stuck fit mine de vouloir intervenir, ému en apparence pas la douleur de cet homme qui impressionnait tellement lord Cornallett que lui aussi tenta de glisser quelques mots en sa faveur.

Mais le vieillard les arrêta tout net.

— Qu'il réponde alors... et qu'il dise pourquoi, cette nuit, il est sorti de l'écurie; je me rappelle l'avoir entendu errer à travers la cour... Voyez, il ne répond pas, il est pris... Ah! le misérable!... le misérable!...

Et tremblant de colère, Prétorius Brey, avant qu'on eût pu prévenir son intention, avait couru jusqu'à l'encoignure de la cheminée dans laquelle était déposée sa carabine.

— Ah! tuez-moi donc! s'écria amèrement le jeune homme en relevant la tête et en laissant tomber ses bras le long de son corps pour mieux offrir sa poitrine comme cible... Ah! oui, la mort plutôt que la honte de vos soupçons !

Mais lord Cornallett s'était jeté au-devant du vieillard, qui s'était laissé arracher l'arme des mains, balbutiant :

— Qu'il réponde... qu'il réponde...

— Oui, insinua John Stuck en s'approchant amicalement du jeune homme, dites au grand-père pourquoi vous avez quitté l'écurie cette nuit, donnez une raison, fournissez une preuve...

— Non... je ne dirai rien : puisque Pretorius m'a fait l'injure de me soupçonner... je ne m'abaisserai pas à me disculper... aussi bien parlerais-je, il ne me croirait pas... Adieu...

Le vieux Boer était tombé sur le fauteuil où John Stuck avait passé la nuit, et là, la face toute blanche, le corps agité d'un tremblement, les lèvres balbutiant des paroles de malédiction, il tint ses regards attachés sur Guillaume Brey qui, sans détourner la tête, franchissait le seuil de la cour.

*(La suite au prochain numéro.)* GEORGES LE FAURE.

## NOTRE CONCOURS DE COLORIAGE

La gravure de la première page du présent numéro est la dernière de celles que doivent colorier ceux de nos lecteurs qui prennent part à notre concours.

Ainsi que nous le disions l'autre jour, nous sommes à la disposition de ceux d'entre eux qui ne seraient pas satisfaits de leur travail, pour leur envoyer au prix de cinq centimes chacun des numéros qu'ils voudraient recommencer.

Pour l'envoi des compositions, avoir soin de se conformer aux indications données dans le n° 1909.

# UN AÏEUL DE CHAPUZOT, PAR JEAN DRAULT[1].

### IV

#### COMMENT L'AMOUR DE L'ÉRUDITION PEUT CONDUIRE A MAZAS

Lorsque Chapuzot eut achevé sa lecture, le colonel Panachard s'écria :

— Et la suite ?... Vous n'avez pas la suite, Chapuzot? Nom d'une pipe, c'est que ça m'intéresse, votre lettre !... J'serais curieux de savoir ce qu'il va devenir à l'armée du Rhin, ce satané petit conscrit !



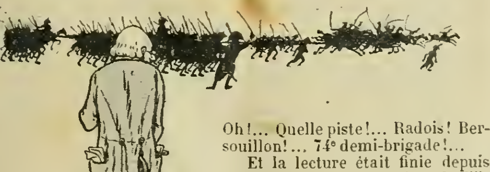
— Probable que ça va chauffer, pas vrai, mon colonel ?... dit Bidouille.

— La suite! dit Chapuzot. Qui sait, elle est peut-être là-dedans, dans les vieilles paperasses que j'ai rapportées de Santeuil. Je fouillerai toujours, des fois qu'il y aurait d'autres lettres!

M. Dufuret, l'érudit, n'avait rien répondu. Seulement, pendant que Chapuzot lisait la prose du citoyen Cunctator Baridoine, il avait tiré de la poche de sa redingote un calepin et un crayon, et, l'oreille en arrêt, avait attendu. Chaque fois que le lecteur prononçait un nom propre, le petit homme tressautait, répétait le nom avec une jubilation sans pareille et l'inscrivait sur son carnet.

Tour à tour, il avait noté, en les nommant à haute voix :

— Roufignac, capitaine! Quelle aubaine!... Flamboche !...



Oh!... Quelle piste!... Radois! Bersouillon!... 74e demi-brigade!...

Et la lecture était finie depuis longtemps que le membre de l'illustre académie de Cricquebœuf continuait à annoter et à marmonner des noms de bibliothèques publiques et des titres d'inventaires de documents.

— Ah çà !... Nom d'une giberne !... finit par crier le colonel Panachard. Qu'est-ce que vous fabriquez là depuis une heure à causer avec votre calepin ? N'pourriez pas un peu vous mêler à notre conversation ?... Et cette lettre, vous n'en dites rien ?... Ça ne vous botterait pas de connaître la suite des aventures de ce petit conscrit du camp de Grenelle ?...

— Hé !... colonel !... répondit le savant, c'est justement pour arriver à connaître cette suite que vous me voyez prendre des notes, réfléchir, scruter les bibliothèques les plus fertiles en documents militaires !... Voyez-vous, colonel, l'érudition, c'est la recherche des suites. On a un document dans la main qui est une indication. On part là-dessus et il faut trouver les documents qui se rapportent au premier. En examinant, au ministère de la Guerre, les archives qui concernent la 74e demi-brigade, je trouverai peut-être un nom, celui de Flamboche, de Radois ou de Bersouillon. Je repartirai sur ce nom qui m'en fera peut-être découvrir un troisième. J'arriverai comme ça, peut-être, à reconstituer la jeunesse de mon sergent Bras-d'acier !... Seulement, ça peut mener jusqu'en Espagne, jusqu'en Angleterre, vos recherches, vous comprenez, colonel !

— Jusqu'en Angleterre! Comme vous y allez!



— Dame!... Si je suis sûr de ne trouver que dans une bibliothèque de Londres le document que je cherche, il faudra bien que j'aille jusque-là! Mais enfin, vous savez, je n'ai pas perdu ma journée!... J'ai appris, grâce à la lettre de l'aïeul de mossieu, des détails intéressants sur Bras-d'acier!... Voilà six ans, colonel, que je m'acharne après ce sergent Bras-d'acier, sans être arrivé à savoir sur lui autre chose que ce fait : En 1786, étant de faction, au théâtre de la Reine comme grenadier des gardes françaises, un jour qu'on jouait le *Barbier de Séville*,

1. Voir l'*Ouvrier* depuis le 2 mai 1896.

ce militaire fut tellement ému par le sort de la malheureuse Rosine, qu'il fonça sur la scène, la baïonnette en avant, sur l'acteur qui jouait le rôle de Bartholo, et qui s'enfuit en poussant des cris de terreur. Toute la cour en rit pendant huit jours et le roi Louis XVI fit donner un louis d'or à Bras-d'acier pour le récompenser de ses sentiments chevaleresques.

« A part ce détail, je n'avais rien pu découvrir sur la vie de ce grenadier extraordinaire, quand je le retrouve aujourd'hui sergent à la 74e demi-brigade de l'armée de la Révolution. Ça m'a fait plaisir! Ah! ça m'a fait plaisir!

— Vous lui aureriez serré la main avec volupeté! interrogea Bidouille.

— Oh! oui, par exemple!... Pauvre Bras-d'acier!

Et déjà M. Dufuret s'attendrissait positivement! Ce Bras-d'acier était pour lui un vieil ami qu'il n'avait pas revu depuis longtemps.

Le colonel Panachard interrompit ses épanchements et déclara :

— Moi, mon cher monsieur Dufuret, je vous avertis de deux choses : Primo, je ne veux aller ni en Angleterre ni en Espagne, sous aucun prétexte. Non, vous savez, je veux bien faire de l'érudition tranquille, mais de l'érudition à cent kilomètres à l'heure, ah! zut!... Secundo, ce n'est pas sur Bras-d'acier que je veux faire le mémoire destiné à épater tous les mollusques de votre académie de Cricquebœuf, c'est sur Chapuzot, le conscrit de l'armée du Rhin, voilà!... Et sur ce, allons dîner, il est temps.

— Je veux bien, répondit le savant. Mais puisque Chapuzot et Bras-d'acier sont dans le même corps, en cherchant pour l'un, je trouverai pour l'autre, et vice versâ!... Colonel, je vous suis!... Et vous, monsieur Bidouille, à demain, je compte sur vous pour m'ouvrir à deux battants les archives du ministère de la Guerre!...

— Entendu, monsieur Dufuret. Je vous les ouvrirais à six battants, si qu'il y avait moyen!...

Restés seuls, Chapuzot et Bidouille dînèrent ensemble.

Avec la portion assez ample que le restaurant du cercle réservait deux fois par jour au concierge, Chapuzot se nourrissait et nourrissait Bidouille qui en profitait pour faire des économies formidables.

Et, tout en dînant, Chapuzot lui demanda :

— Que comptes-tu faire de tes économies?...

Alors Bidouille expliqua, tout en tapant avec ardeur sur un veau à l'oseille que le cuisinier du cercle avait la réputation de réussir à merveille :

— Faut que je te fasse une confidence. J'ai des tas de combinaisons matrimoniales et commerciales sur la planche.

— Matrimoniales et commerciales?... répéta Chapuzot stupéfait.

— Mais oui!... Rue de Grenelle, tout près du ministère, il y a une femme qui tient une petite boutique d'épicerie, mercerie, bonbons, papier et images d'Epinal. Ça représente de l'argent, tout ça. Et moi, comme fonctionnaire, je représente un capital. Avec la femme qui s'appelle la veuve Barbotte, nous allons nous associer matrimonialement et commercialement.

— Ah bah!...

— C'est comme ça, oui, mon vieux!... Calcule : j'ai dix-huit cents francs au ministère; la boîte à la veuve Barbotte rapporte près de 2,000 balles par an. Ça fait trois mille huit. C'est pas tout. Je suis sur le point de louer le vrai guignol aux Champs-Elysées; ça occupera l'après-midi de mes dimanches, d'abord. Ça m'empêchera d'aller au café, ça me rapportera, donc tout bénéfice, et ça contentera mes instincts artistiques qui ont toujours été considérables, comme tu sais!...

— C'est vrai!... répondit Chapuzot songeur. Quand je t'ai connu jeune soldat, à Blois, tu nous jouais guignol, à la chambrée.

— C'était le bon temps! fit Bidouille. Mais les années marchent, on vieillit. J'ai déjà des commencements de rhumatismes, moi, tel que tu me vois. Et alors on songe à gagner de l'argent avec ses petits talents de société!...

— Et combien comptes-tu gagner par an, avec ton guignol?

— Dans les 2,500 à 3,000 francs; je devrais gagner plus, mais faut payer la location.

— Bigre!... Mais, dis donc, tu vas devenir riche, Bidouille : 2,500 d'une part, 1,800 de l'autre, 2,000 de l'autre, ça fait...

— Ça fait 6,300 avec les charges, juste de quoi vivre, va. Seulement, je serai considéré, et j'espère arriver à être décoré des palmes académiques, comme beaucoup de mes collègues. Ça flatte un homme, ça!...

— Au revoir, Bidouille! Te voilà arrivé, toi!...

— C'est bien mon tour, j'ai assez puroté, quand je me baladais à travers la France avec ma voiture de saltimbanque. Au revoir, Chapuzot...

... Le lendemain, à deux heures de l'après-midi, M. Dufuret se présenta aux archives du ministère de la Guerre.

Bidouille l'introduisit sans difficulté dans une pièce contenant les plus rares documents historiques convoités par le savant, bien que, dans cette pièce, on n'entrât d'ordinaire que muni des plus puissantes recommandations.

— Ne dérangez pas trop de choses, dit Bidouille, et ne faites pas de pétard. On me flanquerait un rude poil pour vous introduire là-dedans. Pourtant, c'est des vieilleries qui sont dans toutes ces armoires, et c'est moins dangereux à laisser voir au public que les papiers modernes où tous les Juifs et les espions de l'Allemagne peuvent fourrer leur nez.

M. Dufuret, resté seul, se mit à fureter avec une joie de renard pénétrant dans une basse-cour.

Ah! les douces heures qu'il vécut là, conversant tour à tour avec le maréchal de Mailly, et le duc du Châtelet, dernier colonel général des gardes françaises. Il les interrogea minutieusement sur ce Bras-d'acier dont il voulait écrire la vie, heure par heure, noter les actes d'héroïsme et les propos de caserne! Il compulsa frénétiquement les biographies des colonels généraux, scruta les tables de matières de soixante mémoires d'officiers de l'ancien régime et de la révolution, et faillit s'arracher ses derniers cheveux de désespoir en constatant qu'aucun ne parlait de Bras-d'acier.

Puis il s'arma d'une nouvelle ardeur; il fouilla dans des liasses où il était question de ce théâtre de Trianon illustré par un naïf trait d'héroïsme du sergent Bras-d'acier, feuilleta des « situations d'effectif » établies pour les revues passées à Versailles par le roi ou les princes du sang.

Tous les vieux régiments, il les fit défiler devant lui, regardant partout s'il ne verrait pas Bras-d'acier.

Où s'était-il engagé, cet animal? — car il l'insultait, à présent! — Etait-il venu tout de suite aux gardes françaises? Avait-il passé d'abord par un régiment de ligne?... Avait-il combattu sous les drapeaux du régiment de Navarre? de Beaujolais? de Flandre?... de Royal-deux-Ponts?...

N'aurait-il pas, par hasard, déserté, comme le maître d'armes Augereau?... Avait-il pris la Bastille avec le caporal Hoche?... Il n'aurait pas eu l'idée sournoise, cependant, de s'engager d'abord dans la cavalerie, comme Murat, tandis que le brave père Dufuret le cherchait dans l'infanterie!

Sur ce soupçon, M. Dufuret fit défiler la cavalerie; les dragons du roi, les houzards de Bercheny, les gendarmes de la reine passèrent au galop de charge devant ses yeux, mais Bras-d'acier n'y était point.

Il revint à l'infanterie, passa avec Louis XVI, dans la plaine des Sablons, la grande revue annuelle des gardes suisses et des gardes françaises; ce fut en vain!

Alors, M. Dufuret plongea de nouveau dans la révolution. Il interrogea les effectifs du 37e de ligne où l'aïeul de Chapuzot avait été conscrit, puis ceux de la 74e demi-brigade de bataille.

Pendant ce temps, le jour avait baissé, et Bidouille, oubliant le digne savant, avait remis ses habits civils et était allé faire la cour à la veuve Barbotte, sa fiancée. Il avait, en effet, à lui proposer d'ajouter à sa petite épicerie un minuscule débit de vins qui donnerait bien huit cents francs de plus par an!...

M. Dufuret s'écarquillait toujours les yeux sur les parchemins et les papiers jaunis, et il venait de pousser un cri joyeux, car il avait enfin entrevu Bras-d'acier flanquant une pile aux Prussiens sous les murs de Mayence, en novembre 1794, lorsque la porte de la pièce où il travaillait s'ouvrit brusquement.

Un veilleur de nuit du ministère entrait, suivi d'un caporal et de quatre hommes du poste, baïonnette au canon.

— Le voici!... criait ce veilleur de nuit, ancien sous-officier fort brutal. Le voici, celui qui nous a chipé des manuscrits depuis huit jours!... Ah!... canaille!... Tu me fais attraper des suifs de l'archiviste. Tu vas voir un peu!... Caporal, emballez-moi ce voleur

Le brave père Dufuret était au haut d'une échelle, près d'une fenêtre, déchiffrant une lettre du colonel Baulard, chef de la 74e demi-brigade, au comité du Salut public, lorsqu'il se vit entouré de quatre baïonnettes menaçantes.

— Qu'est-ce que vous faites là?... brailla le veilleur.

Tout plein de son sujet, et devenu complètement étranger au monde moderne, le petit savant répliqua doucement, mais d'un ton d'homme qu'on dérange :

— Je cherche ce qu'est devenu Bras-d'acier.

— Hein?... Bras-d'acier?... Qu'est-ce que c'est que ça, Bras-d'acier?... Vous connaissez ça, vous, caporal?...

— Bras-d'acier?... Connais pas!... répondit le caporal. Tu connais ça, toi, Michu?...

Le soldat auquel il s'adressait répliqua

— J' connais personne de ce nom-là à la compagnie.

— Pardi!... s'écria le veilleur en se frappant le front. C'est son complice!... C'est votre complice, avouez!... Pas la peine d'essayer de nous mettre dedans!...

— Complice de quoi?... fit M. Dufuret qui, peu à peu, rentrait dans la société moderne. C'est un sergent!...

— Ah!... ça!... par exemple!... glapit un des quatre pioupious amenés là par le veilleur. J'vous défends bien de dire ça!... Y a pas un seul sergent de ce nom-là au régiment!

— Et les sergents, reprit le dénommé Michu, j'les connaissons tertous, pas vrai, Courgeot?... Y nous ont tous fichu dedans chacun leur tour!...

— C'est pas tout ça!... cria le veilleur. Descendez d'abord, on verra après!...

— Je descends, je le veux bien. Mais je reviendrai demain!...



Maintenant que je sais où retrouver Bras-d'acier, ça serait une abomination de ne pas me laisser revenir.

— Oh!... Vous reviendrez demain!... dit d'un ton incrédule le préposé à la surveillance nocturne. C'est pas sûr!... Vous allez toujours aller dans le panier à salade.

— Hein?... Dans quel panier à salade?...

— Suffit! suffit!... Et d'abord, que je vous fouille, pour que vous n'emportiez rien d'ici.

Mais je ne suis pas un voleur!... clama M. Dufuret, indigné. Ah!... Vos prédécesseurs d'il y a cent ans sont plus agréables à fréquenter que vous, messieurs les militaires!...

Les six hommes partirent d'un franc éclat de rire.

— Non!... c'est moué que je suis un voleux!... fit le petit soldat dont la voix glapissante faisait résonner les couloirs du ministère comme un aboiement.

A la porte du ministère, les soldats remirent l'infortuné savant entre les mains de deux sergots qui le bousculèrent quelque peu pour l'emmener au poste.

Ecroué jusqu'au soir dans un cachot nauséabond, l'ami de Bras-d'acier fut invité ensuite à monter dans une voiture cellulaire qui l'emmena au Dépôt.

Puis il subit les affres de l'anthropométrie!

Le surlendemain, il était à Mazas, tout comme un député, et une instruction était ouverte contre lui par le parquet, puis un juge d'instruction lui disait :

— Dans quel but avez-vous volé les documents du ministère de la Guerre?

Pendant ce temps, Chapuzot fouillait dans l'amas de ses papiers de famille pour voir s'il ne retrouverait pas quelque nouvelle lettre de son arrière-grand-père; le colonel Panachard arpentait Paris à la recherche du père Dufuret en s'écriant : « Il me laisse en plan; je ne pourrai pas faire mon mémoire et l'académie de Criquebœuf aura humilié l'armée en ma personne! »

Quant à Bidouille, lorsque Panachard l'interrogeait au sujet de Dufuret, il répondait de très bonne foi :

— Je ne l'ai vu qu'une fois, il y a huit jours. Et jamais il n'est revenu! C'est un feignant!...

Bidouille était loin de se douter, en effet, que le voleur pincé au ministère de la guerre n'était autre que le brave savant.

Un jour, on lut dans un journal :

« M. Briguedondon, juge d'instruction, chargé de l'instruction dans l'affaire des vols du ministère, vient de faire une découverte pénible. L'individu arrêté avait pour complice un certain Panachard, capitaine en retraite. Comme nous l'avons dit lors de l'affaire Dreyfus, l'armée n'est pas atteinte, et ne sera jamais atteinte par la défaillance d'un de ses membres. D'ailleurs, ce Panachard est-il réellement colonel?... N'est-il pas plutôt un de ces rastaquouères qui abusent indûment d'un titre auquel ils n'ont aucun droit, pour se livrer plus fructueusement au chantage et au vol? »

Cette délicate insinuation eut des effets terribles. Le colonel Panachard apparut un jour au Palais de Justice et faillit étrangler le juge d'instruction.

Mais cette tentative produisit les meilleurs effets. Après explication, le brave M. Dufuret fut relâché avec des excuses et le journal calomniateur raconta, en dédommagement, les glorieuses campagnes de Panachard, qui devint, dès lors, l'honneur de l'armée française!...

— Ah bien!... Vous nous en faites de belles, avec votre érudition!... dit le colonel au savant, quand ils se retrouvèrent chez Chapuzot. Vous allez perdre votre temps à Mazas au lieu d'étudier notre machine!...

— Ah!... Je ne me plains pas, malgré tout! répondit M. Dufuret. J'ai retrouvé Bras-d'acier à Mayence!... On m'a arrêté au bon moment, mais je le retrouverai. Oui, colonel! Il est à Mayence!...

Et M. Dufuret avait des larmes d'attendrissement dans les yeux, en annonçant cette nouvelle.

— Et l'aïeul de Chapuzot? interrogea sévèrement Panachard.

— Je n'ai rien trouvé sur lui!... Mais attendez!... Puisqu'il est avec Bras-d'acier, à la 74e brigade.

— Que le diable vous emporte!...

Mais Chapuzot, lui, avait retrouvé dans ses papiers une seconde lettre de son aïeul. Il convoqua donc les auditeurs de la première lettre dans sa loge.

Bidouille revint avec un litre d'absinthe emprunté au débit que la veuve Barbotte, sa fiancée, venait d'installer à côté de sa petite épicerie, et M. Dufuret, le crayon et le carnet à la main, se tint prêt de nouveau à noter les noms des personnages entourant le sergent Bras-d'acier, de la 74e demi-brigade.

Il recherchait de nouvelles pistes.

*(La suite au prochain numéro.)* JEAN DRAULT.

---

# DANSEURS POUR ORPHELINS

**Par SIGISMOND GONDRIN**

Un affreux événement venait de plonger la ville de Bordeaux dans la consternation. Le feu avait dévoré, dans la rue Judaïque, plusieurs maisons mitoyennes, habitées par des ouvriers. Onze personnes avaient péri dans l'incendie; seize petits enfants, dont l'aîné achevait sa huitième année, et le plus jeune comptait juste cinq semaines, demeuraient orphelins!

Les populations des bords de la Garonne ont le cœur chaud; personne dans la grande cité girondine ne fut sans un soupir, une larme et une bonne intention, devant ces pauvres petites créatures dépourvues de tout ici-bas.

Une dame de haut vol, ou du moins ce que l'on entend par cette expression à Bordeaux, la femme d'un richissime fabricant de liqueurs, issue de parents honnêtes mais vulgaires, élevée dans l'humble boutique de bijoux faux, constituant la totalité de l'avoir paternel, et devenue millionnaire du fait de son mariage, fut à ce point émue par la tragédie de la rue Judaïque qu'elle ne put fermer l'œil de toute la nuit suivante. Récemment devenue l'épouse du chef de la maison Chançard, Champort et Cie, grâce à l'ardeur des superbes prunelles dont elle était douée, la jeune dame, dont nous voulons parler recevait plus que la femme du maire et celle du préfet, avait un huit ressorts traîné par quatre chevaux anglais pur sang, des domestiques chamarrés, des brillants à profusion, passait pour un esprit de premier ordre dans la société bordelaise, où sans conteste elle faisait à son gré la pluie et le beau temps.

L'argent, surtout dans les villes commerciales, tient lieu de tout, du moins pour le grand nombre, car les nobles exceptions se rencontrent en tout lieu; cent mille livres de rente confèrent à une femme de grandes séductions, mais cette somme triplée la rend irrésistible.

Mme Chançard, très au courant des mœurs de l'époque, très persuadée par suite que donner suffit, que la manière de faire l'aumône est une question de détail, puérile en matière de charité, conçut et exécuta le projet d'offrir à ses concitoyens une fête de charité au profit des seize orphelins dont chacun s'entretenait en ville.

Le précepte évangélique de la charité implique non seulement le don mais l'amour; or, comment admettre que ceux qui s'amusent au profit des malheureux les secourent parce qu'ils compatissent à leurs douleurs, parce qu'ils les aiment. Hélas! leur charité est un égoïsme, rien de plus...

La belle Mme Chançard lança plus de cinq cents invitations ainsi conçues :

« Monsieur et madame Chançard donneront le quatorze de ce mois un grand bal dans leur hôtel du Jardin royal, et vous prient de leur faire l'honneur d'y assister.

« Une quête aura lieu pour les pauvres orphelins de la rue Judaïque, en vue desquels cette fête est donnée.

« Bordeaux, 6 avril 1896. »

Couturières et marchandes de modes ne dormirent ni jour, ni nuit, pendant les quinze jours qui précédèrent le bal. Plusieurs femmes firent remonter leurs diamants, beaucoup d'autres contractèrent des dettes pour orner leurs bras, ou leur cou; — les orphelins s'effacèrent derrière ces apprêts mondains, et si personne ne s'avoua qu'on leur devait le plaisir inespéré d'une fête hors ligne, il est certain, pourtant, qu'on leur sut gré de l'avoir provoquée.

Le bal eut lieu, ce fut une merveille de luxe et d'entrain. Mme Chançard en robe de drap d'or, couronnée de perles, de brillants et de rubis, partageait ses amabilités entre ses invités et son mari dont elle tenait à reculer le plus possible la crise d'hébétude alcoolique journalière. Chacune de ses invitées l'admirait ou l'enviait, tous s'inclinaient fascinés et ravis sous son sceptre d'or; elle ne se possédait pas de joie, elle exultait!

On dansa gaiement d'abord, follement ensuite!

On soupa par petites tables, deux à deux, et l'on but sans compter!

Les parquets cirés à glace de l'hôtel Chançard frémirent sous les trépignements cadencés des danseurs au son de l'orchestre emprunté au Grand-Théâtre; le choc des verres et les détonations des bouchons de champagne scandèrent les éclats de rire et les joyeux propos.

« Dansez, dansez, jeunes gens, dansez, jeunes filles, laissez-vous emporter dans le tourbillon de la valse, jeunes mères, encore, encore, ne vous lassez pas, c'est pour vêtir les orphelins! Asseyez-vous à ces tables chargées des mets les plus rares et les plus chers; mangez le sterlet du Volga, la bosse du bison, les truffes du Périgord, les fruits des Antilles, c'est pour nourrir les orphelins! Buvez le vin qui réchauffe, réjouit et enivre, buvez-le à pleins bords, chaque coupe vaut bien vingt francs. Buvez, buvez encore, au nom de la charité, c'est pour les orphelins! »

Ainsi s'écoula la nuit entière; le cotillon fut un délire qui ne s'acheva qu'au grand jour.

En rentrant chez eux, les danseurs, dévisagés par le soleil levant, étaient horribles, hideux comme des êtres qui viennent d'accomplir une mauvaise action, comme ceux qui ont trafiqué des choses saintes, comme ceux qui ont abrité hypocritement la satisfaction de leurs plaisirs et de leurs plus vulgaires appétits sous le voile de la charité.

Des ouvriers se rendant à leur travail croisèrent quelques voitures ramenant chez eux ces « danseurs pour orphelins »! Ils s'indignèrent, jetèrent de la boue sur eux, les insultèrent dans leur langage énergique, peu s'en fallut qu'ils ne les arrachassent de leurs coussins soyeux, pour les jeter au ruisseau.

L'un d'eux s'écria :

— C'est nous faire injure que de nous secourir ainsi en vous gorgeant de victuailles et de plaisir, c'est nous offenser que de nous donner, sans pitié et sans amour; aussi, il n'y a aucune reconnaissance pour vous dans nos cœurs.

La quête fut relativement modeste, on en remit le montant à M. le maire; tous les journaux de la ville et du département en proclamèrent le chiffre, en rendant un compte minutieux de la somptueuse fête de charité, offerte aux Bordelais par la ravissante Mme Chançard, dont la beauté, la grâce, la distinction, l'élégance et l'amour des pauvres étaient sans pairs.

Des seize petits orphelins on ne parla plus.....

Il semble vraiment impossible que des chrétiens puissent à ce point perdre le sens vrai de la charité et se laissent dominer par des usages qui relèvent plus du paganisme que de la civilisation chrétienne; cependant ils en sont là, au temps où nous vivons, et, il faut le reconnaître, parce que reconnaître l'existence d'un mal, c'est faire un premier pas pour le guérir.

SIGISMOND GONDRIN.

# AMUSEMENTS SCIENTIFIQUES

## PROBLÈMES

Commencez par cacher la moitié inférieure de la vignette, sans la regarder, si vous ne voulez pas vous priver du plaisir de chercher la solution du problème que nous allons vous proposer.

Pour cet amusement il vous faudra les objets suivants, dont nous indiquerons les dimensions approximatives qui peuvent varier, on le comprendra :

1° Quatre petits morceaux de règle d'écolier, longs, chacun, de 5 centimètres;

2° Une planchette carrée de six centimètres de côté, ou un morceau de carton de cette dimension;

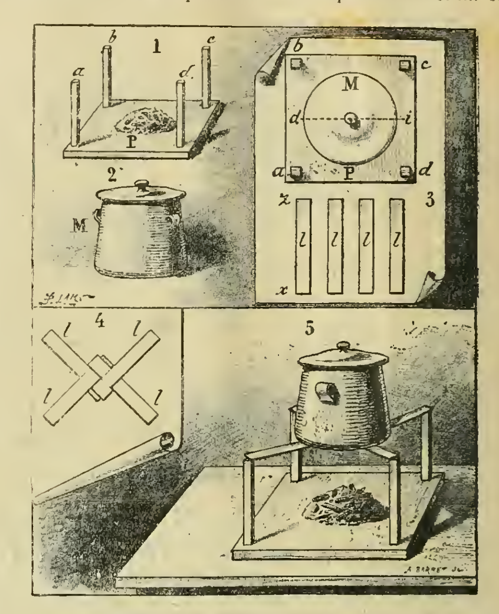
3° Quatre petites bandes de fer-blanc : longueur 5 centimètres et demi, largeur de 6 à 8 millimètres, que vous taillerez dans un morceau de vieille boîte de conserves;

4° Une de ces petites marmites en terre de trois centimètres de diamètre (n° 2 de la vignette) qui font partie des *ménages* dans les jouets d'enfants, et qui vous coûtera dix centimes.

Aux quatre angles de la planchette carrée P (n° 1) fixez verticalement les quatre morceaux de règle *a, b, c, d*, soit en les clouant ou en les collant, soit en les terminant, dans le bas, par des petites chevilles qui se planteront dans des trous pratiqués aux quatre angles de la planchette. Au milieu de celle-ci, disposez, si vous voulez, un petit tas de cendres agglomérées au moyen de gomme arabique, au milieu desquelles brilleront quelques morceaux de *clinquant* qui représenteront un feu allumé.

Le problème à résoudre est celui-ci : Comment placerez-vous, au-dessus du feu, la petite marmite, étant donné que la longueur *xz* des quatre lames de fer-blanc *llll* (n° 3), qui devront la supporter, est moindre que la distance qui sépare l'un de l'autre les morceaux de règle *a* et *c*, *b* et *d*, ou, en d'autres termes, que ces lames sont plus courtes que la diagonale du carré *abcd* (n° 3); étant donné aussi que le diamètre *di* de la petite marmite est plus petit que les côtés du carré formé par les réglettes *a, b, c, d*, comme le montre le plan dessiné au n° 3 de la vignette?

La solution est indiquée au n° 4 : les petites bandes *llll* se




disposent de manière à ne reposer sur les réglettes que par une seule de leurs extrémités, tandis que, de l'autre, elles s'enchevêtrent ensemble en se soutenant l'une à l'autre, et cela avec d'autant plus de stabilité qu'elles sont chargées d'un léger poids : tel le pot-au-feu que l'on voit au numéro 5 de la vignette.

Ne manquez pas de serrer réglettes, lames de fer-blanc, planchette avec son feu allumé, et petite marmite, dans une boîte en carton qui ira augmenter votre collection de petites curiosités amusantes ou instructives.

Si vous ne craignez pas la casse, répétez l'expérience à table, en remplaçant les réglettes par quatre bouteilles, les lames de fer-blanc par quatre couteaux, et la petite marmite de deux sous par la soupière remplie de potage..., mais tout cela à vos risques et périls, bien entendu!

*Nota* — Le principe de cette récréation n'est pas nouveau; parmi toutes les variantes qui en ont été décrites dans les recueils anciens ou récents de *récréations mathématiques*, nous avons donné la préférence à celle du petit pot-au-feu que l'on peut aussi trouver avec ses accessoires tout préparés chez les marchands de jouets.

 MAGUS.



*Le Directeur-Gérant* : HENRI GAUTIER. — Sceaux, imp. Charaire et Cie.

5 centimes le N° année courante. (10 centimes le N° années échues.) N° 1913 TRENTE-SIXIEME ANNÉE. — 16 Mai 1896.



# L'OUVRIER

**Journal illustré paraissant le Mercredi et le Samedi**

| ABONNEMENT D'UN AN : | DIRECTION ET ADMINISTRATION : | ABONNEMENT D'UN AN |
|---|---|---|
| (104 numéros) | LIBRAIRIE BLÉRIOT, HENRI GAUTIER, SUCCESSEUR, | (104 numéros) |
| France, Algérie et Belgique : 6 francs. | 55, quai des Grands-Augustins, Paris. | Colonies et Étranger (sauf la Belgique) : 7 francs. |



## LES VOLEURS D'OR, PAR GEORGES LE FAURE



— Voilà votre valise, dit-elle brusquement. (Voir page 34.)

SOMMAIRE : Les Voleurs d'or, par Georges Le Faure. — Un Aïeul de Chapuzot, par Jean Drault. — Chronique, par Oscar Havard. — Recettes de la semaine.

# LES VOLEURS D'OR[1]

PAR

**GEORGES LE FAURE**

## V

### OU JOHN STUCK SE RÉVÈLE HABILE DIPLOMATE

Il y avait huit jours que ces événements s'étaient passés et, à Mafeking, lord Cornallett attendait, dans une situation assez embarrassée, le résultat du courrier qu'il avait expédié au Cap pour y narrer le vol dont il avait été victime, et demander de nouveaux fonds, lorsqu'un matin, le garçon d'hôtel vint lui annoncer qu'un visiteur l'attendait dans le *room*.

Le lord terminait son courrier et, sans lever la tête, il répondit :

— Disqu'on revienne... Je n'ai pas le temps pour le moment...

— La personne a bien insisté pour que vous la receviez tout de suite, car elle va reprendre le *coach* de Johannesburg dans une demi-heure...

Mais, décidément, l'Anglais n'était pas de bonne humeur ce matin-là, car il grommela :

— Ah ! qu'il reprenne tous les *coachs* qu'il lui plaira..., mais laisse-moi finir ma lettre...

Le garçon ne s'en allait cependant pas; il ajouta:

— La femme a dit comme ça qu'elle rapportait quelque chose que vous aviez perdu...

Il ne put achever la phrase; repoussant la table si brusquement que l'encrier roula sur le plancher, lord Cornallett s'était élancé, et, comme le garçon masquait la porte, il l'empoigna par les épaules, le fit tournoyer sur lui-même, s'élança hors de la pièce, enfila le couloir, dégringola l'escalier et se précipita dans le *room* où, au bruit que fit cette entrée, une femme, le front appuyé à la vitre de la croisée, se retourna...

— La petite-fille d'oom Prétorius! balbutia-t-il en tendant les mains vers elle.

C'était en effet la jeune Boer; la tête enveloppée d'un foulard dont les pointes se nouaient sous son menton, elle était enveloppée dans un grand manteau de drap grossier qui ne laissait passer que l'extrémité des gros souliers qui la chaussaient.

Son visage avait un peu pâli, et ses grands yeux se cernaient d'une tache s'étalant jusqu'aux pommettes, qui trahissait de longues insomnies, comme les paupières rougies trahissaient les larmes fréquemment versées.

— Voilà votre valise, dit-elle brusquement, en sortant de dessous son manteau l'objet qu'elle tendit à l'Anglais...

Celui-ci fit presque un bond et, pour ainsi dire, arracha la valise des mains de la jeune fille...

— C'est elle, c'est bien elle! murmura-t-il en la tournant et retournant en tous sens, l'examinant minutieusement comme s'il eût craint une substitution.

Et son contentement était si grand qu'il ne songeait pas à en vérifier le contenu...

— Le grand-père a dit que vous regardiez devant moi si tout y est bien...

Lord Cornallett se frappa le front, surpris de n'avoir pas encore songé à cela; d'un trousseau pendu à une grosse chaîne d'argent, dont l'une des extrémités était fixée à un bouton de son pantalon, il détacha une petite clé avec laquelle il ouvrit la serrure à combinaison de la valise et là, sur la table même du *room*, étala les valeurs, les chèques, les banknotes, faisant à haute voix des additions et ponctuant d'un : « C'est bien ça », plein de satisfaction.

— Le compte y est? demanda la jeune fille, qui avait suivi tout ce jeu d'un air visiblement angoissé, et dont les traits maintenant étaient détendus.

— Oui..., oui, tout y est ; merci, ma bonne fille, mais où était-elle?

— Dans notre cour... cachée sous le fumier... C'est un Cafre qui l'a découverte hier... et alors le vieux m'a fait prendre tout de suite le *coach* pour vous l'apporter...

— Ce n'était donc pas Guillaume? interrogea l'Anglais...

Dans les yeux bleus de la jeune fille, une flamme brilla, flamme de colère, tandis que ses joues s'empourpraient de honte.

— Vous l'avez donc cru aussi, vous, monsieur ? fit-elle d'une voix indignée.

— Les apparences étaient contre lui... et puis, pourquoi n'a-t-il pas voulu s'expliquer...

Wilhemine haussa les épaules, soupirant :

— Qui sait ?

Lord Cornallett rangeait méthodiquement ses papiers ; il demanda d'une voix indifférente :

— Vous ne l'avez pas revu depuis ?...

— Non... mais je supposais qu'il avait pris le *coach* avec vous ?

— C'est vrai... mais je l'ai perdu de vue, une fois arrivé ici; j'avais, comme bien vous pensez, autre chose à faire que de m'occuper de lui.

— C'est vrai..., dit-elle très placidement..., portez-vous bien, monsieur.

Elle se dirigeait vers la porte, lorsque celle-ci s'ouvrit, livrant passage à John Stuck, que suivait Guillaume Brey.

— Guillaume! s'exclama-t-elle en courant vers lui, les bras tendus...

Lui aussi fit un pas en avant comme pour la recevoir sur sa poitrine; mais, aussitôt, il s'arrêta et détourna son visage, subitement blême.

— Qu'as-tu donc? interrogea-t-elle, interloquée, n'es-tu pas content de me voir?

— J'eusse préféré ne te revoir jamais...

Comprenant qu'il faisait allusion à l'accusation portée contre lui par son grand-père, la jeune fille s'écria :

— Mais on l'a retrouvée! Tiens! regarde, la voilà...

Et elle montrait la table, où se voyait encore la valise dont lord Cornallett tenait solidement les deux courroies de cuir, comme s'il eût craint que le voleur présumé ne voulût s'en emparer de nouveau...

— Ah ! fit simplement Guillaume, dont le visage s'était figé dans une impassibilité glaciale...

Et son regard cherchait celui de John Stuck, mais sans pouvoir le rencontrer ; notre homme, en effet, dès qu'il avait aperçu, en entrant, la fille du vieux Boer, avait eu grand'peine à dissimuler sa mauvaise humeur, et ses yeux — mus comme par un instinct — s'étaient aussitôt arrêtés sur la valise.

— Diable! songea-t-il, voilà qui va déranger mes combinaisons...

Et durant les quelques paroles échangées, comme on a vu plus haut, entre le frère et la sœur, il avait cherché dans sa tête un moyen de parer le coup que recevaient là, à l'improviste, ses combinaisons tortueuses...

— Le vieux Prétorius doit être bien désolé d'avoir suspecté Guillaume, insinua-t-il d'une voix pleine de commisération...

— Suspecté? répéta le jeune homme d'une voix sourde; dites, accusé... chassé!...

Et serrant les poings :

— Oh! gronda-t-il, jamais je n'oublierai... je ne pardonnerai...

Wilhemine joignit les mains.

— Dieu ordonne le pardon des offenses, mon frère, suppliat-elle...

Mais lui, secouant les épaules, ne répondit pas.

— Dieu est Dieu, dit alors John Stuck avec la gravité d'un clergyman prêchant ses ouailles, c'est-à-dire l'Etre parfait par excellence; mais un homme ne peut atteindre un semblable degré de perfection et Guillaume a été insulté dans ce qu'il pouvait avoir de plus cher au monde...

Les sourcils du jeune homme se fronçaient plus violemment encore, tandis qu'un éclair de colère illuminait ses prunelles bleues.

— Vous avez raison, John, dit-il avec une fermeté qui trahissait une résolution définitivement prise; d'ailleurs, je voudrais que je ne pourrais pas : c'est plus fort que moi...

— Alors... demanda tristement Wilhemine dont les paupières se gonflaient de larmes, je pars seule?...

Elle lui avait pris la main, comme pour tenter de l'emmener ; mais il se dégagea d'un geste brusque et dit :

— J'ai secoué sur le seuil de Ferme Elisabeth la poussière de mes bottes, et il faudra que bien du temps se passe avant que je retourne là-bas...

Désolée, elle gagnait la porte, lorsque, la rappelant, lord Cornallett demanda :

— Et... ma fille..., ne partez pas au moins sans me donner de ses nouvelles?...

Les regards de John Stuck se coulèrent vers Guillaume dont les pommettes s'étaient aussitôt empourprées tandis que ses yeux se fixaient à terre...

— Miss Edwidge se porte presque bien, répondit Wilhemine; ainsi qu'on vous l'a écrit, elle commence à se lever et sera en mesure de vous suivre quand vous repasserez..., mais elle tousse toujours un peu...

Un pli se creusa au front du lord, qui murmura :

— Comme sa mère!...

Puis, tout haut, caressant d'un geste machinal sa valise :

— Annoncez à miss Edwidge que je partirai d'ici dans quarante-huit heures et que je ferai détourner le *coach* pour l'aller prendre à Ferme Elisabeth; présentez mes amitiés à M. Brey et recevez toutes mes gratitudes...

Depuis que le nom de miss Cornallett avait été prononcé, l'attitude de Guillaume avait changé; il semblait que la rigidité du jeune homme se fût soudainement fondue; ses regards avaient

1. Voir l'*Ouvrier* du 2 mai 1896

perdu leur fixité mauvaise, et, sur son visage, se reflétait une visible indécision.

— Alors, Guillaume..., murmura Wilhemine en se tournant de nouveau vers lui pour faire une nouvelle tentative.

— Soyez homme, que diable! lui souffla à l'oreille John Stuck, et si vous devez rentrer, au moins posez vos conditions...

Comme son frère n'avait pas répondu, la jeune fille demanda :

— Ne dirai-je rien de ta part au grand-père?

— Rien, fit-il laconiquement en se détournant et en marchant d'un pas raide vers l'embrasure de la fenêtre où il se tint droit, le visage collé aux vitres, redoutant sans doute de céder devant les regards suppliants de sa sœur.

Celle-ci poussa un soupir et, les mains sur ses yeux, sortit.

— C'est tout de même bien extraordinaire, murmura lord Cornallett en frappant sur sa valise, sans compter qu'on n'a même pas tenté de l'ouvrir ; regardez, la serrure est intacte.

Puis, passant à un autre ordre d'idées, il ajouta, désignant d'un hochement de tête le jeune homme, tellement absorbé dans ses pensées qu'il paraissait avoir oublié la présence des deux individus :

— Eh bien! avez-vous du nouveau?

— Pas encore... mais votre départ va me servir pour le décider... D'ailleurs, vous voyez..., je venais vous trouver pour savoir ce que serait ma part... au cas où l'affaire se ferait...

Lord Cornallet regarda avec surprise son interlocuteur.

— Dites donc, maître Stuck, fit-il, il me semble que vous vous oubliez un peu...

— Vous voulez dire, milord, plaisanta l'agent de la « Chartred », que je ne m'oublie pas! Vous avouerez que cela est assez naturel; si je ne pensais pas à mes intérêts, qui donc y penserait?...

— Mais vous êtes appointé par la compagnie...

— Comme vous-même, milord; ce qui ne vous empêche pas d'être intéressé dans toutes les combinaisons que vous lui proposez et qu'elle accepte... Pourquoi n'en serait-il pas de même pour moi?..

Lord Cornallett caressait ses favoris d'un air pensif, hésitant à accéder aux exigences de son interlocuteur; puis, enfin, se décidant :

— Soit donc... par quart, alors?

— Non, par tiers. Ah! c'est à prendre ou à laisser: il y a des risques, et, quoiqu'on s'accorde à déclarer que ma peau ne vaut pas grand'chose, cependant, j'y tiens assez, et comme dans l'opération en question, je la compromets, il est tout naturel que je fasse payer les risques.

Le lord dissimula imparfaitement une grimace.

— Voyons, est-ce dit? demanda John Stuck, si ça va, je vous donnerai un renseignement qui ne manquera pas de vous intéresser, et dont vous pourrez tirer profit.

Il y avait dans la voix de Stuck une intonation si mystérieuse, et l'éclair qui luisait dans son regard donnait aux paroles qu'il venait de prononcer une couleur si alléchante, que lord Cornallett, se décidant soudain :

— Soit, dit-il, c'est affaire conclue.

Et il tendit la main, dans laquelle l'autre laissa tomber la sienne.

— Maintenant, ajouta-t-il, je vous laisse; cette valise retrouvée change tous mes projets : je vais télégraphier au Cap, et me rendre chez le chef de la trésorerie; après quoi, j'irai retenir une place au *coach* qui part après-demain... et je reviendrai ici...

— Allez donc, fit John Stuck avec un sourire satisfait, et, à votre retour, j'espère avoir une bonne nouvelle à vous annoncer.

Le lord une fois parti, son compagnon s'approcha de Guillaume, toujours silencieux et immobile dans l'embrasure de la fenêtre, et, lui frappant amicalement sur l'épaule :

— Eh bien!... demanda-t-il, avez-vous réfléchi?

— A quoi? interrogea le jeune homme qui paraissait sortir d'un profond sommeil.

— Comment! à quoi? s'exclama l'autre avec un feint enjouement, mais à tout ce que nous avons dit depuis huit jours.

Un pli profond se creusa au front du jeune homme et il sembla qu'un voile eût soudainement assombri ses traits.

— Oui, balbutia-t-il, vous avez raison... mais c'est mal, ce que vous me demandez... Il me semble que c'est une trahison...

John Stuch réprima un mouvement d'impatience, et, avec une surprise admirablement bien jouée :

— Que le diable m'emporte, s'exclama-t-il, si je vois là-dedans la moindre trahison! d'abord, une partie de Ferme Elisabeth est à vous, donc vous avez bien le droit d'en faire l'usage que bon vous semble...

— Je sais bien, mais oom Prétorius a toujours été le maître.

— Assurément, et c'est ce qu'il y a de regrettable; autrement, vous seriez peut-être millionnaire aujourd'hui.

Comme le jeune homme avait un haussement d'épaules d'indifférence:

— Et les millions, vous savez, ça facilite bien des choses.

Il avait dit cela d'un ton singulier, en soulignant les mots avec une intention tellement évidente, que Guillaume Brey releva la tête et le regarda interrogativement.

— Allons... allons, plaisanta John Stuck d'un air bon enfant, ne faites pas l'innocent, et songez que miss Cornallett ne vous laisse pas indifférent.

L'autre devint tout rouge et baissa les paupières.

— A propos de quoi, demanda-t-il à voix basse, me parlez-vous de cette jeune fille?

— C'est que, depuis huit jours, sans vous en apercevoir, vous ne faites que me parler d'elle, et parce que j'ai conséquemment supposé...

— Eh bien! vous avez mal supposé, voilà tout, riposta brusquement le Boer.

Le visage de John Stuck s'épanouit et avec une cordialité admirablement feinte :

— Alors, c'est tant mieux, car, vrai, mon cher Guillaume, je vous porte de l'intérêt; mais oui, ça paraît vous surprendre, et cependant, vous m'avez sauvé la vie, car, sans vous, ce *coach* du diable se brisait. Ah! je sais bien que ce que vous en avez fait n'est pas pour moi, mais, enfin, j'en ai profité tout de même, et je vous suis reconnaissant de m'avoir conservé ma peau. Eh bien! voyez-vous, ça me faisait quelque chose de vous voir engagé sur cette route-là...

— Mais puisque je vous répète...

— C'est convenu et je vous crois : aussi je ne vous parle que de ce que je croyais à tort, et c'eût été vraiment pour vous un malheur que d'être amoureux d'une fille aussi riche que miss Cornallett... car c'est là un fruit doré qui n'est pas destiné à être croqué par les dents d'un fermier boer.

Les joues du jeune homme blêmirent légèrement, et sans se rendre compte qu'il donnait raison aux suppositions de son interlocuteur :

— Ferme Elisabeth vaut de l'argent, répliqua-t-il.

— Peuh! avec tous ses arpents de terre, ses troupeaux de moutons et de bœufs, Ferme Elisabeth n'a aucune valeur, comparée à la fortune de lord Cornallett.

Et lui frappant à nouveau sur l'épaule, il ajouta :

— Non, je vous l'ai dit et je vous le répète, c'est sous le sol et non dessus que se trouve la richesse de Ferme Elisabeth.

Comme l'autre ne répondait rien, l'Anglais poursuivit :

— Parbleu! si ces terres incultes, que vous ne prenez même pas la peine de défricher avec la charrue, étaient éventrées par la pelle et la pioche, et si l'on transformait ces maigres pâturages en claims, ce serait une autre affaire, et le propriétaire de Ferme Elisabeth pourrait en quelques mois récolter une fortune qui le mettrait de pair avec les plus riches du *Rand*.

— Ferme Elisabeth appartient au vieux Prétorius...

— Pas entièrement; il y en a une partie à votre cousine et à vous; maintenant, s'il vous convient d'être chassé comme un voleur d'un bien qui est vôtre, ça vous regarde!

— Un voleur! répéta Guillaume en serrant les poings... Mais puisque la valise a été retrouvée...

— D'accord... mais rien ne prouve aux gens des environs, à ceux même employés à la ferme que la valise n'avait pas été cachée par vous dans le fumier pour être reprise quelques jours plus tard. Notez que je parle de ce que pourront penser les autres; car pour moi, mon opinion était faite dès le premier moment, comme vous l'a prouvé d'ailleurs mon attitude amicale vis-à-vis de vous.

Le raisonnement était d'une apparence tellement logique que le jeune homme ne trouva rien à répondre : il se contenta de murmurer :

— C'est vrai, monsieur Stuck, vous vous êtes conduit à mon égard comme un véritable ami...

— Pardieu! je ne puis prétendre qu'il y eût là, tout d'abord, rien qui vous fût personnel! s'exclama l'Anglais avec un bel accent de franchise; non, vous avez bénéficié tout simplement de mon tempérament qui me rend odieuse toute injustice... Or l'accusation portée contre vous par le vieux Prétorius était tellement monstrueuse... en dépit de la vraisemblance...

S'interrompant tout à coup, il demanda sur un ton de paternelle confidence :

— Mais, voyons..., pourquoi n'avez-vous pas voulu répondre quand le vieux vous a demandé le motif pour lequel vous étiez sorti de l'écurie?...

Le visage de Guillaume s'empourpra et il balbutia :

— Le sais-je?... J'avais un fort mal de tête qui m'empêchait de dormir; en outre, la lutte qu'il m'avait fallu soutenir près d'une heure durant, contre les mules du *coach*, m'avait mis les nerfs à fleur de peau... Bref, j'avais besoin de sortir, de marcher, de prendre l'air...

John Stuck hocha la tête et, faisant la grimace :

— Malheureusement, dit-il, tout cela ou rien, c'est la même chose lorsqu'il s'agit de se défendre d'une accusation semblable... Ah! lorsqu'on peut donner une explication de sa conduite, quelque raison majeure, une de ces raisons qui conduisent les hommes comme des petits enfants et les font agir, dans la vie, pour ainsi dire inconsciemment, par exemple un de ces sentiments impérieux qui vous dominent, vous asservissent, vous poussent en avant sans qu'il vous soit possible de tenter la moindre résistance... je comprendrais, ou du moins votre grand-père eût compris... Mais quoi! un mal de tête, le besoin de détendre vos nerfs... pas sérieux, ça, mon pauvre ami...

Et John Stuck, frottant une allumette le long de sa cuisse, enflamma méticuleusement l'extrémité du cigare qu'il avait sorti d'un élégant étui en cuir d'hippopotame...

Puis il poussa un soupir comique et dit encore :

— Savez-vous qu'on a vu des romans commencer ainsi ?

— Ainsi?... comment l'entendez-vous?... de quoi voulez-vous parler? interrogea Guillaume un peu inquiet et rougissant déjà.

— Comme l'affaire du Saut du diable... Une jeune fille est en danger de mort... un jeune homme la sauve, ils s'aiment et ils s'épousent...

— Une telle chose se pourrait! s'exclama le Boer involontairement.

— Quelquefois... répondit négligemment John Stuck, lorsqu'il n'existe pas une trop grande disproportion de fortune... car les femmes aiment les gens courageux et vous avez fait preuve, en cette aventure, d'un courage étonnant en même temps que d'une rare habileté...

De rougissant qu'il était, Guillaume devint tout pâle et balbutia :

— Croyez-vous donc... ?

Il s'arrêta net sentant qu'il allait trahir son secret ; mais l'autre, comme comprenant à demi-mots, répondit :

— On a vu des choses plus surprenantes que celle-là.

Et, profitant du trouble que ces mots venaient de jeter dans l'esprit de son interlocuteur, l'Anglais poursuivit, penché vers lui, plongeant dans les yeux l'acuité de son regard :

— Allons donc, mon cher, un peu de nerfs : il y va du bonheur de votre vie! Songez qu'il ne s'agit pas de dépouiller votre grand-père... mais de réclamer seulement votre bien, en lui faisant gagner à lui-même une fortune considérable ; d'ailleurs, lorsque le partage aura lieu, il sera toujours libre d'agir à sa fantaisie et de conserver ses pâturages s'il ne lui convient pas de fouiller le terrain...

Cependant l'indécision du jeune homme persistait.

— Bref, vous avez à voir ce que vous voulez faire ; d'un côté, vous avez un homme qui vous a insulté, chassé, déshonoré ; de l'autre, une jeune fille que vous aimez, ne mentez pas, vous l'aimez, qui, peut-être, de son côté pense à vous, et que vous avez le droit de chercher à épouser.

La tête entre ses mains, Guillaume murmurait :

— Ah! si j'étais sûr... si j'étais sûr...

Ces mots trahissaient trop manifestement la faiblesse du Boer pour que John Stuck ne se sentît pas encouragé.

— Au surplus, pour l'instant, il ne s'agirait que de s'assurer que les terrains de Ferme Elisabeth contiennent de l'or... car il pourrait fort bien se faire qu'il n'y en eût pas une parcelle... ou si peu...

Guillaume releva la tête.

— Tous les terrains du district en contiennent! s'exclama-t-il.

— D'accord ; mais on a constaté souvent des interruptions dans les filons et il n'y aurait rien d'étonnant...

Le jeune Boer saisit la main de son interlocuteur et d'une voix sourde :

— Moi, je vous dis qu'il y en a... de l'or... et beaucoup... et si je vous le dis, c'est parce que je le sais...

John Stuck ne put retenir un brusque mouvement.

— Vous le savez!... sûrement?...

— Je suis allé l'an passé à Johannesburg ; j'ai entendu parler les gens, et la curiosité m'est venue de m'assurer si, nous aussi, nous avions un sol aurifère ; alors, sans en rien dire à oom Prétorius, j'ai pris des cailloux, je les ai broyés, lavés, et il m'a semblé...

John Stuck ne le laissa pas achever.

— Et vous hésiteriez, s'écria-t-il, lorsque vous avez la certitude de devenir riche, immensément riche!... lorsque vous n'avez qu'à étendre le bras pour mettre la main sur le bonheur, vous reculeriez... Ce serait de la folie!

Le bonheur dont il faisait luire le mirage aux yeux du jeune homme combattait bien plus que la possibilité d'une fortune colossale en faveur des projets de John Stuck, qui suivait sur le visage de son interlocuteur les phases du combat qui se livrait en lui...

— Soit donc, dit enfin Guillaume Brey, après un assez long silence ; mais que oom Prétorius n'en sache rien.

Le lendemain, à l'aube, on partit, en compagnie de lord Cornallett, qui avait avancé son voyage de vingt-quatre heures pour assister en personne à l'opération ; seulement, au lieu de prendre le *coach*, les voyageurs avaient loué un *cape-cart*, sorte de dog-cart qu'une toile préserve de la pluie et du soleil, et qui leur offrait l'avantage de leur permettre de s'arrêter quand bon leur semblerait, surtout de suivre l'itinéraire qui leur plairait.

Or, il leur fallait faire un long détour pour arriver, à la nuit, à l'endroit qu'avait désigné Guillaume Brey comme celui où il s'était livré, l'année précédente, à la « prospection » ; c'est ainsi que se nomme la recherche des terrains qui contiennent de l'or ; il y a même au Transvaal une certaine quantité de gens qui prennent le nom de prospecteurs, et dont l'unique fonction consiste à se livrer à cette recherche ; c'est à cette classe de gens qu'appartenait John Stuck et, comme il avait fait montre, en plusieurs occasions, d'un flair extraordinaire, il s'était acquis une réputation grâce à laquelle il avait l'honneur de voir son portrait imprimé dans les journaux illustrés.

C'était même grâce à cette circonstance que, dès son entrée dans la ferme, le vieux Prétorius Brey l'avait reconnu quelques jours auparavant.

Or, comme précisément cet endroit se trouvait non loin du chemin que devait suivre lord Cornallett en quittant la demeure du Boer pour traverser la rivière Vaal, il avait été convenu qu'il les y conduirait d'abord, puis irait prendre sa fille et les retrouverait à son retour, lequel devait s'effectuer au milieu de la nuit.

A la tombée du jour donc, il les déposa sur la lisière d'un petit bois et, après avoir déchargé les quelques ustensiles indispensables à leur opération et dont ils avaient eu soin de se prémunir, à Mafeking, le lord fouetta ses chevaux et prit le chemin de la ferme.

— Si nous profitions des quelques instants de lumière pour reconnaître la place, proposa John Stuck...

— Non, fit Guillaume, parlant tout bas, comme s'il eût redouté quelque oreille aux écoutes, attendons qu'il fasse noir : je connais l'endroit et, avec la lanterne, nous travaillerons aussi sûrement que s'il faisait soleil...

Il ajouta :

— Il arrive souvent qu'oom Prétorius rentre tard de ses tournées et il se pourrait qu'il passât par ici...

Rongeant son frein, maugréant en lui-même contre la pusillanimité de son compagnon, John Stuck, assis à terre, dans les hautes herbes, vérifiait si, dans la précipitation de son départ, lord Cornallett n'avait oublié aucun des ustensiles qui lui étaient nécessaires : une pioche pour attaquer le sol, une hachette pour concasser les quartiers de rocs, un marteau-pilon pour pulvériser les morceaux rocheux, un linge épais formant tamis et un tonnelet rempli d'eau.

On attendit durant une heure ; puis, enfin, lorsque le crépuscule se fut entièrement fondu dans la nuit, il alluma la lanterne et, portant une partie de l'outillage, tandis que Guillaume Brey se chargeait du tonnelet, ils se dirigèrent, à la clarté de la lanterne, vers une petite colline, à cinq cents mètres de là, au pied de laquelle il y avait un amoncellement de pierres, tirées d'un trou creusé à peu de profondeur.

— C'est ici! dit laconiquement le Boer.

La lanterne posée sur le tonnelet, il se mit, sur l'ordre de John Stuck, à attaquer le sol à coups de pioche, tandis que, au fur et à mesure qu'il détachait un bloc, son compagnon, avec sa hachette, le disloquait en moindres morceaux qu'il examinait les uns après les autres avec une minutieuse attention.

Ils travaillaient ainsi depuis une demi-heure, lorsque, brusquement :

— Halte! dit-il, en voilà assez...

Il avait mis de côté plusieurs fragments, parmi lesquels il en prit, au hasard, un qu'il plaça sur le tamis pour le réduire en poudre à l'aide de son marteau ; après quoi la poudre ainsi obtenue fut placée dans la cuvette de fer-blanc où le Boer se mit à verser de l'eau, tandis que John Stuck agitait doucement la cuvette, faisant tomber peu à peu l'eau et la terre qui formaient une bouillie jaunâtre.

— Il y en a... s'exclama tout à coup l'Anglais en suspendant l'opération, pour saisir la lanterne dont il projeta les rayons sur le fond de la cuvette tout parsemé de parcelles brillantes, voyez... il y en a beaucoup... plus de trois onces à la tonne...

— Alors?... demanda Guillaume Brey d'une voix tremblante.

— Alors, c'est la fortune... une fortune inespérée!... Vous n'avez qu'à vouloir et miss Cornallett...

Il n'acheva pas. Un coup de feu éclata et la lanterne qu'il tenait à la main vola en éclats ; en même temps Guillaume, poussant un gémissement, tomba sur le sol, murmurant :

— Oom Prétorius!

(*La suite au prochain numéro.*) G. LE FAURE.

# NOTRE CONCOURS DE COLORIAGE

Certains concurrents, ayant le pinceau facile, se disposent sans doute à nous envoyer déjà leurs compositions. Aussi, croyons-nous bien faire en leur rappelant dans quelles conditions cet envoi doit nous être fait :

Les compositions devront nous être expédiées, au plus tard, le jeudi 28 mai.

Les trois numéros coloriés devront être mis à la poste en un seul paquet. Chaque concurrent choisira une devise qu'il écrira sur ses trois compositions et aussi sur une enveloppe. Il cachettera cette enveloppe après y avoir inséré une feuille de papier indiquant son nom et son adresse.

Le tout devra être adressé à M. Caumery, secrétaire du jury, bureaux de l'*Ouvrier*, 55, quai des Grands-Augustins, à Paris.

Les travaux du jury commenceront le 1er juin.

## LES VIEUX SOLDATS

# UN AIEUL DE CHAPUZOT[1]

**Par JEAN DRAULT**



### V

LE BAPTÊME DU FEU

*Sous Mayence*, 15 *novembre* 1794,
*an III de la République une et indivisible.*

Mes chers parents,

Le citoyen Cunctator Baridoine étant resté à Paris, vu sa peur du froid qui est intense dans ce pays d'émigrés qu'on appelle la Prusse, il a bien fallu, pour que je vous fasse connaître de mes nouvelles, que je rencontre un citoyen du civil ou du militaire, susceptible de tournibouler une lettre sans crever le papier.

Flamboche, mon grenadier, connaît bien un adjudant qui se flatte de connaître l'écriture. Mais la vérité, c'est qu'au deuxième mot, sa plume passe au travers du papier et qu'il se met à sacrer comme un débaptisé, en disant :

— Si je tenais l'aristocrate qui a inventé l'écriture, je lui ferais son affaire!

Enfin, avant-hier, nous est arrivée, au 2e bataillon, une secouée de recrues. Et dans ces recrues, j'ai trouvé mon affaire, un jeune commis de marchand mercier de la rue Montorgueil (ci-devant rue Comtesse-d'Artois), à Paris, et qui tient la plume comme père et mère.

Aussi, ce conscrit, très intelligent, arrivera peut-être aux plus hauts grades, surtout si je me charge avec Flamboche de son éducation civique et militaire, ce qui est tout un.

Tout ça, chers parents, pour vous expliquer que si je vous envoie ma deuxième lettre un peu plus d'un an après la première, ce n'est pas ma faute.



En pays ami, on a des écrivains publics qui viennent au camp. En pays ennemi, on n'est visité que par des canailles de boulets qui renversent la marmite quand ils ne nous cassent pas une patte.

Comme je vous le disais, notre bataillon a été incorporé à la 74e demi-brigade, avec le 2e bataillon de volontaires de la Charente-Inférieure et le 8e bataillon du Jura.

Le bataillon était commandé par le citoyen lieutenant-colonel Baulard, un ancien soldat qui a appris à lire dans l'armée du ci-devant roi, à ce qu'on se répète, et que la République a trouvé sergent-major. Elle en a fait un officier. Il est chef de brigade depuis le 1er messidor an II et commande la 74e. C'est un vrai militaire et qui sait prendre le soldat.

Les grenadiers, il leur flanque des taloches et leur demande s'ils ont de quoi bourrer sa pipe, à charge de revanche. Ça les flatte.

Les fusiliers, il les tape à coups de plat de sabre, quand ils travaillent derrière la colonne. Ça les excite à passer grenadiers.

Radois, avant d'arriver ici, disait qu'il ne pouvait plus mettre un pied devant l'autre et il s'était arrêté dans la neige. Le chef de brigade lui a appuyé son pistolet d'arçon sur le front et lui a dit :

— Si tu ne peux plus marcher, je n'ai que faire de toi et je vais te fracasser la tête. Si tu peux encore marcher, tu aimeras mieux rejoindre ton rang que de mourir.

Et Radois n'a pas marché, il a couru!

— Veux-tu du tabac? lui a dit alors le chef de brigade.

— J'aimerais mieux des souliers, mon général, que Radois a répondu.

— Pas dégoûté!... Toute la 6e division est comme toi, que le citoyen Baulard a répondu.

C'est la vérité vraie, chers parents, que nous sommes arrivés sous les murs de Mayence comme des gens à qui on donnerait deux liards et un brichon de pain, si tellement que nous aurions fait pitié.

Des chapeaux mous comme des chiffes, gris, jaunes, pisseux, des habits déchirés, des culottes crevées par où la chemise aurait passé. Car c'est encore un bonheur, de ce côté-là, que nous n'en ayons justement pas, de chemises! Mais le plus triste, c'était les souliers. Les deux miens n'avaient plus de semelles. Autrement dit, j'allais nu-pieds nu-pattes dans la neige, la boue, sur les pierres. Heureusement que quand j'étais petit, je me suis durci la peau sur la route d'Auneau en allant ramasser du crottin pour les salades de papa!...

C'est que Mayence, c'est loin d'Auneau, allez!... On en traverse des villes, des bourgs, des champs et des bois.

Nous avons eu déjà des affaires, et j'ai reçu le baptême du feu à Alsenborn, le 18 septembre.

Ça n'a pas été bien heureux. Nous sommes restés l'arme au pied depuis le matin, dans un petit bois. Les feuilles qui étaient tombées des arbres faisaient un lit où on se serait bien couché, si elles n'avaient pas été mouillées par la pluie. Six heures, nous sommes restés les pieds dans cette bouillie. Pas moyen de faire la soupe. A deux lieues de là, la 12e légère tiraillait en battant en retraite contre 5,000 hommes qui lui étaient tombés sur le dos.

Notre capitaine, le brave Roufignac, grognait dans sa moustache, en apprenant que le Prussien avançait.

— Ah! mais! ah! mais!... disait-il. On ne va donc pas marcher contre cette canaille!... Ils veulent me prendre mes épaulettes et me faire redevenir caporal, ces ennemis de la République!...

Et il est tellement sûr que si le successeur du ci-devant roi revenait au gouvernement, il lui enlèverait son grade, qu'il a appelé une vivandière qui passait et a payé l'eau-de-vie à toute sa compagnie, pour boire à la santé de la République une et indivisible et nous donner du courage pour la défendre.



Ça a mis tellement en belle humeur notre sergent Bras-d'acier, qu'il s'est mis à nous raconter ses campagnes de l'Amérique et d'autres endroits. Je vous les répéterai quand je retournerai à Santeuil; il y a de quoi faire passer des soirées bien agréables.

Enfin, nous commencions à prendre tout de même racine dans notre petit bois, quand on nous a fait marcher à l'ennemi, au secours de la 12e légère.

Mon cœur battait la chamade. Radois, le fils du savetier d'Auneau, chantait avec les tambours pour se donner du cœur; pourtant, il avait peur, à ce qu'il me disait de temps en temps. Bersouillon, lui, n'était pas fier, mais les grenadiers nous surveillaient du coin de l'œil. Ils marchaient

1. Voir l'*Ouvrier* depuis le 2 mai 1896.

au feu comme à la parade et nous envoyaient des plaisanteries tout à fait déplacées.

Par exemple, ils nous demandaient si notre soupe avait passé facilement, alors que nous n'avions rien mangé depuis la veille midi!

Déjà nous apercevions les Prussiens avec leurs casques en cuivre qui, de loin, ressemblent un peu aux bonnets d'évêques, et le capitaine Roufignac commandait le pas de charge, quand, v'lan, d'un petit bois placé sur notre droite, sort au galop un escadron de lanciers.

Impossible d'avoir le temps de nous mettre en carré. Les chevaux sont entrés dans nos rangs comme dans du beurre.

Et tiens! des coups de sabre!... Tiens! des coups de lance! Tiens! des ruades! Nous autres, nous avons lardé tant que nous avons pu. La voix du capitaine Routignac dominait les cris, et tout à coup on ne l'a plus entendu. Flamboche, qui avait sa baïonnette toute rouge de sang, venait de recevoir un coup de sabre qui lui avait entamé l'épaule et, furieux, hurlant comme un chien enragé, il avait plongé sa broche dans le ventre d'un cheval qui se renversa sur le capitaine et l'étouffa à moitié. Puis, Flamboche avait ensuite tué le cavalier en lui enfonçant la pointe de son briquet dans la gorge. Tous nous luttions comme nous pouvions, mais dès qu'on a cru que le capitaine était mort, on a filé chacun de son côté.

Les lanciers nous ont poursuivis avec plus de fureur encore. Ceux qui ont pu regagner les bois ont eu la vie sauve. Les autres ont été massacrés. Il y en a eu ainsi soixante-quinze dans le bataillon qui sont tombés sous les coups des cavaliers prussiens.

Flamboche, dans les bois, écumait de rage. Il nous a fait masser, à huit que nous étions et nous a fait tirer des feux de salves sur ces bandits qui nous avaient pris à revers si traîtreusement. On en a démoli quelques-uns, et cette petite fusillade a certainement servi à leur faire comprendre qu'il était temps pour eux de s'en aller.

Ah! quelle échauffourée, chers parents!... Pour la première fois que j'assistais à un combat, j'avais vu la mort de bien près et j'avais perdu mon chapeau. Mais j'aimais mieux ça que d'avoir perdu les derniers morceaux de mes souliers, comme Bersouillon.

Plus je vois la guerre de près, et plus je me dis qu'il ne faut jamais se désoler des ennemis qui vous arrivent, mais qu'il vaut mieux se réjouir de ceux qui ne vous arrivent pas.

Une chose, par exemple, qui n'arrive presque jamais, c'est la soupe! On en est réduit, depuis longtemps, à des vieux croûtons de pain que les commissaires des vivres nous font distribuer quand ils n'ont pas autre chose à faire. On a aussi du lard rance qu'on partage avec son fusil. On en mange une partie et on se sert de l'autre pour frotter le canon et la batterie qui finiraient par rouiller, avec la pluie et la neige qui tombent presque sans s'arrêter.

Pendant les marches, on a beau couvrir son fusil avec le pan de son habit, il est aussi mouillé que si on l'avait trempé dans la rivière.

Mais, puisque j'ai entrepris de vous raconter tout ce qui nous est arrivé jusqu'à Mayence, il ne faut pas que j'oublie l'aventure de Bersouillon et de ses souliers.

Je reprends donc mon récit à partir de l'escarmouche d'Alsenborn.

VI

UNE HISTOIRE DE SOULIERS

Notre bataillon, comme je vous l'ai dit, avait perdu en tués, blessés et prisonniers, plus de 75 hommes dont 5 officiers.

Le lendemain et le surlendemain, la lutte a continué, et nous avons fini par avoir l'avantage dans plusieurs rencontres, si bien qu'il y a quinze jours, nous étions sous Mayence dont nous faisons le siège.

Ici, c'est surtout l'artillerie qui fonctionne et qui lance contre la ville toute la journée des boulets gros comme la tête.

Nous autres, nous restons dans les tranchées, en cas de sortie des assiégés. Nous faisons la soupe quand nous avons des trognons de chou à nous mettre sous la dent, et les huit premiers jours, nous raccommodions comme nous pouvions nos habits et nos souliers.

Enfin, le colonel Baulard a fini par avoir peur que nous ne puissions plus marcher du tout, et il a eu une idée vraiment mirobolante.

Il nous a envoyés dans les villages des environs, réquisitionner des souliers. Jamais, chers parents, je ne me suis amusé autant.

C'est Bras-d'acier qui commandait la réquisition. Nous étions trente hommes, quinze grenadiers, dix voltigeurs et vingt fusiliers. Bersouillon et Radois étaient de la fête.

Nous arrivons dans un petit hameau qui a un nom à coucher dehors. Bras-d'acier, qui se périssait à force de rire, met cinq hommes de faction à chaque bout du village, puis il entre, suivi de trois grenadiers armés, dans la première maison venue et prend son air le plus terrible pour dire :

— Je vous massacre tous et je mets le feu à la cambuse si vous ne me donnez pas tous les souliers de la maison!

Aussitôt, le propriétaire de la maison et sa femme, fous de peur, apportent deux ou trois paires de chaussures, offrent même de la bière, du vin, et se confondent en salutations, dès que Bras-d'acier va pour se retirer.

Dans chaque maison, la même comédie se continue, et les souliers pris sur l'ennemi s'amoncellent sur les sacs.

Un gros Allemand, attiré par le bruit, sort de sa maison et vient voir ce dont il s'agit, en fumant sa grande pipe de porcelaine. Tout aussitôt, on s'empare de lui. Il pousse des cris affreux et tombe à genoux en demandant grâce, car il croit qu'on veut lui couper le cou.

Mais on n'en veut qu'à ses souliers. Flamboche l'empoigne par les bras, Bras-d'acier par les jambes, et deux voltigeurs, sans pitié pour ses cris, lui retirent ses deux bons souliers ferrés que l'un d'eux chausse aussitôt avec joie.

Clopin-clopant, et pataugeant avec ses deux bas dans la boue, le gros Allemand est retourné dans sa maison plus honteux qu'un renard pris au piège. Mais cette scène avait épouvanté le village tout entier. Les habitants s'étaient claquemurés, ils croyaient qu'on avait égorgé le gros homme à la pipe de porcelaine, et il a fallu enfoncer les portes pour achever les réquisitions.

Lorsque tous les souliers nécessaires à la demi-brigade ont été placés sur notre dos, — nous étions même chargés comme des mulets, — il nous a été permis de songer à nous-mêmes, les réquisitionnaires.

Nous avons continué en conséquence les perquisitions, et je me suis offert une paire de bottes fourrées dans laquelle je suis mieux qu'un prince russe. Elles appartenaient à M. Rosenbouff, un bailli en perruque qui m'a l'air d'aimer le confortable.

Quant à Bersouillon, je ne sais pas comment il s'y est pris. Radois, qui n'est pourtant pas bien délié de sa nature, a trouvé de quoi se chausser, tandis que lui, Bersouillon, toujours en retard, a passé après tous les autres et, pressé par le clairon, il a ramassé des souliers au hasard dans une maison et est accouru avec une paire de souliers d'enfants à la main!

Les habitants eux-mêmes, malgré leur émoi de se voir dépouillés de leurs chaussures, riaient de voir Bersouillon défiler parmi nous, nu-pieds avec ses petits souliers.

Bras-d'acier lui a ordonné de les garder pour lui apprendre à être plus vif une autre fois.

— Ce sera ta honte, lui a-t-il dit, et je veux que le colonel te voie avec ça, lui qui a surtout ordonné la réquisition à cause de toi.

Le citoyen colonel Baulard a mis, en effet, Bersouillon trois jours à la garde du camp pour le punir.

Mais ce qui me met furieux, chers parents, c'est que cet animal a reluqué mes belles bottes fourrées, et qu'il attend que je sois tué pour me les prendre! Croyez-vous que ce Bersouillon a l'âme assez peu républicaine?

Dans tous les cas, je ne suis pas encore tué, et il faut que je vous raconte comment j'ai gagné mon fusil d'honneur.

(*La suite au prochain numéro.*) JEAN DRAULT.

## AVIS A NOS ABONNÉS DIRECTS

Nous prions ceux de nos abonnés dont l'abonnement expirait le 1er mai et qui ne nous en ont pas encore envoyé le montant, de vouloir bien le faire le plus tôt possible. ( 6 francs pour la France, l'Algérie et la Belgique; — 7 francs pour les colonies et les autres pays de l'étranger.)

Ils pourront profiter de cette occasion pour nous demander notre intéressante prime de mai ou quelque autre de nos nouveautés.

Aux personnes dont nous n'aurons pas reçu l'abonnement avant le 25 mai, nous ferons présenter, du 25 au 30 mai, par le facteur, une quittance augmentée de 25 centimes pour frais de recouvrement.

# CHRONIQUE HEBDOMADAIRE

LA DERNIÈRE PÉRIODE ÉLECTORALE. — CANDIDATS EXCENTRIQUES. — « L'ANTI-BUREAUCRATE » ET LE « POINTILLISTE ». — LE PSEUDO-ABBÉ COTTON ET LE MARQUIS DE NEUVILLE. — L'ORDRE DES ÉCLUSIERS. — CONFIDENCES A UNE MARCHANDE DE JOURNAUX. — LES « SAINTS DE GLACE ». — LE JARDINIER DU ROI DE PRUSSE. — LA RÉBELLION D'UN PARAPLUIE. — UN PEU DE PSYCHOLOGIE. — LE LENDIT ET LE SURMENAGE ATHLÉTIQUE. — LES BARRES PARALLÈLES ET LA JEUNESSE. — MEETING ET CONGRÈS. — LES AGITATEURS DE LA RUE. — EST-CE UN EFFET DU PRINTEMPS?

Parmi les nombreux candidats qui, pendant la dernière période électorale, ont sollicité les suffrages des électeurs, on a vu figurer quelques-uns de ces personnages excentriques qui font la joie du bon populaire. Près des Halles, un marchand de beurre, le sieur Wacherer, s'est intitulé « candidat réaliste ». Dans le IXe arrondissement, a surgi la candidature de « l'anti-bureaucrate » Caperon, dit

Martin Cap, et celle du « pointilliste » Gustave Morin. A Montrouge, le sieur Dagobert a revendiqué, comme auteur dramatique, les voix de tous les acteurs et de toutes les actrices de Paris et des faubourgs. Ailleurs, un citoyen Pacault a, de sa meilleure plume, adressé l'appel suivant à la presse :

« Journalistes, si vous marchez contre nous, travailleurs, nous nous ruerons, les yeux injectés de sang, sur votre peau; de vos cadavres, nous dresserons des trophées, où chaque année, à une époque fixe, et pour célébrer notre victoire, nous irons encore danser devant cette charogne, que les corbeaux, par instinct de conservation, n'auront pas voulu toucher; puis nous cracherons sur vos carcasses desséchées par le soleil. »

Quelle truculence! et dire que, malgré ces menaces, Pacault n'a pas recueilli 50 voix. Hélas! les types originaux s'en vont! Depuis les dernières élections municipales, Paris a perdu deux candidats perpétuels qui répandaient un peu de gaieté dans les réunions publiques. Je veux parler du soi-disant abbé Cotton et du marquis de Neuville. Sous l'Empire, Cotton avait voulu fonder l'ordre des « Frères Éclusiers ». Il recourut à la princesse Clotilde pour la prier de lui faire obtenir la chaire de Notre-Dame. L'apothéose de la femme libre, le salut des « âmes irascibles » et le rachat des interdits et des excommuniés, telles étaient les thèses que le pseudo-abbé voulait soutenir devant le principal auditoire de Paris. N'ayant pas obtenu de réponse, Cotton fit paraître, le 24 décembre 1869, un Manifeste ainsi conçu : « Le serviteur des serviteurs de Dieu, Jésus, le Verbe, se fera un devoir d'éclairer les hommes qui se croient appelés à devenir les amis de l'époux dans l'institut des « frères éclusiers », ainsi que les filles d'Eve qui brûleraient d'être tant soit peu les amies de l'époux dans la Congrégation des Bonnes Jardinières du jardin divin. Il n'est pas nécessaire d'écrire franco et, pour terminer l'éclaircissement de la grande chose, il faut se présenter rue Férou, 9, de six heures du soir à six heures du matin, comme Nicodème. » Cet appel amusa fort le quartier Latin.

En 1871, Cotton se porta candidat à Avignon. Vêtu en *Ecce Homo*, la couronne d'épines au front, une chemise rouge serrée à la taille, une canne de pêcheur à la main en guise de roseau, Cotton allait par les rues réciter sa profession de foi! Il obtint 35 suffrages! Un internement à l'asile de Mondevergnes ne refroidit pas l'ardeur de « l'Abbé des Éclusiers ». Sorti de l'hospice, il brigua successivement les voix des électeurs de Marseille, de Lyon et de Paris et arbora, dans des réunions publiques, un costume absolument étourdissant. Jugez-en! Une robe blanche et un manteau de même couleur fait d'étoffes à rideaux enveloppait Cotton des pieds à la tête. Sur ses épaules, flottait une couverture de laine grise; les jambes avaient pour étui de longues guêtres jaunes; enfin, la tête était coiffée d'un formidable casque en zinc, au cimier duquel voltigeaient, en guise de panache, des flots de dentelle et des banderolles couvertes d'inscriptions latines. Ebahies par les allures solennelles d'un personnage dont la chevelure et la barbe entièrement blanches complétaient l'aspect apocalyptique, les bonnes femmes tombaient à genoux et se signaient dévotement.

En 1893, Cotton parcourut dans cet équipement les rues de Belleville en chantant une *Marseillaise* de son cru, qui n'avait pas moins de deux cents couplets. La police intolérante s'empara du pauvre trouvère et l'envoya diriger l'institut des Éclusiers à Sainte-Anne.

Le marquis de Neuville — marquis très authentique — n'arborait pas le costume carnavalesque qu'affectionnait le pseudo-abbé Cotton. Toujours en habit noir, il distribuait lui-même dans les rues ses prospectus électoraux, invariablement rédigés en vers, et quels vers! Un beau soir, vers minuit, il y a trois ans, je rencontrai le marquis sur le boulevard des Capucines, révélant gravement à la marchande de journaux qui stationne devant le Grand-Hôtel, les sévices exercés au XVe siècle par la famille de Gontaut-Biron contre la dynastie des Neuville. Le marquis arrivait d'Espagne, où il était allé consulter les archives de Simancas tout exprès pour chercher la preuve de la félonie de ses cousins, et c'est à la bonne dame qu'il confiait tout naturellement ses découvertes. Comme la malheureuse, accablée de sommeil, fermait son kiosque et se dérobait du mieux qu'elle pouvait au récit du gentilhomme, le marquis prit à part un garçon de café et lui narra la fin de l'histoire avec l'accompagnement obligé d'un sonnet. Quelques jours après, j'appris que la Camarde avait brisé la lyre du troubadour nocturne.

Hélas! toutes ces figures si pittoresques disparaissent. Je le déplore pour mon propre compte. N'était-il pas plus gai d'entendre Cotton lire des dissertations philosophiques, et Neuville dire des sonnets, que de subir les solennelles proclamations des Bassinet et des Champoudry?

***

Quel étrange mois que le mois de mai! Les arbres ploient sous l'amas touffu de leurs feuilles brillantes et claires; les jardins se parfument de roses et, parmi les aubépines, les fauvettes construisent leurs nids. Et cependant, une bise glaciale nous oblige parfois à relever le col de nos jaquettes et à nouer autour du cou un foulard protecteur. Que signifie ce refroidissement subit de la température? Les gelées de mai, effroi des vignerons, préoccupent les jardiniers depuis plusieurs siècles, et comme elles coïncident, la plupart du temps, avec les jours où l'Eglise honore saint Mamert, saint Pancrace et saint Gervais, le peuple appelle familièrement ces vénérés patrons les « saints de glace ». Malheur à qui les dédaigne!

On raconte que, vers les premiers jours du mois de mai 1780, le roi Frédéric de Prusse se promenait sur la terrasse du château de Sans-Souci. L'air était tiède, le soleil chaud. Le roi s'étonna que les orangers ne fussent pas encore sortis. Il appela son jardinier — un disciple français du célèbre La Quintinie — et lui ordonna d'exposer les arbustes à l'air extérieur.

— Mais, Sire, objecta le jardinier inquiet, vous ne craignez donc pas les « saints de glace »?

Le roi, en sa qualité de philosophe, se moqua des saints, et voulut que son fidèle serviteur dérogeât à la coutume. Il fallait en finir avec une stupide superstition.

Le jardinier obéit. Jusqu'au 10 mai, tout alla bien, mais le jour de saint Mamert, le vent du nord se mit à souffler; le jour de saint Pancrace, la température baissa sensiblement, et le jour de saint Gervais, la gelée frappait de mort les orangers frileux. La croyance du jardinier, fondée sur de nombreuses observations météorologiques, n'était donc pas sans fondement. Le roi, interloqué, fit appeler deux savants, les docteurs Mœdler et Lohrman, et leur donna l'ordre de contrôler les dires du jardinier. Un intéressant travail de statistique, entrepris par l'observatoire de Berlin, justifia les défiances du bonhomme.

Quelle est la cause de ce singulier phénomène? Beaucoup de savants l'attribuent à la fonte subite des neiges et des glaces dans le nord et sur les montagnes de l'Europe. La neige, en fondant, absorbe, comme on sait, la chaleur ambiante de l'air avec lequel elle est en contact. On suppose que le froid, qui résulte de cette absorption, se propage du nord au sud et provoque ainsi l'abaissement de température dont se plaignent les cultivateurs.

***

Je viens de sortir. Les flâneurs hâtent le pas; les camelots renoncent à convier les badauds autour de leurs éventaires, les chaises rangées sur la terrasse des cafés et des brasseries du boulevard se vident. Dans les kiosques, les marchandes se hâtent de placer de lourds fragments de fer à cheval sur les paquets de journaux, pour empêcher les gazettes de prendre leur vol vers la chaussée. Précaution utile : soudain une rafale de vent secoue les branches des arbres, et fait pleuvoir les bourgeons des fleurs sur les trottoirs; puis une violente averse achève la déroute des promeneurs et les précipite vers les passages. Pendant que je maugrée au milieu du groupe peu joyeux, une scène nous tire de nos réflexions maussades. Que voyons-nous? Un quidam, pris à l'improviste, lutte contre son parapluie, qui vient de se retourner. L'homme essaie de replacer les baleines dans leur position naturelle, mais le parapluie refuse d'entendre raison et les spectateurs rient. Le spectacle de ce duel me procure même, je l'avoue, une joie sincère. Pourquoi? Pourquoi rions-nous? Cruelle énigme! Un élève de M. Bourget, que j'interroge là-dessus, daigne me donner la consultation suivante :

« Si les badauds comme vous s'amusent en présence d'un riflard rebelle, c'est qu'une opposition très nette et très saisissable se révèle entre la conduite scandaleuse, la révolte violente du parapluie et le caractère bonhomme et rangé que nous lui connaissons. Presque instantanément, il se fait dans votre esprit deux jugements dont le second contredit et dédit le premier.

« Premier jugement : le parapluie est l'humble serviteur de l'homme; son rôle est un rôle de modestie, d'abnégation et de dévouement.

« Second jugement qui détruit le premier : cet être humble et pacifique devient superbe et violent.

« En révolte contre son maître, il met dans la lutte une telle âpreté et un tel acharnement qu'on ne sait pas encore qui sera vainqueur de lui ou de son adversaire.

« Comme le second jugement est en contradiction avec le premier, il se fait dans l'esprit, pour passer de l'un à l'autre, une brusque secousse qui l'excite, l'anime, l'avertit ainsi de sa propre existence, et lui cause un vif plaisir, puis, selon les tempéraments, demeure tout intérieur ou se manifeste au dehors par le rire. Ces jugements s'accomplissent, cette secousse se produit dans l'âme avec la rapidité de l'éclair, l'âme n'analyse pas : elle sent; elle a conscience non des causes, mais des résultats. »

C'est ainsi qu'a ratiociné mon psychologue. Vous verrez qu'un jour ou l'autre cette analyse de la rébellion d'un riflard conduira l'auteur à l'Académie.

***

Ne trouvez-vous pas que les exercices nommés athlétiques sont en train de jouer un rôle trop considérable dans la vie scolaire et de prendre dans les journaux une place démesurée? Tous les jours, ou à peu près, il est question du « lendit », dans les feuilles publiques? Et ces causeries du « lendit » — comme dirait Grosclaude — ne sont pas, daignez le croire, celles qui sont les moins lues dans les collèges.

Nos maîtres, les Grecs, divisaient l'éducation en deux, la « Gymnastique » et la « Musique ». La gymnastique avait pour objet d'exercer le corps qui a, en effet, ses droits; la musique s'adressait aux facultés intellectuelles et regardait tout ce qui touche au culte des Muses. La vieille pédagogie française, celle du bon Rollin et de son *Traité des études*, si vous voulez, faisait peut-être trop peu de cas de la gymnastique. Son idéal était plutôt, j'en conviens, le fort en thème que le fort de la Halle. En ce temps-là, le championnat de France et la coupe d'honneur, si ardemment disputée, n'étaient pas connus. Le Concours général entre les lycées et collèges de Paris n'existait que pour les choses de l'intelligence. Une pédagogie récente, renouvelée des Grecs ou imitée des Anglais, présente aujourd'hui aux collégiens le travail comme un jeu, et le jeu comme un travail. Les récréations sont devenues matière à compositions. On se prépare et on s'entraîne à l'avance à sauter, à courir, à cavalcader, à jouer du fleuret ou de la savate. Je ne sais pas si les études en souffrent. Je crains un peu que le professeur de gymnastique n'en tire un orgueil et n'en prenne une importance qui fassent de lui un régénérateur outrecuidant de la société française. J'ai peur que ce nouvel enseignement spécial n'aspire à être, comme l'autre, à brève échéance, le rival encombrant et méprisant de l'enseignement classique proprement dit, — ce vieil universitaire.

On a longtemps et beaucoup parlé du surmenage, du surmenage intellectuel, bien entendu. Le surmenage gymnique ne serait pas, je pense, moins à redouter que l'autre, et ne donnerait pas, à tous les points de vue, de meilleurs résultats. Il ne faudrait pas, la mode aidant, que nos collégiens devinssent des acrobates précoces. Le cirque Molier n'est pas encore une école de gouvernement.

Si cet engouement continue, il ne nous restera plus qu'à débaptiser les lycées et à les nommer des « gymnases », au vrai sens du mot. Les bancs seront alors des barres parallèles, et les exercices scolaires, je veux dire les travaux intellectuels, passés au rang de gymnastique cérébrale, prendront le pas derrière l'autre, la corporelle, modestement. Faire des acrobates serait déjà dangereux; faire des cabotins, de jeunes cabotins, serait pire, et nous y allons. La presse et la réclame ont mené grand bruit autour de ces jeux icariens qui passionnent actuellement la jeunesse française. Cet âge n'est pas seulement sans pitié, il est aussi, et cela est bien naturel, sans réflexion; il a un goût très vif pour la publicité retentissante. Les journaux qui donnent les noms et racontent les prouesses des lauréats ont surexcité l'ambition gymnique. Les Pindares, à un sou la feuille, qui chantent les exploits de nos athlètes, ont plus de lecteurs à l'extérieur et même à l'intérieur de nos collèges qu'on ne le pense. On a réagi dernièrement, et fort à propos, contre les empiètements de l'orthographe draconienne et intransigeante. Le lendit, avec le régime acrobatique qu'il comporte et le cabotinage qu'il amène, demande, lui aussi, à être sinon réprimé du moins contenu par de sages précautions. Sans cela, nous aurons bientôt tant d'athlètes qu'il faudra créer un baccalauréat nouveau, en plusieurs parties, pour contenter les familles et pour couronner ou pour refréner les vocations.

***

Heureuse jeunesse pourtant! Ne la gourmandons pas trop. Les jeux athlétiques, si extravagants qu'ils soient parfois, sont plus innocents que les nôtres. A quelles furibondes querelles ne nous livrons-nous pas, nous autres, depuis quelques semaines? La politique courante n'a, certes, rien à voir dans ces familières causeries, mais pouvons-nous nous désintéresser complètement des graves sollicitudes qui agitent l'opinion publique? Voici qu'on parle de congrès, de voyage à Versailles, de dissolution, de meetings, et que les conflits recommencent entre la police et les agitateurs de la rue. Comment tout cela finira-t-il? Mais chut! assez.

Un vieil almanach qui me tombe sous la main prétend que toute cette effervescence est un « effet du printemps ». C'est la saison qui veut cela. En Normandie, un dicton affirme que le printemps est la saison des fous.

Les mois de mai et de juin ont vu souvent depuis un siècle se produire des événements tragiques.

C'est en juin 1792 que le peuple envahit les Tuileries. C'est en juin 1793 que fut envahie la Convention et que furent arrêtés les Girondins.

En juin 1832, une insurrection, qui coûta la vie à des milliers d'ouvriers, faillit renverser Louis-Philippe.

En mai 1839, Blanqui et Barbès s'emparèrent de l'Hôtel de ville. La troupe les en chassa en tuant de nombreux émeutiers.

En mai 1848, l'Assemblée constituante fut envahie. En juin 1848, le faubourg Saint-Antoine dressa des barricades et Mgr Affre fut tué en voulant s'interposer entre l'émeute et les troupes.

En juin 1849, nouvelle émeute, qui motiva l'arrestation de Ledru-Rollin.

En juin 1869, rixes sanglantes à la Ricamarie. Les soldats, dans une échauffourée, font 40 prisonniers. Les grévistes veulent reprendre leurs camarades. La troupe fait feu: 14 morts et 40 blessés jonchent le champ de bataille.

En mai 1871, se produisent les journées sanglantes, l'agonie de la Commune.

Serions-nous à la veille de tragédies analogues? Il me plaît d'espérer que, cette fois, nous en serons quittes pour une courte alerte, et que si la politique nous inflige quelque ennui, la paix sociale ne sera pas compromise.

OSCAR HAVARD.

---

# RECETTES DE LA SEMAINE

**Procédé pour enlever au vin le goût de fût, de moisi, etc. [1]**

Il est difficile de rendre bon un vin qui a pris le goût de moisi. Voici cependant quelques remèdes:

1er *Procédé.* — On peut soutirer le vin et le mélanger avec d'autre excellent vin qui le guérira. Mais il faut opérer avec prudence, de crainte que le vin mauvais ne gâte le bon.

2e *Procédé.* — On verse dans la barrique 1 litre d'huile d'olive pour 230 litres de vin. On agite avec un bâton: l'huile et les matières de moisissure viennent à la surface du vin où on peut les laisser.

3e *Procédé.* — Pour un hectolitre de vin on fait torréfier à la manière du café un bon verre de blé, puis on l'enferme très chaud dans une toile en forme de boudin et on l'introduit dans le fût, où on le tient suspendu au moyen d'une ficelle.

On agite quelques instants le fût; au bout de deux heures on retire le sachet et le vin est guéri. Ce blé est alors si infect que les poules s'en éloignent avec horreur. Après cette opération on soutire le vin. Ce procédé est bon aussi pour les vins aigres.

**Contre les tremblements nerveux [2].**

(RECETTE DEMANDÉE)

1° Infusions de sommités fleuries de lavande (aspic), à la dose de 4 à 8 grammes pour un litre d'eau.

2° Infusions de sommités fleuries de sauge (grande officinale) à la dose de 10 à 15 grammes pour un litre d'eau, ou en poudre, de 1 à 4 grammes, prise à l'intérieur.

**Pour conserver les groseilles sur pied.**

Aussitôt les groseilles mûres, on choisit les groseilles ayant le mieux conservé leurs feuilles, on les enveloppe d'un paillon attaché au pied et à la tête. Traités ainsi, les fruits peuvent se conserver, paraît-il, jusqu'au mois de décembre.

**Contre l'enflure des pieds.**

Lorsque, à la suite d'une marche fatigante, d'une journée de chasse, les pieds sont enflés, prendre un bain local un peu prolongé dans une décoction de sureau, additionnée d'une forte poignée de sel gris.

1. Recette tirée du *Trésor des Familles*, par Louis Bonconseil, 1 vol. in-8° relié toile. Prix franco: 5 francs.
2. *Trésor des Familles.*

---

# UNE ERREUR FATALE

*Une Erreur fatale* est bien le plus étrange et le plus captivant des romans judiciaires de Raoul de Navery. La publication en a commencé, il y a quelques semaines, en livraisons à dix centimes, avec de très intéressantes illustrations de Marcel Lecoultre.

Cet ouvrage, qui sera complet en vingt-six livraisons, continue la remarquable série des *Drames de la Justice* dont nous avons entrepris la vulgarisation.

Les livraisons se trouvent chez tous les libraires, marchands de journaux et dans les gares.

Aux personnes qui désireraient recevoir ces livraisons à leur domicile, franco par la poste, nous expédierons deux livraisons par semaine, moyennant 2 fr. 50 en mandat-poste ou timbres français, que nous les prions d'adresser à M. HENRI GAUTIER, éditeur, 55, quai des Grands-Augustins à Paris.

---

*Le Directeur-Gérant* : Henri GAUTIER. — Sceaux. Imp. Charaire et Cie.

5 centimes le N° année courante. (10 centimes le N° années échues.) N° 1914 TRENTE-SIXIÈME ANNÉE. — 20 Mai 1896.

# L'OUVRIER

**Journal illustré paraissant le Mercredi et le Samedi**

| ABONNEMENT D'UN AN : | DIRECTION ET ADMINISTRATION : | ABONNEMENT D'UN AN |
|---|---|---|
| (104 numéros) France, Algérie et Belgique : 6 francs. | LIBRAIRIE BLÉRIOT, HENRI GAUTIER, SUCCESSEUR, 55, quai des Grands-Augustins, Paris. | (104 numéros) Colonies et Étranger (sauf la Belgique) : 7 francs. |


## LES VOLEURS D'OR, PAR GEORGES LE FAURE



— Eh! comment va, Edwidge? demanda le jeune homme. (Voir page 44.)

SOMMAIRE : **Les Voleurs d'or**, par G. Le Faure. — **Un Aïeul de Chapuzot**, par Jean Drault. — **Nouvelle : La Mission**, par G. de Lys. — **Magie blanche en famille**, par Magus.

# LES VOLEURS D'OR[1]

PAR

**GEORGES LE FAURE**

## VI

### MAUVAISES NOUVELLES

— Eh bien ! mon cher Jean, cette cousine, comment la trouvez-vous ?

— Mais... fort jolie personne, en vérité..., et puis un charme, une grâce !... C'est surtout cette dernière qui vous prend tout entier, et elle a une façon à elle de parler... de regarder...

— Vous trouvez ?... c'est extraordinaire !... moi, je trouve qu'elle parle, qu'elle regarde comme tout le monde.

— Ne dites donc pas ça... Ses yeux bleus ont un reflet pour ainsi dire céleste...

— Ah !... elle a les yeux bleus !... cette chère Edwidge !... Du diable si je m'en étais aperçu !...

— Et ce sourire !... elle a un sourire...

— Ah ! Elle a un sourire... aussi !... Peste !...

Jean de Brey prit son ami par le bras, et, d'une voix sérieuse où tremblait une pointe d'émotion :

— De grâce ! mon cher Henry, ne vous moquez point; je vous assure que je suis fort malheureux...

L'autre se croisa les bras, recula d'un pas, examina un instant son interlocuteur, semblant le détailler depuis la tête brune, fine, aristocratique et mâle, avec la paire de moustaches ébouriffées qui lui sabrait le visage, jusqu'aux pieds finement chaussés de bottes vernies armées d'éperons nickelés, dans lesquelles s'emprisonnait le haut de la culotte bouffante, bleu sombre, à passe-poil jaune; la taille était élégamment prise dans le dolman à tresses sombres et orné de boutons argentés; sur les manches, deux galons d'argent indiquaient le grade de lieutenant qu'il occupait dans les chasseurs alpins.

Son interlocuteur, plus grand que lui d'une demi-tête au moins, avait aussi les épaules plus puissantes, la poitrine plus large, témoignant, autant par sa musculature que par la coloration de son teint, de toute la richesse de la race anglo-saxonne à laquelle il appartenait.

Vêtu d'un élégant costume de cycliste qui montrait, saillants sous la finesse de son jersey bleu, des biceps d'hercule et dans les bas écossais de couleurs un peu trop voyantes peut-être pour être distinguées, la rotondité de jambes de colosse, sir Henry Kinburn, officier aux horse-guards, n'avait point, dans le port de la tête, cette morgue qui particularise les enfants de la blonde Albion et tout particulièrement ceux qui portent l'uniforme rouge; l'expression du visage — haut en couleur, nous l'avons dit, et qu'encadraient des favoris roux se rejoignant aux moustaches — trahissait plutôt une nature quelque peu nonchalante et fort éprise de bien-être; un sourire bon enfant entr'ouvrait les lèvres charnues, laissant voir une double rangée de dents anglaises, longues, larges, très saines, et fort propres aux longues mastications; l'œil bleu, très grand mais un peu à fleur de tête, riait, lui aussi, achevant de donner à l'ensemble du visage un air content de vivre; enfin, le lecteur aura dans son ensemble l'instantané du personnage, lorsqu'il saura que la casquette à visière minuscule, mais à forme exagérément ballonnée, — suivant la mode, — rejetée en arrière sur la nuque, laissait voir les cheveux séparés en une impeccable raie, qui divisait, ainsi qu'un coup de hache, le milieu de la tête, pour former sur le front deux bandeaux.

Pour l'instant, nos deux interlocuteurs déambulaient lentement sur la terrasse de l'hôtel de la Reine (Queen's hôtel), de laquelle la vue embrassait un panorama enchanteur : devant soi, émergeant de la mer bleue ainsi que deux énormes corbeilles de verdure, les îles de Lérins, Sainte-Marguerite et Saint-Honorat avec, dans cette dernière, la masse sombre du couvent faisant tache sur les frondaisons des arbres; à gauche, la pointe de la Croisette; à droite, le massif rocheux de l'Esterel, d'un bleu sombre, découpant ses arêtes capricieuses sur le fond tendre du ciel, et pour animer le paysage, de-ci de-là des barques de pêche glissant insensiblement sur l'eau, ainsi que de grands cygnes...

Les deux jeunes gens — car Jean de Brey, l'officier d'alpins, pouvait avoir de vingt-cinq à vingt-sept ans, et Henry Kinburn atteignait à peine la trentaine — les deux jeunes gens étaient tout poudreux de la longue course qu'ils venaient de fournir, l'un à cheval, l'autre à bicyclette, ainsi qu'ils avaient coutume de le faire depuis bientôt cinq semaines qu'ils se trouvaient à Cannes.

1. Voir l'*Ouvrier*, depuis le 2 mai 1896.

Liés depuis l'enfance, — car Henry Kinburn avait fait ses premières études au lycée Henri IV, et Jean de Brey était allé passer six mois à Londres pour se perfectionner dans la connaissance de la langue anglaise, — ils se retrouvaient ainsi tous les hivers dans le Midi, se donnant ensuite rendez-vous, pour six mois plus tard, dans quelque station balnéaire de la Manche ou de l'Océan.

Riches tous les deux, — ou du moins jouissant de rentes suffisantes à leurs appétits, — ils avaient choisi la carrière des armes pour occuper leur vie, ne demandant de congés qu'à ces deux époques de l'année où il leur était possible de passer ensemble quelques jours, ce qui était leur grand plaisir.

— Tenez, Jean, fit brusquement Henry Kinburn, si vous le voulez, nous allons prendre quelque chose. Il y avait une poussière de tous les diables sur cette route et il me semble que j'ai le Sahara dans la gorge...

En même temps il frappait sur l'une des tables de zinc qui garnissaient la terrasse et, deux boissons fraîches commandées au garçon accouru aussitôt, il se laissa tomber dans un grand fauteuil de jonc où il demeura étendu béatement...

Jean de Brey, lui, s'était assis, et, le menton dans la main, demeurait immobile, les regards fixés sur l'horizon...

— *By god !* comme on dit chez nous ! s'exclama joyeusement, au bout d'un instant, Henry Kinburn, c'est parce que vous êtes malheureux que vous faites une tête semblable, Henry ?

Celui-ci, pour toute réponse, haussa les épaules; alors l'autre reprit :

— Et pourquoi êtes-vous malheureux, s'il vous plaît ? Bon, vous ne voulez pas parler ! Eh bien ! ne dites rien; je vais parler pour vous... C'est cette petite coquine d'Edwidge qui est cause de tout cela !... Mais, n'ayez crainte; lorsque je vais la voir tantôt, je la sermonnerai d'importance...

Jean sursauta et, attachant sur son ami un regard effaré :

— N'êtes-vous pas fou ?

— Comment !... cette petite mijaurée a l'insigne honneur d'avoir attiré et retenu l'attention d'un excellent ami à moi..., d'un des plus brillants officiers de l'armée française, et elle ferait semblant de ne s'apercevoir de rien..., elle le dédaignerait...

— Mais, mon bon Henry, fit le lieutenant, sortant de son mutisme, il n'est pas question de ça..., et si vous voulez que nous nous brouillions à tout jamais, ne prononcez même pas mon nom devant miss Cornallett...

Il ajouta, en manière d'excuse :

— Songez qu'il y a quinze jours seulement que j'ai eu l'avantage de lui être présenté !

— Quinze jours ! Mais elle vous connaît depuis longtemps..., depuis toujours...

— D'accord; seulement voici trois ans que je ne l'ai vue, et il y a trois ans c'était encore une enfant...

— Pas tellement enfant que vous n'y ayez songé...

— Je ne vous ai jamais fait de confidences...

— D'autant plus qu'elles étaient inutiles; j'avais tout deviné et la preuve, c'est que j'en ai écrit à mon oncle...

Et ayant dit cela du ton le plus naturel du monde, Henry Kinburn se mit à boire lentement, à petites gorgées, les paupières mi-closes, l'orangeade glacée qui venait de lui être versée, cependant que Jean de Brey, dressé sur ses pieds, le fixait avec des yeux pleins d'ahurissement.

— Vous avez fait cela ! s'exclama-t-il.

— Oui, j'ai fait cela, répondit l'autre placidement, n'en auriez-vous pas fait autant à ma place ?...

— Sans m'en parler, sans me consulter !...

— Celà vous fâche ?...

— Certes oui, au point que je m'en vais repartir pour Grasse.

— C'est de la folie !...

— Non, car si vous avez prévenu votre oncle de mes intentions... ou plutôt de mes espérances, son attitude vis-à-vis de moi, depuis quinze jours, signifie assez clairement que vos combinaisons matrimoniales ne sauraient lui convenir...

Henry Kinburn partit d'un grand éclat de rire qui découvrit jusqu'aux molaires de ses mâchoires.

— Que vous connaissez mal ce cher lord Cornallett ! s'exclama-t-il; sorti de ses mines d'or, il ne songe à rien, il ne s'occupe de rien et du diable même s'il se rappelle ce que je lui ai écrit...

— Mais, en tout cas, il a dû en parler à sa fille..., et la réserve absolue dans laquelle miss Edwidge se renferme...

— ...Ne signifie rien du tout; car il se peut fort bien que mon oncle ne lui ait parlé de rien; outre qu'il n'est guère bavard, il est, comme je viens de vous le dire, si préoccupé par ses affaires, qu'il n'y aurait rien d'étonnant à ce que le contenu de ma lettre lui soit sorti de la mémoire...

Le visage de Jean de Brey était demeuré assombri et il murmura :

— N'importe; j'eusse préféré que vous ne parliez point de ces choses...

— C'était par amitié pour vous...

— Je n'en doute pas, et je vous remercie de vos bonnes intentions... mais ma situation est tellement délicate...

— Délicate !... à cause de la différence de fortune !... s'exclama

Henry Kinburn, en bourrant une courte pipe de merisier qu'il alluma ensuite avec une visible satisfaction... délicate, c'est une plaisanterie... Edwidge a assez de fortune pour ne se point occuper de celle que vous pouvez avoir.

— Votre oncle peut ne pas partager un si parfait désintéressement... et ce m'est une grande gêne... croyez-le, de me trouver en présence de miss Cornallett...

L'autre frappa l'une contre l'autre ses larges mains, qui produisirent un vacarme épouvantable.

— En vérité! fit-il narquoisement... Alors pourquoi cherchez-vous tous les prétextes de la voir, de la rencontrer, de lui parler?...

— Parce qu'elle me plaît, parbleu! gronda le lieutenant avec mauvaise humeur, et que je suis un lâche...

Puis, son visage changeant d'expression, il dit d'une voix plus douce :

— Elle paraît se bien trouver du climat; depuis deux mois qu'elle est ici, ce n'est plus la même jeune fille...

— Deux mois de repos! songez donc! ici, elle peut se soigner; mais, là-bas, son père l'emmène partout avec lui... ce sont des voyages à n'en plus finir... et avec quels moyens de locomotion... grand Dieu!...

Un silence suivit, durant lequel l'Anglais aspirait voluptueusement d'énormes bouffées de fumée qu'il renvoyait ensuite en épais nuages au milieu desquels sa tête disparaissait; son compagnon, lui, battait la charge du bout de ses doigts nerveux sur le rebord de la table, tandis que ses regards erraient, vagues, sur l'horizon.

— Dix heures! fit-il en se levant brusquement, j'ai cinq minutes pour gagner la gare : je n'ai que le temps...

— Non!... c'est sérieux; vous repartez pour Grasse?...

— Absolument sérieux, d'ailleurs j'attends des lettres de Paris... très importantes, et qui nécessiteront peut-être une réponse immédiate.

Il avait tendu la main à son ami qui le retenait encore.

— A propos de Paris... Et les mines d'or... ça marche ?...

— Trop bien... j'ai peur d'une débâcle...

Henry Kinburn haussa les épaules et lui cria de loin en plaisantant :

— Vous êtes fait pour jouer à la Bourse comme moi pour jouer la comédie...

Un instant, il suivit son compagnon des yeux, puis quand le képi de l'officier eut disparu derrière un massif de mimosas:

— Brave garçon!... mais pas pratique pour six pences! il est vrai que cette Edwidge n'a pas pour deux pences de sang anglais dans les veines!... On voit bien qu'elle a été élevée dans un couvent de France! Quelle réserve! quelle retenue! du diable si on dirait jamais que c'est une miss anglaise!... Nos miss ont la langue plus déliée que ça... et aussi les regards plus expressifs.

Puis, frappant sur la table, comme si seulement alors une idée lui eût traversé l'esprit, il ajouta :

— Ce serait trop bête de les laisser tous les deux comme ça! et puisqu'il n'ose pas parler, eh bien! c'est moi qui parlerai pour lui.

Il paya ses consommations, descendit lentement les marches, et dans la cour enfourcha sa bécane qu'un chasseur vint lui présenter respectueusement : en quelques coups de pédales il fut loin, et, moins de dix minutes plus tard, il franchissait la grille d'une superbe villa enfouie au milieu d'un massif de mimosas, d'eucalyptus, de pins et d'orangers géants, à mi-côte de la Californie.

Un gros homme, étendu dans un rocking-chair, — sous la véranda que des arbustes encombraient, — dépouillait un volumineux courrier, tout en fumant un énorme cigare; les enveloppes, les bandes froissées jonchaient le sol, tandis que, sur une table placée auprès de lui, les lettres, les journaux s'empilaient, couverts d'annotations faites au crayon bleu.

— Voilà ce que lord Cornallett appelle se reposer sur la côte d'Azur! s'exclama de loin le jeune homme en sautant à bas de sa machine qu'il appuya contre un tronc d'arbre...

— Tiens! vous voilà, mauvais sujet!... cria l'oncle; un moment, je vous prie, et je suis à vous...

Et tandis que le jeune homme s'avançait lentement, humant de droite et de gauche les parfums pénétrants qui s'échappaient des buissons, le lord faisait voltiger son crayon sur la marge d'un journal anglais, dont les colonnes se composaient presque exclusivement de chiffres.

— Et comment va? dit-il en tendant la main à son neveu...

— Fort bien, comme vous pouvez voir, mon oncle... et vous-même?

— Moi! je m'ennuie... et il me tarde que le jour du départ soit arrivé pour m'en retourner là-bas... reprendre mes occupations...

— Pensez-vous qu'Edwidge partage cette impatience? interrogea le jeune homme, ravi de cette occasion que lui offrait son oncle d'aborder tout naturellement le sujet qui motivait cette visite matinale...

Le lord parut tout surpris :

— Elle! ah! la chère petite!... mais elle n'a jamais eu d'autre volonté que la mienne...

— Peut-être parce que vous ne lui avez jamais permis d'en avoir d'autre.

— Ne dirait-on pas — à vous entendre — que je suis un père égoïste et bourreau...

— Loin de moi cette pensée!... mais enfin, vous aimez tellement Edwidge que vous ne pouvez vous séparer d'elle...

— Est-ce un mal?

— Et que lorsque viendra le moment où une séparation s'imposera, vous souffrirez beaucoup.

Lord Cornallett sursauta et fit faire à son rocking-chair une brusque évolution qui le mit nez à nez avec son interlocuteur.

— Le moment où une séparation s'imposera, répéta-t-il lentement, cherchant encore à deviner ce que pouvaient bien signifier ces mots; et attachant, sous ses sourcils rébarbativement hérissés, un regard inquisitorial sur Henry Kinburn : de quelle séparation voulez-vous parler, Henry?

— De celle qui attend logiquement, fatalement, toute jeune fille en âge de se marier.

Le lord eut un hochement de tête rassuré et répondit en frottant ses mains grasses l'une contre l'autre :

— Oh! alors, j'ai du temps devant moi... Edwidge n'est pas encore en âge de se marier.

— Elle va sur ses dix-neuf ans, et vous n'avez pas, que je sache, l'intention de la laisser coiffer sainte Catherine...

Cornallett se croisa les bras, et examinant son neveu d'un air soupçonneux :

— Ah çà! mon cher Henry, voudriez-vous m'expliquer quel intérêt si soudain vous prenez d'Edwidge, et me dire en quoi il peut vous importer qu'elle coiffe ou non la sainte dont vous venez de parler...

Henry Kinburn prit une chaise sur laquelle il se mit à califourchon, et, s'approchant de son oncle, lui demanda d'un ton de confidence :

— Avez-vous donc oublié la lettre que je vous ai écrite — il y a une demi-douzaine de mois — à Johannesburg... ou au Cap... je ne me souviens plus bien de l'endroit où vous étiez...

— Oui... enfin, peu importe l'endroit où j'étais... qu'y avait-il dans cette lettre?...

— Il y avait... il y avait..., enfin, je vous parlais d'Edwidge... je vous disais que, si vous étiez disposé à la marier..., je connaissais un jeune homme... qui l'aimait sincèrement, profondément...

— Que m'importe...

— Il doit vous importer... car l'affection est un sûr garant du bonheur, et du moment que celui qui épousera Edwidge...

D'un mouvement brusque, lord Cornallett se rejeta en arrière, examina son neveu curieusement, et s'écria :

— Ce jeune homme! c'est vous, Henry!

— Moi!... ah! mon oncle!... pouvez-vous penser!...

Le lord prit un air piqué et grommela :

— Après tout!... qu'est-ce que cette supposition a donc de si déraisonnable?... Edwidge est fort jolie et la dot qu'elle aura n'est point à dédaigner...

— Je suis d'accord avec vous sur ces deux points... mon oncle...; mais enfin, ce n'est point vers Edwidge que mes pensées se tournent... et ce n'est point de moi qu'il s'agissait dans cette lettre...

— Et de qui donc?... c'est curieux! je ne me souviens plus du tout...

— Il s'agissait d'un de mes amis... de mon meilleur ami... que vous connaissez d'ailleurs... le vicomte Jean de Brey...

Milord Cornallett sursauta, les yeux arrondis en forme de soucoupe et les pommettes congestionnées...

— Comment! et c'est de M. de Brey qu'il était question...

— Mais... qu'il est encore question, mon oncle; je le quitte à l'instant, le pauvre garçon, et je l'ai vu si malheureux que je suis venu tout de suite vous parler de lui...

— Me parler de lui! répéta lord Cornallett d'un ton surpris, en passant la main distraitement sur ses favoris, à quel sujet?...

Le jeune homme ne fut pas maître d'un mouvement de surprise.

— Mais au sujet de miss Edwidge, mon oncle, répondit-il; je viens de vous dire qu'il désire l'épouser...

— L'épouser! c'est fort joli, répliqua le lord; mais si elle ne l'aime pas, elle...

Il sembla que ces paroles procurassent à Henry Kinburn une grande surprise, comme s'il n'eût pu lui entrer dans l'esprit que Edwidge n'aimât pas son ami et il murmura :

— Si elle ne l'aime pas..., oh!... alors, c'est autre chose...

Puis reprenant possession de lui-même, il insinua :

— Le meilleur moyen de le savoir serait de le lui demander.

Cornallett fit la grimace et dit sèchement :

— J'aime autant ne pas la questionner parce que je l'aime beaucoup et, si elle me répondait affirmativement, cela me peinerait énormément...

— Je ne comprends plus...

— J'ai d'autres projets sur Edwidge...

— Permettez-moi d'insister, car je doute qu'aucun parti puisse vous donner, pour ma cousine, autant de garanties de bonheur qu'en offre Jean de Brey; c'est un brave garçon, honnête, loyal, ayant l'avenir devant lui.

— L'avenir! répéta le lord avec un sourire de dédain, j'aime mieux le présent...

Et il faisait significativement glisser son index contre son pouce...

— Mais il n'est pas sans fortune ! s'écria Henry Kinburn, décidé à lutter jusqu'au bout en faveur de son ami ; et puis Edwidge est riche pour deux...

— C'est là que vous vous trompez, Henry, la fortune de ma fille et la mienne sont fort engagées dans les affaires de mines, et si le malheur voulait que les choses tournassent mal....

— Quel pessimisme !... la Bourse est excellente !... les mines montent tous les jours !...

— Il ne faut qu'un coup de vent pour faire tourner une girouette, Henry, dit philosophiquement le vieux lord...

Le jeune homme paraissait tout interloqué; cependant, ne se tenant pas pour battu, au bout de quelques secondes, il revint à la charge.

— Si cependant Edwidge aimait Jean ? insinua-t-il.

— Mais, Edwidge est une fille trop bien élevée pour se permettre d'éprouver un sentiment pareil sans m'en avoir parlé...

— Avec ça que ces sentiments-là vous demandent la permission avant de s'emparer de votre cœur; ne m'avez-vous pas conté que votre mariage avec la sœur de ma mère avait été la conséquence de ce qu'on appelle le coup de foudre?

— Mais moi ! c'est autre chose; je suis un homme... Et puis, à quel moment aurait-elle pu s'éprendre de lui !... Voici deux mois que nous sommes ici et lui-même n'est arrivé qu'il y a quatre semaines...

— Mais elle le connaissait depuis longtemps... depuis trois ans ! elle l'a vu tout petit...

— Oui... quand il était plus occupé de son cerceau et de ses billes que d'elle...

Henry ne perdait pas tout espoir cependant d'attendrir son oncle.

— Enfin voulez-vous m'autoriser à interroger... oh ! très adroitement, Edwidge? dit-il.

Le vieillard sursauta sur son rocking-chair.

— Gardez-vous-en bien; si je savais ce qu'elle pense, cela me lierait les mains, — car vous savez que j'aime beaucoup votre cousine, Henry, et je ne pourrais peut-être pas, si une combinaison avantageuse se présentait, — en profiter...

— Mais si votre fille est malheureuse... insista le jeune homme.

— Au moins, n'y serai-je pour rien, répondit impassiblement lord Cornallett, et n'aurai-je aucun remords.

Stupéfait de ce raisonnement, d'un égoïsme profond, Henry Kinburn demeurait là, à califourchon sur sa chaise, ne sachant quel nouvel argument employer, et cependant désolé d'abandonner la partie.

Son oncle, jugeant la conversation terminée, avait fait exécuter à son fauteuil un quart de conversion, de façon à se trouver, de nouveau, à portée de la table qui supportait son courrier et s'était remis à décacheter ses lettres et à parcourir ses journaux.

Le jeune homme, pour avoir une contenance, avait pris dans un élégant étui une cigarette qu'il fumait nerveusement, rejetant par les narines d'épaisses volutes qui montaient en spirales légères vers le ciel bleu.

Entendant le gravier crier sous un pas léger, il se retourna et, jetant sa cigarette à peine au quart consumée, se leva brusquement pour aller à la rencontre de sa cousine qui s'avançait vers le perron : son fin visage qu'encadraient ses cheveux blonds cendrés, arrondis en bandeaux, disparaissait presque en entier dans un énorme chapeau de paille blanche, orné de deux grandes hirondelles de mer noires, posées dans une touffe de maline écrue, ainsi que dans un nid; des brides de velours noir, dénouées à cause de la tiédeur de la température, flottaient sur ses épaules, faisant ressortir son cou à la courbe délicate, au teint d'albâtre, et l'orbe de soie rose de l'ombrelle qui la garantissait du soleil mettait sur ses joues, toujours un peu pâles, une ombre colorée qui lui donnait un air de santé.

Elle était vêtue d'une robe, très simple, de mousseline blanche, qu'une haute ceinture de moire serrait à la taille, faisant ressortir sa sveltesse gracile et donnant, par sa légèreté, à sa démarche gracieuse quelque chose du volètement de l'oiseau...

— Eh ! comment va, Edwidge ? demanda le jeune homme avec un familier shake-hand; vous avez fait une bonne promenade ?...

— Je suis allée jusqu'au marché aux fleurs... mais il n'y avait personne au bord de la mer, et je suis revenue...

Comme, en disant cela, elle promenait instinctivement ses regards autour d'elle, — cherchant quelque chose ou quelqu'un, il dit avec un grand sérieux :

— M. de Brey est reparti pour Grasse.

Cette fois, ce ne fut pas la transparence de l'ombrelle qui empourpra les joues de la jeune fille et elle murmura, tout embarrassée :

— Pourquoi me dites-vous cela ?

— Mais pour rien..., comme je dirais autre chose... pour parler...

Il souriait tout en parlant, la regardant d'une façon troublante, car elle rougit davantage encore et détourna la tête.

— Savez-vous qu'il vous aime? demanda-t-il à brûle-pourpoint

— Oh ! Henry !... balbutia-t-elle en se cachant le visage.

— Pardonnez-moi, ma cousine, dit-il, je ne savais pas vous froisser; mais la singulière éducation que vous avez reçue en France est tellement dissemblable de celle que les jeunes filles reçoivent en Angleterre... Ce sont les choses que, chez nous, les intéressés traitent directement, tandis que cette pruderie qu'enseigne votre religion catholique déconcerte et décourage... Enfin, vous voilà prévenue; vous savez maintenant qu'il est très malheureux et qu'il s'en est retourné parce qu'il croit vous être indifférent...

— Pouvez-vous dire cela ! s'exclama-t-elle.

Henry Kinburn sourit, et, lui saisissant la main pour la mieux regarder :

— M'autorisez-vous à lui répéter ces quelques mots.

Elle se récria, en jetant un regard inquiet vers son père.

— Gardez-vous-en bien..., si vous saviez...

En ce moment, lord Cornallett demanda, sans lever son nez de dessus les journaux :

— Eh bien ! quand vous aurez fini votre entretien, Edwidge, vous pourrez venir me souhaiter le bonjour...

Avec un geste suppliant à l'adresse de son cousin, la jeune fille se dirigea vers le perron et vint tendre le front à son père qui y déposa un baiser bruyant.

— Bonne promenade, fillette ? demanda-t-il.

Et, sans attendre la réponse, s'adressant à son neveu :

— Est-ce que vous êtes sur les mines, Henry ?

— Comme tout le monde..., c'est une question de patriotisme.

— Tant pis, car je lis là, dans cette lettre qui m'est adressée, qu'il faut s'attendre à un krack imminent.

— By god !... s'exclama le jeune homme, et ce pauvre Jean qui, sur mon conseil, y a mis la presque totalité de son avoir. Je vais lui envoyer une dépêche...

Et, se penchant vers la jeune fille, il ajouta tout bas :

— Plaie d'argent n'est pas mortelle, et ce que je vais lui dire sera comme un baume souverain qui le guérira.

Laissant Edwidge toute décontenancée, il descendit lentement les marches, et, enfourchant sa bicyclette, ne tarda pas à disparaître.

— Ah ! par exemple, par exemple..., murmura, presque aussitôt son départ, lord Cornallett en froissant une lettre qu'il venait d'ouvrir, voilà qui est fort...

Il se tourna vers sa fille et lui dit :

— Savez-vous, ma chère, qui va arriver ici d'un moment à l'autre? Ne cherchez pas, vous ne trouveriez pas... Ce sauvage de Boer... Guillaume Brey.

Défaillante, elle se soutenait à peine, les mains crispées au-dessus du fauteuil sur lequel son père était étendu.

— Hein ! fit-il, interprétant son silence à sa façon, ça vous stupéfie... comme moi ! Que peut-il venir faire en Europe ?...

— C'est lui qui vous écrit ? interrogea-t-elle d'une voix tremblante.

— Non..., un agent de la compagnie... qui arrive, lui aussi, et qui me met cela en post-scriptum... Vous le connaissez d'ailleurs, cet agent : c'est celui qui voyageait avec nous lorsque nous avons failli être tués dans la rivière Vaal..., vous vous souvenez, Edwidge ?

Si elle se souvenait ! Grand Dieu ! C'était à partir de cet instant qu'elle avait senti se glisser dans son âme ce trouble et dans son esprit cette inquiétude qui, depuis, ne l'avaient point quittée.

Depuis son séjour à Ferme Elisabeth, il lui semblait qu'un vent de malheur avait passé sur les espoirs légers et vagues qui berçaient ses longues rêveries de jeune fille, espoirs nés de souvenirs d'enfance et qui lui faisaient entrevoir l'avenir sous des couleurs très douces...

Et, sans qu'elle pût se rendre compte du pourquoi, effrayée d'elle-même et sans chercher à analyser le sentiment qui l'oppressait, ce Guillaume Brey, au courage duquel elle devait la vie, elle le haïssait.

(*La suite au prochain numéro.*) G. Le Faure.

---

## AVIS A NOS ABONNÉS DIRECTS

Nous prions ceux de nos abonnés dont l'abonnement expirait le 1er mai et qui ne nous en ont pas encore envoyé le montant, de vouloir bien le faire le plus tôt possible. (6 francs pour la France, l'Algérie et la Belgique, — 7 francs pour les colonies et les autres pays de l'étranger.)

Ils pourront profiter de cette occasion pour nous demander notre intéressante prime de mai ou quelque autre de nos nouveautés.

Aux personnes dont nous n'aurons pas reçu l'abonnement avant le 25 mai, nous ferons présenter, du 25 au 30 mai, par le facteur, une quittance augmentée de 25 centimes pour frais de recouvrement.

## LES VIEUX SOLDATS

# UN AIEUL DE CHAPUZOT[1]

**Par JEAN DRAULT**

VI

Chapuzot s'était soudainement arrêté dans sa lecture; il tournait et retournait avec inquiétude les feuillets jaunis sur lesquels un conscrit de la 74e avait tracé les caractères informes destinés pourtant à transmettre à la postérité les hauts faits de son camarade Chapuzot.

— Eh bien!... quoi?... lui demanda le colonel Panachard. Et



le fusil d'honneur, va-t-il l'avoir, oui ou non, votre grand-papa?

— Dame, mon colonel! dit Chapuzot, la lettre a été déchirée juste à l'endroit où nous aurions su ça.

— C'est bien embêtant! fit Bidouille, qui fumait sa pipe en imaginant des scènes de guignols sur le texte lu par Chapuzot.

— Montrez voir la déchirure?... fit M. Dufuret. Nous autres érudits, rien qu'à la couleur du papier, nous disons la date exacte à laquelle le malheur a été fait, comment il a été fait et, au besoin, par qui.

— Ah!... ça nous avancera joliment de savoir ça! s'écria le colonel Panachard.

— Montrez toujours, dit l'érudit.

Alors, examinant la déchirure du papier, l'étonnant M. Dufuret s'écria :

— Le malheur est très ancien.

— A quoi voyez-vous ça!... demanda Chapuzot. Il me semble, à moi, que la lettre était complète hier, et que je l'ai lue jusqu'au bout. Ça serait pas toi, Bidouille, des fois, qui en aurais déchiré un bout pour allumer ta pipe?

— C'est que ça se pourrait bien! dit Bidouille tranquillement.

— Hein?... Vous croyez?... fit M. Dufuret, ébranlé.

— Et c'est qu'il dit ça tranquillement!... vociféra le colonel Panachard. Voilà un animal qui déchire nos papiers, qui veut empêcher de savoir la suite des aventures du grand-papa à Chapuzot, et d'épater les muffes de Cricquebœuf, et il reste là, tranquille comme Baptiste, sans s'émotionner plus qu'une poule qui a trouvé un domino!... Ah!... si tu étais encore sous ma coupe, animal, tu en dégoterais, de la boîte!

Et, furieux, le colonel ajouta :

— Oui ou non, est-ce toi qui as déchiré la lettre?

Alors, Bidouille avoua :

— Ben voui, c'est moi!... Je voulais pas le dire, rapport à la fureur bleue que je m'attendais bien à voir tomber sur moi. Je croyais que ça n'avait pas de valeur, ce bout de papier. En tout cas, il n'est pas perdu; j'ai enveloppé dedans mon paquet de tabac qui était crevé. On le retrouvera chez ma douce fiancée...

— Allons-y tout de suite! clama M. Dufuret, à qui l'espérance d'apprendre quelque chose de nouveau sur le sergent Bras-d'acier eut fait transporter des montagnes.

— C'est ça, dit Bidouille, heureux d'avoir une occasion de se faire pardonner sa nouvelle maladresse. Je vous présenterai ma future femme et on prendra un verre sur son zinc. Car elle a un zinc, ma fiancée, depuis pas longtemps!

— Allez! dit Chapuzot. Mais moi, je reste. Je suis de planton à perpète, moi!

Bidouille, le colonel et le petit père Dufuret s'acheminèrent donc vers l'épicerie et le débit de vins de la veuve Barbotte.

Celle-ci était derrière son comptoir, tricotant en attendant la vente, et coulant de temps en temps un regard vers les passants, par-dessus ses lunettes.

Ce n'était pas qu'elle fût vieille, mais elle avait sur toute sa personne ce je ne sais quoi de sordide et de rapace qui détruit jusqu'à l'apparence de la jeunesse. Elle possédait des yeux narquois, mais méfiants, et découvrait, lorsqu'elle souriait, une mâchoire édentée, dans laquelle les canines ressortaient, puissantes et comme prêtes à mordre.



— Mâtin! mon pauv' Bidouille, avait dit le colonel avant d'entrer, elle a une trompette qui ne me revient pas, votre future femme!...

— Oh!... mon colonel! avait répondu l'ami de Chapuzot, vous êtes bien difficile. C'est une femme sérieuse, avec des picaillons, qu'il me fallait. Elle n'est pas belle, je n'ai jamais prétendu ça; seulement, c'est une femme supérieure, oui, supérieure, mon colonel.

Ils étaient entrés dans la boutique. La future Mme Bidouille s'était faite gracieuse en recevant des messieurs en redingote dans son débit où, d'ordinaire, le plombier, venu pour réparer une conduite dans la maison d'en face, trinquait avec les maçons occupés à surélever la maison d'à côté.

Et pendant qu'ils avalaient un petit verre de rhum, tous debout devant le zinc, Bidouille demanda :

— Z'avez pas vu mon tabac, mame Barbotte?... Figurez-vous que je l'ai enveloppé dans un papier qui servait à ces messieurs.

— Saperlotte!... déclara alors la veuve Barbotte. Ce papier, j'ai enveloppé dedans six sous de bonbons anglais pour le petit garçon au brocanteur.

— Miséricorde!... s'écria M. Dufuret. Quel brocanteur, madame?... Où est-il?

— Là-bas, monsieur!

Mme Barbotte indiqua, dans la rue de Bellechasse, une sordide boutique, vers laquelle M. Dufuret se précipita aussitôt.

Un individu au nez busqué le reçut en ces termes :

— Ponchur, messié, gu'est-ce gue fus fulez?...

— Monsieur, expliqua l'érudit, on a vendu à votre petit garçon six sous de bonbons anglais enveloppés dans un papier des plus précieux pour moi.

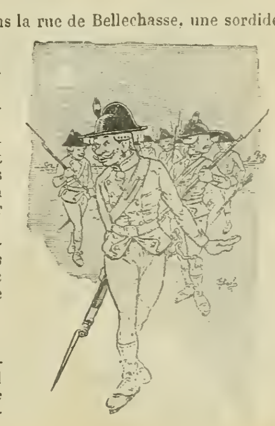
— Ah! oui-ta!... Mon bédide carçon a acheté six sous de ponpons anglais!... Et avec guoi tonc?... Chamais che ne lui tonne un sou.

Et le Juif appela :

— Ezéchiel! Ezéchiel!...

A cette évocation, un moutard au teint bronzé, à l'œil fuyant, apparut dans le cadre de la porte de l'arrière-boutique.

— Ezéchiel!... Tu m'as pas



1. Voir l'*Ouvrier*, depuis le 2 mai 1896.

dit gue du afais acheté six sous de ponpons anglais !... Bolisson !... Où les as-du pris, ces six sous?...

Comme l'enfant ne répondait pas, le père continua :

— C'est tans mon gaisse, bédide ganaille!... Voilà gué du foles don bère, bédide malheureux!... Attends foir un beu gue j'ai fini afec messié et du fas foir cette dribodée!...

Le Juif dit alors, tandis que son rejeton, inquiet, écoutait de toutes ses oreilles :

— Alors, messié, cette babier gui enfeloppe les ponpons, il est drès brécieux?

— Ah!... monsieur! clama lyriquement le petit père Dufuret, précieux au delà de tout ce que vous pouvez imaginer!... Rendez-le-moi donc, je vous en prie.

— Ah!... répondit le Juif, dont les yeux pétillaient d'une façon étrange. La goumerce, c'est la goumerce. Cette babier, il a été acheté par mon fils; il abardené à mon famille! C'être à brésent une babier de famille!... Je bouvé vous le vendre bas moins de 500 vrans!

— Miséricorde divine!... clama le pauvre père Dufuret. Un bout de papier qui enveloppait des bonbons anglais!

— Mais puisque fus mé dites qué c'est un babier précieux! C'être bas moi gui lé dit, c'est vous!... Ezéchiel!... Où as-du mis la bédide babier gui enfeloppait les ponpons anclais?... Che de bardonnerai ton fol, bédide goguin!

La figure d'Ezéchiel s'éclaira d'un mauvais sourire.

— Le babier, dit-il. Che me suis mouché dedans bur égonomiser mon mouchoir et che l'ai jeté.

— Goguin!... Ganaille!... Avreux bolizon!... s'écria le Juif en poursuivant son rejeton pour le gifler. Tu me ruines!... Tu me foles!... Tu foles ta race, ton sang!... Tu déchires le sein gui te nourris!... Mébrisaple crétin!... Attends un peu!...

Ezéchiel esquiva la bourrasque en filant dans la rue comme une flèche.

Sauvé des mains paternelles, il adressa à son père, qui lui montrait le poing, un superbe pied de nez, et s'approcha du père Dufuret qui s'éloignait navré :

— Mossieu, lui dit-il, j'ai le papier dans ma poche. Mon père voulait le vendre 500 francs; c'est un voleur, comme tous les Juifs. Moi, je vous le donnerai pour 20 balles.

Comme on le voit, Ezéchiel était plus fin de siècle et la laïque lui avait donné du vernis.

Il roulait déjà son père!

L'érudit, tout heureux, donna les 20 francs au jeune polisson et reprit le papier qui était un peu chiffonné et poisseux, mais qui contenait la fin de la lettre de l'aïeul de Chapuzot.

Triomphant, il l'apporta au colonel et à Bidouille en disant :

— Moquez-vous donc des procédés de l'érudition moderne pour retrouver les documents disparus!... Est-ce vous qui auriez découvert cette lettre?...

Le colonel, Bidouille et la veuve Barbotte elle-même furent d'avis que la science de l'érudition était tout de même une belle chose et qu'on obtenait, grâce à elle, des résultats surprenants.

— N'empêche, dit le colonel à Bidouille, que c'est la deuxième fois que, sous prétexte de nous aider dans notre travail de reconstitution de la chose du grand-papa de Chapuzot, vous nous fichez dans le lac. Ça devient canulant!...

Bidouille s'excusa du mieux qu'il put, tandis que la veuve Barbotte s'écriait :

— Oh!... une chance qu'il aura de m'épouser, ce garçon-là, pour organiser ses affaires et lui faire mettre de l'argent de côté. Il est brouille-tout, si vous saviez!...

Une demi-heure après, Bidouille étant retourné au ministère, le colonel et le petit père Dufuret se réunissaient de nouveau chez Chapuzot et prenaient connaissance de la fin de la lettre adressée de Mayence par le soldat de la République à ses parents.

### VII

#### MOYEN BIZARRE EMPLOYÉ PAR L'AIEUL DE CHAPUZOT POUR GAGNER UN FUSIL D'HONNEUR

Depuis six jours, chers parents, je suis proposé pour un fusil d'honneur qu'on me délivrera après la campagne avec les compliments du Comité de Salut public, qui est préposé à la distribution des fusils et des sabres d'honneur.

Si j'étais un flambard, comme il y en a tant dans la 74e, je vous raconterais que je me suis battu comme un lion, que j'ai démoli des douzaines de cavaliers, et pris des batteries d'artillerie.

Mais ce n'est pas ça du tout, et bien que ça doive un peu humilier mon orgueil de soldat, j'aime autant vous dire que ce n'est pas de ma faute si j'ai eu un fusil d'honneur et les félicitations du capitaine Roufignac.

Cette nuit-là, donc, ce n'était pas ma compagnie qui était de garde. Il gelait qu'il y avait de quoi rester collé à la terre à même laquelle on couchait, faute de paille qu'il faut bien laisser aux chevaux, ces pauvres bêtes qui crèveraient de froid autrement.

Au ciel, des étoiles, mais pas de lune, et on n'entendait rien que le bruit des sentinelles qui se promenaient devant le bivouac dans leurs bons souliers neufs.

En les entendant taper du pied, on se disait : « Voilà des gaillards qui sont fiers de ne plus marcher nu-pattes! »

Moi, j'avais grelotté avant de m'endormir, puis comme nous nous étions serrés comme des boudins, Flamboche, Badois et les autres, la chaleur avait fini par venir, excepté aux pieds, et j'avais rêvé que je me couchais dans un lit bien mollet, bien bassiné, avec un bon bonnet de coton autour de la tête, mais que mes pieds seuls ne pouvaient pas se réchauffer, rapport à un courant d'eau glacée qui venait dessus.

Dans mon rêve, je pestais après ce bain de pieds bien désagréable, et je me disais : « Pourquoi ne met-on pas un peu d'eau chaude dans tant d'eau froide, » quand un coup de fusil tiré tout près du bivouac nous réveille tous.

Et nous entendons crier :

— A moi! A la garde!... Je suis mort!... L'ennemi!... Alerte.

Nous voilà debout dans l'obscurité, cherchant nos sacs, nos fusils, nos briquets, pendant que le grenadier de faction qui avait crié, tombait sur le dos, dans une mare de sang, tué par une balle dans le ventre.

Et on se heurtait, on s'injuriait, on s'embarrassait dans son harnachement, quand la voix du capitaine Roufignac s'éleva tout à coup :

— Hé!... les enfants de la République!... criait-il. Les Prussiens sont sur nous!... Recevons-les à coups de fourchette!... Ah!... les gredins!... Ils veulent rétablir la royauté et me remettre caporal!... C'est à voir!...

Il n'avait pas fini qu'une décharge terrible abattit plusieurs de nos hommes. Au hasard, nous avons répondu, mais sans produire beaucoup d'effet.

L'ennemi avait fait une sortie de nuit; les Prussiens, les semelles entourées de linge ou de foin, étaient arrivés sans bruit, nous avaient pris à dos, à revers, par tous les bouts, et nous fusillaient de tous les côtés comme des lapins.

Si on ripostait à droite, vlan!... les balles pleuvaient à dos. Si on se retournait, ça nous arrivait à gauche!...

Alors, la panique nous a empoignés. J'ai filé de mon côté comme un lièvre, croyant avoir le diable à mes trousses, et je me suis trouvé tout à coup en face d'un peloton de grenadiers prussiens qui me couchaient en joue.

J'ai cru que ma dernière heure était arrivée.

(*La suite au prochain numéro.*) JEAN DRAULT.

## NOTRE CONCOURS DE COLORIAGE

Nous avons déjà reçu quelques compositions. Elles ne sont pas d'une facture très remarquable; une, cependant, nous paraît avoir chance d'obtenir un prix; il nous semble, pourtant, que l'on peut arriver à des résultats meilleurs; nous recommandons donc aux concurrents de ne pas se presser; ils ont encore une grande semaine devant eux.

Quelques concurrents nous ont envoyé seulement un ou deux numéros coloriés; nous sommes obligés de les mettre hors concours; le jury n'examinera que les compositions portant sur la série des trois numéros.

# LA MISSION

**Par GEORGES DE LYS**

Dans la cellule, Paul s'agenouilla. D'une envolée, son cœur ascendait vers le Christ, dont le grand geste de crucifié s'élargissait sur la blanche nudité du mur. Et le gai rayon de soleil d'avril tombé de la lucarne sur la face divine mettait un sourire aux lèvres de Jésus.

Douce, infiniment douce et poignante, une émotion enflait la poitrine de Paul, et ses lèvres frissonnaient de mots balbutiés... Prêtre!... il était prêtre!... A son appel d'homme Dieu avait obéi, s'était incarné dans ses mains, ses mains, qui, tremblantes, l'avaient tenu... Enfin, le pain de Vie, le sang de Dieu avaient fortifié son âme et son corps!

En lui s'était révélé un caractère nouveau. Une force inconnue le soulevait; il ardait d'une soif inaltérable d'immolation et d'amour. Et, désormais, chaque jour, le ciel écouterait sa voix, lui donnerait son Christ, lui enivrerait l'âme d'innomées voluptés!

Une soudaine angoisse troubla sa félicité. Dans le sentiment de son indignité des joies célestes, il se reprocha sa présomptueuse allégresse, se demanda si son bonheur ne se viciait point d'orgueil. Humblement, il s'humilia, baisa les pieds du crucifix et s'offrit à l'humaine souffrance, aux terrestres épreuves pour mériter la divine extase.

Sa prière lui sembla entendue, exaucée déjà. Alors il se releva, calme et fort.

Sa méditation évoqua la cérémonie d'où il était sorti armé pour le bon combat. Il se vit, debout, la tête rasée, la tonsure élargie comme le signe d'auréole dont, peut-être, le couronnerait le martyre, là-bas, aux contrées sauvages et obscures confiées à son apostolat et auxquelles il porterait la lumière qui grandit les esprits, la charité qui élargit les cœurs.

Adossés au grand autel, lui et les missionnaires, ses frères, s'érigeaient comme un vivant rempart marchant aux combats, aux conquêtes pour Jésus, le Dieu qui vivait en eux. Sous la tombée des paupières, leurs yeux contemplaient, en leur âme, l'œuvre et l'Ouvrier, et leurs fronts se haussaient glorieux de son Signe, par lequel ils vaincraient.

Les vétérans les embrassaient avec l'âme du souvenir; eux, les co[n]scrits, échangeaient le baiser d'adieu avec l'âme de l'espérance, la sublime folie de la Croix. La foule, moite de larmes, affluait du parvis, déferlait par les portes ouvertes de la Table sainte, dans la confusion chrétienne des rangs sociaux; l'un après l'autre, chaque fidèle se prosternait, baisait les pieds nus des soldats d'Amour, qui le relevaient à eux pour le grandir de leur baiser fraternel.

Paul allait donc partir. Dieu le glorifiait de la mission d'apôtre. Le jeune prêtre aspirait vers cet inconnu où il lui serait donné de confesser la Foi, d'enfanter au Christ de nouveaux fils. Et son cœur le devançait, affranchi des liens terrestres.

Une tristesse inonda son cœur à la pensée du peu de mérite acquis à son détachement. Il avait cependant une mère... Hélas!... ce nom si doux était plein d'amertume. Sa mère!... Si sa charité l'absolvait, ce pardon était tout de devoir et de pitié!

Paul se remémorait l'agonie vivante de son père, de cet homme de bien meurtri dans son amour conjugal et qui, sans guérir, se réfugiait dans sa tendresse pour son fils. Il revoyait, par apparitions fugaces, cette mère oublieuse des siens, emportée par la vie folle et qui avait complété le deuil du ménage par une séparation volontaire. Pauvre femme, insatiable de plaisir, aveugle aux vraies joies!

De ces navrants souvenirs levait, dans le jeune prêtre, une gratitude plus haute vers Dieu, qui, en l'élisant son serviteur, l'avait à jamais affranchi des tortures mortelles à son père bien-aimé.

Il joignit les mains; sa dernière prière sur le sol natal voulait être pour lui qui dormait là son repos.

Le supérieur était entré et tenait Paul sous son regard.

— Mon frère, prononça-t-il d'une voix lente et grave, nos desseins sont d'un poids léger dans la volonté divine, vous n'êtes plus des nôtres.

Paul le dévisage, effaré.

L'abbé continua :

— Le premier devoir d'un prêtre est l'obéissance. Vous appartenez désormais au clergé séculier. Son Eminence le cardinal-archevêque vous assigne pour résidence la paroisse des Fougères.

Paul haletait. Les Fougères! Le village natal, l'église de son enfance, la maison familiale, la tombe de son père!...

Le supérieur, après une pause, expliqua :

— Un grand devoir vous attend. Vieillie, votre mère est revenue au foyer, malheureuse, brisée par la vie, abandonnée de ce monde auquel elle a tout sacrifié. Fatal retour des choses profanes! Par la voix de son ministre, Dieu a choisi le fils pour panser les plaies, pour dessiller aux consolations sublimes les yeux de la mère. Tâche haute! A qui vous a donné la vie terrestre vous ouvrirez la vie éternelle.

— O mon père!... Dieu ne m'a pas jugé digne de porter son drapeau! gémit douloureusement Paul, en fléchissant sur les genoux.

— Relevez-vous, monsieur l'abbé, commanda le supérieur. Vous manquez de foi. Soyez humble et allez où l'obéissance vous réclame.

— Mon Dieu!... mon âme est dans la douleur; mais je me soumets. Mon père, bénissez-moi!

— O mon fils! soupira le supérieur en lui imposant les mains, puis en lui ouvrant les bras, je te donne, avec ma bénédiction, le baiser de paix. L'épreuve t'a trouvé douloureux et fort. Mon cœur aussi, sache-le bien, saigne de te séparer de nous, bien que ma volonté l'ait voulu.

— Vous?...

— Écoute-moi, mon enfant. Oui, c'est moi qui ai demandé et obtenu pour toi la cure des Fougères. Une lettre m'est venue de ta mère, désespérée. Sa beauté morte, le monde l'a abandonnée. Elle s'est réfugiée aux Fougères: là, elle s'est trouvée plus seule encore, étrangère aux gens du pays, mal vue d'eux, car ils aimaient ton père et savent que par elle il a souffert. Affolée, ne sachant où chercher asile, trop longtemps éloignée de Dieu pour accepter le châtiment et se réfugier dans la prière, elle a peur de la vie; elle s'humilie, elle invoque l'amour que les fils doivent aux mères. J'ai médité, j'ai prié, et le ciel m'a dicté la vérité: ton devoir est près de ta mère. J'ai exposé le cas dans une lettre à Monseigneur. Sa réponse m'est arrivée ce matin; elle ratifie mon jugement et doit le consacrer à tes yeux. Aujourd'hui, tu es prêtre, tu es armé pour la vie: va, et que Dieu te garde!... Tu as souffert par ta mère, je le sais; mais tu ne serais pas un prêtre, pas un chrétien, pas même un homme, si l'appel de celle qui t'a enfanté ne lui ouvrait pas miséricordieusement ton cœur. Si la tâche t'effraye, tu m'écriras tes inquiétudes, je guiderai tes premiers pas dans ta mission de relèvement et d'amour. Car tu restes ainsi missionnaire, observa le supérieur avec un doux sourire. Sache bien que tu emportes avec toi ce qui reste d'amour humain dans mon cœur d'homme et toute la charité de mon âme sacerdotale. Tu es mon fils spirituel, mon enfant d'élection, paternité aussi puissante et plus haute que celle du sang.

***

Le lendemain, Paul célébrait sa seconde messe dans l'église des Fougères, entouré de tous ceux qui avaient béni son père, qui l'avaient lui-même connu enfant. Quand il monta en chaire, il évoqua, pour lui, pour celle qui portait son nom, le souvenir du bienfaiteur de la contrée, de l'homme endormi de son dernier sommeil, là, dans le petit cimetière, les larmes montèrent aux yeux des cœurs amollis.

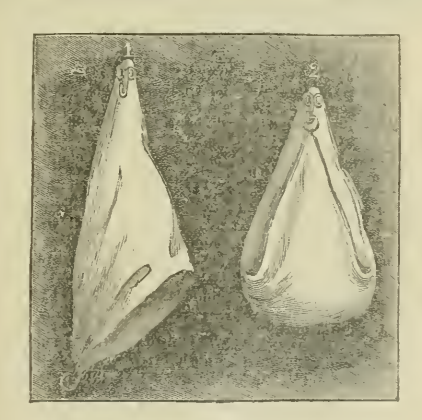
Aussi, à la sortie de l'église, devant le respectueux hommage des fronts découverts sur leur passage, devant la bonté épanouie dans les regards, la mère, au bras de son fils, crut à l'espoir et au pardon.

GEORGES DE LYS.

# MAGIE BLANCHE EN FAMILLE

## Le foulard aux dragées.

Les tours préférés des amateurs magiciens sont ceux qui ne demandent aucune espèce d'appareils encombrants, et qui cependant peuvent produire un certain effet au moyen d'objets de peu de volume, tels que nous en avons indiqué déjà un si grand nombre à nos lecteurs[1] : foulards, boulettes de cire, fils de soie, caoutchoucs, petits crochets, pièce trouée, lame de mica, pièce en verre, œuf creux, pochette en peau, morceau pour le mouchoir, doigt à aiguille, couteau et gros clou préparés, cartes truquées, etc., ces petits riens, tenus en réserve au fond d'une poche d'habit, permettent à l'amateur *d'improviser* à première demande une séance



de magie qui paraîtra d'autant plus surprenante que l'*artiste* sera supposé n'avoir à sa disposition, pour l'exécuter, que son adresse et ses dix doigts.

A ce titre, nous recommandons le joli tour du *foulard aux dragées*, qui s'exécute à l'aide d'un petit sac que nous allons décrire: Robert Houdin, qui a donné l'explication de ce tour dont il a été, croyons-nous, l'inventeur, y voyait entre autres avantages « celui de laisser aux spectateurs *un doux souvenir* ». A ce propos, si vous voulez me croire, magicien mon confrère, vous ne manquerez jamais une occasion d'offrir pendant vos séances, de fins bonbons à vos spectateurs, des fleurs aux dames, des jouets aux enfants; vous vous garderez donc d'imiter certain monsieur un peu avare, qui, dans l'exécution du tour qui nous occupe, avait jugé bon de remplacer par des pois chiches les dragées; sans doute celles-ci

1. Voir le volume *Magie blanche en famille*, H. GAUTIER, éditeur.

ne pourront *servir qu'une seule fois*, comme disait notre monsieur, mais il faut compter pour quelque chose aussi l'impression favorable produite forcément sur l'assistance par les générosités du magicien ; en pareil cas, croyez-moi, l'exécution de vos tours, laissât-elle quelque peu à désirer, une abondante distribution de bonbons et de fleurs les fera proclamer excellents.

Le petit sac à employer est dessiné dans notre première vignette ; le numéro 1 en montre l'aspect quand il est vide, le numéro 2 le représente rempli de dragées et fermé au moyen de la boucle et du petit crochet cousus à chaque extrémité. C'est ainsi disposé que le petit sac est posé debout sur la *servante* accrochée derrière la table du magicien ; s'il fallait improviser une séance, ce sac pourrait être simplement épinglé au tapis de la table.

Un plateau, qui peut être en laque, en cristal ou en métal, et un foulard que vous soumettrez à l'examen des spectateurs sont les instruments visibles de ce tour de magie.

Après vous être placé derrière votre table, mettez devant vous le plateau sur lequel vous étalerez complètement le foulard dont vous dirigerez un angle vers le public, l'angle opposé vers vous, au-dessus du petit sac, et les deux autres angles vers chacun des côtés de la table. Saisissez, entre l'extrémité des doigts de la main droite, le milieu du foulard comme pour l'enlever et, de la main gauche, prenez successivement chacun des coins du foulard, à quelques centimètres de la pointe, et portez-les entre les doigts de la main



droite, à côté du milieu du foulard, qui sera ainsi replié en un petit paquet.

Tout cela étant accompagné d'un boniment convenable, approchez-vous des spectateurs en leur annonçant que vous allez faire apparaître des dragées sous le foulard. Comme si vous preniez pour une marque d'incrédulité le sourire d'un spectateur ou quelques paroles prononcées à mi-voix, arrêtez-vous soudain, souriant vous-même : « Vous doutez de la réussite de mon expérience?... vous pensez que les dragées sont déjà là ? » Neuf fois sur dix la personne ainsi interpellée vous répondra : « Peut-être. »

— Mais non, dites-vous, elles n'y sont pas encore. Ici, vous continuez à débiter votre boniment avec volubilité et vous vous efforcez de paraître un peu troublé ou embarrassé, puis vous vous arrêtez brusquement en regardant le public ; or, à ce moment, votre petite comédie a produit tout son effet : un soupçon a été éveillé dans l'esprit des spectateurs et des sourires très apparents vous montrent, à n'en pouvoir douter, si même on ne vous le dit pas clair et net, que plus d'un — oh! par simple esprit de contradiction et non pour autre chose — est persuadé que les dragées sont déjà là, ou que le secret de votre expérience vient d'être surpris. Otez alors le foulard du plateau, développez-le et montrez-en les deux côtés : « Vous voyez bien, ajoutez-vous d'un ton de doux reproche, qu'il n'y avait rien ; mais, de grâce, ne m'embarrassez pas ainsi par vos regards scrutateurs au moment où, au milieu de vous, je me prépare à faire naître les dragées. »

Le but de cette petite scène est, on le comprend, de relever le prestige du tour en faisant croire que c'est au milieu de la salle, les manches relevées, que le prestidigitateur fait apparaître les dragées sur ce plateau isolé et recouvert simplement du mince foulard que l'on a examiné.

— Je vais donc recommencer, dites-vous d'un petit air légèrement contrarié en retournant à votre table.

Etalez alors le foulard sur le plateau, comme la première fois ; saisissez-en le milieu, joignez-y d'abord l'angle qui regarde les spectateurs, puis celui qui est près de vous, et saisissez alors en même temps le petit sac de dragées ; continuez l'opération en soulevant les deux coins qui regardent les côtés, et rendez-vous une seconde fois au milieu de la salle.

« Tous ces regards me troublent et je crains vraiment de ne pas réussir. Quelle confusion pour moi si, au lieu de bonbons, j'allais faire naître des cailloux sur ce plateau !... Attention ! je vais secouer le foulard, doucement d'abord, un peu plus fort... et voilà d'excellentes dragées! »

Le foulard, enlevé du plateau, est légèrement enroulé et jeté négligemment sur la table, tandis que le plateau circule au milieu de l'assistance qui goûte et savoure les excellents bonbons du magicien.

N'exécutez ce tour, ami lecteur, qu'après vous y être suffisamment exercé. Comme toutes les expériences devenues classiques, celle-ci fait nécessairement partie du programme de tout opérateur désireux de montrer son habileté et de mettre en œuvre autre chose que des instruments truqués. Soignez, ici surtout, le boniment, mettez-y beaucoup d'entrain et de bonne humeur ; personne alors ne songera à vous dire que c'est là un vieux tour, et qu'il y a bel âge que Robert Houdin est mort. Il en est un peu de la prestidigitation comme de la cuisine moderne : Les vieux plats sont encore les meilleurs et Robert Houdin n'a pas encore eu, que nous sachions, de successeur ; puisse-t-il en naître un, bientôt, parmi les lecteurs de notre cher *Ouvrier!*

MAGUS.



*Le Directeur-Gérant* : HENRI GAUTIER. — Sceaux, Imp. Charaire et Cie

5 centimes le N° année courante. (10 centimes le N° années échues.) N° 1915 TRENTE-SIXIEME ANNÉE. — 23 Mai 1896.

# L'OUVRIER

**Journal illustré paraissant le Mercredi et le Samedi**

| ABONNEMENT D'UN AN : (104 numéros) **France, Algérie et Belgique : 6 francs.** | DIRECTION ET ADMINISTRATION : **LIBRAIRIE BLÉRIOT, HENRI GAUTIER, SUCCESSEUR,** 55, quai des Grands-Augustins, Paris. | ABONNEMENT D'UN AN (104 numéros) **Colonies et Étranger (sauf la Belgique) : 7 francs.** |
|---|---|---|

## LES VOLEURS D'OR, PAR GEORGES LE FAURE



Intrigué, le financier s'était immobilisé. (Voir page 50.)

SOMMAIRE : **Les Voleurs d'Or**, par Georges Le Faure. — **Un Aïeul de Chapuzot**, par Jean Drault. — **Chronique hebdomadaire**, par Oscar Havard.

# LES VOLEURS D'OR[1]

PAR

**GEORGES LE FAURE**

## VII

### ENTRE LA COUPE ET LES LÈVRES...

— Bref, monsieur, c'est une somme de dix à quinze millions qu'il me faudrait...

Celui auquel s'adressaient ces mots, — un grand homme, froid et compassé, au visage de bois, les regards abrités derrière des lunettes d'or, le col haut, cravaté de blanc, et le corps enveloppé dans une redingote noire, de coupe sévère, — ne put s'empêcher de faire sur son siège un léger saut, tandis que, dans ses prunelles bleu faïence, de tonalité glauque, sans reflets, une lueur s'allumait...

— Dix ou quinze millions! répéta-t-il, comme vous y allez, mon cher monsieur!...

Sa voix était froide, sans expression et de désagréable effet.

John Stuck, lui, renversé dans un fauteuil, les jambes croisées l'une sur l'autre dans une attitude d'absolue désinvolture, semblait se soucier, aussi peu qu'un poisson d'une pomme, de l'étonnement de son interlocuteur; la tête légèrement inclinée vers la boutonnière de sa jaquette, fleurie d'un superbe chrysanthème blanc, il paraissait humer avec volupté les senteurs très douces qui montaient de la fleur, tout en dessinant du bout de sa canne, — un jonc à pomme d'or, très simple mais de très bon goût, — des arabesques sur le tapis...

Certes, un changement radical s'était opéré en lui, et celui qui l'eût vu eût hésité à reconnaître le voyageur du coach de Pétersdorp dans le gentleman accompli qui se trouvait en ce moment dans le petit salon de M. Stanislas Rudert, le célèbre financier, dont le nom rayonnait sur l'univers entier, flamboyant en tête des conseils d'administration de plus de cinquante compagnies...

Cosmopolite par excellence, il avait adopté comme devise ces mots : « l'argent n'a pas de frontière », et il prêtait l'appui de sa grande réputation et aussi de sa haute compétence à tous les hommes d'argent soucieux de tirer à eux l'épargne de leurs semblables.

Quelque part qu'il fût, c'était d'affaires qu'il s'occupait, quelque part qu'il allât, c'était aux affaires qu'il songeait et, s'appliquant à lui-même ce mot d'un journaliste célèbre : « une idée par jour », il ne s'estimait content à la fin de la journée que s'il avait traité une affaire nouvelle.

D'un jugement sûr, d'un flair étonnant, cet homme avait pour lui l'énorme avantage d'appartenir à la religion réformée, cette religion qui constitue comme une sorte de franc-maçonnerie dont tous les membres, — quelle que soit leur nationalité, — se soutiennent, se défendent, s'entr'aident, même au mépris des intérêts de leurs concitoyens. — Nous en avons, malheureusement, une preuve tangible, dans notre pays où nos affaires extérieures sont si mal menées depuis que les protestants ont pris pied dans le gouvernement...

Donc, il était l'homme froid par excellence, sans jamais aucun emballement et s'étudiant surtout à ne jamais laisser paraître sur son visage rien de ce qu'il éprouvait au-dedans de lui-même; cette fois-ci, cependant, la somme énoncée par son interlocuteur l'avait stupéfait, moins par son chiffre élevé lui-même que par le ton et l'attitude du personnage...

Jaquette noire, fleurie ainsi que nous l'avons dit, gilet de piqué blanc, pantalon à larges carreaux noir et blanc, souliers vernis recouverts de guêtres blanches, John Stuck paraissait quelqu'un, dans toute l'acception du terme, d'autant que son visage avait subi une transformation conforme à celle de sa tenue : rasé de près, il n'avait conservé que la moustache cirée à la pommade hongroise et retroussée belliqueusement en deux crocs d'allure menaçante; dans l'œil gauche, il portait, encastré, un rond de cristal attaché à son cou par un fil de soie, et ses cheveux noirs, formant une raie depuis la nuque jusqu'au front, luisaient, fortement huilés, ainsi que des bandeaux de femme.

Sa main gauche, soigneusement gantée de blanc, tenait, appuyé sur son genou, un chapeau haut de forme, en feutre gris, de l'aspect le plus élégant.

Une aussi irréprochable tenue, jointe à un mot de recommandation de lord Cornallett, avait fait obtenir séance tenante à l'aventurier une audience de M. Stanislas Rudert, actuellement en villégiature dans sa superbe villa du golfe Juan.

L'habile financier avait pris l'habitude de venir, tous les hivers, passer quelques semaines sur la côte d'azur, à l'époque où, de tous les points du monde entier, la société y afflue; ce lui était un moyen de causer affaires, sans que l'on pût s'émouvoir de tel ou tel de ses déplacements ou échafauder de multiples et invraisemblables combinaisons sur les visites qu'il pouvait recevoir à Paris...

Depuis que John Stuck était entré dans le petit salon qui lui servait de cabinet, il l'avait laissé parler, sans l'interrompre un seul instant, bien qu'il trouvât que son visiteur se perdait dans des considérations bien vagues et dans des récits qui ne précisaient rien; et c'était justement parce que, en l'espace d'un quart d'heure, cet homme d'affaires si précis et si pratique n'était pas plus fixé sur la nature de la combinaison qui amenait cet étranger chez lui que lorsque cet étranger avait franchi le seuil de sa demeure, qu'il s'était permis de pousser l'exclamation par laquelle débute ce chapitre.

— Quinze millions!... Mais c'est une somme!...

— Pour monsieur Stanislas Rudert!... répondit John Stuck, une misère!

— Si encore je savais de quelle opération il s'agit, je pourrais voir..., juger..., apprécier..., mais vous ne m'avez rien dit et, dans cette conférence que vous venez de me faire sur le Sud africain, la colonie du Cap, le Transvaal, la lutte des Uitlanders et des Burghers, je ne vois rien qui puisse m'éclairer.

Ce disant, il s'était levé, donnant congé au visiteur par ces mots :

— Le mieux serait que vous me rédigiez un petit rapport — quelques pages seulement, car j'ai tant à faire que je n'ai guère le temps de lire — j'examinerai la chose et je vous donnerai réponse...

John Stuck, lui, n'avait pas paru comprendre le congé qui lui était donné et, toujours assis dans son fauteuil, son regard moqueur attaché sur le grand financier, il paraissait le considérer d'un air plein de commisération.

— Malheureusement, fit-il, la chose dont il s'agit ne peut point être écrite et si un accord doit intervenir entre nous, il doit être uniquement verbal..., car je cours de grands risques, et si je ne savais que M. Stanislas Rudert est trop homme d'affaires pour confier à qui que ce soit, — en dehors de certaines personnalités, bien entendu, — ce que je m'en vais lui dire, je ne serais même pas venu le déranger.

Intrigué par ces mots, prononcés d'une voix ferme, le financier s'était immobilisé, l'extrémité de ses doigts secs appuyée au bord de son bureau, les yeux attachés, avec une expression d'étonnement, sur son interlocuteur...

— Il s'agit d'une révolution, fit celui-ci, très nettement, en relevant la tête et en regardant M. Rudert, avec l'espérance de jouir de sa surprise.

Mais son espérance fut trompée, car c'est à peine si les sourcils du financier se haussèrent, tandis qu'il murmurait :

— Une révolution ?... comprends pas...

— Vous allez comprendre : ainsi que je crois vous l'avoir démontré tout à l'heure, la colonie du Cap marche à sa ruine; sa situation financière, qui s'était prodigieusement relevée depuis l'extension surprenante des affaires du Transvaal, va chaque jour s'effondrant davantage par suite du chemin de fer de Pretoria à Delagoa-Bay qui soustrait le trafic de la république Sud-africaine aux exigences du Cap...

— Oui..., oui..., je sais cela de longue date..., passez! fit M. Rudert qui s'était assis de nouveau.

— D'un autre côté, les détenteurs de valeurs minières — j'entends les gros détenteurs — pour provoquer une baisse factice, ont jeté depuis quelques jours, sur le marché de Johannesburg, des quantités considérables de titres; avant quarante-huit heures, le contre-coup s'en fera sentir sur les places d'Europe...

De nouveau, le financier inclina la tête, murmurant :

— Je suis au courant de la situation et jusqu'à présent je ne vois pas en quoi il peut être question d'une révolution...

— Veuillez prendre patience, j'y arrive. Les baissiers de là-bas ont vendu plus de titres qu'ils n'en possèdent, — et cela dans des proportions que vous ne pouvez imaginer — si bien que lorsque va arriver le moment de livrer les titres, il leur sera impossible de le faire, à moins de se ruiner complètement...

Le visage du financier s'était rembruni et son regard, à travers ses lunettes d'or, était devenu plus attentif.

— Dans ces conditions, poursuivit John Stuck en baissant instinctivement la voix, il m'est venu une idée, et une idée qui non seulement peut sauver la situation des capitalistes engagés dans la baisse, mais encore leur faire gagner des sommes considérables, réunissant entre les mains de quelques-uns l'exclusive propriété pour ainsi dire des mines du Transvaal.

M. Rudert demeurait impassible; son visage glabre et sévère n'avait pas bougé, et John Stuck eût pu croire que ses paroles ne l'avaient intéressé que médiocrement si, dans la prunelle, une flamme subite ne s'était allumée et si, sur le rebord de la table,

1. Voir l'*Ouvrier* depuis le 2 mai 189?.

les doigts ne s'étaient crispés nerveusement, témoignant d'une fébrilité peu ordinaire...

— J'ajouterai, poursuivit l'aventurier, que mon idée, mise à exécution, aurait un autre résultat dont vous ne pouvez apprécier toute l'importance autant que le pourrait faire un Anglais, attendu que ce résultat aurait pour but d'augmenter la puissance coloniale de l'Angleterre, en ce sens qu'elle sauverait le Cap de la faillite; maintenant, personnellement, peut-être avez-vous des intérêts là-bas; en tout cas il est impossible que, parmi les nombreuses sociétés que vous administrez, il n'y ait de mes compatriotes auprès desquels naturellement vous rencontreriez tout l'appui désirable.

M. Rudert tambourina quelque peu nerveusement sur le bord de son bureau.

— Voyons... voyons, dit-il, il faudrait mettre un peu d'ordre dans tout cela, car, plus vous allez et plus, au lieu d'éclaircir la situation, — vous l'embrouillez : vous mêlez tout, les porteurs de titres au Transvaal et la puissance de l'Angleterre au Cap.

— Mais... interrompit John Stuck avec un énigmatique sourire... c'est que, dans la réalité, tout cela se trouve mêlé...

— Voulez-vous que nous laissions pour un instant la réalité de côté et que nous procédions par ordre?.. demanda le financier avec autorité...

Son interlocuteur était trop plein de son sujet pour le laisser continuer, et l'interrompant de nouveau:

— Voici mon idée: les joueurs dont je vous parlais tout à l'heure sont ruinés, si un incident ne survient pas... qui puisse non seulement les sauver, mais encore leur permettre de compenser au centuple les angoisses par lesquelles ils passent depuis quelques semaines... Or, cet incident, je puis le provoquer... Mais, j'ai besoin, pour cela, d'une quinzaine de millions.

— Expliquez-vous...

— Que cet incident, en effet, d'ordre violent, — je vous le dis tout de suite, — jette le public en une terreur telle qu'il se débarrasse à n'importe quel prix de ses titres, les cours s'effondrent, tombent bien au-dessous de ceux auxquels nous avons vendu... nous rachetons donc avec un bénéfice déjà fort appréciable et, lorsque la tranquillité renaît, les valeurs remontant à leur cours normal, c'est une fortune considérable que je n'hésite pas à évaluer à plusieurs millions de livres.

John Stuck parlait avec une chaleur telle que Stanislas Rudert, dont l'impassibilité n'était cependant pas facile à entamer, se sentit presque convaincu, et il demanda :

— Mais cet incident... de nature énergique, quel est-il ?

Sans doute l'aveu n'était-il pas commode à faire, car l'Anglais ne répondit pas tout de suite; même il sembla qu'il apportait au dessin d'arabesque fait par sa canne sur le tapis plus d'attention que n'en comportait véritablement la chose et, durant un bon moment, il demeura là, relevant dans un geste machinal ses moustaches, en sorte que ses crochets avaient fini par prendre des proportions extraordinaires, extravagantes...

Enfin redressant la tête, pour suivre sur le visage de son interlocuteur l'effet qu'allaient produire ses paroles.

— Supposez, commença-t-il, que le parti des Uitlanders ne se juge plus en sûreté au Transvaal...

— Pourquoi, plus en sûreté? interrompit tout de suite M. Rudert.

— Parce qu'il règne en ce moment là-bas une effervescence qui ne fera qu'aller crescendo et qu'il n'y aurait rien d'étonnant à ce qu'une partie de la population étrangère se décide à réclamer, les armes à la main, les droits politiques que le gouvernement de la république s'obstine à leur refuser.

— Ce serait grave..., objecta le financier en hochant la tête...

— Grave... surtout pour les porteurs de titres, qui verraient les cours s'effondrer avec une rapidité telle que, pris de panique, ils jetteraient sur le marché tout ce qu'ils ont en portefeuille, ce qui permettrait à mon syndicat de racheter à bas prix des valeurs incontestablement bonnes qui ne tarderaient pas à remonter à un taux normal...

— Peuh!... une révolution, ça peut durer longtemps... et puis, l'issue en est douteuse... fit M. Rudert en allongeant les lèvres dans une moue significative.

— Erreur; car nous n'attendrons pas qu'elle éclate et voici pourquoi : ainsi que je vous le disais tout à l'heure, admettez que la partie calme, paisible des Uitlanders de Johannesburg prenne peur de cette effervescence et que, en raison de la rudesse, de la brutalité des Boers, ils redoutent, — en cas de mouvement populaire — une répression sanglante, que font-ils?... ils font appel à leurs compatriotes du Cap qui pénètrent sur le territoire transvaalien, établissent des postes aux bons endroits, mettent garnison à Johannesburg et, au besoin, marchent sur Prétoria.

En dépit de son flegme, le financier sursauta et derrière les verres de ses lunettes, ses yeux eurent un éclat effaré.

— Et vous croyez que la colonie du Cap se prêtera à un semblable manège! s'exclama-t-il. C'est chose grave, car le Cap est colonie anglaise et l'Angleterre serait responsable.

Jonh Stuck secoua négativement la tête, tandis que ses lèvres se plissèrent dans un sourire malicieux.

— Point, dit-il; le gouvernement du Cap n'a rien à voir en tout ceci et, conséquemment, l'Angleterre n'est compromise en quoi que ce soit : mes plans sont tirés, mes mesures sont prises et j'ai l'homme qu'il faut pour mener à bien cette entreprise. Cet homme, — vous voyez que je joue cartes sur table, — c'est le Dr Jameson, le gouverneur des Chuanaland...

— Vous êtes d'accord avec lui?

— Je ne veux lui en parler que quand j'aurai entre les mains les moyens d'agir; mais quand je viendrai le trouver pour lui prouver qu'il suffit d'un peu d'audace pour mettre la main sur le Transvaal, sauver de la faillite la colonie du Cap et maintenir intégralement la réputation de son protecteur et ami Rhodes, il n'hésitera pas.

M. Rudert, impassible, écoutait parler son interlocuteur, se bornant à souligner ses explications par de presque imperceptibles mouvements de tête qui pouvaient passer pour approbatifs.

— Alors, demanda-t-il, ces dix millions?...

— J'ai parlé de quinze; oui, il faudrait vraiment quinze millions pour assurer à la combinaison toutes ses chances de succès. Cette somme serait employée à acheter des armes, des munitions et aussi à recruter les troupes nécessaires...

Puis, comme il voyait qu'en dépit de ses assurances il n'était point parvenu à convaincre entièrement le financier, il ajouta :

— D'ailleurs, quelle que soit l'issue de la tentative, le résultat au point de vue du syndicat est le même, puisque l'opération est basée tout entière sur la panique des détenteurs de titres, qui les obligera à s'en défaire pour presque rien... Or, le sol du Transvaal contiendra toujours de l'or, soit que le gouvernement reste aux mains des Boers, soit qu'il passe aux mains de l'Angleterre et, la situation une fois régularisée, la hausse se produira inévitablement... fatalement...

M. Rudert garda le silence, durant un long moment: puis enfin :

— Lord Cornallett est de l'affaire? demanda-t-il.

— Non, lord Cornallett occupe dans la compagnie à Charte une situation trop élevée pour pouvoir se compromettre, sans risquer de compromettre en même temps la compagnie; il ne sait même pas ce dont il s'agit...

— Alors... je ne comprends pas très bien le pourquoi de son intervention.

— Très simple, il s'agit d'une autre affaire, très intéressante aussi celle-là et pour laquelle j'aurai besoin de capitaux considérables; cette fois, il s'agit d'une mine à lancer...

— Cela rentrerait plus dans mon genre d'opérations, dit M. Rudert assez vivement.

— D'autant plus que si — comme je n'en doute pas — vous avez des correspondants au Transvaal, ils vous ont peut-être entretenu quelquefois des bruits qui courent au sujet d'une certaine propriété appelée Ferme Elisabeth...

Cette fois, ce nom eut la faculté de fondre la rigidité des muscles faciaux du financier qui, se penchant brusquement vers son interlocuteur, répéta :

— Ferme Elisabeth, en effet ; mais le propriétaire est, paraît-il, intraitable...

— J'ai trouvé un moyen, un moyen sûr... infaillible; mais les deux affaires sont liées et si nous ne nous entendons pas sur la première...

Cela avait été dit carrément, nettement, d'un ton qui ne laissait subsister aucun doute sur la fermeté de ses décisions et M. Rudert ne s'y trompa pas.,.

— Quand avez-vous besoin d'une réponse? demanda-t-il en demeurant accoudé sur son bureau, le menton dans sa main...

— Je m'embarquerai à Liverpool, le 25 de ce mois, c'est-à-dire dans trois semaines, pour retourner là-bas... car cela presse : les vendeurs de titres sont acculés à la banqueroute et d'autre part, le Cap est dans une situation des plus périlleuses... j'ai, d'ici là, juste le temps nécessaire pour acheter mon matériel., Donc; je reviendrai — si vous le voulez bien, — vous voir demain, à pareille heure, et vous me direz oui ou non...

Il s'était levé, plein d'assurance maintenant, car il ne pouvait se tromper, à la très significative expression des traits de M. Rudert : l'affaire était faite ou du moins si près de l'être qu'il suffisait pour l'achever d'un imperceptible effort : cet effort, il jugea en homme habile que la brusquerie de son attitude le pouvait donner.

— A demain, n'est-ce pas, c'est convenu, ajouta-t-il en se dirigeant vers la porte; et, surtout, pas un mot de ma première combinaison à lord Cornallett; il n'est pas au courant et sa conscience le ferait peut-être me contrecarrer s'il savait ce dont il s'agit...

Le financier eut un geste de protestation pour l'assurer de sa discrétion, quoiqu'au fond il ne fût pas dupe et eût la persuasion que lord Cornallett savait à quoi s'en tenir sur le plan de son complice.

Une fois dehors, John Stuck poussa un soupir bruyant, témoignant de l'angoisse qui l'avait étreint, pendant tout le temps de cette entrevue : l'amour de l'argent pouvait, en effet, n'être pas tel chez Stanislas Rudert qu'il le fit s'associer si étroitement à une combinaison aussi louche à tous les points de vue; et maintenant,

il sortait l'esprit complètement rassuré, le cœur entièrement joyeux.

Désormais, l'avenir était à lui, et non pas un avenir lointain, escomptable dans des conditions problématiques; non, cela était si près qu'il lui semblait qu'il lui suffisait d'étendre le bras pour toucher du doigt la réalisation de ses vastes et ténébreux projets...

Pourtant, quand nous disons qu'il était tout à fait heureux, que son esprit était entièrement rassuré, nous exagérons, car, s'il en eût été ainsi, il n'aurait pas, moins de cinq minutes à peine après avoir franchi le seuil du richissime financier, ralenti le pas, et son visage ne se fût pas subitement embrumé, tandis que ses lèvres interrompaient brusquement, au milieu d'une mesure, le *God save the queen* qu'elles sifflotaient en signe d'allégresse.

Même, à un moment donné, il s'arrêta tout net et, martelant la chaussée du bout de sa canne, à petits coups nerveux, il sembla abîmé dans la contemplation de l'étendue immense de la mer, toute bleue des reflets du ciel d'azur et dont les eaux, sous l'insensible poussée d'une brise légère, venaient, avec un tout petit bruissement, lécher le rivage.

— C'est le Guillaume qui est embarrassant dans tout cela, murmura-t-il à mi-voix, trahissant ainsi la préoccupation soudaine qui venait de s'emparer de lui; pouvais-je faire autrement? le laisser là-bas était dangereux, l'emmener était gênant et cependant...

Il hocha la tête, plissant les lèvres soucieusement, et ajouta :

— L'obstacle viendra de là, et si lord Cornallett n'agit pas avec une extrême finesse, ce damné sauvage est capable de nous glisser entre les doigts...

La vérité, c'est que s'il avait estimé dangereux de laisser après son départ Guillaume Brey en Afrique, exposé tout seul aux tentations multiples qui pouvaient s'offrir à lui de retourner à Ferme Elisabeth et de pardonner au vieux Prétorius l'outrageant soupçon qui lui avait fait quitter le logis paternel, de son côté, le jeune homme avait déclaré à son prétendu ami sa volonté très arrêtée de revoir miss Edwidge ou de renoncer à ses droits.

Ce qu'il appelait ses droits, c'était sa part d'héritage dans les terrains que le grand-père avait continué de gérer — comme s'ils lui eussent appartenu en réalité — et c'était cette part d'héritage que John Stuck avait l'intention de mettre en exploitation, dans des conditions financières qui pouvaient lui rapporter des sommes colossales.

Mais, comme le grand, l'irrésistible argument dont il s'était servi pour amener Guillaume Brey à entrer dans ses vues, était l'espoir qu'il lui faisait entrevoir d'une union avec la fille de lord Cornallett, union que seule une grande fortune pouvait rendre possible, il n'était point difficile de comprendre que si une maladresse de la part du lord, si une inconséquence de la part de miss Edwidge montraient au jeune Boer l'insanité de ses espérances, c'en était fait des combinaisons de John Stuck.

C'est pourquoi se méfiant de tout le monde, sauf de lui-même, il n'avait consenti à emmener le jeune homme que lorsqu'il l'avait vu absolument butté et sur le point de se réconcilier avec son grand-père, au cas où il ne reverrait pas celle qu'il aimait; mais d'un autre côté, — comme nous venons de le dire — quand il était contraint de l'abandonner, il n'était pas tranquille.

Or, depuis le matin, il avait quitté Guillaume, ayant été obligé d'aller à Nice où lord Cornallett, — par excès de prudence — lui avait donné rendez-vous, craignant même d'être vu en sa compagnie, de façon à ce que plus tard, suivant la manière dont les choses tourneraient — on ne pût pas l'incriminer au sujet de ses relations avec John Stuck.

De Nice, il lui avait fallu venir au golfe Juan où Stanislas Rudert avait ce château merveilleux que, suivant les circonstances, il mettait à la disposition des têtes couronnées en déplacement sur la côte d'Azur; et maintenant, à pied, notre homme regagnait Cannes, où il avait hâte de retrouver son compagnon de voyage...

L'inquiétude qui l'avait saisi, presque au sortir de chez le grand financier, s'était en partie dissipée, et il allait d'un bon pas, sans flânerie certainement, mais sans hâte aussi, l'âme un peu rassérénée.

Si John Stuck eût été superstitieux, nous eussions pu dire, pour expliquer cette soudaine quiétude, qu'il croyait en son étoile; mais la religion réformée ne donne point à l'âme cette poésie qui lui permet les envolées par delà le monde terrestre, et notre homme se souciait peu de savoir si là-haut, dans la voûte azurée, il y avait un astre qui veillait sur lui!

La vérité c'est qu'il était joueur et que — pour se mettre un peu de baume dans le cœur — il lui avait suffi de se remémorer que, depuis un certain temps, il avait la veine pour lui; c'est que sincèrement, en remontant à trois mois, il lui était impossible de trouver un seul événement, si petit fût-il — qui n'eût pas tourné en faveur de ses combinaisons.

Il n'était pas jusqu'à ce coup de feu qui avait interrompu « sa prospection », le soir où lord Cornallett, revenant de Mafeking, les avait déposés lui et Guillaume, sur le territoire de Ferme-Elisabeth, auquel il ne dût savoir bon gré.

Peut-être, en effet, eût-il pu redouter que le jeune Boer finît par se repentir de sa trahison envers le vieux Prétorius, en dépit des raisons sérieuses qu'il avait de lui en vouloir, — on n'oublie pas ainsi, en quelques semaines, vingt ans de sentiments de probité et d'honneur, — et John songeait qu'une fois soustrait au charme exercé sur lui par miss Edwidge, Guillaume, sans pardonner toutefois au grand-père, pourrait céder aux sollicitations de sa cousine et revenir habiter sous le toit du grand-père, comme précédemment.

Cette cousine! — encore une qui n'était pas sans inquiéter ce pauvre John : il ne l'avait aperçue qu'une fois, le jour où, à Mafeking, elle était venue rapporter à lord Cornallett sa valise retrouvée. Mais cela lui avait suffi pour voir en elle un danger pour ses combinaisons.

Rien qu'à la manière dont elle avait regardé Guillaume, attachant sur lui son grand œil bleu, proéminent et un peu bête, qui trahissait l'affection née d'une vie commune depuis la naissance et les fiançailles faites tout naturellement dès la toute première enfance, notre ami avait estimé que s'il y avait une puissance susceptible de contrebalancer l'influence de sentiment très vif que si promptement le jeune homme avait éprouvé pour miss Edwidge, c'était Wilhemine...

Or, — sans qu'il s'en doutât, — John Stuck était un psychologue et il savait, il pressentait du moins, combien fortes sont les attaches qui nous lient au passé, et il redoutait que le présent ne fût pas de force à lutter victorieusement, — au cas où un ensemble de circonstances combattraient contre lui...

La balle qui avait failli tuer Guillaume avait tranché net le dernier lien qui eût pu le ramener au logis familial, — car John Stuck n'avait pas eu grand'peine à démontrer au jeune homme que le vieux Prétorius l'avait parfaitement reconnu et même, par un sentiment d'avarice, avait voulu tuer celui qui avait sur Ferme-Élisabeth autant de droit, sinon plus que lui-même; et la haine, pour tout de bon, cette fois, était entrée dans l'âme du Boer, une haine dans laquelle il englobait et Prétorius et Wilhemine.

Et malgré cela, cependant, il s'était résigné à emmener le jeune homme en Europe, n'ayant qu'une foi relative dans la persistance de cette haine que pouvait peut-être apaiser l'affection de la cousine.

Seulement, il ne pouvait nier que ce coup de fusil ne fût un joli atout dans son jeu, car, à peine rétabli, — c'est-à-dire au bout d'environ trois semaines — Guillaume Brey avait consenti à s'en aller faire sa déclaration au bureau des mines afin que Ferme-Élisabeth fût déclarée mine publique ; l'avis en avait paru dans le journal officiel, le « Staats-Courant », et maintenant, il n'y avait plus qu'à attendre les trois mois réglementaires pour que la « proclamation » fût un fait accompli.

Or, le danger, pour la combinaison de John Stuck résidait maintenant dans un accident qui pouvait survenir à Guillaume Brey; qu'avant la « proclamation » de Ferme Élisabeth, il vînt à mourir, et adieu les terrains aurifères... adieu la colossale fortune qu'il semblait déjà à notre aventurier toucher du bout des doigts; et il y avait gros à parier que le vieux Prétorius devait être, à la suite de l'avis du journal officiel, dans une de ces fureurs confinant à la folie qui poussent les hommes au crime, sans qu'aucun raisonnement, aucune puissance soient susceptibles de les arrêter...

Donc, il importait de mettre le jeune homme à l'abri d'une balle, mieux dirigée que celle qui avait failli le tuer, et c'était là une des considérations qui avaient déterminé John Stuck à l'emmener avec lui en Europe; momentanément au moins, il ne courrait aucun risque. Après!... ah! après!... la peau du malheureux ne représentait plus deux pence aux yeux de son ami John, et oom Prétorius pourrait bien la trouer alors, tout à son aise...

C'était à cela qu'il songeait, le bon John, tout en cheminant le long de la mer bleue, indifférent au chant des petites vagues sur le fin gravier, au froufroutement des mouettes blanches dans l'air limpide et au roucoulement des colombes dans les hautes branches des sapins.

Même, il arriva un moment où, distrait par ces tortueuses combinaisons, il obliqua sur sa droite, tenté par l'ombre fraîche des bois qui s'étageaient sur le flanc de la Californie et, suivant un petit sentier qui circulait sous les frondaisons odorantes des mimosas, des eucalyptus et des palmiers, il prit, pour rentrer à Cannes, le chemin des écoliers ; et, soit que, à son insu, les parfums qui flottaient dans l'espace, le concert des oiseaux sous les massifs influassent sur lui, au bout d'un petit moment, ses lèvres se mirent à siffloter un air de chasse, trahissant ainsi la joie qu'il sentait en lui.

Soudain, un murmure de voix attira son attention et instinctivement il pressait le pas lorsqu'à un détour que formait le sentier, il s'arrêta brusquement, immobilisé de stupeur: sous un sapin énorme qui étendait — tels les bras d'une potence — ses branches horizontalement à quinze pieds du sol : il venait d'apercevoir un cavalier qui, hissé sur ses étriers, les bras en l'air, soutenait le corps d'un individu qu'un autre homme, à califourchon sur une des plus grosses branches, tenait par les épaules.

A la branche, était attaché un lambeau d'étoffe, dont un autre lambeau s'enroulait, formant un nœud coulant, autour du cou du malheureux et, dans ce malheureux, John Stuck reconnaissait, — bien que transfigurés, horribles à voir, — les traits de Guillaume Brey.

*(La suite au prochain numéro.)* Georges Le Faure.

## LES VIEUX SOLDATS

# UN AIEUL DE CHAPUZOT[1]

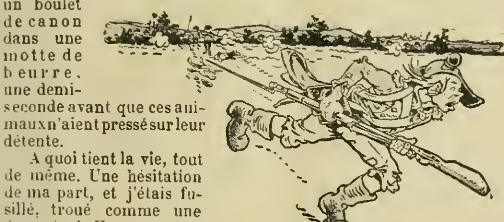
**Par JEAN DRAULT**

VII (*Suite.*)

MOYEN BIZARRE EMPLOYÉ PAR L'AIEUL DE CHAPUZOT POUR GAGNER UN FUSIL D'HONNEUR

Mais j'étais lancé, chers parents, et je n'avais même pas pensé à lâcher mon fusil pour filer plus vite, comme certains.

La pointe en avant, je suis entré dans la ligne ennemie comme un boulet de canon dans une motte de beurre, une demi-seconde avant que ces animaux n'aient pressé sur leur détente.



A quoi tient la vie, tout de même. Une hésitation de ma part, et j'étais fusillé, troué comme une écumoire! Heureusement que la peur ne raisonne pas.

Affolé de plus en plus par le bruit de la détonation, j'ai tricoté des jambes encore plus vite, j'ai sauté dans un fossé, et je suis tombé sur des Prussiens en embuscade, mais qui regardaient d'un autre côté, heureusement pour moi. Ils fumaient ou dormaient bien tranquilles.

Mon arrivée les a épouvantés!... Pourtant, moi qui l'étais plus qu'eux, et qui ne savais plus ce que je faisais, je me suis mis à cogner de la pointe, de la crosse, du talon, pour me faire un passage, si bien que ce sont eux qui ont filé de leur ravin, en croyant à l'attaque d'une troupe!...

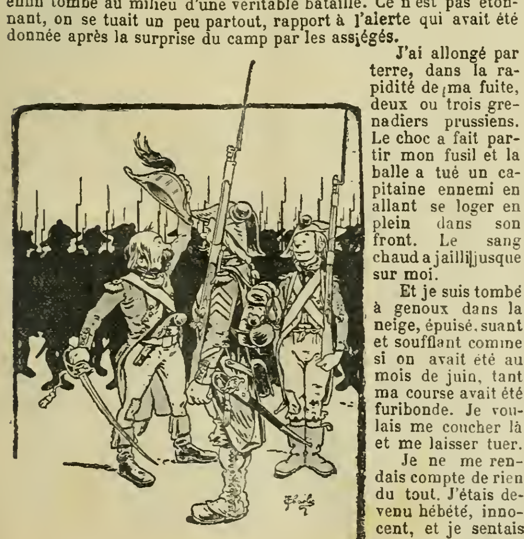
C'est comme je vous le dis!

Et me voilà fuyant de mon côté, et l'ennemi du sien.

Tout à coup, j'entends derrière moi des cris de fureur poussés par des Allemands. C'étaient mes canailles qui s'étaient aperçus que j'étais seul de mon bataillon au milieu de leurs troupes.

Ils s'étaient retournés et couraient après moi en me tirant dans le dos. J'entendais les balles siffler à mes oreilles, et je vous prie de croire que ça m'activait le système.

J'ai sauté des haies, des tas de pierres, je me suis enfoncé jusqu'aux genoux dans des marécages pleins de roseaux, et je suis enfin tombé au milieu d'une véritable bataille. Ce n'est pas étonnant, on se tuait un peu partout, rapport à l'alerte qui avait été donnée après la surprise du camp par les assiégés.



J'ai allongé par terre, dans la rapidité de ma fuite, deux ou trois grenadiers prussiens. Le choc a fait partir mon fusil et la balle a tué un capitaine ennemi en allant se loger en plein dans son front. Le sang chaud a jailli jusque sur moi.

Et je suis tombé à genoux dans la neige, épuisé, suant et soufflant comme si on avait été au mois de juin, tant ma course avait été furibonde. Je voulais me coucher là et me laisser tuer.

Je ne me rendais compte de rien du tout. J'étais devenu hébété, innocent, et je sentais seulement qu'on me secouait la main en me criant : merci!...

— Merci de quoi?... que j'ai demandé.

— Comment, merci de quoi?... Mais tu m'as sauvé la vie, brave fusilier!...

Et alors, chers parents, voilà que j'ai reconnu la voix de celui qui me parlait ainsi. C'était tout simplement le brave capitaine Roufignac. Il paraît qu'il était aux prises avec les grenadiers prussiens que je venais de perforer avec ma baïonnette et qu'ainsi je l'avais délivré.

Il me regarda sous le nez et s'écria à son tour :

— Mais c'est toi, Chapuzot!... Brave bougre!... Ah!... on peut dire que tu es un vrai républicain, toi!... Sais-tu lire?...

— Non, mon capitaine!... Je n'ai appris qu'à faucher et à labourer.

— Tant pis pour toi, qu'il me répond, je t'aurais proposé pour être caporal. Mais ça ne fait rien, tu auras un fusil d'honneur.



— Mais, mon capitaine, pourquoi est-ce que j'aurais un fusil d'honneur?...

— Parce que tu l'as mérité, mille guillotines!

— Non, mon capitaine, que je riposte, un peu honteux, je ne l'ai pas mérité.

— Si, tu l'as mérité, tonnerre!... Tu es un brave!...

Il se fâchait, mais, malgré ça, je le contredisais, parce que je trouvais qu'il n'avait pas raison.

— Non, mon capitaine, je ne suis pas un brave, je suis un misérable, un lâche!...

— Toi, un lâche?... Mais, bourrique, tu viens de sauver ton capitaine en t'élançant comme un lion sur ces séides de la tyrannie!... Tu es le Brutus de la 74e demi-brigade!... Je fais faire mon rapport là-dessus!... Je ne t'appellerai plus que Brutus.

— Je vous en supplie, mon capitaine, je ne suis pas un Brutus Je ne mérite pas de récompense! Voilà une demi-heure que je fiche le camp devant l'ennemi sans savoir pourquoi. Ça m'a pris tout d'une poussée, à la suite de l'alerte, sans que je puisse me raisonner. Il ne faut pas m'en vouloir, mon capitaine!... Il y a des moments où la bravoure, ça ne se commande pas.

— Ta! ta! ta!... qu'il me répond, quand on est un lâche, on ne tue pas autant d'ennemis à la fois. Chapuzot, tu es un patriote, et tu auras un fusil d'honneur.

Ce que j'étais ennuyé, chers parents, vous ne pouvez pas vous en faire une idée! Le capitaine me prit par le bras, en frère, et m'emmena vers l'endroit où la 74e bivouaquait. De tous les côtés, les Prussiens s'enfuyaient. Les nôtres avaient fini par être rassemblés, grâce à l'énergie de notre colonel, le citoyen Baulard, et ça

1. Voir l'*Ouvrier* depuis le 2 mai 1896.

se terminait par un écrabouillement terrible de la garnison de Mayence qui commençait à regretter d'avoir fait sa sortie de nuit.

Le sergent Bras-d'acier, à la tête de quinze grenadiers, tenait encore tête, au petit jour, à une compagnie prussienne qui s'est éparpillée, à la fin, comme une bande de moineaux devant une charge de nos dragons.

Il neigeait, pour changer, et Bras-d'acier revint avec ses braves en bon ordre ; on aurait dit des grands fantômes blancs et le capitaine leur cria en me montrant :

— Bravo ! bravo !... Vive la République !... Je vous présente le Brutus de la 74e demi-brigade

Ma honte s'augmentait à chaque pas et j'aurais voulu me fourrer dans un terrier à lapins.

Quand il fit grand jour, — ce qui est une manière de dire, vu que le jour, dans ce triste pays, et en cette saison, est fumeux comme le trou de votre cheminée, — les tambours de la demi-brigade se mirent à battre le rassemblement et on fit l'appel.

Il en manquait beaucoup, surtout dans notre compagnie qui avait été la première attaquée.

Lorsque le caporal Fabius Mouchavent, qui commande mon escouade, a eu crié mon nom, j'ai répondu : présent ; et le capitaine Roufignac a tiré son épée et a fait un discours qu'on n'aurait pas trouvé mal, même à la Convention

— Sergent Bras-d'acier, qu'il a dit, et vous, fusilier Chapuzot, sortez du rang. Vous avez des âmes de Romains, vous êtes les remparts de la République une et indivisible et les lions de la liberté. Toi, Bras-d'acier, tu as tenu tête aux cohortes sauvages des séides de la tyrannie qui voulaient f... la République par terre et me replacer caporal, comme sous le règne abhorré du ci-devant roi ! Toi, Chapuzot, tu as conquis à tout jamais le titre glorieux de Brutus de la 74e demi-brigade, car, nom d'un petit bonhomme de bois, tu as refoulé par ta bravoure les amis des tyrans qui voulaient égorger ton capitaine !... Soldats !... Que votre patriotisme se réjouisse !... Le brave Bras-d'acier sera proposé pour le grade d'adjudant !... Pour ce qui est du fusilier Chapuzot, dénommé le Brutus de la 74e, il aura son fusil d'honneur, aussi vrai que je m'appelle Roufignac !

En terminant ce beau discours, le capitaine enfonça son chapeau sur sa tête par un grand coup de poing, et toute la compagnie enflammée cria : Vive le sergent Bras-d'acier ! Vive le Brutus de la 74e !... Vive le capitaine !... Vive la Nation !

Puis Bras-d'acier remercia le capitaine en lui disant :

— A la bonne heure !... Tu n'oublies pas ton ancien camarade de lit et tu ne fais pas comme certains qui ont été avec nous aux gardes-françaises, et qui ne me connaissent plus depuis que la république leur a fourré du galon jusqu'aux oreilles.

Moi, chers parents, j'ai souffert mille morts, surtout lorsque j'ai vu le capitaine dire à Radois et à Bersouillon :

— Ce n'est pas comme ces deux infirmes !... Ils ont fichu le camp comme des zèbres !... Et si les dragons ne les avaient pas arrêtés, ils filaient jusqu'en Pologne !...

Et il les appela : suppôts de l'émigration, ce qui était tout de même un peu forcé ; et alors, comme le remords m'étouffait, j'ai dit au capitaine Roufignac :

— Mon capitaine, un dernier mot : je n'ai pas mérité plus qu'eux un fusil d'honneur. Moi itout, j'ai fichu le camp ! Moi itout, je suis un infirme ! Moi itout je filais en Pologne si vous ne m'aviez pas arrêté !... Moi itout, je...

Mais le capitaine Roufignac m'a interrompu. Il était furieux et a juré comme un débaptisé, puis il a ajouté en roulant ses gros yeux de façon qu'on ne voyait que le blanc :

— Fusilier, tu commences à me crisper et à me taper sur le système !... T'auras ton fusil d'honneur que tu veuilles ou que tu ne veuilles pas, et ma botte quelque part par-dessus le marché !... Possible que t'aies fichu le camp !... Ça arrive à tout le monde, même aux meilleurs soldats de la République, de fiche leur camp devant un ennemi qui se croit tout permis.

« Mais voilà : le tout est de fiche le camp du bon côté, et toi, t'as fichu le camp du bon côté, du côté où il y avait un fusil d'honneur à gagner. Bersouillon et Radois, ces deux infirmes, ont fichu le camp de l'autre côté, du côté où il y avait la cavalerie juste à point pour se moquer des fantassins ! Ils me le paieront, ces deux conscrits-là !...

Et voilà, chers parents, comment j'aurai droit à un fusil d'honneur, à mon retour en France ; à l'heure qu'il est, le Comité de Salut public doit avoir décidé ça, sur la proposition du colonel Baulard.

Mais je me suis juré de ne pas le toucher, ce fusil, avant de l'avoir gagné par mon courage. Je ne vous récrirai maintenant, chers parents, que lorsque j'aurai accompli un exploit digne d'un grenadier.

J'apprends à lire et à écrire pour pouvoir passer caporal. C'est mon commis de la rue Montorgueil qui me montre.

Ne vous désolez pas sur mon sort. J'ai pris goût à ce chien de métier, qui serait tout à fait agréable, rapport aux pays que l'on voit, si on y contemplait plus souvent la couleur de la soupe.

Recevez, chers parents, le salut militaire de votre fils patriote et plein des sentiments les plus civiques et révolutionnaires.

CHAPUZOT, dit le *Brutus* de la 74e.

*Camp de Mayence* (*Prusse*), 6e *division* (*général Meynier*).

VIII

LES RÉVÉLATIONS D'UNE SOMNAMBULE

Lorsque Chapuzot eut achevé sa lecture, le petit père Dufuret qui avait les larmes aux yeux posa sur la cheminée le carnet et le crayon qui lui avaient servi à prendre des notes, et serra la main du lecteur avec une suprême énergie.

— Merci pour lui !... merci !... Ah !... je suis bien heureux !

— De quoi donc, monsieur Dufuret, êtes-vous si heureux ? demanda Chapuzot.

— Hé ! parbleu !... de ce que ce brave Bras-d'Acier va être nommé adjudant !

Le colonel Panachard déclara :

— Laissez-moi donc tranquille avec votre Bras-d'acier !... Y n'en fiche pas un clou, votre Bras-d'acier !... Au lieu que le grand-papa de Chapuzot, en voilà un qui se démène, qui fait parler de lui !... Parole d'honneur !... Encore deux lettres comme ça, et je tiens mon mémoire ! Si l'Académie de Cricquebœuf n'en attrappe pas la jaunisse, ça ne sera pas de ma faute !...

— Malheureusement, mon colonel, déclara Chapuzot, j'ai fouillé et refouillé mes papiers de famille, il n'y a plus de lettre de mon aïeul.

— Bigre de bigre !... fit le colonel. N'aurait-il pas été tué pendant le siège de Mayence ?...

— Non, mon colonel, j'ai entendu parler de lui par mon vieil oncle qui l'a connu. Il a fait les campagnes de Napoléon et il a été retraité après l'Empire. Il est venu habiter à Santeuil et il est devenu capitaine des pompiers. Paraît même qu'il fichait des gifles à ceux qui n'étaient pas à l'alignement. En dehors de Napoléon, il disait qu'il n'y avait rien pour lui, et il répétait plus tard qu'il avait beau être tout vieux et tout cassé, ça ne l'empêcherait pas de repartir à la guerre, si Napoléon revenait le chercher. Il regrettait l'armée et s'embêtait dans le civil.

— Ah ! s'écria le colonel. Ce n'est pas comme les troubades d'aujourd'hui, des feignasses qui sont tout le temps à brailler la classe et qui ne demandent qu'à se tirer des pieds quinze jours après leur arrivée au corps !... Et on appelle ça le progrès !... Mille milliasses de...

L'érudit l'interrompit.

— Colonel, insinua-t-il, obéissant à d'intimes préoccupations, ce Chapuzot de la première République n'a peut-être pas écrit d'autres lettres.

— Voyons !... Voyons !... fit Bidouille d'un air de pitié, puisqu'il le dit qu'il récrira : « Je ne vous récrirai maintenant, chers parents, que lorsque j'aurai accompli un exploit digne d'un grenadier. » C'est-il écrit, ça, oui ou non ?...

Et Bidouille qui conservait de sourdes rancunes à l'égard du savant, depuis le scandale du ministère de la Guerre et l'affaire du juif et de son fils, Bidouille fourra sous le nez de M. Dufuret la dernière lettre lue par Chapuzot.

— Je vois bien ! je vois bien !... fit le père Dufuret. Je ne suis pas aveugle !... Il récrira, il le dit, le tout est de savoir s'il tiendra ce qu'il dit. Parce que, vous le savez, monsieur Bidouille, ce qu'on promet et ce qu'on tient, ça fait deux. On promet de venir prévenir un savant de la fermeture des portes du ministère, et puis on l'enferme, on l'oublie et on le laisse arrêter comme un voleur !...

— Eh !... que diable !... vous étiez assez grand pour regarder l'heure !... déclara Bidouille avec humeur. Pour ce qui est des lettres de Chapuzot, moi je m'en tamponne le coquillard...

— Le coquillard ?... fit le petit père Dufuret.

— Oui, mossieu, le coquillard !... insista Bidouille. Parce que si vous ne l'avez pas, la suite, moi je la ferai !...

— Vous la fabriquerez ?...

— Oui, mossieu !... Je la fabriquerai !...

— Ça sera un faux !... Je vous dénoncerai à toutes les sociétés savantes !...

— Ça m'est égal !... C'est pas ma clientèle, ça !

— Comment, votre clientèle ?...

— Bien sûr ?... Ma clientèle, c'est les gosses des Champs-Élysées.

— Ah çà !... qu'est-ce que vous me chantez-là ?...

— La vérité ! — s'écria Bidouille qui s'échauffait. J'ai loué le *vrai Guignol* des Champs-Élysées et je fais mes pièces moi-même ; ça vous la coupe, ça, hein ?... Demandez à Chapuzot si je ne les faisais pas rigoler, dans le temps, au régiment, avec mes guignols en pommes de terre sculptées ?...

Chapuzot acquiesça, et Bidouille poursuivit :

— Donc, je fais mes pièces moi-même. Il y aura l'aïeul de Chapuzot, dans mes pièces, et puis Bras-d'acier, et puis vous aussi, M. Dufuret !... Et si vous ne trouvez pas la suite des lettres, moi, je la trouverai, voilà tout.

— Ah !... s'écria M. Dufuret, vous ne m'aviez pas dit que vous étiez montreur de guignols !

— Je vous le dis depuis une demi-heure !

— Eh bien! mossieu Bidouille, déclara gravement le savant, j'irai à votre spectacle, parce que la vérité peut jaillir des manifestations les plus contradictoires du génie humain, et que l'érudition puise à toutes les sources, vérifie toutes les assertions.

Et il ajouta, après une pause :

— C'est pour cela aussi que je vais aller consulter une somnambule afin qu'elle m'indique, si cela se peut, en quel endroit du monde se trouvent les autres lettres écrites par l'aïeul de Chapuzot, ainsi que les documents susceptibles de m'apprendre du nouveau sur Bras-d'acier. Et voilà. Ces lettres, ces documents, nous irons les chercher, fût-ce au bout du monde, n'est-ce pas, colonel?...

— Ah!... Permettez! riposta ce dernier. Si c'est aux environs de Paris, je vous accompagnerai encore volontiers! Mais si c'est plus loin que Versailles, vous irez tout seul, cher monsieur Dufuret.

Et M. Dufuret ne répondit rien. Il se promit bien d'aller, le lendemain, chez une somnambule qui faisait courir tout Paris, dont tous les journaux parlaient et sur laquelle les plus grands écrivains écrivaient des brochures palpitantes.



(*La suite au prochain numéro.*) JEAN DRAULT.

# NOTRE CONCOURS

*Rose de mai* à Bordeaux. — Vous nous écrivez que « les travaux du jury ne commençant que le 1er juin, vous pouvez bien ne nous adresser vos dessins coloriés que le 31 mai ».

Non, mille fois non: il est juste que tous les concurrents aient le même temps pour leurs travaux. Nous considérerons donc comme non avenus les envois qui porteraient un cachet de la poste plus récent que le 28 mai.

*De ta suite, j'en suis*, à Fécamp. — Vous nous demandez « si un envoi comprenant un coloriage très bon et deux médiocres ou même mauvais a chance d'obtenir un prix. »

La chance est bien minime. Le jury donnera un certain nombre de points à chaque dessin et totalisera ensuite les points par envois. c'est dire qu'une bonne moyenne vaut mieux qu'un chef-d'œuvre et deux *croûtes*

# CHRONIQUE HEBDOMADAIRE

LA FIN DES VACANCES PARLEMENTAIRES. — CHANGEMENTS DE MINISTÈRE. — UN FONCTIONNAIRE QUI NE S'EN VA JAMAIS. — LE CHEF DES HUISSIERS. — LES SECRETS DE L'ART DE RÉGNER. — L'ART DE LA « REPRÉSENTATION ». — LES GRATIFICATIONS. — LES PROCÉDÉS DE L'ABBÉ DE MONTESQUIOU. — LE MONDE RENVERSÉ. — UNE INNOVATION QUI N'A PAS PRIS. — CHATEAUBRIAND ET SON CHAT. — LA TABATIÈRE ET LE MOUCHOIR A CARREAUX DE M. DE CORBIÈRE. — POCHES VIDES ET POCHES PLEINES. — LES EXERCICES DU MOIS DE MARIE. — UN DUEL POUR LA SAINTE VIERGE. — LES CHAPELLES DE LA VIERGE.

Voici que le Parlement, après s'être reposé pendant près d'un mois, va recommencer ses travaux. Que va-t-il se passer, au début de la session prochaine? Le ministère qui s'est constitué le 1er mai sera-t-il bousculé, conformément aux vœux de tant de gens qui l'annoncent ou le désirent? Un nouveau personnel prendra-t-il, comme on disait jadis en style noble, le «timon des affaires»? C'est surtout quand de telles secousses se produisent, ou nous menacent que je me félicite de n'exercer que le modeste « sacerdoce » de chroniqueur : point de fastidieuses dissertations à perpétrer; point d'horoscopes à établir. Il me suffit de saisir à la hâte l'occasion qui s'offre à moi d'esquisser quelques silhouettes... latérales. Au surplus, les hommes d'Etat ne s'imposent pas seuls à notre attention; à côté ou plutôt derrière eux, s'échelonnent des subordonnés ou des serviteurs qui méritent, eux aussi, d'être signalés au public curieux.

Chaque fois, par exemple, que des hommes nouveaux se disposent à présider aux destinées du pays, tandis que les chefs de division se consultent d'un air grave, et que les surnuméraires affairés calculent les heures de congé et les gratifications que leur apporte le nouvel arrivant, l'œil s'arrête avec complaisance sur un particulier qui, dans chaque ministère, reste inébranlablement debout au milieu des ruines que les scrutins accumulent autour de lui. Ne parlez point à cet homme des cyclones qui renversent les cabinets, il vous réplique, le sourire aux lèvres : « J'en ai vu bien d'autres! » Quel est donc ce stoïcien? Je vais vous le dire : ce philosophe, ce sage, qui voit, sans sourciller, tourbillonner devant lui les ministres emportés par le souffle des tempêtes, c'est le « chef des huissiers » de chaque ministère!

Gardez-vous bien, je vous prie, de confondre ce fonctionnaire avec les vulgaires officiers ministériels dont il porte le nom. Un « chef de huissiers », c'est un majordome, un maître Jacques, tour à tour valet de chambre, laquais, cuisinier, maître d'hôtel. Sur sa poitrine s'enroule et s'agite la chaîne d'acier qui révèle ses hautes fonctions d'appariteur. A l'heure du dîner, on le voit, en frac noir, arborer les gants blancs et la serviette de l'écuyer tranchant; à l'heure du lever et du coucher, en simple veston court, il vient présenter les pantoufles au patron, servir le chocolat du matin qui doit prévenir les défaillances, ou verser le thé du soir qui doit tenir en éveil le maître et l'empêcher de se livrer à un funeste *farniente*. Homme nécessaire, le chef des huissiers est toujours sur le pont; jamais il ne s'absente et pour cause. Un orateur victorieux, un législateur inexpérimenté décroche-t-il la timbale et reçoit-il l'investiture ministérielle? Le chef des huissiers est aussitôt interrogé, questionné, mis sur la sellette par le nouveau maître. où le ministre pourra-t-il se faire la barbe, accueillir les visiteurs et prendre un bain? Seul, le « chef des huissiers » le sait. Lorsque le ministre s'en va, c'est au chef des huissiers qu'il fait les dernières recommandations et qu'il adresse les suprêmes paroles. Majestueux et digne, le chef des huissiers honore l'Excellence d'un sourire gracieux à son avènement et lui fait l'aumône d'un sincère et touchant adieu à son départ. Qui sait? Peut-être est-il le seul à regretter l'homme politique vaincu par le sort. Emotion naturelle! Le valet commençait à s'habituer au maître.

Quoi qu'il arrive, notre chef des huissiers n'a rien à craindre! Les ministres éprouvent un tel besoin de recourir à ses lumières! C'est à lui que les heureux élus de la majorité vont demander les petits secrets de l'art de régner; c'est à lui qu'on s'adresse encore pour bien connaître les règles de l'étiquette, et pour ne pas transgresser les prescriptions de cette exigeante pécore. Les orateurs les plus éloquents, les politiciens les plus madrés ignorent souvent les plus élémentaires principes de la représentation.

Le chef des huissiers dresse ces pauvres gens, les décrasse et les initie aux mystères du cérémonial. Sans lui, les gaffes ne se compteraient pas. Notez bien qu'il vous juge sur la manière dont vous recevez, pour la première fois, en pleine poitrine, l'épithète d'*Excellence*. Malgré la révérence profonde dont il accompagne ce mot, il a toisé son homme du premier coup : il *sait son ministre*, il sait s'il a affaire à un vaniteux, à un timide ou à un homme qui ne s'émeut pas plus de son élévation subite qu'il ne s'étonnera de sa chute inévitable.

Et vraiment, c'est un grand art que de savoir passer par toutes les phases de la vie de ministre, se faire aimer de ceux qu'on a sous ses ordres, se faire estimer par ceux qu'on a au-dessus de soi, même dans ce rang élevé, et, enfin, se montrer supérieur à la fortune adverse quand elle vous précipite du faîte où elle vous avait porté; — toutes ces qualités délicates n'appartiennent pas au premier venu...

***

Les ministres qui s'en vont et les ministres qui arrivent se trouvent obligés, dans certaines circonstances, d'accorder des gratifications à leur personnel. Ni M. Doumer, ni M. Lockroy n'ont, paraît-il, manqué à cet usage. Mais comment s'y sont-ils pris? Ces messieurs se sont-il inspirés de l'exemple de l'abbé de Montesquiou?

Après avoir suivi Louis XVIII en Russie et en Angleterre, cet éminent ecclésiastique était revenu en France avec le roi. Pour le récompenser de ses bons et loyaux services, le prince chargea l'abbé de Montesquiou, malgré son âge avancé, de la direction de la liste civile. Personne, d'ailleurs, ne pouvait mieux s'acquitter de cette tâche que l'excellent prêtre, doué non seulement de l'instruction la plus étendue, mais d'un esprit droit et juste. Lorsque vint le jour de l'an, l'abbé de Montesquiou, se conformant aux usages de l'ancien régime, décida d'accorder des gratifications aux employés de ses bureaux. Pour répartir avec équité ces suppléments d'honoraires, trois catégories furent instituées. En regard de certains noms, on inscrivit le chiffre de 1,000 francs, et en regard des autres 500 francs ou même seulement 100 francs.

Lorsque la liste fut ainsi dressée, l'abbé de Montesquiou alla la soumettre au roi qui, pour la rendre valable, devait la revêtir de sa signature. Louis XVIII prit les feuilles et les examina. En jetant un regard sur les colonnes, le roi fut saisi d'étonnement. Evidemment, l'abbé de Montesquiou s'était trompé. Devant le nom d'un simple surnuméraire, on avait marqué mille francs; devant celui d'un employé à dix-huit cents francs, une somme de cinq cents francs avait été inscrite, tandis que les gratifications de cent francs étaient réservées aux chefs de bureau dont les appointements atteignaient deux mille écus.

— Mais, monsieur de Montesquiou, s'écria Louis XVIII, vous avez commis involontairement l'erreur la plus grave. Les gratifications de mille francs sont pour les chefs de bureau et celles de cent francs pour les surnuméraires!

— Je vous demande bien pardon, Sire, fit le spirituel abbé, mais il me semble que j'ai dû me conformer aux véritables intentions de Votre Majesté. Comme vos surnuméraires sont peu aisés, c'est à eux que j'ai adjugé les sommes les plus fortes; j'ai estimé, en revanche, que les chefs de bureau, mieux favorisés des dons de la fortune, pouvaient se contenter d'une gratification plus modeste.

— Au fait! vous avez raison, répliqua Louis XVIII, il est équitable que les pauvres reçoivent la meilleure part.

Et il signa.

Cette curieuse innovation aurait mérité de survivre à l'abbé de Montesquiou. Malheureusement, les successeurs de l'excellent ecclésiastique revinrent aux anciens usages, et, depuis, les gratifications se sont toujours exactement proportionnées, non aux besoins des employés, mais à leurs positions hiérarchiques. Cette répartition est plus administrative, sans doute, mais moins humaine...

***

Les ministres qui s'en vont de nos jours n'ont pas tous l'aimable philosophie des ministres d'autrefois. Pour faire partir nos seigneurs et maîtres d'aujourd'hui, il faut presque les arracher de leur fauteuil. Il y a soixante ans, les hommes politiques y mettaient plus de dignité.

Lorsque Chateaubriand reçut le portefeuille des relations extérieures, il amena avec lui son chat à l'hôtel du ministère. C'était un magnifique angora, *bien fourré, gros et gras*, comme le chat dont parle La Fontaine. « Minet » ne quittait point le cabinet de son maître; il assistait aux audiences, miaulait entre deux protocoles et s'endormait pendant la lecture du courrier d'Etat. Mais il avait soin de se réveiller pour passer, aux heures des repas, dans la salle à manger où il était toujours sûr de trouver un os de poulet ou de faisan sur l'assiette de l'auteur des *Martyrs*.

On sait avec quelle brusquerie Chateaubriand fut expulsé du ministère par M. de Villèle, alors président du Conseil, mais ce que l'on sait moins, c'est avec quel calme l'illustre écrivain accueillit ce revers de la fortune: il ne laissa échapper qu'un mot, moitié mélancolique, moitié ironique :

— Allons, Minet, dit-il à son chat, il va falloir nous remettre à manger des souris!

***

A cette époque lointaine, il n'était question ni du Panama, ni des Chemins de fer du Sud, ni d'autres opérations du même genre. Parmi les ministres, s'il y en avait de riches, on en connaissait d'aussi pauvres que Chateaubriand et qui n'en étaient pas moins fort honnêtes. Tel était M. de Corbière. Honnête magistrat de province, de condition obscure et de fortune modeste.

Un jour, M. de Corbière, ministre de l'Intérieur sous Louis XVIII, assistait avec ses collègues à un conseil présidé par le roi lui-même. M. de Corbière avait beaucoup plus les manières d'un bon *gentleman-farmer* que celle d'un homme de cour. Au milieu de la séance, il tire sa tabatière et la dépose sur la table, puis son étui à lunettes, puis sa montre, puis ses gants, puis son grand mouchoir de cotonnade à carreaux bleus et rouges... Les autres ministres regardaient avec stupeur ce déballage vraiment bien irrespectueux en face de la majesté royale.

A la fin, Louis XVIII, qui aimait assez à décocher une épigramme, dit avec un sourire railleur :

— Voilà M. de Corbière qui vide ses poches.

— Sire, riposta M. de Corbière sans sourciller, Votre Majesté aimerait-elle mieux que je les remplisse?...

Un ministre d'aujourd'hui n'oserait pas se permettre un pareil mot : on y verrait une allusion à des faits trop récents

***

Le « Mois de Marie » touche à sa fin; elles seront closes dans huit jours, ces douces réunions du soir qui donnent aux églises de Paris un aspect continuel de fête intime et joyeuse, et d'où la prière s'élance en cantiques d'une mélodie pénétrante, vers les voûtes, à travers l'éclat blanc des cierges, la fumée floconneuse de l'encens rougi et le parfum des fleurs. Il n'a pas tenu toutes ses promesses, ce mois des poèles. On s'est beaucoup plaint de lui. On trouve qu'il a été un peu mouillé. Il n'en a pas moins, comme de temps immémorial, accompli sa tâche, qui est la résurrection victorieuse et définitive de la sève.

Une sorte d'affinité mystérieuse s'établit entre cet épanouissement de la nature et le culte si poétiquement divin que le chrétien décerne pendant le mois de mai à la Mère du Sauveur du monde. La France est le pays des roses embaumées et des oiseaux chanteurs. Pour ce motif, c'est aussi le pays où les femmes sont le plus aimées et le plus vénérées, parce que c'est celui où elles sont le plus charmantes.

A travers cette légende séculaire de la femme française, souriante et douce, s'est transmise, toujours jeune, rayonnante et divine, l'image de la sainte Vierge, synthèse mystérieuse de cette triple personnification, source de toute vertu, de tout devoir et de tout charme : ainsi la jeune fille, l'épouse et la mère. En France, la sainte Vierge est considérée comme nous appartenant. Nulle part ailleurs on ne la prie comme nous la prions, comme la patronne familière de nos espérances. L'anecdote du comte d'Orsay se battant pour la sainte Vierge n'est possible qu'en France. On connaît cette histoire. Une nuit, à un souper entre camarades de plaisir, quelqu'un hasarda une plaisanterie qui eût été de mauvais goût en toute circonstance, et qui, cette fois, prenait un caractère sacrilège. Le comte d'Orsay reprit sévèrement le rieur.

— Parbleu! dit celui-ci fort blessé, vous voilà bien susceptible! On ne vous savait pas d'une orthodoxie si puritaine, mon cher!

— Monsieur, répliqua d'Orsay avec calme, ce n'est pas ici le lieu de parler religion. Vous vous trompez. Seulement, je n'ai jamais souffert qu'on insultât une femme devant moi : la Vierge est une femme. Vous me rendrez raison de vos paroles.

Le lendemain, le comte d'Orsay faisait payer d'un bon coup d'épée l'injure faite à la Reine du Ciel, à la première grande dame de France...

Il reste à savoir ce que l'on en pensa au ciel où l'on n'aime pas le duel.

Vous ne trouverez nulle part, dans aucun pays, le pendant de cette histoire. Pour qu'elle arrivât, pour qu'elle fût possible, il fallait une nation ayant parcouru le cycle de toutes les grâces, comme celui de toutes les grandeurs : le peuple des paladins, des croisades, des splendeurs de la Renaissance et du XVIIe siècle; le peuple de toutes les élégances, de toutes les générosités, de toutes les belles folies, le peuple de la politesse et de la chevalerie!

La dure vie de ce temps-ci ne laisse pas toujours le loisir de faire ce qu'on veut. Mais chaque fois qu'à la tombée du jour, en ce mois charmant malgré ses contrastes et ses heurts, on pénètre dans une église, on assiste à la célébration de ce culte charmant de la sainte Vierge, tout de parfums et de mélodies, un sentiment de profonde sérénité envahit et absorbe l'âme. On n'oublie pas la rue et le tumulte des Babels parlementaires. Mais le dégoût se change en pitié, le découragement passager se change en espérance. Un peuple qui a pour protectrice la Mère de Dieu pourra traverser des épreuves, mais il en sortira éternellement victorieux. Cette image charmante d'une femme, qui domine l'autel et resplendit à travers les cierges, sourit et dit d'espérer et de croire. Contre elle, rien ne prévaudra, ni ce qui rampe, ni ce qui bondit, ni ce qui rugit. La prière obtient tout, et un regard de la Vierge dompte le mal...

La fête quotidienne du mois de Marie se célèbre d'ordinaire vers le tomber du jour, à l'heure où se décolorent les vitraux, où les flamboiements des tabernacles pâlissent, où les petites flèches des autels se fondent dans les voûtes que baise d'un rayon la veilleuse claire et gaie comme l'étoile des bergers.

Des groupes charmants se forment sous les chaires; c'est un froufrou de toilettes très discret et modeste; on voit de grands chapeaux garnis de fleurs s'incliner sur l'appui des prie-Dieu, des corsages à manches souples passer, flotter et s'arrêter sous une nef avec le frisson de grands oiseaux. Une piété fraîche, printanière, en quelque sorte, anime les figures; les fronts et les joues ont des roses, les cœurs des joies chantantes.

Et comme elle est soigneusement ornée, gaîment illuminée de cierges, la chapelle de la Vierge! Le reste de l'église a souvent une grandiose austérité; on y sent le Dieu bon, mais terrible et puissant, qui, d'un mouvement de sa dextre, peut déplacer une montagne, anéantir un continent. Le sanctuaire réservé à Marie est tout de mansuétude et de paix. On s'y retrouve à l'aise; même le cœur le plus chargé d'infidélités n'y tremble pas, il n'y a plus là que des enfants et leur Mère...

OSCAR HAVARD.

## PENSÉE

Ah! croyez-moi, mes sœurs, nous ne devons connaître ni petits devoirs, ni petites fautes au service du grand roi du ciel.

*Mme Louise de France.*

*Le Directeur-Gérant:* HENRI GAUTIER. — Sceaux, Imp. Charaire et Cie.

5 centimes le N° année courante (10 centimes le N° années échues.) N° 1916 TRENTE-SIXIÈME ANNÉE. — 27 Mai 1896.

# L'OUVRIER

**Journal illustré paraissant le Mercredi et le Samedi**

| ABONNEMENT D'UN AN : (104 numéros) France, Algérie et Belgique : 6 francs. | DIRECTION ET ADMINISTRATION : LIBRAIRIE BLÉRIOT. HENRI GAUTIER, successeur, 55, quai des Grands-Augustins, Paris. | ABONNEMENT D'UN AN (104 numéros) Colonies et Étranger (sauf la Belgique) : 7 francs. |
|---|---|---|

## LES VOLEURS D'OR, PAR GEORGES LE FAURE



A leur vue, Guillaume s'immobilisa. (Voir page 95.)

# LES VOLEURS D'OR[1]

PAR

## GEORGES LE FAURE

### VIII

#### CONVERSATION INTÉRESSANTE

Sans doute, si notre ami John Stuck avait eu le don d'ubiquité, sa quiétude d'esprit n'aurait pas été aussi grande qu'elle l'avait été au cours de son entretien avec M. Stanislas Rudert, car il aurait pu assister à certaine démarche tentée par Guillaume Brey et qui l'aurait rempli d'épouvante au sujet des plans si laborieusement échafaudés...

Il est vrai que cette démarche, il aurait pu la pressentir, s'il avait été aussi fort sur la psychologie que sur l'exploitation des terrains aurifères, et s'il avait su observer son jeune compagnon pendant la traversée du Cap à Suez, où ils avaient attendu le passage d'un bateau français à destination de Marseille.

Pas une seule fois, en effet, le jeune Boer n'avait prononcé le nom de miss Cornallett depuis le jour où, dans le room de l'hôtel de Mafeking, John Stuck s'était servi du sentiment subit né dans l'âme de ce demi-sauvage pour cette frêle fleur de la civilisation européenne, afin de l'amener à lui prêter son concours indispensable; non, pas une seule fois, excepté cependant le jour où, l'Anglais ayant annoncé son départ pour l'Europe, l'autre avait exigé de l'accompagner.

Alors, très carrément, il avait fait part de ses intentions à John Stuck et celui-ci avait été, en vérité, fort effrayé du progrès fait dans cette âme inculte par la passion que lui-même y avait semée; le pauvre Boer avait pris pour parole d'évangile ce que lui avait dit son nouvel ami, son dévoué protecteur! Il avait cru naïvement qu'il en est dans la réalité comme dans les romans feuilletons et que, parce qu'on a sauvé la vie à une jeune fille, il doit s'en suivre fatalement que cette jeune fille doive être votre femme.

Il avait très bien compris qu'un obstacle pouvait empêcher la réalisation d'un aussi beau rêve, que cet obstacle était l'inégalité de fortune et, pour combler le fossé qui le séparait de miss Edwidge, il y avait jeté son amour filial, son respect pour le chef de la famille, son honneur de Boer.

Seulement, à présent que cette idée était bien entrée dans son épaisse cervelle, elle devenait l'objet de toutes ses pensées, elle allait devenir l'objectif de toutes ses actions, et malheur à celui ou à ceux qui tenteraient de se mettre en travers de sa route pour l'empêcher d'atteindre le but vers lequel il se dirigeait...

John Stuck, lui, n'avait pas envisagé les choses à un point de vue aussi dramatique : il n'avait vu dans l'irraisonnée passion inspirée au rustre par la fille du lord, qu'un excellent moyen de mettre la main sur une colossale fortune longtemps convoitée; le but atteint, Guillaume Brey et ses amours pourraient bien s'en aller au diable, s'il leur convenait; c'était là chose dont notre Anglais se souciait aussi peu qu'un poisson d'une pomme...

Ah! si — comme nous le disions plus haut — John Stuck avait su mieux lire dans les âmes, il aurait peut-être eu dans la chance une confiance moins aveugle et il se fût rappelé que la guigne est toujours là, suspendue au-dessus de la tête des plus heureux joueurs, prête à transformer en « bûche » le plus bel atout.

En arrivant à Cannes, John et son compagnon étaient descendus dans une modeste pension de famille, située hors la ville, au milieu d'un bouquet de mimosas et d'eucalyptus, sur la route du golfe Jouan et non loin de la ligne du chemin de fer; ce choix avait été dicté par une pensée de toute élémentaire prudence, car il ne tenait pas à être trop vu en compagnie de lord Cornallett, surtout étant donné la nature de l'opération qu'il venait lui proposer : à cette époque de l'année, le littoral est envahi par les notabilités du monde britannique, et comme, vu sa situation dans la Compagnie à Charte, le lord était forcément lié avec tous ces grands personnages, c'eût été le compromettre que d'afficher une relation aussi douteuse que celle de John Stuck...

Celui-ci l'avait parfaitement bien compris et, dans cette pension de famille tenue par un Italien, où les habitués étaient surtout des compatriotes du patron — et de même condition — notre homme devait avoir toutes ses aises pour sortir quand bon lui semblerait, et surtout pour recevoir qui il voudrait, sans que ses visites fussent soumises au moindre contrôle.

Il y avait en outre un autre avantage qu'il tirait de la nationalité de ceux en compagnie desquels il allait vivre : les Italiens n'ont au Transvaal que peu ou prou d'intérêts et, dans ces conditions, il y avait peu de chance — en raison surtout de la condition sociale des clients de l'hôtel — de les entendre parler de l'Afrique du Sud, tandis que c'était là une conversation obligatoire entre les Anglais qui, ayant presque tous leurs capitaux engagés là-bas, ne cessaient de commenter le moindre article de journal, la plus petite nouvelle, la plus insignifiante dépêche...

Or, étant donné le caractère à demi-sauvage de son jeune compagnon, John Stuck, en homme prudent, avait jugé qu'il suffirait peut-être d'un mot pour faire naître une discussion capable d'engendrer quelque complication désagréable. On pensera peut-être que c'était là beaucoup de pusillanimité; mais, dans la situation particulièrement délicate de John Stuck, on conviendra qu'il ne devait avoir qu'une chose en tête : « chambrer » le plus complètement qu'il lui serait possible le jeune Boër.

S'il l'avait pu, il ne l'aurait pas quitté; mais comme il n'avait pas fait la traversée uniquement pour venir respirer les senteurs embaumées du jardin des Hespérides ni admirer le charmant effet des îles Lérins, semblables à d'immenses corbeilles de verdure flottant sur la mer bleue, il avait bien été contraint de laisser Guillaume Brey à l'hôtel, en lui recommandant de ne pas sortir.

Cette recommandation, il l'avait appuyée d'arguments spéciaux et principalement tirés de la tournure un peu particulière du jeune homme; John Stuck avait eu beau, à Marseille, lui faire acheter quelques vêtements un peu plus en rapport, comme étoffe et comme coupe, avec la mode d'Europe que ceux achetés à Johannesburg pour le voyage, cela n'empêchait pas qu'il avait dû convenir combien il était difficile, pour ne pas dire impossible, de « décrasser » un Burgher.

D'abord, avec sa haute taille, ses épaules larges, sa démarche lourde, ses mains énormes et ses pieds gigantesques, le pauvre garçon — si beau dans son cadre sauvage et ses vêtements primitifs, — paraissait grotesquement rustre dans son habit de drap noir fin, à croire que ses muscles allaient le faire craquer de toutes parts.

Lui-même s'était rendu compte de cela, et tous les raisonnements de John Stuck avaient été impuissants à l'empêcher de remettre son veston d'étoffe anglaise à carreaux bleus et jaunes, son pantalon semblable enfoncé dans les hautes bottes de cuir fauve, à épaisses semelles cloutées, et sa cravate rouge, faisant sur la poitrine comme un large placard de sang.

Mais ce qui avait été surtout impossible, tellement il donnait à la physionomie un aspect caricatural, ça avait été le chapeau; on en avait essayé de toutes les couleurs, de toutes les formes : tous, ils s'étaient trouvés trop petits pour enfermer convenablement la boîte osseuse de cette sorte de géant, dont le crâne débordait sous les bords trop petits des couvre-chefs, et force avait été à John Stuck d'engager son compagnon à conserver l'énorme chapeau de feutre dont il se coiffait dans les prairies transvaaliennes...

Ainsi vêtu, ainsi coiffé, le jeune homme avait attiré l'attention des voyageurs qui étaient montés dans le même compartiment qu'eux à Marseille et, une fois à Cannes, la voiture qui les emportait vers l'hôtel avait fait se retourner tous les passants croyant voir quelqu'un des cow-boys, compagnons de Buffalo-Bill, dans son exhibition de l'Exposition...

Guillaume Brey, lui-même, gêné par cette curiosité, sans se rendre compte cependant de ce que son accoutrement avait de grotesque, avait très bien compris les raisonnements de John Stuck, et celui-ci l'avait quitté pour courir à ses affaires, avec la presque certitude que le jeune homme demeurerait dans le jardin de l'hôtel, — où déjà l'on était accoutumé à son costume exotique, — à fumer de nombreuses pipes.

En cela, notre ami s'était trompé : à peine avait-il eu le dos tourné que la physionomie placide et résignée de Guillaume Brey s'était transformée; sans même terminer la pipe commencée, — ce qui indiquait de sa part une agitation nerveuse considérable, — il était monté à l'appartement, situé au second étage, qu'il occupait avec John Stuck, et là, à l'affût derrière les persiennes closes, il avait regardé l'Anglais s'éloigner d'un pas agile dans la direction de la gare, où il devait prendre le train pour Nice afin de s'y rencontrer avec lord Cornallett, ainsi que nous l'avons dit dans le chapitre précédent.

Quand il l'avait vu disparaître derrière les arbres, un sourire de contentement avait éclairé son visage soucieux et duquel, depuis l'aventure du Saut du Diable, toute trace de quiétude s'était à jamais évanouie; à la volée, il jeta sur le lit son grand chapeau, son veston, son gilet, sa cravate écarlate, retira ses grandes bottes, son pantalon à carreaux, et prit dans sa malle les vêtements dont il avait fait emplette à Marseille et qu'il y avait laissés dédaigneusement, ayant l'instinct que ces produits de la fabrication civilisée n'étaient point faits pour un demi-sauvage comme lui...

Maintenant, comme dans cette conviction les railleries de John Stuck entraient pour beaucoup, il n'avait pas dû renoncer à tout espoir de s'habiller un jour comme tous ceux qu'il voyait autour de lui; mais, pour recommencer cette tentative, il avait résolu d'attendre d'être seul; il avait, nous l'avons dit, du sang hollandais dans les veines et, à une certaine fougue qu'il devait à ceux de ses ancêtres originaires de France, il alliait un caractère réservé, ren-

1. Voir l'*Ouvrier* depuis le 2 mai 1896.

fermé même, qui lui faisait garder par devers lui ses pensées intimes et ses secrètes intentions, à moins que, par ruse, on ne les surprît.

Quand il eut remplacé sa chemise de flanelle par une chemise en toile blanche, celle-ci commença par le gêner fort avec son col empesé qui lui encerclait le cou, ainsi qu'un collier, et ses manchettes qui lui grattaient les poignets; mais, enfin, il avait la volonté d'arriver et il prit son mal en patience.

Le nœud de cravate à ajuster lui donna un mal énorme : ses gros doigts solides, habitués à manier la carabine ou le manche des fouets, étaient malhabiles à jouer avec des rubans et tout ce qu'il put arriver à faire, au bout de dix minutes d'efforts, ce fut de donner à la soie noire une allure de ficelle toute tortillée; néanmoins, satisfait de ce résultat, il se sourit dans la glace et, en toute hâte, passa le pantalon de drap, boutonna le gilet et endossa le veston qui moulait son buste énorme.

Ainsi vêtu, Guillaume Brey ne pouvait assurément pas prétendre à avoir une allure de gentleman ; ses pieds énormes, chaussés de fines bottines, dans lesquelles ils étaient visiblement mal à l'aise; ses mains de géant, paraissant plus mangées encore de soleil qu'elles ne l'étaient réellement, à cause de la blancheur des manchettes, le lui interdisaient ; et il n'était pas jusqu'à sa tête, si fièrement campée sur ses épaules, quand ses épaules étaient couvertes de la casaque de peau à peine tannée des Boers, et que son crâne était coiffé du volumineux chapeau national, qui ne parût commune — comme peut être celle d'un paysan endimanché — sous le chapeau melon, dont la forme élégante l'avait séduit dans la vitrine d'un chapelier de Marseille...

Néanmoins — comme les ricanements de John Stuck n'étaient plus là pour lui signaler, en les soulignant, les imperfections de sa toilette, le jeune homme ne se vit pas tel qu'il était; assurément, il constatait une modification, mais il ne lui semblait pas que cette modification lui fût aussi désavantageuse que cela, et il pensait, — ce qui n'était d'ailleurs pas si mal raisonné, — que son aspect un peu bizarre provenait surtout de son inaccoutumance à ces vêtements de coupe nouvelle pour lui...

Alors, quand il se vit ainsi, une envie folle le prit de sortir : tout d'abord, il ne s'était habillé que pour passer le temps et s'assurer — à quatre jours d'intervalle — que l'impression première ressentie de sa transformation était bien réelle; or, voilà qu'il ne se trouvait plus aussi étrange, aussi grotesque, et en se voyant presque semblable aux Européens avec lesquels il vivait depuis quatre jours, une idée lui vint : il savait que lord Cornallett habitait Cannes et il connaissait le nom de la villa dans laquelle il résidait...

S'il allait rôder de ce côté, non pas pour parler à miss Edwidge — grand Dieu, jamais il n'aurait osé! — mais pour la voir seulement de loin!... Il lui semblait qu'il y avait des éternités qu'il n'avait aperçu son fin visage que ses grands yeux bleus éclairaient si doucement, et auquel son sourire angélique donnait l'aspect d'une de ces images comme, étant petit, il en avait vu dans les livres religieux.

Les trois mois écoulés lui paraissaient avoir duré trois siècles et il y avait des secondes où il se demandait s'il pourrait seulement la reconnaître...

On pense bien qu'à une semblable tentation, le pauvre garçon n'était pas de force à résister longtemps et, tout en faisant de surhumains efforts pour introduire ses doigts raides dans une paire de gants dont la couleur voyante avait tenté son mauvais goût de demi-sauvage, il était entré dans le bureau de l'hôtel.

— Pourriez-vous m'indiquer le chemin à prendre pour aller à la villa Stella? demanda-t-il en un mauvais anglais que le patron, forcé par état — vu sa clientèle cosmopolite — de comprendre tous les idiomes, devina plutôt qu'il ne comprit, d'autant plus que Guillaume parlait d'une manière à peine distincte, la gorge contractée comme s'il eût commis une mauvaise action; et, de fait, il se rappelait la promesse faite à John Stuck de ne pas sortir de sa chambre, durant son absence. Mais c'était moins cela qui l'émotionnait que la pensée de ce qu'il allait faire : il lui semblait que c'était presque mal et cependant, quand il voulait raisonner la situation, il trouvait que c'était un droit qu'il avait de chercher à revoir celle qui devait être sa femme.

Il en avait été de lui, en effet, comme des enfants auxquels, pour les faire tenir sages, on fait souvent entrevoir, comme possibles, des impossibilités; bien que, pas une fois, John Stuck n'eût parlé avec tant d'affirmation d'un mariage entre son jeune ami et miss Edwidge, le Boer, lui, dans son ignorance totale, absolue, de la vie, n'avait vu qu'une chose : un fossé le séparait de cette gracieuse et toute jolie créature; ce fossé, c'était la différence de fortune. Eh bien! il allait le combler en y jetant des milliers et des milliers de livres, et alors...

Quant aux autres obstacles, la différence de nationalité, d'éducation, de religion même, le jeune homme n'en tenait nul compte, John Stuck n'étant point entré, et pour cause, dans un si grand nombre de détails : ce qu'il cherchait dans cette combinaison, ce n'était point à ce que la main de miss Edwidge tombât dans celle de Guillaume Brey, mais bien à pouvoir étendre la sienne sur les terrains aurifères de Ferme-Elisabeth.

A peine la grille de la pension franchie, Guillaume allongea les jambes, suivant le chemin qui venait de lui être indiqué, à une allure qui prouvait sa hâte d'arriver au but de sa course; ses jarrets avaient perdu leur élasticité ordinaire, son cœur battait à se rompre dans sa poitrine, et ses poumons comme affaissés, n'envoyaient dans sa gorge contractée qu'un souffle rauque et sifflant.

A mesure qu'il avançait, son trouble ne faisait que croître, en même temps que devenait plus impérieuse son impatience, au point qu'il courait presque maintenant en montant l'étroite route sablonneuse qui circulait dans l'ombre fraîche des sapins; il portait le buste penché en avant, le cou tendu, et avait les yeux grands ouverts comme s'il se fût attendu à voir paraître, au premier détour, la silhouette gracile de celle qu'il venait contempler.

Mais voilà que soudain, entre les branches, apparut la toiture ardoisée de la villa et, défaillant presque, il dut s'arrêter, s'appuyant d'une main à un tronc d'arbre, tandis que, de l'autre, il faisait un geste machinal pour écarter comme un voile qui venait de tomber devant ses yeux.

Il fut au moins deux minutes à se remettre et encore ne fût-ce qu'imparfaitement; se raidissant, sous un coup de colère contre celle qui le faisait tomber en un semblable état de défaillance, il se remit en marche, grommelant :

— Diable de moi! serait-ce que cette poupée m'aurait jeté un sort!...

Quelque crainte qu'il eût d'être aperçu, il se contraignit à marcher très lentement en arrivant devant la propriété, de manière à pouvoir regarder si, d'aventure, la fille du lord n'errait pas devant le perron; même il eut le courage de s'arrêter quelques instants, sous couleur d'admirer un rosier merveilleux, dont les bras, surchargés de fleurs couleur thé, enlaçaient, à une grande hauteur, le tronc flexible d'un palmier.

Mais de la terrasse une voix partit, la voix d'un homme qu'il lui était impossible d'apercevoir, à cause de la toile destinée à atténuer l'ardeur du soleil.

— Jean..., fermez donc la grille...; tous les passants entrent ici comme chez eux!...

Cela avait été dit en français, mais avec un accent anglais tellement prononcé que Guillaume Brey, pas un instant, n'hésita à reconnaître dans cette voix celle de lord Cornallett et, moins honteux d'être ainsi brutalement invité à passer son chemin qu'effaré à la pensée d'être soupçonné, il tourna les talons et s'enfuit.

Oh! pas bien loin..., à quelques pas seulement de l'entrée; là, masqué par un massif de fougères géantes, il s'arrêta et, les jambes chancelantes, reprit haleine, tandis qu'il passait la main sur son front trempé de sueur.

— Lâche!... lâche!... gronda-t-il furieux contre lui-même; es-tu donc un voleur pour te sauver ainsi?... Et la raison qui t'amène n'est-elle pas légitime..., avouable? Cette jeune fille est ta fiancée... tu viens la voir... et tu prends la fuite, rien que parce que tu entends cet homme parler!...

Il eut un ricanement amer et ajouta :

— Que sera-ce donc quand elle-même te parlera?... Tu t'évanouiras comme une femme!...

Puis la colère le reprit à une soudaine évocation des quatre mois écoulés depuis que, pour la première fois, ce pâle visage de jeune fille souffreteuse lui était apparu; et à la pensée de ce qu'il avait fait déjà pour se rapprocher d'elle, de ce qu'il avait résolu de faire, de ce qu'il ferait, un frisson le secouait et ses poings énormes se serraient, menaçants...

Pas un instant jusqu'alors son cerveau épais n'avait été effleuré même du soupçon que miss Edwidge pût ne pas être sa femme; la pensée qu'elle pouvait ou être fiancée déjà à un autre jeune homme, ou ne pas vouloir unir sa destinée à celle d'un rude et grossier Burgher ne lui était pas venue à l'esprit.

John Stuck et lui avaient conclu un marché dont elle était le prix et comme la mauvaise foi en matière commerciale est inconnue des fermiers transvaaliens, demi-civilisés, c'est vrai, mais d'honnêteté patriarcale. Guillaume Brey considérait déjà comme sienne la fille de ce lord richissime, dont il allait encore augmenter la fortune.

Cependant la pensée de l'or enfoui dans le sol de Ferme-Elisabeth le rasséréna un peu, l'enhardit même au point que l'envie le prit de revenir sur ses pas, d'entrer dans la villa Stella et de demander lord Cornallett pour lui souhaiter le bonjour.

Effaré lui-même d'une telle audace, ayant conscience que sa pusillanimité ne tarderait pas à reprendre le dessus, il allait profiter illico de ces bonnes dispositions et revenir sur ses pas, lorsqu'il vit déboucher du sentier qu'il avait suivi, montant la côte au pas d'une jument bai brun, un jeune homme portant l'uniforme français, et causant avec un autre homme de son âge, à pied celui-là, poussant par le guidon une bicyclette.

C'étaient, on l'a deviné, Jean de Brey et son ami Henry Kinburn.

A leur vue, Guillaume s'immobilisa et, masqué par le massif de fougères, résolut d'attendre, pour mettre son projet à exécution, que ces deux importuns eussent passé leur chemin : instinctivement, ils lui déplaisaient, leur trouvant sans doute dans

l'allure une élégance, un chic qui faisaient ressortir davantage sa tournure lourdaude de paysan mal dégrossi.

Mais cette antipathie du premier moment s'augmenta encore, en même temps qu'une stupeur lui figeait le sang dans les veines, quand il vit les deux compagnons franchir hardiment le seuil de la grille qui, sur un appel, s'était ouverte aussitôt devant eux.

Avec un bruit sourd qui parvint jusqu'à lui, la grille se referma et, l'oreille tendue anxieusement, Guillaume perçut le craquement du gravier sous les pieds du cheval et sous les roues de la bicyclette : c'était une chose bien simple cependant et bien naturelle que cette visite... et un flot de sang lui était aussitôt afflué du cœur, empourprant sa face et enfiévrant son cerveau.

Un sentiment nouveau, inconnu de lui jusqu'alors et dont il n'eût même pas pu donner l'analyse, la jalousie, venait soudainement de le mordre en pleine poitrine, lui faisant perdre la notion du réel, du vrai, pour faire se dresser devant ses yeux troublés la silhouette hostile de ces deux hommes prêts à lui disputer son bonheur.

Comme un fou, il s'élança, se rua semblable à une bête, résolu à défendre son illusion, sa chimère, de l'approche même du danger dont un instinct l'avertissait; mais cette course même le calma, faisant circuler son sang plus normalement, rompant ses nerfs trop tendus et rappelant son esprit à un sentiment plus sain des choses.

Repassant devant la grille à une allure plus tranquille, il jeta un coup d'œil dans l'intérieur de la propriété, et tout de suite, sans chercher même, comme si un pressentiment l'eût conduit, son regard aperçut, suivant une ombreuse allée qui longeait la maison d'habitation, un groupe assis sous un épais mimosa en fleurs, dont les branches débordaient en partie par-dessus le mur de clôture.

Ce groupe était formé des deux jeunes gens qu'il venait de voir entrer et d'une silhouette de femme, qu'il reconnut de suite à la sveltesse de ses formes, à la délicatesse de son allure.

C'était miss Edwidge Cornallett!...

De nouveau, la colère le prit et, cédant au premier mouvement, il étendait déjà la main vers la chaînette attachée à la cloche d'entrée, lorsqu'il se ravisa : un projet, plus en conformité avec son caractère timide, peu expansif et même un peu dissimulé, venait de lui traverser l'esprit; pressant le pas, il poursuivit son chemin, et longeant le mur de clôture, abandonna bientôt le sentier pour pénétrer dans le bois même de sapins et d'eucalyptus dans lequel le parc de la villa avait été taillé.

Bientôt il aperçut, au milieu des branchages sombres, les éclatantes grappes du mimosa à l'ombre duquel, de l'autre côté du mur, étaient assis ceux qu'il voulait surprendre; précisément, là, tout près, un sapin offrait son tronc, lisse ainsi qu'un mât, dont l'ascension était un jeu pour un garçon musclé ainsi que l'était Guillaume : jetant son chapeau sur la mousse et mettant bas le veston qui eût gêné ses mouvements, Guillaume empoigna l'arbre et, avec une agilité de singe, eût tôt fait d'atteindre une forte branche de mimosa à laquelle il se suspendit; avançant avec prudence, évitant même le froissement des feuilles qui eussent pu attirer l'attention sur lui, il se trouva sur la crête du mur.

Là, il s'arrêta, se hissa doucement, se mit à califourchon et, écartant un peu les branches, regarda au-dessous de lui; placé ainsi qu'il l'était, il ne pouvait voir le visage ni de Jean de Brey, ni de Henry Kinburn, mais il pouvait voir celui de miss Edwidge, et il fut frappé de la transfiguration de la jeune fille.

En trois mois, le climat de Cannes avait opéré un véritable miracle : les joues caves s'étaient remplies, l'ovale du visage s'était arrondi, le teint si pâle s'était rosé et il semblait que, sous la peau fine, on vît le sang courir plus allègrement. Le regard, lui aussi, avait plus d'éclat et, en ce moment même, comme si la prunelle bleue eût reflété le contentement intérieur dont était remplie l'âme de la jeune fille, les yeux avaient une expression toute nouvelle pour Guillaume Brey.

De nouveau, la douleur qu'il avait ressentie quelques instants plus tôt dans la poitrine le tortura et ce fut bien pis lorsque, ayant prêté l'oreille, il entendit monter jusqu'à lui, comme une musique suave, la voix de la jeune fille.

— Ainsi donc, monsieur, disait-elle, vous allez nous quitter?...

— Mon Dieu, oui, miss, répliqua Jean de Brey en se dominant pour ne point trahir le trouble profond qui l'agitait... un ordre est venu du ministère de la Guerre avançant les manœuvres que notre bataillon devait faire, comme chaque année, dans les montagnes, et j'ai reçu avis de rejoindre Grasse aujourd'hui même...

Il ne sembla pas que miss Edwidge eût, dans ce que venait de dire le jeune officier, une confiance bien absolue; elle regarda son cousin et crut deviner dans ses yeux qu'on lui cachait quelque chose car, agitant dans un geste gracieux son doigt blanc et effilé, elle dit en souriant :

— Je crois bien, monsieur le lieutenant, que vous ne me racontez pas la vérité et que votre ministre de la Guerre a bon dos...

Jean de Brey sursauta et se tourna, comme pour le prendre à témoin de sa sincérité, vers Henry Kinburn; mais celui-ci protesta par un mouvement énergique des mains, se récusant.

— Oh! moi, s'exclama-t-il, je ne sais rien... ou du moins comme ce que je sais, il m'est défendu d'en parler, c'est comme si je ne le savais pas...

— Henry! fit l'officier d'un ton de reproche.

La jeune fille regarda alternativement les deux amis, la curiosité naturellement excitée par ces mots pleins de réticence, et demanda :

— Qu'y a-t-il donc?.. On me cache quelque chose!... Henry, voyons, de quoi s'agit-il... parlez...

— J'ai promis de me taire...

— Et moi, je vous relève de votre promesse..., s'écria miss Edwidge, piquée au vif; je n'aime pas les cachotteries... Henry, parlez, je vous l'ordonne...

Jean de Brey était devenu tout pâle et murmura :

— Miss... miss..., prenez garde; peut-être regretterez-vous d'avoir voulu savoir ; en tout cas, Henry m'est témoin que, moi, je ne le relève pas de la promesse qu'il m'a faite de se taire...

Émue, troublée par le ton sérieux de l'officier, la jeune fille changea d'allure.

— Eh bien! non, Henry, dit-elle alors d'une voix grave, puisqu'il en est ainsi, ne parlez pas;... il est préférable, je crois, que vous ne parliez pas...

— Vous dites : « Je crois » Edwidge! riposta Henry malicieusement; donc, vous-même n'êtes pas certaine qu'en effet le silence soit préférable...

La teinte rosée de ses joues s'accentua davantage encore, son trouble augmenta et elle détourna la tête, comme si, cessant de regarder Jean de Brey, elle eût pu espérer échapper, elle, à ses regards...

Mais elle se méprenait sur les intimes pensées du jeune homme qui dit, d'une voix grave, raffermie soudain, mais pas tellement cependant que ne s'y devinât une émotion difficilement maîtrisée.

— Oui! miss, vous avez raison, mieux vaut que, même dégagé par vous de la promesse qu'il m'a faite de ne pas parler, Henry se taise... D'ailleurs, vous avez voulu savoir la vérité... et je vais vous la dire moi-même cette vérité : J'ai perdu à la Bourse toute la petite fortune que m'avaient laissée mes parents.

— Mon Dieu! balbutia la jeune fille en joignant les mains, dans un geste de pitié profonde....

— ... Et si je pars définitivement pour Grasse, si j'abrège mon congé en ce qui concerne Cannes, c'est que je vais à Paris afin de tenter, si possible toutefois, la liquidation de ma situation chez mon agent de change.

— Pauvre monsieur Jean, murmura miss Edwidge..

Puis réagissant contre le chagrin qu'elle-même éprouvait, elle ajouta avec une gaieté forcée :

— Plaie d'argent n'est pas mortelle!... voyez, mon père a été ruiné deux fois, et il est aujourd'hui plus riche qu'il n'a été jamais...

Malgré sa tristesse, le lieutenant sourit et répondit en désignant son uniforme :

— Ce n'est point une tenue de travail, ma chère miss, que ceci ; honneur, toujours; gloire, quelquefois; richesse, jamais!...

— Assurément, s'exclama Henry, cherchant à égayer la situation, au service de la France comme à celui de l'Autriche, le militaire n'est pas riche, chacun sait ça...

La jeune fille secoua mélancoliquement la tête et murmura

— La richesse ne fait pas le bonheur, monsieur Jean!

— Non, miss ; seulement elle y contribue souvent... et quelquefois aide à le conquérir...

Puis, trahissant malgré lui la peine profonde qui le poignait, il dit d'une voix sombre :

— Sans elle, en tout cas, il est des bonheurs auxquels il est fou non seulement d'aspirer, mais même de songer...

Son intonation était si désolée et l'expression de son regard était si significative, que la jeune fille, touchée jusqu'au plus profond d'elle-même, tendit sa main au lieutenant et lui dit en souriant, tandis qu'une larme perlait au bord de sa paupière :

— Ne perdez pas courage, monsieur Jean; il y a un proverbe français qui prétend que « ce que femme veut, Dieu le veut aussi... ».

Et, se dégageant, elle se sauva, légère comme une biche, toute rougissante de son audace, et disparut en courant...

— Henry... mon ami, balbutia Jean, soudainement dressé et les bras étendus comme s'il eût voulu retenir la fugitive, qu'a-t-elle dit ?... qu'a-t-elle voulu dire ?...

— Rien autre chose que ce qu'elle a dit! ricana moqueusement Kinburn...

— Mais si j'ai bien compris, elle m'a laissé entendre...

— Que vous ne lui étiez pas indifférent!... parbleu! la belle énigme à deviner... Il n'est pas besoin d'être sorcier pour cela...

Jean de Brey était tout tremblant.

— Serait-ce possible!... serait-ce possible! balbutia-t-il.

— Eh! certainement!... Edwidge vous aime... et si, au lieu d'être élevée dans un couvent, elle avait reçu la libre éducation que les jeunes filles reçoivent en Angleterre, il y a longtemps que vous le sauriez.

(*La suite au prochain numéro.*) GEORGES LE FAURE.

## LES VIEUX SOLDATS

# UN AIEUL DE CHAPUZOT

**Par JEAN DRAULT**

VIII (*Suite.*)

LES RÉVÉLATIONS D'UNE SOMNAMBULE

M. Dufuret se présenta effectivement vers deux heures de l'après-midi, devant une maison de la rue Hégésippe Moreau, où tout Paris allait en pèlerinage pour consulter cette somnambule à la mode.




Une foule compacte se pressait dans l'escalier, depuis le rez-de-chaussée jusqu'au quatrième, où habitait la somnambule; le corridor était plein, le trottoir encombré, et sur le seuil, le concierge maussade distribuait des numéros d'ordre en répétant :

— Vous, revenez dans huit jours; vous, revenez dans quinze jours; Mlle Bélac ne peut pas recevoir plus de deux cents personnes par jour.

— Effectivement, approuva doucement M. Dufuret pour se faire bien voir du concierge et en obtenir un tour de faveur. C'est déjà bien joli que cette personne célèbre daigne prédire l'avenir à autant de personnes par jour.

— Voilà un monsieur raisonnable, au moins! s'écria le concierge qui était littéralement assailli. Il comprend les choses et ne demande pas l'impossible!... Tenez, monsieur ..

Et il remit au petit père Dufuret le numéro 2,800, avec prière de revenir dans trois semaines.

— Dans trois semaines!... Mais c'est impossible, mossieu!... réclama l'érudit. Songez que je viens consulter cette demoiselle Bélac sur l'endroit où je pourrais trouver les documents qui me manquent pour écrire un mémoire destiné à l'Académie de Cricquebœuf. C'est un travail pressé, par conséquent...

— Oh!... mossieu!... fit le concierge d'un air imposant, je ne puis entrer dans tous ces détails. Il y a là une dame qui est, pour le moins, aussi pressée de savoir où retrouver sa perruche, que vous de retrouver la baignoire de votre ami de Cricquebœuf...

— Hein?... Qui vous parle de baignoire?...

— Mais vous!... Vous ne voulez pas retrouver la baignoire de votre ami de Cricquebœuf?...

— Mais non!... mais non!... clama M. Dufuret plein de pitié pour l'intelligence bornée du concierge de la somnambule. Je vous ai dit : un mémoire de l'Académie de Cricquebœuf. Vous avez l'ouïe récalcitrante, mossieu le concierge!...

— Ah!... pas d'insulte, vous savez!... tonitrua le cerbère, devenu soudain furieux.

Heureusement, l'arrivée d'un journaliste compatriote de M. Dufuret interrompit cette scène qui menaçait de se terminer violemment. Le journaliste était justement celui dont les articles marmoréens et une brochure palpitante d'intérêt avaient mis la somnambule à la mode.

Il était par conséquent un peu de la maison, et le concierge le salua très bas.

Et, grâce à lui, M. Dufuret put fendre la foule et pénétrer de suite auprès de la pythonisse, malgré le numéro 2,800, que le facétieux concierge lui avait octroyé.



La pythonisse reçut M. Dufuret le plus aimablement du monde et le pria de s'asseoir sur un canapé, tandis qu'elle-même s'installait en face de lui sur un fauteuil.

Alors, elle expliqua :

— Monsieur, nous allons causer de la pluie et du beau temps, puis vous me verrez m'endormir, et je vous dépeindrai votre tempérament. Lorsque je m'arrêterai, vous me poserez des questions. Ne vous étonnez pas d'être tutoyé. Du moment où je tombe en sommeil, ce n'est plus moi qui parle, c'est l'Esprit!...

L'érudit n'eut pas longtemps à attendre. Ils avaient eu à peine le temps d'échanger quelques impressions sur le succès probable de l'Exposition de 1900 et la chute du président de la République, que la somnambule s'endormit et se mit sur un ton monotone à débiter ces vers :

De naturel très emporté
Te voilà très embêté,
Car tu as manifesté
Désir d'être député.
Hélas! Tu peux te fouiller.
Jamais ne seras nommé...

— Moi!... interrompit avec effarement M. Dufuret. Mais jamais je n'ai songé à être député!... Vous vous trompez... Moi, député?... Ah!...par exemple!...

— Ce n'est pas moi, répondit la somnambule, c'est l'Esprit!... Mais on vous a donc fait passer un tour?...

— Oui, madame, c'est un journaliste de mes amis.

— Il aurait bien dû me prévenir!... fit la somnambule vexée. L'Esprit croyait apparemment que vous étiez ce candidat à la députation, qui m'a fait une demande de consultation, voilà quinze jours!... Que c'est donc ennuyeux, mon Dieu, que c'est donc ennuyeux!... Et que c'est bête d'intervertir les numéros sans avertir!

— De grâce, madame, ne vous lamentez pas!... fit M. Dufuret. Il y a maldonne, c'est à refaire. D'ailleurs, il m'indiffère absolument que l'Esprit me dépeigne mon tempérament. J'aime mieux l'interroger sur mes documents.



— Interrogez, monsieur!... Interrogez l'Esprit!

1. Voir l'*Ouvrier* depuis le 2 mai 1896.

De nouveau, la somnambule se rendormit, et M. Dufuret expliqua :

— Voici ce que c'est : je désirerais savoir où se trouvent des lettres dans lesquelles il est question de Bras-d'acier, un sergent de la 74e demi-brigade passé adjudant à Mayence en 1794. Je sais où se trouvent trois de ces lettres, mais les autres?...

Longuement, la somnambule parut réfléchir. M. Dufuret la vit se tordre les mains avec désespoir comme si elle éprouvait une difficulté à connaître la retraite cachée de ces mystérieuses lettres. Enfin, sa figure reprit un aspect plus serein. Elle dit :

Oui, je les vois, tes papiers,
Tes papiers jaunes, tachés.
Beaucoup seraient épatés
De ce qu'un brave curé,
De son traitement privé,
Mais habile vitrier,
Les a tous utilisés.

M. Dufuret, abasourdi, demanda :

— Voilà quelque chose qui n'est pas très clair, madame!... Ah!... si l'esprit pouvait préciser, ça ne serait pas du luxe!...

Imperturbablement, la somnambule poursuivit :

Loin de la grande cité
Sont papiers éclaboussés.
Je vois plaine sans pommiers,
Sans bouleaux, sans peupliers,
Sans herbe, sans poiriers.
Il faudrait des lieues marcher
Pour la plaine traverser,
Vents furieux affronter
Et papiers remplacer
Par verres bien travaillés.
Voilà! l'Esprit a parlé.
Hâte-toi te retirer
Mais non sans avoir payé.

Lorsque M. Dufuret se retrouva dans la rue, il avait l'œil hagard, et il se frappait le crâne à le fendre. Ça lui avait coûté cent sous, mais, pour son argent, il en avait eu plus que pas assez, et son esprit travaillait furieusement.

— Plaine immense!... sans poiriers!... sans pommiers!... Plus de doute, ça ne peut être que le Sahara!... Les lettres de l'aïeul de Chapuzot sont au Sahara!...

Et cette réflexion le confirmait dans cette idée :

— Elle n'a pas dit sans palmiers. Or, au Sahara, il y a des palmiers; donc, plus de doute, c'est bien le Sahara.

Puis, il hésitait en se disant :

— Mais il y a un curé!... Elle s'est trompée, ça doit être un mufti ou un marabout!... Il n'y a pas de curé, au Sahara!

Mais, d'autre part, des détails plus précis le confirmaient dans sa première opinion : *vent furieux à affronter!* Parbleu, ce ne pouvait être que le simoun. Seulement, voilà, qu'était-ce cette histoire de vitrier?...

Dès le soir, le petit père Dufuret feuilleta la géographie d'Elisée Reclus, afin de bien étudier tous les phénomènes du Sahara, mais il ne trouva rien qui pût lui donner une indication utile, et la présence de membres du syndicat des vitriers n'y était pas spécialement mentionnée.

En revanche, le lendemain, comme il allait au cercle militaire pour confier ses angoisses au colonel Panachard, il eut la douleur d'exciter chez Chapuzot, auquel il avait narré les visions de la sômnambule, une joie délirante et débordante.

— Mossieu Chapuzot! dit le père Dufuret, vous moqueriez-vous de moi?

— Dieu m'en garde, monsieur Dufuret, mais je ris parce que je vais vous les expliquer, moi, les phrases de votre somnambule!... Elle vous a dit vrai, vous savez, très vrai!... C'est à Santeuil que les lettres de mon grand-papa sont restées!...

— A Santeuil!...

— Oui, monsieur Dufuret. Voici ce que c'est, le curé de Santeuil a eu tous ses carreaux cassés par une bourrasque. Et le pauvre homme n'a pas pu les faire remettre, ses carreaux, rapport à la suppression de son traitement. Il a collé du papier à la place de ses carreaux pour empêcher l'air de passer, et il a choisi dans mes vieilles paperasses de famille ce qu'il y avait de plus solide et de moins déchiré. Voilà, voilà l'explication de la chose, monsieur Dufuret!...

— Miséricorde!... s'écria l'érudit en se frappant le front, et qui déclama avec emphase :

Beaucoup seraient épatés
De ce qu'un brave curé,
De son traitement privé,
Mais habile vitrier
Les a tous utilisés!

« Et dire que je n'avais pas compris!... Non! Faut-il que je sois bête! Le faut-il, hein? Il faut vite écrire à ce brave curé de décoller ces papiers avec beaucoup de précaution et de nous les renvoyer!...

— Oui, dit Chapuzot, mais il faudra lui payer des carreaux ; vous n'allez pas, pourtant, le forcer à rester exposé à tous les vents dans son presbytère!

— C'est trop juste!... Je vais en parler au colonel. Nous nous cotiserons!

Le colonel grogna un peu en apprenant qu'il fallait débourser de nouveau.

— Nom d'une bobinette! s'écria-t-il, ça finit par revenir cher, votre archéologie.

— Possible, mon colonel, répliqua l'érudit, mais ce qu'elle fait d'heureux est inimaginable! Vous n'auriez pas, sans elle, retrouvé les lettres de l'aïeul de Chapuzot.

— Et le curé de Santeuil n'aurait jamais eu de carreaux à ses fenêtres! ajouta Chapuzot.

Il remercia bien vivement le colonel Panachard, l'excellent curé de Santeuil, et il lui renvoya un monceau de papiers tout effrangés, sur lesquels la pluie avait dessiné d'étranges arabesques.

Ce fut ainsi que nos quatre personnages retrouvèrent l'aïeul de Chapuzot et l'adjudant Bras-d'acier, qui n'avaient pas quitté la Prusse, mais qui croyaient aller en France, tandis que le Directoire les expédiait sur l'Italie...

(*La suite au prochain numéro.*) JEAN DRAULT.

# NOTRE CONCOURS DE COLORIAGE

Nous rappelons aux concurrents retardataires que c'est demain jeudi 28 mai qu'expire le délai d'envoi des compositions.

Tout envoi portant un cachet de la poste de date plus rapprochée sera considéré comme non avenu.

# GÉNÉROSITÉ SPIRITUELLE

Par SIGISMOND GONDRIN

« Un homme seul est un homme, dit quelque part un moraliste célèbre, mais un grand nombre d'hommes réunis c'est la foule, et la foule c'est toujours cette force idiote, mauvaise ou puérile, qui condamna le Christ et délivra Barabbas.

A l'appui de cette opinion, j'apporterai une très amusante anecdote qui vaut bien la peine d'être contée.

En 1848, le département du Gers passait à bon droit pour un des plus *avancés* de France. Sans y être très nombreux peut-être, les républicains, les *rouges* comme on disait alors, n'étaient point, tant s'en fallait, des quantités négligeables, d'autant qu'ils étaient infiniment plus résolus que les gens d'ordre et bien pensant, ce qui, pour l'ordinaire, se produit du reste.

L'arrondissement d'Auch et celui de Mirande se signalèrent particulièrement par leur effervescence. Les beaux parleurs de ces deux villes, c'est-à-dire les avocats, secondés par quelques clercs de notaire et quelques pauvres avoués, se succédaient aux tribunes dressées dans les clubs et sur les places publiques pour haranguer les citoyens en termes virulents, imités des pires énergumènes de 93. Beaucoup d'entre eux, avec la facilité qu'ont les Méridionaux à se prendre pour ce qu'ils voudraient être, se croyaient sincèrement de nouveaux Mirabeaux, et selon la tendance d'esprit de chacun : un girondin ou un montagnard, Vergniaud ou Robespierre, Camille Desmoulin, Danton ou même Marat.

Heureusement qu'il se dépensait dans ces assemblées houleuses plus de paroles que d'action et qu'il y eut loin de la coupe aux lèvres pour tous ces novateurs et ces justiciers d'aventure. A Marciac, par exemple, un chef-lieu de canton qui se fit beaucoup remarquer, il arriva qu'une liste de notables de la ville fut dressée, liste qui portait en tête ces mots écrits à l'encre rouge, d'une gothique superbe :

« Pour être accrochés aux crocs des bouchers de la cité, par ordre du Comité révolutionnaire. »

Or, personne ne fut ni accroché au croc des bouchers, ni pendu, ni mis à mort par arme à feu ou arme blanche dans la ville ni dans le canton de Marciac.

Toutefois, c'est dans ledit canton que se passa l'aventure qui motive cet article.

A quinze cents mètres environ de la rivière Arros, qui va un peu plus loin grossir l'Adour, se trouve un petit village appelé Malabat. Depuis déjà bien des années, la commune de Malabat était administrée par M. de Batz, le plus sage et le plus honnête magistrat qui fût jamais, mais aussi le moins républicain et le plus ami de l'ordre et de la justice que l'on pût rencontrer. Tout le monde, dans le rayon étroit de son administration, comme dans celui beaucoup plus vaste de ses relations, se plaisait à rendre hommage à ses vertus publiques et privées; jamais il n'avait donné un mauvais exemple à sa famille, ses amis ou ses administrés.

Nous savons, de source certaine, qu'un jour où il chassait, lui le plus habile chasseur du pays, le long d'une haie marquant la limite du Gers et des Hautes-Pyrénées, il abaissa vertueusement son fusil, au moment exact où il allait en presser la détente, parce que le lièvre, objet de ses poursuites ce matin-là, venait de quitter le Gers pour les Hautes-Pyrénées, département dans lequel un arrêté du préfet, plus zélé que son collègue d'Auch, avait interdit la chasse depuis la veille.

Il arriva donc, en 1852, lors du coup d'Etat, que le Gers essaya de tenir tête à l'Empire et que le procureur impérial de Mirande, un certain M. Chevert, dut se rendre à Malabat pour remplir je ne sais quel mandat de sa charge.

Dès qu'il fut signalé, les paysans quittèrent leurs champs, entourèrent sa voiture, coupèrent les traits des chevaux et le forcèrent de mettre pied à terre, résolus à venger sur lui les vexations nombreuses dont le nouveau gouvernement les accablait et l'odieuse trahison dont Napoléon s'était rendu coupable envers la république. La scène se passait à l'entrée du village de Malabat, sur la route départementale qui le traverse. Des villages voisins beaucoup d'hommes étaient venus se joindre au cortège menaçant du malheureux chef du parquet. Ce n'était pas un brave que M. Chevert, sa pâleur était, parait-il, livide, ce qui soulevait de la part de ses bourreaux les plus odieuses plaisanteries. Ils étaient bien de quatre à cinq cents, tous armés de fusils, de bâtons, de la terrible faux à couper les foins, de piques, de faucilles et de toutes sortes d'instruments aratoires. Les femmes, presque aussi nombreuses que les hommes, criaient plus fort qu'eux et se plaignaient que le traître ne fût pas déjà mis à mort. Chacun proposait un genre de supplice différent : les uns voulaient le pendre à l'arbre de la liberté, d'autres lui trancher la tête avec une faux pour se rapprocher de la guillotine, d'autres entendaient qu'il fût lapidé afin que chacun eût sa part dans le massacre et qu'on pût y admettre les enfants.

Les choses en étaient là lorsque M. de Batz, dont la maison est éloignée du village, et chez lequel le cocher de M. Chevert avait couru, arriva au milieu de l'émeute. Il n'aimait pas M. Chevert, duquel il avait personnellement très gravement à se plaindre, mais il était incapable de mettre à profit l'occasion pour se venger d'un ennemi, si déloyal que cet ennemi pût être, pour oublier son devoir de chrétien, d'homme et de magistrat en faveur d'une rancune. D'un coup d'œil il jugea la situation : les esprits étaient trop échauffés pour entendre sa voix, son autorité serait méconnue, il fallait tourner la difficulté puisqu'on ne pouvait la dominer et parvenir, grâce à l'adresse du moment où la force était impuissante, à sauver la vie d'un homme, à épargner un crime à ses administrés. Se penchant à l'oreille du cocher qui l'avait prévenu il lui dit à voix basse:

— Sans perdre une minute, trouvez le moyen de ratteler vos chevaux et tenez-vous sur votre siège prêt à partir à toute vitesse quand je vous en donnerai l'ordre.

M. de Batz venait de concevoir un plan aussi ingénieux qu'habile, toutefois il n'osait en espérer le triomphe.

Dès qu'il franchit le cercle qui le séparait de M. Chevert et que ce dernier l'aperçut, il tendit vers lui des bras suppliants, le conjurant de le sauver.

Le maire de Malabat le toisa dédaigneusement, et d'une voix assez forte pour que tous l'entendissent il répondit :

— *Vox populi, vox Dei.*

— Que dit-il ? que dit monsieur le maire ? se demanda-t-on de toute part.

— La voix du peuple c'est la voix de Dieu, traduisit l'instituteur en se rengorgeant.

Un tonnerre d'applaudissements et de vivats pour M. de Batz se fit entendre, arrachant du cœur de M. Chevert sa dernière espérance. Se sentant approuvés par leur maire, les émeutiers vociférèrent de plus belle, remettant en question le genre de mort qui serait infligé au traître, mais quelqu'un s'avisa qu'il fallait prendre l'avis du maire.

Un des plus forcenés s'avança donc vers M. de Batz et lui dit :

— Citoyen, de quelle mort mourra-t-il ?

— De celle que vous voudrez, répondit l'interrogé.

« Mais mon avis serait de le noyer.

— C'est ça, noyons-le, noyons-le; à l'Arros ! à l'Arros !

Et cette masse de fauves se mit en route pour la rivière en chantant la *Marseillaise* agrémentée des plus pitoyables lazzis et de maintes bousculades administrées au condamné, tandis que M. de Batz marchait fièrement avec eux, occupant la place d'honneur à côté du drapeau tricolore qu'on était allé prendre à la mairie. A mesure qu'on approchait de l'eau, les cris de cette populace devenaient plus furieux. M. de Batz jugea que le moment était venu de détendre un peu les esprits par le rire. Il avait gardé le silence depuis sa motion en faveur de l'eau, il se retourna un peu et montrant M. Chevert qui était petit mais très gros.

— Je crois que son ventre tremble, fit-il en le désignant du doigt.

Cette vulgaire plaisanterie, à la portée de tous, fut bien accueillie et donna sans doute naissance à une série de quolibets plus joyeux que sinistres, car plusieurs éclats de rire se firent jour à travers les menaces de mort.

On était arrivé. En cet endroit, la rivière, encaissée et profonde, était dégarnie sur son bord, rien de plus facile que d'y précipiter le condamné, dont le facies vert, à force d'être pâle, avait revêtu l'expression stupide et basse de ceux que la peur a vaincus.

M. de Batz se place au premier rang, fait remarquer le point où il faut jeter le condamné pour qu'il n'ait aucune chance de se sauver.

Deux hommes amènent sur la berge M. Chevert, l'enlèvent de terre, le balancent en l'air; une minute encore, bien moins, deux secondes et son corps va disparaître dans l'eau de l'Arros grossie et troublée par la fonte des neiges.

A ce moment précis, M. de Batz pose sa main sous le bras d'un des exécuteurs et s'écrie :

— Une idée. Si nous lui mettions sa culotte et son paletot à l'envers, comme jadis au roi Dagobert et que nous le ramenions ainsi au village. Il y aurait de quoi rire. Et aussitôt il entonne à pleine voix la vieille chanson bien connue de tous les Français :

« C'est le roi Dagobert.

« Qui a mis sa culotte à l'envers.

Cette foule, macabre tout à l'heure, devient folâtre; on retourne les vêtements du procureur impérial et on le ramène au village au chant du roi Dagobert.

— En voiture, en voiture ! crie M. de Batz qui n'a cessé de chanter avec la foule, les rois ne vont pas à pied.

— Les rois ne vont pas à pied, hurle-t-on de toute part.

La voiture est prête; M. le maire lui incorpore le chef du parquet et... fouette cocher. C'est ainsi que finit, dans le plus parfait comique, une scène lugubre et tragique, grâce à l'esprit, au bon sens et au sang-froid d'un homme assez chrétien pour ne permettre à aucune pensée de vengeance de germer dans son cœur.

SIGISMOND GONDRIN.

---

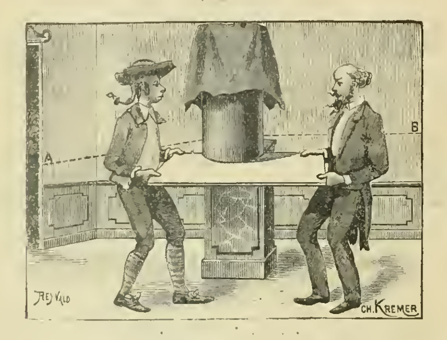
# MAGIE BLANCHE EN FAMILLE

### Escamotage d'un enfant.

Plusieurs lecteurs de l'*Ouvrier* nous ont demandé de leur indiquer quelque tour de magie à grand effet qui puisse terminer brillamment une séance de physique amusante, sans nécessiter pourtant l'achat d'appareils trop coûteux.

Nous pensons répondre à leur désir en leur présentant l'expérience suivante, dont l'exécution n'exige en somme que peu d'adresse et un appareil de construction facile, dont le prix de revient pourra varier de cinq à trente francs, suivant que l'on s'adressera au menuisier et au peintre pour la construction d'un piédestal élégant, ou que, amateur de travaux manuels, on se contentera de transformer en piédestal une vieille caisse qui peut fort bien être rendue présentable par une garniture de papier peint ou d'étoffe.

Outre ce piédestal, il faudra une planche, — une rallonge de table, par exemple, — et une sorte de grand cylindre dont nous donnerons plus loin la description, enfin, un grand tapis de laine, carré, d'un mètre et demi au moins de côté.




Voyons d'abord l'effet du tour.

Un enfant est placé sur un piédestal. Pour éviter tout soupçon de substitution, on lui attache au cou, à la ceinture, aux bras, divers objets fournis par les spectateurs : clefs, mouchoirs, médailles, rubans, que l'on peut même sceller en employant pour cela de la cire molle : on fait ainsi durer le plaisir.

L'enfant est ensuite voilé sur son piédestal par le grand cylindre en bois et en étoffe qui est recouvert par le tapis de laine dont nous avons parlé : le magicien dit que c'est pour éviter que l'enfant puisse s'échapper par en haut.

A cela quelqu'un répondra peut-être que le piédestal est bien là pour servir à quelque chose.

— Ce piédestal vous semble suspect? Eh bien, nous allons isoler complètement l'enfant dans l'espace !

Le magicien et son aide — car cette scène demande trois personnages — prennent chacun la rallonge de table par une extrémité, et la tiennent horizontalement soulevée devant l'enfant à la hauteur du piédestal.

« Avancez-vous ! » commande le magicien au petit prisonnier. L'enfant obéit, et vient se placer sur la planche, entraînant avec lui le cylindre recouvert du tapis qui le cache aux yeux de l'assistance.

Un faux mouvement du servant qui, à ce moment, a fait basculer légèrement en arrière le cylindre, a laissé voir un instant à tout le monde les pieds de l'enfant qui est donc isolé maintenant au milieu de la scène sur une planche portée par deux hommes. C'est dans ces conditions difficiles que l'escamotage va s'opérer.

Un silence profond règne dans l'assistance.

— Celle-là serait forte, par exemple ! dit un monsieur qui a l'habitude de faire à haute voix ses réflexions.

Une... deux... trois ! commande le magicien. Le cylindre renversé tombe et roule vide sur le sol. Plus personne sur la planche, mais, du fond de la salle, part un frais éclat de rire : c'est l'enfant escamoté qui apparaît là-bas; il accourt, muni de divers objets dont on l'a chargé ou marqué et qui sont toujours tels qu'on les a mis, fixés sur sa poitrine, à son cou, à ses bras, par les scellés intacts.

(*La suite à mercredi prochain.*)

 **Magus.**

# RECETTES DE LA SEMAINE

### Bains de Plombières artificiels.

Concassez et réduisez en poudre grossière, après l'avoir fait sécher à l'étuve ou au soleil, — suivant la saison, — la substance aromatique : café, vanille, cannelle, dont vous voulez avoir l'essence. Mettez ces poudres sur un morceau de mousseline placé, sans être trop tendu, au-dessus d'un verre bien propre et bien essuyé. Couvrez le tout avec une assiette pleine de cendres brûlantes.

Aussitôt que la chaleur produira son effet, l'essence se dégagera, descendant le long des parois intérieures du verre, et se réunira au fond. Quand elle ne coulera plus, il n'y aura qu'à la recueillir avec soin.

### Contre le mal de dents.

Prendre deux ou trois cuillerées de vinaigre pur vin et autant de bonne eau-de-vie. Couper un peu de savon de Marseille; faire dissoudre le savon dans l'eau-de-vie et le vinaigre; faire chauffer fortement le tout; trempez des linges dedans et les mettre sur la joue du côté des dents malades. La douleur disparait presque de suite. Si elle persiste encore, renouveler les compresses.



*Le Directeur-Gérant :* Henri GAUTIER. — Sceaux, Imp. Charaire et Cie.

5 centimes le N° année courante. (10 centimes le N° années échues.) N° 1917 TRENTE-SIXIEME ANNÉE. — 30 Mai 1896.

# L'OUVRIER

**Journal illustré paraissant le Mercredi et le Samedi**

| ABONNEMENT D'UN AN : (104 numéros) France, Algérie et Belgique : 6 francs. | DIRECTION ET ADMINISTRATION : LIBRAIRIE BLÉRIOT, HENRI GAUTIER, SUCCESSEUR, 55, quai des Grands-Augustins, Paris. | ABONNEMENT D'UN AN (104 numéros) Colonies et Étranger (sauf la Belgique) : 7 francs. |
| --- | --- | --- |

## LES VOLEURS D'OR, PAR GEORGES LE FAURE



— C'est vous, fillette? demanda le lord sans relever la tête. (Voir page 67.)

# LES VOLEURS D'OR

PAR

**GEORGES LE FAURE**

[1]

## IX

### OU MISS EDWINGE S'ÉVANOUIT

Jean de Brey n'en pouvait croire ses oreilles et, quelque assurance que lui donnât Henry Kinburn, il ne s'imaginait pas que réellement la jeune fille eût voulu lui laisser entendre chose semblable.

« Ce que femme veut, Dieu le veut », avait-elle dit, et de cette phrase son ami augurait que miss Edwidge avait deviné le sentiment dont était pleine l'âme de l'officier et qu'elle le partageait...

— Oh! non... non... cela, ce serait trop de bonheur!

Et comme il avait murmuré cette phrase à mi-voix, Kinburn se mit à rire, de ce rire épais, grossier, pas très malin, qui lui était familier.

— Trop de bonheur! répéta-t-il, et pourquoi? Où voyez-vous, je vous prie, qu'il y ait trop de bonheur jamais pour une jeune fille à remettre le soin de son existence entre les mains d'un garçon plein d'honneur, de loyauté, de droiture, de...

Jean interrompit vivement son ami et, lui prenant les mains :

— De grâce, Henry, ne poursuivez pas, car avec vos compliments exagérés, vous pourriez me faire croire que vous vous moquez...

Mais, gravement, l'Anglais répliqua :

— Vous savez que je vous aime beaucoup, Jean, et, quoique je pense sincèrement de vous tout le bien que je viens de dire, il se peut, en effet, qu'à vous voir si joyeux je perde un peu la notion du vraisemblable...

Mais le visage du jeune officier s'était rembruni.

— Et pourtant, murmura-t-il, ce n'est point chose possible; dans la situation où je me trouve à présent, puis-je songer à fonder une famille?... Avec ma solde, c'est tout juste si je pourrai me suffire à moi-même... en admettant toutefois que ma situation ne soit pas tellement obérée...

Henry Kinburn l'interrompit d'un éclat de rire.

— Vous plaisantez!... Que voulez-vous que ma cousine fasse de votre solde... et, en supposant même que les mines d'or ne vous aient pas mis dans la situation fâcheuse où vous vous trouvez, de quelle utilité eût pu être, dans l'affaire, votre fortune?... Miss Edwidge a une dot qui lui permet de s'offrir le mari de son choix..., même sans le sou...

Les joues du lieutenant se couvrirent d'une pâleur mortelle; ses regards étincelèrent d'un feu indigné, et se frappant sur la poitrine :

— C'est à moi que vous tenez un langage pareil! s'exclama-t-il; songez-vous bien à ce que vous dites?... Je croyais être assez connu de vous pour que, non pas une certitude, mais même un simple soupçon ne pût vous venir que j'étais homme à accepter une semblable combinaison...

— Je ne vous comprends pas, en vérité... mon cher ami!

— Comment! vous ne comprenez pas ce que vos paroles ont d'humiliant pour moi!... Je ne suis point de ces jouets ou de ces bibelots d'étagère qu'une femme peut « s'offrir » ainsi que vous venez de le dire...

— ... Sans aucune intention de vous froisser, mon cher ami, croyez-le bien..., interrompit vivement Henry Kinburn...

— Et j'en suis persuadé!... mon bon, mon excellent ami... mais ce que vous venez de me dire, sans penser à mal, le monde le dira, lui, méchamment... c'est ce que je ne veux point...

Kinburn leva les bras dans un geste éloquent et déclara :

— Alors, la situation me paraît bien compliquée...

— Non, elle est simple : j'exécute mon programme; je pars à Grasse, de là à Paris .. et comme elle part aussi..., l'éloignement mettra entre nous une infranchissable barrière...

Le visage de son ami s'était fait grave.

— A merveille, déclara-t-il; vous êtes homme, vigoureux, et avec le temps, vos études aidant, vous oublierez...

— Jamais, déclara énergiquement l'officier.

— Mais elle, faible, maladive... elle mourra...

Frappé au cœur, Jean de Brey chancela.

— Que faire? balbutia-t-il éperdu, que faire?...

— Rien autre chose, à mon avis, qu'attendre : la précipitation ne vaut rien ; allez arranger vos affaires à Paris et reposez-vous-en sur ce que vous a dit Edwidge en vous quittant : « Ce que femme veut, Dieu le veut... »

1. Voir l'*Ouvrier* depuis le 2 mai 1896.

Le lieutenant était assis sur une chaise, les coudes sur les genoux, la tête entre les deux mains, en proie à une perplexité profonde ; un pas fit crier le gravier et le jeune homme se redressa, honteux de se laisser surprendre en une semblable posture.

C'était un domestique qui venait prévenir Henry Kinburn que lord Cornallett le priait de ne point partir avant de l'avoir vu...

Jean de Brey se leva.

— Je vous laisse, mon cher ami, dit-il en tendant la main à Kinburn.

— Point, nous avons encore à causer... Reconduisez votre cheval à l'hôtel et attendez-m'y ; ce que mon oncle a à me dire ne peut être long, je vous rejoindrai d'ici peu...

Il l'accompagna jusqu'à l'entrée, lui tint lui-même l'étrier, et le regarda partir; puis, lorsqu'il l'eut vu disparaître au tournant du chemin, il haussa doucement les épaules et, d'un ton plein de commisération, murmura :

— Oh! ces amoureux...

Sur la terrasse se voyait encore le fauteuil à bascule où lord Cornallett passait la plus grande partie de ses journées, fumant des cigares, à moins que, ses journaux lus entièrement et son courrier dépouillé, il ne dormît; à terre, dans un éparpillement qui témoignait de sa curiosité de la lecture, les bandes de journaux arrachées, les enveloppes éventrées...

— Milord attend monsieur dans son cabinet, fit observer le domestique à Kinburn, étonné de la disparition de son oncle.

— Eh! eh! pensa le jeune homme, il paraît que c'est sérieux...

Comme la porte s'ouvrait devant lui, le lord, qui se promenait à pas nerveux à travers la pièce, s'avança à sa rencontre.

— Vous voilà!... je craignais que votre ami ne s'éternisât... Il est bien gentil, M. de Brey, mais les affaires sont gentilles aussi...

Henry Kinburn fronça légèrement les sourcils, désagréablement impressionné par les derniers mots que son oncle venait de prononcer.

— C'est donc d'affaires qu'il s'agit? demanda-t-il d'un air si peu enthousiaste, que le lord s'exclama, emballé déjà :

— Oh ! faites-moi grâce, mon cher Henry, de vos répugnances que rien ne motive et veuillez me croire quand je vous déclare que, si votre regretté père avait eu un sens plus pratique de la vie, il vous aurait peut-être laissés, ma sœur et vous, dans une situation plus brillante que celle où vous vous trouvez...

— Si ma médiocrité me suffit, mon oncle, tout autre aurait mauvaise grâce à s'en plaindre.

— Certes, mais vous ne me ferez pas croire qu'il vous répugnerait d'avoir des chevaux dans une écurie, et des voitures sous votre remise..., et que cette passion si ardente pour la bicyclette ne cache pas un amour pour un sport plus noble et plus en conformité avec votre situation de famille et votre carrière.

Henry Kinburn, les joues subitement colorées, se mit à rire et riposta :

— Certainement, s'il me tombait du ciel une fortune, je ne serais pas assez naïf pour la refuser, d'abord parce qu'on n'a pas le droit de refuser ce que le ciel vous envoie, dirait ma cousine Edwidge si elle était là...

— Eh bien ! si je vous disais que la chose est tellement inespérée que vous pouvez la considérer comme tombant du ciel...

Et comme le jeune homme témoignait de sa stupéfaction par des yeux démesurément ouverts, le lord s'en fut s'asseoir devant son bureau, et indiquant un siège au jeune homme :

— Prenez un siège, Henry, dit-il, et m'écoutez.

Quand il vit son neveu attentif, lord Cornallett attacha sur lui des regards clairs, lumineux, qui semblaient vouloir fouiller en lui, comme pour s'assurer par avance de l'accueil qu'allaient recevoir ses paroles, puis il passa ses mains machinalement sur ses favoris, fit entendre une petite toux sèche, qui avait sans doute pour but de s'éclaircir la voix, à moins qu'elle ne fût destinée à masquer un certain embarras et enfin :

— Voici la chose... J'ai une situation superbe à vous proposer, Henry...

— Je ne suis ni capitaliste ni ingénieur, objecta le jeune homme, et je ne vois guère quelle sorte de situation vous pouvez me proposer; en outre, vous oubliez que j'appartiens à l'armée.

— Je n'oublie rien du tout... C'est vous qui oubliez que je vous ai prié de m'écouter et que si vous m'interrompez tout le temps, je n'arriverai jamais à vous expliquer ce dont il s'agit...

Poussant vers son interlocuteur un magnifique étui à cigares, il ajouta :

— Tenez, fumez... ils sont excellents... Pendant ce temps, vous vous tairez, je suppose...

Cela était dit sur un petit ton nerveux, impatienté quoique amical, et quand le havane choisi par Henry Kinburn fut allumé, le lord reprenant sa voix froide de conférencier :

— J'oublie si peu, dit-il, que vous appartenez à l'armée, que c'est au concours de l'officier que je veux faire appel;... laissez-moi poursuivre, que diable !... ou je n'en aurai jamais fini. La Compagnie à charte a à sa solde, comme vous le savez, un corps assez important de troupes, pour maintenir l'ordre dans ses possessions.

— Oui... des agents de police, interrompit Henry Kinburn, d'un ton assez dédaigneux...

— C'est le nom qu'en effet on lui donne officiellement, car il ne pouvait être permis à une société — quelque puissante qu'elle fût — d'avoir une armée à elle; cela lui eût donné l'apparence d'un Etat véritable dans un autre Etat...

— La *Chartered* n'est-elle pas un véritable Etat? murmura le jeune homme avec un sourire... L'homme qui la dirige n'est-il pas premier ministre de la reine au Cap... et ne m'avez-vous pas dit vous-même bien des fois que Cecil Rhodes avait sur les possessions sud-africaines des vues tellement étendues que vous et vos collègues en aviez le vertige...

Le lord parut ennuyé de l'excellente mémoire de son neveu et murmura :

— Sans doute... sans doute... C'est un grand homme, et la réputation dont il jouit est méritée en tous points; mais c'est précisément à cause de cela que la *Chartered* est obligée de sauvegarder les apparences et qu'ayant obtenu l'autorisation de prendre à sa charge l'entretien d'agents de police..., elle ne peut leur donner officiellement le nom auquel ils ont droit, car, au fond, ce sont des soldats, rien que des soldats et pas autre chose...

— Alors? interrogea Henry Kinburn, qui, jusqu'à ce moment, ne voyait pas où voulait en venir son oncle.

— J'ai pensé que cela vous irait peut-être d'accepter dans ce corps de troupes un commandement important.

— Mais vous savez bien que mon régiment est désigné pour partir aux Indes dans quelques semaines...

— C'est précisément parce que je le sais que je vous propose la chose; le transport qui vous emmènera aux Indes avec votre régiment fera escale à Maurice; là, vous trouverez un ordre du ministre de la Guerre vous mettant en congé illimité et vous autorisant à prendre du service dans la milice de la *Chartered*, où je m'engage à vous faire obtenir le brevet de major...

— Major! s'exclama le jeune homme stupéfait...

— Avec deux mille livres de solde.

Cette fois, Henry Kinburn fut non seulement stupéfait, mais encore ébloui!...

— Deux mille livres! répéta-t-il.

— Plus une gratification sur l'importance de laquelle vous pouvez vous en remettre à moi... et enfin, comme je suis bon oncle, et que vous ne pouvez m'empêcher de vous donner un petit intérêt dans mes opérations personnelles, je me réserve de vous faire une part... oh! ne vous exagérez pas ma générosité — un demi sur mille seulement, dans mes bénéfices...

— Mais c'est la fortune! plaisanta Henry Kinburn, véritablement abasourdi...

— Cela se pourrait bien, répondit placidement lord Cornallett; maintenant que vous savez ce dont il s'agit, acceptez-vous?...

— Certes..., du moment que vous me garantissez que je ne perds pas mon rang dans l'armée, que je serai vraiment officier et non chef de policiers...

Le visage du lord prit une expression mystérieuse, remplie de sous-entendus; ses paupières se plissèrent et il dit sur un ton de confidence :

— Il y aura peut-être des coups d'épée et des coups de canon... avant peu...

Le jeune homme sursauta sur son siège, attachant sur le lord des yeux pleins d'ahurissement.

— En vérité!... fit-il; alors, voilà qui me décide tout à fait, car le croquet et le tennis, et même la bicyclette, c'est toujours la même chose...

Et d'un ton ferme, résolu, il ajouta :

— Chose entendue... j'accepte...

Lord Cornallett eut de la main un geste qui signifiait qu'il ne fallait pas s'emballer.

— Eh là!... eh là! Henry... comme vous y allez! vous êtes long à prendre un parti... mais, ma parole, une fois en route, c'est le diable pour vous retenir... Je ne vous ai parlé que pour pressentir vos intentions..., vous donner, en cas d'hésitation, le temps de réfléchir..., mais n'ayant pas de solution moi-même, il m'est impossible de vous en donner une immédiate...

— Tant pis... et quand saurai-je?...

— Ce soir peut-être..., mais, en tout cas, demain certainement... Vous comprenez qu'il n'y a pas de temps à perdre, car si la chose se décide, il vous faudra partir tout de suite pour Londres afin d'y recruter le personnel nécessaire...

— Le personnel nécessaire?... interrogea le jeune homme.

— Bien entendu; pour des raisons que je ne puis vous dire... ne les connaissant pas moi-même... et qui d'ailleurs doivent vous importer peu, la Compagnie a besoin d'augmenter le nombre de ses troupes, et les nouveaux officiers qui entreront à son service devront, avant leur départ d'Angleterre, réunir tout ou partie des compagnies qu'ils auront à commander...

Henry Kinburn caressait sa moustache d'un air perplexe et, hochant la tête :

— Voilà une besogne à laquelle je ne m'entendrai guère, murmura-t-il.

— Ne vous mettez point en peine pour si peu; demain, je vous ferai faire connaissance avec une personne qui se chargera volontiers de l'exécution pratique de la chose.

Et, après un instant de réflexion, il ajouta :

— Même cela vaudra mieux..., car il y a certains ménagements à prendre pour ne point éveiller les susceptibilités jalouses de ceux qu'offusque la puissance chaque jour grandissante de la *Chartered*...

Se levant, pour indiquer que la conversation était terminée, il laissa tomber familièrement sa main sur l'épaule de son neveu, et ajouta :

— D'ailleurs, je vous expliquerai tout cela en détail demain, s'il y a lieu... N'oubliez pas de venir me voir dans la matinée et tenez-vous prêt à partir le soir même... Rien ne vous retient ici?...

— Rien... que le plaisir de vous voir ainsi que ma cousine...

— Merci; mais ce n'est pas une raison suffisante pour compromettre — en demeurant plus longtemps — une affaire inespérée pour vous, d'autant plus que, vers la fin du mois, nous rejoindrons Johannesburg...

Lord Cornallett avait accompagné le jeune homme jusqu'au seuil du cabinet.

— Je vous renvoie... car j'ai à travailler... et à demain..

On juge si Henry Kinburn pédala ferme au sortir de la Villa pour gagner le Queen's Hotel où l'attendait Jean de Brey.

— Ah! mon cher ami, s'exclama-t-il en se laissant tomber sur un siège; vous ne vous douteriez jamais de ce qui m'arrive...

Et comme l'autre allait l'interroger.

— Mais d'abord... poursuivit-il, êtes-vous absolument obligé de partir ce soir pour Paris?

— Pourquoi cette question?

— Parce que si vous pouviez ne partir que demain, je vous accompagnerais peut-être...

— Vous!... à Paris!...

— Non... à Londres; mais nous ferions route ensemble jusqu'à Paris où je passerai sans doute quarante-huit heures...

— C'est entendu; je vais télégraphier tout de suite à mon agent de change pour remettre le rendez-vous que j'avais pris avec lui...

Et, ayant appelé un maître d'hôtel pour se faire donner de quoi écrire, l'officier griffonna rapidement un mot qu'il remit pour être porté par le chasseur au télégraphe...

— Et... à propos de quoi ce départ subit?... je vous croyais encore ici pour quatre ou cinq semaines.

— Mon Dieu!... je ne sais trop si je dois vous dire... la chose est assez confidentielle et comme, jusqu'à présent, rien n'est décidé...

Vivement, Jean de Brey protesta contre toute supposition de curiosité...

— Mais demain, dans le train, je vous mettrai au courant... Vous verrez, c'est assez drôle...

Il se leva, fit craquer ses articulations, s'étirant les bras, les jambes, comme pour chasser un engourdissement terrible et dit :

— Puisque vous ne prenez pas le train, allons faire un tour jusqu'au dîner... voulez-vous...? nous dînerons ensemble et nous passerons la soirée au casino...

Sans attendre la réponse de son ami, appelant le garçon :

— Le cheval de M. de Brey! commanda-t-il.

Et croyant remarquer sur le visage du lieutenant une moue désapprobative.

— Bast! dit-il, c'est peut-être la dernière fois que nous ferons un match...

Au moment où les deux jeunes gens, l'un sur sa bicyclette, l'autre sur son cheval, franchissaient la grille du Queen's Hotel, là-bas, dans la villa de la Californie, miss Edwidge — après avoir timidement frappé à la porte — entrait dans le cabinet de lord Cornallett...

— C'est vous, fillette, demanda le lord sans relever la tête de dessus une carte où il s'occupait à planter des épingles, je vous demande une petite minute et je suis à vous...

La jeune fille s'assit sur une chaise, de l'autre côté du bureau, et, accoudée, regarda machinalement la besogne à laquelle se livrait son père, le visage tout congestionné et le front trempé de sueur; mais, à dire vrai, son esprit était bien loin et de la carte, et des épingles, et de son père lui-même; son esprit voyageait en croupe d'un beau cavalier qu'elle avait vu — de la fenêtre de sa chambre — s'éloigner lentement sur la route ensoleillée, tête basse, les mains abandonnant les rênes, s'en remettant à sa monture du soin de le conduire.

« Ce que femme veut, Dieu le veut », avait-elle dit au jeune homme en s'enfuyant, toute rougissante de son audace, et c'était pour tenter de se prouver à elle-même la vérité de ce proverbe qu'elle s'était décidée — après réflexion — à venir trouver son père.

Seulement, maintenant qu'elle était là, elle se sentait tout embarrassée, tout hésitante et elle se demandait si, lorsque lord Cornallett allait relever la tête et l'interroger sur ce qui l'amenait, elle aurait le courage de répondre.

Ah! son cousin avait eu bien raison de lui dire que son éducation dans un couvent de France l'avait complètement transformée, lui enlevant toutes ses qualités de miss anglaise, très nette, très

volontaire et très libre aussi; ah! si elle eût été une véritable miss, les choses eussent pris une autre tournure et elle se fût senti l'énergie nécessaire pour plaider la cause de ce que son instinct lui disait être son bonheur.

Mais voilà, les principes de soumission chrétienne qu'elle avait reçus depuis sa plus tendre jeunesse n'étaient plus les mêmes que ceux inculqués à ses compatriotes et, en une circonstance où celles-ci eussent combattu vaillamment, elle se trouvait sans défense.

Et elle était d'autant plus condamnée à la défaite qu'elle avait affaire à un homme très fin pour lequel rien de ce qu'avait dit la veille Henry Kinburn n'avait été perdu, seulement il n'avait pas jugé nécessaire de soulever un lièvre sans nécessité, c'est-à-dire il n'avait vu aucune opportunité à causer mariage avec sa fille, avant de savoir de John Stuck dans quels sentiments se trouvait Guillaume Brey.

Or, il avait vu John Stuck à Nice, dans la matinée, et maintenant qu'il était bien persuadé qu'il n'y avait pas d'autre moyen de mettre sûrement la main sur Ferme Elisabeth que d'entretenir d'illusions le sentiment du jeune Boer pour miss Edwidge, le parti du lord était pris.

Seulement — ainsi qu'il l'avait dit à Henry Kinburn, — il ne voulait pas avoir de reproches à s'adresser plus tard, il ne voulait surtout pas que sa fille pût lui en adresser; aussi, il ne lui laissa pas le temps de dire quel motif l'amenait — il le devinait d'ailleurs — et posant son porte-plume sur le bord de l'encrier de cuivre:

— Je suis enchanté, Edwidge, dit-il, en lui adressant un petit sourire amical, du hasard qui vous fait venir me trouver..., car je me proposais précisément de vous envoyer chercher...

Il ajouta, en plissant malicieusement les paupières:

— Nous avons à causer, nous deux, fillette...

Ce langage, ce ton dupèrent Edwidge qui, toute à la pensée de Jean de Brey, s'imagina que c'était de lui que son père se proposait de lui parler et elle murmura, le cœur battant avec force, la gorge contractée par l'inquiétude:

— Je vous écoute, mon père...

Une autre qu'elle, une véritable miss, élevée à l'anglaise, se fût méfiée du coup et, en bonne stratégiste, comprenant qu'il était préférable de prendre l'offensive, eut franchement exposé à son père le motif de sa démarche, et son cousin, le lieutenant aux horse-guards, — qui, lui, se connaissait ou devait se connaître en stratégie, — lui eût démontré clair comme le jour qu'elle était perdue si elle laissait lord Cornallett prendre sur elle un avantage aussi considérable.

— Vous vous souvenez, fillette, dit-il aussitôt, d'un ton bonhomme, qu'hier je vous annonçais l'arrivée prochaine en Europe de notre ami Guillaume Brey.

Ces quelques mots la glacèrent jusqu'aux moelles; néanmoins, esquissant avec ses jolies lèvres rosées une petite moue, elle dit d'un ton dédaigneux:

— Notre ami!...

— Nous lui devons la vie... vous surtout... Edwidge, dit le lord sévèrement.

Elle rougit, pâlit tout à coup, et, devenant blême, demanda:

— Pourquoi... moi surtout?...

Le plissement de paupières de lord Cornallett s'accentua davantage et le regard qu'il attacha sur la jeune fille prit une expression indéfinissable.

— Parce que... c'est, paraît-il, vous surtout que ce brave Boer a voulu sauver, dit-il.

A ces mots, miss Edwidge sentit dans sa poitrine son cœur se contracter si douloureusement que les larmes lui montèrent aux yeux et que, sans une force de volonté inimaginable, ces larmes eussent débordé de ses paupières; c'est que les angoisses dont elle s'était sentie assaillie trois mois auparavant, depuis son séjour à Ferme Elisabeth et qui jamais, à vrai dire, ne s'étaient assoupies complètement, l'enveloppaient de nouveau; c'est que cette bourrasque dont elle avait pressenti l'approche et qui devait emporter comme en un tourbillon ses chers rêves de jeunesse, était là, prête à fondre sur elle, c'est que l'ennemi enfin se dressait, la menaçant dans ce qu'elle avait de plus cher au monde, son indépendance du cœur...

Ah! si elle eût été la véritable miss anglaise que son cousin déplorait qu'elle ne fût plus, elle eût pu défendre son bonheur, respectueusement, mais avec fermeté; tandis que son éducation chrétienne lui avait appris que le premier devoir d'un enfant est de s'incliner devant la volonté de ses parents, quelque froissement intime qui en puisse résulter, quelque douleur même, et la pauvre Edwidge sentait qu'elle s'inclinerait sans résistance, qu'elle marcherait au sacrifice sans murmurer, s'il plaisait à son père de la mener au sacrifice...

Néanmoins, elle tenta de faire bonne contenance, voulant espérer jusqu'au dernier moment, et elle plaisanta timidement:

— En vérité, mon père, quelle raison M. Brey aurait-il eue de me vouloir sauver, moi surtout?

— C'est justement à ce sujet que je m'apprêtais à vous envoyer chercher, ma chère, répondit le lord; M. Brey vous aime...

Quoiqu'elle s'attendît à ce que son père prononçât ce mot, il vint la frapper en pleine poitrine si brutalement que ses doigts frêles se crispèrent au rebord du bureau et qu'elle se laissa aller sur le dossier de la chaise, balbutiant d'une voix éteinte:

— Ce garçon m'aime!... voilà qui est étrange et je ne pense pas que ce puisse être chez lui un sentiment bien puissant... car enfin, il ne me connaît pas...

Le lord eut un sourire plein d'indulgence et répondit:

— Ma chère petite, vous parlez de choses que vous ignorez; mais quand vous aurez un peu l'expérience de la vie, vous comprendrez comment des sentiments très sincères, très profonds, peuvent naître en un instant dans le cœur d'un honnête homme...

Alors, très ingénument, elle répondit:

— Mais, mon père, et dans mon cœur à moi, vous ne me demandez pas si la réciprocité de sentiment est née...

Interloqué, le lord sursauta, fixa sa fille avec attention et répliqua d'un ton qui laissait percer son autoritarisme et aussi l'égoïsme qui formait le fond de sa nature:

— Chez la femme, cela a moins d'importance, parce qu'il y a toujours lieu d'espérer que l'affection naîtra après le mariage, grâce aux attentions dévouées et aux manifestations affectueuses du mari...

Il ajouta:

— D'ailleurs le premier devoir d'une fille respectueuse est d'obéir...

— Du moment que vous commandez, mon père, j'obéirai...

Et ces mots à peine distinctement balbutiés, Edwidge, les paupières closes, inclina la tête sur sa poitrine, tel un oiseau blessé.

— *By God!* clama le lord en se levant avec précipitation et en courant vers elle, que vous prend-il?...

Il l'avait saisie dans ses bras, appelant d'une voix de stentor:

— Fanny!... Fanny!

Et comme le valet de pied entrait, effaré:

— Jean! murmura-t-il, allez vite chercher la femme de chambre de mademoiselle.

C'est à ce moment même qu'au cours de leur promenade — la dernière de la saison — dans le bois de la Californie, Jean de Brey et Henry Kinburn se trouvaient soudain face à face avec un homme pendu à la branche d'un sapin et qui s'agitait dans les derniers spasmes de l'agonie.

(*La suite au prochain numéro.*) G. LE FAURE.

## LES VIEUX SOLDATS

# UN AIEUL DE CHAPUZOT[1]

**Par JEAN DRAULT**

### IX

CHAPUZOT GRENADIER

*Freilberg. — 15 floréal an IV[2] Armée de Rhin-et-Moselle. — 109e demi-brigade de bataille.*

Chers parents,



Vous avez dû me croire mort, depuis que vous n'avez pas entendu parler de moi. Mais je suis bien vivant, bien solide, et si on vous dit que la vache enragée ça n'est pas nourrissant, vous direz que c'est un mensonge, vu qu'à la 18e, on ne mange guère que deça.

Tout d'abord, que je vous dise une chose: c'est que je n'ai plus besoin de personne pour vous écrire, je sais tournebouler l'écriture suffisamment. Mon commis de nouveautés m'a appris à tenir une plume, et sitôt que j'ai su, il a été coupé en deux d'un boulet de canon à Manheim, même que la première lettre que j'ai écrite de ma main a été pour sa famille, comme il me l'avait demandé, des fois qu'il mourrait avant moi.

Et la deuxième lettre, elle est pour vous. J'en écris pas beaucoup à la fois, rapport au manque d'habitude. Chaque fois que la corvée ou la garde me laisse un moment, je dis à

1. Voir l'*Ouvrier* depuis le 2 mai 1896.
2. 3 mai 1796.

Machuret, le tambour, de me prêter sa caisse, et j'écris dessus.

Ça fait des jaloux dans la compagnie, et on dit comme ça que je veux faire voir mon savoir pour arriver plus vite aux grades. On m'appelle intrigant, mais je laisse dire, et Machuret me défend.

C'est un brave, Machuret, et un vieux de la vieille. Il était déjà tambour sous le ci-devant roi, au régiment de ci-devant Navarre, qui est devenu la cinquième demi-brigade et il a des bras qui ne se fatiguent jamais. A Jemmapes, à ce qu'on raconte, son tambour-major a été tué, tués aussi les tambours, mais Machuret tapait plus fort, à mesure que l'ennemi dégringolait un de ses camarades, et l'armée ennemie entendait toujours le même bruit. C'est ce qui l'a découragé. Tout était fini et la bataille gagnée, que Dumouriez qui était encore, à ce moment-là, fidèle à la patrie, entendait toujours le tambour.



C'était Machuret qui continuait à taper, parce qu'on ne lui avait pas dit de cesser.

— Tu as donc des bras en bois? que lui a dit Dumouriez.

— Non, mon général, en bronze! qu'a répondu Machuret.

— Très bien! Voici un louis d'or de vingt-quatre livres pour ta réponse. Tu boiras à ma santé.



Quand Machuret parle de Dumouriez, il dit qu'on n'en trouve plus de généraux comme cela, et avec Flamboche, ils se rappellent tous les deux qu'ils burent chacun douze pintes de bière, ce soir-là, avec la pièce d'or de vingt-quatre livres du général.

Si je reviens en France, et Machuret aussi, je vous l'amènerai à Santeuil. Il vous amusera. Ce garçon-là ne cause jamais et jamais il ne rit. Mais il mange comme six et le canon et le tambour l'ont rendu sourd comme un pot. Faut crier dans ses oreilles pour qu'il vous entende.

Vous allez vous étonner, chers parents, de me voir à la 109e demi-brigade, au lieu de la 74e. C'est de la faute au gouvernement, qui est présentement un directoire et qui fait de l'embrouille dans les demi-brigades qu'on change de numéro plus souvent que le soldat ne change d'ordinaire; ça, je vous en réponds!

Mais assez parlé des autres, vous devez griller de savoir de mes nouvelles personnelles et intimes. Vous jubilerez sûrement d'une façon exorbitante quand je vous aurai dit qu'on m'a donné mon fusil d'honneur à la fin du siège de Mayence qui s'est terminé en os de boudin, et que je n'ai pas rougi de le recevoir, vu que j'avais fait des prodiges de valeur pour le gagner.

J'ai couru à moi tout seul sur un canon, en me flanquant à plat ventre chaque fois qu'il crachait son boulet, et j'ai désaltéré le fer vengeur de ma baïonnette dans le sang des canonniers de la tyrannie, au cri de : *Vive la liberté!...*

Le citoyen capitaine Roufignac m'a embrassé sur le champ de bataille en m'appelant son frère. Il a dit que j'étais le Scipion de la 109e.

Comme j'étais déjà le Brutus de la 74e, vous pensez, chers parents, si ça m'a fait plaisir de m'entendre appeler de cet autre nom si glorieux. Je ne sais pas quel était ce citoyen Scipion, mais ça ne devait pas être de la petite bière!...

J'ai été nommé grenadier le jour même où je recevais mon fusil d'honneur. C'est Flamboche qui m'a attaché les grenades. Bersouillon, lui, est passé voltigeur, vu l'exiguïté de sa taille. J'avais toujours bien dit que ce garçon-là ne serait jamais à ma hauteur. Mais Radois est resté fusilier, il me fait pitié!... Tous ceux qui ont passé grenadiers ou voltigeurs ont payé la goutte à leurs anciens. Je me suis promené avec mon bonnet à poil toute la journée et j'ai dormi avec inclusivement.

— Le premier bonnet à poil, que m'a dit Flamboche, c'est le plus beau jour de la vie d'un grenadier.

Je le crois, chers parents.

Mais ce qui m'a fait plaisir, c'est que le capitaine Roufignac, ce pur patriote, a quitté sa compagnie de fusiliers pour prendre celle des grenadiers. Il a dit comme ça à Bras-d'acier, qui est adjudant, comme vous savez :

— Te rappelles-tu, Bras-d'acier, quel était notre capitaine des grenadiers aux ci-devant gardes-françaises?

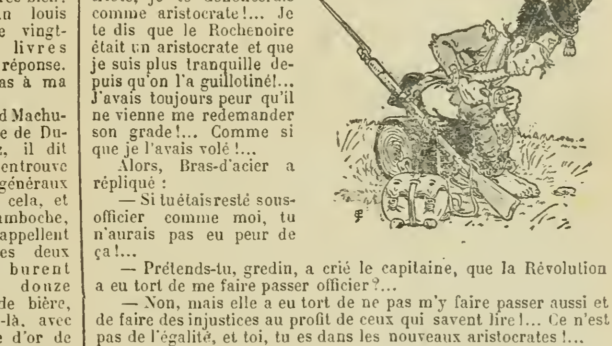
— Parfaitement qu'a répondu Bras-d'acier, c'était le ci-devant marquis de Rochenoire, un bel homme, et qui fleurait bon avec sa perruque à marteau!

— On l'a guillotiné il y a un mois, a dit alors Roufignac. Il conspirait.

— C'était un brave militaire, qu'a dit Bras-d'acier, et pas mauvais pour le soldat.

Mais Roufignac s'est mis en colère et il a dit à Bras-d'acier :

— Si tu n'étais pas mon ancien camarade de lit, et si je ne savais pas que tu es patriote, je te dénoncerais comme aristocrate!... Je te dis que le Rochenoire était un aristocrate et que je suis plus tranquille depuis qu'on l'a guillotiné!... J'avais toujours peur qu'il ne vienne me redemander son grade!... Comme si que je l'avais volé!...



Alors, Bras-d'acier a répliqué :

— Si tu étais resté sous-officier comme moi, tu n'aurais pas eu peur de ça!...

— Prétends-tu, gredin, a crié le capitaine, que la Révolution a eu tort de me faire passer officier?...

— Non, mais elle a eu tort de ne pas m'y faire passer aussi et de faire des injustices au profit de ceux qui savent lire!... Ce n'est pas de l'égalité, et toi, tu es dans les nouveaux aristocrates!...

Roufignac a été cloué net!... Lui qui accusait Bras-d'acier de pactiser avec l'hydre de la tyrannie, comme il disait, voilà que c'était lui qu'on accusait d'être un aristocrate.

Pendant toute la décade qui a suivi, il a demandé à tous ceux qu'il a rencontrés, officiers, sous-officiers ou soldats, s'il avait une tête d'aristocrate ou de patriote.

A moi, hier encore, il a dit :

— Grenadier Chapuzot, c'est-il vrai que j'ai une g... d'aristocrate?

— Citoyen capitaine, que je lui ai dit, tu as une vraie hure de patriote et d'enfant de la République!...



Il a été satisfait de ma réponse et de mon langage, parce que depuis que Bras-d'acier l'a traité d'aristocrate, il veut que le soldat le tutoie. Tant plus qu'on est mal embouché avec lui, tant plus qu'il est heureux et vous estime. Il vous prend sous le bras et vous emmène chez la vivandière, puis il s'écrie :

— Tu ne diras pas, toi, au moins, que je suis un aristocrate!... Et tu aurais longtemps cherché, avant de trouver à l'armée du ci-devant roi, un officier qui soit aussi frère du soldat que moi!...

Je n'en finirais pas, chers parents, si je voulais vous conter toutes les histoires des querelles de l'adjudant Bras-d'acier et de son ancien camarade de lit.

Au bivouac, quand nous sommes assis autour du feu et qu'on

fait bouillir dans une marmite trois onces de lard, six carottes et deux poireaux pour cinq hommes qui mangeraient bien chacun une tête de veau, ces histoires-là font trouver le temps moins long et ça trompe toujours l'estomac.

Et puisque je vous touche deux mots de la soupe, faut que je vous raconte par le détail, chers parents, comment j'ai manqué, il y a deux jours, de manger deux assiettées de soupe à la citrouille qui me font battre le cœur plus vite, rien qu'en songeant à leur délectable odeur!...

X

HOSPITALITÉ JUIVE

C'était le ci-devant 10 novembre de là ci-devant année 1796, autrement dit, au commencement de l'an IV où nous sommes, après la levée du siège de Mayence. Notre division, menacée par des forces supérieures, battait en retraite derrière la Meich, une rivière où nous avons été obligés tous de pêcher notre ration à la ligne, vu la paresse des commissaires des guerres qui se figurent que le soldat vit de l'air du temps.

Notre demi-brigade, qui s'appelait encore la 74e, avait occupé Landaz, et, le 29 novembre, elle était passée à la brigade du général Schœnmezel, puis, le 13 décembre, comme l'armistice était signé, elle repartait pour la France.

A la première étape, voilà que je m'arrête pour enfoncer un clou à mon soulier qui me déchirait la peau du pied et la chair inclusivement. Faut vous dire que c'était à la lisière d'une forêt comme il y en a par là, sans routes, et tellement épaisses qu'on n'y voit pas le soleil en plein midi.

J'ôte mon sac, je pose mon fusil contre un arbre, et me voilà prenant une pierre et essayant d'épointer le satané clou. Mais voilà l'empeigne de mon prussien de soulier qui se déchire. Ah! chers parents, quel malheur que les commissaires des armées nous fournissent des souliers si mauvais!... On dirait du carton, et il faudrait que ça serait du fer!

Alors, je dis à Flamboche :

— Prête-moi du fil poissé comme tu en as, et ton poinçon que je fasse le cordonnier. Parce que Flamboche, sous le ci-devant roi, était apprenti savetier près de l'église Saint-Eustache, comme il aime à le répéter.

Et le voilà qui me montre le raccommodement d'un soulier. Tu feras comme ça, qu'il me dit, et puis encore de cette façon-là.

— Bon! que je réponds, et je pique dans le cuir.

La demi-brigade repart avec Flamboche, et je reste tout seul dans la forêt, assis sur une grosse racine de chêne, à recoudre mon satané soulier.

Au bout d'une demi-heure, c'était fini. C'était peut-être pas de la belle ouvrage, mais ça tenait; ça tenait mieux qu'auparavant et ce n'est pas par fierté que je dis ça.

Je reboucle Azor, je le remets sur mon dos et en route à la recherche de la demi-brigade. Je boitais considérablement rapport à la piqûre du clou qui m'avait fait enfler le dessous du pied et je ne pouvais pas aller très vite.

Il y avait peut-être une heure que je marchais comme ça, en essayant de forcer un peu. Sous les arbres, je ne voyais plus le ciel, et il faisait chaud comme dans un four. La sueur me tombait du front et le pied me cuisait.

— Nom d'un petit bonhomme de bois! que je me dis. Je ne vais pas aller longtemps comme ça; faut que je me repose un brin.

Je m'assieds donc par terre, j'ôte mon sac et je vide ma gourde. Le matin, j'avais dépensé le restant de ma solde à acheter un peu d'eau-de-vie.

— Maintenant, grenadier, que je me dis, à présent que t'as lampé, faut avancer, et au pas de charge, pour ne pas coucher dans cette chienne de forêt qui doit être pleine de loups et d'ours, la nuit.

Et me voilà allongeant le pas. Ah!... Ouiche!... Pas plus de demi-brigade que sur ma main!

Je commençais à avoir faim. J'allume ma pipe en pensant que ça m'apaiserait toujours l'estomac provisoirement. Je fume une pipe, j'en fume deux, j'en fume trois, et j'avais fini mon tabac que la forêt continuait, et toujours pas de demi-brigade!

Ah! chers parents, je commençais à me faire bougrement d'inquiétude!... Pour tâcher de me faire entendre, j'ai tiré des coups de fusil à droite et à gauche. Alors, voilà des lièvres, des lapins, des moineaux de toutes les grosseurs, des renards, des loups qui se mettent à filer dans toutes les directions, mais pas d'homme, pas de femme, pas même un enfant qui vienne me remettre dans mon chemin!

Alors, j'ai eu un découragement. Voyez-vous, dans une bataille, on ferait n'importe quoi, on est animé, on n'est pas tout seul, on a même quelquefois trop de monde autour de vous, comme à Alsemborn où notre bataillon a été sabré, mais dans une forêt l'esprit travaille et je voyais déjà ma carcasse qui servait de festin aux loups. J'aurais mieux aimé voir arriver contre moi dix hulans prussiens que d'être entouré de silence comme je l'étais.

Et voilà que j'ai pleuré comme une bête en pensant que je ne reverrais plus Santeuil, ni vous, ni les voisins, ni Flamboche, ni le capitaine Roufignac, ni le bon adjudant Bras-d'acier, ni la demi-brigade. Ah!... C'est dans des moments comme ça qu'on s'aperçoit mieux de tout ce qu'on aime, et je crois que j'aurais donné dix ans de ma vie pour entendre encore une fois avant de mourir les tambours de la 74me, au lieu de crever là, en pleine nuit, sans rien entendre... Et je pensais aussi à Radois, à Bersouillon, venus conscrits comme moi, et je les voyais devenir officiers, capitaines, généraux, pendant que moi, je n'étais plus rien qu'un squelette...

Faut vous dire aussi que mes tiraillements d'estomac me donnaient une fièvre de cheval, et que je crois bien que j'avais le délire. Quelle heure pouvait-il être? Je n'en savais rien du tout; je sais seulement que je me suis couché pour mourir, et que j'ai dormi, ce qui a fait un bien considérable à ma pauvre boussole qui déménageait.

Je me suis réveillé courageux, en me disant :

— Grenadier! Tu n'es qu'un lâche!... Tu ne mérites pas le surnom de Brutus de la 74me, car tu pleures comme une femme au lieu de te tirer du pétrin!... Et mille grenades! cette forêt a bien un bout!... Il ne s'agit que de le trouver!...

Me voilà reparti; la nuit baissait. Et voilà qu'à travers les arbres, j'ai aperçu une lueur.

Alors, j'ai crié de toutes mes forces : Vive la Nation!... Vive la République!... et, plein d'espoir, j'ai marché vers cette lueur.

*(La suite au prochain numéro.)* JEAN DRAULT.

# NOTRE CONCOURS DE COLORIAGE

Notre concours est décidément un grand succès. De tous les coins de l'Europe, nous avons reçu et nous recevons encore des envois. Nous n'avons pas encore pu les compter, mais nous estimons qu'ils approchent de deux mille.

Quelques-uns, mal empaquetés, nous sont malheureusement arrivés en assez mauvais état; le jury aura à apprécier à qui incombent les responsabilités.

# CHRONIQUE HEBDOMADAIRE

LE LUNDI DE LA PENTECÔTE. — LES PÈLERINAGES. — ABOYEUSES DE JOSSELIN. — UNE LÉGENDE BRETONNE. — LA VIERGE DU RONCIER. — UNE BONNE LEÇON. — LES KYRIOLÉS. — LES « BONNES DAMES » DE REMIREMONT. — DEUX ROCHELLES DE NEIGE A LA PENTECOTE. — REDEVANCES DES PAROISSES. — FÊTES DE REIMS. — LE QUATORZIÈME CENTENAIRE DU BAPTÊME DE CLOVIS. — LA SAINTE AMPOULE. — LE SACRE DE CHARLES X

Le pouvoir civil essaye vainement parfois de rompre avec la société religieuse. Les traditions, les mœurs, tout l'oblige bientôt à s'incliner devant l'autorité d'où émane toute la civilisation moderne. Sous le prétexte d'affranchir le peuple, les Encyclopédistes du siècle dernier poussèrent à la diminution des jours fériés, et les négociateurs laïques du Concordat, imbus du même esprit, refusèrent d'admettre, en dehors des dimanches, plus de quatre fêtes chômées. Quel homme politique aurait alors osé prévoir qu'un siècle plus tard, on verrait un gouvernement peu favorable à l'Eglise déclarer fêtes légales le lundi de Pâques et le lundi de la Pentecôte? Personne ne soutiendra, je pense, qu'en prenant cette initiative, la République n'a pas obéi sans le vouloir à l'irrésistible ascendant des traditions religieuses.

De temps immémorial, le lundi de Pâques et surtout le lundi de la Pentecôte sont les jours choisis par les familles chrétiennes pour les visites aux sanctuaires préférés. En Normandie, les pèlerins se rendent à Notre-Dame-de-Grâce, près Honfleur; à Notre-Dame de la Délivrande, près Caen; à Notre-Dame de Bon-Secours, près Rouen; au mont Saint-Michel; à Saint-Ernier en Céancé; à Saint-Ortaire; à Notre-Dame du Bocage, près Vire; à l'Ermitage de la forêt de Saint-Sever; à la Chapelle-sur-Vire; à Notre-Dame-du-Valet; les Manceaux, à Notre-Dame de Torce; à Notre-Dame du Chêne, près Solesmes; à Notre-Dame de la Faigne; à Notre-Dame d'Espérance, de Pontmain; les Bretons, à Notre-Dame de Paimpont; à Saint-Mathurin de Moncontour; au Pardon de Saint-Carré; en Lanvellec; à Notre-Dame de Quelven, à Notre-Dame de Nazareth en Plancoët; à Sainte-Anne-d'Auray, à Sainte-Anne du Bois en Kernascleden; au Pardon des Oiseaux de Toulfoën, près Quimperlé; à Notre-Dame de Trézien en Plouarzel; à Notre-Dame du Roncier, en Josselin, etc.

Et pourquoi les Chambres n'auraient-elles pas fini par donner une sanction légale à ces chômages traditionnels?

Un siècle de résistance aux innovations révolutionnaires avait sans doute suffisamment édifié le Parlement. Est-ce que les Bretons, par exemple, ont jamais cessé de fêter saint Mathurin et d'aller, le lundi de la Pentecôte, à Moncontour, danser le passe-pied et la dérobée sur l'esplanade du château des Granges, en présence du

clergé de la paroisse et des châtelains du pays? Est-ce que la curieuse procession de Notre-Dame du Roncier a cessé de défiler une seule année à travers les rues de Josselin? Il est vrai que cette solennité religieuse n'est plus ce qu'elle était autrefois. Mais vous auriez tort de croire que si le cortège des trois Marie, de la princesse Ursule et de ses compagnes, ne s'avance plus majestueusement au son des bombardes et des musettes du Poitou, précédé des bannières des cinquante-deux paroisses du comté de Porhoët, la cérémonie n'offre plus d'attrait. On y voit encore figurer les descendantes de ces célèbres « Aboyeuses de Josselin », dont les fureurs périodiques rappelèrent, pendant plusieurs siècles, le châtiment qui frappa d'inclémentes aïeules.

* *

Faut-il raconter l'histoire? Ecoutez ce qui suit :

Des lavandières, réunies autour d'une fontaine, battaient ferme leurs linceaux, quand une pauvre femme, couverte de haillons, un bâton à la main, s'arrêta devant elles et les pria de lui permettre de prendre un peu d'eau pour apaiser sa soif. Au lieu de s'écarter et de faire place à la mendiante, les lavandières la honnirent et lancèrent leurs chiens à ses trousses.

« Femmes sans pitié! s'écria la voyageuse, prenant tout à coup la figure de la Vierge du Roncier, femmes sans pitié! si de toutes les vertus agréables à mon Fils, la première est la compassion envers le pauvre, il n'est point de crime qu'Il ne punisse plus sévèrement que la dureté du cœur! Vous et vos filles, vous en serez un nouvel exemple de génération en génération, et vous enseignerez la pitié par la crainte à ceux qui ne l'auront pas apprise par l'amour. »

Marie n'avait pas fini de parler que les lavandières, épouvantées, se répondaient l'une à l'autre par d'horribles aboiements. Depuis, à la procession de la Pentecôte, tous les ans, les descendantes poussaient soudain de rauques clameurs et se précipitaient, frémissantes, au pied de la statue de la Vierge qui, seule, avait le don de les calmer. Un éminent professeur de l'Université, M. C. Jeannel, témoin de ce spectacle, a raconté avec beaucoup de sincérité, dans une brochure, toutes les péripéties du phénomène.

Le pèlerinage de Notre-Dame du Roncier a l'avantage de remettre en mémoire cette instructive leçon. Quand les traditions païennes et barbares, si rebelles à la pitié, exerçaient encore leur empire sur les populations des campagnes et faisaient échec à la Loi nouvelle, à la « Loi de miséricorde », ces pieuses légendes ne pouvaient manquer de frapper les masses et d'incliner les cœurs à la Charité...

* *

La Révolution a supprimé dans les Vosges une fête qui, jadis, attirait à l'abbaye de Remiremont un non moins grand nombre de spectateurs. Nous voulons parler de la fête des *Kyriolés* (nom dérivé de *Kyrie eleison*). Dans cette imposante cérémonie, la religion et la féodalité faisaient éclater aux yeux des vassaux toute leur pompe et leur suprématie. L'abbesse, ce jour-là, trônait majestueusement, au milieu des dignitaires et des dames de son chapitre, de ses grands officiers, des autorités de la ville, ayant devant elle les rangs serrés de la population, recevant les hommages et les félicitations des paysans qui venaient processionnellement lui offrir les premiers rameaux verts du printemps.

Saint-Nabord lui présentait des branches de rosier sauvage; Dammartin, des branches de genièvre; Raon-aux-Bois, des branches de genêt; Saint-Aimé, des branches de lilas; Saulxures, des branches de saule; Vagney, des branches de sureau. Chaque procession, bannière en tête, défilait devant l'abbesse et sa cour en chantant un *kyriolé*, où la population appelait sur le chapitre, sur le duc de Lorraine, sur le roi de France, sur elle et sur leurs vassaux, la protection de Dieu, de la Vierge, de saint Aimé, de saint Romaric, de saint Urbain et des autres patrons du pays. Voici une des curieuses antiennes qu'entonnaient les vassaux :

Kyrie est bien chanté,
Chanterons-nous kyriolé?
C'est pour madam' qu'est aux fenêtres.
Kyriolé, ell' garde à mont les prés.
Kyriolé, elle voit v'nir la croix tant belle,
La croix tant belle et le pennon.
Oyez-nous, Dieu, kyriolé!

Ainsi chantaient les gens de Vagney; ceux de Dammartin disaient :

Kyrie, sire saint Pierre,
Qu'à Rome sied en chaire,
De céans êtes le patron.
A vous, nous nous présentons.
Kyrie chanter devons
Par bonne dévotion.

* *

Un autre impôt, non moins curieux, était exigé le même jour du village de Saint-Maurice, situé dans la montagne. Il consistait dans deux rochelles (espèces de hottes faites d'écorces de sapin) qu'on remplissait de neige, et que le marguillier du lieu était obligé de porter au Chapitre, au nom des habitants. Lorsque la neige faisait défaut, ce tribut était remplacé par deux bœufs blancs. Mais cette substitution se faisait très rarement, paraît-il; elle ne s'opéra même que deux fois dans l'espace d'un siècle et demi.

Les deux rochelles étaient présentées à la grand'messe par le lieutenant du grand sénéchal qui, avant le Graduel, entrait au chœur et déposait la première rochelle devant la stalle de l'abbesse, la seconde devant le fauteuil de la doyenne. Le Chapitre, en échange de cette redevance, payait le dîner du marguillier et lui donnait en outre dix-huit deniers, plus un picotin d'avoine pour son cheval. Après dîner, toutes les dames chanoinesses devaient danser dans la cour abbatiale. La première danse appartenait de droit à l'abbesse, et la seconde au Chapitre. Les bourgeois de Remiremont, en armes, assistaient au spectacle.

Ainsi que nous l'avons dit, la Révolution fit table rase des vieilles coutumes accréditées dans les Vosges. Quel bénéfice moral ou matériel les habitants retirèrent-ils de cette suppression? Il faut se rappeler que les plus grandes familles de France fournissaient des chanoinesses au Chapitre. L'abbesse appartenait le plus souvent à la Maison de Bourbon ou à la dynastie de Lorraine. Héritières de la première colonie monastique qui avait défriché le pays et fondé les villages, les Chanoinesses exerçaient sur la province un ministère de charité et de munificence. Considérés comme des pupilles, les vassaux n'invoquaient jamais en vain le puissant patronage des « Bonnes Dames ». Au lieu des onéreux fermages qu'on exige aujourd'hui, les paysans n'acquittaient entre les mains du trésorier de l'abbaye que des redevances tout à fait bénignes. D'aimables fêtes rapprochaient les vassaux et leurs gracieuses souveraines; nous le répétons, en quoi le régime moderne a-t-il amélioré le sort des habitants de Remiremont? Affranchis des « servitudes monastiques », sont-ils plus libres, plus heureux et plus fiers?

* *

Pendant tout le mois de mai, des pèlerins se sont acheminés vers Reims pour prendre part aux fêtes célébrées en mémoire du quatorze centième anniversaire du Baptême de Clovis. Reims a présenté pendant trois semaines l'aspect le plus pittoresque. On se serait cru revenu au temps où le sacre des rois de France attirait dans la ville un immense concours de peuple. Les Universités catholiques de Lille, de Paris, d'Angers, etc., avaient délégué des centaines de jeunes gens. Plusieurs congrès ont eu lieu. La corporation des publicistes chrétiens a tenu ses assises le jour de la Pentecôte.

Les visiteurs ont tenu à voir la relique de la Sainte Ampoule. Nos lecteurs se rappellent sans doute dans quelles curieuses circonstances l'huile sainte fut accordée à l'église de Reims. C'était au moment du baptême de Clovis. Le clerc, chargé de porter le Saint Chrême, se trouvait fortuitement séparé du cortège par la foule et ne pouvait parvenir près de la piscine sacrée. Le moment de l'onction baptismale était venu. Après avoir reçu l'eau lustrale, saint Remi demande le Saint Chrême pour l'y mêler, conformément au rit sacré. Il n'en trouve point. Remi, les yeux et les mains levées vers le ciel, se met en prière. Des flots de larmes inondent son visage. Une profonde angoisse oppresse tous les spectateurs. Soudain, une colombe, au plumage blanc comme la neige, fend l'air et s'approche de l'évêque. Elle tient dans son bec une petite fiole qu'elle dépose dans les mains de Remi. Vive émotion dans la foule. L'évêque ouvre l'ampoule. Miracle! il y trouve l'huile sainte qui décèle sa présence par une délicieuse odeur. Au même instant, la colombe disparaît, mais la fiole demeure : c'est la *Sainte Ampoule!*

Revenu de sa surprise, saint Remi répand le Saint-Chrême dans la piscine baptismale.

Les circonstances merveilleuses au milieu desquelles cette fiole fut donnée à saint Remi nous sont attestées par Hincmar (806-882), qui fut archevêque de Reims. Hincmar a mentionné cette intervention divine dans le récit du sacre de Clovis. Plus tard, Flodoard, (894-966) constate, dans son *Histoire de la Ville de Reims*, la croyance constante en cette tradition. C'est seulement de nos jours, où l'incrédulité affecte de tout nier, qu'on a voulu contester la véracité du récit d'Hincmar. Pour les négateurs à outrance, le miracle de la Sainte Ampoule n'est pas plus admissible que les autres merveilles qui, depuis l'origine de la Monarchie, ont manifesté la prédilection spéciale de Dieu pour notre pays. Mais, malgré toutes les attaques, la critique historique vraiment sérieuse a maintenu le fait raconté par Hincmar.

La Sainte Ampoule se composait d'une petite fiole de cristal remplie d'un baume qui ne se tarissait pas. En souvenir du miracle, on l'avait enfermée dans une châsse où elle était portée par une colombe d'or, elle-même enchâssée dans un vase de vermeil enrichi de pierreries.

Ce joyau fut conservé jusqu'à la Révolution dans le tombeau de saint Remi. On ne l'en retirait que pour le Sacre des rois. Une fois seulement, la Sainte Ampoule quitta l'église de Reims. Ce fut quand Louis XI, malade, se la fit apporter, convaincu qu'elle lui rendrait la santé! La foi de ce souverain admettait l'énigme sacrée. Il croyait que le baume divin ne devait pas être moins salutaire aux princes qui l'invoquaient dans leurs maladies

qu'aux rois bien portants qui lui demandaient la consécration de leurs droits.

En 1793, sur l'ordre du Comité du Salut public, le conventionnel Rhul se rendit à Reims pour faire disparaître ce monument du « fanatisme des siècles ». Mais une partie du Baume que contenait ce vase sacré avait été enlevée, la veille de l'arrivée du régicide, par le curé de Saint-Remi. Le vénérable prêtre opéra ce prélèvement devant plusieurs personnes qui attestèrent plus tard le fait et en certifièrent l'incontestable authenticité. Quant à la sainte Ampoule, elle fut, il est vrai, brisée; mais ses fragments, précieusement recueillis, échappèrent à une complète destruction. Ils existent encore. Pour le sacre de Charles X, en 1825, l'archevêque de Reims consacra une nouvelle huile à laquelle il mélangea le saint Chrême sauvé par le curé de Saint-Remi.

Oscar Havard.

## RECETTES DE LA SEMAINE

### Substance vénéneuse de la pomme de terre [1].

Souvent les habitants des campagnes oublient ou ignorent que la pomme de terre en voie de germination renferme une substance vénéneuse, la *solavinne*, qui cause parfois des empoisonnements dont on a cherché en vain la cause ailleurs. C'est ainsi que souvent les porcs et les volailles sont empoisonnés vers la fin de l'hiver. C'est surtout le germe qui contient cette substance vénéneuse. L'animal empoisonné ne périt pas toujours; mais lorsque le poison ne le tue pas, il s'affaiblit et s'amaigrit. Les éleveurs qui nourrissent leurs porcs ou d'autres animaux avec des pommes de terre doivent donc enlever avec soin tous les germes avant de les leur donner à manger.

### Nettoyage des bouteilles à huile.

On verse dans la bouteille du marc de café encore chaud et humide. Ce marc s'attache aux parois intérieures de la bouteille et entraîne toutes les matières grasses. On rince ensuite.

### Moyen d'obtenir les essences sans distillation.

Concassez et réduisez en poudre grossière, après l'avoir fait sécher à l'étuve ou au soleil, — suivant la saison, — la substance aromatique: café, vanille, cannelle, dont vous voulez avoir l'essence. Mettez ces poudres sur un morceau de mousseline placé, sans être trop tendu, au-dessus d'un verre bien propre et bien essuyé. Couvrez le tout avec une assiette pleine de cendres brûlantes.

Aussitôt que la chaleur produira son effet, l'essence se dégagera, descendant le long des parois intérieures du verre, et se réunira au fond. Quand elle ne coulera plus, il n'y aura qu'à la recueillir avec soin.

### Remède à la dysenterie.

Faire émonder vingt amandes, les piler, y ajouter un verre d'eau, passer et ajouter dix gouttes de laudanum et 3 grammes de bismuth.

Prendre ce médicament toutes les heures, en ayant soin de ne débuter que deux heures après le repas et de s'arrêter une heure avant.

### Guérison en quatre jours des entorses et des foulures.

Faites bouillir, à feu doux et par parties en poids, un mélange de cognac (ou bonne eau-de-vie), de sel fin de cuisine et de savon vert.

Appliquez après l'avoir laissé refroidir, mais encore tiède, ce topique sur la partie douloureuse et recouvrez d'une compresse que vous aurez soin de ne pas trop serrer.

Renouvelez l'application trois ou quatre fois par jour.

---

Nous serions heureux de posséder une recette pour glacer le linge;

Et une recette encore pour nettoyer et blanchir l'ivoire des couteaux de table.

Merci d'avance à qui voudra bien nous les communiquer.

1. Recette tirée du *Trésor des familles*, par Louis Bonconseil; vol. in-8° relié toile; prix *franco* : 5 francs.



*Le Directeur-Gérant* : Henri GAUTIER. — Sceaux. Imp. Charaire et Cie.

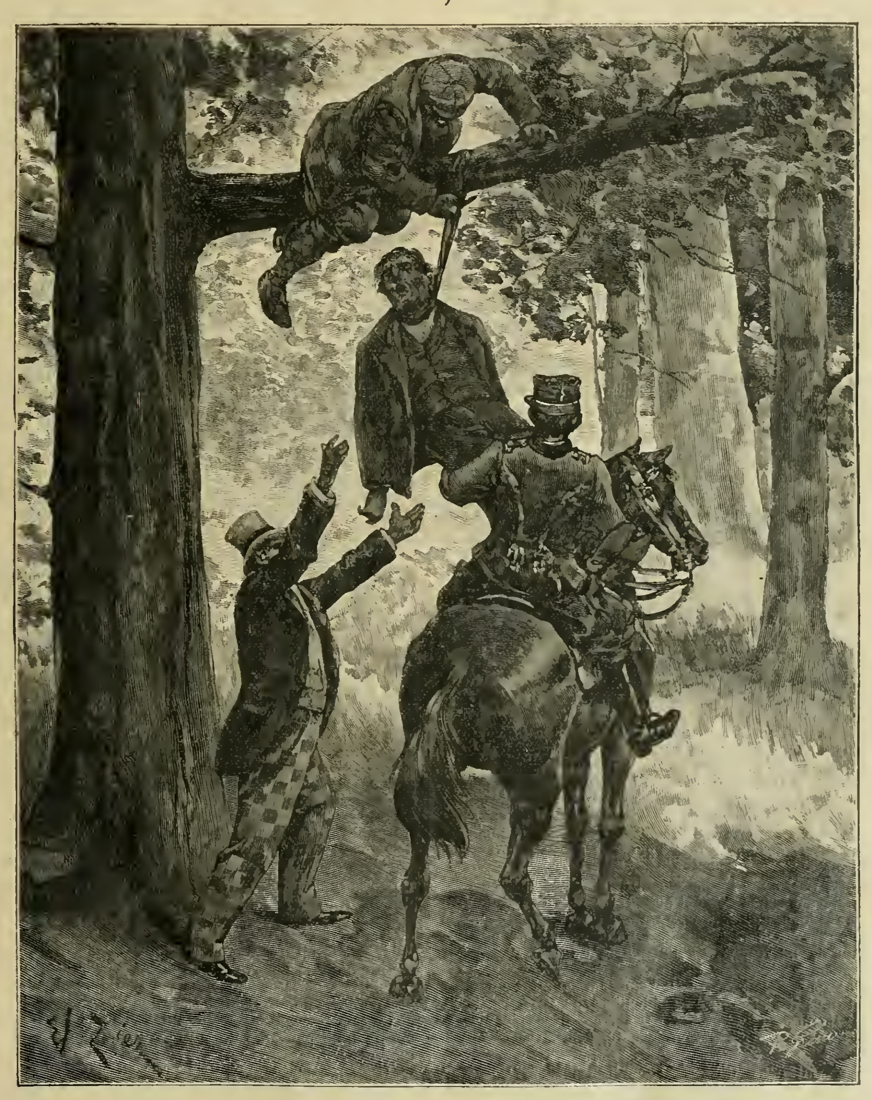
5 centimes le N° année courante. (10 centimes le N° années échues.) N° 1918 TRENTE-SIXIÈME ANNÉE. — 3 Juin 1896.

# L'OUVRIER

**Journal illustré paraissant le Mercredi et le Samedi**

| ABONNEMENT D'UN AN : | DIRECTION ET ADMINISTRATION : | ABONNEMENT D'UN AN |
|---|---|---|
| (104 numéros) France, Algérie et Belgique : 6 francs. | LIBRAIRIE BLÉRIOT, HENRI GAUTIER, SUCCESSEUR, 55, quai des Grands-Augustins, Paris. | (104 numéros) Colonies et Étranger (sauf la Belgique) : 7 francs. |


## LES VOLEURS D'OR, PAR GEORGES LE FAURE



Il arriva juste à temps pour recevoir dans ses bras le buste de Guillaume. (Voir page 75.)

# LES VOLEURS D'OR[1]

PAR

GEORGES LE FAURE

## X

### UN DÉSESPÉRÉ

Nous avons laissé, au cours d'un chapitre précédent, Guillaume Brey embusqué dans le feuillage du mimosa, à l'ombre duquel miss Edwidge se trouvait en compagnie de Henry Kinburn et de son ami Jean; c'est là, si le lecteur le veut bien, que, retournant de quelques heures en arrière, nous l'allons retrouver.

On juge de sa stupeur et aussi de sa rage en voyant ainsi confirmés les pressentiments qu'il avait eus quelques instants auparavant lorsque, sur la route, il avait aperçu les deux jeunes gens franchisssant la grille de la villa.

Cramponné à la branche d'arbre sur laquelle il était allongé, le visage congestionné, les yeux hors la tête, les dents grinçantes, il écoutait ce qui se disait au-dessous de lui, et chacune des paroles qu'on prononçait lui entrait dans le cerveau, comme l'eût pu faire une aiguille rougie au feu, le surexcitant, l'affolant presque; bien qu'il fût peu versé dans la connaissance de la langue française, il en savait assez pour deviner presque entièrement tout ce qui se disait, alors surtout que l'expression des visages soulignait d'assez significative façon le sens des paroles.

Comment put-il se faire que, de sa cachette, le Boer ne bondit pas sur le groupe conversant en toute quiétude au-dessous de lui? Par un miracle, sans doute, car dans l'état d'exaspération où il se trouvait, il n'y aurait rien eu d'étonnant à ce que, sa nature de brute l'emportant sur toute autre considération, il se livrât à quelque extrémité sanglante.

Déjà, bien qu'il n'eût pas compris le sens exact des mots qu'en s'éloignant miss Edwidge avait adressés à Jean de Brey, Guillaume s'était cependant senti mordu au cœur par une jalousie terrible : « Ce que femme veut, Dieu le veut, » avait-elle dit et, bien entendu, pour un demi-sauvage comme notre Boer, ce proverbe ne pouvait guère avoir de signification; mais ce qui en avait une, par exemple, et très claire et très nette, c'était le gracieux sourire de la jeune fille, c'étaient ses regards lumineux, dans lesquels il y avait un encouragement, un espoir.

Ah! pour le coup, tout cela, il le comprit bien, et s'il n'eût eu le vague espoir d'apprendre, en écoutant encore, quelque chose de plus précis, il se fût rué sur les deux jeunes gens; mais ceux-ci, miss Edwidge partie, avaient continué à causer, et il était demeuré là, écoutant, domptant avec une énergie féroce la fureur qui l'agitait et qui ne faisait que croître presque à chaque mot prononcé par l'un ou l'autre des deux interlocuteurs.

Ah! lorsqu'il les entendit parler en toute franchise, en toute liberté de ce sentiment sincère, profond, que Jean de Brey avait pour miss Cornallett, le Boer sentit un flot de sang affluer en bouillonnant à son cerveau; il vit rouge et, sans l'arrivée du valet de chambre qui venait chercher Kinburn de la part du lord, un meurtre était commis.

Cette circonstance fortuite sauva la vie du jeune officier qui s'éloigna en compagnie de son ami, sans se douter du danger mortel auquel il venait d'échapper.

Une fois seul, Guillaume Brey sentit soudain toute son exaltation tomber comme par enchantement et il demeura là, accroupi dans cet arbre, affaissé, pour ainsi dire hébété, regardant s'éloigner, sans même sentir encore en lui le moindre mouvement de colère contre eux, ceux que tout à l'heure il eût tués avec une sorte de joie furieuse.

Il avait éprouvé comme un brisement dans sa poitrine et il lui semblait être devenu soudainement aussi faible qu'un petit enfant, tandis que dans sa gorge quelque chose montait en roulant, comme des borborygmes, l'étouffant à chaque seconde davantage, quelque chose inconnu de lui jusqu'à ce jour et qui le faisait souffrir épouvantablement...

Ce quelque chose était un sanglot qui lui montait du cœur aux lèvres et dans lequel toute sa douleur s'exhalait; puis, brusquement, des larmes s'échappèrent par torrent de ses paupières et cet homme, qui n'avait jamais pleuré peut-être, se mit à pleurer...

Certes, il n'avait pas d'illusion à se faire : le découragement de son rival lui-même ne pouvait lui donner aucun espoir, car il comprenait bien que la fille de lord Cornallett ne l'aimait pas, ne l'aimerait jamais... puisqu'elle avait donné son cœur à un autre.

1. Voir l'*Ouvrier* depuis le 2 mai 1896.

Comme par miracle, s'était développé, dans l'esprit de ce rude Boer, l'instinct très sûr de ce sentiment inconnu de lui trois mois auparavant; et ce qui, à cette époque, eût été pour lui lettre morte, lui apparaissait maintenant avec une extraordinaire netteté.

Ah! si seulement il eût eu encore sa naïveté d'autrefois, il eût pu se bercer d'un vain espoir peut-être ou même ne point lire sur le visage de miss Edwidge aussi clairement qu'il y avait lu.

Pour ainsi dire inconsciemment, il quitta sa cachette de feuillage, gagna, au moyen de la branche de mimosa, le tronc du sapin qui lui avait servi à gagner son observatoire et le long duquel il se laissa couler; puis, comme un fou, il prit sa course à travers bois, sans but, sans autre volonté que de fuir loin, bien loin de cette habitation qui abritait celle dont il se sentait à jamais séparé.

Au bout d'une vingtaine de minutes, il s'arrêta épuisé, haletant, les pieds meurtris par des chaussures trop fines pour lui, habitué aux lourdes bottes du Transvaal; ayant laissé des lambeaux de ses habits aux fourrés au travers desquels — semblable à un bête fauve — il avait passé nu-tête, car il avait perdu son chapeau dans cette course folle, la cervelle bouillonnante, les yeux hagards, les lèvres écumantes, il se laissa tomber, telle une masse, au pied d'un arbre, gigantesque sapin, qui étendait ses branches énormes au-dessus de lui, l'enveloppant dans une obscurité fraîche et rassérénante.

Là, couché sur le sol, il pleura de nouveau, longtemps; puis, lorsque les larmes eurent détendu un peu son système nerveux, lorsque la fraîcheur qui tombait d'en haut eut apaisé le feu qui brûlait sa cervelle, il tenta de se ressaisir afin d'examiner ce qu'il avait à faire : alors, avec un calme effrayant, il envisagea la situation et conclut que, dans le grand désastre où il sombrait, nulle branche ne se trouvait à portée de sa main, à laquelle il pût se raccrocher.

De famille, il n'en avait plus; pour rien au monde, en effet, il ne fût retourné à Ferme Elisabeth, le cœur encore meurtri de l'injure sanglante que lui avait faite oom Prétorius, et bien résolu à ne lui tendre la main de sa vie.

Quant à la cousine Wilhemine, qu'eût-il pu lui dire et quelle attitude lui eut-il été possible d'avoir en sa présence? Entre eux, depuis l'enfance, n'avait-il pas été convenu qu'ils seraient mari et femme, et n'avait-il pas indignement trahi la pauvre enfant, en se laissant prendre le cœur par une autre?

Et maintenant que ce cœur était tout meurtri, tout déchiré, tout saignant, il aurait l'impudence, l'impudeur de le lui apporter!

Non; quelque rude que fût le Boer, quelque primitive que fût son âme, quelque peu civilisé que fût son esprit, il ne se sentait point homme à faire une chose aussi monstrueuse : ayant aimé miss Cornallett, l'aimant encore de toutes ses forces, il lui serait impossible de prendre dans sa main la main de Wilhemine.

Alors, sans famille, sans affection, sans avenir, sans but dans la vie, il en arriva à se demander très froidement à quoi bon continuer de vivre.

Effroyable question que jamais être humain ne se devrait poser et qui remplirait d'horreur une âme vraiment chrétienne : la créature, œuvre de Dieu, relève, depuis le premier jusqu'au dernier jour de l'existence, de celui qui l'a créée, et se soustraire à sa volonté, devancer, ne fût-ce que d'une heure, l'instant prévu par lui pour rappeler de l'exil terrestre celui qui souffre et gémit ici-bas, est le plus effroyable forfait qui se puisse rêver.

Mais, dès sa précoce jeunesse, Guillaume Brey n'avait point eu, par les soins d'une mère chrétienne, ses mains jointes dressées vers le Dieu de justice et de bonté; il n'avait point appris d'elle ces innocentes prières que balbutient les lèvres d'enfant et qui, plus tard, fortifient les âmes d'hommes contre les assauts de la vie.

Pour lui, la connaissance de Dieu s'était confondue presque avec le respect du chef de famille; jamais son âme ne s'était élevée vers le Créateur, dont il s'était habitué à incarner la pensée en la personne du vieux Prétorius, lisant d'une voix austère, le soir, devant la famille réunie, les versets de la Bible.

De ces lectures quotidiennes, qui ne le mettaient aucunement en rapport avec le Créateur, il lui était resté uniquement la crainte de Dieu; quant à l'amour de Celui qui est tout, quant à l'espoir qu'il pouvait avoir en sa justice, en sa bonté, c'étaient là, pour le jeune garçon, choses totalement inconnues.

Dans ces conditions, aussi mal armé contre la souffrance, sa faiblesse devait fatalement succomber; il devait perdre pied et tomber dans le gouffre; du moment que la mort lui apparaissait comme la seule issue possible à la situation, que nulle main n'était là pour le soutenir, qu'il n'avait point la ressource de la prière pour écarter avec horreur de lui la tentation que le désespoir lui offrait, il ne pouvait faire autrement que de devenir la proie du malin esprit.

Cette résolution une fois prise, il n'était pas homme à en reculer l'exécution; d'ailleurs la pensée de John Stuck lui vint et la crainte s'empara de lui de retomber sous la domination de cet homme; avec beaucoup de lucidité, il entrevoyait l'habileté avec laquelle l'agent de la *Chartered* avait, jusqu'à ce jour, joué de lui; il

comprenait de quelle importance il était dans les projets de l'Anglais, projets qui se résumaient à mettre la main sur Ferme Elisabeth, et auxquels il s'était associé dans l'espoir que la colossale fortune qu'on lui avait fait entrevoir lui servirait de marchepied pour atteindre au bonheur follement rêvé.

Il avait l'instinct que, s'il revoyait John Stuck, il retomberait en son pouvoir et qu'alors il continuerait à lui servir de complice pour le seul souci de s'enrichir ; mais à quoi bon la richesse dans les conditions où l'existence se présentait maintenant pour lui?

Il s'était dressé, très ferme, très apaisé, maintenant que sa détermination était prise et qu'il savait ce qu'il voulait faire : il ne lui restait plus qu'à avoir le courage de mourir, et sur ce point il n'avait aucune appréhension : au cours de sa vie aventureuse là-bas, dans les solitudes immenses du Sud africain, où le danger vous guette à chaque pas, sous les formes les plus diverses et les plus inattendues, il avait chevauché du matin au soir avec la mort en croupe, et la Camarde était une connaissance de trop vieille date pour qu'il pût s'émouvoir en quoi que ce fût de se trouver face à face avec elle.

Ayant levé machinalement les yeux, il aperçut, à quelques pieds au-dessus de sa tête, une branche plus énorme que celles avoisinantes et dont la vue le fit soudainement tressaillir, tandis qu'un air de satisfaction se reflétait sur son visage.

Sans hâte aucune, mais aussi sans l'ombre d'une émotion, il prit une ceinture de laine qui, enroulée plusieurs fois autour de son corps, lui servait à soutenir son pantalon : vieille, étirée, la couleur mangée, elle avait des allures de corde, et il la regarda un moment avec un petit sourire : c'était une ceinture qui avait appartenu à son grand-père, et avec laquelle le vieux Prétorius avait fait la campagne de 1885 contre les Anglais ; le jeune homme avait voulu la conserver sans la faire raccommoder, éprouvant une sorte d'orgueil à montrer à ses compagnons les déchirures faites par la balle qui avait troué le vieux de part en part.

Sur son bras, Guillaume Brey mesura la longueur de la ceinture qui, ayant environ trois mètres, lui parut suffisante ; alors, méticuleusement, il fit à l'une des extrémités un nœud coulant, dans lequel, après en avoir expérimenté la solidité, il engagea sa tête.

Ensuite, il empoigna vigoureusement le tronc de l'arbre et, avec une agilité qui décélait une certaine habitude de cette sorte de gymnastique, grimpa jusqu'à ce qu'il eût atteint la branche la plus basse, mais encore élevée à une quinzaine de pieds du sol ; là, il se mit à califourchon et, s'aidant des mains, s'avança de deux mètres environ pour se trouver suffisamment éloigné du tronc, de manière à ce que, dans les spasmes de l'agonie, son corps n'eût pas de heurts brusques qui eussent pu faire casser la corde.

On voit que le malheureux n'agissait nullement par coup de tête, sous l'impression de l'affolement très naturel qu'eût pu produire en lui la ruine de ses espérances ; non, il était absolument de sang-froid, en possession de la plénitude de ses facultés, et c'était bien volontairement, sachant ce qu'il faisait, qu'il recherchait la mort.

Friand, dans sa demi-civilisation, des spectacles sanglants en rapport avec sa nature rude, il avait assisté plusieurs fois, là-bas, à des exécutions capitales et c'est ainsi qu'il pouvait avoir quelque expérience du métier de bourreau que, tout à l'heure, il allait avoir à exercer contre lui-même.

A travers le feuillage épais des arbres, quelques rayons de soleil passaient, criblant la mousse de flèches d'or, mettant une gaieté dans la mélancolie de l'ombre ; dans les taillis, au milieu des buissons, c'était un caquetis, un pioupioutement assourdissant, comme si toute la gent ailée se fût effarée de la monstruosité qui se préparait ; comme si les oiseaux, innocentes créatures de Dieu, se fussent révoltés contre l'attentat que cet homme, créature comme eux de Dieu, mais intelligente et responsable, se préparait à commettre contre les lois du Seigneur.

De là-bas, arrivait, porté sur les ailes de la brise, le doux bruissement de la mer qui semblait un sanglot, comme si les flots eux-mêmes se fussent apitoyés sur le sort de ce moribond volontaire.

Mais que lui importaient et la pure clarté du soleil, et le chant des oiseaux, et le murmure de la mer ! Ce qu'il avait résolu, il allait l'accomplir, sans que sa pensée s'envolât un instant plus haut que la branche d'arbre sur laquelle il était perché ; conséquence fatale, inexorable, de cette religion qui atrophie l'âme et supprime tous rapports directs entre la créature et le Créateur...

Seule, la pensée de miss Edwidge le hantait ; mais, au lieu de produire en lui une sorte de désespérance, ces douleurs profondes qui vous prennent tout entier et vous poussent pour ainsi dire inconsciemment aux pires extrémités, aux plus criminelles résolutions, c'était une rage froide qui s'était emparée de lui, une rage dans laquelle il enveloppait non seulement John Stuck et lord Cornallett, mais encore la jeune fille elle-même, bien innocente, cependant, elle.

Ah ! s'il n'eût pas été aussi lâche, s'il ne se fût senti impuissant à vivre sans celle aux côtés de laquelle il avait rêvé vivre, il fût retourné là-bas, il eût repris l'existence commune à Ferme Elisabeth, ayant pour seul objectif désormais de faire à cette race d'étrangers le plus de mal possible, de s'opposer partout les moyens à l'empiètement chaque jour progressant de ces Uitlanders de malheur, et de les chasser de ce sol qu'ils considéraient comme conquis.

Quelle satisfaction c'eût été alors pour lui de voir passer ce lord Cornallett, aujourd'hui si orgueilleux de ses capitaux, ruiné, misérable, accompagné de cette poupée d'Europe qui, semblable au mauvais ange dont parle la Bible, l'avait ensorcelé !

Mais non, il ne se sentait pas le courage de s'éloigner, il comprenait que, vivant, quelque loin qu'il fût, sa pensée serait avec elle, et qu'il lui faudrait vivre sous le même ciel qu'elle ; alors, il préférait aller si loin qu'il lui fût impossible de revenir, et il mourrait.

Seulement, cette lâcheté, cette impuissance qui étaient les siennes, il en rendait la jeune fille responsable et c'étaient des pensées de haine qui, au moment de la mort, emplissaient son âme.

Avec une extraordinaire sûreté des doigts, il avait noué autour de la branche l'autre extrémité de sa ceinture et, pour s'assurer que le nœud ne céderait pas quand il lui faudrait supporter son poids, il tira dessus de toutes ses forces, en s'arc-boutant contre la branche : l'étoffe se resserra si étroitement que, maintenant, l'eût-il voulu, il lui eût été impossible de la dénouer : aucun fibre ne se brisa.

Rassuré, il hésita alors pour savoir si — conformément à ce qu'il avait vu faire au bourreau pour les pendaisons auxquelles il avait assisté — il se lancerait dans le vide pour provoquer une mort plus rapide par suite de la dislocation brusque de la colonne vertébrale, ou bien s'il se laisserait purement et simplement glisser, comptant, pour en finir avec la vie, sur l'étranglement...

Certes, bien que la mort n'eût rien qui l'effrayât, il n'avait cependant aucune raison de rechercher volontairement des souffrances plus longues et plus cruelles ; mais il craignait qu'une chute trop brusque n'amenât une rupture de la ceinture et ne l'obligeât conséquemment à recommencer sa tentative.

Après donc s'être suspendu par les mains à la branche, pour expérimenter en même temps une dernière fois la force de résistance de la corde, il saisit celle-ci et descendit à la force des bras jusqu'à ce qu'il sentît le nœud coulant se serrer autour de sa gorge ; alors, il desserra les doigts et, par suite du commencement de strangulation immédiatement opéré sous le poids de son corps, ses bras s'abattirent mécaniquement, tandis que, dans la face congestionnée, les yeux, presque désorbités, roulaient follement, et que les jambes s'agitaient dans des mouvements nerveux, quasi grotesques, comme ceux d'un pantin détraqué...

Cependant, bien que le sang qui lui affluait au cerveau eût déjà commencé à lui faire perdre une juste notion du monde qu'il quittait, le malheureux perçut très nettement — ainsi qu'on le sut plus tard — deux exclamations qui, soudain, retentirent, et mécaniquement se fit en sa cervelle — brouillée déjà — le raisonnement qu'un promeneur l'avait aperçu ; alors, craignant d'être sauvé, s'il ne se hâtait de mourir, il supplia Dieu de le rappeler à lui et, perdant connaissance, crut que sa prière avait été entendue.

Ce fut la première et unique fois d'ailleurs qu'au cours de cette tragique agonie, la pensée de Dieu se présenta à lui.

Cette double exclamation, c'étaient Jean de Brey et Henry Kinburn qui venaient de la pousser ; ainsi que nous l'avons vu dans un chapitre précédent, ils avaient quitté le Queen's Hotel pour faire, à travers la Californie, une dernière promenade, puisqu'il avait été convenu entre eux qu'ils prenaient ensemble, le lendemain, le train pour Paris et, l'un à cheval, l'autre à bicyclette, ils filaient doucement à travers les chemins ombreux, s'entretenant en toute quiétude d'esprit des multiples événements qui, si rapidement, venaient de troubler leur existence, lorsqu'ils avaient aperçu soudain ce grand corps qui s'agitait au bout d'une branche...

Sans se donner le mot d'ordre, ils avaient compris tous deux ce qu'ils avaient le devoir de faire ; Jean avait, d'un bond, poussé son cheval juste sous le malheureux et, droit sur ses étriers, l'avait empoigné à bout de bras, le soulevait pour entraver l'action du nœud coulant ; en même temps, Henry Kinburn avait sauté à bas de sa machine, avait empoigné le tronc du sapin, s'était hissé jusqu'à la branche et, arrivé à l'endroit où s'attachait la ceinture, l'avait tranchée à l'aide d'un couteau tiré de sa poche...

C'est à ce moment qu'était apparu John Stuck...

— Un coup de main, monsieur, s'il vous plaît, cria Henry qui, le premier, aperçut l'agent de la Chartered...

Celui-ci ne fit qu'un bond et arriva juste à temps pour recevoir dans ses bras le buste de Guillaume, qui, n'étant plus soutenu par la corde, venait de basculer, risquant de jeter Jean de Brey en bas de son cheval.

Une fois le corps étendu sur la mousse, les trois hommes s'empressèrent.

— Il n'est pas mort, déclara Henry Kinburn.

— Croyez-vous ? demanda John en proie à une inexprimable émotion.

— Parbleu ! le cœur bat ; seulement, il était temps...

John Stuck ne pouvait détacher ses regards de la face du Boer, boursoufflée au point qu'il était méconnaissable : son visage a

lui aussi était décomposé tellement sa frayeur était grande, et il grommela entre ses dents :

— Le misérable ! le misérable !

Jean et son ami, tout occupés à frictionner le corps qu'ils avaient en partie dépouillé de ses vêtements, ne prêtaient guère attention à ce que disait le personnage ; cependant, comme ses manifestations de mauvaise humeur devenaient plus claires, plus compréhensibles, Henry demanda :

— Connaissez-vous donc ce malheureux ?

— Hélas ! oui, mais du diable si je pouvais m'attendre à un coup semblable... et pensez-vous qu'il en reviendra, monsieur ?

— Le sais-je ?... mais tant qu'il y a vie, il y a espoir.

Puis, à Jean de Brey :

— Voilà ce que nous allons faire : pendant que monsieur restera auprès de cet infortuné et le frictionnera, vous allez monter à cheval et courir à Cannes pour ramener un médecin, et moi, en deux coups de pédales, je suis chez mon oncle pour lui demander d'envoyer chercher ce pauvre garçon par les domestiques...

Avant que John Stuck eût le temps de dire un mot, Henry Kinburn et Jean de Brey sautèrent en selle, le premier filant comme une flèche sur sa légère machine, l'autre galopant un train d'enfer.

Demeuré seul, l'agent de la Chartered se mit à frotter son ami avec une sorte de rage, passant sur le cuir du pauvre Boer la fureur dont il était rempli : comment ! cette espèce de sauvage s'amusait à lui jouer des tours semblables ! mais c'était un misérable, un voleur... oui, un voleur, tout comme un associé sans pudeur qui vous fausse compagnie au moment d'une opération délicate, difficile.

Se pendre !... mourir !... eh ! bien et Ferme Elisabeth, alors ?... et la prospection ! et les claims auxquels il avait droit ! et la colossale fortune qu'il croyait déjà palper... Tout cela s'en allait en fumée, parce qu'il avait plu à cet imbécile de sortir de la peau dans laquelle le Seigneur l'avait fourré depuis sa naissance.

*By God !*... que lui avait-il donc pris ?... une attaque de spleen !... la nostalgie de son pays !... un remords peut-être ! L'imbécile !

Et, tout en faisant marcher la paume de ses mains qui rougissaient l'épiderme du pauvre diable, John Stuck ne cessait de grommeler, défilant tout un chapelet d'injures, dont l'autre se souciait peu... et pour cause.

Non ! mais avait-on idée d'un coup semblable !... C'était bien la peine, en vérité, qu'il se fût donné tant de mal pour que, au moment de voir aboutir sa combinaison, la base principale s'effondrât.

Soudain, le bruit d'une petite troupe en marche arriva jusqu'à lui et, d'entre les arbres, il vit déboucher plusieurs personnes, reconnaissables à leur tenue pour des domestiques, que Henry Kinburn, marchant à leur tête, guidait :

— Eh bien ? demanda-t-il de loin...

— Toujours la même chose, le cœur a des tressauts, mais les membres sont toujours sans mouvements.

— Vite... vite... commanda Kinburn, chargez ce pauvre diable sur la civière et ne perdons pas de temps si nous voulons arriver à la villa en même temps que le docteur...

Garçon pratique, il avait fait apporter une sorte de civière rudimentaire dont les jardiniers se servaient pour transporter, — sans détériorer les pelouses par la roue d'une brouette, — les branches coupées aux arbres et aux taillis ; on étendit dessus Guillaume Brey ; et le valet de chambre, un palefrenier, l'aide jardinier et le concierge lui-même, requis en hâte, ayant chargé les brancards sur leurs épaules, le cortège prit rapidement le chemin de la villa.

Derrière, marchant silencieusement, venaient John Stuck et Henry Kinburn ; ce dernier ne pouvait s'empêcher d'examiner à la dérobée son compagnon, et il constatait, à part lui, non sans surprise, le contraste frappant qui existait entre la tenue de gentleman de John Stuck et l'accoutrement grossier, commun, de celui qu'il lui avait dit être son ami...

Aussi, poussé par une instinctive et — on en conviendra aussi, — bien naturelle curiosité, il demanda :

— Alors, ce pauvre jeune homme est votre ami ?

— Oui ! répéta l'autre avec un semblant d'hésitation... oui..., mon ami, si vous voulez... et vous comprenez le choc que j'ai reçu là, en pleine poitrine, quand je l'ai aperçu...

— Il nous doit une fière chandelle, — soit dit sans nous vanter, — ajouta Henry Kinburn...

— Et moi donc, pensa à part lui John Stuck.

Puis, tout haut, avec un tremblement véritable dans la voix, il ajouta :

— Monsieur, vous ne saurez jamais quelle reconnaissance je vous devrai, si, grâce à vous, ce garçon peut être rappelé à la vie... Seulement, je crains d'être bien indiscret en acceptant de transporter mon ami chez monsieur votre oncle.

— Peuh ! ne vous inquiétez pas... D'ailleurs, mon oncle est Anglais comme vous et moi ; il serait donc surprenant qu'il ne fût pas tout disposé à offrir de grand cœur l'hospitalité à un compatriote... et puis, pour peu que vous habitiez le pays depuis quelques jours, vous n'êtes pas sans avoir entendu parler de lord Cornallett ?

John Stuck sursauta et demanda avec un accent de véritable surprise :

— C'est chez lord Cornallett que nous allons ?... mais alors, tout est pour le mieux...

— Vous le connaissez ! répliqua le jeune homme en regardant son compagnon...

Mais déjà celui-ci, prudent comme nous le connaissons, était redevenu maître de lui, et ce fut avec un imperturbable sang-froid qu'il répondit :

— Qui ne connaît lord Cornallett ?...

Henry Kinburn parut se contenter de cette explication évasive, mais, au fond, il avait surpris dans l'intonation et dans l'attitude de John Stuck quelque chose de singulier qu'il se promit de tirer au clair à la prochaine occasion...

D'ailleurs, on atteignait la grille de la villa et, pressant le pas, il rejoignit les porteurs, de façon à les guider lui-même ; mais le lord était à l'entrée et, à la vue de John Stuck, il s'écria, stupéfait :

— *By God !* qu'arrive-t-il donc ?

— C'est notre Burgher qui a fait des siennes, répondit Stuck avec un clignement d'yeux qui recommandait la prudence ; monsieur, heureusement, — et il désignait Kinburn — a été assez aimable pour me proposer de faire transporter ici ce malheureux, et j'ai accepté sans savoir qu'il s'agissait de vous...

— Le médecin n'est pas encore arrivé ? demanda Henry...

— Non ; mais où allons-nous mettre le malade..., j'avais pensé au pavillon du concierge...

John Stuck sursauta et, se rapprochant de lord Cornallett :

— Vous n'y songez pas ! alors que c'est la Providence qui, peut-être, veut seconder nos vues en envoyant cet accident...

L'autre écarquilla les yeux, regardant son interlocuteur comme il eût regardé un fou.

— Je ne comprends pas, balbutia-t-il.

— Vous comprendrez plus tard, rappelez-vous seulement que, lorsque vous avez reçu l'hospitalité à Ferme Elisabeth, le propriétaire a couché dans l'écurie pour vous abandonner sa chambre...

Pendant ce colloque, les porteurs s'étaient arrêtés, attendant des ordres pour savoir où transporter leur fardeau humain.

— Soit, fit enfin lord Cornallett ; mais je comprends de moins en moins.

Et Henry Kinburn :

— Faites-le porter dans la salle de billard ; il aura plus d'air...

Comme on montait le perron, miss Edwidge, revenue de son évanouissement, y apparaissait, appuyée au bras de sa femme de chambre, car, à la première nouvelle d'un malheur, elle avait voulu venir offrir ses soins au malade.

Mais à peine ses yeux eurent-ils rencontré le visage de Guillaume Brey, qu'elle chancela, murmurant d'une voix angoissée :

— Oh ! c'est le malheur qui entre dans la maison !

(*La suite au prochain numéro.*) G. LE FAURE.

## LES VIEUX SOLDATS

# UN AIEUL DE CHAPUZOT[1]

**Par JEAN DRAULT**

### X (*Suite.*)

#### HOSPITALITÉ JUIVE

J'ai fini par apercevoir une petite maisonnette située sur le bord d'un chemin ; il y avait du monde, puisqu'il y avait une chandelle dedans, et que la cheminée fumait, ce qui m'a fait un plaisir considérable.



J'arrive à la maisonnette, qui était une manière de petite auberge, je tape à la porte. Un homme barbu vient m'ouvrir et recule épouvanté en disant :

— Franceu !... Franceu !... ce qui est une mode en prussien d'appeler comme ça les Français.

— Oui, que je dis, je suis Français, ami de la liberté et ennemi du despotisme, donc je ne veux que du bien à tout le monde.

Et j'entre dans la maison en faisant le salut et en disant : salut à la société.

Il y avait là-dedans la mère,

1. Voir l'*Ouvrier* depuis le 2 mai.

une vieille sorcière, sa fille aînée qui me regardait avec des yeux grands comme des portes cochères, mais qui était une belle fille, et une tripotée de petits frères et de petites sœurs sales et mal peignés. La vilaine marmaille!...



Tout ce monde là me reluquait d'une façon méchante.

— Bon!... Ils ont peur, que je me dis. Alors, je leur donne l'explication de ce qui m'arrivait, depuis le clou de mon soulier qui me piquait le pied, jusqu'à la demi-brigade que j'avais perdue, et que j'étais seul dans la forêt, et que j'allais mourir de faim, et que j'avais vu la lumière de leur cambuse de loin, ce qui m'avait donné du courage.

Tout en causant, moi malin, j'avais tout doucettement ôté mon sac, et je m'étais assis sur un banc près de la cheminée. Il y avait là, pendue à la crémaillère, au-dessus d'un feu de bûches, une marmite que la vieille sorcière soignait, et qui avait l'air de me promettre des choses, des choses!...

Tous ces gens-là ont senti, au regard que je jetais sur cette marmite, que je ne partirais pas de là. Mais pourtant, ils étaient tous là à me regarder dans le blanc des yeux, et il n'y en avait pas un, dans cette famille de hiboux, pour avoir la bonne idée de me dire comme ça :

— Brave militaire, reste donc à manger la soupe avec nous!

Faut pas être injuste pourtant. La fille aînée qui avait des dents de petit loup, riait en me regardant, et si j'avais eu l'estomac moins creux, j'aurais pu en devenir amoureux, mais je n'avais d'yeux que pour la marmite.

Comme c'était celle de la famille qui m'avait l'air d'être la moins mal disposée pour moi, j'ai essayé d'engager conversation avec elle et je lui ai dit, en manière de plaisanterie :

— Je suis sûr, mademoiselle, que vous ne vous êtes jamais amusée à essayer de rester vingt-quatre heures sans manger...

Mais elle ne répondait rien; alors, j'ai continué :

— Moi, mademoiselle, je m'amuse quelquefois à ça; ainsi justement, aujourd'hui...

Mais le papa, un vieux Juif qui n'avait pas encore ouvert la bouche, m'a fait taire en me disant :

— Mon fille, il gonnait bas le vrançais.

Il faut que vous sachiez, chers parents, que les Allemands prononcent tout à l'inverse de nous, et j'étais justement tombé chez un juif allemand qui m'appelait *crenatier* au lieu de grenadier, ce qui me déplaisait fort. Mais je ne voulais pas le lui dire, rapport à la soupe.

Enfin, voilà le vieux qui se dégèle et qui se met à me demander des renseignements sur la marche de la demi-brigade que je lui donne sans penser à mal. Puis, le voilà qui me dit comme ça :

— Crenatier, vous tefez avoir faim.

— Un peu, oui, que j'y réponds.

— Est-ce que fus aimez la soupe à la citrouille?

— Moi! Si j'aime la soupe à la citrouille, ah! citoyen!... La soupe à la citrouille et la république, voilà ce qu'il faut pour rendre heureux un grenadier!...

Seulement, jugez de ma désolation, quand cet animal de Juif me dit qu'il me fera souper et coucher à demi-prix de ses autres clients, rapport à ce que je lui avais fourni des renseignements sur la marche de la demi-brigade!

— Hélas! que je lui ai dit. Mais il ne me reste pas un écu, pas un sol!... Mais on nous paye en assignats, à l'armée, et foi de grenadier, je vous renverrai par un exprès le prix de votre souper; je vous le paierai vingt-cinq livres si vous le voulez, en assignats...

Mais le vieux olibrius avait l'air de savoir que les assignats, ça ne vaut pas grand'chose, et il m'a dit comme ça, en me tendant la main :

— Au refoir et ponne chance...

Mais j'ai fait semblant de ne pas comprendre, et comme la vieille soulevait le couvercle de la marmite, je me suis approché pour mieux respirer l'odeur.

Alors, le vieux Juif a eu l'air d'accepter la chose. Il avait peut-être peur, aussi, de mon briquet et de ma colère. En Prusse, les habitants nous appellent *les diables bleus*.

Il faut bien dire que moi, j'avais mis dans ma tête de ne pas m'en aller sans avoir goûté à la soupe de la vieille, et pensez si j'étais content quand je vois la fille aînée qui met huit assiettes sur la table.

Mais voilà que je compte, et nous n'étions que sept, savoir moi, le père, la mère, la fille et trois mioches; il y en avait bien deux autres, de mioches, mais j'avais vu qu'on leur avait donné un peu de pitance et qu'on les avait déshabillés et couchés sur une vieille paillasse, dans un coin de la chambre.

Alors, je dis au père :

— Vous mettez une assiette de trop.

Mais il me répond que non. Ah!... Le vieux gredin!... Chers parents, si vous saviez! Mais vous saurez!...

Et il m'explique, en faisant des mines chafouines, que c'est une vieille habitude du pays.

Chaque fois qu'on découvre un nid de merles dans un arbre près d'une maison, il y a du bonheur toute l'année pour la maison où on apporte le nid de merles.

Chacun, dans la famille doit essayer de monter dans l'arbre et de décrocher le nid; s'il y a un étranger, c'est la même chose. Et pour lors, comme celui qui apporte le nid apporte le bonheur dans la maison, il a droit à deux rations.

— Et vous comprenez, crenatier, que me dit le vieux, il y a un nid là-haut.

Et le voilà qui ouvre la porte et qui me montre au clair de lune un grand arbre, très droit, où il paraît qu'il y a un nid de merles.

Vous me direz, chers parents, que c'était une histoire à dormir debout, mais je n'écoutais que ma faim, et en apprenant ça, je me dis : c'est moi qui vais décrocher le nid de merles, et j'aurai mes deux rations!...

Voilà que nous sortons, le père, la mère, la fille, les mioches.

Respect aux vieux : c'est le père qui essaye d'escalader le peuplier. Moi, je me disais :

— Pourvu qu'il ne grimpe pas!...

Je songeais aux deux rations, et je me tâtais les muscles.

Mais le papa n'a pas été bien haut. Il était à deux toises de la terre, que le voilà qui se met à geindre et à souffler, puis, il retombe sur son derrière en criant :

— Adonaï!... Au tour de mon femme!...

Et il marmotte des mots en allemand à la vieille sorcière.

La voilà donc qui se cramponne à son tour au tronc de l'arbre, et le mari la poussait, et il me dit :

— Crenatier, aitez-moi à bousser mon femme!

— Plus souvent! que j'y réponds. Pour qu'elle ait les deux rations!

Comme vous le pensez bien, chers parents, la vieille sorcière n'a pas été plus haut que son mari. Elle a déchiré son tablier, elle a accroché ses cheveux en criant comme une vieille chouette et elle est retombée comme son mari qui lui disait :



— Grambonne-doi! Rébecca!...

Alors, c'était mon tour. Par galanterie, je voulais laisser passer la demoiselle avant moi, mais le papa a dit :

— Non! non!... Elle est plus chenue que vous!

J'agrippe donc le tronc, je le serre avec mes bras, avec mes jambes, et il me semblait que j'avais des ailes. Je montais comme à une échelle, et en cinq ou six brassées, j'étais au haut du peuplier.

Là, je cherche le nid, et je ne trouve rien.

— Ah çà!... Où donc est-il, votre nid, que je demande.

Pas de réponse!

Moi, benêt, je grimpe encore d'une toise, au risque de faire casser l'arbre sous moi, je reluque toutes les branches, je tâte autour de moi, pas de nid? Et je répète, plus fort:

— Est-ce que vous vous moqueriez d'un grenadier de la 7ème?...

Toujours pas de réponse. C'est louche, que je me dis. Et je redescends quatre à quatre, je saute par terre et je vole à la maison du vieux Prussien... Impossible de l'ouvrir, elle était fermée à double tour.

— Ah!... canaille! que je me mets à crier!... C'est pour me fiche à la porte que tu m'envoies chercher des nids!... Et je donne dans la porte des grands coups de talon.

Alors, voilà une petite fenêtre qui s'ouvre, et j'aperçois la figure du Juif à côté d'un canon de fusil. La vieille canaille me menaçait avec mon propre fusil! Pourtant il m'a jeté mon sac et mes nippes, et il m'a dit de m'en aller, et je suis parti, mais ce que j'étais furieux!...

J'ai été dormir le ventre vide sur de la mousse, et je suis parti le lendemain pour chercher la demi-brigade. J'ai trouvé des fraises et des mûres pour toute nourriture. Ça emplit bien mal l'estomac!

Enfin, j'ai fini, vers le soir, par entendre le tambour. Ce n'était pas ma demi-brigade, mais ma division, et une demi-heure après, j'étais au milieu de mes frères d'armes et je mangeais le lard à Flamboche avec du pain à Bersouillon tout en racontant mon histoire qui les a fait beaucoup rire.

Heureusement, chers parents, qu'il y a un Être suprême pour punir les ennemis des patriotes; à quelques jours de là, comme nous traversions une autre forêt, — il n'y a que de ça, dans ce pays d'émigrés. — je suis sorti du rang avec Flamboche pour boire à une petite source.

Au-dessus de la petite source, il y avait du feuillage, et ce feuillage s'est mis à remuer tout d'un coup.

— Tiens! que Flamboche se met à dire. C'est peut-être un ours. Tire donc!...

Je charge donc mon fusil, je vise et je tire. Pan!... Et je vois quelque chose de lourd qui dégringole en poussant des cris d'écorché.

Ce n'était pas un ours, c'était un homme; je le reconnais, c'était mon Juif.

— Ah! ah!... Mon gaillard, que je lui crie. C'est encore un nid de merles que vous cherchez là-haut?...

Le vieux me regardait avec des yeux troubles. Il avait reçu la charge en plein ventre, et son compte était bon. Il *a péri* sans me répondre. Flamboche l'a fouillé, moi aussi. La guerre, c'est la guerre. J'ai pris ses souliers, Flamboche a pris son bonnet de fourrure pour remplacer son bonnet de police qu'il a perdu. Et nous avons trouvé dans les poches du vieux des papiers qu'on a remis au capitaine Roufignac. Il était accouru avec ses hommes, à mon coup de fusil, et il a porté les papiers au général.

Eh bien! Chers parents!... Cet homme qui m'avait privé de mes deux assiettées de soupe à la citrouille, c'était un espion. Il était monté sur l'arbre pour compter les forces de la division.

Il y a un Être suprême pour punir les ennemis des patriotes.

Mais voilà longtemps que je suis après cette lettre, et j'ai mis dix jours à vous l'écrire.

Maintenant, je vois que ça ne sera pas long avant que je vous embrasse, parce que nous doublons les étapes pour être plus vite en France, et là, on aura bien chacun sa décade pour aller embrasser sa famille avant de repartir défendre la république.

Recevez, chers parents, les pensées d'affection de votre grenadier.

CHAPUZOT,
*dit le Scipion de la 109e demi-brigade.*

XI

UNE NOUVELLE PIÈCE DE BIDOUILLE

Cette fois-ci, ce n'était plus M. Dufuret qui prenait des notes, mais l'excellent Bidouille qui expliqua en ces termes son zèle:

— C'est dimanche que je débute aux Champs-Elysées, et je veux ouvrir mes représentations par une pièce patriotique. Vous comprenez bien que je vais mettre l'adjudant Bras d'acier là-dedans. Faudra venir voir ça, vous, monsieur Dufuret, ça vous instruira peut-être sur bien des choses que vos bouquins ne savent pas. Et vous aussi, mon colonel, faudra venir voir ça!

— Comment donc! Mais certainement!... s'écria le colonel Panachard. Le guignol, n'y a rien qui me plaise comme ça!... Ainsi, tenez, j'ai été en garnison à Lyon, parole d'honneur, tous les dimanches j'allais voir Gnafron rosser le commissaire de police.

— Eh bien! mon colonel, annonça Bidouille, vous verrez, dimanche, des choses bien plus épatantes que ça!

— Vous feriez bien, insinua le colonel Panachard, de faire donner des conseils à la jeune armée; regardez, ces vieux de la vieille, ils gobaient le régiment, le bivouac, la marche, la bataille, le machin chose de tout le fourbi, au lieu que ceux d'aujourd'hui, ils n'ouvrent le bec que pour brailler la classe. Tenez, soldat Bidouille, — parce que votre titre de soldat, c'est votre propriété, comme à moi, mon titre de colonel, — j'vous donnerai une gratification sur le prix que l'Académie de Cricquebœuf me colloquera pour mon mémoire, si votre pièce guignolique est patriotique...

— Elle le sera, mon colonel, affirma Bidouille qui, attiré dès lors par l'appât du gain, prépara ses phrases les plus vibrantes et ses apostrophes les plus embrasées.

Le dimanche suivant, M. Dufuret, le colonel et Chapuzot prenaient place sur des chaises dans l'enceinte du *Vrai guignol*. Devant eux, sur des bancs, un auditoire nombreux de bambins s'agitait, tandis qu'un homme au visage terreux grattait une harpe en attendant le lever du rideau.

(*La suite au prochain numéro.*) JEAN DRAULT.

## NOTRE CONCOURS DE COLORIAGE

C'est demain jeudi que le jury se réunira pour la première fois. Il consacrera cette première journée à la constatation que tous les envois ont été bien faits le 28 mai ou avant cette date. Puis, il ouvrira les paquets renfermant les compositions et éliminera toutes celles qui ne comprendraient pas les trois dessins coloriés.

Il fixera la date de sa deuxième réunion.

# NOS GRANDS PATRONS

ACTES ET LÉGENDES

**Par George de Celi.**

UN HÉROS DES NIBELUNGEN. — LES CRIMES DE GONDEBAUD. — L'ARIANISME AU Ve SIÈCLE. — JEUNESSE DE CLOTILDE. — LES FIANÇAILLES AU SOU D'OR. — LA CONVERSION DE CLOVIS. — « FLÉCHIS LE COU, SICAMBRE ADOUCI! » — L'ANTIQUITÉ DU TITRE DE « TRÈS CHRÉTIEN ». — VIEILLESSE ET MORT DE SAINTE CLOTILDE. — SES RELIQUES. — SES ÉGLISES. — LES ANDELYS ET L'*an des lys*. — LE MIRACLE DE LA FONTAINE. — LE CULTE DU SACRÉ-CŒUR. — LE DERNIER PROPHÈTE D'ISRAEL. — LE DRAME DE MACHÉRO. — SAINT PIERRE. — SAUL ET PAUL.

*Sainte Clotilde*, 3 juin. — Les *Nibelungen* chantent la vaillance du vieux roi de Bourgogne, Gondieuch, qui tomba, en 451, avec son armée entière, dont pas un homme n'avait reculé, sous l'épée d'Attila. Il laissait quatre fils, entre lesquels la Bourgogne fut partagée. L'aîné, Gondebaud, devait en refaire l'unité sous son sceptre à force de crimes.

Il assassina d'abord son frère Chilpéric, dont il fit massacrer les jeunes fils et la femme. Seules les deux filles de ce prince, Clotilde et Mucuruna, furent épargnées.

Chilpéric avait été arien, comme l'était Gondebaud et la Bourgogne entière. Mais sa femme était chrétienne; et elle avait élevé ses filles dans sa foi. Après le massacre de leurs parents, Mucuruna se retira dans un couvent. Clotilde fut élevée à la cour de son oncle, où elle vivait dans une étroite retraite.

Des ambassadeurs de Clovis, roi des Francs, eurent pourtant occasion de voir la jeune princesse. Frappés de sa grâce et de sa sagesse, ils en parlèrent à leur maître avec une admiration si vive que Clovis fit demander à Gondebaud la main de sa nièce. Le roi Burgonde n'osa refuser, et l'ambassadeur remit, au nom de son maître, les cadeaux des accordailles: le sou d'or et le denier d'argent. Pourtant Gondebaud craignait fort que Clovis voulût revendiquer les droits de Clotilde sur une partie de la Bourgogne; et à peine fut-elle partie avec son escorte franque, dans une basterne (sorte de chariot traîné par des bœufs), qu'il lança des cavaliers pour la ramener. Clotilde dût monter à cheval et gagner à toute bride le sol de son nouveau royaume.

Il était encore païen, mais avait promis à la princesse une entière liberté dans l'exercice de son culte. Elle se sentait sans doute la mystérieuse vocation de gagner à Dieu ce prince barbare dont la gloire éclatait déjà. Et en effet, le charme de la jeune reine agit si puissamment sur Clovis qu'il lui permit de faire baptiser leur premier-né, Ingomir. L'enfant mourut peu après. Le roi en eut un vif chagrin et une sorte de remords; il croyait que

c'était une vengeance de ses dieux. Cependant, il permit encore que leur second enfant, Clodomir, fût baptisé. Celui-ci, comme le premier, tomba malade. Le roi s'emporta violemment alors contre « l'eau fatale du baptême ». Mais Clotilde supplia Dieu, et l'enfant fut guéri.

On sait en quelle circonstance Clovis, gagné à demi par la douce influence de la reine, acheva de se convertir.

Il guerroyait contre les Allemands. Les armées se rencontrèrent à Tolbiac, aujourd'hui Zulpich, près de Cologne. Après une lutte acharnée, les Francs, moins nombreux, pliaient. Clovis, alors, élevant ses armes sanglantes vers le ciel, s'écria : « Dieu de Clotilde, mes dieux me trahissent... Donne-moi la victoire et je t'adorerai. » Une force nouvelle l'anime; il rassemble quelques soldats et charge les masses ennemies, qui plient à leur tour. Les Francs reprennent courage; l'armée allemande se débande et est taillée en pièces.

Peu de semaines après, Clovis, après avoir passé par Toul, où saint Waast commença de l'instruire, se rendait à Reims. Saint Rémy acheva de l'éclairer. Il fut baptisé avec ses deux sœurs et trois mille de ses guerriers, le jour de Noël de l'an 496. Le mot célèbre de l'évêque avant de lui administrer le baptême : « Courbe la tête, fier Sicambre... » semble avoir été légèrement arrangé. Sicambre signifiait déjà fier et même féroce. « *Mitis depone colla Sicamber*, fléchis le cou, Sicambre adouci », dit saint Grégoire de Tours, qui tenait de témoins les détails de ce grand acte, dont la France chrétienne a commencé de fêter le quatorzième centenaire.

***

La mission de Clotilde était remplie. Elle avait donné à la France le premier de ses Rois très chrétiens, car ce titre glorieux, que quelques-uns ont prétendu ne dater que de Louis XI, remonte en réalité à Clovis. Elle engagea encore le roi à combattre l'arianisme. On sait qu'à la bataille de Vouillé, Clovis tua de sa main Alaric, roi des Visigoths, chef des armées ariennes.

La vieillesse de la reine fut attristée par les guerres fratricides de ses fils. Elle s'était retirée à Tours, près du tombeau de saint Martin, où elle vivait dans l'oraison et les œuvres charitable, « en toute bénignité et chasteté », dit saint Grégoire. Ses prières et ses efforts ne furent pourtant pas stériles; elle avait eu la joie de voir la paix à peu près rétablie, lorsqu'un ange, selon la légende, vint l'avertir du jour de sa mort.

Ses restes furent déposés, selon son désir, au pied de la châsse de sainte Geneviève; et pendant des siècles, chaque fois qu'un fléau menaça Paris, on portait processionnellement dans la ville les reliques de la Reine avec celles de la Bergère. A l'époque de la Révolution, le P. Rousselet, dernier abbé de Sainte-Geneviève, eut la malheureuse inspiration de les brûler pour les soustraire aux profanateurs. Ces cendres précieuses ont été cédées à la petite église paroissiale de Saint-Leu et Saint-Gilles où elles sont encore en vénération.

***

Sainte Clotilde a doté la France d'un grand nombre d'abbayes et d'églises, notamment celle de Sainte-Geneviève et celle des Andelys. Aux Andelys, d'après une pieuse légende, une fontaine jaillit du sol, à la prière de la sainte, pour désaltérer les ouvriers qui travaillaient à la construction de l'église. Cette eau miraculeuse coule encore ; et chaque année, le 3 juin, une foule misérable de malades et d'infirmes vient lui demander la guérison. L'Archiprêtre plonge solennellement dans la fontaine une statue dorée de la sainte. Autrefois, il y jetait un écusson fleurdelisé, en souvenir du baptême de la ville, l'*an des lys*, c'est-à-dire l'année où un ange apporta à l'épouse de Clovis le bouclier aux fleurs de lys d'or, qui devait, au bras de nos rois, protéger si longtemps la gloire et la prospérité de la France.

***

12 juin. *Fête du Sacré-Cœur*. — On connaît l'origine de cette dévotion, si touchante et si puissante, toute moderne dans sa forme, et l'on peut dire toute française.

Ce fut dans les dernières années du XVII^e siècle que Jésus manifesta à une sainte religieuse, la B. Marie-Marguerite Alacoque, visitandine de Paray-le-Monial, le désir que l'on rendît à son cœur, navré et immolé pour les hommes, un culte particulier. Ce culte se répandit promptement « dans toutes les parties de l'univers catholique », comme le constate le décret du 6 février 1765, par lequel Clément XIII institua la fête du Sacré-Cœur, que Pie IX rendit obligatoire le 26 août 1856. Des miracles éclatants l'illustrèrent : en 1720, Mgr. de Belzunce avait arrêté la peste de Marseille en dévouant la ville au Sacré-Cœur.

Les deux principaux sanctuaires de cette dévotion sont Paray-le-Monial et Montmartre. Le premier est plein des souvenirs de la Bienheureuse : sa dépouille repose sous la table de l'autel, dans la chapelle du couvent; dans le jardin, le noisetier près duquel avaient lieu les apparitions étend encore ses rameaux verts sur les pèlerins agenouillés.

En 1685, le vendredi après l'octave du Saint-Sacrement, l'humble Marguerite-Marie suspendait une image du Sacré-Cœur faite à l'encre à l'autel du noviciat; et elle écrivait que le Seigneur désirait « Un édifice où serait l'image de son divin cœur pour y recevoir les hommages du Roi et de toute sa cour. »

La piété française a réalisé magnifiquement ce désir par l'église du Vœu national, temple d'espérance, né des angoisses de l'année terrible. Sur le « mont des martyrs », elle dresse lentement l'éclatante blancheur de son dôme, où la grâce romane corrige la lourdeur byzantine, élevant les revendications divines en face du mont des revendications populaires. Les pèlerins, plus nombreux encore en ce mois de juin, y affluent toute l'année par milliers.

***

*Saint Jean-Baptiste*, 24 juin. — La vie de Jean-Baptiste, comme celle des deux grands apôtres qui vont suivre, est trop connue pour qu'il soit nécessaire de la raconter avec détails.

Fils de la vieillesse d'Elisabeth, cousine de la Vierge, et de Zacharie, un ange annonça à celui-ci la naissance prochaine et la gloire de cet enfant. Le vieillard fut incrédule, et, en châtiment, devint muet. Il ne recouvra la parole que pour nommer Jean ce fils inespéré qui venait de naître, et chanta le *Benedictus*, dont les derniers versets expriment la mission de l'enfant miraculeux : « Toi, petit enfant, tu seras appelé le Prophète du Très-Haut, car tu marcheras devant le Seigneur pour lui préparer les voies. »

A peine adolescent, Jean se retira au désert, où il vécut dans la contemplation et la prière, vêtu de poil de chameau, se nourrissant de miel et de sauterelles. Vers sa trentième année, il parut au bord du Jourdain, prêchant la pénitence, commençant d'annoncer la venue prochaine du Messie.

L'effet de sa parole fut extraordinaire. La Judée vivait dans une attente anxieuse du Sauveur promis. Elle accourut au jeune prophète, dont la sombre et puissante éloquence ainsi que l'austérité rappelaient Elie, toujours vivant dans les souvenirs. On le prit pour Elie lui-même, ressuscité. En même temps, Jean baptisait, d'où son nom de Baptiste. Ce baptême par immersion, tel qu'il se pratiqua, du reste, assez longtemps, n'était pas, sans doute, le baptême sacramentel institué par Jésus-Christ, mais c'en était la préparation, et comme la purification des hommes de la Loi pour l'Evangile. On sait que le Messie lui-même s'y présenta, et quel touchant conflit d'humilité s'établit entre Jésus et Jean, dans lequel le Précurseur dut céder et baptiser le Maître.

Le caractère de la prédication de Jean était la rude liberté avec laquelle il flagellait les méchants et les hypocrites. Cette liberté lui valut le martyre.

Hérode Antipas, tétrarque de Galilée, avait épousé sa belle-sœur et nièce, Hérodiade. Le prophète lui reprocha fortement ce mariage incestueux. Antipas le fit jeter dans un cachot du château de Machéro, vieille forteresse où Hérode le Grand avait fait construire un palais, résidence habituelle du tétrarque. Hérodiade voulait la mort de Jean-Baptiste; Hérode n'osait l'accorder, de peur d'un soulèvement du peuple. Mais, dans un festin, Salomé, fille d'Hérodiade, dansa devant le tétrarque avec tant de grâce qu'Antipas, charmé, promit de lui accorder ce qu'elle voudrait. « La tête de Jean-Baptiste », répondit la jeune danseuse, à qui sa mère avait parlé. Hérode n'osa se rétracter, et quelques instants après, un soldat présentait sur un plateau la tête sanglante du « plus grand des fils de la femme », — *après Dieu le greigneur* (plus éminent), dit un cantique du XV^e siècle.

***

*Saint Pierre*, 29 juin. — Simon, fils de Jonas, de Bethsaïde, sur les bords de la mer de Galilée, exerçait avec son frère André le métier de pêcheur. André, appelé le premier à l'apostolat, conduisit Simon au Seigneur, qui, dès cette entrevue, changea son nom en celui de Céphas (Pierre en hébreu). C'était la réalisation de la parole d'Isaïe : « Je mettrai dans les fondations de Sion une pierre éprouvée et précieuse. »

Cependant Pierre revint à ses filets. Il fallut un second appel pour qu'il suivît définitivement le Seigneur.

Il occupa dès le début le premier rang entre les apôtres, et à la suite d'une double et éclatante confession de la divinité de son Maître, celui-ci lui annonça qu'il lui donnerait les clefs du royaume éternel, et tout pouvoir de lier et délier au ciel et sur terre.

On sait quelles furent, à la Passion, ses promesses présomptueuses de fidélité, son triple reniement, son repentir et sa pénitence. Après la Résurrection, confirmé dans sa misson et dans son pouvoir, il parle au nom du collège apostolique, s'établit d'abord à Antioche, où il préside le premier concile, puis définitivement à Rome, dont il fait la capitale du monde chrétien. Arrêté par ordre de Néron, il s'échappe pour obéir aux instantes prières des fidèles. Mais dans sa fuite, il rencontre, dit la légende, le Seigneur lui-même, qui lui reproche doucement de fuir le martyre. Pierre

rentra dans sa prison et fut crucifié au plus haut du Vatican, sur le Montorio, le 29 juin 67. C'est du lieu de son supplice qu'il commande aujourd'hui à l'univers.

***

*Saint Paul*, 30 juin. — Saul, qui prit le nom de Paul après sa conversion, de la tribu de Benjamin, naquit à Tarse, en Cilicie. Cette petite ville avait reçu d'Auguste le droit de bourgeoisie romaine, d'où le titre de citoyen romain que l'apôtre revendiqua plus tard. Fils d'un pharisien, ayant étudié la loi mosaïque sous Gamaliel, Saul se montra le fougueux adversaire du christianisme naissant. Il fut l'un des accusateurs de saint Etienne, et gardait les vêtements des bourreaux pendant qu'ils lapidaient le premier martyr. Après la mort d'Etienne, il prit la part la plus active à la persécution contre l'Eglise de Jérusalem.

Les circonstances de sa conversion sont célèbres. Il se rendait à Damas avec quelques hommes d'armes, pour y saisir des chrétiens, lorsque vers le soir et comme il approchait de la ville, une lumière éclatante l'enveloppa tout à coup, il fut jeté à terre et entendit une voix qui disait : « Saul, Saul, pourquoi me persecutes-tu? — Qui êtes-vous Seigneur? s'écria-t-il épouvanté. — Je suis Jésus de Nazareth; tu regimbes en vain contre l'aiguillon. » Et la voix lui ordonna d'entrer dans la ville, où un homme lui dirait ce qu'il devait faire. Les compagnons de Paul étaient épouvantés, entendant une voix et ne voyant personne. Saul se releva aveugle, et entra à tâtons dans Damas, où il resta trois jours sans prendre ni aliments ni breuvages, plongé dans la stupeur et le repentir. Le soir du troisième jour, un saint vieillard, nommé Ananie, averti par la même voix qui avait parlé sur le chemin, vint lui touche les yeux et le guérit.

Dès lors, Paul déploie pour défendre l'Eglise la fougue, l'audace, et le génie que Saul avait employés à l'attaquer. Le « Docteur des nations » commence cette prédication extraordinaire qui parcourt le monde comme une flamme. Il parle à Athènes, à Corinthe, à Antioche, à Ephèse, à Rome, en Italie, dans le midi des Gaules en Espagne, en Grèce, en Asie... Les légendaires étendent ses voyages jusqu'aux enfers. Partout semant les miracles avec la doctrine, établissant des sacerdoces, fondant des églises, auxquelles il écrit sur les difficultés qui les divisent, ces lettres, le plus beau monument de l'inspiration divine et du génie humain qu'il y ait en aucune langue. Les persécutions et les accidents ralentissent à peine sa marche. « Les fatigues, les prisons, les coups, la mort, j'ai connu tout cela avec surabondance, écrit-il aux Corinthiens. Cinq fois les Juifs m'ont appliqué leurs trente-neuf coups de corde; trois fois j'ai été bâtonné, une fois lapidé; trois fois j'ai fait naufrage. Voyages sans nombre, dangers de la mer et des fleuves, dangers des voleurs, dangers du côté des Juifs et des Gentils, dangers des faux frères, dangers dans les villes et les campagnes, j'ai tout connu. Labeurs, veilles, jeûnes, froid, nudité, voilà ma vie. »

Deux fois emprisonné à Rome, ayant étonné ses juges par une éloquence dont aucun tribunal n'avait jamais retenti, il fut condamné à mort par Néron. A l'heure même où saint Pierre était sacrifié sur le Montorio, saint Paul, à qui son titre de citoyen romain donnait droit au glaive, était décapité à l'autre bout de Rome, aux Eaux Salviennes. La tête en tombant fit trois bonds; aux endroits qu'elle toucha jaillirent des fontaines qui coulent encore aujourd'hui, dans l'église de Saint-Paul-Trois Fontaines.

GEORGE DE CÉLI.

# MAGIE BLANCHE EN FAMILLE

**Escamotage d'un enfant.** (Suite.)

Expliquons aujourd'hui de quelle manière l'enfant a été escamoté.

La figure 2 montre la manière de confectionner le cylindre : trois cercles de tonneau, six lattes et dix-huit clous, en forment la carcasse qui peut aussi être établie en osier ou en gros fil de fer; le tout est recouvert d'une étoffe absolument opaque.

Le côté supérieur du piédestal (fig. 3) peut s'ouvrir en s'abandonnant; il est fixé, d'une part, par deux charnières; de l'autre, par un verrou que le magicien ouvre au moment où il recouvre l'enfant; celui-ci, à ce moment, tient les jambes écartées de manière à reposer un instant sur les bords du piédestal, dans lequel il descend sans retard. Comme, malgré le coussin disposé pour recevoir l'enfant, il serait impossible à ce dernier d'exécuter l'opération sans un peu de bruit et surtout sans faire remuer le cylindre, une petite comédie se joue alors entre le magicien et l'enfant qui proteste, refusant de se laisser escamoter. En criant à l'enfant de rester tranquille et d'obéir, le magicien a un prétexte pour maintenir de ses deux mains le cylindre, et il feint de lutter encore contre la révolte du petit quand celui-ci est déjà au fond du piédestal.

Ici le prestidigitateur doit éviter de se presser; il continue à raconter tranquillement aux spectateurs des histoires invraisemblables qui se rattachent plus ou moins bien à l'expérience, et, tout en causant, il ramasse lentement le tapis de laine qu'il a posé,





Fig. 3

après l'avoir présenté au public un instant auparavant, de telle sorte qu'en le ramassant (fig. 4) il cache pendant un court instant à l'assistance l'espace qui sépare le piédestal de la coulisse du théâtre ou d'une porte ouverte dans le voisinage. L'enfant profite de ce moment pour s'enfuir en se traînant rapidement sur les genoux; le servant du magicien, qui se promène sur la scène du côté opposé, accroche *maladroitement* au passage une assiette qui, placée au bord d'une table, tombe et se casse avec bruit; ou bien il joue avec le pistolet du magicien et le fait partir, comme par accident.

Toute cette manœuvre doit être répétée préalablement avec soin, par les trois acteurs de cette comédie, car le succès de l'expérience en dépend. Prestidigitateur, enfant et servant doivent agir avec un ensemble parfait.

L'écueil, pour le magicien novice, c'est qu'il s'agite ou se trouble au moment décisif. Maintes fois nous avons fait exécuter ce joli tour de magie devant des assistances diversement composées : jamais la fuite de l'enfant à ce moment n'a été soupçonnée, et

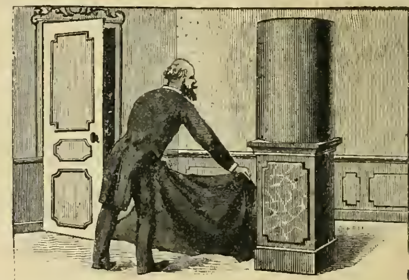


Fig. 4

même, le plus souvent, nous n'avons pas eu recours à la diversion causée par la feinte maladresse du servant.

Deux choses maintenant doivent convaincre le public que l'enfant est toujours là. La première c'est qu'il paraît s'avancer sur la rallonge de table. Illusion : un fil de soie noire A B, indiqué par le pointillé de la figure 1 (voyez le précédent numéro), traverse la scène, fixé au mur d'une part; et tenu, à l'autre extrémité, par un servant caché dans la coulisse; ce fil vient d'abord s'appuyer par derrière contre le cylindre, vers le bas de celui-ci. Quand l'enfant, déjà absent, reçoit l'ordre de s'avancer, le servant tire le fil dans la coulisse et le cylindre vient de lui-même se placer sur la planche.

Mais les pieds de l'enfant que vient de faire voir, dans sa maladresse, l'aide du magicien? C'est une simple paire de souliers bourrés de papiers ou de chiffons, et semblables à ceux que porte l'enfant ; attachés ensemble, ils étaient suspendus à l'intérieur du cylindre par un fil, qu'une épingle passée par l'extérieur et traversant une boucle faite au milieu du fil retenait à une hauteur suffisante; l'épingle enlevée adroitement par le prestidigitateur, les deux souliers sont descendus sur la planche, toujours attachés par l'autre extrémité du fil à l'intérieur du cylindre où ils sont restés cachés quand celui-ci a été jeté à terre, de manière, bien entendu, à ne présenter aucune de ses deux ouvertures aux regards des spectateurs.

Quant à l'enfant, il est rentré doucement dans la salle par une porte ou une fenêtre laissées ouvertes avec intention, et il n'a pas eu beaucoup de peine à se cacher, toute l'attention des spectateurs se portant alors sur le jeu du magicien.

 MAGUS.

*Le Directeur-Gérant :* Henri GAUTIER. — Sceaux. Imp. Charaire et Cie.

5 centimes le N° année courante (10 centimes le N° années échues.) N° 1919 TRENTE-SIXIÈME ANNÉE. — 6 Juin 1896.

# L'OUVRIER

**Journal illustré paraissant le Mercredi et le Samedi**

| ABONNEMENT D'UN AN. | DIRECTION ET ADMINISTRATION : | ABONNEMENT D'UN AN |
| --- | --- | --- |
| (104 numéros) France, Algérie et Belgique : 6 francs. | LIBRAIRIE BLÉRIOT. HENRI GAUTIER, SUCCESSEUR, 55, quai des Grands-Augustins, Paris. | (104 numéros) Colonies et Étranger (sauf la Belgique) : 7 francs. |


## LES VOLEURS D'OR, PAR GEORGES LE FAURE



— Je vais vous annoncer une nouvelle que vous devez être censée ignorer. (Voir page 83.)

SOMMAIRE **Les Voleurs d'Or**, par Georges Le Faure. — **Un Aïeul de Chapuzot**, par Jean Drault. — **Chronique hebdomadaire**, par Oscar Havard. — **Recettes de la Semaine.**

# LES VOLEURS D'OR[1]

PAR

**GEORGES LE FAURE**

## XI

### GUILLAUME BREY REVIENT A LA VIE ET A L'ESPÉRANCE

Le lendemain de cette scène, Henry Kinburn se promenait sur la terrasse de la villa, la pipe aux dents, les mains derrière le dos, le visage soucieux : depuis vingt-quatre heures, de si singuliers événements étaient venus rompre la tranquillité de son existence qu'il se demandait par avance ce à quoi il lui fallait encore s'attendre.

En dépit de la carrière militaire qu'il avait embrassée, il était, nous l'avons dit déjà, d'un caractère paisible ou du moins épris de tranquillité et, tout en étant convaincu qu'à l'occasion il jouerait du sabre et du revolver avec autant d'intrépidité que tout autre, il n'aimait guère l'imprévu ni le mouvement.

En outre, il avait le défaut d'être fort têtu, et, lorsqu'une fois une idée avait poussé ses racines dans sa cervelle, c'était le diable pour l'en arracher : or, nous l'avons vu, il y avait plusieurs mois déjà, sinon même plusieurs années, que le mariage de sa cousine Edwidge et de son ami Jean de Brey lui avait paru une chose fort convenable, partant donc, fort possible.

Depuis la veille, connaissant les sentiments de la jeune fille, il connaissait aussi ceux de son oncle qui n'étaient pas précisément favorables, et voilà que du ciel — c'est le cas de le dire — tombait ce pendu, que lord Cornallett connaissait et qui avait produit sur miss Edwidge une si poignante impression.

Instinctivement, il reniflait dans la présence de cette espèce de rustre un danger pour ses combinaisons matrimoniales, et c'était à peine s'il ne regrettait pas d'être survenu si juste à temps pour détacher du sapin le fruit humain qui s'y était accroché volontairement.

La constitution robuste du Boer avait triomphé de la commotion physique et cérébrale produite par cette demi-pendaison et, au dire du valet de chambre, la nuit qui venait de s'écouler avait été excellente ; l'état comateux en lequel le malade avait passé le reste de la journée précédente avait disparu totalement ; il ne restait plus trace de « l'accident de la veille », si ce n'était une grande courbature — bien compréhensible — des membres...

Et ce qui avait augmenté l'émoi du jeune homme, c'était cette obligation dans laquelle il se trouvait de partir probablement pour l'Angleterre ; on se souvient que lord Cornallett lui avait promis une décision pour ce jour même, et il se disait que, lui absent, il n'y aurait plus personne pour tenter de défendre le bonheur de miss Edwidge.

Mais aussi quelle idée a-t-on de donner dans les couvents une si singulière éducation aux jeunes filles! Elevée comme le sont les Anglaises, Edwidge eût été à même de tenir tête aux volontés paternelles sans manquer, bien entendu, de respect au chef de la famille: de lui exposer les motifs pour lesquels il lui plaisait de remettre le soin de son existence à Jean de Brey, de plaider sa cause, en un mot ; tandis que, timide, réservée, elle marcherait au sacrifice, sans mot dire, à moins qu'un don Quichotte ne rompît des lances en sa faveur...

Et voilà que, durant la nuit écoulée, il avait résolu d'être ce don Quichotte! Oui, c'était ainsi; le placide Kinburn, l'homme si amoureux de sa tranquillité que, pour éviter une discussion, il eût fui jusqu'au bout du monde, le placide Kinburn était décidé à servir de champion à sa jolie cousine et aussi à son bon ami Jean de Brey.

Encore un, celui-là, qui n'avait pas pour deux pences de sens pratique et dont il lui fallait faire le bonheur, pour ainsi dire malgré lui!

Aussi avait-il résolu de profiter de la visite qu'il était obligé de faire au lord pour savoir si, oui ou non, il devait prendre le train le soir même, pour tirer au clair tout cet imbroglio : il était venu de bonne heure, sachant que lord Cornallett n'était point matinal et connaissant, au contraire, le goût de sa cousine pour se promener à travers les parterres de roses tout étincelantes encore de rosée, avant que les premiers rayons du soleil eussent détruit cette brillante parure des nuits.

Mais, comme l'excès en tout est un défaut, Henry Kinburn avait tellement hâte d'élucider les multiples questions qui l'intriguaient, qu'il avait de beaucoup devancé l'heure à laquelle il avait chance de rencontrer Edwidge, et qu'il déambulait, plein d'impatience, sur la terrasse, fumant des pipes, les unes après les autres, pour passer le temps.

Une porte, s'ouvrant derrière lui, le fit se retourner soudain; mais, au lieu de la gracieuse silhouette de sa cousine, ce fut celle, un peu plus épaisse, de lord Cornallett qui se présenta.

— Parfait, dit le lord en lui tendant la main, voilà ce que j'appelle de l'exactitude.

— Un peu trop, peut-être, murmura Henry Kinburn en lui serrant la main.

— Il y a longtemps que je suis levé; j'ai travaillé une partie de la nuit et c'est à peine si j'ai dormi deux heures...

Ce disant, lord Cornallett poussait un bâillement sonore, tandis qu'il s'étirait les bras, en faisant craquer ses articulations.

— A propos, insinua Henry d'un ton plein d'ingénuité, j'ai appris que le malade avait passé une excellente nuit...

— Meilleure que la mienne, assurément, bougonna Cornallett: il est certain que ce gaillard-là s'est moins préoccupé de sa santé que je ne m'en suis préoccupé moi-même...

— Vous avez toujours été un homme de cœur, mon oncle, dit Henry.

Le lord, qui s'était assis, sursauta.

— De cœur!... cela dépend des cas... Et je vous jure, mon cher, qu'en toute autre circonstance, j'aurais bien envoyé ce gaillard-là se faire pendre ailleurs, c'est le cas de le dire.

Et, mis de bonne humeur par cette plaisanterie de mauvais goût, le gros homme éclata de rire.

Henry Kinburn connaissait trop son oncle pour risquer un seul mot qui pût lui faire soupçonner qu'il s'intéressait à ce qu'il venait de lui dire : un « Ah! » indifférent en apparence fut tout ce qu'il se permit.

— Ah! mon gaillard, dit l'autre alors, en lui frappant sur l'épaule, vous ne vous doutez guère du service que vous m'avez rendu hier, en décrochant ce garçon-là.

Et il hochait la tête devant les persiennes closes de la salle de billard.

— Je vous ai rendu service! répéta Henry, en feignant une stupéfaction profonde; le diable soit de moi si je m'en doutais;... en tous cas, nous étions deux pour cela... et, s'il y a une récompense, il faudra la partager...

Ces derniers mots, le jeune homme les avait prononcés en plaisantant; mais le lord reprit avec un grand sérieux :

— Ne parlez donc pas ainsi de ce que vous ne savez pas, Henry; si ce garçon-là était mort, c'étaient des plans gigantesques qui s'écroulaient; des fortunes colossales qui s'effondraient et la puissance coloniale même de l'Angleterre qui s'amoindrissait... peut-être...

L'intonation du lord était grave, et Henry Kinburn comprit qu'en effet tout ce qu'il entendait était l'expression de la vérité; mais alors, comme lorsqu'il avait une idée en tête, il ne l'abandonnait jamais, il dit, parlant nerveusement :

— En ce cas, mon oncle, si le service rendu est aussi important, la récompense sera belle...

— Magnifique! d'ailleurs, c'est votre position même que vous avez sauvée; car, s'il avait été pendu pour de bon, vous n'eussiez point eu à vous déplacer, le voyage d'Afrique eût été inutile.

— Tandis que...

— Tandis que vous partez... du moins, il y a de grandes chances maintenant; mais je ne serai définitivement fixé que cet après-midi... Tenez vos bagages prêts, je vous irai trouver à l'hôtel et vous donnerai, au moment du départ, les dernières explications pour ce que vous devez faire à Londres...

— C'est parfait... Mais, pour en revenir à la récompense pour le service rendu... nous étions deux... mon ami Jean et moi... Qu'aura-t-il, lui?

Lord Cornallet caressa ses favoris, hésitant; puis, prenant une décision :

— Je pourrai l'intéresser dans mes opérations, et il n'aura pas lieu d'être mécontent.

Henry Kinburn secoua la tête.

— Jean n'est point un homme d'argent, dit-il, et je n'oserais même pas lui faire une semblable proposition; mais si réellement, par son intervention, il a contribué à sauver des plans gigantesques, des fortunes colossales et le prestige colonial de l'Angleterre..., vous aurez un moyen bien simple de lui témoigner votre reconnaissance... Il aspire à la main d'Edwidge... donnez-la-lui...

Lord Cornallett sursauta, attacha sur son neveu des regards effarés et murmura :

— Vous êtes fou, Henry!

— Cependant...

— Marier Edwidge à M. de Brey serait aussi désastreux que si ce garçon s'était pendu pour de bon...

— Alors, je ne comprends plus.

Le lord dit d'un ton sec :

— Il est inutile que vous compreniez; d'ailleurs, ce que je vous ai dit hier, à ce sujet, je le maintiens aujourd'hui : donc, inutile d'y revenir. Moi seul ai qualité pour m'occuper de l'avenir de ma

1. Voir l'*Ouvrier* depuis le 2 mai 1896.

fille et je vous dispense désormais d'y songer. Au surplus, vous allez avoir bientôt d'autres sujets d'occupation...

Il reprit plus affablement :

— C'est compris, n'est-ce pas, pour votre départ : faites votre valise, bouclez votre malle et attendez-moi à l'hôtel... Je ne vous retiens pas à déjeuner... j'ai affaire; mais nous pourrons dîner ensemble au buffet de la gare...

Henry Kinburn s'était levé, jugeant inutile d'insister et préférant, d'autre part, ne pas prolonger la séance, car il ne se sentait pas très maître de lui...

Ayant donc, une dernière fois, serré la main de son oncle, il descendit les marches du perron, longea la pelouse et, ayant franchi la grille, prit la route qui descendait vers Cannes; il marchait tout doucement, cherchant à comprendre le sens des énigmatiques paroles prononcées par le lord : le mariage d'Edwidge avec son ami équivaudrait à la mort de l'individu que Jean et lui avaient décroché la veille...

Tout à coup, comme il avait fait, depuis la grille de la villa, une cinquantaine de pas, il s'arrêta net, s'entendant appeler par son nom; il releva la tête et aperçut, entre les branches d'un mimosa qui dressait sa verdure fleurie au-dessus du mur de la propriété, la figure pâle de sa cousine.

— Edwidge! s'exclama-t-il, tout surpris et inquiet en même temps.

— Je vous attendais, Henry, fit la jeune fille d'une voix qui tremblait un peu; tout à l'heure, à travers les volets de ma chambre, j'ai entendu causer sur la terrasse, j'ai reconnu votre voix, j'ai prêté l'oreille... et alors je me suis vite habillée pour venir vous guetter au passage...

— Et vous avez bien fait... car, précisément, je pensais à vous et, peut-être, pourrez-vous m'expliquer ce que votre père a voulu dire tout à l'heure...

La jeune fille poussa un gros soupir et murmura :

— C'est épouvantable... Henry; si vous saviez...

— Parlez vite... voyons; cet homme que nous avons ramené hier, avec Jean, votre père le connaît, n'est-ce pas... et vous aussi?

— Oui;... c'est un fermier de là-bas... qui nous a sauvé la vie, à mon père et à moi... et qui est venu en Europe, amené par M. Stuck, celui qui vous accompagnait quand vous êtes revenus à la villa...

Henry Kinburn s'écria :

— J'y suis maintenant; il vous a sauvé la vie, et vous, par reconnaissance, vous vous croyez obligée de l'aimer...

— Ah! ne dites pas cela, Henry... ne vous rappelez-vous donc plus ce que j'ai dit hier à M. de Brey... Oh! non, je ne l'aime pas; au contraire..., oui, c'est bien mal, je le sais... mais il me semble que je le déteste...

— Alors... je ne vois pas... et puis, non ce n'est pas possible, la fille de lord Cornallett ne peut pas épouser un fermier boer...

— C'est bien aussi ce que je me disais pour me rassurer, car, depuis le jour où cet homme est entré dans ma vie, j'ai une appréhension; mais il y a certainement quelque chose que je ne sais pas et qui donne à cet homme une grande force, car mon père et ce John Stuck sont dans sa dépendance...

Le front de Kinburn était devenu soucieux, tandis que ses prunelles bleues reflétaient une grande surprise.

— Oui... oui... murmura-t-il, se parlant à lui-même..., ce doit être cela... et quand lord Cornallett m'a dit tout à l'heure qu'un mariage avec Jean équivaudrait pour lui à la mort de cet individu...

Brusquement, il s'interrompit, réfléchit quelques secondes et dit:

— Écoutez, Edwidge, je vais vous annoncer une nouvelle que vous devez être censée ignorer : selon toute probabilité, je vous rejoindrai au Transvaal; il serait trop long de vous expliquer et puis, d'ailleurs, cela ne vous intéresserait pas; mais enfin, je vais partir et au moins vous ne serez pas seule pour vous défendre...

La pauvre Edwidge soupira.

— Me défendre, Henry; croyez-vous que j'y songe? Mon père est mon père et je dois lui obéir...

— Mais c'est votre bonheur dont il s'agit!...

— C'est mon père...

— C'est du bonheur de Jean qu'il s'agit aussi...

— Jean!... Ah! mon Dieu!... c'était pour vous prier de lui dire que... si je ne dois pas le revoir, ma pensée sera avec lui toujours... toujours, et que devant la force des choses seule, mon cœur a dû se taire...

Les sanglots l'étouffaient et elle ne put continuer.

— Edwidge, dit le jeune homme tout attendri, ce n'est point de pleurer qui arrange les choses; il faut être vaillante et vous rappeler ce que vous avez dit hier à ce pauvre Jean : « Ce que femme veut, Dieu le veut. »

— Hélas! je le voyais si chagrin, que je ne voulais pas le laisser partir sans essayer de le consoler un peu; mais j'ai bien vu hier que la volonté de mon père était de me marier à cet homme...

Henry Kinburn mettait en ce moment ses favoris dans une terrible situation, leur imposant un martyre épouvantable.

— Voyez-vous, Edwidge, dit-il enfin, il ne faut pas désespérer; comme je vous le disais tout à l'heure, je vais partir là-bas, je vous y retrouverai et ce sera bien le diable si, à nous deux, nous n'arrivons pas à nos fins

La jeune fille poussa un soupir qui trahissait son scepticisme à ce sujet.

— Dieu vous entende, Henry, murmura-t-elle; mais j'ai grand'peur...

— *By God!* quelle poltronne vous faites, petite cousine : heureusement que je serai là, moi, et que je vous réconforterai; vous savez que j'ai la tête dure, eh bien! j'y ai mis depuis longtemps que j'aurais mon ami Jean comme cousin... Là-dessus, je vous quitte en vous disant au revoir, bientôt, là-bas...

La pauvre Edwidge lui envoya du bout de ses jolis doigts un amical baiser, et il s'éloigna, pressé d'aller retrouver à l'hôtel Jean de Brey pour lui faire part des nouvelles qu'il venait d'apprendre, sans se douter que son court entretien avec sa cousine avait eu un témoin.

Ce témoin n'était autre que John Stuck : celui-ci, après une nuit passée tant bien que mal sur un canapé, auprès du lit improvisé de Guillaume Brey, s'était éveillé de bonne heure et, incapable de se rendormir, était allé faire un tour dans le parc.

Or, comme il déambulait à travers les allées, se retournant la cervelle dans tous les sens pour tâcher de comprendre le motif qui avait pu pousser Guillaume à l'acte de désespoir qui avait failli causer sa mort, voilà que, tout à coup, il aperçut miss Edwidge sortant furtivement de la maison : un moment, elle s'arrêta sur le seuil de la petite porte de service, semblant guetter de droite et de gauche si personne ne la pouvait apercevoir, puis, rassurée, elle descendit prestement les marches, se lança dans une étroite allée, dont l'ombrage la dissimulait aux regards indiscrets, et se dirigea vers un banc de pierre, adossé au mur de clôture du parc; une fois là, elle grimpa sur le banc et, les coudes appuyés sur la crête de la muraille, le visage enfoui dans les feuilles, s'immobilisa.

Intrigué, comme bien on pense, John Stuck, immobile ainsi qu'un chasseur à l'affût, ne l'avait pas perdue de vue; puis, lorsqu'il l'avait cru bien et définitivement installée, il s'était avancé à pas de loup, avait réussi à gagner, sans éveiller son attention, un fourré épais, proche du banc sur lequel elle était perchée, et là, tapi, avait assisté à l'entretien dont il n'avait pas perdu une syllabe...

On juge de son état d'esprit en entendant l'assurance formelle donnée par Henry Kinburn à sa cousine qu'il la défendrait contre les combinaisons matrimoniales de lord Cornallett; pour un peu, s'il n'eût eu sur lui-même une aussi grande force de volonté, il aurait surgi de sa cachette pour demander à Kinburn de quel droit il se mêlait des affaires qui ne le regardaient pas, surtout pour y jouer le rôle de don Quichotte.

Mais il avait réfléchi qu'une semblable sortie ne servirait de rien et qu'il serait bien plus adroit de sa part — en vertu du proverbe qui dit « qu'un bon averti en vaut deux » — de feindre ne rien savoir pour tirer parti du renseignement surpris.

Un bon moment, après le départ de la jeune fille, il resta dans sa cachette, réfléchissant à ce qu'il convenait de faire : il lui parut d'abord que le meilleur moyen de se préserver des attaques possibles de Henry Kinburn était de les prévenir et que, pour triompher des répugnances de miss Edwidge, le mieux était de ne pas attendre qu'elle pût les appuyer sur le concours de son cousin.

Conséquemment, puisque celui-ci conseillait à la jeune fille de traîner les choses en longueur, de manière à ce qu'il n'y eût rien de conclu avant le départ pour le Transvaal, il allait, lui, démontrer à lord Cornallett qu'il était de toute urgence de s'attacher Guillaume Brey par des liens indissolubles, le plus tôt possible...

Ce fut avec cette opinion très arrêtée qu'il regagna la villa, quelques instants après y avoir vu disparaître miss Edwidge, pour s'entretenir sans tarder avec lord Cornallett; mais celui-ci était remonté dans sa chambre pour faire sa toilette, et John Stuck dut se résigner à attendre sur la terrasse, tout en dégustant une tasse de thé, dans laquelle il trempa une douzaine au moins de tartines fortement beurrées.

Cela fait, accroupi dans le fauteuil de lord Cornallett, il s'apprêtait à digérer paisiblement ce premier déjeuner, quand le valet de chambre le vint prévenir que le malade le demandait sans tarder...

On juge qu'il se leva précipitamment et, presque courant, se précipita dans la salle de billard où, à sa grande stupéfaction, il vit Guillaume Brey, le buste relevé sur son coude, et qui guettait la porte par laquelle il devait entrer.

En l'apercevant, le jeune homme s'écria d'une voix rauque :

— Où suis-je ici?... et qu'est-ce qui s'est permis de défaire ce que j'avais fait?

— Qu'entendez-vous par là, mon ami? demanda John Stuck : je ne sais ce que vous voulez dire, à moins que vous n'ayez l'intention de parler du nœud de cravate que vous vous étiez mis autour du cou.

Les sourcils du jeune homme se froncèrent, dans ses prunelles bleues un éclair brilla et il grommela, étreignant le drap dans ses doigts crispés :

— Ne plaisantez pas, monsieur Stuck; pour en arriver au point où j'en suis, il faut avoir beaucoup souffert et, dans tout pays, la souffrance doit inspirer quelque pitié...

Il avait dit cela d'une voix menaçante qui faisait présager

quelque éclat, aussi John Stuck crut-il devoir tenter de l'apaiser.

— Sans doute, et vous ne me faites pas, je l'espère, l'injure de croire que je ne vous plains pas de tout mon cœur; seulement, je serais curieux de savoir quel incident a pu survenir si brusquement pour vous pousser à une détermination pareille...

Sombre, Guillaume courba la tête et ne répondit pas; John tenta de lui prendre la main, mais le jeune homme la retira avec une brusquerie tellement significative que l'autre jugea inutile d'insister.

— Voyons, poursuivit-il néanmoins, si vous ne me prenez pas pour conseiller, à qui confierez-vous vos chagrins, vos désespoirs?

Le Boer releva les yeux, regarda son interlocuteur bien en face et dit seulement :

— Si je n'étais l'un des propriétaires de Ferme Elisabeth, me porteriez-vous tant d'intérêt que cela?...

— Si vous n'espériez arriver par moi à la main de celle que vous aimez, mettriez-vous de côté votre haine contre les Anglais et vous feriez-vous mon allié?

— Celle que j'aime!... s'écria Guillaume, dont les regards étincelèrent..., celle que j'aimais, voulez-vous dire..., car je ne l'aime plus et c'est pourquoi j'ai voulu me tuer..., c'est pourquoi je veux me tuer...

John Stuck le considérait, stupide, ahuri, ne comprenant pas un traître mot à cette attitude, à ce langage...

— Vous n'aimez plus miss Edwidge! s'exclama-t-il; alors, je ne vois pas bien pourquoi vous avez insisté pour venir du Transvaal ici!...

— Parce que, lorsque j'ai quitté l'Afrique, je ne savais pas ce que j'ai su depuis; autrement, je me fusse tué là-bas...

Et, s'étreignant la poitrine comme s'il eût voulu s'arracher la chair :

— Ah! maudit soit le jour où j'ai vu cette jeune fille pour la première fois; maudit soyez-vous, vous qui m'avez mis au cœur cette folle espérance!...

John Stuck se croisa les bras :

— Folle! répéta-t-il, pourquoi folle; la situation a-t-elle donc changé depuis hier?... Qu'avez-vous appris qui ait pu si brusquement...

Guillaume l'interrompit; il l'avait saisi par le poignet, l'avait attiré à lui, et d'une voix brûlante de fièvre :

— J'ai appris qu'elle en aimait un autre, gronda-t-il, et voilà pourquoi j'ai tenté de me tuer...

John Stuck haussa les épaules.

— Pour cela, il faut que vous l'aimiez bien, alors..., quoi que vous en disiez...

Le jeune homme laissa tomber sa tête dans ses mains et soupira :

— Je suis un misérable..., un lâche... et j'ai menti tout à l'heure...

Le visage de John Stuck s'illumina : tout espoir n'était pas perdu et il s'écria :

— A la bonne heure; voilà comment je veux vous voir; vous êtes plus dans votre rôle que lorsque vous vous révoltez en prétendant avoir arraché de votre cœur le sentiment que vous a inspiré miss Cornallett... Vous dites que tout espoir est perdu... Eh bien! moi, je vous déclare au contraire que — si vous savez vouloir — elle sera votre femme.

Guillaume attacha sur lui un regard égaré et balbutia :

— Ah! monsieur Stuck... monsieur Stuck... ne me dites point ces choses..., ma décision est prise, bien prise, de mourir; mais si j'allais hésiter..., si j'allais espérer à nouveau.

— Eh! c'est ce que je veux, par tous les diables! Espérez, laissez-moi faire, et vous verrez que vous n'aurez pas à vous en repentir...

Comme il achevait ces mots, la porte s'ouvrit et la large silhouette de lord Cornallett apparut.

— Eh bien! demanda le lord, dont la voix laissa percer un peu d'inquiétude, comment cela va-t-il?

— Mieux... bien mieux... et, sauf complications, notre ami sera sur pied demain...

— Ah! mon cher, s'exclama lord Cornallett, dont le visage devint subitement radieux, que cette nouvelle me fait plaisir...

Et il prit entre ses mains la main de Guillaume, que cette étreinte laissa absolument froid.

— Ne vous hâtez pas cependant de vous réjouir, déclara John Stuck, car notre ami, aussitôt rétabli, a l'intention de recommencer...

Le regard du lord s'effara; de nouveau, son visage se transforma, et il balbutia :

— Il veut recommencer à...

Et, tellement suffoqué qu'il lui fut impossible de continuer sa phrase, il la termina par un mouvement du moins éloquemment significatif.

— Parfaitement; je viens de causer avec ce pauvre garçon et je viens d'apprendre le motif qui l'a poussé à cet acte de désespoir.

— Un motif!... quel motif?... il est jeune... il va être colossalement riche... il a donc devant lui de longues années de bonheur... Je ne comprends pas...

— Son seul bonheur serait d'être le mari de miss Edwidge, interrompit nettement John Stuck; et c'est parce qu'il désespérait de jamais être agréé par vous qu'il a tenté hier de s'ôter la vie...

Le lord eut un mouvement de recul, impressionné tout d'abord par cette brusque et inattendue déclaration; mais son scepticisme naturel reprenant le dessus, il murmura :

— Pour cela... seulement! En vérité!... cela en vaut-il la peine?... Ruiner une aussi considérable entreprise que la nôtre... pour cela...

Il ajouta d'un ton rogue :

— Singulier associé qui se ruine et ruine les autres pour une semblable futilité... alors surtout qu'il n'y a aucune raison pour désespérer...

Le visage caché dans ses mains, le Boer était immobile.

— Il doit y en avoir, mon cher lord, affirma alors John Stuck... Mon ami Guillaume n'est point d'un caractère à faire ainsi, sans motif, un semblable coup de tête; et qui plus est, ce motif doit subsister encore, puisqu'il parle de recommencer demain...

Et comme le jeune homme était plongé dans une méditation si profonde que ce qui se disait à ses côtés lui paraissait étranger, John prit lord Cornallett par le bras, l'emmena à quelques pas du lit, et là, lui mettant les mains sur l'épaule pour lui mieux plonger dans les yeux son regard aigu :

— Si aujourd'hui même vous ne lui promettez pas la main de votre fille, il nous échappera, et Ferme Elisabeth, et peut-être bien aussi la combinaison que je suis allé proposer hier à Stanislas Rudert...

Le visage du lord s'effara, et il murmura :

— Mais, je ne demande pas mieux... non certes, je ne demande pas mieux... Mais c'est miss Edwidge...

— Une fille ne doit avoir d'autre volonté que celle de son père, déclara sentencieusement John Stuck..., et puis, pour lui rendre la résignation plus facile, vous pouvez lui conter que vous êtes perdu sans ressource, que ce mariage est votre seule branche de salut... que Dieu commande d'aimer ses parents par-dessus tout, que...

Lord Cornallett l'interrompit d'un geste autoritaire.

— Bien... fit-il, en voilà assez;... je sais ce que j'ai à lui dire, c'est mon affaire et non la vôtre... Mais s'il nous trompe...

Et il hochait la tête vers le lit.

— Lui, s'exclama John Stuck, nous tromper!... Jamais... Ça n'a pas de civilisation! c'est franc comme l'or...

— Soit; mais une fois retourné dans son milieu, qui m'assure qu'il ne retombera sous l'influence des siens et que j'aurai alors vainement sacrifié ma pauvre enfant... pour n'en retirer aucun bénéfice?

— Je ne pense pas..., mais enfin, tout le monde peut se tromper; aussi vous ai-je dit, non de la lui donner, mais de la lui promettre seulement... De la sorte, nous en ferons ce que nous voudrons... et si, le coup une fois fait, le sacrifice paraissait trop pénible à miss Cornallett..., eh bien! mais..., promettre et tenir sont deux...

Pour prononcer ces dernières paroles, l'agent de la *Chartered* avait baissé la voix, et, dans ses prunelles, une lueur pleine de malicieuse fausseté avait lui; mais alors son interlocuteur, se redressant avec une sincère indignation, répliqua :

— Pour qui donc me prenez-vous, monsieur Stuck? je suis un honnête homme et ma parole une fois donnée vaut signature.

Cela dit, il écarta John, marcha droit vers le lit et posa son index sur l'épaule du malade qui releva la tête.

— Mon cher monsieur Brey, dit-il, votre ami, M. Stuck, vient de me faire part de vos sentiments à l'égard de miss Edwidge; je suis infiniment flatté de votre recherche et je ne vois pour ma part aucun inconvénient à ce que les liens de la reconnaissance qui nous attachent à vous se transforment en liens plus étroits.

— Serait-il possible! balbutia le pauvre garçon en joignant les mains...

— Si possible qu'aujourd'hui même, si vous êtes en état de vous lever, je vous présenterai officiellement à elle...

— Mais..., insinua le Boer, dont le visage s'assombrit soudain, si miss Edwidge refusait...

A cette seule supposition qui l'atteignait dans son autorité paternelle, lord Cornallett fut sur le point de s'emporter; mais se calmant, il répondit avec un sourire :

— En vérité, serait-ce donc la peine d'avoir dépensé pour l'éducation de ma fille plus de deux cents livres par an, pendant huit ans, si on ne lui avait même pas appris l'obéissance due par les enfants aux parents?

Cette manifestation d'énergie paternelle, tout en calmant le jeune homme, ne le rassurait pas complètement.

— Mais si, cependant, miss Edwidge...

Alors John Stuck, l'interrompant brutalement, lui dit :

— Avec des « si » et des « mais » on irait jusqu'au bout du monde, et vous n'avez besoin que d'aller jusqu'à la mairie; donc...

Il arrêta là sa phrase, prit un air aimable et d'un ton cérémonieux :

— Mon cher ami, dit-il, tous mes compliments et mes vœux pour votre bonheur!

(*La suite au prochain numéro.*) GEORGES LE FAURE

## LES VIEUX SOLDATS

# UN AIEUL DE CHAPUZOT[1]

**Par JEAN DRAULT**

### XI (*Suite*)

UNE NOUVELLE PIÈCE DE BIDOUILLE

Une grosse femme passa dans les rangées des bancs et des chaises et perçut les places. M. Dufuret, le colonel Panachard et Chapuzot reconnurent la veuve Barbotte.




— C'est épatant, dit Chapuzot. Ils ne sont pas encore en ménage et ils sont déjà associés. C'est la mère Barbotte qui tient la caisse.

Et ils la saluèrent lorsqu'elle passa près d'eux.

— Bonjour, mame Bidouille, fit le colonel. Et qu'est-ce qui tient la boutique pendant que vous êtes là à faire payer les places?...

— Hé!... Il y a ma sœur, donc! répondit la veuve Barbotte. Je suis sûre d'elle, et j'aime mieux être ici à surveiller Bidouille. Voyez-vous, m'sieu le colonel, les hommes, c'est si vicieux!... Ça travaille toute une journée, et ça se pocharde avec son gain!... Mais vous ne m'avez pas payé vos places!

— C'est juste!... fit M. Dufuret qui tendit dix sous.

— C'est quat'sous par place! répliqua la douce fiancée de Bidouille.

— C'te blague! objecta Chapuzot. J'ai vu une nounou qui a donné deux sous pour son gosse, tout à l'heure!

— Eh ben?... Et après?... interrogea la veuve Barbotte. Vous êtes-t-y des gosses, par hasard, vous trois?...

— Que non!... Je ne crois pas, du moins, en avoir l'air!... fit doucement M. Dufuret.

— Et moi, déclara Panachard, en exhibant son crâne dépourvu de cheveux, je me ferais difficilement passer pour un moutard au-dessous de douze ans, pas vrai, la mère Bidouille?

Cela fit tordre Chapuzot qui s'écria :

— Pour ça, non, mame Bidouille, nous n'avons pas plus l'air d'être des *junesses* que vous.



— Allons!... Donnez-moi vos quat' sous!... Ça va commencer, fit la veuve Barbotte qui, après avoir reçu l'argent, se hâta de terminer sa tournée.

Aussitôt, la toile se leva. Un polichinelle aux habits rouge et bleu, pailletés d'or, au bicorne étincelant, vint annoncer aux spectateurs, en un langage incompréhensible, tant était nasillard le son de sa voix, que la pièce qui allait être représentée était inédite et qu'elle avait pour auteur, M. Bidouille, ancien directeur du casino de Kotonou (Dahomey).

Le polichinelle se trémoussa, fit quelques pirouettes, poussa deux ou trois cris stridents et plongea la tête la première dans le dessous du théâtre.

Alors, commença la pièce. M. Dufuret, dont l'attention était absorbée par des préoccupations exclusivement scientifiques, s'entendit appeler par une voix aigre :

— Monsieur Dufuret! Monsieur Dufuret!

— Qu'y a-t-il?... Me voilà!...

Et le petit savant se leva, regardant à droite et à gauche, d'un air effaré, tandis que tous les spectateurs, enfants, parents et nounous, et même les pioupious rangés derrière la ficelle de l'enceinte, éclataient de rire.

— Asseyez-vous, nom d'un pétard! lui cria le colonel en le tirant par les basques de sa redingote. Asseyez-vous!... Vous nous faites remarquer!...

— Enfin!... On m'a appelé!... Vous ne pouvez pas le nier!.. insista l'érudit en s'asseyant.

— Voyons, monsieur Dufuret!... expliqua Chapuzot, vous ne voyez pas que c'est une farce de Bidouille?... Il a une petite dent contre vous, Bidouille!... Regardez la pièce...

M. Dufuret, docile, regarda les marionnettes, et il vit une petite bonne femme, au classique bonnet de portière, au visage enluminé, au nez exubérant qui appelait encore, en se tournant du côté de la coulisse :

— Monsieur Dufuret!... monsieur Dufuret!...

Et avant que le savant, muet de surprise, se fût récrié, une marionnette ventrue, et dont les traits rappelaient d'un peu loin le membre de l'Académie de Cricquebœuf, apparut en éternuant d'une façon violente. Cette marionnette était drapée d'une étoffe à ramages qui avait la prétention de figurer une robe de chambre, et sur sa tête se dressait un bonnet de coton, tandis que ses deux mains de bois serraient l'une contre l'autre un bougeoir allumé qu'elle déposa sur le rebord du théâtre.

Alors s'engagea le colloque suivant :

M. DUFURET. — Voyons!... Voyons!... madame Pipelet. Pourquoi m'appeler avec de pareils cris?

Mme PIPELET. — Parce que j'ai une lettre pour vous!

M. DUFURET. — Et voilà pourquoi vous me dérangez?... En vérité, madame Pipelet, vous n'avez pas la trouille!... Et c'est pour me remettre une lettre que vous me dérangez dans mes travaux?...

Mme PIPELET. — Tiens!... Je me dérange bien dans les miens, moi, pour vous donner vos lettres!...

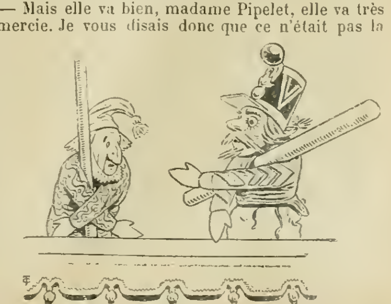
M. DUFURET. — Vous n'allez cependant pas, madame Pipelet, comparer vos travaux aux miens?... Vous balayez l'escalier, vous secouez les tapis, vous videz les...

Mme PIPELET. — Dites donc que c'est pas utile, ça?...

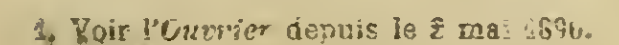
M. DUFURET. — Je ne dis pas que ce n'est pas utile, mais c'est vulgaire, c'est sale, c'est... pouah! (*Et la petite marionnette se secouait dans un hoquet prolongé.*)

Mme PIPELET. — Vraiment!... Et ta sœur?...

M. DUFURET. — Mais elle va bien, madame Pipelet, elle va très bien, je vous remercie. Je vous disais donc que ce n'était pas la peine de me déranger dans mes occupations!... Je suis un grand savant, moi, madame Pipelet, un très grand savant!... Je passe mes nuits à étudier...



Mme PIPELET. — C'est donc pour ça que vous vous mettez en bonnet de coton et en chemise de nuit!... Et


1. Voir l'*Ouvrier* depuis le 2 mai 1896.

quoi que c'est, comme ça, que vous étudiez?...

M. Dufuret. — J'étudie la vie d'un sergent célèbre d'il y a cent ans!... Il n'y a que moi qui la connaisse au monde, la vie de ce sergent!... Il était dans l'armée sous Louis XVI!

Mme Pipelet. — Ah!... comme ça se trouve!... Moi, j'ai mon fils qui est aussi sergent, au 50e d'infanterie; oui, monsieur Dufuret, et il n'y a aussi que moi qui la connaisse, sa vie, ah!... le mauvais sujet!... Il a fallu que je lui envoie hier encore cent sous, rapport à ce qu'il avait perdu son fusil!... Il perd tout, cet enfant-là!...

M. Dufuret. — Mais ça n'est pas la même chose, madame Pipelet, votre fils est vivant, lui; moi, mon sergent est mort, depuis cent ans. Mais je l'aime tout comme s'il était mon fils. Nous autres savants, voilà comme nous sommes!

A la suite de ce dialogue, la concierge s'en allait, laissant M. Dufuret tout seul. Et voilà que le diable apparaissait à M. Dufuret par un phénomène que Bidouille, pressé d'entrer dans le vif de la pièce, n'essayait même pas d'expliquer.

Et le diable disait à M. Dufuret, un peu épouvanté d'abord, mais qui se remettait par degrés :

— Je suis Satan et je peux tout au monde. Qu'est-ce que tu désires le plus au monde?...

— Voir, ne fût-ce qu'un instant, le sergent dont j'étudie la vie! répondait sans hésiter M. Dufuret.

— Et qu'est-ce que tu me donneras, en échange?

— Ce que tu voudras, messire Satan!... Cent sous, par exemple!...

— Ce n'est pas assez! répondait le roi des enfers qui, se souvenant probablement, lui aussi, du temps qu'il avait passé à la caserne, ajoutait : Il me faut ton âme!... Oui!... Ton âme et tes bons de tabac!...

M. Dufuret qui n'avait jamais été soldat, ignorait ce que c'était qu'un bon de tabac. Il avait un soliloque de quelques minutes :

— Mon âme!... disait-il. Mon âme!... Bah!... Je peux toujours bien lui promettre. Quand j'aurai vu mon sergent, je m'arrangerai de façon à faire déchirer le papier. Pour les bons de tabac, j'en achèterai aux soldats tant que j'en voudrai!...

Et il signait le papier.

Alors Satan demandait d'une voix de rogomme :

— Le sergent que tu veux voir, quand vivait-il?

— Sous Louis XVI, pour vous servir.

— Il est rudement de la classe, alors!... déclarait Satan...

Et si le jeune public du Vrai Guignol ne comprenait pas toute la saveur de cette remarque, en revanche, les pioupious accrochés à la ficelle de l'enceinte, et dont Bidouille recherchait particulièrement les approbations, la soulignèrent d'applaudissements unanimes.

— Et comment s'appelait-il ton sergent?... demandait encore le roi des enfers.

— Bras-d'acier!... répondait M. Dufuret.

Alors, Satan prenait un bâton, décrivait des moulinets effrayants devant lesquels l'érudit se reculait, effrayé.

Et il prononçait trois mots magiques : Caramba! Carambi! Carambo!... Et chacun de ces mots était souligné d'un coup de bâton sur le crâne du savant, ce qui déridait le jeune auditoire.

M. Dufuret se frottait encore la tête que Satan avait disparu en criant : « Voilà l'ombre de celui que tu voulais voir! Voilà Bras-d'acier!... »

Le savant apercevait alors en face de lui une marionnette costumée en brigand calabrais mâtiné de huguenot de la Saint-Barthélemy, car Bidouille ne possédait que de vagues notions sur l'uniforme des gardes-françaises.

Et ce Bras-d'acier était des plus mal embouchés, car M. Dufuret lui avait dit très poliment :

— Bonjour, sergent Bras-d'acier!...

Et l'antique sous-off répondait :

— Comme ça, c'est toi qui viens me déranger dans les enfers où que je faisais l'instruction des ceusses qui n'ont pas été au service pendant leur vie?... Payes-tu la goutte, au moins?...

— Mais certainement, sergent Bras-d'acier!... Seulement, auparavant, je voudrais...

— C'est bon!... ripostait Bras-d'acier. Pas tant d'histoires!... La goutte d'abord!... Après ça, je vais te faire faire l'exercice!... Ah!... tu vas pivoter, vieille baderne!...

— Vieille baderne!... protestait M. Dufuret.

— La goutte!... La goutte!... braillait Bras-d'acier qui s'armait instantanément d'un énorme bâton.

Alors, Dufuret filait et revenait avec une bouteille que Bras-d'acier lampait consciencieusement. Puis il se frottait le ventre avec des contorsions qui sont, chez les marionnettes, l'indice d'une jubilation sans pareille.

— Et maintenant!... clamait-il. A l'exercice!... Tiens, bleu, prends mon bâton!... J'en ai un autre plus gros pour activer ceux qui font les feignants!

Le savant protestait :

— Mais, sergent Bras-d'acier, ce n'est pas pour ça que j'ai prié M. Satan de vous faire sortir des enfers!...

— Vraiment, gros bouffi!... Je me demande pourquoi, alors, parce que tu sais, moi, je ne sais que faire faire l'exercice aux bleus!... Sorti de *portez arme!* moi, je suis comme une poule qui a perdu ses poussins, t'entends, gros enflé!...

— Gros enflé?... Sergent Bras-d'acier, où donc avez-vous été élevé?...

— Où que j'ai été élevé, moi?... Dans la ru, u, u, e!..

— Ça se voit!...

— Tiens, ventru!...

Et un coup de bâton ponctuait l'apostrophe.

M. Dufuret se frottait de nouveau l'occiput avec des lamentations bruyantes, et Bras-d'acier, sans pitié, lui disait :

— Ah!... tu t'occupes de moi sans ma permission!... Ah!... tu viens me relancer jusqu'au fond des enfers!... Ah!... tu déranges un militaire gradé, toi, sale pékin!... Eh bien!... c'est moi qui vais m'occuper de toi!... Et du diable si je retourne dans les enfers avant que tu sois capable de passer caporal!... Allons!.. Portez!... arme!...

— S'ou plaît?... faisait M. Dufuret.

V'lan!... Un coup de bâton lui arrivait.

— C'est pour t'amollir le cerveau, bleu!... hurlait Bras-d'acier. A présent, arme sur l'épaule, vite!...

— Hou!... ou!... ou!... gémissait le savant. Qu'est-ce que vous dites, monsieur Bras-d'acier?...

— Je dis arme sur l'épaule, vite!... Tourte, buse, pochetée!... Et plus vite que ça!...

M. Dufuret, persistant à ne pas comprendre, recevait une décoction de coups de bâton à rendre épileptiques de joie tous les bambins! Mais c'étaient surtout les tourlourous cramponnés à la ficelle, qui nageaient dans l'allégresse de ce spectacle sans danger pour les mœurs ni pour les bourses.

Tous les mouvements du maniement d'armes, Bras-d'acier les commandait. Le savant les exécutait d'une façon ridicule et finissait par recevoir une telle correction, qu'il appelait au secours Satan et le suppliait de renvoyer dans les enfers ce bourreau de Bras-d'acier.

Satan consentait, mais à une seule condition, une seule.

— Laquelle?... demandait M. Dufuret, lamentable.

— C'est que tu trouveras une femme, lui disait Satan, qui consente à t'épouser.

— Hélas!... clamait le savant. Quelle femme pourra m'épouser? Je suis vieux et je suis chauve comme une tête de veau!... Qui donc voudrait de moi?...

— Alors, tu auras Bras-d'acier attaché à tes pas pendant deux jours encore!... vociférait Satan.

Et le pauvre M. Dufuret était tout heureux de trouver une femme qui consentît à l'épouser en la personne de Mme Pipelet.

Alors Bras-d'acier était emmené par Satan qui disait au savant :

— Tu viendras en enfer à ta mort et tu seras en purgatoire toute ta vie!

— Ça t'apprendra, concluait le terrible Bras-d'acier, à t'occuper des morts qui ne t'ont rien fait!...

Lorsque le rideau se fut baissé sur la morale de cette pièce d'un symbolisme satirique si personnel, le colonel Panachard déclara qu'il s'était beaucoup amusé et il invita Chapuzot et le petit père Dufuret — le vrai, en chair et en os — à venir féliciter l'auteur.

Justement Bidouille sortait de la cabane où il s'enfermait pour manœuvrer ses personnages et demandait à sa future femme à combien se montait la recette.

— Dix francs! fit celle-ci.

— Dix francs! s'écria Bidouille. On peut jouer comme ça quinze pièces le dimanche et sept ou huit le jeudi. L'un dans l'autre, ça fait 150 francs le dimanche, et dans les 80 francs le jeudi. Ça fait subséquemment dans les 230 francs par semaine. En déduisant les 50 0/0 du proprio, reste 115 balles par semaines. C'est la fortune!...

— On placera ça dans des fonds sûrs!... répondit la veuve Barbotte. Maintenant que j'ai vu ce que ton Guignol pouvait rapporter, on peut se marier dans un mois.

— Eh bien!... dit Bidouille au colonel. Ça vous a-t-il plu, ma pièce d'ouverture?... Et vous, monsieur Dufuret, ça ne vous a pas trop embêté?... Vous savez que vous pouvez me poursuivre devant les tribunaux, ça me lancera dans le public!...

— Je me suis bien gondolé! dit Chapuzot.

— Moi, ajouta Panachard, j'ai rigolé comme une baleine!

Quant à M. Dufuret, il proféra, gravement :

— Monsieur Bidouille, je vous jure que j'étais venu là dans le but très sincère de m'instruire. Comme je vous l'ai dit, l'érudition s'acquiert partout; toutes les manifestations lui sont bonnes, et je croyais trouver dans la pièce que vous nous aviez promise quelques révélations inédites sur la vie de Bras-d'acier. Au lieu de ça, j'ai vu l'histoire d'hier et celle d'aujourd'hui travesties de la façon la plus saugrenue!

— C'est pas des révélations, ce que vous avez vu dans ma pièce? s'écria Bidouille. Malheur!... Qu'est-ce qu'il vous faut, à vous!...

— Ce qu'il me faut, c'est le document! clama M. Dufuret, le document pur, ni tronqué, ni souillé par des réflexions du genre de...

— C'est fait, dit Chapuzot, les documents du curé de Santeuil sont chez moi. S'ils sont déchirés on les recollera; s'ils sont sales,

on les nettoiera avec de la mie de pain. Venez!... Mon grand-papa a écrit d'Italie où il ripatonne avec Bonaparte.

— C'est ça, dit Bidouille. J'ai justement besoin d'historiettes pour faire une pièce sur Napoléon. Faut bien suivre le courant, pas vrai?...

— Si vous lui faites une tête comme la mienne, à Napoléon! s'écria l'érudit, ça sera du propre! Ah! monsieur Bidouille, que vous avez l'esprit peu scientifique!

Ils gagnèrent le cercle, pressés de connaître les rapports qui avaient bien pu exister entre l'aïeul de Chapuzot et le général Bonaparte.

(*La suite au prochain numéro.*) JEAN DRAULT.

# LA DUCHESSE CLAUDE

Les *Veillées des Chaumières* commencent aujourd'hui la publication de la *Duchesse Claude*, grand roman historique du plus grand intérêt. L'auteur, M. A. de Martigné, n'est pas un inconnu pour nos lecteurs; c'est lui qui a écrit ce beau roman intitulé *Fille d'Israël*, qui fit grand bruit, il y a quelques mois.

L'action de la *Duchesse Claude* se déroule durant la période de la régence de Louis XV, et les principaux personnages du drame sont compromis dans la célèbre conspiration de Cellamare, dont la duchesse du Maine tenait tous les fils.

Le prix d'abonnement aux *Veillées des Chaumières* est de 6 francs par an. On trouve les numéros de ce journal, au prix de 5 centimes, le mercredi et le samedi, chez tous les libraires et marchands de journaux.

# CHRONIQUE HEBDOMADAIRE

LE DINER DE GALA DU 7 JUIN A L'AMBASSADE FRANÇAISE DE MOSCOU. — LES FÊTES DU SACRE. — L'ENTRÉE SOLENNELLE DU TSAR A MOSCOU. — L'ESCORTE IMPÉRIALE. — LA RETRAITE DE TROIS JOURS. — LA CÉRÉMONIE. — ACCLAMATIONS POPULAIRES. — DAIS PORTÉ PAR 32 GÉNÉRAUX. — LES ICÔNES SACRÉES. — L'EMPEREUR SAISIT LA COURONNE ET LA POSE SUR SA TÊTE. — LA COMMUNION SOUS LES DEUX ESPÈCES. — SALVES D'ARTILLERIE. — LE BANQUET.

C'est demain, 7 juin, que M. le général de Boisdeffre, le chef de la Mission française envoyée à Moscou pour assister au couronnement du tsar Nicolas II, doit offrir le grand dîner de gala à l'empereur et à l'impératrice, ainsi qu'aux principaux dignitaires de la Cour. La France n'a rien négligé pour donner à son puissant allié le tsar, un éclatant témoignage de ses sympathies. Un crédit d'un million a été voté, comme on le sait, par la Chambre, pour défrayer la mission extraordinaire. Les journaux moscovites nous apprennent que le train vraiment royal du général de Boisdeffre a fait sensation au milieu des pompes déployées pendant les fêtes du couronnement. Le tsar s'est montré fort touché de l'éclat que notre gouvernement a voulu donner à la cérémonie. Le choix des envoyés, le luxe des voitures de M. le général de Boisdeffre et de M. le comte de Montebello, l'éclat des équipages, la tenue des gens de service, etc., ont produit le meilleur effet. La presse russe nous apporte en même temps le compte rendu circonstancié des fêtes du sacre. Nos lecteurs nous sauront gré certainement de leur résumer ces récits, pleins de détails pittoresques.

Dès le début de la période des fêtes, Moscou — la première capitale de la Russie dans laquelle est toujours consacré le souverain de cet immense empire — offre un magique coup d'œil. Le Kremlin, avec ses cathédrales et ses tours, et particulièrement le clocher de Saint-Jean qui le domine, est pavoisé de drapeaux, décoré de tentures et sillonné de petites lampes électriques de différentes couleurs. Les rues, surtout celles par lesquelles le tsar doit passer pour entrer dans sa capitale, sont ornées et préparées pour l'illumination nocturne.

***

La population de Moscou qui, d'ordinaire, ne dépasse pas un million d'âmes, compte à l'heure présente le double d'habitants, sans faire entrer dans ce total les régiments de la garde impériale appelés de toutes les garnisons pour contribuer à la magnificence de la fête.

Voici l'ordre dans lequel les cérémonies se succèdent.

L'entrée solennelle de S. M. l'empereur à Moscou s'accomplit au son des cloches de toutes les églises de la ville et au fracas du canon. Le tsar s'avance à cheval, précédé de toute sa cour, de la noblesse, des représentants de toutes les contrées qui lui sont soumises, dans leur costume traditionnel; des députés de toutes les villes et de toutes les classes sociales, des marchands et des ouvriers avec leurs insignes, et de plusieurs escadrons de cavalerie. Les deux impératrices, l'impératrice mère et la tsarine, suivent dans deux magnifiques carrosses dorés, que traînent huit chevaux caparaçonnés. D'autres voitures, également dorées, conduisent les princesses impériales de Russie et les princesses étrangères. Six chevaux sont attelés à chaque voiture. Le cortège de l'empereur est formé par les grands-ducs russes et les princes étrangers, ainsi que par la suite et les ministres du souverain. D'autres escadrons ferment la procession, augmentée par de nombreuses députations qui se joignent au cortège du tsar à mesure que l'empereur s'approche du Kremlin.

***

Devant les églises, le clergé stationne avec des urnes d'eau bénite. Les soldats sont placés le long du chemin. L'empereur est salué tour à tour par le commandant des troupes, par le général gouverneur, par le gouverneur civil, par le maire, par le maréchal de la noblesse, par le commandant du Kremlin et par le grand maître du palais de Moscou. Devant la porte de la « Résurrection », Sa Majesté s'arrête, descend de cheval et, entrant dans la chapelle de Notre-Dame des Ibères, adore et baise la sainte image de la protectrice de Moscou. L'impératrice descend de voiture et suit l'exemple de son mari. Puis la procession défile et entre au Kremlin par les portes saintes, — tous, l'empereur le premier, la tête découverte par respect pour la sainte image de Notre-Seigneur qui s'y trouve. Au Kremlin, le tsar entre dans les cathédrales où il est rencontré par les évêques; il vénère et baise les images et les reliques, et salue les tombeaux de ses ancêtres.

Trois jours se passent ainsi dans le recueillement le plus profond. Leurs Majestés se préparent à la confession et à la communion. Pendant ce temps, les hérauts annoncent au peuple le jour solennel du sacre en lisant et distribuant un manifeste où l'empereur conjure ses sujets de joindre leurs prières aux siennes au moment de son couronnement.

***

Au jour fixé, le 26 mai, l'empereur et les invités se rendent à la cathédrale de l'Assomption. Vers neuf heures, tout le monde se découvre et se lève : un groupe de popes, vêtus de chapes d'or, vient de paraître à la porte de la cathédrale. Précédé de la croix, le métropolite de Moscou, suivi de ses dignitaires et de son clergé, s'avance en bénissant la foule. Au moment où le clergé pénètre dans le temple, soudain d'immenses acclamations se font entendre, un mouvement se produit sur le perron rouge : c'est le grand-duc héritier Georges, puis sa sœur, la princesse Xénia, qui surgissent. Précédés de chevaliers-gardes, en avant des princes de la famille impériale, des officiers de leurs maisons et des demoiselles d'honneur, le grand-duc et la grande-duchesse défilent lentement au milieu des hourras, jusqu'à la cathédrale, à la porte de laquelle le métropolite les reçoit et leur offre de l'eau bénite. Pendant qu'ils gravissent le perron rouge, trente-deux colonels apportent le dais impérial dont les panaches pompeux se balancent au-dessus de la multitude.

Les trente-deux colonels abandonnent au pied du perron les montants et les cordons du dais qui doit être porté par trente-deux généraux pendant toute la cérémonie du sacre. Mais voici que les batteries de l'esplanade tonnent. Cent et un coups de canon retentissent, et un corps de trompettes et de timbaliers, auxquels répondent aussitôt les musiques militaires, entonne l'hymne national et donne le signal. Pendant que l'artillerie ébranle les nues, l'empereur survient, revêtu de l'uniforme sévère et simple de général aide de camp : tunique noire, bonnet d'astrakan noir, pantalon à bandes rouges, bouffant dans les bottes à l'écuyère.

Il donne le bras à l'impératrice, charmante dans sa robe de drap d'argent dont la traîne immense est portée par ses pages.

***

Les souverains descendent l'escalier rouge et se placent sous le dais. Le cortège s'avance dans l'ordre suivant : un peloton de chevaliers-gardes de l'impératrice, quarante-huit pages, deux maîtres des cérémonies; les maires des communes rurales, les maires des chefs-lieux de gouvernements de l'Empire et des deux capitales; les délégués du grand-duché de Finlande, tous les délégués des administrations municipales de Moscou; l'état-major de la circonscription militaire; la magistrature, les chefs des ministères, les délégués de la noblesse de Pologne et les maréchaux de la noblesse et des gouvernements de l'Empire, les membres du Sénat dirigeant et du Saint Synode, les maîtres des cérémonies; des hérauts d'armes; les insignes impériaux : la grande couronne, le sceptre, le glaive, l'étendard, la couronne de l'impératrice, portés par les hauts dignitaires; un peloton de chevaliers-gardes de l'impératrice, les grands maréchaux de la Cour; et enfin, porté par trente-deux adjudants généraux, le dais sous lequel se trouve S. M. l'impératrice, suivie de ses dames et demoiselles d'honneur, les aides de camp généraux, les représentants de la haute noblesse de l'Empire, au nombre de dix seulement; les grands industriels du pays, les notables du commerce de Moscou, et un peloton de chevaliers-gardes de l'impératrice.

Il est neuf heures trois quarts. Avec une solennelle lenteur, le cortège s'achemine vers la cathédrale, y entre, et ceux qui le composent et qui ne doivent pas rester dans la basilique la traversent pour se reformer en ordre à la porte opposée. Le dais vient d'arriver à la grande porte et s'arrête. L'empereur et l'impératrice font quelques pas en avant, et tous deux, debout, se tiennent devant le métropolite de Moscou, qui les harangue.

La cour du Kremlin, à ce moment, est silencieuse comme une tombe. Lorsque le métropolite de Moscou a fini sa harangue, les métropolites de Novgorod et de Saint-Pétersbourg présentent au couple impérial la croix à baiser, et le métropolite de Kiew lui offre l'eau bénite. Puis l'empereur et l'impératrice pénètrent dans la cathédrale.

L'empereur et l'impératrice vénèrent et embrassent les icônes célèbres de l'iconostase et montent sous le dais, pour prendre place sur leurs trônes.

Sur les marches, s'espacent les dignitaires porteurs des insignes; derrière, se tient, solennel et raide au port d'armes, le colonel des chevaliers-gardes de l'impératrice; à côté de lui, les chambellans qui doivent fixer la couronne à la coiffure de l'impératrice.

Les popes présentent à l'empereur les livres saints, et le souverain, après avoir récité la profession de foi orthodoxe, promet de défendre et de protéger l'église nationale. Il revêt ensuite le manteau impérial et passe autour de son cou le collier de Saint-André. Puis, sur la tête du souverain incliné devant lui, le métropolite de Moscou trace lentement le signe de la croix.

***

Les porteurs d'insignes s'approchent; l'empereur saisit la grande couronne de diamants et la pose sur sa tête; de la main droite, il saisit le sceptre; de la main gauche, le globe impérial. Un frisson d'attendrissement parcourt l'assistance quand, sur un signe de son époux, l'impératrice s'agenouille devant lui sur un coussin, et quand, avec une majesté suprême, tempérée par des regards de tendresse, l'empereur prend la couronne à deux mains et la pose un instant sur la charmante tête courbée devant lui, pour la replacer ensuite sur son front, et remplacer le diadème, si lourd pour une tête d'homme, par l'élégante petite couronne impériale réservée à l'impératrice.

Puis l'empereur reprend ses attributs et s'assied à côté de l'impératrice qu'on a revêtue, elle aussi, du manteau impérial, avec le collier de Sainte-Catherine.

L'archidiacre proclame à haute voix Nicolas II empereur de toutes les Russies et, à cette proclamation, répondent les chœurs de la chapelle impériale, entonnant le *Domine Salvum*.

Les chantres de la chapelle semblent échappés d'un tableau de Véronèse, avec leurs grandes chapes de velours rouge, galonnées d'or.

A la porte, dans la cathédrale, un aide de camp a fait un signe.

Les cloches de Moscou, qui s'étaient tues un instant, recommencent à sonner, et une nouvelle salve de cent et un coups de canon est tirée sur l'esplanade, tandis que le Kremlin tout entier semble s'effondrer au milieu des hourras.

Le clergé, l'impératrice, les membres de la famille impériale adressent alors leurs félicitations à l'empereur. Puis tout le monde s'agenouille et, seul debout, face à face avec le Très-Haut, dont la majesté semble sortir des portes mystérieuses de l'iconostase, l'empereur prie pour la nation.

C'est maintenant au tour du métropolite de Novgorod de haranguer l'empereur. Après son petit discours, on entonne un *Te Deum*, puis la messe commence, pendant laquelle l'empereur ôte sa couronne. La lecture de l'évangile terminée, deux des archevêques présentent le saint livre à baiser à Leurs Majestés. Au moment où l'on chante l'antienne de la communion, le gouverneur civil de Moscou, assisté de deux adjoints, étend, pour le passage du souverain, depuis le trône jusqu'à la porte de l'iconostase, une tenture de velours cramoisi et brocart d'or, dont les archidiacres prolongent les extrémités depuis la porte sainte jusqu'à l'autel.

Après la communion du clergé, la porte sainte est ouverte : deux archevêques s'avancent de l'autel vers l'empereur et lui annoncent que la cérémonie du sacre va commencer. L'empereur remet l'épée impériale à l'un des assistants, descend du trône et, suivi de l'impératrice, se met en marche vers la porte sainte. Leurs Majestés sont escortées d'une nombreuse et brillante suite.

L'empereur, une fois près de la porte, s'y tient sur le brocart d'or. L'impératrice s'arrête entre le trône et les gradins, devant l'autel.

Les assistants de l'empereur se placent à côté de l'image du Christ. Derrière eux se rangent de front les dignitaires qui portent la couronne, le sceptre et le globe; et, en demi-cercle, depuis le chœur jusqu'à la place de l'impératrice, deux officiers des chevaliers-gardes, deux grands maîtres des cérémonies, le maréchal de la Cour, l'archi-grand maître des cérémonies du couronnement, le grand maréchal de la Cour, et l'archi-grand maréchal du couronnement. Le métropolite de Novgorod prend l'amphore avec le Saint Chrême; il y trempe le rameau d'or et en oint le front, les paupières, les narines, les lèvres, les oreilles, la poitrine et les mains de l'empereur, en prononçant les paroles sacrées : *Impressio doni Spiritus sancti*. Puis le métropolite de Kiew essuie les vestiges de Saint Chrême. Les cloches sonnent encore à toute volée, et l'artillerie tire une nouvelle salve de cent et un coups de canon.

L'impératrice s'avance à son tour. La cérémonie recommence, mais Sa Majesté ne reçoit l'onction que sur le front. C'est le métropolite de Moscou qui essuie le Saint Chrême.

La cérémonie du sacre achevée, l'empereur et l'impératrice pénètrent dans le sanctuaire et y reçoivent la communion sous chacune des deux espèces, comme les prêtres. Ensuite Leurs Majestés reprennent place sur leurs trônes. Les insignes impériaux sont portés devant elles et l'office continue. On chante le *Domine Salvum fac Imperatorem* et les chantres répètent trois fois : *Ad multos annos!*

Quand le service divin est terminé, l'empereur et l'impératrice baisent la croix. L'empereur place la couronne sur sa tête et prend le sceptre et le globe en main.

C'est fini.

L'assistance s'incline trois fois pour féliciter l'empereur, et les souverains descendent de leur estrade.

Le cortège s'est reformé à la porte Nord, où attend le dais, et l'artillerie annonce le départ de la cathédrale.

La messe terminée, on rentre en procession solennelle au palais du Kremlin et le tsar salue son peuple du haut du balcon rouge. Puis on passe dans la salle *grano vitaia palata*, conservée des temps anciens et qui faisait partie des anciens palais des tsars. C'est là qu'un dîner est préparé pour Leurs Majestés, le haut clergé et les fonctionnaires les plus élevés de la Cour.

Le primat bénit la table et, quand le tsar a fini son premier plat et demande à boire, les convives s'asseoient à leur tour. Leurs Majestés sont placées à une table élevée, le tsar au milieu, ayant à droite sa mère et à gauche sa femme.

OSCAR HAVARD.

# RECETTES DE LA SEMAINE

### Encres sympathiques.

On prend du safre que l'on trouve chez les droguistes; on le fait diluer dans l'eau régale pour le débarrasser de la terre métallique qui colore en bleu; on étend ensuite cette dissolution, qui est très caustique, avec de l'eau commune, et on peut s'en servir comme d'encre pour écrire; les caractères seront invisibles; mais si vous les exposez à une chaleur suffisante, ils paraîtront, et en refroidissant, ils disparaîtront de nouveau. Il faut pourtant observer que si on chauffait trop fort le papier, les caractères ne disparaîtraient plus. On peut aussi écrire avec du jus de citron et, sous l'action du feu, les caractères apparaîtront d'une couleur brune. Le jus de cerise donnera une couleur verdâtre; celui d'oignon, une couleur noirâtre, etc... De tous ces acides, le jus de citron est celui qu'il faut le moins chauffer.

### Remède pour les brûlures.

Graisse douce fraîche; cire vierge; poix de cordonnier: les trois ingrédients en proportions égales ; faire fondre à feu doux ou au bain-marie et passer dans une passoire fine.

Pour s'en servir, on en étend sur une bande de toile douce.

### Autres remèdes.

Appliquer de suite ou de l'eau froide ou de la râpure de pomme de terre, de la gelée de groseilles, de la glycérine, et envelopper la partie blessée d'ouate pour la mettre à l'abri de l'air.

Pour les *blessures graves*, mêler de l'huile d'olive et de l'eau de chaux jusqu'à consistance de pommade et en couvrir la brûlure d'une couche épaisse.

### Propriétés des asperges.

Puisque nous sommes en pleine saison, disons quelques mots de ce légume, généralement aimé.

D'après Galien, les asperges sont bonnes à l'estomac et le fortifient. Elles enlèvent l'obstruction du foie et des autres viscères. Les asperges de grosseur moyenne sont les meilleures. Elles sont éminemment diurétiques.

### Procédé pour conserver les asperges [1].

Vous laissez dans l'eau bouillante, deux minutes, vos asperges bien épluchées et coupées de la même longueur. Puis vous les retirez, les mettez refroidir dans l'eau fraîche; ensuite vous les rangez, les pieds en bas, dans des bocaux avec de l'eau dans laquelle vous avez fait dissoudre 125 grammes de sel par litre d'eau.

Vos bocaux bien pleins, vous les recouvrez d'une couche de beurre fondu ou d'huile d'olive. Par ce procédé, vous conservez vos asperges plus d'un an. Quand vous voudrez en faire usage, vous les sortirez en renversant le bocal, vous les ferez tremper une demi-heure dans l'eau tiède, les égoutterez et les ferez cuire à l'eau.

1. Recette tirée du *Trésor des Familles*, par Louis Bonconseil. — 1 vol. in-8°, relié toile. Prix franco : 5 francs.

*Le Directeur-Gérant :* Henri GAUTIER. — Sceaux, Imp. Charaire et Cie.

5 centimes le N° année courante. (10 centimes le N° années échues.) N° 1920 TRENTE-SIXIEME ANNEE. — 10 Juin 1896.

# L'OUVRIER

**Journal illustré paraissant le Mercredi et le Samedi**

| ABONNEMENT D'UN AN · (104 numéros) France, Algérie et Belgique : 6 francs. | DIRECTION ET ADMINISTRATION : LIBRAIRIE BLÉRIOT, HENRI GAUTIER, SUCCESSEUR, 55, quai des Grands-Augustins, Paris. | ABONNEMENT D'UN AN (104 numéros) Colonies et Étranger (sauf la Belgique) : 7 francs. |
|---|---|---|

## LES VOLEURS D'OR, PAR GEORGES LE FAURE



— Pas de bêtises, monsieur Macker, ou je vous brûle. (Voir page 91.)

SOMMAIRE : **Les Voleurs d'or**, par Georges Le Faure. — **Un Aïeul de Chapuzot**, par Jean Drault. — **Le Legs**, par Georges de Lys — **Magie blanche en famille**, par Magus. — **Jeux d'esprit de l'Ouvrier.**

# LES VOLEURS D'OR[1]

PAR

GEORGES LE FAURE

## XII

### LA NOUVELLE INCARNATION DE JEAN DE BREY

Depuis deux jours, le grand hôtel d'Europe, à Pétersdorp, faisait des affaires d'or et Mme Maria Van Dereboum était littéralement sur les dents : d'abord, le service de diligence entre Johannesburg et Mafeking, qui autrefois passait deux fois par semaine, avait été, depuis un mois, doublé, tellement les voyageurs étaient devenus nombreux ; en outre, — quinze jours auparavant — avait commencé un véritable défilé de gens qui passaient à cheval, en chariot, en dog-cart, et même à pied, ceux-là misérables, loqueteux, l'œil farouche, de véritables airs de bandits avec leur carabine en bandoulière et des crosses de revolver, bien apparentes, dans leur ceinture...

Tous ceux-là étaient des gens dont « la proclamation » de Ferme Elisabeth, avait, trois mois auparavant, éveillé les convoitises et qui s'en venaient maintenant, dans l'espoir de mettre la dent à ce gâteau d'or; aussi, afin de pouvoir jouer à coup sûr, c'est-à-dire de jeter à l'avance leur dévolu sur les terrains les plus avantageux, avaient-ils pris de l'avance, espérant, s'ils n'étaient pas capables par eux-mêmes de se rendre compte du rendement du terrain, de surprendre quelque indiscrétion capable de les éclairer.

Tous ces gens, bien entendu, buvaient, mangeaient et payaient bien, sans compter presque, pour délier plus aisément la langue de Mme Van Dereboum et des employés de l'hôtel : Pétersdorp n'était pas si éloigné de Ferme Elisabeth que les gens de l'hôtel n'en eussent point entendu parler soit par ceux qui travaillaient sur les terres du fermier, soit par les voyageurs, et, en se laissant voler complaisamment par la patronne ou en octroyant un généreux pourboire aux Cafres qui faisaient le service, on pouvait espérer apprendre de quel côté il fallait de préférence diriger ses pas.

Jusqu'à ces temps derniers, en effet, le « peggage » était encore en vigueur et le peggage était l'opération assez primitive qui consistait à départager entre les compétiteurs le terrain proclamé champ public : le propriétaire n'ayant droit d'en conserver que la dixième partie, le reste était abandonné aux premiers occupants qui marquaient leur prise de possession par des pieux enfoncés dans le sol, au signal donné, à un jour fixe, par un employé du gouvernement.

On comprend donc que ceux qui arrivaient, alléchés par la réputation extraordinaire de Ferme Elisabeth, eussent des motifs pressants de savoir si telle ou telle partie des terrains était plus avantageuse que d'autres...

Mais, depuis deux jours, ce passage non interrompu de chercheurs d'or avait pris une importance tout à fait inattendue ; maintenant c'étaient des caravanes entières qui défilaient sur la route, caravanes organisées par les puissantes compagnies minières du Rand, soucieuses de lancer sur les marchés d'Europe de nouvelles actions susceptibles, avant même toute explication, de faire des primes énormes.

Aussi avaient-elles rivalisé entre elles à qui expédierait, à Ferme Elisabeth, des pionniers capables de leur faire remporter la victoire : le personnel, depuis longtemps trié sur le volet, se composait non seulement des meilleurs cavaliers, mais aussi des plus hardis et des moins scrupuleux, car il ne fallait, dans une opération de ce genre, être arrêté ni par les scrupules, ni par la crainte d'un mauvais coup, voire de la mort.

Dans cette lutte pour la vie, tous les moyens sont bons, pourvu que la fin les justifie, et un coup de couteau ou de carabine, donné à propos, est fort excusable, lorsqu'il peut faire tomber dans les caisses d'une compagnie la forte somme.

Aussi le défilé incessant des représentants des associations minières du Rand était-il susceptible de donner le frisson à des gens moins blasés que ne l'étaient Mme Van Dereboum et ses employés sur les faces plus ou moins patibulaires et les allures plus ou moins farouches du personnel des mines.

Pour l'instant, il était environ cinq heures du soir et l'on venait de changer l'attelage du coach de Mafeking qui se perdait à l'horizon dans un tourbillon de poussière; la digne patronne de l'hôtel d'Europe soufflait un peu, assise à son comptoir, encore époumonnée de l'agitation à laquelle elle avait dû se livrer pendant une demi-heure, pour satisfaire tous les gens empilés dans le coffre de la voiture, perchés sur sa toiture et qui tous voulaient être servis à la fois.

1. Voir l'*Ouvrier* depuis le 2 mai 1896.

Accoudé sur le zinc, l'Irlandais Macker sirotait une absinthe, et, sur le pas de la porte, les deux poings aux hanches, Zeïto regardait machinalement dans la direction du coach...

— Et toujours pas de nouvelles de John Stuck? demanda brusquement Macker, en jetant un regard de défiance sur Mme Van Dereboum.

Celle-ci, tirée de sa torpeur, tressaillit et secoua négativement la tête; mais le mulâtre s'était retourné et vint, en boitant d'épouvantable façon, rejoindre l'Ecossais; en roulant du coach, au cours de cette fameuse nuit où Guillaume Brey l'avait jeté à bas d'un coup de pied dans la poitrine, le misérable s'était brisé une jambe, et après deux mois d'immobilité dans un hôpital à Johannesburg, il avait rejoint Petersdop, avec une claudication terrible.

— John Stuck ! grommela-t-il... oui, eh bien?

— Eh bien ! rien !... il s'est moqué de nous. Nous aurons tiré les marrons du feu... et, dans quelques jours, il les croquera à notre barbe...

Les yeux blancs du métis devinrent terribles...

— En tous cas, gronda-t-il, il ne les croquera pas longtemps; et le jour où il me tombera sous la patte... lui ou son damné burgher...

— Peuh ! siffla Macker, pas si bête... si tu crois qu'il s'en va venir lui-même « pegger » Ferme Elisabeth... Il enverra du monde; mais il ne doit guère se soucier de venir rôder par ici...

Mme Van Dereboum eut un hochement de tête, plein de philosophie.

— Sait-on jamais..., murmura-t-elle; il est avare, il aime l'or, et peut être ne voudra-t-il s'en remettre à personne autre qu'à lui du soin de choisir les bons morceaux.

Macker asséna sur le comptoir un coup de poing qui fit trembler les bouteilles.

— Si c'est ça, gare à sa peau, déclara-t-il; je me paierai sur lui, capital et intérêts; il m'a empêché de faire le coup de la valise, à Ferme Elisabeth, sous prétexte que cela nuirait à ses combinaisons... et puis, il est parti pour l'Europe; mais tout ça se retrouvera un jour ou l'autre.

Zeïto, lui, ne disait rien, paraissant suivre les méandres d'une idée compliquée qui, soudainement, lui était venue en tête; et, brusquement :

— Dites donc, madame Maria, fit-il, j'ai envie de partir là-bas...

— Où ça, là-bas? demanda la patronne, en sursautant et en attachant sur le métis un regard effaré... à Ferme Elisabeth?

— Oui... j'ai idée qu'il doit y avoir pas mal d'argent à râfler... et je n'ai qu'un regret, c'est de n'avoir pas songé à ça plus tôt...

— Comment !... s'exclama Macker, tu veux aller « pegger » aussi?

— Non; pour ça, faudrait avoir des « tuyaux », comme tu dis, et je n'en ai pas; seulement j'ai idée que, vu tout le monde qui va se trouver réuni là-bas, on peut débiter pas mal de liquides...

— Alors? interrogea Mme Van Dereboum.

— Alors... c'est bien simple, je charge sur le petit chariot quelques tonnes d'eau-de-vie, de vin, de bière, et là-bas, avec des piquets et des toiles de tente, je monte un cabaret.

Le petit œil de la bonne femme s'était allumé.

— Ce Zeïto, murmura-t-elle, il était né pour faire un excellent commerçant..., seulement le chariot, les tonneaux, les malles, où prends-tu tout ça?

— Ici, parbleu!... nous partagerons...

— Trop gourmand, mon garçon... Tu auras le quart, sinon... rien de fait, et je m'entends avec Macker...

Les sourcils du métis se froncèrent et, d'une voix menaçante, il déclara :

— Non, car si Macker se mêlait de ça... il n'arriverait pas vivant là-bas : c'est moi en personne..., c'est-à-dire, moitié ou rien...

La patronne regarda l'Irlandais et fut convaincue qu'il n'était point d'humeur à affronter le couteau de Zeïto et, en personne pratique, se résigna immédiatement à subir la combinaison telle qu'on la lui présentait, puisqu'il n'y avait pas moyen de faire autrement.

— Entendu donc comme ça, dit-elle, et quand pars-tu?

— Tout de suite... si ça vous va... ce serait le mieux, d'ailleurs; maintenant, si Macker veut venir avec moi...

L'Irlandais secoua la tête négativement.

— C'est que la Compagnie va m'envoyer « pegger » probablement; le directeur doit choisir demain le personnel... et si j'avais la bonne chance d'être pris, peut-être pourrais-je gagner la prime...

Il faisait allusion aux actions qui sont abandonnées par les fondateurs de sociétés nouvelles aux agents qui parviennent les premiers sur les terrains désignés...

Mais Mme Van Dereboum eut un haussement d'épaules.

— Non, mon pauvre Macker, vous n'en êtes pas; j'ai vu ce matin l'inspecteur en chef... c'est lui qu'on envoie.

L'Irlandais sursauta, et de nouveau frappa sur le comptoir.

— Qui ça?... ce Français du diable...

— Oui... le nouveau..., un bon garçon, à ce qu'il paraît..., je

dis : à ce qu'il paraît, car, depuis qu'il est arrivé, il n'a pas encore mis les pieds ici...

Macker eut un mauvais rire.

— Lui!... Ah bien! je veux bien mourir sur place, si vous apercevez seulement le bout de ses oreilles : je parierais ma paye d'une quinzaine qu'il n'a jamais bu un verre de gin de sa vie... C'est sobre comme un chameau, rangé comme une demoiselle et dur comme un policeman...

Zeïto plissa ses paupières et dit gouailleusement :

— Bien du plaisir pour ceux qui sont sous lui...

— Ah! oui!... On se croirait dans un régiment depuis trois semaines qu'il est à la mine; aussi je comptais m'en aller « pegger » là-bas, faire ma pelote, épouser maman Dereboum et ne plus retourner à la mine...

Les yeux du métis s'avivèrent et il grommela :

— Épouser madame!... faut penser à autre chose, mon bon Macker; parce qu'il y a moi qui y pense aussi.

— Pas avec une jambe comme t'as là; elle est tortue qu'on dirait un cep de vigne...

Zeïto lui lança un regard de travers, mâchonna une inintelligible réponse et, brusquement, à Mme Van Dereboum :

— Voyons, est-ce convenu pour là-bas?

— Par moitié, alors? soupira la patronne.... eh bien! va; avec trois mules, tu auras assez pour transporter tes tonneaux.

Le métis esquissa une cabriole que son infirmité rendait grotesque et disparut dans la cour où on l'entendit gourmander les palefreniers; Macker, lui, resta avec la grosse Hollandaise.

— Oui, soupira-t-il, en la regardant avec une tendresse affectée, j'avais rêvé de faire fortune à Ferme Elisabeth et de tenir avec vous le grand hôtel d'Europe...

Sans doute, ce rêve aurait-il souri également à Mme Van Dereboum, car elle demanda d'un air revêche, pleine de rancœur :

— Alors, c'est un Français, ce nouvel inspecteur?

— Oui, je viens de vous le dire... Mais je veux que le diable me torde le cou, si je ne trouve pas un moyen de lui faire payer ça... Arrivé depuis trois semaines, on le bombarde inspecteur... Je vous demande un peu, quand moi, il y a deux ans que je suis là... et je marque le pas comme second contremaître!...

Il ajouta, penché vers le comptoir, sa face animée aux yeux brillants :

— Vous savez qu'il y a un coup à faire là-bas... de l'or à remuer par brassées; une fortune en quelques heures, quoi!...

Le visage de Mme Van Dereboum s'apoplectisa.

— Alors, si c'est John Stuck qui est déclaré « prospector » avec les dix claim qui lui reviennent, il est fichu d'être millionnaire...

Un éclair mauvais passa dans la prunelle sombre de l'Irlandais qui gronda :

— Seulement, il fera bien de le mettre en lieu sûr son million et sa peau aussi, s'il ne veut pas que je mette la dent à l'un et à l'autre...

Comme il achevait ces mots, un bruit de chevaux, auquel se mêlaient des grincements d'essieux, se fit entendre sur la route et Mme Van Dereboum descendit péniblement de son comptoir, disant :

— Voilà du monde!...

Mais Macker, qui était allé curieusement vers la porte, dit d'un ton narquois :

— Inutile de vous déranger; ce sont les gens de la mine qui vont à Ferme Elisabeth... M. l'Inspecteur ne s'arrêtera pas...

Il achevait à peine ces mots qu'un cavalier qui chevauchait en tête de la petite troupe — une demi-douzaine d'hommes — escortant un chariot traîné par quatre bœufs, leva le bras.

— Halte! cria-t-il d'une voix de commandement si nette, si impérative que les chevaux et les bêtes d'attelage elles-mêmes s'immobilisèrent sans que leurs cavaliers ni leurs conducteurs eussent besoin de tirer sur les rênes...

Alors, il s'avança au trot vers la porte de l'hôtel : c'était un élégant cavalier auquel, d'après sa tournure, on pouvait donner une trentaine d'années, pas davantage; bien en selle, il était vêtu d'une veste de cotonnade brune et d'une culotte d'étoffe semblable s'enfonçant en de hautes bottes qui lui montaient jusqu'aux cuisses; le grand chapeau de feutre du pays le coiffait, abattant sur ses épaules une ombre dans laquelle le visage se noyait.

Derrière de son dos, prête au coup de feu, une carabine était pendue et dans les arçons, bien à la portée de la main, il devait avoir une paire d'excellents revolvers.

Avec une aisance qui dénotait de sa part une grande habitude du cheval, l'homme arrêta net sa monture et portant civilement la main au bord de son chapeau :

— Un renseignement, madame, dit-il en anglais; je suis de la mine de Kummery et le directeur m'a dit que je trouverais sans doute ici un Cafre qui me servirait de guide jusqu'à Ferme Elisabeth.

Surprise de cette demande, Mme Van Dereboum regarda Macker; mais celui-ci, les mains dans les poches, adossé négligemment au chambranle de la porte, considérait le cavalier d'un air insolent.

— Monsieur Macker, je vous salue!

A ces mots prononcés très gravement, mais avec une gravité qui sentait l'ironie, l'Irlandais riposta :

— Je ne puis vous en offrir autant, monsieur l'inspecteur...

Et, emporté par la sourde fureur qui l'agitait depuis un instant, il ajouta, cherchant sans doute un couteau dans la poche de son pantalon :

— Ce que je puis t'offrir, par exemple, Français de malheur...

Il avait fait un pas en avant; mais il s'immobilisa soudain, la fin de la phrase étranglée dans la gorge à la vue d'un revolver que l'autre avait prestement tiré de l'arçon et qu'il braquait à cinquante centimètres à peine de son visage...

— Pas de bêtises, monsieur Macker, fit le cavalier froidement, ou je vous brûle.

L'autre recula, laissant à la poche le couteau qu'il s'apprêtait à sortir et, confus, courba la tête.

— Voyons, fit le cavalier, puisque l'occasion se présente de nous expliquer, faisons-le; aussi bien j'aime les situations nettes, et votre attitude à mon égard, depuis mon arrivée, me paraissait louche; ce qui vient de se passer l'est davantage encore..., donc, qu'avez-vous contre moi?

Cela avait été dit dans un anglais très pur, mais entaché d'une prononciation étrangère.

Macker répondit en lui jetant un regard de travers :

— Voilà deux ans que je suis à la mine et le poste qu'on vous a donné, je l'espérais, moi... voilà...

— Vous avez eu tort, car, pour le poste d'inspecteur, on choisit des gens qui n'ont aucune spécialité ou qui ne seraient pas aptes à être utiles dans les autres services : c'est mon cas... Vous, au contraire, vous êtes précieux à la tête d'une section technique.

— Et c'est pourquoi on m'écarte lorsque l'occasion se présente de faire ma pelote.... j'aurais tout aussi bien « peggé » que vous...

— Je n'en doute pas... et je comprends cette mauvaise humeur. Voyons, peut-être y aurait-il moyen d'arranger ça...

Il réfléchissait, la tête penchée sur la poitrine, contenant avec une fermeté de main remarquable sa bête qui dansait sous lui; enfin, il dit :

— Je demandais à madame un guide... Connaissez-vous Ferme Elisabeth?...

Macker ricana gouailleusement.

— Si je connais Ferme Elisabeth? comme ma poche...

— C'est au mieux... Conduisez-m'y et je vous ferai une part sur les revenus si je réussis... Ça vous va-t-il?

Macker, tout honteux d'une semblable générosité, bougonna :

— Vous êtes un bon garçon, monsieur Jeannest, et vraiment, je regrette...

Mais l'autre l'interrompit et vivement :

—Bien, bien..., c'est parfait; inutile d'en dire plus long... Montez dans le chariot... et en route... Au plaisir, madame...

— Le cavalier salua courtoisement la patronne de l'Hôtel d'Europe, rendit la main et, faisant faire une volte à son cheval, rejoignit ses compagnons.

— M. Macker vient avec nous, déclara-t-il, faites-lui une place sur le siège et partons...

Le contremaître étant monté, le cocher enveloppa son attelage d'un coup de fouet et la petite caravane se remit en marche à une allure rapide que l'on devait conserver durant toute la nuit, pour se reposer à l'étape pendant les plus fortes chaleurs du jour et arriver à Ferme Elisabeth après le coucher du soleil.

En tête, exilé de sa troupe, celui que Macker avait appelé M. Jeannest trottait grand train, parfois même prenait le galop, paraissant éprouver une infinie jouissance à manœuvrer son cheval, bête d'apparence peu commode, et qu'il domptait avec une maëstria merveilleuse.

Quand il se sentait trop éloigné, entraîné par le plaisir de fendre l'air rafraîchi du soir, il tournait bride et revenait vers le chariot, mais jamais en l'approchant complètement; puis, après un léger temps de repos, il repartait pour revenir encore et il parcourait ainsi deux ou trois fois le chemin que faisaient les autres. Il est vrai que sa monture, une bête de sang anglais, vive et ardente, était de taille à supporter sans s'en apercevoir cette petite manœuvre; rien au contraire ne prouvait que l'allure lente du chariot ne l'eût profondément énervée, s'il lui eût fallu la suivre.

La monture et le cavalier devaient, sur ce point, s'entendre à merveille et, d'une nervosité semblable, avoir besoin d'une agitation presque continue.

Déjà on avait dépassé l'endroit où la route bifurquait, conduisant, on s'en souvient, d'un côté au pont jeté sur la rivière Vaal, de l'autre au gué que Guillaume Brey, au commencement de cette histoire, avait fait traverser au *coach* qui renfermait lord Cornallett et miss Edwidge.

Soudain, un bruit de chevaux galopant retentit au loin, derrière le chariot, mais arrivant avec une telle rapidité qu'il était à supposer que ceux qui allaient d'une telle allure auraient rejoint avant peu la petite troupe.

M. Jeannest se rapprocha de ses hommes.

— Qu'est-ce que cela? demanda-t-il d'un ton qui trahissait plutôt de la curiosité que de l'appréhension.

— Dans ce satané pays... sait-on jamais? grommela une voix. Peut-être bien des gens qui s'en vont, eux aussi, à Ferme Elisabeth..., peut-être tout autre chose...

— En ce cas, prenons nos précautions ; faites entrer le chariot dans ce champ, à droite, et tournez, l'arrière faisant face à la route, cela pour ménager les bœufs, en cas d'attaque...

Et s'adressant à ceux qui étaient comme lui à cheval :

— Vous autres, vous vous masserez en arrière des bœufs, à l'abri d'une première volée de balles et prêts à charger si besoin est.

Pendant que ces ordres s'exécutaient, il galopa jusqu'à un renflement de terrain, à une vingtaine de mètres de là, et du haut duquel il pensait pouvoir se faire une idée approximative de l'importance de la troupe qui s'avançait; en cela, il ne se trompait pas, car il aperçut, à un kilomètre environ, une masse sombre qui tranchait sur le fond clair de la route.

— Diable! murmura-t-il en français, ils sont beaucoup!

Puis, après un instant d'observation, il crut remarquer comme de petits éclairs brillants qui, par moments, scintillaient au milieu de cette masse, et il en conclut que les gens qui arrivaient là étaient armés; enfin, il constata aussi, à la manière dont galopait cette troupe, formant pour ainsi dire un seul bloc, d'une homogénéité et d'une régularité parfaites, que les éléments dont elle se composait devaient appartenir à l'armée.

Cela lui fit plaisir, car s'il lui avait fallu avoir affaire à une bande de coureurs, comme les abords des frontières en pullulent, il eût été, ma foi, assez embarrassé pour tenter de sortir à son avantage d'une semblable rencontre.

Néanmoins, pour plus de sûreté, il laissa ses hommes dans la position d'attente qu'il leur avait fait prendre et vint se poster lui-même au bord de la route, bien en vue, la carabine armée et en travers de la selle, prête au coup de feu.

La troupe avançait avec rapidité, et maintenant on pouvait distinguer les costumes, sorte d'uniforme composé d'une veste et d'un pantalon de drap brun, de grandes bottes, et d'un large chapeau au ruban duquel, sur le devant, étaient attachées des lettres en cuivre qui brillaient dans l'ombre.

Comme armes, une carabine en travers du dos, un grand sabre qui ballottait avec un bruit de ferraille sur le flanc du cheval, et probablement une bonne paire de revolvers dans les arçons; en croupe, outre le porte-manteau, deux bottes de fourrage.

Ces hommes étaient groupés militairement; de distance en distance, hors des rangs, des serre-file trottaient, jouant le rôle de sous-officiers, et, en avant d'eux, un homme, le chef assurément.

Celui-ci, arrivé à quelques pas de notre cavalier, leva la main, et ses hommes s'arrêtèrent net avec une précision toute militaire, puis, à haute voix, en anglais :

— Un renseignement, camarade, demanda-t-il, ce chemin est bien celui qui conduit à la rivière Vaal?

— Henry Kinburn! s'exclama l'autre en poussant son cheval en avant.

— *By god!* Jean de...

— Silence, au nom du ciel; mon nom ici est M. Jeannest : c'est ainsi que vous m'avez recommandé et c'est sous ce nom que je vis...

Les deux jeunes gens, botte à botte, se serrèrent la main avec effusion.

— Ah! l'heureuse rencontre! ajouta Kinburn, et inattendue.

— Heureuse pour moi, surtout, repartit Jean, car, franchement, depuis six semaines, il me tardait d'entendre une voix amie et de trouver une oreille complaisante pour m'épancher...

— En vérité! cela ne marcherait-il pas à vos souhaits..., le métier est-il trop dur et ne trouvez-vous pas auprès de vos chefs, l'esprit bienveillant que ma recommandation vous avait fait espérer?

— Ce n'est point cela..., mais si vous le permettez, je vais me remettre en route avec mes hommes..., car nous avons un certain nombre de kilomètres à parcourir avant l'aurore et j'ai déjà du retard.

— Rien n'empêche que nous fassions route ensemble, je gagne la frontière.

— Et moi Ferme Elisabeth.

— C'est au mieux; en route donc!...

La petite troupe de Jean de Brey quitta le champ où elle s'était installée et prit le trot derrière les cavaliers de Kinburn, tandis que celui-ci et son ami, rendant la main à leurs montures, partaient au galop, pour pouvoir, loin des oreilles indiscrètes, causer en paix.

C'est qu'ils en avaient à se dire, depuis près de trois mois qu'ils s'étaient quittés, c'est que de multiples événements s'étaient passés qui avaient bouleversé, transformé leur existence et, en une minute, devant Jean de Brey, s'était déroulée la succession de faits qui l'avaient transformé, lui, le brillant officier d'alpins, en ouvrier mineur du Transvaal.

C'était d'abord le voyage de Nice à Paris, en compagnie d'Henry Kinburn partant pour Londres afin de recruter, de concert avec John Stuck, les éléments de la troupe qu'il devait mettre au service de la Chartered, puis son entrevue avec l'agent de change et le coup de massue qu'il avait reçu en apprenant l'affreuse vérité : non seulement il était ruiné complètement, absolument, sans rémission, mais, tous comptes faits, il restait redevoir à l'agent près de deux cent mille francs.

Il avait été impossible de liquider sa situation ; en présence de l'attitude des baissiers, les cours s'étaient effondrés avec une rapidité telle que pas un acheteur de bonne volonté ne s'était présenté pour ramasser les titres qu'on jetait sur le marché; force avait été en conséquence au malheureux de se faire reporter, report déplorable, puisque la gravité de la situation s'était aggravée encore, si bien que l'agent, les reins brisés, n'avait pu continuer et avait dû liquider sa position.

Deux cent mille francs! Jean de Brey n'avait plus un sou et devait deux cent mille francs!... Comment, avec sa solde, arriverait-il jamais à s'acquitter? C'était même folie qu'y songer!

Lui fallait-il donc renoncer à jamais tenir les engagements que, dans le premier moment d'affolement, il venait de prendre : en présence d'une situation si inextricable, tout autre, de sentiments moins profondément chrétiens que les siens, se serait tué, puisqu'il est admis, auprès d'une certaine partie de notre triste société, que le suicide équivaut à un règlement de compte...

Très généreusement, Henry Kinburn lui avait offert la somme nécessaire pour désintéresser l'agent; mais son ami s'était refusé avec énergie à une semblable combinaison, sa fierté ne pouvant admettre l'humiliation d'un tel don ; c'est alors que, devant le désespoir de son ami, le neveu de lord Cornallett lui avait suggéré l'idée de s'en aller tenter fortune au Transvaal. Se basant sur de nombreux exemples, il lui avait fait entrevoir la possibilité de conquérir, par la force, l'énergie, l'intelligence, la somme qu'il lui fallait et peut-être bien aussi une somme supérieure; il suffirait d'un coup de chance pour lui faire mettre la main sur un filon, et alors...; seulement, il fallait une force de volonté très grande pour sauter à pieds joints de la situation supérieure qu'il occupait à celle, presque infime, par laquelle il fallait débuter.

Briser sa carrière!... renoncer à ce métier en vue duquel il avait travaillé pendant dix ans!... quel crève-cœur!... et cependant, après une lutte de deux jours, les deux jours durant lesquels Kinburn était demeuré auprès de lui, Jean de Brey s'était décidé au sacrifice.

Alors, pour le consoler, son ami l'avait mis au courant des combinaisons matrimoniales de lord Cornallett pour miss Edwidge; il lui avait dit le désespoir et la résignation de la pauvre enfant et aussi l'espoir que, dans leur dernière conversation par-dessus le mur de la villa, il lui avait donné.

Miss Edwidge avait besoin de ne pas se sentir seule, d'être soutenue, réconfortée pour avoir la force de défendre son bonheur, et la présence de celui qu'elle aimait dans le port où elle allait retourner serait pour elle une grande joie.

De Londres, Henry Kinburn avait presque aussitôt envoyé à Jean de Brey des lettres de recommandation signées par le conseil d'administration d'une des plus puissantes compagnies minières du Transvaal, et c'est ainsi qu'en arrivant, le jeune homme avait obtenu un poste d'inspecteur.

La possibilité de pouvoir — la chance aidant — s'acquitter de ses dettes lui aurait aussitôt rendu sa quiétude d'esprit, si la pensée de miss Edwidge ne l'eût constamment hanté, et ce fut sur la jeune fille qu'il interrogea son ami dès que quelques instants de galop les eurent mis hors de portée de leurs hommes...

— Elle est avec son père à Johannesburg, répondit Henry Kinburn; je les ai vus en passant et je lui ai fait connaître votre présence ici; cela a paru la rendre fort heureuse.

— Et lord Cornallett?...

— Je n'ai pas cru prudent de lui souffler un mot de vous; ses combinaisons avec cet ours de Burgher semblent marcher à souhait.

— Alors! fit Jean d'une voix étranglée.

— Alors!... mon cher ami, vous avez un proverbe qui dit qu'entre la coupe et les lèvres il y a place pour un malheur : prenons le contrepied et comptons sur la Providence.

(*La suite au prochain numéro.*) GEORGES LE FAURE.

# NOTRE CONCOURS DE COLORIAGE

M. Edouard Zier s'étant trouvé empêché par des travaux urgents, la seconde réunion du jury ne pourra avoir lieu que samedi prochain.

Pendant ce temps, le secrétaire du jury, M. Léon Caumery, travaille ferme. Il a achevé le dépouillement de toutes les compositions et les a classées en deux catégories — classement qui sera soumis à l'approbation du jury. La première catégorie comprend les compositions qui réunissent toutes les conditions imposées par le concours; la seconde celles que, pour une raison quelconque, il estime devoir être écartées sans plus ample examen.

## LES VIEUX SOLDATS

# UN AIEUL DE CHAPUZOT[1]

**Par JEAN DRAULT**

### XII

A L'ARMÉE D'ITALIE

*Vérone (Italie) 13 pluviôse, an V*[2].

Chers parents,

Je n'ai pas pu aller vous voir comme vous avez pu vous en apercevoir, rapport à ce que nous n'avons pas eu seulement le temps de mettre le pied en France, qu'on nous a dirigés sur l'armée d'Italie.

Deux jours de repos à Reims, et puis voilà qu'arrivent des centaines de carrioles attelées avec deux ou trois chevaux. Elles avaient été réquisitionnées par nos dragons.

— Bon, que je dis à Flamboche, la République va économiser les jambes du soldat, et le ramener bien vite à Paris pour qu'il ait plus de temps à passer dans sa famille. C'est très bien de la part de la République.

Mais Flamboche avait l'air de ne pas croire beaucoup à la générosité de la République.

— Vois-tu, qu'il me dit, ça ne doit pas être pour nous envoyer en congé de semestre qu'on a réquisitionné tant de bagnoles que ça.

Tout de même, je ne voulais pas croire à ce que me disait Flamboche. On nous avait promis du repos.

Et voilà que dès le matin le tambour bat au rassemblement. Nous nous levons au galop, nous secouons la paille de nos cantonnements, et nous courons en armes au lieu de rassemblement. Les chariots sont là, tout attelés; on nous fait monter cinq ou six par carriole, on reste debout ou on s'assied sur le plancher, suivant les goûts. Un cavalier du train est monté sur le cheval de devant, et fouette cocher, on part au galop!

Au commencement ça va bien, on s'amuse d'être secoué comme dans un panier à salade, et on est content de ne pas avoir à marcher. Il y en a aussi qui s'étendent sur le plancher et qui ronflent à poings fermés. Mais, au bout de deux ou trois heures de cet exercice, on était positivement étripé, sauf votre respect : on avait des points de côté, et on demandait grâce.

Moi, je tenais bon. Je me disais : tant plus que ça va vite, tant plus que ça me rapproche de Santeuil.

Mais pourtant, j'étais étonné de ne pas voir les noms des villes et des villages que j'avais traversés, la première fois que la demi-brigade avait quitté Paris pour aller à l'armée du Rhin.

Et j'ai crié au soldat du train qui nous conduisait :

— C'est-y bientôt Paris ?...

Il s'est retourné sur sa selle en riant, et il a répondu :

— Paris!... Ah!... ouiche!... Nous lui tournons le dos!...

Mais, au même moment, son cheval a buté et s'est abattu, et le cavalier est allé rouler dans le fossé. Le timonier est allé tomber sur le cheval abattu ce qui a fait baisser le nez à la satanée bagnole, et nous a tous jetés les uns sur les autres hors de la voiture, et sur les chevaux qui ruaient et gigottaient comme des possédés.



Et pendant ce temps-là les voitures qui arrivaient par derrière manquaient de nous écraser.

Jamais, chers parents, je n'ai vu un pareil amoncellement de chapeaux. Il fallait tirer nos gibernes, nos sacs, nos coiffures de dessous les pieds des chevaux, et faire bien attention à ne pas attraper un coup de pied, et cela, pendant que les autres carrioles nous dépassaient et que nos camarades nous envoyaient des plaisanteries qui transportaient de rage le brave Flamboche.

Il a même couru, le sabre levé, sur une voiturée de voltigeurs qui auraient bien pu attraper un mauvais coup, si leurs chevaux n'avaient pas été aussi vite. Il est vrai qu'ils avaient déjà pointé la baïonnette!

Nos chevaux relevés, et la voiture bien examinée par tous les bouts, il a fallu rattraper la colonne et ses carrioles. Heureusement, on avait donné à la demi-brigade le temps de manger un morceau, pendant qu'on changeait les chevaux, et nous sommes arrivés, mais juste au moment où nos camarades avaient fini de manger et où ils remontaient dans leur voiture à supplice.

— Ça vous apprendra à vous amuser en route, que nous a dit le capitaine Rouffignac. A présent, vous mangerez comme vous pourrez.

Et nous voilà repartis au galop. C'était impossible de tirer un couteau pour couper son pain et son lard, on se serait tous poignardés à qui mieux mieux, rapport aux sauts de la guimbarde.

Le soir, on était dans un état piteux.

Mais, trois jours après, on était aux environs de Lyon, et dame, là, je ne comptais pas vous revoir de sitôt et je trouvais que c'était Flamboche qui avait raison, parce que si nos chefs avaient voulu nous amener à Paris, ils avaient tout de même pris un drôle de chemin.

Mais comme je suis têtu, j'ai dit à Flamboche :

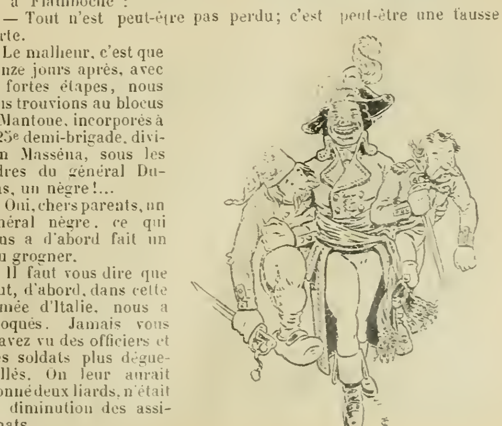
— Tout n'est peut-être pas perdu; c'est peut-être une fausse alerte.

Le malheur, c'est que quinze jours après, avec de fortes étapes, nous nous trouvions au blocus de Mantoue, incorporés à la 25e demi-brigade, division Masséna, sous les ordres du général Dumas, un nègre!...

Oui, chers parents, un général nègre, ce qui nous a d'abord fait un peu grogner.

Il faut vous dire que tout, d'abord, dans cette armée d'Italie, nous a choqués. Jamais vous n'avez vu des officiers et des soldats plus déguenillés. On leur aurait donné deux liards, n'était la diminution des assignats.

Nous qui étions ha-



1. Voir l'*Ouvrier* depuis le 2 mai 1896.
2. 1er février 1797.

billés de neuf, nous avions l'air de ci-devant grognards en face de ces vagabonds. Et ils étaient voleurs! Et mal polis! Et effrontés! Et indisciplinés!...

Tout de suite ils nous ont jalousés. Un grenadier de la 20e légère nous a crié devant une vingtaine de ses camarades :

— Ohé!... l'armée des messieurs!...

Et c'est le nom qu'on a donné depuis à l'armée du Rhin, tant il a fait rire ceux de l'armée d'Italie.

— Tu viens nous voler notre gloire!... que ce grenadier aux coudes percés a ajouté en me menaçant de son poing.

Flamboche et Bersouillon qui étaient avec moi ont voulu dégainer et l'obliger à leur rendre raison. Mais je les ai retenus et je lui ai crié :

— Nous ne venons pas te voler ta gloire, grenadier!... Nous t'en apportons des bords du Rhin, et d'aussi pure que la tienne!

Le capitaine Roufignac est sorti du baraquement des officiers du bataillon en m'entendant parler de cette façon au coquin. Il a approuvé mon langage et m'a appelé le Cicéron de la 25e.

Encore un particulier qui ne devait pas être de la petite bière, ce Cicéron, et pour le moins aussi glorieux que les dénommés Brutus et Scipion.

N'empêche que toutes ces discussions qui recommençaient à propos de tout entre les vieux soldats de l'armée d'Italie et nous autres qui arrivions de l'armée du Rhin ne devaient pas se terminer sans coups de sabre ou d'épée.

Dès le lendemain, on en a eu un échantillon.

Ces animaux-là qui nous accusaient de venir leur voler leur gloire ont essayé de prendre leur revanche en nous volant nos bonnes culottes, nos bonnes guêtres, nos bons bonnets à poil, et nos bonnes capotes.

En m'éveillant à mon cantonnement, le lendemain, je trouve une culotte rapiécée, crevée partout, sale comme si on avait ramoné la cheminée avec, des guêtres reprisées, un bonnet tout déplumé, une tunique déteinte, et je secoue Flamboche :

— Dis donc, Flamboche!

— Quoi donc? qu'il fait.

— C'est bien tes effets que tu as?...

Je le vois qui fouille et farfouille et qui pousse des cris d'écorché.

— Je suis volé! qu'il crie. Ah! le bandit! Le gredin! L'aristocrate! Si jamais je le pince!...

Deux minutes après, c'est toute la compagnie qui vocifère des injures à l'adresse des soldats de l'armée d'Italie, et cinq minutes après, c'est toute la demi-brigade qui se réveille détroussée de fond en comble. Aux voltigeurs, comme je l'ai su par Bersouillon, aux fusiliers, comme je me le suis laissé dire par Radois, les mêmes coquineries s'étaient passées de la même façon.

Alors, nous voilà, Flamboche et moi, occupés à parcourir le camp, reluquant tous les grenadiers que nous rencontrons, examinant leurs effets depuis les pieds jusqu'au cou.

Tout à coup, Flamboche s'écrie :

— Je reconnais ma culotte!... Elle avait une reprise à gros points sur le genou.

Et il me montre un véritable géant qui avait l'air d'étouffer dans une culotte trop petite pour lui, et qui fumait tranquillement sa pipe en brossant son bonnet de police.

Flamboche s'approche du géant et lui dit poliment :

— Grenadier, m'est avis que tu as ma culotte.

— Grenadier, que répond l'autre en se moquant, la culotte que j'ai est à moi.

— Grenadier, reprend Flamboche, la culotte que tu as est à moi!

— Grenadier, tu en as menti!

— Alors! tiens!...

Et Flamboche donne une gifle au géant avant que j'aie pu l'en empêcher.

Le géant dégaine, fond sur mon camarade qui dégaine à son tour pour se défendre. Je les supplie d'arrêter, d'aller au moins plus loin pour vider leur querelle. Rien n'y fait et au plus fort de leur lutte, voilà que le tambour bat aux champs et que débouche de derrière une maison le général Dumas, le nègre!

Je me sentais froid dans le dos.

J'étais loin de me douter, chers parents, de ce qui allait se passer!... Mais le général Dumas a fait, en tout cas, ce qui lui était le plus utile pour se faire admirer de soldats arrivés de la veille, et qui n'avaient pu contempler son courage à la guerre.

Il est arrivé, suivi de son aide de camp, tout près des deux enragés ferrailleurs qui se criaient trop d'injures pour l'entendre. Il a pris le géant sous son bras sans dire un mot ; il a ensuite pris de la même façon le pauvre Flamboche qui ne savait plus où il en était, et il a porté ces deux hommes jusqu'à la salle de police, sans avoir plus de peine que papa n'en a pour transporter deux gerbes de blé.

Comme il a vu qu'ils étaient blessés tous les deux, mais sans danger pour leur vie, il s'est contenté de dire :

— Tant mieux! L'honneur est sauf!

Ils sont restés huit jours enfermés, au pain et à l'eau, et ils sont sortis très amis. Le géant avait consenti à rendre à Flamboche sa tunique, mais il n'a jamais voulu lui rendre sa culotte :

— Tu comprends, grenadier, qu'il lui a dit, ça serait me donner tort, je ne veux pas! Je t'ai dit qu'elle était à moi, je ne veux pas me dédire.

Flamboche a respecté ces scrupules, qui sont honorables.

Il y a eu bien d'autres disputes, duels et batteries entre les anciens soldats de l'armée d'Italie et les nouveaux soldats venus de l'armée du Rhin; il y a eu même des tueries véritables, mais tout ça a fini par se calmer, grâce au général Dumas, qui, pour un nègre, n'est tout de même pas une fichue bête.

C'est ainsi qu'il a eu la bonne idée de faire habiller à neuf tous ceux qui étaient loqueteux pour qu'il n'y ait plus de jalousie.

Et puis, il a annoncé que le milliard voté par la Convention pour les soldats de toutes les armées de la République allait être enfin distribué par ordre du Directoire.

Mais, pour ça, nous l'attendons toujours, le satané milliard, et le Directoire m'a tout l'air de ne pas s'intéresser plus au soldat que la Convention. La Convention, elle, m'a au moins donné un fusil d'honneur. Le Directoire, lui, m'a tout juste donné un habillement, ce qui n'est pas beaucoup.

Enfin, chers parents, ce qui a tout à fait remis d'accord les anciens et les nouveaux soldats de l'armée d'Italie, c'est l'affaire d'Arcole dont il faut que je vous touche deux mots.

Après ce que la vingt-cinquième demi-brigade a fait à Arcole, voyez-vous, les autres troupes de l'armée d'Italie n'ont plus rien à nous dire, ou alors ça serait de la mauvaise jalousie.

Bonaparte, le petit général en chef, un lapin qui court risque d'aller loin, à ce qu'on dit, nous a félicités publiquement; ça coupe toutes les mauvaises langues.

*(La suite au prochain numéro.)* Jean Drault

# LE LEGS

**Par Georges de LYS**

Etoilant la grande salle oblongue, les lueurs vacillantes des veilleuses découpent des ombres et des clartés errantes sur la blancheur frigide des rideaux, les lits alignés en pierres tombales et les faces cireuses. Le silence nocturne, scandé par une toux rauque, s'alourdit, morne, après cette manifestation de la vie en qui déjà prélude un écho de la mort.

Tout au fond, dans l'angle, au numéro 19, un râle siffle entre les lèvres amincies d'une moribonde; ses mains flottent, indécises, sur le drap que les doigts crispent et ramènent au visage, comme si d'avance la malheureuse voulait se couvrir du suaire — dernière pudeur des agonisants!... De lourdes larmes emplissent les yeux vagues, ternis, débordent, coulent lentes et froides le long des joues terreuses.

Doucement, une main délicate les a essuyées. A travers l'embrumement des prunelles, la mourante a reconnu sœur Gertrude, la religieuse de la salle, à qui la blanche cornette met, au-dessus du front, comme un battement d'ailes.

— Mon Paul!... mon petit!... gémit la malade.

— Calmez-vous, mon amie, murmure sœur Gertrude, en lui prenant les mains dans les siennes et détendant les doigts raidis par la douce moiteur des siens. Buvez un peu de cette potion et reposez-vous, pour mieux embrasser votre petit Paul demain.

— Demain!... geint amèrement la femme.

— Sans doute! c'est jeudi, jour de visite.

— Demain, je serai morte... comme mon homme... Oh! ne cherchez pas à m'illusionner! Je le connais, mon mal, j'ai vu mon mari en mourir, et c'est en le soignant que j'ai pris sa maladie... Ce n'est pas que je regrette ce que j'ai fait; oh! non! nous nous aimions! Mais je vais mourir, je le sais, je le sens, et lui, mon Paul, mon mignon, mon innocent, va rester seul sur terre, sans pain, sans baisers...

— Prions Dieu! il pourvoiera au sort de votre enfant.

— Un Dieu qui prend une mère à son fils!... Il est méchant votre bon Dieu, méchant pour mon petiot si doux!

La sœur, gravement, l'interrompit :

— C'est pourtant ce Dieu, dont vous niez la bonté, qui vous a conduite ici pour que votre fils ne soit point abandonné. Ma mère vit bien seule au village, elle sera heureuse d'avoir votre Paul pour enfant.

— Ce serait possible!

— Je vous le promets.

— C'est vous l'ange du bon Dieu, murmura la moribonde en attirant à elle les mains de la sœur pour les baiser.

Mais celle-ci s'agenouillait, joignait les doigts de l'agonisante entre les siens et commençait :

— Notre Père, qui êtes aux cieux...

— ... Qui êtes aux cieux..., balbutia l'agonisante.

La prière se continuait... En prononçant : « Délivrez-nous du mal... », le souffle expira. L'âme de la mère allait à Dieu.

***

La mère de sœur Gertrude, maman Rivel, comme on la nommait au village, ratifia la promesse faite par sa fille à la morte. Le petit Paul devint son fils. Elle accueillit et aima en aïeule cet enfant qui lui venait du cœur de sa fille, comme s'il fût issu de sa chair et de son sang.

Dans ses lettres, elle parlait à la religieuse du petit comme s'il eût été sien. Elle en arrivait à se croire grand'mère. Toujours, au bas de la dernière page, par une douce attention du cœur, quelques lignes d'une grosse écriture irrégulière transmettaient directement les baisers du marmot à maman Gertrude... et la religieuse, dans ses nuits, après les lourdes journées d'hôpital, pensait au petit qu'elle eût tant aimé embrasser. Hélas! le village était loin, maman Rivel peu fortunée et Paul Sauvan grandissait loin d'elle.

Mais, quand même, la sœur était heureuse de cet intérêt humain qu'elle avait lié à sa vie. Dans sa pieuse candeur, elle se demandait parfois si ce n'était point péché d'avoir donné place à d'autres qu'à Dieu dans son cœur? Elle avait librement renoncé au monde, elle n'avait donc pas droit aux joies de la maternité, et elle se sentait mère, mère de l'orphelin qu'elle n'avait vu cependant qu'une fois!

Honteuse, elle cachait le portrait de Paul dans son livre de prières et allait s'humilier, s'accuser aux genoux de son confesseur. Le vieux prêtre calmait ces scrupules de sa voix de clémence : « Dieu nous a donné un cœur pour aimer!... »

Les années coulaient. Paul devenait homme. C'était un gars solide, hardi travailleur, dont les bras maintenant faisaient vivre son aïeule adoptive. Sœur Gertrude continuait, dans le même hospice, son existence de dévouement au travers des misères et des agonies humaines, joyeuse pour longtemps quand venait lui sourire une lettre du pays, tracée de la main de Paul; la vieille maman n'écrivait plus...

Un jour, l'enveloppe rompue ne lui apporta que des larmes; la mère Rivel était morte, et Paul orphelin pour la seconde fois. Il unissait sa douleur à celle de la fille que le devoir rivait à l'hôpital et dont les doigts, après avoir fermé tant de paupières inconnues, n'avaient pas le droit de clore les yeux d'une mère!

D'abord fréquente, la correspondance devint rare et brève; plus de confidences, de projets ébauchés; un malaise perçait sous les phrases hâtives et vagues. Puis, elle cessa brusquement. Sœur Gertrude, déjà inquiète, s'alarma. Elle écrivit au maire de la commune pour s'informer de Paul. La réponse la stupéfia. Resté seul, le jeune homme s'était dérangé et, finalement, avait quitté le pays sans laisser d'indices sur la direction prise.

Sœur Gertrude espéra d'abord qu'il viendrait à Paris, ce Paris qui est l'aimant universel; alors, une fois-là, pourrait-il ne pas venir à elle? C'était impossible! Vivre dans la même ville sans accourir lui tendre les bras! Ah! elle ne doutait pas du cœur de son enfant!

Mais le temps passa, toujours sans nouvelles. La fille de charité porta ses larmes aux pieds de Dieu; ses anciens scrupules se réveillèrent; elle voyait dans l'abandon de Paul le châtiment dont le Ciel frappait son cœur, trop enclin aux affections terrestres; elle offrait sa douleur en holocauste, acceptant, bénissant l'épreuve, priant pour l'ingrat, et conjurant Dieu de donner en joies à l'enfant les peines de la mère.

***

La porte de la grande salle s'est ouverte. Silencieux, glisse le pas de la religieuse. Elle a vieilli, sœur Gertrude; en soulevant sa cornette, on verrait la neige de ses cheveux coupés ras, si opulents lorsque les ciseaux les versèrent sur les dalles de la chapelle, si rares aujourd'hui!

— Rien de nouveau, monsieur? demande-t-elle à l'interne de service qu'elle croise dans l'allée.

— Si, ma sœur. On vient d'amener un blessé, d'urgence; un malheureux tombé je ne sais d'où. Chute grave, lésions internes. Il passera peut-être la nuit, mais après...

L'interne eut un geste significatif.

— Pauvre garçon!... A-t-il sa connaissance?

— Du tout! Un état comateux qui ne cessera que pour laisser place au délire. Peut-être, cependant, aux derniers moments, recouvrera-t-il quelque lucidité; c'est possible.

— Où l'avez-vous mis?

— Au 19, près de la porte

— Je vais le voir.

La sœur s'avança, glissant contre les lits, s'arrêtant parfois pour répondre à l'appel d'un malade. A l'angle de la salle, elle s'approcha.

Sur le lit, la tête renversée sur l'oreiller, un homme jeune, mais à la face ravagée par les excès, haletait péniblement. Sa physionomie frappa la sœur, lui mit dans la mémoire une évocation de *déjà-vu*, trop lointaine, cependant, pour être précisée.

Elle a posé sa main fraîche sur le front enfiévré du blessé. Il s'agite, ouvre des yeux atones qui vaguent dans leurs orbites.

— Maman! b[illegible]ya-t-il.

Cri d'enfant qui revient à l'homme à l'heure des adieux! La sœur se penche vers le malheureux; il tend les bras, la regarde de ses prunelles folles, mais un éclair les illumine :

— Maman Rivel!

Paul! c'est son Paul! Mon Dieu! le revoir dans cet état!... La fille de charité s'abat sur les genoux, joint les mains, élève les bras et, ardent comme une prière, jette cet appel :

— Mon enfant!

Comme s'il l'eût comprise, le moribond reprend :

— Maman Gertrude!

***

L'interne s'était approché. Curieusement, il regarde la sœur. Elle le voit, elle l'implore :

— Oh! vous le sauverez!

Le jeune homme la fixe, étonné, sans répondre.

— Ah! reprend-elle, vous ne savez pas. C'est Paul! au 19, dans le lit où sa mère mourante me l'a confié... Pauvre petit!... Ma mère l'a élevé; puis elle est morte aussi... Alors... alors Paul a disparu... C'était notre enfant... Il y a cinq ans de cela... Et je le retrouve ici..., il va mourir... Oh! non, non, vous le sauverez.

— Hélas! murmura l'interne ému, en hochant tristement la tête.

— Alors, il est perdu, bien perdu... O mon Dieu! le laisserez-vous mourir sans qu'il ait demandé le pardon de ses fautes?... Si j'ai péché en aimant trop l'enfant que m'avait confié la mort, lorsque je vous devais mon cœur tout entier, à vous seul, ô mon Dieu! punissez-moi, moi la coupable, et que mon châtiment lui mérite votre miséricorde!

La tête dans les mains, la religieuse ardemment priait...

Une voix épuisée l'appela :

— Ma sœur!

Elle releva le front, Paul la regardait.

— Oh! je vous connais! Vous m'aviez sauvé la vie, vous deviez m'adoucir la mort. Pardon! j'ai été ingrat... Si vous saviez!...

Le blessé courba la tête.

— Paul, mon enfant, lui dit tendrement la sœur, puis-je rien te reprocher? mais c'est Dieu qu'il te faut implorer!

— Dieu? je n'y crois plus!

Sœur Gertrude blêmit et chancela. Sa physionomie exprima une si intolérable douleur que l'interne crut qu'elle allait défaillir...

Mais elle se redressa, maîtresse de sa souffrance. Sa main éleva jusqu'à ses lèvres le crucifix suspendu à son chapelet, puis elle le présenta au moribond.

— Votre mère l'a embrassé avant de mourir, là, dans le lit où vous êtes, en me priant, au nom de Dieu, de la remplacer ici-bas auprès de vous.

Paul hésitait. Soudain, il lui sembla que l'image de sa mère planait sur lui, que deux mains soulevaient sa tête endolorie et la poussaient vers la croix. Son cœur se tendit, des larmes jaillirent de ses yeux; il songea à ce que la sœur avait fait pour l'orphelin et comprit à la fois Dieu et ses anges. Pieusement, il baisa les genoux du Christ.

Alors, il retomba, la face transfigurée par ce baiser d'amour, exhalant ce double cri :

— Mon Dieu!... Maman!...

Georges de Lys.

# AMUSEMENTS SCIENTIFIQUES

## LE KALÉIDOSCOPE

Peu de jouets scientifiques ont eu la vogue du kaléidoscope dont les dessins symétriques, variables à l'infini, aux jolies et vives couleurs, sont toujours regardés avec plaisir.

Décrit par Porta, il y a plus de trois siècles, simplifié et répandu par le physicien anglais Brewster, au commencement de ce siècle, ce jouet scientifique n'a pas encore cessé d'être en faveur auprès des enfants, et il continue à rendre service aux dessinateurs pour papiers peints, tapis et tissus imprimés, qui lui demandent des idées et des modèles de dessins.

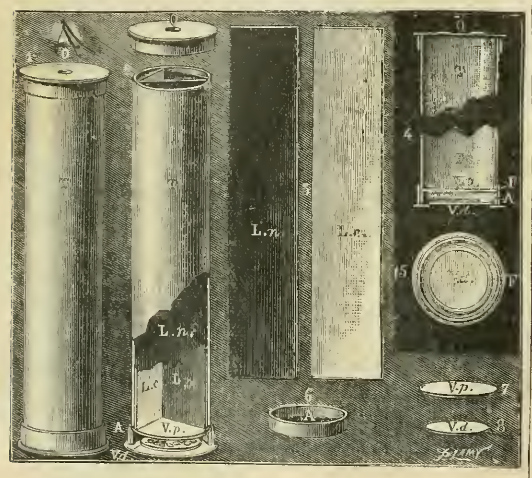
On dit que plus de deux cent mille kaléidoscopes furent vendus à Paris et à Londres dans les trois mois qui suivirent l'apparition de cet instrument. Aux deux cent mille abonnés ou lecteurs des *Veillées*, il appartient de redonner semblable vogue à l'intéressant jouet de catoptrique, qu'ils pourront construire eux-mêmes, à peu de frais, en suivant nos indications : ce sera le travail d'une soirée.

Fabriquez d'abord un tube de carton T (adoptons une longueur de vingt-cinq centimètres environ, et un diamètre de cinq à six centimètres), en enroulant sur un morceau de bois cylindrique une longue bande de papier à dessin, enduite de colle d'amidon et dont la largeur égalera la hauteur que vous voulez donner à l'instrument. Laissez sécher le tube en carton ainsi obtenu par sept ou huit épaisseurs de papier.

Faites deux bouchons semblables à des couvercles de petites boites en carton, pour fermer le tube à chaque extrémité (nº 1 de la vignette).

Dans le premier bouchon, qui sera placé à la partie supérieure du tube, et dont l'intérieur devra être noirci, vous ferez une petite ouverture ronde, derrière laquelle vous fixerez, en le retenant par des bandelettes de papier gommé, un morceau de verre transparent qui sera l'oculaire de l'instrument. Dans le fond du second bouchon (F nº 4), vous enlèverez un disque de carton presque égal au diamètre du tube T, de manière à ne laisser qu'un anneau de carton juste suffisant pour maintenir un verre dépoli rond (nº 8), dont les bords y seront fixés avec de la cire à cacheter ou mieux, collés avec une dissolution épaisse de baume de Canada dans de l'essence de térébenthine. Le nº 5 de la vignette montre de face ce bouchon F garni du disque de verre dépoli.

Coupez à une extrémité de votre tube de carton T un anneau A (nº 6), de dix à quinze millimètres de hauteur, et placez cet anneau au fond du bouchon F, contre les parois duquel vous le fixerez avec de la colle. Sur l'anneau de carton, posez un verre transparent V *p*, (nº 7), qui entrera à frottement dur dans le bouchon F; un vitrier vous fournira les deux disques de verre poli et dépoli, pour vingt-cinq centimes. Dans la sorte de boite formée entre ces deux verres, mettez de petits morceaux de verre de diverses couleurs, des perles transparentes, quelques fragments très petits de mousse, des brins minuscules de soie de couleur; tous ces objets devront être au large et occuper tout au plus les deux tiers de l'espace qui leur est réservé, afin qu'ils puissent être facilement mobiles et se déplacer les uns par rapport aux autres.




Adaptez maintenant ce bouchon F au tube T, comme on le voit en coupe au nº 4 de la vignette. Notons seulement que ce bouchon F a été supposé beaucoup trop petit par notre dessinateur; il faut qu'il ait en réalité de cinq à six centimètres de profondeur afin de mieux embrasser le tube T et de s'y maintenir solidement.

Procurez-vous deux lames de verre (L *n* nº 3), longueur vingt centimètres, largeur quatre centimètres environ, et noircissez-les sur une face avec une couche de vernis noir japonais, ou de couleur noire quelconque. Si vous avez une vieille glace étamée, brisée, faites-y tailler les deux lames; la réflexion s'y fera mieux encore que dans des miroirs formés simplement de verre noirci.

Avec les deux lames L *n* (dont vous mettrez en regard les faces brillantes) et une bande de carton L *c*, noircie avec de l'encre, de même longueur que les lames, mais dont la largeur sera déterminée par l'angle que vous voudrez donner aux miroirs (nous dirons tout à l'heure qu'il convient que cet angle soit de 45º ou de 60º), formez une sorte de prisme triangulaire droit, en réunissant ces trois pièces au moyen de bandes de toile collées extérieurement sur les arêtes du prisme. Introduisez cet assemblage dans le tube T où sa position est indiquée au numéro 2 de la vignette.

Une extrémité des lames venant toucher d'une part le verre poli V *p*, rognez, s'il y a lieu, l'excédent de longueur du tube de carton T, en sorte que l'autre extrémité des miroirs soit en contact avec le bouchon supérieur mis en place; il sera bon de fixer celui-ci au tube en collant tout autour, sur son bord, une bande de papier.

Quand, tenant le kaléidoscope dirigé vers la lumière, dans une position à peu près horizontale, on regarde par l'oculaire O, on voit une jolie rosace brillante et régulière, formée par les images réfléchies des petits objets colorés, images disposées régulièrement dans une circonférence autour de la ligne d'intersection des deux miroirs. Le moindre mouvement tournant, la plus petite secousse imprimée à l'instrument, suffisent pour produire un changement total du spectacle, dont la variété est infinie, car il est improbable qu'on réussisse à produire deux fois une même image.

Quant à l'angle que doivent former ensemble les deux lames de verre noirci, il est en rapport avec le nombre des images que l'on veut obtenir par réflexion; nous adoptons un angle de 45º ou de 60º : le premier donnera sept images réfléchies, plus l'image des objets; le deuxième donnera cinq images réfléchies, soit une rosace composée de six secteurs semblables.

On pourrait encore donner d'autres angles aux miroirs; il suffit que le nombre de degrés de l'angle soit contenu un nombre pair de fois dans 360 (puisque la circonférence se divise en 360 degrés); 60 est contenu exactement six fois dans 360 degrés, d'où six images obtenues; 45 est contenu exactement huit fois en 360, d'où huit images; de même un angle de 36º donnerait dix images, toujours en comptant l'image réelle des petits objets colorés.

Vieille machine, que ce kaléidoscope, j'en conviens; mais le seul motif qu'il a réjoui l'enfance de notre grand'mère doit-il suffire pour nous le faire dédaigner?

MAGUS.



## JEUX D'ESPRIT DE L'OUVRIER

### TROISIÈME SÉRIE

A partir de samedi prochain, l'**Ouvrier** publiera chaque samedi trois problèmes ou jeux d'esprit.

La solution des problèmes de la série donne droit à des prix en nombre illimité.

La troisième série, ouverte le 13 juin, sera close le samedi 19 septembre (nº 1950).

Elle contiendra 45 problèmes.

Les Œdipes qui nous enverront *toutes les solutions* auront droit à 10 *francs de livres de notre catalogue.*

Les Œdipes qui nous enverront au moins **42** *solutions* auront droit à 3 *francs de livres de notre catalogue.*

En outre, *trois prix, l'un de* 10 *francs, l'autre de* 3 *francs, le dernier de* 2 *francs,* en livres de notre catalogue, seront tirés au sort entre tous les Œdipes qui auront envoyé au moins 20 *solutions.*

Les solutions devront nous être envoyées *toutes ensemble,* à la fin du concours. Les Œdipes auront, pour cet envoi, jusqu'au 30 septembre inclusivement. Ces solutions seront écrites très lisiblement; en tête du papier, le concurrent inscrira ses nom et adresse, et son pseudonyme s'il en adopte un.

Le concours est ouvert à tous les lecteurs de l'**Ouvrier**, abonnés et lecteurs au numéro.



*Le Directeur-Gérant:* HENRI GAUTIER. — Sceaux, Imp. Charaire et Cie.

5 centimes le N° année courante. (10 centimes le N° années échues.) N° 1921 TRENTE-SIXIÈME ANNÉE. — 13 Juin 1896.

# L'OUVRIER

Journal illustré paraissant le Mercredi et le Samedi

ABONNEMENT D'UN AN : (104 numéros) France, Algérie et Belgique : 6 francs.

DIRECTION ET ADMINISTRATION : LIBRAIRIE BLÉRIOT, HENRI GAUTIER, SUCCESSEUR, 55, quai des Grands-Augustins, Paris.

ABONNEMENT D'UN AN (104 numéros) Colonies et Étranger (sauf la Belgique) : 7 francs.

## LES VOLEURS D'OR, PAR GEORGES LE FAURE



Il lui montra des silhouettes de chariots qui s'estompaient dans la brume. (Voir page 99.)

SOMMAIRE : **Les Voleurs d'or**, par Georges Le Faure. — **Un Aïeul de Chapuzot**, par Jean Drault. — **Chronique**, par Oscar Havard. — **Recettes de la semaine.**

# LES VOLEURS D'OR

PAR

**GEORGES LE FAURE**

XIII

LE MÉTIS ET L'IRLANDAIS S'ENTENDENT

Tout charmés de cette rencontre inattendue qui, après trois mois de séparation, leur permettait de se retremper un peu dans leurs souvenirs d'autrefois et dans la mutuelle confiance qu'ils avaient l'un en l'autre, les deux jeunes gens avaient décidé de camper au même endroit; c'est-à-dire que Henry Kinburn avait changé l'ordre de ses étapes, de façon à pouvoir consacrer quelques heures de plus à son ami; il en serait quitte pour faire accélérer un peu plus l'allure de sa troupe, ce qui, au fond, ne serait pas mauvais à ses hommes et leur servirait d'entraînement...

Vers deux heures du matin, la rivière Vaal traversée, on avait donc fait halte et, tandis que les soldats harassés s'endormaient auprès de leurs chevaux mis à l'entrave et que les hommes de Jean de Brey se retiraient dans le chariot pour s'y reposer à l'abri de l'humidité, les deux amis s'installaient sous une tente confortable, dressée pour l'officier anglais.

Là, fumant force cigarettes et absorbant des tasses de thé, ils avaient devisé jusque bien après le lever de l'aurore, Henry Kinburn déployant toute son éloquence à réconforter son ami Jean, accumulant arguments sur arguments pour lui faire entrevoir, comme possible, la réalisation de ses rêves de bonheur.

— Le principal, voyez-vous, dans la vie, c'est de gagner du temps, lui disait-il : rien ne dit que les circonstances ne continueront pas à vous être favorables.

— Favorables ! répéta amèrement l'ex-officier.

— *By God !* s'exclama le lieutenant de horse-guards, vous êtes difficile : comment, vous voilà ruiné, sans autre ressource que des dettes, et la Providence vous envoie juste à point une situation, peu brillante, c'est vrai, mais suffisante pour vous aider à faire face à vos affaires... Celle que vous aimez part pour ce pays et c'est précisément dans ce même pays que la Providence vous envoie....

— Je sais bien... je suis un ingrat..., et je vous demande pardon...

— Vous plaisantez.

— Mais que voulez-vous..., je souffre tant que je suis injuste...

— Brave ami..., si vous croyez que je ne vous comprends pas... Mais, ma parole d'honneur, vous avez tort de ne pas avoir confiance... Je ne sais pourquoi, j'ai idée que tout cela s'arrangera au mieux...

Il se frottait les mains avec satisfaction et murmura d'un air singulier :

— En tout cas, vous pouvez être persuadé que si la Providence a besoin d'un coup de main, je ne me ferai pas prier pour le lui donner..., surtout si le coup de main doit être un bon coup de sabre ou de revolver.

Il souriait en disant cela, les paupières plissées, laissant filtrer un regard malicieux qui stupéfiait Jean...

— Que peuvent avoir à faire en tout cela votre sabre et votre revolver ?...

Henry Kinburn leva les bras vers le sommet de la tente et répondit de façon évasive :

— Sait-on jamais ?...

Puis, après un instant, il ajouta :

— Vous savez que j'ai eu pour compagnon à Londres, avant mon départ, cet individu, vous vous rappelez, celui qui nous a rencontrés comme nous décrochions ce grand garçon de la branche de sapin à laquelle il était pendu.

— Ah !... eh bien ?...

— Eh bien ! je lui ai tiré les vers du nez et j'ai appris bien des choses ; d'abord que ce garçon — qui a l'air d'une brute, entre parenthèses — est l'un des propriétaires de Ferme Elisabeth... Et c'est pour l'avoir dans son jeu afin de « pegger » les meilleurs terrains que lord Cornallett lui a promis la main de sa fille.

Jean de Brey sursauta, blême, l'œil hagard.

— Miss Edwidge, la femme de cet homme ? s'exclama-t-il.

— Restez donc tranquille ; ce n'est pas encore fait et, je vous répète, je n'ai point idée que cela se fera...

— Mais enfin, qui peut vous faire parler ainsi ? Si vous savez quelque chose, ne me laissez pas dans l'inquiétude..., dites-moi...

— Je ne peux rien vous dire... ne sachant rien... Un pressentiment, ça ne s'explique ni ne se discute...

Jean comprit qu'il insisterait inutilement et demanda :

— Alors vous avez vu votre cousine ?...

— Il y a trois jours, oui, ainsi que je vous l'ai dit; elle se porte bien et est triste, mais nullement découragée, parce qu'elle espère que la Providence la protégera...

— Et... lui ? interrogea Jean de Brey d'une voix sourde... l'homme ?...

— Il doit se trouver, à l'heure actuelle, aux environs de Ferme Elisabeth... pour se préparer au « peggage ».

Un silence suivit, durant lequel les deux jeunes gens restèrent absorbés, chacun d'eux suivant ses pensées ; tout à coup Henry Kinburn retira de sa bouche sa courte pipe de mérisier et, regardant son ami droit dans les yeux :

— Dire que votre sort peut se décider... après-demain..., murmura-t-il.

— Comment cela !

— Admettez que la Providence vous favorise et que vous arriviez le premier sur les bons territoires... C'est une fortune colossale qui vous tombe entre les mains et du même coup l'intérêt que lord Cornallett porte à ce garçon s'évanouit pour se reporter sur vous...

— Avec cette différence que lui agit pour son compte, tandis que moi je ne suis que le mandataire de ma compagnie...

— C'est juste ; en tout cas, les raisons pour lesquelles lord Cornallett tient à ce mariage n'existeraient plus et vous auriez devant vous tout le temps nécessaire pour conquérir une situation qui vous permette de briguer avec succès la main de ma cousine...

Une flamme brilla dans les yeux de Jean, mais elle s'éteignit presque aussitôt et il murmura :

— Qui sait si les plans qui m'ont été remis par les directeurs sont exacts ?...

— Espérons-le ; en tout cas, c'est une chance que vous avez et à laquelle certainement vous n'auriez pas songé...

Jean lui prit les mains, les serra avec effusion et dit d'une voix affectueuse :

— Vous êtes un ami véritable, Henry ; et vienne l'occasion de vous prouver ma reconnaissance, vous verrez que vous n'avez pas eu affaire à un ingrat.

— Mais, j'en suis certain, mon bon Jean, repartit l'Anglais, dont l'attendrissement perçait à travers son flegme naturel.

Regardant sa montre, il s'exclama :

— Je vous demande pardon ; mais il est six heures et je n'ai que le temps de faire monter mes hommes à cheval si je veux galoper quelques milles avant la forte chaleur...

Une fois encore, ils se serrèrent les mains, et, cinq minutes plus tard, à la tête de sa troupe, Henry Kinburn partait au trot, suivi par les regards de son ami ; quand il eut disparu au loin, dans un nuage de poussière, Jean de Brey poussa un soupir et s'en fut vers le chariot autour duquel ses hommes avaient établi leur campement; les bœufs, couchés dans l'herbe rare, ruminaient lentement, tandis que les chevaux, entravés, mangeaient leur provende en s'ébrouant : de dessous la bâche de cuir, un bruit sortait produit par les ronflements des dormeurs.

Jean de Brey souleva un rideau et appela :

— Macker !... dormez-vous ?

Il y eut un bâillement, puis un grouillement dans l'ombre et une voix, tout empâtée par le sommeil, demanda :

— C'est vous, monsieur l'inspecteur ?...

— Oui, Macker..., j'aurais un mot à vous dire...

L'Irlandais se glissa hors du chariot et, très respectueusement, son chapeau à la main :

— Qu'y a-t-il pour votre service, monsieur l'inspecteur ?

— Je voudrais savoir si nous avons encore loin d'ici Ferme Elisabeth ?

L'Irlandais hocha la tête et murmura :

— Une vingtaine de milles au moins; au train dont marchent les bœufs, ça nous fait près de cinq petites heures...

— C'est beaucoup...

— Peuh ! en partant d'ici à quatre heures — le plus fort de la chaleur passé — nous arriverons assez à temps pour camper avant la nuit...

Le ton, l'attitude de Macker avaient, depuis la veille, subi une transformation radicale, et si Jean eût été lui-même moins absorbé dans ses réflexions, il n'eût certainement pas manqué de le remarquer; mais, en ce moment, il songeait à la conversation qu'il venait d'avoir avec Henry Kinburn, et une sorte de fièvre s'était emparée de lui : si la chance le favorisait, il pouvait, en « peggant » les terrains de Ferme Elisabeth, détruire les projets de ce rustre de Boer et se rendre lord Cornallett favorable...

C'est pourquoi, aussitôt seul, il était venu, sous prétexte d'interroger son guide sur la distance à parcourir, avec l'intention de lui demander quelques renseignements sur le terrain où il allait avoir à opérer ; seulement, maintenant qu'il avait cet homme devant lui, il lui semblait sentir ses regards sournois l'examiner en dessous, comme s'il se fût douté du véritable motif pour lequel on venait de l'arracher au sommeil.

1. Voir l'*Ouvrier* depuis le 2 mai 1896.

Alors, embarrassé, honteux, il dit :

— Bien, je vous remercie..., Macker; vous préviendrez les hommes que l'on partira tantôt à quatre heures.

Cela dit, il tourna les talons, gagna l'endroit où les chevaux étaient entravés, détacha le sien, le brida et, sautant en selle, s'éloigna, au trot, battre le pays environnant, tout en promenant les espérances nouvelles que Kinburn avait fait pousser dans son cœur.

Macker, lui, était rentré dans le chariot; seulement, au lieu d'aller s'allonger sur la botte de paille qui lui servait de matelas, il était demeuré à genoux, l'œil collé à l'entre-bâillement de deux rideaux réunis, regardant l'inspecteur monter à cheval, puis s'éloigner, cependant qu'un sourire singulier courait dans sa barbe roussâtre.

— Bon!... bon!... murmura-t-il entre ses dents au bout d'un instant, il y viendra et nous aurons, je crois, de quoi rire...

Il se frotta les mains, silencieusement, dans un geste satisfait et ajouta :

— Eh! eh! master John Stuck.... nous savons où vous retrouver maintenant, et si vous voulez faire le malin, nous aurons de quoi vous faire pincer.

Sur ces paroles qui trahissaient un état d'âme non dépourvu d'espérance, notre homme regagna sa couche et, s'y allongeant, ne tarda pas à s'endormir du sommeil du juste, sommeil que durent certainement hanter des rêves dorés...

Ainsi que l'avait décidé Jean de Brey, on leva le camp sur les quatre heures et l'on partit à une allure suffisamment vive pour pouvoir espérer atteindre le point d'étape un peu avant l'heure indiquée par l'Irlandais ; on traversa la rivière Vaal, sur le pont cette fois, ce qui reporta les souvenirs de Macker à quelques mois en arrière et lui mit au cœur une rage sourde contre ce John Stuck qui s'était si habilement servi de lui et de Zeïto, pour ensuite se moquer d'eux avec tant d'audace.

Mais M. l'inspecteur, qui trottait en avant, ayant ralenti l'allure de son cheval pour se venir ranger contre le chariot, Macker cessa de penser au passé pour songer au présent et, en dessous, se mit à examiner le jeune homme.

— Certainement, songeait-il, il a quelque chose à me dire ou à me demander... Quoi? je le devine peut-être..., certainement même, mais pas si bête que de parler le premier....

Et il continuait à siffloter tout doucement entre ses dents, paraissant fort attentif à examiner le paysage...

Alors, de son côté, Jean feignit de se méprendre à l'expression de physionomie du contremaître et s'exclama d'un ton inquiet :

— Dites donc, Macker, est-ce que vous ne vous reconnaîtriez plus ?

L'Irlandais eut un petit tressaut et le regarda d'un air étonné, comme s'il eût été surpris de le voir là...

— Plaisantez-vous, monsieur l'inspecteur?... Je connais ce pays-là comme ma poche...

Un sourire de satisfaction sembla effleurer les lèvres du jeune homme, qui répéta d'un ton dégagé, affectant même la plaisanterie :

— Alors, vous devez connaître les bons endroits?...

— Les bons endroits? répéta Macker, qui paraissait ne pas comprendre.

— Oui, pour « pegger » plus à coup sûr... Si vous aviez quelque renseignement à me fournir?...

Bien que parlant avec un semblant d'assurance, Jean souffrait énormément; lui qui, toujours, avait eu horreur de tout ce qui, de près ou de loin, touchait à l'argent, il éprouvait une répugnance à traiter ce sujet et il fallait vraiment qu'il se trouvât encore sous l'impression de ce que venait de lui dire Henry Kinburn, pour qu'il se résignât à parler ainsi.

Mais aussitôt, craignant que celui auquel il s'adressait ne lui prêtât quelque intention d'intérêt personnel, il ajouta :

— Si, grâce à vous, on pouvait arriver à un meilleur résultat, la compagnie saurait certainement vous témoigner sa reconnaissance...

Macker eut une petite moue de dédain.

— La compagnie! répéta-t-il. Ah! monsieur l'inspecteur, de quoi venez-vous me parler là? Vous savez bien ce que sont les capitalistes : dès qu'ils ont touché leur argent, ils ne vous connaissent plus...

Jean crut comprendre qu'il était inutile d'insister et déclara d'un ton sec :

— N'en parlons plus et mettons que je n'ai rien dit...

Il allait rendre la main, lorsque l'Irlandais s'écria :

— Parlons-en, au contraire, mais pas dans ce sens-là.

— Comment l'entendez-vous?

Macker hésita un moment; puis, se décidant :

— Tenez, dit-il, je ne vous connais pas depuis longtemps et je ne devrais guère avoir de sympathie pour vous, puisque vous m'avez pris ma place...

— Comment! votre place?

— Dame! il y a deux ans que je suis à la compagnie, moi, et j'avais bien le droit de compter sur ce poste d'inspecteur; vous, vous arrivez il y a trois semaines et crac, on vous nomme... Mais tout ça importe peu, et c'est pour vous dire que, malgré le préjudice que vous m'avez causé, j'aurais plus confiance en vous qu'en la compagnie...

Jean haussa les épaules et répondit:

— Je vous remercie de la bonne opinion que voulez bien avoir de moi, mon cher Macker, et à l'occasion, je pourrai vous prouver que vous ne vous êtes pas trompé sur mon compte; malheureusement, je ne suis rien et il ne m'est pas possible de prendre des engagements en cette affaire.

Il ajouta au bout d'un instant :

— N'en parlons donc plus... Je suivrai les indications de la compagnie, en souhaitant que ce soient les bonnes...

La conversation s'arrêta là ; Jean donna du talon à son cheval et prit les devants, suivi par les regards de l'Irlandais, qui souriait dans sa barbe d'un air singulier, et le reste de la route s'effectua sans qu'un seul mot fût prononcé entre eux.

Vers neuf heures, on arriva enfin à l'endroit que la compagnie avait indiqué à l'inspecteur comme le plus propice pour établir son campement, de manière à ce qu'au jour désigné il fût tout porté pour « pegger » les terrains qu'on lui avait signalés.

— Diable! murmura-t-il avant de mettre pied à terre, ayant examiné du haut de sa selle les environs et ayant reconnu, non loin, de tous côtés, des campements semblables à celui qu'il allait installer, nous ne sommes pas seuls.

Et, appelant Macker d'un geste, il lui montra les silhouettes de chariots qui s'estompaient dans la brume du soir, ainsi que les chevaux et les bœufs que l'on distinguait encore, mais vaguement déjà.

— Qu'est-ce que ces gens-là? demanda-t-il.

— La concurrence, monsieur l'inspecteur, gouailla l'Irlandais; probable que les terrains que nous visons jouissent d'une bonne réputation, et alors, tout le monde tient à leur rendre visite.

Il ajouta, en frappant sur la crosse de sa carabine :

— Je crois qu'il faudra jouer de ça...

Jean sursauta sur sa selle, non que l'idée d'une arme à feu l'émotionnât le moins du monde, mais c'étaient là des mœurs toutes nouvelles pour lui et l'on comprendra que sa correction d'ancien officier s'émût, au premier abord, de ces procédés de flibustiers.

— Mais je croyais que maintenant c'était le sort qui décidait les emplacements.

— Point ; c'est-à-dire qu'il est question de faire voter une loi comme ça au Volksraad; mais c'est toujours au premier arrivant que les terrains appartiennent.

Jean, durant cette courte explication, mordillait sa moustache, mécontent d'apprendre cela, ne se sentant pas l'homme de la situation, répugnant à jouer un semblable rôle, et d'un autre côté hésitant à trahir la confiance qu'avaient eue en lui les directeurs de la compagnie.

Il donna l'ordre néanmoins de dételer le chariot, de parquer les bœufs, d'entraver les chevaux et, après avoir mangé sommairement le contenu d'une boite de conserves arrosé d'une bouteille de bière, se retira dans sa tente pour y méditer tout à loisir sur sa rencontre avec Henry Kinburn et les espérances mises à nouveau en lui à la suite de cette rencontre.

Macker, lui, dès qu'il avait vu l'inspecteur enfermé chez lui, s'était donné de l'air et, sous prétexte d'aller voir si, dans les campements voisins, il ne rencontrerait pas quelque ami, il était parti pour rôder par là; la vérité, c'est qu'il voulait savoir si, par hasard, il ne rencontrerait pas John Stuck dans ces parages.

La nuit précédente, tandis que Henry Kinburn et Jean de Brey causaient en toute sécurité, ils étaient loin de se douter que leur entretien avait un témoin qui, aplati contre le sol, l'oreille collée à la toile de la tente, n'avait pas perdu un mot de ce qu'ils avaient dit.

Or, ce témoin n'était autre que l'Irlandais : assez surpris de la rencontre des deux amis, et quelque peu étonné surtout de voir l'inspecteur aussi intimement lié avec un gentleman d'allures aussi accomplies que l'officier commandant ce détachement de police montée, il avait jugé, sinon nécessaire, du moins intéressant de savoir à quoi s'en tenir sur la nature des relations qui existaient entre ces deux hommes.

C'est pourquoi il s'était glissé hors du chariot, sitôt ses compagnons endormis, et était venu s'embusquer en un endroit où, perdu dans l'ombre, il fut certain de n'être pas dérangé : on juge si ce qu'il avait entendu l'avait stupéfait et surtout réjoui : comment! ces gens-là connaissaient John Stuck, Guillaume Brey! et non seulement ils les connaissaient, mais encore ils les avaient comme adversaires!

Cela étant, peut-être y aurait-il moyen de s'entendre, et c'est pourquoi il s'était attendu à ce que l'inspecteur le questionnât sur les terrains aurifères de Ferme Elisabeth : du moment que dans l'opération du surlendemain il avait des intérêts personnels, la situation changeait.

Mais on a vu comment Jean de Brey, éprouvant une répugnance bien compréhensible, s'était tu, et cette réticence avait contraint Macker à remettre à un autre moment l'examen d'un plan dont l'idée lui était venue.

Pour l'instant, une chose le préoccupait par-dessus tout : savoir

où campait John Stuck et s'aboucher avec lui, à l'improviste, pour tâcher de savoir ce qu'il avait dans le ventre, dans la conversation qu'il avait surprise entre l'inspecteur et l'officier anglais. il avait entendu celui-ci annoncer que Stuck se trouvait sur le territoire de Ferme Elisabeth, se préparant à « pegger ».

Cela prouvait tout simplement que l'ami John était bien imprudent ou bien impudent: dans l'un ou l'autre cas, il méritait de recevoir une leçon, et il la recevrait; c'était même pour la lui donner que Macker s'en allait rôder vers les campements des environs...

Mais vainement les parcourut-il les uns après les autres, interrogeant même les gens qu'il trouvait occupés à boire et à jouer, non seulement il ne put arriver à mettre la main dessus, mais encore à avoir le moindre renseignement sur le personnage.

Il s'en revenait donc de fort mauvaise humeur, se demandant si l'officier rencontré par l'inspecteur n'avait pas menti ou plutôt si John Stuck, en malin qu'il était, n'avait pas envoyé quelqu'un « pegger » à sa place, avec défense absolue de parler de lui.

Quoi qu'il en fût — au surplus — le plus clair dans tout cela, c'est qu'il n'avait pas découvert John Stuck et que, dans ces conditions, il lui fallait se résigner à être volé par ce misérable Anglais; mais la résignation n'était pas le fait de Macker et il marchait, défilant tout son chapelet de jurons, plus énergiques les uns que les autres, lorsqu'un attelage qui arrivait grand train en sens inverse de lui l'obligea à se ranger sur le côté de la route...

Brusquement, les mules s'arrêtèrent et celui qui les conduisait, passant sa tête hors de la bâche de toile qui recouvrait la voiture, cria:

— Eh! l'homme!... un renseignement, s'il vous plait!

Macker poussa un cri de joie: à la lueur du falot accroché sur le flanc de la voiture, il venait de reconnaître la face sombre de Zeïto; le métis, de son côté, ne parut pas mécontent de rencontrer, si juste à point pour lui servir de guide, le contremaître et, sous sa direction, il conduisit son véhicule en un point qui se trouvait à une distance à peu près égale de tous les campements.

Mais comme il voulait dresser sans tarder sa toile de tente et installer sa buvette pour être le lendemain, dès le point du jour, prêt à débiter sa marchandise, Macker haussa les épaules.

— Il s'agit bien de ta bière et de ton alcool, déclara-t-il; si nous savons nous y prendre, nous serons riches pour le reste de nos jours.

— Ah bah! fit le métis, pour qui ce langage n'était pas nouveau et qui, par conséquent, écoutait sans emballement cette communication.

— Oui, John Stuck est ici... et ce Boer du diable également...

A ces derniers mots, une flamme s'alluma dans les prunelles de Zeïto.

— Ah! ah! grommela-t-il en serrant les poings, ça, c'est autre chose... Et où ça, en quel endroit?...

Il s'était levé de dessus le tonneau qui lui servait de siège et paraissait prêt à se lancer à la recherche de son ennemi...

— Un moment, fit Macker, en l'arrêtant, il ne s'agit pas, pour un coup de couteau, de gâcher bêtement une affaire superbe et de cracher sur la fortune, quand elle se présente à nous... Tu n'en mourras pas pour attendre...

— Pour qu'il m'échappe encore..., gronda Zeïto; non, je le tiens et cette fois je ne le lâcherai pas...

— Pardon, dit froidement le contremaître, tu ne tiens rien du tout, et puis, si tu sais quelque chose, c'est par moi et ce serait bien mal reconnaître le service que je te rends en allant contre mes projets.

Le métis eut un geste brusque.

— Chacun pour soi!... grommela-t-il.

— Tu oublies qu'une peau d'Anglais ça coûte cher pour un homme de couleur, et que les potences ne sont pas longues à dresser quand il s'agit d'y accrocher un métis...

— Qu'importe! si, avant, je lui ai fait son affaire.

Macker étouffa un juron et, tirant subitement de sa poche un revolver, en appliqua le canon sur la poitrine du métis.

— Et... si je te brûlais, déclara-t-il avec énergie.

L'autre, interloqué, balbutia:

— Tu veux plaisanter! Est-ce que ce n'est pas ton ennemi, à toi aussi?

— Peu m'importe!... si je dois être riche, que me fait sa peau!

Puis, voyant le métis un peu calmé, il le contraignit à s'asseoir et, se penchant vers lui:

— L'inspecteur que j'accompagne ici pour « pegger » est un ennemi du Boer et j'ai idée que s'ils se trouvaient tous les deux face à face, ils auraient ensemble une conversation dont les suites pourraient bien te satisfaire...

— Ce ne serait pas la même chose! grommela le métis en hochant la tête et en crispant les poings.

— Assez..., fit impérativement Macker; si je te parle de ça, c'est parce que, à deux, on voit souvent mieux les choses que tout seul; or, si tu ne dois m'être d'aucun conseil ni d'aucune aide... bonsoir; va de ton côté, moi je vais du mien et tâchons de ne pas nous rencontrer, car si tu t'avises de me contrecarrer...

Puis, une idée soudaine lui venant:

— Tiens, fit-il, veux-tu faire un marché?... engage-toi à ne plus penser au Boer jusqu'au moment, bien entendu, où tu pourras lui faire son affaire sans me nuire, et moi, je m'engage à te laisser le champ libre auprès de Mme Van Dereboum.

Le métis sursauta et, la face soudainement épanouie, illuminée par un sourire radieux:

— Tu ferais cela! murmura-t-il, incrédule.

— Comme je te le dis; mais à une condition...

Le métis s'étreignit le front à deux mains, comme s'il eût voulu pétrir sa volonté, la broyer, et, après un silence, déclara:

— C'est entendu; j'attendrai... Maintenant, que faut-il faire?

— Rien autre chose que te tenir prêt à me donner un coup de main, si j'ai besoin de toi; ah! il faut aussi — afin de n'éveiller aucun soupçon — te donner comme étant ici en passant; de la sorte, tu pourras plier bagage à ta fantaisie, sans que l'on songe à s'étonner d'un si brusque départ.

— Je ne resterais pas ici?...

— Non; j'ai idée que nous avons suivi une mauvaise piste et qu'en nous entêtant, nous n'arriverions pas au filon d'or qui doit faire notre fortune.

Il hocha la tête vers le campement, qui maintenant se reconnaissait aux feux allumés pour cuire le souper et éloigner les bêtes fauves, et ajouta:

— J'ai idée que ceux-là ne « peggeront » pas grand'chose...

— Cependant, tout le monde prétend que le nord de Ferme Elisabeth est le côté le plus riche en minerai.

— Je le sais bien, puisqu'on nous y envoie aussi..., mais ce n'est pas une raison, et si les choses marchent comme je l'espère, nous lèverons le camp au plus tôt.

— Pour aller où?

— Là où est déjà John Stuck; or, comme avec lui se trouve le petit-fils de Prétorius Brey, je n'imagine pas que le gas soit sans connaître les bons endroits...

Le métis eut du bras un geste large qui embrassait tout l'horizon et murmura d'un accent découragé:

— C'est grand... Ferme Elisabeth...

— Oui, mais ce que le jeune connaît, le vieux le connaît aussi.

— Et tu crois que le Prétorius t'indiquerait les meilleurs terrains dont on le dépouille?

— Si je le crois!... La preuve, c'est que tu vas me prêter une de tes mules et que j'y file tout de suite.

*(La suite au prochain numéro.)* G. Le Faure.

## LES VIEUX SOLDATS

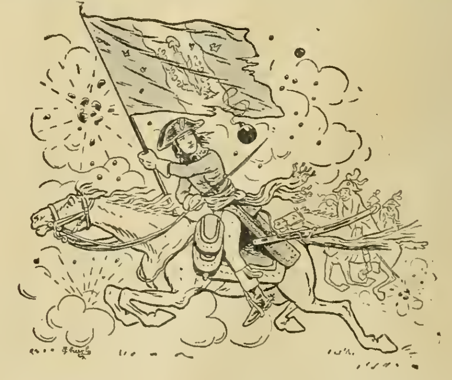
# UN AIEUL DE CHAPUZOT[1]

**Par JEAN DRAULT**

### XIII

**ARCOLE**

Cette fameuse bataille d'Arcole a duré trois jours, chers parents, et elle a coûté bien des hommes aux divisions Augereau et Masséna.



Le premier de ces trois jours, c'est-à-dire le 25 brumaire dernier, le petit général Bonaparte a éprouvé le besoin de rosser une fois de plus les Autrichiens et il a dit à Augereau, un ancien sous-officier qui est parvenu au grade de général de division après des

1. Voir l'*Ouvrier* depuis le 2 mai 1896.

aventures de chien : « Tu vois le pont qui est là-bas, il faut marcher dessus avec ta division et l'emporter, quand même le tonnerre y serait.

— Bien, » qu'a dit Augereau, et le voilà parti.

Il fait passer ses hommes sur l'Adige, une des plus belles rivières de l'Italie, grâce à un pont de bateaux que nos pontonniers avaient établi près de Ronce. Il pousse vers Arcole, à seule fin de forcer le fameux pont qui contrariait le général Bonaparte, et il reçoit une pile.

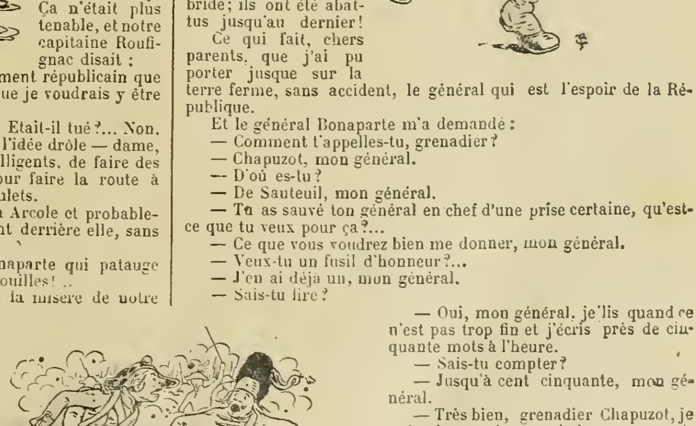


Le canon du général Alvintzy, l'Autrichien, lui envoyait des boulets qui lui coupaient en deux des files entières de cavaliers et de fantassins, comme avec un couteau.

Nous autres, de la division Masséna, nous étions restés à Ronce, pour empêcher la division Augereau d'être tournée, car si elle avait été traitée par derrière comme elle l'était déjà par devant, chers parents, il n'en serait pas revenu un seul homme!

Nous avons vu passer au galop, avec tout son état-major, le général Bonaparte.

Il était furieux de la pile qu'Augereau venait de recevoir, et nous l'avons vu prendre un drapeau, et s'élancer sur le pont le premier de tous, en criant : en avant! Alors, voilà le général Augereau qui le suit, et dix autres généraux!... Le soleil tapait sur leurs épaulettes d'or; c'était magnifique, et des milliers d'hommes, fantassins et cavaliers se jettent à leur suite.



Mais c'était par charretées qu'on les voyait culbuter dans l'Adige, tellement les boulets et les balles tapaient dans le tas.

Le général Bonaparte a été entraîné de force en arrière par ses aides de camp. Ça n'était plus tenable, et notre capitaine Roufignac disait :

— Voilà tout de même un général diantrement républicain que celui qui nous commande en chef!... Ah!... Que je voudrais y être sur cet aristocrate de pont!...

Tout d'un coup, on ne voit plus Bonaparte. Etait-il tué?... Non, chers parents, il n'était pas tué, et il avait eu l'idée drôle — dame, ça arrive aux plus instruits et aux plus intelligents, de faire des bêtises — de se flanquer dans un marais pour faire la route à l'abri de la digue qui était balayée par les boulets.

Cette digue traverse le marais de Ronce à Arcole et probablement que Bonaparte songeait à gagner le pont derrière elle, sans se faire voir.

Mais va te faire fiche!... Voilà mon Bonaparte qui patauge avec ses généraux qu'on dirait des vraies grenouilles!...

Et pour déveine, voilà Alvintzy qui voit la misère de notre général en chef et qui fait converger ses feux sur l'état-major.

Le général Masséna arrivait alors au galop de notre compagnie.

— Qu'est-ce que fait cette f... bête d'Augereau, qu'il laisse le général en chef dans l'embarras! qu'il se met à crier.

Puis, il dit à Roufignac :

— Capitaine! Prenez-moi vos grenadiers et allez me repêcher le général en chef qui ne peut pas s'en tirer.

— En avant! que crie le brave Roufignac. En avant, pour la liberté et contre la tyrannie!

Et nous voilà, répétant : en avant! et courant dans le marais, où nous avons bientôt de la boue jusqu'aux cuisses.



On pataugeait dans les herbes qui s'attachaient après nos jambes, quelquefois on butait, on tombait le nez dans la gadoue. Ah! on était propre, fallait voir ça! mais on se repêchait les uns les autres et on avançait quand même du côté du général Bonaparte, malgré les balles qui faisaient blic, blac, qu'on aurait dit un feu d'artifice de boue.

Le général en chef en avait jusqu'aux aisselles, vu qu'il était descendu de cheval et qu'il se cramponnait à la queue de sa bête comme un pauvre homme à la queue du diable.

— A l'aide! grenadiers!... qu'il se met à crier.

Je m'élance, et j'ai le bonheur d'arriver jusqu'à lui.

— Mon général, que je lui dis respectueusement, je suis plus grand que vous; pas de danger que je sois englouti. Montez sur mon dos.

Il fait comme je lui dis, et, pendant ce temps-là, Flamboche fait aussi monter sur son dos un autre général de l'état-major. Bientôt, nous sommes une douzaine de grenadiers qui marchons vers la rive en portant un général. Mais c'était moi qui portais le plus fameux et jamais je ne me suis senti aussi solide.

— Grenadier, que m'a demandé le général Bonaparte, est-ce que je suis lourd?

— Mon général, que j'ai répondu, la gloire, ça n'est jamais lourd!

Il a paru très satisfait de ma réponse qui était celle d'un militaire bien élevé, je crois.

Au même instant, nous entendons la voix du brave capitaine Roufignac qui s'écriait :

— Colonne contre la cavalerie!... Mort à la tyrannie!...

C'était un escadron de housards d'Alvintzy qui était parti de l'autre bord du marais et qui avait été envoyé exprès pour cueillir le général Bonaparte. Vous voyez d'ici la joie des Autrichiens s'ils avaient réussi leur petit coup!...

Et voilà pourquoi le brave Roufignac faisait former le carré à nos camarades. C'était pour protéger notre retraite.

Les housards ont été mal reçus, comme bien vous pensez. Les premiers rangs ont été démolis; ceux qui suivaient se sont empêtrés dans les premiers, et ils n'ont pas pu tourner bride; ils ont été abattus jusqu'au dernier!

Ce qui fait, chers parents, que j'ai pu porter jusque sur la terre ferme, sans accident, le général qui est l'espoir de la République.

Et le général Bonaparte m'a demandé :

— Comment t'appelles-tu, grenadier?

— Chapuzot, mon général.

— D'où es-tu?

— De Sauteuil, mon général.

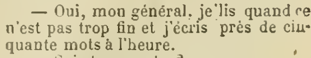
— Tu as sauvé ton général en chef d'une prise certaine, qu'est-ce que tu veux pour ça?...

— Ce que vous voudrez bien me donner, mon général.

— Veux-tu un fusil d'honneur?...

— J'en ai déjà un, mon général.

— Sais-tu lire?



— Oui, mon général, je lis quand ce n'est pas trop fin et j'écris près de cinquante mots à l'heure.

— Sais-tu compter?

— Jusqu'à cent cinquante, mon général.

— Très bien, grenadier Chapuzot, je te ferai caporal au prochain engagement. Si on t'oublie, préviens-moi.

Alors, chers parents, j'ai remercié avec jubilation, et le petit général Bonaparte est remonté sur son cheval tout crotté et il est reparti suivi de son état-major.

Il n'a pas ri une fois, tout le temps qu'il a parlé, et son œil d'aigle a regardé continuellement du côté de l'ennemi.

Alors, nous avons rejoint notre com-

pagnie qui avait perdu pas mal de ses grenadiers dans le marais, et nous sommes retournés prendre place dans notre demi-brigade.

La nuit vient, nous allumons des feux pour nous sécher, mais en ayant soin de prendre un fossé très profond. pour que l'ennemi ne nous aperçoive pas.

On se repose, on dort, il y en a même qui risquent une petite soupe pour se réchauffer l'intérieur, et. comme chaque fois qu'on s'amuse à essayer de faire la soupe, voilà l'ordre de partir qui arrive...

— Laissons-la toujours bouillir, dit Flamboche, on la retrouvera quand nous reviendrons.

C'est une manière de plaisanterie qui plaît à Flamboche, mais qui ne remplace pas la soupe, pour ça, non!

Machuret, avant de prendre son tambour, a piqué avec sa fourchette un bout de lard dans la marmite et s'est sauvé avec, en disant :

— Les Autrichiens ne l'auront pas, celui-là!

Enfin, chers parents, nous passons l'Adige sur un pont de bateaux, en pleine nuit, et sans faire de bruit, au-dessous de l'endroit où l'Aelon, une petite rivière, se jette dans l'Adige.

Nous suivons la rive gauche de l'Adige, nous passons entre les lignes autrichiennes, et nous occupons Arcole presque sans nous battre.

Oui, mais voilà le revers de la médaille, chers parents. Les Autrichiens s'aperçoivent que nous sommes dans Arcole, ils nous courent dessus, nous bombardent devant, derrière, sur les flancs, pendant que les habitants nous canardent de leurs maisons.

— Chiens d'émigrés! criait le brave capitaine Roufignac qui ne voit partout que des ennemis de la Révolution.

Mais les balles pleuvaient de tous les côtés, et pour comble de malchance, voilà que des escadrons de lanciers nous arrivent par tous les coins de rue, qu'il n'y avait plus moyen de tenir, ou qu'on n'avait pas le temps ni la place de former des carrés. On s'est fait tuer et ceux qui n'étaient pas trop blessés se sont mis à filer.

Masséna aurait tout de même bien pu soutenir un peu notre brigade qu'il envoyait comme ça à la mort, sans l'appuyer seulement sur un peu de cavalerie.

Et moi, je me disais :

— Malheur de malheur!... Voilà bien le premier engagement qui a eu lieu depuis que j'ai sauvé le général Bonaparte du marais. Je pourrais lui demander à passer caporal; pourtant ce n'est pas le moment!... Coquin de Masséna, de ne pas nous avoir soutenus.

J'enrageais!

Et voilà que nous passions, en battant en retraite, sur le fameux pont d'Arcole où Bonaparte s'était élancé si courageusement la veille.

Nous avons l'ennemi dans les reins, et nous tombons dans la division Augereau qui se met d'abord en panique.

Mais voilà qu'on apprend que cet animal de Masséna, qui avait des remords de ne pas nous avoir appuyés dans notre marche sur Arcole, avait suivi la ligne d'Arcole à Saint-Martin avec un seul bataillon et cent cavaliers, et qu'il venait de faire prisionniers cinq bataillons autrichiens!

Ah! dame!... Ça nous a redonné du cœur au ventre : nous avons fait demi-tour et le pont a été repris tambour battant.

Machuret, qui avait profité de ce qu'on battait en retraite pour manger avec son biscuit son lard de la nuit, faisait plus de bruit à lui tout seul que tous les autres tambours de la demi-brigade. Cette nuit-là, il en a crevé trois, des tambours. Heureusement qu'il avait de quoi les remplacer, vu le nombre d'hommes tués et qui ont comme ça leur décompte du fameux milliard voté par la Convention, et que le Directoire ne distribue toujours pas aux soldats de la République.

Nous avons couché sur nos positions, et ce n'est que le lendemain, chers parents, que la division Augereau a marché sur Arcole par la gauche de la rivière, et la nôtre, par la droite.

Alors, la victoire a été complète ; j'ai cherché tant que j'ai pu à recevoir dans la mêlée un bon coup de sabre pour pouvoir me présenter dignement devant le général Bonaparte.

Mais quand la guigne vous tient, chers parents, elle vous tient bon!

Je n'ai pu trouver un seul coup de sabre ou de baïonnette, et pourtant j'allais dans les endroits où on se tuait le plus.

Et le plus triste, c'est que je n'ai pas pu trouver non plus, après la bataille, le général Bonaparte.

Voilà pourquoi je n'ai pas pu lui demander ce qu'il m'avait promis, à savoir : le grade de colonel ?

Mais la guerre n'est pas finie, heureusement. Flamboche dit comme ça qu'il y en a pour des mois, et Bras-d'acier prétend que Flamboche se trompe, et qu'il n'y en a pas pour des mois, mais bel et bien pour des années.

Aussi, ça me rassure, et c'est bien le diable si, dans le prochain engagement, je ne me fais pas donner un bon coup de sabre dans le cou, un bon coup de baïonnette dans le ventre avec une bonne balle dans le gras de la jambe.

Si je réussis à ça et que j'aie la chance de rencontrer le petit général Bonaparte, je serai, chers parents, le caporal Chapuzot et je crois qu'on en causera, ce jour-là, dans Santeuil!

Mais il y a déjà un mois que je suis après cette lettre, et il est temps que je la termine.

Je vais donc vous raconter une histoire d'espion qui est arrivée au général Dumas, vous savez, ce nègre qui est si fort.

Elle est drôle comme tout, et, dans toute la division Masséna, on en rira longtemps.

*(La suite au prochain numéro.)* Jean Drault.

---

## MADEMOISELLE FIN DE SIÈCLE

Les *Veillées des Chaumières* commencent aujourd'hui la publication de *Mademoiselle Fin de Siècle*, spirituel roman dû à la plume si alerte de Henry Bister, que nos lecteurs connaissent bien.

De jolies pages, écrites d'un style pimpant, des situations bien amenées, de bons conseils doucement donnés, tel est le bilan de cet ouvrage auquel nous prédisons le plus éclatant succès.

Les *Veillées des Chaumières* se trouvent, au prix de cinq centimes, le mercredi et le samedi, chez tous les libraires, marchands de journaux et dans les gares.

On s'abonne pour un an aux *Veillées des Chaumières*, moyennant 6 francs pour la France, l'Algérie et la Belgique, moyennant 7 francs pour les autres colonies et les autres pays étrangers. Écrire à M. HENRI GAUTIER, directeur, 55, quai des Grands-Augustins, à Paris.

---

# CHRONIQUE HEBDOMADAIRE

ÉLECTIONS ACADÉMIQUES. — LES DÉDAINS DE M. ZOLA ET SES DÉMARCHES. — SALON ET CÉNACLE. — UN CANDIDAT DE DIX-SEPT ANS. — LE COMTE DE BOISSY ET SON AMI. — LA CANDIDATURE D'UN JOUEUR DE PIQUET. — LE MARÉCHAL DE SAXE. — *Sela mallet komme une bage à un chat.* — LE GRAND-PÈRE ET LA GRAMMAIRE. — UN PLAIDOYER DE VILLEMAIN. — LA STATUE DE CHARLET A SCEAUX. — DISCOURS DE CHARLET A GERICAULT. — SA MORT, SON ŒUVRE. — LA BOURSE DES TIMBRES-POSTE. — UN VILLAGE DU CONGO CRÉÉ AVEC 40 MILLIONS DE VIEUX TIMBRES. — UNE COLLECTION VENDUE 400,000 FRANCS.

On a beau se moquer parfois de l'Académie française, il arrive toujours un moment où les écrivains les plus dédaigneux capitulent. Tel est le cas de M. Emile Zola. Il y a quinze ans, l'auteur de l'*Assommoir* malmenait fort cette « institution caduque qui s'obstine à vivre dans les temps nouveaux. » « Le grand courant moderne qui doit l'emporter un jour — ajoutait M. Zola — passe sans s'inquiéter de ce qu'elle fait et de ce qu'elle pense. Et il est des années où l'on peut véritablement croire qu'elle n'existe plus, tant elle paraît morte. Pourtant la gloriole pousse encore nos écrivains à se parer d'elle comme on se pare d'un ruban. Elle n'est plus qu'une vanité. Elle croulera le jour où tous les esprits virils refuseront d'entrer dans une compagnie dont Molière et Balzac n'ont pas fait partie. » Eh bien! le littérateur qui parlait en termes si méprisants du cénacle du bout du pont des Arts a remué ciel et terre depuis quatre ans pour forcer les portes du palais Mazarin. Et ses disciples ont poussé l'effronterie jusqu'à solliciter dans les journaux du Boulevard le concours du « parti des ducs » !

L'Académie est une bonne personne : comme elle a dû sourire de ces flagorneries et de ces platitudes! Mais on ne saurait lui en vouloir de barricader parfois sa porte. Si elle n'apportait pas dans ses choix un certain esprit d'exclusion, avec quel juste dédain ne la traiterait-on pas! Personne ne voudrait se faire admettre dans un salon ouvert aux premiers venus.

Au cours de certaines périodes de son histoire, les nominations parurent dictées par l'esprit de coterie; il suffisait de porter un beau nom pour figurer parmi les Quarante. C'est ainsi que le président Séguier s'avisa, paraît-il, de demander une place pour son petit-fils, le marquis de Coislin, un adolescent de dix-sept ans, dont le seul titre était « sa vive inclination pour les belles connaissances ». Mais le refus que l'Académie opposa à cette demande un peu hardie prouve que les abus ne furent jamais bien criants. A la même époque, un ami très titré du comte de Boissy, voyant que deux grands seigneurs venaient d'être reçus coup sur coup, crut devoir solliciter, à son tour, un fauteuil.

« Je remarque avec plaisir, dit-il à Boissy, qu'il ne suffit plus d'être un pédant pour faire partie de votre société.

— Il est vrai, répondit Boissy, que l'Académie se remplit fort de gens de qualité; il faut pourtant toujours y laisser un certain nombre de gens de lettres, quand ce ne serait que pour achever le Dictionnaire, — et pour l'assiduité que des gens comme nous ne sauraient avoir en ce lieu-là. »

***

L'ami de Boissy était probablement le compagnon de plaisir de ce comte de Grammont dont la candidature fut patronnée par Mmes de Lambert et de Rudelmonde.

— Mais ses titres? disait-on.

— Ses titres! répondait avec conviction Mme de Rupelmonde, mais il joue fort bien au piquet et décidera s'il faut dire, en jouant, une « levée » ou un « lever ».

Bien différent de certains de ses contemporains, le maréchal de Saxe refusa le fauteuil qu'on s'obstinait à lui offrir. « Le maréchal de Villars est bien de l'Académie ! » objectèrent les courtisans du vainqueur de Fontenoy. Malgré cet exemple, le maréchal de Saxe ne voulut pas en démordre et, dans une lettre fantaisiste, déclara qu'il ne savait même pas l'orthographe. « *Sela matlet*, écrivit-il, *komme une bage* (bague) *à un chat*. » On n'insista plus. M. de Bougainville, le père du célèbre navigateur, n'avait pas les mêmes scrupules. Ses titres étaient chétifs; il en convenait lui-même, mais il s'en découvrit un qui avait le mérite de n'avoir pas encore été présenté : c'est qu'il était d'une très mauvaise santé, qu'il ne pouvait attendre, et qu'il s'engageait d'ailleurs à ne pas jouir longtemps de l'immortalité. Le Breton Duclos, homme peu commode, s'empressa de répondre que « l'Académie n'était pas une extrême-onction ». Malgré cette boutade, Bougainville fut admis et nous devons convenir qu'il avait autant le droit à cette faveur que Duclos lui-même Ses dissertations archéologiques valent peut-être encore mieux que le fatras laissé par l'auteur des *Considérations sur les Mœurs*.

***

Quand M. d'Aguesseau, le petit-fils du chevalier, fut élu, les mauvaises langues annoncèrent que le discours du récipiendaire serait bref. « Messieurs, dirait-il, je suis ici pour mon grand-père. » Et le grammairien Beauzée, désigné pour le recevoir, devait aussitôt lui riposter : « Et moi, monsieur, je suis ici pour ma grammaire. »

Il y a trente ans, comme on discutait la candidature d'un riche personnage, le secrétaire perpétuel d'alors, M. Villemain, plaida chaleureusement sa cause, donnant pour raison que l'Académie était un salon, et qu'un salon ne s'ouvre pas aux seuls littérateurs. Puis, se ravisant, M. Villemain ajouta, non sans malice : « Il a fait un livre, je le sais, mais c'est si peu de chose ! »

Hélas! mieux vaut encore pour notre pauvre société française un académicien dépourvu de tout bagage littéraire, qu'un littérateur chargé de livres comme M. Zola!

***

La municipalité de Sceaux a décidé d'élever une statue à Charlet, l'artiste populaire. C'est là une heureuse pensée : Charlet est un des hommes qui ont le plus honoré notre pays par son talent et par son esprit. Peu de dessinateurs furent aussi bien doués. Une vocation irrésistible le poussa dès l'âge de quinze ans vers la carrière artistique. Après avoir fréquenté pendant quelques mois l'atelier de l'illustre Gros, celui-ci finit par lui dire : « Allez, travaillez seul, suivez votre impulsion, abandonnez-vous à votre caprice, vous n'avez plus rien à apprendre chez moi! » Ce fut à l'époque où il étudiait la peinture sous la direction de cet illustre maître, et dès 1817, que Charlet produisit ses premiers chefs-d'œuvre lithographiés, dans lesquels il mit en scène les grognards de la Grande-Armée, et retraça les épisodes les plus glorieux de l'épopée impériale.

Une de ces compositions, le *Grenadier de Waterloo*, obtint un immense succès; elle avait pour légende le mot célèbre attribué à Cambronne : « La garde meurt et ne se rend pas! » mot que l'un des amis intimes de Charlet, le colonel de la Combe, croit avoir été imaginé par l'artiste lui-même. Cette lithographie et beaucoup d'autres du même genre (*Vous ne savez donc pas mourir! l'Aumône du soldat*, etc.), furent accueillies avec enthousiasme par les ennemis de la Restauration. Mais, il faut bien le dire, le mérite artistique des dessins de Charlet fut compté pour rien. « Ce qui le prouve, a dit M. de la Combe, dans l'intéressante biographie qu'il a consacrée à son ami (*Charlet, sa vie, ses œuvres, ses lettres, etc.*) c'est qu'au même moment, de magnifiques pièces de Charlet ne trouvaient pas d'acheteurs et, par conséquent, pas d'éditeur au plus vil prix. Tel était, d'ailleurs, le peu de cas que l'on faisait de son talent qu'il obtint à grand'peine de pouvoir fournir une planche à la *Vie politique et militaire de Napoléon*, par Arnault. En 1818, Charlet était réduit, pour gagner sa vie, à travailler dans l'atelier d'un méchant peintre décorateur, qui l'employa notamment à peindre des lapins, des canards et autres victuailles sur les volets de l'auberge des *Trois-Couronnes*, à Meudon. Il fit en ce temps-là connaissance de Géricault, avec lequel il fut lié depuis d'une étroite amitié. Charlet accompagna Géricault à Londres, en 1820, quand ce célèbre artiste alla soumettre aux Anglais son *Radeau de la Méduse*, dont l'immense mérite avait été méconnu au Salon de 1819. A ce séjour des deux grands artistes en Angleterre, se rattache une anecdote qui donnera une idée du caractère humoriste de Charlet. Géricault, maladif et soucieux, manifestait depuis quelque temps les projets les plus sinistres. Charlet, rentrant à une heure assez avancée de la nuit à l'hôtel où les deux amis logeaient, apprend que Géricault n'est pas sorti de la journée; il va droit à sa chambre, frappe à plusieurs reprises sans obtenir de réponse, et se décide à enfoncer la porte. Il était temps : Géricault, étendu sans connaissance sur son lit, râlait près d'un brasier ardent; quelques secours le rappellent à la vie; Charlet fait retirer tout le monde, s'assied près de son ami et lui dit du ton le plus sérieux : « Géricault, voilà déjà plusieurs fois que tu veux mourir; si c'est un parti pris, nous ne pouvons l'empêcher. A l'avenir, tu feras comme tu voudras; mais, au moins, laisse-moi te donner un conseil. Tu es religieux, très religieux; tu sais bien que, mort, c'est devant Dieu qu'il te faudra paraître et rendre compte; que pourras-tu répondre, malheureux, quand il t'interrogera?... Tu n'as seulement pas dîné! » Géricault, éclatant de rire à cette saillie, promit solennellement que cette tentative de suicide serait la dernière, et il tint parole.

***

Nommé officier de la Légion d'honneur au commencement de 1838, Charlet fut, vers la fin de cette même année, attaché à l'Ecole polytechnique comme professeur de dessin. Il accepta ces fonctions avec joie et y déploya le plus grand zèle. Aux estompages et aux pointillés qu'on avait jusqu'alors enseignés aux élèves de l'Ecole, il substitua le dessin à la plume, bien mieux approprié aux travaux de l'ingénieur et de l'homme de guerre, et, joignant l'exemple au précepte, il fit paraître une suite de 52 dessins à la plume qui furent adoptés pour l'enseignement des écoles spéciales. Ces modèles furent suivis de plusieurs séries de paysages. Charlet continua en même temps à faire de la lithographie; de 1838 à 1840, il exécuta les 50 planches de la *Vie civile, politique et militaire du caporal Valentin*, collection pétillante d'esprit et où l'observation philosophique et morale est poussée fort loin. En 1841, il accepta de l'éditeur Bourdin la mission d'illustrer de 500 dessins le *Mémorial de Sainte-Hélène*, travail qu'il acheva en moins d'une année, mais qu'il eut le regret de voir défigurer par la gravure.

Grâce à son activité infatigable, Charlet était arrivé à jouir d'une modeste aisance et voyait sa réputation grandir chaque jour. Mais sa santé, depuis longtemps chancelante, s'affaiblit bientôt avec une rapidité effrayante. Incapable de s'astreindre au repos absolu que lui prescrivirent les médecins, il devait mourir en travaillant. « Dans les derniers jours, dit M. de la Combe, on portait Charlet mourant à son fauteuil, mais, le crayon à la main, ses yeux s'animaient, la parole lui revenait, et, sur son pâle visage, brillaient encore la vie et le génie... Le 30 décembre 1845, à dix heures du matin, Charlet était dans son lit. Il manquait d'air; il fait signe d'ouvrir la fenêtre; il se fait conduire à sa table de travail, soutenu par un de ses fils. Assis dans son fauteuil, il veut saisir un crayon; mais c'est en vain... Il prend la main de sa femme, celle de son fils : « Adieu, mes amis, leur dit-il, je meurs, je ne puis plus travailler!... » Quelques moments après, il rendait le dernier soupir.

***

L'œuvre de Charlet est immense.

M. de la Combe, qui a recueilli et décrit toutes celles de ses productions qui ont été reproduites par les procédés lithographiques, n'a pas noté moins de 1,090 pièces. Charlet a dit lui-même avoir fait en outre plus de 1,500 dessins à la sepia, à l'aquarelle, à la plume, et en avoir déchiré un nombre presque égal dont il n'était pas satisfait. Dans cette foule de dessins, aujourd'hui dispersés dans le monde entier, on retrouve, indépendamment du mérite de l'exécution, la même variété de pensées, la même finesse et la même profondeur d'observation que dans les compositions lithographiques. Mais celles-ci ont, de plus, l'intérêt que leur donne l'esprit jeté à pleines mains dans les légendes qui les accompagnent et dont plusieurs sont devenues des proverbes.

« Que de dessins admirables et que de charmantes idées! a dit Eugène Delacroix; que de sentiment et que de verve! que de scènes comiques ou attendrissantes dans cette vaste comédie humaine, dans ces images doublement parlantes qui s'adressent au cœur et à l'esprit! »

***

Il paraît que la Bourse des timbres-poste qui se tenait depuis plus de vingt ans aux Champs-Elysées, avenue Gabriel, va se déplacer. Les commerçants du Palais-Royal ont proposé aux jeunes amateurs la galerie d'Orléans, où, grâce au vitrage, les habitués pourront braver les intempéries des saisons. Cette offre sera-t-elle acceptée? Il faut le souhaiter. L'avenue Gabriel est un peu loin. Si la Bourse des timbres s'installe dans la galerie d'Orléans, il nous sera plus facile d'assister à ses opérations.

C'est un commerce qui ne laisse pas d'être lucratif. Le peintre Caillebotte, le frère du vénérable curé de Notre-Dame de Lorette qui vient de mourir, était un des plus fervents collectionneurs de timbres-poste qui fussent en France. Pendant de longues années, ses matinées furent exclusivement consacrées à la classification et au récolement des timbres nouveaux qu'on lui expédiait d'un peu partout, et qu'il vérifiait en compagnie de son frère, collaborateur quotidien de cette tâche.

Un jour, Caillebotte se décida à vendre sa collection à un Anglais qui lui en offrait une somme considérable. Bien que le prix de la transaction eût été tenu secret, on estime, dans le monde de la « philatélie », qu'il ne fut pas inférieur à 400,000 francs.

M. Tapling, l'acquéreur, devait précéder Caillebotte dans la

tombe. En mourant, il légua la précieuse collection au British-Museum, où elle se trouve encore actuellement.

On compte dans le monde une centaine de milliers de collectionneurs; dès qu'un timbre nouveau arrive sur le marché, les riches amateurs s'empressent de l'acheter pour le coller dans leurs albums. Plusieurs gouvernements américains ont eu l'idée de spéculer sur cette manie. Tous les ans, ils changent leurs vignettes. Mais l'amateur a trouvé le procédé peu délicat; il s'est dérobé devant une marchandise qu'il considérait comme frelatée. Elle a baissé alors et les intermédiaires ont « bu des bouillons »; somme toute, la spéculation a trompé ceux qui croyaient s'en enrichir.

Il en est de même actuellement des timbres surchargés. Il arrive assez fréquemment que, dans nos colonies, une espèce venant à manquer, l'office postal surcharge ou décharge, au moyen d'un timbre sec, les timbres qu'il a en caisse. Dans les premiers temps, les collectionneurs se jetaient avec avidité sur ces spécimens; mais, comme toujours, d'habiles courtiers ont cru qu'ils trouveraient la fortune en exploitant cette veine, et ils ont tué la poule aux œufs d'or! Ils accaparaient d'un seul coup les timbres coloniaux les plus demandés; pour faire face aux besoins, l'administration se voyait obligée d'en surcharger ou d'en décharger d'autres; alors, nouvel accaparement; mais, en même temps, on s'arrangeait de façon à remettre en circulation les premiers timbres. Le tour était joué! On expédiait les images recouvertes du timbre sec à un correspondant du continent; celui-ci les vendait — c'était marchandise rare — avec un beau bénéfice, et l'on partageait les profits. Mais, à ce qu'il paraît, on a tant usé du procédé, que l'amateur se dérobe de nouveau et que le timbre modifié ne trouve plus d'acheteur aussi facilement qu'autrefois.

***

La « philatélie » ou timbromanie a fait beaucoup parler d'elle dans ces derniers temps. Un jeune collectionneur, âgé de vingt-trois ans, Emile Delahaeff, a été assassiné par un courtier en vins, nommé Jean Aubert, qui voulait s'emparer de sa collection, évaluée à 4,000 francs, pour vivre quelques mois sans travailler. A ce bandit qui, pour se procurer des timbres, n'a pas reculé devant le plus lâche des crimes, il est doux d'opposer les admirables jeunes gens qui collectionnent de vieux timbres pour créer des villages chrétiens au Congo.

L'œuvre fut fondée il y a trois ans à Saint-Trond, par les enfants du *Cercle de Saint-Jean Berchmans*. Ces enfants, qui ont de dix à quinze ans, se destinent pour la plupart à l'état ecclésiastique. Ils entreprirent de recueillir en trois ans 40 millions de timbres destinés à être vendus 10,000 francs, somme suffisante pour faire sortir de terre un village catholique au Congo. Au bout des trois années qu'ils s'étaient accordées pour faire leur récolte, les enfants se trouvèrent en possession non pas de 40 millions, mais de 65 millions de timbres, envoyés de toutes les parties du monde. Une partie seulement, vendue dans de bonnes conditions, procura un bénéfice de 16,000 francs. Aussi le village chrétien est-il fondé. Il a une étendue de 100 hectares achetés à l'Etat indépendant; il est situé sur le fleuve Kassaï, non loin de Luebo, et s'appelle *Saint-Trudon*, du nom du patron de Saint-Trond. Plusieurs missionnaires de Scheut, aidés de quatre sœurs de charité, le gouvernent.

***

On a tout d'abord bâti à Saint-Trudon une église, que les missionnaires ont consacrée au Sacré-Cœur; puis une maison pour les Pères de la Mission, un orphelinat où sont recueillis les enfants dont les parents ont été massacrés par les esclavagistes, et, enfin, des demeures en quantité suffisante pour loger trois cents familles. Ces demeures sont en briques, et Saint-Trudon est le premier village congolais qui possède une pareille bonne fortune.

A chaque maison, se trouve adjointe une parcelle de terrain, et le tout est destiné à devenir le patrimoine de pauvres esclaves délivrés et civilisés par les missionnaires. Les enfants recueillis à l'orphelinat formeront plus tard de nouvelles familles et grossiront la population du village. Une pareille œuvre n'est-elle pas admirable? Regardez, d'un côté, ces enfants de Saint-Jean Berchmans recueillant de vieux timbres et, de l'autre, ce village catholique où deux mille âmes peut-être vont se régénérer dans la vie évangélique. Rappelez-vous la parole si douce de Jésus : « Laissez venir à moi les petits enfants. » Les petits sont venus avec de petits moyens et ils ont fait de grandes choses comme les pharisiens superbes n'en réaliseront jamais. Aussi n'ont-ils garde, les petits, de s'arrêter en si beau chemin : ils veulent un second village. Ils sont si sûrs de l'avoir qu'ils l'ont déjà baptisé. En souvenir du grand pape qui nous gouverne, ce nouveau foyer de civilisation chrétienne s'appellera *Saint-Léon*.

Tenez pour certain que les enfants de Saint-Jean Berchmans ne se contenteront pas de ce deuxième village. Avec le succès, leur ambition grandit et leurs vues s'élargissent. Je ne m'étonnerais pas de leur voir « manger », comme disent les Congolais, toute une rive du Kassaï à l'aide de leurs vieux timbres.

***

Encore faut-il toutefois que des collaborateurs de bonne volonté leur viennent en aide. Le cercle de Saint-Jean Berchmans demande 60 millions de timbres. S'il en réclame 20 millions de plus que pour la fondation du premier village, c'est que de nouvelles charges lui incombent. Il lui faut, ainsi que je l'ai dit, placer *Saint-Trudon* sous la direction de missionnaires et de sœurs de charité, à l'entretien desquels il doit pourvoir; il veut, de plus, racheter chaque année un enfant nègre et fonder, dans l'église du Sacré-Cœur de son premier village congolais, une messe qui sera célébrée à perpétuité, en la fête de saint Jean Berchmans, pour tous les coopérateurs de l'œuvre.

Soixante millions de timbres à réunir, c'est beaucoup! La besogne, toutefois, serait fort simplifiée, si moins d'insouciance ne rendait inutiles force vieux timbres. Il s'en perd dix fois plus qu'il ne s'en recueille. Est-il donc si difficile pourtant de les découper des enveloppes de ses lettres ou des bandes de ses journaux? Beaucoup de personnes, sans doute, estiment pouvoir en réunir trop peu et jugent que leur envoi ne servirait guère. En quoi elles se trompent : une poignée de vieux timbres expédiée sous enveloppe est toujours la bienvenue.

Les timbres d'un centime servent comme les autres et les timbres des cartes postales aussi. Il est nécessaire, quand on découpe les timbres collés sur les lettres ou les bandes de journaux, de le faire sans endommager leur dentelure.

Je voudrais pouvoir rendre mon appel productif et faire pleuvoir les vieux timbres chez les enfants de Saint-Jean Berchmans. Songez au village déjà créé; songez à celui que l'on travaille à fonder, pensez à nos frères d'Afrique. Considérez, enfin, que cette œuvre est visiblement bénie de Dieu, et donnez-vous la joie d'y coopérer. Envoyez des vieux timbres au directeur de l'*Ouvrier*, il se chargera de les faire parvenir.

OSCAR HAVARD.

# NOTRE CONCOURS DE COLORIAGE

Les travaux du jury avancent rapidement. Il a procédé à des éliminations successives et, après deux longues séances, a réservé cent compositions. Dans sa prochaine réunion, il éliminera encore 78 compositions et réservera les 22 qui seront primées.

Il lui restera ensuite la tâche délicate de classer ces 22 compositions par ordre de mérite, afin de proclamer les vainqueurs.

Peut-être pourrons-nous donner les résultats samedi prochain.

# RECETTES DE LA SEMAINE

### Contre les piqûres d'abeilles.

Lorsque vous venez d'être piqué par une abeille ou une guêpe, prenez bien vite des baies de chèvrefeuille, — s'il vous est possible d'en avoir à votre disposition, — exprimez-en le jus sur l'endroit blessé; à l'instant la douleur cessera.

Ce premier résultat obtenu, enveloppez la partie malade avec un linge humecté de sublimé étendu d'eau et recouvrez d'ouate hydrophile.

UNE AIGLONNE.

### Contre le rhume de cerveau.

REMÈDE PRÉVENTIF

Lorsqu'on sent les frissons de la fièvre, alternés avec un grand froid dans tout l'organisme, la tête lourde, les picotements dans la gorge, quelquefois de la surdité, on peut être sûr d'avoir un coryza soigné.

De suite se mettre au lit, le lendemain matin prendre un bain de pieds très chaud, vingt minutes environ, se purger ensuite, rester au repos vingt-quatre heures; vous serez entièrement guéri de cet ennemi gênant et qui, chez quelques personnes, est une véritable maladie.

UNE AIGLONNE.

### Mort-aux-rats.

Râcler le phosphore d'une ou plusieurs boîtes d'allumettes (celles de contrebande spécialement), mélanger avec de la farine de maïs et pétrir le tout avec très peu d'eau et une assez grande quantité de graisse. Etendre cette pâte sur un morceau de tuile ou de pierre plate et mettre au grenier, à la cave, au jardin, etc.

Cette « mort-aux-rats », très facile à préparer, produit presque toujours d'excellents résultats.

### La pomme et ses propriétés hygiéniques.

Plus que tout autre fruit, plus que tout légume, la pomme contient du phosphore et, par conséquent, elle est utile et à l'entretien et au développement des os, formés, — on le sait — en grande partie de phosphate de chaux.

Manger une pomme avant de se coucher est une coutume très saine. Les fonctions du foie et des reins sont de la sorte facilitées, les acides en excès dans l'estomac sont absorbés et un sommeil calme et profond en est la conséquence.

Comme l'orange et le citron, la pomme est un *désinfectant* de la bouche et un *préservatif* contre les maladies de la gorge.

Enfin, elle calme la soif chez les malades, les alcooliques et les adeptes de l'opium.

*Le Directeur-Gérant* : Henri GAUTIER. — Sceaux. Imp. Charaire et Cie.

5 centimes le N° année courante. (10 centimes le N° années échues.) N° 1922 TRENTE-SIXIÈME ANNÉE. — 17 Juin 1896.

# L'OUVRIER

Journal illustré paraissant le Mercredi et le Samedi

| ABONNEMENT D'UN AN. (104 numéros) France, Algérie et Belgique : 6 francs. | DIRECTION ET ADMINISTRATION : LIBRAIRIE BLÉRIOT, HENRI GAUTIER, SUCCESSEUR, 55, quai des Grands-Augustins, Paris. | ABONNEMENT D'UN AN (104 numéros) Colonies et Étranger (sauf la Belgique) : 7 francs. |
|---|---|---|

## LES VOLEURS D'OR, PAR GEORGES LE FAURE



Les doigts du vieillard pétrissaient le bois de sa carabine. (Voir page 103.)

# LES VOLEURS D'OR[1]

PAR

GEORGES LE FAURE

## XIV

### LE VIEUX

Dans la salle basse de la ferme, Wilhemine allait et venait, préparant le souper du soir; sur une grande table, les écuelles de terre brune, larges et profondes ainsi que des plats, étaient déjà disposées, flanquées de cuillers d'étain et de larges gobelets de même métal.

Dans la cheminée, devant un feu de bois qui se mourait, la soupe ronronnait doucement dans une énorme marmite de fonte, tandis qu'à côté un quartier de viande, exposé aux braises ardentes, rôtissait, envahissant la pièce d'une fumée puante, produite par la graisse tombant dans le feu.

Quand la jeune fille eut achevé de dresser le couvert, elle prit deux cruches de grès énormes et sortit dans la cour pour aller les emplir de bière au cellier; comme elle y entrait, la porte charretière s'ouvrit et une troupe d'hommes entra, poussant devant eux, qui des moutons, qui des vaches; d'autres conduisaient des attelages traînés par des bœufs, d'autres encore ramenaient des troupes de porcs ou de dindons.

Quand la jeune fille revint du cellier, elle les trouva tous assis déjà à leur place, devant la table, les regards tournés vers la grande horloge de bois bruni dont les aiguilles marquaient la demie de neuf heures.

— Oom Prétorius est en retard, murmura l'un d'eux.

Wilhemine jeta un coup d'œil sur le cadran et dit simplement :

— Oui, il est en retard...

Puis, les deux cruches posées sur la table, elle fut s'asseoir sur un escabeau de bois, au coin de l'âtre, et là s'immobilisa, surveillant la cuisson du rôti, indifférente aux conversations qui s'engageaient à voix basse entre les travailleurs...

Mais, en réalité, elle avait bien autre chose en tête que la préoccupation du souper; depuis le départ de Guillaume, l'existence à la ferme était devenue terrible pour elle : d'abord, la disparition de son fiancé l'avait toute désorientée, creusant dans sa poitrine un vide énorme et la pensée de l'absent était devenue pour elle une obsession.

Où était-il? que devenait-il? songeait-il toujours à elle? se proposait-il de revenir un jour à la ferme, ou bien devait-elle renoncer à l'espoir de le voir jamais?

Depuis le jour où, dans un moment d'aveugle colère, Prétorius avait chassé son petit-fils, jamais le nom du jeune homme n'était sorti de la bouche du vieillard; c'eût été à croire qu'il en avait chassé de son esprit jusqu'au souvenir, si, par instants, Wilhemine, qui le connaissait bien, n'avait lu dans son regard alors que, assis méditativement sur le seuil de la porte, le soir, le repas achevé et les serviteurs couchés, elle lui faisait à haute voix la lecture de quelque passage de la Bible.

Mais combien elle eût préféré qu'effectivement le grand-père eût perdu le souvenir de Guillaume, car dans ses prunelles grises, que faisait, par instants, étinceler la lueur de la lampe, elle voyait le reflet des pensées qui emplissaient son âme, et ces pensées devaient être terribles à en juger par l'expression que prenaient soudainement ses traits.

Bref, depuis le jour où avait paru dans le journal officiel la nouvelle que Ferme Elisabeth était « déclarée » Wilhemine tremblait pour celui qu'elle aimait, car elle avait deviné que le vieux Prétorius réservait un châtiment exemplaire à l'enfant qui le trahissait et le dépouillait.

Certes, en elle-même, elle réprouvait la conduite de Guillaume, mais elle l'aimait tant maintenant qu'elle l'excusait et que, tout bas, elle faisait des vœux pour que jamais il ne se trouvât en présence de oom Prétorius : ah! oui, plutôt se résigner à ne le voir jamais plus, — dût-elle en mourir, — que d'assister à l'effroyable drame qui ensanglanterait Ferme Elisabeth...

A mesure que le jour approchait où, conformément à la loi, les territoires de Ferme Elisabeth devaient être divisés, la jeune fille sentait une angoisse plus terrible l'étreindre; de son côté, le vieillard devenait plus taciturne, plus sombre, plus mystérieux aussi.

A ses allures, il était facile de voir qu'il méditait quelque projet : en dépit de son grand âge, il passait à cheval la plus grande partie de son temps, partant dès l'aurore pour ne rentrer que fort avant dans la soirée; même, il était arrivé plusieurs fois qu'au milieu de la nuit, Wilhemine l'avait entendu se lever et quitter la ferme.

Maintenant, il ne sortait plus qu'armé, sa carabine à répétition en bandoulière et, dans les arçons de sa selle, deux gros revolvers qu'il avait fait acheter depuis peu à Johannesburg.

Hélas! la pauvre Wilhemine ne pouvait se faire d'illusions sur l'usage auquel étaient destinées ces armes; aussi chaque fois que le vieillard rentrait l'examinait-elle avec anxiété, tremblant de découvrir sur son visage ou dans son allure quelque indice qui lui révélât que la catastrophe tant redoutée était accomplie.

En ces derniers jours, cependant, une chose l'avait un peu rassurée, c'est que nul n'avait vu Guillaume, ni même entendu parler de lui; les serviteurs de la ferme qui devinaient ses angoisses, étaient les premiers à lui donner les renseignements qu'ils pouvaient obtenir, d'autant plus facilement que le vieillard leur avait enjoint de le mettre au courant de la première nouvelle qu'ils apprendraient de la présence du jeune homme dans le pays.

Même, quelques-uns d'entre eux avaient été chargés par lui d'organiser des battues dans certaines directions qu'il connaissait devoir être plus particulièrement visitées par son petit-fils; mais jusqu'à présent ces battues n'avaient eu aucun résultat et Wilhemine commençait à espérer que Guillaume, s'étant vengé en faisant déclarer Ferme Elisabeth, avait été chercher un emploi, soit au Cap, soit dans le Rhodesia, soit même dans la République d'Orange

Deux jours encore devaient s'écouler avant celui où les terrains pouvaient être « peggés », et déjà tous les concurrents étaient arrivés, campant hors des territoires du vieux Burgher, à proximité de ceux qu'ils convoitaient plus particulièrement; si, d'ici quarante-huit heures, Guillaume n'avait pas paru, c'est que, dans sa conduite, il n'avait été guidé par aucun espoir de lucre, et alors Wilhemine le pourrait considérer comme sauvé.

Mais plus s'approchait la date fatale et plus son angoisse devenait grande, car elle avait le pressentiment que tout cela tournerait mal et que la situation présente ne pouvait se dénouer que par un drame.

En ce moment, ayant rejoint le coin de l'âtre, noyée dans l'ombre de la haute cheminée, elle tenait ses regards attachés sur les visages des gens de la ferme, cherchant à surprendre l'indice d'une nouvelle qu'on lui cacherait par pitié, — car on savait qu'entre Guillaume et elle il y avait eu autrefois des promesses échangées et on la plaignait sincèrement d'avoir perdu celui qu'elle aimait.

Tout à coup, sur le sol durci de la cour, les sabots d'un cheval claquèrent et la jeune fille se dressa, mue comme par un ressort, tandis que, se levant, un serviteur cafre dit :

— Voici oom Prétorius.

Et il sortit pour s'occuper de la monture du vieillard, la desseller et la mener à l'écurie; presque aussitôt après son départ, la haute stature du vieux Burgher apparut dans l'encadrement de la porte sur le seuil de laquelle il s'immobilisa un instant, laissant retomber lourdement à terre la crosse de sa carabine.

Son visage était plus sombre que de coutume et, sous les touffes de poils gris qui plantaient ses arcades sourcilières, l'œil brillait d'un éclat plus fiévreux et plus mauvais.

Et Wilhemine, si tremblante qu'elle se soutenait d'une main à l'appui de la cheminée, attachait sur lui des regards inquisiteurs, remplis d'angoisse et d'effarement, ainsi qu'elle faisait chaque soir quand il rentrait.

Sans mot dire, il alla vers le coin où il avait coutume de déposer sa carabine, accrocha d'un mouvement automatique son grand chapeau à un clou planté dans la muraille, auquel il suspendit également la large ceinture de cuir où se trouvaient ses étuis à cartouches et vint prendre au bout de la table sa place que marquait un vieux fauteuil de paille, au haut dossier de chêne sculpté que surmontait un écusson orné d'une couronne grossièrement découpée en plein bois.

Les serviteurs de la ferme s'étaient levés et, tête découverte, attendaient que Wilhemine fût allée prendre sur une planche la vieille Bible dans laquelle oom Prétorius avait l'habitude de lire la prière du soir.

Mais comme la jeune fille lui tendait le livre ainsi que les grossières lunettes à monture d'acier qui permettaient à ses yeux fatigués de lire le texte écrit cependant en gros caractères, il refusa d'un geste brusque de la main, puis, après avoir promené autour de lui un regard dans lequel il y avait comme une pointe d'attendrissement:

— Mes amis, dit-il, d'une voix qui semblait moins rude que de coutume et même qu'une émotion difficilement contenue faisait trembler un peu, mes amis, c'est le dernier repas que nous allons prendre ensemble; vous passerez encore cette nuit à la ferme et demain à l'aube nous nous quitterons.

Un murmure de surprise courut autour de la table, le vieillard poursuivit :

— Tout à l'heure, le repas terminé, je vous paierai ce que je vous dois et même, pour que vous conserviez bon souvenir du vieux Prétorius, je vous verserai double mois.

— Vous quittez Ferme Elisabeth, maître? interrogea le bouvier boer qui était au service du vieillard depuis de longues années et qui, vu cette circonstance, avait son franc-parler plus que ses camarades.

Une lueur terrible brilla dans les prunelles de Prétorius, en

1. Voir l'*Ouvrier* depuis le 2 mai 1896.

même temps qu'il portait la main à sa gorge comme si quelque chose l'eût étranglé et puis il répondit :

— Ils veulent me chasser d'ici, mais j'y demeurerai quand même.

Le visage de Wilhemine s'effara et, attachant sur le vieillard ses grands yeux bleus suppliants :

— Grand-père, interrogea-t-elle, angoissée, que vous proposez-vous?

Mais lui, tournant vers elle sa face soudainement rébarbative, gronda :

— Question indiscrète, ma fille; je suis toujours le chef de la famille, le maître, le seul maître ici... et je le prouverai...

On eût dit que, depuis trois mois, lui aussi avait, de son côté, étudié sa petite-fille et qu'il avait lu dans ses yeux le secret de son cœur, découvert que sa pensée était avec l'absent et que, si elle ne l'absolvait pas, du moins elle l'excusait.

Puis, changeant de ton, il ajouta

— Tu t'en iras chercher dans le cellier quelques vieilles bouteilles de bordeaux que nous viderons ensemble à vos santés, mes bons amis.

Cela dit, il s'assit et, ayant plongé sa cuiller dans son écuelle, chacun, ayant fort faim, l'imita ne parlant pas; on mangeait vite, si bien que le repas fut prestement expédié; quant aux bouteilles de bordeaux, elles furent non moins lestement vidées et la paie commença aussitôt après.

Chacun des travailleurs passait à son tour derrière la table à laquelle le vieillard était demeuré assis, ayant à côté de lui un sac de toile où il puisait à pleines mains des pièces d'argent qu'il disposait en piles symétriques comptées et recomptées par lui et l'intéressé.

L'homme une fois payé, oom Prétorius lui tendait la main et, après une étreinte sincèrement cordiale, un autre venait toucher sa monnaie.

Quand il ne resta plus personne, Wilhemine s'approcha et d'une voix pleine de résignation, qui trahissait l'état de servitude en lequel elle vivait depuis qu'elle avait l'âge de raison:

— Quels sont vos ordres, grand-père?

Il la regarda un moment, semblant vouloir descendre jusqu'au fond d'elle-même pour fouiller dans sa conscience, remua les lèvres comme s'il allait parler, se complut encore dans un examen inquisitorial et finit par dire :

— Couche-toi..., demain nous causerons.

Se courbant vers le vieillard, la jeune fille lui tendit son front respectueusement, qu'il effleura d'un baiser dont la sécheresse trahissait toute la rancune amassée dans son cœur, puis elle gagna la porte de sa chambre.

Une fois seul, oom Prétorius se leva et, lentement, martelant le sol de la semelle de ses lourdes bottes, se mit à arpenter la salle.

Son visage était impassible; seuls, ses regards flamboyaient et, par instants, sa longue barbe blanche se hérissait comme si un vent d'orage eût soufflé à travers, par instants aussi; ses doigts musculeux se crispaient dans le vide, semblant étreindre quelque ennemi imaginaire, et ses phalanges craquaient avec un bruit de tenailles.

Enfin, il parut avoir pris une décision, saisit sur la tablette de la cheminée une lanterne, l'alluma et sortit dans la cour qu'il traversa pour gagner un hangar de tôle, dont il ouvrit la porte avec une clé tirée de la poche de sa vareuse.

Une fois entré, il éleva la lanterne à bout de bras pour en mieux projeter la clarté autour de lui : de tous côtés, des caisses, des barils, des sacs qui donnaient à la pièce dans laquelle il se trouvait l'aspect d'une arrière-boutique où eussent été éparpillées des denrées coloniales.

Avec une précaution singulière, le vieillard posa sa lanterne sur une solive qui soutenait le toit et se mit à examiner méticuleusement les caisses, les sacs et les tonneaux : trois de ces derniers parurent attirer plus spécialement son attention et, après avoir vérifié une dernière fois les marques spéciales inscrites sur les douves, à l'aide d'un instrument de fer déposé dans un coin, il en fit sauter les couvercles.

Ces tonneaux étaient pleins d'une matière grise qui devait être de la poudre; le vieillard en retira de chacune à peu près le volume d'un tiers qu'il remplaça par un volume semblable de grenaille, de clous, de débris de ferraille pris dans plusieurs caisses qui se trouvaient là.

Ensuite, à l'aide d'un bâton, il remua la poudre et cette mitraille improvisée, de façon à les bien mélanger ensemble; cela fait, il replaça les douves, et les tonneaux se trouvèrent hermétiquement fermés.

Ce n'était pas tout : d'une autre caisse, il tira plusieurs mètres d'une corde soufrée qu'il sépara en trois parties égales, introduisant l'une des extrémités de chacun de ces trois tronçons dans l'une des futailles par le trou de la bonde qu'il rebouchait ensuite.

Alors, il s'arrêta et, debout au milieu du hangar, essuyant avec un vaste mouchoir à carreaux son front trempé de sueur, il regarda d'un air satisfait cette besogne : satisfaction terrible et qui devait naître de sentiments bien haineux pour que les lèvres se crispassent dans un sourire si effrayant et que, dans les yeux, étincelât une telle lueur.

Un moment, il regarda autour de lui, comme indécis; puis il prit l'un des tonneaux, le roula dans le coin du hangar où se trouvaient accumulés en plus grand nombre les sacs, les futailles et les caisses, le déposa là, forma à l'aide de ces futailles et de ces caisses un amoncellement autour de lui et au-dessus de lui, et déroula la mèche sur le sol jusqu'à la porte en laissant dépasser au dehors une longueur suffisante pour pouvoir y mettre le feu.

Les deux autres tonneaux, il les roula dehors et, après avoir soigneusement fermé la porte, il en chargea un sur ses épaules pour retraverser la cour avec précaution et regagner son logis.

Comme il venait de faire dans le hangar, il fut quelques instants avant de prendre une décision, promenant ses regards autour de lui, cherchant en quel endroit propice il pourrait bien déposer son engin meurtrier.

Malheureusement, ainsi que nous l'avons dit au début de cette histoire, le mobilier de cette salle était des plus sommaires, et les murailles nues n'offraient aucun abri capable de dissimuler cette futaille jusqu'au moment où il avait résolu d'en faire usage.

Alors, il entra dans sa chambre à coucher, celle qu'il avait mise, on s'en souvient, à la disposition de lord Cornallett lorsque les circonstances l'avaient contraint à passer la nuit à la ferme : dans cette pièce régnait la même simplicité, disons mieux, le même mépris du confort que dans l'autre : un lit de camp fait de planches fixées au mur, comme dans les corps de garde, supportait une maigre paillasse et un mince matelas; une petite armoire en bois blanc servait à serrer le linge et, sur une tablette, se trouvait posée une cruche de terre dans une terrine en fer blanc, pour les ablutions; un lourd escabeau de chêne complétait l'ameublement.

D'un coup d'œil, le vieillard trouva son affaire, retourna dans la grande salle, prit la futaille, la roula sur le sol et la cacha sous le lit de camp dont l'ombre la dissimulait.

— Bon, murmura-t-il...

Une fois encore, il sortit dans la cour, gagna le hangar, à la porte duquel il avait laissé le troisième tonneau, le chargea sur ses épaules et vint le déposer sur un chariot où il l'enfouit sous une botte de foin...

Alors, un soupir profond sortit de sa poitrine, il tira de sa poche une vieille pipe de bois dans le fourneau démesuré de laquelle il engloutit une charge énorme de tabac, et l'ayant allumée, en aspira une bouffée de fumée qu'il rejeta voluptueusement par les narines, épaisse comme un nuage...

Après quelques pas faits de long en large dans la cour, il regagna la grande salle, se plongea dans le fauteuil et, les pieds aux chenêts, continua de fumer, immobile comme s'il eût dormi, ce qu'on eût pu croire à ses paupières closes, à l'impassibilité de sa face, n'eût été le foyer embrasé qui couronnait le fourneau de sa pipe.

Cependant, vint un moment où le foyer diminua d'intensité, où les lèvres cessèrent leur mouvement aspiratoire; le vieillard avait fini par s'assoupir.

Mais, presque aussitôt, il tressaillit, redressa son buste, pencha la tête en avant et écouta; puis il bondit sur ses pieds, courut à sa carabine, la saisit, l'arma et, en travers de la porte, demanda en baissant la voix instinctivement :

— Qui va là?...

Dans la cour, il distinguait vaguement une ombre qui paraissait se diriger vers l'habitation; alors, faisant craquer le système de son arme, il ajouta un peu plus haut :

— Qui va là?...

On lui répondit aussitôt, en anglais :

— Ne tirez pas, mille diables!... je n'ai pas de mauvaises intentions et suis sans armes...

En dépit de cette déclaration, le vieillard conserva son attitude hostile, barrant le seuil, le doigt sur la détente, jusqu'à ce que celui qui s'avançait fût entré dans la zone de lumière projetée au dehors par la lampe; alors, apparut la face roussâtrement barbue de l'Irlandais Macker.

Ainsi qu'il en avait très franchement averti le fermier, il était sans armes, du moins apparentes, car il marchait les bras ballants et les mains vides.

— Qui êtes-vous? demanda rudement le boer.

— Un homme qui veut vous parler, oom Prétorius, mais qui, pour cela faire, vous demande la permission de s'asseoir, car il est quelque peu fatigué; j'ai laissé là-bas, attachée à la barrière, ma mule blanche d'écume et j'ai les reins brisés d'une course de quinze milles à travers la campagne.

Le vieillard le regardait d'un air dur, et l'expression de sa face devenait de plus en plus terrible; puis, enfin, se méprenant :

— Vous êtes sans doute un de ces voleurs qui viennent pour me dépouiller après demain, gronda-t-il menaçant... et vous avez l'audace de me demander l'hospitalité..., partez..., mais partez vite...

Macker, sans se décontenancer, répondit :

— Erreur, oom Prétorius, je ne suis point ici pour ce que vous croyez, ou du moins, c'est pour vous voir, vous parler, que j'ai

fait cette course enragée... Donc, livrez-moi passage, donnez-moi un siège et versez-moi un verre de ce que vous voudrez, car j'ai fort soif...

Déconcerté par cette assurance, ne pouvant démêler si c'était là, de la part du nouveau venu, de l'assurance ou de l'aplomb, le vieillard fit deux pas en arrière ; la porte se trouva désobstruée et l'Irlandais en profita pour se glisser à l'intérieur et aller s'asseoir dans le fauteuil même où se trouvait tout à l'heure assoupi le boer...

Celui-ci l'avait suivi, stupéfait de ce sans-gêne et, debout devant lui, le regardait :

— Voici la chose, commença Macker...

Puis, s'interrompant, il demanda, baissant la voix :

— Mais, pardon,... nous sommes seuls ? personne ne peut nous entendre ?

— Personne, répondit laconiquement Prétorius, en secouant la tête...

— Eh bien ! voici..., tout à l'heure, comme je vous voyais peu disposé à me recevoir, j'ai menti en vous disant que je n'étais pas un de ceux qu'avait alléchés la réputation des territoires de Ferme Elisabeth... Je viens pour « pegger » après-demain.

Un flot de sang afflua tout à coup au visage du vieillard, dont les poings se crispèrent, tandis que dans sa gorge s'étranglait ce mot, jeté en pleine face à son visiteur :

— Voleur !...

Mais l'Irlandais ne parut aucunement s'en émouvoir ; il était venu là avec la ferme intention de parler et il ne se laisserait détourner de cette intention par aucune considération étrangère ; il repartit donc très froidement :

— Vous avez tort de vous mettre en colère, mon cher monsieur Prétorius, car ce que je viens de vous dire n'est rien auprès de ce que j'ai à ajouter.

— Sortez..., mais sortez, gronda le vieillard dont les doigts pétrissaient le bois de sa carabine si terriblement que tout autre, à la place de l'Irlandais, n'eût pas hésité à s'enfuir...

Lui cependant, sans se déconcerter, ajouta :

— Oui, je viens vous demander de bien vouloir me conseiller et me dire de quel côté je dois porter mes préférences...

Certes, l'Irlandais n'avait pas menti en déclarant que ce qu'il avait dit n'était rien auprès de ce qu'il avait à dire et, cette fois, la stupeur de Prétorius fut si grande que sa fureur en tomba presque ; il murmura :

— Vous êtes fou !

— Paraît, repartit Macker ; suivez-moi bien et vous allez voir : d'abord, vous me concéderez ce point que nul mieux que vous ne connaît à fond ce que contiennent les différents territoires de Ferme Elisabeth ; vous pouvez être un fermier boer, c'est-à-dire l'homme antique, patriarcal par excellence, mépriser la civilisation, le luxe, l'or et tout ce qui s'ensuit, je n'admets pas que la curiosité seule ne vous ait pas poussé à prospecter... histoire de voir si tous les bruits que l'on fait courir sont exacts...

Comme le vieux ne répondait pas, Macker prit ce silence pour un acquiescement et poursuivit :

— Or, je ne sais pourquoi, mais j'ai idée que tous ceux qui campent vers le Nord-Est se trompent et que par là il ne doit pas y avoir plus d'or que dans ma poche ; alors, pour avoir à ce sujet une certitude, l'idée m'est venue...

— Vous êtes fou !...

— Ne croyez pas cela ; je suis un homme pratique, oom Prétorius, qui connaît la vie et sait qu'un service en vaut un autre... Eh bien ! je suis à même de vous donner des renseignements que peut-être vous trouverez intéressants.

Le vieillard eut un haussement d'épaules qui prouvait combien peu de choses, à l'heure présente, offraient d'intérêt à ses yeux...

— Soit, insista l'Irlandais, mais enfin, laissez-moi aller jusqu'au bout ; quand je disais, il y a un instant, que vous seul pouviez me conseiller en cette affaire, je me trompais ; il y en a un autre encore, c'est votre petit-fils...

Prétorius tressaillit, ses yeux s'attachèrent, terribles, menaçants, sur son visiteur, et il dit, se contenant à grand'peine :

— Je n'ai plus de petit-fils.

— Comme vous voudrez ; mettons donc qu'il y a, de par le monde, un certain Guillaume Brey qui doit en savoir long, lui aussi, sur Ferme Elisabeth et qu'en l'interrogeant...

La main puissante du vieillard s'était abattue sur l'épaule de Macker et l'immobilisait sur le fauteuil.

— Misérable Anglais, gronda-t-il, et tu oses venir ici pour me narguer...

— Non, boer entêté, riposta l'autre sans s'effarer ; mais pour vous dire que Guillaume Brey est aux environs de Ferme Elisabeth, avec des compagnons pour faire, après-demain, main basse sur les territoires les plus riches de la Ferme !

Prétorius poussa une sorte de rugissement rauque et ses deux mains se portèrent à sa gorge, crispées comme si, tout son sang affluant du cœur, il allait tomber frappé d'une attaque d'apoplexie.

— Il est ici !... clama-t-il... il a osé !... oh ! malheur... malheur à lui.

Puis, soudainement, empoignant l'Anglais par sa veste :

— Où est-il ?... de quel côté ?...

— Cela, je l'ignore et c'est précisément ce que je venais vous demander...

L'œil du vieillard s'attacha, plein de stupéfaction, sur son interlocuteur.

— Comment savez-vous, alors ?... balbutia-t-il.

Macker le calma d'un geste et répondit :

— Ecoutez-moi sans vous emporter et vous allez comprendre : Guillaume Brey s'est entendu avec une compagnie d'Anglais et c'est lui qui doit diriger les opérations des « peggeurs » ; or, comme je vous le disais tout à l'heure, il doit connaître aussi bien que vous les territoires avantageux et c'est de ce côté qu'il doit se tenir embusqué, attendant le moment d'opérer... Voilà pourquoi je vous disais que vous seul pouvez savoir où il se trouve.

Durant que parlait l'Irlandais, Prétorius ne le quittait pas des yeux, cherchant à lire jusqu'au fond de lui-même le degré de confiance qu'il pouvait avoir dans ce raisonnement ; en même temps, il était facile de voir que, tout en écoutant, il réfléchissait.

Et tout à coup, il tressaillit ; ses doigts d'hercule pétrissaient le bord de la table et il grogna :

— Oui... oui... vous avez raison... il ne peut être que là... Il doit être là...

Un sourire avait crispé les lèvres mauvaises de Macker qui dit aussitôt d'une voix doucereuse :

— Ainsi que je vous l'ai déclaré très loyalement, je viens pour « pegger » ; or il me semble que mon renseignement vaut bien, pour vous, une récompense ; quoique vous fassiez, Ferme Elisabeth est maintenant dans la dépendance de la loi et, sauf les claims qui vous reviennent de droit, les territoires vont être partagés. Dans ces conditions, peu vous doit importer que j'en aie ma part.

Sans répondre, les dents serrées, la face blême, les yeux étincelants, Prétorius se tenait là, devant lui, comme prêt à se jeter sur l'Irlandais ; celui-ci ajouta :

— Votre colère contre Guillaume Brey est légitime, oom Prétorius : sa trahison mérite vengeance et s'il vous répugne d'être l'exécuteur de la justice de Dieu, ayez confiance en moi : mes amis et moi saurons lui disputer les terrains convoités, de telle façon que votre rancune pourra être satisfaite.

Et, se penchant vers le vieillard, le misérable ajouta :

— Dites-moi où vous supposez que Guillaume Brey puisse s'être embusqué et, foi d'honnête homme, je vous jure qu'il ne se présentera pas, après-demain, pour « pegger ».

(*La suite au prochain numéro.*) G. LE FAURE.

## LES VIEUX SOLDATS

# UN AIEUL DE CHAPUZOT[1]

**Par JEAN DRAULT**

### XIV

HISTOIRE D'ESPION

C'était donc deux jours après Arcole ; on amène au général Dumas un drôle de particulier habillé avec une espèce de veste à la hussarde et un chapeau tyrolien, ce qui lui donnait l'air un peu bête.

Ce citoyen, depuis deux jours, cherchait à causer avec les soldats ; il nous payait à boire et nous offrait même de nous prêter de l'argent si nous en avions besoin. Et, ma foi, il y en a qui lui ont emprunté quelques livres en disant qu'ils lui rendraient ça sur ce qu'il leur reviendrait du fameux milliard, de ce fameux milliard voté par la Convention, et que le Directoire ne nous distribue toujours pas.



Il disait qu'il était Autrichien, mais qu'il s'était brouillé avec son pays, rapport aux beautés de notre Révolution et aux abominations de la tyrannie, et comme il disait du mal des émigrés, ça l'avait mis tout à fait bien avec le brave capitaine Roufignac.

Mais voilà que le général Du-

1. Voir l'*Ouvrier* depuis le 2 mai.

mas reçoit un jour une lettre de je ne sais plus qui, et sur laquelle on lui disait à peu près :

« Méfie-toi, et Masséna aussi! Alvintzy a un plan de campagne tout nouveau pour écrabouiller Bonaparte. Il cherche à faire traverser nos lignes par un espion pour avertir Davidovich. Cet espion a une lettre du général Alvintzy au général Davidovich et on lui a donné l'ordre de compter en passant les forces de Masséna. »

Dame, voilà le brave général Dumas qui se trémousse comme vous pensez bien. Et comme, malgré la noirceur de sa figure, il est futé comme un lapin, il prend ses renseignements, et il apprend qu'un particulier avec une veste à la hussarde, un chapeau tyrolien et pas si bête qu'il en a l'air, se donne les gants de fraterniser avec le soldat.



— Ça c'est louche, que se dit le général Dumas.

Et, avant que le particulier ne se doute de rien, il commande quatre grenadiers, j'en étais, — et mon citoyen en veste à la hussarde se voit, au moment où il ne s'y attendait pas du tout, serré entre ces quatre grenadiers qui avaient la baïonnette au bout du fusil et qui le mènent au général Dumas.

— Qu'est-ce que tu fais parmi mes soldats? que lui demande le général nègre.

Et voici l'autre qui essaye de recommencer ses menteries, et qui dit :

— Mon général, je suis un patriote autrichien, je hais la tyrannie qui manigance si mal les affaires de mon pays, et j'aime les soldats de la France qui combattent la tyrannie.

— Suffit! que se met à crier le général Dumas. Donne-moi ta lettre!

L'autre se met à devenir tout rouge, mais il essaye d'embrouiller la chose.

— Quelle lettre, mon général?

— Je sais tout, misérable, la lettre d'Alvintzy!

— Je ne connais pas d'Alvintzy, mon général!

— Tu mens!...

Nous nous attendions à ce que le général allait faire juger l'espion dans les vingt-quatre heures, ou le faire fusiller avant de le faire juger, ce qui vaut toujours mieux, rapport au temps qui est précieux à la guerre, mais ça ne s'est pas passé comme ça du tout.

Le général Dumas tenait à la lettre; il a voulu l'avoir coûte que coûte.

— Amenez-moi les bouchers du camp! qu'il crie à un sergent qui assistait à la scène.

Les bouchers du camp arrivent aussitôt avec leurs sabots et leurs tabliers pleins de sang, et des coutelas effrayants.

— Vous voyez cet homme, que leur dit le général Dumas, avec une voix terrible, vous allez me le mettre tout nu, l'attacher sur une table, et me le dépiauter proprement. Je veux me faire faire une belle paire de bottes avec sa peau, quand elle sera tannée.

Et ma foi, chers parents, c'était dit avec tant de sérieux, que nous n'étions pas bien sûrs que le général Dumas dise une plaisanterie ou une vérité vraie.

Le particulier, lui, claquait des dents malgré la chaleur et sa veste à la hussarde.

Voilà donc mes bouchers qui apportent une espèce de claie où on met les moutons pour les égorger. Ils étendent l'Autrichien dessus et comme ils ne sont pas bien sûrs d'avoir entendu, tellement l'ordre que vient de leur donner le général Dumas leur paraît biscornu, il y en a un qui demande :

— Faut-il le saigner d'abord, mon général, ou bien le dépiauter tout vif?

— Dame, répond le général, comme la peau sera le plus solide! Ah!... s'il voulait me donner la lettre d'Alvintzy, je me ferais faire une paire de bottes en peau de chèvre, mais jamais cet imbécile-là ne voudra me la donner, sa lettre!...

— Que si, mon général, que se met à crier l'espion.

— Où l'as-tu mise, brigand?

— Hélas, mon général, j'ai exécuté les ordres que le comte d'Alvintzy m'a donnés. La lettre était dans un petit étui de cire à cacheter, et je l'ai avalée quand j'ai vu que j'étais pris.

— Très bien! que fait alors le général Dumas. Ça ne regarde plus les bouchers, alors, ça regarde le médecin.

Et il renvoie les bouchers avec leurs coutelas et leur claie et il fait venir un médecin qui administre à l'espion une purge de cheval.

Quatre heures après, le général Bonaparte avait la fameuse lettre d'Alvintzy qui lui a donné le secret du plan de campagne des Autrichiens.

Et voilà comment, chers parents, ce grand homme a gagné la bataille de Rivoli, que je n'ai pas le temps de vous raconter. J'ai encore fait tout ce que j'ai pu pour attraper, dans cette glorieuse bataille, une balle ou un coup de lance. Mais la guigne ne me lâche pas! Je n'ai pas attrapé seulement un pauvre petit coup de pointe et je n'ai pas pu joindre non plus le général Bonaparte après l'engagement, ce qui fait que je ne suis toujours pas caporal.

Je reste, chers parents, votre fils désolé d'être sans blessure comme sans grade.

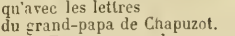
CHAPUZOT, *grenadier*.

XV

UN FILS DE BRAS-D'ACIER

Le brave colonel Panachard se promenait avec le vénérable M. Dufuret sur les grands boulevards. Ils causaient de leur fameux mémoire qui n'avançait pas, et le colonel s'écria tout à coup :

— Nous nous endormons!... Quand allons-nous l'écrire, à la fin, ce mémoire?... Moi, je vous préviens que si vous ne trouvez rien, je vais fabriquer tout seul un petit machin rien qu'avec les lettres du grand-papa de Chapuzot.



— Et vous ne parlerez pas de Bras-d'acier?... demanda timidement M. Dufuret.

— Bras-d'acier?... Pourquoi faire que j'en parlerais?... Je m'en fiche pas mal, de Bras-d'acier!...

— C'est que, expliqua l'érudit, je crois être sur une piste, une vraie piste, mon flair d'érudit ne me trompe jamais! Et dame, ça ferait quelque chose de rudement complet, vous savez, si l'étude se composait de Bras-d'acier et de Chapuzot!... On aurait à la fois un type de sous-officier et un type de soldat! Sans compter qu'avec ma piste, nous pouvons peut-être trouver des renseignements complémentaires sur l'aïeul de Chapuzot lui-même!...



— Ah! c'est que je m'en méfie, de vos pistes, fit le colonel.

— Oh! celle-là est sûre, vous savez!

— Et qu'est-ce que c'est?...

— Eh bien!... colonel, j'ai retrouvé, en me promenant l'autre jour à la place du Trône un descendant de Bras-d'acier, tout simplement.

Et le père Dufuret s'arrêta, cherchant sur le visage du colonel l'indice d'une écrasante stupéfaction admirative...

Mais le colonel était insensible à ce nouveau résultat de la noble science de M. Dufuret. Très simplement, il demanda :

— Est-ce qu'il est dans l'armée?...

Et l'érudit répondit :

— Il y fut, colonel, il y fut, car il a la poitrine couverte de médailles. Parole d'honneur, il en a plus que vous!

— Mais alors, il a eu un grade *supérior!*

— Je ne pense pas, colonel. Son ton, ses manières...

Comme ils approchaient du cercle militaire, ils rencontrèrent Bidouille qui sortait de chez Chapuzot.

— J'ai du nouveau à vous apprendre, lui dit le petit père Dufuret. J'ai retrouvé un descendant de Bras-d'acier!

— Je m'en bats l'œil, répondit peu élégamment Bidouille. Moi aussi, j'ai quelque chose à vous apprendre, et bien plus épatant.

— Qu'est-ce que c'est?... demanda le colonel.

— Mon mariage avec la veuve Barbotte est rompu!

— Et pourquoi ça?..

— Elle a trouvé un fiancé qui avait plus d'argent que moi, et c'est tout simplement le *bistro* d'en face, ça fait que les deux comptoirs vont fusionner.

— Mes félicitations, dit le colonel. Cette femme était d'un rapia!

— Figurez-vous, ajouta Bidouille, qu'elle a eu le toupet de me proposer d'être garçon d'honneur à sa noce, sous prétexte que son nouveau fiancé n'a ni frère, ni cousin, ni aucun autre ustensile pouvant servir à être garçon d'honneur. Vous pensez bien que j'ai refusé. Ma dignité s'opposait à ça! On ne peut pas occuper la seconde place, quand on a occupé la première. C'est comme vous, mon colonel, une supposition qu'on vous aurait colloqué une compagnie à commander, au lieu d'un régiment! Moi, c'est kif-kif!

Bidouille était très animé. Il ajouta :

— N'empêche que c'est une sale bonne femme, la veuve Barbotte. Et dire qu'elle mijotait déjà sa petite affaire quand elle touchait encore la recette, à mon guignol. Croyez-vous qu'il en faut tout de même, de la dissimulation!...

— Et Chapuzot, demanda M. Dufuret, qu'est-ce qu'il dit de ça?...

— Chapuzot!... Il ne dit rien!... Il est toujours plongé dans les papiers de son grand-papa, Chapuzot. Et puis, il fait couver ses serins, ça l'occupe plus que mes histoires de mariage raté, bien sûr!... Il fait des économies pour s'acheter un perroquet vert et faire la conversation avec lui, pour les moments où il sera tout seul. Moi, je veux bien, parce que son perroquet, je lui dirai qu'il me le prête, quand il saura parler, pour le mettre dans mes pièces de guignol. Ça corsera les scènes et ça attirera le monde, cet animal qui sera perché sur le bord de mon théâtre.

— Dites donc, monsieur Dufuret, interrompit tout à coup le colonel, si on y allait tout de suite le voir, le descendant de votre Bras-d'acier. Justement, je ne sais pas quoi faire de ma journée ..

— Mais je veux bien, colonel, je ne demande pas mieux!... clama l'érudit. Venez-vous avec nous, mossieu Bidouille?

— Vous rigolez!... Et mon ministère!

— Mais c'est dimanche, aujourd'hui!

— Ah!... c'est vrai!... Cette vieille toquée de mère Barbotte m'a bouleversé les idées en me donnant mon remplacement. Mais si c'est dimanche, je peux aller avec vous, mon guignol est en réparation.

— Conduisez-nous, monsieur Dufuret, dit alors le colonel.

— C'est loin? demanda Bidouille.

— Faut prendre le tramway, répliqua l'érudit. C'est à l'autre bout de Paris, à la barrière du Trône.

— A la barrière du Trône! s'écria Bidouille. Mais il y a la foire aux pains d'épices, en ce moment. Ah!... ça me fera plaisir de la revoir, la foire aux pains d'épices. Je n'y suis pas allé depuis que j'y ai travaillé moi-même!

— Comment, fit le colonel, tu as travaillé à la foire aux pains d'épices?

— Oui, mon colonel, à ma sortie du régiment, emporté par mon goût pour les arts, je me suis engagé pitre dans une baraque, pour faire la parade. Je recevais beaucoup de claques, ce qui faisait rigoler le public, et pas beaucoup de nourriture, ce qui ne m'allait pas du tout. J'ai quitté mon patron et j'ai dirigé un théâtre de marionnettes à mon compte.

— Et comme ça, c'est à la foire que vous nous menez..., monsieur Dufuret?

— Précisément.

— Et c'est à la foire que nous retrouverons votre Bras-d'acier?... demanda le colonel.

— Oui, colonel. L'érudition s'aide de toutes les sources, plonge dans tous les milieux où gît le document historique.

— Bras-d'acier! Bras-d'acier!... cria soudain Bidouille qui semblait fouiller dans ses souvenirs. Mais saperlotte!...

— Vous le connaissez?... demanda l'érudit.

— Si je le connais!... Qu'est-ce que vous dites, que c'est un document historique!... C'est un lutteur!...

— Comme vous dites! avoua Dufuret.

— C'est donc pour ça qu'il a plus de médailles sur l'estomac qu'un général de division! s'écria le colonel.

Le tramway qu'ils avaient pris s'arrêta au milieu d'un fracas d'orgues, de trombones, de coups de grosse caisse et de détonations multiples.

Ils étaient arrivés.

(*La suite au prochain numéro.*) JEAN DRAULT.

# PÊCHE A LA LIGNE

**Par RENÉ BAZIN**

Six heures du matin, un ciel brouillé, un air léger et frais, où l'on sent traîner des rayons de soleil de la veille, qui sortent encore par bouffées, paresseusement, des tas de pierres, de la poussière, un peu de partout, et qui font des courants tièdes dans l'atmosphère renouvelée. Mon ami m'avait dit

— La pêche est ouverte. Venez-vous? J'ai des lignes tant que vous en voudrez. Mon bateau est amarré au bas du dernier pont. Une vue charmante... Et ça mord!. . Quel poisson préférez-vous?

— Tous.

— Alors, je choisis la brême. C'est une spécialité de l'endroit.. Ah! demandez passage, pour me trouver, au père Mouchet. Vous traverserez son bateau à laver... Tout au bout, un grand canot de pêche peint en vert... J'y serai... Un type, ce père Mouchet!

J'avais regardé mon ami, exubérant de jeunesse et de santé, taillé en officier de cavalerie, et l'envie m'avait pris d'aller me refaire un peu de rose aux joues, en buvant avec lui, toute une matinée, l'air qui court sur les eaux. Et puis, l'ancienne passion m'avait ressaisi, au seul mot de pêche, et j'éprouvais combien est vrai le proverbe sur les premières amours, moi qui n'avais pas tenu une ligne depuis l'âge heureux où je considérais l'ablette comme un poisson.

J'allai donc au rendez-vous; il était six heures, et le ciel était brouillé. Je découvris facilement le dernier pont, le lavoir, et, par un sentier, j'arrivai devant la passerelle. Le père Mouchet n'était pas là. J'aperçus seulement, à la lucarne du bateau à laver, au-dessus des baies à piliers et des tables encore blanches du savon de la veille, une vieille femme, penchée entre un géranium-lierre et un pot d'œillets blancs.

— C'est bien le bateau du père Mouchet?

— Oui, monsieur.

— Le patron n'est pas là?

Je vis qu'elle avait les yeux rouges.

— Ah! monsieur, me dit-elle, en se retirant dans le fond de sa chambre : incendié depuis huit jours!

— Comment!

— Incendié le samedi, incendié le dimanche, incendié le lundi! Un homme de son âge, qui ne se dérangeait jamais autrefois, que les jours de fête d'usage! C'est bien triste, allez!

J'en convins d'un signe de tête aussi condoléant que possible, et, traversant la grande salle où le battoir ne battait pas encore, j'entrai dans le canot vert, immobile, attaché avec deux bonnes cordes, et qui tendait sur le courant, à quatre mètres au large du lavoir, son nez armé de trois lignes.

C'étaient trois belles lignes de fond, en « florence », montées sur trois roseaux que soutenait un petit balcon de bois à échancrures régulières.

— Eh bien! ça mord? dis-je à demi-voix.

— Vous pouvez parler tout haut, mon ami. Avec six mètres huit centimètres de fond, le poisson n'a pas peur des mots. Non, ça ne mord pas encore. J'arrive. Tenez, voici une quatrième ligne pour vous.

Il eut la bonté de l'amorcer. Mes six asticots blancs reposèrent bientôt sur l'invisible vase, ou sur les pierres, ou sur les herbes de la rivière; et mon fil, exactement mesuré, fit fléchir légèrement, sans tout à fait le courber, le scion d'ormeau très fin qui terminait ma gaule. Nous avions deux voisins, chacun avec trois lignes aussi : un petit propriétaire qui avait exercé toujours cette profession facile de toucheur de coupons, et un Alsacien hirsute, à barbe rousse, ancien mécanicien retraité d'une compagnie de chemins de fer; hommes au large dos, penchés vers leurs roseaux, immobiles, graves avec bonté, même avec un fond de joyeuseté contenue, et dont le seul aspect disait l'incommensurable patience et la paix qui survient dès que la pensée s'en va.

— Joli temps de pêche, murmura mon ami.

— Même un demps drès pêchant, dit l'Alsacien, quand le fent sera dombé.

C'était déjà joli, en effet, le paysage de la rivière, mais plutôt de l'annonce d'une pure journée que d'une beauté déjà venue. A droite, à travers les arches du pont, on voyait les maisons de la ville, encore ternes, et quelques bonnes gens sur les quais, flâneurs ou déchargeurs de sable en disponibilité; à gauche, l'eau, toute frisée par le vent qui la prenait à rebours, l'eau grise qui s'en allait lentement, des prairies aux deux bords, et des collines au loin, couronnées de touffes de bois. De grosses vapeurs violettes, massées sur l'horizon, arrêtaient la lumière, mais on devinait derrière elles la chaleur et la vie prochaines. Leurs sommets étalent déjà frangés de rayons blancs. Et il y avait partout un calme souverain, quelque chose qui faisait aimer la pêche à la ligne.

Tout à coup, l'Alsacien leva sa troisième gaule. Le geste fut puissant. Le roseau courbé, la ligne achevant la courbe firent

une arche au-dessus des foins verts et des collines d'en face.

— Manquée! dit-il. Elle s'est décrochée!

— Petite? demanda mon ami.

— Drois cents crammes, fit le bonhomme sérieusement.

Quand tout fut remis en place, j'osai interroger :

— Pourquoi disiez-vous « petite »? C'est peut-être un gardon? un carpeau?

— Mais non, dit mon ami, c'est une brême, bien sûr, et le voisin en sait le poids, puisqu'il l'a ferrée.

— Vous reconnaissez cela sûrement?

— Pour le poids, c'est une question de main; pour l'espèce, c'est une question d'yeux. Vous avez vu la morsure?

— Non.

— La brême, voyez-vous, mord, d'habitude, en trois temps, très marqués : elle fait fléchir le scion, le courbe d'avantage, l'amène à toucher l'eau...

— Et vous tirez?

— Pas du tout, j'attends que mon bambou ait repris l'horizontale.

— Elle rend la main, la brême?

— Justement. C'est le moment psychologique; le poisson emporte le plomb; la gaule, soulagée, se relève, et je ferre. Si c'est une grosse pièce, elle file au large, décrit deux ou trois courbes, rapidement, et ne prolonge pas sa défense. Je tire mon fil, à la brasse, et la brême m'arrive sur le plat.

— Déjà?

— Vous comprenez ce que je veux dire : sur son plat; nacrée quand elle est petite, jaune comme un louis d'or quand elle atteint une livre.

Pendant qu'il parlait, les deux gros voisins, sans remuer, bombant le dos plus que jamais, jouissaient profondément de ces images familières. Ils regardaient l'eau avec convoitise. Cependant, le bateau à laver s'emplissait derrière nous. Le battoir commençait à retomber en mesure. Des voix de plusieurs âges, une ou deux toutes jeunes, demandaient : « Cinq sous de bois, s'il vous plaît, madame Mouchet? Et M. Mouchet? — Incendié, mademoiselle Joséphine! incendié! » Des galiotes de pêcheurs, portant des concurrents, s'établissaient sur l'autre rive, et la rivière, aux deux bords, se hérissait d'éperons noirs. Nos dix lignes, immobiles, coupaient le courant doux.

— Et le gardon? continuai-je.

— Pauvre poisson, dit mon maître. Nous ne le cherchons pas. Son attaque est assez amusante, plus vive que celle de la brême. Il faut le ferrer avant le relevé du scion. On en prend trente à l'heure. Ça n'est plus drôle.

— Les espèces ne sont pas également complaisantes, fis-je en regardant les gaules.

— Non. tenez, le barbillon, par exemple. Voilà un poisson difficile et d'une prise émouvante! Avez-vous remarqué ce mufle long, capable de s'étendre et de se retirer, barbu, d'une sensibilité que suffit à prouver la teinte rosée des lèvres? Il ne mord pas, il touche à peine l'appât, il le frôle, il le respire... Nous n'en avons pas ici.

— Où sont-ils?

— Dans les fleuves, dans les ruisseaux plus clairs où les eaux sont plus vives, aux chutes des moulins, à la sortie des écluses, au milieu des remous. Vous arrivez de bonne heure, sans bruit, avec une ligne amorcée d'un morceau de gruyère...

— Pas du brie?

— Non.

— Ça ne doit pas manger tous les jours, le barbillon, dans les endroits déserts!

— ... et vous laissez tomber l'appât dans les remous. Jugez de l'expérience qu'il faut, de la sûreté de coup d'œil pour discerner le moment précis où le barbillon goûte son dessert. La défense est superbe, pleine d'émotions. J'ai pris des bêtes de cinq ou six livres, qui m'ont donné autant de mal qu'une carpe de douze.

Oui, j'en étais sûr maintenant, ils pêchaient tous un peu, beaucoup même, pour le songe que l'on fait pendant les longues attentes, entre deux morsures, pour les souvenirs qui montent du fond de la rivière, par le fil tendu, et qui rappellent les jours heureux, les captures mouvementées, même les belles proies manquées dont l'écaille luit encore entre deux eaux. Ils appartenaient à la fraction idéaliste de l'humanité, cet Alsacien, ce rentier paisible; ils étaient de ceux qui comblent indéfiniment le vide du présent avec un peu de passé et un peu d'espérance; ils auraient compris ces vers d'un poète, qui n'en a pas fait beaucoup d'autres :

Les jours passés, les jours sans nombre,
Qui s'épaississent comme l'ombre,
L'ancien chagrin qu'on croyait mort,
La joie ancienne et qu'on oublie,
Et la moindre heure de folie,
La plus courte, la moins remplie
Vivent encor!

Je le voyais à leurs mines épanouies, tandis que mon ami parlait, aux mouvements de leurs bouches qui s'ouvraient machinalement, pour épeler, sans proférer un son : « Brême, gardon, barbillon. » Cependant, au mot de carpe, ils s'assombrirent. Leur quiétude parut troublée par des réminiscences pénibles, quelque jalousie ou rancune contre cette bête méchante.

— En voilà une bêche ingrate! dit l'Alsacien.

Le propriétaire fut plus modéré dans les termes, et dit, sans bouger, comme s'il parlait à la rive en face :

— Faut avoir du temps à perdre pour pêcher la carpe!

Je n'approfondis pas. Derrière nous, le bruit du bateau du père Mouchet devenait assourdissant. Le soleil avait refoulé la brume, à présent dispersée et accrochée par flocons mauves aux arbres des collines. Trois petits nuages, blancs comme du lait, avaient pris le parti de s'en aller en droite ligne, par le milieu du ciel, et voyageaient au-dessus de nous, sans faire d'ombre sur la rivière qui était lisse, moirée, avec des clairs qui semblaient d'argent et des raies couleur de noisette. Elle s'était mise à la mode, elle avait mis sa robe changeante. Car le vent faiblissait beaucoup. Il ne passait plus que par bouffées. Et c'étaient alors, sur les grands prés en graine, des nuages de pollen qui se levaient, s'éparpillaient, se répandaient en parfums sur l'eau.

— Ohé! ohé! Tirez vos lignes!

La voix venait de dessous le pont. Et, vite comme une flèche, à plus de trente mètres de nous, une yole de course passa, jaune de cire, avec deux jeunes gens courbés sur leurs avirons, et qui riaient en nageant. Ils riaient, comme s'il avaient été le temps qui vole, la vie tout orgueilleuse d'être nouvelle et de filer devant. Cela m'humilia. Ils laissèrent un sillage qui nous souleva un peu. Leurs maillots, rouges et noirs, devinrent comme deux points sombres et disparurent derrière un éperon de roseaux. Puis ce fut un remorqueur avec deux chalands à la traine, une marinière debout près de la barre du second, et l'inclinant, d'un mouvement de la hanche, quand la dérive était trop forte. La rivière s'éveillait.

— Voilà les *brochetonneurs!* cria quelqu'un de l'autre bord. Ah! les canailles! les braconniers! Ne venez pas par ici!

Et le long des piles, tournant, revenant, suivant le courant pour le remonter ensuite, deux hommes parurent, chacun dans un bateau noir, la ligne à « vif » d'une main, la godille de l'autre, point émus de l'accueil qu'ils recevaient parmi leurs « connaissances » des deux rives.

— Ah! les voleurs! ils détruisent tout, ils savent les bons endroits! Toi, le Charpentier, renvoie donc au moins l'agneau mort! Il ne sent pas le foin nouveau, tu sais!

Une bête enflée, vague, les pattes en l'air, tournait en effet, dans un remous, vers le milieu de la rivière.

— Pas par là, plus loin, pousse-le dans la deuxième voie du courant, mon vieux, envoie-le aux pontonniers qui travaillent là-bas. Ils ont bon cœur, va, ils ne le renverront pas.

Et le Charpentier, ayant mis la bête dans sa route, reprenait la ligne, avec la satisfaction calme des hommes de devoir, salué maintenant de noms très doux par les pêcheurs qui garnissaient, de plus en plus nombreux, les rives sans abri. Des gamins couraient sur les berges. Des nez d'ablettes trouaient l'eau. Les maîtres charpentiers tapaient sur des bordages neufs dans un chantier lointain. Le pont de bateaux, tout au bout des prés, ressemblait à une série de petits dominos mis les uns à l'envers et les autres à l'endroit. Un bruit de voitures arrivait des rues voisines. Une voix cria. je ne sais où : « Est-il mort, Bigot? » Une autre répondit : « Ouais! il a toujours soif! » Il y avait une grosse gaieté populaire partout. une activité nonchalante des riverains autant que de la rivière. Il y avait aussi du soleil sur les moindres saillies qui pouvaient porter un rayon. Une allumette tison qui flottait, perpendiculaire, le ventre en bas, avait l'air d'une petite bouée avec une lanterne au bout.

La brême s'abstenait.

Pourtant, comme je retirais ma ligne, pour voir un peu l'asticot qui me laissait sans nouvelles, je sentis qu'elle était lourde, et j'aperçus, dans le courant, un éclair qui montait.

— Bravo! c'est une brême! vous êtes le roi de la pêche! Enfin!

Il y eut quatre voix pour saluer l'apparition d'un fretin large au plus de quatre doigts.

La quatrième venait de l'arrière de notre bateau, où M. Mouchet lui-même, ayant longtemps dormi, s'avançait prudemment. C'était un petit vieux, maigre, finaud, avec de petits yeux gris moins éveillés que son lavoir et que les environs.

— Ça commence bien! ajouta-t-il en homme qui ne perd pas de vue ses intérêts et qui s'entend à louer les places. L'endroit est bon!

— Vous voilà donc debout, monsieur Mouchet? Qu'est-ce que vous aviez donc hier soir?

— Une petite secousse. Depuis huit jours, j'sais pas ce que j'ai. Je pense que c'est le vin qui travaille trop. Moi, je ne fais rien. Mais ça va cesser, ça va cesser ces rôles-là. Je vais me mettre à pêcher, moi aussi. Quand on a un endroit pareil! Je préviendrai mon vieux Macha...

— Qu'est-ce que c'est que Macha? demandai-je.

— Vous ne connaissez pas le vieux Macha?

Il y eut des rires d'étonnement. Evidemment, j'étais très nouveau dans le monde de la ligne.

— Ah! vous ne connaissez pas le vieux Macha? C'est l'homme sauvage...

— Un sauvage?

— Il habite là, tout près, dans une hutte! Il vous a un corps d'homme, celui-là! Un litre d'eau-de-vie ne le gêne pas. Faut qu'il aille en prison ou à l'hôpital pour se faire la barbe, par exemple! Un homme qui a fait l'avaleur de tabac dans les foires, et qui a été bien élevé, oui, qui a de l'instruction plus que moi. Son père tenait le bureau de l'octroi. Lui, ç'a été le plus beau grenadier de la garde que vous ayez vu. Mais, voilà, il s'est abandonné.

— Tout est là, dit sentencieusement le rentier. Suffit qu'on s'abandonne.

— Eh bien! je lui demanderai du pain, à mon vieux Macha. Ce qu'il en récolte aux portes! Il en a plus de cinq cents livres dans sa cahute!

— Je le crois! reprit le rentier. J'ai reconnu des morceaux que je lui avais donnés. Il me les revend.

— Un sou la livre. Avec de la terre bien délayée, roulée en boulettes grosses comme ma tête, c'est ça qui fait mordre! Quand le trou est appâté, ici, on n'avance pas à tirer!

Le bonhomme s'en alla. Une grande accalmie se produisit. Nous étions enveloppés de soleil ardent. L'air tremblotait sur la rivière. Nos dix lignes étaient toujours posées comme des questions sans réponse.

— La pêche n'est pas chaude, me dit mon ami.

— La température l'est suffisamment, répondis-je. Et je m'amuse.

— Bien vrai?

— Ecoutez, quand j'étais petit, je pensais quelquefois au temps où je serais vieux, et l'idéal de la retraite me semblait figuré par ces bonshommes à larges panamas, — je vous demande pardon du mot, — qui pêchaient sous les ponts, avec des airs si calmes. Comme j'ai toujours aimé lire, je pensais qu'il me serait possible d'apporter un livre et de mettre un grelot sur le bout de ma gaule. Ce qui m'attirait alors, c'était le recueillement des rives, la liberté de rêver à d'anciens rêves commencés et qui n'ont point de fin, je le sentais déjà, même quand l'homme a vieilli; c'était aussi la passion de la proie, la joie primitive et sauvage de la conquête.

— Et maintenant, depuis l'expérience nouvelle?

— C'est la vie, c'est l'infinie variété du monde et des choses. On devient philanthrope à changer de milieux.

— Vous reviendrez?

— Un peu plus tard et un peu plus loin. Je descendrai. J'attacherai ma galiote idéale entre deux aulnes verts, ayant un coin de vue sur la ville et des sarcelles pour voisines, ou des seineurs qui tirent leur « bâillée » sur les grèves. Je ne pêcherai pas la brême : le gardon simplement. Vous me donnerez des conseils.

— Je suis content! dit-il.

Et il me serra la main, comme à quelqu'un déjà de la corporation.

René Bazin.

# AMUSEMENTS SCIENTIFIQUES

## CONDUCTIBILITÉ DES MÉTAUX POUR LA CHALEUR

On avait raconté en classe la terrible aventure de Mucius Scævola, condamné par le roi des Etrusques à avoir la main droite brûlée, et le professeur avait attiré tout particulièrement l'attention de ses élèves sur la fermeté du jeune Romain qui, ayant placé courageusement sa main sur le brasier, la regardait tranquillement brûler.

J'aurais fait comme lui! s'était écrié un superbe petit bonhomme, âgé de onze ans, qui avait eu le tort de répondre ensuite par un sourire de pitié aux éclats de rire malséants que ses paroles avaient aussitôt provoqués chez ses camarades.

La discussion fut chaude pendant la récréation qui suivit cette classe, et, de fil en aiguille, je ne sais comment, il s'agit de savoir qui, dans le groupe des écoliers, était le moins sensible à la douleur, qui le serait davantage.

— Donc tu affirmes que je suis plus douillet que toi? demanda d'un ton légèrement moqueur un élève frêle et mince, au petit vantard, que tous étaient désireux d'humilier; il s'agirait de le prouver, mon ami; je reviens dans un moment, attends-moi.

— J'accepte tel défi que tu voudras! Ce fut la froide réponse du nouveau Mucius.

Après quelques longues minutes d'attente, on vit revenir l'autre enfant, muni d'un étrange attirail : un réchaud, du charbon, des allumettes, une marmite, de l'eau, et deux cuillers. Qu'allait-il donc se passer? On parlait à voix basse dans le cercle des spectateurs, de *l'épreuve* de l'eau chaude ou du fer rouge.

Le réchaud est allumé, la petite marmite est remplie d'eau, et l'opérateur attend silencieux que celle-ci soit bouillante, refusant toute explication.

Mais l'eau commence bientôt à chanter.

— Voici pour toi une cuiller, dit l'élève frêle et mince à son intrépide camarade; je garde l'autre, nous tiendrons chacun à pleine main le manche de notre cuiller, en le serrant bien, tandis que l'autre bout de l'ustensile sera plongé dans l'eau bouillante; nous verrons qui de nous sera le moins sensible à la chaleur et saura supporter pendant le plus de temps le contact du métal brûlant.

Le défi est accepté; mais bientôt sur le visage de l'imprudent qui n'a pas craint d'accepter le défi, apparaissent des signes non équivoques de douleur; après une lutte évidente, il pousse soudain un cri et retire vivement sa main, tandis que son adversaire, impassible, continue à serrer dans la sienne le manche de sa cuiller qui plonge toujours dans l'eau bouillante.

Je vous laisse à penser quels applaudissements, quelle joie, quelle confusion et quel triomphe furent la conclusion de cette histoire, mais ce que vous n'avez peut-être pas deviné, c'est le stratagème employé par le vainqueur; aussi je vais vous le dire.

Les métaux sont, vous le savez, d'excellents conducteurs de la chaleur, mais ils ne le sont pas tous au même degré. L'or vient en première ligne, puis le platine, l'argent, le cuivre, le fer, le zinc, l'étain et le plomb. Les deux cuillers choisies par le jeune traître étaient de métal différent : l'une en argent, l'autre en étain. Répétez vous-même l'expérience en tenant dans chaque main une des deux cuillers, vous constaterez d'une manière très sensible la différence de conductibilité de ces deux métaux pour la chaleur.

La morale de tout cela?

1° Il ne faut jamais se vanter; c'est déjà un assez grand malheur que d'être supérieur à d'autres, cela seul suffit bien souvent pour qu'on ait beaucoup d'ennemis;

2° Il faut étudier la physique, et, tout particulièrement dans le chapitre de la *Chaleur*, ce qui a trait à la conductibilité des métaux;

3° Il est utile de lire les *Veillées des Chaumières*.

Magus.





*Le Directeur-Gérant* : Henri GAUTIER. — Sceaux. Imp. Charaire et Cie.

5 centimes le N° année courante. (10 centimes le N° années échues.) N° 1923 TRENTE-SIXIÈME ANNÉE. — 20 Juin 1896.

# L'OUVRIER

Journal illustré paraissant le Mercredi et le Samedi

ABONNEMENT D'UN AN : (104 numéros) France, Algérie et Belgique : 6 francs.

DIRECTION ET ADMINISTRATION : LIBRAIRIE BLÉRIOT, HENRI GAUTIER, successeur, 55, quai des Grands-Augustins, Paris.

ABONNEMENT D'UN AN (104 numéros) Colonies et Étranger (sauf la Belgique) : 7 francs.

## LES VOLEURS D'OR, PAR GEORGES LE FAURE



D'un bond, Prétorius fut près de lui. (Voir page 116.)

SOMMAIRE Les Voleurs d'Or, par Georges le Faure — Un Aïeul de Chapuzot, par Jean Drault. — Chronique hebdomadaire, par Oscar Havard. — Recettes de la Semaine. — Jeux d'esprit.

# LES VOLEURS D'OR[1]

PAR

GEORGES LE FAURE

## XV

### EN FAMILLE

En rentrant au campement, Macker était d'une humeur exécrable: le Boer l'avait laissé partir sans lui donner de réponse; bien plus, notre homme était obligé de convenir avec lui-même qu'il n'avait même pas d'espoir à conserver, à moins qu'un miracle ne transformât les intentions du vieillard.

— Décidément, gronda-t-il en mettant pied à terre et en entravant sa mule, toute trempée de sueur, décidément, ces Hollandais ne savent pas haïr.

Comme il se trompait! Ah! il eût changé d'opinion s'il eût pu lire l'effroyable combat qui s'était livré et se livrait encore dans l'âme du Boer, depuis qu'il venait d'apprendre la nouvelle apportée par Macker; certes, sa haine contre Guillaume était toujours la même, aussi intense, aussi profonde, et son désir de vengeance ne s'était pas atténué depuis qu'il entrevoyait la possibilité de le satisfaire.

Et, cependant, il ressentait comme un trouble, une hésitation qu'il ne s'expliquait pas, qu'il considérait comme une lâcheté... ce qui le rendait furieux contre lui-même.

Assurément, on lui eût apporté là, devant lui, le cadavre de Guillaume, qu'il eût éprouvé, à le voir, une très vive satisfaction et qu'il eût envisagé alors avec plus de philosophie l'acte qui, deux jours plus tard, devait le dépouiller.

Ou bien encore, brusquement, au détour d'une route, à l'orée d'un bois, s'il se fût rencontré avec le misérable qui avait trahi sa confiance, s'était joué de son affection, dans le premier moment il l'eût étendu à ses pieds d'un coup de sa carabine, sans l'ombre d'un remords, remplissant son devoir de justicier, conformément à ses droits de patriarche, de *pater familias*.

Mais, en l'espèce, c'était tout différent : il s'agissait d'aller se placer à l'affût, de s'embusquer, d'attendre au passage ce garçon, comme une bête fauve, et, sans qu'il lui fût possible de se mettre en défense, au moins de chercher un refuge dans la fuite, de tirer dessus.

Non! il y avait là quelque chose en lui, quelque chose qu'il ne s'expliquait pas bien, mais qui lui répugnait.

Et, cependant, dans quarante-huit heures, il allait être dépossédé de ces terres qu'il avait conquises; que, depuis des années il défrichait, au prix de combien de privations, de combien de fatigues, de combien de dangers!

Il allait être chassé de là, dépouillé, volé, oui, volé! car tout Boer qu'il fût, il considérait comme un véritable vol le fait de « déclarer » publique, au nom d'une loi, une propriété privée; et celui qui le trahissait, qui s'apprêtait à partager sa dépouille avec ceux qui l'allaient spolier, ne serait pas puni!

Bien mieux! rien ne prouvait que, grâce à son action détestable, il ne vivrait pas en grand seigneur, tandis que lui-même, amoindri, humilié, ruiné, continuerait à végéter sur l'étroite portion de terre que la charité de l'Etat voulait bien lui laisser.

Voilà tout ce que le vieillard avait remué en sa cervelle, durant l'entretien, court d'ailleurs, que Macker avait eu avec lui, et l'Irlandais n'avait pu se rendre compte de la tempête qui grondait sous ce crâne blanchi par soixante-dix-huit années; son sang s'était mis à bouillonner dans ses veines avec l'impétuosité d'un sang de vingt ans, affluant à son cerveau; ses yeux voyaient rouge, ses regards allaient chercher sa carabine, dressée tout armée dans le coin familier, et, assurément, si Guillaume eût paru en cet instant, il n'eût pas franchi vivant le seuil de la ferme.

Et cependant, en dépit de la manière pressante avec laquelle Macker avait insisté pour avoir le renseignement qui l'amenait, le vieillard s'était tu; il voulait se réserver d'intervenir lui-même, répugnant à charger, même indirectement, des tiers de mettre à exécution une vengeance dont le soin le regardait seul.

Or, la physionomie de son visiteur portait nettement l'empreinte des idées criminelles qui le hantaient et il était facile de deviner que, sachant où il pouvait rencontrer Guillaume, la première chose qu'il ferait serait de se débarrasser d'un concurrent dont la chance pouvait gêner ses appétits cupides.

Et voilà pourquoi, sans cependant répondre négativement aux demandes de l'Irlandais, il l'avait congédié en lui disant qu'il voulait réfléchir.

1. Voir l'*Ouvrier* depuis le 2 mai 1896

— Ah! le vieux renard, avait grommelé Macker en enfourchant la mule qui l'avait amené, il n'a rien voulu dire de ce qui m'intéressait, et j'ai été assez bête, moi, pour me laisser tirer les vers du nez...

Il avait lancé sa monture grand train sur la route du campement, et la pauvre bête avait payé de ses flancs et de sa croupe la déconvenue de celui qui la montait.

Celui-ci, heureusement, n'était pas homme à se décourager et, pendant le trajet, il agita dans sa cervelle différents moyens d'arracher au vieillard un renseignement aussi précieux; malheureusement, ces différents moyens ne supportaient pas l'examen, et tous durent, l'un après l'autre, être rejetés.

C'est pourquoi, en mettant pied à terre, était-il d'aussi exécrable humeur qu'on l'a vu au commencement de ce chapitre, et s'en fut-il, sans plus tarder, éveiller Zeïto, pour prendre conseil de lui.

Le métis dormait à poings fermés, quelque peu gris, sous la bâche de son chariot, et reçut son ami de fort désagréable façon; mais son accueil ne tarda pas à se transformer lorsque Macker lui eut expliqué le genre de démarche qu'il venait de faire et la manière dont elle avait échoué.

— Le coquin! la brute! grommela Zeïto dont les yeux étincelaient dans l'ombre et dont le souffle rauque, étranglé par la colère, ressemblait à un souffle de bête, il n'a donc pas pour deux pences de sang dans les veines...

— Peu m'importe! riposta l'autre d'un ton de mauvaise humeur; du moment qu'il refuse de parler, c'est la fortune qui nous échappe...

— Et la vengeance aussi.

Puis, brusquement, à voix basse :

— Si on y retournait... à deux? proposa-t-il.

— Eh bien!...

— A deux, on peut faire une besogne impossible pour un seul; et ce qu'il a refusé de vous dire de bonne volonté, il ne pourrait peut-être pas nous le refuser à nous deux... hein! qu'en pensez-vous?

— Je pense... que je ne comprends pas...

Si Macker eût pu distinguer la face de son interlocuteur, nul doute qu'il n'eût compris, à la très significative expression de ses traits, ce qu'il voulait dire; mais, sous la bâche du chariot où se tenait la conversation, il faisait, nous l'avons dit, noir comme dans un four; c'est pourquoi le métis dut s'expliquer.

— Quand je travaillais dans le Béchuanaland, dit-il, j'ai été en rapport avec les Matabélés, et ils ont des moyens très ingénieux de délier la langue à ceux qui ne veulent point parler...

— Vous n'y songez pas! s'exclama l'Irlandais.

— Pourquoi pas? demanda impassiblement le métis.

Il ajouta aussitôt, ironique :

— Je ne vous savais pas si tendre ni si scrupuleux.

— Il ne s'agit point de cela; mais je n'aime point les choses inutiles, et si vous connaissiez le vieux Prétorius, vous seriez de mon avis quand je vous déclare que ce n'est point un homme à intimider.

— Je ne parle pas de l'intimider; mais la chair est la chair et quand vous savez vous y prendre...

— Inutile, vous dis-je; cet homme a une volonté de fer et nous pourrions le déchiqueter qu'il ne parlerait pas.

Le métis grommela un juron et entre ses dents, que la colère contractait, sifflèrent ces mots :

— Nous voilà propres...

Il achevait à peine, qu'une galopade effrénée retentit non loin; puis un cri d'angoisse éclata, suivi immédiatement d'un cri sourd; ensuite plus rien...

Les deux hommes s'étaient redressés et, au milieu de l'obscurité, se fixaient, comme s'ils eussent espéré lire mutuellement sur leur visage l'explication de ce qu'ils venaient d'entendre.

— Qu'est-ce que c'est que cela? balbutia Macker.

Au même instant, au dehors, la voix de Jean appela :

— Holà! vous autres, prenez la lanterne du chariot et venez voir un peu ce qui se passe...

— Diable! gronda l'Irlandais, c'est l'inspecteur..., nous reparlerons de cela demain matin.

Il se glissa sous la toile et gagna, en rampant, l'endroit où Jean se tenait dehors, son revolver à la main, attendant avec impatience que les hommes qu'il avait appelés arrivassent.

— Ah! c'est vous, monsieur Macker, fit-il en reconnaissant le contremaître; ils dorment comme des souches, là-dedans; accompagnez-moi donc...

— De quoi s'agit-il? demanda l'Irlandais, se frottant les yeux comme s'il se fût subitement éveillé.

— Vous n'avez pas entendu?

— Si, comme un galop de cheval; quelque bête sans doute qui aura brisé son entrave...

— Non; on a poussé un cri... quelque accident, sans doute...

Maker se mit à ricaner.

— *By God!* s'il fallait interrompre son sommeil pour jouer aux sauveteurs, on aurait fort affaire... Vous venez d'arriver ici, ça se voit, monsieur l'inspecteur ; mais ça vous passera...

Néanmoins, il emboîta le pas au jeune homme qui, rapidement, s'avançait dans la direction d'où lui avait semblé venir le cri qui l'attirait...

En silence, ils firent ainsi une centaine de mètres à travers la campagne, une campagne aride, où poussait une herbe courte, sèche et dure, aiguë comme des lames d'acier et qui craquait en se brisant sous les semelles des bottes.

— Vous aurez rêvé, monsieur l'inspecteur, dit alors Macker, il n'y a personne et ce que nous avons entendu n'est autre chose que le galop d'un cheval échappé...

Mais, sans répondre, Jean lui arracha des mains la lanterne et se mit à courir pour s'arrêter bientôt et se pencher vers le sol.

— Une femme !... s'exclama-t-il.

En deux bonds, l'Irlandais fut auprès de lui et vit, en effet, étendue à terre, sans mouvement, comme morte, une femme.

— Morte? interrogea-t-il, plus curieux qu'ému de pitié.

Et il ajouta :

— *By God!...* une rude blessure...

Dans sa chute, la tête de la malheureuse avait porté sur le sol rempli de cailloux et une tache de sang maculait le front, duquel un filet rouge coulait tout doucement, faisant autour d'elle une petite mare.

Vivement, Jean avait dénoué le foulard de cotonnade à carreaux croisé sur sa poitrine, et dégrafé le corsage, de manière à rendre la respiration plus aisée; il murmura, ayant placé sa main sur la poitrine :

— Non, le cœur bat... c'est un évanouissement seulement.

Il dirigea la lueur de la lanterne sur le visage et alors Macker s'écria :

— Mais je la connais !... c'est la fille de Ferme Elisabeth !...

— Vous êtes certain ? interrogea le jeune homme.

— Parbleu ! riposta le contremaître avec assurance.

Et il se mordit la langue, car il avait été sur le point d'ajouter « Je l'ai vue, il n'y a pas deux heures, chez elle. »

— En tout cas, emportons-la et quand elle sera revenue à elle, nous aviserons à ce qu'il convient de faire.

Il la prit par les épaules, tandis que son compagnon l'empoignait par les jambes et tous deux, marchant doucement, gagnèrent le campement. Jean s'étonnait du hasard qui amenait cette jeune fille au milieu de la campagne, la nuit, si loin de chez elle; Macker se demandait s'il ne fallait pas voir là une manifestation de la Providence qui lui ménageait de la sorte une rentrée à Ferme Elisabeth.

Rien ne prouvait que le vieux Prétorius, ému du service qu'on lui rendait, ne se montrerait pas moins réservé et ne tiendrait pas à témoigner sa reconnaissance aux sauveurs de sa petite-fille, en leur donnant le renseignement refusé la veille.

Seulement, comme on atteignait la tente de Jean, l'Irlandais avait reconnu une chose : c'est qu'il fallait que ce fût le jeune homme qui reconduisît Wilhemine à son grand-père.

Pourquoi ? cela, il n'eût pu l'expliquer, mais il le sentait, il en avait l'instinct, et cela suffisait.

Quand Wilhemine se trouva étendue sur la couchette et qu'avec un peu d'eau-de-vie mêlée d'eau fraîche on lui eut lavé sa blessure, les deux hommes trouvèrent que l'évanouissement était plutôt dû au choc qu'à la perte de sang : la chair était arrachée par les pointes aiguës des cailloux, mais la boîte crânienne n'avait souffert aucun dommage et l'on pouvait espérer qu'aucune complication ne s'ensuivrait.

Bientôt même, grâce aux frictions répétées et aussi à quelques gouttes d'alcool introduites par force entre ses dents serrées, la jeune fille donna signe de vie : sa poitrine, qu'un poids semblait oppresser, se souleva plus librement et avec plus de régularité, ses lèvres perdirent leur crispation, ses paupières battirent et, s'entr'ouvrant, découvrirent l'œil vague, ayant encore dans la prunelle comme un reflet de l'effroi causé par la chute.

Elle s'agita, poussa un soupir et, se soulevant sur son coude, regarda autour d'elle, surprise, inquiète de la présence de ces deux hommes qu'elle ne connaissait pas; mais soudain, ses yeux s'attachèrent sur Macker et, se rejetant en arrière avec un léger cri, elle retomba évanouie.

— Diable! murmura Jean, cela se complique.

— La faiblesse, sans doute, observa l'Irlandais.

— Possible, mais voilà qui est embarrassant.

— Je suis de votre avis, monsieur l'inspecteur; seulement, si vous vouliez me permettre de vous donner un conseil...

— Parlez; je ne demande pas mieux, car, en vérité...

— Eh bien... je reconduirais sans tarder cette jeune fille à Ferme Elisabeth; car si quelque complication survenait, comme les médecins manquent totalement ici, vous assumeriez, en la gardant, une responsabilité dangereuse...

Macker avait parlé d'un ton insinuant, et Jean répondit :

— Parbleu... c'est bien mon avis; seulement, dans l'état où se trouve cette femme, elle est bien peu transportable...

— On pourrait la mettre dans le chariot.

— C'est encore une idée... ça; mais il faut attendre au jour, car, au milieu de la nuit, on aurait chance de s'égarer; peut-être bien que quelques heures de repos lui remettront les idées en place et qu'elle pourra nous expliquer les motifs de cette chevauchée...

Puis cette idée venant tout à coup à l'esprit du jeune homme :

— A propos... et le cheval qu'elle montait ?..

— Sans doute emballé... mais il ne sera pas en peine de retrouver son écurie...

Les deux hommes sortirent de la tente; l'Irlandais rejoignit son lit de paille dans le chariot et Jean s'assit, à quelques pas de là, résolu à passer la nuit à la belle étoile, éprouvant une instinctive pudeur à demeurer auprès de la blessée; il était néanmoins à portée pour entendre son premier appel, au cas où elle eût repris connaissance.

Mais la commotion avait sans doute été forte, car lorsque parut le jour et que, sur la pointe des pieds, Jean entra dans la tente, il vit la jeune fille dans la même position où il l'avait laissée quelques heures auparavant : le visage était fort coloré, comme sous une poussée de fièvre et, sur la couverture brune qui la couvrait, les mains se crispaient dans des mouvements nerveux.

— Voilà qui est ennuyeux, pensa-t-il, et qui n'améliore pas la situation.

Comme il se retournait, ayant entendu marcher derrière lui, il vit l'Irlandais qui s'avançait avec précaution.

— Eh bien ! interrogea Macker d'un air plein de sollicitude, comment ça va ?

— Peuh ! répondit Jean en allongeant les lèvres en forme de moue, pas bien, même plus mal.

— Raison de plus pour ne pas tarder, insista l'autre; d'ailleurs, tout est prêt; j'ai dit aux camarades d'atteler les bœufs et, si vous voulez, je vais vous donner un coup de main pour la transporter dans le chariot.

Jean acquiesça d'un signe de tête à cette proposition; il trouvait sincèrement que ce parti était le seul à prendre, et que mieux valait le mettre à exécution avant que l'espèce de camp, formé par les troupes des représentants des différentes compagnies minières, fût éveillé.

Dix minutes plus tard, la blessée étendue aussi confortablement que possible sur une épaisse litière de paille, le chariot se mettait en marche, conduit par Macker, ayant Jean à ses côtés.

Vainement le jeune homme avait insisté pour que l'Irlandais se chargeât seul de ce transport, ne voyant aucun intérêt à l'accompagner, en voyant au contraire beaucoup à demeurer avec ses hommes pour les surveiller d'abord, ensuite pour tenter d'avoir quelques renseignements sur le plus ou moins de chance qu'avait telle ou telle partie des territoires à « pegger » de renfermer des filons importants et rémunérateurs.

Mais l'Irlandais avait tellement insisté que Jean n'avait pu se dérober et que force lui avait été de prendre place sur le siège du chariot.

Silencieusement, on avait fait ainsi un kilomètre, lorsque Macker dit tout à coup à son compagnon :

— Monsieur l'inspecteur, si vous êtes habile, votre fortune est faite et la Compagnie gagnera le gros lot.

— Qu'entendez-vous par là, monsieur Macker ?

— J'entends que vous n'avez pas l'air de vous douter où nous allons ?

— Nous allons chez les parents de cette jeune fille.

— Assurément, mais oom Prétorius, le grand-père, sait à quoi s'en tenir, lui, sur la valeur des terrains de Ferme Elisabeth, et s'il veut, il peut, mieux que personne, vous indiquer les bons endroits.

Jean hocha la tête d'un air de doute et répliqua :

— Les bons endroits, il est probable qu'il les garde pour lui, conformément à la loi; alors, je ne vois pas trop...

— La loi n'accorde au propriétaire que six claims, interrompit l'Irlandais; or, à en croire la rumeur publique, les terrains aurifères sont nombreux à Ferme Elisabeth...

— En admettant que la rumeur publique ait raison, repartit Jean, quel intérêt peut avoir cet homme à nous donner des renseignements.

— Par tous les diables ! s'exclama l'autre, à moins que le vieux Prétorius soit la dernière des brutes, il ne peut faire autrement que d'être reconnaissant envers qui lui rapporte son enfant.

Les lèvres de Jean esquissèrent une légère grimace.

— Voilà un marché qui ne me convient guère, déclara-t-il.

— Un marché! fit l'Irlandais en sursautant; où voyez-vous un marché là-dedans? D'ailleurs, rien ne prouve que le vieux sanglier n'y viendra pas de lui-même?

— Ça, c'est autre chose...

— A moins cependant que vous n'ayez des motifs particuliers pour dédaigner la forte somme, ricana Macker en lançant à son compagnon un regard en dessous; mais alors, je me demande ce que vous seriez venu faire dans ce pays de Satan, au lieu de rester bien tranquillement chez vous...

A cette insinuation de Macker, Jean s'était quelque peu troublé et, sous prétexte d'examiner un point du paysage, avait détourné brusquement la tête, en sorte qu'il ne put remarquer le sourire ironique qui crispait les lèvres de l'autre.

Celui-ci poursuivit :

— Et puis, rien ne prouve que le vieux ne serait pas enchanté

d'être désagréable à quelqu'un et que, par votre intermédiaire, il n'arriverait pas justement à son but, sans avoir l'air de se mêler de rien.

Il ajouta aussitôt :

— Vous comprenez bien qu'un propriétaire ne se laisse pas dépouiller comme ça, sans crier un peu et surtout sans avoir de la rancune contre les voisins, les amis qui attendent depuis des mois et des mois pour se jeter à la curée, tout comme nous allons faire... Seulement, nous, nous ne le connaissons pas, et alors c'est notre droit; tandis qu'eux, ils le connaissent, et alors c'est presque une trahison.

Macker parlait avec une telle volubilité, et en même temps une conviction en apparence si profonde que Jean le regarda, tout surpris, ne s'attendant pas, de la part de cet endurci, à un semblable langage.

Macker termina en disant :

— Qui sait, ce serait peut-être un second service qu'on lui rendrait en dépistant certain plan qu'il nous indiquerait... Perdus pour perdus, il aimerait peut-être mieux que les terrains passent devant le nez de ceux auxquels il en veut...

Ces paroles ne manquaient pas d'une certaine logique et en lui-même Jean était bien obligé de convenir que si son compagnon pouvait dire vrai, ce serait pour lui une chance extraordinaire, et, pour un court moment, l'espoir revint en lui, un espoir irraisonné qui lui fit entrevoir sa situation financière éclaircie et le but de sa vie assuré par son mariage avec la fille du riche lord Cornallett.

Mais cette illusion ne fut que passagère; presque tout de suite, il sentit une instinctive répugnance pour cette combinaison, alors même qu'il n'en serait pas le promoteur, et il retomba dans son morne silence.

— Eh bien ! interrogea Macker, inquiet de cette attitude, qu'est-ce que vous pensez de ça, monsieur l'inspecteur?

— Je pense que c'est bien improbable...

— Avec un peu d'habileté, vous amènerez le vieux à ce que vous voulez.

— Mais je ne veux rien...

— Comment ! mais est-ce que vous n'êtes point chargé d'exécuter les ordres de la direction? interrogea l'Irlandais avec une nuance de menace dans la voix.

— Certes, aussi les exécuterai-je strictement...

— Et si les terrains désignés ne valent rien?

— La direction n'aura à s'en prendre qu'à elle-même.

— A moins que, sachant qu'il ne dépendait que de vous de lui faire gagner une fortune, elle ne vous rende responsable de votre échec...

Jean tressaillit, comprenant l'hostilité de cet homme et ayant la soudaine appréhension qu'il compromettait sa situation. Il jeta un regard sur l'Irlandais et comme celui-ci, en même temps, l'examinait pour découvrir l'effet produit par ses paroles, leurs deux regards se croisèrent, ainsi que deux épées...

Ils se turent tous deux et le reste de la route se fit silencieusement.

— Voici Ferme Elisabeth, dit enfin Macker en montrant du bout de son fouet le toit de chaume de l'habitation; m'est avis que vous feriez mieux de descendre seul, pour ne point compliquer les choses...

Il craignait, en se montrant, de mettre en éveil les susceptibilités de Prétorius, désagréablement impressionné — il en avait eu le sentiment — par sa démarche de la veille.

Jean ne répondit rien et l'on continua d'avancer jusqu'à ce que le chariot eût atteint la barrière qui fermait la cour; alors, l'Irlandais arrêta les bœufs et regarda son compagnon.

— Tenez, fit-il en lui désignant d'un hochement de tête Prétorius qui, dans la cour, attelait un cheval à la charrette légère, sur laquelle — au cours de la nuit précédente — il avait chargé l'un des tonneaux préparés par lui sous le hangar; tenez, voilà précisément l'homme.

En disant ces mots, il se reculait, se cachant dans le fond de la voiture, sous la paille, derrière le corps même de Wilhemine, toujours sans mouvement.

Alors Jean se résigna, prit la jeune fille dans ses bras et franchit la barrière; d'un bond, Prétorius fut près de lui, clamant d'une voix angoissée:

— Wilhemine!

— Ne craignez rien, monsieur, fit alors le jeune homme; la blessure n'a rien de grave et avec un peu de repos...

Mais Prétorius ne l'écoutait plus; brusquement, il lui avait arraché des bras la jeune fille et, tout courant, traversant la cour, avait pénétré dans la ferme, où Jean le suivit à pas lents, indécis sur ce qu'il devait dire ou faire.

Par la porte ouverte, il vit Prétorius dans la chambre de Wilhemine, immobile devant la couchette sur laquelle il avait déposé la jeune fille; les bras croisés, la face soucieuse, il l'examinait d'un air à la fois inquiet et courroucé.

— Il faudrait lui remettre de l'eau fraîche sur le front, conseilla Jean sans entrer.

Le vieillard tressaillit, se retourna, et, favorablement disposé par le visage plein d'honnêteté et de droiture du jeune homme, inclina la tête et dit :

— Vous avez raison, monsieur...

Il sortit de la pièce, trempa dans une cruche de grès un énorme mouchoir à carreaux, et en entoura la tête sanguinolente; cela fait, il revint vers le jeune homme et demanda :

— Comment se fait-il que vous me rameniez cette enfant?

Jean, alors, très succinctement, conta ce qui s'était passé et, au fur et à mesure qu'il contait, la face de Prétorius se faisait plus rébarbative, son regard plus terrible et plus menaçant.

Enfin, lorsque Jean eut conclu en disant qu'un de ses hommes avait cru reconnaître dans la blessée la petite-fille de oom Prétorius, celui-ci demanda :

— De quel côté êtes-vous campé?

— Vers le nord-ouest, un endroit qu'on appelle Jim'sFontain.

— Oui... oui..., grommela le vieillard, c'est bien cela! Elle était sur le chemin.

Et, dressant son poing fermé vers la couchette qu'il apercevait par la porte entr'ouverte :

— Coquine!... fit-il entre ses dents serrées.

Pressentant un drame de famille et peu soucieux de connaître la suite de cette aventure, Jean dit alors :

— Monsieur, je souhaite que cet accident n'ait aucune suite fâcheuse et je vous demande la permission de vous quitter...

A ces mots, la face du vieux s'empourpra et sa main passa, tremblante, sur son front, pour dissimuler la colère qui s'était si soudainement emparée de lui.

— Monsieur, dit-il, je vous demande pardon de vous avoir reçu de la sorte; il est des choses que vous ne pouvez comprendre, et qui vous feraient certainement excuser — si vous les connaissiez — mon accueil peu engageant; mais vous ne me ferez pas l'injure de quitter mon toit sans avoir auparavant heurté votre verre contre le mien...

Et avant que le jeune homme eût pu s'en défendre, il tirait d'un placard une bouteille et deux de ces gobelets en cristal taillé qu'il réservait pour les hôtes de marque, et devant lesquels on se souvient que lord Cornallett s'était extasié, au début de cette histoire...

— Qu'est-ce que cela ? demanda Jean tout surpris, en examinant attentivement les armoiries gravées en or sur la paroi du cristal.

— Des objets de famille... Cela vous étonne qu'un pauvre fermier tel que moi...

— Votre nom? interrogea Jean, en proie à une émotion qu'il ne cherchait pas à dissimuler.

— Prétorius Brey; mon grand-père paternel était Français et, réfugié en Hollande, avait épousé une femme du pays...

— Brey! s'exclama le jeune homme, mais alors...

(*La suite au prochain numéro.*) GEORGES LE FAURE.

## LES VIEUX SOLDATS

# UN AIEUL DE CHAPUZOT[1]

**Par JEAN DRAULT**

### XIII

UN FILS DE BRAS-D'ACIER

— Je ne sais pas si je vais retrouver la baraque, dit M. Dufuret.

— Oh! je la retrouverai bien, s'écria Bidouille. Elle est peinte en rouge, avec des machins dorés, et des hercules en peinture qui soulèvent sur leur dos tous les monuments de Paris.



Ils s'avancèrent tous trois dans le dédale des boutiques à loterie, des manèges de chevaux de bois, des entreprises de balançoires russes et montagnes idem qui encombraient la place de la Nation, puis ils arrivèrent au cours de Vincennes. Là régnait un

1. Voir l'*Ouvrier* depuis le 2 mai 1896.

peu plus d'ordre : de chaque côté de la majestueuse avenue, les grandes ménageries, les théâtres forains, les « musées » de figures de cire « à l'instar de Dupuytren » s'alignaient comme des soldats à la parade.

De temps en temps, Bidouille proférait une exclamation joyeuse :

— Tiens! Gugusse!... comment ça va?... Ah!... Flammèche ici? Bonjour, Flammèche!... Ça va-t-il comme tu veux?...

Tous les pitres, tous les clowns, tous les palefreniers de cirques ou de ménageries, il les connaissait, il les saluait, il leur serrait la main.

Enfin, ils atteignirent une baraque devant laquelle stationnait une foule de gens. Sur les planches, un homme en maillot rose, aux bras nus, aux poignets cerclés de cuir, parlait à la foule dans un porte-voix.



— Le voilà! s'écria Chapuzot, c'est Bras-d'acier, le plus fort lutteur de toutes les foires. Regardez! Croyez-vous qu'il en a des médailles!

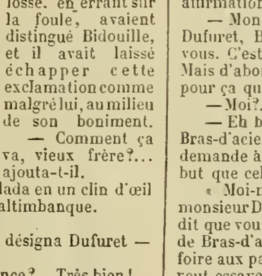
— C'est une devanture de quincaillier! déclara le colonel Panachard. Alors, c'est ça, Bras-d'acier?...

— Approchons! fit Bidouille.

Ils jouèrent des coudes pour pénétrer dans la foule.

Et Bras-d'acier disait dans son porte-voix :

— Oui, messieurs, je parie la somme de vingt-cinq francs, de cinquante francs, de cent francs que je suis prêt à déposer chez n'importe quel notaire de Paris, de la province ou de l'étranger, qu'aucun de vous n'a les muscles assez résistants pour me faire toucher les épaules du sol. Allons!... Qui veut le gant?... Qui veut?... Qui veut?... Tiens!... Bidouille!...



Les yeux du colosse, en errant sur la foule, avaient distingué Bidouille, et il avait laissé échapper cette exclamation comme malgré lui, au milieu de son boniment.

— Comment ça va, vieux frère?... ajouta-t-il.

— Très bien!... répliqua Bidouille qui escalada en un clin d'œil les de rés de la baraque et serra la main du saltimbanque.

— Veux-tu un gant?... cria le colosse.

— Non! dit Bidouille. Mais monsieur — il désigna Dufuret — serait heureux de faire ta connaissance.

— Ah!... monsieur veut faire ma connaissance?... Très bien!... Voici pour monsieur!

Et il lança dans la figure de l'érudit un énorme gant de crin qui faillit le renverser, mais ne renversa heureusement que son chapeau.

Pour l'hercule, il semblait qu'on ne pût vouloir faire sa connaissance que comme lutteur.

Ce fut une joie, dans la foule, dès qu'on vit le crâne nu du petit savant.

Avec ses lunettes, ses cheveux longs et grisonnants, sa figure un peu rondouillarde et rasée de frais, le petit père Dufuret n'avait pas l'aspect spécial de ces compères des lutteurs auxquels incombe généralement le gant provocateur, et qui se laissent invariablement rouler par le forain, afin de sauvegarder la réputation de la baraque.

L'illustre Bras-d'acier, dominant de sa voix de basse-taille les clabaudements de la foule et les sonorités des orchestres, vit la réclame qu'il pouvait tirer de cet incident, et il cria au savant qui ramassait le gant d'un air un peu ahuri :

— Avec qui voulez-vous lutter?... Avec Chocolat? — et il montrait un nègre en maillot bleu céleste, aux biceps monstrueux, aux mâchoires de carnivore, — avec Toréador ou avec Trompe d'éléphant?

Toréador était un Espagnol, petit, nerveux, noir de peau. Trompe-d'éléphant constituait le quatrième lutteur de la baraque de Bras-d'acier. C'était un individu immense, un véritable foudre posé sur deux colonnes de pierre.

Le petit savant, sur lequel tous les yeux étaient fixés, répondit, tout entier à son idée :

— C'est à vous seul que je veux dire deux mots, au sujet de votre aïeul...



Mais le colosse, au milieu du bruit de la foule, ne perçut que ces seuls mots :

— A vous seul...

Des trépignements d'allégresse coururent dans la foule qui s'était considérablement accrue, et lorsque tous les gants eurent été distribués, lorsque les quatre forains eurent poussé leur cri de : Entrrez, mesdames et messieurs, entrrrez voir cette scène unique! On se rua littéralement sur les marches de l'escalier conduisant à la baraque.

Poussés par la foule, le colonel et l'érudit s'engouffrèrent dans l'arène, un petit cirque couvert de sciure de bois, et entouré de planches qui avaient la prétention de figurer des banquettes.

Tous deux s'assirent au milieu d'individus en blouse et de femmes en cheveux et le colonel dit à M. Dufuret :

— Je suis sûr, à votre air de candeur, que vous ne savez pas dans quel guêpier vous vous êtes fourré!

— Oh!... colonel!... Je suis venu pour parler à ce Bras-d'acier qui m'a l'air, entre parenthèse, d'être une fameuse brute, et qui m'a envoyé un gant dans la figure, je me demande vraiment pourquoi!...

— Pardi!... C'est pour lutter avec vous!

— Hein?...

— Pour lutter avec vous, parfaitement! Je parle français, je crois, je ne suis pas un daim!...

— Vous plaisantez, colonel!... J'ai demandé à faire sa connaissance et non à me colleter avec lui!

— Oui, mais lui n'a pas compris ça comme ça! Demandez à Bidouille.

Bidouille, interrogé, corrobora les affirmations du colonel.

— Mon colonel a raison, monsieur Dufuret, Bras-d'acier va lutter avec vous. C'est vous l'attraction du jour. Mais d'abord, est-ce que ce n'est pas pour ça que vous êtes venu ici?

— Moi?... Pas du tout, par exemple.

— Eh bien! Tant pis pour vous!.., Bras-d'acier ne conçoit pas qu'on demande à lui parler dans un autre but que celui de lutter avec lui.

« Moi-même qui vous parle, monsieur Dufuret, quand vous m'avez dit que vous vouliez faire connaissance de Bras-d'acier et que ce Bras-d'acier était le célèbre lutteur de la foire aux pains d'épices, je me suis dit : Tiens, v'là M. Dufuret qui veut essayer ses biceps!

— Monsieur Bidouille!... gronda solennellement le petit savant, vous vous moquez encore de moi. Que vous ai-je fait pour que vous fassiez de ma modeste, mais sympathique personne, la cible de toutes vos plaisanteries?... Alors, vous croyez que je vais lutter comme ça, devant ce public mêlé?...

— Dame, mêlé!... Vous savez, ce n'est pas de la faute à Bras-d'acier si les ambassadeurs et le président ne veulent pas assister à ses représentations. S'il avait le choix..., mais il n'a pas le choix.

— Vous croyez, continuait le petit père Dufuret qui s'enflammait, que je vais compromettre la dignité de la science de l'érudition dans ces ébats forains?...

— Ecoutez! dit Bidouille. Vaudra peut-être mieux en passer par une lutte avec Bras-d'acier. Ça vous évitera une avanie, rapport à ce qu'il est souvent mal embouché, Bras-d'acier. Et puis, après une lutte avec lui, il vous donnera tous les renseignements que vous pouvez avoir à lui demander, à moins, dame, qu'il n'en ait pas de renseignements!...

— Ça me parait assez juste, ce qu'il vous dit là, ce garçon, approuva le colonel Panachard. Tout ce sale populo va pousser des cris de paon après nous, si vous refusez la lutte. Ça serait du joli. Qu'est-ce que vous voulez! Le vin est tiré, il faut le boire!...

— Soit! fit M. Dufuret. Je serai battu, c'est évident, car je ne suis pas là sur mon terrain. Je ne suis fort, moi, que sur le terrain de l'érudition!... Mais je bénirai, croyez-le bien, la pile qui me menace, si, grâce à elle, je puis enrichir de documents nouveaux ma minutieuse étude sur le sergent Bras-d'acier.

Et Dufuret avait les yeux au ciel. Il semblait un martyr de l'érudition. Bidouille, lui,

nageait dans l'allégresse, car il la tenait, la pièce à succès pour son guignol, cette fois, il la tenait, et jamais sa seule imagination n'avait combiné des éléments mieux appropriés à la pièce classique de guignol qu'il cherchait depuis tant d'années!...

Cependant, la séance de lutte avait commencé. Chocolat était aux prises avec un « amateur » qui avait l'aspect extérieur d'un ouvrier zingueur. Ils s'empoignaient par le buste; leurs mains claquaient sur leurs épaules nues. Souvent, ils restaient immobiles, en face l'un de l'autre, se regardant en chiens de faïence, pendant que des spectateurs partait un cri :

— Agrippe-lui une patte!... l'*amateur!*

— Saute-lui dessus, Chocolat.

Chocolat fut enfin renversé. Mais l'*amateur* fut sifflé. Il avait obéi au spectateur fumiste, avait attrapé Chocolat par une jambe et l'avait culbuté. Il paraît que ce n'était pas dans les règles de la lutte courtoise, et, sous peine d'être disqualifié, l'amateur dut recommencer.

Cette fois, il essaya d'enlever Chocolat de terre. Le nègre se laissa faire, confiant dans son poids. Effectivement, l'amateur croula sous la masse, Chocolat l'aplatit contre le sol, rien qu'en se laissant tomber sur lui, et il salua les spectateurs qui l'applaudissaient avec fureur.

L'amateur, confus, alla remettre son gilet et sa veste au bord de la piste.

Ce fut au tour de Bras-d'acier.

M. Dufuret, très embêté, mais poussé par Bidouille, s'avança au milieu de la piste, vers Bras-d'acier qui lui dit :

— *Défaisez* votre pelure!

— Hein?...

— *Défaisez* votre pelure! que je vous dis!...

Alors, l'érudit ôta sa redingote et son chapeau au milieu des rires, puis il les posa sur le sol, à l'endroit où le premier amateur avait posé les siens.

— *Défaisez* maintenant votre gilet.

Et comme le pauvre père Dufuret regardait à droite et à gauche d'un air ennuyé, le colosse lui demanda :

— Quoi c'est qui vous gêne?...

— Les courants d'air!...

— Ah!... ah!... répondit l'hercule qui, placé à côté du savant, ressemblait à une cathédrale dominant un kiosque à journaux, qu'est-ce qui vous a donné assez d'orgueil pour lutter avec moi?... Tenez!... je vais vous montrer ce que je pourrais faire de vous! Si vous osez lutter avec moi, à la suite de ça, eh ben! C'est que vous aurez de l'estomac.

Aussitôt, il attrapa le père Dufuret par-dessus les bras, le lança à deux mètres en l'air, le rattrapa, le relança en le faisant tourner comme un cylindre et le remit sur ses pieds en lui disant :

— Voulez-vous que nous boxions, maintenant?...

— Fichtre non!... gémit l'érudit à bout de souffle et le corps endolori. Seulement, répondez à ma question, à présent : qu'est-ce que faisait votre grand-père?...

— Je ne connais, répondit Bras-d'acier, ni mon grand-père, ni mon père! Je suis un enfant trouvé. Maintenant, si vous voulez m'adopter, me faire votre héritier, j'accepte, vous savez! Nous dirigerons la baraque à nous deux et vous ferez l'*amateur comique*. Justement, ça nous manque!

— Merci! fit Dufuret. Je sais, maintenant, tout ce que je voulais savoir!

— A votre service pour une autre fois!

Le père Dufuret était déjà loin, entraînant le colonel et Bidouille qui riaient aux larmes.

— Mille badernes! lui dit le colonel. Votre érudition vous en fait tout de même voir de toutes les couleurs, monsieur Dufuret!...

— Qu'est-ce que vous voulez! répliqua le petit savant. J'ai le corps endolori, mais la conscience en repos. Je ne me serais jamais pardonné de ne pas avoir pris contact avec un homme portant le nom de Bras-d'acier!

— Pour prendre contact, ça, vous avez pris contact avec lui!... observa Bidouille. Allons prendre contact avec Chapuzot, ajouta-t-il. Avec les lettres de son aïeul, il fait plus de besogne que vous.

— Ça, c'est vrai! dit le colonel.

Chapuzot avait classé ses lettres; il leur en lut effectivement une fort instructive et qui consola le père Dufuret de la piste des lutteurs qui, décidément, était une bien fausse piste scientifique...

*(La suite au prochain numéro.)* JEAN DRAULT.

## PENSÉE

Recherchez la compagnie des bons, aimez leur utile et sainte société, liez un commerce étroit avec les personnes d'une vie sainte. Il vaut mieux endurer la haine des méchants que se perdre soi-même par des liaisons funestes à la vertu.

SAINT ANSELME.

## NOTRE CONCOURS DE COLORIAGE

**Les cent meilleures compositions.**

Sur la demande d'un grand nombre de concurrents nous publierons dans le prochain numéro la liste des cent meilleures compositions parmi lesquelles le jury s'occupe de choisir les vingt-deux qui seront primées.

Que ceux dont nous allons publier les devises ne se hâtent pas trop de chanter victoire. D'abord, de ce qu'ils sont dans les cent premiers, cela ne veut pas dire encore qu'ils aient droit à un des vingt-deux prix. Ensuite, plusieurs concurrents ont choisi les mêmes devises; c'est ainsi que nous avons trente-sept fois la devise : *Aide-toi, le ciel t'aidera;* vingt et une fois : *Fais ce que dois;* quatorze fois : *Advienne que pourra ;* quatorze fois aussi : *Ad majorem Dei gloriam*, etc., etc.

Il faudra donc attendre que le jury ait ouvert les enveloppes pour avoir la certitude de la victoire.

### BIBLIOGRAPHIE

## LE JARDIN POTAGER ET LA BASSE-COUR
### DU CURÉ ET DE L'INSTITUTEUR RURAL

PAR

AUGUSTE SARTI

*Un joli volume in-18, cartonné à l'anglaise. — Prix : 2 fr.*

On lit dans la *Revue bibliographique :*

Nous ne saurions assez recommander ce livre éminemment pratique, écrit par un homme de bien qui en a expérimenté pendant de longues années les procédés, les moyens qu'il suggère aux autres, pour augmenter considérablement leur revenu. Son Eminence le cardinal Donnet a accepté la dédicace de ce livre et a bien voulu dire à l'auteur, en lui exprimant toute son estime : « Je ne doute pas que votre *Manuel du curé-jardinier* ne fasse son chemin. »

Pour nous qui avons blanchi dans l'expérience de la culture, nous avouons bien franchement qu'en lisant ce petit livre nous y avons rencontré bien des choses à apprendre, et dont nous nous sommes promis de faire notre profit. On trouve, condensés en quelques pages, les renseignements les plus utiles pour diriger et améliorer la petite culture, que le respectable auteur a particulièrement en vue. On en jugera par le titre seul des chapitres des deux parties de l'ouvrage.

La première partie, qui traite du jardin potager, comprend : 1° l'amélioration du sol; 2° les labours à la bêche; 3° la manière de faire les semis; 4° le repiquage; 5° la plantation; 6° les assolements; 7° les différents engrais à employer; 8° le terreau; 9° les arrosements; 10° les graines; 11° les mauvaises herbes; 12° les animaux nuisibles; 13° les animaux bienfaisants; 14° le calendrier agricole; 15° la culture de tous les légumes que l'on doit cultiver dans le potager, avec l'indication minutieuse des moyens de conserver ces légumes le plus longtemps possible, de manière à n'en jamais manquer.

Voici les divisions de la deuxième partie qui traite de la basse-cour : 1° la vache bretonne; 2° manière de fabriquer le beurre économiquement ainsi que les fromages; 3° la brebis; 4° la chèvre; 5° le porc; 6° le cochon d'Inde; 7° les lapins; 8° le faisan et la poule; 9° manière de faire des chapons; 10° la conservation des œufs; 11° la poularde, le canard, l'oie, le dindon et la manière de les engraisser; 12° les ennemis de la basse-cour; 13° composition et produit en viande d'une petite basse-cour; 14° comparaison des prix de revient de la viande de basse-cour avec le prix d'achat de la viande de boucherie; 15° la viande à bon marché; 16° impossibilité de produire la viande à bon marché par le gros bétail; 17° possibilité de produire la viande à bon marché par le petit bétail.

Certes, Son Eminence le cardinal Donnet avait bien raison de dire que ce livre ferait son chemin : il n'y a pas un curé, pas un instituteur ayant un jardin à cultiver, qui ne s'empresse d'acquérir l'ouvrage de M. Sarti, que la haute distinction dont il a été honoré par la Société d'agriculture de la Gironde recommande bien mieux que tous nos éloges.

Ajoutons que, pour la grande culture même, on trouvera à profiter dans la lecture de cet excellent livre.

CARPENTIER.

# CHRONIQUE HEBDOMADAIRE

LE GRAND PRIX. — A LONDRES ET A PARIS. — LA CROIX-DE-BERNY. — LA PREMIÈRE COURSE ET LE PREMIER PRIX. — LE MARQUIS DE SAILLANS ET LE MARQUIS DE COURTANVAUX. — DE LA GRILLE DU CHATEAU DE VERSAILLES A LA GRILLE DES INVALIDES EN TRENTE MINUTES. — LE TOUT-PARIS DANS LA PLAINE DE GRENELLE. — DOLÉANCES DE LOUIS XVI. — LES SPECTATEURS D'AUJOURD'HUI. — PHYSIONOMIES QU'ON VOIT A LONGCHAMPS. — SNOBS ET SNOBISME. — LES TABLEAUX ANIMÉS DU « CINÉMATOGRAPHE ». — LE KINÉTOSCOPE D'ÉDISON. — FONCTIONNEMENT DE L'APPAREIL. — L'ÉCRAN BLANC ET LA LOGE DRAPÉE DE VELOURS. — L'INCENDIE, LE FORGERON, LE JARDINIER, L'ARRIVÉE DU TRAIN, ETC., ETC. — FÉERIES DE LA SCIENCE. — GUIGNOL AUX CHAMPS-ÉLYSÉES. — VISAGES MEURTRIS ET NEZ ENDOMMAGÉS. — LE PÈRE BRÉCHEURE. — LA PRATIQUE DE POLICHINELLE ET CHARLES NODIER.

Londres a des semaines fameuses, fiévreuses, luxueuses : la semaine d'Ascot, la semaine d'Epsom. Paris a la semaine du Grand Prix. Ce *Grand Prix de Paris* prend tous les ans une importance plus considérable, remue une foule plus nombreuse, draine dans les poches des gens une plus grosse somme d'argent. Le pli est pris, la mode est passée dans les mœurs, nous avons ou plutôt plusieurs milliers de Français ont le sport dans le sang. Il n'est pas de « première », il n'est point de « vernissage », de primeur ou de fête quelconque qui passionne à la fois toutes les classes et mette en mouvement une masse aussi étonnante de spectateurs. Et cette fièvre date d'hier, à tout prendre. Ouvrez les chroniqueurs d'il y a trente ou quarante ans, les courses ne figurent guère dans leurs causeries que comme des plaisirs accessoires. La Croix-de-Berny divertit une élite d'amateurs, mais n'attire pas comme le « Grand Paris » vers l'hippodrome de Longchamps.

Lorsqu'en mai 1726, — il y a cent soixante-six ans, — le marquis de Saillans paria contre le marquis de Courtanvaux, capitaine des Cent-Suisses, qu'en trente minutes il viendrait de la grille de Versailles à la grille des Invalides, il ne se doutait guère qu'il était le précurseur de ces parieurs qui réalisent ou perdent une fortune en dix minutes. Toute la Cour était alors aussi préoccupée du pari du marquis que peut l'être aujourd'hui le Jockey-Club des favoris de Longchamps. On avait tout exprès fauché les seigles et fait en droite ligne jusqu'à Sèvres un chemin large de trois pieds et marqué par de grands bâtons piqués en terre au bout desquels on avait placé du papier blanc. Presque un *rallye paper*, au siècle passé! Le pari entre M. de Saillans et M. de Courtanvaux était de six milles livres, mais, de leur côté, tous les seigneurs pariaient entre eux! Le marquis de Saillans allait donc monter sur un de ses chevaux, choisis entre trois autres dans son écurie et nourri seulement au biscuit et au vin de Champagne, lorsque Mme de Saillans alla supplier le roi de défendre à son mari de faire cette course, à cause de la «montagne de Sèvres» où un cheval pouvait si facilement s'abattre. Louis XV interdit donc la course; le marquis proposa, pour le remplacer, son valet de chambre, et le valet se mit en selle comme un de nos jockeys.

L'avocat Barbier raconte que le « Tout-Paris », comme on dirait aujourd'hui, était alors descendu dans la plaine de Grenelle : carrosses, gens à pied, petits bourgeois et commis. Il faisait assez beau. On attendait l'apparition du cheval de M. de Saillans, tout en raillant les hommes du guet à cheval ou la maréchaussée qui empêchaient les curieux — et les chiens — de pénétrer dans le sentier tracé, *la piste*. J'imagine que ces petites gens devaient parier aussi au moins quelques sols de six blancs, peut-être même quelques livres, à l'imitation des seigneurs.

Et ce fut, je crois bien, la première course véritable qui passionna les Parisiens. Le valet de M. de Saillans arriva, d'ailleurs, à la grille des Invalides deux minutes trente secondes plus tard qu'il ne fallait, et le marquis perdit son pari...

C'était là le temps patriarcal des courses de chevaux: une façon de jeu qui tenait plus du duel, d'un duel d'amours-propres, que du sport. L'*anglomanie* du temps de Louis XVI mit bientôt les courses véritables à la mode, et l'excellent prince en gémissait, se disant qu'il se perdait en ces journées beaucoup d'argent, d'un argent qu'il eût trouvé mieux employé à la construction de navires pour la France. Je ne trouve plus, durant les années de la Révolution française, trace de courses de chevaux. En cherchant bien, je vois cependant qu'un M. Esprit Lafont-Ponlate présente à l'Assemblée nationale, au département et à la municipalité de Paris, un *Mémoire sur les courses de chevaux et de chars en France*. Ce n'était certes pas le *Grand Prix* tel que nous l'avons aujourd'hui qui passionnait nos pères. Nos aïeux songeaient alors beaucoup plus à la Grèce et à Rome qu'à l'Angleterre, et ce qu'ils souhaitaient d'établir chez nous, c'était une variante des jeux olympiques. Courses de chars, distributions publiques de couronnes : voilà leur rêve!

***

Aujourd'hui les courses excitent l'amour-propre et entretiennent la vanité. Le jour du Grand Prix, la réunion de Longchamps est essentiellement « parisienne ». Il n'y a pas, en effet, un exotique ou un provincial qui consentirait à y manquer; et quand les provinciaux et les étrangers marchent, le bon peuple de Paris marche aussi, par esprit d'imitation. Ce jour-là, il subit sans plainte la poussière des grandes routes, la chaleur du soleil, l'écrasement des foules, l'insolence des cochers. Tout le monde va aux courses : il y va...

C'est pourquoi il y a quelque pittoresque en cette énorme agglomération humaine. Le spectacle en vaut un autre, et par la majesté de l'ensemble, et par l'intérêt des détails. Songez que, pendant quelques heures, les échantillons les plus disparates de la société s'accumulent en un coin du Bois de Boulogne; que chaque année, depuis le bienheureux an de grâce 1863, il en est ainsi, et qu'il en sera de même jusqu'au jour où le Grand Prix aura cessé d'être une solennité à la mode. C'est toujours pareil, mais c'est toujours amusant.

On y voit une foule de physionomies attrayantes appartenant à toutes les races et à toutes les castes sociales : des étrangers ahuris et des « gens chics » très graves, comme il convient; on y voit même des familles qui ont l'air de s'amuser, et qui, entassées en des tapissières étroites, échangent à haute voix, de manière à être entendues d'aussi loin que possible, des propos où se retrouvent les traditions du « pur esprit français ». Et, tout le long de l'avenue du Bois de Boulogne et de l'avenue des Champs-Elysées, d'autres familles stationnent avec impatience pour voir passer le flot descendant des voitures! Celles-là s'amusent encore davantage, tant il semble vrai que la joie est toujours en proportion de la simplicité des cœurs,

Et ce spectacle du retour vaudrait, à lui seul, le voyage à Longchamps. Car, en définitive, ce n'est pas une chose banale ni dénuée de philosophie, que cette revue annuelle de milliers de snobs par des milliers d'autres snobs, à propos du perfectionnement de la race chevaline à laquelle personne ne pense. Et comme dit une légende de Gavarni : « Ça donne une crâne idée de l'homme ».

***

La vogue du Grand Prix ne dure qu'un jour. Voici un autre divertissement, « bien parisien », dont la vogue se prolonge depuis quatre mois. Je veux parler des tableaux animés du « Cinématographe ». L'appareil a pénétré jusque dans les salons. Quand, sur la carte de bristol qui vous invite à une soirée, la banale mention « on dansera » est remplacée par cette formule : « A onze heures, Cinématographe, » la maîtresse de maison peut compter sur une affluence de curieux. C'est au Grand Café du boulevard de la Madeleine que le Cinématographe a commencé à fonctionner. Depuis, la salle de l'Olympia et le sous-sol du café Riche ont offert aux passants le même spectacle. Des procédés rivaux se font concurrence. En face du Grand Café, on voit déjà un autre système, le système de Bedtz, fonctionner chez les frères Isola.

Nous avons eu la primeur du Cinématographe en juillet 1895. M. Henri de Parville écrivait alors : « Tout le monde se rappelle le kinétoscope d'Edison qui a fait courir tous les Parisiens. Eh bien ! le Cinématographe est encore bien autrement merveilleux. C'est d'une vérité inimaginable. Puissance de l'illusion ! Quand on se trouve en présence de ces tableaux en mouvement, on se demande s'il n'y a pas hallucination, et si l'on est simple spectateur ou bien acteur dans ces scènes étonnantes de réalisme. A la répétition générale de 1895, MM. Lumière avaient projeté une rue de Lyon. Les tramways, les voitures circulaient et avançaient dans la direction des spectateurs. Une tapissière arrivait sur le public au galop de son cheval. Une de mes voisines était si bien sous le charme qu'elle se leva d'un bond... et ne se rassit que lorsque la voiture tourna et disparut. »

Quel est le secret du Cinématographe ? »

Il y a quelques années, Edison envoya d'Amérique le fameux Kinétoscope, qui montrait à des spectateurs isolés de longues séries d'épreuves se succédant à des intervalles très courts et donnant bien l'impression du mouvement. On assistait, en mettant l'œil à l'objectif, à des scènes curieuses qui duraient environ une demi-minute. C'était lilliputien et vu comme par le petit bout d'une jumelle de spectacle.

Le Cinématographe réalise un grand progrès sur le Kinétoscope. Edison employait au moins trente épreuves par seconde. MM. Lumière n'en utilisent que quinze, grâce à un artifice ingénieux. Avec le Cinématographe, un grand nombre de personnes peuvent voir, puisqu'il y a projection sur un écran, et chaque tableau animé dure au moins une minute; les personnages sont grands et la profondeur de la scène est amplifiée puisqu'on parvient à représenter le mouvement des rues, des places publiques, etc. Ici, par là même que les objets se rapprochent de la grandeur naturelle, l'illusion est augmentée et devient saisissante de vérité.

Le Cinématographe est fondé, bien entendu, sur les mêmes principes que les appareils antérieurs. Le dispositif et le mode de fonctionnement seuls en diffèrent. Il s'agit toujours d'impressionner l'œil par une série d'images successives des objets en mouvement, de façon à donner la sensation du mouvement comme s'il s'effectuait en réalité au moment même où l'on observe. MM. Lumière

emploient une bande pelliculaire sur laquelle se juxtaposent une à une les photographies prises successivement.

Le Cinématographe, au premier coup d'œil, ressemble assez bien à un gros appareil photographique placé sur son pied. Au-dessus de l'appareil, et en avant, se trouve une boîte close. C'est dans cette boîte que l'on dispose autour d'un axe horizontal la bande pelliculaire : elle descend sur un jeu de poulies et pénètre dans le Cinématographe, guidée par d'autres poulies jusqu'à ce qu'elle rencontre un dernier axe horizontal où elle s'enroule.

Dans la salle du Grand Café où fonctionne en ce moment le Cinématographe, les spectateurs ont devant eux un écran blanc. Derrière eux, dans une loge drapée de velours, on a installé l'appareil, et la projection s'effectue par un trou à peine visible par-dessus la tête des spectateurs. En sorte que le Cinématographe est caché aux yeux et que le public ne voit que les projections. Beaucoup de personnes s'imaginent à tort que les photographies s'appliquent derrière l'écran. Nullement ! elles sont derrière leur dos et sortent de là loge, qu'on remarque à peine, pour venir se reproduire sur l'écran.

Les photographies animées sont de petites merveilles. On distingue tous les détails : les tourbillons de fumée qui s'élèvent, les vagues de la mer qui viennent se briser sur la plage, le frémissement des feuilles sous l'action de la brise, etc. Il faudrait citer tous ces petits tableaux de genre qui excitent à juste titre la curiosité des Parisiens : l'Incendie, le Forgeron, le Jardinier, le Bocal de poissons, la Séance de voltige, le Déjeuner de Bébé, la Sortie de l'usine, l'Enfant et les poissons rouges, la Plage et les bains de mer, l'Arrivée du train : cinq minutes d'arrêt, etc., etc. C'est bien la nature prise sur le fait. Tout cela vit, marche, court. Voilà de vrais portraits vivants !...

A quand maintenant les projections colorées en mouvement? Alors l'illusion sera complète. On verra les objets avec leurs couleurs propres... Et l'on ne saura plus distinguer l'illusion de la réalité... O féeries de la science !

***

En attendant que la pioche des démolisseurs bouleverse les Champs-Elysées en vue de l'Exposition prochaine, jamais cette luxueuse promenade n'a été plus fréquentée. Les enfants surtout y affluent. Autrefois, il n'y avait qu'un Guignol, maintenant il y en a deux. Que voulez-vous? si les grands théâtres agonisent, Guignol fait fortune. Ce n'est plus tout à fait le même Guignol qu'autrefois. Guignol s'est lui-même corrigé. Par exemple, le héros n'y rosse plus le commissaire. Des magistrats se sont plaints qu'on donnât ainsi trop tôt aux enfants une idée méprisante de la justice. Il n'est pas jusqu'au fameux « vase étrusque » de la mère Michel et son balai qui n'aient disparu des théâtres enfantins. Mais les gymnastes, les jongleurs, les équilibristes foisonnent sur ces petites scènes, comme à l'Olympia, au Casino de Paris ou aux Folies-Bergère.

L'entretien d'une troupe complète de ces petits acteurs en bois exige des soins minutieux. Le matériel, les décors, les accessoires, les marionnettes représentent encore une dépense assez considérable. Jadis, deux ou trois décors suffisaient; aujourd'hui il en faut une vingtaine. Les costumes des gendarmes, des commissaires, de Gnafron, qui reçoivent les coups de trique, s'usent et se déchirent très facilement ; de ces luttes terribles d'où Guignol sort presque toujours vainqueur, les visages restent meurtris, les nez endommagés et les blessures demandent de fréquentes réparations.

Malgré tout, quoi qu'on fasse pour modérer les brutalités primesautières de Guignol, c'est encore lorsqu'il affirme sa force qu'il est le mieux goûté. Ce sont ces coups de bâton surtout qui déchaînent, transportent de joie les spectateurs. Et, il faut bien le dire, leur joie est égale, que ce soit Guignol qui donne les coups ou que ce soit Guignol qui les reçoive.

Mais où se fabriquent ces acteurs dont les exploits hantent les songes de nos bébés endormis? Il y a deux artistes au moins à Paris qui s'adonnent à cette industrie. L'un est Charles Ferry, un ancien sculpteur de meubles du faubourg Saint-Denis, l'autre est le père Brécheure, bien connu des habitants de la rue Eupatoria, près de l'église de Ménilmontant.

Le père Brécheure a créé une variété infinie de fantoches. L'observation lui fournit des modèles. Il en découvre partout. Dans la rue, sur l'impériale des omnibus, des figures vivantes l'attirent, se fixent dans sa mémoire, et leurs traits se creusent comme par enchantement dans le bois qui va devenir peu à peu une tête de marionnette.

Le père Brécheure ne travaille pas seulement pour les théâtres enfantins; il est aussi le fournisseur des jeux de massacre que l'on voit dans les fêtes foraines. Il se tient toujours au courant de l'actualité.

***

Autour de la baraque de Guignol se groupent non seulement les enfants et leurs bonnes, mais des promeneurs de tout âge. Charles Nodier était jadis un des plus fervents admirateurs de Polichinelle. Du temps qu'il exerçait les fonctions de scribe au ministère du Commerce, sous François de Neufchâteau, celui-ci reprocha vivement à Nodier d'arriver toujours en retard. » C'est la faute de Polichinelle, répondit le bon Nodier; je m'attarde auprès de sa baraque.

— C'est étrange, répondit François de Neufchâteau, je ne vous ai jamais rencontré. »

Nodier racontait lui-même cette anecdote de la façon la plus plaisante, ainsi que la suivante :

Un jour, il fit venir chez lui Guignol pour apprendre à jouer le rôle de Polichinelle, afin de divertir ses enfants qui aimaient le spectacle des marionnettes. Nodier se mit en devoir d'apprendre sa leçon, mais il ignorait que la voix de Polichinelle s'obtient au moyen d'une *pratique*. La pratique est un instrument formé de deux pièces de fer-blanc entre lesquelles s'intercale une languette de ruban de fil.

« Tenez, dit l'impresario à Nodier, puisque vous n'avez pas de pratique, voici la mienne. »

Nodier n'étant pas dégoûté, le voilà qui met l'instrument dans sa bouche. Mais, faute d'habitude, il ne peut le maintenir, et, à chaque mouvement de sa langue, il est menacé d'avaler la pratique.

« N'ayez pas peur, lui dit Guignol, quand vous l'avaleriez, elle ne vous ferait aucun mal. Tenez, celle que vous avez là, je l'ai déjà avalée plus de cent fois. »

A ce mot, le pauvre Nodier devint blême. Guignol souriait.

OSCAR HAVARD.

## RECETTES DE LA SEMAINE

**Pour dorer les tranches des livres [1].**

(RECETTE DEMANDÉE)

On applique sur les tranches des livres, placés en presse très serrées, une légère couche de blanc d'œuf, puis une seconde, pareille à la première ; on ajoute un peu de bol d'arménie et de sucre candi en poudre, on polit bien cette couche et, enfin, on la couvre d'or en feuilles, qu'on brunit ensuite avec une dent de loup.

Ce procédé sert aussi pour imprimer les titres des livres sur la reliure. L'or est fixé en appuyant un fer chaud. On enlève ensuite les parcelles qui dépassent en frottant avec du coton

**Nettoyage des gants de peau.**

(RECETTE DEMANDÉE)

On trouvera cette recette dans le numéro 1894 de l'*Ouvrier*.

## JEUX D'ESPRIT DE L'« OUVRIER »

*Pour les prix et conditions, voir le N° 1920 de l'*Ouvrier.

1. — CHARADE

Au dire de chacun,
Sur la table, mon *un*
Fait très bonne figure.
A beaucoup d'animaux,
Vaches, mulets, chevaux,
Je sers de nourriture.
En carême surtout,
L'homme fait de mon *tout*
Grand cas, je vous l'assure.

2. — LOGOGRIPHE.

Sur neuf pieds je suis un oiseau,
Sur sept pieds encore un oiseau,
Sur cinq pieds toujours un oiseau,
Et sur trois pieds un gros oiseau.

3. — ANAGRAMME.

Je suis, d'après la botanique,
Une belle plante aquatique.
Retournez-le, ce végétal
Deviendra bientôt maréchal.

NOTES POUR LES DÉBUTANTS

*Charade.* — La charade consiste dans la décomposition d'un mot en plusieurs autres mots (*un, deux, trois*), dont il dérive par juxtaposition.

EXEMPLE : *Panthéon.*

*Un* ou *premier :* PAN ; *deux* ou *second :* THÉ ; *trois* ou *dernier* ON; *tout :* PANTHÉON.

*Logogriphe.* — Il faut trouver un mot avec les caractères duquel on puisse former les mots donnés :

Ainsi avec LICORNE on a *corne, ronce, orne, cil.*

*Anagramme.* — Etant donné un mot, il s'agit de former un ou plusieurs autres mots contenant tous les caractères du premier.

EXEMPLE : *Ancre, écran, nérac, carne.*

*Adresser tout ce qui concerne cette partie au rédacteur soussigné, aux bureaux du journal.*

ŒDIPE.

1. Recette tirée du *Trésor des Familles*, par Louis Bonconseil. — 1 vol. in-8°, relié toile. Prix franco : 5 francs.

*Le Directeur-Gérant :* Henri GAUTIER. — Sceaux. Imp. Charaire et Cie.

5 centimes le N° année courante (10 centimes le N° années échues.) N° 1924 TRENTE-SIXIÈME ANNÉE. — 24 Juin 1896.

# L'OUVRIER

**Journal illustré paraissant le Mercredi et le Samedi**

| ABONNEMENT D'UN AN : (104 numéros) France, Algérie et Belgique : 6 francs. | DIRECTION ET ADMINISTRATION : LIBRAIRIE BLÉRIOT. HENRI GAUTIER, SUCCESSEUR, 55, quai des Grands-Augustins, Paris. | ABONNEMENT D'UN AN (104 numéros) Colonies et Étranger (sauf la Belgique) : 7 francs. |
|---|---|---|

## LES VOLEURS D'OR, PAR GEORGES LE FAURE



— Monsieur, c'est horrible ! Vous ne pouvez faire une chose semblable ! (Voir page 124.)

SOMMAIRE : **Les Voleurs d'or**, par Georges le Faure. — **Un Aïeul de Chapuzot**, par Jean Drault. — **Le Nid de Bergeronnettes**, par Selma Lagerloff. — **Magie blanche en famille**, par Nagus.

# LES VOLEURS D'OR[1]

PAR

**GEORGES LE FAURE**

## XVI

### OU JEAN VOIT L'AVENIR LUI SOURIRE

Le jeune homme s'était levé et tendant la main vers Prétorius ;

— Alors, mon cher parent!... dit-il d'un ton plein d'émotion.

— Votre parent... moi! répéta l'autre, abasourdi, en reculant au lieu d'avancer, comme si une soudaine défiance se fût emparée de lui...

— Mon nom est Jean de Brey, et j'ai sur cette bague un blason, en tous points semblable à celui qui est gravé sur ce gobelet.

Ce disant il tendait au vieux, qui la prit d'une main tremblante, une lourde chevalière d'or, seul vestige de sa situation première et dont il n'avait pu se séparer, car elle lui venait de son père.

Les yeux de Prétorius allaient du bijou au gobelet et *vice versa;* même il prit le cristal d'une main et la bague de l'autre, compara minutieusement les deux écussons, avec une stupéfaction à chaque instant croissante, au fur et à mesure qu'il constatait l'identité de chaque détail.

— Ainsi, votre nom est le même que le mien? interrogea-t-il en examinant le jeune homme des pieds à la tête.

— Ce qui n'a rien de bien étonnant, puisque nous sommes parents.

Et, sans que l'autre les lui tendît, Jean saisit les mains du vieillard entre les siennes, les serrant avec effusion.

Dans le grand isolement où il se sentait, il lui semblait être moins seul, maintenant qu'il avait devant lui cet homme dans les veines duquel coulait un même sang que dans ses propres veines.

Il prit le gobelet qui lui était destiné, l'emplit lui-même ainsi que celui de Prétorius et les heurtant l'un contre l'autre :

— Je bois à votre santé, mon parent, dit-il.

Et il trempa ses lèvres dans le cristal.

L'autre, cependant, n'en revenait pas; il continuait à considérer le jeune homme, répétant dans un balbutiement inconscient :

— Mon parent... mon parent...

Jean expliqua très franchement :

— Je me souviens avoir entendu raconter par ma mère qu'au moment de la révocation de l'édit de Nantes, une partie de notre famille avait émigré en Hollande, suivant le frère aîné de mon arrière-grand-père, qui avait embrassé la religion réformée...

— Mon grand-père avait, en effet, épousé une femme de Rotterdam, se décida à dire Prétorius, vaincu par l'attitude pleine de sincérité et de loyauté du jeune homme, et, presque aussitôt son mariage, est venu s'établir au Cap ; mais je crois bien me souvenir lui avoir entendu dire qu'il était originaire de France...

Puis, la mémoire lui revenant au fur et à mesure qu'il parlait :

— N'avez-vous pas, dans votre pays, un district qui s'appelle Vendée....

— Une province, oui..., notre famille était vendéenne et vous voyez que vos souvenirs complètent les miens à merveille...

Et, de nouveau, il tendit les mains au vieillard qui, cette fois, les lui abandonna sans résistance, même avec une sorte de plaisir : son visage s'était fait moins rébarbatif, moins soupçonneux et, bien que ses lèvres eussent toujours ignoré ce que c'était qu'un sourire, le pli amer qui se creusait à chaque coin de sa bouche disparut et son regard sembla refléter un contentement intérieur.

— Alors, comme ça, interrogea-t-il, vous avez quitté votre pays pour venir dans le nôtre?...

Sur les traits de Jean passa comme un nuage de tristesse et, hochant la tête, il répondit d'une voix troublée :

— Oui..., jusqu'ici j'avais été trop heureux ; la mauvaise chance est venue et m'a frappé si cruellement qu'il m'a fallu émigrer...

— Comme ont fait mes ancêtres, observa Prétorius, avec une exclamation où il y avait comme de la rancune contre l'acte de politique profonde accompli par Louis XIV contre la secte turbulente des protestants...

Jean eut conscience de cette nuance et, bien que la question du vieillard l'eût ramené à ses angoisses et à ses chagrins, il eut grand'peine à ne pas sourire ; il avait en effet entendu parler de cette particularité propre à certains burghers qui, à deux cents ans d'intervalle, ne pardonnent pas la mesure prise contre leurs ascendants par le roi de France et aux yeux desquels le titre seul de Français constitue un crime.

Sans pousser l'exagération jusque-là, Prétorius n'avait point été fâché de faire un rapprochement entre l'exode de son arrière-grand-père et celle de son parent, semblant indiquer que l'un était frappé à son tour, en compensation des malheurs qui avaient frappé l'autre deux siècles auparavant...

Mais comme, sous sa rude écorce, et en dépit de ses principes austères, il avait un cœur foncièrement honnête et bon, sans être ému de l'attitude subitement attristée du jeune homme, il la remarqua et demanda avec un intérêt sincère :

— Et... si toutefois il n'y a pas d'indiscrétion..., que faisiez-vous en France?

— J'étais soldat...; officier, répondit le jeune homme avec un éclair d'orgueil dans le regard...

— Un beau métier, dit le vieillard en inclinant la tête approbativement de haut en bas...

Il ajouta malicieusement :

— Ici, nous n'avons pas d'armée et nous n'avons pas d'officiers...

Jean crut comprendre qu'il se méprenait sur le motif de son voyage dans le Transvaal et reprit en souriant :

— Aussi n'est-ce point une épée que je suis venu apporter à votre pays, mais mon énergie morale, intellectuelle et mes forces physiques...

Prétorius fit entendre une sorte de ricanement qui ressemblait au grognement d'une hyène en colère.

— Ce ne sont pas les bras qui manquent ici.

— Je m'en suis aperçu et ce n'est que grâce à de puissantes protections que j'ai pu obtenir un emploi...

A ce mot, il se fit dans la face du vieillard un changement aussi subit que radical : son regard s'assombrit à nouveau, méfiant et sombre, dans le creux de l'orbite; les lèvres se plissèrent dans leur moue menaçante, et dans la barbe blanche il y eut comme un hérissement.

— Dans les mines, sans doute... vous aussi, fit-il.

— Dame, repartit Jean surpris du ton de reproche avec lequel ces paroles venaient d'être prononcées, c'est la seule industrie que vous ayez dans votre pays...

Le burgher redressa sa haute taille et se frappant la poitrine :

— Et moi?... demanda-t-il, suis-je donc mineur?

— Fermier!... il faut être né là-dedans... Et puis, l'agriculture ne pourrait me rapporter ce dont j'ai besoin...

Le visage de Prétorius se fit plus sombre encore et il murmura :

— Les mines..., c'est bien chanceux, et tous ceux qui viennent ici ne s'enrichissent pas...

— Ce n'est guère encourageant pour moi, ce que vous me dites là, tenta de plaisanter le jeune homme.

Mais l'autre, dardant sur lui des regards courroucés, déclara, du même ton qu'il eût lu quelques versets de la Bible :

— D'ailleurs, le bien mal acquis ne profite jamais.

Jean, à ces mots, se redressa : une légère rougeur lui était montée aux joues et d'une voix qui tremblait un peu, il demanda :

— Qu'entendez-vous par du bien mal acquis, mon parent?

— Celui qui provient du vol! déclara le vieillard.

Et, comme le jeune homme ouvrait la bouche pour protester, l'autre poursuivit, subitement sous le coup d'une colère qui grondait en lui depuis longtemps :

— Que viennent faire ici, chez nous, tous ces étrangers de malheur?... n'étions-nous pas heureux ainsi que nous étions avant, avec nos cultures et nos troupeaux? Nos fermes modestement bâties nous suffisaient et nos enfants y vivaient tranquilles, respectueux. — Tandis que, maintenant, grâce à cet or, — vous élevez des villes somptueuses, avec des palais de pierre et de marbre où l'on apprend à nos fils, sous prétexte de progrès et de civilisation, à mépriser l'existence de leurs ancêtres et leurs ancêtres eux-mêmes!...

S'animant de plus en plus, il poursuivit, tandis que du talon de sa botte il heurtait le sol avec violence :

— Cette terre est à nous, bien à nous ; c'est à force de fatigues, de dangers que nous l'avons conquise... et sur la nature elle-même et sur les indigènes qui l'occupaient... Et on vient nous dire que cela ne nous appartient plus, que les pâturages que nous y faisons pousser sont d'un rapport dérisoire, que ces plaines contiennent un métal précieux, dont vous autres, gens d'Europe, êtes altérés jusqu'à le payer d'une infamie... d'un vol... oui, d'un vol; car ici, je suis chez moi, ou du moins je croyais y être, et vous venez m'en chasser...

A présent, oom Prétorius montrait une face apoplectique dans laquelle ses yeux apparaissaient, fulgurants d'éclair, tandis qu'une légère écume ourlait ses lèvres tremblantes de fureur.

— Mes ancêtres ont vécu ici et y sont morts! moi-même j'y ai vécu et j'y veux mourir...

Sous cette exaltation, Jean devinait une douleur tellement profonde et en même temps tellement excusable qu'il se sentait tout troublé, songeant soudain à la raison qui l'amenait à Ferme Elisabeth; il baissa la tête, détourna ses regards et étira sa moustache d'un air embarrassé.

Cette attitude n'échappa pas au vieillard qui, le regardant s'écria :

1. Voir *Ouvrier* depuis le 2 mai 1896.

— Mais vous-même, qui me dit que vous ne soyez pas venu dans la même intention que ces brigands et qu'après-demain une partie de mes dépouilles ne se trouvera pas entre vos mains...

— Monsieur, de grâce, riposta le jeune homme offensé, de ce langage d'autant plus qu'il en reconnaissait le bien fondé, monsieur, contenez-vous... je comprends votre irritation, votre désespoir même; mais je ne suis qu'un instrument aveugle, involontaire de la fatalité..., je n'ai rien sollicité... on m'a offert...

— ... Et vous avez accepté, vous un honnête homme, dites-vous, un ancien officier, de vous faire le complice de semblables iniquités...

— Cette iniquité s'accomplit conformément à une loi de votre pays! fit Jean de plus en plus mal à l'aise.

Le vieillard secoua sa tête blanche dans un geste furieux et répliqua :

— Je ne reconnais pas une loi qui m'arrache mes biens et je me défendrai.

Et comme le jeune homme ouvrait la bouche, sans doute pour lui démontrer l'inutilité d'une semblable attitude, il ajouta d'une voix amère :

— Je succomberai, je le sais; mais, à mon âge, on tient peu à la vie et j'ai vu assez de choses monstrueuses, au cours de mon existence, pour ne point désirer en voir davantage.

Sa bouche se plissa dans un rictus haineux lorsqu'il grommela :

— Et tenez, j'espère que ces terrains que j'aurai arrosés de mon sang ne porteront pas bonheur à ceux qui s'en empareront...

Ému jusqu'au plus profond de lui-même, Jean de Brey lui dit :

— Monsieur Brey, je vous donne ma parole d'honneur de soldat et de gentilhomme que s'il ne dépendait que de moi de vous laisser mourir en paix sur votre propriété, je monterais à cheval et courrais d'un trait à Johannesburg. Mais, hélas! je ne suis point ici pour mon compte, mais pour celui d'autres personnes qui ont eu confiance en moi, qui m'ont donné une consigne et cette consigne, sous peine de trahison, il me faut l'observer...

Il avait prononcé ces paroles d'un ton ferme, mais sincèrement triste dont Prétorius parut touché, car son regard s'adoucit, et la haine que respiraient ses traits se fondit en une amertume désespérée.

— Vous, au moins, dit-il, vous me comprenez...

— Si je vous comprends!... je vous plains, monsieur Brey, oui, de toutes mes forces; car, en vérité, en cette fin de siècle tout de progrès, la liberté individuelle devrait être sacrée et ces expropriations forcées devraient être choses interdites; mais la loi est la loi et je déplore que vous n'ayez pas une dose de philosophie suffisamment grande pour vous résigner à ce que vous ne pouvez empêcher...

Prétorius asséna sur la table un coup de poing vigoureux :

— Ne croyez pas au moins qu'il y ait chez moi aucune pensée de lucre. Nous autres de ce pays-ci, nous sommes trop arriérés pour attacher à l'argent l'importance considérable que vous, gens civilisés, y attachez... Vous regrettez de ne pas me voir résigné... plût au ciel que les autres ne l'eussent pas été plus que moi... la République n'en serait pas où elle en est.

Et, se penchant vers son interlocuteur, il poursuivit d'une voix basse, sifflante, haineuse, tandis que son index, pointé dans le vide, désignait d'invisibles ennemis :

— Vous ne pouvez pas savoir, nouveau venu dans le pays, tout ce qui se dit, se prépare; mais, moi, je sais bien des choses, et ces choses, j'ai été sur le point de faire le voyage de Prétoria pour aller les conter au Président... En facilitant, ainsi que le gouvernement a eu l'imprudence de le faire, l'acquisition et l'exploitation des mines, on a attiré dans le pays des étrangers en quantité si grande que, à l'heure actuelle, les habitants du pays sont moins nombreux qu'eux, et qu'un jour viendra — qui n'est pas loin — où ces étrangers voudront être les maîtres.

Le vieillard s'était dressé et, dans une attitude prophétique, ajouta ces mots :

— La campagne de 1885 n'a pas donné aux Anglais une leçon suffisante; il leur en faudra une autre... Alors, il faudra verser le sang de son prochain, il faudra égorger les créatures humaines que Dieu a mises sur cette terre pour vivre et que l'homme, lui, condamne à mourir... Voilà, en vérité, de bien grandes catastrophes qui se préparent, — tristes fortunes que celles qui prennent leur origine dans le sang humain.

Prétorius poussa un soupir profond, ses bras se croisèrent sur sa poitrine, et il demeura, durant quelques secondes, immobile, silencieux, les regards vagues, comme s'il eût assisté par avance aux événements qu'il venait de prédire.

Puis, il remplit de nouveau les deux gobelets, et heurtant le sien contre celui de Jean, lui dit d'une voix ironiquement amère :

— A la bonne réussite de vos projets, jeune homme.

Jean déjà portait son gobelet à ses lèvres; il le reposa sur la table.

— Je vous donne ma parole d'honneur, monsieur Brey, fit-il, que s'il m'était possible de me dégager de la mission qui m'a été confiée, je le ferais de grand cœur, en dépit des avantages considérables qui peuvent en résulter pour moi, si je réussis.

Il y avait dans ces mots une sincérité si grande, si indéniable que le vieillard en fut frappé; une transformation se fit en lui; la rigidité hostile de sa face disparut pour faire place à un air presque amical et, après un instant de réflexion, il laissa tomber sa large main sur l'épaule de son visiteur.

— Écoutez, dit-il enfin, aussi bien ne me servirait-il de rien de me débattre... La loi est la loi, et quand j'aurai barré de mon cadavre le territoire de Ferme Elisabeth, les autres l'enjamberont et mon bien n'en passera pas moins entre leurs mains... Qu'au moins, mon malheur profite à quelqu'un...

Et brusquement, à Jean interdit de ces paroles :

— Où vous proposez-vous de « pegger »? demanda-t-il.

— Les directeurs m'ont indiqué, sur une carte, certains territoires qui avoisinent un endroit appelé Sturn' Fontain.

— Sturn' Fontain! s'exclama le vieillard.

— D'ailleurs, poursuivit Jean, à l'endroit où je campe avec mes gens, il y en a beaucoup d'autres déjà..., et la place sera chaudement disputée.

Un sourire mauvais crispa les lèvres de Prétorius qui murmura :

— Les imbéciles! qu'ils s'entretuent donc pour des cailloux... Plus il en restera sur le terrain, mieux ce sera...

Puis, amicalement à Jean de Brey, il ajouta :

— Écoutez-moi bien et ayez confiance : il n'y a pas d'or à Sturn Fontain, ou si peu qu'en vérité ce n'est pas la peine de risquer un coup de carabine ou de couteau..., car, vous savez, n'est-ce pas, que les risques que l'on court sont grands.

Jean eut un geste d'indifférence et répondit :

— Quand on a porté l'uniforme, on a fait à l'avance le sacrifice de sa peau...

Il dit encore d'un ton plein de mélancolie :

— Au surplus, s'il m'arrivait quelque chose, je le regretterais peu, car, l'avenir, pour moi, n'apparait guère souriant...

Prétorius attachant sur lui ses petits yeux perçants, dans lesquels luisait comme une braise, et baissant la voix, avec l'instinctive crainte d'être entendu :

— Non, dit-il, il n'y a pas d'or à Sturn' Fontain... mais je puis vous dire où il y en a... et beaucoup... et énormément...

Le jeune homme crut à une plaisanterie et s'écria :

— Vous feriez cela, monsieur Brey!

— Oui, je ferais cela, car, ainsi que je vous l'ai dit, autant que cela profite à vous qu'à d'autres... Vous êtes mon parent et puis, si j'ai bien compris votre cas, ce n'est point l'amour de l'or qui vous amène ici..., mais bien un motif honorable entre tous et que je comprends... Voilà pourquoi je veux vous aider.

Les mains de Jean saisirent celles du vieillard et les serrèrent avec énergie.

— Ah! mon parent, s'écria-t-il, je vous devrai le bonheur de ma vie...

Prétorius haussa les épaules et répondit :

— La vie est si courte, qu'en vérité c'est une bien minime reconnaissance que vous me devrez là..., seulement je vous préviens qu'il faut vous attendre à une compétition sérieuse, acharnée, et être décidé, au cas où le hasard vous favoriserait en vous amenant le premier sur le terrain, à le défendre avec énergie contre ceux qui s'en voudraient emparer...

Un éclair brilla dans la prunelle du jeune homme.

— Vous pouvez compter sur moi, déclara-t-il; du moment que les choses se passent ainsi dans ce pays, et que le terrain appartient au premier occupant, si je suis celui-là, bien malin sera celui qui parviendra à m'en chasser...

— J'ajoute, poursuivit Prétorius, qu'autant je vous dissuaderai de jouer votre vie pour la possession des terrains de Sturn' Fontain ou autres, autant je reconnais que ceux dont je parle valent une bataille en règle, surtout pour un homme qui se trouve dans votre situation; car d'un seul coup vous pouvez conquérir ce que d'autres ont mis bien des années à acquérir, c'est-à-dire une fortune colossale.

Plus le vieillard parlait et moins Jean en pouvait croire ses oreilles, moins lui paraissaient vraisemblables les promesses qui lui étaient faites; assurément, en toute autre circonstance, le langage que lui tenait cet homme vieux, arrivé au déclin de la vie et désintéressé des choses d'ici-bas, lui eût semblé logique et admissible.

Ne pouvant profiter lui-même des avantages qui se présentaient, il cherchait amicalement, paternellement même, à en faire profiter un jeune homme, son parent, dont cette combinaison pouvait assurer le bonheur.

Lui-même eût agi de la sorte; donc, il n'aurait pas dû s'étonner de voir son interlocuteur faire ce qu'il eût fait à sa place; mais c'est qu'en vérité, l'homme en présence duquel il se trouvait n'était rien moins qu'un philosophe, et les explosions de colère dont, par deux fois, au cours de cet entretien, il avait été spectateur, lui avaient révélé en Prétorius un tout autre personnage que celui qu'eût pu faire pressentir son attitude présente.

En ce moment même, le sourire qui crispait ses lèvres avait quelque chose de singulier, et il n'était pas jusqu'à son regard qui ne fût inquiétant.

Mais notre ami Jean n'était point homme à aller si fort au

fond des choses, et du moment que le vieillard lui proposait une combinaison semblable, que risquait-il à l'accepter? rien autre, en vérité, que de voir effectivement une fortune colossale lui tomber entre les mains.

Et, nous le répétons, ce n'était point le désir de l'or qui le poussait ainsi, mais la volonté ferme de tenir tous les engagements pris envers ceux dont il était le débiteur, l'espoir non encore affaibli de devenir un jour — si la Providence le secondait — l'heureux mari de miss Edwidge...

— Eh bien? interrogea Prétorius d'une voix rude, est-ce dit?

Le jeune homme sursauta, comme arraché à un rêve, et pour la seconde fois, étreignant entre ses mains celles du vieillard :

— Comment pouvez-vous en douter? s'exclama-t-il; j'accepte avec joie, avec reconnaissance, et s'il est un moyen de vous la prouver, cette reconnaissance...

— Peut-être, répliqua Prétorius dont les paupières s'abaissèrent brusquement, car lui-même eut l'instinct que ses regards étincelants pourraient trahir le secret de ses plus intimes pensées.

Se penchant, au bout de quelques secondes, vers son interlocuteur :

— Je vous ai dit tout à l'heure ma haine pour les étrangers, et par étrangers, j'entends ces Anglais maudits dont je pressens les convoitises; or, il se peut que, ce que je sais sur les terrains en question, quelqu'un d'entre eux le sache aussi, et qu'en arrivant là-bas...

— Suffit, déclara Jean, un homme en vaut un autre, et tant pis pour celui qui tentera de me disputer la place...

L'expression de physionomie de Prétorius devint terrible; il saisit dans sa main puissante le poignet du jeune homme, et d'une voix qui sifflait entre ses dents :

— Cela, vous me le promettez, gronda-t-il; pas de quartier, n'est-ce pas...

— A moins que l'on ne se retire tranquillement devant moi, observa Jean...

Le vieillard eut un hochement de tête.

— Celui-là ne se retirera pas, fit-il, se parlant comme à lui-même.

— Avez-vous donc quelques soupçons? interrogea l'autre.

Les lèvres de Prétorius se pincèrent; puis, après un silence :

— Demeurez là, pendant que je fais seller deux chevaux... Je vais vous conduire tout de suite aux terrains en question...

Et il sortit de son pas lourd, tranquille, comme si son âme n'eût pas été étreinte dans le plus poignant des étaux; Jean le suivit un moment du regard, murmurant :

— Homme étrange...

Puis ses yeux se reportèrent sur le gobelet de cristal posé devant lui; à nouveau, il le prit et examina la gravure avec attendrissement.

— Décidément, la Providence est pour moi, ajouta-t-il.

Il se leva, en proie à une agitation fiévreuse, songeant à la prédiction faite par Henry Kinburn et qui paraissait en voie de réalisation : « Votre sort se décidera après-demain », avait-il dit, et voilà qu'en effet, à moins qu'il n'eût affaire à un compétiteur bien terrible, son sort serait décidé dans quarante-huit heures.

Bien terrible... bien terrible!... en grommelant ces mots, Jean de Brey sentait son sang bouillonner dans ses veines et un voile léger obscurcir sa vue, tandis que ses doigts se crispaient sur la crosse de son revolver, à sa place, là, dans la ceinture de flanelle bleue qui lui entourait la taille...

Puisque c'étaient là les mœurs du pays, puisque c'était les armes à la main qu'il fallait lutter, eh bien! va pour les armes! D'ailleurs, cela n'était point pour l'impressionner, et du moment que son esprit, tout d'abord réfractaire à de semblables choses, s'y était fait, il aimait autant cela.

Des coups de sabre ou de carabine, ça le connaissait mieux que des coups de bourse; d'autant que ces derniers, il était payé pour s'en méfier. Et puis, enfin, en dépit de l'amitié qui l'unissait à Henry Kinburn, il n'avait pour les Anglais qu'une médiocre sympathie et une estime plus médiocre encore, et la pensée de se trouver face à face avec eux, de les regarder dans le blanc des yeux ne lui déplaisait décidément pas; c'en était au point que, maintenant, dans son for intérieur, il en arrivait à souhaiter quelque compétiteur sérieux.

Tout à coup, la porte qui donnait dans la chambre de Wilhemine s'ouvrit et, appuyée à la cloison, la jeune fille apparut : elle était pâle, plus pâle assurément que les linges dont sa tête ensanglantée était entourée, et elle ne paraissait se tenir debout qu'avec peine...

En la voyant, Jean ne put retenir une exclamation de surprise apitoyé et, plein de sollicitude, il s'avança vers elle; mais, le devançant, elle fit un pas, les mains jointes dans un geste de supplication :

— Monsieur, murmura-t-elle, c'est horrible; vous ne pouvez faire une chose semblable!... c'est votre parent... Vous êtes du même sang et si vous le tuez, c'est un crime que vous commettrez...

Elle était en proie à une émotion si violente que c'est à peine si ses lèvres pouvaient prononcer les mots d'une manière à peu près intelligible et Jean devina plutôt qu'il ne comprit ce qu'elle disait; mais quant à en saisir le sens, ce fut autre chose.

Aussi, la croyant sous l'impression d'une forte fièvre, conséquence logique et naturelle de la chute terrible qu'elle avait faite, il s'avança tout près d'elle, lui prit les mains et, d'un ton amical, paternel, tel que celui qu'on emploie pour s'adresser aux malades ou aux petits enfants :

— Ne vous fatiguez pas, mademoiselle, dit-il, rentrez dans votre chambre; un grand repos vous est nécessaire...

Mais elle, se dégageant, s'exclama :

— Vous ne m'avez donc pas comprise! une lutte entre vous serait une chose abominable, pour laquelle Dieu certainement vous punirait...

Elle tomba à genoux, le visage inondé de larmes, tendant vers lui les bras, répétant :

— Donnez-moi votre parole que vous ne le tuerez pas... Mais jurez-le-moi par tout par ce que vous avez de sacré... ou je vais là-bas le défendre... et vous me tuerez, moi, avant de le toucher...

Jean était certainement fort ému à la vue de cette malheureuse; mais il était aussi fort embarrassé, car il ne savait plus guère quelle contenance tenir; vainement, il tenta de la relever, lui prodiguant des paroles douces, conciliantes, elle persistait à demeurer à genoux, répétant :

— Jurez-moi... Jurez-moi...

Puis tout à coup, avec une volubilité extrême :

— J'ai tout entendu..., dit-elle, vous êtes notre parent... Mais je l'aime, lui; je l'aime depuis longtemps, depuis toujours et je souffre tant depuis qu'il nous a abandonnés que bien des fois j'ai demandé à Dieu de me faire mourir..., mais Dieu n'a pas voulu; sans doute avait-il ses desseins sur moi, se proposant à m'employer pour sauver sa vie... Alors, vous comprenez, maintenant que je vous ai dit la chose..., maintenant que vous savez..., vous ne pouvez plus..., non, vous ne...

Elle s'interrompit brusquement, jeta un cri d'effroi, demeura un instant, immobile, toujours agenouillée, les bras levés au plafond, les yeux démesurément agrandis, fixés sur la porte au seuil de laquelle venait d'apparaître le vieux Prétorius.

— Grâce!... gémit-elle.

Ce fut tout; elle s'affaissa sur elle-même et demeura sans mouvement, ayant perdu connaissance...

— Coquine! gronda le vieillard en s'avançant vers elle, le poing levé...

Mais Jean s'interposa et d'une voix ferme :

— Vous ne pouvez frapper cette malheureuse, monsieur Brey; elle délire et n'a pas la juste notion de ce qu'elle fait; portez-la sur son lit et rafraîchissez-lui son bandeau...

Prétorius le regarda et, rassuré par ce langage, perdit la dureté menaçante de ses traits; il prit délicatement Wilhemine entre ses bras et disparut dans la chambre, d'où il sortit quelques instants plus tard, disant :

— Maintenant, partons...

Cinq minutes après, Jean, ayant informé Macker de ce qui se passait, montait à cheval et, botte à botte avec Prétorius, s'éloignait au galop de Ferme Élisabeth.

*(La suite au prochain numéro.)* GEORGES LE FAURE.

---

## LES VIEUX SOLDATS

# UN AIEUL DE CHAPUZOT[1]

**Par JEAN DRAULT**

### XIV

CHAPUZOT PRISONNIER

*Naples*, ce 5 *février* 1799.

Chers parents,

Combien y a-t-il d'années que je ne vous ai pas écrit?... Je ne le sais plus moi-même. Il me semble qu'il y a des siècles que je ne vous ai vus. Je rêve quelquefois de Santeuil, après des grandes batailles qui ont duré des jours entiers et, quand je me réveille, je ne sais plus si Santeuil, ça existe autre part que dans mes rêves

— Pourtant, que je me dis, tu as ton père, tu as ta mère!... Ils existent, eux!...

Mais comme je commençais à ne plus croire à votre existence, je me suis mis à vous écrire, malgré la fatigue, qui est surabondante, et ça me persuade davantage que vous existez. Pourvu, mon Dieu, que vous ne soyez pas morts, depuis le temps!...

Vous avez dû vous dire, de votre côté : « Ça y est, notre gas, il a passé l'arme à gauche, on ne le reverra plus à Santeuil!... Sur-

1. Voir l'*Ouvrier* depuis le 2 mai 1896.



tout qu'à un moment donné, il essayait d'attraper un mauvais coup, pour passer caporal. »

Ah!... chers parents... je ne suis pas mort, je n'ai attrapé, en fait de mauvais coup, qu'une pauvre petite balle dans le gras du bras gauche. Encore, elle est sortie toute seule!... Et je suis tout de même caporal.

Mais voilà que j'ai encore des remords, comme quand j'ai eu mon fusil d'honneur!

Figurez-vous qu'à Judenburg, comme je sentais que la guerre tirait à sa fin et qu'il me fallait absolument une grave blessure à montrer au général Bonaparte, je courais toujours à la baïonnette sur les Autrichiens et j'entraînais ma compagnie.

Flamboche, surtout, me suivait. Lui, il n'avait pas eu de promesses du général Bonaparte de passer caporal; seulement, il ne voulait pas se laisser distancer par moi, plus jeune que lui, et puis il avait à montrer aux vieux de l'armée d'Italie que les ceusses de l'ancienne armée du Rhin continuaient à valoir autant qu'eux.

Toujours pas de blessures! On aurait dit que les balles avaient peur de moi, et que les balles s'émoussaient sur une cuirasse que je n'avais pas!

Ça me rendait furieux.

A Judenburg, donc, j'aperçois une batterie placée au coin d'un bois avec ses canonniers qui s'apprêtaient à la faire manœuvrer.

Je cours dessus comme un furieux et Flamboche me suit.

Les coups partent et Flamboche est coupé en deux, à trois toises de moi!...

Pauvre Flamboche!... On peut bien dire que c'est par ma faute qu'il était tué, par mon désir inhumain de passer caporal!...

De loin, le brave capitaine Roufignac et l'adjudant Bras-d'acier me criaient :

— Reviens! grenadier, reviens!... La cavalerie débouche du bois!

Je n'entendais rien, je me lamentais sur Flamboche et je lui demandais pardon!



Mais tout de même, comme à la guerre on ne peut pas toujours faire du sentiment, j'ai pris sa giberne, qui était en meilleur état que la mienne, à ce pauvre Flamboche, et c'est seulement comme je finissais de me l'attacher que j'ai entendu comme un tonnerre à quelques toises derrière moi. C'était un galop furieux et des cris poussés par mille hommes :

— Hourra!... Hourra!...

Tout simplement, les houzards autrichiens galopaient sur moi. J'ai vu leurs sabres levés sur ma tête. On aurait dit une muraille de fer. C'était le moment de filer et j'ai pris mes jambes à mon cou. Mais les chevaux gagnaient sur moi et, pour comble de mauvaise chance, j'aperçois la compagnie de Roufignac qui était formée en carré et qui couchait en joue.

J'étais pris entre deux feux.

— Nom de nom d'un petit bonhomme de bois! que je me dis, voilà une situation qui n'est pas en rose. Ça t'apprendra, mon gaillard, à vouloir devenir caporal!

Je commençais à me turnebouler l'entendement pour savoir comment sortir de là, quand j'entends Roufignac crier :

— A plat ventre! grenadier!

— Parbleu! que je me dis. Ce n'était pourtant pas sorcier à trouver!

Et je me jette la figure dans le gazon.

Ah! Il était temps. Tout aussitôt, l'escadron me passe sur le corps, mais sans danger pour moi, rapport à l'intelligence des chevaux qui mettent jamais le pied sur un corps d'homme mort ou couché par terre. J'en voyais tout de même trente-six chandelles, de ces pieds de chevaux qui s'agitaient au-dessus de moi. Puis, tout à coup, j'ai entendu : vrrran! vrrran!...

C'était la compagnie Roufignac qui tirait sur l'escadron. Et pif, des hommes par terre; paf, des chevaux qui culbutent!

L'escadron, étrillé convenablement, bat en retraite, et me repasse une deuxième fois sur le corps.

Alors, je me relève, bien content d'en être quitte à si bon compte! j'avais seulement la tête un peu endolorie, parce que je l'avais relevée trop tôt, et qu'un cheval l'avait cognée avec son pied, même que ça dut lui faire du mal, au cheval.

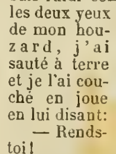
Mais voyez ce que c'est que l'ambition, tout de même, et de vouloir arriver à être caporal!

Au lieu de m'en retourner bien tranquillement à ma compagnie, il me vient à l'idée de faire un prisonnier. Je voyais un houzard qui était descendu de cheval derrière un gros arbre et qui s'apprêtait à y remonter.

Je cours dessus comme un furieux, je le prends à la gorge. Mais le mâtin était fort comme un Turc. Il m'empoigne à bras-le-corps, me jette sur son cheval, les pieds d'un côté, la tête de l'autre, saute en selle, détale.

C'était moi le prisonnier!

Mais je ruminais mon affaire, sans en avoir l'air. Et après être longtemps resté tranquille pour qu'il ne se doute de rien, je me suis raidi comme un ressort, j'ai envoyé un coup de poing entre les deux yeux de mon houzard, j'ai sauté à terre et je l'ai couché en joue en lui disant:



— Rends-toi!

Mais il a filé. Alors j'ai visé la croupe du cheval, qui a roulé les quatre fers en l'air, et j'ai couru sur mon houzard que j'ai voulu l'..tter





avec une corde. Au lieu de se fâcher, il riait tant qu'il pouvait. Il m'a passé à son tour un nœud coulant dans la jambe et nous tirions chacun de notre côté, ce qui fait que nous ne savions pas lequel était le prisonnier de l'autre.

A la fin, nous sommes devenus très bons amis et nous avons mangé ensemble.

Il a tiré de ses fontes de l'eau-de-vie, du pain noir et des saucisses rouges avec du poivre dedans. Il me semblait que je mangeais des charbons ardents. Heureusement qu'on avait l'eau-de-vie pour pousser cette nourriture et se rafraîchir un peu.

Moi, à mon tour, j'ai ouvert mon sac et j'ai fait manger à ce soldat des tyrans le lard de la République et du pain blanc qu'on m'avait donné à Rothenthurm. Nous avons vidé ma gourde de rhum avec beaucoup de plaisir, vu la soif que nous avait causée à tous les deux la chaleur du combat.

Nous avons réservé un peu de lard pour frotter nos armes. Il a frotté mon fusil et j'ai graissé son grand sabre. Nous nous entendions très bien; pourtant il ne savait pas un mot de français, et je ne connais pas un mot d'autrichien.

Enfin, je lui ai demandé :

— Il faudrait savoir, cavalier, lequel est prisonnier de l'autre?

Il a baragouiné je ne sais quoi en riant.

— Explique-toi clairement, que je lui ai dit! On ne sait pas ce que tu demandes!... Si c'est du pain, de l'eau-de-vie ou du tabac.

Faut croire que c'était du tabac, parce que sitôt que j'ai ouvert la giberne à ce pauvre Flamboche qui en était toujours pleine, de tabac, mon Autrichien s'est jeté dessus, et la moitié au moins de ce bon tabac-là est allée s'engloutir dans une pipe immense qui s'est mise à fumer comme une cheminée.

Nous avons causé comme ça longtemps, lui en allemand, moi en français, puis j'ai réitéré ma demande :

— C'est-y toi ou moi qui est le prisonnier!...

Je n'ai pas tardé à être fixé, chers parents! Des houzards qui étaient à la recherche des uns et des autres, après l'engagement avec la compagnie Roufignac, nous ont aperçus, et c'est moi que j'ai été le prisonnier. L'autre riait toujours, et j'ai regretté mon tabac qui était plutôt le tabac de Flamboche, on peut bien le dire.

Les Autrichiens m'ont parqué avec d'autres prisonniers français dans des baraquements où il y avait de la punaise à ne pas en sortir vivant!

Puis ils nous ont fait passer la Muhz et ils ont fait sauter le pont pour retarder la marche de la division Masséna.

Enfin, on nous a mis dans une forteresse à Leoben, et là, nous faisions toutes les corvées de quartier. C'était dégoûtant.

Sans l'armistice, nous y serions encore!

Jugez donc avec quelle joie j'ai rejoint ma compagnie. Roufignac m'a embrassé. Il m'a appelé le Cincinnatus de l'armée d'Italie, et ça m'a étonné de lui voir me donner le nom d'un saint, lui qui est si révolutionnaire.

Bras-d'acier m'a dit que j'avais mérité les galons de caporal, mais comme je disais que j'allais tâcher de rencontrer le général Bonaparte pour lui rappeler sa promesse, Bras-d'acier m'a répondu :

— Le général Bonaparte?... Il est parti pour l'Egypte!

Je me désolais, car ce n'était pas de chance d'avoir couru tant de risques pour que le général parte juste au bon moment!

Mais j'ai été nommé caporal quand même, et j'ai des remords, voyez-vous, parce que je bénéficie du courage d'un autre. Ainsi, c'est Flamboche qui a été tué et c'est moi qui ai le grade. Non!... Ce n'est pas juste!

*(La suite au prochain numéro.)* JEAN DRAULT.

---

# LE NID DE BERGERONNETTES

## LÉGENDE

**Par SELMA LAGERLOF**

TRADUIT DU SUÉDOIS, AVEC L'AUTORISATION DE L'AUTEUR

**Par ELLEN WESTER**

Hatto, l'ermite, priait Dieu dans le désert.

La tempête faisait rage, et sa longue barbe et ses épais cheveux flottaient autour de son visage comme des touffes de gazon à la crête d'une vieille ruine. Pourtant il n'écarta de sa figure ni ses cheveux ni sa barbe, car il tenait ses bras levés vers le ciel. Dès l'aurore, il avait tendu ses bras osseux, ainsi qu'un arbre tend ses branches, et il avait fait vœu de rester jusqu'au soir, sans prendre aucun repos, dans cette position, car il voulait demander une grande grâce à Dieu.

Hatto avait beaucoup souffert de la perversité des hommes. D'abord méchant lui-même et persécuteur, il avait ensuite enduré plus de persécutions et de tourments que son cœur n'en pouvait supporter. Alors il avait fui au désert, s'était creusé une grotte sur la rive du fleuve et était devenu un homme pieux, dont les prières parvenaient jusqu'au trône de Dieu.

Devant sa grotte, sur la rive, l'ermite faisait la continuelle prière de sa vie. Il implorait de Dieu la venue fulgurante du Jugement dernier sur ce monde perverti. Il appelait les trompettes des anges qui annonceraient la fin du règne du péché. Il appelait la mer de sang qui submergerait les injustes. Il appelait la peste qui amoncellerait les cadavres dans les cimetières...

Tout à l'entour s'étendait une lande déserte. Mais, un peu plus haut, près du rivage, se dressait un saule au tronc court, à la tête volumineuse, couverte de rejetons verdoyants. Chaque automne, l'arbre était dépouillé de ses jeunes branches par les habitants de la plaine, privés de combustible, et, chaque printemps, le saule en poussait de nouvelles, vertes et souples, qu'on voyait flotter, les jours de tempête, ainsi que flottaient la barbe et les cheveux de l'ermite.

Un couple de bergeronnettes, qui d'ordinaire faisait son nid au sommet du vieux saule, parmi les frondaisons naissantes, avait eu l'idée d'en commencer la construction ce jour-là précisément. Mais les branches s'agitaient si violemment que les petits oiseaux ne pouvaient rien faire. Ils arrivaient avec des brins de joncs, des racines, des careiches sèches, sans parvenir à les utiliser. Justement ils aperçurent alors le vieil Hatto qui priait Dieu que la tempête devînt sept fois plus forte, afin que le nid fût détruit et l'aire de l'aigle dévastée.

Personne, de nos jours, ne peut comprendre combien chenu, sec, osseux, noir et différent d'un homme était le vieux solitaire. Sa peau était si bien collée à son front et à ses mâchoires que sa tête ressemblait à celle d'un mort, et, seule, l'étincelle qui brillait au fond de ses orbites montrait qu'il vivait encore. Ses muscles desséchés avaient perdu leurs formes; ses bras levés, nus, ne se composaient que d'os minces, recouverts d'une peau ridée et durcie, semblable à quelque rude écorce. Il portait un froc misérable, abîmé et sali par l'usage, et son visage était brûlé par le soleil. Ses cheveux et sa barbe, cependant, délavés par les pluies, présentaient des teintes plus claires, grisâtres, telles qu'on en voit aux feuilles des saules.

Les petits oiseaux, qui cherchaient où bâtir leur nid, prirent l'ermite pour un vieux saule, découronné comme l'autre par la hache et la scie. Ils décrivirent des cercles autour de lui, s'en allèrent, revinrent, marquèrent le chemin qui y menait, examinèrent sa situation par rapport aux tempêtes et aux dangers des oiseaux de proie. Ils le trouvèrent assez désavantageux, mais se décidèrent tout de même à y faire leur nid, à cause de la proximité du fleuve et des touffes de careiches, c'est-à-dire des vivres et des matériaux de construction. L'un d'eux s'abattit comme une flèche sur la main tendue de l'ermite et y déposa un brin d'herbe.

Il y avait une accalmie dans la tempête, de sorte que le brin d'herbe ne fut point emporté tout de suite. Mais Hatto continuait ses prières : « Que Dieu vienne détruire ce monde d'iniquité, afin que les hommes ne commettent pas de nouveaux péchés! Qu'il épargne la vie à ceux qui ne sont pas encore nés, car il n'y a plus de salut à espérer pour les vivants!... »

La tempête recommença et la frêle brindille s'envola de la main osseuse de l'ermite. Mais les oiseaux revinrent et essayèrent d'enfoncer entre les doigts les assises du futur berceau. Tout à coup un pouce grossier se posa sur les brindilles et les retint, et les doigts se recourbant en coupe firent un petit abri où l'on pouvait plus tranquillement bâtir. Hatto continuait toujours sa prière :

« O Seigneur, où sont les nuages de feu qui consumaient Sodome? Ne vont-elles pas s'ouvrir, les sources des abîmes qui ont porté l'Arche au sommet de l'Ararat? Les cuves de ta patience et les coupes de ta grâce ne sont-elles pas vidées? Seigneur, Seigneur, quand donc surgiras-tu dans les cieux entr'ouverts? »

Et Hatto, halluciné, avait des visions du Jugement dernier. La terre tremblait jusque dans ses fondements, le ciel flambait; sous des nuages sanglants, des essaims noirs d'oiseaux s'enfuyaient, tandis qu'à la surface du sol mugissait un torrent d'animaux éperdus. Mais pendant que son âme contemplait ces visions effroyables, ses yeux commençaient à suivre le vol des petits oiseaux qui allaient et venaient, et poussaient des cris joyeux chaque fois qu'ils pouvaient ajouter un brin d'herbe au nid commencé.

Le vieil ermite ne songeait pas à bouger. Il avait fait vœu de prier tout le jour, immobile et les bras levés, pour forcer ainsi l'attention du Seigneur. Plus son corps se fatiguait, plus vives devenaient les visions qui hantaient son esprit. Il entendait crouler les murs des villes, se lézarder les palais et les temples. Une foule hurlante, épouvantée, passait précipitamment devant lui, poursuivie par les anges de la justice et du châtiment, hautes figures aux visages sévères et beaux, revêtus d'armures d'argent, montés sur des chevaux noirs et brandissant des glaives forgés d'éclairs blancs.

Les petites bergeronnettes travaillèrent activement toute la journée et leur besogne avançait. Sur cette lande, couverte d'herbes sèches et de brindilles, près de ce fleuve, rempli de joncs et de roseaux, les matériaux de construction ne manquaient pas. Elles

ne prirent aucun repos; brûlant d'ardeur et de plaisir, elles allaient et venaient sans cesse, si bien que, vers le soir, le nid se trouva presque achevé.

L'ermite, maintenant, les fixait de plus en plus attentivement. Il suivait leur vol, les conseillait quand elles s'y prenaient mal, grondait quand le vent éparpillait les brindilles et ne permettait pas qu'elles prissent le moindre répit.

Enfin, le soleil disparut, et les oiseaux, comme à l'ordinaire, allèrent dormir dans les roseaux.

Que celui qui se promène le soir, dans la lande, se penche et mette ses yeux au niveau du sol. Il verra des choses singulières se dessiner sur le clair Occident. Des hiboux, aux grandes ailes rondes, volent au ras des landes, invisibles pour qui reste debout. Des vipères rampent, dressant, çà et là, leur tête aplatie sur des cous de cygne. Des crapauds grouillent. Des lièvres et des campagnols fuient les bêtes de rapine, et quelque renard guette une chauve-souris qui poursuit les moucherons en danse à la surface du fleuve. Chaque motte de terre semble ainsi vivante. Et, pendant ce temps, les oiseaux dorment sur les tiges balancées des roseaux, à l'abri de tout danger, dans ce lieu dont nul ennemi ne peut s'approcher sans que l'eau clapote ou que la roseraie, en s'agitant, les réveille.

L'aurore venue, les bergeronnettes crurent d'abord que les événements de la veille n'étaient qu'un beau rêve.

Ayant relevé leurs amers, elles volèrent tout droit vers le nid, mais ne le trouvèrent point. Elles s'élevèrent très haut, cherchèrent de tous côtés, s'informèrent le long de la lande, mais en vain; pas la plus petite trace d'arbre ni de nid. Désolées, elles se posèrent sur une pierre du rivage pour réfléchir: elles remuaient leur longue queue et hochaient la tête : « Qu'étaient devenus l'arbre et le nid? »

Mais à peine le soleil se fut-il levé, de l'autre côté du fleuve, au-dessus des grands bois qui fermaient l'horizon, que leur arbre parut et s'installa à la même place que la veille. Il était toujours aussi noir et aussi noueux, et portait leur nid au bout de quelque chose qui devait être une branche sèche, dressée vers le ciel.

Alors les bergeronnettes, sans plus réfléchir aux innombrables miracles de la nature, continuèrent leur construction.

Hatto, l'ermite, qui chassait de sa grotte les petits enfants, en leur disant qu'il eût mieux valu pour eux ne pas voir le jour, — lui qui se jetait dans le fleuve pour maudire de plus près les jeunes gens, insoucieux et gais, descendant le fil de l'eau en des gondoles pavoisées, — lui, que les bergers accusaient du mauvais œil dont ils gardaient leurs troupeaux, — ne venait point reprendre sa place en faveur des petits oiseaux. Mais il savait que non seulement chaque mot des saintes Ecritures, mais aussi chaque chose que Dieu permet dans la nature, a sa signification mystique et cachée. Et il croyait maintenant comprendre pourquoi les bergeronnettes avaient bâti leur nid dans sa main. Dieu voulait qu'il restât en prière, les bras au ciel, jusqu'à ce que les oiseaux eussent élevé leurs petits. Et s'il avait la force d'accomplir cette pénitence, Dieu exaucerait ses prières.

Mais, pendant ce jour, les hallucinations du Jugement dernier furent moins nombreuses et moins nettes. Il voyait le nid s'achever. Les petits constructeurs voletaient tout autour, l'inspectant avec soin; ils empruntèrent au vrai saule de la mousse, dont ils recouvrirent l'extérieur, pour remplacer le crépi et la peinture, et la bergeronnette prit, en guise de tentures et de tapis, le plus fin duvet de sa gorge pour en ouater le creux du berceau.

Des paysans, qui craignaient que les prières de l'ermite n'arrivassent pas jusqu'au Tout-Puissant, venaient souvent lui apporter du pain et du lait pour apaiser sa colère. Ils vinrent ce jour-là et trouvèrent Hatto immobile, le nid de bergeronnettes dans sa main. « Voyez comme ce saint homme aime les petits oiseaux », dirent-ils, et ils n'en eurent plus peur. Ils portèrent le seau de lait à ses lèvres et le pain à sa bouche. Ayant bu et mangé, le vieillard les chassa, mais ils souriaient de ses malédictions.

Son corps était depuis longtemps l'esclave de sa volonté. Par la faim et par la soif, par des macérations et des coups, par des oraisons continuées pendant des jours et des nuits, il lui avait appris à obéir. Maintenant ses muscles de fer pouvaient tenir ses bras levés des semaines entières, et quand la bergeronnette se mit à couver, ne quittant pas ses œufs, il ne regagna plus sa grotte, le soir. Il s'apprenait à dormir assis, les bras toujours levés. Il y a de pieux solitaires qui ont fait des choses plus incroyables encore.

Il s'accoutumait à ces deux petits yeux inquiets le regardant par-dessus le bord de ce nid qu'il s'efforçait de protéger, autant que possible, contre la grêle, le vent et la pluie.

Un jour, enfin, la bergeronnette fut délivrée. Les deux oiseaux vinrent se poser près du nid, remuant la queue, l'air tout à fait joyeux malgré le pépiement anxieux qui emplissait leur demeure. Puis ils partirent pour une chasse effrénée aux moustiques.

Et des moustiques bientôt furent apportés à ce qui pépiait là-haut, dans sa main. Et quand arrivait la pâture, le pépiement devenait si fort que le saint homme en était distrait dans ses prières.

Très lentement, son bras, presque ankylosé, s'abaissa, et ses yeux fixèrent le fond du nid.

Jamais, il n'avait vu quelque chose d'aussi laid et d'aussi pitoyable : de petits corps nus, à peine duvetés; point d'yeux, point de plumes, mais seulement six grands becs ouverts.

Et il trouvait singulier de les aimer. Il n'exemptait pas leurs parents de l'universelle destruction, mais désormais, en implorant de Dieu le salutaire châtiment du monde, il faisait tacitement une exception en faveur de ces pauvres petits innocents.

Maintenant, lorque des paysans lui apportaient à manger, il ne les remerciait plus par des malédictions. Puisqu'il était nécessaire aux petits, là-haut, il se trouvait heureux qu'on ne le laissât pas mourir de faim.

Bientôt, on vit six têtes rondes se montrer au-dessus du nid, et, de plus en plus souvent, le bras du vieil Hatto s'abaissait au niveau de ses yeux. Il voyait les plumes pousser, les yeux s'ouvrir, les formes se dessiner. Héritiers fortunés des charmes que la nature a concédés aux bêtes de l'air, les oisillons se développaient dans toute leur grâce.

Et, pendant tout ce temps-là, les prières pour la grande destruction sortaient de plus en plus hésitantes de la bouche du pieux ermite. Il croyait avoir de Dieu la promesse que le Jugement dernier arriverait aussitôt que les oisillons seraient capables de voler. A présent, il semblait chercher un moyen pour échapper à la promesse du Seigneur, car il ne pouvait consentir à sacrifier ces six petits qu'il avait choyés et protégés.

Il n'en était pas ainsi auparavant, quand il ne possédait rien lui-même. Mais l'amour des petits et des pauvres abandonnés que chaque enfant a pour mission d'enseigner aux méchants l'avait subjugué et le faisait hésiter à cette heure.

Parfois, il voulait jeter le nid à la rivière, car il croyait que ceux-là sont les plus heureux qui meurent avant d'avoir connu les péchés et les hideurs du monde. Ne valait-il pas mieux garder ainsi les oisillons des bêtes de proie, de la faim, du froid et des mille souffrances de la vie? Mais, à ce moment, un épervier fondit sur les petits pour en faire sa pâture. D'un geste rapide de la main gauche, Hatto saisit le rapace, et, l'ayant fait tournoyer autour de sa tête, le jeta dans le fleuve.

Le jour vint enfin où les oisillons furent capables de voler. Une des bergeronnettes les poussait doucement vers le bord du nid, tandis que l'autre, voletant çà et là, cherchait à leur montrer combien voler était facile s'ils osaient seulement essayer. Et comme les petits s'obstinaient à avoir peur, les oiseaux prirent leur vol; ils dessinaient dans l'air des courbes gracieuses, montaient vers l'azur comme des alouettes à l'aurore ou bien planaient immobiles sur leurs ailes frémissantes.

Les petits ayant toujours peur, Hatto, l'ermite, ne put s'empêcher de se mêler de leur affaire. Il les poussa bien doucement du doigt, et tout fut décidé. Ils sautèrent, vacillants et gauches, battant l'air ainsi que les chauves souris au soleil, tombant, se relevant, essayant de nouveau leur vol, dont ils devinaient le secret, et s'efforçant de regagner, aussi vite que possible, leur nid. Et les bergeronnettes, fières et joyeuses, décrivaient de longues spirales, tandis que souriait le vieil Hatto.

Tout de même, c'était lui qui avait donné le coup décisif.

Et il se creusait la tête pour trouver moyen d'échapper à la promesse du Seigneur.

Peut-être, après tout, que Dieu tient le monde en sa droite tel qu'un grand nid d'oiseau et qu'il est arrivé à aimer tous ceux qui y vivent, les tristes enfants des hommes. Peut-être qu'il a pitié de ceux qu'il a promis à la grande destruction, comme l'ermite a pitié de ses petits oisillons.

Certes, les oiseaux de l'ermite étaient bien meilleurs que les hommes du bon Dieu, mais il comprenait pourtant que Dieu éprouvât quelque tendresse pour eux.

Le jour suivant, le nid de bergeronnettes resta vide, et l'amertume de la solitude envahit le cœur de l'ermite. Son bras, lentement, retomba le long de son corps et il crut que la nature anxieuse attendait les trompettes du Jugement.

Or, à ce moment, toutes les bergeronnettes revinrent; elles se posèrent sur sa tête et ses épaules, sans manifester la moindre peur. Mais une pensée traversa l'âme troublée du vieil Hatto : il avait baissé le bras; il l'avait baissé chaque jour davantage pour mieux contempler les oiseaux.

Et il restait là, tandis que les oisillons, parmi des cris joyeux, voltigeaient et jouaient autour de lui, lorsque Quelqu'un, qu'il ne voyait pas, l'interpella. Il fit signe joyeusement de la tête et répondit à la Parole : « Non, non, je t'en dispense. Je n'ai pas tenu ma promesse, tu n'as pas à tenir la tienne! »

Et il lui sembla aussitôt que la terre cessait de trembler et que le fleuve regagnait tranquillement son lit.

SELMA LAGERLOFF.

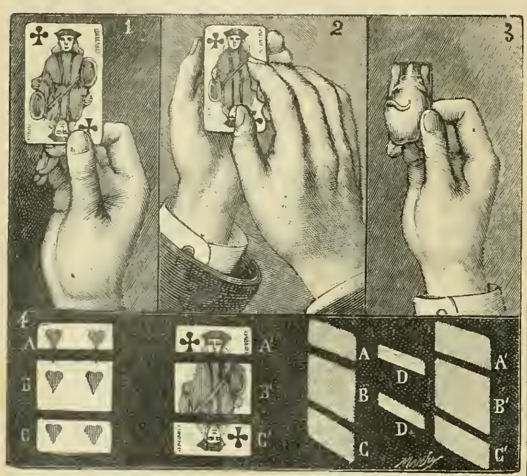
# MAGIE BLANCHE EN FAMILLE

## Les métamorphoses d'une carte à jouer.

« Quand vous assistez à une séance de magie, vous êtes bientôt fascinés et troublés de telle sorte, messieurs, qu'il est facile au prestidigitateur de vous faire prendre une chose pour une autre, et même votre crédulité devient parfois extrême. Ainsi, il me suffit de vous dire : voilà une carte à jouer, un *valet de trèfle*, pour que

vos yeux voient dans mes mains un valet de trèfle ; et cependant, ce que je tiens n'est pas une carte : c'est une petite souris que vous distinguez fort bien maintenant; à mon gré, c'est de nouveau l'image du *valet de trèfle* qui se peint sur votre rétine ; il me suffit, chaque fois, pour opérer un changement, de passer ma main devant l'objet. Me plaît-il de vous faire croire que je tiens une rose? la chose est tout aussi facile : un nouveau passage de ma main devant la carte fait changer votre hallucination ; vous seriez prêts maintenant à jurer que je tiens au bout de mes doigts une rose. La fleur redevient *valet de trèfle*, puis elle prend l'aspect d'une tête de poupée, d'une boîte d'allumettes, d'une tabatière, en un mot l'objet que je vous montre est tout ce qu'il me plaît de vous faire voir. Ne cherchez donc plus à comprendre mes tours, car vos raisonnements et vos inductions ne reposeraient que sur des chimères, sur des fantômes, sur de vaines apparences. »

Tel est, en résumé, le boniment qui peut accompagner ce tour, dont nous avons autrefois dévoilé le principe dans la *Nature;* nous le donnons ici avec quelques variantes, en conseillant à nos lecteurs de le joindre, dans une séance, à celui des cartes changées en valises (voir le numéro 1695 de l'*Ouvrier*) et à ceux que nous




donnerons encore prochainement ici pour former une série complète des métamorphoses que peut subir une carte à jouer; des effets analogues, produits par des moyens différents, contribueront ici puissamment, comme toujours en pareil cas, à dérouter la perspicacité des spectateurs qui chercheraient à *deviner* les *trucs*.

Le tour s'exécute au moyen d'une carte préparée.

Prenez une carte à jouer quelconque et un *valet de trèfle;* posez les deux cartes l'une sur l'autre et divisez-les, d'un trait de canif, en trois morceaux A, B, C (fig. 4), laissant plus grand le morceau du milieu.

Dans un de ces bracelets en caoutchouc dont on se sert dans les bureaux, taillez deux bandes D D de longueur égale à la largeur d'une carte à jouer ; rapprochez l'un de l'autre les trois morceaux de la première carte (que nous avons supposée être un six de cœur) et sur les deux traits de canif qui ont divisé cette carte, fixez, avec de la colle forte chaude, les bandes de caoutchouc DD ; quand ce premier assemblage sera sec, collez les morceaux A', B', C' du valet de trèfle sur les morceaux A, B, C du six de cœur. Vous aurez ainsi une carte qui pourra se replier, mais qui, tenue par un angle (fig. 1), restera droite et présentera l'aspect d'une carte non préparée.

Derrière la partie B de la carte, collez, à votre choix, une petite souris en drap, une rose artificielle en étoffe, une boîte d'allumettes ou une tabatière.

Quand vous voudrez opérer la métamorphose de la carte, tenez-la d'abord de la main droite pour la montrer (numéro 1 de la vignette) ; faites-la passer dans votre main gauche, dans la position indiquée au numéro 2 ; au moment où elle sera masquée par la main droite qui passera lentement devant elle, rabattez l'une vers l'autre les extrémités A et C de la carte que vous retournerez aussitôt pour la présenter enfin de la main droite qui vient de s'en saisir, comme le montre le numéro 3 de la vignette ; le pouce et l'index tiennent la carte repliée, opposant une résistance à la traction du caoutchouc qui tend à l'ouvrir. Quand l'objet est redevenu *valet de trèfle*, jetez la carte négligemment dans la boîte ou la corbeille où vous avez paru la prendre au hasard ; remplacez ensuite cette carte par une *carte-tabatière*, une *carte-fleur* ou une *carte-boîte d'allumettes*, toutes construites de la même manière avec des *valets de trèfle*.

C'est là encore un tour que les moins habiles sauront exécuter d'une manière fort convenable après quelques essais répétés devant un miroir ou, ce qui vaudrait mieux encore, devant un ami impitoyable, chargé de critiquer l'opérateur.

 MAGUS.

# CONCOURS DE COLORIAGE

*Pendant que le jury poursuit ses travaux, nous donnons ci-dessous, par ordre alphabétique de devises, la liste de cent compositions qui ont été jugées les meilleures et parmi lesquelles le jury va avoir à choisir les vingt-deux qui seront primées. Nous donnerons dans le prochain numéro la liste des vingt-deux vainqueurs et dans le n° 1926 nous proclamerons le prix.*

A cœur vaillant rien d'impossible. — *Ad majorem Dei gloriam.* — A force de forger on devient forgeron. — *Age quod agis.* — A l'œuvre on connaît l'ouvrier (2 fois). — A ma vie. — Un Amiénois. — L'art est difficile. — *Audaces Fortuna juvat.* — A vaincre sans péril on triomphe sans gloire. — *Ave Maria.* — *Beatus vir qui non abiit,* etc. — Bien faire et laisser dire. — Un cavalier sans peur sinon sans reproche. — Ce que chante la corneille chante le cornillon. — C'est par le gouvernement et l'éducation de soi-même, etc. — C'était pendant l'horreur d'une profonde nuit. — Clair et net. — *Contra spem sperandum.* — Des goûts et des couleurs il ne faut pas discuter. — De tête et à la main. — Dieu ayde. — Dieu et mon roi. — Dieu est Dieu et Mahomet est son prophète. — *Dios Patria y Alfonso XIII.* — Diviser pour gagner. — En silence. — Espérance. — Espérance, hospitalité, trahison. — Espoir et confiance. — *Excelsior.* — Faire bien et laisser dire. — Fais ce que dois, advienne que pourra. — Fais ce que *peux,* advienne que pourra. — Un fidèle abonné de l'*Ouvrier* et des *Veillées*, n° 17. — Fleur de lys. — *Forget me not.* — Une Franc-Gauloise. — Gre. — Honni soit qui mal y pense. — Ici-bas il vaut mieux tenir qu'après l'ombre toujours courir. — Jehanne de Flandre. — Je suis dans l'attente. — Je vous salue, ô terre où le ciel m'a fait naître ! — *Laboremus.* — *Labori dona.* — *Labor improbus omnia vincit* (2 fois). — *Labor omnia vincit improbus.* — *Lahir improntu omnia vincit* (2 fois). — Les trois dessins présents, que vais-je remporter, etc. — Lord Theil et lady Zett. — Lumière, Chaleur, Liberté. — N'ayez pas besoin d'espérer pour entreprendre, etc. — Ne pas avancer c'est reculer. — Noël ! Noël ! Montjoie et Saint-Denis ! — O. G. Spère. — On ne fait toujours ce que l'on voudrait. — Par Jeanne la Pucelle. — *Patienta.* — Peu d'espoir, beaucoup de patience. — Peu parler, bien agir. — Plus d'idée que de talent. — Plutôt souffrir que mourir. — *Potius mori quam fœdari* (3 fois). — Prier, travailler, espérer, Dieu fera le reste. — *Pro aris et focis.* — Quand à Dieu plaira ! — Quand je tiens, jamais je ne lâche. — *Quèta.* — Qui connaît mon nom connaît mon cœur. — Qui peut plus peut moins. — Qui ne risque rien n'a rien. — Qui sème bien récolte bien. — Qui sème récolte. — Qui vivra verra. — Raphaël adorait la friture, Michel-Ange aimait mieux, etc. — Rêvant aux bords du Léman. — *Semper recte.* — Se soumettre à l'avis du jury est chose bien facile ; mais, etc. — Le silence rend sage, la sagesse rend silencieux. — Le soleil luit, pour tout le monde. — *Spes.* — *Sub tuum præsidium, ô dulcis virgo Maria.* — *Sursum corda !* (2 fois). — Toujours en avant. — Toujours mieux. — Toute au bon Dieu. — Tout ou rien. — Le travail amène le succès. — Le travail rend heureux. — *Utile dulci.* — *Væ Victis.* — Vaincre ou mourir. — Vertu passe richesse. — Vouloir c'est pouvoir.

*Le Directeur-Gérant :* Henri GAUTIER. — Sceaux, Imp. Charaire et Cie.

5 centimes le N° année courante. (10 centimes le N° années échues.) N° 1925 TRENTE-SIXIÈME ANNÉE. — 27 Juin 1896.

# L'OUVRIER

Journal illustré paraissant le Mercredi et le Samedi

ABONNEMENT D'UN AN : (104 numéros) France, Algérie et Belgique : 6 francs.

DIRECTION ET ADMINISTRATION : LIBRAIRIE BLÉRIOT, HENRI GAUTIER, SUCCESSEUR, 55, quai des Grands-Augustins, Paris.

ABONNEMENT D'UN AN (104 numéros) Colonies et Étranger (sauf la Belgique) : 7 francs.

## LES VOLEURS D'OR, PAR GEORGES LE FAURE



— J'aurais voulu vous y voir, Master, répliqua le porte-parole des contrebandiers. (Voir page 132.)

SOMMAIRE : Les Voleurs d'or, par Georges le Faure. — Un Aïeul de Chapuzot, par Jean Drault. — Chronique, par Oscar Havard. — Recettes de la semaine. — Jeux d'esprit.

# LES VOLEURS D'OR[1]

PAR

GEORGES LE FAURE

## XVII

### LES GORGES DE BUFFELSTROOM

A une demi-journée de marche, environ, des bâtiments d'habitation, tout à fait sur le confin des territoires de Ferme Elisabeth, la nature du sol changeait brusquement et, pour un peu, on se fût cru dans une tout autre contrée.

Les plaines larges où l'herbe haute et drue ondulait au souffle de la brise, comme une nappe verte moirée, disparaissaient, faisant place à un terrain aride, sec, rocheux, que rongeaient par place des ronces et des broussailles épineuses et où la main de l'homme avait dû, depuis longtemps, renoncer à rien conquérir.

Par endroits, les roches s'amoncelaient comme écroulées du faîte de quelque montagne, disparue par enchantement, et des gorges étroites formaient des boyaux permettant de circuler à travers ces entassements dont quelques-uns atteignaient jusqu'à cent cinquante mètres de hauteur.

Nul arbre, nulle végétation même, rien que la roche brûlée par le soleil.

C'était en cet endroit que, depuis deux jours, John Stuck et Guillaume Brey se trouvaient embusqués : pour ne point éveiller l'attention, ils avaient — aussitôt leur retour en Afrique — pris le train pour Johannesburg ; là, frétant une voiture particulière, ils avaient filé jusqu'à Mafeking, où ils avaient attendu le moment opportun pour venir prendre secrètement position à portée des terrains qu'ils convoitaient.

Et ces gorges sombres, pour ainsi dire impénétrables, et dans lesquelles, en tout cas, nul ne se hasardait jamais à pénétrer à cause de légendes diaboliques qui couraient sur leur compte, ces gorges, disons-nous, se trouvaient admirablement placées pour leur permettre de se tenir en embuscade.

Avec eux, ils avaient amené du Béchuanaland une troupe de mauvais garnements, rejetés de toutes les exploitations du Rand pour leur mauvaise conduite et qui, n'ayant pu arriver à gagner leur vie dans la Rhodésia et les colonies nouvelles, cependant moins difficiles forcément sur la moralité de ses pionniers, attendaient à la frontière le moment d'une bonne opération à tenter...

Ces gens-là avaient accepté d'emblée, comme bien on pense, les propositions de Stuck : une campagne d'une dizaine de jours à raison de deux livres de solde par jour et un équipement complet qui devenait leur propriété, aussitôt après leur renvoi.

C'étaient assurément des frais importants ; mais lord Cornallett, qui avait dû transporter son quartier général à Mafeking, pour être plus à portée des opérations, avait déclaré vouloir faire largement les choses pour n'avoir aucun reproche à s'adresser, en cas d'échec.

Dans de semblables conditions, quel échec pouvait-on prévoir ? Avec ces quarante gaillards parfaitement résolus à jouer de la carabine, même contre les troupes du gouvernement de la République, qui n'auraient même pas hésité à canarder les soldats de Sa Majesté la reine d'Angleterre, le « peggage » devait forcément tourner à l'avantage de John Stuck.

En admettant même — il mettait les choses au pire — que des concurrents se présentassent, fussent-ils en nombre, ils ne pourraient être en posture d'accepter la bataille dans des conditions aussi avantageuses que lui ; car John Stuck était bien décidé à jouer le tout pour le tout, et même, si un hasard malheureux faisait arriver quelqu'un avant lui sur les terrains convoités, il avait pris des mesures pour le chasser.

L'enjeu de la partie était trop beau pour que, coûte que coûte, il ne voulût point mettre la main dessus, et ses hommes avaient reçu des instructions en conséquence ; maintenant, pour exciter leur courage, comme, par mesure de prudence, il ne leur versait que la moitié de leur solde, c'est-à-dire une livre par jour, il s'était engagé, en cas de bataille, à verser aux survivants le complément de solde revenant aux morts...

Guillaume Brey, lui, ne s'était en rien occupé de tous ces détails ; il avait laissé son ami — car John Stuck s'intitulait tel — recruter, équiper, armer à sa fantaisie ce ramassis d'aventuriers, se contentant de hausser les épaules quand il avait appris à quelle besogne ils étaient destinés...

Il n'y avait aucune crainte à avoir : les roches de Buffelstroom ne devaient attirer la convoitise de personne, car personne ne pouvait soupçonner les trésors qu'elles renfermaient dans leurs flancs ; John Stuck en serait donc pour ses frais, tout devant se passer — faute de compétiteurs — le plus pacifiquement du monde.

Personne !... Quand le jeune homme parlait ainsi, ses sourcils se fronçaient imperceptiblement et ses lèvres se plissaient en une moue singulière ; c'est que plus approchait le jour si ardemment désiré par lui, et plus s'affirmait, se précisait une crainte tout d'abord vague, une appréhension qui, peu à peu, l'envahissait tout entier.

Si oom Prétorius allait soudainement paraître le jour du « peggage » et réclamer comme sien ce territoire que John Stuck et lui convoitaient ?

Assurément, Guillaume n'avait pas été sans se renseigner à ce sujet et il avait appris que, conformément à la loi, Prétorius Brey avait déclaré conserver la propriété de l'habitation et des terrains avoisinants ; donc, conformément à la loi, le vieillard ne pouvait plus élever aucune prétention sur n'importe quelle autre partie du domaine, à moins que son intention ne fût de vouloir « pegger » tout comme quiconque, pour son propre compte.

Mais cela était bien peu vraisemblable, étant donnés les principes rigides du vieux Boer et son absolu mépris pour la fortune.

D'un autre côté, peut-être eût-il été tenté de venir se dresser devant son petit-fils, le jour même de son triomphe, pour lui reprocher sa trahison ; mais le vieillard devait croire le jeune homme en Europe et, dans ces conditions, il n'y avait aucune raison pour qu'il se dérangeât.

Guillaume, depuis longtemps, se soulevait à lui-même ces objections et, à chacune d'elle, trouvait une réponse satisfaisante, rassurante, ce qui n'empêchait pas une angoisse terrible de lui étreindre l'âme.

Sans qu'il s'en rendît compte, c'était le remords de sa mauvaise action qui, déjà, était en lui et le faisait souffrir ; mais John Stuck, lui, comprenait bien ce qui se passait dans le cœur de son « ami », et c'était bien là une des causes qui l'avaient fait s'entourer d'un appareil militaire aussi formidable.

Rien ne lui prouvait qu'au moment de l'action Guillaume n'aurait pas une défaillance, et c'est pour cela que certains de ses hommes avaient reçu comme mission spéciale de le surveiller ; en outre, sur un mot de lui, lord Cornallett était venu — comme nous l'avons dit — s'installer à Mafeking avec sa fille, et la vue de celle qu'il aimait avait suffi pour chasser les papillons noirs qui voltigeaient dans le cerveau du jeune homme, comme aussi pour combattre l'appréhension dont il était tourmenté...

Mais, depuis deux jours que l'on avait quitté Mafeking pour venir s'installer dans les gorges de Buffelstroom, Guillaume était devenu plus sombre et plus taciturne encore que de coutume et c'est à peine si, en maugréant, il avait consenti à guider John Stuck jusqu'au terrain dont il s'agissait de s'emparer le surlendemain...

Ces terrains, une fois bien délimités, l'Anglais les avait entourés de petits postes, solidement armés et dissimulés à merveille au milieu des roches ; ces postes avaient pour mission d'établir un cordon sanitaire autour de la future propriété de John Stuck et d'empêcher de passer quiconque par hasard le tenterait.

Le jour du « peggage », chacun de ces petits postes devait, au lever de l'aurore, monter à cheval et courir, à bride abattue, s'emparer d'une portion du territoire désignée d'avance...

De la sorte, John Stuck jetait sur les terrains aurifères, comme un immense filet, à travers les mailles duquel rien ne pouvait échapper.

Ces dispositions à prendre lui avaient demandé une nuit tout entière, car la prudence lui faisait une loi de ne s'aventurer que durant la nuit hors de sa cachette, et lorsqu'il avait rejoint Guillaume Brey, le jour venait de se lever à peine...

— Je crois que nous sommes sûrs de notre affaire, avait-il dit en descendant de cheval et en entravant sa monture à côté de celle de ses compagnons.

Le jeune homme, assis sur une roche, la tête entre les mains, murmura d'un ton abattu :

— Plût au ciel que je fusse aussi certain de l'affection de miss Cornallett...

— Bast ! l'affection vient ensuite, ricana l'Anglais ; ayez d'abord la main, le cœur est un accessoire...

Guillaume tressaillit, et son visage témoigna combien peu il partageait la manière de voir de son interlocuteur ; puis, avec un profond soupir :

— Mais cette main même, cette main, je ne sais pourquoi, mais j'ai le pressentiment qu'elle me la refusera...

— C'est chose entendue pourtant avec lord Cornallett, et miss Edwige est fille trop respectueuse pour ne pas s'incliner devant la volonté paternelle.

Le Boer serrait, à les briser, ses poings formidables, grondant, à la fois colère et désespéré :

— Elle ne m'aime pas !... elle ne m'aime pas !...

John Stuck fronça les sourcils ; c'était la crise qui le reprenait, cette même crise à laquelle, depuis trois mois, il assistait avec une

1. Voir l'*Ouvrier* depuis le 2 mai 1896.

périodicité désespérante et dont il commençait à avoir assez, le brave Anglais, d'autant plus que les circonstances présentes l'invitaient peu au rôle de consolateur.

Dans quarante-huit heures, au lever du soleil, la partie si impatiemment attendue et de laquelle le sort de sa vie tout entière dépendait, allait se jouer ; en quelques instants, elle serait gagnée ou perdue, et, vraiment, il était bien naturel qu'il eût l'esprit à autre chose qu'aux doléances de son compagnon.

— En vérité, mon cher, fit-il d'un ton goguenard, à votre âge, avec votre taille et votre corpulence, ne vous trouvez-vous pas grotesque à toujours gémir ainsi ? Voici des semaines et des semaines que vous me rebattez les oreilles des mêmes choses et que je m'épuise vainement à vous opposer les mêmes arguments. Ce n'est point à la veille de ce qui va se passer qu'il est permis de se conduire avec un tel enfantillage ! Ma parole, si miss Edwidge vous voyait, elle se moquerait de vous... et elle aurait grandement raison...

— Croyez-vous donc qu'elle ait besoin de cela pour me tourner en ridicule ! riposta le jeune homme d'une voix sourde, allez, j'ai beau n'être qu'une brute de Boer, une espèce de sauvage qui ignore tout de votre civilisation, il y a un instinct qui ne me trompe pas.

Alors, énervé, poussé à bout, John Stuck s'écria :

— Eh bien ! soit... j'admets votre instinct, j'admets votre clairvoyance... j'admets tout !... là, êtes-vous content ?... Seulement, laissez-moi tranquille avec vos jérémiades et examinons plutôt si tout est prêt pour le « peggage ».

Mais, décidément, ce soir-là, Guillaume était en mauvaise veine, car, à ce seul mot qui évoquait avec une précision si terrible ce qui allait se passer deux jours plus tard, il se dressa soudain et avec un hochement de tête qui semblait aussi bien l'expression d'une angoisse que d'une menace :

— Le « peggage », gronda-t-il... oui, c'est vrai ! vous ne songez qu'à cela, vous !...

— *By God !* ricana grossièrement John Stuck, si vous croyez que c'est pour mon plaisir que je me suis offert votre société depuis trois mois...

— Inutile de m'éclairer sur une chose que je connais aussi bien que vous.

— Ah çà ! est-ce que, par hasard, vous vous figurez que je m'embusque dans ce désert pour rêver avec vous aux beaux yeux de miss Cornallett ?...

Un accès de rage saisit le Boer, qui dressa ses deux poings au-dessus de sa tête, crispés comme s'il allait les abattre sur quelque victime imaginaire.

— Ah ! cette femme !... grommela-t-il, cette femme, comme je la hais !...

— Allons, bon !... voilà que vous la haïssez maintenant...

Le jeune homme eut un geste d'indicible fureur et riposta :

— N'est-ce point elle qui m'a poussé à ce crime ?

— Un crime !... quel crime ? demanda John Stuck, qui comprenait parfaitement quelle signification son interlocuteur donnait à ce mot.

Puis, railleur, feignant d'en saisir seulement le sens :

— Ah ! oui... toujours la même chose ! Mais où voyez-vous un crime là-dedans ? Ferme Elisabeth vous appartient comme au vieux, plus même qu'au vieux, et vous avez le droit d'en faire ce que vous voulez... Mais je vous ai répété ça plus de cent fois, et toujours vous avez été de mon avis...

Guillaume Brey demeurait sombre, étreignant de ses deux mains d'athlète sa large poitrine, comme s'il eût voulu étouffer le remords qui le poignait.

— C'est vrai..., balbutia-t-il, vous m'avez dit cela, je l'ai dit aussi... Mais je sens là, moi, que c'est une infamie !...

La fureur s'empara de John Stuck, d'autant plus grande que ce qui se passait, il l'avait prévu, et que s'il était précisément si nerveux, si irritable, c'est parce qu'il avait toujours redouté la défection du dernier moment...

— Eh bien ! s'il en est ainsi..., clama-t-il à la face du Boer, allez-vous-en... Je n'ai pas besoin de vous et je ferai la besogne tout seul... Seulement, vous serez dépouillé tout comme le vieux, et vous n'aurez pas le bénéfice de ce que vous appelez un crime...

Et s'excitant tout seul à parler. :

— Allez-vous-en !... oui... allez-vous-en !...

Mais, alors, Guillaume se redressa.

— Pardon..., répondit-il, soudainement aussi calme que l'autre était irrité ; nous sommes ici sur le territoire de Ferme Elisabeth. et si quelqu'un devait quitter la place, ce serait vous...

— Oui-dà, ricana John Stuck en reculant d'un pas, pour se mettre, à tout hasard, hors de la portée du Boer, vous oubliez que je ne suis pas seul, mon bon Guillaume Brey, et que mes quarante compagnons ont chacun une carabine dont ils joueraient au besoin...

Le Boer haussa les épaules.

— Vos quarante compagnons avec leurs carabines et vous-même avec la vôtre ne pèseriez guère plus qu'une plume si oom Prétorius arrivait avec une poignée d'amis pour vous chasser d'ici...

— Ce serait à voir ! répliqua Stuck, en affectant une assurance qui n'était guère en lui.

Tandis qu'il faisait cette réponse, une sueur froide avait emperlé soudainement son front et son esprit, — durant que sa langue parlait, cherchait les arguments propres à ramener le jeune homme à de meilleurs sentiments...

Il poussa un petit ricanement, fourra les mains dans les poches de son pantalon, et finit par dire :

— Au surplus, en mettant les choses au pire, qu'est-ce que je risque, moi ? de ne pas « pegger » Ferme Elisabeth ?... Mon Dieu ! nous serons beaucoup dans ce cas-là et ce ne sera que partie remise, car, un jour ou l'autre, nous arriverons bien à fourrer la patte sur votre satané pays...

— Ça, jamais ! s'exclama Guillaume, en lequel, seul peut-être de tous les bons et généreux sentiments, avait survécu l'amour du sol et de l'indépendance.

Amicalement, Stuck lui posa la main sur le bras, déclarant :

— Ça, c'est une autre question..., à examiner plus tard... Pour l'instant, je vous disais que si je ne « peggeais » pas les terrains de Ferme Elisabeth, j'en peggerais d'autres, et voilà tout ; tandis que, pour vous, il n'y a qu'une seule Edwidge Cornallett, et si vous la perdez cette fois, elle est perdue pour toujours...

Guillaume Brey poussa une sorte de rugissement et, saisissant à le briser dans l'étau de ses doigts d'acier le poignet de son compagnon :

— Taisez-vous donc ! cria-t-il, ne voyez-vous pas que vous me rendez fou et qu'en me parlant d'elle, je suis comme le bœuf devant lequel on agite une loque rouge... je ne vois plus, je ne sais plus... non, je ne sais plus...

Il avait empoigné son front à deux mains, le comprimant comme pour retenir la cervelle prête à s'échapper...

John Stuck eut, dans l'ombre, un sourire de triomphe ; le jeune homme était au point où il avait voulu le ramener ; maintenant qu'il l'avait replacé sous l'impression d'Edwidge Cornallett, il pouvait être sûr de lui et il poussa un imperceptible soupir de soulagement ; car, à vrai dire, si Guillaume avait dû faire défection et lui jeter sur le dos le vieux Prétorius avec une troupe de ces enragés Boers, quelque sûr qu'il fût des hommes embauchés par lui, il n'eût certainement pas parié deux pence sur la réussite de « peggage ».

— Allons, allons !... fit-il en frappant amicalement sur l'épaule du jeune homme, ne parlons plus de cela et buvons une bonne tasse de thé mélangé de whisky ; cela nous changera les idées et nous fera prendre patience pendant les quelques heures que nous avons à attendre...

Comme il rentrait sous l'espèce de tente formée d'un lambeau de toile accroché à deux roches, et qu'il mettait déjà le feu à la lampe à esprit de vin destinée à chauffer l'eau de son thé, un coup de feu retentit tout à coup dans le lointain, roulant, à travers la campagne endormie, des échos sonores que les rochers répercutaient avec un roulement de tonnerre...

— *By God !* gronda-t-il en se précipitant, avez-vous entendu, Guillaume !

Le Boer était immobile, appuyé à un quartier de roc, semblable à une statue, la tête penchée en avant.

— Sans doute un de nos hommes qui aura tiré sur quelque fauve, ajouta l'Anglais pour se donner confiance à lui-même.

Il achevait à peine ces mots, qu'un autre coup de feu éclata, presque aussitôt suivi d'un autre, semblable, celui-là, à une riposte.

Guillaume Brey, alors, tressaillit et dit d'une voix sourde, dans laquelle il y avait un tremblement.

— Ça... c'est un des nôtres...

— Qu'en savez-vous ? demanda John Stuck, furieux de le voir confirmer l'appréhension qu'il avait eue dès la première détonation...

— Les hommes de Mafeking ont des fusils anglais, répondit Guillaume avec assurance ; les Boers, eux, sont armés de la carabine Mauser à répétition, et de calibre plus petit que vos fusils... Oh ! inutile de me dire le contraire..., d'ailleurs, la détonation n'est pas la même...

La face de John Stuck exprimait une inquiétude grande.

— *By God !* grommela-t-il, une carabine boër !

Puis, soudain, éteignant la lampe à alcool sur laquelle ronronnait déjà la bouilloire :

— Le thé attendra, fit-il ; mais il faut que j'en aie le cœur net...

Et à Guillaume :

— Arrivez... nous allons nous renseigner sur ce qui vient de se passer...

Quelques minutes plus tard, ils étaient en selle et, la carabine en sautoir, filaient au trot dans la direction où les détonations s'étaient fait entendre : successivement, ils visitèrent, en l'espace de deux heures, une demi-douzaine des petits postes qui enserraient comme dans un cercle les terrains convoités ; mais aucun d'eux ne put leur donner le moindre renseignement, aucun d'eux n'ayant rien vu.

Mais ils arrivèrent tout à coup auprès d'un groupe d'hommes, un peu plus nombreux que les autres — une dizaine tout au moins — et qui paraissaient en proie à une violente émotion ; près d'un feu à demi consumé et qu'une courbe rocheuse dissimulait

aux regards, un corps était étendu à terre, sans mouvements.

— Le coup de feu entendu tout à l'heure? interrogea Stuck en hochant la tête vers le cadavre.

Ce fut un concert de malédictions et l'Anglais eut grand'peine à faire faire silence.

— Voyons, toi, dit-il en désignant celui qui commandait, parle : que s'est-il passé?

— Je ne sais trop exactement, car j'étais ici à dormir avec les autres, tandis que Jim — il désignait le corps immobile et sanglant — était de faction : tout à coup, une détonation, puis deux... Nous sautons sur nos carabines et nous courons, pour arriver juste au moment où deux cavaliers, prompts comme la foudre, accouraient.

— Deux cavaliers... quels cavaliers? s'exclama John Stuck.

— L'un d'eux, droit sur sa selle, épaulait :... le coup partit... et Jim tombe, tandis que ces brigands fondent sur nous...

Stuck lâcha une kyrielle de jurons épouvantables.

— Et vous ne les avez pas descendus!... dix contre deux! Vous êtes donc des femmes, de vraies femmes!...

— J'aurais voulu vous y voir, master, répliqua le porte-parole des aventuriers; le vent ne souffle pas plus rapide que ces démons; ils étaient déjà passés, que nous n'avions pas eu le temps d'armer nos carabines; et quand nous épaulions, ils étaient déjà hors de portée...

Stuck frappa impatiemment du poing sur l'arçon de sa selle.

— Comment étaient-ils?... vous les avez vus, au moins?... quelle sorte de gens étaient-ce?... des Burghers?... des Uitlanders?... des agents de police?...

L'homme regarda ses camarades comme pour les consulter et s'assurer qu'à cet égard ils étaient en communion d'idées, et répondit :

— Ma foi... ça avait tout l'air d'être des gens d'ici; grandes bottes, large chapeau, veste courte...

— Et puis, le coup de carabine, fit un autre..., tu oublies le coup de carabine!... Il n'y a qu'un de ces damnés Burghers pour nous envoyer, dans de semblables conditions, une balle au bon endroit... car, vous savez, master, ce pauvre Jim... en plein cœur... tué raide...

Guillaume, qui, jusqu'à ce moment, n'avait rien dit, demanda alors d'une voix dans laquelle il y avait un tremblement :

— L'un de ces deux hommes n'était pas un vieux?...

— Je n'ai guère remarqué..., fut-il répondu; d'ailleurs, ils allaient si vite... ça a été comme un tourbillon...

— Eh quoi! vous êtes fou, mon cher, interrompit brusquement l'Anglais : vous vous forgez des idées qui n'ont ni queue ni tête... Nul ne vous sait ici... Il vous croit, comme tout le monde, parti pour l'Europe... Que diable voulez-vous qu'il vienne faire ici?...

Le jeune Boër poussa un soupir.

— Vous ne connaissez pas oom Prétorius, répliqua-t-il; c'est son bien qu'on vient lui voler..., et il le défendra...

— Soit, fit l'autre en haussant les épaules; mais il ne peut être partout à la fois... et ce serait bien de la malchance si, juste, nous le trouvions ici... alors qu'il a des milles et des milles à surveiller.

— Souhaitons-le..., murmura Guillaume...

Ils s'en retournaient botte à botte, lentement, rejoignant la gorge qui leur servait d'abri, jouissant de la fraîcheur relative de cette nuit tropicale qu'une vie mystérieuse, se trahissant par des bourdonnements imperceptibles, animait...

En silence, ils trottèrent durant un kilomètre; puis, brusquement, John Stuck demanda :

— Et cependant, si le hasard l'amenait ici après-demain? fit-il.

Un frisson secoua le Boër, qui ne répondit pas, l'esprit pour ainsi dire figé par ces paroles...

— Oui, insista John, inquiet de cette attitude, si au cours du « peggage » ce vieil ours surgissait tout à coup...

— Eh bien! interrogea péniblement Guillaume, dont la respiration semblait avoir été coupée.

— Que feriez-vous?... je ne vous demande pas « que ferions-nous » ; car, moi, je sais ce que je ferais..., mais vous?...

Le jeune homme était en proie à une émotion considérable; cette éventualité, certes, il y avait bien songé, nombre de fois; mais, toujours, il s'était senti si troublé, si effaré, qu'il avait chassé bien loin de lui cette supposition, préférant ne pas la croire possible plutôt que d'avoir à s'interroger sur la conduite qu'il tiendrait...

Mais voilà que, cette fois, ce n'était plus lui-même qui s'interrogeait, mais un autre qui lui posait la question, et, à cette question, il lui fallait répondre.

En une seconde, tout se brouilla en lui; sa conscience, sur le point de parler haut, fut étouffée par son amour; mais la pensée d'Edwidge Cornallett se trouva à son tour combattue par le souvenir des longues années écoulées sous l'égide du vieux Prétorius...

Oui... pensée effarante... que ferait-il, si le vieillard se dressait devant lui et, de ses bras étendus, lui barrait la route des terrains à « pegger ».

Passer outre! mais il savait bien qu'avant de faire un pas, il lui faudrait tuer le grand-père; car celui-ci avait toujours déclaré — et ce depuis des années — que si jamais les Anglais tentaient de lui voler son bien, il le défendrait contre eux jusqu'à la mort.

Reculer! mais alors, c'était l'espoir à jamais perdu du bonheur si ardemment convoité de devenir le mari d'Edwidge Cornallett!

En vérité!... n'était-ce pas à devenir fou?...

— Et vous? balbutia-t-il en guise de réponse, que feriez-vous donc?...

John Stuck ricana.

— Ah! moi, c'est d'une simplicité! Je commencerais par lui flanquer poliment un coup de chapeau, en le priant de vouloir bien aller promener ses bottes ailleurs; et si le coup de chapeau ne suffisait pas, je lui flanquerais un coup de carabine.

— Vous le tueriez! s'écria Guillaume.

— Dame!... ce n'est pas mon grand-père, à moi; et du moment que la loi est pour nous...

Le jeune Boer eut un mouvement de révolte.

— Eh bien! non... déclara-t-il, moi vivant..., vous ne toucherez pas un cheveu de sa tête...

— Je vous demanderai la permission, peut-être? ricana l'Anglais; je vous le répète, les terrains sont au premier occupant, et si je suis celui-là, tout individu qui tentera de me disputer mon bien, fût-ce le diable en personne, aura affaire à ma carabine...

Il ajouta d'un ton plus radouci, car il n'avait présentement aucun intérêt à une brouille avec le Boer :

— Au surplus, nous nous creusons là bien inutilement la tête; si le vieux avait voulu conserver pour lui ces terrains, — dont il n'est pas sans connaître la valeur aurifère, — il ne dépendait que de lui de le déclarer... Au lieu de cela, c'est la bicoque qu'il a gardée, preuve qu'il se soucie autant qu'un poisson d'une pomme de ces terrains-là...

En lui-même, il ajouta :

— Toi, mon garçon, je t'aurai à l'œil; et au premier mouvement suspect, je te descends...

Comme ils arrivaient au campement, une ombre se dressa soudain devant eux, et une voix demanda, tremblante, émue :

— Guillaume, est-ce toi?

Le jeune homme se précipita à bas de son cheval, et courant à la personne qui venait de parler, la saisit par le poignet pour l'amener devant la clarté du foyer.

Il poussa un cri de surprise et d'effroi : couverte de poussière, la tête entourée de linges sanglants, c'était Wilhemine.

*(La suite au prochain numéro.)* G. LE FAURE.

## LES VIEUX SOLDATS

# UN AIEUL DE CHAPUZOT[1]

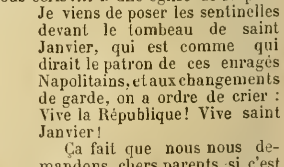
**Par JEAN DRAULT**

### XV

LES LAZARONI

Nous vivons tout de même dans un drôle de temps, chers parents! Savez-vous d'où je vous écris?... D'une église de Naples.





Je viens de poser les sentinelles devant le tombeau de saint Janvier, qui est comme qui dirait le patron de ces enragés Napolitains, et aux changements de garde, on a ordre de crier : Vive la République! Vive saint Janvier!

Ça fait que nous nous demandons, chers parents, si c'est saint Janvier, *San Gennaro*, comme ils l'appellent dans leur patois, qui est devenu républicain ou si c'est la République qui s'est mise dans la piété.

— Mais voyons, caporal Chapuzot, que diront probabloirement les gens de Santeuil auxquels vous inculquerez connaissance de ma lettre, voyons, comment que ça se fait-il un peu que la République ferme l'église de Santeuil, qu'elle guillotine les curés et qu'elle nous mettrait en prison si l'envie nous prenait de retourner à la messe comme sous le ci-devant roi, et comment se fait-il aussi qu'à Naples, elle commande le grenadier de service devant le

1. Voir l'*Ouvrier* depuis le 2 mai.



tombeau d'un ci-devant saint?

Chers parents, que si les gens de Santeuil vous demandent des explications là-dessus, vous leur direz que c'est inexplicatif autrement que pour des raisons d'ordre supérior, et subséquemment inaccessible au comprenoir du caporal et du soldat.

Sur ce, je vais vous raconter à la suite de quelles terribles batailles nous chantons, chacun à leur tour, l'hymne des Marseillais et le cantique au citoyen saint Janvier.

Comme vous le savez probablement, le général Bonaparte est parti au diable, en Egypte, de l'autre côté des mers, car il y a par là des nègres qui ne veulent pas reconnaître la République.

C'est le général Championnet qui est à présent général en chef de l'armée d'Italie, et, s'il a été forcé de prendre Naples, c'est qu'il s'y passait des horreurs.

Figurez-vous que, près de cette ville, il y a un volcan qui lance des flammes et de la fumée par un trou placé à son sommet.

Machuret dit que ça doit être un géant qui demeure dans cette montagne appelée Vésuve, on ne sait pas pourquoi, et qui fume sa pipe par le trou.

Ce volcan éclate quelquefois et incendie la ville. Mais il y a eu pour les habitants de cette ville, qui étonnerait rudement les gens de Santeuil, quelque chose de joliment plus terrible que le volcan : c'est les *lazaroni*.

Voici ce que c'est que cette engeance : figurez-vous des milliers de feignasses, hommes, femmes et enfants, qui restent toute la journée couchés sur le sable de la mer, et qui vivent avec des tuyaux en pâte de plusieurs aunes de long appelés macaronis. Quand on les voit manger, on dirait qu'ils avalent des couleuvres. Quand ça ne passe pas vite, un bon coup d'eau, et ça y est. Après ça, ils dorment tranquilles.

Quand le roi de Naples, qui avait peur de nous, a eu filé, il a probablement emmené avec lui son armée, sa police et tout le tremblement. Voilà donc nos lazaroni qui se disent comme ça :

— Bonne affaire!... plus de maréchaussée, plus de danger d'aller en prison, on pourra voir à piller les maisons des riches!

Et pour se donner les gants de voler avec patriotisme, ils se mettent à crier : « A bas les Français! Défendons Naples et saint Janvier! »

Et tout en criant ça, ils se mettent à massacrer les riches Napolitains. Les uns, ils les grillent tout vifs; les autres, ils les guillotinent; les autres, ils les fusillent; enfin, un vrai carnage. Et ils pillaient les maisons de ceux qu'ils avaient tués.

Ce que voyant, les riches Napolitains se prennent d'amour pour les idées républicaines et ils font dire au général Championnet :

— Général, entrez à Naples le plus tôt possible, nous serons républicains, nous serons sans-culotte, nous serons tout ce que vous voudrez, mais venez nous défendre et empêchez toute la canaille de nous prendre tout notre équipement et notre fourbi.

— Très bien! qu'a dit Championnet, qui songeait justement à mettre Naples en République, pour faire plaisir au Directoire. Très bien! Et en avant!

Et nous avançons sur Naples, par bataillons.

Mais les lazaroni étaient soixante mille : plus on en tuait, plus ils croissaient en nombre, en criant comme des possédés....

Mon bataillon était de l'affaire de Benevento et nous avons bien manqué d'y rester.

Figurez-vous que, devant Benevento, il y a un défilé que les coquins de lazaroni gardaient, vu qu'ils savaient très bien qu'il n'y avait que par là qu'on pouvait arriver à Naples.

Nous les bousculons, et nous entrons dans le défilé au son des tambours, que ça résonnait comme dans une cathédrale, même que Machuret a pleuré de joie, voici pourquoi : je vous ai dit, chers parents, que ce tambour était sourd, ce qui fait qu'il n'entend plus le son de son instrument.

Mais là, dans ce défilé de Benevento, ça faisait un tel bruit que Machuret a entendu comme le bourdonnement d'une guêpe. Alors, il a reconnu que c'était son tambour qu'il entendait comme dans le lointain. Ça lui a rappelé, à ce pauvre Machuret, toute sa jeunesse, tout l'ancien temps où il entendait encore le tambour; il m'a dit qu'il s'était revu à Versailles, lorsque le ci-devant roi a passé la revue de son régiment, retour de Corse, et que le tambour de Machuret résonnait dans la cour du château, et, dame, ces souvenirs, ça l'a fait fondre en larmes, le pauvre Machuret!

Mais reparlons un peu voir de notre défilé. Nous n'y étions pas encore tous engagés, que l'ennemi nous attaque par derrière, ce qui nous a donné la venette.

Je me demande encore comment nous n'y sommes pas restés tous, dans ce boyau, et on y serait resté tous si un grenadier de mon escouade, un nommé Larescousse, né natif d'un petit village situé près Paris et qui s'appelle La Villette, n'avait pas donné au brave capitaine Roufignac un bon moyen de se tirer de ce mauvais pas.

— Citoyen capitaine, qu'il lui a dit, pas loin de là, le défilé s'élargit : faut dresser une embuscade à ces pierrots-là!

— Une embuscade! que s'écrie Roufignac. Mais je ne demande que ça. Qu'est-ce que tu ferais, citoyen grenadier?

— Voilà! que s'est écrié Larescousse. L'arrière-garde, avec Bras-d'acier, fait demi-tour et engage le combat.

— Bon, et après?...

— Après?... tu vas t'installer, citoyen capitaine, avec le gros de la compagnie, là où le défilé est large, tu nous fais mettre à plat ventre, et tu attends.

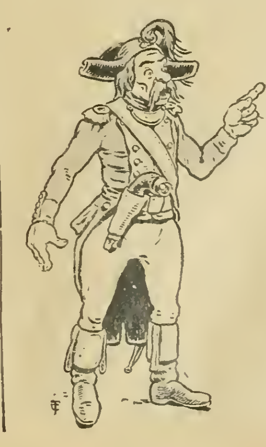
— J'attends?... Qu'est-ce que j'attends?...

— Je vais te dire, citoyen capitaine!... Tu attends que l'arrière-garde et Bras-d'acier aient passé devant toi en se sauvant devant les lazaroni, parce que, citoyen capitaine, il faut que l'arrière-garde lâche pied devant l'ennemi, sitôt que ton gros sera à plat ventre.

— Mille gibernes!... Je comprends! que s'est mis à dire le brave capitaine Roufignac en se donnant un grand coup de poing dans le chapeau.

Le voilà donc qui donne ses ordres. Bras-d'acier avec ses hommes fait face aux bandits qui ne s'aventuraient qu'à moitié. Ils arrivaient par derrière, lâchaient leur coup de fusil dans notre dos et s'ensauvaient comme si qu'ils auraient eu le diable à leurs trousses.

Bras-d'acier marche sur eux à la baïonnette, les charge, les traite de suppôts de la tyrannie, de traîtres et de suspects, enfin, de tous les noms les plus humiliants.



Puis, il fait semblant d'avoir peur, il entraîne tous ses hommes dans sa fuite.

Dame, voilà mes lazaroni qui se mettent à baragouiner des injures à leur adresse, qui crient : Viva San Gennaro! et qui courent à toutes jambes à la poursuite des grenadiers.

Bras-d'acier passe devant nous qui étions à plat ventre dans les rochers, puis nous voyons arriver les lazaroni par milliers, qui hurlaient comme des diables.

— Feu! que crie Roufignac.

Alors, pan! Nous les fusillons comme des lapins. De leur côté, Bras-d'acier et ses fuyards se retournent, se mettent sur deux rangs, et pan! envoient leur grêle de balles dans le nez des lazaroni.

Les malheureux étaient ahuris. Ils ne savaient plus de quel côté fuir, et ils se tuaient les uns les autres.

Pour comble de malheur, trente-six chasseurs à cheval, attirés par le bruit de notre feu, étaient accourus dans le défilé et ils poussaient à coups de sabre tous les Napolitains de notre côté, si bien que ce n'était plus une bataille, mais une fusillade en masses.

Il n'y avait pas à faire de quartier, c'étaient des insurgés et on a tué tous ceux qui n'ont pu réussir à escalader les rochers pour se sauver.

On a pu arriver ainsi devant Naples, grâce à l'imagination de mon brave grenadier Larescousse que j'ai proposé pour un fusil d'honneur, et que le brave capitaine Roufignac a immédiatement appelé le Gracchus de l'armée d'Italie.

Je n'en ai pas été jaloux, chers parents, parce que Gracchus, au dire de l'adjudant Bras-d'acier, qui le tient du capitaine Roufignac, c'était dans l'armée des anciens Romains quelque chose comme un caporal, au lieu que Brutus, mon prédécesseur, c'était un lieutenant ou un sous-lieutenant, Bras-d'acier ne sait plus au juste.

Toujours est-il que, trois jours après l'affaire du défilé, nous étions devant Naples, et notre demi-brigade était désignée pour commencer l'assaut au sud-est de Naples, le 21 janvier au matin, jour anniversaire de la mort du ci-devant roi.

Roufignac, avant l'assaut, et pendant qu'on sauçait un bout de biscuit pourri dans un gobelet de vin du pays, qui est un nectar, nous a fait un discours où il a dit :

— Sous-officiers et soldats!... Une fois de plus vous allez vaincre la tyrannie, cette hydre sanglante que la mort du tyran n'a point abattue, mais qui cherche toujours à faire pousser de nouvelles tiges dans le sang des soldats de la République, et à reprendre les grades de ceux qui..., de ceux que...

Il a reçu une balle dans le bras au même instant, et son discours, qui nous transportait d'admiration, parce que le capitaine Roufignac parle comme un membre des Cinq-cents, a été terminé par un gros juron.

Mais nous avions fini notre biscuit et notre vin, nous étions prêts à monter à l'assaut, et moi, je disais :

— Caporal Chapuzot, tâche d'attraper, cette fois, un mauvais coup, une bonne balle dans la figure ou un bon coup de sabre dans les côtes, c'est pour le grade de sergent, cette fois!...

(*La suite au prochain numéro.*) JEAN DRAULT.

## BIBLIOGRAPHIE

# LA VÉRITÉ SUR LE SPIRITISME

Une brochure in-32, prix : 25 centimes.

On a justement dit que la force des méchants était faite de la faiblesse des bons. Il est certain qu'en beaucoup de cas, s'abstenir c'est déserter.

Voici un mouvement très accentué qui, partant de Paris, a gagné la province jetant, quoi qu'on eu dise, un grand trouble dans les consciences. Les prophéties et les voyants se multiplient sans que l'on puisse déterminer, de manière authentique, à quelle influence ces manifestations exceptionnelles sont dues.

Les vaticinations de la rue Paradis ont prouvé, *par leur seule vulgarité*, qu'elles ne pouvaient provenir de l'intervention divine.

L'ange Gabriel, le chaste Annonciateur, l'Esprit très pur qui put déposer l'auguste mystère dans la corolle d'un lis sans l'effeuiller, n'est certainement pas l'influence quelconque qui parle en vers français dont un mirliton ne voudrait pas.

Les prêtres que la question a préoccupés ont, avec raison, pensé que, s'il n'y avait pas supercherie, l'intervention était diabolique.

Mais il y a des esprits forts qui ne croient pas au diable ou, pour bien dire, qui affectent de n'y pas croire afin de n'en point médire : les loups ne se mangent pas entre eux.

Alors ? Ce n'est pas l'ange...; ce n'est pas le diable et ce n'est pas non plus la voyante... Qui est-ce donc ?

Les spirites (une variété de naïfs, panachés d'habiles) vont vous répondre :

« Celui qui parle par la bouche de la voyante est un esprit désincarné, appartenant à tel ou tel degré de l'au-delà, et qui, pour une raison qu'il ne fait pas connaître (ce n'est pas gentil!), nous apporte la vision des événements qui se préparent. »

Ce commencement d'explication nous met en appétit et nous voudrions bien en savoir davantage.

Mais le catéchisme (quelle lacune!) ne nous a jamais rien dit de ces esprits qui peuvent s'installer en nous comme un voyageur à l'hôtel et y faire leur petite réclame pour le placement de leurs produits.

Nous hausserions même les épaules si différents témoignages, de bonne foi et de source pure, ne venaient faire osciller la négation formelle que nous allions jeter à la théorie spirite.

Y a-t-il ou non des esprits ?

Il y en a... pour notre danger et notre épreuve.

L'encre coule à flots sur leur compte en ce moment. Toutefois lire ce qui s'écrit, à l'heure actuelle, sur ce sujet troublant est un péril que beaucoup feront bien de ne pas affronter. Il est si difficile de dégager la vérité d'un remous d'idées effervescentes !

Il y a quelques années, parut un petit livre qui, dans une époque moins dévolue aux batailles financières, eut, d'emblée, conquis sa place au panthéon des systèmes philosophiques. Mais il y a tant d'idées dans l'air depuis trente ans, que l'œil se blouse à les voir défiler et les transmet mal comprises à l'attention qui se désintéresse.

Ce petit volume portait pour titre : *La Vérité sur le spiritisme*. L'auteur était le marquis de Roys, ancien élève de l'École polytechnique.

Bien des volumes ont paru sur le spiritisme : aucun n'a donné de façon plus claire, plus simple, plus incontestable, la clef de ce mystère troublant et dangereux. Ecrit sans passion, avec la bonne foi sincère de celui qui se met en route avec la résolution de conter exactement les incidents du voyage, ce livre nous fait traverser toutes les étapes parcourues par la théorie spirite.

L'auteur nous montre comment cette croyance spirite, loin d'être la « révélation nouvelle » dont l'inconnu sollicite tant d'esprits à la dérive, n'est, en réalité, qu'une vengeance décrépite; comment le spiritisme, au lieu de croître, est allé perdant, chaque jour, du terrain. Nous visitons, avec l'auteur, l'arsenal forgé par l'ennemi battu qui fait flèche de tout bois : magnétisme, somnambulisme, mesmérisme, évocations, violations apparentes des lois physiques, phénomènes psychologiques commençant au pressentiment pour aboutir à la suggestion.

Alors, quand nous avons terminé ce livre, nous pouvons conclure de nous-mêmes sur les faits auxquels nous assistons aujourd'hui. Les prophètes et envoyés porteurs de pseudonymes célestes nous apparaissent ce qu'ils sont, avatars de l'éternel chagrin de Dieu : le Mal.

B. DE LA R.

Nous avons eu la bonne chance de réunir quelques centaines d'exemplaires du volume dont parle notre collaborateur et nous les tenons à la disposition de nos lecteurs. Adresser les demandes à M. HENRI GAUTIER, 55, quai des Grands-Augustins, en y joignant 0 fr. 25 en timbres-poste.

# CHRONIQUE HEBDOMADAIRE

LE TÉLESCOPE DE L'EXPOSITION DE 1900. — LE PLUS GRAND MIROIR DU MONDE. — VOYAGE EN TRAIN SPÉCIAL. — DEUX SYSTÈMES DE POLISSAGE. — LE POLISSAGE MÉCANIQUE. — UN TUBE DE 60 MÈTRES. — LA LUNE A 60 KILOMÈTRES. — LE TOURNOI INTERNATIONAL D'ESCRIME — L'AVERTISSEUR ÉLECTRIQUE DES COUPS. — MACHINE A SERMENTS — LES PRIMEURS DE LA SAISON. — LE CARREAU DES HALLES ET LES PETITES CHARRETTES. — CERISES ET FRAISES. — LE JUBILÉ ARTISTIQUE DE SAINT-SAENS. — UN MUSICIEN GAI. — WAGNER ET SAINT-SAENS.

Lorsque les savants observent les astres, ils ne braquent pas toujours leur lunette sur le ciel, comme font leurs modestes confrères de la place de la Bastille. Très souvent, au contraire, ils la tournent vers le sol; on croirait qu'ils s'amusent à scruter le parquet de leur laboratoire, ou bien qu'ils possèdent la merveilleuse lunette de la légende et qu'ils ont dessein de fouiller les profondeurs de notre globe terraqué; d'autres fois, leur machine ressemble assez à un canon pointé, pour tirer « de plein fouet », comme on dit en style d'artilleur. Aussi le public profane est-il quelque peu décontenancé, lorsqu'il aperçoit ce tube horizontal par où l'astronome étudie les mouvements des étoiles et considère la lune, lesquelles sont — comme chacun sait — fort au-dessus de nos têtes!

C'est que les astronomes regardent un miroir, convenablement disposé, où se viennent prendre les rayons célestes, ainsi que les alouettes... au miroir. La puissance de ce miroir — je veux parler de celui des astronomes — est proportionnelle à ses dimensions, au moins jusqu'à certaines limites.

Si vous en construisiez un qui fût aussi large que la place de la Concorde, les savants assurent qu'il n'y paraîtrait rien du tout; il faut donc se borner. Pour l'instant, le « record » est détenu par le grand miroir du télescope monstre, conçu par M. Deloncle et destiné à l'Exposition de 1900.

***

Cette pièce, unique au monde et fabriquée en Belgique, est arrivée le mois dernier à Paris, pour être soumise aux longues et délicates opérations du « travail optique ». Le miroir pèse exactement 3,800 kilogrammes; son diamètre est de $2^{m},05$ et son épaisseur de $0^{m},37$. Il coûte 100.000 francs.

Vous jugez qu'un personnage de cette importance a dû voyager en train spécial. Habillé d'un feutre épais, mais souple, on le garnit de frettes protectrices en bois tendre, cerclées par des bandages

métalliques à serrage réglé, pourvus de tourillons pour les manœuvres. Ainsi emballé, le miroir fut enfermé et minutieusement calé dans une caisse qu'on entoura, dans le wagon, d'un matelas de fascines et de foin, à l'effet d'amortir les chocs et de diminuer les trépidations.

Pour plus de sûreté, le train devant subir un seul arrêt à Tergnier, fut conduit à une allure très lente. Chemin faisant, le précieux colis fut escorté par un inspecteur et deux mécaniciens de la Compagnie du Nord, laquelle l'avait assuré pour 100,000 francs. Au débarcadère, la descente du voyageur fut entourée de tous les soins compatibles avec son rang. Caisse déclouée, — ou plutôt dévissée, — plateaux enlevés, le miroir fut invité à se laisser glisser sur des tréteaux qui furent, un moment, suspendus à des chaînes, afin de permettre la vérification. Cet examen mit en relief la parfaite santé du sujet : les contrôleurs le déclarèrent pur, limpide, vigoureux, bref, bon pour le service.

Ainsi prononça également le destinataire qui prit livraison et donna décharge à la Compagnie. Trois heures après, le miroir entrait à l'atelier du « travail optique ». Il avait déjà reçu un premier « doucissage », qui avait eu pour conséquence de donner à l'une de ses faces la franche netteté d'une très belle glace; d'autres ouvriers biseautèrent la tranche; mais toutes ces manipulations préliminaires ne sont rien auprès du traitement qu'on est en train de lui faire subir. Les opérations du travail optique ne dureront pas moins de deux ans et demi; encore seront-elles pratiquées avec beaucoup plus de rapidité que si l'on employait les moyens jusqu'ici en vigueur. — A l'heure actuelle, en effet, le polissage des verres astronomiques, miroirs ou lentilles, s'exécute à la main; tantôt on frotte le verre avec la paume nue; tantôt l'ouvrier applique à la surface différentes matières, telles que huile, albumine, et quelques autres ingrédients dont le secret est jalousement gardé.

***

Ces systèmes présentent divers inconvénients dont voici le plus grave : l'ouvrier qui promène ses mains sur le verre afin de le polir a beau se déplacer à chaque friction, de crainte d'échauffer la masse, cet ouvrier — si expert soit-il — peut compromettre sans le vouloir le succès de l'œuvre à laquelle il collabore; telle est, en effet, la délicatesse de ces énormes masses de verre que la chaleur dégagée par le corps du travailleur exerce une influence souvent fâcheuse sur les résultats du « travail optique ». Avec le polissage mécanique, tel qu'il est pratiqué pour le télescope destiné à l'Exposition de 1900, on n'a rien à craindre. L'outil remplit l'office qu'opère la main. A cet effet, le miroir est déposé sur un plateau en fonte, d'égal diamètre, supporté par un socle dans lequel il se déplace circulairement, conformément au mouvement rectiligne du polisseur.

***

Grâce à ce mécanisme, dont le constructeur, on le conçoit, ne révèle ni le principe ni les détails d'action, on se flatte d'obtenir un miroir rigoureusement plan, une surface planimétrique jusqu'à l'absolu, l'absolu que nous pouvons rêver, puisque la planimétrie sera poussée jusqu'à un « dix-millième de millimètre ! » Que les mathématiciens mesurent l'erreur probable; on dit qu'elle peut être encore très forte.

Après ce traitement, dont le coût dépassera 150,000 francs, le miroir sera argenté, mais il paraît que cette opération ne sera pas onéreuse. Ensuite, on le montera sur deux bras, hauts de 10 mètres : un puissant mécanisme lui imprimera un mouvement calculé d'après le cheminement des astres, de telle façon que tous les rayons célestes y soient recueillis. Ces rayons, le miroir les renverra horizontalement dans le tube d'une lunette prodigieuse, établie sur des piles maçonnées et longue de 60 mètres.

Elle sera munie de « flint » et de « crown » de 1m,25 de diamètre, — lentilles les plus grosses du monde, — d'un pouvoir grossissant de 6,000 diamètres. Les images qu'elle recevra seront projetées sur un immense écran que des milliers de personnes pourront contempler en un même moment.

Et ce n'est pas tout. Cette lunette, qui ressemble à un pont tubulaire, sera dotée d'un objectif photographique. Les clichés douze ou quinze fois agrandis offriront aux spectateurs la Lune elle-même, à savoir la figure exacte de l'astre que tous les poètes ont célébré. Nous contemplerons, dans toute sa splendeur, la constellation dont Alfred de Musset a dit qu'elle était « comme un point sur un i »; nous verrons l'astre aux « silences amis », d'après Virgile; bref, nos yeux effarés dévisageront la Lune que Pierrot adore et qu'habitent ces populations funambulesques dont Louis Desnoyers révéla les jeux à notre enfance étonnée.

La lune devrait alors apparaître comme si elle était située à 60 kilomètres de nous, mais il est encore douteux qu'un tel grossissement fournisse des images exemptes de déformation. M. Lœwy, le sous-directeur de l'Observatoire de Paris, estime que le rapprochement à 150 kilomètres, obtenu par lui, est une limite extrême en deçà de laquelle on n'aura plus l'image absolument nette. Mais M. Deloncle ne s'est pas laissé arrêter par cette objection, un peu spécieuse, et peut-être a-t-il eu raison.

***

Pendant quelques jours, Paris a été le rendez-vous des plus grands escrimeurs du monde. Tous les pays, l'Italie, l'Autriche, la Russie, la Grèce, etc., nous avaient envoyé l'élite de leurs professeurs et de leurs amateurs. La lutte a été chaude et même un peu passionnée. Cependant les curieux estiment que l'assaut auquel se sont livrés Rue et Pini, au mois de février dernier, présentait plus d'intérêt.

Le spectacle était alors vraiment saisissant. C'était mieux qu'un assaut; c'était le duel de deux écoles et de deux races : un chacal contre une statue! Le tournoi international a donné du mal aux arbitres. Les maîtres d'armes sont si ombrageux! Et puis, il est parfois bien difficile de constater les coups. Pour fermer la voie à toutes les controverses, voilà qu'un vieux maître d'armes, M. Cabot, vient précisément de fabriquer un *plastron enregistreur* qui n'admet plus la discussion dans les coups portés. Au moyen de l'électricité (je ne me perdrai pas dans les explications), chaque coup d'épée est constaté par une sonnerie. Ni cri : *toccato!* ni réponse : *touché!* Un tintement de sonnette, *drelin, drelin*, comme dit l'Argan de Molière, et nous voilà renseignés!

Comment nier une sonnerie? L'assaut à la pile électrique est le dernier mot du progrès, mais aussi peut-être un nouveau coup porté à la chevalerie. C'est un acte d'accusation contre les promoteurs et les héros des tournois modernes. Cervantès avait raillé don Quichotte, Edison le force à ne plus contester un coup de pointe et la sonnette électrique empêche tout accroc à la vérité. Cela est à la fois très ingénieux et très ironique. Oh! ce *drelin, drelin* dans les assauts! Les grands escrimeurs ne l'auraient jamais accepté, — et je doute même que l'invention fasse fortune!

Il y a des experts dans les assauts. La pile électrique les supprime. Adieu les juges du camp! Nous n'avons plus besoin que d'un compteur, et dans le cas où l'un des adversaires romprait un peu trop, le compteur devrait même se faire... kilométrique. Le vieux maître d'armes, qui a trouvé la sonnerie de l'épée, se doute-t-il que son plastron tendrait à déconsidérer un des exercices les plus chevaleresques du sport, en substituant un avertisseur électrique à ce qu'il y a de plus noble au monde : la parole d'un honnête homme? Mais, qui sait? Un ingénieur nous gratifiera peut-être, un jour, d'une *machine à serments!*

***

Les rues de Paris offrent en ce moment un très pittoresque spectacle. Avec effort, le fruitier pousse la charrette à bras, chargée de légumes et de fruits entassés. D'où viennent ces légumes et ces fruits? Du Midi. Au petit jour, de quatre à sept heures, à travers l'encombrement des voies qui aboutissent à la pointe Saint-Eustache, de longues files de charrettes à bras se sont dirigées vers le carreau des Halles pour s'y approvisionner des primeurs de la saison. L'humble industriel suit attentivement les enchères; il attend, pour acheter, la dernière minute; il épie la bonne occasion; puis il s'attelle à la charrette pleine, et, côte à côte, le fruitier et sa femme, l'un poussant, l'autre criant, regagnent leur « quartier » cahin-caha! Que nous apportent-ils? Ils nous apportent, cette année, beaucoup de fraises.

En avril, Hyères et Carpentras, le Var et le Vaucluse, nous envoient l'un la petite et l'autre la grosse fraise. Puis, au cours de mai, dans même temps que cessent les envois du Midi, les fraises germées en plein air dans les environs de Paris affluent; désormais, les petits marchands les charrient jusqu'au fond des faubourgs. Cette année, grâce à la douceur des mois d'hiver, le fruit est arrivé avec une avance d'une quinzaine de jours; si les dernières semaines avaient fourni une pluie plus copieuse, il aurait été deux fois plus abondant et la récolte exceptionnelle. Mais voici près de deux mois que le Var n'a pas reçu d'averse.

La cerise est également en avance; de plus, comme il lui faut moins d'eau, la sécheresse de cette année exerce sur la production une influence moindre. Aussi, alors que sont arrivés, en 1895, dans les dix premiers jours de mai, seulement 1,000 kilogrammes de ce fruit, en 1896, dans cette même période, nous en avons reçu 4,000. La cerise est apparue au pavillon vers le 5 mai; les premiers paniers nous venaient de Solliès-Pont, dans le Var; les autres sont successivement envoyés par le Gard et le Vaucluse, puis, dans les premiers jours de juin, par le Rhône, l'Ardèche et la Drôme, puis enfin, vers le commencement de juillet, par l'Yonne. Lyon fournit le bigarreau à la peau rouge et blanche; la Bourgogne nous transmet la griotte, gros fruit à courte queue.

***

Le 10 mai, était mis en vente le premier abricot de l'année. Il arrivait d'Espagne : les 20 kilos furent vendus immédiatement au prix de 3 et 4 francs la livre. Mais c'est à la mi-juin que nous recevons l'abricot de nos départements. Le Gard, Vaucluse (Carpentras-Cavaillon), le Puy-de-Dôme et le Rhône nous gratifient de leurs meilleurs fruits.

La pêche nous arrive depuis six semaines; mais elle n'est abondante — relativement, quinze à trente kilogrammes chaque matin — que depuis quinze jours. Cette pêche est produite surtout dans les serres des « forceries » de Rueil et de l'Aisne, établissements dont les progrès ont fait cesser presque complètement les envois de Belgique. Vers le 15 juin apparaît la pêche en panier : elle nous vient des Pyrénées-Orientales, du Var, de l'Isère, de Tarn-et-

Garonne, du Rhône et de l'Ardèche. Fin juin, l'an dernier, le pavillon en vendait par jour 9,000 kilogrammes.

***

On vient de célébrer un jubilé artistique fort original. C'est celui du cinquantième anniversaire du premier concert que donnait M. Camille Saint-Saëns, à l'âge de onze ans, assis sur un tabouret surélevé. Cet hommage était dû à l'auteur de *Samson et Dalila*, de *Henri VIII* et de tant d'œuvres de premier ordre. Il faut le déclarer hardiment : M. Saint-Saëns est un très grand musicien qui prouve par son caractère que le plus haut talent n'est pas toujours triste.

De taille moyenne, large d'épaules, il se tient bien cambré sur les hanches, et la tête droite. A peine grisonnant, bien que disant à qui veut l'entendre qu'il a dépassé la soixantaine, Saint-Saëns a dans sa barbe taillée court une bouche rieuse en parfait accord avec l'expression éveillée et malicieuse de ses yeux un peu gros, comme ceux des myopes. La voix est un peu aigre, comme si quelque secrète raillerie l'acidulait, sonore pourtant, comme l'est toute voix franche. La poignée de main est sincère, l'abord amical et décidé.

C'est un homme. On le sent à la netteté du discours. Jamais rien d'obscur, de cherché, ni de tourmenté dans ce qu'il dit. Comme sa musique, la parole de Saint-Saëns est d'une aisance, d'une simplicité et d'une justesse rares : aucune nuance d'expression ne lui échappe, aussi bien dans le dialogue que sur les cinq lignes de la portée.

***

Très espiègle, — gamin de Paris, au besoin, — notre éminent compositeur a la réputation d'un calembouriste sans rival. La nuit, il se relève pour noter un jeu de mots qui l'a frappé et qu'il envoie le lendemain matin à M. Gallet, son librettiste, à moins que ce ne soit à M. Durand, l'éditeur de musique.

Saint-Saëns affirme parfois qu'il ne veut plus taquiner la Muse. Il donne pour raison de cette détermination qu'alors qu'il avait cinquante ans, les médecins lui ont dit qu'il n'avait plus que dix ans à vivre. Or, comme il a aujourd'hui soixante-trois ans, il considère que voilà trois ans qu'il aurait dû s'arrêter de travailler, puisque c'est du temps auquel il n'a pas droit, d'après les décisions de la Faculté.

« Puisque j'ai du *rabiot*, dit-il, je devrais le couler en douceur et non en *mi* double bémol majeur. Ce serait naturel (*ré naturel*). »

Excusez ce cliquetis de mots : il ne donne qu'une idée bien insuffisante des audaces linguistiques auxquelles se livre l'auteur de *Frédégonde*. La mémoire de M. Saint-Saëns est peut-être la plus extraordinaire qu'homme du monde ait jamais eue : chants populaires, chansons, centons, airs de pays, jusqu'aux partitions les plus ignorées de n'importe quel musicien français, anglais, chinois, kurde, il sait tout, il connaît tout. Voici ce qu'un de nos amis a vu, de ses propres yeux vu : Un soir, au cercle Volney, où Saint-Saëns avait dîné, l'illustre compositeur se mit au piano et y « tapota » négligemment avec *un doigt*, je ne sais plus quel air de l'*Œil crevé*. Quelqu'un s'approcha et demanda tout bas au musicien de bien vouloir lui jouer le *Clair de lune*, de Beethoven.

« C'est que voilà bien quinze ans que je n'ai pas joué cette sonate, dit Saint-Saëns. Je ne sais si je me la rappellerai. Enfin! Voyons. Est-ce bien ça? »

Et Saint-Saëns entame : *J'ai du bon tabac dans ma tabatière*, puis il varie le motif, le prend par un mouvement contraire..., et soudain voici que le maître frappe les premiers accords du *Clair de lune!*

Et quel musicien! L'illustre musicien était allé rendre visite à Wagner, avant que celui-ci eût fait jouer la *Tétralogie* à Bayreuth. Sur un pupitre, le compositeur français avise un énorme registre fermé, et demande ce que c'est.

« C'est la partition d'orchestre de la *Walkyrie*, répond Wagner.

— Ah! fait tranquillement M. Saint-Saëns, eh bien! voyons-la... Mais elle n'est pas réduite au piano! Bah! je réduirai en jouant. »

Et il réduisit en jouant, procurant de la sorte à Wagner la plus grande surprise musicale que le compositeur allemand ait eue dans sa vie.

OSCAR HAVARD.

# NOTRE CONCOURS DE COLORIAGE

Les travaux du jury marchent rapidement. Dans sa dernière séance, il s'est mis d'accord pour éliminer soixante compositions sur les cent dont nous avons donné la liste. Il se réunira de nouveau lundi prochain et fixera définitivement son choix sur les vingt-deux compositions qui seront primées. Dans notre prochain numéro, nous en publierons la liste *par ordre alphabétique de devises*.

Dans une dernière réunion, le jury classera ces vingt-deux compositions par ordre de mérite et proclamera les prix.

Nous les indiquerons dans notre numéro du samedi 4 juillet.

# RECETTES DE LA SEMAINE

**Remède contre les dartres.**

Prenez gros comme une noix des racines d'herbe connue sous le nom d'éclaire ; coupez cette racine bien menu ; ajoutez-y trois cuillerées d'huile d'olive, gros comme une noix de cire jaune ; mettez le tout dans un vase en terre neuve et sur un feu doux. Quand ce mélange a formé onguent, on le retire et l'on en bassine les dartres. On conserve cet onguent dans un petit pot neuf et bien bouché. Et, pour se purifier la masse du sang, on boit pendant quelque temps de la tisane de chicorée sauvage ou bien de fumeterre et de racine de patience.

Si les dartres persistent, prenez une grosse plaque de fer rouge ; mettez du froment sur une enclume, pressez-le avec votre fer rouge, il en coulera une espèce d'huile dont vous vous servirez pour bassiner les dartres.

**Ciment pour la réparation des faïences et cristaux.**

On lave 250 grammes de caillé de lait écrémé jusqu'à ce que l'eau servant au lavage reste limpide; après avoir bien exprimé toute l'eau, on mélange ce caillé avec six blancs d'œufs. D'un autre côté, on exprime le jus de quinze gousses d'ail et on l'ajoute aux deux premières substances ; on triture fortement le tout dans un mortier, en y incorporant, par petites proportions, de la chaux vive en poudre très fine de manière à obtenir une pâte sèche et bien liée.

Pour employer ce ciment, on en broie une partie sur une glace, à l'aide d'une molette, avec un peu d'eau, et on l'applique sur les fragments à recoller ou sur les fentes à boucher; on ajuste avec soin ; on fixe par pression et l'on met à sécher à l'ombre.

Bien séché, ce ciment résiste au feu et à l'eau bouillante.

Nous serions heureux de connaître une recette concernant l'élevage des *canaris*, ce qui convient le mieux à leur nourriture et les conditions à remplir pour les faire nicher.

Nous remercions d'avance les aimables correspondants qui voudront bien nous aider en cette recherche.

# JEUX D'ESPRIT DE L'OUVRIER

Pour les prix et les conditions, voir le nº 1920 du 10 juin.

4. — MÉTAGRAMME

Je suis sur mes cinq pieds instrument nécessaire,
Servant au jardinier pour retourner la terre.
Lecteur, change une lettre et tu verras surgir
Trois mots que, ci-dessous, je vais te définir :
Grâce à moi, Jeanneton, du fond de sa voiture,
Dirige son cheval sans craindre la froidure. —
Un gentil animal plein de légèreté
Que le chasseur poursuit avec avidité. —
Quand le maudit hiver nous ramène la bise,
Le soir, au coin du feu, le frileux me courtise.

5. — ACROSTICHE

(Deux villes.)

* U R O *
* O N D *
* M O U *
* A L O *
* S I N *
* L E O *
* A L E *
* I G E *
* L A V *
* I N U *

6. — LETTRES AJOUTÉES

Ajouter une lettre initiale à chacun des mots suivants :
*Haine, être, pis, âge, avis, cale, alice, ronde, ange, ombre, scarpe.*
Les lettres ajoutées donneront le nom d'un empereur.

NOTES POUR LES DÉBUTANTS

*Métagramme.* — Ce jeu consiste à changer une lettre d'un mot par une autre ou plusieurs autres lettres pour en former un ou plusieurs autres mots.

EXEMPLES :
1º Calice, malice.
2º Mot, dot, rot, sot, pot, lot.
3º Mire, mare, mère, mure, more.
4º Marie, marin.

*Acrostiche.* — Il s'agit de remplacer les * par des lettres de manière à obtenir dix mots français en sens horizontal et deux villes dans les deux lignes verticales.

*Adresser tout ce qui concerne cette partie au rédacteur soussigné, aux bureaux du journal.*

ŒDIPE.

*Le Directeur-Gérant* : Henri GAUTIER. — Sceaux. Imp. Charaire et Cie.

5 centimes le N° année courante. (10 centimes le N° années échues.) N° 1926 TRENTE-SIXIÈME ANNÉE. — 1er Juillet 1896.

# L'OUVRIER

Journal illustré paraissant le Mercredi et le Samedi

ABONNEMENT D'UN AN : (104 numéros) France, Algérie et Belgique : 6 francs.

DIRECTION ET ADMINISTRATION : LIBRAIRIE BLÉRIOT, HENRI GAUTIER, SUCCESSEUR, 55, quai des Grands-Augustins, Paris.

ABONNEMENT D'UN AN (104 numéros) Colonies et Étranger (sauf la Belgique) : 7 francs.

## LES VOLEURS D'OR, PAR GEORGES LE FAURE



— Ce n'est pas le hasard, c'est ma volonté! (Voir page 139.)

SOMMAIRE : **Les Voleurs d'or**, par G. Le Faure. — **Un Aïeul de Chapuzot**, par Jean Drault. — **Nos grands Patrons**, par G. de Céli. — **Magie blanche en famille**, par Magus.

# LES VOLEURS D'OR[1]

PAR

GEORGES LE FAURE

## XVIII

### WILHEMINE AGIT

Lorsque, dans la salle basse de Ferme Elisabeth, le vieux Prétorius avait eu, avec Macker, la conversation que l'on sait, ni l'un ni l'autre ne se doutaient que cette conversation avait un témoin attentif.

Ce témoin, c'était Wilhemine ; la jeune fille, quand son grand-père l'avait envoyée dans sa chambre, avait l'esprit trop bourrelé d'inquiétude pour pouvoir dormir et, l'âme serrée ainsi que dans un étau, elle avait gardé l'oreille tendue vers la salle, cherchant à deviner, d'après le martèlement sur le sol des lourdes bottes du vieux, les projets qu'il agitait.

Quand il était sorti dans la cour, pour se livrer dans le hangar à la mystérieuse et sinistre besogne que nous avons décrite, elle s'était jetée aux aguets derrière les volets clos ; cela l'avait fort intriguée d'avoir vu Prétorius revenir, portant sur l'épaule le baril qu'il devait cacher sous sa couchette ; enfin, son étonnement ne fit que s'accroître, lorsque le grand-père avait placé un autre baril dans le chariot.

Bien qu'elle ne pût deviner le contenu de ces barils, elle ne pouvait s'empêcher d'éprouver, par tout son être, un frissonnement douloureux, car, en la circonstance présente, rien des agissements du vieux Boer ne pouvait lui être indifférent...

Mais combien plus mortelle avait été son angoisse, lorsqu'elle avait surpris la nouvelle apportée par Macker!

Guillaume n'était pas en sûreté, au loin, ainsi qu'elle l'avait espéré; il était en Afrique, au Transvaal, et rôdait autour de Ferme Elisabeth, pour prendre part au « peggage » !

Pas un instant, nous devons l'avouer, dans l'âme, toute de droiture et d'honnêteté, de la jeune fille, ne vint le regret d'une semblable conduite; en sa terreur désespérée, elle ne songeait qu'à une chose, c'est que ses pressentiments se réalisaient, c'est que, alors, celui qu'elle aimait courait au-devant de la mort.

Ah! elle n'avait pas besoin de voir oom Prétorius pour deviner l'horrible joie qui devait illuminer ses traits, pour frémir au regard épouvantable dont il devait caresser le canon de sa carabine, cette carabine vengeresse...

Pendant le quart d'heure que dura l'entretien des deux hommes, la pauvre fille demeura les pieds nus sur la terre humide, cramponnée des ongles aux briques de la cloison, l'oreille collée au joint de la porte; un poids énorme, pesant sur sa poitrine, l'étouffait et il semblait que des doigts d'acier lui étranglassent la gorge.

Un peu de calme cependant lui revint, lorsqu'elle entendit l'étranger répondre, à la question de Prétorius, qu'il ignorait où se trouvait Guillaume Brey, et, subitement, une idée lui vint, quand Macker exposa au vieillard le motif qui lui avait fait venir trouver le grand-père.

— Certes, songea-t-elle, cela était bien raisonné. Du moment que Guillaume était dans l'intention de « pegger » Ferme Elisabeth, c'étaient les meilleurs endroits qu'il devait avoir en perspective et les meilleurs endroits, sans savoir exactement où ils se trouvaient, elle en avait cependant le soupçon...

Dans ces conditions, son devoir lui était dicté par la plus élémentaire logique, et son amour, doublé encore par les difficultés et les dangers, lui donnerait la force de le remplir, ce devoir.

Macker parti, elle avait attendu avec impatience que le grand-père se fût retiré dans sa chambre; puis, lorsque, par la porte entr'ouverte sans bruit, elle avait entendu venir jusqu'à elle l'écho sonore de ses ronflements, elle était sortie, s'était glissée jusqu'à l'écurie, avait, au hasard, bridé un cheval, sur le dos duquel elle avait jeté une couverture.

Puis, l'ayant tiré par la bride, elle l'avait amené hors de la cour et là, avec cette allure garçonnière qu'elle devait à son éducation primitive, l'avait, d'un seul bond, enfourché; après quoi, de la voix et des talons, elle l'avait lancé dans un galop fou, au milieu de l'ombre.

On a vu ce qui était arrivé : son cheval avait butté, la pauvre fille, projetée rudement sur le sol, y avait été ramassée, évanouie, par Jean de Brey, qui, accompagné de Macker, l'avait ramenée à la ferme.

Certes, durant le trajet, dans le chariot qui l'emportait, elle avait bien repris connaissance, et de ce que les hommes s'étaient dit, pas un mot n'avait été perdu pour elle; mais elle craignait les questions que Prétorius n'aurait pas manqué de lui adresser en la voyant; et c'est pourquoi elle avait feint de n'avoir point repris connaissance.

Mais, une fois dans sa chambre, en dépit de l'horrible douleur qu'elle ressentait à la tête, elle s'était traînée hors de sa couchette jusqu'à la porte, et là, comme la veille, avait écouté...

Oh! quel serrement de cœur ça lui avait été, quand elle avait entendu le langage si amical en apparence, mais, au fond, si farouche du vieux Prétorius; elle ne s'était pas un instant trompée aux sentiments qui le faisaient si conciliant envers ce parent qui lui tombait des nues : ce qu'il voulait, c'était mettre face à face Guillaume et Jean, tous les deux animés de la même passion de l'or, et confier au second le soin de cette vengeance qu'il caressait depuis trois mois...

Alors, quand elle avait vu les deux hommes monter à cheval et quitter la ferme, elle s'était dit que, coûte que coûte, il lui fallait prévenir Guillaume, le mettre sur ses gardes et faire aussi une suprême tentative pour obtenir de lui qu'il s'éloignât.

Qu'outragé jusqu'au plus profond de lui-même par l'injurieux soupçon du grand-père, par la brutalité sans excuse avec laquelle celui-ci l'avait jeté hors la ferme, Guillaume eût cherché à se venger du vieillard, en le faisant souffrir dans ce qu'il avait de plus cher au monde, ses biens, elle l'excusait, elle le comprenait, elle l'admettait. Mais que le jeune homme profitât lui-même des avantages que lui donnait la loi, qu'il s'enrichît des trésors enfouis dans ces terrains qui, par le fait, ne lui appartenaient pas... Non, cela lui faisait horreur, lui causait une instinctive répulsion...

Cela ne pouvait, ne devait pas être! Cela ne serait pas !

Et, avec une énergie extraordinaire, elle était sortie de sa chambre; grâce à une force de volonté surhumaine, elle avait dompté la souffrance qui la torturait et, gagnant l'écurie, elle avait sellé, bridé un cheval, le seul qui restât et était partie, elle aussi, à la recherche de Guillaume Brey.

Ainsi que nous l'avons expliqué plus haut, elle n'était pas sans avoir entendu autrefois son cousin parler de l'importance que pouvaient avoir, au point de vue minier, telles ou telles parties du territoire de Ferme Elisabeth, et c'est pourquoi, la nuit précédente, après avoir surpris la nouvelle donnée par Macker au vieux Prétorius que Guillaume s'apprêtait à « pegger » lui aussi, s'était-elle dit que, si cette nouvelle était vraie, le jeune homme ne pouvait être que d'un côté : du côté de Buffelstroom...

Et lorsque son cheval l'avait désarçonnée la veille, non loin du campement de Jean de Brey, c'était bien la route de Buffelstroom qu'elle suivait; ce fut sur celle-là qu'elle se lança de nouveau, ayant vu de loin Prétorius et son compagnon obliquer sur leur droite, de façon à couper au plus court, et se disant qu'elle ne courait aucun danger de les rencontrer, dans ces conditions-là...

Et, meurtrie, brisée, tout endolorie encore de sa chute, la tête lourde et les idées vagues, elle avait couru la journée entière, ne s'arrêtant que pour donner à son cheval le temps de souffler et de manger une poignée d'avoine; après quoi, elle repartait, pleine d'énergie morale, domptant sa faiblesse physique, voulant arriver quand même...

Vers le soir, au détour d'un chemin, brusquement, elle avait été arrêtée par des hommes armés et de mine farouche, auxquels elle avait demandé s'il n'y avait pas dans les environs un campement de « peggeurs » et elle prononça le nom de John Stuck, ainsi que celui de lord Cornallett.

Ces hommes se trouvaient appartenir à la troupe de l'Anglais, et l'un d'eux se détacha pour conduire la jeune fille jusqu'au petit poste le plus voisin, d'où on l'envoya à un autre, puis à un troisième, et c'est ainsi que, harassée, mourant de soif et de faim, elle était parvenue aux gorges rocheuses, dans lesquelles Stuck et son « ami » Guillaume étaient embusqués.

C'était précisément le moment où les deux hommes, montés précipitamment à cheval, étaient allés s'enquérir des coups de feu soudainement entendus par eux, et il fallut la descendre de selle, tellement ses pauvres membres étaient ankylosés par un si formidable raid...

Elle aussi, au milieu du silence de la nuit que seule troublait la galopade de sa monture, elle avait entendu les détonations qui avaient attiré l'Anglais et le Boër hors de leur campement ; elle aussi avait — tout comme Guillaume — reconnu le son d'une carabine boër, et instinctivement elle avait frémi jusqu'au plus profond d'elle-même.

Si ce coup de feu avait été tiré par oom Prétorius et si par malheur...

Pendant une heure, elle avait enduré les plus épouvantables tortures morales; assise sur un quartier de roc, les coudes sur les genoux et le menton entre ses mains, elle avait surveillé l'ombre qui enveloppait la campagne, mettant une énergique volonté à doubler l'acuité de son regard pour tenter de découvrir de plus loin ceux dont elle attendait le retour si impatiemment.

Les minutes s'écoulaient lentes comme des heures et il lui semblait que son attente durait depuis des jours et des jours.

Enfin sur le cailloutis du sol rugueux, des fers de chevaux avaient résonné, deux silhouettes avaient fini par crever l'écran brumeux

1. Voir l'*Ouvrier* depuis le 2 mai 1896.

et dans l'une de ces silhouettes, Wilhemine avait aussitôt, de son regard de lynx, reconnu Guillaume.

Vivant!... il était vivant!...

Ah! Dieu était bon!

Et, dressée toute droite, elle s'était un moment immobilisée, les mains sur la poitrine, comprimant les battements de son cœur.

Puis, elle s'était élancée vers les nouveaux arrivants et s'était — ainsi que nous l'avons vu à la fin du chapitre précédent — présentée brusquement à Guillaume Brey.

Quand le jeune homme, sautant à bas de son cheval, eut traîné par le poignet sa cousine devant le foyer et que les reflets de la flamme eurent éclairé ce visage défait, tragiquement douloureux et beau cependant, il poussa un cri de stupeur; puis, face à face avec elle, demeura quelques secondes silencieux, immobile, comme médusé, semblant douter du témoignage de ses yeux.

Enfin, d'une voix rauque, que l'émotion étranglait dans sa gorge :

— Toi ici!... balbutia-t-il, quel hasard?

— Ce n'est pas le hasard, c'est ma volonté...

— Tu me savais ici?

— Oui... puisque c'est pour toi que je viens...

Un frisson secoua le jeune homme, dans les regard duquel passa une lueur d'effroi.

— Tu me savais ici..., poursuivit-il, mais... lui!...

— Le grand-père!... fit-elle à voix si basse qu'on eût pu croire qu'elle avait peur d'être entendue de celui dont elle parlait; oui, et c'est pour te sauver que j'accours...

Les sourcils du Boër se contractèrent et sa face refléta le mécontentement profond que lui causait cette expression, impropre peut-être, mais à coup sur maladroite, en raison de la présence de John Stuck.

Celui-ci s'était approché en reconnaissant la jeune fille, moins attiré par la curiosité que tenaillé par l'inquiétude et, en lui-même, il égrena un véritable chapelet de jurons tous plus énergiques les uns que les autres; il sentait en effet le danger qui pouvait résulter d'une si malencontreuse visite et il eût volontiers — si cela avait été possible — étranglé de ses mains la visiteuse...

Feignant de tourner en plaisanterie ce que venait de dire celle-ci, il se prit à ricaner :

— Le sauver!... *by God*, ma chère enfant, mon ami Guillaume est assez grand garçon maintenant pour savoir ce qu'il a à faire et surtout pour pouvoir se défendre, au cas où quelque péril le menacerait.

La jeune fille tournait vers l'Anglais un visage tout déconcerté et dans ses grands yeux bleus des larmes roulaient, prêtes à s'échapper. Guillaume lui prit les mains entre les siennes, amicalement, tendrement même et, s'adressant à Stuck, lui dit d'un ton bourru:

— Taisez-vous, et laissez-la parler : si cette pauvre fille arrive de la ferme, il faut vraiment que les circonstances soient graves...

— Grand!... s'exclama Wilhemine. Grand-père veut te tuer...

Un éclair flamboya dans la prunelle du jeune homme qui s'écria en frappant le sol de la crosse de sa carabine :

— Ce jour-là, nous serons deux.

Wilhemine eut un geste d'horreur et d'effroi.

— Guillaume!... gémit-elle... Guillaume! que dis-tu là... C'est de grand-père que tu parles!... Dieu t'entend.

— Dieu l'entendit aussi, le jour où il n'a pas craint de m'accuser de vol... Dieu l'a vu me chassant comme un misérable... L'en a-t-il puni?...

— Mais le vieux s'est repenti, ensuite...

— Oui, quand on a retrouvé la valise... ricana John Stuck.

La jeune fille lui lança un regard de travers, regard de crainte et de mépris.

— Il regrettait ce qu'il avait fait, puisqu'il m'a envoyée à Mafeking sous prétexte de rendre la valise à son propriétaire... Mais aussi pour te chercher et te ramener...

Suppliante, elle ajouta :

— Voyons... il ne pouvait pourtant pas aller te demander pardon.

Puis, devenant plus pressante :

— Ecoute-moi... je te promets que j'ai compris ta colère, que je l'ai partagée et que si j'avais été autre que je suis, j'aurais dit au grand-père qu'il avait tort, que tu es un honnête garçon... Mais que puis-je?... et puis, il est le maître...

Guillaume eut un farouche hochement de tête et grommela :

— Pas pour longtemps...

Les mains de Wilhemine se crispèrent désespérément l'une contre l'autre.

— Mon ami... mon cher Guillaume, gémit-elle, au nom de notre affection commune, au nom des rêves de bonheur que nous avions formés, et qui sont bien près d'être détruits... ne me repousse pas... écoute-moi... car, certainement, tu ne te rends pas compte.. Mais si tu savais comme il est malheureux.

— C'est lui-même qui a forgé son malheur...

— C'est vrai... mais, toi-même, n'y as-tu pas contribué?

Le jeune homme se croisa les bras.

— Alors, clama-t-il, il aurait fallu que j'acceptasse sans mot dire ce châtiment que je n'avais pas mérité et que, chassé honteusement des terres qui m'appartiennent, j'allasse mendier mon pain par les routes ou travailler comme un mercenaire...

Wilhemine poussa un soupir douloureux :

— Si tu pouvais le voir...

— Je l'ai vu, il y a trois mois, lorsqu'il m'a envoyé cette balle qui a failli me tuer... Il a encore l'œil bon et la main sûre...

— Il ne savait pas que ce fût toi...

— Peut-être... gronda le Boer.

Un silence se fit : en dépit de sa brutalité, Guillaume se sentait tout remué par la subite pensée de la jeune fille : c'était tout un passé de tranquillité et de bonheur qui surgissait soudainement devant lui; c'était tout l'avenir de calme et de quiétude honnête rêvé autrefois, à présent détruit, que représentait sa fiancée.

Ce n'était pas certes l'idée de l'union projetée entre elle et lui qui le troublait à ce point; la passion que lui avait inspirée miss Cornallett était comme une flèche barbelée dont le fer était entré profondément dans sa chair, et que tous ses efforts n'eussent pu réussir à arracher.

Mais les sentiments de devoir, de famille, d'honnêteté en lesquels il avait été élevé, menacèrent de triompher de son ressentiment, de sa haine, de son désir de vengeance, et le remords qui, plus d'une fois, l'avait ému, le lancinait cruellement.

John Stuck se rendait bien compte de ce qui se passait dans l'âme du jeune homme et il commençait à trembler pour le triomphe de sa combinaison : Guillaume lui avait bien désigné, en effet, la partie du territoire qui, à son avis, devait renfermer le plus d'or; mais avec une prudence qui tenait à l'esprit méfiant et taciturne de sa race, il ne lui avait pas indiqué avec précision les terrains qu'il fallait « pegger » de préférence aux autres; et comme il était impossible de s'emparer de la vaste étendue que cernaient les petits postes, vu que la loi n'accorde qu'un certain nombre de « claims », il fallait faire son choix.

Or, ce choix, Guillaume s'était réservé de le dicter, le jour même de l'opération, comme s'il eût eu le regret de ce qu'il faisait et qu'il eût espéré, jusqu'au dernier moment qu'une circonstance imprévue interviendrait pour l'empêcher de pousser sa trahison jusqu'au bout...

Chose dont Stuck s'était également rendu compte, mais qu'il lui avait bien fallu accepter, puisque aucune de ses instances, aucun désir, aucun raisonnement n'avaient été susceptibles de faire revenir son « ami » sur sa détermination.

Seulement là était le danger et c'est pourquoi, aussitôt qu'il avait reconnu la petite-fille du fermier, il avait éprouvé une inquiétude très réelle : Wilhemine allait devenir l'obstacle à sa combinaison.

Néanmoins, impassible et muet, il avait écouté les paroles pressantes qu'elle lui avait adressées, assistant, avec une indifférence apparente, à l'affaiblissement progressif de résolution du jeune homme; en réalité, il cherchait, dans sa cervelle quel moyen il pourrait bien employer pour peser victorieusement sur l'esprit du Boer et le rallier définitivement à la cause anglaise.

Un sourire, qui avait commencé par plisser imperceptiblement ses lèvres, finit par illuminer tout à fait son visage; il venait de trouver ce qu'il cherchait et c'était une phrase même de la jeune fille qui le lui avait fait trouver.

Tournant les talons, il gagna la tente qu'il habitait de moitié avec Guillaume et, à la lueur d'une lampe, griffonna rapidement quelques mots sur une feuille accrochée à un block-notes; cette feuille, il l'introduisit dans une enveloppe, sur laquelle il écrivit une adresse.

Après quoi, s'approchant du groupe d'hommes qui dormaient tout habillés, enroulés dans leurs couvertures, les pieds au feu :

— Luneric, dit-il en en éveillant un, tu vas monter à cheval et, d'une seule traite, courir à Mafeking; là, tout le monde t'indiquera la demeure de lord Cornallett. Tu t'y rendras, lui remettras ce mot et resteras à sa disposition pour lui servir de guide.

Lui-même examina avec une attention toute spéciale la manière dont la selle était sanglée, vérifia la bride et demeura un instant immobile, suivant des yeux la silhouette du cavalier qui se fondait dans la nuit.

Lorsque l'écho de la galopade se fut éteint au loin, il revint vers l'endroit où il avait laissé Guillaume et sa compagne.

— Je ne pense pas que Mlle Brey ait l'intention de s'en aller cette nuit même, dit-il, les chemins sont mauvais.

— Pas plus mauvais que pour venir, répliqua la jeune fille d'une voix sèche qui trahissait le ressentiment dont son âme était pleine contre le complice de son cousin...

Stuck inclina la tête affirmativement.

— Assurément, dit-il, mais en tous cas ils ne sont pas sûrs; beaucoup de gens rôdent dans le pays en vue du prochain « peggage » et il ne serait pas prudent de courir le risque d'une rencontre.

Wilhemine roula un regard vers Guillaume et murmura :

— Si mon cousin m'accompagne, quel danger puis-je courir?...

L'Anglais jeta un regard aigre sur le jeune homme et tressaillit; l'attitude du Boër était celle d'un homme vaincu, qui n'a plus la force de continuer la lutte.

— Ah! parfait, dit John d'une voix qu'il s'efforçait de faire calme.

Guillaume, tout honteux, détourna la tête et baissa les yeux.

— En ce cas, ricana l'autre, s'adressant à Wilhemine, si ce cher ami vous accompagne, ce n'est plus vous qui courez le danger, mais lui!...

— Lui!... comment cela?...

— Vous avez entendu tout à l'heure ce coup de carabine?... le vieux Prétorius est par ici.

— Je le sais mieux que vous, puisque c'est ce que je venais annoncer à Guillaume, répliqua Wilhemine, soucieuse...

— Le hasard est si grand, poursuivit l'Anglais de sa même voix railleuse, qu'il n'y aurait rien d'étonnant à ce que vous vous trouviez tout à coup nez à nez avec lui, au détour d'un chemin... Alors...

Instinctivement, la jeune fille se jeta devant son cousin, comme si, par miracle, eût surgi la terrifiante silhouette du farouche Boër.

Guillaume parut sortir de sa léthargie; ses poings se crispèrent, sa prunelle flamba et, d'une voix rauque, menaçante, il gronda :

— Jour de Dieu! qu'il vienne donc ce moment... et le plus tôt possible...

Wilhemine lui prit les mains et les pressant tendrement :

— Alors, Guillaume, ne m'as-tu pas promis, à l'instant, de pardonner?...

— D'oublier! oui, mais non de pardonner! il m'a jeté à la porte...

— C'est vrai... mais il est malheureux; on le chasse lui aussi!...

— C'est justice!... que ne m'a-t-il gardé sous sous toit; aujourd'hui il m'aurait avec lui sur le seuil de la ferme, coude à coude, carabine à la main, pour défendre son bien contre les voleurs...

— Mais ce bien est aussi le vôtre, mon ami, dit dangereusement John Stuck.

— Mais, parmi ces voleurs, tu te trouves, toi aussi, déclara Wilhemine...

Un flot de sang empourpra la face du jeune homme qui s'écria :

— Moi! un voleur!... moi! parce que j'ai la prétention d'entrer en possession d'un territoire qui m'appartient...

— Il est le maître! déclara tranquillement Wilhemine; et puis, tu m'avais promis d'oublier et même de revenir tout de suite à la ferme, du moins d'abandonner ces gens qui t'ont entraîné à une conduite indigne d'un Boër...

John Stuck salua ironiquement et dit d'un ton narquois :

— Mademoiselle... serviteur...

La jeune fille déclara sévèrement :

— Le grand-père a dit qu'avant peu les Boërs et les Anglais se trouveraient face à face sur les champs de bataille!... Trahiras-tu la République, après avoir trahi oom Prétorius?

Un frémissement douloureux agita les membres de Guillaume dont le buste se secoua dans un haut-le-corps violent.

— Jamais! s'écria-t-il... Ai-je donc démérité du nom de Boër?...

John Stuck, dont les regards s'étaient attachés, brillant d'une flamme inquiète, sur la jeune fille, ricana:

— Tu vois les choses d'un peu loin et surtout bien en noir... En tous cas, Guillaume Brey est libre de s'en aller, si bon lui semble. Ce n'est certainement pas moi qui le contraindrai à tenir les engagements qu'il a pris vis-à-vis de moi... Il est libre, à condition, toutefois, qu'il n'abuse point de la confiance que j'ai eue en lui et ne conte pas au vieux Prétorius ce que je me propose de faire.

Guillaume étendit la main.

— Je suis un honnête homme.

Puis, comme s'il lui tardait de quitter la compagnie de cet homme qu'il rougissait maintenant d'avoir fréquenté :

— Partons-nous? dit-il à sa cousine.

Mais celle-ci, se souvenant de ce qu'avait dit John Stuck, au sujet de Prétorius, eut peur alors du face à face dont l'autre l'avait menacée et dit :

— Non..., attendons qu'il fasse jour; demain, à l'aube, nous partirons...

Puis, saisissant les mains du jeune homme et les serrant avec force :

— Ah! tu me rends bien heureuse... Guillaume, murmura-t-elle; et pour te remercier je te ferai une vie de bonheur...

La pauvre fille ne se doutait pas du cruel réveil qui l'attendait.

Par prudence, et pour éviter que — durant la nuit — son cousin ne retombât sous la pernicieuse influence de John Stuck, elle avait refusé d'accepter la tente qu'on lui avait offerte, déclarant préférer dormir à la belle étoile, les pieds au feu, comme les hommes, et Guillaume s'étendit à côté d'elle, tandis que Stuck, dépité de s'être vu dominer, se roulait dans sa couverture à l'autre extrémité du foyer, loin d'eux...

Vaincue par la fatigue, par la peine, quelques efforts qu'elle fit pour se tenir éveillée, la pauvre Wilhemine s'endormit; d'ailleurs, elle avait moins de crainte à concevoir, puisque, depuis un instant déjà, Guillaume était parti pour le pays des songes.

Mais ses tourments veillaient pour elle et, comme à l'horizon une ligne d'un rose pâle apparaissait, avant-courière du soleil, elle ouvrit les yeux...

Aussitôt elle fut debout et, l'âme angoissée par elle ne savait trop quelle appréhension, elle secoua son cousin.

— Debout, dit-elle, c'est l'heure du départ...

Sans doute, était-il mal éveillé encore ou bien son esprit se trouvait-il sous l'influence d'un rêve, qui avait hanté son sommeil, car il répéta interrogativement :

— L'heure du départ?...

En même temps, il la regardait, comme s'il ne la reconnaissait pas...

Effrayée, elle le secoua, répétant :

— Guillaume!... voyons... Guillaume! ne te rappelles-tu plus?

Les sourcils du jeune homme se contractèrent, son regard se fit dur, sa bouche se plissa soudainement et il grommela :

— C'est bon... c'est bon...

Et il se leva pour aller seller les chevaux, cherchant des yeux John Stuck, avec l'appréhension de le voir assister narquoisement à son départ; mais l'Anglais n'était point là, et il l'aperçut à quelque distance, perché sur une roche, qui semblait examiner le paysage d'alentour, une lorgnette à la main...

Lentement, Guillaume prépara les chevaux; d'abord, il leur donna à manger; puis il les sella méticuleusement, apportant une attention toute spéciale à chaque boucle; ensuite, il leur passa la bride, s'assurant que les ardillons étaient bien entrés dans les trous des cuirs, que rien n'était décousu, bref, mettant une lenteur exagérée, comme s'il eût voulu retarder, par le premier prétexte qui se serait offert à lui, le moment du départ...

C'était comme un fait exprès; tout marchait à merveille...

Wilhemine, non loin, l'examinait, bouillant d'impatience, car elle se rendait compte de ce qui se passait en lui, et eût donné certainement beaucoup pour être bien loin.

Et voilà que, soudain, comme il venait, d'un geste bref, de lui indiquer que tout était prêt, un roulement de voiture se fit entendre, roulement terrible, effrayant, qu'accompagnait un galop effréné, véritablement fou et des tintinnabulements de grelots...

— Qu'est-ce que cela? demanda Guillaume, comme pris d'un pressentiment.

— Que nous importe! riposta Wilhemine, partons...

Et elle saisissait dans sa main la crinière de son cheval pour sauter en selle, quand une exclamation étouffée sortit de la gorge de Guillaume; en même temps, abandonnant sa monture, il courut comme un fou vers un dog-cart qui s'arrêtait à quelque vingt mètres et duquel un homme venait de descendre, tendant la main à une autre personne qui se trouvait dans l'intérieur de la voiture...

— Vous!... vous!... balbutia le jeune Boër en se tenant, stupide, chapeau bas, devant miss Edwidge, pâle de fatigue.

Il était tout tremblant et pouvait à peine parler, oubliant jusqu'à Wilhemine qui l'avait suivi et, à quelques pas en arrière, le regardait de ses yeux démesurément agrandis.

Un sourire vainqueur aux lèvres, John Stuck se pencha vers lord Cornallett :

— Vous avez bien fait d'accourir, murmura-t-il, il partait!

(*La suite au prochain numéro.*) G. LE FAURE.

## LES VIEUX SOLDATS

# UN AIEUL DE CHAPUZOT[1]

**Par JEAN DRAULT**

XVI (*Suite.*)

LE BLESSÉ

La position sur laquelle nous avons marché, c'était la position de Capodimonte, un beau bastion qui nous crachait des biscaïens que c'était comme une pluie de feu!

Pour y arriver, il a fallu former des colonnes d'attaque, rompre les lignes et mettre les lazaroni en déroute.

Ces animaux-là avaient avec eux des troupes suisses que leur roi avait oublié d'emmener avec lui. Ils les forçaient à marcher devant eux, et au moindre signe de révolte ils les tuaient.

Nous étions indignés de voir traiter de cette façon des vrais soldats par des bandits, mais il nous a fallu tirer sur les Suisses, puisqu'ils tiraient sur nous.

Bref, nous voilà sur les hauteurs de Capodichino sur le soir, harassés de fatigue.

Depuis le matin, nous n'avions que notre petit bout de biscuit

1. Voir l'*Ouvrier* depuis le 2 mai 1896.



dans le ventre, et un magnifique discours du capitaine Roufignac. Ça ne suffisait pas à mes grenadiers, surtout à Larescousse, qui a un appétit de cheval.

On forme le bivouac, et je fais l'appel de mes hommes, puis je leur dis :

— Couchez-vous, et bonne nuit!

— Comme ça, sans souper?...

Machuret, qui est sourd, comme vous savez, n'entendait rien de la conversation. Il avait tiré son couteau de sa poche et il avait l'air d'attendre une distribution.

Il a fallu que je lui crie dans l'oreille :

— Machuret, il n'y a rien à manger. Si tu as encore du biscuit, profites-en pour ne pas dormir le ventre vide.

Machuret a fait un œil comme le veau qu'on sépare de sa mère pour le sevrer. Vrai, ça m'a fait mal, cet œil-là, et si j'avais eu un croûton de pain, je l'aurais donné au pauvre Machuret ! L'estomac me tiraillait.

Alors le grenadier Larescousse, de la Villette, me dit :

— Citoyen caporal, je sais où trouver de quoi nourrir trois escouades comme la nôtre, même si elles avaient des estomacs plus grands.

— Fallait nous le dire, Larescousse ! Et où ça?

— Caporal Chapuzot, c'est à une demi-lieue d'ici, une maison princière.

— Une maraude, alors ?

— Tu l'as dit, caporal, une maraude. Viens avec trois hommes et moi, et emporte une civière, histoire de ramasser un blessé !

— Tu déraisonnes, Larescousse, que je lui dis. Qu'est-ce que tu veux faire de cette civière et de ce blessé ?

— Je ne déraisonne pas, caporal, que répond le grenadier Larescousse en me faisant une grimace pour faire rire les autres. Si tu veux manger, prends une civière, et dis au capitaine que c'est pour aller ramasser un blessé.

Alors, voilà un apprenti grenadier, qui est naïf comme une bergère, et qui s'appelle Godelure, qui se met à faire de grands yeux, en criant dans le patois de son pays (il est Picard) :

— Hé là ! hé là ! Larescousse qui veut nous faire manger un blessé !... Ça ne se fait point, non ça ne se fait point, même quand on meurt de faim ! C'est trop sauvage.

— Voilà un conscrit bête comme un âne ! qu'a déclaré Larescousse. Allons, caporal, préparons-nous.

Dame, ça ne me souciait guère de faire de la maraude, parce que quand on s'est battu toute la journée, on a plus envie de dormir que d'aller marauder. Mais si j'avais sommeil, j'avais faim aussi. Mes hommes aussi avaient faim. Machuret surtout me faisait mal à voir. Il n'avait toujours pas fermé son couteau, il avait l'air d'attendre encore quelque chose pour manger avec son biscuit.



Et puis, je me disais :

— Ils vont se réveiller demain pour recommencer la bataille, ils n'auront rien dans l'estomac, ils se battront mal, je ne pourrai pas les emmener où je voudrai.. et je ne me signalerai pas pour passer sergent !

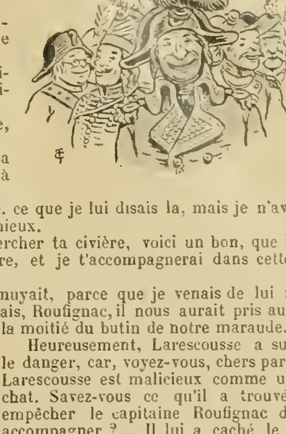
Tout ça, ça me trottait dans la tête et ça ronflait comme le tambour de Machuret.

Aussi, je vais trouver le capitaine et je lui dis :

— Capitaine Roufignac, il me faut une civière.

— Pourquoi faire, brave Chapuzot ?...

— Capitaine, il y a un blessé qui râle, à une demi-lieue...



C'était un peu bête, ce que je lui disais là, mais je n'avais pas le temps de trouver mieux.

— Caporal, va chercher ta civière, voici un bon, que le capitaine finit par me dire, et je t'accompagnerai dans cette expédition...

Bigre !... Ça m'ennuyait, parce que je venais de lui mentir. et puis, je le connaissais, Roufignac, il nous aurait pris au moins la moitié du butin de notre maraude.

Heureusement, Larescousse a su éviter le danger, car, voyez-vous, chers parents, ce Larescousse est malicieux comme un jeune chat. Savez-vous ce qu'il a trouvé, pour empêcher le capitaine Roufignac de nous accompagner ?... Il lui a caché le plumet de son chapeau.

Ce chapeau se trouvait sur une barrique vide, tout près de notre bivouac, et Larescousse, qui ne perd rien, savait bien que jamais Roufignac qui a de l'orgueil, ne serait sorti sans son plumet d'officier. Il aurait eu trop peur qu'on le prenne pour un sous-officier, malgré ses bottes à revers qui l'auraient pourtant fait reconnaitre tout de suite.

Et Larescousse avait l'air d'être content comme tout. En passant son briquet, il criait :

— Quelle chance !... Quelle chance !... notre capitaine vient avec nous !... Vive la République !...

Nous prenons nos fusils, nos sacs, comme pour une garde ; mes quatre hommes lèvent la civière, et Machuret prenait déjà son tambour, car il croyait qu'on partait. Mais je lui ai dit de rester. On avait besoin de silence et Machuret ne sait faire que du bruit.

Tout à coup, on entend des cris furieux :

— Mille gibernes ! où est mon plumet?... Quel est l'aristocrate qui m'a volé mon plumet !... Ah !... si je le tenais, celui qui m'a pris mon plumet !... En voilà un séide de la tyrannie que je ferais guillotiner avec plaisir, par exemple !...

Et Larescousse s'avance et dit :

— Capitaine, tu sais que le blessé se meurt !

— Je m'en moque !... hurle Roufignac. Il attendra que j'aie retrouvé mon plumet !... Nom de nom !... un plumet qui était sur mon chapeau, il n'y a pas deux minutes !...

Le capitaine tourne et retourne la barrique, cherche à terre, insulte ceux qui lui ont pris son plumet, mais en vain.

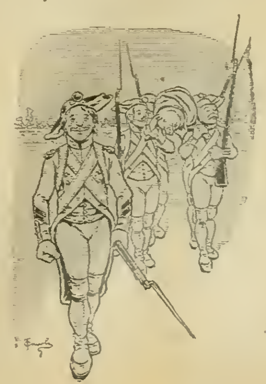
Alors le grenadier Larescousse s'avance auprès de notre capitaine et lui dit :

— Capitaine, sans te commander, le blessé attend toujours; il maudira la République si on le laisse mourir sans secours!

— Allez au diable !... et votre blessé aussi !... que vocifère Roufignac furieux.

Et cette fois, nous partons, laissant notre capitaine réveiller sa compagnie pour retrouver le maudit plumet que Larescousse a dans son sac, car il a du vice, Larescousse !

Conduits par lui, nous marchons à la clarté de la lune sur un petit chemin planté d'arbres et nous arrivons bientôt devant une magnifique maison de campagne.



— C'est là ! que dit Larescousse. Il s'agit d'entrer là-dedans.
Les murs sont hauts et hérissés de piques. Je fais la courte échelle à Larescousse qui se met à siffler en disant :
— Rien à faire par ici.
— Mais le blessé ?... que demande Godelure qui n'a rien compris à tout cela.
— Ah !... le blessé !... le blessé !... que répond Larescousse, je l'ai entendu grogner il y a deux heures, mais à présent je ne l'entends plus !...
— Il est mort, pardi !... répond Godelure.
— Non, il n'est pas mort !... Il dort.
Redescendu à terre, Larescousse dit :
— Je me suis trompé de côté. Faut faire le tour de la propriété.
Nous voilà donc longeant le grand mur. Nous arrivons à une espèce de ferme.
— C'est là !... fait Larescousse à voix basse. Là, dans la petite étable.
Le long d'un sentier, en dehors de la ferme, il y a la soue à cochons que Larescousse ouvre. Il bat le briquet, allume un bout de chandelle qui était dans sa poche, et nous voyons un magnifique porc étalé dans la paille et ronflant comme un bienheureux.
Mais comment faire pour le tirer de là sans qu'il crie?... Larescousse propose de le museler et Godelure, qui ne comprend toujours pas, prête sa bretelle de fusil. Nous voilà tous empoignant le gros animal par la tête et Larescousse lui serre les babouines avec la courroie.
Il grognait, mais il ne pouvait pas brailler ni mordre non plus. Ah !... le superbe cochon, chers parents ; au marché d'Auneau, papa l'aurait vendu au moins cinquante écus.
Nous le hissons avec peine dans la civière, car il était lourd comme un bœuf, puis nous nous mettons en route.
Le diable se met contre nous, car voilà un chien qui sort de la ferme et qui saute aux basques de Godelure en aboyant comme un furieux. Je tire mon briquet, j'en donne deux coups au travers des côtes de cette bête et je la tue.
Mais au même moment, j'entends un coup de fusil et une balle traverse mon chapeau. Deux pouces plus bas, et je ne revoyais plus Santeuil.
Nous étions découverts, et ce n'étaient pas trois ou quatre coups de fusil qui nous faisaient peur, parce que, dans la journée, nous en avions entendu plus que ça ; non, ce qui nous inquiétait, c'est que le bruit pouvait attirer les lazaroni de notre côté, et ça aurait vraiment été malheureux, chers parents, d'avoir mille hommes sur les bras pour un cochon !
Aussi, nous n'avons pas riposté. Nous nous sommes laissés canarder sans broncher, et nous avons détalé au pas de charge.
Ah !... si les commissaires des vivres marchaient aussi vite pour nous apporter nos rations, le soldat ne serait pas obligé si souvent de serrer sa boucle !
Notre porc était bien ligotté et entouré de couvertures, mais il tressautait quand même, comme s'il s'était trouvé mal dans la civière.
Et Larescousse, dès que nous n'avons plus entendu de coups de fusil, s'est écrié comme ça :
— Sauvés !... nous sommes sauvés !... Le cochon est bien à nous.
Mais il parlait trop tôt, Larescousse, car voilà que nous rencontrons bientôt le général Duhesme et son état-major qui allaient inspecter les positions de l'ennemi pour la bataille du lendemain.
Il s'arrête devant nous et dit :
— Où allez-vous, grenadiers ?
— Au camp, mon général, que je réponds.
— Et qu'est-ce que c'est que ce blessé que vous portez ?...
— Un camarade à nous, mon général, qui a reçu un coup de biscaïen, que répond Larescousse.
Mais, au même moment, le porc se met à grogner, et le général, très surpris, s'approche en disant :
— Qu'est-ce qui lui prend, à votre camarade ?...
— C'est rien, mon général, que répond Larescousse, il souffre beaucoup, le pauvre garçon.
Mais le général faisait approcher de plus en plus son cheval de la civière, et Larescousse, qui suait à grosses gouttes, tirait tant qu'il pouvait les couvertures sur le groin du porc.
Et, tout à coup, le général crie en s'adressant aux officiers de son état-major :
— Messieurs, j'ai vu dans ma vie bien des grenadiers qui avaient de drôles de figure, mais je n'en ai jamais vu un qui ait une figure aussi allongée, des oreilles aussi larges et des yeux aussi petits !
Et tout l'état-major de rire pendant que le satané porc grognait, à la grande fureur de Larescousse.

JEAN DRAULT.

*(La suite au prochain numéro.)*

# NOS GRANDS PATRONS

ACTES ET LÉGENDES

Par George de Céli.

---

UN MONARQUE CHRÉTIEN : L'AVIS MYSTÉRIEUX. LA MORT OU L'EMPIRE ? UNE MESSE CHANTÉE PAR LES ANGES. — ÉVADÉ DE LA RICHESSE : UN PÈLERIN AU IVe SIÈCLE. LE MENDIANT DANS SON PALAIS. — SOLDAT DU CHRIST. — LA BERGÈRE D'ANTIOCHE : OLIBRIUS, OCCISEUR D'INNOCENTS. — MARIE DE MAGDALA : LES PHARISIENS ET LA PÉCHERESSE. LE VASE DE PARFUMS. POURQUOI JUDAS VENDIT SON MAITRE POUR 30 ET NON 300 DENIERS. A LA SAINTE-BEAUME. — ENFANTS DU TONNERRE : LE TUEUR DE MAURES. UNE CHEVAUCHÉE DE CHARLEMAGNE. — L'HOTESSE DU CHRIST : LE MIRACLE DE LA TARASQUE.

*Saint Henri* (15 juillet). — Après saint Louis, l'empereur Henri II offre le plus parfait modèle du monarque chrétien. Comme l'illustre fils de Blanche de Castille, et comme celui de Bérengère de Castille, Ferdinand III, dont nous parlions au mois de mai, il fut à la fois un héros et un saint. A Mesbourg, devant l'immense armée des barbares de Pologne et d'Esclavonie, Henri II commence par vénérer pieusement, dans l'église ruinée de Walbeck, l'épée de saint Adrien, que l'on y conservait ; puis il la ceint et frappe d'estoc et de taille au plus fort de la mêlée...
Fils de Henri Ier, duc de Bavière, et de Giselle d'Allemagne, élevé par saint Walfung, duc de Bavière en 994, il fut élu empereur d'Allemagne et d'Occident, le 8 juillet 1002, en remplacement d'Othon, petit-fils d'Henri l'Oiseleur. Cette dignité suprême lui avait été annoncée d'une façon énigmatique : une nuit, un doigt mystérieux traça devant lui, en lettres de feu, sur la muraille, ces mots : « Dans six ans. » Il crut que la date de sa mort lui était ainsi prédite, et s'y prépara courageusement. C'était le globe impérial. Mais les méditations et les exercices par lesquels ce prince s'était préparé à la mort le préparaient aussi, heureusement sans doute, au pouvoir suprême.
Nul règne plus glorieux que le sien. Toutes ses entreprises militaires, qui eurent le plus souvent pour but l'intérêt de la religion et l'abaissement des hérétiques, furent couronnées de succès. Henri II rendit la Pologne, la Bohême et la Moravie tributaires de l'Empire, chassa d'Italie les Sarrasins et les Grecs. Il réunit plusieurs assemblées de seigneurs, d'ecclésiastiques et d'artisans, pour promulguer d'après leurs conseils les lois les plus favorables au bonheur de ses peuples. Ses efforts tendirent ensuite à relever les ruines dont des guerres incessantes avaient couvert le vaste territoire de l'Empire. Il fonda l'évêché de Bamberg, qu'il dota d'une magnifique cathédrale, et voulut qu'il dépendît du Saint-Siège. Ses libéralités permirent de reconstruire la cathédrale de Strasbourg. Il restaura et dota richement des centaines d'abbayes et d'églises.
On peut dire que saint Henri fut encore l'apôtre des Hongrois : dans l'espoir de les convertir, il donna sa sœur Gisèle en mariage à Etienne, leur roi ; elle convertit, en effet, Etienne et par lui la Hongrie entière. Marié lui-même à Cunégonde, fille de Sigefroi, comte de Luxembourg, Henri vécut avec elle fraternellement.
Le vœu secret de ce grand prince, qu'il n'osa jamais réaliser par sollicitude pour ses peuples, était de se retirer dans un couvent. A Cluny, où il séjourna souvent, notamment après son couronnement à Rome, au monastère du Mont-Cassin, où il passa plusieurs jours après sa campagne contre les Sarrasins et les Grecs, il vécut selon la règle des moines, et les étonna par sa ferveur.
Il mourut au château de Grône, près d'Alberstadt, dans la nuit du 13 au 14 juillet 1024, à l'âge de 52 ans. Son corps fut porté dans la cathédrale de Bamberg. Les miracles qui s'opérèrent sur son tombeau changèrent bientôt les regrets en religieuse vénération. Plusieurs miracles, du reste, auraient pu trouver place dans l'histoire de sa vie : c'est ainsi qu'à Rome, il assista la nuit à une messe chantée par les anges, dans la basilique de Sainte-Marie Majeure.
Henri II fut canonisé en 1152, par le pape Eugène III. Une contraction des nerfs de la cuisse l'avait rendu boiteux : c'est pourquoi les historiens, généralement fort méprisants de la sainteté, le désignent plus volontiers par le nom d'Henri le Boiteux que par celui d'Henri le Pieux ou le Saint.

∴

*Saint Alexis* (17 juillet). — Nulle histoire n'est plus singulière et plus touchante que celle de ce jeune patricien romain qui, épris irrésistiblement de la pauvreté et de la vie contemplative, s'échappe du palais de son père, le soir même du jour où ses noces avaient été somptueusement célébrées, et s'en va vers de lointains sanctuaires, sans autre bagage que le bâton du pèlerin.
Les messagers, expédiés à sa recherche dans le monde entier, traversent Edesse en Mésopotamie, où l'on vénérait une image de Jésus que Lui-même, d'après Eusèbe, avait envoyée au roi Abgare.

Sous le porche de l'église, ils font l'aumône à un mendiant dans lequel ils n'ont garde de reconnaître leur jeune maître.

Mais, après plusieurs années, les hommages dont on entoure sa piété chassent d'Edesse l'humble orant. Il se rendait à Tarse, lorsqu'une tempête jeta le navire dans un port voisin de Rome. Alexis, qu'agitait sans doute le désir de revoir ses parents, se retrouve dans les rues de sa ville natale. Il rencontre son père, entouré de serviteurs et de clients, et lui crie d'une voix émue que le vieillard ne reconnait pas : « Digne seigneur, donne-moi l'hospitalité. » Il avait conçu le projet hardi de cacher sa vie pénitente dans le palais même de son père.

Accueilli avec l'hospitalité indifférente de ces grandes maisons romaines du IVe siècle, où se pressait un monde d'esclaves et de parasites, méconnu de tous sous ses haillons, il y passe dix-sept ans, dans un retrait, sous un escalier, objet d'abord des railleries et de la brutalité des valets, puis d'un respect superstitieux.

Un jour, une Voix parle dans un sanctuaire, commandant que l'on aille vers « l'homme de Dieu, chez Euphémius »; Rome est émue par ce prodige. Le Pape et l'Empereur se présentent chez le vieux patricien, qui ne comprend rien à leurs demandes ; mais les valets se disent entre eux : « Ne serait-ce point cet étranger si pieux et si doux? »

Et le Pape, l'Empereur, le vieil Euphémius, sa femme tremblante d'une émotion mystérieuse, l'épouse d'Alexis, déjà blanchie, qui ne les avait pas quittés, se rendent au retrait du mendiant inconnu. Mais le Pèlerin avait atteint le port. On le trouva glacé sur son grabat, autour duquel semblaient veiller de lumineuses formes blanches, qui s'évanouirent aussitôt. De la main d'Alexis un papier s'échappa, où son nom et son histoire étaient écrits. Euphémius apprit ainsi que le pauvre dont il avait abrité la misère était ce fils tant pleuré.

***

*Sainte Marguerite* (20 juillet). — Sainte Marguerite d'Antioche, que les Grecs honorent sous le nom de sainte Marine, était fille d'un prêtre des idoles nommé Edesius; mais sa nourrice, paysanne chrétienne, l'éleva dans sa foi. Edesius, s'apercevant que l'enfant avait abandonné les faux dieux, après l'avoir vainement exhortée et menacée, la chassa. Elle revint chez sa nourrice, où elle gardait les troupeaux.

Un jour, le gouverneur du pays, nommé Olibrius, rencontra Marguerite. Frappé de sa beauté modeste, il résolut de l'épouser, et la fit mander à son palais.

Une horrible persécution sévissait alors contre les chrétiens. Un édit de l'an 304 les condamnait à mort et aux tortures avant la mort, pour tâcher de les ramener aux idoles. Les chrétiens se réfugiaient en foule sur les montagnes, dans les cavernes, préférant le voisinage des bêtes féroces, moins cruelles. L'affreux péril qui les entourait avait été certainement l'objet de maint entretien sous le chaume de la paysanne chrétienne dont Marguerite gardait le troupeau. Elle savait la mort terrible qu'elle choisissait, lorsqu'aux offres séduisantes d'Olibrius, la petite bergère — elle avait quinze ans, — répondit simplement : « Je suis chrétienne. »

Son martyre, en effet, fut épouvantable. Elle fut pendue par la tête et battue de verges, étendue sur un chevalet, déchirée par des pointes de fer, puis enfermée dans un cachot, où le démon essaya de vaincre sa constance, par d'effrayantes apparitions : c'est pourquoi on la représente chassant un dragon en élevant la croix.

Les bourreaux reprirent ce corps délicat, en ravivèrent toutes les plaies, les cautérisèrent avec des fers ardents sans lui arracher une plainte. La multitude gémissait, et s'émerveillait d'un si beau courage. Le juge, effrayé, craignant une sédition, lui fit enfin trancher la tête (20 juillet 306).

L'histoire de sainte Marguerite, popularisée par les Légendaires et le théâtre naïf du moyen âge, a fait couler par le monde des ruisseaux de larmes. Le nom de son bourreau est resté longtemps en exécration. On ne dit plus guère aujourd'hui « un Olibrius », et seulement pour désigner un grotesque. Mais il était jadis synonyme de bourreau, et Molière l'emploie encore dans ce sens :

*... Faire l'Olibrius, l'occiseur d'innocents.*

***

*Saint Victor* (21 juillet). — Maximien, tout souillé du sang de Maurice et de l'héroïque légion Thébaine, entrait dans Marseille : il devait y trouver un soldat du Christ aussi intrépide en Victor, légionnaire comme Maurice. Epuisé par d'affreuses tortures, ce héros trouva la force de renverser du pied un autel de Jupiter, qu'on approchait pour qu'il sacrifiât. On lui coupa ce pied sacrilège; on l'écrasa sous une meule de moulin, et comme il respirait encore, les bourreaux lui coupèrent la tête. (21 juillet de l'an 230, disent la plupart des hagiographes; mais bien plus probablement l'an 303.)

A ce moment, une voix descendit, disant : « Tu as vaincu, Victor, mon soldat. » Déjà des apparitions divines avaient réconforté le martyr dans sa prison, et ses gardiens, épouvantés, s'étaient convertis. Ils furent suppliciés en même temps.

Son corps fut jeté à la mer, mais les vagues le poussèrent sur le rivage, où Cassien bâtit, près de son tombeau, le célèbre monastère de Saint Victor, qui contint, dit-on, jusqu'à cinq mille moines.

***

*Sainte Marie-Madeleine* (22 juillet). — Marie-Madeleine est célèbre dans l'Evangile par sa tendre piété envers le Sauveur; dans la tradition ecclésiastique, par sa pénitence; dans la critique hagiographique, par la longue controverse qui s'est élevée sur son identité. Quelques écrivains ont voulu, en effet, la diviser en trois personnages. Mais il semble certain que Marie de Magdala n'est pas différente de Marie, sœur de Lazare, ni de la pécheresse qui vint répandre des parfums et des larmes sur les pieds de Jésus, chez Simon le pharisien, et les essuya de ses cheveux blonds.

Depuis ce moment, Madeleine se joignit à quelques saintes femmes qui suivaient Jésus, écoutaient ses prédications et l'assistaient de leurs biens. Ce que l'Evangile rapporte d'elle est connu de tous. On sait que lorsque Jésus vint visiter Marthe et Lazare, assise aux pieds du Maître, elle fut louée d'avoir choisi la meilleure part. A Béthanie, chez Simon le Lépreux, elle renouvelle son touchant hommage, en versant sur les pieds du Sauveur un vase de rares parfums. Ce fut alors que Judas dit : « Pourquoi n'avoir pas vendu ce parfum? On en aurait tiré trois cents deniers, que l'on aurait distribués aux pauvres. »

Or, il est de tradition universellement acceptée que Judas était larron : il volait, disent de vieux auteurs, le *dixième* de ce qui entrait dans la bourse commune, dont il avait la garde. Si donc le parfum de Madeleine eût été vendu trois cents deniers, c'est *trente deniers* que se fût appropriés Judas. Peut-être faut-il chercher là l'explication de ce prix dérisoire qu'il demanda pour livrer le Sauveur [1]. Il est évident qu'il eût obtenu bien davantage. Pour s'expliquer que cet homme cupide ait sacrifié à si bon marché les profits qu'il pouvait réaliser encore par ses larcins, il faut se représenter Judas comme une brute entêtée, d'avarice étroite, qui voulut à tout prix ravoir les trente deniers dont il s'estimait lésé.

Madeleine était parmi les femmes éplorées à qui Jésus dit : « Filles de Jérusalem, ne pleurez pas sur moi. » Elle assiste au drame divin du Calvaire et s'assied avec les autres femmes, près du sépulcre; et elle revenait après le repos du Sabbat, les mains pleines d'aromates pour embaumer le Crucifié, lorsque les anges, apparaissant au seuil du tombeau vide, leur dirent : « Pourquoi cherchez-vous parmi les morts celui qui est vivant. » Comme elle s'éplorait encore, la voix divine l'appela par son nom « Marie! » Et il lui fut commandé d'avertir Pierre et les apôtres. C'est donc à Marie-Madeleine que Jésus ressuscité se manifesta en premier lieu.

A partir de ce moment, on ne trouve plus trace de sainte Madeleine dans l'Evangile. Il est infiniment probable qu'elle se rendit en Galilée, où Jésus devait se montrer à ses disciples, et qu'elle l'accompagna en Judée, jusqu'à l'Ascension. On croit qu'elle suivit ensuite la Vierge et saint Jean à Ephèse. L'opinion de sa mort à Ephèse et de la présence à Vézelay en Bourgogne de ses ossements rapportés de Jérusalem est entièrement abandonnée. Tous les hagiographes adoptent la tradition qui fait aborder Marie-Madeleine en Provence, avec Marthe et Lazare. Elle se retira dans la caverne devenue si célèbre sous le nom de sainte Baume, et finit là sa vie dans une atmosphère de miracle, soulevée de terre sept fois par jour par les anges, substantée pendant plusieurs années sans aucun aliment matériel, par l'extase et l'oraison.

***

*Saint Jacques le Majeur* (25 juillet). — Jacques, fils de Zébédée et de Salomé, et frère de Jean l'Evangéliste, fut appelé des premiers à l'apostolat. Il reçut du Seigneur, avec son frère, le titre de *Boanergès*, c'est-à-dire « enfant du tonnerre », à cause de l'impétuosité de leur caractère, qui apparaît souvent dans l'Evangile, notamment lorsqu'ils veulent brûler les portes, trop lentes à s'ouvrir, d'une ville proche de Samarie. Disciples préférés du Sauveur, ils sont près de lui dans toutes les grandes circonstances de l'Evangile, au Thabor, au Jardin de Gethsémani.

Après la Pentecôte, Jacques le Majeur évangélisa la Samarie, la Syrie et les provinces voisines. La tradition des églises d'Espagne, confirmée par l'Eglise romaine, et récemment encore (1884) par des lettres apostoliques de Léon XIII, le revendique comme apôtre. Il est mêlé à toutes les légendes chevaleresques du pays du Cid, près duquel il chevaucha souvent contre les Maures. Les Espagnols l'avaient surnommé « Tueur de Maures », et le représentent d'ordinaire à cheval, casqué, l'épée à la main. C'est à une apparition de la Vierge (encore vivante) à saint Jacques, qu'est due la célèbre Notre-Dame del Pilar ou « du pilier », de Saragosse; et le tombeau de l'Apôtre, à Compostelle, où ses disciples espagnols rapportèrent son corps, est l'un des plus illustres pèlerinages du monde.

On sait qu'après son séjour en Espagne, Jacques était revenu à Jérusalem, où il fut décapité par ordre d'Hérode Agrippa, l'an 44, après avoir confondu et converti deux magiciens, Philète et Her-

1. Trente deniers font environ 11 fr. 50 de notre monnaie

mogène, dont les Juifs avaient employé contre lui les enchantements.

Ce n'est pas seulement aux légendes espagnoles que saint Jacques est mêlé. L'imagination du moyen âge l'a curieusement associé aux prouesses de Charlemagne et de ses pairs. Dès la troisième page de la chronique de Turpin, l'empereur qui chemine soucieux, incertain du chemin, voit soudain, à côté de lui, un beau chevalier ; — « Holà ! sire, qui es-tu?

— Je suis Jacques, l'apôtre!... le chemin d'étoiles que tu vois dans les cieux t'indique la route à suivre avec ta nombreuse armée... »

⁂

*Sainte Marthe* (29 juillet). — La vie de Marthe est si etroitement liée à celle de sa sœur Marie-Madeleine, qu'il est presque inutile d'en repasser les événements avant son départ de Palestine.

Après la Passion, l'hôtesse du Christ et les siens furent naturellement en butte aux persécutions des Juifs. Lazare, le ressuscité, ses deux sœurs, qui avaient accompagné, de Galilée en Judée, Jésus sorti du tombeau, étaient de gênants témoins de la divinité du Sauveur. Cependant ils ne furent pas mis à mort · on les jeta dans un vaisseau sans voiles ni rames, au hasard de la mer. Dieu les fit aborder heureusement à Marseille. Pendant que Lazare restait dans cette ville, dont il est le premier évêque, Madeleine se dirigeait vers les rochers de la sainte Baume, et Marthe allait évangéliser Avignon.

En ce temps, un monstre étrange et formidable, moitié bête terrestre, moitié poisson, dévastait tout le pays entre Avignon et Arles, dévorant troupeaux et bergers. On le nommait la Tarasque; il avait son gîte dans un vallon sauvage, appelé « le Bois noir », nous apprend Raban-Maur. Et, comme Marthe prêchait au bord du fleuve, quelques-uns de ses auditeurs, de bonne foi, qui avaient entendu parler de ses miracles, d'autres avec un ironique défi, la prièrent de les délivrer de la Tarasque.

La sainte vint au Bois noir, où le dragon s'élança sur elle; mais, l'arrêtant d'un signe de croix, elle lui lia la gueule avec sa ceinture et l'amena au milieu du peuple, qui s'enfuit de tous les côtés. Cependant, ils se rassurèrent, voyant de loin la docilité du monstre, se rapprochèrent peu à peu et le percèrent de mille coups. Sur l'emplacement du Bois noir s'est élevée la célèbre petite ville de Tarascon, ainsi nommée de la bête vaincue par Marthe.

Sept ans avant sa mort, Marthe se retira dans la solitude, comme Madeleine, à qui elle ne survécut que huit jours. Elle entendit, de sa cellule, passer les chœurs d'anges qui emportaient au ciel l'âme de la grande pénitente.

L'histoire de la Tarasque ne semble pas une légende ni même une allégorie. La tradition n'a jamais varié sur la réalité de ce monstre.

Une opinion assez acceptable est que ce fut un crocodile, tel qu'on en a vu, paraît-il, poussés dans la Méditerranée par un débordement du Nil, et jeté par les flots jusque sur les côtes de Provence.

George de Céli.

# CONCOURS DE COLORIAGE

### Les vingt-deux lauréats.

Le jury vient de se mettre d'accord sur les vingt-deux compositions qui seront primées.

En voici la liste par ordre alphabétique de devises :

*A l'œuvre on connait l'ouvrier. — Audaces fortuna juvat. — A vaincre sans péril on triomphe sans gloire. — Beatus vir qui non abiit nec speravit pecunia et thesauris. — Ce que chante la Corneille, chante le Cornillon. — C'est par le gouvernement et par l'éducation de soi-même que l'homme est grand. — Contra spem sperandum. — Fais ce que dois. — Fais ce que peux, advienne que pourra. — Gré. — Jehanne de Flandre. — Je suis dans l'attente. — Je vous salue, ô terre où le ciel m'a fait naître. — Labori dona. — Le travail rend heureux. — Par Jeanne La Pucelle. — Plus d'idées que de talent. — Prier, travailler, espérer, Dieu fera le reste. — Qui vivra verra. — Rêvant aux bords du Léman. — Semper recte. — Toujours en avant.*

Le jury se réunira pour la dernière fois le 2 juillet prochain, classera ces vingt-deux compositions par ordre de mérite et proclamera les prix.

Nous publierons dans notre prochain numéro les résultats définitifs du concours et nous donnerons à son sujet quelques détails intéressants.

# MAGIE BLANCHE EN FAMILLE

### LE FLUIDE VITAL

Si d'un chapeau renfermant de vingt à trente pièces de monnaie semblables, simples sous ou pièces de cinq francs, on vous invitait à retirer sans hésitation, et sans même jeter un coup d'œil dans le chapeau, l'une des pièces, choisie et marquée d'un signe imperceptible, vous seriez sans doute embarrassé. Et cependant, possesseur du secret que je vais vous dire à l'oreille, vous pourrez, après un discours bien senti sur le fluide mystérieux qui émane de chacun de nous, et dont peuvent s'imprégner, par simple contact, même les objets materiels, annoncer à votre




entourage que vos doigts, d'une sensibilité extrême sur ce point, sont capables de percevoir partout la présence du fluide en question. A l'appui de votre dire, plongeant votre main dans le chapeau, vous en retirerez la pièce de monnaie choisie et marquée que rien ne semblait pouvoir distinguer de toutes les autres et signaler particulièrement à votre attention.

C'est bien là peut-être le plus facile à répéter de tous les tours de magie.

La pièce de monnaie, passant de main en main dans l'assistance *pour s'imprégner de fluide* ou tout simplement pour que chacun puisse voir le signe dont elle est marquée, s'est mise rapidement à la même température que les mains des spectateurs, soit environ 37 degrés, car tout le monde sait que les métaux sont de bons conducteurs de la chaleur ; les autres pièces de monnaie restées dans le chapeau sont à une température plus basse de 20 degrés peut-être, de sorte que, si l'on ne perd pas trop de temps, et bien que cette pièce se refroidisse assez rapidement au contact des autres, elle reste encore sensiblement plus chaude que celles-ci pendant plusieurs instants, ce qui permet de la reconnaître au toucher sans hésitation. Le moyen est trop simple pour être deviné.

*(Tous droits réservés.)* Magus.

*Le Directeur-Gérant*, Henri GAUTIER. — Sceaux. Imp. Charaire et Cie.

5 centimes le N° année courante (10 centimes le N° années échues.) N° 1927 TRENTE-SIXIEME ANNÉE. — 4 Juillet 1893.

# L'OUVRIER

**Journal illustré paraissant le Mercredi et le Samedi**

ABONNEMENT D'UN AN : (104 numéros) France, Algérie et Belgique : 6 francs.

DIRECTION ET ADMINISTRATION : LIBRAIRIE BLÉRIOT, HENRI GAUTIER, successeur, 55, quai des Grands-Augustins, Paris.

ABONNEMENT D'UN AN (104 numéros) Colonies et Etranger (sauf la Belgique) : 7 francs.

## LES VOLEURS D'OR, PAR GEORGES LE FAURE



Sa face reflétait un indicible effroi. (Voir page 148.)

SOMMAIRE : **Les Voleurs d'Or**, par Georges le Faure. — **Un Aïeul de Chapuzot**, par Jean Drault. — **Recettes de la Semaine**. — **Chronique hebdomadaire**, par Oscar Havard. — **Notre concours de coloriage.**

# LES VOLEURS D'OR[1]

PAR

GEORGES LE FAURE

## XIX

### LES FIANCÉS

La satisfaction de Guillaume Brey, en voyant si soudainement paraître miss Edwidge, était égale au bouleversement de son âme et de son esprit ; les bonnes résolutions prises quelques heures auparavant s'étaient subitement évanouies et la pauvre Wilhemine en était pour son périlleux voyage.

Le Boer ne pensait plus à partir, et cette brusque intervention de lord Cornallett était, de la part de John Stuck, un véritable coup de maître.

— Milord, fit l'Anglais avec un empressement qui confinait à la servilité, vous plairait-il de conduire miss Cornallett à ma tente ; là, il lui sera possible de se reposer de ses fatigues plus confortablement qu'à la belle étoile...

Et, tandis qu'appuyée au bras de son père, la jeune fille marchait lentement, précédée de Stuck, Guillaume, lui, venait derrière, tête basse et le visage bouleversé.

Le voyant s'éloigner, Wilhemine, qui n'avait pas bougé de la place où l'arrivée de l'Anglais et de sa fille l'avait clouée, immobile de surprise, l'appela timidement :

— Guillaume !...

Il continua sa marche ; alors, elle devint toute pâle, tressaillit et, comme une folle, courut après lui.

— Que fais-tu? demanda-t-elle en le saisissant par le bras.

Il se retourna, lui montrant une face empourprée de colère.

— Laisse-moi... et va-t'en, gronda-t-il, ta place n'est pas ici !...

Mais elle, continuant de le tenir :

— Tu m'as promis de partir..., déclara-t-elle.

Il la repoussa si brutalement qu'il put dégager son poignet, mais que, pour un peu, elle fût tombée et, dans sa première surprise, elle poussa une exclamation qui fit se retourner miss Cornallett et son père.

— By God ! s'écria ce dernier en le reconnaissant, mais c'est la petite fille de ce brave M. Prétorius...

Edwidge, la reconnaissant à son tour, abandonna le bras du lord et courut vers Wilhemine, lui prit les mains, tout émue.

— Excusez-moi, lui dit-elle fort gentiment, je suis si fatiguée que je ne vous avais pas vue... Mais par quel hasard vous trouvez-vous ici?...

Wilhemine la regardait d'un air singulier, comme si elle eût cherché à distinguer en son visage le bien fondé de certains soupçons qui, soudainement, venaient de naître en elle ; enfin elle répondit, avec une rudesse étrange dans la voix :

— Ma présence est moins étrange que la vôtre, miss ; car, ici je suis chez moi, tandis que vous...

Miss Cornallett se méprit sur le sens de ces paroles ; elle crut que la jeune Boer voulait faire allusion aux projets de « peggage » qui menaçaient la propriété de son grand-père et elle répliqua, pleine de douceur :

— Que voulez-vous, c'est la loi, et puis il paraît que, même avec une propriété moins considérable, vous serez beaucoup plus riche...

Mais Wilhemine eut un haussement d'épaules furieux.

— Ce n'est point ce que je veux dire, je...

Elle s'interrompit brusquement, l'expression de sa physionomie changea, et prenant entre ses mains les mains de miss Edwidge :

— Miss, dit-elle, pardonnez-moi, mais si vous saviez...

Guillaume la regarda d'un air farouche.

— Va-t'en, te dis-je..., fit-il presque menaçant, ta place n'est pas ici...

Il lui avait pris le paquet et cherchait à l'entraîner; mais elle résistait, attachant sur Edwidge de pauvres yeux si suppliants qu'elle eut pitié et intervint.

— Laissez-la parler, monsieur, dit-elle avec fermeté...

Et comme John Stuck revenait sur ses pas, entraînant lord Cornallett que brièvement il mettait au courant de la situation, elle ajouta :

— Qu'y a-t-il, mademoiselle?... Soyez sans crainte, ces messieurs ne vous empêcheront pas de parler...

Elle avait le pressentiment que quelque mystère lui était caché, mystère dont la révélation pourrait peut-être lui être profitable, et elle voulait savoir.

— Edwidge, dit lord Cornallett avec sévérité, il est temps de vous reposer, vous causerez avec cette fille plus tard...

Mais, avec une audace dont elle-même ne se serait pas cru capable, Wilhemine soupira :

— Plus tard, il ne sera plus temps... Mademoiselle, j'étais venue pour éviter un grand malheur..., et c'est le ciel qui vous a envoyée pour m'aider à faire partir mon cousin d'ici...

Puis à Cornallett, joignant les mains :

— Milord... vous aussi, vous m'aiderez... Souvenez-vous de l'hospitalité que vous avez reçue à Ferme Elisabeth... On a soigné mademoiselle comme si elle avait été ma sœur .. Vous ne pouvez avoir oublié ça !... mon Dieu ! comment pourrai-je vous dire?...

Soudainement, son visage s'illumina et, dans ses grands yeux bleus, brilla une lueur d'espoir ; elle croyait avoir trouvé l'argument propre à se concilier le concours de ceux qui l'écoutaient.

— Mais... ma chère miss... vous avez peut-être un fiancé... vous êtes si jolie, donc il n'est pas possible que, de par le monde, il n'y ait pas un beau jeune homme que vous aimez, et qui vous aime...

Edwidge devint toute rouge et se détourna pour cacher son trouble...

— Tais-toi ! mais tais-toi donc, folle ! grommela Guillaume.

— Eh bien ! poursuivit la jeune fille, à laquelle n'avait pas échappé l'attitude de son interlocutrice..., eh bien ! imaginez-vous que celui-là on veuille vous le tuer !... ne feriez-vous pas l'impossible pour le sauver?...

Edwidge poussa une exclamation terrible.

— On veut tuer M. Brey !...

John Stuck, voyant le danger de la situation si Edwidge intervenait, tenta de lui donner le change, prêtant aux paroles de Wilhemine un autre sens que celui qu'elles avaient véritablement.

— On veut le tuer !... on veut le tuer ! plaisanta-t-il ; lui pas plus qu'un autre ! vous savez bien comment les choses se passent quand il s'agit de « pegger », miss?... c'est à celui qui arrivera premier... et même, quand on arrive premier, si on n'a pas une bonne carabine sur soi, on peut craindre d'être délogé... Voilà tout.. Vous voyez qu'il n'y a là rien de bien particulier à ce bon Guillaume.

Et John Stuck, croyant avoir arrangé les choses, se frottait les mains d'un air satisfait.

Miss Cornallett avait levé les bras, dans un geste d'épouvante.

— Mais, c'est horrible ! s'exclama-t-elle...

— Peuh ! miss, repartit l'Anglais flegmatiquement, c'est la vie...

Puis à Guillaume, tout bas, à l'oreille :

— Si vous ne trouvez pas moyen d'emmener votre cousine... ou de la faire partir, grommela-t-il, elle va tout compromettre.

Les traits du jeune homme se durcirent davantage encore et, s'adressant à Wilhemine, il gronda :

— T'en iras-tu?

— Avec toi... oui, puisque je suis venue te chercher..., mais si tu restes... je reste...

— Tête de fer ! cria-t-il en s'oubliant jusqu'à la menacer du poing...

Miss Cornallett voulut s'interposer, mais, l'écartant d'un geste brusque, presque brutal, Wilhemine s'avança vers son cousin.

— Frappe-moi donc... je ne suis pas assez malheureuse depuis que tu es parti !... Il ne manquait plus que cela...

Et, secouée par les sanglots qu'elle cherchait à étouffer :

— Va... va, poursuivit-elle, si tu espères m'abuser... tu te trompes... On a beau être ce que je suis, c'est-à-dire une pauvre fille, sans instruction et sans éducation..., une fille de ferme..., une Boer, on est femme tout de même..., et il est des choses qu'un cœur de femme devine...

Elle le regardait au plus profond des yeux en disant cela et lui, soudainement gêné, détourna ses regards.

Elle continua, désolée, mais sans cependant qu'il y eût dans sa voix l'ombre d'une amertume ou d'une menace.

— Oh ! je comprends, va, que les belles demoiselles d'Europe, avec leur peau si blanche et si rose, leurs cheveux si fins et leur taille élégante, aient plus d'attrait que nous et que tu aies perdu la tête.

Il l'empoigna rudement au poignet et la serra si fort qu'elle poussa un gémissement.

— Monsieur Brey ! s'écria Edwidge d'un ton de reproche...

Le jeune homme se recula et, sombre, furieux, s'immobilisa.

— Oui, miss, continua Wilhemine en s'adressant à la fille du financier, votre présence ici, tout à l'heure, m'a tout fait comprendre... et je ne vous en veux pas...

— Moi, je ne sais ce que vous voulez dire, balbutia Edwidge, toute troublée.

— Ah ! ne vous défendez pas, c'est un bon et brave garçon qui mérite bien qu'on l'aime ; la preuve, c'est que moi...

Elle ne put en dire davantage ; les larmes l'étouffaient et elle se tut tout à coup, le visage caché dans ses mains.

— Pauvre chère demoiselle, murmura Edwidge, apitoyée...

John Stuck s'était approché du lord.

— Emmenez votre fille, lui chuchota-t-il tout bas, ou ça va se gâter...

1. Voir l'*Ouvrier* depuis le 2 mai 1896.

Cornallett vint prendre Edwidge par le bras, cherchant à l'entraîner; mais il fut repoussé par ces mots :

— Non! laissez-moi, mon père; je n'aurai pas la cruauté d'abandonner cette pauvre enfant dans un état pareil..., je veux lui dire qu'elle se trompe...

— Non... non; je ne me trompe pas, allez, interrompit Wilhemine, et c'est parce qu'il vous aime qu'il fait tout ce qu'il fait depuis trois mois...

Et, s'adressant à Guillaume, elle dit tristement :

— Oui... va, je ne suis pas dupe! car si tu m'eusses aimée... autant que tu l'aimes, elle, tu serais revenu quand même à la ferme, oubliant, pour l'amour de moi, le tort du grand-père.

— Jamais! s'écria le jeune homme en proie à une fureur d'autant plus terrible que, depuis le commencement de cette scène, il faisait de grands efforts pour la dominer.

Il ajouta d'une voix sourde :

— Je n'ai plus l'âge où l'on vous chasse comme un enfant! je suis un homme...

— Mais si tu m'eusses aimée vraiment, tu aurais pardonné l'offense...

— Il m'a accusé de vol...

D'un geste lamentable, désignant sa rivale, Wilhemine ajouta :

— Pour l'amour d'elle, tu vas bien commettre une infamie...

Et comme il se révoltait, elle dit avec fermeté :

— Ne vas-tu pas trahir et dépouiller celui qui t'a élevé, nourri, protégé ?

John Stuck se mit à tousser bruyamment : la conversation prenait décidément une mauvaise tournure.

— M'est avis, déclara-t-il, que vous feriez mieux de vous disputer quand vous êtes seuls et de ne point empêcher milord Cornallett et sa fille de prendre le repos dont ils doivent avoir besoin, après un voyage aussi rapide...

Et, ce disant, il adressait au lord un regard d'intelligence pour lui recommander de tenter à nouveau d'emmener sa fille.

— Oui... oui, je comprends! gémit Wilhemine; vous avez raison, monsieur, mais je voudrais, avant de vous quitter, miss, insister auprès de vous pour vous supplier d'user de votre influence. Qu'il parte..., qu'il s'en aille où il voudra..., mais qu'il ne reste pas ici...

Elle ajouta d'une voix terrifiée :

— On le tuerait!...

— Qui ça?... on? s'exclama Stuck, impatienté; à propos de quoi toute cette histoire? il n'est pas plus en danger que moi ou les autres... Et puis, croyez-vous donc que le vieux Prétorius aura le courage de tirer sur son petit-fils?...

— N'a-t-il pas déjà tiré dessus, il y a trois mois?

— Il ne l'avait pas reconnu, il l'a pris pour un rôdeur...

— Non!... dit fermement la jeune fille, vous vous trompez: le grand-père avait reconnu Guillaume.

Stuck se croisa les bras :

— Eh bien!... c'est un monstre!... et un vil assassin, votre Prétorius! cria-t-il, et si je le trouve, demain, au bout de ma carabine...

Whilemine poussa un cri de terreur, et, toute pâle :

— Ah! Guillaume!... gémit-elle, Guillaume! c'est devant toi que l'on parle ainsi...

Lord Cornallett commençait à mal augurer de l'opération du « peggage », et il balbutia d'une voix craintive :

— Il faudrait envoyer un exprès à Prétoria pour que le gouvernement nous donne de la police; il est inadmissible qu'un forcené puisse se mettre en travers de la loi!

Wilhemine se jeta de nouveau sur les mains d'Edwidge :

— Miss!... miss!... gémit-elle, au nom du ciel!... puisque Guillaume vous aime, obtenez de lui qu'il parte..., qu'il ne reste pas ici! Ce serait trop horrible!... trop épouvantable!... ce serait un sacrilège!... Mais, comprenez donc ce que je vous dis... des hommes vont venir... qui le savent ici et que le grand-père pousse à le tuer pour se venger de ce qu'il a « fait dénoncer » la ferme... Ils le tueront..., je vous dis qu'ils le tueront...

Elle était à bout de force et, si elle ne se fût appuyée au bras de la jeune fille, qui, toute tremblante, la soutenait, elle fût tombée à terre...

Guillaume eut un sourire de satisfaction.

— Le grand-père ne viendra donc pas lui-même? interrogea-t-il, la poitrine débarrassée soudain d'un poids énorme qui l'étouffait.

— Non... ou du moins c'est ce que j'ai cru comprendre; un de nos parents, un Français, ancien officier, vient « pegger » pour le compte d'une compagnie de mines... et le vieux est parti de la ferme avec lui pour lui indiquer les bons terrains..

Edwidge poussa un cri, et, le visage tout pâle, balbutia :

— Un Français!... un officier!...

— Oui, un parent à nous!.. d'autrefois...

A son tour, la fille du lord faillit s'évanouir, et Cornallett se trouva là juste à point pour la soutenir...

— Mon Dieu!... mon Dieu! murmura-t-elle, ayant à peine la force de parler..., si cela était, ce serait un crime...

Elle n'en put dire plus long et tomba inanimée aux bras de son père.

— La fatigue, les émotions..., s'empressa de dire John Stuck, qui, au fond de lui-même, ne put s'empêcher de bénir cet évanouissement.

Et à Cornallett :

— Suivez-moi jusqu'à ma tente, là, miss Edwidge pourra prendre le repos dont elle a besoin, et il en sera fini ainsi de cette sotte discussion...

Guillaume s'apprêtait à accompagner machinalement la jeune fille; mais, d'une voix impérieuse, Wilhemine lui dit :

— Reste!

Et, la tête perdue, sans force pour résister à une semblable injonction, il obéit...

— Ecoute, fit-elle quand ils furent seuls, ne me trompe pas et réponds-moi en toute franchise...

Pressentant la question, il attachait sur elle des regards effarés; son cœur se serrait à la pensée du mal qu'il allait lui causer, et, cependant, c'était plus fort que lui, et ne l'eût-il pas voulu, il savait par avance que ses lèvres parleraient...

Wilhemine eut un hochement de tête vers la tente dans laquelle venaient de disparaître la jeune fille et ses compagnons...

— Tu l'aimes? demanda-t-elle d'une voix rauque.

— Tu veux le savoir..., répondit-il, faisant de surhumains efforts pour dompter sa volonté..., eh bien! oui...

Wilhemine poussa un gémissement.

— Comment cela s'est-il fait, poursuivit le jeune homme, je ne sais..., je t'en donne ma parole d'honneur, et je le jurerais sur la Bible... Tu sais bien d'ailleurs que je suis un honnête homme et que je n'ai jamais menti... Il y a trois mois, à Ferme Elisabeth, quand je te disais que je t'aimais, j'étais sincère; d'ailleurs, depuis toujours, n'est-ce pas, ça était entre nous, et il n'y avait aucune raison pour que ça cesse...

Puis, avec un mouvement de colère, écrasant le sol du talon de sa botte :

— Pourquoi le Vieux m'a-t-il envoyé à Johannesburg?

Le sentant sincère, la jeune fille allait l'interroger : il poursuivit, éprouvant le besoin de parler, de raconter ce qui était en lui, de soulager son âme, pleine, depuis des semaines et des semaines :

— Oui..., c'est en revenant de Johannesburg..., dans le coach, que je l'ai vue pour la première fois..., et tout de suite j'ai senti que j'étais à elle..., que je lui appartenais pour la vie...

Wilhemine s'écria :

— Et moi!... Et les serments que tu m'avais faits..., et nos rêves de bonheur commun ?

Il courba la tête, balbutiant :

— Je suis un malheureux..., je le sais aussi bien que toi..., ne m'accable pas. Tu as voulu que je te dise..., je te dis... D'ailleurs, va, rien n'y ferait..., je l'aime, et il y a des moments où il me semble que je la déteste.

— Vrai!... bien vrai!...

— Oui..., quand je pense que c'est à cause d'elle que le grand-père m'a traité de voleur et chassé de Ferme Elisabeth...

— A cause d'elle!...

Le pauvre Guillaume devint tout rouge, honteux de l'aveu qu'il allait faire et cependant n'ayant point la force de ne pas le faire.

— La nuit, quand je suis sorti de l'écurie, tu te souviens que le Vieux m'a demandé ce que j'étais allé faire...

— Tu n'as rien répondu..., et c'est ce qui l'a porté à t'accuser, oui... eh bien!...

— Eh bien!... je songeais à elle, cette Parque d'Europe, qui m'a pris tout entier, qui a fait de moi un homme pourtant, et vigoureux et courageux et honnête..., comme un enfant et comme un criminel.

Elle voulut protester; il lui imposa silence d'un geste rude, presque menaçant.

— Oui, poursuivit-il, la voix étranglée, un criminel... car je me rends compte, va, de mon action!... C'est infâme, ce que je fais là, je le vois, je le sens..., et, pourtant..., rien ne pourrait m'empêcher de le faire, car c'est pour elle...

Wilhemine poussa une exclamation douloureuse et gémissante.

— Oh! Guillaume, murmura-t-elle, comme tu me fais souffrir! j'aimerais mieux, plutôt que de t'entendre parler comme ça, que tu me frappes à coups de couteau...

— Oui, fit-il, je suis un misérable! Mais si tu pouvais voir comme je suis malheureux, tu me plaindrais!...

Wilhemine lança son poing fermé dans la direction de la tente où reposait miss Cornallett, grommelant, menaçante :

— Et c'est cette poupée d'Europe qui est cause de tout ça...

— Tais-toi! gronda le jeune homme.

Néanmoins elle poursuivit, farouche :

— Le diable était donc avec toi quand tu l'as empêchée de se noyer dans le Vaal avec ce gredin d'Anglais dont tu as fait ton compagnon...

— Peut-être! balbutia Guillaume.

Il était lassé de la lutte et, ayant la conscience de son infamie, il ne voulait même pas se donner la peine de la discuter; mais il avait conscience aussi de sa faiblesse et il jugeait d'avance inutiles les efforts que faisait Wilhemine.

Celle-ci, brisée elle aussi, s'était laissé choir sur un morceau de roc et, le buste incliné les bras abandonnés sur les genoux, tenait

ses regards fixés à terre, immobile, ne pensant plus à rien.

C'est ainsi que l'un et l'autre passèrent plusieurs heures, semblant avoir oublié leur mutuelle présence.

Tout à coup, une main, se posant sur l'épaule de Wilhemine, l'arracha à sa somnolente rêverie; sursautant, elle se redressa et vit lord Cornallett.

— Voudriez-vous me suivre? fit-il d'un ton bourru; ma fille voudrait vous parler et elle est malheureusement trop souffrante pour pouvoir se tenir debout.

Les sourcils de la jeune Boer se plissèrent et toute sa physionomie exprima un air mauvais; elle hésita durant une seconde, puis, enfin, laconique et sombre :

— C'est bien, dit-elle.

Guillaume, lui aussi, s'était levé, comme disposé à la suivre.

— Restez, dit le lord, on n'a pas besoin de vous...

Sur une couchette improvisée, Edwidge était étendue : son visage était d'une pâleur livide, et ses yeux, d'un bleu sombre, paraissaient plus grands encore, cernés qu'ils étaient par une large tache de bistre; ses pauvres lèvres, si fines, étaient décolorées au point qu'à peine les distinguait-on du reste de la face, et ses mains, blanches comme cire, reposaient inertes, ainsi que des mains de moribondes, sur la grossière couverture brune dont elle était enveloppée.

Au bruit des pas de Wilhemine, ses paupières battirent faiblement et une flamme de contentement passa dans ses prunelles, tandis que sa tête avait un presque imperceptible mouvement approbatif...

— Approchez-vous, mademoiselle, dit-elle d'une voix faible, si faible qu'elle formait un imperceptible murmure et que Wilhemine devina plutôt qu'elle ne comprit réellement le sens de ses paroles.

Puis, quand la fille des Boers se trouva près de la couchette, Edwidge indiqua d'un geste une cantine de bois cerclée de cuivre, posée à son chevet pour servir de siège, et dit encore :

— Asseyez-vous et penchez-vous vers moi..., car je suis si faible que ma voix ne pourrait pas monter jusqu'à vous... Là! vous êtes bien ainsi..., et maintenant, nous pouvons causer.

Mais comme elle voyait se profiler sur la couverture la silhouette de son père, debout derrière elle, elle ajouta :

— Mon père, murmura-t-elle, voulez-vous nous laisser? votre présence me gênerait pour ce que j'ai à dire...

Bougonnant, le lord se résigna à sortir, car l'état de sa fille l'impressionnait et une appréhension lui était venue, depuis quelques heures, qu'elle ne succombât à la fatigue et aux émotions.

Enfin, quand elles furent seules toutes les deux, Edwidge dit à Wilhemine :

— Approchez-vous bien, qu'on ne puisse nous entendre; car ce que j'ai à vous dire est secret et ne doit être connu que de vous et de moi...

Et quand Wilhemine se trouva placée ainsi qu'elle voulait :

— Tantôt, poursuivit-elle, vous avez parlé d'un parent à vous qui était allé trouver votre grand-père et que celui-ci doit diriger dans son opération de « peggage ». Comment savez-vous cela?... oh! répondez! si vous saviez de quel intérêt cela est pour moi...

Et comme elle croyait deviner que Wilhemine était résolue à s'enfermer dans un mutisme, inexplicable pour elle :

— Ecoutez! poursuivit-elle, vous me disiez, il y a quelques heures, que si j'avais un fiancé, je vous comprendrais et que, tremblant pour les jours d'un homme que j'aimerais, je participerais à vos terreurs... Eh bien! oui, je vous comprends; oui, je partage votre effroi : car moi aussi, depuis ce que vous m'avez dit, je tremble pour celui que j'aime...

Le visage de Wilhemine prit une expression terrible.

— Guillaume! c'est Guillaume! gronda-t-elle en se rejetant en arrière, dans un geste plein de colère...

Dans ses petites mains blanches, Edwidge prit les mains épaisses et viriles de la fille des Boers et, d'une voix douce :

— Tranquillisez-vous, chérie, dit-elle avec un sourire douloureux, ce n'est point M. Brey que j'aime et je ne suis point votre rivale.

— Mais, cependant, lui-même vient de m'avouer...

— Oui... je sais, mais il faut le considérer comme un malade et vous ne devez pas lui en vouloir... Des gens qui l'entourent et qui ont des motifs de l'entretenir dans des espoirs qui ne peuvent réaliser, contribuent à l'empêcher de voir les choses telles qu'elles sont... Mais ne craignez rien, ma chère Wilhemine, vous n'avez rien à craindre de moi...

La fille des Boers attacha sur son interlocutrice un regard méfiant.

— Qui m'assure que vous ne me trompez pas.... dit-elle.

Miss Edwidge poussa un soupir douloureux et répondit :

— Quel intérêt aurais-je à cela! et puis, l'éducation religieuse que j'ai reçue me défend le mensonge et je ne sais pas mentir, devrais-je, en mentant, sauver ma propre vie.

Enfin, comme Wilhemine, non encore convaincue, hochait la tête d'un air de doute, la fille de lord Cornallett ajouta :

— Je suis catholique... et trop foncièrement attachée à ma religion pour pouvoir donner ma main à un protestant...

Elle avait prononcé ces mots avec une telle fermeté que, cette fois, l'autre la crut; elle se pencha vers la couchette, saisit les doigts fluets de l'Anglaise et les baisa, tandis que, d'une voix mouillée de larmes, elle balbutiait :

— Que vous êtes bonne, miss, et que vous me rendez heureuse...

Puis, revenant à la question que lui avait précédemment posée miss Edwidge :

— Comment je sais qu'un de nos parents doit venir demain pegger à Buffelstroom, dit-elle, c'est bien simple ; hier soir, il est venu à la ferme, et tandis que le grand-père me croyait endormie, moi, derrière la porte, j'écoutais...

— L'avez-vous vu, au moins? demanda Edwidge toute tremblante.

— Oui... grand, mince..., noir de cheveux..., avec une moustache brune, hérissée.

La fille de lord Cornallett s'était redressée sur sa couchette et, les yeux agrandis, la prunelle étincelante, la face reflétant un indicible effroi :

— C'est lui!... clama-t-elle, c'est bien lui!...

Elle joignit les mains, désespérée, et ajouta :

— Ils sont capables de le tuer!...

Wilhemine la regardait, stupéfaite, croyant deviner, mais incertaine.

— C'est demain, dites-vous, fit Edwidge, changeant soudainement de ton et d'attitude, que doit avoir lieu le « peggage »... Eh bien, il ne faut pas que la place soit disputée à votre parent...

Son interlocutrice la regarda, comme si elle l'eût cru frappée de folie.

— Guillaume n'abandonnera pas la place, déclara-t-elle.

— Il l'abandonnera! il faut qu'il l'abandonne!... il m'aime... eh bien! je vais lui demander, comme preuve de son affection, qu'il s'en aille, qu'il parte avec vous...

Wilhemine secoua la tête.

— Il n'y consentira pas, car c'est sur l'opération de demain qu'il compte pour conquérir la fortune, grâce à laquelle il espère obtenir votre main...

— Mais, si je lui démontre que cette fortune, conquise au prix d'une infamie, lui sera inutile; que, même riche comme le plus riche du rand, il n'a aucun espoir d'être aimé de moi... qui en aime un autre.

Wilhemine se leva, la face rayonnante.

— Oh! oui, miss, déclara-t-elle, dites-lui cela. Il souffrira, c'est certain, mais peut-être son désespoir lui ouvrira-t-il les yeux et l'empêchera-t-il de prêter les mains à ce qui se prépare contre le grand-père... Je vais vous le chercher...

Au sortir de la tente, elle croisa John Stuck qui parut un peu surpris de cette si brusque apparition et qui la regarda s'éloigner d'un air singulier.

— Va, va, ma fille, gronda-t-il, si tu comptes sur ces arguments-là pour réussir... Ce n'est plus le « peggage » qui retiendra ici le beau Guillaume, c'est la haine et le désir de supprimer un rival.

(*La suite au prochain numéro.*) GEORGES LE FAURE.

---

## LES VIEUX SOLDATS

# UN AIEUL DE CHAPUZOT[1]

**Par JEAN DRAULT**

### XVI

LE BLESSÉ (*suite.*)

Mais le général Duhesme est un bougre, il dit à Larescousse :

— Tu me feras le plaisir d'achever ce blessé à ton arrivée au camp et de m'envoyer sa tête toute grillée. Je veux régaler mon état-major qui n'a rien à se mettre sous la dent que du pain dur.

Et le général Duhesme est madré, chers parents, il disait cela pour bien montrer au soldat que ses chefs ne sont pas plus heureux que lui.

Et voilà le général parti.

Larescousse était furieux!

— Toute la tête pour l'état-major du général Duhesme, qu'il criait. Eh bien! qu'est-ce qui restera à notre escouade, alors!...

Mais je l'ai consolé en lui disant qu'avec le reste de la bête, il y avait tout de même de quoi satisfaire un peu plus que notre faim!

Nous continuons à avancer, et tout à coup, de derrière un buisson, sort une voix furieuse :

— Qui va là?...

Et un officier se présente devant nous. C'est le colonel Broussier, qui nous barre le chemin, avec deux commandants de demi-brigade, et qui nous crie :

— Ah!... ah!... mes gaillards!... Qu'est-ce que vous portez dans cette civière?... Un homme qui a été tué en duel?... Commandant Burlut, il y a décidément beaucoup trop de duels dans ma demi-brigade. Pour un oui, pour un non, on se tue et on perd une vie qu'on doit à la République!... De quelle compagnie êtes-vous, grenadiers?...

— De la compagnie Roufignac, mon colonel, que je réponds.

J'étais aux cent coups, chers parents, parce que j'avais une peur bleue que le colonel ne fourre le nez dans la civière, comme le général Duhesme.

Voilà qu'il demande :

— Alors, c'est un grenadier qui a été tué en duel?...

J'avais envie de tout lui avouer, mais voilà cet enragé de Larescousse qui répond :

— Pas tué, mon colonel, blessé seulement. Ça sera pas grave, et ça ne vaut pas la peine que vous vous en occupiez, mon colonel!

Mais justement, le colonel veut s'en occuper. Il se penche sur la civière, et il secoue les couvertures en demandant :

— Hé!... l'ami!... Souffres-tu?...

C'est un grognement qui répond. Le porc se secoue, montre son groin et le colonel recule. Puis il se met à rire, les deux commandants aussi, et il nous dit :

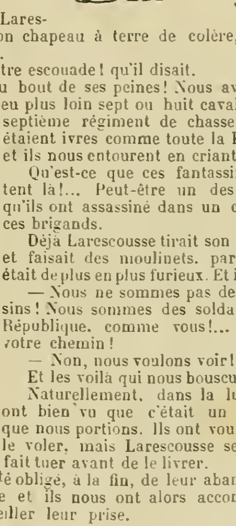
— Je devrais vous envoyer à la garde du camp, tas de chapardeurs. Mais je ne veux pas être méchant à la veille d'une grande bataille. Vous achèverez ce grenadier et vous m'enverrez un cuissot tout rôti pour moi et quelques officiers que j'inviterai. Au revoir, caporal Chapuzot.

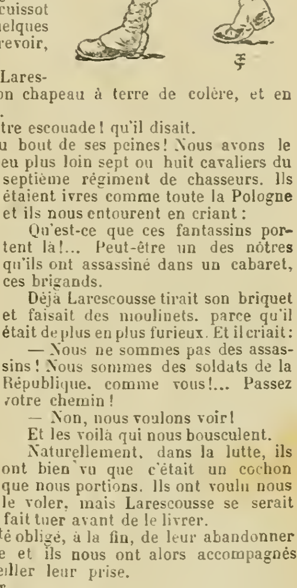
Nous repartons, mais Larescousse jeta plusieurs fois son chapeau à terre de colère, et en jurant comme un débaptisé.

— Il ne restera rien à notre escouade! qu'il disait.

Hélas!... il n'était pas au bout de ses peines! Nous avons le malheur de rencontrer un peu plus loin sept ou huit cavaliers du septième régiment de chasseurs. Ils étaient ivres comme toute la Pologne et ils nous entourent en criant :

Qu'est-ce que ces fantassins portent là!... Peut-être un des nôtres qu'ils ont assassiné dans un cabaret, ces brigands.





Déjà Larescousse tirait son briquet et faisait des moulinets, parce qu'il était de plus en plus furieux. Et il criait :

— Nous ne sommes pas des assassins! Nous sommes des soldats de la République, comme vous!... Passez votre chemin!

— Non, nous voulons voir!

Et les voilà qui nous bousculent.

Naturellement, dans la lutte, ils ont bien vu que c'était un cochon que nous portions. Ils ont voulu nous le voler, mais Larescousse se serait fait tuer avant de le livrer.

Toujours est-il qu'on a été obligé, à la fin, de leur abandonner un jambon et une épaule et ils nous ont alors accompagnés en camarades pour surveiller leur prise.

Il s'est trouvé que leur rencontre a été un mal pour un bien, vu que plus loin, nous avons croisé des houzards, un vrai détachement; ils étaient pour le moins vingt-cinq.

Et sans les chasseurs, vous savez, notre cochon était bel et bien pris. Il a fallu dégainer. Il y a eu des coups de sabre et de baïonnette, mais non mort d'homme. Larescousse a reçu une balafre sur le sourcil gauche et il avait l'air de pleurer du sang. Sa fureur nous a fait beaucoup rire. S'il n'a pas transpercé tous les houzards avec sa baïonnette, ça n'a pas été de sa faute.



Enfin ceux-ci ont été repoussés, c'était le principal, et nous arrivons au camp.

Nous tombons, savez-vous sur qui?... sur le capitaine Roufignac, chers parents. Oui, parfaitement, sur le capitaine Roufignac, qui, depuis deux heures que nous étions partis, continuait à

1. Voir l'*Ouvrier* depuis le 2 mai 1896.

chercher son plumet. Il avait fait lever toute la compagnie pour chercher avec lui, et il vomissait toutes sortes de mots injurieux contre nos malheureux camarades, qui cherchaient pourtant du mieux qu'ils pouvaient.

Nous tombons mal, et dès qu'il nous aperçoit avec notre civière, il nous crie :

— Ah ! c'est votre blessé que vous rapportez?... J'ai entendu des coups de fusil, est-ce que c'est sur vous qu'on tirait?

— Oui, mon capitaine, répond Larescousse, ces Napolitains-là n'épargnent même pas les blessés.

— C'est bon!... Déchargez-le, votre blessé. S'il est mort, qu'on l'enterre. S'il est encore en vie, mettez-le sur une botte de paille, et cherchez mon plumet avec vos camarades.

Nous étions bien ennuyés, chers parents, moi surtout, parce qu'il faut que vous sachiez qu'un caporal est toujours puni plus sévèrement que les simples soldats, quand il commet une faute.

Mais ce Larescousse a le diable au corps, et, grâce à lui, nous avons encore été tirés du pétrin.

Il se cache dans un coin, retire de son sac le plumet du capitaine qu'il avait mis là, entre sa chemise de rechange et ses guêtres, et il revient près de Roufignac en lui disant :

— Le voilà, mon capitaine! Le voilà, ton plumet!

— Mon plumet!... Ah!... brave Larescousse!... Et où était-il?

— Mais là, mon capitaine, entre ces deux pierres! Ton *officieux* l'aura fait choir en brossant ton chapeau.

— Ah !... brave Larescousse ! brave Larescousse ! que répétait Roufignac. Tu es le moins bête de tous les grenadiers de ma compagnie. Tu es le Christophe Colomb de ma compagnie, vu que tu aurais découvert l'Amérique si elle ne l'était pas déjà, même que ça nous aurait empêchés d'aller y faire la guerre, moi et Bras-d'acier. Qu'est-ce que tu veux pour avoir découvert mon plumet?

Alors, c'est là, chers parents, qu'on a bien pu voir que Larescousse était malin comme un singe. Il a dit au brave capitaine Rouffignac :

— Mon capitaine, je ne sais pas si tu es assez patriote pour m'accorder ce que je vais te demander...

— Mille millions de cartouches!... Pas assez patriote?...

J'ai vu le moment, chers parents, où le capitaine allait tirer son épée et provoquer Larescousse, comme il le fait souvent, par souvenir du temps où il était aux gardes-françaises.

Mais Larescousse l'a arrêté en disant :

— Mon capitaine, ne te fâche pas! Personne dans ta compagnie n'a mangé à sa faim ce soir, pas même toi. Veux-tu nous permettre de faire rôtir le blessé et de le manger?

Je n'ai jamais vu quelqu'un faire une figure aussi étonnée que notre capitaine à ce moment-là. Il a cru que Larescousse devenait fou, surtout quand le grenadier a ajouté :

— Je te préviens, mon capitaine, que nous ne pouvons pas manger la tête, le général Duhesme a donné ordre qu'on la garde pour lui.

— Ah çà! est-ce que tu raillerais ton capitaine, grenadier?... qu'a crié Roufignac.

— Moi, mon capitaine!... On sait ce que c'est que la discipline et le respect du supérieur, a répliqué Larescousse. Seulement, je te préviens, mon capitaine, que si tu veux manger une cuisse, ça ne se peut pas. Le colonel Broussier en a retenu une, et ces braves cavaliers ont retenu l'autre avec une épaule.

Roufignac a cru qu'on se moquait de lui, et il se préparait à nous envoyer à la garde du camp, en disant que nous étions devenus tous ou anthropophages, quand Bras-d'Acier a été regarder dans la civière.

Alors, le voilà qui part d'un grand éclat de rire et qui crie au capitaine Roufignac :

— Tu es donc toujours aussi bête que quand tu étais grenadier aux gardes-françaises ?... Leur blessé, c'est un cochon!...

— Un cochon!... Ah!... les braves gens!... moi qui n'en ai pas mangé, de cochon frais, depuis six mois...

Et voilà un capitaine heureux.

Un quart d'heure après, notre cochon était saigné par quatre vigoureux grenadiers de la compagnie Roufignac. On l'avait muselé pour l'empêcher de crier, rapport à ce que toute la division affamée serait accourue en entendant de pareils cris. On grillait le cochon, puis on l'embrochait avec un sabre de cavalerie, prêté par nos chasseurs et on allumait dessous un feu à incendier tout Santeuil.

Au bout d'une heure, il était cuit. Pour une forte grillade, c'était une forte grillade!

La tête a été portée, en grande pompe, au général Duhesme, par Larescousse, Godelure, un autre grenadier de mon escouade et moi-même. Nous avons eu chacun une pièce d'or en récompense.

Pendant ce temps-là, quatre autres grenadiers allaient porter au colonel Broussier le jambon rôti qu'il avait retenu.

Enfin, quand nos braves chasseurs à cheval ont eu coupé leur cuissot et leur épaule, il nous restait un morceau sur lequel la compagnie a pu taper sans trop se priver, vu les pertes qui ont joliment réduit son effectif.

Il était bien deux heures du matin quand nous avons eu fini de manger.

Il ne nous restait plus que deux heures à dormir avant le moment fixé pour l'assaut. Ça n'était pas beaucoup, bien sûr, mais l'important, pour le soldat de la République, comme pour celui de la tyrannie, c'est de ne pas avoir le ventre creux au moment de la bataille.

Voilà pourquoi j'ose dire, chers parents, que c'est grâce au grenadier Larescousse que nous avons pu prendre Naples et nous débarrasser de ces lazaroni de malheur.

Il me reste maintenant, avant de terminer ma lettre, à vous conter comment nous avons pris Naples et pourquoi je vous écris tout en étant de garde devant le citoyen saint Janvier. Sachez qu'il y a encore du Larescousse là-dedans.

LA GARDE DE SAINT JANVIER

Voici comment le colonel Broussier a arrangé son affaire. Sur la route de Capoue qui est une chaussée haute de huit pieds, la canonnade des lazaroni faisait rage. De chaque côté, il y avait des jardins potagers qui allaient jusqu'à Naples, et dans les jardins, derrière les haricots et les petits pois, des hommes peu émancipés qui nous envoyaient des prunes. Ah !... les gueusards ! Ils étaient bien trois mille.

Derrière les tirailleurs, il y avait un petit ruisseau qui traversait les jardins; derrière le ruisseau, d'autres lazaroni et, derrière ces lazaroni, les maisons des faubourgs, fortifiées comme pour recevoir notre assaut, étaient gorgées jusqu'au toit de ces brigands qui se promenaient, le fusil sur l'épaule.

Enfin, derrière chaque chose, il y avait autre chose et ce n'était pas une petite affaire que d'avaler tant de choses que ça dans une journée. Heureusement que notre cochon était digéré, — on digère très bien à l'armée d'Italie, — et que nous nous sentions assez d'appétit pour engloutir Naples et ses brigands.

Le colonel Broussier lance donc sur la droite de la route, dans les potagers, trois compagnies de grenadiers, superbe marche de front! La compagnie Roufignac était de la partie, comme vous le pensez bien.

Entre chaque compagnie, il y avait un intervalle de cent pas. Et, derrière chaque compagnie, le reste du bataillon suivait, histoire de la soutenir.

A gauche de la route, il y avait les grenadiers des trois bataillons des 30e et 73e, qui marchaient dans le même ordre.

Et tout ça, chers parents, marchait dans le plus grand silence. On se mettait des files entières à plat ventre pour passer sous les haricots, les petits pois, les pêchers et les orangers sans les faire remuer. Larescousse trouvait comme ça moyen de faire ses petites provisions, parce qu'il prévoit toujours que la bataille finira, Larescousse, et que le soldat ne vit pas de baïonnettes cuites à l'étouffée.

Et pendant que nous avancions comme ça, les lazaroni canonnaient toujours la route, les imbéciles!

Nos chefs voulaient que nous arrivions le plus près possible des lazaroni, puis nous traverserions le petit ruisseau, nous nous relèverions comme si nous sortions de sous terre, et nous foncerions sur eux à la baïonnette.

Roufignac en riait, rien qu'en y pensant, et il n'était privé que d'une chose, c'était de ne pas pouvoir nous faire son petit discours comme à la Convention ou aux Cinq-Cents, avant la bataille.

Derrière les grands peupliers, à un tournant de la route, le régiment de nos chasseurs attendait que nos tambours battent la charge, pour se précipiter à leur tour sur la route battue par les boulets, et achever la défaite.

Enfin, tout était combiné pour que les brigands napolitains soient attaqués sur treize points à la fois, et que la retraite leur soit coupée.

*(La suite au prochain numéro.)* JEAN DRAULT.

# RECETTES DE LA SEMAINE

### Recette pour blanchir l'ivoire.

Les touches de piano jaunies se blanchissent très bien avec l'eau oxygénée. On arrive aussi au résultat en les enduisant d'une légère couche de térébenthine et en les laissant exposées au soleil pendant trois ou quatre jours; on leur redonne le poli en les frottant avec un morceau de drap bien sec sur lequel on a mis du tripoli en poudre fine.

*(Cosmos.)*

### Pour faire disparaître les pellicules et donner de la force aux cheveux. (Recette demandée.)

Nous n'avons pas coutume de recommander des produits spéciaux. Nous croyons pouvoir cependant faire une exception, cette fois, en faveur de l'*Elisrine de Jumièges*, que l'on trouve chez M. Mermet, 40, rue des Mathurins, à Paris.

**Nettoyage des ornements d'église brodés or.** (Recette demandée.)

Prendre de la mie d'un pain sortant du four, frotter les objets et, nettoyés ainsi, ils redeviennent neufs.

UNE AIGLONNE.

### Nettoyage du cuivre

60 grammes pierre pourrie, 15 grammes acide oxalique, 20 grammes huile.

Mêler le tout avec un peu d'essence de térébenthine, de manière à former une pâte. Appliquer avec un peu d'eau et frotter très vivement.

Les cuivres prennent un brillant beau et durable.

UNE AIGLONNE.

### Alcool de menthe.

Pour obtenir cette liqueur, on fait dissoudre de 2 à 5 grammes d'essence de menthe poivrée, qu'on trouve dans toutes les pharmacies, dans 100 grammes d'alcool de bon goût à 80° centésimaux. Une cuillère à café par verre d'eau fournit une boisson agréable pendant les chaleurs.

---

On nous demande la recette des crêpes de Quimper dites crêpes-dentelles, et de celles de Morlaix.

Si nous ne nous trompons, la recette est brevetée et par conséquent on ne peut guère songer à l'obtenir, — la recette authentique, du moins.

---

# CHRONIQUE HEBDOMADAIRE

UNE DÉVOTION OPPORTUNE. — LE SACRÉ-CŒUR ET LA FRANCE. — LES PÈLERINS DE MONTMARTRE A L'ABRI SAINT-JOSEPH. — L'ÉTÉ A PARIS. — LES THÉÂTRES ET LA CHALEUR. — UNE INNOVATION MALHEUREUSE. — LA SAISON DES TRAGÉDIES. — LA PASSION DU MELON. — « QUAND FAUT-IL MANGER LE MELON? ». — « C'EST UN MELON! » — LE FEU DANS LES RÉJOUISSANCES DES PEUPLES. — LA SAINT-JEAN AU XVI[e] SIÈCLE. — PIEUSES SUPERSTITIONS.

Pendant le mois dernier, des milliers de pèlerins sont montés à Montmartre pour faire leurs dévotions dans la basilique du Sacré-Cœur. Ce culte vient vraiment à son heure, jamais il n'a été plus opportun. Dieu nous pourchasse de son amitié. A mesure que le monde se fait indifférent ou dur, il se montre plus doux et plus tendre. Quand Voltaire poussa son cri de haine : « Ecrasons l'infâme! » Jésus-Christ avait déjà montré son cœur à la sainte fille de Paray-le-Monial et indiqué le remède au mal que l'impiété allait causer à notre société. Plus nous nous éloignons de lui, plus notre Sauveur se rapproche de nous. On dirait qu'il veut nous tirer de l'ornière envers et contre tout. Son affection a une ténacité qui confond. Nos froideurs ne le choquent pas, notre hostilité ne le rebute point : *Voilà ce cœur qui a tant aimé les hommes.* Ce qu'il demande, c'est que nous le regardions, car tout être qui a jeté un regard vers lui est un homme conquis pour sa gloire.

Aussi ceux qui aiment Montmartre l'aiment-ils passionnément. Ils montent au sanctuaire sans crainte du froid pendant l'hiver, sans souci de la chaleur pendant l'été. Dieu enveloppe les âmes en ce lieu béni. Il assouplit les plus rebelles, il leur souffle la confiance, la joie, l'énergie; il leur met au cœur la force par excellence, la bonté. Les œuvres qui y prennent racine semblent s'attacher au roc. Elles ne se répandent pas avec une expansion miraculeuse, mais elles poussent malgré le vent, malgré les obstacles, parce que tout ce qui y est fait reste sous la garde du Sacré-Cœur; si le progrès est le but, les marches en arrière n'y sont pas connues.

La colline où saint Denis est mort voit se dresser autour de la basilique des établissements qui lui font une garde d'honneur. Les dames du Cénacle y ont installé une maison dans laquelle les prières n'y manquent pas pour la France. Je voudrais voir notre basilique entourée ainsi de tous les côtés. Les ordres religieux devraient avoir à cœur d'être représentés sur ce terrain d'où sortira le salut, si nous méritons d'être sauvés. Montmartre est, après Paray-le-Monial, un lieu saint que nous ne devons plus laisser envahir et qui appartient à notre piété.

On raconte que les francs-maçons avaient entrepris d'acheter un terrain vague très proche de l'église et d'y installer une maison d'orgie et de débauche. Le plan a avorté. Un catholique a acheté le sol, objet de ces mauvaises convoitises. Pour l'utiliser, il a permis aux pèlerins d'y venir prendre leurs repas. Petit à petit, la foule des dévots du Sacré-Cœur a pris l'habitude de se considérer là comme chez elle. Il a fallu répondre à ses exigences. On a créé d'immenses salles, dressé d'énormes tentes, converti en réfectoires d'anciennes maisons. Au début, les convives se servaient eux-mêmes. Mais, à la joie de tous, un restaurateur est maintenant chargé du service.

Glaces, bitters, vermout, limonades, bocks, sherry-gobblers, toutes les inventions destinées à humecter et à rafraîchir la langue, le palais et le gosier humain se font, en ce moment, la plus redoutable concurrence pour venir en aide à la soif qui nous tourmente. Les écoles de natation nous appellent, les douches nous font les yeux doux et les bains de mer inscrivent partout sur nos murs des noms qui brillent comme une goutte scintillante sur la crête d'une vague : Trouville, Sainte-Adresse, Dieppe, Ostende, Les Sables, Saint-Malo, Arcachon.

Il y a trente degrés à l'ombre : un pareil temps, c'est la joie de tous ceux qui nous procurent, moyennant argent comptant, des plaisirs en plein air; c'est la ruine de tous les gens qui nous offrent des divertissements entre quatre murs.

Demandez, par exemple, aux directeurs de théâtres ce qu'ils pensent des soirées de juin et de juillet. Les plus audacieux de ceux qui ne craignent pas de semer l'argent de leur caisse imaginent toutes sortes de moyens pour ramener le public, qui s'obstine à fuir : il y a quelques années, l'un d'eux s'était avisé de transformer son parterre... en parterre véritable, avec des fleurs, des arbustes et un jet d'eau qui lançait ses gerbes pendant les entr'actes : malheureusement, le premier soir, un monsieur éternua et tout le monde prétendit que l'innovation était un guet-apens organisé par les médecins en quête de bronchites et de fluxions de poitrine.

Les autres, ceux dont les caissiers sont portés à l'économie, prennent un parti héroïque : ils montent et font jouer des tragédies.

Il y a encore à Paris, mais surtout en province, un certain nombre de gens convaincus, qui ont dans leur tiroir soit un *Agamemnon* ou un *Romulus*, soit un *Aureng-Zeyb* ou un *Christophe Colomb;* le tout, bien entendu, en cinq actes et en vers.

C'est pendant l'été, pendant cette période seulement, que ces honorables amis de la Muse parviennent à glisser leurs produits sur les théâtres parisiens. Le reste de l'année les directeurs fermeraient leurs portes à *Agamemnon* ou à *Romulus;* ils saisiraient leur balai à la vue d'*Aureng-Zeyb* et ils lâcheraient six machinistes sur *Christophe Colomb* lui-même. Mais pendant la canicule, c'est autre chose; généralement une tragédie ne coûte pas cher à monter : un portique avec colonnades, voilà pour le décor; les costumes se taillent au besoin dans de vieux rideaux auxquels on a pris soin de coudre une frange ; joignez à cela une demi-douzaine de faisceaux pour mettre sur les épaules de quelques licteurs racolés chez le marchand de vin et vous aurez un ensemble digne d'un spectacle d'été

***

Duflandard est un excellent homme de bureau, étranger à toutes les passions subversives qui troublent notre société contemporaine : il ne sait pas trop ce que c'est que la droite et la gauche; il lit indifféremment le *Siècle* ou la *Gazette de France*, et pourtant Duflandard a une passion — une passion terrible — la passion du melon.

C'est pour se livrer à la passion du melon qu'il a mis le plus clair de ses économies dans l'acquisition de sa maison de Viroflay. Il a commencé par arracher tous les arbres du jardin, sous prétexte que leur ombre nuisait à la croissance de ses chers melons; il a fait apporter à grands frais des tombereaux de terre sablonneuse; il a acheté des cloches de verre que les chats du voisin cassent quelquefois en se livrant à leurs ébats, et depuis vingt ans Duflandard sème, surveille, cueille et savoure.

Il reçoit ses amis d'une façon courtoise, hospitalière, affectueuse, mais à une condition toutefois : il faut que les amis aient l'estomac solide ; se refuser à manger du melon chez Duflandard serait une injure plus grave que de refuser de mâcher le bétel ou l'arak chez un indigène de l'Océanie.

Chaque dimanche, il y a chez Duflandard un congrès d'amateurs et les mêmes questions se débattent éternellement.

D'abord, on apporte une douzaine de melons sur la table et on les goûte successivement avant de décider celui qui définitivement aura l'honneur d'être mangé.

Duflandard, qui se pique d'érudition, ne manque jamais de réciter ce quatrain épigrammatique de je ne sais plus quel poète :

Les amis de l'heure présente
Ont le naturel du melon :
Il faut en essayer cinquante
Avant d'en rencontrer un bon.

Cela ne fâche pas les amis de Duflandard, qui connaissent ses petites manies et qui ont le caractère bien fait.

Le melon flairé, retourné, on lui ouvre le flanc... Oh! alors ce sont des cris de joie, devant la chair ferme, jaune et odorante.

Mais il y a entre Duflandard et les convives une question de principes sur laquelle l'accord n'a jamais pu s'établir...

— Quand faut-il manger le melon?

— Au commencement du repas, avec le bœuf bouilli, disent les uns.

— Nullement, disent les autres, le melon doit se servir en entremets, comme un parfait glacé.

— Vous n'y êtes pas, ajoutent les partisans d'une troisième opinion : le melon a sa place entre la fraise et la cerise, en plein dessert.

— Pardon! avec quoi mangez-vous le melon?... Avec du sel, je suppose? donc, c'est un légume...

— Pardon! l'ami, le melon se mange avec du sucre et cela prouve, jusqu'à l'évidence, que le melon est un fruit...

Duflandard, lui, tranche la question, en mettant le melon sur la table depuis le premier jusqu'au dernier service.

Surtout ne vous avisez pas de lâcher devant lui, en parlant de quelqu'un, cette expression peu flatteuse : « C'est un melon! »

Aussitôt, il éclaterait : « Voilà vos injustices, vos préjugés! Qui vous autorise à insulter le melon, à le calomnier? Le melon, c'est vrai, n'est pas tapageur de son naturel; le melon ne fait pas ses embarras; il n'éblouit personne par le luxe de son extérieur, de sa toilette; c'est au dedans qu'il cache tous ses trésors : parfum, goût, fraîcheur exquise; le melon, loin d'être l'emblème de la sottise, devrait être plutôt considéré comme l'emblème du vrai mérite; et si vous trouvez un jeune homme dont vous puissiez me dire avec certitude : « C'est un melon! » amenez-le, je lui tendrai la main, et lui dirai : « Touchez là, mon gendre! »

***

Le feu a toujours eu une grande part dans les réjouissances des peuples. La plupart des fêtes païennes se célébraient avec des feux de joie. C'était, chez les Grecs, la fête des Lampes, où l'on brûlait une infinité de lampes en l'honneur de Mercure, de Vulcain et de Prométhée, les inventeurs, d'après la tradition, de la lampe, de l'huile et du feu. C'était la fête de Bacchus, qui avait lieu après les vendanges, et dans laquelle on honorait le dieu par des danses et des libations, aux lueurs d'une grande illumination nocturne. C'était, chez les Romains, aux temps des semailles, la fête de Cérès où l'on allumait sur la place publique de grands feux de paille, par-dessus lesquels il était d'usage de sauter trois fois.

Parmi les feux de joie les plus célèbres qui ont jeté leur lueur au moyen âge et diverti pendant longtemps nos aïeux, il faut mettre en premier lieu les *feux de la Saint-Jean*.

Voici des détails curieux sur la fête qui eut lieu à Paris le 23 juin 1573.

Au milieu de la place de Grève, les échevins de la cité avaient fait dresser un arbre de 60 pieds de hauteur, hérissé de traverses en bois, auxquelles on avait attaché 500 bourrets et 200 cotrets. Au pied étaient entassés de gros bois, un tonneau, une roue et beaucoup de paille. Le tout, orné de bouquets, couronnes, guirlandes de roses, dont le prix d'achat revenait à 44 livres.

A l'arbre était attaché un panier contenant deux douzaines de chats et même un renard, pour être brûlés vifs.

Cent vingt archers de la ville, cent arbalétriers, cent arquebusiers étaient rangés tout autour du bûcher, pour contenir le peuple. Les joueurs d'instruments de « la grande bande », sept trompettes sonnantes ajoutaient le bruit de leurs fanfares à l'éclat de la solennité.

Les magistrats de la ville, le prévôt des marchands, les échevins armés de torches de cire jaune, s'avancèrent vers l'arbre entouré de bûches et de fagots, présentèrent au roi une torche de cire blanche garnie de deux poignées de velours rouge et Sa Majesté, armée de cette torche, vint gravement allumer le feu.

Les bois et les chats consumés, à la grande joie et aux applaudissements de la multitude, le roi monta à l'Hôtel de Ville, où il trouva une collation composée de dragées musquées, de plusieurs espèces de confitures sèches, de cornichons, etc.

Dans bien des localités, la foule dansait autour du bûcher, ou s'amusait à traverser les flammes en courant.

Des pratiques plus ou moins superstitieuses ne manquèrent pas de se mêler à la cérémonie du feu de la Saint-Jean.

Dans les campagnes et même dans les villes, les bonnes gens emportaient à la maison des brandons ou des charbons éteints, persuadés qu'ils portaient bonheur et qu'ils préservaient du tonnerre. On recueillait les cendres pour les répandre sur les légumes des jardins, dans la croyance qu'ils seraient préservés des chenilles. Les bergers faisaient traverser à leurs brebis le brasier éteint, mais encore chaud, afin de les « garer » de la maladie, et les jeunes filles passaient à travers les flammes une fleur qu'elles portaient ensuite sur elles comme un préservatif contre le malheur ou dans l'espérance peut-être de trouver un jour un mari.

A Paris, les rois s'étant peu à peu dispensés de paraître à la cérémonie, elle perdit avec le temps de sa solennité. Depuis la Révolution, le bûcher de la Saint-Jean a cessé de brûler sur les places publiques de nos cités.

Oscar Havard.

P.-S. — Je remercie les personnes qui ont bien voulu répondre à mon appel en envoyant de vieux timbres-poste à M. Henri Gautier. Ils ont été envoyés au cercle de Saint-Jean Berckmans.

# NOTRE CONCOURS DE COLORIAGE

## RÉSULTATS DÉFINITIFS

Après une séance de plusieurs heures, le jury, à l'unanimité, a réparti de la manière suivante les vingt-deux récompenses attribuées aux meilleures compositions de notre concours de coloriage.

**Premier prix (cent francs en espèces).**

Mlle Jeanne Lefebvre, à Roubaix. Devise : Jehanne de Flandre.

**Deuxième prix (cinquante francs en espèces).**

Mlle Louise Adnet, à Oloron. Devise : Je vous salue, ô terre, etc.

**Premiers accessits (dix francs en espèces ou en livres, au choix du lauréat).**

Mlle Hélène Amblard, château de Pie, par Argentat. Devise : Toujours en avant.

M. Louis Avisseau, à Tours. Devise : Qui vivra verra.

M. Eug. Baillet, à Saint-Malo. Devise : *Contra spem sperandum.*

Mlle Marthe Bottée, à Toulouse. Devise : Je suis dans l'attente.

M. Joseph Bouchaud, à la Girainière (Loire-Infe). Devise : A l'œuvre on connaît l'ouvrier.

Mme Gutterburg, à Paris. Devise : C'est par le gouvernement, etc.

M. Albert Huin, à Brest. Devise : *Labori dona.*

Mlle Aimée Jacquier, à Marseille. Devise : Rêvant aux bords du Léman.

Mlle Marguerite Labuzan, à la Réole. Devise : *Audaces fortuna jurat.*

M. Ch. Viginet, à Neuilly-sur-Seine. Devise : Fais ce que dois.

**Deuxièmes accessits (Un abonnement d'un an à l'*Ouvrier*).**

M J. Bagnères, à Reims. Devise : A vaincre sans péril, etc.

Mlle Garbe, à Neuilly-sur-Seine. Devise : Le travail rend heureux.

Mlle de Guibert, à Montégut (Hte-Gne). Devise : Ce que chante la corneille, etc.

M. l'abbé Jannot, à Rom. Devise : *Beatus vir qui non. abit, etc.*

Mlle Jorgeon, à Locbes. Devise : Par Jeanne la Pucelle.

Mlle Jeanne Méley, à Saint-Julien-en-Jarez. Devise : Gre.

Mlle Alice Monzie, à la Tâche (Dordogne). Devise : Prier, travailler, espérer, etc.

Mlle Blanche Nicolas, à Marseille. Devise : Fais ce que peux, etc.

Mlle Marie Bouillon, à Paris. Devise : *Semper recte.*

M. Hector Talvart, à Dompierre-sur-Mer. Devise : Plus d'idée que de talent.

Les personnes auxquelles ont été décernés des premiers accessits sont priées de nous dire si elles désirent recevoir leur récompense en mandats-poste ou en livres. Dans ce dernier cas, nous indiquer les ouvrages choisis.

Les personnes auxquelles ont été décernés des seconds accessits sont priées de nous dire à quelle adresse nous devons servir l'abonnement auquel elles ont droit.

Voici quelques renseignements sur le concours :

Nous avons reçu 3,617 compositions, sur lesquelles le jury a dû en mettre hors concours : deux, qui avaient été mises à la poste le 29 mai au lieu du 28; onze, dont l'adresse de l'auteur ne nous est pas parvenue (aucune de ces onze compositions n'aurait d'ailleurs été primée); et enfin trois dont les auteurs avaient colorié d'autres gravures que celles indiquées. Par contre, il a admis quatre compositions arrivées en temps utile, mais dont les adresses sous enveloppe ont été communiquées tardivement : elles n'ont d'ailleurs pas été primées.

Le jury s'est réuni huit fois. Toutes ses décisions ont été prises à l'unanimité, excepté celle relative au choix des cent meilleures compositions. Pour celles-ci, trois tours de scrutin ont été nécessaires, le jury ayant décidé qu'une majorité de quatre voix était indispensable.

Les bonnes compositions ont été beaucoup plus nombreuses que nous ne le supposions; nous aurions pu facilement — si nos moyens nous l'avaient permis — distribuer 150 récompenses. Ce sera pour une autre fois. Que les vaincus ne se découragent pas : nous leur procurerons bientôt l'occasion de prendre leur revanche.

La Direction.

## AVIS A NOS ABONNÉS DIRECTS

Nous avons l'honneur d'informer ceux de nos abonnés dont l'abonnement expirait au 1er juin et au 1er juillet que nous ferons recouvrer par la poste, du 10 au 15 juillet, le montant des abonnements qui n'auront pas été renouvelés d'ici là.

Nous ferons recouvrer en même temps le montant des primes mensuelles fournies de janvier à juin inclusivement.

*Le Directeur-Gérant :* Henri GAUTIER. — Sceaux, Imp. Charaire et Cie.

5 centimes le N° année courante. (10 centimes le N° années échues.) N° 1928 TRENTE-SIXIÈME ANNÉE. — 8 Juillet 1896.

# L'OUVRIER

**Journal illustré paraissant le Mercredi et le Samedi**

| ABONNEMENT D'UN AN : (104 numéros) France, Algérie et Belgique : **6 francs.** | DIRECTION ET ADMINISTRATION : LIBRAIRIE BLÉRIOT, HENRI GAUTIER, SUCCESSEUR, 55, quai des Grands-Augustins, Paris. | ABONNEMENT D'UN AN (104 numéros) Colonies et Étranger (sauf la Belgique) : **7 francs.** |
| --- | --- | --- |

## LES VOLEURS D'OR, PAR GEORGES LE FAURE



— Je reste, et malheur à ceux qui se trouveraient sur mon passage. (Voir page 154.)

SOMMAIRE : **Les Voleurs d'or**, par Georges le Faure. — **Un Aïeul de Chapuzot**, par Jean Drault. — **L'Œil du spectre**, par Sigismond Gondrin. — **Magie blanche en famille : L'Enfant décapité**, par Magus.

# LES VOLEURS D'OR[1]

PAR

GEORGES LE FAURE

## XX

### LA VEILLÉE DES ARMES

— Mon cher ami, on veut vous jouer comme un enfant.

Guillaume Brey devint tout rouge, puis tout pâle, et attacha sur son interlocuteur un regard pénétrant...

— Me jouer ! répéta-t-il, qui cela, d'abord, et comment cela?

— Votre cousine Wilhemine, d'accord avec miss Cornallett,

— Je vous défends ! commença le jeune homme en serrant les poings dans un geste menaçant.

Mais John Stuck, lui posant la main sur le bras, l'empêcha de poursuivre.

— Laissez-moi d'abord m'expliquer, dit-il, vous me direz ensuite si je suis dans le vrai : vous partez... vous manquez à votre parole... vous refusez de prendre part au « peggage » et de me diriger dans l'opération, ainsi qu'il avait été convenu... c'est au mieux : que vous ayez ou non le droit d'agir ainsi, vous le prenez...

— Ferme Elisabeth n'est-il pas mon bien et n'ai-je point le droit?...

— ... De laisser les autres mettre la main dessus! assurément si, et vous saurez même aider le vieux Prétorius dans la défense qu'il prépare.

Guillaume Brey bondit sur sa selle et regarda son compagnon comme il eût regardé un insensé.

— Dame, poursuivit narquoisement John Stuck, miss Edwidge vous a tellement bien endoctriné que je ne serais pas éloigné de croire à votre réconciliation avec le grand-père...

Le jeune homme eut un geste d'énergique protestation.

— Cela jamais... déclare-t-il ; mais, miss Edwidge m'a tenu un langage plein d'honneur, me faisant entendre la voix de ma conscience, et j'ai cru comprendre que le plus grand malheur qui puisse m'arriver serait de me trouver face à face avec le vieux.

— Eh ! eh ! il a le coup de carabine sûr, ricana l'Anglais.

— Voudriez-vous insinuer que j'ai peur...

— Loin de moi cette pensée ! s'empressa de dire Stuck et l'on aura beau répandre ce bruit dans le Ravin, votre courage est assez connu par tout le pays pour qu'une semblable supposition ne puisse trouver du crédit.

La face du Boer s'empourpra et il gronda :

— Celui-là serait à plaindre qui oserait insinuer une chose semblable.

Il ajouta :

— Seulement s'il m'arrivait de répandre le sang du vieux, ce serait un crime tellement épouvantable que jamais plus miss Cornallett ne me pourrait voir... C'est pourquoi j'aime mieux partir.

John Stuck haussa les épaules et se mit à rire.

— Partez donc..., fit-il, et laissez la place à l'autre.

Ce fut comme si Guillaume eût reçu par la face un coup de houssine ; il se pencha hors de sa selle, saisit le poignet de John et l'attira si violemment à lui que l'autre faillit en perdre les étriers :

— A l'autre! répéta-t-il d'une voix qui sifflait dans la gorge subitement contractée ; quel autre ! de quel autre parlez-vous?...

John Stuck le considéra d'un air de commisération profonde.

— Mon pauvre garçon, murmura-t-il, vous me peinez vraiment; car votre naïveté, votre crédulité vous mettent, tel un jouet, entre les mains du premier venu.

Puis, se croisant les bras :

— Alors, vous vous imaginiez que miss Edwidge s'intéresse à vous suffisamment pour craindre de voir votre conscience se charger du meurtre du vieux Prétorius?... Si vous saviez combien peu lui importe la peau du grand-père!... Seulement, ce que vous ne savez pas, et ce que je sais, moi, c'est qu'ici même, dans le pays, il y a un homme auquel elle songe... et qu'elle voudrait épouser...

Le masque de Guillaume devint livide, à faire croire que tout le sang s'était subitement retiré de ses veines et il chancela comme s'il allait tomber de sa selle.

— Vous mentez, balbutia-t-il, qui a pu vous dire?... quelle preuve?...

— Allons..., allons, ne vous émotionnez pas de la sorte, et laissez-moi causer; c'est de la bouche même de miss Edwidge que j'ai appris ces détails...

— C'est elle qui vous les a donnés?

— Non pas; mais je l'ai entendue, elle, les donner à votre cousine...

Guillaume eut un grondement de colère, et, assénant un coup de poing furieux sur l'arçon de sa selle :

— Ah! les coquines! elles s'entendent toutes deux?

— Laissez-moi poursuivre : donc, c'est ainsi que j'ai appris par Wilhemine que votre grand-père avait reçu la visite d'un inspecteur de compagnie, envoyé ici pour « pegger » et qui n'est autre qu'un parent de France : c'est celui-là qui accompagnait le vieux Prétorius dans sa tournée, la nuit dernière, et ce matin, j'ai entendu, de mes oreilles entendu, que ce même garçon était aimé de miss Cornallett.

Le jeune boër, atteint en plein cœur par ces mots, poussa un gémissement douloureux qui eût attendri toute autre âme, moins endurcie que celle de Stuck.

— Alors, poursuivit-il en ricanant, la chose est fort simple à comprendre; miss Cornallett a craint pour son amoureux le résultat d'une rencontre entre lui et vous, et vous a — comme on dit, — embobiné pour vous faire céder la place.

La fureur qui grondait depuis un instant dans le cœur de Guillaume, éclata :

— Et elle se figure que cela se passera de la sorte! fit-il.

— Calmez-vous, l'emportement ne sert jamais à rien et si vous voulez être le plus fort, il faut être le plus calme ; donc, le plan de miss Edwidge est simple : sous prétexte de vous épargner un crime épouvantable, elle sauvegarde la vie de celui qu'elle aime, et en même temps elle fait tomber dans sa main la fortune qui lui est nécessaire pour l'épouser, — car il n'a pas le sou...

Et, se penchant vers le jeune homme, il ajouta :

— Le vieux Prétorius, en même temps, se venge de vous en favorisant le « pegge » de son parent, et vous, restant pauvre, vous ne pouvez être agréé par lord Cornallett.

Guillaume secoua la tête furieusement.

— Qu'importe! gronda-t-il, puisqu'elle ne m'aime pas et qu'elle en aime un autre.

— Alors, vous sacrifiez votre amour au sien? ricana John Stuck qui s'évertuait vainement à souffler la haine au cœur du Boer. Mais vous ne comprenez donc pas qu'entre l'autre, même aimé d'elle, mais sans argent, et vous colossalement riche mais repoussé par elle, lord Cornallett n'hésitera pas et que c'est à vous qu'il la donnera...

Guillaume était en proie à une indécision terrible dont les phases se pouvaient lire sur sa physionomie.

— Enfin, acheva l'Anglais, vous ne comprenez donc pas que si miss Edwidge a obtenu de vous que vous partiez, c'est par crainte que vous tuiez celui qu'elle aime...

Le Boer poussa un cri de rage, blêmit effroyablement et les poings crispés dans un geste terrible de menace :

— Ah! si vous disiez vrai! fit-il.

Puis soudainement il déclara :

— Je reste...

— A la bonne heure, fit John Stuck en lui frappant amicalement de la main sur l'épaule.

Mais le Boer recula et lançant à son compagnon un regard terrible :

— Que la responsabilité du sang versé retombe sur vous dit-il d'une voix grave, car, sans vous, sans toutes ces choses que vous venez de me dire, je serais loin déjà et ce serait fini...

— Mais vous auriez été la dupe de ces gens-là...

— Que vous importerait, riposta amèrement Guillaume, mais votre sort est lié au mien... et vous savez à merveille souffler sur le feu...

Il ajouta avec un accent terrible.

— Enfin, soyez satisfait, je reste; et malheur à ceux qui se trouveraient sur mon passage...

Cela dit, il tourna bride brusquement et partit dans un galop fou, laissant John Stuck quelque peu interloqué.

Pendant que ces événements se passaient à Buffels troom, Jean de Brey, lui, était revenu à son campement où ses hommes l'attendaient impatiemment, trouvant que c'était bien choisir son temps pour courir le pays que la veille d'une opération aussi importante.

Vainement, ils avaient parcouru les environs, vainement ils s'étaient mêlés aux hommes des autres troupes, pour tâcher de provoquer quelque indiscrétion, de surprendre quelque secret; ils s'étaient heurtés à un mutisme absolu qui n'avait fait qu'accroître leur mauvaise humeur contre l'inspecteur.

Celui-ci, il est vrai, eût été présent qu'il ne les eût pas davantage avancés; mais enfin...

Seul, Macker ne prenait point part à ces manifestations de mauvaise humeur; en deux mots, avant de quitter Ferme Elisabeth, en compagnie du vieux Prétorius, Jean de Brey l'avait mis au courant de l'important résultat obtenu, et l'Irlandais avait rejoint le campement, en proie à une sorte de griserie qui lui laissait cependant une exacte et précise compréhension de la situation.

Grâce à ce coup de scène, c'était pour lui et ses compagnons

1. Voir l'*Ouvrier* depuis le 2 mai 1896.

une petite fortune assurée, c'était pour lui et Zeïto la vengeance certaine contre John Stuck et Guillaume Brey ; mais à la condition expresse que pas un mot ne fût prononcé par eux, pouvant donner à leurs concurrents le soupçon de ce qu'ils allaient faire.

Autrement, levant le camp, ils entraîneraient à leur suite tous ceux qui les environnaient et, arrivés sur les terrains indiqués par Prétorius, il faudrait livrer bataille.

En outre, Zeïto, prévenu, prendrait ses précautions pour lui glisser entre les doigts, et cela il ne le fallait à aucun prix.

Aussi, pour éviter qu'aucune indiscrétion ne fût commise par le métis, avait-il résolu de ne lui rien dire et de ne lui apprendre la chose qu'au dernier moment, lorsque Jean de Brey revenu, il aurait appris de lui, dans tous les détails, ce qui était survenu entre le vieux fermier et lui, et surtout dans quelles conditions nouvelles allait se faire l'opération.

Vers le soir, seulement, M. l'inspecteur était arrivé, seul, monté sur son cheval fourbu à moitié, ce qui prouvait que l'étape avait été rude et que les terrains à « pegger » n'étaient précisément pas dans les environs.

Aussitôt après avoir mis pied à terre, le jeune homme avait appelé Macker et, laconiquement, lui avait dit de donner aux chevaux double ration d'avoine et de réveiller tout le monde à dix heures du soir.

Mais il ne fallait prévenir personne, afin de pouvoir lever le camp à l'improviste et quitter l'endroit sans que les autres troupes, endormies, pussent se douter de leur départ.

Et ce fut tout : aucun détail, aucun renseignement, aucune indication même sur la situation des fameux terrains.

Macker se retira dépité : il avait cru pouvoir escompter par avance le succès de l'opération et se réjouir des résultats qu'on obtiendrait, rien qu'en entendant le récit que lui ferait l'inspecteur; et celui-ci s'était enfermé dans une réserve complète, absolue...

Néanmoins, si peu qu'il en sût, l'Irlandais estima qu'il ne pouvait faire autrement que de prévenir le métis et il s'en fut — sous prétexte de se rafraîchir — rejoindre la baraque où Zeïto débitait ses marchandises frelatées.

Au premier coup d'œil, il vit à la physionomie de l'Irlandais qu'il savait du nouveau et du nouveau qui leur était favorable.

— Nous partons cette nuit, dans deux heures, lui chuchota à l'oreille le contre-maître...

— Pour où? interrogea Zeïto.

— Je ne sais; seulement, je viens te prévenir pour que tu nous suives...

— Partir d'ici!... mais les affaires marchent à merveille...

— Possible, mais rien à faire pour le « peggage ».

— Zeïto poussa une exclamation, aussitôt étouffée par un geste de l'irlandais.

— Silence donc! bougonna celui-ci... Tu veux donc faire la fortune de ces gens-là au détriment de la nôtre ?... nul ne connaît la véritable place... sauf l'inspecteur que j'ai réussi à aboucher avec le propriétaire de Ferme Elisabeth!... Mais c'est une histoire qui nous entraînerait trop loin...

— Et... là-bas... interrogea Zeïto d'une voix mauvaise, crois-tu que nous rencontrerons ceux que nous cherchons?

Macker se pencha vers lui et cherchant à lire sur ses traits brouillés d'ombre :

— Toujours les mêmes idées? demanda-t-il.

— Toujours, grogna le métis, et plus que jamais.

Depuis le commencement de la journée, sa jambe le faisait souffrir — comme il arrive au moment des changements de température, — et sa haine contre Guillaume Brey en avait acquis une intensité nouvelle.

— Tu sais ce que tu m'as juré! dit Macker d'une voix menaçante.

— Je le sais... mais, après l'opération...

— Tout ce que tu voudras...

Il se leva et, en s'en allant :

— Tiens-toi prêt et file derrière nous... je laisserai un falot allumé derrière la charrette pour te guider...

Ce fut sur ces mots que les deux hommes se quittèrent, et l'Irlandais regagna son campement, tandis que Zeïto, après avoir été porter à ses mules double ration d'avoine — en vue de la prochaine étape — s'empressa de recharger sur son véhicule ses tonneaux à moitié vides et son matériel sommaire.

Jean de Brey, lui, pendant ce conciliabule, s'était retiré sous sa tente et là, assis sur le pied de sa couchette, réfléchissait — sans y pouvoir croire encore d'une manière absolue — à tout ce qui venait de se passer pendant les dernières heures écoulées.

En vérité, plus il y songeait et plus il trouvait que les dernières paroles prononcées par son ami Kinburn avaient une couleur prophétique, et en lui-même il ne pouvait s'empêcher de remercier la Providence de sa protectrice intervention dans tout ce qui lui arrivait.

Comment eût-il supposé jamais... au grand jamais qu'à plusieurs milliers de lieues de son pays il allait rencontrer un homme dans les veines duquel coulait le même sang que le sien propre, que cet homme se trouverait être son adversaire le plus acharné, puisque c'était son bien dont il venait s'emparer, et que cependant — par un revirement qu'il ne s'expliquait pas — cet homme deviendrait son auxiliaire le plus précieux et lui mettrait pour ainsi dire dans la main une fortune colossale...

Et non seulement, c'était la fortune à laquelle, pour elle-même, il tenait si peu, mais encore c'était son bonheur probable, certain même, car, ainsi que le lui avait expliqué Kinburn, il suffisait qu'il eût « peggé » des terrains extraordinairement aurifères pour que lord Cornallett l'estimât le gendre de son choix.

Aussi était-il résolu à défendre, avec toute l'énergie dont il était capable, la bonne chance qui lui survenait.

Le vieillard lui avait fait entrevoir la possibilité d'une lutte à main armée contre des concurrents, et, durant l'excursion à cheval qu'ils avaient faite de compagnie pour reconnaître les fameux terrains, Prétorius, plus explicite, lui avait même déclaré qu'une attaque était certaine.

Même pour lui démontrer le bien fondé de ses suppositions, il avait poussé son *raid* jusqu'à un endroit où il savait que se pouvaient cacher ceux qui attendaient l'instant de la curée... et ils étaient tombés en plein dans un poste dont ils avaient essuyé le feu.

Prétorius n'avait déchargé qu'une fois sa carabine, mais le cri d'agonie dont avaient retenti les ténèbres prouvait que le coup avait porté.

Donc les fameux terrains étaient gardés; il s'agissait pour Jean de Brey de faire appel à toutes ses connaissances dans l'art militaire pour s'emparer militairement de la position.

C'était à cela qu'il réfléchissait, revoyant, les yeux fermés, le territoire parcouru dans la matinée, retrouvant avec une précision merveilleuse tous les détails de configuration et disposant dans sa pensée la demi-douzaine d'hommes qu'il avait sous ses ordres, pour arriver à tirer de cette petite troupe le meilleur parti possible.

Ce n'était certes pas une chose très facile, étant donné surtout qu'il estimait avoir affaire à un adversaire sérieux en nombre; mais chacun de ceux qu'il avait avec lui avait été trié sur le volet parmi les meilleurs cavaliers, les plus adroits tireurs et surtout les plus intrépides.

Et puis, ceux contre lesquels il allait avoir à lutter ne visaient que l'argent; lui, c'était le bonheur qu'il convoitait, et ces deux sentiments sont dans un état d'infériorité réciproque trop considérable pour que ceux qu'ils animent ne soient pas eux-mêmes dans le même état.

Or, Jean estimait l'amour de miss Edwidge a une valeur triple au moins de celle à laquelle pouvaient être évalués les terrains à « pegger », dussent-ils renfermer, ainsi que le bruit en courait, des centaines et des centaines de mille kilos d'or.

Aussi, ayant arrêté dans sa tête le plan d'attaque et de défense, très simple, puisqu'il reposait surtout sur l'intrépidité de ses hommes et la sienne propre, fut-ce l'esprit très dispos et le cœur léger qu'il se mit en selle pour gagner Buffelstroom.

Afin de n'être pas obligé de surmener ses bêtes, qui, elles aussi, devaient avoir là-bas un rôle à jouer, Jean avait avancé le départ, et on se mit en route vers dix heures du soir, aussitôt d'ailleurs qu'autour de lui il avait vu tous les feux éteints et avait pu conséquemment supposer que tout le mode dormait dans les autres campements.

Les essieux du chariot avaient été abondamment pourvus d'huile, pour éviter que leurs grincements ne donnassent l'éveil à l'entour : dans le même but, on avait enveloppé de linges les sabots des bœufs et des chevaux, ce qui permit de quitter la zone dangereuse, sans que nul se fût aperçu de ce départ, qui ressemblait à une fuite.

Ainsi qu'il en avait prévenu Zeïto, Macker avait surélevé le falot qui, perché ainsi qu'un phare au-dessus du chariot, servait à diriger l'attelage, et, en même temps, devait servir de point de repère au métis pour se conduire au milieu de l'obscurité.

Une fois que l'on put se croire hors de la portée des gens qu'on avait laissés là-bas endormis, on précipita l'allure des bœufs et des chevaux, de façon à pouvoir atteindre, avant l'aube, l'endroit où Jean de Brey avait résolu d'établir son quartier général.

De ce point, situé à peu de distance du territoire de Ferme Elisabeth, il pouvait lancer ses hommes dans différentes directions et par des chemins à peu près plans, tandis que les autres voies d'accès passaient par des terrains accidentés, montueux, tourmentés..., ce qui devait lui donner un grand avantage sur ses concurrents...

Il marchait en tête de la petite caravane, servant de guide, repassant exactement par la route que, le matin même, le vieux Prétorius lui avait fait suivre ; à une vingtaine de mètres derrière lui, venaient les employés de la mine, formant un groupe armé de respectable aspect et qui certainement eût donné fortement à réfléchir à John Stuck et à sa bande, s'ils l'eussent pu voir.

Enfin, tout à fait en arrière, le chariot avec les piquets devant servir au « peggage » et tout le matériel de campement.

Durant quatre heures, on marcha ainsi à travers les ténèbres, sous une pluie fine qui rendait la nuit plus obscure encore, voilant les étoiles, obscurcissant la clarté d'une lune pâle et trouble qui, parfois, se montrait à travers les déchirures de grosses nuées.

— Halte! commanda tout à coup Jean en sautant à terre.

Les autres, l'ayant rejoint, l'écoutèrent et, formés en cercle autour de lui, attendirent.

Ce ne fut pas long et ce qu'il s'agissait de leur dire était clair : rien autre chose à faire, pour l'instant, que de s'étendre à terre, roulés dans leur couverture, et de tâcher de dormir double pour rattraper le temps perdu.

Il y avait encore deux heures de nuit ; il s'agissait de les utiliser pour prendre des forces en vue de la journée qui se préparait.

Le réveil aurait lieu aux premières lueurs de l'aube.

Moins de cinq minutes plus tard, les chevaux entravés, les cavaliers dormaient profondément, tandis que Jean, la carabine à l'épaule, s'en allait une fois encore reconnaître la position.

Quand il eut disparu dans l'obscurité, Macker se glissa hors du chariot et, après s'être bien assuré qu'autour de lui les autres n'étaient pas à même de le voir, s'éloigna rapidement, mais dans une direction opposée à celle prise par l'inspecteur.

Il lui avait semblé apercevoir, par là, un feu, et il supposait qu'il n'y avait rien d'impossible à ce que ce feu appartînt au bivac de John Stuck.

Mais il n'était pas en route depuis un quart d'heure que, derrière lui, il entendit un bruit de pas rapides ; se retournant, la main sur la crosse de son revolver, il attendit, mais son attente ne fut pas longue, car presque aussitôt, à sa claudication, il reconnut Zeïto.

— Vous m'aviez oublié, monsieur Macker, fit le métis d'un ton narquois, en le rejoignant tout essoufflé.

— Oublié ! répéta l'Irlandais en se mordant les lèvres pour dissimuler son dépit, mais je mentirais en disant cela : seulement, je me méfie de toi, et j'ai peur qu'en voyant le Boër — s'il est là — tu ne sois pas maître de ta colère...

Le métis hocha la tête et ricana :

— Du moment que je pourrai me venger après..., ce qui est convenu est convenu, et j'aime autant vous accompagner pour traiter avec ce voleur d'Anglais.

Macker mâchonna entre ses dents quelques paroles inintelligibles et, suivi de Zeïto, poursuivit sa route vers la lumière aperçue de loin et qui, au fur et à mesure qu'il en approchait, augmentait d'intensité.

Brusquement, comme ils n'en étaient plus qu'à une vingtaine de pas, une voix les interpella en anglais, en même temps que, au milieu du silence profond de la nuit, un claquement sec se faisait entendre : c'était une carabine qu'on armait.

— Un messager pour sir John Stuck, répondit hardiment Macker.

Un homme, sortant de la brousse, parut, examina les deux compagnons avec méfiance, puis étendant la main vers le feu :

— Allez là, camarades, dit-il ; vous demanderez à l'un des autres de vous accompagner.

Au bout de quelques pas, l'Irlandais se pencha vers son compagnon et tout bas, mais la voix toute vibrante :

— Il est là, nous le tenons.

Au bivac, sur le seul nom de John Stuck, plusieurs individus s'offrirent à leur servir de guides, et Macker, suivi de Zeito, partit aussitôt sous la conduite de celui qui semblait être le chef.

Une demi-heure se passa ; puis, brusquement, ils arrivèrent au pied d'un éboulis de rochers gigantesques : c'était l'entrée des gorges de Buffelstroom.

Là, une sentinelle les arrêta, qui, le nom de John Stuck prononcé, les laissa passer, et ils poursuivirent leur route jusqu'au campement plus important, celui-là de l'état-major des « peggeurs ».

Il se trouva précisément qu'un homme veillait assis auprès du feu, et que cet homme était celui que cherchaient nos deux compagnons.

L'ayant reconnu à la clarté du foyer, Macker s'avança et lui laissant tomber familièrement la main sur l'épaule :

— Bonjour, master John, dit-il.

L'autre sursauta et, subitement dressé sur ses pieds, le toisa, ne remettant pas tout de suite ces traits brouillés d'ombre.

— Vous ne me reconnaissez pas ! — fit l'autre... voyons... Macker..., Patrice Macker, vous savez bien, de Pétersdorp.

L'Anglais eut en arrière un brusque rejet du corps, et sa main chercha dans sa vareuse de flanelle une arme quelconque, revolver ou poignard ; mais cette main, les doigts d'acier de Zeito l'immobilisèrent, tandis que l'Irlandais, d'une voix froide et menaçante, disait :

— Pas de bêtises, master John : ce n'est pas votre intérêt...

Ils le prirent chacun par un bras, et l'attirant un peu à l'écart :

— Comme ça, on vient « pegger » à Ferme Elisabeth, sans en parler à ses bons amis Macker et Zeito... sans doute pour leur faire la surprise, la chose une fois terminée...

— Oui..., oui..., c'est cela... bafouilla Stuck, non encore remis de sa surprise, et que la colère étranglait.

— Heureusement, poursuivit Macker, que l'ami Zeïto et moi nous avions l'œil ouvert et que nous voilà...

— Vous voilà... et qu'est-ce que vous voulez ?

Le métis eut un rire qui sonna comme un ricanement de chacal.

— D'abord nous voulons nous entendre sur le partage de l'opération de demain.

« Ensuite... vous donner un avis qui vous intéresse aussi bien que nous, puisque nous voici associés... Vous allez avoir du fil à retordre...

— Oui, je sais..., le vieux Brey...

— Non, pas lui-même, mais un garçon jeune, énergique et décidé à tout risquer pour s'emparer des terrains...

John Stuck haussa les épaules et ricana :

— Nous sommes parés, heureusement... et puis il n'arrivera pas à temps...

— Erreur..., il est campé non loin d'ici et, au point du jour, il montera à cheval, bien armé et résolu à faire usage de sa carabine et de son sabre.

— Seul ! J'ai quarante gaillards avec moi...

— Les hommes qu'il a sont non moins résolus que lui, riposta Macker en poussant du coude Zeïto pour l'empêcher de le contredire, et s'il y a bataille je ne parierai pas pour vous...

En disant cela, il voulait tout simplement impressionner son interlocuteur et donner plus d'importance à sa démarche...

Mais, à sa grande surprise, l'Anglais ne parut nullement ému et, souriant, répondit :

— Heureusement que j'ai pris mes précautions et que si quarante hommes ne font pas peur à ce géant de France, nous en aurons d'autres à lui opposer...

Comme il achevait ces mots, une galopade effrénée retentit ; au milieu du silence et de la nuit, surgit soudain la silhouette d'un cavalier qui accourait à toutes brides, bondissant au milieu des roches, semblable à un centaure.

Les trois hommes poussèrent une exclamation stupéfaite et terrifiée tout à la fois : ils venaient de reconnaître Prétorius Brey.

*(La suite au prochain numéro.)* GEORGES LE FAURE.

## LES VIEUX SOLDATS

# UN AIEUL DE CHAPUZOT[1]

**Par JEAN DRAULT**

XVI (*suite*).

LA GARDE DE SAINT JANVIER

Le plan de notre colonel a réussi d'une façon magnifique.

Lorsque nous sommes arrivés au bord du ruisseau, nos trois compagnies se sont relevées brusquement, se sont jetées dans l'eau jusqu'aux cuisses, et ont fait deux ou trois feux de peloton qui ont couché par terre des masses entières de lazzaroni.



Les brigands n'avaient pas eu le temps de se reconnaître. Ils n'y ont vu que trente-six chandelles et n'ont même pas songé à nous répondre.

C'est alors que le régiment de nos chasseurs qui attendait derrière nous a chargé en fourrageurs sur la route balayée par les biscaïens.

Ils sont arrivés sur la batterie d'artillerie au grand galop, ils ont sabré les canonniers et ont couru plus loin pour couper la retraite à ceux que nous poursuivions, à présent, la baïonnette dans les reins. Chaque compagnie était appuyée par le reste de son bataillon et nous avons pris onze pièces de canon.

1. Voir l'*Ouvrier* depuis le 2 mai 1896.



Je ne sais pas le chemin que nous avons parcouru. Ce qu'il y a de sûr, c'est que nous avions des ailes aux pieds. Nous brûlions l'espace et tout lazaroni que nous atteignions était massacré.

Jamais, sur aucun champ de bataille, je n'avais vu tant de morts entassés!... Et je peux bien vous le dire, après la prise de Naples, quand il a fallu enterrer les morts, on réquisitionnait de grandes charrettes comme pour rentrer le foin, on empilait les morts là-dessus et on les cordait comme du fourrage, pour aller les jeter dans de grandes fosses où on avait mis de la chaux vive.

Ce n'est qu'après cette tuerie qu'on a pu atteindre le faubourg, et là, nous avons vu que ce que nous avions fait n'était rien du tout, en comparaison de ce qui nous restait à faire.

Les trois bataillons qui avaient marché à gauche de la route de Capoue se sont arrêtés devant la fournaise. Nous, nous sommes entrés dedans la fournaise.

Oui, chers parents, c'était une fournaise. Figurez-vous que, sous un soleil de feu, les faubourgs de Naples ne pouvaient être abordés que par de petites rues étroites où il pleuvait des balles, des briques, des pierres par toutes les croisées. Il y avait même de ces enragés qui nous jetaient sur la tête des pots de plomb bouillant. Drôles de pot-au-feu tout de même et qui me faisaient regretter ceux de Santeuil. Godelure, mon conscrit, a eu de l'hésitation à s'engager avec nous dans ces petites rues où nous avons tous cru que nous resterions.

Mais Roufignac nous a fait marcher un à un, le dos courbé, et le sac nous protégeait. Tout de même, il en est resté pas mal sur la place Capouane, où il nous semblait qu'on était dans un orage, avec le vent, les éclairs et le tonnerre.

Nous tirions dans les fenêtres pour faire cesser le feu, mais ça ne servait à rien : les lazaroni quittaient les fenêtres et faisaient des feux de peloton sur les toits. Nous enfoncions les portes, nous nous mettions à l'abri dans les boutiques. Mais il ne fallait pas encore s'y fier. Quelquefois un bout de canon de fusil sortait sans dire gare d'une porte de cave, d'une fente du plafond ou d'un trou entre deux marches d'escalier et envoyait un pruneau qui faisait passer l'arme à gauche à un grenadier de la République.

Ça fait que ceux qui restaient reluquaient autour d'eux d'un air pas satisfait et terriblement inquiet.

Nous finissions par être au rez-de-chaussée de toutes les maisons et à canarder les gens des greniers des maisons d'en face.

Comme Larescousse se penchait trop pour viser, il a reçu une brique sur la tête et, comme il est vantard, il a dit que ça lui avait fait du bien, et qu'en lui cognant le cerveau, la brique lui avait donné une idée.

Pas si bête, son idée, comme vous allez voir. Il a fichu le feu à la maison qui s'est mise à flamber comme du bois sec. Ça a calmé un peu nos lazaroni qui ont songé à se précautionner d'une autre bicoque, au lieu de continuer à nous canarder par le plafond.

Et c'est encore cette idée qui a sauvé l'armée, parce que le capitaine Roufignac l'a trouvée bonne, et il s'est mis à crier :

— Le feu partout! Le feu partout!

Et tout de suite, dans les autres maisons, nos braves camarades se sont mis à entasser les meubles des bicoques sous les escaliers et à faire flamber le tout. Ah! dame!... ça a fait cesser un peu le feu de ces diables furieux. On les a vus s'enfuir en masse sur les terrasses et il y en avait qui culbutaient sur le pavé et dans le brasier.



C'était terrible.

Mais pourquoi, aussi, nous canardaient-ils par les trous des plafonds?

Ce que voyant, les capitaines des autres compagnies donnèrent l'ordre de mettre le feu aux maisons, et alors, la place Capouane ressembla à un cercle de feu. Nos grillés ont bien tenté des sorties, mais ils se sont fait égorger. On ne faisait pas quartier, pour terroriser les autres, et ceux qui échappaient à nos baïonnettes se rejetaient dans le brasier. Ah!... La terrible chose que cette prise de Naples!

Dans le centre de la ville, des cris furieux venaient jusqu'à nous. Les cloches sonnaient le glas et les églises des campagnes se sont mises à répondre. La nuit est venue et c'est à la lueur des maisons incendiées que nous avons marché sur la ville, car il n'y avait pas un moment à perdre et si nous nous étions endormis sur nos lauriers, c'était l'égorgement.

Le colonel a envoyé un officier pour parlementer avec les magistrats. Mais il n'y avait plus de magistrats. Les lazaroni étaient les maîtres, et ils ont reçu notre parlementaire avec des coups de fusil.

Alors, il a fallu faire le siège de chaque maison, étage par étage, garder chaque rue, enfin faire un métier de cheval.

Et nous nous sommes trouvés, sur le coup de deux heures du matin, harassés, ruisselants de sueur et de sang, vu que bien peu de nous n'étaient pas blessés, et sans cartouches.

Je vois mon Larescousse qui enfile une petite rue à droite dans laquelle il ne partait plus un seul coup de fusil. Une vingtaine de grenadiers le suivent, et moi, je me mets en serre-file sans trop savoir pourquoi.

Et voilà Roufignac qui court après nous en vociférant :

— Ah çà!... Grenadiers, vous vous trompez de route, l'ennemi n'est pas par là!...

— Pardi, mon capitaine, que riposte Larescousse qui n'a pas plus peur de son capitaine que de l'ennemi, nous savons aussi bien que toi où il est, mais nous n'avons plus rien à lui dire.

— Comment!... Vous, des grenadiers de la République, vous n'auriez plus rien à dire à des ennemis des droits de l'homme!... Non!... Vous ne me ferez pas croire ça!...

— Capitaine! répond Larescousse. Ce n'est pas avec les droits de l'homme qu'on charge son fusil. C'est avec des cartouches!

— Eh bien!...

— Eh bien! Nous n'avons plus de cartouches!...

— Mais vous avez des baïonnettes, tas d'aristocrates!...

— Des baïonnettes contre des murs?... Ah!... capitaine!... C'est comme si tu m'offrais, pour me désaltérer, un verre de vinaigre ou de tirer le canon avec des boulets en colle de pâte!

— Ça, mon capitaine dit Godelure qui avait du sang à la tête et qui s'était mis son mouchoir autour du front, le feu des croisées, c'est malsain pour les grenadiers...



Et tous riaient avec insolence. Ils étaient butés, hébétés par trop

d'heures de bataille ingrate qui ne donnait pas de satisfaction.

Le capitaine s'approche de moi et il me dit :

— Caporal Chapuzot, ils ne m'écoutent plus. Il faut les ramener au feu, pour l'honneur de la compagnie et de la demi-brigade. Ah!... Si Bras-d'acier était là, il saurait les prendre!... Dis-leur que je suis une bête, une andouille, un coquin, que je leur ai dit des bêtises, mais que toi, tu vas leur faire donner des cartouches.

— Mais, mon capitaine, savez-vous où il y en a des cartouches?

— Non!...

— Alors, comment voulez-vous que je leur promette ce que je ne peux pas leur donner?...

— Que tu es malavisé!... que répond Roufignac. On promet d'abord, on tient après si on peut. Moi, on me promet depuis deux ans les épaulettes de chef de bataillon, mais la République se f... de moi, est-ce que ça m'empêche de la servir?

— Je vais toujours essayer, mon capitaine!

Alors, quand le brave capitaine Roufignac s'est éloigné, je me mets à dire des horreurs sur son compte, que c'est un imbécile, un niais, un mauvais officier.

Et mes grenadiers de s'écrier :

— A la bonne heure, le caporal pense comme nous.

La vérité, chers parents, c'est que je me demande pourquoi ils en voulaient tant que cela à ce pauvre Roufignac. Mais le soldat est le même partout. Tous ses déboires et ses découragements, il les met sur le dos de ses chefs qui souffrent souvent autant que lui.

Larescousse leur montait la tête pour déserter, et moi je commençais à m'ennuyer d'avoir dit du mal du capitaine, parce que j'avais peur de ne plus pouvoir m'en aller, s'ils faisaient une frasque.

Mais voilà que tout à coup ce diable de Larescousse se met à dire entre ses dents :

— Je sais bien où il y en a, moi, des cartouches, mais je ne le dirai pas!

— Comment, Larescousse, tu sais où l'on trouverait des cartouches?...

— Mais certainement!

Alors, je me mets à crier :

— Voyons, Larescousse, tu sais où il y a des cartouches, et tu laisserais égorger nos frères!... Tiens, Larescousse, il me semble, moi, que je suis un misérable, en pensant qu'il y a là-bas des gens de mon pays, comme ce Bersouillon, un voltigeur, qui est arrivé conscrit le même jour que moi à la 74me demi-brigade, oui, mon vieux Larescousse, c'était comme ça au camp de Grenelle. Et je dis qu'en pensant que des gens de mon pays sont exposés à être fusillés comme des lapins par les lazaroni, il me semble que j'aide à les fusiller en ne les défendant pas!

— Moi aussi! que dit un grenadier.

Ça va bien, que je me dis!

Et je crie à Larescousse :

— Ça ne te fait pas cet effet, dis, mon vieux Larescousse. Ah!... Misérable que je suis!... Dire que ces brigands fusillent peut-être Bersouillon. Je vais le défendre à coups de crosse, mille millions de gibernes!

Et je fais demi-tour.

Une dizaine de grenadiers me suivent en disant :

— Le caporal a raison.

Les autres hésitent, mais ils finissent par nous rattraper, et comme je continue à me lamenter sur le sort des camarades que nous allions abandonner, Larescousse s'écrie :

— Allons chercher des cartouches! Ah!... cornebleu!... On verra bien si ces gredins vont continuer à tuer nos frères!...

Et voilà un grenadier retourné de la tête aux pieds. Ah! chers parents, comme j'étais content de ce que j'avais fait là!

Larescousse nous a conduits dans une petite rue de la place Capouane où il avait vu des civils sortir d'une maison avec des petits paquets qu'ils distribuaient aux lazaroni. Nous avons refoulé à la baïonnette, à nous vingt, tous les Napolitains qui essayaient de nous empêcher d'entrer dans la maison mystérieuse. Ceux qui s'y étaient réfugiés ont voulu soutenir un petit siège, mais ils ont été massacrés et nous avons pu explorer la maison des caves au grenier.

C'était bel et bien un atelier à cartouches avec des barils et des tonneaux entiers de poudre.

Vite, j'ai couru prévenir le capitaine Roufignac qui m'a serré sur son cœur en m'appelant d'un nouveau nom romain et qui a expédié sa compagnie pour faire provision de munitions et ravitailler toute la demi-brigade.

Et bientôt, comme les Napolitains n'ont plus eu de cartouches, vu que nous avons mis la main sur leur réserve, la ville a été occupée entièrement, et il n'est pas resté une seule maison sans qu'il y ait au moins dedans deux ou trois soldats pour la garder.

Mais ça ne suffisait pas au général Dubesme qui a voulu conquérir le cœur des Napolitains pour être plus tranquille dans sa nouvelle prise.

Il a fait donner une garde d'honneur à saint Janvier, le patron des Napolitains.

Ça fait que, comme ça, les Napolitains sont tous à se dire :

— Qu'est-ce qui nous avait donc raconté que les Français voulaient brûler notre église et offenser saint Janvier? Mais ce sont des gens très pieux.

Parce qu'il faut vous dire, chers parents, que notre compagnie a été la première à fournir la garde.

Nous avons traversé la ville au milieu des acclamations et nous avons crié : Vive saint Janvier.

Ce n'est pas tout. Roufignac a reçu l'ordre, dans le rapport du général en chef, de prier quelques instants devant le tombeau du saint pour cimenter la paix avec les Napolitains, et pendant qu'il était à genoux militairement, Machuret a battu aux champs et nous avons présenté les armes, pendant que les lazaroni criaient dans l'église :

— *Evviva san Gennaro!*

Ce qui veut dire dans leur patois : Vive saint Janvier.

Et après la pose de la première sentinelle, le brave Roufignac a serré la main de Larescousse qui lui disait :

— Hein, capitaine, sans moi, tu n'aurais peut-être pas recommencé à faire ta prière, parce que si je n'avais pas trouvé de cartouches, tu aurais peut-être passé l'arme à gauche, et sans faire ta prière auparavant!...

Voilà, chers parents, l'histoire véridique de la garde de saint Janvier.

Je vous embrasse jusqu'à ma prochaine. Je serai peut-être sergent.

CHAPUZOT, *caporal.*

*(La suite au prochain numéro.)* JEAN DRAULT.

---

# L'ŒIL DU SPECTRE

IMITÉ DE CONAN DOYLE

**Par SIGISMOND GONDRIN**

— Mes enfants, dit M. Loisel à ses deux fils jumeaux, Lionel et Raymond, qui venaient d'achever leur service militaire, grâce à Dieu, vous voilà en règle avec la patrie; qu'allez-vous faire maintenant, car il est grand temps de songer à votre avenir? Je vous ai donné une éducation aussi complète et aussi solide que le comporte l'enseignement actuel, je n'ai reculé devant rien pour faire de vous des hommes réellement honnêtes, ce qui veut dire de bons chrétiens.

« J'ai dépensé trente mille francs net pour chacun de vous, ce qui réduit mon avoir à deux cent mille francs environ. Or, vous devinez que je ne veux pas faire pour vos sœurs moins que pour vous. Elles sont trois et ne pourraient, comme vous, gagner leur vie par leur travail. Je leur partagerai donc ce qui me reste, afin de les marier et de leur assurer le pain et le couvert. C'est de toute justice. Vous n'avez aucun droit moral à venir au partage de ma succession, si vous y possédez un droit légal incontestable; mais je prendrai les mesures nécessaires pour tourner, en cette occasion, les exigences de la loi au profit de celles de ma conscience. J'ai gagné ma petite fortune à la sueur de mon front, je suis maître d'en disposer à mon gré et je le fais, sûr du reste de votre approbation, car vous êtes l'un et l'autre, je le sais, de braves garçons. Je n'ai perdu ni mon argent ni mes peines avec vous, ou plus exactement, Dieu a béni à votre égard mes efforts et ma bonne volonté : il a daigné prendre la première place dans vos âmes : dès lors, je suis tranquille à votre sujet. Ne gênez point en vous l'action du Père céleste et tout ira bien.

« Ceci dit, revenons à votre avenir sur la terre, mes enfants; voyons, que comptez-vous faire?

— Donnez-nous votre avis, mon père, dit Lionel.

— Volontiers. Les carrières libérales et administratives, en France, ont dix candidats par place; il faut aujourd'hui, pour faire son chemin par ces voies, être une étoile ou un coquin.

Les deux jeunes gens sourirent.

— Coquin, cela n'est point votre affaire, reprit M. Loisel, riant aussi; laissons de côté cette première hypothèse, reste la seconde : étoile! Eh bien, sans vouloir vous froisser, mes amis, je pense qu'il faut écarter la seconde comme la première, car il serait fort risqué de compter sur sa réalisation, je ne vous le cache pas. Vous avez fait de bonnes études, j'en conviens, mais cela n'implique pas du tout que vous soyez des supériorités. Au collège, jeunes gens, on n'apprend qu'à apprendre; plus vous avancerez dans la vie, mieux vous vous en rendrez compte.

— L'industrie? le commerce? interrogea Raymond.

— Pour entamer sérieusement quelque chose dans cet ordre-là, Raymond, répondit son père, du moins en France, il faut pouvoir disposer de capitaux. Le cas est exactement le même pour l'agriculture; sans une première mise de fonds relativement importante et sans une provision à titre d'arrière-garde, pour parer aux éventualités, il ne faut pas même y songer.

— Et les arts? interrogea timidement Lionel.

— L'art n'est pas un métier, mon enfant, c'est une vocation et, à mon sens, vocation oblige; mais il ne faut pas plus tenter les hauteurs de l'art que celles du sacerdoce, sans avoir la certitude d'y être appelé et sans être prêt à lui faire, sans marchander, la totalité des sacrifices qu'il exigera. Arrière, ici, les subterfuges de la vanité! quiconque aspire à de tels sommets, sans être réellement dévoré du feu divin, est un idiot ou un fou.

— Je vous en prie, mon père, donnez-nous votre appréciation sur l'artiste et sur l'art? demanda un des jeunes gens.

— Avec plaisir. Mais comment m'y prendrai-je pour être bref et clair? Je vais faire de mon mieux, mes amis; veuillez me prêter toute votre attention.

« L'artiste a reçu de Dieu des dons spéciaux pour contribuer à faire connaître et aimer la vérité; par suite, il est investi d'une mission, et vous voyez que je n'avais pas tout à fait tort en vous présentant l'art comme une sorte de sacerdoce.

— Je ne vois pas trop, mon père, comment l'artiste peut atteindre ce but; car, enfin, la vérité n'a *ni corps ni figure*, pour employer le langage du catéchisme, elle ne tombe pas sous les sens, elle est purement spirituelle, et l'œuvre de l'artiste est une œuvre matérielle qui frappe nos regards ou notre ouïe.

— Sans t'en douter, tu me viens en aide par ton objection, Lionel. C'est justement parce que la vérité n'a rien de matériel que l'homme ne peut la contempler sur la terre qu'à travers un revêtement. Eh bien! ce revêtement, lorsqu'il a de l'éclat, de la splendeur, qu'il se manifeste avec une sorte de reflet lumineux, qu'il met notre âme en contact avec le vrai, qu'il le fait saisir, admirer, aimer, c'est la splendeur du vrai, c'est le beau, fixé en un point par l'artiste : c'est l'art.

« Aussi, mes enfants, malheur à l'homme qui profane en lui le génie de l'artiste, oublie qu'il est tenu de toujours choisir un sujet honnête, d'écarter impitoyablement de son exécution tout ce qui peut blesser la pudeur et la vertu. Malheur à lui, car il répondra devant Dieu de toutes les passions mauvaises qu'il aura éveillées ou surexcitées par son œuvre, et ses passions s'élèveront un jour devant lui, clameur terrible requérant de la justice divine une condamnation sans appel.

Un court silence suivit, pendant lequel chacun semblait peser ces dernières paroles.

— N'allez pas inférer de ce que nous venons de dire, mes amis, reprit M. Loisel, que votre père place sur un même rang l'art et le sacerdoce. Ah! non, par exemple; quoique j'aie avancé que l'une comme l'autre de ces voies impliquait la nécessité de la vocation et que « vocation » pris dans son sens propre signifie voie de Dieu, d'où « vocation oblige ».

— Voulez-vous développer un peu votre pensée, père? demanda Raymond.

— Je ne demande pas mieux, mes enfants. Saint Augustin nous enseigne, d'après les Saintes Lettres, que Dieu ne peut pas nous sauver sans notre concours; c'est-à-dire que notre salut implique la participation de notre volonté par la correspondance à la grâce; d'où il ressort, avec évidence, que nos destinées éternelles dépendent, d'une part, de la grâce de Dieu, et, de l'autre, de l'usage que nous faisons de notre liberté en ce qui la concerne. Plus la grâce divine est abondante en nous, plus, nécessairement, nous avons en notre pouvoir les moyens de conquérir la patrie éternelle, or, lorsque nous sommes dans notre vocation, dans la voie voulue de Dieu pour nous, nous recevons avec surabondance tous les secours de la grâce, nous en sommes, en quelque sorte, saturés.

— Je n'aime pas cette manière de parler, mon père : « Dieu ne peut nous sauver sans nous. » Dieu peut ce qu'il veut et rien, à coup sûr, ne gêne son bon plaisir, dit Lionel.

— Tu erres dans ce cas, mon fils, si les révérends pères de la Compagnie de Jésus qui t'ont élevé t'entendaient, ils n'en reviendraient pas, et voici ce qu'ils te répondraient : Dieu respecte souverainement la liberté de choisir entre le bien et le mal qu'Il a donnée à l'homme, afin que ses actes puissent être méritoires. Il s'est engagé à le secourir par sa grâce, mais cette grâce lui est généralement donnée dans la mesure du bon accueil qu'il lui fait.

« Vocation oblige, disais-je tout à l'heure, ce qui peut se traduire simplement comme suit : refuser la grâce spéciale de la vocation, c'est tout uniment s'exposer à ne pas recevoir assez de grâces pour bien faire dans une autre voie, c'est faire le plus dangereux usage de sa liberté. Tout le monde parle de liberté, aujourd'hui, et bien peu de gens savent ce qu'ils disent en en parlant. Si on voulait bien remonter à sa source et se pénétrer de son sens véritable, on ne commettrait pas tant de crimes en son nom. Toujours est-il que l'homme ne porte pas en lui de plus bel apanage que celui-là, puisque Dieu lui-même s'interdit d'y contredire.

— Le journalisme, mon père, constitue actuellement une carrière, c'est un terrain fertile et un peu à la portée de tous, reprit Lionel. La presse n'est-elle pas la maîtresse de l'opinion et l'opinion n'est-elle pas la reine du monde à cette fin de siècle?

— Le journalisme! s'écria M. Loisel en se levant vivement. Le journalisme! une des plaies les plus dangereuses de notre époque, n'y touchez pas, n'y touchez pas, jeunes gens. Les feuilles qui corrompent le cœur ou l'esprit sont les seules qui aient un succès d'argent aujourd'hui, et vous avez votre fortune à faire. Un publiciste réellement honnête en est réduit à végéter au point où nous en sommes; n'y songez pas, car pour ne point mourir de faim, vous seriez trop exposés à devenir un jour ou l'autre des empoisonneurs publics. Je ne veux pas d'un pareil danger pour vous, mes enfants, je n'en veux pas. D'ailleurs, le journalisme catholique dans toutes ses branches rentre, jusqu'à un certain point, dans le sacerdoce et, je vous l'affirme, en dehors de toute question de gain et de fortune, il n'y faut pas toucher sans de sérieuses études préalables, il n'y faut pas toucher sans y être appelé.

— Mais alors, mon père, je crois qu'il ne nous reste plus qu'à nous pendre, dit en riant Lionel.

— Ne plaisante donc jamais en matière de suicide, mon fils, cela est hors de place.

— Voyons, père, indiquez-nous un chemin qui vous paraisse bon à suivre, je vous en prie, dit Raymond, car je ne vois pas trop ce que nous pourrions entreprendre, ou ce qui nous reste à faire.

— Il vous reste à avoir du courage, une volonté intelligente qui brise, tourne ou renverse tous les obstacles, une activité que rien ne lasse, une initiative sage et hardie à la fois. Il vous reste, enfin, à faire métier d'hommes dans le sens noble et chrétien de ce mot. Il vous reste à partir pour les colonies, à y porter les bienfaits de la civilisation, à profiter de terrains neufs, de situations neuves, à découvrir, à édifier, à produire, à vous enrichir honnêtement.

L'avis était sage, mais il comportait pour son exécution de grands sacrifices. Quitter la patrie, quitter la famille implique de véritables et profonds déchirements auxquels le cœur a bien de la peine à se soumettre. Accepter l'éloignement de ses fils avec la perspective de ne jamais les revoir ici-bas, sans oser nourrir même l'espérance qu'ils viendront recevoir votre dernière bénédiction et fermer vos yeux, c'est une des plus rudes épreuves qui puissent atteindre un père sur cette terre que l'Eglise, dans ses chants liturgiques, appelle si justement une vallée de larmes.

M. Loisel et ses fils, quoiqu'ils fussent virils comme doivent l'être des hommes, eurent à soutenir un grand et long combat contre eux-mêmes avant de s'arrêter définitivement au projet d'émigration proposé par le père de famille. Bien des larmes furent versées par les uns et par les autres, ouvertement ou dans le secret du cœur, mais enfin, la résolution de Raymond et de Lionel devint irrévocable, et de ce jour, ils envisagèrent l'avenir moins péniblement. Peu à peu même, ils en vinrent à penser plus souvent aux bons qu'aux mauvais côtés de leur entreprise : ils espérèrent pouvoir revenir en France tous les deux ans, pour se retremper pendant quelque temps dans la douce et saine atmosphère de la famille, voir de près le bonheur de leurs sœurs, recevoir encore les précieux avis de leur père.

M. Loisel avait fortement conseillé à ses fils de jeter leur dévolu sur l'Afrique du sud, qui lui paraissait offrir des chances de fortune supérieures à celles des autres contrées exploitées par les pionniers européens. L'avis du père fut partagé par les fils; ils s'embarquèrent, le cœur bien gros, après des adieux bien émus, un soir d'été, pour le Transvaal.

La lune brillait radieuse dans un ciel de saphir que n'eût pas désavoué l'Orient; les deux jeunes gens restèrent longtemps sur le pont, ne pouvant détacher leurs regards de la terre de France qui, peu à peu, s'effaçait dans la nuit. Le dernier point qu'ils aperçurent au rivage fut un monticule que surmonte une immense Vierge de pierre, objet d'un culte fervent de la part des marins.

— Disons-lui un « Souvenez-vous », murmura Lionel à l'oreille de son frère, en lui montrant le petit mont que la lune argentait de sa lueur.

— De tout mon cœur, répondit Raymond, et tous deux, la main dans la main, récitèrent cette touchante prière de saint Bernard qui rappelle filialement à la puissante Vierge Marie que nul jamais ne recourut à elle vainement.

Les ressources financières des deux émigrants étaient à peu près nulles; mais ils étaient jeunes, ils étaient instruits, robustes, ils étaient deux. L'espérance, cette force sans laquelle toutes les autres s'émoussent et meurent vite dans l'âme humaine, les berçait de ses chants magiques, et lorsqu'ils posèrent le pied sur le continent noir, ce fut avec la conviction qu'ils sortiraient vainqueurs de la lutte pour la fortune qu'ils allaient entreprendre sur son sol.

Pendant trois ans entiers, ils travaillèrent de leur intelligence, de leurs mains, sans relâche, sans défaillance, sans succès! Alors le découragement amer et corrosif essaya de pénétrer dans leurs âmes; d'abord ils le repoussèrent, indignés, mais peu à peu ce mal terrible, ce dissolvant sans pair, qui n'est en substance qu'un doute de la Providence, réussit à devenir leur hôte presque journalier.

Réduits, depuis six mois, à vivre dans une misérable hutte, voisine de la vallée de Sasassa, où ils exerçaient le métier de vétérinaires, soignant, avec l'aide d'un manuel, les bêtes malades des immenses troupeaux qui sont l'unique richesse de cette contrée, ils en étaient à former des projets de retour en France.

— Si nous avions eu quelques fonds, nous aurions réussi à quelque chose, sans aucun doute, disait tristement Lionel en feuilletant une brochure retrouvée au fond de sa valise. Mais, hélas! ici comme en France, quoiqu'en pense notre excellent père, on ne fait rien sans argent, rien qu'épuiser ses forces, user sa vie, amasser des déboires, ronger son frein.

— Je ne suis pas de ton avis, répondit son frère; pour des ouvriers, des hommes possédant un métier, il y a ici des moyens relativement faciles de vivre et d'amasser une petite fortune. Mais, pour des hommes comme nous, visant non seulement à ne pas mourir de faim, mais encore à constituer pour leurs vieux jours deux mille cinq cents francs de rente à leur actif; pour des hommes qui ont un objectif plus vaste et des moyens intellectuels supérieurs à leurs ressources manuelles, il est certain qu'il faudrait disposer d'une somme relativement forte, fût-ce à titre de prêt, car on parviendrait sûrement à la rendre.

— Si nous pouvions faire comprendre cela à notre père, Raymond, il nous prêterait bien vingt-cinq ou trente mille francs, que diable!

— C'est probable; il faut y songer sérieusement, mais je t'avoue que j'aurai une grande répugnance à recourir à ce moyen; attendons encore.

— Attendre, attendre, mon cher, c'est bon à dire, mais le temps court et on ne le rattrape pas; puis, enfin, attendre sans espoir, c'est une duperie stupide.

— Lionel, ce qui est une duperie stupide, c'est de désespérer, permets-moi de te le dire, car c'est cesser de compter sur Dieu.

— Ah! elle est bonne, celle-là, s'écria Lionel en secouant ironiquement la tête, il faut bien voir ce qui est pourtant, et inférer l'avenir de ce qu'on connaît.

(*La suite à la semaine prochaine.*) SIGISMOND GONDRIN.

# MAGIE BLANCHE EN FAMILLE

## L'enfant décapité.

Couper la tête à un enfant, escamoter le cadavre et faire apparaître finalement la victime ressuscitée au fond de la salle, quand les spectateurs s'y attendent le moins, c'est le prodige que vous pourrez accomplir à peu de frais en suivant nos instructions.

D'abord la mise en scène.

Le servant du prestidigitateur, un adolescent de 13 à 15 ans, vient de commettre une bévue, une maladresse, d'où pouvait résulter pour le maître un échec, une déconvenue, dans l'exécution de l'un de ses plus beaux tours. Pareille faute mérite un châtiment terrible. L'enfant est condamné à mort.



Comme c'est un spectacle bien terrible que l'effusion du sang humain, et aussi pour épargner à la victime les dernières angoisses: préparatifs du supplice, vue du coutelas meurtrier, on juge bon de l'habiller d'abord d'une grande et large robe rouge sans manches qui, s'attachant à son cou, descend jusqu'à terre. Un foulard rond, de couleur rouge également, recouvre la tête et est fixé en place par un cordon qui le serre en tournant plusieurs fois autour du cou du condamné.

Celui-ci, saisi de terreur au moment fatal, s'échappe soudain des mains de son bourreau et veut fuir dans la coulisse, mais il est rattrapé à temps: étendu ligotté sur une table, il est décapité; la tête, sanglante ou non, est mise à côté du corps; le tout est recouvert d'un grand voile noir.

Une cloche mystérieuse est agitée par le magicien: le voile placé sur le cadavre s'affaisse aussitôt, on le retire, la table est vide. Un cri joyeux part en même temps du fond de la salle, l'enfant décapité accourt, il est en parfaite santé.

La semaine prochaine, lecteurs mes amis, je vous dirai mon secret.

(*A suivre.*)

 MAGUS.



*Le Directeur-Gérant*: Henri GAUTIER. — Sceaux. Imp. Charaire et Cie

5 centimes le N° année courante (10 centimes le N° années échues.) N° 1929 TRENTE-SIXIÈME ANNÉE. — 11 Juillet 1896.

# L'OUVRIER

**Journal illustré paraissant le Mercredi et le Samedi**

| ABONNEMENT D'UN AN : | DIRECTION ET ADMINISTRATION : | ABONNEMENT D'UN AN |
|---|---|---|
| (104 numéros) France, Algérie et Belgique : 6 francs. | LIBRAIRIE BLÉRIOT. HENRI GAUTIER, SUCCESSEUR, 55, quai des Grands-Augustins, Paris. | (104 numéros) Colonies et Étranger (sauf la Belgique) : 7 francs. |


## LES VOLEURS D'OR, PAR GEORGES LE FAURE



— Tu ne me crois pas, fit amèrement Prétorius. (Voir page 163.)

# LES VOLEURS D'OR[1]

PAR

GEORGES LE FAURE

## XXII

FACE A FACE

— Oui, moi!... dit le vieillard d'une voix forte.

Et, arrêtant net sa monture, blanche d'écume et couverte de boue jusqu'au garrot, il sauta à terre, avec l'agilité d'un jeune homme.

Instinctivement, John Stuck avait saisi son revolver, tandis que Macker l'imitait et que le métis, sortant de sa poche un long couteau, l'ouvrait tout grand.

Mais Prétorius, indifférent à ces préparatifs peu pacifiques, demanda :

— Où est Guillaume?

A cette question, les trois hommes s'entre-regardèrent, Macker et Zecto fort surpris, l'autre assez inquiet.

Le jeune Boër avait été sur le point de céder aux supplications de Wilhemine et il avait fallu employer des arguments irrésistibles pour le décider à ne pas partir, à diriger quand même les opérations du « peggage ».

Mais si le vieux s'en mêlait...

— Où est Guillaume? interrogea de nouveau Prétorius.

Et, comme John Stuck, au lieu de répondre, armait son revolver, le vieillard fit un pas vers lui, se croisa les bras et dit tout net :

— Tue-moi donc, misérable, et que mon sang retombe sur tous les Uitlanders du rand.

Intimidé par cette attitude, les trois hommes reculèrent, indécis, ne sachant que faire.

— Oui, cria Pretorius à tue-tête, emporté par une soudaine colère, ou du moins par une colère qui, depuis longtemps, couvait en lui et qui brusquement se faisait jour... on les connaît maintenant vos combinaisons louches!... vos combinaisons de voleurs...

Et comme John Stuck avait un mouvement de révolte, le vieillard poursuivit :

— Oui, de voleurs!... Oh! vous vous imaginiez que l'on ne saurait rien et que vos soldats pourraient nous tomber dessus à l'improviste... au moment où l'on s'y attendait le moins.

Stuck était devenu blême; en dépit des lueurs rougeoyantes que le foyer reflétait sur son masque, sa lividité était extrême et ses doigts se crispaient sur la crosse du revolver, la pétrissant au point qu'on pouvait croire qu'il allait la réduire en bouillie.

Le vieux continua :

— Heureusement que si votre civilisation est venue empoisonner notre pays de ses prétendus progrès, elle nous a fourni les moyens de surveiller vos agissements... Le télégraphe a apporté à Ontario la nouvelle que des troupes se préparaient à passer la frontière...

John Stuck formula un juron effroyable, auquel, formidable écho, un éclat de rire de Prétorius répondit.

— Mais nous les recevrons de la belle manière, et, s'il plaît à Dieu, on vous renverra dans votre pays de voleurs, d'où vous n'auriez jamais dû sortir.

Puis, ayant donné libre cours à son exaltation, un peu apaisé par ce torrent de paroles qui s'écoulaient de ses lèvres, en flots pressés, inintelligibles presque, il demanda :

— Guillaume?... où est Guillaume?...

Alors John Stuck, avec un haussement fiévreux des épaules, répliqua :

— Allez au diable! vieux fou... Votre sauvage est parti. Rejoignez-le...

Mais une silhouette humaine surgit soudain de l'ombre et une voix répliqua :

— Vous mentez, John Stuck. Guillaume Brey est ici...

C'était Wilhemine qui venait de parler.

En la reconnaissant, Pretorius eut un tressaillement qui le secoua des pieds à la tête, puis, s'élançant vers elle, les poings fermés comme s'il allait la battre :

— Malheureuse !... coquine!... ici!... toi aussi.

Il l'avait saisie par son vêtement et la secouait si violemment, qu'on eût pu croire qu'il voulait la massacrer.

— Tu venais me trahir aussi, toi!... Tu te liguais avec lui, pour me vendre! pour m'arracher la chair des os, et le jeter en pâture à ces bandits, à ces voleurs!...

Subitement, il la lâcha, recula avec un geste d'horreur, grondant :

— Va-t'en... que je ne te voie pas là, je serais capable de... de te tuer! oui, je te tuerais... Ce serait monstrueux! Ce serait horrible...

Se ressaisissant avec une force de volonté surhumaine, il dit alors, d'une voix extraordinairement calme :

— La colère est une mauvaise conseillère, et c'est pourquoi le Seigneur la défend... Mon Dieu! pardonnez à votre serviteur...

Cependant, John Stuck, mettant à profit l'altercation du vieillard avec Wilhemine, avait filé prestement, suivi de près par Macker et Zeito.

Prétorius ne s'aperçut même pas de leur disparition ; s'adressant à sa petite-fille, il demanda d'une voix terrible :

— Que fais-tu ici?

— Je suis venue le rejoindre... le supplier de partir, de quitter ces gens qui l'ont entraîné loin de vous, loin de son devoir...

— Et qu'a-t-il répondu?

Wilhemine courba la tête et murmura :

— Ne le maudissez pas, grand-père... il reste avec eux !

Un flot de sang empourpra la face blanche du vieillard.

— Il reste!... ah! le misérable! aussi misérable, aussi coquin que ces Anglais de malheur... il reste...

Wilhemine dit d'une voix suppliante :

— Ne le maudissez pas... il aime...

Le vieillard s'immobilisa, stupéfait.

— Il aime!... et c'est son affection pour toi qui le pousse a cette infamie?

Wilhemine courba la tête plus bas encore, comme si elle eût été elle, le coupable et, suppliante davantage, balbutia :

— Grand-père... ce n'est pas moi qu'il aime...

Prétorius lui saisit le poignet d'une main, tandis que de l'autre, brutalement, il la contraignait à relever la tête pour la mieux regarder.

— Ce n'est pas toi qu'il aime! répéta-t-il d'une voix sourde... Il ne t'aime pas, toi, Wilhemine... celle que toujours il avait promis de considérer comme sa femme... Réponds... qu'est-ce que cela signifie?... Qu'est-ce que tu veux dire?... Est-ce que tu ne l'aimes plus, toi?...

Un sanglot déchira la gorge de la jeune fille qui, se dégageant de l'étreinte du vieux, se voila le visage de ses mains et fondit en larmes.

— Si je ne l'aime plus!... balbutia-t-elle... si je ne l'aime plus!... ah! grand-père, pouvez-vous dire?...

Il la ressaisit, ayant au cœur une appréhension terrible, plongea dans ses yeux la pointe aiguë de son regard qui la transperçait ainsi qu'une lame et, la voix étranglée, tremblante, tellement son irritation était grande :

— Est-ce que...? commença-t-il.

Mais il s'interrompit, serra les poings, menaçant l'innocente fille comme si, en tout cela, elle n'était pas la victime, et gronda :

— Malédiction !...

Il venait de comprendre, et de ses lèvres contractées jaillirent ces mots pleins de haine :

— C'est cette poupée d'Edwidge qu'il aime, — c'est cette fille qui nous l'a pris! qui en a fait un traître!... un voleur!...

Et ses regards furieux rôdaient autour de lui, comme s'ils eussent cherché la malheureuse Edwidge, pour la massacrer.

Mais, avec cette force de volonté qui était la caractéristique de sa nature, instantanément il se dompta et dit :

— Où est-il?...

Terrifiée, voyant arrivé le moment de ce face à face que, depuis plusieurs semaines, elle appréhendait si terriblement, elle joignit les mains, balbutiant :

— Grâce! grand-père! ce serait trop horrible! rendez-vous compte! — vous l'avez chassé... comme un malfaiteur... comme un voleur, — alors, les autres l'ont conseillé... et...

— Assez, — point de paroles inutiles. — Il est ici ; va le chercher!

Courbant la tête sous cette parole de fer qui l'avait toujours annihilée, depuis les premières années de sa vie, Wilhemine s'apprêtait à obéir, lorsque tout à coup, de l'ombre, surgit une silhouette.

— Le vieux! dit une voix rauque...

En dépit de l'obscurité, malgré la transformation de cette voix, que la surprise, la colère, l'appréhension éteignaient dans sa gorge, Prétorius reconnut Guillaume et fit un pas en avant, les doigts étreignant la crosse de sa carabine, cherchant instinctivement la gâchette.

Le jeune homme s'arrêta, et laissant retomber lourdement son arme dont la crosse heurta le sol avec un son d'acier plein de défi :

— Vous voilà donc... dit-il.

Son intonation avait repris toute sa fermeté et, dans la crânerie même avec laquelle il attendait le coup de feu qui lui était destiné, il y avait une provocation évidente.

Mais il sembla que la vue de son petit-fils eût instantanément apaisé le ressentiment du vieillard; car, écartant presque avec douceur Wilhemine qui, affolée, s'était jetée entre eux, il marcha en-

1. Voir l'*Ouvrier* depuis le 2 mai 1896.

core vers Guillaume; il s'arrêta si près de lui que rien qu'en étendant le bras il eût pu lui laisser retomber la main sur l'épaule.

— Guillaume, dit-il d'une voix grave, êtes-vous toujours Boer, ou bien dois-je vous considérer comme passé au parti de ces maudits étrangers ?...

Surpris de ces paroles qui n'étaient point celles qu'il s'attendait à voir sortir des lèvres du vieux, le jeune homme hésita une seconde avant de répondre, et cette hésitation faillit lui être fatale.

— Meurs donc en ce cas, gronda Prétorius en armant sa carabine; car je t'eusse pardonné ton infamie à mon égard... mais plutôt que de voir citer le nom de Brey comme celui d'un traître à la République...

Cette fois, il sembla que Guillaume eût reçu à travers la figure un cinglant coup de fouet.

— Un traître !... moi ! s'exclama-t-il.

Il avait saisi le canon de l'arme le détournant de sa poitrine et si près du grand-père que leurs deux souffles se confondaient.

— M'insulter!... déclara-t-il..., c'est lâche à vous; car enfin... vous m'avez chassé de Ferme-Élisabeth comme un voleur... Vous étiez maître sous votre toit; mais rien ne vous a donné le droit de m'accuser de trahison...

Il tremblait en parlant et l'on voyait qu'il se contenait à grand'peine.

— Ces étrangers ne sont-ils pas vos amis?...

— J'ai trouvé près d'eux l'amitié que me refusait ma famille.

— Amitié dont vous vous étiez rendu indigne...; en tous cas, vos nouveaux amis, vous le savez, sont des voleurs.

— Ce n'est point voler que de reprendre son bien...

Il croyait que Prétorius faisait allusion à Ferme-Élisabeth; mais le vieux, avec un éclat de voix d'une sincérité tragique:

— Eh! que m'importent mes terres... que m'importe même ce toit sous lequel je suis né et sous lequel j'espérais mourir, du moment que ce ne sera plus le drapeau de la République qui flottera sur le palais du gouvernement à Pretoria.

Instinctivement, Guillaume lui saisit les mains, apeuré, ayant l'intuition que le vieillard perdait la tête.

— Êtes-vous fou ! clama-t-il; qu'a à voir là-dedans le palais du gouvernement ?

— Fou ! plût à Dieu que je le fusse ! mais si vous êtes libre encore de vos amis, s'ils n'avaient intérêt à vous cacher la vérité, vous sauriez que les troupes anglaises, massées depuis quelque temps à Majekins, s'apprêtent à franchir la frontière... si elles ne l'ont déjà franchie.

Ce disant, Prétorius regardait Guillaume dans le fond des yeux.

Le jeune homme devint tout pâle, si pâle même que ses traits parurent soudainement décomposés.

— Ils ont osé ! murmura-t-il.

— Et ils oseront bien autre chose ! riposta Prétorius... car, si ce que l'on assure est vrai, ils se proposent de marcher sur Johannesburg... sur Prétoria, de chasser le gouvernement et d'élire leur Cécil Rhodes à la place de Oom Paul...

Cette fois, Guillaume empoigna sa carabine et en asséna sur le sol un coup violent.

— Qu'est-ce qui a dit cela? qui a inventé cela?...

Un combat se livrait en lui: sa conscience de patriote, troublée jusqu'au plus profond d'elle-même par les paroles du vieillard, luttait en ce moment contre ses intérêts, ses désirs de vengeance, l'affection qu'il avait pour miss Edwidge...

— Tu ne me crois pas... fit amèrement Prétorius... ou du moins tu ne veux pas me croire...

Le jeune homme, tel un cheval nerveux qui se cabre sous l'éperon, tressaillit violemment et s'écria :

— Ah! si c'était vrai!...

— Croyez-vous donc que j'aie menti?...

Contre cette interrogation indignée, un geste de Guillaume protesta avec énergie.

— Certes non... mais comment croire?...

Alors, le vieillard, entr'ouvrant sa vareuse de peau tannée, montra, sanglée par-dessus la haute ceinture de laine qui lui entourait la taille, une cartouchière de cuir, dans laquelle deux revolvers, en outre, étaient passés.

— Regarde, fit-il.

Et comme l'aube, depuis un instant, se levait, jetant dans l'ombre de la nuit un clair-obscur qui allait augmentant d'instant en instant, il étendit le bras vers son cheval qui portait en croupe, tassées dans des filets, deux bottes de foin.

Sur le devant, étaient accrochés à l'arçon de la selle, deux sacs contenant, l'un de l'avoine et de l'orge, l'autre des biscuits et de la viande salée.

— Comme en 1885..., murmura-t-il, tandis qu'un sourire cruel plissait ses lèvres...

Un éclair jaillit de la prunelle de Guillaume, un tremblement agitait ses membres, et il murmura :

— Alors?...

— Alors, Guillaume Brey, répondit le vieillard d'une voix ferme, je suis venu vous demander si vous avez renié vos ancêtres, votre famille, votre patrie?...

— Pouvez-vous dire !.

— Si vous étiez toujours de la race des Burghers. . ou si désormais vous appartenez à celle des Uitlanders ?...

Menaçant, le jeune homme marcha vers le grand-père.

— Assez m'insulter ! clama-t-il, car chacune de vos paroles est une insulte. Rien, entendez-vous, rien ne vous autorise à supposer de ma part...

Mais, secouant sa tête blanche, le vieillard l'interrompit par ces mots :

— Qui a trahi déjà peut trahir encore, et celui qui abandonne sa famille peut abandonner sa patrie...

— Oom Prétorius...

En grondant ces mots, Guillaume, l'œil injecté de sang, paraissait prêt à se jeter sur son interlocuteur.

Suppliante, Wilhemine qui, la gorge étreinte par une horrible angoisse, avait assisté muette à cet échange bref de demandes et de réponses, se jeta entre eux.

— Guillaume..., gémit-elle... Grand-père...

Le jeune homme la repoussant brutalement :

— Qu'est-il venu faire, alors? interrogea-t-il, s'il doute que je sois capable de faire mon devoir...

Il sembla qu'un éclair illuminait la face du vieillard.

— Es-tu donc prêt à défendre le sol de la République? interrogea-t-il d'une voix tremblante.

Le jeune homme eut un grand geste et aussi un haussement d'épaules.

— Il le demande ! s'écria-t-il...

Et, se frappant sur la poitrine, il ajouta :

— Suis-je de l'étoffe dont on fait des traîtres!... Que faut-il faire, oom Prétorius, ordonnez... j'obéirai...

Il sembla que le vieillard fût sur le point d'étreindre Guillaume dans ses bras, mais, domptant son émotion, il se contenta de dire d'une voix qui tremblait un peu, quoique ferme cependant :

— Il faut monter à cheval et, sans tarder, courir chez Johans, à Kriegsdorp... lui dire de se mettre en selle, lui et ses garçons, et de rallier sans tarder les gorges de Duffelsdorp... de là, tu galoperas d'une traite chez les Dunbroon, à Philsberg... et tu leur en diras autant...

— Est-ce tout?

— Non... Que chacun d'eux envoie un des leurs dans les fermes de leur district, pour avertir les hommes que les Anglais s'avancent, et que ordre est donné par le général de se masser, sans les arrêter, à Duffelsdorp.

Déjà, Guillaume avait bondi vers son cheval : comme un coup de fusil chasse la brume, la pensée de la bataille avait, pour l'instant, étouffé en lui les espoirs matrimoniaux et les combinaisons de fortune qui, depuis trois mois, étaient sa seule préoccupation...

Même, bien loin de lui — au moment où il mit les éperons aux flancs de son cheval — était le souvenir du « peggage » pour lequel il avait fait... de ce « peggage » dont l'opération, aussitôt le franc lever du soleil, allait avoir lieu.

Sans doute, durant sa longue chevauchée, regretterait-il cette subite détermination qui creusait entre lui et la femme qu'il aimait un infranchissable fossé...

Mais le principal était qu'il s'arrachât à la compagnie funeste qui l'avait poussé à l'abîme... Et maintenant il était parti!

La tête penchée, écoutant la galopade qui s'éloignait, il avait, sur son visage, la visible appréhension d'entendre le jeune homme revenir sur ses pas. Prétorius demeura un long moment immobile, jusqu'à ce que fût éteint, dans le lointain, l'écho progressivement assourdi.

Enfin, lorsque tout fut retombé dans le silence, sa poitrine se souleva en un soupir bruyant et il murmura avec une satisfaction profonde :

— Parti !...

Et Wilhemine d'ajouter heureuse, plus qu'heureuse, radieuse :

— Il est sauvé, grand-père !

En ce moment, un roulement de voiture retentit, et sur la route conduisant à la frontière apparut soudainement, s'éloignant au triple galop de ses quatre chevaux, le coach qui, la veille, avait amené lord Cornallett et sa fille...

— Elle s'en va, s'exclama Wilhemine dont le regard s'illumina sous l'influence de la joie qui emplissait son cœur...

Et, en dépit de la crainte respectueuse que lui inspirait Prétorius, elle se jeta dans ses bras, balbutiant :

— Ah! que je suis heureuse, grand-père !

Le vieillard lui-même devait éprouver un contentement réel, car la rigidité en laquelle se figeaient généralement ses traits s'effaça au contact des lèvres de sa petite-fille, et lui rendant son baiser, il déclara sentencieusement, mais avec cependant une indéniable émotion dans la voix :

— Aujourd'hui, Satan est vaincu sur toute la ligne!

Il ajouta, l'œil flamboyant et les lèvres crispées par un sourire :

— Et ces maudits Anglais...

Comme il achevait ces mots, le soleil parut soudainement au-dessus de l'horizon, enflammant le ciel d'un bleu tendre qui se teignit de pourpre.

Alors, l'expression du visage de Prétorius changea et il grommela :

— C'est le moment!

Il jeta autour de lui un regard rapide, inquisitorial, stupéfait : personne!

Durant les derniers instants d'obscurité, le campement s'était vidé, les hommes de John Stuck avaient disparu et John Stuck lui-même avait quitté la place.

Pourtant, ça ne devait pas être sans esprit de retour qu'ils étaient partis : les foyers achevaient de se consumer tout doucement près des tentes encore dressées, et où leurs différents ustensiles étaient demeurés à la même place...

Seules, leurs armes avaient été enlevées et leurs chevaux n'étaient plus à l'endroit où, entravés, ils avaient passé la nuit...

Muette de surprise, Wilhemine tenait ses regards attachés sur le vieillard qui, caressant sa barbe distraitement, songeait.

Puis, elle l'entendit qui murmurait d'une voix sourde :

— Que faire?... sont-ils à droite? sont-ils à gauche?

Et tout à coup à Wilhemine :

— Tu vas monter à cheval, commanda-t-il, et courir sur la route de Mafeking jusqu'à Blumfontain...

— Bien, dit-elle simplement...

— Tiens, ajouta-t-il en lui tendant un des revolvers passés à sa ceinture et qu'elle introduisit dans la ceinture de sa jupe de drap, prends ça et brûle le premier qui tenterait de te regarder de trop près...

— Bien, dit-elle encore, avec cette passivité à laquelle la volonté du vieillard l'avait depuis longtemps réduite.

Lui-même lui tint l'étrier pour l'aider à se mettre en selle; mais, avant qu'elle rendît la main, il expliqua :

— Une fois à Blumfontain, tu feras halte et là, cachée dans les roches, tu surveilleras la route qui vient de la frontière; aussitôt que tu verras poindre, dans la direction de Mafeking, des hommes à cheval, tu reviendras à franc étrier me prévenir.

Elle inclina la tête, muettement, et laboura sa monture qui partit grand train faisant sonner ses fers sur les cailloux qui roulaient sous ses sabots.

— Et surtout, cria Prétorius, en se faisant un porte-voix de ses deux mains réunies en cornet autour de sa bouche, ne ménage pas la bête!... crève-la, s'il le faut, mais préviens-moi le plus tôt possible.

Il la suivit des yeux aussi longtemps que sa vue put s'étendre; puis, quand elle eut disparu, il sauta à cheval à son tour avec une agilité surprenante pour un homme de cet âge, et se lança dans le défilé.

Comme il débouchait dans la plaine, voilà qu'en l'air des coups de feu éclatèrent, espacés d'abord, puis bientôt se succédant sans interruption, avec l'intensité d'une véritable bataille.

— Ah! ah! grogna-t-il, tandis qu'une flamme s'allumait dans ses prunelles, voilà un peggage qui me paraît devoir être tourmenté.

Éperonnant son cheval, il se lança à travers la brousse.

Tout en galopant il avait pris sa carabine passée en bandoulière et, l'armant, l'avait posée en travers de sa selle, prête au coup de feu.

En moins de dix minutes il eut franchi l'espace du plateau qui s'étendait au-dessus des gorges de Buffelstrom, et quand il en eut atteint l'extrémité, il vit dans la vallée pierreuse qu'il avait indiquée à Jean de Brey, et que Guillaume Brey, de son côté, avait indiquée à John Stuck, il vit engagé un véritable combat.

Tout de suite, avec cette rapidité de vision acquise grâce à une vie tout entière de chasse, il reconnut au milieu des flocons de fumée flottant dans l'espace, il reconnut son parent de France — ainsi qu'il appelait Jean — à l'entrée de la plaine, qu'il barrait avec une demi-douzaine d'hommes placés à sa droite et à sa gauche, sur une même ligne.

Ils avaient mis pied à terre et derrière leurs chevaux, transformés en barricade, ils ajustaient les assaillants...

Ceux-ci formaient autour d'eux un cercle énorme qui occupait la circonférence entière de la plaine, encadrant de fusils les terrains à « pegger » et lentement, avec une prudence extraordinaire, s'avançaient peu à peu, faisant le cercle plus étroit, de façon à faire, à un moment donné, converger leurs feux sur le plus petit groupe auquel ils avaient affaire.

Le plan de John Stuck était simple : grâce aux indications du vieux Prétorius, Jean de Brey avait « peggé » les meilleurs terrains que sa seule prise de possession trahissait.

Dans cette contrée déserte, loin de tout témoin, rien n'était plus simple que de se débarrasser de l'inspecteur de la Compagnie rivale et de la poignée d'hommes qui l'accompagnaient et de se porter « peggeurs » à leur place.

Seulement, pour cela, il ne fallait pas qu'un seul en réchappât : autrement, sur la dénonciation d'un seul, John Stuck eût pu faire connaissance avec le bourreau, et ce n'eût vraiment pas été la peine d'acquérir une fortune considérable, pour l'unique plaisir de la laisser à ses héritiers.

De là, la tactique qu'il avait adoptée, tactique habile certainement et qui avait grande chance d'aboutir à un succès.

Le vieux Prétorius s'en rendit bien compte et, un moment, il demeura immobile, dressé sur ses étriers, la main au-dessus des yeux, en visière, se demandant ce qu'il convenait de faire.

Certes, ce Français, ce catholique, ne lui était pas autrement sympathique, et, du moment que la seule raison pour laquelle il l'avait accueilli ainsi qu'il l'avait fait n'existait plus, c'est-à-dire puisqu'il n'avait plus besoin de lui pour ce face à face avec Guillaume, que son besoin de vengeance avait inventé...

Et cependant, à rester là, spectateur impassible de cette lutte inégale, quelque chose le tourmentait, l'inquiétait; et, machinalement, ses doigts pétrissaient la crosse de sa carabine, trahissant ainsi une presque irrésistible envie d'en faire usage...

Cependant, dans la plaine, au-dessous de lui, quelque chose se préparait : Jean de Brey connaissait trop son métier de soldat pour n'avoir pas d'un coup d'œil embrassé la situation et calculé le danger auquel l'exposait la tactique de l'ennemi.

Un à un, les groupes avaient apparu à l'horizon; puis les hommes qui les composaient s'étaient écartés les uns des autres, formant comme une immense chaîne de tirailleurs circulaire, l'enveloppant...

Subitement, alors, il avait formé ses hommes en cercle, dos à dos, de façon à faire face de tous les côtés à la fois et à balayer du feu ininterrompu de leurs carabines un des secteurs.

Les autres, cependant, excités par John Stuck qui ne cessait de galoper extérieurement à la circonférence, avaient mis leurs chevaux au trot et s'avançaient rapidement, convergeant vers le centre.

Soudain, alors, Prétorius vit Jean de Brey sauter sur son cheval et, suivi de deux hommes seulement, courir, le sabre haut, droit devant lui.

(*La suite au prochain numéro.*) G. LE FAURE.

## LES VIEUX SOLDATS

# UN AIEUL DE CHAPUZOT[1]

**Par JEAN DRAULT**

### XVII

#### UN FILS

Le colonel Panachard ne sortait plus de la chambre qu'il occupait au cercle militaire.

Toute la journée, il couvrait de grands feuillets d'une écriture serrée, rageuse; puis, le soir venu, il allait voir Chapuzot, l'interrogeait sur les détails inédits que son père pouvait lui avoir transmis sur le sauveur de Bonaparte à Arcole et prenait des notes abondantes à la suite desquelles il s'écriait généralement :

— Si l'Académie de Cricquebœuf n'éclate pas de jalousie, avec tout ça!

Et sur les sept heures, arrivait M. Dufuret, éreinté, soufflant comme un phoque et s'épongeant dans un mouchoir qui ressemblait à un drap de lit.

Invariablement, le colonel demandait :

— Eh bien! mossieu Dufuret!... Vous avez trouvé quelque chose sur le sergent Bras-d'acier?...



Invariablement aussi, le petit savant répondait :

— J'avais une piste ce matin, colonel...

— Mais le soir, vous n'en aviez plus, hein?

— Pardon!... Je l'avais encore, mais elle était fausse. Oh! voyez-vous, l'archéologie est dans le marasme.

— Voyons, monsieur Dufuret, racontez-moi tout de même ce que vous avez fait. Moi, je lirai ensuite le prologue de mon mémoire. Ah! je vous certifie que c'est mouché!... Ce que je les pulvérise, vos pékins de l'Académie de Cricquebœuf!

— Comment! colonel!... Vous faites un prologue.

— Sans doute!... Un prologue aux lettres de l'aïeul de Chapu-

1. Voir l'*Ouvrier* depuis le 2 mai 1896.



zot. Faut bien les présenter au public, ces lettres. Je vous cite dedans avec éloge, comme vous pensez! Allons! monsieur Dufuret, racontez-moi vos pas et démarches!

Mais jamais M. Dufuret ne voulut, depuis le jour où il avait cru reconnaître le fils de l'antique sergent Bras-d'acier dans un lutteur de la foire du Trône, donner le détail des multiples expéditions qu'il entreprit pour la conquête des documents relatifs à la biographie du vieux sergent.

Ces expéditions, d'ailleurs, il tenait à les accomplir seul, et Bidouille regretta maintes fois que l'érudit ait pris la décision d'opérer à huis clos, à l'abri de tout regard indiscret. L'ex-fiancé de la veuve Barbotte avait la sensation qu'il perdait des sujets de pièces à succès pour son guignol. C'est que, justement aussi, le brave petit père Dufuret se méfiait à présent de lui-même, et tenait à ne mettre plus personne dans la confidence de ses opérations généralement désastreuses.

Or un soir, comme le petit savant entrait chez le colonel en lui disant qu'il n'avait rien trouvé de plus que les jours précédents, Bidouille entra comme une trombe en s'écriant :

— Que si!... Que si!... Il y en a du nouveau!... Ah!... le satané Bras-d'acier!...

— Bras-d'acier!... s'écria le savant!... Vous avez enfin trouvé des documents sur Bras-d'acier?...

— Mais non!... Pas celui que vous croyez!... Le fils!

— Quel fils?... demandait le père Dufuret.

— Le lutteur?... interrogeait à son tour le colonel.

— Justement!... fit Bidouille. Savez-vous ce qu'il a imaginé, l'animal?...

— Quoi donc?...

— Eh bien! monsieur Dufuret, il s'est fourré dans la caboche que si vous, un vieux savant, un bourgeois de la haute, comme il dit, vous avez fait comme ça des pieds et des mains pour vous mettre en rapport avec un saltimbanque comme lui, c'est qu'il y a quelque chose de louche là-dessous.

— De louche?... Je ne comprends pas! fit M. Dufuret. Je vous jure que je ne comprends pas.

— Attendez!... Vous allez comprendre. Bras-d'acier, qui a lu beaucoup de feuilletons, a dans l'idée qu'il y a un secret de famille entre vous et lui.

— Un secret de famille!...

Et M. Dufuret ouvrait des yeux comme un agneau qui voit passer un train pour la première fois le long de son pâturage.

— Un secret de famille!... répétait-il.

— Oui, monsieur Dufuret, un secret de famille! insista Bidouille. Bras-d'acier a cherché longtemps, et il a fini par dire : « Ce bonhomme-là, ça doit être mon père! »

— Moi!... Son père!... clama M. Dufuret. Mais je suis veuf!... Et depuis vingt-cinq ans!... Et j'ai eu un enfant qui est mort à l'âge de quatre jours!... Ah!... Ça, c'est un peu fort!...

Le colonel Panachard, devant son mémoire inachevé, était secoué par un fou rire. Il finit par dire à l'érudit:

— Vous savez, monsieur Dufuret, Bras-d'acier fait plus de découvertes que vous, et pourtant il ne fait pas d'archéologie!

Mais Bidouille coupa court à toute la gaieté du colonel en disant :

— Du reste, ce satané Bras-d'acier, il est rigolo comme tout, et il ne s'embarrasse pas pour si peu, allez! Il m'a dit comme ça : Si ça n'est pas le petit vieux qui est mon père, c'est le gros chauve, sûrement, et alors, il faisait faire la démarche par le petit vieux!...

— Nom de nom d'une savate! cria Panachard passant de la joie à la fureur sans la moindre transition. En voilà un qui a du toupet!... Qu'il vienne, Bras-d'acier et je lui tirerai les oreilles!...

Alors, Bidouille reprit :

— Du reste, il croit plutôt que c'est M. Dufuret qui est son père. Il en est même sûr, que je peux dire. Et si vous allez lui expliquer que vous êtes veuf depuis vingt-cinq ans et que vous avez perdu un enfant de quatre jours, il vous répondra, Bras-d'acier, qu'il y a eu un changement d'enfant, comme dans les feuilletons, que ce n'est pas lui qui est mort, mais un autre!... Que lui a été volé par des saltimbanques, et que c'est pour ça qu'il est lutteur de foire au lieu d'être de l'Académie, comme son papa. Voilà ce qu'il dit à tout le monde, Bras-d'acier!

— De l'Académie?... De l'Académie de Cricquebœuf!... rectifia de lui-même M. Dufuret.

— Oh! dame, vous savez, pour Bras-d'acier, toutes les académies se ressemblent.

— Eh bien!... Vous savez, mossieu Bidouille, vous pouvez dire que pour du toupet il a du toupet, votre ami Bras-d'acier.

— Oui!... C'est une jolie canaille!... approuva le colonel Panachard.

— Je ne dis pas non!... répliqua Bidouille, mais vous ferez tout de même mieux de ne pas trop le bousculer, Bras-d'acier, et de vous débarrasser de lui pour une petite somme, des fois qu'il en aurait besoin, parce qu'il pourrait raconter partout que vous avez lutté avec lui dans sa baraque, et ça ferait mauvais effet à Cricquebœuf.

— Mais on ne le connaît pas, à Cricquebœuf! fit le savant.

— Il ira!... Il est en faillite rapport à sa baraque qui ne faisait pas ses frais. Et maintenant il fait des poids sur les places publiques.

— Mais c'est du chantage! vocifera le colonel.

— Je sais bien, dit Bidouille. Mais si vous lui dites ça, ça lui fera l'effet d'un notaire sur une jambe de bois!

— Je m'en fiche! Je ne donnerai rien! N'est-ce pas, monsieur Dufuret, nous ne donnerons rien!... Comme si nous étions *le père* de ce saltimbanque ! Ah! par exemple!...

— C'est comme vous voudrez! dit Bidouille. Je lui dirai ça. Moi, après tout, je m'en fiche, n'est-ce pas?... C'est lui qui m'a demandé de vous faire la commission, rapport à une ancienne amitié.

— Vous faites de jolies commissions, mossieu Bidouille, à la bonne heure! dit d'une voix aigre le petit savant.

— Je suis très obligeant de ma nature, moi, répondit Bidouille d'un ton narquois.

Et il s'en alla conter l'affaire à Chapuzot qui en fit des gorges chaudes, tout en versant du chènevis dans la mangeoire de sa cage, pour faire pondre sa serine.

Mais comme le colonel et le petit père Dufuret sortaient du cercle pour aller faire la promenade quotidienne qui leur servait d'apéritif, ils furent témoins, sur l'avenue de l'Opéra, d'une scène dramatique qui ne tarda pas à attirer une foule de badauds.

Un homme en maillot rose, vêtu seulement d'un veston à brandebourgs de faux astrakan, et suivi d'un pauvre diable qui traînait une voiture contenant des poids de vingt kilos, des haltères et un vieux tapis roulé, était monté sur le trottoir, et enlaçant le petit père Dufuret dans ses bras musculeux, lui plaquait deux baisers retentissants sur les joues et tonitruait, de façon qu'on l'entendit de la Madeleine :

— Bonjour, papa!...

Dufuret, posé à terre, protesta vigoureusement. Panachard menaça d'aller



chercher un sergent de ville et les badauds riaient, puis devenaient graves à mesure que le célèbre lutteur forain débitait d'une voix qu'on aurait dite brisée par l'émotion ces paroles de revendication sociale :

— Oui, messieurs, la société n'est pas juste! L'enfance n'est pas protégée! Le faible est exploité, écrasé, méprisé!... Ainsi, tenez, moi, — et par une contradiction bizarre, il faisait saillir ses biceps, comme lorsqu'il faisait le boniment sur sa baraque, — tenez, moi, je suis le fils de cet homme!... Eh bien!... Il me renie, il me laisse faire des poids sur les places publiques et me nourrir de trognons de choux, et boire à la wallace, pendant que lui, il est académicien, sénateur, et qu'il se nourrit de truffes et de charcuterie superfine. C'est pas dégoûtant, hein?...

Et l'hercule croisa ses bras, tandis que, dans la foule, un homme indigné clamait :

— A bas le Sénat!...

— Cet homme ment! cria le colonel Panachard. C'est un galapiat!...

— Le colonel a raison! appuya le petit père Dufuret, je ne suis pas le père de cet homme!... Voyons, moi, un petit gringalet, père de ce colosse?...

— Alors, pourquoi vous êtes venu dans ma baraque me demander des renseignements sur ma famille?... interrogea Bras-d'acier. Qu'est-ce que ça peut vous faire, ma famille, si vous n'en faites pas partie?...

— Ça, c'est vrai!... approuva un ouvrier plombier.

— J'ai été changé en nourrice!... Il y a un mystère dans ma vie... clama l'hercule.

Et tout ce monde, lecteur de feuilletons, subitement gagné par cet accent mélo-dramatique, prit aussitôt fait et cause pour lui.

Le colonel et le petit père Dufuret se virent l'objet des appréciations les plus sévères et des remarques les plus désobligeantes.

Puis un sergent de ville survint et les invita à circuler. Bras-d'acier, lui, l'avait vu venir, le sergent de ville, et il s'était prestement éclipsé.

Mais, deux cents mètres plus loin, le gaillard déboucha de nouveau d'une porte cochère, et s'élança, cette fois, au cou du colonel en mugissant :

— Bonjour, papa!

La foule s'amassa. Foule gaie, cette fois, et qui tout en donnant raison à un faible fils victime de l'ordre social et des changements en nourrice, manifesta quelques sympathies à la bonne tête du père.

Le colonel était furieux, appelait à la garde et voulait casser la figure à ce saltimbanque qui s'intitulait son fils.

Un fils, lui, Panachard?... Mais il était célibataire!

Lorsqu'ils se furent tirés de nouveau de cette cohue, le colonel dit au père Dufuret :

— C'est tout de même embêtant qu'à cause de vous on ne puisse pas se ballader dans une seule rue de la capitale, sans risquer de voir se pendre à votre cou ce grand saltimbanque!

— Qu'est-ce que vous voulez que j'y fasse?... s'écria Dufuret. Donnez-lui de l'argent!...

— Toujours de l'argent! Toujours de l'argent!... Vous n'aviez pas besoin d'aller dans cette baraque foraine, aussi!...

— Hé!... que diable, colonel, j'y allais pour que vous enrichissiez votre mémoire!...

— Je ne sais pas si j'enrichis mon mémoire, dit le colonel. Ce que je sais, c'est que j'appauvris mon porte-monnaie!... Elles sont coûteuses, vos recherches sur Bras-d'acier!...

Il fallut, en fin de compte, que le colonel versât une petite somme entre les mains de celui que le père Dufuret avait pris pour le fils de Bras-d'acier. Moyennant cent francs, ce dernier consentit à comprimer ses transports filiaux.

— L'érudition de Chapuzot coûte moins cher, dit le colonel.

C'était vrai, mais elle tirait à sa fin, car Chapuzot leur dit le soir même : « J'ai encore trouvé une lettre de mon aïeul, mais vous savez, c'est bien la dernière, cette fois : la dernière des dernières!... »

*(La suite au prochain numéro.)* JEAN DRAULT.

# RECETTES DE LA SEMAINE

### Nettoyage des gants clairs.

Étendez le gant à nettoyer sur votre main. Prenez :

| | |
|---|---|
| Savon en poudre | 0,250 |
| Eau de javelle | 0,165 |
| Ammoniaque liqu. | 0, 10 |
| Eau | 0,150 |

Faire du tout une pâte bien homogène et frotter avec un morceau de flanelle neuve.

UNE AIGLONNE.

### Nettoyage de l'argenterie.

Prenez :

| | |
|---|---|
| Crème de tartre | 60 grammes |
| Blanc d'Espagne | 60 — |
| Alun | 30 — |

Réduisez en poudre, mêlez, arrosez de vinaigre, laissez sécher. Puis mettez cette poudre en bocal, alors qu'elle est sèche définitivement.

Pour vous en servir, vous la délayerez avec un peu d'eau et frotterez, avec un linge doux, chaque pièce d'argenterie.

Lavez à l'eau claire de savon. Rincez à l'eau claire et essuyez énergiquement.

UNE AIGLONNE.

### Vin tombé transformé en vinaigre.

Tassez des copeaux de hêtre dans un entonnoir de verre, faites passer le vin sur ces copeaux, à cinq reprises, et vous aurez un vinaigre excellent.

UNE AIGLONNE.

### Moyen de reconnaître le coton dans les étoffes de laine.

Après avoir défilé l'étoffe si l'on expose les fils à la flamme d'une bougie, le fil qui sera composé de coton brûlera et disparaîtra rapidement, celui de laine formera en se consumant un globule charbonneux qui s'éteindra aussitôt qu'il sera privé du contact de la flamme et exhalera la mauvaise odeur que l'on connaît à la laine, comme substance animale en combustion.

UNE AIGLONNE.

On demande :

1° Moyen à employer pour empêcher les chaussures de crier en marchant;

2° Comment se débarrasser des vers qui assiègent les bois des vieux violons ?

Merci d'avance aux aimables correspondants qui voudront bien nous les indiquer.

# CHRONIQUE HEBDOMADAIRE

L'ÉTÉ ET LA COIFFURE DES PARISIENS. — LES CHAPEAUX DE PAILLE HISTORIQUES. — UN RAFRAICHISSEMENT DANGEREUX. — LE CANDIDAT MATRIMONIAL ET L'EAU DE SELTZ. — TERRIBLE INFLUENCE D'UN SIPHON. — LA FRAICHEUR AUX CHAMPS-ÉLYSÉES. — LE FAUTEUIL BALANCE ET ROBESPIERRE. — LA VOITURE AUX CHÈVRES. — LES DIFFICULTÉS DU BACCALAURÉAT. — LE LIÈVRE ET LA « TORTUE ». — LES RÉPÉTITEURS ET LES FABRICANTS DE BACHELIERS.

L'été est, entre toutes, la saison favorable pour se livrer à des études comparatives sur la coiffure des Parisiens : l'hiver, on ne sort guère du chapeau noir tuyau de poêle, à moins qu'on ait des prédilections pour le feutre mou; mais, l'été, la fantaisie se donne carrière : c'est évidemment l'été qu'Aristote a dû écrire son chapitre des chapeaux.

Regardez toutes ces coiffures qui passent dans la rue : quelle diversité! quelle multiplicité! L'homme sérieux qui veut rester correct, même dans un demi-négligé, porte le chapeau gris à haute forme. Avec le cylindre gris on peut aller partout, à la Bourse dans les ministères, dans les couloirs de la Chambre.

Le triomphe de la chapellerie d'été, c'est le chapeau de paille, depuis le *panama* coté plusieurs milliers de francs, jusqu'au *batriados* qui se vend trois sous.

Le chapeau de paille est, comme toutes les choses simples, très difficile à porter : son élégance disparaît sur la tête d'un homme vulgaire : elle donne quelque chose de plus fier, de plus hardi à la physionomie de l'homme qui sait se placer à la hauteur des circonstances.

Je me rappelle trois chapeaux de paille historiques. Allez à Versailles, vous verrez un tableau d'Horace Vernet représentant le prince de Joinville debout sur la dunette de son navire, pendant le bombardement de Saint-Jean-d'Ulloa. Le jeune prince arbore un chapeau de paille véritablement insensé, quelque chose de pyramidal, une sorte de meringue jonquille. En dépit de tout, ce chapeau de paille fait bien ; pour ma part, je ne me souviens guère de Saint-Jean-d'Ulloa qu'en raison de ce couvre-chef épique.

Les deux autres chapeaux de paille dont l'histoire gardera souvenir sont le panama dont le comte de Raousset-Bourbon, le vainqueur de la Sonora, s'éventait en marchant vers la place où l'on devait le fusiller; et celui qui ombrageait la tête de l'empereur Maximilien devant le peloton d'exécution dans les fossés de Querétaro.

Quel contraste! ces chapeaux rustiques, ces chapeaux de bergers thessaliens, détachant aussi leur profil sur le sombre fond des tableaux tragiques de notre histoire moderne!

Mais où les chapeaux de paille m'entraînent-ils?... J'aime mieux suivre par la pensée cette bande de gais canotiers qui passent en

chantant sous mes fenêtres et se dirigent vers la Seine : eux aussi portent des chapeaux de paille, des chapeaux étranges terminés par une sorte de longue cheminée; après tout, cet appendice a peut-être son utilité. On m'assure qu'il y a parfois certaines fumées dans le cerveau des canotiers : il faut bien qu'elles s'en aillent par quelque issue...

***

*Nunc est bibendum!...* Comme dit une ode d'Horace que nous avons tous traduite au collège : *C'est maintenant qu'il faut boire...* frais, s'il est possible!

Cette douce et bienfaisante occupation d'un rafraîchissement sous la tonnelle, ou devant une table de café, n'avait jamais passé pour un exercice dangereux. Le chœur des Vieillards dans *Faust* ne chante-t-il pas un couplet célèbre :

> Les jours de dimanche et de fête
> J'aime à chanter gloire et combats,
> Tandis que les peuples, là-bas,
> Se cassent la tête.

On avait bien entendu parler de bouteilles de vin de Bordeaux, de vin de Champagne qui avaient *cassé la tête* à quelques buveurs trop convaincus, mais il ne s'agissait que d'une simple comparaison et d'un cassement de tête purement métaphorique.

Eh bien! Voilà que, depuis une huitaine, nous n'entendons plus parler, à Paris du moins, que de gens qui ont eu le crâne fracassé, les yeux crevés ou les doigts emportés par le plus inoffensif des breuvages, — l'eau de seltz.

A qui la faute? Quelle est la cause première de cet affligeant phénomène? Toujours est-il qu'à Paris les bouteilles d'eau de seltz éclatent comme de véritables obus. Si cela continue, quand on donnera un dîner, où l'on servira à ses convives ce dangereux rafraîchissement, on prendra soin de placer à côté de la carte du menu une feuille de papier timbré, pour que chacun puisse, par mesure de précaution, écrire son testament olographe. Cette petite formalité accomplie, les invités pourront se livrer à la joie, en songeant que l'eau de seltz ne saurait désormais léser les droits de leurs héritiers.

Le danger de l'explosion n'est pas le seul péril auquel nous expose le siphon d'eau de seltz. On me racontait ces jours derniers l'histoire véridique et lamentable d'un jeune homme qui doit bien regretter, à l'heure qu'il est, le temps où il suffisait d'offrir, comme Rebecca le fit à Eliézer, une cruche d'eau fraîche pour mener à bien un beau mariage.

Ce jeune homme avait été invité par un riche protecteur et parent à un grand dîner où l'on avait eu soin d'inviter une charmante héritière, escortée des auteurs de ses jours, un papa millionnaire et une maman non moins bien rentée.

Par une attention délicate, et pour hâter les négociations, on avait placé le jeune candidat matrimonial auprès de celle qu'il désirait appeler avant peu du nom de belle-mère. Quoique frisant la cinquantaine, la bonne dame avait arboré pour la circonstance une délicieuse robe blanche ornée de rubans bleu de ciel.

Tout alla bien jusqu'au second service; le futur gendre était aux petits soins, la future belle-mère souriait comme un rayon de soleil, quand tout à coup elle avisa sur la table un siphon d'eau de seltz et voulut s'en servir; par un geste plus prompt que l'éclair, le jeune homme l'avait prévenue, et d'un pouce nerveux il pressa la détente du piston.

Un jet écumant tomba comme une trombe dans le verre rempli à moitié d'un château-margaux plus rouge que la pourpre; la colonne liquide rebondit ensuite et aspergea la robe blanche et les rubans bleus de la bonne dame comme une grêle de rubis. Celle-ci poussa un cri : le désastre lui apparut dans toute son étendue. C'en était fait de sa toilette, c'en était fait de la polka qu'elle avait espéré danser à la sauterie qui allait suivre le dîner. L'infortuné eut beau s'excuser; on ne lui répondit même pas et le lendemain on lui fit dire qu'un homme si pétulant et si inconsidéré dans ses actes ne pouvait rendre une jeune fille heureuse. Voilà où peut conduire le maniement imprudent d'un flacon d'eau de seltz.

***

De tous les endroits où les Parisiens vont prendre le frais, il n'en est pas qui gardent mieux la faveur que les Champs-Elysées. J'ai déjà parlé des cafés-concerts : je n'y reviendrai pas.

De toutes les traditions des Champs-Elysées d'autrefois, il n'en est que deux qui subsistent aujourd'hui comme au premier jour, le fauteuil-balance et la voiture aux chèvres.

Quel attrait peut-on trouver à se peser? Je ne sais pas trop; ce qui est certain, c'est qu'on ne se pèse plus à l'âge où l'on commence à atteindre un embonpoint, et, par contre-coup, un poids respectable.

Le fauteuil-balance des Champs-Elysées est, il faut le reconnaître, des plus confortables et des plus attrayants : placé sous une petite tente, il est recouvert d'une housse qui, par les jours de grande poussière, protège sa garniture de velours d'Utrecht; derrière, une glace dans son cadre doré permet à celui ou celle qui se livre à cette expérience de constater sa mine triomphante ou allongée.

Qui le croirait? Le fauteuil des Champs-Elysées lui-même a joué un rôle politique! Par un beau soir d'été de l'année 1794, un homme jeune encore, portant un habit bleu barbeau, se promenait en compagnie d'un ami plus âgé et de deux jeunes filles. C'était Robespierre et son ami Duplay, avec les deux filles de celui-ci.

En passant devant le fauteuil-balance, Duplay propose en riant à Robespierre de s'y faire peser.

— Tout à l'heure, en revenant, — dit celui-ci, croyant en être quitte pour cette vague réponse.

Au retour de la promenade, on repassa devant le fauteuil, et Duplay invita de nouveau Robespierre à s'y asseoir.

— Allons, citoyen, — dit gracieusement l'homme, — ce n'est point ici un trône, et la balance de la justice n'a rien qui doive t'épouvanter.

Des curieux s'étaient assemblés ; Robespierre, assez ennuyé de la plaisanterie, s'assit avec une gaieté factice, donna une pièce blanche au peseur et continua sa promenade. Presque aussitôt un murmure courut dans la foule : trois mots se lisaient sur l'habit bleu barbeau, du proconsul les trois mots du festin de Balthasar : *Mané, Thécel, Pharès.*

On sut plus tard que, dans l'intervalle, ces mots avaient été tracés à la craie sur la housse du fauteuil par un jeune gentilhomme, le comte de La Tour-Saint-Maurice, qui fut tué en 1798 à Quiberon.

La voiture aux chèvres évoque, elle aussi, des souvenirs politiques : la première fut établie au commencement de l'année 1792, en pleine Revolution.

***

« Aux vertus qu'on exige d'un domestique, connaissez-vous beaucoup de maîtres qui fussent dignes d'être valets?... »

Ainsi dit Figaro dans la célèbre comédie de Beaumarchais. Nos lycéens des hautes classes, nos rhétoriciens et nos *philosophes* disent à peu près la même chose avec une légère variante : « A la science qu'on exige aujourd'hui des bacheliers, il n'y a pas beaucoup de professeurs qui fussent dignes d'être bacheliers. »

Entre nous, ces pauvres garçons qui piochent l'examen qu'ils doivent subir de juillet à août n'ont pas tout à fait tort : le programme du baccalauréat ressemble à une véritable encyclopédie et j'ai entendu maintes fois des universitaires fort érudits déclarer qu'ils ne se chargeraient pas de répondre à brûle-pourpoint sur toutes les questions qu'ils ont le droit de poser aux infortunés candidats.

Je me hâte de dire que, dans la pratique, le programme devient infiniment moins féroce qu'il n'en a l'air. les professeurs de la Sorbonne et leurs collègues des autres Facultés de France connaissent généralement la distance qui sépare la science du pédantisme : ils évitent les questions par trop érudites; mais, quand ils veulent être un peu méchants, il leur suffit de poser une question élémentaire pour que le bachelier en herbe se déconcerte presque à coup sûr.

Petit-Jean dit dans les *Plaideurs* de Racine :

> Ce que je sais le mieux, c'est mon commencement.

C'est précisément ce que les candidats au baccalauréat savent le plus mal.

J'ai eu un vieux professeur qui nous disait sans cesse : « Surtout, messieurs, gardez-vous bien de croire que vous savez *ce que tout le monde sait.* »

Et le brave homme avait raison : les trois quarts des candidats ne se donnent pas la peine de *revoir* les éléments, et bon nombre d'entre eux n'ont pas même pris la peine de les *voir* une fois.

La plupart des écoliers ont plus ou moins appris par cœur la fable du *Lièvre et la Tortue* mais bien peu en ont fait leur profit. Il n'est pas un élève de cinquième ou de sixième qui songe que sa leçon et son devoir du jour doivent lui servir au moment de cette redoutable épreuve qu'on appelle le baccalauréat : on se rit du thème grec, on se moque de la version latine : et cependant tu auras ta revanche, ô thème grec! l'heure de tes représailles sonnera, ô version latine!

Six mois avant l'examen, le futur candidat, au milieu de ses rêves, verra planer sur sa couche les ombres irritées de Claude Lancelot, de Lhomond et de Rollin. Alors, comme le lièvre il prendra sa course; il se jettera effaré dans le *Jardin des racines grecques*, il trébuchera dans Cornélius Nepos, fera la culbute dans Tacite et soutiendra des luttes épiques avec Virgile ou Lucain.

Et pourquoi tout cela? Pour avoir ignoré ce principe qu'il faut faire chaque chose en son temps. Alors on tente de refaire en quelques semaines les études de plusieurs années; on feuillette hâtivement le *Manuel*, on s'adresse enfin aux préparateurs.

Dans une comédie que l'on a jouée sur l'un de nos théâtres de genre, on voyait un préparateur d'examen qu'une grande dame faisait appeler pour achever l'éducation de son fils et le mettre en état d'obtenir le bienheureux diplôme...

— Et quand pensez-vous, — demande ingénument la maman — que nous obtiendrons cet heureux résultat?

— Eh! mon Dieu! madame la baronne — répond le répétiteur avec aplomb — dans peu de temps, je vous assure... Six semaines ou deux ans!

Tous les *répétiteurs* ne répondent pas avec cette franchise; mais

je n'ai nulle envie de faire injure à leur docte ou doctorale corporation. Et puis, ils peuvent toujours nous riposter par cette objection : « Chacun fait ce qu'il peut! nous ne vous promettons ni des esprits d'élite, ni des esprits d'une solide culture; mais vous voulez des bacheliers, nous vous en donnerons presque au jour et à heures fixes. »

OSCAR HAVARD.

# JEUX D'ESPRIT DE L'OUVRIER

Pour les prix et les conditions, voir le nº 1920 de *l'Ouvrier*.

10. — MOTS CARRÉS

Le voyez-vous au fort de la bataille,
Frappant sans trêve et d'estoc et de taille;
A droite, à gauche, il sème la terreur.
Après lui laisse un tableau plein d'horreur.
Salut, salut à cet esclave antique,
Qui fit parler, n'est-ce pas fantastique,
Les chiens, les chats, les renards, les oiseaux;
Qui fit agir les monts et les roseaux!
Dans ce bouquin, l'homme pétri de vice,
La châtelaine et le page novice,
Le mousquetaire au brillant vêtement
Sont enfantés pour notre amusement.
Je fus toujours privé de la coquette;
La paysanne à la bonne franquette
Pour moi n'aurait qu'un souverain mépris!
Pour ma beauté? Non. Pourquoi? Pour mon prix
Le bronze tonne! Allons. Français, courage!
Comme toujours, combattez avec rage!.....
..... Grâce à Condé la victoire est à nous.
Vive la France! Ennemis, à genoux!

11. — CASSE-TÊTE

Proverbe à reconstituer :

| | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|
| P | A | T | R | I | E |
| T | E | R | C | E | T |
| M | E | L | I | N | E |
| P | L | U | I | E | S |
| S | I | L | L | U | I |

12. — CURIOSITÉ ANAGRAMMATIQUE

Avec mes superbes romans,
Mes jolis contes, mes nouvelles,
Je fais, depuis trente-six ans,
Les délices des demoiselles.
— Sur sept pieds, œdipe malin,
Je suis un prénom masculin.
— Maintenant faites un mélange
De tous mes pieds et, chose étrange,
Vous obtiendrez un adjectif
D'un aspect très rébarbatif.

13. — MYTHOLOGIE

Quel est le peintre grec qui, dans un tableau du sacrifice d'Iphigénie, après avoir donné à ses personnages les traits de la plus vive douleur et n'en trouvant pas d'assez forts pour Agamemnon, lui mit un voile sur le visage?

NOTES POUR LES DÉBUTANTS.

*Mots carrés :* EXEMPLES:

| | |
|---|---|
| C A R O N | R A B A T |
| A R A B E | A V A R E |
| R A M E R | B A R O N |
| O B E S E | A R O M E |
| N E R E E | T E N E S |

Comme on le voit dans les deux exemples ci-dessus, les mots se lisent dans les deux sens : sens vertical et sens horizontal.

*Casse-tête :* Avec les lettres qui sont disséminées dans les cases, il faut reconstituer un proverbe.

*Curiosité anagrammatique.* — Il faut d'abord trouver deux mots dont la combinaison donnera un troisième mot.

*Adresser tout ce qui concerne les jeux d'esprit au rédacteur soussigné, aux bureaux du journal.*

ŒDIPE.



*Le Directeur-Gérant* HENRI GAUTIER. — Sceaux, Imp. Charaire et Cie.

5 centimes le N° année courante. (10 centimes le N° années échues.) N° 1930 TRENTE-SIXIÈME ANNÉE. — 15 Juillet 1896.

# L'OUVRIER

Journal illustré paraissant le Mercredi et le Samedi

ABONNEMENT D'UN AN : (104 numéros) France, Algérie et Belgique : 6 francs.

DIRECTION ET ADMINISTRATION : LIBRAIRIE BLÉRIOT, HENRI GAUTIER, successeur, 55, quai des Grands-Augustins, Paris.

ABONNEMENT D'UN AN (104 numéros) Colonies et Étranger (sauf la Belgique) : 7 francs.

## LES VOLEURS D'OR, PAR GEORGES LE FAURE



— Un assassinat, fit-il, après un guet-apens... fort bien! (Voir page 172.)

# LES VOLEURS D'OR[1]

PAR

GEORGES LE FAURE

## XXII

### PREMIERS COUPS DE FEU

Jean s'était dit avec juste raison que s'il laissait à l'adversaire le temps de rétrécir suffisamment son cercle pour arriver à portée de carabine, c'en serait fait rapidement de lui et de ses hommes.

Il ne pouvait, en toute conscience, avoir la prétention d'éteindre avec le feu de ses six carabines, celui dont les quarante individus de John Stuck pouvaient le cribler en quelques instants.

En outre, très bon cavalier, doué d'un coup d'œil très sûr et très rapide, il avait cru remarquer que l'allure des hommes qu'il avait là, autour de lui, n'avait pas cette assurance qui est le propre des hommes de cheval et il en conclut que, peut-être, ne serait-il pas très difficile de les impressionner en les chargeant.

D'ailleurs, il était certain que la lutte se transformant en corps à corps lui donnerait ainsi qu'à ses hommes un avantage considérable, le courage personnel jouant alors un rôle prépondérant.

C'est pourquoi, subitement, quand il avait vu les autres, pressant l'allure de leurs chevaux, paraître vouloir précipiter le dénouement de l'opération, avait-il fait part à ses compagnons, en quelques mots rapides, de son nouveau plan...

Heureusement encore que ses gens appartenaient à la race irlandaise ou allemande; car, s'ils eussent été Anglais, il eût couru grand risque de se voir abandonné par eux.

— Deux d'entre vous vont monter à cheval, en même temps que moi, vous et vous, il en désignait deux, les autres vont se porter au pas gymnastique sur cette petite éminence et tireront sans discontinuer, par-dessus nos têtes, jusqu'au moment où nous aurons pris contact.

La carabine en bandoulière, il sauta en selle et, mettant sabre au clair, il piqua des deux, suivi des autres qui avaient exécuté son mouvement et filaient à la manière indienne, le nez du cheval dans la croupe de celui qui précédait, pour offrir moins de prise au feu de l'ennemi...

Celui-ci, tout d'abord interdit, avait cessé de tirer, se figurant que ceux qui s'avançaient ainsi vers eux venaient proposer une combinaison tendant à trancher à l'amiable le différend.

Et cependant les balles que leur envoyaient sans discontinuer les quatre gaillards de Jean de Brey, après avoir exécuté la manœuvre prescrite, auraient dû leur montrer combien était grande leur erreur.

Il est vrai qu'ils pouvaient croire à un dissentiment survenu entre les membres de la petite troupe et supposer que les projectiles qui leur arrivaient étaient plutôt destinés aux fuyards.

Ils ne tardèrent pas à être détrompés : ce fut lorsqu'à cinquante mètres ils virent soudain les trois hommes se mettre en ligne et, botte à botte, le sabre haut, les charger comme des fous.

Certes, ils eussent eu le temps de leur envoyer une volée de balles, et, peut-être, les cavaliers, arrêtés net dans leur élan, fussent venus tomber à leurs pieds.

Mais ils étaient à ce point impressionnés qu'ils négligèrent de faire usage de leur carabine.

Quand Stuck commanda le feu, les autres étaient sur eux et s'écartant soudainement sur un ordre bref de Jean, sabrèrent chacun un des aventuriers : morts ou plus ou moins grièvement blessés, ce furent trois hommes hors de combat.

Emportés par leur élan, l'ancien officier et ses compagnons firent une vingtaine de mètres à un galop fou ; puis, voltant rapidement, ils tombèrent le sabre haut sur les autres qui s'étaient lancés à leur poursuite.

Ils étaient, cette fois, une quinzaine au moins, entraînés par John Stuck, pressé de mettre fin à cette lutte qui, se prolongeant, risquait de tourner à sa confusion, ruinant, en quelques instants, toutes ses combinaisons.

Ainsi que nous l'avons dit, il eût suffi qu'un seul de ceux qui se trouvaient là s'échappât pour que — le guet-apens ayant eu un témoin — la corde du bourreau fît tirer la langue à John Stuck.

C'est pourquoi, s'imaginant que les cavaliers prenaient la fuite, il avait d'un geste énergique rallié les plus proches de ses hommes et, les entraînant à sa suite, s'était jeté sur leurs traces, décidé à les attaquer de nouveau et à les massacrer.

Malheureusement, il s'était trompé sur les intentions de Jean, et celui-ci — ainsi que nous l'avons dit plus haut — faisant volte-face, avait déjoué les calculs de l'ennemi.

D'assailli, il se transformait en assaillant, et de poursuivi, poursuivant.

Ce fut une mêlée terrible : Jean et ses deux hommes, tels deux lions, jouaient du sabre avec une maëstria incomparable : leurs lames se levaient, s'abaissaient comme des fléaux battant le blé, et chaque coup portait.

Ou bien encore, c'étaient des moulinets terribles qui abattaient des poignets, entaillaient des épaules, à moins que les pointes, lancées à la façon des baïonnettes, ne trouassent quelque bras ou ne perforassent quelque poitrine.

Et Jean avait sur ses adversaires l'incomparable avantage que donnent le courage et l'audace ; il semblait invulnérable, parant les coups qu'on lui portait avec autant de sang-froid que s'il eût été sur un champ de manœuvre, exhortant ses compagnons à vaquer dur et ferme, exaltant leur énergie et leur endurance par des promesses de récompenses généreuses...

Pendant ce temps-là, avec beaucoup d'à-propos, le reste de la petite troupe était montée, elle aussi, à cheval et grand train accourait sur le lieu du combat.

On vit alors, pendant quelques minutes, cette chose étrange, fantastique : six hommes luttant contre quarante, leur tenant tête et menaçant de les mettre en déroute.

John Stuck, prudemment, se tenait au dernier rang, poussant les autres en avant et enrageait de voir, les uns après les autres, les siens se retirer de la lutte, éclopés plus ou moins authentiquement, mais assez pourtant pour désirer se mettre hors de la portée des terribles sabres...

Un moment, il eut un accès de désespoir : alors, quoi, c'était fini! il avait combiné son affaire assez adroitement pour toucher du doigt le but auquel il tendait, et voilà qu'au moment de récolter le fruit de tant de combinaisons laborieuses, de tant de fatigues, disons même de dangers, il échouerait! et par la faute de cette poignée d'entêtés...

— Une action de la Compagnie nouvelle pour chacun de vous, cria-t-il tout à coup, en proie à une rage folle... si vous m'abattez ces coquins...

Il y eut un mouvement terrible, une bousculade folle autour de Jean et de ses compagnons, chacun tenant à gagner la prime promise, en portant, pour son compte personnel, un coup aux adversaires...

Ah! si l'on eût eu des revolvers!

L'affaire eût été rondement bâclée! à bout portant on eût abattu ces enragés.

Mais, en armant ses aventuriers à Mafeking, John Stuck, qui cependant avait coutume de faire largement les choses, avait hésité devant une dépense d'encore quinze cents francs.

Et cela était d'autant plus naturel qu'à ce moment-là, alors, il n'y avait aucune embûche à redouter, vu qu'il était peu vraisemblable que les terrains de Buffelstroom lui fussent disputés.

D'une part, Guillaume Brey était seul à connaître la richesse de cette partie du territoire et par conséquent il n'y avait pas de concurrents à craindre.

D'autre part, le grand-père ignorait la présence du jeune homme dans la contrée, et il n'y avait aucune raison qu'il se pût douter de ce qui se préparait.

Ça avait donc été plutôt pour apaiser les appréhensions — qualifiées par lui d'imaginaires — de lord Cornallett, qu'il avait recruté et armé cette bande.

Mais il avait fait les choses à l'économie, leur achetant le strict nécessaire, c'est-à-dire une carabine et un sabre, plutôt en vue d'une excursion des Matabelés que pour « pegger » par la force.

Cela avait eu l'avantage de lui laisser dans sa poche un bon assez respectable de livres sterling dont il avait le plus urgent besoin : buveur et joueur, ce bon John Stuck laissait sur le tapis vert des tripots ou sur le zinc des cabarets et le noyer poli des bars le plus clair du contenu de ses poches...

Donc les quinze cents francs économisés lui avaient été fort agréables...

Par exemple, ce qu'il maudissait maintenant sa stupide manie de boire et de jouer!

Ah! il eût donné gros, pour avoir en ce moment, dans la fonte de sa selle, un bon revolver qui lui eût permis de terminer la lutte sans grand péril et rapidement...

Dans les conditions où il se trouvait, comment user d'une carabine : d'abord il n'eût pas eu le temps de la charger, ensuite, au milieu d'une bousculade pareille, il eût été inutile de songer à l'épauler...

Et les sabres de Jean et ceux de ses compagnons montaient et descendaient toujours, faisant, à chaque coup un trou dans le groupe compact qui les enserrait.

Pourtant, la promesse de John Stuck sembla donner un coup d'éperon à la vaillance de ses hommes qui se ruèrent follement — si follement même que Jean comprit la nécessité de battre en retraite.

Son cheval était blessé et il le sentait trembler sous lui ; s'il ne voulait pas qu'il s'abattît, il fallait se retirer au plus tôt.

— Suivez-moi! cria-t-il aux siens...

1. Voir l'*Ouvrier* depuis le 2 mai 1896.

Et l'éperon aux flancs de sa monture, il l'enleva d'un coup de poignet vigoureux, tandis qu'il exécutait avec son sabre un moulinet vertigineux.

Effrayés, les autres ouvrirent leurs rangs et, par la trouée ainsi faite, le jeune homme fila comme une flèche, suivi de ses hommes.

— Feu! commanda John Stuck... Feu, vous autres.....

Des détonations éclatèrent : un des mineurs de Jean roula de sa selle, un cheval s'abattit.

Les aventuriers poussèrent un cri de joie : la prime promise par leur chef était en bonne voie.

Mais quand il eut mis entre ceux qui le poursuivaient et lui une distance suffisante, Jean fit brusquement volte-face, laissa souffler son cheval durant quelques secondes, et, dans un galop de charge endiablé, fou, se précipita sur John Stuck et ses hommes.

Ceux-ci s'écartèrent, peu soucieux de laisser leur peau en attaquant de face l'adversaire, trouvant tout aussi avantageux et moins dangereux de le canarder par derrière.

En un clin d'œil, Jean et les quatre hommes qui lui restaient furent rendus auprès des piquets qu'ils avaient plantés et qui marquaient leur prise de possession.

— Il s'agit de mourir ici... déclara-t-il, en sautant à terre.

Du corps de son cheval, il faisait ainsi un rempart destiné à le mettre à l'abri de la fusillade ennemie...

Les siens l'avaient imité et chargeaient leurs armes...

Une volée de balle leur arriva, mais les autres tiraient mal et le plomb passa au-dessus de leur tête en sifflant.

— Ajustez, recommanda Jean; vous avez tout le temps de viser et ne tirez que lorsque vous serez sûr de toucher.

Pendant cinq minutes, ce fut un feu de file ininterrompu, plus bruyant que meurtrier, car, dès les premières décharges, les aventuriers, impressionnés par la chute de trois ou quatre d'entre eux, s'étaient retirés en arrière, hors de portée...

— Cessez le feu! commanda le jeune homme.

Il était inutile de gaspiller les munitions dont ils étaient menacés de manquer; car, en dépit des conseils de Prétorius et de ses insinuations, Jean n'avait, bien entendu, pas pu supposer qu'il lui faudrait livrer une bataille rangée...

Mais, parce qu'il en était ainsi, il était bien décidé, quant à lui, à lutter jusqu'au bout, et c'est pourquoi il estimait indispensable de ménager ses cartouches.

Pour le moment, en effet, il ne pouvait être question de repousser par la force des agresseurs dont le nombre était aussi sensiblement supérieur à celui de ses hommes.

C'était gagner du temps qu'il fallait.

S'il arrivait à demeurer, durant la journée, dans cette position défensive, nul doute qu'il ne pût profiter de la nuit pour envoyer un des siens jusqu'à la mine prévenir les directeurs de ce qui se passait et demander du renfort...

En tout cas, dût-il y laisser sa peau, il était fermement résolu à ne point céder d'un pouce le terrain qu'il avait conquis.

Car, il n'y avait pas à dire, c'était en vertu de la loi qu'il avait « peggé » et il mourrait là, laissant à la loi le soin de punir ses assassins.

D'ailleurs, s'il fallait renoncer à cette chance inespérée de conquérir d'un seul coup cette fortune qui devait lui servir et à se libérer des engagements pris et à assurer, — en obtenant la main de miss Cornallett, — le bonheur de sa vie, autant fallait-il pour lui attendre la mort...

Ainsi, il tomberait en soldat, en combattant, d'une balle ou d'un coup de sabre, avec le regret seulement de ne point tomber à l'ombre du drapeau tricolore.

Mais, il en aurait fini, au moins, avec ses transes, ses angoisses, ses désespérances qui, depuis plusieurs mois, emplissaient son âme...

Seulement, quelque résigné qu'il fût à mourir, il était absolument résolu à tout faire pour vivre...

On avait fait coucher les chevaux, afin d'offrir à l'ennemi une cible plus réduite et, allongés derrière ce rempart vivant, les hommes, immobiles sous le soleil ardent, restaient en joue, la carabine prête au coup de feu.

Ils se taisaient, mais Jean surprenait sur leur visage des traces de fatigue et surtout des traces d'ennui; il lui paraissait que leur entrain premier eût disparu, que l'appât de la prime promise eût perdu à leurs yeux sa valeur première, et une inquiétude lui venait...

— Tiens! fit tout à coup l'un d'eux, un parlementaire...

En effet, là-bas, en face d'eux, un homme venait de se détacher de la ligne de tirailleurs qui formait un cercle de carabines autour des « peggeurs »; il était sans arme, et agitait au bout d'un bâton quelque chose de blanc qui devait être un mouchoir.

— Parbleu! pensa le jeune homme, voilà qui sent la trahison...

— Si on lui envoyait une balle, proposa quelqu'un, ayant comme l'intuition de l'intime pensée de Jean.

Mais ses instincts d'homme se réveillèrent et il s'écria :

— Etes-vous fous!...

L'autre s'avançait toujours, prudemment, élevant à bout de bras, au-dessus de sa tête pour le mieux mettre en vue, sa bague blanche.

— Faut-il aller le chercher? de[manda] Macker.

Il avait reconnu John Stuck e[t é]tait curieux de savoir ce que se proposait son complice...

— Non, répondit seulement Jean; j'y vais moi-même.

Et laissant, sa carabine, il s'avança au-devant du nouveau venu, les bras ballants pour bien montrer qu'il n'y avait aucune surprise à redouter.

A sa grande surprise, arrivé à vingt pas de l'individu, il lui sembla reconnaître ce visage ; seulement, ce qui lui échappait, c'était l'époque à laquelle il s'était trouvé face à face avec le personnage, et les circonstances dans lesquelles il s'était rencontré avec lui.

Il continua d'avancer, plus lentement pour se donner le temps de rassembler ses souvenirs, tandis que l'autre s'avançait, lui aussi, ayant comme Jean, sur ses traits, une surprise très visible.

Et tout à coup, comme ils allaient se rencontrer, ils s'arrêtèrent tous deux en même temps : la vision du bois de la Californie à Cannes venait de leur passer devant les yeux, avec le grand sapin sombre à la branche duquel était pendu Guillaume Brey.

Au même instant, chacun des deux reconnut l'autre : Jean se souvint de l'ami du suicidé, et John Stuck n'eut aucun doute que celui qu'il avait là devant lui ne fût l'un de ceux qui avaient sauvé le malheureux Boër...

— Je crois, monsieur, dit-il en portant civilement la main à son chapeau, que nous avons eu déjà le plaisir de nous rencontrer.

— Je le crois aussi, monsieur, répliqua assez sèchement l'ancien officier; mais c'était dans d'autres circonstances que celles qui nous font nous rencontrer aujourd'hui.

John Stuck inclina la tête, dans un geste d'acquiescement plein de civilité et garda le silence; il cherchait comment entamer la conversation.

Jean de Brey lui évita cette peine.

— Monsieur, dit-il en lui montrant le bâton au bout duquel flottait le mouchoir blanc de l'Anglais, vous avez témoigné le désir de me parler... que voulez-vous?

L'autre réfléchit une seconde; puis il répondit:

— Tout simplement voir s'il n'y aurait pas moyen de nous entendre.

— Nous entendre! sur quel sujet?...

John Stuck parut fort surpris de cette question et, les sourcils haussés, répondit:

— Mais sur celui qui nous divise...

Jean, à son tour, manifesta un étonnement considérable.

— J'avoue que je ne comprends pas et que je ne vois pas très bien quel sujet peut nous diviser... à moins que...

— A moins que? interrogea John, qui se prit à espérer.

Jean le regarda droit dans les yeux et dit avec un sourire ironique aux lèvres :

— A moins que la montre d'un passant qu'un voleur cherche à tirer de sa poche puisse être considérée comme un sujet qui divise le premier et le second...

John se mordit les lèvres, ses joues devinrent légèrement blêmes.

— La situation ne prête guère à la plaisanterie, répliqua-t-il d'une voix mauvaise.

— C'est aussi mon avis; or, je ne puis considérer votre démarche — si réellement elle a pour but ce que vous venez de m'exposer — que comme une plaisanterie de votre part.

Le pli creux du front de l'Anglais s'accentua ; son bras s'étendit dans la direction où s'apercevaient sur le sol les cadavres de ceux tombés dans le corps à corps de tout à l'heure, et ses lèvres laissèrent tomber ces mots :

— Je ne pense point que ceci porte à plaisanter...

Jean se croisa les bras.

— Alors, fit-il, c'est sérieusement que vous voulez vous entendre avec moi?

— Me serais-je dérangé sans cela!

— Parlez donc, je vous écoute : je vous préviens cependant à l'avance que — en vertu des lois du pays — je me considère comme légitime possesseur de ces terrains, ainsi qu'en font foi les piquets plantés par moi; en conséquence, je ne saurais consentir à aucune compromission touchant le résultat du « peggage ».

Dans l'œil bleu de John Stuck, ces mots allumèrent un éclair brusquement éteint sous la paupière aussitôt abaissée et, entre ses dents serrées, sifflait cette réplique :

— Considérez votre situation.

— Elle est celle du passant dont je parlais tout à l'heure; vous voulez ma montre, moi, je veux la garder... et je la garde...

L'Anglais eut un petit ricanement.

— ...Si vous pouvez...

— Ça, c'est autre chose. En tous cas, je vous ai prouvé que j'étais résolu à tout faire pour cela...

Il hocha la tête dans la même direction où, tout à l'heure, s'était étendu le bras de son interlocuteur et il dit froidement :

— Les malheureux qui sont là-bas en peuvent témoigner.

Au ton que prenait la conversation, John estima qu'au lieu d'avancer vers le but poursuivi par lui en demandant cet entretien, il reculait; il contint donc sa mauvaise humeur et, d'une voix radoucie, conciliante :

— C'est précisément pour éviter une nouvelle effusion de sang que j'ai désiré vous voir...

— Et je ne vois guère qu'un moyen pour arriver à ce résultat, répondit froidement Jean de Brey, c'est de vous en aller...

John eut un léger haut-le-corps et riposta :

— Si ce moyen eût été à ma convenance, je serais déjà parti...

L'autre le considéra attentivement ; puis, hochant la tête :

— Ah ! parfaitement ; le moyen que vous préféreriez serait celui qui consisterait dans mon départ à moi...

— Je n'irais pas jusqu'à cela...

— C'est fort heureux, car je vous répondrais comme vous m'avez répondu tout à l'heure : « Si je l'avais voulu, je serais déjà parti. »

John trouva que cela n'avançait pas davantage et murmura :

— Il faut pourtant que nous nous entendions.

— N'y comptez pas, car, je vous le répète, vous voulez me prendre ce qui m'appartient et, cela, je veux le garder...

— Vouloir et pouvoir sont deux... fit l'Anglais d'un ton aggressif.

Puis, se radoucissant soudain :

— Voyons, insinua-t-il, ce n'est pas pour votre compte que vous « peggez », pas plus que moi, d'ailleurs ; donc, que vous mainteniez vos droits sur la totalité des terrains ou sur une partie seulement, peu vous chaut, puisque vous toucherez votre prime de deux côtés, au lieu de la toucher d'un seul...

Jean avait, tout de suite, vu où il en voulait venir, mais il avait voulu le laisser aller jusqu'au bout.

— Alors ? interrogea-t-il.

— Alors !... au lieu de nous flanquer des coups de fusil, mettons-nous d'accord et partageons à l'amiable...

— A propos de quoi irais-je partager avec vous ce qui m'appartient !

John Stuck faillit donner libre cours à sa colère ; cependant, il réussit à se contenir encore, voulant espérer qu'il arriverait à une entente.

— Ce qui vous appartient, en ce moment, peut ne plus vous appartenir dans un instant ; du moment que les carabines se mettent de la partie, c'est le plus fort qui l'emporte...

— D'accord : reste à prouver quel sera celui-là...

L'Anglais crut devoir accueillir ces mots par un homérique éclat de rire.

Jean de Brey dit alors, en le regardant au fond des yeux :

— Il faut, en vérité, mon cher monsieur, que vous ayez de l'armée française une bien triste opinion pour avoir eu l'audace de me proposer ce que vous venez de me proposer ; vous devez cependant vous rappeler m'avoir vu à Cannes, portant l'uniforme...

L'autre haussa les épaules.

— Quand on troque l'uniforme contre la veste du mineur, murmura-t-il, sait-on jamais au juste la cause de cette transformation...

Jean comprit l'insulte et un flot de sang lui monta au visage.

— Misérable ! gronda-t-il en levant la main...

John Stuck fit un pas en arrière et, tirant de sa ceinture un revolver, ajusta son interlocuteur.

Celui-ci, froidement, se croisa les bras.

— Un assassinat, dit-il, après un guet-apens... fort bien ; j'aurais dû m'attendre à cela...

Cette impassibilité en imposa au misérable ; brusquement il remit l'arme à sa ceinture, et les dents rageusement serrées :

— Alors, gronda-t-il, c'est non ?...

Pour toute réponse, Jean haussa dédaigneusement les épaules.

— Gardez-vous donc, s'exclama John, blême de rage et, si vous croyez à Dieu, recommandez-lui votre âme... car avant une heure...

Il acheva sa phrase par un geste tragique et, tournant les talons, se dirigea vers ses hommes...

Jean de Brey, lui, le suivit un moment du regard, puis, faisant volte-face à son tour, retourna trouver ses compagnons.

Aussitôt qu'il fut à portée, Macker l'interrogea.

— Ce garçon-là ne voulait-il pas que nous partagions avec lui, fit le jeune homme en reprenant sa carabine...

— Partager ! quoi ?... riposta le contremaître.

— Mais les terrains qui nous appartiennent donc.

Macker hocha la tête d'un air entendu.

— C'était peut-être à examiner, murmura-t-il.

Et comme, sursautant, Jean l'examinait :

— Dame, poursuivit l'autre, mieux vaut la moitié de quelque chose que la totalité de rien... Or, m'est avis que ces gaillards-là vont, avant peu, se payer notre peau et que de nous cinq il n'en restera pas un pour aller donner des détails à Prétoria.

— Nous aurons fait notre devoir, répliqua simplement Jean de Brey.

— Nous avons été envoyés comme mineurs et non comme soldats, bougonna l'un des hommes auquel Macker venait de lancer un coup d'œil.

Le coup d'œil, Jean le surprit au passage, et il en conclut que durant son absence le contremaître, — qui lui avait toujours paru un personnage douteux — avait dû monter la tête à ses compagnons...

— Alors, votre avis ? interrogea-t-il.

— ... Est que si nous pouvons tirer nos oreilles de ce guêpier... nous serions des imbéciles de ne pas le faire...

— Les gaillards que nous avons là devant nous, reprit un autre, ne sont pas gens à reculer devant un massacre... Ils vendraient Dieu le père pour une livre...

— J'en connais parmi eux, ajouta un troisième, qui ont travaillé dans le Randet et ont dû quitter le pays à la suite de vilaines affaires... Ils sont capables de tout...

Macker reprit, hardiment, se voyant soutenu par les autres :

— D'ailleurs, pour ce que la Compagnie se montre généreuse, nous aurions bien tort de lui donner nos os... Ceux-là, — et il désignait John Stuck et ses compagnons qui se préparaient à attaquer de nouveau, — ceux-là sont les plus forts, et en nous entendant avec eux, nous toucherons certainement autant qu'avec celui-là...

Et il hochait la tête vers Jean.

En proie à une fureur difficilement contenue, celui-ci se mordait les lèvres jusqu'au sang, comprenant que pour sa propre conservation, comme pour les intérêts de la Compagnie qu'il représentait, il lui fallait user de calme et de sang-froid.

A tout hasard cependant, il avait armé sa carabine et, tout en paraissant surveiller l'ennemi, guettait du coin de l'œil ses hommes...

— Eh bien ! monsieur l'inspecteur ? demanda insolemment Macker, qu'en pensez-vous ?...

— Je pense que vous êtes libres d'agir comme bon vous semblera, répondit le jeune homme, très froidement.

— Mais vous ?

— Moi !... mon devoir est de défendre jusqu'au bout les terrains dont nous avons pris possession au nom de la Compagnie. Je reste...

— En route, alors, fit Macker qui s'éloigna loin de ses quatre compagnons...

Au bout de sa carabine, comme avait fait John Stuck, il avait attaché une loque blanche et s'avançait vers les flibustiers, plein de confiance.

Tout à coup, une détonation éclata et le malheureux Macker, frappé en pleine poitrine, tomba sur le sol, la face en avant.

(*La suite au prochain numéro.*) G. Le Faure.

---

## LES VIEUX SOLDATS

# UN AIEUL DE CHAPUZOT[1]

**Par JEAN DRAULT**

### XVIII

BRUMAIRE

*Paris, 29 brumaire de l'an VII de la République une et indivisible.*

Chers parents,

Bien des événements, comme vous le pensez, ont passé depuis ma dernière lettre. Mais je ne peux pas vous les raconter tous, ça serait trop long. J'ai beau écrire à présent aussi vite qu'une machine à battre, vu que je me suis essayé à tourner les phrases les plus difficiles, les choses arrivent encore plus vite que de les écrire.

Qu'il vous suffise de savoir que le Directoire est par terre, mais que je suis sergent, ce qui fait une bougre de compensation.

Je ne regrette par conséquent plus beaucoup de n'avoir pas encore été à Santeuil. Je vous y ferai plus d'honneur avec mes galons de sergent qu'avec ma laine rouge de caporal.

Voici comment que la chose s'est passée :

Nous étions à Fontainebleau, attendant le moment d'aller dans nos foyers comme on nous l'avait promis. On n'avait rien à faire. Le soldat fraternisait avec l'habitant, l'aidait à sarcler ses vignes, à labourer, on travaillait chez les menuisiers, charrons, maréchaux, enfin, profitant de sa liberté pour gagner quelques liards, quand voilà qu'on apprend que le général Bonaparte vient de débarquer couvert de lauriers, même que Godelure, mon conscrit, qui est, je vous l'ai dit, naïf comme une bergère, a dit comme ça :

— Ça doit lui tenir chaud, les lauriers, et on devrait bien nous couvrir avec ça aussi, vu la température.

Alors, fini les travaux avec les habitants de Fontainebleau. Nos officiers nous font passer des revues de propreté que c'en était sciant. Et puis, allez, l'exercice ! Portez armes ! Présentez armes !... Croisez la baïonnette !... Tapez sur la crosse !... C'était pour endurcir les recrues qui étaient arrivées.

1. Voir l'*Ouvrier* depuis le 2 mai.



Et puis, voilà qu'on nous habille de neuf, qu'on nous répare nos collets, qu'il faut ajuster les guêtres et recoudre ses boutons.

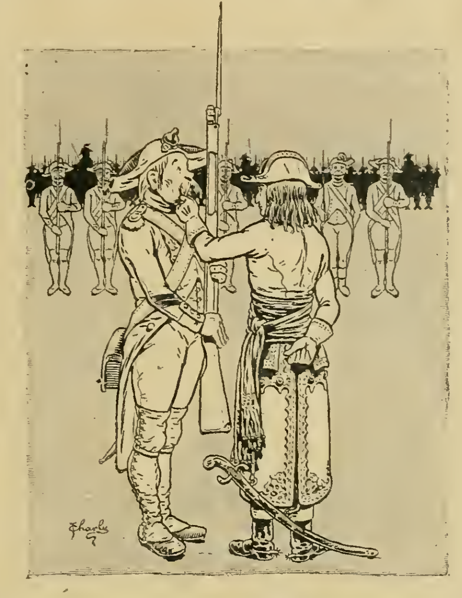
Enfin, arrive un courrier au grand galop dans la cour de la caserne, juste au moment où je faisais faire le peloton aux punis. Il y avait Godelure dans le tas; Bras-d'acier lui avait donné deux jours pour avoir recousu un bouton la tête en bas.

Ce courrier venait dire que Bonaparte passerait par Fontainebleau où il resterait à coucher.

Alors, le colonel fait battre le rassemblement. On nous met sous les armes, et on nous range sur la route. Rien ne vient. Pas plus de Bonaparte que dans le creux de ma main. Mais c'est l'appétit qui vient, et le colonel ne veut pas nous donner le temps de manger, il a trop peur que Bonaparte arrive pendant ce temps-là.

Pour ce qui est de Godelure, il gémissait à fendre l'âme, sur les rangs, et il disait :

— Satané Bonaparte!... Satané Bonaparte!... Il n'arrivera donc pas avant la nuit pour lever les punitions et m'empêcher de coucher une nuit de plus sur le lit de la salle de discipline!...



Pourtant, on nous permit de former les faisceaux et d'acheter des petits pains. Même, on a pu manger à des tables que les traiteurs faisaient dresser de l'autre côté de la grande rue de Fontainebleau, en face des faisceaux. Mais on ne mangeait pas tranquillement du tout. A chaque instant, arrivait au galop une des vedettes qui étaient postées dans la forêt, et on criait : *Aux armes!*

Il fallait quitter sa bouteille et sa portion et rentrer dans le rang. Puis, on voyait que c'était une fausse alerte et on retournait finir le souper qui était joliment refroidi.

Les traiteurs et les boulangers ont fait comme ça de magnifiques affaires, surtout avec les officiers qui étaient tenus comme nous et qui prenaient un peu de distraction à boire et à jouer aux cartes.

Il y avait du monde à tous les balcons, et la ville avait un véritable air de fête, et c'est là que j'ai vraiment vu, chers parents, combien le général Bonaparte est populaire.

Il faisait nuit que nous étions tous encore devant nos faisceaux.

Vers minuit, une vedette arrive et crie : *Aux armes!*

Nous nous alignons, nous rompons les faisceaux et nous dormions debout en croyant que c'était encore une fausse alerte.

Mais pas du tout, c'était pour de bon le général Bonaparte, cette fois, ce qui a fait rudement de plaisir à Godelure qui s'est écrié :

— Du coup, je suis sûr de coucher dans mon lit!

Le général est arrivé avec une escorte magnifique, à la lueur des torches. Il est descendu de cheval et a passé en revue, à pied, notre demi-brigade. Il m'a paru encore plus petit qu'à Arcole.




Il n'y en a tout de même pas deux comme lui pour aimer le soldat. Figurez-vous, chers parents, qu'il a dit comme ça au colonel :

— Colonel, il doit y avoir des soldats de mon ancienne armée d'Italie dans votre demi-brigade. Je veux que ceux qui auraient quelque chose à me demander sortent du rang.

Vous pensez si je me suis avancé de trois pas en entendant ça!

Voilà donc le brave petit général qui passe devant les compagnies en examinant tout et en causant avec les vieux de l'armée d'Italie.

Bientôt, il arrive à moi, environné de généraux, de colonels et de tout son état-major, et il me tire la moustache, comme c'est son amusement, — il faut que vous sachiez que j'ai une formidable moustache, à présent, au lieu du petit balai de crin que vous m'avez vu sous le nez quand j'ai quitté Santeuil!

Moi, je ne bronche pas, je ne cligne seulement pas l'œil et il me demande :

— Que demandes-tu, caporal?...

— Moi, que je réponds, j'ai voulu seulement vous dire rebonjour, mon général.

— Tu me connais donc?...

— Si je vous connais! mon général!... Mais je vous connais quasiment plus que mon père et ma mère!...

— Tu es un grognard de l'armée d'Italie?...

— Armée de Mayence et armée d'Italie, Arcole et plus tard Naples, voilà mes campagnes, mon général, que je dis succinctement.

— Arcole? Tu étais à Arcole?... Au pont?...

— Pas sur le pont, mon général, dans le marais, jusqu'à la ceinture!... J'étais dégoûtant...

Alors, voilà le général Bonaparte qui se recule d'un pas, qui m'examine entre les quat'z-yeux et qui me dit :

— Tu es le grenadier Chapuzot, de Santeuil!

Je jubilais, chers parents, de voir qu'il s'était souvenu de moi. Et quel honneur aussi, pour Santeuil, que le général Bonaparte se soit souvenu de mon lieu de naissance!

Je réponds donc :

— Vous avez mis en plein dans le mille, général, je suis le Chapuzot en question. Mais je suis caporal!...

— Ah!... Tu ne m'as pas attendu. Caporal Chapuzot, c'est très bien!

Alors, moi malin, je réponds :

— Non, mon général, je ne vous ai pas attendu pour passer caporal; paraît que vous aviez affaire en Egypte. Mais je vous ai attendu pour passer sergent!

— Tu le seras à la prochaine affaire!

— Ah!... mon général, que je me mets alors à crier, je ne



veux me présenter devant vous qu'avec une blessure digne de vous!...

Il a ri sans faire de bruit, presque sans remuer les lèvres. Il rit en dedans, cet homme-là! Et puis, il a passé à d'autres militaires en leur demandant tous leurs besoins.

Aussi, ce qu'il est aimé, voyez-vous.

Quand il est monté en voiture, après la revue, nous avons tous crié : Vive Bonaparte!

Mais Godelure criait peut-être encore plus fort que moi, vu que ce conscrit était fort heureux de ne pas passer la nuit en prison, puisque le général avait levé les punitions.

Nous rentrons alors à la caserne, nous faisons nos sacs comme pour partir en campagne, et nous nous jetons tout habillés sur nos lits.

Moi, je me disais que ce n'était pas encore pour cette fois que j'irais à Santeuil, mais je ne me suis pas trop désolé. Je commence à être habitué à partir pour l'opposé de Santeuil, chaque fois que je crois y aller.

Le lendemain matin, nous partons, sans savoir où l'on nous conduisait, et nous allons coucher à Corbeil où l'on nous a fait fête.

Après nous sommes allés à Courbevoie où l'on nous a logés dans la caserne des gardes-suisses du ci-devant roi. Il faut croire que les Suisses, après avoir été licenciés, avaient emporté toute leur literie dans leur pays, parce que nous n'avons pas eu même de la paille pour nous coucher. Et pour faire bouillir la marmite, Larescousse a démoli le plancher d'une chambrée.

C'est dans cette caserne que j'ai vu pleurer Roufignac, pour la première fois de sa vie et peut-être aussi pour la dernière.

Figurez-vous que sur le mur de la chambrée où Larescousse avait haché le plancher pour en faire du bois de chauffage, le brave capitaine Roufignac a lu un nom qui était biscornu. Je crois que c'était Rosselbach. Il y avait, gravé avec la pointe d'une baïonnette : *Rosselbach, caporal, deuxième compagnie, 1787, vive le Roi!*

Et il y avait en dessous un gros bonhomme à perruque, mal dessiné, qui représentait, à ce qu'il paraît, Louis XVI. Le caporal Rosselbach avait écrit en dessous du bonhomme ceci : *Louis XVI, le père des gardes-suisses*, ce qui était une façon de glorifier un homme qui était bon pour le militaire placé sous ses ordres.

N'empêche que tout ceci, qui était pourtant furieusement contre-révolutionnaire, a ému Roufignac jusqu'aux larmes, nous nous demandions pourquoi.

Il a appelé Bras-d'acier et il lui a dit :

— Bras-d'acier, te rappelles-tu ce Rosselbach, quand nous étions dans les gardes-françaises?

— Pardi! qu'a fait Bras-d'acier. Il était caporal dans les gardes-suisses. La dernière fois que nous avons présenté les armes au tyran, c'était le jour de l'ouverture des Etats. Les gardes-françaises étaient d'un côté, les gardes-suisses de l'autre. Rosselbach était en face de nous. Je le vois encore avec sa pleine lune sous son chapeau. Quel riche soldat ça faisait!

Et voilà Roufignac qui se remet à sangloter.

— Pourquoi que tu pleures comme un veau?... demande Bras-d'acier.

— Je pleure parce que je suis un misérable! que Roufignac se met à crier.

— Un misérable? Pourquoi ça?...

— Oui, Rosselbach m'a sauvé la vie, un jour que j'étais tombé dans le grand canal, à Versailles. Il s'est jeté à l'eau avec tout son équipement, au risque de se noyer!... Il ne savait pas nager!... Heureusement que je savais, moi...

— Comment?... Comment?... Mais alors, c'est toi qui lui as sauvé la vie!...

— Je ne te dis pas, mais il s'est conduit comme un homme qui voulait me sauver la mienne, de vie, et il avait plus de mérite à se jeter dans l'eau sans savoir nager, que s'il avait su nager.

— Ça, c'est vrai, que fait Bras-d'acier.

— Eh bien!... continue le capitaine Roufignac, ce Rosselbach, sais-tu où je l'ai vu pour la dernière fois?...

— Non?

— Je l'ai vu le 10 août 92, dans le jardin des Tuileries. Il était mort, avec beaucoup de ses camarades qui étaient morts ou blessés pour avoir voulu défendre le tyran. Et dire que c'est peut-être moi qui l'avais tué, puisque moi, comme toi, comme tous les gardes-françaises, nous combattions pour la liberté contre la tyrannie!

— Pauvre Rosselbach! qu'a ajouté Bras-d'acier. Et nous avons fait pendant six ans la haie ensemble sur le passage du tyran!

— Et je l'ai tué!... répond Roufignac. Oui, ça doit être moi qui l'ai tué!... Un homme qui s'était jeté à l'eau pour moi, si c'est pas canaille! J'ai envie de rendre mes galons!... Je suis un assassin!

Notre capitaine était désolé. Il a fallu que j'aide Bras-d'acier à lui remonter le moral. Nous lui avons dit que ce n'était pas parce qu'il rendrait ses galons que le garde-suisse Rosselbach ressusciterait, et ça l'a convaincu.

N'empêche que le brave Roufignac semblait mal à son aise dans cette vieille caserne des gardes-suisses de Courbevoie et qu'il a été fort heureux quand nous l'avons quittée pour aller à Paris, à l'École militaire, où l'on nous a mis à cent dans une des chambres où il n'y avait que des paillasses.

On nous a distribué alors trois paquets de cartouches et nous nous demandions;

— Ah çà! contre qui nous fait marcher le petit général Bonaparte?

JEAN DRAULT.

(*La suite au prochain numéro.*)

# L'ŒIL DU SPECTRE

## IMITÉ DE CONAN DOYLE

### Par SIGISMOND GONDRIN

(*Suite.*)

— Mon cher ami, reprit Raymond, tue l'espoir dans une âme et aussitôt tu verras mourir son initiative, son courage, ses efforts. A quoi bon combattre quand on est sûr d'être écrasé? Pourquoi se défendre si l'on est certain d'être vaincu? Laisse donc l'espérance, ce bel oiseau qui porte en lui le secret de toutes nos prouesses, voler à tire-d'aile au lieu de t'évertuer à lui arracher une à une toutes ses plumes sous prétexte de raison. Les jours se suivent et ne se ressemblent pas. La fortune, qui s'est moquée jusqu'ici de tous nos efforts, peut nous sourire demain.

— Allons, fit Lionel en haussant les épaules; tout vient à point à qui sait attendre, n'est-ce pas? Tu n'aurais pas manqué de m'envoyer ce lieu commun à la tête si je ne m'étais hâté de l'introduire dans ma réponse.

Il mit la brochure dans sa poche, prit son fusil et sortit dans l'intention évidente de s'isoler de son frère qui avait, ce jour-là, le don de l'agacer. Raymond ne s'y trompa point et lui cria en le voyant s'éloigner :

— La Providence ne fait défaut qu'à ceux qui cessent de compter sur elle, l'avenir te le prouvera!

Lionel se retourna en maugréant et en secouant ses poches, pour montrer par ce geste expressif que la Providence les laissait vides. La brochure s'en échappa, il la ramassa et se prit à la lire en marchant à pas comptés, fidèle à l'habitude que lui avait fait contracter son père de ne jamais perdre une occasion d'apprendre, si peu que ce fût.

Le soir, un orage violent éclata tout à coup, le vent faisait rage au dehors et la pluie filtrait à travers la menuiserie sommaire de la porte et des fenêtres.

Lionel jeta une brassée de bois sec dans la cheminée et alluma un grand feu, devant lequel il mit à cuire un chevreau sauvage qu'il avait tué la veille.

— Voilà un joli temps pour permettre à la chance d'aborder dans cette tanière, dit-il en ricanant.

— Qui sait? répondit gravement Raymond, l'avenir est à Dieu et Dieu est notre père.

— Ma parole d'honneur, tu es impayable, fit Lionel en jetant avec colère une nouvelle bûche dans le foyer, tu étais taillé pour prêcher des retraites et débiter des proverbes.

— Espérez contre toute espérance! reprit Raymond.

— Tu n'as pas le sens commun et tu m'agaces.

— Qui vivra verra, mon cher Lionel.

La conversation des deux frères fut interrompue en ce point par un grand coup frappé à la porte. Lionel se précipita pour ouvrir et un homme de haute taille, ruisselant de pluie, pénétra dans la cuisine. C'était William Splith, un jeune fermier de la vallée voisine, qui traitait en amis les deux Français.

Natif du comté de Gall, Will, comme on l'appelait amicalement, était venu au Transvaal avec une centaine de mille francs; il y avait obtenu une concession de terrain importante et faisait, sur une grande échelle, l'élevage des moutons mérinos, avec un réel succès. C'était un robuste gaillard, heureux de vivre, à l'esprit net, ferme, dépouillé de tout préjugé, instruit et joyeux. Les deux frères Loisel l'aimaient beaucoup et le considéraient presque comme un ami.

— Heureusement que j'ai su découvrir votre chaumière dans cette obscurité du diable, s'écria-t-il en secouant de son mieux l'eau dont il était couvert, et venant s'asseoir sur un banc rustique, œuvre de Lionel, à trois pas du foyer.

Son visage était pâle, l'expression de son regard craintive, ses mains tremblantes.

— Dieu me pardonne! s'écria Raymond, on dirait, mon cher Will, que vous avez eu peur.

— Et on aurait raison, répondit Splith.

— Vous, peur? allons donc! reprit Lionel en riant, n'êtes-vous pas le brave des braves?

— Je ne suis pas un lâche, je puis le dire, parce que j'ai fait

mes preuves en cette matière, mais cela n'empêche pas que je viens d'avoir une fière peur, à telle enseigne que j'en frémis encore.

— Allons, racontez-nous votre affaire, dit Lionel en retournant avec soin son rôti, traversé d'une broche de bois de fer, dont les extrémités reposaient sur les deux chenets bâtis en petits cailloux.

— Je reviens de la ville, ce qui veut dire que j'ai traversé, depuis qu'il fait nuit, la vallée de Sasassa; or, en la traversant, j'ai vu le fantôme.

Lionel resta accroupi devant les flammes, tenant la broche d'une main.

— En voilà une plaisanterie! fit-il.

— Ce n'est pas une plaisanterie, reprit l'Anglais, mais une chose aussi sûre et aussi certaine que ma présence ici, chez vous, en ce moment.

— Will! s'écria Raymond avec reproche, car une pareille histoire ne lui paraissait pas devoir être affirmée aussi positivement, même sous forme de plaisanterie.

L'Anglais se leva, étendit solennellement la main droite comme pour prêter serment.

— Sur les cendres de mon père, dit-il lentement, je jure que j'ai vu le fantôme, le spectre, le revenant de Sasassa!

Un silence suivit ces paroles. Si Lionel et son frère doutaient toujours de la réalité du fantôme, ils ne pouvaient hésiter à donner plein et entier crédit à la parole de leur ami.

— Racontez-nous cela, Will? dit Raymond; puisque c'est sérieux, nous vous écouterons sérieusement, vous pouvez y compter.

— Eh bien! mes amis, sachez que les nègres du pays assurent qu'un démon aux yeux de feu vient parfois s'asseoir, dans la nuit, sur la roche la plus élevée de l'amoncellement de pierres qui couronne la petite montagne dans les flancs de laquelle le torrent de Sasassa s'est creusé un lit profond. Cet endroit est inaccessible à l'homme: de tous côtés, la montagne, coupée par le torrent, offre des parois dures et lisses, sur lesquelles croissent à peine de-ci de-là quelques broussailles ou quelques arbustes rachitiques. Les naturels ont une terreur folle du fantôme, dont les yeux ardents, disent-ils, boivent la lumière de leurs yeux et les aveuglent. Aussi, dès qu'ils aperçoivent les terribles rayons, ils se hâtent de baisser les paupières et demeurent ainsi jusqu'au jour.

— Il est sûr, dit ironiquement Lionel, que c'est là un moyen précieux de vérifier ce qu'on a vu.

Son frère lui fit signe de se taire et pria Will de continuer.

— Je revenais en hâtant le pas, car je sentais l'orage proche, lorsque, à quelques mètres de la montagne partagée en deux par le torrent, j'entendis un bruit formidable qui fit trembler la terre sous mes pieds. Un instant étourdi par cet effroyable vacarme, j'eus quelque peine à pénétrer sa cause: je m'arrêtai net ne sachant pas si je devais avancer ou reculer. Enfin je compris: un éboulement venait de se produire sur la demi-montagne de la rive gauche, celle qui se trouve de ce côté-ci, des pierres de toute grosseur étaient tombées de son sommet à ses pieds, creusant de profondes ornières sur leur parcours. L'une de ces pierres, beaucoup plus grande que les autres, un véritable quartier de roc, avait rencontré dans sa chute la partie de montagne qui occupe la rive droite, s'arc-boutant contre elle à la manière de ces ponts fantastiques appelés dans tous les pays du monde « ponts du Diable ».

« Pendant que je considérais cet étrange mouvement du sol, me disant *in petto* que le diable aveuglant des nègres n'aurait pu mieux faire, mon regard monta instinctivement jusqu'à la masse rocheuse qui lui sert de couronnement.

« C'est alors qu'un frisson d'épouvante parcourut mon corps. Une lumière vive, intense, à reflets scintillants, brillait au point précis que maintes fois les nègres m'avaient indiqué comme la résidence du démon.

« Je crus à une hallucination, je reculai de quelques mètres, je me frottai les yeux comme un homme qui s'éveille, je parlai haut pour entendre ma voix et m'assurer que je n'étais pas la proie d'un rêve, d'un délire, d'un accès subit de fièvre chaude: la lumière existait, elle ne bronchait pas. C'était une lueur ardente, aux scintillements étranges, telle que je n'en avais jamais vu. Je résolus aussitôt de gravir la montagne dont l'élévation ne dépasse certainement pas deux cents mètres, en utilisant l'éboulement et le pont suspendu, pour parvenir jusqu'au fantôme; mais je ne pus me diriger dans l'ombre; je perdis même peu à peu la juste appréciation topographique du lieu. Le fantôme s'était voilé à mes yeux dès que je résolus de monter jusqu'à lui et que je m'approchai de la base du trône granitique qu'il occupe, comme s'il avait lu dans ma pensée. J'errai pendant plus d'une demi-heure, sans vouloir renoncer à mon plan, puis, las enfin de tant d'efforts inutiles, je changeai d'avis, revins sur mes pas, envoyant à tous les diables le démon de Sarassa. Instantanément, je le revis comme si une seconde fois il avait lu dans ma pensée.

« Je ne pus m'empêcher de sursauter violemment. Je vous l'avoue sans ambages, je sentais mes jambes trembler sous moi. Je me raidis, cependant, contre cette crainte mystérieuse qui saisit l'homme le plus brave et le plus entreprenant, en présence d'un phénomène relevant de l'ordre surnaturel. Je considérai attentivement cette lueur singulière qui semblait avoir la puissance de pénétrer jusqu'aux derniers retranchements de mon être et de lire à livre ouvert dans ma pensée. Autour de cet œil de feu, l'ombre était relativement dissipée, ou plutôt cet œil était entouré d'un brouillard semi lumineux, esquissant vaguement la forme d'un fantôme colossal.

— Vous ne parlez que d'un œil, Will, dit Raymond, c'est donc un cyclope que ce fantôme?

— Je n'ai vu qu'un seul foyer lumineux, Raymond, un seul, ayant bien la forme d'un œil grand ouvert, par exemple. C'est un œil, on ne peut s'y méprendre, impossible d'en douter!

En ce point de la conversation des trois jeunes gens, Lionel partit d'un éclat de rire si joyeux et si sonore que son frère et l'Anglais en demeurèrent confondus.

— Qu'as-tu donc? lui demanda Raymond, évidemment ennuyé par cet éclat d'intempestive gaîté ressemblant pas mal à une moquerie de leur ami Splith.

— Vous avez tort de rire, dit gravement le flegmatique Anglais, sur ma parole, il n'y a pas de quoi. Vous faites le brave pour le quart d'heure, mais j'aurais voulu vous voir à ma place.

— Oh! Will, ne vous offusquez pas de ma boutade joyeuse, je vous en prie, répondit Lionel; si j'ai ri de si bon cœur, c'est que j'ai tout à coup pensé à cette opinion très répandue qu'une apparition annonce un changement de fortune; or, un changement pour nous ne peut être que bon et j'irai voir le spectre afin que notre chance tourne du coup. Mais, Will, écoutez-moi, j'ai quelque chose à vous demander, ne me refusez pas.

— Demandez toujours, fit l'Anglais, on verra après.

— Eh bien! il faut me promettre, m'engager votre parole que d'ici une semaine, huit jours pleins, vous ne parlerez à personne, à qui que ce soit au monde, entendez-vous, de ce que vous avez vu ce soir, afin que les faveurs du cyclope ne glissent pas sur nous pour passer à d'autres; me le promettez-vous?

— Volontiers, fit Splith en souriant.

— Voulez-vous m'en donner votre parole?

— Je vous la donne, Lionel, je ne parlerai à personne du démon de Sasassa d'ici huit jours, c'est dit.

Peu à peu la conversation tourna sur d'autres sujets; le chevreau était cuit à point: on le mangea, un peu à la façon dont se comportaient en pareil cas les héros d'Homère, et l'Anglais, aux premières lueurs de l'aube, reprit le chemin de son domaine.

Dès qu'il fut parti, Lionel, au lieu de se coucher, se mit à gambader dans la hutte en proie à une surexcitation extraordinaire. Il battait des mains, poussait de petits cris et, venant à son frère, le prenait par les épaules et le secouait fébrilement.

— Décidément, tu es fou, lui dit Raymond d'une voix qui trahissait la crainte d'un malheur.

— Oui, oui, je suis fou, mais fou de joie, frère: le fantôme le fantôme.

— Eh bien! quoi, le fantôme?

— Il a rompu pour nous les rêts de la mauvaise chance, nous sommes sauvés, nous sommes riches!

— De grâce, explique-toi, Lionel; ce que tu dis est si insensé, ton excitation est si évidente que tu me troubles profondément.

— J'ai la plénitude de mon bon sens; va, ne sois pas inquiet pour ma raison, le mystère de notre changement de situation, je t'en donnerai la clef ce soir; en attendant, je vais sortir, j'ai à travailler dehors.

— Lionel, Lionel, fit doucement son frère, pourquoi ne pas me dire ta pensée tout entière dès maintenant?

(*La suite à la semaine prochaine.*

SIGISMOND GONDRIN.

---

# MAGIE BLANCHE EN FAMILLE

## L'Enfant décapité (*suite*).

Certain prestidigitateur italien avait dans son répertoire un tour qu'il affectionnait tout particulièrement: il décapitait un oiseau, renfermait le corps et la tête de la victime dans une boîte à double tiroir, puis présentait un second oiseau qui passait pour être le ressuscité. Un autre sorcier du même pays, encore plus célèbre que le premier, et de goût tout aussi délicat, présentait un pigeon blanc et un pigeon noir; il les décapitait tous deux, opérait lui aussi comme nous venons de le dire, en employant deux boîtes à tiroir pour la résurrection des oiseaux: seulement *il se trompait*: la tête du pigeon blanc était mise avec le corps du pigeon noir, et celle de celui-ci avec le corps du pigeon blanc, erreur qui n'empêchait pas le tour de réussir, bien au contraire, car on voyait ensuite deux petites bêtes dont l'une blanche avait la tête noire, l'autre noire avait la tête blanche; c'était — faut-il vous le dire? — deux

pigeons blancs, tout simplement : à l'un on avait noirci seulement la tête, à l'autre le corps tout entier, sauf la tête, avec de l'encre.

Allez-vous supposer maintenant, quand je vais vous parler de deux enfants nécessaires pour l'exécution de notre tour, que nous allons tout simplement, comme pour les oiseaux en question, couper la tête de l'un et vous présenter l'autre ensuite? Non, sans doute. Et cependant, à l'exception du sang versé, quelque chose d'analogue va se passer ici.

Choisissez deux enfants dont l'un soit plus grand que l'autre de toute la tête : c'est chose facile à trouver dans les écoles et les patronages, surtout, où les séances de magie blanche sont en faveur.

Affublez le plus petit d'une fausse tête formée d'un cylindre de carton A et d'un disque de carton B muni de deux cordons; ces deux pièces A et B doivent être cousues ensemble et ensuite garnies de crin. Enfin, deux coussins en papier, placés de chaque côté de la tête de l'enfant, simulent les deux épaules.

Au moyen de cette disposition, ce premier enfant et celui plus grand qu'on habillera plus tard devant le public présenteront l'un

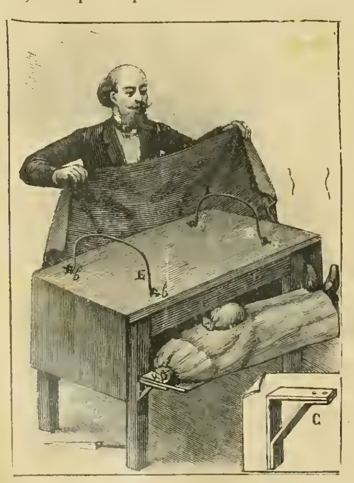



et l'autre exactement le même aspect, recouverts tous deux de robes et de foulards pareils de forme et de couleur. Le premier enfant, le plus petit, préparé d'avance comme nous l'avons dit, se tient caché dans la coulisse du théâtre, ou à proximité d'une porte voisine, prêt à jouer son rôle quand le moment sera venu.

La table, placée au milieu de la scène, doit être un peu haute, très forte et massive; sa largeur doit dépasser un peu la hauteur du plus grand des deux enfants acteurs de cette scène terrifiante. Derrière la table, trente centimètres plus bas, une forte planche est posée sur deux solides supports en fer C vissés aux pieds de la table et à cette planche.

Sur la table, quatre petits pitons *bbbb* reçoivent les extrémités redressées de deux arcs en fil de fer EE qui, d'abord couchés à plat sur la table, peuvent s'y dresser verticalement.

Quand l'enfant qui doit être décapité s'échappe vers la porte ou la coulisse, il disparaît pendant une fraction de seconde aux




yeux des spectateurs : ce court instant suffit pour opérer une substitution : c'est le second enfant qui, s'étant précipité brusquement à la place de son compagnon, est ramené au milieu de la scène et qui se débat maintenant entre les mains du bourreau.

Quand cette scène est bien exécutée, les spectateurs ne s'aperçoivent même pas qu'ils ont perdu l'enfant de vue, d'autant moins que les mouvements sont calculés de telle sorte que les deux robes rouges des enfants se confondent et que la première n'a pas encore disparu, que la seconde est déjà saisie par le magicien.

L'enfant est donc étendu ligotté, en apparence du moins, sur la table; le bord du foulard rond formant collet est relevé, et le couteau tranche... les deux cordons qui attachent la tête en carton, à moins qu'on ne préfère, comme l'a supposé notre dessinateur, trancher le foulard en même temps. Le bourreau doit, à ce moment-là faire autant de tapage que possible, crier, frapper, comme c'est bien dans le rôle d'un homme enivré de fureur.

L'enfant profite de tout ce bruit et du moment où le prestidigitateur cache la surface de la table en étendant le grand voile noir qui doit recouvrir le corps décapité pour se laisser glisser sur la planche qui est derrière la table et pour redresser rapidement les deux arcs EE en fil de fer, dont les courbes doivent être plutôt irrégulières et accidentées, et qui, nous avons oublié de le dire, sont attachés par leur sommet à un fil de soie noire dont l'autre extrémité est dans la coulisse, entre les mains d'un servant.

Ces deux pièces en fil de fer se dessinant en relief à travers le voile étendu pour le soutenir, il semble aux spectateurs que l'enfant décapité est toujours sur la table.

Enfin quand tinte la clochette du magicien, le voile noir s'affaisse sur la table, car, de la coulisse, au moyen du fil de soie noire, on a fait tomber à plat les arcs en fil de fer; en même temps, le premier enfant accourt du fond de la salle. Rideau.

 MAGUS.



*Le Directeur-Gérant* : Henri GAUTIER. — Sceaux. Imp. Charaire et Cie.

5 centimes le N° année courante. (10 centimes le N° années échues.) N° 1931 TRENTE-SIXIÈME ANNÉE. — 18 Juillet 1896.

# L'OUVRIER

Journal illustré paraissant le Mercredi et le Samedi

| ABONNEMENT D'UN AN. (104 numéros) France, Algérie et Belgique : 6 francs. | DIRECTION ET ADMINISTRATION : LIBRAIRIE BLÉRIOT, HENRI GAUTIER, SUCCESSEUR, 55, quai des Grands-Augustins, Paris. | ABONNEMENT D'UN AN (104 numéros) Colonies et Étranger (sauf la Belgique) : 7 francs. |
|---|---|---|

## LES VOLEURS D'OR, PAR GEORGES LE FAURE



C'était Prétorius. (Voir page 179.)

SOMMAIRE : **Les Voleurs d'Or**, par Georges Le Faure. — **Un Aïeul de Chapuzot**, par Jean Drault. — **Recettes de la Semaine**. — **Chronique hebdomadaire**, par Oscar Havard. — **Jeux d'esprit de l'Ouvrier.**

# LES VOLEURS D'OR[1]

PAR

**GEORGES LE FAURE**

## XXIII

### LE PLAN DE PRÉTORIUS

Ce qui venait de se passer était fort simple.

Quand John Stuck, qui, à l'aide d'une jumelle de campagne, surveillait le petit groupe de ses adversaires, avait vu se détacher de Jean de Brey les quatre compagnons qui lui restaient, il avait compris à merveille ce qui se passait.

Son cœur avait tressailli d'aise : la partie était gagnée.

Ainsi qu'il l'avait déclaré quelques instants auparavant à l'ancien officier, la force devait triompher du droit et les terrains « peggés » par Jean devaient fatalement devenir la proie de son ennemi.

La fable de Bertrand et de Raton sera toujours mise en action et, jusqu'à la fin du monde, il y aura des gens qui tireront les marrons du feu et d'autres qui les leur croqueront au nez.

En la circonstance, le pauvre Jean devait jouer le rôle de Raton, celui de Bertrand étant dévolu à John Stuck.

Même, les choses se passaient encore mieux que ne l'avait osé supposer ce dernier.

Ce n'était même pas cinq adversaires dont il lui allait falloir se débarrasser!

Maintenant, il n'en restait plus qu'un.

Les quatre autres venaient à lui, en parlementaires, ayant compris sans doute l'insanité d'une lutte dont la disproportion devait leur faire prévoir fatalement l'issue.

Cette issue, c'était leur peau trouée de balles et leur carcasse servant de pâture aux vautours qui planaient lourdement dans l'espace.

— Allons! avait-il dit en se frottant les mains, tout joyeux, Buffelstroom Company limited est fondée.

Durant quelques secondes, telle l'héroïne de « Perrette et le Pot au lait », il supputa mentalement les sommes colossales que devait lui rapporter cette affaire, et les châteaux en Espagne se construisirent rapidement dans son cerveau.

Mais, brusquement, son front se plissa et le sourire qui entr'ouvrait ses lèvres s'évanouit.

Il avait repris sa lorgnette et machinalement l'avait dirigée vers ceux qu'en souriant il appelait des « déserteurs ».

— *By god!* gronda-t-il.

Il venait de reconnaître dans celui qui précédait ses compagnons, portant le mouchoir blanc, indice de ses intentions pacifiques, Patrice Macker...

Ce damné Irlandais, dont il s'était à si grand peine débarrassé la nuit précédente revenait à la charge, et cette fois il devenait un homme dangereux.

Son témoignage pouvait, en effet, être néfaste à John Stuck, mais néfaste jusqu'à la potence inclusivement : le jeu par lui joué actuellement était dangereux et tombait sous le coup de la loi.

Il y avait donc à présumer que l'Irlandais ne se ferait pas faute d'employer cet argument pour le mettre, lui John, en demeure de tenir les engagements pris.

Déjà, on a vu, par un chapitre précédent, combien peu, alors même qu'était problématique le résultat de sa combinaison, il était disposé à partager avec son complice la fortune qui allait lui tomber dans la main.

C'est dire que maintenant, à la pensée que ce sol où il frappait du talon et qui était sur le point de devenir sien, il le faudrait diviser en deux, moins que jamais il ne pouvait s'y résigner...

— Ah! non! *by God!* pas cela... et plutôt...

Son cerveau avait été plus rapide que sa langue et celle-ci n'avait pas achevé de formuler sa pensée que déjà celle-ci était suivie d'une idée.

Cette idée, ses muscles, pour ainsi dire machinalement, l'avaient mise à exécution.

Épaulant sa carabine, il avait ajusté longuement et, pressant la détente, fait feu.

On a vu ce qui était advenu du malheureux Macker.

— Aux autres! commanda John Stuck d'une voix brève... et ne les manquez pas...

Ce fut comme un feu de salve : un coup de tonnerre roula à travers la vallée, éveillant des sonores échos qui s'en allaient, mourant au loin.

Lorsque se fut dissipé l'essor de fumée qui masquait aux aventuriers les pauvres diables que l'Irlandais avait entraînés à sa suite, ils les virent se relever soudain — car le commandement de Stuck était arrivé jusqu'à eux et, l'entendant, ils s'étaient jetés à plat ventre — et s'enfuir à toutes jambes...

— Feu!... feu!... cria une fois encore John Stuck, furieux à la pensée qu'ils allaient lui échapper et rejoindre ce maudit Français.

Cette fois-ci encore les pauvres diables recommencèrent la même manœuvre qui leur avait si bien réussi et les hommes de Stuck envoyèrent leur poudre aux moineaux...

Jean, lui, était demeuré à sa même place, indifférent au lâche abandon de ces hommes, les excusant, car, au fond, pour eux il n'était point question de défendre un drapeau, mais seulement les intérêts d'une compagnie qui, à tout bien examiner, les payait peu.

A quel sujet auraient-ils été prendre à cœur ses intérêts et auraient-ils pu consentir à leur sacrifier leur peau?

Lui, c'était autre chose : de race supérieure, il avait pris des engagements vis-à-vis des directeurs qui lui avaient accordé leur confiance; il était comme une sentinelle placée à un poste de combat et, ce poste, il n'eût pu l'abandonner sans manquer à l'honneur.

Donc il ne leur en voulait pas, comprenant que, la partie perdue, — et elle l'était, semblait-il, irrévocablement, — autant valait que ses compagnons pussent se sauver : cela ne lui aurait été d'aucun profit qu'ils restassent avec lui ; il saurait bien revenir seul.

Au fond, cette pensée de la mort prochaine n'était pas pour l'impressionner, bien au contraire, cela ne lui déplaisait pas par trop.

D'abord, soldat par tempérament et par goût, il avait toujours rêvé mourir d'une balle ou d'un coup de sabre.

C'était là ce qui l'attendait.

Ensuite, en l'espèce, il avait conçu trop d'espoir depuis quarante-huit heures, pour ne pas se sentir l'âme envahie par une désespérance profonde, maintenant qu'avait définitivement échoué la combinaison vers laquelle il avait échafaudé ses rêves de bonheur.

Il attendait donc tranquillement, en toute sérénité, le moment où ces misérables en voudraient terminer avec lui; ne regrettant qu'une chose: de ne pas pouvoir emporter, en tombant, l'espoir que quelques-uns d'entre eux seraient pendus...

Car c'était de leur part acte de haut brigandage, et comme toute iniquité le révoltait, cela lui répugnait un peu de penser que ces gens-là allaient pouvoir jouir en paix de leur crime.

C'est au point que lorsque éclata le coup de feu qui jeta bas l'Irlandais, le premier mouvement de Jean fut l'indignation.

Quel lâche guet-apens!

Et il s'élança de derrière son cheval, à couvert duquel il s'était mis, courant instinctivement vers les quatre pauvres diables qui, — nous l'avons dit, — fuyaient dans toutes les directions.

C'est lui qui, voyant les autres épauler leur carabine, avait crié aux fuyards de se coucher.

Puis quand ils se relevèrent, il leur cria de nouveau

— A moi!... ralliez-vous à moi...

Et affolés, ne sachant plus comment faire pour tirer leur peau de cette bagarre, les compagnons de Patrice Macker accoururent.

Maintenant, Jean ne pensait plus à attendre la mort : puisque le hasard replaçait à ses côtés ceux qui tout à l'heure s'y trouvaient, il prit la soudaine et ferme résolution de lutter jusqu'au bout.

Aussi bien la mort les attendait de toute façon : les deux décharges qui venaient de les accueillir en étaient la preuve.

— Eh bien! mes garçons, leur demanda-t-il tranquillement quand ils l'eurent rejoint, vous voici de retour.

— Ah! monsieur l'inspecteur, répondit l'un d'eux se faisant le porte-paroles de ses compagnons tout penauds, ce sont des brigands... des assassins...

Le jeune homme eut un sourire sceptique.

— Parce qu'ils ont tenté de se défaire de vous, dit-il; mais tant qu'il ne s'agissait que de se défaire de moi, c'étaient les plus honnêtes gens du monde...

Puis brusquement :

— Mais ce n'est pas tout ça; nous avons autre chose à faire que de discuter... Vous allez vous écarter les uns des autres d'environ une vingtaine de pas et, couchés, me commencer un feu d'enfer sur ces gaillards-là... ou plutôt sur leurs chevaux... Quand ils seront démontés nous en viendrons plus aisément à bout.

Ces paroles prononcées avec assurance, réconfortèrent les misérables, qui se prirent à penser que peut-être il y avait à espérer vraiment de tirer leur peau de ce mauvais pas et l'ordre de Jean fut exécuté en un clin d'œil.

Malheureusement, les autres ne furent pas assez bêtes pour se laisser ainsi canarder à volonté et ils se mirent, d'un bond, en arrière, hors portée...

Les hommes de Jean voulurent se mettre à leur poursuite, mais notre ami les arrêta.

1. Voir l'*Ouvrier* depuis le 2 mai 1896.

Il ne s'agissait pas de se laisser entraîner hors des terrains peggés dont leur présence assurait la possession à la compagnie qu'ils représentaient.

Les piquets plantés par eux étaient pour ainsi dire autant de drapeaux qu'ils devaient défendre, et il ne fallait pas s'en écarter.

Seulement, comme il eût été inutile maintenant de continuer le feu, il ordonna à ses hommes de cesser de tirer et un silence complet plana sur la vallée.

Le soleil était chaud et Jean ne considérait pas sans une certaine terreur la perspective de demeurer jusqu'à la nuit dans cette position.

Un coup de feu soudain éclata, et là-bas, juste en face d'eux, ils virent un cheval se cabrer et, désarçonnant son cavalier, s'enfuir à travers la plaine comme un fou...

Puis un second coup de feu suivit le premier et un second cheval fut atteint; seulement, au lieu de s'enfuir, il resta sur place, tombé comme une masse...

Jean, au comble de la stupéfaction, se demandait quelle sorte de secours pouvait bien lui arriver ainsi, cherchant à quel hasard il lui fallait attribuer cet inattendu coup de main.

Coup de main d'autant plus surprenant qu'il avait beau, avec sa jumelle, fouiller la plaine et les environs, il n'apercevait personne.

Là-bas, seulement, à la lisière d'un petit bois, un léger nuage de fumée flottait à ras de terre, semblant déceler la présence d'un tireur embusqué...

Mais était-ce véritablement de la fumée?

Et voilà que, tout à coup, une autre détonation éclata, pas au même endroit, beaucoup plus sur la droite, et la balle porta, faisant coup double, crevant la cuisse du cavalier et le flanc du cheval.

La panique commençait à se mettre dans la troupe de John Stuck: on voyait les aventuriers s'agiter, aller, venir, courir à droite, à gauche.

— Ah! soupira Jean de Brey, si on avait sous la main une petite troupe, ce serait le moment de tomber sur ces gaillards-là.

Malheureusement, avec ses quatre hommes, qu'eût-il pu faire?

Rien autre chose que de mettre les autres à même de le massacrer, lui et ses compagnons...

Cependant les coups de feu continuaient, assez régulièrement espacés, toutes les dix minutes à peu près, et jamais à la même place.

Maintenant, c'était par-dessus la tête de Jean que sifflaient les balles, allant toutes — même à douze ou quinze cents mètres de distance, — atteindre leur but, et la surprise de John Stuck et de sa bande se transformait en effarement.

Très tranquillement, notre ami, lorgnette aux yeux, jugeait les coups, et il ne pouvait s'empêcher d'admirer la vertigineuse adresse avec laquelle ce tireur émérite descendait, les uns après les autres, les cavaliers éparpillés maintenant à travers la plaine, de manière à offrir une cible moins facile aux projectiles qui leur tombaient dessus, dru comme grêle...

— Si cela continue, plaisanta le jeune homme, sur un ton de gaîté qui gagna ses hommes, nous n'aurons qu'à nous enrouler dans nos couvertures et à nous endormir tranquillement...

Enfin, John Stuck se décida à faire ce par quoi il aurait dû commencer: Ayant remarqué que les coups de feu partaient, suivant une ligne circulaire, et allaient toujours de droite à gauche, à la première détonation qui éclata, il fit partir, à fond de train, trois de ses hommes avec mission de piquer droit devant eux dans une direction où devait se poster le tireur inconnu qui les massacrait ainsi à couvert.

C'était bien calculé et ils tombèrent juste sur lui: seulement, avant qu'ils eussent eu le temps d'arrêter leurs chevaux, de prendre leur carabine, de l'armer, de mettre en joue, ils recevaient une volée de balles qui blessaient deux chevaux et flanquaient à terre un des leurs.

Les deux autres, incapables de maintenir leurs montures affolées, hennissant de douleur, s'enfuyaient à toutes brides.

Sur leurs traces, une galopade effrénée.

C'était oom Prétorius qui, les guides enroulées autour du poignet gauche, tenant sa carabine épaulée, de la main droite seulement, se ruait vertigineusement sur la troupe de John Stuck.

Que se passa-t-il dans l'esprit des aventuriers?

L'apparition fantastique de ce grand vieillard, dont la barbe blanche flottait au vent comme un drapeau, les frappa de terreur comme si à eux eût couru quelque habitant d'outre-tombe!

Crurent-ils qu'il ne faisait que précéder un fort parti boër? et cette supposition était fondée avec une grande vraisemblance sur l'audace incroyable de cet homme.

Toujours est-il qu'en dépit des efforts de John Stuck, ils se mirent à fuir, sourds à toutes ses objurgations, à toutes ses menaces, sans seulement vouloir retourner la tête.

D'ailleurs, Jean n'avait pas attendu cette déroute pour prendre un parti.

Dès qu'il avait vu les éclaireurs envoyés par John se retirer en désordre, il avait compris que le moment était propice pour tenter une diversion et il avait couru, suivi de ses quatre compagnons, vers l'endroit où ils avaient laissé leurs chevaux.

D'un bond ils furent en selle et, rejetant en bandoulière leur carabine, saisirent leur sabre, fonçant comme des fous sur les aventuriers.

— En avant!... hardi! criait Jean qui les précédait de plusieurs foulées, il sont à nous...

Il venait de reconnaître, accourant à toutes brides, le grand vieillard de Ferme-Elisabeth et il reprenait espoir.

Comme les hommes de John Stuck, il s'imaginait que, derrière le vieux, il y avait un parti important de cavaliers et que les autres allaient succomber sous le nombre.

Ce fut cette même persuasion qui avait fait fuir l'Anglais et qui donna à notre ami l'audace nécessaire pour charger, lui tout seul, cette bande d'aventuriers.

A un moment, il se trouva botte à botte avec oom Prétorius.

— Ah! les brigands... cria celui-ci... je vous avais bien prévenu!...

— Aussi, j'étais sur mes gardes; mais pouvais-je me douter d'une semblable mauvaise foi...

Le vieillard eut un rire qui ressemblait à un rugissement..

— De la part de ces Uitlanders maudits... il faut s'attendre à tout.

— Et le gouvernement autorise de semblables choses...?

— Non pas, mais encore faut-il des preuves... des témoins...

— Et vous?...

— Moi... mon témoignage ne serait pas admis... propriétaire des terrains « peggés », je serais accusé de parti pris... de mauvaise foi...

— Mes hommes, alors?

Oom Prétorius eut un hochement de tête et murmura.

— Eux! peut-être... aussi pouvez-vous compter que l'autre ne vous laissera pas tranquille qu'il ne vous ait, vous et vos compagnons, couchés à terre.

Jean haussa les épaules.

— Pour le moment, ils sont loin...

En effet, dans le fond de l'horizon, s'apercevait un nuage de poussière qui allait s'éparpillant rapidement dans le ciel...

C'était ce qui restait de John Stuck et de ses compagnons..

Oom Prétorius ayant ralenti l'allure de son cheval, Jean l'imita et bientôt même tous les deux s'arrêtèrent.

Alors, seulement, le jeune homme pensa à se retourner, car, jusque-là, absorbé par son ardent désir de taillader la peau de ces voleurs, il avait négligé de s'assurer que ses compagnons le suivaient.

Appuyé d'une main sur la croupe de sa monture, ayant l'autre sur les yeux, en guise de visière, il fouillait la plaine, cherchant attentivement cette troupe en tête de laquelle, d'après lui, galopait Prétorius...

En tout et pour tout, ses quatre hommes qui, moins bien montés et surtout moins bons cavaliers que lui, n'avaient pu suivre le train et qui, d'un galop fatigué, arrivaient à mille ou quinze cents mètres, en arrière.

— Evidemment! observa Prétorius dont le visage semblait avoir perdu un peu de sa rigidité pour se fondre dans une expression plus douce, plus sympathique, ces gens — et il désignait ceux qui s'enfuyaient — n'auraient pas été poltrons comme de vrais voleurs qu'ils sont, qu'ils nous auraient massacrés...

— Voilà qui n'est nullement prouvé... Maintenant, à vous dire vrai, je vous croyais accompagné...

— Non; je suis seul...

— C'est ce que je vois; si j'eusse su que personne n'était derrière vous, je n'aurais pas commis la faute — impardonnable pour un chef de détachement — de m'exposer ainsi.

Il ajouta avec un léger sourire:

— La théorie militaire défend cela de façon formelle...

Oom Prétorius le regardait et, dans sa prunelle, il y avait comme une lueur de satisfaction.

— Vous, vous êtes bien de mon sang, dit-il enfin d'une voix sérieuse. Autrefois mon père me reprochait mon impétuosité, et ce sont ces mêmes reproches que j'adresse...

Il s'arrêta net, et se reprenant:

—... Que j'adressais à Guillaume.

Il caressa sa longue barbe avec un geste d'orgueil et ajouta:

— Les Brey ont toujours été comme ça.

— Bon sang ne peut mentir, déclara alors Jean; nous avions des ancêtres aux Croisades, à la bataille de Poitiers... à Jarnac...

Le vieillard se pencha hors de sa selle pour venir prendre sur l'arçon, où elle se reposait, la main du jeune homme; il la serra énergiquement.

— Notre branche a cependant sur la vôtre un grand avantage qui résulte du mélange de notre sang avec du sang hollandais: c'est le flegme et la circonspection...

Ayant dit, il ajouta:

— Tournons bride et regagnons nos piquets...

Jean étendit le bras dans la direction où avaient disparu Stuck et ses compagnons.

— Et ceux-là?...

— Quand ils auront assez couru, ils s'arrêteront, et quand ils se seront arrêtés, ils reviendront sur leurs pas... c'est pourquoi, il faut vous tenir sur vos gardes...

Il tira de sa ceinture une grosse montre d'argent, consulta le cadran, et fronçant les sourcils:

— Guillaume ne revient pas...

Comme en ce moment, ils chevauchaient tout doucement laissant leurs montures souffler, Jean demanda :

— Qui ça, Guillaume?

— Mon petit-fils, que j'ai envoyé dans les fermes prevenir...

Et cette réponse laconique fut faite de telle sorte que le jeune homme comprit qu'il serait inutile d'insister.

Au pas, ils rejoignirent les quatre autres qui, les voyant revenir, s'étaient mis au pas, eux aussi, et silencieusement ils gagnèrent l'endroit qui, depuis le commencement de la journée, avait servi de champ de bataille...

La nuit commençait à tomber, et Jean, pour rompre ce silence qui, dans les circonstances présentes, l'énervait, sans laisser même de l'inquiéter un peu :

— Nous coucherons sur nos positions...

Le vieux tressaillit et grommela :

— Cela dépend.

— Croyez-vous qu'ils nous attaqueront cette nuit?...

— Eux peut-être non, mais les autres!...

— Quels autres? interrogea le jeune homme; pensez-vous donc qu'il y ait une autre bande?...

— Oui, il y a une autre bande, et plus redoutable, celle-là.

Jean s'emporta :

— Et votre gouvernement supporte cela?

Un sourire énigmatique courut sous la blanche moustache du vieux.

— Cela dépend, fit-il.

Puis, avec une nouvelle contraction de la face :

— Il ne revient pas.

Haussé sur ses étriers, il fouillait l'horizon, quand soudain, Jean l'entendit qui murmurait d'une voix étranglée :

— Elle! enfin...

Mettant les éperons aux flancs de son cheval, Prétorius partit d'un galop fou, criant à son compagnon :

— Attendez-moi là...

Il venait d'apercevoir, sur le fond gris du crépuscule, une silhouette se détachant en arête vive et dans cette silhouette il avait reconnu Wilhemine...

En moins de dix minutes, il eut traversé la plaine, et, se jetant sur le flanc du coteau, au sommet duquel était arrêtée la jeune fille, il l'escalada, contraignant son cheval à conserver le galop.

— Eh bien! cria-t-il de loin, quand il fut arrivé à portée de la voix...

La jeune fille, le reconnaissant, accourait à sa rencontre :

— Ils arrivent! répondit-elle.

Net, le vieillard arrêta son cheval, grommelant un juron.

Quand Wilhemine l'eut rejoint :

— Alors, ils arrivent, dit-il anxieux de lui entendre répéter, comme s'il eût douté avoir bien entendu.

— Oui, je les ai rencontrés à mi-chemin... je les ai laissés passer, pour voir combien ils sont... et j'ai pris un chemin de traverse pour revenir...

Elle ajouta :

— Je dois avoir une heure d'avance sur eux.

— Et... ils sont nombreux?

— Deux cents environ... tous à cheval... mais il doit y en avoir d'autres... par derrière, avec de l'artillerie.

Durant qu'elle parlait, le vieillard mâchonnait entre ses dents :

— C'est bien ça... c'est bien ça... Oncle Paul était bien informé.

Et tout à coup, éclatant, il asséna sur l'arçon de sa selle un coup de poing sous la vigueur duquel le malheureux cheval, déjà fatigué d'une course vertigineuse, ploya les jarrets.

— Ah! les bandits!... ah! les voleurs!

Tout droit sur sa selle, la face blanche, les doigts crispés, il semblait qu'il allait tomber à la renverse...

— Grand-père!... cria Wilhemine effrayée, en étendant les bras.

— Laisse, dit-il en la repoussant presque brutalement...

Il se croisa les bras et ajouta, d'une voix étranglée :

— Et Guillaume qui ne revient pas!...

— Ah! s'exclama Wilhemine... si on pouvait... si on était en nombre...

— Eh bien? interrogea le vieillard...

— Comme ils sont obligés de passer par Buffelstroom... on les attendrait là... il n'en sortirait pas un...

— C'est bien à quoi je songeais... Mais Guillaume ne revient pas... et à nous deux...

Subitement, une idée lui traversant la cervelle :

— Suis-moi! dit-il laconiquement...

Il repartit au galop, accompagné de sa petite-fille, dévala le flanc du coteau, retraversa la plaine et rejoignit Jean et ses hommes, au moment où, mettant pied à terre, ils se disposaient à établir leur campement pour la nuit...

Avec une légèreté qu'on n'eût certes pas attendue de la part d'un vieillard, Prétorius sauta à terre et, pressant Jean par le bras, le tira à l'écart.

— Mon parent, dit-il d'une voix grave, vous êtes soldat, vous êtes Français; a ces deux titres, vous devez avoir horreur des fourbes et des voleurs...

— Vous n'en doutez pas, monsieur Brey...

— Or, il se prépare en ce moment une infamie : les Uitlanders ont résolu de s'emparer de notre pays et d'amener le Transwaal à la colonie du Cap.

Le jeune homme écarquilla les yeux comme s'il eût entendu un conte des *Mille et une Nuits*...

— C'est de la folie!... L'Europe ne permettrait pas un tel crime!... Ils n'oseraient.

— Ils osent si bien qu'ils sont déjà en marche et que dans une heure ils vont passer près d'ici...

Le ton de Prétorius était si affirmatif que Jean ne douta plus.

— Mais c'est monstrueux! mais c'est un guet-apens sans nom!... un vol inique! — et les Boërs laisseront faire?...

Le vieillard redressa sa tête blanche et dardant sur Jean des regards fulgurants :

— Les Boërs se feront tuer plutôt, et c'est sur leurs cadavres que ces voleurs devront passer pour gagner Prétoria!...

— Bien, cela, déclara Jean, aux joues duquel un flot de sang était subitement monté.

Prétorius lui prit les mains.

— Écoutez, mon parent, dit-il d'une voix qui vibrait, sur l'ordre de l'oncle Paul les contingents boërs, prévenus de ferme en ferme, se rassemblent : avant la lueur du jour, ils seront ici... Mais déjà les Anglais auront passé... Il faudrait pouvoir les arrêter durant quelques heures... Voulez-vous m'y aider?

— Je suis tout à vous... disposez de moi comme il vous conviendra.

— Et vos hommes?

— Pour de l'argent ils marcheront, répondit Jean d'un ton méprisant...

Moins de cinq minutes après, les hommes de Jean gagnés par la perspective d'une forte prime, la petite troupe galopait vers les gorges de Buffelstroom.

(*La suite au prochain numéro.*) G. LE FAURE.

## LES VIEUX SOLDATS

# UN AIEUL DE CHAPUZOT[1]

**Par JEAN DRAULT**

XVI (*Suite.*)

BRUMAIRE

Par une nuit très noire, trois jours après notre arrivée à l'École militaire, on nous fait mettre sac au dos, et nous voilà partis pour Saint-Cloud, où nous arrivons au petit jour.

Sur la place, il y avait de la troupe à ne pas savoir où la fourrer. Partout des canons barraient les rues, et il y avait aussi des cuirassiers qui dormaient par terre, enveloppés dans leurs grands manteaux, et le bras passé dans la bride de leurs chevaux.

Je me demandais ce que cela signifiait, quand le brave capitaine Roufignac s'est mis à nous dire, en nous montrant le palais de Saint-Cloud :

— Voyez-vous ce palais des tyrans, eh bien! ils sont là-dedans cinq cents bavards qui veulent mettre la République dans leur poche.

Godelure, qui ne se déniaise pas, a ouvert de grands yeux en entendant ça. Il croyait que c'était pour de bon, et il a dit comme ça :

— Ben vrai!... C'est une poche à distribution, pour le moins, qu'il faudrait pour enfermer la République!

Roufignac a cherché longtemps dans sa tête une injure pour ce soldat qui est décidément par trop bête, et il a fini par dire qu'il n'en trouvait pas, vu que chez les Romains il n'avait pas existé d'ignorant pareil à Godelure.

Puis, le capitaine a repris son idée :

— Heureusement que le général Bonaparte va mettre ordre a ça, et que nous sommes là pour l'aider.

Je ne comprenais pas grand'chose à tout cela tout de même; enfin, à force de causer un peu, j'ai fini par savoir que les fameux Cinq-Cents, dont on parlait tant, habitaient dans ce palais de Saint-Cloud, où ils faisaient des décrets mauvais pour le militaire et pour le civil, ce qui rendait furieux Bonaparte, et il y avait de quoi!

Quand j'ai eu compris ça, j'ai réussi à le faire comprendre à mon tour à Godelure, ce qui n'a pas été commode, et alors il s'est mis à crier :

1. Voir l'*Ouvrier* depuis le 2 mai 1896.



— Ça se trouve joliment bien; j'ai, depuis plus d'un an, dans mon sac, une lettre pour le représentant d'Abbeville, à seule fin de faire exempter un mien cousin de la conscription. Ça va être le moment de la lui donner, cette lettre.

Notre demi-brigade était placée tout près de la grande grille. Les beaux grenadiers du Directoire et des Cinq-Cents faisaient la haie dans la première cour, et, derrière eux, il y avait quatre compagnies de grenadiers ordinaires.

Dans le lointain, on entend crier par mille hommes : Vive Bonaparte! Les voix approchent, tous les bourgeois se mettent aux fenêtres, les tambours battent aux champs, et voilà le grand homme qui arrive avec son état-major, qui passe devant les beaux grenadiers des Cinq-Cents et qui salue les bourgeois et leurs épouses.

Il ordonne qu'on nous mette en bataille; il descend de cheval et il fait placer les officiers autour de lui, puis il les congédie d'un geste et il monte tout seul les marches du palais.

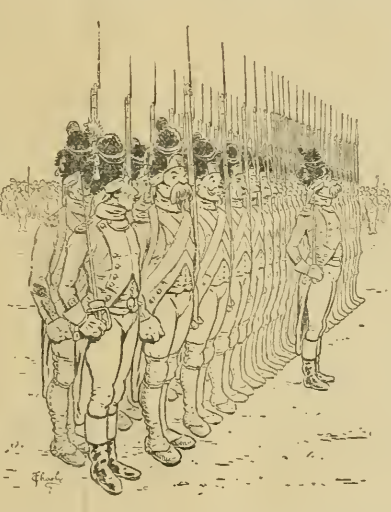
On reste quelque temps sans rien entendre, mais pourtant nous devinions qu'il devait se passer quelque chose derrière ces portes, et il y avait un grand silence dans toutes ces masses de troupes qui étaient rassemblées sur ce point.

Puis on entend du bruit et Roufignac se met à marmonner :

— Ça n'a pas l'air d'aller tout seul là-dedans!

Et de fait, voilà le général Bonaparte qui sort, mais qui reste au haut des marches et tire son épée.

Alors les grenadiers de la garde montent derrière lui, et notre compagnie les suit, ce qui fait plaisir à Godelure qui songe à donner sa lettre au représentant de son pays.



Nous entrons au pas de charge dans le palais, nous pénétrons dans des vestibules magnifiques, pleins de peintures et de dorures, et enfin nous arrivons, tambour battant, dans une salle immense, pleine de drapeaux et remplie de gens couverts de manteaux de velours et de toques à plumes qui hurlaient comme des fouines sans savoir pourquoi.

Au milieu, il y avait une espèce de perchoir avec un fauteuil magnifique dessus, et dans le fauteuil un particulier magnifiquement vêtu qui était, à ce qu'on m'a dit ensuite, Lucien Bonaparte, le frère de notre grand général.

Tout autour de cette salle, il y avait des tribunes avec des banquettes pleines de monde, et tout ce monde se mit à se sauver dès qu'on nous aperçut. Il y en a eu qui ont passé par les fenêtres pour s'enfuir plus vite.

Cependant, plusieurs des messieurs en toque et en beau manteau de velours nous avaient entourés, et il y en avait qui nous faisaient des discours où ils parlaient de la loi, de l'émancipation, de l'humanité, de l'égalité, de la fraternité, tout ça pour nous dire de nous en aller.

Alors, notre brave capitaine Roufignac a répondu :

— Je veux bien, si le général Bonaparte veut aussi :

Alors un gros ventru, avec un nez bourgeonné et des yeux flamboyants, a crié dans les oreilles du capitaine Roufignac :



— Le général Bonaparte est un oppresseur ! un traître à la liberté!

Vous pensez si Roufignac et nous autres nous avons commencé à le regarder de travers.

Et voilà que le gros monsieur continue à crier à tue-tête, pour dominer le bruit :

— Oui, si vous obéissez à ce coquin, c'est que vous êtes des ennemis de la République !... Venez-vous ici pour nous opprimer ou pour assurer la liberté de la tribune ?

— Nous venons ici pour faire ce que le général Bonaparte voudra, qu'a répondu Roufignac. D'abord, de quoi vous mêlez-vous?... Ça ne regarde que les militaires ce que nous venons faire ici !

— Insolent ! que répond le gros homme. Je suis représentant...

Mais Roufignac, furieux, lui donne une calotte qui fait tomber sa toque. Et voilà qu'une douzaine des camarades du représentant veulent le venger et tombent à coups de poing et de canne sur notre capitaine qui riposte à coups d'épée.

C'est à ce moment que le général Bonaparte, qui était entouré d'autres groupes de représentants qui lui criaient : « Hors la loi ! » et qui cherchaient à le frapper à coups de poignard, s'est retourné vers nous, et a crié : « Hors la salle, tous ces traîtres ! »

Vous jugez si Rouffignac et les autres officiers se le sont fait dire deux fois. Le tambour a battu la charge, nous sommes partis du pied gauche, la pointe en avant, et toute cette vermine a décanillé devant nous en poussant des hurlements d'épouvante.

Il y en avait bien qui essayaient de regimber. Ils montaient sur une table ou une chaise, et nous adressaient un discours dans lequel ils parlaient du respect de l'Assemblée. Ils disaient aussi qu'ils ne nous céderaient pas la place et qu'ils voulaient mourir comme des Romains. Mais nous arrivions, nous leur picotions les mollets et le bas du dos avec les pointes de nos baïonnettes et ils dégringolaient sans finir leurs discours, pour courir jusqu'à la porte ou la fenêtre.

Car les fenêtres étaient basses, et la plupart de ces vilains moineaux qui voulaient assassiner Bonaparte se sont envolés par les fenêtres.

C'était très amusant. Ces hommes habitués à rester sur leur chaise des journées entières avaient des ventres comme des barriques et étaient lourds comme des canons de siège. En escaladant les fenêtres, ils glissaient les uns sur les autres et dégringolaient en grappe en s'écrasant. Une fois par terre, ils tiraient chacun de leur côté comme s'ils avaient eu le diable à leurs trousses.

Les manteaux se déchiraient, les plumes des toques étaient éparpillées partout sur le plancher de la salle. Larescousse en a ramassé par brassées pour se faire un oreiller à la caserne, à ce qu'il a dit. Nous avons tous eu des lambeaux des beaux manteaux de velours, ce qui nous a été très utile pour essuyer nos fusils.



Quand toute la salle a été évacuée, les tambours ont sonné le rassemblement.

Il était trois heures de l'après-midi et nous avions le ventre vide depuis le matin. On nous a fait une distribution d'eau-de-vie, puis nous avons assisté au départ triomphal de Bonaparte, et bien des bourgeois, après l'avoir acclamé, disaient que ce qu'il venait de faire, avec ses grenadiers, valait mieux qu'une grande victoire pour la République.

Nous avons ensuite gagné Paris aux acclamations des Parisiens. On nous a casernés au Luxembourg et là nous avons pu enfin faire la soupe dans de grandes marmites installées dans l'ancienne chapelle.

Le lendemain, nous avons eu liberté de sortir, et Godelure m'a demandé de l'accompagner chez le représentant de son pays pour lui remettre la lettre qui devait servir à faire exempter son cousin de la conscription.

C'était M. Lenègre, demeurant cour du Commerce, tout près du Luxembourg, en face la maison du fameux Danton qui a fait guillotiner tant de gens et qui a fini par être guillotiné lui-même.

Godelure avait mis ses gants, moi aussi, et nous étions astiqués sur toutes les coutures, avec des guêtres bien blanches.

Un officieux en livrée et que je commençais à regarder de travers, vu son air insolent, nous a introduits auprès du citoyen Lenègre, et nous l'avons reconnu tout de suite; c'était le gros homme ventru à qui Roufignac avait donné une calotte, la veille, et à qui nous avions picoté le bas du dos avec une baïonnette.

Il avait sauté par la fenêtre, comme beaucoup de ses camarades, et il geignait, rapport à ce qu'il s'était donné un renfoncement dans une côte.

— Pourvu qu'il ne nous reconnaisse pas! que s'est mis à dire Godelure.

Il ne nous a pas reconnus, le vieux *pigeon battu*, mais il a vu nos uniformes et ça lui a suffi.

Le voilà, en effet, qui se met à appeler son officieux, et à secouer sa perruque avec fureur, en disant :

— Canaille!... Tu ne m'avais pas dit que c'était des grenadiers, des coquins, des insulteurs de représentants du peuple! Mets-les à la porte!... Ils viennent encore me persécuter!... Ah!... les bandits.

Godelure, tout ébouriffé, voulait expliquer son affaire, mais en un clin d'œil nous avons été entourés par quatre ou cinq officieux qui nous ont priés de passer dehors.

— Messieurs, que j'ai dit alors, je suis caporal, ne me touchez pas ou je dégaine et il y aura du sang de versé. Viens, Godelure, tout ça, maître et valets, c'est des pékins indignes de fréquenter le militaire.

Et je suis sorti, content de mon effet.

Les officieux étaient terrifiés.

Le lendemain, il y a eu des promotions, j'ai été nommé sergent, pendant que Bonaparte passait premier consul.

J'ai été très fier de cette coïncidence pour vous, mes chers parents, ainsi que pour mon pays natal que j'espère tout de même enfin revoir d'ici quelques jours.

A bientôt donc, chers parents. Je demeure votre fils discipliné et soumis.

CHAPUZOT, sergent.

(*La suite au prochain numéro.*) JEAN DRAULT.

## RECETTES DE LA SEMAINE

**Pour marbrer les tranches des livres. (Recette demandée.)**

C'est un procédé d'une exécution délicate et qui nécessite quelque pratique.

Néanmoins, pour satisfaire nos lecteurs, nous le leur communiquerons tel qu'il nous a été remis par un spécialiste.

*Couleurs.* — Il faut se servir de couleurs végétales, spécialement de carmin, garance, bleu de Prusse, blanc d'Espagne, noir d'ivoire et, pour les bruns, terre d'ombre. Toutes ces couleurs se préparent à l'eau; on y ajoute de la cire vierge fondue sur un feu doux, et dans laquelle on a mis quelques gouttes d'essence de térébenthine pour la maintenir un peu liquide. — On met aussi, dans la couleur, du fiel de bœuf ainsi préparé : on fait dissoudre 15 grammes de camphre dans 20 grammes d'esprit-de-vin; lorsque la dissolution est complète, on verse sur un fiel de bœuf placé dans un vase contenant environ son poids d'eau pure. On bat bien le tout avant de mélanger avec la couleur.

*Bain.* — La façon la plus simple de préparer l'assiette ou bain, pour étaler les couleurs, est la suivante : on fait bouillir, pendant plusieurs heures, 5 à 600 grammes de graine de lin dans 6 litres d'eau. On verse dans un bac mesurant environ 0,60 sur 0,40, avec 0,08 à 0,10 de profondeur, et on laisse refroidir.

*Marbrure.* — Si le bain a été bien préparé, on prend un pinceau imprégné de couleur, et l'on frappe, au-dessus du bain, sur une règle ou un appui quelconque, de façon à ne laisser tomber que de légères gouttes de couleur. On opère ensuite de même façon avec une autre couleur; on peut mettre autant de couleurs que l'on veut; les gouttes des couleurs suivantes ne se mélangeront pas aux premières versées, si le bain a été bien préparé. Elles les écarteront, les déformeront, et prendront toutes contact avec le bain en formant des veines plus ou moins larges.

Pour obtenir les peignes ou autres dessins, on se sert de liteaux en bois, percés de trous dans lesquels on place des chevillettes de bois, de façon à donner l'apparence d'un peigne que l'on promène dans le bain en tirant à soi

Il ne reste plus, dès lors, qu'à tremper le volume dans le bain, en comprimant fortement la partie qu'on y plonge.

Il est préférable de commencer par le devant du livre. On fait ensuite la tranche du haut, puis celle du bas.

**Remèdes contre les crevasses des chevaux.**

On appelle ainsi des fentes au paturon d'où découlent des eaux fétides. Le cheval devient alors boiteux.

On peut les guérir en les frottant d'esprit de vitriol ou d'huile de lin ou de chènevis.

Nous serions très reconnaissant à qui voudrait bien nous procurer une recette pour faire foncer « naturellement » les cheveux et une autre pour faire repousser les sourcils.

Merci d'avance.

## CHRONIQUE HEBDOMADAIRE

LES AFFICHES DE SPECTACLE ET LES JOURNAUX. — LE THÉATRE LE PLUS FRAIS DE PARIS. — LES SPECTATEURS D'ÉTÉ. — LA REVUE DU 14 JUILLET. — LES REVUES D'AUTREFOIS. — SOUS L'ANCIEN RÉGIME ET SOUS L'EMPIRE. — NAPOLÉON ET M^lle MARS. — « POINT DE HALLEBARDES! » — RAZ DE MARÉE AU JAPON. — 27,000 VICTIMES. — LE CATACLYSME DES ILES DE LA SONDE. — EXPLOSION VOLCANIQUE. — LA QUESTION DES COMÉDIENS. — LE BANQUET DE MOUNET-SULLY. — LES ACTEURS DANS LE MONDE. — LE COMÉDIEN PHILIPPE ET UNE INVITATION A DINER. — A CHEVAL SUR MON BIDET!

Si vous jetiez un coup d'œil sur nos affiches de spectacle ou sur nos journaux-programmes, vous pourriez croire, sans grand effort d'imagination, que l'opéra, le drame et la comédie ont disparu de chez nous pour faire place à des cours de météorologie.

Il n'est question sur lesdites affiches ou dans lesdits journaux que de la température, et vous tombez invariablement sur cette « formule » : Tout le monde sait que le théâtre le plus frais de Paris, c'est...

Posséder le théâtre le plus frais de Paris, voilà, en juillet, le rêve de tous nos directeurs : persuader au bon public qu'il se trouvera aussi à l'aise sous un lustre de cinq cents becs de gaz que sous les charmilles d'un parc anglais; pour arriver à ce résultat, il se dépense en pure perte plus d'imagination qu'il n'en faudrait pour confectionner une demi-douzaine de tragédies!

Les affiches font luire les espérances les plus fallacieuses . l'une d'elles annonçait ces jours derniers une opérette nouvelle en trois actes, avec ouverture de... trente vasistas dans le plafond!

Certains directeurs préfèrent des soupiraux qui font monter des courants d'air dans les jambes des spectateurs; les autres établissent des vents coulis d'un côté à l'autre du théâtre; de toutes ces combinaisons, le résultat est généralement le même : un déluge de coryzas et de bronchites qui s'abat sur le bon public. Et pourtant il y a des gens qui vont au spectacle l'été : d'abord les étrangers et les provinciaux, puis tout un public parisien que vous ne rencontreriez guère au théâtre en une autre saison. L'été, c'est le moment où les gens *select* qui ont une loge à l'Opéra la mettent obligeamment à la disposition de leur notaire ou de leur régisseur; les comédiens ou les auteurs qui tiennent à être en bons termes avec leurs fournisseurs profitent de l'occasion pour faire voir *Athalie* à leur concierge et envoyer leur boucher et son épouse à la *Dame blanche*... Tout cela constitue un public et, tant bien que mal, on arrive ainsi aux premières fraîcheurs de septembre, époque où les théâtres *rafraîchissent* leur répertoire, — cette fois pour tout de bon.

***

Je ne connais qu'un spectacle qui puisse impunément braver la chaleur et qui ait ses cent mille spectateurs, même quand le thermomètre marque quarante degrés centigrades. Ce spectacle, nous l'avons eu mardi dernier : c'est la grande revue annuelle de l'armée de Paris. Ce jour-là, le soleil pourrait verser des rayons de plomb fondu que les Parisiens n'en accourraient pas moins aux premiers accords du clairon qui, dès six heures du matin, sonne crânement à travers les rues l'air de la *Casquette du père Bugeaud*.

Depuis un siècle, nos revues militaires ont changé plus d'une fois de terrain et de physionomie. Un artiste du temps, Moreau, nous a conservé dans une jolie gravure le souvenir d'une de ces revues. La « Maison du Roi » défile en tendant coquettement le jarret, avec des manières qu'on croirait rythmées par un maître de danse; les officiers à perruques poudrées, le chapeau tricorne sur la hanche gauche, s'appuient de la main droite sur leurs longues cannes de jonc. Le roi, à cheval sur un gros percheron gris pommelé, prend des notes; autour de lui, c'est un fouillis de marquis en vertugadins, de gentilshommes à manchettes et à jabot, de pimpants abbés en culottes de soie et à petit collet.

Tout cela date de cent vingt ans à peine, et pourtant il semble qu'entre la revue des Sablons dessinée par Moreau et notre dernière revue de Longchamp, des siècles se soient écoulés.

On ne passa guère de revues sous la première République: les armées étaient aux frontières, et c'est à peine si, de temps à autre, elles traversaient à grands pas les places de nos villes. L'Empire eut plus de loisirs : entre deux victoires, Napoléon aimait à offrir à Paris le spectacle de ces glorieux régiments qui avaient franchi les portes de toutes les capitales de l'Europe.

De préférence, il rassemblait ses bataillons dans la cour du Carrousel. Le lieu était bien choisi : les uniformes se détachaient admirablement entre les grandes lignes de cette suite de palais, — les Tuileries et le Louvre. Un jour, dans une de ces revues au Carrousel, Napoléon aperçut parmi la foule Mlle Mars, la célèbre comédienne du Théâtre-Français, qui était assise tant bien que mal sur le rebord d'une fenêtre au rez-de-chaussée.

Brusquement, il pousse son cheval à travers les spectateurs, et s'arrêtant à deux pas de Mlle Mars:

— Eh bien! mademoiselle, lui dit-il, vous venez donc me rendre ici les visites que je vous fais à la Comédie-Française? Spectacle pour spectacle! Je souhaite seulement que la représentation que je vous donne vaille celles que vous me donnez.

Et aussi brusquement qu'il était venu, l'empereur tourne les talons, laissant l'actrice stupéfaite. Mlle Mars, à partir de ce jour, fut bonapartiste; elle le resta sous la Restauration.

Après l'Empire, le Champ de Mars devint le lieu habituel des revues. Peu à peu, la paix aidant, sous la Restauration et sous Louis-Philippe, ces solennités militaires prirent une certaine importance politique. Ce fut à une revue du Champ de Mars, au commencement de son règne, que Charles X, voyant la foule un peu brusquement repoussée par les factionnaires, fit signe de la laisser approcher et prononça ce joli mot :

« Point de hallebardes! »

Par un contraste frappant, ce fut aussi à une revue du Champ-de-Mars, que le même roi, à la fin de son règne, fut accueilli par les murmures de la garde nationale, qui protestait contre la chute du ministère Martignac.

« Je suis venu ici pour recevoir des hommages et non pas des conseils, » dit sévèrement le monarque.

C'est dans une revue sur les boulevards que Louis-Philippe essuya la mitraille de la machine infernale de Fieschi. L'empereur Napoléon III passa beaucoup de revues, et c'est même sous son règne qu'on imagina de les transporter au champ de courses de Longchamps.

Tout le monde se souvient que ce fut au retour d'une revue de Longchamps, le 6 juillet 1867, que Bérézowski tira un coup de pistolet dont la balle passa entre la tête de l'empereur de Russie et celle de l'empereur des Français.

***

Une dépêche de l'Extrême-Orient nous a récemment signalé un des plus effroyables cataclysmes dont l'histoire ait fait mention. Il s'agit d'un raz de marée qui a déterminé la mort violente, inattendue, soudaine, de plus de vingt-sept mille êtres humains.

C'est sur la côte du Japon que s'est ruée tout à coup la mer furieuse, sans que rien ait pu faire prévoir cet emballement subit, sans qu'aucune indication météorologique ait permis aux habitants de se défendre contre la catastrophe. Une vague énorme, une montagne d'eau, s'est précipitée à travers les terres, escaladant les escarpements du rivage, galopant sur la grève; et lorsque l'oscillation a été terminée, quand l'océan apaisé est rentré dans son lit, les maisons, les villes étaient détruites et les habitants avaient disparu au nombre de plus de vingt-sept mille. Le désert était là où tout à l'heure se manifestait la vie, où s'agitaient des ruches humaines.

Les détails manquent, et l'on se demande encore à quelle cause première est dû cet anormal raz de marée. Est-il d'origine volcanique? Est-il le résultat d'une attraction formidable, exercée on ne sait par quel astre, sur ce point du globe? Sans doute, les observatoires du monde entier ont enregistré les phénomènes précurseurs du cataclysme et ses conséquences atmosphériques. D'ici peu de temps nous saurons à quoi nous en tenir.

Mais cette stupéfiante aventure, qui laisse l'homme sans force et, semble-t-il, sans volonté devant un péril impossible à conjurer, remet en mémoire l'épouvantable tremblement de terre au Krakatoa qui fut suivi, on s'en souvient, d'un raz de marée tel que trois îles du détroit de la Sonde et une partie de l'île de Java s'abîmèrent à tout jamais dans le sein des mers.

Il n'est pas sans intérêt de rappeler les péripéties de cette formidable explosion volcanique suivie d'une colère océanique sans précédent dans les annales de l'humanité.

Le 25 août 1883, le cratère de Krakatoa, entré en ébullition depuis le 11, se couronna d'un épais panache de fumée noire. Une nuit opaque de *dix-huit heures* commença. Une vague colossale de trente-cinq mètres de hauteur, furieuse, hurlante, prit naissance aux alentours de l'îlot volcanique et se précipita sur les îles de Java et de Sumatra, détruisant, ici, la ville de Telok-Betong, et là Bantam, Anjer, Tiéringuiet, tous les villages de la côte, engloutissant en partie les petites îles de Sebesie et Seboukou, et détruisant, au minimum, plus de quarante mille êtres humains.

Au sujet de cette catastrophe, voici ce qu'écrivait un témoin oculaire, M. Van Sandick, ingénieur néerlandais:

« Tout à coup, nous vîmes arriver une lame monstrueuse, de hauteur prodigieuse du côté de la mer, s'avançant avec une vitesse considérable.

« Aussitôt, et sans hésiter, le navire sur lequel je me trouvais se met sous une forte pression et gouverne de façon à faire face au danger immédiat. Il a juste le temps de rencontrer l'onde par-devant. Après un instant plein d'angoisse, nous sommes soulevés avec une vitesse vertigineuse, notre navire fait un bond formidable, et, tout aussitôt après, nous nous sentons comme plongés dans l'abîme.

« Mais la lame nous a dépassés et nous sommes sauvés. Semblable à une haute montagne, la vague monstrueuse précipite sa marche vers la terre. Immédiatement après, paraissent trois autres lames de proportions colossales. Et devant nos yeux, cet épouvantable soulèvement de la mer, balayant tout sur son passage, consommant en un instant la ruine de la ville; le phare tombe tout d'une pièce, et d'un seul coup toutes les maisons de la ville sont balayées comme un château de cartes. Tout est fini...

« ... A Anjer, le 27 août, à 6 heures du matin, la plupart des habitants étant encore au lit, une masse énorme d'eau toute noire arrive avec fracas, monte et inonde la ville. Puis elle se retire, entraînant dans la mer hommes, femmes et enfants. Tout est de nouveau calme et silencieux; on ne voit que des débris de cadavres, de vaisseaux, de ponts et de branches. Ce n'est que le commencement... Une deuxième onde arrive à son tour, monte à trente-cinq mètres et, en rentrant, arrête tout ce qui avait survécu au premier choc...

« Il n'y a plus d'Anjer au monde! »

A Lisbonne, lors du tremblement de terre de 1755, la mer s'éleva de plus de 15 mètres de hauteur. Elle redescendit à une profondeur égale et quatre fois de suite se livra à cet effrayant mouvement d'oscillation. Naturellement, rien ne put résister à son irruption sur les rives. Tout : arbres, maisons, monuments, habitants, fut balayé, emporté dans le gouffre, et l'on ressentit cet effroyable mouvement jusqu'en Irlande, au nord, jusqu'aux Antilles à l'Occident.

Le géologue Lyell nous apprend à ce sujet que rien n'avait fait prévoir la catastrophe. Un roulement de tonnerre souterrain se fit entendre tout à coup le 1er novembre; à certain moment de la journée, une violente secousse fut ressentie, et, en six minutes la mer dévastatrice avait fait son œuvre; trente mille personnes avaient péri.

Quelle est donc la cause première de ces flux énormes, épouvantables, qui se précipitent soudain sur un point quelconque de la planète et y opèrent d'invraisemblables ravages, anéantissant en quelques minutes l'œuvre humaine de plusieurs siècles? Les opinions sont partagées sur ce point. La plus répandue et, selon nous, la plus vraisemblable, est celle qui attribue aux raz de marée une origine volcanique. Il ne se passe pas de jour sans qu'une partie de la surface du globe ne soit agitée par quelque formidable explosion, par quelque oscillation due à l'action de la vapeur d'eau et du glissement des failles. Ces mouvements de la terre pas encore tassée, pâteuse vraisemblablement à son centre, ont sur l'océan une répercussion qui détermine les terribles colères maritimes auxquelles succèdent la désolation, la ruine, la disparition des mondes...

***

La question des comédiens ne cesse jamais d'être à l'ordre du jour. Un incident vient de temps en temps la remettre sur le tapis. C'est ainsi que le banquet offert à M. Mounet-Sully, de la Comédie-Française, a fourni une fois de plus l'occasion de rechercher quel accueil doit être fait aux acteurs dans le monde. Naturellement, M. Mounet-Sully a plaidé la cause de sa classe, et nous devons convenir que la conduite et l'attitude de l'éminent artiste justifient ce plaidoyer *pro domo*.

Mais, en thèse générale, serait-il bon d'abaisser toutes les barrières? J'avoue que je ne serais pas de cet avis. Nous connaissons tous des acteurs fort peu dignes d'estime. M. Mounet-Sully gourmande les grands seigneurs qui refusaient jadis de recevoir les comédiens à leur table. Mais, franchement, ces patriciens avaient-ils bien tort? Dans ses *Mémoires*, l'acteur Laferrière nous parle

d'un de ses camarades nommé Philippe qui ne brillait pas précisément par la distinction et le respect des convenances. L'anecdote suivante édifiera nos lecteurs à cet égard:

Un jour que Philippe se rendait à dîner dans une maison dont il ne connaissait pas bien les êtres, il trouve un balai, dit *tête de loup*, au bas de l'escalier et, comme il était très en retard, l'idée vient à notre bateleur de se faire excuser par une drôlerie. Il se met à cheval sur la «tête de loup», ajuste son mouchoir en guise de bride et monte au premier étage.

La salle à manger faisait face à l'antichambre, dont la porte était entr'ouverte; à un grand bruit de voix et d'assiettes, Philippe juge que c'est bien là qu'il est attendu.

Il pénètre dans l'antichambre, ouvre avec fracas la porte de la salle à manger, fait le tour de la table avec l'attitude et les gestes d'un cavalier au trot, en n'oubliant pas le couplet consacré :

A cheval sur mon bidet,
Quand il trotte il fait un ...
Etc., etc.

Les convives sont stupéfiés; Philippe, tout en trottant et chantant, regarde autour de la table, s'aperçoit qu'il n'y connaît personne et, comprenant qu'il s'est trompé, ne songe qu'à s'éloigner en toute hâte.

Il se maintient à cheval et, toujours au trot sur sa tête de loup, salue les convives à la manière d'un écuyer du cirque et s'échappe, sans attendre son reste, pour monter au second étage où il était réellement attendu.

Qu'est-ce que nos lecteurs pensent de cette drôlerie? Un comédien de cet acabit pourrait-il être décemment admis dans le monde ?

OSCAR HAVARD.

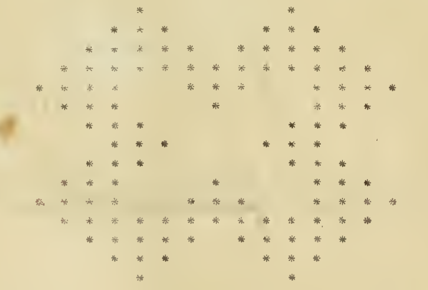
# JEUX D'ESPRIT DE L'OUVRIER

Pour les prix et les conditions, voir le n° 1920 du 10 juin 1896.

14. — SIMPLE QUESTION.

Quelle particularité offre la phrase suivante :
*Bercez-le en riant, il oubliera tout.*

15. — CROIX BLANCHE DANS UNE AUTRE CROIX DE SAINT ANDRÉ.



Les mots que je vous donne en sens horizontal de même se liront dans le sens vertical :

— Élément de grammaire. — Un pied de la bourrique.
— Reptile dangereux. — Au fond de la barrique.
— Quadrupède connu. — De la France cours d'eau.
— Un mot de treize pieds : Charmant petit oiseau.
— Musical instrument. — De Caïn fut la mère.
— On mange sa racine. — Animal. — En chimère.
— Souverain d'Israël. — Époque. — Un lieu voisin
De Mégalopolis. — Terme d'architecture.
— Il..... se rendra chez toi. — C'est le nom du roussin.
— Un roi de Juda. — Plante. — En villégiature.
— Détruit. — Département. — Un splendide animal.
— Antiques boucliers. — De France un animal :
Supprimez pour cela certaine particule.
— Libraire expose en vente ou livre ou fascicule.
— Pas un. — Prénom de femme. — Un pronom personnel.
— L'un se voit dans le poivre et l'autre dans le sel.

16. — POLYGRAPHIE DU CAVALIER

| | | | | | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| E | I | N | Q | C | I | U | P | I | S |
| U | D | D | C | V | E | E | T | D | S |
| L | N | U | E | S | A | U | T | T | O |
| O | E | E | I | M | O | N | S | R | E |
| I | A | N | S | S | R | P | S | N | E |
| N | S | U | D | R | E | A | R | A | I |
| Q | S | U | J | O | E | T | S | R | E |
| I | E | P | O | O | F | C | E | N | L |
| E | I | U | L | N | I | E | D | P | L |
| C | L | C | M | N | C | I | A | A | E |

Dessin en deux chaines symétriques.

17. — MOTS CARRÉS SYLLABIQUES

Par *trois*, mon *deux* est ordonné
*L'un* : galère et c'est terminé.

*Polygraphie du cavalier.* — Ce problème consiste à réunir les lettres égrenées sur les 100 cases du damier pour en former une phrase quelconque. Pour cela, le cavalier doit accomplir son parcours sur les 100 cases sans passer deux fois sur la même.

La 1re chaîne commence avec le *c* de la case 91 et la 2e avec l'*s* de la case 10.

*Mots carrés syllabiques.* —
Exemple : VO CA BLE
CA NA RI
BLE RI OT

Les mots se lisent aussi bien dans le sens *vertical* que dans le sens *horizontal*.

*Adresser tout ce qui concerne les Jeux d'Esprit au rédacteur soussigné aux bureaux du Journal.* ŒDIPE.



*Le Directeur-Gérant* : Henri GAUTIER. — Sceaux. Imp. Charaire et Cie.

5 centimes le N° année courante. (10 centimes le N° années échues.) N° 1932 TRENTE-SIXIÈME ANNÉE. — 22 Juillet 1896.

# L'OUVRIER

**Journal illustré paraissant le Mercredi et le Samedi**

| ABONNEMENT D'UN AN : (104 numéros) France, Algérie et Belgique : 6 francs. | DIRECTION ET ADMINISTRATION : LIBRAIRIE BLÉRIOT, HENRI GAUTIER, SUCCESSEUR, 55, quai des Grands-Augustins, Paris. | ABONNEMENT D'UN AN (104 numéros) Colonies et Étranger (sauf la Belgique) : 7 francs. |
|---|---|---|

## LES VOLEURS D'OR, PAR GEORGES LE FAURE



Une ligne apparaissait, annonçant l'approche de l'Aurore. (Voir page 183.)

SOMMAIRE : **Les Voleurs d'or**, par Georges Le Faure. — **Un Aïeul de Chapuzot**, par Jean Drault. — **L'Œil du spectre**, par Sigismond Gondrin. — **Magie blanche en famille : Pensée prevue**, par Magus.

# LES VOLEURS D'OR[1]

PAR

GEORGES LE FAURE

## XXIV

### LE GUIDE

Depuis le 15 novembre on réunissait des troupes sur la frontière.

Par les soins d'agents de la Compagnie à Charte, on distribuait des armes, mais, détail significatif, tandis que la police montée de la Chartered est généralement armée de carabines Martini Henry, les hommes recrutés dans les mines, les volontaires comme ils se nommaient eux-mêmes, recevaient des fusils Lee-Metford, ne portant ni la marque de l'Etat, ni celle de la Compagnie.

Chaque jour, c'étaient de nouvelles inspections, soit par le major White, soit par le capitaine Coventry; puis des marches, des tirs, des exercices de petite guerre.

Si bien que lorsque Henry Kinburn était arrivé à Mafeking, amenant le contingent, en compagnie duquel Jean de Brey l'avait rencontré sur la route de Ferme Elisabeth, il avait trouvé des troupes admirablement entraînées.

Aussi, bien que le costume lui eût fait faire une légère grimace, vu qu'il ne rappelait que de très loin l'uniforme des horse-guards, il n'avait pu s'empêcher d'un vague sentiment d'orgueil, lorsque, après la manœuvre, il avait été à même de constater combien étaient vraies les paroles prononcées par son oncle à Cannes.

— Ce ne sont point des agents de police, mais de véritables soldats que vous aurez à commander, lui avait dit lord Cornallett.

Et la vérité, c'est que même sa compagnie de soldats rouges n'aurait pu faire montre d'un tel ensemble, d'une telle précision, d'une telle initiative.

Le tout était de savoir quelle contenance auraient, au feu, ces troupiers improvisés.

Et Henry Kinburn avait suffisamment de confiance pour regretter que tous ces efforts fussent faits pour donner une leçon à ces sauvages de Matabélés ou autres peuplades, demi-indépendantes, qui entourent les possessions sud-africaines de la Grande-Bretagne.

Or, comme le jeune homme faisait part de cette observation à quelques-uns de ses nouveaux collègues, il les vit qui souriaient d'un air malicieux, en haussant doucement les épaules, tandis que leurs regards s'attachaient sur lui avec une expression de douce pitié.

— En vérité! s'exclama-t-il avec feu, n'avez-vous donc pas, comme moi, confiance dans ces troupes?

— Suffisamment comme cela, major, lui répondit-on.

— Alors je ne vois pas trop à quel propos ce que je viens de dire a le don de vous égayer, riposta le jeune homme qui prenait facilement la mouche.

Ce fut le capitaine Coventry qui se chargea de lui mettre, comme on dit vulgairement, les points sur les *i* : ce n'étaient point les Matabélés qu'il s'agissait d'aller combattre, mais bien les Boërs.

La situation des Anglais à Johannesburg était devenue intolérable, et comme ils avaient résolu d'exiger du gouvernement de Prétoria, par tous les moyens possibles, les réformes auxquelles ils croyaient avoir légitimement droit, il se pouvait faire que quelque complication imprévue vînt à surgir.

Dans ces conditions, ils avaient écrit au Dr Jameson, administrateur de la Compagnie à Charte, pour lui demander de bien vouloir venir à Johannesburg pour prendre sous sa protection leurs femmes et leurs enfants.

— C'est donc la guerre! s'exclama Henry Kinburn en fronçant le sourcil.

Nature foncièrement droite. Il ne voyait pas plus loin que ce qu'on voulait bien lui raconter, et tout naturellement à son esprit se présentait l'éventualité d'une collision.

— Point, répondit Conventry, il n'est pas question de menaces immédiates contre les coutumes ni les propriétés, et le docteur affirme que l'expédition s'accomplira sans effusion de sang...

— Il n'y aurait même rien d'impossible à ce qu'il n'y eût pas un coup de fusil tiré...

Kinburn hocha la tête, paraissant prendre pour de l'argent comptant l'explication qui venait de lui être fournie; mais, au fond, il trouvait les préparatifs faits en disproportion avec le but poursuivi et il ne pouvait s'empêcher de penser que, pour une semblable besogne, la police montée de la Chartered eût suffi amplement.

Dans la journée, il alla voir lord Cornallett qui, ainsi que nous l'avons dit, avait établi son quartier général à Mafeking, pour être plus à proximité du théâtre des opérations prochaines, et qui en même temps se montrait peu désireux de demeurer à Johannesburg.

Il masquait sa poltronnerie derrière sa sollicitude paternelle qui ne se souciait pas d'exposer Edwidge aux horreurs d'une ville prise d'assaut.

Pour le coup, Henry Kinburn ne put s'empêcher de rire franchement tellement cette crainte lui paraissait exagérée et disproportionnée avec les explications que ses collègues venaient de lui donner.

Alors lord Cornallett avait arrondi ses yeux en boule de loto et, joignant les mains, s'était exclamé :

— Quelle naïveté, mon cher Henry, et comment pouvez-vous croire sérieusement que l'on organise des compagnies, qu'on les arme, qu'on les exerce pour aller jouer le rôle de policemen dans les rues de Joannesburg.

Il reprit gravement :

— Savez-vous que ce sont des frais considérables.

Le visage du jeune homme exprima la stupéfaction la plus grande.

— Alors je ne comprends plus!

Le visage du lord s'empourpra et simulant une violente indignation.

— Ne seriez-vous pas un véritable Anglais, Henry! s'écria-t-il; n'auriez-vous pas à cœur la grandeur et la prospérité de l'Angleterre! ne seriez-vous pas disposé à verser jusqu'à la dernière goutte de votre sang pour l'agrandissement de notre empire colonial!

— Mon Dieu!

— Enfin, supporteriez-vous de sang-froid une insulte faite au drapeau de la Grande-Bretagne?

— Ah! cela jamais... par exemple! riposta le jeune homme dont la main se porta instinctivement sur la poignée de son sabre.

— Eh bien! c'est le cas... déclara audacieusement lord Cornallett.

— Sa Majesté la reine a été insultée?

— Oui, à moins que vous refusiez de considérer l'honneur de Sa Majesté comme solidaire des intérêts et de l'honneur des sujets anglais qui habitent le Transwaal! Le gouvernement de la République refuse de nous donner droit de cité, un des droits les plus naturels et les plus sacrés qui appartiennent à des hommes libres. Est-ce vrai?

— C'est vrai, ne put s'empêcher de répondre le jeune homme.

— Nous avons donc décidé d'adresser des réclamations très nettes et très comminatoires au président Kruger.

— Parfait, mais pensez-vous que ce soit un moyen de faire admettre nos droits que d'appuyer cette demande sur des baïonnettes et des pièces de canon?...

Lord Cornallett, quelque peu énervé par l'insistance que mettait son neveu à éclairer sa religion, tambourinait d'un doigt nerveux sur le rebord de son bureau.

— Vous n'entendez rien à la politique, mon pauvre Henry, dit-il d'un ton de profonde pitié; les mesures de précautions que nous prenons ne sont pas dirigées contre le président, mais contre la population : on vous a donné connaissance de la lettre qui nous a été écrite par nos compatriotes de Johannesburg : on n'est plus en sûreté là-bas... et à moins que vous ne préfériez laisser massacrer des femmes et des enfants par ces brutes de Boërs...

Henry Kinburn approuva d'un mouvement de tête.

— Dans ces conditions-là, dit-il, c'est autre chose et je marcherai...

Sur son fauteuil, le lord eut un léger tressaut.

— Savez-vous bien, Henry, dit-il d'un air pincé, que si le colonel Grey connaissait la conversation que nous avons en ce moment, il pourrait la trouver singulière?...

— Parce que?...

— N'êtes-vous pas officier de la reine?...

— Oui..., et c'est précisément parce que j'ai cet honneur que j'estime de mon devoir de ne rien faire qui puisse porter atteinte au gouvernement de Sa Majesté.

— Un soldat ne discute pas les ordres qu'on lui donne...

— Certes; lorsque celui qui les lui donne est autorisé à les lui donner.

— Le colonel Grey est votre supérieur, et vous lui devez obéissance; car vous êtes au service de la Compagnie.

— Je suis auparavant au service de l'Angleterre...

— C'est tout comme, déclara lord Cornallett avec une irritation qu'il ne pouvait plus dissimuler...

Mais, changeant d'allure et d'intonation :

— Allons, poursuivit-il avec indulgence, je vois bien qu'il faut vous ouvrir les yeux.

Il déboutonna sa jaquette, prit un portefeuille fermé au moyen d'une clé minuscule accrochée à sa chaîne de montre et en tira un papier qu'il tendit tout déplié à Kinburn...

Au fur et à mesure que celui-ci en lisait le contenu, son visage

1 Voir l'*Ouvrier* depuis le 2 mai 1896.

changeait d'expression, et quand il eut fini il rendit le papier à son oncle, disant :

— Vous avez raison... du moment que Sa Majesté commande...

Lord Cornallett se mit à sourire et se levant:

— Vous partirez probablement demain, mon cher Henry, dit-il; conduisez-vous bien et n'oubliez pas que votre fortune est faite.

Le cœur un peu soulagé, le jeune homme avait fait ses adieux à son oncle, et avait dû aller recevoir un chargement de tonneaux de farine et de caisses de salaisons qui arrivait sur des chariots traînés par des bœufs.

Un peu surpris qu'on lui eût confié une semblable mission, il l'avait été davantage encore lorsque, les caisses ouvertes et les tonneaux décerclés, il avait vu que ce que contenaient les tonneaux étaient des munitions de guerre, cartouches, obus, et que dans les caisses se trouvaient, démontées, des pièces de campagne Maxim.

— Décidément, avait-il pensé, cela devient sérieux et prend les proportions d'une véritable expédition.

Alors, il s'était rappelé encore une fois la prédiction de son oncle, à Cannes, et il s'était frotté les mains à la pensée qu'il allait véritablement faire œuvre de soldat et non de policier.

Maintenant, tout raisonnement avait fui de sa cervelle, et les considérants qu'il avait exposés le matin à lord Cornallett s'étaient envolées ; la perspective des coups de sabre et des coups de canon faisait vibrer en lui cette fibre spéciale à tout officier, et il lui tardait de partir.

Le moment si impatiemment attendu avait sonné plustôt qu'il ne l'espérait : dans la soirée, un peu avant minuit, un homme était arrivé à cheval, porteur, pour le colonel Grey, d'un mot de lord Cornallett et, moins d'un quart d'heure plus tard, Henry Kinburn arrivait chez le colonel, en tenue, casqué, botté, revolver au flanc et le sabre au côté.

— Major... vous allez monter à cheval.

— Bien, colonel.

— Et vous partirez grand train avec deux cents hommes de police.

— Bien, colonel.

— Le messager qui vient d'arriver va repartir avec vous et vous servira de guide; et vous aurez à le surveiller, et à lui casser la tête au moindre soupçon que vous inspirera son attitude ou son langage.

— Vous pouvez compter sur moi, colonel... Maintenant, quels sont les ordres ?

— Vous êtes d'avant-garde... je vous suis, avec le gros de la colonne, à deux heures de distance... Le temps d'achever d'équiper les hommes, de leur répartir les munitions et de vérifier l'attelage des pièces... On est tellement pris au dépourvu.

Le colonel Grey, tout en parlant, s'habillait...

— Donc, vous filez droit devant vous, tâchant de faire le plus de chemin possible avant le jour, de manière à ce que, lorsque l'éveil sera donné, nous ayons déjà fait assez de chemin pour pouvoir urprendre Johannesburg.

Le jeune homme tressaillit et répéta d'un ton stupéfait :

— Surprendre Johannesburg !... Est-il donc arrivé de là-bas de mauvaises nouvelles?...

Le colonel regarda son subordonné d'un air non moins surpris.

— Comprends pas..., déclara-t-il; de quelles mauvaises nouvelles parlez-vous ?

— On avait dit... ou du moins j'avais cru comprendre que les Boërs menaçaient les femmes et les enfants des étrangers

Grey haussa les épaules.

— Vous êtes bien naïf, mon cher major, dit-il ; mais, pour l'instant je n'ai pas le temps de vous expliquer... Il faut partir au plus tôt; donc vous m'avez bien saisi, c'est un raid dont il s'agit...

— C'est entendu, colonel, et vos ordres seront exécutés ponctuellement; maintenant, reste le cas où je rencontrerais du monde sur ma route...

— Eh bien?...

— Eh bien ! que devrais-je faire?

— Rien autre que d'exécuter mes ordres qui sont d'aller de l'avant; donc, si quelqu'un veut vous barrer la route, vous lui passerez sur le ventre, c'est bien simple...

— Si on m'attaque?...

Le colonel vint se planter devant le jeune homme et d'un ton hautain :

— Ah çà ! major, êtes-vous, oui ou non, officier de Sa Majesté?

— Vous m'excuserez si je me permets de préciser ainsi que je le fais; mais dans le rapport lu aux hommes par le Dr Jameson...

L'autre heurta le plancher du talon de sa botte et riposta :

— Les hommes, c'est autre chose, il fallait bien leur parler ainsi ; ou, autrement, peut-être n'auraient-ils pas marché... Tandis que lorsqu'ils recevront des balles... ils riposteront tout naturellement.

Puis, d'un ton sec, qui coupait court à l'entretien :

— Allez, monsieur, et n'oubliez pas que les intérêts de la Grande-Bretagne sont liés à la manière dont vous exécuterez mes ordres...

Henry Kinburn, quelque peu étourdi, salua et, pivotant militairement sur ses talons, se dirigea vers la porte.

Comme il allait atteindre le seuil, le colonel, fort occupé à tracer, devant son miroir, la raie qui divisait sa tête, depuis le front, jusqu'à la nuque en deux parties égales, lui lança ces mots:

— Faites votre possible pour atteindre avant le jour les gorges de Buffelstroom : c'est un point dangereux et qui pourrait être difficile à franchir si l'ennemi tentait de nous y arrêter...

Le jeune homme sortit, moins enthousiaste que lorsqu'il était entré : la situation n'était plus la même que celle entrevue d'après les explications de lord Cornallett, et, en dépit du laconisme du colonel, il n'était pas assez stupide pour ne pas comprendre le but poursuivi par le Dr Jameson.

Mais il était soldat dans l'âme et, bien qu'en lui-même il désapprouvât peut-être l'expédition dont il s'agissait, son devoir était d'obéir.

Déjà, les hommes dont il devait prendre le commandement étaient là, sur la place de Mafeking, à la tête de leurs chevaux, attendant qu'il les passât en revue, ce qu'il dut faire à la lueur de falots que portaient des sous-officiers.

A la vérité, c'étaient de superbes gaillards, d'une tenue magnifique, et que l'on avait certainement dû choisir, car tous étaient d'une taille au-dessus de la moyenne, et leur visage martial trahissait de vieux soldats

Henry Kinburn se sentit le cœur un peu plus à l'aise à la vue de cette troupe ; avec des compagnons tels que ceux-là, le raid dont il avait le commandement ne lui laissait plus aucune incertitude.

Il se faisait fort, à leur tête, de passer sur le ventre de quiconque serait tenté de s'opposer à son passage.

Comme il avait fini son inspection, un homme lui fut amené par un sous-officier qui lui dit :

— Voici le guide !

A la lueur d'un falot, l'officier l'examina et tressaillit.

— Où donc ai-je vu cette tête-là? murmura-t-il en anglais.

L'autre, impassible, supportait l'examen auquel Henry Kinburn se livrait sur son visage et sur sa personne...

Seulement, si l'officier eût été plus physionomiste, il eût constaté certainement une imperceptible rougeur qui colorait les pommettes du guide, en même temps qu'un rictus nerveux crispait ses lèvres.

— C'est toi qui dois nous conduire? demanda brusquement Henry Kinburn, curieux d'entendre le son de sa voix, comme s'il en devait retirer quelque enseignement.

— Oui, monsieur l'officier, répondit l'autre.

Il s'exprimait dans un anglais assez correct, quoique avec un accent hollandais fort prononcé...

— Boër? interrogea Kinburn en fronçant le sourcil.

— Non, Flamand, dit l'autre laconiquement.

L'officier l'examina encore des pieds à la tête; puis, tournant brusquement les talons, dit à son sous-officier :

— A cheval!

Lui-même se mit en selle et l'on partit au petit trot pour traverser la ville.

Une fois les dernières maisons dépassées :

— Guide ! fit-il.

— Monsieur l'officier? demanda l'autre qui chevauchait botte à botte.

— Il faut que je sois aux gorges de Buffelstroom avant l'aube.

— Ce sera difficile.

— Est-ce impossible ?

— Cela dépend.

— De quoi?...

— De vos chevaux ; l'étape est longue et le chemin n'est pas bon...

— C'est l'ordre : donc avise à régler ton allure de manière à ce que cela soit.

— Si vous pouvez me suivre, nous serons à Buffelstroom avant que le jour soit levé...

— Sois tranquille, on te suivra

L'homme mit l'éperon aux flancs de sa monture dont le trot s'allongea et l'on fit une dizaine de milles ainsi, en silence.

Alors on fit halte pour donner aux chevaux le temps de souffler et aux hommes celui de se dégourdir les jambes.

— Que pensez-vous du guide, Harry ? demanda Kinburn à un sous-officier qui venait de lui donner du feu pour allumer son cigare.

— Un homme superbe, répondit l'autre.

— Oui, mais autrement, il a une physionomie qui ne me revient guère...

Le sous-officier haussa les épaules.

— Ces faces-là on dirait des portes fermées : il est bien difficile de voir ce qu'il y a derrière.

— C'est ce que je pensais et j'ai idée qu'il pourrait bien y avoir une trahison embusquée derrière cette impassibilité !

— C'est cependant un homme de confiance envoyé par M. Stuck.

Kinburn réfléchit un moment, puis, brusquement :

— N'importe, quand nous nous remettrons en marche, vous trotterez derrière et vous le surveillerez ; au moindre geste suspect, une balle dans la tête.

---

— Entendu; seulement. ce n'est pas à souhaiter... parce qu'alors qui est-ce qui nous conduirait?

L'officier hocha la tête d'un air insouciant.

— N'est-ce pas la route de Johannesburg que nous suivons?

— Oui, je l'ai déjà faite...

— En ce cas, nous n'aurions qu'à pousser droit devant nous... On remonta en selle et on partit.

— Tu sais, fit-il à brûle-pourpoint en s'adressant au guide, que j'ai ordre de te faire sauter la cervelle si tu bronches.

L'homme ne répondit rien et l'on continua d'avancer.

Pendant deux heures on courut ainsi, à franc étrier, faisant halte de temps à autre pour reprendre haleine; les milles succédaient aux milles, et Henry Kinburn, à mesure que s'approchait le moment où le jour se lèverait, sentait s'évanouir son appréhension.

La nuit, dans une contrée inconnue, on a beau être soldat, on est toujours quelque peu impressionné; les embuscades sont faciles, et l'on peut être surpris avant même d'avoir eu le temps de se mettre sur la défensive...

Déjà même, l'ombre devenait moins épaisse, et tout là-bas, au fin fond de l'horizon, une ligne imperceptible apparaissait, plus claire, annonçant l'approche de l'aurore...

— Eh bien! demanda-t-il, comme, pour la quatrième fois depuis le départ de Mafeking on se remettait en selle, et ces gorges?

— Nous n'en sommes plus loin maintenant; encore deux haltes et nous les apercevrons...

Soudain, sur la droite, ils entendirent des cris.

— Qu'est-ce que cela? interrogea l'officier en faisant mine d'arrêter son cheval.

— Quelque chacal qui ronge une carcasse, fit le guide.

Son visage n'avait pas bougé et cependant il semblait que sa voix avait tremblé un peu...

Un silence avait suivi que bientôt troublèrent de nouveaux cris.

Mais, cette fois, il n'y avait pas à s'y méprendre : c'étaient des cris humains, comme des appels.

— Halte! commanda Kinburn.

Derrière lui, la troupe s'immobilisa.

Seul, le guide faisait mine de poursuivre la route; mais sur un signe de l'officier, Harry avait lancé sa monture et saisi la bride de l'homme.

— Pas tant de presse, mon camarade, ricana-t-il; tu n'as pas besoin d'arriver avant nous...

Henry Kinburn dit alors :

— Quatre hommes pour garder le guide; vous, sergent Harry, vous allez me prendre quinze cavaliers et me fouiller rapidement cette brousse, car je veux que le diable me rôtisse vivant si ce n'est point une créature humaine que nous venons d'entendre...

Et il étendait le bras vers sa droite.

Le sous-officier partit après avoir désigné les hommes, qui, en éclaireurs, se lancèrent dans la plaine au grand trot...

Kinburn, lui, s'était approché du guide.

— Ton chacal a une voix d'homme, mon garçon, déclara-t-il.

— C'est bien possible, mon officier, répondit l'autre, impassible, mais si vous étiez depuis longtemps dans nos pays vous sauriez que rien ne ressemble plus à une voix humaine que le cri du chacal.

Dressé sur ses étriers, Henry Kinburn regardait ses hommes éparpillés dans la brousse et en même temps guettait les bruits qui venaient d'eux.

— En ce cas, il faudrait croire que, dans ton pays, le chacal parle! ricana-t-il.

Au loin, en effet, s'entendaient ces mots :

— A moi, par ici!...

Kinburn attacha ses regards sur l'homme : la physionomie de celui-ci s'était transformée; ses lèvres s'étaient pincées dans un rictus haineux et, dans ses prunelles demi voilées par les paupières lourdes une colère, à grand'peine contenue, se reflétait.

D'un ton indifférent, il demanda à l'un des cavaliers qui, — sur l'ordre de Kinburn, étaient venus se placer à côté de lui.

— Y aurait-il moyen d'avoir une pincée de tabac?

Ce disant, il fouillait dans ses poches et, en tirant une pipe d'écume de mer, il ajouta :

— J'ai perdu le mien, cette nuit, à l'avant-dernière halte...

Obligeamment, celui auquel il s'adressait chercha dans sa vareuse.

Alors, de son bras droit brusquement détendu le guide frappait Kinburn en pleine poitrine, et si violemment que le jeune homme, renversé sur la croupe, vida la selle et coula à terre, où il demeura étourdi.

En même temps, de la main gauche, l'autre enlevait son cheval qui, les éperons aux flancs, fit un bond formidable, heurta la monture de l'Anglais qui fouillait dans ses poches, à la recherche du tabac demandé.

La bête, dans un écart affolé, jeta bas l'homme et partit au galop...

Dans le premier moment de stupéfaction, les soldats se portèrent au secours de l'officier, le croyant tué, et ce ne fut qu'au bout de quelques secondes, qu'ils songèrent au guide.

— Tirez! cria un sous-officier, — feu sur lui!...

Plusieurs coups de carabines retentirent : mais le fugitif, en ces quelques secondes, était loin déjà dans la brousse et invisible, ne trahissant la direction de sa course que par l'ondulation des hautes herbes.

Les balles sifflèrent à ses oreilles; mais pas une ne l'atteignit — du moins, ce fut à supposer, car bientôt, au loin, s'entendit le bruit des sabots battant le cailloutis d'un terrain plus dur.

Cependant Henry Kinburn, qui n'avait été que suffoqué par le coup de poing formidablement décoché, était revenu à lui; dans sa chute, il s'était fait quelques écorchures sans importance et maintenant, tandis qu'un de ses hommes lui brossait ses vêtements poussiéreux, il cherchait à dompter sa colère.

Il s'était laissé jouer comme un enfant; du moment qu'il avait le pressentiment que cet homme était un traître, il aurait dû donner des ordres en conséquence... Maintenant, il était loin!... qu'allait-il faire sans guide? Et avec ce traître, qui peut-être n'avait accepté la mission de le conduire que pour le mieux égarer, lui et sa troupe?

Rien ne lui prouvait qu'il fût bien sur le chemin de Buffelstroom

Ce fut pendant qu'il se livrait à ces peu agréables réflexions que les hommes envoyés en reconnaissance sous les ordres d'Harry revinrent...

Le sous-officier ramenait en croupe un individu que deux cavaliers soutenaient de chaque côté, pour l'empêcher de rouler à terre.

Il était dans un pitoyable état : ses vêtements maculés d'une boue gluante, le visage horriblement abîmé et tellement ensanglanté qu'il paraissait avoir un masque rouge.

Il devait, en outre, avoir reçu une blessure en pleine poitrine, blessure faite par une arme blanche ou par un coup de feu, car une tache écarlate s'étalait près de l'épaule.

Pour le restant, il avait perdu connaissance, et quand on le descendit de cheval il fallut l'étendre au pied d'un arbre et lui desserrer les dents avec une lame de couteau pour lui ingurgiter quelques gouttes d'alcool...

*(La suite au prochain numéro.)* GEORGES LE FAURE

---

## LES VIEUX SOLDATS

# UN AIEUL DE CHAPUZOT[1]

PAR

**JEAN DRAULT**

XIX

LE MÉMOIRE DU COLONEL PANACHARD

Plus que jamais, à présent, le colonel Panachard, enfermé dans sa chambre, écrivait avec fureur.

Parfois aussi, des éclats de voix retentissaient, qui faisaient résonner les vastes corridors du cercle militaire, et cela indiquait que le colonel cessait d'écrire pour discuter avec le brave père Dufuret.

Enfin, un jour, il entra rayonnant dans la loge de Chapuzot en lui disant : « Mon garçon, nous allons tous devenir célèbres, y compris Bidouille et Dufuret, parce que voici un morceau que toute l'Europe va lire lorsqu'il sera imprimé.



« Ecoutez-moi ça, mes enfants, l'Académie de Cricquebœuf, pas plus que l'Académie française, n'aura jamais rien entendu de pareil. »

Alors, Chapuzot, Bidouille, Dufuret s'installèrent comme s'il se fût agi d'ouïr une nouvelle lettre de l'aïeul de Chapuzot.

Mais, cette fois, c'était la préface dans laquelle Panachard présentait au public ses lettres qu'ils allaient entendre; c'était un commentaire bien senti de la correspondance du sergent Chapuzot, et, sur le conseil du petit père Dufuret, le colonel avait intitulé son manuscrit :

1. Voir l'*Ouvrier* depuis le 2 mai 1896.



# UN SOLDAT D'AUTREFOIS

PAR

UN COLONEL D'AUJOURD'HUI

*Mémoire présenté à l'Académie de Cricquebœuf.*

Et ce mémoire était conçu dans les termes suivants :

Je ne suis pas un homme de plume, et tant que j'ai tenu l'épée, je ne me suis jamais mêlé d'écrire, étant donné qu'on ne peut pas bien tenir deux choses à la fois.

Etant colonel, je dictais même mes rapports, et, je puis bien le dire aujourd'hui, ces simples notes militaires dénotaient de ma part une habileté de style que n'ont pas eue toujours nos meilleurs écrivains, sauf Molière, Corneille, Racine, Voltaire et deux ou trois autres lapins de leur espèce, à ce que m'ont affirmé souvent les officiers placés sous mes ordres.

Ceci dit, j'explique maintenant pourquoi j'ai pris la plume, à un âge que l'on qualifie par erreur d'avancé, puisque c'est celui où tout avancement est supprimé et où la retraite sonne même pour les braves dont je suis indubitablement.

On imagine bien, en effet, que ce n'est pas pour mon plaisir individuel que je me suis livré, à mon âge, à ces recherches historiques qui n'ont, du reste, abouti à rien du tout.

Il s'agissait seulement de défendre le haut commandement de notre armée, que des membres de l'Académie de Cricquebœuf avaient calomnié en ma personne.

Comment l'avaient-ils calomnié?... C'est ce que je vais expliquer en quelques mots.

Ces messieurs avaient insinué que je serais incapable de fournir mon contingent à l'armée scientifique dont ils sont, disent-ils eux-mêmes, le bataillon d'élite; quelque chose comme les grenadiers de la vieille garde.

Qu'on me passe l'expression, j'ai trouvé ça raide.

C'était presque insultant pour moi, pour le haut commandement; en effet, d'insinuer que je serais incapable de fournir un contingent historique à déclarer que je ne pourrais pas davantage, au moment d'une guerre, fournir mon contingent à la défense du pays, il n'y avait qu'un pas.

Je ne veux pas qu'il soit dit que je ne peux pas fournir un contingent, quel qu'il soit, à n'importe qui et à l'heure qu'on voudra.

Et ce contingent à la science historique, je l'apporte aujourd'hui, pour la plus grande confusion des ennemis du haut commandement qui sont en même temps les miens.

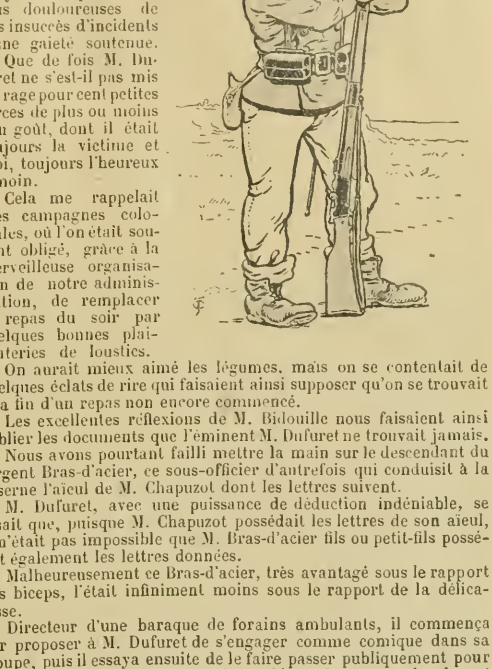
Pour arriver à mon but, je n'ai rien négligé; ça m'a coûté très cher, et j'ai risqué, ainsi que le sympathique M. Dufuret, les aventures les plus périlleuses comme les plus burlesques.

Mais ce n'est point de ces véritables travaux d'hercules, — même d'hercules de foire, — qu'a surgi la lumière devant nos yeux écarquillés inutilement; toutes nos recherches, comme je l'ai dit plus haut, n'ont abouti à rien du tout. C'est de Santeuil, patrie d'un ancien soldat qui a fait parler de lui et qui a servi sous mes ordres au Dahomey et à Madagascar, que nous sont arrivés les documents que j'apporte comme contingent à l'histoire de mon pays.

Ce soldat, tout le monde l'a reconnu, c'est le soldat Chapuzot.

Je lui adresse ici tous mes remerciements, comme c'est l'usage d'en adresser aux gens qui vous ont aidé dans une œuvre; j'ose dire que, sans lui, l'éminent M. Dufuret, que ses recherches inutiles mais patientes sur le sergent Bras-d'acier, garde-française sous Louis XVI, immortaliseront, ne fût pas arrivé aux résultats dont nous jouissons aujourd'hui.

J'adresse également des remerciements non moins intenses à l'excellent M. Bidouille, un ancien soldat qui a également servi sous mes ordres à Madagascar et au Dahomey.



Doué d'un caractère heureux et d'une inaltérable philosophie, M. Bidouille a coopéré fort ingénieusement à notre œuvre commune en égayant les phases les plus douloureuses de nos insuccès d'incidents d'une gaieté soutenue.

Que de fois M. Dufuret ne s'est-il pas mis en rage pour cent petites farces de plus ou moins bon goût, dont il était toujours la victime et moi, toujours l'heureux témoin.

Cela me rappelait mes campagnes coloniales, où l'on était souvent obligé, grâce à la merveilleuse organisation de notre administration, de remplacer le repas du soir par quelques bonnes plaisanteries de loustics.

On aurait mieux aimé les légumes, mais on se contentait de quelques éclats de rire qui faisaient ainsi supposer qu'on se trouvait à la fin d'un repas non encore commencé.

Les excellentes réflexions de M. Bidouille nous faisaient ainsi oublier les documents que l'éminent M. Dufuret ne trouvait jamais.

Nous avons pourtant failli mettre la main sur le descendant du sergent Bras-d'acier, ce sous-officier d'autrefois qui conduisit à la caserne l'aïeul de M. Chapuzot dont les lettres suivent.

M. Dufuret, avec une puissance de déduction indéniable, se disait que, puisque M. Chapuzot possédait les lettres de son aïeul, il n'était pas impossible que M. Bras-d'acier fils ou petit-fils possédât également les lettres données.

Malheureusement ce Bras-d'acier, très avantagé sous le rapport des biceps, l'était infiniment moins sous le rapport de la délicatesse.

Directeur d'une baraque de forains ambulants, il commença par proposer à M. Dufuret de s'engager comme comique dans sa troupe, puis il essaya ensuite de le faire passer publiquement pour son père, pour un père dénaturé et oublieux de tous ses devoirs, et d'ameuter contre lui les brutalités populacières.

Peu importe; pendant que tous ces événements se passaient, M. Chapuzot, auquel le Cercle militaire a créé des loisirs bien gagnés par une vie agitée et turbulente, nous tirait de ses vieux papiers de famille une lettre de son aïeul qui me consolait de tous nos déboires.

Grâce à lui, j'aurai vengé les insinuations malveillantes répandues contre le haut commandement et moi-même par l'Académie de Cricquebœuf.

J'aurai prouvé qu'un militaire peut pondre son petit mémoire historique, tout aussi bien qu'un homme de la partie, tandis que je défie bien un des collègues de l'éminent M. Dufuret de poser, selon toutes les règles de l'art, même une seule sentinelle à la porte d'un corps de garde.

Au public de juger!

Merci enfin au vénérable curé de Santeuil, qui, privé de son traitement, avait remplacé ses vitres brisées par des papiers artistement collés et con-



tenant les fameuses lettres, et n'a pas hésité à dépouiller ses fenêtres pour enrichir ma petite collection.

Lui aussi a donné des recrues au contingent que j'apporte à l'histoire de mon pays.

COLONEL PANACHARD.

(*La suite au prochain numéro.*) JEAN DRAULT.

# L'ŒIL DU SPECTRE[1]

## IMITÉ DE CONAN DOYLE

### Par SIGISMOND GONDRIN

(*Suite.*)

— Frère, répondit Lionel affectueusement, parce que je veux te laisser tout le plaisir de la surprise, mais, afin de chasser toute inquiétude à mon sujet de ton esprit en émoi, je consens à te dire ceci : Raymond Loisel, tu as raison. Tout vient à point à qui sait attendre. Il faut espérer contre toute espérance. L'avenir est à Dieu et Dieu est notre père. Désespérer, c'est douter de sa providence. Enfin, j'ajouterai à cette série de sages conseils, pour qu'elle soit complète, celui que notre père ne cessait de nous donner et qu'il résumait en ces mots : *Ne perdez jamais une occasion d'apprendre quelque chose, si peu que ce soit.*

Sur ces derniers mots, Lionel prit une hachette, un couteau et sortit.

Il ne rentra qu'à la fin du jour. Il portait sur son épaule un pieu, bien aiguisé à l'un de ses bouts; sous son bras, divers morceaux de bois; dans sa main un œuf de la grosseur d'un œuf d'oie qu'un oiseau assez semblable au flamant pond dans ces parages.

Raymond le reçut avec étonnement. Que pouvait signifier cet étrange bagage ?

— Tiens ce pieu droit et immobile comme s'il était planté dans la terre, commanda Lionel.

Raymond s'exécuta.

— Bien, fit son frère. Maintenant, tu vois que j'ai pratiqué une profonde coupure au sommet de ce pieu et perforé deux trous égaux dans les côtés. Voici deux attelles percées aussi par des trous; je vais les glisser dans la coupure et, au moyen de cette cheville, qui passe dans les quatre trous, je transforme mes deux attelles en levier d'un genre quelconque. Regarde, je les dresse comme il me plaît, je les abaisse de même et je les immobilise à mon gré. Ce n'est pas tout. Voici, maintenant, un œuf que j'ai très soigneusement vidé en pratiquant à ses deux extrémités des ouvertures rondes et nettes. Je place cet œuf au bout de mes deux attelles comme dans une pince; tu le vois, il tient parfaitement. Les préparatifs sont terminés, mon cher Raymond; voici leur but. Mon levier ou ma pince, comme tu voudras, place et maintient immobile cet œuf; j'applique mon œil à l'un des orifices et je suis en mesure, par cette mire improvisée, de déterminer juste le point...

— Où se trouve l'œil du fantôme? fit Raymond en riant.

— Oui, répondit laconiquement Lionel. Nous irons, ce soir même, déterminer ce point avec une absolue précision.

— Mais dans quel but ?

Lionel prit la brochure qu'il avait emportée la veille, l'ouvrit à une page soigneusement marquée et lut ce qui suit en pesant sur chaque mot :

« Il arrive que des diamants enchâssés dans le roc jettent parfois, dans la nuit, des lueurs plus ou moins précises, » assure la vieille brochure que j'ai retrouvée.

— Un diamant! un diamant! c'est un diamant! cria Raymond, suffoqué par la surprise ; en vérité, Dieu n'abandonne pas les siens!

— Et notre père avait bien raison quand il nous répétait jusqu'à satiété : « Ne perdez jamais l'occasion d'apprendre quelque chose, si peu que ce soit. »

Aussitôt la nuit venue, les deux frères partirent pour la vallée de Sasassa; le ciel était pur, sans lune, mais piqué de quelques étoiles.

Ils se rendirent à l'endroit mentionné par Splith dans son récit de la veille, et n'eurent pas de peine à découvrir l'œil du fantôme. Ils constatèrent la parfaite exactitude des détails que leur avait donnés William Splith. Ils établirent leur *mire* en un point qui permit à celui des deux qui gravirait la montagne de voir celui qui resterait auprès de l'instrument et guiderait le premier dans ses recherches. Cela fait, ils se mirent à causer sous le regard intermittent du cyclope et il fut convenu que Lionel, muni d'une hache, entreprendrait de faire dès l'aurore la difficile et périlleuse ascension, impossible deux jours plus tôt, c'est-à-dire avant l'éboulement dont Splith avait été le témoin. Une fois sur le sommet, le hardi pionnier chercherait le point précis où se trouvait, dans la masse rocheuse, l'œil du fantôme, éteint par l'abondance de la lumière du soleil.

1. Voir l'*Ouvrier* depuis le 8 juillet 1893.

Raymond le suivrait dans tous ses mouvements, agiterait son mouchoir de la main droite quand il s'éloignerait du but, l'agiterait de la main gauche quand il s'en approcherait, et l'élèverait sur sa canne quand il serait parvenu à l'endroit précis.

Les deux frères s'embrassèrent comme au jour d'une séparation, sans en vouloir convenir, sans même y faire allusion; tous deux comprenaient les dangers qu'il fallait surmonter et vaincre pour s'emparer du diamant sur lequel reposaient maintenant toutes leurs espérances d'avenir.

Lionel s'était ceint d'une longue corde pour pouvoir s'attacher, au besoin, à un arbre ou à un roc; sa hachette était suspendue à sa ceinture, il tenait à la main une solide perche à pointe dure et acérée. Il partit aux premières lueurs de l'aube, tandis que son frère, le cœur oppressé, suivait du regard les audacieux efforts qu'il était tenu de faire dès les premiers pas.

L'ascension présenta les plus émouvantes péripéties : sur la surface récemment crevassée de la montagne, des pierres, qui n'avaient pas eu le temps d'adhérer au sol, tremblaient sous les pieds du jeune homme, et, parfois, perdant l'équilibre à son contact, venaient, en roulant avec fracas, tomber dans la plaine. Avec des précautions infinies, mais aussi avec un tranquille courage lui permettant d'user de tous ses moyens, Lionel sautait de roche en roche, se retenant tantôt avec son bâton, tantôt à une touffe d'herbes. Parvenu au point où le quartier de roc signalé par William s'était abattu sur l'abîme, formant un pont suspendu de six ou huit mètres de largeur, il s'arrêta : un léger frisson passa sur sa chair. A cent pieds sous lui roulaient, furieuses et gémissantes en même temps, les eaux du torrent qui donnait la vie à la plaine. Il était encaissé entre les deux montagnes divisées à pic, comme par l'épée de quelque Roland. Rien de plus sinistre que cet abîme sombre, étroit, profond, d'où s'élevaient des voix de colère et de désespoir.

Le pont du Diable, qui le traversait depuis vingt-huit ou trente heures, était fait d'une seule pierre étroite et coupante, effritée sur les bords, dans laquelle apparaissait une large fente, la traversant en zigzag. Lionel se recueillit un instant, comme pour peser toute l'étendue du danger qu'il allait courir.

— Si cette roche était placée à trois pieds de la terre ferme au lieu d'être à cent pieds au-dessus de cet abîme, éprouverais-je la moindre appréhension à m'engager sur elle? se demanda-t-il.

— Aucune, fut la réponse qu'il se fit immédiatement à lui-même, et, à titre de commentaire, il ajouta : « Le danger est donc plus apparent que réel, il vient de moi, non de cette roche, que le poids d'un homme ne dérangera certainement pas. Du sang-froid, pas de nerfs, arrière le vertige et passons.

Lionel se signa, recommanda son âme à la Vierge Marie, puis, bravement, tranquillement, il posa le pied sur le pont suspendu. Les battements de son cœur, soumis par l'action puissante de sa volonté, demeurèrent égaux et paisibles; son souffle ne passa ni plus rapide, ni plus chaud entre ses lèvres entr'ouvertes; l'intelligence et l'énergie morale triomphèrent en lui des terreurs et des angoisses du corps, qui, véritablement réduit à la servitude pour laquelle il est fait, obéit, et il passa.

Raymond avait assisté, les mains jointes, à l'effrayant spectacle qui se déroulait sous ses yeux; une sueur d'angoisse perlait à son front, et le jeune homme put expérimenter qu'il est des moments dans la vie où l'homme, sentant son impuissance totale, prie en quelque sorte d'instinct.

Le reste de l'ascension offrait moins de périls. Lionel l'accomplit en deux heures. Parvenu au sommet, il ôta son chapeau et l'agita plusieurs fois dans l'air pour saluer son frère. Raymond prit aussitôt place derrière l'œuf percé qui lui servait de mire, et dirigea les recherches de Lionel au moyen des signes que nous avons indiqués. Pendant plus de trois heures, tous deux, l'un en haut, l'autre en bas de la montagne, se livrèrent à un travail rude, fatigant, énervant, sans trêve.

Peu à peu, toutefois, le cercle des tâtonnements de Lionel se rétrécissait, et, vers midi, il entendit un long et joyeux hourra s'élever du pied de la montagne jusqu'à lui. Ce cri de triomphe, c'était Raymond qui le poussait, agitant au-dessus de sa tête sa canne surmontée de son mouchoir.

Le roc paraissait, en cet endroit, plein de légères excroissances, telles que le cristal de roche en produit quelquefois. Du dos de la hachette, Lionel frappa quelques coups; aussitôt des parcelles du rocher tombèrent à ses pieds; leur aspect avait quelque chose de vitrifié et de blanchâtre aux cassures, en quelque sorte de farineux. Ce ne pouvait être là l'œil lumineux du spectre, et cependant, la précision de sa mire ne permettait pas à Lionel de croire à une erreur.

Il se livra à une investigation scrupuleuse du point qu'il savait être celui où brillait, la nuit, l'œil du fantôme, et il parvint, enfin, à découvrir, sous une bosse assez forte du rocher, une excavation relativement profonde, de forme ovoïde, que la boursouflure de la pierre surmontait comme un gigantesque sourcil.

— Ce pourrait être là, pensa-t-il. Aussitôt il frappa la roche à coups redoublés; la sueur coulait avec abondance de son front et la pierre grise résistait à tous ses efforts. Cependant, il ne se lassait pas, il frappait toujours à coups nets, pressés, réguliers. Sa

persévérance devait être couronnée de succès, comme c'est presque toujours le cas de la persévérance. Une large blessure apparut au point que Lionel supposait être le sourcil du démon, et bientôt le regard avide du jeune homme put plonger dans l'orbite, au fond duquel se cachait le foyer lumineux dont William Splith avait dénoncé l'existence. Il poussa un cri de joie, car il aperçut une masse noirâtre encastrée dans le rocher. Après des efforts de Titan, il parvint à la dégager et à s'en saisir. Aucun doute ne lui était permis, c'était là un diamant. Il le posa sur sa langue, du reste, et constata avec ivresse qu'il produisait sur elle cette impression de resserrement et de sécheresse qui est une des propriétés du diamant. Il fit connaître à son frère, par une série de gestes tous plus expressifs les uns que les autres, l'heureuse issue de sa laborieuse campagne.

Raymond lui répondit en exécutant une danse fantastique avec le drapeau blanc à la main.

— Qui sait quel proverbe il chante sur un air de Saltarelle? se demanda Lionel en contemplant l'exercice chorégraphique auquel son frère se livrait à ses pieds. « Jamais un sans deux », lui suggéra sa mémoire.

— Diavolo! fit-il en reprenant sa hachette et en se livrant à une nouvelle perquisition qui ne fut pas sans succès; un autre diamant, moins gros, tomba à ses pieds; il le ramassa, le goûta, l'enfouit avec le premier dans la poche de son pantalon, et se préparait, alléché par cette nouvelle trouvaille, à chercher encore.

Raymond le rappela, sinon à l'ordre, du moins à l'heure, par les cris et les gestes désespérés avec lesquels il lui montrait le soleil s'abaissant à l'horizon. Il était urgent, en effet, d'effectuer la descente, plus dangereuse encore que la montée, peut-être, et de ne pas se laisser surprendre par la nuit en plein péril. Lionel comprit et se rendit au sage avis de son frère. Lentement, s'aidant des pieds et des mains, se laissant tantôt couler le long d'un rocher, tantôt se suspendant à une branche, utilisant tour à tour son bâton, sa corde, sa hachette, il arriva sans encombre jusqu'au pont. Là, il s'arrêta quelques instants pour reprendre haleine, et, sans sourciller, s'aventura sur l'étroit passage suspendu dans l'air, au-dessus de l'abîme où hurlaient, avec frénésie, les flots déchirés par les roches de fond.

— Quand la volonté passe, le corps la suit, murmura le jeune homme en se retrouvant sain et sauf dans les bras de Raymond. Voilà un axiome que tu peux joindre à ta collection, frère; il résume merveilleusement notre aventure.

Raymond sourit sans pouvoir prononcer une parole. On se possède plus aisément dans l'action que dans l'attente.

Les deux diamants étaient magnifiques; ils furent vendus un prix élevé au moyen duquel les deux frères se rendirent propriétaires du petit groupe de montagnes qui dominent la vallée de Sasassa, y firent des fouilles intelligentes et suivies dont le résultat fut de leur procurer, en peu de temps, une très importante fortune.

Ils revinrent en Europe, firent un pèlerinage d'action de grâces à la Vierge de pierre à laquelle, au départ, la main dans la main, ils avaient adressé un « Souvenez-vous », doublèrent la dot de leurs sœurs, constituèrent une rente à leur père, mais ne purent reprendre goût aux mœurs et aux habitudes françaises. Ils retournèrent donc bientôt sur la terre africaine où ils s'établirent définitivement, heureux de l'existence libre et pleine d'initiative du colon, heureux de ne point sentir peser sur eux les lourdes chaînes du convenu si souvent en contradiction avec le juste et le vrai.

Ces chaînes du convenu sont, hélas! presque toujours un obstacle au développement de l'homme lui-même, qui cesse, par elles, d'être une individualité, une unité, pour se perdre dans une forme admise, se plier sous un niveau commun, se confondre avec n'importe quels autres chiffres et s'abîmer dans un nombre.

Sigismond Gondrin.

# MAGIE BLANCHE EN FAMILLE

### Pensée prévue.

Pour être sincère, je dois vous dire tout d'abord que l'expérience que je vais vous présenter ne réussit pas toujours.. telle du moins qu'on peut se proposer de la faire; mais comme, suivant une règle fort sage, le prestidigitateur se garde bien d'annoncer d'avance l'effet qu'il veut produire, le tour, en cas d'échec dans la première partie, se termine d'une autre manière.

N'aurait-il pas de pauvres aptitudes pour son art, le magicien capable de manquer d'un subterfuge pour se tirer à l'occasion de quelque mauvais pas, et n'est-ce pas chose élémentaire, pour celui qui se targue de dévoiler l'avenir, que de prévoir au moins les diverses circonstances dans lesquelles il pourra lui-même se trouver à l'occasion de ses prestiges, afin de faire entrer en ligne de compte, pour préparer une solution convenable, tous les hasards malheureux, toutes les précautions méfiantes, toutes les petites malices calculées, qui peut-être viendront déjouer tous ses plans?

Dans notre petite expérience d'aujourd'hui, tout particulièrement, le succès se trouve basé soit sur un hasard favorable, assez probable du reste, soit sur la manière dont on saura, le cas échéant, vaincre la mauvaise fortune; mais, d'après des essais plusieurs fois réitérés, nous pouvons dire que, sept ou huit fois sur dix, on triomphera du premier coup; si deux ou trois fois sur dix le tour se termine d'une autre manière, ce n'est pas plus mal pour cela. Voyons les deux cas.

Au commencement de la séance, et à propos d'une expérience qui doit témoigner de son talent de lire dans l'avenir, le magicien dit tout bas, rapidement, à l'oreille de trois ou quatre spectateurs, de se rappeler le chiffre 7, en ajoutant qu'on comprendra bientôt son dessein.

Plus tard, une personne est invitée à venir s'asseoir sur un fauteuil, non loin de la table du prestidigitateur sur laquelle le *servant* apporte bien ostensiblement une grande enveloppe cachetée, qu'il place en évidence sur un verre ou sur une carafe.

Après des préambules, des pantomimes et un boniment faciles à imaginer, le magicien annonce qu'il va lire les pensées de la personne qui a bien voulu se prêter à l'expérience.

— Pensez un chiffre entre un et dix.




C'est fait.

— Quel est ce chiffre?

— Sept.

— Décachetez cette enveloppe et lisez.

Si nous en croyons notre dessinateur, l'émotion ressentie par la bonne dame dont on vient de pénétrer la pensée est si forte, à la lecture du papier retiré par elle de la mystérieuse enveloppe, qu'elle tombe en pâmoison.

Comment donc le prestidigitateur a-t-il pu écrire d'avance : *On pensera le chiffre 7*, et quel moyen de mettre en doute sa prescience lorsque plusieurs personnes de l'assistance, par lui interpellées, viennent affirmer que le sorcier leur avait annoncé, dès le commencement de la séance, que *sept serait le chiffre pensé;* car les bonnes âmes ne remarquent même pas qu'on n'avait pas été tout à fait aussi précis et affirmatif que cela, et qu'on les avait simplement invitées *à se rappeler* le chiffre 7.

Vous dire maintenant pourquoi, huit fois sur dix en moyenne, le chiffre 7 est choisi serait difficile; est-ce parce qu'il ne se trouve ni au commencement ni au milieu, ni à la fin de la série? Est-ce parce que, nombre des jours de la semaine, des notes de la gamme, des couleurs du prisme, des péchés capitaux, des vertus, des sacrements, des dons du Saint-Esprit, on le trouve partout? Faites vous-même l'expérience en posant brusquement la question à cent personnes différentes qui, bien entendu, n'aient aucune connaissance de la chose et du but que vous vous proposez : ce n'est pas dix fois, c'est quatre-vingts fois environ sur cent que, des lèvres de votre sujet, tombera le magique chiffre 7.

Mais, nous l'avons dit, il faut prévoir un échec.

Si l'on vous répond qu'on a pensé 1 ou 10, dites que vous avez prié qu'on choisît un chiffre compris *entre ces deux nombres*, ceux-

ci étant exclus ; subterfuge qui vous donne une chance de réussite de plus, les petites scélératesses de ce genre sont admises pendant le cours d'une séance de magie.

Mais comment vous en tirerez-vous si l'on a choisi 5 ou 9 — qui viennent aussi plus souvent qu'à leur tour — ou même un autre chiffre ?

Passez en revue la centaine d'expériences que l'*Ouvrier* a publiées, vous y trouverez quantité de procédés pour amener à votre gré un chiffre qui sera celui qu'on vous a nommé ; deux des tours de dominos que nous avons décrits seraient tout particulièrement une jolie manière de terminer l'expérience en pareil cas. (Voir le volume *Magie blanche en famille*, ch. XXXVI et XXXVII.) La carte forcée donnerait encore une solution, et, à défaut de l'adresse voulue, le magicien novice pourrait prendre sur sa table un jeu composé entièrement de cartes portant toutes le même nombre de points quoique assorties de couleurs ; là, forcément, on *choisirait* une carte où le nombre des points serait égal au chiffre pensé ; les sept jeux nécessaires pour parer à tous les cas se trouveront facilement dans un kilogramme de cartes manquées achetées au poids chez un fabricant.

Enfin l'expédient suivant est surtout à recommander :

Ayez sept petits sacs formés chacun de trois rectangles semblables d'étoffe, cousus ensemble par trois de leurs côtés, ce qui fera des sacs à deux compartiments ; le premier de ces compartiments renfermera une série de numéros de jeu de loto, de 1 à 10 ; le second compartiment renfermera dix fois le même numéro : soit 2, 3, 4, 5, 6, 8 ou 9. Les sept petits sacs étant disposés à l'écart de manière à ce que vous puissiez les reconnaître à première vue, — ils seraient par exemple de couleurs différentes, — vous irez prendre celui qui renferme dix fois le chiffre autre que 7, que l'on vous a dit avoir pensé ; ayant retiré successivement du premier compartiment plusieurs numéros pour faire voir qu'ils sont tous différents, présentez le petit sac à la personne qui a pensé le chiffre, en ouvrant devant elle le compartiment qui renferme les numéros semblables, ce qui vous permettra de conclure : « Je vous ai forcée, madame, à retirer de ce sac celui des numéros qui porte le chiffre que vous avez pensé. »

Mais voici le plus joli de l'histoire.

Sept enveloppes, toutes semblables à celle que tout le monde a vue sur le verre, mais dans chacune desquelles un chiffre différent est désigné : 2, 3, 4, 5, 6, ou 9, ont été préparées par vous d'avance, et dissimulées derrière des accessoires quelconques. Tandis que vous tournez le dos aux spectateurs pour porter votre guéridon à l'écart dans cette direction, comme si le tour était terminé, vous substituez à la première enveloppe placée sur le verre, celle des sept autres qui contient le chiffre pensé et vous vous disposez bien ostensiblement à passer à une autre expérience. Il ne manquera pas quelqu'un pour vous demander ce que signifiait l'enveloppe cachetée placée sur le verre. — « Etourdi que je suis ! dites-vous ; j'y avais écrit ce matin le chiffre que l'on penserait, et j'allais oublier cette particularité, la plus jolie de mon expérience ! » Interpellé ou non, vous livrez l'enveloppe aux spectateurs en vous excusant de votre oubli et tout finit par un triomphe de plus à votre avoir ; car l'opinion de chacun est que vous aviez prévu le chiffre qui serait pensé, puisque vous l'avez écrit d'avance sur un papier renfermé dans l'enveloppe cachetée ; sans parler de la manière dont vous avez su diriger la main qui, dans le petit sac, s'est portée précisément sur le pion où était inscrit le même chiffre pensé.

 MAGUS.

## UN GRAND SUCCÈS

En présence du très grand succès obtenu par notre *Bibliothèque scientifique des Ecoles et des Familles*, nous nous décidons à faire de cette intéressante bibliothèque une publication périodique.

Désormais, il paraîtra un volume tous les quinze jours, — le samedi.

De la sorte, on pourra, peu à peu, sans fatigue, passer en revue les principales questions scientifiques qui tiennent une si grande place dans les préoccupations modernes.

Pour s'assurer la possession de nos petits volumes au fur et à mesure de leur publication, il suffira de prier son libraire de les faire venir.

*Abonnement.* Si l'on habite trop loin d'un libraire, on peut, moyennant 4 fr. 50 envoyés à M. HENRI GAUTIER, éditeur, 55, quai des Grands-Augustins, à Paris, s'abonner aux 26 volumes d'une année.

Le premier volume que recevront les abonnés et qui vient de paraître chez tous les libraires a pour titre : *Les Cures d'eau*, par le docteur Laumonier.

Viendront ensuite : *Les Bains de mer*, par le docteur Laumonier ; *L'Alcoolisme*, par le docteur Legrain ; *La Planète Mars*, par Camille Flammarion, etc., etc.



*Le Directeur-Gérant* : Henri GAUTIER. — Sceaux, Imp. Charaire et Cie.

5 centimes le N° année courante. (10 centimes le N° années échues.) N° 1933 TRENTE-SIXIEME ANNEE. — 25 Juillet 1896.

# L'OUVRIER

**Journal illustré paraissant le Mercredi et le Samedi**

| ABONNEMENT D'UN AN : | DIRECTION ET ADMINISTRATION : | ABONNEMENT D'UN AN |
|---|---|---|
| (104 numéros) France, Algérie et Belgique : 6 francs. | LIBRAIRIE BLÉRIOT, HENRI GAUTIER, SUCCESSEUR, 55, quai des Grands-Augustins, Paris. | (104 numéros) Colonies et Étranger (sauf la Belgique) : 7 francs. |


## LES VOLEURS D'OR, PAR GEORGES LE FAURE



— Hardi! compagnons. Hardi! nous arrivons. (Voir page 196.)

# LES VOLEURS D'OR[1]

PAR

GEORGES LE FAURE

## XXV

EN AVANT !

L'homme, revenu à lui, promena durant quelques secondes, à l'entour, ses regards ahuris, examinant ceux qui se tenaient près de lui ; puis il parut recouvrer la compréhension des êtres, retrouver le souvenir des événements et balbutia :

— C'est moi qui ai appelé...

— C'est pourquoi j'ai envoyé à votre recherche, dit Henry Kinburn.

Le blessé avait parlé anglais, avec un accent auquel il n'y avait pas à se tromper : c'était bien un enfant de la Grande-Bretagne, et tout de suite l'officier sentit la confiance renaître en lui.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-il.

— Je fais partie d'une troupe levée par M. John Stuck, qui a quitté Mafeking, il y a huit jours, pour aller « pegger » à Ferme-Elisabeth...

Il parlait avec peine et, sur le point de défaillir, tendit la main vers une gourde d'eau-de-vie, qu'il vida presque à moitié d'un seul trait.

L'alcool, qui lui brûlait l'estomac, donna comme un coup de fouet à sa faiblesse et il poursuivit, hochant la tête vers un point de l'horizon :

— On se bat... là-bas ; j'ai entendu des coups de fusil toute la soirée... Voilà quinze heures que je suis dans la brousse..., blessé, pouvant à peine me traîner... C'est la Providence qui vous a fait passer par ici.

Essoufflé, il s'arrêta, reprit haleine et poursuivit :

— M. John Stuck m'avait envoyé prévenir à Mafeking que les choses se corsaient et qu'il fallait commencer le mouvement..., il m'avait donné un billet pour le colonel Grey... Hier, vers le soir, j'ai été attaqué par un grand diable qui croisait ma route et m'a envoyé deux coups de feu, avant que j'aie eu seulement le temps de me mettre en défense...

Il ajouta :

— Seulement, une fois par terre, il m'a fouillé et m'a enlevé le billet...

Henry Kinburn grommela un juron : maintenant il comprenait.

— Parbleu ! dit-il, c'est notre guide qui a fait le coup...

— Un grand gaillard bien bâti..., tout jeune..., une vingtaine d'années..., tout la tête de ces damnés Burghers...

Il ajouta, furieux :

— Heureusement que je l'ai reconnu et que si je le repince...

— Son affaire est claire, grogna Kinburn.

— C'est précisément parce que je le connaissais que je ne me suis pas méfié ; c'était un ami de M. Stuck..., quelques-uns même prétendaient que c'était le propre petit-fils du vieux Prétorius Brey, le propriétaire des terrains que nous allons « pegger »...

L'officier promena sur la plaine un regard inquiet et murmura :

— Le bandit nous aura égarés..., qui sait, même, s'il ne nous a pas amenés ici pour nous tendre un piège...

Après un silence, il demanda :

— C'est bien la route des gorges de Buffelstroom.

— Eh ! non... pas tout à fait...

Henry Kinburn devint tout pâle et sa main se crispa instinctivement sur la poignée de son sabre.

— C'est bien cela ; il nous a égarés.

— Non.... seulement, il ne vous a pas fait prendre le plus court.

Brusquement, l'officier questionna :

— Pouvez-vous supporter le cheval pour me conduire là-bas le plus rapidement possible ?

L'autre réprima un geste de souffrance et, d'une voix étranglée :

— On peut toujours essayer... quitte à laisser ma peau en route,... car, ce que je lui en veux, à ce coquin-là...

Il poussa un profond soupir, dans lequel il semblait que son âme s'exhalait.

— Seulement, poursuivit-il, il faudra m'attacher... car, du diable ! si je serais capable de me tenir moi-même...

Sans tarder, l'officier donna l'ordre au détachement, qui, durant cet incident, avait mis pied à terre, de remonter à cheval.

Quant au blessé, ce fut sur la selle d'Harry qu'on le hissa et, derrière lui, en croupe, l'empoignant à bras-le-corps solidement, tandis que, de la main demeurée libre, il tenait les guides, grimpait le sous-officier.

Par surcroît de précaution, deux cavaliers flanquèrent la monture, pour éviter que l'homme glissât de la selle, et l'on partit.

Le nouveau guide fit obliquer la troupe sur la gauche, la ramenant un peu vers le chemin qu'elle venait de parcourir, mais gagnant en même temps, au sud, suivant une sente à peine tracée au milieu des herbages.

— C'est bien cela, disait Kinburn, ce misérable voulait nous égarer...

— Non, riposta le blessé : vous retarder seulement, car, par la route qu'il vous avait fait prendre, vous seriez quand même arrivé aux gorges... seulement trois ou quatre heures plus tard...

Et il ajouta :

— Je donnerais ma tête au bourreau que les damnés Burghers ont préparé là-bas un petit tour de leur façon...

L'officier haussa les épaules d'un air sceptique :

— A quel propos ?... Nos préparatifs ont été tenus tellement secrets que nul ne peut se douter de quelque chose...

— J'ai cependant entendu des coups de feu.

— Peut-être des « peggeurs » se mettant d'accord pour la possession d'un terrain, ricana le sous-officier Harry...

— C'est encore possible ; mais alors pourquoi ce Guillaume Brey m'a-t-il attaqué ? c'était donc qu'il se méfiait... En tout cas, le contenu du billet a dû l'édifier complètement sur vos intentions... et, à l'heure actuelle, — si ce n'est déjà fait, — il doit courir de ferme en ferme...

— Raison de plus pour tâcher d'arriver les premiers à Buffelstroom.

Et Henry Kinburn, d'un coup d'éperon, activa l'allure de son cheval.

Derrière lui, tout le détachement prit le galop, et c'était vraiment un pitoyable spectacle que celui de ce blessé, cramponnant ses deux mains à l'arçon de sa selle, et dont la tête ballottait de droite et de gauche, tandis que de sourds gémissements s'échappaient de ses lèvres convulsivement serrées.

Depuis un long instant déjà, l'aurore s'était levée, et le soleil, en quelques minutes élevé au-dessus de l'horizon, commençait à darder de chauds rayons.

— Mon officier, dit le blessé tout à coup, voici les gorges...

Là-bas, le paysage s'était soudainement barré de collines assez hautes qui semblaient une forteresse naturelle destinée à protéger le pays contre les incursions des envahisseurs.

Une dizaine de kilomètres — pas davantage — séparaient la troupe de ce point et Kinburn résolut de faire reposer là bêtes et gens, tandis que lui-même, à la tête des cavaliers les mieux montés, pousserait jusque-là en reconnaissance.

Non pas qu'il crût possible que les gorges pussent être gardées, car, malgré tout, il tenait pour inadmissible que les projets des Anglais fussent connus, mais, officier scrupuleux, il n'était point homme à se dérober aux prescriptions de la théorie.

Or, en pays ennemi, un chef de troupe doit faire battre la contrée en avant de lui, avant de s'engager par trop.

Après donc avoir interrogé le blessé pour savoir s'il y avait quelque point par lequel on pût, de préférence à tout autre, aborder ces fameuses gorges, il partit.

L'air, ce matin-là, était très léger et très pur ; le soleil transformait en diamants les gouttelettes de rosée qui se balançaient à la pointe des herbes, et, dans la brousse, les mille bestioles que la chaleur torride du jour allait, dans quelques instants, réduire au silence manifestaient leur existence par un invisible orchestre, fait de mille bourdonnements, de mille pioupioutements...

Le jeune homme, dégagé maintenant des hésitations qui l'avaient assailli quelques heures auparavant, se sentait l'âme joyeuse ; il avait cependant une petite, oh ! une toute petite inquiétude.

Si ces Burghers, en gros paysans qu'ils étaient, n'avaient même pas eu l'idée de garder ces gorges, si faciles à défendre, quel mérite aurait-il, lui, à s'en emparer ?

On est officier et l'on rêve les honneurs — cela est tout naturel, mais encore faut-il, que diable !... quelque chose qui les légitime.

Et si on ne devait pas avoir l'occasion de mettre le sabre hors du fourreau, à quoi donc servirait cette promenade ?

Assurément, le drapeau de la reine flotterait sur le palais du gouvernement, à Prétoria !

Mais cela vaudrait mieux si, auparavant, il y avait dans l'air un peu d'odeur de poudre et d'éclat de fusillade...

Il trottinait, tout en pensant à ces choses, restant au centre d'une ligne de tirailleurs, formée par ses hommes, lorsqu'on était arrivé à portée de carabine des collines.

L'arme, en travers de la selle pour être prête à toute éventualité, les soldats regardaient devant eux, sifflotant tranquillement, comme à la manœuvre.

Les roches avaient l'air si pacifique, et le soleil qui les dorait leur donnait un aspect pour ainsi dire si souriant, qu'en vérité il leur eût fallu avoir l'âme bien pusillanime pour supposer que là, derrière, se cachait une embuscade.

1. Voir l'*Ouvrier* depuis le 2 mai 1896.

Dans l'air, il n'y avait pas d'autre bruit que le bourdonnement des insectes et aussi le bruissement de soie que faisaient les herbes hautes et sèches en se courbant sous le souffle de la brise.

On atteignit ainsi le pied des petits contreforts, et Kinburn qui, la lorgnette aux yeux, fouillait les anfractuosités rocheuses, allait envoyer un de ses hommes en arrière prévenir le détachement qu'il pouvait venir le rejoindre, lorsque soudain une détonation éclata.., puis deux, puis trois...

Successivement, trois chevaux s'abattirent.

Les hommes, non blessés, rallièrent l'officier.

— Pied à terre, tout le monde! commanda celui-ci.

Avant que l'ordre eût été exécuté, deux autres coups de feu avaient atteint deux autres chevaux qui, dans une défense folle, désarçonnèrent leurs cavaliers et s'enfuirent dans la brousse.

— En retraite! au galop!... commanda Kinburn; les hommes démontés, pas gymnastique...

En quelques foulées, on fut hors de portée.

Alors l'officier fit prendre en croupe les soldats qui avaient perdu leurs chevaux, et, grand trot, la petite troupe rejoignit le détachement.

Déjà celui-ci, au bruit des détonations, avait sauté en selle et attendait...

— Les gorges sont gardées! déclara Kinburn après avoir réuni, en une sorte de conseil de guerre, l'officier qui commandait sous ses ordres et même les sous-officiers.

Il ajouta :

— Je crois de notre honneur de forcer le passage avant l'arrivée de la colonne.

— C'est aussi mon avis, dit l'autre officier.

Interrogés du regard, les sous-officiers inclinèrent la tête affirmativement.

— Dans ces conditions, continua Kinburn, voilà ce que nous allons faire : le détachement va se porter à cheval jusqu'à distance de carabine; là, une partie seulement mettra pied à terre et, sous mon commandement, s'engagera dans les gorges; l'autre demeurera en selle, prête à charger, pour nous dégager en cas d'une poursuite trop chaude...

Et il fut fait ainsi qu'il avait dit.

A cinq cents mètres de l'éboulement rocheux, quatre-vingts hommes mirent pied à terre et, précédés d'une petite ligne de tirailleurs, flanqués de deux ailes chargées d'escalader, à droite et à gauche, les hauteurs pour tenter de déborder l'ennemi, on s'avança en rampant.

De temps à autre, on faisait halte et, à plat ventre dans les hautes herbes, on laissait prendre un peu d'avance aux flanqueurs, de manière à attirer l'attention de l'ennemi et à le forcer à se diviser pour faire face de tous côtés à la fois.

Puis on repartait, gagnant par bonds de vingt à trente mètres les abris signalés auparavant par Henry Kinburn : arbres renversés, roches éboulées, ravin formant tranchée naturelle.

Et, bien embusqués derrière ces abris, les hommes attendaient.

Mais rien ne s'entendait, personne ne se montrait.

C'était à croire que les défenseurs de la gorge avaient abandonné la position.

Même si les cadavres de chevaux n'eussent été là comme irréfragable preuve, on eût pu supposer avoir été l'objet de quelque hallucination.

— Par Dieu! ricana tout à coup le sous-officier Harry, les moineaux se sont envolés.

— Hum! riposta Kinburn; croyez-vous que cela les ait satisfaits de nous avoir abattu quelques chevaux...

— Ces Burghers ont la tête plus dure que ça..., grommela un autre...

— Et la vérité, ajouta l'officier, c'est que ce silence et cette solitude ne me disent rien qui vaille.

— On ne va pourtant pas faire demi-tour...

Ces mots produisirent sur Kinburn un effet pareil à celui qu'eût produit un coup de cravache; il rougit et regarda l'homme qui venait de parler...

Puis il se leva, sortit de derrière le roc qui l'abritait contre l'éventualité des balles qui pouvaient le frapper et mit son sabre sous son bras, comme s'il n'eût été qu'un simple bâton.

Ensuite, tranquillement, il tira de sa poche un étui en cuir, dans lequel il prit un cigare, le roula entre le pouce et l'index près de son oreille, pour s'assurer de son degré de sécheresse, et, cela fait, le porta à ses lèvres.

Après quoi, avec la même lenteur, il l'alluma...

Alors, son sabre toujours sous le bras, la main dans la poche de son vêtement, il commanda :

— En avant...

On repartit, et, cette fois, sans s'arrêter de nouveau, sans profiter des abris que, sur la route, pouvaient offrir les roches ou les arbres.

Et les hommes regardaient, furieux, celui d'entre eux qui avait si maladroitement parlé de tourner les talons, car ils comprenaient bien que cette imprudente parole avait piqué l'officier à l'épiderme et que c'était là la raison de cette marche téméraire.

Au fur et à mesure que l'on avançait, chacun avait, en effet, la conviction qu'il entrait dans une souricière de laquelle nul d'eux qui se trouvaient là ne pourrait sortir vivant.

Les murailles, de chaque côté de cette brèche, allaient s'élevant progressivement, presque à pic, rendant impossible toute escalade, pendant que se rétrécissait le fond de la gorge, au point que, par instants, il eût été impossible à dix hommes de passer de front.

Quelques bonnes carabines, placées sur les sommets, eussent suffi à anéantir un corps d'armée.

Henry Kinburn, lui, continuait d'avancer, insouciant aux réflexions qui se faisaient derrière lui, grommelant entre ses dents cette phrase qui avait suffi à le mettre en rage :

— On ne va pourtant pas faire demi-tour!...

Non, on ne ferait pas demi-tour et, pour bien prouver à l'imbécile que telle n'était point son intention, il était résolu à marcher droit devant lui, sans hésitation, sans prudence même, ce qui eût pu être interprété comme une faiblesse.

Mais en dedans, il n'était pas assez naïf pour ne point avoir conscience de la position critique où il mettait son détachement.

Ou — chose invraisemblable — les gorges étaient abandonnées et alors on passait sans encombre, laissant derrière soi le nombre d'hommes nécessaire pour assurer la possession du défilé jusqu'à l'arrière de la colonne.

Ou bien — ce qui était bien plus dans la logique des choses — une embuscade leur était tendue; en ce cas, jusqu'au dernier, ils laisseraient leurs os dans ces damnés rochers!...

Après tout, cela n'était pas plus désagréable qu'autre chose; en sa philosophie pleine de placidité, Henry Kinburn estimait qu'un soldat n'avait guère d'autre raison d'être que de risquer sa vie en toutes occasions...

Bien qu'il fût partisan de s'offrir, dans la mesure du possible, toutes les jouissances de l'existence, il aimait mieux faire campagne que parader en brillant uniforme dans les allées d'Hyde-Park, et il se disait qu'au surplus un soldat est fait pour mourir sur un champ de bataille et non dans son lit comme un rentier ou un marchand bonnetier.

Et puis, pour rien au monde, ayant eu l'ordre d'aller en avant et de préparer le passage de la colonne, il ne se fût résigné à garder une position d'attente.

Sa consigne était de marcher, il marchait...

Déjà, on avait parcouru la moitié de l'étroit défilé et on débouchait dans une sorte de cirque d'environ deux kilomètres de diamètre, entouré de toutes parts de sommets élevés, lorsque soudain des détonations éclatèrent, roulant de roche en roche, ainsi que des coups de tonnerre.

Plusieurs hommes tombèrent, les uns mortellement frappés, les autres plus légèrement blessés, mais suffisamment cependant pour les mettre hors de combat...

— La voilà, la souricière! grommela le sous-officier Harry...

En un clin d'œil, les hommes se trouvèrent allongés sur le sol, perdus au milieu des cailloux et des herbes, n'offrant aux balles de l'ennemi invisible qui les guettait qu'une presque imperceptible cible.

Cependant, une nouvelle décharge eut lieu, un peu au hasard celle-là, qui ne blessa personne, mais eut, par contre, l'avantage d'indiquer à Henry Kinburn la position à peu près exacte de l'adversaire...

— Je veux que le diable me rôtisse vivant, dit-il à Harry, si ces bandits-là sont plus d'une dizaine...

— Peut-être bien davantage, à mon avis! riposta le sous-officier.

— Non; car le nombre des coups tirés à la seconde décharge est sensiblement le même qu'à la première. En outre, les coups ne partent que du même côté et, s'ils étaient en nombre suffisant, la logique leur prescrirait de garnir les crêtes pour nous cerner; tandis que, de la sorte, rien ne nous empêche de nous emparer des hauteurs en face...

Il ajouta d'un ton bref :

— C'est même ce que nous allons faire.

— Hum! bougonna Harry, qui sait si ça ne cache pas un piège de ces damnées têtes rondes!... Moi, je serais à votre place, monsieur le major, je pousserais droit sur le feu... Tant pis pour qui resterait en route. Mais, au moins, on serait sûr de ne pas être canardé dans le dos... pendant qu'on grimperait.

Henry Kinburn, debout maintenant, fouillait avec sa lorgnette les anfractuosités de rocher, cherchant à deviner ce que pouvaient bien cacher les crêtes qui l'entouraient...

Mais rien ne se montrait, pas le moindre indice de la présence de l'ennemi.

Enfin, comme cela ne pouvait se prolonger, il se décida à monter à l'assaut, prenant pour objectif le côté d'où étaient partis les coups de feu.

A voix basse, il transmit ses ordres : les hommes, en rampant, gagnèrent des intervalles suffisants pour éparpiller le tir de l'ennemi, puis, à un signal, se dressèrent et, au pas gymnastique, se lancèrent parmi les roches...

Ils se mirent à grimper, la carabine en bandoulière, car ils avaient besoin de leurs mains pour s'accrocher aux broussailles, aux pointes rocheuses, aux troncs d'arbres.

En arrière, au pied même de l'escarpement, une vingtaine de soldats étaient restés allongés dans les herbes, prêts à protéger d'un feu roulant leurs camarades, en tirant sur le premier adversaire qui se montrerait.

Mais rien : on montait au milieu d'un silence absolu que, seuls, troublaient le bourdonnement des insectes, l'éboulement des cailloux et des mottes de terre sous les pieds des soldats, et le bruit rauque de leur haleine sifflant dans leur gorge oppressée.

— Hardi ! compagnons! ne cessait de répéter Henry Kinburn, qui escaladait les roches en avant de ses hommes. Hardi ! nous arrivons.

Et, de fait, à cinq mètres à peine au-dessus d'eux, l'escarpement prenait fin; seulement, il était à redouter que les autres — s'ils n'avaient pris la fuite — n'attendissent les Anglais à bonne distance, pour les foudroyer par une décharge à bout portant.

Et soudain, en effet, un coup de tonnerre éclata : six hommes roulèrent le long de la pente abrupte en poussant des hurlements.

Puis un nouveau coup de tonnerre et, de nouveau, six hommes frappés tombèrent.

— Halte!... commanda Kinburn... couchez-vous.

Et, à plat ventre lui-même, la lorgnette aux yeux, il attendit...

Mais, comme au fond il trouvait sa position ridicule, au bout d'un instant, remettant sa jumelle dans son étui, et prenant son revolver, il se leva criant :

— Debout!... et en avant!...

Et il s'élança, courant presque, en dépit de la montée ardue, sans s'occuper si ses hommes le suivaient.

Mais, presque au même moment, des cris éclatèrent au-dessus de sa tête, cris de triomphe, auxquels se mêlèrent des hurrah frénétiques.

Au milieu des roches, des hommes apparurent, parmi lesquels le jeune homme reconnut l'officier qui commandait les flanqueurs de gauche.

— Nous le tenons, monsieur le major..., cria cet officier..., la position est à nous!...

Quelques instants après, Kinburn le rejoignait et apprenait que, par un mouvement tournant très rapide, ils étaient tombés sur le dos des Boers, dont l'attention était concentrée sur la gorge, et que, les mettant en joue, ils les avaient pris entre deux feux.

— De rudes hommes, déclara l'officier en terminant; ils ne sont que sept, dont une femme, et si, sur les sept, quatre ne s'étaient rendus immédiatement, se jetant par surprise sur leurs compagnons, nous n'en serions peut-être pas venus à bout...

Tout en parlant, ils avaient gagné l'endroit où la petite troupe gardait à vue les prisonniers désarmés et entourés d'un cercle de carabines...

— *By God!* s'exclama Kinburn.

Et, d'un bond, il fut auprès de Jean de Brey qui, très tranquillement, roulait une cigarette.

— Vous!... c'est vous! s'écria-t-il, lui serrant les mains, doutant presque de la réalité, se croyant le jouet d'un cauchemar.

Mais Jean, répondant amicalement à son étreinte, dit en souriant :

— Oui, c'est moi; mais j'avoue que ma surprise de vous voir ici est au moins égale à celle que vous paraissez ressentir vous-même...

Kinburn n'en revenait pas.

— Voyons,... ce n'est pas possible ! balbutia-t-il; il y a erreur. Ce n'est pas vous qui nous avez envoyé des coups de feu...

— Parfaitement si; et maintenant que je vous vois, je regrette de n'avoir pas connu votre présence parmi ces gens... Nous aurions peut-être pu nous entendre ?...

— Mais que faites-vous ici?...

— Je défends les gorges de Buffelstroom...

— Pourquoi ?...

— Je vous répondrai en vous demandant pourquoi vous les attaquez?...

— J'ai des ordres...

— Et moi, ma conscience.

Ces derniers mots avaient été, de part et d'autre, prononcés d'une voix autoritaire qui faisait pressentir qu'aucune entente ne serait possible entre les deux amis.

Jean de Brey demanda :

— Qu'allez-vous faire de nous?

— A mon grand regret, je vais être obligé de vous garder jusqu'à ce que les autorités aient décidé à votre sujet...

Jean se mit à rire et répliqua :

— Avouez, cher ami, que voilà quelque chose qui n'est pas banal; et si, il y a trois mois, quelqu'un nous eût prédit à l'un et à l'autre qu'un jour viendrait où nous nous trouverions en présence, les armes à la main, nous ne l'aurions pas cru...

— Non, certes...

— Qui sait même si vous n'aurez pas le commandement du peloton qui me fusillera ?...

Kinburn devint tout pâle, puis, tremblant, balbutia :

— Ils n'oseraient...

— Ils osent bien autre chose...

— En ce cas... parole d'honneur, j'obéirais, car je suis soldat; mais je trouverais bien le moyen de me faire tuer dans une prochaine bataille...

Puis, tout de suite :

— Je vais vous faire accompagner par un de mes hommes; non loin d'ici, j'ai laissé, avec le reste du détachement, mon cheval ; vous le prendrez et partirez grand train...

Jean serra les mains de son ami.

— Merci, mon cher Henry, dit-il d'une voix émue: mais j'a décidé de partager le sort de ce brave homme, mon parent, du reste...

Et il montrait Prétorius, qui, sombre, les bras croisés sur la poitrine, et la tête baissée, demeurait immobile, adossé à une roche, tandis que Wilhemine, près de lui, tentait vainement de le consoler.

— Votre parent! s'exclama Kinburn surpris.

— Oui... Je me suis découvert un oncle, non pas à la mode de Bretagne, mais à la mode de Hollande, un descendant du frère de mon arrière-grand-père... un de Brey, comme moi... et, voyez comme c'est curieux, le propriétaire des terrains de Ferme-Elisabeth que j'avais mission de « pegger ».

L'officier anglais tressaillit.

— Prétorius Brey ! s'exclama-t-il.

— Que me veut-on ? demanda le vieillard, en relevant la tête et en attachant sur le jeune homme un regard farouche.

Kinburn s'avança vers lui : l'expression de sa physionomie s'était faite soudainement dure, menaçante, et d'une voix sèche :

— Dites-moi, bonhomme, fit-il, vous avez un fils..., un nommé Guillaume Brey qui, après avoir assassiné un de nos hommes pour lui voler le courrier dont il était porteur, s'est présenté à Mafeking comme guide, a égaré mon détachement, m'a blessé un soldat et est cause des morts qui gisent en ce moment dans le fond de la gorge.

Un éclair avait jailli de la prunelle du vieillard qui s'écria tout vibrant :

— Guillaume a fait cela!... ah! je reconnais là un vrai Burgher.

Henry Kinburn se mordit les lèvres de colère, mais, se contenant, il ajouta :

— Vous devez savoir où il s'est réfugié; donc, faites-lui savoir que si avant le coucher du soleil il ne s'est pas remis entre nos mains vous serez fusillé à sa place.

Cela dit, le jeune homme tourna les talons.

*(La suite au prochain numéro.)*

G. LE FAURE.

## LES VIEUX SOLDATS

# UN AIEUL DE CHAPUZOT[1]

**Par JEAN DRAULT**

XX

BIDOUILLE DÉCORÉ

Le mémoire du colonel Panachard, suivi des lettres de l'aïeul de Chapuzot et agrémenté d'une courte notice de M. Dufuret sur le sergent Bras-d'acier, fut lu en séance solenuelle à l'Académie de Cricquebœuf par le colonel Panachard.

Il y eut des enthousiastes qui applaudirent énergiquement à la découverte des documents du colonel, et qui proposèrent de faire imprimer son manuscrit aux frais de la société.



Mais il y eut aussi des grincheux, des dénigreurs, qui protestèrent contre cette proposition, et qui insinuèrent que la société avait bien d'autres ouvrages à faire imprimer avant l'élucubration du colonel.

La délibération fut excessivement chaude, et voici, en quelques mots, les idées successives qui furent échangées, en même temps que des mots aigres et frisant l'injure.

M. LE COLONEL PANACHARD. — Je remercie, nous remercions ceux de nos honorables collègues qui sont d'avis de voter les fonds nécessaires à l'impression de mon mémoire, et je rends hommage, nous rendons hommage, M. Dufuret et moi, à leur clairvoyance qui leur permet de discerner les œuvres de valeur de celles qui ne valent pas les quatre fers d'un chien.

M. LANDOUILLOT, *d'un ton aigre*. — Je suppose que vous n'englobez pas dans cette catégorie mon mémoire si documenté sur les moulins à café de l'âge de pierre?...

M. DUFURET. — Certes non, mon cher monsieur Landouillot.

M. LANDOUILLOT, *lui serrant la main*. — Merci!

M. LE COLONEL PANACHARD. — Les moulins à café, les moulins à café! Je ne dis pas que ça ne soit pas utile, votre histoire des moulins à café!... Mais ça ne vient tout de même pas à la cheville des lettres de l'aïeul de Chapuzot!

M. CALVITIEN, *érudit*. — Mon histoire des cordonniers successifs de Louis XIV n'a été l'objet d'aucune demande d'impression. Pourtant, j'ose dire qu'elle est loin d'être sans valeur et qu'elle a révélé au monde savant bien des particularités, jusque-là ignorées, sur le Grand Roi, notamment le numéro de sa pointure.

M. LE COLONEL PANACHARD, *ironiquement*. — Et vous trouvez que c'est intéressant de connaître le numéro de la pointure de Louis XIV?

M. CALVITIEN. — Rien, monsieur le colonel, rien de ce qui touche à Louis XIV ne saurait être indifférent au monde savant. Vous n'allez pas, j'imagine, comparer Louis XIV au grenadier Chapuzot. C'est un nom ridicule, d'abord, Chapuzot.

M. DUFURET, *d'un ton conciliant*. — On ne choisit pas son nom, mon cher collègue.

M. CALVITIEN, *qui n'a pas entendu et qui poursuit son idée*. — Je vous demande pardon...

M. LE COLONEL PANACHARD, *bondissant*. — Vous avez choisi le vôtre, vous!... Je ne vous en fais pas mon compliment!

M. LANGOUSTOT, *président*. — Messieurs!... La discussion dégénère! Revenons à la question, je vous prie, la majesté de notre assemblée y gagnera.

M. LE COLONEL PANACHARD, *d'un ton bon enfant*. — Langoustot, vous avez raison! (*Il se lève et va lui serrer la main.*) Il faut, pour l'honneur de cette assemblée qui m'a mis au défi, et pour ma satisfaction personnelle, que ce mémoire soit imprimé!

M. DUFURET. — Je suis de l'avis de M. le colonel Panachard! Aux voix! Aux voix!

UNE VOIX FURIEUSE. — Non! Mon ouvrage qui attribue à Annibal la fondation de Cricquebœuf n'a pas été imprimé, celui-là ne le sera pas.

UNE AUTRE VOIX. — Et ma brochure sur la présence de phosphates d'une richesse inouïe à Cricquebœuf!...

UNE TROISIÈME VOIX. — Et mon projet de canal de Cricquebœuf à la Garonne!...

UNE QUATRIÈME VOIX. — Et ma statistique des élections municipales à Cricquebœuf depuis 89 jusqu'à nos jours!

M. CALVITIEN. — Tous ces collègues ont raison! Il serait insensé que notre chère Académie de Cricquebœuf n'admît pas aux honneurs de l'impression une foule de travaux plus scientifiques les uns que les autres, et qu'elle employât ses fonds justement à la divulgation d'une compilation soldatesque et informe, en contradiction formelle avec l'histoire de Thiers. Car enfin, à ne prendre que le récit de la bataille d'Arcole, où ce grenadier prétend avoir été, ce dont on n'aura jamais la preuve, c'est la négation même du récit de Thiers! Or, vous n'hésiterez pas, messieurs, j'espère, entre Thiers et Chapuzot!...

M. LANDOUILLOT, *riant en fausset*. — Hu! Hu! Hu!... Ça serait drôle!...

M. LE COLONEL PANACHARD. — Nom d'une bobinette!... C'est justement là où je vous pince!... C'est que Chapuzot était à Arcole!... Et où était-il, votre M. Thiers, pendant que Chapuzot était à Arcole?... Pourriez-vous me le dire, hein! où il était?

M. LANDOUILLOT. — Ce n'est pas un argument!... Ces choses-là se voient mieux de loin que de près.

M. LE COLONEL PANACHARD, *bondissant*. — Voilà de ces choses qui m'horripilent, par exemple!... Ainsi, moi, j'ai été à Mévatanana, et vous prétendez que vous raconteriez mieux la bataille que moi-même?... Tenez, monsieur Landouillot, voyez-vous, eh bien! un troupier qui aurait été sous mes ordres, et qui m'en aurait envoyé une du calibre de celle que vous venez de lâcher, eh bien!... il aurait eu ses quinze jours comme un seul homme, vous savez!... Et puis, après tout, j'en ai assez!... Votez! votons!... et que ça finisse!...

Le vote eut donc lieu.

Il y eut huit voix contre l'impression des lettres de l'aïeul de Chapuzot, et deux voix seulement pour.

C'étaient, bien entendu, les deux voix du colonel et du petit père Dufuret.

Sitôt le résultat du scrutin connu, le colonel se leva, traita l'Académie de Cricquebœuf de pépinière de crétins et partit avec son manuscrit.

Il le fit imprimer à ses frais, précédé d'un second prologue dans lequel il invectivait l'Académie de Criquebœuf, qui lui fit un procès en diffamation qu'il perdit.

Tout cela le dégoûta d'autant plus de la noble science de l'érudition que les palmes académiques auxquelles il prétendait furent accordées à Bidouille, par la bonne raison qu'il était le seul des garçons de bureau de son service qui ne les eût pas encore.

A présent, le brave colonel a quitté Cricquebœuf définitivement. Il déploie son activité à faire de la bicyclette sur les grandes routes. L'été, cela lui permet de suivre les manœuvres de corps d'armée.

M. Dufuret a quitté également Cricquebœuf. Il médite de fonder une société scientifique à Santeuil, où il soupçonne que des documents sur le sergent Bras-d'acier sont cachés.



Quant à Chapuzot, il est heureux. Trois petits serins lui sont nés, et il fait des économies pour s'acheter l'année prochaine une volière capable d'abriter plusieurs générations de ces volatiles.

Il compte faire alors de l'aviculture et gagner beaucoup d'argent.

Bidouille, qui a la bosse du commerce, croit que ça ne réussira pas, mais il

[1] Voir l'*Ouvrier* depuis le 2 mai 1896.

ne parviendra pas à convaincre le petit-fils du sergent Chapuzot.

Cela le désespère, et il lui répète souvent :

— Mon vieux, ton avenir est dans les comités bonapartistes !... Fais donc de la politique !... Tu ne peux pas te figurer ce que ça te sera utile, quand on saura que ton grand-papa a sauvé Bonaparte à Arcole, en le mettant sur son dos. Et si le prince Victor revenait à la tête, alors, ça serait pour tout de bon la fortune !... Tu serais concierge du palais impérial pour le moins, et tu pourrais me recommander pour un poste de valet de pied ou autre...

JEAN DRAULT.



Nous commencerons dans le prochain numéro la publication du *Mariage du Député*, par Jeanne de Lias.

Jeanne de Lias est l'auteur du *Curé de Val d'Aure* qui a paru dernièrement dans notre collection à deux francs et qui obtint un succès considérable.

Son nouveau roman, *Le Mariage du Député*, sera, croyons-nous, un grand succès pour l'*Ouvrier*. En dépit de son titre, la politique n'y tient qu'une bien petite place. C'est, avant tout, un roman à l'intérêt passionnant, aux études de mœurs finement étudiées, aux caractères bien observés. L'action se déroule dans les Pyrénées, au milieu de ces montagnes, merveilles de la France, que l'on sera heureux de visiter derrière l'auteur, en cette chaude période de vacances.

# JEUX D'ESPRIT DE L'« OUVRIER »

*Pour les prix et conditions, voir le N° 1920 de l'*Ouvrier.

18. — MOTS EN CROIX DE MALTE

```
      * * * * * *
*   * * * * * * *
* *   * * *   * *
* * *   *   * * *
* * * * * * * * *
* * *   *   * * *
* *   * * *   * *
*   * * * *     *
      * * * * * *
```

*Dans la branche du nord :* Espèce de raquette.
— Un prénom féminin. — Instrument. — En casquette.
*A gauche nous passons :* Pour former un épieu.
— Un préfixe. — Amas d'eau. — Puis charmant petit dieu.
— Où se rend le soldat. — Pronom. — Dans une écaille.
*Dans la branche du bas :* Un habitant de Brest.
Bateau. — Par le chasseur, ce qu'est souvent la caille.
— L'effroi des basses-cours. — Enfin, *cherchez à l'est :*
De la musique un son. — Temple de Terpsichore.
— S'épanouit parfois. — Vient ensuite un pronom.
— Une conjonction. — L'abeille qui picore
Possède le suivant tout comme Agamemnon.
— J'offre pour le grand mot un habitant d'Ephèse,
Qui fit d'un joli temple, une triste fournaise,
Car obscur, il voulait, par cet acte insensé
Faire passer son nom à la postérité.

19. — MOTS EN COCOTTE

```
            *
          * * *
* * * * * * * * * * *
      * * * * * * *
        * * * * *
          * * *
            *
```

*Horizontalement :* En do mais pas en ré.
— Pendant le dur hiver je suis bien désiré.
— Sans contredit je fais la beauté d'une fête.
Continuons toujours : Fille d'un roi de Crète.
— Pour fabriquer la poudre est d'un emploi fréquent.
— Est particule. — Enfin se voit chez le serpent.

*Dans le sens vertical :* Tout en haut du cratère.
— Un pronom personnel. — Ensuite un ministère.
— Un oiseau tout petit du genre des moineaux.
— Dans un même repaire un groupe d'animaux.
— Pour relier les mots. — Un animal utile.
— On s'en sert pour jouer. — Patte d'un volatile.

20. — SYNONYMES

Les initiales des synonymes des mots suivants devront donner un nom historique très connu :

*Bénéfice, seul, outrage, appartement, orient, entasser, liaison, cahute, horrible, volume, haut, us, favorable, petit, méprise, monde, savant, bord, bague, sot, carnage.*

21. — CONTRAIRES

Chercher les contraires des mots suivants; les initiales des mots obtenus donneront un proverbe :

*Gauche, source, est, sauvetage, tortueux, inexact, affirmer, doute, trapu, impie, paradis, tombe, borné, maître, vieillerie, oui, large, mourir, plusieurs, lac, cheque, riche, ennemi, écervelé.*

*Adresser tout ce qui concerne les* Jeux d'esprit *au rédacteur soussigné aux bureaux du journal.*

ŒDIPE.

# CHRONIQUE HEBDOMADAIRE

LES OBSÈQUES DU DUC DE NEMOURS. — SOUVENIRS DU SIÈGE DE CONSTANTINE. — NOBLES RIVALITÉS ! — MOT SUBLIME DU COLONEL COMBES. — LA DÉPOUILLE MORTELLE DU MARQUIS DE MORÈS. — UNE PUISSANCE OCCULTE. — APPARITIONS MYSTÉRIEUSES. — PHÉNOMÈNES DE TILLY-SUR-SEILLES, DE VALENCE-EN-BRIE, ET DE LAROQUE (AVEYRON). — QUATRE LETTRES MYSTÉRIEUSES. — LE SONGE D'UN ENFANT. — HISTOIRE DE BRIGANDS. — LES BANDITS TURCS. — CONFORTABLE MODERNE. — LA RANÇON. — UN CADEAU AUX CAPTIVES.

De nombreux Français sont allés à Dreux accompagner à sa dernière demeure la dépouille mortelle du duc de Nemours. Tous les partis se sont inclinés avec respect devant cette haute et sereine figure. La grandeur morale, voilà bien, en effet, quelle était la caractéristique du second fils de Louis-Philippe. D'une modestie rare, le duc de Nemours se tenait depuis vingt-cinq ans à l'écart de toutes les réunions mondaines et vivait dans la solitude et dans la retraite. Ce n'était pas sans tristesse qu'on voyait un prince de cette valeur immobilisé dans l'inaction par la fatalité des événements politiques. Le duc de Nemours avait donné sa mesure; les militaires saluaient dans ce prince l'homme de guerre dont le sang-froid accompagna toujours l'héroïsme et le capitaine qui savait demeurer maître de lui-même jusque dans le tumulte des combats. Ce sang-froid fut mis à une rude épreuve dans la première expédition de Constantine.

Le duc de Nemours était sous les ordres du maréchal Clauzel. On avait rêvé une campagne brillante, une prise d'assaut, et, par l'incurie du ministère, on manquait d'hommes, de vivres et de munitions. La nature elle-même conspirait contre nos pauvres soldats. Des pluies torrentielles, alternant avec des rafales de neige, embourbaient les chemins. Les sept mille soldats qui étaient partis encombraient les ambulances, minés par la fièvre. Le maréchal dut ordonner la retraite, retraite plus périlleuse encore que ne l'avait été la marche en avant. Le maréchal et le prince eurent à repousser les assiégeants qui poursuivaient et harcelaient le petit corps d'armée. Ils se tenaient au poste du péril, à l'arrière-garde, sur la ligne des tirailleurs. Le jeune prince lutta de calme énergie avec le vieux maréchal pour repousser l'ennemi qu'ils refoulèrent sous les murs de Constantine.

A Sidi-Mabrouck, les hordes du désert fondaient sur la colonne. Un trait héroïque du commandant Changarnier sauva ce débris de l'armée. Il fit former le carré par son bataillon et dit à ses soldats ces paroles dignes d'un héros de Plutarque : « Ils ne sont que six mille; nous sommes deux cent cinquante. La partie est donc égale. Vive le roi ! » Les assaillants furent repoussés.

Le duc d'Orléans, qui avait fait en Afrique la campagne de 1836, demanda le commandement en chef de la seconde expédition de Constantine. Mais, réflexion faite, il renonça bientôt à ce commandement tant désiré : « Je l'abandonne, écrivit-il à son père, pour que Nemours fasse campagne. Dieu seul et moi saurons jamais ce que ce sacrifice m'a coûté ! »

Le duc de Nemours repoussa deux sorties des assiégés. Commandant du siège, il se tint jour et nuit à la batterie de brèche. Les obus y pleuvaient. C'est là qu'il vit tomber, morts auprès de lui, le général de Damrémont et le général de Perregaux; lui-même fut couvert de terre.

Le général Vallée prit le commandement en chef. L'assaut fut ordonné pour le lendemain. Les munitions d'artillerie furent épuisées. Mais le terrible général dont le prince de Joinville nous a donné une si vive esquisse, « le petit Louis XI », réserva une dernière salve à ceux qui reculeraient. C'était bien ici qu'il fallait vaincre ou mourir...

Ils ne songent pas à reculer, nos vaillants soldats : *Enfoncé Mahomet! Jésus-Christ prend la semaine!* s'écrient-ils à la sonnerie du réveil le 13 octobre. En vérité, on se croirait au beau temps des croisades. Le général duc de Nemours lance la première colonne d'assaut. Lamoricière et ses zouaves escaladent le rocher et, au travers d'une effroyable explosion, s'emparent de la citadelle et y font flotter le drapeau aux trois couleurs. L'éloquent historien de Lamoricière, M. Keller, et Mme Clarisse Bader, ont rappelé cette scène et le sublime épilogue qui la termine. Le colonel Combes, blessé à mort et debout, se présente devant le général Vallée et le duc de Nemours pour leur rendre compte de sa mission :

— Ceux qui ne sont pas blessés mortellement peuvent se réjouir d'un si beau succès, dit le colonel; pour moi, je suis heureux d'avoir pu faire encore quelque chose pour le roi et pour la France.

— Mais, colonel, s'écrie le duc de Nemours, vous êtes donc blessé?

— Non, monseigneur, je suis mort.

Répétons-le : c'est la beauté antique dans le stoïcisme de la grandeur.

***

Le prince de Joinville, alors lieutenant de vaisseau, était accouru pour prendre au siège de Constantine sa part de dangers et de gloire. Il était trop tard : « Pends-toi, brave Crillon, on a vaincu sans toi », aurait pu dire au futur vainqueur de Saint-Jean-d'Ulloa et de Mogador celui qui représentait si bien le Béarnais.

Si Henri IV eût reconnu dans son vivant portrait un héritier de sa bravoure, saint Louis dut aussi bénir ce prince de sa race qui, non loin des lieux où il veillait sur les pestiférés, couvrait de sa sollicitude les cholériques. Le duc de Nemours ne se bornait pas à faire relever les malades qui tombaient sur la route; lui-même aidait à les mettre sur les cacolets, en bravant les miasmes de la redoutable épidémie.

La noble conduite du duc de Nemours dédommagea le duc d'Orléans du sacrifice qu'il avait fait à son frère chéri. Le 27 octobre, le duc d'Orléans écrivait au général Aupiwk la joie que lui causait la prise de Constantine : « Constantine est pour moi de l'histoire, comme Austerlitz ou la Moscowa, et je n'ai pas l'habitude de regarder derrière moi dans ma vie : ce serait vivre avec les traînards et, moralement, je veux être de l'avant-garde. Voilà aujourd'hui mes comptes alignés avec mon frère; à moi revient le premier tour de marcher. »

Quand, au commencement de 1840, le prince de Joinville exprima, lui aussi, le désir de faire campagne en Afrique, le duc d'Orléans lui opposa gaiement le *primo mihi*.

« Il y a ici un tel encombrement « de fils de roi » qui veulent aller en Afrique, que chacun ici ne s'occupe que d'assurer son départ... J'ai déjà Aumale à la remorque, tu comprendras que je ne veuille pas compliquer ma situation d'une nouvelle remorque, car trois fils du roi absents à la fois, cela rendrait peut-être impossible le départ de chacun... »

Heureuse famille où des frères tendrement unis ne connaissent d'autre rivalité que celle de courir le premier au feu !

***

On vient de ramener en France les restes d'un vaillant explorateur, M. le marquis de Morès, assassiné en Afrique par les Touareg sur la route de Gabès. Un des compagnons du marquis, Ali-ben-Zmerli, a raconté les dramatiques péripéties de la lutte où l'explorateur a succombé. Cette mort a produit une vive émotion dans toute la France. M. Drumont a ouvert une souscription pour élever un monument au marquis de Morès. Les cotisations affluent. Le marquis de Morès possédait de nombreuses sympathies dans les classes les plus diverses de la société française. Ardent, belliqueux, il avait pris part au mouvement antisémitique et s'était distingué au premier rang des plus intrépides champions de notre race. Mais, bientôt, certains mécomptes l'avaient découragé, et le marquis avait cherché en Afrique un champ plus vaste à ses généreuses ardeurs. M. de Morès voulait tout à la fois faire la guerre à la prépondérance juive et substituer à l'influence anglaise l'ascendant de la France. C'est dans ce duel qu'il a trouvé la mort. Les Touareg qui l'ont assassiné étaient-ils les émissaires d'une puissance occulte? Ce secret nous sera peut-être révélé plus tard. Un ami du jeune explorateur, M. le marquis de Puisaye, se propose de reprendre l'œuvre du marquis de Morès.

***

Nous avons déjà eu lieu de parler des « apparitions », des « visions » et autres manifestations plus ou moins bizarres qui semblent se multiplier depuis quelque temps sur tous les points de notre territoire. Ces phénomènes ne paraissent pas près de cesser. Non loin de la capitale, à Valence, en Brie, une maison a été l'objet d'un assaut en règle : les vitres ont été brisées, des meubles ont été déplacés ; des voix mystérieuses se sont fait entendre, et ces attaques n'ont pris fin que le jour où le maître de la maison a tiré un coup de fusil dans la direction (?) de l'agresseur invisible et inconnu. Dans l'Aveyron, à Laroque, près Saint-Affrique, un enfant parle latin, découvre les objets cachés et devine les secrets.

A Tilly-sur-Seulles, des papillons aux ailes noires éteignent les cierges, et les spectateurs aperçoivent tantôt des têtes coupées et tantôt la sainte Vierge. Sur la robe de la sainte Vierge un enfant distingue les quatre lettres que voici : U. S. P. Q. Tout le monde cherche en vain la signification de cette épigraphie. Pendant que les érudits méditent, le sens des lettres est révélé en songe à un petit enfant de Caen, lequel affirme qu'il faut lire : *Unam sacellam piam quæso*, c'est-à-dire : « Une chapelle, s'il vous plaît. » Tout cela n'est-il pas étrange?

***

Qui ne se souvient de cette scène du roman *Le Roi des Montagnes*, où brigands et gendarmes fraternisent d'une façon si charmante? Cette histoire, qu'on croyait n'appartenir qu'à l'imagination d'Edmond About, a été éditée et même rééditée dans la pratique par des bandits turcs. Les journaux de Pera signalent la cruelle mésaventure de trois dames de Constantinople, enlevées sur une route voisine auprès d'une station thermale, la station de Coury. Voici d'ailleurs le récit de l'incident :

Mme Branzeau, une Française, femme du directeur des bains de Coury, se promenait avec Mme Paraghamian et sa fille, — des Arméniennes, apparentées à un membre de la légation de Serbie, — sous la garde d'un domestique sans armes. Les ravisseurs étaient à peu près une douzaine, sachant le grec et parlant entre eux une langue que l'on n'a pas reconnue, l'albanais peut-être. Ils descendaient de la montagne, suivis de deux gendarmes turcs, qui, ne se sentant pas en forces, assistèrent à l'enlèvement sans intervenir.

Cueillir trois dames dans un chemin creux après avoir tiré sur les chevaux de la voiture, ce n'est ni très nouveau, ni très difficile. Mais feindre de ne pas s'apercevoir qu'elles sont accompagnées par deux zaptiés qui s'enfuiront au premier coup de feu, emporter sa proie au travers des champs peuplés de paysans et déposer délicatement dans un bois les trois dames, leurs ombrelles, leurs mantilles et leurs réticules ramassés dans la bagarre avec une parfaite galanterie, c'est assez hardi de la part d'une petite troupe de onze hommes, lorsqu'elle se trouve à quelques kilomètres seulement de la côte.

***

Le premier soin du chef, le capitaine Georges, fut de présenter toutes ses excuses aux victimes et de les exhorter au courage. « Je ne veux pas, leur dit-il, voir pleurer des femmes que j'ai prises sous ma protection. » Tout avait été préparé pour l'enlèvement d'une richissime famille arménienne de Constantinople, dont le passage était annoncé ce jour-là. Le capitaine ne savait par suite de quelle erreur il s'était adressé à d'autres moins fortunées, erreur d'autant plus déplorable qu'il avait eu l'intention d'enlever des messieurs seulement. Toutefois, puisqu'on en était là, il fallait accepter la situation de part et d'autre, telle que le hasard l'avait faite.

Ce disant, le chef de la bande tira de sa ceinture une feuille de papier à lettre, une plume américaine à réservoir d'encre, et ce fut sous sa dictée que Mme Branzeau rédigea les conditions de sa libération : 15,000 livres turques pour elle et 10,000 pour celle de ses compagnes qui resterait captive.

L'autre irait avertir la famille. Ici se posa une question de conscience. Mme Paraghamian avait à choisir entre l'obligation de laisser sa fille entre les mains des brigands et le désagrément de la voir s'éloigner seule, la nuit, avec un bandit quelconque par des chemins inconnus. Le chef Georges n'hésita pas à combattre ce dernier parti; mieux valait lui confier la belle enfant. Il jura avec de grands signes de croix et sur l'écu de Saint-Georges qui pendait à sa chaîne de montre, que la jeune fille serait entourée de tous les soins et de tous les égards. La parole d'un brigand vaut celle d'un chevalier. Dès lors, le capitaine fit tout ce qui était en son pouvoir pour adoucir le sort des deux abandonnées.

Trois hommes et le chef gardaient les captives. Ils formaient l'aristocratie de la bande; ils avaient des mains blanches, de bonnes manières et montraient une politesse du meilleur ton. Le principal souci de cet état-major fut de tenir constamment à distance les camarades, misérables rustres, indignes de la société des dames. La bande était admirablement équipée. D'après le correspondant du *Temps*, les brigands arborent la veste albanaise, vêtement de bonne cheviotte et soutaché de noir. Le tout est entièrement neuf. Chacun possède un manteau de chasse anglais en caoutchouc, doublé de flanelle rouge; ils ont tous des montres avec leurs chaînes. Leur arme est le Martini-Henry d'un modèle récent.

Veut-on savoir ce qui compose l'attirail de campagne d'un malandrin turc bien moderne? Pour chacun : une jolie sacoche en cuir portée en bandoulière, contenant une serviette, des mouchoirs marqués, des chaussettes de coton noir fin, un nécessaire avec peigne, miroir, couteau, fourchette, cuiller, du savon, le tout avec la marque du Bon Marché de Pera.

Le capitaine et ses trois amis avaient apporté dans leur campement les bonnes manières d'un salon. Ils eurent des prévenances exquises, jusqu'à passer plusieurs heures à chercher sur le sol

humide une petite bague de jeune fille que Mlle Paraghamian avait perdue, jusqu'à prendre soin du petit sac de Mme Branzeau sans toucher aux quelques centaines de francs et aux bijoux qu'il contenait. « Nous ne dépouillons pas les femmes. » disaient-ils.

***

En dépit du bon vouloir des bandits, la vie était dure pour les pauvres femmes. Les brigands avaient préparé des gîtes dans la forêt; on alla de l'un à l'autre, marchant la nuit, parfois dix heures de suite. Au campement, les deux femmes se tenaient blotties dans une hutte de feuillage, sur un lit de fougères. Pendant les premiers jours, les vivres manquèrent. Enfin, on prit position au sommet de collines boisées d'où l'on voit la mer et les barques qui croisent au large. M. Branzeau avait envoyé des vivres; les brigands s'étaient procuré une tasse, une peau de mouton, toutes sortes de menus objets utiles et confortables.

Quand arrivaient de bonnes nouvelles de la rançon, on était content de part et d'autre; une conversation cordiale s'engageait alors. Les brigands s'informaient des nouvelles de Crète et des derniers événements politiques. Ils demandèrent à leurs prisonnières de faire venir des journaux, et la lecture des gazettes les passionna.

Douze jours et treize nuits se passèrent de la sorte.

Il est d'usage que la Porte paye la rançon, lorsque la victime est de nationalité étrangère. Mme Branzeau étant Française, notre ambassadeur, M. Cambon, avait envoyé sur les lieux un drogman et sollicité le concours de l'administration turque. Mais, comme les ministres du sultan lanternaient, M. Cambon prit le parti d'avancer lui-même les fonds. L'or fut compté et vérifié par les brigands avec les soins et l'attention que mettent les caissiers de nos grands établissements de crédit à contrôler les billets de banque et les chèques. Lorsque le capitaine Georges et ses hommes furent prêts à partir, chacun d'eux vint solennellement demander pardon aux deux dames et déposer à leurs pieds une somme de cinq livres prises sur sa part de la rançon. En échange, Mme Branzeau et les Arméniennes distribuèrent aux malandrins turcs les pièces d'argent d'un bracelet comme souvenir.

Ce dernier trait n'est-il pas fait pour perpétuer la légende séculaire du « bon brigand » ?

Oscar Havard.



Le Directeur-Gérant : HENRI GAUTIER
Sceaux. — Imp. Charaire et Cie.

5 centimes le N° année courante (10 centimes le N° années échues.) N° 1934 TRENTE-SIXIÈME ANNÉE. — 29 Juillet 1896.

# L'OUVRIER

Journal illustré paraissant le Mercredi et le Samedi

ABONNEMENT D'UN AN : (104 numéros) France, Algérie et Belgique : 6 francs.

DIRECTION ET ADMINISTRATION : LIBRAIRIE BLÉRIOT. HENRI GAUTIER, SUCCESSEUR, 55, quai des Grands-Augustins, Paris.

ABONNEMENT D'UN AN (104 numéros) Colonies et Étranger (sauf la Belgique) : 7 francs.

## LES VOLEURS D'OR, PAR GEORGES LE FAURE.



Elle a reconnu avec horreur les traits tuméfiés de John Stuck. (Voir page 204.)

# LES VOLEURS D'OR[1]

PAR

GEORGES LE FAURE

## XXVI

### LE FILS DU BOËR

Une heure avant le coucher du soleil, on vint chercher Prétorius.

Toute la journée, le vieillard était demeuré dans une anfractuosité de roches, gardé à vue par deux hommes, carabine armée, et prêts à tirer sur lui au moindre geste suspect trahissant des velléités de fuite.

Mais, impassible, il n'avait cessé de fumer pipe sur pipe, attendant la mort avec une sérénité magnifique, avec une indifférence dont ses ennemis eux-mêmes étaient stupéfaits.

Pas un mot n'était sorti de ses lèvres et, d'un geste seulement, il avait refusé la nourriture qu'on était venu lui proposer.

Du point où il était, il dominait le pays, et, les yeux à l'horizon, il guettait.

Henry Kinburn l'avait autorisé à envoyer quelqu'un prévenir Guillaume de la situation critique en laquelle il se trouvait et le vieillard avait chargé Wilhemine de remplir cette mission.

Seulement, au lieu de répéter à sa petite-fille ce que lui avait dit l'officier, Prétorius lui avait au contraire interdit de mettre Guillaume au courant : elle devait se borner à informer le jeune homme de la position de l'ennemi, de son importance numérique pour le cas où, ayant rassemblé les Boers en quantité suffisante, il serait en mesure de les attaquer.

Et elle était partie à cheval.

Or, le délai fixé par Kinburn allait expirer et la jeune fille n'était pas rentrée.

Froidement, Prétorius, la pipe aux dents, le visage calme et grave, suivit ceux qui venaient le chercher et, la démarche aussi assurée que s'il eût ignoré où on le menait, il s'avança vers une sorte de plateau où Kinburn l'attendait entouré de ses sous-officiers.

— Prétorius Brey, déclara le jeune homme, la sentence prononcée contre vous va être exécutée. Avez-vous quelque chose à dire?

— Rien que ceci, répliqua fièrement le vieillard : au mépris de toute honnêteté et du droit des gens, vous avez franchi la frontière d'un pays ami; les Burghers sauront défendre leur patrie. Souvenez-vous de 1885...

Puis, se frappant la poitrine, il ajouta avec orgueil :

— Dans la dernière campagne, je n'ai reçu que six balles anglaises. Il y a encore de la place là...

Ce fut tout.

Henry Kinburn, que ses scrupules avaient ressaisi, était mal à l'aise; il tourmentait ses favoris d'un doigt nerveux et se mordait les lèvres de peur de prononcer quelque parole imprudente qui trahît son état d'âme.

Seulement, aux yeux de celui qui l'eût examiné attentivement, il eût paru le coupable, tandis que le vieillard semblait être l'accusateur.

Alors, il fit signe à Harry et tourna les talons.

— Vous n'allez pas faire exécuter cet homme, murmura Jean de Brey, que l'officier était allé rejoindre.

— Hélas! mon cher ami, il le faut. J'ai des ordres précis et si, dès le début de cette campagne, nous ne montrons pas de fermeté, nous serons débordés.

Jean ne put se contenir.

— Savez-vous, Henry, dit-il, que c'est l'honneur de l'Angleterre qui est en jeu...

— J'ai des ordres... et vous êtes trop soldat pour admettre qu'on puisse discuter une consigne...

— Mais pour votre honneur à vous-même, Kinburn, s'écria Jean qui cherchait un suprême argument pour sauver la vie du vieillard, vous ne pouvez tuer cet homme.

— Pour mon honneur, à moi! répéta l'officier, en fronçant les sourcils et en regardant son ami interrogativement.

— N'est-ce pas le propriétaire de Ferme-Elisabeth, et ne sait-on pas que votre oncle, lord Cornallett, ambitionne ses terrains...

La face de l'Anglais se crispa; il lui semblait que les paroles de son ami le souffletaient; néanmoins, se contenant :

— Si lord Cornallett ambitionne ces terrains, c'est évidemment en s'appuyant sur les lois du pays, répondit-il d'un ton rogue.

— En êtes-vous bien sûr? ..

Kinburn fut un moment sur le point de se ruer sur Jean qui, impassible, les bras croisés, le regardait, et ce fut la froideur de ce regard qui contint l'officier.

— Voilà des paroles qui exigent une explication.

— Volontiers : lord Cornallett s'appuie si peu sur la légalité, déclara Jean de Brey, qu'il a comme complice un agent de la Chartered, un nommé John Stuck; et que ce nommé Stuck a tenté, la nuit dernière, à la tête d'une quarantaine de chenapans, de m'arracher par la force ces terrains que moi j'avais « peggés » légalement.

Kinburn, comme frappé de la foudre, regardait Jean : sa face était devenue blême et ses doigts se crispaient nerveusement.

— Ah! si j'étais sûr, murmura-t-il.

— Monsieur Kinburn, dit Jean avec hauteur, je n'admets pas que vous mettiez ma parole en doute.

Un combat violent se livrait dans l'âme de l'Anglais; enfin, il dit :

— Je suis officier avant tout; les affaires de famille viendront ensuite...

Et, comme Harry s'approchait, venant sans doute l'avertir que tout était prêt, il dit d'une voix étranglée :

— C'est bien!... j'y vais...

Machinalement, Jean le suivit, et alors il vit debout, les bras croisés sur la poitrine, ayant jeté à terre son grand chapeau, et ses cheveux blancs empourprés des derniers rayons du soleil couchant, le vieux Prétorius.

Le visage calme, il tenait fièrement ses regards attachés sur un peloton de douze hommes qui, à une vingtaine de pas, la carabine en joue, attendaient.

— C'est un crime! déclara Jean de Brey.

— Silence! fit Henry Kinburn rudement.

A cet instant, une bousculade se produisit parmi les soldats qui formaient cercle à quelque distance, férocement curieux d'assister à la mise à mort de ce vieux sanglier...

Des cris, des jurons, puis le cercle, rompu, livra passage à Wilhemine qui, les cheveux épars sur ses vêtements poussiéreux, se précipita vers Prétorius, devant lequel elle se campa, les bras étendus...

— Vous ne le tuerez pas! cria-t-elle d'une voix vibrante.

— Enlevez cette femme! commanda Kinburn.

— Et Guillaume? interrogea Prétorius...

Alors, montrant les Anglais assemblés autour d'eux, la jeune fille s'écria avec une joie cruelle dans les yeux :

— Ils sont pris!...

Kinburn tressaillit, son visage s'assombrit, et le cœur étreint d'un triste pressentiment :

— Allons... qu'on en finisse! fit-il...

Et comme les soldats s'approchaient pour l'empoigner, Wilhemine déclara :

— La mort de mon grand-père sera le signal de votre massacre...

Il y avait tant d'assurance dans ces paroles, que les hommes s'immobilisèrent, hésitants, regardant leur officier...

Ce fut Jean de Brey qui, d'autorité, intervint et à Wilhemine

— Expliquez-vous... voyons... que se passe-t-il?...

— Voilà... J'ai rencontré Guillaume... il est près d'ici avec trois cents Boërs... le détachement que l'officier a laissé à l'entrée des gorges doit être pris... et dans quelques instants, ce sera le tour de ceux-là...

Kinburn eut un mouvement de rage.

— Qu'importe! s'écria-t-il; cet homme aura, auparavant payé pour le traître...

Mais une fois encore, Jean prit la parole

— Écoutez, Henry, dit-il nettement, vous n'avez aucun intérêt à vous faire massacrer inutilement, vous et vos hommes; voici donc ce que je propose : contre la vie de ce vieillard, vous et les vôtres serez libres de partir...

Cette fois, Prétorius sortit de son mutisme.

— Non, déclara-t-il, la peau d'un vieux comme moi ne vaut pas celle de ces damnés étrangers; qu'ils me fusillent, cela donnera le droit à Guillaume de les tuer aussi...

— Soit donc, gronda Kinburn...

Et il allait donner le signal de l'exécution; mais, à sa grande stupéfaction, il vit que ses hommes avaient remis l'arme au pied, semblant indiquer ainsi qu'ils ne se souciaient guère d'obéir.

Alors, le revolver au poing, l'officier se rua vers Prétorius; mais Jean de Brey l'arrêta au passage...

— Non... non, Henry, déclara-t-il; moi vivant, je ne vous laisserai pas commettre une semblable folie.

— Mais si elle ment... cria Kinburn, hors de lui, en montrant Wilhemine.

La jeune fille leva la main et, avec un accent solennel:

— Par la croyance que j'ai en Dieu le père, déclara-t-elle, j'affirme que ce que j'ai dit est la pure vérité...

Mais comme Jean voyait bien que l'incrédulité persistait quand même dans l'esprit de Kinburn, il dit ceci :

1. Voir *l'Ouvrier* depuis le 2 mai

— Tenez... Henry, envoyez un homme jusqu'à l'endroit où vous avez laissé votre détachement, et si, vraiment, vos hommes sont pris, acceptez la combinaison que je vous offre et que certainement les Boërs accepteront eux aussi... N'est-ce pas, monsieur Brey?

Prétorius secoua la tête et, d'un ton rogue :

— Guillaume fera à sa fantaisie... c'est lui le maître, désormais...

Kinburn jeta un regard vers ses hommes : leur face traduisait si nettement leur impression qu'il ne put s'y méprendre.

Pour un peu, s'ils l'eussent pu, ils eussent tourné les talons et l'eussent laissé tout seul.

Dominant ses sentiments de mépris, comprenant que leur cracher à la face son dégoût pour tant de lâcheté serait compromettre inutilement sa peau, il appela auprès de lui un sous-officier.

— Harry, lui dit-il, vous allez descendre dans le fond de la gorge et suivre le défilé jusqu'à l'endroit où nous avons laissé le reste du détachement; ne vous aventurez que juste ce qu'il faudra pour vous rendre compte et revenez de suite.

Cet ordre donné, il tourna les talons et s'en fut se mettre à l'écart où, assis sur un quartier de roc, il alluma un cigare et ne cessa de fumer silencieusement, aussi longtemps que dura l'absence de son émissaire.

Dans un coin, Prétorius et Wilhemine causaient tout bas : la jeune fille parlait avec animation, tandis que le vieillard paraissait exulter, avec ses pommettes soudainement empourprées et ses yeux brillants; il écoutait le récit que lui faisait sa petite-fille de l'odyssée de Guillaume : elle le montrait, allant de ferme en ferme, portant la nouvelle de l'invasion et en même temps l'ordre de mobilisation, galopant sans discontinuer, changeant de cheval à chaque ferme, et, pareil à un centaure soudé à sa monture, galopant, galopant toujours.

A l'écouter, Prétorius sentait se fondre peu à peu sa rancune : il oubliait que, par Guillaume, il avait été dépouillé, volé, ruiné, pour ne se souvenir que d'une chose, lui patriote, c'est que, grâce à l'énergie de son petit-fils, le coup de main des Anglais allait avorter.

Quant à Jean de Brey, il se promenait de long en large, fumant cigarette sur cigarette, assez mélancolique au fond, se demandant comment tout cela allait se terminer, et le cœur empli d'une certaine tristesse en songeant que cette fortune sur laquelle il croyait bien avoir mis la main pouvait lui échapper...

En ce cas, adieu ses beaux et doux rêves! adieu ses projets d'union avec miss Edwidge...

Il restait gueux comme devant, et alors...

Aussi n'était-ce pas sans une certaine impatience anxieuse qu'il attendait le retour du sous-officier envoyé par Henry Kinburn.

Sa stupéfaction fut grande, lorsqu'il vit arriver non celui-là, mais Guillaume Brey lui-même.

A la vue du jeune homme, Kinburn bondit du quartier de roc qui lui servait de siège.

— Ah! voilà donc ce traître! s'exclama-t-il, blême de colère.

— Silence, étranger, dit Guillaume d'une voix autoritaire.

Puis, courant à Prétorius :

— Ah! grand-père, fit-il au vieux, qu'ai-je appris? ces lâches voulaient vous mettre à mort!... et pourquoi? pour me punir, moi, d'avoir fait mon devoir de Boër, de patriote...

Puis, éclatant de rire :

— Mais ils sont pris... bien pris... et le reste de la colonne peut venir... nous l'attendons...

Et faisant signe à une troupe qui avait gravi lentement derrière lui les pentes abruptes de la colline:

— Holà! camarades, commanda-t-il... désarmez-moi ces gens-là! ..

— Trahison! déclara Kinburn.

Et, amèrement, à Jean de Brey qui était demeuré à l'écart :

— Voila où m'ont mené vos conseils, dit-il...

Alors, Jean s'avança et, très calme, dit à Guillaume :

— Pardon, monsieur, je ne crois pas que vous ayez l'intention de ne pas tenir l'engagement pris par votre grand-père et qui est celui-ci : votre grand-père allait être fusillé...

Un flot de sang empourpra la face du jeune homme qui, dressant le poing vers Kinburn et ses soldats, gronda :

— Les misérables!... tout leur sang répandu n'aurait pas suffi à me payer d'une seule goutte du sien...

Jean reprit, le calmant d'un geste :

— Lorsque cette jeune fille vint annoncer votre approche, j'eus l'idée — pour sauver la vie de ce vieillard — d'un marché : il aurait la vie sauve, à condition que cet officier et ses hommes seraient libres de se retirer avec leurs armes et leurs chevaux...

Guillaume se retourna vivement vers Prétorius et demanda, blême de colère en pensant que sa proie allait lui échapper:

— Est-ce vrai?...

Le vieillard inclina affirmativement la tête.

— Il est bien entendu, poursuivit Jean en s'adressant surtout à Kinburn, qu'il leur serait interdit de porter les armes contre les Boërs, pendant la durée de la campagne — si campagne il doit y avoir...

Mais alors Guillaume s'écria :

— Non... non... qu'ils soient libres tout à fait! au contraire! .. qu'ils aillent rejoindre la colonne d'étrangers que commande Jameson!...

Il ajouta avec un rictus féroce :

— Plus ils seront... plus nous en tuerons!

Kinburn avait repris toute son assurance; il inclina la tête avec un sourire plein d'ironie et dit :

— Nous tâcherons de vous procurer ce plaisir...

Puis, avec une audace pleine de crânerie, il ajouta :

— Si votre intention est réellement de nous renvoyer, je vous prierai de faire vite... car la colonne ne doit plus être loin, maintenant, et je serais désolé, si l'on se bat, de n'en pas être...

Et s'adressant à Jean de Brey :

— Parbleu!... Je vous disais, mon cher ami, fit-il, que je croyais bien avoir vu quelque part ce traître de guide... J'y suis maintenant, je le connais et vous aussi...

Jean regardait curieusement le Boër qui, impatient, se mordait les lèvres.

— A Cannes!... ce garçon que nous avons dépendu... près de la propriété de lord Cornallett... l'amoureux de miss Edwidge...

Le souvenir se fit, à ces mots, très net dans l'esprit de Jean qui devint tout pâle, tandis que Guillaume, au contraire, devint tout rouge, cherchant vainement que dire.

— Ma parole, poursuivit Kinburn toujours gouailleur, j'eusse mieux fait de vous laisser au bout de votre corde... Vous faisiez, il est vrai, une assez laide grimace... mais moins laide cependant que celle que vous faites en ce moment.

Guillaume, fou de rage, serrait les poings.

— Partez!... commanda-t-il... partez vite... Sinon je ne réponds pas de moi; vous m'avez sauvé la vie. . je vous la sauve à mon tour, nous sommes quittes et je ne souhaite plus qu'une chose : c'est de me trouver face à face avec vous, autre part qu'ici...

Gouailleusement, Kinburn s'inclina et répondit :

— C'est la chose que je souhaite également et soyez certain que je ferai mon possible pour vous rencontrer...

Puis à Jean, lui serrant la main :

— Souhaitez-la aussi, mon cher, dit-il d'un ton singulier, car, si cela ne dépend que de moi, vos affaires en seront singulièrement avancées.

Ce fut sur ces mots que Kinburn et ses hommes, au nombre d'environ quatre-vingts, quittèrent le plateau où s'était passée cette scène : un Burgher, désigné par Guillaume Brey, leur servait de guide pour les faire passer par un autre chemin que celui conduisant aux gorges...

Aussitôt après le départ des Anglais, Prétorius s'occupa de la défense des hauteurs de Buffelstroom : deux cents Boërs, à peu près, avaient répondu à l'appel de Guillaume!..

La pipe aux dents, la carabine en bandoulière, ils arrivaient à cheval par petits groupes, portant pour tout bagage et pour toutes provisions un sac d'orge pour leur monture, un paquet de biscuits et un peu de viande salée pour eux-mêmes.

Les cartouches par exemple étaient en abondance.

Mieux vaut manquer de provisions que de munitions...

Nul doute qu'à l'ordre porté de Prétoria et envoyé dans toutes les directions, les fermiers n'accourussent avec le même entrain que ceux du district de Ferme Elisabeth; mais quelques-uns d'entre eux avaient une ou même deux journées de voyage et il fallait leur donner le temps d'arriver

Ce temps, avec les hardis compagnons que lui avait amenés Guillaume, le vieux Prétorius avait la volonté de le gagner, et, avec une intuition merveilleuse de science militaire, il songea à tirer parti des gorges de Buffelstroom pour tenir tête à la colonne anglaise.

Rapidement, il divisa ses hommes en un petit nombre de détachements dont chacun eut la facilité de se choisir lui-même un chef.

Cette élection se fit promptement, car ce peuple de silencieux ne perd pas son temps en discours et en discussions; d'ailleurs, pour aucun des détachements, il n'y eut de contestation et, dans chacun, le choix fut unanime.

Cette opération terminée, Prétorius rassembla autour de lui les chefs ainsi élus et leur fit part, en quelques paroles concises et claires, de son plan fort simple, car il consistait, non pas à attendre les Anglais, mais à aller au-devant d'eux, comme si on avait l'intention de leur barrer le passage en pleine campagne.

— Assurément, dit-il, nous perdrons quelques hommes, mais quels sont ceux d'entre vous qui n'ont pas fait, par avance, le sacrifice de leur vie. Demeurer embusqués ici ne servirait à rien; mis en éveil par les récits de ceux que nous venons de relâcher, les Anglais chercheront un autre passage.

Un murmure approuva cette façon de comprendre les choses; le vieillard poursuivit :

— Je connais les Anglais, pour m'être battu contre eux, lors de la dernière guerre; ils sont persuadés que, forts de notre bon droit, et tellement enorgueillis de notre succès de 1883, nous nous proposons de leur livrer une bataille rangée; ils marcheront hardiment à nous... Alors, par petites fractions, nous fuirons, mais

lentement, de manière à ne jamais perdre leur contact et à les engager à nous poursuivre...

Il ajouta, embrassant, d'un geste circulaire du bras les hauteurs dominant la gorge de Buffelstroom :

— C'est ici que nous fuirons, et lorsque — bien à l'abri derrière ces roches — nous les tiendrons au bout de nos carabines...

— Il n'en sortira pas un d'ici, interrompit un tout jeune garçon — seize ans à peine — qui avait accompagné son père et son grand-père, accourus tous deux à l'appel de Prétorius.

Le vieillard toisa celui qui venait de parler et d'une voix sincère :

— La vie des hommes doit nous être sacrée..., déclara-t-il... Ce sont des chrétiens comme nous.... des créatures de Dieu... Et nous n'avons pas le droit de détruire ce que le Seigneur a créé.

Et promenant autour de lui un regard autoritaire qui soulignait sa volonté.

— Donc..., à moins d'ordres contraires, visez les chevaux; démontés, les Uitlanders seront à nous...

— Et si..., démontés, ils marchent à l'assaut de la position.

Prétorius hocha la tête et murmura :

— Alors il sera temps d'aviser... Répétez ces instructions à vos hommes, placez des sentinelles sur les points les plus élevés..., et qu'on se hâte de prendre un peu de repos avant le départ...

Vers une heure du matin, les Boërs se coulaient silencieusement parmi les roches, trouvaient leurs chevaux au bas de l'escarpement, se mettaient en selle et partaient, grand train, au-devant de la colonne anglaise.

Au lever du soleil, ils l'aperçurent à deux ou trois milles d'eux qui marchait rapidement, précédée de ses éclaireurs.

Les armes reluisaient aux rayons du soleil, et les pièces d'artillerie mettaient par place, au milieu de la brousse, un étincellement.

Prétorius galopait à cinquante mètres en avant de ses hommes; il se sentait vingt ans de moins, et un sang plus jeune, plus ardent, circulait dans ses veines, et ses narines se dilataient, comme si déjà l'odeur de la poudre eût empoisonné l'atmosphère...

Presque tout de suite, des coups de feu s'échangèrent entre l'avant-garde anglaise déployée en tirailleurs et une partie des Boërs qui avaient imité cette manœuvre.

Puis, conformément aux instructions données, les Boërs, après avoir tenu quelque temps, se mirent à reculer, entraînant à leur suite les Anglais; plusieurs fois, ils firent halte, semblant vouloir tenter de résister quand même, mais pour lâcher pied presque aussitôt et précipiter leur allure, au fur et à mesure que s'accentuait la poursuite...

Enfin, comme ils étaient à un demi-mille seulement des gorges de Buffelstroom, ils se débandèrent, s'enfuyant à toutes brides dans différentes directions, ayant à leur croupe les Anglais véritablement emballés par ce rapide succès...

Aucun homme de la colonne de Mafeking n'avait été atteint; seuls deux Burghers avaient été blessés et encore un seul, démonté, était tombé aux mains de l'ennemi, l'autre, cramponné à sa selle, avait pu fuir avec ses compagnons...

— Vous voyez, disait le colonel Grey à Henry Kinburn qui marchait à côté de lui; vous voyez — une volée de moineaux...

— Hum! murmura le jeune homme, des moineaux qui se sont envolés bien rapidement... je me méfierais.

— Et de quoi!... supposez-vous donc ces brutes susceptibles de la moindre combinaison stratégique!... Ils sont loin, maintenant... allez...

Henry Kinburn insista :

— Je vous demanderai, cependant, mon colonel, dit-il, la permission d'éclairer la colonne... avant qu'elle n'entre dans la gorge...

Le colonel Grey haussa les épaules.

— Soit donc... si cela peut vous faire plaisir... mais je vous préviens que je ne ralentis pas la marche de la colonne...

Kinburn choisit une vingtaine de cavaliers, de ceux qui avaient été pris la veille en même temps que lui et, au galop, partit dans la direction des roches, au milieu desquelles bientôt il s'engagea.

Sans encombre, il traversa le défilé, dans toute sa longueur; mais, comme il allait en sortir, voilà que soudain fondit sur lui un parti de Boërs conduits par Guillaume Brey.

En dépit des ordres donnés par Prétorius, le jeune homme s'était mis en embuscade, furieux d'avoir été contraint de laisser échapper sa proie, et résolu à tout faire pour se débarrasser de ce damné Anglais qui avait surpris son secret.

L'officier et ses hommes se ruèrent sur l'ennemi, en nombre à peu près égal, et, pendant une ou deux minutes, ce fut une mêlée, un corps à corps où, avec leurs crosses de carabines, les Boërs cherchèrent à parer les coups de sabre des cavaliers anglais...

Enfin, ceux-ci eurent le dessus et, leur passant sur le ventre, poursuivirent leur chemin; la moitié d'entre eux, morts ou blessés, restaient sur le terrain; mais presque toute la troupe de Guillaume avait été anéantie; lui-même, la poitrine traversée d'un coup de sabre, gisait inanimé.

Il est vrai que Henry Kinburn, au moment où il frappait le petit-fils de Prétorius, avait reçu de lui un coup de crosse si formidable qu'il en eut la mâchoire presque entièrement fracassée.

La conséquence de cette escarmouche fut que le colonel Grey — mis en éveil par les coups de feu entendus — ne pénétra pas dans les gorges de Buffelstroom, et, les contournant, marcha par un autre chemin sur Johannesburg.

Malheureusement, en avant de Johannesburg, il devait rencontrer le général Joubert, commandant en chef les forces de la république transwaalienne qui, en un certain point nommé Krugersdorf, le faisait prisonnier, lui et sa colonne tout entière, par un mouvement stratégique digne d'un général européen.

Il n'entre pas dans le plan de cet ouvrage de donner sur cet événement militaire, et sur les faits politiques qui en furent la conséquence, des détails dont les journaux du monde entier ont été pleins, d'ailleurs, pendant plusieurs mois.

Plus que la situation des Anglais au Transwaal, il est à croire que les différents personnages de cette histoire intéressent le lecteur.

Et c'est pourquoi nous croyons devoir lui faire part du prochain mariage de miss Edwidge Cornallett avec Jean de Brey.

Le pauvre lord a éprouvé de la défaite des Anglais à Krugersdorf et surtout de l'échec de John Stuck à Ferme-Elisabeth un désappointement général et, déjà fort sanguin par tempérament, il a succombé, en moins de quelques heures, à une attaque d'apoplexie.

Par son testament, il désignait comme tuteur de sa fille son propre neveu, Henry Kinburn, dont le premier soin a été — comme bien on pense — de proposer à sa pupille de remettre le soin de son bonheur aux mains d'un homme qui l'aimait profondément.

Il s'est trouvé que tous les deux ont été d'accord pour déclarer que cet homme-là se nommait Jean de Brey.

Précisément, par suite du « peggage » des terrains aurifères de Ferme-Elisabeth, celui-ci était en passe d'avoir une situation prépondérante dans le Rand; en outre, le vieux Prétorius manifestait l'intention de lui abandonner le reste de sa propriété, pour se retirer plus avant dans l'intérieur des terres.

Il put donc déposer sur le front de celle qu'il aimait depuis si longtemps le baiser des fiançailles, et ce, en présence de Henry Kinburn, fort amusé du rôle de parent grave à lui dévolu par le testament de son oncle.

Le mariage se fera en France, à Cannes probablement, aussitôt que sera terminé le deuil d'Edwidge et lorsque le procès actuellement pendant à Prétoria permettra à Kinburn, compris dans les poursuites dirigées contre les complices de Jameson, de quitter le Transwaal.

Un fait que nous avons oublié d'enregistrer et qui a bien son importance : un matin, en ouvrant la porte de son établissement, la bonne Mme Vandereboum aperçut, se balançant à une branche d'arbre de l'autre côté de la route, le corps d'un homme.

S'approchant, elle a reconnu avec horreur les traits tuméfiés de John Stuck; sur la poitrine, une planche, attachée par des cordes, portait ces mots tracés d'une main inhabile :

« **Voleur d'or** »

Dans le cœur, un couteau qu'elle crut reconnaître pour avoir appartenu à Zeïto.

Le métis avait toujours dit qu'il se vengerait de ceux qui s'étaient si cruellement moqués de lui en lui donnant des espérances qui pouvaient lui permettre un jour de devenir le propriétaire directeur de l'hôtel d'Europe et l'heureux époux de la digne Mme Vandereboum.

Guillaume Brey ayant été tué dans le défilé de Buffelstroom, le métis s'était acharné après John Stuck, l'avait surpris et, après l'avoir tué, était venu, par dépit, le pendre devant l'établissement convoité par lui.

La pauvre Mme Vandereboum en est encore au lit de saisissement.

FIN

G. LE FAURE.

---

*Nous commencerons, dans le prochain numéro, la publication de*

# A L'ABORDAGE !

## GRAND ROMAN D'AVENTURES

**Par HENRY DE BRISAY**

*A l'Abordage!* est un merveilleux récit plein de couleur et tout vibrant de vaillance, qui nous fait vivre la vie de ces hardis corsaires malouins qui, au siècle dernier et au commencement du nôtre, furent la terreur des croiseurs anglais.

Au milieu des plus tragiques événements et des péripéties les plus attachantes, passent de gracieuses ou sinistres figures.

C'est Roëllo, le bon coureur de mer, et son fils Guy, et la gracieuse Maryvonne, sa fille; c'est Allan Brecknock Glendower et sa sœur Diana qui, sous les traits d'un ange, cache l'âme d'un démon.

Nos lecteurs pleureront avec la douleur de Louis Kerbraz et de Maryvonne, tandis que les facéties de Toussaint Joël, le vieux timonier, et de Marius Lacaussade, le joyeux Marseillais, les feront éclater d'un bon rire bien franc et bien français.

L'action, qui débute à Saint-Malo, se poursuit dans le golfe du Bengale avec le bailli de Suffren et ses marins héroïques, puis nous mène dans l'Inde mystérieuse des Rajahs avec Yodah le fakir et Mavourita, la fille des rois vaincus, et se dénoue au milieu de terribles scènes de passion et de combats épiques.

Voici les titres des différentes parties de l'ouvrage :

*Prologue* : **L'Héritage de l'aïeul.**
*Première partie* : **Le Brick L'*Agile*.**
*Deuxième partie* : **Le Secret de Yodah.**
*Troisième partie* : **Clamorgan contre Clamorgan.**
*Épilogue* : **Le Bonheur de Maryvonne.**

Nous n'avons pas à faire l'éloge du conteur que nos lecteurs ont pu apprécier dans les *Compagnons du Sphynx* que nous avons publié récemment, mais nous pouvons dire que Henry de Brisay s'est surpassé dans notre nouveau roman, *A l'Abordage!*

# LE MARIAGE DU DÉPUTÉ

PAR

**JEANNE DE LIAS**

## I

### LE TAUREAU DE M. AUDIBERT

C'est aujourd'hui la foire de Préchan, la célèbre foire de la Saint-Michel!

Préchan est un des plus jolis villages de la jolie vallée de Moudang. On l'aperçoit de loin, couché, comme un dormeur, au bas d'une colline que des pins couronnent, la tête posée dans une touffe d'arbres d'où la pointe de son clocher émerge à peine. D'autres bouquets d'arbres plantés çà et là abritent du soleil sa paresseuse sieste. Autour du petit village si bien ombragé, s'étendent de larges prairies d'un vert indescriptible, où les juments aux jambes fines et les petites vaches du pays, au muffle expressif, aux cornes polies, broutent avec délices l'herbe courte qui pousse après la coupe des regains.

Car nous sommes à la fin de septembre, le plus beau moment de la vallée qui, dans quelques brèves semaines, peut-être dans quelques jours, sera morne et glacée, et couchée, comme une jeune morte, sous un linceul de neige virginal. Demain, le vent d'automne va souffler, demain va commencer la valse macabre des feuilles; mais, aujourd'hui, c'est encore un radieux jour. Le dernier sourire de l'été rayonne des prés aux collines, le soleil est gai; il fait chaud. Les grands troupeaux de vaches et de brebis s'acheminent vers Préchan, la jambe lasse et la langue altérée, en soulevant des tourbillons de poussière sur la route, qui s'étend, droite et large comme un ruban déroulé, au milieu du vert espace des prairies bornées par les collines.

A la suite des paysans qui poussent leur bétail devant eux, parmi la foule des villageoises qui s'en vont, leur panier au bras, vêtues de leur plus belle robe des dimanches, acheter un tablier à la foire ou y chercher un épouseur, un essaim de jeunes demoiselles se presse par l'allée spacieuse et pleine d'ombre qui conduit de la route nationale au bourg de Préchan.

Ce sont ici de vraies demoiselles et non plus des paysannes endimanchées : la sœur du juge de paix, les nièces de la receveuse des postes, les filles du banquier, la cousine du percepteur... Seulement, comme ce sont en même temps des demoiselles de campagne, elles portent des costumes aux couleurs criardes, des chapeaux larges comme des roues de moulin, sur lesquels s'étale toute une flore étrange, éclose dans l'étroit magasin de la modiste de Ville-Neste. Et les bonnes femmes, frappées d'admiration, et les coquettes fillettes, touchées d'envie, s'arrêtent tout court dans le chemin pour considérer nos jeunes bourgeoises revêtues de ces toilettes éclatantes.

Il en est deux pourtant, dans le joyeux essaim, dont l'extérieur plus sobre dénote plus de goût. L'une paraît être le chaperon de la petite troupe. C'est une personne évidemment sans prétentions, qui a dépassé quelque peu la trentaine et ne songe pas à le cacher. Elle porte une robe de mérinos noir tout unie, une capote de tulle noir, des gants noirs en filoselle. Elle est de taille moyenne, un peu pâle, ni vulgaire ni distinguée : tout le monde la reconnaît, rien qu'à sa mise et à sa démarche, pour l'aînée des filles de M. Audibert, Mlle Marthe. Tout près d'elle, comme pour s'abriter dans son giron contre l'encombrement de la foule et les cornes menaçantes des vaches, apparaît la plus délicieuse enfant que l'on puisse imaginer. Elle est si délicatement jolie, dans la grâce un peu frêle de son adolescence, que vous diriez une fleur d'églantier cueillie au buisson avant d'être éclose, et chargée encore de toute la rosée du matin. C'est la plus jeune des trois sœurs de Marthe, Gabrielle Audibert, hier encore pensionnaire et sortie du couvent de Tarbes seulement ce mois d'août dernier. Elle a seize ans, de longs cheveux blonds bouclés qui s'emmêlent sur ses épaules et que la poussière du chemin a légèrement poudrés de gris, une robe rose aussi simple de coupe que la robe noire de sa sœur, un large chapeau de soleil entouré d'une écharpe de gaze blanche sous lequel rayonnent deux yeux bleus foncés au regard droit et pur. Elle est si étonnamment élégante et gentille au milieu de ses compagnes, que son aînée lui jette parfois à la dérobée un regard de maternel orgueil.

Jamais de sa vie encore, Gabrielle n'était venue à la foire de la Saint-Michel. C'est que les semaines des vacances étaient toujours courtes à Saint-Landry et l'on avait bien assez à faire d'aider « sœur Marthe » au ménage, et puis de jouer à cache-cache dans le verger. Mais, cette année, il se prépare un fait si particulier, si important, si intéressant, si extraordinaire, à la foire de Préchan, que toute la famille Audibert avait résolu d'y assister. Seulement, comme le mauvais temps de ces jours derniers avait contrarié la lessive, les deux sœurs cadettes se sont résignées à rester à Saint-Landry pour sécher le linge à cet admirable soleil. Gabrielle, qui est l'enfant gâtée de la maison, en sa qualité de dernière venue, a obtenu la permission d'assister à la fête, et Mlle Marthe, son chaperon obligé, l'a accompagnée, comme de raison.

Les toutes jeunes, maintenant réunies en bandes, marchent en avant; Marthe est demeurée à l'arrière-garde entre la sœur du juge de paix et la cousine du percepteur, personnes comme elle un peu mûres, mais qui ne veulent pas en convenir.

Soudain, dans le groupe charmant qui les précède de quelques pas, des éclats de rires ironiques et joyeux se font entendre, et des exclamations :

Oh! Gabrielle, est-elle étonnante! quelles singulières idées elle a... et comme elle dit ces choses!... Nous ne sommes pas à cette hauteur, nous autres...

Mlle Marthe, qui feint de ne pas prendre garde à ces propos de fillettes, tend l'oreille cependant et se demande, un peu anxieuse, si Gabrielle n'a pas dit encore une naïveté.

C'est que cette petite Gabrielle cause à sa sœur aînée toutes les angoisses que causent d'ordinaire les enfants terribles, avec sa déplorable habitude de ne pas penser comme tout le monde et de dire tout ce qu'elle pense.

— Si elle était sotte pourtant, se dit parfois Mlle Marthe avec une secrète joie d'amour-propre, si elle était sotte, vulgaire et fille à chiffons, personne ne se moquerait d'elle, parce qu'elle serait comme les autres.

Mais les chiffons, les modes et les menus bavardages inquiètent fort peu Gabrielle. Elle vit ailleurs, elle vit plus haut, et son âme... car elle a une âme, notre petite Gabrielle! Nous n'entendons pas émettre par là l'opinion damnable, que ses jeunes compagnes en sont dépourvues. Mais on a tant l'habitude de comparer certaines charmantes jeunes filles et certaines jolies jeunes femmes à des poupées, et ces jeunes femmes et ces jeunes filles ressemblent si fort d'ailleurs à ces aimables personnes en cire rose ou en carton peint, si avenantes et si bien habillées, que l'on est tenté de faire le rapprochement complet et de songer qu'à ces poupées comme à ces femmes qui, presque de la même façon, charment, parlent et sourient, il ne manque rien sinon l'âme!

Or, cela se voyait tout de suite, que Gabrielle avait une âme; elle rayonnait dans les yeux bleus profonds et purs, se révélait aux lignes régulières du front.

Comme il arrive à des natures particulières et très affinées, Gabrielle, à peine adolescente, avait déjà vécu toute une longue vie de pensée, d'enthousiasme et de rêve, à l'abri des grands murs blancs du pensionnat. A la chapelle, où le soleil faisait resplendir aux vitraux des saintes de douze ans, elle avait appris à monter par l'esprit et le cœur jusqu'à Dieu, et à se former une conscience invinciblement droite, fidèle au bien jusqu'au martyre et répugnant d'instinct à toute dissimulation envers les autres ou envers elle-même. Sous les acacias des vastes cours, où l'on formait de grandes rondes, elle avait connu la gaieté franche, les éclats joyeux et les douces amitiés d'enfance. Enfin sur les bancs nus et devant les bureaux noirs de la classe, elle avait commencé à goûter le charme austère de l'étude, si vif pour les natures intelligentes et bien équilibrées.

L'histoire surtout, l'histoire universelle qui la passionnait, avait puissamment contribué à affermir son jugement et sa pensée. L'éducation du couvent avait été pour elle une initiation à toutes les choses belles et bonnes, curieuses et sainement attirantes, dans un monde abstrait, un peu imaginatif peut-être, et sans communication avec le triste monde réel au milieu duquel l'arbre de la science laisse pendre ses fruits amers.

Dans ce milieu choisi et sous ces douces et fortes influences, l'être moral de Gabrielle s'était développé plein de contrastes étranges et charmants. Pour tout ce qui tient à l'âme, à l'intelligence, à la conscience, elle était déjà une femme; mais, devant les laideurs de la vie et les mesquineries humaines qu'elle ignorait toutes, naïvement, Gabrielle n'était qu'un tout petit enfant à peine sortie de nourrice. « Héroïne et bébé, » avait dit d'elle une de ses maîtresses, et ce mot la caractérisait assez bien.

Malgré sa piété sincère et fervente, elle ne se sentait — comme elle l'avouait avec un peu d'humiliation, — aucune vocation religieuse. Il lui semblait que Dieu l'appelait plutôt au mariage et qu'elle aurait besoin de s'appuyer sur un bras fidèle et fort pour suivre le long chemin de la vie. Cette pensée, d'ailleurs très juste, une fois entrée dans son esprit, elle se mit à rêver, comme toutes les jeunes filles, de l'inconnu qui serait pour elle ce guide, cet appui et cette souveraine affection.

Pour Gabrielle, « l'idéal rêvé, » comme on a coutume de dire, ce n'était pas le héros de roman, ni l'homme de talent ou de génie, encore moins l'homme riche, ni même l'homme qui l'aimerait de tout son cœur et serait prêt à mourir pour elle, ni aucun de tous ces princes Charmant, personnages des contes de fées que se disent tout bas à elles-mêmes les fillettes; non, c'était celui qui serait, entre tous, très noble de cœur, très loyal et très chrétien. Et puis, s'il devait être ou beau ou laid, ou riche ou pauvre, Gabrielle, le croirait-on, ne s'en inquiétait pas. Mais c'était celui-là seul, celui qui réaliserait son type de vaillant, d'honnête et de juste, c'était celui-là et non pas un autre qu'elle épouserait.

Dans le cœur enfantin de Gabrielle, il y avait, comme dans la plupart des cœurs de jeunes filles, une demeure vide qui attendait l'hôte rêvé.

Car il viendrait; de cela, Gabrielle ne pouvait douter, elle le rencontrerait un jour, bientôt peut-être... Dieu certainement le lui amènerait; et si forte était sa foi naïve qu'elle n'eût pas été étonnée de le croiser à cette heure même sur la route poudreuse de Préchan.

Le secret de cette attente intime, sœur Marthe elle-même ne le connaissait pas. Elle savait seulement la nature candide et primesautière de sa chérie, la sincérité un peu excessive avec laquelle, simplement et droitement, elle parlait sa pensée et, la voyant au milieu de ces compagnes trop vulgaires et trop futiles pour apprécier cette nature d'élite, sœur Marthe veillait, un peu anxieuse, craignant qu'une piqûre d'épingle vînt à chaque instant blesser sa sœurette et la faire souffrir .. Ah! chère Mlle Marthe, amie de la retraite et du calme profond, ce n'est guère dans vos goûts, ce tumulte et ce brouhaha de foire!... mais elle a tout affronté de grand cœur pour faire plaisir à Gabrielle. Et puis, et puis, pour l'événement qui se prépare, son père sera content de la voir là. Et Marthe Audibert est toujours satisfaite quand les autres sont contents. Cependant comme elle aimerait mieux sécher la lessive à Saint-Landry!

C'est que la foule est vraiment énorme et gênante. On se tasse, on se heurte, on se coudoie dans la grande rue de Préchan. Les femmes et les jeunes filles assiègent les baraques, où des forains leur vendent des fichus de laine et de soie à ramages fleuris, avec des étoffes de rebut qu'on fait payer cher parfois à leur inexpérience. Les enfants se pressent autour des sucreries et des jouets, et les hommes, à grands éclats de voix, comme s'ils se querellaient, dans le rude patois de la montagne, achèvent de débattre et de conclure leurs marchés, assis à la devanture des cafés rustiques de l'endroit.

Des Espagnols en culotte courte, veste à la taille agrémentée de boutons d'argent, longs bas bien tirés attachés au-dessus du genou, large ceinture rouge et bleue entourant les reins et ressemblant un peu à une écharpe municipale, vont et viennent dans ce chaos, se glissant avec l'agilité de leur race à travers la foule compacte.

L'agitation, le bruit, le tumulte vont toujours croissant. Jugez donc! Si ce n'était encore que la foire! mais il y a le concours agricole greffé sur la foire, et la politique greffée sur le concours agricole. Aussi c'est un concert à ne pas s'entendre. Les vaches beuglent, les porcs se plaignent, les coqs chantent, les somnambules crient la bonne aventure, M. le sous-préfet prononce un discours... Gabrielle se bouche les oreilles, les petites amies rient bruyamment. Mlle Marthe entraîne sa cadette :

— Viens vite, mignonne, nous n'arriverons pas à temps pour le taureau!

Les deux sœurs, perçant la foule à grand'peine, parviennent enfin tout auprès de l'estrade où sont assis les juges du concours. Justement, M. le sous-préfet proclamait les noms des lauréats.

Le héros de la fête était là au pied de l'estrade, fièrement campé sur ses jambes fines, les cornes enguirlandées de rubans tricolores, regardant le monde officiel de ses grands yeux ronds tout ahuris, et, par instant, frappant la terre de son sabot, comme s'il applaudissait les périodes oratoires de M. le sous-préfet!

Et voilà le grand événement de la journée! Voilà ce qui avait attiré à la foire la grave Marthe et la gentille Gabrielle, et voilà pourquoi, là-haut, sur les gradins, à côté des dignitaires de l'arrondissement, la bonne large figure de Me Audibert rayonnait de joie exubérante et de naïf orgueil.

*(La suite au prochain numéro.)* JEANNE DE LIAS.

# LE SERIN

Si le rossignol est le chantre des bois,
le serin est le musicien de la chambre.
BUFFON.

De l'ordre des Passereaux et de la famille des Pringilles, le *serin* nous vient des Canaries, — d'où son nom, — où il vit à l'état de nature; cependant aucun oiseau ne se domestique aussi facilement. En cet état, son plumage est de couleur vert olive flammé de brun, principalement sur le dos.

Gai, chantant, d'un caractère doux, d'un naturel charmant et très familier, ce passereau a changé à la fois, en se domestiquant, de formes et de plumage; c'est ainsi qu'il est devenu entièrement jaune, tantôt pâle, tantôt foncé, jaune nuancé de vert plus ou moins foncé, jaune isabelle et jaune marron. Ses formes se sont élancées, ses pattes allongées; les plumes de ses flancs et de la poitrine, plus abondantes et plus longues, se sont frisées en jabot, et sa tête s'est parfois ornée d'une huppe plus ou moins gracieuse. D'où le *serin hollandais*, si recherché; le *jaune citron*, le *jonquille* ou *doré*, le *panaché de noir* ou de *jonquille*, le *serin à huppe* ou *à couronne*, si estimé, et enfin le *vert jaune* dit *venturon*, le *jaune d'Italie* dit *Cini*, et le *vert de Provence*.

Hors le chant, — car il est aussi des femelles qui chantent, mais d'un chant peu suivi et peu harmonique, — il est assez difficile de distinguer le mâle de la femelle; cependant, il a été observé que celui-là a, en général, les couleurs plus vives, la tête un peu plus allongée et plus grosse, le cou et le corps plus longs, la taille plus dégagée et les pattes plus hautes.

Si on possède un certain nombre de ces oiseaux et qu'on veuille en tirer profit en les faisant travailler, il faut séparer les mâles d'avec les femelles, sinon on ne sépare qu'au moment de l'accouplement (vers le 15 avril, plutôt même plus tard), les couples qui semblent le mieux se convenir et vouloir s'appareiller, ce qui se remarque très bien pour les attentions qu'ils ont l'un pour l'autre. En tout cas, on doit donner la préférence aux sujets de deux à cinq ans, qui sont bien meilleurs reproducteurs; les jeunes se reconnaissent facilement; quant aux vieux, ils se remarquent par les écailles noirâtres et saillantes de leurs pattes, ainsi que par leurs ongles longs et forts.

Son choix fait, on met chaque couple dans une cage moyenne, en les éloignant des autres pour qu'ils n'en soient pas distraits, et on leur donne un nid tout garni comme en vendent les oiseliers, ou un petit panier rond, ou encore une coupe en bois tourné, et on jette sur le sol de la cage des brins de crin, de laine, de coton, etc., pour permettre à la femelle de faire son nid. Toutefois, comme il serait à craindre que ces déchets ne se prissent à ses ongles, lorsqu'elle sortirait de son nid pour manger, et n'amenassent ainsi le bris des œufs, il serait préférable de lui donner des brins de mousse ou de foin bien secs.

La ponte se compose ordinairement de quatre à sept œufs, vert de mer, nuancés de violet ou de marron à l'un des bouts. La durée de l'incubation est de treize jours. Bien que le mâle nourrisse ordinairement sa femelle pendant cette opération, il est bon de la faire sortir du nid, au moins une fois par jour, ne serait-ce que pour fienter, car il en est qui, dans leur ardeur de couveuse, se laissent mourir de besoin sur leurs œufs plutôt que de les quitter.

Les jeunes restent sous leur mère de dix à douze jours, mais ce n'est qu'au bout de quatre semaines qu'ils commencent à manger seuls.

Si on les sépare de leur mère, il faut donc les élever à la brochette pendant tout ce temps. Dès qu'ils sont nés, on leur donne, pour nourriture, une pâtée faite avec du pain mouillé à l'eau ou au lait et du jaune d'œuf; mais le pain mouillé aigrissant assez vite et pouvant ainsi leur donner la diarrhée, il vaut mieux le donner séparément, ce qui permet de le renouveler plus souvent. Lorsqu'ils grandissent, surtout lorsqu'ils commencent à manger seuls, il faut ajouter à ce pain du millet, de la graine d'œillette ou de pavot écrasée, ou de la navette qu'on fait préalablement bouillir et qu'on lave à l'eau fraîche ensuite.

On commence alors leur éducation musicale. Pour cela, on les met à part, dans une chambre isolée et dans une cage couverte, les huit premiers jours, d'une toile claire, et, les quinze suivants, d'une plus sombre: verte ou rouge; et cinq ou six fois par jour, de préférence le matin et le soir, on leur répète une dizaine de fois de suite, sur une *serinette* ou un *flageolet*, l'air qu'on veut leur faire apprendre. On peut même leur apprendre à prononcer quelques mots faciles, tels que: *petit fifi*, *petit mignon*, etc. Un mois ou deux d'éducation suffisent ordinairement, car le serin prend facilement le chant des autres oiseaux. Si, parfois, on voulait qu'il chantât pendant la nuit, il faudrait alors le tenir dans une obscurité absolue, et l'habituer à ne manger qu'à la lumière.

C'est aussi à ce moment que d'aucuns, pour augmenter la lon-

gueur et par là même la beauté de cet oiseau lui arrachent les pennes de la queue, lesquelles repoussent six semaines après, mais beaucoup plus longues.

Le serin vit ordinairement de douze à quinze ans, mais sa santé et sa longévité dépendent surtout de son régime, qui doit être sobre et uniforme, et de la rigoureuse propreté de sa cage. Celle-ci doit être spacieuse et disposée de telle façon qu'il n'ait pas constamment ses aliments sous les yeux, car alors il chante moins, mange toujours et meurt jeune par excès d'embonpoint. Elle doit être placée au grand jour, et le moins près possible du plafond. Son fond doit être constamment garni de sable fin, renouvelé fréquemment, ce qui l'aide à détruire la vermine qui pourrait l'attaquer, en même temps que sa digestion est favorisée par les petits graviers qu'il y trouve. Il faut aussi lui donner, chaque jour, de l'eau fraîche à boire et un bain, qu'on attiédit un peu lorsqu'il fait froid. Enfin, il faut nettoyer sa cage à fond, bâtons et juchoirs compris, au moins une fois par semaine.

Sa nourriture consiste en chènevis, navette d'été, œillette et graines de pavot; millet et alpiste, de préférence en grappes; plantain et renouée des oiseaux, qu'on trouve partout, l'un et l'autre, sur le bord des chemins, pendant tout l'été et l'automne; il aime mieux ces dernières graines un peu vertes. Pour lui éviter des échauffements, il est bon de joindre à ces aliments de la verdure : tel que mouron blanc (le rouge le tuerait de suite), seneçon, feuilles de laitues, de chicorée blanche, de rave, de cresson, ou quelques cerises et prunes ouvertes, ou encore des tranches de pommes et de poires. Très friand des choses sucrées, il est bon de ne lui donner, à l'exception des *échaudés* ou des *colifichets*, que très peu de pâtisserie et surtout de sucre ; toutefois, on peut lui mettre dans son eau, principalement au temps de la mue, un peu de sucre candi.

On peut croiser le serin avec le bouvreuil, le chardonnerel, le linot ou le tarin ; on obtient ainsi, surtout avec le chardonneret, des sujets incapables de reproduire, mais excellents chanteurs.

Comme tous les animaux, le serin est sujet à diverses maladies, parmi lesquelles nous citerons les abcès, les aphtes, l'asthme, l'avalure, le bouton, la constipation, la diarrhée, la goutte, le mal caduc, la mue, la pépie, la phtisie, le rhume, la vermine et les maux d'yeux. Voici comment on reconnaît et on traite ces diverses affections.

*Abcès.* — C'est ordinairement à la tête qu'ils se produisent. Anciennement, on se contentait de les oindre de beurre ou de graisse de poule, puis, lorsqu'ils commençaient à sécher, on les coupait, et on continuait les onctions. Aujourd'hui, on les brûle au moyen d'un fer chaud, et on frotte la plaie avec du savon vert ou des cendres mêlées d'huile d'olive; en même temps, on purge le malade en mettant du suc de bette (poirée) dans son eau.

*Aptes.* — Ce sont des espèces de petits chancres qui se forment dans le bec et empêchent l'oiseau de manger. On les guérit en lui introduisant du miel dans le bec et en lui donnant pendant quelques jours, comme boisson, de l'eau dans laquelle trempent des graines de melon.

*Asthme* — Etouffement qui se reconnaît aux palpitations de la poitrine et à la fréquente ouverture du bec, comme s'il ne pouvait respirer. Se traite par le miel, introduit dans le bec ou dissous dans la boisson, ou encore par le sucre d'orge fondu dans cette boisson.

*Avalure.* — Cette maladie qui frappe surtout les jeunes est occasionnée par une nourriture trop abondante et trop succulente; c'est une espèce d'indigestion qui peut être très grave. Elle se reconnaît par l'enflure du ventre, la tension de la peau et le gonflement des veines qui paraissent toutes rouges. Il faut alors mettre à la diète, et ne donner comme nourriture que du pain bouilli dans du lait, ou de la pâtée faite avec de l'alpiste, du chènevis, de la navette et de la laitue, bouillis et mêlés à du jaune d'œuf et de la mie de pain; on devra aussi faire dissoudre dans leur boisson un peu d'alun ou de théréoque, ou y mettre tremper un morceau de fer.

*Bouton.* — C'est une espèce d'apostume qui se forme sur le croupion; l'oiseau perd alors toute sa gaieté et ne chante plus. Il faut le percer avec une aiguille, en faire sortir l'humeur, le laver avec de l'eau de mauve tiède, et le panser au cerat ; si la maturité de ce bouton n'était pas complète, on la hâterait par des lavages à l'eau de mauve chaude.

*Constipation.* — Se voit lorsque l'animal a le fondement enflammé et qu'il fait des efforts pour fienter, sans pouvoir y réussir. On lui donne alors du suc de bette seul ou dans sa boisson, et on lui frotte le fondement avec de l'huile d'olive ou d'amande douce. On peut même lui en y introduire.

*Diarrhée.* — Se reconnaît à la fréquence des évacuations et aux matières alvines y comprises, en même temps à l'agitation incessante de la queue. On la traite par le jaune d'œuf dur, comme nourriture, et des graines de melon trempant dans la boisson. Il est bon aussi d'arracher délicatement les petites plumes qui entourent le fondement et de graisser celui-ci comme dans la constipation.

*Goutte.* — Se reconnaît à l'enflure des pattes et à leur couleur grisâtre terne, en même temps qu'aux difficultés qu'éprouve l'oiseau à sauter et à se percher. Il faut lui baigner et lui laver ces membres dans une infusion de feuilles de vigne ou une décoction d'ellébore blanc, jusqu'à reprise de la couleur normale et du bon fonctionnement.

*Mal caduc.* — C'est une espèce d'attaque d'épilepsie, qui fait tomber l'oiseau, les membres raides et allongés, et peut l'enlever. On lui fait boire du vin sucré et on le lave avec du vin tiède, puis on le met se sécher au soleil. Il est bon aussi de lui couper alors les ongles et l'extrémité des ergots, de manière à les faire saigner un peu. Un excellent traitement aussi consiste en l'application, sur la tête, d'eau sédative, en même temps qu'on lui fait boire de l'eau sucrée contenant de la fleur d'oranger.

*Mue.* — On appelle ainsi le renouvellement qui se fait chaque année, vers août ou septembre, des plumes de l'oiseau, ce qui le rend triste et frileux. On aide beaucoup ce mouvement, en lui donnant de fréquents bains, un peu tièdes, du mouron, du seneçon et de la graine de lin comme nourriture, et en faisant tremper dans son eau, soit du fer, soit du safran, soit des graines de melon. Il est bon également de le mouiller, deux ou trois fois par semaine, avec du vin vieux, puis de le mettre au soleil pour se sécher.

*Pépie.* — C'est une maladie inflammatoire de la membrane qui tapisse la langue, laquelle s'épaissit, se sèche, se racornit et empêche le bon fonctionnement de cet organe. Dans cet état, l'oiseau ne mange ni ne boit plus, il a le bec souvent ouvert et jaunâtre et les plumes de la tête hérissées. Il faut donc, sans tarder, lui donner le matin, pendant quelques jours, des graines de laitue et de l'eau sucrée contenant des graines de melon pilées ; et si ce traitement ne réussit pas, enlever l'épiderme blanc et desséché de la langue, en se servant de la pointe d'une aiguille introduite au milieu de la langue et prolongée vers le sommet.

*Phtisie.* — Généralement, cette maladie est incurable; elle a pour symptômes : le ventre tendre et douloureux au toucher, la poitrine maigre, les veines gonflées et apparentes. L'oiseau est constamment sur sa mangeoire, dispersant les graines sans manger. Au début, on réussit quelquefois à l'enrayer, en faisant prendre au patient du suc de bette, ou de l'eau sucrée avec des graines de melon pilées; on peut donner encore un peu d'un sirop pectoral quelconque.

*Rhume.* — Il se reconnaît au silence de l'oiseau ou à son timbre rauque et voilé ; il faut alors mettre le malade dans une chambre à température moyenne, et lui donner une décoction légère de jujubes, figues ou réglisse, ou du suc de bette.

*Vermine.* — Les serins sont souvent attaqués par des petites *mites*, appelées vulgairement *poux;* cela se constate lorsqu'ils se secouent et s'épluchent continuellement. Il faut aussitôt les changer de cage, leur donner du sable en abondance, et gratter et ébouillanter à l'eau de chaux leur ancienne habitation, ses bâtons et ses perchoirs. En mettant aussi dans leur cage un linge blanc imbibé de vin chaud, on les débarrasse facilement de cette vermine qui se réfugie sur ce linge.

*Maux d'yeux.* — Ils sont caractérisés par des petites éruptions qui se produisent autour des yeux. On les combat par des purgations au suc de bette sucré, ou par des bassinages au lait de figuier ou à l'eau de vigne. On peut également suspendre quelques branches de figuier dans la cage, les malades vont s'y frotter et se guérissent ainsi eux-mêmes.

Indépendamment de ces maladies, les serins sont encore sujets à quelques affections particulières, occasionnées par le développement exagéré des ongles ou du bec, la formation d'œufs sans écailles, ou la fracture d'un membre. On traite ainsi ces accidents.

*Bec.* — Mettre dans la cage un os de sèche (*biscuit de mer*), contre lequel ils l'useront par frottement ; si cela ne suffit pas, le limer un peu avec une lime à ongles.

*Ongles.* — Les couper fréquemment, en biseau, d'un quart au plus ; éviter de faire saigner.

*Œufs sans écailles.* — Faire une ponction au moyen d'une aiguille fine à tricoter garnie de papier huilé, puis quand on voit la matière de l'œuf sortir, purger avec du suc de bette, ou de la manne fondue dans de l'eau.

*Fractures.* — Mettre le patient dans une cage, sans bâtons ni juchoirs, mais avec un lit de mousse ou de foin, bander la patte avec un linge ou de l'étoupe, en maintenant les parties fracturées bien rapprochées, et le tenir chaudement.

*Nota.* — Il est bon, dans n'importe quelle maladie, de tenir le sujet malade isolé des autres, tant pour sa tranquillité personnelle, que pour éviter toute contagion.

A. VIATOR.

# LE LIVRE DES MÈRES

A une de nos abonnées qui nous avait demandé un livre de poésies qu'elle puisse faire lire à ses enfants, nous avions recommandé *Le Livre des Mères* d'Hippolyte Violeau, l'admirable poète breton.

Voici la lettre qu'elle nous écrit à propos de cet ouvrage :

« Monsieur,

« Que devez-vous penser de moi qui ne vous ai pas écrit un mot depuis que j'ai reçu le volume de Violeau? Je vous en remercie tous les jours parce que j'y trouve, chaque fois que je l'ouvre, un conseil, une élévation et un adoucissement.

« Le poète a fait beau, mais il a fait mieux encore : il a fait très bon.

« J'ai lu les premières poésies dans une de ces heures pénibles où tout ce qu'il y a de mauvais dans l'âme est en pleine révolte. Le livre ne m'est pas *tombé* des mains ; j'ai continué à le lire, mais mon exaspération est *tombée*, et le sentiment de la miséricorde est resté seul — comme Violeau le dit si admirablement en parlant de Jésus-Christ.

« Je voudrais beaucoup de publicité autour de cet ouvrage, et surtout le voir devenir le livre de chevet de toutes les femmes que cette fin de siècle écœure et qui concentrent leurs espérances en Dieu, dans leurs enfants et dans l'aurore d'un siècle nouveau.

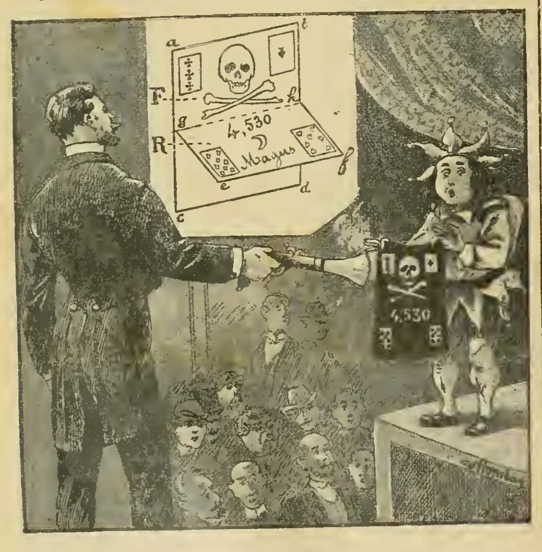
« Une mère. »

*Le Livre des Mères* est en vente dans nos bureaux au prix de 2 fr. 50, *franco*.

# MAGIE BLANCHE EN FAMILLE

### Le foulard

Une manière brillante de présenter aux spectateurs d'une séance de magie des cartes qu'ils ont choisies précédemment, ou le total de plusieurs nombres proposés, ou un mot pensé, c'est de faire apparaître le tout autour d'une tête de mort et de deux tibias, sur un foulard noir, en tirant un coup de pistolet tromblon chargé des débris du papier ou des cartes employées... sans oublier capsule et poudre. C'est dans tous les cas une jolie variante pour




terminer les différents tours de divination que nous avons déjà publiés.

Le foulard *F* se compose d'un rectangle d'étoffe, *a b c d*, épaisse et souple, absolument opaque, de 40 centimètres environ sur 60, au milieu duquel, suivant une ligne *g h*, est cousu par un de ses côtés un second rectangle d'étoffe *g h e f*, de même largeur que le premier, mais haut seulement de trente centimètres. Rabattant le côté *e f* du second sur le côté *c d* du premier, on colle sur le rectangle *a b e f*, tête de mort et tibias, cartes, nombre, mot, croissant, etc., en un mot tout ce qui doit apparaître quand on tirera le coup de pistolet.

Le servant chargé d'apporter le foulard le tient étendu devant lui, le côté *e f* sur le côté *a b*, de sorte que le foulard paraît tout noir ; il a soin, pour éviter qu'on puisse apercevoir la couture *g h* de se placer à contre-jour, des lumières étant placées de chaque côté en arrière de lui. Au moment précis où part le coup de pistolet, le servant, faisant un mouvement convulsif de terreur, lâche brusquement les deux coins *e f*, en secouant fortement le foulard qui présente instantanément l'aspect que montre la vignette, sans qu'on puisse se rendre compte de quelle manière le phénomène s'est produit.

Suivant la contexture de l'étoffe, il pourra être utile, après essai, de fixer à demeure dans les ourlets des côtés *a b*, *e f* et *c d*, de minces fils de fer pour maintenir l'étoffe étendue.

Enfin si l'éclairage trop vif était absolument défavorable, et s'il y avait danger que les spectateurs trop rapprochés puissent apercevoir la couture du milieu, ou le double de l'étoffe, on placerait le servant dans une sorte de guérite noire, dont un paravent ou une simple caisse et trois rideaux noirs feraient tous les frais.

 Magus.



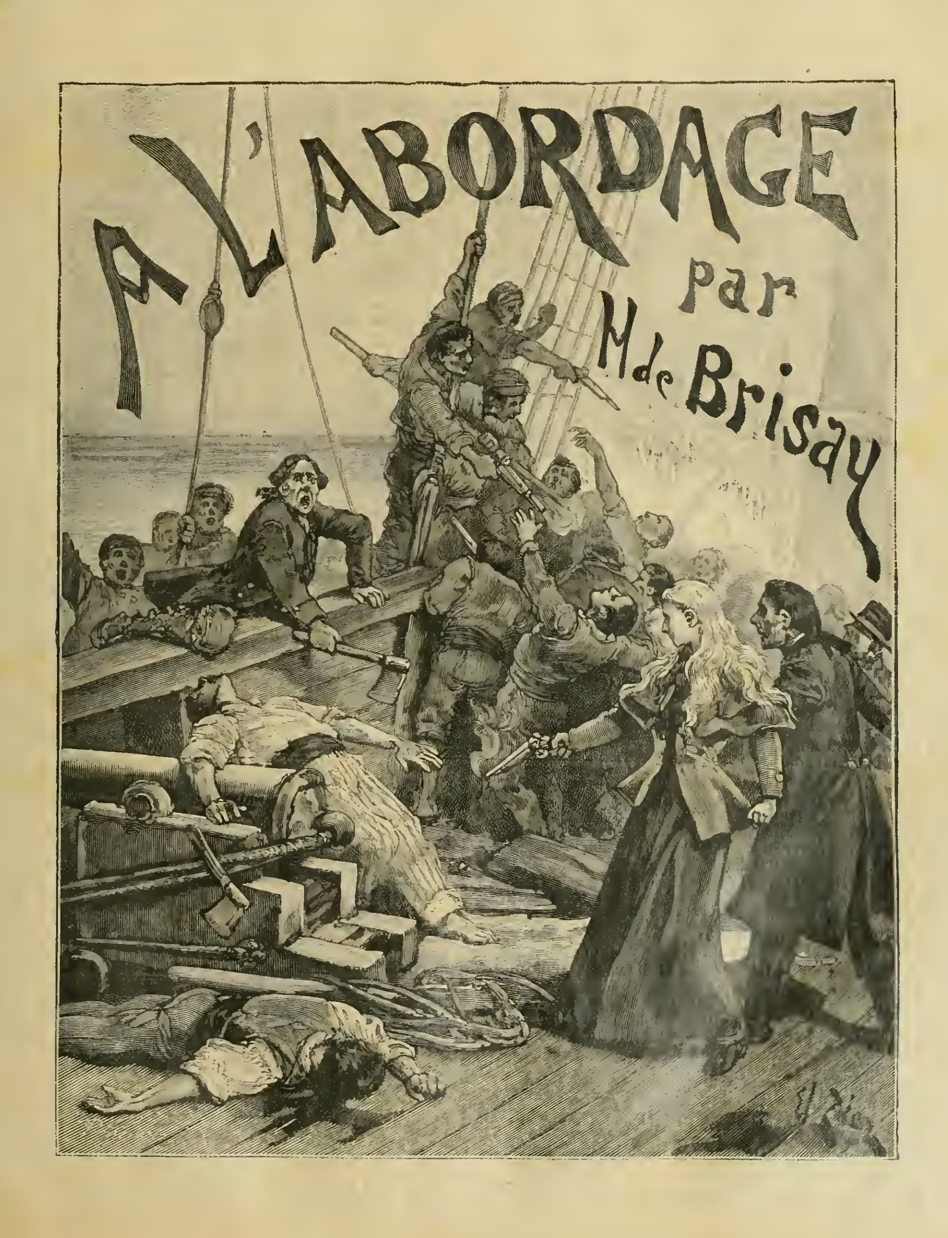
*Le Directeur-Gérant* : Henri GAUTIER. — Sceaux. Imp. Charaire et Cie.

5 centimes le N° année courante. (10 centimes le N° années échues.) N° 1935 TRENTE-SIXIÈME ANNÉE. — 1er Août 1896.

# L'OUVRIER

**Journal illustré paraissant le Mercredi et le Samedi**

| ABONNEMENT D'UN AN : (104 numéros) France, Algérie et Belgique : 6 francs. | DIRECTION ET ADMINISTRATION : LIBRAIRIE BLÉRIOT, HENRI GAUTIER, SUCCESSEUR, 55, quai des Grands-Augustins, Paris. | ABONNEMENT D'UN AN (104 numéros) Colonies et Étranger (sauf la Belgique) : 7 francs. |
|---|---|---|



SOMMAIRE : **A l'Abordage!** par Henry de Brisay. — **Le Mariage du Député**, par Jeanne de Lias. — **Recettes de la Semaine.** — **Chronique hebdomadaire**, par Oscar Havard. — **Jeux d'esprit.**

# A L'ABORDAGE!

## GRAND ROMAN D'AVENTURES

PAR

**HENRY DE BRISAY**

PROLOGUE

## L'HÉRITAGE DE L'AIEUL

### I

Le vent soufflait en tempête et la mer démontée se ruait à l'assaut des rochers du rivage avec une incroyable furie. De grands nuages noirs venant de l'ouest couraient dans le ciel une sombre chevauchée qui galopait incessamment vers l'horizon. C'étaient, dans l'éclaboussement des écumes, de sourdes détonations et des roulements de galets culbutés.

Accroché aux pierres du rempart pour résister aux violences de la rafale, un homme de haute taille enveloppé d'un grand manteau de drap bleu, contemplait la mer dont la rage semblait augmenter à chaque instant.

A trois pas de l'étranger, un matelot, solidement planté sur ses jambes fortes, regardait aussi l'océan tout en fumant une petite pipe noire qui semblait taillée dans un bloc de charbon de terre.

C'était un vieux bonhomme, mais solide encore, et l'œil était bon qui clignait sous la touffe broussailleuse des sourcils gris.

— Quel temps! murmura l'homme au manteau.

— Bien sûr que ça n'est pas un temps de demoiselle sainte Estelle, riposta le marin qui paraissait désireux de lier conversation, mais j'ai vu plus mauvais.

— Actuellement il est impossible de sortir? demanda son interlocuteur qui, en se retournant, laissa voir au marin son visage.

C'était un homme d'une quarantaine d'années, aux traits réguliers et durs. Les yeux étaient d'un bleu pâle et aigus comme des dagues. Les cheveux qu'il portait sans poudre étaient d'un blond ardent, et son teint avait l'étonnante blancheur des roux.

Quoiqu'il parlât le français avec une grande pureté, il conservait un accent étranger dont il n'était pas facile tout d'abord de démêler l'origine.

A la question de l'homme roux, le vieux matelot d'abord se mit à rire.

— Si vous voulez faire une petite promenade en rade, dit-il enfin, je vas vous emmener, ou même si vous voulez aller jusqu'à Jersey, qui est aux Anglais, saint Parfait, nous irons tout de même, saint Polyphème.

— Non, non, se hâta de répondre l'étranger, je suis très bien à Saint-Malo, et j'y reste.

— Et vous avez raison, mon saint Léon, car Saint-Malo, c'est la plus belle ville du monde, sainte Cunégonde!

L'inconnu regardait le matelot avec surprise.

Le vieux se mit à rire.

— Je sais ce qui vous étonne, lui dit-il, c'est ma rage de mettre des noms de saint à tout bout de phrase, saint Damase!

« Vous n'êtes pas du pays, sans ça vous auriez entendu parler de Toussaint Joël, mon grand saint Noël.

— Mais, en effet, je vous avoue que je ne puis guère m'expliquer votre habitude.

— C'est pourtant pas bien malin, saint Antonin! Mes parents défunts, — Dieu ait leurs âmes, — avaient eu l'idée de me nommer Toussaint à mon baptême de chrétien, saint Damien! Alors, n'est-ce pas, pour patron j'avais tous les bienheureux, mon saint Fructueux...

« Impossible de les invoquer tous à la fois, alors j'ai pris l'habitude, sainte Gertrude, de prononcer leur nom, quand, dans la conversation un mot viendrait, qui les rappellerait à ma mémoire, mon doux saint Magloire.

Un sourire glissa sur les lèvres de l'étranger.

— Vous êtes un fameux original, dit-il, et vous auriez beaucoup de succès dans mon pays.

— De quel pays êtes vous donc, saint Timoléon! demanda hardiment le marin.

Sans répondre, l'étranger étendit la main et du doigt désigna un point de l'autre côté de la mer.

Toussaint Joël devint tout rouge.

Il vociféra :

— Vous êtes Anglais. Qu'est-ce que vous venez faire ici, puisqu'avec les Godèmes nous sommes en guerre.

Au lieu de répondre, l'insulaire interrogea :

— Connaissez-vous le pays de Galles?

— Oui, donc, répondit Toussaint, j'ai bourlingué là-bas, il n'y a pas encore bien longtemps, mon saint Prudent.

— Eh bien! alors, vous devez savoir que les habitants de ce pays-là n'aiment pas les Anglais.

— Pour sûr, grand saint Arthur!

— Ils aiment bien mieux les Bretons, car Gallois et Bretons sont de même race, la meilleure preuve c'est qu'ils parlent la même langue.

Et il ajouta en langage gaélique.

— Êtes-vous content, mon camarade, et me prenez-vous toujours pour un diable d'Anglais?

— Y a pas à dire, grands saints martyrs, fit Joël avec admiration, c'est qu'il parle le breton comme vous et moi, bon saint François!

— Et mon nom est-il anglais aussi?

— Comment que vous vous appelez, saint René?

— Allan Brecknock.

— A la bonne heure, voilà un nom qui sonne bien à mes oreilles et qui n'est pas comme leurs sales noms, en *on* et en *er*, glorieux saint Norbert!

— Et qu'est-ce que vous direz quand je vous aurai raconté ce que je suis venu faire à Saint-Malo?

— Pour ça il faudrait d'abord le savoir, puissant saint Édouard!

— C'est trop juste, et en deux mots voilà la chose: je suis venu à Saint-Malo pour tâcher de me faire enrôler comme volontaire par l'un de vos capitaines qui arment en course.

— Vous voulez crocher dans l'Anglais, saint Paraclet!

— Et j'irai de bon cœur, allez!... Dites-moi, demanda Allan Brecknock après un silence, vous ne connaîtriez pas un bon navire en partance où je pourrais m'engager?

Toussaint Joël tira sa pipe de sa bouche, la fourra dans sa poche, toussa, cracha, et dit après avoir examiné l'étranger de la tête aux pieds:

— Si que j'en connais un de navire, et beau et bon, et un capitaine aussi qui n'a pas son pareil; seulement, pour monter sur le brick, faut dire un peu qui on est et sous quel pavillon on a déjà navigué.

Nos lecteurs ont remarqué que le vieux Toussaint a subitement renoncé à mêler à sa conversation tous les saints du calendrier. Il en était ainsi toutes les fois qu'il était violemment préoccupé ou qu'une émotion violente le dominait.

La réponse du matelot parut contrarier Allan et un pli rapide barra un instant son front lisse comme un ivoire; mais ce ne fut qu'un éclair et il dit au vieux gabier :

— Au lieu d'avaler du vent et de humer des embruns ne ferions nous pas mieux d'aller prendre un coup de rhum. Vous pouvez me donner un bon conseil, et on cause mieux assis et devant un verre que les pieds dans l'eau et le front dans la rafale.

— A votre aise, dit Joël, et si vous voulez m'en croire, nous irons chez la vieille Monique Servan; c'est encore elle qui a le meilleur tafia de l'escale.

— Je vous suis. Vous connaissez Saint-Malo plus que moi et je ne demande pas mieux que de vous accepter pour guide.

— Alors, descendons.

Les deux hommes dégringolèrent les quelques marches qui les séparaient de la rue, tournèrent à droite, traversèrent une petite place et s'engagèrent enfin dans une ruelle, décorée pompeusement du nom de rue des Hautes-Salles. Toussaint s'arrêta bientôt devant un petit cabaret aux vitres crasseuses, à l'intérieur duquel il pénétra avec une évidente satisfaction.

La salle basse était déserte.

Seule, une vieille femme tricotait, assise près de la fenêtre.

Au bruit que firent les nouveaux arrivants, elle releva la tête et dit sans bouger de place :

— Te voilà, mon Toussaint Joël.

— En personne naturelle, ma commère, saint Exupère, répondit le vieux, donne-nous une bouteille de tafia et des gobelets, mon bon saint Gervais.

Allan Brecknock s'était déjà assis dans le coin le plus obscur de la salle, Toussaint pris place en face de lui.

Quand le rhum fut apporté et qu'ils eurent chacun bu une première rasade, le vieux mathurin dit en posant ses coudes sur la table et en regardant l'étranger bien en face :

— Or donc, comme ça vous voulez embarquer?

— Je ne suis venu à Saint-Malo que pour cela.

— D'où veniez-vous d'accoster ici?

— De Paris.

— Quoi que vous faisiez à Paris. ?

— J'étais à Paris afin de me faire accorder un permis de séjour, puisque ma qualité d'Anglais ne me permettait pas de rester en France.

— Et où il est ce permis?

On le voit, c'était un interrogatoire en règle, mais Toussaint

était un homme prudent, et avant de présenter le nouveau venu à son capitaine, il voulait bien connaître le particulier auquel il avait affaire.

Doucement, Allan plongea la main dans la poche intérieure de sa redingote et prit dans un grand portefeuille en cuir jaune un parchemin qu'il remit à Toussaint qui se leva et alla vérifier la pièce à la fenêtre.

— Remarquez que le marquis de Castries, le ministre de la Marine, a signé lui-même.

— Oui, oui, c'est bon, dit Toussaint en se rasseyant et en lui rendant son permis, j'ai vu; maintenant, autre chose: Où avez-vous navigué?

— J'ai d'abord fait du cabotage dans la Manche et puis j'ai été aux Iles. En dernier lieu, je faisais de la contrebande sur les côtes d'Amérique.

— Vous avez toujours navigué sous pavillon anglais?

— Toujours.

— Pourquoi alors que vous le quittez à présent

— Parce que j'ai la haine de l'Angleterre.

— Ça vous prend bien tard...

Les yeux de l'inconnu lancèrent un double éclair, son front se crispa et ce fut d'une voix sourde qu'il répondit :

— Jusqu'à ces derniers temps les Anglais ne m'avaient jamais fait de mal, mais depuis...

« Enfin je veux me venger !

— Suffit, dit Toussaint, je ne veux rien savoir de vos histoires de famille. A chacun ses affaires, n'est-ce pas? Il ne me reste plus qu'à vous demander ce que vous savez en fait de navigation.

— J'ai été lieutenant, et en dernier lieu je commandais un trois-mâts.

— Bon, nous verrons ça. En tout cas, sur le bâtiment en question, vous ne serez ni lieutenant, ni capitaine, car les emplois ne sont pas vacants, saint Colomban.

— Ça m'est égal, je ne demande qu'à me battre.

Toussaint ricana :

— Pour ça, mon camarade, dit-il, vous en aurez à votre suffisance; avec Yves Roëllo, il pleut des coups, mon joyeux saint Loup.

Allan Brecknock feignit un joyeux étonnement.

— Ce serait avec Yves Roëllo que j'embarquerais ! demanda-t-il.

— Une minute... Oui, c'est avec Yves Roëllo, mais faut d'abord savoir s'il voudra de vous, saint Maclou.

— Alors, ça serait l'*Agile* que je monterais !

Le vieux dit, méfiant:

— Vous êtes rudement bien renseigné...

— Dame qui ne connaît Roëllo et son brick. Tenez, même à Versailles...

— A Versailles...

— Mais oui, à la Cour, j'ai entendu raconter le dernier combat de l'*Agile* par M. le chevalier d'Estaing.

Toussaint hocha la tête d'un air approbateur.

— Un bon marin, dit-il.

Et il ajouta :

— Et de quel combat de l'*Agile* qu'on parlait?

— C'était je crois par le travers d'Ouessant. L'*Agile* rentrait fatigué d'une campagne aux Antilles, quand deux frégates anglaises lui barrent la route. Roëllo pouvait prendre chasse et se réfugier dans le port le plus voisin; mais il ne voulut pas qu'on pût dire qu'il avait reculé devant les Anglais et il engagea le combat. Il fut terrible. Grâce à ses pointeurs, l'habile corsaire coula bas aux premières décharges l'une des frégates, mais l'autre, qui maintenait le brick sous un feu très violent, le faisait beaucoup souffrir. Le commandant anglais crie au corsaire de se rendre.

« Pour toute réponse, Roëllo vint aborder en plein la frégate et saute sur le pont ennemi avec une cinquantaine d'hommes à peine. Après une demi-heure d'un carnage affreux, le yacht d'Angleterre était remplacé à la corne par le pavillon aux fleurs de lys et Roëllo rentrait à Brest avec une prise de plus dans son sillage.

Durant tout ce récit, Toussaint avait siroté son tafia en écoutant le conteur avec un air de béatitude infini.

Quand il eut terminé :

— Eh ! oui, dit-il, c'est à peu près comme ca que ça s'est passé.

— Vous y étiez donc !

Cette fois, Toussaint Joël éclata de rire pour tout de bon.

— Si j'y étais ! Mais vous ne savez donc pas que c'est moi le timonier de l'*Agile* et que l'*Agile* sans Toussaint Noël, c'est comme qui dirait un corps sans âme.

Allan retira son chapeau et salua le bonhomme avec une admiration qui parut le réjouir beaucoup, mais qui le flatta sans doute un peu, car, à cet instant, les dernières préventions qu'il avait encore contre l'étranger s'évanouirent tout à fait.

— Ah! murmura Brecknock, comme s'il se fût parlé à lui-même. quel bonheur si je pouvais m'embarquer sur l'*Agile*.

— Vous n'êtes pas dégoûté, mon garçon, fit Toussaint, qui devenait familier avec le douzième verre de rhum, naviguer avec le père Toussaint et Roëllo. L'abordage, ca n'est pas donné à tout le monde, sainte Radegonde !

Les saints patrons de Toussaint allaient reparaître, le digne matelot avait retrouvé le calme de l'âme.

Il poursuivit en clignant de l'œil :

— Enfin, ça pourra peut-être s'arranger, bon saint Léger, soyez ici demain et je vous mènerai au capitaine, glorieux saint Etienne.

— A quelle heure?

— A deux heures de relevée, pas plus tard, doux saint Friard, car le temps presse et dans huit jours nous appareillons.

Toussaint s'était levé et avait jeté un écu sur la table.

Allan voulut protester.

— Non, non, fit le timonier, aujourd'hui c'est mon affaire, saint Elenthère, la prochaine fois ça sera à vous.

Monique lui rendit la monnaie. Le vieux, après avoir serré la main de l'étranger et lui avoir fait quelques recommandations sur la façon dont il devait se présenter à Roëllo, sortit du cabaret en chantant à pleine gorge cette vieille chanson malouine qui rappelle un des plus glorieux souvenirs de la vaillante cité:

Vers la mi-août,
Monsieur Marlbrough
Est venu d'Angleterre.
Monsieur Marlbrough
Est v'nu chez nous
Pour nous faire la guerre.

Cinq minutes plus tard, Brecknock sortait à son tour du cabaret. L'ouragan augmentait de violence. Au tournant de la rue, il eut son manteau à demi arraché par un furieux coup de vent; mais il ne sembla pas prêter grande attention à ce petit accident.

Il allait à grands pas, et un étrange sourire ne quittait pas ses lèvres. Il circulait au milieu des rues étroites et enchevêtrées les unes dans les autres, avec une assurance qui permettait de croire qu'il n'avait pas dit la vérité quand il avait assuré à Toussaint qu'il connaissait à peine Saint-Malo, et il arriva dans la grand'rue qu'il suivit dans toute sa longueur jusqu'à la porte de Dinan, qu'il franchit; puis, tournant brusquement à gauche, il s'engagea sur le quai qui conduisait aux bassins de radoub. Il traversa les chantiers et gagna les premières maisons de Saint-Servan. Devant une auberge de piètre apparence, à l'enseigne du *Grand Amiral*, il s'arrêta et entra.

La nuit commençait à tomber. Un vieil homme allumait des chandelles.

— Est-ce que M. Duncan est rentré? demanda Allan Brecknock.

— Oui, monsieur, répondit le vieillard, il est rentré il y a déjà quelque temps. Vous le trouverez dans sa chambre.

— Merci, donnez-moi de la lumière.

Le bonhomme lui remit un flambeau d'étain et l'insulaire se dirigea vers l'escalier qu'il gravit.

Au premier étage, il frappa à la porte qui se trouvait en face de lui.

— Entrez, dit une voix fraîche.

Allan tourna le bouton et entra. La chambre était pauvrement meublée, un lit à la bretonne tenait tout un panneau, une méchante commode, sur laquelle il y avait une cuvette et un pot à eau ébréché, deux chaises et une table boiteuse formaient un ensemble presque sordide.

Appuyé à la fenêtre, veuve de rideaux, un jeune homme était debout qui se retourna au moment où le visiteur pénétrait dans la chambre. C'était presque un enfant. Les traits fins, que deux grands yeux bleus éclairaient, étaient d'une parfaite régularité, mais la bouche était dure, dans son dessin impeccable, et le regard était froid. Les cheveux blonds qu'il portait sans poudre étaient retenus par un catogan de soie noire.

— Comme vous venez tard, Allan, dit le jeune homme en tendant son front à Brecknock qui y déposa un long baiser.

— Je n'ai pas perdu ma journée, en tout cas, Duncan mon ami, continua-t-il avec un rire bizarre, la première manche de la grande partie est engagée.

— Vous avez vu Roëllo?

— Je le verrai demain et j'espère bien qu'il nous embarquera, grâce à un vieil imbécile qu'on m'avait signalé comme étant son timonier et dont j'ai su capter les bonnes grâces...

— Cependant, il faut tout prévoir... Que ferons-nous si Roëllo refuse de nous prendre à son bord?...

— Nous aurons le temps d'y songer si nous échouons demain.

— Un dernier mot encore...

— Parle...

— Tes résolutions ne sont pas changées? Tu comptes toujours marcher à ton but sans te laisser arrêter par rien?

— Par rien !

— Cependant nous entrons dans une voie terrible où, le premier pas fait, on ne peut plus reculer. As-tu bien réfléchi?...

Allan s'approcha du jeune homme et lui saisissant le poignet :

— Duncan, dit-il d'une voix âpre, ces dernières années de ma vie, tu les as vécues à côté de moi; tu sais ce que j'ai souffert !

« Eh bien ! au moment où tu eus l'âge de comprendre, il y avait déjà quinze années que je souffrais de la même façon. Ah ! poursuivit-il en s'animant, sentir couler dans ses veines le plus vieux sang de l'Angleterre, porter un nom plus noble que celui du roi, et sentir qu'on végétera toute sa vie dans l'indigence et dans la

bassesse, voilà ce qui exaspère, voilà ce qui révolte, voilà ce qui enfin pousse au crime.

— Tais-toi, fit vivement Duncan en prenant la main de son compagnon, quelqu'un monte l'escalier.

On entendait des pas qui gravissaient les degrés, les pas s'arrêtèrent devant la porte et l'on frappa.

— Entrez! dit rudement Allan.

C'était l'hôtelier qui venait s'informer si les voyageurs ne désiraient pas souper.

Allan allait le mettre à la porte, mais Duncan insista et demanda qu'on servît dans la chambre et le plus vivement possible.

Cinq minutes après, l'aubergiste remontait. Il déposait sur la table un poulet froid, du pain et un pichet de cidre.

— Là, maintenant, allez-vous-en, dit Allan en poussant le bonhomme dehors.

Quand la porte fut refermée, Brecknock demanda à Duncan :

— Tu as faim?

— Pas plus que toi, mais cet imbécile nous laissera désormais tranquille.

Il y eut un silence.

Au dehors, on entendait le vent qui faisait rage aux girouettes et dont les raffales ébranlaient toute la maison.

Enfin Duncan demanda :

— Il y a une fille, je crois?

Allan releva la tête qu'il tenait penchée et sembla un instant ne pas comprendre.

— De qui parles-tu?

— Des Roëllo...

— Ah! bien... Oui, il y a une fille.

— Mais alors l'œuvre sera incomplète.

— Pourquoi cela?

— Nous serons obligés de revenir ici, pour la faire disparaître à son tour, quand les autres n'y seront plus.

— Nous n'aurons pas cette peine, ricana Allan avec un accent sinistre, Maryvonne Roëllo, depuis qu'elle a perdu sa mère, accompagne son père et son frère dans toutes leurs expéditions.

— Allan! fit avec un petit rire froid le jeune homme, le ciel nous favorise!

— Le diable, veux-tu dire! car c'est bien une trame diabolique que nous ourdissons en ce moment. Nous allons à notre damnation, mais qu'importe! J'aurai au moins connu durant quelques années, la richesse, les honneurs, la jouissance; j'aurai écrasé de mon luxe ces orgueilleux bourgeois de la cité qui n'avaient que des sourires méprisants pour le petit lieutenant qu'ils éclaboussaient des roues dorées de leur carrosse... Oui... oui... tant pis pour ceux qui sont sur ma route, cet or, je le veux... je le veux... je l'aurai!

L'étranger était terrible à contempler. Ses traits durs avaient pris une expression féroce; ses yeux, que la passion faisait flamber, s'aiguisaient encore, ses mains, ses longues mains nerveuses et pâles maniaient d'invisibles et monstrueux trésors avec des gestes crochus de convoitise et de rapine.

— Mais, je n'ai jamais su, interrogea Duncan, comment tu as connu la filière de ce fabuleux héritage?

— Comment, je ne t'ai jamais raconté?

— Jamais.

— Écoute alors. Aussi bien il faut être instruit de toutes ces particularités, car, si je meurs à la tâche, je veux que tu continues et que tu poursuives l'œuvre entreprise.

(*La suite au prochain numéro.*) Henry de Brisay.

## L'HOMME BLANC - FATAL ORGUEIL

Les *Veillées des Chaumières* ont commencée, dans le numéro du mercredi dernier, l'*Homme Blanc*, par Champol, illustrations de Vulliemin et elles commenceront, mercredi prochain, *Fatal Orgueil*, par Edmond Coz. Ces deux œuvres, de genres absolument différents, se signalent à égal titre par l'intérêt qu'elles présentent, par l'agrément du style, et par leur parfaite moralité.

Nous ne saurons trop en recommander la lecture à toutes les personnes qui recherchent de saines distractions.

Les *Veillées des Chaumières* se trouvent au prix de cinq centimes le mercredi et le samedi, chez tous les libraires et marchands de journaux qui vendent l'*Ouvrier*.

On s'abonne pour un an, aux 104 numéros des *Veillées des Chaumières*, en envoyant, par mandat-poste ou timbres français, à M. Henri Gautier, directeur, 55, quai des Grands-Augustins, à Paris, 6 francs si on habite la France, l'Algérie ou la Belgique, 7 francs si l'on habite les autres colonies ou les autres pays étrangers.

Les personnes qui s'abonnent à partir du 1er août recevront à titre gracieux le numéro du 29 juillet : de la sorte elles pourront suivre, dans toutes leurs captivantes péripéties, l'*Homme Blanc* et *Fatal Orgueil*.

## A NOS ABONNÉS DIRECTS

Nous appelons l'attention de nos abonnés, qui reçoivent directement *leur journal* par la poste, sur la prime de vacances annoncée à la troisième page de la couverture qui renferme le présent numéro. Ils y trouveront l'occasion de faire, dans des conditions vraiment exceptionnelles, ample provision de distractions pour leurs heures de loisirs.

# LE MARIAGE DU DÉPUTÉ[1]

PAR

**JEANNE DE LIAS**

I

LE TAUREAU DE M. AUDIBERT (*suite*).

Ah! le taureau, le fameux taureau! l'élève favori du père Audibert! C'est à lui de plein droit que devaient revenir les honneurs du concours. Quel autre individu de la race bovine aurait pu, je vous le demande, lui disputer le prix? Quel autre présenterait des reins si souples et si vigoureux, des jambes si nerveuses, des cornes plus polies et plus sveltes, une robe noire si coquettement étoilée de blanc? Il y avait longtemps que le père Audibert élevait, choyait, stylait cet animal précieux. Jamais le bœuf Apis, de classique mémoire, ne fut entouré de plus de confortable et de plus de soins dans son étable sacrée. M. Audibert, propriétaire et éleveur, rêvait depuis longtemps les triomphes du comice agricole, et il prodiguait des soins quasi paternels au ruminant distingué qui devait lui procurer un jour l'honneur convoité.

Aussi regarda-t-il avec dédain une « cordère » d'Espagne à la laine brune qui obtint le second prix, et un coq géant, blanc et roux, portant un diadème de plumes autour de sa crête sanglante qui fut primé à son tour.

— Est-il fier le père Audibert, dit un garçon de trente-cinq ans environ, à la mise et à la barbe négligées, comme un romantique du temps jadis, en se tournant vers deux hommes à peu près de son âge qui, fatigués comme lui de rester debout sous ce cuisant soleil de septembre, jouaient des coudes et des poings pour sortir de la foule.

— C'est que ce brave père Audibert se voit aujourd'hui primé dans la personne de son taureau en attendant qu'il le soit bientôt en sa propre personne comme conseiller d'arrondissement.

Ce second interlocuteur, mince, élégant, légèrement chauve, — la chaleur lui avait fait ôter son chapeau, — était vêtu avec une recherche presque aussi affectée que la négligence de son compagnon. Son costume de fantaisie à la dernière mode eût produit un meilleur effet sur le boulevard de Tarbes ou les Coustous de Bagnères qu'à la foire de la Saint-Michel. Des gants de peau un peu trop justes emprisonnaient ses mains à la petitesse toute féminine. C'était Me Morancey, le tabellion du pays, qui, de son observatoire de Seilhan, rayonnait dans toute la vallée pour dresser des actes et faire des testaments, honnête homme, d'ailleurs, et brave garçon s'il en fût, un peu phraseur peut-être et tournant au sentiment, mais opposant une patience héroïque aux lenteurs agaçantes et aux éternelles redites des paysans.

Celui qui a parlé le premier, et qui se trouve à côté de son fashionable camarade en si déplorable toilette, est le docteur Delprat, une des célébrités médicales du pays.

L'autre, celui qui est resté silencieux jusqu'ici, est un homme qu'une physionomie très saillante distingue de ses compagnons. Son front large annonce l'intelligence et l'habitude de la pensée, le rayon de ses yeux bruns, magnétique et doux, a, par instants, d'étranges éclairs d'énergie. De taille moyenne, très distingué de tournure et de manières, il paraît cependant un peu plus âgé que ses deux amis. Vêtu sans affectation d'aucune sorte, comme un homme du monde qui se trouve à la campagne, son air, sa démarche, tout un je ne sais quoi difficile à déterminer révèle qu'il n'habite pas d'ordinaire la montagne natale. On lit en effet sur sa carte :

Jacques Saint-Aubain

*Rédacteur en chef du* Militant,

60, rue des Missions, Paris.

Cet homme, qui a un nom dans la presse catholique, est né en Moudang comme ses deux amis. Préchan est son village natal, où il aime à revenir passer quelques semaines tous les étés.

— Vous allez laisser arriver M. Audibert au conseil d'arrondissement? demanda-t-il avec un peu de surprise. Il est donc des nôtres?

Le docteur Delprat prit la parole :

— Mon cher, dit-il, tu es un grand homme; on en convient

[1] Voir l'*Ouvrier* depuis le 29 juillet 1896.

depuis Paris jusqu'à Ville-Neste. Mais, permets-moi de te le dire : là-bas, dans les splendeurs de la capitale, tu oublies ta vallée de Moudang. — L'excellent père Audibert, en fait d'opinions politiques, est partisan de ses taureaux et de ses moutons, et conservateur de son écharpe de maire. Sa triple dignité de richard, d'éleveur et d'homme considérable du canton, l'inclinerait naturellement vers « les principes d'ordre et d'autorité. Il se dit républicain radical uniquement parce qu'il est parent de Rousselin, « notre illustre député ».

— Ah ! oui, je me rappelle, dit Jacques: la femme de M. Audibert.....

— Etait la nièce à la mode de Bretagne de la mère de Rousselin.

— Mais pourquoi le laissez-vous passer alors ? insista Jacques Saint-Aubain.

— Tout simplement, dit le docteur, parce que nous n'avons aucune raison sérieuse de l'en empêcher.

— Je ne comprends plus, dit Jacques.

— C'est bien simple pourtant, reprit Delprat. Mais, permets-moi de te le dire, mon cher Jacques, ta profession de journaliste et ta nature enthousiaste d'homme emballé te font voir partout, même là où il n'est pas, le spectre grimaçant de la politique qui est ton démon familier. Or, de politique, il n'y en a guère ici, je t'assure. Cet excellent père Audibert, qui ne ferait pas de mal à une mouche réactionnaire, monte alternativement, dans les loisirs que lui laisse l'élevage de ses bêtes, monte, disons-nous, deux dadas, ou, si tu l'aimes mieux, poursuit un double rêve : le premier, celui qui lui tient le plus au cœur, c'est le transfert du chef-lieu de canton de Ville-Neste à Saint-Landry. Or, comme la chose serait très naturelle, comme la prétention est tout à fait légitime, tu penses si jamais les Saint-Landriens, leur maire en tête, auront gain de cause devant une administration quelconque.....

« Le second rêve qui hante ses nuits, le second dada, veux-je dire, sur lequel caracole cet excellent M. Audibert, c'est son élection au conseil d'arrondissement. Pourquoi veux-tu que nous soyons assez barbares, quand le premier dada se dérobe entre ses jambes, pour lui ravir encore le second?

Jacques Saint-Aubain se mit à rire.

— C'est donc cela, dit-il, votre politique locale ?

— Cela, mon cher, et quelque autre chose encore.

— Quoi donc?

— M. Audibert a quatre filles, lesquelles auront chacune cent mille francs de dot, et nous sommes tous garçons.

Henri Morancey avait rougi.

Delprat le fit remarquer à Jacques en raillant.

— Je vois, dit Jacques Saint-Aubain, que tout se réduit ici à un taureau primé et à la candidature d'un cousin du député radical soutenu par les conservateurs.

Le docteur eut un geste d'impatience :

— Vous autres journalistes parisiens, vous ramenez les moindres choses aux grandes lignes des principes et vous faites tout le temps une politique de spéculation. Nous autres, comme on nous le reproche sur tous les tons, sans bien savoir ce que l'on dit, nous faisons une politique de clocher.

— C'est bien là le grand obstacle à la campagne, dit Jacques, pensif.

— N'exagérons rien, repartit Henri. Laisse venir une élection sérieuse, mon cher Jacques, une élection vraiment politique, et tu verras comme nous nous battrons pour la bonne cause, j'entends nous tous et Delprat tout le premier. Mais, pour une question secondaire comme celle du conseil d'arrondissement, nous considérons la personne du candidat, je l'avoue, bien plus que ses opinions. Nos concitoyens, d'ailleurs, dit-il en désignant la foule qui les entrait, saisissent mal les idées générales et comprennent peu les abstractions.

— Alors, dit Jacques, montrant d'un geste l'estrade dressée à l'ombre du noyer au milieu de la place, et dont les personnages officiels venaient de descendre, alors, si je ne dois pas être écouté, il est inutile que je monte là.

— Monte, monte au contraire, dit vivement Henri ; et avec une belle abnégation d'amitié :

« Il faut qu'on sache que nous avons maintenant dans notre camp un homme, un chef à notre parti dans le pays de Moudang.

## II

### ENFANT TERRIBLE

— Mon Dieu ! quelle poussière ! quelle chaleur ! que de monde ! quel tapage ! Et puis on ne trouve rien à cette affreuse foire ! Figurez-vous, mademoiselle Marthe, que nous venons de chercher à toutes les baraques une grande épingle en jais pour faire tenir les chapeaux et que nous n'avons pu la trouver. Et toi, Gabrielle, tu voulais acheter du ruban rose assorti à ta toilette ! Inutile de te mettre en quête, tu n'en découvriras point.

Les demoiselles Audibert venaient, comme on le voit, de rejoindre au milieu de la foule les jeunes filles qui tantôt avaient fait route avec elles.

Fatigués de la marche et de la chaleur, elles vinrent s'asseoir toutes ensemble derrière la fontaine, sur de larges blocs de pierre que le temps a détachés du rustique monument, et qui lui donnent un faux air d'antiquité et de ruine, pas mal joli dans le paysage.

M[lle] Marthe, qui avait coutume de penser à tout, ouvrit son sac de voyage qu'elle avait eu soin de garnir de gâteaux et de fruits aux étalages en plein vent, et elle distribua à la jeune et joyeuse assemblée un goûter qui fut le bienvenu.

Comme elles mordaient à belles dents aux provisions de la prévoyante Marthe, elles virent la foule, qui s'était dispersée après la proclamation des prix du concours, se masser de nouveau sur la place, et un homme, qui n'avait en son extérieur rien d'officiel, monter sur l'estrade que le sous-préfet et ses assesseurs venaient de laisser vide.

— Tiens, dit l'une des petites amies, en braquant son lorgnon — car elle avait un lorgnon — sur celui qui venait de se mettre ainsi en évidence, c'est M. Jacques Saint-Aubain. Que vient-il faire là, ce Parisien?

— De la politique, sans doute, dit une autre.

— Quelle idée bizarre ! Nous en avions bien assez avec la politique du sous-préfet. D'ailleurs, le taureau était là tout à l'heure et c'était plus amusant. Une bien jolie bête que M. Audibert a fait primer.

— Et si douce ! ajouta Gabrielle. Je lui passe la main entre ses belles cornes, et je lui présente du pain au bout des doigts sans le moindre danger.

Au sommet de l'estrade, Jacques fit un geste pour demander le silence. Les jeunes filles se turent ; le bourdonnement des voix qui remplissait la place s'amortit un peu.

Jacques Saint-Aubain commença à parler. Certes, s'il est quelque chose de vide et de banal, c'est d'ordinaire un discours de comice agricole. Mais, aux premières paroles de ce nouvel orateur, un mouvement d'attention se produisit dans la foule. Ceux qui écoutaient firent signe de se taire à leurs voisins qui causaient ensemble. Puis, à la première pause que fit Jacques, ce furent des bravos et des exclamations patoises exprimant de plusieurs manières pittoresques cette même pensée : « En voilà un qui parle bien ! »

Que disait-il donc? Mon Dieu ! son sujet était bien simple : Il proposait tout bonnement la formation d'un syndicat et d'une caisse rurale pour parer, en ce coin de la montagne, à la crise agricole qui sévit par toute la France. Mais il y avait dans sa parole une note grave et émue. On y sentait l'amour chrétien de cet homme, arrivé haut par son intelligence et son travail, pour ses compatriotes et ses frères moins fortunés, les paysans.

Les paysans, eux, il faut l'avouer, sont peu sensibles aux grands sentiments. Leur mobile ordinaire est l'intérêt, l'intérêt personnel, égoïste et étroit. Ils n'étaient pas aptes à comprendre tout ce qu'il y avait de simple et d'élevé dans la parole de cet orateur éloquent et convaincu ; mais ils sentaient avec leur perspicacité rudimentaire que la note qu'ils entendaient était juste, qu'elle partait du cœur, et qu'ils pouvaient, eux les villageois, toujours besogneux et en quête d'un conseil et d'une aide, compter sur cet homme qui se faisait volontairement leur serviteur et leur ami.

A l'abri du parapet de pierre de la fontaine, les jeunes demoiselles écoutaient aussi, rieuses et distraites, et faisant de temps en temps une réflexion plaisante sur l'auditoire et l'orateur.

Gabrielle n'entendait pas ce que disaient ses compagnes, tant le discours de cet inconnu la rendait attentive. Très intelligente et déjà très cultivée, nous le savons, elle admira d'abord la forme oratoire choisie et la diction de bon aloi de celui qui parlait. Puis, soudain, sous la parole, elle sentit l'âme.

Bientôt Jacques vint à parler de l'émigration vers les villes qui fait les campagnes désertes et prive la terre de bras.

Et alors l'orateur, se transformant en poète, se mit à exalter ou plutôt à chanter son beau pays de Moudang, la vallée natale dans laquelle il fait si bon vivre et l'existence libre du paysan entre la montagne et le ciel. Nos villageois comprenaient peut-être un peu moins que tout à l'heure, car l'admiration de la nature n'est pas leur fait, mais étant déjà subjugués par l'orateur, eux qui ne s'étaient jamais douté que leur pays fût sublime, ils se disaient pourtant à mi-voix les uns aux autres : « C'est bien beau ce que dit là ce monsieur ! »

Gabrielle avait joint les mains ; une larme embrouillardait ses yeux bleus. Comme un imprudent oiselet se prend à la glu, son petit cœur se prenait à l'éloquence suggestive de Jacques Saint-Aubain et, le comparant au fantôme que son imagination avait créé et que son cœur attendait, elle se dit avec une émotion craintive : « Serait-ce lui ? » Les petites amies dont l'esprit était trop frivole ou trop borné pour s'élever au niveau des pensées de Jacques, chuchotaient entre elles et riaient, se montrant du doigt, l'une à l'autre, Gabrielle dans cette attitude extasiée. Marthe, moins enthousiaste que sa jeune sœur, mais vivement intéressée par cette parole intelligente et chaude, faisait signe aux jeunes étourdies de se taire pour la laisser entendre. Jacques acheva de parler, et les deux sœurs écoutaient encore. Le bourdonnement confus de la foule s'éleva de nouveau, l'auditoire rustique applaudit vigoureusement. Mais les paysans, qui ont toujours peine à croire au désintéressement absolu, supposaient que M. Saint-Aubain en disant « de si belles choses » devait poursuivre un but personnel et pratique,

et l'on eût pu saisir au vol, sur la place de Préchau, des dialogues de ce genre :

— Mais c'est donc celui-là qui se présente maintenant pour le conseil d'arrondissement au lieu de M. Audibert ?

— Dame ! s'il a parlé si longtemps, ce doit être pour quelque chose.

Et dans un autre groupe :

— Il prêche mieux que M. le curé, ce brave M. Saint-Aubain. Ce n'est pas le gros père Audibert qui en dirait autant.

— Oui, mais le père Audibert a de l'argent, ce qui vaut mieux que des paroles ronflantes. Et puis, quelles bêtes ! Je donnerais les quatre plus belles vaches de mon troupeau, rien que pour le taureau qu'il a fait primer aujourd'hui.

Les petites amies, moqueuses et taquines, s'égayaient derrière la fontaine aux dépens de l'orateur et de sa jeune admiratrice.

— Ah ! disait l'une, est-il dramatique et solennel, ce monsieur !

— Mon Dieu ! Gabrielle, comme il faut que tu sois une femme sérieuse pour l'avoir si dévotement écouté !

— Et pour avoir été émue jusqu'aux larmes, dit une autre d'une voix ironique.

(*La suite au prochain numéro.*) JEANNE DE LIAS.

# RECETTES DE LA SEMAINE

### Contre les piqûres de vipères.

Pour une piqûre de vipère donner de suite un demi-verre de jus de choux pour une personne ou un chien et un verre pour cheval ou vache ; il faut presser les feuilles de choux.

### Régénération des cheveux.

Voici une recette que l'on nous donne comme excellente pour obtenir une chevelure épaisse et longue.

Se frotter tous les jours la tête, de manière à ce que le liquide pénètre la peau, avec le mélange suivant :

| | |
|---|---|
| Huile d'amandes douces.......... | 100 grammes. |
| Alcool.............................. | 25 — |
| Teinture de cantharide............ | 2 — |
| Essence de bergamote............. | 15 gouttes. |

Il faut avoir soin d'agiter la bouteille avant de s'en servir

### Contre le rhume de cerveau. (Recette demandée.)

On trouvera un remède dans le nº 1877.

### Pour enlever les rousseurs du visage. (Recette demandée.)

Voir pour cette recette les nºs 1875 et 1881.

### Contre l'oppression. (Recette demandée.)

Les remèdes contre l'oppression en général sont aussi et plus nombreux que les causes qui peuvent provoquer cette oppression même. Beaucoup ne peuvent, par conséquent, être administrés que par un médecin, puisque seul il peut diagnostiquer la cause morbide à combattre.

Cependant, pour les cas où l'oppression proviendrait de l'asthme, il est plusieurs remèdes que l'on peut indiquer.

Ces préparations médicinales sont connues sous le nom de cigarettes, parce qu'elles ont pour but de faire pénétrer certaines substances médicamenteuses jusque dans les poumons et que la forme qui s'y prêtait le mieux était celle d'une cigarette.

On en connaît plusieurs.

Les *cigarettes salpêtrées* — qui ne se fument pas, mais se placent, allumées, sous le nez et la bouche. Cette fumigation calme en dix minutes les accès d'asthme nerveux, pourvu que les organes de la respiration et de la circulation soient sains.

Les *cigarettes epsies* — pectorales et antiasthmatiques, qui sont un composé de belladone, de jusquiame, de stramonium et de phellandre et d'une dose minime d'opium. — On en peut fumer 3 ou 4 par jour.

Les *cigarettes de tussilage.* — Elles se préparent avec des feuilles de tussilage enroulées les unes sur les autres. Ces feuilles ont dû être macérées dans une dissolution de sel de nitre et un peu séchées. — Même usage que les précédentes.

Les *cigarettes camphrées* — que tout le monde connaît, et qui sont aussi d'un bon emploi dans les rhumes de poitrine, la coqueluche, l'extinction de voix, la toux, la phtisie au premier degré, les gastrites, les crampes et les maux d'estomac.

# CHRONIQUE HEBDOMADAIRE

LES FÊTES BALADOIRES. — UN SPECTACLE REMIS A LA MODE. — LES NOUVEAUX CONFRÈRES DE LA PASSION. — LE VILLAGE DE MÉNIL-EN-XAINTOIS, DANS LES VOSGES. — PAYSANS ACTEURS. — LE DRAME DE JEANNE D'ARC. — UN CURÉ IMPRESARIO ET M. ROCHARD. — LA SITUATION A MADAGASCAR. — LES MÉTHODISTES ANGLAIS ET L'INFLUENCE FRANÇAISE. — PROMENADE EN FELIZANE. — LE VILLAGE SOUDANAIS. — LES MALGACHES ET LES HOVAS DU CHAMP DE MARS. — LA GUERRE A CUBA. — MŒURS DES PAYSANS. — LA CANNE A SUCRE. — LES CHEFS DES REBELLES. — 800 MILLIONS DE DÉPENSES. — PAUVRE ESPAGNE !

La saison que nous traversons est, par excellence, celle des « fêtes baladoires », des « vogues », des « assemblées », des « pardons », des « fêtes patronales ». Tous les dimanches, dans nombre de villages, des baraques de saltimbanques s'installent : les trombones mugissent, les pitres hurlent leurs boniments, les carabines détonent, les mirlitons nasillent, les chevaux de bois se livrent à leurs cabrioles, les montagnes russes gambadent, les pétards éclatent. Mais, à côté de ces bruyantes réjouissances, on commence à revoir, depuis quelques mois, des divertissements qui semblaient complètement démodés. C'est ainsi qu'à la dernière fête de Neuilly, il nous a été donné d'assister à une représentation de la *Vie de Jésus* par des braves gens qui se baptisent eux-mêmes, comme leurs prédécesseurs du moyen âge, les *Confrères de la Passion.* C'était Oberammergau à Paris. Les touchantes scènes du martyre étaient représentées par des figurants qui apportaient une conviction profonde dans leurs rôles sacrés. Dans le théâtre de la Passion, Jésus et la Samaritaine, le Baiser de Judas, le Christ portant sa Croix, le Calvaire, le Golgotha, bref toutes les scènes du drame divin impressionnaient profondément les spectateurs. L'attitude du public était pleine de respect. Le succès obtenu par les Confrères de la Passion a suscité des concurrences ! Il paraît que maintenant, dans la plupart des foires, des troupes bien organisées offrent aux curieux le spectacle qui nous a tant frappés à Neuilly.

Les habitants d'un village lorrain ont entrepris une autre œuvre : Depuis deux ans, les cultivateurs de Ménil-en-Xaintois (Vosges) étudient l'histoire de Jeanne d'Arc et, sous la direction de leur curé, ces braves gens se réunissent le soir en vue de jouer une pièce dont la Pucelle est l'héroïne. Soixante-quinze acteurs concourent à la représentation du drame. Chaque acteur et chaque actrice a son costume. Les hommes sont bardés de fer, les femmes portent des toilettes de la cour de Charles VII. Le roi a ses gardes du corps, fringants et étincelants tout comme au Louvre, en 1420. Plusieurs conseillers municipaux se sont transformés en « pairs de France ». Mgr Foucault, évêque de Saint-Dié, est allé voir les acteurs et leur a donné des conseils. Tout n'est pas parfait ; le jeu et la déclamation laissent à désirer, mais ces braves paysans sont pleins de bonne volonté et d'énergie. M. l'abbé Meignieu, l'excellent curé de Ménil, assiste à toutes les répétitions et guide ses ouailles, M. Emile Rochard, consulté par M. l'abbé Meignieu, s'est mis à la disposition des acteurs et leur a fourni de précieuses indications scéniques. Tout semble marcher à souhait. La pièce comporte trois actes et neuf tableaux. Aussitôt que les bons paysans seront prêts, des invitations seront adressées aux baigneurs de Vittel et de Contrexeville.

***

La situation semble devenir mauvaise pour nous à Madagascar. Chaque courrier nous apporte la nouvelle de quelque révolte nouvelle. Un missionnaire de la Compagnie de Jésus, le R. P. Berthier, a été assassiné par les Fahavalos ; d'autre meurtres sont signalés . il semble que la nécessité va bientôt s'imposer d'entreprendre une deuxième expédition pour consolider les résultats de la première. A quelles suggestions obéissent les rebelles ? D'après toutes les correspondances qui sont envoyées de Tananarive, les révoltes seraient fomentées par les méthodistes anglais. Les Anglais n'ont jamais su se consoler de la suprématie de la France. Nous voyons se renouveler en ce moment les odieuses trames qui furent machinées contre nos compatriotes sous le règne de Radama II. Radama II s'était converti au catholicisme et témoignait à notre égard les dispositions les plus favorables. Survinrent les prédicants méthodistes. Ellis, Cameron et Davidson. Ces bons Anglais accaparèrent aussitôt le roi et lui prêchèrent le septicisme religieux et la haine de la France. Les sujets du roi furent l'objet du même apostolat. Voici, d'après le récit d'un missionnaire français, le Père de la Vaissière, les notions historiques, géographiques et théoriques que les méthodistes inculquaient aux Hovas :

« Vous commettriez les plus grands crimes, le vol, le meurtre, l'adultère, la révolte même contre le roi, que vous seriez sauvé, pourvu que vous ayez la foi en Jésus-Christ. »

— Connaissez-vous la ville de Rome ? demande un Hova à Ellis.

— Oui, répond le ministre. C'est une misérable cité

— Y voit-on de belles églises ?

— Non, mais seulement trois ou quatre chapelles.

— Le pape est-il obéi ?

— Personne aujourd'hui, soit catholique, soit protestant n'obéit au pape.

— Quel est le groupe religieux le plus nombreux dans tout l'univers ? Est-ce le groupe catholique ou le groupe protestants ?

— Le protestant, sans contredit.

Le Père de la Vaissière cite un extrait non moins significatif

d'un sermon du révérend Ellis, tel qu'il fut recueilli par le Père Jouen et certifié conforme à la vérité par un Anglais influent et fort bien placé pour tout connaître :

« Mes amis, dit le révérend Ellis, on vous parle souvent de la religion catholique et de la religion protestante. Cette manière de parler manque d'exactitude. A proprement parler, il n'y a que deux religions : celle des Anglais et celle des Français : voilà la vérité. Maintenant, mes amis, vous demandez quelle est la meilleure. Je vais vous le dire : évidemment, c'est celle des Anglais. En voici la raison : Jésus-Christ est né en Angleterre. C'est là qu'il a vécu, qu'il a prêché. C'est là qu'il a fondé son Eglise. Bien des fois les Français ont cherché à l'attirer en France; mais jamais il n'a voulu y aller. Voilà pourquoi notre religion est la meilleure! »

Comme, malgré cet enseignement, Radama II persistait à se montrer favorable aux missionnaires catholiques, on se décida à l'assassiner. Eh bien! nous nous trouvons aujourd'hui en présence des mêmes rivaux. Mais ce qui aggrave la situation, c'est l'appui donné par notre résident général, M. Laroche, à nos implacables adversaires. Cette complicité ne décourage pas, néanmoins, les missionnaires catholiques. Fidèles à la cause française, Mgr Cazet et ses dignes collaborateurs, les RR. PP. Camboué, Caussègne, etc.; ne cessent de défendre les intérêts de la mère patrie. C'est en 1853 qu'ils s'établirent pour la première fois à Tananarive. Le dévouement des Pères Jouen, de la Vaissière, Weber, etc., fut poussé jusqu'au martyre. Plus de deux cents jésuites ont laissé leurs os à Madagascar. Pauvres, faiblement appuyés par la France, et mal vus de la plupart des fonctionnaires, les jésuites n'en opposaient pas moins une résistance acharnée à la propagande protestante, et si nous possédons aujourd'hui Madagascar, c'est bien à eux que nous devons cette colonie. Le Père Roblet dressa la carte de l'île; notre état-major établit d'après cette carte le plan de l'expédition, et le général Duchesne, avant de s'embarquer, recourut aux lumières du Père Roblet.

*
* *

On peut voir en ce moment, au Champ-de-Mars, une trentaine de Hovas et de Malgaches, convertis au catholicisme par les Pères jésuites. Les Malgaches représentent l'élément populaire, et les Hovas constituent l'aristocratie du groupe. Le chef est un « 20e honneur » qu'on appelle Joseph et qui connaît très bien la langue française. Pour quelques pièces de monnaie, les Malgaches vous font faire en « felizane » le tour du village soudanais. Installé sur la *felizane*, ou *takon*, le promeneur peut se donnner l'illusion d'une excursion à travers le plateau de l'Imérina. Un explorateur, M. Louis Simonin, racontait, il y a quelques années, dans la *Revue des Deux Mondes*, ses impressions de voyage en takon. Voici le principal passage de ce récit :

« Rappelant par leurs traits le type de la race nègre, doués de muscles d'acier, marcheurs infatigables, nos hommes portaient, dit M. Simonin, des sobriquets caractéristiques, et, parmi eux, on distinguait *Gros-Bœuf*, l'athlète de la troupe, qui en était aussi le loustic, grâce à quelques mots de français appris à la Réunion. Le signal du départ donné, on nous enlevait sur nos sièges comme des saints partant pour une procession, puis tous ceux de nos gens qui ne s'étaient pas attelés à un palanquin s'emparaient d'un paquet à leur convenance.

« Nous avancions dans notre marche comme de véritables triomphateurs sur leurs chars, ou mieux comme des nababs de l'Inde étendus dans leurs *mauchys*, à l'ombre de leur parasol. Nos braves Malgaches, porteurs et marcheurs, allaient au pas ou au trot, suivant les inégalités de la route, mais toujours alertes et de bonne humeur, chantant ou s'entretenant dans leur belle langue si sonore :

Quand arrivons-nous ?
Quand arrivons-nous ?
Ce soir, ce soir.

« Tel est le refrain que chantent le plus volontiers, en frappant du plat de la main sur les longues barres du *takon*, ces porteurs infatigables. Et ils vont ainsi par monts et par vaux, la tête le plus souvent découverte sous ce soleil de feu, n'ayant d'autre vêtement qu'un simple *langouti* ou ceinture de toile, qui remplace la feuille de figuier. Vous pouvez leur confier hardiment votre vie. Ils entreront dans l'eau ou dans la vase jusqu'à mi-jambe, vous porteront sur leurs épaules à travers d'effroyables précipices; mais n'ayez crainte, vous ne courrez aucun risque; et l'on dit qu'il n'est pas d'exemple dans tout Madagascar d'un accident qui soit survenu aux voyageurs portés en *takon*.

« Quand le soir vient, comme, le plus souvent, on doit se remettre en marche le lendemain, il serait naturel de croire que les porteurs vont se livrer au repos. Il n'en est rien, cependant. Le soir, c'est le moment des danses effrénées, des chants en plein air, de la musique et des chœurs; chaque Malgache, excité par d'abondantes libations de *bessobesse*, rhum de basse qualité fabriqué avec d'impures mélasses, se trémousse et s'en donne à cœur joie, et l'on peut voir dans les haltes cet indigène de la grande île africaine, cet autochtone des tropiques, fièrement drapé dans son *lamba*, se livrer à ses danses étourdissantes, créant parfois des pas qui font honneur au génie chorégraphique madécasse. »

Sans sortir de Paris, le curieux peut s'offrir aujourd'hui le même divertissement dont jouissait, il y a trente ans, M. Simonin à Madagascar.

*
* *

Comment finira la guerre allumée entre les Espagnols et les insurgés cubains? Le principal chef, Maceo, vient d'être tué. Cette disparition mettra-t-elle fin aux hostilités? Il serait difficile de se prononcer en ce moment. L'Espagne a déjà envoyé à Cuba plus de 120,000 hommes de troupes; les corps des volontaires et les guerillas mobilisés forment un contingent au moins égal. Si les insurgés, qui ne sont pas plus de 30,000 certainement, ont réussi, jusqu'à présent, à tenir tête à toute cette armée, c'est qu'en réalité presque toutes les circonstances locales leur sont favorables.

La province de Santiago-de-Cuba leur a offert d'abord un asile sûr avec ses montagnes abruptes, vierges, couvertes de bois épais. C'est la région du café, dont la culture occupait naguère beaucoup de familles d'origine française, venant de la Louisiane et du Canada, et dont les anciens esclaves noirs, aujourd'hui dispersés, parlent encore notre langue, à leur façon, il est vrai. On les appelle « les Français de Cuba ». Un certain nombre de leurs plantations ont été détruites pendant la dernière guerre et n'ont pas été restaurées. Il faut, en effet, trois ou quatre ans de culture au moins avant de pouvoir faire une récolte, et on n'ose guère y engager de nouveaux capitaux. Sur le sol de Cuba, extraordinairement fertile et qui se prêterait à toutes les cultures tropicales, c'est, avec le tabac, celle de la canne à sucre qui a prévalu et à laquelle tous les colons s'adonnent le plus volontiers, à cause de son grand rapport et de sa simplicité. La brousse incendiée et le sol ameubli par un labourage, on y sème des morceaux de canne. Chaque année, on coupe la plante au ras du sol pour la traiter dans les sucreries, mais elle donne de nouveaux rejetons, et l'on peut faire ainsi, suivant les terrains, huit, dix, douze récoltes et souvent plus, sans autres soins que quelques sarclages. Les terrains appartiennent à de grands propriétaires qui possèdent aussi les sucreries et les distilleries. Ils cèdent les champs aux *colonos* qui, en revanche, doivent leur vendre leurs cannes à un prix convenu et réduit. Ces colons sont en majeure partie des Cubains « fils du pays » reconnaissables à leurs cheveux bouclés et à leur barbe rare, et des naturels des Canaries, économes et âpres au travail. Les émigrants espagnols sont employés surtout dans les usines et dans le commerce des villes. Malgré la richesse du sol et la facilité de la vie, le paysan n'a pas su se faire une existence confortable. Il vit avec sa famille au milieu de ses plantations, dans une maison de bois et de feuilles de palmier, sans autre ouverture que la porte. Des poules et des pintades forment la basse-cour, avec des porcs farouches, presque des sangliers. Sur des perches, sèchent de grandes lanières de viande noirâtre, provenant de la dernière vache tuée. Avec du riz, de la morue et la viande comprimée, le *tasajo* de Montevideo, c'est là toute la nourriture. Pas d'autre légume frais que le *moniato*, sorte de pomme de terre douce à croissance rapide, dont quelques carrés étalent leur vert sombre autour de la maison.

Les nègres forment la domesticité et travaillent aux usines, aidés en cela par de nombreux Chinois venus de Californie. Tout ce monde boit de l'eau-de-vie en quantité effrayante. Aussi, que de voix éraillées, que de mains tremblotantes, de faces cuites par l'alcool! La passion du jeu trouve son aliment dans les combats de coqs et dans les loteries. A chaque instant, on rencontre le *billetero* qui va placer des numéros pour le prochain tirage, à cheval bien entendu ; on voit même jusqu'à des mendiants demandant l'aumône du haut de leur selle.

*
* *

Dans ce milieu, l'insurrection, déjà préparée de longue main, put se développer rapidement. Elle avait un appui tout trouvé dans le banditisme, qui s'exerçait de tout temps à Cuba. Les Manuel Garcia, les Mirabal, avec une petite troupe, parcouraient le pays, presque inoffensifs pour les pauvres, mais cherchant à séquestrer les riches pour en tirer rançon.

Les chefs du parti séparatiste restés en exil débarquèrent clandestinement avec des armes et des munitions. Les côtes de l'île, parsemées d'îlots et de récifs inhabités, qui souvent les masquent complètement, recouvertes en plus d'une épaisse végétation de mangliers, rendent la surveillance très difficile. Au premier rang, débarqua José Marti, « président de la République cubaine », figure de rêveur et d'apôtre. Après avoir d'abord essayé de faire triompher ses idées par le livre, Marti fut tué, les armes à la main, au mois de mai 1895.

Le Polonais Roloff eut d'abord le commandement d'une *partida*. C'est à lui que l'on attribue les explosions de dynamite qui se produisent sur les voies ferrées. Antonio Maceo, qui vient d'être tué, était un beau mulâtre, dans la force de l'âge. C'était le chef qui possédait le plus d'autorité sur les hommes de couleur. Maximo Gomez, *el Chino viejo*, — le vieux Chinois — comme l'appellent les Espagnols, était le généralissime. Il a repris la campagne, malgré ses soixante ans passés, et c'est un adversaire des plus redoutables,

à cause de sa parfaite connaissance du pays et de la guerre de guerillas

Les armes sont le *machete*. Le machete non seulement devient, au moment de la charge, un sabre redoutable entre des mains exercées, mais il sert encore à tracer un chemin à travers la brousse, à couper le fourrage, à dépecer le bœuf tué pour le repas. Les armes à feu réunissent les modèles les plus divers : des fusils de chasse, des peabody, des rifles à répétition et des remingtons. Les journaux américains annoncent à chaque instant l'arrivée d'expéditions flibustières armées d'une façon effrayante. Dans la réalité, cela se réduit à peu de choses. Les canons des insurgés ont fait bien peu d'effet par suite de la maladresse de leurs servants. Il n'en est pas de même des balles explosives et de la dynamite qui apparaissent par séries, — suivant les arrivages, très intermittents.

***

Le pays se prête merveilleusement à la guerre de guerillas. La canne à sucre équivaut au bois le plus fourré pour les embuscades. La destruction des plantations a été presque inévitable. Alors que nos Beaucerons s'arracheraient les cheveux en voyant brûler leurs blés, l'incendie des champs de cannes laissent les Cubains à peu près indifférents. Que la saison des pluies vienne humecter les racines restées intactes, et, quinze jours après, les rejetons auront un pied de haut. Ce que les paysans déplorent le plus, c'est la perte de leur bétail, réquisitionné par les troupes ou enlevé par les insurgés.

Avec tout ce bétail enlevé, les insurgés ont formé des approvisionnements, de véritables villages cachés au fond des bois et qui leur servent de bases d'opérations. Ils y ont construit des maisons de bois et de feuilles de palmes, et ils y vivent avec leur famille. Ils ont monté là de petites fabriques de cartouches, de vêtements, de chaussures. Les colonnes de troupes, lorsqu'elles ont connaissance de ces villages, vont s'en emparer et y mettre le feu en ramenant le bétail. Cela donne lieu à un petit combat peu meurtrier.

Souvent, après une poursuite de plusieurs jours, quelques rebelles, exténués, viennent se livrer aux troupes. Sous le commandement du maréchal Martinez Campos, tout individu qui se présentait était immédiatement amnistié. Aussi, plusieurs, trouvant la chose commode, venaient de temps en temps se reposer dans les villages, puis repartaient quelques jours après pour recommencer ensuite. Le général Weyler laisse en liberté ceux qui, comme preuve de leurs bonnes intentions, se présentent avec leurs armes ; les autres sont plus surveillés.

En somme, il est difficile de prévoir quel sera le résultat final de la guerre. L'Espagne a déjà dépensé 800 millions. Pourra-t-elle aller plus loin ? Cela paraît peu probable. Entre la perte de Cuba et la ruine financière de la mère patrie, beaucoup d'Espagnols se demandent s'il ne serait pas sage d'abandonner Cuba et les Cubains à leur sort.

OSCAR HAVARD.

## JEUX D'ESPRIT DE L'OUVRIER

*Pour les prix et les conditions, voir le n° 1920 du 10 juin 1895.*

22. — CHARADE

*Par Hippolyte Olivier.*

Pareil aux bateleurs jouant sur une estrade
Quelque joyeuse arlequinade,
Pour piper le public qu'attire ce début,
Qu'un autre, cher lecteur, t'attire à la parade,
Moi, je m'en vais tout droit te conduire à mon but.
Ayant voulu te payer mon tribut,
J'ai composé pour toi ma petite charade.
Et la voici : Mon *premier*, mon *entier*,
L'un sans l'autre ne pourraient être,
Car mon *entier* fait mon *premier*.
De plus, il faut de mon *dernier*
Une condition qu'on ne peut pas omettre,
Afin que l'on puisse permettre
D'entrer dans mon *entier*. Et c'est ainsi, lecteur,
Du nom de mon *premier* que l'on devient porteur.
Tout ce que je dis là sans doute doit paraître
Fort peu clair au premier abord.
Ne te rebute pas, avec un peu d'effort
Sous mon déguisement tu vas me reconnaître.

23. — COQUILLES AMUSANTES

En 1738, Voltaire publia un ouvrage intitulé : *Eléments de la philosophie de Newton mis à la portée de tout le monde*. Comment, sans presque rien changer, l'abbé Desfontaines s'y prit-il pour que le titre dise le contraire ?

24. — ANAGRAMME

Avec les mots :

MONTEREAU, NIMES, PIC

former un seul mot.

*Adresser tout ce qui concerne les Jeux d'esprit au rédacteur soussigné, aux bureaux du journal.*

ŒDIPE.



*Le Directeur-Gérant* : HENRI GAUTIER. — Sceaux. Imp. Charaire et C^ie.

5 centimes le N° année courante. (10 centimes le N° années échues.) N° 1936 TRENTE-SIXIÈME ANNÉE. — 6 Août 1896.

# L'OUVRIER

Journal illustré paraissant le Mercredi et le Samedi

| ABONNEMENT D'UN AN : (104 numéros) France, Algérie et Belgique : 6 francs. | DIRECTION ET ADMINISTRATION : LIBRAIRIE BLÉRIOT, HENRI GAUTIER, SUCCESSEUR, 55, quai des Grands-Augustins, Paris. | ABONNEMENT D'UN AN (104 numéros) Colonies et Étranger (sauf la Belgique) : 7 francs. |
| --- | --- | --- |

## A L'ABORDAGE! PAR HENRY DE BRISAY



— C'est à monsieur Roëllo que j'ai l'honneur de parler? (Voir page 219.)

# A L'ABORDAGE!

## GRAND ROMAN D'AVENTURES

PAR

HENRY DE BRISAY

PROLOGUE

## L'HÉRITAGE DE L'AIEUL

### I

*(Suite.)*

Il se recueillit quelques instants, puis commença à parler :

— Il y a eu deux ans à Noël, comme je me promenais assez tristement sur les quais de Limerick, — il me restait pour toute fortune une dizaine de livres sterling et dans la journée on m'avait refusé trois commandements, — je m'entendis nommer par une voix joyeuse et je reconnus Fred Libbins qui avait été mon second à l'un de mes voyages aux Antilles.

« C'était un bon compagnon et un bon marin, et je me rappelle que pendant les six mois de notre campagne je n'eus pas un reproche à lui adresser.

« — Où allez-vous comme ça, capitaine? me demanda-t-il, vous avez l'air aussi joyeux que Patrick Mac-Grégor le jour où le shérif lui annonça qu'il serait pendu avant déjeuner. »

« Je n'avais pas à me gêner avec Fred, et je le mis au courant de ma situation.

« — Voilà qui tombe à merveille, me dit-il, une grosse maison de Glasgow, qui m'écrit ce matin, veut bien m'accepter comme capitaine en second, mais me trouve encore trop jeune pour commander...

« Je vous propose, on vous accepte, et nous naviguerons encore ensemble en joyeux garçons et en braves Anglais que nous sommes. »

« La proposition était tentante, le navire était bon et les profits énormes, car, entre nous, il s'agissait d'un peu de contrebande, et puis je n'avais vraiment pas les moyens de me montrer trop difficile.

« — En attendant, continua Libbins, je ne vous quitte plus, capitaine, et pour commencer nous allons aller souper chez mon vieux parent, James Parker, qui sera ravi de recevoir un ami de son cousin. »

« Je me laissai entraîner. Je n'avais plus guère de volonté, et je m'abandonnais aux hasards de la vie comme une épave en pleine mer. Je ne raisonnais plus, je ne luttais plus. J'existais, voilà tout.

« James Parker était un honnête solicitor dont les petits yeux gris pétillaient de malice et de jeunesse, malgré les cheveux blancs qui couvraient son front. Il nous reçut le plus aimablement du monde, et, pour me faire mieux voir, après les premières présentations, Libbins ajouta d'un ton emphatique :

« — Mais, mon cher parent, ce modeste nom de Brecknock cache un nom glorieux et dont l'histoire a retenti; mon cher James, je vous présente Allan Harry Glendower, comte de Clamorgan, baron de Berwyn et de Levern, vicomte de... »

« James Parker, à l'énoncé de mon véritable nom, eut un mouvement si brusque, et son trouble fut si évident, que je m'empressai d'arrêter Fred et de lui faire remarquer l'état bizarre dans lequel se trouvait son parent.

« Le solicitor bégayait, gesticulait, et avait toutes les apparences d'un homme privé de raison.

« Enfin, quand il put parler :

« — Clamorgan! vous avez dit Clamorgan? s'écria-t-il.

« Et il me secouait avec une force qu'on n'aurait guère soupçonnée dans ce corps frêle.

« — Vous vous appelez bien Clamorgan?

« — Mais, certainement, mon cher monsieur, Brecknock n'est qu'un nom de guerre, un nom de mon pays que j'ai pris afin de déguiser mon nom patronymique, trop illustre pour ma triste situation de fortune.

« — Elle va changer, mon cher seigneur, elle va changer du tout au tout, car la Providence vous a conduit sous mon toit. »

« Je me tournai vers Fred stupéfait pour l'interroger du regard : le bonhomme n'était-il pas tout à fait fou?

« Le vieux Parker comprit ma muette question et ce fut lui-même qui y répondit :

« — Non, monsieur, je ne suis pas dément, mais la rencontre est tellement curieuse que vous comprendrez mon saisissement quand je vous aurai mis au courant de la situation. Figurez-vous qu'il y a un mois à peu près, ayant dû aller à Londres pour un procès de noblesse que je soutiens en ce moment, je travaillais aux Archives quand le hasard me mit sous les yeux un vieux dossier oublié et dont la lecture m'intéressa tellement que je le résumai en une note que je vous demande la permission de vous lire. »

« Le solicitor courut à son secrétaire et revint bientôt avec une feuille de papier dont voici la teneur exacte — ma mémoire en a conservé tous les détails.

« La famille des Clamorgan remonte à la plus haute antiquité. Quand les Romains eurent envahi la Bretagne, Edwin Clamorgan, ne voulant pas subir la loi du vainqueur, passa la mer et vint s'établir avec toute sa famille dans le pays de Galles.

« Les descendants combattirent pour leur indépendance contre les Saxons et les Normands et traitèrent en qualité de princes souverains avec Henri Plantagenet.

« En 1272, après une lutte acharnée, Edouard Ier conquit le pays de Galles. Glendower Clamorgan, pris par trahison et amené devant le monarque, lui montra un si grand courage dans le malheur que le prince anglais le combla de bienfaits, lui donna l'une des plus grandes charges de la couronne et lui donna le titre de comte de Clamorgan.

« Dès lors, les Clamorgan furent les plus fidèles soutiens de la couronne d'Angleterre, et l'on retrouve leurs noms dans l'histoire jusqu'au moment où les persécutions de Henri VIII mirent les petits-fils d'Edwin dans l'obligation de choisir entre leur situation si brillante à la cour et leur foi religieuse.

« Roëllo, alors chef du nom et des armes, pair héréditaire du royaume, n'hésita pas. Il réunit tout ce qu'il avait d'argent monnayé et de bijoux et passa sur le continent avec toute sa famille.

« Seul, son frère cadet, Glendower, resta en Angleterre et tenta par sa soumission auprès du roi de se faire mettre en possession des biens et dignités de son aîné.

« Mais Henri VIII déclara que les immenses domaines des Clamorgan resteraient séquestrés par la couronne jusqu'au jour où, la branche aînée étant éteinte, les héritiers de la branche cadette pourraient régulièrement être mis en possession des biens patrimoniaux. »

« James Parker, après m'avoir donné tous ces détails, ajouta qu'il avait fait faire des recherches en France et que personne du nom de Clamorgan n'existait plus sur le continent. J'étais donc incontestablement, d'après lui, le seul héritier de la pairie et des immenses domaines.

« J'avais d'abord été un peu étourdi par cette histoire que je connaissais d'une façon confuse, mais que je n'avais jamais cru devoir sortir du domaine du rêve pour entrer dans la réalité : mais un instant de réflexion m'avait bien vite fait comprendre toutes les difficultés, pour ne pas dire toutes les impossibilités, d'un procès avec l'Etat.

« Je lui fis part de mes doutes, mais le bonhomme s'enflamma et me demanda simplement une procuration pour agir en mon nom.

« Il se chargeait de toutes les démarches et de toutes les dépenses du procès, exigeant seulement une somme de vingt mille livres sterling en cas de réussite.

« Comme, au fond, je ne risquais rien que seulement en cas de réussite, je lui donnai toutes les signatures qu'il voulut et je quittai Limerick sans grande espérance, malgré les assurances réitérées de succès que me prodigua le bonhomme.

« J'obtins sans peine à Glasgow le commandement dont Fred Libbins m'avait parlé, et j'allai faire une croisière de sept mois sur les côtes d'Amérique.

« A mon retour, je trouvai une lettre de James Parker qui me priait de le venir voir aussitôt que je serais débarqué, ayant à me communiquer des renseignements de la plus haute importance.

« Un peu sceptique, je me rendis néanmoins à Limerick et je trouvai l'honorable solicitor en proie à une crise de rage froide qui faisait craindre pour sa raison.

« Quand il put parler, il m'expliqua qu'il avait fait toutes les démarches nécessaires et avait obtenu de la Couronne la promesse formelle que le jour où la preuve formelle du décès de tous les héritiers de la branche aînée serait faite, je serais mis en possession de la succession.

« James Parker exhiba aussitôt les extraits des registres de paroisses que ses agents avaient recueillis en Bretagne. A ses paperasses, le chancelier riposta par une série d'actes authentiques, qui prouvaient sans discussion possible que le célèbre corsaire breton, Yves Roëllo, dit Roëllo l'Abordage, était le descendant direct de Roëllo Clamorgan, qui avait quitté l'Angleterre au XVIe siècle. De plus, le corsaire avait des enfants.

« Ces mauvaises nouvelles ne furent pas une déception pour moi, je remerciai le malheureux Parker, qui me dit adieu en me répétant :

« — Allons! c'est une affaire perdue... car à moins de les faire disparaître... »

« Nous nous séparâmes.

« Je ne pensai pas tout d'abord aux derniers mots de l'avocat, mais un jour ils revinrent à ma mémoire, et depuis me hantèrent constamment.

1. Voir l'*Ouvrier* depuis le 1er août 1896.

« A moins de les faire disparaître..., avait dit le solicitor. J'allais à Londres, et j'acquis bientôt la certitude que le bonhomme ne m'avait pas trompé. Les Roëllo de France disparus, la fortune était à moi.

« Alors, mon plan fut vite échafaudé. J'allai te chercher, tu déclaras que tu t'associais à ma fortune. Nous passâmes en France.

« Tu sais le reste.

Duncan se leva et, s'approchant de Brecknock, demanda doucement :

— A combien peut se monter la fortune des Clamorgan ?

Allan répoudit :

— A deux millions sterling, plus de cinquante millions de France.

Les yeux de Duncan brillèrent étrangement.

Il y eut un silence. puis il ajouta :

— Les hommes ont leur destinée. Brecknock : les Roëllo, pourquoi faut-ils qu'ils aient le sang de Clamorgan dans les veines ?

— C'est toi qui vas t'attendrir à présent ?

— Tu sais bien que ce n'est pas possible. Je songe simplement aux arrangements bizarres de la vie humaine.

— Il est certain que voilà trois êtres condamnés à une mort prochaine.

— Au fait, comment comptes-tu t'y prendre quand tu seras à bord de l'*Agile?*

— Compte sur moi, tu me verras à l'œuvre.

A ce moment, un coup de vent d'une violence inouïe se rua sur la maison qu'il ébranla du faite à la base avec un hurlement si douloureux que Duncan frémit.

— As-tu entendu ? demanda-t-il.

— Eh bien ! quoi, c'est la tempête.

— On aurait dit des voix humaines qui râlaient d'horribles plaintes.

— Tu perds la tête. Mange quelque chose et repose-toi ensuite, moi j'ai encore à courir la ville.

Il embrassa Duncan, s'enveloppa de son manteau, et sortit malgré la tempête qui rugissait autour de lui.

## II

### ROELLO L'ABORDAGE

En 1782, il y avait à Saint-Malo deux hommes dont le renom d'habileté et d'audace était si bien établi que rien de leur part n'étonnait plus, et lorsqu'on apprenait quelque combat formidable ou quelque prise impossible, les vieux du port haussaient l'épaule et se disaient entre eux avec un petit rire satisfait :

— Ce Roëllo, tout de même !

— Sacré Kerbraz, il n'y a que lui !

A chacun d'eux, la foule avait donné un surnom. On appelait Yves Roëllo, Roëllo l'Abordage ; Jean Kerbraz, Kerbraz Tête de fer.

C'étaient les deux plus hardis corsaires des côtes de France, et leur renom s'étendait dans le monde entier.

Et ces deux hommes se haïssaient.

Elevés côte à côte, ayant fait leurs premières armes ensemble, rien, semblait-il, ne devait jamais troubler cette sainte fraternité du danger qui cimente les plus solides affections.

Mais un jour, cinq ans à peu près avant l'époque où commence notre récit, on avait vu la *Sainte-Marie*, la goëlette de Kerbraz qui rentrait seule à Saint-Malo.

Aussitôt que le corsaire eût débarqué on le pressa de questions. Il répondit d'un ton farouche :

— Que personne ne me parle jamais plus d'Yves Roëllo. Je ne le connais plus et il n'existe plus pour moi.

Personne ne se soucia de provoquer de plus amples confidences. On connaissait trop la violence du marin et la vigueur de son bras. Mais on se consola en pensant que Roëllo serait moins discret.

Un mois après Roëllo revint.

Aux premiers mots lancés, il comprit où l'on voulait en venir et il s'arrêta devant les curieux.

— Rappelez-vous que celui d'entre vous qui aura le malheur de prononcer devant moi le nom de Kerbraz aura à s'en repentir.

Et c'était tout.

Parfois, dans la rue, les deux hommes se rencontraient. Alors leurs yeux lançaient des éclairs, les narines frissonnaient, tout leur corps tremblait, semblables à deux fauves qui vont se déchirer, mais ils se contenaient et, sans une parole, sans un geste, passaient l'un près de l'autre et suivaient leur route.

Seulement, ces jours-là, quand Roëllo rentrait chez lui, il était pâle comme un mort et, dès que Kerbraz avait franchi le seuil de sa maison, il éclatait en transports de fureur qui faisaient trembler les vitres et fuir les serviteurs éperdus.

Mais rarement les deux corsaires se trouvaient ensemble à leur port d'attache, car elles n'étaient pas longues, leurs escales. Le temps de caréner le navire, de remplacer ceux de l'équipage que le fer de l'ennemi ou le feu du soleil avait terrassés, de prendre de l'eau et des vivres frais et l'on partait vers de nouveaux combats.

Et, cependant, depuis deux mois déjà, l'*Agile* réparé, radoubé, repeint, astiqué comme une frégate du roi, attend dans le bassin de Saint-Servan le bon plaisir de son capitaine, et les badauds du port s'étonnent d'un si long répit, tant on est habitué aux courtes apparitions du léger navire.

Plus curieux qu'eux, nous allons connaître immédiatement les causes de cette apparente apathie.

Roëllo habitait l'un de ces beaux hôtels encore debout qui dressent derrière les remparts leurs hautes murailles de granit sombre et d'où l'on découvre toute la baie.

Traversons la cour, gravissons l'escalier de pierre blanche, le long duquel court la rampe en fer forgé, et pénétrons dans le petit salon où Roëllo reçoit d'habitude.

Au premier regard, l'œil surpris par l'étrange décoration de l'appartement hésite et ne sait où se fixer.

Les hautes fenêtres, drapées d'une merveilleuse soie de Chine, et dont la broderie est un chef-d'œuvre de patience et d'habileté, laissent pénétrer un jour discret qui met bien en valeur la somptuosité des meubles. C'est d'abord une admirable console de bois doré de l'époque du grand roi, sur laquelle s'entassent des potiches rares et où fleurissent des fleurs inconnues ; dans un coin, une énorme statue d'idole regarde de ses yeux de diamant un divan sur lequel s'étale une curieuse collection d'armes orientales. Le secrétaire où travaille le maître de la maison est un des plus beaux spécimens de l'ébénisterie anglaise ; la marqueterie est faite de bois précieux et les cuivres sont ciselés comme des joyaux. A côté des causeuses au dernier goût du jour se dressent d'étranges brûle-parfums en bronze ancien où rugissent des dragons furieux. Le tapis qui recouvre entièrement le parquet est digne d'un palais de sultan. Aux murs, des tableaux de maître. Deux portraits de Rembrandt, une étude de Franz Hals, un christ de Van-Dyck, des marines de Vernet ; des Téniers, des Rubens et, perle de ce riche écrin, une adorable Madone de Raphaël qui occupe la place d'honneur.

Au moment où nous finissons notre rapide examen, la porte s'ouvre et un laquais à livrée blanche et rouge fait pénétrer dans l'appartement un gentilhomme de belle mine revêtu d'un élégant costume de voyage.

— Qui dois-je annoncer ? demanda respectueusement le valet.

— Le marquis de Simiane venant directement de Versailles, répond le gentilhomme qui regarda autour de lui avec étonnement.

Un instant après, une portière se soulève et Roëllo paraît.

A sa vue, la surprise de M. de Simiane semble augmenter. Néanmoins, il s'incline avec une parfaite bonne grâce en demandant :

— C'est bien à monsieur Roëllo que j'ai l'honneur de parler ?

— A lui-même, monsieur le marquis, répond le corsaire avec un fin sourire, un peu railleur, car le mouvement du gentilhomme ne lui a pas échappé.

Puis il reprend d'un ton de belle humeur :

— Décidément, monsieur le marquis, je commence à croire qu'on fait de moi à Versailles un portrait peu flatteur, car je surprends chez toutes les personnes de la cour qui me font l'honneur de me visiter un étonnement pareil à celui que vous n'avez pas pu tout à fait dissimuler en ma présence.

M. de Simiane se mit à rire :

— Je vous avouerai bien franchement, dit-il, que je ne m'attendais guère à trouver le terrible Roëllo, Roëllo l'Abordage, avec une telle figure et sous un pareil costume.

Il faut avouer que la surprise du gentilhomme était légitime. Yves Roëllo était un homme d'une cinquantaine d'années et avait le plus beau visage qu'on pût voir. Sous un front élevé et d'un modelé parfait, deux grands yeux bleus rayonnaient de force et de pensée, le nez droit et fin surplomblait une bouche bien dessinée et garnie de dents admirables.

La taille moyenne était bien prise et d'une sveltesse toute juvénile.

Quant au costume, il était d'une suprême élégance.

Sous un habit de gros de Lyon gris de lin, le corsaire portait une veste de satin blanc broché. La culotte, semblable à l'habit, était serrée au genou par une boucle d'acier ciselé ; le bas de soie blanche moulait une jambe irréprochable et les souliers du bon faiseur mettaient en valeur la petitesse du pied cambré.

Il était coiffé à l'oiseau royal et poudré de frais de poudre odorante.

A l'aveu de M. de Simiane, Roëllo répondit :

— D'ailleurs, vous avez peut-être vu mon portrait à Paris ?...

— Justement..., dit le marquis.

— Celui où je suis présenté avec une simple culotte, jambes et bras nus, et porteur d'une barbe aussi fournie que celle d'Hérode ?...

— C'est cela même.

— Alors, tout s'explique. J'ai été bien surpris moi-même un jour où je passais rue Dauphine et que je vis à la devanture d'un libraire mon nom au bas de cette horrifique figure. J'entrai dans la boutique : « C'est bien Roëllo l'Abordage ? demandai-je au

marchand. — Oui, monsieur, c'est lui-même. — Vous en répondriez ? — Sur ma tête. — Voilà une tête bien exposée, lui dis-je, car je suis Roëllo en personne. » Le drôle ne se troubla pas. « Ne le dites jamais, monsieur, me répondit-il, j'en vends tellement; si on le savait, je serais ruiné. »

Tout cela fut dit d'un ton charmant, léger, la main aux dentelles.

M. de Simiane ne s'étonnait plus.

— Çà, dit enfin Roëllo, c'est bien longtemps parler de moi, monsieur le marquis, vous plairait-il de me transmettre les ordres que le roi a bien voulu vous confier pour moi.

M. de Simiane s'inclina et prit dans la poche de son habit une grande lettre cachetée de rouge qu'il tendit au corsaire en disant :

— Quand vous aurez pris connaissance de ce pli, je me tiens prêt à vous donner de vive voix tous les éclaircissements que vous pourrez désirer.

Les deux hommes causèrent longtemps. Nous verrons au cours de ce récit se dérouler ce plan si hardi qui devait porter un coup mortel à la puissance anglaise dans l'Inde.

Tout était à peu près terminé, quand on heurta à la porte.

— Entrez ! dit Roëllo.

La porte s'ouvrit et la bonne figure de Toussaint Joël apparut dans l'encadrement. Derrière lui se dissimulait le mince profil de l'Anglais.

— On peut entrer? demanda-t-il.

— Entre. Vous voudrez bien m'excuser, monsieur le marquis, mais Toussaint Joël est mon matelot, mon timonier et mon vieil ami, et comme tel il possède certains privilèges...

— Qui lui sont bien dus, riposta M. de Simiane. Etre le matelot de Roëllo est un titre de gloire que bien des capitaines envieraient.

— Vous êtes un brave homme, mon cher saint Côme, répliqua le vieux loup de mer, et il faut que je vous serre la main, mon doux saint Germain !

La main du gentilhomme vint au-devant de la grosse patte calleuse du marin, et les deux hommes échangèrent une énergique étreinte.

Puis Roëllo mit le marquis au courant de la manie de Toussaint, ce qui amusa beaucoup l'envoyé du roi.

Durant tout cet entretien Allan Brecknock était resté silencieux et immobile dans une raideur toute militaire.

Enfin Roëllo dit à Toussaint :

— Tu as quelqu'un à me présenter, je crois?

— Eh oui ! fit le vieux qui semblait avoir parfaitement oublié l'objet de sa visite, c'est ce grand garçon-là qui voudrait faire campagne à bord de l'*Agile*, saint Grille !

— Avancez, monsieur, fit Roëllo.

L'Anglais fit un pas en avant, et soutint sans sourciller le regard pénétrant du corsaire.

— Votre nom?

— Allan Brecknock.

— Ce n'est pas un nom de famille, cela, c'est un nom de comté, quelque part dans le pays de Galles.

— C'est un nom de guerre, en effet, capitaine, mais pour des raisons que j'ai eu l'honneur de présenter à M. le marquis de Castries, et qu'il a bien voulu trouver bonnes, je dissimulerai, si vous le voulez bien, jusqu'à nouvel ordre, ma véritable personnalité.

En même temps, il tendait à Roëllo le permis de séjour qu'il avait déjà exhibé à Toussaint.

Le capitaine le parcourut rapidement.

— Ah ! ah ! fit-il, vous êtes Anglais.

— Gallois, rectifia Brecknock.

— Ah ! tout cela est bien pareil maintenant. La meilleure preuve, c'est que moi qui ai du sang gallois dans les veines, j'ai reçu dernièrement la visite d'un vieux solicitor qui me promettait une pairie et une fortune princière qui appartenaient à mes aïeux, si je consentais à abandonner ma nationalité française et à devenir Anglais.

Brecknock pâlit affreusement, mais personne ne le remarqua, car Simiane semblait très intéressé par ce que venait de conter le corsaire, et Toussaint faisait des gestes amicaux à travers la vitre à quelqu'un d'invisible qui passait dans la cour.

Brecknock avait eu le temps de se remettre.

— Capitaine, reprit-il d'une voix forte et qui tremblait, — peut-être la haine, peut-être la colère, — je déteste les Anglais, mettez-moi à l'épreuve, et vous verrez bientôt à quel homme vous avez affaire.

— Voilà un gaillard qui promet, murmura M. de Simiane.

Longuement, le corsaire continuait à examiner l'étrange personnage que Toussaint lui avait amené.

— Où avez-vous navigué ? demanda-t-il.

L'Anglais donna à Roëllo les mêmes renseignements que nous lui avons vu fournir à Toussaint.

Quand le corsaire eut fini d'interroger, il dit à Brecknock :

— J'ai bien peur, monsieur, de n'avoir pas à vous offrir à bord de l'*Agile* la situation qui vous conviendrait.

— Toute place me sera bonne.

— D'accord, mais encore faut-il qu'il y en ait une. J'ai mon fils qui est mon second, Marius Lacaussade est mon lieutenant, et Louis Jégeun mon deuxième lieutenant...

« Vous voyez que nous sommes au complet...

— Mais ne pourriez-vous m'accepter comme volontaire?

— Non, monsieur. La vie serait trop rude pour un homme qui a commandé, et puis, si parmi nos matelots on s'apercevait de la présence d'un camarade d'origine anglaise, l'existence pour vous ne serait plus tenable.

— Je vous assure que je m'accommoderais de tout.

— Mais, monsieur, cette insistance...

— Est bien excusable, capitaine, car si j'avais connu plus hardi marin que vous, c'est à celui-là que je me serais adressé.

— Vous me flattez, monsieur, il y a sur rade en ce moment des navires qui valent bien l'*Agile* et des capitaines qui n'ont rien à envier à Roëllo.

— Vous êtes seul de votre avis, voilà pourquoi votre refus me désespère.

— Bah ! vous n'y penserez plus demain.

« Tenez, allez voir M. Surcouf qui a épousé la nièce de notre grand Duguay-Trouin ; c'est un bon marin et un brave homme, peut-être trouvera-t-il à vous employer.

— Allons, capitaine, je vois bien que c'est un congé définitif. Recevez tous mes regrets, et veuillez agréer l'expression de toute ma gratitude pour votre accueil si courtois.

Les deux hommes se saluèrent cérémonieusement et l'Anglais disparut.

— Eh bien ! veux-tu que je te dise, reprit Roëllo en s'adressant à Toussaint Joël, il ne me revient pas du tout, ton protégé.

— C'est cependant un bon marin, mon bon saint Gratien, répliqua le vieux, je lui ai fait passer un petit examen qui aurait fait éternuer un novice, et je ne l'ai pas trouvé en défaut sur une épissure, puissant saint Bonaventure !

— Il se peut qu'il connaisse son affaire, mais il ne fait pas la mienne. Il a un regard inquiétant et il doit remuer derrière ce front-là je ne sais quelles idées troubles.

— Mais ça m'est bien égal, saint Pascal, et puis il est Anglais quoi qu'il en dise!

A ce moment, la conversation fut encore une fois interrompue par l'entrée bruyante d'un nouveau personnage qui mérite une description particulière.

*(La suite au prochain numéro.)* HENRY DE BRISAY.

# CURES D'EAUX ET BAINS DE MER

Au moment où beaucoup de personnes, les unes pour se distraire, les autres, hélas! par raison de santé, vont peupler les plages et les établissements thermaux, nous avons pensé qu'il serait précieux pour beaucoup de nos lecteurs de posséder de petits ouvrages très documentés sur les cures d'eaux et sur les bains de mer.

Nous avons donc demandé à notre éminent collaborateur, le docteur Laumonier, d'augmenter notre Bibliothèque scientifique à 15 centimes de deux volumes traitant de ces sujets.

## LES CURES D'EAUX

1 volume de 36 pages, prix : **15** centimes.

Les cures d'eaux jouent un rôle très important dans le traitement de beaucoup des maladies dont est affligée notre pauvre humanité. Mais c'est là un mode de médication très énergique, dont il ne faut ni abuser, ni user à la légère. Rien ne peut donc rendre plus de services que le petit livre du Dr Laumonier, livre précis et clair, en même temps que bien nourri de faits et d'idées sur les cures d'eaux.

Prenant comme type la plus importante de nos villes d'eaux, celle que fréquentent le plus de malades, — Vichy, — le Dr Laumonier étudie dans une première partie les affections qui peuvent trouver la guérison ou tout au moins le soulagement; puis, dans une seconde partie, la façon dont la cure d'eaux agit sur ces affections.

C'est donc là un livre à la fois scientifique et pratique, guide excellent et sûr pour les uns, tout en fournissant sur les phénomènes de la nutrition des données générales que tous liront avec un vif intérêt.

## LES BAINS DE MER

1 volume de 36 pages, prix : **15** centimes.

La plupart des personnes qui vont au bord de la mer pour leur santé choisissent la plage où elles séjourneront sur la foi d'on dit ou de réclames. Rien n'est plus dangereux.

Pareille faute n'est pas à craindre pour qui aura lu le petit

livre du Dr J. Laumonier. On y apprendra ce qu'est le bain de mer, comment il doit être pris, comment il agit sur les organes. On y trouvera des indications très précises sur le climat de nos diverses zones maritimes, une classification raisonnée des plages, d'après leurs convenances aux diverses affections et aux divers tempéraments, enfin de très intéressants conseils sur la vie à mener à la mer.

Envoi *franco* de chacun de ces volumes moyennant 20 centimes adressés à M. Henri Gautier, éditeur, 55, quai des Grands-Augustins, à Paris. Envoi *franco* des deux volumes, moyennant 35 centimes envoyés à la même adresse.

---

# NOS GRANDS PATRONS

ACTES ET LÉGENDES

**Par George de Céli.**

LE CRUCIFIX JANSÉNISTE. — SAINT ALPHONSE DE LIGUORI. — LA BILOCATION. — A LA FOIS EN CHAIRE ET AU COUVENT. — COIN DE VOILE LEVÉ SUR L'OCCULTISME. — SAINT DOMINIQUE : LE ROSAIRE ; LES FRÈRES PRÊCHEURS. — SAINT ALBERT. — ENLEVÉ PAR LE DIABLE. — D'OU VIENT LE NOM DE LAURENT, SELON LES LÉGENDAIRES. — LE SUPPLICE DE SAINT LAURENT. — LIS ET ROSES SANGLANTES. — ASSISE AU DÉBUT DU XIIIe SIÈCLE : LA FONDATION DES CLARISSES ; L'ENFANT DE PLOMB. — SAINTE HÉLÈNE : UN BERCEAU MYSTÉRIEUX ; LA CONVERSION DE CONSTANTIN ; L'INVENTION DE LA SAINTE CROIX ; L'ADRIATIQUE APAISÉE. — SAINTE JEANNE DE CHANTAL. — SAINT LOUIS, MODÈLE DES ROIS.

On rencontre encore assez fréquemment des crucifix jansénistes, bien que la secte paraisse éteinte : les bras du Christ y sont relevés; ils ne s'ouvrent plus, largement, au monde, justes et pécheurs. Ce geste étréci indique le caractère de rigorisme triste et malsain de l'hérésie, qui dut son nom, comme on le sait, à Jansénius, évêque d'Ypres, mort en 1638. Elle fit, au XVIIe siècle, un mal infini, et provoqua la réaction de désordres qui se produisit à peu près partout au XVIIIe.

*Saint Alphonse* de Liguori, dont la fête se célèbre le 2 août, fut un des hommes providentiels envoyés pour retenir ce siècle sur la pente de la ruine. Il naquit à Marianella, près de Naples, le 27 septembre 1696. Son père était capitaine des galères d'Autriche, et sa mère sœur de Dom Cavalieri, évêque de Troja. Peu de jours après sa naissance, un vieux moine prédit que cet enfant vivrait fort âgé, serait évêque, et ferait pour Dieu de grandes choses.

La pieuse jeunesse d'Alphonse semblait confirmer cette prédiction. Cependant il entra au barreau, où son éloquence fut admirée. Mais « ayant éprouvé les périls de cette profession », dit le *Bréviaire romain*, tenté d'une vie plus parfaite, averti même par des visions, le jeune avocat se retira du monde et changea sa robe contre l'habit ecclésiastique.

Il put alors se donner tout entier aux exercices de dévotion et aux œuvres charitables qu'il pratiquait depuis son enfance. Il avait fait le vœu de ne pas perdre *une minute* de son temps. Ce qui explique la fécondité magnifique de son apostolat.

Son zèle était d'ailleurs servi par des grâces particulières, car « il eut le don de prophétie, dit encore le *Bréviaire*, connut le secret des cœurs, fit de nombreux miracles, fut présent en deux endroits à la fois... »

Ce dernier miracle, assez rare dans l'histoire des saints, a reçu de la science le nom de bilocation. La vie de saint Antoine de Padoue en offre un remarquable exemple : prêchant à Montpellier, le jour de Pâques de l'an 1225, il fut vu en même temps dans la chaire de la cathédrale et au couvent, chantant l'office avec ses frères.

Quelques savants téméraires poursuivent dans l'ombre, en ce moment même, la réalisation de ce prodige par de prétendues projections du corps astral qui sont du diabolisme pur.

Ce fut à Scala, en 1732, pour perpétuer le bien qu'il faisait et spécialement pour l'évangélisation des pauvres, que saint Alphonse de Liguori fonda la congrégation si florissante des Rédemptoristes. A un âge avancé, il consentit enfin à recevoir la mitre, et fut nommé évêque de Sainte-Agathe-des-Goths. Treize ans plus tard, il obtenait de résigner son siège. Retiré dans une maison de son Institut, occupé d'écrits de théologie et de mysticité, il acheva de réaliser la prédiction faite sur son berceau par le bon moine François de Girolamo en vivant jusqu'à 90 ans. Il a été canonisé par Grégoire XVI et déclaré docteur de l'Eglise par Pie IX.

* * *

*Saint Dominique* est fêté le 4 août. Pour lui comme pour l'illustre moine *saint Bernard* (20 août), le Dominique du XIIe siècle, et pour le grand évêque et docteur *saint Augustin* (28 août), nous rappellerons les conditions particulières de cette chronique. Elle n'embrasse pas tous les saints du mois ni de préférence les plus illustres : elle est consacrée aux saints dont le nom est le plus répandu, qui comptent le plus grand nombre de filleuls et de fidèles particuliers. Aussi sommes-nous contraints de passer sous silence ou de mentionner rapidement des noms plus glorieux mais moins populaires.

Tel saint Dominique, la plus grande figure du XIIIe siècle, avec saint François d'Assise. Les trois œuvres du célèbre moine espagnol ont été : la croisade contre les Albigeois, héritiers des obscures hérésies des premiers siècles, manichéisme, gnosticisme et autres; l'institution du Rosaire, qu'il reçut, dit-on, de la Vierge même, dans la chapelle de Notre-Dame de Prouille; et l'établissement des Frères Prêcheurs.

Le Rosaire, dont le nom vient de « rose », mystique guirlande offerte à Marie, a fleuri de siècle en siècle, en miracles éclatants; le peuple chrétien s'est attaché à cette dévotion avec une incroyable fidélité, et c'est d'elle, a déclaré Léon XIII, que l'Eglise attend le salut. Quant à l'ordre des Frères Prêcheurs, il a rempli le monde de sa parole et de ses vertus. On y compte plus de vingt mille martyrs et plusieurs saints béatifiés ou canonisés.

Relevé en France vers le milieu de ce siècle par le P. Lacordaire, il a jeté sur nos chaires le plus vif éclat. Tout récemment encore, la voix du plus illustre de ses orateurs vivants, le R. P. Monsabré, sonnait en même temps que la cloche géante de Montmartre, avec un accent héroïque qu'aucun de ses auditeurs n'oubliera.

* *

Au contraire des saints que nous citions tout à l'heure, *saint Albert* (7 août), est peu connu dans sa vie, et son nom est fort répandu. Ce fut un modeste carme sicilien du XIIIe siècle, que le démon assiégea cruellement et qu'il vainquit à force d'austérités.

*Saint Laurent*, fêté le 10 août, est célèbre par l'affreux martyre qu'il subit avec un si beau courage. L'Italie a disputé son tombeau à l'Espagne; mais il semble certain qu'il naquit à Huesca, en Aragon. Le démon, jaloux de sa gloire future, l'avait enlevé tout enfant, disent les légendaires, et caché dans une forêt. On le retrouva sous un laurier, d'où son nom de Laurent...

Il vint à Rome, où Sixte II lui confia la garde du trésor de l'Eglise. Après le martyre du pontife, Valérien se fit amener Laurent et lui ordonna de livrer les trésors des chrétiens, qu'il croyait immenses. Laurent demanda trois jours pour les rassembler. Le troisième jour, il reparut devant l'empereur, escorté d'une foule misérable d'aveugles, d'estropiés et de fiévreux et dit au César surpris : « — Voilà nos trésors! »

Valérien, furieux, le livra aux bourreaux, qui épuisèrent sur son corps leur ingéniosité de tortionnaires.

Un gril énorme fut enfin placé sur des charbons ardents; on y coucha le martyr. L'empereur, penché sur lui, le sommait de parler; les bourreaux enfonçaient des piques dans sa chair crépitante. Alors, avec une jovialité héroïque :

« — Ne vois-tu pas que je suis assez rôti d'un côté? s'écria Laurent. Qu'on me tourne de l'autre... » Sur un geste de l'empereur, le martyr fut, en effet, retourné. Agonisant, au milieu des flammes et de l'immonde fumée, Laurent s'écria encore : « — Ma chair est assez grillée... Tu peux en manger. » Et il expira.

La gloire de saint Laurent a rempli le moyen âge. Il est particulièrement célèbre en Espagne. On sait qu'en son honneur, Philippe II fit bâtir en forme de gril le palais de l'Escurial.

*Sainte Suzanne* (11 août) apparaît dans l'histoire avec la même expression de pureté que la chaste baigneuse biblique dont Daniel fit éclater l'innocence. Suzanne, d'ailleurs, signifie lis. Jeune patricienne romaine, nièce du pape Caïus, elle comparut au prétoire, accusée du double crime d'être chrétienne et d'avoir refusé l'alliance de Galère, fils de l'empereur Dioclétien. On s'émerveillait qu'elle pût repousser une fortune si haute : mais elle avait voué à Dieu sa couronne virginale, où le glaive mit les roses sanglantes du martyre.

*Sainte Claire* (12 août), d'Assise comme saint François, eut la gloire de compléter l'œuvre de ce grand saint. Sa famille, qui était opulente et noble, essaya vainement de la garder dans le monde : le souffle puissant de grâce qui passait sur ce siècle glorieux l'avait touchée. Elle entendit saint François, dans la petite église de la Portioncule, et lui confia son rêve de vie pénitente et d'apostolat. Le saint l'engagea à faire pour les femmes ce que lui-même avait fait pour les hommes.

Le jour des Rameaux de l'an 1212, Claire échangeait ses riches vêtements contre la bure franciscaine, et recevait asile chez les Bénédictines de saint Paul. Mais ce n'était qu'un asile temporaire : les Clarisses étaient nées.

Miracle touchant : sa petite sœur Agnès voulut rejoindre Claire au monastère. Les parents irrités essayèrent de l'en tirer de force; mais le doigt de Dieu s'était déjà posé sur l'enfant : douze hommes tentèrent vainement d'ébranler et de soulever de terre ce corps délicat devenu tout à coup plus lourd qu'un marbre.

∴

L'origine de *sainte Hélène* (18 août) est mystérieuse. L'Allemagne la dispute à l'Angleterre et l'Orient à l'Occident. Est-elle née dans le palais des vieux rois gaéliques, ou dans une auberge anglo-saxonne? Dans l'obscure demeure d'un Grec d'Asie, — dans une case juive, meublée d'un coffre et d'une natte, — ou dans ce palais des Césars, à Trèves, devenu la cathédrale, et qui érige au bas des marches du grand autel sa statue et celle de son fils? Question fort obscure.

Elle épousa Constance Chlore (c'est-à-dire *le pâle*), alors simple officier prétorien, bien que de la famille Valérienne, et en eut un fils qui devait être Constantin le Grand. Appelé à l'empire en 292 par Dioclétien et Maximien, Constance Chlore répudia Hélène pour épouser la fille de Maximien, Théodora. Ce fut sans doute dans cette retraite profonde où elle disparut jusqu'au règne de son fils que sainte Hélène reçut la foi.

On sait dans quelles circonstances célèbres Constantin la reçut à son tour. Il marchait contre Maxence, dont l'armée était beaucoup plus nombreuse et mieux aguerrie. Une croix lumineuse lui apparut tout à coup dans le ciel avec ces mots : *In hoc signo vinces*, « par ce signe, tu vaincras ». Constantin fit aussitôt graver sur son étendard le signe miraculeux. Le lendemain, il taillait en pièces l'immense armée de son rival, qui se noyait dans le Tibre en fuyant.

La grande gloire de sainte Hélène est « l'invention », c'est-à-dire la découverte de cette croix du Sauveur dont l'image avait assuré l'empire à son fils. D'après une tradition, elle était enfouie près du tombeau de Jésus; mais le lieu de ce tombeau n'était plus connu. Les païens, pour le dissimuler, avaient couvert le Calvaire de temples sacrilèges.

Mystérieusement inspirée, sainte Hélène, malgré son grand âge, vint à Jérusalem et fit abattre un temple de Vénus qui s'élevait au lieu même où le Sauveur expira. Un parfum puissant s'exhalait du sol : on découvrit, en fouillant, le Saint Sépulcre et trois croix. Le titre attaché à celle de Jésus était tombé; pour la distinguer, sainte Hélène et saint Macaire, évêque de Jérusalem, les firent porter toutes trois chez une femme qui venait de mourir. On approcha vainement du corps les deux premières; au contact de la troisième, le cadavre tressaillit et la femme ouvrit les yeux.

Une partie du bois sacré fut envoyée à Constantin, qui le fit enfermer dans une statue d'or, placée au milieu de Constantinople pour être le palladium de la ville. L'autre partie resta dans les mains de saint Macaire et des parcelles en ont été distribuées depuis à maint sanctuaire. Quant aux clous dont le corps divin avait été percé, l'un fut placé au casque de l'empereur et l'autre au frein de son cheval de guerre, pour défendre le défenseur de la foi. Le troisième, jeté dans l'Adriatique, apaisa cette mer célèbre par ses tempêtes. « Furieux comme l'Adriatique » est une expression qui disparut de la poésie, où elle revenait à chaque instant :

..... *Improbo*
*Iracundior Adria.*

(Horace, Ode IX, l. III.)

Hélène fit bâtir sur le Calvaire une église magnifique dont Eusèbe nous a laissé la description ; ce sont les premières notions d'archéologie chrétienne que l'on rencontre dans l'histoire. Elle éleva de pieux monuments à Bethléem et sur la montagne des Oliviers et revint à Constantinople après avoir répandu ses largesses dans tout l'Orient. Elle mourut en 328.

Mille légendes se sont formées autour de cette grande figure. Ses pèlerinages ne s'arrêtent pas — pour les légendaires — à la Judée. Le monde entier est foulé de son pied infatigable, depuis la brumeuse Angleterre jusqu'aux Indes étincelantes, où elle conquiert les corps des rois mages, qu'elle apporte à Cologne. Partout elle élève des temples : Besançon, Cologne, Trèves lui doivent au moins les fondements de leurs cathédrales. Plus de trente villes d'Orient portent son nom. Constantinople, Rome, Paris, Trèves, Reims, Orléans, Colchester, York eurent pour elle un culte particulier. Une partie de ses reliques fut portée en 889, de Rome à l'abbaye de Hautvilliers, au diocèse de Reims, où elle resta jusqu'à la Révolution. On la conserve aujourd'hui dans une chapelle basse de l'église de Saint-Leu.

∴

*Sainte Jeanne* Fremiot de Chantal naquit à Dijon, le 13 janvier 1572, d'une noble et pieuse famille. Elle épousa le baron de Chantal, qui descendait d'Humbeline, sœur de saint Bernard. Au bout de huit ans de mariage, le baron mourut d'un accident de chasse. Mme de Chantal vit dans le coup qui la frappait un appel à une vie plus parfaite. Une vision qu'ils eurent chacun de son côté amena un rapprochement entre elle et saint François de Sales, dont elle devint la collaboratrice dans la fondation de la Visitation. Elle eut le courage de quitter dans un âge mûr ses enfants et sa famille pour la vie du cloître. Dieu bénit ce sacrifice : grâce à Mme de Chantal, l'ordre de la Visitation prospéra selon les vœux de saint François. Le détail de ses œuvres serait pour ainsi dire infini; elles lui coûtèrent des fatigues qu'une aide d'en haut pouvait seule lui permettre de supporter. Elle mourut à Moulins, à l'âge de soixante-dix ans.

(La plupart des Jeannes reconnaissent l'un des SS. Jean pour leur patron, et placent leur fête au 24 juin ou au 27 décembre.)

∴

Que dire, dans le court espace qui nous reste, de *saint Louis*, roi de France (25 juin)? Son nom fait « pâlir la louange », selon l'expression de Bossuet. Législateur, héros, et saint, il restera le plus haut modèle des rois. D'ailleurs son histoire est connue de tous, c'est la page la plus glorieuse de nos annales, et l'enseignement singulier qui sévit dans nos écoles n'a pas encore osé tenter de l'obscurcir.

Il est curieux de citer sur lui l'opinion peu suspecte de Voltaire :

« Louis IX, dit-il, paraissait destiné à réformer l'Europe, si elle avait pu l'être. Il a rendu la France triomphante et policée, et il a été en tout le modèle des hommes. Sa piété, qui était celle d'un anachorète, ne lui ôta rien de ses vertus royales. Sa libéralité ne déroba rien à une sage économie ; il sut accorder une politique profonde à une justice exacte. Prudent et ferme dans le conseil, intrépide dans les combats sans être emporté, compatissant comme s'il eût toujours été malheureux, il n'est guère donné à l'homme de pousser plus loin la vertu. »

Boniface VIII, officiant la tiare en tête, le jour de la canonisation de saint Louis, s'écriait :

« — Maison de France, réjouis-toi d'avoir donné au monde un si grand prince!... Peuple de France, réjouis-toi d'avoir eu un si bon roi! »

Ce sont des sujets de joie un peu oubliés ; mais la race du saint Roi dure encore. Puisse-t-il en sortir un autre Louis IX, pour le salut de la France!

George de Céli.

---

# LE MARIAGE DU DÉPUTÉ[1]

PAR

**JEANNE DE LIAS**

## II

ENFANT TERRIBLE (*Suite.*)

Mlle Marthe était sur des charbons ardents. Gabrielle, vivement froissée par ces propos, ne savait pourtant pas y répondre. Elle éprouvait l'embarras du voyageur qui se trouve en pays étranger et dont ceux qui l'entourent ignorent la langue. Il reste muet, — ayant beaucoup à dire, — parce qu'il sait qu'en s'exprimant dans son idiome familier, il ne serait pas compris.

— Il faut marier Gabrielle avec M. Saint-Aubain, mademoiselle Marthe, dit une autre jeune espiègle.

Excitée par cette dernière provocation, étourdiment, comme une enfant terrible qu'elle était, Gabrielle dit avec élan :

— La femme qui épousera cet homme pourra être fière de lui!

Une vive expression de contrariété passa sur le visage de Mlle Marthe. Ses petites amies étaient parties d'un immense éclat de rire. L'air ultra joyeux de celles-ci et l'air mécontent de sa sœur donnèrent à Gabrielle la vague intuition qu'elle avait proféré une sottise.

Marthe ne fit aucune observation et reprit tout de suite sa physionomie ordinaire. Seulement elle donna bientôt le signal du départ en se levant de dessus la vieille pierre où elle était assise.

— Retournez-vous avec nous? demanda-t-elle aux jeunes filles.

Les petites amies se consultèrent du regard :

— Il est bien tôt encore et nous avons des emplettes à faire. Mon frère nous accompagnera, dit la sœur du juge de paix.

Les petites amies étaient sans doute des personnes fort discrètes, car il n'y avait pas une demi-heure encore que le propos naïf était tombé des lèvres de Gabrielle, que déjà il avait fait le tour de la foire et il était rapporté, tout orné de fioritures, à Jacques Saint-Aubain.

L'histoire dit qu'une princesse du Bas-Empire — je ne sais plus laquelle ni à propos de quoi — dépêcha un jour son anneau à un Alaric ou Genséric quelconque, en lui faisant dire que, charmée par le bruit de ses exploits, elle l'avait, dans son cœur, choisi pour fiancé. Et les vieux chroniqueurs rapportent qu'au reçu de cet étrange message, un sourire de raillerie passa sur le rude visage du roi barbare. Tel sera toujours, sous toutes les latitudes et toutes les civilisations, le premier mouvement d'un homme qui se voit recherché par une femme. Jacques, lui aussi, sourit.

Mais il était trop sensé pour attacher une importance quelconque à ce propos de jeune fille, supposant qu'il eût été tenu tel qu'on le lui rapportait, ce qui restait, d'ailleurs, fort douteux pour lui.

Cependant, et comme il était, lui aussi, en dépit de ses quarante

[1] Voir l'*Ouvrier* depuis le 29 juillet 1896.

ans, un enthousiaste, c'est-à-dire un jeune et un naïf, le cœur ouvert à toutes les émotions fraîches et saines, il se sentit touché de la vague sympathie qu'il avait peut-être éveillée dans un cœur de femme, et la curiosité le prit de connaître, au moins de vue, celle qui l'avait ainsi remarqué.

A cet effet, il se mit à parcourir la foire avec ses deux amis, le docteur Delprat et le notaire Morancey, sous prétexte de promenade; et, chaque fois qu'il apercevait un chapeau fleuri ou une robe claire, il demandait d'un air d'indifférente curiosité : « Qui est cette dame? qui est cette jeune fille? » Mais les chapeaux jaunes, rouges et verts, les robes bleue, mauve ou crème s'appelaient Mme A..., Mme T..., Mme V..., et pendant cette infructueuse recherche, Marthe et Gabrielle étaient déjà loin sur la route, et Mlle Marthe, si grave, si sérieuse, que Gabrielle en comprenait vaguement l'énormité de son forfait. Mlle Marthe faisait à sa jeune sœur une morale sévère.

Ah! comme la pauvre Gabrielle fut grondée ce jour-là!

III

LES CONFITURES

Jacques Saint-Aubain s'arrêta au très sage parti de ne plus songer à l'incident de la foire. Aussi sa surprise fut-elle grande quand il s'aperçut, six, huit jours, deux semaines après la Saint-Michel, qu'il se prenait à penser encore à la jeune pensionnaire accusée d'avoir tenu sur son compte l'étonnant propos que l'on sait.

C'est que ce bon monsieur Saint-Aubain, nous l'avons déjà fait entrevoir, n'était pas tout à fait un homme comme les autres.

Phénomène étrange dans notre société libre-penseuse et libre-faiseuse, c'était un chrétien sincère et logique, mettant sa conduite privée en pleine harmonie avec les saintes croyances que sa plume vigoureuse savait si bien défendre. Avec cela, grand travailleur, sa vie était pure et la jeunesse de son âme n'avait point été déflorée. C'est pourquoi il joignait aux dons intellectuels qui faisaient de lui un homme qui compte, cette spontanéité de sentiments et cette fraîcheur d'impression qui étonnaient et faisaient parfois sourire ceux qui ne vivaient pas assez haut pour comprendre cette beauté d'âme. Puis, comme tous les hommes vraiment supérieurs, Jacques était modeste... Si on ne l'avait pas mystifié, si vraiment elle avait dit cela, cette petite campagnarde, hier encore sur les bancs de la classe, eh bien! Jacques Saint-Aubain, l'écrivain et le polémiste distingué, trouvait qu'elle lui faisait honneur et il lui en était secrètement reconnaissant. Et qui sait si cette jeune fille ne serait pas pour lui l'épouse aimante et dévouée que, depuis si longtemps, il rêvait et dont il avait, deux ou trois fois en sa vie, vainement et douloureusement poursuivi le fantôme? Mais quoi! une enfant, lui avait-on dit, et lui si âgé pour elle : quarante ans! Allons, Jacques, il n'y faut plus penser.

Mais Jacques y pensait, en dépit de lui-même, et voyant qu'il ne pouvait réussir à chasser l'importune et douce obsession, une vive curiosité le prit de connaître la jeune fille qui en était la cause et l'objet. Dans le but de se rapprocher d'elle, de l'apercevoir, de lui parler peut-être, Jacques prit le parti très simple d'aller faire une visite au père Audibert. Le prétexte était facile à trouver. En sa qualité de promoteur d'un syndicat agricole, Jacques Saint-Aubain devait nécessairement s'intéresser à la culture et à l'élevage. Il irait donc voir le taureau primé de M. Audibert, et ses étables qui, dans tout le pays, passaient pour des merveilles.

Le père Audibert habitait à Saint-Landry une vaste maison, qui avait des allures de ferme. Jacques fut surpris en voyant ce grand portail ouvert sur une cour vulgaire et fangeuse, que tout un peuple de poules, de pigeons, de canards et de lapins occupait en propriétaire, au grand détriment de la propreté. Jacques, dont le long séjour à Paris avait fait un citadin, se demanda en frémissant comment la jeune demoiselle Audibert, qui devait avoir un joli pied et de petites bottines, pouvait bien s'y prendre pour traverser ce marécage, et ce ne fut pas sans quelques difficultés et beaucoup de précautions qu'il le franchit lui-même et parvint à la porte d'entrée où, en l'absence de toute sonnette et de tout marteau, il frappa un coup discret avec la pomme de sa canne.

Ce fut M. Audibert lui-même qui vint ouvrir, en pantalon de bure, en bras de chemise et des gouttes de sueur au front, comme un homme qui vient d'être interrompu au milieu d'un travail de force. Jacques aperçut, en effet, par la porte ouverte, à l'autre extrémité du corridor, une vaste étendue de verdure, jardin ou parc, où, sur un carreau de terre fraîchement remuée, gisait une bêche que l'on avait dû jeter précipitamment.

— Monsieur Audibert, dit Jacques en se découvrant avec une courtoisie nuancée de respect, veuillez excuser l'impromptu de ma visite...

— C'est à moi de réclamer votre indulgence, au contraire, monsieur Saint-Aubain, pour ma tenue de campagnard. J'étais en train de faire un peu de jardinage...

La présentation était décidément plus facile que ne l'avait pensé Jacques; et, sans doute il serait tout aussi aisé, dans cette maison où l'on voyait de tous côtés des portes et des fenêtres ouvertes, d'apercevoir la jeune fille qui était l'objet unique et secret de la visite du journaliste.

Mais la plus vulgaire diplomatie enseignait à Jacques Saint-Aubain, qu'il fallait tout d'abord parler du taureau. Et c'est, en effet, le premier sujet de conversation que notre héros entama dès que M. Audibert, après avoir remis sa veste, l'eut introduit dans un salon, sanctuaire où la famille entrait rarement sans doute, car c'était la seule pièce de la maison qui eût ses volets clos.

M. Audibert se hâta de les aller ouvrir. Une légère odeur de moisi flottait dans la pièce, où l'on voyait un meuble de reps, jadis rouge, maintenant fané et terni, une tapisserie à sujets ne manquant pas de cachet, et quelques portraits de famille qui étaient, il faut l'avouer, des outrages directs à la peinture. Comme ornements, sur le chambranle et sur la table, deux grands coqs de bruyère, et sept ou huit lagopèdes aux formes gracieuses, au collier blanc, perchés sur leurs pattes raides d'oiseaux empaillés. Des voiles de fauteuils au crochet, une caisse à bois habillée de tapisserie, une chaise basse au dossier d'étoffe brodé décelaient la présence dans la maison de l'élément féminin.

La salle était humide, il y faisait froid. Le père Audibert sentait la sueur se figer sur son corps et commençait à se trouver là fort mal à l'aise.

— J'habite peu mon salon, dit-il à Jacques de son air bonhomme tout à fait sympathique. Voulez-vous que nous allions dans le parc?

Jacques ne demandait pas mieux que de sortir de ce souterrain; puis, au dehors, dans le parc, il apercevrait peut-être... Mais comment devait-elle s'appeler, la fillette qui avait si fort ému sa curiosité, son cœur peut-être?... Ceux qui s'étaient chargés de rapporter le fameux propos à Jacques lui avaient dit : « La plus jeune des demoiselles Audibert, » et Jacques ne savait pas son joli nom de Gabrielle.

— Oui, monsieur Saint-Aubain, je le soutiendrais devant le conseil général, devant M. le préfet, devant la Chambre des députés, devant le président de la République, et, s'il le fallait, oui, j'y mettrais ma tête : raisonnablement, équitablement, le chef-lieu de canton devrait être transporté de Ville-Neste à Saint-Landry.

— Vous avez parfaitement raison, monsieur, répondait Jacques. L'importance de votre bourg, la route nationale qui le traverse, le projet d'un chemin de fer qui suivra cette voie, ce sont là, en effet, des raisons sérieuses de prendre la mesure que vous réclamez.

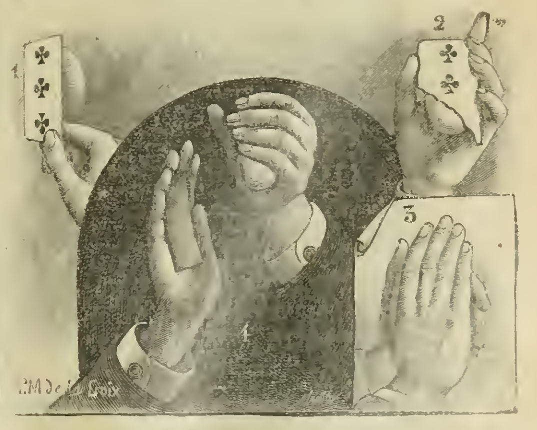
*(La suite au prochain numéro.)* JEANNE DE LIAS.

# MAGIE BLANCHE EN FAMILLE

**Carte changée en œuf.**

Ici point n'est besoin d'une carte préparée.

Un œuf, vidé préalablement, comme nous l'avons expliqué déjà, par deux petits trous pratiqués à ses deux bouts, est fixé provisoirement derrière la carte au moyen d'un peu de cire blanche ramollie à la chaleur des doigts.




Présentez de la main gauche à vos spectateurs la carte à transformer, comme le montre le numéro 1 de la vignette; l'œuf attaché au dos ne peut être vu de personne. Tout en causant, placez la

carte dans la position que montre le numéro 2; l'œuf est alors appuyé contre la paume de la main.

Passez lentement de haut en bas votre main droite devant la carte (numéro 3) dont vous vous emparez, la tenant *empalmée* (numéro 4 de la vignette). En cet instant, tous les regards des spectateurs sont fixés sur l'œuf dont ils ne peuvent s'expliquer l'apparition, car vous avez dû prendre la précaution de relever vos manches si elles ne sont pas collantes; il vous est très facile de vous défaire de la carte enlevée, sans attirer l'attention, soit que, en abaissant le bras, vous la laissiez tomber sur une *servante* ou ailleurs, soit que vous la glissiez tout simplement dans la poche de votre habit ou de votre robe de magicien.

En employant une carte très épaisse et forte, doublée d'une autre au besoin, et un œuf tout petit, vous pourriez, à la rigueur, vous dispenser de vider celui-ci, ce qui vous permettrait de le faire examiner ensuite; il faudra dans ce cas éviter avec soin tout mouvement un peu brusque, autrement gare l'omelette, et les bravos ironiques qui sont parfois, hélas, le lot du magicien novice ou maladroit!

Magus.



## AUX LECTEURS DE MAGUS

Notre ami Magus, de retour d'un lointain voyage, demande très humblement pardon aux nombreux et aimables correspondants qui lui ont écrit et auxquels il ne lui a pas encore été possible de répondre, la plupart des lettres lui étant parvenues, du reste, avec des retards considérables pendant ses voyages. Notre éminent collaborateur va s'empresser de mettre à jour son courrier, de faire graver les vignettes qui ont trait aux objets confectionnés en coquilles d'œufs et aux têtes à double aspect, enfin, de proclamer les noms des heureux lauréats de ses derniers concours.

Nous avons, de plus, le plaisir d'annoncer à nos lecteurs que le secrétaire de Magus se met à leur disposition pendant la période des vacances pour leur procurer, aux prix les plus réduits, tous articles et appareils concernant la prestidigitation, la physique amusante, l'électricité, la photographie, etc. Ecrire à M. J. de Bonfort, 2, rue Dorian, à Paris. Il sera répondu immédiatement à toute demande de renseignements accompagnée d'un timbre pour la réponse.



*Le Directeur-Gérant* : Henri GAUTIER. — Sceaux. Imp. Charaire et Cie

5 centimes le N° année courante. (10 centimes le N° années échues.) N° 1937 TRENTE-SIXIÈME ANNÉE — 8 Août 1896.

# L'OUVRIER

**Journal illustré paraissant le Mercredi et le Samedi**

| ABONNEMENT D'UN AN : (104 numéros) France, Algérie et Belgique : 6 francs. | DIRECTION ET ADMINISTRATION : LIBRAIRIE BLÉRIOT, HENRI GAUTIER, SUCCESSEUR, 55, quai des Grands-Augustins, Paris. | ABONNEMENT D'UN AN (104 numéros) Colonies et Étranger (sauf la Belgique) : 7 francs. |
| --- | --- | --- |

## A L'ABORDAGE! PAR HENRY DE BRISAY



Alors Guy recula avec un cri d'horreur. (Voir page 228.)

SOMMAIRE : **A l'Abordage!** par Henry de Brisay. — **Le Mariage du Député,** par Jeanne de Lias. — **Recettes de la Semaine** — **Chronique hebdomadaire,** par Oscar Havard. — **Jeux d'esprit de l'« Ouvrier ».**

# A L'ABORDAGE![1]

## GRAND ROMAN D'AVENTURES

PAR

**HENRY DE BRISAY**

PROLOGUE

## L'HÉRITAGE DE L'AIEUL

### II

(*Suite.*)

Petit, trapu, rouge comme une brique, noir de cheveux, le nouveau venu ne pouvait rester un instant en place.

Il gesticulait, il criait avec un accent méridional extraordinaire, et semblait être perpétuellement agité par quelque ressort caché qui l'empêchait de rester calme une minute, ce diable d'homme devait dormir en sautant en l'air ou en exécutant les culbutes les plus fantaisistes.

On le nommait Marius Lacaussade, natif de Marseille, et c'était le lieutenant de Roëllo.

— Té, bonjour capitaine et la compagnie, dit-il de sa voix joviale, après avoir salué M. de Simiane, donné une poignée de main au corsaire et envoyé une énorme claque sur l'épaule de Toussaint, et cela va bien, comme vous voulez?... A merveille!

— Quoi de nouveau, Marius? demanda Roëllo.

— Peu de choses, en vérité. Jean-Marie Le Moué a été ramené ce matin ivre comme un sonneur; et j'ai dû faire conduire à l'hôpital Joseph Kerneur qui, en se battant avec des hommes de la *Sainte-Marie,* a reçu un coup de couteau dans les côtes.

Roëllo fronça les sourcils.

— Quatre jours de fer à Jean-Marie Le Moué pour lui permettre de cuver son vin et huit jours à Kerneur quand il sera guéri, pour lui apprendre à se laisser battre par les matelots de la *Sainte-Marie.*

— Pardon, rectifia le Marseillais, je crois bien que le pitchoun il a tué un de ses adversaires et blessé un autre, mais il en avait quatre sur la peau, ce qui est beaucoup pour un homme seul....

— Oui, donc, j'ai entendu dire quelque chose comme ça.

Le front du corsaire s'éclaircit.

— Tu feras ton enquête, dit-il, et si l'affaire s'est passée ainsi que tu le rapportes, tu donneras de ma part dix écus à Kerneur. C'est tout?

— Il y a encore autre chose, je crois bien, mais quoi donc? quoi donc? fit le lieutenant en ayant l'air de chercher...

En même temps, il lançait des regards sournois à Toussaint Joël qui ripostait par des œillades expressives...

— Allons, parleras-tu! fit le corsaire.

— Voilà, voilà..., je me souviens .. C'est à cause de Julien Cado.

— Eh bien! qu'est-ce qui lui arrive à Julien Cado?

— Oh! c'est pas une chose qui lui arrive, c'est une chose qui va lui arriver.

— Tu sais que je n'aime pas les énigmes, Marius...

— C'est bon, c'est bon, quand je tirerais des bords pendant deux heures, faudra toujours bien accoster..., alors, allons-y..., pas vrai, Toussaint?

— Grand largue et toutes voiles dehors, bon saint Victor!

— A la bonne heure! Pointe à couler et feu partout. Sauf votre avis, Julien Cado voudrait bien se marier.

Encore une fois, le visage de Roëllo se rembrunit.

— Tu sais que je n'aime pas les hommes mariés dans mon équipage, Marius, dit-il d'une voix dure, ça fait trop vite des veuves et des orphelins.

— Nous sommes tous mortels! comme disait le curé de Ventéjoul!...

— Et puis nous appareillons dans huit jours...

— C'est demain la noce..., risqua étourdiment Marius.

Cette fois, le visage du corsaire se durcit tout à fait.

— Ah! c'est bien cela: sans me prévenir... Que suis-je donc pour mes matelots!

— Va y avoir un grain, mon bon saint Rogatien, murmura Joël.

Mais Marius ne se démontait pas pour si peu.

— Bien sûr, qu'on ne voulait pas vous prévenir! reprit-il avec aplomb.

1. Voir l'*Ouvrier* depuis le 1er août 1896.

— Tu dis?

— Puisqu'on voulait vous faire une surprise...

— Une surprise... A moi?

— Eh! oui donc, capitaine, et une belle encore... Pas vrai, Toussaint?...

— Pour sûr, mon beau saint Arthur!

— Vas-tu parler! gronda Roëllo.

— La surprise, c'est que comme la promise à Cado est orpheline, on voulait vous demander de remplacer le père de la fille...

Un sourire glissa sur les lèvres du corsaire et ses traits crispés s'amollirent.

— Vous êtes tous d'affreux coquins, dit-il de sa bonne voix, mais il ne sera pas dit que la fillette ira seule à l'autel. Roëllo y sera, c'est parole donnée.

Toussaint lança son bonnet en l'air et Marius essuya une petite larme.

— Eh! mais, j'y pense, poursuivit le marin, elle ne doit pas être riche, l'orpheline?

— Une mauvaise bastide qui tombe en ruines, répondit Marius, une vache maigre et c'est tout.

— Mais non, ce n'est pas tout, car je lui donne deux cents pistoles pour sa dot.

— Et moi, dit une voix fraîche, je lui donne sa robe de noce pour que ma sœur fasse honneur à son père.

Chacun se retourna.

Debout près de la porte qui venait de lui livrer passage, était une belle jeune fille de seize ans, aux yeux bleus et aux cheveux blonds.

Sa taille élégante se dessinait dans une robe de soie vert pâle sans ornement; ses épaules étaient voilées par un léger fichu de dentelles.

— Ma fille, Maryvonne, dit Roëllo en prenant l'enfant par la main.

Le marquis de Simiane s'inclina profondément.

— Mademoiselle, dit-il après lui avoir respectueusement baisé le bout des doigts, vous me voyez au désespoir, car, pour la première fois que je vous vois, il faut que je vous cherche querelle...

— A moi, monsieur?

— Eh! oui, mademoiselle, car vous commettez un crime véritable en vous refusant à faire connaître à Versailles tant de grâce et tant de beauté.

Maryvonne éclata de rire, d'un bon rire frais et franc.

— Ma foi, monsieur le marquis, dit-elle, je ne m'attendais pas à pareil compliment, mais soyez persuadé que Versailles ne perd rien à mon absence et que, pour ma part, je ne regrette pas Versailles!

— Marquis, marquis, dit Roëllo, vous allez me gâter Maryvonne!

— Ne craignez rien, mon cher papa, s'écria la jeune fille en embrassant son père, le palais du roi n'est pas plus beau pour moi que le pont de l'*Agile,* et j'ai des sujets bien plus obéissants que ceux de Sa Majesté.

« Qu'en dis-tu, Toussaint?

— Je dis, ma fille, répondit le matelot très ému, que tu es la reine du bord et que, sur un signe de ton petit doigt, tous nos gars se jetteraient, où et quand tu voudrais, dans l'eau ou dans le feu, à ton choix.

Maryvonne eut un petit sourire d'orgueil.

— Eh bien! monsieur le marquis, que vous en semble?

— Je n'ai qu'à regretter, mademoiselle, de n'être pas le plus obscur de ces matelots tout prêts à mourir pour vous.

— On croirait, en vérité, dit le corsaire en souriant, assister à quelque comédie de M. de Marivaux.

« Mais voilà bientôt une heure et le dîner doit être prêt. J'espère que vous voudrez bien me faire l'honneur, monsieur le marquis, de partager notre modeste repas de famille.

— J'accepte et de grand cœur, répondit M. de Simiane, votre compagnie est de celle qu'on désire conserver le plus longtemps qu'il se peut.

Roëllo remercia le marquis d'un sourire.

— Eh! quoi donc... tu pars, Marius, et toi aussi, Toussaint... Etes-vous fous, mes vieux amis. Comme tous les jours, votre couvert n'est-il pas mis à la table de Roëllo!

— Mais... balbutia Joël, très troublé... c'est qu'il y a là... M. le marquis qui... que...

— M. le marquis, dit le gentilhomme avec bonne humeur, est très heureux et très fier de s'asseoir à côté de braves tels que vous.

— Voilà qui arrange tout, pétilla Marius, qui ne tenait plus en place, car j'ai une faim de requin des îles et une soif d'éponge des Célèbes... et Marius s'arrêta net en voyant le marquis qui l'observait en souriant... Puis il reprit :

— Monsieur le marquis, quelquefois la chair est faible, et bien manger les bonnes choses du bon Dieu n'est pas un crime quand on le fait avec modération, comme disait le curé de Ventéjoul!

Là-dessus, tout le monde passa dans la salle à manger.

Cette pièce, très vaste, était toute tendue de cuir gaufré ramagé d'or et d'argent. Le luxe de la table en cristaux et en argenterie allait jusqu'à la profusion, et le marquis ne put s'empêcher de

jeter un regard d'envie aux dressoirs remplis de vaisselle plate et de curieuses pièces d'orfèvrerie.

On s'assit et, au premier plat, M. de Simiane put se convaincre que le cuisinier du corsaire valait bien celui de Mme de Polignac, qui pourtant passait pour un maître.

On venait d'apporter un canard aux huîtres qui avait la mine la plus appétissante du monde, quand la porte s'ouvrit brusquement et un grand jeune homme de vingt ans fit son entrée.

C'était un beau garçon, de taille bien prise, et qu'on devinait dans sa sveltesse d'une vigueur peu commune.

Les traits réguliers étaient éclairés par deux grands yeux gris au regard franc et hardi; ses cheveux, qu'il portait sans poudre, étaient d'un blond doré et prenaient de métalliques reflets quand un rayon de soleil venait les éclairer. Il était vêtu d'un habit de drap fin couleur tabac d'Espagne, d'une veste de piqué blanc, d'une culotte de panne noire et de grandes guêtres en peau de daim.

— En retard, Guy, dit Roëllo d'une voix qui voulait être sévère.

— Excusez-moi, mon cher père, reprit le jeune homme, j'ai fait l'impossible pour arriver à l'heure exacte et *Daphné* en sait quelque chose; malheureusement j'ai perdu un temps considérable au bac de Saint-Sulliac qui venait de partir quand j'arrivais sur la rive.

— Au lieu de bavarder, tu ferais bien mieux de présenter tous tes regrets à M. le marquis de Simiane qui a bien voulu m'apporter les ordres de Sa Majesté.

Les deux hommes se serrèrent la main et Guy demanda gaiement :

— Et quand partons-nous, mon cher père?

— A la marée de mardi matin.

— Hourra ! cria Guy Roëllo. Et nous allons?

— Dans l'océan Indien pour servir de mouche à M. le bailli de Suffren.

— On laissera bien, j'imagine, la mouche se changer quelquefois en guêpe et piquer dur MM. les Anglais ?

— Nous ferons ce que l'on nous dira de faire, monsieur l'étourdi.

— Voulez-vous me permettre, dit M. de Simiane en levant son verre, de boire à l'*Agile* et son glorieux équipage?

— Et à la gloire des armes françaises, ajouta Roëllo en se levant à son tour.

Pendant le court tumulte que causèrent ces toasts, Guy Roëllo se pencha et murmura à l'oreille de sa sœur :

— De toute façon, je verrai Louis avant notre départ.

La jeune fille tourna vers lui des yeux reconnaissants et lui serra furtivement la main en disant :

— Merci !

III

UN COUP DE COUTEAU

Quand Allan Brecknock fut dans la rue, le masque d'impassibilité qu'il s'était composé tomba tout à coup, et une expression de rage frénétique décomposa ses traits au point que les passants le regardèrent avec curiosité.

La fortune triomphait encore une fois de son génie! il vivrait ce Roëllo qu'il haïssait, ils vivraient Guy et Maryvonne qu'il avait rêvé d'anéantir! Adieu les beaux rêves, adieu la richesse, la puissance, les plaisirs entrevus! Tout cela s'écroulait devant un petit refus bien sec, et il ne fallait pas espérer voir se représenter jamais un concours de circonstances aussi favorables à ses projets.

C'était la ruine, c'était l'horrible existence qui allait recommencer, c'était l'éternel boulet qu'il allait encore falloir traîner.

Et échouer si près du but! C'était ce qui l'exaspérait surtout. Car il était bien évident que Roëllo n'était nullement prévenu contre lui et que c'était le hasard seul qui l'avait empêché d'être admis à bord de l'*Agile*.

Il allait roulant toutes ces pensées dans sa tête, bousculant les passants, semblable à un fou, prononçant des mots sans suite et gesticulant comme un démon.

Un moment, l'air vif de la mer vint fouetter son front brûlant. Il regarda autour de lui et reconnut qu'il se trouvait près des bassins.

Il eut alors un sourire navré et s'arrêta un instant.

— Il va falloir lui dire..., murmura-t-il au bout d'une minute. Il reprit sa course et se trouva bientôt devant son auberge.

Il repoussa l'hôtelier, qui lui demandait obséquieusement si Sa Seigneurie n'avait besoin de rien, et monta tout d'un trait à la chambre de Duncan où il pénétra sans frapper.

Au bruit, le jeune homme qui regardait par la fenêtre s'était vivement retourné.

— Eh bien? interrogea-t-il anxieusement.

Allan ne répondit pas. Il avait jeté son chapeau sur le lit et regardait son compagnon avec une telle tristesse, une telle angoisse, que celui-ci comprit et courut se jeter dans les bras de l'Anglais en disant :

— Ne parle pas, ne parle pas.....

— Ah! tu as compris? s'écria Brecknock en éclatant enfin.... ; Oui, vaincu, je suis vaincu encore une fois ! J'ai tenu tous les fils de la trame dans cette main, puis au dernier moment une maille m'a échappé qui a détruit tout l'ouvrage!.....

— Calme-toi, je t'en prie, Allan, peut-être tout n'est pas perdu!.....

— Si, c'est fini, bien fini!

— Raconte-moi d'abord ce qui s'est passé. Peut-être t'exagères-tu la gravité de la situation.

— J'ai vu Roëllo, je lui ai demandé place à son bord.

— Bon.....

— Il m'a dit que son rôle était au complet. J'ai insisté et enfin il m'a congédié en m'engageant à aller prendre du service sur un autre bateau du port. C'est simple, comme tu le vois, tout ce qu'il y a de plus simple !

Il ricanait mais ses dents grinçaient de fureur.

Duncan réfléchissait profondément et semblait ne plus même soupçonner la présence de son compagnon.

Au bout de cinq minutes, il releva le front

— Clamorgan ! appela-t-il d'une voix forte.

A ce nom, Brecknock tressaillit et regarda Duncan.

— Clamorgan, poursuivit le jeune homme, tu te laisses abattre comme une femmelette. Au premier coup du sort, au lieu de faire face et de tenir hardiment la tempête.

— Mais il me semble.....

— Laisse-moi parler. Dans combien de temps doit partir l'*Agile?*

— Dans huit jours.

— Eh bien! dans huit jours, nous embarquerons.

— Pour quel endroit?

— Pour la mer des Indes.

— Sur quel navire?

— Sur le brick *L'Agile*, capitaine Yves Roëllo.

— C'est de la démence, s'écria Brecknock.

— Pas du tout. Et tu vas me comprendre en peu de mots. D'abord assure-toi que personne n'est aux écoutes.

Allan ouvrit la porte, plongea ses regards dans l'escalier et revint dans la chambre en disant :

— Personne.

— Alors, approche-toi, et écoute...

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Le lendemain, 12 mai 1782, l'*Agile* devait mettre à la voile.

Il était à peu près neuf heures du soir, quand Guy Roëllo, accompagné de Marius Lacaussade, sortit de l'hôtel de son père. Le temps était sombre et pluvieux, c'est dire assez qu'on n'y voyait pas à deux pas; mais Guy et le lieutenant connaissaient Saint-Malo comme le pont de leur navire et ils évoluaient sans hésitation dans le dédale des rues et des ruelles.

Marius grommelait :

— Si c'est un temps pour faire des promenades. Vaudrait-il pas mieux être en train de vider quelques bonnes bouteilles à la santé des camarades.

— Mais je ne t'avais pas demandé de m'accompagner, mon bon Marius.

— Ne pas vous accompagner! Té! vous me la baillez belle! Et qui donc fera le guet pendant votre rendez-vous?

— Voilà une précaution au moins inutile.

— Que nenni! Roëllo est fin comme l'ambre gris et ne connaît que trop votre amitié pour ce petit Kerbraz de malheur, que d'ailleurs j'aime tout plein, moi aussi.

— Et puis après ?

— Et puis après?... il a vent de votre réunion de ce soir et il arrive sur vous sans dire gare, et comme il vous a défendu de voir le jeune homme, il sera plutôt seul debout et dame, quand il est seul debout!...

Le marin n'acheva pas sa phrase, mais l'intonation disait assez que les colères de Roëllo devaient être terribles.

— Mais, pourquoi, reprit Guy après un silence, Kerbraz et mon père se détestent-ils autant?

— Ça, c'est des choses que nous ne saurons sans doute jamais. Mais ça doit être gros pour que deux hommes qui étaient dans les temps comme foc et clin-foc en soient venus à se vouloir du mal plus qu'il n'est permis à des chrétiens... Mais, attention, nous voilà arrivés... Moi, je reste ici et, au premier promeneur suspect, je donne le coup de sifflet.

— Entendu.

Les deux hommes se trouvaient en bas des remparts, au commencement de cet amoncellement de rochers qui, sous le nom de Grand Bey et de Petit Bey, s'avance dans la mer comme une proue menaçante.

Dans l'obscurité un peu moins opaque, Guy avait distingué une silhouette humaine.

Il appela doucement :

— Louis !

Une voix répondit :

— C'est toi, Guy?

— Oui.

Un instant après, les deux amis étaient dans les bras l'un de l'autre. C'est qu'ils s'aimaient vraiment ces deux beaux enfants qui, jusqu'à l'âge de quinze ans, avaient vécu côte à côte comme des frères, ayant les mêmes joies et les mêmes douleurs, et parfaitement persuadés que rien jamais ne viendrait rompre cette sainte amitié qui s'était tout naturellement formée entre ces deux natures également fines et bonnes.

Puis la haine des pères était survenue et ç'avait été un déchirement profond quand Roëllo avait dit à Guy de sa voix dure :

— Je te défends de revoir jamais Louis Kerbraz.

Durant quelque temps, l'enfant obéit, mais un jour, comme les deux jeunes gens se rencontraient sur le môle, l'amitié avait été plus forte que tout et ils s'étaient embrassés en pleurant.

Depuis ils se voyaient en secret, quand le hasard des escales amenait en même temps à Saint-Malo l'*Agile* et la *Sainte-Marie*, et leur affection s'était encore fortifiée dans cette contrainte qu'ils étaient forcés de s'imposer.

Ils avaient donc ce jour-là comploté de se réunir, avant la séparation prochaine qui devait être longue.

Le premier mot de Louis Kerbraz avait été :

— Et Maryvonne !

— Elle va bien et t'aime toujours, mon Louis, avait répondu Guy Roëllo, et même elle m'a chargé pour toi d'une commission.

— Parle ! vite !

— Elle m'a chargé de te remettre ce chapelet qui a été béni à l'église de Saint-Gildas, patron des pêcheurs.

— Oh ! combien elle est bonne. Dis-lui bien que rien au monde ne saura me la faire oublier et que, Dieu aidant, elle sera un jour la femme heureuse et honorée de Louis Kerbraz.

— Elle prie tous les jours pour la réconciliation de nos deux pères.

— C'est un ange, le ciel l'écoutera.

— N'as-tu pas encore fait quelque tentative ?

— L'autre jour en rentrant ici, nous avons longé l'*Agile* qui était mouillé à une encâblure. J'étais à la barre et mon père, à côté de moi, chantonnait quelque chanson de bord suivant son habitude.

« En voyant votre brick, j'ai poussé un gros soupir et des larmes me sont montées aux yeux.

« — Qu'est-ce que tu as ? » m'a demandé rudement mon père.

« J'ai cru l'occasion bonne et j'ai répondu :

« — Je regrette tous ceux que j'aimais. »

« Il m'a regardé avec ses yeux subitement noircis, — tu les connais, ces yeux d'abordage, et il m'a répondu en se contenant tant qu'il pouvait :

« — Quels sont ceux que tu aimais ? »

« Pour toute réplique, j'ai montré le brick. Alors il est entré en fureur et m'a dit que puisque son fils prenait parti pour ses ennemis il fallait mieux en finir.

— Qu'entend-il par là ?

— Ah ! mon Guy, voilà ce qui me désespère !

« Il compte, la première fois qu'il rencontrera l'*Agile* hors des eaux françaises, provoquer Roëllo et le forcer au combat.

— Mon père ne l'évitera pas, répliqua vivement le jeune homme.

Louis eut un triste sourire.

— Je connais Roëllo l'Abordage aussi bien que Kerbraz Tête de Fer, dit-il avec mélancolie, et je sais bien que tous deux lutteront avec la même farouche énergie tant qu'ils auront une planche sous les pieds, mais nous, mon bon frère, que deviendrons-nous ? Faudra-t-il que nos pères nous traitent de lâches ou que nous entamions l'un contre l'autre un combat sacrilège !

— Ah ! Louis, nous sommes bien malheureux !

« La seule chose que nous puissions faire c'est d'empêcher par tous les moyens possibles cette funeste rencontre.

— Je crois que, pour cette croisière du moins, nous n'avons rien à craindre.

« Nous armons pour les îles.

— Et nous, nous devons rallier l'escadre du bailli sur la côte de Coromandel.

Ils restèrent un instant silencieux.

On n'entendait que le bruit doux du flot qui montait par petites vagues régulières...

. . . . . . . . . . . . . . . . . .

Marius Lacaussade s'était installé le plus commodément possible sur un rocher et fumait sa pipe avec béatitude. Le digne marin était au comble de ses vœux. Il allait, le lendemain, reprendre la mer, et comme il avouait que toutes les fois qu'il quittait le pont de son navire il était malade, on peut aisément juger de sa satisfaction. Et puis il se disait que ce serait bien le diable, si, tout en faisant le service de mouche d'escadre, l'*Agile* ne faisait pas quelque belle prise, un vaisseau de la Compagnie par exemple, ou quelque Anglais portant des fonds à la colonie.

Marius n'était pas avare, mais il aimait l'argent pour « paraître », comme on disait autrefois.

Aux escales, rien n'était assez bon, ni assez beau pour Marius Lacaussade. On citait de lui des traits de prodigalité inouïe et rien ne flattait la vanité du lieutenant plus que ces occasions où il pouvait éblouir la galerie.

Un jour, à Bornéo, reçu magnifiquement par un rajah en même temps qu'un capitaine hollandais, il apprenait que son collègue avait envoyé comme présent de remerciement un clavecin défoncé et deux vieilles guitares et il résolut de faire mieux.

Un navire anglais était sur rade.

Il transportait entre autres choses des meubles européens pour les colons de l'Inde. Marius acheta le chargement et l'envoya au rajah.

Par malheur, l'envoi se composait de dix-sept chambres pareilles et ce ne fut pas sans étonnement que le prince Nidian vit débarquer dix-sept lits, dix-sept tables, dix-sept canapés, trente-quatre fauteuils, et soixante-huit chaises absolument identiques.

Quand on raconta la chose à Marius, sa sérénité n'en fut pas troublée le moins du monde.

— Hé ! enfoncé tout de même, le Hollandais ! disait-il, et pour ce que ça m'a coûté...

Et, quand on s'informait du prix, il répondait d'un air nonchalant :

— Une bagatelle !... quarante mille francs !

Roëllo le raillait parfois doucement de ce petit travers, mais l'excellent homme lui fermait la bouche en disant :

— Laissez donc, capitaine ! Quand on me voit faire des choses comme ça, les gens ils se disent : qu'est-ce que ça doit donc être que ce M. Roëllo, puisque son simple lieutenant est si magnifique !

Marius alluma une autre pipe et considéra d'un œil attendri les deux jeunes gens qui se promenaient toujours sur la grève en se tenant par le bras. Alors ses réflexions prirent un autre cours et il se mit à songer pour la millième fois à cette haine inexplicable des deux corsaires l'un pour l'autre.

Qu'était-il arrivé ? Quel drame entre ces deux hommes ? Parbleu ! il se rappelait bien l'époque, c'était en 77. Les deux navires avaient fait de concert une croisière dans l'océan Indien, et ils étaient en relâche à Vimquemalle, les deux capitaines étaient descendus seuls à terre...

A cet endroit de ses souvenirs, Marius sentit qu'on lui jetait un manteau sur la tête et sa pipe tomba.

Il voulut se dégager tout en grommelant :

— Eh bien ! eh bien ! qu'est-ce que c'est que cette plaisan...

Il n'acheva pas.

Une lame aiguë venait de glisser sous son bras.

Il se laissa aller en avant en murmurant :

— Jésus, ma bonne Vierge !

. . . . . . . . . . . . . . . . . .

Pour la dixième fois, Guy et Louis venaient de se dire adieu, mais ils ne se séparaient pas encore. Les pauvres enfants avaient un tel effroi de l'avenir. Se reverraient-ils jamais ? ou bien alors dans quelles circonstances se retrouveraient-ils en présence.

Enfin, comme l'heure s'avançait, ils échangèrent une dernière étreinte.

— Dis à Maryvonne qu'elle a mon cœur, murmura Louis.

— Elle n'en doute pas, mon Louis... Allons, bon courage et confiance en Dieu !

Louis Kerbraz s'éloigna rapidement afin que son ami ne pût voir ses larmes, et Guy remonta vers l'endroit où il avait laissé Marius.

Il n'aperçut pas le lieutenant tout d'abord.

Mais comme le temps était plus clair, il le vit bientôt couché au pied d'un gros rocher.

— Il s'est endormi, murmura Guy Roëllo avec un sourire.

Et il se penchait pour le réveiller en le plaisantant de son sommeil, quand la lune, se dégageant des nuages, vint éclairer en plein le malheureux marin...

Alors Guy recula avec un cri d'horreur.

La pierre grise sur laquelle Marius était couché était tachée d'une large flaque de sang qui allait s'élargissant doucement.

*(La suite au prochain numéro.)* Henry de Brisay.

## LA GRAPHOLOGIE

D'un très remarquable article consacré par *Les Études religieuses* à **La Graphologie théorique et pratique** de Georges de Beauchamp, nous extrayons les lignes suivantes :

Ce n'est plus l'âme des foules, c'est l'âme de l'individu que prétend saisir la graphologie. L'écriture est une grande révélatrice, « Ce va-et-vient de la main sur le papier, dit ingénieusement M. Georges de Beauchamp, c'est de la respiration de la pensée ; respiration puissante ou rétrécie suivant la santé ou l'indigence de ses deux poumons : le cœur et le cerveau. » Mais il faut de la finesse, pour interpréter cette respiration ; il faut aussi de la discrétion : la graphologie n'a pas encore livré tous ses secrets. Finesse et discrétion : M. de Beauchamp fait preuve de l'une et de l'autre qualités, de la première peut-être plus encore que de la seconde. « Le type de la volonté forte, écrit-il, s'accentue et devient dur si les barres des *t*, au lieu d'être égales et pleines, sont massuées, c'est-

à-dire terminées par un trait carré plus fort que leur commencement. C'est la dureté qui frappe, abat, terrasse. — L'*a* minuscule est une des lettres servant à révéler l'expansion, l'ouverture d'âme. En ce cas, il est ouvert d'en haut. Toujours soigneusement fermé, il indiquera la réserve, l'habitude de taire sa pensée. » Nous ne disons pas non. Mais cela n'est-il pas un peu forcé?

Dans ce reproche, d'ailleurs modéré, faisons une exception pour le paraphe en colimaçon. Le rapprochement est assez joli pour mériter grâce. Ce paraphe qui enclôt le nom comme sa coquille enclôt le limaçon, indique l'*égoïsme familial*. « L'individu est d'une indifférence féroce pour tout ce qui ne touche pas sa maison. » A ce sujet, l'auteur remarque avec raison que le paraphe est un des signes d'écriture les plus spontanés, les plus personnels, par suite les plus révélateurs.

Nous n'avons rien trouvé sur un cas cependant presque général : dans la plupart des écritures, le voisinage ou la place modifie la forme de certaines lettres. Le même caractère n'est pas formé de même façon selon qu'il se trouve au commencement ou à la fin du mot, près de telle ou de telle consonne. Que penser de ces influences et de ces attractions ? M. de Beauchamp ne sera pas étonné si nous lui proposons quelques problèmes à résoudre ; tout le premier, il avoue qu'il en a encore beaucoup à étudier. Ce n'est pas un mince mérite d'avoir travaillé à en éclaircir quelques-uns, et ce mérite est le sien.

Pour recevoir *La Graphologie théorique et pratique*, franco par la poste, il suffit d'envoyer 3 francs en mandat-poste ou timbres français, à M. HENRI GAUTIER, éditeur, 55, quai des Grands-Augustins, à Paris.

## NOS ANALYSES GRAPHOLOGIQUES

Nous rappelons a nos lecteurs que M. Georges de Beauchamp se tient à leur disposition pour des analyses graphologiques.

Les spécimens d'écriture doivent compter, au moins, vingt lignes d'écriture courante et être, si possible, accompagnés de la signature et de quelques chiffres.

Adresser 2 francs, par mandat-poste, pour chaque lettre à analyser, à M. H. GAUTIER, 55, quai des Grands-Augustins, Paris.

# LE MARIAGE DU DÉPUTÉ[1]

PAR

**JEANNE DE LIAS**

### III (*Suite*).

Et Jacques, en bâtissant cette phrase qui caressait doucement le dada du père Audibert, Jacques, sans en avoir trop l'air, regardait autour de lui, à droite, à gauche, se demandant avec une anxiété croissante :

— Mais, où peuvent bien se cacher toutes les demoiselles Audibert, que je ne vois pas flotter une seule jupe? Et si je désire devenir conseiller d'arrondissement, monsieur, si je me dévoue depuis vingt ans aux fonctions de maire de Saint-Landry, c'est pour tâcher d'obtenir à notre modeste petite ville...

Jacques eut envie de rire, car « la modeste petite ville », la ville de Saint-Landry, comme disaient sans sourciller ses citadins, était un petit village de quatre cents habitants. Et Jacques en avait entendu conter de bien bonnes sur le patriotisme excessif et agressif des Saint-Landriens!

Mais toutes ces histoires pittoresques et hautes en couleur, et le chef-lieu de canton, et les Saint-Landriens, y compris leur premier magistrat, Jacques Saint-Aubain eût en ce moment tout donné en bloc pour entrevoir sa jeune admiratrice.

Mais c'étaient ses étables que M. Audibert le menait voir, et vous pensez si l'éleveur fit grâce à son hôte du plus petit détail! Enfin, lorsque Saint-Aubain eut tout visité, tout écouté, tout approuvé et qu'il ne lui restait plus convenablement qu'à remercier M. Audibert et à terminer sa visite, il prit alors le taureau par les cornes, non pas précisément le taureau primé, auquel il venait d'être présenté, mais ce taureau symbolique, attrait des forts et frayeur des timides, qui s'appelle la question délicate et troublante abordée de front.

— Monsieur, dit-il, avant de prendre congé de vous, ne pourrais-je avoir l'honneur d'offrir mes hommages aux dames Audibert?

Le bonhomme le regarda d'un air bien étonné, et Jacques, le naïf, craignant d'avoir trahi son secret, se sentit rougir vivement. Mais c'était coter trop haut la pénétration du père Audibert ; sa surprise avait une tout autre cause. Avec son influence et sa fortune, M. Audibert n'était après tout qu'un paysan. Or, les paysans de nos montagnes ne comprennent rien à la vieille règle de courtoisie si française et si humaine qui donne à la femme, dans la société, un tribut de respect et une place d'honneur privilégiée... Certes, l'excellent homme avait été bon époux tant que sa femme avait vécu, et il demeurait le meilleur père qu'il y eût au monde. Mais il pensait, sinon théoriquement, du moins en pratique, que les femmes sont exclusivement faites pour habiter la cuisine, s'appliquer du matin au soir au ménage, et réaliser à peu près l'idéal du bonhomme Chrysale.

Or, qu'un monsieur habitant Paris, lancé dans les lettres et dans la politique, pût demander à voir ses ménagères, c'était pour le père Audibert un fait extraordinaire qui le tenait bouche bée.

— Ces dames, ces dames... je veux dire ces demoiselles, finit-il par répondre, veuillez les excuser, monsieur Saint-Aubain, elles font aujourd'hui les confitures.

Les confitures : ironie des choses!... Et, à cause de ces maudites confitures, Jacques ne verrait pas l'héroïne de son rêve. Il serait allé à Saint-Landry pour rien, pour rien, il aurait écouté une heure et demie durant les histoires de M. Audibert sur les espérances et les griefs des Saint-Landriens par rapport au chef-lieu de canton ; pour rien, il aurait sali ses bottines vernies à la fange de la cour et au fumier des étables!...

Ils étaient maintenant revenus dans le parc, tout près de la maison. Jacques Saint-Aubain jeta un regard de mauvaise humeur sur les pelouses bien soignées, sur le parterre où s'épanouissaient des chrysanthèmes violets et blancs, sur les massifs hier encore verts, et dont le feuillage prenait d'admirables tons rouges et couleur d'or. Décidément, le parc était bien désert. Il fallait partir sans l'avoir vue : hélas! elle faisait les confitures!...

Ah! M. Saint-Aubain, si avec tout votre grand talent, votre beau style, vous aviez seulement la moitié autant d'esprit qu'une petite fille! Si là, pas bien loin de vous, à travers le feuillage de cette charmille, éclairci déjà par le vent d'automne, vous saviez apercevoir le rayon de deux yeux effarouchés qui vous regardent, vous sauriez d'abord que ces yeux sont bleus, francs et doux sous un front pur, un peu bas, comme les fronts grecs, et ombragé d'épais cheveux blonds. Ah! qu'importe la couleur des yeux et la nuance des cheveux, Jacques Saint-Aubain! c'est une âme d'enfant que tu as émue sans le vouloir. N'entends-tu pas les battements de son cœur dont elle cherche à arrêter le bruit? Jacques Saint-Aubain, c'est un cœur qui bat pour toi, c'est une femme, une enfant, dis-je, à son insu, bien près de t'aimer.

Et tu ne sais pas la voir! Maladroit!

... Dans la cuisine où les trois sœurs aînées étaient rangées autour du chaudron aux confitures, Gabrielle, l'enfant gâtée, jouait à peu près le rôle de la mouche du coche. Du fond de leur officine, ces dames s'étaient bien aperçues que le père de famille recevait un visiteur. Mais elles s'en étaient fort peu inquiétées, l'opération qu'elles surveillaient toutes ensemble étant trop importante pour leur permettre toute autre préoccupation. Or, c'était maintenant le moment de parfumer les confitures, et Mlle Marthe avait envoyé au jardin Gabrielle, qui ne faisait rien, pour cueillir à cet effet des feuilles de laurier.

Gabrielle sortit de la cuisine en petit peignoir d'indienne à pois bleus, les manches retroussées, les cheveux ébouriffés, un tablier blanc noué à la taille, et les mains empoissées de confitures. Quel ne fut pas son effroi quand, arrivée au jardin dans cette toilette qu'elle croyait lui être fort peu seyante, elle entendit la voix de son père causant avec un étranger. Prendre sa course et aller se blottir à l'abri de la charmille fut pour elle l'affaire d'un court instant. Les deux hommes approchaient, ils passèrent tout près de sa cachette... Ciel! M. Saint-Aubain!... Gabrielle retint sa respiration de peur de trahir sa présence. Elle vit Jacques, grave, élégant, la parole facile et courtoise, le geste sobre et aisé. En l'examinant ainsi de plus près, il lui parut, plus complètement encore que le jour de la foire, réaliser son idéal, vous savez ce fameux idéal si cher aux petites filles... Et une tristesse vague la prit : jamais cet homme si supérieur aux autres, cet homme placé si haut, jamais il ne songerait à la prendre pour femme, elle, la pauvre petite villageoise. « Il vient voir mon père, pensa-t-elle et ne s'informe pas même de moi! Il ignore sans doute jusqu'à mon existence. Ah! combien elle sera heureuse, celle qui pourra se faire aimer de lui et porter son nom! »

Quand Gabrielle revint du jardin à la cuisine, elle avait oublié les feuilles de laurier.

### IV

CONFIDENCES

Les derniers jours d'octobre marquaient la fin des vacances de Jacques Saint-Aubin, que la rédaction du *Militant* rappelait à Paris. Il fallut donc dire adieu à la vallée natale et à la jeune inconnue dont il n'était même pas parvenu à savoir le nom. Arrivé à Paris, l'engrenage du travail, la fièvre de la lutte le reprirent tout entier, et le rêve ébauché ne lui apparut plus que vaguement, aux rares heures de loisir, comme une vision pâle dont les contours s'effacent peu à peu.

1. Voir l'*Ouvrier* depuis le 29 juillet 1896.

Ah! comme c'est bon, le travail, pour chasser les rêveries inutiles, les tristesses énervantes et les désirs inquiets. Comme c'est salutaire, et fortifiant, et propre à éloigner les passions moins hautes, la passion d'une sainte cause à laquelle on a dévoué sa vie!

Jacques avait consacré sa belle intelligence et son talent distingué d'écrivain à cette grande tâche de ramener dans la société le règne du Christ. Il avait comme collaborateurs à son journal des hommes bien doués comme stylistes et comme polémistes, tous gens de cœur, gens de courage et gens d'esprit. Cette profession de journaliste qui, pour un grand nombre, est un métier exercé avec plus ou moins de conscience, était, aux yeux de Jacques, une mission sacrée où sa foi de chrétien et son honneur d'homme étaient engagés. Le journal avait de la notoriété et de l'influence, on comptait avec lui, et les adversaires même lui rendaient justice. En se consacrant avec une conscience droite et un désintéressement entier à une œuvre bonne, Jacques avait trouvé la réputation qu'il n'avait point rêvée et la fortune qu'il ne cherchait pas. On comprend à quel point un homme de cette trempe était dévoué à la cause qu'il défendait. Cet amour d'un ordre si élevé avait tenu pour lui la place de tous les autres. Il était resté orphelin fort jeune, à la tête d'un petit patrimoine très modeste comme ils le sont tous dans nos montagnes. A dix-huit ans, la ferveur chrétienne de Jacques lui avait fait penser au sacerdoce; mais ceux qui avaient autorité sur sa conscience jugèrent qu'il n'était point appelé. Depuis, il avait parfois songé au mariage, mais certaines déceptions pénibles l'en avaient éloigné. Au lieu de devenir misanthrope, ennuyé ou incompris, il s'était réfugié dans le travail qui donne l'apaisement et la sérénité.

Maintenant cette jeune fille, dont il ne connaissait ni le visage ni le nom, venait de passer, gracieux fantôme, à son horizon d'écrivain et de lutteur. Il lui accorderait bien parfois une pensée et un sourire de l'âme, mais, au milieu du champ de bataille où il se retrouvait, elle était désormais impuissante à le troubler, comme, dans le décor de la campagne et le loisir des vacances, elle l'avait pu faire un instant.

(*La suite au prochain numéro.*) JEANNE DE LIAS.

## RECETTES DE LA SEMAINE

### Huile pour les plaies.

Mettez, dans un récipient de terre, deux livres de la meilleure huile d'olive et deux livres de sucre fin, réduit en poudre. Remuez bien le tout avec une spatule de bois avant de le mettre sur le feu, ce feu doit être léger. Quand le sucre est fondu, doublez le feu, et pendant que l'huile bout à petits bouillons, remuez-la sans discontinuer environ une heure et demie. Il se formera sur l'huile des cloches, alors vous augmentez le feu pour augmenter l'ébullition de l'huile. Insensiblement il se formera de grosses cloches de couleur brune, puis rouge, le caramel se formera, et quoique l'on remue continuellement il s'attachera au fond du bassin, c'est alors que l'huile est cuite, mais on peut sans inconvénient la laisser encore un peu en remuant toujours.

Il faut qu'elle soit très chaude pour s'en servir. Après en avoir bassiné la plaie, on en imbibe une compresse que l'on met sur le mal. Le remède n'est pas moins souverain pour les contusions et les blessures.

### Décoction de feuilles de noyer pour les anémiques.

60 grammes de feuilles de noyer dans un demi-litre d'eau. Réduire de moitié; mettre le double de sucre et en donner 2 ou 3 cuillerées par jour.

### Procédé pour conserver le gibier[1].

Quoique fort anciennement connu, ce procédé n'en est pas moins bon.

On vide les pièces à conserver, mais on les laisse en leur poil ou en leurs plumes. On les remplit de blé, puis, enveloppées dans un linge, on les enterre dans la paille. Les pièces de gibier peuvent attendre ainsi un bon nombre de jours le moment d'affronter la broche ou la casserole.

### Hygiène des chevaux.

*La gourme.* — Presque tous les jeunes chevaux sont sujets à cette maladie qui consiste dans une *tumeur* ou enflure des ganglions lymphatiques de l'auge. Les chevaux jettent leur gourme par diverses parties du corps, par l'épaule, le jarret, mais le plus souvent par les naseaux.

1° Si la gourme sort par la ganache, il suffit d'envelopper la gorge du cheval d'une peau d'agneau ou de mouton, de le tenir bien chaudement et de frotter le mal avec de l'onguent basilicum;

2° Si l'animal jette la gourme par les naseaux, il suffit alors de le tenir chaudement, de le promener soir et matin, et la nature fait son œuvre;

3° Si les conduits sont bouchés par l'humeur qui s'y coagule, et que le cheval la rejette difficilement, il faut seringuer les naseaux avec de l'huile d'olive et de l'eau-de-vie, le tout battu ensemble et tiède.

4° D'aucuns introduisent dans les naseaux et y attachent des des plumes d'oie enduites de beurre frais fondu avec un peu de poivre fin ou de tabac, et les y laissent attachées jusqu'à ce que la gourme soit rendue.

5° Si la respiration est difficile, on met des vésicatoires sous la gorge.

La nourriture devra être donnée peu abondante, rafraîchissante et les boissons adoucissantes.

1. Recette tirée du *Trésor des Familles*, par Louis Bonconseil, 1 vol. in-8° relié toile souple. — Prix *franco* : 5 francs.

## CHRONIQUE HEBDOMADAIRE

UN HAUT DIGNITAIRE CHINOIS A PARIS. — DEUX MÈTRES DE STATURE. — UN PUR TARTARE. — LE COMPAGNON DE GORDON. — QUE VIENT FAIRE A PARIS LI-HUNG-TCHANG? — LES DEUX VÉLOCIPÉDISTES AMÉRICAINS ET LE VICE-ROI. — DES CUIRASSÉS, MAIS POINT DE BICYCLES. — LE PIQUEUR FRANÇOIS. — UN PAUVRE FOU. — MANGEUR DE SOUFRE ET POÈTE. — CABOTINISME. — JEANNE D'ARC ET LA RUSSIE. — M. FÉLIX FAURE ET LA CATHÉDRALE DE REIMS. — LE VOYAGE DU PRÉSIDENT EN BRETAGNE. — POINT D'ARRÊT A SAINTE-ANNE D'AURAY. — L'EXPOSITION DE 1900 ET LES CHAMPS-ÉLYSÉES.

Pendant huit jours, tous les regards des Parisiens se sont fixés sur un haut dignitaire chinois, sur Li-Hung-Tchang, conseiller privé de l'empereur, ex-vice-roi de la province du Petchili, envoyé extraordinaire de Chine au couronnement du tzar à Moscou. Les spectateurs de Longchamp ne pouvaient se lasser de contempler ce grand vieillard, dont la stature atteint près de deux mètres, drapé dans une longue robe de soie jaune, et rappelant, dans ses traits, la physionomie si caractéristique du prince de Bismarck. Les vigoureuses protubérances d'un crâne complètement rasé, suivant la coutume de l'Extrême-Orient, les yeux pénétrants et pleins d'éclat, la bouche aux contours énergiques, adoucis par des moustaches grises dont les extrémités retombent en fer à cheval et vont rejoindre une barbiche longue et clairsemée, l'expression de dignité et d'autorité que seule peut donner au visage d'un homme la longue habitude du pouvoir, tout, dans l'aspect de Li-Hung-Tchang, révélait un de ces vigoureux hommes d'Etat qui résistent victorieusement aux épreuves de l'âge et de la mauvaise fortune.

Chinois de race pure, Li-Hung-Tchang n'a pas une goutte de sang tartare dans les veines. Les curieux cherchaient en vain dans les linéaments de son visage quelque trait qui, de près ou de loin, rappelât les pommettes proéminentes et les yeux en amande des Mandchoux. Dans l'entourage du vice-roi, on parlait beaucoup de la puissance de travail de ce vieillard, qui se met à la besogne à deux heures du matin et ne réussit à réveiller ses secrétaires qu'à la condition d'user des instruments les plus retentissants que puisse lui fournir l'arsenal de la musique chinoise.

Jusqu'à quatre heures de l'après-midi le plus laborieux des hauts mandarins du Céleste-Empire ne s'éloigne pas, nous disait-on, de son bureau, et, pour se délasser de ses occupations, il passe des revues, visite des arsenaux ou donne des audiences à des étrangers.

* * *

Maintenant, devons-nous considérer Li-Hung-Tchang comme un grand homme et faut-il prendre à la lettre les panégyriques auxquels se sont livrés certains journaux? Les détails suivants édifieront nos lecteurs :

D'une famille de mandarins sans influence et sans grande fortune, notre général chinois se signala par certaines qualités militaires, lors de l'insurrection des Taïpings. Avec l'aide de Gordon, le héros infortuné de Khartoum, Li-Hung-Tchang chassa de Nankin les rebelles, à la suite d'un assaut en règle. Une anecdote à ce sujet : Gordon avait promis la vie sauve aux révoltés, s'ils se rendaient. Li-Hung-Tchang fit exécuter sans pitié les captifs. Toujours chevaleresque, Gordon, outré de cette mauvaise foi, prit un fusil et déclara qu'il allait tuer le général chinois, traître à sa parole Li-Hung-Tchang ne dut son salut qu'à la fuite.

Li-Hung-Tchang fut moins heureux quand il voulut réprimer, à lui tout seul, la révolte des Nien-Feï. Il fut battu à plates coutures. On lui retira sa tunique jaune, et le compagnon déloyal de Gordon se morfondrait encore dans une complète disgrâce, si les officiers européens qui l'aidèrent n'avaient fini par avoir raison des rebelles.

Au mois de juin 1870, les Chinois massacrèrent le consul français, le comte de Rochechouart, et un grand nombre de nos compatriotes. Li-Hung-Tchang fut-il l'instigateur de cette tuerie? On l'en accusa. Toujours est-il que le gouvernement chinois, voulant récompenser le haut fonctionnaire qui passait pour avoir conseillé le meurtre de M. de Rochechouart, nomma Li-Hung-Tchang gouverneur général de Nankin. Si la nouvelle de ce triste accident fût arrivée plus tôt à Paris, la Chambre aurait très probablement voté la guerre contre la Chine, et la campagne franco-allemande n'aurait pas eu lieu.

Pendant et après l'expédition du Tonkin, Li-Hung-Tchang sut persuader à la France qu'il était son meilleur ami. Il manœuvra si bien que les provinces administrées par cet astucieux personnage ne furent pas envahies, et que le traité signé, après une campagne longue et pénible, fut absolument l'équivalent de celui que le capitaine Fournier avait conclu avant l'ouverture des hostilités.

La responsabilité des derniers désastres, où s'est effondré tout ce qui pouvait rester à la Chine de prestige, ne doit pas être attribuée tout entière à Li-Hung-Tchang. Notre mandarin sut, au contraire, prévoir les événements de très loin. Hostile à toute influence européenne, il fit cependant ses efforts pour que la Chine empruntât à l'étranger sa tactique militaire et son armement. Il eut le tort de laisser se détériorer, faute de soins, les fusils que l'on avait achetés et de n'en pas commander un nombre suffisant.

Maintenant, est-il vrai que le remplacement de Li-Hung-Tchang dans le commandement des armées chinoise fut une disgrâce? Cette version est contestée. On prétend même que Li-Hung-Tchang donna spontanément sa démission afin de pouvoir décliner autant que possible la responsabilité de la défaite. En somme, Li-Hung-Tchang est trop âgé pour qu'on puisse considérer son influence comme décisive, et son rôle comme prépondérant dans la future réorganisation du Céleste-Empire. Toutefois, il est encore un facteur important de la politique chinoise.

***

Après avoir visité Berlin, qu'est venu faire Li-Hung-Tchang à Paris? S'il faut en croire les journaux, le vice-roi du Petchili serait venu étudier les moyens de mettre la Chine à la hauteur du Japon. Mais comment? En contractant un emprunt avec un de nos grands établissements financiers. On n'a pas oublié la sanglante défaite que le Japon a infligée aux fils du ciel. Eh bien! Li-Hung-Tchang voudrait que son pays pût désormais soutenir la lutte à armes égales avec les Japonais. D'où la nécessité de puiser dans nos bas de laine pour opérer d'immenses achats de fusils à tir rapide, et de cuirassés.

Lorsque les deux célèbres vélocipédistes américains, qui traversèrent, l'année dernière, l'Asie en bicycle, arrivèrent à Tien-Tsin, le vice-roi du Petchili ne se contenta pas de leur demander des renseignements aussi complets que possible sur les pays qu'ils avaient parcourus, il voulut aussi obtenir des explications très détaillées sur l'appareil dont les deux jeunes Yankees s'étaient servis pour faire un si long voyage. Ce mode de locomotion ne parut pas exciter l'enthousiasme de l'homme d'Etat chinois. Aussi les fabricants de bicycles n'ont-ils pas reçu la visite du grand Chinois. Li-Hung-Tchang veut bien emprunter à l'Europe ses navires cuirassés, ses fusils à tir rapide, ses télégraphes, ses chemins de fer et même ses recettes de cuisine, mais il ne semble pas encore disposé à lui emprunter ses bicyclettes.

Le Français a la mémoire courte et le cœur généreux. Nulle part, Li-Hung-Tchang n'a reçu un meilleur accueil que chez nous. Le gouvernement de la République le traite comme un roi, et le peuple de Paris le salue comme il acclamait, il y a quatre ans, l'amiral Avellan et les marins russes.

***

A cette même revue, où resplendissait la robe jaune de Li-Hung-Tchang, un nommé François, un pauvre homme inoffensif, s'est livré à une démonstration que, dans l'affolement de la première minute, la presse a qualifié d'« attentat ». Est-ce un attentat que l'acte commis par un fou qui brûle deux cartouches de revolver dépourvues de projectiles? La police, qui veut toujours avoir l'air de nous sauver des plus grands dangers, a paru prendre un plaisir infini à grossir dans des proportions extravagantes un incident assez banal, en somme.

Tous les ans, régulièrement, des « attentats » de ce genre sont commis. On devrait être blasé maintenant sur l'importance qu'on y doit attacher.

Les « coupables » sont ou des inventeurs, des poètes incompris ou des employés révoqués qui se livrent à ces manifestations pour attirer l'attention sur « leurs malheurs ».

Cette fois, c'est un ancien piqueur attaché à la direction des travaux de la Ville de Paris qui s'est offert cette innocente satisfaction. Le 29 juin dernier, François s'était déjà fait remarquer. Il jeta, du haut de la tribune publique, au Palais-Bourbon, une poignée de circulaires où il racontait ses déboires et ses démêlés avec ses anciens chefs.

Né à Port-Louis (Morbihan), fils d'un gendarme retraité, mort il y a quelques années, François a passé treize ans dans un régiment de ligne, et après en être sorti avec le grade d'adjudant, l'ancien sous-officier entra comme piqueur dans la direction des travaux de la Ville de Paris.

Comme le malheureux donnait des signes de dérangement cérébral, on le révoqua. A partir de ce moment, François fut hanté du délire de la persécution. Il disait que M. Humblot, le directeur du service des eaux, avait lancé sur sa piste toute une nuée d'agents mystérieux qui le poursuivaient jusque dans ses rêves. Il écrivit :

« Des policiers me suivent partout. Je ne sais s'ils en veulent à ma vie ou à ma liberté. On veut également m'empoisonner, j'en suis certain. Quand j'entre dans un restaurant, je sens immédiatement l'hostilité des garçons. Quand je mange un plat, j'écrase du soufre entre mes dents. J'ai eu l'honneur d'adresser à M. le président du Conseil municipal un fromage acheté par moi au marché de Vincennes et qui contenait une grande quantité de soufre, peut-être renfermait-il du phosphore, etc., etc. »

Le pauvre fou avait composé plusieurs brochures : *A bas les masques! Les Requins de la mer Rouge! Les comédies du jour*, etc. On trouvé chez lui une quantité considérable de papiers, des projets de mémoires, des libelles manuscrits ou imprimés, des vers satiriques, des plans de romans, des scénarios de pièces de théâtre, etc. Les vers ne valent pas cher. Parmi les pièces les plus lisibles, figure un dialogue intitulé : *Le Prochain mariage de Rayefort et de la tzarine*. Les deux adversaires du tournoi qu'on n'a pas oublié échangent des aménités. Rochefort dit :

Il existe une violette
Qui se dérobe sous l'herbette :
Point du tout sotte en vérité,
Elle tient comptabilité
De l'argent que chacun lui donne
C'est pour cela qu'on la dit bonne.

A quoi Séverine répond :

Il existe un grand pamphlétaire,
Aux allures de mousquetaire,
Que ses écrits, pleins de talent,
Ont fait un seigneur opulent.
Je vous dis, entre parenthèses,
Qu'il a voiture et bonne anglaises.

La tenue du carnet et le buste de l'écrivain font l'objet de la querelle et rappellent la dispute de Mme Angot :

— Ecoute donc un tantinet :
Veux-tu deux sous pour ton carnet?
— Ohé! là-bas, dis donc, Auguste,
Je n'ai qu'un sou ; combien ton buste?

Voilà le poète! Evidemment de telles berquinades ne trahissent pas un méchant homme. Mais, alors, que faut-il penser des personnages officiels qui n'ont pas craint de transformer cet aliéné en un farouche conspirateur, et de télégraphier aux quatre coins de l'Europe que M. Félix Faure avait échappé au plus affreux complot des temps modernes! Quel cabotinisme!

***

Depuis quelques années on a élevé des statues à des personnages ridicules ou médiocres. Par exception, la ville de Reims vient de dresser sur un piédestal l'effigie d'une héroïne dont personne ne saurait contester la gloire. C'est de Jeanne d'Arc qu'il s'agit. Le Président de la République n'a pas hésité à quitter Paris pour assister à l'inauguration du bronze. On ne saurait trop le féliciter de ce bon mouvement. La statue est d'ailleurs fort belle et mérite bien cet hommage. Mais comment se fait-il que M. Faure, qui assiste pieusement à toutes les cérémonies que l'ambassade de Russie fait célébrer à l'église schismatique de la rue Daru en l'honneur des membres de la famille impériale, comment se fait-il que le Président de la République n'ait pas osé franchir le seuil de la cathédrale de Reims pour assister à la messe de Jeanne d'Arc? M. Félix Faure aurait-il eu peur de mécontenter les francs-maçons?

M. Faure voyage actuellement en Bretagne. Tout le monde sait que le sanctuaire de Sainte-Anne-d'Auray est le sanctuaire le plus vénéré du vieux pays armoricain. Tout les chefs d'Etat qui ont visité la province ont tenu à honneur de s'arrêter à Sainte-Anne-d'Auray. M. Faure est le premier qui se dispense de cet hommage. La ville de Vannes, voisine du lieu de pèlerinage, a été rayée de l'itinéraire. Ah! si la basilique de Sainte-Anne était une basilique russe! Mais ce n'est qu'une église catholique et française!

***

On commence à s'occuper de l'Exposition de 1900.

Les projets des principaux palais viennent de nous être révélés. Pour être juste, il faut dire que ces projets n'offrent aucune originalité, et qu'il ne faudra pas s'aviser d'y chercher la moindre tentative artistique. La banalité, le « déjà vu », le « trop connu », semblent avoir présidé à l'élaboration des plans. Aux Champs-Elysées, le palais de l'Industrie va disparaître. Cet édifice n'est certainement pas de ceux qui provoquent l'admiration, mais, tel qu'il est, on le trouvait jusqu'à ce jour acceptable.

Par quelle bâtisse, grand Dieu! se décidera-t-on à le remplacer?

Ces pauvres Champs-Elysées, cette promenade incomparable, vont donc se trouver pendant plusieurs années livrés aux mains des terrassiers, des démolisseurs, des maçons, qui les transformeront en un immense chantier aux alentours inabordables. Comment

sortiront-ils de cette épreuve? Reviendront-ils à l'état où ils se trouvaient lorsque, situés hors de la ville par l'enceinte de Charles IX, ils ne formaient qu'une immense plaine s'inclinant en pente vers la Seine, et aboutissant d'autre part à la forêt de Rouvray !

Espérons que nos édiles sauront faire respecter ces magnifiques avenues qui, pour être aujourd'hui les plus fréquentées de Paris, n'en ont pas moins une origine assez récente.

C'est en 1616 seulement que Marie de Médicis fit planter dans la plaine dont nous venons de parler une allée de promenade qui fut entourée de grilles monumentales et prit le nom de « Cours de la Reine-Mère », devenu depuis « le Cours la Reine ». Jusqu'à la Révolution, la société élégante s'y donna rendez-vous. En 1670, Louis XIV acquit les terrains environnants et les confia à Le Nôtre qui y traça une série de parterres aux fleurs odorantes, ombragés d'arbres nombreux et d'essences variées. La place actuelle de la Concorde n'existait pas encore à la mort du grand roi. Elle ne fut dessinée qu'en 1764, sous les ordres du duc d'Antin, ministre de la maison du roi Louis XV. Ce ministre fit en même temps modifier l'aspect des Champs-Elysées, régulariser les avenues et ouvrir différentes voies de communication. Son œuvre fut continuée par M. de Marigny, surintendant de beaux-arts. Jusqu'à la Révolution, toutes les nombreuses allées qui partaient de la place Louis XV offraient, dès le soir venu, le plus grand danger. Le passant attardé y devenait la proie des tire-laine qui les infestaient. Sous l'Empire, les Champs-Elysées eurent leur heure de gloire. Napoléon I[er] affectionna cette promenade, mais en 1815, hélas, les Cosaques y campèrent et leurs chevaux mangèrent l'écorce des arbres. Jusqu'en 1835 ces tristes souvenirs écartèrent des avenues les promeneurs. Mais après l'érection de l'obélisque de Louqsor, sur la place de la Concorde et l'installation des fontaines de bronze, la foule revint peu à peu. Les transformations successives qu'on opéra depuis lors aux Champs-Elysées en ont fait la promenade favorite des Parisiens. La proximité du Bois de Boulogne ajoute encore à son charme : pourquoi faut-il que les promoteurs de l'Exposition de 1900 aient décidé de dévaster ce mail sans rival en Europe?

Oscar Havard.

## JEUX D'ESPRIT DE L'OUVRIER

*Pour les prix et les conditions, voir le n° 1920, du 10 juin 1896*

25. — mots en losange.

Cherchez en *sens horizontal*
— Un tout petit bout de métal.
— *Deux* d'un enfant de Normandie
Est une belle tragédie.
— Quand on entend gronder le *trois*
C'est signe de guerre, je crois.
— Pour le *quatre* il faut qu'on devine
Une cité de Palestine.
— Quand vous êtes en *cinq* toujours
Vous avez besoin de secours.
— Petit possessif très utile.
— Ce qu'on voit dans un projectile.
Dans l'*autre sens* vous pourrez voir :
— Une consonne en réservoir.
— Ensuite une pointe de terre.
Qui s'avance dans l'onde amère.
— Coquillages, pour le suivant.
— Tour où domine le croissant.
— De pastorale un personnage.
— Il féconde certain pays.
— Il faudra que l'on déménage
Cette lettre de chez Denys.

26. — devinette-anagramme.

par S. Ça.

Je suis un oiseau solitaire ;
Me nourrir de poissons, voilà mon seul bonheur.
Puis-je affirmer sans vous déplaire,
Que, toujours et partout, à tous je fais *honneur*?

27. — rébus.

g l C H a É N n d E

notes pour les débutants

*Exemple de mots en losange :*

```
      O
    P U T
  P A V I E
F E R R A R E
  C O I R E
    S E E
      R
```

Adresser tout ce qui concerne les *Jeux d'esprit* au rédacteur soussigné aux bureaux du Journal.

Œdipe



*Le Directeur-Gérant :* Henri GAUTIER. — Sceaux, Imp. Charaire et C[ie].

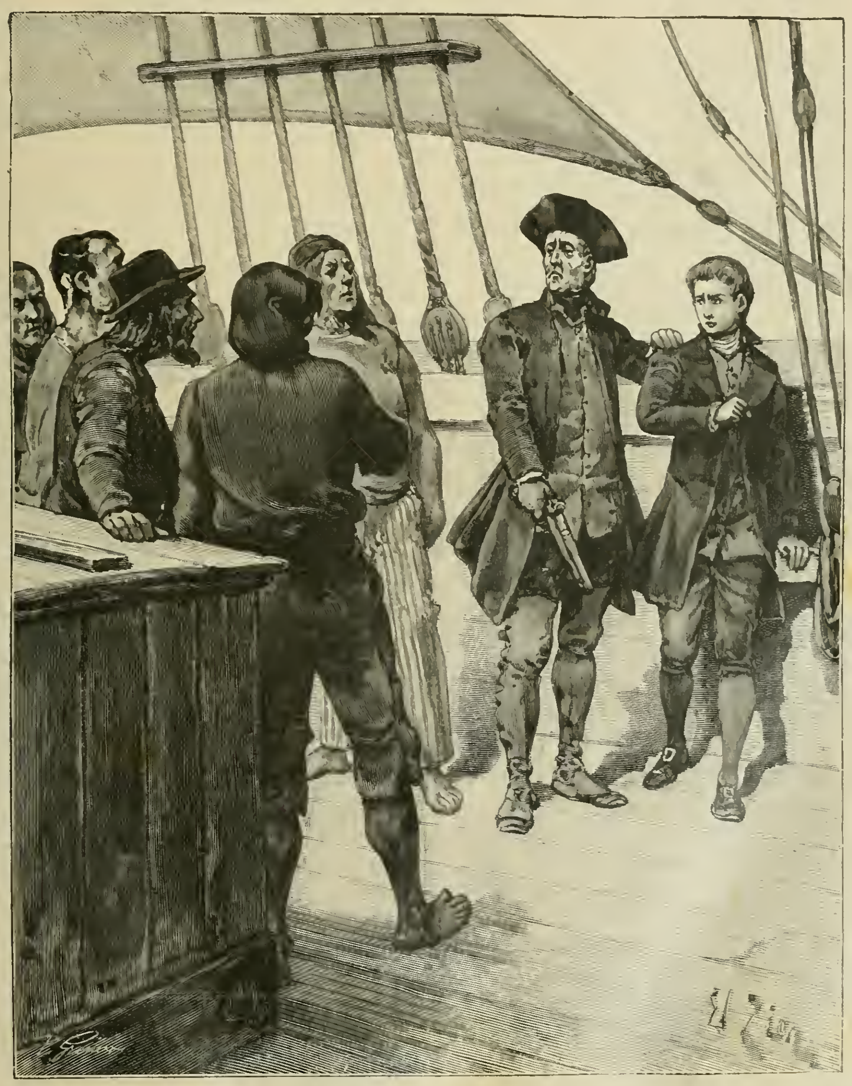
5 centimes le N° année courante. (10 centimes le N° années échues.) N° 1938 TRENTE-SIXIÈME ANNÉE. — 12 Août 1896.

# L'OUVRIER

Journal illustré paraissant le Mercredi et le Samedi

| ABONNEMENT D'UN AN : (104 numéros) France, Algérie et Belgique : 6 francs. | DIRECTION ET ADMINISTRATION : LIBRAIRIE BLÉRIOT, HENRI GAUTIER, SUCCESSEUR, 55, quai des Grands-Augustins, Paris. | ABONNEMENT D'UN AN (104 numéros) Colonies et Étranger (sauf la Belgique) : 7 francs. |
|---|---|---|

## A L'ABORDAGE! PAR HENRY DE BRISAY



— Le premier qui y touche, je lui casse la tête. (Voir page 236.)

# A L'ABORDAGE![1]

## GRAND ROMAN D'AVENTURES

PAR

**HENRY DE BRISAY**

PREMIÈRE PARTIE

## LE BRICK *L'AGILE*

### I

EN MER

L'*Agile* était un superbe brick de 500 tonneaux, allongé comme une couleuvrine, ras sur l'eau et portant la toile comme un vaisseau de ligne. Il n'était pas rare de le voir garder ses cacatois par belle brise, et sa marche était tellement supérieure que pas un seul navire, si ce n'est peut-être la *Sainte-Marie*, ne pouvait le battre de vitesse.

Dans la peinture noire de son bordage douze sabords se découpaient, qui livraient passage en temps opportun à douze jolies caronades de chaque côté. Son artillerie se complétait d'un long canon de chasse à l'avant et d'un pierrier sur pivot à l'arrière.

L'équipage était de cent vingt hommes, tous gaillards solides et dévoués à leur chef jusqu'à la mort.

Le mardi 13 mai 1782, à la marée du matin, l'*Agile*, ainsi qu'il avait été convenu, commençait son appareillage.

Le navire, mouillé seulement sur grelin dans le sud du petit Bey, porte déjà son grand foc, sa trinquette, sa misaine et son petit hunier.

Le Jéguen le second lieutenant est à son poste.

C'est un beau garçon d'une trentaine d'années, grand et fort comme les chênes de son pays.

Debout à l'arrière, il regarde constamment avec sa lunette la pointe du môle.

Enfin il murmure :

— Voilà la chaloupe.

— C'est vraiment pas malheureux, grand saint Mathieu, gronde une voix derrière lui, un peu plus on manquait le jusant, mon grand saint Prudent.

Le Jéguen se retourna.

— Ah! vous voilà, Toussaint. Quand donc avez-vous embarqué?

— Je vais vous dire, lieutenant, fait notre vieil ami, hier soir on a un peu trinqué avec les camarades, et puis il faisait grand jour quand on a sorti, alors j'ai pris un canot et la cloche piquait huit heures quand j'ai abordé.

— Mais comment se fait-il que je ne vous aie pas encore vu?

— Ah! voilà, c'est que, en rentrant à bord, j'étais un peu fatigué... moi, vous savez, lieutenant, je ne suis pas pour les émotions et il avait fallu dire au revoir aux amis... et puis...

Toussaint Joël ne se serait probablement jamais tiré de son explication, mais, par bonheur, le lieutenant qui lorgnait de nouveau la chaloupe s'écria tout à coup :

— Voilà qui est particulier, le lieutenant n'est pas dans le canot.

— Bah! dit Toussaint, il viendra au dernier moment, mon bon saint Goustan.

— Et puis, continua Le Jéguen qui poursuivait son examen, il y a avec le capitaine deux figures que je ne connais pas.

— C'est des amis qui viennent leur dire adieu.

— Avec quelle embarcation s'en iront-ils, puisqu'ils arrivent avec la chaloupe du bord?

— Tiens, c'est étrange, mes beaux saints anges... Ah! mais ils partiront avec le canot qui amènera le lieutenant, grand saint Colomban.

Toussaint s'était penché sur le bordage et regardait à son tour la chaloupe, qui grossissait à vue d'œil.

— Eh! mais, voilà du nouveau, dit-il tout à coup. Il y a l'un des particuliers que je reconnais, c'est mon Anglais.

— Un Anglais!

— Oui un Anglais qui n'est pas Anglais... il m'a raconté ça, c'est toute une histoire, sainte Victoire.

— Et l'autre?

— [illegible]-là, je ne le connais pas du tout.

[illegible] chaloupe accostait à tribord.

Yves Roëllo monta le premier l'échelle et tendit la main à Maryvonne dont le visage était pâli. Elle semblait avoir pleuré.

— Voilà ma fille qui a l'air d'avoir le cœur tout chaviré, grommela Toussaint, qui donc qui lui a fait de la peine?...

Les deux étrangers embarquèrent ensuite et Guy les suivit.

Roëllo se dirigea aussitôt vers Le Jéguen.

— Nous sommes parés, lieutenant? demanda-t-il d'une voix brève.

— Oui, capitaine.

— Bien; assemblez l'équipage.

Le Jéguen modula quelques coups de sifflet et bientôt tous les matelots de l'*Agile* furent massés au pied du grand mat.

— Mes enfants, dit le corsaire, j'ai une mauvaise nouvelle à vous annoncer. Notre premier lieutenant, M. Lacaussade, a été frappé cette nuit d'un coup de couteau qui met sa vie en danger...

Un sourd murmure parcourut les rangs des matelots. Marius était adoré.

Roëllo poursuivit en prenant la main de Brecknock qui se trouvait à côté de lui :

— Voici M. Allan Brecknock qui le remplace. Vous lui obéirez dans tout ce qui concerne son emploi. Maintenant, à vos postes.

Sans un cri, les marins se dispersèrent.

— Prenez le commandement, lieutenant, dit alors le corsaire en s'adressant à l'Anglais; nous allons voir tout de suite si vous n'avez pas exagéré votre savoir-faire.

Allan semblait transfiguré. Une joie effrayante, pour qui aurait connu ses projets, éclatait dans ses yeux.

Il s'inclina sans mot dire et s'élança sur la dunette.

— En haut tout le monde à l'appareillage! commanda-t-il d'une voix forte.

Puis presque aussitôt :

— Virez!

On entendit grincer les chaînes du cabestan, tandis que les hommes qui le faisaient mouvoir entonnaient une sorte de mélopée qui rythmait leurs efforts.

Quand l'ancre fut amenée.

— A larguer les voiles! commanda encore Allan.

Les hommes abandonnèrent le cabestan et se rendirent à leurs postes.

— Nous avons le vent sous vergues, n'est-ce pas, timonier? demanda-t-il au vieux Toussaint qui était à la barre.

— Oui, lieutenant, sud-sud-est.

— Bien. En haut les gabiers de misaine!

Les matelots s'élancèrent dans la mâture.

— Bordez! Hissez! Amarrez!

La manœuvre s'accomplit avec une rapidité merveilleuse.

L'*Agile* frémit, hésita un instant, puis obéit à la barre et s'inclina, commençant son sillage.

Des hourras vinrent des quais où une foule considérable assistait au départ du brick.

Pendant ce temps, Brecknock augmentait sa voilure et faisait établir la brigantine et la grand'voile.

Quand le bâtiment fut par le travers de Cézembre, on dépassa les grands et les petits huniers, et l'*Agile* prit sa grande allure de course, rasant les flots comme une mouette...

Nous allons maintenant expliquer comment Allan Brecknock et Duncan se trouvent à bord du bâtiment corsaire.

Aux cris de Guy, des pêcheurs étaient venus et on avait transporté le malheureux Marius chez Roëllo.

Le jeune homme, sans dire le véritable motif de sa sortie, expliqua que se promenant avec Lacaussade, mais s'étant éloigné un instant de lui, il l'avait retrouvé dans cet état.

Des chirurgiens appelés en hâte avaient déclaré que la blessure était très grave et qu'ils ne répondaient pas de la vie du blessé.

Le corsaire aimait tendrement le Marseillais, et il lui fallut un véritable courage pour ne pas changer les ordres donnés pour son départ du lendemain. Néanmoins, après quelques courtes hésitations, il se décida à obéir. Il ne s'appartenait plus depuis qu'il avait accepté de combattre dans l'escadre du roi.

Le lendemain matin, il s'informa, dès son réveil, de Marius et apprit avec joie qu'il avait passé une nuit assez calme.

Roëllo allait descendre pour s'assurer par lui-même qu'il avait tous les soins nécessaires quand un domestique vint lui annoncer qu'une personne désirait lui parler.

— Son nom? demanda le corsaire.

— M. Allan Brecknock, monsieur.

Roëllo eut un geste d'étonnement; puis, après avoir réfléchi une minute.

— Fais entrer, commanda-t-il.

Un instant après, l'Anglais était devant lui.

— J'ai appris, monsieur, dit Allan après s'être incliné, l'accident arrivé à votre lieutenant.

— Vous pouvez dire le crime... Mon pauvre Marius a été lâchement assassiné... on recherche son meurtrier... on ne lui connaissait pas d'ennemis.

Ici Brecknock pâlit un peu.

— J'ai donc, poursuivit l'Anglais, appris la blessure de M. Lacaussade; comme je ne pense pas qu'il soit en état de prendre

[1] Voir l'Ou[illegible] ...ût 1893.

actuellement la mer, je suis venu vous demander si vous ne vouliez pas de moi pour le remplacer ?

Roëllo fronça les sourcils.

— Vous n'êtes pas long, monsieur, dit-il, à chausser les souliers du mort, qui grâce à Dieu est encore bien vivant!

Allan répondit froidement :

— Que voulez-vous, monsieur, je n'ai pas le cœur sensible, moi, suivant la mode du jour. Je déplore l'attentat commis, mais je profite du hasard qui me permet de faire croisière avec vous. Vous voyez que je vous parle franchement.

— Trop franchement, même, j'aime les gens qui ont du cœur.

— J'en ai eu, capitaine, mais on me l'a tué.

Ceci fut dit avec un tel accent que Roëllo, qui n'était pourtant pas timide, sentit un frisson lui friser l'épiderme et resta silencieux un moment. Cet étrange individu lui faisait presque peur. Instinct, pressentiment, quelque chose lui disait de fuir cet homme qui certainement lui serait fatal. D'autre part, la blessure de Marius le mettait dans un grand embarras, car il n'avait personne sous la main pour le remplacer, et l'Anglais se présentait providentiellement.

Enfin, il prit son parti.

— Je vous accepte, monsieur, dit-il.

Un éclair de furtive joie traversa les prunelles froides du misérable.

— Mais, entendons-nous bien, continua Roëllo, si vous ne faites pas mon affaire, je vous débarque à la première escale.

— Vous serez content de moi, capitaine.

— Je le souhaite, monsieur, et maintenant, rendez-vous au quai dans trois heures. Je vous emmènerai dans ma chaloupe.

Roëllo fit un pas en avant. L'Anglais ne bougea pas.

— Ah ! oui, j'oubliais, fit le corsaire se méprenant sur l'insistance de Brecknock, voici quelles sont nos conditions : la table, cent écus par mois et triple part en cas de prise.

Allan ne bronchait pas plus qu'une souche.

— Eh bien ! monsieur, m'avez-vous entendu... cela vous plait-il ?

— Vos conditions sont les miennes, dit enfin l'Anglais, mais il me reste une prière à vous adresser.

— Parlez, monsieur.

— J'ai, avec moi, un jeune homme, un cousin... c'est mon seul parent, ne pouvez-vous me permettre de l'embarquer avec moi ?

Roëllo rougit de colère.

— Prenez-vous l'*Agile* pour une école de mousses? dit-il violemment.

— Le jeune homme rendra des services. Je vous en prie, capitaine, ne me refusez pas cette grâce : l'enfant est seul au monde... sans appui.

Quand on s'adressait au cœur de Roëllo, on était sûr d'obtenir tout ce qu'on voulait.

— Allons, emmenez le petit avec vous, dit-il, on lui apprendra le métier.

Pour la seconde fois, une expression de joie triomphante glissa sur les traits d'Allan.

— Maintenant, capitaine, dit-il joyeusement, c'est moi qui vous demande la permission de partir; Duncan va être si heureux en pensant qu'il ne me quittera pas.

— Allez, monsieur, je ne vous retiens plus, mais soyez exact.

— Vous pouvez y compter. A tout à l'heure, capitaine.

Allan descendit en courant le grand escalier, s'élança comme un fou dans la rue et, tournant vivement à droite, se trouva en présence de Duncan dont tous les traits indiquaient l'angoisse la plus cruelle.

Mais point n'était besoin de paroles pour connaître le résultat de l'entrevue. La joie qui éclatait dans les yeux de Brecknock parlait assez.

— Alors tu embarques !... fit Duncan.

— Oui, c'est fait.

— Et moi ?

— Toi aussi.

Sans s'inquiéter des passants, le jeune homme sauta au cou d'Allan. Puis, prenant leur course, ils se dirigèrent vers leur auberge où ils avaient à faire leurs modestes paquets.

Tout en marchant, Duncan disait :

— Tu vois que mon plan était bon... A propos le Marius est-il mort ?

— Blessé seulement.

— Maladroit.

— Tais-toi...

— Es-tu fou, personne ne nous écoute, une autre fois aie la main plus solide.

Allan s'arrêta net, saisit son compagnon par le poignet et le considéra profondément.

— Il y a des moments, dit-il d'une voix grave, où tu me fais peur.

Le jeune homme lui échappa et lui répondit par un éclat de rire moqueur.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Maintenant, le lieutenant n'avait plus rien à faire. Il descendit de la dunette et, s'adressant au capitaine qui avait observé silencieusement ses commandements et ses manœuvres :

— M'en suis-je tiré à peu près, capitaine? demanda-t-il en s'inclinant.

— Tous mes compliments, lieutenant, répondit Roëllo. Si vous êtes aussi bon soldat qu'habile marin tout sera pour le mieux.

Un peu plus à l'arrière, Guy et Maryvonne causaient doucement, regardant fuir la côte qui s'estompait déjà dans la brume.

— Alors Louis m'aime toujours, disait la fillette.

— Toujours, répondait son frère.

— Quand le reverrons-nous ?

— Plaise à Dieu que nous ne le revoyons pas avant notre retour à Saint-Malo !

Aussitôt cette phrase prononcée, Guy se mordit les lèvres.

— Que veux-tu dire ?

— Rien du tout, répondit le jeune homme embarrassé, je voulais dire que je souhaitais le revoir en bonne santé à Saint-Malo.

— Oh ! Guy, tu me caches quelque chose.

— Mais non, je t'assure.

Si, et jamais je ne me suis sentie si triste à un départ. As-tu remarqué, c'est un 13 aujourd'hui, et puis la blessure de notre bon Marius, enfin cet homme qui me fait peur.

Et son regard désignait l'Anglais.

— Je t'avouerai, ajouta Guy en baissant la voix, qu'il ne me plait pas davantage.

— Quelle drôle d'idée papa a eu de l'engager.

— Il n'y avait pas le choix, et nous ne pouvions retarder notre départ.

A ce moment, le clocher de Saint-Malo s'effaçait peu à peu à l'horizon, Maryvonne fit, de la main, un signe enfantin dans la direction de la ville en répétant :

— Adieu ! adieu !

Et de grosses larmes roulaient dans ses yeux.

Cependant Roëllo continuait à causer avec Brecknock, et le corsaire était bien forcé de reconnaître que le lieutenant que le hasard lui avait donné était un homme tout à fait supérieur. Ayant beaucoup voyagé, beaucoup vu, beaucoup observé, l'Anglais était un causeur de premier ordre, et les préventions que Roëllo avait d'abord eues contre lui se dissipaient peu à peu.

Aussi, sans le mettre absolument au courant des ordres reçus de la cour de Versailles et du plan soigneusement préparé par le roi et ses ministres, lui donnait-il quelques indications sur les grandes lignes de l'expédition.

Brecknock approuvait, critiquait et, en tout, montrait une sûreté de jugement remarquable.

Un seul point semblait obscur maintenant à Roëllo. Pour quelles raisons cet homme qui avait toujours combattu sous le pavillon d'Angleterre abandonnait-il son ancien drapeau et venait-il offrir son épée aux pires ennemis de sa patrie ?

Le corsaire ne connaissait pas l'art des préparations savantes. Il aborda donc franchement la question.

— Voyons, monsieur, lui dit-il, maintenant que vous voilà engagé à mon bord, vous pouvez bien me dire pour quelles raisons vous avez quitté votre pays. Quand on doit vivre et combattre ensemble, il est nécessaire de bien se connaître et de ne rien avoir de caché l'un pour l'autre.

Brecknock fronça les sourcils, car il était un peu hors de garde et ne s'attendait pas à la brusque attaque, néanmoins il se remit vite et ce fut d'une voix altérée qu'il répondit :

— Depuis que je suis au monde, j'ai souffert des Anglais. Mon père fut ruiné par les Anglais qui refusèrent contre toute justice de reconnaître son bon droit dans un procès d'où dépendait toute notre fortune; mes frères qui avaient gagné leurs grades à la pointe de l'épée se virent honteusement mis au rancart quand il s'agit de les pourvoir d'un commandement important, et ils se virent préférer des fils de lords qui sortaient des mains de leur précepteur et n'avaient encore fait manœuvrer que des soldats de carton... Pourtant, moi, entraîné par la force de l'habitude, je continuais de servir quand m'arriva l'épouvantable aventure que je vais vous dire.

Ici, Allan fit une pause, comme accablé par ses souvenirs, puis il reprit d'une voix sourde et avec un accent de désespoir que n'eût point désavoué le meilleur comédien.

— Il y a un an à peu près, le poste du gouvernement de Montréal se trouva vacant et je fus assez heureux pour l'obtenir. J'allais partir pour le Canada quand un avis de l'amirauté me parvint. On me prévenait laconiquement que ma nomination était rapportée et que je devais la considérer comme nulle et non avenue.

« Je courus à Londres et j'appris dans les bureaux que mon gouvernement avait été donné à un homme de rien, frère de la première femme de chambre de la belle comtesse d'Essex et qui déshonorait l'armée par ses vices et sa cruauté. L'affront était sanglant. Je demandai à voir le ministre. On me traîna pendant huit jours et enfin j'obtins une audience de lord Staunton. Respectueusement, mais avec fermeté, je fis valoir mes droits et j'ajoutai que rien dans ma conduite passée ne pouvait mériter un semblable affront. Le ministre ne fit que rire. J'insistai disant que j'irais jusqu'au bout, s'il le fallait, et que je demanderais justice à Sa Majesté.

« Alors lord Staunton, qui semblait légèrement pris de vin,

s'emporta et me dit qu'un pourceau gallois comme moi était bien hardi de se plaindre.

« A ce dernier outrage je perdis la tète et je souffletai le ministre, qui appela au secours.

« On vint à ses cris et une nuée de valets s'abattit sur moi. Alors, ivre de fureur, rugissant, grotesque et épouvantable, lord Staunton donna des ordres et me fit fouetter devant lui... Vous comprenez bien, capitaine, moi dont le nom est plus noble que celui du roi, moi fouetté par des valets devant cette brute!

Roëllo ne put réprimer un mouvement d'horreur, car toute cette série de mensonges avait été débitée avec un art inouï.

Brecknock continua après un silence :

— Je remuai ciel et terre pour qu'on me rendît raison ou justice. Tout fut inutile; alors, ayant au cœur la plus effroyable haine qui ait grondé au cœur d'un homme, je quittai ce pays maudit et je fis un serment de vengeance que je tiendrai... Vous me verrez à l'œuvre.

Brusquement, Roëllo, sans mot dire, tendit sa main loyale à l'Anglais qui la prit et la pressa avec une émotion bien jouée.

Intérieurement le misérable se félicitait de sa présence d'esprit. Désormais il était tranquille : Roëllo, en connaissant le motif, était bien sûr de sa haine. Tout était pour le mieux et personne ne l'épierait plus ou ne se méfierait plus de lui et il pourrait mener à bien ses ténébreux projets.

En deux heures, on avait fait de la route, et maintenant la terre n'apparaissait plus à l'horizon que comme une bande bleuâtre qui se confondait même par instants avec la ligne des flots.

Roëllo quitta Brecknock et vint retrouver ses enfants qui, accoudés au bordage, ne parlaient plus et regardaient une dernière fois cette terre de Bretagne qu'ils quittaient pour si longtemps.

Le corsaire eut vite fait de remarquer la mélancolie qui se peignait sur les traits de Guy et de Maryvonne.

— Hé, mais, dit-il d'un ton enjoué, vous voilà tristes comme des oiseaux de nuit, on dirait que le voyage vous fait peur et que les dangers que nous allons courir vous épouvantent.

— Vous savez bien, mon cher père, que les périls ne nous épouvantent guère, Maryvonne aussi bien que moi, mais nous sommes tristes de quitter Saint-Malo où nous laissons des gens que nous aimons.

Les sourcils de Roëllo se froncèrent et il tourna le dos à ses enfants sans dire un mot de plus.

D'ailleurs, son attention était attirée par un tumulte qui venait du bas de la dunette. Au milieu d'un groupe, on voyait Brecknock qui, pâle de colère, soutenait Duncan d'une main, tandis que de l'autre il écartait violemment les matelots qui l'entouraient.

Expliquons en quelques mots ce qui venait de se passer.

Duncan, accoudé au bastingage, regardait fuir la mer le long des flancs du vaisseau. Ses traits fins et durs s'étaient détendus. Après la lutte pour l'œuvre commune et le triomphe dans la première partie du plan infernal qu'ils avaient dressé, le jeune homme s'accordait un répit et se laissait aller à rêver vaguement au balancement rythmique des longues houles.

Les matelots qui, au moment du départ et pendant les manœuvres, avaient suivi l'appareillage, n'avaient pu causer entre eux des divers incidents survenus dans la matinée, s'en donnaient maintenant à cœur-joie et accumulaient les suppositions les plus invraisemblables sur le compte des deux étrangers.

Brecknock avait été accepté comme lieutenant parce que l'équipage savait qu'il n'y avait pas à discuter avec les ordres de Roëllo, mais cette pâle figure sombre ne plaisait guère aux matelots, et il aurait suffi de prêter une minute l'oreille aux conversations du gaillard d'avant pour en être convaincu.

— Comment dis-tu qu'il s'appelle?

— Buenocq, Baucroc, Baukok..., je sais plus au juste...

— C'est pas un nom de chrétien, pour sûr.

— Il a les cheveux rouges, comme la vache à la mère Gaud.

— Quand y vous regarde on dirait qu'y vous voit point.

— C'est p't-être ben un dormi qui va.

C'est ainsi qu'en Bretagne on désigne les somnambules.

— Et puis, conclut Jégo, le fin gabier de hune, un homme qui tombe comme ça après un assassinat et qui embarque un treize, ça ne peut qu'être un pas grand'chose.

L'opinion de Jégo fut unanimement approuvée.

— Et le petit mince, demanda Kérinou qui était quartier-maître, qu'est-ce qu'il vient faire à bord, aussi, celui-là?

— C'est-y que l'*Agile* va transporter des passagers à c't'heure.

— Toussain Joël a dit qu'il venait pour être novice.

— Y faudrait voir.

— Pour sûr.

— Y a qu'à lui demander s'il connaît bien son affaire rapport à la marine.

— En voilà une idée!

— Et une fameuse! Ce Jégo, il n'y a que lui!

— Allons-y, c'est toi qui parleras!

— A pas peur, mes requins, on va lui conter la chose en douceur.

Et Jégo, l'orateur désigné, se dirigea, suivi d'une dizaine de matelots vers l'endroit où se tenait Duncan, toujours immobile, toujours rêvant.

— Pardon de la liberté, fit Jégo en faisant un salut cérémonieusement grotesque et en s'adressant au jeune homme, mais nous voudrions bien savoir, les camarades et moi, à quel emploi que vous êtes réservé à bord du brick L'*Agile*, bon corsaire et fin voilier.

Duncan ne se détourna même pas. Les yeux toujours sur l'horizon, il fixait quelque vision lointaine.

Yann Jégo, un peu froissé de voir son éloquence dépensée en vain, fit encore un pas et continua en parlant sous le nez du jeune homme :

— Dites-nous seulement si vous êtes gabier, canonnier ou matelot de pont afin qu'on vous fasse faire connaissance avec ceux de votre poste...

Duncan, sortant enfin de sa rêverie, ramena sur les matelots ses grands yeux profonds et dit :

— Que me voulez-vous?

— Mais, mille millions de canonades! on vous le dit depuis un moment, jeune homme, et il faudrait tâcher d'être ailleurs que dans la lune quand les camarades vous parlent gentiment.

Duncan, sans répondre, jeta un regard méprisant sur celui qui lui parlait et fit un mouvement pour s'éloigner. Mais cela ne faisait pas le compte de Jégo, car il saisit le revers de l'habit du jeune homme et le maintint à sa place en disant :

— Nous allons nous fâcher, mon mignon...

Mais, d'un geste brusque, Duncan s'était dégagé en disant d'un ton hautain :

— Je vous défends de me toucher...

— Ah! c'est comme ça, mon garçon, riposta Jégo qui commençait à perdre patience, eh bien! tu vas me faire le plaisir d'aller prendre un riz dans le perroquet de misaine afin de t'apprendre la politesse.

De gros rires approuvèrent l'invitation du gabier, et deux ou trois matelots se mirent en devoir d'entraîner le jeune homme vers les haubans.

Duncan fit un effort pour se dégager, mais il avait affaire à des gaillards dont un seul l'eût mis facilement à la raison; alors, d'une voix vibrante, il cria :

— A moi, Allan!

Brecknock, qui regardait à ce moment d'un autre côté, tourna la tête et comprit, d'un coup d'œil, ce qui se passait. En deux élans il fut sur le groupe de matelots et dégagea Duncan en disant d'une voix que la colère faisait trembler :

— Le premier qui y touche, je lui casse la tête!

La discipline était sévère à bord de l'*Agile;* mais le lieutenant n'était pas sympathique, et puis il était depuis trop peu de temps en contact avec l'équipage pour avoir sur lui une réelle autorité. Il y eut des murmures, et quelques-uns parlaient déjà d'envoyer à la mer Brecknock et son protégé quand Roëllo parut.

— Qu'y a-t-il? demanda-t-il rudement.

— Il y a, capitaine, répondit Brecknock, que ces matelots brutalisent Duncan et que je ne souffrirai en aucune façon qu'on moleste ce jeune homme.

— Eh bien! Jégo, qu'as-tu à dire?

— J'ai à dire, capitaine, répondit Jégo, qui avait beaucoup perdu de sa belle assurance, qu'on nous a dit comme ça que le jeune homme était à bord comme novice, et que nous voulions voir s'il connaissait déjà un peu le métier.

— Ce n'est pas une raison pour brutaliser les gens.

— Mais c'est qu'il nous a traités comme s'il avait été grand amiral de France, et qu'alors, si l'on est bon garçon, on a tout de même aussi la tête un peu près du bonnet.

— Il faudra vous habituer aux manières de ces braves gens, monsieur, dit alors Roëllo en s'adressant à Duncan; ils sont un peu rudes, mais le cœur est bon. Allons, donnez-vous la main et que tout soit oublié.

— Moi, je ne demande pas mieux, dit Jégo rondement, mais j'aurais tout de même voulu voir s'il mettait plus de deux minutes pour être dans les barres de perroquet.

— C'est un plaisir que vous n'aurez jamais, mon camarade, dit Brecknock en donnant une expression enjouée à sa physionomie, car Duncan est une femme.

— Capitaine, continua-t-il en s'adressant à Roëllo stupéfait, permettez-moi de vous présenter ma sœur Diana.

*(La suite au prochain numéro.)* HENRY DE BRISAY.

## BIBLIOGRAPHIE



Dans *Chapuzot navigue*, nous avons vu Chapuzot et son inséparable Bidouille faisant route pour Madagascar sur les plus mauvais transports de notre marine militaire

Dans *Chapuzot à Madagascar*, qui est orné d'une superbe couverture en couleurs, de Charly, et de nombreuses illustrations comiques de Tiret-Bognet et Draner, nous assistons à la lutte des deux troupiers et de leurs camarades contre l'administration, qui les laisse mourir de faim dans les savanes illustrées par la voiture Lefebvre.

*Chapuzot à Madagascar*, c'est en quelque sorte l'histoire d'une escouade. Escouade extraordinaire et fantaisiste, soit, mais escouade héroïque qui perd son régiment, mais prend Mevatanana, bat les Hovas, fraternise avec les Fahavalos, et occupe des fortins de sa propre initiative, tandis que le corps expéditionnaire demeure enlisé dans les sables, en attendant l'ouverture de la route sur laquelle doivent rouler les voitures Lefebvre.

Un caporal timoré est à sa tête : le bon Fouillopot. Il commande — sans jamais être obéi, d'ailleurs — à des lascars qui ont nom Chapuzot, Bidouille, le faubourien Mégotin, le formidable Pingouin, le docte Fournotin et l'unique Batifoul. Ce dernier est un marchand de charbon de Paris qu'on a embarqué par erreur à la place de son fils et qui se couvre de gloire pendant tout le cours de la campagne.

Mais le personnage qui dépasse de cent coudées tous les héros de cette extravagante épopée, c'est l'orang-outang Poil-aux-Pattes, qui s'attache à l'escouade Fouillopot comme à une seconde famille, et qu'on est à la fin obligé d'incorporer, malgré les récriminations du caporal. Poil-aux-Pattes rend d'ailleurs d'incroyables services au corps expéditionnaire, grâce à sa force herculéenne : il traîne un canon comme une voiture d'enfant!

Ce livre, qui comptera parmi les plus gais de la série des *Chapuzot*, contient une foule d'incidents comiques dont la nomenclature nous entraînerait trop loin.

Joliment édité, il fera la joie des amateurs d'histoires militaires, dont le nombre augmente tous les jours.

Pour recevoir *Chapuzot à Madagascar*, franco par la poste, il suffit d'envoyer 3 francs, en mandat-poste ou timbres français, à M Henri GAUTIER, éditeur, 55, quai des Grands-Augustins, Paris.

---

# LE MARIAGE DU DÉPUTÉ [1]

PAR

**JEANNE DE LIAS**

---

IV (*Suite.*)

Mais elle, la petite Gabrielle, lisait chaque jour le *Militant*, et c'est la première fois peut-être qu'un bon journal a fait du mal à quelqu'un! — Gabrielle était à même d'apprécier la hauteur de pensée, la fermeté de convictions et le don de style de Jacques. Cette aptitude aux choses intellectuelles précocement développée chez cette enfant et qui, faisant contraste avec sa naïveté profonde, lui donnait un charme si exquis, conspirait maintenant avec son imagination un peu folle pour lui faire caresser un rêve imprudent. A force de vivre avec cet esprit, avec cette âme, avec ce cœur d'homme, dont les aspirations et les sentiments répondaient si bien aux siens, quelque chose s'éveilla en elle comme le charme et la révélation confuse d'un premier amour.

Ah! si elle avait eu, elle aussi, un journal à rédiger, un Paris à habiter!... Si seulement elle avait su faire la lessive et les confitures, si elle avait été assidue à la lingerie et à la cuisine comme ses sœurs, elle n'aurait pas eu le temps de causer tout le long du jour avec sa dangereuse chimère. Mais voilà : Gabrielle était une enfant gâtée, les travaux pénibles lui étaient épargnés par ses aînées... La vie de la campagne est un peu monotone et, d'ailleurs, que devient en ce monde, où l'ennui domine, toute existence qu'un labeur sérieux n'emplit pas? Gabrielle, livrée à ses propres pensées, se bâtit aussi, jour à jour, page à page, un roman douloureux. Elle nourrit, elle échauffa, elle dilata par le travail de sa jeune tête l'affection allumée déjà dans son cœur, et qui, si elle n'y avait tant pensé, se serait probablement éteinte toute seule; et c'est ainsi que, par sa faute, la pauvre enfant enserra de plus en plus autour de son âme le lien d'amour.

Pauvre petite Gabrielle! Ah! monsieur Saint-Aubin, si vous aviez su!...

Si vous aviez su que votre douce admiratrice voyait pâlir ses joues roses à cause de vous, et que sœur Marthe commençait à prendre de l'inquiétude et à se demander si le cœur n'était pas atteint chez sa Gabriellette bien-aimée... C'est qu'elle était clairvoyante, sœur Marthe. Elle avait, dans sa vie de recluse et de précoce vieille fille, un roman déjà lointain dont elle gardait au plus secret de son âme de vierge un souvenir amer et décevant.

Ah! comme elle aurait voulu préserver sa chérie, sa préférée, dont elle connaissait la sensibilité excessive et l'exquise aptitude à souffrir, comme elle aurait voulu la préserver du mal d'aimer!

Elle cherchait à douter de son pressentiment pourtant si juste. Était-ce bien possible?... Gabrielle, une enfant, éprise de cet homme qui pourrait être son père! Fallait-il attacher autant d'importance à la boutade de la foire? Peut-être que la fillette avait autre chose : elle s'ennuyait à Saint-Landry, qui sait? C'est que c'est triste, la vallée de Moudang, l'hiver, quand les montagnes, les prairies, les maisons, tout est uniformément habillé de neige... Et puis les autres années, Gabrielle était au couvent, elle avait la société des religieuses et des élèves, ses compagnes...

— Il faut que je confesse Gabrielle, se dit Mlle Marthe en forme de conclusion.

Ce n'est pas bien difficile à confesser, les petites filles qui ont l'amour en tête. Elles sont bien résolues, certes, à ne rien dire, à mourir — car elles en mourront — emportant avec elle leur secret. Mais, au premier mot, au premier baiser de la grande sœur ou de la mère, les larmes s'échappent, entraînant l'aveu...

Gabrielle habitait une même chambre avec Marthe, une grande chambre de campagne aux deux lits ombragés de rideaux antiques tout chargés de fleurs et d'oiseaux aux ailes ouvertes qui aidaient Gabrielle, quand elle était petite, à s'envoler, elle aussi, aux pays des songes.

Or, ce soir-là, lorsque Mlle Marthe eut bien bordé l'enfant gâtée dans son grand lit, au lieu d'aller prendre elle-même son repos ou d'achever ses prières du soir aux pieds du crucifix posé sur le chambranle, elle prit une chaise et vint s'asseoir tout près de Gabrielle, le coude appuyé sur son oreiller.

— Comment te trouves-tu, ce soir, ma mignonne?

— Oh! bien, Marthe, bien... je veux dire, comme tous ces temps-ci, un peu fatiguée.

Sœur Marthe hocha la tête.

— Ma petite Gabrielle, sois franche avec moi qui t'aime tant. Tu nous chagrines tous, tu le sais. Notre père est alarmé. Il te voit pâlir, maigrir, perdre l'appétit, et le médecin ne connaît rien à ton mal. — De quoi souffres-tu, mon enfant?

Gabrielle ne répondit pas; mais sœur Marthe vit des pleurs affluer à ses yeux. Elle frémit légèrement : son soupçon, hélas! se confirmait.

— La maladie est donc morale, ma pauvre petite, puisque tu pleures. Voyons, tu t'ennuies peut-être ici, tu regrettes le couvent?

— Je ne regrette rien avec vous autres, dit Gabrielle, et je ne saurais m'ennuyer... — Et elle pleurait toujours ces grosses larmes de la toute jeunesse qui soulagent le cœur et ne brûlent pas les yeux.

— Gabrielle, dis-moi ce que tu as, je t'en supplie!

— Oh! jamais, jamais! c'est une chose qui ne peut pas se dire...

— Gabrielle, ma petite fille, tu n'aimes pas M. Saint-Aubain?

Pas d'autre réponse que la réponse éloquente des pleurs redoublés.

Mlle Marthe avait joint les mains. Elle murmurait :

— Folle enfant! Mon Dieu! mon Dieu!...

Puis, retrouvant le calme au fond même de son angoisse, elle prit à deux mains la tête blonde qui se cachait dans les plis de l'oreiller, laissant déborder sur le drap blanc et la courtepointe fleurie la chevelure opulente tout en désordre et Marthe, la femme qui avait souffert, se mit à raisonner doucement l'enfant sans expérience.

— Voyons, ma petite Gabrielle, ce n'est pas sérieux... C'est ta pauvre jeune tête qui s'est montée, c'est ton imagination qui te présente ce rêve impossible. M. Saint-Aubain, je te l'accorde bien volontiers, est digne de toute estime et de toute sympathie. Tu as pensé cela en l'écoutant, le jour de la foire de Saint-Michel, malheureux jour! Et parce que tu l'as trouvé éloquent, loyal, distingué, tu t'es figuré...

— Oh! non, non, Marthe! s'écria Gabrielle avec éclat, je ne me le suis pas figuré que je l'aime!

— Mais, ma chère petite, il a tant d'années de plus que toi! Il pourrait être ton père.

— Cela ne fait rien, gémit Gabrielle.

— Et puis, ce dernier point est le plus important : avant de te monter l'imagination comme cela pour cet homme, il aurait fallu attendre qu'il pensât à toi le premier. Or, M. Saint-Aubain ne te connaît pas; il ne t'a jamais vue et ne te verra peut-être jamais.

— Je le sais bien; c'est pour cela que je suis si malheureuse!

— Mais je ne veux pas, moi, que tu te rendes malheureuse sans raison! Voyons, réfléchis un peu : Si ce monsieur t'avait parlé d'affection, s'il y avait eu un projet d'avenir, une promesse échangée entre vous deux, et que tout vint à se briser ensuite, alors je comprendrais...

— Ah! non, Marthe, non! tu ne peux pas comprendre, toi qui n'as jamais aimé!

Mlle Marthe eut un étrange sourire. Elle resta un instant muette, regardant, pensive, les solives du plafond et semblant hésiter à faire ou à dire quelque chose : puis, comme ayant pris une résolution, elle se pencha vers Gabrielle et lui dit à voix presque basse :

— Je n'ai jamais aimé, tu crois?

L'enfant eut comme une commotion de surprise, un étonnement naïf que la sœur aînée n'eût pas toujours été vêtue de noir, et vieille fille, le cœur immobile sous ses corsages unis...

1. Voir l'*Ouvrier* depuis le 29 juillet 1896.

— Toi, Marthe, est-ce possible? Oh! dis-moi qui c'était?...

Marthe resta un instant encore silencieuse. Il lui en coûtait d'exhumer de sa tombe ce douloureux souvenir. Mais elle pensa que sa poignante histoire instruirait peut-être sa petite sœur, bien que l'expérience des autres rarement nous profite.

— C'était un homme intelligent, dit-elle enfin, la voix un peu brisée... éloquent aussi comme M. Saint-Aubain.

— Il est mort? dit Gabrielle.

Marthe ne répondit pas à cette question.

— Il venait souvent ici, poursuivit-elle; nos deux familles se fréquentaient beaucoup... J'étais bien jeune lorsqu'il me dit pour la première fois qu'il m'aimait.

— Et pourquoi ne vous êtes-vous pas mariés, à ce moment-là?

— Il paraît, dit Marthe avec un peu de dédain, que j'étais à l'époque un bon parti pour le pays. Ce jeune homme venait d'être reçu avocat, sa fortune était nulle. Il voulait, disait-il, attendre d'avoir sa position faite avant de me demander à mon père.

— Et alors? interrogea Gabrielle, impatiente du dénouement.

— Eh bien! ma mignonne, continua Marthe avec une involontaire amertume, quand sa position fut faite, plus brillante qu'il ne l'avait rêvée, ma dot ne lui parut plus suffisante pour les nouvelles destinées auxquelles il voulait s'élever. Je m'aperçus... une fois... aux vacances, qu'il n'était plus le même pour moi. Après avoir beaucoup cherché, longtemps douté, je compris enfin et je lui rendis sa parole.

— Il la reprit!... Mais cet homme était un misérable!

— Ne l'insulte pas, ma chérie, dit Marthe doucement. Il était, mon Dieu!... comme sont la plupart des hommes. Je l'avais bien aimé pourtant.

— Et tu n'en es pas morte? demanda naïvement Gabrielle.

— Mais, pas le moins du monde, comme tu vois, dit Marthe en souriant. On en guérit, vois-tu, de cette très cruelle blessure. Elle te semble mortelle à toi maintenant. Eh bien! chez moi, elle est entièrement cicatrisée.... depuis longtemps... Et même. ., souvent les épreuves les plus poignantes de la vie sont les meilleurs bienfaits de Dieu!... combien de fois je l'ai remercié, ma mignonne, ce Dieu bon toujours, même quand il nous brise, combien de fois je lui ai rendu grâce de n'avoir pas permis une union qui m'aurait rendue à jamais malheureuse, car cet homme, peu après, renia sa foi chrétienne comme il avait renié son amour pour moi. A ce moment, mon cœur rentra dans le calme et je cessai de l'aimer.

— Comme tu as dû souffrir, toi aussi, ma grande sœur Marthe!

— Mon Dieu, ma pauvre enfant, tu es bien jeune encore pour entendre cette rude vérité, mais il faut souffrir en ce monde. Je souffris davantage, crois-le bien, lorsque, peu de temps après, nous fut enlevée notre pauvre mère. Mais Dieu me restait, Dieu qui est le grand consolateur. Et puis, les devoirs à remplir, mon père auprès de qui je devais remplacer l'absente, mes sœurs plus jeunes, toi surtout qui sortais à peine du berceau et qui essuyais mes larmes avec tes petites mains caressantes quand mon cœur trop plein débordait...

Gabrielle lui tendit les bras. Marthe se pencha vers elle : elles demeurèrent longtemps enlacées. Lorsque Marthe se dégagea doucement de l'étreinte, Gabrielle, comme une petite enfant qu'elle était encore, s'était endormie. Marthe traça sur elle un signe de croix et dit à mi-voix songeuse : « Il me faut la faire travailler et la distraire, cette petite... »

## V

### LA « LITZ »

Quand la Neste eut, pendant bien des jours et bien des semaines roulé ses flots d'argent et d'onyx, à travers le pays de Moudang, vers la Garonne et vers la mer, l'été revint ramenant les vacances, et Jacques Saint-Aubain reparut à Préchan.

En revoyant la montagne natale, il se souvint de sa jeune inconnue. Il avait fini par l'oublier ou peu s'en faut au milieu des fièvres de Paris. Jacques se dit qu'il irait faire une seconde visite au père Audibert. Puis il se rappela la cour boueuse, le salon humide, l'inspection des étables, et il remit sa visite à plus tard... Pauvre petite Gabrielle qui se mourait pour lui!...

Il ne savait trop que faire de ses vacances, flânant par les prés, le fusil à l'épaule, lorsque ses deux amis, Delprat et Morancey vinrent lui proposer d'aller chasser l'isard à Arbizon.

— Arbizon? répéta Jacques tout rêveur, et comme rappelant des profondeurs de sa mémoire un lointain souvenir. Voilà vingt ans que je n'y suis monté.

— Une bonne occasion de renouer connaissance avec ce site poétique, dit Jean-Louis Delprat. Nous allons camper là sept ou huit jours. Carrière nous loue sa grange qui est pourvue de vaisselle et d'ustensiles de cuisine. Nous n'avons donc à emporter que des provisions et des objets de literie. ., pour toi, Parisien! Nous autres, tu sais, même Morancey avec ses manchettes, nous couchons dans le foin comme les paysans.

— Mais, moi aussi, je coucherai dans le foin! s'écria Jacques, avec cette joie enfantine du citadin à la seule pensée d'une vraie villégiature. L'installation à Arbizon est donc toujours aussi primitive? demanda-t-il en souriant. On n'y a pas encore bâti d'hôtel pour abriter les buveurs d'eau?

— Un hôtel à Arbizon! dit Morancey. Le transport des matériaux serait, je crois, peu commode. Mais, dans tous les cas, nos compatriotes ne sont pas assez gens d'initiative pour l'entreprendre. Tu vas retrouver Arbizon tel que tu l'as laissé, il y a vingt ans, sauf une grange neuve et deux cabanes à demi effondrées sous le poids des neiges, l'avant-dernier hiver, dont il a fallu relever les murs lézardés.

« A part cela, c'est toujours la même chose et toujours la même installation primitive : pour salon une étable, pour salle à manger la pelouse verte, quand il ne fait ni pluie ni vent; pour chemin, depuis les granges jusqu'à la fontaine, le flanc de la montagne où l'on se tient en équilibre comme on peut, élargissant, avec la pointe du bourdon, l'étroit sentier où l'on ne saurait poser les deux pieds de front... Pour décor, les hautes montagnes coiffées de neige et habillées de verdure fleurie. L'espace, le désert, la solitude, la liberté, une eau qui donne la santé et renouvelle les forces, un air merveilleusement pur, une flore idéale et des chasses superbes sous un ciel franco-espagnol...

— Quand partons-nous? dit Jacques.

Ce fut deux jours après, à l'aube, qu'ils se mirent en route, tous trois à pied, par le chemin qui va vers la frontière. Un paysan poussait devant eux deux braves petits ânes chargés du bagage sommaire de nos touristes. Eux s'avançaient gaiement, le bourdon à la main, le fusil en sautoir, égayant la route de propos joyeux.

Ils marchaient entre la montagne et la Neste, respirant avec délice l'odeur pénétrante des buis chauffés par le soleil... Au bout de deux heures, ils atteignirent la petite chapelle de Meyabat, bâtie en pleine solitude dans un site superbe et qui, dans son humilité, ne diffère guère extérieurement des granges qui l'avoisinent. Elle est dédiée à Notre-Dame-des-Douleurs ou de Pitié, dont la statue de bois peint domine l'autel, et, sur la muraille, on lit cette inscription en français et en espagnol :

Donnez à Notre-Dame de Meyabat,
Elle veillera sur vous et sur vos bestiaux.

Les trois amis et le paysan se découvrirent avec une égale foi et s'arrêtèrent quelques instants devant la porte grillée qui laisse voir tout l'intérieur du sanctuaire, et où personne dans le pays ne passerait sans dire une prière et déposer une offrande. Puis, après avoir suivi la route dix minutes encore, ils arrivèrent en vue du bois d'Arbizon. Ils traversèrent le pont rustique jeté sur la Neste et vinrent s'asseoir au pied du bois pour se reposer et prendre leur repas.

Jacques, bien que déjà un peu las, était ravi de son excursion, et il se serait attardé à deviser gaiement avec ses amis, ainsi couché à l'ombre, et à rappeler à la fois ses souvenirs classiques et ses souvenirs d'enfance, si ses compagnons qui, mieux que lui, se rendaient compte de la distance à parcourir encore n'avaient hâté le départ.

Ils se levèrent donc du lieu de la halte et se disposèrent à faire la montée du bois. Les ânes, qu'on avait laissé paître en liberté pendant le déjeuner des hommes, furent sellés de nouveau, et leur guide, aidé du docteur et du notaire, rechargea sur leur dos les bagages dont on avait eu l'humanité de les débarrasser durant ces quelques instants. Puis les bourriquets et leur conducteur prirent la tête de la caravane et commencèrent à gravir le sentier rapide qui s'enfonce sous la voûte épaisse des sapins. Il était midi environ, un ardent soleil de juillet flambait dans le ciel sans nuages, mais ses rayons arrivaient à nos voyageurs délicieusement tamisés par le feuillage touffu des arbres. La pente était rude cependant. Jacques, le Parisien, demanda deux ou trois fois à se reposer. Delprat lui présentait en guise de cordial la gourde remplie de vin d'Espagne qu'il portait attachée par une courroie autour de ses reins à côté de son fusil.

Jacques but et reprit courage. Il s'extasiait devant ce paysage familier à son enfance et redevenu comme nouveau pour lui; à droite la montagne, à gauche les grands arbres étagés au-dessus du précipice au fond duquel chante le torrent; sous les pieds, un merveilleux tapis de gazon tout parsemé de fleurettes et de fraises mûres.

Mais le chemin montait toujours et la sueur perlait à tous les fronts. Les bourriquets commençaient à se faire prier, et tantôt l'un tantôt l'autre se campait sur ses quatre pieds, refusant d'avancer, jusqu'à ce que son conducteur finît par le contraindre à marcher encore à force d'injures patoises et de coups de bourdon.

On sortit enfin du bois. Ah! sans doute le bois était sublime! mais Jacques Saint-Aubain se sentait bien fatigué. Les lèvres arides et la gorge desséchée, les touristes eurent bientôt fait d'épuiser le fond de la gourde. Ils se trouvaient maintenant sur une pelouse aride, sans un arbre, mais on approchait du but, et bientôt on pourrait apercevoir de loin le petit plateau sur lequel se trouvent les granges d'Arbizon.

(*La suite au prochain numéro.*) JEANNE DE LIAS.

# LE KÉPI DU MORT

## ÉPISODE DU SIÈGE DE MONTMÉDY, 1870

I

Il battit l'air des deux mains, pirouetta sur lui-même, et s'affaissa sur le terre-plein ; ses hommes se précipitèrent et ne relevèrent qu'un cadavre.

Le corps du lieutenant fut porté à l'hôpital. Le lendemain on l'enterrait, vêtu de sa tenue militaire, front découvert. Dans sa chute, le képi avait roulé et était resté sur le sol. Il fut déposé plus tard au bureau de la Place.

Au travers de nos désastres, parmi nos ruines, la petite cité de Montmédy tenait toujours ; le pavillon tricolore flottait sur sa citadelle, îlot émergeant de la marée envahissante.

Fréquemment, les officiers évadés des prisons d'Allemagne se jetaient dans ses murs. Un jeune lieutenant arrive un jour sous un déguisement. La garnison prenait les armes. L'officier se fait reconnaître, demande à combattre au commandant de la place. Il n'a pas d'insignes mais il avise, sur un rayon, le képi poudreux et s'en coiffe, en s'écriant :

— Voilà mon affaire : on le dirait fait pour moi !

— C'est le képi d'un de vos camarades, tué il y a quelques semaines ; on a oublié de le mettre dans son cercueil.

— Et heureusement ! répliqua le lieutenant... Au revoir, mon commandant, je pars.

— Bonne chance, répondit le vieux soldat, en lui serrant la main.

Une heure après, le képi était rapporté au bureau de la place : son nouveau propriétaire, aux portes même de la ville, avait été atteint mortellement par le premier coup de feu.

On rejeta la coiffure dans la case où bientôt elle fut recouverte d'une nouvelle couche de poussière.

Quinze jours passèrent : un officier arriva encore, s'en empara.

Bientôt, seul, le képi revint à son rayon.

On eût dit que, dans sa tombe, le mort, son maître, en fût jaloux !

II

Une compagnie, sortie en reconnaissance, venait de tomber dans une embuscade ; le premier effarement l'avait éparpillée comme une volée de perdreaux sous le coup de feu du chasseur ; péniblement ralliée, elle battait en retraite plus péniblement encore.

Aux portes de la ville une troupe se rassemblait pour aller recueillir et sauver les débris de l'autre.

Un jeune homme, grand, musculeux, à la physionomie énergique, venait d'entrer à Montmédy. Il vit la troupe prête à partir sous les ordres d'un sergent-major. La compagnie n'avait plus d'officier.

Le nouvel arrivant fut droit au commandant de place, qui présidait au départ.

— Je suis lieutenant, mon commandant, dit-il ; j'arrive de captivité ; me permettrez-vous de prendre la direction de cette troupe ?

Et tirant de la doublure de son veston une lettre de service froissée, jaunie, sale aux cassures, recroquevillée aux angles, il ajouta :

— Voici mes titres : Louis Jacqmont, lieutenant au 56e de ligne.

Le chef de bataillon prit la lettre, y jeta un coup d'œil, et fit un signe d'acquiescement.

— Un sabre, dit Jacqmont, et un insigne !

Le sabre fut vite trouvé : mais, dans la ville assiégée il ne restait aucun effet galonné.

— Il y a bien le képi du bureau, hasarda timidement un sergent.

— Allez me le chercher.

— Malheureux ! s'écria le commandant, ne prenez pas ce képi !

— Et pourquoi ?

— Le képi du mort ! Son maître tué, deux officiers ont voulu s'en servir : la première balle a été pour eux.

Jacqmont sourit, prit la coiffure des mains du sous-officier, la campa sur son front, éleva son âme vers Dieu, et commanda d'une voix claire :

— En avant... marche !

Le commandant de place hocha la tête ; il lui sembla qu'un souffle froid avait passé et que l'ombre de la mort planait sur la tête du lieutenant.

— Encore un ! soupira-t-il.

III

La compagnie décimée se jetait en désordre dans le déblai où passe la route d'Allemagne, courant ainsi à sa perte totale, quand Jacqmont arriva.

D'un coup d'œil, il vit le danger, étudia le terrain, puis il déploya ses hommes vers la droite, entre le bois de Géranvaux et la déclivité qui croule brusquement sur la route où s'entassait la compagnie défaite ; là, il couvrait sa retraite et contenait la poursuite de l'ennemi.

Il donna ses ordres, sans précipitation, avec calme, comme sur le champ de manœuvre ; puis il se mit à parcourir la ligne d'une aile à l'autre, rectifiant les détails, donnant des avis à chacun.

— Eh bien ! disait-il à un tirailleur, tu ne vois donc pas, derrière cet arbre, le Prussien qui me vise ?

En parlant, il se penchait, prenait le fusil, ajustait l'Allemand ; puis il fit feu, l'abattit et rendit son arme au soldat.

— Tu vois, ce n'est pas plus malin que ça !

Il reprit sa marche lente, de long en large, derrière sa chaîne de tireurs.

Electrisé par son exemple, le sergent-major Detours, jeune homme de vingt-trois ans, se promenait comme son chef.

Pourtant le crépitement de la fusillade, le sifflement incessant des balles l'énervèrent ; à un moment donné, il s'agenouilla.

— Sergent-major, dit simplement le lieutenant.

Detours se redressa sous la détente d'un ressort : le sang-froid de son chef lui rendit une indomptable énergie.

Il reprit sa marche, les épaules effacées, la tête haute.

Et les deux hommes se croisaient toujours debout, soufflant leur âme à leurs soldats.

Une balle effleura le képi du lieutenant, le décoiffa : on eût dit que le mort, admirant sa bravoure, lui donnait un avertissement suprême.

Jacqmont ramassa le képi, l'épousseta de sa manche et le replaça sur son front.

Depuis deux heures on tenait bon. Enfin, l'ordre arrriva de battre en retraite. La première compagnie avait rallié la ville.

Les hommes, fatigués, se jetèrent vers le déblai qui dégringola sur la route par où s'était retirée l'autre troupe. C'était s'engouffrer dans un défilé où ils eussent été mitraillés sans défense possible. Mais le lieutenant était là. D'un bond, il leur barra le chemin, les arrêta. Superbe, il leur communiqua son calme, leur imposa sa volonté ; et ce fut cette volonté, cette volonté seule, qui reporta la ligne en avant et reconquit la position abandonnée.

— Maintenant, affirma-t-il on battra en retraite quand je voudrai et comme je voudrai !

Le mouvement se fit de position en position, par les ondulations du plateau, en continuant une défense opiniâtre. Enfin, on atteignit la lisière d'un petit village où l'ennemi ne pouvait songer à les attaquer. C'était le salut.

Soudain, Detours remarqua un flottement dans la ligne, une indécision dans son allure, une incertitude dans sa direction ; on eût dit qu'elle oscillait comme l'aiguille d'une boussole désorientée. Le sergent-major ne vit plus Jacqmont. Avec lui la compagnie avait perdu son âme.

— Le lieutenant ! cria-t-il.

— Il vient de tomber.

— A moi, Rastaire ! reprit Detours.

Rastaire, vieux sergent à trois brisques, hésita une seconde ; puis voyant le chef rebrousser chemin, il le suivit. A deux cents mètres de l'ennemi, Jacqmont était étendu, une balle dans l'aine. Il reconnut ses sous-officiers.

— Tuez-moi, Detours, mais ne me laissez pas vivant aux mains de ces misérables !

— Nous vous sauverons, mon lieutenant.

Jacqmont eut un triste sourire.

Déjà, le sergent-major s'était dépouillé de sa capote, et, avec précaution, y couchait le blessé ; alors, avec l'aide de Rastaire, ils commencèrent leur retraite.

Les coups de feu les poursuivaient, espacés, rares, mais bien ajustés. A chaque éclair, les deux hommes s'accroupissaient tout en maintenant sur leurs genoux repliés leur fardeau, pour lui éviter les souffrances d'un choc. Les balles sifflaient au-dessus de leurs têtes ; ils reprenaient leur marche, faisaient quelques pas et se courbaient encore.

Enfin, ils atteignirent le village, exténués.

Detours réquisitionna une charrette et ramena à Montmédy agonisant, le quatrième possesseur du fatal képi.

Ah ! sans doute, le pauvre officier dans sa tombe n'avait pu voir son bien sur la tête de ce vaillant qui revenait glorieux et sauf : il l'avait appelé près de lui, le voulant parmi les braves qui meurent !

IV

Toute la nuit, le sergent-major veilla son officier : celui-ci, un miroir à la main, suivait la décomposition de ses traits.

— Je m'en vais ! disait-il, sans se départir de son calme. Va me chercher un prêtre, que je me mette en règle avec le ciel.

A l'aube, les douleurs devinrent intolérables.

Jacqmont se débattit contre l'agonie.

Sept heures sonnèrent ; dans son délire, le moribond crut voir une ombre passer, l'ombre du mort ; alors, par un défi suprême, il étendit le bras, saisit le képi posé à son chevet, s'en coiffa, se dressa à demi en criant :

— En av...

Mais la mort jalouse s'abattit sur lui au moment où le képi touchait son front : ses lèvres se glacèrent, se convulsèrent dans une contraction dernière, et Jacqmont retomba, emportant dans sa sépulture le képi que si avidement réclamait le mort.

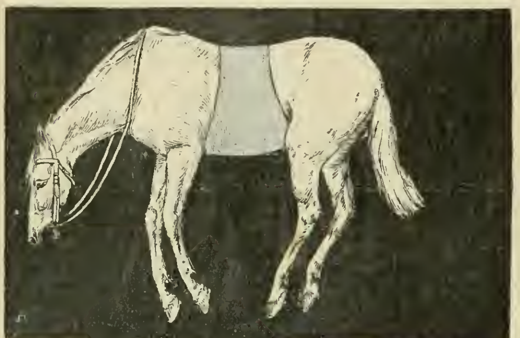
GEORGES DE LYS.

# PASSE-TEMPS RÉCRÉATIFS

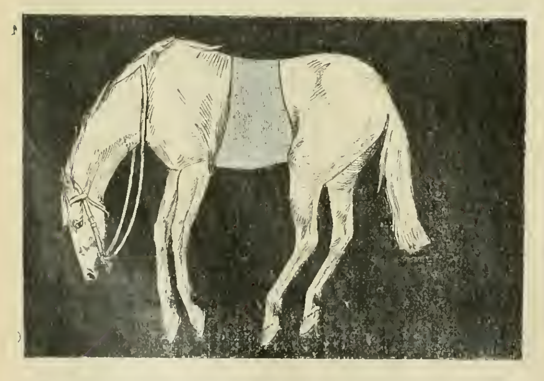
**Question.**

Étant donnés les malheureux chevaux demi-morts A C et les deux *jockeys* B de nos vignettes, comment vous y prendrez-vous pour représenter deux chevaux pleins de vigueur lancés à toute vitesse sur un champ de courses?

Cherchez et, si vous ne trouvez pas, attendez le prochain numéro de l'*Ouvrier* qui vous donnera la solution désirée.



Cette *question*, des plus jolies, a le défaut d'être un peu trop connue déjà; nous l'avons donnée ici néanmoins, désireux de former une collection aussi complète que possible de *questions en*



*images*: un certain nombre de numéros sont prêts: nous y ajouterons tout ce que nos lecteurs, possesseurs de quelques curiosités du même genre, voudraient bien nous communiquer; toute récréa-




tion *nouvelle* et *inédite* sera publiée et donnera droit à recevoir *gratis* et *franco* une année parue de l'*Ouvrier*, à choisir parmi les trente-cinq volumes qui composent la collection.

(*La suite au prochain numéro.*)

 MAGUS.



*Le Directeur-Gérant* : Henri GAUTIER. — Sceaux Imp. Charaire et Cie.

5 centimes le N° année courante. (10 centimes le N° années échues.) N° 1939 TRENTE-SIXIÈME ANNÉE. — 15 Août 1893.

# L'OUVRIER

**Journal illustré paraissant le Mercredi et le Samedi**

| ABONNEMENT D'UN AN : (104 numéros) France, Algérie et Belgique : 6 francs. | DIRECTION ET ADMINISTRATION : LIBRAIRIE BLÉRIOT, HENRI GAUTIER, SUCCESSEUR, 55, quai des Grands-Augustins, Paris. | ABONNEMENT D'UN AN (104 numéros) Colonies et Étranger (sauf la Belgique) : 7 francs. |
| --- | --- | --- |

## A L'ABORDAGE! PAR HENRY DE BRISAY



La lourde main du marin s'abattit sur la paume sèche du Hollandais. (Voir p. 243.)

SOMMAIRE : **A l'Abordage!** par Henry de Brisay. — **Le Mariage du Député**, par Jeanne de Lias. — **Recettes de la Semaine**. — **Chronique hebdomadaire**, par Oscar Havard. — **Jeux d'esprit**.

# A L'ABORDAGE![1]

## GRAND ROMAN D'AVENTURES

PAR

**HENRY DE BRISAY**

PREMIÈRE PARTIE

## LE BRICK L'*AGILE*

### II

LE TRÉSOR D'AGOTKA

Jean Kerbraz, Kerbraz tête de fer, était un homme d'une cinquantaine d'années, d'une carrure athlétique. Les traits étaient beaux, mais d'une beauté populaire, peut-être même un peu sauvage, qui contrastait avec le fin visage de Roëllo.

Des passions terribles devaient, par moments, faire étinceler ces grands yeux hardis, gonfler ce front large, faire frissonner ces narines mobiles.

Il aimait l'or, le luxe, la dépense. Chez lui, il tenait toujours table ouverte quand il était à terre, donnait sans compter à tous les quémandeurs de la ville, il était toujours prêt à faire quelque belle folie quand sa vanité était en jeu.

Parmi les marins, il avait la réputation d'avoir une chance extraordinaire, car jamais il n'était sorti pour rien et, en rentrant au port, il avait toujours de belles prises dans son sillage.

De belle humeur, la plupart du temps, son front ne s'assombrissait que lorsqu'on lui parlait des Anglais. Un nom encore avait le don de l'exaspérer, c'était celui de Roëllo; mais personne depuis longtemps ne s'avisait plus de le prononcer devant lui.

Ce matin-là, qui était celui du départ de l'*Agile*, Jean Kerbraz était d'une humeur de dogue. De sa fenêtre, il avait assisté à l'appareillage du brick et ne l'avait pas quitté des yeux tant qu'il avait pu l'apercevoir à l'horizon.

De temps en temps, il prononçait quelques phrases de colère et de menace qui s'adressaient à Roëllo, à son équipage et à son navire.

Seul, fumant sa pipe dans un coin, un petit homme, à la figure tannée comme une peau de bouc, et aux yeux perçants comme des vrilles, l'écoutait sans se déranger, avançant seulement de temps à autre le bras pour se verser un verre d'eau-de-vie qui disparaissait avec une prodigieuse célérité dans le gosier perpétuellement altéré du buveur.

Ce nouveau personnage se nommait Roch Arvor et était le lieutenant du corsaire.

Un original, ce Roch. Habitué de longue date aux emportements de Kerbraz, il avait pris la sage décision de ne jamais répondre à son chef que par des exclamations ou des interjections qui n'avaient rien de compromettant et qui lui permettaient de conserver une opinion personnelle, tout en sauvegardant les droits du respect et de la politesse qu'il fallait rendre à Kerbraz.

— Oui, disait le corsaire, je donnerais bien cinq mille louis pour me trouver un jour en face de ce brigand de Roëllo.

— Eh ! eh ! faisait Roch.

— Mais, encore une fois, la fortune m'est contraire... Il va dans l'Inde...

— Ah ! ah !...

— Et nous allons appareiller pour les îles.

— Oui, oui.

— J'ai eu l'idée de lui envoyer un cartel ici même...

— Hé ! dame...

— Oui, mais nous sommes en guerre avec l'Anglais et tout le monde m'aurait blâmé ! Il faut attendre une occasion qui nous mette en présence, loin, bien loin d'ici, dans un pays du diable, où nous pourrons nous expliquer avec des caronades en guise de porte-voix.

— Bon, bon.

— Crois-tu qu'il a dit que son *Agile* battrait de vitesse ma *Sainte-Marie* à toutes les allures, et avec n'importe quel vent, reprit Kerbraz dont le visage s'empourpra de colère.

— Pfft ! allongea Roch Arvor avec une intonation de parfait scepticisme.

— Moi, dit un petit homme qui pénétra tout à coup dans la chambre sans se faire annoncer, je parie mille pistoles contre dix louis que votre goélette laissera loin derrière elle ce vantard de Roëllo où et quand vous voudrez.

— Comment ! vous ici, monsieur Wouvermann, je ne vous savais pas à Saint-Malo, dit le corsaire en tendant la main au nouveau venu.

C'était un drôle de petit bonhomme, à grand nez recourbé, à cheveux gris, et qui conservait éternellement sur les lèvres et au coin de l'œil un sourire railleur qui lui permettait de cacher toutes ses émotions sous ce masque ironique. Hollandais d'origine, il était célèbre parmi les corsaires. C'était lui qui indiquait les bons coups à faire, moyennant un tant pour cent sur les prises. Merveilleusement renseigné, disposant d'un système d'informations qui défiait toute concurrence, il savait à une tonne près tout ce qui s'embarquait et se débarquait dans tous les ports du globe. Depuis longtemps, il était en affaire avec Kerbraz, et ils vivaient sur un pied de bonne amitié, n'ayant jamais eu à se plaindre l'un de l'autre.

Wouvermann, à la phrase du corsaire, répondit par un petit ricanement, prit un verre sur le plateau qui était sur la table, l'emplit au moyen de la bouteille de Roch Arvor, l'avala d'une lampée, fit claquer sa langue et dit d'un ton doctoral :

— Bonne, très bonne marchandise, mon capitaine. Cette petite tisane-là a été fabriquée en 52, et je veux perdre mon nom si le tonneau d'où elle a été tirée ne faisait pas partie du chargement de ce gros Anglais de Glasgow que vous prîtes, voilà bientôt deux ans, par le travers des Barbades !

— Parfaitement exact, Wouvermann, acquiesça Kerbraz en riant, et maintenant peut-on savoir quel bon vent vous amène, car je pense bien que vous n'êtes pas venu seulement pour goûter mon eau-de-vie de 52?

— Hou ! hou ! fit Roch Arvor, ce qui était sa façon de rire.

— Tiens, fit vivement le Hollandais en se retournant, vous étiez là, Roch ?

— Comme si vous ne m'aviez pas vu, grogna le lieutenant.

— Sur mon honneur, Roch, vous faites si peu de bruit qu'il est bien permis d'ignorer votre présence. Vous êtes un diable d'homme en vérité.

— Vous savez que j'attends toujours une réponse à ma demande, insista Kerbraz.

— Quelle demande? répéta Wouvermann qui semblait prendre un malin plaisir à irriter la curiosité du corsaire.

— Eh ! parbleu, vous savez bien ce que je veux dire !

— Ah ! oui, vous me demandiez ce que j'étais venu faire céans. Eh bien ! je vais vous satisfaire.

— D'abord, asseyez-vous.

— Volontiers, je parle très mal debout.

Le Hollandais prit un grand fauteuil à roulettes, dans lequel il s'étendit lentement et, voluptueusement, prit une prise, dont il fit durer l'absorption le plus longtemps possible et commença enfin avec un sourire, car il voyait Kerbraz qui grinçait des dents :

— Eh ! mon capitaine, quand appareille la *Sainte-Marie?*

— Vous le savez aussi bien que moi, dans huit jours.

— Et où allez-vous établir votre croisière?

— Voulez-vous me rendre enragé, petit homme, voilà que vous me demandez des renseignements que vous êtes mieux qu'un autre à même de fournir.

— Répondez toujours

— Eh bien ! la *Sainte-Marie* va aller attendre sur le banc de Terre-Neuve un convoi anglais qui doit partir dans quinze jours de Douvres.

— Parfait. Et, dites-moi, tenez-vous beaucoup à aller attendre ce convoi anglais?

— J'ai fait affaire avec vous à son sujet. Il faut bien que j'y aille.

— Et si je vous disais, Kerbraz, que je ne me soucie plus de cette affaire-là et que j'ai autre chose à vous proposer, qu'est-ce que vous diriez, vous ?

— Je dirais : petit homme, causons gentiment, nous verrons après à nous entendre.

— Je tiens à vous prévenir tout de suite, mon capitaine, que l'affaire n'est pas aisée.

— Tant mieux, on aura plus d'agrément.

— Prenez garde d'en avoir trop.

— Bah ! laissez donc; plus il y a de coups à récolter et à rendre, plus Kerbraz est content.

— En ce cas, vous serez servi à souhait, mon camarade

— Allez-vous parler, oui ou non?

— Bon. Ne nous fâchons pas et allons par ordre. Vous n'êtes donc pas plus enthousiasmé qu'il le faut pour votre entreprise du Canada ?

— Je vous répète que j'ai un traité avec vous et que je compte l'exécuter, voilà tout.

— A merveille. Eh bien ! je déchire le traité qui nous lie et vous propose ceci : Appareiller demain, est-ce possible?

— Dans deux heures, la *Sainte-Marie* prend la mer si vous voulez.

— C'est parfait. Ensuite cingler vers la mer des Indes...

— Comment avez-vous dit? s'écria Kerbraz qui devint pourpre.

1. Voir l'*Ouvrier* depuis le 1er août 1896.

— J'ai dit : la mer des Indes, mais ne me serrez pas le bras si fort, mon capitaine, vous avez des doigts en fer.

— Oh! petit homme, dit Kerbraz dont les yeux pétillaient de joie, je partirai ce soir même.

— Mais, attendez un peu au moins pour savoir ce que vous allez faire là-bas?

— C'est juste, parlez.

— Vous ferez escale à Pondichéry... après avoir passé à travers les croiseurs anglais bien entendu.

— J'y passerai. Il est encore sur les chantiers l'Anglais qui aura les jambes plus longues que ma *Sainte-Marie*.

— Nous vous connaissons, mon camarade, et je ne suis pas en peine à ce sujet, mais vous n'êtes encore qu'à moitié du voyage, et les véritables dangers vont commencer seulement à présent.

— Bon, seulement, voulez-vous me dire comment je ferai pour me maintenir sur rade à Pondichéry, qui est actuellement ville anglaise?

— Diable! vous avez raison... c'est que c'est justement dans les environs de Pondichéry que j'ai l'intention de vous envoyer.

— Ne soyez pas embarrassé pour si peu. Je connais pas bien loin de Mahé une petite anse où ma goélette sera à l'aise comme un oiseau dans son nid.

— Voilà qui tombe à merveille. Je suppose donc votre *Sainte-Marie* au mouillage...

— Bon, nous y sommes.

— Vous débarquez avec une trentaine de jolis garçons n'ayant pas froid aux yeux... vous trouverez ça à votre bord, n'est-ce pas?

Kerbraz éclata de rire.

— Hou ! hou ! fit Roch Arvor qui n'avait encore rien dit.

— Vous gagnerez par les terres, poursuivit le Hollandais, un village qu'on nomme Madoura qui est à l'est de Pondichéry à deux journées de marche environ. Une fois là vous vous ferez indiquer, de gré ou de force, à votre choix, le bois sacré où s'élève le temple d'Agotka...

— Et après... petit homme?...

— Mais laissez-moi parler, que diable ! Une fois arrivé devant la pagode, vous commencerez les fouilles que vous dirigerez d'après un plan que je vous donnerai avant votre départ.

— Et quand j'aurai fouillé. Qu'est-ce que je trouverai?

Wouvermann toussa, ricana, se renversa dans un fauteuil, voulant jouir de l'effet qu'il allait produire et lança enfin négligemment :

— Ce que vous trouverez, mon camarade, ce que vous trouverez... Un trésor qui peut contenir pour cinquante millions de pierreries.

— Cinquante millions!

— Ho ! ho ! fit Roch intéressé.

— Cinquante millions, mon capitaine, il y en aurait pour le double que ça ne m'étonnerait pas... et puis des pierreries..., commodes à emporter..., hein?

Kerbraz, ébloui par le chiffre, ne répondit pas tout d'abord. Il dit enfin :

— Vous ne m'avez jamais trompé, petit homme, mais comment pouvez-vous connaître l'existence d'un trésor enfoui au fond des Indes?

Wouvermann eut son petit rire sec.

— Kerbraz, mon ami, ne me demandez jamais comment je suis renseigné. Qu'il vous suffise d'avoir les renseignements.

— Vous avez bien raison, repartit insoucieusement le corsaire. Mais vous auriez fait un pacte avec le diable que ça ne m'étonnerait qu'à demi.

— Eh ! peut-être, riposta le vieillard, dont les yeux gris eurent d'étranges lueurs.

— Ouais ! fit Roch Arvor en faisant un grand signe de croix.

Mais Wouvermann ne s'occupait pas de lui.

— Combien d'ici à Pondichéry, mon camarade? demandait-il au marin.

— Un peu plus de quatre mille lieues.

— C'est un joli ruban. Et combien de temps, pour aller là-bas?

— Ça peut se faire en trois mois.

Wouvermann réfléchit une minute.

— Vous pourriez alors être là pour le commencement de septembre?

— Facilement.

— C'est tout ce qu'il me faut.

— Bon.

— Combien demandez-vous sur l'affaire?

— La moitié.

— Accepté.

— Topez là.

La lourde main du marin s'abattit sur la paume sèche du Hollandais.

— Maintenant, adieu.

— Vous partez déjà, petit homme, vous ne restez pas dîner avec moi?

— Impossible, j'ai d'autres affaires à conclure.

— Aussi grosses que la nôtre?

— Pas tout à fait, dit-il en riant, je vous avais réservé la plus forte part, car je sais que vous êtes gourmand.

— Merci de la préférence; mais pourtant, avant de nous quitter, il me vient un scrupule.

— Parlez.

— Je suis bon chrétien, petit homme, et je voudrais savoir à qui appartient le trésor.

Wouvermann plissa ses lèvres d'une façon plus accentuée, ce qui était toujours chez lui l'indice d'une émotion.

— A qui appartient le trésor? répéta-t-il, à personne maintenant. Mais dans trois mois peut-être aux Anglais, car mettez-vous bien cela dans la cervelle, mon camarade, Peter Wouvermann n'est pas seul à connaître le secret du trésor. Un autre le sait... et celui-là porte un habit rouge.

— Mais enfin, insista le corsaire, ces pierreries ne sont pas venues là toutes seules, que diable! Elles ont eu un propriétaire à une époque quelconque.

— Celui qui les a possédées est mort depuis longtemps, assassiné par les Anglais avec toute sa famille.

— Quelque malheureux prince indien, sans doute?

— Le Rajah de Bentam.

— Doulah Singh? interrogea Kerbraz avec émotion.

— Lui-même.

— Oh! c'est une horrible histoire, et les Anglais ont commis à cette occasion une de ces froides atrocités dont ils sont malheureusement coutumiers pour la honte de l'humanité.

— Ce sont les bandits de l'Europe, accentua le Hollandais avec une expression de haine et de menace qui surprenait dans cette physionomie railleuse.

— Hé! hé! fit Roch Arvor dans son coin, en se frottant les mains avec une évidente satisfaction.

— Tenez, Kerbraz, fit le vieillard avec une animation singulière, le moment est venu de vous dire...

Mais il s'arrêta net, éteignit la flamme de son regard, reprit son air malicieux et tranquille et dit de sa voix ordinaire :

— Je suis un vieux fou, mon capitaine, j'ai des idées qui me trottent par la cervelle et qui n'ont pas le sens commun. Adieu et à demain matin.

— Où vous verrai-je?

— A quelle heure la marée?

— A dix heures.

— Bon, je serai à huit heures à bord de la *Sainte-Marie* et je vous donnerai tous les renseignements qui vous manquent.

Le Hollandais serra la main des deux hommes et sortit à petits pas pressés.

Quand la porte se fut refermée sur lui, le corsaire se tourna vers son lieutenant. Une joie farouche brillait dans ses yeux

— Eh bien! Roch, interrogea-t-il, que dis-tu de cela?

— Affaire superbe, capitaine.

— De quoi veux-tu parler?

— Des cinquante millions...

— Je m'en moque comme d'un cent de noisettes... Tu ne comprends donc pas ce qui fait ma joie...

— Dam!...

— Tu ne comprends donc pas que nous allons partir pour la mer des Indes et que là ça sera bien le diable si je ne rencontre pas sur ma route ce maudit Roëllo...

— Hé! hé! fit Roch qui ne paraissait pas enthousiasmé de la perspective offerte.

— Ce Roëllo que je hais! je pourrai donc m'attaquer à lui corps à corps! Ah ! le beau jour que celui-là. Tiens... je donnerai cent pistoles à la vigie qui, la première, m'aura signalé sa voilure!

Le corsaire marchait à grands pas dans la chambre, murmurant des paroles sans suite, gesticulant avec violence, bousculant fauteuils et chaises, se croyant sans doute déjà à l'abordage de ce brick détesté qu'il avait vu fuir le matin même avec désespoir, le croyant perdu pour longtemps, mais qu'il était sûr désormais de joindre bientôt.

— Pour quand l'appareillage? interrogea Arvor qui ne considérait pas sans une certaine inquiétude le manège de son capitaine.

— Tu es donc sourd comme une bouée? répondit Kerbraz. Demain à la marée et je veux que nous soyons sur l'*Agile* avant les côtes d'Espagne.

Roch hocha la tête.

Kerbraz, dont la face s'empourprait déjà de colère, vint au vieux marin, et le secoua si durement que sa pipe tomba sur le parquet où elle se brisa en mille pièces.

— Alors tu n'es pas content, il paraît? gronda-t-il.

Roch Arvor se dressa, se débarrassa d'une secousse de l'étreinte du corsaire et se campant bien en face de lui, les yeux dans les yeux, il dit d'une voix lente :

— Ecoutez-moi, Kerbraz, je suis votre lieutenant, et tout ce que vous me commanderez je le ferai sans discuter, oui, tout, quoi que ce puisse être... Vous m'avez vu à l'œuvre, vous savez si je me vante, mais je crois de mon devoir de vous dire aujourd'hui, d'homme à homme, de Breton à Breton, de matelot à matelot : Jean Kerbraz, vous allez commettre une mauvaise action en attaquant Yves Roëllo.

Le front pourpre, les yeux hors de la tête, le corsaire s'était reculé, et, à demi replié sur lui-même, semblait prêt à bondir.

— C'est toi qui me parles ainsi,... écuma-t-il enfin en écrasant d'un formidable coup de poing une charmante petite table de marqueterie.

— Oui, c'est moi, continua résolument Roch, c'est moi qui, plus jaloux que vous-même de votre honneur, viens vous dire : Jean Kerbraz, ne faites pas cela.

— Prends garde!... gronda le corsaire qui tremblait de fureur.

— Je ne crains que Dieu, capitaine, vous le savez bien...

Il poursuivit :

— Tenez, voyez déjà comme votre haine nuit à votre renommée... Savez-vous qu'on dit dans la ville que c'est par votre ordre qu'on a assassiné Marius Lacaussade, le lieutenant de Roëllo?

— Tonnerre ! et qui ose dire cela ?

— Tout le monde !

— Ah ! les faillis chiens! Alors, ils ne me connaissent plus, ils ne savent donc pas que jamais le poignard n'a été l'arme de Kerbraz. Homme contre homme, la hache au poing, à la bonne heure... mais frapper dans l'ombre, lâchement... comme un voleur de nuit!...

La colère de Kerbraz était tombée comme une brise de midi. Il se laissa aller sur un fauteuil, et prenant sa tête entre ses mains puissantes, il répétait avec un accent d'angoisse inexprimable :

— Me croire capable d'un pareil crime, moi, Jean Kerbraz!

Le vieux Roch considérait le corsaire d'un œil attendri.

— C'est bon comme du pain; et franc comme l'or, murmurait-il, et sans cette damnée histoire avec Roëllo nous serions tous heureux comme le Grand Sultan.

Si vous aviez demandé à Roch Arvor quelles étaient les raisons qui lui permettaient d'attribuer la félicité suprême à ce monarque oriental, il est très probable qu'il n'eût pas pu en fournir une, mais l'expression lui plaisait et, à son avis, cela devait suffire.

Puis, se rapprochant de Kerbraz, il dit doucement :

— Allons, capitaine, faut plus penser à tout ça, voyez-vous, ça vous donne la fièvre... Ah! vous n'étiez pas ainsi quand la *Sainte-Marie* et l'*Agile* naviguaient de conserve et qu'on crochait ensemble dans l'Anglais.

Alors Kerbraz se leva. Son visage n'exprimait plus qu'une immense tristesse. Il laissa tomber sa main sur l'épaule de Roch et dit avec une sorte de solennité:

— Roch, mon vieux camarade, tu as raison, mais ce qui est fait est fait, et nul ne peut empêcher le passé d'avoir été. Il y a eu un jour mauvais dans notre existence, à Roëllo et à moi, et désormais notre destinée nous pousse l'un contre l'autre. C'est la fatalité...

— Bah! dit Arvor en feignant l'insouciance, ce n'est peut-être pas si grave que ça, votre dispute avec Roëllo, et vous vous figurez peut-être bien des choses qui s'arrangeraient d'elles-mêmes si vous vous expliquiez tranquillement une bonne fois.

— Tais-toi, dit durement le corsaire, tu ne sais pas ce qui s'est passé entre nous, tu ne le sauras jamais.

— Pourtant, deux braves tels que vous...

D'un mot et d'un geste, Kerbraz l'arrêta net.

— Assez! dit-il... Maintenant, lieutenant, vous allez vous rendre à bord et veiller à ce que tout soit prêt pour le départ. Il ne nous manque plus que notre eau, qu'il faut faire abondante. Pourtant, vous aurez soin de faire débarquer les vêtements de gros drap et les fourrures que j'avais fait prendre pour l'équipage en prévision d'une croisière dans le Nord. Remplacez tout cela. Des vêtements légers, des cotonnades voilà ce qu'il nous faut, allez. J'irai faire un tour à bord, ce soir.

— Bien, fit laconiquement Roch, qui avait repris son attitude respectueuse et prudente de subordonné.

— Avant l'appareillage, double ration de tafia aux hommes.

— Bon.

— Vous veillerez à ce que tout notre monde couche à bord cette nuit.

— Oui.

— Je ne veux pas de manquants demain matin quand on sonnera le premier coup de cloche.

— Entendu.

— Vous ferez toutes les avances d'argent qu'on vous demandera ce soir; mais personne ne retournera plus à terre après la prière. Prévenez immédiatement les maîtres.

— Ça sera fait.

— Allez!

Roch s'inclina et sortit après avoir jeté un regard de regret sur les débris de sa pipe qui jonchaient le tapis.

Une fois dans la rue, il respira bruyamment. Tant qu'il se trouvait en présence de Kerbraz, il n'était pas à son aise, et il avait fallu toute la force de son honnêteté pour lui donner l'audace de parler au corsaire comme il l'avait fait. Pourtant, il n'était pas content, le bon Roch, et cette croisière de l'Inde ne lui disait rien qui vaille. Et si l'on rencontrait Roëllo...

Il en était là de ses réflexions quand une voix jeune l'appela par son nom :

— Eh! Roch!

— Monsieur Louis, s'écria le vieux marin avec un sourire.

C'était Louis Kerbraz, le fils du corsaire, qui venait d'interpeller le lieutenant.

Le jeune homme ressemblait étonnamment à son père, avec des traits plus fins et des yeux plus doux. Une expression de mélancolie indicible était répandue sur sa belle physionomie, et, dans son attitude lassée, on pouvait deviner quelque mal moral ou physique qui minait sourdement ce jeune corps d'apparence si robuste.

— Où vas-tu si vite, Roch ?

— Je vais à bord, monsieur Louis, nous partons demain.

— Tu rêves, nous n'appareillons pas avant huit jours.

— A dix heures demain, nous aurons débordé Cézembre.

— Le convoi anglais est signalé plus tôt?

— Il ne s'agit plus de convoi anglais.

— La croisière est changée?

— Le père Wouvermann sort à l'instant de chez le capitaine.

— Et où allons-nous?

— Dans les mers des Indes.

— Ah! mon Dieu! s'écria Louis avec un accent si douloureux, et en devenant si pâle que Roch fit un pas pour le soutenir.

Mais le jeune homme fit un effort et se remit vite.

— Qu'allons-nous faire là-bas? demanda-t-il d'une voix qui tremblait encore un peu.

— Chercher un trésor du côté de Pondichéry.

— C'est une plaisanterie!

— Non, le vieil Hollandais a donné à votre père des renseignements très précis et l'affaire paraît bonne.

— A-t-il parlé de Roëllo, Roch?

Le lieutenant baissa la tête.

— Parle-moi, va, je m'attends à tout.

— Eh bien! fit Roch, après une hésitation, Kerbraz ne pense même pas au trésor...

— Ah!... il ne pense qu'à l'*Agile* et à son capitaine.

Louis blêmit encore, mais prenant la main de Roch :

— Nous veillerons, mon vieil ami, dit-il.

— Vous pouvez compter sur moi, affirma le lieutenant en lui rendant son étreinte.

(*La suite au prochain numéro.*) HENRY DE BRISAY.

# LE MARIAGE DU DÉPUTÉ[1]

PAR

**JEANNE DE LIAS**

## V

(*Suite.*)

Mais voici que, à l'un des détours du chemin sinueux, les excursionnistes s'arrêtent, et tous en même temps poussent une exclamation:

— « La litz! » s'écrie en patois le paysan

— L'avalanche! traduisent nos trois amis.

— Voilà notre villégiature finie, dit Jacques avec dépit. Quel ennui de devoir, si près du but, nous en retourner!

Le paysan le regarda d'un air bien étonné :

— Pour les hommes, ceci n'est rien, monsieur; pour les ânes, ce sera peut-être un peu difficile.

— Les ânes et les gens, tout le monde passera, dit le docteur Delprat avec entrain.

Morancey se contentait de sourire parce que, malgré ses habits à la mode et son linge empesé, il était montagnard en somme, et il savait bien qu'on passerait.

Et pourtant!...

Une avalanche s'est écroulée du haut de la montagne, elle obstrue complètement le chemin sur un espace d'une vingtaine de mètres, et descend, raide, lisse et blanche, jusqu'au torrent. Que l'on se figure un immense toit de glace dont la pente verticale n'est coupée par aucune aspérité et où il semble matériellement impossible de se tenir en équibre.

Et ces enragés montagnards disent qu'ils passeront, eux, les ânes et les bagages?... Jamais!

C'est Jacques Saint-Aubain qui disait: jamais. Il habite Paris depuis quinze ans ; que voulez-vous?

Delprat haussa les épaules.

— En avant! dit-il. Les ânes, d'abord.

On les débarrassa de leur charge et l'on posa les sacs, les valises les couvertures, côte à côte, sur la pelouse et dans le sentier. Puis, le docteur Delprat saisit le premier âne par la bride tout près de la bouche, le maintenant avec énergie, et fit signe au paysan qui l'empoigna par la queue. Et les deux hommes, soutenant ainsi le quadrupède, le portant presque, parvinrent, par un miracle de force,

1. Voir l'*Ouvrier* depuis le 29 juillet 1896.

d'adresse et d'équilibre, à franchir l'obstacle et l'abordèrent heureusement de l'autre côté.

— C'est prodigieux! dit Jacques.

Le notaire Morancey avait retroussé les manches de sa chemise pour ne pas froisser ses poignets bien lissés. Il fit pour le second âne ce que Delprat avait fait pour le premier. Puis les deux jeunes gens et le guide, passant et repassant sur la surface glissante où le soleil mettait des scintillements, transportèrent, au delà de l'avalanche, tous les bagages, les uns après les autres.

Jacques Saint-Aubain, qui voyait littéralement accomplir l'impossible sous ses yeux, ne savait par quelle expression admirative traduire sa stupéfaction. Il se sentait humilié de ne pouvoir prendre part au labeur commun, et il se demandait s'il faudrait que ses compagnons vinssent opérer aussi son sauvetage après celui des bêtes et des colis; car il ne voyait pas le moyen de s'aventurer seul sur le dos de l'avalanche où un chat aurait glissé des quatre pattes, mais où les trois Moudanois s'ébattaient si librement!

Honteux cependant de son peu d'intrépidité ou de son peu d'adresse, il leva son bâton ferré, et le plantant droit dans la neige durcie, il essaya de faire quelques pas.

— Attends, lui cria Delprat de l'autre bord, nous allons à ton secours.

— Merci, répondit Jacques.

Le sang montagnard se réveillait en lui. Très agile et très jeune pour son âge, assez maître de lui-même pour dompter le vertige, s'accrochant des pieds comme il pouvait, se retenant au bourdon lorsqu'il se sentait glisser sans savoir comment il faisait et, pouvant à peine y croire, Jacques Saint-Aubain passa.

— Bravo! crièrent ses deux amis en le recevant de l'autre côté.

— Bien que monsieur soit Parisien, dit le paysan, on voit bien que monsieur a été de la montagne tout de même.

Jacques sourit, très flatté du compliment.

— Je crois que nous allons nous installer à Arbizon en véritables ermites, dit-il. Les buveurs d'eau vulgaires n'auront pas osé, comme nous, traverser cela! Et il regardait avec la satisfaction du danger surmonté la grande surface droite et lisse que le soleil faisait étinceler et où les pas des hommes et des bêtes n'avaient laissé qu'une trace légère, visible à peine. Soudain il aperçut un tout petit objet de couleur fauve, quelque chose comme une feuille morte ou un morceau d'amadou qui, par un étrange phénomène d'équilibre, se tenait arrêté à mi-pente sur la glace. Avec son bourdon, il fit venir l'objet à lui.

— Un gant de femme! s'écria-t-il au comble de la surprise. Des femmes ont pu franchir un pareil obstacle!

— Tu l'as bien franchi, toi, dit Delprat en haussant les épaules; et tu ne sais donc pas que, pour une gymnastique de ce genre, une femme de la montagne vaut trois Parisiens.

— Et pas fané, pas défraîchi, pas détérioré par la pluie ou le soleil, dit Morancey qui s'était approché pour examiner le gant. Le vent ne lui a même pas enlevé la légère senteur d'iris dont l'avait parfumé sa propriétaire. Ce gant est tombé là sûrement aujourd'hui ou hier et nous allons sans aucun doute rencontrer à Arzibon la mignonne main qui l'a perdu.

— Voilà Henri s'embarquant pour un nouveau roman, dit Delprat. Heureusement que chez lui le sentiment éclate et s'éteint aussi rapide qu'un feu de Saint-Jean.

— Tu ne sais pas à quel point tu te trompes, dit Morancey pensif.

Jacques avait déjà fait disparaître le gant dans une de ses poches. Il suivait le sentier sinueux et découvert de la colline, cherchant à apercevoir de loin la terre promise qui ne se montrait pas encore.

Enfin, à un dernier détour de la route, on vit se dessiner, sur une pelouse unie, une douzaine de cabanes que le voisinage des grandes montagnes faisait paraître plus petites et plus misérables encore dans ce décor d'une sauvage beauté.

Jacques Saint-Aubin, très gai, ôta son chapeau.

— Salut à Arbizon, dit-il.

Quelques instants après, hommes et bêtes se trouvaient fraternellement installés dans la grange de Carrière, la plus spacieuse du campement, les ânes attachés au râtelier, mangeant le foin et l'avoine, les hommes assis sur des bancs de bois aux deux côtés de la cheminée où ils venaient d'allumer un grand feu, — car à cette altitude, il en faut en toute saison, — taillant à même avec leurs couteaux de chasse dans un fort et savoureux gigot de cordère espagnole dont ils détachaient de larges tranches qu'ils mangeaient sur le pouce avec leur pain.

Après avoir largement arrosé de vin ce repas montagnard, ils sortirent de la grange et se mirent à faire le tour du campement. Au grand ébahissement de Jacques, l'avalanche n'avait arrêté personne, et la primitive station d'Arbizon possédait bien, à ce moment qui était celui de sa plus forte saison, son contingent ordinaire de quinze à vingt habitants. Ce n'est pas que l'on rencontrât beaucoup d'êtres vivants par les espaces pleins d'herbe, ménagés entre les granges et les cabanes, et qui représentent les rues d'Arbizon, mais du linge étendu çà et là, des vêtements, des ustensiles de ménage sur le seuil des rustiques demeures, révélaient la présence des hôtes qui ne se montraient pas encore.

— Les buveurs sont à la fontaine, à cette heure, dit Jean-Louis Delprat, car il est convenu que, lorsqu'on veut suivre fidèlement nos ordonnances, on y va deux fois par jour, le matin à l'aube, puis maintenant quand le soleil tombe. Si tu n'étais pas si fatigué, mon pauvre Jacques...

— Mais je me sens très dispos, au contraire. Le repos que nous venons de prendre m'a rendu des forces. Puis on se sent plus léger et mieux disposé à la marche, à ces hauteurs.

Ils se dirigèrent donc vers la fontaine, suivant le sentier relativement spacieux — car un homme y peut marcher à l'aise — qui monte doucement à travers les prés et passe par une colline verte, émaillée de pâquerettes et de boutons d'or, floraison printanière au fort de l'été, dans cette région où, pendant les deux tiers de l'année, la neige et l'hiver règnent en maîtresses.

Puis, le paysage devint plus sévère et le chemin plus difficile. Il fallait gravir maintenant par un sentier à peine tracé au flanc de la haute montagne, tout au-dessus d'un ravin où un faux pas pouvait vous précipiter... Mais dans ce désert sauvage et escarpé, poussent des fleurs étranges et superbes, et, reine parmi elles, la fleur robuste et gracieuse du rhododendron.

Jacques, joyeux de revoir la fleur aimée, toujours chère au montagnard, dépassa ses compagnons pour en cueillir de superbes à un arbuste adossé à une roche et que l'on pouvait atteindre du sentier.

Après en avoir largement décoré sa boutonnière, comme il contournait la roche pour continuer son chemin, il s'arrêta tout à coup dans l'attitude d'un homme qu'un spectacle inattendu rend immobile de surprise.

La roche surplombant le sentier fournit une petite excavation assez profonde pour abriter du soleil deux ou trois personnes. Dans cette anfractuosité, toute tendue de lierre et de mousse, une jeune fille vêtue de rose était assise, triant une grosse gerbe de fleurs qui reposait sur ses genoux. Le cadre de verdure qui l'entoure, la roche pittoresque qui l'abrite, font ressortir sa grâce juvénile et sa délicate beauté, à moins que ce ne soit elle, pense Jacques étrangement subjugué, qui met dans la nature environnante un rayonnement de jeunesse et de joie. Est-ce la fée de cette solitude? Est-ce Marguerite? est-ce Ophélia? Elle porte, emmêlée à ses cheveux blonds, une couronne faite avec les fleurs blanches, les fleurs bleu pâle et les fleurs couleur d'or de la solitude où des brins d'herbe et de mousse pendent encore... Mais non, ce n'est ni une fée, ni une héroïne de ces autres contes sublimes et souvent dangereux qui sont les œuvres des grands poètes... C'est une enfant ingénue qui, pour se distraire un instant d'une secrète tristesse, s'est amusée à se parer, dans ce site où elle se croit bien seule, pour le torrent, la montagne et le ciel... Car voici son grand chapeau de paille à l'écharpe un peu chiffonnée qui repose, là, tout auprès d'elle, sur le bord de la pente.

Jacques cependant, sans songer à ce que son attitude peut avoir d'étrange, contemple, immobile, ce délicieux tableau. La jeune fille ne l'a pas encore aperçu, très absorbée qu'elle est dans son travail. Il s'agit de ranger les fleurs de sa gerbe par rang de nuance et de grandeur, les myosotis au milieu, puis les boutons d'or, puis les reines-marguerites en large couronne, enfin les grands rhododendrons et leur feuillage vert foncé tout autour... Levant les yeux tout à coup, elle vit Jacques, debout et découvert devant elle... Elle poussa un cri et, dans un mouvement brusque, laissa retomber la gerbe de fleurs qui s'éparpilla à ses pieds. Ses joues rosées étaient devenues toute blanches... Jacques, troublé de l'effet singulier qu'il avait produit, balbutiait une excuse, lorsqu'une femme vêtue de noir, attirée par le cri de la fillette, s'approcha d'elle vivement comme pour la secourir. M. Saint-Aubain, très gêné, allait s'excuser de nouveau; mais, fort à propos pour le tirer d'embarras, Delprat et Morancey le rejoignirent.

La jeune fille, mal remise, et devenue maintenant aussi rouge que tout à l'heure elle était pâle, disait comme une enfant prise en faute..., qu'elle était sotte d'avoir eu peur... qu'elle ne savait comment ni pourquoi...

Morancey, qui se piquait de manières distinguées, s'inclina très bas devant la robe rose et la robe noire, et tandis que le docteur Delprat saluait à la façon d'un ours qui fait la révérence :

— J'ai l'honneur de vous présenter, mesdames, dit le notaire, M. Jacques Saint-Aubain.

— Les demoiselles Audibert, Jacques... l'aînée et la plus jeune.

Le paysage tourna un peu devant Jacques Saint-Aubain :

— Quoi donc! c'était elle, son admiratrice inconnue, à qui il avait vaguement pensé pendant près d'une année, c'était elle qui lui apparaissait ainsi, dans ce décor sublime de montagnes, de neige et de fleurs!... Et Jacques, tout étourdi de surprise, désemparé, charmé, confus et ravi, appelait vainement à lui, pour dissimuler son émoi, tout son sang-froid d'homme du monde.

Gabrielle avait envie de pleurer et de s'enfuir, elle gardait encore sur la tête, sans y songer, sa couronne de fleurs champêtres... Mlle Marthe, la voyant pâlir et rougir tour à tour, et menacer de perdre entièrement contenance, se souvenait du terrible épisode de la foire et pensait avec angoisse : Mon Dieu! va-t-elle se trahir tout à fait?...

Jacques s'aperçut très bien du trouble persistant de la jeune fille. Un autre, moins modeste, se serait cru aimé. Tant d'hommes tirent cette conclusion, au moins exagérée, de la rougeur ou de la pâleur d'une femme, comme s'il n'était pas mille causes fortuites qui peuvent amener une personne jeune et timide à changer de couleur. Mais un homme de la trempe de Jacques Saint-Aubain, s'il est souvent un naïf, ne peut jamais être un fat. Et comme c'était chose bien visible cependant que Gabrielle était émue, cette singulière pensée vint au journaliste : « Ce sont mes quarante ans vus de près qui lui causent une déception. Elle ne m'avait aperçu que de loin, l'année dernière, au concours agricole. Elle est jeune, elle, belle, charmante; et puis une enfant. Et moi, je suis si vieux pour elle... »

(*La suite au prochain numéro.*) JEANNE DE LIAS.

## NOS ANALYSES GRAPHOLOGIQUES

Nous rappelons à nos lecteurs que notre collaborateur, M. Georges de Beauchamp, se tient à leur disposition pour des analyses graphologiques.

Les spécimens d'écriture doivent compter, au moins, vingt lignes d'écriture courante et être, si possible, accompagnés de la signature et de quelques chiffres.

M. Georges de Beauchamp, tenant à ne livrer que des analyses très fouillées, ne peut s'engager à répondre en moins de trois semaines.

Adresser 2 francs par mandat-poste, pour chaque lettre à analyser, à M. HENRI GAUTIER, éditeur, 55, quai des Grands-Augustins, Paris.

## RECETTES DE LA SEMAINE

### Saignement de nez. — Hémorragie nasale (Épistaxis).

Les moyens d'enrayer le saignement de nez ordinaire — lequel est sans gravité — sont connus de tous. Nous n'en parlerons donc pas.

Mais si, par hasard, l'émission sanguine se prolongeait, il faudrait recourir à des moyens plus énergiques.

Un linge imbibé de vinaigre et posé autour du cou est un des meilleurs remèdes.

L'application sur le front et les tempes de compresses d'eau froide, glacée si c'est possible, ou même de glace, d'eau additionnée de vinaigre, de glace, d'éther, réussit encore presque toujours, surtout si l'on a soin, en même temps, de maintenir la chaleur des mains et des pieds.

Enfin on a recours, s'il y a lieu, soit au tamponnement de la narine avec une boule de coton ou de charpie imbibée de vinaigre fort, soit à la pose de sinapisme.

### Contre les bronchites et fluxions de poitrine.

Prendre une certaine quantité d'une plante appelée vulgairement *ortie blanche*, la piler avec du sucre, la presser, en extraire le jus, et faire prendre au malade trois cuillerées à bouche de ce liquide dans la journée, matin, après-midi et soir. Ce remède est efficace.

### Crampes d'estomac.

Beaucoup de gomme arabique, soit en boules du commerce, soit naturelle; on la laisse fondre dans la bouche.

### Procédé pour faire de la cire à cacheter fine [1].

On fait fondre sur un feu doux 60 grammes de gomme laque, 60 grammes de colophane et 75 grammes de térébenthine de Venise. On y ajoute, en remuant continuellement, 100 grammes de vermillon. Quand le mélange est bien intime, on retire du feu et on ajoute, en remuant toujours, 25 grammes d'alcool. On coule ensuite dans des moules ou on roule en bâtons entre deux planches humides. On peut colorer cette cire de différentes couleurs, en remplaçant le vermillon par du vert-de-gris, du chromate de plomb, de l'indigo, du noir de fumée. Si l'on veut de la cire aventurine, on y mêle des paillettes de mica jaune d'or. On peut parfumer cette cire en y ajoutant 5 grammes de baume du Pérou.

1 Recette tirée du *Trésor des Familles*, par Louis Bonconseil, 1 vol. in-3°, relié oile. Prix *franco* : 5 francs.

### Hygiène des chevaux.

*Cheval morfondu.* — On connaît qu'un cheval est morfondu, si, bien nourri et travaillant peu, il est triste, maigrit, tousse et jette par les narines une mucosité blanchâtre. Le *remède* consiste à lui donner, dans un litre de vin blanc, cannelle, gingembre, girofle, muscade, de chaque 4 grammes, avec 32 grammes d'huile d'olive, le tout pulvérisé et mélangé; on y ajoute 125 grammes de miel rosat.

On réitère le remède s'il est nécessaire.

## CHRONIQUE HEBDOMADAIRE

UN IMPORTANT ÉVÉNEMENT. — LES FIANÇAILLES DU DUC D'ORLÉANS. — CURIEUSE COINCIDENCE. — SOUVENIRS HISTORIQUES. — LE CHATEAU D'ALCSUTH. — UN ORDRE DE CHEVALERIE RÉSERVÉ AUX DAMES NOBLES AUTRICHIENNES. — A PROPOS DES COURSES DE TAUREAUX. — ON PEUT FAIRE RESPECTER LA LOI. — LES RECORDS. — LA COURSE DE MARATHON ET CELLE DU *Petit Journal*. — A PROPOS DU TESTAMENT DE M. DE GONCOURT. — LES OBSÈQUES DU MARQUIS DE MORÈS. — SPECTACLE ORIGINAL MAIS ÉDIFIANT. — LA MORT DE L'ANCIEN PREMIER MINISTRE DE MADAGASCAR. — A BUDAPEST. — LE JOURNAL PARLÉ.

L'événement de la saison, celui qui peut exercer sur les destinées de notre pays l'influence la plus heureuse, est certes le projet de mariage de M. le duc d'Orléans avec l'archiduchesse Marie-Dorothée d'Autriche, fille de l'archiduc Joseph et de l'archiduchesse de Saxe-Cobourg-Gotha. Par ce mariage, M. le duc d'Orléans se rapproche davantage de la maison d'Autriche et devient — en y faisant concourir ses liens de naissance personnels — le neveu, le petit-neveu et le cousin à tous les degrés de la famille régnante la plus puissante, sinon la plus ancienne de l'Europe. Cette alliance ne saurait soulever ni objections, ni critiques : elle témoigne qu'au milieu des disgrâces de la politique et des épreuves qu'elle impose à son chef, la Maison de Bourbon n'a rien perdu de son éclat historique à l'étranger, et qu'elle n'a pas souffert des événements qui se sont déroulés au cours de ces dernières années.

L'importance de cette union est d'autant plus considérable que le mariage d'un prince comme le duc d'Orléans se trouve toujours hérissé d'obstacles. C'est que M. le duc d'Orléans n'est pas un homme effacé et incolore. C'est, au contraire, un prétendant conscient de sa mission et de ses droits. Tempérament impétueux, il pourra bientôt, peut-être, donner du fil à retordre à certaines gens. Dans un temps où l'irrésolution et la veulerie dominent dans les caractères, le fils du comte de Paris tranche par la décision de son esprit et l'énergie de ses convictions.

Bizarre rencontre! Il y a soixante ans, au mois de mai 1836, le grand-père du prétendant actuel sollicitait la main de la grand'tante de l'archiduchesse Marie-Dorothée. Les pourparlers n'aboutirent pas. Mais si les négociations échouèrent, ce fut la faute de M. Thiers, alors président du Conseil. L'archiduc Charles, — l'aïeul de l'archiduc Joseph, le futur beau-père du duc d'Orléans, — l'archiduc Charles et sa fille l'archiduchesse Thérèse avaient accueilli avec beaucoup de sympathie le fils aîné du roi Louis-Philippe. Comment se fit-il que cet aimable accueil n'eut pas les conséquences qu'on espérait? Le marquis de Saint-Aulaire va nous l'apprendre.

M. de Saint-Aulaire, alors ambassadeur de France à Vienne, a noté jour par jour, et même heure par heure, dans ses *Mémoires inédits*, mis à contribution par M. Thureau-Dangin, pour son *Histoire de la Monarchie de Juillet*, les péripéties des pourparlers. Nous y voyons que, dès les premières ouvertures, l'archiduchesse Thérèse « laissa voir, avec une grâce naïve, le désir de plaire » et que l'archiduc Charles fit « une réponse émue et affectueuse » aux propositions qui lui furent soumises.

M. de Saint-Aulaire, qui savait que M. de Metternich voulait marier l'archiduchesse Thérèse au roi de Naples, émit l'avis qu'il ne fallait pas brusquer les choses. Mais M. Thiers refusa d'entendre raison. Pour consolider sa majorité et raffermir son pouvoir, il avait besoin d'un succès diplomatique. M. de Saint-Aulaire reçut donc l'ordre d'exiger une réponse immédiate. Ainsi bousculé, l'empereur signifia à notre ambassadeur que la princesse devait épouser le roi de Naples. Les instances inconvenantes de M. Thiers avaient blessé au vif le chef de la famille.

A la nouvelle de la rupture, l'archiduchesse Thérèse s'évanouit et, lorsqu'elle reprit connaissance, elle « déclara, avec des larmes, qu'elle voulait avoir le duc d'Orléans pour mari et qu'elle n'épouserait nul autre prince ». Son frère, l'archiduc Albert, le futur vainqueur de Custozza, l'encouragea dans cette résistance. Ces scènes se prolongèrent pendant toute la nuit et la journée suivante. Le lendemain, l'archiduc Charles alla trouver le duc d'Orléans, lui raconta le désespoir de l'archiduchesse, et, après avoir embrassé le jeune prince, il se retira en sanglotant. » Tout aurait pu s'arranger, mais le duc d'Orléans, trop fier pour contrarier l'empereur,

annonça son départ pour le lendemain. Au fond, son cœur n'était pas pris. Archiduchesse pour archiduchesse, le prince se demandait s'il ne ferait pas mieux de solliciter la main de l'une des filles de l'archiduc Renier, vice-roi de Lombardie. Mais, au moment où les pourparlers allaient s'engager, l'attentat d'Alibaud contre le roi Louis-Philippe tomba comme une bombe. Aussitôt, le duc d'Orléans arrêta tout et prit la route de Paris. Vanité des prévisions humaines! L'empereur et M. de Metternich s'étaient imaginé que l'archiduchesse Thérèse n'aurait pas de révolution à craindre en Italie. Hélas! la future reine de Naples devait mourir en exil, tout comme la future duchesse d'Orléans!

Contrairement à son aïeul, l'empereur François-Joseph s'est déclaré, dès le premier jour, en faveur de l'alliance matrimoniale de la Maison de Habsbourg avec la Maison de France. Dans les circonstances actuelles, cet acte politique revêt une haute signification.

***

C'est au château d'Alcsuth, on le sait, qu'ont eu lieu les fiançailles du prince et de l'archiduchesse. Ce château est la propriété de l'archiduc Joseph, qui le tient de son père. Relativement simple, cette résidence impose par sa grandeur. L'intérieur, aménagé avec un luxe princier, renferme tout le confort moderne. Les bâtiments sont entourés d'un parc dessiné avec beaucoup d'art et entretenu avec beaucoup de soin. On y admire une orangerie, un jardin de palmiers, des cascades artificielles, un tapis de fleurs aux plus chatoyantes couleurs. Les parterres descendent jusqu'à un lac aux eaux bleues et profondes, parsemé d'îlots. Le village d'Alcsuth, situé à quelques kilomètres de Bikse, se trouve sur la ligne de Vienne à Budapest. La vallée de Vaal, dans laquelle il s'élève, paraît avoir servi jadis de lit à l'un des bras du Danube. C'est un des plus beaux sites de la Hongrie. Du sommet de la colline où se dresse le château, le spectateur jouit d'un superbe panorama qu'encadrent les Montagnes Vertes et les collines de Bude.

***

Ne quittons pas l'Autriche sans dire que l'archiduchesse Marie-Dorothée est dame de la Croix-Etoilée. Cet ordre de chevalerie, qui date de deux siècles, est également connu sous le nom de l'ordre des « Dames chevalières de la Croix du Rédempteur ». L'origine de cet insigne est assez curieuse : le 2 février 1668, un terrible incendie détruisit, à Vienne, le palais impérial. Quatre jours après, en procédant à l'enlèvement des débris, les ouvriers retrouvèrent, au milieu des ruines fumantes, un petit coffret en bois, cristal et émail, à demi consumé par les flammes. Mais un morceau de la Vraie Croix, qu'il contenait, demeurait absolument ntact. Ce miracle frappa beaucoup la cour d'Autriche, et, pour eniperpétuer la mémoire, l'impératrice Eléonore, femme de Léopold Ier, institua l'ordre de chevalerie de la « Croix-Etoilée », destiné aux dames nobles qui se distingueraient par leurs vertus et leur charité. Cette institution fut confirmée par une bulle du pape Clément IX.

L'ordre se divise en deux classes : les dames grand'croix et les dames chevalières. Pour l'obtenir, les jeunes filles doivent justifier de seize quartiers de noblesse, et les dames prouver, en outre, huit quartiers du côté marital.

La « Croix-Etoilée » se compose d'une croix à double filet, couvrant en partie l'aigle autrichienne éployée à double tête et entourée d'un cadre ovale avec cette devise : *Salus et Gloria.* La croix est attachée par un ruban de moire noire.

***

Les courses de taureaux se propageraient-elles hors de nos provinces méridionales? Voici que Dijon a eu sa première fête tauromachique. La populace, qui remplissait les arènes improvisées pour la circonstance, a réclamé la mise à mort du taureau, mais le maire l'a refusée. Il n'en a pas été de même à Bordeaux et à Perpignan. Les amateurs de ces sanglantes boucheries qu'on appelle des « corridas » s'en sont donné là à cœur joie. Après avoir démoli une partie des gradins, les aficionados ont pu assister au répugnant spectacle de chevaux éventrés et d'hommes blessés. Que font donc les autorités compétentes? Elles sont désarmées, nous dit-on : tous les moyens de répression leur manquent. Est-ce bien vrai? Est-il exact que les maires soient obligés de se contenter du fameux procès-verbal qui entraîne la condamnation des toréadors à quelques francs d'amende? Je n'en crois rien.

Est-ce que le premier magistrat de n'importe quelle commune de France n'a pas le droit d'interdire dans le ressort de sa commune tout spectacle immoral ou dangereux et de requérir la force armée pour assurer l'exécution de son arrêté? Oui. Eh bien?... Le maire est souvent complice, objectera-t-on. Dans ce cas, c'est au ministre qu'il appartient d'agir. La suspension et la révocation sont des mesures applicables à tout fonctionnaire qui viole ou laisse violer la loi.

Si le gouvernement voulait agir avec énergie, les corridas ne scandaliseraient pas les honnêtes gens et la question des « libertés du Midi » serait bien vite résolue.

***

Toujours les records! Voici que celui du berger grec Louys, qui franchit à pied en 2 h. 55 le trajet de 40 kilomètres séparant Marathon d'Athènes, vient d'être battu par un coureur anglais. Léonard Hurst a, en effet, parcouru la même distance sur la route accidentée de Paris à Conflans en 2 h. 31. Cent dix-neuf concurrents avaient pris part à cette dernière course organisée par le *Petit Journal.* Neuf seulement ont dépassé Louys en vitesse. Quatre-vingts ont fait le parcours en moins de 4 heures, ce qui est déjà fort joli. Quant aux autres, le manque de force ou d'entraînement les a contraints à s'arrêter en route.

***

Le testament de M. de Goncourt cause une profonde déception parmi certains familiers du célèbre « grenier » du boulevard Montmorency. Avec quelle ferveur tel décadent prenait, le dimanche matin, l'omnibus pour aller faire sa cour à l'illustre Mécène! Ce voyage ne laissait pas de déranger un peu les chers amis. Quelques-uns ne l'envisageaient pas sans une sorte d'effarement. Le cher maître était si « raseur »! De même que Victor Hugo, M. de Goncourt ne se préoccupait que de sa santé, de ses œuvres, du roman qu'il avait perpétré la veille et de celui qu'il était en train de commettre. Tout le reste, politique, religion, morale, philosophie, théologie, etc., l'indifférait.

Cette effroyable « autolâtrie » avait tué, chez M. de Goncourt, tout sentiment, tout instinct de l'au delà. Pour lui, l'univers c'était la boutique de l'éditeur Charpentier. Voyez-vous d'ici le supplice auquel se condamnait le groupe d'amis rangés autour de ce Bouddha? M. Huysmans avait renoncé, depuis deux ans, paraît-il, à la familiarité de M. de Goncourt. Tant pis pour la future Académie des Dix! L'auteur d'*A rebours* faisait bon marché d'une gloire qu'on semblait vouloir lui faire payer d'avance.

Il faut être juste. M. de Goncourt n'avait pas toujours été l'homme aride et sec qu'on a connu.

Au début de sa carrière, la *Vie de Marie-Antoinette* et l'*Histoire de la Société française sous la Révolution et sous le Directoire* révélaient un tempérament sain, une âme droite, consciente du bien et du mal, et une intelligence vraiment douée du sens historique. S'il l'avait voulu, M. de Goncourt aurait pu devenir l'un des premiers historiens de ce temps.

Par malheur, une basse sollicitude fit dévier ce noble esprit. Les gros tirages des romans de M. Zola excitèrent la jalousie de M. de Goncourt. L'historien du Directoire brigua le même succès, et, pour l'obtenir, il rivalisa d'ignominie avec l'auteur de l'*Assommoir.* Entre M. de Goncourt et M. Zola s'établit une émulation de malpropretés. Me permettra-t-on de le dire? La *Fille Elisa* m'émut et m'indigna plus que la *Terre.* Quand on jette les yeux sur certaine page de l'auteur de l'*Assommoir*, on est tenté d'excuser M. Zola. L'obscénité et la grossièreté lui vont si bien! On sent que M. Zola ne pourrait, sans déchoir, exercer un autre emploi. Avec M. de Goncourt, l'impression change. L'air contraint, le langage embarrassé de l'auteur vous préviennent immédiatement que vous vous trouvez en présence d'un renégat. Chez ce gentleman, la littérature stercoraire ne coule pas de source, c'est un pur procédé de rhétorique. Si M. de Goncourt s'encanaille, c'est pour jouir de la popularité de M. Zola.

Hélas! Cette apostasie reçut la récompense qu'elle méritait. Ni les charretiers, ni les snobs, ni les bourgeois, ni les aristocrates, ni même les épiciers, ne consentirent à faire de la *Fille Elisa* leur livre de chevet. Un instinct infaillible avertit le public que M. de Goncourt parlait mal la langue de l'*Assommoir.* L'édition alla misérablement échouer sur les parapets du quai Voltaire. Cet échec endeuilla pour la vie l'infortuné M. de Goncourt; on peut dire que le maître ne l'a jamais pardonné, ni à M. Zola, ni à la France. Etrange aberration d'un esprit supérieur : M. de Goncourt faisait fi, paraît-il, de son *Histoire de la Société française sous la Révolution et sous le Directoire.* Voilà pourtant, avec *Marie-Antoinette*, les seuls livres qui rendront son nom immortel. La postérité gardera aussi le souvenir de quelques pages du *Journal*, où le vieux gentilhomme, après avoir geint sur ses rhumatismes, nous transmet, avec sa probité coutumière, les aveux auxquels s'abandonnèrent, *inter pocula*, les Renan, les Neeftzer, les Berthelot et autres célébrités dont il acceptait la compagnie. On ne pourra guère écrire l'histoire contemporaine sans consulter ce précieux *Mémorial.*

***

Les obsèques du marquis de Morès ont groupé, sous les voûtes de Notre-Dame, des représentants de toutes les classes de la société. Il m'avait été rarement donné d'assister à un spectacle de ce genre : on a vu des coltineurs assis à côté de membres du Jockey-Club, et des garçons bouchers de la Villette qui coudoyaient des pères jésuites. L'attitude des assistants était des plus dignes. On priait vraiment. Personne ne se désintéressait de la cérémonie. Mais aussi, quel cadre magnifique que notre vieille cathédrale! Et comme nos monuments modernes paraissent médiocres et vils auprès de cette merveilleuse basilique ogivale où l'âme humaine se sent dans la

main, *in manus*, de son Juge immortel! Ce n'était pas sans tristesse que l'on songeait à la disparition de ce vaillant lutteur, un peu incohérent parfois, mais si généreux! Ah! pourquoi n'a-t-on pas su discipliner cette force? Un maître et un chef, voilà ce qui manqua surtout au marquis de Morès. Mais, hélas! combien d'autres souffrent encore aujourd'hui du même mal. Que de bonnes volontés inutilisées! Que d'ardeurs sans emploi! Dans le même cercueil qui portait les restes du marquis de Morès gisaient toutes les espérances d'une génération dont on n'a pas su tirer parti. Est-ce que ce gaspillage de forces durera longtemps encore? Est-ce qu'on ne fera rien de tant de jeunes gens qui ne demandent qu'à se sacrifier, et qui, saturés de paroles, ont faim et soif de l'action?

***

Rainilaiarivony, l'ancien premier ministre hova, est mort subitement à Mustapha, près Alger, où il était interné à la villa des Roses, depuis la prise de Tananarive. Agé de soixante-douze ans, Rainilaiarivony vivait très retiré et ne se montrait que dans les cérémonies officielles. Il avait complètement rompu avec les prédicants anglais dont il avait fait à Madagascar les auxiliaires de sa politique. Plus clairvoyant que M. Laroche, il avait fini par comprendre le rôle joué par ces missionnaires. Sur son lit de mort, il a refusé de recevoir les exhortations des pasteurs. Selon ses dernières volontés, son corps a été embaumé.

Par une curieuse coïncidence, Rainilaiarivony est mort au moment même où M. Cambon transmettait au gouvernement une lettre où le premier ministre exprimait le désir de venir à Paris solliciter l'autorisation d'adresser une proclamation au peuple malgache pour l'engager à se soumettre à l'autorité de la France!

Qui aurait osé prévoir un tel revirement dans la politique de celui qui fut notre plus implacable ennemi?...

***

Alphonse Daudet raconte quelque part un trait de géniale fainéantise d'un Arabe. Le fils du désert se couchait sous un figuier et attendait dans cette position la chute des fruits dont il se nourrissait. Et des figues tombaient à portée de sa main! Croyez-vous qu'il les ramassait? Non pas! Il ne mangeait que celles qui lui tombaient dans la bouche. Cet Arabe, s'il eût habité Budapest, se serait abonné au *Messager téléphonique* qui se publie en cette ville. Qui se publie? Non! qui se parle. C'est un journal dont l'abonné, tranquillement assis dans son fauteuil, peut écouter la lecture par téléphone.

Le programme est fixe.

A neuf heures et demie, on commence par la communication des nouvelles arrivées dans la nuit et des dépêches télégraphiques de la matinée.

A dix heures et demie, on fait la revue des journaux de Budapest.

A onze heures un quart, on annonce le programme des théâtres.

A onze heures et demie, premiers renseignements sur les cours des valeurs cotées à la Bourse.

A deux heures, nouvelles du Parlement.

A deux heures et demie, nouvelles locales de la ville et de la région.

A trois heures, cours de la Bourse de Vienne, de Berlin, de Paris et de Londres.

A cinq heures, variétés historiques et littéraires.

A cinq heures et demie, indications sommaires sur les nouvelles modes et les nouvelles toilettes qui se montrent au Bois de Ville (le Bois de Boulogne de Budapest).

A sept heures, audition de l'opéra à domicile. Un théâtrophone est joint, en effet, au journal.

A huit heures et demie : vols, assassinats, morts violentes, incidents de la journée.

Et quel est le prix de l'abonnement du journal téléphonique?

Dix centimes par jour, pas davantage! Comme nos journaux, en regard de cette gazette parlée, nous semblent démodés, tardigrades et vétustes!...

Oscar Havard.

# JEUX D'ESPRIT DE L'OUVRIER

*Pour les prix et les conditions voir le n° 1920 du 10 juin.*

28. — MOTS EN HÉLICE

— Un liquide séreux.
— Un mélomane antique.
— Séjour des bienheureux.
— Le cou : c'est authentique
— Préfixe privatif.
— La tête d'un notaire.
Sois toujours attentif :
— Du Dollard tributaire.
— Possède un pont romain
— Synonyme de titre.
— Aussi bête qu'une huître.
— L'Espagnol, le Germain
Ne sont pas de la nôtre.
Voici donc onze mots :
Ce sont tous des marmots;
Vous trouverez pour l'autre .
L'inoculation.
Du mot qu'on trouve au faite.
Lecteur, attention
Et ne perds pas la tête.

29. — VERS A TERMINER

LE CHIEN ET LE CHAT.

Fable.

Un chien dormait en paix, un chat se...
Tout à coup maître chat découvre une...
Où des os s'étalaient auprès d'une...
Le chien, en s'éveillant voit le chat qui...
Il bondit jusqu'à lui levant bien haut la...
Lui dit : « Coquin, méchant, hier tu m'as... »
Le chat répond tout bas : « Je ne t'ai pas... »
Le chien sans l'écouter donne à la pauvre...
Des coups de dents si forts que notre chat...
Souffrant sur le chemin demeurait...
Le chien, alors mangea pendant au moins une...
« ** ****** ** **** **** *** ******** ** ******** »

30. — CRYPTOGRAPHIE.

*' e***i* *u'o* *eu* a*oi* *â*e *e*ui *u'o* a.

NOTES POUR LES DÉBUTANTS.

MOTS EN HÉLICE. — *Exemple.*

```
          O R I E N T
          R E N N E
          I N E S
          E N S
          N E
          T
          A
          L
        M I
      L A S
    L A I T
  M A I N E
L I S T E S
```

*Cryptographie.* — Il faut remplacer les * par des consonnes pour obtenir un vers extrait d'une comédie de Gresset.

*Adresser tout ce qui concerne les jeux d'esprit au rédacteur soussigné, aux bureaux du journal.*

Œdipe.



*Le Directeur-Gérant* : Henri GAUTIER. — Sceaux. Imp. Charaire et Cie

5 centimes le N° année courante. (10 centimes le N° années échues.) N° 1940 TRENTE-SIXIÈME ANNÉE. — 19 Août 1896.

# L'OUVRIER

**Journal illustré paraissant le Mercredi et le Samedi**

| ABONNEMENT D'UN AN : (104 numéros) France, Algérie et Belgique : 6 francs. | DIRECTION ET ADMINISTRATION : LIBRAIRIE BLÉRIOT, HENRI GAUTIER, SUCCESSEUR, 55, quai des Grands-Augustins, Paris. | ABONNEMENT D'UN AN (104 numéros) Colonies et Étranger (sauf la Belgique) : 7 francs. |
| --- | --- | --- |

## A L'ABORDAGE! PAR HENRY DE BRISAY



Le coup partit. (Voir page 251.)

# A L'ABORDAGE!

## GRAND ROMAN D'AVENTURES

PAR

HENRY DE BRISAY

PREMIÈRE PARTIE

## LE BRICK L'*AGILE*

### III

LA PRISE DU *King William*

Au bout de huit jours, Diana, qui avait repris ses vêtements de jeune fille, était devenue l'amie intime de Maryvonne. La fille de Roëllo avait d'abord été touchée des malheurs que l'Anglaise lui racontait avec une richesse d'imagination incroyable, et puis peu à peu l'habile aventurière avait pris sur son esprit et sur son cœur un ascendant dont elle ne se rendait pas très bien compte, mais qui n'en était pas moins réel.

Allan, de son côté, avait été si émouvant en racontant la triste vie de l'orpheline, et il avait peint en termes si touchants l'affection qui l'unissait à sa sœur, que Roëllo, qui avait commencé par déclarer que la jeune Anglaise serait débarquée à la première escale, aurait été désolé maintenant si on l'eût sommé d'exécuter son projet.

Avec un art merveilleux, la jeune fille avait gagné la confiance de tous, mais sur Guy l'impression avait été encore plus vive.

Elevé, dès l'enfance, de la rude vie des marins, le fils du corsaire n'avait jamais eu d'autres affections que son père, sa sœur, son ami Louis Kerbraz et tous les braves gens de l'équipage de l'*Agile*. En dehors de ce petit monde, il ne connaissait rien et c'était la première fois qu'il se trouvait en présence d'une femme jeune, distinguée, qui joignait à une réelle beauté toutes les séductions de l'esprit et les manières aisées du grand monde.

Le pauvre Guy avait été surpris et charmé par tout cela, peut-être aussi par le côté romanesque de l'aventure, et quand il s'était enfin aperçu que le sentiment qui le portait vers la jeune fille était autre chose qu'un intérêt banal ou qu'une sympathie quelconque, il était trop tard pour réagir. D'ailleurs Guy Roëllo l'aurait su qu'il n'aurait rien fait pour changer une situation qui lui paraissait très douce et combattre un sentiment qui était tout son bonheur.

Allan avait fait la conquête de l'équipage par ses merveilleuses histoires de mer et ses légendes maritimes d'un fantastique un peu outré, mais bien faites pour plaire à ces grands enfants que sont les matelots.

Il y avait déjà dix jours que l'*Agile* avait quitté Saint-Malo, Guy venait de faire son point et de reconnaître la position exacte du brick qui naviguait maintenant en vue des côtes de Portugal quand une voix descendue des hunes lança :

— Voile à tribord !

Guy abandonna ses instruments et, suivi de Brecknock, s'élança dans la mâture.

Il observa longtemps le point blanc signalé à l'horizon.

— Eh bien ! qu'est-ce que c'est? demanda Roëllo qui était monté sur la dunette au cri de la vigie.

— Gros trois-mâts ! répondit Guy.

— Marchand ou vaisseau de guerre?

— Je jurerais que c'est un navire de la compagnie des Indes, mais il n'a aucune couleur à la corne, néanmoins il a des canons.

— Tant mieux, on va rire un peu.

Puis s'adressant au timonier :

— La barre au vent, mon garçon !

Ensuite, les commandements se succédèrent; l'*Agile* augmenta sa voilure et, rasant les flots, fondit comme un épervier sur la proie lointaine dont la mâture grandissait à l'horizon.

Aidé de sa lorgnette, Roëllo ne quittait pas le trois-mâts du regard.

Tout à coup il se redressa, en même temps une fumée blanche floconna au flanc du navire et le *yack* d'Angleterre se déroula à l'artimon.

Le corsaire semblait transfiguré.

Dans ses yeux brillait une joie surhumaine. La tête rejetée en arrière, tous les muscles frémissants, la main crispée à sa hache qu'il venait d'arracher de sa ceinture, Roëllo était beau, d'une terrible beauté. On aurait dit la statue de quelque divinité guerrière.

— Mes enfants, cria-t-il, on nous invite à montrer nos couleurs, nous n'avons pas à en rougir. Joël, mon vieux Joël, fais flotter le pavillon de France et vous, mes canonniers, appuyez-moi les fleurs de lis de trois jolis coups de canon !

Le blanc pavillon se déploya joyeusement dans le vent.

Les canons sonnèrent comme pour un salut ou pour un défi.

A ce moment, Diana et Maryvonne parurent sur le pont. Elles avaient entendu un tumulte inusité et venaient en connaître la cause.

— Mes chères enfants, dit gaiement le corsaire quand il les aperçut, ce n'est plus ici la place des demoiselles, car nous allons nous battre.

— Vraiment, monsieur? demanda Diana.

— Tenez, voyez-vous ce gros Anglais qui court maintenant bord à bord avec nous, eh bien ! nous allons le manger. L'*Agile* a de bonnes dents et l'Anglais n'est pas méchant dès qu'il rencontre plus fort que lui.

Malgré toute sa force de volonté, Diana blêmit.

— Mon père a raison, dit alors Maryvonne, nous ne pouvons rester ici, ma chère Diana, vous allez m'aider dans ma tâche habituelle....

— Tout ce que vous voudrez, ma chère mignonne, dit l'Anglaise, mais je voudrais au moins savoir...

— En quoi consistent mes fonctions... ? Rien de plus juste. Durant le combat, je me tiens dans l'entrepont avec les chirurgiens et je les aide à panser nos pauvres matelots blessés.

Diana ne put réprimer un mouvement de dégoût.

— Oh ! dit-elle, voir ce sang, entendre ces cris, ces râles...

Maryvonne jeta sur sa compagne un angélique regard.

— Eh bien ! justement, ne devons-nous pas consoler ceux qui souffrent !

— Oui, oui, vous avez raison, dit l'Anglaise très vite, car elle venait d'apercevoir son frère qui lui faisait signe de venir lui parler; je vous rejoins dans un instant, mais laissez-moi embrasser Allan avant le combat.

Les deux jeunes filles se séparèrent.

— Diana, dit Allan à sa sœur, le moment est proche, l'heure vient plus vite que je ne l'avais espéré.

— Alors... que faire ?...

— Durant le tumulte du combat je les frapperai tous les deux, et si habilement que personne ne pourra me soupçonner. Tout sera fini avant ce soir si ta main ne tremble pas...

L'Anglaise eut un rire terrifiant.

— Regarde cette main frêle, dit-elle avec un accent effrayant, elle guidera le couteau droit au cœur sans un tressaillement, sans une hésitation. Je souffre trop de la contrainte de tous les instants que je me suis imposée, et plus tôt viendra le dénouement de la comédie, mieux cela vaudra.

— Tu paraissais l'aimer pourtant, cette Maryvonne...

— Comédie, comédie, te dis-je... bien plus, je la hais. Ah ! sentir vivre près de soi, voir à chaque instant, frôler à toute minute une créature qui est l'obstacle entre la fortune, entre les honneurs, entre la joie !

— Bien, j'ai confiance en ta haine... mais les premiers boulets vont siffler, séparons-nous.

— Embrasse-moi.

Allan se pencha vers la jeune fille et lui donna un baiser passionné.

— Ménage-toi, sois prudent, lui dit-elle encore.

Le misérable répondit :

— Ne crains rien, ma peau est tellement précieuse maintenant que je prendrai mes précautions. Un homme qui vaut cinquante millions de livres est toujours prudent.

Ils échangèrent un dernier regard où se lisaient leurs convoitises et leurs hideux espoirs.

— Lieutenant ! appelait Roëllo à ce moment, lieutenant Brecknock.

— Voilà, capitaine.

Et Allan s'élança auprès du corsaire.

Diana descendit retrouver Maryvonne dans l'entrepont.

— Lieutenant, continuait Roëllo, faites distribuer double ration de tafia à chaque homme.

— Hourra ! vive Roëllo ! crièrent les matelots qui avaient entendu et qui communiquèrent bien vite la bonne nouvelle à leurs camarades.

— Allons, les enfants, tonna Roëllo de sa voix puissante, il ne s'agit pas de crier comme des pies, mais de se battre comme des hommes. Je vous fais donner du rhum — non pas pour vous étourdir et vous faire oublier le danger, je sais que vous êtes des gaillards avec lesquels on n'a pas besoin de pareilles précautions — mais bien pour boire à la belle prise que nous allons faire et que vous voyez en face de vous.

A ce moment, comme si le vaisseau ennemi eût pu entendre les paroles du corsaire, deux coups de canon jaillirent de son bordage et les boulets vinrent mourir dans l'eau à quelque distance de l'*Agile*.

— L'Anglais commence à grogner, il nous trouve peut-être un peu longs à commencer le bal, il ne perdra rien pour attendre.

A ce moment, le rhum était versé à la ronde dans les tasses d'étain.

1. Voir l'*Ouvrier* depuis le 1er août 1896.

Roëllo se fit verser une rasade dans un joli gobelet de cristal taillé.

— A la santé de l'Anglais! dit-il en levant son verre.

Un hourrah formidable lui répondit.

— Maintenant, à vos postes! on va se battre!

On n'entendit plus une parole.

— Branle-bas de combat!

Celui qui ne s'est point trouvé au milieu de ces apprêts ne peut que difficilement se figurer le spectacle qu'offre alors le pont d'un vaisseau. Il ne verrait que désordre et agitation confuse dans cette activité que chauffe ou précipite l'imminence du danger. Mille occupations, mille mouvements partiels se croisent, se coupent, semblent se confondre et pourtant ce tumulte n'est qu'apparent. Les panneaux des écoutilles sont enlevés, les soutes sont ouvertes; chacun a son emploi, tous ont leurs postes. Les chefs de pièces préparent et font disposer les canons, les novices et les mousses approvisionnent de poudre et de boulets les batteries. On distribue les armes, puis le mouvement faiblit. Au milieu de cette agitation, d'instant en instant moins tumultueuse, chacun a regagné son poste.

Cependant le navire anglais se préparait au combat de son côté.

C'était un gros vaisseau de 56 canons et qui devait être monté par un équipage nombreux.

Il laissa arriver l'*Agile* à bonne portée, et déjà les canonniers allaient mettre le feu aux pièces quand le brick, virant subitement et avec une rapidité bien digne de son nom, n'offrit plus aux coups de l'Anglais que son avant affilé et la mince épaisseur qu'il présentait de face.

Mais, en même temps, son canon de chasse tonnait et faisait une large brèche dans le bordage du navire ennemi.

Le commandant anglais, furieux de l'affront et perdant la tête. riposta par le feu de toute sa bordée qui ne fit pas le moindre mal au corsaire.

Roëllo, revirant aussitôt après avo r essuyé le feu de son adversaire, vint passer à portée de pistolet et lui lâcha ses douze coups avec une telle justesse que le pont fut jonché de morts en un clin d'œil et que les basses vergues furent hachées.

Le commandant anglais malgré cet échec tint ferme et riposta de sa bordée de babord.

Les deux navires se canonnèrent un certain temps sans grand avantage. Le trois-mâts se tenait maintenant sur ses gardes ayant reconnu à quel adversaire il avait affaire.

— Allons, disait Roëllo, ça traîne; Guy, envoie donc aux goddams un joli boulet dans la mâture pour que nous puissions aborder plus commodément.

Guy Roëllo était un merveilleux pointeur et l'équipage connaissait son adresse. Aussi tous les yeux se fixèrent-ils bientôt sur le jeune homme, qui visait avec le plus grand soin le bâtiment ennemi.

Soudain il se releva.

— Feu! commanda-t-il.

Chacun se précipita aux bordages pour constater les résultats.

— Trop haut! s'écria le jeune homme avec dépit.

Le boulet avait porté dans la hune.

— Allons, mon Guy, dit Roëllo, il faut recommencer ça.

Le jeune homme fit recharger la pièce et visa encore avec plus de soin que la première fois.

— Feu! cria-t-il encore.

Le coup partit.

— Manqué! je tire comme un enfant.

Et de rage, le jeune homme écrasa sur le plancher l'écouvillon sur lequel il s'appuyait.

— Non... non... bravo!... Vive Guy Roëllo! s'écria tout à coup l'équipage. En ce moment, en effet, après avoir hésité un instant, le mât de misaine de l'Anglais s'inclinait comme un grand arbre sapé par la base et s'écroulait sur le pont qu'il encombrait d'agrès brisés et de débris avec un bruit horrible.

— Hourra! cria Roëllo, nous les tenons. Timonier, laisse porter sur eux en plein. Matelots de pont, à vos grappins, vous, mes lascars, grimpez dans les hunes et avant de monter, bourrez vos poches de grenades en guise de noisettes, Jégo, apporte-moi mon casse-tête! Et je rappelle ici que le premier qui se permet de sauter sur le pont ennemi avant moi, je l'assomme.

Jégo revenait avec l'arme demandée.

C'était une terrible massue hérissée de pointes aiguës et emmanchée sur une tige d'acier flexible. Une chaîne retenait le manche au poignet.

Obéissant, l'*Agile* courait maintenant vers le malheureux trois-mâts qui était bien empêché pour se défendre.

Le brick rangea le navire, écrasant ses vergues et ses filins, les grappins mordirent et Roëllo se rua le premier sur le pont ennemi en hurlant:

— A l'abordage!

Les matelots du brick, semblables à des démons, le suivirent en bondissant comme des chats et le combat s'engagea furieux et mortel.

Allan Brecknock semblait attaché à Roëllo par d'invisibles liens; il ne le quittait pas plus que son ombre. Il allait, souple, subtil, surveillant tous les incidents du combat, attendant le moment propice à son crime.

Enfin, il crut l'instant venu.

Roëllo venait de s'engager le long de la dunette. Ils étaient seuls tous deux et dérobés complètement à la vue des corsaires. En face d'eux, il n'y avait que des Anglais.

Lentement Brecknock souleva un pistolet qui était resté jusque-là à sa ceinture et il l'éleva jusqu'à la hauteur du crâne du hardi marin. Il allait presser la gâchette quand il reçut sur le crâne comme un coup de massue, il fléchit sur les genoux et roula sur le pont ayant complètement perdu connaissance.

Une balle anglaise venait de l'atteindre au front.

Le combat continuait, mais les Anglais démoralisés ne se défendaient plus que pour l'honneur. La plupart des matelots s'étaient rendus. Seuls quelques officiers, au milieu desquels on distinguait le commandant, disputaient encore le terrain pied à pied et ne reculaient qu'écrasés sous le nombre.

— Messieurs, cria Roëllo, vos épées, vous avez assez fait pour la vieille Angleterre.

Pour toute réponse, deux coups de pistolets éclatèrent et un jeune lieutenant se jeta sur lui l'épée haute.

— Ah! c'est ainsi, rugit le corsaire, eh bien! nous allons rire!

Effrayant d'audace, sublime de courage, avant que personne des siens ait pu l'arrêter dans son élan, Roëllo se précipita seul sur les dix officiers qui combattaient encore.

Il y eut une effroyable mêlée. Roëllo, son terrible casse-tête à la main, assommait tout ce qui tentait de lui résister avec une force et un bonheur incroyables.

Parmi les corsaires, personne n'osait prendre part à la lutte et porter secours au chef en danger, car, dans ce grouillement humain, les coups pouvaient se tromper d'adresse et venir frapper justement celui qu'on voulait secourir.

Enfin, sanglant, en haillons, mais rayonnant de la joie du triomphe, de l'ivresse de la victoire, parut Roëllo.

A ses pieds, cinq officiers anglais, morts ou râlant, étaient étendus, les autres n'avaient pas voulu affronter plus longtemps le bras terrible du marin.

De sa main de fer, il maintenait le commandant anglais qui, étouffé à demi, faisait signe qu'il se rendait.

Le corsaire le lâcha et, tout chancelant, le malheureux officier lui tendit son épée. C'était un homme d'une soixantaine d'années, de haute taille, aux yeux encore vifs, aux lèvres minces, au nez cruel.

Avec une grâce parfaite et d'un mouvement charmant, Roëllo refusa l'arme offerte:

— A Dieu ne plaise, monsieur, dit-il, que je prive de son épée celui qui s'en sert si vaillamment. Restez armé, je vous prie.

L'Anglais le remercia d'un pâle sourire et promena un triste regard sur la scène de carnage qui l'entourait.

Les Anglais avaient été très maltraités et plus de quarante des leurs avaient payé de leur vie une inutile défense.

Les corsaires avaient perdu trois hommes et comptaient une quinzaine de blessés.

— Bonne prise, je crois, Toussaint Joël, dit Roëllo à son matelot d'une voix joyeuse.

— On a eu de l'agrément, mon grand saint Clément, dit le vieux timonier et pas trop de pertes, ma douce sainte Berthe, il n'y a que le lieutenant...

— M. Brecknock, s'informa vivement le corsaire, il lui serait arrivé malheur?

— Je ne dis pas qu'il est mort, saint Victor, mais il n'en vaut guère mieux, puissant saint Mathieu.

— Où a-t-il été blessé?

— Une balle à la tête, saint Exégète.

— C'est l'affaire de huit jours, ou c'est mortel; tu le sais aussi bien que moi, vieux requin, et ces blessures-là ça te connaît.

— A la tête j'en ai eu trois, aimable saint François; ça ne m'empêche pas d'être bien vivant, saint Ferdinand.

— Je vais aller le voir... et Guy, il ne lui est rien arrivé, je pense?

— Me voilà, mon père, dit le jeune homme qui portait à la naissance du cou une superbe estafilade.

— Mais tu es touché, dit Roëllo en l'embrassant.

— Bah! ce n'est rien, un maladroit dont le sabre a glisse. Je viens maintenant prendre vos ordres au sujet de la prise.

— Le Jéquen va la commander avec vingt hommes et descendre tous les Anglais à fond de cale, sauf les blessés qui seront soignés dans l'entrepont, et il mettra le cap sur Lisbonne qui n'est pas à trente lieues d'ici. Nous irons de conserve avec lui jusqu'en vue du port, et quand il aura mis sa prise en sûreté il reviendra à bord avec ses hommes sur un caboteur.

A ce moment, Le Jeguen arrivait justement traînant un gros Anglais après lui.

— Capitaine, dit le jeune homme, voici l'agent de la Compagnie que je viens de trouver blotti dans la soute aux biscuits.

L'insulaire faisait piteuse mine et semblait fort embarrassé de son personnage

Roëllo lui adressa la parole en anglais.

— Vous êtes l'agent de la Compagnie, monsieur? demanda-t-il.

Le bonhomme hésita un instant, puis répondit d'un ton bourru :

— Non, capitaine, je suis un simple passager.

— C'est un mensonge, dit vivement Le Jéquen, les matelots anglais que j'ai interrogés affirment tous qu'il est bien le contrôleur.

Roëllo fronça les sourcils.

— Je n'aime pas qu'on se moque de moi, reprit-il, et je possède de merveilleux moyens pour calmer les mauvais plaisants.

Cette menace fit son effet sur l'infortuné contrôleur qui s'empressa de dire :

— Mettons que je sois l'agent de la Compagnie, que me voulez-vous?

— Vous demander de quoi se compose la cargaison du *King-William*.

C'était le nom du navire.

— De peu de chose en vérité, capitaine, répondit l'Anglais, nous comptions compléter notre chargement en route.

— Vous voulez rire, monsieur, l'Angleterre est en guerre avec l'Espagne et ce n'est pas sur la côte d'Afrique que vous pensiez trouver des marchandises à embarquer pour les Indes.

— J'offre dix mille livres sterling du navire et du chargement, dit le gros homme à bout de finesse.

Ces transactions n'étaient pas rares entre les Anglais et les corsaires. Les vaincus y trouvaient encore leur avantage et les vainqueurs s'évitaient ainsi bien des ennuis et surtout des retards nécessités par la vente du navire et de la cargaison.

— Doublons la somme et nous commencerons à nous entendre, répondit tranquillement Roëllo.

L'Anglais poussa les hauts cris, jura ses grands dieux que l'affaire était impossible et finit par demander de quoi écrire afin d'établir une valeur en règle payable au siège de la Compagnie.

Le corsaire regretta un peu de n'avoir pas demandé plus, mais cinq cent mille livres représentaient déjà une jolie somme et, de la sorte, il n'était pas exposé à perdre un temps précieux.

Il laissa Le Jéquen terminer l'affaire et, suivi de Guy et de Toussaint, il repassa à bord de l'*Agile* où l'on avait transporté Brecknock.

Quand il fut dans l'entrepont, il aperçut d'abord Diana qui, blanche comme une cire, considérait son frère étendu sur un matelas et qui n'avait pas encore repris connaissance.

A genoux près de lui, le chirurgien du bord, M. Salaün lavait la blessure.

— Est-ce grave ? demanda le corsaire.

— Une simple égratignure, capitaine, mais la balle a frappé sur l'os frontal et la commotion a été rude.

Un matelot apportait du vinaigre qu'on fit respirer au blessé.

Il ouvrit enfin les yeux, promena autour de lui des regards ternes qui s'arrêtèrent enfin sur le groupe formé par Roëllo, Guy et Maryvonne.

— Vivants ! murmura-t-il.

Et il laissa retomber ses paupières.

— Mais oui, vivant, mon camarade, dit gaiement Roëllo qui se méprit sur le sens de l'exclamation de Breknock, et dans huit jours il n'y paraîtra plus.

Diana, qui jusque-là s'était raidie contre la douleur et la déception, éclata en sanglots.

— Ne pleurez pas, mademoiselle, dit doucement Guy, le chirurgien assure que la blessure est insignifiante.

La jeune fille se retourna et adressa à Guy un regard si dur que le pauvre garçon balbutia :

— Que vous ai-je donc fait? Pourquoi me regarder ainsi?

Diana comprit sa faute, elle se reprit très vite et, tendant la main au jeune homme, elle lui dit avec un sourire :

— Pardonnez-moi, je n'ai plus ma raison. Il ne faut pas m'en vouloir... je l'ai cru mort.

Guy serra avec émotion les doigts blancs qu'on lui abandonnait et sentit son cœur bondir dans sa poitrine.

— Il faut laisser reposer M. Brecknock, dit le chirurgien, je vais le faire transporter dans sa cabine.

Maryvonne entraîna alors sa compagne et elles remontèrent toutes deux sur le pont du brick.

Les matelots insoucieux et chantant s'occupaient à remettre tout en ordre et à effacer les sanglantes traces du combat. Les uns grimpés dans la mâture remplaçaient les cordages et les manœuvres coupés par les balles et les boulets, d'autres emportaient les caisses d'armes et les boîtes à grenades, d'autres encore lavaient à grande eau les planches salies par le sang ou la poudre.

Le corsaire allait rentrer dans sa cabine pour réparer le désordre de sa toilette et enlever le sang qui le couvrait quand il aperçut M. Mathews, — c'était le nom de l'agent de la Compagnie, — qui venait lui demander de donner des ordres pour que le *King-William* pût reprendre sa route, aussitôt qu'on aurait sommairement réparé ses avaries.

— Mais vous ne pouvez pas naviguer, avec votre mât de misaine coupé au ras du pont, s'écria le corsaire.

— Nous ferons escale à Lisbonne, capitaine.

— Vous avez l'air bien pressé de me quitter?

L'Anglais fit une grimace.

— Ce n'est pas moi, capitaine, c'est le commodore.

— Quel commodore ?

— Le commandant du *King-William*.

— Et quel est le nom du commandant?

— Sir Harry Linton.

Roëllo eut un haut-le-corps.

— Vous dites sir Harry Linton? Le chef d'escadre?

— Lui-même.

— Le célèbre amiral, le premier marin de l'Angleterre?

— En personne, Votre Honneur.

— M'expliquerez-vous comment il se fait que Harry Linton commande un navire marchand?

L'Anglais se rebiffa.

— D'abord, dit-il d'un ton rauque, le *King-William* n'est pas un navire marchand puisqu'il a du canon...

— Pour défendre ses marchandises; mais, encore une fois, je ne vois pas bien le célèbre chef d'escadre réduit au rôle plutôt modeste d'un capitaine de la Compagnie!

— Le commodore avait des raisons particulières pour rallier l'Inde dans le plus bref délai possible. D'ailleurs, on ne le connaissait à bord que sous le nom de Samuel Watkins.

— Pourquoi me découvrez-vous son vrai nom?

— Parce que je veux me venger.

— Ah! ah! Maître Mathews, nous avons de la rancune, il paraît.

— L'amiral m'a donné des coups de canne parce que je m'étais permis une observation au moment de l'embarquement.

— Tout s'explique. Et pourtant, que diriez-vous si, après lui avoir divulgué votre conduite à son égard, je le faisais libre et vous forçais à rembarquer avec lui.

— Je ne dirais rien parce que jamais vous ne ferez pareille sottise.

— Qu'est-ce que c'est? gronda Roëllo.

L'Anglais poursuivit sans se déconcerter.

— Vous pensez bien qu'en vous livrant le secret du commodore, je savais à qui je m'adressais : jamais Roëllo l'Abordage ne rendra Harry Linton quand il l'aura une bonne fois entre les mains.

Le corsaire sourit et murmura :

— Le drôle a raison... c'est un coup de fortune. Voila un gros atout de moins dans le jeu des Anglais.

— Un dernier mot, capitaine? demanda le contrôleur.

— Dix si vous voulez, mon cher monsieur Mathews, car votre conversation est particulièrement intéressante.

— Donnez-moi votre parole de ne jamais révéler à sir Harry que c'est de moi que vous tenez les renseignements qui l'ont fait découvrir. La guerre finira un jour ou l'autre, le commodore rentrera en Angleterre, et je me soucie fort peu d'un règlement de comptes qui pourrait à son retour me coûter fort cher.

— Cependant, permettez-moi de vous faire observer qu'il n'y avait que les officiers et vous à connaître la véritable identité de l'amiral. Comme il ne soupçonnera pas son état-major, il arrivera fatalement à deviner que c'est vous qui avez été le délateur.

L'Anglais eut un gros rire.

— John Mathews n'est pas un enfant, Votre Honneur, dit-il, et tout cela je l'ai prévu, voilà pourquoi je vais remettre entre vos mains cette petite valise qui était dans la cabine du capitaine du *King-William*. Ouvrez-la, vous y trouverez assez de papiers pour établir que Samuel Watkins et sir Harry Linton ne sont qu'un seul et même personnage.

Roëllo prit des mains de l'Anglais, et avec une répugnance visible, la valise qu'on lui tendait.

— Mais elle est fermée, dit-il après un rapide examen.

— Oh! c'est peu de chose, fit l'Anglais souriant, nous trouverons bien dans votre cabine une clé pour cette méchante petite serrure.

Et, sans attendre l'invitation du corsaire, il entra dans la cabine de Roëllo, et le marin suivit.

A la paroi qui faisait face à la couchette étaient pendues des armes de tous temps et de tous les pays du monde. Avisant un joli poignard à lame aiguë, le contrôleur s'en empara et il allait se mettre en devoir de crocheter la serrure quand Roëllo lui arracha l'arme des mains.

— Non, non, dit-il vivement, il ne sera pas dit que ce poignard qui a été l'arme d'un brave — c'était celui d'un ami que j'ai perdu — aura servi à cette sale besogne!

L'Anglais haussa imperceptiblement les épaules en murmurant quelque chose qui voulait dire que les Français étaient de grands fous et n'avaient rien du sens pratique des citoyens de la libre Angleterre.

Pendant ce court monologue, Roëllo avait remis le poignard à sa place et avait pris à la panoplie une navaja effilée qu'il remit à Mathews.

L'Anglais introduisit la fine lame dans la serrure de la valise, fit une pesée avec une dextérité inquiétante et la petite malle s'ouvrit, livrant ses secrets.

Elle contenait une quantité de papiers officiels : notes de l'ami-

rauté sur les opérations futures de la flotte des Indes, indications très précises sur les forces commandées par le bailli de Suffren, rôles d'avancement de l'état-major de la flotte, commissions en blanc pour les officiers qui se seraient distingués durant la croisière. Il y avait aussi des papiers personnels, des mémoires, des placets, tout était au nom de sir Harry Linton.

— Allons, le doute n'est plus possible, dit Roëllo après avoir rapidement passé en revue les documents contenus dans la valise, c'est bien l'amiral que nous tenons.

Le bon M. Mathews avait une physionomie triomphante.

— Alors, vous êtes content, capitaine?

— Si content, mon cher monsieur, que je vais mettre mes charpentiers à votre disposition et avant vingt-quatre heures votre navire sera en état de naviguer : un service rendu en vaut un autre.

— Je remercie Votre Honneur : mais c'est la Compagnie qui va bénéficier de votre obligeance et moi, personnellement, n'aurai-je rien pour la belle prise que je viens de vous faire?

Roëllo eut un sourire méprisant.

— C'est vrai, dit-il, toute peine mérite salaire.

Il se dirigea vers un coffre qui était scellé dans le plancher de sa cabine, l'ouvrit au moyen d'une clé qu'il prit à son cou et en tira une bague qu'il tendit au contrôleur.

— Voilà une bagatelle, dit-il, qui vaut dans les cinq cents louis.

C'était un merveilleux diamant d'une grosseur et d'une limpidité admirables.

L'Anglais s'en empara avec une joie mal dissimulée.

— Et maintenant, allez-vous faire pendre ailleurs, dit Roëllo en le poussant dehors et en fermant sur lui la porte de sa cabine.

M. Mathews parut tout à fait insensible aux aimables paroles du corsaire. Il n'avait d'attention que pour le diamant et répétait :

— Pas une tache, pas un défaut!... Jacob Brown de la Cité me le paiera mille livre sterling comme un schelling, aussi vrai que je suis un honnête homme!

(*La suite au prochain numéro.*) HENRY DE BRISAY.



# LE MARIAGE DU DÉPUTÉ [1]

PAR

**JEANNE DE LIAS**

## VI

POUR UN GANT

— Mais, je ne me trompe pas : c'est bien monsieur Jacques Saint-Aubain, l'illustre défenseur de toutes les bonnes causes, que j'ai l'honneur de rencontrer en ce pays sauvage!

Jacques, brusquement arraché à ses pensées, leva la tête, et il vit s'avancer, tenant le bourdon de la main droite et s'appuyant de la gauche au talus, par l'étroit sentier qui s'écroule doucement vers le torrent, un prêtre à cheveux blancs, haut de taille, leste de mouvements, et le visage franc et sympathique éclairé en ce moment par un sourire de surprise joyeuse.

— Monsieur le curé de Sarrantis, dit Jacques, s'avançant vers le vieillard, les mains tendues.

Mlle Marthe, en son cœur, bénit le bon curé qui venait rompre si heureusement la situation tendue pour tous.

— Et vous n'avez pas craint d'arriver jusqu'ici, vous, un Parisien?

— Pardon, monsieur le curé, protesta Jacques, je revendique ma qualité de Pyrénéen.

— C'est nous qui l'avons entraîné si loin et mené si haut, dit le notaire.

Le curé tendit la main aux deux jeunes gens. En même temps, il saluait amicalement les dames Audibert.

— Nous nous retirons bien vite, monsieur le curé, dit Mlle Marthe, car je crains pour Gabrielle la fraîcheur du soir qui va tomber. Nous comptons sur vous ce soir, comme à l'ordinaire, n'est-ce pas?

Déjà les deux jeunes filles, d'un pas vif et pressé, reprenaient le sentier à une superbe allure montagnarde, et Jacques suivait de l'œil avec regret la silhouette noire et la silhouette rose disparaissant à l'angle de la roche moussue, tandis qu'il se répétait à lui-même tout bas ce nom céleste et tout gracieux de Gabrielle, tombé par hasard des lèvres de la grande sœur.

— Je retourne avec vous jusqu'à la fontaine, messieurs, dit le curé de Sarrantis, et il prit la tête de la caravane, ayant soin que Jacques marchât immédiatement derrière lui à cette file indienne; et Jacques Saint-Aubain, qui trouvait tout à coup la fin de l'excursion on ne peut plus fastidieuse, et n'éprouvait d'autre désir que celui de revenir aux granges, faisait d'héroïques efforts pour soutenir la conversation avec l'excellent prêtre en emboîtant le pas à sa suite à travers les aspérités du sentier.

On arriva enfin à la fontaine et il ne faut se figurer d'après ce mot ni monument quelconque, ni travaux humains d'aucune sorte pour capter la source vivifiante. En remontant le cours du torrent seulement, par le chemin escarpé que le curé de Sarrantis et Jacques suivaient à cette heure, on arrive à un certain endroit où, dans le lit même du cours d'eau, plusieurs sources jaillissent. D'un côté les eaux ferrugineuses, de l'autre les sulfureuses, et les deux flots descendent côte à côte sans se mêler, l'un, d'un beau jaune couleur de soufre, l'autre, rouge comme du sang.

Une partie des hôtes d'Arbizon se tenaient au bord du ruisseau, buvant verre sur verre, avec une touchante émulation, de cette eau glacée au goût âcre... C'étaient d'abord la gouvernante du curé de Sarrantis et la sœur du vicaire d'un village voisin, deux personnes, l'une vieille, l'autre relativement jeune, à part cela, toutes pareilles, ayant même air, même maintien, même costume noir un peu étriqué, jupe droite, casaque courte, mouchoir de tête noir, historié l'un de marron, l'autre de violet. A côté d'elles, une femme de quarante-cinq à cinquante ans, à la mise plus pittoresque et à l'aspect plus insolite... Elle porte un jupon court écossais en filoselle, rouge et vert, très voyant, ses cheveux gris mal peignés ne sont préservés par aucune coiffure du contact de l'air et du soleil. Elle a la voix forte, les mouvements brusques et une expression d'énergie un peu exaltée dans le regard. C'est la sœur d'un grand chasseur du pays qui l'accompagne ordinairement avec une rare intrépidité sur les pointes des pics les plus aiguës et qui fait métier, dans ces sortes d'expéditions, de rabattre les isards qu'elle effraie par ses grands gestes et ses cris sauvages. Le reste du groupe n'offre aucun type bien saillant. C'est, à quelques pas, une jeune mère qui entoure de son bras gauche un enfant de cinq à six ans et présente avec une tendre sollicitude à ses lèvres pâlies l'eau destinée à lui rendre les forces et la gaieté de son âge. Un peu plus haut, cinq ou six fillettes de campagne, bruyantes et évaporées, parlent et rient avec de grands éclats de voix en remplissant à la source des bouteilles et des timbales.

[1] Voir l'*Ouvrier* depuis le 29 juillet 1896.

En voyant revenir le curé accompagné de trois « messieurs ». elles mirent une légère sourdine à leurs ébats.

La halte du vieux prêtre et de ses compagnons fut d'ailleurs très courte. Le temps pour Jacques de se familiariser de nouveau avec le paysage, et pour le docteur et le notaire, celui d'absorber le verre d'eau obligatoire. Puis on reprit en sens inverse le chemin étroit, tandis que l'air fraîchissait et qu'un léger brouillard descendait de la pointe des montagnes et s'étendait comme un grand voile de gaze grise sur les promeneurs.

— Il ne faudra pas nous ennuyer à Arbizon, disait le curé de Sarrantis. J'avoue que l'installation est primitive et l'existence assez monotone. Mais on se distrait en allant à la fontaine, le matin et le soir; puis, après le souper, je vais avec ma gouvernante passer la soirée dans la cabane des demoiselles Audibert. Elles en ont fait un petit salon, vous verrez cela, car vous voudrez bien, je pense, m'y accompagner dès ce soir.

— Mais... nous risquerons grandement d'être indiscrets, mes amis et moi, en nous présentant ainsi chez ces dames...

— Eh bien! si tu as peur d'être indiscret, tu resteras tout seul dans ta grange et nous irons sans toi, dit le docteur Delprat avec une intention de grosse malice.

— Ces dames seront trop heureuses au contraire, reprit le curé avec un élan de conviction, de posséder dans leur petit cercle le champion de la bonne cause, l'écrivain éloquent...

Et Jacques, pris d'un de ces accès de paresse morale qui, à certaines heures, saisissent les plus vaillants, Jacques respirant les parfums profonds de la montagne pensait à lui-même et aurait voulu crier bien haut :

— Ah! s'il vous plaît, monsieur le curé, faites-moi grâce pendant ces huit jours de mon talent et de ma vaillance et permettez-moi d'être tout bonnement, comme ce paysan qui gravit là-bas les rochers, son fusil à l'épaule, un Pyrénéen qui vient à Arbizon chasser l'isard...

Le charme de cette station sur la montagne venait de grandir soudainement à ses yeux; et ce coin de vallée superbe et sauvage lui faisait l'effet d'un rustique paradis terrestre où il ferait bon, pendant quelques journées rapides, se laisser vivre et tout oublier.

Se rendait-il bien compte que cette joie intime qui lui faisait le cœur léger et ce rayonnement des objets extérieurs, lui venaient de cette jeune fille qui lui était apparue dans ce cadre si bien approprié à sa grâce juvénile et candide! Mais oui, il en avait le sentiment et il souriait de lui-même, n'attachant pas d'importance à une impression qui lui semblait toute passagère, point dangereuse, et à laquelle, par une certaine nonchalance morale, il se laissait aller comme on se laisse glisser sans résistance sur une pente fleurie au bas de laquelle ne s'ouvre aucun précipice.

Cette détente était assez naturelle chez cet homme brisé physiquement et moralement par le labeur incessant et la lutte quotidienne, anémié par l'atmosphère de la grande ville et la séquestration du cabinet de travail. Le grand air, la montagne, la marche qui donne l'élasticité aux membres et rend l'esprit dispos, et au milieu de cette joyeuse excursion d'écolier en vacances, la vision charmante apparue comme dans un conte ou une féerie, cela devait bien l'impressionner de cette manière. Il n'y avait pas à résister ni à s'alarmer. Jacques n'allait pas devenir épris enfin pour avoir admiré une idéale et toute jeune fille couronnée de myosotis, de stellaires et de boutons d'or, alors même que cette jeune fille était accusée d'avoir dit, voilà un an passé, que celle qui épouserait M. Saint-Aubain pourrait être fière de lui...

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

La présentation ébauchée au pied de la roche moussue du chemin de la fontaine s'acheva le soir dans la cabane des demoiselles Audibert et, pour une entrevue qui soulevait déjà bien des émotions diverses, le cadre tout au moins n'était pas banal.

Marthe et Gabrielle avaient fait tout leur possible pour donner à cette pauvre cabane de berger un air de boudoir. Quelques mètres d'étoffe claire attachés aux murailles dissimulaient le crépi absent. Sur la table ronde mal équarrie qui occupait le milieu de la pièce, un châle d'autrefois aux nuances passées, avait été déployé en guise de tapis. Un grand bouquet de rhododendrons, placé dans un vase de faïence, occupait le centre de cette table, entre deux hautes bougies qui brûlaient dans des chandeliers de cuivre.

(*La suite au prochain numéro.*) JEANNE DE LIAS.

# SOCIÉTÉ SAVANTE

Par RENÉ BAZIN

Le premier tiers de ce siècle et le commencement du second furent vraiment l'âge d'or des Sociétés savantes. Elles n'étaient pas abandonnées à elles-mêmes, livrées aux incertitudes de recrutement qu'offre le pur amour des sciences. Elles avaient des privilèges qui leur assuraient une importance, des candidats, de la vie, et cette joie qu'une honnête société peut se permettre, de faire des jaloux et d'allonger les stages. O temps enfuis! ô souvenirs devenus invraisemblables comme des rêves! Penser qu'elles ont conféré la qualité d'électeur municipal; qu'elles ont été une pépinière de jurés; qu'elles ont enfin permis autrefois de voter, avec les plus gros imposés, pour le conseiller général du canton.

L'empereur n'avait-il pas dit, dans son code d'instruction criminelle, et la loi de la Restauration n'avait-elle pas répété, comme un écho de la parole impériale : « Les jurés sont pris parmi les membres des collèges électoraux, les membres de l'Institut et autres Sociétés savantes »?

Que de braves gens, le soir d'une candidature acclamée à l'Académie de la Châtre ou de Marmande, ont dû relire ces mots empreints d'une flatterie subtile et doux comme le miel : « L'Institut et autres Sociétés savantes » ! J'imagine que ce cousinage légal avec les immortels, ce rapprochement, cette égalité de droits, ont fait des hommes heureux. Que l'amas des lois et décrets postérieurs leur soit léger!

Ne trouve-t-on pas, de même, dans la loi électorale du 21 mars 1831 : « Font partie de l'assemblée des électeurs municipaux les membres des Sociétés savantes, instituées et autorisées par le roi »?

Or, le roi instituait volontiers. Il reconnaissait facilement l'utilité publique de trente propriétaires réunis pour causer agriculture et histoire locale, de Sociétés de la pomme et de la vigne, de groupes romantiques où l'on disait en vers des choses que tout le monde pense en prose. Et il avait raison. Il entretenait, à sa manière, ce petit souffle de vie intellectuelle, toujours près de s'éteindre, et que le billet à demi-place pour Paris ne suffit pas à alimenter, puisqu'on songe à établir des Universités régionales.

C'était le bon temps.

Les mœurs favorisaient ces réunions du soir, intimes et cordiales. On avait l'habitude de jouer le whist. Les dames sortaient, encapuchonnées, dans la brume des soirs d'hiver, précédées d'un domestique qui portait la lanterne. Ça devait ressembler aux fanaux de nos bicyclettes, moins la vitesse. Les messieurs venaient également, quand les bureaux étaient fermés et les affaires expédiées. De vieilles amitiés, d'aussi vieilles coutumes, ramenaient aux mêmes jours, aux mêmes heures devant la même table et sous le rayon de la même lampe, l'industriel qui ne connaissait les grèves que de nom, le commerçant « tranquille et fier du progrès » de ses inventaires annuels, le propriétaire de vignobles dont le phylloxera ne hantait pas les rêves, gens prudents, honorables, et qui croyaient sentir peser sur eux un peu des destinées de leur pays. On n'est solennel qu'à ce prix-là. Et ils l'étaient. Ils avaient dans la parole, dans la démarche, dans toute leur personne, quelque chose de plein, de rebondissant et de grave à la fois. Ils se croyaient plus ou moins parents du bien public, nécessaires à la prospérité de leur province, qu'ils représentaient, par droit de fortune et de caste, dans toutes les manifestations où s'affirme la vie d'une province : les *Te Deum* enterrements officiels et les réceptions de fonctionnaires, les concours de toute sorte, les inaugurations variées, les pétitions qu'ils signaient en tête, et jusque dans les sciences, les lettres et les arts. Ils cumulaient avec tant de naturel et de sincérité qu'ils semblaient partout à leur place, à eux-mêmes d'abord, et même à ceux qui les voyaient d'habitude. Les groupes littéraires les comptaient donc presque fatalement « dans leur sein ». Et l'habitude qu'ils avaient de passer la soirée hors de chez eux, au cercle, au whist, poussait les associés, une fois par mois, vers la salle de réunion de la Société savante.

L'influence féminine les y poussait aussi. Les femmes étaient fières de lire, dans le journal du chef-lieu, qu'à la dernière séance de l'Académie linnéenne ou historique, M. X. — leur mari, leur frère ou leur cousin — avait lu un intéressant Mémoire sur « le repeuplement de la perdrix par l'élevage artificiel », ou sur « les frais de la taille de la vigne au XVIe siècle ». Cela leur semblait de la littérature. Et toute la génération épanouie vers 1830 était littéraire.

J'ai toujours été ému d'observer combien nos grand'mères ou nos mères, même les plus simples et de condition modeste, avaient un culte naïf pour l'ode, l'élégie, la romance, la campagne décrite dans les livres, et les gravures à la manière noire, où l'on voit des jeunes filles écoutant le rossignol et des lacs animés d'un seul poète, la tête appuyée sur une main, et songeant. Peut-être n'a-t-on pas su assez de gré au romantisme de cet élan général qu'il avait donné aux âmes. Il les avait empreintes d'un idéal très factice, un peu drôle à juger de loin, mais qui devait être doux à rêver, car les esprits qu'il habite encore sont restés vifs et charmants. Nous lui devons des aïeules exquises. Toutes jeunes, elles avaient contemplé la gloire de Lamartine, débité ses vers, longs et chantants comme des arpèges; Victor Hugo leur avait moins plu, mais elles s'étaient senti ramenées par lui au temps des châtelaines pensives encadrées dans l'ogive des tours, des exploits prodigieux tentés pour un sourire. Et elles l'avaient retrouvé, le sourire divin des beaux tournois. Il eût fait des héros, comme jadis, si le siècle s'y fût prêté. Je sais des vieilles qui l'ont encore.

Elles ne l'ont point légué, ne l'ayant pas reçu, pas plus que leurs

histoires favorites et leurs modes fanées. Tout avait changé avant elles, et tout a changé depuis. J'ai connu, dans la même famille, trois générations de femmes aimables. La grand'mère contait à ses petits-enfants l'histoire de l'*Oie rouge*, une oie si belle et si *bonne*, — les petits croyaient aux bonnes oies, — que tout le monde la suivait, les jeunes, les vieux, les malades eux-mêmes, les riches et les pauvres. Où allaient-ils à sa suite? Partout où la conteuse le voulait. Ce n'était pas une histoire compliquée. On ne changeait que de but. Le voyage était toujours heureux sous la conduite de l'oie rouge. La fille fut romantique, chanta la romance du Vallon, le Lac, tout Loïsa Puget, ce qui n'est pas peu dire. Elle contait aussi, très agréablement, des histoires où il y avait des clairs de lune, des étangs, des tourelles, des chevaliers, des chevaux ailés toujours prets à fendre l'air. La petite-fille, élevée dans cette poésie, ne raconte plus que des faits divers. Elle ne croit plus aux lacs, parce qu'elle les a vus, ni à l'oie rouge, parce qu'elle ne l'a jamais vue.

Et cela explique plusieurs choses, notamment la décadence des Sociétés savantes.

Notez de plus ce point, d'importance souveraine en la matière, que nos grands-pères et nos grands-oncles avaient le temps. Où le prenaient-ils? Le secret s'est perdu. Mais ils trouvaient le moyen de faire leurs trois tours de cravate, de conduire leurs ouvriers ou de diriger leur comptoir, de rendre des visites, de se promener, et il leur restait encore des loisirs pour écrire d'immenses lettres où ils « s'épanchaient ». C'était un bien curieux besoin de l'époque, celui de « s'épancher », et que nous ne connaissons plus guère. Nous allons même jusqu'à ne plus le comprendre. N'êtes-vous pas resté stupéfait en classant les lettres d'amis qui correspondaient vers 1825 ou 1830? Quatre pages in-quarto, d'écriture serrée, sans marge, étaient une petite lettre pour les jeunes hommes d'alors. Ils échangeaient leurs idées sur toutes choses, dans un vocabulaire abondant et facilement haussé jusqu'au lyrisme. La faculté d'effusion, qui semble aujourd'hui disparaître dans des formules de plus en plus restreintes : « Bien à vous, — Cordialement, — Tout vôtre, — A vous » se répandait alors en protestations, promesses et souvenirs. Il m'est impossible de penser que nous n'avons pas de cœur. Mais je crois que nos pères de 1830 en avaient un plus gros, sinon meilleur que le nôtre, et plus vite ouvert au public.

Aussi quelles séances! quelles soirées! On voyait jusqu'à trente-cinq et quarante associés entourer le président de l'Académie provinciale. Les Mémoires abondaient. Les procès-verbaux éclataient d'énumérations, de candidatures, de vœux et de projets. Les derniers qui peuvent raconter ces temps-là disent même qu'à certains jours d'été, quand l'air de la campagne est doux à respirer, des hommes célèbres daignaient prendre la diligence et venir, de Paris, présider la séance « solennelle ». Ils nomment Villemain et Cousin. Seulement ils en abusent un peu. J'ai remarqué que les personnes qui n'ont connu qu'un homme illustre le placent trop souvent. On devrait leur en fournir un second. Mais ce léger détail écarté, il est certain que ce devaient être de belles séances!

Je crains, hélas! qu'elles ne reviennent plus. Les causes que j'énumérais tout à l'heure ont toutes cessé d'agir. Et, sauf dans les plus grandes villes, où le personnel des Facultés assure le recrutement et nourrit l'ordre du jour, les Sociétés savantes traversent une crise. Les exemples que j'ai vus touchaient au lamentable.

Tant que les effectifs n'étaient pas trop restreints, les Sociétés mixtes et tendant à l'universel, « Sociétés d'agriculture, d'archéologie et d'histoire naturelle, — Sociétés polymathiques, — Sociétés d'études diverses », comptaient, en chaque genre, cinq ou six amateurs. On avait la joie de s'entendre. Mais que voulez-vous que fasse une Société composée d'archéologues et de chimistes, d'ornithologistes et d'historiens, de météorologistes et de numismates, de géographes et de versificateurs, quand la plupart de ces arts ou de ces sciences n'ont chez elle qu'un ou deux représentants? Chacun d'eux peut être érudit, intéressant, connu même dans le monde savant. Le malheur est qu'en se réunissant, ils n'ont pas pour cela d'auditoire. Ils lisent un Mémoire qu'ils sont seuls à comprendre. Je sais bien que le nombre fait illusion, qu'ils lisent quand même, les braves, intrépidement. Mais il y a de durs réveils : la discussion générale, par exemple, toujours ouverte par le président, et qui ne donne rien, rien, rien, ou ces interruptions, plus terribles que le silence, comme en subit dernièrement ce pauvre petit astronome du Sud-Ouest, dont on me parlait, et auquel un « membre du bureau » osa bien demander : « Est-il vrai, monsieur, que vous ayez une assez bonne lunette, pour qu'on puisse y distinguer les cinq branches des étoiles? »

On essaye tous les remèdes. Les présidents, les vice-présidents, secrétaires généraux sont à l'affût. Les moindres candidats éventuels sont circonvenus, pressentis, pressés d'adhérer, surtout les nouveaux fonctionnaires. « Vous devriez faire partie de l'Académie. Un homme comme vous! Quinze francs seulement de cotisation! Séances très intéressantes. Avez-vous du goût pour les lettres? les sciences naturelles? les arts? l'agriculture? l'arboriculture? Peut-être aimez-vous la philologie? Dites-le franchement. Nous faisons de tout. » Mais on est devenu défiant. La recrue vient mal. Les rares moments d'espérance qu'on a eus se sont très vite achevés en déceptions. Ainsi, la réorganisation de la magistrature avait redonné une apparence de vie aux Sociétés savantes. Elle a fourni trois, quatre, cinq candidatures à plusieurs d'entre elles. Mais l'ancien magistrat n'a pas tenu ce qu'on attendait de lui. Il était souvent trop jeune. Il avait un avenir à refaire. Rien n'a remplacé l'admirable conseiller en fonctions des régimes déchus, celui qui traduisait Horace, et savait employer « les loisirs de l'hermine ». Le phylloxera, qui, lui aussi, a rendu d'importants services aux Sociétés savantes, est aujourd'hui sur ses fins. On a réellement abusé du puceron et de ses mœurs, des remèdes et des théories sur la reconstitution des vignobles. Les archéologues se sont plaints, les numismates se sont abstenus. Il est devenu impossible d'inscrire à l'ordre du jour le plus petit Mémoire sur la vigne américaine ou le sulfure de carbone.

Vous voyez où nous en sommes. Déjà les cotisations s'avilissent. L'associé correspondant est à cinq francs. On a parlé, dans de très vénérables Académies, d'abaisser la cotisation du titulaire. D'autres Sociétés se sont abonnées à des journaux et à des revues, pour essayer de l'attrait du cabinet de lecture. Et personne ou presque personne ne s'y laisse prendre.

J'ai assisté une fois, notamment, à une séance de Société savante qui m'est demeurée présente. C'était en Bretagne. La petite ville avait un passé, des traditions et une Académie encore jeune, née de ces souvenirs anciens. Elle me rappelait le joli mot que me dit un jour un Italien, poète et romancier. Comme je m'étonnais qu'il pût habiter cette petite place forte, rouge et demi-ruinée, vers laquelle nous montions : « Avez-vous au moins, lui dis-je, un peu de vie, de mouvement ici? » Il eut un sourire au coin des lèvres et dit : « Vous verrez des hommes, mais de la vie, je n'ose pas en répondre. »

J'allais donc, par les rues étroites, où de vieux pignons aigus faisaient des ombres superbes. Mon hôte breton ne voulait pas manquer l'ouverture de la séance fixée à sept heures et demie. Près de la grande place du centre, il tourna brusquement à droite, s'enfonça dans un cul-de-sac, poussa une porte armoriée, qui barrait tout le fond, traversa un couloir ajouré d'un côté, reste de cloître amputé de ses ailes, et tourna le bouton d'une seconde porte. « La salle des séances, » murmura-t-il. A l'extrémité du vaste appartement, lambrissé, haut d'étage, capable de contenir le chapitre général d'un ordre florissant, deux vénérables messieurs causaient, assis devant une table verte, sous la lumière crue qui tombait de deux lampes, pendues au plafond en accent circonflexe. « M. le président, M. le trésorier, » me dit mon ami. Les présentations faites : « Croyez-vous que nous serons nombreux, ce soir? demanda le président au nouvel arrivant. — Je le crois, monsieur le président. Je suis sûr de M. Mavel et de M. Kerguélo. Je les ai rencontrés. — C'est que, ajouta-t-il en se tournant vers moi, nous n'avons pas eu de séance depuis deux mois. La dernière a été levée, en signe de deuil, à cause de la mort de notre secrétaire général. »

Nous fîmes quelques tours dans la salle, où il y avait trois bustes en plâtre, dans des niches, un herbier, et, sur une table noire, perpendiculaire à celle du bureau, un certain nombre de bulletins de Sociétés savantes, un numéro de la *Nature* et deux fascicules non coupés de la *Revue des langues romanes*. A huit heures moins un quart, il entra quelqu'un. Puis dix minutes se passèrent. « J'ai peur, dit tout haut le président, que la musique ne nous enlève ce soir quelques membres ! »

Dix minutes encore, et une autre entrée solitaire. A huit heures un quart, nous étions neuf, dont huit membres de l'Académie. Quatre s'assirent de l'autre côté de la table verte : c'étaient les dignitaires. J'observai que les quatre autres rangeaient leurs chaises en file, le long de la table aux revues, le premier en pleine lumière, le second un peu moins éclairé, le dernier dans la pénombre. Je me mis au milieu de la salle, pour faire un second rang. Le président déclara la séance ouverte.

Le premier acte fut court. Lecture du procès-verbal. Il constatait onze présences à la dernière séance, si vite levée, et faisait un éloge ému du secrétaire général, « impérissable honneur de notre Académie, homme de devoir qui, après quarante ans passés dans l'enregistrement, vint nous apporter le concours précieux de son talent et de son activité ».

Personne n'ayant fait d'observation au procès-verbal, il fut adopté. Le président sonna discrètement, pour annoncer qu'il allait prendre la parole, quoique l'assemblée ne fût pas tumultueuse, je vous en réponds ! Je crois même que le dernier de la file, dans l'ombre, commençait à se « recueillir ».

— Messieurs, l'auteur du travail inscrit à notre ordre du jour n'a pu se rendre à la séance. Je prierai notre trésorier de bien vouloir lire le Mémoire de notre distingué collègue et associé correspondant.

Le trésorier se leva, très maigre, ancien juge de paix, pour lire la « Note sur un petit autel laraire, représentant une cuvette à sa partie supérieure et une tête barbare sur sa face postérieure ». Il lisait, d'un ton égal et judiciaire, arrêté quelquefois par les diffi-

cultés d'écriture qui l'obligeaient à reprendre ses phrases. Nous voyons le petit autel laraire sous toutes ses faces. La tête barbare, objet de plusieurs hypothèses, portait autour du cou certaines entailles régulières, « au moyen desquelles le sculpteur avait voulu sans doute représenter, grossièrement, ces colliers d'or que les barbares aimaient à porter ». Le correspondant se maintenait donc strictement dans son sujet. C'était un peu longuet, à cause de la description d'un camp de César, — évidemment, — où l'objet avait été recueilli. Mais cela n'excédait pas la mesure, étant donnée l'importance de la découverte de cette tête, et de cette cuvette. J'avais tout écouté. Les quatre auditeurs cependant me paraissaient faiblir. Le dernier soupirait en mesure. Les deux précédents, qui ne devaient pas être archéologues, avaient attiré sournoisement une revue placée à portée de leur main et, sans bruit, tournaient les pages. Le président lui-même roulait, du bout de trois de ses doigts, habilement disposés, un porte-plume qu'il poussait et ramenait sur le tapis vert. Quand neuf heures sonnèrent, on entendit le crépitement de deux ressorts de montre, que deux assistants remontaient, dans l'abri discret d'un pli de la redingote. Il ne fit sourire personne, mais il groupa de suite les attentions dispersées. Il s'élevait, net, régulier, occupait l'intervalle des mots auxquels nul ne prenait plus garde, traversait des phrases entières. Quand il cessa subitement, il semblait manquer à tout le monde. Mais le petit autel laraire n'en avait plus que pour une ou deux minutes.

Qu'étaient-ils venus faire, ces braves gens, autour de ce Mémoire? Il était évident que pas un ne s'y intéressait. Chacun avait sa spécialité où il demeurait enfermé. Le président cultivait les roses; M. Kerguélo était celtisant; son prédécesseur immédiat dans la ligne d'assistance, l'abbé aux fortes épaules, possédait un pluviomètre et une manivelle pour mesurer la vitesse du vent : il publiait des bulletins. Quel attrait les avait amenés? Je n'en découvrais que deux : l'habitude et le désir de s'assurer à eux-mêmes un auditoire, pour leurs prochaines lectures.

Cependant, la lecture achevée, une détente s'était produite. Les revues, abandonnées, avaient repris leur place. On échangeait des observations : « Très bon travail... ingénieux... Il figurera au Bulletin... » Le président exprima précisément ces trois idées. Il ajouta même que l'Académie pourrait déléguer l'auteur à Paris, au Congrès des Sociétés savantes. Ce qui fut acclamé. Le petit autel laraire a eu les honneurs de la Sorbonne.

Quand je sortis de là, je regardai, navré, l'ami qui m'avait amené. Il ne comprit qu'à moitié.

— Le travail était un peu dur, en effet, me dit-il avec son sourire breton, doux et triste. Cela fera deux séances sérieuses de suite : je parle le mois prochain.

— Sur?...

— Un sujet de conchiologie, bien entendu.

— Vous aurez du monde?

— Peut-être pas autant qu'aujourd'hui. Mais si peu qu'il y en ait, cela soutient, je vous assure...

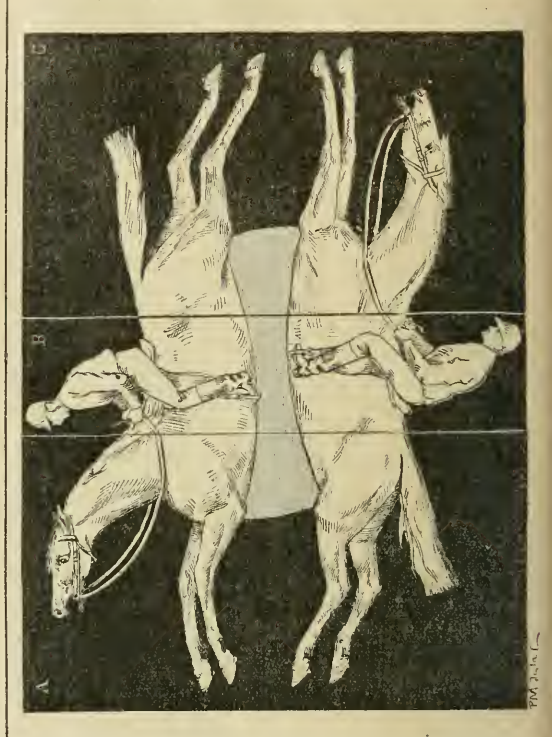
Et l'humble travailleur, dont le sourire résigné se faisait tendre pour l'adieu, remonta dans sa chambre, en vue du petit port où dormaient trois goélettes, pour déterminer des coquilles qu'il m'avait montrées, grises, vrillées, terreuses à l'extérieur, et toutes nacrées en dedans.

René Bazin.

# PASSE-TEMPS RÉCRÉATIFS

### Neuvième question (*suite*)

Nous donnons aujourd'hui la solution de la question que nous avons proposée la semaine dernière.



Les deux chevaux A et C doivent être placés dos à dos, en sens inverse; entre les deux, on place la pièce B. Notre vignette indique le résultat obtenu par la réunion ainsi faite des trois vignettes de notre précédent numéro.

 Magus



Sceaux. — Imp. Charaire et Cie.

5 centimes le N° année courante. (10 centimes le N° années échues.) N° 1941 TRENTE-SIXIEME ANNÉE. — 22 Août 1896.

# L'OUVRIER

Journal illustré paraissant le Mercredi et le Samedi

| ABONNEMENT D'UN AN : | DIRECTION ET ADMINISTRATION : | ABONNEMENT D'UN AN |
| --- | --- | --- |
| (104 numéros)<br>France, Algérie et Belgique :<br>6 francs. | LIBRAIRIE BLÉRIOT. HENRI GAUTIER, successeur,<br>55, quai des Grands-Augustins, Paris. | (104 numéros)<br>Colonies et Étranger (sauf la Belgique) : 7 francs. |


## A L'ABORDAGE! PAR HENRY DE BRISAY



Elle dit de sa voix chantante : « Espérez! » (Voir page 260.)

# A L'ABORDAGE![1]

## GRAND ROMAN D'AVENTURES

PAR

HENRY DE BRISAY

PREMIÈRE PARTIE

## LE BRICK *L'AGILE*

### IV

### OU BRECKNOK TROUVE UN ALLIÉ

Le soir même de cette journée de combat, Roëllo l'Abordage recevait à sa table le commandant du *King William*.

Malgré toute la courtoisie du corsaire, tout le charme de Maryvonne, tout l'esprit de Diana, qui avait recouvré sa belle humeur, le vieux marin restait soucieux. C'était cependant un homme de bonne compagnie, et il s'efforçait de chasser les préoccupations qui venaient l'assaillir afin de rendre à ses hôtes politesse pour politesse ; mais, après un court moment où il répondait de son mieux aux compliments de Roëllo et aux amabilités des jeunes filles, il retombait bientôt dans son mutisme et son front s'assombrissait de nouveau.

Au dessert, le corsaire remplit les verres d'un admirable xérès, digne d'un roi, et porta un toast à la vaillance des marins anglais.

Le commodore répondit courtoisement, mais on sentait l'amertume déborder de son cœur, et comme Roëllo le complimentait de sa belle défense, il se laissa emporter et dit très vite :

— Que voulez-vous qu'on fasse avec de pareilles machines ! Ah ! j'aurais seulement eu un de mes...

Il s'arrêta net et ses lèvres se pincèrent.

— Vous n'avez pourtant pas, que je sache, commandé des navires de guerre ? demanda Roëllo avec un sourire railleur.

— J'ai servi autrefois dans la marine du roi, riposta l'Anglais d'un ton contraint.

Comme le repas touchait à sa fin, le corsaire dit, en se levant, à sir Harry Linton :

— Vous plairait-il, monsieur, de faire un tour sur le pont?

— A vos ordres, répondit l'Anglais en l'imitant.

Arrivé à la porte de la cabine, Roëllo s'effaça pour laisser passer l'amiral.

— Passez, monsieur Samuel Watkins, dit-il.

Mais il avait appuyé si singulièrement sur le nom que le commodore se retourna brusquement pour regarder le marin.

Le corsaire avait l'air parfaitement indifférent.

— Je me serai trompé, il ne sait rien, songea l'Anglais.

Ils firent quelques pas en silence, puis sir Harry s'arrêta pour considérer les travaux du *King-William* qui avançaient rapidement.

Vos charpentiers font des prodiges, dit enfin l'officier anglais, dans vingt-quatre heures, nous serons en état de reprendre la mer.

— Pardon, interrompit Roëllo, mais je crois avoir mal entendu.

— Je dis, répéta obligeamment le commodore, que dans vingt-quatre heures nous pourrons remettre à la voile.

— Hélas ! monsieur, je vois qu'il faut que je vous arrache vos illusions.

— Que voulez-vous dire ?.

— Vous semblez croire que vous allez vous rembarquer à bord du *King-William*.

L'Anglais blêmit.

— Comment, dit-il d'une voix altérée, n'auriez-vous pas l'intention de me rendre le commandement de mon navire ?

— Impossible, cher monsieur.

— Pourtant, vous avez traité pour une somme de vingt mille livres, et n'avez-vous pas promis de rendre à ce prix le navire, les hommes et la cargaison ?

— J'ai traité avec la compagnie des Indes, cher monsieur.

— Alors vous exceptez le capitaine du traité !

— Si le capitaine du *King-William* eût été un capitaine de la Compagnie, je n'aurais pas hésité à lui rendre sa liberté, mais comme il s'agit d'un officier de la marine royale, je ne suis plus tenu de le comprendre dans le contrat.

Par un prodigieux effort, l'amiral amena un sourire sur ses lèvres et ce fut d'un ton enjoué qu'il répondit :

— C'est une plaisanterie, n'est-ce pas, capitaine?

— Vous savez bien que non, commodore, dit Roëllo, en s'inclinant.

— A qui parlez-vous? demanda l'Anglais essayant de lutter encore.

— A sir Harry Linton, chef d'escadre pour le roi d'Angleterre dans la mer des Indes.

L'officier chancela, mais se remit très vite ; c'était une nature de fer et ses défaillances étaient courtes. Il reprit, après un silence, avec une grande dignité :

— C'est bien, monsieur, je suis Harry Linton, en effet, mais je donnerais cher pour savoir le nom du misérable qui m'a trahi.

— N'accusez que le hasard, amiral, dit le corsaire avec une bonhomie parfaitement jouée. Comme je désirais avoir les papiers de bord du *King-William*, j'ai envoyé mon second lieutenant les chercher et, comme il ne trouvait rien, il m'a rapporté une petite valise que j'ai ouverte pensant qu'elle contenait les documents dont j'avais besoin.

Cette fois, le visage du vieux marin se décomposa et des larmes brûlantes jaillirent de ses yeux.

— Pardonnez, dit-il au bout d'un instant, mais ce dernier coup m'abat. Je suis déshonoré...

Roëllo respectait cette grande douleur et restait silencieux.

L'Anglais poursuivit au bout d'un instant :

— Donc vous avez pris connaissance de tout le plan de campagne dressé par les soins de l'amirauté?

— Oui, amiral.

— En ce cas, capitaine, je vais vous demander une dernière grâce. Faites-moi donner un pistolet pour me casser la tête.

— Je n'en ferai rien, sir Harry, un soldat tel que vous peut être malheureux, mais il ne sera jamais soupçonné.

— N'aurais-je pas dû détruire ces papiers avant la fin du combat !

— Quand l'ennemi a le pied sur le pont de son navire, le capitaine ne doit pas quitter son poste, ne fût-ce qu'une minute.

— Par grâce, monsieur, un pistolet ! -

— Pensez à Dieu, amiral, dit Roëllo d'une voix grave.

Le commodore baissa la tête.

Le voyant hésiter, le corsaire poursuivit:

— Et puis, êtes-vous donc seul au monde ! N'avez-vous plus de parents... ni femme ni enfants?

— J'ai deux filles, balbutia le vieillard dans un sanglot, Margaret et Mary, elles n'ont que moi... Je vivrai.

Pendant quelques instants, un silence pesa entre les deux hommes.

Enfin le vieil officier se tourna vers Roëllo :

— Vous êtes le seul homme au monde, dit-il avec un accent désespéré qui puisse se vanter d'avoir vu pleurer Harry Linton.

— Les pleurs font du bien parfois.

— Oui, je n'aurais pas pleuré, je serais mort.

— Maintenant que vous êtes raisonnable, je vais vous dire encore que votre suicide était le meilleur moyen de laisser sur votre mémoire un doute infamant ; vivant, vous pouvez répondre aux calomnies et aux attaques

— C'est vrai... Maintenant, capitaine, qu'allez-vous faire de moi?

— Vous garder mon prisonnier jusqu'à ce que je puisse vous remettre entre les mains du bailli de Suffren qui décidera de votre sort.

— Mais, d'ici là, nous pouvons rencontrer quelque fregate anglaise qui nous évite la peine de faire un aussi long voyage.

Roëllo eut un fier sourire.

— Amiral, dit-il, mon brick s'appelle l'*Agile*, et son commandant a juré de se faire sauter plutôt que de se rendre aux Anglais.

Le vieillard tressaillit.

— Est-ce une leçon, demanda-t-il, et voulez-vous dire que je n'aie pas fait tout mon devoir?

— A Dieu ne plaise que j'aie jamais eu cette pensée, répliqua vivement le marin, mais notre position est bien différente. Nous autres, corsaires, sommes des irréguliers, il ne fait pas bon pour nous de tomber au pouvoir de vos compatriotes, malgré les lettres de marque que nous accorde le roi de France.

Le vieil officier ne répondit pas et rêva quelque temps, les yeux fixés sur ce grand vaisseau qui allait reprendre sa course sans lui vers ces mers indiennes où tant de devoirs et tant d'intérêts l'appelaient.

Enfin il demanda à Roëllo :

— Me donnez-vous l'autorisation de communiquer quelques instants en votre présence avec l'officier qui va me remplacer à bord du *King-William*?

— Ce serait vous donner à vous deux de bien dangereuses sensations. Ecrivez plutôt à votre subordonné. Il en sera mieux ainsi.

— Je voudrais aussi adresser quelques mots à mes enfants pour les rassurer...

— Oh ! pour cela, dit vivement Roëllo, vous êtes absolument

pour écrire et je vous engage ma parole que je ferai tout au monde pour que votre lettre parvienne le plus rapidement à vos chères filles.

— Merci, monsieur, dit simplement l'Anglais dont les lèvres tremblèrent un peu, merci, vous êtes bon.

— J'ai des enfants, répondit doucement Roëllo, et tenez, ajouta-il en étendant les mains, les voici justement avec notre blessé.

Le soleil allait disparaître, mais la clarté était encore éclatante, et le commodore put bien voir les quatre personnes qui s'avançaient lentement vers lui.

C'étaient Maryvonne, Guy et Diana qui soutenaient Brecknock très pâle et chancelant.

De larges bandages couvraient son front.

Les derniers rayons du jour frappaient en plein sa tête énergique et en accusaient tous les détails avec une incroyable netteté.

— Quel est cet homme ? demanda le vieillard.

— Mon premier lieutenant, répondit le corsaire.

— Vous le nommez?

— M. Allan Brecknock.

Le commodore resta muet, mais une profonde stupéfaction se peignait sur les traits du vieux marin. Il allait ouvrir la bouche pour formuler sans doute une nouvelle interrogation quand ses regards se croisèrent avec ceux d'Allan. Une faible rougeur monta aux joues du blessé qui fit un effort et amena son doigt sur ses lèvres comme pour recommander le silence en un geste qui ne fut remarqué que de sir Harry.

— Allons, pensa l'officier anglais, tout n'est peut-être pas perdu pour moi.

Le lendemain, vers midi, l'*Agile* reprenait sa course, laissant derrière lui le *King-William*, et bondissait comme un lévrier sur la plaine houleuse des flots bleus.

Toute la journée la chaleur fut accablante; Brecknock, qui se sentait mieux et n'avait plus de fièvre, sollicita du médecin la faveur d'être transporté sur le pont. Comme M. Salaün ne voyait aucune raison de s'opposer au caprice du malade, il le fit installer dans un confortable fauteuil de rotin, au pied du grand mât. Bientôt Guy, Maryvonne et Diana vinrent lui tenir compagnie. Au bout de quelques instants, le blessé feignit de s'assoupir, et sa sœur et ses amis respectant son sommeil s'éloignèrent doucement.

Allan ne dormait pas; les yeux fixés sur la mer phosphorescente, il songeait.

Sa première tentative avait échoué. D'ailleurs, il reconnaissait maintenant combien l'entreprise était hasardeuse. C'était miracle s'il n'avait pas été tué. Une autre fois il pourrait être moins heureux et c'était vraiment stupide de risquer ainsi sa vie. Il fallait trouver autre chose. Plusieurs plans se présentaient à son esprit fécond en ruses mauvaises. L'Anglais prisonnier pouvait le servir...

Justement le vieil officier se promenait lentement sur le pont, le front penché, tout à ses pensées.

Quand il passa près de Brecknock, dont il ne semblait pas avoir remarqué la présence, celui-ci l'appela doucement :

— Sir Harry!

L'Anglais tressaillit.

— Qui m'appelle? demanda-t-il.

— Moi, Glendower Clamorgan.

— Ah! je ne m'étais donc pas trompé?

— Ne vous retournez pas, commodore, prenez ce pliant, comme si vous étiez fatigué de votre promenade, et asseyez-vous là tout près de moi, j'ai à vous parler. Bien ; maintenant causons doucement, ces damnés Français sont toujours en éveil.

Sir Harry Linton avait obéi à toutes les indications données. Il se trouvait maintenant assis sur le pliant, tournant le dos à Brecknock et semblait contempler le ciel avec admiration.

— Suis-je bien ainsi? demanda-t-il enfin d'une voix sourde.

— Oui, ne bougez pas... Alors vous m'avez reconnu tout de suite?

— Oui, tout de suite, et j'ai été bien étonné de retrouver, lieutenant à bord d'un corsaire français, un ancien officier de la marine royale.

— Vous rappelez-vous le *Saint-Georges*, sir Harry?

— C'était un bon navire.

— C'est bien là, n'est-ce pas, où j'ai servi sous vos ordres?

— En effet.

— Vous n'étiez pas tendre pour le pauvre lieutenant et je vous ai juré dès cette époque une haine féroce.

Sir Harry tressaillit.

— Oh! ne craignez rien, reprit Allan qui avait remarqué le mouvement du vieillard, tout cela est oublié, car il n'y a plus de place dans ma tête et dans mon cœur pour ces mesquines rancunes. Un seul projet m'occupe et celui-là est tellement vaste qu'il me faut lui consacrer toutes mes forces et toutes mes pensées.

— Mais enfin, monsieur, m'expliquerez-vous comment je vous retrouve ici?

— Ceci est mon secret que je vous dirai peut-être un jour; sachez en tout cas que si je réussis j'aurai puissamment aidé mon pays et rendu un fier service à la marine anglaise.

— Tout cela est bien obscur.

— Me comprendrez-vous mieux quand je vous dirai que je hais Roëllo et que je ne suis à son bord que pour le perdre.

Ces quelques mots furent articulés avec un tel accent qu'il était impossible de douter de la sincérité de Brecknock.

— Bien, dit le commodore, je commence à voir un peu plus clair et je crois que nous pourrons nous entendre. Mais jouons franc jeu. J'ai besoin de vous, c'est vrai, mais, d'autre part, que je dise un mot à Roëllo et vous êtes perdu.

— Parfaitement, répondit Allan sans sourciller.

— Dans ces conditions, continua le vieux marin, le mieux est d'agir en alliés loyaux. Je vous dirai d'abord que si vous me tirez des griffes de ce damné corsaire je vous promets le commandement d'un vaisseau avant un an.

Brecknock eut un petit rire, vite étouffé.

— Mais, mon cher monsieur, je n'ai que faire de votre commandement, car, si je réussis, avant un an j'aurai la plus grosse fortune d'Angleterre et je siégerai à la Chambre des lords.

Malgré lui, le commodore se retourna pour regarder Allan.

— Il a le délire, murmura-t-il; il n'est pas remis encore de la commotion causée par la blessure qu'il a reçue.

— Oui, oui, continua Brecknock sans s'émouvoir, vous me prenez pour un fou, eh bien! je vous assure que j'ai la tête aussi saine que n'importe qui. Mais, poursuivit-il avec impatience, nous perdons un temps précieux et peut-être ne retrouverons-nous pas de longtemps l'occasion que le hasard nous a fournie ce soir. Causons sérieusement.

Les deux hommes entamèrent une longue conversation à voix basse qui ne fut interrompue que par l'arrivée de Guy qui aperçut le commodore rêvant toujours aux étoiles tandis que Brecknock paraissait plongé dans le plus profond sommeil.

— Comment, il dort encore! s'écria le jeune homme après avoir regardé le lieutenant.

— Il n'a pas fait un mouvement depuis que je suis là, déclara tranquillement sir Harry Linton.

Guy Roëllo posa doucement sa main sur le bras du dormeur en répétant :

— Allan, Allan, éveillez-vous!

Brecknock ouvrit les yeux, balbutia des mots vagues, se redressa un peu et parut considérablement surpris de se trouver sur le pont.

— Comme j'ai dormi, bégaya-t-il.

— Je l'ai bien vu, dit Guy avec bonne humeur, mais maintenant, il faut rentrer dans votre cabine; le vent a fraîchi en diable et l'air de la nuit ne vaut rien pour un blessé.

Une forme svelte parut derrière le jeune homme.

— Voilà Mlle Diana qui va être de mon avis.

— Certainement, dit la jeune fille, M. Roëllo a bien raison, et tu es fou de risquer pareilles imprudences.

En maugréant un peu, Allan se leva et, appuyé sur les deux jeunes gens, regagna sa cabine. Quand le blessé fut couché, ils remontèrent sur le pont.

— Adieu, mademoiselle, dit Guy, je vous souhaite une bonne nuit.

— Oh! je ne descends pas encore, dit Diana.

— Vous allez rester sur le pont?

— Il fait si bon et la nuit est si belle! Regardez ce ciel qui semble un immense écrin...

— Voulez-vous me permettre de vous tenir compagnie? balbutia Guy qui aurait été bien plus brave devant la gueule d'un canon chargé à mitraille.

— Restez si vous voulez, dit l'Anglaise avec un accent charmeur et en enveloppant le jeune homme d'un regard caressant, seulement je vous préviens que je ne parlerai pas beaucoup, j'aime mieux regarder la mer.

— Moi aussi, s'écria le jeune homme avec impétuosité, moi aussi j'aime mieux regarder, mais c'est vous que je veux contempler...

Il s'arrêta, honteux de son audace, se sentant rouge comme un écolier fautif.

D'un sourire, la jeune fille le remercia.

— Savez-vous bien, monsieur Guy, que ça m'a tout l'air d'une déclaration.

— Oh! mademoiselle... je vous jure... le respect...

Le pauvre garçon ne savait plus que dire.

L'Anglaise sourit encore.

— Vous voyez, dit-elle, vous voilà tout embrouillé. Faites comme moi, regardez ce magnifique spectacle, cela vaudra mieux que de débiter des sornettes.

Guy, sans dire un mot, furieux contre lui-même, furieux contre Diana qui avait l'air de se moquer de lui, s'accouda, boudeur, au bastingage à côté de la jeune fille.

Tous deux restèrent muets quelque temps.

Elle était vraiment splendide, cette nuit de mai, étincelante et palpitante d'étoiles. Quand les regards fixaient attentivement les astres, on croyait en voir surgir de nouveaux et d'innombrables à chaque minute. C'était un incomparable rayonnement, un fourmillement lumineux de vies mystérieuses et lointaines. La mer

toute phosphorescente semblait s'être aussi mise en fête. Chaque flot roulait des perles d'or et, à la crête de chaque lame, une mousse de flamme s'échevelait.

A ces triomphantes splendeurs des éléments, il fallait pour l'oreille un accompagnement très doux, et c'était le glissement furtif de l'eau aux flancs du brick, la musique des brises dans les agrès, et, à l'avant, la chanson lente et berceuse d'un matelot breton...

— C'est joli, cette chanson, dit tout à coup Diana.

Guy tressaillit; il était en plein rêve.

— C'est une chanson de Cornouailles, dit-il enfin.

— Elle est charmante, laissez-moi écouter.

Le matelot chantait :

Chanvre filé sur les genoux,
Chanvre roux,
Chanvre filé sur les genoux
Sois doux...
Sois doux quand tu seras les langes
Qui sont les habits des p'tits gâs
Sois doux, ne les réveille pas
Puisqu'en leur rêve ils voient des anges...

Chanvre filé sur les genoux,
Chanvre roux,
Chanvre filé sur les genoux
Sois doux...
Sois doux quand tu seras la toile
Qui fait les grand' voil's des vaisseaux,
Donne un bon vent aux matelots
Avec un ciel tout plein d'étoiles.

Chanvre filé sur les genoux,
Chanvre roux,
Chanvre filé sur les genoux
Sois doux...
Sois doux quand tu seras le suaire
Où l'on coudra mes membres las.
Sois doux, ne me réveille pas
Alors que j'oublierai la terre...

Le matelot se tut.

Diana baissa la tête puis, la relevant, elle dit vivement en s'adressant à Guy :

— Vous m'aimez donc!

— Oh! Diana, répondit le jeune homme dont le cœur battait à tout rompre, du premier moment où je vous ai vue, je vous ai aimée. Il me semble que je vis seulement depuis que je vous connais. Je découvre en moi des idées, des forces que je n'avais jamais eues; si vous disparaissiez de mon horizon, ce serait la nuit, une nuit noire qui m'envelopperait... mais je ne demande rien... rien que de continuer à vivre ainsi, vous près de moi, moi près de vous... mais ne nous quittez pas... Ah! tenez, je voudrais retenir la course de mon navire, car chaque heure qui s'envole diminue la durée de votre chère présence, et c'est un peu de ma vie qui coule avec le temps, car je sais bien que, vous disparue, je n'aurai plus la force de vivre!...

Diana se surprit émue malgré elle par cette naïve passion qui s'exhalait en mots sans suite. Elle sentit son cœur s'amollir. Elle fut femme durant cette minute.

— Oh! continuait Guy extasié, car il avait vu glisser des larmes dans les yeux de la jeune fille, si vous consentiez à accepter mon nom, à prendre ma main, à être ma femme, je remercierais Dieu du fond de mon âme, car il m'aurait fait le plus fortuné des mortels.

Un instant, Diana vit le joli rêve réalisé. Elle, la femme, la reine du hardi coureur d'aventures. Elle eut une minute l'envie de renoncer aux sauvages convoitises, aux sanglantes intrigues et d'appuyer sa petite tête blonde contre cette vaillante poitrine, contre ce cœur qui ne battait que pour elle.

Guy dit encore :

— Je vous ferai la plus heureuse, tous vos caprices seront des ordres, la fortune de mon père est immense et il me laissera puiser sans compter dans ses richesses.

Ce mot de richesse fit fuir la douce vision, déchira les voiles du rêve. Diana sourit de son attendrissement d'une minute, qu'elle tenait pour une faiblesse, et se retrouva dure, implacable, sans pitié. L'orgueil et l'amour de l'or avaient ressaisi leur proie.

Néanmoins, comme il était nécessaire de jouer son rôle jusqu'au bout, elle dit de sa voix chantante au jeune homme qui répétait :

— Dites-moi un mot, Diana, dites-moi que vous ne me repoussez pas!

— Espérez!...

Puis, elle quitta le bordage et se dirigea vers sa cabine.

Jusqu'à ce qu'elle eût disparu, Guy suivit du regard la blanche silhouette qui glissait dans la nuit. Il lui sembla même qu'avant de descendre l'escalier du carré la jeune fille se retourna et que ses doigts montèrent à ses lèvres...

*(La suite au prochain numéro.)*

HENRY DE BRISAY.



# LE MARIAGE DU DÉPUTÉ[1]

PAR

JEANNE DE LIAS

VI *(Suite.)*

Des livres, un encrier, des ouvrages de femmes étaient posés tout autour. C'était la vie intellectuelle et la vie de travail que les natures bien équilibrées ne peuvent interrompre, même pour les quelques jours d'une villégiature dans un désert. Autour de la vaste cheminée, où flambait un feu d'hiver, car, dans cette région, les soirées sont toujours froides, un grand banc de bois circulaire, dont les pieds étaient fixés au plancher, représentait à peu près la seule variété de sièges connus à Arbizon. Nous disons à peu près, car il faut mentionner aussi parmi les meubles en usage dans cet endroit privilégié certains trépieds de bois aussi portatifs que peu solides, sur lesquels on s'asseoit à ses risques et périls et qui étaient réservés en ce moment dans le pittoresque appartement des dames Audibert à la gouvernante du curé, la sœur du vicaire et la nourrice de Gabrielle, qui tenaient leur petit conciliabule particulier dans un coin de la cabane, un peu à l'écart, et n'auraient pas osé réclamer une place sur le banc principal.

M^lle Marthe occupait le coin de ce banc à droite, sous le manteau de la cheminée, comme elle eût occupé, dans le salon de Saint-Landry, son fauteuil de maîtresse de maison.

Lorsque Jacques Saint-Aubain entra, vraiment très ému, entre Delprat et Morancey, sur les pas du bon curé, il vit du premier coup d'œil tout cet ensemble gracieux et bizarre. Il vit surtout, assise à côté de Marthe et comme blottie à son ombre, la chère petite Gabrielle.

Elle n'avait plus rien d'Ophélia ni de la reine Mab à présent. Ses cheveux blonds avaient dépouillé leur couronne champêtre, et peut-être pour conquérir Jacques, peut-être pour se donner une contenance, la fillette ingénue avait trouvé bon de prendre des airs sérieux de ménagère; et elle tricotait un bas! Au moment où Jacques pénétra dans la cabane, elle laissa tomber trois mailles, ce qui la fit prodigieusement rougir. Elle rougit encore davantage par suite des efforts qu'elle fit pour relever à l'envers ces mailles qui auraient dû demeurer à l'endroit. Mais un sentiment de vanité féminine l'empêcha de tendre l'ouvrage à son aînée pour qu'elle réparât la bévue. Et elle continua fébrilement son tricot, faisant au rebours, c'est-à-dire dans le sens du cou-de-pied, les diminutions du talon. Sœur Marthe, levant les yeux, s'aperçut de cette énormité qui lui donnait la mesure du trouble de la fillette. Impassible en apparence, elle songea en elle-même que le lendemain elle déferait le tricot, mais que bien plus malaisée serait de rompre la trame de l'amour tissée autour du jeune cœur!

Pour tâcher de dissimuler à tous, et surtout au principal intéressé, l'embarras de sa sœurette, M^lle Marthe causait... Jacques, si occupé qu'il fût de la sœur cadette, ne pouvait s'empêcher de por-

1. Voir l'*Ouvrier* depuis le 29 juillet 1896.

ter aussi son attention sur l'aînée, s'étonnant de trouver chez une femme habitant la campagne, sans prétention aucune et vieille fille avouée, l'art si charmant, si français et aujourd'hui si rare, de la conversation. Et Morancey, devinant cette impression de son ami, au plus intime de lui-même, pensait : « Jacques comprend lui aussi l'intelligence et la jeunesse d'âme et le cœur si grand de cette femme, ce cœur, hélas! qui ne sera jamais qu'à Dieu! »

Et en effet, le choc de cet esprit fin et délicat excitait celui du journaliste. Il fut éloquent et captivant comme il savait l'être quand il avait des auditeurs dignes de lui.

Le bon curé était tout heureux de mettre en évidence et de combler de témoignages d'estime et de sympathie M. Saint-Aubain, qu'il regardait, à juste titre après tout, comme un homme supérieur et un vaillant défenseur de l'Eglise. Jacques se laissait faire, distrait, toute l'âme tournée vers cette petite fille blonde qui, toujours rougissante et n'osant rien dire, lui dressait en son cœur d'enfant un piédestal plus haut encore que celui du bon curé.

Au dehors, les étoiles suspendues à la voûte sombre du ciel, comme les cent mille lampes du temple de Dieu, regardaient, pensives, les grandes montagnes et les cabanes basses d'Arbizon, égales en petitesse devant leur immensité, et le rayon pâle de la lune entrait par les interstices des pierres mal jointes dans le cercle intime où l'on savait si bien penser et dire.

Mais le docteur Delprat qui n'avait que faire de la lune et des étoiles et qui s'ennuyait à la fin de voir la conversation se maintenir à des hauteurs où il ne pouvait atteindre, interrompit tout à coup une fort jolie tirade de Jacques par cette question si pleine d'opportunité, faite à brûle-pourpoint:

— Est-ce que l'une de vous deux, mesdames, n'aurait pas perdu un gant?

— Ah! dit Gabrielle, vous avez trouvé mon gant, monsieur?

— Pas moi, dit énigmatiquement Delprat.

Jacques, tombant tout à coup des cimes où il planait, maudit intérieurement l'intervention maladroite de son ami. Par un sentiment puéril, dont il rougissait un peu devant lui-même, il se sentait subitement très attaché à cet objet fragile, à ce gant ramassé sur la pente glacée de l'avalanche, tout ce qui lui resterait de la petite Gabrielle lorsqu'il aurait quitté Arbizon... Et que lui importait puisqu'il ne l'aimait pas, qu'il ne pouvait l'aimer encore?... Eh bien! cela lui importait si fort que, pour garder ce gant, Jacques, l'homme franc, loyal, l'homme qui vivait haut, eut recours à un expédient misérable et vraiment indigne de lui. Il fouilla dans la poche droite de son veston, puis dans la gauche, puis dans celle de dessous — les hommes qui sont censés posséder moins de menus objets que les femmes en ont ainsi quatre ou cinq à chacun de leurs vêtements — puis, balbutiant, honteux de son mensonge, lui l'homme qui n'avait encore jamais menti, il exprima tous ses regrets d'avoir de nouveau égaré le gant. — Le gant reposait dans la pochette gauche de son gilet, tout près du cœur.

## VII

### SUR LA MONTAGNE

— Mais enfin, monsieur le curé, quand est-ce donc qu'on chasse l'isard ici? Nous sommes venus à Arbizon pour chasser l'isard...

— Moi aussi, je suis chasseur, dit le curé. Quelques jours avant votre arrivée, docteur, là-haut, à la pointe de ce col, Carrière et moi, nous en avons guetté deux...

— Mais ils ne se sont pas laissé prendre?...

— Ils ont un instinct merveilleux pour se dérober aux poursuites. Il faudrait pouvoir les surprendre dans le milieu du jour, lorsqu'ils dorment. Mais comment aborder leurs retraites? Quand ils en sortent le matin ou le soir, pour pacager, ils laissent toujours en sentinelle l'un d'entre eux qui leur donne l'éveil au premier signal d'un danger.

— Il faut pourtant, dit le notaire Morancey, que nous abattions notre isard avant de quitter Arbizon.

— Cela pourra vous faire prolonger un peu votre villégiature, dit en riant le curé. Les isards ne sont pas tous les jours d'humeur à se laisser approcher.

— Tant pis, nous resterons le temps qu'il faudra, dit Delprat. Saint-Aubain pourra s'en aller, s'il s'ennuie, ajouta-t-il, en soulignant d'un regard malin, à l'adresse de Jacques, le sens transparent de sa phrase.

Cela blessait Jacques dans son exquise délicatesse, ces plaisanteries lourdes et ces allusions niaises de ses amis qui éclataient moins mesurées encore dans les longs moments où il se trouvait seul avec eux. C'étaient Delprat et Morancey qui, les premiers, lui avaient rapporté à Préchan, voilà un an bientôt, l'enfantin propos de Gabrielle, et vous pensez si la rencontre romanesque du journaliste et de la jeune fille excitait vivement et la raillerie semi-sentimentale de Morancey et la grosse taquinerie campagnarde du docteur Delprat.

Jacques éprouvait intérieurement une souffrance vive et une irritation extrême de sentir leur plaisanterie maladroite toucher à son rêve comme la main d'un rustre à l'aile d'un papillon. Mais, craignant d'être ridicule s'il se fâchait, il supportait tant bien que mal cette petite guerre à coups d'épingle, songeant d'ailleurs que la joie de vivre auprès de Gabrielle devait bien lui donner le courage d'endurer les plus cruelles petites choses.

Les trois amis et le vieux prêtre échangeaient les paroles mentionnées plus haut, tout en traversant le campement pour se rendre à la fontaine... Jacques regardait le soleil du matin descendre sur les toits d'ardoises des granges, et il pensait en lui-même que si les demoiselles Audibert avaient la bonne inspiration de sortir à cet instant de leur cabane, il pourrait faire l'excursion en leur compagnie, ce qui lui serait tout particulièrement agréable.

Comme si son vœu avait été entendu d'elles, elles parurent toutes deux en ce moment sur le seuil de leur rustique demeure, et quand Gabrielle vit Jacques, le sourire du soleil lui parut soudain plus radieux, la prairie plus verte, les reines-marguerites plus immaculées et les renoncules tout en or.

M[lle] Marthe, par exemple, ne vit pas le paysage à travers le même prisme, en apercevant de nouveau M. Saint-Aubain qu'il lui était impossible d'éviter d'ailleurs et qu'elle rencontrait fatalement sur ses pas et ceux de sa jeune sœur dans le voisinage étroit et l'existence agreste de la station primitive d'Arbizon. « Quelle fatalité que l'arrivée ici de cet homme, pensait Marthe maternellement anxieuse, de cet homme doué de si hautes qualités intellectuelles et morales et dont la présence achève d'autant plus de tourner la tête folle de cette pauvre enfant! Ah! pourquoi ai-je pris l'initiative de ce traitement par l'eau d'Arbizon pour essayer de guérir cette langueur et cet étiolement dont je ne savais que trop la cause, hélas! » Et que faire, à présent! La grande sœur ne savait vraiment quelle conduite tenir. Impossible d'éviter ostensiblement M. Saint-Aubain, entouré des deux amis liés depuis si longtemps avec la famille Audibert, et que le bon curé, sans songer à mal, amenait toujours avec lui dans le voisinage des deux sœurs. Et puis, qu'aurait gagné Marthe sur le caprice étrange de Gabrielle en supprimant, à force de diplomatie, quelques entrevues avec Jacques? L'affection contrariée se serait-elle développée moins forte au cœur de la fillette? Et puis Marthe avait tant l'habitude de la gâter, et Gabrielle paraissait si heureuse en la société du journaliste. Jamais grave sœur aînée, ayant charge d'âme d'une cadette trop chère, ne se vit aux prises avec une aussi épineuse situation. C'est pourquoi M[lle] Marthe montait la colline, ainsi distraite et silencieuse, écoutant vaguement les propos aimables et les phrases choisies du notaire qui s'empressait, en toute circonstance, de lui servir de cavalier. Personne ne savait le secret de M[e] Morancey, et Marthe elle-même ignorait le sentiment qu'elle lui avait dès longtemps inspiré. Il avait trop de bon sens et trop de goût pour lui en jamais rien dire, car il savait bien que sœur Marthe, déjà vieille fille volontaire, ne serait jamais l'épouse d'aucun homme ici-bas. Le culte qu'il lui avait voué, tout imaginatif, tout platonique, tout idéal, sans espérance mal fondée d'un dénouement impossible, ne l'empêcherait probablement pas de se marier un jour, lorsque les circonstances s'y prêteraient tout à fait, mais, en attendant, cette affection élevée, noble et pure, occupait assez heureusement, chez lui, le coin d'imagination et de sentiment que les paperasseries professionnelles n'avaient pas atrophié.

Mais M[lle] Marthe, avec une grande aisance de mouvement et sans se départir de sa grâce parfaite à l'égard du notaire, manœuvra de manière à rejoindre tout de suite, en tête de la caravane, Gabrielle et Jacques Saint-Aubain qui, suivant sans doute inconsciemment l'impulsion de leur sympathie mutuelle, s'étaient rapprochés l'un de l'autre et tendaient à s'isoler un peu. Marthe trouva le journaliste et la fillette causant avec animation.

C'était merveille comme la fillette sauvage s'était apprivoisée en quelques jours avec M. Saint-Aubain, passant, comme les êtres très jeunes ayant peu l'habitude du monde, d'un excès de timidité à un excès d'assurance.

Gabrielle, comme une femme d'expérience, s'exerçait à causer d'un ton joyeux et dégagé, ayant la prétention de dissimuler son sentiment intime et de tenir son secret hermétiquement renfermé dans son cœur. Mais son animation un peu factice, sa gaieté où perçait par moments une émotion involontaire, l'eût trahie bien vite auprès de tout homme qui n'aurait pas poussé la modestie jusqu'à fermer les yeux pour ne point voir. Débarrassée des liens de gêne et de confusion qui avaient tout d'abord paralysé ses mouvements et enchaîné sa pensée, elle ouvrait son cœur et son âme avec une ingénuité charmante et permettait à Jacques d'y faire la plus délicieuse des excursions. C'était comme une demeure vaste et bien ornée qu'on laisse librement parcourir par un hôte, sauf dans un coin isolé, une petite porte fermée au triple verrou et qui garde jalousement le mystère du lieu. Et Jacques, aussi naïf en ce moment que la fillette, parcourait la demeure pleine de découvertes charmantes, et ne savait pas, pour découvrir le mystère enfantin qu'on voulait lui céler, arracher les faibles verrous!

Ce qu'il y avait de plus ravissant en elle, c'était ce contraste étrange d'une intelligence aux pensées sérieuses, d'un cœur aux sentiments très hauts, avec tout ce côté naïf, enfant, bébé, qui séduisait si irrésistiblement les quarante ans de Jacques! Il sentait

qu'elle pourrait être pour l'homme très privilégié qui l'épouserait, la compagne et l'aide capable de le comprendre, de le seconder dans sa tâche, de le consoler dans ses découragements, de le relever dans ses défaillances, en même temps que la créature exquise et charmante qui met du bleu dans la vie et fait retentir l'hymne joyeux de sa toute jeunesse au cœur ravi de l'époux.

Jacques pensait avec tristesse que ce trésor serait pour un autre. Mais ce matin-là, cependant, en voyant le plaisir que prenait l'enfant à causer avec lui, la confiance naïve qu'elle lui témoignait, en surprenant une émotion soudaine qui, par instants, faisait trembler la voix de la fillette, Jacques se rappelait le fameux propos tenu par elle l'an passé, et il entrevoyait la vérité. C'était en lui, par cette matinée si pure, au milieu de ce beau paysage de montagne, un ravissement étrange. Ce renouveau, ce tressaillement universel que la nature engourdie par l'hiver éprouve aux premières floraisons du printemps, cette résurrection, cet épanouissement, ce cantique des choses sous la main du Créateur qui sème à flots la vie et la joie, est une image radieuse de ce qui se passait dans l'âme de cet homme dont la vie avait été si laborieuse et austère, et qui se sentait inopinément surpris par un amour honnête et d'autant plus profond. C'était la jeunesse qu'il croyait revivre, presque l'adolescence, avec des impressions d'une fraîcheur étrange et d'une délicatesse exquise.

Tous deux, le cœur si plein l'un de l'autre qu'ils en oubliaient la présence de Mlle Marthe, s'efforçaient de causer de choses indifférentes.

Jacques Saint-Aubain feignait d'admirer seulement l'allure dégagée et le pied montagnard de sa compagne qui se jouait par ces sentiers escarpés comme un jeune isard.

— Je ne m'étonne plus maintenant, dit-il en souriant, que vous ayez traversé l'avalanche deux jours avant nous.

— Oh! comme je me suis amusée ce jour-là! Les ânes ne pouvaient jamais passer! Et puis Marthe avait peur. Figurez-vous : j'avais voulu essayer de traverser la première toute seule, sans prendre le bras du guide. Au beau milieu de l'avalanche, tout à coup je glissai... Le guide n'eut que le temps de me saisir par le pan de ma robe, et c'est alors sans doute que je perdis mon gant.

L'allusion au gant fit rougir Jacques. Mais sa faute était d'une telle nature qu'il l'eût aggravée en l'avouant.

— Mais vous avez dû éprouver une forte émotion quand vous avez ainsi perdu pied sur cette pente.

— Je crois bien! et c'est précisément cela qui est amusant. Avoir peur et surmonter la peur, c'est bien ce que l'on appelle l'attrait du danger et l'effort du courage, n'est-ce pas?

— C'est très fort, savez-vous, mademoiselle, ce que vous dites là; et je vois que dans l'occasion vous feriez une héroïne.

— Oh! monsieur, dit Gabrielle en rougissant à son tour, il ne faut pas se moquer de moi : je ne suis qu'une pauvre petite fille de la montagne, mais j'aime à la folie, c'est vrai, les courses sur les pics et par les sentiers escarpés. La chasse me plairait beaucoup si j'étais homme... et s'il ne fallait pas torturer les pauvres oiseaux.

— Alors vous aimez le danger pour vous, mais vous craignez de faire souffrir...

— Surtout ces jolies petites bêtes si mignonnes. S'il s'agissait d'un plus gros gibier peut-être...

— Vous auriez moins de compassion, acheva Jacques en riant. Eh bien! voulez-vous venir chasser l'isard avec nous demain?

— Oh! si je voudrais, monsieur Saint-Aubain! Il y si longtemps que j'ai envie de voir une chasse à l'isard! Et se tournant vers sa sœur qui marchait derrière elle, elle lui dit avec l'accent persuasif d'une enfant gâtée qui implore la satisfaction d'un caprice :

« Tu entends, Marthe?

La sœur aînée, naturellement, commençait à présenter une foule d'objections, mais Gabrielle insista si fort et Jacques plaida si éloquemment sa cause, que la grande sœur, déjà vaincue à moitié, dit avec un soupir :

— Eh bien! nous verrons.

## VIII

### JACQUES SAINT-AUBAIN ET L'ISARD

Ce fut par une matinée bien douce que l'on partit à l'aube pour la chasse projetée. L'herbe et la mousse étaient tout humides de la rosée de la nuit. Le soleil qui se levait à peine, caché par la montagne, n'envoyait encore aucun de ses rayons éclairer et réchauffer le cirque d'Arbizon. Il y faisait sombre et il y faisait froid. Tandis que le guide attaché au service de Jacques et de ses amis, aidé de Carrière et d'un autre paysan, préparait les munitions, nettoyait les fusils, mettait du vin d'Espagne dans une gourde et quelques provisions frugales dans un bissac, Mlle Marthe prenait avec Gabrielle un déjeuner matinal. Car la grande sœur avait consenti, bien qu'à regret, à laisser l'enfant gâtée prendre part à cette expédition. Mais pour concilier sa complaisance, exagérée peut-être, avec ses devoirs de surveillance sur Gabrielle, elle aussi, qui était montagnarde après tout, avait résolu d'accompagner les chasseurs.

— Ecoute, ma petite Gabrielle, disait-elle tout bas, bien bas, de peur que sa voix ne passât entre les larges fissures que les pierres mal jointes ouvraient dans le mur de la cabane, tu ne laisseras pas deviner à M. Saint-Aubain ta folie d'enfant?

— Oh! Marthe, lui laisser jamais comprendre... y penses-tu?

Et Gabrielle, de confusion à la seule pensée d'un oubli pareil, cacha dans ses mains son visage rougissant.

— Et puis, continuait sœur Marthe soucieuse, tout en prenant les châles de laine pour se couvrir à la halte, je ne sais pas si j'ai raison de faire ce que je fais... de te laisser ainsi fréquenter cet homme, au risque de voir ta jeune tête se monter davantage...

— Non, Marthe, dit Gabrielle très sérieuse, ce n'est pas la tête, c'est le cœur. Mais, vois-tu, n'aie pas de scrupule, cela me fait du bien de causer avec lui. D'abord, je comprends en l'écoutant que jamais il ne pourra me prendre pour sa femme, car c'est un homme trop supérieur et je ne suis qu'une petite fille à ses yeux. Je constate cela, vois-tu, et je me résigne doucement. Et puis ces quelques jours passés près de lui seront la seule joie de ma jeunesse. Après, je me ferai vieille fille comme toi; je m'habillerai de noir, et je penserai à Jacques... à M. Saint-Aubain, veux-je dire, comme tu penses toi-même dans tes prières et dans tes rêveries à celui que tu n'as pas voulu me nommer, ma grande sœur!

— Oh! fillette, dit Mlle Marthe en souriant, tu es bien jeune et la vie est bien longue. Elle se garda d'ajouter ce qu'elle pensait en son cœur...

Un coup léger fut frappé en ce moment à la porte de la cabane. Marthe ouvrit : c'étaient les chasseurs prêts à partir, le vieux curé, les deux paysans et le guide, et à l'arrière-plan, les trois amis.

Gabrielle, en apercevant Jacques, vit en un instant tous les papillons noirs s'envoler, l'existence de vieille fille, les robes noires futures, le souvenir endeuillé gardé au fond du cœur, et rien ne resta présent au regard de son âme que la perspective de cette grande journée — une éternité pour elle — qu'elle allait passer tout entière avec Jacques.

(*La suite au prochain numero.*) JEANNE DE LIAS.

# RECETTES DE LA SEMAINE

### Procédés pour le nettoyage du bronze.

RECETTE DEMANDÉE

1° *Bronze uni.* — Pour nettoyer les objets de bronze uni, soit brun, rouge ou vert, le procédé est des plus simples. Débarrasser de toute poussière au moyen d'une brosse et frotter ensuite avec un chiffon de laine.

2° *Bronze doré.* — Pour les objets en bronze doré ou rehaussés de dorure, la partie dorée se nettoie ainsi :

Verser dans un verre d'eau de six à dix gouttes d'ammoniaque (alcali volatil) selon l'épaisseur de la dorure. Frotter les parties dorées avec un chiffon de laine ou un papier de soie et assécher avec du papier de soie.

Il faut avoir soin de ne passer l'eau sur le bronze que par places, de façon à pouvoir sécher de suite les parties mouillées où l'eau, devenue corrosive, ne doit pas séjourner sous peine de porter atteinte à la dorure.

### Moyen d'empêcher les chaussures de crier

RECETTE DEMANDÉE

A l'aide d'un morceau de toile, frottez la chaussure avec un peu de vaseline, particulièrement sur les plis et les coutures.

VITAL CEBRERO

### Pour débarrasser des vers les bois des vieux violons.

RECETTE DEMANDÉE

1° *Moyen de preservation.* — Si les vers n'ont pas encore attaqué le bois, un bon procédé pour les empêcher de s'y mettre consiste à mettre quelques morceaux de camphre dans la boîte où l'on serre l'instrument.

2° Si les insectes ont déjà élu domicile dans le bois du violon, l'asperger de chloroforme ou même simplement de naphte : les insectes et même les œufs seront détruits. Cette opération doit se faire loin du feu et de toute flamme.

3° Pour les violons anciens dont on ne veut pas risquer d'endommager le vernis, insuffler de la poudre de pyrèthre (avec un soufflet à pointe effilée) dans chaque trou de ver, et, bien patiemment, recommencer le lendemain et plusieurs jours de suite. Garnir ensuite de la même poudre la garniture de laine qui tapisse l'intérieur de la boîte, surtout à l'endroit des fentes de l'ouverture.

VITAL CEBRERO.

### Massifs sans fleurs.

Donnez à vos massifs la forme que vous voulez, en ayant soin de former des dessins assez grands pour qu'ils ne se confondent

pas entre eux. Procurez-vous du charbon pilé, du sable blanc, de la brique rouge pilée également.

Sur chacun de vos dessins, vous mettez l'un de ces ingrédients, en ayant soin d'alterner les couleurs et de les distribuer avec goût.

L'effet produit est souvent fort original.

UNE SARTHOISE.

### Hygiène des chevaux.

*La bleime.* — On appelle bleime une inflammation causée par le sang meurtri vers le talon.

On guérit ce mal en amincissant la corne sur toute la partie blessée, puis en y appliquant avec bandage de l'huile d'olive et de la poix de Bourgogne par égales parts, et un oignon de lin, le tout bouilli.

*La courbe.* — C'est une tumeur qui croît en dedans du jarret, sur le tendon, et qui ressemble à une poire longue coupée en deux. Elle affecte surtout les chevaux de harnais.

Le seul remède à y apporter consiste à brûler la tumeur légèrement et y appliquer de la poix fondue sur des étoupes.

---

Nous remercions d'avance les aimables correspondants qui voudront bien nous procurer :

1° Une recette pour teindre les cierges en vert;

2° Une recette pour confectionner des beignets soufflés de la grosseur d'un œuf d'oie.

---

# CHRONIQUE HEBDOMADAIRE

LE BATON BLANC DES AGENTS ET LES BADAUDS PARISIENS. — SPECTACLE GRATUIT. — LA GAUCHERIE DES SUBORDONNÉS DE M. LÉPINE. — UN SYMBOLE IGNORÉ. — A PROPOS DU DERNIER CYCLONE. — LA MARCHE DE CES PHÉNOMÈNES. — LES TORNADOS DES ÉTATS-UNIS. — LA FORCE D'UNE TROMBE. — SAISON DES EAUX. — LES VILLÉGIATURES. — NOS PÈRES EN VACANCES. — LA VIE DE BOURBON ET LA VIE DE FORGES AU XVIII<sup>e</sup> SIÈCLE. — ENNUIS ET PLAISIRS FRIVOLES. — LE MONDE RESTE LE MÊME.

La badauderie parisienne est sans égale. Qui croirait que le bâton blanc des agents de police met sens dessus dessous les promeneurs de nos boulevards? On fait cercle autour des infortunés agents : patronets, trottins, mitrons, cookmen, etc., se cramponnent aux subordonnés du Préfet de police pour assister au fonctionnement du nouvel ustensile. Le comique de l'invention, c'est que la curiosité qu'elle excite amène un résultat diamétralement opposé à celui que l'on cherchait, et qu'il continuera à en être ainsi, pendant quelques jours au moins, jusqu'à ce que la population s'y soit habituée. Les agents avaient jusqu'ici un critérium bien simple pour juger du moment opportun où il fallait arrêter les voitures. Tout en veillant à la circulation de celles-ci sur la chaussée, dont ils occupaient eux-mêmes le milieu, les subordonnés de M. Lépine guettaient du coin de l'œil les trottoirs et les refuges. Dès qu'ils voyaient sur les bords un certain nombre de personnes immobilisées et paraissant attendre, ils arrêtaient d'un geste le flot des véhicules et faisaient traverser les piétons. Or, le bâton blanc a dérangé ces habitudes. Dix fois par minute, l'agent, voyant une centaine de personnes massées sur le bord du trottoir, est tenté de lever son bâton. S'il cède à cette envie, les cochers obéissent et la voie demeure libre, mais l'agent reste solitaire au milieu. Personne ne passe et les gens continuent à stationner pour voir l'agent manier le fameux bâton. D'autre part, à se sentir surveillé par tant de regards, l'agent perd de son assurance; il devient gauche et balourd, ne sachant plus comment tenir cette espèce de sucre de pomme de Rouen à lui confié par l'administration. Les uns, aux moments de repos, se fourrent le bâton-signal sous l'aisselle, d'autres le cachent derrière leur dos, certains le mettent en son fourreau de cuir, quitte à dégainer plus souvent. Bref, tous sont fort gênés d'être épiés de la sorte par la curiosité quelque peu gouailleuse du populaire, et les beaux gestes sont ce qui leur manque le plus.

Maintenant, M. Lépine sait-il qu'en plaçant un bâton blanc dans les mains de ses alguazils, il leur a donné une arme qui symbolise, non la résistance, mais la capitulation? Sous l'ancien régime, quand la garnison d'une citadelle, à bout de forces, se rendait à l'ennemi, ce dernier lui prenait ses armes et les remplaçait par des bâtons blancs. « Lesdiguières, raconte d'Aubigné, battit Guillestre, qu'il eut au bout de 900 coups, les soldats de Gasconge rendus au « baston blanc », ceux du païs à discrétion. » Au figuré, sortir d'une charge le bâton blanc à la main, c'était en sortir pauvre. A combien de serviteurs de la démocratie, pourrait-on, hélas! appliquer aujourd'hui cette pittoresque métaphore?

Les agents sont loin de se douter que leur engin exprime tant de choses. Aux yeux d'un humoriste qui a vu le bâton noir incassable en bois de fer, des policemen de Londres, l'arme en bois blanc, le fragile jouet de nos sergents de ville, désigne à merveille le régime précaire que nous subissons et la mollesse de nos gouvernements. Entre les deux bâtons comme entre les deux systèmes, il y a tout un monde.

***

Le cyclone qui s'est abattu sur Paris dans la journée du 26 juillet a produit des désastres sur lesquels il est inutile d'insister. Tous les journaux ont raconté les tragiques péripéties de ce drame atmosphérique. Autrefois, le Nouveau Monde semblait avoir le triste privilège de ces perturbations. Voici que, maintenant, l'Europe se trouve atteinte à son tour. On se rappelle encore l'effroyable orage qui dévasta, il y a deux ans, toute une rue de la ville de Dreux. Plusieurs quartiers du sud-est de Paris ont subi les mêmes effets.

Comment se produisent ces phénomènes? Depuis vingt ans, le problème est à l'étude. Le secret n'est pas encore pénétré, mais on connaît certaines particularités fort intéressantes qui, peu à peu, permettront sans doute aux astronomes de dégager la loi des tempêtes. Grâce à de longues et patientes observations, dues surtout à des météorologistes américains, on connaît exactement et les régions où les cyclones prennent naissance, et la trajectoire qu'ils suivent avec une étonnante régularité. Ainsi, les ouragans ou cyclones qui prennent naissance dans le golfe du Mexique, parcourent le territoire des États-Unis, traversent l'Atlantique, franchissent un espace de 1,500 lieues, et viennent, plus ou moins affaiblis, s'abattre sur les côtes européennes. Jamais on n'a vu le phénomène suivre une voie opposée ou seulement différente. Jamais, par exemple, on n'a vu un cyclone se former en France ou en Angleterre, et de là se diriger sur les États-Unis. En Orient, dans l'hémisphère austral, le même phénomène se produit avec la même régularité. C'est ainsi que, pour ne citer qu'un exemple, les cyclones qui dévastent l'île de la Réunion passent d'abord sur l'île Maurice ou en vue de cette île. Jamais on n'a vu le cyclone suivre la marche inverse pour aller de la Réunion à Maurice[1].

La découverte de ces faits et surtout la connaissance de la vitesse de translation des cyclones ne tardèrent pas à suggérer l'idée de signaler à l'avance l'approche du fléau. En effet, dès qu'un cyclone s'est produit et qu'on en connaît bien le centre, on est en état de tracer sa marche sur une carte et de prédire l'époque où il atteindra tel ou tel point donné. Or, si la région où le fléau vient de se montrer est reliée par un fil ou un câble électrique à une autre région lointaine, située sur la route que suit le cyclone, on pourra signaler plusieurs jours à l'avance l'arrivée de celui-ci. Cette idée a été réalisée d'une manière heureuse, grâce à l'initiative de sir Gordon Bennett, le propriétaire du *New-York Herald*. M. Bennett a organisé un service météorologique dans les bureaux de son journal. Chaque jour, les dépêches recueillies par le *Signal Service* sur le territoire de l'Union sont transmises au *New-York Herald*. Là, un savant spécial, après avoir tracé sur des mappemondes la marche du cyclone, prolonge la trajectoire jusqu'aux côtes de l'Europe. Grâce à ce système, on est parvenu à signaler à l'Europe chaque tempête, au moment où elle quitte le territoire des États-Unis pour s'engager sur l'Atlantique.

Parmi les nombreux *tornados* observés aux États-Unis, un des plus caractéristiques a été celui qui fut constaté à Delphos (Kansas) dans l'après-midi du 30 mai 1879.

Un observateur, M. Mac-Laren, qui fut à même d'apercevoir le phénomène dès le début, dit que vers deux heures, une pluie légère, accompagnée de grêle, commença de tomber. Une demi-heure après, le tornado se montra au sud-ouest, sous forme d'une trombe. Quand il ne fut plus qu'à trois ou quatre milles de distance, il touchait déjà le sol et l'on entendait distinctement son grondement. A ce moment, la trombe avait l'aspect d'une coupe, dont le pied circulaire portait sur le sol et dont la partie supérieure rejoignait les nuages. Cette trombe, après avoir franchi la rivière en tournoyant avec impétuosité, commença par enlever la toiture d'une maison; puis rencontrant sur son passage à son centre, une autre grande maison, elle enleva celle-ci à la hauteur du premier étage. A six kilomètres de Delphos, où il avait pris naissance, le tornado atteignit un autre bâtiment, qu'il enleva tout d'une pièce hors de ses fondations et le porta à une dizaine de mètres au nord-ouest. Les débris s'éparpillèrent sur un demi-cercle de 30 mètres de diamètre. Une autre maison, également enlevée en entier de ses fondations, fut portée à cent mètres plus loin et déposée au bord de la rivière. Le tornado avait alors un diamètre de deux kilomètres. Il brisait tout sur son passage. Après avoir démoli les propriétés environnantes et fait de nombreuses victimes, il finit par se perdre dans la direction du nord-est.

***

Nous sommes en pleine saison des eaux. Depuis deux mois, tous les thermes sont envahis par les malades, par leurs familles et par les oisifs. Que de « buveurs » déambulent en ce moment

1. Voir le n° 41 de la Bibliothèque Scientifique : *Les Cyclones*, par L. Besson. 1 vol. 0 fr. 15.

dans le parc de Vichy! La Bourboule, le Mont-Dore, Royat voient affluer une clientèle d'année en année plus nombreuse. Au surplus, la beauté des sites ne suffirait-elle pas à provoquer ces déplacements? La politique a sans doute ses charmes, mais on conçoit que maint Parisien la délaisse pour visiter, entre deux verres d'eau arsénicale, la vallée du Mont-Dore, pour escalader le puy de Cliergue et contempler la cascade de la Vernière.

On a quelquefois prétendu que nos pères n'allaient aux eaux que sur l'injonction de la Faculté, et n'avaient d'autre objectif que la guérison de leurs maux. Est-ce bien vrai? Un poète de la fin du XVIII<sup></sup>e siècle a tracé de la vie qu'on menait à Bourbon un tableau qui n'a rien de très folâtre :

Toujours boire sans soif, faire mauvaise chère,
Du médecin Griffet demander les conseils,
Voir de mille perclus le funeste appareil,
Se trouver avec eux compagnon de misères.

Sitôt qu'on a dîné ne savoir plus que faire,
Eviter avec soin les rayons du soleil ;
Se garder du serein, résister au sommeil,
Et voir, pour tout régal, arriver l'ordinaire.

Quoiqu'on meure de faim, n'oser manger son soûl,
Tendre docilement la main, le pied, le cou
Dessous un robinet aussi chaud que la braise;

Ne manger aucun fruit, ni pâté ni jambon,
S'ennuyer tout le jour assis dans une chaise,
Voilà, mes chers amis, le plaisir de Bourbon.

Certes, s'il faut prendre au sérieux ce maussade sonnet, la « vie des eaux » de Bourbon manquait essentiellement de gaîté. Mais quand on parle de l'ancien régime, il faut bien se garder de généraliser. Dans un très curieux et très savant livre consacré aux *Eaux de Forges*, M. F. Bouquet nous montre l'établissement thermal de la petite ville normande pendant deux siècles en perpétuelle fête.

***

Princes et princesses y affluent. Louis XIII, Anne d'Autriche, le prince de Condé, Mlle de Bourbon, le duc et la duchesse de Longueville, le duc d'Enghien, la princesse Marie de Nevers, le chevalier de Lorraine, Mlle de Montpensier, la princesse de Carignan, le duc et la duchesse de Chartres, etc., vont demander la santé et surtout des distractions aux eaux de Forges. Voici comment Mlle de Montpensier passait sa journée :

« La vie de Forges, écrit-elle dans ses *Mémoires*, est assez douce. On se lève à six heures au plus tard; on va à la fontaine, car, pour moi, je n'aime pas à prendre mes eaux au logis. On se promène en les prenant; il y a beaucoup de monde; on parle aux uns et aux autres... on sait tous ceux qui sont arrivés le soir, et quand il y a un nouveau venu ou une nouvelle venue, on l'accoste, car c'est le lieu du monde où l'on fait le plus aisément connaissance.

« Quand on a achevé de boire (qui est ordinairement vers les huit heures), on s'en va dans le jardin des Capucins qui n'est point fermé de murailles, parce que c'est le seul lieu où l'on peut se promener.

« Après que l'on s'est promené, on va à la messe, puis chacun va s'habiller, les habits du matin et ceux de l'après-midi étant fort différents, car le matin on a de la ratine et de la fourrure, et l'après-midi du taffetas. La meilleure saison pour prendre les eaux est la canicule qui, pour l'ordinaire, est assez chaude, mais quand on a beaucoup d'eau dans le corps, on a grand froid. On dîne à midi avec beaucoup d'appétit, ce qui m'est nouveau.

« L'après-midi, on me venait voir; à trois heures, j'allais à la la comédie. Une des troupes de Paris était à Rouen, je la fis venir à Forges, ce qui était d'un grand secours. A six heures, on soupe; après souper, on va se promener aux Capucins où on dit les litanies; quasi tout le monde va les entendre avant la promenade, puis, à neuf heures, chacun se retire. »

Mon intarissable compatriote bas-normand, le gazetier Loret, accorde, dans sa *Muse historique*, une mention à ce séjour :

Et la princesse qu'on appelle
Uniquement Mademoiselle
Est à Forges présentement,
Où cette belle au teint charmant
Boit les eaux de cette fontaine
Pour être parfaitement saine.
Ce n'est pas que cette beauté
En eût grande nécessité;
Mais c'est là qu'avec grande joie
On tempère poulmon et foye,
Forges étant lieu divertissant
Aussi bien que rafraîchissant.

« Lieu divertissant aussi bien que rafraîchissant », cette définition de Loret ne pourrait-elle pas s'appliquer de nos jours à toutes les villes thermales? François Colletet, qui visita Forges, porte le même jugement que Loret : « Tous ceux, dit-il, qui estoient d'humeur à se bien divertir, trouvoient à Forges autant d'occasions qu'ils souhaitoient, pourvu qu'ils fussent sociables, car c'estoit la première chose que les médecins ordonnoient aux buveurs, de n'avoir point de chagrin et de bannir de l'esprit toutes les pensées qui n'estoient pas pour les jeux et pour les ris. »

***

Dans le village, les maisons regorgeaient de monde. Les étrangers, les militaires, les religieux, les magistrats, les seigneurs, enfin toutes les classes de la société s'y trouvaient confondues. Comme les maisons du bourg n'auraient pas suffi à loger tout le pesonnel de cochers, de postillons, de valets de pied, de laquais, de coiffeurs, de cuisiniers, etc., que le grand monde et le beau monde traînaient à leur suite, on avait recours aux maisons les plus voisines de Forges, pour y placer les équipages, les carrosses, les chevaux, etc. De même qu'à notre époque, à Dieppe et à Trouville, on donnait des bals tous les jours, et chaque soir on tirait des feux d'artifice. En outre, plusieurs fois par semaine, les colonels casernés dans les villes voisines envoyaient la musique de leurs régiments jouer dans les rues et sur les places de Forges. C'était une galanterie fort appréciée du monde des buveurs. La chasse à courre occupait aussi une grande place dans les divertissements. La forêt de Bray, très considérable alors, se prêtait à merveille aux exercices cynégétiques. Les dames suivaient la chasse en char à bancs.

« Des en-cas ou repas champêtres, raconte M. Bouquet, étaient servis au milieu de la forêt, suivis parfois de danses ou tout au moins de concerts donnés par les piqueurs. Au retour, entrée triomphale avec les animaux abattus, puis curée sur la Grande-Place. »

La toilette figurait naturellement parmi les occupations favorites de cette société frivole. On changeait plusieurs fois d'habits par jour : « Chacun s'étudiait à déployer le plus de goût et de richesse dans son costume, dans sa coiffure et jusque dans la livrée de ses domestiques. »

A la veille de la prise de la Bastille, telle était encore la vie de Forges. La Révolution mit fin à ce crédit et ruina l'établissement. Mais le public qui le fréquentait s'est-il transformé? Pas le moins du monde, il reste toujours le même : nous le retrouvons exactement aujourd'hui ce qu'il était hier, léger, mondain, affamé de distractions, et la plupart du temps, sous prétexte de cure, sacrifiant sa santé, son repos et même parfois son âme à ses plaisirs.

Oscar Havard.

# JEUX D'ESPRIT DE L'OUVRIER

*Pour les prix et les conditions, voir le n° 1920 du 10 juin 1896.*

**AVIS TRÈS IMPORTANT :** *Par suite d'une erreur de mise en pages, nous n'avons pas publié les problèmes nos 7, 8 et 9. Ils paraîtront dans le numéro de Samedi prochain à la suite des problèmes nos 34, 35 et 36.*

31. — VIEILLE CHARADE

Mon *premier* est le nom de la sixième fille
D'une ancienne et noble famille,
Qui ne parle jamais et qui chante toujours
Les larmes et les ris, le deuil et les amours.
Quand on est fatigué mon *deux* est très commode;
Aussi depuis longtemps est-il fort à la mode.
Mon *tout*, de son vivant, eût été très flatté
En apprenant qu'un jour son manoir solitaire
Et souriant jardin serait si fréquenté
Par dames et messieurs de toute qualité,
Qui viennent de Paris en grande quantité,
Pour y séjourner sous la terre
En attendant l'éternité.

32. — VIEUX LOGOGRIPHE

Sur quatre pieds j'étais, aux beaux jours de la Grèce,
Aux yeux des païens vrais croyants,
Le symbole de la jeunesse,
Car je restais jeune sans cesse,
Et n'avais, croyez-moi, jamais plus de seize ans.
Deux pieds de plus, quelle métamorphose!
Mon visage charmant soudain se décompose,
Je ne suis plus une divinité,
Mais un grossier mortel plein de stupidité.

33. — MOTS CARRÉS A RECONSTITUER

D E V I S
G A N S E
B A L L E
B A N N E
A I N E E

Former un carré de cinq mots en employant les 25 lettres des 5 mots ci-dessus.

Il est bien entendu que les cinq mots obtenus devront se lire aussi bien dans le sens horizontal que dans le sens vertical.

*Adresser tout ce qui concerne les Jeux d'esprit au rédacteur soussigné, aux bureaux du journal.*

Œdipe.

*Le Directeur-Gérant :* Henri GAUTIER. — Sceaux, Imp. Charaire et Cie.

5 centimes le N° année courante (10 centimes le N° années échues.) N° 1942 TRENTE-SIXIÈME ANNÉE. — 26 Août 1896.

# L'OUVRIER

Journal illustré paraissant le Mercredi et le Samedi

| ABONNEMENT D'UN AN : (104 numéros) France, Algérie et Belgique : 6 francs. | DIRECTION ET ADMINISTRATION : LIBRAIRIE BLERIOT. HENRI GAUTIER, SUCCESSEUR, 55, quai des Grands-Augustins, Paris. | ABONNEMENT D'UN AN (104 numéros) Colonies et Étranger (sauf la Belgique) : 7 francs. |
| --- | --- | --- |

## A L'ABORDAGE! PAR HENRY DE BRISAY



Il braqua de nouveau son instrument dans la direction du vaisseau. (Voir p. 266.)

SOMMAIRE : **A l'Abordage** par Henry de Brisay. — **Le Mariage du Député,** par Jeanne de Lias. — **Nouvelle : Le Vieux Presbytère,** par Georges de Lys. — **Magie blanche en famille : La danse de l'œuf,** par Magus.

# A L'ABORDAGE![1]

## GRAND ROMAN D'AVENTURES

PAR

**HENRY DE BRISAY**

PREMIÈRE PARTIE

## LE BRICK *L'AGILE*

### V

POUR LA FRANCE.

Toute la nuit, Guy la passa sur le pont. Trop troublé pour prendre du repos, il ne pouvait pas non plus quitter cette place où il avait vu Diana lui sourire, où il l'avait entendue lui dire : « Espérez! » Un monde de pensées roulait dans sa tête et l'avenir lui semblait couleur de rose. Espoirs charmants de la jeunesse, chères illusions des vingt ans!

La nuit blanchit, l'aube vint, le soleil enfin troua de sa face d'or les lointains horizons, voilés de vapeurs, et il restait là, retenu par une force très douce. Autour de lui, s'agitait le mouvement coutumier des matelots. Il ne voyait rien, il n'entendait rien.

Soudain une rude voix joyeuse vint secouer son rêve.

— Eh bien ! mon Guy, disait le vieux Toussaint Joël, c'est-y que te voilà cloué à cet endroit du pont, saint Timoléon ! Depuis une heure que je t'observe, tu as l'air d'être changé en statue, sainte Perpétue !

Le jeune homme rougit un peu et répondit :

— Je croyais avoir vu une voile et je...

— De quel côté, saint Thimothée ?

— Par là...

Et, vaguement, Guy fit un grand geste qui embrassait tout l'horizon du côté du nord.

Longuement, de ses petits yeux perçants, le vieux marin inspecta la mer dans la direction indiquée.

— Mais tu n'avais pas eu la berlue, mon fieu, dit-il au bout d'un instant. Nous avons parfaitement bien un camarade qui sera dans nos eaux avant trois heures d'ici.

Guy tressaillit, comme frappé par un pressentiment. Comment! cette fable imaginée pour détourner l'attention du vieux Toussaint serait vraie! Il y aurait vraiment une voile sous le vent !

D'un geste, Guy s'assura que sa lorgnette était dans sa poche, puis, empoignant les premiers haubans qui se trouvèrent à sa portée, il s'élança dans la mâture avec la légèreté d'un oiseau.

Il fut bientôt installé dans les hunes et, tirant sa lorgnette, il découvrit parfaitement un navire qui s'approchait rapidement. L'*Agile* naviguait alors sous ses basses voiles tandis que le vaisseau inconnu portait toute sa toile.

Tout à coup, Guy eut un frisson ; il murmura :

— C'est impossible!

Au bout d'un instant, il braqua de nouveau son instrument dans la direction du vaisseau, puis, laissant retomber sa main avec accablement, il répéta tout bas :

— Malheur ! malheur!

— Eh bien! mon gars, criait d'en bas Toussaint Joël, as-tu reconnu le particulier?

Guy ne répondit pas. Il descendait lentement et, quand il eut mis le pied sur le pont, il se trouva en face de son père qui lui demanda vivement :

— Est-ce un Anglais?

Guy secoua négativement la tête.

— Un Espagnol, un Hollandais, un Portugais?...

— Non, mon père.

— Un Français alors?

— Oui.

— Bâtiment de guerre ?

— Non.

— Marchand?...

— Non plus...

— Corsaire alors... As-tu pu le reconnaître?

Guy était d'une pâleur mortelle. Il inclina la tête.

— Son nom, vite, son nom?

Un souffle s'échappa des lèvres du jeune homme il murmura :

— La *Sainte-Marie*.

Les yeux de Roëllo étincelèrent.

— Ah! ah! dit-il, la *Sainte-Marie* voudrait-elle devancer l'*Agile!* Mais son animation tomba presque aussitôt et il ajouta en laissant aller sa main sur l'épaule de son fils :

— Mais, mon pauvre Guy, tu as la vue trouble ce matin, comment veux-tu que ce navire soit celui de Kerbraz puisqu'il armait pour les mers du Nord?

— J'ai bien vu, répondit tristement le jeune homme.

Pour toute réponse, Roëllo alla prendre la longue lunette du timonier et examina avec la plus grande attention le navire signalé.

Au bout d'une minute, il se redressa, et d'une voix que la colère faisait trembler, il dit :

— C'est bien la *Sainte-Marie*.

— Mille millions de tonnerres! grondait Toussaint dans son coin, voilà une rencontre qui va mal finir.

— Regarde donc, Toussaint, ricana le corsaire, le brigand semble nous donner la chasse... nous avons l'air de fuir devant lui, ma parole d'honneur!

« Mais, attends un peu, vieux, nous allons l'attendre, ça lui épargnera de la route!

Roëllo escalada la dunette et cria d'une voix vibrante :

— En haut tout le monde!

Les matelots surpris furent cependant à leurs postes en moins d'une minute.

Roëllo commanda :

— A carguer!

Les hommes s'élancèrent dans la mâture.

— Carguez!

Avec une rapidité merveilleuse, les voiles vinrent s'enrouler autour des vergues.

— En bas!

Comme une bande d'écureuils, les matelots dégringolèrent sur le pont.

— Là, maintenant, dit Roëllo en s'adressant à Toussaint et à Guy, muets de douleur, nous pourrons causer plus tôt.

En ce moment, Maryvonne et Diana venaient de paraître sur le pont.

La jeune fille présenta son front au corsaire, qui y déposa un baiser distrait.

— Qu'y a-t-il, mon cher père? demanda-t-elle; va-t-on encore se battre?

— Je n'en sais rien, riposta le corsaire avec un mauvais rire, mais cela pourrait arriver.

— Quel est donc ce navire qui vient sur nous?

Roëllo, le visage contracté, répliqua durement :

— La *Sainte-Marie*, capitaine Jean Kerbraz.

Maryvonne porta la main à son cœur, jeta un faible cri et elle serait tombée à la renverse si Diana et Guy, qui l'observaient, ne l'eussent soutenue.

La jeune fille était évanouie.

Mais Roëllo ne s'occupait pas d'elle. Les yeux rivés au brick-goëlette dont maintenant on distinguait parfaitement les lignes harmonieuses, on eût dit que le corsaire allait s'élancer dans la mer, pour joindre plus tôt le navire qui portait un rival détesté.

Il nous faut remonter maintenant un peu plus haut et aller retrouver les Kerbraz au moment où la *Sainte-Marie* se dispose à appareiller.

Louis, blêmi par l'insomnie, les yeux rougis par la fatigue, est néanmoins à son poste et surveille les matelots qui vont et viennent sur le pont, occupés des mille détails qu'entraine toujours le départ. Sur la dunette, Roch Arvor observe tour à tour le ciel et la mer plutôt pour se donner une contenance et ne pas laisser voir sa contrariété. Le vieux marin n'avait pas épousé la querelle de son capitaine, il aimait Roëllo, qu'il avait vu à l'œuvre, il l'estimait, et il déplorait cette haine inexplicable qui avait subitement séparé les deux hommes. Il redoutait tout de leur rencontre, et il maudissait ce voyage aux Indes qui allait forcément les mettre en présence.

Vers les sept heures du matin, Kerbraz accosta dans son canot.

Il monta lestement l'échelle et sauta sur le pont avec la vivacité d'un jeune homme. D'un coup d'œil savant, il inspecta le gréement et parut satisfait ; puis, s'adressant à Louis :

— Tout va bien?

— Oui, mon père, répondit laconiquement le jeune homme.

— Diable, dit-il après avoir arrêté ses regards sur les traits fatigués du jeune homme, tu n'as pas beaucoup dormi cette nuit, mon gaillard! On a vidé quelques pichets avec les camarades, pour fêter le départ!

— J'ai passé la nuit à bord, mon père.

— Tu es malade alors?

— J'ai beaucoup de chagrin.

Le visage de Kerbraz devint pourpre; il mâchonna un juron, puis, tournant brusquement le dos à son fils, il se dirigea vers la dunette.

La première chose qu'il aperçut fut le visage renfrogné de Roch

— Eh!... quoi donc, vieux, demanda-t-il, ça ne va pas?

— Si.

— Aurais-tu des chagrins comme mon sensible fils, Louis?

— Hé, bé!

1. Voir l'*Ouvrier* depuis le 1er août 1893.

— Allez-vous conserver tous les deux une tête semblable pendant toute la traversée?

— Oh!...

— Je sais ce qui vous tracasse, mais comme vous ne me ferez pas changer d'avis, je vous engage à changer de figure.

— C'est bon.

— On m'a surnommé Tête de fer, ne l'oublie pas.

— Oui.

— Le diable emporte l'animal! grogna Kerbraz, furieux de ne pas pouvoir trouver un prétexte pour se mettre en colère.

— M. Wouvermann, dit Roch en désignant la coupée du navire.

Le corsaire porta ses regards sur l'endroit indiqué.

C'était en effet le Hollandais qui venait de faire son apparition sur le pont.

Kerbraz quitta la dunette et vint à lui.

— Vous venez de bonne heure, petit homme, dit-il en lui serrant la main.

— Bonjour, capitaine, dit l'étrange personnage avec son éternel sourire, je viens vous dire une drôle de chose...

— Ah! ma foi, tant mieux, ça m'égaiera un peu et j'en ai besoin, ce matin, car je ne vois autour de moi que des visages à porter le diable en terre.

— Je viens vous demander, capitaine, si vous voulez accepter un passager?

— Vous savez bien, Wouvermann, répliqua le corsaire d'un ton d'humeur, que la *Sainte-Marie* n'est pas un transport et que je n'aime pas avoir d'étrangers à mon bord.

— Vous connaissez la personne qui veut prendre passage.

— Qui est-ce?

— C'est moi-même, mon capitaine.

Kerbraz se mit à rire.

Que ne le disiez-vous tout de suite, petit homme, vous savez bien que vous êtes ici chez vous. Mais quelle mouche vous pique? Avez-vous envie d'aller faire un tour aux Indes ou craignez-vous que je disparaisse avec le trésor, sans vous en remettre fidèlement la moitié?

Ce fut au tour du Hollandais de ricaner.

— J'ai affaire là-bas, dit-il simplement.

— Vous êtes un diable d'homme! Allez chercher vos bagages.

— Ils sont dans le canot, en bas de l'échelle.

— Alors, je vais donner des ordres pour qu'on les monte dans votre cabine. Hé! Jean-Marie et toi, Luc, allez chercher les valises et les paquets qui se trouvent dans l'embarcation qui vient d'amener monsieur.

Les deux matelots s'empressèrent.

— Ah! mais, j'y pense, continua le corsaire en s'adressant au Hollandais, il faut que je vous prévienne qu'on peut recevoir des horions à bord de la *Sainte-Marie*.

— Ne craignez rien pour moi et ne vous occupez pas de ma chétive personne. Pendant le combat, si combat il y a, je ferai ma petite partie et tâcherai de faire honneur à mon capitaine.

Cette idée du Hollandais combattant parut tellement grotesque au corsaire qu'il se mit à rire bruyamment.

Un éclair glissa sous les paupières du vieillard. Il répondit avec gaieté:

— Riez, riez, mon capitaine, n'empêche que Peter Wouvermann a dans son temps manié l'épée ou le mousquet aussi bien qu'un autre.

— Vous avez été soldat? demanda Kerbraz, riant toujours.

— J'ai même été capitaine, et d'aucuns s'accordaient pour dire que le Hollandais ne s'en tirait pas trop mal.

— Dans quel pays avez-vous accompli ces prouesses?

Le Hollandais ferma les yeux.

— Je ne me rappelle plus bien moi-même, je suis très vieux et il y a longtemps de cela... Peut-être au nord, peut-être au sud, peut-être ici, peut-être là... les années passent, la mémoire s'en va...

— Gardez vos secrets, petit homme, vos affaires ne me regardent pas, et vous me diriez que vous avez été l'amiral Tromp en personne que je suis trop poli pour vous contredire.

— Eh! eh! peut-être bien ai-je été quelque chose comme cela.

— Voilà le jusant, capitaine, dit Roch Arvor qui s'était approché...

— Alors, amène... nous sommes parés?

— Oui, capitaine.

— C'est bon. A l'appareillage.

— Ça ne sera pas long. Nous ne sommes plus mouillés que sur un grelin.

— Alors faisons vite, voilà une jolie brise nord-ouest dont il faut profiter.

Roch Arvor s'élança sur la dunette et commanda l'appareillage.

Une heure après, la *Sainte-Marie* était en pleine mer.

Le voyage commença mal. La goélette, deux jours après son départ, essuyait un coup de vent qui la forçait à fuir dans le nord; un mousse tomba à la mer et ne put être sauvé; on éteignit à grand'peine un commencement d'incendie qui avait éclaté dans la cabine du charpentier. L'équipage ne murmurait pas, habitué qu'il était à la rude discipline que Kerbraz avait établie sur son navire, mais on n'entendait pas les ordinaires chansons du bord et les manœuvres s'exécutaient dans un silence attristant.

Kerbraz ne semblait rien remarquer de tout cela. Seul, au milieu de la mélancolie générale, il était d'une humeur charmante et se consolait du mutisme obstiné de Roch et de Louis en jouant d'innombrables parties de trictrac avec Peter Wouvermann, qui était d'une jolie force à ce gracieux exercice.

Quand il était fatigué de jouer, il examinait le gréement prenait la position du vent et faisait augmenter la voilure.

Quand son loch lui avait donné l'assurance que la vitesse du navire était encore accrue, il paraissait ravi et taquinait le Hollandais, qui accueillait ses lazzis avec une parfaite égalité de caractère.

On aurait dit que Kerbraz suivait son ennemi à la trace, tant la *Sainte-Marie* faisait la même route que l'*Agile*. Depuis vingt-quatre heures, le corsaire ne pouvait tenir en place; un secret instinct l'avertissait que Roëllo n'était pas loin. Il passait sa vie dans la mâture et sa lorgnette fouillait sans relâche tous les coins de l'horizon.

Enfin, le matin où il put reconnaître l'*Agile*, sa joie horrible éclata, brutale. Il gracia cinq de ses hommes qui étaient aux fers et fit distribuer du rhum à tout l'équipage, qui ne savait à quelle cause attribuer cette générosité du capitaine.

Wouvermann, qui le rencontra sur le pont, fut frappé de l'expression triomphante qu'on pouvait lire sur la physionomie du marin.

— Eh! eh! mon capitaine, dit-il en lui serrant la main, c'est donc un Anglais que nous voyons là-bas?

— C'est mieux que cela, petit homme, répondit Kerbraz.

— Mieux que cela?... répéta le Hollandais surpris.

— C'est le brick de Roëllo. Et c'est la première fois depuis quatre ans que je le rencontre ailleurs que dans les eaux françaises!

— Allons, Kerbraz, fit le vieillard d'un ton chagrin, c'est une mauvaise pensée que vous avez là.

— Bah! bah! mon camarade, ceci est mon affaire et vous ne me ferez pas changer de résolution.

— Cependant, vous n'êtes pas libre!

— Pas libre, moi!

— Nous avons un contrat passé entre nous, et quoique les notaires royaux n'y aient pas mis leur nez, je le tiens pour meilleur que tous les parchemins du monde.

Le corsaire ne répliqua pas, mais un flot de sang empourpra son visage. Wouvermann poursuivit :

— J'ai eu confiance en vous, Kerbraz, je vous ai dit mon secret et je vous ai abandonné la moitié des bénéfices que peut rapporter l'entreprise.

— N'aurions-nous pas pu aussi bien rencontrer un Anglais qui nous aurait coupé la route?

— L'Anglais est un ennemi et cette rencontre faisait partie des risques de l'affaire.

— Eh bien! Roëllo est mon ennemi à moi!

— Possible, mon capitaine, mais si vous n'attaquez pas Roëllo, Roëllo ne vous attaquera pas.

— Qu'en savez-vous?

— J'en suis sûr.

— Vous vous trompez, petit homme! dit, avec un cri de joie Kerbraz qui, durant toute cette conversation, ne cessait de tenir les yeux fixés sur l'*Agile*.

— Que voulez-vous dire?

— Roëllo m'attend, car il m'a reconnu et la première preuve, c'est qu'il vient de mettre en panne.

— Il veut sans doute connaître vos intentions, mais je ne vois rien d'hostile dans sa manœuvre.

— En tout cas, je saurai bien le forcer à se battre!

— Ah! vous le voyez, voilà que vous manquez à nos conventions.

— Je fais ce qu'il me plaît.

— Pour la première fois, Kerbraz, vous n'êtes pas fidèle à la parole donnée.

Un éclair de fureur traversa les prunelles du corsaire et il fit un mouvement pour se jeter sur le Hollandais, mais le vieillard soutint si intrépidement son regard, qu'il se contint et se contenta de dire :

— Nous réglerons tout cela plus tard, Wouvermann; pour le moment, rappelez-vous bien que je suis maître à mon bord et que, sur un signe de moi, vous pouvez disparaître.

Le vieillard haussa les épaules.

— Tenez, Kerbraz, dit-il, vous n'êtes plus dans votre bon sens; en ce moment la colère vous égare.

— Prenez garde!

— Vos menaces ne m'épouvantent pas et je vous défie de les mettre à exécution.

Le corsaire écumait; ouvertement bravé par ce frêle petit homme qu'il aurait écrasé d'une main, sa vieille loyauté l'empêchait pourtant de prendre une résolution violente; d'autre part, sa conscience grondait sourdement, malgré tous les efforts qu'il faisait pour l'étouffer.

Aussi fut-il heureux de pouvoir crier à Roch Arvor, qui passait le long de la dunette :

— Signale à Roëllo que je vais venir lui parler.

— Bien, capitaine.

Une minute après, toute une série de pavillons multicores glissait le long des drisses, transmettant la demande de Kerbraz qui, la lunette braquée, épiait la réponse.

Elle était laconique.

— Qu'il vienne, disait Roëllo.

— La chaloupe à la mer! commanda Kerbraz, et toi, Louis, embarque avec moi.

Le jeune homme, sans mot dire, inclina la tête en signe d'assentiment.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Le Jéguen et Guy étaient à la coupée pour recevoir le corsaire. Jean Kerbraz monta résolument l'échelle avec un mauvais sourire aux lèvres, mais son cœur battait à coups précipités dans sa poitrine et ses mains tremblaient.

Louis le suivait, pâle comme un mort.

Aussitôt qu'il eut mis le pied sur le pont de l'*Agile*, le corsaire aperçut Roëllo et marcha droit à lui. Roëllo fit quelques pas à sa rencontre et ils s'arrêtèrent face à face, se défiant déjà des yeux avant qu'une parole ait été échangée.

Un peu en arrière, Maryvonne, au bras de Guy, considérait les deux hommes avec des yeux agrandis par l'épouvante; parfois ses regards pleins de détresse allaient à Louis, qui demandait tout bas à Dieu de le foudroyer à l'instant même afin de lui épargner l'horrible torture qu'il subissait.

L'équipage de l'*Agile*, massé à l'avant, attendait sans un murmure, sans un souffle, les premières paroles des deux capitaines.

Il y eut un silence tragique qui plana une minute sur cette scène.

Ce fut Roëllo qui le rompit.

— Jean Kerbraz, dit-il de sa voix métallique, tu m'as demandé à venir à mon bord, tu es sur le pont de l'*Agile*, que me veux-tu?

— Je veux te dire, répliqua Kerbraz qui devint pourpre, qu'il y a l'un de nous deux de trop en ce monde, et tu sais pourquoi; je veux te dire que nous avons chacun un bon navire et des matelots vaillants, des canons qui ne demandent qu'à mordre, et que jamais plus belle occasion ne se présentera de régler notre vieille querelle.

Roëllo devint très pâle.

— Tu me connais, Kerbraz, et tu sais bien que si je ne relève pas ton défi sur-le-champ, ce n'est pas parce que j'ai peur de toi!

— Explique-toi mieux, répliqua Kerbraz, je ne comprends pas très bien ce que tu viens de me dire.

— Je ne suis pas libre. J'ai accepté une mission du roi et tant que je n'aurai pas accompli ma tâche, je refuserai de me mesurer avec toi.

— Est-ce bien Roëllo l'Abordage qui parle ainsi?

— C'est lui-même, et tu serais à ma place que tu parlerais comme moi.

— Une dernière fois, veux-tu combattre?

— Je refuse.

Kerbraz grinçait des dents.

— Sais-tu ce que je vais faire, Roëllo, poursuivit-il d'une voix haletante, je vais remonter à mon bord et te canonner tout à mon aise, et quand ton brick sera rasé comme un ponton, je suivrai ma route, te laissant là comme une méchante épave...

Le visage de Roëllo était bouleversé par une si puissante émotion qu'il était méconnaissable. Sa main droite, cachée par la dentelle du jabot, déchirait sa poitrine.

— Assez! dit-il enfin d'une voix terrible, il arrivera ce que Dieu voudra, mais il ne sera pas dit que j'aurai été insulté à mon bord sans avoir châtié l'insolent. Rejoins ta *Sainte-Marie*, Kerbraz, et ne m'épargne pas, car je te promets que tu vas en voir de rudes...

— Enfin! s'écria Kerbraz avec un rugissement de joie...

Puis il ajouta plus bas :

— J'ai cru un instant que tu ne me haïssais plus!

— Toujours, répliqua Roëllo sur le même ton.

Maryvonne était tombée à genoux et priait ardemment. Elle n'avait plus d'espoir qu'en Dieu. Lui seul pouvait empêcher l'horrible choc : d'une part, son fiancé; de l'autre, son père et son frère...

En ce moment, Kerbraz disait :

— Si quelqu'un de nous en revient, il pourra se vanter d'avoir vu un beau combat, et maintenant, Roëllo, mon gars, assez causé, nous allons faire chanter les caronades.

Et déjà il se dirigeait du côté de l'échelle.

— Monsieur Kerbraz, un mot, je vous en prie, dit une douce voix, tandis qu'une petite main se posait sur sa manche.

Le corsaire, étonné, regarda.

C'était Maryvonne qui, ayant traversé les groupes, venait résolument affronter Kerbraz tête de fer. Elle était tranquille et presque souriante, ses beaux yeux rayonnaient d'un éclat singulier.

Kerbraz fit un pas de retraite. Malgré sa haine pour Roëllo, il n'avait pu chasser de son cœur cette douce enfant qu'il avait si longtemps espéré appeler un jour « ma fille ».

— Vous m'écouterez, monsieur Kerbraz..., continuait la jeune fille.

— Laisse-moi, petite.

— Maryvonne, appuya Roëllo d'une voix dure, je t'ordonne de te retirer.

— Pas avant de vous avoir montré les cinq voiles qui viennent à vous, mes capitaines!

Et son bras frêle désignait l'horizon et la mer immense.

Chacun suivit le geste de l'enfant, chacun regarda.

Cinq vaisseaux, qui paraissaient de fort tonnage, s'avançaient en demi-cercle avec la belle ordonnance d'une escadre.

Tandis que tout le monde était occupé de la querelle des deux corsaires, personne n'avait remarqué les nouveaux venus.

— Tonnerre! rugit Kerbraz.

— Des Anglais! fit Roëllo, désespéré.

— Que faire? dirent-ils ensemble.

— Je vais vous le dire, mes capitaines, reprit Maryvonne dont les traits resplendissaient d'une joie surhumaine : vous allez encore combattre, comme au vieux temps, pour la France et le roi! L'honneur commande et vous portez un pavillon qu'on n'amène pas.

Les deux hommes, secoués d'une émotion puissante, se regardaient sans mot dire.

Maryvonne dit encore :

— L'heure presse, ils seront bientôt sur vous.

— Est-ce dit, Roëllo? demanda Kerbraz, travaillons-nous ensemble les côtes aux Goddems?

— C'est dit, Kerbraz.

Les matelots qui écoutaient, haletants, poussèrent un si formidable hourra qu'on dut l'entendre de la flotte anglaise.

— Entendons-nous bien, reprit Kerbraz, si nous ne laissons pas notre peau dans l'affaire, je te retrouve à ma disposition aussitôt après le combat?...

— Je l'entends bien ainsi.

— A merveille. A présent, n'en parlons plus. Nous sommes unis comme jadis. Quel est ton plan, parle; je t'exposerai le mien ensuite.

Alors, chacun s'étant écarté, les deux fameux corsaires s'entretinrent familièrement comme autrefois.

Un quart d'heure après, ils se séparaient, et Kerbraz, accompagné de son fils, remontait dans sa chaloupe.

Louis semblait transfiguré; il avait pu causer quelques instants avec sa chère Maryvonne, qui lui avait dit, en lui serrant une dernière fois la main :

— Mettons toute notre confiance en Dieu, mon cher Louis, il ne nous abandonnera pas.

— Hélas! Maryvonne, tant d'obstacles nous séparent.

— Ayez bon espoir.

— Nos pères n'ont fait que remettre leur horrible combat.

— Il n'aura jamais lieu.

— Vous n'en pouvez rien savoir.

— J'en suis sûre.

Il y avait une si calme assurance dans les yeux de la jeune fille, que Louis n'insista plus; il baisa doucement les doigts frêles de l'enfant et la quitta, en répétant :

— Maryonne! Maryonne!

*(La suite au prochain numéro.)* Henry de Brisay.

---

# LE MARIAGE DU DÉPUTÉ[1]

PAR

**JEANNE DE LIAS**

VIII (*Suite.*)

Le moment du départ était plein d'entrain et de charme. Le premier rayon de soleil, entrant enfin dans la gorge, faisait briller les canons des fusils à l'épaule des chasseurs, vêtus d'habits de couleur fauve et bottés jusqu'aux genoux. L'accoutrement des paysans, culottes et vestes de burel, espadrilles et grands chapeaux de paille grossière, ne manquait pas de pittoresque; et le vieux prêtre, relevant sur des pantalons pareils à ceux des paysans sa soutane qu'un scrupule de tenue sacerdotale l'avait empêché de quitter, portait aussi crânement que ses compagnons le lourd fusil à deux coups, seul connu dans la montagne, où les armes nouvelles perfectionnées et délicatement meurtrières n'ont pas encore pénétré.

Mais rien d'étrange comme l'accoutrement de la rabatteuse, en jupe courte lui arrivant à peine à la cheville, chaussée d'espadrilles rouges et bleues nouées autour de la jambe, et portant sur

1. Voir l'*Ouvrier* depuis le 29 juillet 1896.

ses cheveux gris rebelles et en désordre un grand chapeau rond en paille blanche sans le moindre bout de gaze ni de ruban.

Gabrielle s'était amusée la veille au soir à se confectionner pour la circonstance un costume particulier. Afin de ne pas paraître vouée au rose, avait-elle dit à sa sœur Marthe, elle avait raccourci au moyen d'un large pli une robe de toile bleue pâle que serrait à la taille une large ceinture de cuir jaune. Elle portait des souliers de montagne en coutil et cuir pareil à la ceinture; puis, cédant à son goût pour les fleurs, elle cueillit, en traversant la prairie, des touffes de reines-marguerites et de boutons d'or dont elle orna son chapeau et son corsage, innocente coquetterie à l'adresse de Jacques.

Et tandis qu'ils se mettaient en marche, tout joyeux et la gaieté sur les lèvres, sans songer qu'au bout de cette partie de plaisir, après tout, il y avait du sang, là-haut, par les chemins vertigineux des pics, les beaux isards fauves, au regard languissant et doux, joyeux à leur manière, eux aussi, de cette fraîche matinée d'été, s'en allaient en groupe brouter les herbes fines et parfumées, les gazons verts et savoureux attachés au flanc des roches, au bord des filets d'eau chantants et cristallins où ils trempaient avec délices leur langue rose, s'ébattant pleins de sécurité dans cette solitude que le pied de l'homme ne foulait pas.

L'homme venait cependant, l'homme, l'ennemi né du pauvre chamois, gracieux et craintif, l'homme avec les armes à feu qui envoient les balles douloureuses trouer la fourrure opulente et la chair tendre des pauvres isards... Oh! l'isard blessé, à l'œil rempli d'une supplication déchirante, qui pleure, comme le cerf dans son agonie, comme pour demander une grâce inutile à son bourreau sans pitié!

Et Gabrielle qui, chez elle, à Saint-Landry, intercédait si souvent auprès des ménagères aussi bien en faveur des hôtes du colombier que des plus humbles volatiles de la basse-cour, Gabrielle qui avait pleuré, mais pleuré de vraies larmes à la seule pensée de voir immoler un agneau favori, Gabrielle grimpait la montagne, alerte et rieuse, les yeux brillants, les joues rosées, sans songer le moins du monde qu'elle courait, ainsi que ses compagnons plus virils, à une effusion de sang cruelle et à l'agonie d'un être vivant.

L'ascension était rude par la montagne à pic, mais tous avaient le jarret pyrénéen, le vieux curé aussi bien que la petite Gabrielle et la grave Marthe tout comme le rustique Delprat.

Maintenant, le soleil dominait largement le vallon, et tombait d'aplomb sur les marcheurs qui commençaient à en éprouver un peu de gêne. Il y avait deux heures qu'ils gravissaient la pente, sans une halte, sans un court arrêt. Quelques efforts encore et ils seraient au sommet du col d'où ils pourraient saluer l'Espagne. Mais déjà ils arrivaient dans les parages hantés par les isards et c'était bientôt le moment de s'organiser pour la chasse. Marthe avisa à quelques pas un petit abri d'ombre et de verdure à l'angle de deux roches; ils s'assirent tous quelques instants autour d'elle pour manger un morceau frugal et boire à la gourde un peu de vin, puis, la rabatteuse prenant les devants, ils se divisèrent pour occuper chacun le poste où ils pensaient avoir quelque chance de voir le gibier passer à leur portée.

C'était un spectacle original et pittoresque que celui de la rabatteuse avec sa jupe voyante à grands carreaux, tantôt contourner les roches en rampant à deux doigts du précipice, tantôt grimper sur les pentes de granit les plus minces, raillant le vertige, pour tâcher de découvrir la proie qu'elle devait amener sous les fusils des chasseurs.

En sa qualité de naturalisé parisien, on avait assigné à Jacques le passage le moins escarpé, et les deux sœurs se tenaient à quelques pas de lui, abritées par l'ombre de la roche derrière laquelle le journaliste était embusqué, l'aînée presque aussi intéressée maintenant que la plus jeune au spectacle de la chasse.

Après s'être livrée quelque temps à son manège stratégique et tandis que les six chasseurs à l'affût attendaient, chacun immobile à son poste, la rabatteuse, dont les yeux fouillaient l'espace, aperçut enfin sur une cime inaccessible, pas trop loin d'elle, une large tache fauve qu'elle reconnut bientôt pour un troupeau d'isards. Audacieuse jusqu'à l'extravagance, elle essaya de s'accrocher aux lichens pâles qui tapissaient la roche pour approcher sans bruit de leur camp. Mais son mouvement, si léger qu'il fût, avait attiré l'attention de la sentinelle vigilante qui tout aussitôt donna le signal de la fuite à ses compagnons. La paysanne alors, changeant de tactique, se mit à faire de grands gestes et à pousser de grands cris pour amener la débandade. Elle réussit en partie, car un jeune isard affolé, se détachant du troupeau, se mit à fuir dans la direction des chasseurs.

Tous le guettaient, attentifs, se dissimulant à l'abri des roches pour qu'il ne les aperçût pas. Lui continuait sa course pareille à un vol, mais une aspérité de la montagne le cacha bientôt à ses ennemis.

Gabrielle prenait le plus vif intérêt à ce spectacle. Silencieuse, immobile, retenant sa respiration, elle regardait par-dessus l'épaule de Jacques, à travers la fente du rocher, si l'isard allait se montrer de nouveau. Jacques, lui aussi, tendait en ce moment toutes ses facultés vers l'isard qui, s'il suivait la direction qu'il avait prise, allait passer dans quelques secondes à la portée de son fusil.

Victoire! car le voilà. Il apparut tout à coup au bout de la pointe aiguë d'une roche, arqué sur ses jambes fines, sa jolie robe fauve tranchant sur la paroi du roc tapissé de verdure, aspirant l'air par ses narines délicates, ses cornes minces droites sur le front, interrogeant l'horizon de ses grands yeux rêveurs, et dressant l'oreille avec un air d'inquiétude, prêt à s'élancer sur quelque autre cime vertigineuse pour fuir un ennemi vaguement soupçonné. La roche derrière laquelle étaient embusqués Jacques et Gabrielle les dissimulait entièrement à l'œil perçant du pauvre isard. Jacques Saint-Aubain épaula son fusil et mit le doigt sur la détente...

Dans cette seconde rapide, devant le gracieux animal qui allait mourir, Gabrielle sentit lui revenir au cœur toutes ses pitiés de jeune fille. Prise d'une compassion enfantine et irraisonnée pour le joli chamois, elle eut un regard suppliant vers Jacques, un cri de grâce :

— Oh ! je vous en supplie, ne le tuez pas!...

Elle avait joint les mains, elle était presque à genoux...

Depuis qu'il y a des chevreuils dans les bois et des isards dans la montagne, depuis les temps lointains où saint Hubert courait le cerf dans la forêt miraculeuse, ce fut la première fois, je pense, qu'un chasseur de profession, prêt à prendre un pareil gibier, fit une action aussi invraisemblable, mais Jacques Saint-Aubain abaissa son fusil.

L'isard, comme s'il eût eu l'intuition du danger auquel il venait d'échapper, fit un bond prodigieux et se perdit sous un bouquet de pins qui avoisinait un précipice.

Ce fut en vain que les autres chasseurs, en le voyant fuir, tirèrent tous à la fois dans la direction où il avait disparu.

Toute autre poursuite était inutile, et, pour ce jour-là, la chasse était bien finie, car les isards, mis en émoi et surabondamment avertis par cette effroyante décharge, s'étaient réfugiés déjà certainement au plus inaccessible de leurs retraites.

Ils revinrent tous de fort méchante humeur, le vieux curé aussi bien que les paysans, et le docteur et le notaire.

— Mais comment as-tu fait? dit Delprat à Jacques. Tu avais l'isard au bout de ton arme. Le fusil a donc raté?

Gabrielle demeurait là, rougissante et interdite, comprenant un peu tard, avec une confusion mêlée d'un vague bonheur, que c'était une chose bien étrange qu'elle avait demandée à Jacques et que Jacques avait faite pour elle.

— Le fusil a raté, dit Jacques Saint-Aubain.

M[lle] Marthe, un peu pâle, visiblement gênée, ne fit pas une observation.

Ils se mirent à redescendre la montagne, se dirigeant vers l'endroit où ils s'étaient arrêtés tout à l'heure, les chasseurs maugréant toujours et renchérissant sur la maladresse insigne ou l'incroyable accident de Jacques, qui avait fait fuir sous leurs yeux le gibier passant si bien à leur portée et qu'ils rapporteraient à cette heure triomphalement, si ce Parisien... Et toutes les formules de malédictions cynégétiques s'abattaient sur ce malheureux Saint-Aubain qui ne trouvait mot pour se défendre.

Mais le curé de Sarrantis, en dépit de sa sincère contrariété, ne pouvait admettre que M. Saint-Aubain eût failli en quelque chose, ni qu'il eût un tort quelconque dans l'événement, si désagréable fût-il. Il se mit à plaider la cause de celui que chacun attaquait.

— Il est bien certain, mademoiselle, que ces messieurs exagèrent et que ce n'est en aucune manière la faute de M. Saint-Aubain. Je me souviens d'un fait de ce genre, arrivé il y a vingt ans; je me trouvais précisément avec l'oncle de M. le docteur, ce cher abbé Delprat, qui était alors doyen de Villeneste. C'était l'hiver, et, ne vous scandalisez pas, messieurs, en dépit des prohibitions, nous poursuivions le lièvre au clair de lune. Il vint à passer plus tôt que nous ne l'attendions, très près de nous. L'abbé Delprat l'aperçut le premier et voulut tirer trop vite...

Et M[lle] Marthe, n'entendant même pas l'histoire du bon curé, se demandait, le cœur défaillant de crainte et de joie :

— Est-ce qu'il aimerait ma petite Gabrielle, ce monsieur Saint-Aubain?

Lui, aussi flegmatique en apparence devant la défense que devant l'attaque, écoutait en silence l'épisode du lièvre fuyant au clair de lune.

Comme on s'était remis en marche et que le journaliste avait, sans affectation, repris sa place auprès des demoiselles Audibert demeurées un peu en arrière, Gabrielle, toute timide et l'air repentant, dit à Jacques :

— Vous m'en voulez bien de vous avoir fait manquer l'isard ?

Jacques resta quelques instants sans répondre; puis, d'un accent de voix très grave et très doux :

— Je suis heureux, au contraire, de lui avoir laissé la vie puisque vous me l'avez demandé. Je n'ai rien à vous refuser, Gabrielle.

— Mais ces messieurs qui sont si contrariés...

— Qu'importe! pourvu que vous soyez contente...

— Oh! monsieur Jacques, dit Gabrielle en joignant les mains ainsi qu'elle eût fait devant un saint de l'église, comme vous êtes bon pour moi!

L'enfant se livrait tellement par l'expression de son visage et

l'accent de ses paroles, que la grande sœur ne put s'empêcher de lui dire d'un ton sévère :

— Gabrielle !

— Oh ! laissez-la, mademoiselle... De grâce ! jugez donc : je sais bien... je suis trop vieux pour...

Il balbutiait, le journaliste éminent, il commençait à perdre la tête et ne savait trop ce qu'il disait...

— Trop vieux, vous !... s'écria Gabrielle, et de nouveau et plus encore que tout à l'heure, elle fit passer toute son âme dans son accent et dans son limpide regard.

— Gabrielle ! dit encore sœur Marthe.

— Mademoiselle Marthe, balbutia Jacques, ayez pitié de moi !

Il se détourna un peu, mettant la main sur ses yeux pour cacher, par une pudeur virile, les larmes qui s'en échappaient malgré lui, car, à ses heures de grande émotion, ce fort et ce vaillant était pris de cette faiblesse qu'il avait maintes fois maudite, la faiblesse divine de pleurer !

Heureusement, ils étaient demeurés tous trois un peu isolés de la petite troupe, et cette rapide scène n'avait pas eu de témoins. Mais, à ce moment, leurs compagnons se retournèrent vers eux et les appelèrent ; Jacques comprit que la délicatesse la plus élémentaire lui faisait un devoir de surmonter son émotion. Et il acheva la descente comme dans un rêve, répondant machinalement à ses amis sans savoir ce qu'on lui disait, largement heureux et le cœur étreint comme par une vive souffrance... Mais la scène qui venait d'avoir lieu commandait une prompte explication entre M. Saint-Aubain et Marthe.

Peu d'instants après le retour au campement, Jacques se dirigea vers la cabane des demoiselles Audibert. Marthe parut sur le seuil.

— Je désirerais vous parler, mademoiselle, commença Jacques d'une voix mal assurée.

Elle prit son bras en silence, et ils s'éloignèrent un peu des granges.

Leur entretien ne fut pas très long, car il leur était facile de s'entendre.

— Monsieur Saint-Aubain, dit Marthe, je parlerai à mon père dès notre retour à Saint-Landry. Je vous promets de faire tout mon possible auprès de lui pour qu'il vous accorde notre petite Gabrielle. J'aime à vous dire même que j'espère y réussir.

— Vous êtes une sainte ! s'écria Jacques.

Marthe sourit avec une pointe d'innocente malice.

— Je n'ai pas fini. Puisque ma réponse vous est agréable, vous consentirez bien à accepter en revanche un petit sacrifice?

Jacques la regarda d'un air d'interrogation. Alors Marthe, redevenue tout à fait grave, lui dit avec une grande fermeté d'accent :

— Il faut quitter Arbizon au plus tôt ; les convenances l'exigent.

Jacques baissa la tête.

— Je quitterai Arbizon demain, dit-il.

— Je n'attendais pas moins de vous, poursuivit M^lle^ Marthe. Nous sommes ici pour huit jours encore, Gabrielle et moi. Il ne faut pas abréger le traitement de cette enfant qui a grand besoin de se fortifier. Mais, ajouta-t-elle comme se parlant à elle-même, je la connais, cette petite sensitive, les eaux ne lui feront plus grand bien maintenant.

Puis s'adressant à Jacques avec cette spontanéité qui était un des charmes de sa nature :

— Ah ! monsieur Saint-Aubain, dit-elle, l'eau d'Arbizon ne fera plus de bien à Gabrielle et c'est vous qui en serez la cause !

— De grâce, mademoiselle, supplia Jacques, n'accablez pas un ennemi désarmé.

Elle lui tendit la main cordialement.

— Vous êtes un ami, dit-elle, à qui, pour mon compte, je serai heureuse de confier ma bien-aimée petite Gabrielle. Mais ne me la faites jamais souffrir, n'est-ce pas ?

## IX

### FIANÇAILLES

Si la prudente M^lle^ Marthe s'avançait autant, c'est qu'elle savait bien que le consentement de son père ne serait pas trop difficile à obtenir. En dépit de cette fameuse dot de cent mille francs que M. Audibert, disait-on, devait compter à chacune de ses filles le soir de leur contrat, Jacques Saint-Aubain, avec sa notoriété comme publiciste, l'estime dont il jouissait dans le pays, et les hautes destinées auxquelles cette estime et cette notoriété pouvaient le faire atteindre, Jacques Saint-Aubain était pour la petite villageoise ce que le monde appelle un parti inespéré. Puis Marthe connaissait bien l'ascendant qu'elle exerçait sur son père. Hors de certaines circonstances exceptionnelles, où M. Audibert s'entêtait sur une idée et n'en voulait point démordre, elle savait les moyens de faire venir tout doucement l'excellent homme au point où elle voulait le mener. Et certes, M. Audibert ne pouvait mieux faire que de subir la douce influence de sa fille aînée, Marthe étant à la fois la raison même et le dévouement personnifié.

Le brave homme fut bien surpris tout de même lorsque, dès le soir du retour d'Arbizon, Marthe lui communiqua la demande de Jacques.

— Quoi ! Gabrielle ! mais elle est encore une petite fille. — M. Audibert la voyait toujours dans ses langes ou tout au moins jouant à la poupée. — M. Saint-Aubain n'y pense pas... Enfin ce n'est pas possible !...

Marthe, douce, tranquille, persuasive, raconta posément à son père ce qui s'était passé.

— Mais c'est incroyable, répétait M. Audibert. Quelle singulière idée chez cet homme, que j'aurais cru plus raisonnable, de songer à épouser une petite pensionnaire. Oui, sans doute, je sais que notre Gabrielle est un trésor... Jolie, distinguée, instruite, et surtout si sincère et si bonne. Mais enfin, ce n'est qu'une enfant et il pourrait être son père.

— Il la guidera paternellement dans la vie et ne l'en aimera que mieux.

— Toi tu raisonnes ainsi, c'est très bien. Mais elle, si jeune, malgré les avantages réels de ce mariage, voudra-t-elle consentir à prendre un homme aussi âgé ? C'est que je ne voudrais la contraindre en rien, la chère fillette ?

Marthe sourit joyeusement, et tout à coup elle se décida à dire au bon père, au risque de manquer de discrétion, l'histoire du petit cœur de Gabrielle et de son rêve d'une année. Elle finit même par le commencement, tant elle prit soin de tout dire, et elle raconta à M. Audibert l'épisode de la foire de Préchan qui avait été le premier chapitre du naïf roman. Mais en faisant ce récit, Marthe prenait des tons particuliers, un langage spécial dans lequel elle tâchait, non sans effort, de faire saisir par l'esprit de son père des choses si étrangement incompréhensibles pour lui !

— Tu dis que cette petite s'était mis en tête d'aimer ce monsieur... Et que c'était cela qui la rendait malade ? Allons donc, tu n'y penses pas !

Le bonhomme en était littéralement ahuri.

Enfin, quand, à force de travail et de persévérance de la part de Marthe, cela fut bien entré dans la cervelle un peu épaisse de M. Audibert que l'éminent publiciste Jacques Saint-Aubain demandait en mariage la petite Gabrielle et que la petite Gabrielle aimait M. Saint-Aubain, l'excellent homme, flatté de la recherche dont sa fille était l'objet, n'eut plus que cette double objection sur les lèvres :

— Il est bien âgé pour elle ; elle est bien enfant pour lui.

— Mais puisque cela leur convient ainsi à l'un et à l'autre ! ne se lassait pas de répéter M^lle^ Marthe.

L'argument était bon et ne pouvait manquer de vaincre les dernières hésitations de M. Audibert.

Un petit mot de M^lle^ Marthe apprit à Jacques, deux jours après, que sa demande avait reçu un accueil favorable et que M. Audibert désirait lui parler. Jacques, ravi, extasié, ayant peine à croire dans sa modestie naïve qu'une pareille faveur pût lui être faite et un pareil bonheur lui advenir, Jacques Saint-Aubain repassa le seuil de la pittoresque maison de campagne où il avait quelque espérance cette fois d'être mis en présence des dames Audibert.

Il fut reçu dans le même salon un peu humide et sombre, où le père de famille et ses trois filles aînées se trouvèrent bientôt réunis. Gabrielle, se sentant trop émue et cédant à une timidité d'enfant, était allée se cacher dans un coin du parc.

Je saurai bien la trouver tout à l'heure, dit M^lle^ Marthe avec un sourire.

Le journaliste parisien, habitué à vivre seul dans son cabinet de travail, éprouva une joie très douce à se voir introduit dans cet intérieur familial. Pauline et Blanche, la seconde et la troisième filles de M. Audibert, lui parurent des sœurs charmantes que spontanément il souhaita pour femmes à ses deux amis, Delprat et Morancey. — Il savait d'ailleurs qu'une vieille tante à héritage du docteur méditait de longue date un mariage entre son neveu et Blanche Audibert, et que Delprat, soit timidité, soit indifférence, laissait sa tante se morfondre et le projet dormir. Il avait appris cette histoire par morceaux en écoutant Morancey taquiner là-dessus Delprat, et ce souvenir traversa son esprit tout rempli pourtant de la pensée de Gabrielle.

Blanche était une belle et robuste fille de vingt ans, pas régulièrement jolie, mais très fraîche de teint, très gracieuse, très gaie, très bien portante et déjà ménagère émérite. C'était de tout cœur et sans arrière-pensée qu'elle se réjouissait des fiançailles de sa petite sœur et faisait accueil à ce célèbre futur beau-frère. Et si M. Audibert avait au fond du cœur une contrainte intime, et comme une sorte de remords de marier la plus jeune avant les aînées, il était bien évident que nulle pensée de ce genre ne hantait l'esprit de Blanche.

Quant à Pauline, elle ne semblait pas trop destinée au mariage. Agée de vingt-cinq ans et paraissant plus jeune que son âge, blonde, mince, frêle, elle se rapprochait de Marthe par sa piété fervente et son dédain des parures féminines. Personne encore n'avait son secret, mais ses sœurs se demandaient avec une anxiété qui, pour les plus chrétiens, est toujours douloureuse, si elle n'allait pas déclarer un jour ou l'autre sa résolution d'entrer au couvent.

Bientôt, M. Audibert qui aimait peu le séjour de son salon et voulait entretenir en particulier son futur gendre, l'entraîna dans le parc, et, passant son bras sous le sien, se mit à lui parler de ces graves questions secondaires qui se relient à la question capitale du mariage. M. Audibert était un trop franc honnête homme,

et Jacques vivait trop haut pour que les affaires d'intérêt fussent longues et difficiles à régler entre eux. Quand M. Audibert commença à expliquer que la dot de ses filles n'était pas aussi considérable que le public se plaisait à le dire, Jacques l'arrêta immédiatement et lui déclara que le seul point auquel il tenait en cette matière était que la propriété et même l'administration de ses biens fussent assurées à sa future.

— Nous avons le temps de reparler de tout cela, d'ailleurs, dit M. Audibert, car vous serez certainement de mon avis là-dessus. Gabrielle est trop jeune pour que le mariage ait lieu tout de suite. Il faut attendre au moins un an...

*(La suite au prochain numéro.)* JEANNE DE LIAS.

# LE VIEUX PRESBYTÈRE

**Par GEORGES DE LYS**

Il ne faudrait pas revoir, changés, les pays qui ont empreint leurs souvenirs dans notre mémoire d'enfant. Je reviens d'un séjour au village natal : déjà agrandi jusqu'au bourg, il tend à la petite ville et sa prospérité nouvelle étouffe, sous la banalité des maisons neuves, le charme intime de sa modestie ancienne. L'aspect familier des lieux toujours les mêmes saluait le revenant d'un doux et bienfaisant accueil : les quatiers neufs vous reçoivent en étranger.

Mon village!... Déjà l'église de mon baptême n'est plus qu'une grange décrépie, abandonnée pour le temple neuf tout coquet de blancheur et au clocher luisant d'ardoises; le beau vitrail de saint Martin qui captivait mes yeux d'enfant est crevé et le pauvre centurion a perdu, de la sorte, la moitié de manteau qui lui restait; mais une émotion plus profonde m'a étreint l'âme à la vue de l'ancien presbytère éventré par la pioche des démolisseurs.

Certes, la demeure de pierres de taille élevée tout auprès est un logis plus confortable pour le curé que cette vieille bâtisse au toit branlant mais moussu, aux murs lézardés mais fleuris de pariétaires. En revanche, le jardin, ses treilles, ses ombrages manquent à la nouvelle cure, et, surtout, ma maturité voit s'écrouler avec les décombres toute une page de mon enfance.

Je suis entré dans le vieux presbytère, j'en ai parcouru les pièces nues des meubles et des visages familiers. Soudain, plaquée au mur, une armoire de bois, peinte en jaune, a évoqué en moi la mélancolie d'une journée lointaine où mon espièglerie fut cruelle, où la bonté d'une âme simple pénétra à jamais mon cœur.

Tout jeune écolier, j'arrivais chaque matin, la serviette sous le bras, et je poussais la porte du jardin qui éveillait un carillon. C'était à l'issue de la messe et, par les beaux jours, le bon abbé aimait à prolonger son action de grâces sous le couvert de la charmille; j'en profitais pour grapiller les groseilles à la grande humeur de Nanette, la canonique servante, dont j'entamais les confitures espérées. Le curé avait pour moi un bon sourire, un geste apaisant pour Nanette, sans cesser le marmottement de ses lèvres orantes; enfin, il venait à moi, me prenait par la main et nous grimpions dans sa chambre, la chambre au placard jaune.

Là, j'ouvrais mon cartable, j'installais mes cahiers sans ardeur, un œil de regret errant par la fenêtre sur la campagne ensoleillée et tentante à mon humeur vagabonde. Le brave prêtre déposait sa barrette et couvrait, d'une calotte de velours noir, sa tonsure élargie par la calvitie. Polisson, je m'étonnais, je me moquais même un peu; ma tête chaude ne comprenait pas qu'il en fût de frileuses.

Et la leçon commençait. Après la récitation du Lhomond, j'ânonnais sur l'*Epitome*, toujours en mouvement sur mon tabouret, restant souvent à court, distrait par le vol rombissant d'une mouche. Indulgent, l'abbé me rappelait au devoir d'un geste caressant; il ne savait pas gronder et j'en abusais... naturellement.

*
* *

Un jour, le jour que me reproche mon souvenir d'aujourd'hui, j'étais plus turbulent encore qu'à l'ordinaire. Je ne pouvais tenir en place, je n'écoutais guère les démonstrations, captivé par le manège d'une bête à bon Dieu qui se livrait à l'assaut de la belle calotte du curé. L'excellent homme portait pour la première fois une calotte neuve, de beau velours, douillettement doublée, cadeau précieux dont chaque point — je l'ai su bientôt — évoquait au prêtre les yeux de sa vieille mère qui avaient fatigué leurs mourantes lueurs à confectionner ce chef-d'œuvre pour la fête de son fils, son cher monsieur le curé.

La bestiole appelait mon envie, je risquais le bras et brusquement fermai la main sur elle.

La calotte tomba.

Péniblement — car il était obèse — le prêtre se courba pour la ramasser. Une espièglerie me jeta sur le sol avant lui. Déjà, il avait oublié ma maladresse et mon irrespect, et son sourire s'apprêtait à me remercier de mon empressement. Mais, méchant gamin, je m'évadai, le trophée à la main.

L'abbé, doucement, me dit :

— Rendez-moi ma calotte, mon petit ami.

Je me réfugiai à l'autre bout de la chambre, et la mémoire d'une leçon récente inspira à ma malice le mot fameux des Thermopyles :

— Venez la prendre!

Le prêtre s'était levé, déjà mécontent; il m'approchait. Alors, me voyant pris, je lançai l'objet sur le placard jaune.

Sans mot dire, le curé plaça une chaise sur la table et se hissa péniblement sur cet échafaudage. Il redescendit, la chère calotte à la main, mais, hélas! souillée de toiles d'araignées et de la poussière amoncelée sur la planche. Une grande tristesse noyait ses yeux.

J'attendais, pétrifié par mon acte et par le chagrin empreint sur cette face toujours si bonne.

Déjà mon professeur s'était assis et reprenait le livre, laissant sur la table la calotte profanée.

Alors les sanglots me gonflèrent la gorge, je me jetai vers mon maître, les bras tendus, la bouche hoquetante :

— Pardon!... Pardon!...

Le sourire reparut sur les lèvres du prêtre, ses yeux cependant restaient humides. Il m'embrassa, mais je pleurais toujours.

— Tu es pardonné, mon petit, mais tu m'avais fait de la peine. Oh! tu ne pouvais pas savoir!... corrigea-t-il dans son indulgence. Vois-tu, c'est ma mère qui me l'a donnée, qui me l'a faite, cette calotte; la pauvre femme est bien vieille; hélas! peut-être ne m'en fera-t-elle plus d'autre!...

Je pleurais davantage, les yeux hypnotisés par la calotte qui s'étalait, salie, comme un persistant reproche. Le prêtre vit mon regard; pour me consoler, il alla chercher une brosse, remit le couvre-chef en son lustre. Alors, faisant miroiter le velours au soleil, il me disait :

— Ce n'est rien, ce n'est rien; tu vois, elle est aussi jolie qu'auparavant!

O mon vieux presbytère, que je ne reverrai plus à mes futurs voyages, je garde ta vision vivante en mon cœur encore gros de mon émotion d'enfant. Et vous, cher abbé, de là-haut où vous êtes allé rejoindre votre sainte mère, voyez-moi bénir votre bonté et implorer encore de vous deux mon pardon!

GEORGES DE LYS.

# MAGIE BLANCHE EN FAMILLE

## La danse de l'œuf.

Le bon vieux tour de la danse de l'œuf sur une canne est un de ces tours classiques qu'on voit toujours avec plaisir. Exécuté habilement, il intéresse ceux même qui en connaissent le secret, car, à deux pas de distance, on ne voit plus que l'œuf et on oublie le fil noir qui le tient.

Mais ce tour, précisément parce qu'il n'est pas nouveau, doit être exécuté d'une manière irréprochable; l'adresse voulue ne s'acquiert que moyennant quelques exercices préalables, récréatifs eux-mêmes.

Savez-vous pourquoi certains amateurs magiciens n'obtiennent qu'un médiocre succès dans les petites séances qu'ils offrent à leurs amis? C'est parce qu'ils veulent tout improviser, parce qu'ils n'aiment que la besogne toute faite et qu'ils ne tentent pas le moindre effort pour développer un peu leur adresse, reculant devant tout exercice préparatoire, seul moyen cependant d'arriver à exécuter un tour avec naturel et facilité.

Les préparatifs du tour sont simples.

Aux deux bouts d'un fil de soie noire F, long de 30 à 40 centimètres, on attache d'une part un morceau d'allumette en bois B, de l'autre une épingle recourbée en crochet E. On fait un petit trou au gros bout d'un œuf et on y introduit en long le bout d'allumette qui se place ensuite de lui-même en travers, comme le montre notre vignette, quand on tire sur le fil.

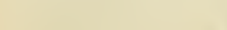
On peut aussi vider l'œuf pour le rendre plus léger; cela peut se faire de deux manières différentes après avoir pratiqué un petit trou à chaque bout de l'œuf. Si on est amateur d'œufs crus, on appuie ses lèvres sur le gros bout de l'œuf, et par succion, on en aspire le contenu : c'est très bon, dit-on, pour la santé; dans le cas contraire, on souffle fortement dans l'un des trous de l'œuf pour en faire sortir le contenu par l'autre trou ; on imprime de temps en temps quelques fortes secousses à l'œuf, pour faciliter l'opération.

Plein ou vide, l'œuf en question est placé entre deux autres œufs sur une assiette, tandis que l'épingle recourbée E, à laquelle il est relié par le fil de soie, est attachée à l'une des boutonnières les plus basses du gilet de l'opérateur; on a soin de la cacher complètement derrière l'étoffe.

On prend une canne qu'on tient horizontalement de la main

droite, environ vingt centimètres plus haut que le point d'attache de l'épingle. De la main gauche, on place l'œuf sur la canne qui passe sous le fil de soie noire, très près de l'œuf : la canne étant éloignée de la poitrine à la distance voulue pour que ce fil soit tendu, l'œuf prend la position que montre notre vignette et s'y maintient en équilibre; on imprime alors des mouvements très petits et très doux à la canne, dans le but de faire pencher l'œuf dans tous les sens, et de faire craindre sa chute, empêchée, bien entendu, par la *force attractive* de la main gauche de l'opérateur qui y lance des torrents de fluide. C'est là le premier exercice de l'œuf; mais ce n'est pas suffisant, on va le faire danser au son de la musique. Pour cela, on le couche en travers sur la canne, le bout d'où sort le fil noir tourné, évidemment, du côté de l'épingle. Si on incline alors successivement à droite et à gauche la canne tenue par ses deux extrémités, l'œuf se met à rouler d'un bout à l'autre; à dire vrai, ce n'est là qu'une illusion, car l'œuf reste à peu près à la même place : c'est la canne que l'on fait glisser dessous.

L'opérateur doit en même temps tourner un peu sur lui-même, en s'inclinant à droite et à gauche, pour rendre plus complète l'illusion de la danse de l'œuf.






Point d'accident à craindre si l'on fait en sorte que le fil soit toujours bien tendu et l'œuf légèrement incliné en avant; cela semble d'abord un peu difficile à obtenir; il arrivera même plus d'une fois, jusqu'à ce que l'on se soit exercé suffisamment, que l'œuf tombe vers l'opérateur, ce qui n'a aucun inconvénient quand il est vide, comme nous le conseillons, car la longueur du fil n'est pas suffisante pour qu'il vienne toucher le sol, et son poids est dans ce cas trop léger pour qu'une cassure se produise aux points de contact de la coquille avec la petite cheville B; cet inconvénient se produirait certainement si l'œuf était plein. Il sera bon, pour graduer les difficultés, de remplacer la canne, dans les premiers essais, par une règle plate de bureau.

On emploie aussi quelquefois pour ce tour un œuf en bois; mais le mieux, quand on se croira devenu assez habile, sera d'employer un œuf plein; on aura l'avantage de pouvoir ensuite montrer, en le cassant, qu'il n'était point préparé; la seule précaution à prendre sera de choisir un œuf solide, dont la coquille soit suffisamment forte pour qu'on n'ait pas à redouter une catastrophe.

Encore un conseil pour finir. Si, par malheur, l'œuf venait à tomber pendant sa danse sur la canne, baissez-vous promptement sous prétexte de le ramasser, afin qu'il se brise sur le sol au lieu de rester suspendu devant vous, ce qui ferait rire à vos dépens; dites simplement que vous allez recommencer le tour. Prenez alors un nouvel œuf, mis par vous en réserve, et déjà percé d'un trou à une extrémité; vous n'aurez qu'à y introduire la petite cheville B qui termine le fil de soie, profitant pour cela du moment où vous tournerez le dos à l'assistance. Soyez alors plus heureux... et plus habile!

 MAGUS.



*Le Directeur-Gérant :* Henri GAUTIER. — Sceaux, Imp. Charaire et Cie.

5 centimes le N° année courante. (10 centimes le N° années échues.) N° 1943 TRENTE-SIXIEME ANNÉE. — 29 Août 1896.

# L'OUVRIER

**Journal illustré paraissant le Mercredi et le Samedi**

| ABONNEMENT D'UN AN : (104 numéros) France, Algérie et Belgique : 6 francs. | DIRECTION ET ADMINISTRATION : LIBRAIRIE BLÉRIOT, HENRI GAUTIER, SUCCESSEUR, 55, quai des Grands-Augustins, Paris. | ABONNEMENT D'UN AN (104 numéros) Colonies et Étranger (sauf la Belgique) : 7 francs. |
|---|---|---|

## A L'ABORDAGE! PAR HENRY DE BRISAY



— Une dernière fois, veux-tu me livrer ce que je te demande. (Voir page 277.)

SOMMAIRE : **A l'Abordage!** par Henry de Brisay. — **Le Mariage du Député**, par Jeanne de Lias. — **Chronique hebdomadaire**, par Oscar Havard. — **Jeux d'esprit de l' « Ouvrier ».**

# A L'ABORDAGE![1]

## GRAND ROMAN D'AVENTURES

PAR

HENRY DE BRISAY

PREMIÈRE PARTIE

## LE BRICK *L'AGILE*

### VI

LE COMBAT

Les corsaires avaient remarqué que les navires anglais qui formaient les deux pointes du menaçant croissant qui ouvrait sa faucille contre les deux bricks, étaient d'une marche bien supérieure à celle des autres bâtiments de l'escadre, et c'était sur cette observation qu'ils avaient basé leur plan de combat.

Il s'agissait d'attaquer les deux bons marcheurs et de s'en rendre maître avant que les autres vaisseaux de l'escadre pussent venir à leur secours. Cette première opération réussie, Roëllo et Kerbraz se faisaient forts de mettre à la raison les trois adversaires qui leur resteraient à combattre.

Tandis que chacun gagnait son poste à bord de l'*Agile*, Brecknock avait pu glisser quelques mots à sa sœur.

— Voilà encore la fatalité qui vient contrarier nos projets.

— Tu penses que ce Roëllo sera vainqueur? demanda haineusement Diana.

— Tu es folle! Il faut avoir perdu l'esprit comme ces damnés corsaires pour tenter d'attaquer une flotte de guerre avec leurs méchants bateaux!

— Eh bien!

— C'est justement ce qui me désespère. Roëllo vaincu est fait prisonnier et alors il m'échappe.

— C'est vrai, murmura Diana qui resta rêveuse.

— Que comptes-tu faire? dit-il en redressant la tête.

— Revenir à mon ancien plan, si hasardeux qu'il paraisse.

— Alors moi...

— Tu feras ce qui avait été convenu la dernière fois.

— Bien.

— Tu l'accompagneras sans doute dans l'entrepont?

— Elle me l'a déjà demandé.

— Alors, de ce côté-là, je puis être à peu près sûr de la réussite?...

— Compte sur moi.

— Encore un mot. Ne frappe Maryvonne que lorsque tu entendras crier que les deux Roëllo sont morts.

— J'attendrai.

— Surtout agis avec prudence. Tiens, prends ce pistolet de poche que tu cacheras sur toi. C'est plus sûr et, de la sorte, personne ne songera à nous soupçonner... Une balle peut s'égarer; le coup de poignard ne s'expliquerait pas.

— Tu as raison.

Sans ajouter un mot, elle prit le pistolet que lui tendait Allan et s'éloigna après avoir échangé avec son frère un long regard complice, chargé de haine et de cruauté.

Roëllo, sur la dunette, surveillait les derniers préparatifs de combat, quand il se rencontra avec sir Harry Linton. Le vieil officier regardait les voiles anglaises grossir à l'horizon avec une joie qu'il ne pouvait pas dissimuler.

— Ah! ah! capitaine, dit-il au corsaire, les rôles vont peut-être bientôt changer.

Roëllo répondit froidement:

— Je vous répète, commodore, que jamais je ne serai prisonnier des Anglais.

Il y avait dans ce « jamais » une volonté si implacable que sir Harry eut un frisson.

— Vous pourriez prendre chasse sans déshonneur, dit-il, et c'est vraiment folie de vous attaquer à des adversaires aussi redoutables.

— Monsieur Linton, on a répété trop souvent que les corsaires n'étaient bons qu'à piller des vaisseaux marchands sans défense; quand j'aurai anéanti l'escadre que vous avez devant les yeux, je pense que les gens changeront d'avis.

— Mais c'est de la démence!

— Je ne suis pas seul d'ailleurs. J'ai un camarade qui va faire de bonne besogne, soyez en sûr.

— Vous voulez parler de cette coquille de noix?

Et, d'un geste méprisant, il désignait la *Sainte-Marie*, qui prenait ses dispositions de combat.

— Cette coquille de noix, monsieur, répliqua le corsaire, va tout simplement s'emparer de ce gros vaisseau que vous voyez à droite.

Sir Harry Linton se mit à rire.

— Le *Rubis!* dit-il, mais vous avez perdu l'esprit!

— Je suis charmé d'apprendre le nom de l'adversaire de Kerbraz. Eh bien! le *Rubis* aura amené son pavillon avant une heure.

— Bien, bien, et vous, capitaine, continua-t-il en goguenardant, vous allez aussi sans doute enlever l'*Élisabeth?*

— Parfaitement, commodore... mais comment se fait-il que vous connaissez si bien ces navires?

— Je les ai commandés et je sais ce qu'ils valent.

— A merveille. Maintenant, monsieur, comme je ne veux pas vous exposer à être coupé en deux par un boulet anglais, je vous prie de vouloir bien descendre dans votre cabine.

— Je n'ai qu'à obéir, dit amèrement le vieux marin, mais j'aurais pourtant voulu assister au combat qui promet d'être curieux.

— Donnez moi votre parole d'honneur de ne porter assistance à vos amis en quoi que ce soit, et je vous laisse libre d'affronter la mitraille de l'*Elisabeth*.

— Je m'engage sur l'honneur...

— Alors faites à votre guise. Permettez-moi de prendre congé de vous, d'autres soins me réclament.

Roëllo salua cérémonieusement l'Anglais, et, montant sur sa dunette, il cria à Allan qui était à la barre :

— Laissez arriver. En plein.

Avec une vitesse foudroyante, le brick s'élança vers la frégate anglaise.

— Déborde la sivadière! commanda encore Roëllo.

La sivadière était une vergue qui, placée à la naissance du beaupré, dont elle soutenait les haubans et qu'on pouvait dépasser en cas de besoin, permettait d'aborder plus aisément le navire ennemi, formant une sorte de pont volant entre les deux bâtiments aux prises.

— Mes enfants! continua le corsaire en s'adressant à ses matelots, il faut aujourd'hui faire de grandes choses et prouver à tous ces Anglais ce que valent les gars de Saint-Malo!

Un hourra lui répondit.

Cependant le navire anglais, se sentant plus fort que son chétif adversaire dont il ne pouvait s'expliquer l'audace, cargua ses basses voiles et mit en panne avec sa grande hune sur le mât et le vent dans son petit hunier.

— Attention, les gars, disait le corsaire, tout le monde à l'avant, et une fois que vous serez sur le pont du Goddem, travaillez proprement en jolis garçons que vous êtes.

Puis, se retournant vers Allan :

— Brecknock, rangez-le sous le vent, commanda-t-il

— Oui, capitaine.

— Guy, continua Roëllo, tiens-toi avec le Jéguen aux canons de chasse.

— Me défendez-vous donc de sauter sur le pont, mon père? demanda vivement le jeune homme.

— Ne crains rien, on te laissera de l'ouvrage; mais il faut savoir prendre toutes ses précautions.

La distance qui séparait les deux navires diminuait avec rapidité.

Tout à coup Roëllo, qui avait l'œil à tout, se retourna brusquement :

— Eh bien! monsieur, eh bien! dit-il à Brecknock, qu'y a-t-il donc? La barre au vent, mille diables!

— Elle y est, capitaine, répondit l'Anglais qui était très pâle, mais le bateau gouverne mal.

— L'*Agile* gouverne mal! Vous êtes fou, monsieur.

— La barre est peut-être engagée...

— Vous êtes fou!... Je vais aller moi-même... Ah! tonnerre, trop tard! les brigands nous ont devancés!

Aussitôt que le capitaine de l'*Elisabeth* avait vu le beaupré de l'*Agile* par le travers de son arrière, il avait mis son grand hunier en ralingue, avait appareillé sa misaine et, traversant tout d'un coup ses voiles devant, était arrivé si promptement qu'il put engager le beaupré de l'*Agile* dans ses grands-haubans.

La situation du brick était terrible... Le navire était exposé au feu de toute l'artillerie ennemie sans pouvoir riposter.

En une seconde, Roëllo se décida :

— Couchez-vous tous! commanda-t-il d'une voix puissante.

On obéit.

Au même moment, une trombe de mitraille s'abattit sur le brick, crevant les bordages, hachant les agrès, mais ne causant pas grand mal à l'équipage, grâce à la précaution prise par le capitaine.

Roëllo, avant même que la fumée fût dissipée, sauta de son banc et courut à l'avant.

— Guy, le Jéguen, cria-t-il, pointez bien et feu de vos deux pièces.

1. Voir l'*Ouvrier* depuis le 1er août 1896.

Les deux caronades de l'avant, les seules dont on pouvait efficacement se servir, tonnèrent dans une même détonation.

— Maintenant, en avant les gars! hurla-t-il, à l'abordage! Ils sont à nous!

Et le premier comme toujours, dédaignant la sivadière, s'accrochant aux filins du beaupré, il se rua à l'ennemi. On le vit une minute, accroché à une manœuvre, balancé par le vent dans la fumée, puis il lâcha tout et tomba sur le pont de l'*Elisabeth*.

Les Anglais, qui croyaient avoir bon marché du brick, d'abord maltraité par les coups des canons de chasse, furent frappés de stupeur quand ils virent sur leur pont ces mêmes hommes qu'ils croyaient avoir à leur merci cinq minutes auparavant.

Roëllo, sa terrible massue au poing, semait la mort autour de lui. A ses côtés, Guy et le Jéguen combattaient en héros; mais la lutte était vraiment trop inégale et l'intrépide corsaire allait succomber quand les canonniers de l'*Agile*, inutiles dans le faux pont, vinrent apporter un puissant renfort à nos amis. C'était cinquante hommes de plus qui faisaient de la besogne comme deux cents.

Aussitôt qu'Allan eut vu disparaître Roëllo, il abandonna la barre et s'élança vers l'avant ; mais il s'arrêta net devant un homme qui, sortant de l'escalier des cabines, lui barra le passage.

— Là ! là! je m'en doutais, saint Exocet, disait Toussaint Joël, et c'est pour ça que je surveillais la manigance, sainte Clémence!

— Veux-tu me laisser passer, vieux fou? disait Brecknock furieux.

— Pardon, lieutenant, mais quand on est à la barre, il faut y rester...

— Est-ce toi qui nous donne des ordres, à présent ?

— Je sais bien que vous êtes lieutenant...

— Eh bien! alors?

— Mais je sais aussi qu'il y a un capitaine sainte Madeleine, et que quand le capitaine a commandé il faut obéir, saint Casimir.

— Veux-tu, oui ou non, me livrer passage ?

— Jamais de la vie, ma bonne sainte Sophie !

— Prends garde!

— Laissez donc, vous savez bien que vous ne erez pas peur au vieux Toussaint. Et puis, moi, je vous comprends bien, saint Gratien, mais c'est pour la sûreté de tous que je parle, mon grand saint Charles... Pardi, vous êtes jeune et vous aimez manger de 'Anglais, quoique un peu leur cousin, saint Saturnin ; alors, vous vous dites : « Bah! la barre se gardera bien toute seule ! Je vas aller me battre un petit moment. » Oui, mais si ça tourne mal pour les camarades et s'il faut promptement virer de bord, mon saint Victor, l'*Agile* est flambé, car il n'y aura plus personne, sainte Maguelonne... Voilà pourquoi il faut rester à la barre, monsieur Brecknock.

Ces derniers mots furent dits d'un ton si ferme, qu'Allan comprit que le vieux était décidé à tout. Maîtrisant la rage folle qui faisait bouillir son sang, il répliqua d'un ton bonhomme :

— Allons, tu as raison, mais puisque tu es resté à bord, prends a barre à ma place et laisse-moi aller me battre!

— A la bonne heure ! voilà qui est parlé. Vous m'auriez dit cela plus tôt, lieutenant, vous auriez pu aller vous amuser un brin: mais maintenant il est trop tard, saint Gaspard, regardez, monsieur Brecknock.

Allan leva les yeux dans la direction indiquée par le timonier et il vit le pavillon anglais qui glissait le long de la corne d'artimon

Des cris furieux éclatèrent en même temps à bord de l'*Elisabeth*.

— Vive le roi! vive la France! hurla le vieux Toussaint en agitant son bonnet.

Près de lui sir Harry Linton, livide de fureur, répétait en frappant du pied :

— C'est impossible! se rendre à de pareils bandits. Oh! l'amirauté le saura... je ferai fusiller le commandant!

Et Allan, atterré, murmurait sans même entendre les cris de joie de Toussaint :

— La destinée est contre moi..., un charme protège cet homme...

Il nous faut maintenant retourner sur le pont de l'*Elisabeth* et expliquer les causes du rapide triomphe de Roëllo et de ses hommes.

En sautant à bord du navire anglais, lui quatrième, Jégo le bon gabier aperçut le pavillon d'Angleterre qui flottait joyeusement dans le vent. L'idée lui vint de faire une bonne farce aux Anglais et, sans s'arrêter un instant aux difficultés inouïes de son entreprise, il s'accrocha aux haubans de misaine qui se trouvaient en face de lui ; atteignit la hune sans trop de mal et s'y blottit, attendant l'instant favorable. Quand il vit tout le monde occupé par le furieux combat qui se livrait sur le pont, Jégo commença son voyage aérien; de vergues en manœuvres, de filins en haubans, il parvint enfin au bout de la vergue d'artimon où se balançait le rouge étendard. D'un seul coup de sa hache, il coupa la drisse et le pavillon descendit...

Roëllo remarqua le premier la manœuvre et cria aussitôt, d'abord en français, puis ensuite en anglais :

— Arrêtez, les gars! Arrêtez, ils amènent leur pavillon, ne frappez plus, ils se rendent!

Les Anglais voyant le pavillon amené cessèrent toute résistance et, malgré le furieux désespoir du commandant de l'*Elisabeth* et de ses officiers qui voulaient prolonger la lutte et déclaraient que c'était une méprise, commencèrent à descendre dans la cale où ils allaient être provisoirement internés.

— Allons, messieurs, bas les armes, dit Roëllo en s'avançant vers le groupe, toujours menaçant, que formaient les officiers.

— Pas avant de t'avoir fait payer ta traîtrise, misérable, s'écria le commandant, sir Arthur Disley, qui déchargea son pistolet sur Roëllo désarmé.

Le corsaire chancela, ses genoux fléchirent, mais il se redressa et montrant son front ensanglanté à ses hommes qui s'élançaient pour le venger :

— En arrière! vous autres, commanda-t-il, il faut qu'on sache de quelle manière Roëllo se venge!

— Messieurs, continua-t-il, en s'adressant aux Anglais et avec un accent de noblesse suprême, si la balle de votre commandant avait blessé un seul de mes hommes, je vous aurais fait massacrer sans pitié ; mais il n'y a que moi de touché, je vous laisse la vie. Vous pourrez dire plus tard lequel a déshonoré le drapeau pour lequel il combat, du commandant de la marine royale d'Angleterre ou bien du corsaire de France.

Les officiers anglais baissaient la tête et n'osaient même plus tourner leurs regards vers leur chef, qui les yeux hagards, les mains tremblantes, semblait secoué par une crise de folie.

— Il sera donc toujours mon vainqueur! s'écria avec désespoir sir Arthur Disley.

— Votre épée, monsieur? demandait Roëllo.

Le vieux soldat pâlit encore et tirant un second pistolet de sa ceinture, il dit au corsaire :

— Vous rendrez témoignage, capitaine.

Avant qu'on eût pu s'opposer à son dessein il approchait le canon de sa tempe et se faisait sauter la cervelle.

Le cadavre tomba sur le pont comme une masse.

— Oh! dit douloureusement Roëllo, le malheureux n'a pas pensé à Dieu !

La mort tragique du commandant mettait fin à la résistance. Sombres et désespérés, les officiers se rendirent et suivirent bientôt leurs hommes dans la cale, où ils étaient gardés étroitement.

Il faut maintenant nous transporter à bord de la *Sainte-Marie*.

Avec son intrépidité ordinaire et confiant dans l'agilité de son navire, Kerbraz avait attaqué le *Rubis* et, grâce à l'habileté de ses pointeurs, y avait bientôt causé des dégâts considérables. Il cribla de mitraille le malheureux anglais qui, à demi-démâté, ne pouvait plus manœuvrer, et ne tenta l'abordage que lorsqu'il jugea l'ennemi suffisamment démoralisé pour ne plus offrir grande résistance.

Pourtant le combat fut des plus durs et les Anglais se défendirent avec beaucoup d'intrépidité. Deux fois même, nos Bretons furent ramenés sur leur pont, et Kerbraz commençait à douter du succès, quand, à la troisième tentative d'abordage, il vit un homme le devancer et se ruer sur l'ennemi avec une sorte de fureur.

Kerbraz, stupéfait, reconnut Wouvermann. Le Hollandais semblait un autre homme. Ce n'était plus le petit vieillard malicieux et ricanant qui discutait le cours des cotons ou le change de l'or, c'était un terrible combattant qui, de sa hache, déjà rouge, fauchait parmi les rangs anglais comme un moissonneur en plein champ. Son visage avait pris une expression de cruauté, de férocité presque, et à chaque adversaire qu'il abattait, un rauque soupir de joie s'échappait de sa gorge.

Les matelots de la *Sainte-Marie*, entraînés par l'exemple du Hollandais, faisaient des prodiges; enfin les Anglais mirent bas les armes.

Quand le pavillon de France fut hissé à l'artimon et que Kerbraz, revenu sur le pont de son navire, eut donné tous les ordres nécessaires, il chercha du regard l'héroïque vieillard et l'aperçut bientôt, assis sur une pile de cordages. Son visage n'exprimait plus qu'une horrible tristesse, et dans toute son attitude, il y avait quelque chose de lassé, de désespéré presque. Ses yeux erraient sur les flots.

Le corsaire alla droit au vieillard et, lui frappant sur l'épaule :

— Eh bien ! petit homme, tous mes compliments!

— Ah! c'est vous, Kerbraz? fit le Hollandais, qui avait tressailli.

— C'est moi-même qui viens vous dire que, sans vous, la victoire nous échappait.

— Vous voulez rire...

— Non, non, sur l'honneur, mes hommes commençaient à bouder un peu quand vous êtes venu à la rescousse... Quelle ardeur et quel poignet!... A vous tout seul, vous avez bien tué plus de dix Anglais.

Une lueur de haine brilla encore dans les yeux pâles du vieux.

— Bah! dit-il gaiement en faisant un effort pour ne rien laisser paraître de son émotion, j'ai fait de mon mieux, voilà tout.

Wouvermann s'était levé. Kerbraz passa son bras sous le sien et lui dit à voix basse :

— Il faut que vous ayez un terrible compte à régler avec les Anglais...

— Pourquoi me dites-vous cela? demanda le Hollandais, devenu subitement très pâle.

— Parce que vous y mettez de l'acharnement, mon camarade. Je vous regardais travailler : à chaque Anglais qui tombait, quand vous aviez crevé une poitrine ou fendu un crâne, une expression de joie triomphante éclatait sur votre visage.

Le Hollandais resta silencieux un moment, puis, posant sa main sur le bras de Kerbraz, il dit presque timidement :

— Je vous fais horreur!

Le corsaire se mit à rire.

— Vous plaisantez, petit homme; j'ai d'abord été un peu stupéfait, car je ne savais pas que l'abordage fût dans vos habitudes, puis ensuite, j'ai admiré, et vous admettez bien que je m'y connais un peu... Entre nous, voyons, vous pouvez l'avouer, vous avez dû faire aussi la course, dans le temps...

— J'ai fait mieux que ça, Kerbraz...

Et ses yeux brillaient d'un éclat extraordinaire. Il ajouta après un regard sur la mer :

Avez-vous quelques instants à me donner, mon capitaine?

— Certainement, les Anglais ne seront pas dans nos eaux avant une heure ..

Puis, élevant la voix et s'adressant à Louis qui surveillait le transport des blessés :

— Hé! gars, dit-il, prends le commandement jusqu'à tout à l'heure: s'il survenait quelque chose de grave, on me trouverait dans ma cabine.

Puis il descendit l'escalier et entra dans sa chambre où Wouvermann le suivit.

Ils restèrent silencieux un long moment, enfin le Hollandais dit avec un pâle sourire :

— C'est un étrange instant, en vérité, que j'ai choisi pour vous conter mon histoire, et pourtant vous verrez qu'elle se place bien entre deux combats, tandis que le sang rougit encore le pont des navires, tandis que dans l'air flotte encore l'odeur lourde de la poudre.

Ici le Hollandais se recueillit une minute, puis il commença son récit :

— En 1760, je me rendis dans l'Inde pour une affaire de commerce et je débarquai à Pondichéry, alors aux mains des Anglais. Le Mysore était en feu et Waren Hastings préludait aux atrocités qui ont rendu son nom si tristement célèbre. Malgré les dangers que je pouvais courir, je dus m'engager dans l'intérieur pour compléter une cargaison d'ivoire qui devait m'assurer un gros bénéfice. Pris par les Hindous, pendant ma seconde journée de marche, j'étais conduit devant Doulah Singh, rajah de Maïssour, qui luttait alors pour son indépendance avec une farouche énergie. Quand il eut appris de ma bouche quelle était ma nationalité, il me marqua une bienveillance peu commune et, de mon côté, je me sentis entraîné vers lui par une véritable sympathie. J'étais venu au Maïssour dans l'intention d'y séjourner un mois, j'y restai trois ans, comblé de bontés par mon ami qui joignait aux plus rares qualités du cœur une remarquable intelligence et des aptitudes singulières pour les sciences modernes. A ses côtés, je luttai contre l'Anglais envahisseur et, plus d'une fois, la victoire vint favoriser nos efforts. Ce fut à cette époque que, à la tête de quelques vaisseaux, j'osai attaquer des navires de la marine britannique et que j'obtins des succès dont on parla jusqu'à Londres. On m'appelait le Capitaine Noir.

Comment! interrompit Kerbraz au comble de l'étonnement, ce Black captain, dont on a tant parlé dans les temps, c'était vous!

Moi-même, dit modestement le Hollandais.

Tous mes compliments, petit homme, à présent je ne m'étonne plus de vos prouesses de tout à l'heure.

Peter Wouvermann sourit doucement.

Le bras a été bon, dit-il en hochant la tête mais maintenant je suis un vieux bonhomme

Il rêva un instant puis il poursuivit :

— Nous fîmes tant. Doulah Singh et moi, que les Anglais finirent par offrir la paix. le rajah en dicta les conditions et je rentrai en Hollande où depuis longtemps tout le monde me croyait mort.

« Doulah Singh ne m'avait laissé partir que sur la promesse formelle que je lui avais faite d'être de retour à Maïssour avant qu'une année ne fût écoulée.

« Toutes mes affaires mises en ordre, je m'embarquai donc pour les Indes

« Quatre mois après, j'avais la joie de retrouver mon cher prince qui vivait en paix au milieu de sa famille composée de deux jeunes princes et de trois princesses, tous accomplis et comblés des dons du ciel les plus précieux.

« Pendant quelques années, le temps s'écoula paisible, je continuais mon commerce, et, chaque fois que l'occasion me portait dans les parages de l'océan Indien, j'allais rendre visite à Doulah Singh.

« L'année dernière, au moment où je débarquais à Pondichéry, je recueillis des bruits sinistres qui couraient parmi la population indigène. Je doublai les étapes pour arriver plus vite à Maïssour... La ville n'était plus qu'un monceau de ruines sur lesquelles campaient les Anglais victorieux.

« Le désespoir que me causa cette vue me poussait aux plus extrêmes résolutions et j'aurais peut-être tenté quelque inutile folie quand, la raison reprenant ses droits, je me persuadai bien vite que j'avais d'autres devoirs à accomplir.

« Je restai caché toute la journée au milieu des décombres d'un petit temple de Siva que Doulah Singh honorait d'une dévotion particulière et j'en sortis dès que la nuit fut venue. Je connaissais, dans les environs de la capitale, un village de parias qui avait peut-être échappé à la rage des envahisseurs.

« J'y arrivai après une marche de deux heures et j'attendis le jour dans les branches d'un arbre où je m'étais réfugié par crainte des bêtes féroces.

« Aux premières lueurs de l'aube, j'entrai dans le village et je me fis reconnaître.

« Je trouvai bientôt Douressamy, l'un des plus fidèles serviteurs de Doulah Singh, qui me fit alors le récit atroce que je vais vous dire.

Ici le Hollandais se recueillit une minute et Kerbraz vit de grosses larmes qui jaillissaient de ses yeux. Il continua enfin, lentement et à voix basse, comme s'il eût encore été en présence des morts chéris qu'il pleurait toujours :

— Sans provocation, sans déclaration de guerre, au mépris absolu du droit des gens, les Anglais avaient attaqué la nuit Maïssour. Les portes avaient été enlevées sans résistance et les misérables agresseurs se répandirent dans la ville où ils commencèrent un massacre en règle. Ni les femmes, ni les enfants ne purent obtenir grâce : tout fut passé au fil de l'épée; bientôt des incendies s'allumaient et des lueurs sinistres éclairaient l'horreur de cette terrible nuit.

« Aux premières nouvelles de l'attaque, Doulah Singh, sans s'étonner, tenta d'organiser la résistance, mais en dehors de sa garde et de ses serviteurs, il ne put rallier autour de lui que quelques officiers qui étaient accourus au palais.

« A la tête de cette faible troupe, le prince chargea les Anglais qui, à ce moment, débouchaient sur la grande place, les enfonça et, après une lutte désespérée, parvint à les rejeter hors des murs.

« Mais cette glorieuse victoire devait être la dernière. Les Anglais, exaspérés de leur échec, amenèrent du canon devant Maïssour et, en un bombardement de cinq jours, anéantirent la fière cité. Avec les faibles ressources dont il disposait, — il n'avait pas deux mille hommes, — Doulah Singh fit des prodiges. Avec une audace incroyable, il attaqua trois fois les retranchements ennemis et parvint même à enlever deux canons. Tant de valeur devait être inutile. Le sixième jour, les Anglais donnèrent l'assaut aux murailles écroulées.

« Tout ce que l'intrépidité et le désespoir peuvent inspirer fut mis en œuvre par les défenseurs ; mais, écrasés sous le nombre, ces braves gens tombèrent un à un sans songer à demander quartier. Barricadé dans son palais avec ses derniers fidèles, le rajah résista encore deux jours, mais enfin il fallut succomber. L'héroïque prince n'eut même pas la suprême consolation de tomber face à l'ennemi. Surpris traîtreusement, enveloppé de toutes parts, il eut cette agonie de se voir vivant entre les mains des Anglais!

« On le traîna devant le commandant en chef de l'expédition, c'était celui que les Anglais ont surnommé le Héros de l'océan Indien.

— Sir Harry Linton! interrompit vivement Kerbraz.

— Sir Harry Linton, répéta lentement Wouvermann. Ce fut donc devant ce monstre que parut le rajah. En même temps paraissaient, poussés comme un vil bétail, le prince Tendjab, les princesses Sita, Djemmé et Mavourita. A la vue de ses enfants chéris étroitement garrottés et brutalisés par les bandits, l'infortuné ne put retenir ses larmes, et il envia le sort de son fils aîné Tadjor, qui était glorieusement tombé dans le combat.

« J'avais pu me glisser derrière une tenture, me dit Douressamy, et j'assistai à toute la scène que je vous raconte.

« Après avoir insulté grossièrement le vaincu, l'Anglais, s'approchant de Doulah Singh, lui dit :

« — Il y a encore un moyen pour toi de sauver ta vie.

« — J'ai assez vécu, répondit le rajah, et je ne demande rien.

« — Si tu ne demandes rien pour toi, j'ai d'autres otages pour lesquels je te forcerai bien d'implorer!

« Doulah Singh frémit et ferma les yeux.

« — La vie de tes enfants est entre mes mains, poursuivit le misérable, un mot de toi peut les sauver.

« — Quelles sont tes conditions? demanda le prince au désespoir.

« — Attends un peu. Il est inutile que mes hommes entendent ce que j'ai à te dire.

« Il entraîna le rajah du côté où je me tenais caché. Je craignis un instant d'être découvert, mais ils s'arrêtèrent à deux pas du rideau.

« — Voilà ce que je te propose, dit alors sir Harry Linton. Livre-moi tes trésors et tes enfants auront la vie sauve ainsi que toi.

« Doulah Sing releva fièrement la tête.

« — Si ces trésors m'appartenaient, dit-il avec fermeté, je te les abandonnerais sur-le-champ, mais tout cet or épargné par mes ancêtres et par moi-même appartient désormais à la cause sacrée que nous défendons : cet or servira à acheter de la poudre et du fer pour chasser plus tôt les Anglais de l'Inde.

« Avec un cri de rage, Linton frappa le prince au visage, puis il donna des ordres et tous ses hommes sortirent. Il restait désormais seul, dans la vaste salle, avec ses prisonniers.

« Quand le dernier Anglais eut disparu, il saisit par la main la princesse Sita et l'amenant devant son père :

« — Une dernière fois, dit-il, veux-tu me livrer ce que je te demande ?

« Doulah Singh ne répondit pas.

« Alors, tirant un pistolet de sa ceinture, Linton fit feu sur la malheureuse enfant qui tomba la tête fracassée.

« Le prince, avec un rugissement, fit un effort terrible pour s'élancer sur le meurtrier, mais les liens étaient solides : les Anglais connaissaient bien leur métier de bourreaux.

« Le misérable revenait déjà avec la princesse Djemmé qui suppliait et sanglotait.

« Derrière mon rideau, je me tenais prêt à bondir, attendant l'occasion favorable. Mais je n'avais pas d'armes; néanmoins il fallait agir.

« — Vas-tu parler, maintenant ? demandait-il au prince.

« — Sois maudit, tu ne sauras rien.

« Linton allait frapper...

« Je fis trois pas en rampant, puis je bondis comme un tigre et saisis l'Anglais à la gorge... Par malheur, avant que j'aie pu le saisir au cou, il avait pu pousser un cri d'appel qui avait été entendu. Des soldats accoururent et, en une minute, je fus terrassé et garrotté.

« Linton était épouvantable à voir. Son masque blême était marbré de taches rouges ; sa bouche se tordait en un horrible rictus, ses dents grinçaient, ses yeux lançaient des flammes.

« Il bégaya quelques mots inarticulés, tout le monde sortit et nous restâmes seuls en présence, avec, comme témoins, le rajah et ses enfants.

« — Tu as voulu sauver tes maîtres ! me cria-t-il, eh bien ! tu vas les voir tous tomber l'un après l'autre sous mon poignard, je ne te frapperai que le dernier...

« Et, sous mes yeux, il égorgea la princesse Djemmé...

« Doulah Singh vaincu, comprenant que rien n'arrêterait le monstre, jeta un cri douloureux et dit d'une voix brisée :

« — Je consens à tout, tu sauras mon secret, tu pourras prendre mon or, mais épargne les deux enfants qui me restent, ainsi que Douressamy mon serviteur.

« — Soit, dit l'Anglais, dont les yeux étincelaient d'une joie féroce, mais je les garderai en otage, jusqu'au jour où j'aurai la certitude que tu ne m'as pas trompé.

« Le prince alors lui donna toutes les indications nécessaires pour retrouver le trésor des rajahs de Maïssour, qui était caché dans la pagode d'Angotka.

« Aussitôt qu'il fut en possession du précieux secret, l'Anglais nous fit conduire en prison. Le cachot où l'on me jeta m'était parfaitement connu. Malgré son apparence absolument close et ses murs qui semblaient défier toute tentative d'évasion, c'était justement le réduit qui aboutissait à l'entrée du souterrain conduisant fort loin dans la campagne et que le grand'père de Doulah Singh avait fait construire à l'époque des guerres civiles. Je connaissais parfaitement les ressorts cachés qui ouvraient le passage et, dès que la nuit fut venue, je quittai ma prison.

« Cependant, Waren Hastings, qui jalousait Linton, ayant entendu parler des atrocités commises par ce dernier, jugea le prétexte excellent pour se débarrasser de son rival et lui donna l'ordre de s'embarquer immédiatement pour l'Angleterre, afin de rendre compte de ses actes au gouvernement.

« Linton obéit, la rage au cœur, mais comme il avait appris mon évasion, sans pouvoir se l'expliquer, il fit établir un poste à la pagode d'Angotka, avec ordre de ne laisser approcher personne.

« Puisque le ciel vous envoie ici, je vais vous livrer le secret des rajahs, afin que vous tentiez l'impossible pour sauver le trésor. Seul, je ne puis rien. j'échouerai dans quelque tentative désespérée, mais le Capitaine Noir réussira. »

« Ce fut ainsi que je devins possesseur des documents que je vous ai confiés, ajouta le Hollandais.

— Mais, demanda Kerbraz, comment finit Doulah Singh et quel fut le sort de ses enfants ?

— Avant son départ, sir Harry Linton le fit étrangler dans sa prison, car il craignait ses révélations. Le cadavre fut montré au peuple épouvanté. Quant aux enfants, nul n'en entendit plus jamais parler et tout porte à croire qu'ils ont subi le même sort que leur malheureux père.

— C'est horrible !

— Vous comprenez maintenant ma haine pour tout ce qui porte le nom anglais. Mais ma tâche ne fait que commencer, car j'ai fait le serment de ne pas prendre de repos avant d'avoir vengé les lâches assassinats, de si terrible façon que les Anglais renoncent pour toujours à ces hideux massacres, de crainte de justes représailles.

— J'ai compris, Peter Wouvermann, et désormais je m'associe à votre œuvre. La moitié du trésor, je n'en veux pas. Nous n'aurons pas trop d'or pour accomplir les grandes choses qui nous restent à faire.

— Ah ! brave cœur ! s'écria le Hollandais, en serrant les mains du corsaire, je n'aurais pas dû douter de vous, mais je n'osais croire à un pareil dévouement, et maintenant, quand vous en aurez fini avec les Anglais, recommencerez-vous le combat avec Roëllo ?

Kerbraz s'assombrit :

— Pour quelle femmelette me prendra-t-il, si je décline le combat que je lui ai demandé... Enfin, nous verrons bien... Je prendrai conseil des circonstances... Pour l'instant, il faut que je remonte sur le pont, nos Anglais ne doivent pas être loin.

Au même moment, la porte de la cabine s'ouvrait et Roch Cervor disait laconiquement :

— L'ennemi à portée de canon.

— Où est l'*Agile?*

— Sous notre hanche de babord.

— Il a commencé le combat.

— Oui, capitaine !

— Je vais aller l'aider un peu.

Le corsaire se leva et, suivi de Wouvermann, s'engagea dans l'escalier du pont.

(*La suite au prochain numéro.*) HENRY DE BRISAY.

# LE MARIAGE DU DÉPUTÉ[1]

PAR

JEANNE DE LIAS

## IX

(*Suite.*)

Jacques n'était pas précisément de cet avis, mais il aurait eu mauvaise grâce à réclamer contre la condition si raisonnable que lui imposait M. Audibert. Avec la simplicité de mœurs et la cordialité montagnarde, celui-ci le retint à dîner et ce fut pour Jacques Saint-Aubain toute une grande après-midi et toute une soirée pleine passées auprès de Gabrielle... car Mlle Marthe n'avait pas eu de peine à la trouver dans sa cachette et l'avait emmenée timide et joyeuse, pour mettre, en présence de son père et de ses sœurs, sa petite main dans la main loyale de Jacques et devenir sa fiancée.

Le soir, en se retirant sous le regard bienveillant des étoiles, plus brillantes à ses yeux qu'il ne les avait jamais vues, Jacques Saint-Aubain croyait se mouvoir dans un rêve et remerciait Dieu qui lui donnait tant de joie.

Ce rêve étoilé dura deux semaines, deux semaines pendant lesquelles le grave publiciste et la petite villageoise, dans leur amour innocent, furent idéalement heureux. — Sont-ils bien nombreux, dites-moi, les êtres qui, dans leur pauvre vie d'ici-bas, comptent quinze jours de bonheur ?

Jacques passait à peu près tout son temps dans la chère maison où M. Audibert l'accueillait comme un fils et les sœurs de Gabrielle comme un frère. Puis un matin, une lettre lui vint des bureaux du journal, réclamant son retour pour des affaires urgentes. Hélas ! c'était la voix dure de la réalité qui venait le tirer de sa léthargie si douce, l'appel du devoir, l'excitation au sacrifice ! Jacques eut un instant de défaillance ; il éprouva comme un sentiment de révolte contre ce devoir qu'il avait choisi, contre cette lutte à laquelle, librement, il s'était voué : Quoi donc ! il fallait partir demain et voir aujourd'hui Gabrielle pour la dernière fois ! Quoi ! demain, déjà, il quitterait la vallée, il prendrait le train qui l'emporterait si vite loin de sa fiancée, et puis il serait à Paris après-demain, et ce jour-là et les jours suivants et de plusieurs mois, il ne la verrait plus ! Oh ! que ne pouvait-il rester encore ! Que ne pouvait-il demeurer dans sa maison de Préchin au milieu du peu de terre qu'il possédait, comme M. Audibert à Saint-Landry, ou bien tout simplement être notaire ou médecin de campagne, comme Delprat et Morancey... Et ne pas la quitter, rester près d'elle, continuer à la voir à toute heure et à pénétrer chaque jour plus avant dans cette âme exquise.

Puis, très vite, Jacques se reprit, et il accepta vaillamment le sacrifice passager qui s'imposait à lui.

Seulement en quittant Gabrielle que la séparation faisait pleurer, sa faiblesse d'émotion le reprit et il se retourna brusquement pour cacher une larme.

1. Voir l'*Ouvrier* depuis le 29 juillet 1896.

X

SIC TRANSIT GLORIA MUNDI

Arrivé à Paris, il reprit la lutte et le travail, toujours ardent, toujours fidèle, mais il lui restait au fond de l'âme un peu d'alanguissement, quand, le matin, dans son volumineux courrier de publiciste, se glissait une mignonne lettre de Saint-Landry, car M. Audibert et sœur Marthe avaient permis une correspondance qui naturellement passait sous leurs yeux, — ces lettres à l'écriture personnelle indiquant un caractère, et ce style si joli, si naïf, si prime-sautier où se dévoilait un innocent amour..... Le plus souvent une petite fleur des montagnes reposait aux plis de la page, et il lui semblait, au grave écrivain, que cette fleurette embaumait son cabinet de travail d'un parfum pénétrant. Il oubliait pour toute une grande journée les fièvres de la bataille quotidienne et ses articles de polémique en recevaient comme un reflet de sa joie intime, une teinte adoucie, un accent de bienveillance universelle qui les rendait plus attrayants, mais peut-être un peu moins énergiques.

Il était dans cette dispositiou d'esprit le jour où lui vint aux bureaux du journal une nouvelle qui le troubla dans sa sérénité souriante comme un tintement de glas funèbre: le député de la circonscription venait de mourir.

C'est un fait étrange que la mort, ce dénouement fatal de toute chose humaine qui devrait être toujours attendu, surprenne toujours! Il est vrai que, cette fois, la leçon donnée par la terrible maîtresse du genre humain était une grande leçon pour les proches et les compatriotes de la victime qu'elle venait de frapper.

Jean-Paul Rousselin, né à Lescat dans la vallée de Moudang, fils de paysans comme tous les bourgeois du pays, avait fourni en peu de temps une brillante carrière. Au prix d'un rude travail et de bien des sacrifices, ses parents étaient parvenus à faire de lui un avocat. Inscrit d'abord au rôle du tribunal de première instance de Lannemaze, trois ou quatre plaidoiries où son incontestable don de parole put se déployer à l'aise, l'avaient signalé à l'attention des magistrats et du public. A la fois très intelligent et très ambitieux, il prit pour devise le *quo non ascendam* cher à tous ses pareils. Il commença par quitter du jour au lendemain des habitudes d'estaminet et de jeu qui ne convenaient plus à son nouveau personnage. Un instant, il songea à entrer dans la magistrature. Mais, rebuté par le long stage à faire avant d'arriver aux hautes positions que, seules, il jugeait dignes de ses rêves, il tourna ses batteries d'un autre côté. En ce temps où la politique mène à tout, il résolut de devenir un homme politique; et à cette fin, comme on choisit une bonne valeur de bourse, il adopta les opinions ayant le cours le plus haut sur le marché du jour. Il acquit ainsi de puissantes protections et une sérieuse influence et, quand sa réputation eut suffisamment grandi, il se présenta aux élections du Conseil général pour le canton de Ville-Neste. Il fut élu à une assez jolie majorité et, encouragé par ce facile succès, trois ans après, il n'hésitait pas à se mettre sur les rangs pour la députation. Il avait, pour atteindre ce but, un double obstacle à franchir: d'abord il se présentait dans son pays, il briguait les suffrages de ses compatriotes qui tous l'avaient connu fils de cultivateur et petit avocat, et parmi lesquels sa fortune naissante faisait naturellement bien des envieux. De plus, il lui manquait, pour la lutte à soutenir, le nerf de toute guerre, l'argent! N'importe! il engagea vaillamment la bataille... L'appui du gouvernement est une recommandation puissante aux yeux des paysans toujours besogneux, rêvant, l'un, d'une place de facteur ou de garde-champêtre; l'autre, d'une exemption plus ou moins impossible pour son fils conscrit; les plus pauvres, sollicitant du ministère ou de la préfecture un faible secours pour alléger leur misère. Puis, d'ailleurs, Rousselin était un audacieux et la fortune ne pouvait lui être cruelle! Il fut élu député. Ses vieux parents en devinrent malades de joie. Tout son cousinage montagnard, parmi lequel son oncle à la mode de Bretagne, M. Audibert, n'était pas le moins glorieux, s'enfla de vanité à ce succès. Tous ces bons chrétiens peu logiques ne s'inquiétaient pas de voir leur proche et leur élu, une fois arrivé à la Chambre, voter toutes les lois hostiles à la religion. L'orgueil satisfait mettait un bandeau sur leurs yeux.

Rousselin, lui, n'était pas encore content. Il avait les honneurs, soit; mais il lui manquait l'argent. Les neuf mille francs d'indemnité parlementaire qui semblaient au vieux père, resté là-bas dans la ferme, un véritable Pactole, ne représentaient en réalité qu'un budget bien mince pour les besoins et les obligations du nouveau député. Une haute position est un vêtement de parade qui, pour ne pas paraître sombre ou mesquin, a besoin d'être galonné d'un peu d'or.

Le moyen d'arranger cette difficulté était tout indiqué à Rousselin. Son intelligence et son habileté lui avaient donné la position, un mariage opulent lui donnerait la fortune. S'il lui fallait pour cela briser un cœur de femme et sacrifier un naïf amour de jeunesse, Rousselin, on le comprend, s'en inquiétait peu. Aimable, assez beau garçon, joli causeur, et sachant dissimuler, au moyen d'un grand tact naturel, ce qui lui avait manqué en fait d'éducation première, avec cela... député!... il lui fut aisé de conquérir le cœur d'une héritière. La jeune fille qui devint Mme Rousselin était charmante et possédait en outre cinq cent mille francs de dot. Cette fois, par exemple, Rousselin avait atteint le but plus haut encore que ses rêves, il n'avait plus rien à souhaiter, et lorsqu'il parcourait, aux vacances, les villages de la vallée, en voiture découverte, à côté de sa jeune et jolie femme, vêtue avec une luxueuse simplicité, l'admiration de tous et l'envie de beaucoup suivaient le galop de l'équipage, attelé de chevaux de prix.

Vanité des vanités! La mort venait de prendre cet homme à trente-neuf ans, au milieu de tous ses bonheurs! Cela vaut-il donc quelque chose de réussir et d'être heureux et de maîtriser la fortune?... Et Jacques baissait la tête, muet, l'esprit plein de pensées graves et funèbres... Mais on n'a pas le temps de songer beaucoup dans une salle de rédaction. Il prit vite sa plume pour faire l'article nécrologique de son compatriote.

Jean-Paul Rousselin avait été pour Jacques un adversaire politique; de plus, il s'était montré, au point de vue religieux pour le pays qu'il représentait, un homme malfaisant. Mais il était mort, mort à trente-neuf ans, et brutalement précipité du sommet de sa fortune dans la tombe. Jacques Saint-Aubain qui, lui aussi aux abords de la quarantaine, se sentait tout rajeuni par son amour et se prenait à rêver encore de longues félicités ici-bas, Jacques était saisi de stupeur et de pitié devant cette grande catastrophe. Tout en faisant les réserves dont sa conscience et la position qu'il avait prise lui traçaient le devoir, il ne put s'empêcher de jeter des fleurs sur ce cercueil si prématurément ouvert.

— Se sentant irrémédiablement atteint, Jean-Paul Rousselin avait voulu revenir dans son pays. C'est là qu'il venait de rendre le dernier soupir dans son petit village de Lescat. La nouvelle, arrivée le matin par télégramme, était très brièvement conçue; la dépêche portait cependant que le député anti-clérical avait reçu les sacrements. Jacques parlait de ce retour avec joie, puis, sans penser à faire un article à sensation, mais devenant très éloquent, très pathétique, rien qu'en suivant la pente de son émotion sincère, il parlait du chagrin inconsolé des vieux parents et du désespoir de la jeune veuve... Ce qui touchait Jacques le plus intimement, c'était le bonheur brisé et la séparation, ou plutôt le déchirement de deux cœurs qu'il supposait étroitement unis...

Il livra son article à l'impression et revint, sur le soir, aux bureaux du *Militant* pour corriger les épreuves.

Puis il rentra chez lui par les boulevards, pensif, absorbé, laissant distraitement son cigare s'éteindre au bout de ses doigts. Son imagination vivement impressionnée lui faisait voir toujours devant lui ce cadavre glacé et cette jeune femme comme folle...

Il fut étonné, en arrivant devant le n° 60 de la rue des Missions où il occupait un modeste appartement au quatrième d'apercevoir de la lumière aux vitres de son petit salon. La concierge ne lui laissa pas le temps d'interroger

— Deux messieurs qui sont arrivés du pays de monsieur et qui attendent depuis une heure.

— Vous ont-ils dit leur nom?

Elle répondit négativement. Jacques monta.

En entrant dans son petit salon, il vit d'abord, devant sa cheminée prussienne où flambait un feu d'hiver en cette soirée d'avril encore froide, un monsieur à la toilette fort rustique, assis dans un fauteuil bas et les pieds posés sur le chambranle. Un second monsieur, affectant une meilleure tenue, était installé convenablement sur un autre siège au coin du foyer.

Jacques Saint-Aubain eut une exclamation joyeuse et ses deux amis, Delprat et Morancey, s'élançant en même temps, vinrent lui donner une double accolade

— Quel bon vent, quel heureux hasard!... commença Jacques

— Pas heureux pour tout le monde, dit Jean-Louis Delprat.

(*La suite au prochain numéro.*) JEANNE DE LIAS

---

# CHRONIQUE HEBDOMADAIRE

PARIS ENVAHI PAR LA PROVINCE. — SOLDES AVANTAGEUX ET EXCELLENTES OCCASIONS. — BUDGET ÉCORNÉ. — MÉNAGES D'AUTREFOIS. — UNE PAIRE DE LUNETTES POUR 14,000 LIVRES. — LES RUINES DE LA COUR DES COMPTES — LES JARDINS SUSPENDUS DU QUAI D'ORSAY — LES ÉVÉNEMENTS D'ARMÉNIE. — LES MEKHITARISTES DU COUVENT SAINT-LAZARE. — LES FLOTS BLEUS DE L'ADRIATIQUE. — LES BARDES ARMÉNIENS. — LI-HUNG-CHANG ET LA LANGUE CHINOISE. — LES PROFESSEURS DE CHINOIS AU COLLÈGE DE FRANCE. — UNE ANECDOTE DU TEMPS DE CHARLES X. — LE PROFESSEUR ET LE COCHER. — JE SUIS A L'HEURE.

Voici la saison où Paris est envahi par la province. Les prétextes les plus spécieux sont allégués dans les familles pour justifier ces déplacements. Tantôt, on veut récompenser les enfants qui ont remporté des prix; tantôt on défère à l'invitation d'une famille à laquelle on a donné l'hospitalité l'année précédente. Si le père est fonctionnaire de l'Etat, il éprouve le besoin d'aller faire

un tour dans les ministères pour obtenir un avancement ou pour décrocher les palmes académiques. La progéniture commence-t-elle à grandir? On a hâte de solliciter la protection d'un mandarin puissant. En revanche, la mère invoque la nécessité d'aller profiter des « soldes avantageux » et des « excellentes occasions » que les grands magasins mettent à la disposition de leur clientèle, vers chaque fin de saison. Bref, les prétextes ne manquent pas pour prendre le train. Les compagnies de chemins de fer favorisent de leur mieux ce goût des voyages. A tout détenteur d'un certain nombre de titres elles accordent des billets d'aller et retour gratuits. En apparence, ces billets n'ont d'autre objet que de permettre aux seuls actionnaires de prendre part aux assemblées annuelles. Mais comme les bénéficiaires ne peuvent se décider à profiter seuls de ce privilège, la famille est presque toujours de la partie.

Ces excursions, pour peu qu'elles se prolongent, ne laissent pas d'écorner le budget. En quelques jours, les économies hivernales se tarissent. Déjà, au siècle dernier, les gens sages se plaignaient fort de cette coûteuse manie. Quand on parlait de la déchéance d'une race, on ne manquait jamais de compter parmi les causes de cet amoindrissement les trop fréquents voyages à Paris. Voici ce que dit à ce sujet, dans son curieux *Livre de raison*, un patricien provençal, César de Cadenet de Charleval :

« J'ai ouï dire à mes oncles que mon arrière-grand-père n'était jamais habillé que de cadis, avec du drap de trame et des courroies à ses souliers. On ne connaissait point les perruques, ni autres semblables drogues. On mangeoit à la cuisine, on n'avoit qu'un feu, on pétrissoit son pain de ménage. Point de chaises rembourrées autrement qu'avec de la paille. J'ai vu encore le salon à manger d'hiver, avec des bars (pierres de taille plates) pour pavé, deux grosses caisses de noyer devant les fenêtres, la garde-robe de bois d'olivier, et un lit en toile peinte.

« Le premier qui se tira de cet usage fut mon grand-père. Il *voulut aller à Paris*, et, dans un an, il dépensa 14,000 livres; ce qui fit dire à mon père qu'une paire de lunettes, dont il lui fit présent, lui coûtait 14,000 livres. Il y avait un équipage dans la maison et quatre chevaux blancs à l'écurie. Mon grand-père vint de Paris avec un grand goût pour les chevaux de main. Il étoit bel homme et menoit bien un cheval.

« Il avait amené de Paris un valet de chambre duquel son père disoit en badinant qu'il n'osoit luy demander à boire, le voyant mieux vestu que lui. »

En faisant la part de la différence des temps, n'en est-il pas un peu de même de nos jours?

..

Tous les ans, au retour de la belle saison, j'éprouve de cruelles transes : je me demande si la forêt vierge que Paris possède sur les bords de la Seine, entre la rue de Poitiers et la rue de Bellechasse, vit encore. Sous prétexte de doter la capitale d'un musée des Arts décoratifs, l'administration des Bâtiments civils a-t-elle livré aux bûcherons cet admirable coin de verdure?... Pendant bien des années, le malencontreux législateur qu'on appelait « le beau Proust » s'acharna contre les ruines de la Cour des Comptes et leurs verdoyantes frondaisons. A la place même où sortent de terre de si vivaces arbustes, cet homme sans goût ne voulait-il pas faire surgir quelque laide bâtisse où une commission *ad hoc* aurait accumulé des dessus de pendules? La catastrophe du Panama vint nous délivrer de ce vandale et le punir : l' « Art » — le grand Art, — se vengeait! Par malheur, notre Parlement foisonne de sous-Proust qui, comme leur chef de file, ont juré une haine à mort au palais calciné du quai d'Orsay, et qui veulent à toute force nous « enrichir » d'une Pinacothèque vouée au culte des faux Saxe et des faux Sèvres. Sur les instigations de ces barbares, tantôt la Chambre et tantôt le Sénat votent un projet de loi destiné à raser les ruines et à faucher la forêt vierge. Que deviennent ces projets? Tremblant d'émotion, j'ai voulu m'assurer hier, si cette année, les complots des iconoclastes avaient abouti. Dieu soit loué! Les ruines de la Cour des Comptes, ô joie! sont encore debout. Les voûtes croulantes, les arches disjointes, les galeries rouillées s'enguirlandent, comme autrefois, de graminées, de mousses, de pariétaires; — et, sur le pavé des cours, les arbustes exotiques descellent les dalles, pendant que les saxifrages brisent le marbre des terrasses. Partout, de verts lichens soulignent le ton rose incrusté par le pétrole sur l'épiderme des pierres; partout des parterres suspendus se balancent au-dessus des arcades; partout prospèrent et fleurissent des jardins apportés par les bourrasques, des allées frayées par les moineaux qui s'y battent, de petits champs en friche sur des pans de mur, des bois de platanes nains, des corbeilles de fleurs sauvages aux germes semés par le vent d'ouest qui, de l'Atlantique, vient rider la surface de la Seine. Ce splendide décor est intact; aucune main sacrilège ne l'a encore profané.

Sous la caresse de la puissante Nature, comme le palais poncif élevé par l'Empire s'est ennobli! Les colonnes s'élancent altières vers l'azur. Par les trous béants des fenêtres et des portes, par les crevasses des murs, par les fentes des impostes, le soleil pénètre vainqueur, illumine les corridors ténébreux, blondit les escaliers sinistres, dore l'immense cage où tournoient des milliers de corneilles, éclaire les majestueuses fresques de Théodore Chassériau et allume les ironiques légendes qui les décorent : *L'Ordre pourvoit aux frais de la Guerre; la Force protectrice des Arts!!!*

C'est une eau-forte à la Piranèse où des arceaux s'entre-croisent, des baies s'ouvrent en pleins nuages, des piliers s'effritent, des voûtes s'écroulent, des terrasses se démantèlent. A cette architecture banale, le temps a donné une splendeur et une majesté qui l'égalent aux restes de Palmyre et de Pæstum.

Et c'est cet incomparable monument qu'on détruirait pour lui substituer un musée de bric-à-brac, ou une gare de chemin de fer! Non! Non! qu'il nous reste comme la Palanque mexicaine pour humilier notre orgueil et témoigner de nos folies.

..

Les événements qui se produisent dans l'Arménie depuis quelques mois ne semblent point passionner bien vivement la France. Où est située l'Arménie? A quelle race appartiennent les Arméniens? En dépit des connaissances géographiques dont se piquent les Français depuis la guerre, nombre de nos compatriotes éprouveraient, je crois, quelque embarras s'il leur fallait, à brûle-pourpoint, satisfaire à cette double question. Il y a vingt-cinq ans, Paris possédait un couvent de Bénédictins arméniens, désignés sous le nom de « Mékhitaristes ». Ces religieux dirigeaient un collège qui occupait une grande partie des dépendances de l'hôtel de Condé, situé rue Monsieur, et devenu, depuis, la propriété du comte de Chambrun. C'est là que Mgr Dupanloup descendait lorsqu'il venait à Paris.

Les Pères Mékhitaristes quittèrent définitivement la France à la suite des événements de 1870 et réintégrèrent le couvent de Saint-Lazare, de Venise. Un schisme divisa pendant quelques années les religieux et leurs compatriotes de la Turquie : les uns tenaient pour Mgr Hassoun, les autres militaient ardemment contre le vénérable prélat. Au lendemain du concile du Vatican, les vieux catholiques d'Allemagne se flattèrent un moment de gagner les Mékhitaristes et les Arméniens dissidents à leur cause. Mais grâce aux favorables dispositions d'Ali-Pacha, le grand-vizir d'alors, et surtout grâce aux habiles négociations de son principal collaborateur, le comte Thadée d'Okza, le Saint-Siège vit son autorité reconnue et le complot de Dœllinger démasqué. Tout rentra dans l'ordre, et l'agitation qui avait un instant ému Rome s'éteignit d'elle-même.

Quel touriste, en passant par Venise, ne s'est fait un devoir de visiter l'île Saint-Lazare. Dès que l'éperon d'acier de la gondole touche l'escalier de marbre, que baignent les eaux transparentes de la lagune, la porte du monastère s'ouvre et le visiteur pénètre sous un *atrium* décoré de fleurs et d'arbustes. Bientôt arrive un Père du couvent, vêtu de la robe noire des Pères de l'Orient, robe serrée à la taille par une ceinture de cuir d'où pend un chapelet à gros grains; c'est le guide qui, sur l'ordre du Père Abbé, vient vous faire les honneurs de la maison.

En pénétrant dans cette demeure paisible, dont le silence n'est troublé que par le bruissement du vent dans le feuillage des grands cyprès, et par le murmure des vagues qui se brisent sur le rivage, on traverse un jardin qu'encadrent les colonnades d'un cloître. De larges escaliers aboutissent à des corridors, dont les nombreuses fenêtres, ouvertes sur le paysage éblouissant qui se déroule devant le regard, laissent voir le long profil du Lido qui borne l'horizon et semble opposer comme un rempart aux flots bleus de l'Adriatique.

Rien de plus solennel qu'une messe pontificale dans l'église des Arméniens, quand l'Abbé général, entouré des Pères du couvent et des novices, tous vêtus de leurs ornements sacrés, entonne dans la langue nationale les chants religieux composés par les vieux poètes chrétiens de l'Arménie. On croirait entendre les bardes antiques du Kaghten, récitant au son du *pampiru* ces ballades sacrées qu'admirait au ve siècle Moïse de Khorène. Pendant l'office, les blanches vapeurs de l'encens séparent le chœur et le grand prêtre du reste de l'église, et font apparaître, comme porté sur un nuage, le célébrant, vêtu de la dalmatique arménienne et couronné de la tiare des pontifes. Au moment où s'accomplit le sacrifice, un rideau ferme le sanctuaire pour dérober aux yeux des assistants l'acte mystérieux de la consommation.

La maison conventuelle de Venise est pour ainsi dire l'Acropole de l'Arménie catholique. Toutes les richesses littéraires de la race sont accumulées dans la vaste bibliothèque abbatiale. Siège d'une académie, le couvent délivre le titre de *vartabed* (docteur) à tous les Arméniens illustres. Nulle part les tristes événements sur lesquels est actuellement appelée l'attention de l'Europe n'ont dû susciter plus d'émotion qu'à Saint-Lazare de Venise.

..

Le vice-roi de Petchili, Li-Hung-Chang, a-t-il consigné sur ses tablettes les souvenirs de son excursion en France, comme l'a fait le shah de Perse? On sait que ce dernier laisse un journal où il se livre à des réflexions souvent baroques. La plupart [illegible], en effet, le monarque persan ne se rendait pas bien compte des

réponses qui lui étaient faites et les comprenait de travers. Le même accident a dû arriver plus d'une fois à Li-Hung-Chang. L'illustre dignitaire était pourtant accompagné d'un savant interprète, M. de Bernières. Mais les quiproquos sont si faciles! Et puis l'interprète connaissait-il le dialecte spécial du vice-roi de Petchili? On raconte, à ce sujet, qu'un jour, sous le règne de Charles X, des Chinois de marque vinrent en France. Les Chinois étaient alors une rareté : ils furent présentés à la cour.

Le jour de l'audience, le roi avait fait appeler M Stanislas Julien, qui professait la langue chinoise au Collège de France; il le pria de lui servir d'interprète auprès des fils du Céleste-Empire. O surprise! il fut impossible au savant et aux Chinois de comprendre un mot de ce qu'ils se disaient réciproquement.

Le roi fut très mortifié; le public, qui sut l'histoire, en fit des gorges chaudes. Cependant, cette aventure ne prouvait nullement que les Chinois ne fussent pas des Chinois authentiques, ou que M. Stanislas Julien, ne sût pas le chinois; seulement, les voyageurs parlaient un patois quelconque, et le professeur parlait la langue pure des lettrés du Céleste-Empire. J'imagine que quelques-uns des membres de l'Académie française seraient fort embarrassés si on les mettait dans la nécessité de converser soit en patois auvergnat, soit en vrai patois picard avec des paysans de la Limagne ou des laboureurs de l'Amiénois.

Les médisants prétendent que, dans les salles où l'on enseigne les langues orientales, il n'y a jamais que deux personnes qui fassent acte de présence : le professeur et un élève qui aspire à lui succéder. Est-ce vrai? C'est bien possible. On ajoute qu'il ne faudrait point se fier toujours à la vocation scientifique de cet unique auditeur.

Un professeur d'hindoustani faisait un jour consciencieusement son cours au Collège de France devant les banquettes vides, où se détachait la silhouette d'un seul élève. N'importe! le digne orientaliste, sans même regarder ce personnage solitaire, s'efforçait de l'initier aux beautés du Ramayana et du Zend Avesta.

L'intrépide savant s'animait, lisait, traduisait. Il parlait depuis une grande heure quand, tout à coup, il s'interrompit et, toujours sans lever les yeux de son livre, il dit à l'auditeur bénévole :

« Vous me permettrez, monsieur, de continuer? »

L'autre répondit par un grognement que le savant prit pour une réponse affirmative : une demi-heure se passa. Nouvelle demande.

« Vous ne trouvez pas mauvais, monsieur, que je continue?... »

L'auditeur grogna de nouveau, et la traduction du Ramayana recommença de plus belle. Enfin, au bout de deux heures, le professeur se souvenant de l'homme qu'il tenait sous le charme de sa science et de sa parole :

« Monsieur, lui dit-il, je vous prie de vouloir bien m'accorder encore quelques instants de votre attention.

— Allez-y, bourgeois, répondit une voix rauque, vous savez bien que vous m'avez pris à l'heure... »

Le savant releva la tête avec stupeur : cet auditeur unique et bénévole, ce disciple attentif, c'était le cocher de fiacre qui l'avait amené et qui était entré dans la salle pour se chauffer au poêle.

Oscar Havard.

# JEUX D'ESPRIT DE L'OUVRIER

*Pour les prix et les conditions, voir le n° 1920, du 10 juin 1896.*

### 34. — DOUBLE ÉNIGME-ANAGRAMME

Toujours l'un à côté de l'autre.
Le *premier* est un bon apôtre,
Car on y rencontre un ami;
Jamais on n'y vit d'ennemi.
Dans le *second*, c'est le contraire,
Aussitôt qu'on le considère,
La nuit, le jour, ô sort fatal,
On n'y rencontre qu'un rival

### 35. — CURIOSITÉ

Avec les douze mots :
SOLDAT, ANANIE, TIMIDE, BEDJAS, ERIDAN, DORADE, TAMTAM ITALIE, BALZAC, HARENG, CORNAC, CARTON,
former deux carrés de manière à obtenir une ville étrangère dans chacune des diagonales.

### 36. — MOTS EN HEXAGONE

Cercle connu de l'astronome .
Voilà ce qu'en tête je nomme.
De l'enfant de l'un de nos rois,
L'assassin, tel sera le *trois*.
Trois fois aussi grand que la Rance,
*Deux*, coule au midi de la France.
De mon *quatre*, je ne dis rien,
Tous vous le connaissez trop bien,
*Cinq*, cavalier du moyen âge
Qui se plaisait dans le pillage
De l'Argolide, tu le sais,
*Six* était célèbre marais.
Enfin, *sept*, chose indubitable,
Synonyme de véritable.

### NOTES POUR LES DEBUTANTS

*Curiosité.* — Les quatorze mots : *algèbre, bégonia, corbeau, courage, dénuder, Edouard, engagés, journal, jumelle, mariage, motrice, terrain, Tournon, vigueur,* placés de manière a former deux carrés comme ci-dessous :

| | | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|---|
| B | é | g | o | n | i | A |
| j | U | m | e | l | L | e |
| e | n | G | a | G | é | s |
| a | l | g | E | b | r | e |
| m | a | R | i | A | g | e |
| v | i | g | u | e | U | r |
| E | d | o | u | a | r | D |

| | | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|---|
| J | o | u | r | n | a | L |
| m | O | t | r | i | C | e |
| c | o | U | r | A | g | e |
| t | e | r | R | a | i | n |
| d | e | N | u | D | e | r |
| c | O | r | b | e | A | u |
| T | o | u | r | n | o | N |

donnent comme diagonales :
BUGEAUD, ALGERIE, JOURDAN, L. CARNOT.

*Hexagone* : Exemple :

R A T
A D A M
T A P I S
M I S E
S E E

Adresser tout ce qui concerne les *Jeux d'esprit* au rédacteur soussigné, aux bureaux du Journal.

Œdipe.

*Nous donnons ci-dessous les problèmes n*os *7, 8, 9 que, par erreur de mise en pages, nous n'avons pas publiés à leur place exacte.*

### 7. — MOTS CARRÉS AVEC CARRÉ CENTRAL

Je vous offre d'abord un tout petit carré
Ne comptant que trois mots ; le voici tout narré :
— Département français. — Possède un beau plumage.
— Ensuite un animal qui cause maint dommage.
Et maintenant, lecteur, disposez tout autour,
Seize lettres; aussitôt vous verrez tour à tour :
— Un jeu très amusant. — Un être méprisable.
— En cruautés surtout il fut inépuisable.
— Muse pour le suivant. — Enfin, pour terminer,
— Une mèche en coton. A vous de deviner.

### 8. — CRYPTOGRAPHIE

Qfotff ef tfofrvf
Dfmvj rvj epoof xjuf epoof efvy gpjt.

### 9. — ARITHMORÈME

PRÉNOMS

1150 + Instrument de paveur.
1150 + Portion d'un oiseau.
1150 + Mesure de surface.
601 + Proche parent.
106 + Plante désagréable.
502 + Fleur renommée.
551 + Animal domestique.
501 + Petite querelle.
51 + Repas biblique.
1001 + Mesure agraire.
51 + Divertissement.
60 + Contentement.

### NOTES POUR LES DÉBUTANTS

*Cryptographie*, — Ecriture cachée.

*Arithmorène.* — Dans l'arithmorème, on remplace les lettres I, V, X, L, C, D, M, par leur valeur 1, 5, 10, 50, 100, 500, 1.000. Avec les lettres restantes, on forme des mots.

*Exemples :* 550 + poésie en musique = Animal carnassier. 550 = DL ; poésie en musique = OPERA.
DL + OPERA = LEOPARD.

Adresser tout ce qui concerne cette partie au rédacteur soussigné, aux bureaux du Journal.

Œdipe.

### RECTIFICATION

Problème n° 15 : lire
— Anticles boucliers. — De France un amiral.

Le Directeur-Gérant : Henri GAUTIER. — Sceaux, Imp. Charaira et Cie.

5 centimes le N° année courante. (10 centimes le N° années échues.) N° 1944 TRENTE-SIXIEME ANNÉE. — 2 Septembre 1896.

# L'OUVRIER

Journal illustré paraissant le Mercredi et le Samedi

| ABONNEMENT D'UN AN : (104 numéros) France, Algérie et Belgique : 6 francs. | DIRECTION ET ADMINISTRATION : LIBRAIRIE BLÉRIOT, HENRI GAUTIER, SUCCESSEUR, 55, quai des Grands-Augustins, Paris. | ABONNEMENT D'UN AN (104 numéros) Colonies et Étranger (sauf la Belgique) : 7 francs. |
| --- | --- | --- |

## A L'ABORDAGE! PAR HENRY DE BRISAY



Il l'enleva comme une plume et l'emporta dans sa cabine. (Voir page 284.)

SOMMAIRE : **A l'Abordage !** par Henry de Brisay. — **Le Mariage du Député**, par Jeanne de Lias. — **Nos grands Patrons**, par G. de Céli. — **Boîte aux lettres de Magus.**

# A L'ABORDAGE!

## GRAND ROMAN D'AVENTURES

PAR

**HENRY DE BRISAY**

PREMIÈRE PARTIE

## LE BRICK *L'AGILE*

### VII

LA TEMPÊTE

Le *Rubis* et l'*Elisabeth* étaient aux mains des corsaires. La première partie du plan si hardi de Roëllo et de Kerbraz avait été triomphalement exécutée; il restait maintenant à mettre à la raison les trois vaisseaux anglais qui forçaient de voiles pour venir au secours de leurs camarades.

Roëllo avait fait passer une vingtaine d'hommes sur l'*Elisabeth* avec Le Jéguen. Leur consigne était de charger les canons de l'Anglais et d'envoyer la bordée à bonne portée au moment où les navires ennemis viendraient engager l'action. Kerbraz avait pris les mêmes dispositions et, de la sorte, les rôles se trouvaient changés et les Français avaient un formidable avantage d'artillerie.

En attendant l'attaque, Roëllo fit appeler Brecknock.

— Monsieur Brecknock, lui dit-il d'un ton sévère quand l'officier fut en sa présence, vous avez eu tout à l'heure une manœuvre malheureuse qui, sans le succès de mon abordage, aurait certainement causé la perte de mon navire. Je vous prie de me donner quelques explications à ce sujet.

Allan savait très bien qu'avec un marin comme Roëllo, il n'y avait pas de mauvaises raisons à donner; il prit son parti très vite et répondit avec un accent de franchise parfaitement joué :

— Je mérite une punition, capitaine, j'ai manqué de sang-froid et de coup d'œil au moment où l'*Agile* rangeait l'arrière de l'*Elisabeth*. Je le répète, j'ai perdu la tête et j'ai donné un faux coup de barre.

— Voilà un moment d'égarement qui pouvait être mortel pour tous...

— Je le sais, capitaine. Aussi bien, si le vieux Toussaint ne m'en avait pas empêché, je ne serais pas en face de vous en ce moment.

— Que voulez-vous dire, monsieur?

— Je veux dire que je voulais expier par ma mort la faute commise et trouver un trépas honorable en combattant.

Roëllo se tourna vers Toussaint qui écoutait la conversation, la main dans ses poches.

— Eh bien, vieux? interrogea-t-il.

— Pour ça c'est bien vrai, pour sûr, répondit Joël en se dandinant, et même que je m'en doutais. Je m'étais dit : le lieutenant il va vouloir crocher un coup pour sûr, alors bernique, plus personne à la barre... Je me cache dans un coin de l'escalier des cabines et puis j'attends... Oh! ça n'a pas été long, saint Siméon... A peine vous avait-il vu sauter sur le pont de l'Anglais, saint Protais, que voilà qu'il se lance comme un furieux... Oui, mais le père Toussaint était là, saint Gildas, qui lui a expliqué bien poliment qu'il fallait rester à son poste, malgré toute l'envie qu'on ait de chiffonner un peu les habits rouges.

Roëllo ramena sur Brecknock des regards bienveillants et dit en lui tendant la main :

— Allons, Brecknock, que tout soit oublié, mais, mille diables, n'ayez plus de pareils moments d'émotion à la première affaire, ou je ne réponds plus de l'*Agile*.

Allan s'inclina, tout pâle de la contrainte qu'il venait de s'imposer en s'humiliant devant ce Roëllo détesté, puis il dit avec un ton d'intérêt :

— Mais vous êtes blessé, capitaine!

Le corsaire porta la main à son front :

— Bah ! dit-il en souriant, une écorchure! Pourtant le coup était bien visé ; un pouce plus bas, Roëllo l'Abordage avait un bel enterrement sans fosse ni bière.

Brecknock tressaillit et une lueur de haine jaillit de ses yeux; mais le corsaire ne le vit pas. Il venait d'apercevoir sir Harry Linton qui, penché sur le bordage, le cou tendu dans la direction des vaisseaux anglais, semblait vouloir s'élancer vers eux pour les faire venir plus vite à la bataille et à la vengeance.

1. Voir l'*Ouvrier* depuis le 1er août 1896.

Une rage froide, qui poussait l'exaspération du vieux marin presque jusqu'à la folie, creusait ses traits et blêmissait sa face; la prise de l'*Elisabeth* et du *Rubis* avait été pour lui un double coup qu'il avait ressenti terriblement.

Il n'entendit pas le corsaire s'approcher; ce fut seulement quand la voix de Roëllo frappa ses oreilles qu'il se retourna.

Le marin disait :

— Commodore, vous avez été mauvais prophète...

Et sa main désignait la poupe de l'*Elisabeth* où flottait le pavillon de France.

Sir Harry Linton fit un prodigieux effort pour rester maître de lui et répondit froidement :

— La fortune vous favorise, capitaine, car vous êtes tombé sur un misérable qui s'est rendu avant de combattre. J'ose espérer que vous estimerez comme moi qu'ils ne sont pas nombreux dans la marine britannique, les lâches de cette espèce.

Roëllo avait l'âme trop haute pour laisser planer un soupçon d'infamie sur un homme qui avait fait son devoir. Il ne pensait plus que ce même homme avait voulu l'assassiner.

— Vous vous trompez, monsieur, dit-il, le commandant n'a rien à se reprocher. C'est sans son ordre que le pavillon a été abattu et il a fait d'incroyables efforts pour ramener au combat ses marins et ses soldats démoralisés et déposant les armes.

Un éclair de joie traversa les yeux du vieil officier.

— A la bonne heure, dit-il, et j'aime mieux accuser la fatalité qu'un camarade.

Puis il ajouta, les yeux toujours fixés sur les voiles anglaises

— Mais tout n'est pas dit encore et la chance peut tourner.

— Bah ! repartit insoucieusement Roëllo, le plus fort est fait. Nous avons désormais, grâce à nos prises, assez de canons pour couler en une heure les trois vaisseaux qui viennent à nous.

— Vous en parlez bien légèrement; mais vous ignorez sans doute que vous allez être aux prises avec le *Scotland* de 80.

— Tant mieux ! plus les navires ennemis sont gros, plus on a de place pour loger ses boulets. Vous allez voir tout à l'heure votre *Scotland* couler comme une gabarre.

Furieux, sir Harry Linton tourna le dos au corsaire après avoir fait un signe imperceptible à Brecknock, qui le suivit sans affectation.

Quand ils eurent gagné l'avant et comme personne ne les observait plus, le commodore dit à Brecknock :

— Vous n'avez donc rien pu faire encore?

— Comptez-vous pour rien ma manœuvre de tout à l'heure. J'ai engagé, en abordant, le brick de telle façon que je le croyais bien perdu. Il a fallu toute la hardiesse de cet homme...

— Un rude marin tout de même, murmura Linton.

— Il faudrait pourtant en finir...

— Le jour n'est pas encore venu; il triomphera encore dans le nouveau combat qu'il va livrer et ces trois navires que vous voyez s'avancer vont devenir pour ces maudits corsaires une proie facile.

— C'est à rendre fou!...

— Patience! notre heure viendra. Celui qui sait attendre est le plus fort.

— Que vous a-t-il dit tout à l'heure? compte-t-il tenter un nouvel abordage?

— Non, je crois que son intention est d'écraser nos vaisseaux sous son canon.

— Rien à faire, alors ! murmura Allan avec découragement.

Un coup de sifflet qui appelait tout le monde à son poste vint interrompre la conversation des deux Anglais.

Les navires ennemis étaient maintenant presque à portée de canon. On pouvait admirer leur silhouette puissante, leur mâture hardie. En tête venait le *Scotland* qui s'avançait majestueusement et se dirigeait vers l'*Elisabeth* qui formait la conserve de l'*Agile*.

Toute la bordée de l'Anglais tonna en même temps, mais la distance était encore trop grande et les boulets impuissants vinrent s'enfoncer dans l'eau, à quelques toises des deux bâtiments qui ne daignèrent même pas répondre.

Kerbraz, cependant, ne restait pas inactif. Semblant abandonner sa prise, il forçait de voiles et se dirigeait hardiment et à grande allure vers la ligne ennemie qu'il coupait entre le *Scotland* et l'*Adventure*, le second des navires anglais. A portée de pistolet, il lâcha sa bordée au *Scotland*, tandis que l'*Elisabeth* et l'*Agile* faisaient feu à leur tour de tous leurs canons. Grâce à cette manœuvre qui le prenait entre deux feux, le malheureux navire anglais fut criblé de projectiles et eut son mât de misaine coupé au ras du pont.

La *Sainte-Marie* avait viré de bord avec une agilité merveilleuse et revenait soutenir le *Rubis* qui avait engagé la lutte avec l'*Adventure* et l'*Edward* qui était un navire beaucoup plus faible. Désormais, l'issue du combat ne pouvait être douteuse, car le *Scotland* démâté ne pouvait plus manœuvrer et se trouvait exposé au feu terrible des Français sans pouvoir y répondre d'une façon efficace.

Roëllo, à la barre, gouvernait et commandait et, sous sa main habile, le brick évoluait comme un canot.

Toussaint Joël, près de lui, fumait sa pipe tranquillement et admirait, en connaisseur, les beaux coups des pointeurs de l'*Agile*; pourtant, depuis quelques instants, il considérait le ciel avec un semblant d'inquiétude. Enfin, il dit à Roëllo :

— Capitaine...

— Quoi, vieux ?

— Regardez donc un peu le petit grain qui nous vient là bas.

Vivement le corsaire regarda le ciel. Dans le nord-ouest une tache grise, très visible maintenant, allait s'élargissant avec rapidité.

— Oh! oh! dit-il, tu appelles ça un grain, mon camarade, c'est une jolie tempête que nous allons essuyer. Heureusement que les boulets anglais ont épargné notre coque, car voilà un coup de vent qui va nous donner la chasse de belle façon.

Puis se penchant sur son porte-voix :

— Attention! cria-t-il.

Et les commandements se succédèrent avec rapidité.

A ce moment, l'*Agile* rangeait l'arrière de l'*Elisabeth*.

— Hé! Le Jéguen! cria le corsaire.

Le jeune homme, qui était sur la dunette de la prise anglaise, se retourna vivement.

— Gare au grain, mon garçon, et si tu ne peux pas me rallier après le coup de vent, rendez-vous à Saint-Louis où nous ferons aiguade.

— Bien, capitaine! répondit l'officier.

— Pour tes prisonniers, désarme tout le monde et tiens-les dans l'entrepont avec des canons chargés à mitraille aux panneaux.

— Entendu, capitaine, j'ai vingt-cinq gaillards qui en valent cent.

— Bonne chance, mon gars...

— Ne craignez rien pour moi, capitaine, le navire est bon et...

Le reste se perdit dans le vent.

La brise faisait déjà craquer la mâture et vibrer les cordages: les poulies fatiguaient avec un plaintif grincement qui se confondait avec les cris des oiseaux de mer effrayés.

La situation resta la même pendant une heure environ.

Le combat avait cessé. Devant la formidable menace des éléments, le canon s'était tu. Les Anglais prenaient leurs dispositions en présence de l'orage et la *Sainte-Marie* était déjà à sec de toile.

Tout à coup, le vent augmenta d'intensité en même temps que le ciel, noir jusque-là, prenait une teinte cuivrée. De houleuse qu'elle était, la mer devint furieuse. Bientôt la tempête battit son plein : les lames plus courtes, plus serrées, bondissaient autour du navire, l'enveloppaient de leur étreinte, faisaient craquer sa membrure, le fouettaient de leurs chocs répétés.

Des montagnes d'écume s'élevaient qui croulaient sur le pont, balayant tout.

Dans le ciel bas, livide, de gros nuages noirs couraient comme d'énormes oiseaux affolés.

L'*Agile* filait dans le Sud avec une prodigieuse vélocité et semblait voltiger à la crête des lames.

— Hé, hé, capitaine, disait Toussaint, un joli coup de tabac!

— Tant mieux, répondait Roëllo, ça nous fait faire de la route.

Dans la cabine de Maryvonne, les deux jeunes filles étaient à genoux; Maryvonne priait ardemment, Diana songeait.

C'était un hommage reconnaissant que la fille du corsaire adressait au Seigneur.

Désormais, grâce à la tempête, Kerbraz et Roëllo ne pourraient plus se joindre de longtemps.

La porte de la cabine s'ouvrit et Guy parut sur le seuil. Sans mot dire, il vint s'agenouiller entre les deux jeunes filles, et devinant la prière de sa sœur, pria comme elle.

Enfin Maryvonne se releva et elle dit à Guy :

— Tu le vois, mon cher frère, Dieu nous a exaucés.

Pour toute réponse, le jeune homme mit un long baiser sur le front de sa sœur. Sûre de n'être pas observée, Diana enveloppait les deux beaux enfants d'un regard de haine. Elle craignit sans doute que l'expression de son visage fût remarquée, car elle sortit de la cabine, s'accrochant à tout ce qu'elle pouvait rencontrer sous ses mains afin de ne pas tomber.

Mais Guy s'était promptement aperçu de son absence. Il s'élança au dehors et la rejoignit dans l'escalier. Un coup de roulis plus violent faillit les renverser tous les deux.

— Au nom du ciel, mademoiselle! s'écria le jeune homme, ne montez pas sur le pont.

Diana se retourna et montra au pauvre garçon un visage si courroucé qu'il ne put que balbutier :

Je vous en prie... Diana...

— Et s'il me plaît, à moi! répliqua la jeune fille avec violence. Suis-je une enfant pour que vous soyez toujours à me surveiller, à épier chacune de mes actions!

— Oh! vous êtes méchante! balbutia Guy.

— Laissez-moi passer!

— Permettez-moi au moins de vous accompagner! Les lames balayent le pont en grand...

— Seule! j'irai seule!

— Diana!

— D'ailleurs, que votre sollicitude ne s'alarme pas, continuat-elle d'un ton ironique, mon frère doit être là-haut, il guidera mes pas chancelants!

Elle éclata de rire et gravit les derniers degrés de l'escalier.

En bas, Guy se tordait les mains.

— Elle m'exècre, disait il. Elle n'a pour moi que haine et mépris! Je suis un fou de l'aimer!

Diana cependant avait pu gagner le pied du mât de misaine et, se tenant solidement cramponnée aux cabillots, elle contemplait la mer. L'écume et le vent lui fouettaient la face, mais c'était avec une sorte de joie qu'elle recevait les brutales caresses de l'ouragan. Et puis ce tumulte, ces grondements, ce désordre furieux des flots la ravissaient. C'était bien l'image de son âme tourmentée et cruelle. Il lui semblait qu'elle respirait mieux dans la tempête. Qu'elle les trouvait belles, ces lames énormes, qui s'écrasaient, se tordaient, se relevaient échevelées et hurlantes, semblables à des furies! Aucune crainte du péril ne l'agitait. Ils ne pouvaient rien contre elle, ces éléments déchaînés qui semblaient s'associer à sa haine. Ils étaient ses alliés, ses complices!

L'*Agile* ne naviguait plus qu'avec ses focs et était néanmoins emporté comme en un tourbillon.

— Combien de nœuds filons-nous? cria dans le vent Roëllo à la barre.

Toussaint Joël, qui tenait le loch, répondit:

— Plus de vingt nœuds, capitaine.

— Eh bien! vieux, si nous continuions de ce train-là, nous serions avant un mois bien près de notre mouillage.

— Est-ce que je puis monter près de vous, capitaine?

— Pourquoi faire, je gouverne bien tout seul; quand je serai fatigué, tu me remplaceras.

— C'est pas pour ça, capitaine.

— Alors, explique-toi.

— Je ne peux pas, capitaine.

— Au diable le vieux fou!

— J'ai à vous parler, à vous tout seul.

— Ah! bon, grimpe alors.

Toussaint quitta l'arrière et commença son voyage. Roulant, tombant, glissant, tantôt debout, tantôt à quatre pattes, le vieux timonier parvint enfin à la dunette où il se hissa. Il avait frôlé Diana sans la voir. Instinctivement, la jeune fille avait passé de l'autre côté du mât, au moment où elle avait vu Joël quitter son poste de l'arrière. Quand le timonier fut à côté du capitaine, elle se glissa sous la dunette et se maintint comme elle put aux montants de l'échelle.

Comme les deux hommes, quoique placés à côté l'un de l'autre, étaient forcés de crier à cause du fracas de la tourmente, elle put entendre la plus grande partie de leur conversation.

— Allons, maintenant, parle, disait Roëllo.

Au lieu de répondre, Toussaint interrogea :

— Franchement, capitaine, de matelot à matelot, entre les deux yeux, qu'est-ce que vous pensez du lieutenant?

— C'est de M. Brecknock que tu parles?

— Parbleu, c'est pas de Le Jéguen qui est le fils de mon cousin, grand saint Ruffin.

— Eh bien! M. Brecknock me paraît un bon officier, un homme de courage et de résolution.

— Bon. Vous ne trouvez pas drôle la façon dont il a embarqué, saint Barnabé! vous n'avez jamais réfléchi que c'était tout de même curieux qu'il se trouvât juste à point pour remplacer notre Marius, mon gracieux saint Fortunatus?

— Mais tu deviens fou, ma parole d'honneur! N'est-ce pas sur ta recommandation qu'il s'est présenté chez moi?

— Possible, mais, à ce moment-là, je ne voyais qu'un bon marin de plus à embarquer à bord du brick. Je ne pouvais pas me douter qu'on massacrerait M. Lacaussade et qu'il aurait sa place.

— Comment, toi, mon vieux Toussaint, tu serais jaloux!

— Des bêtises, Roëllo, vous savez bien que je n'ai jamais voulu d'avancement, que ma place me plaît comme ça et que je mourrai timonier chef à bord de l'*Agile*, si c'est l'idée du bon Dieu et de messieurs les saints.

— Alors, je ne te comprends plus.

— Je vas vous déralinguer mes idées, et tout à l'heure ça va être clair comme un fond de sable.

— A la bonne heure, vieux, car jusqu'à présent tu n'as pas brillé par la clarté.

— Attention! me voilà paré. Donc, je rencontre le Brecknock qui m'embobine et je vous le présente. Bon, vous n'en voulez pas. C'est parfait. Là-dessus, on appareille; mon Lacaussade reçoit un atout qui manque de lui faire filer son grelin jusqu'au bout et l'Angliche reparaît. Va toujours. Le voilà lieutenant et puis on lui découvre une sœur. Mais, comme il manœuvrait en fin corsaire, rien à dire. On bûche un peu sur le *King William* : il travaille proprement... Jusque-là tout va bien...

Ici le vieux marin, fatigué d'en avoir tant dit d'une seule haleine, s'arrêta un instant. Roëllo en profita pour lui dire :

— Mais je sais tout cela, Joel.

— Attendez, reprit le timonier, c'est à propos d'aujourd'hui que ça va changer. Voile au vent, branle-bas, abordé en plein... Diable! mon Brecknock est à la barre et manque de nous faire couler par l'Anglais. Puis il lâche le gouvernail pendant l'abordage...

— Mais tu m'as dit toi-même que c'était pour aller se battre.

— Possible que j'aie dit ça. Mais alors j'avais pas vu ce que j'ai vu après.

— Qu'est-ce que tu as donc vu, Toussaint?

— Vous vous rappelez bien quand, après l'avoir réprimandé, vous lui avez donné la main en brave homme que vous êtes; d'abord il m'a paru qu'il n'y allait pas de franc cœur; mais enfin, rien à dire, chacun a ses idées et son tempérament. Mais après, comme j'étais occupé à réparer les caps de mouton des haubans du grand mât, en dehors de la lisse, par conséquent, j'entends la voix du commodore et la voix du Brecknock. « Qu'est-ce qu'ils peuvent fich' ensemble? » que je pense. Alors je me hisse comme je peux, je me traîne, je m'accroche et je vais coller mon œil à un sabord. Ils semblaient très animés, mais ils parlaient comme deux amis. Mais, voilà le diable, c'était en anglais qu'ils parlaient et je n'ai jamais pu me fourrer un mot de cette satanée langue dans la boussole.

— Je ne vois pas ce qu'il peut y avoir d'étonnant à ce que M. Brecknock et sir Harry Linton causent ensemble!

— Allez en douceur et espérez un peu. A un moment, je ne sais pas ce qu'ils ont vu, mais ils se sont serré la main, puis se sont séparés, mais Brecknock avait le doigt sur les lèvres. Qu'est-ce que vous dites de ça, Yves Roëllo?

Le corsaire était plus soucieux qu'il ne voulait le paraître de la révélation de Toussaint. Il dit d'un ton léger au vieux matelot :

— Bah! tout cela n'est pas bien grave!...

— Ah! si j'avais su leur langue de malheur, mon grand saint protecteur, je suis sûr que j'en aurais entendu de belles.

— En tout cas, mon vieux Joël, je te remercie de ta vigilance; nous ouvrirons l'œil. Mais pas un mot à personne de ce que tu viens de me dire. C'est entendu?

— Entendu, capitaine.

— Là, maintenant prends la barre, le vent mollit un peu. Moi, je vais aller me reposer une heure.

Et il posa le pied sur le premier barreau de l'échelle.

Toute frémissante, Diana avait entendu assez de l'entretien des deux hommes pour comprendre le danger qui menaçait son frère. La moindre imprudence désormais pouvait être mortelle. Elle maudissait le vieux matelot et se promettait de lui faire payer cher sa découverte. Pourtant, elle avait été trompée à l'accent de Roëllo qui semblait ne pas avoir attaché grande importance aux paroles du vieux bonhomme. Tout cela passa très vite dans sa pensée; maintenant, il s'agissait de ne pas être vue de Roëllo qui commençait à descendre de la dunette. Pourtant, comme il était impossible de se dissimuler, elle prit son parti très vite, et lâchant les cabillots de misaine où elle se tenait toujours, elle se laissa rouler sur le pont et vint se heurter assez rudement au bordage de tribord. Elle resta là, immobile, fermant les yeux, retenant son souffle.

Aussitôt qu'il fut sur le pont, Roëllo l'aperçut et courut à elle.

Le corsaire s'agenouilla et prit la jeune fille dans ses bras. Diana l'entendit murmurer :

— La pauvre enfant!...

Il l'enleva comme une plume et la porta dans sa cabine, voisine de celle de Maryvonne. A son appel, la jeune fille parut aussitôt et poussa un cri d'effroi en voyant sa compagne que son père venait de déposer sur l'étroite couchette.

Le corsaire se hâta de la rassurer.

—Je l'ai trouvée à l'instant sur le pont, lui dit-il, elle a dû être roulée par une lame, c'est miracle qu'elle n'ait pas passé pardessus bord.

— Vous ne la croyez pas blessée, mon père?

— Non, elle est évanouie simplement, et tiens, la voilà qui revient à elle.

Diana, en effet, avec une lenteur calculée, relevait ses longues paupières et promenait autour d'elle un regard égaré.

— Où suis-je? dit-elle faiblement.

— En sûreté, ma chérie, dit Maryvonne en la couvrant de baisers, mais dis-nous bien vite si tu n'es pas blessée.

— Non... je ne crois pas... j'ai mal à la tête pourtant... Ah! oui, je me rappelle, je suis tombée, mon front a dû heurter...

— Quelle imprudence, dit Roëllo, de quitter l'entrepont par un temps pareil!

Diana se releva un peu et dit d'une voix mieux assurée :

— Oui, Guy ne voulait pas que j'y aille, mais j'aime tant voir la mer furieuse, c'est un spectacle si beau, si grandiose.

— Mais, ma chère enfant, disait le corsaire, vous pouviez être enlevée par une vague.

— C'est ce qui m'est arrivé. Une masse d'écume a fondu sur moi, j'ai voulu me retenir, mais j'ai été renversée, j'ai senti un choc et j'ai perdu connaissance.

— Te sens-tu mieux, maintenant?

— Oui, c'est fini, je vous demande pardon de vous avoir fait si peur.

— Mais, ma pauvre mignonne, tu n'as rien à te faire pardonner.

— Comme tu es bonne!

Elle attira vers elle Maryvonne et l'embrassa tendrement.

La misérable fille avait joué son rôle avec un art consommé et nul, en la voyant serrer contre elle la fille de Roëllo, n'aurait pu soupçonner la haine terrible qui grondait dans son cœur.

*(La suite au prochain numéro.)* HENRY DE BRISAY.

# LE MARIAGE DU DÉPUTÉ

PAR

**JEANNE DE LIAS**

X (*Suite.*)

— Ce pauvre Rousselin! reprit Morancey, la voix attristée. Avez-vous la nouvelle?

— Depuis ce matin, dit Jacques; j'ai déjà fait l'article nécrologique, et il paraît dans notre édition du soir.

— Nous arrivons trop tard, grommela Delpart. Qu'est-ce que tu dis dans cet article?

— Mais... tout ce que l'on dit en pareille circonstance. Pourquoi me fais-tu cette question de cet air singulier? — Je retrace la vie, bien courte, hélas! de notre compatriote. En faisant les réserves nécessaires sur ses principes et sur ses votes, je rends justice à sa haute intelligence...

— Bon cela, interrompit Delprat : quand il s'agit d'un adversaire, ça fait toujours bien dans le paysage.

— Mais voyons, dit Saint-Aubain en souriant, êtes-vous venus depuis le Moudang jusqu'ici pour savoir ce que j'ai écrit sur Rousselin? Asseyez-vous donc tous les deux, dites-moi si vous avez dîné, racontez-moi votre voyage.

— Un instant, reprit Delprat... — Après avoir rendu justice à sa haute intelligence...

— A son éloquence de bon aloi..., continua Morancey.

— Tu ajoutes?

— Vraiment, vous y tenez tant que cela tous les deux! s'écria Saint-Aubain qui ne comprenait rien à l'étrange insistance de ses amis. Eh bien! je parle de ses vieux parents; — ils doivent être bien accablés, les pauvres vieux Rousselin! — et puis de sa jeune veuve. Ah! tiens, c'est ce qui m'impressionne le plus dans ce triste événement; la pensée de cette pauvre femme que j'avais vue, il y a quelques mois, si jeune, si belle et l'air si heureux...

— Oh! rassure-toi, dit tranquillement Delprat : la veuve pleure aujourd'hui encore; dans quelques semaines, elle sera consolée, et dans un an, elle se remariera; avec toi, si tu veux! — S'il n'est question, dans ton article, que de l'éloquence de ce malheureux Rousselin et des larmes de sa veuve, tout peut encore s'arranger.

— Mais enfin, où veux-tu en venir, avec tes questions et tes commentaires?

— Procédons par ordre, dit gravement Delprat. Nous sommes arrivés, il y a deux heures, par la gare d'Orléans; rien que le temps de sauter dans un fiacre et de nous faire voiturer chez toi. Depuis, nous t'attendons, et nous n'avons pas dîné.

— Venez avec moi au restaurant, dit vivement Saint-Aubain.

— Au restaurant, à dix heures du soir! s'écria Morancey.

— Oh! nous ne sommes pas ici au Moudang, dit Jacques en souriant.

— Je crois certes bien! dit Delprat. Nous arrivons à Paris, moulus, rendus, courbaturés par six heures de diligence et vingt heures de chemin de fer. Et quand nous sommes au gîte, on nous propose de sortir encore pour aller chercher notre vie! Voyons, tu n'as pas ici un morceau de pain, une rouelle de saucisson, n'importe quoi?

Jacques ouvrait déjà toutes ses armoires dont le pêle-mêle tout masculin appelait à grands cris la main d'une femme. Il chercha, fureta, et finit par mettre d'un air piteux devant les deux montagnards affamés une tablette de chocolat et un sac de biscuits accompagnés d'une bouteille de liqueur.

Delprat fit une grimace expressive.

— Et du pain? demanda Morancey un peu inquiet.

Hélas! Jacques, habitué à prendre ses repas au dehors, n avait pas de pain chez lui.

Il eut un moment de sérieux embarras, puis la pensée lui vint, fort heureusement, d'avoir recours aux bons offices de sa concierge. L'excellente dame, mise au courant de la situation, se procura de suite, chez les fournisseurs du quartier, un souper très confortable. Après que les deux voyageurs se furent un peu restaurés, au dessert, Delprat, devenu grave, prit la parole :

— Maintenant, mon cher Saint-Aubain, je vais tout t'expliquer. C'est pour une affaire très sérieuse et d'où dépend l'intérêt de notre parti dans la vallée, que nous venons te trouver. Rousselin est mort; tu l'as couvert de fleurs, c'est très bien; et ce qui est mieux encore, c'est que tu as appuyé dans ton article sur les questions de sentiment et que tu n'as pas parlé du successeur éventuel de notre député défunt.

Jacques devint attentif :

— Au nom du comité catholique conservateur réuni à la hâte, nous venons t'offrir la candidature au siège vacant.

— A moi? dit Jacques tout surpris.

— Et qui, mieux que toi, pourrait remplir cette place? Qui

1. Voir l'*Ouvrier* depuis le 29 juillet 1896.

pourrait avoir dans le pays plus de chances de succès? Suis-moi bien ! La circonscription de Lannemaze a élu Rousselin, non pas à cause de ses opinions avancées qui ne sont pas celles de nos compatriotes, mais malgré ces opinions, et parce que Rousselin était, selon le cliché usité chez nous, l'enfant du pays. Et ce mot en dit plus qu'on ne croirait. L'enfant du pays, c'est-à-dire l'homme dont le nom et la personnalité illustrent le petit coin de terre où nous sommes nés comme lui; l'homme arrivé, l'homme en place dont la gloire rejaillit sur nous et dont l'influence est de droit à notre service... Rousselin était tout cela, et c'est pour cette raison que nos compatriotes ont élu Rousselin. Les mêmes motifs et de meilleurs encore sollicitent leurs suffrages en ta faveur. Tu es à peu près sûr du succès, car tous les partis vont se rallier à ta candidature et tu nous fais gagner un siège à la Chambre.

— Tu arranges cela comme tu veux, ici au coin de mon feu, dit Jacques, mais là-bas, dans la circonscription, la partie pourra être plus difficile à gagner.

— Pourvu qu'on la gagne à la fin, qu'importe?

Jacques se taisait, semblait réfléchir et se montrait fort peu enthousiaste.

— Tu hésites ! dit le docteur.

— Crois-tu donc, dit Morancey en souriant, que Mlle Gabrielle serait peu fière de devenir la femme d'un député?

— Voilà un argument, mon cher Henri, fort peu capable de me toucher. Non, je ne pourrais jamais compter pour quelque chose, dans une entreprise de ce genre, l'ambition personnelle. Il faut aller à ces fonctions et à ces luttes, comme on va au devoir, comme on tient un drapeau, comme on fait le coup de feu dans le rang. Je connais assez ma fiancée pour être certain que là-dessus elle pense comme moi.

Simplement, Delprat et Morancey, toujours portés à l'admiration envers cette nature supérieure et cette âme plus haute que la leur, lui serrèrent la main.

— Tu acceptes donc par dévouement pour la bonne cause?

— Oui, j'accepte décidément, puisque le comité me fait l'honneur de me choisir pour son candidat.

— C'est bien, dit Morancey. Demain matin, à la première heure, nous télégraphions ton acceptation à ces messieurs. Après-demain, nous partons pour aller commencer la campagne. Viens-tu avec nous?

— Mais vous êtes des hommes pressés, des hommes terribles... Voyons, commencez par rester ici au moins quarante-huit heures, que j'aie le temps de vous faire renouveler connaissance avec Paris, de vous mener au journal.

Et, au bout des quarante-huit heures, tu nous suivras ?

— Ceci, mes bons amis, c'est l'impossible. Et Saint-Aubain pensait en lui-même : quel rêve ce serait pourtant d'aller revoir Gabrielle dans deux jours! mais il y a le journal ! — Il y a le journal, mon cher Delprat, mon cher Morancey. Un rédacteur en chef ne peut pas s'absenter comme cela du jour au lendemain. Il faut que j'assure pendant mon absence la bonne administration du *Militant*. Puis, à vous dire vrai, cette campagne électorale pour mon propre compte ne me sourit guère et j'aime mieux que vous la commenciez sans moi.

— Ah ! par exemple, mon cher Jacques, il faudra mettre de côté cette fois les faux scrupules et les fausses délicatesses. Mais nous reparlerons de cela dans la vallée. Voyons, franchement, sincèrement, quand peux-tu te remettre en route?

Saint-Aubain allait dire : dans un mois. Puis il pensa à Gabrielle et répondit :

— Dans quinze jours.

### XI

#### SOUVENIRS D'ANTAN

On était tout ému encore dans la vallée de la mort de Rousselin et des splendeurs de ses obsèques. L'impression de stupeur causée par la catastrophe et l'impression de curiosité satisfaite produite par le spectacle insolite des honneurs funéraires rendus au défunt, se combinait chez les bons habitants de la vallée en un sentiment complexe dont la psychologie eût été piquante à démêler. Tout le cousinage, très flatté d'avoir le droit de prendre le deuil, montrait ostensiblement sa douleur, et M. Audibert, en particulier, avait reçu d'un air pénétré, au retour de l'enterrement, les condoléances que certains amis politiques de feu Rousselin semblaient s'être donné le mot pour lui adresser avec une certaine affectation.

Mais, dans la vieille maison de Lescat d'où venait de sortir pour n'y plus rentrer jamais, Jean-Paul Rousselin endormi dans son cercueil, deux vieillards, le père et la mère, insensibles à tout l'orgueil passé, à la pompe des funérailles, aux banalités dont on les fatiguait, pleuraient leur enfant avec accablement.

Vers le soir de cette journée funèbre, quand elle pensa qu'ils étaient seuls, Marthe prit le bras de Gabrielle et l'entraîna vers la maison mortuaire, pour aller consoler les pauvres vieux.

La mère Rousselin, assise sur une chaise basse au coin du foyer de sa grande cuisine, portant encore sa robe neuve de mérinos noir et son petit bonnet de crêpe, pleurait silencieusement, les mains sur les genoux. Le père, — les hommes sont souvent les moins forts à ces heures cruelles, — épuisé par les émotions de la journée, était allé s'étendre sur son lit. La belle-fille, la veuve élégante et riche de Jean-Paul Rousselin, dépaysée dans cette maison rustique, au milieu de ces villageois, s'était retirée avec sa mère, arrivée la veille pour les obsèques, dans la chambre du premier qui avait été affectée à leur usage, et où les deux dames préparaient leur valise pour retourner le lendemain à Paris.

Les jeunes filles entrèrent sans bruit et, venant s'asseoir auprès de la pauvre femme, lui prirent les mains. A ce contact, à cette marque de sympathie, elle éclata en sanglots.

— Ah ! Marthe ! Marthe ! gémit-elle de sa voix entrecoupée, vous ne savez pas quelle douleur c'est pour une mère d'ensevelir son enfant !

Emue par les cris de cette angoisse poignante, Marthe, sans trouver une parole à dire, se mit à pleurer.

— Ah ! vous le regrettez, vous aussi, n'est-ce pas ! Vous vous souvenez du passé, malgré tout. Ah ! pourquoi, pourquoi cela ne s'est-il pas fait, hélas ! Vous auriez été la tendresse et le dévouement vous, Marthe; et il aurait vécu peut-être. Cette femme n'a pas su l'aimer.

— Oh! taisez-vous, de grâce, madame ! dit Marthe d'un air suppliant.

On entendait des pas dans l'escalier; la veuve apparut bientôt sur le seuil de la porte. Par bonheur, elle n'avait pu entendre, car elle ne manifesta rien et salua les deux jeunes filles qu'elle connaissait un peu et traitait de cousines. Elle portait une longue robe de cachemire noir tout unie; son visage de jolie brune était pâle et défait, et ses yeux, gonflés par les larmes, largement cerclés de noir. Marthe pensa, avec son équité native, que l'excès du chagrin rendait la mère de Jean-Paul injuste. Elle demeurait intimement troublée cependant des paroles révélatrices que cette femme affolée de douleur avait prononcées devant Gabrielle. Mais lorsqu'elles sortirent toutes deux, après une conversation que l'on avait soutenue péniblement de part et d'autre à l'aide de lieux communs assez tristes, l'enfant discrète et délicate ne fit aucune allusion aux propos étranges tenus à sa sœur par la mère désolée.

(*La suite au prochain numéro.*) JEANNE DE LIAS.

## A NOS ABONNÉS DIRECTS

### GRANDE PRIME DE VACANCES

Nous annonçons, pour la dernière fois, notre grande prime de vacances, sur la couverture qui, pour nos seuls abonnés directs, renferme le numéro d'aujourd'hui.

Cette prime ne pourra pas nous être demandée après le 1er octobre. Qu'on se hâte donc de faire provision de livres pour les jours de pluies et les longues soirées.

## BIBLIOGRAPHIE

# LE ROMAN D'UN ÉGOISTE

PAR

CHAMPOL

Un volume in-12............................ 3 fr.

Le *Roman d'un égoiste*, par M. Champol, nous réserve plus d'une surprise. D'abord il n'est pas si égoiste que cela, le bon vivant qu'on nous présente dans un compartiment de chemin de fer, prodiguant ses soins à un phtisique, dont le hasard a fait son voisin, et se chargeant des cent mille francs en billets de banque que le moribond lui glisse au dernier moment en prononçant ces seuls mots : « *Pour Françoise!* » Quelle est Françoise? Notre homme se fait un point d'honneur de la trouver et de lui remettre cette fortune. De là une série d'enquêtes et de péripéties qui piquent vivement la curiosité. Et c'est un des charmes du livre. Tout d'abord, notre égoïste se transporte dans le vieux château naguère habité par le défunt et passe la plus belle saison de l'année dans cette affreuse baraque. Il consulte le curé du lieu sur l'existence d'une Françoise quelconque dans le pays. Le curé connait toutes les familles à deux lieues à la ronde; mais il ne s'y rencontre pas la plus petite Françoise.

Une vieille femme de charge lui apprend que M. de Lafougeraie — c'est le nom de l'étranger — avait fixé sa résidence hivernale

à Pau, à cause de sa santé. Voilà notre héros parti pour Pau, où, malgré toutes les investigations, il ne parvient pas à mettre la main sur celle dont il ne connaît que le petit nom. Un soir pourtant, dans un bal donné au château, ce nom fatidique retentit tout à coup à son oreille. Celle qui le porte est une jeune fille qui n'a absolument rien de remarquable dans son extérieur. Vite, sans se faire présenter, il l'invite à un tour de valse, et dans le tourbillon de la danse, il lui demande à brûle-pourpoint si elle a connu M. de Lafougeraie. A ce nom, la dame se pâme; voilà notre héros bien avancé. Néanmoins, cet accident lui fournit un prétexte pour aller le lendemain prendre de ses nouvelles. Il tombe alors dans la plus extraordinaire famille qu'il soit possible d'imaginer: de vrais rastaquouères. L'espace nous manque pour décrire l'un après l'autre ces étranges et suspects personnages, au milieu desquels la fameuse Françoise est comme un lis sur du fumier. La pauvre fille est victime d'une demi-parente qui spécule sur sa fortune et la tient quasi prisonnière.

A force d'esprit et d'audace, M. de Rouverand — lisez l'égoïste — parvient à pénétrer auprès de celle qu'il prend pour la fiancée de M. de Lafougeraie, et qui était tout bonnement sa sœur. Tout paraît simplifié; mais comment lui remettre les cent mille francs sans que les autres mettent la main dessus? Notre homme est bien tenté de les laisser se débrouiller comme ils voudront, car il se sent en danger, ces gens-là sont capables de tout; mais il tient à s'acquitter jusqu'au bout de la mission dont un mourant l'a chargé. Voyez quel affreux égoïste! Survient une grande fête donnée la nuit aux environs de Pau. Françoise y assiste, étroitement surveillée par sa cousine. Rouverand l'accompagne par pur dévouement chevaleresque. Pendant la fête de la joyeuse compagnie, Françoise s'échappe, monte sur le meilleur cheval que son protecteur lui a donné. Lui-même la suit à une distance raisonnable, juché sur une misérable rossinante qui risque mille fois de lui casser les os. Peut-on, en vérité, pousser plus loin l'égoïsme! Bref, les deux personnages se retrouvent à Paris.

La jeune fille est libre, ayant atteint sa majorité; mais, repoussée par sa propre famille, elle se voit condamnée au plus triste isolement et l'on conteste même son état civil. Touché de tant d'infortunes et d'innocence, Rouverand se décide à lui donner son nom en l'épousant, persuadé qu'il sera près d'elle le plus heureux des hommes. Voilà comment, en terminant, il fait encore un acte d'égoïsme. Au fond, l'auteur a voulu nous montrer comment en se soumettant à une noble tâche, au lieu de rechercher uniquement son intérêt et son plaisir, on donne du prix à la vie et on échappe aux prises de cet amour-propre et de cet égoïsme que chacun sent vivant au dedans de soi. Ce roman est très attachant, très amusant, et, ce qui est capital, irrépréhensible au point de vue de la moralité.

(*Journal de Maine-et-Loire.*)



# NOS GRANDS PATRONS

ACTES ET LÉGENDES

**Par George de Céli.**

UN OFFICIER DE MAXIMIEN. — GUY. — LES TROIS G. FATIDIQUES. — LE PAUVRE D'ANDERLECHT. — FACHEUX ESSAI DE NÉGOCE. — LES PÈLERINAGES AU Xe SIÈCLE. — INCERTITUDES D'ALMANACH. — UN ÉVÊQUE DE CARTHAGE. — L'OR DU BOURREAU. — CYPRIEN LE MAGICIEN. — LE PRÉTENDANT DE SAINTE JUSTINE. — SAINT MATHIEU EN ÉTHIOPIE. — LES ENCHANTEURS DE NABADAR. — LA FILLE DU ROI ÉGYPTUS. — MAURICE ET LA LÉGION THÉBAINE. — GÉRARD DE HONGRIE. — L'ÉVÊQUE ET LE BUCHERON. — LE PRINCE DES ANGES. — LA CHUTE DE LUCIFER. — AU MONT SAINT-MICHEL. — LE GARDIEN DE LA FRANCE.

Nombreux sont les persécuteurs païens qui, touchés par le courage et la parole ardente des martyrs, ouvrirent tout à coup les yeux à la Lumière, et descendirent de leurs sièges de juges pour prendre place parmi les chrétiens, devant les bourreaux indécis. C'est l'histoire de saint *Adrien*, dont l'Eglise célèbre la fête le 8 septembre.

Il était officier dans les gardes de Maximien; il avait à peine vingt-huit ans et venait d'épouser une jeune patricienne très belle, nommée Nathalie, chrétienne en secret. Présidant un jour, à Nicomédie, aux tortures que subissaient avec intrépidité des vieillards, des enfants, des femmes, qui ne cessaient de louer le nom du Christ au plus fort de leurs supplices, Adrien fut ému de pitié et d'admiration. Il se leva brusquement et dit aux soldats : « Placez-moi parmi ces martyrs, car je crois au Dieu qu'ils confessent. »

L'empereur, averti de cette scène extraordinaire, se fit amener Adrien et tâcha de le regagner par des caresses mêlées de menaces. Le jeune officier ne faiblit pas; mais, dans la prison où il fut jeté, la pensée de l'épouse que sa mort laisserait seule dans le monde et dans les ténèbres de l'idolâtrie le remplissait de tristesse. La porte du cachot s'ouvrit tout à coup, et Nathalie se jeta à ses pieds, louant avec larmes son noble courage, lui avouant qu'elle était chrétienne aussi.

Peu après, Adrien fut averti qu'il allait être jugé. Le soldat qui le gardait, sans doute un de ses anciens soldats, confiant en sa parole, lui permit de s'échapper un instant pour dire à sa jeune femme un dernier adieu. Lorsque Nathalie le vit paraître, croyant qu'il avait obtenu la liberté par l'apostasie, elle le repoussait avec de dures paroles. Adrien la laissait dire, admirant l'ardeur de sa foi. Puis il lui expliqua comment il était sorti pour quelques instants avant le martyre. Repentante et joyeuse, l'épouse chrétienne loua Dieu.

Conduit au tribunal de l'empereur, Adrien fut d'abord si rudement frappé à coups de bâton qu'il eut les jambes brisées. « Aie pitié de toi-même, criait Maximien; dis seulement un mot en l'honneur de nos dieux. — Que tes dieux me parlent d'abord et je leur répondrai, » répliqua le martyr. Nathalie, frémissante d'horreur, l'encourageait pourtant des yeux et du geste. Il fut rapporté dans la prison avec ses compagnons de supplice. Le lendemain on leur coupa les bras et les pieds. Adrien expira après cette mutilation atroce.

Son corps devait être jeté au bûcher; mais une pluie violente, dont la ville fut comme inondée, éteignit le feu. Les bourreaux s'enfuirent. Les chrétiens purent se saisir des restes précieux du martyr, qu'ils transportèrent à Byzance.

Quelques Adrien placent leur fête au 5 mars, sous l'invocation de saint Adrien, martyr à Césarée de Palestine.

***

Le nom de Guy, dont la mode est un peu passée, a été fort répandu dans le monde élégant. Guy, Gontran, Gaston... Ces trois G (parés de toutes sortes de plumes de paon) figuraient dans les chroniques comme l'hiéroglyphe du snobisme mondain.

Saint *Guy* (12 septembre) fut pourtant un saint très humble. On l'a surnommé « le pauvre d'Anderlecht », du nom du village belge où il naquit, au xe siècle. Il est le patron des sacristains, ayant exercé longtemps ces fonctions modestes dans l'église Notre-Dame de Laeken.

L'esprit de lucre et de négoce un jour le tenta par cette ruse : que s'il devenait riche il pourrait faire d'abondantes aumônes. Guy s'associa donc avec un marchand de Bruxelles pour commercer en pays lointains. Mais leur vaisseau sombra et la cargaison fut perdue.

Réduit à une complète misère, honteux de sa faute, le pauvre d'Anderlecht résolut de l'expier par un pèlerinage en Terre-Sainte. Un tel voyage est aujourd'hui aisé; au xe siècle, c'était une entreprise héroïque, pleine de difficultés et de périls. Guy passa sept années en pèlerinage, visitant après le Saint-Sépulcre les plus célèbres sanctuaires du monde. Il rencontra en chemin saint Wondulphe, doyen de son église d'Anderlecht, qui mourut dans ses bras.

Ce fut pour rapporter l'anneau du doyen et raconter sa pieuse mort que Guy revint dans son village. Mais peu de jours après ce retour, le vieux Pèlerin partit pour la céleste patrie.

Les chanoines d'Anderlecht l'ayant honorablement enterré dans leur cimetière, de grands miracles eurent lieu sur son tombeau, et l'archevêque de Cambrai, du diocèse duquel dépendait alors Anderlecht, y fit bâtir une église.

***

Presque tous les noms ont été sanctifiés plusieurs fois. Le même nom apparaît donc à des dates diverses dans le *Martyrologe* sur des visages différents. C'est ainsi que l'Eglise fête le 16 septembre saint *Cyprien*, évêque de Carthage; le 26 du même mois, saint Cyprien d'Antioche, martyr à Nicomédie; et le 3 octobre, saint Cyprien, évêque de Toulon. Elle a fêté le 11 juillet un autre saint Cyprien encore, martyr à Brescia.

Embarras pour ceux qui ont reçu le nom de Cyprien au baptême, très probablement sans invocation spéciale de l'un ou l'autre de ces saints. Leur patron véritable et le jour de leur fête seront fixés un peu au hasard, d'après une coutume voisine, ou l'indication d'un almanach. Les indications des almanachs, soit dit en passant, sont souvent tout à fait dignes de méfiance. Celui des Postes et Télégraphes en particulier est rempli d'erreurs.

Le plus illustre des saints Cyprien est celui du 16 septembre, le grand évêque de Carthage, dont Ponce Diacre, son disciple, a écrit la vie. Il était de famille sénatoriale et opulente; de plus, habile rhéteur. Converti au christianisme par un prêtre nommé Cœcilius, il abandonna sa famille, ses richesses, et ses triomphes d'éloquence. Sa sainteté éclata si vite qu'à peine ordonné prêtre il fut choisi comme évêque par les chrétiens de Carthage.

Une persécution violente sévissait alors sur l'Église d'Afrique. Exilé, fugitif dans l'intérêt de son troupeau, où lui seul pouvait maintenir la discipline et la foi, Cyprien reçut enfin d'en haut l'avis de se préparer au martyre. Pour ces chrétiens héroïques, la mort était un gain, selon le mot de saint Paul.

Le saint évêque revint en hâte à Carthage, se livra au proconsul, et, tirant de sa robe usée quelques pièces d'or :

— Tiens, dit-il au bourreau, voilà pour te remercier du bon office que tu vas me rendre.

Il fut décapité.

Les ouvrages de saint Cyprien sont « plus brillants que le soleil », dit un peu pompeusement le *Bréviaire*. Une tache légère dans la noble vie de ce saint est la querelle qu'il soutint avec beaucoup d'âpreté contre le pape saint Etienne, au sujet de la réitération du baptême aux hérétiques. Saint Cyprien soutenait que le baptême doit être renouvelé.

L'histoire du saint Cyprien que le *Martyrologe* mentionne au 26 septembre est fort curieuse. Il était magicien et en commerce, paraît-il, avec les démons. Un homme qui recherchait en mariage sainte Justine d'Antioche (fêtée également le 26 septembre) vint le prier de lui gagner par des enchantements le cœur de la jeune sainte. Mais en vain Cyprien multiplia ses sortilèges. Le démon lui-même l'avertit qu'il était impuissant contre la vierge chrétienne.

Le magicien fut stupéfait de cet aveu. Il se sentit plein de curiosité et de respect pour ce Dieu plus puissant que ses démons et, venant à sainte Justine : « Vierge, lui dit-il, j'ai voulu te soumettre à mes enchantements ; mais ta vertu est la plus forte. Pardonne-moi et enseigne-moi dans ta foi. »

L'humble fille catéchisa le mage humilié. Peu après, il l'accompagnait au martyre

***

*Mathieu* l'Evangeliste (21 septembre), lorsque les apôtres se dispersèrent pour prêcher la Bonne Nouvelle, reçut en partage l'Ethiopie. Il y fut accueilli par cet eunuque de la reine Candace que saint Philippe avait baptisé, comme il est raconté dans les *Actes des Apôtres*. Deux magiciens troublaient en ce temps l'Ethiopie par leurs faux miracles, et, comme ils redoutaient Mathieu, ils vinrent vers lui suivis de deux énormes serpents. Mais l'apôtre fit sur eux le signe de la croix, et les serpents s'enroulèrent paisiblement à ses pieds..

Un autre miracle acheva de lui gagner le peuple. La fille du roi, Ephigénie, venait de mourir. Mathieu entra dans le palais en deuil, et, au nom du Christ, ressuscita la jeune fille. Le roi, la reine et les principaux de la maison reçurent alors le baptême. La jeune princesse voulut se consacrer au Dieu qui l'avait tirée de l'ombre de la mort, et prit le voile des mains de l'apôtre.

Mais ce roi, qui se nommait Egyptus, vint lui-même à mourir. Un usurpateur du nom d'Hyrtace s'empara du sceptre, et, moitié pour l'assurer dans sa main, moitié parce que la princesse était fort belle, il voulait épouser Ephigénie. Il promit à saint Mathieu la moitié de son royaume s'il favorisait ce mariage.

L'apôtre, feignant de consentir, fit assembler le peuple, et, lorsqu'une foule immense fut attentive autour de lui, s'écria :

— N'est-il pas vrai que si quelqu'un tentait de ravir l'épouse d'un roi, il mériterait la mort? Combien tu es plus coupable, toi, Hyrtace, qui veux ravir l'épouse du Christ, Roi des rois!

Le méchant prince, exaspéré, fit tuer Mathieu au pied de l'autel où le saint était en oraison. Il voulut ensuite incendier le couvent où Ephigénie était retirée ; mais un vent violent écarta les flammes et les poussa vers le palais du roi, qui fut consumé. Bientôt, atteint d'une lèpre horrible, objet d'effroi et de dégoût, Hyrtace se frappa de son épée

***

Aucun nom des Césars n'est souillé de tant de sang que celui de Maximien. Ce paysan pannonien, empereur de hasard, âme de bandit dans un corps de rustre, traqua les chrétiens dans le monde entier. Nous avons déjà vu deux soldats héroïques, saint Victor et saint Adrien, tomber sous le glaive de ses bourreaux. Le massacre de *Maurice* et de la légion thébaine est peut-être le plus odieux de ses forfaits.

La légion thébaine était désignée sous ce nom parce qu'elle avait été levée à Thèbes, dans la haute Egypte. Elle était forte de 10,000 hommes, tous chrétiens. Maurice, originaire de Thébaïde, la commandait. Elle faisait partie de l'armée à laquelle Maximien fit passer les Alpes, en 286, pour combattre les Germains révoltés.

Arrivée sur les hauteurs d'Octodurum, l'armée se reposa, et Maximien ordonna des sacrifices aux dieux. Dès que la légion thébaine connut cet ordre, elle se retira vers Agaune, à 12 kilomètres d'Octodurum. L'empereur leur fit commander de venir participer aux sacrifices. La légion refusa. Maximien ordonna qu'elle fût décimée. Les Thébains virent tomber mille de leurs frères sans que leur courage fût ébranlé. Une seconde décimation eut lieu.

Maurice et ses deux lieutenants, Exupère et Candide, adressèrent alors à l'empereur une protestation dont les termes nous ont été conservés. « Nous sommes vos soldats, disaient-ils ; mais no[us] sommes d'abord les serviteurs de Dieu... Vous nous trouver[ez] dociles à vos ordres dans tout ce qui ne sera point contraire à sa loi... Nous avons vu massacrer nos compagnons sans les plaindre, car nous nous réjouissons du bonheur qu'ils ont eu de mourir pour leur foi. L'extrémité à laquelle on nous réduit n'est point capable de nous inspirer des sentiments de révolte. Nous avons les armes à la main; mais nous aimons mieux mourir innocents que vivre coupables. »

Maximien furieux ordonna d'investir la légion et de la massacrer tout entière. L'armée s'attendait à une terrible résistance, ayant devant elle les meilleurs soldats de l'Empire : les Thébains, après s'être embrassés, s'agenouillèrent et présentèrent leurs poitrines aux glaives.

Les reliques de saint Maurice et de ses compagnons ont été pendant des siècles l'objet d'une vénération universelle. On avait élevé d'abord une simple chapelle près de l'ossuaire. Sigismond de Bourgogne la remplaça par une église magnifique, à côté de laquelle il fit bâtir un couvent qui renferma bientôt neuf cents religieux voués au culte de ces reliques. Plusieurs villes de France, d'Italie, d'Espagne et d'Allemagne en possèdent quelques fragments : Vienne, la tête de saint Maurice; Angers, son bras droit; Tours, un peu de son sang, rapporté par saint Martin. La plus grande partie en fut transportée à Turin au XVe siècle. La maison de Savoie, qui avait en grande vénération la mémoire de saint Maurice, dont elle se vantait de posséder la lance et l'anneau, institua sous son nom un ordre de chevalerie réuni plus tard à celui de saint Lazare.

La fête de saint Maurice a été longtemps obligatoire dans l'Eglise. On la célèbre le 22 septembre, anniversaire du massacre de la légion.

***

Nous avons vu l'empereur Henri le Pieux (15 juillet) donner en mariage sa fille Gisèle à Etienne, premier roi de Hongrie, dans l'espoir qu'elle convertirait ce prince et par lui sa nation. Si bien y réussit-elle qu'Etienne fut canonisé.

Mais le roi et Gisèle furent grandement aidés dans la conversion de leurs peuples par *Gérard*, Vénitien de nation, lequel, au retour d'un pèlerinage à la Terre Sainte, s'était arrêté en Hongrie, où il vécut sept ans dans un ermitage. Le bruit de sa vertu et de ses miracles étant venu jusqu'à la cour, Etienne le tira de sa solitude et le fit évêque de Molissen.

La sévérité de ce saint envers lui-même et sa bonté pour les autres sont restées célèbres en Hongrie. Lorsqu'il rencontrait quelque humble travailleur, comme ce bûcheron dont l'aventure est racontée dans un vieux poème, il l'envoyait s'asseoir à sa table épiscopale, et lui-même coupait la ramée.

A la mort d'Etienne, le paganisme mal étouffé en Hongrie releva la tête. Gérard défendit hardiment les chrétiens contre le roi Pierre, auquel il prédit comme châtiment la brièveté de son règne. Sous André Ier, la persécution devint violente. Gérard se rendait à la cour pour intercéder près du roi : arrêté au bord du Danube par un magnat idolâtre, il fut assassiné avec les deux évêques qui l'accompagnaient et plusieurs prêtres et laïcs. Le roi, pressé par l'indignation populaire, fit ensevelir avec honneur le saint prélat, dont le nom est resté populaire en Hongrie. Sa fête est fixée au 24 septembre[1].

***

L'Eglise fête le 29 septembre non plus un saint ordinaire, mais l'Archange, chef des armées célestes, *Michel*, dont le nom signifie « représentation de Dieu ».

Milton a chanté le combat terrible qui s'éleva dans le ciel, longtemps avant que les mondes eussent jailli de l'ombre. Le prince des archanges, Lucifer, celui qui portait la lumière, tenté par l'orgueil, s'était élevé, entraînant des milliers d'anges rebelles, et criant : « Je m'égalerai à Dieu . — *Quis ut Deus?* Qui est tel que Dieu? » s'écria Michel, le second des archanges. Et il accourut à la tête des anges fidèles. Après une lutte dont parlent en frémissant les saints livres, Lucifer et les siens furent précipités dans les abîmes, et Michel, désormais le premier des sept esprits de la présence, assista debout devant la majesté du Très-Haut.

C'est lui qui fut le protecteur d'Israël. La tradition rapporte qu'il arrêta le bras d'Abraham, prêt à sacrifier Isaac, qu'il guida les Israélites à travers la mer Rouge, qu'il lutta contre Jacob et le bénit, qu'il frappa les faux prophètes, apparut à Gédéon, délivra le peuple de la captivité de Babylone et flagella Héliodore. Dans l'Eglise, une pieuse croyance lui attribue l'annonce de la résurrection aux saintes femmes et la délivrance de Pierre.

Deux de ses apparitions sont particulièrement célèbres : celle qu'il fit au mont Gargan, aujourd'hui mont Saint-Ange, du temps

1 L'almanach cité plus haut la place au 30 octobre, sans l'ombre d'une raison.

du pape Gélase Ier, et celle qui a donné naissance au célèbre monastère du mont Saint-Michel.

Sous Childebert, en 709, l'archange apparut à Aubert, évêque d'Avranches, et ordonna qu'il lui bâtît une église dans la mer, sur un rocher appelé le Mont-Tombe. Aubert, incertain de la réalité de la vision, hésita pendant quelques jours. L'archange lui apparut deux fois encore et la seconde lui laissa du doigt une empreinte au front.

L'évêque fit alors bâtir l'église, et le Mont-Tombe prit le nom de Mont-Saint-Michel. Tout le monde connaît au moins de renom cette vieille abbaye merveilleuse qui, avec ses innombrables clochetons et sa tour carrée, a trois cents pieds au-dessus de la mer. Le progrès du siècle en chassa les moines pour y mettre des criminels.

Saint Michel est un des protecteurs particuliers de la France. Monstrelet rapporte que, lors de la déroute des Anglais devant Orléans, on le vit combattre avec nous. Charles VII ordonna que son image décorât la bannière royale, « comme estant le gardien et l'ange tutélaire de la France ». Louis XI établit en son honneur l'ordre de chevalerie qui portait son nom. Puisse-t-il comme jadis s'émouvoir de la « grant pitié qui est au royaume de France »!

George de Céli.

# BOITE AUX LETTRES

## DE MAGUS

A nos lecteurs. — Merci de tant de lettres charmantes, de tant de sympathies et d'encouragements. Nous voudrions répondre à tous ceux qui nous ont écrit, mais un numéro entier de ce journal n'y suffirait pas. Nous demandons encore une fois que l'on soit indulgent pour notre trop long silence. Nous aimerions qu'il nous fût possible de consacrer plus de temps à l'*Ouvrier* et aux *Veillées des Chaumières*, ces deux excellentes publications, — qui modestement, sans bruit, accomplissent tant de bien, — si des devoirs plus grands ne nous laissaient pour cela que de trop courts loisirs.

*Lettres restées sans réponse.* — Il nous est impossible de répondre par lettres à toutes les communications qui nous sont faites ; le temps matériel nous manque; répondre à tous dans le journal par la *Boîte aux lettres* ne serait point pratique : accusés de réception, compliments et remerciements seraient d'une lecture peu attrayante pour la plupart des lecteurs et rempliraient des colonnes mieux occupées par les intéressants romans et nouvelles de l'*Ouvrier* et des *Veillées des Chaumières*. Toutefois, exceptionnellement jusqu'à la fin d'octobre, nous nous ferons un plaisir de répondre directement à toute lettre accompagnée d'un timbre pour l'affranchissement. Quant au courrier de la boîte aux lettres, on voudra bien tenir compte de ce fait que le tirage considérable de nos journaux oblige à préparer les numéros au moins quinze jours d'avance.

Prochainement : deuxième et troisième série d'objets confectionnés en coquilles d'œufs et liste des gagnants.

*Envois de récréations. Primes.* Nous recevons constamment, et en quantité, des récréations, toujours les mêmes, très connues, que l'on trouve dans tous les anciens livres et que l'on a reproduites partout. Ces envois ne nous sont d'aucune utilité et, le plus souvent, nous en reconnaissons immédiatement l'origine. Chose plus grave : des lecteurs nous communiquent parfois des récréations, qu'ils ont copiées textuellement dans des publications *peu connues*, de sorte qu'ils nous exposent à commettre involontairement un plagiat.

Une fois, il y a deux ans environ, nous nous y sommes laissé prendre, et, sur la foi d'un lecteur, nous avons donné comme inédit un tour de ficelle que nous ne connaissions pas encore alors; ce tour avait, paraît-il, été publié ailleurs ; mais heureusement, comme nous l'avons su depuis, la récréation était ancienne déjà et connue dans diverses régions de la France.

La plupart des articles que nous avons écrits nous-même dans la *Nature* nous ont été envoyés *plusieurs fois*, textuellement copiés; on nous annonçait de l'inédit et on nous réclamait d'avance la prime!

Qu'il soit donc bien entendu que :

1° Nous publierons avec plaisir les récréations intéressantes et *inédites* qu'on voudra bien nous envoyer; l'expéditeur pourra réclamer comme prime, au moment où nous publierons la récréation : soit un abonnement gratuit d'un an à l'*Ouvrier* ou aux *Veillées des Chaumières*, soit une année parue de l'une ou de l'autre de ces publications;

2° Nous n'avons jamais eu la prétention de ne publier que des expériences inédites. Parmi les innombrables récréations de tous genres, connues un peu partout et tombées dans le domaine public, nous avons choisi celles qui méritaient d'être reproduites : nous les avons modifiées, habillées ou perfectionnées, suivant le cas. Ozanam, Bachet, Leurechon, Guyot, et tant d'autres savants et chercheurs des XVIIe et XVIIIe siècles ont laissé en ce genre des trésors, mélangés, il est vrai, à beaucoup de futilités et d'inexactitudes; nous croyons utile de mettre en lumière de temps en temps quelques perles tirées de la poussière des vieux bouquins.

Quant aux expériences classiques que l'on répète dans tous les cours de physique, elles appartiennent à tout le monde; leur vulgarisation et leur reproduction au moyen d'appareils faciles à construire ou d'ustensiles de ménages a été et sera encore, le plus souvent possible, le sujet de nos *récréations*.

Disposition nouvelle, ingénieuse, simple et facile de ces sortes d'expériences, sera accueillie par nous avec plaisir et donnera droit à la prime.

*M. l'abbé G., curé, St-F. par P.* — Pour répondre à votre désir, nous publierons prochainement la récréation mathématique de *l'équipage décimé*, bien connue déjà, mais fort intéressante.

*Mme Cl. Levet, Bavière.* — Voilà enfin de l'inédit. Votre récréation sera publiée; elle vous donne droit à un abonnement gratuit d'un an à l'*Ouvrier*, ou, à votre choix, à une année parue.

*M. Lautier, à Sesdins, Aisne.* — Votre tour de ficelle, très ancien, est bien connu : nous le publierons néanmoins peut-être un jour, car il est joli.

*M. X. Lemay, à Bordeaux.* — Voici, comme vous le demandez, une liste d'objets pour séances de prestidigitation : Pièce de cinq francs en cristal ; planchette pour escamoter les monnaies; plateau pour multiplication de l'argent; disque de mica pour le joli tour du *verre inversable* décrit au chapitre VII de notre volume *Magie blanche*; anneaux chinois; pot pour l'omelette dans le chapeau ; livre aux images changeantes; cartes qui se transforment en petites valises; couteau qui perce la main et clou qui traverse le doigt; dé qui passe à travers un chapeau ; quille qu'on escamote; porte-cigare qui apparaît vide ou plein, à volonté; vase pour la naissance des fleurs; pistolets tromblons, etc., etc. — Écrivez à M. J. de Bonfort, 2, rue Dorian, à Paris; il se fera un plaisir de vous procurer, dans les meilleures conditions, les objets que vous désirez.

*Un lecteur belge.* — Défiez-vous de la pruderie et de la piété mal entendue. Les faux dévots portent souvent des coups plus dangereux pour les âmes simples que les attaques des pires ennemis de la religion. Le démon est un esprit et n'a point de queue. L'image hideuse sous laquelle les artistes le représentent est un symbole de sa méchanceté. Un hasard heureux va donner satisfaction à votre pieux désir; puissent les *Images merveilleuses*, qui paraîtront dans un prochain numéro, répandre un peu de baume sur votre âme troublée.

*M. Pierre Bouchencœur.* — Bouteille et soufflet seront publiés peut-être; mais c'est un peu maigre. Bien connu votre aimant, merci. Cherchez de l'*inédit*.

*M. Charles Saint-Savin, à Vilaine, par Bussière. — Poitevin.* — Vous avez été bien gentil de nous envoyer vos jolis dessins; Magus est très heureux de vous avoir pour ami, et vous remercie des choses aimables que vous lui dites.

*M. A. de la Vielleuze.* — Talent d'artiste; on reproche à vos grands dessins des détails inutiles et nuisibles qui laissent trop deviner du premier coup la tête renversée mal dissimulée.

*Mlle Félicie M., à Villefranche-s.-S.* — Même remarque.

*M. Paul Doré, à Pithiviers.* — Bon travail, pas assez fini.

*M. M. T. Amblard. — Brian de Lancester.* — Bien.

*El. Thi, à V.* — Bonnes idées, pas assez fini.

*M. Bourgain.* — Notre jury n'a pas su trouver la tête de bouc.

*M. A. C., à St-L.* — Il nous semble avoir déjà vu la description de votre récréation; si elle est inédite, nous la publierons.

*Mlle H. P., à L. G.* — Vos expériences ont été publiées : l'une d'elles dans l'*Ouvrier*, l'autre dans la *Nature*. L'eau n'est pas nécessaire.

*M. F. G.* — Déjà publié dans l'*Ouvrier*.

*M. R. Papavoine.* — 1 et 3 très connus; examinerons 2 et 4.

*M. H. Th., à Compiègne.* — Utiliserons 1; 2 se trouve dans notre volume *Magie blanche* (4 fr., H. Gautier, éditeur).

*M. l'abbé S., curé à M.* — Très amusante et inédite, votre récréation. Faisons dessiner la gravure. Avez droit à un abonnement gratuit aux *Veillées* ou *Ouvrier*, à votre choix.

*M. N. à Choisy-le-Roi.* — Publié plusieurs fois, mais assez joli; le signalerons peut-être un jour à nos lecteurs. C'est très aimable à vous de nous envoyer l'objet confectionné : tous nos correspondants sont invités à en faire autant.

*Anonyme, château de D., Belgique.* — Paru dans notre volume *La Magie blanche en famille*.

*M. A. C., à la F. M., Orne.* — Cinq personnes à qui nous avons proposé votre petit problème d'équilibre l'ont réussi du premier coup. Voudrez-vous bien chercher quelque chose de plus compliqué?

Magus.

*Le Directeur-Gérant* : Henri GAUTIER. — Sceaux. Imp. Charaire et Cie

5 centimes le N° année courante (10 centimes le N° années échues.) N° 1945 TRENTE-SIXIEME ANNÉE. — 5 Septembre 1896.

# L'OUVRIER

**Journal illustré paraissant le Mercredi et le Samedi**

| ABONNEMENT D'UN AN : (104 numéros) France, Algérie et Belgique : 6 francs. | DIRECTION ET ADMINISTRATION : LIBRAIRIE BLÉRIOT. HENRI GAUTIER, successeur, 55, quai des Grands-Augustins, Paris. | ABONNEMENT D'UN AN (104 numéros) Colonies et Étranger (sauf la Belgique) : 7 francs. |
|---|---|---|

## A L'ABORDAGE! PAR HENRY DE BRISAY



— La vengeance sera belle, je t'en réponds. (Voir page 290.)

SOMMAIRE : A l'Abordage! par Henry de Brissy. — Recettes de la Semaine. — Le Mariage du Député, par Jeanne de Lias. — Chronique hebdomadaire, par Oscar Havard. — Jeux d'esprit.

# A L'ABORDAGE! [1]

## GRAND ROMAN D'AVENTURES

PAR

HENRY DE BRISAY

PREMIÈRE PARTIE

## LE BRICK *L'AGILE*

### VII (*Suite.*)

Le soir, — la tempête était déjà un peu calmée — Diana put se glisser dans la cabine d'Allan à qui elle n'avait pu dire un mot pendant le diner.

En quelques paroles, elle eut mis son frère au courant de la conversation de Toussaint avec Roëllo.

Brecknock laissa échapper un épouvantable blasphème.

— Malheur au vieux curieux! dit-il enfin. Voilà une confidence qui lui coûtera cher. Pour le moment, il faut redoubler de prudence.

— Il faudrait prévenir sir Harry.

— Je m'en charge.

— Non, tu vas être trop étroitement surveillé. La chose me sera plus facile.

— Fais comme tu voudras, l'important c'est qu'il soit sur ses gardes.

— Avez-vous quelque nouveau projet?

— Nous sommes décidés à attendre d'être sur les côtes indiennes pour agir. A moins que quelque occasion se présente pendant le voyage.

— Trois mois encore à endurer!

— Peste! tu es bien difficile, dit Allan Brecknock, tu ne vas pourtant pas t'ennuyer durant la traversée.

— Que veux-tu dire?

— Il me semble que tu as fait une profonde impression sur le jeune Guy.

— Ah! tu as remarqué..., dit distraitement Diana.

— Eh bien! il te fera la cour. Diable! c'est une distraction qui n'est pas à dédaigner.

— La première fois qu'il viendra me débiter ses fadaises, je compte le recevoir de telle façon qu'il renoncera pour toujours à me peindre sa flamme.

— Garde-t'en bien, Diana, fit l'Anglais redevenant subitement sérieux. Ne rudoie pas ce jeune homme. Son appui peut nous être précieux.

— Oui, ajouta nonchalamment Diana, j'y avais déjà pensé et une fois déjà je m'étais amusée à jouer la comédie avec cet imbécile.

— Continue, ma sœur, continue.

— Ah! c'est horrible de s'imposer pareille contrainte.

— Et moi, dit Allan d'une voix sourde, et moi, crois-tu que je n'endure pas d'effroyables tortures quand il me faut, le sourire sur les lèvres, subir tous les outrages qu'on prodigue à ma glorieuse Angleterre. Tous ces matelots prodiguent les plus grossières insultes au nom anglais, dans leurs plaisanteries, dans leurs jurons. C'est un supplice de toutes les heures.

— Tant mieux, frère, dit Diana avec un accent plein de fiel, cela te fera plus de haine.

— C'est impossible. La coupe est pleine à déborder, mais la vengeance sera belle, je t'en réponds!

Ils se serrèrent furtivement la main et se séparèrent.

C'était l'heure du quart de nuit de Brecknock. Il se dirigea pensif vers la dunette où il trouva Roëllo qui l'attendait.

— Nous allons encore avoir du mauvais temps, monsieur Brecknock, dit le corsaire de sa voix brève.

Allan regarda le ciel et la mer qui se confondaient en une même masse sombre.

— Faut-il nous mettre à la cape, capitaine? demanda-t-il.

— Non, laissez aller, l'*Agile* est robuste. Par mesure de précaution, faites choquer l'écoute de la grand'voile afin de pouvoir carguer rapidement si le brick donnait trop à la bande.

— Oui, capitaine.

— Si par hasard le grain s'accentuait, vous feriez carguer les huniers.

— Vous pouvez être tranquille, capitaine; si le vent acquérait trop de violence, je ne conserverais que la misaine et le petit foc.

— C'est cela, Guy vous relèvera à minuit.

— S'il est fatigué, je puis doubler le quart.

— Non, monsieur, chacun a droit au repos, à son tour.

Et Roëllo s'éloigna. Mais comme il passait près du grand canot, il vit une forme humaine qui cherchait à se dissimuler.

Il s'approcha vivement et saisit par sa veste l'homme qui tentait de lui échapper.

A sa grande surprise, il reconnut Toussaint.

— Eh bien! quoi donc, vieux, qu'est-ce que tu fais là? demanda-t-il au timonier.

— Je surveille l'Anglais, souffla Joël.

— Tu ferais bien mieux d'aller te coucher. La journée a été dure.

— Laissez-moi faire, Roëllo, je vous dis que le failli chien veut trahir.

Le corsaire ne répondit pas et rentra dans sa cabine.

### VIII

#### TRAHISON!

Le voyage se poursuivit sans événements nouveaux. A Saint-Louis, Roëllo retrouva Le Jéguen avec l'*Elisabeth* qui venait d'arriver deux jours auparavant. Le navire étant en bon état, le corsaire trouva à s'en défaire dans des conditions avantageuses. Quant aux prisonniers, ils furent remis entre les mains des autorités françaises, et les officiers furent embarqués sur un bâtiment de guerre, afin de pouvoir être échangés le plus rapidement possible, car nous manquions d'officiers de marine.

Puis l'*Aigle* reprit sa route vers le sud.

Au cap de Bonne-Espérance, il fallut essuyer plusieurs coups de vent très violents, mais le brick résista vaillamment, et ce fut sans avaries graves qu'on mouilla en rade de l'île Bourbon.

Durant cette longue traversée, aucun nouvel indice n'était venu augmenter les soupçons de Toussaint. Allan Brecknok faisait son service avec ponctualité et plus jamais on ne le surprit en conversation criminelle avec sir Harry Linton. De son côté, Diana était sûre désormais de l'empire qu'elle exerçait sur Maryvonne et surtout sur Guy, qui avait tout bonnement perdu la tête. La misérable créature se faisait un jouet des nobles sentiments qui agitaient le jeune homme. Tour à tour, elle le désespérait d'un mot ou l'enivrait d'un sourire. C'était pour elle une joie exquise que de torturer ce cœur qui s'était donné tout entier à elle.

Roëllo ne voyait pas sans chagrin cet amour augmenter. Un secret pressentiment lui disait que cette femme lui serait fatale ainsi qu'à ses enfants. Plusieurs fois, il avait essayé de détourner Guy de la voie dangereuse où il était engagé: mais, en présence de l'attitude passionnée du jeune homme, il n'avait pas osé intervenir et avait tout remis entre les mains de la Providence.

Toussaint Joël continuait sa surveillance et invoquait à chaque instant tous les saints du Paradis, afin qu'ils lui fissent découvrir quelque preuve de l'infamie de Brecknock; mais les bienheureux restaient sourds à sa voix, et le bonhomme était obligé de passer sa mauvaise humeur sur les mousses, auxquels il tirait les oreilles et promettait d'épouvantables châtiments.

Maryvonne était toujours l'ange gardien du brick. Sa bonté, sa douceur, sa sérénité d'âme étaient toujours semblables. Fortifiée par sa confiance en Dieu et son abandon complet à ses desseins, elle avait foi dans l'avenir et conservait sa gaieté si pure. Les matelots, dans leur croyance naïve et obscure, la considéraient comme une petite madone, et, pour rien au monde, un seul d'entre eux n'aurait voulu manquer la prière que Maryvonne faisait elle-même matin et soir.

Quant à sir Harry Linton, son exaspération était arrivée au comble.

A Saint-Louis, il avait un instant espéré être compris dans le convoi des officiers prisonniers, mais cet espoir fut de courte durée. Toutes les escales passèrent sans que Roëllo songeât à le débarquer.

Quand on fut en vue de Bourbon, il n'y tint plus. Il alla droit au corsaire et lui demanda brusquement :

— Comptez-vous me garder encore longtemps à votre bord, capitaine?

— Mais, commodore, c'est un plaisir que j'espère avoir encore quelque temps.

— Trêve de plaisanteries. Vous n'avez pas, je pense, l'intention de me garder prisonnier jusqu'à la signature de la paix?

— Eh! peut-être.

— Pour l'amour du ciel, monsieur, parlons sérieusement. Quelles sont vos intentions?

— Rejoindre le plus rapidement possible le marquis de Suffren qui est mon chef direct et vous remettre entre ses mains.

— Mais c'est mon mortel ennemi.

— Ça, mon cher monsieur, je n'y puis rien. Ce n'est pourtant

[1] Voir l'*Ouvrier* depuis le 1er août 1896.

pas ma faute si vous êtes mal avec le chef d'escadre de Sa Majesté très chrétienne.

— Je lui ai joué quelques tours ces années dernières dont il n'a certainement pas perdu le souvenir et qu'il va me faire payer cher.

— Je suis persuadé au contraire, commodore, que le marquis ne verra plus en vous que le soldat malheureux et que vous trouverez auprès de lui tous les égards qui sont dus à votre grade et à votre situation.

L'Anglais resta muet un instant puis, se rapprochant du corsaire, il lui dit d'un ton confidentiel :

— Voyons, capitaine, parlons autrement. Voulez-vous faire une bonne affaire ?

— Ça dépend de ce que vous allez me proposer.

— Personne ne sait qui je suis. Ma prise est ignorée de votre gouvernement. Par conséquent, vous pouvez faire de moi tout ce que vous voudrez... Qui vous empêche, quand nous serons sur les côtes de l'Inde, de me débarquer en vue d'un port anglais.

— Alors, vous pensez, dit en raillant Roëllo, que je vous garde avec moi depuis quatre mille lieues pour vous remettre en liberté quand nous serons arrivés à l'endroit où vous comptez descendre ?

— Mais, capitaine, laissez-moi finir.

— Allez.

— Tout service en vaut un autre. En échange de ma liberté, je vous signe une jolie valeur de cinq mille livres...

— Commodore !

— De dix mille livres ! Là, c'est une jolie somme je pense... Sir Harry Linton s'arrêta net.

L'expression du visage de Roëllo était si froidement terrible que le vieux soldat blêmit.

— Monsieur, dit-il d'une voix coupante, vous venez de m'insulter lâchement.

L'officier eut un cri de révolte.

— Oui, lâchement, continua le corsaire avec encore plus de force, car vous êtes prisonnier et vous savez bien que je ne puis vous répondre comme je le voudrais. Ah çà ! vous nous croyez donc bien vils, messieurs les Anglais, pour nous proposer de pareils marchés ou bien trouvez-vous de semblables transactions toutes naturelles, étant capables de les accepter vous-mêmes !

— Monsieur !...

— Tenez, il n'y a qu'un instant, vous me disiez que tout le monde ignore que je vous tiens en mon pouvoir, eh bien ! quelle force humaine m'empêcherait de vous faire fusiller à l'instant même pour l'ignoble proposition que vous venez de me faire.

— Vous pouvez me faire assassiner, dit l'Anglais d'un ton hautain ; un corsaire est un bandit, quand il serait un assassin !...

— Monsieur, dit Roëllo effrayant de calme, ne me poussez pas à bout et brisons là. Mais, avant de nous séparer je tiens à vous dire que la première fois que je vous retrouverai en face de moi mais alors libre, je vous tuerai de cette main que voilà. Oui, monsieur, je vous tuerai avec la satisfaction non de m'être vengé, mais d'avoir débarrassé la terre d'une créature féroce et venimeuse.

Là-dessus, Roëllo tourna les talons et laissa sir Harry écumer et grincer des dents tout à loisir. Il proféra des menaces et des blasphèmes, tendit le poing dans la direction de Roëllo et se décida enfin à rentrer dans sa cabine.

Comme il passait auprès du grand mât, il entendit murmurer à son oreille :

— Patience, l'heure approche !

Il se retourna vivement et aperçut la silhouette de Brecknock qui glissait le long du bordage.

A Bourbon, le corsaire put avoir des nouvelles de l'escadre. M. de Suffren était toujours sur les côtes de Coromandel et attendait des instructions afin de régler définitivement son plan de campagne. Ces instructions, Roëllo les apportait. Les Anglais de leur côté réunissaient toutes leurs forces et n'attendaient plus que leur chef d'escadre pour commencer les opérations. Le corsaire n'eut pas besoin de demander le nom de ce commodore fameux : il avait de bonnes raisons pour croire que la flotte anglaise attendrait longtemps son chef suprême.

Néanmoins, le temps pressait et le gouverneur auquel Roëllo alla rendre visite ne lui cacha pas que l'*Agile* était anxieusement attendu.

— Il y a quatre jours, ajouta-t-il, nous avons eu une fausse joie. Un brick goélette avait été signalé par le guetteur et nous croyions que c'était vous.

— Vous savez le nom du navire ?

— Certainement. Il est même commandé par un Malouin, le capitaine Jean Kerbraz que vous devez connaître.

— Commandant la *Sainte-Marie* ?

— C'est cela même.

— Et il est parti ?

— Hier seulement. M. Kerbraz est venu me faire une visite et m'a justement demandé si vous aviez déjà touché à Bourbon. Je n'ai pu que lui répondre que nous ne vous avions pas encore vu.

— Et il ne m'a pas attendu..., murmura le corsaire se parlant à lui-même.

— Le capitaine Kerbraz paraissait très pressé, répondit le gouverneur qui se méprit. Il a fait de l'eau puis a embarqué beaucoup d'armes et de munitions. Je pense qu'il va faire la course dans le golfe du Bengale.

— Il ne vous a pas dit quelle était sa destination ?

— Pondichéry.

— Nous avons donc repris la ville aux Anglais !

— Eh non, et c'est justement ce qui m'a étonné, quand M. Kerbraz m'a indiqué cette place ; mais, devant ma surprise, le capitaine a souri, a mis un doigt sur les lèvres et a pris congé en me disant que j'entendrais bientôt parler de lui.

« C'est un rude homme et il doit manigancer quelque tour de sa façon. »

Roëllo causa encore quelque temps avec le gouverneur, puis après s'être fait donner les indications nécessaires pour retrouver l'escadre française, il rejoignit son brick.

Tandis que sa chaloupe volait sur les flots calmes, le corsaire pour la vingtième fois se posait cette question : « Comment se fait-il que Kerbraz apprenant que je n'ai pas encore relâché à Bourbon soit parti sans m'attendre ? »

Aussitôt remonté à son bord, il ne put s'empêcher de faire part de cette circonstance au vieux Toussaint qui était son confident ordinaire.

Quand Roëllo eut fini de lui conter ce qui le tracassait, le timonier lui dit :

— Kerbraz a en tête quelque projet important, saint Armand, qu'il n'avait certainement pas quand il nous a rencontrés en mer, mon bon saint Omer. Et il faut que ce soit chose grave, puissant saint Octave.

— Il a peut-être eu connaissance d'un convoi anglais richement chargé ou de quelque navire de la Compagnie.

— A mon avis, le capitaine Kerbraz sait bien trouver les prises où et quand il veut ; c'est un autre motif qui l'a fait se hâter, grande sainte Félicité.

— En tout cas, je ne le fuirai pas, mais je ne ferai rien pour le chercher. Quand j'aurai accompli ma mission, ce sera autre chose.

— Eh ! quoi donc, Roëllo, toujours cette pensée ?

— Toujours.

— Ça n'est pas d'un bon chrétien, saint Gratien...

— Tais-toi, vieux fou, et ne reviens jamais sur ce chapitre !

Cela fut dit d'un ton qui n'admettait pas de réplique.

Pendant que Toussaint et Roëllo causaient ensemble, Brecknock en faisait autant avec sir Harry Linton. Mais, pour le capitaine et le timonier, Allan était seul visible, car le commodore était placé de l'autre côté du mât et, pour plus de précautions, tournait même le dos à son interlocuteur.

— Dans huit jours, disait Brecknock, vous serez libre !

— Ah ! soupirait l'Anglais, si vous dites vrai, ma fortune est à vous.

— Je n'ai que faire de votre fortune, car le jour où vous serez libre, je serai riche.

— C'est vrai, j'oublie toujours votre héritage, mais je vous ai fait aussi mes confidences et vous n'ignorez pas le trésor que j'ai à recueillir.

— Oui, oui, je sais.

— Mais quel moyen comptez-vous employer pour nous débarrasser de ce maudit Roëllo ?

— Ceci est encore mon secret, dit Brecknock.

Puis il ajouta avec un hideux sourire :

— Mais il est bon, soyez tranquille... Silence, le corsaire et le vieux se quittent. Rentrez dans votre cabine.

La mer désormais semblait favoriser l'*Agile*. Une bonne brise et des flots calmes permettaient au brick de faire de la route avec toute la célérité possible.

Depuis six jours, on naviguait, et quoiqu'on fût certainement dans les parages de l'escadre française, on n'avait pas encore rencontré un seul vaisseau du roi. Comme on ne se trouvait pas loin de la côte, le corsaire résolut d'aborder n'importe où, afin de prendre langue et de ne pas perdre un temps précieux en recherches inutiles.

L'ordre de changer la marche fut donc donné et, comme la nuit tombait, on mouilla en vue d'une côte basse, qu'on devait reconnaître au jour.

Au moment de prendre le quart de nuit, Roëllo s'approcha de Brecknock.

— On me dit que c'est vous qui avez donné l'ordre de descendre à la mer la chaloupe de tribord, lui dit-il.

— Oui, capitaine.

— Et pourquoi, je vous prie ?

— Pour pouvoir réparer demain matin à la première heure l'un des palans qui est avarié.

— Il était inutile de faire mettre à l'eau l'embarcation ce soir.

— Le palan pouvait casser durant la nuit.

— Vous avez peut-être raison. Mais m'expliquerez-vous pourquoi il y a des avirons et un mât dans la chaloupe ?

— Les hommes les y ont oubliés.

— Faites-les enlever, monsieur Brecknock, nous sommes près de terre, et il ne manque pas à bord de joyeux garçons qui ne seraient pas fâchés d'avancer d'un jour le débarquement.

— C'est bien, capitaine, je vais donner des ordres.

— Allons, bonne nuit, lieutenant.

— Bonne nuit, capitaine.

Les deux hommes échangèrent une poignée de main.

— Mais vous tremblez, Brecknock, dit Roëllo.

— J'ai un peu de fièvre, balbutia le misérable qui, au moment où il voyait sa victime pour la dernière fois, avait eu un instinctif frisson.

— Il faudrait vous soigner, dit le corsaire, depuis quelque temps vous vous fatiguez beaucoup.

Et il s'éloigna avec un hochement de tête amical.

Pendant vingt minutes à peu près, Brecknock se promena de long en large sur la dunette semblant tout à son devoir. Cependant, son cœur battait à coups précipités dans sa poitrine, et ses yeux fouillaient l'ombre, s'assurant que personne ne l'épiait et que tout était tranquille.

Enfin, il murmura :

— Voilà l'heure!

Et il descendit sur le pont.

Il se dirigea vers la cabine du commodore en faisant le moins de bruit possible.

— Sir Harry Linton, appela-t-il à voix basse.

— C'est vous, Clamorgan?

— C'est moi.

— Bien. Tout est prêt?

— Oui, tout le monde dort, venez.

L'Anglais se glissa dehors.

— Attention, lui dit Brecknock, voici le moment décisif. Pendant que j'irai faire... ce que j'ai à faire à l'intérieur du vaisseau, il faut que vous me remplaciez sur la dunette, vous êtes à peu près de ma taille. Les hommes s'y tromperont.

— Et si par hasard quelqu'un m'adresse la parole?

— Si c'est un matelot, vous le rudoierez en grognant. Ils savent que je n'aime pas être dérangé pendant mon quart.

« Si c'est Roëllo, ou Guy ou le Jéguen, dame! Il n'y aura qu'un parti à prendre : frapper et courir à l'embarcation.

— Mais si vous n'êtes pas remonté?...

— Je n'en ai pas pour bien longtemps.

— Qu'allez-vous faire?

— Vous le verrez bientôt.

Les deux Anglais se serrèrent la main et se séparèrent. Sir Harry Linton monta sur la dunette, Allan se dirigea vers l'arrière en étouffant autant qu'il le pouvait le bruit de ses pas.

Au moment de descendre par le panneau ouvert, il se retourna vivement.

Il lui avait semblé que quelqu'un montait derrière lui. Il attendit un instant, puis continua de descendre en murmurant :

— C'est le vent qui aura heurté deux manœuvres...

Il se glissa sans bruit le long de la cabine de Roëllo, gratta imperceptiblement à la porte de celle de sa sœur et un signal pareil lui répondit. Tranquillisé de ce côté, il poursuivit son chemin.

Une autre échelle se trouva devant lui. Il descendit encore après avoir cherché à tâtons les premiers échelons. Il était maintenant dans le faux-pont. C'était là qu'étaient rangées les armes. Aux râteliers s'alignaient des mousquetons et des demi-piques. Allan trouva encore une autre trappe, il l'ouvrit et se laissa glisser par l'ouverture béante. Il descendit quelques degrés et trouva enfin un plancher sous ses pieds. Alors, tirant une lanterne sourde de sa ceinture, il battit le briquet et l'alluma.

Il se trouvait dans la soute aux poudres.

Une infernale expression de triomphe se peignit sur son visage. Il s'agenouilla devant un tonneau qu'il perça, et les gros grains noirs coulèrent dans sa main. Il eut alors un sourire satisfait et tira une mèche de sa ceinture...

— Ah! misérable! cria une voix terrible derrière lui, tu vas mourir!

En même temps, Brecknock roulait, terrassé.

Dans sa chute il entraîna la lanterne qui s'éteignit.

C'était Toussaint; Allan l'avait reconnu à la voix. Dans ce péril extrême, Brecknock ne perdit pas la tête et eut vite fait de prendre son parti. Cependant, il fallait se hâter. Les rudes mains du matelot formaient autour de son cou un terrible collier de fer qui l'étranglait rapidement.

Cessant donc de chercher à se dégager de l'étreinte, il prit un couteau qu'il avait à sa ceinture et le planta tout entier dans la poitrine du vieux, qui lâcha prise et se renversa en arrière avec un faible râle.

L'Anglais se releva, se secoua, respira bruyamment et ricana :

— Ma foi, en voilà un qui n'a fait que devancer son heure.

Il ralluma ensuite froidement sa lanterne et adapta, avec beaucoup de soin, la mèche au trou fait dans le baril. Puis, sans que sa main tremblât en aucune façon, il mit le feu à l'extrémité de la mèche qui commença à se consumer lentement.

Il poussa ensuite au dehors le cadavre de Toussaint qui le gênait, ferma la porte de fer de la Sainte-Barbe à double tour et remonta sur le pont avec les mêmes précautions que celles qu'il avait prises pour descendre.

Tout était tranquille. Sur le ciel d'un bleu sombre, la silhouette de Linton faisant son quart se dessinait très nettement. Au bas de la dunette une ombre svelte se dressait.

— Vite, sir Harry, dit Brecknock d'une voix étouffée.

Le vieillard dégringola rapidement l'escalier.

Allan prit alors par la main Diana et le commodore et les entraîna vers tribord, du côté où se trouvait la chaloupe qu'il avait fait mettre à l'eau.

Au moment où il allait atteindre la coupée, un homme se dressa devant lui.

La lune venait de se dégager des nuages et l'Anglais reconnut Jégo.

Au premier coup d'œil, le matelot avait aperçu sir Harry Linton et Diana malgré son travestissement.

Il n'avait jamais pardonné à Brecknock les rudes paroles qu'il lui avait dites le jour de l'embarquement et avait toujours conservé envers l'Anglais une inexplicable défiance.

— Tiens, tiens, dit-il en goguenardant, on va se promener avec les amis.

Allan voulut payer d'audace.

— Ordre du capitaine! dit-il vivement.

Puis il ajouta d'un ton rude :

— Allons, laisse-moi passer.

— Me prenez-vous pour un enfant, monsieur Brecknock...

— Prends garde à toi! gronda Allan qui sentait l'heure fuir.

— Ah! l'on déserte!

— Tais-toi, misérable.

— Eh bien! on va rire!

Et, avant que l'Anglais ait pu deviner son dessein, le gabier lançait coup sur coup deux appels désespérés.

— A moi, capitaine! à moi!

Brecknock arracha un pistolet de sa ceinture et fit feu sur le malheureux qui tomba en criant encore.

— A la chaloupe, maintenant, il n'y a pas une minute à perdre! dit l'Anglais.

Il enleva sa sœur dans ses bras, la jeta presque dans l'embarcation où il entra, s'assura que le commodore était derrière lui et, coupant brusquement le filin qui retenait encore le canot au brick, il poussa au large.

Aussitôt qu'il fut à quelques brasses du navire, il hissa son mât et établit sa voile. La mer était calme et la petite embarcation glissait silencieusement sur les flots.

Sans dire un mot, Diana vint embrasser son frère, tandis que le vieil officier serrait la main du misérable.

Les trois êtres, unis par le crime, voyaient déjà la réussite de leurs projets assurée.

Sir Harry fermait les yeux et, sous ses paupières closes, passaient d'éblouissantes visions ou rayonnaient les fabuleuses pierreries du trésor d'Angotka.

Allan et Diana voyaient leur rêve de fortune et de puissance enfin réalisé, car la jeune fille était au courant de tout et savait parfaitement que son frère avait tout préparé pour que le navire sautât.

(*La suite au prochain numéro.*) HENRY DE BRISAY.

# RECETTES DE LA SEMAINE

### Nettoyage des objets d'or et d'argent.

Cette méthode étant essentiellement différente de celle que nous avons donnée précédemment, nous la soumettons à nos lecteurs, leur laissant ainsi la faculté d'apprécier l'une et l'autre et de faire le choix qui leur convient.

1° *Pour l'or et l'argent.* — Plonger l'objet pendant un certain temps dans de l'ammoniaque liquide et agiter, ou bien le mouiller de cette substance s'il est de trop grande dimension.

Puis on lave à l'eau claire.

Ne pas frotter pendant l'opération, ce qui pourrait enlever des parcelles du dépôt métallique.

Les substances grasses sont de même dissoutes par l'excédent d'ammoniaque.

2° *Objets de cuivre dorés ou argentés.* — Quand la couche d'or et d'argent placée sur ces objets est légèrement usée et que le cuivre apparaît, la recette précédente doit être légèrement modifiée. Mais, ici, que les gracieuses lectrices qui veulent bien nous suivre le fassent avec attention, sans quoi il en pourrait mésarriver à leurs ongles roses.

Plongez, pendant un certain temps, l'objet à nettoyer dans

l'ammoniaque liquide, ou mouillez d'ammoniaque, — mais n'y plongez pas vos doigts. — Agitez l'objet. Vous y verrez le métal précieux devenir brillant, pendant que le cuivre se teintera en bleu, parfois sale.

Retirez, lavez à grande eau. La partie cuivre restera sombre. Plongez dans du vinaigre ou mouillez de vinaigre. Le tout deviendra brillant. Lavez ensuite à grande eau claire (pas avec l'eau du précédent lavage).

Nous avons dit d'éviter de se plonger les doigts dans le bain. En effet, le liquide bleuâtre donnerait aux ongles une teinte des plus désagréables, dont on ne pourrait se débarrasser que très difficilement, au moyen de lavages au vinaigre pur.

Lorsque cette teinture a passé sous la peau, ou sous les ongles..., quand l'ongle a poussé de toute sa longueur, alors seulement on est délivré de ce stigmate.

Si l'objet contient des pierres vraies ou fausses, vous pouvez les plonger sans crainte. Il n'en est pas de même si ce sont des perles fausses que le liquide bleuâtre pourrait teindre.

Ces recettes sont surtout utiles pour les chaînes ou les objets ouvragés, car les creux et les endroits inaccessibles même à la brosse deviennent alors aussi brillants que les bosses et les parties saillantes. LABORI DONA.

### Recette contre les saignements de nez.

Badigeonner les narines avec du coton imbibé d'eau oxygénée.

L'hémorragie causée par l'extraction d'une dent s'arrête en introduisant un peu de coton imbibé d'essence de térébenthine dans la plaie. LA SOLITAIRE DU BOCAGE.

### Imperméabilité des chaussures.

Pour rendre la chaussure imperméable, mélangez un peu de dissolution de caoutchouc à de l'essence de térébenthine et ajoutez-y un peu d'huile de poisson. Faites fondre un peu de cire ; quand elle est bien liquide, mettez-y le caoutchouc et l'huile, *avec précaution*. Remuez bien, puis imbibez, avec un tampon de laine, votre chaussure, qui doit être bien sèche et même *chaude*, c'est-à-dire passée quelque temps ou au grand soleil, ou à l'étuve ; sans quoi votre composition se figerait au lieu de s'étendre.

---

Nous serions heureux de connaître — si cela existe — quelles sont les matières usitées en pyrotechnie, aux lieu et place des feux de Bengale ordinaires, et n'en offrant pas les inconvénients : étincelles et mauvaise odeur.

Merci aux lecteurs dévoués qui voudront bien nous rendre le service de nous en communiquer la recette.

---

# LE MARIAGE DU DÉPUTÉ

PAR

**JEANNE DE LIAS**

## XI (*Suite*)

Comme elles traversaient la cour pour quitter la maison, elles aperçurent la silhouette d'une imposante personne debout devant la fenêtre ouverte du premier étage. Cette dame, jeune encore, grande, un peu forte, mais très distinguée, presque majestueuse dans sa toilette de deuil très soignée et paraissant appartenir au meilleur monde, était bien faite pour inspirer dès le premier abord un respect mélangé de crainte. Elle offrait le contraste le plus tranché avec la pauvre vieille paysanne affalée sur une chaise auprès du foyer de sa cuisine et qui, si pathétiquement, pleurait son fils ! C'était la belle-mère du député défunt, la mère de la jeune veuve, une Parisienne très lancée dans le monde politique, et qui avait nom Mme Benoisit. Elle répondit par une inclination de tête au profond salut des deux jeunes filles.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Le lendemain, quand Marthe se leva à l'aube, selon sa coutume, Gabrielle était éveillée et elle lui déclara qu'elle voulait, comme cela lui arrivait quelquefois, l'accompagner à la messe. La pieuse Pauline, qui souffrait en ce moment d'une recrudescence de son mal de gorge, était condamnée par le médecin à ne pas sortir ni avant ni après le lever du soleil ; quant à Blanche, le ménage la réclamait dès les premières heures de la journée. Marthe et Gabrielle partirent ensemble pour l'église... Le prêtre sortit de la sacristie en ornements noirs. Selon la pieuse coutume de nos campagnes, le saint sacrifice devait être célébré pendant neuf jours pour le repos de l'âme de Jean-Paul Rousselin.

(1) Voir l'*Ouvrier* depuis le 29 juillet 1896.

L'église, si remplie hier aux obsèques, était solitaire aujourd'hui. La mère elle-même qui, la veille, avait porté sa douleur debout, épuisée de larmes, n'avait pu se lever ce matin de sa couche douloureuse. Les deux jeunes filles étaient seules... Marthe s'avança à l'offertoire pour baiser le crucifix, et, une fois la messe achevée, elle se dirigea vers le cimetière, situé à quelques pas de l'église.

Comme si cette visite funèbre eût été une chose convenue entre elles, Gabrielle la suivit silencieusement. Quand elles eurent prié toutes deux pour le mort, Gabrielle demanda à sa sœur, tendrement, à voix basse, en montrant du doigt la fosse fraîchement remuée :

— C'est bien lui que tu avais aimé, n'est-ce pas ?

— Que Dieu lui fasse paix ! répondit sœur Marthe. Je n'avais jamais cessé de prier pour lui, et j'avais offert toutes mes souffrances, et mon veuvage anticipé, et ma solitude de cœur en ce monde, pour qu'il se reconnût à sa dernière heure et mourût en chrétien. Dieu nous a accordé cette grâce : que Dieu soit béni !

Elles revinrent à la maison, pensives, sans se parler. Le jeune cœur de Gabrielle était douloureusement étreint. Quoi donc ! l'amour joyeux, et qui met tant de ciel bleu dans l'âme, peut avoir ces dénouements sombres ! La mort a la fin de tout, et, avant la mort, la trahison bien plus cruelle. « Comme il a été triste, le roman de Marthe, pensait l'enfant, et le mien, que sera-t-il ? » Tout ce deuil et toutes ces larmes dont elle avait été témoin, pendant ces quelques jours, frappaient son imagination et la prédisposaient aux pressentiments funèbres. Certes, elle connaissait Jacques : elle savait que lui ne pouvait ni faillir ni tromper ; qu'il n'était pas, comme Rousselin, un ambitieux sans principes, et qu'elle pouvait s'appuyer aussi fortement sur sa loyauté que sur le granit rose de la montagne qui domine Saint-Landry. Mais s'il allait mourir, lui, comme M. Rousselin. Dieu !... ou bien, si c'était-elle?... Enfin, si le rêve si cher, d'une manière ou d'une autre, allait se briser ! Elle ne savait pas, non ; mais il lui semblait qu'il allait arriver quelque chose... Et elle finit par faire la confidence à Marthe de cette appréhension vague et cruelle de son cœur. L'aînée se repentit alors de l'avoir trop mise en présence de ces choses tristes ; elle s'efforça de la remonter, et lorsque Gabrielle vit Marthe reprendre sa sérénité et vaquer aux mille détails du ménage avec sa placidité ordinaire, elle commença par admirer sa sœur, et elle finit par reprendre son équilibre moral.

Quelques jours se passèrent ainsi.

Le va-et-vient des anciens amis de Rousselin continuait cependant aux abords de la ferme de Saint-Landry. On aurait dit qu'ils persistaient à regarder l'oncle à la mode de Bretagne comme le gardien attitré de la mémoire de son neveu. Certains gros bonnets de l'état-major, maintenant sans chef, eurent des conférences mystérieuses avec le père Audibert, lequel, au sortir de ces entretiens, semblait avoir grandi en importance et garder en lui-même des secrets d'Etat.

Le vague soupçon d'une chose éminemment fâcheuse hantait l'esprit de la sœur aînée ; et si Gabrielle, à certaines heures de rêves et de mélancolie, venait lui parler du fameux pressentiment qui se réveillait dans son cœur, Marthe, au lieu de traiter son imagination de folie, cherchait à la remonter par de hautes pensées de force d'âme et de résignation chrétienne qui rendent capable d'affronter, à chaque heure en ce monde, toute grande épreuve ou tout événement fâcheux.

Marthe, très perspicace et très réfléchie, croyait apercevoir à l'horizon mille petits symptômes inexplicables et par cela même inquiétants. Ainsi, le notaire Morancey qui était venu rédiger un contrat, l'avant-veille, à Saint-Landry, n'avait pas poussé jusqu'à la ferme, comme il le faisait d'habitude, pour tourner à Marthe un madrigal... Le docteur Delprat qui, le matin même, avait traversé Saint-Landry pour aller voir un malade à Ville-Neste, avait oublié de s'arrêter en passant pour demander à Blanche un petit verre de sa liqueur de cerise.

Et puis l'on racontait que Mme Desmarais, l'une des personnalités politiques les plus importantes de la vallée, commençait à donner des ordres à ses subalternes en vue d'une prochaine bataille électorale. Est-ce que Mme Desmarais, ayant retourné du côté blanc sa casaque rouge, songerait à faire campagne pour Jacques Saint-Aubain ? Marthe savait que le docteur et le notaire étaient allés à Paris la semaine passée pour lui offrir la candidature.

Mais il était bien peu probable que la dame politique en question se mît sur le pied de guerre dans le but de rompre des lances en faveur de ce clérical. Et ce qui stupéfiait encore plus Marthe à propos de cette Mme Desmarais avec laquelle elle n'avait jamais entretenu de relations, c'était le salut gracieux dont elle l'avait honorée la veille en la croisant sur la route de Lescat.

Toutes ces graves petites choses, l'abstention du docteur et du notaire, le salut trop aimable de Mme Desmarais, les allures mystérieuses des fidèles de feu Rousselin, tous ces nuages légers à l'horizon de Marthe semblaient se réunir peu à peu et recéler en leurs flancs un prochain orage. C'est pourquoi la grande sœur n'avait plus envie de gronder ni de sourire lorsque Gabrielle venait lui parler du fameux pressentiment !

XII

LA CATASTROPHE

Tout était à feu et à sang dans le cher pays de Moudang : On allait faire des élections! En attendant des libations que ne pouvaient manquer d'offrir les candidats, tous ces braves campagnards, bourgeois et paysans, étaient enivrés du vin capiteux de la politique... Non point de la grande politique, la vraie, aussi malfaisante que l'autre sans doute, mais moins mesquine, mais la toute petite politique de clocher, de village, de personnes, qui soulève des passions, fait commettre des vilenies, engendre des haines!...

Il fallait entendre ce qui se disait dans le camp Rousselin et quel affreux monstre c'était que cet abominable Saint-Aubain, impudemment appelé par les siens : « l'enfant du pays », pour cette raison oiseuse qu'il était né dans la vallée après ses pères et grands-pères!

Quoi donc! la circonscription tout entière ne s'était pas entendue avec une touchante unanimité sur la candidature de Jacques, selon la prédiction optimiste du docteur Delprat? Et cet homme que tout semblait désigner en effet aux respects et aux sympathies, de ses compatriotes, trouvait des adversaires et des insulteurs!

Mais c'était inévitable. Comment se serait-on amusé, dans le Moudang et les pays circonvoisins, au jeu martial et palpitant de la bataille électorale, s'il n'y avait pas eu deux candidats en présence?

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

C'étaient Delprat et Morancey qui, ce soir-là, ne s'amusaient pas!

Réunis depuis trois quarts d'heure à Ville-Neste pour guetter l'arrivée du courrier, ils arpentaient d'un pas fiévreux la route par laquelle devait passer le rustique véhicule qui portait ce soir-là, outre son chargement ordinaire, Jacques Saint-Aubain et sa fortune!

Oui, Jacques arrivait ce soir. Et comment lui dire la chose? Car il s'était produit une chose formidable... M. Delprat ni Morancey n'avaient osé l'écrire au candidat. Ils lui avaient, seulement l'avant-veille, adressé un télégramme ainsi conçu :

« Complication inattendue; viens de suite. »

Jacques avait répondu à quelques heures d'intervalle :

« Serai Ville-Neste après-demain. »

Et Jacques arrivait!

Aux dernières lueurs d'un soleil d'avril qui se couchait dans un ciel inquiet et frileux, Morancey regarda sa montre :

— Le courrier a une demi-heure de retard, fit-il.

Delprat baissa la tête, l'air consterné, comme si son ami lui eût annoncé un malheur.

— C'est qu'il est capable de se désister! dit Morancey.

— Se désister! ah! non, par exemple! cela, nous ne le permettrons pas!

Puis, tous deux tendirent l'oreille. Au milieu des bruits qui s'élevaient dans l'air du soir, chant monotone du ruisseau, cris des insectes sous l'herbe et dans les branches des arbres, froissement des feuilles par le vent, on distinguait au loin, dans la campagne, un tintement de grelots, un bruit sourd de roues... Muets, le cœur battant, l'œil fixé sur la route qui s'embrumait des premières ombres du crépuscule, ils cherchaient machinalement à apercevoir de loin le véhicule qu'ils redoutaient cependant de voir apparaître.

Mais la voiture primitive et mal suspendue passa bientôt devant eux à l'allure rapide des maigres rosses qui se hâtaient vers l'écurie. Ils eurent un geste de la main, une exclamation de bienvenue, car, par la portière sans vitre, ils avaient aperçu Jacques. Quelques instants après, ils serraient la main à leur ami parisien, à sa descente de la voiture, au milieu de la place de Ville-Neste encombrée de badauds, et ils l'entraînaient bien vite dans une chambre de l'auberge voisine où trois couverts étaient dressés.

Hélas! l'heure de l'explication suprême ne pouvait plus être reculée et l'audacieux Delprat et le diplomate Morancey se demandaient tous deux, avec une angoisse égale, comment ils allaient aborder le sujet brûlant.

La fille de service qui venait de mettre le potage sur la table avait à peine formé la porte derrière elle que Saint-Aubain, dont le front large portait un pli de mécontentement profond, s'adressa brusquement à ses deux amis :

— Comment ne m'avez-vous pas écrit que M. Audibert se présentait contre moi?

Delprat et Morancey se sentirent soulagés d'un grand poids : Saint-Aubain savait déjà la chose et prenait l'initiative de l'explication.

— Nous avons mieux aimé, dit Morancey, t'annoncer ici cette désagréable nouvelle.

— Je l'ai apprise en chemin, et ce n'était pas la peine de me faire faire le voyage de Paris à Ville-Neste pour cela.

— Que parles-tu du voyage, interrompit Delprat, puisque tu devais aussi bien arriver ici dans huit jours?

— Si j'avais su que M. Audibert se présentait, je ne serais pas venu du tout.

— Tu ne serais pas venu!

— Mais non ; j'aurais simplement écrit au comité que je retirais ma candidature.

Delprat se leva si brusquemment qu'il renversa sa chaise

— Jacques. s'écria-t-il.

— Voyons, je ne peux pas me présenter contre mon futur beau-père, pourtant!

— Tu aimes mieux assurer l'échec de ton parti?

— Mais enfin, je ne me crois pas l'homme indispensable. Que ne présentez-vous quelqu'un d'autre. Pourquoi pas l'un de vous deux, par exemple? Toi, Delprat, comme médecin, toi, Morancey, comme notaire...

— Oui, Morancey, comme notaire, peut faire des contrats et des testaments, moi, comme docteur, des ordonnances... Et le petit tabellion et le petit médecin de campagne, s'ils se présentent l'un ou l'autre, sont sûrs d'échouer piteusement et de procurer aux adversaires une victoire facile.

— Mais encore un coup, dit Saint-Aubain, avec une irritation mal contenue, pourquoi faut-il que ce soit moi et pas un d'entre vous?

— Parce que tu as de plus que nous, dit gravement Morancey, la triple supériorité de l'intelligence, de la notoriété et du talent, et que tu es redevable de tout cela, quoi qu'il t'en coûte, au parti auquel tu t'es donné, à la cause que tu as juré de défendre.

A cet éloge qui avait la forme et l'intention d'un reproche, Jacques eut un geste d'impatience violent.

— Mais c'est vous, après tout, dit-il d'un ton agressif, qui avez préparé de loin ce qui arrive aujourd'hui, quand vous avez patronné, pour le Conseil d'arrondissement, la candidature de M. Audibert. Puisque vous le jugiez alors inoffensif, que ne le laissez-vous passer maintenant comme député?

— Ah! Jacques, dit Morancey, tu ne parlais pas ainsi, il y a un an, et les rôles entre nous sont bien intervertis! Tu nous reprochais alors avec raison une imprudence dont nous aurions dû mieux calculer les suites. Nous te répondîmes que, lorsque viendrait une élection sérieuse, tu verrais comment nous saurions agir, et maintenant que l'heure est arrivée... Mais je te comprends si bien, mon pauvre ami, et je te plains!... vois-tu, nous avons cherché avec Delprat s'il y avait moyen d'arranger la chose, mais c'est impossible : tout autre que toi serait battu. Je pense d'ailleurs que M. Audibert comprendra la situation et se retirera peut-être devant toi.

— Assez! dit Jacques avec une expression d'extrême lassitude.

— C'est vrai, tiens, nous sommes des rustres, dit le docteur. Nous discutons là, nous te persécutons au moment où tu débarques et c'est stupide de notre part. Voyons, essaie de prendre quelque chose, nous causerons après.

Ils mangèrent, tous trois silencieux, sombres, préoccupés... Mais bientôt on frappa à la porte de la salle. C'étaient des électeurs influents de Ville-Neste qui, selon la coutume indiscrète des gens de la campagne, ne craignaient pas de venir ainsi prendre à la gorge leur candidat à peine descendu de voiture. Delprat et Morancey connaissaient trop bien leurs compatriotes pour ne pas leur accorder tout de suite, au nom de Jacques, l'audience inopportune qu'ils sollicitaient.

Cordialement, ils les firent asseoir, commandant à la servante d'apporter du vin et des verres.

C'étaient des notables : le grand épicier du bourg, l'officier de santé qui accompagnait souvent Delprat dans ses visites, puis quatre ou cinq gros propriétaires ayant la prétention, grâce à leurs écus, d'être quelque chose de plus que des paysans.

Dans leur phraséologie embrouillée et leur français traduit du patois, ils se répandaient en compliments exagérés à l'adresse de M. Saint-Aubain et en prédictions ultra-optimistes au sujet de son élection.

Saint-Aubain se sentait pris d'un énervement douloureux.

— Je vous remercie beaucoup, messieurs, dit-il, mais je ne sais si je maintiendrai ma candidature.

Les notables eurent tout à coup des mines allongées.

Delprat lança à Jacques un regard flamboyant.

— Notre ami Saint-Aubain se trouve un peu souffrant, se hâta de dire Morancey avec un beau sang-froid; il craint que ses forces ne lui permettent pas de fournir la rude carrière électorale. Mais le bon air des montagnes va le remettre, le docteur en répond, et nous nous portons garants pour lui qu'il ne trompera pas nos légitimes espérances.

— Je vous dirai mon dernier mot, messieurs, interrompit froidement Jacques, dans une prochaine réunion privée.

Les électeurs influents se retirèrent un peu déconfits.

— Mais c'est une violence que vous me faites! s'écria Saint-Aubain demeuré seul avec ses deux amis : je ne me soumettrai pas!

Ils quittèrent l'auberge et prirent le chemin de Préchan, le chemin tout blanc de lune sous le ciel étoilé dont les nuages s'écartaient peu à peu, et la discussion se prolongeait durant la route, pressante de la part du notaire et du docteur, douloureuse pour Jacques.

*(La suite au prochain numéro.)* JEANNE DE LIAS.

# CHRONIQUE HEBDOMADAIRE

PLAGES DÉSERTÉES. — QUARTIERS D'AUTOMNE. — LE CASINO ET SES HABITUÉS. — TOURISTES DE SEPTEMBRE. — Mme DE SÉVIGNÉ ET LES « ANTIQUES BOIS DE BURON ». — LE CULTE DE LA NATURE. — UN SOIR A LIVRY. — SOUVENIRS D'UN PASSÉ LOINTAIN. — LES MARCHANDS DE JOURNAUX ET LA PRÉFECTURE DE POLICE. — PAUVRES FEMMES! — PETIT BATON ET PETIT BALAI!

En ce moment, la plupart des Parisiens qui se piquent d'élégance ont déserté les stations balnéaires, abandonné les villes d'eaux et repris leurs quartiers d'automne. A partir du 1er septembre, les plages cessent d'être à la mode; la *gentry* s'envole à tire-d'aile vers ses terres pour y ouvrir la chasse. La mer et les douches n'ont plus d'autres clients que les professeurs, les magistrats et quelques pauvres journalistes qui choisissent juste cette saison pour goûter les douceurs d'une plage à peu près solitaire.

L'heure est, en effet, propice; les plages ne sont plus encombrées; la plupart des villas se vident; les aubergistes s'humanisent, et le soleil ne darde plus que de tièdes rayons qui n'empêchent point les promeneurs de s'égarer dans les bois prochains.

L'été est souvent l'ennemi de la villégiature. Deux de mes amis, qui ont passé l'année dernière un mois sur le littoral breton, m'ont avoué que leurs plus belles journées se sont écoulées entre les quatre murs de leur cellule. De midi à cinq heures, ils faisaient la sieste. C'est le soir seulement, de cinq heures à dix, qu'ils commençaient à « jouir des beautés de la nature ». Pas toujours, pourtant! Entraînés, débauchés par un voisin de table d'hôte, maintes fois ils bornaient la romantique excursion qu'ils avaient rêvée à une promenade à travers les salons et autour des tables du Casino.

Le Casino, ah! voilà bien le revers de la villégiature d'été! On a beau s'être juré de n'y pas mettre les pieds, la rencontre d'un compagnon de voyage triomphe de vos plus beaux projets. On y va d'abord pour lire les journaux, puis peu à peu on fait cercle autour du tapis vert, et, à la fin, on cartonne sottement avec les grecs de l'endroit. Vive vendémiaire! Quand il arrive, toutes ces tentations s'évanouissent. Plus de grecs! Après avoir tari les porte-monnaie des imbéciles, les aigrefins ont prudemment repris le chemin de la capitale et réintégré les tripots familiers. Plus de foule! Les boursiers, qui forment la majeure partie de la clientèle caniculaire, ont rejoint la corbeille. Le Casino mélancolique n'abrite plus que l'aubergiste et sa famille. La « société » s'est évadée, et, grâce à cette fugue, le paysage, débarrassé de la multitude qui le masquait, nous apparaît enfin dans toute son automnale candeur.

***

Les touristes de septembre ont cela de particulier qu'ils aiment la campagne. Les autres, les voyageurs de l'été, n'aiment que le Casino. Comment rêver sous le soleil de thermidor? Quel poète s'aventurerait à midi, le parasol à la main, sur une falaise incendiée de rayons? L'automne est autrement favorable aux songes dorés, dont l'âme se berce au déclin des beaux jours!

Le XVIIe siècle n'avait pas un culte extraordinaire pour le « séjour des champs », comme on disait alors. Mais, dans les rares heures où les grandes dames abandonnaient la ville pour la campagne, ce qui leur plaît par-dessus tout, c'est l'automne.

Mme de Sévigné nous fait sentir et presque toucher « ces beaux jours de l'automne, qui ne sont plus chauds et qui ne sont pas froids ».

« Je suis venue ici (à Livry), écrit-elle, chercher les beaux jours et dire adieu aux feuilles; elles n'ont fait que changer de couleur; au lieu d'être vertes, elles sont aurore, et de tant de sortes d'aurores que cela compose un brocart d'or riche et magnifique, que nous voulons trouver plus beau que le vert, quand cela ne serait que pour changer! » Et encore « je me représente cette automne-là délicieuse, et j'en regarde la fin avec une horreur qui me fait suer les grosses gouttes ».

C'est aussi le désespoir au cœur qu'elle prend congé de ces antiques bois de Buron, « où l'automne était si beau ».

Les paroles de Mme de Sévigné ne sont-elles pas aussi transparentes, aussi limpides que l'atmosphère qu'elles décrivent? Les arbres, d'ailleurs, n'ont pas perdu toutes leurs feuilles et sont encore fort beaux : « Cette avenue et tout ce qui était désolé des chenilles, et qui a pris la liberté de pousser avec votre permission, est plus vert qu'au printemps dans les plus belles années. Les petites et les grandes palissades sont parées de ces belles nuances de l'automne dont les peintres font si bien leur profit. Les grands ormes sont un peu dépouillés et l'on n'a point de regret à ces feuilles picotées; la campagne, en gros, est encore toute riante. »

***

Cette femme, d'une humeur enjouée et folâtre, devient rêveuse dès que les feuilles jaunissent. Seulement, il est besoin de s'entendre. Mme de Sévigné ne rêve pas à la manière de Delphine, ni selon le mode des lackistes. « Le rocher élevé, la montagne, la forêt sombre et profonde, leurs couleurs et leurs formes » ne sont pas pour elle, comme pour Wordswoth et Cobridge, « un désir, un sentiment et un amour ».

*An appetite, a feeling and a love.*

Cette rêverie-là n'était pas encore inventée. « Il a fallu Quatre-vingt-treize, dit très bien Sainte-Beuve, pour que Mme de Staël écrivît son livre de *l'Influence des passions sur le bonheur.* » Jusque-là, rêver, c'était une chose plus facile, plus simple, plus individuelle, et dont pourtant on se rendait moins compte; c'était penser à sa fille absente en Provence et à son fils qui guerroyait en Candie, ou suivait l'armée du roi; c'était songer aux êtres aimés; c'était écrire: « Pour ma vie, vous la connaissez; on la passe avec cinq ou six amis dont la société plaît, et à mille devoirs à quoi l'on est obligée, et ce n'est pas une petite affaire. Mais ce qui me fâche, c'est qu'en ne faisant rien les jours se passent et notre pauvre vie est composée de ces jours; l'on vieillit et l'on meurt. Je trouve cela bien mauvais. »

***

Malgré la gaieté de son caractère, Mme de Sévigné ne fait pas difficulté de s'élever jusque sur les hauteurs de la spéculation philosophique ou religieuse. Ce n'est pas seulement l'ombre qu'elle va chercher sous les grands arbres de son parc : c'est la solitude et le silence. Dans ce lieu retiré, elle s'abandonne à ses réflexions; tout à son aise, elle lit des livres sérieux. Quelquefois elle y passe des journées entières et ne revient point que la nuit ne soit bien déclarée. Il lui arrive aussi de s'y réfugier pour échapper aux visites ennuyeuses, et elle se compare alors « à une violette facile à cacher, et qui ne tient ni aucune place, ni aucun rang sur la terre ». Le jour a-t-il disparu, elle ouvre son âme aux plus douces impressions des nuits d'été, contemple avec ravissement les clartés de la lune.

« Ah! ma très-chère, écrit-elle à sa fille, que je vous souhaiterais des nuits comme on les passe ici! Quel air doux et gracieux! Quelle tranquillité! Quel silence! Je voudrais pouvoir vous envoyer de tout cela, et que votre bise soit confondue! »

Un autre soir, à Livry, chez son oncle l'abbé de Coulange, elle se promène délicieusement avec la lune » jusqu'à minuit, et aux Rochers, quand l'air n'est point humide, elle se croit obligée, « comme les anciens, à donner cette marque de respect à la lune ».

***

Les rêveries de Mme de Sévigné, on le voit, n'ont rien de très mélancolique et n'altèrent ni sa sérénité ni son enjouement. Elles ne ressemblent à rien de ces « pernicieuses rêveries de l'oisiveté », dont parle Bossuet dans l'Oraison funèbre d'Anne de Gonzague, à ces « divagations malsaines de l'imagination qui énervent l'âme quand elles ne la corrompent pas». Selon la judicieuse marquise, « il y a des pensées sur lesquelles il faut glisser », et elle n'a garde de manquer à sa maxime. Elle a, du reste, contre les égarements de l'esprit, la meilleure des sauvegardes : la morale chrétienne sérieusement pratiquée, une foi raisonnée qui gouverne sa vie.

« Je m'en vais, écrit-elle quelque part à sa fille, je m'en vais dans un lieu où je penserai à vous sans cesse et peut-être trop tendrement. Il est bien difficile que je revoie ce jardin, ces allées, ce petit pont, cette avenue, cette prairie, ce moulin, cette petite vue, cette forêt, sans penser à ma très chère enfant. »

Une autre fois, elle dit en parlant de ses bois : « C'est ici une solitude faite exprès pour y bien rêver; vous en feriez bien votre profit et je n'en use pas mal. »

***

Qu'avaient donc de particulier ces bois si vantés par elle? Pourquoi se prêtaient-ils mieux que d'autres à la rêverie? C'est qu'ils rappelaient à Mme de Sévigné un passé lointain et se rattachaient à d'anciens souvenirs; c'est aussi qu'ils flattaient l'amour-propre de celle qui les avait plantés, comme elle l'explique avec une rare délicatesse. « J'ai trouvé ces bois d'une beauté et d'une tristesse ordinaires; tous les arbres que vous avez vus petits sont devenus grands, droits et beaux en perfection; ils sont élagués et font une ombre agréable, ils ont 40 ou 50 pieds de hauteur; il y a un petit air d'amour maternel dans ce détail, songez que je les ai vus, comme disait M. de Montbazon à ses enfants, *pas plus grands que cela.* »

***

On est vraiment dur pour les marchandes de journaux, et ces dames ont raison de réclamer. Elles ne faisaient de mal à personne; elles gênaient à peine, ici ou là, les gens pressés, au tournant des rues. On a prétendu qu'elles encombraient démesurément la voie publique. Mais, à ce compte, la terrasse des cafés, les étalages des marchands de nouveautés, les boîtes, les caisses et les tonneaux des épiciers vendeurs de légumes, etc., etc., envahissent de jour en jour une place beaucoup plus considérable. On les tolère pourtant, et si la Préfecture de police s'en inquiète, comme je l'imagine, de loin en loin, elle se borne sans doute aux avertissements.

Notez que les kiosques sont devenus bien étroits pour le nombre prodigieux de journaux et d'imprimés de toute nature qu'ils doivent abriter. Une marchande de journaux est, après tout, une personne naturelle : il lui est matériellement impossible d'évoluer dans sa guérite. Qu'elle dresse à côté une et même deux petites tables pour étendre ou pour plier ses feuilles, je n'y vois pour ma part aucun inconvénient. Il ne faut pas être trop rigoureux envers de pauvres gens qui ont besoin de gagner leur vie.

Je voudrais donc que la police fermât les yeux avec une bienveillance apitoyée sur ces empiètements, qui n'ont rien, en somme, d'exagéré. Je lui demanderais en revanche de les ouvrir davantage sur la libre exposition, à l'extérieur des kiosques, d'un certain nombre de publications plus ou moins illustrées qui n'ont rien à voir dans la politique, ni avec la littérature, ni surtout avec la morale, même indulgente, et que le service des mœurs — je ne parle plus maintenant de la voirie — pourrait surveiller plus exactement.

***

Il me semble qu'on pourrait s'arranger. Si j'avais l'honneur et la charge d'être Préfet de police je ne tracasserais pas les marchandes de journaux qui prendraient de petites libertés. Je leur concéderais sans hésitation un périmètre raisonnable autour de leur centre d'affaires. Mais, en échange de cette concession, dont personne, au fond, n'aurait à se plaindre, j'exigerais d'elle, sinon la suppression totale, du moins la rentrée discrète à l'intérieur de leurs boîtes oblongues d'une foule de malpropretés. Cette ordonnance une fois promulguée, je tiendrais la main avec rigueur à sa parfaite exécution.

On vient de donner aux gardiens de la paix un petit bâton : quand on leur donnerait par surcroît un petit balai, je crois qu'ils sauraient s'en servir, et je serais enchanté de ce nettoyage.

OSCAR HAVARD.

# JEUX D'ESPRIT DE L'OUVRIER

*Pour les prix et les conditions, voir le n° 1920 du 10 juin 1896.*

37. — MOTS JANUS

par *Patientine*.

Plante grasse qui ne prospère
Que sous les plus ardents climats;
Peuple qui, sous les noirs frimas,
Naît et meurt, souffre ou bien espère.

38. — MOTS CARRÉS

Quel type que mon oncle Emile,
Autrefois un *premier* joyeux,
Maintenant le voilà boiteux :
C'était pourtant un homme habile.

Il fut d'abord sonneur, je crois,
Mais un jour, en sonnant mon *trois*,
Il se démit la jambe droite :
Depuis ce fatal jour il boite.

Il fut ensuite maréchal,
Quand, en maniant mon *cinquième*,
Il reçut d'un maudit cheval
Un coup qui faillit le *sixième*.

Pour ne pas souffrir de la faim,
Quel métier pourra-t-il bien faire ?
Au bout de quatre mois, enfin,
L'art du *deux* vint le satisfaire.

Comme le fit jadis ce *deux*,
Il ne construisit pas un temple.
Toutefois il est très heureux
Sans avoir suivi son exemple.

Maintenant le voilà rentier,
Un *quatrième* personnage,
Et quand il fera mon *dernier*
Pour sûr je serai du partage.

39. — CURIOSITÉ

Prouver que 509 — 501 = 10

NOTES POUR LES DÉBUTANTS

*Mots Janus.* — Les mots Janus sont ceux qui, lus à rebours, donnent d'autres mots.

Exemples : *Roc, Elisa, Léon, navire.*

En lisant ces mots de droite à gauche, on obtient d'autres mots : *Cor, asile, Noël, Erivan.*

*Adresser tout ce qui concerne les Jeux d'esprit au rédacteur soussigné, aux bureaux du journal.*

ŒDIPE.



*Le Directeur-Gérant :* Henri GAUTIER. — Sceaux. Imp. Charaire et Cie.

5 centimes le N° année courante. (10 centimes le N° années échues.) N° 1946 TRENTE-SIXIÈME ANNÉE. — 9 Septembre 1896.

# L'OUVRIER

Journal illustré paraissant le Mercredi et le Samedi

| ABONNEMENT D'UN AN : | DIRECTION ET ADMINISTRATION : | ABONNEMENT D'UN AN |
|---|---|---|
| (104 numéros) France, Algérie et Belgique : 6 francs. | LIBRAIRIE BLÉRIOT, HENRI GAUTIER, successeur, 55, quai des Grands-Augustins, Paris. | (104 numéros) Colonies et Étranger (sauf la Belgique) : 7 francs. |


## A L'ABORDAGE! par Henry de Brisay



Roëllo se pencha; il lut : « Le feu aux... » (Voir page 298.)

# A L'ABORDAGE ![1]

## GRAND ROMAN D'AVENTURES

PAR

HENRY DE BRISAY

PREMIÈRE PARTIE

## LE BRICK *L'AGILE*

VIII (*Suite*).

Guy et Roëllo avaient été brusquement réveillés par le cri de Jégo. Ils passèrent quelques vêtements à la hâte et se rencontrèrent sur le pont.

— Tu as entendu crier, Guy ? demanda le corsaire.

— Oui, répondit le jeune homme, un cri d'appel et puis après un coup de feu.

Roëllo sans rien ajouter se dirigea vers la dunette.

— Monsieur Brecknock, appela-t-il, avez-vous vu quelque chose ?

Comme personne ne répondait, Roëllo gravit l'escalier. La dunette était solitaire.

— Il aura été voir, pensa-t-il.

En ce moment, la voix de Guy s'élevait.

— Venez, mon père, venez vite, disait-il.

En un instant, le corsaire fut auprès du jeune homme qu'il trouva agenouillé devant le corps déjà raidi du pauvre Jégo.

Illuminé par une pensée subite, le corsaire se pencha vivement par-dessus le bastingage.

La chaloupe n'était plus là.

Il releva la tête.

Les pallans étaient vides de leur embarcation.

— Ah ! le chien maudit, dit-il avec colère, il m'a joué !

— De qui voulez-vous parler, mon père ? demanda Guy avec surprise.

— Je veux parler de M. Allan Brecknock qui doit bien rire en ce moment.

— M. Brecknock, répétait Guy sans comprendre.

— Oui, le lieutenant qui est parti sans nous dire adieu et en nous emportant une chaloupe.

— Mais alors, s'écria Guy avec douleur, si Allan est parti, sa sœur l'a suivi !

Et le pauvre garçon s'élança dans la direction des cabines.

Il rencontra Maryvonne que le bruit avait réveillée et qui venait s'informer de ce qui se passait.

— Diana ! où est Diana ? demanda Guy haletant.

— Sur le pont, sans doute, elle n'est plus dans sa cabine, répondit la jeune fille.

— Ah ! malédiction ! s'écria Guy en se tordant les mains.

— Mais qu'as-tu ? Parle-moi.

— Tu ne sais pas, c'est vrai... Eh bien ! Diana ne m'aimait pas... elle est partie avec Allan... Mais non, c'est impossible... une bouche si pure ne peut mentir ainsi... Dis-moi quelque chose, Maryvonne, console-moi... je suis malheureux !

— Pourquoi te désespérer, mon Guy, je ne comprends rien à tes paroles... Qu'y a-t-il ? Que s'est-il passé ?

On entendit la voix de Roëllo qui criait :

— Debout tout le monde ! A vos postes ! Déhâlez la baleinière, je vois mes bandits... bordez huit avirons... quand ils vont être à l'abri de la côte, le calme va les saisir et nous aurons bientôt fait de les joindre.

— Vite, continua-t-il, pressez, garçons, notre prisonnier s'est évadé avec eux... Ah ! vous croyez qu'on peut se jouer impunément de Roëllo, vous n'êtes pas sauvés encore.

Guy, appuyé des deux mains au bordage, suivait des yeux la voile de la chaloupe qui emportait tout son bonheur. Les yeux secs, les doigts crispés, le cœur battant, il voyait s'évanouir son rêve. Il aurait voulu crier, rugir, pleurer et ne pouvait pas, mais il souffrait comme un damné. C'était une griffe de fer et de feu qui lui déchirait la poitrine et il se rappelait tout, les mots, les sourires qui l'avaient rendu heureux et qui n'étaient que des mensonges. Elle riait de lui à présent, sans doute, de sa crédulité, de ses aveux, de sa tendresse !...

Près de lui, Maryvonne sanglotait.

— Allons ! cria Roëllo, ferme, les enfants, de l'ensemble et de la vitesse, nous les aurons.

1. Voir l'*Ouvrier* depuis le 1er août 1896.

La baleinière n'était plus qu'à quelques pouces des flots. Les matelots, aussi furieux que le corsaire, manœuvraient avec vigueur, et tout à l'heure les fugitifs allaient avoir à leurs trousses une dizaine de gaillards qui ne mettraient pas longtemps à les joindre.

D'ailleurs déjà, l'influence de la côte annoncée par Roëllo se faisait sentir. La voile de la chaloupe refusait et l'on vit bientôt les Anglais se mettre aux avirons.

Tout à coup, un homme effrayant, livide, couvert de sang, écarta le groupe des matelots et vint tomber devant le corsaire.

C'était Toussaint Joël.

Roëllo le releva avec un cri et voulut examiner la blessure de son vieux camarade.

Mais celui-ci, qui faisait d'incroyables efforts pour parler, repoussa le bras du corsaire. Ses yeux dilatés par l'épouvante se promenaient sur Guy, Maryvonne et Roëllo. Tour à tour, ils suppliaient, ils ordonnaient, son poing se tendait vers la mer. Il indiquait avec des yeux furieux, tantôt la baleinière qui, maintenant, était à flot, tantôt le pont du navire, puis il se tordait les bras et de grosses larmes ruisselaient sur ses joues ridées.

Enfin, un éclair de joie passa dans ses yeux. Il s'accroupit sur le pont et, plongeant son doigt dans sa blessure, il commença à tracer quelques caractères maladroits sur le pont du navire.

Roëllo se pencha. Il lut :

*Le feu aux...*

Toussaint fit un prodigieux effort, mais il ne put achever, il se dressa, tendant les bras vers la chaloupe dans un geste de malédiction, puis tomba de toute sa hauteur.

— Mais c'est affreux, répétait Maryvonne, qui donc a pu frapper mon pauvre Joël.

— Le misérable qui s'enfuit, gronda le corsaire avec un terrible accent de menace.

— Allan Brecknock !

— Lui-même ! Mais il y a encore quelque horrible forfait préparé par le traître et dont Toussaint a voulu nous prévenir... pourvu que...

Roëllo n'acheva pas.

Sous l'effort d'une poussée formidable, l'arrière de l'*Agile* sembla se soulever.

Une effroyable détonation retentit en même temps qu'une gerbe de feu montait au ciel, arrachant les membrures du malheureux navire mis en pièces par l'effort de l'explosion.

Dans la chaloupe, Brecknock avait bien remarqué des mouvements à bord du brick. Il avait vu déhaler la baleinière et, ne voyant pas l'explosion se produire, il crut un instant la mèche éteinte et se crut bien perdu.

Cet homme si fort, ce terrible lutteur pour l'existence eut alors un court moment de désespoir. Ce fut Diana qui lui rendit son sang-froid.

— Es-tu homme ? lui demanda-t-elle de sa voix sifflante, n'as-tu pas honte de te laisser aller ainsi ? Rien ne peut changer l'ordre des choses. Si nous devons retomber aux mains des Français, rien ne pourra aller contre notre destinée.

— Tu as raison, dit Allan, mettons tout en œuvre pour nous sauver et, quand nous aurons fait tout ce qui sera humainement possible de faire, acceptons notre sort quel qu'il soit.

— Vois, frère, le vent tombe.

— Je m'y attendais. Aux avirons ! Si nous pouvons gagner la côte avant d'être atteints, nous sommes sauvés.

Sir Harry Linton n'avait pas encore prononcé un mot depuis que les fugitifs étaient dans la chaloupe. Les yeux rivés au brick, il ne faisait pas un mouvement, respirait à peine, et sa vie semblait suspendue aux mouvements du corsaire.

Deux fois, Brecknock l'appela et le vieillard ne répondit pas. Alors Allan lui posa la main sur l'épaule.

Le vieillard tressaillit et parut sortir d'un rêve.

— Allons, monsieur, dit l'Anglais, il faut vous mettre aux rames. C'est notre vie que nous tenons au bout de nos bras ! Toi, Diana, prends la barre.

La jeune fille obéit, tandis que le commodore prenait machinalement un aviron et le bordait dans les tolets.

Soudain, une grande clarté illumina tout le ciel, tandis que roulait un fracas de tonnerre.

C'était l'*Agile* qui sautait.

Une joie surhumaine se peignit sur le visage de Brecknock. Il s'étais dressé et considérait les débris fumants d'un air de triomphe.

Sir Harry Linton, terrassé par l'émotion trop forte, pleurait comme un enfant.

Quant à Diana, dont le front resplendissait d'orgueil et d'ivresse, elle avait saisi la main de son frère, l'avait portée à ses lèvres et longuement baisée en disant :

— Lord Glendower Clamorgan, je vous salue !

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE

DEUXIÈME PARTIE

# LE SECRET DE YODAH

## I

### SEULS !

Dans le ciel d'un bleu profond, le soleil déjà haut illumine et embrase. La côte sablonneuse s'étend à perte de vue. A l'horizon, des masses sombres de verdure s'étagent jusqu'à des montagnes dont les cimes se perdent en des buées bleuâtres.

La mer vient mourir en petites ondes aux reflets d'argent sur le sable d'or. De grands oiseaux blancs rasent les flots. De la terre, de lourds parfums arrivent par bouffées.

Au milieu de la grève, à côté d'un débris de mât, deux corps sont étendus. L'un est celui d'une jeune fille vêtue de blanc, l'autre est celui d'un homme dont on ne peut distinguer les traits. D'une large blessure à la tête, le sang a coulé sur le visage, rendant le naufragé méconnaissable.

L'homme n'est pas mort, de faibles plaintes s'échappent de sa bouche, ses mains esquissent des gestes gauches. Enfin, il ouvre les yeux.

Il regarde d'abord autour de lui d'un air hébété semblant inconscient de tout ce qui l'entoure; il passe la main sur son visage et s'étonne de la ramener pleine de sang; enfin ses yeux s'arrêtent sur la jeune fille étendue à côté de lui; alors un sanglot le secoue et il se courbe, pleurant d'abondantes larmes. La raison lui revient avec la douleur. Au bout de quelques instants, il relève la tête et se traîne comme il peut auprès de sa compagne.

— Oh! mon Dieu! murmure avec angoisse le malheureux, faites qu'elle soit vivante! Il pose en tremblant la main sur son cœur, puis il répète :

— Oh ! mon Dieu, mon Dieu! C'est impossible... Non cela ne se peut pas... Maryvonne, réponds-moi, je suis là... Ma sœur chérie! Ce serait trop affreux.

Et le pauvre garçon, en qui nos lecteurs n'ont pas eu de peine à reconnaître Guy Roëllo, se tord les mains en proie au plus violent désespoir.

Une fois encore, il veut douter, il se penche sur le corps charmant qui semble une grande fleur pâle, fauchée par l'ouragan et colle son oreille sur la poitrine de Maryvonne.

Il reste là longtemps, retenant son souffle.

Tout à coup, un cri de joie jaillit de ses lèvres.

— Elle vit ! le cœur bat !

Puis, joignant les mains et adressant au ciel un regard d'infinie gratitude :

— Merci, Seigneur, de votre bonté.

Mais Maryvonne ne reprenait pas encore connaissance. La pauvre enfant se plaignait sourdement et s'agitait, se tordait comme si elle subissait encore quelque épouvantable cauchemar.

Guy, oubliant ses propres souffrances, cherchait des yeux un abri pour ne pas laisser exposée au soleil brûlant la malheureuse jeune fille.

Il aperçut au loin la ligne des arbres et résolut de les atteindre coûte que coûte.

D'un effort il se releva et chercha à soulever sa sœur. Après deux essais infructueux, il y parvint enfin et fit quelques pas, mais il n'alla pas loin... Epuisé par la perte de son sang et par la lutte qu'il avait dû soutenir contre la mer, le pauvre garçon buta et tomba sur les genoux. Son léger fardeau était encore trop lourd pour lui.

Mais Guy avait de la volonté et une énergie à toute épreuve. Sans se rebuter de sa chute, il se releva et continua sa route en se traînant.

Oh! l'horrible voyage! Vingt fois, Guy retomba à côté de Maryvonne, toujours évanouie, vingt fois il se remit sur ses pieds et poursuivit sou chemin.

Quand il arriva enfin aux premiers arbres de la forêt, il roula sur le sol et perdit connaissance; mais son évanouissement fut de courte durée. Il arrangea sa sœur contre un tronc renversé le plus commodément qu'il put, puis il se mit en quête d'un ruisseau, ou d'une source quelconque. Ses recherches heureusement ne furent pas longues. Il découvrit bientôt un mince filet d'eau qui semblait descendre de la montagne et qui venait se perdre dans la grève. Il but d'abord à longs traits cette eau bienfaisante et il lui semblait qu'à chaque haleine, c'était de la vie qui rentrait en lui. Il se lava le visage et les mains puis, déchirant une manche de sa chemise en lambeaux, il trempa le linge et revint en courant vers Maryvonne, mais, dans le trajet, l'eau s'était évaporée et c'est à peine si, en arrivant près de la jeune fille, le linge était encore humide.

Il changea alors de tactique. Prenant sa sœur dans ses bras, et cette fois sans trop de peine, il vint la coucher près du ruisseau sauveur. Alors il put baigner son f[illegible] et ses lèvres d'eau pure et fraîche et bientôt Maryvonne ouvr[illegible]

Elle vit son frère qui s'efforçait de lui sourire, mais qui, trop ému, ne pouvait prononcer une parole; elle vit la forêt et la mer qui bleuissait entre les troncs énormes, et se mit à pleurer.

Mais Maryvonne était vaillante. Elle se redressa bientôt, prit les deux mains de son frère qu'elle attira à elle et l'embrassa tendrement. Ils restèrent un instant enlacés. Enfin la jeune fille se dégagea et murmura :

— Et notre père?

Guy courba la tête.

Maryvonne reprit :

— Il a pu se sauver, lui aussi, puisque nous sommes vivants.

— Je l'espère, mon aimée, répondit Guy, mais, hélas, je n'ai rien vu sur cette plage. S'il avait abordé ici, je l'aurais vu. Rien n'arrête le regard, sur cette longue bande de sable.

— Notre père vit, te dis-je, fit Maryvonne avec énergie, il vit, j'en suis sûre, mon cœur ne me trompe pas et sois certain que nous le retrouverons.

— Le ciel t'entende, ma sœur.

— Par quel miracle, dis-moi, sommes-nous sauvés?

— Tu te rappelles que, au moment de l'explosion, tu étais près de moi et que l'arrière du brick sauta seul, épargnant pour une minute l'avant où nous nous trouvions, mais qui se mit à s'enfoncer avec une rapidité effrayante. Mon père me cria :

« — Sauve ta sœur! »

— Oui, oui, je me rappelle..., va...

— Je me jetai avec toi à la mer. Quand je fus revenu à la surface, je te rejoignis et te soutins au-dessus des flots. A ce moment, j'aperçus notre père qui nageait vers la chaloupe où déjà quelques hommes s'étaient réfugiés. Il me faisait signe de nager de son côté. A ce moment, pour mettre le comble à notre infortune, une nuée vint cacher la lune et un grain s'abattit sur la mer.

— C'est à ce moment que je t'ai dit : Prions la bonne Vierge, espoir des naufragés!...

— La nuit s'était faite complète, opaque, je n'apercevais rien à trois pieds devant moi, j'essayai d'appeler, mon cri se perdit dans le fracas des lames et dans les sifflements du vent. Pendant vingt minutes, une demi-heure peut-être, j'errai ainsi au hasard. Tu avais perdu connaissance et j'avais recommandé mon âme à Dieu, m'attendant à couler à chaque seconde, quand je reçus à la tête un choc violent. Je faillis disparaître; mais, domptant la douleur, je nageai avec l'énergie du désespoir vers cet obstacle qui venait de me blesser et qui était peut-être le salut.

— Pauvre frère!

— Après bien des efforts infructueux, je pus l'atteindre. C'était une pièce de la grand'hune.

« Je mis bien une heure à t'amarrer solidement sur ce radeau improvisé, au moyen des galhaubans et des filins rompus, puis je me hissai à mon tour sur l'épave. Oh! cette nuit! cette terrible nuit! Cent fois, je crus que nous périssions, mais ta prière à la bonne Vierge devait être exaucée, car, par un incroyable bonheur, notre débris de mât se tint en équilibre et ne chavira point.

Au jour, j'aperçus la terre à peu de distance, et la mer se calma; mais je n'avais plus de forces et je perdis bientôt le sentiment de ce qui se passait autour de moi. Enfin, j'ai rouvert, il y a deux heures, les yeux sur cette plage où nous sommes tout seuls !

— Seuls, répéta Maryvonne avec découragement.

Mais, bientôt, sa confiance reprit le dessus, et elle dit presque gaiement :

— Çà, monsieur mon frère, tenons conseil.

— C'est cela, répliqua Guy en essayant de sourire; tenons conseil et je te donne la parole.

— D'abord, envisageons bien froidement notre situation. Où sommes-nous?

— Au moment où le bateau a mouillé, nous devions être dans les environs de Madras.

— Madras est au pouvoir des Anglais, n'est-ce pas?

— Oui.

— Pays ennemi, par conséquent.

— Nous ne ferions pas dix pas dans la ville sans être arrêtés et conduits au gouvernement.

— D'autant plus que notre costume ne plaide guère en notre faveur et que nous avons plutôt l'air de bohémiens que d'honnêtes habitants de Saint-Malo, en Bretagne.

— Avant toute chose, ma petite Maryvonne, Il faudrait peut-être s'occuper de la question nourriture.

— Tu as raison, mon cher Guy, car je t'avouerai que j'ai grand'faim. Tu n'as pas d'armes?

— J'ai mon couteau que j'ai eu le bonheur de ne pas perdre.

— Ça n'est pas commode pour tirer quelque animal sauvage.

— A supposer même que je tue quelque gibier, comment le ferions-nous cuire?

— C'est vrai. Nous voilà donc forcés de nous rabattre sur les fruits et les racines.

— J'aimerais mieux les fruits.

— Résumons-nous : nous nous trouvons probablement en pays anglais et nous n'avons pour toutes ressources qu'un couteau.

— Ne nous plaignons pas de la Providence; on fait bien des

choses avec un couteau; sans lui, cette nuit, je n'aurais jamais pu t'attacher sur l'épave et c'est encore lui qui va me permettre de t'offrir un succulent déjeuner.

— Perds-tu l'esprit?...

— Laisse-moi faire...

Et Guy qui, depuis quelques instants, promenait des regards fureteurs sur tous les arbres du voisinage, se dirigea vers un bananier dont il atteignit bientôt les basses branches, grâce aux lianes qui formaient comme des haubans naturels autour du tronc, lisse comme un mât de navire.

Maryvonne s'était levée et le regardait faire avec curiosité.

Bientôt, un régime de superbes bananes vint tomber aux pieds de la jeune fille.

— Quelle chance! dit-elle en battant des mains avec une joie enfantine: des bananes! moi qui les aime tant!

Guy, après avoir fait une ample récolte, dégringolait de son arbre, et bientôt le frère et la sœur dégustaient de grand appétit les fruits savoureux.

— Tu le vois, dit Maryvonne en croquant à belles dents la pulpe parfumée, voilà déjà notre situation qui s'améliore.

— Des bananes ne composent pas un bien magnifique festin!...

— Ce soir, pour varier, nous irons recueillir des coquillages, et, avec nos précieux fruits, nous aurons un repas presque complet.

— En attendant ce moment heureux, il serait peut-être bon de savoir où nous sommes?

— Comment faire?

— J'ai aperçu, du bord de la mer, des montagnes qui ne sont pas bien éloignées; nous pourrions grimper sur l'une d'elles, et, de là, découvrir tous les alentours.

— L'idée est excellente, mais comment nous y prendre pour ne pas nous perdre. J'aime beaucoup ce petit coin de forêt et je voudrais y revenir, pour ce soir au moins.

— Rien de plus facile; nous n'avons qu'à suivre le ruisseau. De la sorte, nous ne pourrons pas nous égarer.

— Alors, en route!

— Tu dois être rompue de fatigue!

— Qu'importe! répondit la vaillante fille. Ce n'est pas le moment de faire la petite maîtresse; marche, je te suis.

Guy coupa deux solides bâtons pour sa sœur et pour lui et les jeunes gens se mirent en route, suivant toujours le petit cours d'eau.

Ils marchèrent longtemps sous le dôme majestueux des arbres, au milieu de la luxuriante végétation des tropiques. Ils remarquèrent des bananiers, des cocotiers, des manguiers et même des ananas.

— Allons, dit Maryvonne, nous ne mourrons toujours pas de faim.

Il y avait bien deux heures qu'ils étaient en route, quand ils arrivèrent à un petit pont en bambous qui se continuait par un sentier où deux hommes auraient pu passer de front.

— Voilà qui est embarrassant, dit Guy. Faut-il continuer à suivre notre ruisseau ou prendre cette route qui, certainement, conduit à quelque centre habité?

— Comme nous ignorons où nous sommes, répondit Maryvonne, le mieux est de nous orienter d'abord, et puis si nous sommes tombés parmi des populations soumises à l'Angleterre, nous devons fuir les villes et les villages.

— Nous ne pourrons pourtant pas gagner les établissements français dans cet accoutrement.

— N'importe! mon cher Guy, pour le moment soyons prudents...

— Ecoute, fit vivement son frère en lui prenant la main.

— Quoi?... Qu'est-ce?

— Il y a des gens qui viennent par le sentier.

— Tu es sûr?

— J'entends des pas. Mais voilà qui ne va pas me tromper.

Le jeune homme s'étendit sur le sol et colla son oreille à la terre.

Au bout d'un instant, il se releva.

— On vient dans cette direction, dit-il en baissant instinctivement la voix et en désignant la droite.

— Rentrons dans le fourré.

— Tu as raison. En pays ennemi, il faut toujours voir avant d'être vu, quand cela est possible.

Le frère et la sœur rentrèrent sous bois et restèrent immobiles, cachés par un épais bouquet de nopals.

Les pas se rapprochaient. On entendait même des bruits de voix.

Soudain, les arrivants débouchèrent du pont.

A la vue des voyageurs, leur surprise et leur rage furent telles qu'ils faillirent laisser échapper un cri.

Devant eux, précédés d'un guide indien, passaient Allan Brecknock, Diana et sir Harry Linton!

Tous les trois semblaient triomphants.

Comme ils passaient, Allan disait gaiement au vieil officier :

— Allons, commodore, voilà la fin de vos malheurs...

— Mais je ne me plains pas, ripostait sir Harry.

— Dans une heure, vous serez à...

Le reste de la phrase se perdit dans l'éloignement; mais, quand bien même nos amis eussent pu l'entendre, ils étaient sous l'empire d'une émotion trop violente pour pouvoir en profiter.

Ce fut Maryvonne qui se remit la première.

— Dieu nous a protégés, mon frère, dit-elle d'une voix grave.

Guy releva la tête et montra à sa sœur un visage livide.

— Pauvre Guy, dit-elle en l'embrassant tendrement, tu l'aimes toujours!

— Moi, dit-il avec un accent farouche, je la hais! La misérable créature s'est joué de la plus sainte des affections, elle a fait à mon cœur une blessure qui ne se fermera jamais...

Il y eut un silence.

— Tu souffres, dit encore Maryvonne.

— Ah! fit-il avec un sanglot, c'était toute ma vie, vois-tu. Et, tiens, cette nuit, Maryvonne, tu n'aurais pas été avec moi sur l'épave, je me laissais couler comme un plomb de sonde.

— Malheureux! ne parle pas ainsi, as-tu donc oublié que tu n'as pas le droit de disposer de ton existence?

— C'est vrai, mais j'étais fou. Et puis ce misérable que mon père a comblé de bienfaits, pour qui il a eu toutes les bontés, toutes les attentions possibles, qui machine le plus odieux forfait!...

— Calme-toi, frère...

— Oh! quand je pense que tout à l'heure, ils ont passé là, devant moi, et que je n'ai pas pu frapper, que je n'ai pas pu punir!

— Pourquoi ces féroces idées de vengeance?...

— Pourquoi? parce que les monstres que nous venons de voir ne sont pas mes semblables, parce qu'ils n'appartiennent pas à l'humanité et que le devoir de tout honnête homme est de les détruire partout où il les trouve, comme des bêtes au venin mortel!

— Guy!...

— Tu implores pour eux, je crois, mais tu es folle! Oublies-tu donc les lâches assassinats qu'ils viennent de commettre? Que reste-t-il de l'équipage de l'*Agile?* Savons-nous seulement si notre père est vivant!

— Laisse faire Dieu, il les châtiera à son heure.

— On peut bien être l'instrument de la justice divine!

— Nul ne t'a donné ce droit. Mais pour le moment, de toutes façons, il t'était impossible d'agir.

— Oh! cette impuissance! C'est à devenir fou de rage!

— Mon bon frère, ne t'exalte pas ainsi!

— En tout cas, reprit Guy qui venait de prendre une résolution subite, notre devoir est tout tracé.

— Et quel est-il?

— Il faut les suivre.

— Les suivre?

— Oui, il faut connaître le repaire de ces bandits. Qui sait si, grâce à cette précaution, nous ne sauverons pas la vie de bien des gens, peut-être même notre propre existence!

— Soit!

— Viens, alors, mais étouffe le plus possible le bruit de tes pas.

Ils se glissèrent hors du fourré et suivirent les traces des Anglais.

*(La suite au prochain numéro.)* HENRY DE BRISAY.

# LE MARIAGE DU DÉPUTÉ[1]

PAR

JEANNE DE LIAS

XII (*Suite*)

La situation était bien nettement posée : le bon parti, le parti de la religion, de la liberté et de l'ordre dans ce petit pays, n'avait pas un homme qu'il pût présenter à la place de Jacques Saint-Aubain avec quelques chances de succès. Ceci pour des raisons multiples, toutes évidentes, que Louis et Henri développaient au journaliste, mais qu'il serait fastidieux d'énumérer ici. Le parti opposant, rouge, radical, franc-maçon, n'était pas beaucoup plus riche en personnalités éminentes puisqu'il avait offert la candidature au père Audibert. L'excellent M. Audibert n'entendait pas beaucoup plus au radicalisme en particulier et à la politique en général, que son taureau primé au dernier concours agricole. S'il se laissait enrôler sous une bannière aussi écarlate, c'était uniquement parce que telle était la coul[illegible]r du drapeau de Rousselin, son illustre neveu, le grand homm[illegible]mille. Or, cette parenté, à bien peser toutes choses, repr[illegible]mble mandat de conseiller d'arrondissement[illegible]ros propriétaire, tous les titres du père Audi[illegible]le ses concitoyens ».

1. Voir l'*Ou*[illegible]uillet 1896.

— Mais, alors, il sera bien facile de le battre...

Pas si facile que cela! Le père Audibert a derrière lui tout un parti, le parti de Rousselin, toute une majorité électorale faite, la majorité de Rousselin. Comme au 2 décembre 1852, de vieux débris de la Grande Armée, des enthousiastes du grand empereur, croyaient en votant pour le neveu voter pour l'oncle, sorti de la tombe de Sainte-Hélène, comme Frédéric Barberousse de sa grotte du Malpas, de même les braves électeurs de la circonscription de Lannemaze allaient se figurer, en votant pour le père Audibert, voter pour l'ombre de Rousselin. C'était la question de grand homme qui se posait. Or, à grand homme, grand homme et demi. Pas d'autre moyen que d'opposer Jacques Saint-Aubain, l'écrivain, l'orateur, l'éminent publiciste, à cet adversaire d'outre-tombe, incarné dans la très vivante et florissante personne du père Audibert.

Tout cela était limpide comme de l'eau de roche et si le comité de Lannemaze et Moudang avaient eu naguère cent raisons, à la mort de Rousselin, de choisir Jacques pour son candidat, à cette heure, et tandis que M. Audibert se mettait sur les rangs, il en avait bien mille. Le désistement de Jacques serait, comme le lui répétaient à satiété Morancey et Delprat, la défaite certaine du parti et équivaudrait à une désertion.

Mais rester sur les rangs, c'était perdre Gabrielle! Dans ce pays où les questions de personnes priment de beaucoup les questions de principes et où les luttes courtoises sont inconnues, deux hommes qui se présentent l'un contre l'autre, à une élection quelconque, doivent nécessairement devenir deux ennemis. Jacques était donc absolument certain de voir son mariage rompu par M. Audibert, s'il ne se retirait pas devant lui.

Sa situation devenait cruelle. Certes, Jacques Saint-Aubain était un cœur haut, un enthousiaste, un dévoué, un emballé, disaient naguère ses amis. — O revirement étrange des choses! — Il s'était donné, corps et âme, à la sainte cause de Dieu et du bien, mais il trouvait trop grand le sacrifice qui lui était demandé à cette heure.

Quoi! ce qui avait jeté, pendant près d'un an, un charme vague sur sa vie et qui était devenu sa vie même depuis qu'il pouvait regarder Gabrielle comme sa fiancée, ce rêve prêt à devenir une réalité si douce, il fallait l'immoler, et à quoi donc en somme?... Ah! s'il s'était agi, pour le chrétien convaincu, de confesser sa foi devant les bourreaux, comme les martyrs de la Chine moderne ou de la vieille Rome, de fouler la croix aux pieds ou de perdre Gabrielle, ah! certes, il eût embrassé avec ardeur son sacrifice. Si le patriote avait été dans cette alternative de trahir la France ou d'être à jamais séparé de la femme aimée, il aurait donné son cœur, son sang, ses larmes, et aussi, après tout le reste, sa chère petite Gabrielle, pour la patrie, devoir plus grand et plus grand amour!

Mais la sacrifier, sa Gabrielle, et meurtrir son cœur d'enfant tout en broyant son cœur d'homme à lui, pourquoi, mon Dieu? Pour le succès d'une combinaison électorale!... Ah! cela, non, par exemple, jamais!

Pourtant... c'est bien de Dieu qu'il s'agit, mon pauvre Jacques! de Dieu, de la patrie, de toutes les saintes causes que tu t'es voué à défendre. Tout ce qui sert à les faire triompher dans les assemblées publiques, intelligence, don de parole, conviction, enthousiasme, Dieu t'a départi tout cela. Ce sont les cinq talents du Père de famille que tu dois faire valoir, au prix de ton bonheur, au prix de ton repos, au prix de ta vie même, au prix de ton amour plus cher que la vie!

Cela ne semble rien, n'est-ce pas? cette élection d'un député dans une petite circonscription obscure, et pourtant au fond de cette lutte engagée sur ce champ de bataille restreint, il y a tout le grand combat qui se livre à cette heure à travers la France et à travers le monde, le combat de la vérité contre l'erreur, de la foi contre l'incrédulité, des doctrines de mort contre les doctrines de sagesse et de salut. Jacques, il est en ton pouvoir de faire pencher ici l'un des plateaux de la balance, celui du bien ou celui du mal, à ton gré. Et tu peux hésiter, Jacques Saint-Aubain?

Sans doute, c'est un brave homme, un homme inoffensif que M. Audibert. Mais, une fois arrivé à la Chambre, inconsciemment, sans se douter qu'il accomplit une œuvre néfaste, il votera avec les plus mauvais... pour voter comme eût fait Rousselin!

Et toi, Jacques, tu seras responsable de chacun de ces votes.

Ils parlaient dans ces termes ou à peu près, les deux amis cruels. Ils connaissaient l'âme vaillante et loyale de Jacques, et ils savaient de quels arguments il fallait se servir pour le convaincre. Quant à eux, ils étaient d'excellents et honnêtes conservateurs, sincères dans leurs opinions, mais ils ne vivaient pas tout à fait aussi haut. A côté de ces motifs très élevés qu'ils faisaient valoir devant Jacques, il y avait chez eux bien d'autres motifs secondaires et inavoués qui tenaient aux petits ressorts et aux petites passions de la politique locale. Certes, ils veulent faire échouer M. Audibert, surtout et avant tout parce qu'il représente, si innocemment que ce soit, l'irréligion et le radicalisme, mais ils ne sont pas fâchés non plus de procurer une défaite retentissante au parti de Rousselin dans lequel se trouvent à la fois leurs adversaires politiques et leurs ennemis personnels. La retraite de Jacques, c'est parfaitement exact, entraînerait l'échec du parti conservateur et la victoire du drapeau rouge, mais elle aurait encore pour résultat de les couvrir de confusion, eux et leurs amis, aux yeux du public. Les considérations de ce genre n'auraient eu aucune prise sur un esprit de la trempe de celui de Jacques, c'est pourquoi ils ne faisaient appel, pour venir à bout de sa résistance, qu'aux raisons d'un ordre élevé et aux suggestions du plus complet désintéressement, et ils parlaient à Jacques une langue qui était bien la sienne, mais qui n'était pas tout à fait la leur.

On cheminait toujours sous la lune blanche. Les amis se taisaient maintenant, et c'était la conscience de Jacques Saint-Aubain qui parlait toute seule.

Bientôt, on atteignit le village de Préchan et la maison de campagne un peu délabrée qui était l'héritage paternel du journaliste. L'antique demeure était gardée par une vieille bonne qui avait servi les parents de Jacques. Elle n'attendait pas Monsieur ce soir-là, et quand elle vint ouvrir la porte, un peu effrayée par le coup de marteau qui venait, à cette heure tardive, la tirer de son somme au coin de l'âtre, elle se répandit en exclamations de surprise et en bruyantes manifestations de joie.

Tout naturellement, elle introduisit son maître et les deux amis qui l'accompagnaient dans la vaste cuisine, propre et reluisante, où pétillait un grand feu.

Quand Jacques vit cet intérieur béni qui lui rappelait son enfance et les morts aimés, cette grande maison rustique et douce où si souvent il avait rêvé de l'introduire en reine, elle, sa chère petite Gabrielle que la conscience implacable lui montrait le devoir de sacrifier, Jacques Saint-Aubain, malgré tous ses efforts pour se surmonter, devant Delprat et Morancey, devant la vieille bonne qui le regardait, effarée, Jacques Saint-Aubain se laissa tomber sur une chaise, cacha son visage dans ses mains et pleura.

— Monsieur Jacques, au nom du bon Dieu, qu'avez-vous? gémissait la brave femme...

— Jacques, mon pauvre ami! disait Morancey, vivement ému.

— Laisse-le donc, je le connais, dit flegmatiquement Delprat. S'il pleure, c'est qu'il maintient sa candidature.

## XIII

### EN HAUT LES CŒURS

Delprat se trompait. Jacques avait pleuré et il n'était pas vaincu. Après le départ de ses amis, sans prendre garde aux doléances de sa vieille bonne, il monta dans sa chambre qu'il se mit à parcourir de long en large, retournant les pensées douloureuses dans son cœur. Il avait longuement rêvé de ce moment heureux où il arriverait ainsi à Préchan, le soir, dans sa vieille maison, avec la perspective si douce de revoir Gabrielle dès le lendemain! Et cet instant qu'il avait appelé comme devant lui apporter la plus vive joie était pour lui l'heure d'une indicible angoisse; car rien n'est plus poignant ici-bas que la lutte de l'âme contre elle-même. l'éternel combat, le combat sanglant du devoir contre le bonheur!

Dans sa longue insomnie sur son oreiller humide, il voyait, comme en un cauchemar qui le poursuivait tout éveillé, se dresser devant lui, hostiles, opposées l'une à l'autre, la mission à laquelle il avait voué sa vie, la tendresse partagée qui l'avait fait rayonner un instant. La douce apparition luttait contre le fantôme sévère, Gabrielle si chère et si touchante contre le devoir aride et tyrannique. Il fallait sacrifier l'un ou l'autre pourtant! Il fallait choisir!

Quand il se leva à l'aube d'une délicieuse matinée d'avril, il était toujours en proie à la pensée torturante et n'avait pas encore pris un parti.

Comme s'il n'y avait rien de changé entre eux, comme si rien ne menaçait leur projet, il voulut aller tout d'abord voir Gabrielle. On se lève tôt au village; Jacques savait les demoiselles Audibert très matinales et la liberté de la campagne et sa qualité de fiancé le dispensaient d'attendre l'heure normale des visites pour se présenter chez elles. Il connaissait aussi les habitudes de M. Audibert qui s'en allait d'ordinaire le matin dans les champs pour surveiller ses ouvriers et diriger le travail de ses domestiques. Dans la circonstance présente, il aimait mieux, cela se comprend, ne pas rencontrer le maître du logis.

Il était donc sept heures à peine lorsqu'il se dirigea vers Saint-Landry par les chemins verts où les premières fleurettes du printemps sentaient bon dans l'herbe, au bord du ruisseau clair et chanteur, entre les haies vives que blanchissait l'aubépine. Mais tout le charme du printemps ne pouvait mettre l'apaisement dans son âme, et la marche de cet homme, allant à un but de tendresse, à travers cette jolie nature d'avril, n'était qu'un supplice intime et un parcours douloureux. Il hâtait le pas cependant, entraîné par le mouvement de son cœur, plus puissant que tout le reste, qui l'attirait vers la maison hospitalière et la fiancée très aimée.

(*La suite au prochain numéro.*) JEANNE DE LIAS.

# TREIZE COUPS DE HACHE

Par CHARLES BUET

*Au sculpteur Medardo Rosso.*

## I

COMMENT LE DUC PHILIBERT MOURUT POUR AVOIR BU UN VERRE DE L'EAU DE LA FONTAINE SAINT-BUUBA

L année 1504 fut très malheureuse pour les bonnes gens du duché de Savoie, qui eurent à souffrir la disette, la famine, les épidémies. Pour apaiser le courroux divin, le peuple, qui voyait dans ces fléaux un châtiment de Dieu, se résolut à faire publiquement pénitence; on vit alors des processions aller d'église en église, restant cinq ou six jours à errer dans les champs. « Et n'y avoit cœur si dur ny inhumain, que ces paoures pénitents ne fissent jecter des larmes son saoûl », dit la naïve chronique du doyen de Beaujeu.

Or, il advint aussi un événement qui retentit dans toute la chrétienté.

Le duc de Savoie, Philibert, chassait dans les bois de Lagnieu, lorsqu'on apprit au château de Pont-d'Ain, où sa cour se trouvait réunie, qu'il venait d'être atteint d'un mal subit. On vit bientôt, en effet, sur la route quelques veneurs qui portaient un corps humain, sur une civière de rameaux verts entrelacés.

Philibert, toutefois, vivait encore. Mais en vain sa marâtre, la duchesse Claudine, sa jeune épouse Marguerite d'Autriche et son frère Charles lui prodiguèrent les soins les plus empressés. Il ne tarda pas à expirer dans la même chambre où il était né, vingt-quatre ans plus tôt.

Ce nom de Philibert portait malheur aux princes de Savoie. Le premier, qu'on surnommait le Chasseur, était mort à seize ans, dans la maison de la Sybille, à Lyon, empoisonné.

Philibert le Beau eut de somptueuses funérailles. Il fut enseveli à côté de sa mère, Marguerite de Bourbon, dans la chapelle de Brou, le plus beau des joyaux gothiques. On lui érigea un mausolée de marbre blanc, et sa veuve, fidèle à cet unique amour, prit avec un deuil éternel cette devise mystérieuse : *Fortune, infortune, fort une*.

Quant on eut mis ordre à ces détails, on songea enfin à s'enquérir des causes de la mort subite du souverain. Une enquête mit au jour les faits que voici :

Epuisé par une course effrénée à la poursuite d'un cerf dix cors de la plus grande espèce, Philibert le Beau fut tout à coup obligé de faire halte un moment. Le gros de la chasse, qui ne comptait d'ailleurs que dix ou douze gentilshommes, leurs écuyers, leurs veneurs et les valets de meute, était demeuré à quelque distance, laissant liberté au maître de se livrer à son plaisir favori.

Le duc n'avait gardé près de lui que deux jeunes seigneurs de son âge : Bérenger de Chénemarie, son ami d'enfance, et un certain baron de Penhoat, qui se disait parent de la duchesse Claudine, issue de la maison de Brosse, substituée aux Penthièvre, mais investi de la confiance de cette illustre dame qui lui témoignait un attachement profond et l'initiait à tous les secrets de sa politique.

Or, Philibert, si las qu'il fût, ne descendit point de son cheval, il se sentait dévoré d'une soif ardente, et pria l'un de ses compagnons de lui puiser un verre d'eau à la fontaine de Saint-Bubba, auprès de laquelle il s'était arrêté.

— Monseigneur, lui objecta Bérenger de Chénemarie, permettez-moi de vous désobéir, pour la première et pour la dernière fois. Cette eau est glacée, et vous êtes trempé de sueur !...

Philibert insista, les lèvres sèches, les yeux brûlants de fièvre.

Devant un ordre péremptoire, le jeune seigneur dut s'incliner. Il mit pied à terre, et alla puiser de cette eau, si froide, dans une tasse d'or qu'il portait suspendue à l'arçon de sa selle.

— Monsieur, lui dit le baron de Penhoat lorsqu'il revint, le précieux gobelet à la main, puisque vous avez eu l'honneur d'aller puiser cette eau, laissez-moi celui de présenter la coupe à Son Altesse.

Et, sur ces mots, il s'empara du vase. Mais, comme il l'offrait au prince, sa monture fit un mouvement; il donna un coup d'éperon, le cheval faillit se cabrer, tourna sur lui-même en hennissant.

Le Breton put enfin mettre la tasse dans la main de Philibert qui but à longs traits, puis poussa un grand cri, et se laissa choir, inanimé entre les bras de ses deux compagnons.

Bérenger, à son tour, poussa un cri désespéré. Penhoat devint fort pâle. Il y eut, sous l'ombre de ces chênes séculaires, à côté de cette fontaine qui tombait en cascatelle et chantait sa mélancolique mélopée, une scène que Salvator Rosa seul aurait pu peindre.

Dans l'effusion de sa douleur, obéissant à un sentiment mal défini, Chénemarie supplia le Breton de garder le silence sur l'imprudence commise par le duc.

Un conseil de famille fut assemblé, composé de tous les parents et alliés de Savoie, âgés de plus de seize ans.

Et l'on se souvint alors que deux mois plus tôt, le duc Philibert, en présence de toute sa cour, avait outragé son ami d'enfance, et levé la main sur lui, nul ne sachant d'ailleurs pour quelle cause.

Interrogé, Penhoat, qui se laissait arracher les paroles de la gorge, une à une pour ainsi dire, fit une déposition ambiguë, avoua que son compagnon l'avait sollicité de garder le secret, et fit remarquer, sans y paraître attacher quelque importance, que Chénemarie portait, par hasard, suspendue à l'arçon de sa selle, la tasse d'or où Philibert le Beau avait étanché sa soif.

Un apothicaire de Bourg, à l'enseigne du *Caducée de Mercure*, vint déposer que, sept jours avant la mort du duc, un seigneur vêtu d'une robe de velours vert, ornée d'un entourage de feuilles de chêne brodées en or et entremêlées de lettres d'argent formant une devise, était descendu d'un beau cheval alezan devant son officine.

Il introduisit ce cavalier dans cette boutique, assez exiguë, pleine de mortiers en cuivre et de pots, et là s'engagea le dialogue suivant :

— Possédez-vous encore, demanda le gentilhomme, certain flacon d'un élixir qui est à la fois un remède, un philtre, un poison?

— L'élixir de l'Italien Léonel Victorius, de Bologne? Oh! c'est une composition merveilleuse, dont il me légua le secret lorsqu'il mourut dans ma maison. C'est un remède souverain... Un philtre invisible... Mais aussi, il suffit de dépasser la dose de quelques gouttes pour donner la mort... Et si l'on en laissait tomber dans un vase de métal, les flots du Rhône, le grand fleuve, ne suffiraient pas à empêcher les effets de cet effroyable poison. Quiconque boirait dans ce vase mourrait!...

Le seigneur inconnu mit dans la main de l'apothicaire un sac d'or, prit le flacon en cristal protégé par une cuirasse d'acier, et partit.

Le président du conseil de Savoie, Pierre de Bonvillard, après avoir minutieusement discuté tous les termes de cette déposition, adressa la parole à Chénemarie, qui comparaissait librement :

— J'ai à répondre que cet homme a menti, s'écria le jeune homme, avec véhémence. Oui, je revêts parfois ce costume de velours vert, qui me vient de mon père. Ces couleurs, ces broderies représentent les armes que le glorieux comte Amédée V le Grand concéda à mon aïeul Adelao pour ses hauts faits et prouesses sur le champ de bataille de Nicosie. Mais, continua-t-il, avec un accent d'ironie, supposez que j'aie prémédité ce crime : serais-je allé, vêtu de mes couleurs, et mon blason sur mon habit, chez ce marchand de mort qui ose m'accuser céans? Allons donc! un autre a commis cette félonie. Pour moi, je suis innocent de fait et d'intention. Je vous défie de me condamner : la honte en retomberait sur vous-mêmes!

Ces paroles hardies ne firent qu'irriter le tribunal. On posa, pour la forme, quelques questions à l'accusé qui répondit avec dédain.

Alors la duchesse Claudine voulut connaître le motif de l'altercation qui avait scandalisé la cour deux mois auparavant, de cette injure du duc, mobile présumé d'une vengeance exercée par Chénemarie.

— Madame, répondit celui-ci, j'ai juré au duc mon maître un silence éternel, et je n'enfreindrai pas ce serment, dût-il m'en coûter la vie.

Sur le double témoignage de Penhoat et de l'apothicaire de Bourg, Bérenger fut déclaré coupable, et sur-le-champ il eût été livré aux tribunaux ordinaires, si la duchesse Claudine, qui parvint aisément à convaincre le duc Charles son fils, n'eût compris que la honte d'un tel procès eût rejailli sur toute la noblesse, et terni l'aurore d'un nouveau règne.

Cependant, le seigneur de Chénemarie, en attendant qu'on le pût conduire à la prison d'Etat de Chillon, sur le lac Léman, fut jeté dans l'une des geôles du château de Pont-d'Ain.

Le duc Charles III, qui succédait à Philibert le Beau, n'avait que dix-huit ans : bon, généreux et juste, il craignait par-dessus tout de frapper un innocent.

Il soupçonnait quelque mystère dans cette affaire ténébreuse, et il se fit, un soir, conduire au cachot où Bérenger de Chénemarie gisait, confiant quand même dans la Providence.

En le reconnaissant, le prisonnier se jeta à ses pieds et protesta de son innocence. Il se justifia jusqu'à l'évidence du crime que deux témoins suspects lui imputaient, et termina enfin par ces mots :

— Mon cher seigneur, un axiome judiciaire dit : *Cherche à qui le crime profite...* Or ce régicide eût vengé l'injure que m'avait faite votre sérénissime frère défunt... mais je vous jure sur la croix que, m'eût-il frappé de son bâton, je n'aurais pas levé la main sur l'élu de Dieu... Voici quatre siècles que mes pères combattent à côté des vôtres.

Charles III méditait, absorbé dans ses pensées.

— Cherche à qui le crime profite!... répéta sa voix lente

Et plus haut, mais les yeux pleins de larmes :

— Le crime n'a profité qu'à moi seul !

— A vous seul, oui! affirma Chénemarie, hardiment. Nous étions deux auprès de Philibert, devant la fontaine de Saint-Bubba.

« Je remplis la tasse, le Breton la présenta.

— Le Breton...

— Penhoat, l'écuyer de votre mère et son parent, dit-elle.

« Vous êtes jeune, monseigneur. Prenez garde que la duchesse Claudine ne règne sous votre nom, et M. de Penhoat, devenu son ministre, sous le nom de la duchesse Claudine. Rappelez-vous que votre père, Philippe Monsieur, chassa les favoris cypriotes de sa mère Anne de Lusignan... Quatre femmes se partagent vos Etats. Votre marâtre a le Bugey; votre belle-sœur a la Bresse, le pays de Vaud et le Faucigny; votre cousine, la douairière Blanche, a la moitié du Piémont; et le Chablais est à votre cousine Louise. Voilà six fleurons qui manquent à votre couronne ducale, et la plus belle partie de votre héritage est tombée en quenouille. Voulez-vous donner ce qui reste à l'hermine de Bretagne?

Charles III gardait le silence, un morne silence, mais une expression de hautaine menace transformait ses traits d'une beauté juvénile.

Il écoutait, sans riposte, la voix du prisonnier qui, sans colère et sans crainte, lui disait cette vérité, si cruelle parfois à l'oreille des rois.

Et cette voix, grave, dont les éclats se brisaient sous la voûte sans échos de ce cachot, poursuivit :

— La duchesse Claudine a pris pour devise ces mots : « Encore est vive la souris! » Il y a là un cri de triomphe, et de qui triompherait-elle, n'ayant ni ennemis à vaincre, ni obstacles à surmonter? Il y a là une menace et qui menacerait-elle? Monseigneur, les minorités ruinent les royaumes, les régents assassinent les rois... Le sceptre est trop lourd aux mains d'une femme... l'épée est dangereuse aux mains d'un politique sans scrupules.

Ces mots avaient une signification terrible pour qui savait l'histoire des règnes précédents.

Le jeune duc étouffa un soupir et murmura une fois encore ces paroles qui trahissaient et son angoisse et ses pensées :

— Cherche à qui le crime profite!

Sans rien ajouter, il tendit la main au prisonnier, puis s'enveloppa de son manteau et sortit.

Le lendemain, le châtelain du manoir de Pont-d'Ain vint en personne lever l'écrou de Bérenger, de qui le duc, en présence de toute sa maison assemblée, proclama solennellement l'innocence.

L'honneur du nom de Chénemarie était sauf, et le vieil écusson à la branche de chêne resplendissait d'un nouvel éclat.

## II

### DE LA REVANCHE QUE PRIT SUR LE BARON DE PENHOAT BÉRENGER DE CHÉNEMARIE

Quelques annees après ces événements, M. Charles de Seyssel, évêque de Genève, bénissait, dans la chapelle du château ducal de Thonon, le mariage du très noble sire de Chénemarie, Bérenger en son nom de baptême, avec la gente damoiselle Généreuse Guers de la Vernière.

La veille avaient signé au contrat, dressé par le tabellion Jean-Marie Dubouloz, le duc Charles III, ses cousins, les comtes de Raconis et de Pancalier, les marquis de Saluces et de Montferrat, le cardinal Arborio, un Paléologue et trente des plus nobles de Savoie.

La fiancée apportait à son époux, dans son tablier, deux seigneuries et deux châteaux, plus trois mille florins d'or. Juste la dot qu'avait donnée le duc de Bourgogne à sa fille Marie, lors de ses noces avec le duc Amédée VIII.

Bérenger de Chénemarie devenait un de ces hommes d'élite avec lesquels il faut compter. Il avait combattu vaillamment à la bataille d'Agnadel, et fait prisonnier de sa main le général des Vénitiens, Alviani. On lui donnait le commandement de trois cents lances. Il pouvait espérer grande fortune et grand renom.

Ses rêves d'ambition furent déçus, et le malheur le heurta de son aile au moment où, plongé dans les joies du présent, il y songeait le moins.

Le baron de Penhoat, que Charles III n'avait osé chasser, protégé qu'il était contre lui-même par la duchesse Claudine, abusait de son influence à ce point qu'il trahissait l'Etat et son maître sans qu'on osât le dénoncer.

Il fallut que le hasard d'une surprise fît découvrir que, de concert avec Jean du Four, secrétaire ducal, il commettait force rapines et concussions. Une somme de cent mille livres, destinée à payer aux Valaisons un à-compte à titre de rançon de guerre, avait disparu sans qu'il fût possible d'en rendre compte.

Jean du Four se refugia à Berne, repaire de tous les repris de justice. Penhoat ne put s'échapper et fut enfermé dans la tour magne de Thonon.

Mais l'infidèle secrétaire, en échange du droit de bourgeoisie qui lui assurait l'impunité, remit aux Bernois deux reconnaissances de la somme de neuf cent mille écus, hypothéquées sur le pays de Vaud et sur les premières places de Savoie, et fabriquées de sa propre main.

Le faux était si évident que le duc refusa de payer. Les deux cautions persistèrent à faire valoir ces titres, et Charles eut la faiblesse de témoigner pour la moitié de la somme.

Toutefois, on s'enquit du baron de Penhoat, et sa vie criminelle fut enfin mise au jour. Il fut convaincu de vol, de rapine, de meurtre.

On apprit qu'il avait naguère fomenté cette révolte des forestiers du Faucigny qu'on nommait la *faction des Robes rouges*, et dont il soudoyait le chef, Jehan Guy, lequel, du reste, fut pendu par le col jusqu'à ce que mort naturelle s'ensuivît.

On trouva chez Penhoat une lettre adressée au doge de Venise, Léonardo Lorédan, et qui rapportait ces paroles attribuées à René de Chalant, maréchal de Savoie :

« Le temps est venu de faire expier à la tyrannique république l'injuste supplice du comte de Carmagnola. »

Penhoat ajoutait, de sa grosse écriture :

« Le pape Jules II veut rogner les ongles du lion de saint Marc. Le duc Charles et le roi Louis de France, XIIe du nom, ont accédé au traité d'alliance. Montrez-leur, Sérénissime Seigneur, que les ongles du lion de saint Marc ne sont point usés... Les eaux de la Guidecca sont profondes, m'a-t-on dit. Le sont-elles assez pour servir de linceul à toute une armée? »

Cette lettre fut cause que Venise, avertie, commença les hostilités en enlevant Treviglio aux Français.

Sans la victoire d'Agnadel, un obscur gentillâtre de Bretagne anéantissait la ligue de Cambrai.

Ses menées politiques n'empêchaient nullement Penhoat de songer à sa propre fortune. Il accumulait de grosses sommes.

Le père de Mme de Chénemarie étant venu à mourir subitement, et d'un mal mystérieux que les mires et physiciens ne purent déterminer, Penhoat produisit sur-le-champ une obligation de cinq mille écus d'or que Bérenger paya sans conteste.

Peu après, l'aîné des fils de Chénemarie mourut subitement aussi, comme son aïeul.

Les juges enquêteurs ayant rapproché toutes ces particularités, pesé ces coïncidences, ordonnèrent que le Breton fût mis à la gêne et subit les deux questions, l'ordinaire et l'extraordinaire. Le misérable ne put endurer les brodequins.

Il avoua tous ses crimes : le régicide perpétré sur Philibert le Beau, l'empoisonnement du vieux sire de la Vernière et de son petit-fils, sa complicité avec le secrétaire ducal, ses faux, ses rapines, ses concussions et ses trahisons.

(*La suite à la semaine prochaine.*) CHARLES BUET.

# MAGIE BLANCHE EN FAMILLE

### La bille aux couleurs changeantes.

« Dans cette petite boite cylindrique en carton, dont le couvercle se termine en cône, comme un abat-jour, j'introduis par l'orifice ménagé à la partie supérieure (voyez A, no 2 de la vignette) une petite bille blanche. Or, ma boite jouit de la curieuse propriété de faire changer à volonté la couleur des objets qu'on y met. De quelle couleur voulez-vous que devienne ma bille : rouge, verte, jaune, bleue ou noire?

— Faites-la devenir rouge.

— La voici rouge. Remettons dans la boite cette bille rouge et qu'elle devienne...

— Jaune!

— La bille est jaune maintenant; elle changera de couleur chaque fois qu'elle passera dans ma petite boite.

Amateur de petits travaux de cartonnage, voici de l'ouvrage. Bien vite, fabriquez la *boite aux billes changeantes* qui vous montre tous ses secrets dans notre vignette.

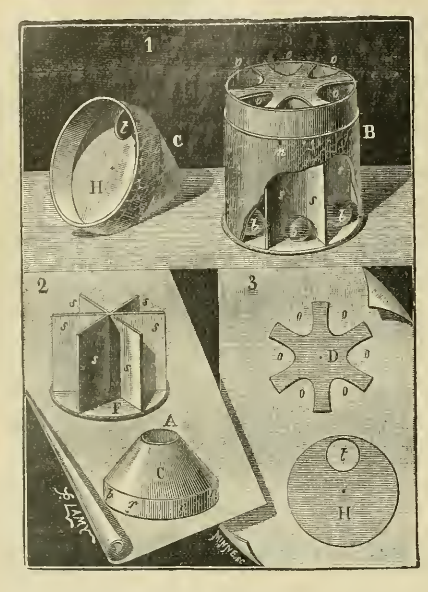
Commencez par disposer dans la boite B, que vous aurez formée ou que vous aurez trouvée toute faite, six cloisons verticales qui la diviseront en six compartiments égaux; le no 2 de la vignette vous montre comment les six séparations *s s s s s s* sont disposées sur le fond F de la boite, et l'enlèvement qui a été fait à cette même boite, au no 1, vous montre que chaque compartiment reçoit une bille *b*; chacune de ces billes est d'une couleur différente.

Notre boite est fermée dans le haut par un disque de carton D (no 3), dans les bords duquel ont été pratiquées circulairement six échancrures *o o o o o o*, qui sont les ouvertures des six compartiments de la boite.

Vous voyez le couvercle C aux nos 1 et 2 de la vignette. A la naissance du cône qui le surmonte, ce couvercle est d[illegible] sa hauteur par un disque de carton H, où, vers le bord, a [illegible] un trou rond *t* (nos 1 et 3 de la vignette); ce trou, pla[illegible] de l'une des ouvertures o de la boite, peut donner [illegible] passage à une bille. Boite et couvercle, recouverts d'un papier de couleur (no 1) marbré de préférence, portent des signes impercep-

tibles, à l'usage du seul magicien : sur la boîte B un point $m$ (fig. 1); tout autour du couvercle, six petits points : un blanc, un rouge, un bleu, un vert, un jaune, un noir. Vous allez voir l'utilité de ces signes et la manière de les disposer.

Ayant devant vous les six billes de couleur, placez le couvercle C sur la boîte B; les disques D et H, qui appartiennent à ces deux pièces, se toucheront alors. Faites tourner sur lui-même le couvercle jusqu'à ce que le trou $t$ de son disque H soit exactement en regard de l'une des ouvertures $o$ de la boîte, et remarquez que, de ce fait, les cinq autres ouvertures $o$ se trouvent fermées. Introduisez dans l'appareil, par l'ouverture supérieure A, la bille blanche, et faites-la tomber dans celui des compartiments de la boîte qui est ouvert à ce moment; puis, juste au-dessus du petit trait noir




$m$ de la boîte, marquez, au bord du couvercle, un petit point blanc $b$. Faites pivoter le couvercle d'un angle de 60 degrés, ce qui amènera le trou $t$ en regard de l'ouverture $o$ d'un compartiment voisin de celui où vous avez mis la bille blanche; introduisez par l'ouverture A la bille rouge et faites un petit signe rouge sur le bord du couvercle, au point qui est en regard de la marque $m$ de la boîte; continuez à faire pivoter, toujours dans le même sens, votre couvercle, de manière à découvrir successivement toutes les ouvertures o de la boîte; introduisez une bille dans le compartiment correspondant et faites un signe de la couleur voulue sur le bord du couvercle, toujours au point amené en regard de la marque $m$ de la boîte. Ces signes de couleurs variées pourront être un point fait au pinceau, ou un fragment minuscule de papier de couleur collé à l'endroit voulu; sur une boîte recouverte d'un papier marbré, ces petits signes sont imperceptibles.

Les choses étant disposées comme nous venons de l'expliquer, voici la manière de présenter le tour :

On met le signe blanc du couvercle en regard de la marque $m$ de la boîte; on retourne celle-ci sens dessus dessous et la bille blanche en sort; après avoir remis cette bille dans la boîte, en ayant soin de la faire descendre dans son compartiment, on fait pivoter le couvercle jusqu'à ce qu'on ait amené en face de la marque $m$ le signe de la couleur désignée par les spectateurs; c'est alors la bille de cette dernière couleur qui sort quand on renverse la boîte.

Toute boîte cylindrique en carton pourra être facilement utilisée pour construire notre petit appareil; on surmontera d'un cône ouvert dans le haut le couvercle de la boîte, après y avoir fait le trou $t$; dans la boîte, on mettra les cloisons, et on ajoutera le disque D. Si l'on construit l'appareil de toutes pièces, il sera peut-être préférable de faire un couvercle dont le bord descende jusqu'au bas de la boîte qu'il enveloppera complètement; dans ce cas, on fera la marque $m$ sur le bord du fond F.

Nous pouvons procurer à nos lecteurs un charmant petit appareil tourné en buis, en forme d'urne et renfermant cinq compartiments et cinq billes de couleur pour faire l'expérience que nous venons de décrire; mais alors, adieu le plaisir de construire la petite boîte.

 MAGUS.



*Le Directeur-Gérant* : HENRI GAUTIER. Sceaux. — Imp. Charaire et Cie.

5 centimes le N° année courante. (10 centimes le N° années échues.) N° 1947 TRENTE-SIXIÈME ANNÉE. — 12 Septembre 1886.

# L'OUVRIER

Journal illustré paraissant le Mercredi et le Samedi

ABONNEMENT D'UN AN : (104 numéros) France, Algérie et Belgique : 6 francs.

DIRECTION ET ADMINISTRATION : LIBRAIRIE BLÉRIOT, HENRI GAUTIER, SUCCESSEUR 55, quai des Grands-Augustins, Paris.

ABONNEMENT D'UN AN (104 numéros) Colonies et Étranger (sauf la Belgique) : 7 francs.

## A L'ABORDAGE! PAR HENRY DE BRISAY



Le jeune homme trouva un dessert royal. (Voir page 306.)

SOMMAIRE : **A l'Abordage!** par Henry de Brisay. — **Le Mariage du Député**, par Jeanne de Lias. — **Recettes de la semaine.** — **Chronique hebdomadaire**, par Oscar Havard. — **Jeux d'esprit de l' « Ouvrier ».**

# A L'ABORDAGE![1]

## GRAND ROMAN D'AVENTURES

PAR

**HENRY DE BRISAY**

DEUXIÈME PARTIE

## LE SECRET DE YODAH

### I (*Suite.*)

Allan Brecknock était bien renseigné. Une heure ne s'était pas écoulée depuis le passage du pont que la forêt se terminait brusquement, s'ouvrant sur une large plaine toute couverte de plantations d'indigo. Dans le prolongement du sentier s'étendait une large chaussée qui conduisait à une grande ville dont les blanches murailles étincelaient aux rayons du soleil.

Guy et Maryvonne s'étaient arrêtés sur la lisière du bois.

Devant eux, à trois ou quatre portées de fusil, la petite troupe s'engageait sur la chaussée.

— Bon, murmurait Guy dont les yeux avaient des lueurs sinistres, je saurai demain le nom de cette ville. Maintenant retournons, Maryvonne. Il faut être rentrés à notre petit campement avant la nuit.

Les deux jeunes gens reprirent la route qu'ils venaient de parcourir et suivirent de nouveau le sentier sans dire une parole.

Quand le frère et la sœur arrivèrent à l'endroit que Guy appelait un peu pompeusement le « campement », la pauvre Maryvonne ne se soutenait plus que par un effort constant de volonté. Elle se laissa aller sur l'herbe au bord du ruisseau.

Guy remarqua la pâleur de la jeune fille.

— Pardonne-moi, sœurette, dit-il en lui prenant la main, comme un égoïste, je n'ai plus songé qu'à ma douleur, je n'ai pas pensé à toi, si fatiguée et si vaillante.

Elle tourna vers lui ses beaux yeux et dit avec un charmant sourire :

— Une bonne nuit, et ma fatigue disparaîtra.

— Peut-être, mais il faudrait d'abord être assuré de cette bonne nuit si nécessaire.

— Ne sommes-nous pas bien ici?

— Ma chère Maryvonne, les forêts de l'Inde sont rarement dangereuses tant que le soleil brille ; mais, dès que la nuit est venue, elles se peuplent d'hôtes étranges qui pourraient être pour nous de fâcheux voisins.

— Alors, retournons à la grève.

— Je vais essayer de te construire une maison aérienne.

— Puis-je t'aider?

— Repose-toi, ma pauvre enfant.

Le jeune marin, après avoir coupé quelques bambous et des lianes flexibles, grimpa avec ses matériaux, qu'il avait solidement fixés en un paquet sur son dos, le long d'un manguier dont les branches touffues lui avaient paru convenables à son projet. Il se mit aussitôt au travail et, en moins d'une heure, il eut terminé une sorte de plate-forme qui, à défaut de confortable, assurait au moins la tranquillité pour la nuit.

Maryvonne était émerveillée de l'habileté de son frère et elle voulait prendre tout de suite possession de son domaine aérien, mais Guy lui persuada qu'il fallait dîner auparavant.

Le brave garçon, qui semblait en fer, repartit pour la grève, d'où il revint bientôt chargé d'excellents coquillages.

Maryvonne, en son absence, n'avait pas perdu son temps, et le jeune homme trouva un dessert royal préparé par les blanches mains de sa sœur. Il y avait des bananes, des mangues, des ananas et des pastèques qu'elle avait découverts dans le voisinage et qu'elle avait préparés sur de larges feuilles.

Les deux jeunes gens firent honneur au repas; mais, malgré leurs efforts mutuels pour paraître gais, une morne tristesse leur écrasait le cœur. Bientôt, Maryvonne demanda du repos et Guy se mit en devoir d'aider sa sœur à gagner son sauvage domicile, qu'elle déclara absolument délicieux. Guy avait étendu sur son plancher improvisé une ample jonchée de feuilles qui formait une couche fraîche et assez douce, sur laquelle Maryvonne s'étendit avec bonheur. Pour lui, Guy s'était réservé un coin de la plate-forme où, après avoir tendrement embrassé sa sœur, il s'étendit et s'endormit presque aussitôt.

1. Voir l'*Ouvrier* depuis le 1er août 1896.

Malgré les fatigues et les émotions que la jeune fille éprouvait depuis quelques heures, le sommeil ne venait pas clore ses longues paupières. Après avoir remercié Dieu qui l'avait, ainsi que son frère, protégée d'une manière si évidente, Maryvonne se prit à rêver et, dans son cœur pur et loyal, elle cherchait pour quelle raison Allan et Diana pouvaient ainsi la haïr avec toute sa famille. La noble enfant, qu'un sentiment mauvais n'avait jamais effleurée, ne comprenait pas la haine, et puis comment aurait-elle pu soupçonner l'ignoble calcul des deux Anglais dont elle ignorait la lointaine parenté. Elle s'étonnait aussi de tant de dissimulation, de tant d'hypocrisie. Cette Diana qui avait pour elle des caresses de sœur! Elle mentait donc, et les baisers de cette belle bouche auraient voulu sans doute être autant de morsures.

Une grande tristesse envahit la jeune fille, et puis elle songea à l'immense douleur de son frère qui s'était donné avec tout l'élan, toute la loyauté de ses vingt ans, et que la brusque trahison avait frappé au cœur.

La nuit était venue brusquement.

Presque aussitôt la forêt s'anima. Les moustiques commencèrent leur musique endiablée; sur les feuilles séchées, dans les taillis, glissaient des pas furtifs, des oiseaux de nuit s'appelaient lugubrement et, dominant les mille bruits nocturnes, le rauque cri du tigre éclatait dans le lointain, tandis que la brise de mer, subitement élevée, passait dans les arbres, faisant chanter les hautes ramures.

En ce moment, Maryvonne pensait : « Où est mon père? » mais à cette question ne venait s'ajouter aucune idée de crainte. La jeune fille *savait* que son père était vivant et qu'elle le reverrait bientôt. Enfin sa pensée glissa vers le cher garçon auquel elle avait donné sa foi, ce Louis Kerbraz dont elle serait la femme malgré tous les obstacles, malgré la haine incroyable des deux corsaires, où était-il, lui aussi? Mais un sourire vint aux lèvres de l'enfant, car elle pensait, elle était sûre que partout où il pouvait être, son souvenir à elle était présent...

Un rugissement terrible l'arracha à son rêve...

Devant elle, près du ruisseau, splendide de force, royal d'allures, un tigre énorme était dressé en une pose hardie qui développait bien ses lignes puissantes.

Maryvonne était brave, mais elle sentit un frisson qui lui griffait l'épiderme, tandis que ses tempes se mouillaient de sueur froide.

A un nouvel appel du fauve, la femelle suivie de deux petits apparut aux regards épouvantés de Maryvonne et tous quatre se dirigèrent vers le ruisseau où ils burent longuement.

Les tigres ne semblaient pas soupçonner la présence voisine d'êtres humains. La mère jouait avec ses petits sur l'herbe fraîche, tandis que le mâle, couché dans une pose de sphinx, considérait ces innocents ébats.

Maryvonne, remise bien vite de sa frayeur, prenait maintenant intérêt aux jeux des fauves, elle admirait leur souplesse, l'élégance de leurs mouvements, la grâce de leurs attitudes. Tantôt la mère se livrait à eux et, renversée sur le dos, subissait l'assaut furieux de ses fils, qu'elle écartait d'un léger coup de patte, tantôt elle les invitait à se poursuivre l'un l'autre, ou bien, disparaissant brusquement dans le fourré, elle s'amusait de la passagère inquiétude des petits qui miaulaient comme de jeunes chats en détresse.

Pourtant, depuis quelques minutes, le mâle donnait des signes d'inquiétude. Il levait la tête, renifiant l'air... enfin, il se dressa sur ses pattes, puis se dirigea, à pas de velours, dans la direction où Maryvonne et Guy avaient élu domicile.

Arrivé au pied de l'arbre, le terrible fauve, qui venait de découvrir les deux jeunes gens, poussa un hurlement si formidable que, instinctivement, la pauvre Maryvonne se cramponna à son frère qui s'éveilla en sursaut.

— Qu'y a-t-il, demanda-t-il en cherchant son couteau.

Sans mot dire, la jeune fille l'attira près d'elle et lui montra les prunelles phosphorescentes du tigre dont les griffes commençaient à entamer l'écorce de l'arbre.

— Nous n'avons rien à craindre, murmura Guy à l'oreille de sa sœur, et, après avoir considéré tout à loisir le fauve visiteur, le tigre ne monte pas aux arbres et les premiers rayons du jour le mettront en fuite.

Cependant le terrible animal semblait vouloir démentir la première des assertions du jeune homme, car ayant avisé un bouquet de bambous, un peu couchés par le vent, il commença de gravir cette pente naturelle qui l'amenait presque à la hauteur des habitants du manguier.

— Nous sommes perdus, souffla Maryvonne haletante... Ah! l'horrible mort!

— Je lutterai jusqu'au bout, petite sœur, répondit Guy qui venait d'assujettir à son poignet son couteau, avec un morceau de sa ceinture.

Le fauve se rassemblait prêt à s'élancer...

Mais, au moment où ses jarrets se détendaient pour le bond, ses griffes glissèrent sur la lisse écorce des bambous et il tomba rudement sur le sol.

Alors il exhala sa rage en rugissements furieux et la tigresse mêla sa voix à la sienne.

— Voilà un diabolique concert, observa Guy qui avait conservé tout son sang-froid.

Maintenant, rugissant toujours, les deux fauves ébranlaient l'arbre sous leurs assauts répétés. Ils labouraient le tronc de leurs griffes aiguës, le mordaient de leurs crocs puissants.

— Ecoute, murmura Guy, si ces bêtes damnées parviennent à jeter l'arbre en bas, sauve-toi aussi vite que tes jambes pourront te porter, pendant que je les occuperai en les attaquant.

— Non, mon Guy, répliqua la jeune fille, nous nous sauverons ensemble où je mourrai avec toi.

Soudain un sifflement aigu qui se terminait par de bizarres modulations vint se mêler aux rugissements des tigres qui se turent subitement ne faisant plus entendre que de sourds grondements.

Et un homme parut dans la petite clairière.

C'était un Indien, dont on distinguait parfaitement les traits aux clartés de lune.

Il pouvait avoir vingt-cinq ans et ses traits étaient d'un merveilleux dessin. Les yeux fiers étincelaient. Pour toute arme, il tenait à la main un frêle bambou.

A la vue de cette nouvelle proie, les fauves abandonnèrent l'arbre, et le mâle se dirigea en rampant vers l'Hindou, prêt à bondir.

Le nouveau venu siffla encore et la bête s'arrêta dans son élan.

Alors, marchant droit sur le fauve et plongeant ses yeux dans ses prunelles, il força le tigre à reculer, puis il étendit la main en prononçant quelques paroles avec un geste de domination suprême.

Le fauve, dompté, fit entendre un soupir plaintif, puis s'approcha de l'Indien et se coucha à ses pieds qu'il lécha.

A quelques pas, la femelle, tremblant de tout son corps, semblait clouée au sol.

Alors l'Hindou parla encore, frappa légèrement de son bambou le tigre qui se releva et, un instant après, la terrible famille avait disparu au plus épais des fourrés.

Stupides d'étonnement, se croyant tous deux le jouet d'un songe, Guy et Maryvonne avaient assisté, silencieux, à l'étrange scène que nous venons de raconter.

Quand les tigres eurent disparu, l'Indou s'approcha du manguier et dit en français d'une voix harmonieuse :

— Mon frère et ma sœur peuvent reposer en paix, les bêtes sauvages ne reviendront plus.

Stupéfait de ce qu'il venait de voir et de ce qu'il entendait, Guy ne put que dire :

— Qui êtes-vous?

— Un ami.

— Vous nous connaissez?

— Oui, depuis le dernier soleil. Mais reposez, je vous le répète, vous aurez besoin de vos forces pour le jour qui va venir. N'ayez aucune crainte. Je veille.

Et l'étrange personnage alla s'adosser à un tronc d'arbre où il demeura immobile et silencieux.

II

YODAH LE FAKIR

Le soleil était déjà haut quand les deux jeunes gens se réveillèrent.

Aussitôt qu'il eut les yeux ouverts, Guy dirigea ses regards du côté de l'Indien, qui était toujours à son poste.

Il le désigna à Maryvonne en disant simplement :

— Nous n'avons pas rêvé.

De si étranges choses s'étaient passées durant cette terrible nuit qu'il n'y avait rien d'étonnant à ce que le frère et la sœur se crussent le jouet d'un songe.

Quand il fut descendu de l'arbre et qu'il eut aidé sa sœur à descendre, Guy alla droit à l'Hindou et lui tendant la main :

— Merci, lui dit-il, vous nous avez sauvé la vie.

Le dompteur de tigres prit la main offerte, la serra, puis la porta à son cœur en disant :

— Yodah vous aime.

— Yodah est votre nom?

— Oui, on me nomme Yodah le fakir.

— Et vous nous aimez?

— Comme tous ceux du pays de France.

— Y en a-t-il donc par ici?

— Oui, quelques-uns, moins qu'il ne faudrait.

— D'abord, où sommes-nous?

— Pondichéry est à deux heures de marche.

— Et la ville est toujours au pouvoir des Anglais?

— Toujours. Le maudit drapeau rouge flotte sur le palais du gouverneur!

— Vous n'aimez pas les Anglais?

A cette demande, le visage de l'Hindou se décomposa; un horrible rictus releva ses lèvres, montrant des dents aiguës qui semblaient prêtes à mordre; ses narines se dilatèrent et ses yeux prirent une telle expression de férocité que Guy eut un frisson.

Il dit enfin :

— J'ai tué plus d'Anglais qu'il n'y a de jours dans l'année, je ne vis que pour détruire cette race odieuse... Je suis triste en ce moment, car il va y avoir deux lunes que je n'ai eu de leur sang, mais patience...

— Ils vous ont fait du mal.

Yodah ferma les yeux pour mieux revoir la vision de l'horrible scène.

— Devant moi, enchaîné, j'ai vu massacrer mes deux sœurs. Quelque temps après, mon père était étranglé dans son cachot et la dernière de ses filles était poignardée lâchement, car elle avait refusé d'être l'esclave du maître détesté.

Maryvonne, qui s'était approchée et voyait des larmes dans les yeux de l'Indien, lui prit la main et lui dit doucement :

— Pauvre ami.

Yodah abaissa son regard sur la jeune fille et la contempla un instant avec une incroyable douceur.

— Vous êtes bonne, dit-il, et vous serez ma sœur. Comment vous appelez-vous?

— Maryvonne, et mon frère s'appelle Guy.

— Eh bien! Maryvonne et Guy, vous avez désormais un pauvre fakir qui ne demande qu'à se dévouer pour vous. Mais si vous voulez que je vous aide, il faut me mettre un peu au courant de vos affaires. Que venez-vous faire sur ces côtes?

— Combattre les Anglais avec M. de Suffren.

L'œil de Yodah eut un éclair.

Il reprit :

— Vous êtes marin ou soldat?

— Les deux! répondit fièrement Guy, je suis corsaire.

— Où est votre navire?

— Un misérable l'a fait sauter cette nuit

— Comment se nommait votre vaisseau?

— Le brick *L'Agile.*

— Attendez, fit le jeune homme qui semblait chercher dans ses souvenirs, est-ce que le capitaine de l'*Agile* ne se nomme pas Roëllo?

— Vous connaissez mon père! s'écria Guy au comble de la surprise.

— Ah! vous êtes le fils du grand Roëllo?

— Mais comment pouvez-vous le connaître?

— Moi, je ne le connais pas, mais le Capitaine Noir m'en parlait souvent.

— Et qui était ce Capitaine Noir?

— Un brave qui, jusqu'au dernier moment, a défendu le royaume de mon p...

Yodah s'arrêta net. Il reprit :

— Le royaume de mon souverain. Malheureusement il dut aller en Europe. En son absence, les Anglais nous attaquèrent par trahison et, malgré tous les efforts des Indiens, ils eurent raison de nous et maintenant le pays de nos pères est en leur pouvoir. Mais l'heure approche, grâce aux Français, et bientôt tous nos morts seront vengés!

— Comptez sur nous, Yodah, nous portons à M. de Suffren des ordres de France qui vont hâter la fin de la campagne. Vous verrez de beaux combats.

— Mais, demanda Yodah pensif, votre père n'est donc pas avec vous?

— Nous avons été séparés au moment de l'explosion, mais comme il avait pu atteindre une chaloupe, je pense qu'il a gagné la terre.

— Et moi j'en suis sûre, dit Maryvonne, avec un tel accent de conviction que l'Indien la considéra avec attention.

— Voulez-vous savoir où se trouve votre père en ce moment?

— C'est notre plus cher désir et nous comptons sur votre amitié pour nous le faire découvrir.

— Moi, je ne pourrais avoir les renseignements que demain au plus tôt, mais, si vous le voulez, Maryvonne va nous les donner tout de suite.

— Moi! s'écria la jeune fille, puisque je ne sais rien!

— Vous allez savoir, dit gravement le fakir.

Il prit la jeune fille aux poignets et plongea de lumineux regards dans les regards bleus de l'enfant. Il fixait les prunelles de la jeune fille avec une telle intensité de volonté que Guy, stupéfait, croyait voir des rayons jaillir des yeux de Yodah.

Au bout d'une minute, Maryvonne tressaillit d'un long frémissement et ses paupières battirent. Quelques secondes encore et ses yeux se fermaient avec rigidité.

Alors l'Indien posa son doigt sur le front de la jeune fille :

— Dormez-vous? demanda-t-il.

— Oui, répondit l'endormie, d'une étrange voix lointaine

— Voyez-vous?

— Je ne vois que votre pensée.

— Quelle est-elle? Vous pouvez parler.

— Vous pensez que je pourrai savoir où se trouve mon père.

— Bien. Maintenant, je veux que vous voyiez. Allez, dit-il d'un ton inspiré et agité lui-même d'un tremblement convulsif, allez.

que votre esprit abandonne pour un instant l'enveloppe matérielle, qui l'engourdit, qu'il n'y ait plus pour vous d'obstacle, allez, plus rapide que le vent, plus perçant que la lumière, plus clair que l'eau des sources.

Le corps frêle de Maryvonne se tordit. Elle eut un soupir douloureux et dit :

— Je souffre.

— Voyez-vous ?

— Non, pas encore.

— Voyez, je le veux!

Une lueur intérieure semblait faire resplendir le visage de l'Hindou. De son front, de ses yeux, de sa bouche semblaient sortir des étincelles. Une de ses mains tenait toujours le poignet de la jeune fille, tandis que l'autre était abattue sur la tête de l'enfant dans un geste de domination suprême.

Tout à coup, Maryvonne, dont le visage s'éclaira d'un sourire, murmura :

— Mon père!...

Une expression triomphale se peignit sur le visage du fakir, tandis que Guy, pris d'une sorte de terreur religieuse, invoquait tout bas le nom du Seigneur.

— Vous voyez votre père ? demanda Yodah.

— Oui, je le vois.

— Où est-il ?

— Il marche dans la campagne.

— Est-il seul ?

— Non, attendez... huit personnes sont avec lui.

— Vous les connaissez?

— Oh! oui.

— Nommez-les.

— Il y a d'abord M. Le Jéguen, puis Le Braz, puis Jean-Marie Noël et les deux Armez. Ah! mon Dieu!...

— Qu'avez-vous?

— Voilà Ledru et Lemoulec qui portent mon vieux Toussaint sur une sorte de civière... Oh! comme il est pâle!...

— Il est blessé?

— Il a un grand coup de couteau dans la poitrine... c'est l'Anglais qui l'a frappé...

— Guérira-t-il?

— Attendez...

Les sourcils de Maryvonne se contractèrent, un pli creusa son front pur, mais bientôt son visage s'éclaircit, et ce fut d'une voix joyeuse qu'elle répondit :

— Oui, il guérira.

— Maintenant il faudrait savoir où se trouve votre père.

— Je ne sais...

— Vous m'avez dit qu'il marchait dans la campagne. Décrivez-moi cette campagne.

— Il y a des champs cultivés à sa droite, et à sa gauche on découvre la mer.

— Il faut savoir où il va.

— Oh! il se rapproche de nous, je le sens qui se rapproche.

— Voyez dans sa pensée.

La jeune fille fit un nouvel effort.

— Oh! mon Dieu, dit-elle avec des larmes qui glissaient des paupières closes. Oh! mon Dieu, mon papa, mon cher papa, comme vous avez du chagrin! Mais nous sommes vivants, ne vous désolez pas, nous serons bientôt près de vous!

— Alors votre père vous croit perdus?

— Non, il espère encore un peu, mais si peu... Il a calculé que le grain qui nous a assaillis après l'explosion avait entraîné la chaloupe dans le sud. Alors il remonte au nord pour retrouver les parages du naufrage.

— Il faudrait pourtant savoir exactement où il se trouve. Vous ne voyez rien de particulier qui pourrait nous fournir un indice?

— Non... ah!... pourtant...

— Que voyez-vous?

— Une sorte de temple, dont les murailles sont noircies par le feu...

— Les tours ne sont-elles pas brisées par le faîte ?

— Oui, elles semblent décapitées.

— Plus de doute, s'écria joyeusement l'Indien, Roëllo passe devant la pagode de Djindjalla. Avant deux heures, il sera près de nous.

— J'étouffe! C'est un cercle de fer qui m'étreint!... gémissait Maryvonne.

Rapidement Yodah passait ses mains sur le front de la jeune fille, puis il lui souffla brusquement à la face et Maryvonne ouvrit les yeux.

— Que m'est-il donc arrivé? demanda-t-elle en interrogeant du regard et Yodah et Guy, il me semble m'éveiller d'un sommeil pesant.

Yodah fit un signe rapide à Guy, afin de lui recommander le silence, et il répondit à la jeune fille :

— Vous avez eu un court étourdissement.

— Oh! que j'ai la tête lourde.

— Ce malaise va se dissiper. Je veux qu'il se dissipe, ajouta le fakir avec une singulière intensité d'intonation.

— Ah! oui, cela va mieux, fit Maryvonne avec un soupir de soulagement.

— Dans un instant, vous serez tout à fait bien.

— A présent, mon frère Yodah, dit Guy, il faut vous dire que nos ennemis sont à Pondichéry et que nous ne pourrons rester dans ces parages.

— De quels ennemis parlez-vous?

— De l'Anglais qui s'est échappé de notre bord avec ses complices après avoir mis le feu aux poudres.

— C'était un prisonnier que vous aviez fait?

— Non, il était lieutenant à bord de l'*Agile*.

— Un Anglais officier sur le navire de Roëllo.

— Nous avions perdu notre lieutenant et il fallait le remplacer en quelques heures. L'Anglais s'est trouvé là. D'ailleurs, il disait qu'il avait la haine de ses compatriotes et était porteur d'une lettre de recommandation très chaleureuse du ministre de la marine.

— Un misérable traître!

— Il prépara son coup avec un autre Anglais, prisonnier celui-là, que nous avions capturé près des côtes d'Espagne.

— Un marchand, sans doute?

— Non, un officier, un commodore, sir Harry Linton.

Yodah eut un rugissement.

Il saisit le bras de Guy avec une sorte de violence et lui demanda, les lèvres tremblantes .

— Quel nom avez-vous prononcé?

— Sir Harry Linton, répéta Guy, qui considérait l'Indien avec étonnement.

— Le monstre est revenu dans l'Inde! Le boucher anglais a osé remettre le pied sur ce sol qu'il a ensanglanté, le nom de Bouddha soit béni; l'heure de la vengeance a sonné!

Le fakir était effrayant à contempler : la face convulsée, les yeux hors des orbites, les membres raidis, il semblait en proie à un furieux délire.

Il reprit, après un silence :

— J'aurai son sang, je prolongerai son agonie pour qu'il se sente mourir plusieurs fois, j'inventerai des tortures inouïes, son râle me bercera comme une divine musique, je compterai ses soupirs, je boirai ses larmes, chacun de ses cris de souffrance sera pour moi un apaisement...

— Oh! Yodah, dit doucement Maryvonne, pourquoi tant de haine!

— Pourquoi? répliqua l'Hindou d'un ton farouche, vous demandez pourquoi je hais Harry Linton!... Tout à l'heure je vous comptais le meurtre infâme de mes sœurs et de mon père... eh bien! leur bourreau, c'est lui!

Guy et Maryvonne baissèrent la tête.

Yodah se calmait, il reprenait peu à peu son masque impassible.

— Parlons en hommes, dit-il après un moment; vous me disiez donc que votre ennemi et Harry Linton étaient à Pondichéry?

— Oui.

— Comment le savez-vous?

— Après notre naufrage, voulant savoir sur quelle rive nous avions abordé, nous nous sommes engagés, ma sœur et moi, dans la forêt. Nous avions, au bout d'une heure de marche, rencontré un sentier et nous avons entendu des pas. Nous nous sommes cachés dans un buisson et nous avons vu passer devant nous les misérables dont je vous parle.

— Penser, gronda Yodah, que j'ai été si près de lui!

— Que voulez-vous dire ?

— J'étais dans ces bois hier et je vous vis vous arrêter ici. Pendant plus d'une heure je vous épiai. Je me glissai derrière ce cactus que vous voyez là-bas, tenant tout prêt dans mes mains le lacet qui ne manque jamais son but. Je vous entendis parler français : désormais vous m'étiez sacrés. Je ne voulus pas encore me découvrir à vous car j'avais un rendez-vous qui ne pouvait se remettre. Il s'agissait de grands intérêts. Ce fut seulement dans la nuit que je pus revenir ici.

— Et que vous nous avez empêchés d'être déchirés par les fauves, dit chaleureusement Maryvonne.

— Quel homme êtes-vous donc? demanda Guy; les tigres se calment à votre voix, tout à l'heure encore...

— Je suis un homme semblable aux autres, se hâta d'interrompre le fakir; j'ai étudié la nature, et Dieu a bien voulu me permettre de pénétrer quelques-uns de ses secrets. Mais ma science n'est rien auprès des mystères que les hommes découvriront plus tard, à mesure que le Créateur leur laissera lire les pages du livre merveilleux de la vie universelle. Mais taisons-nous, ajouta-t-il en penchant la tête, quelqu'un vient dans la forêt.

Guy et Maryvonne eurent beau tendre l'oreille, ils n'entendirent que le bruit du vent dans les palmes des cocotiers.

Yodah modula un chant d'oiseau d'une merveilleuse pureté.

Un chant semblable lui répondit.

Alors il éleva la voix.

— Viens, Sélim, viens à moi.

Les buissons s'écartèrent et un noir, de taille colossale et de figure hideuse, parut devant les jeunes gens. Il s'approcha de Yodah, s'agenouilla devant l'Hindou, frappa trois fois la terre de son front,

puis, se relevant, il parla bas au fakir qui l'écouta avec la plus profonde attention. Quand il eut fini de parler Yodah lui donna quelques ordres brefs et le congédia d'un geste.

Le noir se prosterna ainsi qu'il avait fait en arrivant et disparut.

(*La suite au prochain numéro.*) HENRY DE BRISAY.

# LE MARIAGE DU DÉPUTÉ[1]

PAR

**JEANNE DE LIAS**

XIII

(*Suite.*)

Voilà déjà le clocher de Saint-Landry qui monte, grisâtre, dans l'air transparent. Jacques sent son cœur trembler un peu dans sa poitrine. Que va-t-il trouver au terme de sa course, une grande joie ou bien un sacrifice sans espoir? Dans quel état d'âme parcourra-t-il de nouveau ce chemin tout à l'heure? Son pressentiment est triste. Il est sur le seuil de la porte et il hésite à frapper, puis, brusquement, il se décide.

— M. Audibert est absent, monsieur, répond la bonne...

Jacques respira.

— Mais je vais appeler mademoiselle Marthe...

C'est Gabrielle qui accourt la première, sans même songer, dans son ingénuité d'enfant, à dissimuler sa joie. Puis, en présence de Jacques, elle s'arrête, émue, comme soudainement intimidée...

— Vous ici, sans qu'on vous attende!... balbutie-t-elle. Jacques ne sait pas trop ce qu'il répond; mais il se dit à lui-même que jamais, jamais il ne sacrifiera Gabrielle, que c'est au-dessus de ses forces et qu'il n'y veut même pas songer.

Elle l'introduit dans la salle à manger, une pièce tout intime où l'on se réunit et travaille, et que la famille Audibert habite plus volontiers que son salon.

Marthe arrive au même instant et tend les deux mains à Jacques avec une effusion de sympathie mêlée de tristesse. Le front de Jacques s'assombrit et Gabrielle s'aperçoit « qu'ils ont quelque chose » tous les deux.

Sa joie tombe tout de suite.

— Qu'y a-t-il donc? demanda-t-elle.

— Ce sont ces affaires d'élections, tu sais, ma chérie, qui me font de la peine et qui contrarient aussi M. Saint-Aubain.

— Mais notre père ne se présentera pas, dit Gabrielle. S'il avait posé pour tout de bon sa canditature, il nous l'aurait dit; et depuis ce simple mot, l'autre jour à table, quand il s'est un peu fâché contre toi, il ne nous en a plus parlé.

En effet, M. Audibert n'avait plus fait allusion chez lui à ce projet que Marthe avait vivement combattu, lorsqu'il l'avait énoncé devant elle. Mais elle ne savait que trop, la pauvre Marthe, que la chose était décidée, et que son père, si bon et si enclin d'ordinaire à subir sa douce influence, lui échappait tout à fait à cette heure et devenait purement et simplement le prisonnier du parti Rousselin! Elle savait aussi à quel point ces élections maudites deviennent dans la vallée des affaires personnelles, et elle voyait clairement que la lutte politique de son père avec Jacques amènerait fatalement une rupture entre eux. Elle avait tout fait pour détourner M. Audibert de ce fatal projet; car, indépendamment de l'angoisse que lui causait le bonheur de Gabrielle menacé, il lui était extrêmement douloureux de voir son père se présenter sous le patronage du parti radical. Mais le brave homme, possédé du démon de la politique, était dans ses heures d'irréductible entêtement. Marthe comprit bientôt que ses instances en ce moment seraient complètement inutiles et ne feraient qu'irriter M. Audibert en l'affermissant dans sa résolution. Elle se tut.

Gabrielle, inexpérimentée en toutes choses, ne comprenait pas encore la situation. Avant de la lui découvrir, avant de lui causer un aussi immense chagrin, Marthe voulait avoir une explication avec Jacques. Ce jour-là même, elle songeait à lui écrire. Sa présence inopinée allait brusquer les choses; il valait mieux.

— Je suis sûre que vous êtes parti de Saint-Landry à jeun, dit-elle à Jacques de son accent le plus naturel. Gabrielle, va donc faire préparer du café.

La fillette, empressée, sortit de l'appartement, et Marthe demeura seule avec le journaliste.

— C'est pour l'élection que vous êtes venu? demanda-t-elle.

— Delprat et Morancey m'ont appelé par télégramme. J'ai appris seulement à Lannemaze que M. Audibert se présentait.

— Vous me voyez désolée, poursuivit Marthe. J'ai tenté l'impossible auprès de mon père pour le détourner de sa résolution. Mais tous ces gens du parti radical se sont emparés de son esprit et il n'y a rien à faire auprès de lui en ce moment.

— Mademoiselle, dit Jacques, je vais retirer ma candidature.

Marthe le regarda, très surprise :

— Vous songeriez à faire cela?

— Mais je ne vois pas d'autre moyen d'arranger la situation. Votre père n'admettrait point que son concurrent aux élections devînt son gendre. Je ne puis pas vraiment, pour le plaisir d'être agréable à mes amis, renoncer à Gabrielle.

Marthe eut un air embarrassé, un peu étrange... puis, baissant la tête, elle parut réfléchir. Elle était combattue par des sentiments bien puissants, M^lle^ Marthe! La pensée que le bonheur de sa petite Gabrielle pouvait être brisé, comme une chose fragile et de nul prix, par ce stupide conflit électoral la tourmentait d'une manière poignante... et le désistement de Jacques arrangeait tout cela! Pourtant, elle ne pouvait, quoi qu'elle fît, le remercier et lui dire : « Ah! oui, sacrifiez cette ambition, retirez-vous, vous sauvez d'une douleur mortelle ma petite sœur bien-aimée. » Non, elle ne pouvait lui parler ainsi. La parole que venait de prononcer M. Saint-Aubain produisait sur elle une impression toute singulière. C'était un grand étonnement et comme une sorte de déception. Elle trouvait que cette résolution ne ressemblait pas à cet homme et qu'il se découvrait à elle, tout à coup, différent de lui-même. Elle releva la tête, très perplexe :

— Et qui donc se présenterait à votre place, si vous vous retiriez?

— Mais, je ne sais trop... Delprat, ou Morancey, ou quelque autre du parti...

— Est-ce que ces messieurs acceptent votre désistement?

Jacques, douloureusement, passa la main sur son front : son arrivée de la veille, les objurgations de ses amis, la lutte du dehors et celle du dedans qu'il avait soutenues, tout se représenta fortement à son esprit.

— Mademoiselle Marthe, dit-il d'une voix étouffée, ils prétendent que je manque à mon devoir en me désistant : est-ce vrai?

— Je le crains, articula Marthe, très bas.

— Vous aussi!

— Mon Dieu! monsieur, reprit Marthe, dont l'émotion troublait la voix, ma situation est des plus douloureuses, et aussi... des plus délicates, car enfin il s'agit de mon père et je suis mal venue à le blâmer.

— Ce n'est pas tant la faute de M. Audibert qui entend mal la question, dit vivement Jacques, que sa parenté avec Rousselin.....

A ce moment, la porte s'ouvrit avec précaution et Gabrielle reparut, portant elle-même un plateau sur lequel reposait le déjeuner de Jacques. Marthe y jeta un coup d'œil :

— Petite étourdie que tu es, tu as oublié le sucre.

Gabrielle s'élança hors de l'appartement pour aller réparer cette omission. Marthe la rappela :

— Où sont donc Pauline et Blanche?

— Je ne sais; je viens de les chercher par toute la maison.

— Elles sont peut-être au jardin à planter les primevères. Dis-leur qu'elles viennent voir M. Saint-Aubain.

Gabrielle sortit de nouveau.

— Monsieur Jacques, dit Marthe, résolue maintenant, et le regardant en face de son beau regard limpide et franc, vous savez combien j'aime ma sœur, n'est-ce pas? et vous m'êtes déjà cher presque à l'égal d'un frère, vous qui avez su apprécier cette enfant et la juger digne de votre affection. Une brouille entre vous et mon père, ce mariage rompu, le cœur de Gabrielle brisé seraient pour moi une douleur que je n'ai pas même la force d'envisager... Il y aurait pour moi cependant une peine plus grande, ce serait de voir mon père, mon père si bon, si honnête, et si vraiment chrétien dans toute sa vie privée, de le voir, dis-je, arriver à la Chambre porté par le parti radical, pour y participer à des votes impies. Monsieur Saint-Aubain, si vous croyez qu'il est de votre devoir de ne pas laisser tomber à terre le drapeau qu'on vous a confié, allez de l'avant, et puis advienne que pourra!

Il eut comme un gémissement.

— Vous voulez donc que je sacrifie Gabrielle! Mon Dieu, mon Dieu, mon Dieu! dit-il, se prenant le front à deux mains.

On entendit à la porte de la salle à manger le pas léger de Gabrielle.

— Eh bien! dit Jacques, c'est à elle que je vais demander conseil : c'est elle qui décidera!

— Oh! non, je veux lui parler la première, la préparer...

— Laissez-moi faire, dit-il doucement.

Il avait repris possession de lui-même. Il était pâle, l'air très triste, mais absolument calme.

— Je n'ai pu trouver Blanche ni Pauline, dit Gabrielle, en entrant tout essoufflée. Elles doivent être sorties dans le village...

Jacques, très grave, l'interrompit :

— Mademoiselle Gabrielle, je voudrais avoir votre avis sur une question bien sérieuse.

Elle leva les yeux sur lui, surprise, l'interrogeant du regard.

— Un de mes amis très proches, dit-il, hésitant un peu, se trouve dans une situation étrange et douloureuse. Un devoir s'impose à

1. Voir l'*Ouvrier* depuis le 29 juillet 1896.

lui... du moins une action difficile qu'on lui dit être un devoir, qui l'est peut-être...

« Mais je ne puis pas vous expliquer le détail des choses, vous comprenez, car la promesse du secret me lie... Cet homme était au moment de se marier... comme nous, et il aime sa fiancée... mon Dieu! comme je vous aime. Or, voici ce qui se passe : s'il accomplit l'acte que je vous ai dit, dont ses amis lui font un devoir, à cause de certaines circonstances malheureuses que je ne puis vous dévoiler, il faut qu'il renonce à sa fiancée.

(*La suite au prochain numéro.*) JEANNE DE LIAS.

## RECETTES DE LA SEMAINE

**Contre la chute des cheveux. — (Recette demandée.)**

On trouvera des recettes diverses concernant la chute des cheveux et leur hygiène aux numéros 1902 et 1935.

**Dentifrice. — (Recette demandée.)**

Voir le numéro 1869.

**Contre les dartres, rousseurs et boutons du visage. (Recette demandée.)**

Voir les numéros suivants :

Dartres, 1925.
Boutons, 1896.
Rousseurs, 1875 — 1881 — 1935.

**Lait virginal pour les taches du visage. — (Recette demandée.)**

Essence de roses . . . . . . . 0,125 centilitres.
Teinture de tolu . . . . . . . 14 grammes.

Ajoutez l'eau doucement à la teinture; en agissant ainsi, vous obtenez un liquide laiteux de nuance opaline qui conserve sa consistance plusieurs mois.

Ne jetez pas la teinture dans l'eau ; vous obtiendriez un mauvais résultat.

UNE AIGLONNE.

**Pour faire épaissir et pousser les cils. — (Recette demandée.)**

Faire préparer, par le premier pharmacien venu, une pommade dont il saura doser les parties et composée de moelle de bœuf, de rhum et de cantharide.

Cette recette revient à très bon marché.

**Imperméabilisation des chaussures[1].**

Utiles en tout temps, les deux recettes que nous donnons seront surtout appréciées par les chasseurs, pour qui la saison vient de s'ouvrir.

1er *procédé.* — On fait dissoudre à chaud 25 grammes de caoutchouc pur dans 200 grammes d'huile de baleine, puis on y ajoute 225 grammes de saindoux : on agite bien et, quand le mélange est parfait, on retire du feu et on ajoute, en remuant toujours, 50 grammes d'essence de térébenthine. — On laisse refroidir. — Pour s'en servir, on expose au feu les chaussures enduites de cette excellente graisse pour lui faire bien pénétrer le cuir.

2e *procédé.* — On fait bouillir ensemble, dans 250 grammes d'huile de lin, 60 grammes de suif de mouton, 30 grammes de cire et 5 grammes de résine, puis on applique cette composition un peu chaude sur les chaussures, au moyen d'une brosse, et on aura les pieds à l'abri de l'humidité.

**Pour les chaussures de chasse.**

Les procédés précédents leur sont applicables aussi bien qu'à toute sorte de chaussures ; celui-ci leur est spécial.

Prendre 250 grammes de cire jaune, 67 grammes d'huile d'olive et 65 grammes d'essence de térébenthine.

On fait fondre le tout sur un feu doux et on l'étend sur les chaussures à l'aide d'un pinceau.

---

Nous désirerions posséder une recette pour nettoyer la rouille survenue sur les parties nickelées d'une bicyclette, particulièrement sur le guidon. — Quel est, en outre, le moyen de l'éviter dans l'avenir?

Merci d'avance.

1. Ces trois recettes sont tirées du *Trésor des Familles*, par Louis Bonconseil. 1 vol. in-8°, relié, toile, prix franco : 5 francs.

# CHRONIQUE HEBDOMADAIRE

LA VISITE DU TSAR. — DÉPLACEMENT SIGNIFICATIF. — LES VOYAGES DE PIERRE LE GRAND EN EUROPE. — UN EMPEREUR PEU BANAL. — LES HABITS DU MARQUIS DE NESLES. — LE RÉCIT DE SAINT-SIMON. — RÉCEPTION DES AMBASSADEURS D'ANGLETERRE DANS LA MATURE D'UN VAISSEAU HOLLANDAIS. — ENTREVUE DE PIERRE LE GRAND ET DE Mme DE MAINTENON. — LE TSAR AUX INVALIDES. — LE POÈME DE THOMAS. — FRUGALE ABONDANCE. — LA FAMILLE DE NICOLAS II. — ÉDUCATION DES ARCHIDUCS. — UN MOT DE LA GRANDE-DUCHESSE VLADIMIR. — LE CYCLISME JUGÉ PAR UN PASTEUR PROTESTANT. — LE VÉLOCIPÈDE, INSTRUMENT DE SALUT. — LA CHASSE ET LE BRACONNAGE. — SI LA PLAINE DE SAINT-DENIS NE POSSÉDAIT QU'UN LAPIN !

La visite du tsar Nicolas II va achever de cimenter l'alliance franco-russe. Tout le monde comprend que ce voyage exercera une influence décisive sur nos destinées. Aussi, est-ce avec une généreuse ardeur qu'on travaille aux préparatifs des fêtes qui seront données en l'honneur des souverains russes. Il ne s'agit point ici, en effet, d'un déplacement banal; S. M. Nicolas II ne vient pas savourer chez nous comme tel prince trop connu les plaisirs permis et non permis qu'offre la capitale de la France aux têtes couronnées. Non! le tsar se présente comme un ami résolu à nous soutenir dans la mauvaise comme dans la bonne fortune. A ce titre, il ne peut que recevoir de tous les partis l'accueil le plus cordial et le plus chaleureux.

Avec Pierre le Grand, Nicolas II est le seul monarque russe qui se soit décidé à visiter la France.

Pierre n'avait que dix-sept ans lorsqu'il devint le maître du pouvoir, après avoir fait enfermer dans un couvent sa sœur Sophie et exigé l'abdication de son frère.

Avant tout, et pour avoir des points de comparaison, il voulut parcourir l'Europe, se réservant de juger par lui-même de l'état des mœurs, des institutions, des arts et des lois des différents pays. Son voyage lui fut utile au delà de ce qu'il pouvait espérer.

Il arriva en Hollande en 1696 et se fit inscrire sous le nom de Pierre Mikhaïloff, parmi les ouvriers de l'armateur Mijnheen Calf. Il y mania le fil à plomb, la scie et le rabot sous la direction des contremaîtres; puis il rentra en Russie avec un goût très prononcé pour les constructions navales et une compétence que personne ne songeait à lui contester.

Toutefois, les travaux manuels auxquels il se livrait ne lui faisaient point oublier la dignité dont il était revêtu.

Par exemple, il trouvait fort mauvais que l'Angleterre ne s'empressât point de lui envoyer une ambassade. Écoutons Saint-Simon : « L'ambassade arriva pourtant; mais il tergiversa avant de lui donner audience; puis il donna le jour et l'heure, mais à bord d'un gros vaisseau hollandais qu'il se proposait de visiter. Les ambassadeurs firent contre mauvaise fortune bon cœur. Toutefois, arrivés à bord, le tsar leur fit dire qu'il était dans la hune et que c'était là qu'ils le verraient. » Voyez-vous les Anglais levant la tête et regardant avec stupeur les enfléchures qui s'allongeaient indéfiniment dans le vide? « Ils résistent, mais le tsar insista tant et si bien qu'à la fin ils grimpèrent. Pierre les reçut avec hauteur et dignité; il écouta leur harangue, répondit obligeamment pour le roi et la nation ; puis il se moqua de la peur qui était peinte sur leurs visages et leur fit sentir en riant que c'était la punition d'être arrivés trop tard auprès de lui.

« Enfin, Pierre passa en Angleterre, toujours incognito. Il fut reçu en prince dont on veut gagner les bonnes grâces et, après avoir bien satisfait ses vues, repassa en Hollande. Son intention était de venir visiter le roi de France. Il fit sonder; mais le roi déclina sa visite et le tsar se retira mortifié. »

Tout s'arrangea plus tard, et, le 21 avril 1717, Pierre le Grand arrivait à Dunkerque, accompagné du prince Kourakine, qui parlait assez bien le français et servait d'interprète à son souverain. L'ordre était de rendre à Pierre le Grand les mêmes honneurs qu'au roi. Le tsar fut donc très satisfait, sauf des équipages mis à sa disposition, et qu'il ne trouvait pas assez solennels. Le marquis de Nesles, envoyé à sa rencontre, changeait d'habit tous les jours. Pierre s'en aperçut, et dit à quelqu'un : « En vérité, je plains M. de Nesles d'avoir un si mauvais tailleur qu'il ne puisse trouver un habit à sa guise ». Arrivé à l'hôtel Lesdiguières que l'on avait meublé à son intention, le tsar trouva l'ameublement trop beau et fit dresser son lit de camp dans une garde-robe.

Tout en rendant ample justice à l'intelligence de Pierre le Grand, à la vivacité de son esprit, à l'étendue de ses lumières, à Sa Majesté. Saint-Simon note les traits de la vieille barbarie qui lui restaient encore, et particulièrement sa voracité.

« Ce qu'il buvait et mangeait en deux repas réglés est inconcevable, sans compter ce qu'il avalait de bière, de limonade et d'autres sortes de boissons entre les repas, toute sa suite encore davantage..., à la fin du repas, des eaux-de-vie préparées, chopine et quelquefois pinte. »

***

L'entrevue de l'empereur avec Mme de Maintenon fut des plus piquantes.

« Vendredi, 11 juin, raconte Saint-Simon, l'empereur fut à Saint-Cyr, où il vit toute la maison et les demoiselles dans leur classe. Il voulut aussi voir Mme de Maintenon qui, dans l'attente de cette curiosité, s'était mise au lit, les rideaux fermés, hors un qui ne l'était qu'à demi. Le tsar entra dans la chambre, alla ouvrir les rideaux des fenêtres en arrivant, puis tout de suite tous ceux du lit, regarda bien Mme de Maintenon tout à son aise, ne lui dit pas un mot, ni elle à lui, et, sans faire aucune sorte de révérence, s'en alla. Je sus qu'elle avait été fort étonnée et encore plus mortifiée, mais... le feu roi n'était plus. »

***

Le tsar n'oublia dans ses explorations aucun monument, ni aucun établissement : l'Hôtel des monnaies et médailles, l'Observatoire, les Gobelins, le Jardin du roi, le Luxembourg, les Tuileries, la grande galerie du Louvre, adressant partout force questions à ses guides. Rien ne le charma plus que les Invalides, dont le maréchal de Villars lui fit les honneurs. Il en admira beaucoup l'église, la pharmacie, l'infirmerie, les cuisines, voulut goûter de la soupe et du vin des soldats, but à leur santé en les appelant camarades et en leur frappant sur l'épaule. Cette visite demeura longtemps célèbre : on la mit en tableaux, en vers français et en vers latins. Thomas, qui fut un grand homme en son temps, l'a chantée en un morceau pompeux de sa *Petréide*, qui orne les *Leçons de littérature* de Noël et de Dalaplace, et dont j'admirais beaucoup, en ma prime jeunesse, les nobles périphrases :

> « Entrons! » dit le héros Tous étaient dans le temple.
> C'était l'heure où l'autel fumait d'un pur encens...
> Ces vieux soldats épars sous cette voûte sainte,
> Les uns levant au ciel leurs fronts cicatrisés,
> D'autres flétris par l'âge et de sang épuisés,
> Sur leurs genoux tremblants pliant un corps débile,
> Ceux-ci courbant un front saintement immobile, etc.

Le tsar les interpella en style soutenu :

> « Que j'aime à voir, dit-il, ces braves combattants...
> Restes encore fameux de tant de bataillons,
> De la foudre sur vous j'aperçois les sillons.
> Que vous me semblez grands! Le sceau de la victoire
> Sur vos ruines mêmes imprime encor la gloire,
> Je lis tous vos exploits sur vos fronts révérés;
> Temples de la valeur, vos débris sont sacrés! »

Cela est vraiment éloquent. Puis vient le récit de la visite au réfectoire, et c'est là qu'est le triomphe de la périphrase. Thomas étant de l'époque où l'on considérait comme un tour de force d'avoir fait entrer la *poule au pot* de Henri IV dans des vers tragiques, il fait trinquer le tsar en alexandrins épiques :

> Bientôt ils vont s'asseoir dans une enceinte immense
> Où d'un repas guerrier la frugale abondance
> Aux dépens de l'État satisfait leurs besoins.
> Pierre de leur repas veut être le témoin.
> Tout à coup le monarque approchant de la table,
> Du vin dont leurs vieux ans réchauffaient leur langueur,
> Dans un grossier cristal épanche la liqueur,
> Et, la coupe à la main, debout, la tête nue,
> « Mes braves compagnons, dit-il, je vous salue! »
> Il boit en même temps. Les soldats attendris
> A ce noble étranger répondent par des cris.

Il faut s'arrêter à regret. Pardonnez-moi cette citation un peu longue; on n'a pas souvent l'occasion de citer Thomas et la *Pétréide* dans une chronique d'actualité. Cette poésie estimable et d'une « frugale abondance », comme le repas des Invalides, repose l'esprit en passant. Nous verrons les épopées que l'arrivée de Sa Majesté Nicolas II inspirera à nos poètes parnassiens ou décadents.

***

Les excentricités de Pierre le Grand ne l'empêchèrent pas de remporter de grands succès sur ses voisins et de battre les Turcs, les Suédois et les Persans. L'insuccès, d'ailleurs, ne le décourageait pas; et si, dans les premières rencontres, les Suédois lui infligèrent de sérieux échecs, il se consolait en répétant ce qu'il disait après Narva : « Les Suédois nous battront longtemps, mais nous apprendrons à les battre. »

L'empereur de Russie actuel est, quant à la taille, le plus petit des Romanoff. On l'a élevé avec une grande simplicité, plutôt comme le fils d'un bourgeois que comme l'héritier du trône de toutes les Russies. A la suite de longues pérégrinations dans l'intérieur de l'empire, son père Alexandre III lui fit entreprendre un voyage de circumnavigation, destiné à servir de couronnement à ses études. Le grand-duc héritier rapporta de cette expédition une cicatrice, encore très apparente, au côté droit du front.

L'agression dont le futur tsar fut victime, au Japon, de la part d'un illuminé, fit, dans le temps, le tour de la presse.

A son retour en Russie, le grand-duc héritier commanda un bataillon du régiment Préobajenski, et, comme tous les autres, il fit son tour de garde. Nicolas II parle peu, se montre fort discret. Est-ce défiance ou timidité? En tout cas, cette timidité ne va jamais jusqu'à la gaucherie.

La plupart des grands-ducs, oncles, neveux et cousins de l'empereur habitent Saint-Pétersbourg. Les uns et les autres ne remplissent que des rôles de second plan. Confinés dans leurs palais magnifiques, ils ne jouissent que d'une liberté relative, en ce sens que l'étiquette les astreint à figurer aux fêtes de la cour, sans leur laisser à eux-mêmes la faculté de donner des réceptions. Il est certain que les grands-ducs ne sauraient dans aucun cas, même sans le vouloir, éclipser la famille impériale.

L'empereur leur a donné des postes honorifiques qui leur créent quelques occupations. Pour ne citer que les plus connus : Vladimir commande la garde impériale, Alexis, la marine, Serge remplit les fonctions de gouverneur de Moscou.

Trois grandes-duchesses sont, comme l'impératrice, d'origine allemande. L'une, la grande-duchesse Serge (Elisabeth de Hesse) a abjuré le luthéranisme, au commencement de 1891 : l'empereur et l'impératrice lui servaient de parrain et marraine. Les deux autres ont conservé jusqu'ici leur religion : la grande-duchesse Elisabeth Navrikievna, épouse du grand-duc Constantin, et la grande-duchesse Marie Paulovna, épouse du grand-duc Vladimir. Toutes deux n'ont accepté des noms orthodoxes que parce qu'elles ne pouvaient faire autrement.

La grande-duchesse Vladimir passe, à tort ou à raison, pour avoir autant d'à-propos que d'ambition. L'on rapporte d'elle un mot caractéristique, au moment où le télégraphe annonçait la catastrophe de Borki et le sauvetage providentiel d'Alexandre III et de la famille impériale : « Et dire, s'écria la princesse, qu'il n'y a eu qu'une planche entre nous et le trône! »

Aujourd'hui, les fils des grands-ducs ont des précepteurs et ne se commettent plus avec les simples mortels. C'est la loi du progrès. Jadis les choses se passaient tout autrement, si l'on en croit les vieux officiers. Il y avait à Tsarskoe-Sélo une institution qui porte le nom d'École Alexandre, où l'on admettait les orphelins et les fils d'officiers blessés à la guerre. L'empereur Nicolas Ier allait souvent visiter cette école et il poussait ses fils au milieu des cadets de sept à dix ans, en leur disant : « Traitez-les comme des frères! » Alors, les grands-ducs Michel et Constantin recevaient des horions, sans que le père cherchât à les défendre.

***

En tous lieux du monde, le cyclisme a ses partisans et ses détracteurs. Mais les reproches qu'on lui adresse et les louanges qu'on lui décerne varient selon les peuples et les mœurs. Chez nous, on l'accuse de rendre les femmes laides, de détourner des exercices intellectuels les jeunes gens des deux sexes, uniquement occupés de *matchs* et de *records*.

Dans les pays anglo-saxons, on envisage le cyclisme dans ses rapports avec la religion. En Amérique, les avis sont partagés. Si quelques pasteurs américains se plaignent que l'habitude des promenades matinales éloigne les populations du temple et du service divin, il y en a d'autres, et de non moins vénérables, qui promettent à leurs ouailles, pour y déposer leurs machines pendant la prière, des garages « d'un confort inconnu jusqu'à ce jour ». Voici maintenant qu'un ministre du Saint Évangile, plus hardi, se fait le champion résolu de la vélocipédie et de ses pompes.

D'après lui, la bicyclette, loin d'être un instrument de perdition, serait un instrument de salut. L'argumentation de l'éminent prédicateur est d'ailleurs fort ingénieuse : « La moitié des doutes que l'on conçoit sur la religion à notre époque proviennent, dit le docteur, de la dypsepsie. Or le cyclisme guérit de la dyspepsie; le cyclisme est donc le restaurateur de la foi. Tous les croyants doivent donc louer l'inventeur de la pédale et de la chaîne; il prépare le règne de Dieu sur la terre. Si je le connaissais, je le canoniserais volontiers. » C'est au docteur Shaud, de New-York, que l'on doit ces vues originales sur l'éthique de la bicyclette.

***

On chasse ferme dans les environs de Paris. Jamais il n'y eut plus de chasseurs, et jamais la passion cynégétique ne fit tant de victimes... parmi les hommes. On le dit tous les ans — et l'on a tous les ans raison. Notre ardeur pour l'exercice favori d'Hippolyte est d'autant plus vive qu'elle est couronnée de moins de succès et que le gibier est plus hypothétique.

C'est un phénomène dont beaucoup de moralistes s'étonnent. Ce sont les moralistes à fleur de peau, ceux qui ne vont pas bien au fond du cœur humain. Sans doute, le Nemrod moderne met plus de temps à abattre une pie-grièche ou un sansonnet qu'il n'en fallait à son arrière-grand-père pour égorger une légion de cerfs et de chevreuils. Ce plaisir est imaginaire, décevant pour l'amour-propre, éreintant pour le corps, rien de plus vrai. Mais le Parisien est dirigé vers le fruit défendu par un attrait irrésistible; son ardeur croît en raison des difficultés.

Si les cailles et les perdreaux se montraient aussi familiers avec les chasseurs que le sont les pierrots au Luxembourg avec les bonnes d'enfants, personne ne se dérangerait pour guerroyer contre ces innocents volatiles. Au contraire, supposez le jour où il n'existerait plus, dans toute l'Ile de France, qu'un lapin, un seul lapin, dernier des lapins, vous verrez tout Paris se lever comme un seul homme à la suite de son président, un Lefaucheux à l'épaule, pour faire la chasse à ce lapin.

C'est ainsi que nous sommes, de Vincennes au Trocadéro, de Montparnasse aux Batignolles. Vous verrez que nous ne chasserons

pas de sitôt. Quant aux causes de cette disparition du gibier, vraiment extraordinaire, elles sont trop longues à énumérer.

D'aucuns prétendent que ce n'est pas le gibier qui se raréfie, mais le chasseur qui n'a plus l'adresse de ses aînés. Laissons de côté cette hypothèse satirique. Il faut croire que les orages sont pour quelque chose dans la destruction de ces pauvres bêtes; mais les braconniers y sont bien pour quelque chose aussi.

On imagine difficilement les progrès du braconnage en ce siècle où la liberté de la chasse a succédé au monopole de quelques-uns. Tel maître coquetier a tout un régiment de braconniers à son service : ils battent les broussailles avant et après l'ouverture et alimentent incessamment ses étalages à la grande satisfaction des chasseurs, qui, de leur vie, n'ont aperçu tant de perdreaux à la campagne.

Que voulez-vous que fassent les gardes-champêtres contre une corporation aussi puissante, organisée comme une société secrète, bien outillée, douée d'une discipline admirable? A l'heure présente, que la police soit représentée par un sergent de ville ou par un gendarme, elle échoue presque toujours dans toutes ses entreprises. Les contrevenants de tous les genres et de toutes les spécialités ont beau jeu, quoi qu'ils fassent.

Les braconniers ne sont pas assurément les malfaiteurs les plus à redouter à une époque où l'on assassine les gens avec tant de désinvolture et où l'on se dérobe après le crime avec un art que Mandrin ni Cartouche n'atteignirent jamais à l'apogée de leur talent. Mais il n'en est pas moins vrai que le braconnage est une mauvaise école et que maint paysan qui a commencé par prendre des lièvres au collet finit quelquefois par cribler de chevrotines la peau d'un garde-chasse. Mieux vaut encore labourer la terre que tendre des pièges.

Oscar Havard.

# JEUX D'ESPRIT DE L'OUVRIER

*Pour les prix et conditions, voir le N° 1920 de l'Ouvrier*

TROIS VIEILLES ÉNIGMES

— 40 —

Quand la voix meurt on me voit naître.
L'on me voit mourir d'un seul mot,
Je suis moins que rien, ou plutôt
J'empêche quelque chose d'être.

Le Chartreux me prend pour son lot
Aux yeux je ne saurais paraître;
Par moi l'on ne peut reconnaître
L'habile homme d'avec le sot.

Ce n'est pas moi qui persuade?
Je suis propre pour un malade,
Et mon règne est durant les nuits

Qui suis-je, Esprits que l'on admire?
Je ne suis pas ce que je suis.
Si j'ai pouvoir de vous le dire.

— 41 —

Sans vouloir imiter l'épée
Qui fait périr tant de vivants,
Je ne suis jamais occupée
Que du soin de nourrir les gens.
Sur mes vassaux d'espèce différente,
Je n'ai de droits qu'à l'instant qu'ils sont morts :
Alors, dès qu'on me les présente,
Je les saisis par le milieu du corps.
Ah! Que de tours je leur fais faire,
Et sur le ventre et sur le dos,
Sans leur donner de repos!
Je m'engraisse avec eux, et voilà mon salaire,
Et tel veut me l'ôter qui souffle sur ses doigts.
Dans les chaleurs et dans les froids,
Le feu m'est toujours nécessaire.

— 42 —

Sombre, brillante, affreuse ou belle,
Avant le monde je naquis,
Et dois régner sur ses débris.
Le moindre éclat m'efface et je suis immortelle,
Le soleil n'a jamais éclairé de ses feux
Mon front lugubre et solitaire,
Et j'habite pourtant les airs, l'onde et la terre.
Inconstants et réglés, mes pas silencieux,
Même en fuyant le jour poursuivent sa lumière.
Mais que me sert tout ce mystère?
La clarté ne peut me trahir;
C'est dans l'obscurité qu'on peut me découvrir.

*Adresser tout ce qui concerne les jeux d'esprit au rédacteur soussigné, aux bureaux du journal*

Œdipe.



*Directeur-Gérant :* HENRI GAUTIER. — Sceaux. Imp. Charaire et Cie

5 centimes le N° année courante. (10 centimes le N° années échues.) N° 1948 TRENTE-SIXIEME ANNEE. — 16 Septembre 1896.

# L'OUVRIER

**Journal illustré paraissant le Mercredi et le Samedi**

| ABONNEMENT D'UN AN : (104 numéros) France, Algérie et Belgique : 6 francs. | DIRECTION ET ADMINISTRATION : LIBRAIRIE BLERIOT, HENRI GAUTIER, SUCCESSEUR, 55, quai des Grands-Augustins, Paris. | ABONNEMENT D'UN AN (104 numéros) Colonies et Étranger (sauf la Belgique) : 7 francs. |
|---|---|---|

## A L'ABORDAGE! PAR HENRY DE BRISAY



— On me nomme le Maître, répondit le fakir. (Voir page 314.)

SOMMAIRE : **A l'Abordage !** par Henry de Brisay. — **Le Mariage du Député**, par Jeanne de Lias. — **Nouvelle : Treize coups de hache**, par Charles Buet. — **Magie blanche en famille : Boîte à disparition**, par Magus.

# A L'ABORDAGE[1]

## GRAND ROMAN D'AVENTURES

PAR

**HENRY DE BRISAY**

DEUXIÈME PARTIE

## LE SECRET DE YODAH

### II (*Suite*).

— Cet homme, dit Yodah à Guy, vient m'annoncer la présence de Harry Linton à Pondichéry. J'ai donné des ordres pour qu'il soit étroitement surveillé, ainsi que lord Clamorgan.

Ce fut au tour de Guy de pousser un cri d'étonnement.

— Clamorgan ! Mais c'est notre nom de famille !

— C'est le nom qu'on donne là-bas à votre ennemi.

— Impossible ! Il se faisait appeler Allan Brecknock !

— C'est peut-être quelque descendant de la branche de notre famille qui était restée en Angleterre, dit Maryvonne.

— Peut-être, mais alors pourquoi cette haine dont il nous a donné une si terrible preuve ?

— Il y a dans tout cela un mystère que l'avenir éclaircira.

Yodah avait écouté les deux jeunes gens avec attention.

— Avant trois jours je saurai ce qui vous intéresse, dit-il enfin.

— Quelle puissance possédez-vous donc ? demanda Guy.

— On me nomme le Maître, répondit le fakir, et sur un signe de moi cent mille hommes viendraient recevoir mes ordres ; mais je ne suis qu'un atome dans l'univers, un humble instrument des volontés de Dieu.

Le frère et la sœur considéraient avec une sorte de crainte respectueuse cet homme étrange que la Providence avait envoyé à leur secours.

Yodah reprit avec enjouement, comme s'il eût remarqué l'impression produite par ses dernières paroles :

— Ma puissance, comme vous l'appelez, va servir pour le moment à nous procurer un repas dont vous semblez avoir grand besoin.

Il frappa trois fois dans ses mains et deux jeunes gens de race malabare parurent aussitôt. Le fakir leur donna quelques ordres et ils disparurent après avoir donné au maître les marques du plus profond respect.

— Mais c'est tout à fait comme dans les contes de fées, s'écria joyeusement Maryvonne.

Dix minutes s'étaient à peine écoulées que les deux nègres revenaient avec des corbeilles dont ils déposèrent le contenu sur une fine natte de jonc. Il y avait un morceau de mouton grillé, de beaux poissons, des fruits de toute beauté : des bananes remplaçaient le pain. Dans des cruches de grès, Guy trouva d'excellent bordeaux et du vin d'Espagne.

— Voilà un magnifique repas, s'écria Maryvonne émerveillée, et qui tombe admirablement, car je meurs de faim.

Guy ne disait plus rien ; il se demandait, par instants, s'il n'était pas le jouet d'un long rêve et s'il n'allait pas se réveiller dans sa cabine de l'*Agile*.

Néanmoins, comme la jeunesse ne perd jamais ses droits, il mangea de bon appétit et invita Yodah à l'imiter.

Le fakir se contenta de quelques fruits et ne but que de l'eau pure.

Quand il fut rassasié, le jeune homme ne put s'empêcher de témoigner encore une fois son étonnement.

— Vous devez être quelque puissant génie, mon cher Yodah, lui dit-il, et je suis persuadé que je n'aurais qu'à faire un souhait pour qu'il fût accompli.

— Essayez, dit l'Indien avec un doux sourire.

— Eh bien ! reprit Guy moitié riant, moitié sérieux, comme notre costume est un peu délabré, je souhaiterais avoir pour ma sœur et pour moi des vêtements plus convenables que les nôtres qui sont en bien mauvais état.

Sans bouger de l'endroit où il était assis, Yodah appela :

— Sélim !

Le même noir que nous avons vu déjà parut et salua profondément le Maître. Il portait sur les bras un paquet assez volumineux qu'il ouvrit devant les deux jeunes gens.

C'était d'abord un élégant costume de soie légère pour Maryvonne, et un vêtement complet pour Guy, des chapeaux de paille fine, puis une superbe carabine à deux coups, de fabrication américaine, une paire de pistolets, une épée, de la poudre et des balles.

— Cette fois, cela tient du prodige ! disait Guy, que la vue des armes avait charmé bien plus que tout le reste.

Yodah eut un rire silencieux.

— Ne m'attribuez pas un pouvoir surnaturel, dit-il après s'être réjoui de la joie de ses amis ; quand je vous aurai expliqué comment tous ces objets se trouvent à point ici, vous ne me prendrez plus, j'espère, pour un magicien.

— Alors, n'expliquez pas, dit Maryvonne en riant, laissez-moi croire à ce joli conte des *Mille et une Nuits*.

— Je vous obéis. Mais, à son tour, ma sœur Maryvonne n'aurait-elle pas un souhait à formuler ?

La jeune fille devint grave, et elle dit :

— Je voudrais avoir des nouvelles de mon père.

— Le grand Roëllo va bien, dit Yodah, je vous en donne l'assurance, mais comme ce que vous me demandez n'est rien pour mon pouvoir, je vais faire plus : Votre père va paraître devant vous, ma sœur Maryvonne.

La pauvre enfant s'était dressée toute pâle.

— Ne me donnez pas de fausse joie, dit-elle, ce serait bien mal.

— Jamais le mensonge n'a souillé les lèvres de Yodah. Je vous ai promis que vous alliez voir votre père, le voici.

A ce moment précis, la petite troupe des marins de l'*Agile* débouchait dans la clairière.

En tête, était Roëllo. Un instant, le corsaire demeura comme anéanti, mais quand il eut reçu l'étreinte de Guy, quand il eut dans les bras Maryvonne, riant et pleurant à la fois, de grosses larmes ruisselèrent sur sa face et il leva vers le ciel des yeux reconnaissants.

— Mes enfants ! mes chers enfants ! répétait-il sans se lasser.

Il pleurait, Roëllo, le corsaire, il pleurait, Roëllo l'Abordage. Cet homme de fer, qui sans frémir avait vu les plus épouvantables tueries, lui qui avait sans pâlir, et le sourire aux lèvres, risqué les plus audacieux combats et bravé vingt fois la mort, il pleurait.

Avec un tact exquis, Yodah s'était un peu reculé avec ses hommes, afin de laisser au père toute l'intimité de ses expansions.

En quelques mots, Guy avait mis son père au courant de ce qui s'était passé, et Roëllo avait expliqué à son fils comment, la chaloupe ayant dérivé sous le grain, il lui avait été impossible de revenir sur les lieux de l'épouvantable sinistre. Il croyait Guy et Maryvonne bien perdus, et Le Jégnen avait dû lui faire violence pour l'empêcher de se jeter à la mer. Le malheureux répétait qu'il voulait sauver ses enfants ou périr avec eux.

Maintenant, un devoir de reconnaissance s'imposait ; le corsaire s'avança vers Yodah, et lui dit en lui tendant les mains :

— La vie de Roëllo est à vous, car vous l'avez sauvé du désespoir. C'est encore vous qui m'avez envoyé un indice pour me guider vers mes enfants. Je ne vous demande qu'une seule chose, c'est de me mettre à même de vous payer ma dette le plus tôt possible.

Le fakir répondit de sa voix harmonieuse :

— Les enfants de mon père sont mon frère et ma sœur, ils sont bons, braves et purs, ils sont dignes du grand Roëllo. Tout ce que j'ai fait est peu de chose ; il nous reste maintenant à vous donner les moyens d'accomplir la mission dont vous avez été chargé et qui doit consommer la ruine des Anglais, nos ennemis et les vôtres.

— Mon navire a sauté et je n'ai pu sauver aucun papier ; mais, en prévision d'un malheur possible, l'envoyé du roi de France m'avait répété de vive voix tout ce que contenaient les dépêches envoyées à l'amiral.

— Le glorieux Suffren, que Dieu protège ! croise en ce moment devant Trinquebar. Avant huit jours, vous serez auprès de lui, j'en prends l'engagement.

Yodah fit ensuite donner aux matelots de l'*Agile* tous les vivres et tous les rafraîchissements dont ils avaient besoin ; mais quand il fut auprès de la civière où le malheureux Toussaint était étendu, il s'arrêta.

Guy et Maryvonne étaient auprès de leur vieil ami.

Le fakir considéra longuement le blessé, qui n'avait pas encore repris connaissance et qui s'agitait, sur un brancard improvisé, en une sorte de coma douloureux, puis il demanda à Guy :

— Votre ami est blessé ?

— Grièvement, répondit le jeune homme.

— Quelle sorte de blessure a-t-il reçue ?

— Un coup de couteau en pleine poitrine, Maryvonne vous l'a dit.

— Il faut que je voie sa plaie.

— Faites, Yodah, en vous j'ai toute confiance, et je vous ai vu déjà accomplissant de tels prodiges, que je ne doute pas de la guérison de mon vieux Joël.

— La mort et la vie sont entre les mains de Dieu, répondit gravement l'Indien.

Avec une dextérité et une légèreté de main que n'aurait peut-être pas eues un professionnel, il enleva le bandage hâtif, que, dans leur dénûment, les naufragés avaient posé sur la blessure,

1. Voir l'*Ouvrier* depuis le 1er août 1896.

puis il ouvrit les lèvres de la plaie et, tirant de sa ceinture une longue epingle en argent, il en sonda la profondeur.

Toussaint Joël poussa un gémissement.

Guy et Maryvonne, tremblant d'emotion, attendaient le diagnostic de Yodah.

Enfin le fakir se releva.

— Aucun organe essentiel n'est atteint, dit-il, et si vous m'en donnez l'autorisation, je vais soigner votre ami à la méthode indienne.

— Tout ce que vous ferez sera bien fait, dit le jeune marin, tandis que Maryvonne acquiesçait du regard.

Sans ajouter un mot, Yodah s'éloigna et entra sous bois. Tandis qu'il allait chercher les plantes mystérieuses qui devaient rendre la vie au vieux timonier, Guy demandait à son père comment on avait pu sauver le blessé.

— C'était au moment où je venais de te perdre de vue, répondit le corsaire, je nageais toujours vers la chaloupe où plusieurs de nos hommes avaient pu se réfugier, quand, en travers de moi, je heurtai un corps qui flottait. D'abord je crus que je venais de rencontrer un cadavre, mais j'eus bien vite reconnu Toussaint que je pus embarquer avec l'aide des matelots. C'est à ce moment que le grain s est abattu sur nous.

Yodah revenait. Il tenait à la main quelques herbes qu'il broya entre deux pierres et dont il composa un pansement qu'il appliqua sur la blessure du vieux marin Ensuite prenant dans son turban une minuscule boîte de bois précieux il l'ouvrit. Elle était pleine d'une pâte brune dont il enleva une parcelle au bout de l'aiguille qui lui avait servi à faire le sondage Avec un poignard, il desserra les dents du blesse et deposa sur sa langue la petite boulette de pâte.

Au bout d'une minute, Toussaint eut un long soupir et ouvrit les yeux. Il vit, penchés sur lui, Guy et Maryvonne dont le visage rayonnait d'espoir. Il dit alors d'une voix lourde

— Bonjour, mes enfants, quel drôle de paysage... je ne reconnais plus du tout le gréement du brick, mon grand saint Patrick.

— C'est miraculeux, dit Roëllo qui s'était approché et avait suivi avec attention toute la médication du fakir

— Ah! vous voilà, capitaine, continua Toussaint qui venait de l'apercevoir... Est-ce que je vais filer mon grelin jusqu'au bout... saint Maclou...

« Oh! oh! poursuivit-il en faisant une atroce grimace... on est touché dans la coque, à ce qu'il paraît... je me rappelle, ma bonne sainte Gabrielle... je me rappelle tout à présent, saint Armand!

— Ne parlez pas, fit Yodah, reposez-vous. Le sommeil va venir.

Toussaint grommela :

— J'ai connu bien des droguistes, saint Evariste, mais c'est la première fois que je suis soigné par un moricaud, glorieux saint Malo!

Ses paupières se fermaient. Il balbutia encore quelques paroles inintelligibles. Une minute après, il dormait d'un bon sommeil.

— Dans peu de jours, dit Yodah, sa blessure sera fermée. Ne soyez pas inquiets à son sujet. Maintenant, il me faut vous quitter pour quelques heures. Restez ici à m'attendre. Ne faites pas d'imprudence, ne vous éloignez pas, car les patrouilles anglaises sillonnent les alentours de la ville.

Il ajouta en se tournant vers Guy et Maryvonne :

— Vous n'avez plus besoin de vous construire des maisons dans les feuilles. Le tigre ne viendra pas, car vous aurez un gardien qui saura vous défendre... Ah! un mot encore, si, cette nuit, vous voyez un éléphant rôder près du ruisseau, ne tirez pas, c'est un allié, c'est un ami.

— A demain, dit-il enfin en serrant les mains qu'on lui tendait, et demain sera un grand jour, car sa lumière marquera le début des grands événements qui doivent rendre libre le sol sacré de l'Inde.

Il siffla ses noirs qui accoururent.

— A bientôt, dit-il, avec un doux sourire.

Un instant après, Yodah avait disparu dans les fourrés.

### III

### LA TRANSFORMATION

En 1782, Pondichéry présentait à peu près le même aspect qu'aujourd'hui. Embellie par les soins de Dupleix, elle vit à ce moment sa plus grande époque de splendeur. La ville n'a depuis fait que déchoir.

A la fin de juin 1778, aux premiers bruits de guerre entre la France et l'Angleterre, le gouverneur général du Bengale, assisté de son collègue de Madras, attaquait les établissements français de l'Inde.

Le général Munro vint attaquer Pondichéry, tandis que le commodore Vernon, avec une puissante escadre, venait bloquer la ville du côté de la mer.

M. de Bellecombe commandait la place. C'était un vieil officier plein de talent et de bravoure. Aux premières paroles de reddition qui furent prononcées par les Anglais, il répondit à coups de canon.

Le siège commença. Bellecombe savait bien qu'il n'avait aucun secours à espérer, mais c'était pour l'honneur qu'il était décidé à combattre jusqu'au bout. Dans deux sorties, il détruisit les ouvrages de Munro et lui fit perdre beaucoup de monde. Néanmoins Pondichery n'était pas organise pour une longue résistance.

Il fallut céder.

Après quarante jours de tranchée ouverte et deux assauts victorieusement repoussés, Bellecombe voulut bien traiter; mais il demandait tous les honneurs de la guerre et le droit de conserver ses drapeaux.

Munro refusa.

Bellecombe n'avait plus de munitions que pour un combat; mais il risqua le tout pour le tout et jamais plus furieuse canonnade ne roula du haut des murs de Pondichéry; en même temps il formait des colonnes d'attaque et donnait des ordres pour un suprême combat.

Le général anglais, étonné de tant d'audace, reprit les négociations sur les bases fixées par Bellecombe lui-même et, le 17 octobre la vaillante garnison française sortait de Pondichéry, musique en tête et enseignes déployées.

Depuis, la ville avait été rendue à la France, puis reprise par les Anglais. En août 1782, elle était encore entre leurs mains.

Mais la situation n'était plus la même dans la grande presqu'île

Les Français, alliés à Hayder-Ali, remportaient de brillants succés sur les Anglais, et William Hughes, le commodore qui commandait en l'absence de sir Harry Linton, ne comptait plus les combats malheureux et les fuites précipitées que le commandeur de Suffren lui avait fait subir avec sa belle escadre.

Après le glorieux combat de Trinquebar, l'objectif de l'amiral était la prise de Pondichery, et il avait envoyé plusieurs hommes sûrs portant tout un plan de campagne qui devait être soumis au marquis de Bussy-Castelnau qui commandait les troupes françaises de terre.

Bussy, d'une fougueuse bravoure et très aimé du soldat, n'avait pas, malheureusement, les dons nécessaires pour exercer un commandement de cette importance.

Il manquait de patience et perdait souvent tout par trop d'impétuosité. D'autre part le moindre obstacle le rebutait. Il faut ajouter cependant, à sa décharge, que les troupes dont il disposait n'étaient pas de premier choix : deux bataillons du régiment d'Austrasie, le régiment d'Ile-de-France en entier, les volontaires de Bourbon et des contingents indigènes, voilà à peu près tout ce qu'il avait à sa disposition. De plus, ces troupes, mal armées, mal ravitaillées et peu payées, étaient, pour comble, commandées par des officiers qui montraient en toute occasion le plus fâcheux esprit d'indiscipline.

Cependant, grâce à l'aide efficace que nous apportait Hayder-Ali, nos armes, depuis une année, avaient été plutôt heureuses dans la presqu'île.

Il nous faut dire quelques mots de ce grand homme dont le nom reviendra bien des fois au cours de ce récit.

Hayder-Ali était le fils de Nadin-Saëb, qui était général de cavalerie dans l'armée du Mogol, où lui-même commandait un corps de huit cents cavaliers.

Dans différentes rencontres avec les princes indiens, il s'étonna de voir la force, la discipline des troupes européennes. Il comprit bien vite la supériorité de leur armement, et quand, faisant la guerre pour son compte, il commença à faire la conquête du royaume des Mahrattes, il se procura à prix d'or des instructeurs européens et bientôt ses troupes indigènes manœuvrèrent à la prussienne, ce qui était alors le dernier mot de la science militaire.

Les succès furent rapides.

Effrayés du bruit de ses exploits, les Anglais voulurent l'acheter et lui proposèrent des monceaux d'or.

Hayder-Ali refusa dédaigneusement leurs offres.

Alors les Anglais voulurent avoir entre leurs mains ce dangereux conquérant.

Mais il n'y eut pas un traître dans l'armée indienne.

Néanmoins, Hayder-Ali n'avait rien ignoré des odieuses manœuvres des Anglais auxquels il voua dès lors la plus implacable haine.

Avec une rapidité foudroyante, il envahit le Bengale et porta ses ravages jusqu'aux portes de Madras.

James Stuart, qui commandait pour le roi George, fut épouvanté et adressa à Londres l'appel le plus pressant. Le gouvernement anglais ne resta pas sourd à ses prières et on lui envoya des renforts considérables avec lesquels il reprit bientôt l'offensive.

Mais son triomphe fut de courte durée.

Hayder-Ali, qui avait un penchant pour les Français, dont il aimait le caractère vif et généreux, avait vite compris tout le parti qu'il pourrait tirer d'une alliance avec le roi de France, qui l'aiderait, lui donnerait une marine et ensuite encadrerait ses recrues de vieux soldats éprouvés, bon tireurs et solides au feu.

Aussi accueillit-il de la façon la plus bienveillante les ouvertures que lui fit M. Duchemin, commandant des troupes royales par

intérim. Mais l'alliance ne fut réellement signée que dans l'entrevue que le monarque eut avec le marquis de Suffren, à Gondelour.

Suffren avait amené son escadre en vue des côtes et était descendu dans un canot magnifiquement orné.

Hayder-Ali l'attendait sur la grève à la tête d'un brillant cortège.

Sur un signe du maître, l'amiral et ses officiers furent enlevés à bras d'hommes et portés dans des palanquins qui se dirigèrent aussitôt vers la ville au milieu des cris de joie et des acclamations des habitants venus sur le rivage pour saluer les Français.

Après un repas magnifique dans le palais du nabab, des présents furent échangés.

Suffren reçut de merveilleux joyaux, et une somme de cinq mille francs en roupies, prix de l'éléphant que l'étiquette asiatique forçait de lui donner, mais qu'il ne pouvait franchement pas embarquer à bord de son *Héros*.

Les officiers de sa suite furent également comblés de cadeaux splendides.

A son tour, Suffren offrit des présents.

Il y avait des lustres magnifiques en cristal, des armes de toute beauté et une horloge enrichie de pierreries qui était un véritable chef-d'œuvre.

Le nabab fut très sensible à ce dernier présent, mais, comme le voulait l'étiquette, il n'en laissa rien paraître. Le soir seulement, après la fête qu'il donna en l'honneur des marins français, Hayder-Ali ne put cacher sa joie et son admiration à l'amiral.

— Votre roi de France est donc bien riche pour me faire un pareil présent? demanda-t-il au commandeur.

— Oh! prince, dit le rusé marin, ces présents ne sont rien auprès de ceux que j'aurais dû vous offrir, mais malheureusement le navire qui les portait a fait naufrage avant de me rejoindre.

M. Duchemin, qui assistait à l'entrevue, ne put s'empêcher de témoigner en particulier son étonnement à l'amiral.

— Comment diable, monsieur le marquis, dit-il à Suffren, avez-vous pu réunir d'aussi belles choses, dans l'état de pénurie où vous vous trouvez?

Suffren se mit à rire.

— Mon cher Duchemin, ce sont les Anglais qui font tous les frais de nos générosités. J'ai trouvé tout cela à bord de l'*Exetev* que j'ai pris il y a un mois. Ces présents étaient destinés par nos ennemis au sultan de Mysore!

Les résultats de cette entrevue furent considérables; l'alliance était solide et durable.

Malheureusement, la paix de Versailles allait venir trop tôt et nous empêcher de ruiner pour jamais la domination anglaise dans l'Inde.

Nos lecteurs nous pardonneront ce rapide exposé historique. Il était nécessaire pour bien comprendre les événements que nous allons voir se dérouler.

Reprenons maintenant notre récit.

Le lendemain du jour où Yodah avait si heureusement réuni le père et les enfants, un vieil Hindou se présentait aux portes du palais du gouvernement de Pondichéry et demandait à être introduit auprès de sir James Stuart, qui était venu en personne de Madras pour pousser avec la dernière vigueur les préparatifs de résistance de la ville.

La sentinelle anglaise, qui reconnut que le solliciteur appartenait à la race méprisée des parias, le repoussa rudement et, sans insister, le vieillard alla s'asseoir à quelque distance, surveillant du regard toutes les personnes qui entraient au gouvernement ou qui en sortaient.

Au bout d'une heure environ, un brillant cortège de cavaliers franchit la grille tandis que le soldat présentait les armes.

C'était d'abord sir James Stuart, gouverneur général du Bengale, Honorable Hercules Johnson, gouverneur de Pondichéry, puis sir Harry Linton, qui semblait rajeuni de vingt ans et maniait le très beau cheval qu'il montait avec l'aisance d'un jeune homme.

Un peu en arrière, se tenaient Allan Brecknock, que nous n'appellerons plus désormais que Glendower Clamorgan, et Diana sa sœur, merveilleuse de beauté et d'élégance dans son amazone de couleur sombre. Quelques officiers très empressés auprès d'elle fermaient la marche.

Au moment où le cortège allait passer devant lui, le fakir se leva et, après un regard profond vers Clamorgan et Diana, il mit la main à la bride du cheval du gouverneur général et dit à haute voix :

— Siva et Mysore.

James Stuart, qui se disposait déjà à châtier l'insolent, se pencha vivement vers le paria et lui demanda à voix basse :

— Tu es un des courriers de William Hood?

— Oui, Excellence.

— Tu as des nouvelles?

— Oui, Excellence.

— Bien, je te verrai à mon retour. Je vais jusqu'aux remparts.

— Les nouvelles sont importantes, Votre Honneur.

— Alors, je vais t'entendre tout de suite. Messieurs, ajouta-t-il en se tournant vers les personnes qui l'accompagnaient, et vous, belle dame, daignez m'excuser. Une affaire urgente m'oblige à ne pas vous accompagner. Mais je vous rejoindrai dans un instant, rendez-vous à la porte Dupleix.

Il salua, et faisant faire demi-tour à sa monture, il rentra au palais suivi du vieillard.

Quand il fut dans son cabinet, il dit au paria :

— Parle! D'abord, où est William Hood?

— Je l'ai quitté, il y a cinq jours, au Trinquebar.

— La ville est-elle en état de défense?

— Elle peut tenir de longs mois, Votre Honneur, mais je viens vous avertir que les Français ne paraissent plus disposés à rien tenter contre la place. L'escadre de Suffren a quitté le mouillage. William Hood est persuadé que l'amiral veut aller tenter un coup de main sur Négapataim.

— Mille diables! s'écria l'Anglais en agitant violemment une sonnette, voilà qui change tout. John! Harry! dit-il en s'adressant aux secrétaires qui venaient d'entrer à son appel, tenez des courriers prêts pour partir dans un instant; vous, Mitchell, mettez-vous là et écrivez ce que je vais vous dicter. Pour toi, continua-t-il en s'adressant à l'Hindou, tu seras récompensé de ton zèle et de ta célérité. Entre dans ce cabinet pendant que je vais expédier les ordres.

— Un instant, Votre Honneur, je n'ai pas tout dit.

— Qu'y a-t-il encore?

— Il s'agit de la flotte.

— De la flotte anglaise?

— Oui, Excellence.

— Eh bien! Hughes doit être en route depuis trois jours et cingler au nord.

— Le commodore est rentré à son mouillage de Trinquimalé.

— Impossible!

— William Hood a trouvé, comme vous, cette manœuvre incompréhensible, Excellence, mais l'amiral a fait dire que trois de ses navires étaient trop mal réparés pour tenir la mer et qu'il ne voulait pas affronter le marquis de Suffren avec des forces inférieures.

— Voilà du nouveau, grommela l'Anglais rouge de colère. Heureusement que le commodore n'en a plus pour longtemps. Sir Harry Linton va reprendre le commandement de l'escadre.

« Maintenant, va, dans un instant je t'appellerai.

Du même pas lent et grave, le paria entra dans une chambre voisine du cabinet du gouverneur et la porte se referma sur lui.

(*La suite au prochain numéro.*) Henry de Brisay.

---

# LE MARIAGE DU DÉPUTÉ

PAR

**JEANNE DE LIAS**

XIII (*Suite.*)

Gabrielle eut une exclamation étouffée; elle avait déjà l'intuition qu'il s'agissait de lui et d'elle.

— Cet homme, poursuivit Jacques, dont le cœur se brise à la seule pensée du sacrifice.....

Gabrielle l'interrompit, émue, cherchant à raffermir sa voix tremblante :

— Sa conscience lui dit-elle aussi que l'acte qu'on lui demande est un devoir?

Jacques devint encore plus pâle et resta silencieux quelque temps, comme s'il s'interrogeait. Puis il releva la tête et répondit avec une immense tristesse :

— Sa conscience est impitoyable et lui parle comme ses amis.

Elle avait bien compris maintenant, car elle était devenue aussi blanche que Jacques et semblait prête à défaillir. Elle répondit à voix presque basse, mais avec une énergie surprenante :

— Il faut toujours faire son devoir, même quand on en devrait mourir... quand on devrait désespérer ceux qu'on aime le mieux.

Jacques, perdant subitement tout empire sur lui-même, eut un cri déchirant :

— Gabrielle!

— Oh! Jacques, s'écria-t-elle douloureusement, nous pourrons être séparés, mais je vous aimerai toujours!

Et elle se laissa aller, évanouie, dans les bras de Marthe.

XIV

TRAGI-COMÉDIE

La lutte électorale bat son plein : c'est ardent, c'est sanglant, c'est féroce, c'est pittoresque, c'est comique. Le père Audibert, mené par ses agents, les fidèles de feu Rousselin, parcourt les commu-

1. Voir l'*Ouvrier* depuis le 29 juillet 1896.

nes éparpillées à tous les endroits de la montagne. On le voit aujourd'hui, essoufflé, suant et obèse, grimper la côte raide de Soulanis; demain, il ira de l'autre côté, vers la plaine, à Ville-Neste, à Barbantas, à Generac, à Préchan. Quel métier pour le pauvre homme, à son âge, avec son tempérament pacifique et ses aptitudes d'éleveur! Mais il a pris à cœur la chose, il s'est pris lui-même au sérieux, et il fait la besogne en conscience. M. Audibert, non pas suivi de ses acolytes, mais les suivant, fait dans les maisons un boniment où trouvent place la République progressiste, l'intérêt du pays, la question de l'élevage et l'illustre parent Rousselin. Mais M. Audibert ne récite plus une leçon apprise, il parle d'abondance, il prend feu, il devient éloquent lorsqu'il aborde la question qui lui tient à cœur entre toutes, celle du chef-lieu de canton à transférer à Saint-Landry. Cela fait très bien d'ailleurs dans toute la vallée, sauf naturellement à Ville-Neste qu'il s'agit de déposséder; et quand on est à Ville-Neste, les acolytes ont toujours peur que le père Audibert, pris d'une distraction fatale, ne se mette encore à chevaucher sur son dada, au risque de se faire désarçonner d'importance par les Ville-Nestois dont on sollicite les suffrages.

Et puis, ce n'est pas tout : le petit discours fait, il faut écouter les réponses, les défaites, les faux-fuyants de l'électeur :

— Voyez monsieur Audibert... nous ne pouvons pas manquer à M. le docteur Delprat qui est notre médecin et qui nous a demandé nos voix pour M. Jacques Saint-Aubain, et... d'un autre côté, monsieur Audibert, nous comprenons les raisons que vous dites et nous vous avons de l'obligation, et puis... nous devons de l'argent au mari de Mme Desmarais. Eh bien! voilà, nous nous partagerons : Je voterai pour vous et mon frère portera M. Saint-Aubain.

Chez le voisin, c'est une autre chanson :

— Je voterai pour vous, monsieur Audibert, si vous me promettez de faire réformer mon fils qui va passer au conseil de revision.

Un autre, cyniquement impudemment, naïvement, offre de vendre sa voix et demande ce qu'on veut lui en donner.

Les agents, qui ont l'habitude de manipuler la matière électorale et ne trouvent à tout cela aucune mauvaise odeur, répondent pour le père Audibert interloqué, encouragent, promettent, menacent... Agents et candidat distribuent sans les compter de vigoureuses poignées de main, passent d'un logis dans un autre, boivent du vin blanc, du vin bleu, du cidre de l'eau de noix de ménage, du jus de coings éventé, trinquent à la République, radicale, progressiste, opportuniste, modérée, selon la nuance connue ou supposée de leurs hôtes; et au bout d'une journée pareille, éreintés, anéantis, fourbus, les jambes cassées et la conscience satisfaite, ils se jettent sur leur lit, pour recommencer cette besogne indicible aux premières lueurs du jour suivant.

M. Audibert avait déjà dépensé pas mal d'argent dans le but tout philanthropique de faire arroser sa candidature dans les auberges du pays. Il commençait à enrayer un peu, car s'il avait bien envie d'être élu, il n'était pas assez fou d'aller ébrécher la fortune de ses enfants pour le vain plaisir d'être député. Aussi ses libéralités affectaient-elles une modération que lui reprochaient tout haut bien des affamés sans honte.

Du côté de Jacques, par exemple, on n'achetait pas les voix! Ici la consigne était formelle; et Delprat et Morancey auraient été à eux deux bien en peine de la violer. N'ayant pour toute fortune que leurs honoraires, l'un de médecin, l'autre de notaire de campagne, et ne recevant de leur patron aucun subside, force leur était de s'abstenir de toute tentative de corruption.

Le courant commençait à se dessiner en faveur de Jacques Saint-Aubain. La masse populaire, laissée à elle-même, subissait l'ascendant de cette supériorité intellectuelle et morale : Puis Jacques avait récemment fondé dans le pays les syndicats agricoles et les caisses rurales; le paysan voyait en lui un ami et un protecteur. Il avait aussi très belle prestance, l'air distingué, un ample et sobre geste oratoire. Il était d'ailleurs très éloquent, et les chaînes d'or du symbolisme antique, sortant de sa bouche, s'en allaient lier les cœurs de ceux qui l'écoutaient.

Il lui arrivait des aventures originales, flatteuses, pittoresques à l'excès. Regardez-le plutôt ce jour de dimanche, parlant devant la porte de l'église, dans un petit village, à l'issue de la grand'messe qu'il vient d'ailleurs d'entendre pieusement. Hommes et femmes se groupent autour de lui, oubliant l'heure du dîner, et la soupe qui se brûle peut-être ou bien qui se refroidit au coin de l'âtre solitaire. Les gamins, au lieu d'aller jouer aux billes, se haussent sur la pointe des pieds, derrière leurs parents, tâchant de saisir au vol quelques bribes de ce discours qu'ils ne peuvent pourtant pas comprendre. Jacques Saint-Aubain parle, et c'est un silence profond, interrompu de temps en temps par de vigoureux applaudissements et des vivats bien nourris. Le discours achevé, on lui fait une véritable ovation. Jacques se défend à grand'peine contre les hommes qui veulent le porter en triomphe. Une bonne femme, entendant ce monsieur qui parle aussi bien qu'un prêtre, lui présente son enfant à bénir. Jacques refuse en souriant et lui désigne de la main, pour ce ministère, le curé, debout à quelques pas.

Un autre jour, dans un bourg où l'on célèbre la fête patronale, c'est à la fin des vêpres que Jacques se présente. La foule qui sort lentement de l'église se masse sur la place pour l'écouter. Son charme de parole agit bientôt comme d'habitude sur ses auditeurs. Tout à coup, une jeune fille, — que direz-vous quand vous apprendrez cela, ma chère Gabrielle? — une belle et enthousiaste jeune fille comme vous, s'est élancée dans l'église où les cierges, à peine éteints, fument encore. De la guirlande qui entoure la statue de la sainte Vierge, elle détache un œillet blanc et, audacieuse et résolue, elle s'en va, à la vue de tous, attacher la fleur bénite à la boutonnière de l'orateur Des bravos assourdissants retentissent... la jeune fille a déjà disparu dans la foule. Oh! ma petite Gabrielle, s'en va-t-elle, comme vous, blessée au cœur?

Les traits de ce genre couraient le pays, agrémentés de détails fantaisistes, et il n'en faut pas plus que ces excentriques petites choses pour former à un homme un piédestal sur lequel le succès ira sûrement le chercher.

Par exemple, Delprat et Morancey causaient par moments à Jacques des surprises inouïes où se mêlait quelque chose comme de l'indignation.

Le dernier lundi avant le fatal dimanche où les électeurs devaient décider entre les deux concurrents, en passant dans un certain village, le docteur parle d'aller voir un malade pour lequel il a été appelé. Saint-Aubain et Morancey l'accompagnent. Le malade est un vieillard de quatre-vingts ans, le plus pauvre de la localité. Sa vieille femme, cassée et ridée, sanglote, assise à côté du lit, car durant leur longue vie de labeur et d'indigence, ces deux pauvres êtres se sont aimés. L'octogénaire, la poitrine haletante, le corps amaigri, mais l'œil vif encore, ne semble pas arrivé à son dernier moment. Delprat lui nomme M. Saint-Aubain. Une rougeur de plaisir et de fierté monte au visage du moribond, qui serre avec une force étonnante la main que Jacques lui tend. Mais le journaliste a vu la misère du logis, et, discrètement, il glisse quelque chose à la femme. Celle-ci, ne songeant pas qu'elle va blesser la pudeur de charité de son bienfaiteur, montre aux yeux des quelques assistants entrés à la suite des trois amis, une pièce d'or avec laquelle, naïvement, elle se signe, remerciant Dieu qui lui envoie de quoi soigner son mari pendant ses dernières heures ou ses derniers jours! Cependant Delprat examine attentivement le malade :

— Mais ça ne va pas si mal que ça, mon vieux François. Allons, allons, vous êtes capable encore cette fois de vous en tirer!

Puis en sortant, il marmotta entre ses dents :

— S'il pouvait vivre au moins jusqu'à dimanche!

— Jusqu'à dimanche? interroge Saint-Aubain qui, tout ému encore de ce qu'il vient de voir, ne comprend pas.

— Eh! oui, dit Delprat, cela nous ferait une voix de plus.

— Comment! tu penserais à faire voter ce mourant?

— Pourquoi pas? Il avait un tempérament solide; il y a chez lui de la vie encore... Et... nous nous chargerions bien de le faire porter au scrutin dans un fauteuil.

Jacques, muet de saisissement, lança un regard foudroyant au docteur.

Oh! ces élections, ces élections!

Personne ne les maudissait davantage que notre chère petite Gabrielle. A la vérité, elle portait fortement sa douleur, et le sacrifice l'avait mûrie. Elle n'oubliait pas que c'était elle qui avait conseillé à Jacques le devoir austère et l'immolation sanglante. Mais cela ne l'empêchait pas de verser en secret beaucoup de larmes sur son jeune bonheur brisé, et de paraître chaque jour devant les siens plus pâle et le tour des yeux plus meurtri.

Et le papa Audibert, que pensait-il donc? Comment avait-il pu mettre sa Gabrielle chérie dans une situation si douloureuse et si fausse? Comment avait-il le courage de la laisser souffrir ainsi?

(*La suite au prochain numéro.*) JEANNE DE LIAS.

---

# TREIZE COUPS DE HACHE

**Par CHARLES BUET**

*Au sculpteur Medardo Rosso.*

II (*Suite.*)

Il fut condamné par la cour de justice que présidait le chancelier de Savoie, Gabriel Villain, à être tiré à quatre chevaux, son corps brûlé, et ses cendres jetées au vent, après avoir été, au préalable, dégradé de noblesse et de chevalerie.

1. Voir l'*Ouvrier* du 9 septembre 1896.

Charles III approuva cette sentence rigoureuse.

Mais sa belle-mère, éplorée, vint se jeter à ses pieds. Après une discussion longue et pénible, le souverain, déjà bien las des soucis du pouvoir, consentit à se rendre aux supplications de la duchesse douairière, et promit de commuer la peine.

— Madame, dit-il à Claudine de Brosse-Penthièvre, je veux bien qu'on épargne à cet homme la torture et l'écartèlement. Il aura donc la tête tranchée Qu'on ne me demande rien de plus!

Cette sorte de grâce, accordée à un régicide, à un empoisonneur, à un tueur d'enfants, causa un profond étonnement et fut l objet de commentaires peu respectueux pour la faiblesse du souverain. Quant à la duchesse douairière, elle osa se vanter qu'elle ne se tenait point pour satisfaite et qu'elle obtiendrait grâce pleine et entière en faveur du ministre dont elle protégeait depuis si longtemps la fortune politique.

Or, le soir même de cette entrevue entre Charles III et la duchesse douairière, qui venait de repartir pour son manoir de Buffavant, le duc se promenait, après son souper, sur l'esplanade du château de Thonon, que la trahison de Leclerc devait livrer aux Bernois quarante ans plus tard.

Il dominait de là et pouvait contempler, à la faveur du superbe clair de lune illuminant cette nuit d'été, le paysage sans rival qui souvent a fait comparer ce coin du monde aux rives du Bosphore. Ses regards embrassaient, de la pointe de Concise à la pointe d'Anthy, une large baie découpée en croissant, vaste nappe d'eau frémissante, d'un azur sombre, moirée et drapée d'argent.

Au bord du lac, le donjon de Rovorée, lourd et trapu, s'élevant au milieu de huttes et de cabanes de pêcheurs; puis, au delà, sous les remparts de la ville et les hôtels nobles des Sonnoz, des Bellegarde, des sires d'Antioche, les pentes couvertes de vignes, de gazons, de bouquets d'arbres.

Et les rayons de l'astre blanchissaient de lignes de lumières et de reflets les couronnes de créneaux des tours, les flèches des clochers, les girouettes et les ardoises des toits, la cime des frênes et des trembles.

Charles admirait, non sans mélancolie, et remerciait Dieu d'avoir donné à l'homme tant de choses à aimer, lorsqu'il vit, sous l'ombre d'un tilleul, une forme humaine.

Il eut un mouvement d'effroi. Mais l'homme s'avança, et le duc reconnut Bérenger de Chénemarie, pâle, vêtu de deuil, et tenant à la main sa toque à l'espagnole empanachée de plumes noires.

Il lui tendit gracieusement la main, et lui dit, avec un sourire :

— Bienvenu sois-tu, Bérenger! Vois, combien cette nuit est douce et semée d'étoiles.... Dieu m'a fait maître d'un beau pays! Une mer sans écueil... des fleurs... des rameaux verts... Que je suis heureux, mon ami!

Et dans les yeux du jeune prince brillaient des larmes qu'il ne pouvait retenir.

— Monseigneur, dit froidement le gentilhomme, pour admirer ces merveilles, il faut avoir la paix du cœur et la paix de la conscience.

— En vérité, ami, ton langage me surprend, et tu ne m'as point accoutumé à cet accent sévère.

— C'est que, jusqu'ici, je n'ai pas eu de reproche à faire à Votre Altesse...

— Prends garde, ami! tu vas oublier qui je suis et qui tu es, répéta le duc, fièrement ému, inquiet et troublé.

— Peut-être Votre Altesse l'a-t-elle oublié avant moi.

— Monsieur de Chénemarie, pendant qu'il en est temps encore, dit Charles brusquement, retirez-vous.

— Non, monseigneur. N'élevez pas la voix : nul ne peut nous entendre, poursuivit Bérenger d'un ton calme. Ce qui va se passer entre Votre Altesse et moi ne doit avoir que Dieu pour témoin... Ne vous effrayez pas, je n'ai pas l'intention de vous offenser, mon seigneur et mon maître!... Daignez seulement m'écouter.

Il poursuivit, sans laisser au duc le loisir de parler :

— Vous avez fait grâce au criminel par qui mon nom fut naguère flétri. C'est votre droit, et c'était le droit de Mme Claudine d'implorer cette grâce... Mais que la tête de cet homme tombe sous la hache du bourreau, cela ne me suffit pas, à moi! Je veux être vengé. Ce Penhoat a livré mon nom à la risée de ses amis... Le soupçon plane sur moi, encore, malgré l'amitié de Votre Altesse, et peut-être à cause de cette amitié... L'opprobre pèsera sur ma race et, qui sait? l'histoire dira que pour favoriser la politique d'une étrangère, Charles III de Savoie n'a pas osé punir le meurtrier de son frère!

Le duc frissonna :

— Vous évoquez de bien terribles souvenirs, monsieur de Chénemarie, murmura-t-il d'une voix oppressée.

— Monseigneur, je pourrais pardonner à cet homme de m'avoir calomnieusement accusé. Après tout, le monde peut juger entre lui et moi... entre ce voleur, ce faussaire et le chevalier sans reproche que je suis. Mais puis-je lui pardonner, reprit Chénemarie en sanglotant, d'avoir tué par le poison un vieillard qui était mon second père?... Puis-je lui pardonner d'avoir tué mon enfant?... mon premier-né!... mon fils, monseigneur!

Il poursuivit, haletant, et tremblant de tous ses membres, tandis que des larmes de rage, amères, brûlantes, jaillissaient de ses yeux :

— J'ai vu le pauvre innocent se tordre dans son berceau, livide, hurlant de douleur, tendant ses petits bras vers moi, vers sa mère, agenouillée comme la Vierge au pied de la croix! J'ai vu cela! Et vous croyez qu'il me suffise que, pour les souffrances infligées au vieillard, à mon petit enfant, à ma femme vouée à l'éternel deuil des mères, la tête de cet empoisonneur soit tranchée, et qu'il n'en soit plus question!...

— Bérenger, que voulez-vous donc? interrogea le jeune duc tristement.

— Je veux que le bourreau foule aux pieds le blason, et mette en pièces les armes de ce bandit... Je veux qu'il soit dégradé, traîné sur la claie, déshonoré à jamais... Que son cadavre soit déchiré, brûlé, et ses cendres jetées au vent, comme indignes de reposer en terre sainte. Je veux plus encore et je vous dis, à vous, monseigneur · ou l'arrêt de la cour de justice sera maintenu dans toute sa rigueur, ou Bérenger de Chénemarie sera choisi pour exécuter le misérable auquel vous faites grâce.

Charles III frémit de douleur et d'indignation, à ces paroles vengeresses.

Dix fois il fut sur le point d'interrompre Chénemarie, et il était parvenu à se contenir jusqu'au bout ; mais, à ces derniers mots, il ne put maîtriser son indignation, et s'écria, d'un ton menaçant :

— Fou! vous osez insulter votre prince!...

Pourtant son exaltation tomba devant le regard froid et calme, la contenance assurée de Bérenger, et ce fut avec un accent plus doux qu'il reprit, après un instant de réflexion :

— Ainsi, monsieur de Chénemarie, vous me donnez à choisir entre ces deux alternatives également infamantes : ou manquer à une parole de prince; — ou faire de vous un bourreau!

— Oui, monseigneur, dit nettement le jeune gentilhomme.

— Vous sollicitez cette honte, de propos délibéré, sans arrière-pensée, avec la résolution de poursuivre jusqu'au bout cette comédie sanglante?

— Oui, monseigneur.

— Donc vous tremperez vos mains dans le sang, non plus comme un chevalier dans l'ardeur et la folie de la bataille, mais comme un boucher à l'abattoir!... Et vous n'aurez souci ni du respect dû à vous-même, ni du respect que vous devez, en échange de leur estime, à vos amis!...

— Oui, monseigneur.

— Vous commettriez ce crime de lèse-chevalerie, vous :

— Encore une fois, et puisqu'il faut que je le répète : oui, monseigneur.

— C'est horrible, et c'est inouï, le comprenez-vous bien? C'est au delà de ce que l'imagination peut concevoir, dans le délire de la fièvre... Enfin! s'écria le duc, hors de lui, c'est, pour un homme de votre rang, de votre nom, se ravaler au-dessous de la bête, du reptile ou du tigre. Vous n'y avez pas songé!... Et je ne sais à quoi tient!... s'écria-t-il d'une voix terrible.

Bérenger, sans se départir de son calme, d'une voix claire, avec un accent de sérieuse et profonde résolution, l'interrompit, d'un geste décidé.

— Monseigneur, dit-il, pas de menace!... Il y a entre nous un secret. Souvenez-vous de la visite que vous me fîtes, en ce cachot du château de Pont-d'Ain, où l'on m'avait enfermé, le jour où votre frère, mourant par le poison, vous laissait place libre sur le trône! *Cherche à qui le crime profite!* Je parle en maître, ici!... Je veux, j'ordonne, je commande!...

— Et moi, j'obéis, murmura le duc Charles, éclatant en sanglots.

### III

### COMMENT BÉRENGER DE CHÉNEMARIE, APRÈS SON TREIZIÈME COUP DE HACHE, RENDIT SON AME A DIEU

Deux heures plus tard, le jeune seigneur de Chénemarie recevait de Charles de Savoie une lettre par laquelle il était autorisé à décapiter de ses propres mains le baron de Penhoat.

Mais cette lettre posait des conditions : l'exécuteur devait remplir son terrible office avec un masque sur le visage.

De plus, il s'engagerait sur sa parole jurée à remplir les fonctions à la fois augustes et viles de maître des hautes œuvres jusqu'à ce qu'il eût fait tomber sous son glaive douze autres têtes de coupables.

Et, pour accomplir ce mandat, il renoncerait à son nom, à ses titres, à ses dignités; il se séparerait de sa famille.

En lui posant de telles conditions, le duc espérait contraindre son ancien ami à se démentir, et faire fléchir, devant un tel opprobre, sa résolution,

Mais Bérenger, en proie à la pire des passions, la haine, à la

plus aveugle colère, se soumit, et fit répondre au duc qu'il acceptait son mandat, sous les conditions déterminées, et qu'il l'accomplirait jusqu'au bout.

Ce fut donc un bourreau masqué, vêtu de rouge, et le visage voilé de noir qui, le lendemain, fit voler d'un seul coup de sa lourde hache la tête du traître Penboat.

Et, dès que l'échafaud, le soir même, fut démoli, ce bourreau masqué partit seul, monté sur une mule, et prit la route de la capitale du duché, Chambéry.

Le duc avait annoncé déjà qu'il envoyait en mission dans l'île de Chypre Bérenger de Chénemarie, dont l'absence devait se prolonger indéfiniment.

Huit jours durant, la cour glosa de ce départ, de cette disgrâce; puis les rumeurs s'apaisèrent.

On apprit que Mme de Chénemarie entrait au couvent chez les Clarisses d'Orbe, les servantes des pauvres.

On sut que Charles III faisait élever avec ses pages un tout petit enfant, héritier du nom illustre, déjà presque oublié, et que ses familiers nommaient Amaury.

Séparé du monde, inconnu de tous, ne sortant qu'avec un lambeau de velours noir sur le visage, M. de Chénemarie s'installait, seul, à Chambéry, dans la maison peinte en jaune, située au Verney, où le bourreau vivait solitaire et séparé du reste des humains.

Cette peinture jaune était une marque d'ignominie : le quatrième concile de Latran l'avait infligée aux Juifs comme une marque distinctive.

Ainsi confiné, en ce logis hanté par l'horreur et l'effroi, le malheureux Chénemarie comprit qu'il ne lui restait plus aucune espérance.

Du haut et puissant seigneur qu'il était, la veille, chef de nom et d'armes d'une illustre maison, fils d'une longue suite d'aïeux, il ne restait qu'un paria mis au ban de la société, réduit à se cacher, privé pour jamais de l'amour de son épouse et des caresses de son enfant.

Il maudit le sentiment exécrable qui l'avait poussé à s'avilir ainsi, le mandat formidable qu'il avait sollicité,...

Mais il devait porter jusqu'au bout son fardeau d'ignominie, épuiser le calice de la honte et de la douleur, mesurer toute la profondeur de sa chute, et demeurer au fond du gouffre dans lequel il s'était jeté à cœur perdu.

Dès lors il ne quitta plus son masque de velours. Il se condamna à vivre de son salaire, le prix du sang. Il usa de ses genoux la dalle des églises; il partagea son temps entre la prière et le jeûne, macérant son corps, humiliant son esprit.

Le jour où la treizième tête, qui complétait le nombre fatal fixé par Charles III, tomba sous son glaive, il se sentit lui-même frappé à mort. Sa dette était payée!

Ses aides, qui le rapportèrent entre leurs bras à son logis, l'étendirent sur son misérable grabat, et l'un d'eux, qui possédait quelques notions de médecine, comme la plupart des tourmenteurs, lui prépara un cordial.

Mais avant que le gentilhomme-bourreau eût porté le breuvage à ses lèvres, il se fit au dehors un grand bruit, aussitôt suivi d'un grand silence.

La porte du logis fut ouverte par des mains impatientes. Des pas retentirent dans l'escalier, et la portière de serge noire qui fermait seule le retrait tendu de noir où Chénemarie agonisait, fut soulevée.

Un homme à la barbe grise, à la taille courbée, apparut sur le seuil, suivi d'un moine, et d'un enfant de quinze ans vêtu de deuil.

Le moine vint droit au lit et détacha le masque de velours qui voilait le visage du moribond. Le vieillard et l'enfant poussèrent un gémissement, une plainte d'angoisse amère.

— Bérenger, me reconnais-tu? interrogea d'une voix cassée l'homme à la barbe grise.

Chénemarie ne lui répondit que par un regard morne et froid.

— J'ai bien vieilli!... Je suis usé!... Qui pourrait me reconnaître, hélas! de ceux qui m'ont vu et qui m'ont aimé en ma brillante jeunesse...

« Mes yeux sont taris : il n'en coule plus de larmes... mon front est sillonné de rides. Où est le temps où nous étions jeunes tous les deux, gais, sans souci du présent, sans regrets du passé, sans crainte pour l'avenir?...

Les yeux de Chénemarie, brûlants de fièvre, dardèrent un regard fixe, hagard, désolé, sur les traits de celui qui parlait avec une exaltation si douloureuse.

Et celui-ci poursuivit, avec une tristesse amère :

— On ne reconnaît plus en moi Charles de Savoie, duc de cinq duchés, comte de neuf comtés, roi de trois royaumes... Ah! que je donnerais de bon cœur mes vingt couronnes et toutes ces vanités pour te voir à cette heure, Bérenger de Chénemarie, heureux et fier, me consolant dans mes souffrances et m'aidant à porter le faisceau d'épines que Dieu tresse sous le bandeau d'or qu'il impose au front des monarques!...

Il poussa de nouveau un profond soupir et dit avec effusion :

— J'ai voulu te voir encore et t'adresser un dernier adieu.

De grosses larmes inondèrent les joues flétries du mourant. Il fit un effort pour tendre les bras à son maître : le duc se pencha sur lui et le baisa au front.

L'enfant, très beau, de haute stature, ayant la dignité souveraine des fils de grande race, pleurait silencieusement. Il contemplait, abîmé dans sa peine, cette figure hâve, ces yeux éteints et cernés de la tache violacée qui annonce la mort prochaine.

Il se laissa tomber à genoux sur les planches nues, au pied du lit, et balbutia, parmi ses sanglots :

— Mon père, mon père, bénissez-moi!

Un flot de sang monta aux joues de Chénemarie, moites de la sueur de l'agonie, et les teignit de pourpre. Ses yeux brillèrent, une joie inexprimable envahit ses traits.

Par un effort convulsif, il souleva une de ses mains et la tendit à son fils qui la couvrit d'ardents baisers.

Puis, d'une voix si faible qu'à peine on pouvait l'entendre, il murmura ces mots, les premiers et les derniers qu'Amaury de Chénemarie entendit de la bouche de son père :

— Je ne puis te bénir, avec des mains teintes de sang... Prie pour moi... Demande à Dieu miséricorde pour le coupable qui se repent... Ne porte pas mon nom, vis pauvre et obscur : les enfants subissent la faute de leur père... Expie mon crime jusqu'à ce que la colère de Dieu soit apaisée... Je te lègue ma fidélité à mon maître.

Il tourna la tête vers le duc, oppressé par une terrible émotion, et put dire encore :

— Adieu, mon seigneur! Je pardonne... Que Dieu pardonne aussi!

Alors il inclina le front, eut un sourire d'espoir, et tandis que le moine absolvait en ce chrétien repentant et contrit les erreurs criminelles de sa vie, Bérenger de Chénemarie rendit son dernier soupir...

Amaury, en qui revivaient toute l'énergie et toute la violence de caractère et de sentiments qui avaient été si fatales à son père, eut le courage de recueillir cet héritage de honte et d'en accepter les responsabilités.

Il employa en fondations pieuses, en aumônes, toute la partie de son patrimoine que le duc Charles III lui permit d'aliéner, et partit pour Berne.

Admis comme apprenti chez un artisan de cette ville, il devint maître à son tour, épousa une fille du peuple, riche de vertus, mais pauvre d'argent.

Un jour, un boucher le rencontra et reconnut en lui cet enfant qui avait appelé le bourreau de Chambéry : « Mon père. »

Amaury fut dès lors en butte aux injures de ses compagnons, qui ne voulurent pas frayer avec le fils d'un tel père. On le chassa de partout; on lui refusa du travail, et il mourut, accablé de misère, consumé par la tristesse. Et comme sa veuve n'avait point mangé depuis trois jours, elle expira la même nuit, en cousant le linceul de son époux.

Leur enfant, chétive et frêle créature, fut assassiné dans un bouge de Nuremberg, laissant, lui aussi, un fils unique, par qui se perpétua la race jusqu'en 1793, où Jean de Chénemarie, déjà blessé au 10 août sur les marches de l'escalier des Tuileries, fut conduit à la guillotine et exécuté avec une charretée de ci-devant.

CHARLES BUET.

---

# MAGIE BLANCHE EN FAMILLE

### Boîte à disparition.

Quand, dans les mains d'un prestidigitateur, on voit des instruments aux formes bizarres, des couvercles en métal poli, des boîtes aux prétentions antiques, des coffrets ciselés, des étuis ou des boules en buis artistement tournées, on est, avec raison, assez porté à croire que toutes ces jolies choses, construites spécialement, sont truquées, et alors le plus brillant tour exécuté au moyen de ces ingénieux appareils paraît fade, à moins que l'objet dont on aura réussi à dissimuler ou à enlever mécanisme et doubles fonds ne soit remis d'abord entre les mains des spectateurs pour être par eux examiné. Au contraire, une simple et modeste boîte, d'aspect semblable à celles que tout le monde a chaque jour sous les yeux, et qui sortent des pharmacies, des merceries ou des épiceries, éveille difficilement des soupçons, surtout si le magicien sait combiner la petite comédie qu'il joue de telle sorte qu'il paraisse non pas choisir, mais prendre au hasard, parmi beaucoup d'autres qui lui servent à renfermer des accessoires de prestidigitation, la boîte habilement préparée par lui et au moyen de laquelle il va réaliser des prodiges.

Donc, chaque fois que vous le pourrez, truquez, sans l'habiller ni la décorer, une vieille boîte quelconque encore munie des étiquettes qui en annonçaient le contenu : pilules, fil, t[illegible], chocolat; bien mieux : quand vous serez obligé de construire de toutes pièces une boîte, donnez-lui un aspect commun, et m[illegible]

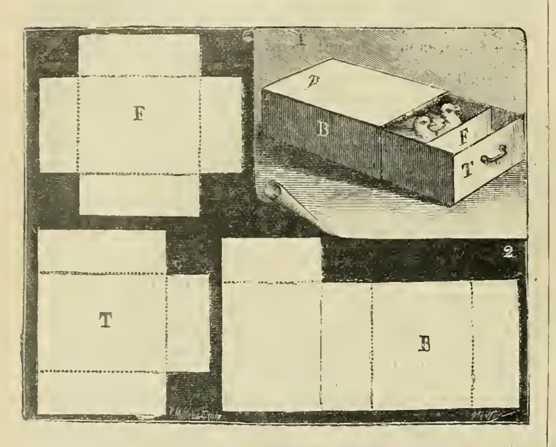
recouvrez-la, quand elle sera terminée, de quelques vieilles étiquettes enlevées à d'autres boîtes. Inutile de vous dire que, pour décoller proprement ces étiquettes, il vous suffira de laisser baigner pendant quelques minutes, dans de l'eau tiède, les vieux cartons auxquels elles sont adhérentes.

Ceci dit une fois pour toutes, et supposant que vous n'avez pas sous la main la boîte qu'il faudrait, je vais vous montrer comment vous pourrez construire, avec trois morceaux de carton, un petit appareil qui vous rendra souvent service dans vos séances de magie; quand, par exemple, vous voudrez faire disparaître des objets trop volumineux pour être escamotés comme des muscades, ou les faire voyager — en apparence, s'entend — d'un lieu à un autre. Une heure d'un petit travail récréatif vous procurera cet utile objet.

Tracez sur un carton, au moyen de l'équerre, les pièces B, T, F (nº 2 de la vignette); découpez-les, entaillez jusqu'à moitié de l'épaisseur du carton les lignes ponctuées, et repliez-les en arrière; collez des bandes de papier à cheval sur les arêtes; vous obtiendrez les trois pièces suivantes :

Une boîte rectangulaire B (nº 1), en forme d'étui, ouverte seulement sur l'un de ses petits côtés;

Une boîte sans couvercle F, qui entrera dans la boîte B comme




un tiroir; il faudra laisser assez de jeu entre l'étui B et le tiroir F pour que, entre les deux, puisse trouver place le faux tiroir T qui enveloppera le tiroir F, auquel il est d'ailleurs absolument semblable, si ce n'est qu'il n'a que trois côtés; l'un des petits côtés manque. Au petit côté antérieur de cette pièce, on adapte une petite poignée formée d'un brin de fil de fer, ou un petit bouton.

Placez dans le faux tiroir la boîte F qui doit y entrer à frottement, et glissez le tout dans l'étui B qui ne doit pas serrer les deux autres pièces. L'appareil est terminé, prêt à fonctionner.

Si vous avez placé, par exemple, deux tourterelles dans la boîte F, il vous suffira d'appuyer un peu le pouce de votre main gauche sur le point *p* de l'étui B en tirant de la main droite, par la petite boucle en fil de fer, le faux tiroir T, pour que l'appareil semble vide, car la pression de votre pouce retient au fond de l'étui la boîte F. Si, au contraire, vous tirez l'anneau sans serrer l'étui, F et T viennent ensemble, car F, on s'en souvient, est un peu serré entre les côtés de T; les deux pièces paraissent donc n'en former qu'une seule, car elles s'appliquent exactement l'une contre l'autre et leurs côtés se confondent. On voit donc apparaître alors dans la boîte la ou les tourterelles escamotées ailleurs.

Pour faire mieux encore. Un anneau, une médaille qu'on vous a confiés et que vous avez fait disparaître, sont attachés au cou de l'oiseau par une *faveur* de la couleur désignée par les assistants. Inutile de dire que votre aide, dans la coulisse, a choisi une faveur de la couleur qu'il a entendu nommer pour attacher au cou de l'oiseau les objets, lestement enlevés par lui, au passage, du coin d'une table ou de la *servante*, où vous les avez laissé tomber après les avoir escamotés.

Quand vous avez demandé une boîte, on vous a apporté l'appareil bien garni que vous avez montré vide d'abord en retenant, avec votre pouce, la boîte F et son contenu; puis, l'indispensable coup de pistolet *tromblon* tiré, vous avez montré le résultat merveilleux de votre adresse. Cette adresse se réduit ici à un coup de main de la part du servant et à un coup... de pouce de la part du magicien.

 MAGUS.

# BOITE AUX LETTRES DE MAGUS

*M. Andrieu, à Châteauroux.* — Nous ne comprenons pas les données de votre problème. Impossible d'insérer avant d'avoir la solution qui permettra de juger du mérite de la récréation.

*M. A. Crombet, à Lille.* — Il nous faudrait encore trois ou quatre jolis petits problèmes du même genre pour faire un article. Voulez-vous les chercher?

*Bras d'Acier.* — Vos trois récréations déjà publiées deux fois, cinq fois et quatre fois. Voyez, pour la dernière, les *Veillées des Chaumières.*

*M. Gunach, à Saint-Prouant.* — Question analogue sous presse.

*M. Dringa, à Marseille.* — Hélas non, n'est pas inédit. Savez-vous que vous êtes le trentième lecteur au moins qui nous communique cette récréation!

M

## LES LIVRES NOUVEAUX

# L'IDOLE DU BARON THAUSAS

PAR

M. DU CAMPFRANC

1 volume in-12. — Prix : 3 francs.

Sous ce titre : l'*Idole du baron Thausas*, M. du Campfranc vient de nous donner son vingt-deuxième volume de romans, et, j'ajoute, ce nouveau-né est en tous points digne de ses aînés.

L'idole de Marc Thausas, c'est l'or.

Il l'aime d'un amour sans égal, non comme l'avare qui l'amasse pour le plaisir de l'amasser, de l'entasser dans ses cachettes; mais, au contraire, il l'aime pour le prodiguer à pleines mains, pour lui demander les jouissances du luxe le plus raffiné. Il l'aime parce que, pour lui, sa prodigieuse fortune en fait l'égal des plus hauts titrés, lui donne la puissance, la domination; cette pensée seule l'enivre. Il lui semble que, grâce à ses millions, il est au-dessus des autres hommes, des lois sociales, morales et divines.

Marc a un fils, Roland, qui est la droiture et la loyauté même. Roland aime la petite-fille du vieux marquis de Tréal. Touchantes amours! si pures, si élevées! Mais un infranchissable obstacle vient s'élever entre ces deux cœurs.

C'est par un vol, pour lequel un innocent a été condamné, que Marc Thausas a réalisé son immense fortune. Roland le sait. Mais peut-il révéler l'ignominie de son père! Peut-il, sans explication, reprendre sa parole, sembler fourbe et inconstant? Faut-il traîtreusement imposer à Cécile un nom taré?

Ce drame d'âme est vraiment poignant. M. du Campfranc a su rendre d'une façon fort émouvante cette agonie morale du malheureux Roland; et, rarement, peut-être, romancier pourrait imaginer situation plus simplement, plus douloureusement vraie. Certaines scènes même touchent au plus haut pathétique.

Je m'arrête. Tout ce que je pourrais dire ne ferait que donner une idée imparfaite de ce bon livre auquel j'ose prédire, sans crainte de me tromper, tout le succès de ses devanciers.

LOUIS CHAVANET.

DU MÊME AUTEUR



*Le Directeur-Gérant* : Henri GAUTIER. — Sceaux Imp. Charaire et Cie

5 centimes le N° année courante. (10 centimes le N° années échues.) N° 1949 TRENTE-SIXIÈME ANNÉE. — 19 Septembre 1896.

# L'OUVRIER

Journal illustré paraissant le Mercredi et le Samedi

| ABONNEMENT D'UN AN : (104 numéros) France, Algérie et Belgique : 6 francs. | DIRECTION ET ADMINISTRATION : LIBRAIRIE BLÉRIOT, HENRI GAUTIER, SUCCESSEUR, 55, quai des Grands-Augustins, Paris. | ABONNEMENT D'UN AN (104 numéros) Colonies et Étranger (sauf la Belgique) : 7 francs. |
|---|---|---|


## A L'ABORDAGE! PAR HENRY DE BRISAY



Le terrible drame s'était accompli silencieusement. (Voir page 323.)

SOMMAIRE : **A l'Abordage!** par Henry de Brisay. — **Le Mariage du Député**, par Jeanne de Lias. — **Recettes de la Semaine.** — **Chronique hebdomadaire**, par Oscar Havard. — **Jeux d'esprit.**

# A L'ABORDAGE![1]

## GRAND ROMAN D'AVENTURES

PAR

**HENRY DE BRISAY**

DEUXIÈME PARTIE

## LE SECRET DE YODAH

III (*Suite.*)

Sir James Stuart, très ému de tout ce qu'il venait d'apprendre, commençait à dicter.

*Au colonel Wilkinson, commandant la cavalerie indigène, à Madras.*

« Colonel,

« Au reçu de cette dépêche, vous mettrez en route tout ce que vous pourrez distraire de cavalerie sans nuire au bon fonctionnement de votre service et à la sécurité du gouvernement de Madras. Vous pourriez donner le commandement du détachement à Edgar Disley ; c'est un officier sûr, de grande énergie et qui... »

En ce moment on frappa à la porte.

— Au diable! s'écria sir James Stuart, véritablement en colère, je ne veux recevoir personne...

— Pas même moi, Excellence? dit une voix.

En même temps la porte s'ouvrit et un homme parut.

A sa vue, sir James Stuart bondit sur son fauteuil.

— Vous! répétait-il, c'est vous!

— En personne, Excellence; j'ai fait deux cents lieues en cinq jours, car les nouvelles que j'apporte sont graves.

— Mais je viens de recevoir un de vos courriers!

— Votre Honneur veut rire.

— C'est vous qui perdez la tête, monsieur William Hood!

William Hood était un homme de petite taille, mais d'une carrure athlétique. Le masque énergique et volontaire était éclairé par deux grands yeux noirs qui rayonnaient d'audace et de courage. C'était lui qui était à la tête de ce merveilleux service d'informations qui avait couvert le Bengale d'un réseau d'espions, au moyen desquels les Anglais n'ignoraient rien de nos mouvements ni de ceux d'Hayder-Ali.

Le premier moment de stupéfaction passé, sir James Stuart reprit avec plus de calme :

— L'escadre de Suffren a bien quitté la croisière de Trinquebar pour aller surprendre Nigatapatam?

— Mais pas du tout! Trinquebar, justement, est à toute extrémité. William Hugues a été battu par Suffren, qui est maître de la mer jusqu'à Ceylan, le commodore est je ne sais où, au diable!

— Alors m'expliquerez-vous, monsieur, les informations qu'est venu m'apporter votre courrier?

— Je vous répète, Excellence, que je ne vous ai pas envoyé de courrier.

— Il m'a donné le mot de reconnaissance, Siva et Mysore.

— C'est un contre-espion qui a surpris le mot d'ordre. Mais rien n'est perdu puisque j'arrive à temps.

William Hood montrait un calme extraordinaire. Sir James Stuart écumait de fureur.

— Ah! le bandit! se jouer ainsi de moi! Ah! le misérable, je vais le faire périr sous le fouet.

— Il n'est donc pas parti?

— Il est là, dans la pièce à côté. Je lui avais dit d'attendre afin de lui remettre des instructions qu'il devait vous porter.

— Faites-le venir, Votre Honneur, je ne serais pas fâché de voir de près la mine de ce gaillard-là.

— Harry, dit sir James, faites entrer deux hommes de garde.

Une minute après, deux grenadiers de Salisbury venaient prendre la position réglementaire en face du gouverneur.

— Maintenant, John, dites à ce coquin d'entrer.

Le jeune secrétaire alla ouvrir la porte et dit :

— Venez.

Le vieillard parut. D'un regard, il reconnut William Hood, et vit les deux soldats. Il tressaillit imperceptiblement.

— Ah! ah! traître maudit, te diras-tu toujours courrier de William Hood, maintenant que te voilà en sa présence!

Sir James Stuart bégayait de fureur, tandis que Hood examinait curieusement l'espion.

1. Voir l'*Ouvrier* depuis le 1er août 1896.

— Qu'ai-je à vous dire? répondit dédaigneusement le vieillard.

— Ah! tu n'as rien à dire de bien, moi j'en dirai plus long. Je vais te faire fouetter jusqu'à la mort, et ensuite ton cadavre ira pourrir sur la grève.

Cette menace ne parut produire aucune impression sur l'Indien.

— Pardon, Excellence, intervint William Hood, il serait peut-être bon de tâcher d'essayer d'arracher à cet homme son secret, de savoir comment il a surpris les nôtres et surtout de connaître pour le compte de qui il travaille.

Les yeux du paria lancèrent un double éclair. Ce regard vibrant étonnait chez cet homme qui semblait parvenu aux dernières limites de la vieillesse.

— Essayez de me faire parler, dit fièrement l'Indien.

— Bah! bah! mon garçon, nous avons des moyens pour délier les langues.

— C'est cela, William, dit à son tour sir James Stuart, vous avez une excellente idée.

— Nous nous occuperons de lui tout à l'heure; pour le moment il suffit de le mener en prison et de le surveiller étroitement.

— Et pourquoi ne pas l'interroger à l'instant même?

— Les minutes sont précieuses, Excellence, et il faut que je parle longuement avec Votre Honneur.

— Comme vous voudrez, William.

Il ajouta en s'adressant aux deux grenadiers :

— Conduisez cet homme à la prison. Vous m'en répondez sur votre tête. Vous resterez avec lui dans le cachot.

De lui-même, le vieillard alla se mettre entre les deux soldats, qui saluèrent militairement, firent demi-tour par principe et emmenèrent leur prisonnier.

La prison était un grand bâtiment carré qui se trouvait de l'autre côté de la place du Gouvernement. C'était un vieux sous-officier des chasseurs de Lincoln qui en avait la direction.

Il fit quelques difficultés pour recevoir le prisonnier, car il n'y avait pas d'ordre d'écrou et Samuel Butler était un homme méticuleux; mais quand l'un des soldats lui eut dit que le gouverneur était diablement en colère, il céda, et conduisit les soldats et le vieillard dans le cachot le plus reculé de la prison. C'était une pièce petite et sombre qui ne recevait de jour que par un soupirail étroit et soigneusement garni d'épais barreaux.

Il allait se retirer et fermer la porte sur lui, mais, à leur tour, les deux grenadiers protestèrent vivement. Leur dignité aurait trop souffert, disaient-ils, de se savoir enfermés comme de vulgaires malfaiteurs.

Les pourparlers durèrent longtemps, et les propos commençaient à s'aigrir, quand l'un des grenadiers eut l'heureuse idée de parler de certaine bouteille de whisky, qui pourrait bien se boire en commun après la faction qui ne saurait être bien longue.

Samuel Butler mit alors la main sur son cœur et déclara qu'il tenait les grenadiers de Salisbury pour de parfaits gentlemen, et que la porte resterait ouverte puisqu'ils le désiraient.

Restés seuls, les deux soldats poussèrent leur prisonnier dans le coin le plus obscur de la cellule et s'assirent côte à côte sur un banc de pierre qui était l'unique meuble du cachot.

Au bout d'un certain temps, Ned Tirwick dit à Joë Pateson, — c'étaient les noms des deux soldats :

— Voilà une vilaine heure à passer, mon camarade.

— Bah! répondit Joë Pateson, à Ned Tirwick, il vaut encore mieux être ici que de monter la garde sous ce damné soleil, et puis vous êtes un joyeux garçon, Ned, et vous devez savoir quelque bonne chanson qui nous rappellera la vieille Angleterre.

— Croyez-vous, Joë, que nous ayons le droit de chanter?

— Vous êtes un garçon incroyable, Ned; on nous a dit de garder le prisonnier, nous le gardons, mais il n'a pas été question de chansons dans la consigne.

— Vous avez raison, mon camarade. Eh bien! écoutez celle-ci, qui vous plaira, j'en suis sûr.

Et d'une voix rude, mais assez belle, le grenadier entonna une vieille ballade où l'on parlait d'une foule de choses. Il y avait une jeune dame persécutée qui avait un vieux château où l'on mangeait des plum-puddings et où la double ale était d'une qualité supérieure. Il était aussi question du diable, d'un petit oiseau et d'une vieille femme très méchante qu'on soupçonnait fortement d'être un peu sorcière.

Quand la ballade fut finie et après avoir complimenté son ami comme il convenait, Joë Pateson en demanda une autre, mais Ned déclara qu'il ne fallait pas abuser des meilleures choses et insinua qu'il ferait peut-être assez clair pour faire une diable de partie de dés.

Joë objecta qu'il faudrait d'abord avoir des dés pour songer à une partie, mais comme Ned Tirwick en trouva justement par le plus grand hasard dans sa poche, avec un joli cornet de cuir, les deux soldats, s'accroupissant devant le banc de pierre qui leur servait de table de jeu, commencèrent une partie sans plus s'occuper de leur prisonnier.

D'ailleurs, ils étaient bien tranquilles à son sujet. Quand même l'Indien chercherait à quitter la cellule, il n'irait pas bien loin, puisque Samuel Butler tenait soigneusement fermée la porte d'entrée de la prison.

Le paria ne quittait pas des yeux les deux soldats toujours accroupis qui continuaient de jouer avec la plus parfaite sérénité, car la fortune tenait entre eux deux la balance égale, ce qui leur permettait d'avoir toutes les émotions du jeu, sans ressentir le chagrin de la perte.

Le vieillard, avec des gestes d'une lenteur étudiée, promenait les doigts autour de sa ceinture et, si les soldats avaient été moins attentifs à leur partie, ils auraient pu voir une mince cordelette s'enrouler autour du poignet du captif.

— Dix, un joli coup, disait Ned, faites mieux, mon camarade.

Joë remua les dés puis les fit rouler sur la pierre.

— Cinq et six, j'ai gagné, fit-il triomphant.

A ce moment le malheureux grenadier sentit un lacet qui l'étranglait avec une rapidité foudroyante. Il voulut se défendre, se débattre, mais bientôt l'asphyxie avait fait son œuvre et le joyeux soldat de tout à l'heure n'était plus qu'un cadavre.

Le paria, eu même temps qu'il passait sa corde au cou de Joë, appliquait un terrible coup de poing sur la tempe de Ned Tirwick qui roula étourdi sur le sol, sans même pousser un cri; puis, quand Joë fut mort, il passa le lacet au cou de Ned et l'étrangla en quelques secondes.

Le terrible drame s'était accompli silencieusement. En une minute, la mort avait passé, sournoise, faisant deux cadavres des deux beaux soldats si pleins de vie et de force un instant auparavant.

Sans même donner un regard à ses victimes, sans manifester la plus légère émotion, le vieillard prit dans les plis de son turban une petite fiole de cristal qu'il porta à ses lèvres, puis, jetant le flacon, il se croisa les bras et attendit.

Alors il se passa quelque chose de si étrange que nous hésiterions à l'écrire si des auteurs respectables, des voyageurs, des savants n'avaient pas été témoins du fait que nous allons raconter.

Tout à coup un tremblement convulsif secoua tout le corps du vieillard qui se roula sur le sol en gémissant. Sous l'impression d'une douleur atroce, les membres se contractaient, le visage se décomposait, le corps se tordait; mais, chose prodigieuse, à chaque nouvel accès du mal mystérieux qui terrassait le paria, la peau devenait plus souple, les rides disparaissaient, le visage prenait une expression de jeunesse..., sous l'épiderme tout à l'heure flétri semblait courir un sang plus frais. C'était une prodigieuse transformation.

Enfin, un dernier assaut de douleur le tordit comme une liane dans le vent, ses os craquèrent, une sueur abondante ruissela sur sa face, puis il se releva avec un long soupir.

Le vieux paria avait disparu...

C'était Yodah, radieux de force et de jeunesse, qui venait de se dresser à la place du vieillard prisonnier.

Il ne perdit pas de temps et, se glissant dans le corridor obscur par la porte restée ouverte, il se mit à pousser des clameurs désespérées.

Samuel Butler s'élança hors de sa loge et se précipita vers le cachot d'où semblaient partir les cris. Le vieux soldat passa devant Yodah qu'il ne vit point et bientôt le fakir l'entendit qui jurait comme un païen et gourmandait les deux pauvres soldats, croyant qu'ils s'étaient enivrés sans lui.

Yodah gagna rapidement la chambre du gardien et, sans s'arrêter à la porte fermée, il gagna la fenêtre, souleva le store et se laissa glisser sur la place.

Il était alors près de midi et tout était désert. Le fakir rampa jusqu'à un coin d'ombre formé par un hangar et s'y étendit, semblant dormir.

Bientôt il vit la porte de la prison s'ouvrir, Samuel Butler se précipiter au dehors et courir vers l'hôtel du gouverneur. Quelques minutes après, sir James Stuart sans chapeau, accompagné de William Hood et de nombreux officiers, parut en haut du perron; près de lui, Samuel Butler parlait avec des gestes désespérés.

Tout le monde se rendit à la prison et Yodah se mélangea à la foule qui commençait à s'amasser, car la sortie insolite du gouverneur à l'heure ordinaire de la sieste avait été remarquée.

Il se glissa parmi les groupes où personne ne fit attention à lui.

— Il y a le feu à la prison, disait un marchand du port.

— Ce sont les Français qui attaquent la ville, glapissait une vendeuse de poissons.

— Taisez-vous, madame Fishbott, disait un autre, vous voyez bien que c'est ce mauvais renard de James Stuart qu'on conduit en prison parce qu'il a trahi.

Yodah s'inquiétait peu de ces propos; il manœuvrait si adroitement qu'il fut bientôt dans la prison dont la porte était restée ouverte. Il put gagner le cachot qu'il avait occupé quelques instants auparavant.

— C'est prodigieux, en vérité, répétait sir James, qui semblait sur le point d'avoir un coup de sang tant il était rouge, et cette évasion tient du miracle. Etiez-vous ivre, monsieur Butler?

Sous le coup de cette grave accusation, le vieux guichetier se redressa.

— Je le dis encore une fois à Votre Honneur, commença-t-il, je n'avais pas quitté ma chambre, et la porte de la prison était fermée quand j'entendis des cris épouvantables et qui...

— C'est bien, interrompit rudement William Hood, vous répondrez à la prévôté de votre conduite, nous n'avons que faire de vos lamentations.

« Excellence, continua-t-il en s'adressant au gouverneur, nous avons affaire à un rusé coquin, mais je l'ai vu une fois, cela me suffit et je vous jure que le retrouverai.

— Messieurs, dit alors sir James Stuart, nous n'avons plus rien à faire ici : qu'on fasse enlever ces cadavres et enterrer honorablement ces pauvres gens.

Tout le monde s'engagea dans l'obscur corridor à la suite du gouverneur.

Sir Harry Linton venait un des derniers, causant de l'incident avec Clamorgan.

Soudain il tressaillit.

Moins qu'une voix, un souffle venait de murmurer à son oreille:

— Ton tour viendra bientôt, bourreau de Maissour!

Il regarda vivement autour de lui, mais ne put rien distinguer dans l'obscurité du couloir.

## IV

### EXPLICATIONS

Tout dormait au campement de la forêt, excepté Yodah qui veillait auprès des feux. Suivant sa promesse, il était revenu avant la nuit, et, sur sa face impassible, personne n'aurait pu retrouver une trace de l'horrible drame où il avait joué le principal rôle. A la lueur des brasiers, on pouvait remarquer seulement une profonde expression de tristesse peinte sur son beau visage.

Des fauves vinrent rugir sous bois; mais, à la voix du fakir, ils s'éloignèrent. Vers le milieu de la nuit, un chant très doux s'éleva d'un énorme bouquet de camphriers. Sans rien changer dans sa position, sans remuer seulement un doigt ou jeter un regard du côté où venait de se révéler l'étrange chanteur, Yodah dit :

— Viens.

Un gracieux enfant, d'une quinzaine d'années, apparut. Il salua profondément le maître et resta immobile devant lui, attendant d'être interrogé.

— Quelles nouvelles, Djin? demanda le fakir.

— Maître, la reine des Missoughis est proche.

— Mavourita! s'écria le fakir en se levant vivement.

— La reine a rencontré un étranger qu'elle guide vers toi... D'ailleurs voici la maîtresse, interroge-la.

Les buissons s'étaient écartés, livrant passage à un éléphant de taille colossale. L'animal était harnaché à la manière hindoue et portait sur le dos un palanquin dont les ouvertures étaient protégées par des rideaux de soie pourpre.

Une petite main brune écarta la légère étoffe et une ravissante tête de jeune fille parut entre les plis du rideau.

— La bénédiction de Dieu soit avec vous, Yodah, dit-elle d'une voix aussi douce qu'un chant d'oiseau.

Le fakir avait courbé le front. Ce fut avec une expression de respect profond qu'il dit :

— Qu'ordonne ma reine Mavourita à son serviteur?

— Je vous le dirai tout à l'heure, Yodah.

— Djin, continua-t-elle en s'adressant à l'enfant, va reprendre ton poste dans la forêt.

— Oui, maîtresse.

Le jeune homme eut bientôt disparu dans les fourrés.

Alors Mavourita adressa quelques paroles à l'éléphant qui se coucha docilement; une petite échelle de soie permettait de descendre sans peine du palanquin. La petite reine fut à terre en deux bonds légers.

Yodah la reçut dans ses bras et la pressa tendrement contre son cœur.

— Mavourita, ma sœur bien-aimée, répétait le jeune homme en la couvrant de caresses, je n'espérais pas vous voir sitôt, et votre présence me comble de joie.

— Vous serez encore bien plus heureux, mon cher Yodah, quand vous aurez vu l'ami que je vous amène.

— De quel ami voulez-vous parler ?

— De moi, en personne, mon bien cher enfant, dit en sortant à son tour du palanquin un nouveau personnage, qui n'était autre que Péter Wouvermann, le vieux Hollandais.

L'émotion fut si forte que Yodah chancela. Mais il se remit vite et, avant de donner au vieillard la moindre marque d'affection, il leva les yeux vers le ciel et adressa au Créateur, maître de toutes choses, une ardente action de grâces. Puis il se jeta au cou de Wouvermann avec des larmes de joie. Le vieux Hollandais n'était pas moins ému.

— Mon pauvre enfant, disait-il, quand je pense que j'ai pleuré votre mort!

— Mais, mon bon père, par quel miracle Mavourita vous a-t-elle rencontré ?

— Mettez-vous là tous deux près de moi, je vais tout vous raconter.

Les deux jeunes gens prirent place aux côtés du vieillard.

— Quand je revins au Maïssour, il y a deux ans, commença-t-il, je trouvai la ville en ruines, et j'appris de la bouche de Douressamy la terrible histoire. A cette époque, le pauvre garçon vous croyait mort. Ce fut alors qu'il me révéla l'existence du trésor de la pagode d'Angotka, et qu'il me donna un plan détaillé des souterrains. Il croyait toutes ces richesses sans maîtres, il voulait au moins qu'elles pussent servir à venger les victimes. Ma présence fut bientôt signalée aux autorités anglaises, et ce ne fut qu'à travers mille périls que je pus gagner la côte et m'embarquer sur un caboteur portugais, qui retournait à Goa. De là je pus gagner l'Europe où différentes difficultés vinrent m'empêcher de mettre à exécution le plan que j'avais dressé. Enfin, il y a trois mois, je trouvai à Saint-Malô l'homme qu'il me fallait. Vous m'en avez entendu parler bien souvent quand vous étiez enfants, et qu'il fallait toujours vous conter des histoires de corsaires, il a nom Jean Kerbraz.

— Kerbraz Tête de fer? interrompit Mavourita.

— Lui-même, ma fille, et tu as bonne mémoire. Il mit à ma disposition son navire et soixante hommes résolus, qui, à son commandement, passeraient sans hésiter à travers des fournaises. Nous sommes arrivés en vue des côtes indiennes il y a une dizaine de jours, mais, au moment où nous allions débarquer, deux frégates anglaises nous découvrirent et nous donnèrent la chasse. Grâce à la supériorité de sa marche, la *Sainte-Marie* les eut bientôt distancées, mais tout cela nous avait fait perdre du temps et, pour éviter le retour de semblable aventure, nous nous décidâmes à débarquer plus au nord, ce qui retardait un peu notre arrivée à Angotka, mais nous donnait plus de sécurité.

« Donc, avec cinquante hommes, nous nous sommes rendus, Kerbraz et moi, dans les environs de la pagode que j'ai trouvée occupée militairement par des forces qui m'ont paru considérables.

— Deux cents hommes du 3e grenadiers, dit Yodah, et quatre pièces de canon.

— Oh! oh! la bouchée est un peu forte, mais mes gaillards en ont mâché de plus dures que cela. Nous dresserons ensemble notre plan d'attaque quand nous aurons retrouvé Kerbraz. Maintenant, il me reste à vous dire, mon cher prince, comment j'ai rencontré Mavourita.

— Voulez-vous me permettre de le lui apprendre moi-même en quelques mots, mon bon père?

— Mais comment donc, ma chère fille, j'ai déjà beaucoup parlé et tu vas me donner l'occasion de me reposer un peu.

— Je surveillais donc, comme d'habitude, les abords de la pagode, quand j'appris, par mes espions, la présence d'une troupe de soldats français qui se tenaient dissimulés dans les bois qui entourent le temple. J'épiai les nouveaux venus et, avec un bonheur inexprimable, je reconnus notre cher Capitaine Noir, auquel je me découvris aussitôt. Comme je savais par Sélim que tu étais ici, j'ai pris notre bon père avec moi sur Djemma et nous voici.

— A ce propos, dit le Hollandais, je ne comprends pas très bien pourquoi vous avez choisi ce lieu comme quartier général; vous êtes très près de la ville et vous pourriez être facilement découverts.

— Ce n'est pas moi qui ai fait ce choix, mon père, mais le hasard. C'est à cet endroit que j'ai trouvé deux pauvres naufragés français que j'ai pu secourir.

— Il y avait une jeune fille, je crois? demanda Mavourita.

— Oui. Tu la verras demain; c'est un modèle de grâce et de beauté. Mais, poursuivit-il en s'adressant à Wouvermann, vous devez les connaître tous deux, ces pauvres jeunes gens; ce sont les enfants de Roëllo, le corsaire.

— Qu'est-ce que vous me dites là! s'écria le vieux Hollandais avec stupéfaction.

— La vérité pure, mon bon père, et j'ai été assez heureux pour réunir le père aux enfants.

— Alors Roëllo est ici? répétait Wouvermann.

— Vous semblez contrarié, mon père; ne l'aimeriez-vous pas?

— C'est le meilleur des hommes et le plus brave des marins, seulement...

— Seulement?...

— Il existe entre lui et Kerbraz une inexplicable rivalité qui me fait redouter leur rencontre.

— Roëllo sachant que Kerbraz travaille pour moi ne cherchera pas à entraver ses efforts.

— Dieu le veuille! mais ne disiez-vous pas, Yodah, qu'ils étaient naufragés? L'*Agile* a donc péri?

— Un misérable a mis le feu aux poudres et le bâtiment a sauté.

— Un homme de l'équipage du brick a fait cela?

— Le premier lieutenant en personne...

— Impossible! son nom?...

— Il se faisait appeler Allan Brecknock, mais son vrai nom est Glendower Clamorgan.

— Un Anglais servant sous Roëllo!

— Il l'avait engagé au dernier moment à cause d'un accident arrivé à son lieutenant. D'ailleurs, il disait avoir voué aux Anglais une haine mortelle.

— Clamorgan! Clamorgan!... répétait le Hollandais, il me semble que ce nom ne m'est pas inconnu.

— Guy m'a dit que c'était le nom patronymique des Roëllo.

— C'est cela! j'y suis..., je comprends tout à présent..., oui, oui, je me rappelle...

Le vieux Hollandais ne semblait pas disposé à en dire plus long pour le moment, car, après s'être caressé le menton à plusieurs reprises avec une expression de contentement répandue sur toute sa physionomie, il reprit en s'adressant à Yodah :

— Maintenant, mon cher enfant, à votre tour...

— Pardon, mon bon père, interrompit le fakir, je ne vous ai pas tout dit au sujet de Roëllo et du voyage de l'*Agile*.

— Parlez, mais faites vite, car j'ai grand'hâte de connaître vos aventures.

— A la hauteur des côtes d'Espagne, l'*Agile* avait rencontré un navire de la Compagnie; le *King-William*...

L'habitude professionnelle fut la plus forte et le Hollandais murmura :

— Le *King-William* à destination de Madras, onze cents tonneaux, chargement : armes et munitions.

Yodah poursuivit :

— Après un court combat, Roëllo s'en rendit maître. Il fit payer rançon au navire et ne le laissa libre qu'après avoir fait passer à bord de son brick le capitaine anglais qu'il garda prisonnier.

— Vous m'étonnez, mon cher enfant, et une pareille action de la part de Roëllo est faite pour me surprendre.

— Attendez, mon père.

— Le capitaine devait être laissé libre!...

— Il faut vous dire que ce capitaine n'appartenait pas à la Compagnie des Indes, il avait pris ce commandement pour rejoindre plus tôt son escadre dans le golfe du Bengale.

— Bon, bon, je comprends tout.

— Le capitaine était un commodore. Il s'appelait Harry Linton.

Le Hollandais grinça des dents. Mavourita fondit en larmes.

— Et, demanda Wouvermann, le misérable a sans doute péri dans l'explosion de l'*Agile*?

— Non, Dieu nous le réservait. Il était le complice de Clamorgan et a pu se sauver avec lui. Ils sont tous deux maintenant à Pondichéry.

Les yeux du Hollandais avaient des lueurs sinistres. Il prit lentement la main de Yodah et la serra avec force, disant à voix basse :

— N'est-ce pas que nous aurons son sang?

— Oui, mon père, car la main de Dieu s'est abattue sur cet homme...

— Mais..., s'écria brusquement le vieillard, comme frappé d'une idée soudaine, le misérable va partir immédiatement pour Angotka, maintenant qu'il est libre.

— Ne craignez rien, mon père, Linton est surveillé par mes espions. Il est encore dans la ville et ne partira que demain matin.

— Il n'arrivera jamais à la pagode, dit Wouvermann avec un accent qui aurait fait frissonner les plus braves.

Yodah répéta doucement :

— Non, jamais. Nous conviendrons de tout au lever du jour. Maintenant, père, il faut vous reposer.

— Me reposer! Vous n'y pensez pas, Yodah, c'est votre histoire que je veux connaître... Je ne sais que ce que Douressamy m'a conté... A propos, le brave garçon est toujours en bonne santé, je suppose?

Les traits de Yodah se creusèrent, il dit d'une voix frémissante :

— Douressamy connaissait le secret du trésor, Linton l'a fait assassiner.

— Le monstre!

— Mais je suis encore vivant, moi, et d'autant plus dangereux pour le bourreau anglais qu'il croit que je repose dans le tombeau de Maïssour depuis plus d'une année.

Le Hollandais ouvrit de grands yeux.

— Que me contez-vous donc là, mon enfant? demanda-t-il.

— La vérité, mon bon père.

— Parlez alors, mille diables, dites-moi vite votre histoire.

*(La suite au prochain numéro.)* HENRY DE BRISAY.

# LE MARIAGE DU DÉPUTÉ[1]

PAR

**JEANNE DE LIAS**

XIV

*(Suite.)*

C'est que, dans nos pays, la politique locale est féroce, on dirait d'un monstre essentiellement malfaisant. Elle égare les idées, fausse le jugement, atrophie le cœur! Elle brouille à mort les amis de vingt ans, divise les familles, fait déborder le flot des calomnies et des injures... Elle éteint ou du moins endort, pour le temps de la période électorale, les sentiments de l'âme les plus naturels et les meilleurs. Vous voyez bien que déjà, sous son action néfaste, l'excellent et pacifique M. Audibert, que son tempérament, ses habitudes, sa position de fortune auraient dû faire conservateur, était devenu d'un seul coup radical à tous crins! Comment s'étonner qu'il ne fût plus pour sa petite Gabrielle l'indulgent et faible papa d'avant les élections? Et puis, il y avait son entourage, l'ancien état-major de feu Rousselin, qui lui montrait les choses sous un jour si singulier!

De la haute question de principe à laquelle héroïquement Jacques Saint-Aubain s'était dévoué, les conseillers perfides faisaient une question de basse ambition personnelle. C'est en vain que Jacques avait écrit à M. Audibert une lettre digne, franche, affectueuse, où il lui expliquait les motifs d'un ordre élevé qui le faisaient agir, le suppliait de ne pas lui en vouloir et de ne rien changer au projet de mariage auquel son bonheur à lui, Jacques, et peut-être celui de Gabrielle, étaient attachés.

Le père Audibert, toujours inspiré par les fameux conseillers, avait répondu par une lettre de rupture sèche et irritée. En vain Gabrielle l'avait prié, supplié, conjuré. En vain Marthe, au nom de la raison, de l'amour paternel, de la santé, de la vie peut-être de Gabrielle... Marthe s'était servie de tous ces arguments sans le moindre succès. Le démon de la politique locale, nous l'avons dit, possédait le père Audibert et le livrait, corps et âme, à l'état-major Rousselin.

Et voilà cette famille naguère heureuse, paisible et unie, condamnée à la division, au malaise, aux luttes pénibles, aux inquiétudes poignantes...

Au lieu d'avoir des remords en voyant les traces de larmes mal séchées sur les joues de Gabrielle, et la tristesse constante de son enfant, M. Audibert s'irritait contre elle et l'accusait de faire des vœux pour son échec à lui et le succès de son concurrent.

Cette situation n'avait point d'issue, et, tout en essayant de consoler sa jeune sœur, Mlle Marthe devait s'avouer avec découragement qu'elle était cette fois bien impuissante à remédier à quoi que ce soit.

XV

UNE FEMME POLITIQUE ET UN SINGULIER CANDIDAT

A Genezac, dans l'auberge du Bon Patriote, Mme Desmarais est sur les dents. Ceux qui passent dans la rue se demandent si c'est là-dedans foire ou bataille. Les fidèles et les initiés qui entrent dans la salle basse pleine de monde sont d'abord assourdis par les cris, les grands coups de poing frappés sur la table, faisant vibrer verres et bouteilles, les voix avinées qui parlent plusieurs à la fois dans le rude patois du pays... Rien de pareil à cette éloquence campagnarde émaillée de jurons et de gros mots, raisonnements d'ivrognes stupidement logiques, discours saugrenus d'imbéciles prétentieux qui se croient capables de peser dans leur main massive et velue les destinées de la France!

Les servantes et quelques autres filles du village, hautes en couleur et les manches retroussées, louées pour la circonstance, vont et viennent, apportent des bouteilles de la cave et des verres pour les nouveaux arrivants. Au milieu de ce chaos indescriptible, se meut comme dans son élément la patronne du logis, Mme Desmarais, maire de Genezac sous le nom de son mari, et portant à la fois la culotte et l'écharpe, tenant aussi les clefs de la cave et présidant au commerce de vins en gros et en détail qui se fait dans la maison; Mme Desmarais, chef du parti radical dans la petite commune, Mme Desmarais, grande fabricatrice d'élections! Cette femme maigrelette, le visage mutin, bien qu'un peu fané par l'approche de la quarantaine, l'œil émerillonné, la voix grêle, le verbe haut, le langage poissard, parcourt les groupes, chauffe l'enthousiasme, porte au pinacle M. Audibert, démolit à plaisir ce réactionnaire de Saint-Aubain et est, à elle seule, l'âme de l'assemblée.

Cependant, après avoir circulé de-ci de-là dans sa cuisine-club, elle vint s'asseoir, grave et affairée, au centre de la table. Son principal lieutenant, l'illustre Minicougne, l'air important, la face écarlate à force d'avoir bu, mais la tête solide encore, et la main qui va écrire ferme et sûre, Minicougne, rayonnant et solennel, vient s'asseoir à la droite de Mme Desmarais.

Qui ne connaît Minicougne pour peu qu'on ait fait des élections à la campagne? il n'a pas son pareil pour certaines besognes occultes auxquelles ses patrons craindraient de se salir les mains en y touchant eux-mêmes. Il joint à une habileté extrême et à une rare intelligence du métier électoral une absence de scrupules et une impudence gouailleuse qui déconcertent. Mais ses talents font de lui un auxiliaire si précieux et l'on a tant besoin de son concours au moment des élections, que les plus huppés de l'état-major radical ne dédaignent pas de le traiter avec égard.

Heureux de voir revenir la saison électorale, qui représentait pour lui l'époque des moissons et des vendanges, notre Minicougne s'attachait à la candidature de M. Audibert avec un enthousiasme d'autant plus bruyant qu'il se prenait à douter, grâce à sa vieille expérience, du succès de son candidat, et comptait, si, à la dernière minute, la balance venait à pencher vers Saint-Aubain, vendre sa défection d'autant plus cher qu'il se serait montré d'abord avec plus d'éclat dans le parti de son concurrent.

Des masses de bulletins au nom de M. Audibert s'étalent sur la table devant Mme Desmarais et son digne acolyte. Afin d'observer la lettre de la loi, qui interdit, sous peine de nullité, sur les bulletins de vote « toute marque distinctive pouvant servir à faire connaître l'électeur », Mme Desmarais attire à elle les carrés de papier sur lesquels on lit imprimé.

ÉLECTIONS LÉGISLATIVES

**Arrondissement de Lannemaze.**

**BAPTISTE AUDIBERT**

Candidat républicain progressiste.

Elle en prend une liasse pour elle et en donne une autre à Minicougne; et les braillards de tout à l'heure se taisent pour un instant, regardant avec admiration la dextérité avec laquelle ces deux lettrés, Minicougne et Mme Desmarais, tracent sur les bulletins, à côté du nom d'Audibert, des mots que leur imagination fertile leur fournit à jet continu.

Audibert... de Saint-Landry — Audibert... brun — Audibert, gris — Audibert... éleveur — Audibert, primé — Audibert, riche — Audibert... aimable.

On lit même sur un certain bulletin : « Audibert... lune, » sans doute à cause de sa bonne figure largement épanouie; et sur un autre : « Audibert... étoile » ceci, par exemple, sans explication connue. Mme Desmarais, à bout d'épithètes, jette sa langue au chat et sa plume au voisin. Elle prend les billets qu'elle vient de tronquer de cette manière aussi ingénieuse que légale, et les distribue aux électeurs plus ou moins douteux réunis autour d'elle, avec une gamme infinie de protestations de confiance, de compliments, de menaces, tout cela selon le tempérament connu d'un chacun, sa position plus ou moins influente et le degré plus ou moins grand de sécurité qu'il inspire.

Pendant ce temps, Minicougne dresse une petite liste où, en regard du nom de l'électeur, il inscrit le mot fatidique tracé sur le bulletin qui lui a été remis. Il aura soin de constater, au moment du dépouillement du scrutin, quels sont ceux des billets ainsi marqués qui sortiront de l'urne. De cette façon, on saura, à ne pas s'y méprendre, si Jean-Claude Pacolet, que l'on soupçonne de connivence avec la réaction, a trahi; si Dominique Machinet, que Delprat a soigné dans sa dernière maladie, aura failli par reconnaissance envers son médecin; si Jean-Paul Favaillot, qui doit de l'argent à M. le maire, se sera permis de jeter au panier le bulletin de Mme Desmarais, après avoir bu son vin à la santé de M. Audibert. Et le surlendemain, si Favaillot s'est dérobé, l'huissier ira chez Favaillot; Dominique Machinet, s'il a fauté, ne sera plus garde champêtre; Carnavalet verra son secours du gouvernement supprimé; Jean-Claude Pacolet, à qui l'on ne peut faire davantage, sera mis à la porte de l'auberge, et vivent les élections libres, les femmes non électeurs et le scrutin secret!

Enfin, peu de temps avant l'aube, l'auberge du Bon Patriote se vide et Mme Desmarais, comme Condé avant la bataille de Rocroi, se prépare à dormir une heure ou deux avant l'action finale.

Cependant le ciel blanchit, puis une lueur rose parait à l'Orient. Comme disait Casimir Delavigne à propos des Vêpres siciliennes :

. . . . Faut-il qu'un jour nouveau
Eclaire de ses feux cet horrible tableau?...
Puisse le soleil fuir. . . . .

Mais le soleil se lève à son heure, calme et radieux, dans un lit de pourpre et d'or, et le spectacle offert par l'arrondissement de Lannemaze ne le fait pas reculer d'horreur comme dans un autre poème classique. Et pourtant !...

*(La suite au prochain numéro.)* JEANNE DE LIAS.

1. Voir l'*Ouvrier* depuis le 29 juillet 1896.

# RECETTES DE LA SEMAINE

Recette pour guérir les cors aux pieds.

Voici un remède sûr, mais qui demande une grande attention. Il s'agit seulement de racler avec l'ongle, ou mieux la pierre ponce, le dessus du cor et, quand le bout est un peu aplati de manière à pouvoir retenir une petite goutte de liquide, mettez-y, avec les plus grandes précautions, une goutte d'eau-forte qui brûlera la racine du cor et vous serez à jamais délivré de cet hôte incommode.

LA SOLITAIRE DU BOCAGE.

Pour faire disparaître l'enflure des pieds.

Lorsque, à la suite d'une marche fatigante, les pieds sont enflés, prendre un bain un peu prolongé dans une décoction de sureau, additionnée d'une forte poignée de sel.

Entretien du brillant des meubles et des marbres vernissés.

Mettre dans un verre 30 grammes d'orcanette (alkanna des teinturiers) en poudre avec 120 grammes de cire jaune. Faire fondre sur un feu doux en ayant soin de remuer constamment; passer au travers d'une grosse toile claire et ajouter 120 grammes d'essence de térébenthine, en continuant à tourner jusqu'à complet refroidissement. — Conserver dans des vases bien bouchés.

Pour en faire usage, on prend une petite quantité de cette préparation sur un chiffon de laine, avec lequel on l'étend bien également sur la surface du vernis altéré. Avec un autre morceau de drap bien sec on frotte vivement jusqu'à ce que le poli soit parfait et que la cire ne prenne plus aux doigts.

Pour les meubles de bois clair, on remplace l'orcanette par du bois jaune, également pulvérisé.

Pour les marbres on emploie de la cire blanche au lieu de cire jaune.

Cirage américain[1].

On prend 500 grammes de noir d'ivoire, 500 grammes de mélasse, 125 grammes d'huile douce, 125 grammes d'acide sulfurique. On mêle avec soin les trois premiers produits ensemble jusqu'à parfaite incorporation de l'huile et on y ajoute peu à peu l'acide sulfurique délayé dans trois fois son poids d'eau. — On mêle bien et on laisse reposer pendant trois heures. Enfin on ajoute de l'eau ou mieux de la bière jusqu'à consistance convenable.

Cirage anglais[2].

On mélange ensemble 125 grammes de noir d'ivoire, 125 grammes de mélasse, 30 grammes d'acide sulfurique, quatorze cuillerées de vinaigre, deux cuillerées d'huile d'olive. On bat bien les deux premières matières, puis la troisième et la quatrième. Le vinaigre se met le dernier. On obtiendra un excellent cirage demi-liquide.

Nous serions heureux de connaître une matière à employer ou à passer sur le ciment pour l'empêcher de ronger la peinture à l'huile.

Merci à qui voudra bien nous fournir ce renseignement.

# CHRONIQUE HEBDOMADAIRE

SOBRIQUETS DE NOS NAVIRES DE GUERRE. — CE QU'EN PENSE LE BONHOMME LA LANDELLE. — PARIS, TERRE CLASSIQUE DU PAUPÉRISME. — LE MENDIANT ÉCOSSAIS. — LES OISEAUX A PARIS. — LA MARCHE VERS L'OUEST. — FIN DES VACANCES. — LE PION. — LE LYCÉEN D'AUJOURD'HUI.

Le voyage de l'empereur de Russie commence à mettre sens dessus dessous notre marine. L'escadre de réserve doit se porter à la rencontre de l'empereur. A ce propos, il n'est question dans la presse que du déplacement du croiseur le *Rusé*, du cuirassé le *Foudroyant* et du vaisseau le *Terrible*. Je ne sais si mes lecteurs sont comme moi, mais tous ces noms horrifiques me bouleversent. Quand ils frappent mes yeux, une sorte de crainte superstitieuse m'envahit.

Je songe instinctivement à cette fameuse bataille navale du 18 juillet 1866, où, dès le premier coup d'éperon de l'humble bâtiment en bois monté par l'amiral Tegethoff, le cuirassé italien l'*Affondatore* (l'Enfonceur)... s'enfonça dans la mer.

Il serait grand temps, il me semble, de renoncer à ces sobriquets chinois. On ne saurait accuser nos officiers de marine de forfanterie. Leur bravoure simple et peu bruyante est légendaire. Ces vaillants soldats doivent d'autant plus souffrir qu'on leur fasse commander des bateaux qui portent inscrits sur leur proue des noms burlesques comme ceux-ci : la *Foudroyante*, le *Tonnerre*, la *Lave*, etc. Pourquoi pas *Croquemitaine?* L'explosion d'une machine, une tempête peut donner à ces fanfaronnades et à ces épouvantails le plus cruel et le plus douloureux contre-sens.

Il y a trente ans déjà, un vieux marin, G. de la Landelle, dans une satire pleine de verve, gémissait de la manie qui pousse les ingénieurs des constructions navales à blasonner ainsi nos navires de guerre. Lorsqu'on met en chantier, disait-il

un nouveau bâtiment,
Il faut bien lui donner un nom, mais franchement,
Quel est l'ingénieur qui peut dire, à l'avance,
Ce que démontrera la seule expérience?
Son vaisseau sera-t-il : *Rapide*, *Vigilant*,
*Entreprenant*, *Agile*, ou paresseux et lent?
De la liste effaçons sans admettre d'excuse
Ce *Rusé* qui pourrait être surpris par ruse,
L'*Ardent*, de peu d'ardeur trop souvent convaincu,
Le *Léger*, lourd bateau, — le pauvre *Infatigable*
Rentrant tout fatigué du gros temps qui l'accable,
L'*Inflexible*, qu'on vit fléchir, et le *Prudent*,
Audacieux coursier d'un brave commandant.

Ce vocabulaire frise sans doute le ridicule, répondent certains ingénieurs, mais « la tradition » le consacre. L'objection est piteuse. La mode des adjectifs horrifiques ne remonte qu'à la Révolution. Le charlatanisme des sans-culottes s'accommodait de ces désignations ronflantes; mais aujourd'hui, de telles épithètes ne jurent-elles pas avec nos mœurs? Au XVIII[e] siècle, c'était la mythologie qui triomphait : la *Sirène*, l'*Apollon*, *Mars*, la *Bellone*, l'*Hercule*, l'*Uranie*, la *Cléopâtre*, le *Neptune*, *Diane*, l'*Aquilon*, etc., sillonnent alors les mers. Au XVII[e] siècle et pendant les siècles précédents, nos navires historiques s'appelèrent la *Cordelière*, la *Grande-Hermine*, le *Soleil-d'or*, la *Marguerite-Rose*, la *Porte-Joie*, la *Vince-Guerre*, le *Canard*, le *Cheval-Marin*, la *Belle-Poule*, le *Corbeau-Noir*, le *Caragnon*, le *Jambon-Doré*, etc. Jean-Bart, l'illustre corsaire, fit ses premières campagnes sur le *Cochon-Gras*... Voyons, est-ce que par amour de la tradition, les directeurs de nos arsenaux maritimes oseraient ressusciter ces dénominations gauloises?

En tout cas, le temps est venu d'adopter une onomastique moins puérile et moins pompeuse que celle qui expose des cuirassés comme le *Formidable* aux faciles brocards de la petite presse.

Ecoutons encore là-dessus le bonhomme La Landelle :

De même qu'on dédie à saint Pierre, à saint Marc,
Modèles des chrétiens, une église chrétienne,
De même je veux, moi, qu'un nom de héros tienne
A tout vaisseau de guerre, et que sur les parois
On inscrive à grands traits ses principaux exploits.
Alors tout serait fait largement pour l'exemple
Si le nom des martyrs décore bien le temple,
Celui d'un grand marin, son buste, ses hauts faits
Seraient de beaux décors pour un vaisseau français.

Ces sagaces conseils ont reçu un commencement d'exécution. Nos grands marins, les Latouche-Tréville, les la Motte-Piquet, les Château-Renaud, les Suffren, les Tourville, etc., ont donné leur nom à des vaisseaux de guerre. Que de héros ne pourrait-on pas ajouter à ce livre d'or.

Qu'un peuple sans passé se trouve contraint de baptiser ses navires avec des adjectifs, je l'admets; mais quand une nation comme la nôtre s'honore de compter parmi ses fils les premier rois de la mer, c'est une ingratitude et une sottise de préférer à de tels héros des vocables qui font sourire les braves gens.

***

Paris serait-il, comme Londres, la terre classique du paupérisme. On y mendie à pied et à cheval, le jour et la nuit, en blouse et en habit noir. Nul doute que, parmi ces misérables, beaucoup ne soient dignes de l'intérêt public, de la pitié des âmes compatissantes. Mais comment distinguer les brebis des boucs; les vagabonds à l'affût d'une escroquerie du malheureux implorant une obole pour acheter le morceau de pain qu'il n'a pu se procurer en travaillant à la sueur de son front?

Vous connaissez l'histoire de ce voyageur accosté dans une rue d'Édimbourg par un homme d'une quarantaine d'années, d'assez mauvaise mine, qui le pria de lui donner une pièce de six pence (62 centimes).

— Non, lui répondit-il, je ne donne pas à des hommes de votre âge; et d'ailleurs, je trouve assez étonnant que vous vous permettiez de taxer les personnes.

— Monsieur, reprit le mendiant, c'est peu de chose que six pence, et vous me rendriez un grand service.

— Encore une fois, je ne donnerai rien, et si vous persistez à m'importuner, je vais vous faire arrêter.

— Eh bien ! monsieur, je me retire, mais cette bagatelle m'aurait sauvé de faire ce à quoi je vais me trouver contraint.

Là-dessus le mendiant poussa un profond soupir, secoua la tête et s'éloigna à pas lents.

— Pauvre diable ! pensa le voyageur ; le besoin le pousse au désespoir, et peut-être qu'en lui refusant ce qu'il me demande, j'aurai à me reprocher un grand malheur.

— Tenez, mon ami, dit-il en le rappelant, voilà les six pence,

1. Recette tirée du *Trésor des Familles*, par Louis Bonconseil; 1 vol. in-8° relié toile. Prix franco : 5 francs.
2. *Trésor des Familles.*

mais, je vous prie, quel est le sens de vos dernières paroles?

L'individu remercia, mit l'argent dans sa poche et répondit :

— Ma foi, mon maître, il y avait deux heures que je mendiais sans avoir un sou; si votre charité n'était venue à mon secours, j'aurais été obligé d'aller travailler, et je confesse que cette idée-là ne me souriait pas du tout...

***

Notre chère capitale tend aussi décidément à devenir une immense volière. Dans la rue que j'habite, les oiseaux foisonnent. Serins, merles, fauvettes, pinsons, linottes, chardonnerets, moineaux, se livrent, dès le matin, à leur effréné ramage qui ne s'apaise que vers le soir. Mon cabinet de travail donne sur une vaste cour où chaque fenêtre est pour ainsi dire garnie d'une cage. Pendant le jour et même la nuit, le chant des oiseaux peut presque me servir d'horloge. Si je rentre tard — et j'avoue que l'attrait des causeries prolongées le long des rues solitaires et muettes ou sous les majestueux ormes du quai d'Orsay me fait reculer assez volontiers l'heure du repos, — si je rentre tard, dis-je, lorsque je franchis le seuil de la porte cochère, le gazouillement bien connu de certain pinson retentit à mon oreille comme un doux reproche. Inutile de consulter ma montre; je sais qu'il est une heure et demie du matin. Une demi-heure après, c'est le tour de la fauvette, puis siffle le merle vers quatre heures. Le moineau ne commence à piailler que sur les cinq heures. C'est le sybarite de la gent ailée.

A six heures, le marchand de mouron, sa hotte d'herbes sur le dos, vient lancer dans la cour son refrain traditionnel :

Du mouron... pour les p'tits oiseaux! A ce cri, les ménagères affairées dévalent bruyamment des escaliers, et vont acheter la provende destinée aux captifs. Quelques minutes de silence se passent, puis le concert reprend plus animé que jamais. Par-dessus le *tutti*, un chant se fait particulièrement entendre : c'est celui de la fauvette. Le ramage de la fauvette se compose d'une multitude de notes courtes et précipitées dont le caractère est l'harmonie et l'ardeur.

La pureté et la sonorité du timbre défient toute comparaison: ce n'est pas, toutefois, une ode comme le chant du rossignol, mais simplement une chansonnette sautillante et joyeuse. Cela suffit pour que le peuple préfère la fauvette à des oiseaux plus bariolés. Le plumage gris et cendre manque d'éclat. En revanche, rien n'égale l'élégance des formes. Vive, alerte, la fauvette ne s'arrête point. Son vol léger, onduleux, furtif, remplit la cage d'un bruit d'ailes froissées.

Bien différent nous apparaît le merle. Sur un plumage noir de jais se détache un long bec d'un beau jaune. D'abord immobile, voici que le merle relève la queue, la baisse, la relève de nouveau ; il semble inquiet, il tourne la tête de tous côtés, il observe; puis, rassuré, il commence quelques roucoulements modulés à voix basse; enfin, sa gorge s'enfle, son bec s'ouvre largement, il chante à plein gosier. Ce n'est pas un chant, si vous voulez, c'est plutôt un sifflement; mais que de force, d'entrain, de gaîté, dans ces notes sonores et variées qui percent l'air! Mon voisin, le charbonnier, se sent tout ragaillardi par ce débordement de joie. Le lyrisme le gagne. Tout en taillant à coups de hachette, sur le billot de chêne, les cottrets trop longs, voici qu'il se met à l'unisson de ce ramage et qu'il entonne à tue-tête, sur l'air d'une bourrée de la Limagne, le couplet que voici :

N'ey ma chin sous,
Ma mya n'a ma quatri :
Coumant farains
Quand nous maridaroins ?
N'en tsataraios
In soupi'n scudala
In culerion
Per manza tous dous.

C'est-à-dire : « Je n'ai que cinq sous, — Ma mère n'en a que quatre; — Comment ferons-nous. — Quand nous nous marierons ? — Nous en achèterons — Un pot, une écuelle, — Une petite cuiller — Pour manger tous deux. »

C'est ainsi que la joie de la nature fait tressaillir le cœur de l'homme

***

Curieuse destinée que celle de notre Paris! Au déclin du XVIe siècle et au commencement du XVIIe, tout le mouvement de la capitale se concentre au Marais. Les Rohan, les La Châtaigneraie, les Sévigné, les Dallecat, les Sully, les d'Effiat, les Mayenne, les Lamoignon, etc., étalent leur faste dans le quartier envahi de nos jours par les fabricants; c'est la cité des grands seigneurs.

La haute aristocratie vit et s'agite autour de la place Royale. Aux jours de pluie, les promeneurs circulent sous les arcades; pendant la belle saison, on se donne rendez-vous sur la pelouse. C'est là que les gens de qualité se rassemblent au retour des petits levers du Louvre; c'est là que se pavanent dans leur tenue la plus fanfaronne les raffinés d'honneur, tels que les Chantal, les de Beuvron, les Thorigny, les Bouteville. Ces rodomonts se font remarquer par l'ampleur de leur panache, par la hauteur de leurs talons rouges, par l'exubérance de leurs fines moustaches et surtout par la prolixité de leur rapière.

Un siècle s'écoule; le beau monde se transporte au Palais-Cardinal — plus tard Palais-Royal. — « On essaierait difficilement de peindre le spectacle que présente cette promenade, écrit le baron Grimm, lorsque le soleil, baissant sur l'horizon, permet aux femmes d'y venir respirer le frais et jouir dans ce jardin du plaisir de se voir et surtout d'être vues... Les feux de cent quatre-vingts réverbères qui éclairent les cafés, les restaurants et les boutiques répandent sur cette promenade une lumière dorée. »

L'horizon s'assombrit, mais la Révolution, loin de préjudicier à la vogue du Palais-Royal, la porte à son comble : c'est le forum de la République. Sous l'empire, les cafés et les spectacles foisonnent, toute la société élégante envahit les galeries. A partir de midi le défilé commence et ne se termine que vers une heure du matin. C'est le 31 décembre 1836 seulement que le Palais-Royal est abandonné. La Chambre supprime la roulette; dès le lendemain, la foule se porte vers les « boulevards ». A partir de ce moment et jusqu'à la guerre de 1870, les gentlemen adoptent cette position stratégique et n'en bougent point. Boulevardiers, petits crevés, cocodès, dissipateurs étiolés, capitalistes engagés dans de vastes spéculations, directeurs de compagnies, gentilshommes de vieille race, ne sortent point de cet étroit échiquier qui va de la rue Montmartre à la Madeleine. On y déjeune, on y dîne et on y soupe.

Mais la guerre vient, et peu à peu le boulevard commence à se dépeupler, les grands magasins éteignent dès huit heures leurs becs de gaz, les restaurants de luxe se vident, les grands cafés se ferment, le *high life* remonte vers la Madeleine et enfile l'avenue des Champs-Elysées. C'en est fait du « Grand Boulevard ». On se demande comment le Tout-Paris a pu, pendant tant d'années, se contenter du perron de Tortoni et de la terrasse du café Riche. La *gentry* ne se montre sur le Boulevard que pour se livrer à des achats de gants et de parfumerie. Le matin et le soir, le bois de Boulogne est le grand centre d'attraction du patriciat parisien. Le pavillon d'Armenonville et le café de la Cascade détrônent les restaurants d'autrefois. Le vélocipède concourt à cette déchéance. Au plaisir de contempler les vitrines de la rue de la Paix ou du boulevard des Italiens, les oisifs préfèrent les émotions du jeu de polo ou les distractions plus calmes du lawn-tennis : on dirait qu'il n'est plus possible de passer une journée agréable à Paris sans aller faire un tour dans l'allée des Acacias. De cinq à sept heures, hiver comme été, les véhicules y affluent. Le boulevard est abandonné aux gens d'affaires et aux provinciaux. La brasserie Pousset, le café Riche, le Café Américain, la brasserie Zimmer, la Taverne Anglaise, voilà maintenant les principaux lieux de rendez-vous du boulevard. Une force instinctive pousse de plus en plus Paris vers l'Ouest. Le bicycle aidant, on va déjeuner à Saint-Germain, à Rambouillet et à Versailles, comme autrefois au Helder et à la Maison Dorée. Evolution étrange, mais salutaire! Qui sait s'il n'arrivera pas un jour où, d'étapes en étapes, les gentlemen finiront par aller se fixer à demeure sur les plages de Normandie, ce « boulevard » maritime de la France? Au XXe siècle, l'évasion vers l'Ouest prendra de telles proportions que Paris lui-même — vous le verrez — sera graduellement abandonné.

***

Voilà la fin des vacances, des bienheureuses vacances, après lesquelles tout le monde soupire, mais dont chacun est bien aise de sortir après deux mois de repos absolu et d'inaction. L'ennui naquit un jour de l'uniformité, vous le savez bien, et les divertissements de la villégiature ne laissent pas à la longue d'être un peu monotones. Les écoliers eux-mêmes retournent à leur prétendue geôle sans trop de mélancolie. Nous pouvons en juger par la gaieté parfois un peu bruyante des jeunes « potaches » qui ont repris cette semaine le chemin du collège ou du lycée... Il y a sans doute un instant pénible dans la séparation; mais cet instant ne dure pas, et la joie de revoir une multitude de camarades, de se remettre courageusement au travail interrompu et d'imaginer de nouveaux trucs pour égayer les longues heures de la détention dissipe bien vite ce léger nuage et rassérène les fronts assombris.

On se retrouve dans la cour au milieu des grands arbres, témoins de longues causeries plus ou moins philosophiques, tout près de la salle d'étude aux pupitres grossièrement sculptés par le couteau du paresseux. On descend au réfectoire, où le cuisinier sait l'art d'habiller le haricot à un nombre de modes incalculables. Là-haut est la classe, cette citadelle du professeur, qui, le binocle sur le nez, se prépare à commenter quelque auteur obscur avec une terminologie technique empruntée de la veille aux maîtres allemands.

Puis on retrouve le maître d'études, le pion, pour employer le cruel argot des internes, tyran et victime, craint et haï des élèves comme une réduction du bourreau. Ce tyran est à coup sûr le plus malheureux des mortels : jour et nuit esclave d'une consigne plus lourde que celle qui pèse sur le factionnaire immobile au seuil de sa guérite, il est honni de ceux qu'il surveille, mal traité par le censeur, méprisé des chargés de cours, qui le traitent avec une morgue hautaine.

Quelle différence entre le surveillant universitaire et le surveillant des établissements religieux, pour lesquels les élèves ont les mêmes égards que pour les professeurs eux-mêmes.

C'est que l'éducation proprement dite y joue un aussi grand rôle que l'instruction et la préparation aux examens. On ne confie point cette délicate affaire à des jeunes gens à la recherche d'une position sociale sans garantie de moralité, mais à des religieux, à des prêtres se dévouant à une ingrate besogne, comme la Sœur de charité se dévoue au soulagement des pauvres et le Frère des écoles chrétiennes à l'éducation des enfants du pauvre. Les surveillants des collèges libres exercent sur la jeunesse confiée à leurs soins une tout autre influence que les maîtres d'études mercenaires condamnés par une fatalité qu'ils déplorent amèrement à une tyrannie écœurante. Ils se mêlent aux conversations, dirigent les jeux — qui sont obligatoires — et y prennent part avec un entrain, une ardeur juvénile qui, de prime abord, paraissent incompatibles avec la soutane.

Les entretiens à la mode de Pythagore ne sont point de mise pendant les récréations. On leur préfère des exercices plus hygiéniques et plus rassurants pour la moralité générale. Une division qui joue aux barres ne conspire pas. Au lycée, tout le monde, à partir de la quatrième, s'adonne aux charmes de la conversation.

Eh! mon Dieu! n'ont-ils pas beaucoup à se dire, nos lycéens. A l'heure actuelle, ils sont au courant de tous les faits et gestes de la ville et du boulevard. Un tel vient de lire le nouveau roman à sensation; cet autre a assisté à la première du Vaudeville; la Bourse passionne celui-ci; les courses de Longchamp empêchent celui-là de dormir. C'est à croire qu'il n'y a plus d'enfants. Mais rassurez-vous, il en existe encore quelques-uns, même au lycée. Seulement ils sont l'exception. Jadis ils étaient la règle.

Oscar Havard.

# JEUX D'ESPRIT DE L'OUVRIER

*Pour les prix et les conditions, voir le n° 1920 du 10 juin 1896.*

43. — MÉTAGRAMME

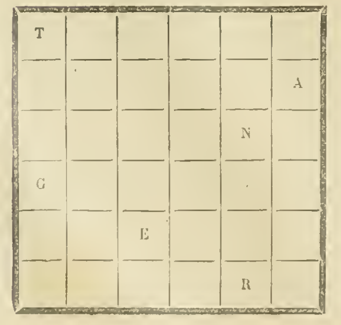
— Aiguillon, — sorte de civière,
— Corrige l'outrage des ans.
— Département ou bien rivière.
— Un parfum tout comme l'encens.
— Chez les Anglais une mesure.
— Que jamais, vaut mieux celui-ci.
— Cherchez, le problème est fini.

44. — MOTS EN CRUCHE

(acrostiche).

```
    C Y * H * R E
  D E L * I * T R E
P     I * A * S     E
A       * L *       S
J       * I *       A
C     L * R * N     S
P   E L * I * S O   N
  M I R * B * L L E
  N I C * O * I N I
  C H A * O * L E S
  C O L * M * L L E
  B O U * A * I E R
    B E * R * N G
      C * R * S
        * R *
      P * E * O
    P R * F * C E
  C A T * P * L T E
  L E S * R * U E S
```

45. — CARRÉ MAGIQUE



| | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|
| T | | | | | |
| | | | | | A |
| | | | | N | |
| G | | | | | |
| | | E | | | |
| | | | | R | |

Compléter le carré ci-dessus de manière que chacune des lettres du mot GRENAT soit employée 6 fois et que l'on puisse lire horizontalement deux anagrammes de ce mot. Chacune des lignes horizontales, chacune des colonnes verticales et les deux grandes diagonales ne doivent pas renfermer deux fois la même lettre.

AVIS IMPORTANT : *Les problèmes ci-dessus sont les derniers du concours. — Nous rappelons que les solutions doivent être envoyées toutes ensemble avant le 1er octobre. Ces solutions seront écrites très lisiblement; en tête du papier, le concurrent inscrira ses nom et adresse et son pseudonyme s'il en adopte un.*

*Adresser tout ce qui concerne les Jeux d'esprit au rédacteur soussigné, aux bureaux du journal.*

Œdipe.



*Le Directeur-Gérant* : HENRI GAUTIER. Sceaux. — Imp. Charaire et Cie.

5 centimes le N° année courante (10 centimes le N° années échues.) N° 1950 TRENTE-SIXIÈME ANNÉE. — 23 Septembre 1896.

# L'OUVRIER

**Journal illustré paraissant le Mercredi et le Samedi**

| ABONNEMENT D'UN AN : (104 numéros) France, Algérie et Belgique : 6 francs. | DIRECTION ET ADMINISTRATION : LIBRAIRIE BLÉRIOT. HENRI GAUTIER, SUCCESSEUR, 55, quai des Grands-Augustins, Paris. | ABONNEMENT D'UN AN (104 numéros) Colonies et Étranger (sauf la Belgique) : 7 francs. |
| --- | --- | --- |

## A L'ABORDAGE! PAR HENRY DE BRISAY



C'étaient Maryvonne et Mavourita qui marchaient, les mains enlacées. (Voir page 331.)

# A L'ABORDAGE ! [1]

## GRAND ROMAN D'AVENTURES

PAR

**HENRY DE BRISAY**

DEUXIÈME PARTIE

## LE SECRET DE YODAH

### IV (*Suite*.

Yodah se recueillit un instant, puis commença ainsi .

— Quand, après le meurtre de mes deux sœurs, notre père vénéré eut livré le secret du trésor afin de nous conserver la vie, nous fûmes entraînés dans trois cachots différents et surveillés étroitement. Ma première pensée, quand je fus seul, fut de m'évader de ma prison, mais comment? Il me vint pourtant une idée hardie, que je résolus de mettre à exécution, coûte que coûte.

« Vous savez, mon bon père, que dès ma jeunesse, je me suis occupé des mystères de notre sainte religion et que j'ai pénétré quelques-uns des prodiges qui frappent d'admiration ceux qui en sont témoins.

« Il s'agissait de simuler la mort et d'être enterré par les soins d'hommes dévoués qui reviendraient ensuite, au moment fixé, m'exhumer de ma sépulture et me rendre à la vie.

« Je feignis, au bout du deuxième jour, une langueur mortelle, et, sur les nouvelles qu'on lui donna de ma santé, Linton vint me visiter dans mon cachot. Quand il me vit, mon état avait empiré et j'étais en proie au délire et à la fièvre. Vers le soir, j'eus un moment d'apaisement et j'en profitai pour demander qu'on me fasse venir Halimouni, le vieux et saint prêtre de la pagode de Maïssour.

« On transmit ma requête à Linton, qui ne crut pas devoir la repousser. Il fit venir le brahme, mais installa deux interprètes dans ma prison, qui devaient assister à l'entrevue et lui répéter toutes nos paroles.

« Le renard anglais était fin, mais je l'étais plus que lui. Aussitôt que Halimouni fut en ma présence, j'employai le langage sacré des prêtres et des fakirs, langage inconnu du vulgaire. Je vis bien, à la surprise des interprètes, qu'ils ne connaissaient pas le premier mot de l'idiome employé. Néanmoins, pour ne pas se faire mal voir de Linton, en avouant leur ignorance, ils racontèrent effrontément que nous avions eu la plus édifiante des conversations et que notre entretien avait roulé tout entier sur les choses de l'autre vie.

« Halimouni entra parfaitement dans mon dessein et jura de m'être fidèle. Il fut décidé que, aussitôt que j'aurais atteint le degré de rigidité cadavérique nécessaire pour donner l'image parfaite de la mort, il demanderait à me rendre les funèbres devoirs, ce que probablement on ne lui refuserait pas. Si pourtant — il fallait tout prévoir — Linton voulait me faire enterrer comme un chien, mon complice devait recueillir mon corps et exercer sur moi les différentes pratiques qui devaient me permettre de subir impunément ce trépas momentané.

« Par bonheur, Linton, qui était charmé de ma mort, permit à Halimouni de m'ensevelir. Le bon vieillard observa strictement tout ce que je lui avais prescrit.

« Il plaça mon corps sur un linceul de lin, le visage tourné vers le levant, puis me boucha hermétiquement les narines, les paupières, les oreilles, la bouche avec des tampons de ouate enduits de cire. On enferma le corps dans le linceul, et on le déposa dans une grande caisse de bois précieux. Les obsèques furent faites avec une certaine pompe et Linton voulut même y assister. Ici, se dressait une première difficulté. Il fallait remplacer au dernier moment sur le bûcher mon corps par un simulacre quelconque adroitement apporté. Mais Halimouni avait tout prévu. La boite qui contenait mon corps fut descendue dans une fosse creusée à cet effet sous le bûcher, tandis que les ouvriers qui étaient des hommes sûrs tiraient de cette même fosse un cercueil identiquement pareil au mien et qui renfermait le cadavre d'un paria, mort la veille.

« Huit jours après, le bon vieillard vint me chercher dans ma cachette. Il m'emporta dans sa maison et commença à me verser de l'eau chaude sur la tête, sans cependant ouvrir le linceul. On ne pouvait distinguer le pouls ni aux bras, ni aux jambes, ni dans la région du cœur. Tout le corps était froid. Halimouni et ses serviteurs commencèrent à me laver et à me frictionner doucement. Puis on me mit sur le crâne une couche de pâte de froment chaude et l'on répéta cette application. On m'ôta ensuite des narines, des oreilles, des yeux et de la bouche les tampons de ouate enduits de cire et Halimouni m'ouvrit les dents avec un couteau et amena ma langue en avant pour dégager les voies respiratoires. On me frotta les paupières avec de la graisse, puis un serviteur me les ouvrit : mes yeux étaient encore vitreux.

« A la troisième application de la pâte brûlante sur la tête, tout mon corps tressaillit, les narines palpitèrent, le pouls battit faiblement, mes membres tiédirent. Halimouni me mit un peu de beurre fondu sur la langue. Mes yeux reprirent peu à peu leur éclat; j'étais revenu à la vie.

« A partir de ce jour, mon existence fut tout entière consacrée à la vengeance. J'organisai une vaste association de patriotes, auxquels je ne révélai pas le secret de ma naissance. Partout où je le pus, je fis aux Anglais une guerre mortelle, sans pitié. J'ai versé le sang anglais à flots et cependant je ne peux me rassasier de meurtres!...

Ici, Yodah s'arrêta et resta quelque temps silencieux.

— Et votre père et Mavourita? demanda doucement le Hollandais.

— C'est vrai, je ne vous ai pas encore tout dit, poursuivit le fakir en élevant la tête. Quand Linton me crut bien mort, il songea que mon père était un témoin bien gênant, si par hasard le gouvernement anglais lui demandait compte de ses cruautés, et il fit étrangler le malheureux prince dans sa prison. Mavourita restait seule vivante. Il voulut en faire son esclave et son jouet, la fière enfant lui cracha au visage tout le mépris et toute l'horreur qu'il lui inspirait. Dans un accès de rage folle, la brute immonde la poignarda et la crut morte. Il fit enlever ce qu'il prenait pour un cadavre et ordonna qu'on le jetât sur la grève. Ce fut là que je recueillis ma pauvre sœur que j'eus bientôt guérie de ses blessures.

« Elle, je la fis reconnaître comme la dernière fille de Doulah Singh et tous les Missoughis la respectent à l'égal d'une souveraine. Pour moi, si j'ai voulu conserver mon rôle obscur, c'est que j'évite ainsi bien des compétitions qui pourraient être fatales à l'unité de l'œuvre. De plus, nul ne se défie de moi et personne ne songe à soupçonner le pauvre fakir.

— Mais, mon cher enfant, puisque vous disposez d'une puissance aussi considérable, n'avez-vous jamais essayé d'enlever le trésor d'Angotka malgré la garnison anglaise qui le garde sans s'en douter?

— Mon bon père, d'autres soins plus graves me réclamaient. Aujourd'hui, ce que j'ai rêvé si longtemps, l'alliance d'Hyder-Ali et des Français, est un fait accompli. Dans quelque temps, il n'y aura plus un Anglais dans l'Inde, je puis donc m'occuper de mes querelles personnelles. Voilà pourquoi je vous dis : demain nous marcherons sur Angotka, et jamais Harry Linton n'atteindra la pagode.

Le Hollandais et Yodah occupèrent le reste de la nuit à préparer le plan d'attaque qu'ils allaient soumettre à Kerbraz tandis que Mavourita s'était retirée dans son palanquin.

Quand le jour parut, les deux hommes parlaient encore.

Comme toujours, Roëllo se trouva le premier debout. Il sortit des plis de sa couverture et descendit jusqu'au ruisseau où il fit ses ablutions. Comme il revenait vers le campement pour gourmander les paresseux, il se trouva en face de Yodah et du Hollandais.

Le corsaire ouvrait la bouche pour souhaiter le bonjour à l'Hindou, quand il aperçut Wouvermann. Sa surprise fut telle qu'il demeura la main tendue et la bouche ouverte.

Le Hollandais se mit à rire :

— Vous ne vous attendiez pas à me voir, n'est-ce pas, mon capitaine ?

— J'avoue, reprit Roëllo qui riait maintenant de sa surprise, que j'ai été complètement ahuri en me trouvant nez à nez avec vous. Par quel prodigieux hasard vous trouvez-vous dans ces parages ?

— Je vais vous le dire, mon cher Roëllo. Venez vous asseoir avec moi sur ce vieux tronc renversé qui va nous fournir un banc naturel.

Roëllo obéit.

— Venez, Yodah, dit Wouvermann, j'ai besoin de votre présence.

Le jeune homme s'approcha.

— Là, maintenant que vous voilà bien à côté de moi, tous les deux, je commence.

Le vieux Hollandais dit tout ce que nous savons déjà. Mais, jusqu'au dernier moment, il cacha le nom du capitaine de Saint-Malo.

La généreuse nature de Roëllo s'enthousiasma pour la lutte à entreprendre.

— Je suis des vôtres, dit-il d'abord en tendant les mains à Yodah et à Wouvermann.

Puis il s'assombrit.

— J'ai une mission à remplir, dit-il, une mission qui ne peut souffrir un plus long retard.

— Ne craignez rien, capitaine, dit Yodah, vous arriverez à temps auprès du glorieux Suffren.

— Quand pourrai-je partir ?

1. Voir l'*Ouvrier* depuis le 1er août 1896.

— Dans trois jours nous serons vainqueurs.
— Vous me donnerez un guide ?
— Je vous conduirai moi-même.
— Alors, en avant! mes amis, et mort aux Anglais!
Le moment délicat était arrivé.
— Mon capitaine, dit doucement le Hollandais, je ne vous ai pas dit le nom de celui qui nous commande.
— Qu'importe ! riposta impétueusement le corsaire, je servirais comme volontaire, comme le dernier des soldats pour une aussi juste cause.
— Il faut que vous le sachiez pourtant.
— Alors son nom, son nom, vite.
— Kerbraz !
Roëllo blêmit.
— Si vous me promettez, dit-il après un violent combat intérieur, que je n'aurai pas à subir de nouvelles provocations de sa part, j'oublie tout pour quelque temps et je marche sous ses ordres.
— Soyez tranquille, mon capitaine, dit joyeusement le vieillard, Kerbraz ne vous parlera de rien ; je m'en charge, et nous finirons bien par arranger votre vieille querelle.
— Ça, jamais, dit le corsaire avec force. Nous viderons notre différend en temps et lieu ; pour l'instant, je vous appartiens.
A ce moment, deux gracieuses figures se dressèrent devant Roëllo.
C'étaient Maryvonne et Mavourita qui marchaient, les mains enlacées.
Roëllo se leva pour saluer la princesse et embrasser sa fille.
— Embrassez-moi aussi, mon père, dit Mavourita avec son accent chanteur et en tendant son front au marin.

## V

### PRISONNIÈRE !

Tandis que Roëllo retrouvait le Hollandais et Yodah, Mavourita, la petite reine, sortait de son palanquin et respirait longuement l'air parfumé du matin. Au milieu de cette admirable végétation elle semblait elle-même une grande fleur, la plus belle, la plus rayonnante de toutes. Elle sourit au soleil, chanta avec les oiseaux, puis s'adressant à Djemma, son éléphant favori, et caressant de sa main mignonne la lourde oreille de l'énorme bête :
— Va, lui dit-elle, mon Djemma, mais ne t'éloigne pas trop et viens bien vite quand je t'appellerai.
On aurait juré que le monstrueux pachyderme comprenait tout ce que lui disait la jeune fille. Il clignait ses petits yeux, remuait sa trompe, balançait ses oreilles et semblait parfaitement heureux de la permission enfin accordée.
Il se releva d'abord sur les genoux, puis fut debout d'un second effort et s'en alla dans la forêt au petit pas, cueillant avec sa trompe des régimes de bananes qu'il s'offrait pour premier repas.
Mavourita, en digne fille d'Eve, était curieuse et elle brûlait de voir enfin cette jolie enfant de France dont son frère lui avait parlé et dont il avait tracé un portrait si séduisant. Autour d'elle, il n'y avait que des matelots roulés encore dans leur couverture et paraissant dormir d'un profond sommeil.
Elle aperçut enfin, auprès d'un bouquet de bruyères géantes, une petite tente dont le store léger battait au vent du matin.
Mavourita s'avança avec précaution et, allongeant un peu son cou flexible, elle put bientôt plonger ses regards sous le frêle abri.
C'était bien Maryvonne qui reposait sous la tente. La blonde mignonne dormait d'un sommeil d'enfant dans son hamac de soie. Un rêve charmant occupait sans doute sa pensée, car elle souriait doucement et ses rouges lèvres entr'ouvertes laissaient voir l'éclat humide de ses dents de perle.
Longtemps, ravie, souriant aussi, la petite reine contempla la Française.
Enfin Maryvonne ouvrit ses yeux de bleuet et ses regards s'arrêtèrent d'abord sur la gracieuse tête brune penchée sur elle.
Les deux jeunes filles échangèrent tout d'abord un sourire.
— Ma sœur Maryvonne a-t-elle bien reposé? demanda Mavourita de sa douce voix chantante.
— Vous connaissez mon nom? fit la fille de Roëllo avec étonnement.
— Je suis la sœur de Yodah...
— Il nous a sauvé la vie, dit vivement Maryvonne en tendant ses mains à l'Indienne.
— Yodah est puissant et Dieu lui a donné la force, il connaît les secrets des plantes et le langage des animaux.
— Depuis quand êtes-vous arrivée au campement?
— Cette nuit.
— Votre frère vous accompagnait?
— J'étais seule avec mon petit serviteur Djin et mon éléphant Djemma.
— Vous n'avez pas eu peur dans cette grande forêt?

Mavourita sourit fièrement.
— La fille des rajahs, dit-elle, n'a jamais connu la peur. D'ailleurs, si un danger quelconque m'avait menacée, à un appel de ma voix mille défenseurs seraient sortis de l'ombre.
Puis elle ajouta :
— D'ailleurs, la fille du grand Roëllo doit ignorer la crainte.
— Je remets ma destinée entre les mains de Dieu; voilà le secret de mon courage.
« Avez-vous vu mon père?
— Pas encore. Il cause là-bas avec mon frère. Voulez-vous que nous allions le trouver ensemble?
— Certes!
Légère et vive, Maryvonne sauta à bas de son hamac et sortit de sa tente.
En se dirigeant vers le corsaire, Mavourita disait :
— Je crois que nous serons des amies...
— J'en suis sûre pour ma part, répondait Maryvonne, je sens que je vous aime déjà de tout mon cœur.
A ce moment, les deux jeunes filles étaient arrivées auprès de Roëllo et saluaient le corsaire ainsi que nous l'avons raconté plus haut.
Après avoir embrassé Maryvonne, le vieux Hollandais dit à ses amis :
— Nous n'avons plus une minute à perdre. Il faut nous mettre le plus tôt possible en route pour Angolka.
— Je suis entièrement à votre disposition, je vous le répète, dit le corsaire, puisque vous m'avez promis de me faire rattraper le temps employé à l'expédition.
— Et je vous le promets encore, assura Yodah.
Il ajouta en s'adressant à sa sœur :
— Où sont campés Kerbraz et sa troupe?
— Je les ai laissés près du tombeau de Kreshar.
— Bien. Nous les retrouverons facilement. Préparons tout pour le départ.
Les trois hommes s'éloignèrent. Les jeunes filles restèrent seules.
— Serait-il vrai ? demanda Maryvonne, tremblante d'émotion, à sa compagne, Kerbraz Tête de fer se trouve dans les environs?
— Il n'y a pas trois heures de marche à faire pour le rejoindre.
— Et... vous l'avez vu, ainsi que les hommes de sa troupe?
— Mais certainement, ma sœur Maryvonne.
La jeune fille hésita un instant, puis en rougissant beaucoup elle demanda à l'Indienne :
— Son fils n'était-il pas avec lui ?
Mavourita eut un malicieux sourire que la Française ne remarqua pas et répondit d'un air indifférent:
— Son fils?... Je ne pense pas que Kerbraz eût un fils avec lui...
Maryvonne poussa un faible cri, blêmit affreusement et tomba sur le sol où elle demeura privée de connaissance.
Au désespoir, Mavourita s'était jetée dans l'herbe à côté d'elle et lui prodiguait les soins les plus affectueux.
— Ma chérie aimée, répétait-elle, ma sœur Maryvonne, je vous ai trompée, je suis une méchante... Mais si, Kerbraz a son fils près de lui... son fils Louis qui est beau et vaillant comme son père, son fils Louis que vous aimez!...
Quand Maryvonne revint à elle, ses regards s'attachèrent à Mavourita avec une si douloureuse anxiété que la petite reine, la prenant dans ses bras, la couvrit de caresses.
Et, tout en l'embrassant, elle répétait à son oreille.
— Je suis une méchante... j'ai voulu vous taquiner un peu. Mais j'ai vu votre fiancé Louis... comme vous le verrez vous-même avant la fin du jour.
A ces douces paroles, les couleurs reparurent aux joues d'églantine de Maryvonne.
— Si vous saviez comme je l'aime, dit-elle tendrement.
— Je le sais, ma sœur, dit gravement l'Indienne, et c'est pour cela que je me reproche mon absurde supercherie de tout à l'heure.
— Ne parlons plus de cela. Mais puisque j'ai commencé à vous faire des aveux, il faut que je vous dise aussi tous les obstacles qui s'élèvent entre Louis et moi.
— Vous voulez sans doute parler de la rivalité qui existe entre vos deux pères?
— Comment savez-vous cela?
— J'ai entendu mon frère et le Capitaine Noir qui en parlaient cette nuit.
— Alors vous comprenez mes désespoirs, mes craintes de tous les instants...
— Ne sait-on pas quelle est la cause de cette mutuelle haine?
— Personne jamais n'a pu découvrir le motif qui les a si cruellement divisés.
— Je parlerai de tout cela à mon frère. Il saura bientôt ce qui nous occupe et peut-être, connaissant d'où vient le mal, trouvera-t-on plus facilement le remède.
— Comme vous êtes bonne!...
— Ecoute, ma petite sœur, veux-tu que nous nous disions *tu*. Il me semble si froid entre nous, ce vous cérémonieux; car je t'ai vue ce matin pour la première fois, mais il me semble qu'il y a bien longtemps que mon cœur te connaissait.
— Quelle bonne idée tu viens d'avoir, Mavourita, et comme tu

dis bien tout ce que j'ai ressenti, moi aussi, dès la première minute où je t'ai vue.

Les deux enfants s'embrassèrent.

— Maintenant, dit Mavourita, il faut tout préparer pour notre départ. Tu feras le voyage avec moi, sur Djemma

— Qui appelles-tu Djemma ?

— Mon éléphant.

— Tu as un éléphant?

— Mais certainement. Il est doux, robuste, intelligent et semble parfois avoir plus de raison que bien des hommes.

— Je ne le vois pas.

— Il est dans la forêt et il viendra tout à l'heure à mon premier appel.

Tout en causant, les deux amies étaient arrivées auprès de la petite tente qui avait servi d'abri à Maryvonne.

Mavourita dit brusquement à la Française :

— Quel est donc ce grand jeune homme qui donne des ordres aux maletots?

— C'est Guy Roëllo, mon frère.

— Comme il est pâle...

— Il s'est épuisé en m'arrachant à la mort.

— Comme il est triste !

Maryvonne resta silencieuse.

— Tu connais la cause de son chagrin? insista l'Indienne.

— Oui.

— Tu ne peux pas la dire à ta sœur ?

— Si, ma chère Mavourita, je vais tout te dire. Guy a le cœur déchiré par une immense douleur. Il y avait sur notre navire une jeune femme qui était admirablement belle et semblait douce et bonne. Mon frère l'aima pour son malheur.

— Et elle ne l'aimait pas !...

— Elle joua la comédie la plus indigne et s'amusa de mon pauvre Guy comme d'un jouet.

— Qu'est-elle devenue? A-t-elle pu se sauver?

Maryvonne eut un triste sourire.

— Elle s'est sauvée la première, dit-elle, elle était la complice de son frère et de sir Harry Linton qui firent sauter l'*Agile*, le brick de mon père.

— Horreur! s'écria Mavourita, les yeux agrandis par l'épouvante. Oh! raconte-moi, raconte-moi vite tous les détails de cette affreuse histoire.

Très brièvement, Maryvonne mit la petite reine au courant des événements qui avaient précédé l'explosion et le naufrage. Quand elle eut terminé son triste récit, elle embrassa passionnément son amie, puis jetant un long regard vers Guy, toujours sombre :

— Pauvre garçon ! murmura-t-elle.

Une demi-heure après, tout était en ordre pour le départ. Mavourita avait voulu prendre Maryvonne avec elle dans son palanquin, mais Yodah l'ayant chargée d'une mission pressée pour des affiliés habitant des districts assez éloignés, elle dut à son grand regret laisser sa compagne monter un superbe cheval que le fakir avait fait équiper à son intention.

Des serviteurs noirs portaient le vieux Toussaint sur une civière. Tous les hommes étaient à pied. En tête, marchaient Roëllo et le Hollandais. Yodah, après avoir donné au corsaire des indications précises sur la marche à suivre, avait disparu dans la forêt après avoir dit à ses amis qu'il reparaîtrait au moment opportun.

A l'arrière-garde, Guy, son fusil entre les bras, allait muet et sombre, semblant ne rien voir, ne rien comprendre de tout ce qui se passait autour de lui; Maryvonne, qui ne le perdait pas de vue, poussa son cheval près de lui.

— Tu souffres, mon pauvre Guy? lui demanda-t-elle doucement.

— Je cherche à oublier, répondit le jeune homme. Mais, je t'en prie, laisse-moi seul avec mes pensées.

— Est-ce ainsi que tu oublieras?... murmura la jeune fille en s'éloignant.

Maryvonne n'était pas sans inquiétude sur l'entrevue qui allait avoir lieu entre les deux corsaires, mais elle avait toute confiance dans la prudence du Hollandais et elle pensait bien qu'il n'aurait pas mis ces deux vieux rivaux en présence sans avoir pris ses précautions.

Mais la pensée qui, dans son esprit, dominait toutes les autres, c'est qu'elle allait voir son cher Louis. Depuis longtemps les deux pauvres enfants ne pouvaient plus se rencontrer qu'à de rares intervalles, et sa dernière entrevue avec lui, au moment du combat des deux corsaires contre l'escadrille anglaise, avait été l'un de ces courts moments de bonheur.

On marchait depuis deux heures à peu près et le soleil était déjà brûlant. Roëllo cherchait un endroit pour faire la sieste, ainsi qu'il avait été convenu avec Yodah, qui pensait avec raison qu'une marche trop longue d'une seule traite serait trop pénible pour des hommes qui n'étaient pas acclimatés et qui n'étaient pas encore remis des fatigues du voyage.

On était arrivé à une vaste clairière qui s'ouvrait d'un côté sur une large plaine toute plantée de hautes herbes.

Tout à coup, le cheval de Maryvonne fit un brusque écart, pris d'un vertige soudain, pointa, rua et enfin s'élança comme un furieux, droit devant lui, complètement emballé.

Maryvonne était une écuyère consommée: elle resta donc en selle, mais ne put arriver à maîtriser sa monture.

Roëllo s'était précipité en avant, suivi du Hollandais et de Guy qui avait été attiré par les cris d'effroi poussés par les deux hommes. Mais le cheval continuait sa course vertigineuse et il eut bientôt disparu dans un pli de terrain.

Maryvonne était vaillante, et maintes fois son courage avait été à l'épreuve.

Dans le danger où elle était, elle ne perdit pas son sang-froid et chercha à diriger autant que possible dans la direction de la plaine la course endiablée du cheval.

Le maudit animal semblait poursuivi par d'invisibles furies qui, armées de fouets, précipitaient son galop. Cette périlleuse chevauchée dura presque une demi-heure. Enfin, elle sentit que le cheval commençait à donner des signes de fatigue, mais elle aperçut en même temps, à peu de distance, un fort détachement de l'armée anglaise qui campait à l'ombre d'un bouquet de tulipiers.

Son cheval buta, reprit sa course, broncha encore et vint s'abattre au moment où quelques cavaliers, qui avaient compris le danger que courait l'amazone, avaient sauté à cheval et s'étaient élancés à sa rencontre.

Maryvonne avait roulé avec sa monture, mais elle se releva presque immédiatement sans aucun mal et, frémissante de rage et de douleur, attendit les cavaliers anglais qui se rapprochaient rapidement.

Dans la minute qui lui restait pour préparer ce qu'elle allait dire, mille pensées confuses tourbillonnèrent dans son cerveau. Si elle avouait qu'elle était la fille de Roëllo, les Anglais ne se vengeraient-ils pas sur elle du mal que leur avait causé le corsaire et, d'autre part, si elle donnait un faux nom, ne serait-elle pas prise pour quelque aventurière? Et puis comment expliquer sa présence en ces lieux déserts ?

Mais tout ce débat qu'elle tenait avec elle-même était bien inutile, car dans le cavalier qui galopait en tête des autres elle reconnut, avec une inexprimable horreur, sir Harry Linton.

Le vieux marin avait également reconnu Maryvonne. Il arrêta son cheval si brusquement que l'écume qui blanchissait le mors s'ensanglanta et que, durant une grande minute, il resta hébété, stupide en présence de la jeune fille qu'il avait tant de raisons de croire engloutie pour jamais au fond des eaux.

Aussi, son premier moment de stupeur passé, il ne lui vint aux lèvres que cette phrase :

— Vous êtes donc sauvée!

Maryvonne, bravement, faisait face à l'ennemi. Elle pensa d'ailleurs avec raison que, sachant Roëllo vivant, on serait peut-être moins dur pour elle, de peur de représailles et elle répondit d'une voix ferme :

— Il n'y a pas que moi de sauvée, monsieur Linton, mon père et mon frère sont également sains et saufs.

Un flot de sang monta au visage de l'Anglais. Il jura comme un païen et conclut en disant, sans prendre garde à la jeune fille:

— Au diable l'imbécile! Quand on risque semblable affaire, on prend ses précautions. Et pour lui, voilà encore une fois son héritage envolé.

Puis se tournant vers Maryvonne, il dit avec une grimace

— Quant à vous, la belle enfant, vous voilà ma prisonnière.

— Fixez une rançon, répliqua la jeune fille, mon père est assez riche pour payer telle somme que vous voudrez.

— Oh! si nous en arrivons là, nous vous taxerons très cher, mon bel oiseau !

— Bah! qu'importe! Huit jours après, Roëllo prendra quelque riche bâtiment anglais et la perte sera couverte.

Linton grinça des dents.

— Pas tant de paroles, la belle, dit-il durement. Il faut me suivre. Montez en croupe derrière moi.

Il n'y avait pas à hésiter, la pauvre Maryvonne obéit.

Quant aux autres cavaliers, ils s'étaient tenus respectueusement à l'écart, aussitôt qu'ils eurent vu que Maryvonne et Linton semblaient se connaître.

Le commodore paraissait violemment contrarié. Le Roëllo détesté, reparaissant subitement et toujours possesseur des papiers de l'Amirauté, pris lors de l'affaire du *King-William*, le gênait fort. De plus, il pensait bien que le corsaire ne se gênerait pas pour raconter bien haut de quelle façon lui et Brecknock s'étaient arrangés pour le faire disparaître et, bien que tout semblât permis vis-à-vis des corsaires, le procédé était tout de même un peu bien brutal, et la presse de Londres ne manquerait pas de jeter les hauts cris si quelque indiscret racontait l'aventure. Il fallait, maintenant surtout, agir avec promptitude. Il avait obtenu de sir James Stuart le commandement d'une petite colonne destinée à relever la garnison d'Angotka. Il avait expliqué ce désir par un besoin d'inspection des petits postes isolés, inspection qu'on lui aurait imposée à Londres. Néanmoins cette pensée du trésor vint mettre un peu de joie dans son cœur bouleversé, car, à présent, il était sûr que nul obstacle ne viendrait se dresser entre lui et ces fabuleuses richesses dont il rêvait depuis deux ans.

*(La suite au prochain numéro.)* HENRY DE BRISAY.

# LE MARIAGE DU DÉPUTÉ[1]

PAR

**JEANNE DE LIAS**

XV (*Suite.*)

Les affiches bleues, roses, rouges, jaunes, ponceau (le blanc seul est proscrit) s'étalent sur les maisons, sur les mairies, sur les églises, sur les jolis lavoirs de village au bord de l'eau chantante et limpide, sur les arbres hauts et touffus, pleins de battements d'ailes et de chants d'oiseaux. A Vigneverte, la fontaine monumentale porte deux fois en rouge le nom de M. Audibert et deux fois en jaune d'or le nom de Jacques Saint-Aubain. Les professions de foi de ces deux messieurs s'étalent côte à côte, vêtues des mêmes nuances disparates. Des colleurs facétieux attachent des affiches jusque sur les cornes des vaches : un éleveur de la force de M. Audibert doit trouver le procédé délicat.

Et les villages blancs blottis dans la verdure, et les chapelles solitaires élevées aux angles des chemins, et tout ce paysage idéal et délicieusement rustique sur lequel le large ciel bleu sourit, prend un aspect etrange et grotesque, grâce à cet envahissement de papier multicolore dont les élections l'ont affublé.

Les deux petits journaux de l'arrondissement, qui sont arrivés l'un contre l'autre au paroxysme de la fureur, paraissent ce matin avec des articles fulminants. Rendons justice aux bonnes intentions de l'*Echo des Montagnes* qui soutient Jacques, et dans lequel le notaire Morancey a tourné, depuis le commencement de la campagne, quatre ou cinq articles avec citations patoises, pas mal du tout pour le pays. Ce brave petit journal, d'ailleurs, joue exactement le rôle de la mouche du coche, le *Militant,* que la rédaction fait répandre dans le pays, soutenant son directeur avec tout le talent, l'énergie et la hauteur de vue que réclament un homme tel que Jacques, une cause telle que celle qu'il défend.

Quant à la *Gazette radicale*, feuille de chou hebdomadaire et véreuse, éditée comme l'*Echo des Montagnes* à Lannemaze, elle joint à des dithyrambes ridicules en l'honneur de M. Audibert des calomnies absurdes et des injures grossières à l'adresse de Jacques...

Le curé de Sarrantis, qui a parlé, en chaire, d'une manière générale et en dehors de toute personnalité du « devoir électoral », et qui a usé de sa liberté privée comme citoyen pour faire de la propagande en faveur du candidat catholique, reçoit avis que son traitement est supprimé.

. . . . . . . . . . . . . . . .

Et maintenant, sus! sus! en avant! Huit heures du matin qui sonnent : le vote va commencer.

Jacques Saint-Aubain est dans la vaste pièce de sa maison de Préchan qui lui sert de salle à manger et de salon ; la large table massive est toute couverte d'exemplaires de la profession de foi de notre ami et de paquets de bulletins portant son nom. La haute horloge de campagne dressée contre le mur, et dont le balancier oscille avec un tic-tac agaçant, marque huit heures et cinq minutes.

Jacques se promène de long en large, sombre, préoccupé, pensif... On frappe un coup timide à la porte...

— Entrez, dit-il avec un peu d'humeur.

La vieille Françoise apparaît :

— Monsieur, c'est Barthélemy et Louison qui demandent des « billets ».

Françoise a un air important et affairé quand elle s'occupe de l'élection de son maitre.

— Pas un petit moment à pouvoir rester seul! murmure Jacques. Puis il dit à la vieille femme :

— Faites entrer.

Barthelemy et Louison sont introduits : Jacques leur tend à chacun un paquet de bulletins. D'autres succèdent à ceux-là, c'est un véritable supplice : Jacques Saint-Aubain voudrait tant être seul pour penser!... pour souffrir en paix !...

Jusqu'à ce moment, il a bravement mené la campagne, avec dignité, sans une compromission capable de l'amoindrir, mais aussi avec vigueur, sans rien négliger, poursuivant loyalement la victoire pour le drapeau qu'il porte et qu'on lui a confié. L'agitation de ce travail et de cette lutte, la société continuelle de ses deux fidèles amis, Delprat et Morancey, l'ont pour ainsi dire, pendant ces dernières semaines, distrait de lui-même. Maintenant, au moment décisif, toute la fièvre du combat tombe soudain. Delprat et Morancey ne sont pas là — chacun d'eux s'occupe de surveiller l'élection dans son village respectif. Au milieu de ces paysans qui l'entourent et le fatiguent, Jacques n'est pas seul comme il voudrait l'être, mais il est isolé, et la réalité douloureuse lui apparaît soudain tout entière comme s'il ne l'avait jamais encore jusque-là comprise et mesurée. C'en est fait, il a sacrifié Gabrielle, elle est perdue pour lui ! L'horizon de sa vie, un instant délicieusement illuminé, se refait de nouveau étroit et noir. Oh ! ce rêve auquel il s'était attaché de toute l'énergie de son âme, ce rêve est donc brisé, et c'est lui-même qui l'a voulu ! Mon Dieu, était-ce bien son devoir ? N'a-t-il point passé au delà ? Et puis, Gabrielle qui doit souffrir, elle aussi, Gabrielle, mon Dieu !

— Ah ! je l'achèterai cher, se dit-il dans un moment de révolte et d'amertume, je l'achèterai cher, mon mandat de député !

« Et si je n'étais pas élu?

Jacques s'arrête, frappé soudain par cette pensée!... S'il n'était pas élu ? — Un secret espoir le saisit. Oui, si, après avoir fait tout son devoir, tout son possible, il allait échouer! Quel bonheur! La victoire rendrait M. Audibert clément ; il pardonnerait facilement sans doute à son compétiteur humilié, et le bonheur immolé pourrait peut-être revivre encore. Oh! comme leurs deux cœurs de fiancés, après cette cruelle épreuve, se dilateraient délicieusement et se sentiraient plus unis! Jacques s'attachait à cette pensée, à cette chimère comme à sa suprême espérance. Et tel était le rêve que suivait cet étrange candidat au matin de son élection et tandis que les bulletins de vote commençaient, mystérieux et fatidiques, à tomber dans l'urne d'où le verdict populaire allait sortir à la fin de la journée.

Bien différentes étaient les préoccupations de M. Audibert dans sa ferme spacieuse de Saint-Landry, au milieu de l'état-major Rousselin, encore plein de fougue et d'espérance à cette heure matinale où la situation ne se dessinait pas encore. Tous les frissons de la fièvre électorale agitaient M. Audibert. Il était excité, ému, palpitant; il allait et venait, ne pouvant tenir en place, et causait nerveusement avec ceux qui l'entouraient, supputant ses chances et celles de son adversaire.

Là aussi, il y avait de l'animation et du bruit, des portes qui s'ouvraient et se fermaient brusquement, des agents zélés qui venaient demander des bulletins et donner à tort et à travers de brillantes espérances.

Dans la chambre d'en haut se tenaient renfermées Gabrielle et Marthe, écoutant, tristes et découragées, l'écho de tout ce mouvement.

Pauvres femmes toujours impuissantes en présence des luttes des hommes, luttes sanglantes du champ de bataille ou luttes malsaines et mesquines de la politique de clocher!

. . . . . . . . . . . . . . . . . .

Six heures du soir, un roulement de tambour : le scrutin est clos! On s'est beaucoup injurié et quelque peu battu aux abords des mairies. Maintenant le dépouillement s'opère : gare aux urnes à double fond, aux billets maculés volontairement pour être rendus nuls, aux tours de physique, aux fraudes inédites et diverses. Mais partout les ardents des deux partis, provocants et farouches, veillent sur les urnes.

A Préchan, Jacques Saint-Aubain a toutes les voix, sauf celles des trois ou quatre fortes têtes radicales de la localité. C'est justice. Le conseil municipal, M. le maire en tête, vient le féliciter. Françoise apporte des bouteilles et des verres pour qu'on puisse boire à ce premier succès.

Mais voilà qu'un messager de Saint-Landry arrive la tête basse. Saint-Landry a voté aussi pour son concitoyen, et la grosse majorité est acquise à M. Audibert.

Pendant que la mine des conseillers municipaux présents s'allonge, l'espoir entrevu depuis le matin sourit secrètement au cœur de Jacques. — S'il pouvait échouer !

1. Voir l'*Ouvrier* depuis le 29 juillet 1896.

Un second messager, celui de Ville-Neste... Ville-Neste, chef-lieu de canton actuel, en haine des prétentions de Saint-Landry et du dada de M. Audibert, a donné une énorme majorité à Jacques.

A partir de ce moment, il ne vient plus que de bonnes nouvelles. Dans tous les villages des environs, l'avantage reste à M. Saint-Aubain.

Delprat arrive à neuf heures du soir, triomphant, débraillé, suant, sans cravate, le chapeau aplati. Il se précipite dans le salon de Jacques déjà plein de monde. Jacques, affalé dans un fauteuil, pâle, silencieux, a la plus piteuse mine que puisse prendre un candidat.

— Victoire! victoire! s'écrie le docteur, toute la vallée est pour nous!

— La vallée n'est pas l'arrondissement, lui répond Jacques avec mauvaise humeur. Attends au moins le résultat général avant de proclamer le succès.

Delprat se penche vers lui.

— Ah çà! tu n'y penses pas! Tâche de faire une autre figure. Il y a du monde et on te regarde.

Morancey arrive sur ces entrefaites. On croirait, pour peu, que l'élégant notaire a fait, lui aussi, le coup de poing; ses manchettes sont maculées et froissées et une large déchirure décore son veston; il est tête nue, ne sachant ce qu'est devenue sa coiffure.

— Succès sur toute la ligne! dit-il en entrant et il s'en va serrer la main de Jacques qui ne peut retenir un soupir.

Pauvre garçon! pense le notaire; il songe à ce que cette victoire lui coûte du sang de son cœur.

Le trop heureux candidat, rappelé à lui-même par l'observation de Delprat, se surmonte un peu et répond d'une manière à peu près convenable aux félicitations dont il est accablé.

Le cercle grossit d'instant en instant autour de lui, le succès attirant naturellement les hommes comme la lumière les papillons.

Vers minuit, Delprat et Morancey partent pour Ville-Neste, afin d'aller attendre au bureau télégraphique la nouvelle du résultat général. Ils reviennent bientôt avec toute une escorte qui crie des vivats devant la porte et dans le vestibule. Les deux amis s'avancent vers Jacques. Avant qu'ils aient parlé, celui-ci a compris. C'en est fait, il est élu, Gabrielle est perdue pour lui! Alors son infirmité, sa faiblesse invincible le prend : il se cache le visage dans ses mains et il pleure.

Delprat, sans pitié, articule à son oreille un juron énergique. Pour sauver la situation qu'il voit compromise, le docteur monte sur la table... Le salon est bondé, la porte en demeure grande ouverte, le vestibule et la cuisine sont pleins d'électeurs.

— Messieurs et chers compatriotes! s'écrie Delprat de sa voix de stentor.

On fait silence.

— M. Saint-Aubain, notre nouveau député...

— Vive M. Saint-Aubain! se met à crier tout le monde.

(*La suite au prochain numéro.*) JEANNE DE LIAS.

# DIVERS HOTELS

### Par RENÉ BAZIN

Comme il est bon d'avoir sur toutes choses, suivant une formule qui revient toute seule à l'esprit, des idées simples et générales, j'ai pensé qu'il y avait à faire une petite philosophie des hôtels de province.

J'y ai songé, entre deux courses. Je me suis rappelé ces multiples maisons à enseignes dorées, qui m'avaient si souvent abrité, une semaine ou un jour, d'où l'on peut, à la rigueur, emporter un souvenir avec la certitude de n'en laisser aucun, où le voyageur, évalué dès le seuil de la porte à la coupe de son pardessus, n'est qu'un numéro de bougeoir, inconnu, passant, payant. Et je suis arrivé à cette conclusion qu'ils se divisaient naturellement en trois catégories.

La première comprend les hôtels où l'on n'est pas mieux que dans d'autres, mais où l'on paye plus cher. Ils prennent volontiers des noms étrangers, spécialement celui d'hôtels d'Angleterre, l'Angleterre continuant de représenter, pour nos imaginations faciles, l'idéal de la vie confortable. Beaucoup de bourgeois se croient un peu lords quand ils entrent là-dedans. C'est toujours bien situé : sur la grande place des Thermes, dans les villes d'eaux; sur la plage, dans les stations de bains de mer. Les annonces disent : « Panorama splendide ». Le domestique est nombreux. Les serviettes sont prodiguées. Le déjeuner se compose de trois petites nappes au moins, avec très peu de chose dessus, des viandes froides, des gelées, une assiette de coquillages. Le thé fume dans un coin. On ose à peine avouer la côtelette aux pommes offerte dédaigneusement et comme une concession évidente à nos habitudes françaises. Il n'y a pas d'heure, pas de table d'hôte, pas de fleurs non plus, pour ce repas sans importance, qui comptera sur la note, mais n'a pas l'air de compter dans le régime du grand hôtel, ni dans l'opinion des gens de service. Tout est sacrifié au dîner, point culminant de la journée, heure d'activité farouche pour l'invisible chef, heure où tout le personnel sous les armes, rasé, sérieux, attend la caravane débandée des touristes qui rentrent. On l'annonce au son du gong sonore. Il y avait même deux gongs sur la terrasse de ce bel hôtel, là-bas, au bord de la mer bleue. Le petit, en métal blanc, ne servait pas. C'était sans doute un gong d'hiver. Le grand était magnifique, en cuivre martelé, peut-être même en airain : je ne l'ai vu que frémissant, jetant des éclairs, et je ne sais pas bien. Tous les soirs, un garçon étranger, ou qui s'efforçait de l'être, s'approchait à pas dignes, en habit, les favoris rejetés par le vent, du cadre de bambou au milieu duquel l'instrument pendait. Du bout de sa baguette vernie, terminée par un tampon, il caressait d'abord la surface du métal. Un bourdonnement s'élevait. Puis le geste prenait de l'autorité, le bras accélérait le mouvement, la plaque vibrait tout entière, un grondement pareil au tonnerre des foires s'échappait vers la plage, emplissait l'anse baignée encore de soleil, faisait se dresser des ombrelles, provoquait des appels : « Paul! Ernest! Alexandre! » voix grêles qui traversaient à peine le mugissement du gong affolé. L'homme laissait décroître le tonnerre, descendait jusqu'au murmure, remontait jusqu'aux éclats violents de l'orage, toujours impassible, l'œil au centre de son cuivre. Et il mugissait ainsi, neuf fois de suite, ô muses!

Alors la salle s'emplissait.

Ce n'est pas un des moindres phénomènes d'un dîner pareillement annoncé que la platitude des conversations qu'on y peut entendre. Cette table d'hôte de l'hôtel d'Angleterre, si chère et fréquentée par des gens de loisir, donnerait à un étranger une idée désavantageuse de l'esprit français, si renommé. Je crains que plusieurs ne nous aient jugés d'après elle, à lire ce qu'ils pensent de nous... J'ai recueilli quelques fragments, pauvres sans doute, mais authentiques, d'un de ces échanges d'idées entre Français riches, contents de la promenade du jour, venant de loin et rassemblés sous le lustre.

Le bout de la table, à gauche, est occupé par un groupe très animé de jeune fille, un jeune ménage, un vieux gros monsieur, à moustaches tombantes, qui doit être le père des dites demoiselles, et une dame mûrissante, une des belles-mères du jeune ménage, celle qui paye volontiers les notes pour avoir la permission d'accompagner Clotilde. Le vieux monsieur parle en mangeant

— Je ne sais, madame, si notre excursion de demain tiendra tout ce que je m'en promets, mais nous aurons de l'air, de l'espace, et dans des conditions...

Embarrassé de la fin, il essuye ses terribles moustaches, et ajoute cette pensée :

— Les voyages sont si faciles, à présent! Qu'en dites-vous, madame?

— Extrêmement faciles, surtout avec des billets Cook. Mon gendre et moi, nous voyageons toujours avec des billets Cook. Un de mes amis vient même d'aller au Montenegro.

Le monsieur, avec exaltation :

— Ça doit être superbe, le Montenegro!

— Superbe, monsieur! Je ne l'ai pas vu. Nous connaissons particulièrement la Suisse, ma fille et moi. Nous y allions tous les ans. C'est même là...

— Je comprends, chère madame... N'insistons pas. Pour ma part, j'ai rencontré, sur le Léman, un navire qui avait exactement la longueur de mon usine : soixante-seize mètres cinquante.

— Exactement?

— Oui, madame, je l'ai mesuré moi-même. Curieuse coïncidence de mesures, n'est-ce pas?

Un peu plus près de moi, deux vieilles femmes, voyageant seules et qui s'étaient liées à force de se rencontrer dans les mêmes hôtels, causaient de l'Exposition de 1900. Elles avaient lu des journaux là-dessus.

— Ça sera beau, madame Nonballay, d'après tout ce qu'on dit.

— Je le crois, mademoiselle. On assure que le Shah de Perse y viendra. Vous l'avez vu?

— Deux fois déjà. Et les inventions nouvelles qu'on verra là! Peut-être des ballons dirigeables? On ne s'étonne plus de rien, en ce siècle!

— Vous avez raison, mademoiselle. Mais ça devrait, à la fin, contribuer à la fraternité des peuples, ces fêtes de l'intelligence.

— Et du génie national, madame!

Elles continuèrent assez longtemps à émettre des idées générales sur ce thème de l'avenir. Mon voisin de droite causait très bas avec son voisin. Il avait un crâne très chauve, orné d'un toupet noir. Je crois qu'il était député, de profession. Il s'anima une seule fois, et je l'entendis qui soufflait bruyamment:

— Non, mon cher, pas d'autonomie communale! Ne prononcez pas ce mot-là! Il est gros de menaces. Paris est perdu s'il prévaut. Je le disais l'autre soir au ministre : « Mon cher, lui disais-je... »

Le reste s'évanouit dans un murmure.

En face, une longue file de convives était muette. Ils faisaient leur profit, comme moi, de la conversation des autres. Très à droite, séparé de nous par quelques places vides, un Méridional maigre, une couronne de vicomte piquée dans sa cravate, échangeait des politesses et de rares petits mots avec un Breton, à la mâchoire proéminente et carrée.

— Oui, monsieur, chez nous, en ce moment on récolte des pois.

Et le Breton, se servant un filet de sole, répondait :

— C'est de meilleure heure que chez nous, mon cher monsieur : en Bretagne, ils se lèvent à peine.

Je vous assure que de pareils concerts sont douloureux. Et c'était dans le bel hôtel, au bord de la mer, qu'on aurait pu entendre, — si les hommes s'étaient tus.

Au-dessous, bien au-dessous, dans les listes des guides, on rencontre l'hôtel de haute cuisine, séparé de ceux de la première catégorie par une conception toute différente de la vie, par un abîme de psychologie. Plus de luxe, dans l'hôtel de haute cuisine, ou du moins un luxe sévère, des appartements spacieux, sans trop de dorures et souvent ornés de meubles de chêne ciré et de tentures vertes, la cloche traditionnelle au lieu du gong tapageur, peu de vue, une rue calme, et des arbustes en pot ajoutant à la discrétion naturelle des rideaux de mousseline qui couvrent les fenêtres de la salle à manger. Ici on ne s'adresse plus à l'orgueil : on parle au ventre. Une brochure, répandue sur les tables des chambres, dans les armoires à glace, au milieu des journaux de la salle de lecture, célèbre les mérites particuliers de la maison, « une des plus confortables de la région, tenue par M. Louis, ancien chef de S. A. I. et R. le grand-duc Othon d'Autriche. Il passe (il s'agit du chef) pour un excellent cuisinier. Quand on veut faire un fin repas, c'est chez lui que vont ceux qui donnent une place à la bonne chère dans les jouissances de la vie, tous ceux qui ont pour leur bouche des égards et des attentions. » Voilà pour les nations, pour les Gentils de toute provenance qui traversent la ville. Mais aux nationaux, à ceux qui ont mieux qu'une bouche, qui ont un cœur de patriote, la brochure adresse un appel plus pressant, sous des formes infiniment voilées. M. Louis sait bien que nous sommes tous un peu Russe, il ne le dit pas. Il dit seulement : « Les Russes trouveront, en tout temps, leurs liqueurs et leurs plats nationaux, *vodka, kummel, koulébiak, solchi, piraski* au gras et au maigre, en un mot toutes les délicatesses de la gastronomie moscovite ».

On est reçu, dès qu'on descend de l'omnibus, par « le maître lui-même qui dirige l'hôtel ». Il est là, dans son blanc costume de chef, un bout de tablier passé dans la ceinture, attestant par sa présence que le voisinage des grands-ducs ni la fortune acquise n'ont pu le détourner de ses premiers devoirs. Pas un mot de réclame, d'ailleurs, une simple apparition, un ordre donné au valet de chambre, une indication respectueusement fournie au voyageur sur les deux grandes heures du jour, et la fuite rapide vers les sous-sols. Il ne chasse pas les petits pauvres, lui, comme son voisin du grand hôtel. Il les laisse s'approcher des soupiraux et faire ombre sur le potage.

Les clientèles se ressemblent. Il y a cependant des habitués, dans la maison de haute cuisine : officiers supérieurs non mariés, jeunes avoués, substituts de famille aisée. C'est le seul groupe d'où parte un bruit de conversation. Les repas sont servis par petites tables, et le recueillement est instinctif. Quelquefois, avant le commencement des grandes assises de midi, un jeune ménage qui en est au second voyage de noces, — celui qu'on fait avec le nourrisson, — trouble un instant l'abonné arrivé en primeur. Monsieur et madame sont près l'un de l'autre, la nourrice en face, un pied sur une chaise, bébé sur les genoux, et mangeant d'une seule main. Elle est de belle humeur, la nourrice, aussi à l'aise que chez elle. Pour amuser madame, elle commence :

— Dis papa, bébé ?

— Papa.

— Dis maman ?

— M'man.

— Dis nounou?

L'enfant se met à pleurer.

— Dis nounou? Il va le dire, madame, vous allez voir. Dis nounou?

Il pousse des hurlements. L'habitué le prend au tragique, fait signe au garçon qu'il est à bout, qu'il renonce au dessert, et traverse la salle, sévère d'allures, les yeux sur le bouton de la porte qu'il ouvre en murmurant :

— Quand on a des enfants de cet âge-là, on ne devrait pas voyager !

Aussi, lorsqu'il a fermé la porte :

— Voyez-vous ça, dit la nourrice : pour un petit cri !

M. Louis hausserait les épaules de pitié, et sourirait d'un sourire vaguement grand-ducal, si je lui apprenais que plusieurs voyageurs expérimentés ont préféré, certains jours, à son hôtel et même à l'hôtel d'Angleterre, de simples auberges, qui s'intitulent « hôtels » parce que la mode le veut ainsi, mais qui ne sont que des auberges non classées, éloignées du centre et du théâtre, et portant des noms très anciens, pas du tout « distingués » : le Chêne-Vert, la Boule d'Or, la Sirène, les Trois-Marchands. Je ne dis pas tous les Chênes-Verts, ni toutes les Sirènes. Il y a des Sirènes qui sont jeunes, et dont il faut se défier. Je parle de la vieille Sirène, ou du vieux Chêne-Vert, « tenu » par la même famille depuis trois ou quatre générations. Cela existe encore, à un ou deux exemplaires, dans chaque ville de province.

Le difficile est de découvrir, sans le secours des annonces, des interprètes et des omnibus, ce qu'un roulier trouve tout de suite en causant avec ses confrères. Si j'étais chargé de faire un guide de France, je voudrais indiquer la Sirène à tous les gens d'esprit. La brave auberge ! Un pied de vigne à la porte, — sans fruit, cela, c'est vrai, — une grande cour où picorent cent poules, entre les brancards des charrettes dételées et sous les roues de deux cabriolets de propriétaires ruraux, des chambres où l'on n'entend plus de bruit quand les pigeons d'en face ont fini de roucouler, des lits de noyer avec des rideaux blancs, des images de piété ou l'histoire des quatre fils Aymon pendues aux murs, et qui prouvent dans quelle honnête maison le sort vous a conduits, de petites salles réservées pour le dîner des gens très bien, des servantes en bonnet, une hôtesse en coiffe qui s'honore de votre première visite, et qui vous adopte à la seconde.

« N'est-ce pas, monsieur, que vous êtes déjà venu ? Marinette, va vite préparer la grande chambre... Monsieur veut-il qu'on passe la bassinoire : il fait un peu froid ?... Oui, Marinette, oui... Je suis sûre... que monsieur arrive encore de loin ? Heureusement nous avons encore du feu dans la salle d'en bas, et vous n'y trouverez personne, monsieur, personne. » L'excellente femme a la mémoire des physionomies, des goûts, même des noms d'enfants. Et ça ne paraît pas sur la note. Et la propreté est exquise. Et le moindre enrouement provoque des attentions maternelles, et fait mettre au feu dix petites cafetières, avec des fleurs sauvages, qui doivent bouillir séparément, avant d'opérer ensemble. La brave auberge !

Mon Dieu ! je n'ignore pas que la Sirène a ses naïvetés d'un autre âge. Le patron pourra faire peindre, au-dessous de l'enseigne, la légende que j'ai lue à Avranches : « Conduit en tous pays et au mont Saint-Michel. » Vous apercevrez, sur les fenêtres du rez-de-chaussée, le basilic en boule odorante ou la fleur mauve pyramidale, qu'on rentre pour un brouillard. Marinette vous fera des réponses stupéfiantes : « On n'a pas mis d'ail dans les cèpes, Marinette ? — Oh ! non, monsieur ! — Pas du tout ? — Non, monsieur. — Mais cette odeur, Marinette ? — Peut-être un peu, tout de même, monsieur, *dans la cuisson*, comme contre-poison ! » Ou bien vous ne comprendrez pas immédiatement certains usages de la Sirène. Je me souviens de l'étonnement profond que j'éprouvai, voilà quelques mois. J'avais fui une ville d'eaux pour aller coucher au pied de la montagne, dans un grand village où passent encore des diligences à quatre, peintes en jaune. Les contrevents de toutes les maisons étaient clos, des lames de lumière coupaient la poussière de la route, la lune s'annonçait à des pâleurs de ciel au-dessus des cimes boisées, et le cirque de la vallée s'emplissait du parfum montant des herbes. J'arrivai à pied, juste au moment où une petite sonnette, grosse comme un grelot, tintait pour annoncer la soupe, — car on ne dînait pas, à l'hôtel, on soupait. — La fille de l'hôtesse parut un peu effrayée de voir un voyageur nouveau, et, après une minute :

— Monsieur, me dit-elle, je vais alors vous présenter au monsieur avec lequel vous souperez.

— Mais, mademoiselle, je ne désire dîner avec personne.

— C'est pour le service, monsieur. Vous êtes cinq voyageurs, ce soir, et je suis seule ! Les tables à deux, cela prend moins de temps.

Le moyen de résister ? Cinq personnes à servir ! J'acceptai la table à deux, en déclinant la présentation. Mais elle y tenait comme à un usage qu'elle croyait poli. Elle me laissa, revint avec un voyageur également ahuri, et nous présenta l'un à l'autre, cérémonieusement. C'était la première fois que, lui aussi, se trouvait à pareille fête. Nous prîmes gaiement la chose. Et la petite montagnarde doit être encore persuadée qu'elle a suivi le code des convenances hospitalières.

Qu'importe ? La Sirène aurait des appréciateurs et des fidèles, si elle était connue. Je craindrais seulement qu'elle ne devînt orgueilleuse en devenant bourgeoise, et n'eût la déplorable idée de changer son nom, sa méthode, ses prix, et sa bonne grosse hôtesse qui rit aux arrivants

René Bazin.

---

# PASSE-TEMPS RÉCRÉATIFS

## LE MANNEQUIN ARTICULÉ

Vous rappelez-vous le cheval articulé dont l'*Ouvrier* vous a donné la description dans son numéro 1874 du 1er janvier dernier? Ce cheval en carton pouvait prendre toutes les allures et il a obtenu, si nous en croyons de nombreuses lettres reçues, un grand succès auprès de nos lecteurs.

Voici, dans le même genre, une silhouette humaine qui peut prendre à volonté toutes les attitudes, comme notre première vignette en donne quelques échantillons.

Les postures diverses des six personnages noirs et beaucoup



d'autres encore, variées à l'infini, peuvent être obtenues par un mannequin formé des seize pièces que montre notre figure 2.

Collez les différentes figures de cette deuxième vignette sur de vieilles cartes de visite; découpez-les, percez-y avec une grosse aiguille tous les trous qui sont indiqués par un point noir numéroté; faites passer dans tous les trous qui portent un même numéro, un fil terminé par un gros nœud et faites un second nœud semblable, bien serré, par-dessus la dernière pièce : vous aurez un mannequin articulé du genre de ceux qui servent quelquefois de modèles aux dessinateurs pour tracer les principales lignes d'une figure vue de profil.

Pour plus de clarté, faisons l'énumération des pièces qui composent le mannequin :

Réunissez ensemble les trous 1 de la tête A et du cou S, les




trous 2 du cou S et de la poitrine P; 3 de la poitrine P et des deux épaules E, (trois pièces ensemble); 4 des épaules E E et des bras B B, (une articulation distincte pour chaque bras, de même que tout à l'heure pour chaque poignet, chaque genou et chaque pied), 5 des bras B B et des mains U U; 6 de la poitrine P et du ventre V; 7 du ventre V et des cuisses C C (trois pièces ensemble); 8 des cuisses C C et 8 des mollets M M; 9 des mollets M M et des pieds L L.

On sera peut-être surpris de voir qu'il est possible de donner tant de postures naturelles à un mannequin formé des seize morceaux de carton que nous venons de passer en revue; il n'y a pas, ici, d'enjolivures dues à l'imagination ou au talent de l'artiste. Afin d'avoir dans la figure 1 des dessins d'une rigoureuse exactitude, nous avons collé sur carton la figure 2 et nous en avons découpé toutes les pièces; puis nous avons noirci et réuni ensemble ces pièces en suivant la marche que nous venons d'indiquer. Enfin, nous avons donné au mannequin successivement, les six postures que montre la figure 1; nous avons photographié chaque posture, et ce sont ces photographies qui, un peu réduites, ont été reportées sur zinc et gravées.

Inutile de dire que le jouet peut être construit à n'importe quelle échelle; nous avons sous les yeux de ces mannequins articulés qui ne sont pas plus grands que ceux de notre première vignette, d'autres qui sont formés exactement des pièces que montre la figure 2, d'autres enfin qui ont un mètre de hauteur.

Une série de ces bonshommes formerait un jouet bien capable d'intéresser les enfants à qui on les offrirait : quelques cartes de visite avec un peu de ficelle et d'encre en feraient tous les frais.

 MAGUS.



*Le Directeur-Gérant :* Henri GAUTIER. — Sceaux, Imp. Charaire et Cie.

5 centimes le N° année courante. (10 centimes le N° années échues.) N° 1951 TRENTE-SIXIEME ANNEE. — 26 Septembre 1896.

# L'OUVRIER

Journal illustré paraissant le Mercredi et le Samedi

| ABONNEMENT D'UN AN : (104 numéros) France, Algérie et Belgique : 6 francs. | DIRECTION ET ADMINISTRATION : LIBRAIRIE BLÉRIOT, HENRI GAUTIER, SUCCESSEUR, 55, quai des Grands-Augustins, Paris. | ABONNEMENT D'UN AN (104 numéros) Colonies et Étranger (sauf la Belgique) : 7 francs. |
|---|---|---|

## A L'ABORDAGE! PAR HENRY DE BRISAY



Vers le milieu du jour, Yodah reparut. (Voir page 330.)

# A L'ABORDAGE![1]

## GRAND ROMAN D'AVENTURES

PAR

**HENRY DE BRISAY**

DEUXIÈME PARTIE

## LE SECRET DE YODAH

### V (*Suite.*)

Il en était là de ses réflexions, quand il aperçut, lancé à fond de train dans la plaine, un cavalier hindou qui, presque debout sur ses étriers, excitait encore sa monture de la voix et du geste.

Maryvonne reconnut le nouveau venu et tendit vers lui les bras.

L'Indien répondit à ce geste par un rugissement désespéré.

Soudain, Linton reconnut à son tour le cavalier. Il devint blême, ses dents claquèrent, et tout bas, il murmura :

— Yodah !

Puis, plus bas encore, il ajouta :

— Les morts sortent donc du tombeau !

— Ah ! tu me reconnais, bourreau de Maïssour, voleur de filles, assassin de prisonniers ! criait Yodah qui n'avait plus figure humaine et était arrivé au paroxysme de la fureur.

Linton, devant le danger pressant, se remettait et sa main tourmentait la crosse d'un pistolet.

— Rends-moi cette enfant, disait le fakir et je jure sur Dieu qui nous écoute que je te laisse la vie, ta misérable vie que je m'étais bien promis d'offrir en expiation à tes victimes lâchement immolées.

— Qui que tu sois, répliqua le commodore, homme ou fantôme, si tu fais un pas de plus, je casse la tête à la jeune fille.

Et Maryvonne sentit le froid de la gueule d'acier qu'on appuyait sur son front.

Yodah jeta un cri déchirant.

— Arrête ! bourreau ! je m'éloigne... Ne crains rien, Maryvonne, avant deux jours, tu seras rendue à ton père ; et toi, assassin, malgré tes soldats et tes canons, tu seras en mon pouvoir et je me vengerai épouvantablement.

Yodah fit volter son cheval et s'élança au galop dans la direction de la forêt. Linton fit feu sur lui.

Le fakir se retourna sans paraître touché et se contenta de crier en guise d'adieu :

— Dans deux jours !

Il y avait un tel accent de menace dans ces simples mots que le commodore frissonna, puis, sortant de l'espèce d'hypnose où la présence de Yodah l'avait plongé, il cria à ses officiers, qui avaient assisté stupéfaits à l'étrange scène, mais n'avaient pas osé intervenir sans l'ordre du grand chef :

— Allez ! messieurs, rattrapez moi cet Indien, coûte que coûte.. Mille livres à celui qui me le ramène vivant !...

Avec épouvante, Maryvonne vit les cavaliers anglais s'élancer à toute bride dans la direction que venait de prendre Yodah, et bientôt le petit escadron eut disparu dans les hautes herbes.

Cette apparition de Yodah après ce qu'il venait d'apprendre par la présence de Maryvonne avait absolument troublé la cervelle du vieil officier.

La situation se compliquait. Maintenant qu'il savait que les martyrs de Maissour avaient un vengeur, il regrettait presque de n'avoir pas été rejoindre immédiatement son escadre. Une fois en mer sur son *Superb*, il aurait bravé Yodah impunément ; mais aussi pouvait-il abandonner le trésor et ne pas aller jusqu'au bout maintenant qu'il était si près du but ? Il se rassura pour suivre son secret désir qui le portait vers Angolka. D'ailleurs, encore une journée de marche et il serait devant la pagode. La nuit venue, il emporte le trésor, le charge sur l'éléphant qu'il a emmené à cet effet et repart le lendemain matin avec l'ancienne garnison qui rentre à Pondichéry. Sous une pareille escorte, il n'a rien à craindre, il peut rire des vaines menaces du fils de Doulah Singh.

Tout en monologuant de la sorte, il revenait vers le camp au pas de son cheval tandis que la malheureuse Maryvonne pensait au désespoir de son père et de ses amis. Pourtant, elle avait eu de telles preuves de la puissance de l'Indien qu'elle reprenait confiance et ne doutait plus d'être bientôt délivrée.

1. Voir l'*Ouvrier* depuis le 1[illegible] août 1896

Soudain, frappé d'une idée subite, Linton se retourna et demanda à la jeune fille :

— Comment connaissez-vous ce diable jaune ?

— C'est Dieu qui l'a envoyé pour nous défendre.

— Un joli protecteur, en vérité ! Et vous croyez qu'il vous tirera de mes mains ainsi qu'il l'a dit ?

— J'en ai la conviction absolue.

— Vous voulez rire...

— Avant deux jours, je serai rendue à mon père.

— Et moi, sans doute, ricana Linton, je serai le prisonnier du sauvage ?

— Vous serez entre les mains de Yodah et je vous plains de toute mon âme, car il rêve une vengeance épouvantable. Avant hier il nous en parlait en des termes qui faisaient frémir.

Toute la peau du commodore se crispa sous un frisson.

— Nous verrons bien, grommela-t-il.

On était arrivé au camp ; des officiers s'empressèrent, avides de nouvelles. Linton ne leur répondit pas et fit descendre Maryvonne.

Un jeune lieutenant insista :

— En entendant le coup de pistolet, dit-il, lord Clamorgan était bien inquiet.

Le commodore se retourna avec un mauvais sourire :

— Vous direz à M. Glendower Clamorgan, répondit-il avec intention, qu'il est bien bon en vérité de s'occuper de moi.

— Ah ! voilà justement le lord, dit encore le jeune officier.

En effet, c'était Clamorgan qui s'empressait, désireux de savoir ce qui avait causé toute cette rumeur. Il ne vit pas tout d'abord Maryvonne.

— Eh bien ! commodore, dit-il joyeusement, sommes-nous attaqués par les...

A ce moment ses yeux tombèrent sur Maryvonne qui le regardait avec horreur. Le visage du misérable se décomposa et ses cheveux se dressèrent sur sa tête. Il était tellement livide et tremblant qu'un officier s'avança et lui demanda s'il ne voulait pas prendre quelque cordial.

— Ce n'est rien, balbutia-t-il... rien, je vais mieux.

Linton n'était pas fâché de voir l'effet produit par Maryvonne sur son complice, mais, d'autre part, la scène, en se prolongeant en public, pouvait devenir gênante. Il prit Glendower par le bras en lui disant :

— Venez donc dans ma tente.

Puis, rudement, à Maryvonne :

— Suivez-nous !

La jeune fille obéit.

Quand la toile du store fut retombée sur eux, Clamorgan se laissa aller sur un fauteuil en rotin et, tenant son front entre ses mains, il dit :

— Ai-je bien toute ma raison...

Puis il se redressa brusquement, vint à Maryvonne, et la saisissant aux poignets :

— Tu vis alors, misérable fille ! Et les autres ?

— Sauvés par la permission de Dieu, répondit la jeune fille

— Malédiction !

— Le fait est, ricana Linton, que ce n'est pas avoir de chance.

Clamorgan lança au commodore un regard si venimeux que le vieil officier ne dit plus rien.

Il reprit ensuite :

— Vous me la donnez, Linton ?

— Vous raillez, je pense, monsieur Clamorgan ? C'est une belle rançon que cette charmante enfant.

— Je vous la paierai bien plus cher...

Maryvonne, frissonnante, écoutait débattre cet odieux marché.

### VI

#### LA PAGODE D'ANGOTKA

Au premier moment, Roëllo, Wouvermann et Guy s'étaient élancés sur les traces de Maryvonne ; mais, comprenant bien vite la folie de leur tentative, les trois hommes s'étaient arrêtés et avaient tenu conseil.

— Votre avis, Wouvermann ? demanda le corsaire.

— Je crois, répondit le Hollandais, que le mieux est de laisser ici notre petite troupe sous le commandement de le Jéguen, et de partir tous les trois dans la direction qu'a prise le cheval emporté. Les traces nous guideront.

— Vous ne voyez pas autre chose ?

— Non, mon capitaine. C'est, à mon avis, le parti le plus sage.

— A toi, Guy... Parle.

— Je ne me lancerais pas dans une poursuite inutile et qui pourrait tout compromettre, dit le jeune homme.

— Cela n'est pas répondre, objecta le Hollandais.

— Attendez, je n'ai pas fini. Je pense qu'il faut nous adresser à celui qui a été notre providence à tous depuis notre arrivée sur cette côte...

— A Yodah !...

— Oui, à Yodah, dont la puissance est fabuleuse et qui saura bien vite où se trouve Maryvonne.

— Ah! jeune homme, s'écria le vieillard, voilà une excellente idée! Oui mais, ajouta-t-il avec dépit, Yodah nous a quittés et où le trouver maintenant!

— Il m'a remis ce sifflet en partant, dit Guy en tirant de sa poche une sorte de boule en vermeil, et m'a dit de siffler trois fois si, en cours de route, nous pouvions avoir besoin de ses conseils ou de son secours.

— Vite, alors, vite! s'écria Roëllo, fais le signal convenu.

Au moment où Guy allait porter le sifflet à ses lèvres, les buissons s'écartèrent et Yodah parut, monté sur un magnifique cheval bai.

— Inutile de parler, dit-il, je sais tout. L'un de mes serviteurs est venu immédiatement me prévenir de l'accident arrivé à ma sœur Maryvonne.

— Sauvez ma fille, Yodah! pria le corsaire dont les traits étaient creusés par une angoisse profonde.

— Le destin de chacun est entre les mains de Dieu; mais j'espère bien ramener la jeune fille saine et sauve; monte-t-elle bien à cheval?

— Admirablement.

— Alors, voilà déjà qui va bien. Comme la bête folle a gagné la plaine et que là elle n'a dû trouver nul obstacle, je ne redoute pas d'accident. Seulement, quand la bête épuisée s'arrêtera, Maryvonne se trouvera fort loin d'ici et dans une contrée complètement inconnue. Voilà pourquoi je veux la retrouver le plus vite possible.

— Allez, Yodah, et que Dieu vous accompagne!

Le fakir allait rendre la main quand le Hollandais dit encore :

— Et nous, qu'allons-nous faire?

— Restez ici, ne bougez pas. Attendez-moi. Si vous voyiez quelque chose de suspect, entrez sous bois. A moins d'absolue nécessité, n'engagez pas le combat si vous rencontrez quelque petite colonne anglaise.

— Bien, nous suivrons vos instructions à la lettre.

Le fakir leur fit de la main un geste d'adieu et lâcha son cheval qui fit un bond formidable et eut bientôt disparu à leurs yeux.

Pendant deux heures, les trois hommes restèrent muets, torturés de l'horrible angoisse de l'attente, craignant d'échanger les sombres pressentiments qui les assaillaient en foule.

Soudain Guy, qui faisait quelques pas en avant des arbres, s'écria :

— Le voilà.

Roëllo et le Hollandais se levèrent vivement et instinctivement se prirent par la main, car Yodah était seul.

L'Indou venait d'un galop enragé. A deux pas de nos amis, il arrêta net son cheval qui chancela. Une seconde après, le fakir avait mis pied à terre et s'avançait vers les trois hommes sans s'occuper autrement de sa monture.

L'expression du visage de l'Indien était si terrible que Roëllo cria en tendant les bras :

— Ma fille!

— Vivante, répondit l'Indou.

— Blessée alors, on la transporte sans doute et...

— Prisonnière.

— Comment! Maryvonne prisonnière! De qui..

— De sir Harry Linton.

Ce fut un véritable rugissement qui s'échappa de la poitrine du corsaire.

Le Hollandais s'enfonçait les ongles dans la chair pour ne pas crier.

— Mais parlez, dit Guy, comment tout cela est-il arrivé?

— Le cheval de la jeune fille l'a emmenée fort loin. Le malheur a voulu qu'il vienne s'abattre devant le campement d'un détachement anglais, commandé par Linton. Je suis arrivé trop tard. Maryvonne était déjà dans ses bras et il menaçait de lui faire sauter le crâne si j'avançais.

— Ah! ma pauvre enfant! frémit Roëllo.

— Du courage. Je vous jure que, avant deux jours, votre fille vous sera rendue. Maintenant il faut agir avec résolution.

— Mais comment avez-vous pu vous tirer des mains des Anglais? questionna Wouvermann.

— Linton était comme frappé de stupeur à ma vue. Il croyait voir un fantôme.

— Mais je croyais que vous ne vouliez vous découvrir à lui qu'au moment de son châtiment.

— Je n'avais pas à choisir. Les circonstances commandaient. D'ailleurs, conclut Yodah avec une effrayante assurance, le mal n'est pas grand, car l'Anglais ne verra pas trois soleils.

— Linton se rend à la pagode...

— C'est certain, mais nous y serons avant lui. Il faut nous hâter, car si nous tardions trop nous aurions le double de soldats à combattre. Ceux que Linton amène avec lui et ceux qui sont de garde à la pagode.

— Alors en route?

— Donnez des ordres et marchez dans le sentier que Selim va vous indiquer. Moi, j'ai encore beaucoup à faire, vous me reverrez avant de vous être rencontrés avec Kerbraz.

Et, sans attendre une réponse du Hollandais, il rappelait son cheval qui venait à son sifflement, sautait en selle et partait au grand galop.

Roëllo semblait frappé au cœur depuis qu'il avait appris le sort de Maryvonne ; il fallut les énergiques paroles de Wouvermann pour l'arracher à sa stupeur et le forcer à se remettre en marche.

Il allait d'un pas de somnambule et toujours cette pensée revenait battre les parois de son crâne comme un funèbre glas : Maryvonne est prisonnière de Harry Linton! Son adorable enfant, sa chérie, sa mignonne entre les mains du bourreau de Maïssour! C'était à devenir fou de rage...

Vers le milieu du jour, Yodah reparut et fit faire halte à la petite colonne.

— Nous voilà près du tombeau de Krishna, dit-il à Wouvermann. Allons prévenir Kerbraz de l'arrivée de Roëllo.

— Allons.

Les deux hommes s'éloignèrent et revinrent au bout d'un quart d'heure accompagnés de Kerbraz qui s'avança vers Roëllo.

Le corsaire le regarda venir sans avoir l'air de le reconnaître.

— Il est donc dit, commença Kerbraz de sa grosse voix, qu'il y aura toujours entre nous quelque chose ou quelqu'un qui nous empêchera de nous expliquer catégoriquement en bons matelots et en vrais corsaires!

Roëllo regarda un long moment celui qui lui parlait, puis passant la main sur son front :

— Pardon, dit-il, je ne te voyais pas..., tu ne sais pas que j'ai perdu ma fille!...

— Maryvonne!

— Oui, Mayvonne enlevée par les Anglais.

— Tonnerre!

— Nous la vengerons terriblement s'il est tombé un cheveu de sa tête. Mais il y a tout à craindre avec un assassin comme Harry Linton!

— Mille millions de gargousses! Voilà un particulier qui aura un rude compte à rendre un jour.

— S'il a fait le moindre mal à ma fille, j'aurai son sang jusqu'à la dernière goutte.

— Bah! Le Linton aime l'argent. Il préférera une grosse rançon.

— Il me hait. Tu ne sais donc pas que je l'ai eu prisonnier trois mois à mon bord!

— Lui?

— Lui!

— Je ne sais rien de tout cela mais le moment n'est guère propice pour un long récit. Il faut agir.

— Encore une fois nous marchons ensemble ?

— Encore une fois.

— Et après nous reprenons notre liberté ?

— C'est dit?

— C'est dit.

Yodah vint près d'eux accompagné de Wouvermann et de Guy. Avec les deux corsaires ils tinrent un rapide conseil de guerre.

— Dans une heure, dit le fakir, nous serons à la pagode par des chemins secrets qui raccourcissent étonnamment les distances. Je sais par mes espions que les Anglais se gardent bien. A chaque angle du temple, il y a une pièce de canon chargée à mitraille. Maintenant, je sais un côté de la muraille qui est très dégradé et favorable à une escalade. J'ai un millier d'Indiens cachés dans les bois et qui m'obéiront aveuglément. Voilà ce que je sais, voilà mes ressources. Quel est maintenant votre plan ?

— Parle, Kerbraz, dit Roëllo, ici c'est toi qui commandes.

— Bon. Je dis que, une fois entrés, nous nous chargeons du reste. Mais il faut entrer et sans perdre trop de monde. Peut-être pourrions-nous attendre la nuit et tenter l'escalade à la faveur de l'ombre.

— Pardon, dit Yodah, les combats de nuit sont mauvais pour mes hommes, mais vous disiez à l'instant qu'une fois entrés vous vous chargiez du reste.

— Je l'ai dit et je le maintiens.

— Eh bien! je vais lancer d'abord mes Indous par la brèche et vous resterez à l'écart.

— Oh! oh! je n'aime pas beaucoup ce moyen-là, grogna Kerbraz.

— Attendez la fin. Croyant à une attaque folle des indigènes, les Anglais n'auront aucune méfiance et vous profiterez de leur stupeur quand, au moment voulu, vous passerez sur les cadavres de mes hommes pour aller jusqu'à eux.

Kerbraz regarda Yodah, puis lui prenant la main :

— Je ne vous connais pas depuis longtemps, mon camarade; mais vous êtes un rude homme. Vous parlez du massacre de ces pauvres gens comme s'il s'agissait d'une partie de plaisir.

— Je sacrifie mes hommes à la grande cause à laquelle je me suis voué. Comme moi, la mort ne les épouvante pas, car ils savent bien que la recompense est proche, et que celui qui a donné son sang pour son Dieu reçoit de lui en échange l'éternelle félicité. Ne plaignez donc pas les martyrs que je vais faire et acceptez mon plan qui est le bon.

— Soit.

— Bien. Maintenant suivez-moi et que tout le monde se taise. Votre monde est tout prêt, capitaine ?

— Ils n'attendent qu'un mot de moi.

— Allez les chercher. Nous vous attendons ici.

Quelques minutes après les cinquante matelots du corsaire apparurent, armés jusqu'aux dents.

Sur un signe de Yodah, tout le monde se mit en marche.

Le fakir quitta brusquement le sentier où l'on avait marché jusqu'alors et s'engagea sous bois dans des sentiers en apparence inextricables. Au milieu des lianes, des fougères géantes, des troncs centenaires renversés dans l'herbe, le jeune Indou marchait sans une hésitation.

Pendant une heure à peu près on marcha ainsi et on arriva sur les bords d'une rivière profondément encaissée entre deux rives escarpées.

Yodah, arrivé près d'un tronc énorme de tulipier qui était étendu sur l'herbe comme un géant frappé à mort, toucha du doigt le colosse qui roula sur lui-même, découvrant une ouverture béante qui pouvait livrer passage à deux hommes de front.

— Suivez-moi, dit doucement le fakir.

Le souterrain allait en pente douce. Aux parois étaient fixés des flambeaux de cire qui éclairaient le chemin. Un moment la route parut étincelante de cristaux. On passait sans doute sous la rivière. Puis le terrain remonta et, quelques minutes après, on arrivait en face d'une roche que Yodah fit basculer avec autant de facilité que le tronc de tulipier.

On était à l'entrée d'un bois touffu, qui semblait absolument désert.

Yodah porta deux doigts à ses lèvres et modula d'une certaine façon un sifflement très doux.

Aussitôt, avec une rapidité miraculeuse, des arbres, des lianes, des pierres, de l'herbe surgirent des Indous armés en guerre qui demeurèrent immobiles, attendant les ordres de leur chef.

Le mouvement avait été si prompt, si inattendu que les matelots et les corsaires eux-mêmes avaient instinctivement porté la main à leurs armes.

— Nous sommes à cinq cents pas à peine de la pagode. Mes hommes vont attaquer par deux côtés afin de diviser l'ennemi. Quand vous jugerez le moment opportun vous viendrez à la rescousse.

— Comptez sur nous, fit Kerbraz. Maintenant, dit-il en se tournant vers ses matelots, voilà la chose : ces braves gens de moricauds vont avoir la faveur d'ouvrir le bal, mais c'est nous qui aurons la danse d'honneur. Veillons à travailler un peu proprement et tâchons de prouver que sur terre comme sur mer le corsaire est invincible.

Les rudes gars firent entendre un grognement approbatif et prirent leurs dispositions de combat.

Comme il promenait ses fiers regards sur ses hommes, Kerbraz fronça tout à coup le sourcil. Le pauvre Louis, pâle et défait, avait dans les yeux de grosses larmes. Il allait ouvrir la bouche pour le gronder quand Yodah vient lui dire :

— Venez.

Déjà les Indous avaient disparu de nouveau. Yodah se glissait dans les broussailles avec des souplesse de félin, les corsaires et les matelots l'imitaient de leur mieux.

Bientôt le fakir s'arrêta. Derrière un rideau de lianes, de convolvulus, la pagode d'Angotka se dressait dans sa majestueuse splendeur. C'était une énorme construction surchargée de sculptures, l'un des plus beaux spécimens de l'architecture indoue. De hautes murailles entouraient toutes les constructions. Sur la galerie formant rempart des sentinelles se promenaient.

(*La suite au prochain numéro.*) HENRY DE BRISAY.

## LES LIVRES NOUVEAUX

# LE PRIEURÉ

**Par M. MARYAN.**

1 volume, in-12. . . . . . . . . . . . . . . . 3 francs.

Avec *Le Prieuré*, nous voici en Bretagne, ce pays aux vivaces souvenirs, aux mystérieuses légendes, aux hommes de fer, attachés à leur sol comme à leur Dieu et à leurs croyances religieuses.

Heureux les Bretons qui gardent avec un soin jaloux leur foi au milieu des capitulations de toute sorte qui sont chose commune partout ailleurs; à eux, les nobles résistances, à eux, les espérances immortelles après les vaillantes luttes d'en bas!

C'est en plein pays breton que nous transporte M. Maryan, au bourg de Ploménez, célèbre par sa petite église et à l'ombre de laquelle repose le vieux château des Kerfenteun, et, à quelque distance, le *Prieuré*, qui faisait partie des dépendances d'une abbaye aujourd'hui détruite et qui sert actuellement d'école communale dirigée par les sœurs.

Là, dans ce coquet paysage, admirablement dépeint par le romancier, vont se mouvoir les héros de cette histoire.

Mlle Simone Ayral, Xavier de Kerfenteun, sa noble mère, Anne de Kerbos, Marcel Varney, Gerfaux, l'oncle de Simone animent de leur présence ces vieilles ruines où font tache le château neuf et l'usine bâtie par l'industriel.

Éprise de tout ce qui est beau et juste, Simone lutte contre son oncle et son fiancé, Marcel Varney, pour empêcher l'expulsion des sœurs du *Prieuré*, ne pouvant y réussir, elle dit adieu à la fortune, mais Celui qui récompense et qui châtie lui rend le bonheur en faisant du jeune officier de marine, Xavier de Kerfenteun, son noble époux.

Quoi de plus gracieux que cette mutine figure de Simone, jeune Parisienne, débarquant du train et riant du vieil attelage de Guillaume venant chercher Xavier, son jeune maître, à la gare?

Le *Prieuré* est écrit avec cette pureté de goût littéraire qui distingue tous les ouvrages de M. Maryan ; l'éloge de l'auteur n'est plus à faire; aimé du public qui se dispute ses productions, il voit le succès lui rester fidèle. Sa plume, toujours vive, toujours alerte, ne connaît pas le repos, aussi les romans s'accumulent, œuvres de l'esprit et du cœur du romancier breton fidèle à son Dieu et à la Bretagne aimée et qui n'a d'autre ambition que de faire le bien.

P. LAFFORGUE.

Pour recevoir *Le Prieuré* franco par la poste, il suffit d'envoyer 3 francs en mandat-poste ou en timbres à M. HENRI GAUTIER, éditeur, 55, quai des Grands-Augustins, à Paris.

Du même auteur.

**La Maison de famille**, 1 vol. in-12, 3 fr. — **Une Dette d'honneur**, 1 vol. in-12, 3 fr. — **Le Secret de Solange**, 1 vol. in-12, 3 fr. — **Une Cousine Pauvre**, 1 vol. in-12, 3 fr. — **La cousine Esther**, 1 vol. in-12, 2 fr. — **L'hôtel Saint-François**, 1 vol. in-12, 2 fr. — **Primavera**, 1 vol. in-12, 2 fr. — **Anne de Valmoët**, 1 vol. in-12, 2 fr. — **La Feuilleraie**, 1 vol. in-12 3 fr. — **Un Portrait de famille**, 1 vol. in-12, 2 fr. — **Les Tuteurs de Mérée**, 1 vol. in-12, 2 fr. — **Le pont sur l'Oiselle**, 1 vol. in-12, 3 fr. — **Le Mystère de Kerhir**. 1 vol. in-12, 3 fr. — **Odette**, 1 vol. in-12, 3 fr. — **Le Roman d'une héritière**, 1 vol. in-12, 3 fr.

# LE MARIAGE DU DÉPUTÉ

PAR

**JEANNE DE LIAS**

XV (*Suite.*)[1]

— M. Saint-Aubain, reprend le docteur, est si touché de l'enthousiasme et du dévouement que vous manifestez, que l'émotion l'empêche de vous dire encore sa reconnaissance.

— Vive M. Saint-Aubain ! répète la foule.

La situation était sauvée.

Jacques avait déjà triomphé de ses larmes. Il parla après le docteur, calme, digne, éloquent comme de coutume, mais avec des brisements de voix par instant qui trahissaient le sanglot étouffé à grand peine.

Pauvre Jacques ! il avait cependant deux mille voix de majorité, et le père Audibert, qui se rongeait les poings à cette heure au milieu d'un état-major très diminué, aurait donné ce soir-là son taureau et ses étables pour être à la place de Jacques Saint-Aubain. O vanité des désirs humains et vanité de l'homme !

Parmi les plus bruyants acclamateurs de Jacques, se distinguait Minicougne, qui tâchait de se faufiler au premier rang, pour être remarqué du candidat élu. Ayant réussi à se rapprocher tout à fait de lui, il poussa l'impudence et l'audace jusqu'à lui tendre la main ! Jacques recula d'un pas et toisa le personnage. Il le connaissait de vue, et on lui avait fait son portrait moral. Il le regarda d'une certaine manière et, d'un geste imperceptible, lui montra la porte.

La légende dit que Minicougne, ainsi évincé par Saint-Aubain, s'en alla retrouver Mme Desmarais, qu'il croyait encore ignorante de sa démarche et dont il espérait à tout le moins un verre de vin. Mais celle-ci, déjà prévenue par un espion officieux, s'arma, dit-on, de son balai, pour faire à son lieutenant de la veille le seul accueil que d'ailleurs il méritât.

Minicougne prit la chose philosophiquement. Il avait en poche les deniers de M. Audibert pour boire et vivre pendant quelques semaines, et il savait bien qu'à la prochaine élection on viendrait

1. Voir l'*Ouvrier* depuis le 29 juillet 1896

le trouver sous sa tente et lui faire des excuses. Il comprit que, pour cette fois, son rôle était fini et jugea superflu de se présenter chez le maire de Saint-Landry.

Les gros bonnets du parti Rousselin s'y trouvaient encore, consternés, effarés, démoralisés, s'accusant les uns les autres des prétendues fautes commises, et, après avoir largement maudit Jacques et les siens, se rejetant mutuellement et faisant rejaillir sur leur patron la responsabilité de l'échec.

Quand tous ces politiciens déçus eurent enfin quitté la ferme, Marthe descendit auprès de son père, et avec le tact et le don de persuasion qui lui étaient naturels, elle essaya de calmer l'irritation de M. Audibert et d'embaumer la blessure profonde faite à son amour-propre. Le revers qu'il venait d'essuyer le rendait plus traitable. Marthe sentit qu'elle reprendrait peu à peu sur lui l'influence qu'elle avait vu sombrer toute au moment de la bataille.

— Ce n'est pas tant mon échec personnel que je regrette, répétait l'excellent homme, c'est le transfert du chef-lieu de canton que j'aurais obtenu tout de suite si j'avais été député.

— Mais, mon père, qui sait si M. Saint-Aubain ne soutiendra pas, lui aussi, notre cause?

— Saint-Aubain! Saint-Aubain! s'écria M. Audibert, reprenant à ce seul nom toute sa colère. Allons donc! tout Ville-Neste a voté pour lui!

— Je crois que ce ne sera pas à ses yeux une raison d'agir contre nos intérêts, s'il juge que le bon droit est de notre côté et que l'utilité publique réclame cette mesure.

— Tu lui prêtes de bien nobles sentiments, à ce monsieur. dit avec un rire amer le père de Marthe. Tu es donc toujours entichée de lui, toi aussi, comme ta sœur! Faut-il, dit le pauvre homme exaspéré, que toute ma famille se réjouisse du succès de mon concurrent!

Marthe, toujours prudente, comprit qu'il ne fallait pas, ce soir-là, parler de M. Saint-Aubain.

Elle alla retrouver sa pauvre chère Gabrielle... Celle-ci était moins triste; elle avait l'œil brillant, le visage animé.

Sœur Marthe pensa: « C'est le triomphe de Jacques qui lui donne un peu de joie; et songeant aux dernières paroles de son père: Quelle situation étrange, se dit-elle, et quels temps nous traversons, mon Dieu, mon Dieu! »

## XVI

### SUPRÊME ÉLOQUENCE

La vaste salle semi-circulaire où se jouent les destinées de la France avait ce jour-là son aspect des jours de séance à sensation. Jacques l'avait vue ainsi bien des fois de la tribune des journalistes, la droite et la gauche presque au complet, et malgré le tumulte des conversations particulières qui font ressembler la réunion des élus du peuple à un rassemblement d'écoliers et la Chambre des Députés à un champ de foire, un certain air de recueillement et comme une atmosphère d'attente indiquait sûrement, à ceux qui ont l'habitude de saisir ces symptômes particuliers sur la physionomie du parlement, que quelque chose de palpitant allait se passer.

Les tribunes étaient remplies, et des femmes, la plupart jeunes et toutes élégantes, en occupaient, selon l'usage, les deux premiers rangs... Oui, Jacques avait vu souvent ce spectacle, et ce n'était pas cet appareil extérieur, que la tenue sans façon de nos représentants rend d'ailleurs fort peu imposant, qui pouvait l'impressionner. S'il se sentait ému, et en réalité, il l'était beaucoup, c'était par le côté moral de ce qui allait se passer.

Après un mouvement machinal et irréfléchi pour s'en aller, selon son habitude, à la tribune des journalistes, Jacques se dirigea vers les stalles de droite, où il vint s'asseoir à une place vide à côté de l'abbé Lemire, qui lui serra la main. Bien des lorgnons se braquaient sur lui, tandis que la Chambre agitait stérilement deux questions qui semblaient être destinées, par leur insignifiance, à aviver encore l'intérêt pour le débat palpitant qui allait suivre.

Enfin on appela l'élection de Lannemaze.

Jacques Saint-Aubain était quelqu'un, et la vaillante guerre qu'il faisait dans son journal bien nommé *Le Militant* lui avait valu de chaudes sympathies et, par contre, des inimitiés violentes. Rien ne met un homme en relief comme l'opposition de ces sympathies et de ces haines. La notoriété qui s'attachait au nom de Jacques avait attiré l'attention publique sur le pays où il venait de voir triompher sa candidature. Il était arrivé à Paris des échos nombreux de cette campagne curieuse et mouvementée dans ce petit pays de montagnes aux passions politiques si ardentes et aux mœurs électorales si pittoresques! Les feuilles de la circonscription citées par les journaux de Paris, avaient laissé deviner à travers des phrases où les indiscrétions alternaient avec les réticences, que sous la comédie politique, il y avait eu un drame de cœur. Et c'était cela surtout, ce côté romanesque de l'élection de Jacques, confusément entrevu, qui rendait si curieusement attentifs et les femmes dans les tribunes, et les journalistes en quête de copie sensationnelle, et les députés, vieux et jeunes, à leurs bancs. *Homo sum!*.. et ce banal et poignant sujet de l'amour est toujours celui qui davantage subjugue l'homme. Il était d'autant plus intéressant ici peut-être que la Chambre des députés est un lieu clos où il pénètre plus rarement.

Les radicaux, à qui l'entrée de Saint-Aubain à la Chambre faisait perdre un siège et que, d'ailleurs, il visait souvent dans ses articles, avaient dressé toutes leurs grandes machines de guerre dans le but de le faire invalider.

Des notables du parti Rousselin, des membres du fameux état-major en déroute avaient été mandés à Paris à cet effet. Interrogés et peut-être légèrement influencés dans leurs réponses, ils avaient donné sur l'élection des détails fantaisistes, et depuis quinze jours, le grand orateur du parti, le citoyen Jandrès prenait des notes...

Mais cela le gênait, cette vague auréole romanesque autour du front de l'adversaire qu'il s'agissait de « tomber », comme si ce n'étaient pas assez de l'intelligence, du talent et du rare don de parole réunis en cet homme et contre lesquels il fallait déjà lutter! Mais le citoyen Jandrès confiant dans sa propre éloquence et dans ses documents, gravit avec assurance les marches de la tribune. Grave et le front chargé d'orages, après s'être recueilli un instant il commença son discours.

Entrant dans son sujet *in medias res*, il se mit dès l'abord à attaquer violemment l'élection de Jacques, comme pour démonter lui et ses partisans par la brusquerie inattendue de l'assaut. Si quelqu'un de la vallée, ayant vu de près comment s'étaient passées les choses, avait été présent, il eût été stupéfait jusqu'à l'ahurissement en constatant combien, sous la parole bruyamment éloquente du tribun-rhéteur, les faits étaient dénaturés, travestis, et prenaient une physionomie différente de leur physionomie véritable.

Ces fameuses mœurs électorales du pays de Moudang... et de bien d'autres pays, que Jacques avait à peine comprises et contre lesquelles sa conduite personnelle avait toujours protesté, on eût dit à entendre le citoyen Jandrès que c'était lui, Jacques Saint-Aubain, qui les avait créées et importées dans les vertes Pyrénées.

Ces mœurs en elles-mêmes et les histoires incroyables auxquelles elles avaient donné lieu, toutes ces choses très humoristiques, lesquelles, maniées par la main légère d'un vaudevilliste, eussent déridé largement les graves élus du peuple, le citoyen Jandrès les prenait au tragique et les peignait sous des couleurs de deuil et de sang! C'était d'une bouffonnerie si grosse que l'orateur en manquait son effet, surpris et irrité lorsque la Chambre ponctuait par des éclats de rire des périodes qu'il croyait de nature à soulever sa plus vertueuse indignation.

Le sermon de l'excellent curé de Sarrantis qui, rapporté en haut lieu par d'honnêtes espions, avait amené la suppression de traitement du vieillard, servait de tremplin à Jandrès pour aborder le grand sujet de l'ingérence cléricale, et le député soi-disant fanatique de liberté et d'égalité ne craignait pas de demander, aux applaudissements frénétiques de tout son parti, que l'élection de Jacques Saint-Aubain fût annulée par cette raison victorieuse que les prêtres avaient voté pour lui.

Mais ce n'était pas tout encore... Le candidat lui-même avait joué au pontife, donnant sa bénédiction, sur le seuil des églises, aux bonnes femmes et aux petits enfants...

(Ici des exclamations très diverses aux deux côtés de la salle et des sourires railleurs sur quelques jolis visages des tribunes.)

— ... Des jeunes filles, poursuivait Jandrès, grincheux et rogue, venaient attacher des fleurs à sa boutonnière...

— Mais aucune loi n'interdit ce genre de décoration, monsieur Jandrès, lui répond un très jeune député de la droite, et cela vaut bien le Mérite agricole!

Les rieurs ne sont plus du côté de l'orateur, dont la figure mécontente s'allonge encore.

Jacques s'est contenté jusque-là de hausser les épaules aux bons endroits, réservant sa défense pour la tribune, et il n'a pas encore interrompu. Mais l'éloquence de Jandrès s'enfielle davantage. Il accuse le candidat catholique d'être allé solliciter la nuit les suffrages des électeurs, d'avoir fait de la corruption, acheté des voix...

Jacques se lève alors et, parlant de sa place d'une voix haute et ferme que tout le monde entend, il oppose à l'orateur le démenti le plus catégorique, le mettant au défi d'apporter un seul fait à l'appui de ce qu'il avance.

Le citoyen Jandrès, relevant le gant, raconte alors à sa manière l'histoire d'un mourant, à qui le candidat de Lannemaze a donné vingt francs pour qu'il votât pour lui, et que les amis de M. Saint-Aubain ont porté au scrutin dans un fauteuil, le jour de l'élection, au risque de hâter sa mort!

Des cris de réprobation, ressemblant un peu à la rumeur d'une ménagerie, éclatent à la fois parmi tous les groupes de la Gauche.

Jacques se lève encore, aiguillonné cette fois par une indignation violente:

— Le mensonge et la calomnie passent toute mesure! s'écrie-t-il. C'est vrai, j'ai fait l'aumône à une pauvre femme qui pleurait au chevet de son mari agonisant! Quant à la fable ridicule de ce mourant porté au scrutin, il m'est facile d'en prouver la fausseté, car cet homme mourut deux jours avant l'élection.

— N'interrompez pas, dit le président, vous parlerez à votre tour pour défendre votre cause.

Jacques se rassied, sentant que de ces attaques violentes et de ces calomnies stupides quelque chose reste attaché à lui, et, maudissant en son cœur Delprat et Morancey, à qui il doit certainement que de pareilles imputations lui soient jetées à la face!

Sans être arrêté le moins du monde par les démentis qu'il vient de recevoir, le citoyen orateur continue toujours son réquisitoire. Doué d'un organe qui servait merveilleusement son genre spécial d'éloquence, il avait la faculté rare de pouvoir parler pendant deux heures consécutives, sans autre soulagement que de brèves minutes de repos et le recours au traditionnel verre d'eau sucrée. Son discours de ce jour-là fut, comme à l'ordinaire, long, véhément, creux, déclamatoire, imagé; mais si dangereux est le glaive de la parole humaine, que maintenant, et parmi la Chambre et parmi les spectateurs, tout à l'heure si sympathiques à Jacques, un souffle d'hostilité passait...

Le citoyen Jandrès, vaincu enfin par son propre effort, l'air affaissé, la voix enrouée, le geste flasque, descendit de la tribune, dont Jacques gravit lentement les degrés.

Pâle, froid en apparence, et en réalité maître de lui-même comme il ne l'avait jamais été, excité par la violence de l'attaque, par les accusations dont on l'avait souffleté, voulant vaincre maintenant et vaincre à tout prix, Jacques fit passer dans sa parole tous les sentiments contenus de son âme.

Avec une grande netteté d'exposition et un accent de vérité bien propre à faire naître la conviction dans l'esprit de ses auditeurs, il dit simplement ce qu'avait été son élection et quels moyens il avait seuls employés pour éclairer la conscience de ses concitoyens et obtenir leurs suffrages. L'indignation, ce puissant ressort de l'éloquence, vibra dans son discours lorsqu'il en vint à réfuter les imputations mensongères élevées tout à l'heure contre lui. A propos de ces petites manœuvres locales qu'on l'accusait d'avoir pratiquées, il se défendit de haut avec une ironie dédaigneuse et un mépris mal déguisé à l'adresse de ses calomniateurs.

Jacques Saint-Aubain avait l'habitude de la parole; et, à l'inverse de ces timides que la vue d'un vaste auditoire interdit, le spectacle d'une foule suspendue à ses lèvres, la pensée que ce qu'il disait à cette heure serait entendu de toute la France, l'exaltait au contraire et le rendait plus éloquent. Sa belle prestance d'orateur, sa voix sonore et bien timbrée, sa physionomie distinguée et plus jeune que son âge, tout cet extérieur très heureux séduisait d'ordinaire ceux qui l'écoutaient. Le citoyen Jandrès et ses amis craignirent que le charme n'agît sur leurs collègues et songèrent avec dépit que ce bel et brillant avocat allait peut-être gagner contre eux sa propre cause. Ce fut alors un déchaînement d'interruptions, de cris, d'interrogations furieuses et saugrenues, bien propres à faire perdre à un orateur quelconque la suite de ses idées et le fil de son discours.

Mais Jacques avait assisté souvent à de pareilles tempêtes, il voyait que le but évident de celle-ci était de faire tomber son élection et, appelant à lui toute sa vigueur d'intelligence et son énergie de caractère, vaillamment il tint tête à l'orage.

— J'affirme que mon élection a été pure, disait-il, dominant toutes les autres voix, qu'elle a été la manifestation libre et loyale du sentiment de mes concitoyens, et ce que je dis, je suis en mesure de le prouver.

— Prouvez que vous n'avez pas dû votre succès à l'ingérence cléricale! clame de l'Extrême-Gauche un sous-Jandrès quelconque.

— Oui, prouvez que tous les curés de l'arrondissement n'ont pas voté pour vous! cria un autre, lui faisant écho.

— L'ingérence cléricale, me dit-on. Il vient d'en être parlé bien longuement à cette tribune, bien vainement, d'ailleurs. Qu'appellet-on, en réalité, l'ingérence cléricale, messieurs, car nous avons coutume en France de nous payer de mots. Si c'est pour le prêtre l'acte de voter comme il lui convient, et dans sa sphère d'action en tant qu'homme privé, d'engager les autres à faire comme lui, c'est tout simplement l'exercice légitime du droit électoral, tel que la loi du suffrage universel l'accorde au citoyen le plus obscur et le plus ignorant. — Si vous appelez « ingérence cléricale » le fait pour un pasteur de dire à ceux dont il a la conduite : « Vous ne pouvez en conscience, étant chrétiens, faire arriver aux assemblées politiques des hommes disposés à voter les lois persécutrices de notre religion... » ici, par exemple, ce n'est plus seulement l'exercice d'un droit, c'est l'accomplissement d'un devoir, et du plus sacré de tous!

« On vient de me crier du côté gauche de cette salle que tous les curés de l'arrondissement ont voté pour moi. Si cela est exact, messieurs, j'en suis très honoré d'abord, et puis, cela prouve une chose très simple, que ces prêtres ont pensé, — et je justifierai leur confiance, messieurs! — ils ont pensé qu'un catholique, s'il était élu, défendrait à la Chambre la religion catholique. N'est-il pas bien naturel qu'ils forment ainsi leur opinion, que sur un pareil motif ils appuient leur vote, et pourraient-ils, sans forfaire, agir autrement?

« Si on leur dénie la faculté d'agir ainsi, le droit élémentaire de voter selon leur conscience, où est la liberté, messieurs? où est l'indépendance des suffrages? où est la plus vulgaire équité?

(*La suite au prochain numéro.*) JEANNE DE LIAS.

# RECETTES DE LA SEMAINE

### Maux de dents.

1re *recette.* — Prenez de la racine de lis jaune, frottez-en les dents qui vous font mal; ou mieux encore, mâchez cette racine avec les dents qui vous font souffrir.

2e *recette.* — Pétrissez de l'encens mâle bien pulvérisé dans de l'eau-de-vie; faites-en un petit emplâtre que vous mettrez sur du taffetas, et que vous appliquez ensuite sur la tempe du côté où vous souffrez. Couvrez le tout d'ail vif bien haché, et tenez la tête inclinée pendant une heure environ. Si la partie où l'application a eu lieu est d'un rouge vif, le remède a opéré.

Ce remède est aussi très souverain contre la migraine.

### Bitter ou liqueur amère d'écorces d'orange.

| | | |
|---|---|---|
| Ecorces d'orange | 400 | grammes |
| Racines de gentiane coupées menu | 30 | — |
| Noix muscade } concassés | 10 | — |
| Girofle } concassés | 10 | — |
| Cannelle de Ceylan } concassés | 10 | — |
| Alcool de vin à 90 degrés | 4 | litres. |

Laissez macérer ces substances pendant 8 jours dans l'alcool. Bouchez bien le récipient et placez-le dans un endroit tiède. Ensuite passez la liqueur dans un linge fin; ajoutez-y 4 litres d'eau potable et 4 kilogrammes de sucre en poudre. Remuez bien, et, lorsque le sucre est fondu, filtrez avec du papier. Mettez en bouteille et cachetez.

On peut prendre un petit verre de cette liqueur avant le repas.

A. ROSTAN.

### Pommes de terre gelées.

Dans les rigoureux hivers, tels que celui de 1894-95, il arrive que les pommes de terre gèlent facilement, mettant ainsi les ménagères au désespoir. Il est pourtant un moyen d'utiliser ces tubercules avec leurs qualités nutritives recouvrées.

L'on fait tout simplement ceci :

D'abord laisser dégeler les pommes de terre, puis les laver à grande eau, et enfin les exposer au courant d'air sur le sol de la grange ou sur le plancher d'un appartement quelconque bien aéré.

Une fois sèches, elles se conservent très bien, pourvu toutefois qu'elles ne soient pas exposées à l'humidité.

DIANE AURAY

### Procédés pour conserver les noix fraîches[1].

Les noix vieilles deviennent fortes au goût, de couleur noire, peu agréables, indigestes, etc. Voici le secret de quelques ménagères pour leur conserver leur fraîcheur pendant plusieurs mois.

1° On prend les noix bien mûres, on les met dans un pot de terre couvert d'une planche, et on enterre le pot dans un terroir bien sec. — Avec ce simple procédé les noix attendent plus d'un an sans perdre de leur fraîcheur et de leur bon goût.

2° Vos provisions de noix pour la table ont-elles, par l'effet du temps, un peu séché et contracté un goût rance et fort, trempez-les quelque temps dans de l'eau fraîche et pure : vos noix reprendront leur fraîcheur et leur saveur agréable.

On nous demande un remède contre la maladie des chiens connue sous le nom de « pattes aggravées ».

Merci à qui voudra bien nous le communiquer.

# CHRONIQUE HEBDOMADAIRE

JOIE DES VÉLOCEMEN. — UNE COMPAGNIE DE CYCLISTES AUX GRANDES MANOEUVRES. — LEUR ROLE. — PAS D'EMBALLEMENT! — LE RECORD DE L'AMÉRICAIN ANDERSON. — 92 KILOMÈTRES 930 MÈTRES A L'HEURE! — LE ROMAN CYCLISTE. — M. ZOLA PROFESSEUR DE VÉLOCIPÉDIE. — UN NOUVEAU SPORT. — LA TRAVERSÉE DU CONTINENT AMÉRICAIN A QUATRE PATTES. — PARIS EXCENTRIQUE. — L'ARRIVÉE PROCHAINE DU TSAR. — ÉMOTION DE LA FOULE. — SÉJOUR DU COUPLE IMPÉRIAL A KIEW. — LA JÉRUSALEM RUSSE. — LES AVERSES DE SEPTEMBRE. — LA SÉCHERESSE AU TRANSWAAL. — DÉFENSE DE PROVOQUER LA PLUIE. — A CALCUTTA! EXCENTRICITÉS ANGLAISES. — L'HOMME CHIMIQUE D'HUNTLEY. — UNE ERREUR DE CERVELLE.

Les vélocemen ne se possèdent pas de joie. Au cours des dernières grandes manœuvres du 2e corps d'armée, une compagnie cycliste de soixante hommes a été organisée à la 4e division

1. Ces deux recettes sont tirées du *Trésor des Familles*, par Louis Bonconseil ; un vol. in-8, relié toile, prix franco : 5 francs.

d'infanterie, et mise sous les ordres du capitaine Gérard, du 87e. C'est la première fois qu'on a vu fonctionner et combattre une compagnie montée à bicyclette. La date de cette innovation mérite d'être retenue. Certains vélocemen, férus d'un enthousiasme exagéré, s'imaginaient qu'ils pourraient remplacer la cavalerie. Le rôle des cyclistes militaires a été plus modeste. La compagnie Gérard a borné son action à suivre et à seconder de son feu les divisions indépendantes. Quelques autres opérations isolées lui ont été confiées : reconnaissances à longue distance, attaques inopinées sur les flancs et les derrières de l'ennemi, surprises de convois et de cantonnements; ce programme a été rempli avec autant de vigueur que d'intelligence. Les spectateurs se sont vivement intéressés aux évolutions de ces énergiques petits soldats qui, tantôt roulant, tantôt combattant, machine au dos, personnifiaient, non sans éclat, les merveilleuses qualités d'offensive de notre race. Mais il ne faut pas se dissimuler que la cavalerie, même après cette expérience, conserve à la fois son utilité et son prestige.

Pendant que les cyclistes du capitaine Gérard manœuvraient sous les ordres du général Sonnois, le coureur américain Anderson mettait à exécution sa tentative de record derrière une locomotive. C'est à 16 kilomètres environ de la ville de Saint-Louis, sur la ligne de Saint-Louis and Saint-Paul Railroad, que le match a eu lieu. Le tracé du chemin de fer est, à cet endroit, en ligne absolument droite pendant environ deux milles. On avait garni l'espace compris entre les deux rails de planches rejointes les unes aux autres et formant une piste semblable à celle du Vélodrome d'Hiver.

Anderson montait une machine développant près de dix mètres; au coup de sifflet de la locomotive, l'entraîneur qui le tenait en selle le lança en l'accompagnant cinquante mètres environ. Puis il le laissa aller, tandis que la machine accélérait son allure. Au bout d'un demi-mille, la machine était en pleine vitesse et le recordman, protégé par le paravent d'un genre spécial qui avait été établi derrière le vagon, suivait sans effort apparent. Anderson a couvert les 1,600 mètres en une minute trois secondes. Cette performance représente une vitesse de 92kil,930 à l'heure, et le kilomètre en trente-neuf secondes.

Voilà les chemins de fer français largement distancés. On sait que la vitesse moyenne des trains rapides est, chez nous, de 75 kilomètres à l'heure. En supposant qu'Anderson pourrait maintenir son allure pendant un trajet de 320 kilomètres, il irait de Paris à Granville en trois heures et demie!...

***

Ces prodiges ont-ils ému M. Zola? L'imagination du fécond romancier a-t-elle été secouée par ces luttes de force? Toujours est-il que l'auteur de l'*Assommoir* semble décidé à nous donner un roman sur la bicyclette. C'est ce qui semble résulter, du moins, des confidences dont M. Zola a favorisé un reporter, cycliste comme lui.

« Je ne suis pas pour l'instant, — a-t-il déclaré à son interlocuteur, bien fixé sur mon plan, mais j'ai vu et bien vu l'utilité et l'intérêt d'un roman cycliste. Je crois, toutefois, que l'heure de l'écrire n'est pas encore venue. Les révolutions créées par la vélocipédie sont insuffisamment accomplies. Aujourd'hui, il est encore impossible de les analyser; il serait dangereux et téméraire d'en prévoir les effets; mais, dans deux ou trois ans, lorsque *Paris*, terminé, aura vu le jour, je ne dis pas que je ne m'attacherai point à l'élaboration d'un roman cycliste. »

En attendant que le « pneu » soit mûr à point, M. Zola s'entraîne par le professorat.

Voici, en effet, sur quoi il a quitté son interlocuteur :

« Je vous demande pardon, mais je suis pressé. J'ai là une jeune dame, amie de la famille, qui m'attend pour lui donner, dans le bois de Vernouillet, sa première leçon de bicyclette. C'est pour elle un événement. Et comme je suis excellent professeur... »

M. Zola, professeur de bicyclette! Quel avatar imprévu! Ah! si l'illustre romancier s'était contenté d'enseigner depuis dix ans l'art de pédaler!

***

Après avoir consacré un roman à la bécane, M. Zola ne pourra pas se dispenser de s'occuper des autres sports. Voici justement un nouveau sport qui vient de se révéler. Deux jeunes Californiens ont fait le pari de traverser tout le continent américain, de San-Francisco à New-York, à quatre pattes! Des médecins, Yankees naturellement, consultés par ces jeunes fous, ont approuvé le projet; quelques-uns même s'en sont montrés enthousiasmés au point d'exprimer l'intention d'accompagner les deux hommes transformés en quadrupèdes, pour se livrer à une étude spéciale du jeu des muscles.

Le départ est fixé au mois de février prochain. Les deux voyageurs porteront un harnachement spécial, composé d'une forte ceinture en cuir, à laquelle leurs pieds seront attachés et maintenus dans une position verticale au moyen d'un ressort à boudin; de genouillères formées de tubes pneumatiques en caoutchouc et d'une forte semelle en cuir; et, enfin, pour les mains et les bras, de bottes spéciales dont les tiges monteront jusqu'à l'épaule. La semelle de ces bottes, sur lesquelles reposeront les mains, sera, comme les genouillères, en tubes pneumatiques, en caoutchouc et en cuir.

Dans cet accoutrement, nos marcheurs comptent faire quinze à vingt kilomètres par jour. La distance qu'ils ont à parcourir est de plus de cinq mille kilomètres. Et comme ils se proposent de s'arrêter dans les villes de leur itinéraire pour faire des conférences sur cet étrange mode de locomotion, ils calculent que leur voyage à quatre pattes leur demandera quatorze mois, — s'ils ne deviennent enragés en route.

***

La mode des paris excentriques ne date point de notre temps. Montucla raconte, dans ses *Récréations mathématiques*, un étrange pari qui fut engagé, vers la fin du règne de Louis XV, entre deux individus, sur les bases suivantes : on plaça un panier à un endroit déterminé et cent cailloux furent rangés perpendiculairement à ce panier, à une toise l'un de l'autre. L'un des deux individus gagea qu'il irait du Luxembourg à la grille du château de Meudon, et *vice versa*, en moins de temps qu'il n'en faudrait pour ramasser les cent cailloux et les apporter un par un dans le panier.

Celui-ci accepta le défi avec empressement, mais il n'en était encore qu'au quatre-vingt-cinquième quand son partenaire arriva au but après avoir accompli la double course.

En effet, pour faire un trajet, aller et retour, du panier au caillou premier, il fallait déjà parcourir deux toises, quatre pour le second, et ainsi de suite, ce qui finissait par fournir un total de dix mille cent toises.

Or, c'est justement l'étendue qu'avait à franchir le second, puisqu'il y a cinq mille cinquante toises de distance entre le château de Meudon et le Luxembourg, et il avait en moins l'énorme fatigue de se baisser et de se relever cent fois de suite.

***

A mesure que se rapproche le jour à jamais mémorable où le tsar foulera le sol français, à mesure aussi redoublent la curiosité et l'émotion de la foule. Toutes les allées et venues, toutes les démarches, tous les actes, toutes les paroles de l'empereur et de l'impératrice passionnent les masses populaires. Il faut que les journaux publient chaque jour quelques renseignements nouveaux sur le couple impérial. Habitués comme nous le sommes à voir, depuis vingt-cinq ans, nos divers chefs d'Etat s'abstenir soigneusement de toute démonstration religieuse, nous ne lisons pas sans un vif plaisir les détails qui nous sont donnés sur les visites que le tsar prodigue aux églises. La presse nous a appris, par exemple, qu'avant de se rendre en France, l'empereur et l'impératrice ont tenu à séjourner pendant plusieurs jours dans la ville sainte de leur empire, à Kiew, et à y faire publiquement leurs dévotions, comme nos rois de la première race allaient à Tours prier au tombeau de saint Martin, le thaumaturge des Gaules.

***

D'après les récits qui nous sont transmis, plus de cinquante mille fidèles s'étaient donnés rendez-vous à Kiew, pour assister aux solennités. « La Jérusalem russe » est d'ailleurs habituée à ces pieuses manifestations. Le sanctuaire le plus vénéré de la ville s'appelle la « Lavra ». 300,000 Russes y affluent tous les ans.

Ils arrivent en longues files, appuyés sur des bâtons, la besace à l'épaule, de toutes les parties du vaste empire. Quelques-uns viennent de 500 lieues et plus, d'Arkangel et d'Orenbourg, mendiant, de porte en porte, du pain noir qu'ils trempent dans l'eau fétide des marais. La vue des coupoles dorées de la Lavra ranime leur courage parfois ébranlé. Mais arrivés au milieu des cours où le monastère leur doit la nourriture gratuite pendant trois jours, ils tombent exténués dans les coins. Mêlés à la tourbe de ces saints voyageurs, les estropiés, coxalgiques et culs-de-jatte du pays, implorent la pitié publique. Les plus valides des pèlerins, détachés des groupes, vont se désaltérer aux puits que les moines mettent libéralement à leur disposition. Ils secouent la poussière du chemin et boivent à longs traits le liquide purificateur; puis ils rapportent leurs cruches pleines d'eau aux campements improvisés sous les grands hêtres de la cour d'honneur. Non loin de là, près de l'entrée, des moines (du culte orthodoxe grec), des moines, embusqués dans de petites échoppes, délivrent des images saintes et de petites fioles d'huile contre des kopecks graisseux.

Vers la tombée du jour, de petits détachements silencieux traversent la cour les hommes vêtus de houppelandes marron, les femmes coiffées de turbans et chaussées de bottes de maroquin rouge, les jeunes filles couronnées de fleurs artificielles. Tous recueillis, le cierge à la main, récitant à mi-voix des prières, se dirigent vers le temple, à la file indienne. Et, dominant le murmure des pèlerins, les croassements de nuées de corbeaux se mêlent aux notes argentines du carillon.

Cette étrange cacophonie transporte le voyageur à mille lieues de la civilisation. Arrivés devant l'iconostase, les pieux pèlerins s'agenouillent : ils baisent humblement la terre, ou plutôt les dalles de fer, pendant que des moines, préposés à cet effet, leur exposent quelque anecdote émouvante ou quelque conversion inattendue. Et les moujicks, contemplant les merveilles de l'iconostase, se croient arrêtés devant les portes du paradis.

Ces malheureux vivent dans des conditions hygiéniques déplorables; chaque année, la mort fauche leurs rangs pressés. Heureux ceux qui meurent aux abords du Saint Lieu; heureux ceux qui rentrent dans leur pays! Car le pèlerinage à la Lavra de la Mecque russe leur donne aux yeux de leurs coreligionnaires le même relief que le pèlerinage au tombeau de Mahomet donne aux « hadjis » auprès des musulmans.

***

Les formidables averses du mois de septembre sont arrivées trop tard ; elles n'ont pas dédommagé les cultivateurs des désastres causés par la sécheresse pendant les mois de juin, de juillet et d'août. Il paraît que le même fléau a sévi sur le sud de l'Afrique. Dans le Transvaal, il a fallu abattre les animaux qu'on ne pouvait plus nourrir. Le Sénat du Transvaal s'est, paraît-il, occupé de la température. Certains novateurs voulaient qu'on essayât de provoquer une pluie artificielle, comme en Amérique. Les braves Boers se sont émus de cette audacieuse proposition et ont invité le Sénat à voter une loi défendant de tirer des coups de canon pour faire tomber les ondées rafraîchissantes. Cette pétition a été des mieux accueillies. La plupart des sénateurs — presque tous huguenots — ont estimé que ce fait de tirer des coups de canon constituait un outrage au Créateur, qui distribue la pluie comme il l'entend. Un orateur a fait remarquer à ce sujet qu'à la première décharge les nuages crèvent, mais qu'à la seconde ils s'éloignent, « protestant ainsi contre la violence faite à l'Eternel ». Un membre de la minorité a répliqué que les fatalistes devraient aussi supprimer les paratonnerres, mais ces paroles n'ont pas rallié la majorité. Le pouvoir exécutif a été chargé d'élaborer un projet de loi conforme aux vœux des pétitionnaires.

***

Dans l'Inde, à Calcutta, où la sécheresse n'a pas été moins néfaste que dans le Transvaal, les Anglais se sont consolés de l'inclémence de la température en se livrant à des paris sur la pluie. Sur la pluie? Parfaitement. Et l'on a signalé des enjeux formidables. Les joueurs se tenaient près d'une citerne et engageaient leur argent sur la question de savoir si la citerne serait remplie par la prochaine averse. Sur le toit de la maison où se trouvait cette citerne, on avait élevé une tour servant d'observatoire. Dans celle-ci se trouvaient cinq à six « rangbases » dont le travail consistait à sonder soigneusement l'horizon et à signaler la formation des nuages chargés de pluie. Suivant les rapports de ces individus, la cote montait ou descendait.

Plusieurs Anglais ont gagné des fortunes dans une seule journée. L'année dernière, un riche négociant réalisa 75,000 roupies à la cote de 75 contre 1, grâce à ses données scientifiques. Il avait des agents à Uluheria, Burdwam et autres localités. Lorsqu'un orage se produisait dans l'une ou l'autre de ces villes, il en était immédiatement prévenu par télégramme. Il prit avantage d'un de ces télégrammes, risqua 1 millier de roupies et en gagna 75,000, un orage qui avait passé sur Burdwam ayant eu sa répercussion sur Calcutta deux ou trois heures après la réception du télégramme qui lui était parvenu de la première de ces villes.

***

Villiers de l'Isle-Adam, l'auteur de l'*Eve future*, avait imaginé la femme électrique, construite de pied en cap par un habile mécanicien ; mais un savant américain, nommé Huntley, vient d'inventer mieux que cela : C'est l'homme chimique.

L'homme chimique?... demandez-vous. Mon Dieu, oui. « De même, dit M. Huntley, que l'on fabrique des œufs, des conserves de poissons, voire des fruits ou des légumes, avec des éléments analogues aux éléments de ces diverses denrées, de même qu'on imite le parfum des fleurs et le goût du sucre à l'aide de substances minérales, de même j'offre de composer un cerveau humain et tout le reste de l'homme, artificiellement, mais avec les substances ou éléments qui composent l'homme naturel. Il va sans dire que l'homme chimique serait un être *pensant* comme vous et moi. »

Que faut-il penser de cette concurrence faite au Créateur?.. L'homme chimique ne vous fait-il pas l'effet d'un homme chimérique?...

Pour créer cette merveille, M. Huntley demande qu'un Américain de bonne volonté se laisse enlever son cerveau naturel qui sera remplacé dans sa boîte crânienne par le produit de la fabrication Huntley. Le savant Américain garantit que le patient pensera, agira, vivra, après comme avant. Les personnes désireuses de tenter l'expérience peuvent demander à M. Huntley des renseignements complémentaires.

***

C'est sans doute le cas de rappeler la fantastique histoire de ce grand anatomiste allemand qui avait trouvé le moyen d'extraire le cerveau des gens, de le nettoyer et de le remettre proprement dans la boîte crânienne.

Un jour, la cuisinière, trouvant un cerveau enveloppé de papier dans l'antichambre du savant, crut qu'elle devait le lui servir à dîner, et l'accommoda en blanquette. Désespoir du savant qui, du reste, s'il avait perdu la cervelle de son client, ne perdit pas sa tête à lui. Il replaça le cerveau cuisiné par une cervelle de porc, et son client cessa d'être fou, mais ce malheureux devint tellement malpropre, que tout le monde le fuyait comme la peste.

Tel est l'aimable récit qui a cours dans les facultés de médecine allemandes. Il va sans dire oue nous le donnons sous toutes réserves.

OSCAR HAVARD.



*Le Directeur-Gérant* : HENRI GAUTIER. Sceaux. — Imp. Charaire et Cie.

5 centimes le N° année courante. (10 centimes le N° années échues.) N° 1952 TRENTE-SIXIEME ANNÉE. — 30 Septembre 1896.

# L'OUVRIER

**Journal illustré paraissant le Mercredi et le Samedi**

ABONNEMENT D'UN AN : (104 numéros) France, Algérie et Belgique : 6 francs.

DIRECTION ET ADMINISTRATION : LIBRAIRIE BLÉRIOT, HENRI GAUTIER, SUCCESSEUR, 55, quai des Grands-Augustins, Paris.

ABONNEMENT D'UN AN (104 numéros) Colonies et Étranger (sauf la Belgique) : 7 francs.

## A L'ABORDAGE! PAR HENRY DE BRISAY



Kerbraz semblait atterré. Roëllo n'avait plus figure humaine. (Voir page 347.)

# A L'ABORDAGE !

## GRAND ROMAN D'AVENTURES

PAR

**HENRY DE BRISAY**

DEUXIÈME PARTIE

## LE SECRET DE YODAH

### VI (*Suite*).

Comme Yodah l'avait dit, les Anglais se gardaient soigneusement.

Tout à coup, une effroyable clameur déchira l'air et les Français purent voir une bande de démons hurlant et grouillant qui se ruaient sur un point de la muraille où se montrait une profonde lézarde.

Les Indous n'avaient guère que des armes blanches, si bien qu'un silence relatif succéda à leur formidable cri de guerre.

Un instant surpris de la brusque attaque, les Anglais s'étaient vite réunis et les soldats de Yodah n'étaient pas encore arrivés à la crête du mur que déjà un canon vomissait sur eux sa mitraille.

Avec un courage incroyable, les Indous ne se décourageaient pas. Hachés, tordus par le fer et le feu, ils continuaient leur attaque; quand l'un d'eux tombait mort un nouveau combattant prenait immédiatement sa place.

Quelques-uns, en petit nombre, avaient pu gagner la galerie et là se faisaient bravement massacrer par les Anglais étonnés de tant de résistance de la part d'adversaires qu'ils avaient été habitués à mépriser si longtemps.

— Allons, dit tout à coup Kerbraz qui suivait toutes les péripéties de la lutte, il est temps, debout tout le monde et en avant.

D'un bond, les matelots furent debout et se ruèrent à l'assaut en criant :

A l'abordage !

Au milieu du combat, à travers la fumée, les détonations de la poudre, les plaintes des blessés et des mourants, les Anglais stupéfaits entendirent le terrible cri de guerre et aperçurent les formidables gaillards qui bondissaient comme des chats dans la brousse et qui étaient bientôt au pied des murailles.

Franchissant les morts, les mourants, à travers le feu, le fer, deux hommes arrivèrent ensemble sur le mur.

C'étaient Kerbraz et Roëllo.

– Mille millions ! gronda Kerbraz, tu sais bien que c'est défendu, mon gars.

— Jamais personne n'aborde l'ennemi avant Roëllo, Kerbraz.

Ce n'était pas le moment des longs discours. Il y avait rude besogne, mais les corsaires y allaient de si bon cœur que bientôt toute la galerie fut nettoyée.

Avec quelques hommes, Guy et Louis enlevèrent les deux canons de la muraille.

Les Anglais étaient perdus.

Le flot des Indous s'était écoulé à la suite et venait bientôt submerger les petits groupes de soldats qui reculaient de cour en cour et finirent par se trouver acculés au fond même du sanctuaire voué à Siva.

Il y eut là un abominable massacre. Les Hindous ne faisaient pas de quartier.

Quelques malheureux, seuls, qui s'étaient rendus et réfugiés au milieu de nos marins eurent la vie sauve, avec beaucoup de peine, car les Indous étaient ivres de carnage et grinçaient des dents comme des fauves en furie devant cette proie épargnée.

Yodah rouge des pieds à la tête, avec seulement en sa face l'éclat des yeux et la blancheur des dents, parut devant Kerbraz.

— Oh ! oh ! mon camarade, dit le corsaire. Vous avez travaillé, à ce que je vois !

— Yodah est heureux, répondit le fakir, Yodah a pris du sang anglais.

Soudain Roëllo apparut.

– Vite, vite, Kerbraz, disait-il, les canons en batterie et du monde aux murs.

« Voilà les Anglais !

Yodah eut un grand rire silencieux et dit :

— Ils viennent à leur tombe.

— Attends un peu, Roëllo, disait Kerbraz, il faut qu'ils voient bien à qui ils ont affaire. Il faut montrer nos couleurs.

1. Voir l'*Ouvrier* depuis le 1er août 1896.

Il défit sa ceinture rouge et en tira un blanc pavillon fleurdelysé, un peu hache, mais qui n'en avait que plus fière mine.

— Le pavillon de ma *Sainte-Marie*, dit-il avec orgueil, celui des jours de grand pavois. Ce haillon-là a vu vingt combats.

Roëllo retira son chapeau.

— Tiens, Louis, continua Kerbraz en s'adressant à son fils, fais voir un peu à toutes ces peaux tannées ce que c'est qu'un fin gabier. Va-t'en mettre le pavillon à notre grand mât.

Et sa main désignait une aiguille de pierre qui dominait la coupole du temple.

— Je vais y aller, dit vivement Yodah.

— Pardon, dit Louis avec fermeté, mais le drapeau de France ne doit être touché que par un Français ! Vous me laisserez, ami Yodah, accomplir seul la mission que mon père me confie.

Le jeune homme s'élança hors de la galerie avec son précieux dépôt et, quelques minutes après, on pouvait le voir commencer sa périlleuse ascension.

C'était bien sir Harry Linton avec ses troupes de relève qui venait de sortir du bois et qui avait doublé l'étape au bruit du canon.

Le commodore était livide : de grosses gouttes de sueur ruisselaient sur son front, ses lèvres blanches balbutiaient des mots fous et ses mains inconscientes se crispaient à l'arçon en un geste de rage.

Tout à coup, ses yeux se fixèrent sur le haut minaret où un homme venait de déployer le pavillon aux fleurs de lys qui claquait joyeux, dans le vent.

— Fusillers ! commanda-t-il en s'adressant à la section de grenadiers qui était la plus près de lui, fusillers, feu ! feu ! là-haut !

Et sa main frémissante désignait le pavillon de France.

Il y eut une décharge rapide et l'on vit des débris de pierre voler autour de Louis toujours debout auprès du pavillon.

D'en bas, Kerbraz avait assisté, le cœur tordu, à cette courte scène. Mais le sentiment de l'honneur retint le cri paternel qu'il avait sur les lèvres.

— Par sections, feu ! feu à volonté ! commandait Linton écumant en voyant que le jeune homme n'avait pas été atteint.

Kerbraz était blême. Toute sa vie avait passé dans ses yeux.

La volée de balles passa et Louis ne fut pas atteint.

— Attends, démon, murmura Roëllo en ramassant une carabine chargée dont il renouvela l'amorce.

Il épaula rapidement, visa le commodore et pressa la détente.

Le coup partit.

Un mouvement de son cheval sauva Linton d'une mort certaine. La malheureuse bête atteinte à l'œil fit un bond terrible puis s'abattit, entraînant son cavalier dans sa chute.

— Fatalité ! cria Roëllo.

— Bonheur au contraire, dit Yodah, qui avait suivi avec angoisse l'action si prompte du corsaire, car si le grand Roëllo avait tué Linton, jamais Yodah n'aurait pardonné à Roëllo.

Kerbraz avait tout vu, mais ses yeux s'arrêtèrent une seconde sur les yeux du corsaire et l'on put voir qu'une petite larme venait trembler au bord de la paupière.

Cependant Louis descendait lentement salué par les hourrahs des matelots et les cris de rage des soldats anglais.

Quant à Yodah, il n'avait repris son calme qu'après avoir vu Linton, d'abord étourdi, se remettre sur ses pieds et donner des ordres à ses hommes.

Le commodore était dans un état voisin de la folie. Cette fortune colossale qu'il touchait presque s'évanouissait subitement, grâce à l'audacieuse attaque des Français. Il ne pouvait pas douter que Yodah ne fût au nombre des vainqueurs et par conséquent tout espoir demeurait vain. Un instant, le vieux marin, voyant ce rêve s'écrouler, prit à sa ceinture un pistolet qu'il arma et porta vivement à sa tempe.

Mais une pensée lui vint et l'arme s'abaissa lentement, tandis qu'un atroce sourire glissait sur sa face pâle.

Il donna quelques instructions à son ordonnance qui alla aussitôt enlever le porte-manteau du cheval tué. Le soldat revenait deux minutes après avec du papier et un crayon.

Linton rédigea une courte lettre qu'il cacheta et, appelant un sergent, il lui ordonna de mettre son mouchoir au bout de son fusil et de s'avancer de quelques pas en avant du front des troupes anglaises.

Le sergent obéit.

Au bout d'un instant, un signal semblable s'élevait sur la muraille.

— Prends cette lettre, dit alors Linton au grenadier, passe-là aux ennemis au bout de ton fusil et attends la réponse.

Le sergent salua, prit la lettre et exécuta ponctuellement la consigne reçue.

On vit une main qui passait par une embrasure et prenait la missive du commodore.

Une minute après Le Jéguen, car c'était lui qui venait de la recevoir, remettait la missive à Kerbraz, car la lettre avait cette suscription : *Au commandant des troupes françaises.*

Le corsaire ouvrit rapidement le papier, mais à peine y eut-il jeté les yeux qu'il changea de visage.

Roëllo, qui était près de lui, avait le pressentiment de quelque chose d'atroce. Il dit pourtant d'une voix ferme :

— Lis tout haut, Kerbraz.

Et Kerbraz lut :

« Monsieur,

« Vous avez enlevé par surprise la pagode qui est un point stratégique auquel je tiens infiniment. Si dans dix minutes vous n'avez pas évacué cette position, et si vous n'avez pas remis entre mes mains un indigène nommé Yodah que je me réserve de reconnaître, j'aurai le regret de faire fusiller sous vos yeux une jeune femme que j'ai faite prisonnière ce matin même. Elle est la fille de l'un de vos compatriotes, le capitaine corsaire Yves Roëllo, qui commandait dernièrement le brick l'*Agile*.

« J'ai l'honneur de vous saluer.

« COMMODORE HARRY LINTON. »

Guy et Louis tombèrent dans les bras l'un de l'autre en sanglotant.

Kerbraz semblait atterré. Quant à Roëllo, il n'avait plus figure humaine.

Tout son sang avait reflué au cœur. Il avait l'aspect d'un mort.

Il y eut une minute d'effroyable silence.

Yodah dit simplement :

— Ne vous affligez pas, je vais aller me livrer et, pour la rançon de la jeune fille, Linton acceptera avec joie les trésors qui sont les seules choses qu'il convoite dans la pagode.

Mais Roëllo avait redressé sa haute taille.

C'est à moi de répondre, je pense, dit-il d'une voix qui ne tremblait pas.

Il prit des mains de Kerbraz le papier fatal et sur le revers écrivit :

« Vous êtes un misérable que le ciel punira. Je suis un soldat dont l'honneur est sans tache. Accomplissez le monstrueux attentat que vous méditez. Dieu nous jugera. »

Et il signa d'une main ferme :

« ROËLLO. »

— Qu'écris-tu, malheureux, demanda Kerbraz qui devinait quelque funeste résolution… tu acceptes, je pense, l'héroïque sacrifice de notre ami…

— Non, dit le corsaire, je refuse.

Il jeta la lettre par-dessus la muraille au sergent qui la ramassa.

Quant il eut vu le soldat s'éloigner, Roëllo eut un grand geste des deux bras, puis tomba comme une masse.

## VII

### LE TRÉSOR DES RAJAHS

— Il est mort ! avait crié Guy en voyant tomber son père.

Et le pauvre garçon se tordait les mains, demandant à la mort de le prendre, lui aussi, puisque tous les siens s'en allaient et que la vie était si peu de chose pour lui maintenant !

Mais le Hollandais s'était jeté à genoux près du corsaire, avait fendu avec s n couteau la manche de son habit et avait vivement piqué la veine du bras. Pendant une minute, on put croire que Roëllo avait été foudroyé, mais enfin une goutte de sang noirâtre apparut à l'ouverture de la piqûre, et bientôt le sang coulait librement.

Une minute après, il rouvrait les yeux et fondait en larmes.

Il est sauvé ! dit Wouvermann.

Soudain Kerbraz, qui tenait toujours les yeux fixés sur ce soldat anglais qui emportait la condamnation de la pauvre Maryvonne, poussa un cri de stupeur.

— Eh ! mais, disait-il, que se passe-t-il donc là-bas ?

Une fusillade bien nourrie retentissait sous bois, des soldats s'enfuyaient devant un ennemi invisible, et tout à coup, crevant le taillis de sa masse énorme, un éléphant colossal apparut lancé à toute vitesse.

Yodah, qui regardait aussi et se tenait à côté de Kerbraz, eut une exclamation d'étonnement.

— Djemma ! murmura-t-il.

Le pachyderme, sous une pluie de balles, venait de traverser le campement des Anglais et se dirigeait maintenant vers la pagode.

Le petit palanquin qu'il portait sur le dos restait hermétiquement clos et l'on aurait pu croire qu'il était inhabité.

— L'aurait-il tuée ? dit encore l'Hindou.

Enfin l'éléphant vint se coller à la muraille, presque devant le groupe de nos amis.

Les rideaux du palanquin s'écartèrent et deux têtes charmantes apparurent.

C'étaient Mavourita et Maryvonne.

Roëllo poussa un cri de joie surhumain et serra sa fille dans ses bras avec une sorte de frénésie.

Quant à Yodah, il avait repris son impassibilité, mais ses yeux conservaient une expression de bonheur indicible.

— Il s'agit maintenant de savoir comment vous avez accompli ce miracle, ma petite reine ? demanda le Hollandais.

Mavourita eut un charmant sourire et dit :

— Je vais vous satisfaire dans un instant, mais laissez-moi d'abord m'occuper de Djemma, qui a bien droit à quelques égards après le service qu'il vient de nous rendre.

L'intelligent animal haussait sa trompe par-dessus le mur et mendiait une caresse. L'Indienne le flatta de la main, puis, lui désignant la forêt :

— Va, dit-elle.

L'éléphant poussa un barrissement joyeux et s'en alla en trottant vers les profondeurs du bois.

— Là, maintenant, dit Mavourita, je suis toute à vous, mon bon père, et je vais vous conter nos aventures.

« Après avoir porté les ordres que Yodah m'avait priée de transmettre, j'avais le désir de vous retrouver la plus rapidement possible. Je poussai donc ce pauvre Djemma qui, entre parenthèses, a doublé les étapes aujourd'hui, et je me dirigeai vers la pagode. Je n'en étais plus très éloignée quand j'entendis le bruit d'un combat. Je ne doutai pas que l'attaque fût commencée et je pressais encore mon éléphant quand je tombai sur l'arrière-garde d'une troupe anglaise qui se dirigeait également sur la pagode avec toute la célérité possible. Je n'eus que le temps de me jeter sous bois pour n'être pas vue.

« Quand les Anglais arrivèrent devant la pagode, tout était fini et vous étiez vainqueurs. Désireuse de recueillir quelques renseignements qui pourraient nous être utiles, je quittai mon éléphant et je me glissai dans leur camp.

« C'est alors que j'aperçus, un peu à l'écart, tristement assise sur l'herbe, au milieu des fourgons de bagages et de munitions, ma pauvre Maryvonne. Comment était-elle tombée entre les mains des Anglais ? Je le saurais sans doute plus tard, mais, pour le moment, le plus pressé était de la sauver. J'eus vite bâti mon plan.

« Il fallait d'abord prévenir Maryvonne de ma présence sans être vue du soldat qui la gardait et qui se promenait, de long en large, à quelques pas devant elle.

« Je me glissai dans les herbes sans faire aucun bruit et sans éveiller l'attention de la sentinelle ; mais là je craignais que, en me voyant subitement, la surprise ne lui fît pousser un cri qui eût tout perdu.

« Enfin, je murmurai presque à son oreille :

« — Ne tourne pas la tête, ne fais pas un geste. C'est moi, ta sœur Mavourita, qui suis là et qui vais te sauver. »

« Maryvonne ne bougea pas et resta silencieuse, mais elle eut un tressaillement dont elle ne fut pas maîtresse.

« Je continuai.

« — Réponds-moi avec la tête sans parler… Es-tu liée ?

« — Non. »

« — Alors, écoute ; quand tu entendras siffler trois fois, tu te lèveras et courras aussi vite que tes jambes pourront te porter vers l'endroit où tu me verras. Est-ce compris ?

« — Oui.

« — Fais bien attention en courant de ne pas te prendre les pieds dans ta robe. Si tu tombais, tout serait perdu. Tiens-toi prête, le signal ne tardera pas. »

« Je rentrai dans la forêt où je retrouvai Djemma. Je l'amenai aussi près que possible de l'endroit où Maryvonne était gardée et je le fis coucher dans les hautes herbes.

« A ce moment, les Anglais avaient engagé avec vous une fusillade bien nourrie et ils étaient tellement occupés de la pagode que je pus accomplir mon dessein très heureusement.

« J'attendis le moment où le soldat était le plus éloigné de sa prisonnière et je sifflai trois fois.

« Maryvonne s'élança, mais par malheur le soldat se retourna brusquement à ce moment et, voyant fuir la pauvre fille, se mit à sa poursuite. Il fallait risquer le tout pour le tout et aller au plus pressé.

« Au moment où l'Anglais allait atteindre Maryvonne, je déchargeai sur lui l'un de mes pistolets.

« L'homme tomba comme une masse.

« J'entraînai alors ma compagne vers Djemma et nous nous hissâmes rapidement dans le palanquin. Puis je fis relever l'éléphant et je le lançai de toute sa vitesse à travers les Anglais. J'avais compté sur la surprise causée par cette irruption soudaine, mais malheureusement mon coup de pistolet avait donné l'éveil et c'est à travers une véritable fusillade qu'il nous fallut passer. Heureusement aucune balle ne nous atteignit et nous voilà saines et sauves.

Chacun félicita l'Indienne de son courage et de sa hardiesse et l'on raconta aux deux jeunes filles l'épouvantable forfait imaginé par Linton qu'elle n'avait pas reconnu à la tête de la colonne.

— Ma pauvre chère enfant, disait Roëllo, quand ce dramatique

récit fut achevé, me pardonneras-tu jamais de t'avoir sacrifiée?

— Oh! père, s'écria la vaillante fille en lui jetant les deux bras autour du cou, je t'aime et je suis fière de toi.

L'audacieuse évasion de Maryvonne avait mis le comble à l'exaspération du commodore. Il délirait. Cette fois tout s'écroulait, sa dernière chance lui échappait, le trésor était à jamais perdu!

Il eut un moment atroce.

Il souhaita rester mort à cette même place. Puis, dans son cerveau fatigué, remuèrent des images de meurtre. Il rêvait d'incroyables supplices, des tortures raffinées pour ses ennemis si jamais ils retombaient dans ses mains.

Enfin, il se calma un peu et examina froidement la situation.

Les Français et les Indous étaient maîtres de la pagode, mais la garnison européenne ne semblait pas nombreuse et devait être affaiblie par la lutte précédente. Lui, il avait sous la main trois cent cinquante hommes de troupe solide, six canons et des munitions en quantité considérable.

Il n'avait qu'à transformer le siège en blocus et, à moins d'un secours bien improbable de l'extérieur, les Français seraient bientôt réduits par la famine.

Avec un soin extrême, il établit aussitôt un cordon de sentinelles autour de la pagode et fit mettre en batterie, en face de la brèche, quatre de ses canons. Le feu commença aussitôt et nos amis durent se retirer immédiatement dans l'intérieur du temple. L'un des premiers boulets était venu se loger à deux pieds au-dessus de la tête de Kerbraz.

Le commodore considérait toutes ces dispositions d'un œil assez satisfait quand il vit Clamorgan se dresser devant lui.

— On m'apprend que Maryvonne s'est évadée? demanda le frère de Diana d'une voix sifflante.

— On vous a fort bien renseigné, monsieur.

— Mais c'est impossible, voyons. Une enfant gardée par trois cents grenadiers anglais ne s'évade pas ainsi.

— C'est pourtant comme cela.

— Ah! si vous aviez voulu me la céder, je vous réponds bien qu'elle serait encore entre mes mains!

— J'ai des ordres à donner, monsieur Clamorgan, dit Linton en lui tournant le dos. J'ai bien l'honneur de vous saluer.

Et il s'éloigna, laissant Clamorgan pâle de colère.

— Insolent! murmurait le misérable. Ah! tu avais un autre ton avec moi quand tu croyais que les millions et la pairie m'attendaient en Angleterre! Mais, patience! j'arriverai à mon but malgré tous les obstacles, malgré la fatalité qui semble protéger ces Roëllo que je hais!

« Voyons, raisonnons un peu, dit-il en s'adossant à un arbre. Par un prodige extraordinaire, les trois Roëllo ont échappé à l'explosion du brick. De plus, ils sont prévenus désormais, je suis démasqué et ils sauront se tenir sur leurs gardes; donc ma situation est bien plus mauvaise que lorsque je me suis présenté chez le corsaire à Saint-Malo. Cependant, nous sommes dans l'Inde où l'on fait disparaître les gens plus facilement qu'en Europe... Cette petite Maryvonne était sûrement avec son père et son frère. Les deux Roëllo ne doivent donc pas être bien loin d'ici; peut-être même, sont-ils parmi les défenseurs de la pagode.

« Cependant, continua-t-il, le corsaire avait des ordres à porter au marquis de Suffren. Il ne va donc pas s'attarder beaucoup dans ces parages... La première chose c'est d'être bien renseigné sur la position exacte de l'escadre française, afin de se placer sur la route qui mène à la côte et d'y attendre Roëllo avec quelques bons garçons qui n'auront pas le cœur sensible... Les deux hommes morts, il ne sera pas difficile de nous débarrasser de la petite...

Le bandit eut un affreux sourire. Cette vision de meurtre gonflait son cœur d'une affreuse joie.

Il poursuivit son monologue.

— Je vais rentrer à Pondichéry au plus tôt et causer de tout cela avec Diana qui est de bon conseil... La pauvre fille, quel coup, quand elle va savoir que les Roëllo sont toujours vivants! C'est une affaire à recommencer, voilà tout.

Comme Linton revenait vers lui, Clamorgan l'aborda et lui dit:

— Je crois bien, commodore, que je vais vous quitter.

— A votre aise, cher monsieur.

— Vous entamez un siège qui peut être long et j'ai d'autres choses à faire que d'attendre le résultat de vos opérations stratégiques.

— Alors, railla Linton, vous renoncez à la partie?

— Que voulez-vous dire?

— Je vous croyais plus beau joueur...

— Mais expliquez-vous!

— Comment, au moment où vous vous retrouvez face à face avec votre vieil ennemi, vous allez tourner le dos et renoncer à la lutte?

— Roëllo est ici? dit Clamorgan en saisissant le bras du commodore avec une sorte de violence.

— Sur l'honneur!

— Si je pouvais en être sûr...

— Ma parole ne vous suffit pas... peut-être serez-vous moins incrédule en lisant ce papier.

Et Linton tendit à Clamorgan l'héroïque lettre que le pauvre père avait écrite deux heures auparavant et que le sergent avait remise au vieux marin, juste au moment où Maryvonne s'échappait si heureusement.

Clamorgan jeta vivement les yeux sur le papier qu'il rendit au commodore en lui disant:

— Je reste.

— A la bonne heure, persifla Linton. Qui sait? vous serez peut-être plus heureux sur terre que sur mer.

Mais Clamorgan ne l'écoutait déjà plus. Il était replongé dans ses pensées.

— Il faut que je fasse venir Diana », songeait-il.

Il rentra dans sa tente, écrivit une lettre à sa sœur et la remit à l'un des trois serviteurs indigènes qui l'avaient accompagné. L'Indou partit avant la nuit.

(*La suite au prochain numéro.*) Henry de Brisay.

---

## LES LIVRES NOUVEAUX

# LE GRILLON DU MANOIR

**Par B. de BUXY.**

1 volume in-12........................ 3 francs.

Au soir d'une chaude journée d'été, n'avez-vous jamais entendu le grillon égrenant son bruyant cri-cri dans les prairies? Mais, en sa qualité de grand seigneur, il n'a pas qu'un seul domaine; nous le retrouvons dans nos foyers, choyé comme un vieil ami, nous récréant sans cesse de son chant joyeux.

Plus encore que le grillon de nos prairies et avec infiniment beaucoup plus de charmes, le *Grillon du Manoir* viendra visiter nos foyers pour les réjouir.

L'auteur, dont le talent grandit tous les jours, n'a rien écrit d'aussi délicat que cette œuvre exquise, qui prendra rapidement sa place parmi les meilleurs romans.

M. B. de Buxy nous transporte dans une aristocratique demeure, le château des Grandmanoir, où les personnages, finement étudiés, sont fidèlement dépeints avec leurs qualités et leurs travers.

Le *Grillon du Manoir* est Charlotte Audrand que son dévouement a placée comme institutrice auprès des demoiselles Grandmanoir. Hélas! c'était à un bien sombre foyer que le pauvre Grillon devait apporter ses chants, son courage et sa gaieté.

On l'appelait le Grillon parce qu'elle était brune, alerte, trottant menu, toujours prête à chanter encore, à réjouir tout le monde, même quand le foyer était éteint.

C'est là le champ du dévouement de Charlotte, si parfois elle rencontre quelques joies, les tristesses y foisonnent, mais elle est toujours à la hauteur de sa tâche et quand, pour un temps, elle s'éloigne du Manoir, le vide qu'elle a fait par son absence est trop grand pour que le fier seigneur ne vienne pas bientôt la prier de ramener la gaieté et le bonheur au milieu de ses enfants.

Va avec confiance, joyeux *Grillon du Manoir*, va prendre ta place d'honneur au foyer: à ton premier cri-cri tu auras déjà charmé le lecteur, tu auras conquis ses sympathies, il passera par les mêmes émotions par lesquelles tu es passé toi-même et tu leur laisseras quelque chose de ton grand cœur et de ton inaltérable dévouement.

P. Lafforgue.

# LE MARIAGE DU DÉPUTÉ[1]

PAR

JEANNE DE LIAS

XVI (*Suite.*)

« C'est pour cela que je dénonce à la Chambre, comme une grave et criante injustice, le fait de ce vieillard et de ce digne prêtre qui, sur une dénonciation méprisable, a été privé de son traitement pour avoir accompli ce qu'il regardait comme un devoir, pour avoir exercé le plus sacré des droits!

La droite et le centre applaudissent longuement, et c'est le signal d'un nouveau soulèvement à gauche.

Le président fait à l'orateur une observation qui se perd au milieu du bruit... De nouveau, les interruptions se croisent. C'est l'argument de la violence employé par ceux qui se sentent vaincus par la raison.

Au milieu de ces clameurs confuses, Jacques discerne quelques-unes de ces accusations de corruption que le député Jandrès élevait tout à l'heure contre lui. En entendant de nouveau ces imputations qui attaquent son honnêteté, Jacques, déjà un peu énervé par la lutte, perd de son sang-froid et se sent ému. Cela ne nuit pas à son éloquence, au contraire. Sa voix, où vibrent des intonations de colère, domine celle de ses interrupteurs. Il se défend avec véhémence et il parle en termes si élevés de la manière dont il comprend le rôle d'un candidat, et dont il l'a rempli pour son compte, que les applaudissements éclatent de nouveau.

Cette fois encore, et comme en exécution d'un mot d'ordre reçu, les interruptions et les cris recommencent à gauche. Au milieu de cette cacophonie, se détache nettement le nom d'intérêt personnel.

A ce mot qui le blesse comme un coup d'aiguillon, Jacques Saint-Aubain a perdu ce qui lui restait de sang-froid.

— L'intérêt personnel! s'écrie-t-il, et quel intérêt avais-je, grand Dieu! à me faire élire député?

A ce moment passe devant son imagination surchauffée la lutte soutenue là-bas et tout ce qu'il a souffert. Le souvenir de Gabrielle sacrifiée le point comme une plaie vive à laquelle on touche brutalement et qui le fait bondir de douleur.

— L'intérêt personnel! répète-t-il... Ah! si l'on savait ce qu'elle me coûte, mon élection!...

Puis sa voix s'étrangle, il sent sa gorge qui se serre. C'est son infirmité maudite, sa faiblesse insurmontable qui le saisit! Il baisse la tête, et à la face de la gauche, de la droite et du centre, à la face des ministres et des journalistes, à la face des belles spectatrices qui, d'en haut, le regardent, Jacques Saint-Aubain pleure, et ses larmes tombent sur l'appui de la tribune, peu habitué à une pareille rosée!...

C'est d'abord un moment de surprise et de stupeur profonde; puis, car déjà un peu au fait de son histoire, tout le monde a compris... oui, tout le monde a deviné ce que son élection lui coûte! un mouvement de sympathie, puissant et communicatif comme un choc électrique, parcourt la salle. Ces droitiers et ces gauchers, ces centres-gauches et ces centres-droits, oubliant leurs graves dissentiments de principes et leurs petites rivalités de groupes, pour un instant, tous ces politiciens sont simplement des hommes, des hommes que l'émotion du cœur d'un autre homme a émus! Sauf quelques sièges élevés où s'assoient des sectaires endurcis, sur tous les bancs de la Chambre, des applaudissements enthousiastes éclatent.

Aux tribunes publiques, quelques femmes ont aussi battu des mains, et, chose étrange! le président ne songe pas à faire évacuer les tribunes!

Les Jandrès et sous-Jandrès sentent que leur défaite va se changer en déroute et, voyant la partie bien perdue, consternés, se tiennent coi.

Jacques, bouleversé par cette ovation qui lui vient après sa défaillance, descend de la tribune sans pouvoir ajouter un mot.

Son élection est tout de suite mise aux voix.

A une majorité immense, Jacques Saint-Aubain est validé.

XVII

BELLE-MÈRE DE DÉPUTÉ

Ce jour-là, plus d'une spectatrice des tribunes, en quittant la Chambre des députés, fut hantée par l'image virile et séduisante de Jacques.

Parmi cette élite féminine qui s'intéresse aux débats parlementaires, deux dames en deuil, — ce deuil élégant des mondaines qui mêle d'une si conciliante façon la préoccupation des modes nouvelles au souvenir des morts récents, — deux dames en noir s'étaient placées au troisième rang des banquettes, de manière à se faire voir le moins possible, sans rien perdre cependant du drame électoral qui allait se dérouler.

Il y avait trois mois en somme à cette date que Jean-Paul Rousselin était mort, et trois mois, c'est long quand il faut être constamment triste, ne faire aucune visite, et porter toujours de la laine noire et du crêpe! Cependant la jeune veuve n'aurait pas songé d'elle-même à quitter encore sa solitude et à se montrer en public. Mais sa mère avait insisté :

— Voyons, tu ne peux me laisser aller seule, et je tiens, moi, beaucoup à voir ce qui va se passer à propos de cette élection. Nos amis de là-bas, les partisans fidèles de ce pauvre Jean-Paul, ont juré de faire invalider M. Saint-Aubain... Moi, je ne lui en veux pas; mon Dieu! son article nécrologique où il te plaignait tant était fort convenable, mais, enfin, c'est l'adversaire de notre parti et sa victoire finale serait la défaite de tous nos amis de là-bas, y compris ce brave père Audibert. Ce sera d'ailleurs très drôle : le citoyen Jandrès porte la parole; il a des documents hauts comme cela. Il va rapporter des faits impossibles, peindre des mœurs électorales du plus haut comique...

— Du comique, ma mère! mais cela ne convient guère à ma situation et aux vêtements que nous portons toutes deux.

— Eh! ma pauvre enfant, faut-il te laisser mourir, toi aussi, parce que ton mari est mort? J'étais la même chose lorsque je perdis ton père, à peu près à ton âge. Je n'avais pas une mère auprès de moi pour me secouer, et en m'absorbant comme cela dans mon chagrin, je gagnai une maladie grave qui faillit m'emporter, te laissant orpheline. Veux-tu en risquer autant? Tu ne vois donc pas dans la glace comme tu es pâle et maigrie!... Il est nécessaire de réagir, de prendre un peu de distraction... Cela t'intéressera aussi, cette élection des Pyrénées. S'il s'agissait d'aller au théâtre ou en soirée, je comprendrais ta résistance. Mais à la Chambre des députés! Le spectacle est assez sérieux pour qu'on y puisse assister, même en étant en deuil. Et puis personne, sachant qui tu es, ne s'étonnera de te voir à cette séance, et l'on comprendra facilement quel intérêt doit avoir pour toi et pour moi le débat touchant l'élection de Lannemaze.

La jeune femme avait cédé, et toutes deux, la mère et la fille, en jolie toilette de crépon noir, avec des manches larges comme la moitié de ce monde, s'en étaient allées voir invalider Jacques Saint-Aubain.

Mme Benoisit était avant tout une mère, c'est-à-dire une femme désirant au-dessus de tout le bonheur de son enfant et décidée à faire le possible et un peu plus, pour réaliser ce bonheur tel qu'elle le concevait à tort ou à raison. Après cela, Mme Benoisit était encore une belle-mère, une belle-mère de député! Et elle était si bien entrée huit ans durant dans l'esprit de ce rôle, qu'il lui semblait bien difficile de vivre en ce monde sous une autre étiquette et dans une position sociale différente. Pour bien incarner son personnage, elle s'était formée au bel esprit politique, se montrant assidue aux séances de la Chambre et rééditant dans les salons les théories avancées de son gendre.

Mme Benoisit était un peu comme ces braves gouvernantes de curés qui se figurent participer plus ou moins aux pouvoirs et à la dignité du sacerdoce. Certes, cette femme d'esprit et de goût n'aurait pas dit : « Nous avons présenté un projet de loi, » comme les gouvernantes en question disent à ce que l'on prétend : « Nous avons célébré une messe. » Mais si elle ne le disait pas, elle le laissait entendre et, moitié instinctivement, moitié volontairement, elle suggérait la pensée d'une collaboration morale entre elle et le député son gendre. Elle était reconnaissante à Rousselin de ces deux choses : de rendre sa fille heureuse, c'est-à-dire de ne lui refuser ni toilettes ni plaisirs, et de lui donner à elle Mme Benoisit cette communication de grandeur, ce reflet d'auréole, cette part d'illustration et d'importance politique. Cela la rendait indulgente pour les menus défauts de son beau-fils, et comme lui, amie du luxe et de la dépense, elle ne s'apercevait pas que le train de vie qu'on menait faisait de larges brèches à la fortune de sa fille.

Brusquement, Rousselin était mort. Sa jeune femme, stupéfiée d'être déjà veuve, le pleura sincèrement, et lorsque Marthe l'avait entrevue à Lescat dans la maison des pauvres vieux, son attitude désolée et son visage fatigué de larmes étaient l'indice vrai d'une réelle douleur. Mais il y avait trois mois de cela, et trois mois de tristesse, pour une de ces femmes du monde qui ne connaissent de l'existence que le plaisir, c'était beaucoup. Mme Benoisit le sentait bien et, après avoir laissé sa fille à son deuil pendant le laps de temps exigé par les rigoureuses convenances, elle ne songeait plus maintenant qu'aux moyens de l'en arracher peu à peu.

Elle-même avait été vivement frappée par le coup qui avait fait sa fille veuve. Son existence de femme du monde et sa position acquise de belle-mère de député étaient bouleversées à la fois. Il y avait pis encore, et elle avait caché jusqu'ici à sa fille ce pénible secret. Malgré son inexpérience des affaires, elle avait entrevu des abîmes en se penchant, aidée de son notaire, sur les papiers de son gendre défunt. La dot de Lucie, qu'un contrat imprudent avait laissée tout entière à la disposition de son mari, se trouvait sérieusement entamée. La mère se rassurait sur l'avenir, il est vrai, en regardant sa fille dans la beauté pleine épanouie de ses

1. Voir l'*Ouvrier* depuis le 29 juillet 1896.

vingt-six ans. Un second mariage de Lucie redonnerait aux deux femmes la vie large et la position enviée. Mais il fallait s'y prendre bientôt, pour que la fleur de beauté ne se flétrit pas, et conduire l'affaire avec habileté pour suppléer au défaut de fortune. Cela regardait Mme Benoisit et certes! elle s'entendait à des choses semblables. Ce n'était pas ici la première affaire difficile qu'elle eût menée à bien! Il fallait tout d'abord ramener Lucie dans le monde aussitôt que possible. Cela ne se pouvait pas encore décemment. Mais, enfin, il y avait des réunions et des sorties de transition où l'on pouvait tout doucement conduire la veuve au sortir de sa froide atmosphère de solitude et de tristesse, pour l'habituer par degré à revenir bientôt au grand air et au soleil joyeux des exhibitions des et plaisirs mondains. L'assistance à la séance de la Chambre était un premier pas dans cette voie, une première application du système de distraction graduée par lequel la mère comptait guérir le souvenir douloureux au cœur de sa fille.

Pour elle, Mme Benoisit, un invincible attrait la faisait venir à cette séance. Son personnage de femme politique, qui pendant ces huit années s'était si bien incorporé à son individualité humaine qu'elle n'aurait pu le dépouiller sans cesser d'exister, la poussait irrésistiblement à aller écouter ce débat, où tout ce qui avait fait la préoccupation de sa vie allait être remis sur le tapis avec une actualité palpitante. Dans cette bataille électorale, dans ce drame politique dont le dernier acte allait se jouer, c'était l'ombre de son gendre qui avait combattu dans la personne, nulle en elle-même, du père Audibert. La défaite finale de Jacques, après un semblant de succès, allait être, en somme, la victoire posthume de Rousselin et par conséquent beaucoup la sienne à elle, Mme Benoisit.

Ce fut une volupté délicate, nous allions dire pour la vieille dame et nous retenons vivement cette parole irrévérencieuse et peu exacte, car Mme Benoisit, avec ses quarante-huit ans qui en semblaient quarante-quatre à peine, avait l'extérieur agréable d'une maturité gardant quelque chose des charmes de la jeunesse, et c'était pure abnégation de sa part si, même à cette heure, en se préoccupant si fortement de remarier Lucie, elle ne songeait pas pour elle-même à un pareil dénouement. Ce lui fut une volupté délicate, disons-nous, d'entendre le long réquisitoire du citoyen Jandrès, qui ne pouvait manquer d'après elle d'aboutir à l'invalidation de Jacques.

Mme Lucie Rousselin, enfant gâtée et frivole qui n'avait pas les aptitudes politiques de sa mère, s'intéressait pourtant à ce débat qui la reportait au pays de Mondang et aux questions dont elle avait eu coutume d'entendre toujours parler autour d'elle.

Quand Jacques Saint-Aubain, qu'elle ne connaissait pas, monta à la tribune, elle eut un vif mouvement de curiosité et braqua sur lui sa jumelle. Elle trouva tout d'abord que le nouvel élu de l'arrondissement de Lannemaze avait belle prestance. Cela lui remit en mémoire l'épisode romanesque arrivé à ses oreilles plus ou moins défiguré, et dont M. Saint-Aubain était le héros. Lucie fit en elle-même la réflexion que l'orateur avait un visage et une tournure s'adaptant parfaitement à des histoires de ce genre, et que même il faisait à la tribune meilleure figure que feu Rousselin.

Cela la disposa tout de suite à trouver M. Saint-Aubain éloquent.

Il l'était, sans aucun doute, et lorsque Lucie Rousselin le vit soutenir cette lutte passionnée contre ses adversaires, — elle avait l'habitude de ces batailles livrées à la Chambre et elle était en état d'apprécier tout ce que celle-ci avait de palpitant; — lorsqu'elle le vit si énergique, si vaillant, avec ces vibrations dans la parole et ces éclairs d'indignation passant par instants dans son franc regard d'honnête homme calomnié, Lucie, oubliant tout à coup qu'elle était venue là avec sa mère dans le but très déterminé de voir invalider ce monsieur, se prit à souhaiter vivement son succès.

(*La suite au prochain numéro.*) JEANNE DE LIAS.

# VIEUX SOLDAT

**Par GEORGES DE LYS**

I

Le sergent Lenoir était superbe sous les armes, dans sa tunique à la manche trois fois chevronnée, à la poitrine constellée de décorations; il portait là, inscrites en caractères glorieux, ses campagnes de Crimée, d'Italie, de Chine, et, au-dessus de ce trophée, s'étoilait la médaille militaire, cette croix-d'honneur de l'homme de troupe.

Dans l'intervalle des expéditions, le sergent avait vécu en Afrique, tenu en haleine par les rudes colonnes, sans cesse sur le « qui-vive? » dans ces temps où le pays mal assujetti fomentait toujours la révolte.

Enfin, il aurait pu prendre une retraite bien gagnée, s'il n'avait eu un fils.

Son fils, son Michel! Pauvre petit dont la vie avait coûté celle de sa mère, une vaillante femme que Lenoir pleurait encore. Le brave homme avait concentré son double amour de mari et de père sur le petit être qui lui restait seul. Son fils! que de rêves pour l'enfant! Il ne le voulait pas ignorant comme lui, arrêté forcément dans la carrière, car Michel serait un soldat; il recevrait une éducation solide, une instruction brillante, et, pour cela, malgré ses répugnances de troupier ayant vécu en pleine liberté, il était entré dans les cadres du service pénitentiaire. On ne voulait plus de lui dans les rangs: il était trop vieux! En revanche, ses états de service lui assurèrent le poste qu'il demandait.

Pauvre sergent! lui, amoureux de la vie des camps, de la poudre, du grand air, il s'était renfermé dans les quatre murs d'une geôle, prisonnier volontaire de ceux qu'il devait garder!

Et Michel grandissait. Aidé un peu par le petit pécule d'enfant de troupe, par la bourse obtenue au collège, le père venait à bout de lui faire achever ses études. Il le poussait vers l'Ecole de Saint-Cyr, dans son ambition qui grandissait avec l'adolescent, et palpitait à l'idée de voir les franges d'or flotter sur l'épaule de son enfant. L'épaulette! le superlatif de son rêve! Mais il souriait parfois mélancoliquement, se reprochait de s'attacher à un mirage, se traitait d'orgueilleux, — fier, pourtant, au fond de lui-même, par le seul fait de son espérance.

Ce fut un jour d'émotion poignante pour le père Lenoir, celui qui vit son fils concourir aux épreuves écrites, de joie profonde lorsque revint Michel confiant dans le succès.

Brusquement, la guerre éclata. Michel avait dans les veines un sang qui ne pouvait mentir. Il s'engagea sur l'heure, il demanda à partir, instruit déjà dans le métier militaire. Le colonel y consentit et, vu sa situation d'enfant de troupe, lui donna les galons de caporal.

Le régiment s'embarqua pour la frontière. Michel eut la joie suprême de pouvoir embrasser son père, au passage, le poste du sergent se trouvant sur la route. Le vieux soldat, ému, se gourmandait de son trouble. Il savait bien qu'on en revenait! Puis, la France courait à de nouvelles gloires. Et il se demandait, sans oser se répondre, s'il souffrait davantage de voir son enfant partir ou d'être condamné à rester lui-même!

II

A la première affaire, Michel conquit ses galons de sergent. Il n'en goûta point la joie, car on les cousait sur une manche de vaincu. Ah! certes, il avait fait vaillamment son devoir, toujours sur la ligne de feu, le premier à marcher de l'avant, le dernier à reculer quand sonna lugubrement la retraite. Cependant, il n'était pas découragé : il comptait bien réparer la défaite dans une immense revanche.

Enfermé sous Metz, il attendait, impatient. La première bataille confirma sa foi; on gagnait du terrain, et l'ennemi fuyait. Il combattit les trois jours en héros et vit, avec une stupéfaction douloureuse, l'armée abandonner à la fin les positions si chèrement conquises

On se croyait vainqueur, et voici que le chef de l'armée s'avouait vaincu!

Le colonel du régiment de Michel Lenoir l'avait proposé pour le grade de sous-lieutenant, en récompense de sa brillante conduite. Le sergent continuait modestement son métier subalterne, toujours au milieu de ses hommes, prévoyant leurs besoins et raffermissant leur courage qui croulait sous les déceptions. Comme il conduisait sa section aux avant-postes, le chef du régiment le héla au passage :

— Sergent Lenoir!

Michel s'approcha, rectifia la position; alors, le colonel, avec un tutoiement affectueux et paternel pour son ancien enfant de troupe, lui dit :

— Va te faire poser tes galons, gamin : tu es admissible à Saint-Cyr et un décret vous nomme tous sous-lieutenants.

Lors de la capitulation de Metz, Michel s'évada sous un déguisement, revint combattre, fit la campagne sur la Loire.

L'armistice le trouva lieutenant.

Il s'apprêtait, après de si rudes labeurs, à aller embrasser son père, lorsqu'éclata l'insurrection de Paris, puis, la pacification conclue, il dut rallier l'Ecole spéciale militaire en qualité d'officier-élève.

III

Peu après la rentrée qui trouva cette étrange promotion bigarrée de sous-lieutenants, de lieutenants, voire de capitaines, un décret de la Commission de révision des grades replaça tous les admissibles sous-lieutenants : Michel décousit, sans récriminer, ce deuxième galon conquis par cette effroyable campagne d'hiver, si hérissée de dangers, de souffrances et de désespoirs.

Lors des premières sorties, ses camarades s'étonnèrent de le voir se chambrer à l'Ecole, lorsque le Paris prometteur souriait à leurs fringales juvéniles. Plus d'un chercha à l'entraîner, à s'enquérir

des causes de sa claustration. A ces questions, Michel ne répondit que par un triste sourire.

Sa parcimonie constante acheva de surprendre ses compagnons; on commençait à le taxer de ladrerie et même à l'en railler à demi-mot. Lenoir s'obstina, sans paraître comprendre, tandis que l'on clabaudait autour de lui. Oh! les sourires narquois qui le gouaillaient au passage! Mais il put enfin glisser dans une enveloppe deux cents francs économisés sur sa solde et les adresser à son père, avec ces mots :

« Demande une permission et viens me voir dimanche à Paris. »

— Je sortirai avec vous, annonça-t-il le soir à ses camarades.

IV

Sur le quai de la gare Montparnasse, un sergent du service pénitentiaire, revêtu de sa tenue numéro un, le plastron bombant sous la chamarrure des rubans et des médailles, les doigts empaquetés dans de gros gants de coton blanc trop larges, se promène fiévreusement, l'œil anxieux consultant à tout instant l'horloge.

Le train des Saints-Cyriens n'arrive qu'à neuf heures; déjà, à sept, le père Lenoir avait débouché devant l'embarcadère; il avait arpenté les rues, lentement; puis, à huit heures, incapable de dompter son impatience, il pénétrait sous le hall de la gare.

Il attendait son gamin, évoquait sa jeune figure de conscrit qu'il avait embrassée pour la dernière fois, au départ pour la guerre; puis son imagination remontait plus haut, retrouvait l'écolier turbulent, l'enfant rieur aux boucles blondes, l'image de la mère tant pleurée...

Un sifflement coupe l'air: la locomotive arrive, patinant sur ses roues dans le grincement des freins; elle stoppe, haletante, hors gare, pour le contrôle des billets; puis, lentement, crachant, soufflant, se remet en route.

Avant l'arrêt, toutes les portières s'ouvrent. Une nuée d'officiers, dans leurs uniformes flambant neufs, débouchent des wagons, s'égrènent le long des marchepieds, sautent sur le trottoir, prennent leur volée. Les voitures sont déjà vides; un brouhaha d'appels, d'exclamations joyeuses, bruit sous la résonance du dôme vitré.

A l'apparition de cet essaim d'officiers, le vieux soldat n'a plus songé qu'à la discipline : il a rapproché les talons, raidi les jarrets, cambré les reins, et le petit doigt de la main gauche à la couture du pantalon, la paume ouverte, tend horizontalement le bras droit et le replie d'un mouvement automatique, les doigts réunis à la visière du shako.

Les jeunes hommes défilent devant lui, sans que tout d'abord il ne bronche, immobile en sa position régulière. Néanmoins, sa tête s'agite, se hausse. Ses yeux vaguent sur la foule, cherchant son enfant.

Un grand officier, beau, bien découplé, se campe devant lui et dit :

— Eh bien?

Le sergent se trouble; il se croit en faute : son impatience lui a fait manquer à l'immobilité réglementaire; il s'imagine avoir mérité un reproche de son supérieur; confus il balbutie, il s'excuse :

— Mon lieutenant...

Mais l'autre l'interrompt.

— Eh bien! tu ne me reconnais donc pas?

Alors, le père Lenoir regarde le jeune homme bien pris dans sa fine tunique au léger galon d'or, l'épaulette à la manche et l'épée au côté.

Cet officier qui lui parle, ce serait... c'est... est-ce possible?... Si beau! si martial!... Il croit rêver.

Mais le sous-lieutenant a ouvert ses bras et le sergent s'abat dans son étreinte, avec un grand cri d'amour et d'orgueil :

— Mon fils!

Georges de Lys.

# PASSE-TEMPS RÉCRÉATIFS

## REPORT DE GRAVURES

Vous avez vu parfois dans les foires ou au coin des rues, une petite boutique où s'étalaient des planches, des assiettes, des morceaux de marbre, des plaques de verre, le tout décoré de jolis sujets de gravures empruntés à des journaux illustrés, à des lithographies ou même à des photographies. Le marchand faisait d'excellentes affaires en vendant pour le prix modique de vingt centimes, enfermé dans une enveloppe cachetée, le secret au moyen duquel chacun peut reporter sur bois, sur pierre ou sur verre, toutes sortes de gravures, de photographies et de chromos.

Vous y êtes allé de vos vingt centimes et vous avez retiré de l'enveloppe un petit carré de papier imprimé portant autant de médailles que de texte, et peut-être, de même que beaucoup d'incrédules que j'ai vus de mes yeux, vous avez, en haussant les épaules, jeté dédaigneusement loin de vous le petit carré de papier comme vous auriez fait du premier prospectus venu, persuadé que vous aviez été mystifié : c'était trop simple pour être vrai.

Et cependant il s'agit là réellement d'un amusement facile, à la portée de tous et qui ne coûte presque rien. Seulement, si vous voulez m'en croire, contentez-vous d'abord de décorer du bois : planchettes, panneaux de portes ou d'armoires; le reste est plus difficile.

S'il s'agit de bois non vernis, passez la surface à décorer au papier de verre, en terminant par un papier de grain très fin.




Trempez la gravure à reporter — la vignette ci-dessus, si vous voulez — pendant trois ou quatre minutes dans de l'eau pure, puis épongez-la soigneusement entre des feuilles de papier buvard ou avec un linge sec bien propre.

Passez sur votre bois une couche de vernis blanc à l'alcool (le vernis Sœhnée est excellent). Si vous remarquiez que le bois très poreux ait absorbé en partie le vernis, laissez sécher cette première couche et passez-en une seconde. Immédiatement, appliquez la gravure sur le vernis, le côté imprimé en dessous; tamponnez avec un linge fin et sec et prenez soin que la gravure soit partout bien adhérente au bois.

Laissez sécher à l'ombre pendant quatre ou cinq heures au moins.

Ce temps écoulé, trempez dans de l'eau bien propre une éponge ou un linge fin, humectez pendant cinq minutes, en tamponnant toujours, le dos de la gravure. Enlevez l'excès d'eau avec un papier buvard et soulevez délicatement un angle du papier qui laissera l'image sur le bois.

Ne vous effrayez pas si votre papier venait à se déchirer; vous enlèveriez ce qu'il en resterait par des frottements circulaires opérés avec le doigt, une éponge ou un linge fin, à peine humectés.

Laissez sécher deux heures et, pour terminer, passez une nouvelle couche de vernis blanc à l'alcool.

Quand vous aurez réussi plusieurs fois ce petit travail sur du bois, vous le ferez sur marbre, puis sur verre et sur porcelaine.

Après le report des gravures, vous essaierez celui des photographies, et si vous réussissez, surtout avec des épreuves sur papier albuminé, nous serons très heureux d'avoir des spécimens de votre talent, n'ayant pas tenté nous-même cette dernière expérience.

L'image se trouve toujours renversée par le report : c'est ce que n'avait pas remarqué un monsieur à qui j'avais communiqué le procédé; le brave homme, dans le but de laisser d'une manière durable sous les yeux de son cordon bleu les excellentes recettes culinaires que publient parfois l'*Ouvrier* et les *Veillées des Chaumières*, avait imaginé d'en couvrir les panneaux de son buffet de cuisine.

Vous voyez d'ici ce qui arriva et vous devinez la confusion du monsieur en présence du résultat obtenu. La cuisinière qui avait assisté, méfiante et silencieuse, aux diverses phases de l'opération et qui, bien sûr, ne s'était jamais exercée à déchiffrer l'écriture à rebours, eût un joli moment de triomphe : c'était sa revanche. Et quelles lamentations! Il lui en faudrait user des lames de couteau pour gratter tout cela de ses meubles autrefois si propres. « Ce n'est pas même écrit en langue chrétienne, vos recettes, dit-elle indignée : c'est bien sûr du *Magradastar!* »

Magus.

BIBLIOTHÈQUE LITTÉRAIRE DES ÉCOLES & DES FAMILLES

10 CENTIMES

RENTRÉE DES CLASSES

# cent
# VOLUMES

Correspondant aux Programmes de l'Enseignement primaire supérieur des Jeunes Gens et des Jeunes Filles.

COLLECTION ADOPTÉE PAR LE MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

## LE VOLUME : DIX CENTIMES

*Envoi franco par la poste de 1 volume pour* **15** *centimes. — 2 volumes pour* **25** *centimes. — 25 volumes pour* **3** *francs.*

## 100 VOLUMES (LA COLLECTION COMPLÈTE), FRANCO : DIX FRANCS

**(Écrire à M. Henri GAUTIER, éditeur, 55, quai des Grands-Augustins)**

### LISTE DES OUVRAGES COMPOSANT LA BIBLIOTHÈQUE DE CENT VOLUMES :

#### MORCEAUX CHOISIS DE PROSE ET DE VERS DU XVIe AU XVIIe SIÈCLE

**Montaigne.** De l'Institution des enfants. — Apologie de Raymond Sebon — La Mort de la Boétie.
**Rabelais** Gargantua et Pantagruel
**Les Vieux Poètes français.** Les Troubadours et les Trouvères — Eustache Deschamps — Christine de Pisan — Charles d'Orléans. — Villon — Du Bellay — Clément Marot. — Ronsard. — La Pléiade — Mathurin Régnier.
**Lesage.** Episodes de Gil Blas.
**Diderot** L'Art au XVIIIe siècle.
**Beaumarchais.** Don Joseph Clavico
**La Harpe.** Portraits littéraires du XVIIIe siècle.
**Petits Poètes français du XVIIIe siècle.** Fontenelle. — Chaulieu. — Panard — Lefranc de Pompignan. — Piron. — Gresset — Gentil Bernard. — Guimond de la Touche. — De Bernis. — Saint-Lambert. — Colardeau. — Dorat. — Léonard.
**André Chénier** Poésies.

#### AUTEURS CLASSIQUES

**La Fontaine** Fables (livres I, II, III).
**Molière** Le Médecin malgré lui.
**Molière.** Le Malade imaginaire
**Molière** Les Précieuses ridicules.
**Racine.** Les Plaideurs.
**Racine.** Esther.
**Racine.** Port Royal.
**Fénelon** De l'Éducation des filles. — Épisodes de Télémaque. — Dialogue des Morts.
**Fénelon** Histoires et contes
**La Bruyère.** Caractères et Portraits
**Bossuet** Oraison funèbre d'Henriette d'Angleterre
**Boileau.** Episodes du Lutrin.
**Montesquieu** Dialogues des Morts. — Lettres persanes. — Œuvres diverses.
**Voltaire.** Le Siècle de Louis XIV.
**J.-J. Rousseau** Œuvres choisies
**Buffon** Les Époques de la nature.

#### LECTURES SUR LA SOCIÉTÉ DU XVIIe ET DU XVIIIe SIÈCLE

**Retz (de).** La Fronde et l'Affaire du chapeau
**Mme de Motteville** Anne d'Autriche — Cinq-Mars et de Thou. — Richelieu et Louis XIII.
**Pellisson** Le Procès de Fouquet.
**Mme de Sévigné** Lettres et Pensées.
**Mme de Maintenon.** Lettres et entretiens sur l'Éducation.
**Mme de Caylus** Les Coulisses du grand Règne.
**Fléchier** Les Grands Jours d'Auvergne.
**Saint-Simon.** Extraits des Mémoires
**Mme de la Fayette** La Cour de France au XVIIIe siècle.
**Marmontel.** La Société littéraire du XVIIIe siècle.
**P. de Nolhac.** Marie-Antoinette à Trianon.
**Grimm.** Les Salons de Paris sous la Révolution.
**Mme de Choiseul.** Une grand'maman à la cour de Louis XV.

#### CONTES, RÉCITS, NOUVELLES FRANÇAIS

**Bernardin de Saint-Pierre** La Chaumière indienne. — Le Café de Surate.
**Hégésippe Moreau** Contes à ma sœur. — Poésies
**Xavier de Maistre.** La Jeune Sibérienne.
**Augustin Thierry** Récits des temps mérovingiens.
**Charles Nodier** Jean-François les Bas-Bleus. — Le Chien de Brisquet — Lidivine, etc
**François Coppée** Le Convalescent. — Le Remplaçant. — Voyage en Bretagne.
**André Theuriet** L'Oreille d'ours. — La Saint-Nicolas. — La Truite — La Pipe.
**Alphonse Daudet** L'Arrivée — Mon Tambourinaire. — Première pièce. — Tartarin de Tarascon.
**Vte Henri de Bornier** Un Cousin de passage. — Comment on devient beau.
**Jules Simon.** Colas, Colasse et Colette. — Pierre Guérin. — Les Écus du baron — Changarnier
**Jules Claretie.** Catissou. — Tuyet. — Une Course de Taureaux
**Guy de Maupassant** La Main — Le Vieux. — La Parure — Sur Mer — L'Homme de lettres.

#### AUTEURS CONTEMPORAINS

**Chateaubriand.** Le Dernier Abencerage.
**Chateaubriand** Le Génie du Christianisme
**Paul-Louis Courier** Lettres et Pamphlets
**Sainte-Beuve** La Grande Mademoiselle. — La Bruyère.
**Michelet.** En Italie.
**Les Poètes contemporains** Millevoye. — Soumet. — P. Lebrun. — Antony Deschamps. — A. Chênedollé. — Reboul.
**Les Poètes contemporains** Th. de Banville. — Jean Richepin. — Alph. Daudet. — P. Arène. — G. Vicaire — Ph. Gilles. — Renaud. — De Hérédia. — J. Normand. — P. Mariéton.

#### PIÈCES DE THÉATRE DU XVIe AU XIXe SIÈCLE

**Regnard** Le Joueur. — Le Légataire universel.
**Dancourt** Les Bourgeoises de qualité.
**Brueys et Palaprat.** L'Avocat Patelin
**Desforges** Le Sourd ou l'Auberge pleine.
**Marivaux.** L'Épreuve. — La Legs.
**Collin d'Harleville.** M. de Crac en son petit Castel.
**Sedaine.** Le Philosophe sans le savoir.
**Andrieux.** Les Étourdis.
**Picard** La Petite Ville.
**Casimir Delavigne.** Les Enfants d'Édouard.

#### MÉMOIRES HISTORIQUES ET MILITAIRES DU XIXe SIÈCLE

**Napoléon Ier.** Harangues et Proclamations.
**Mme de Rémuzat.** Les Confidences d'une Impératrice.
**Las Cases.** Mémorial de Sainte-Hélène.
**Camille Rousset.** La Prise d'Alger. — La Smalah d'Abd-el-Kader, etc.
**Général Ambert.** La Défaite. — Sedan.

#### LECTURES GÉOGRAPHIQUES, RÉCITS DE GRANDS VOYAGEURS

**Prescott.** Christophe Colomb et la découverte de l'Amérique.
**V. Jacquemont.** Lettres de l'Inde.
**Bougainville.** Le Détroit de Magellan. — Taïti.
**René Caillié.** Tombouctou.
**H. de Saussure.** La Première Ascension du Mont-Blanc.
**Vte E.-M. de Vogüé.** Lettres d'Asie. — Le Chemin de fer de Samarcande.
**Mme Adam** Types et Paysages de Hongrie.
**Stanley.** A travers l'Afrique.

#### TRADUCTIONS DES CHEFS-D'ŒUVRE ÉTRANGERS

**Cervantès** Don Quichotte.
**Les Poètes contemporains de l'Allemagne.** Klopstock. — Gœthe. — Schiller. — Henri Heine — Uhland. — Zedlitz. — Hebbel. — Rückert. — Fr Holm, etc.
**Henri Heine** Le Hart.
**Gœthe.** Hermann et Dorothée. — La Pluie de balles.
**Schiller.** Marie Stuart.
**Auerbach.** La Hache. — Tolpatsch — La Fille aux Pieds nus.
**Hoffmann** Contes fantastiques
**Lord Byron** Le Prisonnier de Chillon — Childe Harold.
**Walter Scott** Contes d'un grand-père
**Daniel de Foë** Robinson Crusoé
**Swift** Voyage de Gulliver à Lilliput
**Ch. Lamb.** Contes de Shakespeare
**Ch. Dickens.** Horace Sperkins — M Minns et son Cousin — Le Voile noir — La Mort de l'Ivrogne.
**Georges Eliot** Le Moulin sur la Floss.
**Franklin** La Science du bonhomme Richard.
**Mme Beecher-Stowe** La Case de l'oncle Tom.
**Tourgueneff** Vicissitudes d'une Montre
**Dostoïewski** Les Forçats en Sibérie
**Cte Léo Tolstoï.** Le Quatrième Bastion. — Le Porte-drapeau.
**A. de Chamisso** L'Homme qui a perdu son ombre.
**Andersen** Contes choisis

Adresser les demandes, accompagnées d'un mandat-poste ou de timbres français, à M. Henri GAUTIER, éditeur, 55, quai des Grands-Augustins, Paris.

*Le Directeur-Gérant :* HENRI GAUTIER

Sceaux. — Imp. Charaire et Cie.

5 centimes le N° année courante (10 centimes le N° années échues.) N° 1953 TRENTE-SIXIEME ANNÉE. — 3 Octobre 1896.

# L'OUVRIER

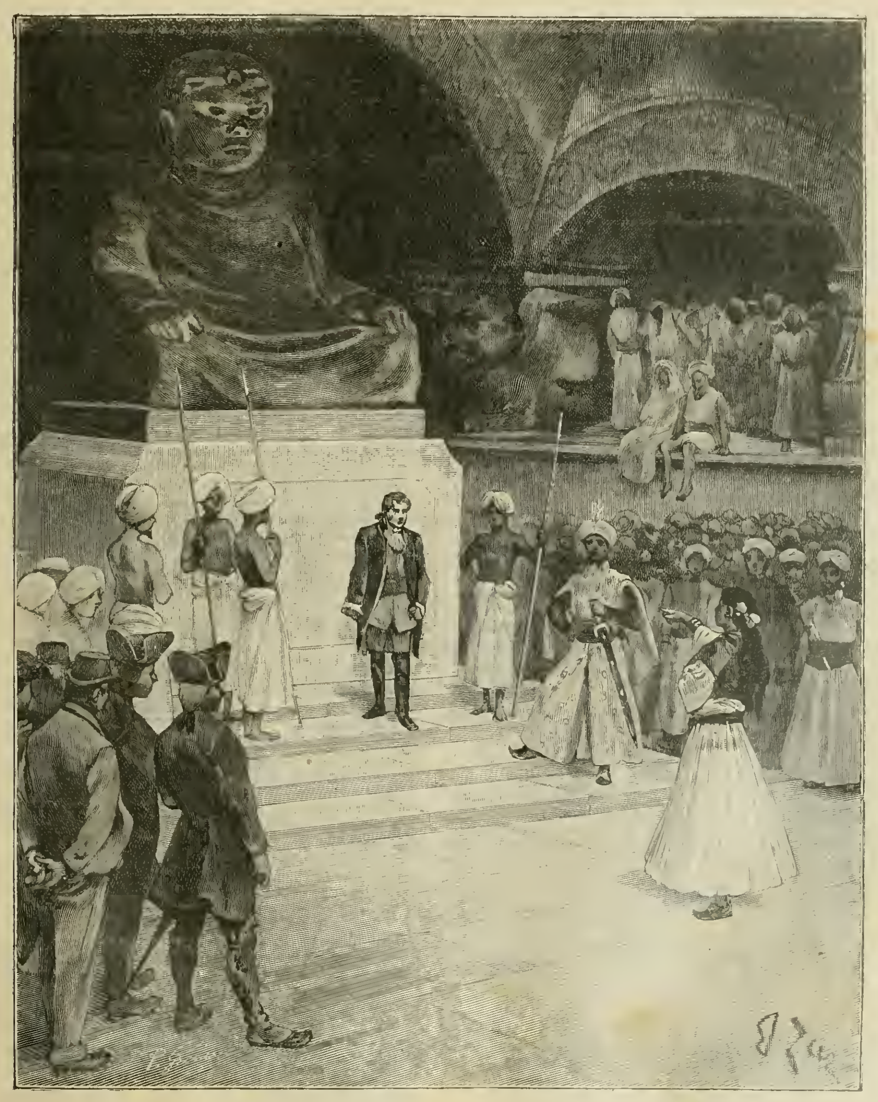
**Journal illustré paraissant le Mercredi et le Samedi**

ABONNEMENT D'UN AN : (104 numéros) France, Algérie et Belgique : 6 francs.

DIRECTION ET ADMINISTRATION : LIBRAIRIE BLÉRIOT. HENRI GAUTIER, SUCCESSEUR, 55, quai des Grands-Augustins, Paris.

ABONNEMENT D'UN AN (104 numéros) Colonies et Étranger (sauf la Belgique) : 7 francs.

## A L'ABORDAGE! PAR HENRY DE BRISAY



— J'accuse sir Harry Linton de m'avoir frappée de deux coups de poignard. (Voir page 355.)

# A L'ABORDAGE![1]

## GRAND ROMAN D'AVENTURES

PAR

**HENRY DE BRISAY**

DEUXIÈME PARTIE

## LE SECRET DE YODAH

### VII (*Suite.*)

Au moment où le soleil allait disparaître, le commodore fit doubler les postes pour la nuit et recommanda la plus grande vigilance, puis il se dirigea vers sa tente afin de prendre un repos dont il commençait à avoir besoin.

Soudain, sans cause, brusquement, la pensée de Yodah lui vint.

Un petit frisson passa sur sa peau.

Il appela un soldat qui passait.

— Allumez donc ma lampe dans ma tente, dit-il.

Le grenadier rectifia la position.

— Je ne suis pas l'ordonnance de Votre Honneur.

Le commodore haussa les épaules.

— Alors cherche mon ordonnance et dis-lui de faire ce que je t'ai dit, imbécile.

— Oui, Votre Honneur.

Et le soldat pivota mécaniquement sur les talons.

Le commodore considérait la frêle maison de toile qui se dressait à quelques pas de lui, et une terreur invincible lui venait en la regardant. Sûrement il devait y avoir derrière ce tissu quelque chose d'épouvantable, de terrifiant...

D'un sursaut de volonté, il secoua la peur qui l'enlaçait et ouvrit brusquement le store.

La tente était vide.

Néanmoins, son cœur battait avec force.

Un lieutenant passait.

— Macpherson, dit le commodore, vous mettrez pour la nuit double garde à ma tente.

Le jeune homme regarda son chef avec une telle expression d'étonnement que le vieux soldat se sentit rougir.

— Bien, commodore, dit-il, cela sera fait.

A ce moment, l'ordonnance apportait la lampe et tout ce qu'il fallait pour le souper.

— Non, fit Linton, emporte tout ça, je n'ai pas faim.

Le soldat sortit avec son panier de provisions, heureux de l'aubaine.

Resté seul, le commodore commença une longue lettre à sir James Stuart où il lui donnait des renseignements très circonstanciés sur le désastre d'Angotka et la situation actuelle devant la pagode, mais la fatigue l'arrêta et il se jeta tout habillé sur son hamac après avoir éteint sa lampe.

Une fois couché, le sommeil ne vint pas.

Une indéfinissable angoisse l'étreignait. Il sentait autour de lui flotter un péril inconnu; des frissons continuels le secouaient tout entier.

Enfin, vaincu par la fatigue, il s'endormit, mais des cauchemars épouvantables vinrent peupler son sommeil.

Des monstres hideux, des masques épouvantables entouraient sa couche et semblaient vouloir se jeter sur lui. Un oiseau géant qui avait une face humaine lui fouillait la poitrine de ses griffes d'acier. Du plomb fondu tombait goutte à goutte sur son crâne, un taureau se roulait sur lui et l'étouffait...

Il s'éveilla baigné de sueur et voulut se lever.

Il ne put pas.

Il eut la perception très nette qu'il était perdu.

Un bâillon étroitement sanglé sur la bouche l'étouffait à moitié, ses bras et ses jambes étaient enveloppés de solides lacets... Était-ce l'épouvantable cauchemar qui continuait...

Non, il était bien éveillé. Il voyait la lune briller par une déchirure de la toile...

Ce qui le surprit, ce fut de ne pas entendre le pas cadencé des sentinelles.

Tout à coup il vit des ombres brunes qui se dressaient autour de lui, des bras robustes l'enlevèrent du hamac où il était couché et deux hommes le sortirent de la tente.

Ce qu'il lui arrivait était tellement incompréhensible que mille hypothèses plus absurdes les unes que les autres vinrent à l'esprit de Linton. Ces hommes qui l'emportaient étaient fous, certainement; ne se doutaient-ils donc pas qu'ils allaient se jeter dans les hommes de garde et qu'avant une minute, l'alarme serait donnée dans tout le campement!

Mais, une fois dehors, l'effroi le terrassa : il vit deux corps gisant dans l'herbe. Les cadavres portaient l'uniforme des grenadiers. Puis une figure se pencha sur sa face et une voix murmura :

— J'ai tenu parole, bourreau de Maïssour!

Alors le misérable se laissa aller à l'épouvante qui l'envahissait. Il n'essaya même plus de réagir. Une souffrance aiguë le piquait à la base du crâne, et dans son cerveau la même horrible pensée revenait sans cesse :

— Je suis prisonnier de Yodah.

On allait sans bruit entre les troncs d'arbres. Dans son effondrement moral, le commodore nommait avec une obstination enfantine les diverses espèces qui se dressaient devant lui. Il reconnaissait des bambous, des camphriers, des sandals, des tecks gigantesques.

Soudain, l'étrange cortège s'arrêta.

Brusquement, le vieillard eut une lueur de raison et un espoir glissa dans son cœur. A cinquante pas de lui, sur une petite éminence, la silhouette de deux soldats anglais se découpait dans un rayon de lune.

Il entendit Yodah murmurer des paroles en un langage inconnu à des personnages invisibles, et on attendit. Les deux grenadiers se promenaient toujours, du même pas cadencé.

Cinq minutes après, presque en même temps, les deux hommes disparurent sans un cri, sans un appel suprême. Il semblait qu'ils se fussent enfoncés dans l'herbe.

Alors le commodore comprit et n'espéra plus.

Les porteurs se mirent en marche. Devant ses yeux, il voyait grandir les clochetons et les minarets de la pagode; puis le cortège s'engagea dans une étroite poterne, franchit l'entrée d'un souterrain et l'on marcha éclairé à la lumière de torches allumées par d'invisibles mains.

Au balancement des hommes qui l'emportaient, il remarqua qu'on descendait, puis une porte s'ouvrit brusquement et un flot de lumière le força à fermer les yeux une seconde.

Quand il les rouvrit, il était dans une grotte immense qui était certainement le temple souterrain où les brahmes offraient à leurs divinités de mystérieux holocaustes.

Tout autour de la crypte se dressaient de colossales statues où les formes humaines se mélangeaient à des simulacres d'animaux. Toute la mythologie hindoue avait là ses représentants.

Au milieu du temple, un bouddha doré, énorme, semblait présider, et ses yeux faits de pierreries luisaient étrangement.

Ce fut au pied de la statue qu'on s'arrêta. On mit Linton debout et, sur un ordre donné à voix haute, ses liens tombèrent.

Il promena ses regards autour de lui, et voici ce qu'il vit :

L'immense grotte était peuplée d'une foule d'Indiens dont les milliers d'yeux semblaient tous braqués sur sa poitrine. Plus près, devant une sorte d'autel resplendissant de torches et de flambeaux, un groupe de marins, parmi lesquels il reconnut Roëllo, Guy, Le Jégnen, d'autres hommes de l'*Agile*, et enfin Maryvonne.

Le vieux soldat était d'une bravoure à toute épreuve. Il l'avait prouvé dans vingt combats; mais, malgré tous ses efforts pour dominer l'effroyable épouvante qui le prenait à la gorge, il sentit une sueur d'agonie qui ruisselait sur ses membres.

Une voix s'éleva et Yodah parut devant lui.

L'humble fakir avait revêtu un costume d'une richesse suprême. La soie, les pierres précieuses, le velours faisaient de ses habits une merveille de splendeur.

— Si tu crois en Dieu, disait le prince, fais ta prière, car tu vas mourir, commodore Harry Linton.

— Assassin! rugit le misérable.

L'Hindou eut un méprisant sourire.

— Tes insultes, dit-il, ne m'atteignent pas. Tu vas être jugé.

Puis, s'adressant à Roëllo :

— Parlez d'abord, dit-il.

Le corsaire s'avança. Il n'avait dans les yeux ni haine ni colère, et ce fut d'une voix calme qu'il dit :

— J'accuse sir Harry Linton, ici présent, d'avoir, de complicité avec mon lieutenant Allan Brecknock, fait sauter mon brick l'*Agile* où près de deux cents hommes ont péri.

Le commodore détourna la tête.

— J'accuse sir Harry Linton, continua le corsaire, d'avoir, aujourd'hui même, voulu faire passer par les armes ma fille, au mépris de toutes les lois divines et humaines.

Linton courbait le front sous cette parole loyale et accusatrice.

— Quelle peine mérite-t-il? demanda Yodah.

— La mort, répondit Roëllo.

— A mon tour maintenant, dit l'Hindou.

Et il s'avança bien en face de l'Anglais.

— J'accuse Harry Linton d'avoir fait assassiner mon frère, mes sœurs et mon père, pour voler nos trésors. Je le condamne à mort.

Il fit un pas en arrière et prononça :

1. Voir l'*Ouvrier* depuis le 1er août 1896.

— Mavourita, reine des Missoughis, venez à votre tour.

Sortant de l'ombre d'une statue où elle se tenait cachée, Mavourita, radieuse de beauté, vint se mettre en face du commodore.

Le vieillard eut un geste de stupeur.

— J'accuse sir Harry Linton, dit la petite reine dont la voix s'éleva dans le silence pure comme un chant d'oiseau, j'accuse sir Harry Linton de m'avoir lâchement frappée de deux coups de poignard. Voici mes témoins.

Elle entr'ouvrit sa robe de soie jaune et l'on put voir sur sa poitrine deux fines cicatrices.

Yodah reprit :

— Quelle peine Harry Linton a-t-il méritée?

— La mort.

— Tu es jugé, dit le fakir, et tu vas mourir.

— Finissez-en, bourreaux, cria le commodore, et que mon sang retombe sur vous!

— Avant de paraître devant le Juge suprême qui ratifie ma sentence, je vais te montrer ces trésors pour lesquels tu as commis tant de crimes.

« Selim, ouvre la porte.

Le noir, qui se trouvait à côté du jeune prince, pressa de la main le socle de la statue du Bouddha, et ce fut aussitôt, dans l'ouverture d'un coffre subitement démasquée, un incomparable ruissellement de pierreries sur les degrés de marbre.

Les rubis, les opales, les escarboucles glissaient en longs flots sanglants, laiteux ou vermeils parmi l'éclat éblouissant des diamants et des saphirs; les perles coulaient en longues cascades pâles parmi des remous d'émeraudes et de turquoises.

— Et maintenant, meurs! cria Yodah d'une voix terrible.

Un geste, un cri, ce fut tout.

Une lame étincela au-dessus du front du commodore et disparut, rapide comme la foudre, dans la poitrine du misérable qui s'abattit sur le sol crispant, dans les derniers spasmes de l'agonie, ses mains parmi les gemmes merveilleuses. Entre ses doigts roulaient des améthystes et des topazes, et son dernier râle s'étouffa parmi les diamants et les perles.

Maryvonne priait, appuyée sur l'épaule de Guy.

— Et maintenant, s'écria Yodah en se dressant au-dessus du cadavre, peuple, reconnais-tu ton souverain le rajah de Maïssour qui avait fait vœu de ne se découvrir que le jour où son père et tous les siens seraient vengés. Vous avez un chef désormais et, grâce à l'appui des Français, nos alliés fidèles, nous aurons bientôt chassé du sol de la patrie l'infâme oppresseur, l'Anglais!

Un formidable hourra de joie et d'espérance s'éleva de la foule.

— Mort aux Anglais! hurla Kerbraz.

Yodah apaisa le tumulte d'un geste.

— Nous avons de grandes choses a accomplir, reprit-il, soyons unis, dévoués et braves, et nous serons vainqueurs. Demain nous attaquerons les Anglais qui assiègent la pagode et ils seront tous massacrés. Ayez confiance, les faits seront ainsi, je vous le dis, au nom de Dieu!

## VIII

### LA MINE

Il nous faut expliquer en quelques mots comment Yodah avait pu s'introduire dans le camp anglais et de quelle manière il avait pu mener à bonne fin son audacieuse entreprise.

Aussitôt qu'il avait vu sa sœur et Maryvonne saines et sauves dans la pagode, le fakir avait réuni ses principaux lieutenants et leur avait expliqué le plan hardi qu'il venait de concevoir.

Il était évident que les Anglais ne prévoyaient guère une sortie de la part des assiégés et que, avec quelques hommes résolus et adroits, il était facile de surprendre les sentinelles.

Aussitôt que la nuit fut venue, il se laissa glisser du haut des murailles avec une dizaine d'Hindous réputés pour leur courage et leur adresse et, n'ayant pour toute arme que leur terrible lacet d'étrangleurs, ils avaient rampé vers le camp et s'étaient silencieusement débarrassés de tous les hommes de garde.

Leur terrible besogne s'était accomplie sans un bruit et de façon uniforme.

Le soldat anglais sentait tout à coup une cordelette qui l'étranglait, en même temps qu'un choc aux jambes le culbutait dans l'herbe. Là l'œuvre sinistre s'accomplissait. Il mourait sans crier.

Yodah et ses hommes se tracèrent ainsi dans le camp un funèbre chemin et arrivèrent, sans avoir donné l'éveil, jusqu'à la tente de sir Harry Linton où les deux sentinelles tombèrent foudroyées. Le retour des Indous s'était effectué avec le même bonheur, malgré la présence du prisonnier qu'il fallait porter à bras. Nous savons le reste.

Avant de partir pour son aventureuse expédition, Yodah avait confié à nos amis qu'il croyait que le moment de se faire reconnaître par les siens était venu et qu'il comptait frapper l'imagination des Missoughis par une mise en scène un peu théâtrale, mais qui ferait un effet extraordinaire sur tous ces esprits tournés naturellement vers le merveilleux. Il conduisit donc nos amis dans la crypte où nous avons vu se dérouler les dernières scènes de ce récit, puis il donna des ordres afin que les troupes indigènes de la garnison y fussent conduites au moment opportun. Nous avons vu que tout s'était passé ainsi que le fakir l'avait réglé et que rien n'avait manqué au programme.

Le lendemain matin, Roëllo, qui faisait un tour sur les remparts afin de surveiller les mouvements des Anglais qui devaient être fort troublés de la disparition de leur chef, fut abordé par Yodah qui lui dit en lui tendant la main :

— Le grand Roëllo a l'air soucieux, Yodah peut-il quelque chose pour calmer son ennui?

— Vous pouvez beaucoup, mon cher prince, répondit le corsaire, et j'ai eu des preuves de votre puissance; malheureusement, nous nous trouvons dans une situation qui ne permettra pas à votre bonne volonté de s'exercer.

— Parlez toujours.

— Je vous avouerai que, maintenant que votre ennemi est châtié et que vous êtes remis en possession du trésor d'Angotka, l'inaction me pèse et que je me rappelle à chaque minute que j'ai, moi aussi, une mission à accomplir.

L'Indien dit avec son mélancolique sourire :

— Pourquoi ne pas avoir confiance en Yodah? N'est-ce pas hier que je vous ai demandé trois jours et que je vous ai promis que, ces trois jours écoulés, je vous guiderais moi-même vers le glorieux Suffren?

— Je sais tout cela, mon ami, mais je sais aussi que nul ne peut rien contre l'impossible. Nous sommes assiégés, et tenter actuellement une sortie avec les faibles forces dont nous disposons serait folie. Les Anglais sont sur leurs gardes et vont redoubler de vigilance quand ils auront constaté la mystérieuse disparition du commodore... si bien que je me demande pour combien de temps nous sommes ici.

Yodah secoua la tête :

— Je le vois bien, Roëllo, vous ne croyez pas en mon pouvoir.

— Mais je vous répète qu'il est des circonstances où le plus fort doit s'incliner.

— N'avez-vous pas entendu ce que j'ai dit hier à mes sujets. Je leur ai promis que tous les Anglais seraient anéantis aujourd'hui même... Eh bien! j'ai encore du temps pour tenir ma promesse. Voyez, le soleil se lève à peine.

— Quels moyens comptez-vous employer?

— Ceci est mon secret. Mais je vous affirme encore une fois que ce soir nous serons en route vers la côte. Me croyez-vous maintenant?

— Je vous crois, Yodah; mais si vous avez besoin de moi et de mes hommes en quoi que ce soit, je suis avec eux à votre entière disposition.

— Je vous remercie, capitaine. J'agirai seul. J'ai déjà travaillé toute la nuit à notre délivrance. Maintenant, je vous laisse. J'ai mon blessé à soigner.

— Ah! oui, mon vieux Toussaint! Pensez-vous qu'il guérira?

— J'en suis sûr.

Et, avec un geste d'adieu, le fakir s'éloigna de son pas souple et glissant. Il eut bientôt disparu au tournant de la galerie.

Le corsaire le suivit des yeux et conserva les regards fixés sur le coin de muraille derrière lequel il avait disparu. Il songeait à tout ce que la France pourrait faire de grand et de glorieux dans l'Inde avec de pareilles énergies et de semblables caractères, quand il sentit une main qui se posait sur son épaule.

Il se retourna vivement.

Kerbraz était en face de lui.

— Je te cherchais, dit le corsaire.

Une angoisse étreignit le cœur de Roëllo. Sans doute, Kerbraz venait lui rappeler sa promesse et lui dire que le moment était venu de vider leur vieille querelle. Certes, Roëllo n'avait pas peur de son rival et sa haine n'était pas éteinte, mais il pensait à la mission que le roi avait confiée à son dévouement et à son honneur. S'il succombait dans la lutte, quelle mémoire garderait-on de lui et ne passerait-il pas pour un homme sans foi et un traître, ce marin qui, au lieu d'accomplir les ordres reçus, perdait son temps à régler des différends personnels, sans plus s'occuper des intérêts supérieurs de la patrie?

— Je te cherchais, répéta Kerbraz, qui avait observé Roëllo pendant qu'il réfléchissait.

— Je ne pense pas que tu puisses croire que je t'évite, répondit Roëllo sur un ton agressif.

Le front de Kerbraz se plissa.

— Allons, dit-il, voilà que tu parles comme une commère. Nous nous connaissons tous deux et ce ne sont pas de vaines paroles qu'il faut échanger entre nous. Nous savons ce que nous valons. Il faut laisser la langue aux femmes.

— Tu me cherchais, dis-tu, reprit Roëllo avec impatience, eh bien! me voilà. Que me veux-tu?

— Je veux te dire que voilà notre expédition terminée et que désormais je suis libre.

— Bon, je comprends, tu viens me rappeler ma promesse. C'est bien, je suis à ta disposition.

Tu ne me comprends pas.

— Parle, alors.

— Roëllo, tu m'as aidé hier et tu as bien voulu consentir une trêve entre nous. Je ne veux pas te devoir un service...

— Ce n'est pas pour toi que j'ai aidé Yodah.

— N'importe. Tu m'as permis de mener à bien l'entreprise dont je m'étais chargé. Je te le répète, je ne veux pas être en reste avec toi.

— Je ne te demande rien.

— Voilà que tu vas tout gâter avec tes grands airs. Tu es chargé par le roi de porter des instructions à M. de Suffren, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Bon. Moi, je n'ai plus rien à faire ici. Je joins mes hommes aux tiens et je t'accompagne jusqu'à la côte. En même temps, j'enverrai Roch ou Louis chercher la goélette qui viendra te prendre et te mènera plus vite à l'amiral qu'un sampan ou qu'un caboteur malais.

Une minute Roëllo resta silencieux. Un terrible combat se livrait dans son âme. La générosité de Kerbraz le touchait infiniment, mais son orgueil parlait haut et il lui coûtait de témoigner sa gratitude à son vieil ennemi.

Kerbraz devina sa pensée.

— Tu penses bien, ajouta-t-il, que je n'agis pas ainsi pour que tu te crois mon obligé; tu m'as rendu un service, je t'en rends un autre. Je veux que nous soyons manche à manche, voilà tout.

Roëllo eut un élan du cœur.

— Merci ! dit-il chaleureusement.

Et sa main s'avança vers la main de Kerbraz qui, lui aussi, comprenant la grandeur du sacrifice de son ancien matelot, allait au-devant de l'étreinte. Mais une même pensée leur vint en même temps et, en même temps, les deux mains s'abaissèrent sans s'être jointes.

Il y eut alors, entre eux, un lourd silence.

Ce fut Kerbraz qui le rompit.

— D'abord, dit-il, il faudrait sortir d'ici.

— Oui, mais comment? dit Roëllo.

— Nous passerions peut-être avec nos soixante hommes à travers les Anglais, mais nous perdrions la moitié de notre monde.

— C'est ce que je disais à Yodah tout à l'heure.

— Il soutient qu'il va nous tirer d'affaire.

— Oui, il me l'a dit aussi.

— Oh! oh! dit Kerbraz qui avait braqué sa lunette sur le camp ennemi. Voilà nos voisins qui s'agitent. Ils se sont aperçus que leur commodore manque à l'appel.

Une animation extraordinaire se remarquait en effet au camp anglais. On voyait des officiers courir et interroger des soldats. Des groupes se formaient autour des cadavres des sentinelles ; des patrouilles se mettaient en marche et s'enfonçaient sous bois.

En ce moment, Maryvonne et Mavourita, appuyées l'une sur l'autre et gracieusement enlacées, comme deux fleurs, parurent sous la galerie.

Elles vinrent tendre leur front à Roëllo, puis Maryvonne s'approchant de Kerbraz lui dit doucement :

— Vous ne m'embrassez pas, papa Kerbraz.

Le rude marin devint pourpre. « Papa Kerbraz ! », c'était le nom que la jeune fille lui donnait autrefois. Brusquement, il prit entre ses grosses mains la mignonne tête blonde et l'embrassa à plusieurs reprises avec une sorte de violence. Il tourna ensuite brusquement les talons et s'en alla très vite pour ne pas laisser voir son émotion. Tout pensif, Roëllo avait contemplé cette scène.

— Ma chère enfant, dit-il enfin, en s'adressant à sa fille, tant d'événements se sont passés depuis ton enlèvement qu'il me reste encore bien des choses à apprendre. Tu m'as dit avoir revu ce misérable Brecknock, il me semble ?

— Oui, mon père, répondit la jeune fille dont le joli visage s'attrista.

— As-tu pu deviner la cause de la haine qu'il nous porte?

— C'est de cela, mon père, que je venais vous parler.

— Alors, assieds-toi là et raconte-nous tout ce que tu as pu découvrir.

Mavourita voulut s'éloigner, Roëllo la retint :

— Restez, restez, petite reine, lui dit-il. Vous pouvez tout entendre. N'êtes-vous pas de la famille, maintenant que vous voilà la sœur de Maryvonne.

L'Indienne remercia d'un sourire et s'assit à côté de sa compagne sur un socle de colonne.

La fille du corsaire commença alors son récit.

Quand je fus arrivée au campement des Anglais, je me trouvai presque aussitôt en face de M. Brecknock qui parut étrangement troublé quand il m'aperçut. Mais quand ma présence lui eut revélé que nous etions vivants, il parut en proie à une terrible fureur.

« Il suivit le commodore sous sa tente et il y eut entre eux une discussion violente.

« Ils parlaient anglais, oubliant que je le comprends parfaitement et voici ce que je pus démêler de cet épouvantable entretien :

« M. Brecknock proposait au commodore de m'acheter afin de me faire mourir ; mais le commodore résistait et disait que le grand Roëllo paierait pour moi une rançon dix fois plus forte que la somme qu'Allan pourrait offrir. La dispute dura longtemps. Mais rien ne put toucher Harry Linton qui finit par intimer l'ordre à Brecknock de sortir de sa tente. Celui-ci obéit, mais s'en alla en proférant d'horribles menaces.

« Maintenant, d'après ce que j'ai pu saisir, voilà la cause de la haine mortelle que nous portent Allan et Diana. Il s'agit d'un immense héritage à recueillir en Angleterre, et qui ne viendra en leur possession qu'après notre mort. Car nous sommes parents éloignés, paraît-il, et c'est à nous que devrait revenir cette énorme fortune.

Quand Maryvonne eut fini, Roëllo dit :

— Je sais quelque chose de toute cette histoire: mais j'ignorais qu'il restât encore des Clamorgan en Angleterre. N'importe ! nous savons désormais à quoi nous en tenir, nous veillerons.

— Ah ! voilà Louis ! s'écria joyeusement Maryvonne qui fut d'un bond sur ses petits pieds.

Le jeune homme apparaissait, en effet, au coin de la muraille.

— Maryvonne ! dit durement le corsaire.

L'enfant tourna vers son père ses beaux yeux noyés de larmes.

Roëllo eut honte de son mouvement, surtout après ce qui venait de se passer avec Kerbraz, et il dit, embarrassé :

— Va lui parler, puisque tu en meurs d'envie.

La jeune fille eut vite fait de rejoindre son fiancé.

*(La suite au prochain numéro.)* HENRY DE BRISAY.

---

## LES LIVRES NOUVEAUX

# COUSINE BAS-BLEU

PAR

**ROGER DOMBRE**

1 vol. in-12.................................... ...... 2 fr.

Rassurez-vous ; cette *Cousine Bas-Bleu*, qui s'appelle Mlle Paule Débriant, ne ressemble en rien aux *Femmes savantes* de Molière ; elle n'en a ni la morgue, ni le pédantisme, ni les ridicules ; c'est, au contraire, un esprit d'élite, un cœur d'or, un caractère heureux, et sa présence au château des Fougères apporte un rayon de gai soleil dans ce milieu hétérogène.

Paule, *Cousine Bas-Bleu* comme la désigne par ironie Sabine, n'est pas riche ; dépouillée de sa fortune par un oncle peu scrupuleux, elle demande à la littérature des ressources pour vivre, et ses romans, reflets de sa belle âme, trouvent facilement éditeurs et lecteurs.

Elle fait le bien autour d'elle, assouplit le caractère jaloux de Sabine, morigène ses cousins, fait entrer l'espérance et la foi dans le cœur de son ami d'enfance, Guy de Périllet, lui fait aimer son enfant, le petit Gabriel.

Rien de touchant comme la mort de cet enfant expirant entre les bras de Paule qu'il appelle « maman ». Le mignon avait demandé qu'on écartât les rideaux de la fenêtre ; au moment de la marée, comme cela arrive souvent au bord de l'Océan, le temps avait brusquement changé ; on entendait encore gronder les flots, plus longs à se calmer ; mais le soleil, invisible jusqu'à présent, se débarrassait des nuages qui le voilaient et frappait aux vitres ; d'une dernière caresse il effleure le front du petit mourant qui le regardait décroître.

Tout est pur dans cette œuvre nouvelle de Roger Dombre, écrite avec un réel talent ; tout est de belle venue dans ce roman essentiellement moralisateur où règne la plus franche gaieté alliée aux sentiments les plus délicats. Les scènes se succèdent avec une variété d'allure inépuisable ; les personnages mis en relief par l'auteur évoluent aisément autour de Paule ; l'intérêt augmente à chaque page et le dénouement heureux de *Cousine Bas-Bleu* vient réjouir le lecteur.

Puissent les jeunes filles, qu'une instruction à outrance et mal entendue jette souvent hors de leur voie de modestie naturelle, se modeler sur Paule Débriant et se convaincre que l'instruction sans la piété ressemble à une maison bâtie sur le sable.

P. LAFFORGUE.

*Envoi franco de* Cousine Bas-Bleu *contre 2 francs en mandat-poste ou timbres français (non coloniaux) adressés à* M. HENRI GAUTIER, *éditeur*, 55, *quai des Grands-Augustins, à Paris. Ajouter* 0 *fr.* 30 *pour recevoir le volume relié.*

---

**Avis important à nos abonnés.** — Du 10 au 15 octobre prochain, nous prendrons la liberté de faire encaisser par la poste, à domicile, le montant des abonnements d'août, septembre et octobre, qui, d'ici là, n'auront pas été renouvelés.

Nous prions ceux de nos abonnés qui préfèrent nous envoyer eux-mêmes leur argent de le faire par un très prochain courrier.

# LE MARIAGE DU DÉPUTÉ[1]

PAR

**JEANNE DE LIAS**

## XVII

*(Suite.)*

Mais lorsqu'il pleura.. ,lorsqu'un souffle d'enthousiasme, passant sur la Chambre entière, la souleva toute et fit valider Jacques Saint-Aubain presque par acclamation, Mme Rousselin trouva cet effet de scène admirablement réussi, et elle pensa avec un dénigrement mêlé de dépit à cette petite paysanne de Saint-Landry qui, disait-on, possédait le cœur de cet homme si originalement séduisant.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Pauvre Rousselin! repose en paix sous le lourd mausolée de marbre qui recouvre ta dépouille et, avec la sereine indifférence des morts, oublie ta première vie!

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Par une de ces coïncidences aussi heureuses que faciles à expliquer, Mme Benoisit se laissait conquérir, elle aussi, bien que dans un autre ordre de pensées et de sentiments, par cet irrésistible Jacques! La vision qui apparut soudain à son esprit, le projet qui s'échafauda de lui-même dans son imagination, tout cela lui parut, à première vue, si beau, si bon et si pratique, qu'elle se dit à elle-même, du plus profond de son âme, un joyeux *euréka*.

J'ai trouvé, oui, là, sous ma main, aujourd'hui, à la Chambre, tout ce qu'il nous fallait, tout ce que je cherchais; pour ma Lucie, le mari idéal, car il est naïf, sensible, romanesque; en un mot, facile à mener, et pour moi, le gendre de qualité spéciale qu'il me faut, le gendre député.

Il y avait cependant quelques difficultés à l'entreprise: M. Saint-Aubain aimait, dit-on, cette paysannette de Saint-Landry, cette Gabrielle Audibert que Mme Benoisit se souvenait d'avoir entrevue à Lescat. C'était même le souvenir de sa petite bergère qui avait arraché au député sentimental les larmes qui lui avaient valu ce grand succès! Mais il était brouillé avec le père; et puis, les charmes de Lucie et sa rare distinction lui feraient vite oublier la gauche et rustique villageoise. Rien ne prédispose d'ailleurs à un amour nouveau comme un chagrin d'amour; sa grande expérience de la vie et du monde avait appris cet axiome à Mme Benoisit.

Un autre obstacle existait encore pour la femme politique. Ceci était un peu délicat, si vous voulez, mais, en somme, point embarrassant. Feu Rousselin et Mme Benoisit étaient de nuance gauche radicale et M. Saint-Aubain catholique conservateur. L'écart était un peu large... Néanmoins, en considérant les choses de près.... feu Rousselin et Mme Benoisit étaient républicains radicaux et M. Saint-Aubain républicain rallié, c'est-à-dire, après tout, républicains les uns et les autres... Or, de républicain à républicain, en somme, il n'y a qu'une différence de nuance... D'ailleurs, pour passer ici d'un côté à l'autre de la Chambre, ce n'est qu'un trajet de quelques pas, et tant de députés et même de ministres le franchissent si aisément chaque jour, du centre à gauche, de la petite gauche à la grande gauche, de la gauche spéculative à la gauche d'action... Après tout, pour passer de gauche à droite, il n'y a pas beaucoup plus loin!

Mme Benoisit, on le voit, était une femme politique d'un sens très délicat, tout à fait dans le train et aussi fin de siècle que possible.

Il restait à savoir maintenant comment la belle-mère en espérance s'y prendrait pour faire entrer le député dans sa combinaison.

Comme bien on le pense, elle se garda de parler à sa fille du projet qu'elle venait d'élaborer dans sa forte tête, et les deux femmes revinrent du Palais-Bourbon un peu songeuses, sans se confier leurs pensées réciproques.

Le lendemain, plusieurs larges feuilles de papier imprimé, pliées en quatre, s'en allaient, ballottées de bureau en bureau, à travers les nombreuses stations de la poste, porter de Paris au Moudang la nouvelle du triomphe de Jacques. C'était le *Militant* donnant *in extenso* le discours de son rédacteur en chef, et rempli presque tout entier par la fameuse séance de la Chambre.

Le *Militant* était proscrit à la ferme de Saint-Landry depuis les élections. Par quelle fente, par quel trou de serrure, par quelle fissure des murs ou des portes parvint-il à entrer? Tomba-t-il du ciel? Fut-il apporté par une brise sympathique sur les pelouses gazonnées du parc? Le fait est que sœur Marthe, deux jours après, le trouva sous le vert abri de la charmille, entre les mains tremblantes de Gabrielle.

Ce fut un sentiment indicible au cœur de la jeune fille, fierté et confusion à la fois... fierté de ce que Jacques, cet homme si supérieur aux autres, avait pleuré en pleine Chambre des députés, mon Dieu! à cause d'elle... confusion immense de voir le secret de son cœur livré à la foule; mais surtout tendresse exaltée, tendresse fidèle jurée en son âme jusqu'à la mort à celui qui savait si bien l'aimer!

Marthe vit Gabrielle laissant tomber sur le journal des larmes très douces au milieu desquelles brillait un sourire d'ineffable joie, comme si les brouillards de la douleur présente et du malentendu cruel se déchiraient soudain pour laisser apparaître un beau rayon d'espérance dans un large pan de ciel bleu.

## XVIII

### L'ANTICHAMBRE ET LE CŒUR DE JACQUES SAINT-AUBAIN

Jacques ne fut pas trop surpris, à quelque temps de là, de voir une dame entre deux âges, en deuil élégant, se présenter chez lui. Depuis qu'il était député, même avant d'avoir été consacré par le verdict favorable de ses collègues, il avait déjà pris l'habitude de voir les solliciteurs et les solliciteuses venir frapper à sa porte et faire antichambre dans sa salle à manger de garçon, laquelle précédait son cabinet de travail. C'étaient des jeunes gens, des hommes mûrs, des vieux retraités, des femmes de divers âges. On lui demandait un peu de tout: des bureaux de tabac, des dispenses du service militaire, des secours, des pensions, des subventions pour les communes, des fonds pour les maisons d'école. Jacques recevait à peu près tout le monde, se montrait affable pour chacun et, à l'encontre de beaucoup de ses collègues, ne promettait que ce qu'il pouvait tenir

Son domestique venait de lui passer la carte de la visiteuse: « Madame Benoisit ». Ce nom éveillait dans son esprit un souvenir vague; il savait l'avoir entendu quelque part; ce nom se rattachait à quelque chose qui ne lui était pas étranger, mais il ne pouvait parvenir à préciser, et il cherchait encore, lorsque le domestique, s'effaçant livra passage à la dame.

Jacques s'inclina avec une respectueuse courtoisie, puis, approchant un siège à la visiteuse, il attendit, poliment attentif, qu'elle expliquât le but de sa visite.

Mme Benoisit comprit très bien que son nom lu sur la carte n'avait pas révélé son identité à M. Saint-Aubain.

— Je suis la mère de Mme veuve Rousselin, dit-elle, avec un léger tremblement dans la voix.

En voyant la famille de son prédécesseur, celui que sa vie durant il avait combattu et qui venait d'être pour lui, dans la dernière lutte, comme un adversaire d'outre-tombe, en voyant la famille de cet homme venir à lui, Jacques ressentit comme un grand élan de générosité, une volonté formée à l'avance de répondre aussi bien qu'il pourrait le faire à la confiance qu'on lui témoignait.

— Je suis entièrement à votre service, madame, répondit-il chaleureusement. Personne n'a compati plus sincèrement que moi, croyez-le bien, malgré la divergence de nos opinions, à la mort si prématurée de ce pauvre Rousselin, au malheur si grand de sa veuve.

— C'est de cette pauvre enfant que je viens vous parler, monsieur, dit Mme Benoisit avec une larme qui n'était pas feinte. Elle est deux fois à plaindre du coup qui l'a frappée à vingt-six ans à peine . elle perd un mari qu'elle aimait et elle reste sans fortune.

Ici, Mme Benoisit exagérait. La fortune de Lucie avait été ébréchée, diminuée par le mari défunt, secondé d'ailleurs par les deux femmes; mais ce qui restait, bien administré, pouvait être suffisant pour vivre dans l'aisance, sinon dans le luxe.

Jacques se sentit pris d'une compassion profonde pour ce malheur plus complet encore qu'il ne l'avait cru. Ce qui l'avait le plus ému, on s'en souvient, à l'heure de la mort de Rousselin, c'était la pensée de la douleur de la jeune femme et la séparation brutale de ces deux êtres qui devaient s'aimer. Et voilà que la ruine, si dure à supporter, surtout par des femmes qui ne peuvent la conjurer par l'effort de la lutte et du travail, la ruine, la gêne, la pauvreté peut-être, s'ajoutait à cette première et si affreuse catastrophe!

Mme Benoisit, en voyant tous ces sentiments se refléter sur le visage franc et expressif de Jacques, se disait avec un commencement de triomphe que cette nature bonne et naïve serait bien facile à émouvoir, et ce cœur si compatissant bien aisé à prendre.

Tout haut, elle exprimait à M. Saint-Aubain la pensée qui lui était venue de solliciter pour sa fille un bureau de tabac, faisant ressortir les titres de Lucie d'abord comme veuve de député, puis comme fille de fonctionnaire, car feu M. Benoisit avait été receveur des finances dans une ville du département de la Seine.

L'Etat peut répondre, dans les situations pareilles, que ceux de ses serviteurs qui ont manié les deniers publics ont reçu des traitements assez élevés pour pouvoir laisser après eux à leur famille une position de fortune suffisante, et qu'il est plus juste de garder ces faveurs gouvernementales aux femmes et aux filles d'officiers

[1]. Voir l'*Ouvrier* depuis le 29 juillet 1896.

et de magistrats, dont les fonctions d'ailleurs si honorables sont bien moins rétribuées.. Jacques vit bien l'objection et Mme Benoisit la voyait aussi.. Mais, en somme, il s'agissait de Mme Rousselin, la veuve du député, et non de Mme Benoisit, la veuve du receveur des finances; et Lucie, avec sa jeunesse, ses toilettes, sa distinction et son précoce veuvage, devenait très intéressante et avait plusieurs chances de réussir.

— Je vais m'occuper immédiatement de cette affaire, dit Jacques, et pour peu que la chose ne soit pas impossible, madame, je crois pouvoir vous en promettre la réalisation, car, pour mon compte, je n'y épargnerai rien.

— Que vous êtes bon, monsieur! dit Mme Benoisit, en saisissant, comme dans un mouvement irraisonné de reconnaissance, les deux mains du député.

Jacques, tout bonnement, tout naïvement, était très ému, et il éprouvait même un peu de confusion de cette gratitude.

— Ce que je fais est bien naturel, madame, dit-il, et je serai trop heureux si je puis parvenir à vous rendre service.

Il ne savait pas trop comment il devait s'y prendre, étant encore tout à fait novice dans le métier de député. Il pensait à part lui qu'il se renseignerait auprès de ses collègues. Mme Benoisit, instruite par une longue pratique à cause de sa collaboration fidèle avec Rousselin, connaissait assez bien la marche à suivre. Elle parla des pièces qu'elle aurait à fournir et demanda à M. Saint-Aubain dans combien de temps elle pourrait les lui apporter.

— Mais, madame, je serais vraiment désolé de vous occasionner un nouveau dérangement. Si vous voulez bien me le permettre, c'est moi qui aurai l'honneur de me présenter chez vous, pour vous demander ces papiers et vous fournir tous les renseignements que j'aurai pu recueillir. Je serai très heureux d'ailleurs de présenter mes hommages avec mes condoléances, bien sincères, je vous l'assure, à Mme Rousselin.

— Vous nous comblez l'une et l'autre vraiment, monsieur, et ma fille sera bien touchée de votre si grande bonté, lorsque je lui aurai dit la démarche que je viens de faire auprès de vous. Car elle ignore tout, la pauvre enfant, je n'ai pas eu le courage de lui apprendre encore le revers de fortune qui l'atteint. Elle est déjà si triste, si accablée par la perte de son mari! Une compassion si sincère et une sympathie telle que la vôtre lui feront du bien, monsieur.

Mme Benoisit, se levant pour prendre congé, tendit sa carte à Jacques. Celui-ci, traversant la salle à manger servant d'antichambre, où trois ou quatre solliciteurs qui attendaient saluèrent très bas, accompagna Mme Benoisit jusqu'à la porte de l'appartement, et lui renouvela encore en la quittant toutes les bonnes promesses qu'il lui avait déjà faites.

Quand Mme Benoisit se trouva dans la rue après avoir quitté Jacques, l'horizon lui sembla plus large, le ciel gris de Paris tirant davantage sur le bleu, l'air qui passe au-dessus des maisons à hauts étages plus savoureux. Quel succès énorme, complet, inattendu pour cette première démarche!

Mme Benoisit eut, en même temps qu'un mouvement de triomphe, un sentiment qui ressemblait à de l'humilité. Tout cela avait été si facile, en effet, qu'elle n'avait pas lieu de s'enorgueillir; les choses s'étaient faites toutes seules et Jacques, l'excellent cœur, était venu de lui-même et spontanément là où elle voulait le mener à force de diplomatie, c'est-à-dire à éprouver de la sympathie *à priori* pour sa fille, et à venir lui faire visite dans leur intérieur intime et élégant.

(*La suite au prochain numéro.*) JEANNE DE LIAS.

## RECETTES DE LA SEMAINE

### Contre la chute des cheveux.

| | | |
|---|---|---|
| Racine de bardane | 25 | grammes. |
| Eau de graine de lin | 500 | — |
| Teinture de cantharides | 4 | — |

N'employer qu'à l'usage externe.

UNE AIGLONNE.

### Contre les névralgies.

Prendre quatre ou cinq morceaux de guimauve, une demi-tête de pavot et faire bouillir ensemble. — Tenez de cette eau dans la bouche, puis rejetez-la et recommencez ainsi jusqu'à ce que la douleur soit apaisée.

ID.

### Remèdes contre les verrues.

1° Faire cuire un épais morceau de couenne de lard; le soir, avant de se coucher, en exprimer le jus sur les verrues et les en bien imprégner. Au bout de peu de jours de ce traitement, elles disparaîtront en écailles ou en poussière blanche.

2° Imbiber, de temps en temps, les verrues avec une décoction de racine de garance en poudre. En peu de jours, elles se dissiperont pour ne plus reparaître.

3° Faire bouillir de la saponaire; dans cette décoction suffisamment concentrée, chaude le plus possible — autant qu'il est possible de la supporter — tremper les verrues deux ou trois minutes, trois fois par jour. Ensuite les frotter avec l'herbe qui a bouilli.

Elles disparaîtront promptement.

### Matières pyrotechniques pouvant remplacer les feux de Bengale (recette demandée).

On nous a demandé une préparation pyrotechnique ne dégageant ni la fumée, ni l'odeur qui rendent pénible l'emploi des feux de Bengale, alors que l'on en veut faire usage en appartement. Cela n'existe pas, paraît-il.

Voici plusieurs formules que nous sommes heureux de mettre à la disposition de nos lecteurs. Sans disparaître entièrement, les inconvénients reprochés aux feux de Bengale y sont fort atténués.

1° *Feu blanc portant le nom de « feu indien ».*

| | | |
|---|---|---|
| 240 | grammes | azotate de potasse. |
| 70 | — | soufre. |
| 20 | — | Réalgar. |

2° *Feux de couleur.*

Il suffira de prendre une *base* qui servira pour tous les feux de couleur et d'y ajouter un nouvel élément pour obtenir la nuance désirée.

Voici le mélange fondamental :

| | | |
|---|---|---|
| Chlorure de potassium | 300 | grammes. |
| Fleur de soufre | 200 | — |

Ajoutez à ce mélange un tiers élément pour obtenir les nuances suivantes :

| | | |
|---|---|---|
| *Rouge.* — | 100 gr. | du mélange précité (base). |
| | 30 gr. | carbonate de strontiane. |
| *Rose foncé.* — | 100 gr. | de la base. |
| | 30 gr. | carbonate de strontiane. |
| | 40 gr. | craie pulvérisée. |
| *Rose clair.* — | 100 gr. | base. |
| | 30 gr. | carbonate de strontiane. |
| | 30 gr. | fluorure de calcium. |
| *Jaune.* — | 100 gr. | base. |
| | 50 gr. | carbonate de soude fondu. |
| *Bleu foncé.* — | 100 gr. | base. |
| | 30 gr. | sulfate de cuivre ammoniacal. |
| | 30 gr. | sulfate de potasse. |
| *Bleu clair.* — | 100 gr. | base. |
| | 20 gr. | sulfate de potasse. |
| *Vert.* — | 100 gr. | base. |
| | 20 gr. | acide borique cristallisé. |
| *Violet.* — | 100 gr. | base. |
| | 20 gr. | sulfate de potasse. |
| | 20 gr. | carbonate de chaux. |
| *Orangé.* — | 100 gr. | base. |
| | 30 gr. | carbonate de soude. |
| | 10 gr. | carbonate de chaux. |

Ces feux — nous l'avons dit — peuvent être utilisés même dans les salles de théâtre.

## CHRONIQUE HEBDOMADAIRE

LE CYCLONE DU 10 SEPTEMBRE. — DANS LE QUARTIER DE L'« OUVRIER ». — UNE GUÉRITE LANCÉE SUR LE PONT-NEUF. — COMMENT SE FORMENT LES TEMPÊTES. — COURANT ÉQUATORIAL ET COURANT POLAIRE. — LES ICEBERGS DU GROENLAND ET LE GULF-STREAM. — MARCHE VERS L'EST. — TEMPÊTE ANNONCÉE SUR LE LITTORAL NORMAND. — MOUVEMENT ROTATOIRE DU CYCLONE. — PRÉVISION DU TEMPS. — CURIEUX PRONOSTICS DE LA SIBYLLE DE LA RUE PARADIS. — CATASTROPHE EN PERSPECTIVE. — L'ARRIVÉE DU TZAR ET LE TRANSSIBÉRIEN. — 8,000 KILOMÈTRES DE CHEMIN DE FER. — UN PAYS CALOMNIÉ. — LE BILLON EXOTIQUE. — ACCROISSEMENT DES RECETTES DES GARÇONS DE CAFÉ, DES AVEUGLES, ET DES DISTRIBUTEURS AUTOMATIQUES.

Dans une de mes dernières chroniques, j'ai signalé la trombe d'eau qui s'est abattue sur Paris le dimanche 26 juillet, — et, à ce propos, j'ai parlé des cyclones qui désolent si souvent le territoire de l'Amérique. A ce moment, j'étais loin de prévoir que le sud-est de Paris serait, à brève échéance, le théâtre d'un cyclone encore plus violent. Moins de deux mois après le coup de vent du 26 juillet, me voici donc obligé de mentionner une nouvelle bourrasque. Le quai des Grands-Augustins, où l'*Ouvrier* possède ses bureaux, figure précisément parmi les régions où le cyclone a particulièrement sévi. Non loin de nos bureaux, la guérite du gardien de la paix en faction devant le n° 36 du quai des Orfèvres a été enlevée et lancée sur le Pont-Neuf. Près du pont Saint-Michel, un bateau-lavoir sur

lequel travaillaient environ 80 femmes a rompu ses amarres et a été emporté par le courant; un omnibus de la ligne Plaisance-Hôtel-de-Ville a été renversé sur le pont au Change, etc etc Mais les journaux ont suffisamment décrit les effets de cette effroyable tempête pour qu'il soit inutile d'y revenir.

Une fois le calme revenu, au lendemain de chaque cataclysme, les témoins se demandent comment un tel fleau a pu se déchaîner et s'il n'était pas possible de pronostiquer à l'avance l'arrivée du cyclone. A la deuxième question, il m'est déjà permis de répondre que le Bureau météorologique de Paris avait, dans la matinée du jeudi, 10 septembre, envoyé à tous les ports de la Manche l'avis qu'une tempête devait venir l'après-midi de l'Atlantique. Aussi, a Granville, les bateaux-pêcheurs, avertis par le sémaphore n'étaient-ils pas sortis. Mais le courant atmosphérique, au lieu de frapper le littoral normand et les côtes bretonnes, comme on s'y attendait, dévia au nord et alla s'abattre sur la région orientale de Paris. Maintenant, dans quelles conditions s'est formée la tempête qui a produit tant de désastres? Je vais tâcher de l'expliquer.

Disons d'abord que le problème de la météorologie terrestre est des plus compliqués. Personne n'ignore que la température, en chaque point, est avant tout déterminée par la latitude, c'est-à-dire par la distance à l'équateur. Plus un point de la terre est voisin de cet équateur et plus, à l'heure de midi, les rayons du soleil y tombent d'aplomb.

La chaleur engendrée par la radiation solaire étant en raison inverse de l'obliquité des rayons, il en résulte que notre globe se divise en une zone torride, deux zones tempérées et deux zones glaciales.

A latitude égale, deux points du globe devraient avoir exactement le même climat, si la distribution relative de la terre ferme et des mers, ainsi que celle du relief, y obéissait aux mêmes lois. Mais comme l'action des hivers et des étés se fait sentir d'une façon très différente sur les surfaces continentales et sur les superficies maritimes, comme elle est aussi très inégale sur les plaines et sur les montagnes, les circonstances géographiques introduisent, dans les climats d'une même zone, des différences parfois très tranchées.

***

La plus remarquable de ces anomalies est celle dont bénéficie l'Europe occidentale. Grâce à la chaîne de hauteurs qui unit l'une à l'autre les deux Amériques, les eaux océaniques, poussées par les vents alizés dans le golfe des Antilles, s'y accumulent sans pouvoir en sortir à l'ouest. Là, précisément, règne la plus haute température de tout notre hémisphère. C'est donc comme une véritable chaudière d'où les eaux, torrides et concentrées, s'écoulent par l'étroit goulet de Bahama, entre les Antilles et la Floride. Telle est la simple origine du *Gulf-Stream*, ce torrent d'eau chaude issu du golfe du Mexique, et lancé vers le nord-ouest avec une telle force qu'au milieu de l'Atlantique il conserve encore une vitesse et une température très appréciables. Sous sa bienfaisante influence, la température moyenne se relève en tous les points qu'il atteint et cela jusqu'au cap Nord! C'est grâce à lui que la France, qui, d'après sa seule latitude et son relief, devrait avoir la même température que la côte inclémente et désolée du Labrador, est, au contraire, un pays agréablement tempéré.

Ainsi, en vertu de cette disposition très particulière qui engendre le courant d'eau chaude, le climat de l'Europe constitue une sorte de *paradoxe géographique*. Si cette anomalie européenne est pour nous un grand bienfait, on entrevoit de suite à quel point elle est superficielle et factice. Un rien suffirait, semble-t-il, pour la détruire. Que le détroit de Bahama vienne à être obstrué par les coraux qui, dit-on, s'y développent chaque jour avec une ampleur croissante, ou qu'une ouverture vienne à se faire entre les deux Amériques, donnant issue vers le Pacifique aux eaux que les alizés poussent à travers les Antilles, c'en est fait du Gulf-Stream, et alors, adieu les belles moissons!

Heureusement, ces graves dangers paraissent bien éloignés de nous. Mais, sur une échelle moindre, le Gulf-Stream n'en a pas moins un ennemi de tous les jours qui, sans troubler sa course, atténue et contrarie de temps en temps sa précieuse influence. Je veux parler de ces paquets de glace qui, périodiquement détachés des banquises arctiques, viennent errer à l'aventure dans les latitudes tempérées, jusqu'à ce que l'air et l'eau aient réussi à les fondre. Tout près du Gulf-Stream, et comme une sorte de revanche de ce fleuve d'eau chaude, s'avance, entre l'Amérique et l'Islande, la pointe inhospitalière du Groënland.

Nous savons, depuis les courageuses expéditions de Nordenskjoeld, de Jansen et surtout de Nansen, que tout le sol y est entièrement recouvert de neiges et de glaces, jusqu'à des hauteurs de 2 et même 3,000 mètres et ce n'est pas une des moindres difficultés qui se posent devant la science actuelle que d'expliquer comment, à une latitude encore aussi modérée, une telle accumulation a pu se produire.

De plus, tout contre le bord oriental du Groënland, chemine lentement, mais sûrement, une banquise d'une énorme largeur, et les produits de cette banquise, unis aux glaces qui descendent de la baie d'Hudson, forment ces *icebergs* ou montagnes de glace que les navigateurs rencontrent si souvent dans les parages de Terre-Neuve.

Or, quand le nombre des icebergs vient à augmenter, il en résulte un grand trouble dans la répartition des pressions barométriques. Pendant l'été, par exemple, une masse importante de glaces s'avance vers le sud et fait naître une zone d'air froid là où devrait régner, sous la double influence de la saison et du Gulf-Stream, un ensemble de conditions chaudes. C'est précisément de ce conflit du courant d'air chaud et du courant d'air froid qu'est venu le cyclone du 10 septembre.

Toute perturbation atmosphérique, d'après Marie-Davy, donne naissance à un tourbillon d'étendue variable, depuis la trombe jusqu'aux tempêtes des plus grandes dimensions. Ce tourbillon ne reste pas stationnaire au lieu de sa formation. En Europe, il est animé d'un mouvement de translation vers l'est. Dans la région intérieure des courbes qu'il décrit, il existe un creux, une sorte d'entonnoir. Examine-t-on quelle est la direction des vents autour de ce centre? On s'aperçoit que l'air se meut dans des circonférences concentriques, en sens contraire du mouvement des aiguilles d'une montre. La tempête est animée en même temps d'un mouvement général vers l'est; aussi l'intensité de la brise est plus faible au nord qu'au sud du centre. Ici, elle est accompagnée de pluie, tandis qu'au nord elle est sèche; exactement comme dans les cyclones, il y a le côté maniable et le côté dangereux. Le lendemain, chaque observateur enregistre donc un changement dans la force et la direction du vent. Ainsi s'explique le calme observé aux Champs-Elysées, aux Batignolles et à la Villette.

Mais la tempête, en quittant Paris, ne s'est pas dissipée; on a dû la retrouver plus loin dans l'Est, avec la même forme et les mêmes caractères. Les bourrasques se transportent avec une vitesse de 15 à 20 lieues à l'heure; les cartes permettent d'en suivre les progrès jusqu'aux limites de l'Asie, où le manque d'observations nous en fait perdre la trace. A peine une bourrasque est passée qu'une autre lui succède; elles ne diffèrent qu'en intensité, en étendue et par la route que suivent leurs centres. Les unes traversent la France, le plus grand nombre passe sur la mer Baltique, quelquefois même dans le nord de la Suède. Elles ne se dirigent pas toujours en ligne droite, elles offrent même dans leurs parcours de véritables points de rebroussement, produits sans doute par les inégalités de la surface terrestre.

***

Maintenant peut-on prévoir à une longue échéance les tempêtes?

Cela paraît difficile. La prévision du temps perd même du terrain au lieu d'en gagner. Les bourrasques passent rapidement au-dessus de nos têtes; le spectacle du ciel varie continuellement, les renseignements fournis par le télégraphe sont limités aux régions continentales. Le littoral européen de l'Atlantique est donc réduit à observer ses instruments. La France et l'Angleterre sont, pour la prévision du temps, dans la situation la plus défavorable et peuvent difficilement veiller à leur propre sécurité, elles sont au contraire en mesure de prévenir les contrées plus orientales, comme l'Allemagne, l'Autriche et la Hongrie, des dangers auxquels celles-ci sont exposées. Il est très malaisé de prévoir le point de la côte où la tempête se déclarera et la route qu'elle doit suivre. On croit avoir déjà constaté quelques faits généraux assez réguliers dans leur marche et dans leurs signes précurseurs, mais la multiplicité des influences qui concourent au résultat final ne permet pas de rien prédire d'une manière certaine, on peut former des jugements, indiquer des probabilités rien de plus En résumé, la prédiction du temps à longue échéance sera sans doute toujours une utopie.

***

Toutefois, au moment où je venais d'écrire ces dernières lignes, je recevais de mon excellent confrère, M. Gaston Méry, le sixième fascicule de la publication intitulée : *La Voyante*, et j'y trouvais le récit d'une séance où Mlle Couédon (la sybille de la rue Paradis) s'est livrée aux vaticinations les plus étranges. J'ai déjà raconté moi-même dans la chronique de l'*Ouvrier* que Mlle Couédon rend ses oracles dans la « langue des dieux ». M Méry a essayé de noter intégralement tous les vers, mais la pythonisse débite avec une telle précipitation ses oracles, qu'il est très difficile de les sténographier. Ne pouvant tout reproduire d'une façon littérale, M. Méry a suppléé par la vile prose aux compositions poétiques de Mlle Couédon Mais il n'en garantit pas moins le sens exact de ce résumé. Voici donc ce que je lis page 380 .

« A noter aussi, des prédictions de bouleversements de la nature
« Un violent ouragan, auprès duquel

Celui qui s'est passé
N'est qu'une futilité

« Des pluies torrentielles dans certaines régions qui produiront de « l'empoisonnement »; dans d'autres régions, des sécheresses stérilisantes;

« Ailleurs, une montagne, peu élevée s'écroulera, et une plus élevée semblera s'affaisser.

« Enfin, « l'Ange » dit qu'il voit « comme du phosphore éclater » et que c'est très rapproché. »

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Ce dernier pronostic est bien vague. Mais il faut avouer qu'en ce qui concerne le « violent ouragan » et les « pluies torrentielles », la sybille est tombée juste. Mais le hasard est si grand!

***

Au moment même où l'empereur Nicolas va mettre le pied sur le sol français, les journaux russes nous annonçaient que l'entreprise dont le tsar s'est le plus occupé, à savoir la construction de la ligne transsibérienne destinée à relier le Pacifique à l'Atlantique sur une longueur de 8,000 kilomètres, est poussée avec la plus grande activité.

Le premier train de voyageurs a fait son entrée dans Tomsk au milieu des hourras de la population acclamant les ingénieurs. Or, la ville de Tomsk est éloignée de l'Oural d'une distance à peu près égale à celle qui sépare l'Oural de Saint-Pétersbourg même.

On annonce, en outre, que vers le 15 septembre, un nouveau tronçon de ligne a été livré à la circulation, entre Tomsk et Krasnoïarsk. C'est encore une distance à peu près égale à celle qui sépare Saint-Pétersbourg de Moscou.

Les Russes espèrent avoir terminé les travaux dans le courant de 1898. Là-bas, tout se passe au grand jour : point d'aléa. Tout est prévu, étudié, estimé. En fait de travaux d'art, on n'exécute que le strict nécessaire. Le passage des fleuves et cours d'eau s'effectue, pendant l'été, sur des ponts métalliques ou des bacs à vapeur; l'hiver, sur la plage, où l'on pose des rails mobiles. Tout est fait par l'Etat. Le fer, la fonte et autres métaux sont demandés à l'industrie russe. On évalue les dépenses totales à près de 300 millions de francs...

Alexandre III avait placé son fils à la tête de cette œuvre. Au mois de juin 1891, le tzaréwitch inaugura le premier tronçon à Vladivostok; il donna le premier coup de pioche et posa la première pierre à la gare. En cinq ans, plus de 3,000 kilomètres du transsibérien ont été ouverts. La construction de la ligne n'a pas été décidée à la légère. Depuis bien des années, le gouvernement russe faisait explorer la Sibérie, et les savants, après un examen attentif de ces solitudes, déclarèrent que le pays n'était point ce qu'un vain peuple pensait.

On nous représentait jusqu'à ce jour la Russie d'Asie comme un désert de glace, bon tout au plus à servir de repaire aux ours blancs et aux Samoyèdes. Ces assertions étaient du domaine de la légende. La Sibérie, dont la superficie est plus grande que celle de l'Europe, n'est point un désert glacé comme les géographes nous l'enseignaient de temps immémorial. Elle renferme des mines de métaux précieux, et plusieurs de ses parties sont extrêmement fertiles. Ce qui manquait, c'était les communications. Du jour où la voie de fer traversera ces régions, tout changera d'aspect.

Et ce n'est pas seulement la locomotive qui pénètre aujourd'hui au cœur de la Sibérie, c'est le téléphone. La première ligne téléphonique vient d'être établie aux environs d'Irkoutsk, reliant cette ville à la grande fabrique de porcelaine Pérédalot.

Dès aujourd'hui, la Sibérie centrale est reliée par voie ferrée au grand mouvement européen. On peut aller par chemin de fer depuis Tomsk jusqu'à Cadix!

En 1870, la Russie comptait à peine 10,000 kilomètres de voies ferrées; elle en compte aujourd'hui 43,000; elle en comptera 53,000 en 1900. Et malgré l'énormité, la largeur des fleuves à traverser, l'absence d'usines, ce travail de géants aura été accompli en moins de six années!

***

Pendant quelques jours, une assez vive émotion a régné dans le monde des petits commerçants de Grenoble, de Bordeaux et de plusieurs villes de la frontière de l'Est et du Sud-Est. Cette agitation était provoquée par le discrédit brusquement jeté sur la monnaie divisionnaire d'origine étrangère, issue surtout de la république Argentine.

Ceux qui possédaient une certaine quantité de ces sous suspects essayaient de les transmettre aux autres, tout en évitant la réciprocité. De là des tiraillements, des discussions, à n'en plus finir, — et une gêne très réelle dans les transactions. A dire vrai, il n'était que temps de prendre une mesure énergique et surtout de la maintenir contre l'envahissement grandissant du billon américain.

Depuis plusieurs années, en effet, des spéculateurs infimes et tenaces, faisant la navette entre Buenos-Ayres et certains ports français, introduisaient sournoisement des provisions de sous valant, de par les lois du change, le quart de la somme pour laquelle ils étaient donnés et reçus. Pour cent francs de notre monnaie, on obtenait, à La Plata, à peu près quatre cents francs de sous du pays. On voit que le commerce ne laissait pas d'être lucratif. La grande difficulté était d'écouler toute cette ferraille chez nous. Ce trafic faisait l'objet d'une organisation spéciale. Le gouvernement tâche de faire quelque chose pour atténuer la crise. Malheureusement, la chose n'est pas facile et vous verrez que le public finira par se charger de l'élimination du billon exotique. Mais comment? Par tous les moyens possibles. Cet éparpillement ne manquera pas de provoquer des incidents comiques. Je suis certain, par exemple, que l'on remarquera prochainement une hausse dans la recette des aveugles patentés et des loqueteux professionnels. D'un autre côté, la crue des pourboires s'augmentera considérablement, et aussi l'encaissement des distributeurs automatiques qui vous donnent pour un décime, sans souci de l'effigie, soit votre poids, soit la bonne aventure ou une tablette de chocolat.

Sans être absolument brillant au point de vue économique, le résultat n'en aura pas moins sa valeur. Une fois de plus, sans se piquer de pessimisme, l'observateur impartial pourra remarquer la tendance de l'homme à se montrer charitable et généreux lorsque la libéralité ne lui coûte pas cher.

OSCAR HAVARD.



*Le Directeur-Gérant :* HENRI GAUTIER. Sceaux. — Imp. Charaire et Cie.

5 centimes le N° année courante. (10 centimes le N° années échues.) N° 1954 TRENTE-SIXIÈME ANNÉE. — 7 Octobre 1896.

# L'OUVRIER

Journal illustré paraissant le Mercredi et le Samedi

| ABONNEMENT D'UN AN : (104 numéros) France, Algérie et Belgique : 6 francs. | DIRECTION ET ADMINISTRATION : LIBRAIRIE BLÉRIOT, HENRI GAUTIER, SUCCESSEUR, 55, quai des Grands-Augustins, Paris. | ABONNEMENT D'UN AN (104 numéros) Colonies et Étranger (sauf la Belgique) : 7 francs. |
| --- | --- | --- |

## A L'ABORDAGE! PAR HENRY DE BRISAY



Ils pâlirent et restèrent muets d'horreur. (Voir page 363.)

# A L'ABORDAGE![1]

## GRAND ROMAN D'AVENTURES

PAR

HENRY DE BRISAY

DEUXIÈME PARTIE

## LE SECRET DE YODAH

### VIII (*Suite.*)

La nouvelle de la disparition du commodore s'était vite répandue dans le campement anglais et y avait jeté l'épouvante. Le coup de main était si audacieux et la mort avait passé si près de tous ceux qui avaient été épargnés, qu'une angoisse étreignait tous ces soldats, si braves devant le véritable danger mais affolés en présence d'un ennemi invisible, dont les coups silencieux et mortels avaient fait tant de deuils.

Les cadavres des sentinelles disaient assez quel avait été le sort du commodore, et bien que les officiers anglais eussent eu presque tous à souffrir du caractère dur et autoritaire de Harry Linton, il n'en était cependant pas un qui ne le regrettât, car l'Angleterre perdait en lui un de ses plus habiles chefs d'escadre, l'un de ses plus glorieux marins.

Un conseil de guerre fut réuni sous la présidence de John Curtis, qui était major aux grenadiers de Sussex et commandait en second la colonne.

— Messieurs, dit brièvement le major, j'ignorais absolument les projets du commodore, mais je crois que notre devoir est de ne pas laisser sans revanche la prise de la pagode et la mort de notre chef. Ce qu'il avait commencé, il faut le finir et tirer vengeance de ces maudits Français qui, alliés aux Hindous, font la guerre comme eux, en vrais sauvages.

Si le major Curtis, qui n'était pas un méchant homme, avait connu le traitement que sir Harry Linton réservait à Maryvonne, il aurait peut-être parlé autrement.

Les officiers applaudirent bruyamment le discours de leur chef.

Le major continua :

— Nous conserverons toutes les positions établies par sir Harry Linton en redoublant de surveillance. Les sentinelles seront doublées, c'est-à-dire qu'à vingt pas en arrière des gardes avancées nous mettrons des postes qui veilleront sur les sentinelles. La garnison de la pagode n'est pourvue que de très peu de vivres. Les assiégés seront bientôt réduits par la famine. Et maintenant, messieurs, que chacun de vous m'aide de toute son énergie et de tout son dévouement, et nous aurons bientôt réparé l'échec qu'à subi notre drapeau. Hurrah pour la vieille Angleterre !

— Hurrah pour la vieille Angleterre ! répétèrent les officiers.

Le groupe se dispersa et chacun se rendit à son poste.

Glendower Clamorgan, dont la tente était proche de celle du commodore, avait été un des premiers informé des événements de la nuit. La mort de Harry Linton, — car chacun pensait bien que le vieil officier avait péri, — n'était pas faite pour lui déplaire. Depuis qu'il savait que les Roëllo existaient encore et que, par conséquent, l'héritage lui échappait, le commodore l'avait traité avec un sans-gêne et une arrogance dont l'âme orgueilleuse du misérable avait été profondément blessée.

Et puis, sa dernière scène avec lui au sujet de Maryvonne, et où il avait dû céder, restait encore présente à sa mémoire, et cuisante comme un soufflet.

Son plan était arrêté désormais. Il attendrait à la pagode sa sœur qui ne pouvait manquer de venir le retrouver et ils décideraient ensemble la marche à suivre.

D'ailleurs, la route était toute tracée. Pour aller plus vite à la côte, Roëllo ne s'embarrasserait certainement pas d'une grosse escorte. Il s'agissait de le devancer et de lui tendre une embuscade dans un endroit favorable.

Comme, en dehors du commodore, il ne frayait avec aucun des officiers de la colonne, et comme aussi il savait parfaitement bien qu'on se bornait au blocus rigoureux, Glendower Clamorgan fit seller l'un de ses chevaux et, prenant un fusil, il alla chasser dans la forêt.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Mavourita et Maryvonne s'étaient constituées les gardes-malades de Toussaint qui semblait maintenant tout à fait hors d'affaire. Seules, les jambes n'allaient pas encore, mais quant aux avaries de la coque, disait-il lui-même, elle étaient réparées et il déclarait, à qui voulait l'entendre, que Yodah l'avait radoubé comme un maître calfat.

Il fallut lui raconter par le menu tout ce qui s'était passé depuis le naufrage de l'*Agile*. Le récit surtout de la prise et de la mort de Harry Linton sembla le combler de joie.

— Va bien, ma fille, disait-il à Maryvonne, le failli chien a eu sa récompense, sainte Clémence, et ce qui me plaît le plus, saint Béatus, c'est qu'on lui ait fait voir le trésor, mon grand saint Victor.

Puis il avait des accès de rage folle contre Clamorgan.

— Quand on pense, répétait-il, que si je n'avais pas eu la fichue idée d'aller fumer ma pipe sur le rempart, bon saint Edouard, jamais ce forban-là, ne serait venu à notre bord, saint Polydore !

Mavourita lui plaisait beaucoup et son amour-propre était flatté par les soins qu'elle lui prodiguait.

— Ah ! si jamais je revois mon lieutenant Lacaussade, disait-il, ça lui fermera les panneaux quand je lui raconterai que j'ai été soigné par une reine, sainte Madeleine !

Mais quand Maryvonne lui parlait du désespoir de Guy et quand elle lui disait qu'elle était inquiète de cette morne stupeur qui l'accablait, le vieux timonier jurait et sacrait à faire trembler les murs antiques de la pagode.

Se faire du chagrin pour une mijaurée qui ne valait pas un liard, qui s'était moquée de lui durant toute la traversée et qui s'habillait en homme comme un petit maître !

Vers le soir, Yodah, qui avait été invisible toute la journée, reparut. Il s'informa de la santé de son malade, qui l'assura lui-même de sa convalescence et lui demanda quand il serait sur pied pour pouvoir à nouveau crocher dans l'Anglais, et régler enfin ses comptes avec le Brecknock qui l'avait si traîtreusement assassiné.

— Avant huit jours, mon bon père, lui dit Yodah, vous serez guéri.

Cette assurance parut réjouir le vieux marin, mais il demanda à son médecin si par hasard, en doublant les doses de médicaments, on ne pourrait pas lui permettre d'appareiller quatre jours plus tôt.

Yodah sourit et, après l'avoir pansé, le quitta pour aller au-devant de Kerbraz et de Roëllo qui venaient à lui.

— Eh bien ! demanda le capitaine de la *Sainte-Marie*, quoi de nouveau, Yodah ?

— Vous savez que les vivres nous manquent? ajouta Roëllo.

Le fakir répondit :

— Yodah n'a qu'une parole. Je vous ai dit que ce soir nous serions libres : ce soir les Anglais auront disparu.

— Avez-vous donc trouvé un moyen pour leur inspirer une telle panique qu'ils déguerpiront sans tambour ni trompette?

— J'ai dit aussi à mes sujets que les Anglais seraient exterminés.

— Vous attendez sans doute des renforts qui doivent vous venir de l'intérieur ?

— En ce cas, il faudrait nous prévenir pour combiner avec eux une double attaque.

— Yodah n'attend aucun secours, Yodah n'a besoin de personne, il agit seul avec l'aide de Dieu.

— Cependant...

— Quand la nuit sera venue, les capitaines verront comme Yodah se venge !

Cela fut dit avec une expression si froidement terrible que les deux hardis coureurs de mer sentirent un frisson qui courait sur leur chair.

Peter Wouvermann s'approchait d'eux.

— L'heure approche, dit-il en s'adressant à Yodah.

— Elle va sonner bientôt, dit le fakir.

— Ah ! ah ! vieux diable, dit Kerbraz, il paraît que vous êtes dans la confidence?

— Oui, et Yodah a bien fait de compter sur moi, répondit le Hollandais.

Une expression de gravité, de solennité presque, et qui ne lui était pas habituelle, se remarquait sur le visage du vieux Hollandais.

Il était calme et impassible comme un juge suprême.

Alors personne ne dit plus rien et tous les regards se dirigèrent vers le campement anglais, où avec le soin méthodique qui ne les abandonne jamais, les soldats de la métropole préparaient le repas du soir.

Le soleil descendait rapidement derrière les arbres...

— Venez, mon père, dit alors Yodah.

— Voilà l'heure, murmura le Hollandais qui suivit le fakir.

Les deux hommes quittèrent la galerie, pénétrèrent dans le temple et, tournant à droite de l'autel, s'enfoncèrent dans un souterrain étroit qui descendait par une pente assez raide.

Yodah éclairait la marche au moyen d'une petite lampe qu'il avait prise en passant à l'un des piliers du sanctuaire.

Soudain, le souterrain s'élargit, les deux hommes firent encore quelques pas et se trouvèrent dans la crypte où nous avons vu se

1. Voir l'*Ouvrier* depuis le 1er août 1896.

dérouler les dramatiques événements qui forment la fin du précédent chapitre. En passant au pied de Boudha Yodah souleva sa lampe.

Le cadavre de sir Harry Linton était toujours étendu à la même place. Seulement les pierreries avaient disparu.

Le fakir s'était un moment arrêté a considérer son ennemi mort.

— Ainsi périssent tous ceux de sa race! dit-il avec violence.

Le Hollandais lui dit doucement :

— Ne nous arrêtons pas ici, d'autres devoirs nous réclament.

— C'est vrai, dit Yodah avec un sinistre sourire.

Et tous deux reprirent leur marche.

Dans le roc, devant eux, se dessina tout à coup une porte d'acier que Yodah ouvrit au moyen d'une petite clé qu'il prit à son cou et il se trouva avec Wouvermann dans une longue avenue, bordée de statues colossales qui semblaient former la haie.

Au bout de cinquante pas, ils arrivèrent à un carrefour où quatre routes souterraines venaient aboutir.

Yodah et le Hollandais prirent sans hésiter la route qui se trouvait le plus à leur gauche. Ils marchèrent un quart d'heure environ et bifurquèrent alors dans un étroit boyau qui semblait creusé récemment.

Au bout de l'étroit couloir une lumière tremblait faiblement.

— Ali! cria Yodah.

— Me voilà, seigneur, dit une voix.

Un Hindou d'une trentaine d'années, au regard doux et intelligent, se présenta devant eux.

— Tout est prêt? demanda encore le fakir.

— Oui, maître.

— C'est bien.

Puis se tournant vers le Hollandais, il ajouta

— Vous êtes bien sûr de vos calculs, mon père?

Un sourire diabolique fit grimacer toute la figure du vieillard.

— Sois tranquille, répondit-il, je ne me suis pas trompé.

— Alors, dit Yodah en s'adressant à l'Indien, tu mettras le feu à ta mèche quand tu auras récité dix fois les invocations de Krishna.

— Bien, maître.

- Si par hasard la mèche s'éteignait et si après t'être retiré tu n'entendais pas l'explosion dans le temps voulu, tu reviendrais ici et tu mettrais le feu à la poudre.

— Oui, maître.

— Tu as fait le sacrifice de ta vie?

— Complet, absolu.

— Alors, si Dieu veut de toi aujourd'hui, tu es certain de vivre dans la vie future. Adieu.

— Adieu, maître.

Le Hollandais, avant de s'en aller, ne put s'empêcher de jeter un regard d'admiration à l'intrépide jeune homme qui semblait aussi calme que s'il avait été dans son village occupé aux labeurs coutumiers.

Revenus au carrefour, les deux hommes enfilèrent une autre route en tous points semblable à la première. Comme dans l'autre, ils trouvèrent un Hindou, auquel Yodah fit les mêmes recommandations qu'à Ali et de qui ils reçurent les mêmes réponses.

Deux fois encore, le Hollandais et le fakir revinrent au carrefour, et deux fois encore la même scène se répéta. Enfin, ils reprirent le chemin par lequel ils étaient venus et débouchèrent sous la galerie où tous nos personnages se trouvaient réunis. Chacun causait en regardant les feux des Anglais qui se courbaient au vent. A l'arrivée de Wouvermann et du fakir chacun se tut.

Aux clartés de la lune, le visage de Yodah rayonnait d'une joie surhumaine, ses yeux étincelaient comme des escarboucles, ses narines palpitaient, un sourire découvrait ses dents blanches et aiguës qui semblaient prêtes à mordre.

Le Hollandais avait une mine grave, mais dans l'ombre ses prunelles avaient un éclat phosphorescent comme celles des fauves.

— Eh bien? demanda Roëllo pour dire quelque chose, car le silence qui l'enveloppait semblait funèbre.

— L'heure va sonner, dit Yodah d'une voix lente.

Mavourita était venue se placer auprès de son frère. Appuyée à son bras, elle regardait le camp anglais avec des yeux ardents.

— Voyons, petit homme, il faudrait dire quelque chose puisque vous êtes dans la confidence, dit à son tour Kerbraz.

Mais le Hollandais ne répondit point.

Dans l'air calme, on entendait la voix d'un soldat qui chantait une vieille ballade écossaise.

— Voilà l'heure! cria tout à coup Yodah, dont la taille sembla s'élever.

— Selim! appelle tout le monde. Appelle les enfants de Maïssour pour qu'ils viennent contempler la ruine des infidèles que Dieu leur avait prédite par ma bouche! qu'ils viennent tous! tous!

Ses bras dressés comme des ailes, se levaient dans la nuit en un grand geste qui semblait vouloir grouper autour de lui tous ses Indiens.

En quelques instants, les Missoughis eurent peuplé toutes les corniches de la vieille pagode...

Alors on entendit encore la voix de Yodah qui criait :

— Fils du vrai Dieu, voyez, voyez le châtiment des maudits!

Alors ce fut effroyable et superbe.

Une gerbe de flammes s'éleva de l'endroit où les Anglais avaient établi l'un de leurs campements, — celui-là même que contemplaient nos amis, — en même temps qu'une formidable détonation ébranlait le sol.

Presque en même temps, trois autres explosions semblables avaient lieu autour de la pagode qui tremblait sur ses bases puissantes et semblait prête à s'écrouler sur ses défenseurs.

Il y eut des cris humains, des rugissements de fauves affolés, puis un silence effrayant, énorme, régna tout autour du vieux temple.

Personne dans la pagode ne parlait plus.

Après avoir contemplé son œuvre avec une flamme d'orgueil dans les yeux, Yodah s'approchant de Roëllo lui dit :

— Mon père Roëllo, la route est libre ainsi que Yodah l'avait promis. Demain, au lever du jour, nous nous mettrons en route pour aller vers le glorieux Suffren.

## IX

### L'ASSASSINAT

Roëllo et Kerbraz avaient été plutôt indignés du procédé sauvage employé par Yodah pour se débarrasser des Anglais et ils ne lui avaient pas caché leur manière de voir, mais le fakir avait eu l'air si étonné en écoutant les reproches de nos amis que les deux hommes jugèrent inutile d'insister.

Mais ils furent plus énergiques avec Wouvermann.

— Comment avez-vous pu vous associer à ce détestable assassinat? demandait Roëllo au Hollandais.

Celui-ci eut un geste de résolution farouche.

— Que demain, dit-il, cette main-là puisse mettre le feu aux poudres qui doivent encore faire sauter des Anglais et je serai heureux comme un Dieu !

— Mais que diable! petit homme, reprenait Kerbraz, ce n'est pourtant pas une manière de combattre !

— Et les Anglais ! comptez donc les atrocités qu'ils ont commises ! Allez demander aux villes brûlées et pillées de l'Inde le récit des horreurs dont leurs murs noircis ont été les témoins. Prenez au hasard un Indien et demandez-lui combien les Anglais lui ont causé de deuils ! Sa réponse sera prompte : Il vous racontera comment sa femme a été assassinée, son père torturé, ses frères massacrés... Ne craignez rien ! C'est moi qui suis dans la justice, car contre les Anglais toutes les armes sont bonnes, surtout les plus terribles.

— Ce ne sont pas les miennes, dit sèchement Roëllo.

— Au diable la sensibilité ! D'ailleurs, il fallait passer à tout prix, n'est-ce pas, eh bien ! la route est libre.

— Nous pouvions toujours sortir de la pagode où et quand il nous plaisait.

— Je voudrais bien en connaître le moyen...

— Avec mes hommes et ceux de Kerbraz nous passions à travers les Anglais, comme un sanglier dans les taillis.

— Oui, mais vous laissiez les trois quarts de vos hommes sur le carreau. Des braves gens ceux-là, bons bras et francs cœurs qui seraient restés à pourrir dans la jungle ! Tandis qu'avec ma mine j'ai conservé toutes ces existences, j'ai épargné bien du sang... C'est encore de l'humanité

Pour couper court à cette discussion qui menaçait de s'éterniser, les deux corsaires descendirent et allèrent voir de près les résultats de l'explosion.

C'était horrible.

La terre crevée par endroits, béante, formait un affreux chaos où il y avait, au milieu de rocs et de troncs d'arbres, des fleurs fraîches brutalement arrachées et des membres humains encore palpitants. Les deux marins avaient contemplé sans frémir bien d'horribles spectacles, mais en présence de cette effroyable boucherie, ils pâlirent et restèrent muets d'horreur.

Mais on avait une rude étape à fournir le lendemain et il fallait penser au repos.

Maryvonne et Mavourita s'étaient déjà retirées dans une sorte de chapelle qui leur servait de retraite.

Aux premiers rayons du soleil, la petite caravane était prête à partir. Elle se composait des marins de la *Sainte-Marie* et des survivants de l'*Agile* avec une centaine d'indigènes que commandait Yodah.

Le fakir éclairait la marche, puis venait le gros de la colonne protégée sur ses derrières par une arrière-garde que commandait le Hollandais. De plus, sur les ailes, Yodah avait fait marcher deux petites troupes destinées à surveiller les flancs de la petite armée. Au premier signal d'alarme, tout le monde devait se replier sur le corps principal.

L'une des troupes formant ailes était commandée par Guy

Roëllo qui recherchait toutes les occasions qui lui permettaient de s'isoler. Yodah lui avait confié, — car il n'avait avec lui que des Hindous, — le jeune Djin qui parlait très couramment le français et qui pourrait lui servir d'interprète.

Guy Roëllo n'était plus le hardi compagnon que nous avons connu au début de cette histoire. Semblant vivre dans un rêve, les traits tirés, les yeux cerclés d'un cerne bleuâtre et brillant toujours d'un éclat fiévreux, morose, taciturne, le pauvre garçon faisait peine à voir. Sous son front brûlant roulait toujours la même pensée, et c'était toujours l'image de cette Diana haïe et tant aimée qui hantait ses rêves.

Pendant les premières heures de marche, Djin chercha à distraire le jeune homme par son babil, mais remarquant que, au lieu de lui plaire, tout ce verbiage semblait l'irriter, le jeune homme s'était tu et la petite troupe marchait sans bruit sous le dôme verdoyant des grands arbres.

Quelques instants avant d'arriver à une petite colline qui avait été désignée par Guy pour y prendre le repas et faire la sieste, Djin qui marchait en éclaireur revint vivement vers le jeune homme et lui dit :

— Maître, des hommes viennent à notre rencontre par le sentier.

Il fallut que l'Hindou répétât sa phrase pour que Guy semblât comprendre. Il secoua la tête, cligna les yeux comme un homme qu'on éveille et demanda :

— Es-tu bien sûr de ne pas t'être trompé?

— Absolument sûr, maître.

— Et ces gens qui viennent, sont-ils nombreux?

— Je ne crois pas.

— Il faudrait s'en assurer.

— Ce n'est pas difficile.

— Alors, va.

Cinq minutes après Djin reparaissait et rejoignait Guy qui l'attendait, car il avait fait faire halte.

— Eh bien, petit?

— Il y a devant nous un saïs et huit porteurs qui se relaient. Ils transportent un palanquin dont les rideaux sont fermés.

— Contient-il quelqu'un?

— Sans doute.

— Comment peux-tu le savoir?

— Les bâtons pliaient aux épaules des porteurs.

— Bon. Eh bien! nous avons la consigne de ne laisser passer personne sans l'interroger. Exécutons-la. Explique à tous ces braves gens qu'il faut qu'ils se blottissent de chaque côté du fossé et qu'ils ne paraissent qu'à mon ordre. Pour toi tu resteras près de moi. J'aurai besoin de tes services pour parler aux nouveaux venus.

Les ordres de Guy, transmis par Djin, s'exécutèrent avec une merveilleuse rapidité et il ne resta plus sur le sentier que le jeune Roëllo et son fidèle interprète.

Des pas se faisaient entendre sur la terre durcie.

Soudain, déboucha des arbres le cortège annoncé par Djin.

En tête, marchait un Saïs qui s'arrêta net, en apercevant Guy Roëllo.

— Dis-leur d'arrêter, commanda le jeune homme à Djin.

Le petit Indien transmit son ordre.

Ensuite, suivant les indications de Guy, il fit subir aux nouveaux venus une sorte d'interrogatoire.

— D'où venez-vous?

— De Pondichéry.

— Où allez-vous?

— A la pagode d'Angotka.

— Quand êtes-vous partis?

— Hier soir, au déclin du jour.

— Qui transportez-vous?

— Une femme.

— Une indigène, une Européenne?

— Une Anglaise.

Guy pensa aussitôt que ce devait être la femme de quelque officier de la malheureuse colonne anglaise, et malgré sa haine pour l'ennemi héréditaire, il songeait à l'horrible douleur qui allait tordre le cœur de l'infortunée en apprenant le désastre. Il crut de son devoir d'homme de la préparer et il fit dire par Djin :

— Descendez le palanquin; je veux parler à cette femme. Je veux savoir qui elle est.

Il n'avait pas fini sa phrase que les rideaux s'écartèrent et qu'il entendit une voix railleuse, dont il ne reconnaissait que trop l'accent charmeur qui disait :

— Nous sommes d'anciennes connaissances, monsieur Roëllo.

En même temps, une tête blonde se montrait à la fenêtre.

C'était Diana Clamorgan.

(*La suite au prochain numéro.*) HENRY DE BRISAY.

---

**Avis important à nos abonnés.** — Du 10 au 15 octobre prochain, nous prendrons la liberté de faire encaisser par la poste, à domicile, le montant des abonnements d'août, septembre et octobre qui, d'ici là, n'auront pas été renouvelés.

# LE MARIAGE DU DÉPUTÉ[1]

PAR

JEANNE DE LIAS

---

XVIII (*Suite.*)

Elle trouva Lucie, rêveuse et oisive, à demi couchée sur la bergère du petit salon qui servait de boudoir.

— Toujours donc triste et languissante, ma pauvre enfant! dit-elle avec une vraie sollicitude maternelle, et moi qui porte de bonnes nouvelles!

Lucie la regarda, surprise par son air de joie.

— De bonnes nouvelles, enfin..., continua-t-elle, s'efforçant de dissimuler, pour cacher à tout prix à sa fille son grand projet déjà en si heureuse voie. C'est qu'il y en a d'abord d'assez mauvaises que je ne t'ai pas dites et que je ne puis te cacher plus longtemps.

— De quoi s'agit-il? questionna Lucie, subitement alarmée.

— C'est que ce pauvre Jean-Paul ne te laisse pas riche et que ta fortune est largement ébréchée.

Lucie eut un geste insouciant :

— Qu'est-ce que cela fait?

— Ce que cela fait! reprit vivement Mme Benoisit. Cela fait que lorsqu'on n'est plus riche, on ne peut pas occuper un appartement confortable, sortir en voiture et porter des robes de la bonne faiseuse.

Cette explication fit songer Lucie. Comme une tête à l'évent qui n'avait jamais réfléchi et une enfant gâtée qui jamais n'avait manqué de rien, elle ne se figurait pas que, pour la vie large, le luxe, les jolies toilettes, même les noires, il fallait de l'argent et beaucoup d'argent.

— Est-ce que nous allons être pauvres? demanda-t-elle de l'air d'étonnement enfantin dont l'eût demandé une toute petite fille.

— Pauvres, pas précisément, mais un peu gênées peut-être, et sûrement dans une position inférieure et avec un train de maison différent de celui que nous avons mené jusqu'ici.

Lucie fit la moue :

— Et pourquoi parlais-tu de bonnes nouvelles alors? Celle-ci me paraît assez désagréable.

— Mais j'ai trouvé le moyen de tout arranger, dit-elle avec ce pétillement de joie dans les yeux qui revenait et qu'elle ne savait pas réussir à voiler. J'ai pensé à demander pour toi au ministre un bureau de tabac. Il en est qui rapportent dix mille francs et plus. N'aurais-tu que la moitié, avec ce que je possède personnellement et ce qui nous reste de ta dot, ce serait encore l'aisance. Je viens de faire une première démarche pour l'obtenir, et cette démarche a été heureuse. Je me suis adressée à un homme influent contre qui j'avais eu d'abord des préventions, mais qui s'est montré on ne peut mieux disposé pour nous. Il est déjà plein de sympathie pour toi sans te connaître : c'est le nouveau député de Lannemaze, M. Saint-Aubain.

— M. Saint-Aubain! s'écria Lucie avec un élan de vivacité qui contrastait étrangement avec son air ennuyé de tout à l'heure.

— Mais je crois qu'il ne lui a pas déplu, pensa Mme Benoisit, voyant s'accentuer ses chances de succès. Rien d'étonnant à cela, il est très bien ce M. Saint-Aubain, et puis éloquent, et ça coup de théâtre des larmes! Il y a bien là, ma foi, de quoi faire tourner une jeune tête... Allons, je crois que la tâche me sera facile, au moins du côté de Lucie.

Cependant la jeune femme s'était levée pour aller prendre son ouvrage et elle était venue se rasseoir auprès de sa mère, prête à écouter sa narration. Mme Benoisit se mit à raconter longuement et fidèlement son entretien avec Jacques, et Lucie prêtait au récit qui lui était fait une attention toute particulière, laissant parfois distraitement son aiguille immobile, plantée dans le canevas.

— Il m'a dit qu'il viendrait lui-même, ajouta la mère en manière de conclusion.

— Ah! fit Lucie d'un air satisfait.

— Mais cela va marcher parfaitement, parfaitement, se disait avec une joie croissante Mme Benoisit.

Ce soir-là, Jacques, demeuré seul dans son cabinet de travail où les solliciteurs s'étaient succédé une bonne partie de la journée, fatigué, excédé et les oreilles bourdonnantes de toutes les affaires qu'on lui avait exposées, prévoyant toutes celles qu'on viendrait lui recommander encore, en nota deux à part dont il serra les dossiers dans une élégante serviette en cuir de Russie, deux seules et dont il comptait s'occuper sérieusement et tout de suite. L'une était l'affaire du bureau de tabac de Mme Rousselin, l'autre celle du transfert de chef-lieu de Canton de Ville-Neste à Saint-Landry.

1. Voir l'*Ouvrier* depuis le 29 juillet 1896.

XIX

LA TAPISSERIE DE PÉNÉLOPE

Sur le coin de la carte que Mme Benoisit avait remise à Jacques, il y avait, gravé en lettres minuscules : *mercredi*. Le mercredi était en effet l'ancien jour de ces dames, conservé en dépit du grand deuil, et auquel venaient seuls maintenant quelques rares amis. Dans le monde d'affaires et de plaisir où vivaient les deux femmes, un deuil relâche et diminue en peu de temps les relations, car on se fatigue très vite de venir dans un boudoir sombre faire des visites à des personnes tristes et vêtues de noir qui ne les rendent pas. D'ailleurs, celui qui projetait sur Lucie et sur sa mère le rayonnement de sa haute position, le député, n'était plus là et ceux qui n'avaient d'autre but que de lui faire leur cour en entourant sa belle-mère et sa femme, ceux-là, d'ailleurs en très grand nombre, avaient tout naturellement oublié le chemin de la maison.

Les mercredis se faisaient donc de plus en plus déserts dans le salon mi-parti mondain et politique de Mme Benoisit, où Lucie n'avait jamais occupé que la seconde place. Cependant, fidèle à l'ordinaire coutume, on enlevait, dès le matin, les housses des meubles et l'on époussetait avec soin; on mettait des fleurs fraîches dans les jardinières... Seul le piano, condamné à rester encore muet, conservait son beau fourreau de cachemire blanc brodé de fleurs de soie aux guirlandes passées. Les fenêtres s'ouvraient toutes grandes derrière les stores de fine dentelle et les deux dames, ayant revêtu des toilettes noires à longues traînes ornées de tout ce que la mode tolère pour atténuer l'austérité du deuil, s'asseyaient, la fille une tapisserie à la main, la mère plus souvent avec un livre, et toutes deux attendaient.

Elles attendaient... chacune dans le secret de son âme depuis deux longs mercredis déjà, non pas celles des anciennes connaissances qui leur demeuraient plus ou moins fidèles, et dont l'exactitude en ce moment les inquiétait peu, elles attendaient l'une et l'autre, fixées à une même pensée : Jacques Saint-Aubain.

— Il tarde bien à venir, pensait Lucie, éprouvant un dépit étrange d'avoir cette pensée, et se disant ensuite : Il viendra s'il veut et quand il voudra, peu m'importe!

Et elle continuait de faire éclore mélancoliquement sur sa large bande de tapisserie, destinée à une portière, un feuillage d'automne brun et doré où volaient, les ailes éployées, des oiseaux vert bleu et de grands papillons couleur de flamme.

La tapisserie, le séculaire amusement de l'oisiveté de la femme riche, passe-temps un peu vain qui occupe les minces doigts blancs et qui laisse l'âme et le cœur errer dans le pays bleu du rêve ou sombrer dans les limbes grises de l'ennui! Pauvres jeunes âmes sans but, et pauvres belles mains sans travail, qui n'avez pas de langes à broder ni de mignonnes robes de bébé à coudre et qui ne savez pas que Dieu a mis sur terre les miséreux et les infirmes, pour remplir le cœur et la vie des épouses sans maris et des mères sans enfants!

... Elle en avait brodé du beau feuillage terne et des oiseaux bleus et des papillons jaunes dans ces trois mois durant lesquels son deuil lui faisait garder le logis; et dans la monotonie accablante de cette nouvelle existence, l'absent passait souvent devant son souvenir, et aussi les fêtes brillantes où elle assistait avec lui, et des larmes lui montaient aux yeux... Elle pleurait l'ami et regrettait aussi les fêtes, l'étourdissante et joyeuse existence mondaine sur laquelle ses vingt-six ans n'étaient pas encore blasés!

Maintenant, une autre figure d'homme apparaissait parfois à son imagination pendant que l'aiguille piquait le canevas, une physionomie expressive et vivante, au lieu du visage immobile et spectral de l'époux mort.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Pauvre Rousselin! repose en paix sous le lourd mausolée de marbre qui recouvre ta dépouille, et avec la sereine indifférence des morts, oublie la vie d'ici-bas!

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

De quelle nature était donc cette préoccupation de Lucie à l'endroit du nouveau député de Lannemaze? C'était un sentiment un peu difficile à analyser, mais en tout cas bien superficiel encore. Cet homme lui était apparu entouré d'une auréole romanesque et au milieu d'une ovation publique, il lui avait plu à première vue; puis sa mère lui en avait parlé comme d'un protecteur et d'un ami; il s'intéressait à elle, il devait venir la voir... C'était assez pour qu'une tête frivole comme celle de Lucie pensât à lui par désœuvrement d'esprit, lassitude de son deuil et coquetterie vague rêvant d'une brillante conquête à faire... Le peu d'empressement de M. Saint-Aubain à faire la visite annoncée la dépitait un peu.

— Encore aujourd'hui il ne viendra pas, pensait-elle avec mauvaise humeur, en voyant l'après-midi s'avancer...

Sa mère, qui l'observait en dessous, lisait dans sa pensée comme dans un livre ouvert. Elle savait bien, elle, qu'il viendrait ou ce mercredi ou un autre, *mais à leur jour*, comme font les hommes occupés, soigneux d'éviter une course inutile, et les hommes de bonne compagnie voulant être toujours courtois avec des femmes.

(*La suite au prochain numéro.*) JEANNE DE LIAS.

# NOS GRANDS PATRONS

ACTES ET LÉGENDES

**Par George de Céli.**

UN JEUNE MARCHAND D'OMBRIE AU XIIe SIÈCLE. — L'APÔTRE ET LE COMMERÇANT. — MA DAME, LA PAUVRETÉ! — UN LOYER PAYÉ EN POISSONS. — SOUS LES TENTES MUSULMANES. — LES STIGMATES DE SAINT FRANÇOIS. — LA BONNE AVENTURE. — L'ARBRE DE SIENNE. — UN ROI ANGLAIS DU XIe SIÈCLE. — HAMLET ET MACBETH. — LA PRÉDICTION DES SORCIÈRES. — UNE FORÊT QUI MONTE A L'ASSAUT. — LE FAUTEUIL DES ROIS D'ÉCOSSE A WESTMINSTER. — LA RESTAURATRICE DU CARMEL. — LES PETITS MISSIONNAIRES. — MAUVAISES LECTURES ET COMPAGNIES DANGEREUSES. — LES ROMANS DE CHEVALERIE. — LA NUIT DU 4 AU 5 OCTOBRE 1582. — LE CALENDRIER GRÉGORIEN.

Ce que nous disions le mois dernier pour le nom de Cyprien s'applique bien mieux encore à celui de *François*. Ceux qui l'auraient reçu tout court au baptême, sans qu'une intention spéciale les ait voués particulièrement à l'un des saints François, éprouveraient un véritable embarras de richesses entre François d'Assise, François-Xavier, François de Paule, François de Sales, François Régis, François de Borgia... etc. Nous parlerons des trois premiers, les plus célèbres, à la date de leur fête.

Saint *François* d'Assise, qui vécut de 1182 à 1228 et que l'on fête le 4 octobre, ne s'appelait du reste pas François, mais Jean. François était un surnom, « le françois », qui lui vint de la facilité avec laquelle il apprit notre langue pour la correspondance commerciale de son père, riche marchand d'Assise, en Ombrie.

En même temps que cette prompte intelligence des langues, le jeune « François » manifestait un goût vif pour les plaisirs et la parure; mais il était aussi « très aumônier », et ce fut par là que Dieu le prit.

Un jour, ayant contre sa coutume refusé l'aumône à un pauvre, il en fut ensuite si peiné qu'il fit vœu de ne jamais repousser la supplication d'un malheureux. Peu après, il se promenait à cheval, richement vêtu et fier de sa bonne mine, quand un mendiant à moitié nu se dressa devant lui. François avait oublié son escarcelle; il hésita un peu, puis donna au misérable son pourpoint et son beau manteau. Sous la cape trouée du guenilleux, dont il dut se couvrir pour regagner la ville, le cœur du saint battait déjà dans la poitrine du jeune marchand.

Une grave maladie acheva de le déprendre des vanités. Sitôt convalescent on le vit non seulement faire d'abondantes aumônes aux pauvres lorsqu'il les rencontrait, mais les rechercher, s'entretenir amicalement avec eux, les servir de ses mains. Il se contraignait à toucher les lépreux et baisait fraternellement leur hideux visage. Son père s'irritait fort, dans son orgueil de marchand riche, de le voir fréquenter ces misérables. Un incident mit au comble cette colère.

François, un jour, priant dans la petite église de Saint-Damien, aux portes d'Assise, entendit une voix qui lui disait : « Va, mon fils, et répare ma maison qui s'écroule. » Prenant cette parole à la lettre, le jeune apôtre crut qu'il s'agissait de réparer la chapelle, à demi ruinée en effet. Il courut chez son père, s'empara de plusieurs pièces d'étoffes qu'il vendit et en apporta le prix au curé de Saint-Damien.

Le prêtre refusa cet argent dérobé, en blâmant le jeune homme pour son acte inconsidéré de zèle. Au même instant, le père de François accourait tout en fureur. Il menaça son fils de le déshériter. « Je renonce volontiers à votre héritage, répondit François; je place toute mon espérance dans mon Père qui est aux cieux. » Il fut donc chassé de la maison paternelle sans autres biens que quelques pièces de monnaie, les vêtements qu'il portait et le bâton de pèlerin.

Et il ne devait pas garder même ce mince bagage. Entendant un jour la messe à Notre-Dame-des-Anges, cette parole de l'Evangile le frappa : « N'ayez ni or, ni argent, ni deux tuniques, ni souliers, ni bâton. » François jeta aussitôt son argent, ses chaussures et son bâton; il se vêtit d'une robe de bure serrée autour des reins par une corde, vêtement des pâtres et des plus pauvres paysans de ce canton d'Italie. Sauf un petit manteau avec le capuce qui y fut ajouté plus tard, c'était déjà l'habit franciscain. On voit à Assise et à Florence quelques-uns de ces frocs qui ont été portés par saint François.

Sous cette livrée de la pauvreté, le jeune apôtre commença de prêcher. Il parlait avec une telle onction que nul ne pouvait l'entendre sans être ému. Ce fut à ce moment que ses premiers disciples lui vinrent. Il leur imposa par humilité le nom de Frères *Mineurs* (plus petits) et leur donna son habit le 16 août 1209, jour d'où l'on date la fondation de l'ordre.

Les Bénédictins lui avaient abandonné une petite église, nommée la Portioncule parce qu'elle était bâtie sur une étroite portion de terre de leur dépendance. Il la répara, comme il avait fait pour Saint-Damien, mais ne voulut jamais en accepter le don authentique, par horreur de l'esprit de propriété; et chaque année, comme

loyer, le saint envoyait aux Bénédictins un panier de poissons nommés *laschi*.

Cet esprit de pauvreté et d'humilité était toute la règle de son ordre. Souvent, par la suite, il fit démolir des maisons qu'on avait données à ses religieux, les trouvant trop fastueuses pour des moines mendiants. Sa règle portait que les églises seraient basses et petites, et les autres bâtiments en bois.

Le pape Innocent III n'approuva pas le nouvel ordre sans quelques difficultés. Mais, ayant vu en songe deux hommes, dont l'un était François (l'autre, saint Dominique), soutenir sur leurs épaules une vaste basilique, image de l'Eglise, le pontife accueillit bienveillamment le futur appui du temple de Dieu, et approuva sa règle.

En quelques années, les Frères Mineurs allaient se multiplier dans le monde entier. Au chapitre général de 1219, dit « des Nattes », parce que les religieux qui s'y rendirent furent logés dans des cabanes de nattes, autour de la Portioncule, saint Bonaventure nous apprend qu'ils étaient 5,000. Un millier environ avaient été laissés à la garde des couvents. Nous avons raconté (*au mois d'août*) comment sainte Claire fonda, en 1212, sous la direction du saint, l'institut des vierges dites du second ordre de saint François.

L'apôtre d'Assise avait déjà fait deux tentatives infructueuses pour aller prêcher l'Evangile aux infidèles : tantôt les tempêtes, tantôt la maladie l'avaient arrêté. En 1219, il put enfin se rendre en Palestine.

Les chrétiens de la 6e croisade assiégeaient Damiette, assiégés eux-mêmes dans leur camp par les Sarrasins. François, aussitôt, passa dans le camp musulman. Il espérait la conversion des Infidèles, ou le martyre. Le soudan, touché de son courage, le reçut avec honneur, mais refusa de l'entendre et le fit reconduire au camp chrétien.

Les dernières années de la vie de saint François furent marquées par une grâce extraordinaire. Après un jeûne de quarante jours en l'honneur de saint Michel, dans la solitude du mont Alverne, un séraphin lui apparut, formant avec ses ailes étendues l'image de la croix, et lui imprima, au côté, aux mains et aux pieds, les stigmates des plaies du Sauveur.

Peu de temps avant de mourir, il avait obtenu la guérison d'un enfant agonisant qui s'appelait Jean de Fidanza, et devait être saint Bonaventure. Ayant la vision prophétique du glorieux avenir promis à cet enfant, François s'écria : « *O buona ventura!* O bonne fortune! » Le nom en resta au petit Jean.

Un jour, aux portes de Sienne, saint François planta son bâton en terre. Le bâton prit aussitôt racine et se couvrit de feuilles. Cette branche devint un grand arbre, qui a duré jusqu'en 1615. A force d'être dépouillé par les pèlerins, il se dessécha. Depuis, son tronc a poussé un rejeton que l'on conserve avec respect, et qui est entouré d'une grille pour empêcher les passants d'y toucher.

Saint François d'Assise mourut le 4 octobre 1226, l'année la quarante-cinquième de son âge, la vingtième de sa conversion, la dix-huitième de l'institution de son ordre. Deux ans après, Grégoire IX vint lui-même à Assise faire la cérémonie de sa canonisation dans l'église Saint-Georges.

***

« Confesseur de la foi » est un titre que l'Eglise donne aux martyrs et généralement à ceux qui ont professé la foi avec danger et souffrances. Il ne semble pas que tel ait été le cas de saint *Edouard*, roi d'Angleterre. Cependant Alexandre III le qualifie ainsi dans sa bulle de canonisation. Le peuple garda mémoire de ce titre, et le saint roi est connu sous le nom d'Edouard le Confesseur.

La vie de ce prince du XIe siècle rappelle fréquemment les plus sombres drames de Shakespeare. Fils du roi anglo-saxon Ethereld II, il fut chassé avec son père et sa famille par les Danois envahisseurs et la perfidie de quelques thanes (comtes, c'est-à-dire compagnons du roi : hauts barons).

Grandi en exil, il vit son frère aîné, Edouard, surnommé Côte de fer, succomber dans une entreprise héroïque pour reconquérir son royaume, trahi comme l'avait été son père.

Il vit, ainsi que l'Hamlet du poète, sa mère, oubliant l'ombre sanglante de son époux, s'unir à l'usurpateur Kanut le Grand. Son dernier frère, Alfred, périt dans un piège mystérieux, préparé, semble-t-il, par cette mère dénaturée. Rappelé par le fils de Kanut le Grand, Herdcanut, Edouard, lorsque ce prince mourut sans postérité, fut proclamé roi par les thanes, impatients du joug danois.

Il avait alors quarante ans. L'épreuve avait mûri ses vertus. Il apportait sur le trône non les qualités qui font les grands monarques, mais celles, plus précieuses sans doute, qui font les bons rois. Il s'appliqua à panser les plaies que cinquante ans de guerres avaient faites au royaume. La famine et la peste y régnaient. Le roi multiplia les aumônes, diminua les impôts, ouvrit des asiles aux malades.

Il mit de l'ordre dans l'administration de la justice et réforma la barbarie des lois par un code qui resta la base du droit public en Angleterre, même après la conquête normande.

« Il ne pouvait se vanter d'avoir remporté des victoires, d'avoir fait des conquêtes ; mais il donna — dit le judicieux docteur Lingard — le spectacle intéressant d'un roi qui négligeait ses intérêts particuliers pour se vouer au bien-être de son peuple. Et si, par son zèle à rétablir l'empire des lois, sa vigilance à prévenir les aggressions étrangères, sa sollicitude constante et enfin couronnée de succès à apaiser les dissensions de ses nobles, il n'empêcha pas l'interruption de la tranquillité publique, grâce à lui du moins, l'Angleterre en jouit plus longtemps qu'elle n'avait fait depuis un demi-siècle. Il était pieux, bon et compatissant, le père des pauvres et le protecteur du faible, plus disposé à donner qu'à recevoir, et plus content de pardonner que de punir. » *History of England*, t. I, ch. VI.

La seule guerre étrangère dont son règne ait été troublé fut entreprise pour venger le droit contre un autre des héros de Shakespare, Macbeth, meurtrier du roi d'Ecosse Duncan, et usurpateur de ce trône.

Il le vainquit, et l'on connaît l'anecdote célèbre sur cette défaite.

Des sorcières avaient prédit à Macbeth qu'il n'aurait rien à craindre tant que la forêt de Birnam ne marcherait pas sur son château de Dunsinane. L'usurpateur était tranquille derrière ses créneaux. Mais les chefs des troupes d'Edouard, Siward, thane de Northumberland, et Malcolm, le prince écossais dépossédé, ordonnèrent à leurs soldats, en passant dans cette forêt, de couper des branches et de s'en couvrir, pour dépister les éclaireurs ennemis.

Macbeth aperçut tout à coup au pied de son château cette masse de feuillage en marche :

> — . . Aux armes! aux armes! Voici que la forêt
> Marche sur Dunsinane! Qu'on sonne la cloche
> D'alarme — Souffle, vent de destruction!...
>
> (*Macbeth*. Scène XXIII.)

Au fond de la chapelle d'Edouard le Confesseur, dans cette illustre abbaye de Westminster qu'il a fondée, on remarque un vieux fauteuil de forme byzantine, dont le siège de bois est légèrement creusé par l'usure et le dossier triangulaire mal assujetti par des bras de chêne vermoulus. C'est le trône des rois d'Ecosse, — jadis étincelant d'incrustations et de dorures, dans le chœur de la cathédrale de Scone, — ce trône même où s'était assis Macbeth, où Edouard le Confesseur fit rasseoir Malcolm.

Il avait épousé la fille du comte Godwin, — turbulent seigneur, le « faiseur de rois » de ce temps, — Edith, princesse pieuse, savante et belle, que les vieux chroniqueurs comparent, dans ce siècle rude, à une rose au milieu d'épines. Ils n'eurent pas d'enfants; les deux époux avaient, dit-on, fait vœu de virginité.

Saint Edouard mourut le 5 janvier 1066, dans sa 64e année, et fut enterré dans l'abbaye de Westminster, qu'il venait de fonder. On rapporte plusieurs miracles accomplis sur son tombeau. Sa fête est célébrée le 13 octobre.

***

Sainte *Thérèse*, restauratrice du Carmel, a écrit elle-même sa vie. La plus grande partie du livre est consacrée à la vie mystique, qui fut si intense et si extraordinaire en grâces chez la célèbre carmélite espagnole. L'horizon du monde spirituel s'était élargi devant son regard. Guidée par une lumière mystérieuse, elle s'éleva jusqu'aux réalités célestes et puisa dans l'enivrement d'un tel spectacle son sublime délire d'amour. Quoique ces effusions brûlantes soient faites pour toucher tous les cœurs, un petit nombre de lecteurs, malheureusement, s'y intéresseraient.

Mais les premiers chapitres de la vie de sainte Thérèse, consacrés à sa jeunesse, sont charmants et d'un intérêt plus général. Les jeunes filles (et leurs parents) y trouveront un double enseignement sur le danger des livres et le danger des compagnies.

Thérèse naquit à Avila, dans la Vieille-Castille, le 28 mars 1515, d'une famille ancienne et considérée. Son père, don Alphonso Sanchez de Cépéda, était un homme instruit, de foi profonde et d'une grande bonté; sa mère, Béatrice d'Ahumada, était fort belle et voulait l'ignorer; elle s'habillait comme une personne âgée. Elle avait beaucoup d'esprit et de douceur, mais peu de santé.

Thérèse aimait particulièrement un de ses frères, Rodrigue, qui était de son âge; ils s'en allaient à l'écart lire la vie des saints, et ils formèrent le beau projet de passer chez les Maures pour obtenir le martyre. Leur plus grand embarras était de quitter leurs parents, car pour les besoins du voyage, ils comptaient demander l'aumône en route, comme des pèlerins des anciens jours. Ce complot enfantin et touchant reçut un commencement d'exécution; mais un parent les rencontra dès la première étape et ramena au logis, l'oreille basse, les deux petits missionnaires.

Ce fut sans doute à cause de ce tour d'esprit aventureux et un peu romanesque que la petite Thérèse prit, quelques années plus tard, un intérêt si vif aux récits de chevalerie, dont toute l'Espagne, du reste, était alors enthousiasmée. Cervantès n'était pas né.

Thérèse avait perdu sa mère à douze ans. Son père réprouvait ces vaines lectures; mais elle se cachait de lui et y consacrait de longues heures. Une compagne dangereuse faillit achever d'égarer cette enfant enthousiaste et d'une sensibilité si vive.

Sa piété s'était refroidie. « Je ne trouvais plus de joie, raconte-t-elle, qu'à lire quelqu'un de ces livres... Je pris ensuite plaisir à

me parer, et je sentis naître le désir de plaire. Mes mains et ma coiffure devinrent un grand objet de soins; j'aimais les vanités et les hommages, et, très recherchée, je n'en manquais pas. Cependant mon intention n'était pas mauvaise; je n'aurais pas voulu que personne offensât Dieu à cause de moi.

« S'il me fallait donner des conseils aux pères et aux mères, j'insisterais surtout pour que les enfants n'aient que des compagnies utiles : rien n'est plus essentiel, car nous sommes plus portés au mal qu'au bien. Je l'ai moi-même éprouvé : ayant une sœur plus âgée que moi et très vertueuse, je ne profitai point de son exemple, et les mauvaises qualités d'une parente qui venait souvent nous voir me tirent grand mal. »

Alphonse de Cépéda s'affligea du changement qu'il remarquait chez sa fille. Il prit le parti de la confier aux Augustines d'Avila, qui élevaient beaucoup de jeunes Castillanes. Elle s'y ennuya huit jours; puis la société des bonnes sœurs finit par lui plaire; elle s'intéressait à leurs sages entretiens. Sa vocation naissait. Une longue maladie, qui la ramena chez son père, ne l'entrava pas. La sainte a décrit elle-même, avec un rare talent d'analyse, toutes les phases que traversait son âme en se rapprochant du but où Dieu voulait l'amener.

On sait que sitôt entrée au Carmel, dont la règle sévère ébranla sa santé au point qu'elle faillit en mourir, Thérèse se donna pour but de rendre à cette règle son ancienne sévérité, plus dure encore.

Elle n'y réussit pas sans luttes; mais elle avait glorieusement triomphé et pouvait compter trente maisons de son ordre où régnait de nouveau la vieille discipline, lorsqu'elle mourut, dans la nuit du 4 au 5 octobre 1582.

.

On célèbre sa fête le 15 octobre, *anniversaire* de sa mort. Cependant nous venons de dire qu'elle mourut dans la nuit du 4 au 5, ou, plus exactement, le 5, à la première heure. C'est que cette nuit, remarquable par la mort de la sainte, l'est aussi par l'introduction du calendrier Grégorien, qui supprima dix jours du mois.

L'Église s'était servie jusqu'alors du *calendrier Julien*, ainsi nommé de la réforme opérée par Jules César lorsqu'il était dictateur et souverain pontife. Le concile de Nicée l'avait consacré en y prenant la base du calcul astronomique pour la célébration de la Pâque.

Mais, en 1582, on s'aperçut que les fêtes n'étaient plus célébrées dans leur temps. Celle de Pâques, entre autres, au lieu d'arriver, suivant la décision du Concile, entre la pleine lune et le dernier quartier du premier mois lunaire à compter de l'équinoxe, passait quelquefois au second mois; elle eût fini par tomber au solstice d'été, puis à l'équinoxe d'automne, puis en hiver.

La cause en était une erreur de calcul des astronomes de Jules César : ils avaient supposé l'année de 365 jours et six heures; ces six heures formaient, au bout de quatre ans, un jour entier, que l'on ajoutait aux autres. C'est ce que l'on appelait l'année bissextile, parce que l'on intercalait ce jour avant le sixième des calendes de mars, que l'on comptait ainsi deux fois : *bis sexto calendas*.

Or, ce calcul était trop fort de onze minutes, et cet excédent avait produit en 1582 une erreur de dix jours. Pour y remédier, Grégoire XIII ordonna de retrancher dix jours après le 4 octobre de cette même année, de telle sorte que le lendemain fut compté pour le 15. C'est ainsi que l'anniversaire de la mort de sainte Thérèse, qui mourut le 5, est le 15 octobre.

Pour empêcher cette erreur de se renouveler, il a été décidé qu'on supprimerait trois années bissextiles dans l'espace de 402 ans. C'est ce qu'on nomme le calendrier grégorien.

Les Grecs et les Russes sont les seuls qui suivent encore le calendrier Julien, et pour cette raison leur année retarde de douze jours sur la nôtre, d'où les expressions de *vieux* et *nouveau style*, qui accompagnent souvent les dates.

GEORGE DE CÉLI.

# AMUSEMENTS SCIENTIFIQUES

## AVALEURS DE FLAMMES

Nous ne saurions omettre cette curieuse récréation dont l'ancienneté — elle a été publiée pour la première fois au siècle dernier — ne diminue en rien la valeur.

Il s'agit de faire pénétrer impunément une flamme dans votre bouche, et même d'avaler cette flamme.

Pour cela, rejetez un peu votre tête en arrière, avancez vos lèvres relevées extérieurement et tenez la bouche entr'ouverte. Placez à trois centimètres environ de distance, la flamme d'une bougie allumée, dont la mèche aura son extrémité exactement à la hauteur de l'ouverture de votre bouche.

Aspirez fortement et sans hésiter la flamme, qui se courbera aussitôt et qui, entraînée par le courant d'air, pénétrera en s'allongeant dans votre bouche sans vous faire éprouver aucune sensation de chaleur à cause de la couche d'air qui l'enveloppe.

Aspirez brusquement, plus fortement encore, et la bougie s'éteindra; il semblera alors aux spectateurs que la flamme se soit envolée dans votre poitrine.

Si vous hésitez, si vous aspirez faiblement, vous vous brûlerez légèrement les lèvres; si vous ne penchez pas suffisamment la tête en arrière, le bout de votre nez sera exposé; et vous, messieurs à moustaches, mes confrères, sachez bien que j'entends n'assumer aucune responsabilité, au sujet des conséquences fâcheuses que



pourrait avoir pour vous cette expérience capable de porter atteinte à ce qui fait votre plus bel ornement. Contentez-vous donc, comme moi, d'être simples témoins de cette expérience exécutée par les dames et par les enfants qui, n'ayant pas — ordinairement du moins — de matériaux combustibles autour des lèvres, peuvent seuls, sans aucun risque, et assurés d'un plein succès, jouer le rôle d'avaleurs de flammes.



MAGUS.

# BOITE AUX LETTRES DE MAGUS

Paris, 11 septembre 1896.

**Nota.** — Les lecteurs qui ne trouveraient pas ici de réponse aux lettres qu'ils nous ont écrites, sont priés de consulter la « Boite aux lettres » des *Veillées des Chaumières*, et aussi de tenir compte de la date de ces lignes, mentionnée ci-dessus. Nous invitons nos correspondants à nous dire dans lequel des deux journaux, *Ouvrier* ou *Veillées*, ils désirent une réponse.

*M. Jules Pir. à Por.* — Monter sur les toits! ce n'est pas une petite expérience de salon. Un navet cru ne doit pas être bon à manger; taillez une pomme ou une poire en forme de bougie, et mettez-y, en guise de mèche, un petit morceau de noix qui brûlera un instant : voilà un moyen un peu moins désagréable que l'emploi du navet pour simuler la manducation d'un morceau de bougie. Néanmoins merci.

*M. G.* — Nous avons essayé et avons fait essayer par d'autres l'expérience « une omelette sans profit ». nos résultats n'ont pas été les vôtres; serions-nous trop adroits?

*M. Pierre Meurant.* — Votre tour de ficelle est une variante de la récréation publiée dans le volume de Magus : *Magie blanche en famille*, page 115 (4 francs *franco*).

*M. François Frolin.* — Ne jouez pas ainsi avec une arme à feu; il y a eu mort d'homme produite par cette expérience mal préparée.

*M. Henri Griffon, à Belle-Vue (Aveyron).* — Votre récréation sera publiée; veuillez bien écrire directement à l'administration du journal pour demander celui des volumes de l'*Ouvrier* que vous avez choisi.

*M. René Papavoine.* — Hum!

*M. René Gabriel.* — Intéressant, mais un peu compliqué pour nos journaux.

*M. Victor Bourquin, à Vuillecin.* — Une « Boite aux lettres », remise par nous au journal le 22 août dernier, n'arrivera, paraît-il, sous les yeux des lecteurs que vers la fin de septembre. Impossible donc de répondre dans le « plus prochain numéro » comme tout le monde le demande. Votre première *question* semble intéressante; si vous voulez bien nous envoyer l'objet confectionné, nous en publierons la description et vous offrirons un volume des *Veillées*. Votre deuxième *question*, très connue, ne peut être confectionnée que par un serrurier. Vous pourriez nous envoyer en même temps les autres sujets dont nous parlent vos deux lettres.

*Un jeune lecteur, à Valence.* — Lisez ce qui précède et voyez s'il nous est possible de publier telle ou telle récréation « dans le plus prochain numéro »? Il ne vous serait pas facile de confectionner un bon téléphone, et les différentes pièces vous en coûteraient aussi cher qu'un instrument tout fait.

J. DE BONF[illegible].




## CONDITIONS DE VENTE

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES
MARCHANDS DE JOURNAUX
ET DANS LES GARES

**LE VOLUME : 15 CENTIMES**

*FRANCO* PAR LA POSTE EN S'ADRESSANT A
M. HENRI GAUTIER, ÉDITEUR
55, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, PARIS

**UN VOLUME : 20 CENTIMES**
**2 VOLUMES : 35 CENTIMES**
**25 VOLUMES : 4 FRANCS**

*Il suffit d'indiquer les numéros des volumes qu'on désire, sans donner les titres.*

# CINQUANTE-HUIT VOLUMES

**ADOPTÉS PAR LE MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE ET PAR LA VILLE DE PARIS**

1. **La Photographie**, les appareils et leur usage, par A. et L. Lumière.
2. **Les Fourmis**, par H. Mercereau.
3. **Les Travaux de M. Pasteur**, par Gustave Philippon.
4. **Les Parfums**, par H. Coupin.
5. **Neige et Glaciers**, par C. Velain, chargé de cours à la Faculté des Sciences de Paris.
6. **Lavoisier, sa vie, ses travaux**, par H. Mercereau.
7. **Les Ballons**, par Capazza.
8. **Sucres, Sucrerie et Raffinerie**, par A. Hébert.
9. **Les Animaux travailleurs**, par Victor Meunier.
10. **Les Plantes vénéneuses**, par L. Duclos.
11. **La Soie, soie naturelle, soie artificielle**, par H. Mercereau.
12. **Les Impôts sous l'ancien Régime**, par L. Prévaudeau.
13. **La Photographie, développement et tirage**, par A. et L. Lumière.
14. **Le Collectionneur d'insectes**, par Henri Coupin.
15. **L'Éclairage électrique**, par E. Dumont.
16. **L'Industrie de l'alcool**, par A. Hébert.
17. **Les Microbes de l'air**, par R. Cambier.
18. **La Fièvre, théories anciennes et modernes**, par le Dr Garran de Balzan.
19. **Le Diamant**, par H. Mercereau.
20. **La Céramique et la Verrerie à travers les âges**, par Ch. Quillard.
21. **Hygiène du Chauffage et de l'Éclairage**, par N. Gréhant.
22. **Les Impôts depuis la Révolution**, par L. Prévaudeau.
23. **Les Pierres tombées du ciel**, par Stanislas Meunier.
24. **Le Soleil**, par Charles Martin.
25. **Le Croup**, par le Dr Lesage.
26. **Les Travaux d'Edison**, par E. Dumont.
27. **Les Voitures sans chevaux**, par E. Dumont.
28. **Iles et Récifs madréporiques**, par Edmond Perrier, de l'Institut.
29. **La Chimie de la Table**, par X. Rocques.
30. **L'Or**, par H. Mercereau.
31. **La Poste aérienne à travers les âges**, par Ch. Sibillot
32. **Les Étoiles**, par Ch. Martin.
33. **Le Surmenage moderne et la Neurasthénie**, par le Dr Azygos.
34. **Le Fer**, par R. Jagnaux.
35. **L'Allaitement**, par le Dr Porak, de l'Académie de Médecine.
36. **Les Eaux de Table**, par le Dr J. Laumonier.
37. **Les Engrais chimiques**, par E. Roux.
38. **Les Vers parasites de l'homme**, par Chatin, de l'Académie de Médecine.
39. **Le Vin**, par A. Hébert.
40. **Le Pigeon messager et ses applications**, par Ch Sibillot.
41. **Les Cyclones**, par L. Besson.
42. **L'Hygiène de la Table**, par X. Rocques.
43. **Cyclisme et Cyclistes**, par H. de Graffigny.
44. **Le Ciel**, par Charles Martin.
45. **Les Éléments de la Céramique et de la Verrerie**, par Ch. Quillard.
46. **Les Tremblements de Terre**, par Victor Meunier.
47. **Les Pierres précieuses**, par Paul Gaubert.
48. **L'Hygiène de l'Habitation**, par le Dr Laumonier
49. **La Navigation à voile et à vapeur**, par Michel-Jules Verne.
50. **Perles et Pêcheries**, par H. Mercereau.
51. **Les Cures d'Eaux**, *Vichy et Stations similaires*, par le Dr J. Laumonier.
52. **Les Bains de Mer**, par le Dr J. Laumonier.
53. **Un Fléau social : l'Alcoolisme**, par le Dr Legrain.
54. **La Planète Mars**, par Camille Flammarion.
55. **Maladies et Moyens de défense**, par le Dr A. Demmler.
56. **Le Sel**, par M. Arsandaux.
57. **Les Rayons X**, pas Paul Philippon.
58. **Les Cours d'Eaux**, par C. Velain.

Adresser les demandes, accompagnées d'un mandat sur la poste,

à M. **HENRI GAUTIER**, éditeur, **55**, quai des Grands-Augustins, **PARIS**.

Sceaux. imp. Charaire et Cie. — *Le Directeur-Gérant :* HENRI GAUTIER.

5 centimes le N° année courante. (10 centimes le N° années échues.) N° 1955 TRENTE-SIXIEME ANNÉE. — 10 Octobre 1896.

# L'OUVRIER

Journal illustré paraissant le Mercredi et le Samedi

| ABONNEMENT D'UN AN. (104 numéros) France, Algérie et Belgique : 6 francs. | DIRECTION ET ADMINISTRATION : LIBRAIRIE BLÉRIOT, HENRI GAUTIER, SUCCESSEUR, 55, quai des Grands-Augustins, Paris. | ABONNEMENT D'UN AN (104 numéros) Colonies et Étranger (sauf la Belgique) : 7 francs. |
| --- | --- | --- |

## A L'ABORDAGE! PAR HENRY DE BRISAY



Vivement, elle tira de son corsage un poignard à lame aiguë. (Voir page 372.)

SOMMAIRE : **A l'Abordage !** par Henry de Brisay. — **Le Mariage du Député**, par Jeanne de Lias. — **Recettes de la semaine**. — **Chronique hebdomadaire**, par Oscar Havard.

# A L'ABORDAGE!

## GRAND ROMAN D'AVENTURES

PAR

**HENRY DE BRISAY**

DEUXIÈME PARTIE

## LE SECRET DE YODAH

### IX (*Suite.*)

Guy poussa un cri sourd et chancela comme s'il avait reçu une balle en pleine poitrine. Ses traits se décomposèrent avec une effrayante rapidité; ses yeux horriblement dilatés exprimèrent tour à tour la stupeur, la rage, l'épouvante. Il voulut parler, il voulut crier, il ne put pas. Une main de fer l'étreignait à la gorge.

Diana était toujours charmante, toujours rose, toujours souriante.

Elle sauta légèrement hors de son palanquin et resta debout, immobile, à trois pas de Guy qui semblait cloué au sol.

Diana souriait toujours, mais son cœur battait si fort que, instinctivement, elle croisa son châle sur sa poitrine pour qu'on n'y pût pas compter les battements. Dans sa cervelle diabolique s'échafaudaient et se démolissaient les plans les plus extravagants. Mais elle ne trouvait rien pour échapper à l'horrible situation où elle se trouvait. C'était épouvantable, en effet; elle se voyait au pouvoir de l'homme qu'elle avait bafoué d'abord, essayé d'assassiner ensuite, et qui allait sans doute lui faire payer cher ses dédains et son forfait.

Tout d'abord, elle avait cédé à son premier mouvement qui la faisait toujours se jeter au-devant du danger, mais maintenant qu'une seconde de réflexion lui avait fait bien comprendre toute l'horreur de sa position, son sang-froid l'abandonnait et un frisson nerveux commençait à secouer tous ses membres.

Quelle fatale idée Clamorgan avait-il eue en lui écrivant de venir le rejoindre! Qu'allait-il se passer? A quelles extrémités allait se porter cet homme justement irrité?...

Soudain, elle pensa avec joie que Guy devait être crédule comme tous ceux qui aiment, et que si elle pouvait rester seule avec lui, tout n'était peut-être pas encore perdu... Au fait... où étaient les autres, Roëllo et Maryvonne? Son frère lui avait cependant écrit qu'ils étaient tous assiégés dans la pagode, et pourtant Guy était là, libre, en pleine forêt... La jeune fille soupçonnait quelque épouvantable drame...

Cependant les jeunes gens restaient tous les deux l'un en face de l'autre, comme deux duellistes qui s'observent avant d'engager le fer.

Enfin un rugissement jaillit de la poitrine de Guy qui cria :

— Misérable!

Le plan de l'Anglaise était maintenant bien arrêté. Elle regarda le jeune homme avec une infinie tristesse et murmura :

— Oh! mon Dieu!

Le jeune Roëllo était encore trop emporté par la colère pour distinguer le changement qui venait de s'opérer dans la physionomie de Diana.

Il reprit en marchant vers elle et avec un geste de menace :

— C'est le ciel qui vous livre à moi, qui vais punir votre exécrable forfait!

De grosses larmes roulèrent sur les joues délicates de la jeune fille.

Guy remarqua ces pleurs et tressaillit.

Jamais il n'avait vu pleurer Diana et, dans sa douleur, elle lui semblait mille fois plus belle. Il eut un instant de trouble et de défaillance, mais ce fut court.

— Etes-vous devenue muette, par hasard? interrogea-t-il vivement; ne trouvez-vous donc plus rien à me dire ou bien préparez-vous quelqu'un de ces jolis mensonges que vous débitez si bien... Ah! m'avez-vous trompé!

A cette exclamation du jeune-homme, Diana eut un furtif mouvement de joie.

Guy l'aimait toujours.

— Qu'alliez-vous faire à la pagode, continua Guy, préparer quelque nouvelle monstruosité avec votre digne frère, n'est-ce pas?

Une si douloureuse stupéfaction se peignit sur les traits de l'Anglaise que Guy s'arrêta net.

— Oh! Monsieur Roëllo! dit-elle simplement.

Le pauvre garçon commençait à perdre la tête et sa passion, jamais éteinte malgré tout, se rallumait avec plus de violence.

— Voyons, expliquons-nous, balbutia-t-il, vous avez l'air stupéfait en m'entendant vous reprocher tous vos crimes...

— Mes crimes!

— Oui, vos crimes, reprit Guy avec plus d'assurance. N'étiez-vous pas la complice de votre misérable frère alors qu'il préparait tout pour faire sauter notre pauvre brick.

Diana leva vers le ciel des yeux où se peignait une douleur infinie et dit d'une voix presque éteinte :

— Oh! il a cru cela!

— Oui, je l'ai cru et je le crois encore... vous êtes un monstre!

Elle s'avança vers le jeune homme, l'œil en feu, la poitrine haletante et, lui saisissant la main violemment, elle lui dit :

— Guy, je veux bien de votre fureur, je veux bien de votre menace, mais je ne veux pas de votre mépris... je jure sur ma mère morte que je suis étrangère aux abominables machinations de mon frère!

Le jeune homme frissonnait tout entier et une joie suprême inondait son cœur.

— Ah! si je pouvais vous croire!

— Eh bien! si vous pouviez me croire?...

Guy baissa la tête et dit tout bas :

— Je serais bien heureux.

Un sourire de triomphe glissa sur les lèvres de l'Anglaise.

Elle s'appuya sur son bras et dit à son oreille :

— Ah! grand fou qui ne veux rien croire et qui passera à côté du bonheur parce qu'il aura écouté sa tête bretonne au lieu de laisser parler son cœur. Tenez, Guy, il faut que je vous dise tout. Voici l'heure de la halte. Donnez des ordres pour qu'on nous construise une cabane de feuillage où nous serons à l'ombre et où nous pourrons causer à l'aise.

— Mais personne ne parle français, ici.

— N'importe, nous serons mieux...

Un dernier doute restait dans l'esprit du jeune homme.

— Mais pourquoi alliez-vous retrouver votre frère à la pagode?

Elle eut un triste sourire :

— Le méchant! fit-elle, qui doute toujours de son amie!...

— Ce n'est pas répondre...

— J'allais à la pagode... Mais à quoi bon vous le dire, vous ne me croiriez pas!...

— Si, si, parlez!

— Eh bien! j'allais à la pagode pour essayer de vous sauver...

— Comment saviez-vous que nous étions à Angotka?

— Des coureurs étaient venus annoncer à Pondichéry que le vieux temple avait été repris par les Français commandés par le célèbre corsaire Roëllo l'Abordage...

— Mais pourtant vous deviez nous croire morts!

— J'ai remercié Dieu quand j'ai su que vous étiez sauvés.

— Pourtant...

— Chut, ami... tout à l'heure; pour le moment, faites-nous faire la cabane que je vous demande. Dans un instant vous saurez tout.

Guy, la tête perdue, s'éloigna pour donner les ordres nécessaires et laissa seule la belle Anglaise.

Diana jeta un rapide regard autour d'elle. Elle était seule, elle pouvait fuir... Mais elle abandonna tout de suite cette pensée. Fuir, c'était se perdre... Elle songea. Tout à coup elle releva la tête avec une si horrible expression de joie dans les yeux que si Guy avait pu la voir à cet instant, il aurait été détrompé sur le coup.

La misérable fille avait enfin trouvé ce qu'elle cherchait depuis une demi-heure. C'était le salut.

A ce moment, Guy revenait, le visage si resplendissant de bonheur que l'Anglaise en fut frappée.

— Vous allez être satisfaite dans un instant, lui dit-il. Voyez, nos gens sont à l'ouvrage.

Avec des sabres courts les Indiens taillaient de larges feuilles, tandis que d'autres, avec une rapidité prodigieuse, élevaient une légère charpente en bambous, maintenue par des lianes flexibles. A vue d'œil, la gracieuse construction s'achevait et un quart d'heure ne s'était pas écoulé que Djin revenait dire à Guy :

— La cabane est prête, maître.

— Que disiez-vous donc qu'on ne parlait pas français? dit Diana en coulant un singulier regard à l'enfant.

— Celui-ci est mon petit interprète, répondit le jeune homme.

Diana et Guy entrèrent dans la cabane où les Hindous avaient disposé quelques sièges pliants qui faisaient partie des bagages de la colonne.

— Avez-vous besoin de prendre quelque chose? demanda Guy qui semblait atteint de démence depuis qu'il avait retrouvé l'Anglaise.

— Quelques bananes si vous voulez, répondit Diana, mais j'ai surtout soif. Si l'on me trouvait un peu d'eau dans le voisinage, je serais la plus heureuse des femmes.

— Rien de plus facile, dit Guy, et je vous assure que, moi aussi, je ne serai pas fâché de boire un peu.

1 Voir l'*Ouvrier* depuis le 1er août 1896.

Le jeune homme se leva et ne put voir la nouvelle lueur de joie qui illuminait le beau visage de l'Anglaise.

— Djin ! appela-t-il.

L'enfant fut bientôt près de lui.

— Va prendre aux bagages les deux gobelets en argent qui sont dans mon nécessaire, puis tu nous trouveras de l'eau et quelques fruits.

— L'eau n'est pas loin, dit l'enfant ; et il partit en courant.

— Maintenant, nous voilà seuls, dit Guy en revenant auprès de sa compagne, causons.

Diana soupira.

— Vous voulez donc, dit-elle, que je vous raconte cette horrible histoire...

— Je vous en prie.

— Eh bien ! écoutez.

« Dès ma plus petite enfance, mon frère Allan eut sur moi une influence extraordinaire ; il devinait ma pensée et, d'un seul effort de sa volonté, me faisait accomplir tous les actes imaginables. En grandissant, cette possession pour ainsi dire de moi-même ne fit que croître et, quand il forma l'abominable dessein de vous perdre, il m'associa à ses projets contre ma volonté et malgré moi. Sur le bateau, quand je pouvais échapper à cette terrible domination, vous me voyiez telle que je suis véritablement, douce et bonne, mais bientôt il me reprenait et c'était alors que j'avais ces accès de dureté qui vous faisaient tant souffrir...

— Pauvre enfant! s'écria Guy,.. Mais aussi pourquoi ne m'avoir jamais confié tout cela ?

Diana trouva moyen de rougir.

— J'avais peur, dit-elle, en minaudant, que cette confidence ne vous éloignât de moi.

— Ah ! je vous jure!... commença chaleureusement le jeune homme.

L'Anglaise l'arrêta d'un geste.

— Laissez-moi poursuivre, dit-elle.

« Cependant, Allan se méfiait de moi et quand il eut l'abominable idée de faire sauter le navire, il ne me confia rien de ses projets. Le soir seulement de la catastrophe, il me dit qu'il viendrait me prendre dans ma cabine sur le milieu de la nuit, que je me tienne prête et surtout que je sois muette. Je rentrai dans ma cabine et j'y passai quelques heures atroces. L'affection que je vous portais et la certitude qu'un teribble danger vous menaçait vous et les vôtres faillit me faire rompre les chaînes qui retenaient ma langue captive ; mais, cette fois encore, la volonté d'Allan fut plus forte.

« Au milieu de la nuit, il m'entraîna. Un homme était là, debout près de l'échelle. Je reconnus sir Harry Linton. Au moment de descendre dans la chaloupe, un matelot voulut nous empêcher de passer. Mon frère le frappa d'un coup de poignard...

« Après, que vous dirais-je ? Tout ce qui se passa dans cette affreuse nuit est resté confus dans mon esprit... Pourtant, il y eut l'explosion dont j'entends toujours le bruit terrible. L'émotion fut si forte que je perdis connaissance... »

Ici, comme écrasée par ce terrible souvenir, Diana se tut.

Guy, haletant, s'était rapproché ; il tenait dans ses mains une des mains de la jeune fille.

Après un moment de silence, l'Anglaise continua :

— Quand je rouvris les yeux, j'étais sur un rivage inconnu. Mon frère et sir Harry Linton étaient près de moi et me prodiguaient des soins. Je les repoussai avec horreur. Mais alors mon frère me parla et je retombai en sa puissance...

— Etrange pouvoir, murmura Guy.

— Nous fîmes une longue course à pied, guidés par un Hindou, et nous arrivâmes à une grande ville qu'on me dit être Pondichéry. Puis, l'autre jour, mon frère me dit adieu et partit avec sir Harry Linton. Aussitôt qu'il fut éloigné, je repris conscience de moi-même et alors j'eus une longue crise de larmes, car je vous croyais bien disparu pour jamais, ainsi que ma chère Maryvonne. Aussi, jugez de ma joie, quand j'appris que vous étiez sains et saufs.

— Chère Diana! dit encore Guy, qui semblait hypnotisé par la misérable.

— Je n'eus plus désormais qu'une pensée, continua la jeune fille, c'était d'aller vous prévenir à la pagode de la présence de mon frère parmi les troupes anglaises qui assiégeaient le temple.

— C'est pour nous que vous avez accompli ce dangereux voyage? disait Guy avec attendrissement.

— N'êtes-vous pas avec votre sœur tout ce que j'aime au monde, répliqua avec un coup d'œil pénétrant la dangereuse jeune fille : n'est-ce pas par vous que j'espère être délivrée un jour de cette obsession qui me tue.

— Vous haïssez bien votre frère?

— Ah! si je le hais!

— Soyez contente, alors, car le misérable a cessé de vivre.

— Allan serait mort! cria Diana qui fut debout d'un bond, le visage convulsé par une effroyable douleur, les mains tendues vers Guy qu'elle croyait être l'assassin.

Le jeune homme fut tellement stupéfait de la révolution que la nouvelle de la mort de Glamorgan avait opérée sur Diana, qu'il ne pouvait plus dire un mot ni faire un geste, paralysé, muet.

Dans un éclair de raison et malgré la torture qu'elle endurait, Diana comprit qu'elle se perdait si elle ne continuait pas à jouer son rôle.

— Ah! mon Dieu! cria-t-elle, et elle retomba assise, la tête dans ses mains, afin de se donner le temps de mettre un peu d'ordre dans les mille pensées qui s'agitaient dans sa tête.

Diana n'avait au monde qu'une seule affection : son frère. Lui mort, qu'avait-elle besoin de l'existence ! Elle fut sur le point de tout révéler et de se livrer à Guy en lui disant :

— Allez! frappez sans crainte, je me jouais de vous une dernière fois...

Mais une pensée la retint. Allan aurait donc été tué et ses assassins demeureraient impunis?... Non, non, il fallait vivre pour la vengeance ! Mais, avant tout, il fallait savoir.

Par un prodigieux effort de volonté, elle ramena le calme sur sa physionomie et montra au jeune marin un visage presque souriant.

— Je vous demande pardon, dit-elle d'une voix douce, du trouble que j'ai montré, mais je ne puis croire à ma délivrance.

Elle ajouta avec des hésitations, comme si les paroles lui étaient arrachées de la bouche :

— Mais comment... l'événement... est-il arrivé ?

Succinctement, Guy lui raconta comment Yodah avait miné les souterrains qui aboutissaient sous les postes occupés par les Anglais, qui, certainement, avaient dû tous périr.

Le cœur soulevé d'horreur, Diana écoutait. Elle se cramponna pourtant à un espoir, de même que le naufragé se raccroche à la plus faible épave : peut-être, par un hasard extraordinaire, Allan avait-il pu échapper. Tant qu'elle n'aurait pas vu son cadavre, elle se refusait à croire à sa mort.

Elle resta silencieuse un moment, quand Guy eut terminé son funèbre récit, puis elle demanda :

— Alors, sir Harry Linton est mort aussi?

— Le regretteriez-vous, par hasard?

— Lui! je le déteste; c'est lui qui a poussé mon frère dans la voie du crime.

— Mais, Harry Linton n'a pas été victime de l'explosion;

— Il a pu se sauver ?

— Non; je l'ai vu expirer sous mes yeux.

— Expliquez-vous, je ne vous comprends pas.

En quelques mots, Guy mit Diana au courant de l'enlèvement du commodore et de son jugement solennel dans la pagode d'Angotka.

Les membres de la jeune fille étaient secoués par un tremblement contre lequel elle ne pouvait réagir, ses dents claquaient.

— Qu'avez-vous? demanda Guy qui remarqua son frisson.

— Vous racontez de si terribles choses, répondit la jeune fille, que je suis toute remuée.

La tête brune de Djin écarta les branchages qui formaient un rideau de verdure à l'entrée de la cabane.

— Maître, dit-il, voilà l'eau et les fruits.

— Bien, apporte tout cela.

L'enfant pénétra dans la cabane et posa par terre deux gobelets d'argent, des ananas, des bananes et des mangues, placés sur de larges feuilles. Il sortit, puis rapporta un vase de terre plein d'eau pure.

— Buvez, Diana, dit Guy en remplissant le gobelet de la jeune fille.

— Merci, et vous, vous ne buvez pas ?

— N'ayez aucune crainte, je ne m'oublierai pas, dit Guy qui avait retrouvé tout son enjouement.

Et il se versa de l'eau à son tour.

Il continua :

— Ah ! ma chère Diana, jamais je n'oublierai notre rencontre dans la forêt. Grâce à elle, je vous retrouve telle que je vous ai toujours rêvée... Ai-je souffert, mon Dieu! J'aime mieux croire que j'ai fait un mauvais rêve.

Tout à coup et au moment où Guy allait porter la boisson à ses lèvres, la misérable créature dit brusquement en tendant l'oreille :

— Vous n'avez pas entendu?

— Quoi donc?

— Un coup de feu.

— Vous vous êtes trompée.

— Non, non, je vous assure, allez voir... Pourvu que nous ne soyions pas attaqués!

— Je vous répète que ce coup de feu n'existe que dans votre imagination : néanmoins, pour vous rassurer, je vais m'informer.

Il écarta les lianes qui fermaient la cabane et sortit.

Aussitôt qu'elle fut seule, l'Anglaise eut un diabolique sourire et, tournant le chaton d'une émeraude qu'elle portait au doigt, elle en retira une granule blanchâtre qu'elle laissa tomber dans le gobelet de Guy.

L'eau se ternit une seconde, puis reprit sa limpidité première.

— Maintenant, tu es à moi, murmura-t-elle avec un accent de triomphe.

Le jeune mario rentrait, le visage heureux, un sourire aux lèvres.

— Je savais bien que vous vous trompiez : nos hommes n'ont rien entendu et tout est tranquille dans les environs.

— Eh bien ! tant mieux, dit l'Anglaise, s'il en est ainsi, rien au monde ne viendra troubler notre petit repas.

Guy avait repris son gobelet. Diana l'observait avec des yeux aigus.

— Je regrette, dit-il lentement, de n'avoir à vous offrir que cette eau pure, car rien ne serait trop exquis pour boire à notre bonheur.

— Qu'importe, répondit Diana, les meilleurs vins du monde ne vaudraient jamais cette fraîcheur.

Elle but doucement. Guy avala d'un trait le contenu de son gobelet et commença à lui éplucher des bananes.

Ensuite, il dit mille folies. Il se sentait si parfaitement heureux ! L'Anglaise lui répondait, jouant toujours son rôle et, pendant quelques courts instants, le pauvre Guy se crut le plus fortuné des mortels.

Soudain, il porta la main à son front.

— Qu'avez-vous ? demanda à son tour la jeune fille avec un intérêt affecté.

— C'est étrange... j'ai eu comme un éblouissement.

— Vous pâlissez...

— J'ai la tête lourde... il me semble que je vais perdre connaisance...

Il se leva en trébuchant.

— Que voulez-vous faire ?

— Je voudrais appeler... Djin... je voudrais...

— Non, non, dit-elle en lui barrant la porte, restez ici.

La voix était dure, l'accent haineux.

Il s'abattit comme une masse en râlant :

— Diana ! oh ! Diana !

Quand elle vit son ennemi à ses pieds, le beau visage de la jeune fille prit une incroyable expression de férocité. Vivement, elle tira de son corsage un poignard à lame aiguë et, se penchant sur Guy sans défense, elle lui porta un coup terrible au côté gauche.

— Meurs donc ! misérable ! grondait-elle sourdement avec un effrayant accent de haine.

Elle jeta quelques branchages sur le corps, puis, sortant vivement de la cabane, elle alla réveiller Djiu qui faisait la sieste à l'ombre d'un latanier.

— Le maître dort, dit-elle, et défend qu'on l'éveille avant une heure. Moi, je vais continuer ma route. Dis à mes porteurs qu'ils se préparent.

L'enfant ne pouvait rien soupçonner. Il exécuta les ordres qu'on venait de lui donner et, quelques minutes après, Diana continuait son voyage, ayant laissé comme trace de son passage la douleur et la mort.

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE

(*La suite au prochain numéro.*) HENRY DE BRISAY.

# LE CHATEAU DES ABYMES

Le jour où M. le comte de Montgrand, pour payer les dettes de son frère, se vit obligé de se défaire du château des Abymes, son notaire, Me Refus, se mit en route, par la nuit, pour lui porter les six cent mille francs représentant la valeur du château.

Cependant, dans l'ombre, se cachait un homme, à la cupidité insatiable, qui ne devait pas reculer devant un crime pour satisfaire sa soif de l'or. Le notaire fut assassiné, dépouillé. Un étameur qui passait par là avec sa roulotte recueillit le cadavre ; cet acte de charité fit son malheur. Les soupçons se portèrent sur lui, et cependant il n'était pas le coupable.....

C'est par cet exposé plein de promesses que débute l'intéressant roman judiciaire que nous allons faire paraître en livraisons illustrées. C'est la continuation de la merveilleuse série des drames de la justice de Raoul de Navery dont la publication se poursuit depuis plusieurs années. Point n'est besoin de recommander longuement à nos lecteurs cette œuvre du maître écrivain. Par avance, ils savent qu'ils seront passionnément intéressés et profondément émus. Et qui ne le serait pas au récit de l'admirable dévouement de Paule de Montgrand pour la famille de l'étameur, devenu fou, et en particulier pour sa pauvre petite fille, surnommée Polichinelle à cause de sa difformité ? Qui ne maudirait l'infâme Tiburce Danglès et sa digne sœur Léa ? Qui, enfin, ne serait heureux du dénouement imprévu, grâce auquel le bonheur revient enfin dans la famille de Montgrand, si cruellement éprouvée ?

A partir du samedi 17 octobre, il paraîtra régulièrement tous les samedis une livraison de douze pages, avec de très belles illustrations. Chaque livraison sera vendue dix centimes chez tous les libraires, marchands de journaux et dans les gares. L'ouvrage sera complet en vingt-deux livraisons.

Suivant notre habitude, pour permettre à ceux de nos lecteurs qui n'habitent pas à proximité d'un libraire de posséder néanmoins le *Château des Abymes*, nous accepterons des abonnements de 2 francs pour l'ouvrage entier, moyennant quoi nous enverrons aux abonnés deux livraisons tous les quinze jours. Les demandes de souscription doivent être adressées à M. HENRI GAUTIER, éditeur, 55, quai des Grands-Augustins, à Paris.

# LE MARIAGE DU DÉPUTÉ[1]

PAR

JEANNE DE LIAS

XIX (*Suite.*)

Six heures du soir : un coup de sonnette retentit. Une sorte d'intuition avertit la mère et la fille. Elles se regardèrent au même moment et Lucie rougit. Elle leva les yeux vers la glace posée en face d'elle et vit avec satisfaction que ses cheveux savamment ondulés n'étaient pas défaits, et que les bijoux sévères de jais à monture d'or attachés à son col et à ses oreilles faisaient avantageusement ressortir ses yeux noirs et son teint mat de brune, en ce moment légèrement rosé. Déjà la femme de chambre annonçait M. Saint-Aubain.

Jacques s'inclina respectueusement devant Mme Benoisit qui se levait, empressée, pour lui offrir un siège. Puis son regard alla vers la jeune femme et s'arrêta sur elle avec une vive expression d'intérêt et de sympathie.

— Ma fille, lui dit Mme Benoisit, à qui ce mouvement n'avait pas échappé.

Puis, s'adressant à Lucie :

— M. Saint-Aubain, notre bienfaiteur.

Ce mot, d'une reconnaissance un peu tapageuse et, en somme, pas encore justifiée, choqua légèrement la délicatesse très chatouilleuse de Jacques.

— Oh ! je vous en prie, madame, protesta-t-il. Je vous dois des excuses d'ailleurs pour avoir tant tardé à venir vous parler de l'affaire que vous m'avez confiée, mais j'ai si peu de temps à moi !...

— Nous avons d'autant plus à vous remercier, monsieur, de vous être dérobé à vos occupations si importantes pour venir jusqu'à nous.

C'était Mme Benoisit qui parlait encore, bien entendu. Lucie avait posé sa tapisserie sur la table et elle écoutait avec l'air froid et poliment attentif que donne la grande habitude du monde, les premiers mots échangés entre sa mère et Jacques Saint-Aubain.

— J'ai parlé moi-même au ministre, il y a deux jours, disait Jacques. Je lui ai représenté tous vos titres et, continua-t-il, cherchant un peu ses mots et regardant encore avec cette expression de bonté compatissante la jeune femme, je lui ai exposé la situation si digne d'intérêt de Mme Rousselin...

Ce regard et l'accent dont ces paroles étaient dites, cette crainte visible de raviver ses douleurs, même en les effleurant, tout cela fut parfaitement compris et senti par Lucie.

L'impression qu'elle avait éprouvée à la Chambre des députés, la première fois qu'elle s'était trouvée en présence de cet homme, la préoccupation involontaire qui l'avait hantée depuis, se changeaient maintenant en une émotion très douce et d'un caractère étrange... Oubliant le langage tout fait des conventions mondaines, elle lui dit à la fois avec simplicité et avec élan :

— Vous êtes bien bon, monsieur.

— Oh ! madame, répondit Jacques avec la même spontanéité, ce que je puis faire pour vous est bien peu de chose en comparaison du désir que j'aurais de vous être utile ; j'ai ressenti bien vivement, je vous assure, la catastrophe si inattendue et si cruelle qui vous a séparée du mari que vous aimiez !

Une larme vint aux yeux de Lucie et elle frissonna légèrement, car son imagination de femme impressionnable et un peu névrosée lui montrait le fantôme attristé de Jean-Paul venant se dresser en ce moment entre elle et Jacques Saint-Aubain.

La pitié de Jacques apparaissait plus profonde et plus douce sur son visage et dans l'accent de ses paroles. En voyant de près cette femme à qui sa tristesse et ses vêtements noirs faisaient comme une auréole autour de sa jeunesse et de sa beauté, en la voyant l'appeler à son aide dans cette détresse, lui, Jacques Saint-Aubain, il se sentait dominé par tout ce qu'il y avait de meilleur

1. Voir l'*Ouvrier* depuis le 29 juillet 1896.

au fond de sa riche et généreuse nature : la compassion, le respect, le dévouement, le penchant naturel de la main forte et loyale à se tendre vers le faible et l'infortuné pour le relever et le secourir. Il y avait tout cela dans le cœur de Jacques, et Mme Benoisit y voyait bien encore autre chose...

Il se leva, donnant au sujet de la supplique adressée au ministre les meilleures espérances et, pris d'une nouvelle compassion devant ce salon si fréquenté naguère sans doute et maintenant désert, il demanda courtoisement aux deux femmes la permission de revenir les voir quelquefois à leur jour... Il ne savait pas à quel point il comblait les désirs de l'une et de l'autre.

Lorsque M. Saint-Aubain fut parti, Lucie demeura pensive. Elle ne pouvait cependant pas se figurer déjà qu'il l'aimait puisqu'il y en avait une autre là-bas, Lucie ne s'en souvenait que trop, une autre qui possédait le cœur de cet homme et pour laquelle, en pleine Chambre, il avait pleuré.

Mais il venait de se montrer si plein de délicate sympathie pour elle, si chaleureusement disposé à lui rendre service ; il avait paru si touché de sa solitude et de son deuil ! Il avait dû aussi la trouver jolie, malgré tout, et mieux habillée et mieux élevée que sa petite paysanne. Et puis, il semblait ému... « Peut-être est-il pris déjà sans s'en douter !... » et avec le sentiment le plus insupportable qui soit au monde, celui que nous nommerons la fatuité féminine, elle se rappelait plusieurs conquêtes aussi promptes qu'elle avait faites dans sa toute jeunesse, avant son mariage... et Rousselin lui-même...

Oh ! Jean-Paul, pourquoi reviens-tu toujours, spectre importun, à tous les détours de la route où passe la rêverie de ta jeune veuve suivant son nouveau roman !... Le front de Lucie encore une fois s'assombrit au souvenir du mort qui la hante comme un reproche...

Elle s'était bien toujours doutée, malgré tout, que, si elle avait plu très vite à Rousselin, il ne l'avait cependant pas épousée uniquement par amour, et que sa fortune était entrée en ligne de compte. Mais Lucie avait accepté avec orgueil et avec joie cette position de député qui comblait aussi les vœux de sa mère, et la vie brillante et le monde spécial que ce mariage lui ouvrait. Et, reprenant involontairement le fil de sa rêverie, elle venait à penser que, dans quelques mois peut-être, un an au plus, cette même existence pourrait recommencer pour elle au bras d'un nouveau mari dont elle aurait tant de raisons d'être fière, et qui, celui-là du moins, l'épouserait parce qu'elle aurait conquis son cœur.

Elle causait intérieurement de tout cela, pendant de longues heures, le front penché, les lèvres muettes, les yeux sur son ouvrage, avec les interminables guirlandes de feuilles brunes et dorées, et les oiseaux et les papillons dont elle brodait délicatement les ailes. Elle se gardait de confier à sa mère ces pensées dont elle eût rougi si elle en avait dit un seul mot. Mais Mme Benoisit n'avait aucun besoin des épanchements de sa fille pour deviner à bien peu de chose près ce qui se passait en elle ; et, comme elle comptait atteindre sûrement son but, elle laissait cette fantaisie voisine de l'amour occuper l'imagination de sa fille et en chasser peu à peu les souvenirs de deuil, feignant de ne rien voir ni comprendre alors que, si aisément, elle devinait tout.

Elle entraînait Lucie maintenant, chacun des beaux jours d'été, sur le soir, vers le Luxembourg ou les Tuileries, ces jardins où Paris, qui veut et croit tout posséder, se donne à lui-même une illusion de grand air et de campagne ; promenades bien assez champêtres, d'ailleurs, pour des mondaines telles que Lucie et sa mère. Ces sorties redonnaient à la jeune femme des couleurs et de la santé. La distraction surtout, bien plus que l'air anémié de la grande ville, lui était bonne, et peut-être aussi l'espérance joyeuse et folle qui murmurait au fond de son cœur.

Mme Benoisit était heureuse, comme l'eût été toute mère, de voir la tristesse et la langueur de sa fille s'en aller. Cette laine noire et ce crêpe lui pesaient lourdement encore aux épaules frêles de son enfant. Pour elle, qui n'était en somme que la belle-mère du défunt, elle l'avait déjà bien allégé, ce deuil. La soie et les dentelles avaient reparu et l'on sentait que la couleur noire encore conservée s'égayerait bientôt d'un peu de mauve. Les modifications étaient nécessairement, pour la jeune veuve, plus timides et plus lentes. Cependant le voile de crêpe avait été remplacé par un long voile de tulle attaché à la capote, toute mignonne et petite, posée coquettement dans les cheveux frisés. Une voilette de tulle noir pointillé de blanc, très seyante, était appliquée sur le visage ; des nœuds de rubans, posés sur les épaules, faisaient valoir les manches très bouffantes ; des fanfreluches ornaient le corsage, élargissant les épaules et faisant paraître d'autant plus fine la taille que moulait un corsage bien ajusté... Enfin le deuil s'agrémentait le plus possible, attendant impatiemment l'époque où les convenances mondaines lui permettraient de disparaître tout à fait.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

O Rousselin, repose en paix...

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Mais à quoi bon recommencer toujours cette lamentation funèbre ? Rousselin était dans son éternité, et sa jeune femme songeait, comme bien d'autres, à recommencer la vie.

Aux réceptions du mercredi, le salon conservait son aspect discret et austère. Quelques connaissances d'antan y revenaient, car Mme Benoisit s'était remise à faire quelques visites, et Lucie commençait à accompagner sa mère chez un très petit nombre d'amis. Cela ferait bon effet, pensait Mme Benoisit, que M. Saint-Aubain rencontrât un peu de monde lorsqu'il viendrait ; un peu, mais pas trop... afin que l'atmosphère restât intime et que ce célibataire au cœur débordant éprouvât l'illusion et l'attirance d'un foyer de famille.

Pour que rien ne pût heurter les convictions un peu ombrageuses du journaliste catholique et conservateur, Mme Benoisit mettait à son ancien radicalisme une prudente sourdine :

— Ce pauvre Jean-Paul, disait-elle à Jacques d'un ton confidentiel et en baissant la voix, afin que Lucie, causant avec d'autres personnes, ne pût entendre..., c'était un parfait honnête homme, un homme supérieur ; mais, sur certains points, un peu exagéré, un peu... emballé. Il se laissait parfois emporter trop loin... au point de vue religieux surtout, et moi, qui ne pouvais le désavouer, le blâmer ouvertement, j'en ai bien souvent gémi en secret. J'ai toujours tâché de dissimuler ce côté des choses à ma fille, vous le comprenez, elle qui a toujours conservé ses pratiques pieuses du couvent...

Jacques, le naïf, se sentait sincèrement édifié ; il songeait en lui-même que le monde est vraiment bien méchant et que l'on avait singulièrement exagéré les opinions subversives de cette excellente Mme Benoisit.

Les relations se nouèrent tout naturellement. Jacques éprouva bientôt un sincère plaisir à se trouver entre ces deux femmes, l'une réellement intelligente et sachant causer, l'autre gracieuse et touchante par la résignation silencieuse avec laquelle elle portait son malheur. Ce qui l'attirait plus puissamment encore auprès d'elles, c'étaient les liens que ces dames conservaient avec le cher pays de Moudang, et, par les vieux Rousselin, avec la famille Audibert. Mme Benoisit se hasarda une première fois à lui parler de la ferme de Saint-Landry et de ses habitants, et Jacques répondit de manière à prouver qu'il ne nourrissait aucune rancune contre son ancien concurrent. Tout en ayant soin d'élever comme une barrière de réserve entre les indiscrétions possibles de ces dames et son amour il était trop peu dissimulé pour ne pas laisser deviner à la clairvoyante Mme Benoisit que ce sujet de conversation lui était agréable.

— Hélas ! ce sujet est dangereux aussi, se disait la belle-mère en espérance, puisqu'il reporte la pensée de M. Saint-Aubain vers son ancienne petite fiancée ! Mais il faut se servir de cet appât comme de tout autre pour l'attirer dans notre salon. C'est comme les veufs dont on commence à apprivoiser la douleur en leur parlant de la femme défunte, pour les faire arriver ensuite tout doucement à une seconde union avec la personne qui sait si bien compatir à leurs sentiments.

Et Jacques, lui-même, sans préméditation aucune, n'avait-il pas parlé à Lucie de Rousselin ?

Mme Benoisit, on le voit, eût fait un diplomate distingué.

Et tandis que Jacques Saint-Aubain, devenu déjà un fidèle du mercredi, paraissait se plaire de plus en plus dans la société de la mère et de la fille, l'affaire du bureau de tabac allait assez rondement son petit chemin.

Il faut bien se garder de croire qu'elle ne fût qu'un simple prétexte trouvé par Mme Benoisit pour se mettre en rapport avec Jacques. C'était au contraire aux yeux de cette femme de tête une seconde affaire parallèle à la première, moins importante, sans doute, mais dont il fallait s'occuper avec un soin égal. Peut-être, si M. Saint-Aubain épousait Lucie, ne pourrait-il et ne voudrait-il pas conserver le bureau de tabac accordé à sa femme. Mais, en somme, si probable que fût ce mariage, il pouvait manquer, on ne sait pas... et, dans ce cas, le bureau de tabac toujours resterait. Et même, dans l'hypothèse du mariage, celle à laquelle Mme Benoisit s'arrêtait de préférence, supposant que le bureau d'abord obtenu fût généreusement refusé par le député, c'était un titre acquis pour renouveler plus tard la demande... Tant de choses peuvent arriver ! Le suffrage universel est inconstant, et une nouvelle élection serait peut-être moins favorable à M. Saint-Aubain. D'ailleurs... il faut savoir tout envisager... ce second mari pouvait, lui aussi, mourir prématurément comme le premier, d'autant plus qu'il avait bien quinze ans de plus que Lucie, et la veuve reprendre tous ses droits aux faveurs gouvernementales. Il fallait donc sérieusement, dès à présent, tâcher d'atteindre ce premier but. Mme Benoisit y mettait toute sa persévérance naturelle, Jacques Saint-Aubain toute son influence et sa bonne volonté. Cette action commune nécessitait de fréquentes relations entre les dames Benoisit et Jacques, et ceci était pour le mieux par rapport au projet principal.

## XX

### LES QUATRE FILLES DE M. AUDIBERT

Des événements se passaient à Saint-Landry pendant ce temps-là. La seconde et la troisième des demoiselles Audibert, Pauline et Blanche, avaient été demandées en mariage par deux hobereaux-bourgeois du pays. Les partis étaient à peu près sortables, M. Audibert aurait donné volontiers son consentement et Marthe elle-même eût vu ces unions sans peine. Les deux jeunes filles

refusèrent. Pourquoi ? Blanche ne le savait pas trop ou, tout au moins, elle en donnait des raisons qui n'étaient pas bien bonnes. Cela l'ennuyait de quitter Saint-Landry. Ce monsieur demeurait dans le Louron, — à quelque quinze kilomètres, jugez donc! — c'était trop loin ; et puis, elle ne l'avait jamais vu avant le moment de sa demande ; elle voulait connaître de plus longue date celui qui serait son mari, et puis blanc et puis noir... Moi, je suis de l'avis de Mlle Marthe, qui la soupçonnait d'avoir quelque secrète sympathie pour ce rustre de docteur Delprat avec qui l'on était brouillé, d'ailleurs, depuis les élections.

Pauline avait un motif plus déterminé et meilleur. Voilà bien longtemps qu'elle attendait l'heure favorable, l'occasion providentielle de déclarer à son père et à sa sœur aînée ce qu'elle avait dans le cœur. Justement, depuis quelques mois, sa santé jusqu'alors chancelante se raffermissait, et c'était là aussi pour elle un avis du ciel. Il fallait obéir à la voix qui l'appelait, il fallait marcher au sacrifice, il fallait affronter l'épreuve. Cette épreuve est grande toujours et le moment toujours très douloureux, si forte et si vraie que soit la sainte vocation qui remplit l'âme, le moment de parler à ceux qu'on aime de la suprême séparation et du départ sans retour.

Marthe avait deviné depuis longtemps les pieuses aspirations de sa sœur cadette. L'aveu de Pauline lui arracha bien quelques larmes, mais elle l'encouragea cependant et doucement la soutint. La santé de la jeune fille, à peine raffermie, lui donnait bien des inquiétudes; seulement elle croyait à la réalité de sa vocation et elle était persuadée que le devoir comme le bonheur de Pauline se trouveraient uniquement pour elle dans la sainte vie où, depuis sa toute jeunesse, elle se sentait attirée. Cet appui trouvé auprès de sa sœur aînée fut bien précieux à la future postulante ; elles étaient deux maintenant, et ce n'était pas trop pour présenter la difficile requête à M. Audibert.

La communication de ses deux filles, faite avec timidité et accompagnée de toutes les précautions oratoires possibles, n'en porta pas moins un coup bien douloureux au cœur de l'excellent M. Audibert. Il jeta d'abord feu et flamme, disant que jamais il ne consentirait à laisser Pauline se faire religieuse; que, si elle persistait dans sa résolution, il faudrait qu'elle partît malgré lui... Notez que le brave homme, assez bon chrétien dans sa vie privée, parlait uniquement au nom de sa tendresse paternelle et qu'il ne se mêlait pas, dans sa résistance, le moindre grain d'anticléricalisme.

On le laissa dire, on le laissa faire. Pendant un certain temps, Pauline et Marthe ne parlèrent plus de rien. Puis doucement, prudemment, elles revinrent à la charge. Elles avaient gagné Blanche à leur parti, en dépit du chagrin de la jeune fille à la pensée de perdre sa sœur. Quant à Gabrielle, malgré le gémissement de son cœur en présence de la séparation, elle jugeait comme Marthe que Pauline, privilégiée d'être l'élue de Dieu, devait, malgré tous les brisements inévitables, suivre son saint attrait et marcher dans sa voie.

Pour consoler M. Audibert et diminuer ses répugnances, ses filles, maintenant toutes conjurées contre lui, faisaient valoir à ses yeux cette considération bien faite pour faciliter son sacrifice, que l'attrait de Pauline ne l'appelait ni chez les Carmélites, ni chez les Clarisses, ces ordres si sublimes et si sévères où une muraille inflexible s'élève entre la religieuse et le reste des vivants. Pauline voulait s'en aller simplement dans une congrégation vouée à l'enseignement et aux œuvres de charité, très estimable, très sainte, très régulière et d'un excellent esprit religieux, mais *point cloîtrée*, et que M. Audibert connaissait bien, d'ailleurs, les Filles de la Croix de Saint-André.

On le tourmenta, on le pria, on le raisonna tant, ce pauvre cher homme, qu'il finit par consentir, et Pauline, le cœur un peu meurtri, mais l'âme joyeuse, quitta la maison paternelle pour le noviciat.

Gabrielle et Marthe eurent la même impression qu'elles se communiquèrent parce qu'elles n'avaient pas de secret l'une pour l'autre. Leur père était bien bon au fond et il les aimait toutes tendrement... Puisqu'il avait cédé pour la vocation de Pauline, il finirait bien par se laisser fléchir pour le mariage de Gabrielle. Il ne fallait que savoir attendre et laisser venir le moment.

Tout en encourageant ainsi sa sœur, Marthe avait une arrière-pensée pénible. Sa propre expérience dans son unique et douloureux roman l'avait rendue sceptique à l'endroit des hommes. Elle savait bien que Gabrielle garderait toujours son cœur à Jacques... Mais lui, Jacques, le brillant journaliste, le député déjà en vue, aimerait-il toujours la petite Gabrielle ?... Mais, malgré son désir de préparer l'enfant à une déception possible, elle n'eut pas le courage de lui suggérer un doute aussi cruel.

L'entrée au couvent de Pauline eut une grande et heureuse influence sur Gabrielle. La courageuse immolation de sa sœur développa, affina en elle le sens du sacrifice. Elle comprit que, pour avoir une vraie valeur morale, pour répondre aux desseins de Dieu sur chacun de nous, il fallait savoir souffrir, et, au lieu de se laisser abattre par l'épreuve, on devait, selon le sublime enseignement de l'Évangile, marcher courageusement, chacun dans son chemin, en portant sa croix!

C'est là une grande science et une science difficile que l'on met souvent bien longtemps à apprendre, quoique la leçon nous en soit faite chaque jour par les mille épreuves de la vie. Il était avantageux pour Gabrielle qu'elle le comprit au moment de sa toute jeunesse afin de savoir orienter sa vie et laisser arriver jusqu'à leur plein épanouissement les germes de force et de vertus déposés par Dieu au fond de son être moral.

Le spectacle du sacrifice de sa sœur lui fit donc accepter courageusement la douleur qu'elle éprouvait d'être séparée de Jacques. Elle aurait cru manquer à ce qu'elle devait à son père, à ce qu'elle se devait à elle-même, en entretenant avec son ancien fiancé une correspondance secrète. Jacques Saint-Aubain ne lui aurait jamais, d'ailleurs, demandé rien de semblable. C'était dur cependant d'être sans nouvelles l'un de l'autre, de ne plus recevoir de Paris les messages si impatiemment attendus, et de ne plus écrire elle-même les longues lettres à plusieurs feuillets avec des fleurettes de la montagne à leurs plis... N'importe! il fallait secouer la mélancolie dangereuse et malsaine, reprendre la vie, s'adonner au travail. Il y a beaucoup à faire dans une maison de campagne telle que la ferme de Saint-Landry. Le départ de Pauline laissait au foyer une place vide et, pour les mille et un détails du ménage, une ouvrière de moins. Gabrielle manifesta la volonté de prendre pour elle la tâche abandonnée de l'absente. Marthe, voyant que le travail allait être pour sa jeune sœur le salut, seconda de son mieux cette bonne disposition.

*(La suite au prochain numéro.)* JEANNE DE LIAS.

# RECETTES DE LA SEMAINE

**Remède contre la toux du rhume et la toux chronique**

Sirop de capillaire ............... 3 cuillerées.
Eau-de-vie ....................... 3 —

Mêlez et versez dans une tasse de tisane de 4 fleurs très chaude. Buvez étant au lit, le soir ; recommencez 3 jours cette tisane infaillible.

UNE AIGLONNE

**Nettoyage des cadres dorés.**

Voici un moyen des plus simples. Prendre une éponge très douce, l'humecter légèrement d'esprit-de-vin, la passer sur le cadre, et laisser sécher. Evitez de frotter et, par conséquent, ne vous servez jamais de linge.

**Nettoyage de l'encre sur les tapis.**

Nous avons déjà donné une recette à cet effet. Nous nous empressons, cependant, de communiquer encore celle-ci qui vient de nous être transmise.

On lave d'abord à l'eau, puis on imbibe la partie tachée d'une dissolution d'acide oxalique (sel d'oseille), et l'on rince ensuite à grande eau.

Il pourrait se faire que la couleur ait été rongée : dans ce cas, on essaie de la faire revenir — dans la mesure du possible — avec de l'ammoniaque.

**Encre noire inaltérable [1]**

On fait bouillir un instant 500 grammes d'eau. On retire du feu et l'on y met 50 grammes de sulfate de fer, autant de gomme arabique, 75 grammes de noix de galle, le tout bien concassé. On y ajoute 4 grammes de sucre et en couvre bien le pot. On laisse infuser pendant trois jours et on a une excellente encre noire qui sera encore bien plus limpide, si on prend soin de la filtrer.

**Encre rouge [2].**

On verse 150 grammes d'eau bouillante sur 15 grammes de cochenille noire en poudre, 8 grammes de crème de tartre en poudre, et autant d'alun en poudre aussi. On remue bien pendant un quart d'heure, puis on filtre et on conserve, dans un flacon, cette encre qui sera d'un beau rouge.

**Encre bleue [3].**

On fait une pâte avec 100 grammes de bleu de Prusse, 10 grammes d'acide oxalique (sel d'oseille), et avec une quantité d'eau suffisante pour former un tout homogène. On délaie ensuite cette pâte dans l'eau. La couleur en est très belle.

**Mastic pour raccommoder la porcelaine [4].** (Recette demandée.)

On fait bouillir pendant cinq ou six minutes, dans une eau pure, un morceau de verre blanc : on le pile ensuite et on en passe la cendre à travers un tamis fin. Puis on broie cette cendre avec un blanc d'œuf. — La ténacité de ce mastic inventé par les Chinois est telle que les parties rejointes ne se séparent jamais, lors même que la porcelaine serait cassée de nouveau.

1. Procédé tiré du *Trésor des Familles*, par Louis Bonconseil ; 1 vol. in-8° relié toile. Prix *franco* : 5 francs.
2. *Trésor des Familles.*
3. *Trésor des Familles.*
4. *Trésor des Familles*

# CHRONIQUE HEBDOMADAIRE

LES FÊTES DONNÉES EN L'HONNEUR DU TSAR. — DÉCORATION DES BOULEVARDS, DES CHAMPS-ÉLYSÉES ET DE LA PLACE DE L'HOTEL-DE-VILLE. — COUP D'ŒIL FÉERIQUE. — ALLÉGRESSE GÉNÉRALE. — DE CHERBOURG A PARIS. — LA REVUE DE CHALONS. — L'EXPOSITION DES CHATS. — LES BOURGEOIS DE BRUXELLES ET PHILIPPE DE CASTILLE. — UN ORGUE FÉLIN. — INNOVATION CURIEUSE AUX GRANDES MANŒUVRES. — LES PIGEONS ÉCLAIREURS. — 80 KILOMÈTRES A L'HEURE. — LA STATUE DORÉE DE SAINT-MICHEL. — NOBLE SYMBOLE. — LE PALLADIUM DE LA PATRIE.

Tous les Parisiens et tous les provinciaux accourus à Paris sont encore sous le charme des merveilleuses fêtes offertes par la France à l'empereur et à l'impératrice de Russie; quelle splendide réception! quel coup d'œil féerique! Les grands boulevards, le boulevard Saint-Germain, les boulevards Saint-Michel, du Palais, Sébastopol, de Strasbourg, avaient chacun leur décoration particulière. Mais c'est surtout dans l'avenue du Bois de Boulogne, aux Champs-Elysées, et sur la place de l'Hôtel-de-Ville que les architectes et les décorateurs avaient déployé toutes les ressources de leur art. Des deux côtés de l'avenue des Champs-Elysées s'élançaient de hautes colonnes rostrales distantes de quarante mètres. portant sur leur chapiteau d'azur l'aigle russe à deux têtes. Des guirlandes de fleurs et des girandoles de globes blancs, illuminés le soir, reliaient ces magnifiques pilastres. Au-dessus de l'avenue Victoria planaient de lumineuses arcades, étincelantes de feux multicolores. Au débouché de ces arceaux, apparaissait soudain la façade de l'Hôtel de Ville constellée de lumières. Enfin, sur les deux terre-pleins de la place de l'Hôtel-de-Ville, deux grands hémicycles à plan incliné, formés de douze colonnes enguirlandées, portaient deux orchestres dont les accords mêlaient leur harmonie à la joie des couleurs. Mais je renonce à décrire toutes ces splendeurs; parmi mes lecteurs, un grand nombre, j'en suis sûr, ont profité des facilités offertes par les Compagnies pour venir à Paris et s'associer à l'allégresse générale. Le tsar doit être maintenant édifié sur la sincérité de nos sympathies. A partir du moment où il a mis le pied sur le sol national jusqu'au jour où il a pris congé de nous, son voyage n'a été qu'une marche triomphale. De Cherbourg à Paris, les populations rurales et urbaines ont pour ainsi dire fait la haie sur le passage du train impérial; à chaque station d'enthousiastes acclamations saluaient l'hôte de la France. A Paris. les vivats ont semblé redoubler. A part quelques collectivistes grincheux qui poursuivent de leurs haines toutes les autorités et tous les pouvoirs, nos divers partis politiques ont fait trêve à leurs querelles et ont offert à Nicolas II le spectacle d'un peuple unanimement épris du loyal et puissant allié qui est venu mettre sa main dans la nôtre.

La revue de Châlons a clos dignement la série des fêtes. Ces 70.000 fantassins, cavaliers et artilleurs qui ont défilé dans les plaines catalauniques, sous les regards de l'empereur Nicolas II, ont montré à l'Europe que la France pouvait opposer à l'armée allemande une armée non moins solide et non moins bien disciplinée.

***

Il n'y a pas eu assez d'expositions d'animaux cette année. On en a organisé une qui a touché le cœur des douairières : l'Exposition des Chats.

Après les concours de race chevaline, porcine, canine, on attendait impatiemment le tour de la race féline! Eh bien! cela ne s'est pas trop mal passé! Ce concours nous a même passablement divertis.

M. de Buffon prétend que le chat n'est tolérable dans nos maisons que parce qu'il est l'ennemi mortel d'un hôte plus incommode encore. Nous ne sommes pas tout à fait de l'avis du seigneur de Montbard, et, sans vouloir absolument réhabiliter le chat, il nous est impossible d'oublier que cet animal est le compagnon de bien des veuves inconsolables.

Que de vieilles dames, ayant doublé la cinquantaine, sans parents, sans amis, à part un héritier, cousin au dixième degré, qui convoite leur petit pécule, périraient d'ennui et seraient consumées par la tristesse si le bel angora ne se couchait à leurs pieds avec un harmonieux ronron peuplant la solitude de leur réduit provincial!

Puis cette bête calomniée a la sympathie des gens de lettres. Comment cela se fait-il? Je l'ignore. On pourrait vous citer bon nombre de poètes, de littérateurs, d'historiens qui ont adulé cette victime du balai des concierges. Crébillon couchait avec une demi-douzaine de chats sur son lit; Montaigne les considérait comme les meilleurs compagnons de ses veillées studieuses; Baudelaire se laissait aller à de profondes rêveries en contemplant les prunelles changeantes de ce rôdeur énigmatique, revenant des nocturnes sabbats. Il paraît que Renan, ce briseur d'autels, avait trouvé une idole dans la personne de son angora auquel il ressemblait d'ailleurs comme un frère. Gros matous, l'un et l'autre, dodus et doucereux, ils avaient tous deux l'œil patelin et une griffe aiguë, cachée sous le velours.

François Coppée recueille les chats dans la rue. Sa demeure est devenue une espèce d'orphelinat félin; Barbey d'Aurevilly professait un culte pour sa chatte Desdémone, qui lui rappelait les grands fauves du désert. Et Théophile Gautier ne professait-il pas une sorte de vénération pour ses chats langoureux, qui se plongeaient voluptueusement dans la ouate, comme des pachas d'Orient, épris de luxe, de jouissance et de quiétude? M. Paul Bourget, le « psychologue », interroge un minet célèbre, mélancolique, qui, dit-on, s'appelle Don Juan, sur la *cruelle énigme* de notre destinée.

J'en citerais mille autres; mais c'est assez, j'imagine, pour vous intéresser à l'animal qui a su gagner les tendresses des nombreux rêveurs de notre époque.

***

Être subtil, éminemment complexe, électrisé par l'action et savourant l'oisiveté en dilettante, perfide et plein de câlineries charmantes, le chat est bon enfant quand il n'a pas intérêt à donner son coup de griffe. Il symboliserait à ravir l'époque byzantine et la nôtre qui n'est qu'une imitation du Bas-Empire. Curieux tout de même à étudier, séduisant malgré ses défauts!

Au temps où il était permis de torturer les bêtes pour se divertir et où la Société protectrice des Animaux n'exerçait pas son vigilant apostolat, on avait imaginé des concerts de chats on ne peut plus curieux. Il n'existait pas alors des poètes, des psychologues et des rêveurs, amis passionnés de la progéniture de Rominagrobis pour s'indigner en stances pathétiques des cruautés de l'homme à l'égard de ces aimables matous.

Voici ce que les bons bourgeois de Bruxelles inventèrent un jour pour fêter l'arrivée dans leurs murs du prince Philippe de Castille. Il y eut d'abord des processions, des cavalcades, des spectacles dramatiques, mille cérémonies tour à tour sérieuses et burlesques pour édifier et distraire ce fils d'empereur.

Ce qui l'amusa le plus, ce fut un chariot où se trouvait un ours assis devant un orgue. Cet orgue ne ressemblait pas plus aux autres orgues que l'organiste ne ressemblait aux autres organistes. Il se composait non de tuyaux, mais de longues caisses où une vingtaine de chats étaient enfermés étroitement, laissant à peine leur queue sortir d'un orifice exigu. Ces queues étaient liées par des ficelles attachées aux registres de l'orgue. A mesure que l'ours en pressait une touche, la corde correspondante s'agitait et le chat qui était au bout de la corde laissait échapper un miaulement sonore. Bien entendu, un accordeur émérite avait probablement étudié le cri de ces innocents animaux pour qu'il n'y eût pas une fausse note dans ces burlesques symphonies. Charles-Quint et son fils s'en récréèrent fort.

La première idée de ce concert saugrenu fut sans doute suggérée aux échevins de Bruxelles par le souvenir d'un divertissement encore plus étrange, qui fut imaginé par Louis XI. « ce sage roi » dont parle amoureusement Commines. « Louis XI, nous conte Jean Bouchet, commanda un jour au sieur de Baigne, homme de grand esprit et inventeur de choses nouvelles quant à instruments musicaux, qui le suivait et était à son service, qu'il lui fît quelque harmonie de pourceaux, pensant qu'on ne le saurait jamais faire.

« Baigne ne s'ébahit, mais lui demanda de l'argent pour ce faire, lequel lui fut incontinent délivré, et fit la chose aussi singulière qu'on n'avait jamais vue, car d'une grande quantité de pourceaux de divers âges, qu'il assembla sous une tente ou pavillon couvert de velours, au-devant duquel pavillon il y avait une table de bois toute peinte, avec certain nombre de marches, il en fit un instrument organique, et ainsi qu'il touchait les dites marches, avec petits aiguillons qui touchaient les pourceaux, les faisait crier en tel ordre et consonnance que le roi et ceux qui étaient avec lui y prirent plaisir. »

***

Ce ne sont pas assurément les Egyptiens qui eussent pris plaisir à cette cruelle exploitation du talent musical des chats et des porcs. Ils honoraient les uns et les autres, les chats surtout, comme des dieux. S'il mourait dans une maison d'Alexandrie le moindre chaton, tout le monde prenait le deuil; on se rasait les sourcils, et le défunt était embaumé, entouré de bandelettes et porté à Bubaste, où on l'inhumait avec tous les honneurs de l'apothéose.

Et Diodore de Sicile nous apprend que le respect pour cet animal était si grand chez les Egyptiens, qu'à une époque où le roi Ptolémée recherchait l'amitié des Romains et avait le plus d'intérêt à les ménager, il ne put empêcher que le peuple ne mît à mort un citoyen de cette nation qui avait tué un chat par mégarde.

La pauvre bête n'est plus aujourd'hui l'objet de cette vénération. Elle se contenterait même de la pitié dont les collégiens et les enfants de l'école ne lui font pas toujours l'aumône. Il n'est pas sous le soleil une créature plus persécutée, plus outragée par

les bambins en vacances. C'est le point de mire des cailloux et des pierres que lui décochent les plus adroits. Cet âge est sans pitié, a dit Victor Hugo, en répétant le mot de La Fontaine, à propos d'un enfant qui persécutait un crapaud, mais les grandes personnes ont-elle plus d'humanité pour les chevaux exténués?

S'il y a une morale à tirer de tout ceci, c'est que les petits et les grands enfants sont naturellement peu susceptibles de compatir aux souffrances des bêtes. Je pourrais tirer de cette observation peu favorable à l'homme tout un thème sentimental à développer d'un ton élégiaque. Vous m'excuserez de n'en rien faire.

***

Une innovation curieuse à signaler. Pendant les dernières manœuvres, un officier de dragons, le capitaine Reynaud, a promené d'étapes en étapes des pigeonniers mobiles, destinés à servir d'estafettes. Tout le monde sait que les éclaireurs, après avoir tâté l'ennemi, sont obligés de revenir eux-mêmes rapporter au quartier général les renseignements qu'ils ont recueillis. Quelle que soit leur audace, ces intrépides soldats ne peuvent s'avancer bien loin, sous peine d'être pris infailliblement et, quelle que soit leur célérité, il leur est difficile de parcourir au retour plus de huit ou dix kilomètres à l'heure. Eh bien! donnez à ces braves gens un messager rapide et sûr qui leur permette de faire parvenir une dépêche à destination, et vous verrez de quels miracles ils seront capables. Aujourd'hui, grâce au capitaine Reynaud, ce messager est tout trouvé : c'est le pigeon qui, lesté de sa légère dépêche, revient fidèlement au camp, en parcourant non plus dix, mais quatre-vingts kilomètres à l'heure. Il faut donc que désormais l'éclaireur nouveau modèle emmène avec lui ses porteurs de dépêches. On a d'abord imaginé de confier à l'estafette une cage garnie d'un ou de deux pigeons; mais, seul ou non, l'oiseau s'agitait et mutilait ses ailes en se débattant contre les barreaux de la prison; alors, on lui a donné non une cage, mais une vraie boîte où il reste forcément immobile. La boîte épouse exactement, en effet, la forme du pigeon; elle s'ouvre en deux comme une coquille autour de sa charnière. On glisse dans l'habitacle le pigeon qui plie ses ailes et ses pattes et s'y tasse à la manière d'un mollusque entre les deux valves de sa maison. La tête seulement passe par une ouverture et c'est merveille de voir l'oiseau remuer, curieux et inquiet sous le casque qui le protège; on a d'abord fait la boîte en aluminium, mais ce réceptacle avait alors l'inconvénient de s'échauffer trop facilement. On le construit aujourd'hui comme une cage avec des petites baguettes d'osier; bien fermée, on peut la secouer et la ballotter sans dommage pour la jolie bête qu'elle enferme. La boîte tourne et saute en l'air comme une omelette : le pigeon ne souffre pas. Un cavalier peut passer autour de sa ceinture quatre pigeons ainsi logés; un pigeon peut demeurer quarante-huit heures dans sa cellule. Chaque oiseau porte cousu sous sa queue un petit tube d'aluminium, pas plus long que le petit doigt. Le tube est ouvert; on y enferme un papier quelconque de dimension suffisante pour contenir le texte de la dépêche, et, au besoin, un bout de croquis tracé à la hâte.

Le poids peut atteindre celui de deux lettres ordinaires. On ferme le tube simplement en appuyant sur le bout. Alors, ouvrez la boîte : le pigeon file à tire-d'aile, laissant le cavalier qui, désormais, a rempli sa mission et se tirera d'affaire comme il pourra. Ce qu'il y a dans tout cela de plus extraordinaire, c'est que le pigeon retrouve dans l'espace son pigeonnier, même si ce pigeonnier s'est déplacé depuis le départ de l'estafette. Ici, le pigeonnier est une vulgaire voiture où roucoulent vingt pigeons captifs dans une spacieuse cage. Ces vaillants oiseaux appartiennent à une race spéciale améliorée longuement et à grands frais par un éleveur suédois.

***

« L'étranger qui se rendait au Mont-Saint-Michel par la grève de Pontorson, quand le soleil commence à descendre vers son couchant, apercevait — raconte Charles Nodier — sur un disque de fer la figure de l'Archange enveloppée des traits du jour comme d'une auréole et prête, suivant les besoins du monde, à prendre son vol vers la voûte céleste ou l'arrêter sur la terre. Saisi d'une religieuse terreur, il se prosternait avec respect et se livrait à la prière jusqu'à ce que les feux du crépuscule se fussent éteints à travers le feuillage des figuiers et des amandiers de la montagne. »

Dans ce passage, l'auteur de la *Fée aux Miettes* fait allusion à la statue dorée de l'Archange, qui étincelait jadis, comme une gerbe de flammes, au sommet de la flèche de la basilique. L'incendie de 1594 fondit la statue et culbuta le clocher. Il était réservé à notre siècle de réparer ce désastre. Dans deux ans, la vieille abbaye montoise aura tout à la fois reconquis sa tour romane, son pinacle, ses clochers et sa statue!

C'est au sculpteur Frémiet que le ministre des Beaux-Arts a confié le soin de remplacer l'effigie dorée qu'un pape avait offerte à l'abbaye montoise. La statue, haute de cinq mètres, est prête. L'Archange — le casque auréolé d'un nimbe et les ailes déployées — élève vers le ciel son épée flamboyante. A la vue du glaive, le dragon essaie vainement de mordre le chapiteau de colonne sur lequel l'archange pose les pieds. Vaincu, il se tord dans les convulsions d'une hideuse agonie.

Noble et consolant symbole! Dans ce saint Michel qui se dressera dans l'air, debout sur Satan terrassé, *immensi tremor Oceani*, la France chevaleresque ne sera-t-elle pas à bon droit tentée de saluer la victoire du droit et la revanche de Dieu? Une antique légende fait de la statue de l'Archange le palladium de la patrie. La Réforme et la Révolution abattirent tour à tour l'image. Pourquoi serait-il interdit d'attendre de sa réintégration l'aube d'un renouveau moral? Un des abbés, Dom Richard de Toustain, semble, dans sa Chronique latine, promettre les plus sérieuses compensations aux restaurateurs de l'effigie sacrée. Acceptons-en l'augure...

OSCAR HAVARD.



*Directeur-Gérant :* HENRI GAUTIER. — Sceaux. Imp. Charaire et Cie.

5 centimes le N° année courante (10 centimes le N° années échues.) N° 2056 TRENTE-SEPTIÈME ANNÉE. — 29 Septembre 1897

# L'OUVRIER

**Journal illustré paraissant le Mercredi et le Samedi**

ABONNEMENT D'UN AN : (104 numéros) France, Algérie et Belgique : 6 francs.

DIRECTION ET ADMINISTRATION : LIBRAIRIE BLÉRIOT, HENRI GAUTIER, SUCCESSEUR, 55, quai des Grands-Augustins, Paris.

ABONNEMENT D'UN AN (104 numéros) Colonies et Étranger (sauf la Belgique) : 7 francs.

## LE FOU DE LA PACAUDIÈRE, PAR HENRY DE BRISAY.



Il fit craquer une allumette, et, se penchant, il reconnut la pauvre Marie. (Voir page 347.)

# LE FOU DE LA PACAUDIÈRE[1]

PAR

HENRY DE BRISAY

## DEUXIÈME PARTIE

### V

### LE SERMENT DE BRYAN

Pendant une heure à peu près, Marie resta étendue sur le corps de son frère, froide et pâle, semblable à une morte. Enfin, un soupir gonfla sa poitrine, elle ouvrit les yeux, passa la main sur son front, puis poussa un cri d'horreur.

Elle venait d'apercevoir son frère, elle venait de se rappeler...

La pauvre enfant se pencha sur Philipp avec une horrible angoisse et colla son oreille contre la poitrine du jeune homme.

Le cœur battait!...

Mais il fallait un prompt secours; sous l'épaule de Philipp, une large flaque rouge allait s'élargissant.

Elle se releva vivement et sortit du hangar.

C'était maintenant le crépuscule; les grillons commençaient à chanter, mais aucun bruit humain ne venait de la campagne assoupie.

Il n'y avait pas à hésiter : Il fallait courir au château. Elle jeta un dernier regard désespéré à Philipp et s'élança en courant.

Voulant couper au plus court, elle s'engagea dans un petit bouquet de chênes qui dominait la berge; mais, au moment où elle le traversait, son pied s'accrocha à une ronce, elle fit un faux pas et tomba sur le sol. Son front porta sur une souche et le choc fut si violent qu'elle perdit connaissance de nouveau. De la route, qui passait à deux pas, personne ne pouvait soupçonner dans l'épais taillis la présence de la pauvre enfant.

Cependant, Pascal Moutonnet, premier garçon de l'Épicerie centrale à La Ferté, qui revenait tranquillement de sa tournée, au trot indifférent d'un vieux cheval, suivait le bord de l'eau, se laissant bercer aux cahots de son cabriolet démoli.

Comme il passait à la hauteur du hangar, son chien Bismarck, un beau braque à l'œil intelligent, s'élança, en aboyant furieusement, dans la direction de la masure.

— Bismarck! appela Moutonnet.

Le chien aboyait toujours.

L'épicier arrêta sa voiture et appela encore :

— Bismarck!

Peine inutile. Le chien, invisible, continuait à faire son vacarme.

— Satané Bismarck! gronda Moutonnet. Attends un peu!

Il descendit du cabriolet et, sans prendre la peine d'attacher la bonne bête, tellement il était sûr de son immobilité, il commença à gravir le talus.

Quand il fut à quelques mètres du hangar, il aperçut d'abord Bismarck qui, le poil hérissé, arc-bouté sur les pattes, aboyait de toutes ses forces.

Le garçon épicier se pencha, puis fit un saut en arrière.

Il venait de voir Philipp.

— Y a un homme! dit-il.

Mais bientôt, honteux de sa peur, il entra sous le hangar et, se penchant, il reconnut Philipp dont le visage était très familier aux habitants de La Ferté.

— Le monsieur du château! fit-il, en voilà une affaire! Mais c'est du sang... Oh! là, là! quel malheur... Est-ce qu'il est mort?

Moutonnet eut encore un mouvement d'appréhension, mais nous devons dire à sa louange qu'il le domina très rapidement et, glissant sa main sous les vêtements du jeune homme, il perçut nettement, quoique très faibles, les pulsations du cœur.

— Y a du bon! fit joyeusement le brave garçon, il vit encore... Mais qu'est-ce que je vas faire? continua-t-il, en se grattant la tête; je peux pas le laisser là, bien sûr... Ma foi! je vas l'emporter jusqu'au château dans ma voiture.

Moutonnet était un gaillard solide. Il put donc soulever Philipp sans trop de peine et le porter jusqu'à son cabriolet où il le hissa sur la banquette. Il reprit sa place, fouetta son cheval et siffla son chien.

Mais Bismarck aboyait encore. C'était maintenant d'un petit bouquet de bois, qui se dressait sur la gauche, que partait la voix du chien.

Tout entier à l'aventure qui venait de lui arriver, le garçon épicier ne fit pas attention à cette nouvelle manifestation de Bismarck, et il poursuivit sa route, pressant le vieux cheval autant qu'il pouvait.

Dix minutes après, il arrivait devant la porte de la basse-cour, sur le seuil de laquelle Husson, le garde, fumait béatement sa pipe.

Moutonnet et Husson étaient de vieilles connaissances. Ils avaient fait ensemble bien des parties de billard au café du Marronnier.

— Bonjour, monsieur Husson, dit le garçon épicier. qui ne savait pas trop comment annoncer la triste nouvelle.

— Bonjour, mon garçon, te voilà bien tard par chez nous?

— Monsieur Husson, c'est un de vos patrons que je vous ramène.

— Un de mes patrons? dit le garde en lâchant sa pipe, qu'est-ce que tu dis donc là?

— Voyez plutôt...

Husson se pencha sous la capote et reconnut Philipp.

— Monsieur Philipp!

— Et même j'ai peur qu'il soit bien abîmé.

— Ah! mon Dieu!... vite, vite, entre dans la cour.

En un tour de main, le garde eut ouvert toute grande la lourde porte, le cabriolet s'engagea sous la voûte et, une minute après, il était dans la cour d'honneur arrêté devant le château.

Daniel Bryan, qui ne comprenait rien à l'absence prolongée de ses enfants, avait déjà envoyé des domestiques dans le parc, qui avaient fait d'infructueuses recherches et, sans être positivement inquiet, il commençait à s'énerver.

— Ne vous tourmentez donc pas, lui disait le père Loisel, ils auront voulu pousser jusqu'à Nanteuil et ils se sont attardés à causer avec des voisins.

— Mais, je ne me tourmente pas, répondait l'Américain.

Et pourtant, il ne pouvait tenir en place. Il allait de la porte à la fenêtre, de la fenêtre à la porte et recommençait sans cesse sa promenade.

Quand il aperçut le cabriolet entrer dans la cour, il sortit du vestibule et demanda à haute voix :

— Qu'est-ce que cela, Husson?

— C'est M. Philipp qu'on ramène, monsieur Bryan.

— Qu'on ramène! Il y a donc eu un accident?

Tout en parlant, l'Américain avait couru à la voiture.

Quand, aux dernières lueurs du jour, il eut pu distinguer la tête pâlie de Philipp, il jeta un cri terrible :

— Il est mort!

— Non, monsieur, non, se hâta de dire Moutonnet, il vit, le cœur bat.

Mais Bryan ne l'écoutait déjà plus. Il avait soulevé Philipp comme une plume, et il le portait au salon. Là, il le déposa avec mille précautions sur un canapé.

Au premier moment et devant ce spectacle imprévu, le père Loisel et sa femme étaient restés muets et paralysés; mais quand la première émotion se fut dissipée, le vieux soldat vint s'agenouiller à côté de Bryan qui, remarquant des taches de sang sur les vêtements du jeune homme, le défaisait rapidement et cherchait la blessure.

— Mais qu'est-il arrivé, mon Dieu! qu'est-il arrivé? répétait la pauvre Mme Loisel.

— Je n'en sais rien, répondit durement l'Américain, dont les traits subitement ravagés montraient une souffrance infinie. il faut aviser au plus pressé. Qu'on exécute mes ordres sans retard, sans précipitation, et qu'on fasse exactement ce que je dirai.

Déjà quelques domestiques, prévenus par Husson, se pressaient en chuchotant à la porte du salon.

— Vous, Victor, vous allez atteler la charrette, le plus vite possible, et aller à la Ferté me chercher un médecin que vous ramènerez immédiatement. Vous, Baptiste, faites atteler le panier et courez à Nanteuil; si le médecin est là, vous le ramènerez aussi. Allez.

Les deux hommes désignés s'éclipsèrent.

— Maintenant, qu'on aille tout préparer dans la chambre de M. Philipp, que le lit soit bassiné et ayez des boules d'eau chaude toutes prêtes...

Tout en parlant, il continuait à déshabiller le jeune homme.

— Ah! fit-il tout à coup... voici... c'est là!

Ne trouvant rien à la poitrine, il avait eu l'idée de soulever le blessé et, en dessous de l'omoplate droite, un petit trou noirâtre s'apercevait.

— Une balle, dit laconiquement Loisel.

— Oui, une balle, gémit Bryan, que les sanglots brisaient. Les misérables! ils l'ont lâchement assassiné... un infâme guet-apens... par derrière!

Et, courbant enfin sa tête puissante, Daniel Bryan pleura.

Tout à coup, Mme Loisel dit :

— Et Marie?

A ce nom, Loisel se retrouva debout.

— Mais oui, au fait, Marie était avec lui!

Daniel releva le front.

1. Voir l'*Ouvrier* depuis le 14 juillet 1897.

— Oh! mon Dieu! murmura-t-il à son tour... tous les deux... ce serait trop horrible!

Le père Loisel était blanc comme un suaire.

Il répétait :

— Marie... ma petite Marie... où est-elle?

L'Américain éleva la voix.

— Qu'on me retrouve d'abord l'homme qui a ramené Philipp.

— C'est moi, monsieur, dit, en s'avançant, Moutonnet qui tortillait sa casquette.

Il était venu regarder avec les domestiques et savoir si « son blessé » rouvrait les yeux.

— Ah! c'est vous? reprit Bryan. Dites-nous où vous avez trouvé ce jeune homme?

— C'est pas moi qui l'ai trouvé, monsieur, c'est mon chien. En passant sur la berge, il aboyait si fort que je suis descendu de mon cabriolet, et c'est alors que j'ai trouvé monsieur que voilà dans le vieux hangar...

— Dans le vieux hangar? répéta l'Américain, c'est bien cela. Ils aimaient beaucoup cet endroit, lui et sa sœur. Cette particularité avait dû être remarquée par les assassins.

Puis, continuant à s'adresser à Moutonnet :

— Il n'y avait pas une autre personne sous le hangar?

— Oh! non, monsieur.

— Vous en êtes bien sûr?

— Absolument. S'il y avait eu quelqu'un, je l'aurais bien vu; il faisait encore clair.

— Et dans les environs?

— Ah! j'ai pas remarqué, j'étais pressé de ramener mon blessé au château.

— Et vous avez bien fait, mon ami. Soyez sûr que je n'oublierai pas le service que vous m'avez rendu.

— Oh! monsieur, tout le monde aurait fait ça!

— Bryan, dit alors Loisel, en serrant fortement la main de l'Américain, il est arrivé malheur à ma pauvre petite fille!

Mme Loisel sanglotait.

— Allons! mes amis, reprit Daniel, soyez forts, rien ne nous prouve que les gredins se soient aussi attaqués à Marie.

— Elle serait ici, s'il ne lui était rien arrivé! Restez ici auprès de Philipp. Ce brave garçon voudra bien me conduire à l'endroit où il a trouvé le blessé?

— Mais certainement, monsieur.

— Alors ne perdons pas une minute.

— C'est cela, montez dans mon cabriolet.

— Allez, mon ami, dit Bryan, et fasse le ciel que vous nous rameniez Marie saine et sauve.

Les deux hommes se serrèrent la main, et Loisel grimpa à côté de Moutonnet, qui avait déjà pris sa place.

En sortant de la cour, il siffla, et comme le vieux soldat le regardait avec étonnement :

— C'est mon chien, expliqua le garçon épicier... Tiens, c'est curieux, continua-t-il, en regardant autour de lui, il n'est pas là? Il sera sans doute retourné tout seul à la Ferté.

Le vieillard n'entendait pas ce que lui disait son conducteur.

Tout aux horribles pensées qui l'assaillaient, il sentait son pauvre vieux cœur se déchirer, à l'idée qu'il ne reverrait peut-être plus jamais sa petite Marie...

Quand on eut passé le pont, qu'on franchit au trot malgré les règlements, Moutonnet arrêta brusquement son cheval.

— Eh bien! que faites-vous? dit le père Loisel; marchons, marchons!

— Attendez donc, j'entends la voix de Bismarck.

— Qui ça, Bismarck?

— C'est mon chien... oui... écoutez...

On entendait en effet des abois lointains.

— Comment pouvez-vous savoir que c'est votre chien?

— Je reconnaîtrais sa voix entre mille... Tenez, l'entendez-vous, l'entendez-vous? Pour sûr, il a découvert quelque chose.

— Allons voir! dit Loisel, qu'un horrible pressentiment tenait à la gorge.

La distance qui séparait le pont de l'endroit du drame fut bientôt franchie.

Aux lueurs de la lune qui s'était levée, on distinguait maintenant parfaitement le hangar.

— C'est encore auprès du hangar qu'il aboie, disait Moutonnet.

Cette fois, le brave garçon se trompait, car, en passant près du bouquet de chênes, le chien, qui avait senti son maître, s'élança en avant de la voiture, sautant aux naseaux du cheval comme pour l'empêcher d'aller plus loin.

— C'est là! c'est là! murmura Loisel, d'une voix étranglée.

— Oui, oui, pour sûr, dit Moutonnet en arrêtant. La brave bête est restée là à monter la garde.

Loisel avait rapidement sauté en bas du cabriolet et s'élançait, précédé par le chien, dans la direction du taillis.

Le chien, dont les abois redoublaient de violence, se retournait de temps en temps pour voir s'il était suivi. Enfin, l'intelligent animal s'arrêta et Loisel, avec une inexprimable horreur, sentit son pied heurter un corps étendu.

Il fit craquer une allumette e . se penchant, il reconnut la pauvre Marie, dont la syncope durait toujours.

Il saisit la jeune fille dans ses bras avec un élan passionné et, couvrant de baisers ce visage glacé, il répétait :

— Mon enfant! ma chérie!... ce n'est pas possible, tu n'es pas morte! N'est-ce pas, mon Dieu, que vous ne permettriez pas une chose pareille?

— Oh! fit Moutonnet, qui venait d'arriver avec sa lanterne, la demoiselle à M. Loisel! Quel malheur! Faut-y qu'y ait des gens qui soient brigands!

On installa Marie dans la voiture et Loisel monta à côté d'elle pour la soutenir. Moutonnet marchait en tête, tirant son cheval par la bride. Bismarck suivait.

— Elle respire! elle vit! s'écria tout à coup le vieux soldat, avec un regard de reconnaissance vers le ciel.

Le triste cortège gagna Luzancy et on arriva au château, où tout le monde attendait le retour de Loisel dans l'anxiété la plus vive.

— Marie! cria Mme Loisel, dès qu'elle vit le cabriolet entrer dans la cour.

— Nous l'avons retrouvée, madame, répondit Moutonnet.

— Blessée aussi, sans doute?

— Dame! un petit peu, j'crois bien.

Bryan venait d'apparaître à son tour. Il avait tout entendu.

Il était livide; mais de ses yeux, d'ordinaire si froids, jaillissaient des lueurs éblouissantes.

— Les bandits! dit-il d'une voix tonnante. Loisel, je jure ici devant tous que je ne me donnerai plus une heure de répit jusqu'au jour où j'aurai infligé aux misérables assassins le châtiment qu'ils méritent!

— Nous serons deux, Bryan, répliqua le vieux soldat, qui venait de remettre Marie aux mains de sa femme et des filles de chambre Le docteur est-il arrivé?

— Oui, celui de Nanteuil. Il visite la plaie de Philipp.

Les deux hommes rentrèrent dans le salon.

— Marie est blessée? demanda encore Daniel.

— Sans doute, mais elle respire librement. Je ne crois pas que ce soit grave. D'ailleurs, ma femme va nous donner des nouvelles dans un instant.

— Où avez-vous trouvé la pauvre enfant?

Le vieux soldat allait répondre, quand un cri terrible de Philipp lui coupa la parole.

Bryan se précipita vers le canapé auprès duquel se tenait le médecin.

— Ce n'est rien, messieurs, rassurez-vous, dit le praticien, et le cri de mon blessé est même un excellent symptôme. Je viens de sonder la plaie et je sens la balle; elle a contourné l'omoplate et est venue s'aplatir contre une fausse côte.

— Est-ce mortel? demanda le malheureux homme, avec un tremblement dans la voix.

— Mais non, monsieur, je vous le répète, rassurez-vous. Il faut, naturellement, de grandes précautions et la convalescence sera longue; mais, à moins de complications impossibles à prévoir et grâce à l'admirable constitution de notre blessé, dans deux mois il se portera comme un charme.

— Ah! docteur! s'écria Bryan rayonnant, je vous assure que vous vous souviendrez du plaisir que vous venez de me faire.

Avant de commencer son extraction, le docteur fit respirer au jeune homme un révulsif violent. Ses lèvres remuèrent, ses paupières se soulevèrent, il murmura :

— Mon père... Marie!

Bryan voulut s'élancer.

Le médecin s'interposa.

— Pardon, je sais que je vous impose la plus dure des contraintes, mais il le faut. Mon malade a perdu beaucoup de sang et, par conséquent, se trouve dans un état de faiblesse extrême.

En ce moment, le médecin de la Ferté arrivait. Il examina la blessure et porta le même diagnostic que son confrère, dont il approuva les soins.

Comme sa présence était inutile auprès de Philipp, on le conduisit auprès de Marie et il redescendit, quelques instants après, annoncer que la jeune fille avait eu un évanouissement prolongé à la suite d'un étourdissement. Elle était tombée, sans doute, car il y avait une déchirure au front.

On juge si ces rassurantes nouvelles furent accueillies avec joie par nos amis.

Tout à coup, Baptiste annonça :

— Monsieur le maire de Luzancy.

— Je vais le recevoir, dit vivement Bryan; et il sortit du salon suivi de Loisel.

Le maire de Luzancy était un fort brave homme, cultivateur aisé, qui entretenait avec le château les meilleures relations.

Il paraissait bouleversé et ce fut avec une réelle émotion qu'il demanda :

— Comment vont vos blessés?

— Merci, monsieur Dutan, aussi bien que possible.

— Quel événement! J'étais à table quand on m'a appris la nouvelle; j'ai immédiatement envoyé un exprès à Saacy, afin

qu'on passe un télégramme à Meaux à M. le procureur de la République.

— Ah ! c'est vrai, dit Bryan, avec une nuance de contrariété, la justice va être saisie de la chose.

— Il le faut. Et même je vous demanderai si vous n'avez aucun soupçon?

Loisel ouvrait la bouche pour répondre, quand un coup d'œil de son ami arrêta net les paroles sur ses lèvres.

— Aucun, répondit Daniel, sans faire attention au regard étonné que lui adressait Loisel à son tour.

— Tant pis, monsieur, tant pis. Mais je suis sûr que la justice ne sera pas longue à mettre la main sur les coupables. Vous ne vous connaissez pas d'ennemis?

— Aucun, dit encore et très nettement l'Américain.

— Ce ne peut être le fait d'un malfaiteur vulgaire.

— Tout ce qu'on sait, dit Daniel pour conclure, c'est qu'on ne sait encore rien.

— Peut-être M. votre fils pourra-t-il nous donner quelques éclaircissements? Peut-être a-t-il vu son assassin?

— C'est peu probable, puisqu'il a été frappé par derrière.

— Et Mlle Marie?

— Dans un instant, je pense, elle aura retrouvé sa connaissance et nous pourrons l'interroger. Je vous demande pardon de vous laisser une minute, mais je tiens à surveiller moi-même le transport de notre blessé dans sa chambre.

— Faites donc, je vous en prie.

Après une poignée de main, Bryan rentra au salon.

— Pourquoi donc ne pas dire nos soupçons? lui dit à voix basse Loisel, qui l'avait suivi.

— Parce que nous ne devons pas avoir de soupçons, répliqua l'Américain.

— Que voulez-vous dire?

— Nous cherchons à rendre leur nom à nos enfants, n'est-ce pas? Eh bien ! il ne faut pas que le jour où nous le leur rendrons, ce nom soit déshonoré par la cour d'assises.

— Vous êtes meilleur que moi, Bryan. J'ai compris. Mais comment les coupables seront-ils punis?

— Je m'en charge, répondit l'Américain.

(*La suite au prochain numéro.*) HENRY DE BRISAY.

---

# CHRONIQUE HEBDOMADAIRE

LE CUIRASSÉ « POTHUAU ». — BEAUX SOUVENIRS QUE CE NOM RAPPELLE. — UN AMIRAL HÉROÏQUE. — L'OFFICIER QUI SALUE LA BALLE. — FIN DES VACANCES. — LA RENTRÉE DES COLLÈGES. — HISTOIRE DE PROFESSEURS PARTICULIERS. — M. ALBIN, M. TÊTEDOUX ET M. PETIBON. — LA GAVOTTE ET LE CRACHAT. — MAXIME DU CAMP ET LOUIS DE CORMENIN. — LA FIN DU MONDE ET LA COMÈTE. — VIEILLE HISTOIRE. — LA BÉCANE ET LA VIPÈRE. — SUJET DE FABLE. — LE « PNEU BRISÉ », PARODIE POÉTIQUE. — UN POÈME ÉPIQUE ET LE RECORD DE TERRONT. — LE CHASSEUR ET LE RÉSERVISTE. — LE SOLDAT QUI « A DE QUOI » ET LE SOLDAT QUI N'A RIEN. — RAPPROCHEMENT FRATERNEL. — LE BISCUIT ENNEMI DU SOLDAT. — GUSTAVE-ADOLPHE ET LE MAUVAIS PAIN. — SALUTAIRE HORREUR DU CONFORTABLE.

Les siècles futurs conserveront, je l'espère, le souvenir du cuirassé dans les entrailles duquel la Russie et la France se sont donné le baiser de paix. Le *Bellérophon*, qui transporta Napoléon Ier à Sainte-Hélène, et la *Belle-Poule* qui rapporta les cendres du grand homme sont restés célèbres. Le *Pothuau* mérite de conquérir une renommée pour le moins égale. Ajoutons que le bâtiment où Nicolas II et M. Faure ont échangé les toasts que l'on sait porte un nom déjà, par lui-même, glorieux. Ce nom rappelle celui du vaillant marin qui prit une part importante à la défense de Paris lors du dernier siège.

Tous les amiraux qui commandaient les secteurs de Paris étaient d'habiles et braves officiers, mais une popularité particulière s'était attachée à l'amiral Pothuau. Il la dut probablement à l'occasion qu'il eut de conduire les premiers bataillons de la garde nationale qui virent le feu le 29 novembre 1870, en enlevant, près de Choisy-le-Roy, la gare aux Bœufs, occupée par les Prussiens. Les gardes nationaux rentrèrent dans Paris enchantés d'eux-mêmes, mais plus enchantés encore de l'amiral, qu'ils avaient vu leur montrer l'exemple avec une si flegmatique bravoure.

L'amiral Pothuau poussait jusqu'aux dernières limites le dédain du péril : au matin de cette journée du 29 novembre, comme il s'avançait à cheval entouré de son état-major, tout à coup une fusillade violente partit des retranchements prussiens; un officier d'une bravoure incontestable, qui se trouvait auprès de l'amiral, fut surpris par cette fusillade inattendue et baissa la tête dans un mouvement instinctif. L'amiral vit ce soubresaut, et, se tournant à demi vers l'officier, il lui dit, du ton le plus indifférent :

— Est-ce qu'on ne tire pas sur nous, monsieur?

L'officier sourit et ne *salua* plus les balles.

On ne sait pas assez ce que fut l'amiral Pothuau, qui donna la première et décisive impulsion à l'armée de Versailles, quand il fallut marcher contre la Commune. Ainsi qu'il arrive souvent dans les guerres civiles, les troupes étaient un peu molles au début; on pouvait craindre dans leurs rangs quelques hésitations dont l'effet eût été désastreux; l'amiral Pothuau exigea que, pour la première rencontre avec les communards, ses marins fussent engagés, et, de plus, il voulut les conduire lui-même.

Ce jour-là, l'amiral mettait encore en pratique une belle parole qui semble avoir été la devise de sa vie, car on l'a entendu la répéter plus d'une fois dans les occasions graves : « Faisons *tout* notre devoir. »

Avouez que les constructeurs qui ont donné à un de nos cuirassés le nom de l'amiral Pothuau ont cédé à une heureuse inspiration!

***

Les vacances vont bientôt finir. Dans quelques jours, les lycées et les collèges, si calmes et si tranquilles depuis deux mois, retrouveront leur bruyante et pétulante clientèle. Quelques familles toutefois hésitent à lancer leur progéniture dans ce vaste monde et préfèrent lui donner des maîtres particuliers. Affaire de goût!... Mais que de déceptions se ménagent parfois les parents qui, pour retenir leurs enfants auprès d'eux, font appel au concours d'un précepteur! Avant de trouver le professeur idéal, que de tâtonnements et que d'erreurs!

Dans ses *Souvenirs*, Maxime du Camp se moque agréablement des trois précepteurs qu'on essaya de lui imposer. Il avait été élevé avec le fils de M. de Cormenin ; les familles des deux enfants mirent tout d'abord le jeune Maxime du Camp et son camarade, le jeune Louis de Cormenin, entre les mains de M. Albin. M. Albin, frisé à l'enfant, souriant avec condescendance, la manche légèrement retroussée, entrait toujours d'une façon théâtrale dans la salle où l'attendaient ses jeunes élèves. Lorsqu'il avait donné le dernier poli à la boucle allongée qui devait pendre sur la nuque, lorsqu'il avait fait bouffer la double coque qui s'épanouissait au-dessus de sa tête, il se reculait un peu, contemplait son œuvre et murmurait :

— Ça... c'est d'un artiste!...

Et c'était à peu près tout ce qu'il enseignait aux élèves qui lui étaient confiés. Mais comme Louis de Cormenin et Maxime du Camp ne se destinaient pas à suivre la carrière de perruquier, il fallut les arracher à la contemplation des coiffures à la girafe et leur donner un autre professeur.

On choisit M. Têtedoux, homme respectueux, poli, qui ne parlait qu'à la troisième personne et qui était d'une prodigieuse ignorance. Il avait inventé la règle de la pénultième : « Lorsqu'un mot terminé par deux consonnes est suivi d'un mot commençant par une voyelle, la liaison se fait non pas avec la dernière consonne mais avec l'avant-dernière. » Ainsi, d'après la règle de M. Têtedoux, on ne devait jamais se permettre de dire : Ce n'est *point t'à vous;* il fallait dire : Ce n'est *point n'a vous*.

La prononciation fantaisiste de M. Têtedoux n'eut pas le succès qu'elle méritait; il fut mis à la porte, lui et sa pénultième, et remplacé par un professeur de danse qui s'appelait M. Petibon.

— La contredanse, dit M. Petibon dans la première leçon consacrée à ses élèves, est le dernier mot de l'art chorégraphique des salons; pour parvenir à ce degré de perfection, il a fallu traverser les périodes de tâtonnement. Il y eut les danses sacrées : David devant l'arche; — les danses guerrières : la pyrrhique; — les danses désespérées : la danse macabre; — les danses maladives : la tarentule.

Les enfants ouvraient de grands yeux sans comprendre. M. Petibon continuait :

— Pour bien saisir les beautés complexes de la contredanse, il faudrait savoir toutes les danses précédentes, et imiter l'humanité dans son développement des grâces, d'où découle l'aménité des caractères; mais ce serait fatiguer ces messieurs, et nous commencerons simplement par la gavotte, que nos pères ont dansée avec éclat.

Alors les enfants se laissaient placer, les épaules effacées, la tête haute : « En dehors, messieurs, en dehors! » M. Petibon tirait sa pochette, râclait les cordes qui rendaient un son aigrelet et échangeait des sourires avec un être invisible en prononçant les paroles que voici :

Suivez mon crachat,
Faites l'entrechat;
Vous aurez dansé la gavotte,
Lorsque vous aurez fait cela.

Les enfants crachaient tant qu'ils pouvaient pour mieux danser la gavotte, et se livraient à des culbutes que n'avait pas prévues le « développement de l'humanité ». La famille de M. du Camp congédia M. Petibon comme elle avait renvoyé MM. Têtedoux et Albin et les deux bambins furent envoyés au collège. On aurait pu commencer par là.

***

Le professeur Rudolf Kalb, de Vienne, astronome éminent, vient de lancer, dans une brochure de seize pages avec gravures, une sensationnelle nouvelle : celle de la fin du monde. Elle se produira, selon lui, le 13 novembre 1899, à 3 heures 9 minutes de l'après-midi exactement. Le coupable sera une comète qui, en 1866, faillit déjà cogner notre planète, mais qui, instruite par l'expérience, a résolu cette fois de ne pas manquer son coup.

C'est, du moins, le professeur Kalb qui le prétend. Mais combien de fois cette prophétie lugubre ne nous a-t-elle pas été prodiguée? A ma connaissance, voilà plus de deux fois que notre pauvre globe est menacé d'une rencontre meurtrière avec la queue d'une comète. Heureusement, nous savons aujourd'hui que la science ne se pique pas d'infaillibilité.

Et puis, il y a comètes et comètes. Qui n'a entendu parler de la fameuse comète de 1811, cette constellation sous l'influence de laquelle nos aïeux firent de si copieuses vendanges? On la revit en 1882, mais cette deuxième apparition n'améliora pas la récolte : il est vrai que la comète se montra seulement au mois d'octobre, un mois après les vendanges.

***

Un pneu crevé par une vipère! Cela paraît inadmissible, et c'est pourtant arrivé : Un avocat distingué du barreau de Saint-Lô, Me Guillot, pédalait dans les environs de cette ville, lorsqu'il aperçut une espèce de bâton qui jonchait le sol. La machine était trop lancée pour que M. Guillot pût l'arrêter instantanément. Le pneu passa donc sur le soi-disant bâton, mais aussitôt un son sinistre révéla l'accident qui venait de se produire. Le pneu était crevé; en même temps, le corps du délit à surprise s'agitait, et M. Guillot reconnaissait une vipère qui, ce méfait accompli, se précipita dans le buisson voisin. N'y a-t-il pas là de quoi inspirer une fable qu'on intitulerait : *Le Vélocipède et la Vipère?* Elle ferait le pendant de la fable *Le Serpent et la Lime.* Oui, mais si nous avons des symbolistes et des décadents à ne pas savoir qu'en faire, la France, hélas! depuis la mort de M. Viennet et de Pierre de Lachambeaudie, ne compte plus un seul fabuliste. On aurait tort de croire pour cela que les bécanes n'ont pas dicté de nobles accents aux poètes modernes. Voici, entre autres bluettes, une élégie sur le *Pneu* brisé :

Le pneu de cette bicyclette,
Par un caillou fut éraflé.
(Le recordman, à l'aveuglette,
Avait ce jour-là pédalé.)
Et la légère meurtrissure,
Dans le fragile caoutchouc,
D'une marche invisible et sûre,
A creusé lentement un trou.
Son air comprimé sur la route,
Petit à petit, s'est sauvé;
Le pneu n'ira plus loin sans doute,
N'y touchez pas : il est crevé.

Quand l'Académie française proposera-t-elle, pour son prix de poésie, l'éloge de la bicyclette?

Voici maintenant le fragment d'une épopée, qui roule sur la célèbre lutte dont le Champ-de-Mars fut le théâtre il y a quelques années, la lutte héroïque de Terront et de Corre. Ecoutez ceci :

Quand Terront eut ainsi tourné pendant trois ans,
Il abaissa sur les jurés ses yeux luisants
Et dit : « Ai-je vaincu ce nain qu'on nomme Corre? »
L'un d'eux répondit : « Non, maître, il se tient encore ! »
Terront leva les yeux au ciel et... pédala !
Il fit cent mille tours. Corre était toujours là.
« Il ne descendra plus jamais ! » disait la foule.
Et lui, superbe ainsi qu'un grand fleuve qui roule
Tournait, Corre toujours à ses flancs attaché.

Quelle harmonieuse initiative!

***

Tandis que nos chasseurs parcourent la plaine en quête de perdreaux, de lièvres et de lapins, nos réservistes parcourent, eux, le mont et le val en quête des vingt-huit jours qu'ils doivent à leur bien-aimée patrie! Pauvres réservistes! Gémissent-ils assez sur la tristesse de leur sort! Quels soupirs leur arrache l'affiche qui leur enjoint de quitter le foyer domestique, pour aller se livrer à travers champs aux douceurs de « l'école de compagnie »! Et pourtant, cette campagne de vingt-huit jours préjudicie-t-elle beaucoup à nos jeunes gens? Et ne voyons-nous pas, au contraire, se développer parmi nos soldats de seconde ligne des vertus qui, sans ce salutaire exercice, resteraient sans emploi? Disons d'abord que, parmi les hommes qui prennent part aux grandes manœuvres, on n'en compte que vingt qui en soient réduits à subsister exclusivement des provisions que leur fournit l'intendance.

Les réservistes se partagent en deux catégories bien distinctes : ceux qui possèdent quelques ressources et ceux qui sont en proie au plus complet dénuement. Eh bien! dès le début des grandes manœuvres, un vif sentiment de solidarité rapproche les hommes : il se fait entre eux, non un marché humiliant et inavouable, mais un accord tacite et fraternel. A l'heure de la halte, l'homme dont le porte-monnaie est vide se met à la disposition de ses camarades pour la grosse besogne. C'est lui qui astique les armes, c'est lui qui dérouille les Lebels salis par la pluie, c'est lui qui va chercher le bois et qui fait le feu. Pour l'indemniser de ses peines, le réserviste cossu partage avec son camarade moins fortuné les gigots de mouton, les lapins, les échignées de porc et les conserves dont il a pu se munir moyennant finances. Une telle *combinazione* n'est-elle pas touchante? Et qui songerait à s'en offusquer? Chacun donne ce qu'il peut.

***

Nos soldats ne seraient pas satisfaits s'ils n'avaient tous les jours à se mettre sous les dents que les aliments distribués par l'intendance aux troupes en campagne. Le biscuit surtout horripile le réserviste aussi bien que le soldat. En revanche, l'intendance affectionne particulièrement le pain honni et le sert le plus souvent qu'elle peut à nos infortunés troupiers. « Il faut bien rafraîchir les approvisionnements », disent messieurs les riz-pain-sel, gens économes et prévoyants. Mais le soldat français se moque bien de cette raison. A peine est-il muni du biscuit qu'il n'a plus qu'une préoccupation, celle de s'en débarrasser au plus vite, et n'importe comment !

Il est bon pourtant de savoir que le biscuit est fabriqué avec d'excellente farine, et qu'il n'a rien de commun, soit avec l'abominable mixture du siège, soit avec cet affreux pain qu'on administra un jour aux soldats de Gustave-Adolphe. N'y tenant plus, un troupier s'avança furieux vers le roi qui visitait le camp, et, lui présentant un gros morceau d'une matière gluante et noirâtre :

— Mangerais-tu de ce pain-là, toi? lui dit-il.

Le roi prit le morceau, il le mangea lentement, bouchée par bouchée, puis il répondit doucement :

— Ce pain est mauvais, mon ami, mais on peut le manger.

Le soldat ne répliqua rien ; mais peut-être aurait-il pu objecter que si le roi s'était vu obligé de manger de ce pain tous les jours, il aurait sans doute fini par l'avoir en horreur.

En somme, pour le soldat comme pour l'officier, il ne faut pas que l'alimentation soit ni trop recherchée ni trop vile. L'amour du confortable peut causer bien des malheurs. Les vrais généraux le savent bien ; aussi, pour accoutumer leurs hommes aux privations, tâchent-ils de leur donner eux-mêmes l'exemple de l'austérité et du sacrifice. Une curieuse anecdote nous montre le duc de Bourgogne devant la vie à sa noble répugnance pour les trop grandes commodités gastronomiques.

Au combat d'Echlet, où le duc de Bourgogne avait en face de lui le fameux Malborough, les deux armées se canonnèrent longtemps sans jamais s'approcher. La soif et la faim avaient obligé le prince de descendre de cheval; ses officiers se disposaient à lui servir un repas : « Non, dit le duc de Bourgogne, ce n'est pas ici le temps et le lieu de tenir table ; » et, se contentant d'un léger rafraîchissement, il reprit ses armes. Au même instant, un boulet de canon renverse la table qu'il quittait, brise son siège, emporte la tête d'un valet de chambre, et ce premier coup est suivi d'un second qui tue un de ses gardes à ses côtés.

Voilà une histoire qui doit enseigner à se passer de dessert en guerre, et même en grandes manœuvres.

Oscar Havard.

---

# LE CRIME DE L'ONCLE RENAUD

PAR

ROGER DOMBRE

## PREMIÈRE PARTIE

## Bossu

### II (*Suite.*)

Ce fut bien autre chose quand nos trois voyageurs franchirent la grille dorée du parc et aperçurent le château, se dressant tout blanc au milieu des platanes, avec son toit d'ardoises brillant au soleil et ses persiennes d'un gris doux absolument closes.

Ils demandèrent Mme Coste, la nourrice : on les fit monter au second étage par l'escalier de service, qui parut splendide au marin et à ses enfants.

Sur le palier du deuxième, une tête rougeaude, coiffée d'un bonnet rond de dentelle, orné d'un immense ruban pourpre à coques, parut au-dessus de la rampe.

— Tiens, voilà ta maman! dit Césarine à l'oreille de Renaud

1. Voir l'*Ouvrier* depuis le 22 septembre 1897.

Sans respect pour le lieu où il se trouvait, Renaud cria de toute la force de ses poumons :

— Maman ! maman ! c'est donc maman !

La nourrice sourit des lèvres, mais son sourcil se fronça et, dans une mimique éloquente, elle dit en contenant sa voix :

— Taisez-vous donc ! pas si fort ! Vous allez me réveiller monsieur Georges, que j'ai eu tant de peine à endormir.

Le petit Renaud devint triste : ce n'était pas l'accueil qu'il avait espéré.

Les mamans qu'il avait vues déjà ne faisaient pas taire leurs enfants, quand ceux-ci leur criaient de loin :

« Bonjour, mère ! »

Et quand M. Georges se serait éveillé?

Il n'était pas privé depuis cinq ans de sa maman, lui ! pour une fois que sa sieste eût été interrompue !

Néanmoins, quand Renaud se trouva dans les bras de la nourrice et que celle-ci le couvrit de bons gros baisers, son petit cœur se détendit un peu.

Mme Coste fit entrer les arrivants dans une pièce attenant à celle où reposait Georges d'Entreilles, et l'on s'assit.

Elle prit Renaud sur ses genoux, l'embrassa derechef et l'examina.

— Ça n'est pas le plus bel échantillon de la famille, dit-elle en riant ; il est bien maigrichon ! M. Georges est mince et délicat, lui, mais ce n'est pas étonnant : c'est un enfant de nobles, il doit être ainsi.

— Et puis, ajouta tranquillement le petit Renaud, il a eu deux mamans, lui, pour le soigner et l'aimer. Moi, je n'en avais point.

Un silence suivit cette réflexion du bambin.

— Sapristi ! s'écria enfin Coste, en riant, il n'a plus sa langue dans sa poche, le clampin ; au commencement il n'osait pas parler !

— Si ta maman ne t'a pas élevé elle-même, dit doucement Césarine à l'enfant, c'est qu'ici elle gagnait beaucoup d'argent.

— Oui, mais pendant ce temps, on me battait, murmura le petit garçon.

La nourrice, peinée, posa son fils par terre.

— Faut pas lui en vouloir, ma bonne, lui glissa Coste à l'oreille ; le petiot est tout plein de malice et raisonne juste, va.

— Peut-être bien.

— Oui, il ne parle pas méchamment ; il dit ce qu'il pense, voilà tout. Moi, je suis content de le voir intelligent, je l'avoue : ça rachète sa faiblesse de constitution.

— Si nous sortions un peu? proposa Marie Coste. Au moins, dehors, nous n'aurons pas peur de réveiller M. Georges.

— M'est avis qu'on est aussi bien dedans par cette chaleur, insinua le marin qui s'épongeait le front.

— Oh ! nous avons de si beaux ombrages ! répliqua la nourrice. Il fait bon dehors et vous pourrez voir les fleurs.

— Alors, allons-y voir, fit Justin, résigné.

Tous sortirent par l'escalier de service et la porte des communs, et ils gagnèrent le jardin, soigneusement entretenu, le parc très peigné, le verger abondamment pourvu de fruits.

Renaud gambadait en avant, admirant les fleurs, trempant sa menotte brune dans le bassin où nageaient les poissons rouges, et tombant en extase devant la volière.

A cette heure brûlante, les maîtres faisaient la sieste et les domestiques les imitaient.

— Mère, je voudrais une de ces grandes fleurs rouges, dit Renaud en revenant à Marie et en désignant un cactus, de son petit doigt maigre.

— Ce n'est pas à moi, je ne puis t'en donner ; contente-toi de regarder, répondit Mme Coste.

Renaud pensa :

— C'est pas la peine d'avoir un si beau jardin si on n'y peut rien toucher.

— Que ferons-nous de ce petit? disait cependant Marie Coste à son mari. Il n'a point l'air sot.

— On verra ça quand il sera plus fort. Croirais-tu, femme, répliqua Justin, que les Eissette le nourrissaient à peine et le battaient?

— Il est couvert de bleus ! s'écria Césarine.

Marie Coste rougit et pâlit alternativement, et murmura :

— On n'y a pas assez veillé... Arles est encore loin de Marseille et moi j'ai passé tant de mois à Paris !

— C'est beau Paris? demanda Césarine.

— Peuh ! fit le marin, en allongeant les lèvres avec dédain.

— Si c'est beau ! fit la nourrice ; si beau que c'en est étourdissant. Un pays de merveilles, quoi !

— Plus beau que Marseille?

— Il n'y a pas de comparaison, quoique notre ville elle ait bien son mérite, corrigea la Méridionale, par égard pour le patriotisme des siens. Et puis, nous habitons un si bel hôtel !

— Vous habitez une auberge?

— Fi donc ! On appelle hôtel une belle maison particulière, tenez, comme celle des Aminelli, rue Montgrand, à Marseille.

— Je comprends, fit Césarine, dont les yeux luisaient de convoitise.

— Tout est velours et soie, or et argent chez le marquis, poursuivit Marie Coste, entraînée par son propre enthousiasme et sans voir que son mari bâillait d'ennui à ces descriptions. La chambre que je partage avec mon petit Georges a un tapis qui couvre tout le sol.

— Que je voudrais marcher là-dessus ! s'écria Césarine.

— Enfin, nous mangeons de si bonnes choses ! Jamais d'ailloli ni de bouillabaisse, par exemple, mais des plats si fins qui reviennent souvent intacts de la table des maîtres.

Césarine passa sur ses lèvres une langue affriolée.

— Oui, certes, Paris est beau. Quelles rues, bonne Vierge ! quels boulevards !

— Ça ne vaut pas la Cannebière, grogna le marin qui, pourtant, n'avait jamais vu Paris.

Afin de ne pas fâcher son mari, la nourrice ne releva pas cette réflexion.

— Nous allons au Cirque deux fois par semaine, continua-t-elle. M. Georges adore les chevaux ; moi, j'aime les tours qu'on fait sur les trapèzes ; ça me tourne les sangs, mais ça m'amuse. Nous allons aussi au Bois de Boulogne, au Jardin de climatation, où notre Jardin zoologique de Marseille il danserait dix fois dedans.

Les yeux noirs de Césarine brillaient comme deux lucioles.

— Et dire que vous vivez là-dedans, mère ! soupira-t-elle. Que je voudrais être à votre place !

— Ton tour viendra, ma fille, répondit Marie Coste, avec un sourire heureux.

Le matelot lui dit, après un silence :

— Jusqu'à quand, femme, vas-tu conserver ce costume de « nounou » ? Ça te sied, ma parole, mais ton M. Georges a déjà cinq ans...

— Oui, je sais bien que c'est un peu ridicule ; mais c'est justement M. Georges qui me veut ainsi. Cependant je ne suis plus que sa bonne ; d'ailleurs, je vais reprendre prochainement un costume ordinaire.

— Et revenir chez nous? demanda Césarine.

Renaud écoutait de toutes ses oreilles : il leva son regard calme, où flottait un peu d'angoisse, sur le visage placide de sa mère.

— Oh ! revenir, ce n'est guère possible encore, répondit celle-ci.

— Pourquoi? prononça Renaud, comme malgré lui.

— M. le marquis et Mme la marquise ne veulent pas que je m'en aille, jusqu'à ce que mon petit Georges ait une institutrice ou un précepteur.

« Ils n'ont confiance ni dans les bonnes de Paris ni dans celles de Marseille.

— Le fait est que, la plupart du temps, ces donzelles ne valent pas cher, murmura le marin ; mais cependant... — Il toussa, puis, brusquement, sans regarder sa femme :

— Alors, tu restes? ajouta-t-il.

— Dame ! fit-elle, l'air gêné.

— Vous restez? répéta Césarine.

— On me fait de solides avantages, reprit la nourrice ; il n'y a pas à hésiter : j'avais cent francs par mois et des cadeaux à en revendre ; à présent on me donne soixante francs, chose naturelle puisque je ne suis plus que bonne, nourrice sèche enfin.

— Et les cadeaux pleuvent toujours? fit Césarine.

— Toujours, répondit Marie avec sérénité.

— Sans compter qu'on fait excellente chère ici, ricana Justin, et qu'on va à Paris. Des voyages en première classe, mazette !

La nourrice leva les yeux sur lui et dit tranquillement :

— Est-ce que ça te contrarie, Justin?

Justin secoua les épaules.

— Pour moi, non, répliqua-t-il, puisque je ne suis jamais à la maison ; mais pour le petit...

— Il ne me connaît pour ainsi dire pas, fit Marie, et puisqu'il a sa grand'mère et Césarine pour s'occuper de lui, il ne peut souffrir de mon absence. Pense que je gagne ici soixante francs par mois, et qu'à Bonneveine je ne gagnerais rien.

— Et puis, il y a encore les cadeaux, suggéra Césarine.

— Fais comme tu l'entendras, ma bonne, conclut Justin Coste, facile à persuader.

Mais si quelqu'un eût regardé à cet instant le petit Renaud, on lui eût vu les yeux humides.

Très intelligent, l'enfant semblait s'être développé moralement tout d'un coup, du jour au lendemain.

Maintenant qu'il n'était plus comprimé par la vie monotone du mas des Oliviers et par la méchante conduite des Eissette envers lui, son esprit s'éveillait et il osait penser, parler, juger et même observer.

III

Comme le petit groupe rentrait au château, Marie Coste craignant qu'on n'eût besoin d'elle chez ses maîtres, la marquise d'Entreilles parut ; elle mettait ses longs gants de peau souple, prête à monter dans le fin coupé noir attelé devant le perron.

Elle aperçut les Coste.

— C'est votre famille, nourrice? dit-elle d'une voix bienveillante; il faut faire goûter tout ce monde-là. Ah! voici votre petit garçon? Il est fort gentil, mais il paraît délicat.

— Il me l'ont mal soigné là-bas, murmura la femme Coste, tandis que son mari saluait gauchement la marquise et que Césarine examinait sa toilette avec admiration.

— Il est plus petit que Georges: tant mieux, nourrice, vous pourrez lui passer les vêtements de mon fils.

— Madame est bien bonne.

— Au fait, ajouta Mme d'Entreilles, dont la fine bottine effleurait déjà le marchepied du coupé, Bonneveine n'est pas si loin de Montredon. Gardez donc votre enfant cet après-midi, nourrice: il jouera avec mon fils, qui s'ennuie tout seul, et on attellera le poney à la charrette anglaise pour le ramener chez lui; cela vous promènera tous les trois.

Là-dessus elle s'éloigna, et la nourrice emmena son mari et ses deux enfants à l'office, où ils firent fête aux rafraîchissements qu'on leur servit.

Georges prenait une leçon de lecture auprès de son père, et le marin et la fillette passèrent encore un moment au château.

Puis ils s'en allèrent, car ils avaient de l'occupation, l'un à la ville avant son rembarquement, l'autre à la ferme, et Renaud resta.

On ne lui demanda pas son avis et il n'osa pas le donner, mais il eût préféré partir avec son père et sa sœur Césarine, plutôt que de demeurer auprès de cette mère encore inconnue pour lui, qui lui faisait un peu peur avec son énorme ruban flamboyant, et qui parlait si souvent d'argent, de cadeaux et de voyages à Paris.

Quand Georges d'Entreilles eut terminé sa leçon, il accourut et, content d'avoir un compagnon de jeux, il étala ses jouets devant le fils de sa nourrice.

— C'est bien ennuyeux d'apprendre à lire, soupira-t-il. Est-ce que tu apprends, toi?

Les yeux de Renaud brillèrent.

— Non, personne ne me montre; mais j'aimerais étudier et pouvoir lire.

Georges joignit les mains avec pitié.

— Tu aimerais, toi? Non, es-tu assez bête.

Le petit Coste frappa du pied avec colère:

— Je ne suis pas bête, s'écria-t-il, et je ne veux pas que tu me le dises.

— Si.

— Non.

— Si.

— Nourrice, appela le petit d'Entreilles; ton garçon, il est méchant: fais-le donc finir.

Mme Coste s'approcha et, sans se donner la peine de juger le différend, elle secoua Renaud en lui disant:

— Veux-tu bien ne pas résister à M. Georges!

— Et puis, il me tutoie, grogna le jeune châtelain.

— C'est-y Dieu possible que j'aie un sauvageon pareil! soupira la digne femme. Renaud, mon mignon, il faut appeler ce petit garçon: *Monsieur Georges*.

— Il m'appelle bien Renaud et me dit *tu*, lui! objecta l'enfant.

— Ça n'est pas la même chose. Appelle-le comme je te dis.

Renaud resta rêveur. Sa mère lui paraissait injuste. M. Georges avait eu les premiers torts et elle avait cependant pris le parti du fils de ses maîtres.

Qu'est-ce que cela voulait dire?

Etait-elle donc méchante comme Rochette, comme Jurame et le gros Eissette?

Non, elle n'était pas méchante, mais elle ne connaissait pas encore son enfant, qu'elle avait vu trop rarement en ces cinq années, tandis qu'elle chérissait son ancien nourrisson avec l'aveuglement de certaines nourrices et l'admiration secrète qu'elle portait au futur maître de tant de richesses.

La Marseillaise, en général, aime son enfant jusqu'à la faiblesse; Marie Coste eût fait ainsi, sans nul doute, si elle n'avait jamais quitté l'humble ferme de Bonneveine. Mais Renaud ne pouvait deviner cela.

— Je veux m'en aller avec papa et Césarine, dit-il, prêt à pleurer.

— Mauvais caractère! murmura la nourrice. Tu t'en iras avec nous en voiture, plus tard.

— Viens jouer au jardin! cria Georges, qui craignait de perdre son compagnon de jeux et qui l'entraîna dehors par la main.

— Bah! ils finiront par s'entendre! pensa Marie Coste qui les suivit, son tricot aux doigts.

Un quart d'heure après, les voyant tranquillement installés à confectionner des pâtés de sable, elle entreprit une conversation pratique avec le jardinier.

Des cris perçants l'interrompirent, elle courut aux deux enfants.

Les pâtés de sable avaient merveilleusement réussi, du côté de Renaud surtout.

Il en avait huit superbes; Georges n'en avait que cinq dont deux à moitié effondrés. Cela le contraria, et, lançant sa pelle à travers ceux de son camarade, il en détruisit la moitié.

*(La suite au prochain numéro.)* ROGER DOMBRE.

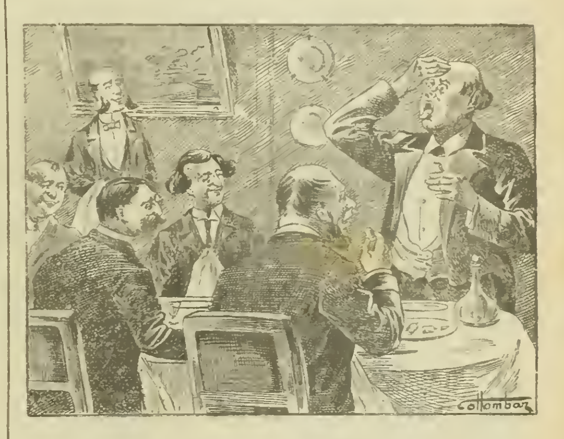
# MAGIE BLANCHE EN FAMILLE

## LE REPAS D'UN MAGICIEN

Qu'un pseudo-magicien invite à déjeuner des amis, ceux-ci s'attendront certainement à voir le repas assaisonné de quelques prodiges et trouveront tout naturel que le festin présente certaines particularités singulières.

Il faut en prendre votre parti, messieurs les magiciens; à tort ou à raison, qui se pique d'être sorcier risque de compromettre fortement son prestige si, chez lui, dans les circonstances même les plus ordinaires de la vie, les choses se passent comme partout ailleurs.

Vous connaissez certaines farces un peu lourdes qui nous viennent d'Allemagne, — pays où l'on a le rire gros; des mets sont servis, plus appétissants les uns que les autres, au premier rang desquels figurent, bien entendu, les pièces de charcuterie: tranches de saucisson, boudins, cervelas, jambonneaux, plus affriolants que nature; mais tout cela est en savon habilement conformé et colorié; il y a aussi des pièces de pâtisserie: brioches, croissants, gâteaux, petits pâtés, tartelettes aux fruits, éclairs glacés au chocolat; choses délicieuses à voir... mais elles sont en carton verni, et bourrées de coton; et les fruits donc! grosses fraises rouges et humides, abricots et pêches veloutées, pommes luisantes, prunes recouvertes de buée; comme on va se désaltérer!




et les petits fours, les bonbons fondants, les croquignoles, les nougats: rien que de contempler ces jolis objets, l'eau en vient à la bouche! seulement, je dois vous dire que ces friandises sont en plâtre ou en cire.

Et j'allais oublier le fromage de gruyère, les huîtres, les moules, les noix, sans parler des morceaux de sucre en albâtre dont le convive a la douleur de constater l'insolubilité absolue dans sa tasse de café bouillant. Tous ces objets se vendent chez les marchands de jouets et, pour une fois, entre amis, une mystification au moyen des uns ou des autres peut sembler drôle.

Je ne parle pas des morceaux de bougies tout allumées que dévore le maître de la maison; la plaisanterie est vieille et usée; ce sont, comme vous le savez, des quartiers de poires ou de pommes, taillés en cylindres de la grosseur d'une bougie et où un morceau de noix ou d'amande, qui peut rester enflammé un instant, a été piqué à une extrémité pour tenir lieu de mèche.

A ce propos, voici cependant une jolie mystification à faire au monsieur trop malin qui, aspirant à être votre émule, ou désireux de vous éclipser, proposerait de vous aider à manger votre provision de bouts de bougie. Défiez-le, provoquez-le, brandissez devant lui — mais pas trop près de son nez cependant — une, deux, trois bougies. Le monsieur, sûr de lui, jette à peine un coup d'œil sur ce que vous lui présentez: l'amande grossièrement taillée, la contexture des fausses bougies, lui montrent bien qu'il n'a rien à redouter; il vous imitera donc... Le voilà qui dévore à belles dents, — mais, bientôt, il fait une grimace abominable: les bougies que vous lui avez offertes avaient été taillées, non plus dans de succulentes poires, dans des pommes sucrées, mais dans d'âpres pommes de terre, dans un navet ou dans une rave blanche, et traîtreusement assaisonnées de poudre d'aloès. A bon chat bon rat!

*(A suivre.)*

 MAGUS.




RENTRÉE DES CLASSES

# CENT
# VOLUMES

**Correspondant aux Programmes de l'Enseignement primaire supérieur des Jeunes Gens et des Jeunes Filles.**

COLLECTION ADOPTÉE PAR LE MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

## LE VOLUME : **DIX** CENTIMES

*Envoi franco par la poste de 1 volume pour* **15** *centimes. — 2 volumes pour* **25** *centimes. — 25 volumes pour* **3** *francs.*

## **100** VOLUMES (LA COLLECTION COMPLÈTE), FRANCO : **DIX** FRANCS

**(Écrire à M. Henri GAUTIER, éditeur, 55, quai des Grands-Augustins.)**

### LISTE DES OUVRAGES COMPOSANT LA BIBLIOTHÈQUE DE **CENT** VOLUMES :

#### MORCEAUX CHOISIS DE PROSE ET DE VERS DU XVI^e AU XVIII^e SIÈCLE

**Montaigne**. De l'Institution des enfants. — Apologie de Raimond Sebond. — La Mort de la Boétie.
**Rabelais** Gargantua et Pantagruel
**Les Vieux Poètes français**. Les Troubadours et les Trouvères — Eustache Deschamps — Christine de Pisan — Charles d'Orléans. — Villon — Du Bellay. — Clément Marot. — Ronsard. — La Pléiade. — Mathurin Régnier.
**Lesage** Episodes de Gil Blas.
**Diderot** L'Art au XVIII^e siècle.
**Beaumarchais** Don Joseph Clavico
**La Harpe**. Portraits littéraires du XVIII^e siècle.
**Petits Poètes français du XVIII^e siècle** Fontenelle — Chaulieu. — Panard. — Lefranc de Pompignan. — Piron. — Gresset. — Gentil-Bernard. — Guimond de la Touche. — De Bernis. — Saint-Lambert. — Colardeau. — Dorat. — Léonard.
**André Chénier** Poésies.

#### AUTEURS CLASSIQUES

**La Fontaine** Fables (livres I, II, III).
**Molière**. Le Médecin malgré lui.
**Molière**. Le Malade imaginaire
**Molière**. Les Précieuses ridicules.
**Racine** Les Plaideurs.
**Racine**. Esther.
**Racine**. Port Royal.
**Fénelon**. De l'Éducation des filles — Episodes de Télémaque — Dialogues des Morts.
**Fénelon**. Histoires et contes
**La Bruyère** Caractères et Portraits.
**Bossuet** Oraison funèbre d'Henriette d'Angleterre
**Boileau** Episodes du Lutrin.
**Montesquieu** Dialogues des Morts. — Lettres persanes — Œuvres diverses.
**Voltaire** Le Siècle de Louis XIV
**J.-J. Rousseau** Œuvres choisies.
**Buffon** Les Epoques de la nature.

#### LECTURES SUR LA SOCIÉTÉ DU XVII^e ET DU XVIII^e SIÈCLE

**Retz (de)**. La Fronde et l'Affaire du chapeau
**Mme de Motteville** Anne d'Autriche — Cinq-Mars et de Thou. — Richelieu et Louis XIII
**Pellisson** Le Procès de Fouquet.
**Mme de Sévigné**. Lettres et Pensées
**Mme de Maintenon**. Lettres et entretiens sur l'Education.
**Mme de Caylus**. Les Coulisses du Grand Règne.
**Fléchier**. Les Grands Jours d'Auvergne
**Saint-Simon** Extraits des Mémoires
**Mme de la Fayette**. La Cour de France au XVIII^e siècle.
**Marmontel** La Société littéraire du XVIII^e siècle
**P. de Nolhac**. Marie-Antoinette à Trianon
**Grimm** Les Salons de Paris sous la Révolution.
**Mme de Choiseul** Une grand'maman à la cour de Louis XV.

#### CONTES, RÉCITS, NOUVELLES FRANÇAIS

**Bernardin de Saint-Pierre** La Chaumière indienne. — Le Café de Surate.
**Hégésippe Moreau** Contes à ma sœur. — Poésies
**Xavier de Maistre**. La Jeune Sibérienne.
**Augustin Thierry**. Récits des temps mérovingiens.
**Charles Nodier** Jean-François les Bas-Bleus — Le Chien de Brisquet Lidivine, etc
**François Coppée** Le Convalescent. — Le Remplaçant. — Voyage en Bretagne.
**André Theuriet** L'Oreille d'ours. — La Saint-Nicolas. — La Truite — La Pipe
**Alphonse Daudet** L'Arrivée — Mon Tambourinaire. — Première Pièce. — Tartarin de Tarascon.
**Vte Henri de Bornier**. Un Cousin de passage. — Comment on devient beau
**Jules Simon** Colas, Colasse et Colette. — Pierre Guerin. — Les Ecus du baron. — Changarnier.
**Jules Claretie** Catissou. — Tuyet. — Une Course de Taureaux
**Guy de Maupassant** La Main — Le Vieux. — La Parure — Sur Mer. — L'Homme de lettres

#### AUTEURS CONTEMPORAINS

**Chateaubriand**. Le Dernier Abencerage.
**Chateaubriand** Le Génie du Christianisme.
**Paul-Louis Courier** Lettres et Pamphlets
**Sainte-Beuve** La Grande Mademoiselle — La Bruyère.
**Michelet** En Italie.
**Les Poètes contemporains** Millevoye. — Soumet — P. Lebrun — Antony Deschamps. — A. Chénedollé. — Reboul.
**Les Poètes contemporains** Th de Banville. — Jean Richepin. — Alph. Daudet. — P. Arène. — G. Vicaire — Ph. Gilles. — Renaud. — De Hérédia. — J. Normand. — P. Mariéton.

#### PIÈCES DE THÉATRE DU XVI^e AU XIX^e SIÈCLE

**Regnard** Le Joueur. — Le Légataire universel.
**Dancourt** Les Bourgeoises de qualité.
**Brueys et Palaprat** L'Avocat Patelin.
**Desforges**. Le Sourd ou l'Auberge pleine.
**Marivaux** L'Epreuve — Le Legs.
**Collin d'Harleville**. M. de Crac en son petit Castel.
**Sedaine**. Le Philosophe sans le savoir.
**Andrieux**. Les Etourdis.
**Picard**. La Petite Ville.
**Casimir Delavigne**. Les Enfants d'Edouard.

#### MÉMOIRES HISTORIQUES ET MILITAIRES DU XIX^e SIÈCLE

**Napoléon I^er**. Harangues et Proclamations.
**Mme de Rémusat**. Les Confidences d'une Impératrice.
**Las Cases** Mémorial de Sainte-Hélène.
**Camille Rousset**. La Prise d'Alger. — La Smalah d'Abd-el-Kader, etc.
**Général Ambert**. La Défaite. — Sedan.

#### LECTURES GÉOGRAPHIQUES, RÉCITS DE GRANDS VOYAGEURS

**Prescott** Christophe Colomb et la découverte de l'Amérique.
**V. Jacquemont**. Lettres de l'Inde.
**Bougainville**. Le Détroit de Magellan. — Taïti.
**René Caillié**. Tombouctou.
**H de Saussure**. La Première Ascension du Mont-Blanc.
**Vte E.-M. de Vogüé**. Lettres d'Asie. — Le Chemin de fer de Samarcande.
**Mme Adam**. Types et Paysages de Hongrie.
**Stanley**. A travers l'Afrique.

#### TRADUCTIONS DES CHEFS-D'ŒUVRE ÉTRANGERS

**Cervantès** Don Quichotte.
**Les Poètes contemporains de l'Allemagne**. Klopstock. — Gœthe. — Schiller. — Henri Heine — Uhland. — Zedlitz. — Hebbel. — Rückert. — Fr Holm; etc.
**Henri Heine**. Le Hartz.
**Gœthe**. Hermann et Dorothée. — La Pluie de balles.
**Schiller**. Marie Stuart.
**Auerbach** La Hache — Tolpatsch — La Fille aux Pieds nus.
**Hoffmann** Contes fantastiques.
**Lord Byron** Le Prisonnier de Chillon — Childe Harold
**Walter Scott** Contes d'un grand-père.
**Daniel de Foë** Robinson Crusoé
**Swift** Voyage de Gulliver à Lilliput.
**Ch. Lamb**. Contes de Shakespeare.
**Ch. Dickens** Horace Sparkins — M Mions et son Cousin. — Le Voile noir. — La Mort de l'Ivrogne.
**Georges Eliot** Le Moulin sur la Floss.
**Franklin**. La Science du bonhomme Richard.
**Mme Beecher-Stowe** La Case de l'oncle Tom
**Tourgueneff** Vicissitudes d'une Montre
**Dostoïewski** Les Forçats en Sibérie.
**Cte Léo Tolstoï** Le Quatrième Bastion. — Le Porte-drapeau.
**A. de Chamisso** L'Homme qui a perdu son ombre.
**Andersen** Contes choisis

Adresser les demandes, accompagnées d'un mandat-poste ou de timbres français, à M. Henri GAUTIER, éditeur, 55, quai des Grands-Augustins, Paris.

*Le Directeur-Gérant* : HENRI GAUTIER.

Sceaux. — Imp. E. Charaire.

5 centimes le N° année courante. (10 centimes le N° années échues) N° 1957 TRENTE-SIXIEME ANNÉE. — 17 Octobre 1896.

# L'OUVRIER

**Journal illustré paraissant le Mercredi et le Samedi**

ABONNEMENT D'UN AN. (104 numéros) France. Algérie et Belgique : 6 francs

DIRECTION ET ADMINISTRATION : LIBRAIRIE BLÉRIOT, HENRI GAUTIER, SUCCESSEUR, 55, quai des Grands-Augustins, Paris.

ABONNEMENT D'UN AN (104 numéros) Colonies et Étranger (sauf la Belgique) . 7 francs.



— Mort à l'Anglaise! hurlèrent les démons noirs. (Voir page 388.)

# A L'ABORDAGE![1]

## GRAND ROMAN D'AVENTURES

PAR

HENRY DE BRISAY

TROISIÈME PARTIE

## CLAMORGAN CONTRE CLAMORGAN

### II

### DEUX FEMMES

Il nous faut maintenant revenir en arrière et connaître tous les événements qui ont précédé la visite de Roëllo à Suffren.

Nous allons d'abord nous transporter auprès de Guy Roëllo que nous avons laissé mourant dans la hutte en feuillage après le coup de poignard de Diana.

Suivant les instructions qu'il avait reçues de l'Anglaise, le petit Djin laissa reposer son maître une heure environ ; mais, quand l'heure fut écoulée, il commença à s'inquiéter, car il savait que la petite troupe commandée par Guy devait marcher de la même allure que le corps principal. Il rôda autour de la cabane, faisant exprès du bruit pour éveiller son chef; mais tout restait silencieux, à l'intérieur de la hutte.

Enfin, il se décida à soulever les lianes qui masquaient l'entrée et, tout d'abord, il ne vit rien et crut que Guy était sorti sans qu'il s'en fût aperçu. Mais, après un second examen, il aperçut l'un des bras du jeune homme qui dépassait l'amas de branchages que Diana avait jeté sur son corps.

L'Indien eut vite fait d'écarter les verdures, et il recula terrifié quand il aperçut le pauvre Guy qui semblait un cadavre et qui baignait dans une large flaque de sang.

Mais l'enfant avait du sang-froid. Il réagit contre la peur qui l'envahissait, et s'agenouillant auprès du jeune marin, il chercha à découvrir sa blessure.

Il ne chercha pas longtemps.

Au-dessous du sein gauche, une déchirure noirâtre d'où le sang s'était échappé se montrait très nette. Le sang s'était coagulé tout autour.

Djin se pencha sur la bouche du blessé et reconnut avec joie qu'il respirait faiblement.

Mais le pauvre enfant ne savait trop que faire ni quels soins donner au jeune homme.

Il eut cependant l'intelligence de ne pas laver la plaie afin de laisser le caillot, qui empêchait l'hémorragie, en place.

Il sortit de la cabane et, appelant un des serviteurs qui avaient accompagné Guy, il le chargea de prévenir Yodah ou, à son défaut, Roëllo ou Kerbraz qu'un accident était arrivé au jeune homme, et qu'on ne pouvait le transporter.

Au moment où l'Hindou allait partir, une lointaine fusillade se fit entendre.

Djin prêta l'oreille.

Les coups de feu crépitaient sans relâche, et, d'après le bruit, il était évident que la colonne avait été attaquée.

La perplexité de l'enfant augmentait.

— Reste, dit-il à l'Indien qui s'était arrêté au bruit du combat.

Et il réfléchit.

Que faire? D'abord, comment Guy avait-il été blessé? Cette femme sans doute qu'il avait reçue dans la cabane... Pourtant le jeune marin paraissait si heureux! et puis une femme! Etait-ce possible! Maintenant il fallait prendre un parti. Prévenir Yodah. Mais son messager pourrait-il retrouver les Français? Tout dépendait de l'issue de la bataille.

Justement la fusillade s'éteignait.

Soudain il y eut un grand bruit de branches brisées et un éléphant parut dans la clairière.

Djin poussa un cri de joie. Il avait reconnu Djemma.

L'énorme animal s'arrêta devant la cabane, s'agenouilla et, légère comme un oiseau, Mavourita, sortant de son palanquin, eut bientôt mis pied à terre.

Elle s'avança vivement vers Djin et demanda :

— Comment n'êtes-vous pas déjà en route? Vite en marche, je vais vous guider! Nos amis sont attaqués par les Anglais qui sont en nombre.

1. Voir l'*Ouvrier* depuis le 1er août 1895.

L'enfant restait silencieux.

— Eh bien! Djin, vas-tu répondre! Es-tu devenu muet? Où est le jeune marin?

— Ah! maîtresse, dit enfin l'enfant en tombant à genoux, un grand malheur est arrivé.

— Un malheur?

— Oui, maîtresse, le jeune homme est blessé, mourant...

Mavourita blêmit et elle se raidit pour ne pas tomber.

— Où est-il? demanda-t-elle d'une voix profondément altérée.

D'un geste, Djin désigna la cabane où l'Indienne se précipita.

Quand elle aperçut Guy pâle et sanglant, des larmes jaillirent de ses beaux yeux; mais, dominant son émotion, elle se pencha vers le jeune homme et examina longuement sa blessure.

Ensuite elle dit quelques mots en indien à Djin qui courut au palanquin et en rapporta bientôt une petite fiole de cristal, que Mavourita lui prit vivement des mains.

Elle versa sur la blessure quelques gouttes d'un liquide verdâtre, déchira la manche de la chemise du blessé dont elle fit une compresse et maintint le pansement au moyen de son écharpe de soie.

Quand elle se releva, ses traits étaient si altérés que Djin lui dit :

— Vous souffrez, maîtresse?

Une brûlante rougeur monta au visage de l'Indienne.

— Tu perds l'esprit, je crois, dit-elle avec colère. Maintenant il faut m'expliquer comment tout cela est arrivé.

— Je n'en sais rien, maîtresse.

— Voudrais-tu te jouer de ta souveraine?

— Par Brahma, je le jure, maîtresse, j'ignore ce qui s'est passé. Guy Roëllo ne s'est pas éloigné du campement.

— Qui l'a frappé?

— Je ne sais, je l'ai trouvé tout à l'heure comme vous l'ave vu, dans la cabane.

— Avez-vous rencontré quelqu'un sur votre route ?

— Oui, maîtresse.

— Qui? Parle, tu vois bien que tu me fais mourir d'impatience

— Une femme, une Anglaise.

Les yeux de Mavourita lancèrent un éclair.

— Jeune, belle?

En quelques mots, Djin fit le portrait de Diana.

— C'est elle, j'en étais sûre, murmura l'Indienne, c'est la femme du navire!

Son cœur avait deviné.

— Allons, raconte tout ce que tu sais, dit-elle à l'enfant, tandis que sa main se crispait sur sa poitrine haletante.

Djin expliqua comment ils avaient rencontré sur la route Diana et ses porteurs. Il dit aussi que le jeune homme avait fait construire la cabane et avait fait apporter de l'eau et des fruits. Il n'oublia pas de rapporter que le jeune homme avait l'air radieux et qu'il n'avait rien pu soupçonner quand, en partant, l'Anglaise lui avait recommandé de respecter le sommeil du maître.

— Comme il l'aime! pensa tout haut Mavourita.

Elle resta longtemps songeuse, la brune fille des rajahs, écoutant son cœur et d'abord refusant de s'avouer qu'il avait battu pour Guy dès le premier jour où elle l'avait vu. Puis, peu à peu, elle se laissait aller au sentiment très doux qui l'envahissait. Elle cherchait à se tromper elle-même : c'était de la compassion, de la pitié qui l'avait émue quand elle avait été en présence du blessé, pas autre chose! Puis la vision de sa jeune vie revenait à sa mémoire. Son enfance avec ses sœurs, et les jeux sur les terrasses et les bains au fleuve. L'existence lui semblait alors un chemin fleuri qu'on descendait en riant... Tout à coup la guerre, son père qui l'embrassait entre deux combats... enfin le coup de tonnerre de la prise de Maïssour! Alors les affres de l'agonie, la torture morale et physique, les outrages de l'Anglais... Ensuite, c'était une autre vie qui commençait, vie de haine et de vengeance; instrument de son frère, implacable justicier, elle avait dû jouer sérieusement son rôle de petite reine. Insensiblement, elle s'était durcie à la souffrance, elle avait perdu sa douceur et sa sensibilité de femme. Sans pâlir, elle avait vu les atroces exécutions et les combats désespérés, elle croyait bien que son cœur ne battait plus que pour l'œuvre sanglante que poursuivait Yodah... et il avait suffi de ces deux Français inconnus, naufragés, malheureux, pour lui rendre son caractère de femme et lui inspirer l'amitié et l'amour.

Elle était loin, bien loin, perdue dans son rêve, les yeux fixés sur le cher blessé, quand la voix de Djin la fit tressaillir :

— La nuit vient, maîtresse, qu'ordonnez-vous?

Mavourita se redressa tout à coup et, comme honteuse de sa faiblesse, elle sortit brusquement de la cabane en faisant signe à l'enfant de la suivre.

Les Hindous de l'escorte, réunis en cercle, causaient doucement entre eux, se demandant pourquoi ils ne continuaient pas leur route.

A la vue de Mavourita, ils se prosternèrent.

— Levez-vous, fils du Maïssour, dit la petite reine qui s'était reprise, et écoutez-moi.

Les Hindous se levèrent, mais conservèrent une attitude respectueuse devant la jeune fille.

— Nous allons camper ici, continua-t-elle, mais vous n'allumerez pas de feu, car l'ennemi rôde dans les environs. L'un de vous, Nedjé, qui est fidèle et brave, ira prévenir mon frère que nous nous trouvons ici et lui portera de ma part un message.

L'Indien désigné s'avança et s'inclina profondément devant la princesse.

— Dans un instant, poursuivit Mavourita, en s'adressant au Missoughi, je te donnerai la lettre.

— Vous autres, dit-elle, vous coucherez dans les arbres de crainte des tigres.

Puis elle rentra dans la cabane où le jeune Guy gisait toujours, privé de connaissance, semblant un cadavre.

Aussitôt que Diana avait été hors de vue, elle avait fait prendre la course à tout son monde et la petite troupe filait rapidement le long du sentier qui conduisait à la pagode d'Angotka.

Accroupie dans son palanquin, dont les rideaux la protégeaient contre les regards indiscrets, elle avait pu s'abandonner à sa douleur et à sa rage. Elle n'était que trop sûre du désastre que Guy lui avait si complaisamment raconté, pourtant elle voulait douter encore. Il lui semblait que, tant qu'elle n'aurait pas vu de ses yeux l'effroyable champ de mort, un espoir lui restait. Si elle retrouvait le cadavre d'Allan, alors seulement elle déciderait ce qu'elle devrait faire.

Elle rêvait toujours quand il lui sembla que la vitesse de ses porteurs diminuait. Elle appela le saïs et lui demanda durement :

— Pourquoi les porteurs s'arrêtent-ils?

— Madame, répondit le saïs en anglais, voilà cinq heures qu'ils courent. Ils sont épuisés.

— Quelques coups de bâton leur redonneront des jambes.

— Avec un pareil moyen, ils nous abandonneraient au milieu de la forêt.

— Alors distribuez-leur quelques roupies; tenez, prenez ma bourse.

Et Diana tendait au saïs une bourse qui paraissait bien garnie.

L'Indien secoua la tête.

— L'argent ne fera pas plus que la bastonnade. Croyez-moi, madame, laissez-les aller comme ils voudront, c'est la meilleure manière d'aller longtemps.

— Soit, dit Diana, qui déchirait à belles dents un fin mouchoir de batiste.

Et, rageuse, elle se rejeta au fond de son palanquin.

Comme la nuit tombait, on arriva en face de la pagode qui dressait sa masse sombre surmontée de clochetons aigus sur le ciel d'un rouge violent.

Le saïs fit faire halte.

Puis s'approchant du palanquin, il dit :

— Nous sommes arrivés, madame.

— Bien, saïs, faites faire halte ici.

Alors, commandant à son visage d'être impassible, à ses mains de ne pas trembler, elle descendit de son palanquin et regarda autour d'elle.

De l'endroit où elle se trouvait et aux feux suprêmes du soleil couchant, elle ne pouvait rien distinguer de la catastrophe.

— Allons! dit-elle, comme se parlant à elle-même, et elle commença de descendre les pentes qui conduisaient jusqu'à l'emplacement des campements anglais.

— Restez ici, dit-elle au saïs qui voulait l'accompagner.

A ce moment, des buissons de nopal s'écartèrent et un homme, aux vêtements tout souillés, à la figure livide et sanglante, parut aux yeux étonnés de Diana.

— Qui êtes-vous? demanda la jeune fille, que rien n'intimidait.

— Je suis un malheureux que la grâce du ciel a protégé, répondit l'infortuné en levant les mains.

— Vous êtes Anglais?

L'homme tenta de se redresser.

— Sergent aux grenadiers de Sussex, répliqua-t-il.

— Alors — ici sa voix eut un frémissement — vous avez assisté à l'horrible catastrophe?

— Oui, ma bonne demoiselle, et je vous assure qu'on ne peut rien imaginer de plus affreux.

— Contez-moi comment cela s'est passé.

— Hier soir, on venait de faire la soupe et nous étions bien tranquilles, car nous savions parfaitement que les damnés Français ne viendraient pas nous attaquer, nous sachant sur nos gardes depuis l'enlèvement du commodore; je me rappelle même que Mac Stéphen, un pays à moi, chantait la ballade de Culummore, vous savez, demoiselle, celle où on parle du petit garçon aux cheveux rouges et du clerc de procureur qui était borgne...

— Oui, oui, fit Diana avec impatience, ensuite.

— A ce moment donc, voilà la terre qui se soulève avec un fracas épouvantable; je vois du feu, des flammes et de la fumée et, sans savoir comment, je suis transporté à plus de cinquante pas en plein bois où je tombai si rudement que je perdis connaissance...

— Et après?

— Après... après, dam, le soleil était déjà haut quand je suis revenu à moi; j'avais donc eu un évanouissement qui avait duré toute la nuit et toute la matinée... je me mis sur mes jambes, je me tâtai et, sauf une écorchure au front que je m'étais faite dans ma chute et une courbature générale, je constatai avec joie que j'avais été épargné grâce à la protection de Dieu. Je retournai sur le champ de carnage et je vis l'horrible spectacle. J'appelai pour savoir si d'autres camarades n'avaient pas été sauvés; mes appels n'eurent pas de réponse; j'étais seul vivant au milieu de ce charnier.

Nous devons à la vérité d'ajouter que l'honnête sergent se trompait. Une cinquantaine d'hommes avaient échappé à l'explosion; mais presque tous, absolument affolés par la terrible secousse éprouvée, avaient fui dans les bois un peu au hasard.

— Dites-moi, demanda Diana quand le soldat eut terminé son récit, vous connaissiez bien sir Harry Linton?

— Vous voulez vous moquer, demoiselle, comment n'aurais-je pas connu Harry Linton qui était mon chef.

— Bon; n'avez-vous pas remarqué, durant la marche de la colonne, un gentleman qui l'accompagnait sans faire officiellement partie de l'expédition?

Le sergent resta un instant silencieux, cherchant dans ses souvenirs.

Debout devant lui, Diana sentait son cœur qui sautait dans sa poitrine. Une sueur froide ruisselait sur sa chair. Pourtant sa contenance était impassible et son regard était ferme.

— Attendez, attendez, dit enfin le grenadier... Ne voulez-vous pas parler d'un grand bel homme qui avait les cheveux roux et montait un cheval pie...

— C'est cela même, dit la jeune fille d'une voix inintelligible.

— Oh! je me le rappelle très bien, je l'ai même vu causer avec le commodore le soir de l'enlèvement du vieux gentleman.

— Mais au moment de l'explosion, où se trouvait-il?

— Hélas! demoiselle, il devait être avec les autres, le pauvre seigneur, et si vous vous intéressez à lui, je crois bien que vous pouvez porter le deuil.

Diana repoussa le soldat presque brutalement et poursuivit sa route.

En deux enjambées, le grenadier la rattrapa.

— Vous allez là-bas? dit-il.

— Oui.

— C'est une vilaine chose à voir pour une jeune fille, demoiselle. Tant de pauvres chrétiens déchiquetés en lambeaux comme au temps des saints martyrs.

— N'importe! Il faut que je voie par moi-même.

— C'est bon, je vais vous accompagner.

Et le soldat ne dit plus rien.

Au bout de quelques minutes, on commençait à reconnaître sur le terrain les puissants effets de la mine. Un moment, Diana rencontra un obstacle et faillit tomber. Elle se baissa et reconnut avec une inexprimable horreur qu'elle venait de heurter un cadavre effroyablement mutilé.

La lune se levait et éclairait de ses froides lueurs l'horreur tragique de ce lieu.

De toutes parts ce n'étaient que membres arrachés, cadavres ouverts, arbres tordus, rochers renversés. Le silence nocturne ajoutait encore son calme tragique à toute la hideur de cette scène de mort.

Diana s'était vite remise. Le premier moment d'émotion passé, elle continuait sans frayeur sa funèbre visite.

Pendant deux heures, elle alla ainsi, se penchant sur chaque cadavre, interrogeant chaque débris humain. Quand son lugubre examen fut terminé, elle dit au soldat :

— Il y a d'autres campements?

— Oui, demoiselle.

— Eh bien! conduisez-moi, je veux les visiter tous.

— Mais pardon, demoiselle, c'est bien ce lord Clamorgan que vous cherchez? — voilà que je me rappelle son nom à présent.

Diana fit oui de la tête.

— Alors il est inutile d'aller plus loin, car c'était à ce bivouac-ci qu'il était. Je le sais bien peut-être. De ma tente, je voyais la sienne qui n'était pas à plus de dix pas.

L'Anglaise eut un furtif mouvement de joie. Peut-être Allan vivait-il encore, car elle ne l'avait pas reconnu parmi tous ces corps.

Elle resta quelque temps songeuse, puis s'adressant au soldat :

— Venez, dit-elle, nous chercherons encore demain. Pour le moment, nous avons fait tout ce que nous pouvions faire.

Ils revinrent silencieusement vers l'endroit où se tenaient les porteurs.

Pendant l'absence de la jeune fille, le saïs avait fait élever une hutte en feuillage.

La vue de cette cabane lui rappela celle où elle avait laissé Guy quelques heures plus tôt.

— Il doit être mort maintenant, murmura-t-elle avec un horrible sourire.

Puis, sans dire un mot, elle se retira sous l'abri qu'on lui avait préparé.

Elle s'était jetée tout habillée sur une jonchée de feuillage.

Toute la nuit elle songea, et ce devaient être de terribles pensées qui s'agitaient sous ce front de vingt ans, car, le lendemain

matin, un large cercle bleuâtre entourait ses paupières et ses yeux brillaient d'un éclat fiévreux.

Aussitôt que le jour parut, elle fut hors de sa couchette, et son premier regard fut pour le charnier qu'elle avait parcouru la veille.

Sous les caresses d'or du soleil, le spectacle était encore plus épouvantable, et une odeur insupportable commençait à se dégager de tous ces corps en décomposition.

Néanmoins, la jeune fille voulut recommencer son pèlerinage, mais la puanteur la força à reculer; l'asphyxie la prenait à la gorge.

— Oh ! ne rien savoir, rester dans le doute ! murmurait-elle.

Le saïs s'approcha d'elle.

— Maîtresse, dit-il, les porteurs murmurent et ne veulent pas rester plus longtemps ici.

Les sourcils de Diana se crispèrent :

— Ils sont à mes ordres, je pense. Ils n'ont qu'à obéir.

— Maîtresse, je suis seul, ils sont nombreux et nous sommes un peu dans leurs mains.

— Méchant esclave, voudrais-tu me trahir, toi aussi?

L'Hindou se releva, avec une flamme aux yeux :

— Myéris n'est pas esclave, dit-il, Myéris est libre.

— Assez! dit sèchement l'Anglaise. Dis à tes hommes que s'ils n'obéissent pas comme des bêtes de somme, je les ferai périr sous le fouet à notre rentrée à Pondichéry.

— Pondichéry est loin, objecta encore le saïs, et nous sommes en pleine forêt.

— Ah ! tu te mets de leur parti, eh bien! tu seras bâtonné comme eux, chien d'Hindou !

Un cri de rage jaillit de la poitrine de Myéris.

— Ah! c'en est trop, s'écria-t-il, et tu vas payer pour tous les outrages dont tu m'abreuves depuis le départ, Anglaise maudite ! Je vais donc pouvoir me venger sur toi du meurtre de mon père et de ma mère que les bourreaux rouges ont lâchement torturés et assassinés.

« Enfants, continua-t-il en indien et en s'adressant aux porteurs, la fille aux cheveux d'or, l'Anglaise damnée nous promet à tous la bastonnade à son retour à la ville.

— Mort à l'Anglaise! hurlèrent les huit démons noirs qui se ruèrent sur la jeune fille.

Diana eut un frisson et, pour la première fois peut-être, la peur glissa dans son âme.

— A moi, sergent! cria-t-elle.

L'honnête grenadier, qui dormait au pied d'un arbre, fut réveillé en sursaut par l'appel de la jeune fille. Il se mit sur ses pieds, se frotta les yeux et parut absolument ahuri du spectacle qu'il avait sous les yeux.

Néanmoins, il faut lui rendre cette justice, il comprit qu'une femme faisait appel à son courage, et, sans s'occuper de rien autre chose, il tomba à grands coups de poing sur le groupe qui entourait la jeune fille.

D'abord la diversion qu'il venait d'opérer permit à Diana de se dégager, mais le triomphe du grenadier de Sussex fut de courte durée. Un instant surpris, les porteurs et le saïs revinrent à la charge et bientôt le malheureux sergent gisait à terre à moitié assommé.

Cette fois, Diana se sentit bien perdue.

— A moi, à moi d'abord! hurlait le saïs, c'est moi qui frapperai le premier !

Et déjà l'Hindou avait les mains sur elle...

— C'est toi qui vas mourir le premier veux-tu dire ! tonna une voix terrible.

En même temps un coup de pistolet retentissait, et Myéris, la tête fracassée, roulait aux pieds de l'Anglaise.

En présence de cette intervention inattendue, les porteurs avaient abandonné la partie et s'étaient dispersés dans la forêt.

Diana n'avait d'abord rien compris à ce qui se passait; mais, quand la fumée fut dissipée, elle put distinguer les traits de son sauveur.

— Allan ! cria-t-elle avec un accent de joie délirante.

Elle fit un pas vers lui, les bras tendus...

Mais l'émotion ressentie était trop forte, et Diana, qui venait de traverser sans pâlir tant et de si terribles aventures, serait tombée sans connaissance si son frère ne l'eût soutenue.

Au bout de quelques minutes, elle rouvrit les yeux.

Ses regards étincelants de bonheur se portèrent tout d'abord sur le visage d'Allan, puis, se jetant à son cou, elle riait et pleurait à la fois en répétant...

— Mon frère, mon cher frère... te revoir... quand je te croyais perdu pour jamais... Ah! je suis heureuse, bien heureuse! Mon frère, mon frère adoré !

Allan lui rendait ses caresses.

— Mais explique-moi donc, dit Diana, quand la première effusion fut un peu calmée, explique-moi par quel miracle tu n'es pas parmi les morts.

— Ma chère enfant, dit Clamorgan, il n'y a là rien de miraculeux. C'est le hasard qui a tout fait. Il faut d'abord te dire que Harry Linton avait été enlevé par les Indiens...

— Je sais cela.

Allan la regarda avec étonnement.

— Comment se peut-il que tu sois si bien informée?

— Je te l'expliquerai plus tard. Continue ton récit.

— Comme tu voudras. Je te disais donc que, lorsque Linton eut été enlevé, comme je savais mon Roëllo bien et dûment enfermé dans la pagode et comme d'autre part je ne tenais pas à frayer avec tous ces officiers grossiers, avec tous ces soudards ou ces gentillâtres sans fortune, je montai à cheval et, armé de mon fusil, j'allai à la chasse. Mon étoile voulut que je me perdisse et ce n'est que ce matin que j'ai pu retrouver ma route. Néanmoins, j'avais entendu l'explosion et j'avais bien pensé que quelque chose d'effroyable avait dû se passer ici.

— Alors, je le vois, à ce sujet je suis mieux renseignée que toi.

— Ce n'est pas difficile, car je ne sais rien.

— Les Indiens, grâce aux souterrains qui s'étendent sous la pagode, ont miné le sol sur lequel nos hommes étaient campés et tu vois les résultats de leur épouvantable imagination.

— Alors Roëllo... échappé encore une fois!

— Oui, la pagode est vide.

— Malédiction! Ces misérables m'échapperont donc toujours. Quand on pense qu'entre nous et le bonheur, qu'entre nous et la richesse il n'y a que trois créatures humaines...

— Pardon, deux, rectifia froidement Diana.

— Que veux-tu dire?

— Je dis qu'il n'y a que deux créatures humaines qui nous barrent la route de la fortune.

— Mais tu perds l'esprit! Penses-tu que, parce qu'elle est une femme, Maryvonne n'est pas aussi gênante que les autres.

— Qui te parle de cela?

— Mais toi, puisque tu ne vois plus que deux Roëllo à combattre.

— Je ne vois plus que deux Roëllo, dit lentement la jeune fille, parce qu'il n'y en a plus réellement que deux.

— Explique-toi.

— J'ai tué Guy Roëllo hier.

Clamorgan resta un instant stupéfait: puis, attirant sa sœur à lui, il l'embrassa passionnément. Quiconque aurait vu sous le soleil de Dieu, dans la magnificence du décor tropical, ce beau soldat embrassant cette belle jeune fille n'aurait jamais osé soupçonner les abominables projets qui faisaient battre ces deux cœurs gangrenés.

— Vite, des détails, disait Allan. Parle, petite sœur.

Longuement, Diana fit à son frère le récit des événements qui s'étaient passés la veille. Allan s'amusa beaucoup des sentiments d'amour du jeune homme et il ne put qu'applaudir à la façon expéditive dont Diana s'était débarrassée de son amoureux.

— Es-tu bien sûr qu'il soit mort? demanda-t-il seulement quand la jeune fille eut fini.

— Oh! j'en suis sûre, dit Diana avec un affreux sourire. J'ai frappé au cœur.

— C'est vrai, j'oublie toujours que tu as le poignet solide.

— D'ailleurs, à supposer qu'il ne soit pas resté sur le coup, privé de soins comme il est, en pleine forêt, avec des sauvages, il est impossible qu'il s'en tire.

— Tu as raison. Ainsi donc, il ne reste plus que Roëllo et Maryvonne.

— Oui, mais ceux-ci vont nous échapper si nous ne faisons pas diligence.

— Nous saurons bien les atteindre.

— Conduits par Yodah, un fakir qui protège les Français je ne sais plus pourquoi, ils gagnent la côte en doublant les étapes.

— Diable !

— Une fois à bord des vaisseaux de Suffren, va donc les atteindre!

— Ah ! Diana, il n'y a pas une minute à perdre.

— Oui, mais mes porteurs sont au diable maintenant. Comment allons-nous faire?

— J'ai toujours mon cheval.

— Ah! c'est vrai, j'oubliais.

— Alors, en route.

Il se dirigea vers un massif de tulipiers et revint en tirant son cheval par la bride.

Au moment de se mettre en selle, Diana eut un bon mouvement.

— Ce soldat? dit-elle en désignant le corps du sergent.

— Eh bien! quoi... ce soldat.

— Le laissons-nous ici?

— Qu'est-ce que tu veux que j'en fasse?

— C'est qu'il est venu à mon secours et c'est en me défendant qu'il a été frappé.

— C'est très bien de sa part, ma chère enfant, mais il nous retarderait considérablement pour la course qu'il nous faut fournir.

— Tu as raison. En marche !

Allan prit le cheval par la bride et s'enfonça à grands pas dans la forêt.

*(La suite au prochain numéro.)* Henry de Brisay.

# LE MARIAGE DU DÉPUTÉ [1]

PAR

**JEANNE DE LIAS**

XXI (*Suite.*)

Ces propos saisis au vol n'étaient qu'un faible écho de tout ce qui se débitait et se colportait sur le même sujet à travers le pays.

Par un phénomène que l'on voit se produire souvent, depuis plusieurs jours que ces bruits circulaient, ils n'étaient pas encore parvenus aux oreilles de la principale intéressée; ils n'avaient pas même pénétré à la ferme de Saint-Landry. M. Audibert seul avait eu connaissance de cette rumeur, mais il s'était gardé d'en parler à ses filles. Il est de ces sujets irritants et douloureux que, par un accord tacite, on évite d'aborder entre proches pour ne pas soulever de pénibles conflits. On s'observait dans la famille Audibert pour ne jamais nommer Jacques Saint-Aubain à qui cependant, et pour des raisons différentes, tout le monde pensait. L'apaisement s'était fait; Gabrielle paraissait résignée, Marthe ne parlait plus à son père du mariage rompu par lui, l'émotion du départ de Pauline se calmait un peu. M. Audibert se trouvait si bien de l'harmonie rétablie autour de lui après tant d'agitation, qu'il eût redouté de la troubler en jetant au milieu de cet intérieur redevenu tranquille une nouvelle aussi brûlante que celle du mariage de Jacques. A ses yeux, c'était d'ailleurs une telle énormité qu'il avait peine à y croire, malgré toutes les assurances qu'on lui en avait données. Quoi donc! la veuve de Rousselin, de Rousselin le grand homme, l'illustration de sa famille et l'honneur de tout le pays, la veuve de Rousselin devenir si vite infidèle à sa mémoire! Et pourquoi? pourquoi?... Pour ce réactionnaire de Saint-Aubain qui s'était fait l'adversaire de tout le parti de Jean-Paul dans sa personne à lui, M. Audibert; Saint-Aubain qui avait contre eux soutenu la lutte et, qui pis est, remporté la victoire! Saint-Aubain, dont l'attitude hypocrite à la tribune de la Chambre avait réduit à néant les protestations si laborieusement échafaudées et rédigées avec tant de style dans le français local! Saint-Aubain enfin qui, jamais, par simple rancune contre son concurrent malheureux, ne favoriserait le transfert du chef-lieu de canton à Saint-Landry!... Se pouvait-il que cette jeune femme, si charmante, si élégante et si distinguée qu'elle en intimidait le vieux père Audibert, son cousin par alliance, se pouvait-il qu'elle fût assez dépravée pour se remarier avant un an de veuvage, et pour épouser un tel homme?

Et, malgré lui, M. Audibert se rappelait sa satisfaction intime et son orgueil paternel satisfait lorsque « cet homme » était venu lui demander sa petite Gabrielle. Comme on se trompe aux apparences pourtant! « Qui m'aurait dit que ce Saint-Aubain me ferait cela et que nos projets finiraient ainsi? » Sans qu'il le voulût, et par une contradiction étrange, il baissait la tête et se sentait triste, se demandant ce que ferait et dirait la pauvre enfant lorsqu'elle saurait — car elle ne pouvait l'ignorer longtemps — que son fiancé l'avait si vite oubliée; et quelque chose comme un secret mécontentement de soi-même et un vague remords, se mêlait à la rêverie du père Audibert.

Ses trois filles, fort occupées dans leur intérieur, et ayant leur vaste parc pour y prendre l'air, se suffisaient à elles-mêmes et sortaient peu. De plus, M. Audibert s'étant brouillé à propos de ces élections trois fois maudites, avec les meilleurs amis, familiers de la maison, la solitude des jeunes filles était devenue assez complète. Bien qu'elles fussent affables avec tout le monde, fidèles à secourir les pauvres et à visiter les malades du village, leur éducation, leur position sociale et surtout leur réserve de bon goût éloignaient d'elles la familiarité des paysans; et telles bonnes femmes des plus bavardes de l'endroit auraient longuement hésité avant d'oser leur rapporter un commérage. C'est pour toutes ces diverses raisons et d'autres aussi que Gabrielle et ses deux sœurs ignoraient encore l'histoire du prochain mariage de Jacques, alors que tout le pays en était plein.

XXII

MESSAGÈRE DE BONNES NOUVELLES

— On a frappé, je crois, Mariette? demanda Marthe.

— Je vais voir, mademoiselle, répondit la bonne, et, abaissant ses manches sur ses bras nus mal essuyés qu'elle venait de retirer d'une savonnade mousseuse, elle alla, sans se presser, vers la porte d'entrée. Marthe, qui passait une petite inspection dans la cuisine, entendit une voix de femme un peu aigre, qu'il lui sembla reconnaître, demander si les demoiselles Audibert pouvaient la recevoir. La servante crut sans doute devoir prendre sur elle de répondre affirmativement, car ce fut un instant après un froufrou de robe traînant dans le corridor jusqu'à la porte du salon qui s'ouvrit, puis se referma sur la visiteuse. La bonne revint vers sa maîtresse, effarée comme s'il s'agissait d'un événement extraordinaire.

— C'est Mme Desmarais, mademoiselle, avec une toilette !...

Marthe, qui ne désirait rien aussi peu que cette nouvelle visite, ressentit une assez vive contrariété. Elle s'efforça néanmoins de n'en laisser rien voir à la servante:

— Allez prévenir Mlle Blanche et Mlle Gabrielle, lui dit-elle; puis, arrangeant, d'un geste, ses cheveux et passant ses mains de ménagère à l'eau fraîche, telle qu'elle était, avec sa robe d'intérieur et en prenant soin seulement d'enlever son tablier, elle se rendit au salon.

Mme Desmarais était déjà installée dans un fauteuil, vêtue d'une fraîche toilette de percale mauve, garnie de dentelles blanches, de très bon goût d'ailleurs, mais qui la faisait un peu noiraude et qu'elle ne portait peut-être pas avec toute la distinction voulue. Marthe la salua et lui demanda de ses nouvelles comme si sa visite lui paraissait quelque chose de tout à fait normal. La conversation restait dans le ton des banalités habituelles, et les deux femmes s'efforçaient un peu péniblement de trouver quelque chose à se dire lorsque, au bout de quelques instants, Blanche et Gabrielle arrivèrent.

Mme Desmarais, plus à l'aise avec ces jeunes filles qu'avec Marthe, se montra pour elles très gracieuse et crut devoir leur demander des nouvelles de leur sœur Pauline.

— Elle se porte bien? elle ne s'ennuie pas loin de vous? elle n'a pas de peine d'avoir quitté tous les siens?...

C'était beaucoup de questions à la fois et la dernière un peu indiscrète. — Une émotion fugitive passa sur le visage de Blanche et sur celui de Gabrielle; Marthe resta impassible et froide.

— Je vous remercie, madame, répondit-elle; la santé de notre sœur est bonne et elle se trouve très heureuse au couvent.

— C'est affaire de goût, dit assez vulgairement Mme Desmarais, et ce n'eût pas été le mien.

— Je n'en doute point, faillit riposter Gabrielle; mais l'enfant terrible cette fois réfléchit à temps et se tut.

— Non jamais, appuya Mme Desmarais, je n'aurais eu le courage de faire pleurer mes parents, d'abandonner ma famille pour aller me confiner dans un couvent!

A cette simple imagination de Mme Desmarais dans un couvent, Blanche, qui avait l'humeur joyeuse et qui se rappelait certain dicton populaire, se figura voir un diable brun se débattant dans le grand bénitier de l'église, et elle ne put s'empêcher de sourire à sa pensée.

— C'est apparemment que vous n'en aviez pas la vocation, madame, repartit Marthe. Dieu la donne à qui il veut et quand on l'a, il faut la suivre.

— Oh! moi, je ne suis pas à la hauteur de ces choses de dévotion, dit avec ironie la mairesse de Génézac. J'ai trop d'occupations avec mon commerce et mon ménage pour pouvoir fréquenter beaucoup l'église, et je crois être aussi bonne chrétienne que les autres en faisant mon devoir dans mon intérieur.

Personne ne protesta, personne n'approuva. On savait pertinemment que Mme Desmarais allait juste à la messe une fois tous les quatre ou cinq dimanches, et comme ces dames n'étaient pas chargées de lui faire de la morale, elles gardèrent le silence.

Ce silence, qui se prolongea pendant quelques secondes, devenait embarrassant, et Marthe se demandait avec un certain étonnement si c'était pour faire cette étrange profession de foi personnelle et pour lui adresser des questions peu discrètes sur sa sœur Pauline, que Mme Desmarais lui avait fait l'honneur peu convoité de venir ce jour-là à la ferme de Saint-Landry.

En réalité, Mme Desmarais venait pour autre chose. Depuis qu'elle était entrée, elle cherchait une transition pour aborder le sujet sans cesse présent à sa pensée. Comme elle savait peu l'art de causer, cette transition, elle ne la trouvait pas. Elle résolut donc de s'en passer et, s'adressant aux trois sœurs d'un air d'indifférence ingénue:

— Vous savez certainement, dit-elle, la grande nouvelle du pays, le prochain mariage de Mme Rousselin?

Marthe eut un tressaillement intérieur à ce nom de Rousselin ainsi prononcé. Depuis que la mort avait brisé le lien qui attachait Jean-Paul à une autre femme, elle croyait avoir le droit de se souvenir et elle priait beaucoup pour lui.

— Il est impossible que Mme Rousselin songe si vite à se remarier, dit-elle avec cette possession d'elle-même qui ne l'abandonnait jamais. Il y a cinq mois à peine qu'elle est veuve. Je pense que ce doit être une histoire faite à plaisir comme on en conte beaucoup. Quant à nous, nous n'avons entendu rien dire de pareil.

— Comment, vous ne le savez pas encore! s'écria-t-elle vraiment surprise et doutant de la sincérité de Marthe. Mais il n'est bruit que de cela dans le pays et rien n'est plus certain.

Marthe, à qui ce sujet de conversation était particulièrement pénible, gardait le silence.

Mme Desmarais continua avec le ton impersonnel et léger de la personne qui répète un racontar:

— Mais tout est absolument décidé; elle doit se marier le len-

1. Voir l'*Ouvrier* depuis le 29 juillet 1896.

demain du bout de l'an. Vous ne l'avez pas entendu dire? Et alors vous ignorez aussi qui elle épouse?

Blanche et Gabrielle, machinalement et sans y mettre au fond aucun intérêt, l'interrogeaient du regard.

Toutes les rancunes électorales de Mme Desmarais à l'endroit de Jacques et toutes ses rancunes féminines à l'endroit de celles qui l'écoutaient lui montèrent aux lèvres à la fois :

— Elle épouse celui qui a pris la place de son mari et qui a fait échouer votre père, ce réactionnaire et ce clérical de Saint-Aubain!!

Etait-ce la foudre, tombant tout à coup dans ce paisible salon de campagne?... Gabrielle ne vit pas les visages bouleversés de ses deux sœurs et la perfide Mme Desmarais ne vit que Gabrielle.

Pâle comme une morte, mais l'œil étincelant, le bras tendu dans un geste de démenti, celle-ci s'était levée :

— Ce n'est pas vrai, cela, madame! s'écria-t-elle; ceux qui vous l'ont dit en ont menti!

Mme Desmarais ne s'attendait pas à cette explosion et elle en fut malgré elle un peu démontée. Elle goûtait cependant la satisfaction de sa curiosité maligne et elle n'eût pas donné pour beaucoup le spectacle dont elle était témoin à cette heure, celui du trouble impossible à dissimuler qu'elle venait d'apporter dans cette maison. Marthe et Blanche, en effet, regardaient Gabrielle avec angoisse, comme si elles avaient craint qu'elle se trouvât mal, et, dans leurs regards, on lisait une véritable détresse. Gabrielle s'était assise, le visage décomposé, mais ses yeux brillants de défi attachés sur Mme Desmarais.

— Mon Dieu, mademoiselle, dit celle-ci avec un air de regret qui était une méchanceté de plus, veuillez m'excuser; je ne croyais pas que cette nouvelle fût de nature à vous impressionner ainsi. Je la racontais devant vous comme une chose absolument indifférente, comme on redit un fait tombé dans le domaine public...

Marthe s'était reprise. Elle savait bien qu'une fois encore Gabrielle avait imprudemment dévoilé son cœur. Mais il ne lui plaisait pas d'en convenir, même en présence de l'évidence, devant cette étrangère malveillante.

— Mme Rousselin est notre cousine par alliance, madame, dit-elle froidement; et nous regrettons avec raison qu'un bruit vrai ou faux, mais en tout cas désobligeant pour elle, coure ainsi le pays. Ma sœur vient de vous exprimer avec un peu de vivacité le sentiment que nous avons éprouvé toutes trois en apprenant de votre bouche cette singulière nouvelle qui demande au moins confirmation.

Cette explication de l'attitude et du cri de Gabrielle était si invraisemblable que Mme Desmarais laissa errer sur ses lèvres le plus incrédule et le plus impertinent des sourires. Mais elle sentait vaguement, malgré la politesse imperturbable de Marthe, qu'elle allait se faire mettre à la porte si elle prolongeait la scène davantage. Elle prit donc congé et se retira, comprenant bien que cette porte qui se fermait derrière elle ne lui serait jamais plus ouverte, mais satisfaite d'avoir si bien atteint son but, si bien assouvi ses rancunes, et toute fière du nouvel aliment palpitant qu'elle allait pouvoir jeter dans les conversations ayant pour unique sujet le mariage de Mme Rousselin!

La méchante femme partie, Marthe et Blanche entourèrent Gabrielle.

— Elle a fait exprès de dire cela devant moi! s'écria la jeune fille avec indignation. Et moi, je me suis trahie comme toujours... parce que je ne sais pas cacher mes sentiments. Mais cela m'est égal, en somme : je n'ai à rougir devant personne d'aimer Jacques puisqu'il est mon fiancé.

— Cela ne doit pas être vrai, cela ne paraît pas possible, disait Blanche, répondant elle-même au doute dont elle ne pouvait se défendre... Non, ce doit être un pur conte, ce mariage de Lucie Rousselin avec M. Jacques.

(*La suite au prochain numéro.*) Jeanne de Lias.

# CHRONIQUE HEBDOMADAIRE

L'automne de 1896. — La dernière hirondelle et le marchand de marrons. — Avalanche d'almanachs. — Les faiseurs d'horoscopes. — L'Almanach de l'Ouvrier et l'Almanach des Chaumières. — Bécasseau sur la colonne de Juillet. — Les saisons. — Un rêve de Babinet. — Le printemps perpétuel. — Des jasmins en toutes saisons. — Les icebergs et le canon. — Suppressions des îles du Cap Vert. — Les déménagements du terme d'octobre.

Le mois d'octobre tient toutes ses promesses. Les feuilles tombent sous le vent d'automne, de la brise automnale, comme disent les locataires du Parnasse ; des escouades de cantonniers les poussent, dès l'aurore, dans les bouches d'égout ou les réunissent en tas pour les tombereaux. Seules, les feuilles des orangers ne connaissent point le mystères de la *cloaca maxima* parisienne ; le balayeur vigilant les trie et les réserve pour l'administration des hospices.

Depuis septembre, la Seine a repris sa robe d'hiver, de couleur blafarde, la couleur qu'elle n'abandonne plus pendant les longs mois d'hiver et de neige, quand le ciel roule des nuages épais et sales, et que, poussée par le vent, elle va remuer dans ses bas-fonds tout ce qu'ils contiennent de sable et de boue.

A l'heure où la dernière hirondelle s'envolait vers des cieux plus cléments, les premiers marchands de marrons venaient, la poêle à la main, s'installer dans les étroites alvéoles que leur ménage la parcimonieuse, mais non gratuite complaisance des marchands de vin.

Pour combler la mesure, les almanachs viennent de faire leur apparition, et chacun sait que les almanachs se montrent aux vitrines des libraires quand Phœbus-Apollon, cessant de décocher ses flèches d'or, s'efface devant le bec Auer et la lumière électrique.

Les almanachs sont de toutes les couleurs et de tous les formats. Les libraires offrent à leur clientèle tous les spécimens d'éphémérides annuelles, depuis le *Triple Almanach de Liège*, héritier direct de la science des Nostradamus et des Mathieu Laensberg, avec sa couverture bleue légendaire, jusqu'aux *Simple* et *Double Mathieu de la Drôme*, vert, chocolat et café au lait, tous la terreur ou l'espoir des agriculteurs et des marins, les « seuls » qui, grâce à une série d'observations ininterrompues, suppléent à l'insuffisance des Arago et des Le Verrier; les « seuls » qui, consciencieusement consultés, donnent, pour la modique somme de quelques centimes, des prédictions que les astronomes de Paris et de Montsouris, réunis à ceux du *New York Herald*, seraient incapables de fournir pour les sommes les plus fabuleuses; les « seuls », enfin, qui dispensent, sans y regarder, les conseils les plus pratiques, et font, suivant la saison, la fortune des cultivateurs ou la ruine des marchands de parapluies.

De nombreux mécomptes ont malheureusement compromis l'autorité de ces faiseurs d'horoscopes qui, d'ailleurs, comme on le sait, n'y voient pas malice. On connaît l'histoire de la nièce du chanoine Laensberg. Comme celui-ci marquait « mauvais temps, brouillard, pluie » à la date du 26 juillet : « Y pensez-vous, mon oncle? objecta la jeune fille. Le 26 est le jour de ma fête. — Tu as raison, mon enfant », répondit le bon chanoine. Et, après avoir biffé la prédiction qu'il venait d'écrire, Mathieu Laensberg lui substitua celle-ci : « Temps splendide. »

Viennent ensuite les almanachs fantaisistes : l'*Almanach pour rire*, le *Lunatique*, le *Comique*, le *Prophétique*, la *Civilité puérile*, l'*Almanach national*, l'*Almanach des célébrités contemporaines*, etc. Tous, depuis les plus pâles jusqu'aux plus rutilants, vous ont un petit air suffisant, plein de soi-même, capable, comme d'honnêtes petits livres contenant dans leur centaine de pages tout ce que l'on est en droit de réclamer de prophéties, de pronostics ou du moins de probabilités météorologiques.

Eh bien! malgré cela, tout fiers qu'ils sont venus, tout farauds qu'ils se sont montrés, voilà qu'ils sont contraints de baisser la tête, entraînés dans la déroute générale que leur imposent les démentis du ciel et les contradictions de l'atmosphère. Pouvaient-ils prévoir, d'ailleurs, que l'automne de 1896 bouleverserait leurs horoscopes?

En revanche, voici deux almanachs absolument sans reproches : l'*Almanach de l'Ouvrier* et l'*Almanach des Chaumières*. Comme ils ne se sont livrés l'un et l'autre à aucun pronostic, on ne saurait les accuser d'étourderie ou d'imposture. Tous les deux se contentent de fournir à leurs lecteurs des récits attrayants, pleins de gaieté et d'humour, mais empreints, bien entendu, du sentiment chrétien le plus large et le plus vrai. Notre excellent ami Jean Drault y raconte, entre autres choses, les aventures de *Bécasseau sur la Colonne de Juillet* et l'*Odyssée d'un littérateur*. Tous ceux qui connaissent la biographie de l'ineffable Chapuzot n'ont pas de peine à s'imaginer de quelle gaieté de bon aloi doivent surabonder les pages où Jean Drault s'abandonne à sa verve.

***

L'ordre des saisons serait-il vraiment changé? Une crise planétaire dérangerait-elle par hasard les évolutions des corps célestes? Arago n'admettait pas que la terre se refroidit, mais il ne prétendait pas non plus qu'elle gagnât en chaleur. L'invariabilité de la température est une des lois que le grand astronome a le plus obstinément défendue. Dans un fort savant ouvrage sur les *Changements climatériques de la France*, le Dr Fuster aboutit à cette conclusion que l'ancienne Gaule était primitivement très pluvieuse et très froide. Vers le temps de la conquête romaine, la température s'adoucit et s'améliora graduellement jusqu'au milieu du moyen âge. Mais, depuis, le climat n'aurait cessé de se détériorer, quoique cette évolution ne suive pas une marche très régulière...

Un autre savant, M. Adhémar, professe également que, depuis 630 ans, notre hémisphère est entré dans la période de froid. Le maximum sera atteint en l'an 11716. Dans ce temps-là, l'Europe sera devenue inhabitable, au moins jusqu'à la Hollande et l'Ecosse, et ressemblera, dans ces parages, aux terres inabordables que les

navigateurs n'ont pu qu'entrevoir vers le cercle polaire antarctique. Les mers, les neiges, les glaces viendraient, insensiblement d'abord, puis plus rapidement, s'y étendre, pendant que l'autre hémisphère s'en délivrera peu à peu. Mais, voici le coup terrible! L'immense croûte glacée du pôle austral, ayant vu se vider ses cavernes, résistera au vide et à la chaleur des centaines d'années peut-être, mais c'est pour se briser tout à coup, et alors, dans la débâcle, les océans éperdus submergeront de nouveau les continents et renverseront les cimes des montagnes.

***

Mais comment éviter cet épouvantable cataclysme? Comment résister à cet inénarrable désastre?

Assurément, cela n'est point notre affaire. S'il est vrai que ce nouveau déluge ne doit désoler l'hémisphère boréal que vers l'an 11000, il nous semble que nos neveux auront tout le temps d'y penser.

Et, toutefois, si lointaine que soit l'échéance de cette éventualité terrible, quelques savants se sont donné la peine de rechercher les moyens d'y aviser. L'un d'eux, le célèbre Babinet, croyait sérieusement que notre globe pouvait s'exonérer des catastrophes atmosphériques, et, vers la fin de sa vie, il expliquait à ses disciples les moyens de doter la terre d'un printemps perpétuel.

La théorie de Babinet est ingénieuse; qu'on me permette de l'exposer sommairement. Quand les contre-volets sont bien clos, quand la théière fume et que la cheminée chante en flambant, rien de plus doux que de songer aux violettes qui tapissent les haies verdoyantes et aux jacinthes qui ourlent les sentiers ombreux.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

J'ai eu déjà l'occasion de parler du *Gulf-Stream*. Le golfe du Mexique et la mer des Antilles forment une mer intérieure. Des courants profonds y amènent d'énormes volumes d'eau froide arrivant des pôles. Ces masses d'eau se réunissent là dans une vaste chaudière où elles cuisent littéralement sous l'action du soleil. Quand ces eaux se sont échauffées, quand elles ont acquis une température très élevée, elles s'échappent par des ouvertures creusées au sud-est et au nord-est, et forment deux fleuves immenses dont l'un est le courant équatorial, l'autre le courant du golfe ou *Gulf-Stream*.

Avant le soulèvement des îles du Cap-Vert et de l'Atlas, ces deux courants convergeaient vers le même but et venaient baigner les côtes occidentales de l'Europe et de l'Afrique. La France et l'Angleterre étaient alors un Paradis terrestre.

Les acacias, les palmiers, les grandes fougères des tropiques fleurissaient en pleine terre; l'aurochs, l'élan, le grand éléphant couvert de laine égayaient le paysage. La température était uniforme: il ne faisait ni trop chaud, ni trop froid; les effluves bienfaisants du *Gulf-Stream* les maintenaient perpétuellement au même degré.

Malheureusement, le soulèvement des terres sous-marines vint brusquement détruire cet heureux équilibre. Les îles du Cap-Vert, Ténériffe, l'Atlas et les côtes du Portugal surgirent tout à coup de l'Océan. Le climat changea soudain, et les vents d'est apportèrent à l'Europe le froid de la Sibérie.

Vous devinez, dès à présent, les données du problème. Il s'agirait de provoquer le retour des eaux chaudes et de régulariser ce phénomène. Le *Gulf-Stream*, qui sort du nord-est du golfe du Mexique, s'élance vers le nord, touche dans sa marche le cap Hatteras, Nantacket et le banc de Terre-Neuve. Il se bifurque à ce dernier point; une partie continue sa route vers le nord; l'autre file à l'ouest et vient se heurter contre l'Europe réchauffée par ce bain tiède. Puis le courant retourne sur lui-même et s'enroule en spirale pour aller s'éteindre dans la partie centrale de l'Océan Atlantique, dans la mer des Sargasses.

Comment diriger sur nos côtes cette masse d'eau chaude? Babinet pensait qu'il suffirait de chercher un des points de l'Océan, peu profonds, sur lesquels passe le *Gulf-Stream*, d'y jeter des masses considérables de roches, et de créer ainsi un écueil sous-marin qui changerait la direction du courant. La bifurcation de ce même courant serait une preuve que des obstacles sous-marins guident sa marche.

On en a pour garant l'écueil même qui coupe en deux parties égales le *Gulf-Stream*. Ainsi donc, à l'œuvre! Si cent millions de tonnes de roches ne suffisent pas, qu'on y ajoute cent autres millions! Que l'homme fasse ce que la nature a fait elle-même à une autre époque. Les îles du Cap-Vert nous ont joué le mauvais tour de gêner ces bienheureux courants; délivrons-les de ces obstacles, ou plutôt, créons une digue qui les remette dans une route dont ils n'auraient jamais dû s'écarter.

Les résultats seraient merveilleux. La température reviendrait constante, les orangers fleuriraient en pleine terre en Irlande, les jasmins d'Afrique et les genêts d'Espagne croîtraient auprès des myrtes et des fougères géantes. L'âge d'or renaîtrait. Plus de querelles, plus de guerres; les hommes seraient si heureux de vivre qu'ils ne songeraient plus à s'entretuer, et la guerre serait rayée des fastes de l'humanité régénérée.

Mais ce n'est pas tout: pour réaliser la fable du printemps perpétuel, il faudrait encore réglementer les pluies capricieuses qui pourraient survenir, et la folle irrégularité des orages. Babinet n'y voyait aucune difficulté. Si ses avis étaient écoutés, bientôt l'Observatoire de Paris pourrait publier des avis ainsi conçus : « L'Europe est avertie qu'il ne pleuvra pas du 15 avril au 1er mai. » ou encore : « il pleuvra du 1er au 6 mai. »

Pour cela, que faudrait-il? Le *Gulf-Stream*, dans ses promenades aux mers glaciales, détache chaque année d'immenses débris de glaces qui suivent lentement sa masse liquide, viennent échouer à Terre-Neuve, fondent peu à peu et donnent naissance à des vapeurs. Eh bien! pour empêcher les icebergs de refroidir l'atmosphère, les gouvernements européens créeraient une flotte de cuirassés qui irait canonner et démolir les montagnes de glace. Ce ne serait pas plus difficile que cela! Par contre, au milieu des feux brûlants de l'été, voudrait-on rafraîchir la température? Les marins des mêmes cuirassés iraient chercher des icebergs et les amèneraient sur nos côtes. Au bout d'un ou deux jours, les vapeurs dégagées par ces énormes débris de glace se répandraient en une pluie bienfaisante... Voilà le plan de Babinet : est-ce assez idyllique?

***

Le mois d'octobre et le mois de janvier sont les deux époques où les Parisiens déménagent le plus volontiers. En province, on s'incruste longtemps, et même toute sa vie, parfois, dans le même domicile. A Paris, on change de local comme on change de ministère, — avec la même facilité.

C'est là vraiment un des côtés pittoresques de la vie parisienne. On ne peut guère sortir, pendant la première quinzaine d'octobre, sans se heurter à des commodes en promenade ou à des buffets en rupture de ban. Pauvres meubles! ils ont une singulière allure au grand air, d'autant plus qu'ils se présentent toujours sous des aspects inusités, démontés en plusieurs morceaux qui semblent se chercher sans pouvoir se joindre. Les glaces et les miroirs détachés des murs font étrange mine sur les crochets des commissionnaires, et paraissent tout interloqués de refléter des objets et des scènes qu'ils ne contemplèrent jamais dans leur existence sédentaire. Il n'est pas rare de voir un élégant profiter de la rencontre d'un miroir en promenade pour rectifier son nœud de cravate.

Les déménagements pittoresques sont ceux entrepris, non par la maison Bailly, mais par la société *Va de bon cœur et Cie*. Cette société a des succursales partout et son siège n'est nulle part. Elle se recrute parmi les voisins et les amis du pauvre diable qui fait son déménagement lui-même pour économiser les frais. On va louer, moyennant cinq sous de l'heure, une petite voiture à bras. On empile les meubles qui paraissent tout honteux de voir le grand jour. Quelques cordes passées là-dessus assujettissent tant bien que mal l'édifice; le locataire se place entre les brancards, les membres de la société *Va de bon cœur* poussent la roue, et on se met en marche. Derrière la voiture suivent la femme et les enfants, qui portent la pendule et le globe de verre sous lequel on l'abrite contre l'intempérie des saisons.

Parfois, des incidents se produisent.

Les cordes, trop ténues, se brisent, et voilà tout le mobilier qui jonche le sol. Il faut recommencer l'échafaudage.

Parfois aussi, les membres de la société se sont tellement rafraîchis en route, sous prétexte de se donner des forces, qu'il faut absolument en placer un ou deux dans la voiture, ou les laisser confortablement installés sur un trottoir.

Cette physiologie serait incomplète si je ne disais un mot des déménagements clandestins, qu'en argot parisien on appelle « déménagements à la cloche de bois », probablement parce qu'ils s'accomplissent à la sourdine.

Malgré l'active surveillance des concierges, de pareils déménagements ne sont pas rares. Ils s'opèrent généralement par les fenêtres, grâce aux voiles complaisants d'une nuit obscure. Pour ces sortes d'expéditions il faut être au moins deux. Un, qui expédie les meubles, l'autre qui les reçoit. Un troisième, qui fait le guet pour prévenir de l'approche des agents de police indiscrets, n'est pas non plus inutile. Sous Louis-Philippe, un homme de lettres alors célèbre, Maurice Alhoy, trouva le moyen de se tirer d'affaires sans tout ce cérémonial. Ce fut par la cheminée qu'il déménagea. Ne vous récriez point et ne dites pas que jamais matelas ni commode ne purent passer par l'étroit tuyau d'une cheminée. Je le sais bien, et Maurice Alhoy ne l'ignorait pas. S'il déménagea par la cheminée, ce fut au moyen d'une opération spéciale, consistant à livrer ses meubles aux flammes. Il en recueillit précieusement les cendres, les plaça dans des sacs étiquetés : *commode, lit, fauteuil, table, etc.* L'holocauste terminé, il descendit, passa le front haut devant la loge en disant au concierge :

« Je vous laisse mes meubles en paiement de ce que je vous dois. »

Sur le seuil de la porte, il rencontre un parent de province qui venait lui demander l'hospitalité pour la nuit :

« Mais, comment donc! s'écria Maurice Alhoy. Voici le portier, dites-lui de vous conduire à votre appartement. »

Il serait intéressant de savoir quelle figure fit le cerbère quand il se trouva en face de ce qui avait été jadis un fameux mobilier.

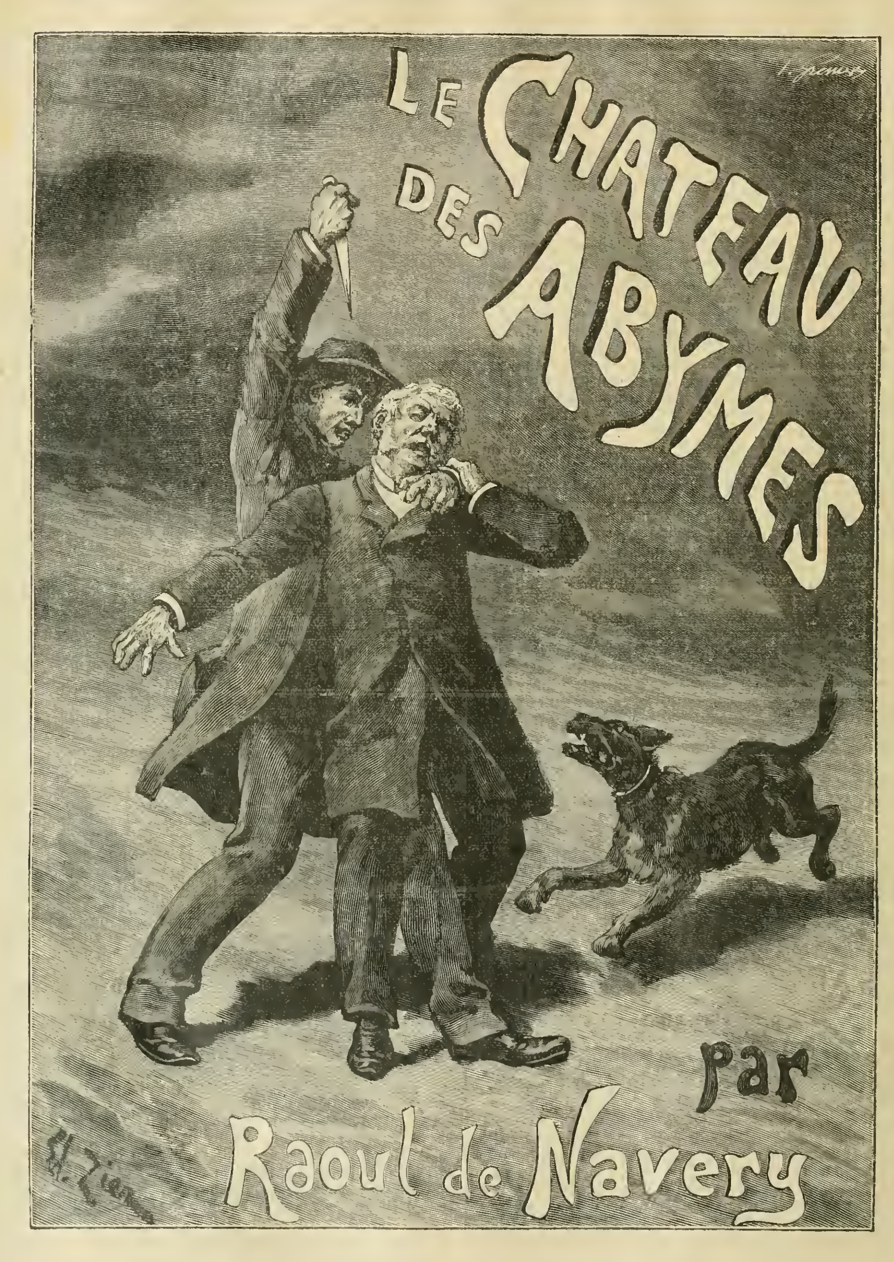
OSCAR HAVARD.

# A PARTIR D'AUJOURD'HUI 17 OCTOBRE

**Paraît en Livraisons illustrées à 10 centimes**

**Chez tous les Libraires, Marchands de journaux, Colporteurs et dans les gares :**

**Chaque livraison à 10 centimes se compose de 12 pages et renferme**
UN CHAPITRE TOUT ENTIER




Il paraîtra une série de cinq Livraisons (60 pages) toutes les cinq semaines.

**PRIX DE LA SÉRIE : 50 CENTIMES**

La première livraison est GRATUITE pour tous les acheteurs de L'OUVRIER

**Ne pas manquer de réclamer la première livraison gratuite au Libraire.**

La deuxième livraison sera mise en vente, SAMEDI PROCHAIN, au prix de **DIX CENTIMES**

IL PARAITRA ENSUITE UNE LIVRAISON TOUS LES SAMEDIS

5 centimes le N° année courante (10 centimes le N° années échues.) N° 1958 TRENTE-SIXIÈME ANNÉE. — 21 Octobre 1896.

# L'OUVRIER

**Journal illustré paraissant le Mercredi et le Samedi**

| ABONNEMENT D'UN AN : (104 numéros) France, Algérie et Belgique : 6 francs. | DIRECTION ET ADMINISTRATION : LIBRAIRIE BLÉRIOT, HENRI GAUTIER, SUCCESSEUR, 55, quai des Grands-Augustins, Paris. | ABONNEMENT D'UN AN (104 numéros) Colonies et Étranger (sauf la Belgique) : 7 francs. |
|---|---|---|

## A L'ABORDAGE! PAR HENRY DE BRISAY



— Le feu à la jungle ! répétait le jeune Anglais. (Voir page 397.)

# A L'ABORDAGE![1]

## GRAND ROMAN D'AVENTURES

PAR

HENRY DE BRISAY

TROISIÈME PARTIE

## CLAMORGAN CONTRE CLAMORGAN

### III

### LE FEU A LA JUNGLE

C'est à Roëllo, à Kerbraz, à Yodah, à toute la colonne principale que nous allons maintenant revenir. Les deux corsaires marchaient côte à côte et se parlaient peu. Néanmoins, il semblait que leur terrible haine diminuait à ce contact de tous les instants qui leur rappelait, à chaque minute, ces bonnes années passées où les deux hommes n'avaient qu'un cœur et qu'une même volonté.

Maryvonne suivait attentivement cette détente qui se produisait entre les deux marins et ne perdait pas une occasion de rapprocher ces deux êtres si bien faits pour s'entendre et pour s'aimer. Louis Kerbraz et Roch Arvor, sans compter le Hollandais, étaient les innocents complices de la jeune fille, et tout faisait prévoir que la campagne ne s'achèverait pas sans que les deux farouches ennemis se fussent réconciliés.

Quant à Toussaint, à qui Yodah avait permis de parler, il s'en donnait à cœur joie et il eût été parfaitement heureux si son docteur l'avait laissé marcher.

— J'en ai assez, vous savez, mon prince, disait le vieux timonier, de me faire promener comme une demoiselle, sainte Gabrielle. Et puis, c'est très mauvais pour moi, saint François, le mouvement de ces gaillards-là me donne le mal de mer, saint Exupère!

Yodah souriait mais restait inflexible et le pauvre Toussaint était réduit, pour charmer ses loisirs, à chercher dans son esprit éminemment ingénieux quelles tortures savantes il pourrait infliger à Clamorgan une fois qu'il l'aurait entre les mains.

Cependant on faisait du chemin. Maryvonne qui partageait le palanquin de Mavourita racontait à son amie toute son existence et la petite reine lui faisait un récit de sa jeunesse. Ces deux charmantes créatures s'aimaient tendrement et c'était un gracieux spectacle que ces deux têtes brune et blonde encadrées dans les rideaux de soie pourpre.

On était arrivé au milieu du jour quand un des Indiens qui servaient d'éclaireurs à la petite troupe accourut vers Yodah et lui dit d'une voix haletante :

— Prince ! nous sommes entourés d'ennemis.

— Vite, parle, dit le jeune homme.

— Dans les bois, de tous côtés, il y a des Anglais.

— C'est impossible !

— Je les ai vus de mes yeux.

Yodah ne pouvait douter de la sincérité de l'homme qui lui parlait.

Il appela du geste Roëllo et Kerbraz qui cheminaient à quelques pas de lui et il leur fit part de ce qu'il venait d'apprendre.

— Quelque incroyable, ajouta-t-il, que me paraisse la nouvelle, je vous préviens. Nous pouvons toujours prendre nos précautions. Faites le nécessaire. Moi je vais aller savoir ce qui se passe.

Il appela l'Indien qui se tenait à quelque distance et partit avec lui dans la direction que lui indiqua son guide.

Roëllo fit faire halte aussitôt à la colonne.

La situation d'ailleurs n'était pas mauvaise. La petite troupe occupait une brousse en forme de plateau qui dominait la forêt. Kerbraz fit aussitôt faire quelques abatis d'arbres qui, sans présenter une bien sérieuse défense, étaient cependant suffisants pour arrêter une première attaque.

Pendant une heure environ, on attendit le retour de Yodah.

Enfin l'Indien reparut.

— Avant un quart d'heure, dit-il aux corsaires, nous serons attaqués. J'ai eu toutes les peines du monde à échapper aux Anglais. Je ne comprends pas cette attaque soudaine. Mais le choc sera rude.

— Vous avez reconnu les troupes ? demanda Kerbraz.

— Trois bataillons de réguliers et deux escadrons de lanciers de Lincoln.

— Ont-ils du canon ? demanda Roëllo à son tour.

— Une batterie et deux obusiers.

— Cependant, il est impossible que ces troupes aient été prévenues de notre victoire et des événements qui se sont passés à la pagode.

— Pourquoi donc? reprit Roëllo : est-ce que Linton n'a pas pu envoyer un exprès à Pondichéry aussitôt qu'il s'est aperçu de la prise de la pagode?

— C'est vrai, dit Kerbraz pensif.

Yodah s'était avancé vers Djemma qui s'était arrêté ainsi que tout le monde, et s'adressant à Maryvonne :

— Ma sœur Maryvonne, vous ne pouvez rester avec Mavourita.

— Et pourquoi, je vous prie? demanda la blonde fille.

— Parce que Mavourita va aller accomplir une mission qui peut être périlleuse.

— Raison de plus pour que je reste auprès d'elle.

— Votre père vous réclame auprès de lui.

— Alors il me faut obéir, dit la jeune fille en soupirant.

Djemma s'agenouilla et Maryvonne descendit.

— Il faut aller prévenir Guy, continua Yodah en s'adressant à sa sœur.

— Bien. Que lui dire ?

— Que nous sommes attaqués par les Anglais. Qu'il se replie sur nous en s'éclairant avec le plus grand soin afin de ne pas tomber au milieu des lignes ennemies.

Il ajouta après avoir réfléchi un moment :

— D'ailleurs, tu le guideras. Reste avec lui, c'est plus sûr. Tu connais tous les chemins de la forêt.

Une rougeur colora le front de la jeune Indienne.

Yodah la regarda avec étonnement.

Mais ce n'était pas l'heure des explications.

— Va ! dit-il simplement, et que le ciel veille sur toi.

Mavourita siffla doucement. Djemma se releva et partit au grand trot.

Yodah la suivit quelque temps des yeux, puis, quand elle eut disparu, il ramena ses regards sur les préparatifs de défense faits par les deux corsaires.

Les marins, abrités derrière des troncs d'arbres, faisaient bonne contenance, mais il lui sembla que ses Indiens étaient inquiets.

Il se dirigea vers eux, parcourut leurs rangs et leur adressa quelques paroles d'encouragement.

Puis il revint vers Roëllo qui causait avec Le Jéguen et lui dit

— Nous allons être attaqués dans cinq minutes.

— Nous sommes prêts à recevoir l'ennemi, répondit le marin.

— A vous je peux parler, dit Yodah en baissant la voix : nous y resterons tous.

— Bah! dit le corsaire, nous en avons vu d'autres.

— Nous sommes deux cents à peine. Ils sont deux mille. Ah ! si nous avions eu le temps, nous aurions pu nous mettre en retraite!

Le front de Roëllo se plissa.

— Ne vous fâchez pas, mon père Roëllo, dit le fakir qui avait remarqué le mouvement du corsaire; il n'y a pas de déshonneur à reculer quand la partie est par trop inégale.

Le marin allait répondre quand Yodah s'écria

— Attention! les voici.

Au même moment, une volée de balles vint frapper les abatis d'arbres et de branchages.

Les Anglais étaient là.

Sir Harry Linton, en trouvant la pagode occupée par les Français et les Indiens, s'était bien gardé de prévenir le gouverneur de Pondichéry des événements qui venaient de se passer. Il comptait bien reprendre la pagode en peu de temps et, de la sorte, il aurait annoncé à la fois, l'échec et la victoire.

Malheureusement pour lui, l'aventure avait tourné autrement et sir James Stuart n'aurait rien su sans le billet envoyé par Clamorgan à sa sœur. Mais Diana, qui n'avait pas les mêmes raisons que Harry Linton de tenir cachée la défaite des troupes anglaises, s'était immédiatement rendue au palais du gouverneur et lui avait communiqué la lettre qu'elle venait de recevoir. En même temps, elle le priait de lui donner des porteurs.

Sir James Stuart lui offrit de suivre la colonne qu'il allait former le plus rapidement possible pour marcher sur Angotka, afin qu'elle pût voyager plus sûrement; mais Diana, que la nouvelle de l'existence des Roëllo venait de jeter dans une rage froide, et qui avait hâte de se retrouver avec son frère, repoussa les offres du gouverneur et insista pour avoir des porteurs.

Sir James fit droit à sa demande et, deux heures après, la jeune fille sortait de Pondichéry. Nous avons vu plus haut de quelle façon s'était effectué son voyage.

Le gouverneur de son côté n'avait pas perdu de temps : il avait réuni tout ce qu'il avait pu trouver de troupes et n'avait laissé à Pondichéry que le nombre d'hommes strictement nécessaire pour la défense de la ville.

1. Voir l'*Ouvrier* depuis le 1er août 1896.

Il y avait sept heures qu'il était parti de Pondichéry, quand deux des cipayes qui lui servaient d'éclaireurs vinrent le prévenir qu'une troupe assez nombreuse leur barrait la route.

Sir James Stuart, voulant se rendre compte par lui-même de la situation, mit son cheval au galop et suivit les deux Indiens.

Les guides lui firent gravir une éminence d'où il pouvait découvrir six lieues de pays, et bientôt le vieil officier, grâce à sa lorgnette, distingua la troupe des corsaires et les Hindous de Yodah.

— Mille diables! murmura-t-il, voilà qui est particulier. Ces gaillards-là ne peuvent être que les défenseurs de la pagode, mais que s'est-il passé là-bas? Sont-ce des vainqueurs ou des vaincus que j'ai devant les yeux? Pourtant, si Linton était parvenu à les déloger, il se serait mis certainement à la poursuite des fuyards...

Et les hommes qu'il avait devant les yeux montaient en bon ordre et avec trop d'assurance pour avoir l'ennemi derrière eux.

Il revint sur ses troupes et fit faire halte à tout le monde. Il avait pu compter les forces de son adversaire et pensait qu'en surprenant les Français, il en aurait facilement bon marché.

Heureusement, ainsi que nous l'avons dit, Yodah avait été prévenu à temps et avait pu permettre ainsi à nos amis de faire un semblant de défense.

Sir James Stuart s'aperçut bien vite de ce qui se passait et ne put réprimer un mouvement d'humeur.

Son officier d'ordonnance, voyant la contrariété de son chef voulut faire sa cour et ne réussit qu'à augmenter l'irritation de celui qu'il espérait calmer.

John Tremlett était un jeune homme rose et blond comme une demoiselle, et avait la prodigieuse assurance de la jeunesse anglaise qui ne doute de rien et qui croit tout possible pour celui qui vit et combat à l'ombre du drapeau britannique.

— Votre Honneur va culbuter ces drôles, je pense? dit le jeune homme avec un petit sourire entendu.

— Je vais essayer, tout au moins, monsieur, répondit le vieux soldat.

— Ces chiens de Français vont se rendre à la première sommation.

— Regardez d'abord comment ils vont répondre à notre première décharge.

Deux compagnies de tirailleurs s'étaient avancées à l'extrême lisière des bois et commençaient un feu très vif.

La riposte ne se fit pas attendre.

Mais les marins étaient tous de merveilleux tireurs et, sous leurs balles, une quinzaine d'Anglais roulaient morts ou blessés.

— Par saint Georges! hurla sir James Stuart, nous allons perdre tout notre monde si nous continuons de la sorte. Allons, John! allez porter mes ordres. Faites rentrer sous bois ces deux compagnies et revenez ici le plus vite possible, j'aurai encore besoin de vous.

Le jeune homme rendit la main à son cheval et fut rapidement auprès du major Farmer auquel il transmit l'ordre qu'il venait de recevoir, puis, pour prouver que ces chiens de Français ne lui faisaient pas peur, il lança son cheval dans la plaine et caracola un instant devant leurs retranchements.

Deux coups de feu partirent seulement du côté des corsaires et aussitôt John Tremlett sentit son cheval s'effondrer sous lui, mortellement atteint au ventre, tandis qu'une seconde balle enlevait le chapeau du jeune officier.

De loin, sir James Stuart avait assisté à cette scène.

Quand il fut rassuré sur le sort du jeune homme, il ne put s'empêcher de trouver que la leçon était bonne et calmerait sans doute pour un temps les stupides fanfaronnades de son officier d'ordonnance.

Quand il arriva auprès de son chef, John Tremlett resta muet, rouge comme une cerise et les yeux baissés.

— Vous n'avez pas exécuté mes ordres, monsieur, dit le gouverneur d'une voix sévère.

— Cependant, Votre Honneur, balbutia le malheureux, les deux compagnies...

— Vous avais-je prié d'aller faire des exercices de cirque en dehors du bois?

— Excellence... Votre Honneur!...

— Vous êtes stupide, monsieur, et vous voilà maintenant bien accommodé pour porter mes ordres. Je vais être obligé de démonter un lancier ou bien de vous faire donner l'un de mes chevaux de main pour que vous n'ayez pas l'air absolument ridicule.

Cette verte semonce fut reçue par le jeune homme qui ne broncha point, mais des larmes jaillirent de ses yeux.

— Allons, John, reprit le gouverneur en adoucissant sa voix, ne pleurez pas comme un enfant de dix ans pour une réprimande.

Cette fois, John Tremlett éclata en sanglots.

— Vite, mettez-vous en selle puisqu'on vous amène un cheval, et écoutez-bien ce que je vais vous dire.

Le pauvre garçon monta vivement la bête qu'on venait de lui amener, et dit en saluant :

— A vos ordres, Votre Honneur!

— Dites au major Farmer qu'il aille prendre position avec tout son monde en arière des retranchements ennemis. Captain Morris ira se porter sur la droite avec ses grenadiers et major Smith ira occuper avec son bataillon ces ruines que vous voyez à droite. Il faut que ces différents postes soient reliés entre eux par un cordon de lanciers. Vous préviendrez en passant sir Ned Darnlay que je dispose de ses cavaliers... Enfin, aussitôt que toutes nos troupes auront pris leurs nouvelles positions de combat, vous ferez mettre deux pièces en batterie avec ordre de commencer le feu immédiatement contre les défenses des Français... Allez.

Le jeune homme partit à fond de train pour aller faire exécuter les ordres dont il était porteur, et bientôt sir James Stuart vit ses troupes commencer les différents mouvements qu'il venait de prescrire.

De la sorte, les Français étaient complètement entourés et, à moins d'un miracle, ils étaient irrémédiablement perdus.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Kerbraz et Roëllo avaient vu avec désespoir la manœuvre des Anglais, mais que faire? Ils avaient espéré une minute que James Stuart tenterait une attaque de front, ce qui leur aurait permis de masquer leur retraite en sacrifiant quelques hommes. Mais maintenant ils étaient cernés.

On avait bien envoyé prévenir Roch Arvor et Guy qui commandaient les deux petites troupes qui marchaient en flanqueurs, mais quels secours espérer de ces contingents qui ne formaient pas à eux deux un effectif de cent cinquante hommes?

Soudain le canon tonna et deux boulets vinrent passer au-dessus de nos amis.

— Cette fois-ci, dit Kerbraz qui bourrait une pipe, je crois que nous sommes parés à couler bas.

Son regard tomba sur Louis et Maryvonne qui se tenaient par la main, pâles mais résolus.

— Pauvres enfants! murmura-t-il.

A ce moment, un boulet mieux pointé vint faire sauter deux énormes troncs.

— Tonnerre! gronda le corsaire, ah! si nous étions seulement en mer avec ma *Sainte-Marie* sous les pieds, on vous rendrait la politesse de belle façon!

Puis, se tournant vers Roëllo :

— Dis donc, Yves, dit-il, va-t-on se laisser massacrer comme des poulets sans seulement faire voir aux habits rouge que nous avons becs et ongles?

— Commande, répondit laconiquement le marin, et je te suis où tu voudras.

— Eh bien! m'est avis, mon fiston, qu'il n'y a qu'à charger les Anglais; nous y resterons tous, mais au moins, nous nous serons fait un bel enterrement.

— Mourir n'est rien, murmura Roëllo, mais ma mission à Suffren, qui l'accomplira?

Kerbraz se gratta la tête.

— Ecoute, dit-il après un moment de réflexion, il y a peut-être un moyen : tu vois la troupe que nous avons à notre droite, — il désignait la troupe du capitaine Morris, — c'est là où il y a le moins de monde, c'est lui qu'il faut attaquer. Nous nous formons en colonne, tu te mets au centre avec ta fille, et nous leur passons sur le ventre. Peut-être pourras-tu te sauver une fois que ceux qui resteront debout seront de l'autre côté des lignes anglaises.

Roëllo haussa les épaules.

— Tu m'as vu quelquefois derrière les camarades? demanda-t-il.

— Il ne s'agit pas ici de bravoure; on te connaît, mais ta vie est précieuse et ce serait un crime que de l'exposer.

— Trouve autre chose.

— C'est toi qu'on devrait appeler Tête de fer. Voyons, décidons-nous, car le temps presse.

Jusqu'à présent les boulets anglais n'avaient pas fait une victime, mais les frêles retranchements étaient hachés et, avant cinq minutes, marins et Indiens allaient être entièrement à découvert et à la merci des Anglais.

A ce moment, les regards de Roëllo se portèrent sur le vieux Hollandais qui venait d'abaisser son fusil dans la direction de l'ennemi.

Le coup partit. Peter Wouvermann tendit le cou et dit à haute voix:

— Cinq!

— A qui en avez-vous? demanda le corsaire.

Le vieillard se retourna.

— Aux Anglais! répondit-il en rechargeant son fusil. Je compte ceux que j'abats.

— A cette distance, vous ne pouvez pas les atteindre!

— Vous croyez? dit le Hollandais avec un sourire. Eh bien! donnez-vous la peine de regarder. Tenez, voyez-vous ce cavalier, là-bas?

— Parfaitement, celui qui se hausse sur ses étriers?

— Lui-même. C'est un homme mort, mon capitaine.

— Mais il est à près de mille pas.

— Ça ne fait rien à la chose.

Tout en parlant, le Hollandais avait abaissé son arme. Il pressa sur la détente et, quand la fumée fut dissipée, Roëllo put voir le malheureux lancier jeté à bas de son cheval, tandis que sa monture s'enfuyait au galop.

— Voilà qui est merveilleux, dit le corsaire, et des troupes ainsi armées seraient invincibles.

— Regardez-moi ce joujou-là, dit Wouvermann en tendant son mousquet à Roëllo.

Le marin prit l'arme et l'examina curieusement.

C'était une longue carabine qui, au premier aspect, ne se distinguait que par son fini des fusils de luxe tels qu'on les faisait à l'époque.

Après l'avoir examinée en tous sens, le corsaire rendit l'arme au Hollandais.

— Je ne vois pourtant rien d'extraordinaire...

— Parce que vous avez mal regardé, mon capitaine, voyez l'intérieur du canon, dit-il en le lui montrant. Il n'est pas lisse comme dans nos mousquets habituels. J'ai eu l'idée d'y faire tracer un pas de vis qui prend ma balle à la sortie du tonnerre et lui imprime un foudroyant mouvement de rotation, grâce auquel je double la portée et la justesse de mon arme.

Kerbraz, qui s'était approché, écouta sans mot dire toute la démonstration de Wouvermann, mais quand il eut fini, il dit aux deux hommes :

— Je vous trouve admirables, en vérité. Comment! Nous n'avons pas trois heures à vivre et vous discutez des questions de balistique!

— Bah! répondit insoucieusement le Hollandais, faire cela ou autre chose, c'est tout comme, puisque le sort qui nous attend est toujours le même.

— Voyons, adoptes-tu mon plan? demanda Kerbraz à Roëllo.

— Si c'est pour me cacher au milieu de tes hommes, j'aime mieux mourir ici; si nous attaquons l'Anglais, je serai au premier rang, à côté de toi.

— Tu feras comme tu voudras.

— Ce n'est pas malheureux!

— Tu te feras même tuer si ça te fait plaisir.

Mais, en même temps, Kerbraz pensait qu'il serait là et que, une fois dans l'action, il pourrait protéger Roëllo malgré lui.

— Bon, dit le corsaire, du moment qu'on ne me traite plus en petit garçon, j'en suis.

Il regarda autour de lui et ajouta :

— Où donc est Yodah?

— Tiens, c'est vrai, dit Kerbraz, il y a bien une heure que je ne l'ai vu.

— Il doit être en train de préparer quelque chose pour notre salut, dit le Hollandais. Il ne tardera pas à reparaître.

Comme s'il eût entendu la conversation des trois hommes, à ce moment même, Yodah parut au-dessus des troncs d'arbres que la mitraille était en train de mettre en miettes.

Il fit un signe de la main à ses amis et, un instant après, il était auprès d'eux.

— Yodah, dit Kerbraz, en votre absence, nous avons décidé de faire une sortie désespérée. Il me semble qu'en attaquant le petit corps qui est à notre droite, quelques-uns d'entre nous auraient chance de passer.

L'Indien secouait négativement la tête.

— Vous serez tous massacrés, mes capitaines, dit-il lentement. Sir James Stuart vous lancerait dans les jambes les cavaliers qu'il a en réserve et vous seriez mis en pièces avant d'avoir eu le temps de vous reconnaître. J'ai, pour sortir d'ici, un moyen qui vaut mieux.

Les trois hommes se rapprochèrent.

— Examinez le vent, continua le fakir.

Les deux marins relevèrent la tête.

— Sud-est, dit Kerbraz.

— Donc le vent pousse en plein contre nos ennemis. Considérez maintenant cette plaine couverte de hautes herbes séchées par le soleil brûlant de nos pays. — Je viens d'aller l'examiner de près. Elle s'étend sans une interruption jusqu'à la forêt. — Voilà donc tout ce qu'il nous faut pour nous tirer d'affaire.

— Alors vous comptez..., commença Wouvermann.

— Mettre le feu à la jungle, mon vieil ami, et tandis que la flamme nous protégera de trois côtés, nous attaquerons en arrière les seules troupes qui resteront immédiatement dangereuses.

Cette fois, Kerbraz n'y put tenir. Il sauta au cou de Yodah et l'embrassa à plusieurs reprises.

— Tant pis, disait-il... Oh! je suis trop content! Voilà un tour bien imaginé! Ma bonne sainte Vierge, vous aurez un cierge de cinquante livres!

Yodah dit simplement :

— Il faut nous hâter; mais ne prenons nos dispositions de combat que lorsque la fumée nous aura dérobés aux regards de James Stuart; il ne faut pas qu'il devine nos projets.

— Oui, oui, vous avez raison, dit Roëllo. Mettons d'abord le feu.

— Laissez-moi faire avec mes Indiens, dit le fakir.

— Vous êtes notre sauveur, nous devons vous obéir, dit Kerbraz. Ah! c'est dur tout de même de rester les bras croisés tandis que ces pauvres diables s'éreintent pour nous!

— Nous nous rattraperons tout à l'heure, dit Roëllo qui avait repris toute sa bonne humeur.

Au moment où Yodah allait franchir la palissade, un Indien couvert de sueur, de poussière et de sang se dressa devant lui.

— Maître, la reine m'envoie vers vous, dit-il en indien.

— Bien, parle.

— Elle vous prévient qu'elle ne peut vous rejoindre. Elle a trouvé le jeune marin très grièvement blessé dans la forêt.

Yodah eut un sursaut.

— Guy blessé! Par qui! Aurait-il été attaqué?

L'Indien poursuivit, impassible :

— La maîtresse m'a dit de vous dire qu'il avait été frappé par la femme du navire.

— Diana, murmura l'Indien pensif. Comment l'a-t-il rencontrée...

« Nous éclaircirons tout cela plus tard, dit-il en relevant la tête. Pour le moment, il s'agit de nous tirer d'ici.

Et comme l'Indien restait toujours immobile devant lui :

— Qu'attends-tu?

— Le maître a-t-il quelque chose à me commander?

— Non.

— Dois-je retourner auprès de la reine ou bien dois-je rester auprès de maître?

— Reste ici, tu ne traverserais pas les lignes anglaises.

— Je les ai déjà traversées pourtant.

— Je le vois bien, mais ça n'a pas été facile. Q'est-ce que cette déchirure que tu portes à l'épaule?

— Une blessure que m'a faite un Anglais avec sa lance.

— Et l'Anglais vit toujours?

Un furtif sourire glissa sur les lèvres du Missoughi.

— Il est mort, dit-il.

— Bien. Maintenant repose-toi.

L'Indien s'accroupit à l'endroit où il se trouvait, mit sa tête entre ses bras et ne dit plus rien.

Cependant Yodah, avec une vingtaine d'hommes, venait de sortir du camp.

Roëllo et Kerbraz qui les observaient, virent pendant quelques instants les corps souples glisser dans les herbes, puis la jungle se referma sur eux et l'on ne vit plus rien.

Tout à coup Wouvermann, qui observait les mouvements des Anglais, s'écria :

— Est-ce que ces drôles voudraient traiter avec nous? Voyez donc, ils élèvent un drapeau blanc.

— Eh bien, dit Kerbraz, on va leur faire signe que nous ne voulons pas recevoir de parlementaire.

— Il faut le recevoir au contraire, dit Roëllo.

— Et pourquoi donc, je te prie?

— Pour gagner du temps.

— Tu as, ma foi, bien raison. Attends un peu, on va leur rendre la politesse.

Le corsaire attacha son mouchoir au bout d'une baguette de fusil et presque aussitôt l'on vit un officier qui descendait au galop vers le campement français.

C'était John Tremlett, que James Stuart avait envoyé.

Quand il fut à dix pas des troncs d'arbres, il salua — on lui avait recommandé d'être poli — et demanda :

— Puis-je entrer?

— Comment donc, cher monsieur, goguenarda Kerbraz, vos canons ont fait tant de brèches à nos murs de bois que ce ne sont pas les portes qui manquent.

L'Anglais fit faire quelque pas à son cheval et se trouva en présence des trois hommes.

— Messieurs, dit-il, lequel de vous commande ici?

— C'est moi, monsieur, dit Kerbraz.

— Voulez-vous en ce cas m'accorder quelques instants d'entretien particulier?

Kerbraz se mit à rire.

— Pas tant de façons, répliqua-t-il, ce sont des amis qui sont autour de moi. Vous pouvez parler.

— Mon général, continua l'officier anglais, m'envoie vous dire que, si vous voulez vous rendre à discrétion, vous aurez la vie sauve.

— Comment avez-vous dit ça, monsieur le Goddem? rugit Kerbraz, dont le front s'embrasa... Vous avez une fière chance d'être venu ici en parlementaire, sans quoi vous passeriez un fichu quart d'heure!

— Mais pourtant, monsieur, insista l'Anglais, vous êtes absolument perdus et, si vous en doutez, j'ai les pouvoirs nécessaires pour conduire l'un de vous examiner nos positions.

— Mon petit monsieur, dit Kerbraz en débourrant sa pipe, allez dire à celui qui vous envoie que vous avez vu de vos yeux, vu, ce qui s'appelle vu, trois gaillards qui s'appellent le capitaine Noir, Roëllo l'Abordage et Kerbraz Tête de Fer, et que ces trois gallards vous ont dit que, plutôt que de se rendre, ils aimeraient mieux, je ne dis pas mourir, mais subir toutes les tortures les plus raffinées que vous puissiez imaginer dans votre cervelle de vingtans.

— Bien parlé, Jean! dit Roëllo.

Le vieux Hollandais lui serra la main.

— C'est de la démence! dit encore John Tremlett.

— Et pourquoi donc, monsieur, je vous prie? Je ne trouve pas notre situation aussi précaire que vous voulez bien le dire.

— Vous êtes cernés!...

— C'est pour cela que nous allons nous donner un peu d'air et élargir la ceinture de vos soldats qui nous étouffe.

— Vous n'allez pas tenter une sortie, je suppose? dit Tremlett stupéfait.

— Mais si, mon cher monsieur, mais si.

— Vous n'avez pas deux cents hommes!

— Certainement non.

— Et c'est avec de pareilles ressources que vous comptez forcer nos lignes?

— Mais oui, seulement il est bien permis de s'aider de quelque petit stratagème...

— Que voulez-vous dire?

— Quand ce ne serait que celui-ci.

Sur plusieurs points, dans la plaine, de légères colonnes de fumée montaient vers le ciel.

Bientôt la flamme jaillit...

— Le feu à la jungle! répétait le jeune Anglais, les yeux agrandis de stupeur

— Parfaitement, mon officier, et maintenant allez dire à votre général que je lui donne rendez-vous dans Pondichéry avant un mois, et rappelez-vous bien que jamais un corsaire n'est pris — c'est comme le roi au jeu d'échecs.

Tremlett ne bougeait pas.

— Il faudrait vous en aller, monsieur, insista Kerbraz. Vous allez nous gêner infiniment.

Et, doucement, prenant le cheval du jeune homme par la bride il le mit dehors.

Du camp anglais, on entendait hurler des cris de rage impuissante, mais on ne voyait rien, car un immense rideau de flammes s'élevait entre la forêt et les retranchements français.

Machinalement, John Tremlett, absolument hébété, reprit la route du quartier général sans réfléchir à l'obstacle infranchissable qui lui barrait le chemin.

— Et maintenant, en avant, dit Yodah, qui surgit subitement à deux pas des corsaires.

— Par colonne!... commença Kerbraz.

— Non, mon capitaine, dit le Hollandais, laissez-moi faire. Je connais la guerre de l'Inde. Faites disperser votre monde le plus possible afin de rendre le tir moins meurtrier, avec ordre de se rallier à trente pas des lignes ennemies.

— Eh bien! commandez vous-même, vieux diable, dit le corsaire en riant; puisque voilà les marchands d'huile qui se mêlent de faire la guerre, moi j'ai bien envie de m'établir épicier!

Le Hollandais ne se l'était pas fait dire deux fois et donnait à tout le monde des instructions nettes et facilement exécutables.

Soudain, on entendit une voix lamentable qui disait :

— Mais laissez-moi donc, saint Timoléon, ce serait trop fort qu'on sonnerait encore une fois le branle-bas, saint Lucas, et que je ne serais pas à mon poste d'abordage, saint Euriage!

C'était Toussaint Joël qui faisait des efforts désespérés pour quitter sa civière et qui adressait à ses porteurs des objurgations qui les laissaient complètement insensibles

— Silence! dit rudement Yodah, et s'adressant à son tour aux porteurs, il leur donna quelques ordres brefs.

Le Jéguen Kerbraz, le Hollandais, Roëllo et Louis avaient mis Maryvonne au milieu d'eux.

— Y sommes-nous? demanda Kerbraz

— Quand vous voudrez, dit Yodah.

— Alors, les enfants, en avant à l'abordage!

Vive le roi! crièrent les matelots. Mort aux Anglais!

Ce fut dans la brousse un rapide éparpillement et major Farmer, qui avait déployé ses deux compagnies en présence de l'attaque des Français, ne savait plus où diriger le feu de ses hommes

Tout avait disparu dans les hautes herbes.

Soudain, à trente pas des grenadiers, Kerbraz dressa sa haute taille.

— A moi! A Kerbraz! cria-t-il.

En une minute, il eut tout son monde autour de lui.

— Chargez! hurla-t-il, en se ruant en avant.

Les Anglais n'eurent que le temps de faire une seule décharge. Les Français étaient sur eux.

Le combat fut court, mais acharné, terrible.

Enfin les Anglais furent culbutés et la petite troupe, considérablement diminuée, se rallia à peu de distance sur un petit mamelon découvert.

Les grenadiers de Farmer en avaient eu assez. Ils se reformaient sans grand enthousiasme et sans songer à poursuivre nos amis.

Mais les pertes étaient énormes parmi les Français. Le Jéguen était tué avec cinq matelots. Presque tous les autres étaient blessés. Blessé Roëllo, blessé Kerbraz. Le Hollandais n'avait pas une égratignure. Louis, frappé en pleine poitrine, avait perdu connaissance.

Tout à coup Roëllo, qui essuyait son front couvert de sang, poussa un cri terrible.

— Maryvonne!

Chacun regarda.

La jeune fille n'était plus là!

Le corsaire se raidit, redressa sa haute taille, mais n'eut pas une larme.

— Pour l'honneur! murmura-t-il.

Yodah s'avança vers lui, le considéra un instant, puis, lui prenant la main :

— Mon père est fort contre la douleur. C'est bien. Qu'il prépare pourtant son cœur, car il va souffrir encore.

— Que veux-tu donc qu'il m'arrive de plus? dit-il d'une voix sourde.

— Mon frère Guy a été frappé dans la forêt par Diana, la femme du navire. Mavourita le soigne.

Roëllo fléchit comme si un coup de marteau lui eût défoncé le crâne, mais il se remit très vite et, horriblement pâle, il dit encore :

— Pour la France!

Puis, prenant la main de Yodah, il ajouta avec un calme effrayant :

— Conduis-moi à Suffren, le temps presse.

(*La suite au prochain numéro.*) HENRY DE BRISAY.

# LE MARIAGE DU DÉPUTÉ[1]

PAR

**JEANNE DE LIAS**

XXII

(*Suite.*)

Marthe se taisait... Marthe, plus âgée, connaissant mieux la vie, et mise, par son expérience personnelle, en défiance de tous les hommes... Si Mme Desmarais était venue leur répéter cela, c'est que, certainement, elle l'avait entendu dire, et si on le disait si affirmativement et si haut, c'est que, peut-être..., probablement, il y avait quelque chose.

Gabrielle pénétra la pensée de sa sœur :

— Tu doutes de lui, Marthe? Moi, non, jamais. Il n'est pas un homme comme les autres, lui.

— Mais, mon enfant, objecta Marthe, c'est notre père qui a rompu avec M. Saint-Aubain. Peut-être a-t-il perdu tout espoir de ton côté, et alors...

Gabrielle secouait la tête, rassurée :

— Non, Marthe, non. J'ai sa parole et il a la mienne. Moi, je sacrifierais et je souffrirais tout, plutôt que de la violer : eh bien! lui aussi!

— Beaucoup ont manqué à des engagements de ce genre, insinuait Marthe, tremblante devant cette confiance aveugle qui s'obstinait, et se demandant ce qui arriverait de la pauvre enfant, si l'infidélité de Jacques était réelle, lorsqu'elle en acquerrait la preuve.

— Marthe, reprit Gabrielle, n'essaie pas de me faire croire que cette nouvelle est vraie, car si je le croyais une seule minute, vois-tu, j'en mourrais. Mais je ne le crois pas, je ne le croirai jamais : c'est faux. Ce qui est vrai, c'est la parole et le cœur de Jacques.

Marthe était dans une vive angoisse. Elle penchait à croire, elle, à la réalité de ce mariage. La jeune veuve parisienne — Mme Rousselin la mère lui avait souvent parlé d'elle d'une manière amère et peu flatteuse — était bien assez frivole et assez inconséquente pour s'occuper d'une seconde union avec une si inconvenante promptitude... Et M. Saint-Aubain, cet homme à l'âme si haute, au cœur si délicat, à la main si loyale!... Hélas! après tout, c'était un homme! supérieur à quelques autres peut-être, mais pétri dans la même argile, et la femme séduisante ou artificieuse qui avait pris autrefois Jean-Paul à Marthe pouvait bien aussi aujourd'hui prendre Jacques à Gabrielle.

Ce que la sœur aînée voulait avant tout, c'était savoir; savoir ce qu'il y avait de réel ou de probable dans la nouvelle que Mme Desmarais, par vain esprit de bavardage ou par noire malice, avait apportée à la ferme de Saint-Landry. Marthe songea d'abord à aller trouver les vieux Rousselin qu'elle voyait plus fréquemment depuis que la tristesse de la mort de leur fils les courbait vers la tombe. Un scrupule de délicatesse l'arrêta : s'ils étaient comme elle et Gabrielle, quelques instants auparavant? S'ils ignoraient, eux aussi, les vieux parents, pourquoi leur porter ce coup? Ce n'était pas elle du moins qui voulait en assumer la responsabilité. La pensée lui vint d'aller à Seilhan interroger le notaire Morancey, son admirateur respectueux, ou bien le docteur Delprat... Mais la démarche était un peu délicate pour Marthe auprès de l'un ou de l'autre des deux jeunes gens... A force de chercher à qui elle

1. Voir l'*Ouvrier* depuis le 29 juillet 1893.

pourrait demander le renseignement qui lui tenait tant au cœur, elle pensa fort heureusement au curé de Sarrantis. Elle le savait en relations suivies avec Jacques, et, s'il y avait vraiment quelque chose, le bon curé serait probablement au courant. Il pourrait, de plus, donner quelque conseil utile à la pauvre Marthe, qui se sentait bien désemparée et ne savait plus comment parler ni agir à l'égard de sa jeune sœur, menacée d'une mortelle épreuve...

Seulement, Sarrantis était trop éloigné de Saint-Landry pour que Marthe pût s'y rendre le jour même à pied. Il fallait attendre au lendemain matin, prendre le courrier, et ne dire à personne à la maison le véritable but de son voyage. Ce retard insignifiant, ces précautions à prendre irritaient l'impatience de Marthe. La fin de cette journée lui parut bien longue entre sa sœur Blanche, qui partageait son anxiété, et Gabrielle, qui gardait toujours sa confiance vigoureuse.

Le soir, au repas, M. Audibert semblait absorbé par une pensée désagréable. Deux ou trois fois, il parut prêt à dire quelque chose à ses filles... Puis, comme il avait fait les jours précédents, il craignit d'aborder le sujet brûlant et il se tut.

Le lendemain, à l'aube, Marthe prenait le courrier de Ville-Neste et s'arrêtait à Sarrantis.

## XXIII

### LA NOUVELLE SE CONFIRME

Dès que le bon curé, qui disait ses petites heures dans le jardin, aperçut Marthe dans l'encadrement du portail ouvert, il courut à elle avec toute la vivacité de sa verte vieillesse, et lui saisit les deux mains avec une paternelle effusion :

— Vous, ma chère enfant, vous ici! Combien je suis heureux de vous revoir! Savez-vous qu'il m'en coûte de ne plus aller à Saint-Landry? Comment vont Blanche et Gabrielle et votre cher père?... Il m'en veut beaucoup, paraît-il; et je ne lui en veux pas du tout, moi! Je n'en veux qu'à ces maudites élections! Je croirais volontiers, à certains moments, voyez-vous, Marthe, que c'est le diable qui a inventé le suffrage universel!

Tout en disant à la jeune fille ces phrases décousues inspirées par le plaisir que lui causait sa visite, il la faisait entrer devant lui dans le petit salon rustique et gai du presbytère et lui avançait son unique fauteuil. Marthe, sans dire un mot, se laissa tomber sur le siège qui lui était offert, et fondit en larmes.

— Qu'y a-t-il donc? interrogea le curé de Sarrantis subitement inquiet. Qu'avez-vous, ma pauvre fille?

— Monsieur le curé, excusez mon émotion, dit Marthe Audibert, cherchant à refouler ses sanglots. Je suis horriblement tourmentée au sujet de Gabrielle.

— Et à quel propos, mon enfant?

— Monsieur le curé, ce que je vais vous dire est tout à fait confidentiel et le sujet de ma visite d'aujourd'hui doit demeurer entre vous et moi.

Le vieux prêtre fit un signe d'assentiment. Il était devenu très grave à la pensée qu'une confidence ayant quelque rapport à son ministère sacerdotal allait lui être faite.

— Vous savez qu'un projet de mariage avait existé entre M. Saint-Aubain et ma sœur Gabrielle?

— En effet, je me souviens de cela... C'est à Arbizon, n'est-ce pas, l'autre été, lorsque nous y étions ensemble, que M. Saint-Aubain avait remarqué notre chère Gabrielle? Ah! je commence à comprendre, dit le curé dont le visage prenait une expression soucieuse... C'est encore les élections qui sont cause de cela... M. votre père, si j'ai été bien renseigné, avait pris l'initiative de la rupture?

— Hélas! monsieur le curé, et Gabrielle aimait son fiancé — elle l'aime toujours! — et elle espérait que notre père, avec le temps, consentirait...

Le curé de Sarrantis réfléchissait tristement.

— Tout cela est bien fâcheux, ma pauvre fille, et je comprends votre chagrin... Cela m'étonne cependant de la part de M. Saint-Aubain...

— C'est donc vrai qu'il se marie?

— Mon Dieu, ma chère enfant, je le crois. Tout le monde le dit, du moins, et il n'est question que de cela depuis quelques jours.

— Vous a-t-il rien communiqué directement?

— Non, et c'est même ce qui me ferait douter encore, si j'avais moins de raison de penser que le bruit public est fondé. Je sais par M. Saint-Aubain lui-même qu'il a eu, ces temps derniers, de fréquents rapports avec Mme Rousselin et sa mère, à propos d'un bureau de tabac que ces dames cherchaient à obtenir. Il a eu l'occasion de m'en parler dans ses lettres... Mais, hier encore, j'ai rencontré ensemble MM. Delprat et Morancey qui n'ont reçu, eux non plus, aucune communication directe, mais qui m'ont dit savoir d'une manière positive que M. Saint-Aubain était dans l'intimité de ces dames et que le monde en parlait beaucoup. M. Saint-Aubain est un homme trop chrétien et trop loyal pour compromettre une femme gratuitement. S'il agit comme on le dit, c'est qu'il doit avoir le mariage en vue. Et ce qui m'étonne de sa part précisément, le connaissant comme je le connais, c'est qu'il épouse cette jeune femme qui me paraît si peu faite pour lui, et qui va donner, d'ailleurs, une mauvaise édification, si véritablement elle songe à se remarier après si peu de temps de veuvage! Je ne sais qu'en penser, je vous assure, ma pauvre enfant, car on affirme tellement la nouvelle qu'il est difficile de ne pas la tenir pour vraie.

— Gabrielle va en mourir, monsieur le curé.

— Nous l'en empêcherons bien, Dieu aidant! Voilà ce que c'est que de donner son cœur à la créature : avec Dieu seul, on n'a pas de déceptions. Le fiancé de Pauline ne l'abandonnera pas, lui! Mais enfin, tout le monde ne peut pas être religieuse; et certes, la chère petite Gabrielle étant appelée au mariage, ne pouvait faire un meilleur choix que celui de M. Saint-Aubain. Entre nous, elle était autrement digne d'être la femme d'un tel homme et autrement capable de le rendre heureux que cette jeune veuve qui m'a paru toujours bien frivole. Je plains votre sœur et je plains surtout mon ami.

— Les vieux Rousselin sont-ils au courant de ce qui se passe?

— Ils doivent savoir quelque chose, car ils sont, paraît-il, toujours d'après MM. Delprat et Morancey, fort irrités contre leur belle-fille. Allez les trouver; peut-être vous donneront-ils un renseignement plus précis.

Marthe raconta alors au vieux prêtre comment, elle et ses sœurs, avaient appris la veille par Mme Desmarais le bruit qui circulait dans le public.

— Peut-être cette femme a-t-elle agi par indiscrétion et par vaine curiosité plutôt que par malice, dit le curé avec indulgence. D'ailleurs, elle devait vous croire aussi bien instruites qu'elle. Peu importe, en somme, vous deviez bien finir par le savoir et il vaut mieux que vous soyez prévenues.

— Et que vais-je faire maintenant, monsieur le curé, pour consoler ma sœur? Vous connaissez cette nature si sensible... et elle avait donné toute son affection à son fiancé.

— Il faut prier pour elle, mon enfant, et la faire prier, c'est le grand et unique remède aux douleurs de la vie. Et bien souvent, lorsque nous avons tout remis en ses mains, la Providence arrange et rétablit les choses. Sachons nous confier en elle seulement.

L'excellent prêtre ajouta d'autres bonnes et fortifiantes paroles, et Marthe se retira un peu calmée et réconfortée pour se rendre à Lescat, chez les vieux parents Rousselin.

La mère de Jean-Paul, ridée, vieillie, ployée en deux sous le fardeau de sa douleur plus lourd à ses épaules que celui de l'âge, allait et venait dans sa cuisine, vaquant machinalement et par la force de l'habitude, aux soins du ménage. Elle leva les bras au ciel quand elle aperçut Marthe :

— Ah! mon enfant! s'écria-t-elle, tout le monde dans cette maison devrait se mettre à genoux pour vous demander pardon quand vous entrez! Il a été bien puni, mon pauvre Jean-Paul, de vous avoir méconnue. Tenez, Marthe, quelque chose me dit que si vous aviez été sa femme, il vivrait encore. Vous auriez écarté la mort de lui, à force de tendresse, de soins, de vie calme et de dévouement. Je vous le disais bien que cette poupée frisée et attifée n'avait pas su l'aimer! Au bout de cinq mois, la misérable, l'impudente, et quand le cadavre de son mari n'est pas encore dissous dans la terre, elle songe à se remarier!

Marthe embrassa la vieille femme et la contraignit doucement à s'asseoir auprès d'elle sur sa chaise basse, au coin de la cheminée.

— Calmez-vous, ma chère dame, dit-elle, et ne réveillons plus le passé. Voyons, est-ce bien vrai? êtes-vous bien sûre de ce mariage entre votre belle-fille et M. Saint-Aubain?

— Si j'en suis sûre! si c'est vrai! Il n'y avait qu'à la voir ici avec son orgueilleuse de mère, lorsque mon pauvre enfant mourut. Elles pensèrent tout de suite à mander une couturière pour faire faire « des costumes de deuil » comme elles disaient. Oh! le deuil, c'est dans nos cœurs de père et de mère qu'il était tout entier. Et d'un geste expressif, elle désignait son vieux mari qui entrait en ce moment dans la pièce, un instrument de labour sur l'épaule. Le brave homme se débarrassa de sa bêche et vint serrer silencieusement la main de Marthe.

— Êtes-vous donc tout à fait certain de ce mariage? demanda Marthe au vieillard.

— A peu près, dit le père Rousselin en hochant la tête, et de la part de cette femme, cela ne nous étonne pas.

— Mais elle ne vous a pas annoncé ses intentions?

— Pas elle précisément; elle ne pousserait pas jusque-là l'impudence. Seulement nous avons reçu, il y a quelques jours, une lettre de sa mère, contenant cinq ou six lignes que, sur le moment, nous n'avions pas comprises et qui nous paraissent claires aujourd'hui.

— Oui, la lettre de cette Mme Benoisit. Va la chercher, Dominique, pour la faire lire à Marthe.

Le vieux père Rousselin monta au premier étage de son pas lourd qui faisait craquer les marches de l'escalier. On l'entendit ouvrir et fermer une armoire, puis il redescendit, apportant au

bout de ses doigts comme un objet insolite, une lettre sur papier glacé et parfumé, affectant le format à la dernière mode et légèrement bordée de noir. Il la tendit à la jeune fille qui se mit à lire à haute voix. Il s'agissait de certains comptes à régler au sujet des reprises de la veuve sur la succession de Jean-Paul. Mme Benoisit entrait dans les détails les plus minutieux et s'exerçait au langage technique des hommes de loi.

« J'ai hâte, ajoutait-elle, de rendre nette au plus tôt la situation de fortune de ma fille gravement compromise par l'administration défectueuse de son mari. Une circonstance particulière et inattendue m'oblige d'ailleurs à établir d'une manière positive la position pécuniaire de cette pauvre enfant déjà si éprouvée et qui a bien le droit, vous serez, j'espère, des premiers à le reconnaître, de demander à la vie quelques compensations et de ne pas éterniser son veuvage. »

Ces lignes frappèrent Marthe au cœur. La preuve qu'elle cherchait depuis la veille était là, elle n'en pouvait douter. Cette phrase insidieuse était visiblement destinée à préparer les vieux Rousselin au prochain mariage de leur belle-fille.

— Nous n'avons pas tout d'abord pris garde à ce jargon, dit avec mépris la mère Rousselin. Mais quand on est venu, ces jours-ci, nous jeter à la face, comme des soufflets, toutes ces histoires de mariage, Dominique s'est souvenu de cette lettre, nous l'avons relue ensemble et nous avons compris. Marthe, n'est-ce pas une chose odieuse pour une femme, d'oublier si tôt son mari mort, et un mari comme notre pauvre Jean-Paul!

Dans l'égoïsme de sa douleur maternelle, sourde et aveugle à tout autre sentiment, elle ne se doutait pas qu'elle donnait tant de coups de poignard au cœur de Marthe.

Celle-ci revint à la maison de Saint-Landry, bien convaincue, hélas! que la fatale nouvelle destinée à briser la vie de sa sœur n'était que trop vraie.

Comme elle passait le seuil, Gabrielle vint à elle lentement, avec un air d'interrogation muette. L'enfant était pâle, les yeux battus; évidemment elle avait pleuré : elle avait réfléchi aussi, sans doute, et sa grande confiance en Jacques chancelait un peu.

— Marthe, demanda-t-elle, d'où viens-tu?

Marthe la regarda jusqu'au fond de ses pauvres yeux cernés; puis, d'une voix entrecoupée, disant avec peine un mot après l'autre, comme celui qui, cruellement pitoyable, égorge une victime d'une main mal assurée :

— Je viens... de Sarrantis... parler à M. le curé... de ce mariage; puis, je suis allée... chez les vieux Rousselin.

Gabrielle pâlissait davantage; cela se voyait, elle avait peur.

— Eh bien? dit-elle d'une voix brève et toute changée.

Marthe voulut parler, mais les larmes lui serraient la gorge. Elle ne put répondre que ces mots : « Ma pauvre enfant! » en serrant sur sa poitrine Gabrielle tremblante.

Elle n'eut pas un cri ni une plainte. Seulement Marthe la sentit peser plus lourde à ses bras. Sous le coup trop violent, elle s'était évanouie.

Ce fut le père qui vint le premier aux appels de Marthe. Celle-ci, dans un geste silencieux qui n'était pas exempt de reproche, lui montra l'enfant toute blanche et immobile. Et il comprit si bien, M. Audibert, qu'il s'écria, affolé, avec un étrange accent de douleur et de colère :

— Le mariage de Saint-Aubain, n'est-ce pas? Oh! le misérable!

Marthe, toujours si douce et si respectueuse pour son père, eut une parole dure qui lui échappa du cœur et des lèvres presque à son insu :

— C'est vous qui les avez séparés.

M. Audibert se frappa le front avec désespoir.

Cependant, Blanche et la servante étaient accourues et s'empressaient auprès de Gabrielle. Elle revint très vite au sentiment et à la douleur. Une grande effusion de larmes, comme si le flot n'en devait jamais tarir, et des sanglots convulsifs la soulagèrent un peu en la brisant. Ses deux sœurs allèrent la coucher dans son lit comme une enfant, pauvre corps trop frêle pour porter le poids de la grande douleur de l'âme!

Et puis, il faut se relever de la crise et reprendre le chemin désormais aride de la vie, en portant sa croix...

Ce qui troublait Gabrielle jusqu'à l'effarement, c'est qu'elle voyait l'impossible, l'impossible en fait de déception et de douleur, se réaliser pour elle. Certes, la rupture avec Jacques par le fait de son père lui avait été cruelle. Que ce lien brisé, en dépit de ses récentes espérances, n'eût pu jamais se renouer, qu'une circonstance indépendante de leur volonté à tous deux les eût séparés pour toujours, Gabrielle eût admis cela et s'y fût résignée. Ce sont choses entrant dans l'ordre des malheurs qui peuvent arriver, et, d'une certaine manière, on doit toujours s'y attendre.

Mais que Jacques Saint-Aubain eût failli, que ce loyal eût menti à sa parole, que ce cœur vaillant en qui elle se confiait fût devenu si lâche que de la trahir aussi! que cet homme, honnête et franc comme une barre d'or pur, qui forçait même l'estime de ses plus violents adversaires, ce défenseur de l'Église qui prenait le journalisme et la vie publique comme un apostolat, que cet homme enfin qui, pareil à Saül, semblait dépasser les autres de la tête fût devenu en quelques semaines à peine aussi inconstant et misérable que les derniers parmi les plus vulgaires! C'était un cauchemar, une folie, quelque chose d'incompréhensible et de monstrueux, qui n'était pas possible et qui cependant était vrai.

Alors il n'y avait rien sur quoi s'appuyer ni personne en qui on pût croire, et la terre était vraiment un lieu stérile et maudit! Il fallait sortir de ce monde, il fallait mourir. — Gabrielle était trop fermement chrétienne pour songer un seul instant au suicide. En se disant qu'il fallait mourir, quitter cette terre, déserter ce monde mauvais, qui ne gardait plus pour elle aucun espoir ni aucune joie, elle traduisait une pensée qui lui était venue tout de suite dans le premier effarement de sa douleur, et qui persistait, de plus en plus attirante... Elle irait abriter son cœur meurtri et son âme désenchantée dans le couvent de Pauline, et les deux sœurs se rejoindraient au même but, ayant passé, l'une, par le chemin sublime et doux de l'attrait fervent, l'autre, par la voie sanglante de la douleur.

Dès le lendemain, M. Audibert entendit cette confidence stupéfiante de la bouche même de l'enfant! Il en fut atterré. Il s'était tant opposé au départ de l'autre, l'autre qui semblait faite pour cette existence cependant et qui s'en allait vers le couvent, en paix et joyeuse. Mais celle-ci, sa petite Gabrielle qui n'avait pas de vocation, qui n'en avait jamais eu, certes! mais qui voulait quitter la maison paternelle et le monde parce qu'elle était trop malheureuse.

La vérité finit après tout par s'imposer à la conscience, et M. Audibert était bien contraint de s'avouer à lui-même que le plus grand coupable en tout cela, c'était lui, — lui et ces élections maudites! — Marthe le lui avait bien dit : « C'est vous qui les avez séparés. » Et en effet, après avoir consenti aux fiançailles, après avoir laissé dans le cœur de sa fille s'enraciner cet espoir, brusquement, pour ces misérables raisons politiques, il avait tout brisé. Maintenant il recueillait le fruit de sa conduite : Jacques, dépité sans doute, se mariait, et Gabrielle, désespérée, voulait se confiner dans un couvent!

Le trouble, l'angoisse, la désolation étaient à leur paroxysme dans cette maison naguère si paisible de Saint-Landry. Gabrielle tenait bon pour sa résolution de se faire religieuse; et quand M. Audibert, à bout de prières et d'arguments, parlait de son autorité légale sur sa fille mineure, Gabrielle répondait qu'elle ne songeait en aucune manière à agir malgré lui, mais que s'il refusait de la laisser entrer au noviciat tout de suite, elle sentait qu'elle allait mourir!

Marthe et Blanche essayaient de raisonner leur jeune sœur, l'engageant à attendre qu'un peu de temps fût passé sur son chagrin, à ne pas prendre une décision aussi grave dans un moment d'émotion violente. Marthe s'adressait à sa conscience même et à sa piété. « Ce n'est point par des motifs humains et profanes, qu'il faut ainsi se donner à Dieu, alors qu'il ne nous appelle pas. C'est imprudent et ce peut être même coupable. »

(*La suite au prochain numéro.*) JEANNE DE LIAS.

---

# AMUSEMENTS SCIENTIFIQUES

## LA POMPE CHINOISE

Un lecteur, peu familiarisé sans doute avec les travaux manuels et pour qui faire des trous dans une feuille de fer-blanc, ou manier une paire de cisailles sont opérations d'une difficulté inouïe, a eu l'amabilité de nous rappeler, à propos de notre récréation intitulée « Canne hydraulique » et parue dans le numéro 861 des *Veillées des Chaumières*, un intéressant petit jouet scientifique connu de beaucoup d'écoliers, et baptisé par lui du nom de pompe chinoise. Pourquoi cette pompe est-elle chinoise? notre aimable correspondant l'ignore; mais, comme nous n'avons aucun motif particulièrement grave d'animosité contre les habitants du Céleste Empire, et que trop souvent nous avons à exercer un droit de parrainage qui nous force à chercher, pour nos appareils, des noms plus ou moins bien adaptés, — chose qui n'est pas toujours aisée, — va pour la *Pompe chinoise!*

Un mot d'abord pour les lecteurs qui s'effraient à la pensée d'avoir à percer une feuille de fer-blanc.

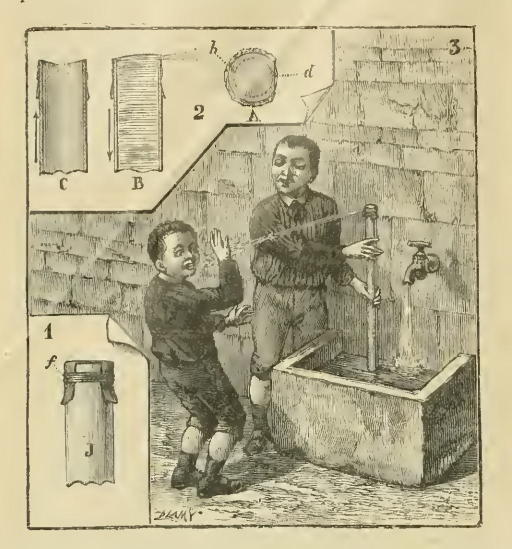
S'agit-il d'un simple trou?

La feuille étant placée sur un morceau de bois, on pose sur l'endroit à percer la pointe d'un poinçon tenu verticalement, sur lequel on frappe un coup de maillet : c'est fait; une petite lime ronde enlève ensuite les bavures.

Faut-il une ouverture carrée? Les quatre traits qui forment le carré à enlever sont faits de la même manière, un ciseau remplaçant le poinçon.

S'agit-il enfin d'une ouverture ronde ou de toute autre forme, et manquez-vous des outils convenables et surtout de l'adresse voulue? Faites, au moyen d'un simple clou et d'un marteau, une série de petits trous très voisins les uns des autres le long de la ligne courbe à tailler; puis, au moyen du vulgaire couteau à ouvrir

les boites de conserves, qui se trouve dans toutes les cuisines et qu'on peut acheter pour deux sous, achevez l'enlevage de la pièce, et finissez votre travail à coups de lime; si la feuille de fer-blanc se trouvait bosselée, par suite de ces différentes opérations, quelques coups de marteau la remettraient en bonne forme.




Tous les renseignements ci-dessus et une année parue des *Veillées des Chaumières*, comme prime à M. F-tong-kang (nom tout aussi chinois que la pompe à laquelle nous nous empressons de revenir).

Un tube, un morceau de peau de gant (on peut employer également un morceau de beaudruche, de vessie, de caoutchouc en feuille ou de parchemin) et une ficelle, voilà tout ce qu'il faut pour construire l'appareil.

Le tube, en verre ou en jonc, peut avoir 80 centimètres de longueur; l'extrémité supérieure doit se terminer par une section franche et nette, perpendiculaire à l'axe du tube.

Taillez dans votre peau de gant un morceau à peu près rond, de 5 centimètres de diamètre et enlevez de ce disque, par un coup de ciseaux donné en ligne droite, un arc de la circonférence de deux centimètres de hauteur.

Appliquez la pièce ainsi taillée sur la partie supérieure du tube, et fixez-la solidement avec la ficelle, comme le montre le numéro 1 de notre vignette : J est le jonc, *f* la ficelle; mais, point très important à observer, il faut placer le bord coupé en ligne droite de la pièce en peau de gant, de manière à ce que ce bord vienne former une petite corde d'arc sur l'épaisseur de la paroi du tube, comme le montre clairement la figure A au numéro 2 de la vignette : l'extrémité du tube y est vue de face; le morceau de peau de gant *b* laisse dépasser en *d* un petit arc de la paroi qui forme l'épaisseur du tube.

Pour faire fonctionner l'instrument, plongeons dans l'eau l'extrémité libre de la canne, ou du tube, comme vous voudrez, et imprimons à l'appareil un mouvement de va-et-vient dans le sens vertical, mais sans que le tube sorte complètement de l'eau; c'est ainsi que nous avons fait manœuvrer la *canne hydraulique* décrite dans le numéro 861 des *Veillées des Chaumières*. Aussitôt le liquide montera dans notre tube, le remplira rapidement et enfin jaillira avec force et par saccades à chaque descente de l'appareil par l'ouverture *d* (B nº 2 de la vignette) qui lui est offerte entre la membrane *b* et le bord du tube.

L'eau peut être projetée assez loin de cette manière, ce qui permet de faire des niches désagréables, mettons des chinoiseries, aux amis trop confiants qui accepteraient de venir regarder l'expérience d'un peu trop près (voir le nº 3 de la vignette).

Si, renonçant à cette forme peu charitable de l'expérience, on voulait se borner à recevoir dans un verre le liquide, mousseux comme de la limonade, on recourberait à angle droit l'extrémité du tube, en tournant vers le bas la petite ouverture *d*.

Inutile, après tant de récréations du même genre, d'expliquer à nos lecteurs une fois de plus l'action combinée ici de la force d'inertie et de la pression atmosphérique : la première s'exerçant lorsque le tube descend (B nº 2), quand l'eau conserve à chaque mouvement la situation acquise dans le tube; la seconde agissant quand l'appareil remonte, mouvement qui a pour but de fermer l'orifice du tube C, fig. 2.

Ajoutons que l'eau jaillit avec d'autant plus de force que l'on transforme plus brusquement le mouvement ascendant du tube en mouvement descendant.

MAGUS.



Sceaux, imp. Charaire et Cie. *Le Directeur-Gérant* : HENRI GAUTIER.

5 centimes le N° année courante. (10 centimes le N° années échues.) N° 1959 TRENTE-SIXIEME ANNEE. — 24 Octobre 1896.

# L'OUVRIER

**Journal illustré paraissant le Mercredi et le Samedi**

| ABONNEMENT D'UN AN : (104 numéros) France, Algérie et Belgique : 6 francs. | DIRECTION ET ADMINISTRATION : LIBRAIRIE BLÉRIOT, HENRI GAUTIER, SUCCESSEUR, 55, quai des Grands-Augustins, Paris. | ABONNEMENT D'UN AN (104 numéros) Colonies et Étranger (sauf la Belgique) : 7 francs. |
| --- | --- | --- |

## A L'ABORDAGE! PAR HENRY DE BRISAY



C'était major Farmer. Dans quel état, grands dieux! (Voir page 404.)

# A L'ABORDAGE!

## GRAND ROMAN D'AVENTURES

PAR

**HENRY DE BRISAY**

DEUXIÈME PARTIE

## LE SECRET DE YODAH

### IV

PAUVRE MARYVONNE

Diana et Allan Clamorgan poursuivaient leur route avec la plus grande circonspection. Ils allaient au plus épais de la forêt sachant bien qu'ils étaient en pays ennemi puisqu'il leur fallait dépasser la troupe des corsaires qui se trouvait maintenant devant eux et leur barrait la route de Pondichéry.

Clamorgan avait retrouvé dans le bois les deux serviteurs qui l'avaient suivi à la chasse et qui, grâce à cette circonstance, avaient échappé au désastre commun.

Kephra et Aleph étaient deux noirs malabares qui étaient vraiment des serviteurs dignes de leur maître. Bandits sans foi ni loi, propres à toutes les besognes, faisant tous les métiers pourvu qu'ils fussent bien payés, les deux coquins en auraient eu long à raconter s'il leur était venu à l'idée de faire leur confession.

Ils marchaient devant le cheval et frayaient la route au moyen de leur coupe-coupe quand les lianes étaient trop épaisses.

On marchait déjà depuis deux heures, quand Diana, qui cheminait à côté d'Allan, lui dit brusquement :

— Pourquoi n'irions-nous pas observer ce qui se passe au campement de Guy? Cela nous détournerait à peine de notre route.

— A quoi bon, répondit Clamorgan, cela est inutile. Il nous faut couper au plus court et tout retard peut ruiner nos projets.

Mais Diana insista.

Une force invincible la poussait vers le lieu du crime. Il fallait qu'elle revît l'endroit où elle avait frappé Guy.

Une fatalité l'entraînait.

Elle réussit à convaincre Clamorgan et la direction fut changée.

Aleph fut envoyé en avant pour éclairer la marche.

Au bout d'une demi-heure, il revint, disant :

— C'est là.

Aussitôt Diana mit pied à terre et, suivie de son frère, s'engagea résolument au plus épais du fourré.

Soudain sa main se crispa au bras d'Allan et, se penchant vers lui, elle murmura à son oreille :

— Regarde.

L'Anglais se pencha.

A travers l'épais réseau des troncs et des branches, Clamorgan pouvait distinguer la cabane en feuillage, d'où ne s'échappait pas un bruit.

— Il est impossible, murmurait-elle, qu'on ne se soit aperçu de rien.

Les Hindous dormaient.

Tout à coup, Clamorgan, lui prenant la main, dit tout bas :

— Quelqu'un est venu. Il y a un éléphant de course derrière ce buisson de nopals.

— Comment et pourquoi n'a-t-on pas levé le camp?

— C'est que tu as mal frappé, petite sœur.

— Tais-toi, frémit Diana, j'ai pu choisir ma place, j'ai frappé au cœur.

Soudain une bouffée de brise leur apporta le bruit lointain d'un coup de canon.

— As-tu entendu? demanda la jeune fille.

— Oui, dit Clamorgan, écoute encore.

La fusillade pétillait.

— On se bat là-bas.

— Que faire?

— Marcher dans la direction du combat. En route!

Et il voulait entraîner Diana.

La jeune fille résistait.

Elle jetait d'étranges regards sur la cabane en feuillage.

— Viens donc, répétait Clamorgan.

— Oh! savoir, murmurait-elle.

— Tu es folle! dit Allan avec humeur.

Enfin Diana se décida.

On retrouva le cheval et les noirs, et la jeune fille se mit en selle.

De temps en temps, Clamorgan s'arrêtait pour écouter et le bruit du canon devenait plus distinct.

— Sur qui allons-nous tomber? demanda la jeune fille.

— Tu comprends bien, répondit Allan, que les corsaires sont attaqués. Or, ils ne peuvent être attaqués que par les Anglais. Donc nous allons trouver là, où l'on se bat, les secours dont nous avons besoin.

— C'est peut-être James Stuart qui a rencontré Roëllo.

— Peut-être, dit Clamorgan, mais je ne pense pas qu'il ait pu faire pareille diligence ; nos maudits Français se sont plutôt heurtés à quelqu'une de ces petites colonnes volantes qui parcourent le pays en tous sens.

Ils marchèrent quelque temps en silence, mais bientôt la canonnade devint si violente qu'ils s'arrêtèrent craignant de tomber sans avoir le temps de se reconnaître au beau milieu des combattants.

— Restez ici avec madame, dit Clamorgan aux deux noirs. Je vais aller voir ce qui se passe.

Il mit le pistolet à la main et s'engagea résolument sous bois.

Au bout de quelques pas, il s'arrêta net.

Quelque chose venait de remuer dans un buisson tout près de lui.

Il avança avec précaution, retenant son souffle.

Tout à coup, un sourire éclaira sa face sinistre.

— Eh! parbleu! dit-il, voilà une rencontre plaisante. C'est justement le cheval que ce bon Farmer m'a prêté le jour de mon arrivée à Pondichéry. Le major ne doit pas être loin.

Il avança hardiment, mais bientôt une sentinelle lui barra la route et lui intima l'ordre de décliner ses nom et qualité, s'il ne voulait pas avoir le désagrément de recevoir une balle dans la tête ou une baïonnette dans le ventre.

Clamorgan se fit reconnaître et, deux minutes après, il était en présence de Farmer qui parut charmé de la rencontre.

— Que diable faites-vous ici? demanda Allan qui examinait la plaine.

— Vous le voyez, mon cher lord, disait le major, vous avons cerné ces diables de Français et, cette fois, je crois que les mangeurs de grenouilles sont pris pour de bon.

— Vous savez quelles sont les troupes que vous avez devant vous?

— Ce sont les corsaires qui s'étaient emparés par surprise de la pagode.

— Vous en êtes sûr?

— Absolument.

Clamorgan eut un tressaillement.

— Mais, à propos de la pagode, continua l'officier, nous sommes tous à nous demander comment le vieux Linton, après les avoir délogés, n'a pas eu l'idée de les poursuivre.

— Le vieux Linton eût été bien empêché de leur donner la chasse.

— Et pourquoi, je vous prie.

— Parce que, mon cher Farmer, le vieux Linton est mort.

— Ah! mon Dieu! que me dites-vous là?

— La pure vérité.

— Le commodore a été tué! Qui donc a pris le commandement?

— Je ne sais plus son nom... un major, je crois.

— Welcome... peut-être?

— C'est possible, mais cela n'a aucune importance.

— Hein?

— Oui, parce qu'il est mort.

Le brave garçon eut un haut-le-corps.

— Vous plaisantez, milord.

— En aucune façon.

— Mais alors ça a été bien chaud là-bas.

— Très chaud, en effet, dit Clamorgan avec un hideux sourire.

— Les Français n'étaient pas nombreux cependant, tandis que la colonne...

— La colonne n'existe plus! interrompit brutalement Allan.

Cette fois, major Farmer devint tout pâle.

— Les Indiens l'ont fait sauter.

Des larmes vinrent aux yeux du soldat.

— J'avais de bons amis au 2me de Sussex, fit-il comme pour excuser sa sensibilité.

Il demanda :

— Tout le monde a péri...

— Je ne crois pas que dix hommes aient échappé.

— Mais vous-même, milord, comment, par quel miracle n'êtes-vous pas parmi les victimes?

— J'avais été, heureusement pour moi, au-devant de ma sœur, à laquelle j'avais écrit de venir me rejoindre et j'ai quitté le camp deux heures avant l'explosion.

— Il faut que je prévienne sir James Stuart au plus tôt. Je vais lui envoyer un planton.

1. Voir l'*Ouvrier* depuis le 1er août 1896.

— De mon côté, je vous prierai de m'excuser une minute. Il faut que j'aille rassurer ma sœur.

— Comment, s'écria le major en s'élançant, miss Clamorgan est ici ?

— A quelques pas, sous les arbres.

— Mais, je vais aller moi-même...

— Non, laissez, je vous prie. Elle est gardée par deux noirs qui ne connaissent que moi, et il pourrait vous en cuire si vous tombiez sur eux avant qu'ils fussent prévenus.

Et, sans attendre la réponse du galant major, Clamorgan rentra dans la forêt.

Allan, aussitôt arrivé à Pondichéry, n'avait pas manqué de faire adroitement répandre par sir Harry Linton qu'il relevait le vieux nom des Clamorgan et que l'immense fortune de la famille allait lui revenir tout entière. C'est pourquoi si l'on avait beaucoup de considération pour le misérable, avait-on encore plus d'attentions pour la sœur qui pouvait, en donnant sa main, enrichir follement l'heureux élu.

Tous les officiers de la garnison avaient donc rivalisé de galanterie auprès de la jeune fille, et major Farmer était fermement persuadé que la belle Diana l'aait regardé d'un œil tendre.

Déjà le jeune officier voyait son petit manoir de Westerbie, dans le Northumberland, remplacé par un magnifique château dans le goût du jour et, ma foi, comme l'argent mène à tout, il ne savait pas pourquoi le roi ne le nommerait pas baronnet, ce qui lui permettrait de conduire sa femme à la cour et de monter dans les carrosses.

Il en était là de son beau rêve, quand la voix railleuse de Diana le fit retourner.

— Eh! bonjour, beau danseur, dit Diana, en lui tendant la main.

Il effleura de ses lèvres les doigts de la jeune fille et pensa à part lui :

— Elle m'adore... J'aurai aussi une meute pour le renard qui rendra fou de jalousie mon voisin Boby Gibson.

— Alors, monsieur Farmer, continuait Diana, voilà donc ces Français pris au piège.

— Au traquenard, c'est le mot, miss, au traquenard, et je pense bien que, à la suite du hideux forfait que milord vient de me raconter, ils seront tous pendus comme des bandits qu'ils sont.

— Eh! mais, dites donc, Farmer, reprit Clamorgan qui ne cessait de regarder le campement des marins, il me semble qu'il vous jouent un drôle de tour.

— Qui cela ?

— Eh! mais les Français, parbleu. Le moyen n'est pas bête...

Le misérable voulait rire, mais une sueur d'angoisse perlait à son front.

— Qu'y a-t-il? demanda Diana en se rapprochant vivement de son frère.

— Il y a, répondit celui-ci à voix basse, que le damné Roëllo va nous échapper une fois encore !

— Malédiction! Mais pourtant... c'est impossible!

— Regarde... Tu vois ces fumées légères, dans la prairie, de l'autre côté du camp ?

— Oui.

— Eh bien! dans une minute, toute la jungle va être en feu et les flammes vont former aux Français un impénétrable rempart.

— Oh! les démons!

En ce moment, la flamme s'élançait claire et vive.

— Ah! mais, ah! mais, commençait à dire major Farmer, quelle diable d'invention! Je crois qu'il mettent le feu à la prairie!

— Vous pouvez en être sûr, dit Clamorgan d'un ton railleur.

— Et, par ma foi! on dirait qu'ils viennent par ce côté, mais oui... Allons, garçons, continua-t-il en s'adressant à ses hommes, feu par section! feu à volonté... Diable!... diable... voyez comme ils s'éparpillent... et puis allez donc tirer dans la brousse, autant jeter sa poudre aux nuages!

Il se tourna galamment vers Diana.

— Miss Clamorgan va être trop exposée, dit-il ; si elle me le permettai, je la ferais conduire un peu en arrière.

— Merci, monsieur, je resterai près de mon frère.

— Cependant, miss, votre précieuse vie...

Mais Diana ne l'écoutait plus. Serrée contre son frère, les yeux braqués sur la jungle, elle semblait une bête féroce attendant la proie espérée.

Quant à Allan, pâle et froid, il serrait convulsivement la crosse d'un pistolet qui ne resterait certainement pas bien longtemps à sa ceinture.

— Attention! garçons, criait Farmer, les voilà sur nous. Feu! Hourrah pour la vieille Angleterre.

Quand la fumée se fut dissipée, major Farmer se rencontra nez à nez avec le Jéguen qui, se trouvant trop près pour frapper de la hache, l'assomma d'un formidable coup de poing.

Le galant major ne poussa même pas un soupir.

Il tomba comme un bœuf sous le coup du maillet du boucher.

Allan et Diana se tenaient un peu à l'écart et, dans le tumulte du combat, cherchaient à distinguer Roëllo.

Tout à coup, l'Anglaise, qui venait de reconnaître le corsaire, poussa son frère avec une fo[illegible] [illegible]royable en le lui d[illegible]signant :

— A toi! cria-t-elle, tue! [illegible]ue!

Mais, en même temps, elle reconnaissait Maryvonne. Elle se blottit le long d'un tronc renversé et, au moment où le groupe qui entraînait la jeune fille passait près d'elle, elle déchargea un pistolet à bout portant sur Maryvonne, en criant :

— Meurs donc, coquine.

Le Jéguen vit le mouvement et, ne pouvant pas détourner le coup, il se jeta en avant pour le recevoir. Le pauvre garçon paya de sa vie son dévouement. La balle lui fracassa le crâne et des débris sanglants rejaillirent sur la pauvre Maryvonne qui s'évanouit.

Kerbraz la sentit chanceler, et se tournant vivement vers Louis qui combattait à côté de lui :

— Prends-la! lui cria-t-il.

D'un bond, le jeune homme fut auprès de sa fiancée. De son bras nerveux, il la souleva et l'emporta comme une plume ; par malheur, au moment où il allait gagner le bois, un grenadier anglais lui plongea sa baïonnette dans la poitrine.

Il tomba avec son précieux fardeau en murmurant :

— Maryvonne!

Diana, qui n'avait pas quitté des yeux la jeune fille, bondit comme une panthère et, avec une force incroyable, enleva la pauvre créature qui n'avait pas encore repris connaissance.

Un instant après, Yodah, qui passait à l'endroit où ce drame rapide venait de s'accomplir, reconnut Louis et, sans s'arrêter, le fit emporter par deux de ses hommes.

Pourtant Allan avait tiré deux fois sur Roëllo, et il l'avait manqué.

Un charme semblait protéger le marin.

— Par le diable! il ne m'échappera pas, rugissait le misérable.

Arrachant des mains crispées d'un grenadier mort le mousquet armé de la baïonnette, il se rua comme un furieux sur le corsaire qui, occupé à lutter contre deux Anglais, ne voyait pas venir ce nouvel et terrible adversaire.

Mais Kerbraz veillait.

Au moment où Clamorgan allait frapper, Kerbraz, qui avait suivi tous ses mouvements, lui déchargea sur la tête un terrible coup de hache.

Allan put parer avec le mousquet...

Mais le coup était porté par un bras d'Hercule.

Sous le choc, l'Anglais s'effondra, le front ensanglanté.

Roëllo et Kerbraz passèrent...

Diana avait entraîné Maryvonne un peu à l'écart dans la forêt.

Elle se tenait accroupie auprès de sa victime couchée sur le sol et elle la contemplait avec des yeux féroces.

Elle était donc en son pouvoir, cette fille exécrée! Rien au monde, nulle puissance humaine ne pouvait plus désormais la tirer de ses griffes.

D'ailleurs Diana était résolue. Si quelque obstacle venait se placer entre elle et Maryvonne elle frappait immédiatement la douce créature.

De temps en temps, l'Anglaise jetait un regard du côté du combat.

Elle vit les grenadiers fauchés par les marins et les Français ayant franchi les lignes ennemies et allant se reformer sur le petit mamelon en face...

Mais elle ne voyait pas son frère.

Elle s'inquiéta.

Puis une angoisse folle lui serra la gorge.

Si Allan n'était pas là, c'est qu'Allan était mort.

Mais que faire?

Abandonner Maryvonne? impossible. Elle pourrait revenir à elle et se mettre sous la protection des officiers anglais. La tuer tout de suite?...

Elle y pensa une seconde.

Mais qui sait? Si Allan vivait, il avait peut-être d'autres desseins sur la jeune fille...

Soudain son visage s'éclaircit.

Elle murmura tout haut :

— Comment n'y avais-je pas pensé!

Elle courut en arrière et retrouva les noirs qui avaient assisté impassibles au combat et qui gardaient fidèlement le cheval.

— Aleph! Kephra! dit-elle d'une voix haletante

— Maîtresse, dirent les deux noirs en saluant.

— Venez avec moi.

— Mais le cheval, objecta Kephra.

— Laisse-le où il est. Viens, sans perdre un instant.

Elle amena les deux bandits auprès de la jeune fille.

— Vous voyez cette femme?...

Les noirs inclinèrent la tête.

— Eh bien! vous allez me la garder et vous m'en répondrez sur votre tête.

« Si l'on vous interroge, ne répondez pas, faites signe que vous ne parlez pas l'anglais ; si la jeune fille se réveille, n'écoutez ni ses promesses ni ses prières, c'est une pauvre folle qui suit les armées des Français et qui se figure être une jeune fille qui a perdu son père. Elle croit aussi être riche et vous offrira des monceaux d'or pour que vous lui rendiez la liberté, mais vous voilà prévenus, veillez et vous serez récompensés. »

Tranquille de ce coté, Diana se dirigea vers le champ de bataille.

Soudain, elle entendit une voix qui disait :

— Chère miss, je suis profondément heureux de vous voir sans aucun mal.

Elle se retourna vivement et, malgré son inquiétude, faillit éclater de rire devant la grotesque figure qui se dressait devant elle.

C'était le major Farmer.

Mais dans quel état, grands Dieux !

Son bel uniforme tout déchiré et souillé de poussière et de sang formait une loque informe, mais cela aurait pu être glorieux sans la fâcheuse figure du malheureux officier.

Major Farmer avait reçu d'après les principes le coup de poing de Le Jéguen et son œil avait pris subitement toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. De plus une formidable enflure donnait un aspect de petit ballon à sa joue gauche et, à chaque parole qu'il disait, l'Anglais avait l'air de sourire épouvantablement.

— Je suis blessé, répétait l'infortuné qui n'avait pu encore se voir, je suis blessé et si je n'étais pas tombé au commencement du combat, pas un de ces misérables n'aurait échappé. Mais que cherchez-vous, miss, vous paraissez préoccupée ?

— Avez-vous vu mon frère ?

— Lord Clamorgan ? je ne sais, miss, je vous répète que je suis tombé tout au début de l'action, mais je ne pense pas qu'il lui soit arrivé quelque chose de fâcheux.

— Je ne partage pas votre manière de voir, major, et je crains, moi, que le combat ne lui ait été fatal.

— Nous allons voir ensemble, si tous ces cadavres ne vous font pas peur...

— Allez! allez! ne vous inquiétez pas de moi. Je ne suis pas une femmelette.

Le major était aux anges et bénissait son étoile.

Il avait glorieusement combattu sous les yeux de la bien-aimée. Désormais il se sentait irrésistible.

Tout à coup, Diana poussa un cri déchirant.

Elle venait d'apercevoir le corps de Clamorgan.

— Ah ! mon Dieu ! s'écria Farmer, voilà ce pauvre lord bien mal accommodé.

— Vite, monsieur, du secours, disait Diana qui, agenouillée près de son frère, soutenait sa tête ensanglantée.

Le major appela deux soldats qui passaient.

— Relevez milord, ordonna-t-il, et transportez-le près de mes équipages.

Les deux grenadiers exécutèrent l'ordre reçu.

Diana suivait son frère en pleurant.

Major Farmer suivait Diana.

On étendit doucement Allan sur le gazon. Le misérable était encore sans connaissance. Le major trouva de l'eau fraîche et en bassina les tempes du blessé avec le plus grand soin.

— Oh ! oh ! voilà qui va bien, dit-il quand le sang eut été enlevé et qu'il put voir la blessure, milord a bien peu de chose en vérité. C'est tout à fait une blessure comme la mienne.

Comme pour donner raison à l'officier, à ce moment Clamorgan ouvrit les yeux.

Il promena des regards vitreux autour de lui et murmura :

— Roëllo... encore échappé... toujours !

— Allan, mon bon frère, répéta Diana.

— Ah ! te voilà, dit-il, en essayant de la regarder bien en face... Mauvaise journée, petite sœur, mauvaise journée !

— Tais-toi ! glissa Diana à son oreille.

Il tourna ses regards lourds vers le major qui le contemplait avec son abominable sourire.

— Oh ! oh ! ajouta-t-il d'une voix pâteuse. Vous voilà bien arrangé, mon camarade... Vous avez l'air d'une tête de mouton.

L'Anglais rougit jusqu'aux yeux, il fut sur le point de répondre vertement. Mais il pensa à Diana et se tut.

— Je crois, monsieur, dit Diana en s'adressant au major, qu'un peu de repos ferait grand bien à mon frère.

— Vous avez raison, belle miss, je me retire. Si vous avez besoin de quelque chose, faites-moi appeler, vous n'avez pas d'esclave plus profondément dévoué que Samuel Farmer, major à l'armée des Indes.

Il salua profondément et s'en alla après un dernier et terrifiant sourire.

Clamorgan avait fermé les yeux.

— Allan, Allan, dit vivement la jeune fille..., m'entends-tu ?

— Oui..., oui... Qu'y a-t-il ? demanda le bandit dont les paupières se soulevaient avec peine.

— Il faut que tu m'entendes. Tiens, voilà de l'eau, cela te remettra.

Clamorgan prit avidement le vase qu'on lui tendait et en absorba le contenu.

— Là..., maintenant, je vais mieux..., dit-il, quand il eut bu.

— Maryvonne est entre mes mains.

— Hein ? fit le blessé avec un sursaut.

— Ah ! ah ! garçon, voilà une nouvelle qui te réveille.

— Par saint Patrice, j'ai encore une lourdeur à la tête ; mais j'ai les idées toutes nettes. Raconte, petite sœur, raconte. Décidément, il n'y a que toi qui réussisses dans la famille.

Diana lui raconta brièvement comment elle avait opéré la capture de la fille de Roëllo et elle ajouta en finissant avec une voix absolument calme :

— Je voulais la tuer tout d'abord, mais j'ai pensé que tu aurais peut-être besoin d'elle.

— Tu as bien fait. Où est-elle ?

— Je l'ai donnée à garder aux deux noirs.

— Bon. Aide-moi un peu à me lever.

Sans trop de peine, Allan se mit sur ses pieds et, appuyé sur le bras de sa sœur, il se traîna jusqu'au bosquet où les deux noirs avaient caché leur prisonnière.

Avant de se montrer les deux misérables purent constater que la jeune fille était revenue à elle.

Elle interrogeait et suppliait tour à tour Aleph et Kephra qui restaient muets et impassibles.

— Mais il est impossible qu'on ne me dise pas de qui je suis prisonnière, répétait la jeune fille.

Allan écarta les branches et passa devant elle ainsi que Diana.

— C'est à nous que tu appartiens, dit Clamorgan d'une voix triomphante.

Maryvonne, en reconnaissant le frère et la sœur, jeta un cri strident, puis resta immobile, fixant toujours les deux misérables folle de douleur et d'épouvante.

*(La suite au prochain numéro.)* HENRY DE BAISAY.

## VIENT DE PARAITRE

# TOLBIAC

PAR A THIRY

1 brochure........................ 30 centimes

Voici une brochure qui vient bien à son heure et qui mérite d'être propagée par milliers d'exemplaires dans la France entière, au moment où l'on fête le 14e centenaire du baptême de Clovis.

L'auteur, dans un exposé très net des faits, nous montre que si Clovis a vaincu à Tolbiac, il l'a dû à la seule intervention de Dieu.

Partant de là, il adresse un chaleureux appel à tous les Français pour qu'ils reviennent à la foi de leurs pères.

Nous ne résistons pas au plaisir de citer l'admirable péroraison de ce remarquable opuscule :

« Ah ! sans doute, il est en France des chrétiens fidèles, mais, à côté de ceux-là, combien s'en rencontre-t-il qui, n'ayant plus du chrétien que le nom, en méconnaissent tous les devoirs ? Sans doute, c'est chez nous que se recrutent encore en plus grand nombre ces généreux missionnaires qui, bravant les fatigues, les dangers, la mort même, s'en vont, armés seulement de la croix, porter jusqu'aux extrémités du monde la parole divine et enfanter à l'Eglise de nouveaux chrétiens ; nulle part on ne voit fleurir plus d'œuvres excellentes pour la défense et la propagation de la foi. Mais, d'un autre côté, l'impiété se donne libre carrière, elle insulte à nos croyances, elle cherche à briser, l'un après l'autre, tous les liens qui nous attachent à l'Eglise et à Dieu ; elle voudrait déchristianiser la France. Et à tous ses efforts nous ne savons, pour la plupart, qu'opposer une lâche indifférence ! « Que n'étais-je là avec mes Francs ! » s'écriait Clovis au récit de la Passion du Sauveur ; et nous, les descendants des Francs, nous, les soldats du Christ, nous sommes là, et, sous nos yeux, nous laissons d'odieux sectaires prodiguer les outrages à notre glorieux chef et ameuter les foules contre lui ! Notre indifférence n'est-elle pas une complicité ? Et Dieu peut-il ne pas être irrité contre nous ? Ah ! prenons garde ! De formidables ennemis nous menacent, les mêmes que, naguère, il a déjà suscités contre nous : craignons, si nous persistons à l'offenser, qu'Il n'en fasse encore une fois l'instrument de ses vengeances !

« Revenons donc à Lui : c'est le moyen de conjurer sa colère ; c'est aussi celui d'appeler de nouveau sur nous les faveurs dont (c'est toujours l'histoire qui l'atteste) Il se plaisait à nous combler quand nous étions fidèles. Pour reconnaître la protection qu'il leur avait accordée à Tolbiac, nos pères se faisaient baptiser au nom du Christ et se vouaient à la défense de son Eglise. Pour fêter comme il convient le centenaire de leur victoire et, en même temps, celui de leur conversion, inspirons-nous des sentiments qui les animaient alors et, à leur exemple, pour remercier Dieu de tout ce qu'Il a fait pour notre Patrie, convertissons-nous. Faisons-lui oublier, par les témoignages de notre reconnaissance, que nous avons méconnu ses bienfaits ; rachetons, par le zèle avec lequel nous le servirons désormais, nos défaillances passées ; pour tout dire en un mot, redevenons chrétiens. Alors Il se ressouviendra de son alliance, alors Il nous rendra ses faveurs ; et quand sonnera l'heure des

luttes prochaines, qu'il s'agisse de combattre les sectes révolutionnaires ou de repousser un envahisseur étranger, marchons avec confiance en invoquant le Christ, comme autrefois Clovis l'invoquait à Tolbiac : comme à Tolbiac, le Christ nous donnera la victoire ! »



# LE MARIAGE DU DÉPUTÉ[1]

PAR

**JEANNE DE LIAS**

XXII (*Suite.*)

— Coupable ! oh ! Marthe, non. Le bon Dieu voit bien que je ne peux plus vivre en ce monde; et à qui irais-je, sinon à lui ?

La sœur aînée songea alors à faire appel au curé de Sarrantis à qui Gabrielle avait montré depuis l'enfance la confiance la plus grande et qui pourrait peut-être apaiser un peu son cœur et mieux éclairer son esprit. M. Audibert fut heureux de rouvrir sa porte à ce digne prêtre et à ce vieil ami qui peut-être lui conserverait sa fille...

Tout ce drame de famille ne pouvait se dérouler sans que le public, déjà mis en éveil par les événements précédents et par les racontages de Mme Desmarais, ne saisît plus ou moins exactement ce qui se passait et s'en occupât, selon sa coutume. C'est une torture raffinée des âmes délicates, cette intrusion des indifférents dans toutes les choses intimes ou douloureuses qui leur tiennent au cœur! Il y avait quelques jours à peine que Marthe était allée chercher à Sarrantis et à Lescat la confirmation de la fatale nouvelle, et déjà, dans tout le pays et plus loin encore, on ajoutait au premier chapitre : mariage de Jacques avec Mme Rousselin, le second qui en était le corollaire : prochaine entrée de Gabrielle au couvent; désolation et trouble au sein de la famille Audibert.

XXIII

UN « PREMIER-PARIS » INTERROMPU

Jacques Saint-Aubain est assis devant sa grande table dans son cabinet de travail. Des feuillets détachés couverts de sa large et nette écriture sont posés un peu partout autour de lui; une feuille à moitié noircie est là sur son bureau... mais la main qui tient la plume s'est arrêtée un instant. Jacques songe et l'on dirait que sa pensée s'en va loin, bien loin du « Premier Paris » du *Militant* qu'il est en train de rédiger. Sur sa physionomie expressive, passe comme le reflet d'un souvenir attendri. A qui va ce souvenir? Est-ce à la blonde petite Gabrielle ? est-ce à la brune Mme Rousselin ? Qui pourrait le dire ?... Mais Jacques revient vite à lui après cette courte envolée de son cœur au pays du rêve, et il relit la phrase commencée :

« Les palinodies de ces hommes politiques, reniant avec tant de facilité quand ils arrivent au pouvoir les idées qu'ils défendaient si chaleureusement alors qu'ils étaient de l'opposition... »

Jacques ajoute une période :

... « Ces changements d'opinions et de sentiments si brusques et si prompts selon l'opportunité des circonstances... »

— O Jacques, est-ce vous qui osez parler de changements brusques et de reniements faciles!...

Il arrête sa plume de nouveau : on a frappé un coup léger à la porte. C'est le valet de chambre, son plateau à lettres à la main, qui s'approche silencieusement de son maître et lui tend deux larges plis scellés de cire rouge et portant l'en-tête de deux Ministères différents, — c'est ce qui s'appelle, pense le domestique, un joli courrier de député.

Jacques ouvre les deux plis, l'un après l'autre, les lit, les relit et semble charmé des nouvelles officielles qui lui arrivent. Cependant son temps est compté et il se remet à son article. Il reprend la phrase suspendue :

... Si brusque selon l'opportunité des circonstances... indiquent assez le peu de place que tiennent les convictions sincères... »

Il est écrit que le rédacteur en chef du *Militant* ne finira pas ce jour-là son article. C'est encore le même coup discret que tout à l'heure et le même valet de chambre avec le même plateau, mais chargé cette fois jusqu'à déborder, de journaux et de lettres : le courrier du matin de Jacques qui vient d'être remis par la concierge au domestique. Ce qu'il y a et ce qu'il n'y a pas là-dedans serait impossible à détailler. Saint-Aubain s'effraye avec raison de cette masse de lettres contenant probablement chacune une requête et qui lui arrivent des quatre coins de sa circonscription. Son visage se rembrunit et son front se plisse pendant qu'il les remue, comme on mêle un jeu de cartes, pour les examiner et les classer. Mais sa figure se détend soudain. Il en est une dans le tas qui l'a fait sourire et lui cause un plaisir évident, et cela n'étonnera pas, car elle arrive du pays de Moudang et montre sur sa suscription l'écriture correcte, déliée et toute féminine du notaire Henri Morancey.

Mais lorsque Jacques Saint-Aubain commence à lire cette lettre, cet homme calme et sobre de gestes, se livre à la plus étrange des pantomimes. D'abord il a l'air de ne pas comprendre et parcourt deux fois les pattes de mouches de la première page. Il tourne le feuillet et laisse tomber ses deux bras y compris la main qui tient la lettre avec toutes les apparences de la plus profonde stupéfaction. Il poursuit encore sa lecture et de sourdes exclamations lui échappent : « Mais c'est trop fort! c'est inouï! c'est insensé! » Il jette enfin la lettre sur la table et, se levant de son fauteuil, il se promène avec agitation dans l'appartement. Puis, saisi d'une idée subite, il revient à son bureau, saisit une feuille de papier sur laquelle il trace trois ou quatre lignes et il presse le timbre à portée de sa main pour appeler le domestique. Mais le coup discret frappé à la porte se faisait entendre au même instant pour la troisième fois.

Jacques Saint-Aubain se précipite pour ouvrir.

— Jean! s'écrie-t-il impétueusement, portez cette dépêche au télégraphe... tout de suite!

Le député s'arrêta soudain un peu décontenancé. Ce n'était pas Jean qui se trouvait en face de lui, c'était Mme Benoisit à qui le domestique, s'effaçant, livrait passage.

Le valet bien dressé tendit cependant la main pour prendre la dépêche, tandis que Jacques, domptant son agitation à force de savoir-vivre, saluait la mère de Lucie Rousselin et s'informait de sa santé.

Il ne fallait pas être bien perspicace pour s'apercevoir que M. Saint-Aubain était ému, et ce n'était pas un diplomate de la force de Mme Benoisit qui pouvait s'y tromper. Mais comme beaucoup d'autres diplomates qui ont le malheur de trop voir, dans ce qui les entoure, le reflet de leur propre pensée, l'excellente dame ne songea pas même à faire un rapprochement, à établir en son esprit un lien quelconque entre l'émotion indéniable de Jacques et le léger carré de papier qu'il venait d'envoyer au télégraphe avec tant de hâte. Non, la dépêche avait trait probablement à quelque affaire politique pressée, et l'émoi de Jacques devait avoir une cause intime et personnelle. Pourquoi cette cause ne s'appellerait-elle pas Lucie? Mme Benoisit, que cette supposition flattait, fut bien près d'y croire tout de suite. Elle allait bien voir d'ailleurs, car c'était pour cela qu'elle était venue, pour sonder le cœur de M. Saint-Aubain, ou plutôt — car elle ne pouvait douter que ce cœur fût tout entier à Lucie — pour l'amener doucement, par un chemin aux détours ingénieux, à déclarer ses sentiments et à dire ses intentions.

La préoccupation de Jacques devenait de plus en plus apparente. Il parlait à Mme Benoisit sans trop savoir ce qu'il disait, mettant un mot à la place d'un autre, répétant deux ou trois fois de suite à son interlocutrice des questions banales sur elle et sur sa fille auxquelles elle avait déjà répondu. Et Mme Benoisit souriait d'une manière indulgente et fine à ce trouble d'homme épris.

— Ah! madame, dit-il, rompant brusquement tout à coup cette conversation étrange, j'ai une communication à vous faire.

— Il y vient! pensa Mme Benoisit qui se redressa sur son fauteuil avec une dignité un peu cérémonieuse en disant :

— Je vous écoute, monsieur.

Jacques alla prendre sur son bureau l'une des deux enveloppes à cachet rouge.

— Il m'arrive d'excellentes nouvelles au sujet du bureau de tabac. Voyez ce que l'on m'écrit du ministère. Il a été pris bonne note de notre demande, et nous pouvons espérer aboutir en peu de temps.

Une sorte de déception se peignit sur le visage de Mme Benoisit, et cela fut si visible que Jacques Saint-Aubain crut devoir lui dire :

— Mais je vous assure, madame, que le résultat est très bon et très beau pour l'heure présente. C'est un commencement de succès que d'ordinaire on n'obtient pas aussi vite.

— Je suis au courant de tout cela, croyez-le bien, monsieur. J'ai eu l'habitude de ce genre d'affaires du vivant de mon gendre, et je ne sais comment vous remercier de tout le soin que vous avez pris et de la persévérance qu'il vous a fallu déployer pour en être arrivé là déjà...

Elle prononçait cette phrase avec une effusion un peu factice, sans chaleur, sans conviction, et comme une personne à qui le mot de « communication » avait fait pressentir quelque chose de meilleur.

Mais Jacques n'était pas assez de sang-froid pour analyser

toutes ces nuances de l'attitude et de l'accent de Mme Benoisit.

— Je suis heureux que vous ayez eu la pensée de venir chez moi ce matin, madame, car une affaire inattendue m'appelle à Préchan; et mon temps est si court que j'aurais eu le regret de ne pouvoir me présenter chez vous, pour vous porter moi-même le pli du ministère.

*(La suite au prochain numéro.)* JEANNE DE LIAS.

# CHRONIQUE HEBDOMADAIRE

LE CHARME DU MOIS D'OCTOBRE. — DISTRACTIONS MONDAINES. — LA JEUNE FILLE. — LE COLLÈGE DE FRANCE ET LA SORBONNE. — DISSIPATION PARISIENNE. — L'ENNUI ET LES GRANDES DAMES D'AUTREFOIS. — LE FIL DE LA VIERGE. — LE DEPART DES HIRONDELLES. — LA FÊTE DES CORDONNIERS. — URELUS, BRELANDIERS ET PORTE-AUMUCHES. — LA CHANSON DES CORDONNIERS ET LA COMPLAINTE DES SAVETIERS. — HISTOIRE D'UN BOCAL DE CORNICHONS.

Octobre a le charme et la mélancolie des choses qui vont finir. L'été n'est plus; s'il prolonge ses faveurs pour une minorité de riches oisifs, pour le plus grand nombre la vie active recommence.

Les hommes reprennent le labeur interrompu pendant quelques semaines : les collèges rouvrent leurs portes aux jeunes gens, les jeunes filles songent à l'hiver avec un petit battement de cœur. Que leur réserve-t-il? Elles ont un sourire pour l'avenir inconnu toujours plein de promesses, quand on a vingt ans!

L'hiver apparaît avec son cortège mondain de bals, de soirées, et ses préoccupations futiles. Comment s'habillera-t-on? Grave problème! Portera-t-on toujours ces corsages froncés à ceinture qui vont si bien aux tailles jeunes? Et déjà toutes les petites cervelles travaillent; on tourne et on retourne dans sa tête toutes les combinaisons, tous les changements à faire subir à telle ou telle toilette afin de la rajeunir, de lui donner l'air à la mode et même une tournure un peu excentrique, car la jeunesse de nos jours, il faut bien le reconnaître, ne craint pas de se faire remarquer. Le genre, hélas! n'est plus aux airs modestes et aux yeux baissés. Beaucoup s'émancipent, visent à la personnalité et font tout ce qu'elles peuvent pour avoir le moins possible l'air jeune fille.

Si l'on a le projet de beaucoup s'amuser, on a aussi celui de travailler un peu, d'aller à l'atelier, aux cours, aux séances musicales, à la Sorbonne, car on a le temps de tout faire et, ce qui est plus étonnant, de très bien faire souvent ce que l'on fait. Les jeunes femmes sont au moins aussi occupées que les jeunes filles : il est de mode de s'initier aux choses de l'esprit.

Le mercredi, c'est le Cours Deschanel au Collège de France. Cours très élégant et très suivi : de jeunes femmes, emmitouflées dans de grandes redingotes de velours garnies de foururres, — une petite toque de velours posée coquettement sur des cheveux blonds frisés, — traversent la grande cour dont les vieux pavés frissonnent au contact de ces petits pieds mignons. Elles tirent du manchon frileusement serré contre elles la carte qui ouvre la porte du sanctuaire, de cette petite tribune en hémicycle où l'on s'entasse, où l'on se serre entre le fauteuil du professeur, le tableau noir et les cartes. Si l'on ne figure pas parmi les privilégiés, et si l'on ne tient pas à rester debout dans le couloir où l'on entend fort mal, il est prudent d'arriver une demi-heure d'avance, demi-heure qui passe rapidement d'ailleurs à voir défiler l'élite de ce petit monde semi-mondain, semi-littéraire. On se salue, on chuchote, on cause, en attendant l'heure; bref, on est comme chez soi.

Le jeudi matin, à la Sorbonne, c'est le cours d'histoire de M. Lavisse. Aussi suivi que l'autre, mais plus sérieux, plus universitaire, moins mondain : la jeunesse s'y presse.

Puis c'est, le samedi matin, la répétition chez Colonne. Il faut être à neuf heures place du Châtelet et on y est même quand on n'adore pas la musique, et on écoute sans broncher la symphonie en *ut* majeur de Saint-Saëns, ou la Rhapsodie norvégienne de Lalo, voire même la Chevauchée des Walkyries, de Wagner, que l'on entendra de même le lendemain, parce qu'il est toujours « *chic* » d'être en avance, et que bientôt on aura « la répétition de la répétition ». Si, avec cela, on a le goût de la peinture, si l'on suit les expositions qui se succèdent rue Volney, au cercle de la rue Boissy-d'Anglas, sans parler des salons impressionnistes, symbolistes, incohérents et autres, vous conviendrez qu'on a fort à faire, surtout s'il faut concilier avec ces distractions les obligations de famille ou du monde. Aussi n'est-on presque jamais chez soi, et ne sait-on plus s'y occuper et s'y plaire. Cette agitation incessante est, d'ailleurs, un des traits caractéristiques de la vie de Paris.

Une telle turbulence est parfois bien stérile. L'habitude d'être toujours dehors, de sortir pour sortir, interdit toute occupation sérieuse et tout travail.

Oh! les longues journées de la vie de campagne ou de province! oh! le recueillement, la certitude de n'être pas dérangé, dans la grande maison silencieuse! Vous ne connaissez pas cela, petites Parisiennes, et cela vous ferait frémir. Vous avez peur de vous ennuyer. L'ennui, voilà le grand ennemi que vous voulez fuir, et pour l'éviter, vous vous jetez dans la dissipation à outrance!

Des femmes jeunes et charmantes, intelligentes, vivant dans le milieu le plus raffiné, le plus élégant, le plus élevé s'ennuient à périr. Elles ont tout : la beauté, la fortune, une situation qui leur permet de grouper autour d'elles tout ce que Paris renferme d'hommes connus, d'hommes célèbres : artistes, poètes, auteurs. Elles sont à la source de tout et elles s'ennuient. L'heure la plus sérieuse de la journée, c'est celle qu'elles passent chez leur couturière! pour elles, la grande affaire, c'est une robe neuve; un manteau fait encore battre leur cœur, mais pas bien longtemps. Après s'être admirées un instant, elles quittent leur psyché en bâillant : elles en ont déjà assez! Ce n'est pas ainsi que les grandes dames du XVIIe siècle jouissaient des plaisirs de l'automne, et ce n'est pas ainsi qu'elles organisaient leur temps. Pour se distraire, Mme de Sévigné ne craignait pas de se livrer aux plus sérieuses lectures; elle lisait saint Augustin et saint Jean Chrysostome! Quel contraste avec les futiles divertissements d'aujourd'hui!

***

L'avez-vous vu passer dans l'air, l'avez-vous vu s'enrouler autour de votre chapeau, ce joli fil blanc que les enfants poursuivent comme ils poursuivraient un papillon lui-même?

L'imagination naïve et poétique n'a cru mieux pouvoir le définir qu'en l'appelant d'un doux et gracieux nom; elle l'a nommé le *fil de la Vierge*, et, volontiers, je comprends qu'on le regarde comme tombé des cieux. Nulle main mortelle, si légère qu'on la suppose, ne pourrait tenir ce fil entre ses doigts sans le briser; nul fuseau ne pourrait le filer, et de purs esprits seuls pourraient, j'imagine, revêtir des vêtements tissés dans cette soie à peine visible, presque impalpable.

Ce qui me ferait volontiers partager la croyance populaire à l'égard du « fil de la Vierge », c'est l'époque de l'année à laquelle il se montre.

Il semblerait que ce fil charmant dût être l'un des messagers du printemps; il conviendrait à merveille pour rattacher l'une à l'autre les fleurs de l'aubépine, et pour étendre un filet d'argent sur les touffes des premières violettes.

Au contraire, le fil de la Vierge nous arrive à l'automne : il devance de bien peu la chute des feuilles mortes, et il peut être regardé comme un des premiers messagers de l'hiver. Et c'est justement, ai-je dit, ce contraste qui me frappe en lui, c'est là ce qui donne à mes yeux l'importance d'un avertissement d'en haut.

Pourquoi la Vierge tourne-t-elle ses fuseaux, alors que déjà la bise s'apprête à souffler; alors que les matinées sont déjà froides, et que le vent du soir commence à devenir glacial? Je parie que vous le devinez comme moi, mesdames et mesdemoiselles : n'est-ce point pour vous avertir de vous mettre à l'œuvre aussi, vous? N'est-ce point vous dire qu'il est temps de songer a vêtir ceux qui auront froid cet hiver?

Le fil de la Vierge nous donne une leçon de charité: oserez-vous, après cela, douter qu'il vient du Ciel?

***

Pauvres hirondelles! Elles n'auront pas fait long séjour chez nous cette année: elles sont venues tard, elles s'en vont tôt.

Nos pères, paraît-il, étaient fort crédules sur le chapitre des hirondelles. Nous savons tous, dès l'enfance, que les hirondelles ont des stations d'hiver dans les pays chauds et des stations d'été dans nos climats; ce fait est suffisamment démontré aujourd'hui par tous les naturalistes pour qu'il n'y ait pas même lieu de la discuter.

Mais nos bons aïeux, qui n'avaient pas en géographie des idées aussi précises que les nôtres, expliquaient à leur manière la disparition et le retour de ces aimables voyageurs... ; ils affirmaient avec le plus grand sang-froid du monde que les hirondelles s'enfouissaient comme des crapauds dans la boue des marécages d'où elles sortaient au retour du printemps.

L'hirondelle, cette fille de l'air, s'ensevelissant ainsi dans la fange!... Une telle hypothèse est une double profanation : elle insulte à la fois au printemps lui-même et à l'une des plus gracieuses créatures qui en font le charme!

***

Des divers corps de métiers réunis autrefois en corporations, celui des cordonniers est un des plus anciens. C'est un de ceux également qui sont restés le plus fidèles aux vieux usages de nos pères. Le compagnonnage — qui tend parfois à se transformer en société de secours mutuels — a survécu, chez les cordonniers, à la communauté primitive. Les « artistes » de la chaussure ont conservé leurs insignes et célèbrent religieusement, le 24 octobre, la fête de leurs saints patrons Crépin et Crépinien. Ils n'y ont pas manqué cette année : une partie de la corporation a déjà fêté la Saint-Crépin par une messe et un banquet suivi d'un bal; d'autres solennités doivent avoir lieu dans le courant de cette semaine.

Il faut rendre à la corporation des cordonniers cette justice, qu'elle n'a jamais méconnu la noblesse de son origine ; aujourd'hui encore, le culte de saint Crépin garde tout son prestige. Chaque année, à Soissons, les reliques de saint Crépin et de saint Crépinien sont exposées à la vénération des fidèles, et les cordonniers de la ville tiennent à porter la châsse sur leurs épaules, à la procession qui précède la grand'messe que fait chanter la corporation.

A Doullens (Somme), la veille de la Saint-Crépin, un apprenti, la lèvre supérieure garnie d'une épaisse moustache, et le corps surchargé des outils de sa profession, fait le tour de la ville monté sur un cheval grossièrement harnaché. « L'Archiconfrérie Royale des cordonniers de Paris » fut fondée par Charles V, au XIVe siècle, mais la corporation remonte au IXe. C'est Charles le Chauve qui lui donna des statuts.

Les « grands airs » de messieurs les cordonniers et savetiers mettaient nos pères en liesse. Une satire, intitulée : *Le Récit véritable et authentique de l'honnête réception d'un maître savetier, carreleur et réparateur de la chaussure humaine*, brocarde spirituellement la corporation. La scène se passe entre l'*Ancien*, ou président des gardes ou jurés, et l'*Aspirant*.

Après les préliminaires voulus, on demande à ce dernier s'il a fait son *chef-d'œuvre*. Celui-ci répond que non, et préfère qu'il lui en coûte quelque argent.

« Il faut 200 livres », lui dit l'ancien.

L'ASPIRANT. — Messieurs, messeigneurs, contentez-vous de 50 livres.

L'ANCIEN. — Il faut autant, mon grand ami.

L'ASPIRANT. — Messieurs, messeigneurs, j'ai été laquais chez M. de l'Arsenac, un des grands de France, qui aura l'honneur de vous remercier de vos bontés pour moi.

L'ANCIEN, *parlant aux gardes.* — Ne ferons-nous rien en faveur de M. de l'Arsenac, celui qui est un des grands de France?

LES GARDES. — Allons, allons, il mérite d'être reçu. »

On lui fait alors jurer : 1° de ne travailler jamais le lundi ; 2° d'avoir trois linottes et un geai et de leur enseigner fidèlement à siffler ; 3° d'aller tous les dimanches et fêtes sur la place de la Bourse pour parler de la guerre et des autres affaires du temps, etc., etc. L'aspirant jure, il est reçu et les gardes de crier : « *Vivat! Vivat! Vivat!* »

L'ANCIEN. — Mon grand ami, il ne me reste plus qu'à savoir de quelle branche vous voulez être ; car remarquez que nous en avons de trois sortes : 1° les *urelus;* 2° *les brelandiers;* 3° les *porte-aumuche.* Les urelus ont une boutique en leur maison ; les brelandiers ont un brelan au coin d'une rue, les porte-aumuche vont par les rues en criant : « A ces vieux souliers! »

L'aspirant déclare vouloir être porte-aumuche, s'engage à ne pas imiter le cri de ses confrères et promet d'aller porter des bouquets aux femmes des maîtres.

« Et maintenant, dit l'ancien, où irons-nous faire la fête de votre réception ?

L'ASPIRANT, *à l'ancien et aux gardes.* — Il n'est que d'aller en plein cabaret. Allons au grand Gaillard-Bois ! »

Voici maintenant une des chansons que les compagnons ne manquaient jamais autrefois d'entonner à leurs banquets :

I

Les cordonniers sont pires que les évêques (*bis*).
Tous les lundis ils s'en font une fête.

REFRAIN

*Lon la*
*Battons la semaine, le beau temps reviendra.*

II

Et le mardi, ils ont mal à la tête.

III

Le mercredi, ils vont boire chopinette.

IV

Le jeudi, ils aiguisent leurs alènes.

V

Le vendredi, ils sont sur la sellette.

VI

Et le samedi, petite est la recette.

***

Au tour de MM. les savetiers! La joyeuse cantilène suivante les concerne :

I

Les savatiers de la Savatterie
Saint Pierre-aux-Liens ont pris pour confrérie
Et les bedeaux marchent devant eux.

REFRAIN

*Et places à Messieurs et places à Messieurs*
*Et places à Messieurs de la Savatterie.*

II

Maître Tobie, le plus vieux de la bande,
Est député pour aller à l'offrande,
En leur disant : « Laissez passer les vieux.

III

Maître Gervais, comme le plus capable.
Aux Trois Maillets a fait dresser la table.
Car, en festin, c'est lui qui s'entend le mieux.

IV

Le premier mets, ce fut une échignée,
De porc au lard et de la fricassée,
Un haricot bien gras et plantureux.

V

Pour le dessert, il est des plus honnêtes :
Du vieux fromage avec des noisettes,
Et un grand plat de marrons tout véreux

VI

Ils sont si fous qu'ils tombent deux à deux ;
De ces Messieurs de la Savatterie,
Les femmes ont dit : Voyez le diablerie!

***

Sous ces badinages parfois burlesques, on devine un sentiment de fierté chrétienne. Le savetier n'a pas honte de sa profession, et s'il en parle avec une gravité comique, il ne faudrait pas essayer de prendre au sérieux ses plaisanteries : on sent que notre artisan se rebifferait. Au surplus, sous l'ancien régime, tous les corps d'Etat affichaient, comme la communauté de Saint-Crépin, la même virile fierté. Pour exercer un métier manuel, on ne s'en croyait pas moins noble ; les corporations avaient leurs armoiries, leur bannière et leur sceau, comme les plus puissants seigneurs de l'époque féodale. Pas un artisan n'oubliait que l'Eglise, notre Mère, avait ennobli le travail des mains ; personne n'était humilié d'une condition que le Christ avait daigné partager!

***

Nous voici à cet important moment de l'année où la ménagère sage et prévoyante songe à la confection de ce grand œuvre qui doit contribuer lui-même à la confection de tant de ragoûts ; c'est le moment de faire le bocal de cornichons!

Ils sont mûrs à point, ils sont verts comme des émeraudes, ils répandent dans l'air un arome à la fois suave et pénétrant... C'est le moment!

Ah ! ne riez pas : l'art de fabriquer un bocal de cornichons dignes d'être appréciés par les véritables amateurs n'est pas *ce qu'un vain peuple pense!*

Les cornichons de l'épicier sont une horrible et nauséabonde parodie ; ce sont eux certainement qui ont jeté un ridicule malencontreux sur ce nom de *cornichon* qui a droit cependant à tant d'estime de la part des vrais gastronomes : je ne vous ferai point la peinture de ces malheureux cornichons qui nagent à pleins tonneaux dans des flots de vinaigre vitriolé. Mais parlez-moi de notre cornichon qu'on a tiré, lavé, brossé et qui trône fièrement dans sa prison de verre, entre le petit oignon et le piment rouge, tandis que le vinaigre d'Orléans l'imprègne de son parfum généreux et incorruptible.

O ménagères, vous me comprenez, n'est-ce pas, et vous ne trouvez pas étrange que j'aie donné un souvenir aux ingénieuses et savantes préparations dont vous relèverez un jour « la langue à la sauce piquante » et l'humble bouilli lui-même!

Alexandre Dumas père était un ami sincère et convaincu du cornichon. Un jour qu'il trottait en fiacre à travers Paris, une de ces fantaisies étranges, subites comme il lui en prenait parfois, traverse son cerveau. Avait-il réellement besoin de vingt francs? voulait-il plutôt s'amuser?... Il fait arrêter sa voiture devant la maison où demeurait Porcher, le célèbre chef de claque, organisateur de cette administration qui loue à tant par soirée les mains, ou *battoirs* d'un certain nombre d'*applaudisseurs*, chargés de préparer, d'accentuer, de chauffer, en un mot, le succès des pièces de théâtre.

Alexandre Dumas et Porcher étaient de vieilles connaissances.

« Mon cher Porcher, dit Dumas en entrant chez le chef de claque, je vais dans le monde ce soir ; prête-moi donc un louis pour acheter une chemise brodée.

— Le voilà, monsieur Dumas », répond Porcher en présentant la pièce d'or.

Alexandre Dumas remercie et se retire. En passant par la salle à manger, il aperçoit un magnifique bocal de cornichons posé sur le buffet.

« Porcher, dit-il, fais-moi cadeau de tes cornichons : j'en raffole...

— Volontiers », répond Porcher.

Dumas prend le bocal et le met sous son bras :

« Non pas, fait Porcher en appelant sa cuisinière :

« Marie, portez ces cornichons jusqu'à la voiture de M. Alexandre Dumas.

On descend. Une fois dans la voiture, Dumas reçoit le bocal des mains de Marie, et, l'appelant au moment où elle salue pour s'éloigner :

— Tenez, ma bonne, voilà pour votre peine. »

Et il lui met dans la main les vingt francs qu'il venait d'emprunter à son maître.

OSCAR HAVARD.

# SOLUTIONS
### DES
# JEUX D'ESPRIT DE L'OUVRIER

---

1. — Pois-son. Poisson.
2. — Gélinotte, linotte, linot, oie.
3. — Lotus, Soult.
4. — Bêche. bâche. biche, bûche.
5. — DRAGUIGNAN et CARPENTRAS.
6. — Chaine, hêtre, apis, rage, lavis, écale, malice, aronde, gange, nombre, escarpe.

Les lettres ajoutées forment le mot:

*Charlemagne.*

7. —

```
D A M E S
A V A R E
M A R A T
E R A T O
S E T O N
```

8. — PENSÉE DE SÉNÈQUE

Celui qui donne vite donne deux fois.

9. — MCL + bie = Michel.
MCL + aile = Camille.
MCL + are = Marcel.
DCI + frère = Frédéric.
CVI + ortie = Victoire.
DII + rose = Isidore.
DLI + âne = Daniel.
DI + noise = Sidoine *ou* Sidonie.
LI + cène = Céline.
MI + are = Marie.
LI + jeu = Julie.
LX + aise = Alexis.

10. —

```
H E R O S
E S O P E
R O M A N
O P A L E
S E N E F
```

11. — L'appétit est le meilleur cuisinier.
12. — L'Ouvrier + Antoine = Révolutionnaire.
13. — Timanthe.
14. — Les initiales des sept mots donnent:

BLERIOT.

15. —

```
        G           O
      B O A       L I E
    R E N N E   A I S N E
  B E R G E R O N N E T T E
G O N G     E V E     R A V E
  A N E       E       E L A
    E R E           A C E
      O V E       I R A
    A N E           A S A
  L I N       I       T U E
O I S E     A R A     E C U S
  E N T R E C A S T E A U X
    E T A L E   A U C U N
      E V A       E U X
        E           S
```

16. — Celui qui se confie à la Providence donne une caution à ses justes désirs, puisqu'il a droit d'en espérer l'accomplissement.

17. —

```
BI  RE  ME
RE  ME  DE
ME  DE  CIN
```

18. —

```
  P A L E T T E
P   M A R I E   B
A M   C O R   R E
L A C   S     B A L
E R O S T R A T E
T I R   R   C E T
T E   B A C   E T
E   R A T E E   E
  B E L E T T E
```

19. —

```
    D
  L I T
C A V A L C A D E
    A R I A N E
    N I T R E
      N E
        E
```

20. — Gain, Unique, Insulte, Logement, Levant, Amasser, Union, Masure. Epouvantable, Livre, Elevé, Coutume, Opportun. Nain, Quiproquo, Univers, Érudit, Rive, Anneau, Niais, Tuerie.

GUILLAUME LE CONQUÉRANT

21. — Adroit, Bouche Ouest, Naufrage, Droit, Assidu, Nier, Croyance, Elancé, Dévot, Enfer, Berceau, Infini, Elève, Nouveauté, Non, Etroit, Naitre, Un, Ile, Talon, Pauvre, Ami, Sensé.

ABONDANCE DE BIEN NE NUIT PAS

22. — Mari-âge. — Mariage.
23. — En supprimant l'é de portée, ce qui donna: *mis à la porte*,
24. — Parcimonieusement.
25. —

```
      M
    C I D
  C A N O N
S A M A R I E
  P E R I L
    S E S
      T
```

26. — Un héron (anagramme de *honneur*).
27. — D'un petit gland sort un grand chêne.
28. —

```
          V A C C I N
          A R I O N
          C I E L
          C O L
          I N
          N
        A A
      A P T
    A L O I
  A P O C O
N A T I O N
```

29. — Promenait, cachette, serviette, mangeait, tête, griffé, touché, bête, vaincu, étendu, heure.

LA RAISON DU PLUS FORT EST TOUJOURS LA MEILLEURE

30. — L'esprit qu'on veut avoir gâte celui qu'on a.
(*Le Méchant.*)
31. — La-chaise (Lachaise).
32. — Hébé, hébété.
33. —

```
G A B E S
A V A L E
B A D I N
E L I E N
S E N N E
```

34. — Les mois d'*avril* et de *mai* (*avril*, anagramme de *rival* et *mai*, anagramme d'*ami*).

35. —

```
B A L Z A C       T A M T A M
B E D J A S       C O R N A C
C A R T O N       S O L D A T
I T A L I E       H A R E N G
A N A N I E       T I M I D E
E R I D A N       D O R A D E
```

Les diagonales de ces deux carrés donnent:

BERLIN, CATANE, TOLÈDE et MADRID

36. —

```
   H A L O
  A D O U R
 L O U V E L
O U V R I E R
 R E I T R E
  L E R N E
   R E E L
```

37. — Nopal et Lapon.
38. —

```
D A M E R E T
A G A M E D E
M A T I N E S
E M I N E N T
R E N E T T E
E D E N T E R
T E S T E R A
```

39. — 509 = DIX et 501 = DI.
DIX — DI = X ou 10.
40. — Silence.
41. — Tournebroche.
42. — La nuit.
43. — Dard, bard, fard, Gard, nard, yard, lard, tard.
44. — Tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle se casse.

45. — CARRÉ MAGIQUE

| | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|
| T | A | N | G | E | R |
| e | n | r | t | g | a |
| A | R | G | E | N | T |
| g | e | a | r | t | n |
| r | t | e | n | a | g |
| n | g | t | a | r | e |

*Directeur-Gérant :* HENRI GAUTIER. — Sceaux. Imp. Charaire et Cie.

5 centimes le N° année courante. (10 centimes le N° années échues.) N° 1960 TRENTE-SIXIÈME ANNÉE. — 28 Octobre 1896.

# L'OUVRIER

**Journal illustré paraissant le Mercredi et le Samedi**

| ABONNEMENT D'UN AN : | DIRECTION ET ADMINISTRATION : | ABONNEMENT D'UN AN |
|---|---|---|
| (104 numéros) | LIBRAIRIE BLÉRIOT, HENRI GAUTIER, SUCCESSEUR, | (104 numéros) |
| France, Algérie et Belgique : 6 francs. | 55, quai des Grands-Augustins, Paris. | Colonies et Étranger (sauf la Belgique) : 7 francs. |


## A L'ABORDAGE! PAR HENRY DE BRISAY



Cette fois, Clamorgan fut sur le point d'être terrassé par une épouvante folle. (Voir page 341.)

# A L'ABORDAGE![1]

## GRAND ROMAN D'AVENTURES

PAR

**HENRY DE BRISAY**

TROISIÈME PARTIE

## CLAMORGAN CONTRE CLAMORGAN

### V

YODAH REPARAIT

Sir James Stuart, qui avait eu toutes les peines du monde à sauver ses hommes de la flamme qui les menaçait, était rentré à Pondichéry de fort méchante humeur.

En entrant dans son cabinet, la première chose qu'il vit sur son bureau fut une grande lettre cachetée de rouge qu'il ouvrit d'un geste brusque, et voici ce qu'il lut :

« Monsieur le Gouverneur,

« Dans le combat que nous avons soutenu hier contre les troupes de Sa Majesté Britannique, ma fille qui m'accompagnait a disparu. Elle est morte ou prisonnière : si elle est morte, je vous supplie de me faire rendre son corps; si elle est prisonnière, je viens vous proposer la combinaison que je vais avoir l'honneur de vous exposer.

« Vous remettrez ma fille entre les mains du capitaine Jean Kerbraz qui viendra la chercher à Pondichéry, muni d'un laissez-passer que vous aurez la bonté de lui signer pour une durée de vingt-quatre heures. Au moment où ma fille sera remise à M. Kerbraz, je me constituerai prisonnier en ses lieu et place.

« Je ne doute pas, monsieur le gouverneur, que vous acceptiez cet échange, dont vous apprécierez sans doute le côté avantageux. Vous n'hésiterez pas, j'en suis sûr, entre une enfant de seize ans et un capitaine corsaire qui a acquis quelque renom dans des combats livrés pour la plupart aux navires de votre nation.

« La seule restriction que je mette à ces clauses, c'est que je me réserve un délai d'un mois pour fixer moi-même le jour de l'échange.

« Il me reste, monsieur le gouverneur, à vous donner les raisons qui me font agir comme je le fais.

« Si je sacrifie ma liberté pour racheter celle de mon enfant, c'est que l'existence même de ma fille est menacée tant qu'elle restera en votre pouvoir... Je me hâte d'ajouter que je ne suspecte en quoi que ce soit la loyauté de Votre Honneur, mais des circonstances particulières font que la jeune fille court un danger mortel tant qu'elle restera à Pondichéry.

« Depuis quelque temps vous avez auprès de vous, monsieur le gouverneur, un homme, Allan Glendower Clamorgan, qui est arrivé dans l'Inde de façon inopinée, accompagnant sir Harry Linton. Cet homme, qui se faisait appeler Allan Brecknock, était lieutenant à bord de mon brick l'*Agile*. Il avait surpris ma confiance en manifestant une haine exagérée contre l'Angleterre où, disait-il, on l'avait abreuvé d'injustices et d'outrages. Durant toute la traversée il épia, de concert avec sir Harry Linton que j'avais fait prisonnier, le moment favorable pour me faire disparaître moi et mes enfants.

« Au moment où nous étions en vue des côtes de Coromandel, le misérable, accompagné de sa sœur que j'avais reçue à mon bord et du commodore Harry Linton, mit le feu à ma sainte-barbe et s'éloigna en nous croyant bien tous condamnés à jamais.

« Le ciel voulut que mes enfants et moi ainsi que quelques-uns de mes matelots fussions préservés.

« Mais la haine féroce de ce Clamorgan n'a pas désarmé, et tant que nous vivrons, mes enfants et moi, nous serons en butte aux infernales machinations de cet homme qui ne voit dans notre mort que le moyen de conquérir un héritage énorme qui lui permettrait de satisfaire toutes ses passions.

« Or, je sais que Glendower Clamorgan est actuellement au milieu de vos troupes puisque je l'ai reconnu hier dans le combat. Sa seule présence à Pondichéry est pour moi la plus terrible des menaces suspendues sur la tête de mon enfant.

« Cette lettre, dont vous excuserez la longueur, vous sera portée par un jeune Hindou qui a bien voulu se charger de ma missive, ignorant qui je suis ; il doit me rapporter la réponse pour recevoir le salaire que je lui ai promis.

« Je suis, de Votre Honneur, le très humble et très respectueux serviteur.

« YVES ROËLLO. »

Sir James Stuart relut attentivement la lettre du corsaire et, après cette seconde lecture, il réfléchit profondément. Malgré toute sa dureté, James Stuart n'était pas un Linton; de plus, la combinaison proposée par le corsaire était trop avantageuse pour n'être pas prise en sérieuse considération. Echanger une fillette contre un corsaire tel que Roëllo était une aubaine qu'il lui appartenait de ne pas négliger.

Mais le diable, c'est qu'il n'avait pas la moindre connaissance de cette jeune fille dont Roëllo lui parlait. Et puis autre chose l'intriguait : comment ce Clamorgan se trouvait-il justement avec Farmer au moment du combat? Il fallait tâcher d'éclaircir tout cela.

Le gouverneur frappa sur un timbre.

Un secrétaire parut presque aussitôt.

— Monsieur Janis, dit James Stuart, voyez si M. John Tremlett est à la résidence. Aussitôt que vous l'aurez trouvé, vous lui direz que je désire lui parler sur-le-champ.

Le secrétaire salua et sortit.

Resté seul, le vieux soldat se promena à grands pas en bâtissant son plan d'enquête et en examinant avec le soin méticuleux qu'il apportait aux plus petites choses l'échange proposé par Roëllo, et dont l'originalité plaisait beaucoup à son caractère anglo-saxon.

John Tremlett ne devait pas être loin, car cinq minutes ne s'étaient pas écoulées que le jeune homme faisait son entrée dans le cabinet du gouverneur, précédé du secrétaire.

— Laissez-nous, monsieur Janis, et allez prier M. Farmer et M. Glendower Clamorgan de se rendre au gouvernement dans le plus bref délai.

Quand le secrétaire eut disparu, James Stuart dit au jeune homme avec rondeur :

— Eh bien, John, comment va cette santé ?

— On ne peut mieux, Votre Honneur.

— Vous avez dû avoir de drôles d'impressions quand vous vous êtes vu tout à coup environné de flammes ?

— Je n'avais du feu que devant moi, rectifia Tremlett.

— C'est vrai, j'oubliais... c'est d'ailleurs grâce à cette circonstance que vous avez pu vous rallier à la troupe de major Farmer.

— Oui, Votre Honneur.

— Ah ! à ce propos, continua le gouverneur d'un ton détaché, qu'est-ce donc que cette femme qui était avec les soldats de Farmer ? Je ne sais plus ce qu'on m'a dit à ce sujet...

— Oh ! Votre Honneur, dit Tremlett en devenant très rouge, c'est un ange, une rose de Bengale, une...

— Là, là, calmez-vous, dit Stuart avec un sourire. Peste ! quelle chaleur ! Elle est donc bien belle ?

— Mais vous la connaissez, mon général.

— Moi?

— C'est vous-même qui avez bien voulu me présenter à elle.

— Ah çà ! mais vous devenez fou, John.

— Je répète à Votre Honneur que c'est vous-même qui m'avez présenté à miss Diana Clamorgan.

— Au diable ! fit sir James furieux, qui vous parle de miss Diana Clamorgan.

— Mais c'est vous, mon général !

— Allons ! C'est sur l'autre femme que je vous interroge.

Ce fut au tour de Tremlett d'ouvrir de grands yeux.

— Une autre femme ! Il y avait une autre femme ?...

— Mais certainement, monsieur; voyons, ne faites pas l'ignorant... la prisonnière ?... Allons, répondez-vous ?

Absolument ahuri, le malheureux John Tremlett se trouvait dans la plus stupide des positions quand l'entrée de major Farmer vint faire une heureuse diversion.

— Ah ! vous voilà, major, je ne suis pas fâché de vous voir..

— Je suis extrêmement flatté, Votre Honneur..., commença le digne officier.

— Trêve de compliments, mon ami. Dans votre rapport sur l'affaire d'hier vous avez négligé de me parler d'une circonstance importante.

— Je ne crois pas, mon général.

— Si, vous avez omis de me signaler la capture que vous avez faite.

— Une capture ?...

— Parfaitement. Cette jeune fille que vous avez emmenée prisonnière.

— Ah ! oui... oui... je sais ce que Votre Honneur veut dire.

— A la bonne heure ! s'écria sir James Stuart triomphant.

— Seulement, rectifia major Farmer, comme je ne croyais pas que nous faisions la guerre aux femmes, je l'ai laissée aux soins de miss Diana Clamorgan qui montre pour elle une sollicitude vraiment touchante.

— Pas possible ! ricana le gouverneur.

1. Voir l'*Ouvrier* depuis le 1er août 1896.

— Je dois ajouter que c'est elle qui a recueilli, pendant le combat, la pauvre jeune fille.

— Savez-vous qui elle est?

— Miss Clamorgan m'a dit que c'est une pauvre folle qu'elle avait connue en France.

— Et cela vous a paru tout naturel?

— Je n'avais pas à faire subir d'interrogatoire à miss Clamorgan, que je sache, riposta major Farmer d'un air pincé.

— Bien, bien, Ned, ne vous échauffez pas. Aussi bien, voilà M. Clamorgan en personne qui va nous donner tous les éclaircissements désirables.

Allan venait de pénétrer dans le cabinet du gouverneur. Il salua tout le monde avec aisance, mais un observateur aurait vite remarqué une inquiétude dans ses yeux froids.

— Vous avez demandé à me voir, monsieur le gouverneur? commença-t-il.

— Oui, monsieur, je viens vous demander de remettre immédiatement entre mes mains Mlle Roëllo, fille du corsaire français Yves Roëllo.

Le coup était si direct que le misérable resta un instant interdit.

— Eh bien! poursuivit sir James Stuart après un silence, m'avez-vous entendu?

— Certainement, Votre Honneur, balbutia Clamorgan qui faisait un prodigieux effort de volonté pour se ressaisir et essayer de grouper un peu ses idées.

— Alors parlez.

— Cette jeune fille est fort souffrante en ce moment, reprit Clamorgan, et je crois que l'humanité...

Sir James Stuart fit un pas vers Clamorgan et lui dit lentement en le regardant dans les yeux :

— Est-ce bien à vous à parler d'humanité?

Allan tressaillit. Pourtant il comprit que son silence le perdait et ce fut d'une voix qui s'efforçait d'être calme qu'il répondit :

— Je ne vous comprends pas, monsieur le gouverneur.

— Vous me comprenez trop, monsieur.

— Enfin, je crois que cette jeune fille qui a été fortement ébranlée par le combat d'hier, a besoin de soins délicats qu'elle peut seulement trouver auprès d'une femme...

Le gouverneur fit encore un pas vers Allan et, se penchant vers lui de façon que personne autre ne pût l'entendre, il demanda :

— L'auriez-vous déjà assassinée, par hasard?

Cette fois Clamorgan fut sur le point d'être terrassé par une épouvante folle, mais c'était un rude jouteur et ce fut d'un ton hautain et à voix haute qu'il répliqua :

— Je ne saurais tolérer plus longtemps, monsieur, votre façon d'agir avec moi. Ma patience a des bornes et sans vos cheveux gris je vous aurais déjà forcé à mettre l'épée à la main.

Sir James Stuart eut un rire méprisant.

Les deux officiers témoins de cette scène échangeaient des regards stupéfaits.

— Mais qui donc êtes-vous, monsieur, continuait le gouverneur, pour avoir l'air de vous offenser de mes paroles?

— Monsieur, il faut en finir, dit Clamorgan, blême de fureur et marchant avec un geste menaçant.

— Prenez garde, dit lentement James Stuart, prenez garde que je n'en finisse tout de suite et, croyez-moi bien, ne jouez pas pareil jeu avec moi. Tenez, pour vous prouver que je ne veux pas vous prendre en traître, regardez cette lettre, regardez cette signature.

Allan reconnut la signature de Roëllo et grinça des dents.

— Vous le voyez, poursuivit le gouverneur, je suis prévenu. Alle[illegible] me chercher votre prisonnière sur-le-champ, remettez-la ent[illegible] mes mains et je voudrai bien oublier les paroles que vous av[illegible] dites dans un moment de folie. Allez...

[illegible]ans saluer, mais après un terrible regard au vieil officier, le mi[illegible]rable sortit du cabinet du gouverneur.

[illegible]amuel Farmer et John Tremlett avaient écouté toute la conve[illegible]ation sans comprendre un mot.

[illegible]ir James Stuart remarqua leur étonnement et leur dit :

— Quant à vous, messieurs, je vous engage à frayer le moins p[illegible]ble avec cet homme et avec sa sœur.

— Cependant, Votre Honneur, commença Farmer qui voyait s[illegible]nouir le beau château moderne et la meute pour le renard, [illegible]ndant le nom de Clamorgan...

— Le nom de Clamorgan est un grand nom, répliqua le gou[illegible]eur, mais ceux qui le portent actuellement ne sont que des [illegible]uriers aujourd'hui, demain ils seront des assassins!

[illegible]uis, en quelques mots, il mit les deux officiers au courant [illegible]rojets du frère et de la sœur.

[illegible]amuel Farmer, quand ces confidences furent terminées, avait [illegible]fort piteux.

[illegible]ohn Tremlett avait une grosse envie de pleurer.

[illegible]e gouverneur frappa sur un timbre.

[illegible]. Janis parut.

— Vous allez sans doute trouver dans le vestibule, dit-il, un [illegible]n qui attend une réponse à une lettre qu'il m'a apportée. [illegible]s-le monter, je l'attends.

[illegible]ndant un moment, personne ne dit rien.

Sir James Stuart se promenait à grands pas et dissimulait mal son impatience. Les deux officiers semblaient fort déconfits et leurs pensées n'étaient pas précisément couleur de rose.

Enfin, M. Janis rentra, précédant l'Hindou dont Roëllo avait parlé dans sa lettre.

— C'est vous, dit vivement le gouverneur qui m'avez apporté ce pli?

— Oui, seigneur.

— Vous connaissez l'homme qui vous l'a donné?

— Je l'ai vu pour la première fois au moment où il m'a remis cette lettre.

— En quel lieu vous trouviez-vous?

— A Choutamtan.

— Pas loin de l'embouchure du Cavéry?

— A une journée de marche.

— Qui t'a donné cette lettre?

— Un blanc.

— Tu connais son nom?

— Il m'a dit qu'il s'appelait le capitaine Roëllo.

— Et tu soutiens que jamais tu ne l'avais vu avant cette rencontre?

— Pourquoi mentirais-je?

— C'est que nous connaissons toutes vos ruses, continua le gouverneur. Mais nous allons bien voir si tu dis vrai. Nous avons ici un limier dont le flair est rarement en défaut.

James Stuart ouvrit une porte et appela :

— Venez donc un peu voir ici, Brown.

Tom Brown, avec qui nous avons déjà fait connaissance, vint aussitôt à l'appel de son chef, et, comprenant immédiatement ce que l'on demandait de lui, il examina longuement l'homme qu'il avait en face de lui.

Quand Tom Brown eut fini son examen que l'Indien supporta sans sourciller, il lui demanda :

— Ton nom?

— Nimehda.

— Tu mens.

Le visage de l'Hindou exprima une stupéfaction si sincère, que tout autre que Brown se serait certainement contenté d'une pareille preuve, mais le policier connaissait trop bien la ruse et l'habileté des Indiens pour ne pas toujours conserver une défiance.

— Tu mens, répéta-t-il. Tu es un espion et tu viens ici, envoyé par tes chefs. Donne-moi ton vrai nom si tu ne veux pas mourir sous le bâton.

Nimehda joignit les mains et dit d'une voix suppliante :

— Mais, seigneur, je ne puis cependant avoir un autre nom que celui que m'ont donné mes parents. Que le ciel m'écrase, si je ne suis pas Nimehda du village d'Angkor. Mon père était Krama et tissait la laine, ma mère était Agosti, qu'on appelait la Toute Belle!

— Allons, continua Tom Brown, c'est bien. Tu t'obstines dans ton mensonge, tu vas mourir.

Le pauvre Indien se jeta à genoux et se traîna vers James Stuart, qui avait assisté impassible à toute cette scène.

— Seigneur, seigneur, priait-il, ayez pitié de moi. Quel mal ai-je donc fait! Maudit soit le jour où j'ai accepté cette lettre de malheur, mais j'ai des enfants et l'étranger m'avait promis vingt roupies.

Le gouverneur jeta un regard interrogateur vers Tom Brown qui prit aussitôt la parole :

— Viens avec moi, dit vivement le policier, je veux bien te donner jusqu'à ce soir pour réfléchir. Je suis sûr que la prison te rendra la mémoire, et que, avant le coucher du soleil, tu me diras ton véritable nom.

Et, sans se laisser attendrir par les lamentations du pauvre Nimehda, il l'entraîna au dehors.

Quand les deux hommes furent sortis, le vieil officier murmura à demi-voix :

— Ce Tom voit des espions partout!

Il fit quelques pas en silence, puis, tout à coup, s'adressant aux deux officiers qui n'avaient pas bougé :

— Par saint Georges, messieurs, ce Clamorgan n'est pas empressé à se rendre à nos ordres. Allez chez lui, Tremlett, et dites-lui que j'attends.

Le jeune homme s'empressa d'obéir aux ordres de son chef.

Alors, sans plus s'occuper de Samuel Farmer que s'il n'avait jamais existé, le gouverneur s'assit à son bureau et se mit à feuilleter un volumineux dossier qui se trouvait sur la table.

Un quart d'heure s'était à peine écoulé que John Tremlett reparaissait dans le cabinet.

Il était seul.

— Eh bien, monsieur? demanda James Stuart dont les sourcils se froncèrent.

Le jeune officier était rouge comme un homard cuit et ses yeux effarés se fixaient sur son chef avec une expression de stupeur si comique que, dans toute autre circonstance, sir James Stuart aurait éclaté de rire.

— Eh bien! répéta le gouverneur, m'entendez-vous, Tremlett, et voulez-vous me dire pourquoi M. Clamorgan n'est pas avec vous, accompagné de Mlle Roëllo?

— M. Clamorgan est parti, balbutia John Tremlett.

James Stuart se leva, blême de fureur.

— Perdez-vous l'esprit, monsieur! commença-t-il.

— Non, Votre Honneur. je me suis rendu à la maison qu'il habitait et l'un de ses serviteurs m'a dit que M. Glendower Clamorgan venait de quitter la ville avec sa sœur et une autre jeune fille qui semblait dormir et que des Hindous portaient dans un palanquin.

— Mort de ma vie! cria le vieil officier, le drôle s'est impudemment joué de moi!

Il réfléchit une minute, puis ajouta :

— Mais cette pauvre fille est perdue!

« Allons! continua-t-il en s'adressant aux deux officiers, il n'y a pas une minute à perdre. Il faut rejoindre le misérable à tout prix... Ah! Tom, vous voilà, je vais avoir besoin de vous.

— A vos ordres, Excellence, répondit le policier qui venait de rentrer dans le cabinet.

Rapidement sir James Stuart mit Brown au courant de ce qui se passait.

Le policier réfléchit un instant.

— Sir Clamorgan ne peut être loin, dit-il enfin. Que Votre Honneur me donne un ordre d'arrestation et me laisse prendre quelques cipayes bien montés, je réponds du reste.

Sir James Stuart écrivit à la hâte l'ordre demandé et, le tendant au policier, il ajouta :

— Allez, Tom, et faites pour le mieux. Si le misérable a assassiné cette pauvre fille, je suis déshonoré.

— Tout ira bien, Votre Honneur, et avant ce soir vous serez tranquillisé.

Il salua militairement et sortit du cabinet.

Deux minutes après, sir James Stuart voyait Tom Brown qui franchissait à cheval la grille du palais accompagné d'une dizaine de cipayes.

## VI

### SUR LA PISTE

Sir James Stuart revint s'asseoir à son bureau et ses yeux tombèrent sur la lettre de Roëllo. Il eut un vif mouvement de contrariété, puis, se tournant vers Farmer, il le pria d'aller s'informer où Tom Brown avait enfermé Nimehda et de lui amener l'Hindou aussitôt qu'il l'aurait retrouvé.

Major Farmer fut rapide dans sa mission, et cinq minutes ne s'étaient pas écoulées qu'il ramenait le courrier de Roëllo.

— Tu es libre, dit-il brusquement à l'Hindou, mais ne t'éloigne pas, je te donnerai ce soir la réponse que tu dois rapporter.

Toujours impassible, l'Hindou salua profondément et sortit sans dire un mot.

Il descendit le grand escalier, franchit le vestibule, et un instant après il se trouvait sur la place qu'il traversa à pas lents.

Mais quand il eut atteint une petite rue silencieuse où personne ne pouvait le voir, sa figure perdit son masque de marbre et avec une angoisse dans les yeux, il s'élança dans la direction de la ville indigène en murmurant :

— Pourvu que j'arrive à temps!

C'était l'heure de la sieste et tout dormait dans la ville noire.

Il arriva bientôt auprès d'une grande maison blanche à véranda, qui était celle que Clamorgan et sa sœur avaient habitée depuis leur arrivée à Pondichéry.

Sur le seuil, un Hindou semblait guetter, qui se dressa aussitôt qu'il eut vu Nemehda, qui n'était autre que Yodah et lui dit simplement :

— Maître, ils sont partis depuis une heure.

— Fatalité! murmura le fakir.

Il songeait en effet combien il avait été près de réussir.

Quand Roëllo désespéré avait étouffé le cri de son cœur pour aller à son devoir, l'Indien n'avait pu contempler sans souffrir lui-même l'héroïque sacrifice du corsaire.

— Mon père Roëllo, avait-il dit, je ne vous accompagnerai pas; Sélim, qui a toute ma confiance, vous guidera vers la côte et vous donnera le moyen de retrouver M. de Suffren. Moi, je vais essayer de sauver vos enfants.

Pour toute réponse, Roëllo lui avait serré silencieusement la main.

Alors Yodah lui avait fait écrire la lettre à Sir James Stuart, mais alors que le fakir ne voulait qu'un prétexte pour s'introduire dans Pondichéry, le corsaire avait tenu à faire le sacrifice de sa liberté pour sauver son enfant. Malgré toutes les représentations du jeune homme, il resta inébranlable.

— Laissez-moi faire, ami Yodah, disait-il, ma mission une fois terminée, je suis mon maître et j'ai bien le droit d'offrir ma liberté pour la vie de ma fille.

Et les deux hommes s'étaient quittés après avoir pris leurs dernières dispositions, Yodah allant à Pondichéry, Roëllo guidé par Sélim, gagnant la côte au plus tôt pour rejoindre le bailli de Suffren.

Et tous ces efforts, tous ces sacrifices devenaient inutiles, par suite de la fuite de Clamorgan, de Diana et de leur victime.

— Réponds-moi, Gahma, dit Yodah qui avait longtemps songé, de quel côté les Anglais se sont-ils dirigés?

— Par ici, maître.

Et l'Hindou indiquait la direction du sud-est.

— Ils étaient à cheval?

— Oui, maître, mais il y avait un palanquin porté qui les suivait.

— Tu as pu voir la personne qui était dans le palanquin?

— Oui, maître. C'était une jeune fille européenne et qui semblait dormir.

Yodah avait pris son parti.

— Il me faut un cheval, dit-il à Gahma.

— Bien, maître.

L'Hindou disparut derrière une sorte de hangar et revint bientôt tenant par la bride un cheval de grand prix mais très simplement harnaché.

D'un bond, Yodah fut en selle.

— C'est tout ce que tu as à me commander, maître?

— Oui, reste ici. Avant deux soleils tu me reverras. Veille.

Il lui fit de la main un geste d'adieu et bientôt il eut disparu dans les méandres des rues de la ville indigène.

Il allait franchir les remparts de Pondichéry quand le bruit d'une course précipitée et d'une respiration haletante lui fit tourner la tête.

C'était Gahma.

— Eh bien! dit-il en serrant les rênes, qu'y a-t-il?

— Maître, haleta le malheureux qui semblait prêt à tomber, j'ai oublié de vous prévenir qu'un Anglais avec une dizaine de renégats est venu m'interroger un peu avant votre arrivée.

— Que voulaient-ils?

— Ils étaient aussi à la recherche de l'homme roux. Ils étaient envoyés par le gouverneur.

— Quelle route ont-ils prise?

— Celle que vous suivez.

— Bien. Je me garderai. Va maintenant, Gahma, retourne à ton poste. Je ne t'oublierai pas. Tu es vaillant et fidèle.

L'Hindou s'inclina et Yodah poursuivit sa route.

Le prince traversa d'abord des plantations de riz, de cannes et d'indigo, puis pénétra bientôt dans la forêt après s'être renseigné auprès d'un mendiant qui lui assura qu'il avait vu à peu d'intervalle passer les deux troupes qui étaient devant lui.

Désormais, il n'y avait pas à se tromper. Une seule route praticable aux chevaux s'ouvrait dans la forêt.

Les fugitifs n'avaient pu prendre un autre chemin.

Tout en observant autour de lui avec la plus scrupuleuse attention, Yodah songeait à la déplorable aventure qui avait remis Maryvonne entre les mains des misérables, qui avait fait tomber Guy Roëllo sous le couteau de Diana Clamorgan.

Des nouvelles de Guy? Il n'en avait pas depuis le combat. Mais il savait Mavourita près de lui et cela le rassurait un peu. Quant à Maryvonne, il ne voulait pas s'avouer l'horrible pensée qui grandissait à chaque instant dans son esprit : se sentant poursuivis et serrés de près, les deux coquins ne jugeraient-ils pas plus commode de se débarrasser immédiatement de la pauvre jeune fille?

Et Yodah allait toujours, se défendant mal contre les sombres pressentiments qui l'envahissaient.

L'Hindou suivait une sorte d'allée ombragée par les ar[...] les plus beaux et les plus touffus.

Les rayons ardents d'un soleil impitoyable ne pénétra[...] que par intervalles dans cette ombre, tandis qu'ils doraient d[...] lets merveilleux tout ce qui la forme : ce sont les panaches [...] les des cocotiers, les branches élancées des flamboyants qui é[...] issent leurs fleurs écarlates, les bananiers aux immenses [...] es, les arbres à coton chargés de flocons neigeux, les pal[...] du voyageur, éventails colossaux d'une élégance suprême, les [...] ns immenses dont il tombe des milliers de lianes qui touche[...] se, prennent vite racine puis remontent jusqu'au sommet [...] re pour s'y marier en guirlandes noueuses et retomber en [...]

Un seul de ces arbres forme comme un bois tout ent[...] é d'un rideau, d'un filet de feuilles et de fleurs entrelacé[...]

Yodah suivait sa route sans même donner un regar[...] tion à ces merveilles.

Les yeux fixés sur le sol, il descendait fréquemme[...] et examinait avec la plus grande attention les traces [...] r ses devanciers sur la terre humide du chemin.

Malheureusement, les gens de Tom Brown avaie[...] plupart des empreintes de la petite troupe de Clamor[...]

Mais l'œil exercé du fakir ne s'y trompait pas. [...] avec une sagacité inouïe les diverses phases du [...] un cheval s'était arrêté; là, un porteur avait glissé; plu[...] avait voulu descendre de sa monture et faire qu[...] pied

Tout à coup, il serra brusquement la bride de son cheval.

Un gémissement étouffé venait d'arriver jusqu'à lui.

Peut-être se trompait-il? Peut-être était-ce seulement l'éternelle plainte du vent dans les grandes ramures?...

Non, c'était bien une sorte de râle qui venait d'un bouquet de manguiers, tout proche, à gauche de la route.

(*La suite au prochain numéro.*) HENRY DE BRISAY.

# CARICATURES ET IDÉES NEUVES

Mercredi prochain les *Veillées des Chaumières* entreront dans leur vingtième année. Ce journal, créé sous les auspices de l'*Ouvrier*, en est pour ainsi dire le bras droit; comme lui elles défendent la cause de Dieu et de son Eglise, comme lui elles aspirent à moraliser tout en intéressant et en amusant.

Toujours les lecteurs de l'*Ouvrier* ont été en même temps lecteurs fidèles des *Veillées des Chaumières*. Nous espérons que non seulement ils continueront, mais encore qu'ils s'emploieront à nous amener de nouveaux souscripteurs.

Aujourd'hui, par ce temps d'instruction à outrance, tout le monde sait lire et tout le monde veut lire. Mais si la lecture peut faire beaucoup de bien, elle peut aussi provoquer d'irréparables désastres. Le plus grand soin doit donc être apporté au choix des lectures. Or, il n'en est pas de meilleure que celle de nos journaux et puisque les *Veillées des Chaumières* vont publier à partir de mercredi prochain de nouveaux ouvrages, ce sont elles que nous prions nos amis de recommander, de propager autour d'eux, en commençant par prêcher d'exemple.

Aux attraits déjà si nombreux des *Veillées des Chaumières* nous allons en ajouter de nouveaux. Ce sera d'abord, chaque semaine, *une page gaie*, qui alternera avec les intéressantes chroniques illustrées de Tiburce. Ainsi nous réaliserons enfin le difficile problème d'amuser nos lecteurs par des images qui les feront rire sans jamais les faire rougir. Nous avons fait pour cela appel aux caricaturistes les plus spirituels et nous avons déjà en carton toute une collection de dessins très originaux. La variété la plus grande présidera à la confection de cette page. On y trouvera tantôt des caricatures d'actualité, tantôt des histoires sans paroles; une autre fois ce seront des images détachées avec d'amusantes légendes.

Cette attraction ne sera pas la seule. L'*Ouvrier* a proposé, il y a quelques mois, à ses lecteurs un concours de coloriage. Les *Veillées des Chaumières* ont voulu suivre les traces de leur aîné sans cependant l'imiter. Elles aussi vont appeler leurs lecteurs à prendre part à un concours tout nouveau, dont les vainqueurs bénéficieront de nombreux prix en espèces. Ce que sera ce concours, nous le dirons dans notre prochain numéro.

Nous dirons en même temps quelques mots des ouvrages que vont publier les *Veillées des Chaumières*. Contentons-nous, pour aujourd'hui, d'en indiquer les titres.

Elles commenceront mercredi prochain :

*Pauvre Job!* par M. du Campfranc, illustrations de Emile Bayard; et la conquête de *Burgau-House*, par B. de Buxy.

Les noms des auteurs, bien connus de nos lecteurs, suffisent à recommander leurs œuvres nouvelles.

Enfin, une grande et agréable surprise sera réservée aux abonnés directs des *Veillées des Chaumières*. C'est la mise en pratique d'une idée nouvelle : cette idée est mûre dans notre esprit, mais elle n'est pas encore conçue d'une façon suffisamment nette pour que nous puissions l'exprimer aujourd'hui. Ce sera pour samedi prochain.

# LE MARIAGE DU DÉPUTÉ[1]

XXIII (*Suite.*)

Un éblouissement passa devant les yeux de Mme Benoisit. Elle eut une parole inconsciente, comme le cri de son étonnement douloureux :

— Quoi! vous voulez partir sans voir Lucie?

Cette parole, l'accent de reproche avec lequel elle était dite, parut produire une impression étrange sur Jacques. Il regarda Mme Benoisit avec surprise, se tut un instant, puis d'un ton de politesse parfaite :

— Veuillez, je vous en prie, madame, présenter mes très humbles excuses à Mme Rousselin.

Qu'est-ce que cela signifiait? Que s'était-il passé depuis la dernière visite de Jacques? Etait-ce une susceptibilité, une jalousie, — quelque rapport venimeux fait au député contre la jeune femme? Et le projet tant caressé et poursuivi finirait ainsi?... Oh! non, mille fois non! Mieux valait brusquer les choses et risquer tous les enjeux pour gagner cette dernière partie.

— Ma fille ne s'attend pas à ce départ si prompt, monsieur; elle est précisément aujourd'hui un peu souffrante, plus triste que d'habitude par conséquent, et je venais vous demander en son nom et au mien de venir prendre une tasse de thé ce soir...

— Croyez à tous mes regrets, madame, et veuillez faire agréer mes excuses à Mme Rousselin, mais il faut de toute nécessité que je passe la soirée à mon journal.

Etait-ce là ce langage d'homme épris auquel Mme Benoisit s'attendait? Elle était consternée, mais elle ne s'avouait pas vaincue cependant. Elle avait suivi avec trop d'intérêt pendant ces quelques semaines les péripéties de son roman de belle-mère, elle avait observé avec trop de plaisir les assiduités croissantes de Jacques auprès de sa fille!... Maintenant, il y avait là quelque chose, c'était évident, quelque chose d'inexplicable et de soudainement changé dans l'attitude de M. Saint-Aubain. Eh bien, il fallait aller au fond de cela, en saisir la cause... L'amour n'avait pu sombrer si vite, enfin! et cette froideur de commande n'était peut-être qu'un dépit qui rendait cet amour plus intense en en retenant les manifestations.

— Ces affaires qui vous appellent aux Pyrénées, monsieur, sont donc bien impérieuses qu'elles vous enlèvent si brusquement à Paris et à vos amis?

— Des affaires de famille... très intimes... oui, madame, et très pressées.

— Et vous ne reviendrez pas à Paris avant les vacances parlementaires?

— Impossible, madame; elles ont lieu dans une dizaine de jours.

— Comme vous allez nous manquer, monsieur! Nous nous étions fait, ma fille et moi, une si douce habitude de vous recevoir dans notre intérieur de recluses...

Jacques se rappela avec des sentiments très complexes les bonnes soirées passées dans le boudoir.

— Vous avez eu, madame, les plus grandes bontés pour moi, dit-il avec une certaine chaleur, et je vous demeure bien reconnaissant, à vous et à Mme Rousselin, de votre excellent accueil et des heures si charmantes que j'ai passées entre vous deux.

Mme Benoisit respira; cela commençait à mieux aller.

— C'est nous seules, ma fille et moi, qui devons parler de reconnaissance, dit-elle avec sentiment. Tristes et isolées comme nous l'étions dans notre grand deuil, nous avions besoin d'un protecteur qui s'occupât de nos intérêts, d'un ami qui compatît à nos peines : vous avez été l'un et l'autre, monsieur.

— Hélas! madame, dit Jacques, secouant la tête sous l'empire d'une pensée pénible qu'il n'exprimait pas, vous ne me devez rien certainement, et j'aurais voulu mieux faire pour vous.

— Vous avez adouci la tristesse de mon enfant, monsieur. C'est de cela surtout que je vous ai de la gratitude. La question matérielle ne vient qu'en seconde ligne : et pour cela aussi vous avez fait beaucoup, poursuivit-elle, en désignant le pli du ministère que Saint-Aubain lui avait remis. Mais je bénissais surtout votre présence dans notre maison, parce que je remarquais avec joie que la mélancolie de ma fille se dissipait en causant avec vous, que votre affection... de frère lui faisait du bien, et que, lorsque vous étiez près d'elle enfin, elle pensait moins à ce pauvre Jean-Paul!...

Ces paroles dont l'effusion était un peu exagérée et que soulignait encore l'accent, le son de voix tout intime et confidentiel de Mme Benoisit, semblèrent produire une étrange impression sur Jacques. Il regarda la mère de Lucie avec étonnement, comme dans une sorte de doute s'il devait chercher quelque chose de plus au fond de ce discours, et il garda un silence contraint.

Cet embarras acheva de convaincre Mme Benoisit de ce qu'elle tenait tant à se persuader. Elle regarda Jacques dans les yeux avec un intraduisible sourire et lui prenant la main :

— Vous n'avez rien à faire dire à Lucie avant votre départ? lui demanda-t-elle.

Jacques Saint-Aubain eut comme un mouvement de recul, un sursaut de surprise, et, soudainement devenu glacial, très gêné, mais très ferme, il répondit, en scandant un peu les mots :

— Rien absolument que mes très humbles respects, madame.

Il sembla à Mme Benoisit que le parquet se soulevait doucement sous ses pieds et que tous les meubles et menus objets, qui ornaient le cabinet du journaliste dansaient autour d'elle une sarabande. Jacques pensa qu'elle allait s'évanouir, et pendant une longue minute, il se vit dans la position la plus critique où puisse se trouver un galant homme. Mais la mère de Lucie, se rendant compte enfin, au milieu du bouleversement de tout son être, du rôle inconvenant et ridicule qu'elle venait de jouer, par un grand effort de volonté surmonta sa défaillance et domina ses nerfs surexcités. Elle se releva et, passant devant Jacques avec une affectation de dignité calme :

— Adieu, monsieur, dit-elle.

Et l'accent de cet adieu ne laissait place à aucun revoir. Jacques s'inclina très bas et la reconduisit comme d'habitude jusqu'à la porte de l'appartement.

Quand elle fut dans la rue, cette femme forte sentit ses jambes vaciller... Elle entra dans le premier square qui se trouva sur son chemin et se laissa tomber sur un banc, absolument démoralisée. Elle fut longtemps avant de pouvoir se ressaisir elle-

1. Voir l'*Ouvrier* depuis le 29 juillet 1896.

même et remettre ses esprits. Quel affront! quelle déception! Quel écroulement! et qu'allait-elle dire à Lucie? La pauvre enfant dont elle, sa mère, avait entretenu l'illusion! Ah! sans doute, il ne fallait à aucun prix qu'elle connût la vérité! Le sentiment maternel rendit à Mme Benoisit l'équilibre de ses facultés et elle se mit à réfléchir laborieusement sur la conduite à tenir à l'égard de sa fille. Elle eut bientôt trouvé ce qu'il y avait à faire et ce n'était déjà pas si mal combiné.

En rentrant, elle dirait à Lucie d'un air dégagé que des affaires imprévues appelaient M. Saint-Aubain aux Pyrénées avec la plus grande hâte, et elle lui exprimerait d'une manière bien sentie les vifs regrets du député forcé de partir sans la revoir. Lucie en recevrait sans doute au cœur un coup douloureux, c'était inévitable. Mais le lendemain, la mère expérimentée la mènerait au *Bon Marché*, choisir de jolies étoffes noires fantaisie. Puis on passerait chez la modiste commander une capote garnie de fleurs de jais à la suprême dernière mode et du plus élégant effet. Les jours suivants, il faudrait s'occuper d'un costume de bain de mer et de toilettes légères un tant soit peu excentriques, pour la plage. Le reste de la semaine se passerait à dire adieu à quelques intimes. Puis on partirait pour une station de bains de mer à la portée des bourses modestes, mais non dépourvue d'agréments, Palavas, tout proche de Montpellier, où d'agréables connaissances viendraient bientôt rejoindre ces dames. Ici, il faudrait s'aider des circonstances. La distraction est un remède bien puissant et le bord de la mer garde parfois bien des surprises! Lucie, malgré son cœur si bon. son âme si sensible. se disait la mère, a bien oublié au bout de trois mois l'homme dont elle portait le nom et avec qui elle avait vécu huit ans! Ne puis-je espérer que, dans un espace de temps un peu moindre, elle se détachera du héros de roman qui a simplement occupé son imagination pendant quelques semaines?... L'essentiel était de trouver à Lucie, avant le retour à Paris de Jacques, un soupirant sérieux et avoué, destiné à faire un second mari dans un court délai. De ceci, Mme Benoisit se chargeait.

Une fois en possession de son plan, elle se leva du banc où elle s'était écroulée tout à l'heure, et un peu remise au moral et au physique, elle reprit d'un pas affermi le chemin de son domicile.

Lucie avait, ce jour-là, par caprice, repris la tapisserie bien abandonnée ces temps derniers. Elle écouta sa mère, un peu haletante, un peu soupçonneuse, devinant d'instinct que son rêve s'écroulait, et elle baissa le front tristement sur la trame où s'entre-croisaient en nuances chatoyantes la laine et la soie. Oh! les guirlandes d'automne qui s'effeuillent, les grands papillons volages et les jolis oiseaux menteurs!...

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

*(La suite au prochain numéro.)* JEANNE DE LIAS.



# LA MORT DU CHARTREUX

**Par R. de SALBERG**

— Adieu, ma petite femme aimée!

— Adieu, papa chéri!

En écoutant ces adieux si tendres, on aurait cru que ce trio familial se quittait pour de longs mois.

Il n'en était rien.

Nos personnages étaient sur le seuil d'un important magasin d'épicerie, situé dans une des rues les plus commerçantes de Grenoble. Pierre Quentin — le maître de céans — mettait à exécution un vieux projet que la vie dévorante des affaires ne lui avait pas permis de réaliser encore ; il s'agissait de monter à la Grande Chartreuse.

Pierre était un homme petit, plutôt chétif d'apparence, mais vigoureusement musclé dans sa frêle enveloppe; il portait surtout en lui la flamme qui fait les êtres forts et supérieurs. Ces trois créatures, qui s'étreignaient sur ce trottoir, ne formaient qu'un seul et même cœur.

Depuis sa petite jeunesse, Pierre avait aimé Marie, fille d'une pauvre veuve, qui déployait une énergie extraordinaire pour élever de son mieux son unique enfant. Aussi, lorsqu'à trente ans il devint maître de sa fortune et de ses actions, par suite de la mort de son père, son cœur le porta sans hésitation vers sa mignonne amie. Les propositions de mariage ne lui manquèrent pas, car c'était un beau parti que Pierre Quentin. Son magasin était un des mieux achalandés de la ville et faisait bon an mal an de quinze à vingt mille francs de bénéfices nets.

Mais vraiment le bonheur de Pierre ne résidait pas dans l'état prospère des affaires, il se résumait dans l'affection qui l'unissait à Marie. Depuis seize ans pas un nuage n'avait surgi entre eux. ils avaient vécu « serrés l'un à l'autre, pensant la même chose en même temps, intéressés pour les mêmes questions, partageant tout, rêvant du même rêve, riant du même rire ».

Une blonde fillette avait été comme la boucle qui resserre encore un nœud ; le père et la mère s'épanouissaient dans l'épanouissement exquis des quinze printemps de leur fleur.

Bien d'autres fois le père avait voyagé pour les besoins de ses affaires, absences rapides, abrégées autant que possible. C'était encore un voyage d'affaires que cette excursion. Un ami devait le présenter au supérieur général des Chartreux afin d'obtenir un dépôt de la fameuse liqueur et la fourniture de l'hôtellerie qui reçoit des innombrables touristes. Cependant jamais la séparation ne leur avait paru si pénible que par cette radieuse matinée de juin et les adieux ne finissaient pas! Pourquoi une angoisse secrète, mystérieuse, inexplicable, étouffait-elle ces trois âmes? Marie était sans voix et ses larmes débordaient...

L'ami, qui attendait dans son cabriolet devant la porte, s'impatientait. Pierre se décida : un baiser à sa femme, un autre à sa fille et il fit un pas vers la voiture, mais soudain il se retourna vers Marie et la pressa passionnément sur son cœur. puis s'élança dans la voiture, mais la jeune Blanche voulait avoir le dernier baiser, et, leste comme une chevrette, se hissa sur le marchepied pour le prendre.

Pierre ne les quitta des yeux qu'au tournant de la rue, voulant emplir son regard de leurs chères images. L'ami se moquait doucement d'un départ si pathétique :

— Qu'auriez-vous fait de plus si tu partais pour l'Amérique, mon pauvre Pierre?

— On ne devrait jamais se séparer quand on s'aime comme nous le faisons, répondit Pierre. J'ai le cœur aussi oppressé que si je ne devais jamais revoir mes deux aimées!... Vois-tu, elles sont tout pour moi, la vie sans elle me paraîtrait un non-sens.

— Je ne puis m'empêcher de trouver quelque chose d'effrayant dans cette façon de s'aimer...

— Effrayant! s'écria Pierre. Ah! pauvre ami, que je te plains de ne pas connaître ce doux bonheur, le seul qui mérite ce nom!

— Rappelle-toi cette parole de l'Écriture qui dit que « Dieu est un Dieu jaloux », qui ne permet pas impunément à sa misérable créature des sentiments plus faits pour le ciel que pour la terre. Et puis, le bonheur n'a qu'un temps, la force des choses sépare même ceux qui s'aiment le plus; le mariage de ta fille, la mort...

— Ah! tais-toi! Dieu est trop bon pour ne pas m'emmener avant ma femme! Je suis l'aîné, c'est donc dans la loi de nature.

— Voilà un raisonnement réellement égoïste. Pourquoi souhaites-tu imposer à ta femme une douleur que tu ne te sens pas la force de supporter?

— Il est vrai que je ne m'étais jamais posé cette question... avoua Pierre.

Cette conversation avait eu lieu en traversant la vallée du Grésivaudan; Pierre était resté sous les cruelles impressions du départ, avivées encore par les paroles de son ami, mais il possédait inconsciemment une âme d'artiste, c'est-à-dire prompte aux enthousiasmes pour toutes les beautés. Aussi, dès qu'ils eurent entrepris la montée par « le Sappey », les merveilles de la route arrachèrent Pierre à ses vagues et sinistres pressentiments. De temps en temps il faisait arrêter la voiture pour contempler l'admirable panorama qui se déroulait à leurs pieds, cette splendide vallée bordée de hautes montagnes aux sommets neigeux et puis, continuant leur ascension, le paysage les ravissait par son aspect de plus en plus varié; tantôt des pentes douces couvertes de bois, avec des ruisseaux cristallins, tantôt des gorges d'une sauvagerie grandiose, resserrées entre des rochers escarpés. Enfin ils arrivèrent à l'entrée de la célèbre route du « Désert » gardée par deux gigantesques blocs de granit.

Pierre, tout à son admiration, ne pouvait se pardonner d'avoir vécu une vie déjà longue, auprès de ces merveilles, sans les connaître. Surtout il ne pouvait se consoler de ne pas partager cette joie de l'admiration avec ses bien-aimées.

Ah! pauvre homme! tu regretteras toute ta vie de ne pas les avoir emmenées!

Une fois au monastère, Pierre Quentin et son ami ne tardèrent pas à être introduits auprès du supérieur général, homme éminent qui sut les conquérir par sa douce charité et sa sereine dignité. Les affaires furent réglées à la plus grande satisfaction de l'honnête commerçant, et après un frugal, mais abondant repas pris à l'hôtellerie, les deux amis visitèrent le célèbre couvent, se faisant expliquer la vie extérieure de ces hommes voués à la pénitence, car pour leur vie intérieure elle est impénétrable.

A mesure que les heures avançaient, Pierre se sentait repris par cette sourde inquiétude envahi par cette vague angoisse qui

l'avait étreint sans cause au début de cette journée. Le projet des deux amis était de passer la nuit à la Chartreuse et de rentrer le lendemain aux heures fraîches du matin.

— Le soleil est encore haut à l'horizon, dit Pierre à son ami, veux-tu me faire un immense plaisir? Rentrons ce soir à Grenoble.

— Quelle folle idée! Pourquoi déranger tous nos projets, quand on est si bien ici.

— Je t'en prie! Je t'en supplie même! Il me semble qu'un danger menace mes chéries.

— Quel drôle de garçon tu fais! Enfin, je ne veux pas te faire de chagrin, cependant je tiens à dîner avant de partir, car nous n'arriverons qu'à la nuit tombée.

Pierre était comme une âme en peine, il ne retrouva un peu de calme qu'une fois en voiture. Mais son inexplicable angoisse l'affolait à un tel point qu'il resta insensible à toutes les beautés qui l'avaient ravi le matin; et cependant quelle splendeur présentait cette nature noyée dans la pourpre d'un rayonnant soir d'été!

Pendant la longue descente, ils eurent le magique spectacle de la vallée où s'étale Grenoble, qui ne se distinguait plus que par ses lumières. Pierre avait concentré toutes ses facultés dans cette contemplation, comme s'il avait pu voir à cette distance ce qui se passait dans sa maison. Soudain, il poussa un cri qui fit sauter son compagnon.

— Le feu! le feu! là!...

Il s'était dressé d'un élan instinctif, suffoquant, le bras tendu vers une lueur rougeâtre qui grandissait.

— Mais non, dit l'autre, c'est un feu d'herbes dans les champs.

— C'est ma maison! haletait Pierre, c'est elle, te dis-je!

— Tu es fou! repartit l'ami.

Mais à part lui il convint que c'était bien la direction de la maison de Pierre. Aussi, enlevant son cheval d'un vigoureux élan, il activa de son mieux la rapidité de son véhicule.

Hélas! Pierre ne s'était pas trompé, le lugubre toscin se répondant de clocher en clocher annonçait le terrible fléau; aux abords de la ville, ils entendirent une rumeur confuse et trouvèrent la circulation interrompue, laissant seulement passer les pompes qui arrivaient en hâte.

Pierre, fou de terreur, s'élança du cabriolet pour courir vers sa maison; c'était aussi la direction que suivait la foule. Au tournant de la rue, la certitude écrasa son esprit... Ah! ses sombres pressentiments n'étaient pas vains! La voilà sa pauvre, sa chère maison, transformée en gerbe de flammes!

On voulut l'empêcher de passer, mais sa force, décuplée par le danger, le fit repousser toutes les entraves; il échappa à toutes les mains, en criant éperdu:

— Mais vous ne voyez donc pas que c'est ma maison qui flambe!

Par les fenêtres s'échappaient des spirales d'épaisse fumée, crevées de temps en temps par des jets de flammes aux couleurs multiples. C'était beau, d'une horrible beauté. En même temps que lui débouchaient les pompiers. Durant l'espace d'une seconde, à travers la fumée déchirée, il aperçut, à une fenêtre du premier étage, deux formes enlacées qu'il reconnut... Avant que les pompiers eussent fini de consolider l'échelle, il s'élançait vers celles qu'il voulait sauver, mais, parvenu au seuil de cette fenêtre, au moment où il allait saisir ses bien-aimées, un énorme jet de flammes et de fumée les sépara, jetant sur le parquet l'infortuné, asphyxié...

A partir de cet instant, il perdit toute conscience. Combien d'heures après se réveilla-t-il dans une salle remplie de blessés, criant, appelant, gémissant; jamais il ne put le dire. Il lui fallut quelques moments pour comprendre ce qui lui arrivait, mais avec la mémoire, une horrible douleur s'empara de lui. Comment n'avait-il pas péri dans l'incendie? Et sa femme, sa fille, étaient-elles sauvées comme lui?

Alors, commença l'agonie des recherches.

Dans la salle des blessés d'abord, hélas! en vain. Quand il voulut sortir, une sentinelle lui barra le chemin.

— Que voulez-vous?

— Chercher ma femme et ma fille qui étaient dans la maison qui brûlait.

— Il y en a dix qui ont brûlé. Entrez dans cette salle où on a déposé les cadavres.

Qu'importait à Pierre qu'il y eût dix maisons brûlées, pour lui il n'y en avait qu'une. Il commença sa macabre recherche, allant de l'un à l'autre corps, retournant ces affreux restes carbonisés. Dieu! les voilà ses aimées! Comment douter? elles étaient encore étroitement enlacées, telles qu'elles étaient apparues à ses yeux horrifiés.

Voilà donc tout ce qui lui restait de ces êtres chéris! Ces chers visages, qui étaient sa joie, sont devenus d'informes amas calcinés!

La grandeur de son infortune semblait lui avoir enlevé le sentiment; il restait inerte, anéanti, affaissé, se réveillant parfois comme d'un atroce cauchemar, pour se demander ce qu'il faisait là, puis, poussant des cris de détresse pour demander au ciel pourquoi il n'avait pas péri avec celles qu'il aimait tant! Ah! pourquoi Dieu n'avait-il pas eu pitié de lui?

C'est que Dieu avait d'autres vues sur lui; il avait tracé à cette âme une voie où la douleur seule pouvait la conduire. Mais pour le moment la pauvre âme est dans les ténèbres; prisonnière d'un corps terrassé, elle demanderait la délivrance à la mort volontaire — fausse libératrice — si des sentiments profondément chrétiens ne la retenaient.

Pierre, infortunée victime du destin, resta sans voix, sans larmes et sans forces dans ce lieu de désolation, insensible aux émanations pestilentielles des corps carbonisés, insensible à ses propres blessures, insensible aussi aux paroles de son ami, qui avait fini par le retrouver; c'est derrière le cercueil, où la mère et la fille, indissolublement enlacées, dormaient leur dernier sommeil, qu'il sortit de cette funèbre salle; il les suivit à l'église et là, effondré aux pieds du tabernacle, sa vie lui apparut brisée, mutilée, défigurée, sans but; il ne lui restait rien!

Si, pauvre âme douloureuse, il te restait Dieu, l'ineffable consolateur!

Pierre pensa à Job et répéta sa sublime parole: « Dieu m'avait tout donné, il m'a tout ôté, que sa sainte volonté soit faite. » Ce premier pas vers la résignation lui montra dans un avenir radieux l'éternelle réunion des âmes... Alors il demanda à Dieu avec instance de succomber à sa douleur, de l'enlever bien vite de cette vallée des larmes.

Mais on ne meurt pas de chagrin, bien plutôt on en vit...

Au milieu de son âpre désolation, comme un paisible mirage, lui apparut la Grande Chartreuse, tant admirée par lui la veille même. Il y avait un abîme insondable entre ces deux jours! Il revit le visage paisible de ces hommes, presque tous branches fauchées par la douleur, épaves de la grande forêt humaine; cette vision lui apporta un soudain soulagement: « C'est là, se dit-il, que j'irai finir le chemin qui doit me conduire vers elles! »

L'ami fidèle ne l'avait pas quitté, respectant par son silence sa souffrance muette. C'est à son bras qu'il accompagna les tristes dépouilles de ses chéries, et au sortir du cimetière il lui fit part de son immuable résolution.

— Je vais te laisser une procuration afin que tu règles mes intérêts et les gères; quant à moi le monde n'existe plus à mes yeux et je m'enterre comme celles que je pleure.

— Ami, je t'approuve. Comme il y a deux jours je te conduirai... Hélas! quels remords me causent mes moqueries et mes résistances! Notre retour une heure plus tôt eût évité sûrement la catastrophe...

Pierre ne répondit pas, mais dans son regard s'était allumé déjà le rayon bienfaisant de la résignation. La résignation! qui consiste à « mettre Dieu entre la douleur et soi ».

Les deux amis, absorbés par leurs pensées, refirent sans la voir cette admirable route. Le père prieur connaissait déjà le désastre survenu à Grenoble; ce fut dans ses bras, en le serrant sur son cœur paternel, qu'il reçut le pauvre foudroyé.

Lorsque la porte de la Chartreuse se referma sur Pierre, il avait quarante-six ans.

Un demi-siècle plus tard, je visitais à mon tour la Grande Chartreuse. Une indisposition subite de mon compagnon de voyage nous obligea à y faire un séjour assez prolongé.

Assidu aux offices, j'avais été frappé par une voix d'une étendue, d'une force, d'une beauté extraordinaire. Je questionnai sur ce chanteur et la réponse me jeta dans un étonnement profond: cette voix presque surnaturelle sortait du corps débile d'un petit vieillard de quatre-vingt-seize ans! Ma curiosité était éveillée au plus haut point; j'intriguai auprès des frères servants afin d'entrevoir cet extraordinaire vieillard. Un frère, qui m'avait pris en amitié, me conta que ce serait difficile, car il ne sortait guère de la petite maison isolée où son titre d'officier de l'ordre lui donnait le droit d'habiter solitaire.

Chacune de ces maisonnettes se compose de quatre pièces: en haut l'oratoire et la cellule; en bas la salle de travail et le réfectoire, auquel est adapté un tour qui permet de faire passer la nourriture au religieux sans le déranger.

J'avais obtenu la permission d'accompagner le frère chaque fois qu'il allait porter au vieux chartreux ses aliments et qu'il revenait chercher sa vaisselle; je nourrissais la secrète espérance d'apercevoir enfin cet être que mon imagination faisait fantastique.

Un matin nous trouvâmes les mets déposés la veille absolument intacts; le frère prit un air soucieux.

— Le père doit être malade... je vais avertir le général.

Le père prieur ne tarda pas à arriver avec un serrurier; la porte ouverte, il pénétra seul dans la maison; au bout d'un moment, il nous fit signe d'entrer. Jamais je n'oublierai le spectacle qui se présenta alors à mes yeux. Le vieux chartreux était à genoux dans son oratoire, les mains serrées autour de son crucifix, les bras appuyés sur son prie-Dieu, les yeux levés vers le tabernacle; il avait expiré dans un élan d'amour et d'adoration, mort vraiment idéale, que Pierre Quentin avait mis cinquante années de sainteté à acquérir.

Ce qui prouve que le chagrin ne tue pas et que la piété peut seule donner la force de porter le fardeau de la douleur.

B. de Salberg.

# MAGIE BLANCHE EN FAMILLE

### Le café de haricots.

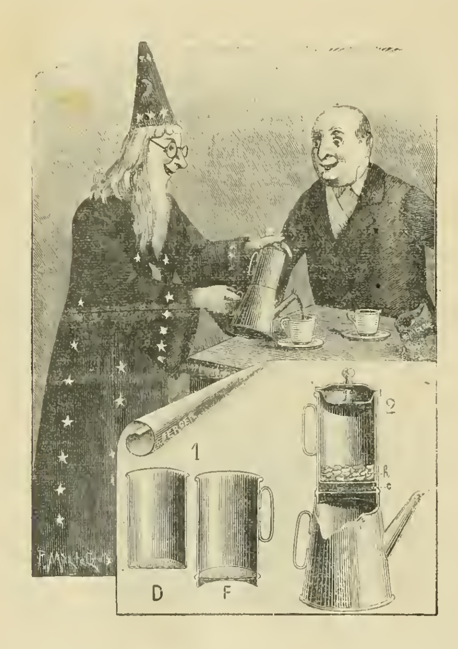
Autrefois, dans leurs séances, les magiciens manquaient rarement d'offrir une tasse de café à un spectateur de bonne volonté. Un long appareil en cuivre jaune, de forme cylindrique, monté sur pied et qu'un couvercle non moins long, qui éveillait bien des soupçons, enveloppait de toutes parts, servait à produire du café très chaud, alors qu'on avait jeté dans la boite inférieure toutes sortes de substances hétérogènes : liquides variés, sucre, sel, poivre, papier et le reste.

Les temps sont changés. Voici une simple cafetière de ménage, vulgaire ustensile en fer-blanc, que toutes les cuisinières connaissent bien, je la démonte pour vous en faire voir les différentes pièces : couvercle, passoire, filtre, cafetière.

— Claudius ! apportez-moi du café.

— Voilà, monsieur !

Claudius apporte un sac en papier. Le magicien y trouve au lieu de café des haricots.




Je vous laisse à penser quelle petite comédie se joue alors. Bref, le magicien — n'a-t-il point sa merveilleuse baguette toujours prête à agir ? — se décide à faire du café avec les haricots.

Un petit réchaud à esprit-de-vin est apporté ; on y fait bouillir de l'eau; la cafetière est montée; sur les haricots, placés dans le filtre, l'eau bouillante est jetée peu à peu, suivant les règles de l'art, et il en résulte... la meilleure des infusions de café.

Dans le filtre F (nº 1) de la cafetière qui peut être achetée dans le premier bazar venu, prend place un second filtre D, semblable au premier, avec lequel il semble ne faire qu'un, mais moins haut d'un centimètre ; placé ainsi, le double filtre est invisible. Entre les fonds de ces deux pièces, on met secrètement, avant la séance, du café en poudre.

La coupe (nº 2 de la vignette) indique clairement la disposition de l'appareil; les deux filtres sont l'un dans l'autre, on voit comment sont placés les haricots *h* et la poudre de café *c*. Tout ferblantier un peu adroit peut adapter facilement le double filtre D à une cafetière de ménage.

Ce tour, qui, depuis plusieurs années, faisait invariablement partie de notre programme dans les petites séances de magie blanche en famille, a été dévoilé pour la première fois, il y a trois ans, par l'habile prestidigitateur Dicksonn, c'est, croyons-nous, une des expériences les plus merveilleuses et les plus faciles que puisse exécuter un amateur de physique amusante.



MAGUS.



*Le Directeur-Gérant* : HENRI GAUTIER. Sceaux. — Imp. Charaire et Cie.

5 centimes le N° année courante (10 centimes le N° années échues.) N° 1961 TRENTE-SIXIEME ANNEE. — 31 Octobre 1893.

# L'OUVRIER

Journal illustré paraissant le Mercredi et le Samedi

| ABONNEMENT D'UN AN : (104 numéros) France, Algérie et Belgique : 6 francs. | DIRECTION ET ADMINISTRATION : LIBRAIRIE BLÉRIOT. HENRI GAUTIER, SUCCESSEUR, 55, quai des Grands-Augustins, Paris. | ABONNEMENT D'UN AN (104 numéros) Colonies et Étranger (sauf la Belgique) : 7 francs. |
| --- | --- | --- |

## A L'ABORDAGE! PAR HENRY DE BRISAY



Yodah le souleva vivement et lui souffla sur les yeux. (Voir page 418.)

# A L'ABORDAGE![1]

## GRAND ROMAN D'AVENTURES

PAR

HENRY DE BRISAY

TROISIÈME PARTIE

## CLAMORGAN CONTRE CLAMORGAN

VI (*Suite.*)

Yodah sauta à bas de son cheval et se dirigea immédiatement vers l'endroit d'où partaient les cris.

Au bout de quelques pas, au milieu d'un fourré inextricable, il s'arrêta net, cloué au sol, en présence de l'horrible spectacle qu'il avait sous les yeux.

Quatre Indiens étaient étendus sur le sol.

Deux gisaient la tête fracassée. Un autre avait eu la gorge ouverte. Tous les trois avaient été tués raide.

Mais le quatrième, qui avait reçu un coup de couteau en pleine poitrine, avait dû reprendre connaissance après une syncope plus ou moins prolongée, et c'étaient ses cris qu'avait entendus le jeune homme.

Il se pencha vivement vers le mourant, qui jeta un cri de joie délirante.

— Oh! disait le malheureux, Vishnou exauce mon ardente prière. Son indigne serviteur voit la face de son prince avant de mourir.

— Tu me connais? demanda Yodah, qui examinait le blessé avec curiosité.

— Oui, maître.

— Où m'as-tu vu déjà?

— J'étais soldat dans la garde de ton père, le rajah de Maïssour. Je t'avais vu tout jeune et je te chérissais. Parfois, quand tu étais fatigué de tes jeux, je t'enseignais à tirer de l'arc.

— Bien. Je me rappelle maintenant. Tu te nommes Kohlili.

Une expression d'extase se répandit sur le visage de l'Indien.

— Oh! dit-il doucement, mon père se rappelle le nom de son serviteur!

Mais l'émotion avait été trop forte, et le malheureux avait perdu beaucoup de sang.

Il se laissa aller en arrière et roula sur le sol comme une masse.

Yodah le souleva vivement et lui souffla sur les yeux.

L'Hindou revint à lui.

— Maintenant, demanda Yodah, crois-tu que, malgré ta faiblesse, tu pourras me répondre?

— Je ferai tout ce qu'ordonnera le maître.

— Bon. Alors, dis-moi qui t'a mis dans ce triste état, qui a tué tes trois compagnons?

Une horrible expression de férocité se peignait sur le visage de l'Indien.

— Oh! siffla-t-il, si jamais le misérable retombe entre les mains de Kohlili, aucune puissance humaine ne pourra sauver sa vie.

— Ce n'est pas répondre, insista Yodah. Comment le nomme-t-on cet assassin?

— Nous, nous l'appelions l'Homme roux; les Anglais le nommaient Clamorgan.

— Il y a longtemps que tu as été frappé?

— Je ne sais, maître, car j'ai perdu connaissance aussitôt le coup reçu.

— Quel crime aviez-vous donc commis pour être châtiés si cruellement?

— Nous avions fait tous nos devoirs de porteurs, maître, je le jure sur l'anneau de Vishnou. Mais l'Anglais était poursuivi et serré de près par ses ennemis. Alors, je pense qu'il a dû imaginer quelque ruse, et pour ne pas laisser derrière lui de témoins gênants, il a préféré nous supprimer.

— Le lâche! murmura Yodah à mi-voix.

— Oh! oui, le lâche! reprit le blessé, qui avait entendu. Il nous a fait entrer dans ce fourré en nous disant de rester immobiles, qu'il était poursuivi, et qu'il allait laisser passer devant ceux qui le chassaient. C'est là que j'ai senti comme du feu qui glissait dans ma poitrine en même temps que je recevais un choc violent. Je perdis connaissance... Quand je revins à moi, j'étais à cette même place, entouré de ces pauvres garçons qui jamais plus ne verront la lumière du jour.

— L'Anglais avait une femme avec lui?

— Oui, maître, mais tu la reconnaîtras facilement malgré ses vêtements d'homme.

— Ah! elle s'est déguisée! Cela est bon à savoir.

— Maître, et toi aussi tu poursuis les assassins, prends garde à toi. L'Homme roux est terrible, ces Aleph et Képhra sont des bêtes féroces.

— De qui veux-tu parler?

— Des deux serviteurs malabares qui l'accompagnent.

— Ils sont dévoués à leurs maîtres?

— Sur un signe de l'un d'eux, ils accompliraient les plus épouvantables forfaits.

— Mais dis-moi, Kohlili, n'y avait-il pas une jeune fille dans le palanquin que tu portais avec tes camarades?

— Oui! dit l'Hindou, et belle comme une image du Paradis d'Indra.

— Elle ne se plaignait pas, elle ne suppliait pas ses ravisseurs de lui rendre la liberté?

— Non, maître. Elle dormait.

— Mais cependant, quand on l'a sortie du palanquin, elle a dû se réveiller?

— Son sommeil n'était pas naturel, maître, elle avait été endormie à l'aide de quelque narcotique puissant.

— Où est le palanquin?

— Là derrière.

Yodah écarta les branches et aperçut bientôt la légère construction d'osier. Il regarda avec soin dans l'intérieur, espérant y découvrir quelque indice, mais ses recherches furent infructueuses.

Il revint à l'Indien qui le considérait avec une sorte de ferveur religieuse.

— Oh! maître, disait-il, toi qui es tout-puissant, sauve-moi.

— Je ne peux rien, répondit Yodah d'une voix grave, Dieu seul est le souverain maître de tout. Si c'est sa volonté que tu guérisses, tu guériras.

— Maître! maître! suppliait l'Hindou, n'abandonnez pas votre serviteur!

Alors Yodah lui imposa les mains. Un feu puissant jaillit de ses prunelles, couvrant le blessé de rayons éblouissants...

Une minute ne s'était pas écoulée que le pauvre Hindou dormait doucement.

Avec un soin pieux, Yodah fit ensuite une large fosse qu'il creusa péniblement avec une branche; il y coucha les trois morts et les recouvrit de pierres, de terre et de branchages, afin que les animaux impurs ne vinssent pas déchirer ces pauvres cadavres.

Ce devoir accompli, le fakir examina avec le plus grand soin toutes les traces qu'il put découvrir dans la petite clairière. Il reconnut parfaitement l'empreinte des fortes chaussures de Clamorgan et des fines bottes de Diana. D'après la position des vestiges, il put déterminer exactement où se trouvaient les deux misérables quand ils avaient frappé les porteurs.

Il s'agissait maintenant de savoir ce que Maryvonne était devenue.

Le palanquin, resté là, prouvait suffisamment qu'elle ne pouvait être loin.

Yodah retourna sur la route, où il démêla les pieds nus des Malabares et des traces de chevaux.

Mais cette fois, et il n'y avait pas à s'y tromper, les chevaux n'étaient pas montés.

Donc Clamorgan et sa sœur étaient restés sous bois avec Maryvonne.

Le champ d'inconnu commençait à se rétrécir.

Il revint au bouquet de manguiers où Kohlili dormait toujours; il inspecta les buissons avec un soin minutieux.

Au bout d'un instant, il releva la tête et une expression de triomphe se peignit sur sa mobile physionomie. Il savait désormais le chemin pris par les bandits.

Il alla chercher son cheval qui, quoique libre, était resté immobile au milieu de la route et vint l'attacher auprès du blessé.

Puis, se redressant et s'adressant à l'homme endormi, il dit d'une voix ferme :

— Tu m'entends, Kohlili?

— Oui, maître, répondit sans ouvrir les yeux le porteur. Et sa voix semblait comme diminuée, étrangement lointaine.

— Tu dors?

— Oui, maître.

— Tu te réveilleras une heure avant le coucher du soleil. Tu prendras soin de mon cheval qui est près de toi et tu m'attendras à l'endroit où tu reposes en ce moment, sans bouger d'ici, sous quelque prétexte que ce soit. Tu obéiras?

— Oui, maître.

— Bien. Dors en paix.

Après un dernier regard à l'Indien, Yodah s'engagea dans les fourrés.

Il s'aperçut bien vite qu'il avait affaire à forte partie. Malgré le

1. Voir l'*Ouvrier* depuis le 1er août 1896.

fardeau qu'ils portaient, car il était certain que si Maryvonne avait été éveillée, elle se serait débattue, et il n'y avait pas trace de lutte, il fallait l'œil exercé de l'Hindou pour suivre la piste des ravisseurs, tellement avait été grande leur habileté à masquer leur fuite.

Il comprenait parfaitement bien le plan de Clamorgan.

Se sentant poursuivi, le misérable avait laissé continuer les Malabares avec les chevaux, et Diana et lui, portant Maryvonne, s'étaient engagés en pleine forêt après avoir assassiné les porteurs dont ils pouvaient redouter les indiscrétions.

Mais une chose restait encore obscure pour Yodah.

Vers quel but tendait Clamorgan ? Il était bien évident qu'il ne comptait pas séjourner dans la forêt. En tout cas, il verrait bien; mais il ne fallait avancer qu'avec la plus extrême prudence, car sans cela il risquait fort de tomber à l'improviste sur ceux qu'il poursuivait.

Soudain Yodah poussa une sourde exclamation et un sourire glissa sur ses lèvres.

Désormais il était sûr de retrouver ceux qu'il cherchait.

Il savait maintenant où Clamorgan avait mis en sûreté son précieux otage. Il s'étonnait même de n'avoir pas deviné plus tôt.

Entre les troncs des arbres, une grandiose construction dressait sa masse blanche.

C'était le tombeau de Delhour, un des plus magnifiques spécimens de l'architecture hindoue qui tombait déjà en ruines à l'époque où se passent les événements que nous racontons et qui n'est plus aujourd'hui qu'un monceau de décombres.

Cette construction s'élevait sur un mamelon régulier au centre d'une petite vallée circulaire qui lui servait de ceinture. Construite par les chefs de l'invasion hindoue au VIIIe siècle, elle avait été élevée à la mémoire de l'un de leurs princes et en l'honneur de Bouddha.

A distance, le monument avait la forme d'une cloche. Il était d'une hauteur colossale. En s'approchant, on était frappé du nombre considérable de statues de Bouddha échelonnées des pieds au sommet, sur les parapets de sept galeries superposées que formaient les gradins de cette pyramide massive construite sans ciment. Chacune des statues de Bouddha était abritée par une coupole à jour taillée dans le granit. Pas une pierre qui ne fût sculptée, pas une corniche qui ne fût une merveille d'art.

Le jeune prince était couché dans l'herbe haute et son regard fouillait chaque coin de l'immense monument afin de découvrir la retraite de Clamorgan. Mais, après un examen minutieux, il put se convaincre que les misérables s'étaient réfugiés dans l'intérieur.

Se risquer en plein jour eût été folie.

Yodah résolut donc d'attendre la nuit. Il s'étendit sur l'herbe, ramena de grandes feuilles de bananes au-dessus de sa tête et s'endormit presque aussitôt d'un bon sommeil.

Au moment où les premières étoiles montaient au ciel, le fakir s'éveilla. Il considéra longuement le ciel afin de connaître l'heure; puis, satisfait sans doute de son examen, il se dépouilla de ses vêtements, de son turban, ne conservant qu'un caleçon de toile d'un bleu sombre qui, à deux pas, se confondait avec la teinte brune de son corps.

Comme arme, il avait conservé un solide poignard malais.

Quand ses préparatifs furent terminés, il commença à ramper dans la direction du tombeau.

Il allait doucement, insensiblement, collé au sol, profitant de chaque touffe d'herbe, de chaque coin d'ombre pour dissimuler son approche.

Il mit une heure à faire les cent pas qui le séparaient du tombeau.

Quand il atteignit les premières marches du grand escalier de pierre qui monte à l'entrée principale, il souffla un instant, puis il reprit sa marche en avant.

Une autre heure s'écoula avant qu'il n'entrât dans le temple.

Le plus brave aurait tressailli en pénétrant dans cette vaste nef où, au milieu des piliers écroulés, se dressaient encore de colossales statues en d'étranges poses.

Mais rien ne pouvait étonner le fakir.

Aussitôt qu'il eut pénétré dans l'immense vaisseau, il prêta l'oreille et demeura longtemps immobile, retenant son haleine.

Aucun bruit ne venait.

Mais Yodah ne se décourageait pas.

Il savait, il était sûr que Clamorgan s'était réfugié au tombeau. Qu'importait le temps! il finirait toujours bien par découvrir sa retraite.

Avec des précautions infinies, semblant glisser sur les dalles que ses pieds nus effleuraient à peine, Yodah fit plusieurs fois le tour de l'énorme édifice, mais rien ne semblait révéler la présence d'êtres humains dans le tombeau de Delhour.

Il allait reprendre son inspection pour la quatrième fois, quand il lui sembla voir une raie lumineuse se dessiner sur le sol.

Il s'approcha doucement de l'endroit qui avait attiré son attention et aperçut, au pied d'une formidable statue d'un dieu hindou quelconque, une imperceptible fente d'où s'échappait une mince lueur rougeâtre.

— Ils sont à moi! murmura le fakir en s'agenouillant.

Il mit encore une heure à soulever la dalle; mais cette opération s'était accomplie avec tant de délicatesse qu'un observateur, placé à trois pas de lui, n'aurait pu se douter de rien.

Quand la dalle fut enlevée, la clarté augmenta et Yodah aperçut les premiers degrés d'un escalier de granit.

Avec une lueur de triomphe dans les yeux, le fakir descendit les premières marches.

L'escalier allait en tournant.

Soudain, il s'arrêta.

Il venait d'entendre des voix.

Il prêta l'oreille avec un redoublement d'attention, mais il lui fut impossible de distinguer le sens des paroles.

Il descendit encore une marche, puis deux... mais, à un tournant, il se trouva brusquement arrêté.

Devant lui se dressait une porte de santal toute cloutée d'argent.

Les paroles devenaient plus distinctes et Yodah reconnut une voix de femme. C'était Diana sans doute.

Alors le fakir se demanda d'où pouvait venir cette lueur qui lui avait révélé la présence de ceux qu'il cherchait et qui lui avait permis de descendre l'escalier sans danger.

Après une minute d'examen, il remarqua avec surprise que le mur dans lequel était scellée la porte n'allait pas jusqu'en haut et qu'un large espace était libre entre le faîte du mur et la voûte.

Aussitôt le fakir résolut de profiter de cette disposition pour observer Clamorgan et Diana et arrêter de quelle manière il pourrait sauver la pauvre Maryvonne.

La vieille muraille était assez dégradée pour permettre à un homme aussi agile que Yodah de s'élever sans trop d'efforts.

En une minute, l'Hindou fut à la crête du mur.

Il avait choisi le point le plus éloigné du centre de lumière et, quand il l'eut atteint, il avança doucement la tête et plongea ses regards sur les habitants de la chambre souterraine.

Sa surprise fut telle quand il eut vu une seconde les personnes qu'il entendait parler que, malgré tout son sang-froid, il faillit jeter un cri.

Il y avait bien là une femme et un homme.

Mais ce n'était ni Diana ni Clamorgan!

## VII

### RENCONTRE

En reconnaissant les personnes qui se trouvaient dans la chambre souterraine, Yodah avait eu de la peine à retenir un cri de joie.

Sous ses yeux, presque à les toucher, il voyait Mavourita, Guy Roëllo et le petit Djin. Un instant il crut rêver, tellement la rencontre lui semblait invraisemblable.

Pourtant, c'était bien l'évidence.

Mavourita, soutenant doucement la tête de Guy dont la faiblesse était extrême, donnait à boire au blessé, tandis que Djin préparait des bandes de fin lin qui allaient sans doute servir à un pansement.

Le fakir allait manifester doucement sa présence afin de ne pas surprendre trop brusquement ceux qu'il venait de retrouver, quand il lui sembla entendre un bruit en haut de l'escalier qu'il venait de descendre.

Il n'y avait plus à hésiter.

Il se laissa glisser dans la chambre et, avant que Djin épouvanté et Mavourita stupéfaite aient pu prononcer une parole ou faire un mouvement, il avait vivement éteint la lampe et murmuré d'une voix qui ressemblait à un souffle :

— Pas un mot. Il y va de la vie.

Il y eut dans cette crypte obscure un moment de silence tragique.

Puis on entendit des pas qui se rapprochaient. Il n'y avait pas à s'y tromper.

Deux personnes descendaient les degrés.

Les pas s'arrêtèrent devant la porte et une lueur filtra au-dessus du mur.

On put distinguer alors quelques paroles échangées à voix basse.

— Tu vois bien que tu t'es trompé, disait l'un des deux personnages.

— Il faudrait d'abord savoir ce qu'il y a derrière cette porte, reprenait l'autre. Je t'affirme que j'ai vu une ombre glisser tout à l'heure dans le temple. Et puis, cette dalle enlevée, n'est-ce pas un indice?

— C'est sans doute quelque pauvre diable d'Indien qui vient se réfugier ici pour la nuit et qui ne s'inquiète guère de nous...

Dans la chambre, Guy murmura avec une expression d'horreur inexprimable :

— C'est elle!

— N'importe, reprenait au dehors l'autre voix, au point où nous en sommes, nous devons nous méfier de tout et redoubler de vigilance. Un homme est entré ici. Il faut que je le trouve.

— Tu vois bien que le souterrain s'arrête ici.

— Oui, mais je vois aussi cette porte et je veux savoir ce qu'il y a derrière.

Il y eut une pesée sur le lourd panneau qui résista.

Clamorgan fit encore un effort, puis dit à Diana :

— Jamais je n'en viendrai à bout tout seul, j'ai remarqué dans la galerie une barre de fer oubliée, qui va me servir.

— Va.

— Comment, tu vas rester ici seule !

— Tu sais bien que je n'ai jamais connu la peur.

— Oui, tu es vaillante, mais ici il ne faut pas faire de bravade inutile. Viens avec moi.

— Allons, dit Diana, mais voilà bien des précautions superflues!

Le frère et la sœur s'éloignèrent.

Quand le bruit de leurs pas se fut insensiblement éteint, Yodah dit à ses compagnons :

— Nous avons de courts instants devant nous. Il faut en profiter le mieux possible.

— Ordonne, frère, dit Mavourita, nous obéirons.

— D'abord, cette chambre a-t-elle une autre issue que cette porte ?

— Non, c'est une chambre funéraire. C'était là qu'on disposait les corps des brahmes avant de les porter au bûcher.

— Alors, sortons au plus vite.

— Mais Guy, dit vivement Mavourita, il n'est pas en état de nous suivre.

— Nous le porterons.

— Laissez-moi ici, gémissait le jeune homme, laissez ces misérables en finir avec moi !

— Mon frère Guy n'a donc pas confiance en moi, dit doucement le fakir. Qu'il me laisse faire et tout ira bien.

Sans attendre la réponse du jeune marin, Yodah avait soulevé les épaules du blessé avec d'infinies précautions.

— Djin, dit-il, soutiens les jambes de mon frère.

Le petit serviteur obéit.

— Bien, maintenant ouvre la porte, Mavourita.

— C'est fait.

— Alors, en avant et que Dieu nous protège.

La petite troupe s'engagea résolument dans l'escalier. Mavourita marchait en tête.

Les fugitifs — on peut bien leur donner ce nom — arrivèrent sans encombre dans l'intérieur de la pagode. Mais, arrivé là, Yodah prit dans ses bras Guy souffrant d'incroyables tortures, et ce fut lui qui marcha en avant. Il se dirigeait dans l'obscurité avec une extrême facilité et tous les détours du vieux temple semblaient lui être familiers.

Il arriva au pied de l'escalier intérieur qui conduisait au faîte de l'édifice et commença de gravir les degrés. Ses compagnons l'imitèrent.

Le fakir monta une quarantaine de marches, puis s'arrêta.

On était arrivé à une sorte de plate-forme qui prenait jour en arrière des statues dont le temple était entièrement revêtu.

Yodah déposa doucement Guy sur le sol. Le jeune homme était évanoui.

Aux clartés lunaires qui glissaient par l'intervalle que laissaient entre elles les divinités de pierre, le visage du pauvre garçon paraissait livide.

— Vishnou soit avec nous, dit Mavourita qui se pencha vers le blessé. Vois donc, Yodah, comme il est pâle !

Yodah regarda longuement sa sœur sans répondre. Celle-ci, confuse, détourna la tête.

Le fakir dit enfin :

— Notre frère Guy vivra.

Les beaux yeux de Mavourita se levèrent et Yodah put y lire une joie et une reconnaissance infinies.

Le fakir la considéra avec mélancolie :

— Tu aimes le Français, dit-il.

— Je ne sais si cela s'appelle aimer, répondit la jeune fille, mais il me semble que je mourrais si j'étais séparée de lui.

— Est-ce bien la fille des rajahs qui parle ainsi ? dit Yodah avec emportement.

— Tu m'as appris, frère, à ne jamais déguiser ma pensée. Pourquoi voudrais-tu qu'aujourd'hui, pour la première fois, mes lèvres ne te disent pas ce que chante mon cœur?

Le fakir resta silencieux, puis, au bout d'un instant, Mavourita put l'entendre murmurer :

— Que la volonté de Dieu soit accomplie!

Il n'y avait pas dix minutes que nos amis avaient quitté leur refuge quand Diana et Clamorgan redescendirent l'escalier. Ils s'étaient munis d'une longue barre de fer qui avait dû faire partie de la ferrure de l'une des étroites ouvertures qui laissaient pénétrer dans le temple l'air et la clarté.

Quand ils arrivèrent devant la porte ouverte, les deux misérables restèrent un instant comme anéantis et demeurèrent à la même place sans pouvoir avancer d'un pas.

— Entrons, dit enfin Allan d'une voix farouche.

Il secoua la torche de résine qu'il portait à la main afin d'avoir plus de lumière et il pénétra dans la chambre des morts.

Diana le suivit.

— Le misérable s'est joué de nous, gronda sourdement l'Anglais; tandis que je le croyais bien loin, il attendait derrière cette porte notre départ pour pouvoir fuir !

« Quand je pense que nous le tenions, ajouta-t-il avec rage. Regarde, Diana, cette chambre ne présente aucune issue; le brigand était pris comme un renard au gîte.

— Qu'est-ce que cela ? fit Diana qui venait de ramasser à terre un lambeau d'étoffe.

Elle s'approcha de la torche et dit encore après avoir soigneusement examiné sa trouvaille :

— Un morceau de voile de femme hindoue... Que veut dire cela, Allan ?

Clamorgan demeurait perplexe.

— Diable! Diable! répétait-il. C'était pourtant bien une silhouette d'homme que j'ai vue se glisser tout à l'heure entre les statues du temple ! Voyons encore, peut-être trouverons-nous quelque nouvel indice qui nous mettra sur la voie.

Ils continuèrent leur examen, mais ne purent rien découvrir. Ils allaient se retirer, quand Clamorgan fit entendre une sourde exclamation.

— Qu'y a-t-il ? demanda Diana.

— Viens voir, petite sœur.

La jeune fille se rapprocha de Clamorgan qui, penché sur le sol, lui désignait quelques taches brunes et humides qui mouchetaient la poussière grise du caveau.

— Du sang, murmura-t-il.

Diana l'interrogea du regard.

— Oui, oui, continua-t-il, tu n'y comprends rien, pas plus que moi... Essayons pourtant de faire un peu de jour dans ces ténèbres. Récapitulons. D'abord mon homme, agile comme un chat, qui glissait dans l'ombre... Il n'était pas blessé celui-là, je t'en réponds !... ensuite une femme qui se trouvait dans cette chambre... Maintenant voilà, est-ce la femme qui est blessée ou une autre personne ? Dans cette dernière hypothèse, nos ennemis seraient encore plus nombreux que nous ne le croyions, car ce n'est pas une femme qui pourrait à elle seule transporter un blessé.

— Au lieu de construire de savantes déductions, dit Diana avec humeur, nous ferions mieux de tâcher de savoir ce que ces gens-là sont devenus. Ils ne peuvent être loin.

— Tu as raison, nous perdons un temps précieux, mais agissons avec prudence, car maintenant les rôles sont changés et les brigands connaissent nos forces, tandis que nous ne savons rien d'eux.

Les deux misérables furent bientôt dans l'immense salle de la pagode. Ils allaient doucement, scrutant minutieusement du regard tous les coins d'ombre, écoutant tous les bruits.

Soudain, en même temps, ils poussèrent un cri étouffé.

Devant eux, brillait par terre le poignard de Yodah.

L'arme s'était détachée de la ceinture du fakir au moment où il avait pris Guy entre ses bras.

— Oh! oh! murmurait Clamorgan qui avait ramassé le poignard et qui le contemplait en amateur, voilà un bijou qui n'a jamais tenu dans la main d'un paria. Regarde, Diana, les belles ciselures; vois la superbe émeraude qui est enchâssée dans le pommeau, et ces brillants, et ces incrustations d'or...

Le poignard de Yodah était, en effet, une arme superbe tout en restant une arme terrible. La lame était faite du meilleur acier qui eût jamais été trempé à Delhi; quant à la poignée, c'était un éblouissement.

— Mais il y a peut-être longtemps que ce poignard est là, objecta Diana.

— Je soutiens qu'il n'y était pas hier, reprit l'Anglais en ricanant; la lame est étincelante comme si elle sortait de sa gaine et il n'y a pas un grain de poussière sur les ornements du manche.

— Alors ?

— Alors il appartient certainement à l'un de ceux que nous poursuivons et il donne une indication précieuse sur la direction qu'ils ont prise.

D'ailleurs, la piste n'était pas difficile à suivre. Au bout de quelques instants, on pouvait distinguer les pas de nos amis imprimés sur le sable fin dont les dalles du temple étaient couvertes.

— Allons! allons! Nous les tenons, répétait Clamorgan d'un ton joyeux. Diana, mon enfant, prends la torche, moi j'ai besoin de mes deux mains libres.

Il prit dans sa ceinture un pistolet double qu'il arma.

— Halte! commanda-t-il tout à coup, nous sommes arrivés.

L'escalier de la tourelle s'ouvrait devant eux.

— Hum! hum! murmurait Allan qui s'était effacé, je n'aime pas beaucoup ces escaliers-là, c'est traître en diable!

Et il sondait toujours les profondeurs de l'ombre d'un œil inquiet.

— Misérable lâche! articula en français une voix terrible, bourreau d'enfant, tu trembles quand tu penses que tu vas te trouver en face d'un homme.

Clamorgan devint livide de rage et s'élança en avant.

Diana, d'un bond, fut à ses côtés.

Ils gravirent tous deux les premières marches avec une agilité

merveilleuse. Clamorgan, affolé de l'outrage, n'avait plus conscience du danger...

Soudain il s'arrêta brusquement et se rejeta si violemment en arrière sa sœur que la jeune fille faillit tomber.

Devant eux s'ouvrait un gouffre...

En même temps un bruit épouvantable, que répercutaient mille fois tous les échos du temple, retentissait tandis qu'une colonne de poussière aveuglante montait du trou béant qui venait de se creuser devant les deux Anglais.

Une dizaine de degrés venaient de s'effondrer dans quelque abîme.

— Passe maintenant, si tu peux, reprit dans l'ombre la même voix railleuse, passe, lord Glendower Clamorgan.

Une sueur froide perlait au front d'Allan.

— Qui es-tu, démon? articula péniblement le gredin.

— La vengeance!... reprit la voix qui semblait maintenant lointaine.

(*La suite au prochain numéro.*) HENRY DE BRISAY.

# INNOVATION ET SURPRISE

Nous avons promis, l'autre jour, de donner ici des détails sur les attractions que les *Veillées des Chaumières* offriront à leurs lecteurs, durant leur vingtième année qui commence mercredi prochain.

Disons d'abord quelques mots des romans.

## PAUVRE JOB

Par M. DU CAMPFRANC.

*Pauvre Job* est le plus méprisable des avares; son ignoble vice fait le malheur des siens et attire sur sa propre tête les maux les plus terribles. Pour instrument de sa punition, Dieu a choisi une pauvre Arménienne, figure farouche admirablement mise en lumière par l'auteur, et qui fait contraste avec la gracieuse silhouette de Marguerite et celles si sympathiques des habitants de la Maison du Bon Dieu. M. du Campfranc est un vieil ami pour nos lecteurs; nous croyons donc leur être agréable en leur signalant cette œuvre nouvelle du maître écrivain.

M. Emile Bayard a bien voulu se charger des illustrations de *Pauvre Job :* elles seront tout à fait remarquables.

## LA CONQUÊTE DE BURGAU-HOUSE

Par B. DE BUXY.

Voici encore un auteur bien cher à nos lecteurs. Fin psychologue, écrivain délicat, M. de Buxy est en même temps un romancier à l'imagination féconde. Il le montre dans la *Conquête de Burgau-House.* Par nous ne savons quel procédé bien à lui, il a jeté sur l'ensemble de cette œuvre une sorte de voile gris, comparable aux ciels d'automne, et de cette tonalité ressort une impression de serrement de cœur. On sent que sur la tête de Monique, l'épouse incomparable, et sur celle de Jean, l'héritier des Burgau, plane quelque chose de terrible; on sent que la cruelle famille qui conspire à sa perte trouvera pour le dompter d'épouvantables stratagèmes. Il faut avoir lu la *Conquête de Burgau-House,* pour comprendre quels effets un écrivain de race peut tirer de sa plume.

Voici venir maintenant les innovations de l'année des *Veillées des Chaumières.*

## LA PAGE GAIE

N'est-il pas bon de se reposer de temps en temps l'esprit par le spectacle de quelque amusante fantaisie? Un écrivain a dit que la gaieté était la santé de l'esprit et celui-là avait grandement raison. Mais dessiner chaque semaine une page gaie sans jamais tomber dans la grossièreté ni dans la grivoiserie est une tâche difficile, si difficile même qu'aucun dessinateur n'aurait pu l'assumer tout entière. Nous avons donc fait appel à tous les plus éminents caricaturistes, de sorte que les lecteurs des *Veillées des Chaumières* pourront admirer successivement les croquis de Caran d'Ache, Godefroy, Steinlein, Robida, Tiret-Bognet, Charly, Balluriau, Draner, Willette, etc., etc. Cette page, à elle seule, suffirait, s'il en était besoin, à assurer le succès des *Veillées des Chaumières.*

## LE CONCOURS NOUVEAU

*Six cents francs de prix.*

Bien entendu, nous ne pouvons pas dire aujourd'hui très explicitement ce que sera le concours d'un genre tout nouveau que les *Veillées des Chaumières* vont ouvrir. Ce serait donner à nos lecteurs un avantage trop marqué. Qu'il leur suffise d'apprendre pour cette fois que ce concours très amusant, très facile, à la portée de quiconque sait tenir une plume, comportera trois parties. Il y aura des prix pour les lauréats de chacune des trois parties, puis des grands prix, dits *prix couplés,* pour les concurrents qui auront le mieux satisfait aux conditions des trois concours réunis.

A chacune des trois parties seront affectés cinq prix :

| | | |
|---|---|---|
| Un premier prix de | 50 | francs. |
| Un second prix de | 25 | — |
| Deux troisièmes prix de | 10 | — |
| Un prix de consolation de | 5 | — |

Trois cents francs de prix seront distribués aux lauréats des prix couplés, savoir :

| | | |
|---|---|---|
| Un premier prix de | 100 | francs |
| Deux seconds prix de | 50 | — |
| Deux troisièmes prix de | 25 | — |
| Cinq prix de consolation de | 10 | — |

Parlons maintenant de la

## GRANDE SURPRISE

réservée aux abonnés directs des *Veillées des Chaumières;* l'explication sera un peu longue, mais la grande surprise est au bout.

Par abonnés directs nous entendons les abonnés qui reçoivent leur journal par la poste, sous bande imprimée à leur nom personnel, les personnes en un mot qui ont envoyé ou qui enverront directement aux bureaux du journal le montant de l'abonnement d'un an, soit 6 francs pour la France, l'Algérie et la Belgique, 7 fr. pour les autres colonies et les autres pays étrangers.

Pour la bonne marche du service des abonnements, nous sommes obligés de conserver dans nos bureaux autant de fiches que nous possédons d'abonnés. Sur chaque carte sont inscrits le nom et l'adresse d'un abonné.

Eh bien! ces cartes, nous allons les faire numéroter depuis 1 jusqu'à... Cela dépendra du nombre d'abonnés nouveaux qui viendront se joindre à ceux actuels. Chaque abonné se trouvera donc titulaire d'un numéro.

Nous ferons faire ensuite autant de jetons en carton que nous aurons d'abonnés soit nouveaux, soit déjà inscrits. Ces jetons seront numérotés depuis 1 jusqu'à... (Voir plus haut!)

Alors nous enfermerons soigneusement les jetons dans un grand sac.

C'est maintenant que la surprise commence.

Chaque mois, nous ferons tirer au sort cinq de ces numéros, et cela jusqu'en octobre 1897, inclus.

A chacune des personnes dont la carte d'abonnement correspondra au numéro sorti, nous donnerons :

**Un bon de l'Exposition universelle de 1900.**

Rappelons que ces bons, outre le droit à vingt entrées à l'exposition, à des réductions de prix sur les chemins de fer et dans les établissements de spectacle, participent à des tirages dont nous donnons ci-dessous un aperçu succinct :

En 1896, les 25 novembre et 25 décembre, il sera tiré, chaque fois :

| | | |
|---|---|---|
| 1 lot de | 100.000 | francs. |
| 2 lots de | 5.000 | — |
| 5 lots de | 1.000 | — |
| 150 lots de | 100 | — |

En 1897, 1898, 1899, il sera tiré :

| | | |
|---|---|---|
| 3 lots de | 500.000 | francs. |
| 15 lots de | 100.000 | — |
| 21 lots de | 10.000 | — |
| 36 lots de | 5.000 | — |
| 90 lots de | 1.000 | — |
| 2.250 lots de | 100 | — |

En 1900, il sera tiré :

| | | |
|---|---|---|
| 1 lot de | 500.000 | francs. |
| 5 lots de | 100.000 | — |
| 2 lots de | 10.000 | — |
| 10 lots de | 5 000 | — |
| 30 lots de | 1.000 | — |
| 600 lots de | 100 | — |

**S'abonner aux Veillées des Chaumières, c'est donc courir la chance de faire fortune pour 6 ou 7 francs.**

On s'abonne pour un an aux *Veillées des Chaumières,* en envoyant en mandat-poste ou timbres français, à M. Henri Gautier, directeur, 55, quai des Grands-Augustins, à Paris, 6 francs, si l'on habite la France, l'Algérie ou la Belgique; 7 francs, si l'on habite les autres colonies ou les autres pays étrangers.

# LE MARIAGE DU DÉPUTÉ[1]

PAR

**JEANNE DE LIAS**

### XXIII

(*Suite.*)

En rentrant dans son cabinet de travail, Jacques était aussi bouleversé que Mme Benoisit. Il se prenait la tête à deux mains comme s'il eût craint de la perdre en présence d'une combinaison de choses si invraisemblables et si stupéfiantes! Des rougeurs lui montaient au front à la pensée de la scène qui venait d'avoir lieu entre lui et la mère de Lucie, comme si le mauvais rôle eût été pour lui, Jacques! Et la lettre de Morancey? Il l'avait parcourue rapidement, la comprenant à peine et l'esprit brouillé par la surprise. Mieux à même à cette heure d'en pénétrer certains détails, il se mit à la relire lentement. Avançons-nous un peu, sans souci de la discrétion, derrière son épaule, et lisons avec lui :

« Tu es bien silencieux depuis quelque temps, mon cher Jacques, ou, pour parler de façon plus révérencieuse, M. le député néglige fort ses humbles amis. Je devrais sans doute imiter ce silence; j'aurais d'ailleurs mille motifs de le faire, et je t'avertis que Delprat, blessé au vif de n'avoir, lui non plus que moi, reçu de ta part la moindre communication, s'est juré à lui-même de ne pas t'écrire. J'avais résolu de faire comme lui, mais je souffre d'entendre ton nom courir dans toutes les bouches avec la fameuse nouvelle que chacun ici brode à sa fantaisie, et qui a pris les proportions d'un gros racontar ou d'un petit scandale. Ce n'était pas la peine, je t'assure, de cacher ce projet de mariage à tes meilleurs amis, pour le voir tomber ainsi dans la chronique du pays que, d'ailleurs, à lui seul, il remplit toute!

« Je vois, mon cher, que les hommes supérieurs comme toi sont tout aussi volages et inconstants que les autres lorsqu'ils s'y mettent et cela console un peu le vulgaire de ses propres misères de cœur! Mais vrai, j'en suis étonné de ta part, quoi que je fasse, et tous ceux qui te connaissent un peu intimement sont surpris comme moi. Quant à cette jeune femme qui songe à une seconde union après cinq mois de veuvage, — nous sommes en province, tu sais, — sa conduite soulève la réprobation publique. Il faut que tu sois bien séduisant, mon cher, pour tourner ainsi les têtes féminines, faire si vite oublier par l'une son mari défunt, et laisser ton souvenir si douloureusement enraciné au cœur de l'autre! Jacques, je ne peux plus ici feindre de plaisanter. Tu as beau ne m'avoir pas fait tes confidences, je dois à notre vieille amitié de te dire toute ma pensée : tu as mal agi, Jacques, en te faisant aimer de cette enfant de Saint-Landry et en renonçant à elle ensuite avec tant de facilité. Son père te l'avait refusée, c'est vrai, après te l'avoir promise, mais le père est le père et ce n'était pas la faute de la pauvre enfant. La confiance qu'elle avait en toi, vois-tu, Mlle Marthe me l'avait laissé entendre bien souvent, était comme une religion... Maintenant on dit, — car tout se sait dans nos petits pays, — on dit qu'elle est désespérée, qu'on craint pour sa vie, et qu'elle va rejoindre au couvent sa sœur Pauline... »

De nouveau, Jacques Saint-Aubain se frappa le front. Puis il appuya sur le timbre :

— Jean, dit-il au domestique, vous aurez soin de préparer ma valise. Je pars demain pour Préchan par le train de nuit.

— Monsieur, dit timidement le valet qui comprenait que des choses très anormales se passaient, le garçon de l'imprimerie attend...

O tyrannie de cette besogne de journaliste! Vous êtes troublé ou brisé, ou malade de corps et d'âme, ou subitement frappé au cœur, il faut faire l'article, l'imprimeur attend la copie!

Jacques se remit devant son bureau, fit un effort surhumain pour rappeler sa pensée et en quelques instants et quelques phrases, vaille que vaille, il acheva son « Premier-Paris ».

### XXIV

LE TÉLÉGRAMME DE JACQUES

— Monsieur le curé! ce n'est pas vrai, le mariage de Jacques avec Mme Rousselin!

C'était le notaire Morancey qui, tout suant de la rapidité de sa course, entrait comme une avalanche chez le curé de Sarrantis, en agitant triomphalement un papier bleu au bout de ses doigts.

— Que dites-vous, mon cher enfant? Le bon Dieu en soit loué! Cela me paraissait si complètement inexplicable...

En prononçant ces mots avec un accent de soulagement joyeux, l'excellent curé ajustait ses lunettes pour prendre connaissance du télégramme que lui tendait Henri Morancey.

Il lut lentement à haute voix :

« Nouvelle mariage fausse, racontar absurde. Pars pour Préchan demain soir. »

— Mais comment, dit-il, en posant la dépêche sur la table, comment cette nouvelle a-t-elle pu s'ébruiter ainsi et prendre toutes les apparences de la vérité? Il y a là-dessous un mystère que je ne puis m'expliquer. Enfin, il arrivera dans deux jours et il nous éclaircira tout!

« Racontar absurde », dit-il, et M. Saint-Aubain est un homme qui ne ment pas. Mais, est-il possible que l'on ait inventé de toute pièce une histoire semblable? Cette inqualifiable manie de notre pays et de bien d'autres, de parler ainsi au hasard par légèreté ou par malice, quels ravages incalculables elle cause!

— Vous pensez à Mlle Gabrielle Audibert?

— Eh! sans doute, à elle d'abord, et ensuite à cette jeune veuve à qui chacun a jeté sa pierre. Le monde est bien vraiment tout entier dans le mal!

— Il faut aller à Saint-Landry tout de suite, monsieur le curé. Mlle Marthe, a-t-on dit, était si inquiète du chagrin de sa sœur! Si ce brave M. Audibert ne gardait pas toujours contre moi sa rancune électorale, c'est là que je me serais rendu tout de suite.

— Accompagnez-moi du moins jusqu'à l'entrée de Saint-Landry, dit le bon curé qui avait pris déjà son chapeau et son bréviaire et qui glissait la dépêche de Jacques entre les pages fatiguées du vieux livre.

Il était revenu très vite à l'habitude ancienne d'entrer familièrement à la ferme de Saint-Landry. Il ouvrit la porte extérieure sans frapper auparavant, et, ne rencontrant personne dans le vestibule, il alla vers la petite salle à manger où les trois sœurs travaillaient ensemble d'habitude à cette heure-là. Au moment d'annoncer sa présence par un heurt léger, une hésitation le prit. Qu'allait-il dire et qu'allait-il faire? Sans doute il fallait dissiper au plus tôt l'erreur cruelle qui avait mis la tristesse et le trouble dans cette maison. Mais était-il bien prudent de surexciter de nouveau l'imagination de cette pauvre enfant sensibilisée en lui donnant une espérance que peut-être M. Saint-Aubain ne songeait plus à réaliser? L'histoire du projet de mariage avec Mme Rousselin à laquelle le bon curé avait si bien cru le prédisposait, malgré lui, à douter de la constance de Jacques. Sa mission était délicate et difficile, il s'en apercevait un peu tard. Mieux eût valu peut-être attendre l'arrivée de M. Saint-Aubain avant d'aller à Saint-Landry..... Oh! mais voici ce qu'il allait faire: parler en particulier à Mlle Marthe et ne rien dire à Gabrielle avant d'avoir conféré avec sa sœur aînée. Et, tout heureux d'avoir trouvé cette solution, de son index osseux, le curé de Sarrantis heurta deux fois la porte.

Ce fut le père Audibert qui vint ouvrir. Il serra silencieusement la main du vieux curé. On eût dit que la brouille passagère et la récente réconciliation avaient rendu plus intime et plus chaude leur vieille amitié. M. Audibert leva sur le prêtre un regard navré :

— Vous êtes seul? demanda le curé de Sarrantis, en parcourant des yeux la pièce.

(*La suite au prochain numéro.*) JEANNE DE LIAS.

1. Voir l'*Ouvrier* depuis le 29 juillet 1896.

# CHRONIQUE HEBDOMADAIRE

LA TOUSSAINT ET LE JOUR DES MORTS. — PIÉTÉ DES PARISIENS. — TOMBES FLEURIES. — EN NORMANDIE. — POÉSIE CAUCHOISE. — EN BRETAGNE. — LES MENDIANTS DU JOUR DES MORTS. — LE CHANT DES TRÉPASSÉS. — LES CHATEAUX ANGLAIS. — UN JEU IRLANDAIS. — SUPERSTITIONS ÉCOSSAISES. — LES CHRYSANTHÈMES. — FLEURS TOURMENTÉES. — LA TOUSSAINT ET LES EMPLOYÉS DE BUREAU. — LE POÊLE DANS LES ADMINISTRATIONS PUBLIQUES ET DANS LES COLLÈGES.

Le cercle de l'année nous ramène à la fête mélancolique de la Toussaint et au jour qu'une piété, survivant à toutes les croyances, a consacré aux morts.

On fait la queue aux portes des cimetières de Paris pour entrer à son tour. Chacun a les mains pleines de fleurs; c'est le tribut, baigné de larmes, attendu par chaque tombe. Et la foule énorme est recueillie, silencieuse, patiente. On peut nous calomnier; cette attitude montre le peuple de Paris sous son jour véritable, avec la touchante religion du souvenir et l'invincible horreur du néant.

Le peuple irait-il ainsi couvrir de roses les tombeaux, s'il croyait que tout ce qu'il a aimé, anéanti à jamais, est réduit en un tas de poussière? que rien de l'être chéri n'a survécu? que ces formes qu'il a aimées, évanouies désormais, n'étaient qu'illusion? Décorerait-il les sépultures, s'il ne pensait que ce corps, qui gît là, livré à une affreuse décomposition, mérite encore d'être honoré, parce qu'il a été un instant la demeure d'une âme immortelle? Il ne se dit peut-être pas tout cela, le peuple de Paris, mais ce sont des idées confuses qui flottent dans son cerveau.

Et sur tout ce monde agenouillé qui pleure, les arbres font tomber une pluie de feuilles mortes. N'est-elle pas bien placée,

cette fête des Morts, au moment où la nature défaillante, dépouillée, semble mourir aussi, en la saison où elle s'endort, où elle se plonge dans le repos, pour renaître, toujours aussi belle, aussi féconde?

En Normandie, le jour des Morts n'est pas célébré avec moins de ferveur. Pas une famille ne voudrait manquer à l'office. Les églises sont remplies d'une foule recueillie et les chrétiens, fidèles aux préceptes de l'Eglise, répandent sur les tombes plus de prières que de fleurs. Quelles terribles et douloureuses légendes n'a pas enfantées l'imagination de mes compatriotes! Les cantilènes ne font pas défaut non plus. Il y a quelques années, un ami nous communiquait une espèce de récitatif qui se chantait alors, paraît-il, entre Yvetot et la vallée de l'Arque. Le voici : appuyez bien sur les accents graves et circonflexes, et vous obtiendrez une mélopée d'une singulière rudesse :

La nuit d'la Toussaint, la nuit du joûr des morts,
Quand l'vent piaule comme un caoûen (hibou) dans le cheimtièr (cimetière)
Quand lé peuples (peupliers) et pi les hètres grémissent su les fossés
Des tûmbes où les grand's (grands-parents) sont en terre;
Dorment tertous dans l'bourg o n'entend que les chiens pisiller,
A su moment les tumbes s'ouvrent, les croix tûmbes
Les cailloux qu'étaient dessus déringolent tout terreux,
Et les morts s'lévent, tout blancs au milieu de la nuit.
Y s'mett' à genoux su' la pierre ed'la croix
Y sé donnent des poigoies de main en faisant craquer leûx os.
Ch'est leû féète, âx Morts. Y'z-élinguent leûx draps;
O'n'veit plus qu'dés esquèlettes âx yeux rouges et verts.
Leûx dents claquent, leûx ôs claquent, et y s'trémoussent
Aû galop, au galop, dans le vent et dane la plie;
Tandis que des vieux esquèlettes jouent de la contrebâsse
Sur des cercueils âx cordes, avec des morts dedans.

Que pense le lecteur de cette image macabre? les morts jouant de la contrebasse avec des cercueils?..

***

En Bretagne, pendant toute la soiree du 1er novembre et la majeure partie de la nuit, les cloches sonnent le glas. Aucune musique ne vous trouble davantage. Tous les clochers des environs jettent aux vents pluvieux leurs volées funèbres. On croirait entendre les appels désespérés des morts. Le soir, quand les Bretons regagnent leur demeure et se mettent au lit, des voix lugubres gémissent autour des manoirs et mêlent leurs chants à la plainte de la bise.

D'où vient cette mélopée? C'est la bande des pauvres de la paroisse qui réclame des prières pour les trépassés de l'année. Aussitôt que les chants commencent, toute la famille se lève; le chef ouvre la porte et va faire une abondante aumône aux quêteurs; puis maîtres et domestiques, agenouillés sur l'aire, invoquent pieusement la miséricorde divine. Le cortège des chanteurs reprend alors sa promenade nocturne à travers les bois et les landes, au son des glas et au murmure du vent dans les feuilles flétries — « feuilles moins pressées, — dit une légende, — sur la terre que ne le sont cette nuit les âmes dans les airs ».

Voici les deux premières strophes du *Chant des Trépassés :*

Au nom du Père, du Fils, du Saint-Esprit,
Bonne santé à vous, gens de cette maison
Bonne santé nous vous soubsitons;
Nous venons nous mettre en prière.

Quand la Mort frappe à la porte,
Tous les cœurs sont frappés d'effroi;
Quand à la porte se présente la Mort,
Qui la Mort doit-elle emporter ?

***

Dans les châteaux anglais où l'on est resté fidèle aux coutumes ancestrales, dans ces splendides demeures où l'on prend plaisir à faire revivre les vieux rites, le soir de la Toussaint est consacré à des jeux d'autrefois. Les jeunes filles se livrent à l'épreuve de la noisette et de l'épi. La première consiste à jeter des noisettes dans le feu. Les noisettes fument-elles, mauvais signe, on ne sera pas aimée longtemps; s'enflamment-elles, l'amour sera durable, éternel. Celles qui n'ont pas de fiancé vont tirer un épi à une gerbe de la grange ou à une meule dans les champs.

Si l'épi sort avec sa tige, on se mariera sûrement; si l'épi manque, on restera fille.

Il y a encore la divination par les trois plats, à la disposition des deux sexes. On place au centre du salon un plat vide, un plat rempli d'eau claire, un troisième contenant une eau colorée. Les yeux bandés, on va plonger sa main dans l'un des plats. Se trempe-t-on les doigts dans l'eau colorée, on épouse un veuf ou une veuve; l'eau claire annonce une jeune fille ou un jeune homme. Mais si l'on rencontre le plat vide, on restera fille ou garçon. Le mariage étant l'affaire capitale pour les jeunes filles, on ne saurait croire avec quel sérieux elles cherchent à pénétrer l'avenir et l'impression qu'elles reçoivent de l'oracle. Sur une foule de points, la femme ne sera de longtemps esprit fort.

Dans la verte Erin, le jeu irlandais du soir de la Toussaint, *snap apple* (happer la pomme), est en grand honneur. Des pommes sont placées dans un baril plein d'eau et il faut les y attraper avec la bouche seulement.

Ou bien, elles sont fixées à l'extrémité d'un bâton suspendu horizontalement, et qui porte à l'autre bout une chandelle allumée; il n'est pas permis non plus de se servir de ses mains.

Or, si l'on n'est doué d'une grande dextérité, en avançant la bouche on risque de faire tournoyer le bâton et d'amener désagréablement la chandelle en contact avec son visage.

Dans les Cornouailles, les pommes d'Allan (de la Toussaint) jouent un grand rôle. Elles portent bonheur aux enfants pendant douze mois. On leur en fait manger et on en cache sous leur oreiller.

La superstitieuse Ecosse évoque les esprits en semant des grains de chanvre; elle croit que l'enfant né le soir de la Toussaint (le 31 octobre) est doué du don de seconde vue. Enfin, elle choisit ce soir-là pour une funèbre divination : elle jette des pierres blanches dans le feu; si, le lendemain, on ne les retrouve pas dans le foyer, celui qui a fait ou au nom duquel on a fait l'épreuve ne verra pas une autre Toussaint.

Quant aux jeunes Highlanders, qui n'ont pas encore de femme, ils vont le long des cours d'eau, pour y voir à la lueur des étoiles l'image de celle qu'ils aimeront. Elle apparait alors sous le voile des flots.

Les voyageurs transportent coutumes et superstitions d'un lieu à l'autre. Pendant que les enfants s'amusent à lire dans l'avenir, les personnes sérieuses apprêtent la fête du lendemain.

On confectionne pâtés et gâteaux, car il est d'usage de faire un déjeuner pantagruélique le jour de la Toussaint, et il arrive un grand nombre d'invités pour cette fête et les chasses à courre qui vont la suivre.

Mais le soir des Morts, tout s'interrompt. Une sorte de terreur ou vague attente pèse sur les assistants. Ceux qui n'ont pas encore vu mourir, les jeunes, s'assemblent dans une salle, éclairée par les lueurs d'un feu flamboyant et racontent ou se font raconter des histoires d'apparition qui les glacent de terreur, et leur apportent pourtant on ne sait quelle étrange jouissance. Les vieux serviteurs du logis sont souvent les conteurs choisis, ou quelque vieille paysanne renommée pour son éloquence lugubre. Les fillettes tremblantes se serrent contre les garçons qui font les braves, et tressailleront, cette nuit, au moindre gémissement du vent.

Ceux en qui la soirée funèbre fait naître de plus graves pensées, réveille des souvenirs douloureux, écoutent les bruits du silence. Tout semble tressaillir, et des souffles mystérieux passent. « Les murs des vieux logis — disent les Ecossais — ont retenu quelque chose des êtres qu'ils ont abrités; c'est de cela qu'est composée l'âme des maisons antiques, et l'évocation que vient de faire notre mémoire tire cette âme de son sommeil : elle frémit, s'agite, nous répond. »

***

L'Exposition des Chrysanthèmes a le don d'attirer toujours un grand nombre de curieux. Cet admirable spectacle que font les mille espèces de chrysanthèmes exposées n'est gâté que par les petites pancartes qui enseignent aux visiteurs le nom de chaque fleur. Ces menus bouts de carton sont fort laids.

La variété des nuances n'est égalée que par la variété des formes. Il semble même que, maintenant, les horticulteurs s'appliquent surtout à inventer des découpages extravagants et à faire du chrysanthème comme une contrefaçon d'autres fleurs. C'est, au fond, une vaine besogne. Car, tout en compliquant et en perfectionnant une plante, il ne faudrait point perdre de vue le vrai caractère de sa beauté. Le chrysanthème coupé est un merveilleux décor d'appartement, placé parmi des tentures appropriées dans un grand vase du Japon. Avec ses tiges démesurées et son feuillage triste, il est gauche et déplaisant quand on l'isole. C'est par la couleur seule qu'il plaît. Si on l'élargit et le transforme, il faut que le dessin nouveau de la fleur fasse mieux valoir ses colorations diverses. Le chrysanthème est naturellement inexpressif. Lorsqu'on en fait une sorte de houppe rageusement ébouriffée, on arrive à lui donner parfois l'aspect d'une plante grincheuse. Mais il est sans âme, sans parfum, sans vie. Il n'a ni l'orgueil des roses qui s'ouvrent, ni la mélancolie des roses qui passent. Il n'a pour lui que l'extraordinaire éclat de sa couleur et la prodigieuse variété de ses nuances.

Voilà pourquoi j'admire fort la merveilleuse gamme de tons que font les chrysanthèmes blancs, depuis le blanc d'argent jusqu'au blanc de neige, en passant par les blancs tout légèrement teintés de lilas, comme ceux des grandes clématites. Et voilà pourquoi je suis moins sensible à toutes les monstruosités que s'efforcent de réaliser les amateurs de chrysanthèmes. Je ne vois pas bien à quoi peut servir de transformer le chrysanthème en dahlia, cette dernière fleur étant la plus stupide de toutes, ou bien d'en faire une sorte de banal tournesol.

Ce qui me gâte encore un peu les chrysanthèmes, c'est leurs noms. Avez-vous jamais déchiffré les noms d'une collection d'orchidées? Ces vocables mi-latins, mi-grecs, composés de la façon la plus baroque, font à l'oreille une impression bizarre qui convient bien à ces caricatures de végétation. En général, il y a entre la sonorité des noms latins et les plantes elles-mêmes une harmonie mystérieuse et inexplicable. Or, on affuble les chrysanthèmes,

comme les roses, de qualifications saugrenues (*le deuil de M. Thiers*) ou bien on leur donne le nom d'une comédie à la mode, comme font les confiseurs pour leurs fondants, ou bien on les baptise de quelque nom propre : M. B... ou Mme Z... De telles dénominations sont sans doute très honorables pour les personnes souvent obscures qui sont les parrains d'une espèce nouvelle. Mais cela rend les fleurs un peu ridicules.

***

Avec la Toussaint commence pour les employés de bureau la période la plus heureuse de l'année. Pendant l'été, l'employé, hanté par des visions de plages ensoleillées, est féroce comme le frelon. C'est alors que vous voyez apparaître, derrière les guichets, des têtes farouches, flanquées à l'oreille de plumes où l'encre est visiblement séchée par l'inaction; c'est alors que vous entendez sortir de certaines portes, si vous avez le malheur de les entre-bâiller, des voix qui disent avec un mugissement rauque : « Le public n'entre pas ici! » A partir de la Toussaint, l'employé de bureau devient tout autre : la tête farouche de la saison estivale devient une tête guillerette, enluminée par un joyeux coloris ; la plume où l'encre était séchée est maintenant chargée d'une encre fraîche, coulante, et qui ne demande qu'à esquisser sur le papier grand aigle une élégante « bâtarde » ou une « ronde » avenante. De toutes les portes auxquelles vous vous adressez, vous entendez maintenant sortir des voix aimables qui vous disent : « Donnez-vous la peine d'entrer! »

Qu'est-il donc survenu pour opérer une pareille métamorphose? Rien, ou du moins peu de chose. Il a suffi de la douce chaleur de ce poêle qui s'est allumé le jour de la Toussaint, jour réglementaire où le calendrier administratif déclare qu'il fait froid.

Depuis un mois déjà, les bûches et les rondins s'entassaient dans la cour du ministère, et l'employé commençait à devenir moins revêche, en songeant aux heures de bonheur que cet approvisionnement lui faisait entrevoir. Enfin, le 2 novembre, quand il est entré dans le bureau, une flamme brillait à travers la porte du poêle de faïence, et, désormais, elle brûlera ainsi chaque jour jusqu'au 1er avril, époque où le calendrier administratif, dans son infaillible sagesse, décrétera qu'il fait chaud.

Assurément, l'existence d'un employé de bureau n'est pas folâtre, mais comme on se console de la maigre sportule qui vous est attribuée quand on peut se chauffer comme un millionnaire! Aussi ces messieurs s'en donnent-ils à cœur joie! Ils entassent rondin sur rondin avec une sorte de faste; à les voir, on jurerait qu'ils chauffent une machine destinée à faire leur besogne. Le poêle, assurément, n'accomplit pas la tâche de messieurs les bureaucrates, mais il contribue à leur contentement! Si le poêle est allumé, c'est apparemment qu'il fait froid officiellement, et, s'il fait froid administrativement, on a administrativement le droit de se chauffer.

On profite donc de ce droit en inaugurant son travail par un manège bien connu. L'employé commence par s'étendre les pieds devant la porte du poêle, puis c'est le tour des mains; après, le tour du dos, et ainsi vont les choses une bonne heure durant.

Ensuite, il est de toute nécessité qu'on bourre de nouveau le poêle, dont la flamme est plus précieuse que celle du feu des Vestales. Et, toute la journée, il se trouvera quelqu'un, depuis le commis d'ordre jusqu'au dernier des expéditionnaires, pour estimer que le poêle a besoin d'une bûche, excellent prétexte pour quitter sa place et justifier les pérégrinations les plus fantaisistes, même en présence de l'arrivée inattendue du chef de bureau. Celui-ci aurait bien envie de gronder un peu, mais le respect du poêle est si grand que l'honorable supérieur se borne tout au plus à risquer un : « Il fait bien chaud ici... »

Exclamation imprudente! A peine ces paroles ont-elles retenti, qu'un expéditionnaire facétieux s'empresse d'ouvrir les fenêtres toutes grandes, ce qui oblige le supérieur à battre en retraite. Mais le chef de bureau n'a pas plus tôt tourné les talons que le commis d'ordre réclame du garçon de bureau un nouvel appoint de rondins pour relever l'équilibre de la température et « travailler » le poêle!

Jadis, dans les établissements scolaires sérieux, le poêle était si bien tenu pour un fléau, qu'on n'y installait jamais d'appareil de chauffage. Pour ma part, j'ai fait mes études dans un collège ecclésiastique où l'on n'allumait jamais de feu. Nous vivons sous un autre régime aujourd'hui. Dans la plupart des collèges, le poêle est devenu une sorte d'institution. Que diraient les familles si elles apprenaient que leurs chers rejetons bravent l'hiver au milieu d'une température que n'embrase aucun calorifère! Comme les maîtres barbares seraient honnis!

Le poêle n'est pas seulement chargé de chauffer la salle d'études; il a encore d'autres destinations. Des pommes de terre, des marrons, du boudin blanc cuisent sur ses charbons; il lui arrive même, parfois, — ô horreur! — de prêter ses flancs de fonte rougie à des autodafés de classiques, parmi lesquels Corneille et Racine marient avec étonnement leurs flammes jumelles. Un jour, un pion de Louis-le-Grand eut la douleur de voir incinérer au milieu de ce bûcher, par des écoliers sans pitié, ses pauvres et uniques bottes!...

Oscar Havard.

# RECETTES DE LA SEMAINE

**Nettoyage des bicyclettes rouillées. — (Recette demandée.)**

Pour enlever les taches de rouille sur les parties nickelées d'une bicyclette, on commence par les enduire de graisse et on les laisse reposer ainsi pendant quelques jours. Puis on les frotte avec un linge imbibé d'alcali.

Si quelques taches avaient résisté à ce nettoyage, on pourrait les toucher d'une goutte d'acide chlorhydrique, que l'on a soin d'essuyer immédiatement. Ensuite laver et polir avec de la poudre à polir.

**Préservation contre la rouille. — (Recette demandée.)**

On nous recommande comme très sûr le procédé suivant pour protéger les bicyclettes contre la rouille et l'humidité.

Trempez votre bécane pendant quelques minutes dans une solution chaude de carbonate de potasse, vous pourrez ensuite l'exposer impunément à une atmosphère humide, — et l'effet de ce bain préservatif se fera sentir pendant, nous assure-t-on, plusieurs années.

**Préservation des peintures murales. — (Recette demandée).**

1er *Procédé*. — Faire fondre 300 grammes de cire jaune dans 1,000 grammes d'huile de lin siccative. Quand cette fusion est achevée, y ajouter, en remuant, 1,000 grammes de carbonate de plomb (blanc de plomb ou de céruse) en poudre, et laisser bouillir cinq minutes.

Cet enduit s'applique à chaud, extérieurement ou intérieurement, sur n'importe quelle matière. Il est bon d'en donner deux couches, à un jour d'intervalle.

2e *Procédé*. — Prendre une partie (en poids) de litharge (oxyde de plomb fondu) et treize parties de brique réduite en poudre très fine; les mélanger avec quantité suffisante d'huile de lin pour faire une pâte, dont on revêt la muraille à peindre.

3e *Procédé*. — Faire fondre, à feu doux, dix parties (en poids) de colophane (arcanson, résine blanche ou brai sec), et lorsqu'elle devient transparente et cesse d'augmenter de volume, y ajouter vingt parties d'huile d'olive. Après complète incorporation, passer au tamis de crin, et appliquer à chaud.

**Pattes de chiens « agravées ». — (Recette demandée.)**

Mélanger de la suie dans du vinaigre fort et, deux fois par jour, tremper les pattes du chien malade dans cette mixture.

Cette recette nous est fournie par un vieux chasseur qui en a expérimenté l'heureux effet.

**Remède contre la raideur des jambes. — (Recette demandée.)**

Après une marche excessive ou en terrain difficile, une certaine raideur parfois douloureuse peut se manifester.

On la guérit et on la prévient en prenant, après toute marche fatigante, un pédiluve (bain de pieds) d'eau chaude additionnée de sel gris. On le fait suivre de frictions à l'alcool, complémentées de frictions sèches.

**Contre les maux de dents.**

Nous avons déjà donné bien des remèdes contre les maux de dents. Mais les causes de cette douloureuse infirmité sont si variables, les effets en sont si divers selon les tempéraments ou les influences climatériques, que nous n'hésitons pas à allonger notre liste. Là où un remède ne réussit pas, un autre peut être efficace.

Celui-ci a été préconisé par le docteur Cabrol, médecin en chef des hôpitaux militaires, qui, fréquemment, y a rencontré des résultats décisifs et des guérisons définitives.

| | |
|---|---|
| Teinture de benjoin | 6 grammes. |
| Teinture d'iode | 1 — |
| Tannin | 0 gr. 50 |
| Chloroforme | 1 gramme. |
| Chlorhydrate de morphine | 0 gr. 25 |

Dès la première application, avec un peu de coton, on éprouve un soulagement; après la deuxième, calme réel; après la troisième, la douleur disparaît.

---

Nous serions heureux de connaître un procédé — s'il en existe — pour détacher l'or des tranches de livres, terni par l'eau de pluie. Merci d'avance à qui voudra bien nous en faire part.

*Le Directeur-Gérant* : HENRI GAUTIER. Sceaux. — Imp. Charaire et Cie

5 centimes le N° année courante. (10 centimes le N° années échues.) N° 1962 TRENTE-SIXIÈME ANNÉE. — 4 Novembre 1896.

# L'OUVRIER

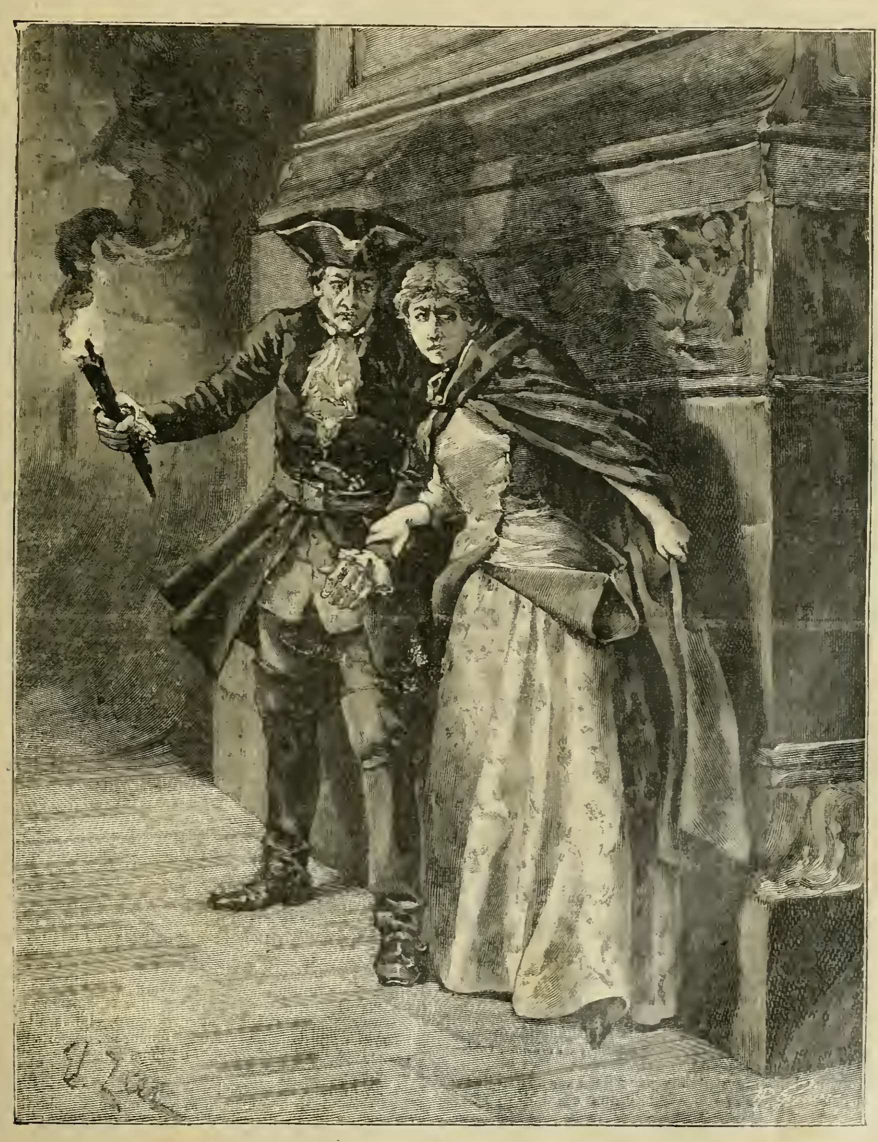
Journal illustré paraissant le Mercredi et le Samedi

ABONNEMENT D'UN AN : (104 numéros) France, Algérie et Belgique : 6 francs.

DIRECTION ET ADMINISTRATION : LIBRAIRIE BLÉRIOT, HENRI GAUTIER, successeur, 55, quai des Grands-Augustins, Paris.

ABONNEMENT D'UN AN (104 numéros) Colonies et Étranger (sauf la Belgique) : 7 francs.

## A L'ABORDAGE! PAR HENRY DE BRISAY



— N'as-tu rien entendu, demanda-t-elle à voix basse. (Voir page 426.)

# A L'ABORDAGE![1]

## GRAND ROMAN D'AVENTURES

PAR

**HENRY DE BRISAY**

TROISIÈME PARTIE

## CLAMORGAN CONTRE CLAMORGAN

### VII (*Suite.*)

Clamorgan redescendit ce qui restait de l'escalier en chancelant comme un homme ivre.

Quand il sentit le sol de la pagode sous ses pieds, il reprit un peu d'assurance, et promenant autour de lui des regards inquiets, il dit à sa sœur avec un tremblement :

— Tu as entendu... cette voix?...

— Mais certainement, je l'ai entendue, mais regarde-moi, me vois-tu troublée en quoi que ce soit. Penses-tu qu'il y a là quelque chose de surnaturel? Nous avons devant nous l'un de nos ennemis. Lequel? nous ne le savons pas. Lui nous connaît. Il vient de couper toute communication entre lui et nous, il est désormais inutile de chercher à le rejoindre. Seulement, comme il est bien évident que le personnage ne s'est pas emprisonné à perpétuité pour le beau plaisir de nous échapper, il est aussi évident qu'il a d'autres moyens de quitter le refuge aérien qu'il s'est choisi. Voilà la situation brièvement et nettement résumée, je crois... Dans ces conditions, il ne nous reste qu'une chose à faire : sortir d'ici au plus vite et trouver un autre abri...

— Mais où aller?

— Dans la forêt d'abord, nous verrons ensuite.

— Tu oublies donc que les hommes de sir James Stuart sont à notre poursuite?

— Je n'oublie rien, mais j'aime mieux affronter les ennemis de la forêt que ceux de la pagode. Quelque chose me dit que ceux-ci sont les plus dangereux.

— Nous ne pouvons cependant abandonner Maryvonne.

— Elle viendra avec nous.

— Et si elle refuse?

— Je saurai bien la contraindre.

— Allons, tu as réponse à tout et, ma parole d'honneur, c'est toi qui mériterais d'être le chef de la famille. Je viens d'avoir tout à l'heure un moment de défaillance...

— Bien excusable, mon cher Allan, car la vie que nous menons n'est guère propre à calmer les nerfs...

Diana s'arrêta brusquement et, saisissant son frère par le bras :

— N'as-tu rien entendu? demanda-t-elle à voix basse.

— Non, rien...

— Attends un peu... J'aurais juré que quelqu'un se glissait derrière nous à pas de velours.

— C'est le vent qui roule les feuilles mortes sur les dalles.

— Non, non... je t'assure...

Clamorgan éleva au-dessus de sa tête sa torche et la secoua à plusieurs reprises, mais ni lui ni sa sœur ne purent rien distinguer.

— Tu te seras trompée, dit Allan en reprenant sa route.

Diana ne répondit rien et suivit son frère, mais elle se retourna plusieurs fois comme si elle eût été poursuivie par un invisible ennemi.

Une dernière fois, Clamorgan, remarquant son manège, lui dit :

— Tu perds l'esprit, en vérité.

Hâtons-nous de dire que le bruit que Diana [illegible] entendu n'était pas imaginaire, mais il était tellement lég[illegible]llement subtil, qu'il fallait l'oreille exercée de l'Anglaise pour [illegible]percevoir.

Retournons un instant auprès de nos amis et rep[illegible]ions notre récit au point où nous l'avons laissé.

Nous avons entendu Mavourita laisser échapper le secret de son âme et, après un moment de révolte, nous avons vu Yodah se résigner à la volonté de Dieu.

Il rêva durant un long moment, les yeux fixés sur les étoiles. Peu à peu son beau visage se rassérénait comme ces ondes pures qu'un choc a troublées et qui reprennent leur placidité après quelques rides qui vont en s'effaçant graduellement.

Le fakir prit enfin la main de Mavourita et lui dit avec une grande douceur :

— Ma sœur ne m'a pas encore conté comment elle a retrouvé mon frère Guy.

La jeune Indienne remarqua que, pour la permière fois, en sa présence, Yodah ne disait pas : *notre* frère Guy.

La jeune fille donna tous les détails que nous connaissons déjà. Elle expliqua comment elle avait retrouvé Guy blessé dans la hutte en feuillage.

Quand le jeune homme avait repris connaissance, il avait eu une affreuse crise de désespoir. Cette femme pour laquelle il aurait donné sa vie et qui voulait lui prendre lâchement la sienne! Cette femme qui avait menti jusqu'au dernier moment pour accomplir plus sûrement son abominable forfait!

« A quoi bon vivre, maintenant? » pensait-il. Et le pauvre garçon continuait à revivre en pensée les heures si heureuses de la traversée; il se croyait par moments le jouet d'un rêve. Non! cela n'avait pas existé. Ou alors c'était une autre femme, ce n'était pas Diana! Mais une souffrance aiguë qui lui traversait la poitrine venait l'assurer bien vite de la réalité des faits et il tombait dans un morne abattement n'écoutant même pas les douces paroles de Mavourita qui s'efforçait de le consoler...

Par ses émissaires, la jeune Indienne avait connu les événements qui s'étaient passés au camp après son départ. Elle avait su la position critique des corsaires, le stratagème de Yodah et enfin le sanglant combat des Français, de Kerbraz et de Roëllo contre le bataillon de Samuel Farmer.

Elle avait d'abord songé à rejoindre les corsaires, mais elle avait dû bientôt renoncer à ce projet, car elle se serait sûrement heurtée aux colonnes anglaises qui lui barraient la route. La vaillante fille eut bientôt pris son parti. Comprenant qu'il fallait d'abord mettre son blessé en sûreté, elle pensa sur-le-champ au tombeau de Delhour dont elle connaissait merveilleusement les ruines.

Elle était arrivée sans encombre au vieux temple et là elle avait congédié tous ses hommes, ne gardant auprès d'elle que le seul Djin. Elle pensait avec raison que la présence d'une troupe nombreuse dans la pagode serait trop vite connue des Anglais.

Comme elle finissait son récit, Yodah lui demanda :

— Comment faisais-tu pour te procurer des provisions?

— Le petit Djin allait en acheter dans les villages voisins, répondit la jeune fille.

— Maintenant, dis-moi, comment va notre blessé, tu as dû examiner la plaie avec soin, quels symptômes as-tu remarqués?

— Hélas! répondit la jeune fille avec tristesse, il y a bien longtemps que Guy Roëllo serait guéri, car je panse sa blessure avec ce baume de Sidelra dont tu m'as donné le secret et dont tu connais les vertus, mais le désespoir qui le ronge retarde constamment la guérison. De plus, dans son sommeil toujours agité, il déplace souvent ses bandages et ce soir même la blessure s'est rouverte.

— Mais alors, ma pauvre Mavourita, tu crois qu'il songe toujours à cette odieuse femme?

— Oh! il ne l'aime plus! dit vivement l'Indienne.

— Oui, mais il y pense toujours, dit Yodah.

Il ajouta au bout d'un instant :

— Qu'espères-tu alors, pauvre fille?

Mavourita baissa le front sans répliquer.

— Maintenant, à mon tour de te mettre au courant des derniers événements. Ma présence ici a dû te sembler inexplicable.

— Rien de toi ne m'étonne, répondit Mavourita, tu peux ce que tu veux, tu es le maître.

— Tu n'as même pas la curiosité de savoir pourquoi Allan Clamorgan et Diana se sont réfugiés ici.

— C'est toi sans doute qui, en les poursuivant, les a forcés à se cacher dans le vieux temple.

— Ils ignorent ma présence ici.

— Alors je ne comprends plus.

— Clamorgan et sa sœur se sont réfugiés au tombeau de Delhour pour mettre à l'abri une prisonnière qu'ils ont faite.

— Une prisonnière?

— Oui, une femme et que tu connais...

— Moi?

— Oui, certes, et que tu aimes.

— Son nom? demanda l'Indienne avec une angoisse qui faisait trembler sa voix.

— Maryvonne!

— Mais ils vont la tuer! s'écria la pauvre fille avec épouvante.

— Rassure-toi. Si les deux misérables avaient eu l'intention de faire disparaître Maryvonne en ce moment, elle serait déjà morte. Ils la gardent dans je ne sais quel ténébreux dessein.

— Alors Maryvonne est près de nous?

— Sans doute.

— Mais il faut la sauver!

— J'étais venu ici pour cela et c'est en la cherchant que je vous ai trouvés... Chut! continua le fakir en baissant la voix et en

1. Voir l'*Ouvrier* depuis le 1er août 1896.

prêtant l'oreille, il me semble qu'on marche dans le temple.

Il s'élança dans l'escalier de la tourelle et, arrivé au milieu à peu près des degrés, chercha à tâtons le long du mur.

— Bon, murmura-t-il, je le tiens.

La main avait rencontré le haut d'un fort bambou qui paraissait entrer dans les marches de pierre.

A ce moment, Clamorgan et Diana venaient de s'arrêter au pied de la tourelle. C'est alors que le fakir avait apostrophé l'Anglais si rudement. Quand il vit qu'ils commençaient à monter, Yodah pesa de toutes ses forces sur le bambou, et une partie de l'escalier s'effondra.

Malheureusement, la machine avait agi trop tôt et les deux misérables étaient encore une fois sauvés.

Le fakir n'avait réussi qu'à creuser un abîme infranchissable entre lui et les deux Anglais. Mais il avait rêvé mieux.

Quand il entendit Diana et Clamorgan s'éloigner, il n'eut plus qu'une pensée : les suivre afin de découvrir la retraite où ils avaient caché la malheureuse Maryvonne.

Mais sa manœuvre avait tourné contre lui, car la route était coupée maintenant.

Il remonta en courant le reste de l'escalier et dit à Mavourita.

— Ne bouge pas avant mon retour.

Bien, frère.

— Si, par hasard, il m'arrivait malheur, tu connais le second escalier qui descend dans le temple ?

— Oui, frère.

— Tu le prendrais pour te sauver avec Guy, car par ici l'escalier est effondré.

— C'est donc ce bruit que j'ai entendu il n'y a qu'un instant?

— Oui. Maintenant adieu.

Il posa ses lèvres sur le front de la jeune fille ; puis, suivant la galerie qui régnait en arrière des statues de Bouddha, il arriva bientôt à une ouverture qui donnait sur un nouvel escalier. Il s'y engagea sans hésiter.

Une minute après, il était dans le temple et c'était lui que Diana avait entendu.

Il avait bien remarqué que la jeune fille se détournait; aussi pour ne plus éveiller son attention, Yodah, s'enlevant sur les poignets avec une force incroyable, continua son chemin en se glissant le long de la corniche qui, à hauteur d'homme, soutenait des bas reliefs religieux qui couraient tout le long de la muraille.

Tout à coup, Yodah vit les deux Anglais s'arrêter un instant puis disparaître subitement comme si la terre les eût engloutis.

Mais cette disparition ne parut pas surprendre l'Hindou qui murmura :

— Ils descendent au temple de Myhassor.

Il abandonna aussitôt sa route aérienne, sauta sans bruit sur le sol et, sans hésiter, gagna rapidement l'endroit où les deux Anglais avaient disparu. Il tâta avec ses pieds nus et trouva bientôt les bords d'une ouverture assez grande pour livrer passage à un homme. Il se laissa glisser et ses pieds rencontrèrent bientôt un sol en pente qui s'enfonçait assez rapidement.

Après deux minutes de marche, il aperçut dans le lointain la torche de Clamorgan qui brillait faiblement dans l'air plus lourd.

— Cette fois-ci, murmura le fakir avec un terrible accent de menace, tu ne m'échapperas pas, Anglais maudit.

Il porta la main à sa ceinture, puis s'arrêta net comme frappé de la foudre.

Yodah n'avait plus son poignard...

Le vengeur était désarmé.

## VIII

### DÉSESPOIR

Il avait été convenu avec Roëllo, avant son départ, que, de toute façon, Kerbraz attendrait son retour, on lui laisserait les indications nécessaires pour le retrouver facilement, si quelque colonne anglaise le forçait à abandonner la position où il se trouvait.

Quand le corsaire, accompagné de Sélim, fut parti, quand Yodah eut quitté le camp à son tour après avoir pansé Louis Kerbraz dont la blessure n'était heureusement pas grave, Kerbraz, après avoir veillé au salut de la petit troupe qui lui restait, tint une sorte de conseil de guerre auquel il appela le Hollandais, Roch Arvor et Toussaint Joël qui commençait à se traîner.

— Mes amis, leur dit-il, la situation n'est pas brillante et, après avoir examiné avec soin l'endroit où nous nous trouvons, je vous dirai en plus que nous sommes mal placés en cas d'attaque. Derrière nous, nous avons un ruisseau profond qui est une fâcheuse ligne de retraite, sur nos flancs nous sommes absolument découverts, et il n'y a guère que sur notre front que nous pourrions soutenir avec succès un combat assez vigoureux. Dans ces conditions et, étant donné que Roëllo ne sera pas de retour avant une dizaine de jours, en mettant les choses au mieux, je vous demande si nous ne devrions pas choisir un campement plus abrité et plus facile à défendre ? Parlez, vous d'abord, vieux diable, dit-il au Hollandais.

— La chose importante pour nous, mon capitaine, n'est-il pas vrai, dit Wouvermann, c'est de rallier Roëllo le plus rapidement possible. Vous êtes de mon avis ? Bon. Eh bien ! nous serons toujours mieux ici qu'ailleurs et je suis persuadé que les Anglais, après le désastre d'Angotka et l'incendie de la jungle, ne se risqueront pas en rase campagne sans des effectifs considérables qu'ils mettront un certain temps à rassembler.

— Donc votre avis est que nous restions ici ?

— Absolument.

— Bien. A ton tour, Roch, parle.

— Il faut parler, mon capitaine ? demanda l'honnête second qui sentait une sueur froide qui lui coulait dans le dos.

— Mais oui. Tu as bien entendu le vieux diable ; il a donné son avis, à ton tour de donner le tien.

L'angoisse de Roch Arvor augmenta. Comment faire ? Il était de l'avis du Hollandais, mais jamais il n'oserait contrecarrer son capitaine. La situation était critique, et le vieux marin aurait mieux aimé affronter le feu de vingt caronades que de continuer cette conversation qui prenait décidément, pour lui mauvaise tournure.

— Vous savez, capitaine, essaya-t-il, parler n'est pas mon fort et tout ce que vous ferez sera bien fait.

— Mais, animal, tu as pourtant une opinion...

— Eh ! eh !

— Faut-il rester ici ?

— Dame !...

— Faut-il nous en aller ?

— Ma foi...

— Mais, triple brute, sais-tu bien que je finirais par te rompre les os si tu continuais longtemps pareille antienne.

— Capitaine, alors promettez-moi que vous ne vous mettrez pas en colère si je dis ce que je pense.

— Mais, malheureux, voilà dix minutes que je ne te demande pas autre chose.

— Vous promettez de ne pas vous fâcher ?

— Mais oui.

— Eh bien ! capitaine, je suis de l'avis de Wouvermann; je crois que si nous restons ici, nous serons mieux qu'ailleurs. D'abord parce que si nous sommes vus, nous voyons aussi de notre côté, et quant au ruisseau, il ne m'inquiète guère, j'ai été le visiter tout à l'heure : il y a un gué, où cinq hommes peuvent passer de front. Tout notre monde sera à l'abri avant que l'ennemi ait pu nous envoyer une seule décharge.

Tout cela fut débité d'une haleine et, quand il eut fini, Roch Arvor respira bruyamment.

Kerbraz avait écouté, sans pouvoir placer un mot, le discours de son lieutenant; mais, quand il eut cessé de parler, sa colère éclata, terrible.

— Eh ! failli chien, dit-il, tu te mêles de trancher du grand général ! Voyez-vous ce beau museau qui n'a jamais quitté le pont de son brick et qui veut raisonner guerre et bataille comme le grand Frédéric en personne ! Il faut que tu sois bête comme un pingouin pour ne pas comprendre que lorsque ton capitaine a parlé, tu n'as qu'à te taire.

— Mais, mon capitaine, c'est vous qui...

— Tais-toi, malheureux.

— Cependant, vous aviez promis...

— Quoi... qu'est-ce que j'avais promis ? fit Kerbraz, rouge comme un coq et roulant des yeux furibonds.

— Vous aviez promis de ne pas vous mettre en colère.

Kerbraz devint violet.

— Je suis en colère ! écumait-il, non, mais je vous en prie, regardez un peu cet âne bâté qui dit que je suis en colère. Répète-le donc un peu que je suis en colère !

Et Kerbraz ayant pris Roch à la cravate le secouait comme un prunier au temps des fruits mûrs.

— Mais, sapristi ! mon capitaine, dit le Hollandais en venant au secours du vieux marin ! vous étranglez mon ami Roch.

— Je suis en colère, ah ! je suis en colère, répétait le corsaire.

— Il est certain, dit avec flegme le vieux Peter, que vous n'êtes pas en colère le moins du monde, mais je me demande comment vous seriez si vous étiez en fureur.

Cette simple observation changea le cours des idées de Kerbraz qui éclata de [illegible] et lâcha l'infortuné Roch Arvor à moitié suffoqué.

Le Hollan[illegible] et Toussaint riaient aussi de bon cœur, bien que les braves [illegible] eussent guère envie de rire.

Quant à Roch, il voulut se mettre à l'unisson, mais son cou lui faisait très mal, et il ne put que produire une épouvantable grimace.

— A ton tour, maintenant, vieux Toussaint, dit Kerbraz quand l'hilarité fut un peu calmée.

Toussaint toussa, cracha et dit d'un ton sentencieux :

— Pour moi, m'est avis que notre capitaine a dit d'attendre en cet endroit, grand saint Eloi, et que les autres feront ce qu'ils voudront, saint Léon, mais que pour moi je resterai au mouillage

qu'il a fixé, sainte Félicité, jusqu'à ce qu'il revienne, sainte Sébastienne.

— Allons! voilà qui tranche la difficulté, dit Kerbraz avec bonne humeur; comme nous ne voudrons pas laisser tout seul un vieux brave tel que toi, nous resterons aussi. D'ailleurs, vous êtes tous contre moi et la majorité ici doit avoir force de loi aussi bien qu'au parlement.

Kerbraz, à la suite de ce conseil mémorable, conserva donc la position où il se trouvait à l'issue du combat avec les Anglais; mais, en chef prudent, il fit doubler les postes avancés et, de peur de surprise, il commandait des rondes incessantes. Comme il avait dans la personne des Indiens de merveilleux batteurs d'estrade, il n'y avait guère de surprise à craindre.

Pendant une douzaine de jours, la vie s'écoula, monotone. Louis se remettait doucement, mais rien ne pouvait vaincre sa mélancolie. Il croyait bien Maryvonne à tout jamais perdue pour lui. Kerbraz et le Hollandais passaient leur temps à se quereller sur les sujets les plus futiles et, malgré toutes les recommandations du corsaire, Toussaint Joël poussait des pointes hardies dans toutes les directions pour voir s'il n'apercevrait pas au bout d'un sentier la silhouette de son cher capitaine.

Un matin qu'il avait encore été plus loin que d'habitude, le vieux timonier aperçut un Européen qui s'avançait dans la direction du camp en se dandinant gracieusement et avec autant d'insouciance que s'il eût été sur la place du Carrousel, au lieu de traverser l'une des parties les plus sauvages et les plus redoutées de la jungle.

L'étrange personnage, vêtu richement et de couleurs voyantes, était suivi de deux serviteurs indigènes dont l'un l'abritait des ardeurs du soleil au moyen d'un immense parasol.

— Bon, bon, se dit Toussaint qui s'était jeté dans la brousse, voilà certainement un Anglais en promenade qui ne se doute pas de la plaisanterie que je lui réserve. Avance, mon bonhomme, avance encore un peu, on va rire un brin.

Du même pas indolent, le voyageur s'avançait dans la direction du camp français et Toussaint combinait son plan d'attaque.

Depuis qu'il était remis de sa blessure, le vieux marin émerveillé des prodigieux tours d'adresse accomplis par les Indiens avec leur lasso, avait pris des leçons avec les plus habiles d'entre eux et il était rapidement devenu, grâce à son coup d'œil et à son solide poignet, d'une assez jolie force.

— Tout va bien, pensait-il, mon Anglais va venir à portée et je vais le cueillir comme une fleur — Toussaint à ses heures était plein de poésie — seulement c'est le parasol qui me dérange. Comment diable le débarrasser de cet engin gênant?

Le vieux marin rêva un instant.

Tout à coup sa physionomie s'illumina.

Il avait trouvé son moyen.

Toussaint Joël avait pour principe qu'il ne faut jamais perdre son temps, aussi avait-il entrecoupé les leçons de lasso avec des études approfondies sur les cris des oiseaux et des animaux.

Il s'enfonça donc dans la brousse et il imita avec une rare perfection le cri du singe noir, ce ravissant animal que les chasseurs anglais prisaient fort.

Son attente ne fut pas trompée.

Le voyageur fit un signe. L'homme au parasol s'écarta et, tandis que l'Anglais prenait son fusil des mains du deuxième serviteur, Toussaint remarqua que sa future victime avait le visage couvert d'une gaze transparente qui le protégeait tant bien que mal contre les piqûres des moustiques.

— Ah! mon gaillard, cette fois je te tiens, murmura Joël. On ne dira plus au camp que je suis un vieux bon à rien.

Tout en monologuant, le bonhomme avait déroulé son lacet qu'il portait autour des reins et, choisissant son endroit, il attendait de pied ferme l'Anglais supposé.

Celui-ci venait sans défiance, le nez en l'air cherchant dans les hautes branches d'un palmier où pouvait bien être le quadrumane dont il avait entendu les cris.

Pour la seconde fois, Toussaint, qui ne perdait pas son gibier de vue, modula avec un étonnant dilettantisme l'appel du singe noir à sa compagne.

L'homme approchait toujours.

— Attention, murmura Toussaint, ne faisons pas honte à nos maîtres.

Il balançait son lacet.

Le voyageur fit dix pas encore.

Derrière lui les deux serviteurs semblaient en e[illegible] [illegible]vant le palmier où le singe toujours invisible se tenait [illegible] obstinément caché.

— Pousse! cria Toussaint par une vieille habitude de [illegible].

Le cordon s'échappa en sifflant et vint garrotter l'infortuné voyageur qui lâcha son fusil en appelant ses serviteurs à l'aide. Mais un coup de pistolet partit des buissons qui suffit à mettre les deux Hindous en fuite.

Alors Toussaint donna une violente secousse et le prisonnier tomba par terre.

D'un bond, le vieux marin fut sur sa victime.

— Rends-toi, sale Anglais, disait-il, ou sinon je te saigne comme un poulet.

Et le malheureux, toujours à plat ventre, sentait sur sa nuque le froid d'un couteau.

— Rends-toi, répétait Joël, ou j'enfonce.

— Mille millions de canebières, gémit l'infortuné, vous n'allez cependant pas me juguler tout vif, mon pitchoum!

— Un Français! murmura Joël hébété.

— Un Français de Marseille, hé donc! rectifia le prisonnier

— Ah çà! je rêve...

— En voilà une façon de prendre les gens à la ligne, c'est indécent!

— Parbleu! voilà une voix que je connais, pensa Toussaint tout à fait désorienté.

— Allons, mon camarade, reprenait le vaincu, laissez-moi souffler, que diable! nous causerons ensuite, mais vous êtes très lourd, mon garçon, et je ne suis pas du tout à mon aise.

— Non, non, je rêve, répétait le vieux, c'est impossible!

— Ah! mais, ah! mais, j'aime bien qu'on plaisante, mais je vais me fâcher tout de même, foi de Lacaussade.

Toussaint eut un cri. D'un effort, il retourna le malheureux et lui arracha le voile de gaze qui lui couvrait la figure.

A la vue de son prisonnier, il recula avec une expression de réelle terreur dans les yeux. On aurait dit qu'il venait de voir le diable.

— Marius! mon Marius! bégayait-il...

— Bouffre! disait l'autre en se mettant sur ses pieds, voilà que j'ai des connaissances dans ce pays de sauvages, à présent!

Mais, quand il se fut mis sur ses pieds, il se secoua un peu et ses regards se portèrent sur Joël.

— Té, mon bon, dit-il en ouvrant les bras... est-ce que j'ai la digue-digue, c'est-y toi, ou ton fantôme, mon matelot?

Pour toute réponse, le vieux timonier courut étreindre son frère d'armes, qui lui rendit avec usure ses embrassades.

*(La suite au prochain numéro.)* HENRY DE BRISAY.

---

## C'EST AUJOURD'HUI



---

# LE MARIAGE DU DÉPUTÉ[1]

PAR

JEANNE DE LIAS

XXIV *(Suite.)*

— Oui, seul..... J'étais en train de faire des comptes, mais ma vue se trouble et je n'y comprends plus rien! Elles sont toujours avec elle... là-haut, dans sa chambre d'où elle ne veut plus sortir. Ah! mon pauvre ami, que je suis malheureux! Et la voix du père se brisa dans un sanglot.

— Si c'est le mariage de M. Saint-Aubain qui a désolé votre fille, réjouissez-vous, mon cher ami, car ce mariage était une pure fable.

— Vous dites?...

— Le curé retira de son bréviaire la dépêche de Jacques et l'étala sous les yeux de M. Audibert.

— Mon Dieu! s'écria l'excellent homme en joignant les mains, que je suis heureux! Cela va sauver ma petite Gabrielle et lui ôter ses idées de couvent!

— Gardez-vous de lui rien dire encore, reprit vivement le curé. Il faut réfléchir et attendre : Vous d'abord, mon ami, seriez-vous disposé maintenant à la donner en mariage à M. Saint-Aubain?

— Moi, moi... je ne sais pas... Cet homme qui s'est présenté contre moi, qui m'a fait échouer aux élections, qui m'a diffamé, et surtout qui empêche à tout jamais le transfert du chef-lieu de

1. Voir l'*Ouvrier* depuis le 29 juillet 1896.

canton! Mais je suis père et je ne veux pas laisser mourir mon enfant...

— Oui, vous êtes père, bon père et de plus excellent homme. M. Saint-Aubin n'a jamais dit un seul mot contre vous, je vous l'affirme; et quant à l'affaire du chef-lieu de canton, je le crois plutôt de votre bord, mais peu importe! Vous surmonteriez à cette heure toutes les préventions pour lui accorder votre fille. Mais lui, Saint-Aubin, comment vous dire cela?... Vous avez rompu avec lui, vous l'avez congédié, vous lui avez enlevé tout espoir! .. Le cœur des hommes change, surtout dans ce Paris de perdition... Si son prétendu mariage avec Mme Rousselin n'est qu'une fable, peut-être a-t-il jeté les yeux sur une autre personne.

Le visage de M. Audibert que la joie éclairait tout à l'heure s'était rembruni. Il baissait la tête, anxieux de nouveau...

Le curé parlait avec animation. Dans un des gestes expressifs dont il avait l'habitude, il laissa même tomber son bréviaire. M. Audibert le ramassa et le posa sur la table, distraitement.

— Oui, mon cher ami, poursuivait-il, il est plus prudent de ne rien dire encore à notre chère enfant. M. Saint-Aubain sera là après-demain. Je le verrai au plus tôt, et je saurai ce qu'il pense.

Ils en étaient là de leur conversation, lorsqu'ils entendirent dans le vestibule des chuchotements et des pas légers.

— Ce sont elles qui descendent; plus un mot, dit M. Audibert.

C'étaient, en effet, Marthe et Blanche, et Gabrielle entre elles deux, pâle comme la cire. Elles l'avaient contrainte affectueusement de sortir de sa chambre et de descendre pour prendre un peu de mouvement et de distraction.

Elles ignoraient toutes trois la présence du curé de Sarrantis. A sa manière de les saluer et de s'enquérir de leurs nouvelles, Marthe pressentit qu'il y avait quelque chose de particulier.

Gabrielle, comme les cœurs brisés qui ne veulent pas de consolation, regardait vaguement devant elle, répondant d'une voix blanche à ce qu'on lui disait. Le curé, sans faire aucune allusion à sa peine intime, la fit asseoir près de lui, s'informa d'elle paternellement, lui disant de ces paroles qui, par elles-mêmes, ne sont rien, mais où la compassion et la charité ont mis leur accent, et qui font du bien aux âmes meurtries.

Gabrielle l'écoutait, répondant à peine, d'un air indifférent à tout, et le bon curé souffrait plus qu'il n'aurait su l'exprimer de ne pouvoir annoncer la nouvelle heureuse qui aurait ramené la joie dans le cœur et sur le front de la chère enfant!

La contrainte qu'il s'imposait lui était si pénible que, ne voyant d'ailleurs aucun moyen de parler à Marthe en particulier, il abrégea sa visite et sortit bientôt accompagné de M. Audibert, lequel, selon l'habitude de la campagne, voulut aller le reconduire un bout de chemin.

Marthe alla chercher alors la corbeille à ouvrage pleine à déborder et la déposa au milieu de la table. Il y avait là pour les vaillantes petites mains des trois sœurs de quoi s'occuper plusieurs mois, linge de maison à réparer, vêtements de pauvres commencés, et parmi tous ces travaux austères, quelques petits ouvrages de récréation et de luxe modeste, broderie, crochet et même une bande de tapisserie à demi faite, mais où l'on ne voyait pas des oiseaux, des papillons et des feuilles d'automne conter de ces choses charmantes et dangereuses que, seules, entendent les femmes oisives.

Marthe, d'un air de sollicitude inquiète, et avec un encouragement muet à se distraire de la tristesse par le travail, tendit à Gabrielle une légère dentelle destinée à une garniture d'autel. Silencieusement, la jeune fille prit le crochet et le fil fin, mais elle faisait aller le crochet mollement entre ses doigts, sans cette hâte pleine de grâce et d'entrain que les femmes apportent d'ordinaire dans la confection de ces petits ouvrages. On voyait qu'elle n'y trouvait ni diversion, ni goût.

Bientôt même, elle le posa sur la table, se leva de sa chaise et alla jusqu'à la fenêtre ouverte qui donnait sur le jardin.

— Veux-tu que nous nous promenions un peu? demanda Blanche, toujours prête, comme son aînée, à saisir tout ce qui pouvait distraire leur pauvre jeune sœur.

— Cela m'est égal, dit Gabrielle indifféremment, et elle revint vers sa chaise, changeant de place sans raison, comme le malade qui se fait transporter d'un lit sur un autre, dans son malaise douloureux.

Mais elle avisa, en passant, à terre, contre l'un des pieds massifs de la grande table, un petit papier bleu. Elle se baissa pour le ramasser, sans savoir pourquoi, et, machinalement, elle regarda ce que c'était...

Alors, une commotion étrange se fit en elle. Les couleurs de la vie remontèrent à ses joues, une flamme d'exaltation passa dans son regard. Elle fit un signe de croix, comme dans un élan de grande reconnaissance vers le ciel; puis, joignant les mains :

— Ah! Jacques! dit-elle d'une voix vibrante, Jacques, mon fiancé, comment avais-je pu douter de lui?

Marthe poussa un cri de terreur indicible, Blanche s'élança vers Gabrielle; toutes les deux eurent, pendant un instant, l'horreur de penser qu'elle devenait folle. Mais Gabrielle, avec un beau sourire heureux, leur tendit la dépêche adressée au notaire Morancey et que le curé de Sarrantis et M. Audibert, au cours de leur conversation animée, avaient laissée tomber à terre...

Marthe et Blanche serraient l'enfant dans leurs bras, mais Marthe lui prêchait d'être raisonnable, de ne pas se laisser aller à d'imprudentes espérances...

« Jacques n'épousait pas Mme Rousselin; c'était beaucoup sans doute, et Marthe se sentait heureuse de retrouver fidèle à lui-même cet homme à qui déjà elle avait donné une affection de sœur... Cela veut-il dire que les projets anciens vont se renouer? Oh! garde-toi de l'espérer trop vite. Tu sais bien quels motifs ont porté notre père à rompre le mariage décidé. Ces motifs subsistent encore tout entiers...

— Oh! Marthe, il n'est pas encore question de cela! Il me suffit, pour être heureuse et consolée, de savoir que Jacques n'a pas changé et qu'il m'aime toujours.

M. Saint-Aubain peut se trouver blessé du refus de notre père,... ajoutait Marthe timidement. Elle n'osait pas dire : Nous ne sommes pas encore d'ailleurs sûres de sa constance, mais au fond d'elle-même elle le pensait: et, tremblante devant la joie de sa sœur qui, déjà, avec la mobilité d'impressions de la jeunesse, avait repris, en celui qu'elle aimait, toute sa confiance sereine, Mlle Marthe attendait les événements et se confiait en Dieu!

## XXV

### SAINT-LANDRY, CHEF-LIEU DE CANTON!

Deux jours après, à l'aube, le facteur déjà blanc de la poussière des chemins, et songeant allègrement à la soupe substantielle et au verre de vin qu'il allait trouver comme d'habitude à la ferme de Saint-Landry, apporta, pour M. Audibert, un large pli émanant de la préfecture. Mariette, la bonne, à qui ce pli officiel donnait beaucoup à penser, se hâta de l'apporter à son maître dans le parc où il s'amusait à jardiner un peu à la faveur de la fraîcheur du matin.

M. Audibert posa sa bêche, s'essuya les mains à son pantalon de toile, mit ses lunettes et chercha, au fond de sa poche, le petit canif qui lui servait à ouvrir ses lettres. Il fendit méthodiquement le haut de l'enveloppe, déploya le papier et commença à lire...

Mais, soudain, il passa la main sur ses yeux, comme si un éblouissement le prenait, et il dut, pour ne pas tomber, s'accrocher des deux bras à un arbre, auprès duquel heureusement il se trouvait. Heureusement aussi, la curiosité et le désir de perdre quelques minutes avaient retenu la servante à peu de distance dans le verger. Elle s'élança vers son maître en criant :

—Monsieur se trouve mal!

— Non, Mariette, au contraire... C'est, c'est... le chef-lieu de canton!...

Et M. Audibert, défaillant, balbutiant et triomphant, montrait à la bonne, instinctivement, comme il eût voulu le montrer à la terre entière, l'avis préfectoral l'avertissant que le rêve de sa vie était réalisé.

Oui, au bout de tant d'années, au bout de tant de désirs et de tant de démarches, alors que tout espoir était perdu et que M. Audibert, retiré sous sa tente, avait, de découragement, abandonné la lutte, cette nouvelle surgissait là sur ce papier préfectoral où l'on informait M. le maire de Saint-Landry que, d'après le rapport présenté et les renseignements fournis par l'honorable député de l'arrondissement...

— L'honorable député de l'arrondissement... quoi! ce Jacques Saint-Aubain que M. Audibert accusait d'être l'irréconciliable adversaire du transfert!... Si la tête carrée de M. Audibert ne déménagea pas ce matin-là, c'est que, parole d'honneur! elle était solide.

« L'honorable député de l'arrondissement... Ah! oui, honorable malgré tout, et généreux et intelligent, puisqu'il avait fait cela!... Mais encore une fois, était-ce possible? Et M. Audibert demeurait planté au pied de son arbre, les bras ballants, semblant demander à Mariette le mot de cette énigme.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Jacques s'éveillait à cette heure dans le grand lit de campagne de sa vieille maison de Préchan. Il était arrivé de la veille au soir et avait déjà vu Delprat et Morancey qui s'étaient attardés à causer avec lui jusqu'à minuit bien passé. Il savait maintenant, dans ses plus petits détails, l'histoire incroyable du formidable canard qui avait été lancé à son sujet dans la chère vallée. A plusieurs reprises, il avait répété à ses deux amis que cette histoire absurde n'avait eu d'autre fondement que des visites d'affaires et de politesse rendues par lui à Mme Rousselin et à sa mère. Il était trop galant homme pour laisser rien soupçonner de ce que sa dernière entrevue avec Mme Benoisit lui avait révélé si clairement. Mais, au fond de son cœur, il ne pouvait s'empêcher d'accuser la vieille dame d'avoir plus ou moins, par ses illusions si peu fondées, donné naissance au ridicule et fatal racontar dont sa fille avait été victime et dont, lui, Jacques, se sentait nerveusement irrité.

Mais cela lui était doux tout de même que le faux bruit, venu aux oreilles de Gabrielle, eût si bien fait éclater sa fidèle tendresse, et il se sentait tout heureux à la pensée qu'il allait pouvoir la consoler..

Sans doute, mais de quelle manière s'y prendre pour voir Gabrielle ou lui faire parvenir un message? Le parti le plus convenable et le meilleur serait de s'adresser à la sœur aînée. Mais encore, comment faire? Il ne pouvait absolument se présenter à la ferme de Saint-Landry après le congé reçu de la part de M. Audibert. Ecrire à Marthe présentait encore des difficultés : la lettre pouvait tomber entre les mains de son père qui trouverait le procédé fort mauvais... Le notaire et le docteur, exclus comme lui de la maison Audibert, ne pouvaient lui servir d'ambassadeurs... et cette chose si simple devenait en somme fort compliquée.

(*La suite au prochain numéro.*) JEANNE DE LIAS.

# NOS GRANDS PATRONS

ACTES ET LÉGENDES

Par George de Céli.

LA CONVERSION DE SAINT HUBERT. — LA FORÊT DES ARDENNES ET LE CERF CRUCIFÈRE. — LAMBERT, ÉVÊQUE DE MAËSTRICH. — PÉPIN D'HÉRISTAL ET LA BELLE ALPAÏDE. — LA GUÉRISON DE LA RAGE PAR SAINT HUBERT ET LES SIENS JUSQU'AU XIXe SIÈCLE. — LA RÉFORME ECCLÉSIASTIQUE A MILAN AU XVIe SIÈCLE. — LA PESTE DE MILAN. — UN BANQUET SINGULIER. — RENÉ, RE-NÉ. — SAINT EUGÈNE A TOLÈDE ET A DEUIL. — SAINTE ÉLISABETH DE HONGRIE, MONTALEMBERT ET Mlle FAURE. — LE CILICE D'UNE REINE. — LA SUIVANTE QUI TIRE LES PIEDS DU LANDGRAVE. — LE MIRACLE DES ROSES. — PRINCESSE ERRANTE. — LA RECONNAISSANCE DU PEUPLE. — UNE PATRICIENNE ROMAINE. — VALÉRIEN ET TIBURCE. — LE PREMIER APÔTRE.

Saint *Hubert*, patron des chasseurs, était fils de Bertrand, duc d'Aquitaine. Les vexations que le maire du palais Ebroïn prodiguait aux grands vassaux l'obligèrent à se réfugier près de Pépin d'Héristal, duc d'Austrasie, qui avait sa cour à Jupille. Il épousa peu après la belle Florivine ou Floribane, fille de Dagobert, comte de Louvain, et eut un fils, qui devait être évêque de Liège comme son père.

Hubert d'Aquitaine était alors un seigneur de piété fort médiocre. Son plus grand plaisir était la chasse : il s'y livrait même les jours de fête carillonnée. Un jour de Noël, découplant ses chiens dans cette forêt des Ardennes, où Shakespeare devait égarer plus tard les personnages de ses comédies féeriques, Hubert vit tout à coup paraître devant lui un cerf de grande taille qui portait une croix lumineuse sur ses andouillers. En même temps, une voix disait : « Quitte ces vains plaisirs; va trouver mon serviteur Lambert et fais pénitence. Sinon, ton âme est perdue. » Le bon chasseur se prosterna et promit d'obéir.

Lambert, évêque de Maëstrich, était un personnage considérable par sa science et ses vertus. C'est l'un des patrons de la Belgique, où le douze centième anniversaire de son martyre a été célébré en septembre dernier, avec une pompe extraordinaire. De maison royale, comme Hubert, qu'il connaissait pour l'avoir vu à la cour de Pépin, il avait été, comme lui, persécuté par Ebroïn. L'évêque de Maëstrich accueillit avec joie le fils des ducs d'Aquitaine pénitent, dépouillé du baudrier d'or de chevalier, et le fit instruire dans la foi au monastère de Stavelot.

Peu après, eut lieu la mort tragique de saint Lambert. Pépin d'Austrasie avait répudié sa femme, Plectrude, et épousé la belle Alpaïde, qui fut mère de Charles-Martel. Ce second mariage, autorisé par la coutume franque, ne pouvait être admis par l'Eglise. L'évêque somma le duc d'Austrasie de reprendre sa première femme, sous peine d'excommunication. Alpaïde, irritée, le fit assassiner.

Hubert, dont la réputation de vertu avait franchi les murailles du monastère, fut élu d'une commune voix pour succéder au martyr. Il refusa d'abord, par humilité, et les Légendaires rapportent qu'il céda seulement lorsqu'un ange vint lui présenter une étole merveilleuse, de soie brochée d'or.

Le nouvel évêque continua avec la même intrépidité et plus de bonheur près de Pépin les remontrances de saint Lambert. Le duc d'Austrasie reprit sa femme légitime, et Alpaïde se retira dans un couvent.

Par ses prédications, saint Hubert acheva de convertir au catholicisme la Toxandrie, le Brabant et les Ardennes. Il fut le véritable fondateur de Liège, alors simple bourgade du nom de Leggia; il y bâtit des églises et des monastères et y fit porter les reliques de saint Lambert, objets de pèlerinages qui augmentèrent promptement l'importance de la ville.

Des miracles qu'il accomplissait, le plus connu est la guérison de la rage. Après lui, les moines de l'abbaye de Saint-Hubert (ancienne abbaye d'Andaine, qui prit son nom lorsque son corps y fut transporté), continuèrent ces guérisons au moyen de l'étole miraculeuse dont nous avons parlé. Une légère incision était faite au front du malade; on y plaçait une parcelle de l'étole, qu'on maintenait par un bandeau. Le malade faisait une neuvaine et se soumettait à diverses pratiques, dont quelques-unes ont, du reste, un caractère médical. L'une des plus singulières était qu'il ne fallait pas peigner ses cheveux pendant quarante jours. L'étole de saint Lambert, morcelée à l'infini, se maintenait toujours entière.

Les descendants de saint Hubert avaient aussi le privilège de guérir de la rage. Il y avait encore en France, à la fin du siècle dernier, une famille de gentilshommes de l'Artois, du nom de Reynier, à laquelle appartenait le château de la Thure, dans le Boulonnais. Ils se prétendaient du sang de saint Hubert et guérissaient, dit-on, les gens mordus.

L'usage de consacrer à Saint Hubert les grandes chasses, le 3 *novembre*, jour de sa fête, est fort ancien. Il remonte à l'aventure de chasseurs malheureux, qui, ayant invoqué le saint, virent un sanglier énorme partir devant leur meute. Les érudits trouvèrent à ce sujet de curieuses anecdotes dans Mabillon, *Acta sanct. ord. S. Ben.* T. V.

**

Au moment où l'hérésie de Luther éclata, l'ignorance et le relâchement des mœurs de certains dignitaires ecclésiastiques ne justifièrent que trop les critiques des prétendus réformateurs Dès ses premières séances, le Concile de Trente s'occupa de combattre le goût du luxe et des plaisirs dans le haut clergé. L'Eglise avait besoin d'apôtres. Dieu lui envoya, pour servir de parfait exemple, un prélat en qui resplendissaient toutes les vertus épiscopales : *Charles* Borromée.

A nul plus qu'à lui la vie somptueuse de tant de princes de l'Eglise n'était facile. De l'illustre famille des Borromée, comtes d'Arona, il avait à peine douze ans lorsqu'il fut pourvu de riches bénéfices. Il avait vingt et un ans, lorsque son oncle, Jean-Ange de Médicis, élu pape, lui donna le chapeau et l'archevêché de Milan. Cependant, le jeune pontife se voua tout entier à la restauration de la discipline et à l'exécution rigoureuse des ordonnances du Concile.

Il prêchait d'exemple plus encore que de parole. Un des abus les plus dangereux était la pluralité des bénéfices : Charles Borromée abandonna tous les siens. Il vivait dans la plus extrême austérité, ne faisant qu'un repas par jour, s'interdisant l'usage du vin, de la viande et des œufs, couchant sur une planche. En carême, il se nourrissait de fèves bouillies et de figues sèches.

Dans ce diocèse si relâché de Milan, saint Charles faillit être le martyr de la réforme ecclésiastique. L'ordre des Humiliés, fondé vers la fin du XIe siècle, était tombé dans un tel relâchement, que les quatre-vingt-dix monastères qui lui appartenaient renfermaient à peine deux cents moines. Ils vivaient sans règle; les supérieurs disposaient à leur guise des revenus.

L'archevêque leur donna un règlement propre à restaurer l'ancien esprit d'humilité de l'institut. Les supérieurs se révoltèrent et se répandirent en menaces: et un jour que saint Charles était en prières devant l'autel, il reçut à bout portant un coup d'arquebuse. La balle, par miracle, noircit à peine son étole et tomba à terre. Le saint devait avoir, dans l'accomplissement de son œuvre, bien d'autres haines et violences à affronter. Mais il triompha.

L'admirable charité qu'il déploya pendant la peste de Milan est célèbre. On le vit, infatigable, parcourir la ville, distribuant aux malades et aux mourants, qui agonisaient dans les rues, les secours et les consolations. Lorsque ses ressources furent épuisées, il fit fondre sa vaisselle, vendre ses meubles, ses habits. Il s'offrit en holocauste pour sa ville, la corde au cou et les pieds nus, suppliant Dieu avec larmes de prendre sa vie pour le salut de son peuple. Enfin, le fléau cessa.

Mais, comme si Dieu eut accepté ce sacrifice, Charles Borromée, épuisé, survécut peu. Il mourut en 1584, le 3 *novembre;* et c'est pourquoi sa fête est fixée à ce jour. Il avait quarante-six ans. Le pape Pie V, ratifiant le culte rendu à son tombeau, le canonisa vingt-cinq ans après.

Ses restes reposent dans une magnifique chapelle souterraine de la cathédrale de Milan. Les habitants d'Arona et des rives du lac Majeur lui élevèrent une statue colossale de 16 pieds de haut sur un piédestal de 34 pieds. Elle est creuse et pourvue intérieurement d'échelons par lesquels on peut gravir jusqu'au sommet. On raconte que des touristes peu révérencieux donnèrent un jour un dîner de douze couverts dans la tête énorme de l'archevêque de bronze.

**

Ce nom de *René* (*renatus*, re-né, rappelé à la vie) vient d'une circonstance miraculeuse :

Une dame de haute naissance, nommée Bodonia, et qui demeu-

rait au village de la Possonnière, près d'Angers, à l'époque où saint Maurille était évêque de cette ville, eut un fils et vint demander au saint de le baptiser. Maurille remit le baptême au lendemain ; mais pendant la nuit l'enfant mourut.

Le saint, désolé d'avoir laissé fuir cette petite âme sans le sceau qui devait lui ouvrir le ciel, pleura et pria si fervemment que l'enfant rouvrit les yeux. On le baptisa *Renatus*.

Il devait succéder sur le siège d'Angers au saint dont les prières l'avaient rendu à la vie et l'égaler par ses vertus. Plus tard, fuyant les honneurs, saint René alla vivre en ermite au royaume de Naples, où son culte fut longtemps célèbre. On le fête le 12 *novembre*.

∴

Saint *Eugène* était disciple de Denys l'Aréopagite, évêque de Paris, qui l'envoya, vers la fin du premier siècle, évangéliser Tolède, en Espagne. Il fut le fondateur de ce diocèse dont il est resté le patron.

Après avoir accompli sa mission, Eugène revenait vers saint Denys, lorsqu'au village de Diogillum (Deuil), à trois lieues de Paris, il fut arrêté et décapité par des païens, qui jetèrent son corps dans la mare de Marchais (*in lacum Mercasii*), voisine de ce village.

Peu de jours après, un pauvre homme de Deuil, du nom d'Hercold, souffrant et gémissant au milieu de la nuit à cause d'une infirmité cruelle, vit tout à coup sa chambre s'emplir de lumière. Eugène lui apparut et lui commanda d'aller retirer son corps de la mare. Et comme cet homme alléguait son infirmité, au même instant son mal disparut.

Il se leva donc et alla tirer de l'eau le corps du saint, qui n'était aucunement décomposé. Il le mit sur un chariot et le transporta au monastère de Saint-Denis, où Jacques Doublet raconte que Raymond, archevêque de Tolède, le vit au XIIe siècle.

« Le Marchais — écrivait l'abbé le Bœuf en 1754 — est un fief enclavé dans la terre de Grolay, et cependant situé sur la paroisse de Deuil, bien qu'il soit fort voisin de Grolay. Il est au milieu de vignes, dans un petit enfoncement. C'est un carré d'environ un demi-arpent, entouré de saules et rempli d'eau. On tient, à Deuil et à Grolay, que ce fut dans cette pièce d'eau, qui est d'une certaine profondeur, que les païens jetèrent le corps de saint Eugène. Elle sert de lavoir aux femmes de Grolay; mais les enfants de Deuil sont exacts à les empêcher de laver leurs linges le 15 *novembre*, jour de la fête de saint Eugène.. » *Hist. du diocèse de Paris*. T. III, p. 360.

∴

C'est la France, et en ce siècle, qui a élevé le plus beau monument à sainte *Elisabeth*, de Hongrie : sa *Vie*, par Montalembert, a fait couler bien des larmes.

Récemment, un autre témoignage (avec quelques réticences!) était rendu à la gloire de la sainte par une jeune personne lettrée, dont la situation est éminente, bien que non protocolaire[1]. Il a provoqué quelques sourires.

On sait qu'Elisabeth était fille d'André II, l'un des plus grands rois de Hongrie, et qu'elle naquit à Presbourg en 1207. A treize ans, elle épousa Louis, landgrave de Thuringe. Elle mena sur le trône une vie merveilleuse de mortification et de charité. Sous ses vêtements de soie et d'or, elle ne quittait jamais le cilice, et, pendant les plus froides nuits de l'hiver, elle sortait du lit conjugal pour passer de longues heures en prière, sur le marbre glacé de son oratoire.

Une suivante était chargée de l'éveiller en lui touchant les pieds, pour ne pas troubler le sommeil du prince. Une nuit, cette fille se trompa et tira les pieds du landgrave, qui découvrit ainsi les pieuses ruses d'Elisabeth. Il souffrait d'ordinaire avec patience ces pratiques d'une vertu extraordinaire dans le monde et plus encore sur le trône; il admirait sa sainte épouse, regrettant d'être trop mauvais chrétien pour l'imiter, et disait qu'il la préférait « à une montagne d'or ». D'autrefois, le bon landgrave s'impatientait et s'irritait, trouvant cette extrême dévotion incommode.

Un de ses accès de sévérité donna lieu au charmant miracle des roses, renouvelé souvent en faveur d'autres saintes. Elisabeth sortait du palais, portant dans son manteau de la viande et du pain pour les pauvres. Elle se trouva tout à coup en face du landgrave, qui, la voyant si chargée, lui demanda avec une certaine rudesse : — « Que portez-vous là? » Effrayée, elle ne répondait pas. Il secoua le pan du manteau, d'où sortirent seulement des roses.

Le landgrave partit pour la croisade avec Frédéric II. Il y mourut. Son frère Henry s'empara du trône et chassa Elisabeth et ses trois enfants, faisant défense que personne leur donnât asile. La malheureuse jeune princesse (elle n'avait pas vingt ans) connut alors toute l'odieuse ingratitude des hommes. Pas une porte ne s'ouvrit devant elle, dans ce pays où elle avait répandu tant de bienfaits. Enfin, elle trouva refuge chez un pauvre prêtre.

Le peuple, loin de compatir à ses peines, prenait plaisir à l'insulter. Traversant sur quelques pierres un ruisseau bourbeux, une vieille femme, qu'elle avait secourue autrefois, disputa rudement le pas à la souveraine de Thuringe et la fit tomber dans le ruisseau. Elle alla en riant laver ses vêtements à une fontaine.

Cependant, le bruit de la persécution dont elle était victime arriva jusqu'à ses parents. Le prince-évêque de Bamberg, son oncle, la recueillit et voulait la marier à l'empereur Frédéric II ; mais Elisabeth protesta qu'elle se mutilerait le visage plutôt que de renoncer à son deuil. (Les seconds mariages ne sont, en effet, qu'une tolérance de l'Eglise, l'union conjugale étant indissoluble.)

Les chevaliers thuringiens, qui revenaient de la croisade, prirent aussi son parti contre l'usurpateur ; on reconnut les droits de ses fils, et on lui donna comme douaire la ville de Masbourg, où elle acheva sa vie dans des austérités qui semblent dépasser les forces humaines, recherchant les humiliations et les dégoûts, soignant de ses mains les malades les plus repoussants et baisant leurs plaies hideuses; dirigée, du reste, dans cette vie de mortification par un religieux, dom Conrad, dont la sévérité était très propre « à exercer la patience même d'une sainte », elle mourut à vingt-quatre ans et fut canonisée quelques années plus tard par le pape Grégoire IX. Sa fête est le 19 *novembre*.

∴

*Cécile* appartenait à l'illustre famille romaine des Cœcilius, dont la splendeur a laissé un monument célèbre entre tant de débris fameux qui bordent la voie Appienne : le tombeau de Cœcilia Metella. La jeune martyre à la bouche mélodieuse est comme une fleur de gloire couronnant le renom antique des patriciens et des consuls.

Elle vécut dans la première moitié du IIIe siècle. Ses parents étaient païens ; mais elle avait reçu la lumière de la Foi, et voué à Dieu sa virginité. On lui choisit, parmi les principaux patriciens, un fiancé du nom de Valérien. La constitution de la famille païenne ne permettait pas à Cécile de repousser l'ordre de son père. Elle se soumit. Pendant la fête des fiançailles, tandis que le palais retentissait du bruit des voix et des instruments, la jeune chrétienne, retirée au fond de son appartement, chantait l'hymne du prophète : « Que mon cœur et mes sens restent purs, ô Dieu, et ma vertu sans atteinte. » Sa voix avait une douceur céleste ; peut-être l'accompagnait-elle des sons de l'orgue à eau, de l'hydraule, que les physiciens grecs et Ctésibius d'Alexandrie avaient inventé vers l'an 145 avant Jésus-Christ. Quoi qu'il en soit, ces chants l'ont donnée pour patronne aux musiciens.

Le jour de ses noces, elle dit à Valérien quelle était sa foi et quel avait été son vœu, et lui confia qu'un ange de son Epoux céleste veillait près d'elle. Etonné, indécis, ému par cette voix touchante, le jeune homme promit de respecter le vœu de Cécile et de partager sa foi s'il voyait l'ange. Elle l'adressa au vieux pape Urbain, qui se tenait caché dans les tombeaux des martyrs, sur la Voie Appienne. Valérien en revint converti et baptisé, et vit, en effet, près de Cécile, une forme brillante qui lui adressait un geste d'accueil. Son jeune frère, Tiburce, partagea sa conversion et cette vision merveilleuse. Peu de jours après, il partageait héroïquement son supplice, les deux nouveaux chrétiens ayant été dénoncés au préfet de Rome, Almachius.

Cécile avait accompagné et encouragé jusque sous le glaive les deux martyrs. Par égard, peut-être, pour sa famille, le préfet attendit quelques jours avant de la frapper; et lorsque enfin elle eut été mandée dans le prétoire où elle proclama sa foi, il donna ordre de la faire mourir sans éclat, en l'enfermant dans la chambre des bains chauds. Mais une rosée mystérieuse lui en attiédit l'atmosphère ardente. Il fallut que le licteur vint la frapper.

Emu devant une si touchante victime, il la frappa trois fois, d'une main mal assurée; elle vivait encore. Une loi défendait au bourreau de frapper plus de trois coups. On laissa donc la vierge à demi-morte, baignant dans son sang. Elle ne mourut que trois jours après, lorsque le vieux pape Urbain fut venu des catacombes la bénir. On célèbre sa fête le 22 *novembre*.

∴

Saint *André*, dont l'église célèbre la fête le 30 *novembre*, a la gloire d'être le premier apôtre dans l'ordre de la vocation. Il était frère de saint Pierre et, comme lui, pêcheur à Bethsaïde, en Galilée; ce fut lui qui amena son frère au Seigneur.

Après l'Ascension, il évangélisa la Scythie d'Europe, l'Epire et la Thrace. Sa prédication, soutenue par la sainteté de sa vie et d'innombrables miracles, soumit à l'Evangile des populations entières. Elle fut couronnée par un glorieux martyre, dont nous avons les détails dans une lettre que les prêtres d'Achaïe adressèrent à toutes les églises d'Orient et d'Occident. C'est un des plus beaux monuments que nous ait légués la primitive Eglise.

Egée, proconsul d'Achaïe, condamna l'apôtre à mourir en croix. A la vue de l'instrument de son supplice, André entonna une hymne d'allégresse : « Salut, ô croix vénérable, qui avez été

1. Mlle Lucie Faure

consacrée par l'attouchement de mon maître... Recevez aujourd'hui le disciple.... O croix bien-aimée!... Croix tant désirée! »

Il y fut attaché, non avec des clous, mais par des cordes, pour que son supplice se prolongeât plus longtemps. Il y resta, en effet, vivant, pendant deux jours, et ne cessa d'exhorter la foule en larmes et en prières. Puis une clarté fulgurante enveloppa la croix, et la tête de l'apôtre retomba sur sa poitrine. Au même instant, avec un grand cri, le proconsul Egée s'affaissait, mort sur la place publique de Patras.

George de Céli.

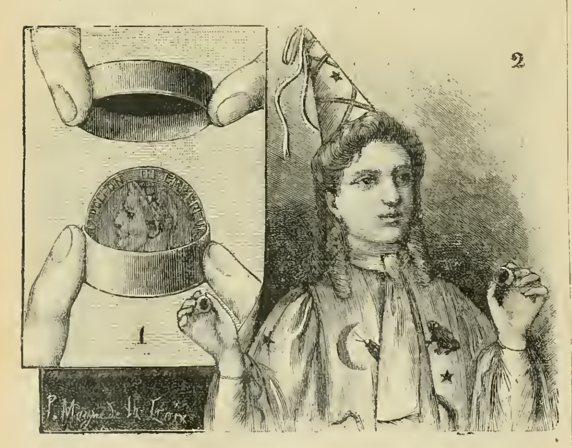
# MAGIE BLANCHE EN FAMILLE

### Disparition d'une pièce de monnaie.

*(Deuxième procédé.)*

Voici, croyons-nous, le procédé le plus facile et peut-être l'un des plus étonnants qui existent pour faire disparaître une pièce de cinq centimes. Il est regrettable toutefois que nos lecteurs ne puissent voir l'exécution du tour avant d'en connaître le secret; c'est si simple qu'on est même porté à trouver le procédé *peu malin*... dès qu'on le connaît; quant à moi, je l'avoue, j'ai trouvé ce petit truc simplement merveilleux.

Vous avez une petite boîte en métal ou en carton comme celle que montre le n° 1 de notre vignette; ce qu'il y a de mieux, c'est la boîte en cuivre que vendent les marchands d'articles concernant la prestidigitation : l'objet leur coûte trente centimes chez le seul fabricant qui confectionne en France les appareils de physique amusante en métal, et ces messieurs revendent cela deux francs, si j'ai bonne mémoire; heureusement toute boîte en carton ou en




fer-blanc peut rendre le même service. Le diamètre intérieur de la boîte est exactement celui d'un sou; le fond du couvercle et celui de la boîte sont noircis au vernis japonais.

Après avoir fait examiner boîte et couvercle, vous y placez la pièce de cinq centimes, dressée presque verticalement, légèrement inclinée en arrière, et s'appuyant sur le bord de la boîte (n° 1 de la vignette); en fermant la boîte vous y renversez, d'un coup du couvercle, le sou, à plat dans le fond. Après avoir secoué la boîte de haut en bas, pour faire entendre que la pièce y est toujours, vous soufflez sur le tout : le sou a disparu et la boîte est vide, comme vous le faites constater (n° 2 de la vignette). Avez-vous de la chance, lecteurs de l'*Ouvrier!* Voilà le secret.

Usez par frottement sur un grès, sur une meule ou à la lime, une des faces de votre sou jusqu'à ce qu'elle soit devenue complètement lisse; passez-y ensuite, au pinceau, une couche de vernis japonais, du même que vous aurez employé pour noircir les fonds de la boîte et de son couvercle; cinq minutes après, le vernis sera sec et vous pourrez répéter ce charmant petit tour de physique amusante.

Vous avez déjà compris comment les choses se passent.

En montrant le sou, on n'en laisse voir que le côté non préparé; en fermant la boîte, on renverse la pièce de manière que la face noircie soit en haut; pour tout le monde, ce côté noirci du sou est le fond même de la boîte qui paraît vide; personne ne songerait à élever le moindre doute sur ce point.

 Magus.



*Le Directeur-Gérant* : HENRI GAUTIER. Sceaux. — Imp. Charaire et Cie.

5 centimes le N° année courante. (10 centimes le N° années échues.) N° 1963 TRENTE-SIXIEME ANNEE. — 7 Novembre 1896.

# L'OUVRIER

**Journal illustré paraissant le Mercredi et le Samedi**

ABONNEMENT D'UN AN : (104 numéros) France, Algérie et Belgique : 6 francs.

DIRECTION ET ADMINISTRATION : LIBRAIRIE BLÉRIOT, HENRI GAUTIER, successeur, 55, quai des Grands-Augustins, Paris.

ABONNEMENT D'UN AN (104 numéros) Colonies et Étranger (sauf la Belgique) : 7 francs.

## A L'ABORDAGE! PAR HENRY DE BRISAY



— Eh! dit Jaël, il me semble que voilà tes braves serviteurs qui reviennent. (Voir page 42.)

SOMMAIRE : **A l'Abordage !** par Henry de Brisay. — **Recettes de la Semaine.** — **Le Mariage du Député**, par Jeanne de Lies. — **Chronique hebdomadaire**, par Oscar Havard.

# A L'ABORDAGE ![1]

## GRAND ROMAN D'AVENTURES

PAR

**HENRY DE BRISAY**

TROISIÈME PARTIE

## LE SECRET DE YODAH

VIII (*Suite.*)

Ils étaient vraiment touchants ces deux rudes soldats qui avaient des larmes dans les yeux en se retrouvant.

— Je pleure comme une bête, saint Exégète, disait Toussaint.

— J'ai les bossoirs mouillés comme deux oursins, reprenait Marius.

— Mon Marius !

— Mon Toussaint !

— Ah çà, diable ! dit Joël quand les premiers transports furent un peu calmés, comment se fait-il, mon saint Myrtil, que je te retrouve lieutenant dans cette contrée de vent debout, après t'avoir laissé à l'hôpital avec un grand couteau dans l'estomac, glorieux saint Thomas ?

— C'est bien simple, je m'ennuyais loin de l'*Agile* et des camarades et j'ai embarqué comme j'ai pu pour rejoindre tout le tremblement.

— Mais ta blessure ?

— Bah ! en deux jours j'étais sur pieds. Je voulus d'abord fréter un bâtiment à mon compte pour venir vous retrouver, mais il n'y en avait plus sur rade.

A cette gasconnade de Marius, Toussaint ne broncha pas.

Marius fut un peu froissé de ne pas produire plus d'effet. Il insista :

— Quand je dis qu'il n'y en avait pas, j'exagère, il y en avait bien un. Un bel Espagnol de cinq cents tonneaux fin comme une demoiselle, gréé comme un bijou. J'allai voir le capitaine et je lui proposai de l'affréter...

— Eh bien ? demanda Toussaint qui voulait placer un mot pour avoir l'air de s'intéresser à la chose.

— Crois-tu que cette bagasse m'a répondu qu'il avait son fret pour Lisbonne, et qu'il ne pouvait faire affaire. Je lui ai proposé d'acheter la cargaison, le navire et l'équipage par-dessus le marché .. Il a refusé encore.

— Tu n'y mettais peut-être pas le prix, lieutenant.

— Moi ? Ah çà, ne me connais-tu plus, m'as-tu jamais vu lésiner sur quelque chose en ce monde, hé petit ? Eh bien ! avec l'Espagnol j'ai été jusqu'à trois cent mille écus.

— Mais tu n'aurais jamais pu payer pareille somme !

— On voit bien que tu ne connais pas ma fortune, riposta Marius vexé.

— Tout cela ne me dit pas comment te voilà dans nos eaux, mon matelot, dit Toussaint qui trouva prudent de rompre les chiens.

— Oh ! c'est toute une affaire, mon pitchoun. Sache seulement pour ta gouverne que j'ai eu celui de parler confidentiellement avec le grand Suffren qui est le premier marin du monde, étant du Midi.

— Mais alors, dit Toussaint avec émotion, tu as peut-être eu des nouvelles du capitaine ?

— Quel capitaine, mon enfant ?

— Eh parbleu ! le nôtre, notre Roëllo.

— Il me suit.

— Ah ! que je suis content, Saint Goustan ! cria Joël en sautant encore une fois au cou de Marius.

— Eh ! oui, poursuivit le Marseillais, nous nous sommes retrouvés à bord du *Héros* et je ne le précède que d'une heure.

— Ah ! mon Marius !

— Ah ! mon Toussaint !

— Mon lieutenant !

— Ma caillou !

Marius s'arrêta net dans ses effusions.

— Mais me diras-tu, à ton tour, ce que tu faisais sur cette route à pêcher à la ligne les honnêtes gens qui veulent chasser les singes.

— Je t'avais pris pour un Anglais, lieutenant.

— Avais-tu donc la berlue, un compère loriot, une taie sur l'œil ?...

— C'est ton damné masque en étoffe qui est cause de tout.

— Ah ! c'est vrai, je n'y pensais plus, moi. Une satanée invention pour faire étouffer les gens !

— Eh ! dit Joël qui venait de regarder dans la campagne, il me semble que voilà tes braves serviteurs qui reviennent.

— Ah ! les tristes carcasses, ils m'ont abandonné comme une vieille épave au milieu du danger ! Je croyais que tu en avais tué un, mon Toussaint.

— Je l'ai manqué.

— C'est dommage.

— Mais vois donc, lieutenant, derrière eux voilà d'autres voyageurs.

— Là, mais, dit Lacaussade qui regarda à son tour, c'est le capitaine avec son escorte !

Roëllo avançait rapidement.

Quand il fut à quelques pas, il aperçut son vieux timonier, mais Toussaint hésita avant de le reconnaître.

Le brillant corsaire, Yves Roëllo, qui même en montant à l'abordage était mis comme un marquis de cour, n'avait plus figure humaine. La barbe longue, les cheveux en broussaille, les traits creusés, les yeux hagards, il ressemblait plutôt à un bandit qu'à un capitaine.

— Roëllo ! cria pourtant Toussaint en lui tendant les bras.

Le corsaire l'arrêta d'un geste.

— A-t-on des nouvelles de ma fille ? demanda-t-il avec une effrayante angoisse dans les yeux.

Joël laissa retomber ses bras et baissa tristement la tête.

— A-t-on des nouvelles de mon fils ? demanda encore Roëllo avec une voix rauque qui faisait mal à entendre.

Pour la seconde fois, Toussaint resta silencieux.

Le corsaire alors tourna ses yeux, rougis par les larmes, vers le ciel et dit doucement :

— Vous m'éprouvez, mon Dieu, je l'ai mérité sans doute.

Marius et Toussaint avaient le cœur serré en présence de cette immense infortune à laquelle ils ne pouvaient apporter aucun soulagement.

Roëllo resta quelque temps le visage levé, ses lèvres s'agitaient. Il priait.

Enfin il baissa la tête et passa la main sur son front.

Un triste sourire glissa sur ses lèvres et il tendit la main à Toussaint qui la serra avec respect.

— Mon pauvre Joël, disait le corsaire, je te demande pardon de ne t'avoir pas parlé comme je le fais, tout d'abord, mais je ne pouvais pas parler d'autre chose que de mes enfants, mon pauvre gars.

— Oh ! capitaine, balbutia Toussaint.

— En route, dit Roëllo, il me tarde d'être au camp. Maintenant que ma mission est remplie, je vais pouvoir me rappeler que j'ai été père.

Les trois hommes se mirent silencieusement en marche.

Tout à coup Roëllo demanda brusquement :

— Et Yodah ?

Toussaint hocha la tête.

— Nous ne l'avons pas revu depuis votre départ, capitaine.

Roëllo chancela comme si on l'eût frappé en plein cœur.

— Mes enfants sont morts ! dit-il d'une voix sourde.

IX

LE PLAN DE DIANA

Le long couloir formait un coude ; Clamorgan et sa sœur disparurent un instant et Yodah précipita sa course pour ne pas les perdre de vue. Arrivé au tournant du souterrain, il s'arrêta net, se colla contre la muraille et, avec d'infinies précautions, avança sa tête le long de la saillie de la paroi afin de découvrir les deux Anglais.

Diana et Allan n'étaient pas à dix pas de lui.

Mais ils n'étaient pas seuls, Abden et Kephra, les deux noirs gigantesques, se tenaient immobiles devant leurs maîtres.

Clamorgan disait :

— Le policier a perdu la trace alors...

— Il nous cherche en ce moment dans les champs d'indigo de Kahiva, répondit Abden.

— Bien ; de ce côté rien à craindre. Maintenant vous allez veiller ici. Nous avons des ennemis dans le temple. Voilà une provision de torches. Conservez le souterrain perpétuellement éclairé et tuez quiconque tenterait de forcer le passage. D'ailleurs je suis à deux pas d'ici ; au premier cri d'appel, je viens.

— Bien, maître, tu seras obéi, dit Kephra.

Abden, pendant ce temps, allumait deux torches qu'il fichait dans les joints élargis des pierres. Le souterrain était illuminé d'une lueur rougeâtre.

1. Voir l'*Ouvrier* depuis le 1er août 1896.

Diana et Clamorgan continuaient leur marche et disparurent dans une baie pleine d'ombre qui s'ouvrait sur une des iles du couloir.

Yodah rentra dans l'obscurité et, s'appuyant à la muraille, il réfléchit longuement.

Désormais, il était impossible de pénétrer jusqu'à Maryvonne par cette voie. Il était evident pour le fakir que Clamorgan avait caché sa prisonnière dans l'une des nombreuses cryptes du temple souterrain de Myhassor qui s'étendait sous la pagode. Il le connaissait bien, ce mystérieux sanctuaire aux voûtes sombres, où sont sculptés à même le roc d'épouvantables arabesques et de monstrueux simulacres.

Il y a là un peuple d'animaux symboliques, qui rampent, qui s'accroupissent comme de vivants piédestaux sous les colonnades, qui se dressent avec leurs faces épouvantables aux corniches des plafonds. Tous les mauvais genies de la théogonie indienne semblent sortir, nains ou géants, des parois des rocs souterrains en agitant leurs chevelures de couleuvres et leurs bras armés de haches ou de poignards. Yodah se rappelait bien y avoir vu des fêtes de fakirs... Alors c'était féerique. Le vieux temple s'illuminait aux flammes de Bengale et les adorateurs, plus hideux encore que leurs dieux, tourbillonnaient dans ce labyrinthe de colonnades infinies. Les statues des démons, les têtes des taureaux, des lions, des éléphants, les groupes gigantesques des bas-reliefs s'agitaient dans une lueur verdâtre et confuse, et les échos intérieurs de la montagne semblaient les mugissements joyeux de ce peuple de monstres remerciant leurs fidèles...

Et dans la nef la plus reculée de ce lugubre édifice se tenaient les conseils sacrés et se célébraient les rites. Là se dresse l'informe statue de Déera sur un piédestal de roc noir. A droite, à gauche de l'autel on distingue confusément deux bas-reliefs à figures gigantesques : l'un représente le combat de Dourga et de Myhassor, l'autre le supplice du meurtrier de Sita...

Tout en remuant ces souvenirs, Yodah cherchait un moyen de salut pour la pauvre Maryvonne. Soudain, il eut un mouvement de joie... Mais oui, il se le rappelait parfaitement, la statue de Sita tournait sur elle-même par un mécanisme ingénieux qu'il connaissait bien. Cette disposition permettait de frapper l'esprit des fidèles au moyen d'apparitions qui semblaient sortir du rocher même. Maintenant, il s'agissait de retrouver l'entree de l'escalier qui y donnait accès. Mais Yodah n'était pas inquiet; malgré les années écoulées, les ruines accumulées, les plantes parasites poussées follement entre les pierres, il ne doutait pas de retrouver bien vite l'escalier sauveur.

Il s'éloigna de son pas glissant et il eut bientôt disparu dans les ténèbres.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

C'était bien en effet dans le temple de Myhassor que les deux Anglais s'étaient réfugiés, mais ils étaient restés dans une sorte de vestibule qui précédait le sanctuaire.

Le frère et la sœur s'assirent sur un débris de statue après qu'Allan eut planté sa torche dans la muraille.

— Eh bien! petite sœur, dit Clamorgan, nos affaires ne sont pas brillantes.

— Pourquoi désespérer, répondit la jeune fille.

— Ah! tu as la confiance tenace!

— Nous traversons un mauvais moment, voilà tout; la chance tournera.

— Veux-tu que nous fassions un petit résumé de la situation?

— Va toujours, cela nous fera passer le temps.

— Nous avons contre nous : *primo*, toutes les forces anglaises du Mysore sous le commandement du gracieux James Stuart. On nous recherche comme des malfaiteurs, on nous traque comme des bêtes fauves et notre signalement doit être envoyé à tous les postes des deux provinces; *secundo*, Roëllo et les marins français; ceux-là me font plus peur que les Anglais, mais aussi en les combattant nous pouvons arriver à la réalisation de nos espérances, il y a donc compensation; *tertio*, les Hindous fanatiques que commande ce maudit fakir qui s'est mis du parti des Français.

« En un mot, l'Inde entière est liguée contre nous, et les trois partis qui s'y déchirent s'unissent pour nous faire la guerre.

— Tant mieux, murmura Diana dont les yeux rayonnaient d'orgueil, voilà comment j'aime la lutte.

Clamorgan poursuivit sans lui répondre :

— Pour combattre la moitié de l'Asie, nous sommes deux, avec, comme alliés, deux bandits qui nous abandonneront quand notre argent sera épuisé. Voilà la situation.

— Oui, mais tu oublies de dire, reprit Diana, que nous avons un otage, ce qui nous donne une force énorme et nous permet de combattre avec avantage.

— L'aurons-nous encore dans une heure d'ici? murmura Allan avec découragement.

Les sourcils de Diana se froncèrent.

— En tout cas, personne ne nous la reprendra vivante! Mais pourquoi s'alarmer? Notre retraite est sûre.

— Nous avons des ennemis au-dessus de notre tête. Ils peuvent d'un instant à l'autre découvrir notre cachette.

— Nous aurons toujours le temps de fuir.

— Où aller?

— Ah! voila où je t'attendais. Il faut pourtant prendre un parti. Nous ne pouvons rester éternellement ici.

— D'ailleurs notre présence serait rapidement signalée par le mystérieux adversaire qui nous a parlé dans l'escalier de la tourelle.

— Alors que comptes-tu faire?

— Voilà mon plan. Je voudrais remonter dans l'intérieur et trouver une retraite sûre où nous pourrions cacher Maryvonne. Une fois débarrassés d'elle, nous reprendrions toute notre liberté d'action et nous pourrions nous occuper un peu de nos chers cousins Roëllo.

Clamorgan prononça ces derniers mots avec un épouvantable sourire.

Diana hocha la tête.

— C'est tout ce que tu as imaginé? demanda-t-elle.

— Ma foi, oui.

— Eh bien! je ne te fais pas compliment.

— Propose autre chose.

— C'est ce que je vais faire.

Diana se leva et parla avec une énergie virile.

— Ton plan est absurde : d'abord, par qui ferais-tu garder la jeune fille? Ensuite, que veux-tu que nous fassions tous deux seuls contre ces forces que tu énumérais tout à l'heure? Tu le vois bien, c'est de la démence.

— Alors?...

— Alors il faut un peu égaliser les chances et tenter sur mer ce que nous ne pourrions pas accomplir sur le sol de l'Inde.

— Sur mer?

— Oui. Là nous pourrons égaliser la partie.

— Mais où trouver un navire et un équipage?

— Nous achèterons l'un, nous engagerons l'autre.

— Nos ressources sont presque épuisées...

— Nous sommes riches.

— Voyons, Diana, perds-tu l'esprit... si j'ai cent louis encore dans ma ceinture, c'est le bout du monde.

— Nous allons avoir plus de cent mille livres.

— Qui te les donnera?

— Ce poignard.

Elle tira brusquement de sa poitrine le poignard de Yodah et le tendant à son frère :

— Veux-tu examiner un instant, lui dit-elle, les pierres enchâssées dans le manche. L'émeraude du pommeau vaut à elle seule plus de vingt mille livres et les cinq diamants de la garde trois fois autant.

— C'est vrai, murmura Clamorgan qui devenait pâle.

Diana continua.

— Nous vendons ces pierres le plus rapidement possible et nous gagnons la côte.

— Notre signalement doit être donné à tous les ports anglais.

— Sa Majesté le roi de Portugal a encore des établissements dans l'Inde.

— Oui, tu as raison.

— D'ailleurs, je ne pense pas que nous soyons forcés d'en venir à cette extrémité. Tu peux te déguiser facilement et tous les signalements se ressemblent.

— Mais Maryvonne?

— Nous l'habillerons en homme. Il est bien certain que les gouverneurs de ville ou les maîtres de port n'iront pas s'inquiéter d'un vieux marchand, musulman par exemple, et d'un ménage d'Anglais qui voyagent avec lui, quand on leur a dit de tâcher de mettre la main sur un grand diable dans la force de l'âge accompagné de deux jeunes filles

— Bravo!

— Tu vois, tu reprends courage.

— Tu es une vaillante, petite sœur.

— Eh non! seulement je ne perds pas la tête à la première difficulté qui se présente.

— Allons, j'ai mérité le reproche. Maintenant, veux-tu me permettre de faire une objection?

— Parle.

— Je suppose que tout s'est passé comme tu l'indiques. Nous avons vendu les pierres, acheté un navire, enrôlé un équipage et nous voilà au large, mais à quoi tout cela nous sert-il si Roëllo continue à nous chercher à travers l'Inde?

Diana eut un sourire.

— Tu n'avais pas prévu cela, petite sœur.

— Si, dit-elle tranquillement.

— Qui préviendra le corsaire?

— Maryvonne.

Allan resta un moment stupéfait.

— Tu es le diable, dit-il à sa sœur en l'embrassant.

Puis il reprit :

— Mais la petite refusera.

— Bah! si elle ne veut pas, tu sais les moyens de la faire obéir.

— C'est vrai. Je vais aller la chercher.

— Attends un peu. D'abord il faut que la mission de Maryvonne

ait tous les caractères possibles d'authenticité. Nous avons affaire à des adversaires rusés, il faut l'être plus qu'eux.

— Je m'en rapporte à toi.

— Il faut dénicher un bout de papier informe et chiffonné qu'elle sera censée avoir trouvé dans un coin, oublié par nous par mégarde. Elle peut avoir conservé sur elle un crayon. Donc, de ce côté rien d'invraisemblable. Maintenant rien ne s'oppose à ce que, profitant d'un relâchement de surveillance, elle ait remis sa lettre à un Hindou qu'il s'est chargé de porter en échange d'une de ses bagues...

Allan réfléchissait.

— Non, dit-il, cela ne vaut rien. Roëllo se méfiera. Il nous connaît trop maintenant pour pouvoir croire que nous laissons notre prisonnière communiquer avec les indigènes. Je crois préférable de faire tomber cette lettre ici même au moment de notre départ.

— Explique.

— Maryvonne a entendu notre conversation. Elle connait nos projets, elle sait aussi que notre présence dans le temple n'est plus un mystère pour ses amis. Elle pense bien que, après notre départ, tout sera fouillé. Elle jette précipitamment cette lettre au moment où on l'entraîne, avec la certitude que sa missive sera retrouvée.

— Cette fois, je m'incline. Je n'aurais pas inventé cela.

— Tiens, continua Allan en retirant de son portefeuille un morceau de papier qu'il déchira et froissa dans ses mains, voilà qui fera l'affaire.

— Parfaitement; et voilà un crayon. Va chercher Maryvonne.

Clamorgan se leva, alluma une nouvelle torche à celle qui finissait de se consumer, et disparut dans les profondeurs de la sombre crypte.

Cinq minutes après il revenait, soutenant, portant presque la fille deRoëllo.

Maryvonne n'était plus reconnaissable.

Pâle d'une blancheur de cire, son fin visage s'était émacié; dans cette face douloureuse, il n'y avait plus de vivant que les yeux encore grandis par la souffrance et qui brillaient d'une lueur de folie.

Elle regardait autour d'elle avec effroi. Quand elle aperçut Diana, elle cacha sa tête dans ses mains.

— Allons! Ne faisons pas la petite maîtresse, dit rudement l'Anglaise, nous n'avons pas de temps à perdre.

— Mettez-vous là, dit à son tour Allan, en lui indiquant un fût de colonne qui pouvait servir de table, et écrivez ce que je vais vous dicter.

Il avait mis devant elle le papier et il lui tendait le crayon.

— Que voulez-vous de moi? balbutia la malheureuse enfant d'une voix sourde.

— Tu ne veux pas écrire une lettre à ton père? dit Diana penchée sur elle.

— Oh! si, dit vivement Maryvonne en avançant la main pour saisir le crayon.

— Eh bien! écris: *A M. Roëllo, au campement de Mavarapatam...*

La pauvre fille écrivit trois mots, puis repoussant le papier :

— Non! non! dit-elle avec force, c'est quelque nouvelle infamie que vous préparez...

— Vas-tu écrire! grinça Allan qui lui broyait le poignet.

— Laissez-moi, vous me faites mal... Ah! j'ai deviné, n'est-ce pas? Je le vois bien à l'expression furieuse de vos visages, c'était un piège que vous vouliez tendre à mon père... Je n'écrirai pas! je n'écrirai pas!

— Tu écriras malgré toi, sotte fille, dit Diana en la poussant vers Allan, endors-la.

— Je ne veux pas! cria Maryvonne, en cherchant à fuir. Vous m'épouvantez. Au secours! au secours!

— Allons, silence, folle, dit-il en lui mettant brutalement la main sur la bouche.

Puis, plongeant ses yeux dans ses yeux :

— Dors! dit-il.

L'enfant se débattit. Les rudes mains du bandit froissaient ses poignets frêles.

— Je ne veux pas! je ne veux pas! balbutiait-elle en détournant la tête.

— Dors, je le veux!

Les paupières de Maryvonne battirent, ses prunelles roulèrent avec une expression d'épouvante hagarde, puis ses yeux se fermèrent.

Maryvonne dormait.

Clamorgan lâcha la jeune fille.

— Viens, dit-il.

D'un pas automatique, la pauvre enfant suivit l'Anglais.

— Ramasse le crayon.

Maryvonne obéit.

— Prends le papier.

Elle attira la feuille à elle.

— Ecris ce que je vais te dicter.

La fille de Roëllo, les yeux clos, attendait.

— Hein? dit Allan en se tournant vers sa sœur, d'un air de triomphe, voilà qui finirait bien par convaincre tous nos sceptiques de Londres.

— C'est merveilleux, dit Diana, et j'avoue que la première fois que tu as essayé de l'endormir, je croyais à quelque supercherie.

— J'avais remarqué, durant la traversée, la nature nerveuse de la petite, et plus d'une fois, j'avais observé qu'elle supportait mes regards avec peine. Aussi, hier, quand j'ai essayé devant sa résistance pour monter en palanquin, j'étais presque sûr du succès.

— Mais au fond, qu'y a-t-il dans tout cela? Quelque diablerie?

Clamorgan éclata de rire.

— Est-ce bien toi, Diana ma sœur, dit-il, qui parles de la sorte? Je te croyais au-dessus de ces vulgaires préjugés!

Il reprit en parlant sérieusement :

— Il y a en nous et autour de nous une force dont nous ne connaissons ni l'origine, ni la puissance et que l'homme arrivera peut-être un jour à dompter. Nous ne pouvons jusqu'à présent que constater des phénomènes, mais le pourquoi nous échappe

— C'est étrange, murmura Diana.

— Pour le moment, je me sers de l'influence que j'ai sur elle. Tu vas voir que je ne vais rencontrer aucune résistance. C'est une machine entre mes mains.

Maryvonne attendait toujours, le crayon aux doigts, la main sur le papier.

— Tu vas écrire ceci : *A M. Roëllo, au campement de Mavarapatam.*

La fine main pâle courut sur le papier écrivant l'adresse indiquée.

Clamorgan regarda sa sœur.

— Es-tu convaincue, maintenant? dit-il.

Diana fit oui de la tête.

— Maintenant, continua-t-il, il s'agit de savoir ce que nous allons écrire à M. Roëllo.

— Veux-tu me laisser dicter?

— Oui.

— M'entendra-t-elle?

— Certainement, si je lui dis de t'entendre.

Clamorgan continua en élevant la voix et en s'adressant à Maryvonne :

— Tu vas écrire ce que Diana va te dicter et tu vas entendre ce que Diana va te dire.

Puis à sa sœur :

— Va maintenant.

Et Diana dicta, et Maryvonne écrivit :

« Mon cher papa.

« Je suis prisonnière de ces misérables Anglais qui nous ont fait tant de mal. Je sais par eux que nous avons des amis dans le temple où ils me tiennent cachée et j'espère que cette lettre que je vais jeter au moment du départ sera trouvée par quelqu'un de nos amis. Je vous écris d'abord pour vous dire que je vais bien et qu'ils ne m'ont pas trop maltraitée et aussi pour vous aviser de leurs projets que j'ai pu surprendre alors qu'ils me croyaient endormie.

« Clamorgan et sa sœur comptent m'emmener en Angleterre. Ils vont aller acheter un navire à Goa et quitter l'Inde. Oh! mon cher papa, si vous pouviez barrer la route à ces vilaines gens et m'arracher de leurs mains. Je vous en supplie, sauvez-moi, je ne puis continuer à mener une pareille existence, mes forces s'épuisent et je sens que c'est la mort à brève échéance si je ne suis pas délivrée. D'ailleurs, ils ne sont pas bien redoutables, ils n'ont avec eux que deux méchants noirs qui me font bien peur... j'entends du bruit.. je vous embrasse de tout mon cœur ainsi que... »

Diana s'arrêta.

— Eh bien! demanda Allan qui suivait avec intérêt la confection de l'étrange document.

— C'est tout.

— Tu ne la fais pas signer?

— Inutile, le père reconnaîtra bien l'écriture.

— Mais pourquoi diable parler de Goa?

— Parce que nous allons nous diriger sur Madras.

— Voilà qui va bien. Quand partons-nous?

— Le plus tôt possible.

— Je suis à tes ordres.

— Les chevaux ne sont pas loin?

— Abden et Kephra les ont laissés à l'abri dans la forêt, à une portée de fusil d'ici, les ont entravés et on leur a serré les naseaux pour qu'ils ne hennissent pas.

— Alors, en route.

— Tu ne veux pas manger quelque chose?

— Demain matin j'y penserai. Mais je boirais bien. J'ai grand soif.

— Voici ma gourde.

— Qu'est-ce qu'il y a là-dedans?

— De l'eau-de-vie de France.

— Bah! donne toujours.

Et avec une crânerie étonnante, Diana mit à ses belles lèvres le goulot du flacon et but une longue gorgée du brûlant liquide.

— Préviens les hommes, dit-elle en lui rendant la gourde.

Clamorgan alla jusqu'au couloir et revint bientôt avec les deux Malabares.

— Vous n'avez rien vu ni rien entendu de suspect? questionna Diana.

— Rien, maîtresse.

— Bon. Maintenant laisse tomber la lettre là, bien en évidence.

Clamorgan obéit.

— A merveille . Maintenant, réveillons-nous Maryvonne?

— Gardons-nous-en bien. Les ennemis rôdent aux environs; si elle était réveillée, elle pourrait crier et nous faire découvrir.

Sans répondre, Diana prit Maryvonne par le bras et l'entraîna.

Les deux Malabares marchaient devant, portant des torches, et Clamorgan, le pistolet au poing, fermait la marche.

La petite troupe traversa dans toute sa largeur l'immense temple souterrain. Arrivés devant la statue de Déera, les noirs s'arrêtèrent un moment. Abden souleva une large dalle qui découvrait une ouverture béante et tout le monde s'engagea dans un étroit couloir qui semblait s'enfoncer dans les entrailles de la terre.

Ils marchèrent longtemps, puis la pente se transforma soudain en montée et, après une ascension assez rude qui dura bien un quart d'heure, les Anglais, les Malabares et la pauvre Maryvonne débouchèrent brusquement au milieu des ruines amoncelées derrière la pagode.

— Ouf! dit Clamorgan, on est mieux tout de même ici, et c'est bon de respirer l'air pur.

— Où sont les chevaux, Kephra?

— Par ici, maître.

Le noir, qui venait d'éteindre soigneusement les torches, s'élança en avant, montrant la route.

*(La suite au prochain numéro.)* HENRY DE BRISAY.

## RECETTES DE LA SEMAINE

**Procédés pour chasser les mouches[1]. (Recette demandée.)**

1° Appliquer un peu d'huile de laurier sur les points du logis qu'elles envahissent;

2° On peut recourir au papier *tue-mouches*. Il se prépare ainsi: on trempe du papier gris dans une forte décoction de *quassia amara*. On fait ensuite sécher ce papier et, quand on veut s'en servir, on en met un morceau sur une assiette, on le mouille avec un peu d'eau et on le saupoudre de sucre;

3° On prépare une liqueur *tue-mouches* en faisant bouillir, pendant douze minutes, 5 grammes de *quassia amara* dans 150 grammes d'eau ordinaire. On y délaie 25 grammes de mélasse. On s'en sert en en mettant un peu sur des assiettes;

4° Autre liqueur *tue-mouches :* Dans 3 litres d'eau, on met 100 grammes de *quassia amara* et 30 grammes de graines de staphisaigre pulvérisées. On en fait une décoction jusqu'à réduction à 2 litres, que l'on emploie en aspersions, ou dont on place quelques gouttes dans une assiette, sur un meuble de l'appartement.

Ce dernier procédé fait fuir les mouches.

**Solution ferrugineuse fortifiante (eau ferrée concentrée).**

Faites préparer par votre pharmacien la solution suivante :

Tartrate ferrico-potassique . . . . . . 15 grammes
Eau. . . . . . . . . . . . . . . . . . . 250 —

Prenez-en trois fois par jour une demi-cuillerée à café dans un verre de boisson.

BRUNO.

**Colle forte liquide.**

Une bonne colle forte liquide est chose rare; — à bon marché, c'est un mythe.

La recette suivante donnera, nous affirme-t-on, une solution heureuse à ce difficile problème.

Faites fondre au bain-marie, dans 100 grammes de vinaigre, 40 grammes de gélatine ordinaire. Retirez du feu au premier bouillon. Versez dans des flacons après refroidissement et conservez dans un endroit sec.

**Procédé pour hâter la maturité des légumes[2].**

On sème en automne ou en hiver la graine dans des petits paniers de paille remplis de terre, on les tient au chaud, on les arrose. Au printemps, lorsqu'il ne gèle plus, on dépose ces paniers en pleine terre bien préparée et la végétation suit son cours, sans l'interruption qu'occasionne le repiquage, quelque soin que l'on y donne.

1. Recette tirée du *Trésor des Familles*, par Louis Bonconseil. Un vol. in-8°, relié toile. Prix *franco :* 5 francs.
2. Recette tirée du *Trésor des Familles*.

**Propriétés de l'ortie.**

Les racines d'ortie, confites au sucre, comme la rhubarbe, ont une action spécifique énergique contre l'asthme et la pleurésie.

Les feuilles, prises en infusion comme le thé, ont d'efficaces propriétés contre la goutte et les rhumatismes. Cette infusion calme les douleurs; en purifiant le sang, elle en prévient le retour.

**Contre la germination des pommes de terre.**

Après avoir mis les pommes de terre que l'on veut conserver, dans un tonneau, on y fait brûler une mèche soufrée; et ce moyen d'une simplicité primitive suffit, paraît-il, à les préserver de toute trace de germination.

On nous demande une recette contre les cheveux blancs, ou une teinture sans préjudice pour le cuir chevelu.

Merci à qui voudra bien nous aider dans notre recherche.

# LE MARIAGE DU DÉPUTÉ[1]

PAR

**JEANNE DE LIAS**

XXV (*Suite.*)

En faisant ces diverses réflexions, Jacques, brisé encore par le voyage et la veille, s'était levé cependant et procédait à sa toilette. Il se mit à genoux aux pieds du crucifix fixé dans les draperies du lit, et simplement et virilement, comme il en avait coutume chaque matin, il commença sa journée par la prière.

Puis il descendit dans son salon. Un vigoureux coup de sonnette le fit tressauter. Il attendit quelques instants, mais la vieille servante se trouvait absente, sans doute pour des commissions de ménage. La sonnette s'agita une seconde fois avec tant d'énergie que Jacques alla ouvrir lui-même. Il recula d'un pas, stupéfait M. Audibert était devant lui.

Sans précaution oratoire, sans avertissement préalable, sans aucune sorte d'entrée en matière, M. Audibert saisit les deux mains de Jacques et les pressa vigoureusement dans les siennes.

— Monsieur Saint-Aubain, dit-il, vous venez de provoquer un grand acte de justice et vous avez réalisé le rêve de ma vie entière en nous faisant avoir le chef-lieu de canton à Saint-Landry.

— Je n'ai fait que solliciter une chose raisonnable et juste, en effet, à tous les points de vue, et je suis heureux, monsieur, oui, bien heureux d'avoir pu vous être agréable.

Et Jacques, un peu éperdu, car, sous les traits épanouis de l'excellent homme, il croyait voir l'apparition imprévue du bonheur se dresser devant lui, Jacques introduisit M. Audibert dans cette même salle où, le jour de l'élection, une si brillante ovation lui avait été faite et où Jacques avait pleuré.

Le père Audibert, cela se voyait, arrivait, le cœur plein d'intentions conciliantes qui surabondaient en lui et qu'il ne savait comment exprimer.

— Monsieur Saint-Aubain, dit-il, il faut oublier tout le passé, n'est-ce pas?... tous les malentendus pénibles qui ont pu exister entre nous?...

— Eh! grand Dieu! monsieur, je ne me souviens que d'une seule chose : de la bonté avec laquelle vous aviez accueilli ma demande, et de la promesse que vous m'aviez faite de me donner Gabrielle...

— Gabrielle, ma pauvre enfant, comme elle a souffert! Parlez-moi franc, monsieur Saint-Aubain, l'aimez-vous toujours?...

Si Jacques l'aimait, sa petite Gabrielle!... Ah! non jamais, ni les yeux noirs, ni les cheveux savamment échafaudés, ni les coquettes robes de deuil, ni les avances timides de Lucie Rousselin, ni toute la diplomatie de sa remarquable mère, ni les soirées intimes passées dans le boudoir, rien de tout cela jamais n'avait fait vaciller le cœur de Jacques! Il l'aimait tant sa Gabrielle qu'il ne lui vint aucune parole pour répondre à la question du père et que sa faiblesse native le prenant, ce furent des larmes à grand'peine refoulées qui lui coupèrent la voix et lui piquèrent les yeux...

— C'est qu'elle a cru, voyez-vous, comme moi-même, comme tout le monde dans le pays, que vous alliez épouser Mme Rousselin...

— Allons la détromper tout de suite! s'écria Jacques, se levant déjà...

Mais M. Audibert arrêta son élan.

— Ah! non, pas si vite, pas comme cela... Ah! si vous saviez comme elle a pleuré, la pauvrette, et comme elle a failli mourir, et comme elle voulait rejoindre au couvent sa sœur Pauline... Elle mérite bien d'être heureuse après tant de peines!...

1. Voir l'*Ouvrier* depuis le 29 juillet 1896.

« C'est pourquoi, continuait l'excellent homme, je voudrais lui faire une surprise. L'idée m'en est venue là, tout à l'heure en causant avec vous... et puisque nous enterrons aujourd'hui les vieilles querelles électorales, il faut que la réconciliation soit universelle, n'est-ce pas? »

Sans bien voir encore où le brave homme voulait en venir, Jacques approuvait tout, de confiance. Il écoutait parler le père de Gabrielle comme on écoute une voix doucement obsédante dans un beau rêve heureux...

— Et puis, continuait M. Audibert, il faut fêter dignement le transfert du chef-lieu de canton. Ah! c'est une belle chose que vous avez faite là, mon cher Saint-Aubain, et vous méritez la reconnaissance de toute la vallée. Pour moi, voyez-vous, c'est plus que si vous m'aviez sauvé la vie. Et l'on était venu me dire pourtant que vous étiez l'adversaire acharné du projet! Il y a donc des gens... des gens que l'on croit honnêtes qui se font ainsi un plaisir de vous tromper...

Ceci était une pierre dans le jardin de ses alliés de la veille, les gros bonnets du parti Rousselin.

— Pour tout homme raisonnable, pour tout esprit droit, pour tout montagnard de Moudang tant soit peu patriote, il est bien évident, n'est-ce pas? que le chef-lieu de canton doit et aurait dû être depuis quelque vingt ans déjà fixé à Saint-Landry. Les préfets qui se sont succédé à Tarbes...

— Mais cette méprise, interrompit Jacques, cette peine de Mlle Gabrielle n'a pas altéré sa santé?

Si M. Audibert était un brave homme de campagne n'ayant pas un esprit transcendant, il était père et il avait du cœur. Et puis, il y avait quelque quarante ans de cela, il s'était marié, lui aussi, par amour.

— Allons, dit-il, avec un bon sourire, je vois que vous n'êtes pas à la politique aujourd'hui. Eh bien! parlons de Gabrielle, puisque vous le voulez.

Avec une bonhomie touchante, M. Audibert lui communiqua le plan un peu enfantin de sa fameuse surprise où Jacques ne voyait qu'une chose peu agréable qui prenait à ses yeux les proportions d'un sacrifice, c'est qu'il faudrait attendre encore toutes les longues heures de cette grande journée d'été avant de la revoir! Mais l'excellent M. Audibert tenait à sa surprise, et il eût été bien difficile à Jacques d'élever une objection.

— Huit heures! dit M. Audibert en regardant à sa montre : comme il est tard! C'est que nous aurons à peine le temps, et Marthe, ma ménagère, va me gronder... Mais non, elle sera trop contente. Je ne sais pour quelle raison elle se figurait toujours que vous n'alliez plus aimer Gabrielle. Comme si c'était chose facile — nous pouvons bien le dire entre nous — de se détacher de cette enfant-là.

Jacques se sentait absolument de cet avis.

— Vous serez indulgent, d'ailleurs, dit M. Audibert : ils le seront tous. Seulement je dois aller... Ah! précisément, voici le curé de Sarrantis, cela va m'épargner une bonne course...

En les voyant ainsi, son héros, Jacques Saint-Aubain, et son vieil ami, M. Audibert, le visage joyeux et les mains unies, le bon curé s'arrêta, radieux, sur le seuil, et, levant les yeux au ciel, il commença à réciter la belle action de grâce de ses prières latines :

« *Agimus tibi gratias, omnipotens sempiterne Deus, pro universis beneficiis tuis*...

— C'est en effet la parole qu'il convient de dire, murmura Jacques gravement. Merci, monsieur le curé.

Déjà M. Audibert accaparait le vieux prêtre et lui donnait une explication verbeuse dans laquelle revenaient plusieurs fois les noms de Delprat et de Morancey.

— C'est bien, c'est bien, répondait le curé joyeux, en faisant ses grands gestes accoutumés, je me charge de la double commission et je vous promets que nous serons tous exacts.

## XXVI

### LE BANQUET

Gabrielle était dans un singulier état d'âme; elle ne savait pas s'il fallait se réjouir ou être triste. Elle repassait dans son esprit les termes de la dépêche qui lui avait, en un instant, ôté de l'âme sa grande douleur. Jacques devait être arrivé et personne ne lui en disait rien. Ce silence de ses deux sœurs lui serrait le cœur d'une certaine angoisse. Leur père était revenu, l'air mystérieux et affairé, de sa promenade matinale. Peu après le retour de M. Audibert, Gabrielle, qui était remontée dans sa chambre pour la ranger, entendit dans la maison un grand remue-ménage. C'était la voix un peu perçante de Blanche appelant la bonne, puis des plaintes de canards qu'on décapite et de poulets qu'on saigne et jusqu'au gloussement de détresse d'une dinde mise à mort.

Gabrielle descendit et se trouva au milieu des apprêts hâtifs d'un festin de campagne.

— Qu'est-ce donc? demanda-t-elle.

— Père attend du monde, répondit Marthe.

Il sembla à Gabrielle que, sous l'air indifférent de cette réponse, Marthe avait eu un sourire énigmatique vite réprimé.

Une espérance folle un moment la prit, puis elle se dit :

— C'est absurde!

D'ailleurs, il y avait souvent des convives autour de la table de famille, à la ferme de Saint-Landry. Bien des fois, comme il venait de le faire ce matin-là, M. Audibert rentrait, avertissant Marthe qu'il avait retenu quelqu'un à dîner, soit pour midi, soit pour le soir. C'étaient des propriétaires des environs ou l'officier de santé ou le percepteur qui passaient, ou même de simples cultivateurs des villages voisins qui, s'occupant d'élevage, avaient, par cela même, des rapports particuliers avec M. Audibert. Avant les élections fatales, Delprat et Morancey avaient toujours leur couvert mis et entraient comme chez eux. Ils étaient remplacés parfois depuis les derniers événements par certains personnages de l'état-major Rousselin auxquels nous avons eu déjà l'avantage de faire allusion à diverses reprises. Et son court moment de rêve passé, Gabrielle se dit à elle-même : « Ce doivent être quelques-uns de ces messieurs que mon père attend, et Marthe, sachant combien leur présence me déplaît, ne me les a pas nommés. »

Elle se mit à penser : « Qui sait si Jacques est à Préchan à cette heure? Et s'il est là, si près de moi, quand et comment le verrai-je, et les projets anciens, hélas! pourront-ils revivre? »

C'était autour d'elle une activité, une agitation, une presse à ne savoir où donner de la tête. Deux ou trois fois, Gabrielle alla vers sa sœur aînée pour la questionner au sujet de l'arrivée plus ou moins probable de Jacques et lui confier son angoisse intime. Mais sœur Marthe, affublée d'un tablier bleu et de larges manches de toile, était si occupée à faire son propre travail et à diriger celui de Blanche et de la servante, que la fillette ne vit pas le moyen de lui faire sa confidence. Ne pouvant mieux, elle offrit ses services qui furent agréés comme ils l'étaient toujours maintenant depuis que l'inaction lui avait été si fatale; et, malgré ses préoccupations poignantes, Gabrielle prit sa part du labeur commun.

Cela l'aida un peu à passer les heures fastidieuses de cette longue journée.

A onze heures, au déjeuner pris rapidement à la cuisine, Marthe et Blanche s'assirent quelques instants à peine, absorbant un peu de bouillon, et après, vite, n'importe quoi, comme des personnes très pressées. M. Audibert, le visage joyeux et mystérieux, paraissait se tenir à quatre pour garder un secret qu'il brûlait de révéler. Il fut très satisfait de voir ses filles, par leur hâte à se lever de table, lui ôter au plus tôt l'occasion de se trahir.

Vers cinq à six heures, Marthe qui, malgré elle, se montrait un peu fébrile, entraîna ses deux sœurs dans la grande salle à manger, celle où l'on ne se réunissait que lorsqu'il y avait un certain nombre de convives. Gabrielle s'étonna de voir ses aînées sortir de l'armoire le linge le plus beau, avec les couverts d'argent et la vaisselle fine qui ne servait que pour les repas de cérémonie.

— Mais qui donc père attend-il? demanda Gabrielle.

— Tu le verras bien, répondit Marthe, en se détournant un peu.

Au moment même, M. Audibert entra, joyeux, exubérant, le fameux secret si près de ses lèvres qu'il allait lui devenir impossible de le garder plus longtemps.

— Comment! s'écria-t-il, la table n'est pas mise, et vous devez encore vous habiller! Quelle lenteur! mais hâtez-vous donc! Fais-toi belle, ma Gabriellette, fais-toi bien belle, ce soir.

— Mais enfin, père, demanda-t-elle, résolue, pourquoi donc tant de préparatifs?

— Est-ce trop faire, s'écria M. Audibert d'une voix éclatante, quand on attend... son député!

Gabrielle devint toute blanche et se laissa tomber sur une chaise.

— Ah! mon Dieu, père, vous lui avez appris cela trop brusquement. J'avais bien raison de craindre pour elle cette surprise. Voilà que la joie va encore lui faire mal.

C'était Marthe qui parlait, tout en s'empressant auprès de sa sœur.

— Oh! non, Marthe, non, la joie ne me rendra pas malade.

Et, se levant après cette courte défaillance, Gabrielle vint nouer ses deux bras autour du cou de M. Audibert, en lui disant :

— Père, vous êtes bien bon, je vous aime bien.

Et l'excellent homme, en tirant son mouchoir à carreaux et le passant à la dérobée sur son visage, pensait en lui-même que ce baiser de son enfant valait à lui seul tous les succès électoraux.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Ils sont tous réunis maintenant dans la grande salle autour de la table chargée de mets et de fleurs, tous nos bons vieux amis, le curé de Sarrantis, le docteur Delprat, le notaire Morancey. Celui-ci, un peu solennel, comme le comporte la circonstance, a apporté dans la poche de son habit (car il s'est mis en habit) le contrat de mariage laborieusement rédigé au cours de la journée et que « les parties contractantes » viennent de signer avant de se mettre à table.

(*La suite au prochain numéro.*) JEANNE DE LIAS.

# CHRONIQUE HEBDOMADAIRE

LA NEIGE DANS L'EST. — CHARME DU PAYSAGE. — BRUSQUE MÉTAMORPHOSE DE LA NATURE. — LES OISILLONS ET LA NEIGE. — PAUVRES MOINEAUX ! — LA FORÊT DE CHANTILLY. — LA MESSE DE SAINT-HUBERT. — CHIENS ET PIQUEURS. — PRIÈRES DE L'AUMONIER — LA CHASSE DU ROI HERODE. — LE CHASSEUR MAUDIT. — « PART EN LA CHASSE ! » LÉGENDES NORMANDES. — LA RENTRÉE DES SAINT-CYRIENS. — LA PROMOTION DE NICOLAS II — LES BRIMADES — SALADE DE BOTTES — LES BLEUS ET LE SAUT DE LA COUVERTURE - DURÉE DU JOUR — L'ALLUMAGE DE LA LAMPE. - 77,000 LANTERNES — LA STATUE DE LA SAINTE VIERGE. — 35 MILLIARDS 205 MILLIONS DE BOUGIES. — L'ÉLECTRICITÉ, LE GAZ ET LA CONSCIENCE.

Dans plusieurs de nos département de l'Est, dans les Vosges, dans la Savoie et dans le Dauphiné, les champs sont sous la neige, la neige les recouvre à perte de vue et transforme la physionomie du paysage. Pendant cinq à six mois. les paysans n'auront pas d'autre panorama sous leurs yeux La neige a été célébrée en prose et en vers, mais je crois que ceux qui en ont vanté les charmes ont cédé surtout à une impression poétique Ce qui les a frappés, c'est la brusque et absolue transformation que la chute des blancs cristaux opère dans les aspects de la nature. Ce nivellement presque instantané des surfaces les plus rugueuses séduit irrésistiblement le regard.

Quel que soit l'attrait d'une telle métamorphose, il suffit de vingt-quatre heures pour apprécier la triste monotonie de ces étendues dont les ondulations se sont presque effacées sous le niveau de ce suaire immaculé. La neige fait la joie de nos enfants; elle est, en revanche, une cause de désespoir pour nos frères inférieurs. Tous en souffrent, depuis les fauves de nos forêts jusqu'aux oisillons des haies, et, comme toujours, en ce bas monde, ce sont les plus humbles, les plus petits qui sont les plus maltraités

Les petits oiseaux sont curieux à observer pendant les tourmentes de neige, lorsque les vapeurs imparfaitement solidifiées descendent une à une, lentement, comme à regret L'œil inquiet, les plumes hérissées, les pauvrets se tiennent immobiles à côté les uns des autres sur une branche d'arbre. De temps en temps, l'un d'eux s'imagine que les blancs atomes qui flottent dans les airs sont des moucherolles de bonne prise, et s'élance pour les saisir. Mais, bientôt, revenu de son erreur, l'oisillon reprend tristement sa place dans le rang. Au bout de quelques heures, le mouvant rideau qui descend des nuages s'étant épaissi, la vague inquiétude se transforme en consternation. C'est bien pis, quand, descendus de leur poste, les oisillons s'abattent dans le jardin. En reconnaissant le rempart glacé qui s'est interposé entre leur faim et le sol nourricier, les malheureux se mettent à voleter à droite et à gauche, cherchant les rares ilots où la terre brune forme tache sur le tapis immaculé. Les moineaux l'inventorient dans tous ses recoins, heureux lorsqu'ils ont découvert une graine, un insecte, que la tourmente a disséminés çà et là.

Pour les bestioles auxquelles l'expérience n'a point appris qu'une pluie tiède, un rayon généreux leur rendra probablement bientôt l'*alma mater*, cette chute de neige doit apparaître comme la fin du monde; mais l'oiseau ne s'abandonne jamais et il lutte jusqu'à l'épuisement complet; jamais les mouvements des espèces ailées ne sont plus alertes et plus vifs qu'en présence du péril.

***

Mgr le duc d'Aumale a loué la forêt de Chantilly à une société de chasseurs. L'illustre académicien a donc définitivement dit adieu aux fêtes et aux pompes cynégétiques. Chantilly avait conservé jusqu'à nos jours, et le duc d'Aumale avait soigneusement maintenu les traditions des anciennes chasses royales. Les successeurs du prince se montreront-ils fidèles à ces us et coutumes? Les garderont-ils? On regretterait de voir les nouveaux maîtres d'équipage abandonner par exemple la tradition de la messe de Saint-Hubert. C'est au connétable de Montmorency que remonte cette coutume, paraît-il. Le connétable s'était visiblement inspiré de la cérémonie romaine qui, tous les ans, le jour de la fête de Saint-Antoine, convie tous les animaux domestiques, le bétail et les chevaux, à une bénédiction solennelle. En France, dans un grand nombre de provinces, à certaines fêtes, les paysans amènent également leurs bœufs et leurs chevaux devant le porche de l'église, durant la messe, pour y être bénis. A Chantilly, le jour de la Saint-Hubert, le 3 novembre, la chapelle du château était, du temps des princes de Condé et du duc d'Aumale, parée comme aux grands jours. Des fleurs jonchaient le chenil. Le plus vieux gentilhomme, monté sur le plus vieux cheval, suivi des plus vieux chiens, accompagnés du plus vieux piqueur, ouvrait la marche des chiens qui se rendaient solennellement à l'église. Ce jour-là, le peigne, la brosse et l'éponge donnaient au poil tout le lustre exigé par l'étiquette. Les queues et les oreilles se pliaient à la circonstance, les remontrances et l'eau de savon venaient à bout des plus récalcitrants. Introduits par ordre de race, au centre de la chapelle, on les rangeait de front, d'après l'âge ou le mérite, devant le tableau de saint Hubert, exposé au-dessus de l'autel

Le premier aumônier du château commençait l'office, puis, après l'évangile, il montait en chaire. Le panégyrique du patron des chasseurs était naturellement le thème habituel du sermon. Mais à l'histoire de saint Hubert le prédicateur ne manquait jamais de joindre les recommandations les plus édifiantes. C'est ainsi qu'il invitait les chasseurs à épargner les bêtes inoffensives et les petits oiseaux utiles aux laboureurs; il les priait surtout de ne pas détruire, en manière de passe-temps, le roitelet, la mésange, le bec-fin, l'alouette, l'hirondelle, le passereau qui voltigent dans les buissons et dans les blés, qui dévorent les insectes. Tous les chiens devaient écouter en silence

Malheur au pointer qui eût baîllé ou au lévrier qui eût dormi! Le piqueur rappelait immédiatement à l'ordre les épagneuls distraits! A la fin de la messe, l'aumônier appelait la protection de Dieu sur les auxiliaires des chasseurs, sur les chiens, et demandait à saint Hubert d'éloigner d'eux la gale, le mal d'oreilles, les crevasses, les morsures de vipères et surtout la rage. Pendant l'office, les sonneries du cor remplaçaient les tintements de la cloche. Avant de clore la cérémonie, le prêtre invitait expressément le capitaine des chasses à laisser reposer la meute le dimanche. Le repos de la meute n'entraînait-il pas celui des piqueurs? Voilà comment la religion trouvait le moyen de rehausser et d'ennoblir un amusement qui, de nature, peut paraître bien frivole; en autorisant seulement la mise à mal des bêtes nuisibles et en interdisant la destruction des oiseaux utiles à l'agriculture, elle protégeait les chasseurs contre leurs propres excès et donnait à la chasse une sorte de portée morale. Une légende populaire, encore très répandue dans la Basse-Normandie, stigmatisait au moyen âge le chasseur impie, dur au pauvre monde, égoïste, cruel. Sous le nom de « Fantôme volant », de « roi Hugues » ou Hugon », de « roi Hérode », de « roi Artus », de « comte Thibaut », etc., ce chasseur féerique représente un prince ou un puissant seigneur qui a encouru la colère divine.

Pour satisfaire sa passion effrénée de la chasse, il a, durant sa vie, tyrannisé ses sujets, violé leur patrimoine, foulé aux pieds de ses chevaux la moisson de la veuve et de l'orphelin; ou, dans un odieux sacrilège, il a, sans respect pour la sanctification du dimanche, couru le cerf et le sanglier pendant la célébration des saints offices. Mais, après quelques journées de fatigues et de plaisirs, la mort de l'impie vient de sonner. Eh bien! c'est alors que l'imagination populaire, interprète de la divine Justice, s'empare de l'oppresseur et nous le montre en proie au supplice d'une chasse sans fin. Chaque nuit, à travers les clairières de ses magnifiques forêts; le seigneur, transformé en un pâle fantôme, glisse, terrassé, morne, entouré d'un superbe appareil de chasse; souples lévriers, piqueurs infatigables, chevaux fougueux l'escortent et mènent avec lui une ronde enragée. Une même volonté meut tous ces êtres, un même désir circule dans ce groupe ardent, l'excite, le pousse, le presse, l'entraîne, le précipite; il faut atteindre une proie moqueuse qui se rit de tous les efforts. Sans doute, la pénitence touche à son terme; voilà bien des jours, bien des mois, bien des années, des siècles même que la biche errante est poursuivie; presque aux abois, elle se lasse à la fin, elle semble désireuse d'être vaincue. Le moindre obstacle va arrêter sa course. Erreur! Les ravins se comblent, les coteaux s'aplanissent, leurs buissons se détournent, les halliers s'éparpillent, les arbres se reculent, le chemin se redresse et s'élargit; la biche reprend sa fuite victorieuse, tandis que la sombre troupe de chasseurs nocturnes, écumant de fureur, redouble l'impétuosité de sa course insensée. Mais, enfin, un rayon matinal perce les ténèbres de la nuit; Satan rappelle à lui ses cohortes dociles; alors le gouffre béant de l'enfer étreint la chasse maudite et la dérobe pour quelques heures à l'épouvante des vivants.

Ce fantastique cortège s'appelle, en Normandie, tantôt la « chasse Caïn », tantôt la « chasse Arthur » ou « Artus »; on le désigne aussi sous le nom de « chasse Proserpine » ou « Chezerquine », « chasse du Diable », « chasse Hennequin » ou « Mesgnie Hellequin » ou « Hennequin ». Orderic Vital, dans son *Histoire de Normandie*, raconte une apparition de la « Mesgnie Hellequin » dont le prêtre Gaucelin, desservant de l'église de Bonneval (diocèse de Lisieux), fut témoin en 1091. Dans la légende de Richard sans Peur, la « chasse volante » emporte des spectres revêtus de lourdes armures, qui bataillent avec fureur jusqu'au chant du coq. Lorsque le paysan normand entend bruire, au-dessus de son toit, la troupe impure commandée par « Proserpine » ou « Mère Harpine », s'il s'avise, cédant à je ne sais quel accès de vertige diabolique, de s'écrier : « *Part en la chasse!* » un des spectres lui jette aussitôt par la cheminée un lambeau de cadavre. C'est là, en effet, le gibier hideux que l'infâme sorcière va déterrer dans les cimetières pour en repaître sa bande maudite. Puérils contes! dira-t-on. Soit! Mais ces fables intimidaient parfois les transgresseurs de la loi divine et rendaient, en tous cas, présentes à l'esprit les expiations qui attendent les méchants et l'impie. Qu'on ne rie donc pas de nos légendes populaires. Ces évocations de la Justice éternelle entretenaient dans l'âme une vigueur morale qui la préservait du découragement et du doute.

***

Les cloches de la Toussaint ont tinté le rappel des plus favorisés de la villégiature, des étudiants. L'École de Saint-Cyr vient

de s'ouvrir à la dernière promotion fraîchement éclose, et à son aînée qui se prépare à recevoir les nouveaux venus avec force mystifications et brimades inédites.

Comment s'appellera cette promotion de 1896? La promotion de 1896 devra forcément s'appeler « la Promotion de Nicolas II ».

Puissent les nouveaux admis être épargnés pendant la première quinzaine et trouver chez leurs anciens des persécuteurs modérés! C'est à l'Ecole militaire que les brimades ont le caractère le plus impitoyable et le plus cruel. Les polytechniciens en usent plus doucement avec leurs cadets. Les normaliens se bornent à quelques tours innocents, plus en rapport avec les tendances pacifiques de ces futurs instituteurs de la nation.

Il ne faut pas toutefois exagérer. Même à Saint-Cyr, beaucoup de ces épreuves imposées aux catéchumènes de la vie de soldat méritent d'être jugées avec indulgence, comme des espiègleries qui, pour être désagréables, n'ont rien d'excessif. On oblige le « melon » à s'habiller sur son « bahut », à donner à son lit les formes les plus excentriques, aussi difficiles à réaliser que s'il s'agissait d'accomplir un travail d'Hercule; c'est de la tyrannie, la tyrannie d'un prince bon enfant, non celle d'un Héliogabale.

Les anciens intiment aux nouveaux venus l'ordre d'apporter leurs bottes dans le dortoir; ils les « mettent en salade », c'est-à-dire les mêlent, les croisent, les confondent avec acharnement. Ils disent alors aux infortunées victimes de se chausser à la hâte, en s'attribuant dans cette montagne de bottes une paire de chaussures prise au hasard.

Vous convenez qu'il est assez incommode de marcher, de « pivoter », deux ou trois heures dans ces conditions désastreuses.

Un bourgeois trouverait cela intolérable. Mais un saint-cyrien est autre chose qu'un « pékin » vulgaire.

Chaque société a ses rites qui échappent aux jugements des profanes. Je me garderai bien de vous dire si ces cérémonies initiatrices sont ou ne sont pas spirituelles. Il me semble seulement que certaines brimades dépassent les formes de la bonne plaisanterie entre camarades. Le supplice de la « couverture », qui fut infligé à Sancho Pança par des garçons d'auberge, est resté un divertissement classique jusqu'à ces derniers temps à l'Ecole militaire.

Mais, le progrès aidant, nous verrons, je l'espère, disparaître ces coutumes barbares de Saint-Cyr et des casernes où les conscrits — les bleus — ne sont que trop souvent bernés impitoyablement par les anciens.

On saisit la pauvre recrue; on la couche de gré ou de force sur la maudite couverture où l'on accumule des peignes, des boîtes à cirage, des brosses, et quatre gaillards imposent au supplicié le plus fatigant exercice que puisse imaginer cervelle humaine, en jouant au volant avec un jeune soldat ahuri et affolé!

Voilà une belle réception ménagée aux nouveaux venus, n'est-ce pas? Fi donc! Est-il convenable de traiter ainsi un citoyen, une fraction de la souveraineté nationale?

Il faut avoir quelques égards pour le peuple-roi, même quand il est vêtu d'un pantalon rouge et coiffé d'un disgracieux képi.

***

Les jours baissent rapidement. Demain, 7 novembre, le soleil se couchera vers 4 h. 1/2.: la durée du jour sera de 10 heures 40 minutes, à peine. Par conséquent, vers 5 heures, et même avant, si le ciel est brumeux, il faudra allumer les lampes. Dans la rue, à 5 h. 1/2, tous les becs de gaz seront allumés. Faut-il croire, comme on l'écrit dans maint livre, qu'autrefois nos ancêtres n'avaient aucun luminaire pour les guider, le soir, à travers le réseau des rues tortueuses de nos grandes villes?

Aucune assertion n'est moins exacte. Nos pères, qui ne craignaient pas d'ajouter le bon exemple à leur piété personnelle, illuminaient, chaque soir de l'année, la statue de la Sainte Vierge, placée à l'angle ou au milieu de la façade des maisons. Et Paris n'était pas la ville de France la moins fidèle à ce pieux usage. A chaque coin de rue, une petite statue de Marie élevait son front séculaire au-dessus d'un massif de fleurs que les âmes pieuses du quartier renouvelaient chaque matin à l'heure où les trompettes sonnaient l'aurore, du haut des tours du Châtelet.

Pendant la nuit, les lampes brûlaient constamment dans les petites niches grisâtres, et ces niches étaient, tous les samedis, complètement illuminées.

Ce fut le premier éclairage des rues.

Cet éclairage, moins lumineux que celui qu'on emploie de nos jours, avait pourtant sur le nôtre un grand avantage : il s'y joignait une pensée chrétienne, propre à faire réfléchir une population croyante.

Les lampes mystiques des Madones, brillant de loin en loin, comme un léger cordon d'étoiles, à travers les tiges parfumées des fleurs, semblaient dire au vagabond qui marchait la nuit pour mal faire : « Il y a au-dessus de cette ville assoupie un œil qui ne se ferme jamais, et qui veille sur ces rues désertes et silencieuses, — l'œil de Dieu ! »

Aujourd'hui, nous avons pour éclairer nos rues le gaz et même l'électricité. 77,000 lanternes publiques éclairent actuellement les rues, les places, les boulevards et les quais de la ville de Paris.

« Si nous évaluons en bougies, écrit M. Georges d'Avenel, dans la *Revue des deux Mondes*, la lumière artificielle de Paris, comme l'on évalue en chevaux-vapeur la puissance des machines, nous voyons que le luminaire annuel de cette ville, représenté par le gaz, l'électricité et l'huile, atteint le total de 35 milliards 205 millions de bougies-heure, ce qui signifie que l'éclairage annuel de la capitale correspond à une bougie qui brûlerait pendant 35 milliards d'heures — 4 millions d'années — ou à 35 *milliards de bougies brûlant pendant une heure.* »

De tels chiffres sont vraiment faits pour nous gonfler d'orgueil. Quelle supériorité nous confère un tel éclairage sur les piteuses lampes de nos pauvres devanciers! Telle est la première réflexion qui nous vient à l'esprit; mais, en examinant de près les choses, on se demande ensuite si ce progrès des lumières correspond à un progrès du bonheur et surtout à un progrès de la morale. Hélas! on est bien forcé de répondre négativement. Dans nos rues si magifiquement illuminées, circule-t-il moins de voleurs et d'assassins que jadis? C'est plutôt le contraire qu'il faut constater. Pourquoi?

Parce que le gaz et l'électricité n'ont pas le pouvoir d'éclairer les consciences.

Oscar Havard.

---



*Le Directeur-Gérant :* Henri GAUTIER. — Sceaux. Imp. Charaire et Cie.

5 centimes le N° année courante. (10 centimes le N° années échues.) N° 1964 TRENTE-SIXIÈME ANNÉE. — 11 Novembre 1896.

# L'OUVRIER

**Journal illustré paraissant le Mercredi et le Samedi**

| ABONNEMENT D'UN AN : | DIRECTION ET ADMINISTRATION : | ABONNEMENT D'UN AN |
|---|---|---|
| (104 numéros)<br>France, Algérie et Belgique :<br>6 francs. | LIBRAIRIE BLÉRIOT, HENRI GAUTIER, SUCCESSEUR,<br>55, quai des Grands-Augustins, Paris. | (104 numéros)<br>Colonies et Étranger (sauf la Belgique) : 7 francs. |


## A L'ABORDAGE! PAR HENRY DE BRISAY



La branche venait d'amener au jour un crâne avec d'autres ossements humains (Voir page 142.)

# A L'ABORDAGE ! [1]

## GRAND ROMAN D'AVENTURES

PAR

HENRY DE BRISAY

TROISIÈME PARTIE

## CLAMORGAN CONTRE CLAMORGAN

### IX (*Suite.*)

Yodah était rapidement sorti de la pagode et avait gagné un monticule où il croyait découvrir facilement l'entrée du souterrain. Au bord d'un petit lac et sous les clartés livides de la lune, des ruines fantastiques se dressaient. C'étaient les restes d'un petit temple élevé en l'honneur de Pouléar, à peu de distance du grand tombeau. La pierre se voilait de mousse, d'euphorbes, de genêts et d'aloès; par intervalles, surgissaient quelques énormes têtes de dieux indiens dont le granit repoussait toute végétation et qui conservaient encore, aux étoiles, la hideuse attitude que leur avait donnée l'architecte Indien. Quand la clarté des astres, tamisée par le feuillage des lenstiques, descendait sur les faces rudes de ces simulacres, on aurait cru voir les géants de l'Iliade hindoue de Ravana sortir des tombes pour recommencer la guerre de Ceylan.

Ce paysage lugubre était trop connu de Yodah pour l'impressionner; néanmoins, il resta quelques secondes à le contempler dans un recueillement religieux.

Puis il reprit sa marche, escaladant les pierres colossales, glissant dans d'inextricables fourrés, dérangeant dans leur sommeil des animaux et des oiseaux nocturnes qui s'enfuyaient avec des bruits étranges.

Arrivé devant un énorme portique où l'image du dieu à trompe d'éléphant se voyait encore :

— Ce doit être ici, murmura-t-il.

Il fit encore deux pas en avant, mais soudain il sentit le sol se dérober sous ses pieds. Il voulut se retenir à un genêt, qui céda sous son étreinte, et il se sentit précipiter dans le vide.

Le choc fut rude, bien que le sol sur lequel il était tombé présentât une élasticité qu'on ne s'attendait guère à rencontrer dans ce dédale de pierres. Mais néanmoins Yodah resta étourdi un moment.

Quand il revint à lui et qu'il voulut se relever, il poussa un cri d'atroce douleur. Sa jambe gauche refusait de le supporter. Cassée ou luxée, elle ne pouvait plus soulever le poids de son corps.

Yodah étendit les mains autour de lui, et constata qu'il était tombé sur un lit de feuilles sèches et de branchages que le vent avait apportés au fond du trou où il se trouvait.

Il regarda au-dessus de sa tête. Il aperçut un coin du ciel et trois étoiles.

Alors, malgré les souffrances atroces qu'il endurait, il se traîna, cherchant à se rendre compte de l'endroit où il venait de tomber si malheureusement. Deux fois, il recommença ses investigations. A la deuxième tentative, il n'y avait plus de doute à conserver : il se trouvait au fond d'un puits assez vaste.

Yodah ne pouvait rien tenter pour sa délivrance avant le jour. Il ramassa tout ce qu'il put de feuilles. qui lui servirent de couverture, et, malgré une forte fièvre qui l'agita longtemps, il finit par s'endormir.

Quand il s'éveilla, le soleil était déjà haut. Son premier regard fut pour sa jambe, qui lui parut démesurément enflée. Après un examen minutieux du membre malade, un sourire de joie éclaira la face grave du fakir. Il n'y avait pas de fracture, tout le mal se réduisait à une forte entorse.

Ensuite il examina sa prison, et, après deux minutes d'examen, il put se convaincre qu'à moins d'être insecte ou oiseau il était impossible de sortir du silo où il était enfermé.

C'était une sorte d'entonnoir dont la partie inférieure était malheureusement dans un parfait état de conservation. Aucune fissure ne permettait de mettre la main ou le pied. A deux hauteurs d'homme à peu près, le mur était dégradé et envahi par les plantes parasites. A cet endroit, une évasion aurait été possible, mais comment y atteindre?

La situation semblait désespérée. Pourtant l'intrépide jeune homme ne se découragea pas. Il commença par masser son pied malade avec une habileté, une science remarquables.

Au bout d'une heure, l'enflure avait diminué, et Yodah pouvait se tenir debout.

Satisfait de cette première constatation, il déchira une partie de sa ceinture et se banda fortement la cheville.

Il fit une nouvelle tentative, et cette fois c'est à peine s'il ressentit encore une douleur sourde.

Alors il réfléchit longtemps, cherchant, dans sa cervelle fertile en expédients, s'il ne trouverait pas quelque moyen de se tirer d'affaire.

Depuis quelques instants, ses yeux s'étaient portés sur les pierres qui avaient roulé dans le fond du puits au moment de l'écroulement de la partie de muraille dont nous avons parlé.

Il commença à les réunir au bas de la lézarde, mais, quand elles furent toutes en tas et qu'il fut monté sur cet escabeau improvisé, il s'aperçut qu'il s'en fallait encore d'au moins trois pieds pour atteindre la fissure.

A l'aide d'une grosse branche, il remua la couche d'humus déposée au fond de sa prison pour découvrir quelques autres débris qui pussent lui permettre d'exhausser son piédestal.

Soudain, il tressaillit.

La branche venait d'amener au jour un crâne, avec d'autres ossements humains.

Yodah se rappela que le puits était destiné à recevoir les prêtres prévaricateurs qui étaient condamnés à y mourir de faim.

Néanmoins, il continua sa besogne, mais sans succès. Il retrouva encore d'autres ossements, mais il ne découvrit plus une seule pierre.

Sans perdre de temps, Yodah démolit son édifice et entassa à la même place toutes les feuilles et tous les débris qui couvraient le sol. Sur cet amas, il réédifia sa pyramide de pierres, et enfin se hissa au sommet.

Il n'atteignait pas encore la lézarde...

Il empila les quatre ou cinq crânes qu'il avait mis de côté et fit une nouvelle tentative.

Il s'en fallait encore de plus d'une grande main !

Alors Yodah défit tout son ouvrage, couvrit de nouveau tout le sol de sa litière de feuillage, s'étendit sur cette triste couche et ferma les yeux en murmurant :

— La sainte volonté du Dieu tout-puissant soit à jamais bénie !

### X

#### UN CŒUR DE PÈRE

Quand Roëllo arriva au camp, la première personne qu'il aperçut fut Louis Kerbraz qui semblait un spectre.

Le pauvre garçon, dont la blessure avait été rapidement cicatrisée, avait au cœur une autre plaie qui le minait sourdement. Jamais il ne parlait de Maryvonne, mais si, par hasard, son nom était prononcé devant lui, il devenait pâle comme un mort.

Roëllo jeta sur lui un sombre regard. La vue du fils de Kerbraz lui faisait mal. Il pensait à ses enfants. Mais quand le jeune homme, après avoir un instant hésité, vint se jeter dans ses bras, le corsaire l'étreignit avec émotion contre sa robuste poitrine.

Roëllo s'informa ensuite de Kerbraz. Il était à la chasse avec le Hollandais. Alors le corsaire demanda de l'eau, car il avait grand'soif et, après avoir bu, il alla s'étendre un peu à l'écart sous de grands bambous. Peut-être voulait-il réellement se reposer, peut-être voulait-il rester seul avec sa douleur.

Lacaussade et Joël, le premier mouvement d'effusion passé, étaient retombés dans un mutisme complet. Ils n'avaient plus rien à se dire : ils pensaient tous deux aux souffrances du chef bien-aimé.

Vers le soir, Kerbraz revint avec Wouvermann. Les deux hommes avaient fait bonne chasse et semblaient moins soucieux que d'habitude, mais quand ils apprirent l'arrivée de Roëllo, leurs fronts se rembrunirent et ils ne parlèrent plus.

Quand l'heure du repas arriva, Joël voulut aller réveiller son capitaine, mais Kerbraz commanda qu'on respectât son sommeil. D'ailleurs Lacaussade était là pour donner tous les renseignements désirables, et l'honnête lieutenant ne demandait pas mieux que de parler.

Après avoir raconté son entrevue avec Suffren et sa rencontre à bord du *Héros*, Marius conta avec une verve étourdissante toutes les péripéties de leur voyage. Avec leur petite escorte, les deux marins avaient été dix fois attaqués pendant le retour. Tantôt les pirates, tantôt les Indiens, tantôt les Anglais leur barraient le passage. Dans l'une de ces rencontres, Sélim avait trouvé la mort en couvrant de son corps Roëllo qui allait infailliblement périr. Le brave marin conta tout cela sans omettre aucun détail, mais, arrivé à l'épisode du lasso, il crut de sa dignité de le passer sous silence et Joël se garda bien de compléter le récit de son ami.

— Qu'allons-nous faire maintenant ? demanda Kerbraz.

1. Voir l'*Ouvrier* depuis le 1er août 1896.

— Mes chers amis, dit une voix forte, vous n'avez qu'à vous rembarquer. Vous avez fait pour moi tout ce qu'il était humainement possible de faire. Je vous remercie du fond du cœur et je vous rends votre liberté.

C'était Roëllo qui venait de paraître au milieu des marins.

— Es-tu fou, dit brusquement Kerbraz, et penses-tu que nous allons te laisser seul sur cette chienne de terre hindoue?

— D'abord, mon ami, je ne serai pas seul ; Marius, Joël et mes matelots sont avec moi.

— Alors tu refuses notre aide? demanda Kerbraz dont le front s'empourpra.

— Non, je l'accepte, dit Roëllo en lui tendant la main.

Le corsaire la serra avec vigueur tandis que ses yeux devenaient humides.

— Ah! mes amis, dit le Hollandais qui les observait avec émotion, voilà une poignée de main qui me fait bien plaisir

— Et à nous aussi, dit Kerbraz, n'est-ce pas, matelot?

Pour toute réponse, Roëllo se pencha vers lui et les deux hommes s'embrassèrent.

— Je l'avais toujours dit, moi d'abord, pétilla Marius, qu'entre deux matelots comme ça, il ne pouvait y avoir rien de grave.

— Au fait, dit Wouvermann avec un malicieux sourire, quelle pouvait bien être cette grande querelle qui vous divisait ainsi?

Les deux corsaires parurent également embarrassés.

— Bon, bon, dit le Hollandais, gardez vos secrets. L'essentiel est que vous soyez réconciliés.

— Pour toujours, dit Roëllo.

A la vie à la mort, comme autrefois, dit Kerbraz.

— A la bonne heure, dit Toussaint Joël, on va avoir de l'agrément, mon grand saint Clément!

— Maintenant, disait Roëllo, j'espère, j'ai la conviction que je retrouverai mes enfants.

— Où peut être Yodah?

— C'est le point qni m'inquiète. Il a dû arriver malheur au brave garçon.

— Et Mavourita?...

— Nous bavardons comme des femmes, conclut Kerbraz, il faut agir.

— Tu as raison, matelot. Rien ne nous enchaîne plus désormais, nous sommes libres de nos mouvements, convenons de la marche à suivre.

— Alors, parle.

— A mon avis, il faut remonter au point de départ pour retrouver le fil qui nous guidera jusqu'à Maryvonne.

— Bon.

— Voilà donc Maryvonne prisonnière des bandits. Ils l'emmènent à Pondichéry; James Stuart reçoit ma lettre à laquelle il n'a donné aucune réponse.

— Voilà qui est étrange, en effet.

— Je crois donc que la première chose que nous avons à faire, c'est de savoir à Pondichéry et auprès du gouverneur lui-même tout ce qu'il a pu apprendre sur le sort de ma fille.

— Mais, pour cela, il faudrait un sauf-conduit.

— James Stuart est un loyal soldat. Il ne profiterait pas lâchement de ma confiance en son honneur.

— James Stuart est un Anglais, interrompit Wouvermann, c'est dire que le meilleur ne vaut pas un chien crevé. Mais ne vous inquiétez pas de cela. C'est moi qui irai à Pondichéry, j'aurai les renseignements et personne ne soupçonnera dans la ville la présence du Capitaine Noir.

— Quels moyens comptez-vous employer?

— Cela me regarde. Ne vous inquiétez pas de moi. Je ne cours aucun risque.

— Soit, j'accepte votre généreux dévouement, mon brave ami, et que Dieu vous protège!

— Bien, dit Kerbraz, mais que ferons-nous, nous autres, pendant que le vieux diable ira à la ville?

— Mon avis est, dit le Hollandais, que vous m'attendiez ici; mais rien ne vous empêche de profiter du temps que vous passerez à m'attendre. Vous n'avez qu'à battre l'estrade et à pousser quelques pointes du côté de la pagode d'Angotka. Vous connaissez à peu près l'endroit où Guy avait fait halte et où cette misérable Diana l'a frappé.

— Vous parlez comme un livre, Peter, dit Kerbraz, et nous suivrons vos instructions.

— Alors, puisque tout le monde est d'accord, il ne me reste plus qu'à partir, conclut Wouvermann en se levant.

— Voulez-vous que nous vous escortions jusqu'en vue de la ville? demanda Roëllo.

— Mon cher ami, je vous l'ai déjà dit, je tiens à faire mes petites affaires tout seul.

— Allons, il faut céder.

— C'est ce qu'il y a de mieux.

— Pendant votre absence, dit Kerbraz, nous tâcherons d'occuper utilement nos loisirs.

— Servez-vous des Indiens, ils sont prudents, rusés et fidèles.

« Eh bien! continua le Hollandais en se soulevant à demi, qu'y a-t-il donc ? Voyez, Roëllo.

Le corsaire fut vite sur ses pieds et regarda autour de lui.

Deux Indiens accouraient vers les Français en manifestant une émotion extraordinaire.

Un peu en arrière, un matelot de Kerbraz courait aussi.

Mais, tandis que les Hindous, sans s'arrêter auprès de nos amis, continuaient leur course vers le campement indigène, le matelot s'arrêtait net devant Kerbraz et saluait militairement.

— Eh bien! garçon, quoi de neuf? demanda le corsaire.

— Une troupe est signalée, capitaine.

— De quel côté?

— Elle vient de la plaine.

— Nombreuse?

— Deux hommes et un éléphant qui paraît monté.

— Voyons, mon ami, interrogea le Hollandais, je ne pense pas que ce puisse être un pareil cortège qui te rende, toi, Le Moal, blême comme un suaire et qui fasse courir ces imbéciles d'Indiens comme des dératés. Il doit y avoir autre chose.

— C'est que, fit le Breton avec embarras, on a cru reconnaître l'éléphant.

— Et quel est-il, cet éléphant merveilleux?

— On croit... que... c'est celui de la princesse Mavourita.

A ces mots, Roëllo chancela comme s'il avait reçu une balle en plein cœur.

— Tiens, tiens, dit le Hollandais qui cherchait à cacher son émotion sous une plaisanterie, voilà qui va peut-être m'éviter un voyage.

Tous s'étaient levés et se dirigeaient à grands pas vers la ligne de bambous qui leur masquait la vue.

Roëllo marchait comme un somnambule. Il allait les yeux hagards, les bras tendus.

Le rideau d'arbres fut bientôt franchi.

Le Moal n'avait pas menti. Tout près d'eux, le cortège annoncé gravissait la pente qui menait jusqu'au campement.

Un peu en avant de l'éléphant marchait un homme d'une effrayante maigreur.

La face était décharnée et les yeux s'ouvraient, énormes, dans ce masque macabre.

Le premier, Roëllo le reconnut

— Yodah! cria-t-il avec un accent déchirant.

Kerbraz, le Hollandais, Joël, Marius, Roch Arvor et les marins formaient un groupe sombre et silencieux. Une même angoisse étreignait tous ces cœurs, et tous les regards étaient fixés sur le palanquin que l'éléphant balançait de son pas lourd et qui restait hermétiquement clos.

Le fakir s'inclina devant le corsaire et dit de sa voix grave quand il fut devant lui :

— Je suis heureux de revoir mon père Roëllo.

— Ma fille! gémit le marin en tendant ses bras vers l'Indien, comme s'il eût espéré que, par quelque impossible prodige, le fakir allait jeter Maryvonne sur son cœur.

Yodah baissa la tête.

Roëllo, à cette trop compréhensible mimique, cria dans un sanglot :

— Morte!

— Non, mon père, dit vivement l'Indien, ma sœur Maryvonne est vivante.

— Prisonnière, alors?

— Oui.

— Toujours aux mains des bandits anglais?

— Oui.

— Et mon fils?

— Mon frère Guy est dans le palanquin, sous la garde de Mavourita. Mon père va le voir dans un instant.

Un râle de joie s'échappa de la poitrine du corsaire et, saisissant Yodah, il l'embrassa à plusieurs reprises avec une sorte de frénésie.

Djemmah venait de s'agenouiller. On vit d'abord descendre, par l'échelle de soie, Mavourita dont le charmant visage montrait des traces de fatigues et de larmes; puis Guy, très pâle et chancelant, soutenu par la jeune fille, descendit à son tour du palanquin.

Roëllo courut à lui et, le soulevant dans ses bras robustes, il l'emporta en courant jusqu'au campement comme une proie. Et au milieu de ses larmes, il lui parlait d'une voix berceuse. Le terrible coureur de mers se faisait maternel et trouvait des mots exquis de douceur et de tendresse pour parler à ce fils qu'il avait cru perdu à jamais et qu'il revoyait vivant.

Kerbraz, devant ce groupe touchant du père et de l'enfant, ne se gênait pas pour pleurer tout son saoul; Joël luttait depuis deux minutes avec une grosse larme qui finit par glisser le long de son nez, et Marius, plus ému encore que les autres, accumulait toutes les expressions admiratives, joyeuses et familières, qui ont cours forcé des Catalans à la Canebière.

Le Hollandais considérait Roëllo et Guy avec des regards attendris. Seul, Louis Kerbraz restait sombre.

Les premiers transports une fois calmés, le corsaire se rappela qu'il y avait là quelqu'un à qui il n'avait rien dit et qui cependant avait bien droit à toute sa gratitude.

Il se tourna vers Mavourita qui se tenait près de lui, et la baisant longuement au front, il lui dit :

— Merci, ma fille.

A ce simple mot, l'Indienne détourna la tête avec embarras et une furtive rougeur monta aux pommettes de Guy.

— Té, mon matelot, murmura Marius à l'oreille de Toussaint, voilà une histoire de brigands qui pourrait bien se finir par de belles noces! As-tu relevé le trouble de la pitchounette?

— Eh bien! lieutenant, il n'y a pas à dire, saint Casimir, riposta le vieux, mais la brunette est jolie comme les amours, mon glorieux saint Flour.

Cette courte scène n'avait pas échappé à Yodah. Il avait vu la rougeur de Guy, l'embarras de sa sœur; ne se croyant pas observé, il laissa échapper un soupir.

— Pourquoi s'attrister, dit une voix derrière lui, tu n'empêcheras pas ces enfants de s'aimer et je ne connais pas sur terre un cœur plus loyal que Guy Roëllo.

Yodah tressaillit et se retourna.

C'était le Hollandais qui venait de parler.

Sans mot dire, le fakir lui tendit la main qu'il serra fortement. Le vieil homme venait de répondre à l'angoisse de son cœur.

Puis l'Indien s'éloigna, allant parler à ses hommes qui l'accueillirent avec une joie délirante. Depuis de longs jours, ils croyaient leur chef disparu pour jamais, et son retour inespéré augmentait la foi qu'ils avaient eu lui et l'espoir en leur cause.

Tandis qu'il s'entretenait familièrement avec les siens, Yodah vit Roëllo qui venait à lui.

— Je ne sais rien, lui dit Roëllo, en lui prenant les mains, ou plutôt je ne sais qu'une seule chose, c'est que je vous dois le salut de mon fils, mais j'ai une fille aussi et je viens vous demander si vous avez pu découvrir quelque indice pour nous permettre de la délivrer.

— Mon père Roëllo sera contenté tout à l'heure, répondit l'Indien; pour le moment, qu'il me laisse m'occuper des enfants de ma race. Nous ne pouvons rien entreprendre avant demain.

Le corsaire lui fit un signe amical de la main et revint à Guy qui, appuyé sur Louis, s'entretenait avec les survivants de l'*Agile*.

Le jeune homme répondait affectueusement à ses matelots, mais il semblait inquiet. Tout à coup, son visage s'éclaircit; il venait de voir Mavourita qui sortait d'une tente qu'on avait préparée à la hâte pour elle.

Le soir, autour du feu qu'on avait allumé aussi bien pour combattre l'humidité de la nuit que pour éloigner les bêtes féroces, Yodah, quand le repas frugal fut terminé, prit la parole et s'adressant à Roëllo :

— Mon père Roëllo, dit-il, vous avez voulu m'interroger, je suis à vos ordres.

Le corsaire, qui, par dignité, n'avait rien voulu laisser paraître de son impatience, dit très vite :

— Que savez-vous de Maryvonne?

Louis Kerbraz s'était levé et, penché sur le fakir, il attendait ses paroles avec angoisse.

— La fille de Roëllo, dit l'Indien, a été prise dans le récent combat qui a eu lieu tout près d'ici, lors de l'incendie de la jungle.

— Oui, dit Roëllo, c'est ici même qu'elle a disparu.

Alors le fakir raconta son voyage à Pondichéry, son entrevue avec sir James Stuart et les différents événements que nous avons rapportés dans les précédents chapitres.

Il dit aussi comment, en cherchant le passage qui conduisait à l'escalier souterrain, il était tombé au fond d'un puits en se foulant le pied. Très succinctement, il raconta ses angoisses, ses essais pour recouvrer sa liberté, et enfin la résignation qui lui était venue avec la certitude qu'il n'avait plus qu'à attendre la mort.

Arrivé à cet endroit de son récit, il se tourna vers sa sœur et lui dit :

— C'est à toi de continuer, maintenant, parle.

La gracieuse fille inclina la tête en signe d'assentiment et commença en ces termes :

— Le soleil s'était déjà levé deux fois et Yodah n'avait pas reparu. Malgré le tourment que me causait cette absence prolongée, je cachais mes angoisses à Djin et à Guy, car je ne voulais pas leur retirer leur courage. Le troisième jour, je n'y tins plus. Je recommandai mon blessé à Djin et, seule, je commençai mes recherches. Je visitai avec un soin minutieux toute la partie supérieure du vieux temple et je ne découvris nul indice. Alors, après avoir allumé une torche dont je m'étais munie, je descendis dans les caveaux qui conduisaient au temple souterrain de Myhassor. Là, je pus bientôt me convaincre que la crypte avait été récemment habitée. Mille vestiges indiquaient la présence de l'homme; des débris de torche, des restes de nourriture, un bout de corde, des cendres encore tièdes prouvaient que plusieurs personnes avaient élu domicile en cet endroit.

« Enfin, voici ce que je trouvai, ce qui ne pourrait plus laisser subsister aucun doute.

Mavourita, tirant de sa poitrine la lettre de Maryvonne, la tendit au corsaire.

Roëllo s'en empara d'un mouvement farouche et ses yeux s'emplirent de larmes quand il reconnut l'écriture de sa fille; il lut avidement, d'abord tout bas, ensuite tout haut l'étrange missive.

Chacun se taisait.

Chose étrange, un grand trouble se manifestait dans toute la personne de Roëllo. Il reprenait la lettre, la relisait, demeurait songeur, et, finalement, dit à voix basse :

— C'est bien l'écriture de Maryvonne, et pourtant je jurerais que ce n'est pas elle qui a écrit cette lettre.

Un sourire glissa sur le visage pâle de l'Indien.

— Mon père Roëllo, dit-il, a tout de suite deviné avec son cœur ce que Yodah a mis bien du temps à découvrir.

— Que voulez-vous dire?

— Laissez Mavourita terminer son récit, nous reviendrons tout à l'heure à la lettre de Maryvonne.

(*La suite au prochain numéro.*) HENRY DE BRISAY.

# LE MARIAGE DU DÉPUTÉ[1]

PAR

**JEANNE DE LIAS**

XXVI (*Suite.*)

Et c'était là le secret, la surprise, la conspiration de M. Audibert, ce contrat passé le soir même du jour où, grâce à l'intervention de Jacques, Saint-Landry était proclamé chef-lieu de canton!

Ce soir-là, par exemple, n'en déplaise au curé de Sarrantis, « le célèbre publiciste, le vaillant député catholique, l'héroïque défenseur de l'Eglise », ému, décontenancé, balbutiant, n'est plus qu'un pauvre fils d'Adam, tout éperdu de voir face à face, en cette heure, le troublant et radieux fantôme du bonheur!

Et la vision ne pouvait prendre ici-bas des traits plus charmants que ceux de Gabrielle. Vêtue d'une grande robe de laine blanche, elle aurait l'air déjà d'une mariée, si ses sœurs n'avaient piqué des roses à son corsage et dans ses cheveux.

La chevelure blonde qui, le matin encore, s'éparpillait en longues boucles enfantines sur les épaules, a été relevée ce soir, mais il a fallu violenter les boucles rebelles pour faire une coiffure de femme à la jeune fiancée.

Elle est devenue femme pourtant, l'enfant rêveuse, l'enfant naïve, l'enfant terrible : l'épreuve l'a mûrie et le bain de larmes a trempé son âme.

Maintenant, elle est heureuse sans mélange, sans arrière-pensée, sans appréhension de l'avenir, et pourtant il lui reste au front un peu de mélancolie, trace indélébile de ce qu'elle a souffert!

Le cœur de la sœur aînée déborde de joie et s'épanche secrètement vers Dieu en ferventes actions de grâces. Mais, devant ce bonheur de sa sœurette dont elle fait le sien, elle ne peut s'empêcher de donner un souvenir à son passé à elle, à son unique rêve, et elle s'étonne, dans son naïf scepticisme de vieille fille, qu'il y ait sur terre, même après la trahison de Rousselin, des paroles d'homme à qui l'on peut se fier et des cœurs masculins qui ne trompent pas.

Les autres convives sont joyeux, simplement, bruyamment et rondement, comme on sait l'être à la campagne autour d'une table abondamment servie qui ne réunit que de vrais amis.

Le banquet, signe d'union et de paix aussi vieux que l'homme et dont Dieu lui-même n'a pas dédaigné le symbolisme, car aux pages divines de l'Evangile, le royaume des cieux est souvent comparé à un festin, et le Seigneur à un époux ou à un père de famille qui invite ses amis à un repas! Le plus auguste mystère du christianisme fut institué au cours de la Cène, le dernier repas du Christ avec ses disciples.

Il y a donc quelque chose de grand, de religieux, de profond, d'intime et de tendre, et comme un mystère très doux d'amitié ou d'amour dans ce fait, pour plusieurs dont les cœurs sont unis, de se trouver assis à une même table. Et cette joie pure du banquet régnait, pleine et réconfortante, ce soir, dans la salle de Saint-Landry. Les malentendus cruels étaient dissipés à jamais et tous les liens brisés renoués pour ne plus se rompre.

Ah! les maudites élections! Par un accord tacite, personne n'en parlait, mais comme tous étaient heureux de voir se relever et revivre les vieilles amitiés qu'elles avaient mises en ruines!

On avait oublié volontairement dans les invitations impromptu les fameux gros bonnets du fameux état-major, lesquels devaient être aussi en colère que la vieille fée méchante de certain conte, exclue du festin de baptême de la jeune princesse. Ah! ils se vengeraient certainement, eux aussi, en n'offrant plus jamais, au grand jamais, une candidature quelconque à M. Audibert. La bonne affaire, dites?

Mais l'éleveur s'inquiétait peu de cela, aujourd'hui. Il voyait sa Gabriellette heureuse, Marthe comblée, le curé de Sarrantis radieux, Delprat, Morancey, tout le monde content, et Saint-Landry, ô joie, ô triomphe, Saint-Landry chef-lieu de canton!

[1] Voir l'*Ouvrier* depuis le 29 juillet 1896.

Aussi les toasts se succédaient plus enthousiastes les uns que les autres, et le modeste repas improvisé, pour lequel M. Audibert avait demandé l'indulgence des convives, ne dura que trois ou quatre petites heures, le laps de temps moyen accordé dans le pays à tout repas qui se respecte. On alluma les lampes comme les étoiles s'allumaient au ciel, et Marthe et Blanche proposèrent, pour respirer un peu hors de l'atmosphère étouffante de la salle, une promenade dans le parc.

C'était délicieux, et il faisait si bon pour Gabrielle de regarder le grand ciel d'azur au bras de Jacques... Je ne sais quelle circonstance malencontreuse ou quel cœur un peu dur les sépara un instant, mais le docteur Delprat réussit à se saisir de Jacques et à l'entraîner à l'écart pour un aparté.

— Tu ne sais pas, Jacques, dit-il d'un air bourru : une drôle de chose qui m'arrive.

— Qu'est-ce donc ? Tu as fait une découverte ?

— La plus extraordinaire de toutes, mon cher. Je crois que, moi aussi, je suis amoureux.

— Allons donc, dit Jacques en riant, tu n'y penses pas ?

— J'y pense beaucoup, au contraire, et je vais te dire comment je me suis douté de la chose. Quand j'ai su, il y a quelque temps, juste un peu avant ton histoire avec Mme Rousselin...

— L'histoire des gens de la vallée et non la mienne, s'il te plaît.

— Comme tu voudras. — Quand j'ai su, dis-je, que Mlle Blanche avait été demandée en mariage par cet imbécile de Louronnais, je me suis senti un malaise au cœur qui n'était pas du ressort de la médecine, et j'ai failli venir un jour ici, à Saint-Landry, pour dire au père Audibert qu'il ne donnât pas sa fille à ce rustre. Je réfléchis à temps heureusement, car l'excellent homme, à ce moment-là, m'aurait, je crois, montré la porte avec l'extrémité de sa canne. Enfin, lorsque j'appris que le monsieur était congédié et que c'était Blanche qui, de son propre mouvement, avait pris l'initiative de cette solution heureuse, je me sentis tout à coup dégagé du poids qui m'oppressait, content, le cœur léger et voyant la vie sous un aspect joyeux que je ne lui avais pas connu jusque-là. Et pourtant le dragon électoral défendait toujours de mon approche cette maison-ci. Mais je sais que ces affreuses bêtes s'apprivoisent avec le temps : la preuve !

« Enfin, mon cher Jacques, pour tout conclure en deux mots, je conviens que je n'ai été qu'un sot de tarder si longtemps à demander la main de la femme charmante et de la ménagère émérite qui s'appelle Blanche Audibert. Si tu veux bien faire la démarche en mon nom et m'obtenir le consentement de la fille et du père, tu me rendras bien heureux, Jacques. Et puis, nous pourrions faire les deux noces le même jour, et nous serons beaux-frères. Cela te va, dis ?...

L'émotion brisait un peu la voix du docteur Delprat qui essayait vainement de plaisanter encore, et toute la réponse de Jacques fut un serrement de main énergique, lequel en disait assez.

Et comme le bonheur de Jacques et de Gabrielle les hypnotisait tout doucement sous les splendeurs de cette nuit d'été, le notaire Morancey, lui aussi, se sentait repris par ce rêve que nous connaissons et qui ne devait se réaliser jamais.

Il songeait avec mélancolie que Marthe, dans la maison de son père, était aussi irrévocablement vouée à Dieu et à la famille qu'une religieuse liée par ses vœux dans un couvent, et ce soir-là encore il se tut, car il s'était promis à lui-même de se taire toujours. Seulement, il avait un air singulier en marchant en arrière aux côtés de Marthe, pour rejoindre le groupe des convives que la fraîcheur de la nuit faisait retourner dans la salle afin d'y prolonger encore la joyeuse soirée...

Ces braves gens n'avaient-ils pas raison, après tout, de vouloir épuiser jusqu'au fond la coupe heureuse et retarder l'heure du sommeil pour laisser les fiancés rêver éveillés plus longtemps ?

## XXVII

### LA VIE

Ils sont mariés : c'est la fin du roman et le commencement de la vie.

Saint-Landry, tout entier hors des maisons, et ramassé, hommes, femmes et enfants sur la grande place, a vu Gabrielle, belle et modeste et toute blanche comme une jeune madone, monter les degrés de l'église et disparaître sous le porche au bras de M. Audibert rayonnant. Il a plu à Blanche, dans un sentiment de touchante abnégation, de céder à sa jeune sœur cette place d'honneur et ce premier rang. Elle s'avançait, elle ensuite, accompagnée par le vieux père Rousselin, son oncle à la mode de Bretagne, car Jacques a voulu — et tout ce que veut Jacques, M. Audibert le veut maintenant — que sa sœur Blanche et son ami Delprat fussent unis le même jour que Gabrielle et lui.

Ce dénouement est arrivé, très prompt, car M. Audibert avait hâte, pour faire oublier les épreuves passées, de rendre au plus vite tout le monde heureux.

Jacques et Gabrielle sont déjà à Paris, dans l'appartement de garçon du journaliste qu'ils occupent provisoirement, en attendant d'avoir choisi une installation plus vaste. Mais Gabrielle se plaît tant dans le logement étroit et surtout dans ce cabinet de travail où Jacques a si souvent pensé à elle !...

Il est devant sa table, il écrit... C'est une journée d'automne un peu grise, mais un grand feu joyeux flambe dans la cheminée. Gabrielle, vêtue d'une robe d'intérieur très simple et très seyante, coud, silencieuse, au coin du feu. Le journaliste a laissé tomber sa plume : elle étend le bras pour la ramasser et la lui donne en souriant. Le regard de tendresse infinie qu'ils échangent en dit bien long sur l'union de leurs deux âmes.

Lorsque Jacques aura fini sa tâche du jour, ils sortiront ensemble, et le mari, Parisien de séjour et d'habitudes, montrera à sa jeune femme villageoise quelques-unes des merveilles artistiques de Paris qui charment si fort cette imagination toute neuve... Mais les moments les meilleurs de Gabrielle sont ceux qu'elle passe, là, tout près de lui, dans l'atmosphère où il travaille... laissant souvent sa couture pour écrire sous sa dictée, copier ses articles et même collaborer humblement avec lui. Elle perfectionne en même temps de plus en plus les talents de ménagère que ses sœurs lui ont un peu tardivement inculqués. Les armoires de Jacques sont bien rangées maintenant, elles renferment toutes les provisions utiles, et Delprat et Morancey, s'ils arrivaient à l'improviste, ne risqueraient plus de ne pas trouver même du pain chez leur ami ! La main de Gabrielle a déjà tout transformé.

... Et voilà pourquoi ils seront heureux; voilà pourquoi la vie, avec les sévérités qu'elle garde pour tous, hélas ! leur donnera ses biens les meilleurs et ses joies les plus fortes..... parce que leurs âmes sont hautes, droites et chrétiennes, cherchant avant tout le devoir; parce qu'ils ont la même foi, les mêmes nobles tendances, que, lui, sera toujours, selon le précepte divin, un protecteur tendre et un soutien viril pour la faiblesse de l'enfant devenue son épouse, et qu'elle lui apporte, elle, avec le charme exquis de sa toute jeunesse, un cœur déjà formé aux graves vertus.

Qu'ils marchent donc ensemble, comme ils sont à cette heure, la main dans la main et toute leur âme exprimée dans un regard, qu'ils marchent ainsi dans cette voie de la vie, longue et difficile, où l'on a tant besoin d'être deux pour ne pas, à certaines heures, se sentir trop las !...

A Saint-Landry on est très content et en même temps un peu triste, car la place vide de Gabrielle est bien malaisée à combler ! Le docteur Delprat est venu cependant s'installer à la ferme, et il fait avec sa femme Blanche, sa belle-sœur Marthe et son beau-père M. Audibert, le meilleur ménage du monde. Chacun se dit en voyant le nuage qui passe parfois sur le front du papa séparé de sa Benjamine que, lorsqu'on pourra mettre dans un certain angle de la belle chambre du premier le joli petit meuble qui s'appelle un berceau, le front de M. Audibert se déridera tout à fait. Jacques d'ailleurs a promis — et l'on sait ce que valent ses promesses, — de profiter de toutes les vacances parlementaires pour venir au pays avec sa chère petite femme.

Mlle Marthe s'occupe très secrètement avec le curé de Sarrantis d'une affaire extrêmement délicate : le mariage du notaire Morancey avec la sœur du juge de paix, personne ayant dépassé la première jeunesse, mais bien élevée, de bonnes manières, et paraissant, sous tous les rapports, pouvoir convenir à ce brave garçon de notaire, si bien fait pour la vie de famille et que l'on ne peut laisser s'entêter dans un rêve sans issue.

Dans certains salons parlementaires, on cause d'un autre mariage, tout à fait décidé celui-ci, et qui doit se célébrer dans quelques mois, le mariage de Mme veuve Rousselin avec un monsieur Sauvary, député du centre gauche. — Décidément, Mme Benoisit mourra dans la robe de soie loutre d'une belle-mère de député !

Si l'on tient à savoir ce que sont devenus les autres personnages électoraux de notre histoire, Minicougne vient d'échouer en police correctionnelle, et le maître de l'auberge du « Bon-Patriote » est toujours l'heureux époux de Mme Desmarais.

JEANNE DE LIAS.

FIN

---

# TROIS ÉTAPES

PAR

**ÉTIENNE FRANK**

## PREMIÈRE PARTIE

J'avais vingt-cinq ans, je venais d'obtenir un succès littéraire qui me rendait aussi fier qu'heureux; j'étais libre, indépendant, et la joie du présent me donnait confiance en l'avenir.

Gâté par les hommes et par les choses, la vie semblait devoir réaliser tous mes rêves, combler toutes mes aspirations; ainsi qu'un saint le reprochait à ses contemporains, la terre me suffisait, c'est-à-dire que mon âme, satisfaite de ce qu'elle avait trouvé ici-bas, n'avait pas encore essayé de s'élever plus haut, et sans s'arrêter aux affections purement matérielles, elle n'éprouvait aucun désir de prendre son vol vers ces régions où l'homme se rencontre dans un trouble infini face à face avec Dieu.

Tel étais-je lorsque j'entrepris de visiter la Bretagne qui est le pays de ma mère; je ne la connaissais pas encore, ni les parents que je pouvais y avoir.

Jamais je n'ai fait une excursion qui ressemblât à celle-là. Je la commençai en touriste, mais bientôt je fus saisi par un charme indéfinissable qui n'était pas celui de la nouveauté, car toutes les choses nouvelles qui se déroulaient sous mes yeux m'apparaissaient avec la force et la douceur du souvenir.

Ne suis-je pas, en effet, un fils de la Bretagne, puisque ceux dont je suis issu dorment leur dernier sommeil dans son sol de granit, à l'ombre de ses antiques chênes, bercés par le murmure solennel et ininterrompu des flots qui l'entourent.

Pourtant ce ne sont point les impressions délicieuses ressenties alors, ni la poésie émanant de cette terre privilégiée, que je veux retracer ici; et en vérité tout cela sert seulement de cadre à la noble figure de celui dont le nom et l'image sont à jamais gravés dans ma mémoire ou plutôt dans mon âme.

Quand je le vis pour la première fois, ce n'était qu'un enfant, et moi-même je n'étais pas vraiment un homme, car je n'avais pas encore souffert. Donc, étant donnée l'indifférence de la jeunesse pour l'enfance, je ne l'eusse pas remarqué si rien en lui n'eût forcé l'attention.

Mon tuteur, homme très correct, m'avait donné, à mon départ, l'adresse et le nom des cousins de ma mère; comme ils habitaient le Finistère, c'est-à-dire l'extrémité occidentale de la presqu'île, je ne devais les voir que vers la fin de mes pérégrinations.

J'avais pris la douce habitude de la flânerie et de la complète liberté; aussi, pour être sincère, dois-je avouer que je ne mis aucun empressement à les aller visiter. Je me décidai enfin, mû par un certain esprit de condescendance et me disant :

— Après tout, que peut-il y avoir de commun entre eux et moi?

Cette pensée présomptueuse me fait sourire aujourd'hui et me prouve quelles étaient alors mon inexpérience et ma vanité.

Il n'existe point de chemin de fer entre Morlaix et le bourg de Plougasnou qu'habitait mon cousin; je dus donc me contenter du courrier qui fait le service quotidien : une affreuse carriole, des chevaux maigres à faire pitié et un conducteur loquace. Deux grands ennuis au moins me furent épargnés pendant le trajet, la pluie et une société ennuyeuse.

La beauté du paysage ne tarda même pas à me faire oublier mon piètre véhicule. Le postillon parlait sans se lasser, je ne l'écoutais point, absorbé tout entier par le plaisir de voir.

C'était une de ces journées sans soleil, propres au climat breton, où tout se fond dans une brume légère, transparente, vaporeuse; le ciel, la mer, les montagnes, les longues lignes des bois lointains même, en étaient enveloppés, imprégnés, et ce que la nature perdait en éclat, elle le regagnait en poésie.

La route ne me parut pas longue et lorsque la voiture s'arrêta je fus désagréablement surpris; j'aurais voulu aller longtemps encore comme cela, bercé par mon rêve aussi vague que les vapeurs flottant dans l'air.

J'interrogeai le conducteur pour savoir de quel côté me diriger; il se perdit dans un luxe de détails qu'une exclamation bruyante interrompit fort heureusement.

— Ah! vous avez de la chance, vous, voilà tout à point le domestique de M. Lahellec.

« Hé Jobic!

Jobic, interpellé, arrêta son cheval, une belle bête, celle-là, me fit signe de monter et continua sa route en silence, tout en fumant une petite pipe noircie par un long usage. J'aurais pu croire qu'il était muet si je ne l'avais entendu échanger quelques mots avec le postillon.

Après dix minutes de marche, le char à bancs s'arrêta devant une de ces grandes vieilles maisons qui tiennent à la fois de la ferme et du château et qu'on désigne, dans le pays, sous le nom de manoir.

Une servante âgée filait sur le seuil de la porte grande ouverte.

Jobic lui expliqua laconiquement ma présence et disparut.

— C'est grand dommage, me dit celle-ci, que vous arriviez juste aujourd'hui; les maîtres sont absents, et cela ne leur arrive guère; ils ne rentreront que pour le souper à sept heures, mais vous pourrez vous promener avec les jeunes messieurs en attendant.

Une idée ridicule me traversa l'esprit. La salle où je me trouvais, comme partagée en deux moitiés par un renfoncement, n'avait pour tous meubles qu'une double rangée de lits clos. C'était là sans doute le dortoir de la famille, on n'aurait pas d'autre couche à m'offrir et jamais je ne me déciderais à y dormir. Ils me faisaient l'effet d'un cercueil et, tant par répulsion que par parti pris, je me promis bien de passer plutôt la nuit dans une grange sur une botte de paille.

Au lieu donc de répondre à l'accueil bienveillant de la vieille servante, je me disposai à me retirer.

— Je regrette vivement, lui dis-je, de ne pouvoir saluer M. et Mme Lahellec, mais le temps me presse; voulez-vous leur souhaiter le bonjour de la part de...

— Oh! vous n'avez pas besoin de vous nommer, interrompit-elle, vous êtes le fils de Mme Marguerite; dès que je vous ai vu et entendu, je l'ai bien deviné, et laissez-moi vous le dire, ce serait très mal à vous de passer comme un étranger dans cette maison où votre mère a été tant aimée.

Ces paroles me firent aussitôt changer de sentiment et je déclarai que j'attendrais mes cousins.

Alors la bonne femme, s'adressant à un jeune garçon que je n'avais pas remarqué, dit :

— Va donc, mon petit François, prévenir Michel que votre cousin Maurice est ici.

L'enfant leva vers moi ses grands yeux noirs, et s'en alla sans m'adresser la parole.

Quelques instants après, Michel me rejoignit.

Je ne m'attendais pas à tant d'assurance et de bonne grâce chez ceux que j'appelais avec un peu de dédain mes parents les campagnards. Michel me reçut fort bien, et ses frères, Pierre et André, ne furent ni plus gauches ni moins empressés; quant à leur petite sœur Yvonne, c'était un vrai bijou d'enfant avec ses cheveux blonds comme le lin, et ses yeux de pervenche.

Il n'y eut que le troisième garçon, celui que j'avais vu en entrant, qui se tint à l'écart sous le prétexte de devoirs à faire.

— Il est toujours comme cela, me confia Yvonne en secret; quand les gens ne lui plaisent pas, il s'en va jusqu'à ce que papa le force à se montrer plus convenable.

Ainsi je ne plaisais pas à maître François. Sans tenir excessivement à son opinion, j'eus la curiosité de chercher quelle pouvait être la cause de son antipathie.

Ce fut là le point de départ de nos relations

Pour employer l'après-midi d'une manière agréable, mes petits cousins me conduisirent sur la grève et me promenèrent dans leur barque qu'ils manœuvraient fort habilement. Au retour, nous trouvâmes M. et Mme Lahellec.

Ces bons parents me reçurent avec une cordialité qui battit en brèche toutes mes préventions, bien entamées déjà, d'ailleurs.

C'était l'heure du repas, chacun avait appétit et l'on apporta quelque hâte à se mettre à table.

François seul manquait; en voyant sa place vide, son père le demanda, mais personne ne savait où il était.

Un domestique, envoyé à sa recherche, le découvrit au fond du jardin où il avait passé l'après-midi à lire.

— Avant de vous asseoir, lui ordonna son père, vous allez exprimer à votre cousin le regret de vous être si mal conduit à son égard, toute cette journée.

Je ne sais s'il eût obéi, mais sa mère ajouta :

— O mon fils! comme vous me peinez; pourquoi toujours céder à votre caprice au lieu de faire votre devoir?

Ces paroles constituaient un reproche, mais le ton était celui de la prière. Le petit garçon n'y fut pas insensible et, s'avançant vers moi, il me dit :

— Monsieur, voulez-vous me pardonner ma maussaderie? Je m'efforcerai de mieux faire à l'avenir.

Je compris qu'il avait été pénible à mon jeune cousin de m'adresser ces excuses; mais il y avait dans son accent tant de franchise, dans le geste qu'il fit pour me tendre la main une gravité si naïve, que j'en restai frappé et, pendant le reste de la soirée, je ne pus m'empêcher de l'observer.

Il ne ressemblait pas du tout à ses frères qui étaient blonds et vigoureux; lui était très brun, un peu frêle; il avait de grands yeux lumineux et profonds et, chose assez rare chez un enfant, son maintien était empreint d'une dignité naturelle qui me ravit.

Tout à coup, Yvonne eut une question d'enfant terrible :

— Pourquoi donc regardez-vous ainsi François tout le temps?

— Peut-être parce que je m'étonne qu'il soit si différent de vous tous.

— Ah! c'est qu'il ressemble à saint François d'Assise!

— A saint François d'Assise? fis-je, surpris.

— Yvonne veut dire, m'expliqua sa mère, que François ressemble à une gravure qui représente son patron, et, de fait, la ressemblance existe.

— Et, continua Michel, comme notre petit frère est né le jour même de la Saint-François, nous aurions pu espérer avoir un saint dans notre famille s'il avait été seulement un tantinet plus patient; mais, hélas! au lieu de tendre la joue pour recevoir un second soufflet, ainsi qu'il est dit dans l'Evangile, il allonge prestement la main pour en appliquer.

J'insiste sur cette petite scène parce qu'elle me permit d'apprécier la force de volonté de cet enfant qui allait se mêler à ma vie, et aussi parce qu'elle amena sa mère à me parler très intimement de lui.

Aux premiers mots de Michel, il avait rougi et saisi son verre, comme s'il se disposait à lui en jeter le contenu au visage. Mais cette violence n'eut que la durée d'un éclair et il répliqua posément :

— J'ai un fort mauvais caractère, c'est vrai; seulement, ce serait peut-être une raison de te montrer indulgent.

Le lendemain, comme je me trouvais seul avec ma cousine, elle me dit :

— J'ai remarqué que vous vous intéressiez à François, et ce m'est une si douce satisfaction de parler de lui que je vais vous demander de vouloir bien m'écouter.

« On me reproche de le préférer à ses frères; je ne sais si cela est vrai, mais j'ai toujours pensé que mes plus grandes joies et mes plus grandes douleurs me viendront par cet enfant, que Dieu me le demandera un jour, et ma tendresse s'accroît de toutes mes angoisses.

« Puis, il n'est pas semblable aux autres; je connais de lui mille traits charmants; je ne vous en citerai que deux :

« Un jour, son père l'avait corrigé un peu sévèrement pour une désobéissance assez grave; moi, je craignais qu'il ne persistât dans sa rébellion, lorsque je le vis prendre cette main qui venait de le châtier et la porter à ses lèvres. « Pourquoi fais-tu cela? lui demanda mon mari. — Je ne peux pas vous en vouloir, papa, je dois vous aimer même quand vous me punissez; alors, je dompte ma colère. » répondit-il.

« Le second trait vous montrera son amour pour les pauvres et la façon exquise dont il le témoigne. Au dernier pardon de Saint-Antoine, il se trouvait près d'une vieille femme trop infirme pour gravir les marches de la chapelle; il s'est empressé de venir à son aide, lui a donné la seule chaise qu'il avait pu se procurer, s'est agenouillé près d'elle par terre, a attendu qu'elle eût fini sa prière et l'a reconduite sur le chemin, à travers la foule, veillant à ce qu'elle ne fût point poussée dans cet encombrement.

« Ses défauts mêmes prouvent une nature généreuse et fière; quand il se montre irritable ou emporté, ce n'est jamais avec ses inférieurs; en revanche, il ne saurait supporter la moindre offense de la part de ses égaux, et encore moins de ceux qui se croient au-dessus de lui. Il y a quelque temps, le fils de notre voisin, le comte de Kerrilis, s'est écrié dans une querelle : « Je ne sais ce qui me retient de te donner un soufflet! — En tout cas, a répliqué mon fils, si tu m'en donnes un, ce sera me rendre celui que tu vas recevoir »; et il a aussitôt joint l'action à la menace.

Tout ce que me disait Mme Lahellec excitait de plus en plus ma sympathie, et je fis du petit garçon mon compagnon préféré pendant les quinze jours que je passai au manoir.

Quand nous fûmes tout à fait amis, je voulus savoir pourquoi il m'avait ainsi fui au début.

— Parce que j'avais cru, m'avoua-t-il, que cela vous ennuyait de rester parmi nous.

— Et maintenant? lui demandai-je.

— Maintenant, je sais que vous nous aimez, et moi aussi je vous aime, je sens même que je ne vous oublierai jamais.

Son souvenir ne devait pas me quitter non plus, et dans les longs voyages que mon humeur aventureuse me fit entreprendre, il m'arriva souvent de penser aux promenades que nous avions faites ensemble à travers les bruyères et sur les grèves isolées. Cette figure d'enfant grave et sérieuse fut pour moi comme une révélation; elle m'ouvrait des horizons inconnus, presque mystérieux, devant lesquels je m'arrêtais parfois à réfléchir.

## DEUXIÈME PARTIE

### I

Dix années s'écoulèrent sans que je revisse mon jeune parent. Je ne fis pendant ce temps que de courts séjours en France, et ce fut seulement par lettres que j'entretins certaines relations avec sa famille.

Quand je le retrouvai, il était donc dans tout l'éclat de sa jeunesse, moi je sentais les années venir, et, quoique la vie m'eût toujours été clémente, j'avais de soudaines tristesses, d'indéfinissables regrets.

Un soir, je m'étais surpris à répéter avec une profonde mélancolie ces vers de Lamartine :

> Mais quand ces biens que l'homme envie
> Déborderaient dans un seul cœur,
> La mort seule, au bout de la vie,
> Fait un supplice du bonheur.

En un mot, j'avais besoin d'un nouvel élément dans mon existence; je ne me suffisais plus; la solitude me pesait; un vide se faisait en moi-même et il fallait le combler.

Mieux que personne, il pouvait remplir près de moi ce rôle bienfaisant et difficile. Son ardeur ranima mon ardeur défaillante, ses enthousiasmes soutinrent les miens près de s'éteindre, et surtout il ne redoutait pas la désespérance; il y avait en lui une force qui m'était inconnue.

— Certes, je réclame ma part de bonheur, me disait-il parfois, mais je ne veux que d'un bonheur permis; et s'il m'est refusé, eh bien! je m'en consolerai, car l'insuccès ne m'éloignera pas de mon but final, puisqu'il n'est pas de ce monde.

Ce n'était pas en moraliste qu'il me parlait ainsi; il me faisait simplement ses confidences et me laissait sans détour lire dans son âme.

Tout me plaisait en mon jeune ami, et aujourd'hui, je crois encore que la nature dote rarement un seul homme de tant de qualités différentes.

Un des traits dominants de son caractère, c'était l'amour du beau en toute chose; ce sentiment se traduisait chez lui dans le moindre détail, dans l'habitude la plus insignifiante. Il paraissait éprouver le besoin d'avoir toujours à sa portée quelque chose digne d'être admiré, et il ne pouvait supporter rien de banal ni de vulgaire.

Dans son cabinet de travail meublé avec une extrême simplicité, il avait placé un buste de bronze d'une exquise délicatesse d'exécution; c'était une de ces œuvres qu'un artiste crée dans une heure d'inspiration, et au perfectionnement de laquelle il consacre ensuite tout son talent.

Les livres qu'il lisait étaient choisis avec un goût parfait, et il les voulait reliés et imprimés soigneusement.

Ses causeries les plus familières étaient rendues attrayantes par sa facilité d'élocution, par la coquetterie qu'il mettait à ne se servir que d'expressions vives, heureuses, agréables à entendre.

Si puissante était cette tendance à rechercher ce qui plaît, qu'on la retrouvait jusque dans son costume; toute sa personne respirait l'élégance, une élégance sobre, distinguée; jamais il ne portait de bijoux, mais il ornait toujours sa boutonnière d'une fleur fraîche et parfumée.

En le voyant si délicat, si raffiné, je ne pus m'empêcher de lui dire en plaisantant :

— Je suis sûr qu'Yvonne ne trouve plus que vous ressemblez à saint François d'Assise.

— Vous croyez, fit-il en souriant, voyez donc.

Et il tira de son portefeuille deux photographies presque semblables; l'une représentait le saint, l'autre le jeune homme lui-même en costume de moine.

— J'ai eu cette fantaisie, m'expliqua-t-il, et le supérieur des Franciscains, dont je suis l'enfant gâté, a bien voulu l'autoriser.

Je fus pris d'une grande inquiétude.

— Vous ne ferez pas cette folie? interrogeai-je, anxieux.

— Serait-ce vraiment une folie? murmura-t-il, puis il se hâta d'ajouter :

— Rassurez-vous, je n'en aurai jamais le courage; et il changea d'entretien.

Cette réponse ne me satisfit point, mais, dans la suite, mes craintes s'évanouirent peu à peu. L'avenir s'annonçait brillant pour François, et il n'était pas insensible à sa réputation naissante. Après avoir passé de remarquables examens, il avait obtenu la place très recherchée de secrétaire chez un de nos plus célèbres avocats; lui-même n'était pas le premier venu : déjà l'on citait son nom comme celui d'une des futures gloires du barreau.

Je résolus de mettre une ambition nouvelle dans sa vie, car j'étais persuadé que plus nombreux seraient les liens qui le rattachaient au monde, plus il lui serait difficile de les rompre.

Sa nature ardente, son âme d'artiste, sa parole claire, imagée, son style rapide, facile, tout me faisait présager qu'il y avait en lui l'étoffe d'un éminent écrivain.

Je le lui dis en l'engageant à écrire.

Il me fit à cette proposition une réponse qui peignait admirablement son caractère :

— Je consens, mais à une condition, c'est que vous vous engagiez d'honneur à me prévenir si mon essai vous semble mauvais et vous fait conclure qu'une insignifiante médiocrité est mon lot. Je hais le médiocre et je veux le fuir à moins qu'il ne m'apparaisse sous la forme de la nécessité; ainsi je consentirai à être un avocat médiocre puisqu'il me faut suivre carrière, mais je ne suis pas obligé d'écrire et je ne le ferai point si je n'ai l'espoir d'acquérir un talent sinon de premier ordre, au moins d'une réelle valeur.

Pendant qu'il me parlait, je l'observais attentivement; pour la première fois je remarquai combien la bouche dessinait un arc hautain; il est vrai qu'à l'ordinaire un sourire très doux et très fin corrigeait cette expression.

Quoique notre intimité devînt de plus en plus étroite, j'essayai en vain d'exercer quelque ascendant sur lui.

Comme un cheval ombrageux qui reçoit les caresses mais se cabre sous la plus légère pression, il se dérobait à mon influence. Jamais il ne me céda que par amitié et avec une sorte de condescendance affectueuse.

Cela me fâchait et, moitié riant, moitié vexé, je le lui reprochai à plusieurs reprises.

Ces reproches amenèrent entre nous le débat suivant.

Nous lisions ensemble une page de Villemain sur Ducis.

« Un trait distinctif du caractère de Ducis, c'était quelque chose de fier, de libre, d'indomptable; jamais il ne porta, ne subit aucun joug, pas même celui de son siècle, car dans son siècle il fut constamment très religieux. »

— Vous êtes une seconde édition de Ducis, lui dis-je.

— Que vous me faites plaisir! s'écria-t-il; je me suis promis, en effet, de ne me laisser imposer aucun joug, d'être absolument maître de moi et d'assumer la pleine et entière responsabilité de mes actes. Votre appréciation me prouve que j'ai à peu près réussi.

— Voilà qui me donne la mesure de votre orgueil : il est immense.

— Vous vous méprenez, vous voyez de l'orgueil où je ne mets que de la dignité et de la justice.

— Oh! je ne vous comprends point, il faudrait vous expliquer.

— Cela me sera facile. Je dis dignité, parce que Dieu nous ayant créés libres, nous ne pouvons sans nous amoindrir accepter d'entraves. Je dis justice, parce qu'ayant assez d'intelligence pour nous conduire seuls, il importe que, quoi que nous fassions, nous soyons seuls responsables.

Ce différend et tous ceux qui s'élevèrent entre nous me laissèrent une impression que je n'aimais pas à garder. Ils me forçaient de constater que, malgré une sympathie très réelle, il y avait entre nous une dissemblance profonde, absolue, et que sur certains points nous étions complètement étrangers l'un à l'autre. Nous ressemblions à deux voyageurs dont les routes se confondent un instant, puis se séparent pour ne plus se rejoindre jamais.

(*La suite au prochain numéro.*) ÉTIENNE FRANK.

# MAGIE BLANCHE EN FAMILLE

## FABRICATION DE BONBONS

« Aimez-vous les bonbons? Nous allons en fabriquer. Avec quoi? me demanderez-vous. Avec du son, et cela sans employer aucun appareil truqué, mais par le pouvoir magique de ce petit diablotin que je vous présente. »

Le sorcier fait passer dans l'assistance un petit diable découpé en carton noir (D nº 1 de la vignette).

Le mérite de cette expérience consiste dans la simplicité des objets employés; le public ne voit en effet que deux verres VV en forme de gobelets et un cornet en carton bristol C que tout le monde peut examiner avant, et même après l'expérience, comme nous le dirons.

La marche du tour est peu compliquée. L'un des verres est renversé sur la table; on y emprisonne le diablotin qui n'est là, bien entendu, que pour la beauté du spectacle; sur le verre renversé, on place le second verre, rempli de son, et l'on recouvre ce dernier avec le cornet C (nº 2 de la vignette). Quand ensuite le cornet est enlevé, on aperçoit dans le verre, non plus du son, mais de magnifiques dragées (nº 5 de la vignette) que tout le monde se plaît, en les suçant, à déclarer aussi bonnes que belles.

Par quel moyen a-t-on pu obtenir un si charmant résultat? Voici l'explication du tour :

Découpez un disque *r* de carton bristol dont vous tracerez le diamètre d'un trait de crayon qui fera le tour du bord de votre verre renversé sur le morceau de carton à découper (T nº 4); faites ensuite un cône tronqué *o* également en carton bristol, de dimensions telles qu'il ait exactement la forme du verre T dans lequel il doit pouvoir entrer complètement et se trouver alors en contact en tous points avec la paroi intérieure. Réunissez les deux parties *o* et *r* pour faire la pièce F. Enduisez complètement d'une solution un peu épaisse de gomme arabique toute la surface extérieure de ce cartonnage et saupoudrez-le abondamment de son; laissez sécher; vous obtiendrez la pièce S (nº 3) qui vous permettra de produire le trompe-l'œil nécessaire pour l'exécution de l'expérience.

Ayez un sac en toile rempli de son, d'assez grande taille, qui, posé sur une table, présente au moins une hauteur de 30 centimètres sur 20 centimètres de largeur. Dans ce sac, placez secrètement le cartonnage S plein de dragées, tel que vous le voyez au numéro 4 de la vignette. Annoncez que vous allez remplir de son le verre T. Tandis que ce verre se trouve caché dans le sac de son, coiffez-en le cartonnage S, retournez, dans le sac même, les deux pièces




réunies, mettez sur le tout autant de son qu'il en pourra tenir, de manière à former un petit monticule *r* (nº 1); en ôtant le verre du sac, faites tomber à terre, comme accidentellement, une partie de ce son qui est en excès; tout le monde sera forcément convaincu que le verre ne contient que du son; pourquoi supposerait-on autre chose? Disposez le tout comme le montre notre vignette à droite, au numéro 4. Quand vous jugerez que le diablotin aura eu le temps d'opérer, ôtez le cornet C, mais en le saisissant et en le serrant fortement aux deux points *pp*, de manière à enlever en même temps le cartonnage recouvert de son S; il ne restera donc plus dans le verre que les dragées (nº 5).

Détail important. Au moment où le verre de dragées est découvert, tous les yeux sont fixés sur ces bonbons apparus d'une manière si étonnante. A ce moment même, et sans perdre une seconde, frappez le cornet C sur le bord de votre table opposé à l'assistance, de manière à faire tomber dans la *servante* le cartonnage S; cette opération ne demande pas une seconde de temps; quelques moments après, et sans paraître attacher aucune importance à la chose, faites voir à vos spectateurs l'intérieur du cornet C qu'ils n'ont pas cessé un instant d'avoir sous les yeux.

MAGUS.



# LE SECOND CONCOURS DES VEILLÉES DES CHAUMIÈRES

Les *Veillées des Chaumières* ouvrent aujourd'hui le second des trois concours qu'elles proposent à leurs lecteurs.

Il s'agit, cette fois, d'un concours de dessin dans lequel l'art du dessinateur entre d'ailleurs pour une très faible part. Quiconque possède un peu d'imagination — et qui n'en possède pas en France? — peut aspirer aux honneurs... et aux profits de l'un des cinq prix réservés aux vainqueurs.

Ces prix représentent un total de 100 francs.

Tous les lecteurs de l'*Ouvrier* devraient essayer cet amusant concours. Cela ne leur coûterait jamais qu'un sou, puisqu'on trouve les *Veillées des Chaumières*, au prix de cinq centimes le numéro, chez tous les libraires, marchands de journaux, et dans les gares.

*Le Directeur-Gérant* : HENRI GAUTIER. Sceaux. — Imp. Charaire et Cie.

5 centimes le N° année courante. (10 centimes le N° années échues.) N° 1965 TRENTE-SIXIEME ANNEE. — 14 Novembre 1896.

# L'OUVRIER

**Journal illustré paraissant le Mercredi et le Samedi**

| ABONNEMENT D'UN AN : (104 numéros) France, Algérie et Belgique : 6 francs. | DIRECTION ET ADMINISTRATION : LIBRAIRIE BLÉRIOT, HENRI GAUTIER, SUCCESSEUR, 55, quai des Grands-Augustins, Paris. | ABONNEMENT D'UN AN (104 numéros) Colonies et Étranger (sauf la Belgique) : 7 francs. |
|---|---|---|

## A L'ABORDAGE! PAR HENRY DE BRISAY




Djemmah enroula sa trompe sous les épaules de Yodah, et le souleva sans effort. (Voir page 450.)

SOMMAIRE : A l'Abordage! par Henry de Brisay. — Trois Étapes, par Etienne Frank. — Chronique hebdomadaire, par Oscar Havard — Recettes de la Semaine.

# A L'ABORDAGE![1]

## GRAND ROMAN D'AVENTURES

PAR

HENRY DE BRISAY

TROISIÈME PARTIE

## CLAMORGAN CONTRE CLAMORGAN

X (*Suite.*)

Chacun se tut et Mavourita reprit

— Je pus suivre sans difficulté le chemin que les Anglais avaient parcouru pour sortir du temple; ils n'avaient même pas eu soin d'effacer leurs traces. Je retrouvai également l'endroit où avaient été attachés les chevaux, mais rien ne m'éclairait sur le sort de mon frère. Je pensai d'abord qu'il avait suivi Clamorgan et Diana à la piste, mais je réfléchis bien vite qu'il m'aurait certainement prévenue s'il avait pris semblable résolution. D'autre part, je ne pouvais croire qu'il eût été surpris par les Anglais ; Yodah n'aurait pas succombé sans se défendre, et nulle part je n'avais remarqué trace de lutte. Je réfléchis longtemps et enfin voici ce que je décidai : comme les Anglais étaient partis, je n'avais plus rien à craindre pour Guy ; je résolus donc d'explorer les environs du tombeau de Danlour. Je connaissais la fidélité de Djemmah, mon éléphant, et je savais bien qu'il ne devait pas être loin; je l'appelai avec mon sifflement accoutumé et bientôt je vis accourir la brave bête qui manifesta sa joie de me revoir par quelques gambades qui m'auraient fait rire à un autre moment. Je me hissai sur ma formidable monture et, partant du point où je me trouvais, je commençai à faire décrire un large cercle à Djemmah autour du tombeau de Danlour. Pendant les deux tiers du trajet, tout alla bien; mais, arrivé à quelque distance des ruines du temple de Pouléar, mon éléphant commença à donner des signes d'inquiétude. Il s'arrêta bientôt brusquement, puis, remuant ses oreilles et reniflant avec force, il partit au grand trot dans la direction des ruines. Je voulus le remettre dans le bon chemin, mais tout fut inutile ; mon Djemmah n'écoutait plus ma voix. Confiante en son instinct, je ne le contrariai plus, mais je décrochai et j'armai une petite carabine à deux coups qui était suspendue dans le palanquin, afin d'être prête à tout événement.

« Tout à coup, Djemmah s'arrêta comme s'il eût été subitement changé en pierre et, en me penchant, je vis que nous nous trouvions à l'orifice d'une sorte de puits qui me parut assez profond. Tout d'abord je ne distinguai rien, mais mes yeux s'accoutumant peu à peu à l'obscurité, il me sembla apercevoir une forme humaine.

« Je forçai Djemmah à s'agenouiller, je descendis du palanquin et je regardai de nouveau au fond du puits...

« Avec une inexprimable horreur, je reconnus mon frère!

« Au premier moment, je crus que je n'avais plus sous les yeux qu'un cadavre et je me tordis les mains, sanglotant et, dans ma détresse, appelant un impossible secours.

« Soudain, Yodah me parut avoir fait un mouvement.

« — Yodah! mon frère, Yodah! criai-je, tendant mes bras impuissants vers lui, est-ce bien toi?

« Il se souleva un peu et il me sembla que je voyais un spectre.

« — Mavourita! dit-il d'une voix faible.

« Puis il retomba privé de sentiment sur le sol et je crus qu'il venait d'exhaler son dernier souffle.

« Je restais à genoux sur le bord de ce puits maudit, n'ayant plus une idée, ne sentant plus rien, folle.

« Yodah se ranima au bout de quelque temps et murmura :

— J'ai faim!

« Je cueillis quelques bananes que je jetai au malheureux qui s'en saisit et les dévora avidement.

« Je pris ensuite dans le palanquin une gourde remplie de vin, du riz et je lui descendis le tout au moyen de mon écharpe que je dénouai.

« Quand le pauvre Yodah fut un peu restauré, il me raconta comment il était tombé dans ce puits, qui avait failli être son tombeau, puis nous cherchâmes ensemble les moyens de le sortir de l'horrible trou.

1. Voir l'*Ouvrier* depuis le 1er août 1896.

« Plusieurs projets furent proposés, puis repoussés.

« Enfin Yodah, auquel j'avais conté la merveilleuse sagacité avec laquelle Djemmah l'avait découvert, me dit brusquement :

« — C'est Djemmah qui m'a retrouvé, c'est Djemmah qui me sortira d'ici.

« Et comme je le considérais avec stupéfaction, me demandant s'il n'avait pas subitement perdu l'esprit, il ajouta :

« — Laisse-moi faire.

« Il se leva en chancelant et fit au pied de la muraille un amas de tout ce qu'il put trouver dans le fond de sa prison, pierres, branchages, feuilles mortes. Il monta sur la petite éminence qu'il venait d'édifier, et s'adressant à l'éléphant :

« — Couche-toi, lui dit-il.

« L'intelligent animal obéit. Il courba ses gros genoux et pencha sa tête au-dessus du puits. De sa trompe, il caressait doucement le front et les mains de mon frère.

« — Prends-moi, lui dit alors Yodah.

« Alors ce fut véritablement fantastique.

« Avec précaution, Djemmah enroula sa trompe sous les épaules de Yodah, le souleva sans effort, et une minute après je pouvais embrasser mon frére.

« Mais l'émotion avait éte trop forte et, après m'avoir serrée dans ses bras, il roulait évanoui sur l'herbe.

Mavourita se tut et chacun, pendant ce silence, tourna la tête pour envoyer un regard reconnaissant au bon Djemmah qui, à quelques pas de là, profilait sa silhouette puissante sur le ciel plein d'étoiles.

Yodah reprit le récit de sa sœur au point où elle l'avait laissé.

— Je revins rapidement à moi, dit-il, et mon premier soin fut de remercier Dieu qui m'avait si visiblement protégé. Ensuite, Mavourita me raconta tout ce qui s'était passé depuis mon départ du tombeau de Danlour et me montra la lettre de Maryvonne.

« Au premier moment, je crus aveuglément aux lignes tracées de la main de ma sœur et je me résolus à retrouver la trace des bandits anglais et à repartir à leur recherche sans perdre un instant.

« J'allai embrasser Guy, mais comme je le trouvais encore trop faible pour entreprendre un long voyage qui pouvait n'être pas sans danger, j'ordonnai à Mavourita de m'attendre dans cet asile de la pagode où nul ne viendrait les chercher. Puis, je m'enfonçai dans la forêt, après avoir pris quelque nourriture. Je montai Djemmah dont Mavourita n'avait pas besoin durant mon absence.

« Je retrouvai facilement Kolhili qui était guéri de sa blessure Le fidèle serviteur m'avait attendu en soignant mon cheval.

« Quand je lui eus dit que je l'emmenais avec moi pour retrouver Clamorgan, ses yeux brillèrent de haine. Il monta à cheval et nous partîmes à la tombée du jour.

« Je n'eus pas de peine à retrouver la piste de mes Anglais, mais ils avaient sur moi une grande avance et marchaient avec une grande célérité.

Une chose m'étonnait, c'est qu'ils suivaient une direction absolument différente de celle qu'ils auraient dû prendre pour aller à Goa. Ils tournaient littéralement le dos à la ville portugaise.

Le cinquième jour de marche et, après m'être assuré que les bandits étaient toujours devant moi, je me trouvai en face d'une énorme ville blanche.

« C'était Madras.

— Madras! répéta Roëllo qui avait suivi tout ce récit avec une émotion croissante.

— Je ne pouvais pas me tromper. Je connais la ville aussi bien que Pondichéry, et avant d'arriver, je savais parfaitement où la route que je suivais allait me mener.

— Alors, cette lettre de Maryvonne? demanda Kerbraz.

— Est fabriquée de tout point, riposta vivement l'Indien.

— Non, non, dit Roëllo en secouant la tête, c'est bien Maryvonne qui a écrit cette lettre.

— Mais alors, dit le Hollandais, c'est tout à fait incompréhensible.

— On l'a peut-être forcée à l'écrire, en la menaçant de mort? suggéra Kerbraz.

— Maryvonne se ferait tuer, mais elle n'aurait pas écrit.

— Alors on lui avait fait boire quelque breuvage qui lui avait fait perdre la tête, qui avait annihilé complètement sa volonté!

Yodah tressaillit, comme si une pensée qu'il n'avait pas encore eue venait subitement mettre un peu de lumière dans ces ténèbres, mais il ne dit rien.

— En tout cas, conclut le Hollandais, tout cela ne sert plus à rien, maintenant que nous savons, grâce à Yodah, que le Clamorgan est à Madras. L'essentiel est d'arrêter vite le plan que nous allons exécuter.

— Mais si les misérables quittent la ville, objecta Roëllo, comment saurons-nous où ils sont allés?

Yodah dit simplement :

— J'ai laissé Kolhili à Madras. Vous pouvez être sûr qu'il ne quittera pas son meurtrier d'une seconde et qu'il ne fera pas un pas sans que je le sache.

XI

FATALITÉ !

L'habitation de Néminha était une des plus belles maisons de la banlieue de Madras. Elle était bâtie en pierres blanches et ses murs étaient épais comme ceux d'une forteresse; cependant le style de son architecture ne manquait ni de grâce ni de légèreté. La solidité massive de l'édifice était déguisée par des sculptures, des corniches à jour et des balcons aériens avec des balustrades en bois de santal. Le toit avait la forme d'un cône écrasé : quatre rangs de supports le séparaient du corps de logis et permettaient à l'air de circuler librement dans un grand espace. Aussi les étages supérieurs se dérobaient à l'action verticale des rayons du soleil qui n'embrasait qu'une toiture inhabitée, espèce de bouclier levé contre la chaleur. Les salles basses avaient banni les meubles lourds: le bois de nauclée s'y entrelaçait en mille formes sveltes et gracieuses pour tous les besoins de la sieste, du repos et de la causerie nonchalante. Les gerbes d'eau vive, les persiennes des balcons, les grands *pankas* y entretenaient une fraîcheur éternelle dans un demi-jour plein de mystère.

C'était dans ce séjour charmant que Clamorgan et Diana habitaient depuis qu'ils étaient arrivés à Madras. Néminha était la propriété d'un riche colon anglais qui, au moment de son départ pour l'Europe, avait été heureux de trouver l'occasion de louer sa villa. La somptuosité de l'édifice, la richesse du mobilier avaient séduit immédiatement Clamorgan, toujours épris de luxe et de grandeur. Sourab Berdard, le richissime joaillier de Madras, avait acheté le poignard de Yodah cinq mille livres sterlings, ce qui faisait cent vingt-cinq mille livres de France.

Diana s'était aussitôt installée à Néminha. Elle avait repris ses vêtements d'homme et la pauvre Maryvonne avait été forcée d'adopter le même costume. Quant à Clamorgan, il se faisait passer pour un riche marchand juif. Il en avait pris l'habit et répétait à tous ceux qui l'interrogeaient, qu'il était chargé par une riche famille anglaise de ramener les deux jeunes gens qui l'accompagnaient en Angleterre.

Le misérable ne restait pas inactif et, aussitôt arrivé, il s'était mis en rapport avec les capitaines de navire afin de trouver un vaisseau à sa convenance.

Dix jours s'étaient déjà écoulés et Clamorgan n'avait encore rien découvert. Un matin, comme il se promenait sur le quai, d'assez méchante humeur, il vit venir à lui un gros homme à figure rubiconde et qui marchait avec le dandinement particulier aux hommes de mer. Arrivé devant Clamorgan, il s'arrêta net, porta la main à son chapeau, d'un geste brusque, et demanda :

— N'êtes-vous pas Isaac Lévy?

C'était le nom que Allan avait pris dans son nouveau rôle.

— En personne, monsieur, répondit le faux Juif en saluant profondément.

— Ah! bon. On m'a dit, par là, que vous cherchiez un navire.

— En effet, monsieur.

— Eh bien, il y aurait peut-être moyen de s'entendre...

— Peut-être.

— Voilà, je m'appelle George Edwards et je suis capitaine marchand, j'ai fait quelques bonnes affaires depuis deux ans et j'ai besoin d'un navire d'un plus fort tonnage. Je veux donc me débarrasser de mon *Hunter* tout d'abord.

— Combien jauge votre navire actuel, mon cher monsieur?

— Dans les six cents tonneaux.

— C'est à peu près ce que je désire.

« Bon marcheur?

— Nous irons faire un tour en mer et, si vous vous y connaissez un peu, vous serez forcé de confesser que vous n'avez jamais vu plus jolie barque : c'est fin, c'est souple, ça porte la toile comme un vaisseau de ligne!

— Bien. Maintenant, dites-moi, où est-il votre navire?

— Il sera sur rade demain au plus tard.

— A merveille. Nous nous reverrons demain. Un dernier mot.

— Parlez.

— Le *Hunter* serait-il susceptible de recevoir un armement sérieux?

— Ah! mon gaillard, je vous vois venir. On veut un peu pirater!

Le faux Isaac Lévy prit un air candide.

— Dieu d'Abraham! s'écria-t-il, qui pourrait jamais avoir une semblable idée! Je veux seulement avoir sous la main de quoi me défendre si je suis attaqué par les mauvaises gens durant mes voyages.

L'Anglais se mit à rire bruyamment :

— On vous croit, brave homme, on vous croit, dit-il en clignant de l'œil. Et puis une fois que le *Hunter* sera votre propriété, vous êtes bien libre d'en faire tout ce que vous voudrez. Pour en revenir à l'armement, il se compose actuellement de deux caronades, l'une à l'avant, l'autre à l'arrière, mais vous avez la place sur le pont et dans l'entrepont pour loger au moins vingt-quatre jolies pièces qui feront le plus bel effet dans les sabords.

— C'est tout ce qu'il me faut.

— Vous n'êtes pas difficile, mon bonhomme.

— Alors demain matin, ici même, je vous trouverai.

— Entendu : je serai exact au rendez-vous.

George Edwards serra vigoureusement la main du faux Isaac Lévy et s'en alla en sifflotant une vieille chanson de mer.

Le lendemain matin, Clamorgan arriva de bonne heure sur le quai et put contempler sur rade un navire qui venait d'arriver et qu'il reconnut immédiatement pour le *Hunter*. Il admira en connaisseur l'élégance de ses formes et la hardiesse de sa mâture et il était en train de calculer ce qu'il pouvait bien mettre d'hommes à bord, quand il sentit qu'on lui frappait sur l'épaule.

Il se retourna. George Edwards était devant lui.

— Eh bien! père Lévy, dit-il familièrement, vous admirez mon brick...

— Oui, il me plaît assez.

— Il vous plaira encore bien plus quand vous aurez navigué dessus.

— Mon maître, je suis à vos ordres.

— Alors, embarque!

George Edwards fit signe à un petit canot qui vint aussitôt longer le quai et les deux hommes prirent place dans l'embarcation.

Plus on approchait du navire et plus Clamorgan remerciait le hasard qui venait lui offrir le beau brick qui, s'il ne mentait pas à son gabarit, devait évoluer comme un sloop.

Quand on fut à bord, l'ancre, qui n'était que sur filin, fut hissée vivement, et George Edwards commanda l'appareillage qui se fit lentement, car l'équipage n'était que d'une dizaine d'hommes.

Enfin tout fut paré, le navire prit son aire et fendit gracieusement les flots bleus du golfe de Bengale.

Le *Hunter* se comportait admirablement et Clamorgan se disait tout bas que, lorsqu'il aurait fait faire dans le gréement quelques améliorations indispensables et quand la toile serait servie par quarante bons gabiers, il défierait n'importe quel navire de la flotte anglaise de le gagner de vitesse.

Pendant deux heures, on navigua sous toutes les amures, et le *Hunter* se comporta également bien. George Edwards était radieux.

— Qu'est-ce que vous dites de l'oiseau? demandait il à Clamorgan.

— Eh! eh! répondait celui-ci qui ne pensait qu'à déprécier la marchandise afin de l'avoir à meilleur prix. Puis, soudain, posant une main sur le bras du capitaine, il lui désigna un point noir à l'horizon :

— Qu'est-ce que cela?

— Une voile, répondit George Edwards avec une parfaite sérénité.

— Je le sais aussi bien que vous, mon camarade, je voudrais bien savoir si c'est un ami ou un ennemi que nous avons devant nous.

Le capitaine eut un gros rire.

— Vous voulez plaisanter, père Isaac, dit il, la flotte de William Hughes bat la mer devant nous, par conséquent nous sommes séparés des coureurs du damné Suffren par un rideau de trente vaisseaux de ligne.

— N'importe! trop de prudence ne saurait nuire.

— Ah! que vous êtes bien un pauvre diable de Juif qui tremble à chaque instant pour sa peau...

— C'est que j'ai pour ma peau un amour tout particulier et...

Tout à coup, Clamorgan, qui, tout en parlant, conservait les yeux fixés sur le navire qui venait vers le *Hunter* à grande allure, ressentit un choc au cœur et blêmit affreusement.

— Le ciel m'écrase, murmura-t-il, c'est la *Sainte-Marie!*

Le misérable était trop fin marin pour se tromper : il avait reconnu la goélette de Kerbraz!

Puis secouant de terrible façon le capitaine complètement ahuri.

— Misérable imbécile, lui dit-il, voilà que vous nous jetez dans un corsaire français!

Georges Edwards roulait des yeux effarés.

— Mais c'est de la folie, c'est de la folie, répétait-il, puisque William Hughes...

— William Hughes est où il voudra, au diable, je m'en moque, mais avant une demi-heure, nous serons dans les eaux de ce requin que je connais, car je l'ai vu mordre.

— C'est impossible!

— Hé bien! Allez-vous nous laisser couler par les Français?

— Mais...

— Allons, donnez-moi la barre.

— A vous! jamais de la vie... occupez-vous de compter votre monnaie et de voler le monde.

Clamorgan s'élança à côté de lui sur le banc de quart.

— Garçons, dit-il en s'adressant aux matelots qui avaient entendu les paroles d'Allan et qui ne cachaient pas leur inquiétude, si nous continuons de la sorte, le Français damné nous aura amarinés avant une heure.

Il y eut des murmures.

— Je vous défends d'adresser la parole à mon équipage! grogna George Edwards.

— Voulez-vous me donner cette barre, triple brute? demanda encore Clamorgan.

— Je vais vous envoyer à fond de cale! Holà deux hommes pour...

Le capitaine n'acheva pas.

D'un formidable coup de poing, Clamorgan venait de l'abattre; il roula l'escalier de la dunette et resta inanimé sur le pont.

Avant que les matelots fussent revenus de leur surprise, Allan s'était emparé de la barre et commandait d'une voix tonnante :

— En haut tout le monde!... Pare à virer!

Subjugués par le ton de commandement du misérable, les hommes du *Hunter* obéirent.

Les ordres nets, brefs, se succédaient rapidement.

Bientôt le brick n'ayant plus que ses focs et sa misaine vira bord sur bord.

La manœuvre avait été faite avec tant d'habileté que les matelots crièrent hourra. Puis on hissa de nouveau les voiles.

Maintenant, le *Hunter* fuyait rapide et léger rasant la surface des flots comme un grand oiseau de mer.

Une fumée s'échappa des flancs de la *Sainte-Marie* et un boulet vint ricocher sur les vagues, à quelque cent pieds du navire anglais.

— Hourra! hourra! crièrent encore les matelots en voyant l'impuissance de leur ennemi.

Mais leur joie fut de courte durée; la *Sainte-Marie*, qui n'avait pas jusqu'alors établi toute sa voilure, se couvrait de toile et, avec son œil exercé, Clamorgan reconnut bien vite que la goélette de Kerbraz gagnait de vitesse le *Hunter*.

— En haut les gabiers de misaine! commanda le capitaine improvisé.

Les hommes s'élancèrent dans les enfléchures et furent bientôt à leur poste.

— Dépassez les mâts et flèches. Tout dessus! mille tonnerres. Le navire donna encore davantage à la bande et creusa dans la mer un sillon fumant.

Clamorgan, après un rapide regard sur les deux jouteurs, constata avec joie que la *Sainte-Marie* restait à la même distance. Le *Hunter* semblait même plutôt un peu gagner.

Mais à ce même moment, les deux canons d'avant du navire français tonnèrent et le bout de la vergue de misaine fut emporté par un boulet,

Clamorgan n'hésita pas.

— Le second? interrogea-t-il.

Un vieil homme à l'allure timide s'avança.

— C'est moi, capitaine, dit-il par habitude.

— Quel est votre chargement?

— Du riz.

— Votre lest?

— En pierres et en gueuses de fonte.

— Bien arrimé?

— Oui, capitaine.

— Alors vivement à l'eau la cargaison. Transmettez mes ordres à l'équipage.

Le second eut une minute d'hésitation.

— Mais, capitaine, commença-t-il...

Une seconde volée venant de la *Sainte-Marie* fit sauter une partie du bordage.

— Allez-vous nous laisser couler par le français?

Le second s'inclina en signe d'assentiment et s'apprêta à faire exécuter les ordres reçus. Mais il n'eut pas besoin de parler. En présence du péril, les matelots s'étaient précipités dans la cale et déjà les sacs de riz passaient par-dessus bord.

Tout à coup, on entendit un cri perçant.

C'était George Edwards qui, revenu de son long évanouissement, criait comme un écorché en voyant sa cargaison distribuée aux poissons.

— C'est une infamie! hurlait-il, je vous défends de continuer... Remontez, mes garçons... avez-vous perdu l'esprit.,. du riz de première qualité!

— Si vous ne vous taisez pas, monsieur, dit froidement Clamorgan, je vais vous faire prendre le même chemin que votre marchandise.

L'intervention du pseudo Juif augmenta la fureur du pauvre capitaine.

— Ah! misérable! disait-il en lui tendant le poing, forban, pirate, qui me vole mon navire!

Clamorgan haussa les épaules et ne s'occupa plus de lui.

George Edwards n'insista pas, car ses matelots ne se gênaient pas pour dire tout haut :

— Sans lui, nous serions déjà à la remorque du français.

Allégé, le *Hunter* reprenait de l'avance, et quand la côte de Madras se dessina à l'horizon, la *Sainte-Marie* était déjà hors de portée.

Une demi-heure après, la goélette de Kerbraz abandonnait la chasse et virait de bord.

Cette manœuvre fut saluée par les hourras et les huées des marins anglais

Aussitôt qu'il eut constaté que tout péril était écarté, Clamorgan descendit de la dunette et se dirigea vers le capitaine qui, assis sur une pile de cordages, avait la figure la plus maussade du monde.

Allan l'aborda le sourire aux lèvres.

— Allons, ne boudez pas, capitaine, dit-il, et reprenez le commandement de votre navire.

—Allez au diable! répondit l'irascible insulaire d'un ton bourru

— Fi! que c'est mal de n'avoir pas de reconnaissance!

— Vous m'avez frappé!

— Sans moi, votre navire était perdu.

— Vous avez usurpé le commandement du brick!

— Sans mon intervention, vous vous balanceriez peut-êtr actuellement à la grand'vergue du corsaire.

— Votre compte est bon et j'aurai en débarquant prompte et bonne justice.

— Vous croyez?...

— En arrivant à terre, je vous ferai pendre, monsie plaisant, qui parlez tant de pendaison!

— Vous ne ferez rien du tout.

— Vous le verrez bien.

— Vous vous tiendrez tranquille.

— Perdez-vous l'esprit?

— Et nous continuerons nos négociations au point où nous les avons laissées.

George Edwards eut un haut-le-corps et regarda Clamorgan avec une mine d'ahurissement si comique que celui-ci éclata de rire.

— Allons, poursuivit-il, ne me regardez pas avec ces yeux furieux, ou bien vous allez me faire mourir; vous devriez bénir, au contraire, le hasard qui m'a permis de constater les qualités de marche du *Hunter*, car maintenant, si vos conditions sont acceptables, j'achète votre navire.

A ces mots, George Edwards se radoucit. Son âme de commerçant tressaillit agréablement aux ouvertures du faux Juif Isaac Lévy.

Clamorgan remarqua très bien l'impression qu'il venait de produire sur le capitaine, et voulut immédiatement en profiter pour brusquer les choses.

— Votre prix, capitaine George? demanda-t-il.

— Eh! attendez un peu, riposta le bonhomme surpris, vous pressez bien votre monde.

— C'est que je suis pressé moi-même... Dites vite.

— Ecoutez, dit alors George Edwards en se penchant vers Clamorgan et en oubliant toutes ses rancunes, écoutez, je veux vous faire profiter d'une véritable occasion.

— Il va essayer de me voler, pensa Allan

— Je vais vous vendre mon *Hunter* à perte.

— Pas possible!

— C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire...

— Le prix... le prix!

— Donnez-moi trois mille livres sterling et le navire est à vous.

A l'énoncé de ce chiffre, Clamorgan parut subitement en proie à une crise de gaieté extraordinaire. Il se roulait, se pâmait, pleurait, criait, suffoquait et dans son gosier ronflait toujours un rire formidable.

Absolument stupéfié, George Edwards le regardait avec un commencement d'inquiétude.

Quand Clamorgan put parler, il allongea une claque vigoureuse sur les genoux du marin et dit en riant toujours :

— Vous aimez la plaisanterie, compère. D'honneur c'était très drôle! Mais maintenant causons sérieusement.

— Ah çà, mais pensez-vous donc que ce n'est pas sérieux ce que je viens de vous dire?

— Ah! très bien. Vous voulez réellement vendre trois mille livres sterlings, ce qui fait trois mille cent vingt-cinq louis ou soixante-quinze mille livres de France, votre *Hunter*.

— C'est mon intention...

— Alors n'en parlons plus, cher monsieur. Mettons que je n'ai rien dit.

Et Clamorgan s'en alla, laissant l'autre tout étourdi.

Mais George Edwards se remit vite et courut auprès du Juif. Les négociations reprirent sur de nouvelles bases et, après une longue discussion, les deux hommes tombèrent d'accord.

Le *Hunter*, aussitôt son déchargement opéré — déchargement que le moyen employé par Clamorgan pour échapper à la *Sainte-Marie* avait singulièrement simplifié — serait remis à Clamorgan contre la somme de dix-huit cents livres sterlings.

A ce moment précis, le *Hunter* reprenait son mouillage en rade de Madras.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

La malheureuse Maryvonne que, à chaque velléité de résistance, Clamorgan pliait sous son implacable volonté et qui vivait la moitié du temps en état d'hypnose, n'était plus reconnaissable. Ses yeux avaient continuellement une expression d'égarement, de folie même. Dans son cerveau fatigué, toute pensée était une souffrance, et si l'idée de Dieu et du devoir n'avait pas subsisté dans sa raison affaiblie, elle aurait certainement cherché dans la mort la fin de cette longue agonie.

Étendue sur une chaise longue en rotin, elle suivait d'un œil distrait, à travers les lamelles de sa persienne, les ébats joyeux des oiseaux parmi les fleurs splendides et les plantes tropicales.

C'était un délicieux tableau qui se déroulait devant elle.

Le regard se reposait d'abord sur un petit étang bordé de narcisses jonquilles et de trèfles d'eau et sillonné dans toute sa longueur par les arabesques du nénuphar blanc. A l'autre rive, s'élançaient comme des fusées, les tiges des cocotiers épanouis à leurs cimes en gerbes gracieuses; et, par les éclaircies de ce péristyle végétal, on voyait fuir jusqu'à l'horizon bleu une campagne où la verdure des sénevés confondait ses teintes violentes avec la neige des cotonniers bengalis. Une pluie de lumière semblait inonder cette création immense et la faire tressaillir sous des caresses de feu. C'était le Bengale dans tout son éclat dévorant, avec son grand soleil qui est la force et la joie de cette terre splendide.

Les yeux de Maryvonne erraient distraitement sur le paysage, quand son attention fut attirée par une touffe de tulipiers qui s'élevait au bord du lac et qui semblait agitée par le vent, bien qu'il n'y eût pas un souffle d'air qui ridât la surface de l'étang.

Elle remarqua ensuite une agitation parmi les herbes qui bordaient l'allée dessinée devant la maison. On aurait dit que quelque monstrueux serpent glissait sournoisement sous les feuilles, guettant quelque invisible proie.

Maryvonne ne vit plus rien, mais bientôt un froissement singulier remua les lianes qui faisaient à la maison un écrin de verdure et de fleurs et, au bout d'une minute, la jeune fille, folle d'épouvante, voyait une tête d'Indien tamoul qui soulevait la persienne. Puis un corps souple glissa et un homme se trouva devant elle.

*(La suite au prochain numéro.)* HENRY DE BRISAY.

## BIBLIOGRAPHIE

# LE PAYS AUX FLEURS D'OR

**Par A. LE GENDRE**

1 vol. in-12 . . . . . . . . . . 2 francs.

Les bons conseils, les bons exemples, je puis même ajouter les bons métiers sont des correctifs moins efficaces pour l'adolescence et la jeunesse que les lectures qu'elles peuvent faire.

La presse, les publications du jour lui offrent de tristes et dangereuses lectures, hélas! Quel contrepoison actif et immédiat à cette invasion du mal, si ce n'est les bonnes lectures?

Si déjà le mal existe, ces dernières en arrêteront le développement et guériront, sans doute, les premières plaies du cœur.

Si le cœur est pur encore, elles le pénétreront des grandes et saintes impressions qui, seules, peuvent faire l'homme préparé à toutes les luttes de la vie.

Le *Pays aux fleurs d'or* a pour but de répondre à ce *desideratum* que tout chef de famille, conscient de ses devoirs, doit désirer pouvoir atteindre.

Contrairement à cette littérature, qui, sous le nom de *réalisme*, exagère dans ses hideuses images les vices de l'humanité, le livre en question ne montre, en toute vérité, que le réalisme du beau et du bien qui apparaît dans toute société chrétienne.

Ecrit d'un style alerte et imagé, il mêle, à un drame attrayant et mouvementé, le récit de faits pleins d'intérêt de l'histoire contemporaine. Il raconte les trames odieuses de cette unité italienne, origine de tous nos malheurs, et de cette lâche persécution contre la papauté qui, par la grâce de Dieu, loin de l'affaiblir, l'a élevée à une hauteur de prestige et de puissance qu'elle n'a jamais peut-être possédée dans son glorieux passé.

D'un caractère anecdotique plein d'intérêt, cette digression historique, loin de nuire à l'attrait du roman, met en relief le principal personnage, le sympathique Yvon, dont on ne peut qu'admirer la noblesse de sentiments, le courage, l'héroïsme chrétien.

Pour résumer ce livre, je dirai qu'il est le livre du foyer de famille, où grands et petits trouveront des pages qui feront ressortir les merveilleux résultats que le catholicisme obtient dans tous les rangs sociaux.

Le drame est encadré dans la catholique Bretagne, le vieux pays qui donne à tout récit un charme mystérieux, par ses sauvages rivages tempêtueux, ses sites sombres et pittoresques, par ses mœurs aux vieilles traditions que ne possède aucune autre contrée de notre chère France.

H. DE LA BAICHE.



# TROIS ÉTAPES

PAR

**ÉTIENNE FRANK**

## DEUXIÈME PARTIE

I (*Suite.*)

Or, j'aimais François et la pensée d'une séparation m'était pénible. Sans avoir aucune haine, aucun parti pris contre ses croyances, j'aurais souhaité les ébranler ou les affaiblir, je ne les condamnais point, mais elles me paraissaient inutiles et elles menaçaient ma sécurité; voilà pourquoi j'entrepris de les combattre.

C'était une entreprise difficile avec un caractère aussi ferme; j'espérais cependant la mener à bien en me servant habilement des tendances naturelles de mon jeune ami à s'élever au-dessus de la moyenne commune.

Pour cela, je n'eus qu'à activer une ambition excessive, peut-être, mais en somme noble et légitime.

Les questions sociales le passionnaient; elles m'avaient jusqu'alors trouvé plutôt indifférent; j'entrepris de les étudier avec lui et un jour, sans paraître y attacher une trop grande importance, je lui dis :

— Je m'étonne, François, qu'avec de telles convictions, vous n'aspiriez pas à jouer un rôle politique; nous sommes à une époque où la première place appartient au plus persévérant.

— Vous oubliez, répliqua-t-il avec une certaine amertume, que je suis presque pauvre et qu'aujourd'hui, comme avant, la fortune est une condition de succès.

— Alors il faut vous enrichir.

— Et le moyen?

— Je vous l'ai indiqué, mais vous n'avez pas voulu me croire. Après quelques années d'efforts, les lettres, bien mieux que toute autre carrière, vous donneraient à la fois les richesses et l'influence dont vous avez besoin; d'ailleurs, à défaut des richesses, l'influence vous suffirait pour jouer un rôle efficace; c'est par la pensée qu'on gouverne le monde.

Ces insinuations produisirent le résultat que j'en attendais.

Un mois plus tard, François me remettait le plan d'un livre qu'il préparait.

Je n'eus pas de déception; il possédait bien toutes les qualités nécessaires à un écrivain de talent; je pus sans scrupules l'engager à persévérer.

— Eh bien? me demanda-t-il ému et pâle.

Il avait dépassé mes espérances; ce qui était bon allait jusqu'à l'excellent et les faiblesses étaient rares; il y avait seulement de l'inexpérience, un peu trop d'inflexibilité dans les idées, parfois quelque sécheresse, succédant, par un contraste bizarre, à un excès d'enthousiasme.

— Votre livre, lui dis-je, ressemble à un beau fruit auquel il manque un dernier rayon de soleil. Vous avez trop pensé ou trop rêvé et pas assez comparé. Accordez-vous deux mois de congé; je vous mènerai en Italie; au retour, vous prendrez votre plume pour donner la retouche finale.

« Il y a certaines descriptions qui manquent de couleur, certains caractères qui ont besoin d'être adoucis; apprenez à voir et à juger, c'est la meilleure méthode pour acquérir ce qui vous manque. »

Nous partîmes ensemble à la fin de l'hiver; lui plus heureux que je ne l'avais jamais vu, moi tout réjoui de le sentir si plein de vie et de bonheur.

Notre excursion fut charmante; l'entrain de mon compagnon me gagnait; sa belle gaieté me ramenait aux jours de ma première jeunesse et tous deux nous nous laissions enivrer par les chauds effluves de l'air ensoleillé et les prémices d'un printemps subit.

L'expansion des natures ordinairement graves a plus de saveur qu'aucune autre, soit par l'effet du contraste, soit par son intensité et son éclat. Il en fut ainsi pour François; je comparais son exubérance soudaine à la brusque éclosion du printemps sur notre passage : la veille encore, je lui reprochais sa froideur et je frissonnais en écoutant souffler la bise; aujourd'hui, il avait des joies d'enfant, et le soleil faisait s'épanouir sur les orangers des fleurs et des fruits.

Un seul nuage, vite passé, assombrit mon ciel. Nous traversions l'Ombrie, il voulut visiter la ville d'Assise, j'accédai à son désir. Un soir, nous nous promenions sur les bords du Chiaggio; tous deux nous gardions le silence, écoutant chacun nos souvenirs; je revoyais par la pensée l'immense Mississipi, coulant à travers les savanes sans limites, et tout à coup je me mis à le décrire à mon ami, en établissant un parallèle entre le fleuve géant et l'humble cours d'eau.

— La nature est ainsi faite, me répliqua-t-il; soit qu'il s'agisse des hommes ou des choses, elle a parfois des conceptions d'une grandeur écrasante.

« Le Chiaggio vous rappelle cette merveille de la création dont l'aspect vous a confondu : tout en ces lieux me parle de l'admirable saint devant lequel mon esprit et mon cœur s'inclinent sans toutefois réussir à le comprendre.

— Et vous ne le comprendrez jamais, me hâtai-je de lui dire : François d'Assise est une figure qui convient à son siècle et que la distance et la légende entourent d'une auréole poétique, mais à notre époque ce serait simplement un fou.

— A moi, il m'est toujours apparu comme un héros, interrompit-il brusquement, et ce serait presque une mauvaise action de l'amoindrir à mes yeux; il me sert de bouclier; quand je me sens faiblir, je lis une page de sa vie, aussitôt je deviens meilleur et plus fort.

Je ne voulais pas entrer en lutte ouverte contre lui et je n'insistai point, mais je me promis de veiller sans cesse et de calmer les exaltations d'un tempérament porté au mysticisme.

Je connaissais enfin, après une telle ouverture, le fond de cette âme de Breton mélancolique et éprise d'idéal; je savais comment y pénétrer et peut être comment la dominer. L'idéal, je le lui avais déjà donné et, après avoir fourni une pâture à ses chimères, il ne me restait qu'à leur opposer les réalités de la vie.

Notre voyage fut une suite d'enchantements pour François. Après Rome, Naples; après Naples, Venise; puis l'Adriatique et la Méditerranée, c'est-à-dire l'art sous toutes ses formes et la nature sous un aspect nouveau, car il ne connaissait encore que l'Océan sauvage et tourmenté, et son pays si profondément triste dans son étrange beauté. Il n'avait pas l'idée du charme captivant, de la douceur enchanteresse qui fait l'Italie si belle qu'on ne peut la voir sans l'aimer, la quitter sans souhaiter y revenir.

— Ce climat me transforme, me disait-il parfois; si je vivais toujours ici, je deviendrais poète ou rêveur.

Il l'était sans le savoir; mais, faute d'avoir vu ou pris le temps de voir, il ignorait la poésie des choses; son esprit seul s'était exalté, égaré dans des régions trop hautes pour qu'il n'y eût pas de chute à redouter.

Cette chute, j'allais la prévenir en le ramenant peu à peu, sans secousse, à une appréciation plus exacte des vrais biens qu'il est donné à l'homme de goûter.

Ce serait l'œuvre à laquelle je me consacrerais par amour pour lui et aussi pour moi; pour lui que je craignais de voir sacrifier son avenir dans un moment de fol enthousiasme; pour moi qui m'étais fait un besoin de sa présence.

Quoiqu'il ne manquât pas de liant dans le caractère et que même, dans l'intimité, il fût d'une bonne grâce parfaite, François n'avait point d'amis; je résolus de lui en donner. Dans ce but, et sous le prétexte de réunions littéraires, j'organisai, de retour à Paris, des soirées auxquelles je conviai ceux de mes compagnons dont la nature et l'esprit étaient les plus propres à attirer son attention ou sa sympathie.

J'eus tout lieu de m'applaudir de cet essai; nous passions ainsi des heures charmantes et fort appréciées de mon cousin.

Chacun apportait sa bonne humeur, sa verve ou son talent; nous nous appelions volontiers la petite Académie et, selon nos goûts, nos préférences, notre imagination, nous choisissions parmi les maîtres un parrain que nous nous efforcions d'imiter.

Quand il s'agit de désigner celui qui convenait le mieux à François, l'embarras fut grand.

« Si Musset avait été chrétien, dis-je enfin, c'eût été à lui d'être son patron. »

Il avait, en effet, l'âme tourmentée, la sensibilité profonde, presque maladive, de l'auteur de *Rolla*, l'allure indépendante et parfois narquoise du malicieux poète dont le bonheur était de faire enrager les partisans entêtés des vieux classiques.

— Alors supposons, dit Albert de Chevreuse, que Musset, revenu de ses erreurs, ait légué la moitié de son âme, la meilleure, à notre ami et que moi j'aie reçu l'autre de l'esprit mauvais; à nous deux, nous reconstituerons l'être étrange et multiple qui échappe à toute analyse et tour à tour nous passionne, nous amuse, nous étonne, nous trouble.

Cet Albert de Chevreuse dont l'esprit avait pour essence tout ce que le caprice offre de plus soudain, de plus bizarre, de plus impossible, fut celui de nous qui comprit le mieux François.

— N'importe quel chemin prendra votre cousin, il ira loin, m'affirma-t-il un jour; n'entreprenez point de l'arrêter, il est le plus fort, plus fort que vous et votre sagesse, plus fort que moi et mon indifférence.

Je ne songeais pas à l'arrêter; bien au contraire, mon unique souci était de rendre sa voie plus large et plus facile, son but plus humain et plus accessible; j'y avais si consciencieusement travaillé que le conseil de M. de Chevreuse ne troubla en aucune façon ma parfaite quiétude.

François m'avait remis la veille son manuscrit qu'il venait de revoir. Ce n'était pas encore la perfection, mais c'est l'éclosion d'un talent original et plein de promesses; je pus lui prédire, tout au moins, un succès d'estime bien fait pour satisfaire son amour-propre et servir de prélude à une brillante carrière. Et moi j'avais le droit de croire à la réalisation de mes espérances personnelles; François buvait à pleines lèvres à la coupe de la vie, les joies humaines devaient pour longtemps lui suffire.

Hélas! quelle est donc la puissance mystérieuse et cruelle qui se plaît à déjouer tous nos plans, et à l'heure même de notre triomphe fait sonner lugubrement le glas de la défaite!

II

François était en général sympathique; il n'avait pourtant pas su plaire à un jeune journaliste d'infiniment d'esprit à qui nos réunions devaient une partie de leur éclat; plusieurs fois déjà, de légers différends s'étaient élevés entre eux, mais il avait riposté sans aigreur, avec cette gravité calme qui lui était caractéristique, de sorte que cela s'était borné à de simples contestations.

Malheureusement Dussault se montra un soir si nerveux, si irritable que François perdit lui-même son sang-froid et, après s'être longtemps contenu, fut, ainsi que cela arrive fréquemment, d'une violence extrême.

— Eh! mais, interrompit Dussault, quand deux hommes d'honneur sont au point où nous en sommes, il n'y a qu'une seule manière de s'expliquer. Je suis à votre disposition quand et comme vous le voudrez.

François devint affreusement pâle.

— Je ne me battrai pas, dit-il.

— Ah! et pourquoi?

— Mes principes me le défendent.

— Je m'en doutais. C'est quelque chose de très commode, des principes, on met tout à l'abri derrière : sa vie, ses craintes, sa sécurité, son honneur aussi.

— Vous m'insultez, monsieur, moi je n'ai eu qu'une expression malheureuse que vous avez provoquée vous-même.

— Tant mieux; si vous vous trouvez offensé vous ne reculerez plus.

— Je vous l'ai déjà dit, je ne me battrai pas.

— Oh! je vous y contraindrai bien.

— Rien ne saura me contraindre à désobéir à ma conscience.

— Pas même ceci? Et il le frappa au visage.

François ne répondit point immédiatement et sur ses traits crispés je pus lire l'effort suprême d'une résolution terrible à prendre; enfin, d'une voix dont je reconnaissais à peine les intonations, il redit pour la troisième fois :

— Je ne me battrai pas.

— Vous êtes donc trois fois lâche? demanda Dussault.

— Pas un mot de plus, s'écria le jeune homme, et le saisissant par les épaules, plongeant ses yeux dans les siens, il lui dit : si je le voulais, je vous rendrais outrage pour outrage, si je le voulais, je vous briserais comme du verre; eh bien! je ne le veux pas, parce qu'entre vous et moi il y a Dieu qui nous défend la vengeance et ordonne le pardon.

— Ah! ricana Dussault, rien n'y manque; voilà Dieu de la partie maintenant.

— Et à quel autre qu'à Dieu aurais-je sacrifié tout ce que je sacrifie aujourd'hui, répliqua François en lâchant son adversaire, puis s'adressant à nous : Messieurs, je ne sais si vous m'approuvez ou si vous me blâmez, mais on m'a qualifié de lâche devant vous et je veux vous montrer que je ne le suis point. On se bat en Afrique, j'obtiendrai de partir et je ne ménagerai pas, pour mon pays, le sang que je refuse de verser dans un duel impie; si je reviens, lequel de vous repoussera la main que je lui tendrai?

(*La suite au prochain numéro.*) ÉTIENNE FRANK.

# CHRONIQUE HEBDOMADAIRE

CURIOSITÉ PARISIENNE. — LES PRINCES. — ACCLAMATIONS POPULAIRES. — LE MARIAGE DU DUC D'ORLÉANS ET DE L'ARCHIDUCHESSE MARIE-DOROTHÉE. — LA PRINCESSE CLÉMENTINE. — CARACTÈRE DE LA NOUVELLE DUCHESSE. — LES SIBYLLES ET LEURS PRÉDICTIONS. — LES MARTINALES. — LA FÊTE DE SAINT MARTIN DANS LA BRESSE ET A DUNKERQUE. — LE CARDINAL RICHARD DANS LE QUARTIER DE LA ROQUETTE. — OVATION DE LA FOULE. — LES JEUNES LIBÉRÉS. — ÉCLAIRAGE DE L'OCÉAN ATLANTIQUE, BECS DE GAZ EN PLEINE MER. — RÊVERIES AMÉRICAINES. — UN COMPTEUR DE FUMÉE DE TABAC. — LE BOTANISTE TRÉCUL ET SA SOURIS.

Bien qu'il soit convenu que la France forme une « démocratie » et même « la première des démocraties », néanmoins tout ce qui concerne les princes, leurs relations, les incidents de leur existence, nous passionne et nous intéresse. On sait avec quelle ferveur les habitants de nos faubourgs populaires ont acclamé l'empereur et l'impératrice de Russie. Jamais, depuis trente ans, la foule n'avait manifesté une aussi vive allégresse. Cet état d'esprit ne se dément pas. Au cours de la semaine dernière, pour donner satisfaction à leur clientèle, les journaux les moins suspects d'attaches monarchiques se sont vus obligés de fournir les détails les plus circonstanciés sur le mariage du duc d'Orléans avec l'archiduchesse Marie-Dorothée d'Autriche. Il a fallu que la presse de toute cou-

leur décrivît la cérémonie, çitât les noms des invités, énumérât les cadeaux de noces, etc. On ne se rassasiait point de ces récits.

Les journaux illustrés et les photographies exposées chez les papetiers et les libraires ont popularisé les traits des jeunes époux. Le duc d'Orléans est d'une stature au-dessus de la moyenne; il a l'œil bleu, les cheveux blonds et l'allure crâne et décidée. Ceux qui le connaissent, disent qu'il n'est pas un prétendant « contemplatif » comme son père. Entre les deux princes, le contraste est frappant. Le comte de Paris aimait les livres et passait toutes ses matinées à écrire. Le duc d'Orléans préfère, lui, à la lecture et à l'écriture, les jeux du sport; c'est un cavalier intrépide et un tireur hors ligne.

« Actif, résolu, plein d'élan, il étonnera un jour la France, disent ceux qui l'entourent, par l'énergie et la décision de ses actes. Ce prétendant ne passera pas inaperçu... »

C'est par l'intermédiaire de la princesse Clémentine, la mère du prince Ferdinand de Bulgarie, que le mariage du duc d'Orléans a été négocié. Parmi les princesses catholiques sur lesquelles le duc d'Orléans pouvait fixer son choix, la princesse Clémentine estima qu'aucune n'était plus accomplie et ne s'assortirait mieux au duc d'Orléans que l'archiduchesse Marie-Dorothée. Fille de l'archiduc Joseph. plus âgée de deux ans que son mari, la nouvelle duchesse réunit toutes les qualités physiques et morales. Pleine de grâce et de distinction, elle frappe les regards par la dignité de son attitude; une sorte de majesté toute royale est empreinte dans ses traits; la jeune archiduchesse évoque le souvenir du célèbre portrait que Saint-Simon a tracé de la duchesse de Bourgogne, « qui semblait, dit le duc, marcher sur des nuées ». Caractère éminemment sérieux, la nouvelle duchesse d'Orléans est un esprit très cultivé; elle parle couramment plusieurs langues et s'intéresse non seulement aux choses de l'art, mais aux questions politiques.

Quel avenir attend les jeunes époux? Dieu seul le sait! Il ne nous convient pas de nous livrer à de vains pronostics. « Celui qui règne dans les cœurs et qui gouverne les empires, comme dit Bossuet, tient aussi dans sa main le sort des princes. » Dans ces derniers temps, plusieurs sibylles, telles que Mlle Couédon, ont cru devoir annoncer l'avènement prochain et inévitable de Philippe VII. Ce serait folie que d'attacher quelque importance à ces vaticinations ridicules : le règne du comte de Chambord fut également prédit de 1872 à 1883 par d'innombrables prophètes. On sait ce qu'il arriva. Rien n'est dangereux comme ces oracles. Les faux prophètes poussent au fatalisme et favorisent l'inaction.

***

Les « Martinales »! Ce mot ne se rencontre ni dans Littré, ni dans Larousse, et pendant de longues années, il désigna les réjouissances chères à nos pères. On appelait ainsi les huit à dix jours qui précédaient la fête du Thaumaturge des Gaules. Le 12 novembre, le lendemain de la Saint-Martin, s'ouvrait une période de jeûne et d'abstinence préparatoire à la fête de Noël : c'était le « petit carême », le « carême Saint-Martin ». La veille, de même que le jour du Mardi-Gras, le peuple se livrait à des festins que tolérait l'Eglise.

Ces traditions subsistent encore dans certaines de nos provinces. Dans la Bresse notamment, le 11 novembre est une date mémorable : c'est le jour des paiements, des changements de domestiques et de fermiers.

Un conte bressan de l'abbé Nyd nous montre les métayers et les fermiers « errant par les chemins, emportant avec eux sur des chars, sur des berrots, « to leu botoclan » : les armoires, le lit et le berceau, le pétrin, le tonneau, les chaises et les *selons* », etc.

A Bourg, il y a quelques années encore, la foire de la Saint-Martin offrait l'aspect le plus pittoresque. C'était la foire des domestiques : filles et garçons sollicitaient de nouveaux engagements.

A Dunkerque, le 11 novembre est le jour de la fête patronale. Voici la légende que les chroniqueurs locaux racontent pour justifier les réjouissances auxquelles se livrent, à cette date, les habitants de la ville :

Pendant une orageuse nuit d'automne, un homme et une femme guettaient sur la plage de Dunkerque les épaves d'un navire naufragé, lorsque soudain retendit l'appel strident d'un cornet. En même temps, un âne qui broutait tout près quelques herbes marines, se mit à braire. Cependant, l'homme et la femme, terrifiés, cherchèrent à se rendre compte de ce qui se passait : qu'aperçurent-ils? Ils reconnurent l'évêque Martin! Saint Martin, revenant d'une tournée chez de pauvres pêcheurs, avait perdu sa monture et s'était égaré à travers les dunes. Pour retrouver son chemin, l'apôtre avait sonné du cornet, et l'âne avait répondu à cet appel par un énergique braiment. Mais, au moment où saint Martin allait saisir l'animal récalcitrant, ce dernier se sauva vers le taillis où se blottissait le couple suspect qui guettait les épaves. Des marins, munis de lanternes, voulurent aider saint Martin à retrouver l'âne. Après l'avoir poursuivi pendant quelques pas, ils l'atteignirent au milieu de la cachette qui dissimulait les deux personnages mystérieux.

Appréhendés à leur tour, l'homme et la femme furent immédiatement garrottés. En vain saint Martin remis en possession de sa monture, implora-t-il la grâce des inconnus, les marins se montrèrent inflexibles. « Ce sont des écumeurs, des pilleurs d'épaves, » répondirent les braves gens. Le lendemain, le bailli jugeait le couple et le condamnait à la peine de mort.

Depuis cette époque, le 11 novembre de chaque année, en souvenir du précieux service que saint Martin rendit à la ville en provoquant la découverte des deux naufrageurs, les enfants de Dunkerque se promènent dans les rues avec des cornes de bœuf, des trompes, etc., en bandoulière, et, de minute en minute, tirent de ces instruments des sons rauques et criards, comme pour répondre à un appel lointain.

Sur les huit heures commence un charivari. De loin en loin, un son de trompe domine les autres et fait entendre une sonnerie différente. Cette fanfare annonce la vente des *folards*, gâteaux composés de farine, de lait, de beurre, d'œufs et de raisins de Corinthe.

Vers la fin de la soirée, un bruit de chaînes et de grosses bottes retentit. La foule s'écarte et laisse passer une bande de jeunes gens. Ces derniers traînent enchaîné un âne qui porte sur le dos une selle bariolée, sur la tête un panache et au cou un collier d'or. Devant l'animal marche saint Martin, coiffé d'une mitre et armé d'une crosse. Derrière l'âne cheminent deux mannequins représentant les naufrageurs, soutenus par quatre jeunes gars. Après avoir traversé la ville, le cortège s'arrête devant la statue de Jean Bart, et là, des marins procèdent à l'autodafé du couple criminel. La cérémonie terminée, saint Martin pénètre dans quelques maisons où les enfants abondent. et, de même que saint Nicolas, il gronde les uns et félicite les autres.

***

On méconnaît et on calomnie le peuple de Paris quand on le représente comme irrévocablement acquis à l'athéisme et à l'anarchie. Il y a quelque temps, nous avons pu voir que ce peuple conservait le souvenir de ses croyances chrétiennes. Le cardinal Richard s'était rendu dans le quartier de la Roquette et traversait la rue Saint-Maur, lorsque cette voie publique fut envahie par une foule compacte de mères de famille qui lui présentaient leurs enfants à bénir. Toutes les maisons semblèrent se vider; le bon archevêque put à grand'peine regagner sa voiture.

D'où venait le cardinal? Il venait d'administrer le sacrement de Confirmation aux plus déshérités d'entre les membres de son immense troupeau, aux jeunes détenus de la Petite-Roquette.

Nos lecteurs savent que, pour éviter les inconvénients résultant du contact de camarades souvent profondément vicieux, les enfants internés à la Petite-Roquette sont isolés dans des cellules. La chapelle a été construite conformément à ce principe. Deux cents petites alvéoles, disposées en amphithéâtre et soigneusement isolées les unes des autres, permettent à chaque enfant de voir l'autel et d'entendre les paroles prononcées par l'officiant, sans apercevoir aucun de ses co-détenus.

Quand, donc, à la suite du chant du *Veni Creator* et des prières liturgiques, le cardinal voulut marquer du signe du Christ trente-huit jeunes confirmands, il dut se rendre tour à tour dans chacune des pièces occupées par eux, et ces pauvres abandonnés purent se croire un instant seuls avec leur archevêque, sous l'œil de Dieu. Dans une touchante allocution, le cardinal promit, au nom du Christ, pardon et oubli aux jeunes détenus, et ceux-ci, récitant tous ensemble le *Credo* de leur foi, sentirent cette communauté du sentiment chrétien qui unissait à leurs âmes les âmes de leurs camarades comme celles des assistants, profondément émus de ce spectacle. Plusieurs versèrent des larmes. Qui sait? Aux jours sombres de l'avenir, lorsque se présenteront les tentations malsaines, le souvenir de cet évêque à cheveux blancs et de ses nobles paroles suffira peut-être pour préserver d'une nouvelle chute.

Après avoir administré la confirmation aux détenus de la Petite-Roquette, le cardinal se rendit rue Saint-Maur, au siège de la *Société de patronage des jeunes adultes*, fondée par l'abbé Milliard pour venir en aide aux jeunes libérés. A la sortie de prison, les jeunes détenus sont logés par les soins de la société dans une maison du quartier; on leur donne des vêtements décents, et on leur procure du travail pendant un temps d'épreuve qui varie de trois à six semaines, dans un atelier spécial. Quand leur conduite est satisfaisante, ils sont ensuite placés chez des patrons.

Mais, chaque dimanche, ils peuvent revenir passer leur après-midi au patronage, où se rend un membre du conseil chargé de leur procurer des distractions honnêtes et de leur donner, à l'occasion, un conseil ou un encouragement. Depuis quatorze mois, cent soixante jeunes gens ont été placés ainsi, et les défaillances ont été extrêmement rares.

Accueilli avec beaucoup de déférence par ces malheureux enfants, le cardinal s'est intéressé à leurs travaux et leur a parlé avec infiniment de bienveillance. Belle journée qui restera certainement dans la mémoire des habitants du quartier!

***

Si quelques-uns de nos lecteurs à l'âme « romantique et tumultueuse » lisent encore Byron et aiment la clameur des vagues qui chante dans ses vers, ils pourront s'offrir un sport plus moderne,

car l'Océan ne va pas tarder à devenir aussi banal et truqué que le plancher des vaches.

La nouvelle nous en vient d'Amérique, bien qu'elle soit digne de venir de Marseille. Il s'agit simplement d'un ingénieux système d'éclairage dont les principales voies maritimes seraient pourvues, comme nos voies publiques sont ornées d'une double rangée de becs de gaz.

Horace jetait l'anathème au premier homme qui se confia à la première nef. Il stigmatiserait davantage encore l'audace de l'honorable sir Reuben Glass, de Brooklyn, inventeur des réverbères de l'Océan, et qui n'attend qu'une réponse favorable du gouvernement des Etats-Unis, pour mettre son idée à exécution.

Au reste, voici, d'après les journaux d'outre-mer, le mécanisme de la chose : on établit une chaîne ininterrompue d'énormes bouées à travers l'Atlantique, entre New-York et Queenstown, par exemple. Ces bouées sont en quelque sorte des navires-phares, espacés de mille en mille. On les munit d'appareils capables de fournir la clarté nécessaire pendant six mois, sans exiger de surveillance.

Au fond, c'est élémentaire. Il suffisait d'y penser. Gloire au Saxon flegmatique et tenace, qui dompte et discipline les forces extérieures, selon les conceptions de son esprit!

Mais — ainsi que le dit un de mes confrères — c'est « la suite qui m'inquiète ». Car soyez sûrs qu'on ne s'en tiendra pas là, et qu'après les réverbères, viendront les trottoirs. (Imaginez-vous un réverbère sans trottoir?) Mais alors, si les trottoirs se prolongent d'un réberbère à l'autre, — et pourquoi pas? — on pourra donc aller du Havre à New-York à bicyclette! Il faudra aussi, le long du parcours, quelques hôtelleries pour les bicyclistes... C'est ainsi que, peu à peu, en plein flot, des bourgs naîtront, puis d'immenses cités avec marchands de vin, restaurateurs, coiffeurs, banquiers, chourineurs, cambrioleurs, cheminées d'usine, tramways, sergents de ville, cafés-concerts, etc.

Pourquoi pas? Si l'on réussit à immobiliser et rendre stable, au milieu de la colère des vagues, une bouée-phare, il est permis de concevoir l'installation d'une chaussée telle qu'elle supportera le poids de toute une cité. De la bouée à la ville, il n'y a que la différence du plus au moins.

Alors se réalisera le désir de l'agioteur juif qu'une caricature de la *Libre parole illustrée* nous montrait en contemplation devant la mer et murmurant : « *Si on bouvait hybodéguer dout ça!* » Le Juif *hybodéguera* l'Océan!

***

Autre invention américaine : une société new-yorkaise est en train de se constituer dans le but de remplacer les bureaux de vente des cigares et des cigarettes par le *transport direct à domicile de la fumée de tabac toute préparée.*

Le plan de la Compagnie est celui-ci : des quantités considérables de tabac de toute provenance seraient brûlées dans les appareils spéciaux d'un établissement central. La fumée produite par les brûleurs serait soigneusement purifiée, dégagée de toute trace de nicotine, puis recueillie dans de grands réceptacles, d'où elle serait distribuée, à l'aide de tuyaux, au domicile particulier des consommateurs. L'amateur de « fumée sans tabac » appliquerait alors ses lèvres sur le bout d'ambre qui terminerait le tuyau récepteur et s'en donnerait à cœur joie.

Un compteur spécial établirait chaque semaine la quantité de fumée absorbée et le coût proportionnel d'icelle.

Les Américains, décidément, ne connaissent pas d'obstacles. Les capitalistes prendront des employés qui fumeront à leur place.

***

Un botaniste distingué, le vénérable M. Trécul vient de mourir. Ce savant presque octagénaire menait, dans un petit hôtel de la rue Linné, à Paris, l'existence cloîtrée d'un étudiant pauvre. Membre de l'Institut, on ne le voyait jamais aux séances, et il demeurait, n'ayant pour toutes ressources que son maigre traitement d'académicien, dans une chambre d'hôtel garni, encombrée de papiers et de bouquins. Le seul être vivant qui lui servait de compagnie était une souris. Ce rongeur venait grignoter les miettes des repas du pauvre M. Trécul. Quand on pénétrait chez le savant, son premier cri était : « Chut! vous allez *l'*effrayer! Prenez garde à *elle!* » Il eût donné le monde entier et chassé tous les visiteurs pour cette camarade de toutes les heures, sa souris.

Comme il craignait parfois les vengeances de savants, — il avait combattu le grand Pasteur et l'avait interpellé en pleine Académie des Sciences — jamais M. Trécul ne goûtait à aucun mets sans avoir consulté sa compagne. Il se nourrissait d'ailleurs volontiers d'œufs à la coque qu'il faisait prudemment cuire lui-même. La petite souris le lui avait conseillé peut-être.

On savait à l'Institut l'état d'esprit du botaniste si distingué qui continuait, en sa solitude de la rue Linné, ses beaux travaux. On connaissait aussi sa gêne. L'Académie, un beau jour, chercha un prétexte pour lui assurer quelques ressources. On pria Trécul de vouloir bien écrire quelque nouveau rapport sur la formation vésiculaire dans les cellules végétales ou sur la structure des racines, ou sur tel autre sujet qu'il choisirait et on lui allouait pour ces travaux, une petite somme qui, pour lui, eût été une fortune.

L'excellent M. Joseph Bertrand, le secrétaire perpétuel de l'Académie, — raconte M. Claretie, — se chargea avec une vive joie de porter la nouvelle à Trécul et il grimpa allègrement le petit escalier de la rue Linné. Mais le botaniste n'entendait pas de cette oreille-là. Une allocation lui semblait un secours déguisé. « Non, non, non ; si l'Académie a besoin d'un travail quelconque, je le lui ferai pour rien, répondit le vénéré M. Trécul. J'ai mes émoluments de membre de l'Institut. Je suis payé pour cela. Je n'ai besoin de rien. *Nous* avons, Dieu merci, de quoi vivre. »

Par ce temps de panamistes et de chéquards, quel original! Encore un type qui s'en va..

OSCAR HAVARD.

# RECETTES DE LA SEMAINE

### Contre les engelures. (Recette demandée.)

Prendre 125 grammes de salpêtre et les mettre dans une bassine assez profonde; on verse par-dessus une pleine tasse d'eau en pleine ébullition, et sans perdre de temps on introduit son pied dans le récipient. Bien entendu, le pied ne doit point toucher l'eau. On enveloppe alors jambe et vase de laine, de façon que le pied se sature de la fumée tant qu'elle dure.

Les engelures ne résistent guère à la première ou à la seconde fumigation.

### Contre la chute des cheveux. (Recette demandée.)

On trouvera des recettes à cet effet dans les numéros de l'*Ouvrier :* 1902 — 1935 — 1953.

### Conseils pour les yeux.

« J'y tiens comme à mes yeux, » dit-on, et, de fait, rien n'est plus précieux que la vue. Tout ce qui touche les yeux est donc du plus haut intérêt, car leur sensibilité est extrême.

Ne jamais les frotter, d'abord. Si l'on éprouve aux paupières quelque démangeaison, voici un collyre qui y remédiera, en en faisant usage deux ou trois fois par jour.

On mêle, par parties égales, du vin blanc et de l'eau de rose, on y ajoute de l'aloès hépatique en poudre — 4 grammes pour 85 grammes de liquide. Quand on a obtenu un mélange bien complet des trois substances, on le fait tiédir, on y trempe des linges fins et on les applique sur les yeux.

### Procédé pour reconnaître si le vin est coloré avec de la fuchsine.

Il est à craindre que les interminables averses dont nous avons eu à souffrir n'aient atténué les qualités du raisin et n'exercent un regrettable effet sur celles du vin.

On est donc en droit de se défier davantage des manipulations plus ou moins nuisibles qu'il aura à subir de la part des débitants et des marchands, et nous pensons qu'il peut être à beaucoup agréable et utile de pouvoir reconnaître si le vin qu'ils achètent est saturé ou exempt de matières toxiques.

La fuchsine[1], substance d'un beau rouge, dérivée de la houille, est très dangereuse pour la coloration des vins. — Pour reconnaître sa présence, on met du coton poudre dans le vin, qu'on chauffe jusqu'après de l'ébullition. Le coton sera teint en rouge. — Placé ensuite dans l'eau froide, il restera rouge si le vin a été coloré artificiellement, sinon il redeviendra blanc.

### Procédé pour reconnaître si le vin a été additionné d'acide sulfurique[2].

On reconnaît que le vin a été additionné d'acide sulfurique si une goutte séchée sur du papier a une teinte d'un bleu violacé, car le vin naturel donne une teinte rouge.

### Pour reconnaître si le vin est coloré avec des matières artificielles[3].

On reconnaîtra si le vin a été coloré avec des substances artificielles, telles que : baies de sureau, certaines mauves, campêche, etc., en versant dans le vin quelques gouttes d'alcali, et le vin devra prendre une teinte verte. — Si cet effet ne se produit pas, on doit se méfier de quelque altération.

Nous prions les personnes qui nous demandent des recettes de toujours bien nous indiquer dans lequel de nos journaux elles désirent trouver la réponse à leur demande.

1. Recette tirée du *Trésor des Familles*, par Louis Bonconseil, 1 vol. in-8°, relié toile. Prix franco : 5 francs.
2. *Trésor des Familles.*
3. *Trésor des Familles.*

*Le Directeur-Gérant :* HENRI GAUTIER. Sceaux. — Imp. Charaire et Cie.

5 centimes le N° année courante (10 centimes le N° années échues.) N° 1966 TRENTE-SIXIÈME ANNÉE. — 18 Novembre 1896.

# L'OUVRIER

**Journal illustré paraissant le Mercredi et le Samedi**

| ABONNEMENT D'UN AN : (104 numéros) France, Algérie et Belgique : 6 francs. | DIRECTION ET ADMINISTRATION : LIBRAIRIE BLÉRIOT. HENRI GAUTIER, SUCCESSEUR, 55, quai des Grands-Augustins, Paris. | ABONNEMENT D'UN AN (104 numéros) Colonies et Étranger (sauf la Belgique) : 7 francs. |
| --- | --- | --- |

## A L'ABORDAGE! PAR HENRY DE BRISAY



— Cette nuit, quand tout dormira ici, je viendrai te chercher. (Voir page 458.)

# A L'ABORDAGE![1]

## GRAND ROMAN D'AVENTURES

PAR

HENRY DE BRISAY

TROISIÈME PARTIE

## CLAMORGAN CONTRE CLAMORGAN

XI (*Suite.*)

En proie à une terreur enlaçante, Maryvonne ne pouvait ni prononcer une parole ni faire un geste.

L'Indien d'ailleurs ne paraissait pas animé d'intentions hostiles et, après s'être incliné, il dit à voix basse :

— Tu es seule?

Maryvonne voulut répondre, mais elle ne put pas, sa langue était paralysee.

L'Indien reprit :

— Ne crains rien de moi; je suis envoyé par tes amis, je viens pour te sauver.

— Mes amis! murmura douloureusement Maryvonne, ne suis-je pas abandonnée de tous?

— Mais non, puisque je suis ici.

— C'est encore quelque piège?...

— Pourquoi douter, ma sœur? dit doucement l'Indien, je me nomme Kolhili et jamais le mensonge n'a souillé mes lèvres.

— Qui t'envoie?

— Yodah.

A ce nom, une furtive rougeur monta aux joues pâlies de la jeune fille.

— Nous te suivons, toi et les bandits anglais, depuis la pagode de Danlour. Tu ne me reconnais pas, j'étais un des serviteurs de Clamorgan à Pondichéry. J'étais un de ceux qui portaient ton palanquin

— Alors Yodah est ici?

— Non, il a dû retourner près de ton père et de tes amis. Il m'a laissé à Madras pour surveiller les ravisseurs.

— Alors, nous sommes à Madras?

— Tu l'ignorais?

— Sans doute, je suis prisonnière et les femmes indiennes qui me servent ne comprennent pas un mot de français ni d'anglais.

— Tu ne seras plus prisonnière longtemps, et ces habits d'homme qu'ils t'ont fait prendre nous serviront à merveille. Cette nuit, quand tout dormira ici, je viendrai te chercher. J'apporterai une échelle de soie pour que tu puisses descendre de la fenêtre et j'aurai deux chevaux cachés dans le bois.

— Et tu me ramèneras à mon père?

— Nous nous cacherons d'abord quelques jours pendant lesquels j'aurai le temps de prévenir Yodah de ton évasion. Si nous allions au-devant de lui et de ton père, nous risquerions de nous croiser, car ils doivent être déjà en route pour Madras afin de te délivrer.

— Yodah ne sait donc pas ce que tu vas tenter?

— Non; il m'avait chargé seulement de surveiller tous les pas de Clamorgan et de l'informer de tout; mais, en épiant la maison, j'ai remarqué que tu n'étais pas bien gardée et que je pouvais réussir tout seul à te délivrer de ces Anglais maudits.

— Qui me dit que je dois me fier à toi?

— Demande à Dieu de t'éclairer, si je ne puis rien pour te convaincre.

— Soit, je remets mon sort entre tes mains; mais si tu me trompes, que la malédiction du ciel s'abatte sur ta tête!

— Ne crains rien, ma sœur, aie confiance, et cette nuit tu seras libre.

— Donne-moi tes instructions, j'obéirai.

— Surtout ne quitte pas tes vêtements pour te coucher, ne t'endors pas et viens m'ouvrir quand tu m'entendras frapper trois coups à la fenêtre.

— Bien.

— Tu n'auras pas peur?

La jeune fille eut un fin sourire.

— Je ne crains pas la mort, dit-elle.

— Oui, mais s'il y a combat, crois-tu que la vue du sang ne t'effraiera pas?

— C'est moi qui panse les matelots blessés de mon père.

— Alors, je n'ai plus rien à te dire : adieu, tu me reverras cette nuit.

— Adieu.

L'Indien reprit le chemin par lequel il était venu, et quelques secondes ne s'étaient pas écoulées qu'il avait disparu sans que rien pût révéler sa présence ou son passage. D'ailleurs c'était l'heure de la sieste, et tous, à Némihna, maîtres et serviteurs, se livraient aux douceurs du sommeil.

Tout le courage de Maryvonne était revenu; elle se reprenait à espérer et, avec l'espoir, montait en elle une force inconnue pour combattre, pour lutter, pour briser tous les obstacles qui se dresseraient entre elle et la liberté.

La journée s'écoula avec une lenteur désespérante. A chaque minute, la jeune fille consultait la montre que lui avait donnée Louis Kerbraz, et qui était le seul souvenir qu'elle possédât du jeune homme.

Quand on lui apporta son repas du soir, elle le reçut avec un air de contentement qui était sans doute bien visible, car les deux Indiennes, par leurs regards, manifestèrent l'étonnement que leur causait le changement opéré dans la physionomie de la jeune fille.

Maryvonne pensa alors qu'elle aurait dû dissimuler son espérance, mais une pareille contrainte lui aurait été impossible. Son cœur sautait de joie dans sa poitrine, et à l'idée de revoir bientôt tous ceux qu'elle aimait, une émotion délicieuse la faisait presque défaillir.

Brusquement, la nuit tomba.

C'était l'heure qui venait.

Etendue dans un grand fauteuil de jonc tressé, elle regardait les étoiles qui, une à une, s'allumaient au ciel et qui semblaient lui jeter des regards d'amies, quand il lui sembla entendre un pas qui s'approchait et la faisait tressaillir toute.

Elle se releva à demi, tourmentée d'une horrible angoisse.

La clé tourna dans la serrure, la porte s'ouvrit et dans un flot de lumière apparut Allan Clamorgan.

Il portait une lampe à la main.

Il s'approcha de Maryvonne et la saluant ironiquement :

— Bonsoir, belle cousine, dit-il d'un ton railleur, on m'a dit que vous étiez toute changée depuis cet après-midi et je suis venu m'assurer moi-même de cette heureuse transformation.

Maryvonne restait muette, glacée d'épouvante.

— Eh! mais, continua-t-il après avoir élevé la lampe, on ne m'a pas trompé! Que d'éclat dans ces yeux, quelles fraîches couleurs sur ces joues hier encore si pâles! Serait-il indiscret de vous demander le secret de cette étrange métamorphose?...

— Sortez! siffla Maryvonne les dents serrées, je le veux! Vous êtes un misérable! Votre vue me fait horreur!

— Oh! oh! ricana le bandit, quelle chaleur! quelle énergie! Nous n'étions plus accoutumés à semblable violence!

En même temps, il posait ses regards impérieux sur les yeux de l'enfant.

— Non, non, dit Maryvonne en cachant sa tête dans son bras, non, je ne veux pas! C'est infâme!... Vos yeux, vos terribles yeux qui exercent sur moi je ne sais quelle exécrable fascination... je ne veux plus les voir!

Clamorgan avait posé la lampe sur la table, et, saisissant brutalement les bras de la jeune fille, il les écarta avec violence.

— Regarde-moi, je le veux! disait-il... tu sais bien que je suis ton maître, que tu n'es qu'un instrument docile... regarde-moi... car je veux que tu dormes...

— Laissez-moi, misérable!

Et avec une force qu'on n'aurait jamais soupçonnée dans ce corps frêle, elle repoussa Clamorgan et alla se réfugier dans le coin le plus éloigné de la chambre.

En une seconde, Clamorgan écumant de rage fut sur elle. Il la reprit, et la fixant avec des yeux d'où semblaient jaillir des flammes :

— Dors! je le veux, répétait-il, dors, folle créature qui veux lutter avec moi.

Une lourde torpeur envahissait la jeune fille.

— Ah! lâche! lâche! disait-elle en se débattant et en essayant de fuir l'influence fatale.

Mais bientôt elle succomba, sa tête roula sur son épaule et Clamorgan la jeta sur son lit où elle tomba sans connaissance.

Maryvonne dormait.

Alors le bandit alla mettre sa lumière dans une chambre voisine, rentra dans celle de Maryvonne, entr'ouvrit la fenêtre, et alla se cacher derrière le lit de la pauvre fille.

Deux heures, il attendit ainsi.

Le misérable commençait à se lasser de cette longue faction.

— Ne viendraient-ils pas cette nuit? pensait-il. Pourtant ces traces que j'ai relevées le long de l'étang, la joie de Maryvonne, sa résistance tout à l'heure, tout cela forme un faisceau d'indices qui équivaut à une certitude!... Ils veulent certainement tenter quelque chose pour la délivrer.

Un bruit à peine perceptible lui fit soudain dresser l'oreille.

Bientôt, un corps opaque boucha les lueurs de lune qui venaient par la baie vitrée, et trois coups légers furent frappés contre le carreau.

1. Voir l'*Ouvrier* depuis le 1er août 1896.

Cette simple poussée fut suffisante pour indiquer au nouveau venu que la fenêtre n'était pas fermée. Il écarta les battants et sauta dans la chambre.

— Viens, dit-il à voix basse, c'est l'heure.

Et le malheureux Kolhili cherchait des yeux dans l'ombre celle qu'il voulait sauver.

Enfin, il s'approcha du lit et aperçut Maryvonne endormie.

— Vite! viens, répéta-t-il... il faut fuir.

Devant l'immobilité de la jeune fille, il s'effraya.

— L'aurait-il tuée! murmura-t-il.

Il se pencha, mais le bruit de la respiration régulière de Maryvonne le rassura bien vite. Alors il lui posa la main sur l'épaule pour l'éveiller doucement.

Mais, à ce moment, une ombre se dressa derrière le lit, une détonation résonna sourdement et le pauvre Indien s'abattit la tête fracassée.

Aussitôt Clamorgan alla reprendre la lampe dans la pièce voisine et vint considérer sa victime.

— Tiens! tiens, tiens, mais je ne me trompe pas... c'est l'un des porteurs de Pondichéry que j'avais supprimés dans la forêt... Mais oui... voilà la cicatrice de mon coup de couteau... le brigand avait la vie dure...

Ce fut toute l'oraison funèbre de Kolhili.

Maryvonne dormait toujours...

## XIII

### LA SAINTE-MARIE

Il y avait déjà dix jours que Yodah avait rejoint ses amis quand le fakir annonça au corsaire qu'il venait de recevoir des nouvelles de Madras et que sa fille était en bonne santé. Le pauvre père eut, à cette nouvelle, des larmes de joie et de reconnaissance.

— Comment m'acquitterai-je jamais envers vous? dit-il avec effusion à l'Hindou en lui serrant les mains.

— En continuant de m'aimer, répondit doucement le jeune homme.

Puis il ajouta :

— Nous allons agir, maintenant. Le moment est venu. Il faut d'abord que nous retrouvions le capitaine Kerbraz.

Kerbraz n'était pas loin ; il fumait mélancoliquement sa pipe, regrettant un peu le pont de son navire.

Roëllo l'appela.

En trois enjambées, il fut auprès de nos amis.

Le corsaire le mit rapidement au courant des nouvelles que Yodah venait de recevoir de Kolhili, puis il céda la parole au fakir.

— Capitaine, dit ce dernier, savez-vous où se trouve votre navire?

— Il doit croiser entre Pondichéry et Madras, répondit Kerbraz.

— Il y a bien de l'eau entre ces deux cités!...

— Oui, mais tous les trois jours un canot vient dans un endroit connu de moi seul pour attendre mes ordres.

— Voilà qui va à merveille.

— Nous allons reprendre la mer? demanda Kerbraz avec joie. « Ah bien! voilà ce que je puis appeler une bonne nouvelle!

— Le Clamorgan maudit est en train d'armer un navire à Madras.

— Il quitte l'Inde!

— Oui, mais il emmène Maryvonne.

— Tonnerre!... Alors la lettre de la petite n'était donc pas une invention?

— Le fond était vrai, mais l'on cherchait à nous égarer dans les détails. On nous envoyait à Goa, tandis qu'ils étaient à Madras.

— Ah! ma foi, je ne serais pas fâché de trouver la barque de ce vilain oiseau par le travers de ma *Sainte-Marie*.

— C'est une satisfaction que vous aurez bientôt sans doute.

— Mais comment a-t-il pu acheter ou louer un navire? Quelles ressources avait donc le misérable?

— C'est moi qui lui ai fourni l'argent.

Cette fois les visages des deux marins exprimèrent un tel ahurissement que Yodah, malgré son impassibilité ordinaire, ne put réprimer un sourire.

— Comment, vous, Yodah! dit Roëllo, mais c'est impossible!

— Je ne dis pas que ce soit de bonne volonté, répondit le fakir, mais sans moi ils n'auraient certainement pas pu partir de Madras.

— Expliquez-vous, Yodah, vous parlez par énigme.

— Vous savez que je portais toujours un poignard que vous avez maintes fois admiré et qui me venait de mon père...

— Oui... oui... eh bien?

— Ce poignard je l'avais perdu dans le tombeau de Danlour. Il était tombé de ma ceinture au moment où je portais Guy dans mes bras. Les bandits l'ont retrouvé. Ils en ont vite estimé la valeur et, aussitôt arrivés à Madras, ils l'ont échangé contre des billets de la banque d'Angleterre.

— Quelle fatalité!

— Mais, en dehors de sa valeur matérielle, dit Roëllo, ce poignard représentait pour vous un précieux souvenir, une pieuse relique...

— Aussi l'ai-je rapidement fait revenir en ma possession.

— Comment? fit Kerbraz surpris.

— Ce poignard!... commença Roëllo.

— Le voilà, dit simplement le fakir en tirant de sa ceinture l'arme merveilleuse et en la tendant aux deux corsaires.

Après un moment de silence, Roëllo dit à Yodah avec un sourire :

— Il y a des instants où je me demande si vous n'avez pas à votre disposition des légions de génies qui obéissent au moindre de vos ordres, qui préviennent même vos désirs.

— Ne m'attribuez pas un pareil pouvoir, Roëllo, et pour vous prouver combien tout cela est simple, je vais vous expliquer en deux mots l'aventure.

— Volontiers.

— Kolhili qui était, comme vous le savez, à Madras pour surveiller les Clamorgan, a su bien vite que Allan était en train de vendre un poignard d'une grande valeur à Sourah Berdar, le riche joaillier de Madras. Comme ce dernier est l'un de mes fidèles, Kolhili s'aboucha facilement avec lui, vit l'arme, la reconnut pour la mienne et le dit à Sourah Berdar. Celui-ci, aussitôt, chargea Kolhili de me la faire parvenir. Vous voyez que tout cela est bien naturel.

— N'importe! mon cher prince, il n'y a pas un potentat du monde qui puisse se vanter d'être servi comme vous!

— Ah! ma foi, conclut Kerbraz, c'est un beau trait que celui de ce banquier qui perd résolument une somme rondelette...

— Cent vingt-cinq mille livres, dit négligemment le fakir.

— Bigre!

— Mais il sait bien, ajouta Yodah, avec un sourire, qu'avec moi il ne perdra rien.

— Pour revenir à notre homme, demanda Kerbraz, pourriez-vous, vous qui êtes si bien renseigné, me dire ce que c'est que le navire que Clamorgan est en train d'armer à Madras?

— Rien de plus facile.

— C'est prodigieux, murmura Roëllo.

— Le vaisseau de Clamorgan se nomme le *Hunter*, c'est un beau brick de six à sept cents tonneaux. Il a été construit à Liverpool, il y a dix ans, et allait de Pondichéry à Madras avec un chargement de riz.

— Peuh!... un bâtiment marchand! fit Kerbraz avec dédain.

— Attendez. Clamorgan a recruté un équipage de cinquante hommes qui sont bien les plus hardis coquins qu'on ait vus dans les mers des Indes...

— Voilà qui va mieux.

— Ce n'est pas tout... Le brigand a acheté des canons et maintenant le *Hunter* a vingt-quatre caronades à votre service.

— Tant mieux, morbleu! dit Kerbraz, il y aura de l'agrément! Quand partons-nous?

— Le plus tôt possible.

— Vous n'attendez pas, demanda Roëllo, qui pensait à Maryvonne, quelque nouveau message de Kolhili?

— Kolhili n'écrira plus.

— Et pourquoi donc?

— Parce que Kolhili est mort.

— Mort!...

— Oui, assassiné par Allan Clamorgan.

— Horreur!

— Le pauvre garçon, qui savait l'intérêt que je portais à Maryvonne, avait cru qu'il la pourrait sauver. Il s'était mis en rapport avec elle et, dans la nuit, ils devaient fuir ensemble. Je ne sais par quel diabolique prodige le bandit eut des soupçons, se cacha dans la chambre et, au moment où mon Hindou pénétrait par la fenêtre, il lui cassait la tête d'un coup de pistolet.

— Le misérable!

Des larmes de rage jaillissaient des yeux de Roëllo.

— Mais, demanda Kerbraz, comment pouvez-vous avoir tous ces renseignements sur la mort de Kolhili, puisque c'est justement Kolhili qui était votre émissaire là-bas?

— Il n'était pas seul. Plus de vingt hommes sont attachés aux pas de Clamorgan. Je sais tout ce qu'il fait minute par minute! Maintenant, mon cher capitaine, pouvez-vous m'indiquer l'endroit où nous pourrons communiquer avec votre goélette?

— C'est bien facile. L'embouchure du petit ruisseau qui se jette dans la mer après avoir arrosé le village de Chattiram...

— Bon, bon, je sais ce que vous voulez dire. Nous pouvons y être en huit jours.

On prévint aussitôt tout le monde du départ. Tous semblaient joyeux. Seuls Guy et Mavourita paraissaient accablés de tristesse.

On se mit en marche le soir même. Guy était maintenant assez fort pour supporter les fatigues d'un long voyage. D'ailleurs on lui avait réservé une place sur le dos de Djemma.

La petite colonne se composait d'une quarantaine d'Européens,

matelots de l'*Agile* ou de la *Sainte-Marie* et d'une vingtaine d'Hindous. Yodah avait licencié les autres, jugeant inutile la présence d'une troupe trop nombreuse. Grâce aux soins du fakir, tout le monde était monté, soit à cheval, soit à éléphant, et grâce à cette précaution, le voyage pouvait s'effectuer dans des conditions de rapidité remarquables.

Le huitième jour, ainsi que Yodah l'avait présumé, on arrivait à Chattiram et l'on campait.

Kerbraz, Roch Arvor et Lacaussade étaient montés sur un petit promontoire pour tâcher de découvrir la *Sainte-Marie*, mais ils n'aperçurent pas une voile; la mer semblait déserte.

La nuit se passa sans incident.

Au jour, Kerbraz était remonté à son observatoire et, de ses yeux aigus, dardait les flots lointains.

Le fidèle Roch Arvor était à côté de lui.

Tout à coup, le corsaire laissa échapper un cri :

— Une voile.

Roch abrita, de sa main, ses yeux et dit tout bas :

— Deux voiles!

Furieux, Kerbraz se retourna. Si bas qu'eut parlé son lieutenant, il avait entendu. Il gronda :

— Tu as dit deux voiles, je crois.

Roch Arvor se renferma dans un étroit silence, tandis que le marin observait encore et plus attentivement la mer

Une joie illumina sa face puissante.

— Trois voiles! dit-il.

Le lieutenant ne broncha pas, mais il regarda à son tour. Au bout d'une minute il dit :

— Escadre!

Mais Kerbraz ne pensa même pas à lui répondre.

— La flotte de Suffren! cria-t-il dans un élan.

En effet la mer se peuplait. Les points noirs avaient grossi. On pouvait parfaitement distinguer, à présent et sans l'aide d'une lorgnette, les silhouettes majestueuses des vaisseaux de France.

Kerbraz descendit en courant et vint annoncer la bonne nouvelle à ses amis. Tous coururent au bord de la mer pour contempler la flotte du bailli.

— Mais dans tout ça, dit Lacaussade, je ne vois pas la *Sainte-Marie.*

Kerbraz lança un regard furieux au Marseillais.

— La voilà, dit simplement Roch Arvor.

Le regard furieux se métamorphosa en regard aimable en se posant sur le lieutenant.

— Où donc, la goélette, continua Lacaussade, je ne vois que des vaisseaux de ligne et des frégates?

— Mauvaise vue, dit Roch. Par le rocher en face de nous, la *Sainte-Marie.*

Marius faillit se fâcher. Il aurait bien voulu soutenir envers et contre tous que la goélette n'existait pas. Mais il fallait bien se rendre à l'évidence.

Quittant la ligne des vaisseaux de guerre, gracieuse et légère comme une mouette, la *Sainte-Marie* cinglait vers la côte.

Une heure après, un canot abordait.

Le Moël, le premier maître, qui commandait le navire en l'absence des officiers, sauta le premier à terre et, s'approchant de Kerbraz, il dit simplement comme s'il l'avait quitté la veille :

— La chaloupe est parée, capitaine.

— Bien, mon garçon, dit Kerbraz en lui serrant chaleureusement les mains. Quoi de nouveau à bord?

— Nous avons croisé dans ces parages, mon capitaine, suivant vos ordres. Le temps a été beau.

— Voilà, j'espère, une navigation de plaisance que je vous ai réservée là!

— Pas tout à fait, capitaine.

— Ah! bah!

— L'escadre anglaise croisait devant Madras et, une nuit, sans m'en douter, j'ai passé à travers.

— Diable! Mais alors tu te trouvais entre les vaisseaux de Hugues et la côte.

— Oui, capitaine. Mais, heureusement, les Anglais ignoraient ma présence. J'ai même essayé de faire une prise dans les eaux de Madras, mais le brigand m'a échappé.

— Un bâtiment de commerce?

— Oui, capitaine, le *Hunter*, un brick qui peut aller dans les sept cents tonneaux.

Yodah et Roëllo eurent un cri de surprise.

Le Mouët les regarda avec étonnement.

— On t'expliquera tout cela plus tard, dit Kerbraz en remarquant le mouvement du jeune homme. Dis-nous maintenant comment tu as pu connaître son nom?

— En virant il m'a présenté son arrière et, avec ma lunette, j'ai pu déchiffrer son tableau.

— Autre chose. C'est bien la flotte française qui est devant nous?

— Oui, capitaine.

— Comment Suffren est-il dans ces parages?

— Il cherche William Hughes qui depuis un mois, refuse constamment le combat.

— Je vois que nous arrivons au bon moment, dit Kerbraz en se frottant les mains.

— Pardon, mon ami, dit Yodah, pourrais-je adresser une question à ce jeune homme?

— Dix, si vous voulez!

— Merci. Pourriez-vous me donner la date exacte, monsieur, de votre rencontre avec le *Hunter?* demanda Yodah en s'adressant à Le Mouët?

— Il y a vingt jours, répondit le jeune marin.

— Il n'y a pas eu combat?

— Je lui ai envoyé quelques coups de canon qui n'ont fait à l'anglais que des avaries insignifiantes.

— Mais, interrompit Kerbraz, c'est donc un bien rude marcheur que ce *Hunter?*

— C'est un bon bateau, capitaine, mais je l'aurais eu tout de même, s'il ne s'était allégé en jetant sa cargaison à la mer.

— A la bonne heure! dit le corsaire, dont le front soucieux s'éclaira.

Puis, se tournant vers Roëllo :

— Que décides-tu, matelot, embarquons-nous sur-le-champ?

— Je crois qu'il est de notre devoir de ne pas perdre une minute, répondit le corsaire, que l'idée de Maryvonne dominait toujours.

— Alors, en route, j'ai hâte d'avoir sous mes pieds le pont de ma goélette.

« Tu vas nous prendre avec toi, garçon, dit-il en s'adressant à Le Mouët. Roch, Lacaussade et Toussaint resteront à terre pour surveiller l'embarquement de tout le monde. Aussitôt à bord, je vous enverrai les embarcations nécessaires.

Alors Roëllo, qui semblait très ému, dit à Yodah :

— Mon père, mon ami, nous allons nous quitter. Je prierai Dieu jusqu'à mon dernier souffle pour qu'il vous rende en bonheur tout ce que vous avez fait pour moi.

A ces mots, Mavourita et Guy Roëllo, tous deux pâles d'émotion, s'étaient instinctivement rapprochés l'un de l'autre. Leurs mains se cherchaient. Les malheureux enfants conservaient les yeux fixés sur Yodah.

De sa bouche allait sortir, pour eux, la vie ou la mort.

Le fakir prit la main que lui tendait le corsaire et la conserva dans les siennes.

— Mon père Roëllo, dit-il lentement, je ne vous quitte pas encore. Si Kerbraz veut bien de moi à son bord, je poursuivrai le ravisseur avec vous. Vous m'avez aidé jusqu'à la réussite dans mon entreprise, je resterai avec vous jusqu'à ce que Maryvonne vous soit rendue.

Mavourita et Guy échangèrent un regard d'indicible joie.

— Mais je crois bien que je veux vous garder, disait rondement Kerbraz, et le plus longtemps possible!

— Eh bien! dit malicieusement le Hollandais en s'approchant de la jeune Indienne, tu vas être bien seule, ma fille, en l'absence de ton frère!

Des larmes vinrent aux yeux de la pauvre enfant.

Mais Yodah avait compris tout ce qui se passait dans l'âme de sa sœur.

Il laissa tomber sur les deux jeunes gens un regard d'infinie bonté et dit avec mélancolie :

— Mavourita viendra avec moi sur le navire!

— Ah! mon frère, mon bon frère, dit la gracieuse enfant en se jetant au cou de son frère et en cachant sur son épaule sa tête rougissante.

Quant à Guy, il était ivre de bonheur. Il n'entendit même pas Wouvermann qui lui disait avec un petit rire :

— Quelle belle chose que l'amour fraternel!

Kerbraz donna ses dernières instructions à Roch Arvor, on embarqua les quelques bagages de nos amis, qui prirent place dans la chaloupe.

Kerbraz était à la barre.

— Pousse! commanda-t-il de sa voix sonore. Avant partout!

La légère embarcation glissa sur les flots calmes.

(*La suite au prochain numero.*) HENRY DE BRISAY.

---

# TROIS ÉTAPES

PAR

ÉTIENNE FRANK

## DEUXIÈME PARTIE

II (*Suite.*)

Quand nous fûmes seuls j'essayai de le détourner de sa résolution. Partir, c'était briser sa carrière, désoler sa famille. Mais il ne voulut pas m'écouter.

— Je ne sens qu'une chose, s'écria-t-il, ce soufflet sur ma joue, et puisque je ne peux laver cette injure dans son sang, je la laverai dans le mien. Je ne saurais vivre avec un tel souvenir, la mort me serait douce en comparaison du tourment que j'endure. Au moins, quand j'aurai fait le sacrifice de ma vie, j'aurai le droit de m'estimer encore moi-même.

— Mais pourquoi, animé de pareils sentiments, n'as-tu pas accepté son défi? lui demandai-je.

Il haussa les épaules et dit :

— Parce qu'il y a certaines convictions qui sont plus fortes que tout, parce qu'on y est fidèle envers et contre tout, parce que... mais je ne sais plus même pourquoi. Oh! que je souffre.

Je m'éloignai un instant; quand je revins, il se tenait devant une glace, un flambeau à la main; en m'entendant rentrer, il se détourna :

— Savez-vous ce que je désire ardemment? me dit-il, recevoir une blessure là, à cette place, pour effacer à jamais l'empreinte maudite qu'y a laissée sa main.

Tout le temps que durèrent les formalités de son engagement, il se montra d'une surexcitation extrême, mais il fut très calme pendant les deux jours qui précédèrent son départ, et en prenant congé de moi, après m'avoir adressé ses adieux, il ajouta :

— Si je meurs, vous lui ferez savoir que je lui ai pardonné.

Il avait dit : « Je ne ménagerai pas mon sang », il tint parole. Deux fois sur les journaux je vis son nom à l'ordre du jour avec quelques éloges brefs, précis et éloquents comme la réponse à un commandement militaire, qui vous envoie à la mort, peut-être, mais qu'on exécute quand même.

Je recevais aussi une lettre par chaque courrier; la dernière avait été écrite une veille de combat et j'attendais avec anxiété la suivante. Elle vint enfin seulement elle n'était pas de lui · l'aumônier l'avait écrite :

« Monsieur,

« Votre cousin a été grièvement blessé dans la dernière rencontre; ce vous sera sans doute une consolation de savoir qu'il s'est conduit en héros; seul contre douze Arabes, il a défendu assez longtemps le drapeau pour permettre à ses camarades de le sauver. Ce n'est pas impunément, hélas! qu'on se bat ainsi et il a reçu de nombreuses blessures dont une très grave au visage, car l'œil droit est atteint.

« Il me charge, monsieur, de vous tenir au courant de son état et vous prie de préparer ses parents à un dénouement fatal si les nouvelles que je vous fais parvenir ne sont pas plus rassurantes.

« Je suis édifié de la sérénité d'âme de ce jeune homme; il ne redoute pas plus la mort sur son lit d'hôpital qu'il ne la redoutait sur le champ de bataille. C'est un héros. Hier le général B... a voulu le voir et lui a remis la croix d'honneur, la sienne même, en l'embrassant.

« Dans le cas où l'état de notre cher blessé s'aggraverait, je n'attendrais pas le prochain paquebot, je vous enverrais un télégramme.

« Permettez-moi, monsieur, de vous exprimer toute ma sympathie et pardonnez-moi le chagrin que je vous cause, car vous devez aimer votre jeune parent autant qu'il vous aime. Je vous promets de faire tout ce qu'il est en mon pouvoir pour le conserver aux siens. »

Cette lettre me consterna. Etait-il possible que jeune, bon, si plein d'avenir, cet ami m'allait être ravi. Il y avait quelques mois à peine il était là, dans cette même chambre où je me trouvais; il ébauchait des projets, parlait de la vie comme d'une chose sûre; moi, je faisais miroiter à ses yeux la gloire, les richesses, j'évoquais l'image des grandes choses qu'il pouvait accomplir; aujourd'hui tout était fini, la mort seule planait au-dessus de nous.

Comme un égoïste je n'avais pensé qu'à moi. Je n'étais pourtant pas le plus douloureusement frappé : il y avait sa mère, son père, et il me confiait la triste mission de les consoler.

Je me rendis près d'eux et, les télégrammes ne pouvant nous rassurer, je leur offris de rejoindre François afin de le ramener dès que ce serait possible.

— Que Dieu vous bénisse pour cette bonne pensée, me dit sa mère; vous lui parlerez de nous et ce ne sera pas un étranger qui lui fermera les yeux si...

Nous n'avions plus d'espoir. et c'est en vain que nous essayions de nous en donner mutuellement.

Je trouvai la traversée d'une longueur mortelle; chaque jour je sentais s'augmenter ma crainte d'arriver trop tard.

Je n'osais pas formuler d'autre souhait que de le trouver vivant, tant les dernières nouvelles étaient désolantes, mais je crois que je n'aurais pu supporter d'être privé de le voir et de l'entendre une dernière fois.

A mon arrivée, je fus obligé de me dominer par un grand effort avant de m'informer de lui.

— Il vous attend, me fut-il répondu, mais soyez maître de vous; il ne faut pas que vous laissiez paraître aucune émotion en le voyant.

Je promis d'être fort et l'on me conduisit près de lui.

J'eus alors la triste preuve de la vérité de ces paroles :

« Pourquoi serions-nous fiers de notre beauté ou de notre corps qu'une légère infirmité brise ou enlaidit. »

J'avais quitté un homme jeune, dans toute la force et la grâce de sa jeunesse, et j'étais en face d'un pauvre être alangui, abattu, plus semblable à un spectre qu'à un vivant.

— Merci d'être venu, murmura-t-il; embrassez-moi pour eux et pour vous; vous êtes bon, ami, de ne m'avoir pas laissé mourir seul.

— Tu ne mourras pas, lui dis-je; je suis venu te chercher, te soigner, te guérir; tes blessures vont se fermer et l'air de la France te rendra ta belle santé.

Une espérance entêtée me prenait tout entier; malgré l'évidence, malgré la faiblesse du malade et les pronostics du docteur, je croyais à la guérison.

Le seul fait de l'avoir revu après avoir tant redouté le contraire me donnait confiance. Le malheur rend craintif, mais les hommes ont un tel besoin de croire au bonheur qu'ils se raccrochent au moindre vestige, comme ces malheureux noyés dont les mains crispées serrent encore une faible plante, la dernière qui tenait au rivage.

Quelque insensé que fût mon espoir, il se réalisa cependant; François se fortifia un peu et je pus enfin le ramener en France.

Qui ne connaît les douceurs de la convalescence, cette sorte de résurrection, de reprise de possession de notre être d'abord, de toutes choses ensuite? Avec la vie qui revient nous retrouvons ce mystérieux pouvoir de sentir, de voir, d'aimer, et ce sont des élans de joie, des rêveries d'une douceur infinie.

Je ne remarquais rien de semblable chez François; il restait grave, songeur, triste parfois, et je ne pouvais me défendre de sombres pressentiments : ce mieux n'était-il qu'une halte? le mal n'était-il qu'à demi vaincu?

Il n'eut qu'un seul moment d'allégresse, c'était à la dernière étape du retour; déjà les côtes de Bretagne se dessinaient dans le lointain, elles estompaient d'une ligne indécise l'azur pâle du ciel, mais lui, le Breton fidèle, les voyait nettement avec leurs multiples découpures, leurs baies, leurs anses; il pointait à l'horizon les rochers derrière lesquels s'abritait la vieille maison où ses parents l'attendaient en comptant les jours et les heures.

Alors il fut saisi d'une émotion soudaine, irrésistible.

— Ils vont me revoir, s'écria-t-il, et c'est à vous qu'ils devront ce bonheur. Cher, cher Georges, je n'ai pas été assez reconnaissant; je n'ai pas su vous dire le merci que vous méritiez, ni comprendre quel ami vous êtes, mais comme je vais vous aimer maintenant!

S'il est quelque chose d'inutile à tenter, c'est de vouloir dépeindre l'entrevue d'une mère et de son fils qui ont désespéré de se revoir.

Mme Lahellec et François ne se dirent pas un mot, mais ils échangèrent un regard si plein d'amour que je détournai la tête pour ne pas pleurer, moi qui n'avais pas connu ma mère, et j'eus ainsi, pour la première fois, l'intuition de cette tendresse immense qui va de la mère à l'enfant et retourne de l'enfant à la mère.

Je restai quelque temps au manoir, puis je rentrai à Paris où il fut convenu que François me rejoindrait.

Il m'arriva un soir d'hiver; toute trace de faiblesse avait disparu, et sans le pli sérieux de la bouche et la balafre qui traversait la joue droite, j'aurais affirmé qu'il n'était point changé, que je ne l'avais pas vu mourant, épuisé, que j'avais été le jouet d'un cauchemar.

Nous reprîmes vite notre intimité et il se remit au travail avec un zèle nouveau dont je m'effrayais parfois.

— Je ne te savais pas si ambitieux, lui dis-je un jour en le retrouvant rouge, anxieux, devant son bureau qu'il n'avait point quitté depuis le matin, comme l'indiquaient une tasse vide et les restes d'une tartine de pain.

— Non, je ne suis pas ambitieux, je suis seulement très pressé. je n'ai qu'un délai d'un an pour accomplir de grandes choses; il est naturel que je me hâte, car j'ai un bien vif désir de réussir.

— Quelles sont donc ces grandes choses?

1. Voir l'*Ouvrier* depuis le 11 novembre 1896.

— Vous le saurez plus tard.

Je n'insistai pas et je crus comprendre qu'il avait à cœur de reprendre les projets délaissés pendant l'année qui venait de s'écouler; je me promis donc de l'aider de tout mon pouvoir.

J'avais longtemps hésité à lui proposer de réorganiser nos anciennes réunions, tant je craignais d'éveiller un souvenir pénible, mais il m'y engagea lui-même lorsque je lui fis quelques timides offres.

La première fois, il arriva très tard, et je commençais à croire qu'il ne viendrait pas, quand il parut enfin. Il était habillé de noir, malgré le caractère intime de notre petite société, et à sa boutonnière se remarquait la rosette rouge de la Légion d'honneur.

Il s'avança grave et ému et, de sa voix bien timbrée, il nous dit :

— Messieurs, il y a un an, je vous ai donné le droit de douter de mon courage et de ma dignité en refusant de me soumettre à un usage que le code de l'honneur a érigé en loi; je n'ai pu supporter la pensée de votre mépris et je me suis efforcé de vous prouver que je ne suis pas un lâche; ma conscience ne me permettant pas de me battre pour moi-même, je me suis battu pour la France. Si je vous tends la main la prendrez-vous?

Toutes les mains s'avancèrent vers la sienne et Albert de Chevreuse déclara à haute voix qu'il n'avait jamais cessé de le considérer comme le plus grand et le plus noble d'entre nous.

Ce fut là sa seule allusion au passé; il sembla ne plus se préoccuper que de l'avenir, et avec une fermeté, une constance inébranlable, il le prépara.

Malgré un travail acharné il ne fut pas avare de ses moments pour moi. Il avait des élans d'un abandon plein de charme, pendant lesquels il s'ingéniait à me convaincre de la sincérité et de la force de son affection.

— Je voudrais tant mettre mon amitié à l'abri du plus léger soupçon, pour que jamais il ne vous vînt à la pensée d'en douter, me disait-il souvent; je donnerais de si bon cœur ma vie pour vous.

Je ne comprenais pas une telle insistance alors, mais ces protestations m'étaient douces, car j'y croyais, et, à vrai dire, j'y ai toujours cru, même lorsque je les traitais de paroles vaines et mensongères.

François poursuivait un double but, c'est-à-dire que la vie que je lui avais ouverte ne le détournait pas de la carrière qu'il s'était choisie; parfois je me reprochais d'avoir ainsi surexcité son ambition et je ne le voyais pas sans inquiétude prolonger ses veilles et se refuser un repos nécessaire.

Comme je lui exprimais mes craintes et mes scrupules il me répondit :

— Mon ambition est insatiable, c'est vrai, mais vous n'y êtes pour rien; en tout cas si vous me donnez le moyen de la satisfaire, réjouissez-vous au lieu de vous alarmer.

Cette réponse et d'autres semblables me paraissaient étranges, cependant je ne m'y arrêtais point; aussi puis-je dire que rien ne me fit prévoir l'événement qui allait bouleverser toute ma vie.

François venait de publier un livre dont le succès fut incontesté; partout il fut accueilli avec un égal enthousiasme; les femmes, les jeunes gens, les blasés, les illettrés, les délicats, les rêveurs et les réalistes, tous en faisaient l'éloge.

Cet ouvrage échappait à l'analyse ; ce n'était pas un roman, pas même un récit; il était fait d'une suite d'impressions, de souvenirs, de descriptions; il était écrit avec l'imagination d'un poète, le pinceau d'un artiste, et l'âme d'un croyant.

Sur certaines pages on sentait le même souffle qui animait les artistes inconnus du moyen âge lorsqu'ils gravaient sur la pierre en fines dentelures, ou sur les vitraux en peintures naïves, tout le poème de leur foi, de leur amour et de leurs espérances.

On eût dit que ce livre avait été pensé à l'ombre de nos vastes cathédrales gothiques dont les voûtes hardies s'élèvent si haut qu'elles forcent la pensée à monter jusqu'au ciel; il était illuminé d'un rayon mystérieux pareil à celui qui s'échappe des cierges bénits sur les autels.

On accuse notre époque de scepticisme et d'indifférence. Cette accusation est-elle bien fondée?

Pour moi je ne l'accepte point. Au fond de tout cœur humain, Dieu a déposé comme un germe précieux un besoin inné d'idéal; les rigueurs de la vie, les faiblesses de l'humaine nature, nos déchéances et nos chutes ne peuvent l'anéantir; qu'un choc se produise, aussitôt l'étincelle se ranime et les plus tristes fronts, les plus souillés peut-être, se redressent et retrouvent pour un moment l'auréole tombée.

Le livre de François dut être pour plusieurs le flambeau lumineux où l'étincelle allait se raviver.

Devant un triomphe aussi complet, lui resta calme, si calme même que je ne pus m'empêcher de lui reprocher son inexplicable indifférence.

— Vous vous méprenez, répliqua-t-il, je ne suis pas indifférent, seulement je veux plus encore.

— Quoi donc? m'écriai-je à demi révolté.

— Je vous le dirai bientôt.

*(La suite au prochain numéro.)* ÉTIENNE FRANK.

# UN FILS

PAR

## WANDA

C'était une bien digne femme que Françoise Morat, et ceux qui la voyaient, par les jours d'hiver, suivre le rude sentier qui descendait de la montagne, le corps ployé en deux, sous la lourde charge de son fagot de bois mort, se disaient entre eux qu'elle avait du courage comme un homme, plus, certainement, que beaucoup de pères de famille du village. Ils n'en pensaient pas autant de son fils, par exemple. Quelle mauvaise voie il suivait, ce grand Jacques! Il s'était d'abord montré si brave garçon ! si honnête ! et maintenant... les mères défendaient à leurs fils de le fréquenter.

Pauvre Françoise Morat ! N'avait-elle pas assez de toutes ses épreuves passées ? fallait-il encore voir ce chagrin s'ajouter à tous les autres? D'une belle famille de six enfants, il n'en restait plus que deux autour d'elle, et la dernière, une douce fillette de huit ans, était d'une santé si chancelante, que la pauvre mère tremblait à chaque instant de sentir la mort l'arracher à sa tendresse.

Françoise Morat avait quarante-cinq ans; une belle nature de campagnarde brunie au grand air et à toutes les intempéries, mais le chagrin avait creusé son front de rides profondes, entouré ses yeux d'un cercle de bistre, voûté son dos comme celui d'une vieille femme. Cinq ans auparavant, c'était une robuste paysanne, bonheur et fierté de son mari, un brave pêcheur vendéen, et tous dans le pays enviaient la paix du ménage. Six beaux enfants égayaient la maison de leur jeunesse et de leur union fraternelle, et le regard des deux époux se reposait avec amour sur les cinq garçons que Dieu leur avait d'abord confiés, puis sur la frêle enfant, dernière bénédiction du foyer. La seule ombre à leur bonheur était l'inquiétude que leur donnait la constitution délicate de la petite Marie, mais les parents étaient pleins d'espoir. Elle se fortifierait, la chère petite fille ! L'air pur de la côte, les brises vivifiantes de l'Océan donneraient à ses membres la vigueur qui leur manquait, mettraient de belles couleurs à ses joues pâles, et répandraient sur toute sa personne cet air de santé qu'on se plaisait à remarquer chez ses frères.

Les cinq garçons aidaient le père dans son métier de pêcheur; la mère les attendait au logis, et, tout en entretenant son ménage et soignant sa petite fille, elle savait soulager les travailleurs. Elle se trouvait là à la rentrée de la barque de pêche, remaillait les filets déchirés, donnait ses forces et son courage, pour participer au labeur de ses chers aimés.

Et l'on vivait ainsi, et l'on était heureux, lorsqu'un jour, jour de tempête et d'épouvante, la « Marie-des-Anges » ne rentra point au port. Toute la soirée et la nuit qui suivit, la pêcheuse resta sur le rivage, n'allant à la maison que pour s'assurer du tranquille sommeil de sa petite fille. En vain des voisines essayèrent-elles de l'arracher à son poste de douleur, Françoise résista. Au matin, la mer rejeta deux corps sur la côte, les corps de deux des fils de la malheureuse, puis, dans les rochers, on retrouva le plus jeune des garçons. Il n'était pas mort mais gravement blessé. Ce fut tout. Jamais le sombre Océan ne rendit les autres cadavres, et la pauvre mère, penchée sur le lit où souffrait son dernier fils, son Jacques, crut, pendant de longs jours, que lui aussi rejoindrait ses frères. Pourtant il n'en fut rien, Jacques se rétablit, mais quand il put marcher, Françoise, à demi folle du chagrin d'avoir perdu son mari et ses enfants, n'eut de repos que lorsqu'elle eut quitté le pays, emmené ceux qui lui restaient loin de cette mer terrible qui lui avait ravi tant d'êtres chers, son mari, dont elle répétait le nom avec des sanglots, ses beaux enfants, sa gloire, son orgueil. Oh ! oui, elle sauverait du moins le plus jeune encore, elle reprendrait cette dernière proie aux flots qui la guettaient encore ; elle s'enfuirait loin, bien loin, là où le souffle amer de l'Océan ne pourrait plus attirer le jeune mousse, là où l'on n'entendrait plus ses hurlements le long des rochers du rivage, les jours de tourmente. Elle vendit donc le peu de biens qu'elle avait et partit sans but arrêté, avec l'unique pensée de s'en aller bien loin. Elle se fixa au pays des montagnes, dans un joli village tranquille, au milieu d'une population industrielle, tout le contraire enfin des régions qu'elle abandonnait.

Jacques trouva vite une place dans une usine. Il était robuste, intelligent, avait bonne volonté, c'était tout ce qu'il fallait. Quant à Françoise, elle aussi eut vite de l'ouvrage; elle ne reculait devant aucun labeur fatigant, s'offrait comme femme de peine pour laver les lessives, raccommoder le linge, travailler aux champs au besoin, jamais, jamais on ne la voyait sans rien faire. Quand elle ne pouvait emmener sa petite Marie avec elle, là où l'enfant respirait le grand air, elle la conduisait à l'école, chez les sœurs qui l'avaient prise en affection, et sûre que sa fille était bien, elle travaillait avec courage pour ses enfants et aussi pour tromper sa peine. Le travail n'est-il pas le grand remède à nos chagrins, travail béni qui ne laisse aucune place aux désespoirs affreux, aux pensées qui déchirent. Françoise ne pouvait plus désormais être heureuse, mais du moins, quand le soir, après sa journée de labeur, elle se retrouvait

avec ses enfants, une grande paix descendait en elle, et elle goûtait profondément la douceur de cette paix.

Malheureusement, ce peu de bonheur ne devait pas même rester à la pauvre mère. Au bout de quelque temps, elle s'aperçut que le caractère de Jacques n'était plus le même. Il devenait sombre, taciturne, se fatiguait de sa vie de travail journalier, réclamait de la distraction et du plaisir. En vain essayait-elle de réagir contre une pareille disposition d'esprit, parlant de leurs malheurs, des nécessités du moment; Jacques l'écoutait, avait l'air de la comprendre, mais ne reprenait pas son humeur calme et sereine. La mère se désolait, cherchait la cause de ce mal et ne la trouvait pas. Pourtant, elle n'était pas loin.

Une mauvaise compagnie, voilà ce qui faisait le malheur de Jacques Morat. Un mauvais sujet introduit à l'usine, un de ces jeunes gens à la mine trompeuse, à l'âme profondément viciée, s'était attiré les sympathies de l'ancien mousse par ses belles paroles, son caractère gai, ses façons mielleuses, et le naïf Vendéen s'y était laissé prendre. Or, peu à peu, le poison avait fait son chemin dans le cœur du malheureux. Il rêvait maintenant des plaisirs qu'il ne pouvait avoir, délaissait ses bons camarades, se dégoûtait des réalités de l'existence, étouffait dans son cœur l'amour de sa mère et de la famille, et la pauvre Françoise ne pouvait deviner ce qui perdait son Jacques bien-aimé.

Hélas! les intéressés sont souvent les derniers à connaître le mal qui les mine. Pendant que tout le village savait la transformation qui s'était opérée dans le cœur du jeune homme, la mère l'ignorait; elle voyait bien que Jacques était changé, mais ne pouvait soupçonner à quel point la gangrène rongeait l'âme de son enfant. Elle avait si grande confiance en lui!...

Or, on se répétait dans le pays que si le patron de l'usine gardait encore Jacques, c'était par simple compassion pour Françoise, parce qu'il avait pitié de cette pauvre femme si courageuse dans son malheur, si touchante dans sa peine. On se disait que Jacques était un véritable mauvais sujet, et, pendant ce temps, la mère naïvement se demandait si elle avait pour son fils le dévouement qu'elle aurait dû avoir, si elle s'oubliait assez pour rendre la vie belle à son garçon. Elle était toujours si triste, si absorbée! Ce n'était pas gai, pour un jeune homme, de trouver toujours au foyer un visage austère, de surprendre une femme en pleurs quand il revenait de l'usine, au lieu de trouver, comme ses camarades, la gaieté bruyante autour de la table de famille.

Elle s'accusait ainsi, la pauvre femme, en trouvant des excuses à la conduite du coupable.

Oh! les misérables enfants qui abusent ainsi du cœur de leurs mères!

Un samedi soir, Jacques rentra avec une mine plus sombre que d'ordinaire, et jeta sur la table un peu d'argent. Ce n'était pourtant point jour de paye, et la somme qu'il apportait ne représentait pas le salaire habituel. Françoise en fit la réflexion, mais Jacques s'emporta. Avec des paroles brutales, il répondit aux observations de sa mère et se coucha sans vouloir prendre son repas du soir. Alors les yeux de la pauvre femme s'ouvrirent, elle sentit que son enfant lui échappait, qu'on lui avait gâté le cœur. La nuit qu'elle passa fut affreuse. Une idée qu'elle n'osait admettre venait de germer dans son esprit: le patron de l'usine avait chassé Jacques! Oh! quelle honte aux yeux de tous!...

Alors elle se reprocha de n'avoir pas assez veillé sur son trésor, de n'avoir pas assez étudié les changements de caractère de son enfant, écarté de lui les sociétés dangereuses, et elle pleura des larmes amères. Oh! pourquoi n'avait-elle rien vu? Elle avait donc manqué à son devoir? Ce ne pouvait être qu'une mauvaise compagnie qui avait fait tout ce mal. Pourquoi ceux qui le savaient ne l'avaient-ils pas avertie, elle, la mère? Puis, avec son énergie ordinaire, elle chercha la façon de mieux faire à l'avenir, les précautions à prendre, les moyens de répression à employer; le matin la surprit sans qu'elle eût fermé les paupières. Elle se leva sans bruit et s'approcha du lit de son fils. Lui non plus ne dormait point, mais il feignait le sommeil. Sous les regards anxieux de sa mère, il ouvrit les yeux.

— Qu'as-tu à me regarder ainsi?

— Jacques, réponds-moi. Est-il vrai qu'on t'a chassé de l'usine?

— Eh bien! oui; qu'y a-t-il d'étonnant à cela? Je n'ai rien fait. Le vieux ne pouvait plus s'entendre avec moi. Voilà, et il a aussi remercié mon camarade Marchal. Il fait le bon apôtre, dit qu'il doit nous renvoyer parce que nous donnons des mauvaises idées aux autres. Des manières, quoi! Dirait-on pas qu'on les mange vivants, les autres? En voilà une sollicitude!

— Oh! Jacques!.....

Ce fut tout. Elle n'eut que ce mot de reproche, mais de grosses larmes roulèrent sur ses joues pâles.

Jacques se leva d'un bond avec un mauvais regard.

— Ah oui! maintenant, des larmes! encore et toujours!... J'en ai assez de cette vie-là, plus qu'assez!

Il s'habilla à la hâte et sortit de la maison. Françoise sortit, elle aussi, pour aller trouver le patron de Jacques: il était parti la veille au soir pour Paris; la pauvre mère revint au logis avec une grande tristesse au cœur.

Jacques ne rentra pas de toute la journée. C'était le dimanche de carnaval. Françoisa était dans des transes mortelles. Le soir, elle ne put résister à son inquiétude et se mit à la recherche de son fils. Le village n'était pas grand, elle en eut bientôt fait le tour. Rien, ni à l'auberge ni chez ses compagnons d'usine. Il était sans nul doute allé à la ville voisine, sans avertir sa mère, sans songer aux tourments qu'il allait lui causer. Toute à ses sombres pensées, la pauvre mère reprenait machinalement le chemin de sa demeure quand, tout à coup, le nom de Jacques, prononcé avec l'accent de la colère, força son attention. Au bord de la route, dans une ferme assez importante, une discussion avait lieu; par la porte entre-bâillée, on entendait une voix d'homme proférant des injures, et c'était cette voix-là qui venait de parler des Morat.

— Je te dis que c'est lui, ce bandit de Morat, qui a fait le coup, ce ne peut être que lui, puisque lui seul est entré hier ici avec le nôtre. Il lui fallait de l'argent pour faire carnaval, eh bien! il en a pris; on sait bien qu'il en est capable. Ah! mais, cela ne se passera pas ainsi.

Françoise n'en entendit pas davantage; d'un brusque mouvement, elle poussa la porte.

— Dites encore cela, père Raymond, dites, répétez que mon fils est un voleur!

Saisi par cette apparition, le fermier avait reculé.

— Répétez! mais répétez-le donc à sa mère. Que vous a-t-il pris? qu'y a-t-il? je veux savoir, moi!

— Là! calmez-vous, Françoise; ce que j'ai dit là n'est pas sûr et je ne vous savais pas derrière, mais tout de même, surveillez votre Jacques, il est sur une mauvaise pente.

— Dites-moi vos soupçons. Pourquoi traitez-vous ainsi mon garçon? Je vous dis que je veux savoir. Voleur!... bien sûr vous ne pensez pas vos paroles!

— Mère Morat, il me manque cinquante francs et c'est déjà la deuxième fois que cela arrive, voilà l'affaire. Mais ne vous mettez pas dans cet état-là, vous faites peur. Soyez tranquille, je ne dirai rien de la chose s'il me les rend, mais je veux mes sous, entendez-le bien. Interrogez-le, corrigez-le. Misère! être une si honnête femme et avoir un pareil garnement pour fils!

Le fermier se tut. Françoise chancelait et serait tombée si la mère Raymond ne l'avait soutenue. Elle était très pâle et ses mains s'agitaient fébrilement.

— Françoise, remettez-vous, on ne veut pas vous faire de mal. Ce qui m'a fait crier, c'est la colère, mais j'ai trop d'estime pour vous, pour vous faire tort dans l'esprit des gens. Seulement c'est un conseil que je vous donne; entre parents, on peut se dire cela: votre Jacques est à surveiller. Depuis quelque temps, on remarque qu'il a beaucoup d'argent sur lui, c'est pas naturel. D'où le tient-il? Bien sûr, ça n'est pas vous qui le lui donnez, et il y a des gens qui se méfient. Je vous le dis une fois pour toutes, mais c'est mon devoir; sans vous, j'aurais déjà fait ma plainte à la police, et, si ça continue, je la ferai pour sûr, parce que ça ne peut pas durer ainsi.

— Je vous remercie, père Raymond, dit Françoise d'une voix rauque; je m'en vais parce que je veux parler à Jacques; adieu.

Elle s'éloigna en trébuchant; elle voulait interroger son fils, s'assurer qu'il n'était pas coupable, parce qu'elle ne pouvait supporter cette accusation qui lui brisait le cœur.

Soudain, une idée lui vint, affreuse, torturante.

Dans un coin de son armoire, elle cachait les économies de son défunt mari, les derniers cent francs gagnés par le pauvre homme, c'était son trésor, à elle, celui qu'elle gardait comme dernier souvenir, relique sacrée, à laquelle, pour rien au monde, elle n'aurait voulu toucher.

Si Jacques... Oh non! elle n'osait formuler cela!...

Allons, allons, vite à l'armoire...

D'une main fiévreuse, elle fouilla sous les draps, dans le coin, ramena à elle la vieille bourse de cuir... Horreur! elle était vide, l'argent avait disparu!

Alors, elle ne douta plus. Jacques était bien un voleur, sa honte était publique, son fils était déshonoré!

Elle cacha sa tête sous son tablier et tomba sur un banc de bois, sans force, sans courage. De tous ses maux, celui-là était le pire. Puis, mue par un sentiment irrésistible, elle sortit de nouveau de sa chaumière et s'engagea sur la grande route.

Il faisait nuit: un brouillard intense couvrait la campagne, on ne reconnaissait rien à dix pas. Une affreuse angoisse serrait le cœur de la pauvre femme; depuis ses malheurs, elle avait peur de tout: de l'absence, de l'obscurité, de ses pensées surtout. Elle s'en allait tête nue, un mauvais châle sur ses épaules, cherchant à rassembler ses idées dans son esprit troublé, à calmer la fièvre qui s'emparait d'elle.

Tout n'était pas perdu sans doute. Il n'était pas possible que le cœur de Jacques fût complètement gâté!... il y avait moyen de le corriger encore!... il entendrait les paroles de sa mère et reviendrait à elle; il n'était pas méchant, au fond. Tout à coup, elle vit s'avancer deux jeunes gens qui s'en revenaient, en courant, au village. Résolument, elle les arrêta.

— N'avez-vous point vu Jacques Morat?

— Jacques Morat, répéta l'un d'eux sans la reconnaître, il doit être en prison, à l'heure présente, il vient d'assassiner un homme.

*(La suite à mercredi prochain.)* Wanda

# AMUSEMENTS SCIENTIFIQUES

## COMPRESSIBILITÉ ET ÉLASTICITÉ DES GAZ

Cette expérience sur la compressibilité de l'air est bien connue; il n'est pas de publication traitant de récréations scientifiques qui ne l'ait donnée après le journal *La Nature*, croyons-nous; néanmoins, il ne se passe presque pas de semaine où quelque bienveillant lecteur ne nous en envoie une longue description, sans manquer le plus souvent d'ajouter que la récréation est « inédite »; quelques-uns même l'ont *inventée* la veille ou bien l'ont *découverte* à la suite de *nombreuses* et *laborieuses recherches;* bien entendu, on nous demande des remerciements *dans le plus prochain numéro* (imprimé au moment où on nous écrit, depuis quatre semaines déjà, peut-être) et de plus, par retour du courrier, quantité de primes gratuites en récompense.

L'expérience étant jolie, et d'exécution facile dans sa première partie du moins, nous ne voyons pas pourquoi nous n'en parlerions pas à notre tour.

Donc, monsieur le grand frère, qui aime beaucoup à faire des niches aux autres, couche une bouteille vide sur le bord d'un meuble, comme le montre notre figure 1, et il invite mademoiselle sa petite sœur à faire pénétrer jusqu'au fond de la bouteille




un bouchon de diamètre un peu plus faible que l'intérieur du goulot, mais cela sans toucher au bouchon, ni directement ni indirectement.

Mlle Fanny — le nom vous importe peu, n'est-ce pas? — a réfléchi un moment; puis, toute joyeuse, elle a fait large provision de souffle dans ses poumons; elle a gonflé ses petites joues roses et, brusquement, violemment, elle a soufflé sur le bouchon... qui, non moins brusquement et non moins violemment, lui a sauté au nez, car les gaz sont compressibles, mademoiselle Fanny, compressibles et élastiques; l'air refoulé par le bouchon, sous la pression de votre souffle, s'est dilaté ensuite, d'où l'effet désagréable qui en est résulté pour vous et que la fantaisie de notre dessinateur a joliment accentué.

Monsieur le grand frère approche ses lèvres de la bouteille, aspire fortement et, s'il faut en croire les *on-dit*, immédiatement le bouchon, à cause du vide produit par l'aspiration, s'élance jusqu'au fond de la bouteille.

Eh bien! si vous tentez l'expérience, vous constaterez sans doute comme moi que la réussite n'est pas ici des plus faciles. Tout bas, à l'oreille, je vous confierai que, pendant vingt minutes d'aspirations formidables et ininterrompues, je n'avais vu pénétrer mon bouchon — oh! très modestement, jusqu'au milieu de ma bouteille — que trois ou quatre fois, sans même me rendre compte exactement du hasard heureux qui m'avait favorisé; à présent, je réussis bien deux fois sur quatre; mais il faut vous dire qu'à chacune de ces lignes que j'écris, je dépose ma plume pour reprendre en main bouteille et bouchon; comme cependant le souffle commence à me manquer, je renonce à terminer mon apprentissage pour vous dire au plus vite par quels moyens je crois que vous pourrez réussir.

Prenez une bouteille et un bouchon très secs; appliquez votre lèvre supérieure sur le goulot de la bouteille, dans lequel le bouchon doit être assez au large; introduisez un peu votre lèvre inférieure dans le goulot, de manière à le fermer; aspirez brusquement; un courant d'air pénétrera dans la bouteille en passant sous votre lèvre inférieure, et poussera le bouchon vers le fond.

Que ceux de nos lecteurs qui nous ont tant de fois recommandé cette expérience, veuillent bien nous dire s'ils la réussissent toujours, et, avec force détails, comment ils s'y prennent pour cela; à tous ceux qui réussiraient neuf fois sur dix à précipiter par une seule aspiration le bouchon au fond de la bouteille, nous faisons la même invitation. Est-il certain que les premiers seront en plus grand nombre?

Et vous tous qui seriez aussi peu adroits que moi sur ce chapitre, je vous conseille de ne pas dire à vos amis que l'expérience a une contre-partie; contentez-vous de leur faire sauter un bouchon au nez en les invitant à faire pénétrer dans la bouteille l'objet en question. Enfin, si vous aimez à jouer de désagréables petites niches à votre prochain, étalez sur le bout antérieur du bouchon un peu de noir de fumée délayé dans une goutte d'huile : vous voyez d'ici le joli petit point noir qui va orner le visage de votre victime!

MAGUS.



*Le Directeur-Gérant* : Henri GAUTIER. — Sceaux. Imp. Charaire et Cie.

5 centimes le N° année courante. (10 centimes le N° années échues.) N° 1967 TRENTE-SIXIÈME ANNÉE. — 21 Novembre 1896.

# L'OUVRIER

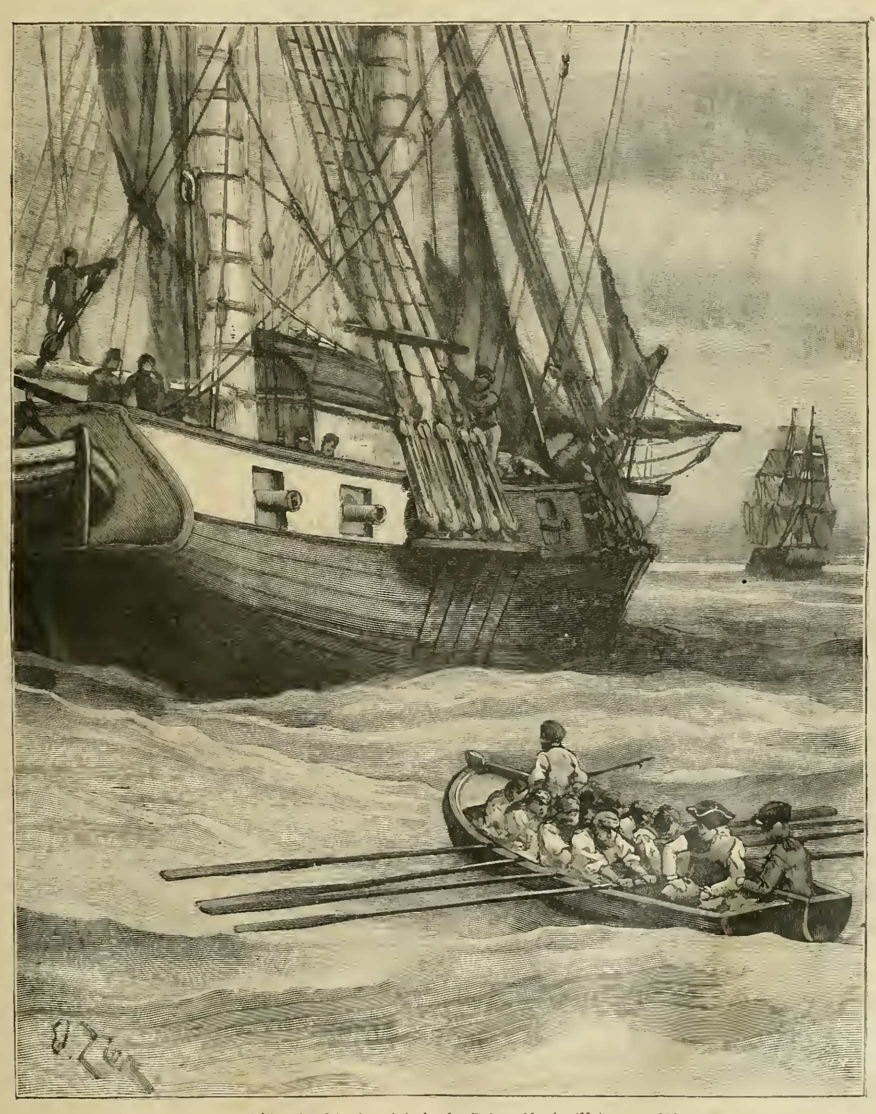
Journal illustré paraissant le Mercredi et le Samedi

ABONNEMENT D'UN AN : (104 numéros) France, Algérie et Belgique : 6 francs.

DIRECTION ET ADMINISTRATION : LIBRAIRIE BLÉRIOT, HENRI GAUTIER, SUCCESSEUR, 55, quai des Grands-Augustins, Paris.

ABONNEMENT D'UN AN (104 numéros) Colonies et Étranger (sauf la Belgique) : 7 francs.

## A L'ABORDAGE! PAR HENRY DE BRISAY



Ils eurent bientôt fait de rejoindre la *Sainte-Marie*. (Voir page 466.)

SOMMAIRE : **A l'Abordage !** par Henry de Brisay. — **Recettes de la Semaine.** — **Trois étapes.** par Etienne Frank. — **Chronique hebdomadaire**, par Oscar Havard. — **Jeux d'esprit de l'*Ouvrier*.**

# A L'ABORDAGE ![1]

## GRAND ROMAN D'AVENTURES

PAR

**HENRY DE BRISAY**

TROISIÈME PARTIE

## LE SECRET DE YODAH

### XII (*Suite.*)

Quand Kerbraz eut mis le pied sur le pont de la *Sainte-Marie*, tous les matelots le saluèrent de longs hourras. Il remercia tous ces braves gens en quelques paroles émues, puis il s'occupa de ses passagers. Bien que l'espace fût un peu restreint, chacun arriva à se caser tant bien que mal.

A cinq heures du soir, le dernier convoi amenait tout ce qu'il restait à terre de matelots, et Kerbraz dit à Roëllo, qui se tenait près de lui sur la dunette :

— Maintenant, matelot, dis-moi ce que tu comptes faire. Mes hommes, mon navire et moi sommes à tes ordres.

— Merci, ami. A mon avis, je crois que le plus sage serait de rallier l'escadre et de nous rendre auprès de Suffren. Par ses mouches, ses éclaireurs, il doit avoir connaissance de tous les bâtiments suspects qui rôdent dans les environs. Peut-être pourra-t-il nous donner quelques renseignements sur le *Hunter ?*

— Entendu, répondit Kerbraz.

Il cria d'une voix de stentor :

— En haut tout le monde !

Et l'appareillage commença.

Une demi-heure après, la *Sainte-Marie* avait le cap au nord-est et filait à grande allure, vent sous vergues.

Bientôt on eut connaissance de la flotte française et, quand la nuit tomba, la goélette commença à louvoyer, attendant le jour.

Au matin, les passagers de la *Sainte-Marie* avaient sous les yeux un admirable spectacle.

Les quarante navires de la flotte du Bailli barraient la mer en une ligne menaçante.

La goélette arbora fièrement son pavillon et cingla à toutes voiles dans la direction des vaisseaux de guerre.

Bientôt on découvrit le *Héros*, Kerbraz gouverna à le ranger au plus près et fit, par signaux, la demande de venir à bord.

Du *Héros*, on répondit immédiatement.

Des pavillons montèrent et descendirent le long des drisses. L'autorisation était accordée.

La chaloupe fut mise à l'eau, et dix minutes ne s'étaient pas écoulées que Roëllo et Kerbraz étaient en présence du grand Suffren.

Son premier mot, en apercevant Roëllo, fut :

— Ah ! capitaine, comme je suis aise de vous revoir ! Puis-je vous être bon à quelque chose ?

— Amiral, permettez-moi d'abord de vous présenter mon ami Louis Kerbraz, capitaine de la *Sainte-Marie.*

— Oh ! oh ! je vous connais, capitaine, dit avec un sourire le Bailli, je vous connais presque aussi bien que les Anglais, qui se plaignent de vous, très fort, paraît-il.

Le rude marin rougit sous l'éloge, mais il répondit sans embarras :

— Mon Dieu, monsieur le marquis, les quelques petites choses que j'ai pu faire ne méritent pas tant de compliments.

— Si, si, monsieur, vous avez fait plus que votre devoir, et si je puis vous être utile en quoi que ce soit, usez de moi largement, je vous prie.

— Justement, amiral, mon ami Roëllo et moi, nous venons vous demander un service.

— Parlez, vous ne pouviez pas me faire plus de plaisir.

— Avez-vous entendu parler d'un brick anglais armé en course, nommé le *Hunter ?*

M. de Suffren chercha un instant dans ses souvenirs, puis, relevant la tête avec une vive expression de contrariété :

— Hélas ! non, monsieur, dit-il.

— Mon Dieu ! murmura Roëllo, Yodah se serait il trompé ?

— Vous seriez curieux d'avoir des renseignements sur ce bâtiment ? demanda le Bailli avec bonté.

— Oui, amiral, dit Roëllo d'une voix sourde, car sur ce bâtiment se trouve ma fille que des misérables m'ont enlevée !

— Oh ! c'est vrai ! J'oubliais les terribles paroles que vous m'aviez dites en quittant mon bord. Votre fils ?

— Sauvé, grâce à Dieu, mais ma fille est aux mains de deux assassins, qui n'ont épargné son sang que parce qu'ils veulent le mélanger à celui de mon fils et au mien !

— Quelle est cette épouvantable histoire ?

En peu de mots, Roëllo eut vite fait de mettre l'amiral au courant de tout.

— Mais c'est abominable ! dit celui-ci quand il eut fini, et je vais donner des ordres pour que partout où mes navires rencontreront le *Hunter*, ils lui donnent une chasse sans merci. Puis-je autre chose pour vous ?

— Hélas ! non, monsieur le marquis. Mais, de mon côté, si je puis vous être bon à quelque chose ?...

— Mon navire serait grandement honoré de combattre sous vos ordres, dit vivement Kerbraz.

— Merci, mes braves amis, dit le Bailli en leur serrant les mains. Je n'ai plus besoin d'éclaireurs, et c'est le seul service que vous pourriez me rendre. Dans quelques heures, j'espère forcer Hughes, qui m'évite depuis un mois, à un combat définitif. Il ne peut plus m'échapper.

— Vous connaissez la position de la flotte anglaise, amiral ?

— Elle croise devant Madras. Hughes a d'abord voulu fuir, mais, sur des ordres formels venus de Londres, il a dû se résoudre à couvrir Madras, où l'on craint un débarquement de troupes françaises

— Et vous avez bon espoir, monsieur le marquis ?

— Si le vent ne change pas, poursuivit l'amiral avec animation, les Anglais sont perdus. Je les écrase, et leur puissance dans l'Inde est anéantie à jamais !

Il y eut un silence ; puis, s'adressant aux deux corsaires, il leur dit avec bonté :

— Allez, messieurs, et fasse le ciel que vous réussissiez dans votre entreprise. Tous mes vœux vous accompagnent.

Ils prirent congé de l'amiral et eurent bientôt fait de rejoindre la *Sainte-Marie.*

Tout le monde à bord était anxieux, mais quand on sut le résultat de l'entrevue avec Suffren, une morne consternation se peignit sur tous les visages.

— Mon père Roëllo, ne désespérez pas encore, dit doucement Yodah, notre croisière commence à peine et nous n'avons pas encore atteint les parages où doit se trouver le *Hunter*.

— Mais entre lui et moi, dit douloureusement Roëllo, je vais trouver la flotte anglaise !

— Vous n'aurez pas besoin d'aller si loin. Si vous cherchez Clamorgan, Clamorgan vous cherche, soyez-en sûr. Le misérable n'est pas un coquin vulgaire. La formidable haine qu'il vous porte s'assouvira mieux dans un combat décisif, que dans les basses intrigues qu'il a employées jusque-là.

— Ah ! le ciel vous entende !

Cependant, poussée par un bon vent, la flotte française faisait de la route et, le lendemain matin, au réveil, Suffren avait la joie d'apercevoir la flotte anglaise rangée sur trois lignes et couvrant la rade de Madras.

Désormais le doute n'était plus possible. William Hughes ne pouvait plus éviter le combat.

Suffren fit hisser au grand mât son pavillon amiral et fit venir à son bord tous les capitaines de vaisseaux.

La lutte suprême allait s'engager.

### XIII

VAINCRE OU MOURIR !

Tout près l'un de l'autre, à l'avant, Guy Roëllo et Mavourita semblaient étrangers à tout ce qui se passait autour d'eux. Ils ne parlaient pas, ils regardaient sans les voir les longues lames berceuses qui venaient mourir aux flancs du navire, ils songeaient, absorbés tous deux par la même pensée.

Mavourita ne pouvait plus s'en défendre : elle aimait Guy. Du premier jour, elle avait senti son cœur obéissant à une force mystérieuse qui allait vers le jeune homme. Elle avait voulu résister au sentiment nouveau qui l'envahissait, mais tout avait été inutile et maintenant, considérant ces flots qui les enveloppaient tous deux, elle songeait que d'autres flots bientôt allaient les séparer pour jamais de celui qui était le fiancé de son âme. Parfois, bafouant son rêve, elle se prenait en pitié. Comment jamais avait-elle pu croire que Guy pourrait un jour être son époux ! En vérité, c'était folie ! Tout les séparait. La race, la religion, et, plus que tout, l'impérieuse volonté de Yodah. Non, certainement, le fils de Doulch Singh ne consentirait à aucun prix à l'union de sa sœur, la fille des rajahs, avec le jeune marin de France ! Elle avait eu un espoir au tombeau de Danlour, le cœur de Yodah avait paru

[1] Voir l'*Ouvrier* depuis le 1er août 1896.

s'amollir et elle avait espéré que, de ce côté, du moins, il n'y aurait pas d'obstacle à son bonheur; mais, depuis, l'attitude de son frère avait bien changé. Il lui parlait à peine et, dans toute occasion, lui montrait une froideur qui la désespérait.

Et Roëllo, de son côté, consentirait-il davantage? Pour lui, Mavourita n'était qu'une infidèle, une païenne, une sorte de sauvage, à peine plus civilisée que les autres! Ah! comme elle aurait voulu connaître, pratiquer cette belle et douce religion du Christ dont Maryvonne l'avait souvent entretenue! Si son front avait reçu la rosée du baptême, peut-être trouverait-elle grâce devant les yeux du corsaire!

Enfin, Guy, quels étaient ses sentiments réels? Jamais un aveu n'était sorti de ses lèvres. Sans doute, il était bon et tendre pour elle;mais tout ce qu'il lui disait d'affectueux était-ce seulement l'effusion d'un cœur reconnaissant? Oui, l'amour qu'il avait eu pour cette Anglaise maudite, cet amour funeste était mort pour toujours; mais cette tristesse affreuse dans laquelle il semblait se complaire n'était-ce pas l'indice d'un irrémédiable chagrin, d'une douleur que le temps ne pourrait pas calmer?

Et la pauvre Mavourita sentait les heures glisser comme l'eau d'une source vive, et chaque minute passée la rapprochait de l'horrible instant des adieux.

Quant à Guy, il ne voyait pas si loin. Encore engourdi, comme convalescent, après la double blessure qu'il avait reçue, il ne comprenait qu'une seule chose, c'est qu'il ressentait une infinie douceur à savoir Mavourita près de lui. Depuis l'instant où, en ouvrant les yeux, il avait vu la jeune fille à son chevet, le soignant avec un dévouement passionné, il s'était accoutumé à sa présence. Quand Mavourita n'était plus là, il sentait un froid au cœur; et quand elle paraissait, il lui semblait que c'était un rayon de soleil qui perçait la nuit de son âme.

Pour la première fois, depuis de longs jours, le jeune homme s'interrogeait sérieusement. Jusqu'alors il s'était laissé aller au charme de cette présence sans bien démêler les sentiments qu'elle lui inspirait. Mais le coup qu'il avait reçu au moment de l'embarquement, quand il avait pu croire que Mavourita était perdue pour lui, l'avait brusquement éclairé.

Une seconde, le souvenir de Diana vint le poigner. N'était-ce pas ainsi qu'il avait passé de longues heures près d'elle, écoutant ses mensonges jolis, se grisant de sa beauté? Dans le miroir vert des eaux marines, leurs deux silhouettes se confondaient, semblant s'unir pour jamais... Tout remué de ce souvenir mauvais, il leva un visage craintif, comme s'il eût redouté de revoir, par quelque prodige, la méchante fille revenue auprès de lui; mais ses yeux rencontrèrent les yeux purs de Mavourita, un grand apaisement se fit en lui et il détourna la tête comme s'il eût craint de laisser deviner les pensées qui l'agitaient. La jeune fille baissa brusquement ses longues paupières, tandis qu'un flot rose colorait ses traits délicats... Cela fut très court, mais, dans ce regard, ils avaient échangé leurs âmes.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

— Hé Joël!

— Lieutenant?

— Attrape à relever le petit bateau qui vient sur nous.

— Mais, mon Marius, le petit bateau est un beau brick.

— Il me fait l'effet d'une coquille de noix au milieu de toutes ces grandes carcasses.

— En tout cas, voilà une jolie coque bien marine, ma bonne sainte Séraphine!

— Il évolue comme un marsouin, mille bagasses!

— Pourquoi qu'il ne porte pas ses couleurs à la corne d'artimon, saint Philodéon.

— Té! as-tu perdu la tête pour demander de semblables choses? il ne peut être que d'Angleterre, puisque c'est au milieu des lignes anglaises qu'il évolue.

Toussaint allait répliquer à son ami Marius, quand un cri leur fit brusquement tourner la tête.

— Capitaine! criait Le Moël, capitaine!

— Qu'y a-t-il? demanda Kerbraz, debout sur la dunette, la main à la barre.

— Le brick, là... par notre travers...

— Hé bien! le brick... je le vois comme toi.

— C'est le *Hunter*.

Un rugissement terrible domina le bruit des flots et le fracas du canon qui commençait à se faire entendre, et Roëllo, livide d'émotion, les yeux étincelant de colère, se cramponnant au bordage d'où il semblait qu'il voulût s'élancer, dévorait de ses regards brûlants le léger navire qui se jouait comme un grand cygne sur la mer.

Maryvonne était là!

Sa fille chérie, elle était à bord de ce vaisseau maudit dont à peine une portée de canon le séparait...

Le premier moment d'étonnement passé, Kerbraz reprit tout son calme et demanda à Le Moël:

— Tu es sûr de ne pas te tromper?

— Sûr, capitaine.

— Alors voilà le moment venu de convenir de ce que nous allons faire. Hé! Roëllo, allons, matelot!..

Lentement, comme à regret, le corsaire détourna la tête.

— Tu entends ce que dit Le Moël? reprit Kerbraz.

— Oui... Maryvonne est là.

— Que faut-il faire?

— Attaquer le bandit qui vient nous braver, dit Roëllo avec exaltation.

— C'est aussi mon avis.

Et de sa voix, qui roula comme un tonnerre, il commanda :

— Branle-bas de combat!

— Ma caillou, disait Marius à Joël, je crois que nous allons rire...

— Oui, mon Marius, il va y avoir tout à l'heure une jolie contredanse.

— J'aime cette musique-là, matelot; qu'est-ce que tu veux, c'est une faiblesse.

— Un petit abordage en douceur est bien mignon aussi, grand saint Elie!

— Il en faut pour tous les goûts, mon Joël...

— Et puis dans le corps à corps, on peut retrouver des particuliers avec qui des fois on aurait un vieux compte à régler.

— Oh! ton Clamorgan, tu as encore son coup de couteau en travers de l'estomac.

— C'est bien dit, lieutenant, car je n'ai jamais pu le digérer.

— Tu pourras peut-être le faire passer tout à l'heure.

— Peut-être... Mais, dis donc, lieutenant, à propos de coups de couteau, il ne t'est jamais venu d'idée au sujet du tien?

— Jamais: qui veux-tu que ça puisse être. Personne n'en voulait à Saint-Malo à Marius Lacaussade. J'ai toujours eu idée que c'était quelqu'un qui m'avait pris pour un autre.

— Et moi, j'ai dans l'idée que c'était un failli gars qui savait bien ce qu'il faisait et à qui il s'adressait.

— Allons, vieux loup, décapelle un peu ta pensée.

— Je veux dire que c'est peut-être bien le même couteau qui nous a frappés tous les deux!

— Eh! quoi donc, à ton idée ce serait le Clamorgan?...

— Lui-même.

— Eh! bouffre! pourquoi donc cela, je ne lui ai jamais rien fait à cette coquinasse.

— Oui, mais tu le gênais.

— Ah! voilà du nouveau, je gênais M. Clamorgan!

— Non, mais tu gênais M. Brecknock, qui ne pouvait pas embarquer sur l'*Agile* s'il n'y avait pas un officier de manquant, pour une cause ou pour une autre, au moment de l'appareillage.

Marius s'aplatit le front d'une claque énorme.

— Té, mon pitchoun, voilà que j'y vois clair. C'est sûrement le brigand qui a fait le coup!

— Parbleu!

— Mais, dis-moi donc... il y a longtemps que tu as cette idée-là sur Clamorgan?

— Depuis que j'ai pu connaître le paroissien, mon bon saint Gratien, c'est-à-dire depuis le naufrage de l'*Agile*, mon bon saint Cyrille.

— Et pourquoi que tu me dis la chose seulement à cette heure?

— C'est pour que tu aies plus de plaisir tout à l'heure sur le pont de l'Anglais si tu te rencontres nez à nez avec le vilain gars, saint Nicolas!

Marius prit les mains de Joël et les serra avec force.

— Ah! mon matelot, dit-il, tu me fais un fier plaisir, mais je te revaudrai ça.

— Bon, bon, nous recauserons de tout cela plus tard, saint Gaspard, voilà le bal qui va commencer, saint Barnabé.

Certes, jamais les corsaires et Clamorgan n'auraient pu trouver pareille occasion de combattre. Quatre-vingts vaisseaux de ligne les entouraient et allaient être témoins de leur duel mortel.

Les flottes française et anglaise n'étaient pas encore aux prises et, seuls, dans l'immense espace laissé libre, les deux petits navires manœuvraient pour se joindre et s'attaquer, luttant de finesse et d'habileté.

Au bout de cinq minutes, Kerbraz avait deviné l'intention de l'Anglais.

Le plan de Clamorgan était bien simple. Il consistait à attirer la *Sainte-Marie* le plus près possible de la ligne anglaise et là, par une habile manœuvre, de venir mettre avec son *Hunter* la goélette entre deux feux.

— Attends un peu, mon bonhomme, disait Kerbraz entre ses dents, je te prépare une petite plaisanterie à laquelle tu ne t'attends pas.

Et, d'après ses ordres, la *Sainte-Marie* laissa porter en plein sur le *Hunter*.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

A bord du *Hunter*, il y avait déjà longtemps qu'on avait reconnu la *Sainte-Marie*. Clamorgan était à son banc de quart, le visage rayonnant de joie. Près de lui, se tenait Diana. On pouvait lire dans ses yeux l'espoir prochain de la haine prête à s'assouvir. Son beau visage était comme déformé par une expression d'implacable férocité. Elle avait repris les vêtements de son sexe.

— Ah! disait Clamorgan, tu avais raison, petite sœur, c'était bien sur mer qu'il fallait combattre.

— Tu es sûr du succès ?
— Je te dis que je les tiens.
— Une idée, frère.
— Parle.
— Si je faisais monter Maryvonne pour lui montrer le navire où sont ses amis ?
— A merveille, va vite. Petite sœur, tu aurais fait un tortionnaire merveilleux, car tu es pleine d'imagination.
Cinq minutes après, Diana reparut traînant derrière elle la malheureuse fille de Roëllo.
— Tiens, regarde sur la mer, disait Diana en lui désignant la *Sainte-Marie*, reconnais-tu cette goélette qui est là-bas ?
Mais Maryvonne semblait ne rien entendre. Les yeux levés au ciel, elle priait.
— Allons, dit Clamorgan furieux, assez de comédie, coquine ; regarde ce que te montre Diana, je le veux.
Alors, sous l'étreinte de cette volonté triomphante, elle abaissa ses regards sur la mer.
D'abord, elle ne distingua rien, puis, tout à coup, ses yeux se fixèrent.
— La *Sainte-Marie*, murmura-t-elle.
— Oui, continua Clamorgan, la *Sainte-Marie*, où sont réunis ton père, ton frère, tes amis ; la *Sainte-Marie*, que je vais attaquer tout à l'heure et broyer sous une trombe de fer et de flamme avec tout ce qu'elle contient.
— Grâce ! pitié ! dit faiblement la jeune fille en tendant les mains.
— Ah ! tu supplies maintenant, ricana-t-il, tu n'es plus hautaine et méchante. J'aurai donc eu la joie de te voir humiliée, orgueilleuse créature !
Sous l'outrage, Maryvonne se redressa.
— Merci, dit-elle, vous me rappelez à mon devoir et à la réalité. On n'implore pas les bêtes féroces. Faites de moi ce que vous voudrez, dit-elle en remarquant un geste menaçant de Clamorgan, vous ne m'arracherez plus désormais aucune plainte, ni une prière.
— Tu crieras de peur et de douleur cependant, reprit-il avec rage, quand, au milieu des cadavres de tous ceux que tu as aimés, je te conduirai à ton tour palpitante et que je lèverai mon couteau sur ta tête.
Maryvonne eut un dédaigneux sourire.
— Ah ! ces Français que je hais, continua le bandit, ça va être double joie pour moi de les exterminer.
— Vous parlez beaucoup, dit Maryvonne d'un ton méprisant ; mais nous vous verrons à l'œuvre tout à l'heure.
— Tu n'attendras pas longtemps, maudite fille; regarde! l'imbécile corsaire tombe dans le piège que je lui ai tendu.
Malgré tous ses efforts, la pauvre fille se sentait pâlir. Elle ne comprenait rien à la manœuvre de Kerbraz qui semblait venir de bonne volonté se jeter dans la gueule du loup. Pourtant elle connaissait l'habileté du corsaire et d'ailleurs elle pensait bien que son père devait être aussi à bord de la goélette. C'était à n'y rien comprendre.
— Branle-bas de combat ! commanda Clamorgan à son tour.
Une agitation fébrile anima à l'instant le pont jusque-là silencieux et calme du *Hunter*. Autour de Maryvonne, les matelots passaient portant des piques, des haches, de la poudre, des boulets. La jeune fille était bien accoutumée à ce spectacle, mais toutes ces têtes de bandits l'épouvantaient.
Clamorgan avait recruté son équipage comme il avait pu et il n'avait pas été d'un choix difficile. Toutes les races du globe étaient représentées dans cette agglomération d'hommes. Des Anglais, des nègres, des Chinois, des Malais. Il y avait encore trois matelots portugais et des Indiens du Coromandel.
Pour dominer un pareil équipage, il ne fallait pas moins que la main de fer de Clamorgan. Les premiers jours avaient été durs et il s'en était fallu de bien peu qu'une révolte n'éclatât.
Peu après sa sortie de Madras, un matelot de vigie s'étant endormi à son poste . il le condamna à recevoir douze coups de cordes.
Aussitôt des murmures éclatèrent.
Clamorgan, blême de rage, fait assembler tout son monde sur le pont.
— On réclame? demande-t-il de sa voix coupante.
Tous se taisent, mais enfin honteux de leur lâcheté deux grands Anglais s'approchent de Clamorgan.
— Capitaine, dit l'un deux, plus de peine corporelle ou sans ça nous te faisons ton affaire.
— Oui, dit l'autre, si tu ne donnes pas la grâce de Smith, on te fait faire le grand saut.
— Vous venez d'insulter votre commandant, dit Clamorgan d'une voix terrible, je vous condamne à mort!
Et avant qu'on eût pu seulement soupçonner son dessein, il déchargeait à bout portant ses deux pistolets sur les deux misérables qui roulèrent foudroyés.
— Maintenant, dit-il, sergent d'armes, amène-moi le matelot Smith.
L'infortuné, qui venait d'assister à la scène que nous avons racontée, était plus mort que vif.

— Dépouillez cet homme jusqu'à la ceinture, sergent, continua l'Anglais de sa voix brève, amarrez-le à deux barres du cabestan... Bien.
Puis se tournant vers l'équipage :
— Qui d'entre vous a encore quelque chose à dire?
Personne ne souffla mot; un silence de mort régnait sur le pont.
Alors, après un instant d'attente, s'adressant au contre-maître chargé de l'exécution :
— Tiens-toi paré à frapper, dit-il, et ferme, sinon je te fais amarrer à sa place... Envoyez!
L'exécution eut lieu sans qu'il y eût un murmure. Le patient, rhabillé, reprit son rang. Les gens de l'équipage s'attendaient à l'ordre de se disperser; Clamorgan ne le donna pas.
L'heure du dîner sonna, Clamorgan la laissa passer et, ses pistolets aux poings, continua de se promener devant ses marins.
Un grain montait à l'horizon. Un maître demanda la permission de diminuer la toile.
— Bien, dit Clamorgan, je vais te donner du monde... Que personne sans mon ordre ne sorte des rangs! Qu'après la manœuvre, chacun s'empresse d'y rentrer.
Quelques hommes seulement furent chargés d'amener une partie des voiles.
La nuit tomba brusquement; Clamorgan se promenait toujours prêtant l'oreille, attendant un symptôme, un mouvement...
Point de repos. L'immobilité, le silence. Un chef résolu à faire un nouvel exemple !
De temps en temps, il grondait :
— Allons! murmurez, matelots!... Plaignez-vous! Dites quelque chose!... Ah! coquins, vous ne me connaissez pas encore!
Au bout de six heures interminables, il s'arrêta et commanda :
— Tribordais par le flanc droit! Babordais par le flanc gauche! Pas accéléré! Sur l'avant, serrez en masse... marche!
Puis il attendit durant quelques minutes encore.
Les hommes, exténués de fatigue, privés de leurs repas de midi, redoutant toujours quelque acte de fureur, piétinaient, marquant le pas.
Enfin, les rangs furent rompus, le souper servi ; toutes choses, à bord, reprirent leur cours accoutumé.
Et, depuis, aucun mouvement d'insoumission ne s'était manifesté dans l'équipage. Clamorgan avait dompté ces brutes.
Debout sur la dunette, Clamorgan observait toutes les manœuvres de la *Sainte-Marie*. La goélette n'avait pas changé sa route.
— Allons! murmura-t-il; le diable me les livre!
Il descendit et alla passer l'inspection des postes de combat. Il s'assura par lui-même que rien ne manquait pour le service des poudres, des petites armes, ni des rechanges.
Tout en circulant dans la batterie, il encourageait ses hommes à bien faire :
— Canonniers, l'ennemi sera sur nous avant une demi-heure. Attention à votre pointage. Du sang-froid, surtout, du sang-froid. Ne vous pressez jamais! Il faut pointer avec précision et toucher. Boulets noyés ne servent qu'à l'ennemi. Nous aurons la victoire, je vous en réponds, et je vous livre le Français quand nous l'aurons amariné.
Enfin, il remonta sur son banc de quart et fit diminuer la toile. On amena les perroquets, on remplaça le grand foc par la trinquette et l'on attendit l'adversaire.
Vers trois heures de l'après-midi, la *Sainte-Marie* et le *Hunter* se trouvaient à portée de la voix.
Maryvonne, qu'on semblait avoir oubliée, cherchait à distinguer, sur le pont de la goélette, ceux qui lui étaient si chers.
Diana avait remarqué le mouvement. Elle prit brusquement par le bras la malheureuse fille et l'entraîna dans sa cabine dont elle ferma la porte à clef.
Puis elle remonta sur le pont et, malgré les instances de son frère, voulut rester près de lui.
Clamorgan ne comprenait rien à la route que tenait la goélette. Tout à coup, il se frappa le front.
— Parbleu ! murmura-t-il... j'y suis! Le damné corsaire, plus fort en équipage, plus faible en canons, voudrait nous enlever à l'abordage. Nous allons rire!
Durant dix minutes, les deux navires joutèrent de manœuvres sans brûler une amorce. Enfin, se croyant en position de foudroyer la hanche de la *Sainte-Marie* avec ses pièces de l'avant, il commanda le feu.
Une effroyable bordée à laquelle riposta Kerbraz enveloppa les deux bâtiments d'une épaisse fumée...
Quand l'épais rideau fut déchiré par le vent, Clamorgan s'aperçut avec effroi que, loin d'avoir souffert, la *Sainte-Marie*, par une évolution soudaine, était sur le point de l'aborder.
— La barre au vent! Brassez carré! commanda-t-il d'une voix frémissante.
Avec une présence d'esprit égale à l'audacieuse habileté de Kerbraz, il lui échappait en le contraignant à un combat d'artillerie vent arrière.
Les deux navires ayant l'un et l'autre peu de voiles, la fumée

serait chassée en avant par la brise devenue ronde. Plus de surprise possible, par conséquent.

Kerbraz essayait de se rapprocher toujours; mais, par un travail semblable du gouvernail, Clamorgan maintenait la distance qu'il tentait au contraire d'augmenter, mais sans y parvenir.

Elle était d'une petite portée de pistolet.

On courait parallèlement ainsi, comme de conserve, sous la même allure, derrière la colonne de fumée tourbillonnante.

Une spirale de flocons blancs, rougeâtres, irisés, parfois tachés de bandes noires, était formée par le mariage des vapeurs de l'un et l'autre bord. Elle se tordait d'abord en avant, au ras des eaux, ou enfin s'évanouissait en linéaments subtils.

Durant une longue demi-heure, on se canonna fiévreusement.

Clamorgan est maintenant sûr de réduire son adversaire.

— Ah! Diana, crie-t-il avec une joie délirante; nous triomphons enfin!

(*La suite au prochain numéro.*) HENRY DE BRISAY.

# RECETTES DE LA SEMAINE

### Bicyclettes rouillées. (Recette demandée.)

Nous avons déjà donné réponse à cette question. Néanmoins, fidèles à notre système de multiplier les recettes relatives à un même objet, nous ajoutons aux précédentes celle qui suit.

Nos lecteurs pourront ainsi expérimenter et étudier par eux-mêmes les procédés les plus divers.

On frotte les parties rouillées du nickel de la bicyclette avec un oignon, puis l'on y passe énergiquement un tampon de flanelle.

Que l'on ne soit pas trop surpris du procédé. Il est moins fantaisiste qu'il n'en a l'air. La rouille se dissout sous l'action du sulfure d'allyle contenu dans l'oignon.

### Assouplissement et conservation des cheveux[1]. (Recette demandée.)

En principe, l'usage des drogues plus ou moins hygiéniques préconisées par les coiffeurs est toujours à éviter. Cependant il faut bien se nettoyer la tête. On peut le faire à l'eau claire, en ayant soin de n'y jamais joindre de soude (alcalin), car cette substance est nuisible aux cheveux.

Ceux à qui l'eau pure paraîtra insuffisante pourront, deux fois par semaine, oindre les racines de leurs cheveux avec un mélange de rhum et d'huile de ricin, par parties égales. Toutefois ces deux substances peuvent être employées plus utilement, chacune de son côté, à d'autres usages.

### Contre les fourmis.

Les moyens sont nombreux de combattre ces désagréables visiteuses, que leur bonne renommée ne suffit pas à rendre intéressantes, et nous en avons ici même donné plusieurs. Mais on n'en saurait trop avoir à sa disposition et les deux recettes que nous donnons ne feront que rendre plus utile notre liste déjà longue.

1° On éloigne les fourmis, nous dit-on, en brûlant du papier à l'endroit précis par où elles pénètrent dans l'appartement.

2° Un mélange de chaux et de sucre est, paraît-il, un moyen également bon de les mettre en déroute. — On en place partout où elles ont coutume de passer.

### Pour les chasseurs.

C'est à ceux qui, par le froid et la gelée, vont affronter les coryzas et les rhumatismes pour tuer le gibier d'eau ou la bécasse que nous dédions le breuvage suivant, que trouveront réconfortant, d'ailleurs, tous ceux qui, par plaisir ou par devoir, ont à braver les intempéries et à lutter contre les refroidissements.

On mélange deux verres à liqueur de cognac avec deux verres, de dimension égale, de liqueur de noyau, le jus d'un citron et une livre de sucre en poudre. On pique un autre citron de clous de girofle, et on le fait rôtir devant le feu. — Dès qu'il est bien bruni, on le place dans un bol avec une rôtie de pain et l'on verse dessus deux litres de bonne bière chaude et les spiritueux acidulés et sucrés préparés d'abord.

---

Prière à nos correspondants de nous communiquer la recette d'une bonne encre sympathique, ou encre invisible.

Et aussi celle d'une couleur noire inaltérable, pour les tableaux d'écoles.

Merci d'avance.

1. Recette tirée du *Trésor des Familles* par Louis Bonconseil. — 1 vol. in-8° relié toile. Prix franco : 5 francs.

# TROIS ÉTAPES

PAR

**ÉTIENNE FRANK**

## DEUXIÈME PARTIE

### II (*Suite.*)

Il préparait en ce moment une cause fort attachante et digne de tout son intérêt.

Il s'agissait d'un jeune garçon de douze ans sans famille, sans asile, accusé de vagabondage et menacé, d'après l'article 271 du code pénal, d'être enfermé dans une des cellules de la Petite-Roquette, où s'exerce la surveillance de la haute police à laquelle sont soumis les vagabonds âgés de moins de seize ans.

Je savais combien notre organisation sociale, si cruelle à l'égard des enfants abandonnés, excitait son indignation; je supposais qu'il voulait attirer l'attention publique sur un fait aussi important et si peu compris.

Je ne m'étonnai plus alors que, préoccupé de cette question, il ne se laissât point toucher par un triomphe d'amour-propre, car telle était la générosité de sa nature qu'il plaçait son intérêt particulier bien au-dessous de l'intérêt général.

Le propre de la conviction sincère c'est de se communiquer; François me communiqua donc la sienne et j'attendis avec une réelle anxiété le jour du jugement.

J'avais lu le plaidoyer; je savais d'avance ce qu'il allait dire et il n'y avait pas une idée, pas une expression que je n'eusse approuvée, mais j'étais loin de m'attendre à l'émotion qui se manifesta dans toute la salle, qui me saisit moi-même lorsque d'une voix chaude, grave, émue, il défendit ce pauvre petit assis au banc des accusés, non parce qu'il était coupable mais parce qu'il était malheureux.

— Je cherche, s'écria-t-il, un motif, un prétexte, une apparence de raison qui m'explique la présence de cet enfant ici et je ne trouve rien; la pitié et la justice condamnent la loi qui le frappe.

« Rappelez-vous, messieurs, les soins, la tendresse dont vous ont entourés vos parents, voyez ce que vous faites pour vos fils et comparez, si vous le pouvez, sans que vos cœurs s'émeuvent.

« Puis demandez-vous quel rôle joue la société dans la destinée de cet enfant; elle le saisit, l'emprisonnne, l'isole, c'est-à-dire le laisse avec son ignorance et son instinct mauvais, ou bien elle le mêle à de plus pervertis, elle le place à l'école du vice et plus tard, quand le vagabond dont elle aura fait un scélérat portera par son crime atteinte à la sécurité publique, elle le frappera de quelque irrévocable sentence.

« Cela est-il juste? Messieurs, je vous le demande.

« Mais il me reste une autre considération à évoquer, plus élevée encore, plus digne par conséquent d'être examinée.

« Dans l'enfant je viens de vous montrer l'homme; dans l'homme maintenant, je veux vous faire voir l'âme.

« Certes, je m'apitoie sur ce petit quand je songe qu'il a faim, qu'il a froid, qu'il est toujours repoussé, souvent maltraité; cependant combien je m'apitoie plus encore en me disant que toujours il ignorera ce qu'il est, ce qu'il peut, ce qu'il doit espérer. Dieu l'a créé à son image et les hommes le rejettent au rang de la brute, car ils le dégradent sûrement, sciemment.

« Ah! si nous savions, Messieurs, appliquer à notre législation les enseignements du Christ, cet admirable législateur, les premiers et les plus vastes de nos monuments ne seraient-ils pas des asiles pour l'enfance abandonnée? »

La sortie du jeune avocat fut une véritable ovation; on l'entourait, on le félicitait; plus d'une femme, les yeux encore mouillés de larmes, vint lui tendre la main.

Quelques heures après, seul avec lui, je lui disais :

— Tu es satisfait maintenant; tu auras la gloire et tu seras utile.

Il resta sans répondre d'abord, puis, serrant mes mains avec force, il murmura :

— Non, ce n'est pas encore assez; je veux Dieu et pour le posséder il faut se donner à lui.

— Qu'entends-tu par là? interrogeai-je avec angoisse.

— Que je vais déposer comme un fardeau trop pesant tous les soucis humains.

— Et toutes tes affections aussi, n'est-ce pas? interrompis-je. C'est bien cela ce qu'on appelle une vocation irrésistible; on ne tient compte de rien, de personne; les parents, les amis sont sacrifiés; tant pis pour eux s'ils ont la faiblesse de nous aimer, de mêler si intimement leur vie à la nôtre que l'absence sera pour eux un mal insupportable.

1. Voir l'*Ouvrier* depuis le 11 novembre 1896.

« Le Dieu que tu sers est un Dieu jaloux, il n'admet pas de partage. Ah ! pourquoi t'ai-je rencontré, pourquoi ai-je fait de toi un frère ? Ingrat, tu méprises l'amitié que je t'ai donnée ou plutôt tu l'ignores ou tu ne sais pas aimer toi-même.

J'aurais continué longtemps ainsi dans ma douleur et mon indignation s'il ne s'était écrié :

— Par pitié, taisez-vous, pourquoi me torturer ainsi ; croyez-vous que j'aie pris une telle résolution sans résister ni lutter. Je n'ai pas trente ans, la vie m'apparaissait belle et, quoique vous en doutiez, je sais aimer ardemment, profondément.

En l'entendant parler ainsi, j'eus un moment de fol espoir.

— Reste avec nous, suppliai-je, nous avons besoin de toi pour être heureux. Aimer ses frères, c'est aimer Dieu ; tu Le serviras en protégeant et défendant les faibles comme tu l'as fait aujourd'hui, tu travailleras à sa gloire en Le faisant connaître ; seul je ne saurais aller à Lui, mais je ne demanderais pas mieux que de me laisser conduire à Celui qui aurait eu pitié de moi en me conservant un ami. Enfin, François, songe à ta mère !

— Ma mère, dit-il en relevant la tête, ma mère est une sainte et c'est elle qui va vous répondre. Ah ! je vous en supplie, soyez bon et fort comme elle.

Et il me tendit une lettre qu'il prit entre les feuillets d'un livre.

Cette lettre, je l'ai lue cette seule fois, mais je n'en ai pas oublié une phrase, un mot :

« O mon fils ! voici l'heure du sacrifice et vous me demandez d'être forte.

« Le puis-je, hélas ! Je souhaiterais plutôt que ce calice s'éloignât de moi. J'étais si fière de vous, je vous trouvais si beau. Vous rappelez-vous mes coquetteries maternelles ? je choisissais moi-même ce qui vous seyait le mieux, je vous parais de mes mains, et bientôt vous allez m'apparaître revêtu d'une pauvre livrée, ceint d'une corde, chaussé de sandales. Mais ce n'est pas tout ; je vois toujours en vous le petit être délicat que je soignais tendrement, que je préservais du froid, de la souffrance, et je vous saurai désormais exposé à toutes les ardeurs d'un soleil brûlant. Vos pieds, que j'ai baisés tant de fois quand vous marchiez à peine, seront souillés de la boue et de la poussière des chemins ; vos cheveux, que je roulais en longues boucles, vont tomber sous un fer inexorable. Combien de fois vous ai-je déposé avec amour dans votre petit lit moelleux ! Et maintenant il faudra me dire que votre corps épuisé ne trouvera ni repos ni sommeil sur une couche trop dure !

« Que de tortures pour mon pauvre cœur !

« Ah ! pourquoi l'enfant devient-il homme puisque sa mère lui garde toujours la tendresse inquiète qu'elle avait pour l'être frêle suspendu à son sein, où il puisait la vie ?

« Mais je vous afflige, mon fils, j'oublie que je suis une chrétienne qui parle à un chrétien. Eh bien ! oui, je vous admire, et si mon cœur se brise, mon âme tressaille d'allégresse. Au milieu de mes pleurs, je répète ces paroles, les vôtres : « Ne regrettez pas les quelques bribes de gloire humaine que j'ai pu cueillir ; vous le savez, je ne l'ai pas recherchée pour moi, mais pour l'honneur de Dieu. Je ne voulais pas qu'il fût dit que j'allais à Lui dans mon humiliation ; je voulais lui offrir en holocauste tous les dons que j'ai reçus de sa bonté comme un fils tendre apporte à son père, ou un serviteur soumis à son maître, tout ce qu'il a de meilleur. » Je vous retrouve bien là, mon fils, vous me parliez ainsi quand vous aviez douze ans ; vous lisiez l'histoire des Croisades et, dans votre enthousiasme, vous me disiez : « Mère, moi aussi je me ferai chevalier du Christ. » Vous allez le devenir, vous ne porterez point d'armure brillante, ni de blason, ni de couronne, vous aurez une robe de bure, une croix de bois, mais qu'importe ! vous ne serez pas moins vaillant et votre mère vous bénit. »

Après avoir lu cela, je compris combien mes instances seraient vaines.

Il avait résisté à la douleur de sa mère, et sa mère l'avait béni !

J'étais vaincu et non soumis ; le sentiment de mon impuissance contre ce que j'appelais un fanatisme inouï me révolta. Une violente colère m'envahit et je le quittai sur un mot cruel :

— Je suis pour vous la pierre qui obstrue le chemin et qu'on repousse du pied.

Il essaya de me retenir, je l'écartai ; mû par je ne sais quel sentiment, je restai quelques instants debout derrière sa porte ; je l'entendis pleurer et je ne rentrai pas.

Mon cousin m'avait fait éprouver une déception immense, douloureuse, profonde.

Cinq années passées ensemble dans une intimité parfaite avaient fait de notre amitié un lien qu'il était impossible de rompre sans souffrir.

Et puis ma souffrance se mêlait d'amertume, de dépit ; je m'en voulais à moi-même de ne pas la surmonter, de penser sans cesse à cet ingrat, de ne pas savoir me passer de celui qui m'avait abandonné.

Je n'avais jamais aimé personne comme lui ni autant que lui ; il avait exercé sur moi un attrait irrésistible et très doux ; j'avais cru qu'il me payait de retour, qu'il avait autant besoin de moi que moi de lui.

Comme il m'avait vite délaissé, hélas ! Entraîné par un fanatisme odieux, il avait tout brisé : affection, souvenirs, espérances.

Et je resterais seul à me désoler, à regretter ? Mille fois non.

Le passé me rappelait aussi de bonnes heures et ce passé-là n'était pas si loin ; je n'étais pas encore vieux. Quarante ans n'est-ce pas pour un homme l'épanouissement de la raison, de la force, de toutes ses facultés physiques et intellectuelles ?

Je pouvais voyager encore, par exemple ; les voyages avaient été la grande attraction de ma jeunesse. Si l'on ne relit pas deux fois la même page, si l'on ne parcourt pas deux fois le même chemin avec des impressions semblables, au moins est-il possible d'en éprouver de nouvelles. J'avais voyagé en poète, désormais je voyagerais en philosophe.

Je bouclai mes malles et je me disposai à partir.

Le matin même, je reçus une lettre de François, mais je dédaignai de l'ouvrir et je la laissai dans mon secrétaire.

(*La fin au prochain numéro.*) ÉTIENNE FRANK.

# CHRONIQUE HEBDOMADAIRE

MISS DIANA VAUGHAN EXISTE-T-ELLE ? — SES RÉVÉLATIONS. — HISTOIRES INVRAISEMBLABLES. — L'ANCÊTRE DE MISS ET LA VERGE DE FER. — LA BISAÏEULE DE L'ANTECHRIST. — JUSTE DÉFIANCE. — LES FLEURS D'APPARTEMENT. — PRÉCAUTIONS A PRENDRE. — LES ORCHIDÉES ET LE CYPRIPEDIUM. — UN VASE QUI TOMBE D'UNE FENÊTRE. — LE MARCHAND DES QUATRE SAISONS. — POMMES DE TERRE AU BOISSEAU ! — HABITATIONS ÉCONOMIQUES. — LA TÔLE D'ACIER. — PLUS D'INCENDIE, MAIS TROP DE SONORITÉ ! — LE BANQUET DES PAUVRES A MONTMARTRE. — ASSISTANCE MUTUELLE. — LE TSAR. — UN ARCHAÏSME.

Les journaux religieux s'occupent beaucoup depuis quelque temps des révélations d'une importante dignitaire de la franc-maçonnerie, de miss Diana Vaughan. Après avoir exercé un des principaux emplois de la secte, cette jeune Américaine se serait convertie au catholicisme. Depuis dix-huit mois, un éditeur publie, sous le nom de miss Diana, les *Mémoires d'une ex-Palladiste*, qui passionnent un certain public. D'abord insignifiantes, les révélations de miss Vaughan ont divulgué de tels faits qu'on s'est peu à peu demandé s'il fallait prendre au sérieux la narratrice et son roman. Dans le fascicule du mois de mai de ses *Mémoires*, miss Vaughan raconte, entre autres choses, qu'une « luciférienne », nommée Sophie Walder, est destinée à donner naissance à la « bisaïeule de l'Antechrist ». C'est le 29 septembre dernier que l'événement a dû se produire dans une hôtellerie de Jérusalem. Miss Vaughan connaît de longue date cette Sophie Walder ; à l'entendre, ladite Sophie traverse les murailles avec la même facilité qu'un clown du Nouveau Cirque crève un cerceau de papier. Miss Diana accomplissait elle-même des exploits analogues avant d'avoir ouvert les yeux à la « lumière ». Pour franchir les espaces, il lui suffisait de se tenir à califourchon sur une verge de fer qui l'entraînait dans les hauteurs de l'empyrée. Et quelle était cette verge de fer ? Ici, tenez-vous bien et prenez garde de tomber à la renverse : la verge était l'habitacle du bisaïeul de miss Diana !... Parfaitement ! Ledit bisaïeul, nommé Thomas Vaughan, affranchi par Satan de la loi de la mort, aurait obtenu le privilège de séjourner dans cette amulette magique. Comprenez-vous maintenant ?

Déconcertés par ces calembredaines, de nombreux catholiques en sont venus à se demander si les soi-disant *Mémoires* de miss Diana n'étaient pas une pure mystification, et si miss Diana elle-même n'était pas un mythe. Le fait est que notre palladiste ne s'est révélée jusqu'à ce jour qu'à des individus justement suspects, et qu'elle se contente d'entretenir des rapports épistolaires avec ceux de ses partisans qui mériteraient le plus de crédit. Ce qui excite surtout la défiance, c'est l'intervention dans l'affaire d'un personnage dénué de tout scrupule. Quoi qu'il en soit, la polémique que les *Mémoires* de la palladiste ont soulevée ne va pas tarder sans doute à faire la lumière. Nous tiendrons nos lecteurs au courant des conclusions de l'enquête.

Nous avons déjà trop accordé de confiance aux élucubrations d'un certain docteur Bataille, qui prétendait nous dévoiler des mystères que personne n'avait jusqu'à ces derniers temps soupçonnés. L'auteur, pris à partie par des théologiens, a fini par se démasquer et par confesser ses impostures. En même temps qu'il prétendait nous faire connaître certaines manifestations diaboliques, le docteur écrivait un livre plein de dérision contre le surnaturel. Un peu plus de prudence serait maintenant de mise, et les honnêtes gens feraient bien de se défier désormais des spéculateurs qui trafiquent des choses saintes.

*
* *

Voici l'époque de l'année où les fleurs d'appartement nous consolent de la nudité de nos jardins et de la pénurie de nos parterres. Pour un Parisien qui vient de quitter la rue boueuse et de s'immerger dans une atmosphère embrumée, quoi de plus ravissant qu'un

salon égayé de plantes rares? Mais, dans le choix de ces merveilles horticoles, il faut beaucoup de discernement. Point de fleurs forcées! dirons-nous à nos amis. Donnez vos préférences soit aux inflorescences de saison, soit aux plantes à feuillage ornemental; les unes et les autres ne nous leurreront pas. Si les premières sont innombrables, les secondes forment une véritable armée. Ce sont d'abord tous les palmiers de serre froide, les phœnix, les ericas, les rhapis, les latanias, les chamœrops, les aspidistras, les plus rustiques des plantes condamnées au régime cellulaire, les cycadées, les dracœnas, les camélias, les rhodeas, les yuccas et, dans un ordre plus modeste, les véroniques qui, avec quelques soins, soutiennent merveilleusement l'épreuve de la claustration, les lauriers-thyms, les phormiums, etc. Les éricas ou bruyères, les primevères de la Chine, très séduisantes, ne supportent jamais longtemps la température de l'appartement. Mais comme elles conservent leurs fleurs dans la période où elles languissent avant de mourir, on peut ne pas rejeter leur concours, qui contribue puissamment à la beauté d'une jardinière. Les orchidées figurent parmi les végétaux qui peuvent devenir le plus charmant des décors d'un appartement.

Un cypripédium reste facilement en pleine floraison, sur une table, pendant plus de deux mois, sans autre soin que celui de le tenir au-dessus d'un vase plein d'eau. Presque toutes les variétés de cette espèce se prêtent au régime de l'intérieur; citons notamment les ondontoglossums, les alexandras, les pescatores, les triumphums, etc. Les prix de ces orchidées ne sont pas excessifs : pour quatre à cinq francs, vous pouvez avoir, chez Godefroy Lebœuf, un fort bel exemplaire de cypripédium.

Il s'agit maintenant d'entretenir vos pensionnaires en santé. Les plantes d'appartement ont deux ennemis, la poussière et l'eau. Si vous avez pour elles quelque sollicitude, vous les sauvegarderez aisément de la première en nettoyant les feuilles, avec un linge sec ou une brosse douce, au moins une fois par semaine. Quant à l'eau, il s'agit de s'en servir avec modération. Tous les végétaux ne sont pas des ivrognes, mais généralement on les sert comme s'ils avaient subi la contagion de ce vilain défaut de notre espèce; on arrose toujours trop lorsqu'on verse le liquide sans avoir enlevé la plante de son cache-pot ou de la jardinière; après avoir traversé le compost, l'eau en excès séjourne dans le récipient et, sous l'influence du liquide, les racines pourrissent rapidement. L'arrosage doit se pratiquer dans un endroit spécial, à la cuisine, par exemple, où l'on transporte les végétaux. Après les avoir convenablement abreuvés, on laisse égoutter le trop-plein, et on ne les remet en place que lorsque le trou de drainage cesse de suinter.

Ne négligez pas de donner de l'air à vos plantes toutes les fois que la température le permet, soit en ouvrant largement les fenêtres, soit en plaçant les vases sur une tablette extérieure.

Ménagez-leur également le plus de lumière que vous pourrez: la lumière n'est pas moins nécessaire que l'eau à l'existence des plantes. Cependant, si salutaires que peuvent être les bains d'air, nous ne saurions trop vous mettre en garde contre la tentation de les prodiguer à vos pensionnaires, avant d'avoir préalablement muni la fenêtre où vous les installez d'un rempart capable de conjurer un plongeon, toujours possible, sur le pavé.

En supposant que vous vous moquiez du procès-verbal auquel vous expose votre imprudence, n'oubliez pas que votre étourderie peut avoir des suites. Vous pouvez, en effet, blesser un passant, — mésaventure qui serait plus grave qu'un procès-verbal à moins que vous ne possédiez la force d'âme dont fit preuve un jour devant moi une dame éprise de l'horticulture en chambre. Je me souviendrai toujours du cri du cœur qui lui échappa :

« Je vous conseille de vous plaindre, dit-elle avec aigreur à un pauvre diable qui venait de recevoir sur l'épaule une douche de terre cuite et incuite sous la forme d'une azalée constellée de fleurs roses; — votre épaule guérira, tandis que mon beau bouquet est perdu! »

Et la dame, le geste désolé, la physionomie navrée, recueillit les débris du vase, sans plus s'occuper de l'infortuné blessé qui se frictionnait l'endroit endolori avec son mouchoir.

***

La saison devient rude, le dernier des étés, l'été de la Saint-Martin, a cessé de nous ensoleiller de ses tièdes et furtifs rayons. Le marchand de marrons, qui est arrivé au moment où s'envolaient les hirondelles, s'est assis sur son trône dépaillé, au coin d'un cabaret. La tête coiffée du bonnet fourré et les mains sur la poêle à marrons, il retourne la noire marchandise.

Il y a déjà trois semaines qu'on a célébré la Toussaint et solennisé le *Jour des Morts*, cet anniversaire mélancolique des absents éternels, cette fête de ceux qui n'ont plus ici-bas de fêtes. Comme le dit Brizeux, le barde de l'Armorique, « les jours noirs sont venus ». Que va faire le marchand des quatre saisons? Après avoir chanté tout l'été comme la cigale, va-t-il être obligé de danser comme elle, ce qui ne conviendrait guère à sa chaussure et à son encolure?

Rassurez-vous! J'entends le bruit de sa charrette qui roule, et le timbre de sa voix éclatante qui retentit dans la rue. Le vaillant gagne-deniers a encore une corde à son arc et des ressources dans son bissac.

Ecoutez son cri strident qui s'élève jusqu'au cinquième étage : *Pommes de terre! Pommes de terre au boisseau!* Mais bientôt un camarade de la corporation défile sous vos fenêtres : aussitôt vibre, comme la trompette de Jéricho, le redoutable refrain qui réveille les jeunes oisifs encore étendus dans leur lit, où ils se reposent des fatigues d'une nuit passée au bal, au milieu d'un rêve où l'orchestre leur envoie les notes de la dernière valse, ou les échos d'une mélodie de Massenet; nos paresseux entendent tout à coup l'appel matinal du marchand des quatre saisons, qui les ramène à la réalité et à la prose, en vociférant *Des choux, des poireaux, des carottes. Navets! navets!* Ah! la sensation a parfois quelque chose de poignant et de peu agréable. Mais qu'importe au marchand des quatre saisons? Il faut que son commerce marche. La fourmi qui n'est pas prêteuse s'inquiétait peu, j'imagine, des doléances de la cigale? On n'arrête pas plus la charrette du marchand des quatre saisons que le char du soleil. L'une suit l'autre, en variant ses chargements, selon les fruits ou les légumes qu'amène chaque saison de l'année.

***

Pendant que le vent siffle dans la cheminée et que la pluie fouette les vitres, on songe avec tristesse, devant le poêle qui ronfle, aux pauvres gens sans toit. Quand donc sonnera l'heure bénie où tous les hommes auront leur foyer, où le père et la mère, escortés d'une bande d'enfants phtisiques, n'iront plus loger à l'hôtel dégarni de la Belle-Etoile? Bien des philanthropes ont conçu le projet d'accorder à chaque ménage d'ouvrier sa maison. Des sociétés se sont fondées pour procurer ce bienfait aux travailleurs. MM. Georges Picot, le prince d'Arenberg, etc., ont fait construire dans le quartier de la Salpêtrière des maisonnettes destinées aux classes populaires. Mais, si modique que soit la somme réclamée pour l'acquisition d'une maison, le prix est toujours trop cher, hélas! pour l'immense majorité des travailleurs.

Malgré l'impuissance de tant d'entreprises, les Ingénieurs ne désespèrent pas pourtant d'arriver un jour ou l'autre à une solution à peu près satisfaisante. Les efforts les plus généreux sont déployés pour arrêter le type d'une construction vraiment économique. C'est ainsi que, dans ces derniers temps, on a imaginé de construire des habitations d'où le bois et la pierre sont exclus.

Les éléments sont des caissons en tôle d'acier emboutis et réunis de manière à constituer entre les deux parois opposées un matelas d'air. Des fers et des plats transversaux donnent à la bâtisse une très grande résistance. L'air circule entre les parois pour assurer la ventilation. Les surfaces, soigneusement galvanisées, sont inaltérables. Mais ce n'est pas là le principal avantage. Avec ce système, ni les tremblements de terre, ni les incendies, ni la foudre, ni l'humidité ne sont à craindre. On peut, au gré de ses désirs, déplacer et transporter sa maison, tout comme le fait un simple escargot. Quelle supériorité sur nos damiers de moellons, si lourds et si rebelles à tout déplacement!

Mais comme rien n'est parfait dans les œuvres humaines, ces constructions métalliques ont un grand défaut! C'est la sonorité. Le son s'y propage avec une très grande facilité et de fond en comble. Nos enfants ne pourront donc plus tapoter sur leurs pianos sous peine d'impatienter nos co-locataires, voire même les habitants des maisons voisines. Tous les bruits, même les plus sourds, susceptibles de se produire dans les familles et chez les célibataires, s'entendront à la ronde. Quel concert et quelle harmonie! Que d'indiscrétions et que de sujets de brouilles! Plus de secrets! Si les habitations métalliques se propagent, nos dramaturges ne pourront plus introduire de confidents dans leurs tragédies. Orosmane et le fidèle Arbate ne paraîtront plus vraisemblables

***

Une émouvante et importante réunion a eu lieu dernièrement à Montmartre : le banquet des pauvres!

On sait avec quel dévouement les chapelains de la Basilique s'occupent de relever les malheureux tombés dans la dernière misère. Une messe est célébrée toutes les semaines; les « miséreux » viennent l'entendre au nombre de mille à quinze cents et davantage. Du pain, de la viande et du vin leur sont la plupart du temps distribués à la suite de la cérémonie.

L'assistance chrétienne, poursuivie par les dignes religieux, ne s'est pas arrêtée là. Les chapelains ont groupé autour d'eux des hommes qui, par leurs relations, principalement dans le monde commercial, peuvent aider les pauvres à trouver un emploi et à rentrer dans la vie normale. Heureux du succès obtenu par ses premiers efforts, le R. P. Lemius, le vénérable supérieur, a voulu faire mieux. Il a jeté les bases d'une organisation où les hommes, arrachés à l'extrême détresse, deviendront, à leur tour, les protecteurs de ceux de leurs compagnons qui manquent encore de travail, de logement et de nourriture. Ce plan est établi selon une idée pratique autant que généreuse. Les victimes sauvées du naufrage sont naturellement désireuses de rendre à autrui le service dont elles ont bénéficié elles-mêmes. Elles montreront de la sorte leur reconnaissance et elles s'habitueront d'autant mieux à se diriger et à administrer leurs intérêts. Dans ces conditions, on assurera la

persévérance sans laquelle les plus beaux efforts demeurent stériles.

Le R. P. Lemius a donc établi une *Association de persévérance chrétienne et de secours mutuel*, reliée à l'Archiconfrérie du Sacré-Cœur. Et c'est pour jeter les fondements de cette œuvre nouvelle que cinquante pauvres se sont réunis autour de la table d'un banquet fraternel. Un vieillard, vers la fin du dîner, les larmes aux yeux et la voix émue, a demandé une prière publique pour les bons et généreux catholiques qui procurent aux enfants le bienfait de ces agapes dignes des chrétiens de la primitive Église. Ce toast ne pouvait rester sans réponse. Prenant la parole à son tour, le Père Lemius a paraphrasé avec l'éloquence du cœur la parabole de l'Enfant prodigue.

Le banquet et les toasts terminés, on s'est occupé de la constitution de la société projetée. Au cours de chaque mois, un jour sera désigné pour la réunion de prières et pour le banquet; un échange de secours mutuels rapprochera les associés; les anciens pauvres veilleront sur leurs camarades d'infortune et se feront leurs tuteurs. Fraternité admirable et patronage vraiment évangélique ! C'est la première fois qu'une œuvre d'assistance fait de la sorte appel au dévouement des pauvres eux-mêmes ! Une telle pensée ne pouvait germer que dans le cœur d'un missionnaire et d'un prêtre !

***

Les Parisiens ont fait en ces dernières semaines d'incontestables progrès dans la connaissance du protocole ; presque tous savent aujourd'hui que le drapeau officiel de la Russie est tricolore, et qu'il est contraire à tous les usages d'arborer à la fenêtre d'une maison privée l'étendard jaune blasonné d'un aigle noir. Mais il paraît que nous commettons encore journellement une très grande erreur en désignant sous le titre de « tsar » l'empereur de toutes les Russies. Un Russe écrit au *New-York Herald* qu'à Pétersbourg cette appellation est tout à fait inusitée dans le langage courant. *Tsar* est un terme archaïque tombé depuis deux siècles en désuétude ; il a cessé d'être officiel depuis le temps de Pierre le Grand; on ne l'emploie maintenant que dans l'histoire, pour désigner les souverains d'autrefois, ou en poésie, par exemple, dans l'Hymne national et dans l'opéra de Glinka.

*Tsar* appartient désormais au style noble, et Nicolas II a été, paraît-il, aussi surpris par les acclamations parisiennes que l'eût été Napoléon III, si sur son passage on eût crié : *Vive César!* Pour être correct, il eût fallu crier : *Vive l'empereur!* Le correspondant du *New-York Herald* arrive bien tard pour prévenir les Parisiens. Heureusement on se plaît à penser que Nicolas II, touché de notre enthousiasme, a bien voulu ne pas prendre garde à l'archaïsme de nos formules. Après tout, ne sommes-nous pas excusables d'ignorer quelques-unes des finesses de la langue russe?

Oscar Havard.

---

# RÉSULTATS DU CONCOURS
DES
# JEUX D'ESPRIT DE L'OUVRIER

Ont deviné :

QUARANTE-CINQ PROBLÈMES

Raoul de Cusputes. — Aurèle Lognon. — Alexis de Saint-Pierre. — Jeannette Bordeux. — Léontine Balon. — Fleur des Neiges. — H. Laverdan. — Mary Hett. — Louise d'Hurtal. — Fatinitza. — Lucie de V. — Un trio de Toulousains. — Adonis Gibout. — Un lecteur assidu. — Astre errant. — Léontine Cauvin. — Arel. — Devineur par occasion. — L. Chevalier. — Mlle T. — Un professeur de grec. — Ratapoil. — K. 1000. — Un ami de l'*Ouvrier*. — France et Russie. — Nicole et Martine. — Un ami des Jeux. — Pierre le Hovin. — R. M. B. à G. — S. de Bray. — J. de Marcillac. — Baronne de Valréas. — G. Desans. — Petit pinson. — Grenadine. — Fernande Bridoux. — Le canard à deux becs. — A. C. Coche. — Un habitant de la Lune. — Patin à roulettes. — Godefroy le Bègue. — Bobino. — Léonie Vauthier. — Mme Blanc. — Laure Normand.

**Ces concurrents ont droit chacun à 10 francs de livres de notre catalogue**

---

QUARANTE-QUATRE PROBLÈMES

Delphin Zibette. — Marie Gautret. — Angèle Brugerolle. — Lady Anne. — Un Œdipe septuagénaire. — E. R. — Cyclamen des Alpes. — Méderic B. — Chauveroche — Perrichon. — Germaine F. — Mère et fille. — Victor Simonet. — L. N. A. — Lapin VIt. — Feuille de Rose. — F. Bonnemaison. — Louise Bavay. — Alexandre Barrel. — Léon Durieux.

QUARANTE-TROIS PROBLÈMES

Comtesse de L. — Un photographe. — Mésange. — Fauvette et rouge-gorge. — Clair de Lune. — M. Baude. — La mi la mi. — Léontine Korr. — K. Drille et Paul K. — Sosthène D. — Un pêcheur. — Dr Poulet. — Sœur Marthe. — Céleste Duchemin. — Un rapin. — K. Nell. — Follette. — Augustine Denis. — C. Renard. — P. Morigny. — Etudiant en droit. — Admirateur de M. du Campfranc. — Un lecteur octogénaire. — Sans espoir. — Amateur de Jeux d'esprit. — Un curé de village. — La sœur de Marcel. — Pauline Sivry. — Un télégraphiste. — Gabrielle D. — La Tante de Marcel. — Bouchecousue.

QUARANTE-DEUX PROBLÈMES

Lou souléou mi fa canta. — Un malgache. — Grand'mère. — Le petit Paul. — Petite mère. — Luc Hy. — Savard Henri. — En deuil. — Jambes d'Alouette. — Dardenne. — Roméo et Juliette. — Lannière. — Aline Thierry. — Sinol Lavud. — Lourmon. — En vacances. — L. Fontaine. — Coureur des Bois. — Nitram. — Karr Acthère. — G. Armand. — Paul Huss. — Ch. Brunel. — Demoncel E. — Fleur Bleue. — Harry Caux. — Le curé de M. — Mlle Batisse.

**Ces concurrents ont droit chacun à 3 francs de livres de notre catalogue**

---

QUARANTE ET UN PROBLÈMES

P. Spicace. — I. D. Pont. — Tante Rabat-Joie. — Nell. — 1. 2. 5. 2 nids. — Deux cousines des Pennes. — Mme Peyron. — Louise et Maria. — Lectrice depuis 26 ans. — Titi et Robert Titi surtout. — L'eusses-tu cru. — Gustave Tournay. — Arsène Besnier. — Vive le Roi. — Léon et Paul Dautricourt. — Claire Bernard. — Marguerite Lieutaud. — Jeanne Caseneuve. — Pierre Levasec. — Rosa alba. — Joséphine Marcel.

QUARANTE PROBLÈMES

Une Tourangelle. — Felix qui potuit. — Aimé Dessigny. — Etiane. — Marie Couloigner. — Cordon bleu du Prarion. — Bluets. — 36 ans d'abonnement. — Rose d'automne. — Tom. — Vive la France. — Une fauvette. — Chantdebasdumass. — Un Islandais. — Un ahuri. — Désiré et Julie. — Pro Patria. — E. Risson — Henry Gollan. — Un caporal du 87e. — Dumoulin Fr. — Une amie de B. — Albert Rousseau. — Paul Carchon. — Paul Hissan. — Aimant les fleurs.

TRENTE-NEUF PROBLÈMES

Abel Foucher. — Un Audunensis. — Un petit-fils de son grand-père. Bras d'acier. — Fiat lux. — Lucienne de Kervor. — Un petit facteur. — Lucas. — Barbencroc.

TRENTE-HUIT PROBLÈMES

Fly Orchis. — Mlle Marion. — Mico Ninette et leur Bébé. — Hija de San-Francisco.

TRENTE-SEPT PROBLÈMES

Bas Val. — Jean de Torremila. — Pa C. — Meyriem à Reims. — Nathalie Deschenaux. — Emilie Favre. — Un futur devin. — Pervenche et Muguet.

TRENTE-SIX PROBLÈMES

Mlle Marie Beau. — Compatriote de Jeanne d'Arc.

TRENTE-CINQ PROBLÈMES

Chiron. — François Saint-Genis. — L'ermite de Brocéliande. — Noël Temic. — Zoé W. — A. Emma Rit. — Mlle Fernande Builteau. — Rita. — Espérant être aimée de lui.

TRENTE-QUATRE PROBLÈMES

Montjoie. — Trois êtres. — Petite violette et son voisin. — Dumont H. — Morah. — T. O. B. — Jh Caillaud. — Un amateur de la pédale. — Le rempart des bulletins. — Date. — Cabochon. — Bernard de F. — En revenant des champs.

TRENTE-TROIS PROBLÈMES

Chiffonnette. — Mariquita. — G. ma Chan T. — Mlle Gravier. — Jean Marie. — L. N. A. — C. Kossilowski. — Vital Cebrero. — Fleur des champs de la Morinie.

TRENTE-DEUX PROBLÈMES

Alexandre Monsinjon. — Eglantine. — Rose de Noël. — Christophe Colomb. — R. Bolco. — Du Vicol. — Muguet d'Avril.

TRENTE ET UN PROBLÈMES

Anna Clair. — Ilette à sol. — A. te va rir. — Trois sœurs à Revigny. — K. lit cot. — Cyclamen. — H. R. à Origny. — Mlle Marie Trouillard. Margot et Jeannette.

TRENTE PROBLÈMES

Amateur de la pédale. — M. A. G. — C. d'Anserville. — Toïts. — Lolothe. — Une Bretonne. — Mlle Ester Soyer. — Sans Souci. — Le colosse à quatre pattes. — Mme d'Herbomez. — La tempête.

VINGT-NEUF PROBLÈMES

A. Foin.

VINGT-HUIT PROBLÈMES

Avant le départ. — Lastic Sadoc Lajat et Tam. — Hirondelle au repos.

VINGT-SEPT PROBLÈMES

Miette. — A saint Antoine. — Charles VI et Odette. — A Thiriot — S'instruire en s'amusant. — Mystérieuse.

VINGT-SIX PROBLÈMES

Yann Loys. — A l'ombre des saules de l'Aveyron. — V. Julien.

(*A suivre.*)

---

*Le Directeur-Gérant :* HENRI GAUTIER. Sceaux. — Imp. Charaire et Cie.

5 centimes le N° année courante. (10 centimes le N° années échues.) N° 1968 TRENTE-SIXIÈME ANNÉE. — 25 Novembre 1896.

# L'OUVRIER

**Journal illustré paraissant le Mercredi et le Samedi**

| ABONNEMENT D'UN AN : (104 numéros) France, Algérie et Belgique : 6 francs. | DIRECTION ET ADMINISTRATION : LIBRAIRIE BLÉRIOT, HENRI GAUTIER, successeur, 55, quai des Grands-Augustins, Paris. | ABONNEMENT D'UN AN (104 numéros) Colonies et Étranger (sauf la Belgique) : 7 francs. |
|---|---|---|


## À L'ABORDAGE! PAR HENRY DE BRISAY



— Tonnerre! hurle Kerbraz, ils nous échappent (Voir page 171.)

SOMMAIRE : **A l'Abordage !** par Henry de Brisay. — **Trois étapes**, par Étienne Frank. — **Un Fils**, par Wanda. — **Jeux d'esprit de l'*Ouvrier*.**

# A L'ABORDAGE![1]

## GRAND ROMAN D'AVENTURES

PAR

HENRY DE BRISAY

TROISIÈME PARTIE

## CLAMORGAN CONTRE CLAMORGAN

### XIV

LA COURSE A L'ABIME

Tous les deux sur la passerelle, tous les deux soudés l'un à l'autre, semblant un seul être pensant et agissant, les deux corsaires étaient à la roue du gouvernail.

Les Anglais, sur l'ordre de Clamorgan qui les voyait superbes et forts au milieu de l'ouragan de mitraille qui s'abattait sur le pont, les avaient pris pour point de mire. Mais un charme invisible protège les deux hommes. Autour d'eux tout s'abat, tout est fauché par le vent de mort que crachent les canons du *Hunter*... Eux seuls, invulnérables, observent, attendent, guettent l'instant favorable.

— Capitaine! crie dans le fracas Toussaint Joël qui fumait tranquillement sa pipe, le lieutenant dit que je n'ai plus l'œil bon. Laissez-moi pointer et je vous réponds que ça ne sera pas de la poudre perdue.

— Va, vieux, et vise à démâter.

Joël, aussitôt qu'il a l'autorisation souhaitée, saute, leste comme un mousse, sur la pièce qu'il a choisie. Il écarte le pointeur qui grogne un peu et, s'écrasant sur le canon, pointe avec un soin minutieux.

Le vieux tient compte de tout : de la houle, de l'inclinaison du navire, du vent; il met le feu lui-même et se jette vivement en arrière pour éviter le recul et pour juger de l'effet.

— Vive le roi! crient les matelots de la *Sainte-Marie*.

Le mât de hune du *Hunter* vient en bas, écrasant deux Anglais dans sa chute, paralysant la manœuvre.

— Hé! mon Marius, fait le vieux étincelant de joie, on a toujours l'œil à sa place.

— Tout de même, riposte Lacaussade avec un bon rire, tu ne t'es pas trop rouillé, vieille bagasse!

Kerbraz profite du désordre causé par cette grave avarie.

Les ordres circulent sans bruit. Point de commandement au porte-voix, pas de mouvement tumultueux que l'Anglais puisse remarquer. Attention... Kerbraz ne fera qu'un signe qui est compris de tous.

Brusquement, la goélette change d'allure et de route.

Pour les gens du métier, on dirait que soudain elle a loffé de huit quarts. Elle tente l'abordage par l'extrême avant du *Hunter*.

Clamorgan pousse un cri de rage. Il loffe en hâte, mais n'évite le choc que grâce à une avarie de la *Sainte-Marie* : un boulet vient de faire sauter en éclats la roue du gouvernail. Par miracle, les deux corsaires ne sont pas atteints.

Mais l'ouragan de projectiles vomi par le *Hunter* a passé trop haut, ne faisant aucun mal à l'équipage, coupant seulement des manœuvres basses sans importance.

Cependant, les matelots anglais crient :

Hourra!

Mais déja, par une admirable contre-manœuvre, Kerbraz est revenu à la charge et Clamorgan est de nouveau menacé.

Il faut dire que Kerbraz, avant le combat, avait donné des ordres admirables de précision et de simplicité. Timoniers, gabiers, gens de la manœuvre, chacun sait si bien son rôle, que, sans le moindre désordre, l'équipage s'est, en un clin d'œil, débarrassé des cordages coupes en les hachant au ras des vergues.

En même temps, Roëllo était descendu dans le faux-pont et la barre de gouvernail était saisie par ses mains habiles. Joël et Lacaussade l'avaient suivi et l'aidaient de leurs bras puissants.

Par une arrivée rapide, la *Sainte-Marie* aborde le *Hunter*. Le boute-hors de beaupré du corsaire s'engage dans les haubans de misaine.

Kerbraz a enfin réussi son audacieuse manœuvre.

1. Voir l'*Ouvrier* depuis le 1er août 1896.

Alors Roëllo abandonne la barre à Lacaussade et s'élance sur le pont.

Une hache au poing, terrible, les yeux lançant des flammes, il jette son cri furieux :

— A l'abordage!

Et Kerbraz répète en bondissant à ses côtés :

— A l'abordage!

Les hommes se pressent derrière eux. Guy, Louis Kerbraz, le Hollandais, Joël sont là, ardents, enthousiastes, n'attendant qu'un signal pour sauter à bord de l'ennemi.

Mais, par malheur, le boute-hors de la *Sainte-Marie* casse net et la goélette glisse, mais sans déborder.

Quoi que fassent les Anglais, les deux navires ne se séparent pas. Ils se heurtent, s'étreignent, se prolongent vergues contre vergues, canons contre canons.

Le bois éclate, la toile se déchire, le fer grince.

A chaque instant, ce sont d'épouvantables secousses.

— En avant! en avant! hurlent Kerbraz et Roëllo.

Mais Clamorgan improvise une résistance terrible.

La mousqueterie éclate. On se sabre, on se tue à bout portant.

Kerbraz est plein d'espoir, ses gens avancent ; les deux bords sont toujours bien accostés.

Cependant, au bout des deux grandes vergues, se livrait un effroyable combat aérien.

Clamorgan a compris que là est le péril, il faut à tout prix séparer le *Hunter* de la *Sainte-Marie*. Il s'élance avec trois hommes dans les vergues et se trouve bientôt en présence de Le Moël et de trois gabiers qui cherchent à accrocher des grappins.

Bientôt, les pistolets sont déchargés, on se bat à l'arme blanche.

Trois Anglais et deux Français ont péri.

Clamorgan, resté seul, pare un coup de sabre, hache une corde, décroche un grappin, pare un second coup de sabre, est pris à la ceinture par Le Moël et blessé par l'autre gabier français dont il a saisi le pied.

Tous deux sont suspendus à la même corde.

L'Anglais, avec une adresse merveilleuse et une force herculéenne, s'élance dans l'espace, entraîne avec lui les deux Français, hache le pied de l'un, étrangle l'autre, se rattrape à un cordage et remonte continuer son travail de décrochement.

Le malheureux Le Moël roula entre les deux navires et l'on ne sut jamais s'il était mort, étouffé, écrasé ou noyé.

Enfin, Clamorgan dégagea la vergue, tandis que son premier maître parvenait à se débarrasser d'une ancre qui allait servir les abordeurs, et à briser les dernières attaches des deux navires

— Tonnerre! hurle Kerbraz, ils nous échappent!

Brusquement, les deux vaisseaux viennent d'être séparés.

A bord du *Hunter*, l'artillerie tonne de nouveau.

Roëllo se tord les poignets, désespéré, fou! Il a touché de ses mains ce navire où sa fille est prisonnière et il n'a pas pu la délivrer.

Guy et Louis ne retiennent pas leurs larmes. Les braves enfants ont fait des prodiges, mais on ne lutte pas contre l'impossible.

Le *Hunter* fuit rapidement maintenant sous toutes ses voiles.

Mais Kerbraz ne veut pas laisser s'échapper sa proie.

— En haut tout le monde! commanda-t-il. Allons, garçons, il ne faut pas que l'Anglais nous échappe, mettez tout dessus, ne perdez pas un fil de toile!

Les manœuvres ordonnées furent exécutées avec une rapidité merveilleuse et la *Sainte-Marie*, forçant son allure, se rapprochait du *Hunter*.

Les deux navires filaient dans l'énorme corridor formé par les flottes ennemies, qui avaient suivi avec un intérêt passionné le duel épique des deux adversaires.

— Alors, disait Marius à Joël, c'est bien ce grand sec que tu m'as montré tout à l'heure qui est le Clamorgan?

— En personne naturelle et vivante.

— Et c'est sa sœur, cette grande et belle fille qui a cassé la tête de ce pauvre Maresco d'un coup de pistolet?

— Oui, c'est Diana Clamorgan

— Té! voilà une petite bergère pour laquelle je me sens tout plein d'amitié; mais quant au frère, je le reconnaîtrai maintenant n'importe où. Oh! quelle belle figure de coquinasse!

— Dire que c'est moi qui ai amené ce brigand-là à Roëllo! dit Joël d'un air piteux.

— C'est un joli cadeau que tu nous as fait là, matelot, et quand je pense que ce gredin, c'était mon poste qu'il occupait, j'en ai des frissons de rage qui me secouent des pieds à la tête.

— Tiens, tiens, dit Joël, regarde donc nos capitaines, ils n'ont pas l'air bien content!

Roëllo venait en effet de monter sur la passerelle.

Il parlait à voix basse à Kerbraz.

— Je viens de la cale.

— Eh bien?

Il y a déjà trois pieds d'eau.

— Tonnerre!

— Il faut agir sans perdre une minute.

— Tu as vu l'avarie?

— Elle doit être par notre hanche de tribord, mais je ne l'ai pas découverte.

— Il faut l'aveugler à tout prix.

— Mais avant tout, aux pompes.

— Tu as raison. Garçons! commanda-t-il d'une voix forte, il va falloir changer d'exercices, il faut bien varier un peu. Tout à l'heure, vous vous êtes battus, ensuite vous avez été vous promener dans la mâture, maintenant, pour vous dégourdir les bras, vous allez pomper un peu. Le chien d'Anglais nous a fait un trou dans le ventre. Nous lui ferons payer ça avec le reste. Aux pompes!

Tandis que les pompes mises en mouvement par les bras vigoureux des matelots commençaient à tenter d'épuiser la voie d'eau, Roëllo et Kerbraz, qui avait laissé la barre à Louis, descendaient dans la cale.

Après un rapide examen, Roëllo dit :

— L'eau a encore monté.

— Il faut pourtant la trouver, cette damnée ouverture! dit Kerbraz qui promenait dans tous les coins les rayons de son falot.

— Veux-tu qu'on change le chargement de façon à incliner suffisamment le bâtiment pour qu'on puisse clouer des plaques de plomb sur les trous de boulets?

— Cela nous ferait perdre du temps, dit Kerbraz. Attendons quelques minutes, nous allons bien voir si les pompes franchissent.

Ils restèrent tous deux silencieux, assis sur des tonneaux, étudiant avec un soin minutieux le mouvement de l'étiage.

— Je ne crois pas que nous en prenions plus, dit Kerbraz après un long moment.

— Je ne crois pas que le niveau diminue, dit Roëllo en hochant la tête.

— Eh bien! dit impétueusement Kerbraz, maintenons-nous, c'est tout ce qu'il nous faut.

— Pourrons-nous nous maintenir? fit Roëllo avec un soupir.

— Peut-être pourrions-nous avec des paillets et des toiles goudronnées faire passer une voile sous la carène pour emmailloter la coque?

— Cela ferait perdre bien du temps... objecta Roëllo qu'une angoisse poignait au cœur.

— C'est vrai, matelot, avisons au plus pressé. D'abord à l'Anglais! Viens un peu voir ce qui se passe en haut.

Ils remontèrent sur le pont.

La situation n'était guère changée.

Néanmoins, comme au moment où Roëllo lui avait révélé l'avarie de la coque, Kerbraz avait fait diminuer la voilure, le *Hunter* avait gagné et dépassait maintenant les derniers vaisseaux de la ligne française.

— Allons! allons! cria le corsaire en empoignant son porte-voix, il ne faut pas laisser échapper l'Anglais.

Et il commanda :

— En haut tout le monde!

« En haut les gabiers de hunes!

« Larguez! Bordez! Amarrez!

De nouvelles voiles ouvrirent leur aile au vent et la *Sainte-Marie* reprit de la vitesse.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

A bord du *Hunter*, Clamorgan écumait de rage.

— Ah! Diana, Diana! répétait-il, fuir devant eux, quelle honte!

— Que veux-tu, répétait la jeune fille, on ne lutte pas avec la fortune!

— Ah! si j'avais eu de bons canonniers! Ils seraient tous engloutis depuis une heure.

— Il ne faut pas trop demander. Nous étions bien perdus quand les deux navires étaient liés comme par des mains de fer et cependant ton courage et ton adresse nous ont sauvés du péril.

— Je ne retrouverai plus jamais l'occasion perdue. C'est à peine maintenant si je suis maître de ma manœuvre avec mon mât de hune démoli, et c'est tout juste si je vais pouvoir leur échapper...

— Gare! gare dessous! crièrent, en ce moment, des voix de matelots.

Et presque en même temps, la vergue de misaine venait en bas avec un bruit épouvantable, couvrant le pont de mille débris.

Le visage de Clamorgan était horrible à contempler. Sur les joues livides se marquaient des taches rouges; ses lèvres tremblaient, ses yeux qui n'avaient rien d'humain semblaient prêts à sortir des orbites; il voulut parler, il ne put pas.

Enfin, il courba la tête sur ses bras repliés et un furieux sanglot le secoua.

Clamorgan pleurait.

Au bout d'une minute, il releva son visage ravagé par une torture morale effrayante.

— A présent, dit-il à sa sœur d'une voix lourde, à présent rien ne peut plus nous sauver.

— Qui sait?

— Rien, te dis-je. Dans une heure, les maudits corsaires seront sur nous.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

A bord de la *Sainte-Marie*, Kerbraz avait rassemblé une sorte de conseil de guerre.

Roëllo, Guy, Louis, Yodah, le Hollandais, Roch Arvor, Lacaussade et Toussaint Joël étaient réunis sur la dunette.

— Mes chers compagnons, dit Kerbraz, je veux vous exposer la situation telle qu'elle est et prendre votre avis. Nous avons reçu un boulet dans la coque, et il nous a été impossible de retrouver la voie d'eau afin de tenter de l'aveugler. Cependant nous savons certainement que l'avarie est à tribord. Justement, c'est de ce côté que nous donnons de la bande. Si nous continuons une heure seulement ainsi, nous coulons, car les pompes ne franchissent plus; si d'autre part nous changeons nos amures, le brick anglais nous échappe. Parlez, que faut-il faire, j'attends votre conseil?

— Je me récuse, dit Roëllo en se levant; je suis son père.

— Je me récuse, dit Guy; je suis son frère.

— Pour moi, dit le Hollandais, je veux bien donner mon avis, mais auparavant il faut que je fasse une question.

— Faites, vieil homme.

— Combien de temps nous faut-il pour rejoindre l'Anglais, en continuant comme nous sommes à présent?

— Trois quarts d'heure à peine.

— Nous pouvons-nous tenir une heure sur l'eau sans couler?

— Je l'espère.

— Alors, il n'y a pas à hésiter. Sus à l'Anglais!

— Parle, dit Kerbraz à Roch Arvor.

— Je pense comme le vieux diable, répondit le Breton.

Louis, Yodah, Joël firent la même réponse.

Lacaussade dit comme eux, mais il ajouta :

— Tout de même, si l'on pouvait mettre encore un peu de toile...

— Hé bien! mes chers amis, conclut Kerbraz, nous avons tous la même pensée. Maintenant, agissons tous d'un même effort. Que tout ce qu'il y a d'hommes disponibles se mette aux pompes. Nous avons quatre pieds d'eau dans la cale; quand il y en aura huit, nous coulerons. Louis va descendre pour nous tenir au courant des progrès de la mer; moi, je vais gouverner de mon mieux, et j'espère que nous aurons l'Anglais avant d'être obligés de nous mettre à la nage.

Sans dire un mot, chacun gagna son poste.

Et la course à l'abîme commença.

Ils étaient sublimes d'héroïsme, en vérité, ces hommes qui, simplement, sans grandes phrases et sans forfanterie, se lançaient dans la plus hasardeuse des aventures. Leur salut était dans ce brick qui fuyait là-bas; mais, avant de pouvoir y mettre le pied, il allait falloir subir un combat mortel. De plus, aussitôt qu'il se trouverait à portée, le Clamorgan ne manquerait pas de recommencer le feu, et qui sait si une autre avarie ne viendrait pas hâter l'agonie du malheureux navire?

Cependant, sur la passerelle, Kerbraz et Roëllo causaient tranquillement. La crainte ne pouvait rien sur ces deux hommes de fer.

— Eh! matelots, disait Kerbraz, je crois que le bon Dieu est avec nous; il vient de leur arriver un accident dans la mâture.

— Oui, oui, fit vivement Roëllo qui avait pris la lunette. Leur vergue de misaine est venue en bas.

— Hardi, les gars! cria joyeusement Kerbraz en s'adressant à son équipage. L'Anglais vient d'avoir une grosse avarie; il a une aile cassée. Il sera à nous dans un quart d'heure. Et vous savez, garçons, il faudra enlever ça vivement, si vous ne voulez pas avoir les pieds mouillés.

— Hourrah pour Kerbraz! Hourrah pour Roëllo! répondirent les matelots électrisés.

Alors on vit Louis qui, arrivé en haut de l'escalier, se tourna vers son père.

— Hé bien? interrogea le corsaire.

— L'eau monte toujours, répondit le jeune homme.

— Quelle hauteur?

— Cinq pieds et demi.

— Nous sommes bons! Redescends.

La *Sainte-Marie* gagnait visiblement sur le *Hunter*.

Avec sa longue-vue, Kerbraz suivait avec attention tous les mouvements qui se produisaient à bord de l'Anglais.

Tout à coup, il cria :

— Couchez-vous tous!

On obéit.

Un vent de feu et de flammes passa sur la goélette.

— Maintenant, garçons, rendez-lui sa politesse, mais pointez à démâter seulement, n'abîmez pas votre maison de tout à l'heure.

La *Sainte-Marie* riposta de toute sa bordée.

Le mât d'artimon du *Hunter*, fauché au ras du pont, s'abîma dans la mer.

— Cette fois-ci, dit joyeusement le corsaire, je ne donnerais pas deux deniers de leur peau.

Soudain la voix angoissée de Louis se fit entendre.

— Père! père!

— Qu'y a-t-il?

— L'eau monte avec rapidité, nous avons de nouvelles avaries.

— Quelle hauteur?
— Près de sept pieds.
— Bigre! Allons les grands moyens... et puis un peu plus tôt, un peu plus tard... Attention... ! Ah !... couchez-vous, mille tonnerres !
Une nouvelle décharge vint s'abattre sur le malheureux navire.
— Feu, partout! rugit Kerbraz qui commençait à perdre patience.
— Bon, le voilà rasé comme un ponton, c'est tout ce que je demande...
— Père! père! sept pieds d'eau dans la cale, cria Louis.
— Alors il n'y a pas à hésiter... Les canons par-dessus bord, commanda Kerbraz.
En quelques instants, les lourdes pièces furent jetées dans la mer.
Allégée, la goélette se releva un peu.
Les deux navires étaient maintenant à une portée de pistolet l'un de l'autre.
Le *Hunter* ne pouvait plus manœuvrer. La misaine venait de s'effondrer et les matelots taillaient à grands coups de hache pour débarrasser le brick du mât rompu.
— Mes enfants, voilà le moment! cria le corsaire.
Il se fit à bord des deux vaisseaux, un silence profond.
On entendit seulement Clamorgan qui commanda :
— Feu!
La *Sainte-Marie* gémit sous le coup, mais ne put pas répondre. Les canons étaient au fond de l'eau.
— C'est fini, les camarades, c'est la hache qui va parler... dit Kerbraz... tiens, Roëllo, je l'aborde de bout en bout... on aura plus de place pour entrer...
Sous la main habile du corsaire la goélette encore obéissante vint se ranger bord à bord avec le *Hunter*.
Les grappins mordirent partout de leurs ongles d'acier et les deux navires liés l'un à l'autre ne formèrent plus qu'un seul champ de bataille.
— Hardi les gars! A l'abordage!
La lutte mortelle s'engagea.
Ensemble, Kerbraz et Roëllo avaient sauté sur le pont du *Hunter*.

## XV

### LE PONT DU « HUNTER »

D'abord seuls, les deux corsaires qui avaient été accueillis à bout portant par les pistolets du Clamorgan et de Diana virent bientôt autour d'eux quelques-uns de leurs hommes.
Kerbraz et Roëllo luttaient comme deux lions; parfois ils disparaissaient sous la masse des assaillants, mais bientôt on les voyait reparaître triomphants de la furieuse mêlée.
Les coups de feu, maintenant, éclataient plus rares. C'était la hache, la pique ou l'épée qui tuait, c'était le corps à corps, l'étreinte mortelle.
Les hommes engagés par Clamorgan sur le *Hunter* savaient bien qu'ils n'avaient rien à espérer des vainqueurs et ils combattaient en désespérés.
Soudain, Roëllo, se dégageant brusquement d'un groupe d'Anglais qu'il effondra, courut au bordage.
D'un regard, il parcourut le pont désert de la *Sainte-Marie*.
Joël et Lacaussade qui avaient vu son mouvement l'avaient suivi.
— Il n'y a plus personne à bord? demanda Roëllo d'une voix haletante.
— Personne, capitaine, répondit Marius.
— Alors, coupons vite les amarres, les filins, les chaînes de grappins, sans quoi la goélette va nous entraîner avec elle dans l'abîme.
Le Marseillais et le Malouin avaient compris le danger.
La *Sainte-Marie* coulait rapidement.
Les trois hommes, avec une force surhumaine que l'imminence du péril décuplait encore, coupaient, hachaient, taillaient les mille liens qui retenaient la goélette au brick anglais.
Enfin, une dernière amarre tranchée, la pauvre *Sainte-Marie* s'éloigna brusquement du *Hunter*.
Il était temps.
Le navire vira tout à coup lof pour lof, puis il piqua de l'avant dans la mer, comme si une griffe formidable l'eût tiré au fond de l'eau, et s'abîma en moins d'une minute.
Alors Roëllo et ses deux fidèles se rejetèrent dans la mêlée.
Clamorgan faisait des prodiges.
Au milieu du pont à peu près, retranché avec ses hommes derrière les débris du mât de misaine qui, assemblés à la hâte, formaient une barricade, il se défendait avec le courage du désespoir.
Trois fois, les Bretons s'étaient rués sur l'obstacle, trois fois, ils avaient dû reculer. Et les morts s'accumulaient au pied du retranchement.
— Il faut en finir! hurla Kerbraz qui rugissait de fureur... A nous deux, matelot, cria-t-il en voyant Roëllo près de lui... Montrons à ces faillis gars ce que valent les marins de Bretagne.
Et les deux hommes s'élancèrent, la hache au poing.
Enragés, fous de colère des paroles de leur chef, les matelots de la *Sainte-Marie* se ruèrent derrière eux.
Le choc fut terrible; mais l'élan donné était irrésistible et la barricade fut franchie, et, comme un flot vainqueur, la ruée des assaillants déborda de toutes parts.
Clamorgan enleva Diana dans ses bras et la porta à l'arrière, à l'abri de l'escalier des cabines.
La misérable fille se débattait.
— Laisse-moi, disait-elle, laisse-moi, je veux encore tuer, puis que nous sommes perdus, il faut venger notre trépas. Qu'espères-tu encore, quel chimérique espoir peux-tu conserver à présent? nos hommes se font tuer un à un, mais dans cinq minutes les corsaires seront sur nous...
Un râle d'impuissante fureur soulevait la poitrine de Clamorgan.
Tout à coup, une joie sinistre crispa sa bouche, fit briller ses yeux.
— Ah! tu veux tuer, dit-il, tu veux tuer avant d'être tuée... eh bien! Diana ma sœur, je te laisse la suprême joie d'aller frapper Maryvonne...
— Oh! oui, fit-elle avec un mouvement vers l'escalier.
Puis se ravisant :
— Elle dort, ajouta-t-elle, elle ne se verra pas mourir.
— Attends... je vais...
Mais il n'acheva pas...
Une clameur furieuse éclata tout près de lui et, en même temps à deux pas, Roëllo, rouge de sang, haletant de carnage, criait :
— Ma fille! où est ma fille ?
Clamorgan fit un bond en arrière et découvrit Diana.
Sans s'occuper de la jeune fille, Roëllo rejoignit Clamorgan et s'élança.
Les deux hommes se saisirent dans une étreinte formidable.
Roëllo avait laissé échapper sa hache et Clamorgan n'avait plus d'arme dans les mains.
Cependant Diana avait fait un mouvement pour rejoindre son frère, mais la route était barré : Guy Roëllo était devant elle.
A sa vue, elle poussa un cri de folle :
— Guy !... vivant!
Le jeune homme ne répondit pas. Très pâle, il s'avançait sur elle.
Elle eut un mouvement de faiblesse.
— Ne me tuez pas! implora-t-elle.
Un sourire de mépris glissa sur les lèvres du jeune marin.
Elle vit le sourire et se reprit.
Adossée au bastingage, elle ne pouvait aller plus loin. En avançant la main, Guy aurait pu la toucher.
— Je te hais! souffla-t-elle avec un incroyable accent de rage.
— Je vous pardonne, dit le jeune homme d'une voix grave.
Alors Diana se redressa :
— Je ne veux pas de tes pardons... J'emporte ma haine dans la mort! Je vous maudis, toi et les tiens!
Et, avant que le jeune homme eût pu soupçonner son dessein, elle avait franchi le bordage et s'était jetée dans les flots.
Guy se précipita au bastingage.
D'abord il ne vit rien au milieu des débris de toutes sortes qui couvraient la mer, puis Diana reparut.
Ses yeux clairs fixés sur le jeune homme conservaient une implacable expression de défi; ses lèvres s'ouvrirent et une dernière fois elle cria :
— Soyez maudits!
Puis une vague la roula dans ses flots glauques et elle disparut pour jamais.
Alors Guy courba la tête et pleura.
Une petite main qui se posait sur son épaule lui fit relever le front.
C'était Mavourita qui le regardait avec une angoisse infinie.
— Tu l'aimais encore ? murmura-t-elle.
— Non, répondit le jeune homme dont le beau visage reprit tout son calme. Guy Roëllo ne peut avoir au cœur deux affections.
La jeune Indienne porta la main à sa poitrine et chancela.
Guy s'élança pour la soutenir, et, quand elle rouvrit les yeux, elle vit son fiancé qui lui souriait...
La lutte de Roëllo et de Clamorgan avait été furieuse, mais courte.
Sentant qu'il allait être étouffé dans les bras nerveux du corsaire, le misérable avait réuni toutes ses forces, et, d'un brusque effort, échappant à l'étreinte de Roëllo, il s'était dégagé et, s'accrochant aux filins du beaupré, il avait gagné la sivadière.
Là, ayant une minute de répit, il voulut tirer de sa ceinture un pistolet dont il aurait foudroyé le corsaire, mais l'arme lui échappa des mains. Il fit un mouvement pour la retenir, perdit l'équilibre et tomba dans le gouffre où il disparut.
Alors Roëllo se retourna et contempla le pont du *Hunter*.
Le combat était fini. Dans des mares de sang baignaient des monceaux de cadavres. Dans l'atroce tuerie on n'avait pas fait de quartier, tout l'équipage anglais était détruit.
Les Bretons étaient vainqueurs.

*(La suite au prochain numéro.)* HENRY DE BRISAY.

Nous commencerons dans notre numéro du samedi 5 décembre prochain :

**Le Secret de la Marinière**, par Noël Gaulois, illustrations de Ed. Zier.

**Le Nez de Flairdecoin**, par Jean Drault, caricatures de Charly.

**Les Courses d'automne**, par Hippolyte Audeval.

# TROIS ÉTAPES

PAR

**ÉTIENNE FRANK**

## DEUXIÈME PARTIE

II (*Suite.*)

J'avais choisi l'Angleterre de préférence à toute autre nation; ce peuple froid, pratique, qui place le confortable au-dessus de l'idéal m'était subitement devenu sympathique... De loin seulement, car je ne profitai guère plus d'un mois de son hospitalité et je me dirigeai vers la rêveuse Allemagne.

Mais je ne savais plus rêver ni même espérer, et le Rhin avec ses poétiques légendes, ses châteaux gothiques, ne parvint pas à m'émouvoir.

Autrefois, sur ses bords, j'avais évoqué les elfes, les gnomes, les farfadets, toutes ces légions d'esprits endormis au pied des vieilles tours féodales; je m'étais bercé du chant des Niebelungen qui s'harmonisait si bien au doux clapotement de l'eau dans le silence de la nuit. Puis, pour me consoler de nos récents désastres, j'avais récité, sans passer un vers, au vieux batelier qui me conduisait, le *Rhin allemand* », de Musset. Depuis, sans doute, je m'étais endormi plus profondément que les elfes et j'avais fait de mauvais rêves puisque, au lieu de tressaillir en entendant partout autour de moi la rude langue tudesque, je me demandai froidement ce qui valait le mieux : Accepter le fait accompli ou courir les risques d'une nouvelle défaite.

Navré de mon indifférence et de mon pessimisme, je me mis à craindre que rien au monde n'eût désormais le pouvoir de m'intéresser, et je fus sur le point de revenir. A quoi bon traîner mon ennui partout après moi?

Comme j'hésitais à prendre un parti, quelques propos échangés entre mes voisins de table, à l'hôtel, me firent concevoir un nouveau projet.

— Vous ne m'avez pas convaincu, Max, disait l'un d'eux; cette seconde édition de l'Allemagne me laisse absolument froid; j'affirme qu'il n'y a qu'un seul pays au monde qu'on puisse revoir sans désillusion, et c'est l'Italie.

Moi, j'avais rayé l'Italie de mon programme parce que c'était avec lui que j'y étais allé, la dernière fois. Mais cette raison était en somme bien pauvre; elle me sembla même dénuée de bon sens; le seul moyen d'en finir vite avec d'inutiles regrets, n'était-ce pas de les détruire un à un par une résolution énergique?

Je traçai mon itinéraire immédiatement avec la ferme intention de ne pas le changer, sous quelque prétexte que ce fût.

Fidèle à l'engagement que j'avais pris envers moi, je parcourus l'Italie du nord au sud, m'arrêtant là où nous nous étions arrêtés tous deux et me rappelant la moindre de ses remarques.

Etait-ce bien cela que j'avais voulu?

En vérité je ne savais plus à quelle impulsion j'obéissais; parfois je prenais un amer plaisir à me raidir contre tous mes sentiments et mes souvenirs, parfois il me semblait que j'accomplissais un pieux pèlerinage en mémoire d'un ami disparu.

Ce fut dans cette confusion de pensées que je repris le chemin de l'Ombrie et que je me rendis sur les bords du Chiaggio.

La nuit était venue, une de ces nuits calmes, lumineuses étincelantes, telles qu'on en voit seulement sous le ciel italien.

J'étais seul, le silence le plus complet régnait partout; las d'avoir tant songé, tant souffert, je me laissais aller à une vague rêverie faite de somnolence et de repos, quand tout à coup, par un brusque revirement, je me posai cette question :

— Quelle est donc cette voix mystérieuse qui, à sept siècles d'intervalle, s'est fait entendre à deux hommes jeunes, beaux, intelligents, recherchés de tous; les a arrachés aux joies et aux promesses du monde; leur a commandé de briser tous les liens qui les retenaient, de renoncer à toutes leurs espérances, et sans leur offrir aucune compensation terrestre, a su se faire obéir?

Cette voix, comment faut-il la nommer?

Foi ou folie?

Et ces hommes, que sont-ils?

Des fous ou des saints?

Le lendemain je suivis la multitude, toujours grande, des fidèles qui vont prier le bienheureux; je m'agenouillai comme eux, mais je ne me joignis pas au concert de louanges et de supplications qu'on lui adressait, je lui demandai seulement :

— Qui es-tu donc, toi qui prends les fils à leur mère, les amis à leurs amis?

Et j'attendis longtemps comme si la statue allait s'animer et me répondre; mais elle resta pour moi une indéchiffrable énigme; je m'en allai sans avoir rien compris à cet amour de la souffrance, de l'humiliation, de la pauvreté, toutes choses faites pour révolter la nature et peut-être amoindrir l'homme.

Le corps et l'âme endoloris, je soupirais après le repos et je regagnai la France.

En me retrouvant chez moi, je n'éprouvai que la satisfaction animale causée par le bien-être et que le bœuf en rentrant dans son étable, le cheval dans son écurie éprouvent également.

Allais-je donc être réduit à ce seul plaisir-là?

Le lendemain de mon arrivée, dans le but de m'occuper à quelque chose, j'entrepris de mettre mon bureau en ordre. Dans le premier tiroir que j'ouvris je trouvai la lettre de François.

Je restai perplexe devant cette enveloppe. Fallait-il l'ouvrir ou la déchirer comme les précédentes?

Je n'avais pas eu de ces hésitations les autres fois, c'est donc que je faiblissais.

J'eus un moment de révolte; je m'étais promis que tout était fini entre nous, et j'allais volontairement, de mon plein gré, me rapprocher de cet ami infidèle pour qui je n'étais plus rien ou si peu de chose!

Et je froissai la lettre.

Cependant, si ce n'était, après tout, qu'un accès de curiosité?

Cette fois je brisai le cachet et je lus :

« Ma mère a besoin de vous, Georges, je vous en supplie, allez vers elle. »

Que penser de ces deux lignes? Que voir dans ce laconisme?

L'indifférence la plus complète ou bien une suprême preuve d'amitié puisqu'il me suppliait au nom de sa mère?

Quoi qu'il en fût, je me disposai sur-le-champ à me rendre près de Mme Lahellec, sans réfléchir seulement que cette invitation datait de six mois.

Quand j'entrai au Manoir, ma cousine me tendit la main, et d'un ton d'affectueux reproche me dit :

— Comme vous vous êtes fait longtemps attendre, j'ai cru que vous m'aviez oubliée.

Au Manoir, la vie suivait son cours habituel. Michel et Pierre secondaient leur père et n'avaient point quitté la maison; André, lieutenant de cuirassiers, venait d'obtenir un congé; Yvonne, mariée dans le voisinage, faisait de fréquentes visites à ses parents. Ainsi il n'y avait qu'une place vide, mais celle-là le serait toujours, et plus d'une fois je vis la mère de famille essuyer à la dérobée une larme furtive, quand le père et les enfants causaient joyeusement pendant le repas du soir.

— Pourquoi l'avez-vous laissé partir? lui demandai-je un jour qu'elle était plus triste que de coutume.

— Parce que je n'avais pas le droit de le retenir, me répliqua-t-elle ; on ne résiste pas à l'appel de Dieu.

— L'appel de Dieu!... ou l'erreur d'une imagination surexcitée, l'obstination d'un esprit égaré? François était un rêveur et un obstiné.

— Non, non, ce n'est pas cela; vous ne pouvez apprécier ces choses car vous ne croyez pas; mais, moi, je crois à la vocation de mon fils.

« Il se voyait mourir, et pendant ces longues journées où, couché sur son lit d'agonie, loin des siens, il restait face à face avec ses pensées, il a compris la sagesse de ces paroles : « Vanité des vanités, et tout est vanité. Vanité d'amasser des richesses, d'aspirer aux honneurs, de souhaiter une longue vie. Vanité de chérir ce qui passe rapidement et de ne point se hâter vers la joie qui dure éternellement. »

— Aimer ceux qui nous aiment, est-ce aussi une vanité? Et, dans ce cas, pourquoi Dieu nous donne-t-il un cœur?

— Oui, c'est là un insondable et douloureux mystère, mais Celui qui nous impose le sacrifice s'est sacrifié le premier, nous sommes les disciples du Christ.

Ces entretiens m'émouvaient et m'irritaient comme tout ce qu'on admire par instinct et qu'on repousse par raison.

D'autres fois elle m'amenait à parler du temps que nous avions passé ensemble, François et moi; elle se montrait avide de détails, les réclamait avec une tendresse persistante, et me faisait répéter les mêmes choses souvent. Elle avait pieusement réuni les lettres de son fils et nous les relisions tous deux, puis elle m'interrogeait après cette lecture qui lui paraissait trop brève.

Alors la chrétienne s'effaçait pour faire place à la mère; et moi je l'aimais mieux ainsi, c'était plus humain, plus à ma portée.

Après un séjour de deux mois au Manoir, je pris congé de mes hôtes. Je partais apaisé et mieux disposé à accepter ma peine parce que je me sentais moins offensé.

Il y avait entre nos principes et nos croyances une telle disproportion que je ne pouvais, sans injustice, exiger une similitude parfaite de sentiments entre lui et moi; il avait choisi sa voie; je

devais être assez sage pour découvrir la mienne; mais je persistai dans ma résolution de ne plus le voir.

Le passé, c'est l'irrévocable; il ne doit pas peser sur l'avenir.

Le plaisir ou le travail, voilà les deux moyens auxquels l'homme a recours pour oublier. je les employai l'un et l'autre; je vécus beaucoup en dehors et j'évitai avec un soin extrême de descendre tout au fond de moi-même; il y a des blessures inguérissables que la plus légère pression rend encore douloureuses; mieux vaut n'y point toucher.

Je fus cependant fidèle à rendre chaque année visite à Mme Lahellec. J'avais vraiment un grand mérite à agir ainsi, car le temps que je passais près d'elle troublait la douce quiétude dans laquelle je m'efforçais de vivre.

Ces échappées vers la vie mystique auraient pu avoir quelque charme si elles n'avaient été suivies de pénibles réflexions, si elles n'avaient soulevé une foule de questions inquiétantes et difficiles à résoudre.

Dans une de ses lettres, François disait à sa mère :

« L'épreuve du noviciat me remplit d'une telle joie que je voudrais la faire goûter à ceux que j'ai laissés, et je demande à Dieu de se faire aimer d'eux comme il a daigné le faire de moi. »

J'étais de ceux pour qui il priait, car plus haut, il avait écrit :

« Exprimez à Georges toute ma gratitude pour la consolation que vous donne sa présence; c'est une dette de plus à joindre à toutes celles que j'ai déjà contractées et dont je brûle de m'acquitter. »

A certaines heures, je me répétais ces choses, et sincèrement j'essayais de les comprendre; quelquefois, au milieu d'une fête mondaine, il m'arrivait de chercher à établir une comparaison entre nos plaisirs et cette joie dont parlait François, et je n'étais pas éloigné de croire qu'il avait choisi la meilleure part. Mais le plus souvent, je finissais par hausser les épaules et me railler moi-même; je me targuais d'être un homme raisonnable, positif, puis voilà que j'allais me laisser prendre aux exaltations d'un jeune fou, aux pieuses chimères dont une pauvre femme s'efforçait de bercer sa douleur.

Quand on a la ferme volonté de prendre la vie par son meilleur côté et qu'on est assez raisonnable pour ne pas lui demander plus qu'elle ne peut donner, on est rarement déçu. J'avais profité des leçons de l'expérience et, comparant mon existence facile, agréable, brillante, à celle de tant d'autres malheureux, j'avais conclu que je tenais une bonne place parmi les privilégiés. Assagi de la sorte, je m'appliquais à jouir consciencieusement de mes avantages, et, pour avoir plus à l'aise le droit d'être heureux, je me montrais volontiers libéral envers les déshérités.

J'étais convaincu de ma haute sagesse et je m'entretenais de toutes mes forces dans ces dispositions philosophiques, lorsqu'un matin de septembre je vis entrer dans mon cabinet Albert de Chevreuse. Je n'en avais point entendu parler depuis plus de six mois, mais comme il avait le monopole des apparitions et des disparitions subites, je ne m'étonnai point de sa présence inopinée.

— Je suis venu vous chercher, m'expliqua-t-il, hâtez-vous de faire vos préparatifs, nous prendrons le train de 11 heures demain matin.

— Et où comptez-vous m'emmener?

— A Tréguier, où j'ai délicieusement passé l'été.

— Qu'est-ce que Tréguier?

— Une bonne petite ville renommée pour ses huîtres excellentes; vous en mangerez; pour sa cathédrale, son cloître, sa tour; vous les admirerez; pour sa population momifiée, qui vous plaira à cause de la couleur locale.

— Et c'est tout?

— Oh! non, il y a encore une découverte que j'ai faite, une sorte de vieux château en ruines où j'habite, une bonne femme qui me prépare mes repas et me chante une nuée de complaintes dont sa petite fille me donne la traduction littérale. Avec toutes ces légendes, vous ferez un recueil charmant, tandis que moi, profane, je peux seulement deviner combien elles seront jolies quand vous les aurez travaillées, ciselées, burinées.

— Alors vous venez me chercher pour les légendes?

— Pour les légendes, pour moi, pour vous.

— Et si je refusais de vous suivre?

— Vous me fâcheriez, cependant je ne me fâche pas souvent.

Je trouvais la démarche de M. de Chevreuse assez bizarre, mais son projet me plaisait et je le suivis.

Tout ce qu'il m'avait dit était exact; je n'eus à me plaindre ni des huîtres, ni de la cathédrale, ni des Trécorrois, ni des complaintes, et je passai un bon mois de flânerie et de rêvasserie avec mon compagnon; seulement, quand octobre parut avec ses jours courts et brumeux, je me mis à penser aux boulevards qui scintillaient, aux théâtres qui s'ouvraient, à mon petit hôtel si confortablement organisé, et je parlai de départ.

— Fi donc! que vous devenez bourgeois, se récria Chevreuse. Partir pour revoir ce que vous connaissez depuis des années, au lieu de rester ici jouir d'un spectacle tout à fait nouveau!

— Encore faudrait-il savoir de quoi il s'agit.

— Anne-Jeanne vous l'a annoncé hier tout comme à moi, en nous servant notre dîner.

— Anne-Jeanne nous a tout le temps entretenus de la mission...

— Eh bien! je ne veux pas dire autre chose. Avez-vous jamais vu une mission en Basse-Bretagne, en plein pays de Tréguier? Non, n'est-ce pas? Apprenez alors que vous seriez absolument déconsidéré à mes yeux si vous ne saviez apprécier une si bonne fortune.

Remarquant mon air étonné, il continua :

— Oui, vous me confondez; je vous ai connu si avide d'émotions, si curieux de choses nouvelles, que je ne puis vous reconnaître en ce pacifique bonhomme pressé d'aller se réchauffer dans un fumoir bien capitonné, et bâiller sur un boulevard dont chaque pierre porte la marque de ses pas.

J'eus horreur du portrait si énergiquement tracé par mon hôte; je restai, et le lendemain, quand la grosse cloche de la cathédrale s'ébranla pour inviter les fidèles à la prière, je me rendis à son appel accompagné d'Albert de Chevreuse, suivi d'Anne-Jeanne et de sa grand'mère.

La nef était déjà pleine quand nous entrâmes, mais les bas-côtés étaient moins encombrés et nous pûmes nous placer juste en face de la chaire.

On commença par la récitation des prières qu'un jeune vicaire dit à voix haute, un peu vite à mon avis, sur ce ton pressé et indifférent qu'on prend pour les choses dont on a l'habitude; le peuple répondait par un murmure confus où ne se distinguait aucun son.

A la prière succéda le chant d'un cantique, un vieux cantique que j'avais aussi chanté pendant la retraite de ma première communion. Je cherchais alors, je me le rappelle très bien, le grand pécheur accablé de remords, et je le plaignais de toute mon âme. Ce soir-là, moins naïf et plus coupable, je ne regardai pas autour de moi pour le trouver, et quelque chose de ma pitié enfantine se réveilla pour la pauvre âme qui pleurait les beaux jours de paix et d'abandon où Dieu lui apparaissait comme un père.

Non loin de moi, Anne-Jeanne répétait avec une vraie conviction :

Autrefois, Seigneur, sans alarmes
De tes lois je goûtais les charmes.
Hélas! beaux jours perdus,
Vous ne serez plus.

Et pour mieux suivre ce chant que j'aimais, parce que c'était un souvenir, un écho de ma petite enfance, je me tournai vers elle, sans plus penser à la mission ni au sermon.

Le cantique terminé, l'on s'assit et le prédicateur que je n'avais pas encore regardé fit le signe de la croix. Je tressaillis en percevant cette voix aux intonations vibrantes; c'était celle de François Lahellec.

Et c'était bien lui aussi que j'avais devant les yeux, dans cette chaire de laquelle il dominait tout son auditoire.

M'avait-il distingué dans cette foule? Me reconnaîtrait-il?

Un moment je fus tenté de sortir, mais j'étais trop loin de la porte et pourtant l'émotion m'étouffait.

Ce qu'il disait je n'en savais rien; le son de sa voix parvenait seul jusqu'à moi, me troublant et me ravissant tout ensemble.

J'avais fermé les yeux pour ne pas le voir et bientôt, oubliant le présent, perdant la notion de ce qui se passait, je crus qu'il n'y avait plus que nous deux au monde, que nous étions réunis, qu'il me parlait et que le reste était un mauvais rêve.

Un grand bruit de chaises me ramena à la réalité; chacun s'agenouillait de nouveau, le prédicateur était descendu de la chaire.

Les hymnes qui précèdent la bénédiction retentissaient magnifiques et solennelles dans leur admirable simplicité; l'orgue aux sons amples et graves accompagnait les chantres et cette harmonie suprêmement émouvante triompha de ma volonté; anéanti, brisé, remué jusqu'au fond de l'âme, je laissai tomber ma tête dans mes mains et je pleurai.

Après un long amen répercuté par les voûtes, s'éleva la voix grêle et fraîche d'un enfant de chœur, puis le prêtre récita l'oremus, la clochette argentine vibra et ce fut la bénédiction.

Depuis longtemps je n'avais pas prié; ce soir-là, je ne proférai qu'un mot :

« Mon Dieu! »

Mais ce mot était un cri de détresse, un cri de désespéré, le cri de grâce d'un vaincu.

Oui, j'étais vaincu; je m'étais menti à moi-même en prétendant me complaire dans mon indifférence et ma philosophie apparentes; je n'avais rien de ce qu'il me fallait pour être heureux. J'aurais voulu aimer et je n'aimais personne, j'avais besoin de sentir ardemment et j'avais fermé mon cœur et mon âme à toute sensation, j'avais vécu d'une vie factice, fausse et convenue.

Aux enivrements égoïstes de la jeunesse avaient succédé les joies plus douces de l'amitié; j'avais remplacé peu à peu mes propres illusions par celles d'un cœur plus généreux, car j'avais eu ce rare bonheur de rencontrer, au moment même où je commençais à savoir mieux apprécier les hommes et les choses, une nature plus complète et meilleure que la mienne.

Mais depuis? Ah! depuis!..

« Venez-vous? on va fermer l'église. »

C'était Albert de Chevreuse qui m'avait patiemment attendu et me prévenait qu'il était temps de sortir.

Une bouffée d'air frais me frappa au visage, cela me fit du bien.

Respectueux de mon émotion, Chevreuse marchait en silence près de moi ; ce ne fut qu'en prenant le détour qui conduisait à notre vieux château qu'il me demanda :

— Reviendrez-vous demain?

Au lieu de répondre, je l'interrogeai à mon tour :

— Saviez-vous que c'était lui?

— Oui.

— Et c'est pour cela que vous m'avez fait venir?

— Oui; m'en voulez-vous?

— Je n'en sais rien, lui dis-je, et là-dessus je pris congé de mon compagnon.

Après une nuit d'insomnie et de fièvre, je résolus de m'éloigner au plus vite; je me disposai au départ, dès le matin, avec une hâte fébrile; mais voilà qu'au moment de partir, une indescriptible angoisse me saisit, quelque chose comme l'effroi de ne pouvoir sortir d'un gouffre au fond duquel on se débat; et le soir, quand la cloche sonna de nouveau, j'obéis encore à son appel; seulement j'eus soin de me retirer derrière un pilier afin d'entendre sans voir et de retrouver les illusions de la veille. Hélas! au lieu des impressions sur lesquelles j'avais compte je ne ressentis qu'une amère tristesse mêlée de dégoût; pour la surmonter, je me mis à écouter le sermon.

J'ignorais le texte qu'il avait choisi et le sens de ses paroles m'échappait ; je remarquai uniquement qu'il s'exprimait avec une grande simplicité, s'appliquant à se faire comprendre et tout à fait dédaigneux de la forme.

J'en fus froissé, non pour la chose elle-même, mais pour les conséquences qui se présentèrent à mon esprit et que je résumerai en quelques mots :

« Si, au point de vue religieux, la vertu consiste à se dépouiller volontairement de tous les dons qu'on a reçus et à toujours lutter contre sa nature, même quand il s'agit des plus légitimes affections, que penser d'un Dieu qui soumet la faiblesse humaine à une telle épreuve ? »

Comme si François avait lu dans ma pensée et qu'il voulût me répondre, il termina par ces paroles :

— J'insiste surtout sur ce point : en nous créant, Dieu nous a imposé à tous une tâche, il nous la fait connaître et nous fournit les moyens de la bien remplir. Ainsi, qu'elle nous paraisse simple et douce ou rude et difficile, acceptons-la d'un même cœur joyeux; faisons humblement les grandes choses, patiemment les petites, sans nous inquiéter de notre plus ou moins de mérite; rien n'importe : hors, obéir à Dieu et correspondre à la grâce ; c'est le seul moyen de parvenir à la sainteté.

En traversant la foule pour regagner la sacristie, il passa si près de moi qu'il me frôla de sa robe. Je tressaillis et, par une brusque ressouvenance, j'eus la vision très nette de ce qu'il était dans le monde : beau, élégant, distingué, délicat dans ses goûts et ses habitudes, ambitieux dans ses désirs, ardent dans sa volonté. Je me demandai comment Dieu s'était pris pour lui faire connaître une tâche si contraire à ses penchants naturels et quels avaient été les moyens mis à sa portée pour qu'il s'en acquittât?

Je me demandai aussi, puisqu'il y avait une route proportionnée à nos forces, pourquoi Dieu en traçait de si rudes, qu'il fallait, pour les parcourir, être héros ou martyr?

Qu'a-t-il besoin de nos larmes et de notre sang?

A quoi bon les saints?

J'allais le savoir, François devait me l'apprendre.

C'était un soir, on l'avait appelé près d'un malade et il s'en revenait seul à travers les rues à peine éclairées bien qu'il fit complètement nuit. Guidé par je ne sais quel instinct, je le suivais, mais à distance, pour qu'il ne s'en aperçût point. Tout à coup, un homme ivre l'accosta, je hâtai le pas et, arrivé près d'eux, je me dissimulai derrière un pan de mur. L'homme éclata en menaces et en injures; très calme, François tenta de l'apaiser.

— Voyons, mon ami, lui dit-il, laissez-moi passer, je suis pressé, l'on m'attend.

— Mon ami, mon ami! ricana l'homme, je ne suis pas votre ami, moi! et vous n'êtes qu'un hypocrite de m'appeler ainsi. Vos amis, ce sont les beaux messieurs qui vont dévotement vous écouter, et jettent, en revenant du sermon, sur la rue, pour cent malheureux francs qu'on ne peut leur payer, un pauvre diable comme moi avec toute sa famille. Ah! mais je me vengerai de tous en commençant par vous. Oui, j'ai été assez humilié, assez bafoué, je veux mon tour aussi.

Avant que j'eusse pu intervenir, le misérable, excité par la boisson et la colère, se précipita sur François, l'accola à la muraille et lui asséna un coup de poing sur le visage. Mais, d'un vigoureux effort, il se dégagea, et saisissant son adversaire par les poignets, il s'en rendit maître.

Qu'allait-il faire?

J'attendis.

— Vous croyez que je mens en vous appelant mon ami, lui dit-il, eh bien! je vais vous prouver que je le suis véritablement.

Alors se tournant vers moi :

— Georges, voici un de nos frères accablé par la misère; Dieu le place sur votre route pour que vous le soulagiez, laisserez-vous passer cette occasion de faire un peu de bien?

Il y avait tant d'autorité dans sa parole, tant de supplication dans son regard, que je n'eus pas l'idée de lui résister ; je tendis aussitôt mon portefeuille au malheureux.

Celui-ci sanglotait, et dans son énergique langage d'homme du peuple, il s'écria :

— Je ne suis qu'une brute et vous, mon père, vous êtes un saint; si je n'avais une femme et des enfants, jamais je n'accepterais un bienfait dont je suis indigne; mais, tenez, je vous jure que j'ai bu aujourd'hui mon dernier verre d'eau-de-vie.

Et moi je ne résistai pas à tant de mansuétude, je me jetai dans les bras de celui que j'admirais enfin comme il le méritait. En me sentant pressé sur son cœur dans un élan de tendresse infinie, je murmurai :

— François, c'est toi qui m'as montré ma voie, je serai l'ouvrier de la onzième heure.

J'avais compris pourquoi Dieu fait les saints.

Ce n'est pas seulement pour sa gloire, c'est plus encore par pitié pour les hommes.

FIN

ÉTIENNE FRANK.

# UN FILS

PAR

WANDA

*(Suite.)*

Assassiner!... en prison!... Ces mots flamboyèrent devant l'imagination surexcitée de la malheureuse, ses yeux s'ouvrirent démesurément, sa face s'injecta, et pendant que l'autre villageois, la reconnaissant trop tard, cherchait des paroles pour corriger l'effet foudroyant que celles de son camarade venaient de produire, Françoise, battant l'air de ses bras, s'abattit lourdement sur la terre.

Quelques moments après, transportée en hâte dans sa demeure, la pauvre mère, étendue sur sa couche, portait les mains à sa poitrine par un geste de souffrance atroce, et répétait sans trêve ces mots terribles :

— Mon fils!... mon Jacques. . assassin!

Or, il n'en était rien. Trompé par la foule et l'obscurité, les deux jeunes paysans rencontrés par Françoise avaient confondu. C'était un des compagnons de Jacques qui avait frappé et non lui-même. Mêlé à un groupe de jeunes gens pris de boisson, il s'était trouvé engagé dans une querelle avec des hommes masqués, des mots injurieux avaient été échangés. Voyant que la bagarre devenait sérieuse, Jacques, dont le fond de l'âme restait bon malgré tout, s'était éloigné de quelques pas; mais ses amis n'avaient point agi de même; des injures, on en était venu aux coups, et le mauvais sujet dont la compagnie avait été fatale à Jacques, tirant un couteau de sa poche, s'en était servi pour se défendre. En voyant le sang couler, en entendant les clameurs de la foule, Jacques, subitement dégrisé, avait été pris d'une peur folle. Portant les deux mains à sa tête par un geste insensé, il avait pris sa course à toutes jambes, voulant rentrer chez lui en hâte, fuir cette scène de meurtre, retrouver sa mère et sa petite sœur, et, se trompant de route, sortait de la ville par le côté opposé à sa direction, allant à travers champs, comme un fou, poursuivi par cette seule vision : les gendarmes.

Il erra ainsi pendant plus de deux heures sans savoir où il allait, faisant deux fois le même chemin sans s'en apercevoir. La Providence le ramena au village Une lumière tremblotait dans sa demeure; des groupes de paysans stationnaient auprès. Jacques s'élança. En le reconnaissant, hommes et femmes s'écartaient avec horreur; il ne le remarqua pas. Tout à l'affreux cauchemar qui l'obsédait, il ne songeait qu'à fuir les gendarmes; aussi poussa-t-il la porte brusquement, presque avec violence.

Quel spectacle s'offrit à sa vue!... Des voisines, marchant à petits pas, calmant les sanglots de la jeune Marie; sa mère râlant sur son lit d'agonie, et le vieux curé du village, parlant d'une voix émue à la malheureuse, l'exhortant au pardon, à la miséricorde, pour obtenir celle de Dieu.

Un cri s'échappa des lèvres de Jacques. Ce cri, sa mère l'entendit. Elle tourna péniblement la tête vers la porte, tendit les bras et répéta ces mots :

— Mon fils!... mon Jacques... assassin!

— Non, maman, non, je ne suis pas un assassin, s'écria-t-il avec un sanglot; maman, j'ai été mauvais fils; mais assassin, cela, jamais!

1 Voir l'*Ouvrier* du 18 novembre 1896.

Une contraction passa sur le visage de la mourante, elle ferma les yeux; Jacques la crut morte, il vint tomber à genoux près du lit.

— Maman, pardonne, gémit-il en tordant ses mains, pardonne, je réparerai, je serai un bon fils, je te le jure, mais ne meurs pas, maman, ne meurs pas!

Elle fit un mouvement et un rayon de joie illumina sa face pâle. Puis sa tête se souleva, du regard elle indiqua sa fille qui pleurait à côté d'elle, et ce regard disait :

— Je savais bien que tu n'étais pas mauvais. Redeviens honnête, sois bon pour ta sœur, c'est comme cela que tu répareras.

Elle retomba sur sa couche et poussa un soupir, c'était la fin. Jacques le vit. Le cœur tordu par l'angoisse, il approcha ses lèvres de l'oreille de sa mère, et cria encore :

— Je serai un honnête homme, je réparerai le mal que je t'ai fait; tu verras, je serai ton orgueil, tu seras fière de moi. Pardon, pardon, maman!

Les assistants pleuraient. Jacques était à genoux près de sa mère morte; le vieux curé le releva.

— Jacques, ta route est tracée, une tâche t'incombe maintenant; aie du courage pour tenir la promesse que tu viens de faire.

Le jeune homme, haletant, l'écoutait comme en un songe. Tout à coup, la porte s'ouvrit, deux hommes en uniforme parurent. L'un d'eux s'approcha de Jacques, et lui mettant la main sur l'épaule :

— Jacques Morat, au nom de la loi, je vous arrête, dit-il.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Jacques était en prison. Les yeux agrandis par l'épouvante, il avait vu les gendarmes s'approcher du cadavre de sa mère, il s'était vu arracher de sa chaumière en deuil par la main inflexible de la justice, et il n'avait pas succombé à cette suprême douleur. Sans lui, Françoise avait été couchée dans le cercueil; sans lui, elle était partie pour le cimetière, et il avait dû entendre les cris indignés de la foule, au moment où les agents de l'autorité l'avaient emmené hors du village; il avait pu comprendre l'horreur qu'il inspirait à tous.

Mais à ce moment, il n'entendait rien, ne comprenait rien, parce qu'il était tout entier à son douloureux rêve : sa mère, morte à cause de lui! Oh! sa mère qui l'avait tant aimé et qu'il ne verrait plus!... sa sœur qu'il avait rendue orpheline!... Grâce et pitié, criait son cœur, mais la réalité impitoyable ramenait sans cesse devant ses yeux la vision de ce lit de mort.

Ce fut dans un état d'esprit voisin de la folie qu'il répondit à l'interrogatoire des magistrats. Que lui importait d'être jugé coupable ou non! Françoise n'était plus là pour entendre proclamer son innocence, pour l'embrasser avec transport à sa sortie de prison...! Puis la réaction se fit, le pauvre enfant pleura toutes ses larmes et reprit courage. Le coup affreux qui le frappait avait tué tout mauvais sentiment en son âme. Il avait promis de se réhabiliter, il tiendrait parole et mériterait son pardon.

Lorsque, après l'instruction du crime, Jacques fut rendu à la liberté, ce fut vers le presbytère du village qu'il dirigea ses premiers pas. Il lui fallait un conseil, un appui; nul mieux que le vénérable pasteur ne pouvait le lui donner.

Jacques demeura longtemps, bien longtemps avec le prêtre, mais quand il le quitta, le courage était rentré dans son cœur, une généreuse résolution brillait dans ses regards.

— Jacques, murmura le curé lorsqu'il s'éloigna, va au cimetière maintenant, et dis à ta mère de te bénir.

— Non, monsieur le curé, répliqua le jeune homme avec énergie, non, je n'irai pas sur sa tombe avec la honte au front et le remords au cœur. Le jour où elle me verra, c'est que j'aurai racheté ma faute.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Cinq ans après ces événements, par une radieuse matinée de mai, une cérémonie touchante avait lieu au village de X... Les cloches jetaient dans l'air leur chants de fête, la petite église avait revêtu sa plus belle parure, les rues étaient jonchées de feuillage et de fleurs. On célébrait la première communion des enfants de la paroisse.

La messe venait de finir; la procession sortait de l'église, pour reconduire au presbytère le bon pasteur qui venait de donner à ses enfants le Pain de vie qui fortifie les âmes. Les mères se tenaient sur le passage du cortège, contemplant avec une joie inexprimable leurs fils en habits de fête, leurs filles sous le voile blanc et la couronne de fleurs.

Une des communiantes, seule, ne rencontrait pas le regard attendri de sa bonne mère; une seule marchait silencieuse, sans chercher la caresse et la bénédiction qui remplissent le cœur d'allégresse. C'était Marie Morat, la fille de la pauvre Françoise.

Nul n'aurait pu reconnaître, dans cette belle enfant de treize ans, à l'œil candide et au front pur, la chétive créature que nous avons dépeinte. Elle s'avançait modestement, les mains jointes, escortée de tout près par un grand jeune homme à l'air sérieux et pensif.

Le presbytère n'était pas loin. Pendant que le prêtre écoutait avec attendrissement le naïf compliment que lui adressait une des petites filles au nom de tous, son attention fut attirée par un homme de haute taille qui cherchait à se faire une place dans les premiers rangs des assistants. C'était M. Bayrard, le plus riche du village, le maître de l'usine qui occupait la plus grande partie de la population. Il attendit que le curé eût répondu par une touchante allocution aux remerciments sincères qui lui étaient adressés, puis il s'avança et demanda à son tour la permission de parler.

— Mes amis, dit-il d'une voix vibrante, je tiens à rendre honneur aujourd'hui à l'un de vous, à celui qui a servi de père à l'une de ces enfants, à celui qui, après vous avoir donné à tous un exemple funeste, a su vaillamment reconquérir sa place parmi les meilleurs. Jacques Morat, par sa belle conduite et sa persévérance depuis cinq ans, a mérité que je lui rende aujourd'hui un hommage public, parce que ses erreurs passées ont été publiques, elles aussi. Il a voulu se réhabiliter dans l'endroit même où il avait manqué à ses devoirs jadis, et sa route a été bien dure. Témoins attendris de ses efforts, nous avons su, votre vénérable pasteur et moi, que bien des fois, Morat s'est privé du nécessaire pour payer la pension de sa jeune sœur et lui donner les gâteries que sa pauvre mère ne pouvait plus lui prodiguer. Avec une rare énergie, Jacques a suivi sa route loyalement, accomplissant ainsi une promesse suprême. Aujourd'hui, je le nomme contremaître dans mon établissement. Jacques Morat, donnez-moi la main, vous êtes un honnête homme.

Des bravos frénétiques, des cris de : « Vive monsieur Bayrard! vive Jacques Morat! » répondirent à ces paroles. Le vieux curé serra dans ses bras le pauvre Jacques qui défaillait sous le poids de son émotion. Du courage dont le jeune homme avait fait preuve pendant ces cinq longues années, il ne restait plus trace, il était sans forces devant l'honneur qui venait de lui être fait, et ne trouvait pas de paroles pour répondre aux témoignages de sympathie qui lui étaient prodigués. A la fin, il releva la tête, et prenant par la main sa petite sœur qui se pressait contre lui avec tendresse, il l'entraîna en courant jusqu'au fond du petit cimetière, là où Françoise dormait de son dernier sommeil.

— Maman, s'écria-t-il, ai-je tenu ma promesse, es-tu fière de moi? Maman, m'as-tu pardonné?

A ce moment, la brise parfumée de cette belle journée de printemps passa en murmurant dans le feuillage des arbres, et agitant doucement le voile de tulle blanc de la jeune Marie, vint caresser le front de Jacques. Ce fut comme la réponse de la morte. Le fils réhabilité pouvait maintenant prier auprès de cette tombe fleurie; sa mère avait pardonné!

WANDA

## RÉSULTATS DU CONCOURS

DES

# JEUX D'ESPRIT DE L'OUVRIER

VINGT-CINQ PROBLÈMES

Trois trèfles roses. — Amédée Peltier. — L'Ermite des Landes à Chanteloup. — Abbé Bouisson. — I. A. mal heure 2 chats puzot. — Petit Pi R. — Mlle Despinoy. — E. Greslé. —

VINGT-QUATRE PROBLÈMES

Aimant la Vire. — Eléda. — C. M. Bébé. — Un gars de Locminé. — Brune Angevine. — Trois boules de neige. — Néka du Volh'um.

VINGT-TROIS PROBLÈMES

X. K. Zo. — Mme Lemonnier. — Mlle Rachel Loison. — Mlle R. Blanchard. — Minette. — Jean-Marie Labbé. — Un vieux saule pleureur. — E. Manloup Vrillé. — De moins en moins. — Mme Thiriot. — Une débutante de L. P.

VINGT-DEUX PROBLÈMES

Gaby. — Astavy. — Le sphinx des Ardennes. — Muguet des Bois. — Amour de mère. — Mme Schwartz. — Antoine et Marie. — Nina. — Marguerite des Prés. — Rigodona Léry.

VINGT ET UN PROBLÈMES

G. C. — Chrétienne française et lorraine. — L. J. O. V. N° 333. — Bleu de ciel. — Miss Edith. — Filia Caille. — Marie et Adrienne de Chalandry. — Forgeron. — A nous Saint-Arnould. — Chien et chat. — Louis et Aline. — Elsey.

VINGT PROBLÈMES

Ambroisine Le Masson. — Débutante. — Mlle Miran. — Batigne et Bondha. — Belle Pluie. — Pro Deo, Rege et Gallia.

DIX-NEUF PROBLÈMES

Un K. Nez.

SEIZE PROBLÈMES

K. K. O. — Miss Tay Ricuse. — Eugène Ducolombier. — Voss de Gaillard. — Girana et Colibri.

DOUZE PROBLÈMES

Isidore Ripert.

DEVINEURS DÉSIGNÉS PAR LE SORT

1° *Lucienne de Kervor* a droit à 10 francs de livres de notre catalogue.
2° *Du Vicol* — 3 — — —
3° *Cabochon* — 2 — — —

Le Directeur-Gérant : HENRI GAUTIER. Sceaux. — Imp. Charaire et Cie.

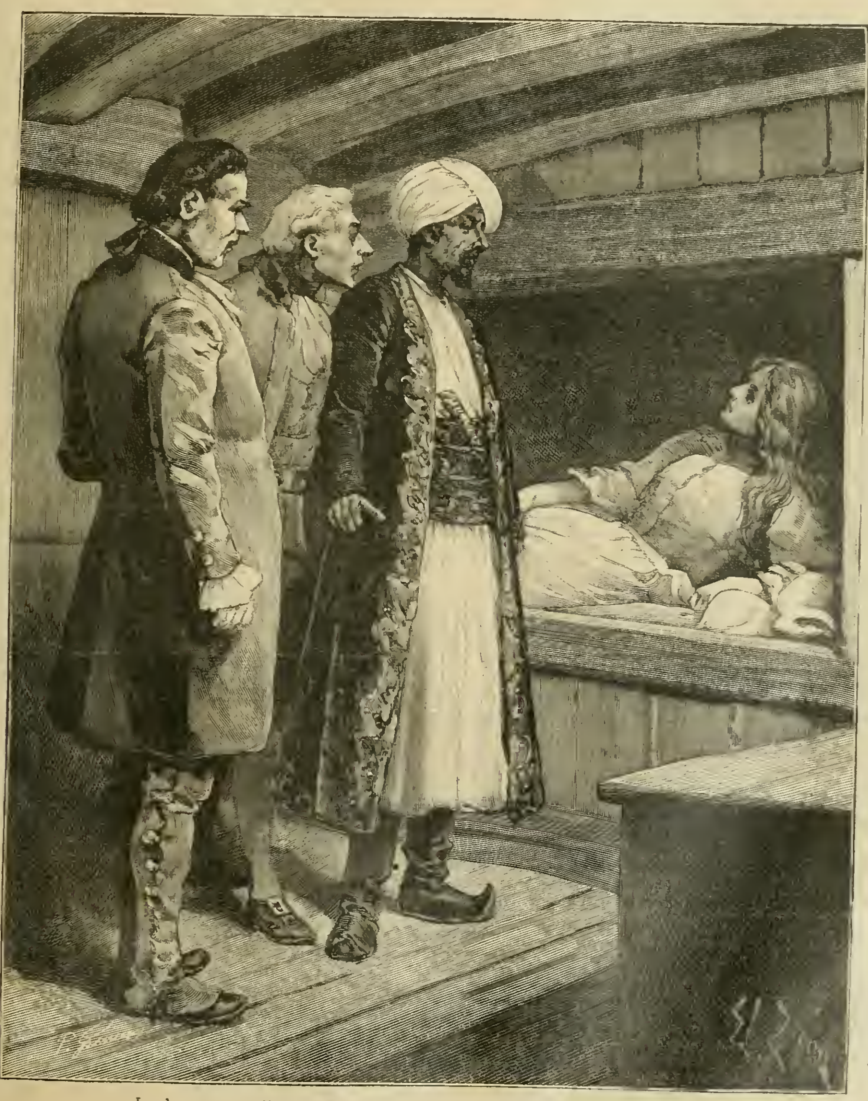
5 centimes le N° année courante (10 centimes le N° années échues.) N° 1969 TRENTE-SIXIÈME ANNÉE. — 28 Novembre 1896.

# L'OUVRIER

**Journal illustré paraissant le Mercredi et le Samedi**

| ABONNEMENT D'UN AN : (104 numéros) France, Algérie et Belgique : 6 francs. | DIRECTION ET ADMINISTRATION : LIBRAIRIE BLÉRIOT. HENRI GAUTIER, SUCCESSEUR, 55, quai des Grands-Augustins, Paris. | ABONNEMENT D'UN AN (104 numéros) Colonies et Étranger (sauf la Belgique) : 7 francs. |
|---|---|---|

## À L'ABORDAGE! PAR HENRY DE BRISAY



Les longues paupières de Maryvonne se soulevèrent lentement. (Voir page 482 )

# A L'ABORDAGE![1]

## GRAND ROMAN D'AVENTURES

PAR

**HENRY DE BRISAY**

TROISIÈME PARTIE

## CLAMORGAN CONTRE CLAMORGAN

XV (*Suite.*)

— Hourrah! criaient les Malouins.

— Vive Kerbraz! Vive Roëllo!

En ce moment, les deux corsaires se rejoignirent.

— Es-tu blessé, matelot? demanda vivement Kerbraz en remarquant la pâleur de son ami.

— Non..., quelques égratignures.

— Et le Clamorgan? et Diana?

Sans mot dire, Roëllo montra la mer.

— Voilà qui est fâcheux, dit Kerbraz. J'avoue que j'aurais été bien aise de voir là leurs deux cadavres. Avec de pareils bandits on n'est jamais trop sûr qu'ils soient bien morts... Et Maryvonne?

Roëllo pâlit encore.

Il prit les deux mains de Kerbraz et les serra avec force.

— Voilà, mon ami, dit-il, pourquoi en ce moment le cœur me manque. Je n'ai pas tremblé dans le combat, mais à présent je suis faible comme une femme... J'ai peur, Kerbraz, j'ai peur...

Le corsaire n'était guère rassuré; il voulut pourtant remonter son matelot.

— Bah! tu te montes la tête. Ils l'ont cachée quelque part. Nous finirons bien par la découvrir.

— Vivante? interrogea Roëllo avec une si navrante expression que le rude marin détourna la tête.

— Tu vois bien, gémit le pauvre père, tu as les mêmes craintes que moi.

— Mais non, tu es fou...

— Ah! je lis dans tes yeux!

— Quand nous resterons là à hésiter, nous ne changerons rien à la réalité des faits. Sois homme, Roëllo. Viens, nous allons visiter le navire.

Le malheureux eut encore une résistance. Il murmura :

— J'ai peur.

Mais Kerbraz l'entraîna dans l'escalier des cabines.

La première porte qu'ils ouvrirent était celle de la cabine de Clamorgan. A côté, c'était la cabine de Diana. Une autre cabine était vide.

Une dernière porte restait.

Roëllo eut un frisson.

Kerbraz essaya d'ouvrir; la cabine était fermée.

D'un vigoureux coup d'épaule, il enfonça le panneau.

Par le sabord une faible lumière venait qui laissait la couchette dans la pénombre.

Roëllo poussa un cri terrible.

Sur le cadre, une femme était étendue.

— Ils l'ont tuée! rugit le corsaire au paroxysme de la douleur.

La pauvre Maryvonne, froide et blanche comme un marbre, ne donnait pas signe de vie.

— Morte! morte! mon enfant, ma fille! sanglotait Roëllo, écroulé au pied de la couchette.

— Oh! les misérables! grondait Kerbraz qui serrait les poings, tandis que de grosses larmes coulaient sur ses joues bronzées.

Cependant Roëllo avait pris le corps de l'enfant dans ses bras, et, sous ses baisers fous, il cherchait à réchauffer son front glacé.

— Maryvonne! ma petite Maryvonne, répétait-il, tu n'es pas morte..., ils s'ouvriront encore tes beaux yeux, je verrai encore ton sourire, j'entendrai encore ta chère voix..., ma petite fille..., réponds-moi..., c'est ton papa... qui est là..., méchante..., c'est pour me faire peur, n'est-ce pas?

Et c'était lamentable, ce désespoir du pauvre père. Qui jamais aurait pu reconnaître, dans cet homme tordu par la douleur, le hardi coureur de flots qui avait vu tant de tueries et tant de deuils sans qu'une émotion eût fait battre plus vite son cœur.

Puis il recula, farouche, et laissa retomber le corps charmant sur le cadre.

— Je suis fou... elle est morte! C'est fini... Maryvonne est morte, Maryvonne est morte!

— Maryvonne est vivante! dit une voix grave.

Les deux corsaires eurent un mouvement de stupeur

— Yodah! murmura Kerbraz.

Le fakir, qui avait suivi les deux marins et qui avait assisté sans mot dire au début de l'horrible scène, s'approcha du lit, se pencha sur la jeune fille, et, après l'avoir considérée un moment, dit de sa voix tranquille :

— Elle dort!

— Impossible!

— Folie!

— Elle dort, vous dis-je, reprit-il avec autorité. Et puisque vous doutez, je vais l'éveiller en votre présence.

Avec des gestes mystérieux, le fakir promena ses mains sur le visage et sur les épaules de la jeune fille, et enfin lui souffla sur les yeux.

Les longues paupières de Maryvonne se soulevèrent lentement.

— Ma fille! cria Roëllo, qui voulut se précipiter.

— Prodige! murmura Kerbraz, qui instinctivement se signa.

— Ne vous montrez pas encore, dit Yodah, qui avait retenu le pauvre père.

Ensuite il recommença ses passes magnétiques, et Maryvonne regarda autour d'elle. Elle semblait reconnaître ceux qui l'entouraient, mais ses prunelles étaient sans flamme.

— Mon rêve! balbutia-t-elle.

Et elle referma les yeux.

— Elle vit, Kerbraz, elle vit, matelot! disait Roëllo qui, sans y faire attention, broyait dans ses mains les mains de son ami.

— Maintenant, allez-vous-en, dit Yodah à voix basse. Laissez-moi tout seul avec elle. Dans un instant, elle va reprendre toute sa connaissance et l'émotion du premier moment serait trop forte.

Roëllo obéit comme un enfant.

Au moment de franchir le seuil, il se retourna et dit au fakir d'une voix suppliante :

— Ne tardez pas trop, Yodah.

Le fakir le rassura avec un bon sourire, et Roëllo, suivi de Kerbraz, sortit de la cabine, ivre de joie.

En haut de l'escalier, avec, dans les yeux, une horrible angoisse, Guy Roëllo et Louis Kerbraz attendaient.

— Maryvonne? demandèrent-ils dans un même cri.

— Ah! mes enfants, embrassez-moi! s'écria le corsaire en les attirant tous deux sur sa poitrine.

Puis, en quelques mots, il les mit au courant de ce qui venait de se passer.

Alors tout le monde attendit, en silence, et sur ce navire où, tout à l'heure, éclatait la foudre au milieu des hurlements des corsaires et des râles d'agonie des mourants, on aurait entendu voler une mouette.

Soudain, soutenue par Yodah, Maryvonne parut.

Une minute elle resta extasiée, contemplant son père, son frère, son fiancé, tous ceux qu'elle aimait, puis retenant d'un geste l'élan de tous qui allait vers elle, elle dit simplement :

— Remercions le bon Dieu.

Sous ses frêles mains d'enfant qui s'élevaient, en un geste d'offrande, vers le ciel, tous ces terribles hommes, encore sanglants et tout chauds de carnage, courbèrent le front et répétèrent au fond de leur cœur la prière que disait Maryvonne.

— Je vous aime, Seigneur, vous qui êtes ma force, mon soutien, mon refuge! Je vous aime en reconnaissance de tout ce que vous avez fait pour moi, bien moins que vous ne le méritez; mais si je ne vous aime pas autant que je le désire, c'est ma seule impuissance qui y met obstacle. Je garderai éternellement en vous, Seigneur, cette confiance qui n'a jamais trompé personne. J'ai espéré en vous contre toute espérance, et vous m'avez sauvée. Soyez mille fois béni, ô mon Dieu!

Il y eut un long silence après l'action de grâces de la jeune fille.

Yodah s'approcha de Mavourita qui était agenouillée, et lui dit doucement :

— Ma sœur!...

Elle leva les yeux vers son frère, dont le regard était voilé d'une profonde mélancolie.

— Mavourita, dit-il, tu t'inclines devant le Dieu des chrétiens!...

La jeune Indienne regarda son frère sans faiblesse, et dit résolument :

— J'aime le Dieu de Maryvonne et je crois en lui.

Une horrible souffrance bouleversa les traits si nobles du fakir, mais il reprit bien vite sa sérénité, et s'adossant à un canon, il contempla Maryvonne qui, dans les bras de Roëllo, rayonnait de joie et d'amour.

— Nous voilà, grâce à toi, tous heureux, Yodah, dit le Hollandais, qui s'était approché du jeune homme.

— Oui, tous... dit Yodah avec un profond soupir.

FIN DE LA TROISIÈME PARTIE

1. Voir l'*Ouvrier* depuis le 1er août 1896.

## ÉPILOGUE

### I

EN ROUTE POUR LA FRANCE

— Té ! mon Joël !

— Hé ! mon Marius !

— Ne te l'avais-je pas dit, mille tremble*meints !*

— Qu'est-ce que tu m'avais dit, matelot?

— Que toute l'aventure finirait le mieux du monde.

— Y a pas à dire, le bon Dieu a bien fait les choses.

— Hé ! regarde un peu ces deux pitchouns, si ça ne fait pas du soleil au cœur !

— Ils ne se lassent pas de se regarder, mais ils ne se parlent pas...

— C'est qu'ils ne sont pas de Marseille !

C'était sur le pont sanglant du *Hunter* que les deux braves marins, que nos lecteurs n'ont pas eu de peine à reconnaître, devisaient de la sorte, tout en contemplant Louis Kerbraz et Maryvonne qui, les mains enlacées, les yeux dans les yeux, restaient muets, n'osant croire encore à leur bonheur.

A quelques pas, Mavourita et Guy Roëllo restaient silencieux également, mais sur le visage de la jeune Indienne aussi bien que sur celui du fils du corsaire se lisait un morne désespoir.

Plus loin, Roëllo, Kerbraz, Yodah et le Hollandais tenaient une sorte de conseil.

— Tu as visité la coque, matelot? demandait Kerbraz.

— Sèche comme un grenier, répondit le corsaire, aucune avarie.

— Bon ! De ce côté-là, rien à craindre; mais la mâture a un peu plus souffert, dit gaîment le capitaine de la *Sainte-Marie.*

— Nous sommes rasés comme un ponton.

— Sauf le beaupré, il ne reste plus un bout de bois où l'on puisse accrocher de la toile.

— Nous ne pouvons cependant pas attendre ici qu'un navire complaisant vienne nous prendre à la remorque !

— Il faut établir un mât de fortune.

— Avec quoi? Nous n'avons plus un bout-dehors.

— Permettez, dit Roëllo, il nous reste encore une dizaine de pieds du mât de misaine; avec la grande vergue qui est accrochée le long du bord, nous pourrons construire une espèce de machine qui pourra recevoir un peu de toile. De ce côté-là, pas d'inquiétude, j'ai visité la soute aux voiles, elle est bien garnie.

— Alors à l'œuvre ! dit Kerbraz. A combien pouvons-nous être de terre?

— Avec un bon navire, dit Yodah, on y serait en deux heures.

— Nous mettrons deux jours, voilà tout.

— Mais sur quel point de la côte allons-nous aborder? objecta Roëllo.

— Nous avons beaucoup dérivé dans le sud, depuis notre rencontre avec la flotte, répondit Yodah; en descendant encore un peu, nous retrouverons le mouillage de Chattiram.

— Admirable ! dit Kerbraz, il y a là des bois superbes. Nous nous construirons un petit gréement d'aventure et nous nous rendrons tranquillement à Trinquemalle, où nous pourrons faire remâter solidement le *Hunter.*

— Trinquemalle ! murmura Roëllo, dont les yeux rencontrèrent ceux de Kerbraz.

— Oui, Trinquemalle, dit rudement Kerbraz, dont la face s'empourpra. Je sais bien que c'est là... mais il n'y a pas à choisir.

— Ecoute, matelot, jurons que nous ne ferons rien pour le revoir.

— C'est juré.

— Et puis, qui sait?... Depuis cinq ans ! Marguerite Van Eyck doit être loin.

Tout ce dialogue avait été échangé à voix basse, mais le Hollandais n'en avait pas perdu une syllabe. Au dernier mot, un joyeux étonnement plissa tout son vieux visage ; mais, pour détourner l'attention, il se hâta de dire :

— Dites donc, mes amis, à propos de *Hunter*, ne trouvez-vous pas que ce nom anglais écorche la bouche ?...

— Vous devancez ma pensée, vieux diable. Oui, il faut changer le nom de la barque.

— Traduisons simplement en français, dit Roëllo, et le *Hunter* deviendra le *Chasseur.*

— Un instant, fit Kerbraz, nous allons appeler tout notre monde. Chacun dans l'espèce a voix au chapitre.

A l'appel du corsaire, Toussaint Joël, Marius, Guy, Louis et les deux jeunes filles furent bientôt à ses côtés.

En deux mots, il leur expliqua de quoi il s'agissait.

— Bon, fit Marius, il faut l'appeler le *Tombeau des Anglais.*

— C'est un peu long, objecta Toussaint, je proposerais : les *Deux Corsaires de Saint-Malo.*

— Mais, imbécile ! reprit Lacaussade, c'est encore bien plus long, et puis ça ne veut rien dire.

— L'*Inflexible.*

— Le *Vengeur.*

— Le *Redoutable.*

— Je vais vous proposer un nom, dit soudain Maryvonne, et j'espère que vous l'accepterez.

— Parle, ma fille.

— Eh bien ! appelons ce navire, où, par la permission du ciel, nous avons été tous réunis et où nous avons échappé à tous les dangers : l'*Espoir en Dieu.*

— Bravo ! fit Kerbraz, qui embrassa la jeune fille sur les deux joues.

— Adopté ! cria Lacaussade.

— Avec ensemble ! ajouta Joël.

— Tu es la meilleure de nous tous, conclut Roëllo, et je suis persuadé que ce nom-là nous portera bonheur. Maintenant, à l'ouvrage. Il faut que nous soyons parés avant la nuit.

Chacun se mit aussitôt à la besogne. Les marins français, bien diminués, hélas ! avaient nettoyé le pont aussi bien qu'ils avaient pu, en le débarrassant de tous les débris qui l'encombraient et en le lavant à grande eau, mais par endroits on distinguait encore de larges places rouges que l'eau avait été impuissante à faire disparaître.

En deux heures d'un travail acharné, on réussit à établir une sorte de machine fragile à laquelle on adapta une grande voile latine. La trinquette et les focs furent changés et l'on put se mettre en route avant le coucher du soleil.

Le vent, heureusement, était favorable, mais l'on ne marchait pas bien vite et ce ne fut que dans la matinée du lendemain qu'on aperçut la terre.

Yodah ne s'était pas trompé dans ses pronostics. L'*Espoir en Dieu* se trouvait bien au mouillage que la *Sainte-Marie* avait occupé quelque temps auparavant.

Mais, au moment de descendre à terre, nos amis s'aperçurent qu'ils n'avaient pas une seule embarcation.

— Diable ! fit Kerbraz à cette nouvelle, nous ne pouvons cependant pas aller au rivage à la nage !

— Pourtant, dit Roëllo, j'avais remarqué une chaloupe qui était à la remorque.

— C'est vrai, dit Lacaussade, je l'ai encore vue hier soir.

— Le filin a dû casser pendant la nuit.

— Mais, au fait, j'aperçois encore le bout de la drisse. Allons voir un peu comment est arrivé l'accident? dit Roëllo.

Tout le monde courut à l'arrière et le vieux Joël amena à lui le filin qui traînait dans la mer. Il y jeta un seul regard et blêmit.

— Oui, murmura Kerbraz qui avait regardé par-dessus l'épaule du timonier, l'amarre a été coupée.

— Coupée ! fit vivement Roëllo.

— Tiens, regarde !

Roëllo prit le filin à son tour et l'examina longuement.

Sans mot dire, il laissa tomber l'amarre, mais son front s'était assombri.

Alors, Kerbraz chuchota à son oreille :

— Es-tu bien sûr qu'*il* est mort?

— Je l'ai vu couler sous mes yeux, répondit Roëllo du même ton.

— Enfin, cette chaloupe n'est pas partie toute seule ! Qui a coupé l'amarre?

— Peut-être un malheureux Anglais qui était caché à bord, et qui a profité de la nuit et de l'embarcation pour s'enfuir...

— Oui..., peut-être...

Les deux hommes restèrent un instant silencieux et sombres, tous deux tenaillés par la même pensée.

— Il faut pourtant aller à terre, dit Lacaussade.

— On va construire un radeau, mon bon saint Bruno, riposta Toussaint Joël. Ça n'est pas difficile, saint Cyrille, et puis il n'y a pas d'autre moyen, saint Damien !

Il fallut bien en arriver là, et ce fut une nouvelle journée de travail et d'efforts.

On passa encore une nuit à bord du brick, et, au lever du soleil, on s'embarqua sur une espèce de plate-forme qui n'était pas d'un gabarit bien élégant. Mais elle pouvait transporter nos amis jusqu'à la côte et c'était tout ce qu'on demandait.

Les deux corsaires et leurs enfants, Yodah et Mavourita, le Hollandais et une dizaine de matelots prirent place sur le radeau qui ne se comporta pas trop mal et arriva sans avaries au rivage.

Nos amis eurent bientôt pris terre et l'on s'occupa d'un campement.

Déjà les marins coupaient du bois pour faire des huttes, quand Yodah s'avança vers Roëllo et lui dit avec une grande tristesse :

— Mon père Roëllo, je viens vous faire mes adieux.

Des larmes vinrent aux yeux du corsaire.

— Mon cher enfant, dit-il avec émotion, vous voulez déjà nous quitter !

— Il le faut, mon père; à présent que j'ai rempli ma tâche, à présent que Maryvonne vous est rendue, je me dois à mon peuple, car il reste encore des Anglais sur la terre de l'Inde.

— Mon cœur se brise, Yodah, en pensant à cette séparation.

— Moi aussi, j'ai l'âme pleine de tristesse; mais quand le devoir commande, il faut obéir.

— Ah ! mon fils, restez avec nous quelques jours encore.

— A quoi bon prolonger nos adieux et notre souffrance de savoir qu'il faut nous quitter?

— Soit, Yodah, allez combattre pour la noble cause que vous défendez. Vous la ferez triompher, je l'espère, car c'est la cause de la justice. Maintenant, je n'ai rien de plus à vous dire, car les mots exprimeraient mal tout ce que mon cœur garde de tendresse pour vous. Sans vous, sans votre dévouement, mes enfants n'existeraient plus, mon fils, ma fille...

— Je vais vous demander, mon père Roëllo, d'en adopter une autre.

— Que voulez-vous dire?

— Votre fils Guy aime ma sœur Mavourita.

— Quoi ! fit Roëllo avec joie, vous consentiriez?...

— Il le faut bien! dit Yodah avec mélancolie; Guy est l'élu de son cœur et elle veut se faire chrétienne...

« Vous l'aimerez bien..., reprit-il après un moment de silence.

— Comme ma propre fille, je le jure!

— J'ai confiance en vous, mon père.

— Il faudrait prévenir ces enfants, dit le corsaire, et ne pas retarder leur joie.

— J'allais les appeler.

Guy et Mavourita étaient à peu de distance. Au premier signe de Roëllo, ils accoururent...

— Embrasse Yodah, dit le marin à Guy, il veut bien te donner sa sœur.

Le pauvre garçon se croyait le jouet d'un rêve, mais quand il vit le jeune homme qui lui tendait les bras, il courut s'y jeter avec un cri de joie délirante.

Mavourita ne pouvait croire à son bonheur. Elle riait et pleurait à la fois. Enfin, elle vint s'abattre sur la poitrine de Roëllo, qui lui prodigua les plus tendres caresses.

Bientôt chacun fut informé de l'heureux événement, et Maryvonne et Louis ne furent pas les derniers à témoigner leur joie aux jeunes fiancés.

— Mais, ma parole, dit Kerbraz, toi, Maryvonne, et toi, Louis, je vous trouve admirables. Vous agissez comme si vous étiez promis l'un à l'autre et vous n'avez même pas obtenu le consentement de vos parents.

Les deux jeunes gens restèrent interdits en entendant le corsaire.

Bientôt des larmes jaillirent des yeux de Maryvonne.

— Eh bien ! quoi. . s'écria Kerbraz en se précipitant vers la jeune fille, voilà que je la fais pleurer à présent!... Mais, mon enfant, c'était pour rire, tu resteras toujours ma fille chérie, si tu veux bien accepter pour époux ce grand coquin de Louis qui ne mérite pas son bonheur.

Pour toute réponse, Maryvonne tendit à Louis sa petite main qu'il baisa tendrement.

— Vous me laisserez offrir à ces enfants leurs bagues de fiançailles, dit Yodah en tendant à Louis et à Guy deux bagues splendides qu'il venait de retirer de ses doigts.

— Mais c'est une merveille que ces joyaux, et ces anneaux valent une fortune! dit Kerbraz.

— Ce sont de pures bagatelles, reprit le fakir, mais je compte donner à ma sœur une dot digne d'elle et de moi.

— Mon cher enfant, dit vivement Roëllo, sur ce point nous allons cesser de nous entendre. Tous les trésors de la terre n'ajouteraient rien à cette perle unique qu'est Mavourita, et votre or doit être réservé pour la lutte que vous allez continuer. De la dot de Mavourita, faites du bronze pour les canons, du plomb pour les balles, de l'acier pour les sabres. Voilà ce qui sera vraiment digne d'elle et de vous.

Yodah s'inclina.

— Vous êtes meilleur et plus grand que moi, dit-il, profondément ému.

— Ma foi! s'écria le Hollandais d'une voix joyeuse, je suis bien content de voir que tout cela finit comme à la comédie. Eh ! eh ! mes capitaines, qui aurait prévu un pareil dénouement, quand vous vouliez échanger des boulets de 12 en guise de politesse!

Une nuance d'embarras se peignit sur les loyales figures des deux corsaires

— Allons! continua-t-il avec bonhomie, je le connais, votre secret, et je vais vous édifier sur le compte de Marguerite Van Eyck.

Les deux hommes firent un même geste comme pour arrêter les paroles qui allaient sortir de la bouche du Hollandais.

Le bonhomme les contemplait d'un air malicieux.

— Pas un mot de cette malheureuse!.., murmura Roëllo.

— Mille diables! repliqua Wouvermann en éclatant de rire, j'ai bien le droit d'en parler, je pense puisque c'est ma femme.

Les deux corsaires ouvrirent en même temps la bouche pour parler, mais leur stupéfaction était si profonde qu'ils ne purent articuler un mot.

Peter Wouvermann jouit un instant de l'effet produit.

— Allons, dit-il avec son fin sourire, vous semblez tous me prendre pour un fou. Ecoutez maintenant, mon histoire, qui est un peu celle de nos deux amis Roëllo et Kerbraz.

Chacun se rapprocha pour mieux entendre le récit du Hollandais.

*(La fin au prochain numéro.)* Henry de Brisay.

## POUR VOUS AUSSI

# LA GRANDE SURPRISE

A la fin du mois d'octobre dernier, lorsque nous avons annoncé à nos lecteurs que les *Veillées des Chaumières*, pour inaugurer leur vingtième année, réservaient à leurs abonnés une grande surprise, ce fut dans le public un mouvement de curiosité générale : quelques jours après, quand on connut cette surprise, quand on sut que, désormais, cinq bons de l'Exposition, permettant de gagner des lots allant jusqu'à 500,000 francs, seraient distribués chaque mois, par voie du sort, aux abonnés des *Veillees des Chaumières*, les félicitations et les remerciements nous vinrent nombreux; beaucoup de personnes, déjà abonnés à l'*Ouvrier*, vinrent grossir le nombre des adhérents à notre second journal

Mais voilà que les abonnés de l'*Ouvrier*, désireux de tenter, eux aussi, la fortune, nous demandent si nous n'allons pas les faire profiter des mêmes avantages.

La question était prévue; notre réponse était toute prête et très brève : **oui.**

**Les abonnés de l'OUVRIER bénéficieront de la même faveur**, et cela pendant un an, de décembre 1896 à décembre 1897. Eux aussi participeront donc à douze tirages de cinq bons de l'Exposition de 1900.

Bien entendu, ces tirages seront absolument distincts de ceux faits pour les abonnés des *Veillées des Chaumières*. **Une personne abonnée aux deux journaux double donc ses chances de gain.**

Cette faveur — nous insistons sur ce point — s'applique seulement aux abonnés directs qui reçoivent leur journal par la poste, sous bande imprimée à leur nom personnel, aux personnes en un mot qui ont envoyé ou qui enverront directement aux bureaux du journal le montant de l'abonnement d'un an, soit 6 fr. pour la France, l'Algérie et la Belgique, 7 francs pour les autres colonies et les autres pays étrangers. N'est-il pas naturel, en effet, que nous exprimions ainsi notre reconnaissance aux personnes qui nous fournissent d'avance les capitaux qui nous permettent de mener à bien notre œuvre de propagande des bonnes lectures ?

Rappelons quels sont les avantages attachés à ces Bons de l'Exposition de 1900. Outre le droit à vingt entrées à l'Exposition et à des réductions de prix sur le chemin de fer et dans les établissements de spectacles, ils participent à des tirages de lots dont nous donnons ci-dessous un aperçu succinct :

En 1896, le 25 décembre, il sera tiré : un lot de **100,000 fr.** — deux lots de 5,000 fr. — 5 lots de 1,000 fr. — 150 lots de 100 fr.

En 1897, 1898, 1899, il sera tiré : 3 lots de **500,000 fr.** — 15 lots de **100,000 fr.** — 21 lots de 10,000 fr. — 36 lots de 5,000 fr. — 90 lots de 1,000 fr. — 2,250 lots de 100 fr.

En 1900, il sera tiré : un lot de **500,000 fr.** — 5 lots de **100,000 fr.** — 2 lots de 10,000 fr. — 30 lots de 1,000 fr. — 600 lots de 100 fr.

**S'abonner à l'OUVRIER, c'est donc courir la chance de faire fortune pour 6 ou 7 francs.**

Nous avons choisi, pour annoncer cette innovation, le moment où des ouvrages nouveaux et particulièrement intéressants vont commencer, afin que les abonnes nouveaux qui vont nous venir puissent les suivre dans tous leurs développements.

Ces ouvrages, dont la publication commencera le samedi 5 décembre prochain, sont les suivants :

**Le Secret de la Marinière** grand roman sensationnel, par Noel Gaulois, avec illustrations de Ed. Zier.

**Le Nez de Flairdecoin**, fantaisie humoristique, par Jean Drault, avec caricatures de Charly.

**Les Courses d'Automne**, délicat roman intime, par Hippolyte Audeval.

On s'abonne pour un an à l'*Ourrier* à partir du 5 décembre, en envoyant en mandat-poste ou timbres français (non coloniaux) à M. HENRI GAUTIER, directeur, 55, quai des Grands-Augustins, à Paris: 6 fr. si l'on habite la France, l'Algérie ou la Belgique; 7 fr. si l'on habite les autres colonies ou les autres pays étrangers.

# LE FILS AINÉ

## Par SIGISMOND GONDRIN

« Han vuello las Golondrinas. »
Les hirondelles sont revenues.
D. Pedro de Alarcon.

I

Alfred de Sauny était le fils aîné d'un gentilhomme campagnard, dont le mariage avait été si généreusement béni, que la gentilhommière, assez grande tout au plus pour contenir cinq maîtres, éclatait sous la poussée de six fils et de sept filles dont plusieurs touchaient à l'âge de se marier.

Pour vivre en ces hauteurs abruptes, où la bruyère poussait maladive et décolorée, entre les ferrures d'une terre ingrate et rocailleuse, il fallait se contenter de la nourriture animale la plus grossière et la moins abondante. Rien absolument pour l'esprit, pas un journal, pas une revue, pas un livre nouveau! Ni musique ni dessin, pas l'ombre d'un art quelconque; tous les moments, sans en distraire un seul, devaient être employés, de l aurore au crepuscule, à tourmenter la terre, pour lui faire produire un boisseau de haricots, ou un décalitre de vin de plus. La pléiade des rejetons de M. de Sauny reçut, en fait d'instruction, les leçons paternelles, renforcées par celles du curé et de l'instituteur. Ils savaient tous lire, écrire et compter proprement, comme le héros des *Rendez-vous bourgeois*, mais, moins privilégiés que lui, ils ignoraient jusqu'aux premiers rudiments de l'art du guitariste.

Tous les moments de Mme de Sauny, on le conçoit sans peine, étaient absorbés par la préparation, l'arrivée et la conservation des fruits de son inépuisable maternité; aussi ne pouvait-elle en aucune façon collaborer à la culture intellectuelle de ses petits. Au temps, déjà lointain, où Mme de Sauny avait échangé son nom de demoiselle contre celui qu'elle portait maintenant, elle avait appris l'anglais, et, chose rare, elle le savait à fond, capable, assurément, de l'écrire et de le parler comme la femme la plus lettrée de Londres. Elle prit l'habitude de ne jamais adresser la parole à ses enfants qu'en usant de la langue anglaise. Grâce à ce procédé, tous les rejetons de Sauny, du premier au dernier, se servirent de l'idiome de la vieille Angleterre aussi facilement et aussi parfaitement que du leur propre.

Là se borna, pour les enfants de Sauny, l'instruction maternelle, mais ce fut assez pour la fortune de la famille, comme on le verra dans la suite.

« Petite cause, grands effets. »

Dans la vaste salle dépourvue de tout *confort* que la famille de Sauny décorait un peu pompeusement du nom de salon, autour du feu clair qui brûlait en pétillant dans l'âtre, les treize enfants des châtelains, tous plus robustes et mieux portants les uns que les autres, sont réunis auprès de leurs parents, un soir d'hiver.

— Père, dit le fils aîné, revenu du régiment depuis quelques semaines, je vais avoir vingt-quatre ans; je veux devenir riche pour vous arracher tous à la misère dans laquelle vous vivez. Je suis résolu à vous quitter, pour aller au loin faire un métier quelconque qui chasse à jamais la pauvreté de notre maison.

— Nos pères ont vécu comme nous vivons, ils ont été heureux et bons, pourquoi donc innover dans notre famille? Les richesses sont plus corruptrices que bienfaisantes; notre terre ne fournit-elle pas à nos besoins réels? Quel avantage aurions-nous, mon fils, à nous créer des besoins fictifs, bientôt plus impérieux et plus tyranniques que les véritables! Je te le demande. Le luxe est un grand corrupteur. Néanmoins, fais ce que tu voudras, Alfred; nous pouvons nous passer ici du travail de tes bras, tu es libre: va tenter la fortune, si tu crois le devoir, quelque insensé que ce soit à mon avis. Tout homme doit agir selon la dictée de sa conscience.

— La mienne m'ordonne de partir, mon père, et je vous remercie de m'accorder votre consentement. La vie en France n'est plus ce qu'elle était jadis: les lois apportées par Napoléon ont changé non seulement la face, mais encore les assises de notre société. Son code a singulièrement développé deux choses: l'Etat et l'individu, aux dépens de la famille. Les biens divisés à l'infini par les lois qui régissent les successions dépouillent graduellement les citoyens au bénéfice de l'Etat, et font en peu de générations passer le patrimoine d'une famille dans les serres du fisc. Comment résister à ce torrent qui nous emporte, mon père, sans apporter à nos familles au moins l'équivalent de ce qu'elles perdent à la mort de chacun de leurs chefs? Et cet équivalent, où le trouver si ce n'est dans l'initiative de quelques-uns?

— Il y a du vrai dans ce que tu dis, Alfred, je ne le conteste point; mais il eût mieux valu ne point parler de ces choses devant tes frères et tes sœurs qui ne les soupçonnaient pas. Quand pars-tu?

— Demain, si ma mère y consent.

Mme de Sauny n'avait jamais eu de volonté propre, ses yeux se remplirent de larmes en regardant son fils, mais de la tête elle acquiesça.

— Où iras-tu? demanda M. de Sauny, dont la voix trahit, malgré lui, une émotion profonde.

— En Angleterre d'abord; une fois là, je verrai.

— C'est bien, j'irai te conduire à la gare pour le train de midi.

— Neuf heures viennent de sonner, dit une des fillettes, faut-il sonner pour la prière, papa?

— Assurément, Céleste, répondit M. de Sauny en passant sa main brune et ridée sur la tête blonde et soyeuse de l'enfant, qui lui sourit avec tendresse.

Sans perdre une minute, elle ouvrit la porte et agita vivement, au dehors, une petite clochette au timbre argentin rapportée autrefois de Notre-Dame de Lorette par un pieux ami. Aussitôt les domestiques accourent dans leur livrée de laboureurs, la plupart pieds nus, ayant laissé leurs sabots dans la cuisine. Ils étaient nombreux, et tous, à l'exclusion de trois femmes employées au service de la maison, de rudes travailleurs de la terre.

Devant un vieux crucifix de bois doré suspendu au mur sur un antique cartel de velours rouge, tout le monde s'agenouilla dans un silence respectueux. M. de Sauny fit un grand signe de croix et récita pieusement la prière du soir.

La voix des parents et celle des enfants, la voix du maître et celle des serviteurs montèrent vers Dieu comme une seule et même voix.

Avant de se signer pour finir, et de congédier son personnel par ces mots: « Bonne nuit, Dieu vous garde, mes amis, » comme il en avait la coutume, le noble châtelain se leva ainsi qu'il le faisait seulement dans les occasions solennelles, et s'adressant à tous ces braves gens étonnés et curieux:

— Mes chers amis, leur dit-il, mon fils aîné, votre jeune maître, nous quitte demain. Il va chercher, en des contrées lointaines, une fortune qu'il espère y trouver, et par laquelle notre sort à tous deviendrait plus doux. En votre présence, j'ai voulu lui donner la bénédiction paternelle qui porte bonheur.

« Viens ici, mon fils, ajouta-t-il doucement.

Alfred se leva et vint s'agenouiller aux pieds de son père.

— Tu es mon premier-né, Alfred, dit le vieux gentilhomme, tu es après moi le chef de notre famille, le père de mes enfants et de nos serviteurs, ne l'oublie jamais et jure solennellement de vivre et de mourir en chrétien et en Français, de vivre et de mourir digne du nom sans tache que tu as l'honneur de porter. Jure au nom de Dieu et au nom de ta mère; nous serons tous les témoins de ton serment, prêts à te déclarer le dernier des lâches si jamais tu y manquais.

Alfred, très ému, étendit la main droite et, d'une voix forte, prononça le serment qui suit:

— Au nom de Dieu et au nom de ma mère, je jure de vivre et de mourir fidèle à la foi de mes pères, fidèle à ma patrie, esclave de l'honneur.

— Sois béni, prononça lentement le vieillard en traçant, du pouce de sa main droite, une croix sur le front de son fils. Chaque soir, ajouta-t-il, réunis en ce lieu, nous prierons pour toi.

Et tandis que les domestiques se retirent avec lenteur, il s'écrie, dans sa confiance sans mesure dans la puissance de la prière:

— Mes amis, mes amis, je vous le recommande!

II

Le lendemain, chacun abrège les adieux, pour ménager des forces prêtes à se trahir, et le vieux châtelain, afin de cacher ses larmes, siffle un air joyeux du pays, en plaçant lui-même dans les brancards de son antique véhicule l'unique cheval de l'écurie.

Mme de Sauny a remis à son fils les treize pièces d'or que lui donna son mari le jour de leur mariage conformément à un usage d'antan religieusement conservé dans le pays[1]. Ces treize pièces de cuivre, d'argent ou d'or, selon la richesse de l'époux, sont censées acheter la couronne de fleurs d'oranger de la mariée, elles sont bénites par le prêtre, en même temps que l'anneau nuptial. Une veuve qui se remarie ne reçoit point le *treizin*. La pauvre mère ne possède rien au monde de plus précieux, elle n'a jamais eu de bijoux, et seule cette somme, dans le bien commun, est à sa libre disposition.

A la gare, tandis qu'il étreint à la briser la main du jeune homme, M. de Sauny lui a glissé un mince rouleau de papier. Ce sont des billets de la Banque française, il y en a pour cinq mille francs!

Les économies de toute sa vie!

III

Par la voie la plus rapide, Alfred gagne Londres; sa pensée est de s'embarquer dans le plus bref délai possible pour l'Australie, et de s'y adonner à la culture de la terre qu'il connaît et qu'il aime.

En arrivant dans la grande métropole anglaise, il a rencontré un jeune médecin militaire français, venu, à sa sortie du Val-de-Grâce, pour voir de près ses collègues d'outre-Manche, et utiliser avec plaisir et profit de courtes vacances.

1. Coutume de la Chalosse, département des Landes.

A l'étranger, des compatriotes sont vite des amis.

Alfred a fait sans ambage et sans fard la confidence de sa situation et de ses espérances au jeune major, et celui-ci, deux jours plus tard, lui a dit :

— Voulez-vous aller à Odessa au lieu d'aller en Australie? Pour votre santé, ce serait de beaucoup préférable. Je puis vous faire entrer comme secrétaire anglais chez le représentant, en cette ville, d'une grande compagnie anglaise, faisant sur une échelle gigantesque le commerce des blés. Les appointements sont modestes, dame! ce n'est pas le Pactole, mais c'est du positif, du tangible, du sonnant; et si vous êtes capable, à la fois, d'apprendre rapidement le russe et d'inspirer confiance à votre chef, il vous confiera certainement des affaires sur lesquelles vous toucherez, en tout bien tout bonneur, de grosses commissions. Ça vous va-t-il?

— Ça me va! répondit Alfred sans hésiter; j'accepte avec joie. j'apprendrai rapidement à lire et à écrire le russe; je ne négligerai rien pour mériter et obtenir la confiance de mes chefs; je mettrai tout en œuvre pour reconnaître par ma conduite la preuve d'estime et d'amitié que vous me donnez. Ce sera mettre le pied à l'étrier et j'ai confiance en l'avenir.

Alfred de Sauny se rendit à Odessa en passant par Vienne, la Hongrie, Constantinople où il s'embarqua pour naviguer sur la mer Noire jusqu'au lieu de sa destination.

Odessa fut construite sur l'emplacement d'une ancienne colonie grecque. Jusqu'en 1792, ce n'était qu'un misérable village nommé Hadji-bey. En 1776, l'impératrice Catherine II l'agrandit et lui donna le nom d'Odessa, en mémoire de la ville grecque d'Odessus qui lui servit de berceau. Cette ville ayant été déclarée port-franc, son commerce et son développement s'accrurent singulièrement. Ses monuments sont dignes de remarque, en particulier la cathédrale, la Bourse, le lazaret. Ses rues sont larges et bien percées; elle possède de belles usines, fabrique de la poudre, des soies, des savons. Mais, sans contredit, son plus grand commerce est celui des blés. Sa population, composée en grande partie de Grecs, dépasse 50,000 âmes.

Le duc de Richelieu en a été gouverneur et contribua beaucoup à sa prospérité.

Dès son arrivée à Odessa, Alfred se présenta au chef de la maison dont il allait faire partie, M. Nickhills. Celui-ci le reçut avec quelques mots brefs et presque discourtois, mais la cordialité du regard démentait la rudesse des paroles. C'était au fond un très brave homme que M. Nickhills, très expert, très fin en matière de commerce, ignorant et obtus sur tout autre point, fermement persuadé, du reste, que nul homme n'excellait qu'à la condition expresse d'être spécialiste! Sa spécialité à lui, c'était le commerce, et, dans cette branche de l'industrie humaine, la partie concernant la vente, l'achat, l'importation et l'exportation de la précieuse graine qui fournit à l'homme la meilleure part de sa nourriture. Il avait pour principe qu'il fallait considérer ses subordonnés comme des paresseux et des voleurs, jusqu'à ce qu'ils eussent prouvé par des faits, des actes irréfutables qu'ils étaient bel et bien possesseurs des qualités morales qu'on leur avait déniées.

Il commença donc par exercer sur Alfred de Sauny une surveillance si étroite qu'elle avait à son égard les plus odieux procédés d'espionnage. Alfred en ressentit, tout d'abord, un froissement extrême. Mais bientôt il en prit vaillamment son parti.

Que lui importait, en somme, puisqu'il n'avait rien à cacher!

M. Nickhills ne tarda pas à se rendre compte du sérieux de la vie de son nouvel employé, de sa droiture, de son honnêteté, de son esprit prompt et souple. Comme il était sincère et bon, il rendit justice au jeune Français, et le jour où il fut certain qu'Alfred parlait et écrivait couramment le russe, il le manda vers dix heures du matin dans son cabinet, au grand étonnement de notre héros.

— Monsieur de Sauny, lui dit-il sans commentaires, j'ai acquis la certitude que vous êtes un homme probe, sur lequel on peut compter; aussi vous ai-je choisi pour remplir un mandat de confiance. Cela vous convient-il?

— La confiance, oui, monsieur Nickhills; en ce qui est du mandat, j'attends de le connaître pour me prononcer.

— Bien répondu, jeune homme, c'est juste. Eh bien! il s'agit d'aller à Moscou et d'y remettre en mains propres, à un de mes amis, une somme de vingt-cinq mille roubles, représentés par du papier ayant cours, et de traiter un achat de blé. Il s'agit donc : 1° d'être fidèle et de ne pas filer avec l'argent; 2° d'être discret et prudent afin de n'être ni volé ni assassiné; 3° de ne se laisser tromper ni sur l'identité de la personne qui doit recevoir, ni sur la qualité du grain dont vous devez devenir acquéreur. Avez-vous bien compris?

— Parfaitement, monsieur Nickhills, et j'accepte le mandat en question, parce qu'il ne me paraît point surpasser mes forces.

— Bien, je suis content de votre réponse. Voici maintenant le nom de la personne entre les mains de qui vous devez remettre les roubles, et avec laquelle vous traiterez l'achat de grains : M. Barine, entendez-vous : *Ba-ri-ne*. Il demeure rue Dimidoff, au coin du palais qui porte ce nom; la maison n'a pas de numéro, la porte est basse, son encadrement en marbre vert.

— Pourriez-vous me dépeindre M. Barine aussi minutieusement que la maison? demanda Alfred.

— Oui, mon ami, oui. M. Barine est plus grand que vous, il a soixante-huit ans et n'est point marié; son teint est olivâtre, sa barbe et ses cheveux très noirs; ses yeux, légèrement relevés vers les tempes, très sombres et un peu à fleur de tête, lui donnent l'aspect d'un tartare géant. Il demeure avec sa sœur, une veuve âgée, dont le fils unique est nihiliste, ce qui fait le désespoir des siens. Cette dame s'appelle Boloff, Elisabeth Barine, veuve Boloff. M. Barine, avisé par moi de votre arrivée, enverra le cocher de sa sœur vous prendre à la station; lui-même n'a pas de voiture et se sert toujours de celle de Mme Boloff. Vous direz au cocher ces seuls mots : *Barine-Boloff*, et il vous conduira chez sa maîtresse sans que vous ayez le moindre embarras.

— Mais le cocher, comment le reconnaîtrai-je?

— Vous passerez lentement devant les voitures qui stationnent dans la cour de la station, et cela en disant, sans crier, mais nettement *Barine-Boloff*. Aussitôt l'automédon sortira des rangs et se mettra à votre disposition.

— Bien, monsieur Nickhills, je vous remercie; quand dois-je partir?

— Dans une heure, par le train qui se met en marche à midi moins dix minutes. Voici du reste : 1° les fonds; 2° votre itinéraire.

Alfred prit les vingt-cinq mille roubles, les rangea soigneusement dans un portefeuille, les établit au fond de la poche intérieure de sa jaquette, mit l'itinéraire dans celle de son gilet, et s'apprêta à prendre congé.

— Voici de l'argent pour vous, monsieur de Sauny, reprit le chef de maison, en lui tendant une bourse de filet verdâtre, rougie par l'usure; il y a là-dedans trois cent cinquante roubles, pour subvenir à vos dépenses. Si vous dormez en chemin de fer, prenez garde qu'on ne vous les subtilise.

M. Nickhills regarda le cadran de la pendule placée sur la cheminée, derrière lui, et tendant la main à son subordonné :

— Au revoir, mon cher de Sauny, fit-il, ne manquez pas votre train, ce serait mal débuter.

— Soyez tranquille, monsieur, répondit le jeune homme en tournant le bouton de la porte de sortie.

Mais M. Nickhills le rappela : il avait le culte des post-scriptum, dans la conversation comme dans les lettres, persuadé que rien ne réussissait mieux à fixer l'attention.

— J'oubliais, fit-il solennellement, j'oubliais de vous prévenir que, si vous remplissez votre mandat à mon entière satisfaction, je vous désignerai à la Compagnie pour occuper un poste de choix, vacant depuis peu, et cela, bien entendu, en dehors de la commission relativement importante qui vous reviendra de droit.

D'un geste de la main, il indiqua qu'il n'avait plus rien à dire et, sans plus de façon, sans même attendre un remerciement, il tourna le dos à la porte et présenta la semelle de ses bottes à la flamme bleuâtre d'une bûche résineuse qui brûlait en crépitant, dans la vaste cheminée.

(*La suite au prochain numéro.*)

SIGISMOND GONDRIN.

# CHRONIQUE HEBDOMADAIRE

LE PETIT THÉATRE FRANÇAIS. — UNE RÉACTION CONTRE LA LITTÉRATURE DRAMATIQUE CONTEMPORAINE. — SIMPLIFICATIONS ADMINISTRATIVES. — L'ŒUVRE DE SAINT-JEAN BERCHMANS. — TROIS VILLAGES FONDÉS AU CONGO AVEC DE VIEUX TIMBRES. — LES VIEILLES PLUMES. — LE SOCIALISME FAIT-IL DES PROGRÈS? — EXEMPLE DU SAINT-SIMONISME. — LE CANDIDAT DE L'OR ET LE CANDIDAT DE L'ARGENT AUX ÉTATS-UNIS. — LE NOUVEAU PRÉSIDENT. — MÉDAILLES ET SCARABÉES. — LES FUTURES ÉLECTIONS ACADÉMIQUES. — MÉLANCOLIE DE M. ZOLA. — UN MILLIONNAIRE QUI SE MEURT D'ENNUI. — L'APOTHÉOSE DE Mme SARAH BERNHARDT. — GEORGE SAND ET ALFRED DE MUSSET. — LE BUVEUR D'ABSINTHE ET LE VERRE.

Tous nos critiques dramatiques s'accordent à constater l'avilissement actuel du théâtre. Sur les vingt-cinq à trente établissements scéniques que possède Paris, il n'en est pas plus de deux ou trois qui restent abordables — et encore, pas toujours! — aux familles. L'obscénité envahit les autres. En ce moment même, le Gymnase — l'ancien Théâtre de Madame, si longtemps voué aux berquinades — offre à sa clientèle une pièce d'une révoltante immoralité. Désireux de réagir contre cette tendance, un groupe de littérateurs et d'artistes vient de fonder sous ce titre : le « Petit Théâtre-Français », un établissement exclusivement ouvert aux œuvres qui se distinguent par un caractère élevé et par une inspiration chrétienne [1]. Le Petit Théâtre-Français s'est assigné pour but de jouer

1. Le siège de l'administration est 10, faubourg Poissonnière, à Paris.

surtout des pièces inédites. Ne faut-il pas permettre aux jeunes talents de se manifester et de se produire?

Notre excellent ami, M. Charles Vincent, dont les deux magnifiques drames *Rosmerta* et *Rédemption* ont obtenu un si vif succès au Théâtre-Moderne, a promis son concours à la nouvelle scène. Pour favoriser les amis de la première heure, l'administration a créé des cartes d'abonnement au prix minimum de 20 francs. Ces cartes jouissent sur les billets achetés au bureau d'un bénéfice considérable proportionnel à leur prix; chaque carte peut être prêtée, utilisée par une seule personne ou par plusieurs, conservée uniquement pour les premières, épuisée d'un seul coup ou jour par jour à tous les concerts, conférences, matinées, soirées classiques de l'œuvre.

Seul ou en famille, l'abonné n'a qu'à présenter sa carte pour être introduit aux places de son choix, — chères ou bon marché.

Toutes les vieilles entraves administratives sont, comme on le voit, supprimées pour assurer le succès de l'entreprise. Ajoutons que nos amis de la province, qui viennent quelquefois à Paris, ont aussi le droit d'entrer au théâtre, à toute heure d'une représentation, tant qu'il reste des places disponibles Ne voilà-t-il pas une ingénieuse simplification? Et maintenant, bonne chance au Petit Théâtre-Français! Puisse-t-il provoquer une réaction salutaire contre le grossier naturalisme et les malpropres fables des autres scènes!

***

J'ai déjà eu l'occasion de parler de l'œuvre des Timbres-Poste destinée à la fondation de villages chrétiens au Congo, et beaucoup de personnes, répondant à mon appel, ont bien voulu envoyer leurs vieux timbres au directeur de l'*Ouvrier* qui les a transmis à l'œuvre. Qu'elles me permettent de les remercier au nom des enfants de Saint-Jean Berchmans. Mes lecteurs me sauront gré sans doute de leur donner aujourd'hui quelques nouveaux détails sur cette bienfaisante institution.

Le Cercle de Saint-Jean Berchmans, établi à Saint-Trond (Belgique), avait entrepris de recueillir en trois ans 40 millions de timbres dont le produit de la vente (c'est-à-dire 10,000 francs), devait servir à fonder un village chrétien au Congo. Dans cet espace de temps, il en a reçu 65 millions, envoyés de tous les pays du monde, et la vente d'une partie a produit 16,000 francs. Aujourd'hui *le village est fondé;* il est situé au Congo, sur le fleuve Kassaï, non loin de Luebo, et porte le nom de *Saint-Trudon*, patron de la ville où l'œuvre s'est établie. L'église de la nouvelle chrétienté est consacrée au Sacré-Cœur de Jésus. Le village a une étendue de 400 hectares, cédés par l'Etat indépendant du Congo, et est dirigé par les missionnaires de Scheut, aidés de quatre sœurs de charité. Un second village, sous le nom de *Saint-Lambert*, sera fondé bientôt grâce aux soins dévoués et au zèle infatigable du comité de Liège, qui est parvenu à réunir, en quelques mois, une somme de 12,000 francs. Jusqu'à ce jour, plus de 150 millions de timbres ont été recueillis par l'œuvre. Les enfants de la Société de Saint-Jean Berchmans ont donc atteint un but vraiment surprenant, obtenu par de bien faibles moyens. Devant un tel résultat, les initiateurs n'ont pas voulu se reposer et ils ont résolu de solliciter l'argent nécessaire pour bâtir un troisième village, dont le nom est déjà déterminé. En souvenir du grand pape qui gouverne l'Eglise avec tant d'éclat, il s'appellera *Saint-Léon*. C'est dans ce but qu'à l'œuvre des timbres, les enfants en ont ajouté une autre. Vieux chapelets, images plus ou moins défraîchies, vieilles monnaies, papiers d'étain qui enveloppent le chocolat, qui coiffent les bouteilles de champagne ou décorent d'autres bouteilles, les organisateurs reçoivent tout et font argent de tout.

Les vieilles plumes elles-mêmes sont recueillies pour fonder un orphelinat de la Sainte-Enfance en Chine. On estime qu'il en faudra une vingtaine de millions pour réaliser ce desideratum.

Toutes ces œuvres ont été entreprises, sous l'inspiration de la grâce, par un groupe d'enfants de dix à quinze ans, dont la plupart se destinent à l'état ecclésiastique. Aussi longtemps que le Cercle existera, le Saint-Sacrifice de la Messe sera offert tous les premiers vendredis du mois à l'intention des donateurs, de leurs parents et de ceux qu'ils recommanderont; de plus, une messe sera fondée à perpétuité et sera dite le 13 de chaque mois [1].

***

Le socialisme fait-il des progrès? Les manifestations audacieuses et bruyantes auxquelles se livrent les champions de cette doctrine tendraient à le faire croire. Mais sans vouloir me livrer à des pronostics prématurés, il me semble plutôt que le socialisme commence à entrer dans la période de décroissance. Plusieurs symptômes l'annoncent. Les meneurs ont trop abusé des menaces. On ne les prend plus au sérieux. C'est d'ailleurs la destinée du socialisme de pousser très loin ses manifestations, pour tomber au bout de peu de temps en déliquescence. Le socialisme est vieux comme le monde. Les Manichéens, les Pauvres de Lyon, les Cathares, les Albigeois et cent autres sectes arborèrent les doctrines que professent aujourd'hui MM. Millerand et Jaurès. A de certains moments, le monde trembla. Rappelez-vous que les Albigeois, non moins communistes que nos socialistes de 1896, possédaient le Languedoc et la Provence et comptaient plus de six millions d'adhérents! En furent-ils moins vaincus? Mais je n'ai pas besoin d'aller chercher si loin mes exemples. Si l'on suit avec attention les évolutions de l'école que créèrent Saint-Simon et Enfantin, on voit qu'après avoir rempli la France du vacarme de leurs revendications et conquis plusieurs milliers de disciples fanatiques, les Saints-Simoniens, déroutés par la résistance de la masse restée saine et sensée, quittèrent au bout de quelques années les hauteurs de la théorie, pour descendre dans l'arène économique.

« Il fut un temps, comme l'écrivit lui-même plus tard Enfantin, le principal fauteur du Saint-Simonisme, où les grandes questions s'appelaient liberté de la presse, libertés municipales, liberté individuelle. A une autre époque, c'était autour de Jansénius, de Calvin et de Luther que voltigeaient les esprits supérieurs. Aujourd'hui, c'est près de Rothschild qu'il faut voler. » « Voler » n'est-il pas joli? Enfantin et la plupart de ses amis donnèrent le signal de cette orientation nouvelle. Le second Empire ne connut pas d'industriels et de financiers plus avisés que les anciens baladins de Ménilmontant. J'ai quelque idée que le socialisme suivra les mêmes étapes.

Sans doute, les disciples les plus fervents resteront fidèles à leurs chimères, mais l'immense majorité, lasse d'être déçue, se tournera vers une autre carrière. Voyez déjà ce qui se passe en Belgique. Dans peu de temps, la plupart des amis de M. Jaurès se disperseront comme les amis d'Enfantin et chercheront un aliment à leur activité dans des carrières plus pratiques que celles d'orateurs de clubs et d'entrepreneurs de grèves.

***

La paix sociale commence à se rétablir aux Etats-Unis. Vers les premiers jours du mois, l'élection présidentielle l'avait considérablement troublée. Pendant quinze jours, deux candidats se sont ardemment disputés les suffrages des électeurs : l'un, Mac-Kinley, le champion des partisans de l'or; l'autre, Bryan, le champion des partisans de l'argent C'est le premier qui l'a emporté. Quelle est la signification de cette victoire? Quelques courtes explications mettront nos lecteurs au courant de la question. L'argent n'a plus de cours légal aux Etats-Unis : le candidat Bryan voulait rétablir la monnaie d'argent et lui restituer son ancienne valeur. Or, comme la valeur réelle est inférieure de moitié à la valeur légale, il est facile de comprendre les énormes bénéfices que le retour du bimétallisme aurait procurés aux propriétaires de mines d'argent.

Avec un lingot de métal valant par exemple 500,000 francs et converti en dollars, les propriétaires auraient pu éteindre un million de dettes. Quoi de plus séduisant?

Mac-Kinley, le nouveau président, est issu d'une bonne famille irlando-écossaise. Après avoir pris du service à dix-sept ans, il conquit très vite les plus hauts grades, et obtint l'estime de ses chefs Comme gouverneur de l'Etat de l'Ohio, Mac-Kinley manqua de prestige, et comme président de la commission des douanes il écrivit, sous la dictée des riches industriels de New-York, les tarifs qui ont valu aux Etats-Unis les anathèmes de tous les importateurs français. De malicieux biographes ont remarqué que le nouveau président n'a pas conduit ses affaires privées avec une grande habileté. Un de ses associés l'entraîna dans une déconfiture où l'ancien officier perdit toute sa fortune, mais d'où son honorabilité sortit néanmoins intacte. De riches et bienveillants amis d'ailleurs accoururent au secours du naufragé et l'arrachèrent à l'abîme. De manières aimables, Mac-Kinley a la poignée de main facile. Personne ne distribue avec plus de facilité les *shake hands* dans les couloirs de la Chambre des représentants. Saura-t-il résister aux sollicitations de ses amis? On en doute fort. Gouverner, n'est-ce pas combler de places et de faveurs son parti?

L'élection présidentielle a exercé l'ingéniosité des chercheurs. Les électeurs americains aiment à manifester leurs opinions par des signes extérieurs. Les fabricants d'emblèmes ont flatté cette douce manie; médailles, boutons, épingles de cravate offraient, pendant la période électorale, le portrait du candidat favori, ou se blasonnaient des devises comme celles-ci : « Nous voulons un dollar valant cent sous! » ou « Nous voulons le métal blanc! » etc. Les emblèmes étaient jaunes ou blancs, selon qu'ils s'adressaient aux partisans de l'or ou à ceux de l'argent.

Une médaille à face mobile portait d'un côté cette inscription: « La frappe libre de l'argent, c'est le dollar à cinquante sous. :

1. Prière d'adresser les dons *franco* à l'adresse de M. l'abbé Voncken; à M. l'abbé Champagne, à Saint-Trond; au Comité du Grand Séminaire de Liège. On est prié de ne pas gâter les dentelures des timbres et de ne pas détacher la petite souche qui se trouve en dessous des timbres belges. Il est préférable d'attendre qu'on ait réuni un grand nombre de timbres et de les envoyer par chemin de fer: le port est de 1 franc quand le poids ne dépasse pas 5 kilogrammes. Le port des lettres fermées des pays etrangers pour la Belgique est de 25 centimes par 15 grammes. On peut aussi envoyer les timbres (mais les timbres seulement) à la Direction de l'*Ouvrier* qui les fera parvenir.

Bryan, Sewall et la ruine! » et de l'autre : « La monnaie saine, c'est le dollar à cent sous : Mac Kinley, Hobart et la prospérité! »

De petits scarabées dorés et argentés s'ouvraient tout à coup sous la pression d'un ressort et découvraient les portraits des candidats respectifs de l'un ou l'autre métal. Un bouton démocratique portait ces mots : « Pas de croix d'or! » Un second, arrondi en cadre, marquait une heure moins seize, — subtile allusion au rapport de 16 à 1 entre l'or et l'argent réclamé par les argentistes.

Sur les cent à cent cinquante emblèmes imaginés par les fabricants, il n'était pas rare d'en rencontrer une douzaine accrochés à la jaquette ou au chapeau de certains électeurs. La réclame, elle aussi, s'en mêlait et plusieurs maisons ont émis des médailles électorales où tantôt le masque napoléonien de M. Mac-Kinley et tantôt celui de M. Bryan était accompagné sans cérémonie d'un petit boniment à la louange, non pas du candidat, mais des produits de la maison de commerce. Quels trafiquants rusés que ces Américains!

***

Des élections académiques se préparent et l'on s accorde à prêter beaucoup de chances à M. André Theuriet; cela peut servir à mesurer le chemin décidément perdu par M. Zola. Il y a bien peu de temps encore, aucun romancier en renom n'osait se présenter en face de l'auteur de l'*Assommoir*, de crainte d'essuyer une grêle d'injures parties des journaux zolistes. M. Bourget hésita longtemps à braver ces troupes dévotes. Mais les plus zélés se découragent.

M. Albert Vandal serait un autre candidat favori à l'Académie française. On en voit poindre un autre encore, M. Paul Deschanel, orateur brillant, qui prend une grande importance politique et qui, de plus, est un homme fort recherché dans les salons, presque ce qui s'appelle un « homme à la mode ».

Si MM. André Theuriet, Paul Deschanel et Albert Vandal sont élus, quel terrible coup ces trois nominations porteront à M. Zola. Un médecin, le docteur Toulouse, après avoir ausculté, palpé, mesuré l'auteur de l'*Assommoir*, est arrivé à cette conclusion que le talent de M. Zola a pour origine une « névrose » et un genre spécial de folie que le criminaliste Lombroso qualifie d'« épilepsie larvée ».

Voilà ce qu'on peut lire dans une grande revue où M. Zola a fait insérer cette consultation médicale. Peut-on pousser plus loin la rage de la réclame?

Le fait est que M. Zola se meurt de tristesse et d'ennui. Le noir épervier de la mélancolie ne le lâche pas. Pendant la nuit, M. Zola ne peut dormir que si sa chambre se constelle de lumières. La peur de la mort obsède notre matérialiste, en apparence si serein et si sûr de lui. De cruels cauchemars coupent son sommeil et le font tressaillir. Même à Médan, au milieu de la luxueuse villa qu'il s'est fait construire, M. Zola frissonne et refuse de rester seul dans la chambre où sa mère a rendu le dernier soupir. Pour descendre le cercueil de la pauvre femme, les croque-morts durent l'attacher avec des cordes et le glisser par la fenêtre. Eh bien! cette fenêtre, M. Zola ne la regarde qu'en tremblant.

« C'est par là aussi que je descendrai un jour, » dit-il quelquefois.

La grosse fortune dont jouit M. Zola ne l'a pas rendu plus folâtre. S'il évoque parfois devant ses amis les souvenirs de sa miséreuse jeunesse, s'il parle des pantalons et des redingotes qu'il portait au mont-de-piété, ces réminiscences ne s'accompagnent pas chez lui de réflexions joyeuses. L'accent reste toujours amer. Les cent mille francs de rente que l'écrivain se fait avec ses récits lubriques ne le consolent pas de ses mésaventures de candidat toujours évincé. Jamais ambitieux ne fut plus déçu. M. Zola avait annoncé à ses amis qu'après avoir forcé les portes de l'Académie française, il pénétrerait ensuite au Palais-Bourbon. Or, voici que, depuis cinq années, il croque le marmot à la porte du Palais Mazarin. Cette attente exaspère au plus haut point l'homme d'Etat qui s'était tracé, d'avance, un sévère programme de réformes et qui se bute au premier obstacle. Les ministères s'écroulent, les prochaines élections générales se dessinent dans la brume, et l'auteur de *Germinal* ne figure pas même encore parmi les Quarante. Quel désenchantement! Ce qui navre le plus M. Zola, c'est qu'au mépris des académiciens s'ajoute le dédain de la jeunesse littéraire et l'indifférence des masses populaires. Les jeunes Revues conspuent le chef de l'école naturaliste et la foule l'ignore: aucune auréole ne nimbe le front de l'écrivain, aucune sympathie ne lui fait cortège.

OSCAR HAVARD.

## RECETTES DE LA SEMAINE

### Contre le rhume.

Les premiers froids ont ouvert la chronique des rhumes de toutes sortes, et ce ne sont de tous côtés qu'éternuements, accès de toux, froissements de mouchoirs.

Les remèdes contre ces hôtes désagréables toujours — dangereux parfois — sont donc d'actualité et certainement les bienvenus.

Celui-ci est de toute simplicité et ne causera pas la ruine de ceux qui en feront usage.

Faites fondre un bâton de réglisse de quinze centimes dans un demi-litre d'eau bouillante (mettre la réglisse au feu en même temps que l'eau), buvez très chaud en vous couchant et de temps en temps dans la journée.

### Autre remède.

On prend deux cents grammes de froment que l'on torréfie et que l'on moud. Versez dessus un litre d'eau bouillante. Après bonne infusion, étendez cette liqueur de deux parties de lait et ajoutez-y du sirop de gomme, de manière à sucrer abondamment.

On boit de cette tisane d'heure en heure.

### Contre le froid.

Après les remèdes, voici maintenant la prophylaxie; car s'il est bon de guérir les rhumes, mieux vaut les éviter.

On croit trop souvent — et bien à tort — que l'eau-de-vie, le rhum et les alcools en général protègent contre le froid, et cette croyance augmente encore, peut-être, l'abus déjà si dangereux qui en est fait. Or cette stimulation, ce coup de fouet que provoque l'ingestion de tout alcool est absolument factice, essentiellement passagère et, loin d'augmenter le calorique du corps, elle y détermine un refroidissement qui suit rapidement la brûlure première.

Tout au contraire, le café est un stimulant énergique et un agent précieux de conservation. C'est donc du café qu'il importe de boire par les grands froids. On peut en augmenter la dose normale et l'on doit diminuer celle des alcools.

### Taches de graisse sur le drap.

Vous mouillez d'abord la partie salie, puis on frotte vigoureusement la tache à l'aide d'un morceau de magnésie, préalablement mouillé.

Il ne reste plus qu'à laisser bien sécher le drap et à brosser pour faire tomber la poudre.

### Destruction des cloportes. (Recette demandée.)

Les cloportes sont des êtres essentiellement sociables et, lorsqu'ils ont jeté leur dévolu sur un endroit quelconque, ils y pullulent à bref délai. Cet instinct de sociabilité aide à leur destruction.

Dans les lieux qu'ils envahissent, on dispose des pots de fleurs, garnis de paille ou de foin auxquels on ajoute — comme appât — des morceaux de pommes de terre bouillies dont le cloporte se montre friand. — Chaque matin, on n'aura qu'à les retirer des pots qu'ils ont envahis pendant la nuit, et on les détruit ainsi aisément en masse.



*Le Directeur-Gérant* : HENRI GAUTIER. Sceaux. — Imp. Charaire et Cie

5 centimes le N° année courante. (10 centimes le N° années échues.) N° 1970 TRENTE-SIXIÈME ANNÉE. — 2 Décembre 1896.

# L'OUVRIER

**Journal illustré paraissant le Mercredi et le Samedi**

| ABONNEMENT D'UN AN : (104 numéros) France, Algérie et Belgique : 6 francs. | DIRECTION ET ADMINISTRATION : LIBRAIRIE BLÉRIOT, HENRI GAUTIER, SUCCESSEUR, 55, quai des Grands-Augustins, Paris. | ABONNEMENT D'UN AN (104 numéros) Colonies et Étranger (sauf la Belgique) : 7 francs. |
|---|---|---|

## A L'ABORDAGE! PAR HENRY DE BRISAY



Vaincu! il était vaincu! (Voir page 490.)

# A L'ABORDAGE![1]

## GRAND ROMAN D'AVENTURES

PAR

**HENRY DE BRISAY**

### ÉPILOGUE

I (*Suite.*)

— En 1775, commença Wouvermann, j'étais pour mon commerce à Batavia et j'allais reprendre la mer, quand je fus invité à une fête que donnait le gouverneur. Là, je fis la rencontre d'une jeune fille qui s'appelait Marguerite Brougam, et qui passait, sans flatterie, pour la plus belle femme de la colonie. Elle vivait modestement avec sa mère qui était veuve. Il courait de mauvais bruits sur le compte du père ; certains allaient même jusqu'à dire qu'il avait été pendu à Ceylan par les Anglais, pour crime de piraterie.

« Ici, il faut vous faire ma confession tout entière : je perdis complètement la tête, j'oubliai tout, et je demandai la main de la belle Marguerite.

« Des amis que j'avais à Batavia furent désolés de ma résolution ; ils m'opposèrent la différence d'âge et de fortune, les origines plus que douteuses de la jeune fille, que sais-je ? Je ne voulus rien entendre, et comme la mère s'était empressée d'agréer ma demande, le mariage était fait en moins d'un mois.

« J'étais donc l'époux de Marguerite Brougam. Ah ! mes amis, quelle femme, quel démon ! Méchante, haineuse, me rudoyant à propos de tout ! La vie, au bout de six semaines de ménage, n'était plus tenable.

« Je résolus d'emmener ma femme en Hollande. Là, ce fut le dernier coup ; il n'y avait pas six semaines que nous étions installés à Rotterdam, quand je fus pris d'étranges douleurs qui me déchiraient les entrailles. J'eus des soupçons, et bientôt j'acquis la certitude que la misérable créature m'empoisonnait tout doucement afin d'hériter de moi le plus vite possible, car il faut vous dire, mes amis, que, comme un imbécile, je l'avais faite légataire de toute ma fortune. J'aurais dû la livrer à la justice, mais une absurde faiblesse me retint et je pris un autre parti.

« Prétextant un voyage pressé aux Iles, je la laissai à Rotterdam ; puis, au bout de quelques mois, je lui fis annoncer officiellement mon décès à la Havane, grâce à la connivence du gouverneur, qui était de mes amis. Entre temps, comme vous le pensez bien, j'avais modifié mes dispositions testamentaires et je lui laissais juste de quoi ne pas mourir de faim.

« Je changeai de nom et courus le monde. Un jour, j'appris que la belle Mme Van Eyck — car tel est mon véritable nom — était retournée à Batavia, où elle cherchait à faire de nouvelles conquêtes.

« Et il a fallu que cette odieuse femme, dit-il en terminant, se trouvât sur la route de deux braves gens tels que vous pour séparer des cœurs qui auraient dû battre toujours à l'unisson.

Les deux corsaires semblaient très embarrassés et se taisaient.

— Voulez-vous, reprit le Hollandais, qu'après avoir raconté mon histoire, je dise aussi la vôtre ?

Et comme les deux corsaires se taisaient toujours, Wouvermann continuait :

— Je vois cela d'ici. Pendant une relâche, vous avez trouvé à Trinquemalle la belle Marguerite qui vous a fait perdre la tête à tous deux ; vous avez voulu l'épouser et elle s'est amusée à vous exciter l'un contre l'autre. Connaissant votre caractère à l'un et à l'autre elle savait bien que jamais Roëllo ne laisserait Kerbraz devenir son époux et réciproquement N'ayant rien à faire de vous, elle voulut au moins vous séparer à jamais et semer la haine dans vos cœurs, car je vous le dis, cette femme est le vice et le mal incarnés. La misérable n'a que trop bien réussi, et il a fallu une succession de circonstances providentielles pour que vous n'entamiez pas une lutte fr tricide.

« C'est cela n'est-ce pas ?

Les deux hommes un peu confus, baissèrent la tête : puis, d'un même mouvement, se jetèrent dans les bras l'un de l'autre.

[1] Voir l'*Ouvrier* depuis le 1er août 1896.

— Eh bien ! dit le Hollandais en riant, voilà la première fois que ma femme aura participé à une bonne action.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Un mois après, l'*Espoir en Dieu*, soigneusement réparé, quittait la rade de Trinquemalle et cinglait vers la France.

A Ceylan, les deux amis avaient pu apprendre une nouvelle qui les avait comblés de joie.

Le bailli de Suffren avait complètement défait devant Madras la flotte de William Hughes, et Yodah avait remporté sur les Anglais une brillante victoire aux portes mêmes de Pondichéry.

Le Hollandais avait appris avec une certaine satisfaction que sa femme avait épousé, en désespoir de cause, un rajah de l'intérieur de l'île qui la battait copieusement pour lui réformer le caractère.

II.

MORTE LA BÊTE !...

Au moment où il était tombé à l'eau, Clamorgan avait renoncé à la lutte. Il était vaincu et il acceptait les conséquences de sa défaite. Il avait joué sa vie dans une partie mortelle, il avait perdu, il payait.

Mais quand il se sentit couler, quand il sentit l'asphyxie qui commençait à lui serrer la gorge, un impérieux désir de vivre, un sursaut d'espoir, une peur affolante du gouffre qui l'attirait firent qu'il risqua un effort suprême pour remonter à la surface au risque de recevoir une balle dans la tête au moment même où il apparaîtrait à la surface des flots.

Mais il reparut assez loin du navire et personne ne le remarqua.

Avec un admirable sang-froid, — car il avait repris toutes ses facultés, maintenant qu'il ne voulait plus mourir, — il fit le plus rapidement possible provision d'air et plongea de nouveau.

Deux ou trois fois, il renouvela ce manège et parvint à atteindre une épave qui était le but de ses efforts depuis qu'il l'avait aperçue.

C'était une pièce de la grande hune où étaient restés accrochés des bouts de cordages et des lambeaux de voiles.

Il eut vite fait de s'improviser dans ces débris une retraite peu commode, mais sûre, car personne n'aurait l'idée d'aller chercher sous ces toiles pour retrouver Clamorgan, que Roëllo avait mille raisons de croire à jamais englouti au fond de l'eau.

Toute la journée, il put surveiller les travaux du *Hunter*, puis il se façonna avec son couteau, qu'il avait eu la chance de conserver, deux sortes de pagales au moyen desquelles il pouvait manœuvrer un peu son étrange esquif.

Quand le soir tomba, il se rapprocha du navire.

Désormais, tout son espoir était d'atteindre cette chaloupe qui flottait à l'arrière du brick.

En vue d'un malheur, d'un naufrage ou d'une défaite, il avait fait préparer cette chaloupe pour lui et Diana. Elle contenait des provisions et des armes... Ah ! s'il pouvait arriver jusqu'au canot !

Insensiblement il raccourcissait la distance qui le séparait du *Hunter*. Quand le navire mit à la voile, il n'était pas à une encablure de lui.

Enfin, jugeant le moment propice, il se laissa glisser dans la mer et gagna la chaloupe en nageant doucement.

Il y entra avec beaucoup de peine, puis, quand il y fut, il coupa le filin qui la retenait au vaisseau.

C'était le moment critique.

Malgré les ombres de la nuit, peut-être l'homme de quart allait-il s'apercevoir que la chaloupe s'en allait en dérive. S'il prévenait, tout était perdu.

Mais les hommes qui montaient le *Hunter* étaient accablés de fatigue, et la surveillance des hommes de quart n'était guère à craindre.

Quand le jour parut, le *Hunter* avait disparu à l'horizon, Clamorgan, dans sa petite barque, était seul sur la mer.

Alors il hissa sa voile et, grâce à la boussole qu'il trouva dans l'un des coffres de sa chaloupe, il mit le cap sur Madras.

Ce fut seulement alors qu'il prit quelque nourriture. Le misérable n'avait rien mangé depuis trente heures.

Quand la nuit vint, il espéra prendre du repos, après avoir amené sa voile ; mais le sommeil le fuyait. Vaincu ! Il était vaincu ! Puis, le souvenir de Diana revenait. Dans ce cœur de bête féroce, une seule affection avait trouvé place, c'était Diana. Depuis qu'il l'avait vue périr sous ses yeux sans rien pouvoir faire pour lui porter secours, il n'y avait plus en lui qu'une formidable haine, qu'une férocité de brute qui n'attendait que l'occasion de s'assouvir.

Qu'allait-il faire, maintenant ?

D'abord gagner une terre anglaise. Là, il aviserait. Heureusement, il avait pu sauver une trentaine de mille francs qu'il portait dans sa ceinture, en or et en billets de la Banque d'Angleterre. Avec une pareille somme, on va partout.

Le lendemain, il s'inquiéta en ne rencontrant pas de bateaux anglais. La victoire avait cependant dû certainement rester à William Hughes. Sans doute, il chassait les navires français désemparés.

Réconforté par cette consolante pensée, il se mit aux avirons. car le vent était tombé tout à fait, et, vers le milieu du jour, il reconnut la côte de Madras. Il vint alors une petite brise de terre dont il profita, et il put aborder au quai assez rapidement.

La première personne qu'il rencontra en mettant le pied sur la terre ferme, ce fut le capitaine George Edwards qui lui dit d'un ton jovial :

— Eh! eh! vous voilà revenu bien vite, mon camarade. La croisière n'aurait-elle pas été bonne ?

— Allez au diable! riposta Clamorgan d'un ton bourru.

— Oh! oh! nous avons eu des malheurs, à ce qu'il paraît. Et le *Hunter*, comment va-t-il ?

— Le *Hunter*, ricana l'Anglais, il bat actuellement à sa corne le pavillon du roi de France.

— Diable! voilà qui est fâcheux pour vous. Mais pour vous consoler, je vous dirai que vous n'avez pas été battu tout seul. Notre brave William Hughes a été mis en complète déroute par Suffren, et on attend d'un jour à l'autre un débarquement des Français à Madras.

— Oh ! les damnés Français!

— Oui, ils ont la chance en ce moment. Depuis quelques mois, le yacht d'Angleterre n'a pas de bonheur... Et à présent, que comptez-vous faire?

— Rentrer en Europe.

— Alors je vous offre mon nouveau bateau que je viens d'acheter et qu'on achève de charger. Dans quatre jours, nous partons.

— Combien me prendrez-vous pour le passage ?

— Quarante livres.

— Vingt, si vous voulez ?

— Mettez encore cinq et l'affaire est faite.

— Soit.

— Mais vous ne partez pas seul?...

— Si.

— Et vos deux jeunes gens?...

— Ils sont morts !

Clamorgan dit cela d'un ton si terrible que George Edwards n'insista pas, mais il regretta presque d'avoir accepté comme passager un si bizarre personnage. Mais le marché était conclu, il n'y avait pas à y revenir.

Deux mois et demi plus tard, Clamorgan se faisait jeter sur la côte française dans les environs de Morlaix, et s'avançait dans le pays avec les plus grandes précautions; mais au premier village où il s'arrêta, il apprit que la paix était signée entre la France et l'Angleterre.

Il prit aussitôt la poste et, le lendemain, il était à Saint-Malo. Pour éviter d'être reconnu, ce qui était bien improbable, étant donné le peu de temps qu'il avait passé dans la ville, il avait mis une grande barbe et se faisait passer pour un armateur de Hambourg, venu pour étudier la construction navale à Saint-Servan.

Il se faisait appeler Hans Goldstein et ne parlait plus le français qu'avec un abominable accent tudesque.

Tous les jours, durant six semaines, il resta sur le port à guetter l'entrée des navires.

Enfin, un matin, un navire inconnu fut signalé et, malgré quelques changements dans son gréement, Clamorgan reconnut, avec un inexprimable battement de cœur, son *Hunter* qui ramenait au port ses vainqueurs.

Au dedans de lui, il renouvela ses serments de haine, plus terribles que jamais. De plus, il avait Diana à venger.

Quand les Malouins eurent appris que le navire étranger qui venait d'entrer dans le port ramenait Kerbraz et Roëllo, ce fut une allégresse universelle, et, quand les corsaires débarquèrent, bras dessus, bras dessous, les braves habitants firent éclater des transports de joie.

Bientôt les détails de l'expédition furent connus dans toute la ville, et Mavourita surtout obtint un prodigieux succès; chacun voulait visiter le *Hunter* ; Kerbraz, ayant très gracieusement donné toutes les autorisations qu'on voulait, la foule se pressait sur le pont du navire.

Quelques-uns de ces gens qui n'ont rien à faire que d'observer les actes de leurs semblables remarquèrent que Hans Goldstein était venu trois fois, et que, chaque fois, il avait visité le vaisseau dans tous ses détails.

En même temps qu'on annonçait les noces des enfants des corsaires, les deux matelots voulurent réunir tous leurs amis dans un superbe banquet; mais chacun des deux marins voulut que la fête se donnât chez lui. Pour trancher la difficulté, le Hollandais suggéra que le pont de l'*Espoir en Dieu* était l'endroit par excellence où devait se donner le repas, ce qui concilia tout.

Clamorgan fut un des premiers avisés de cette décision, et il résolut de la mettre à profit.

Le veille du jour où devait se donner le banquet, il trouva un moyen de monter à bord du navire, grâce à la complaisance d'un second maître, qui trouvait l'Allemand bien aimable et surtout bien généreux. D'ailleurs, dans le désordre occasionné par les apprêts, personne ne s'occupait de ce bon germain, qui souriait toujours et qui parlait d'une façon si drôle.

Sûr de ne pas être observé, Clamorgan descendit jusqu'à la sainte-barbe, dont la porte était fermée. Il fit sauter la serrure et pénétra dans la soute aux poudres.

Le misérable, quand il eut éclairé tous les coins de la soute avec la petite lanterne dont il s'était muni, ne put retenir un cri de rage. Les poudres avaient été débarquées de la veille, par les soins de Roch Arvor, qui était la prudence même.

Mais Clamorgan avait l'infini génie du mal. Puisque, grâce à la précaution du lieutenant, il ne pouvait recommencer son exécrable forfait de l'*Agile*, il allait trouver autre chose. Tous ses ennemis ne sauteraient pas, c'était entendu ; mais tous ses ennemis couleraient au fond de l'eau.

La résolution une fois prise, il alla jusqu'à la cabine du charpentier, où il prit les instruments qui lui étaient nécessaires, puis, ayant fermé la porte de la sainte-barbe, il se mit à attaquer le flanc du navire. Il commença par découper un grand panneau, de plus de cinq pieds carrés, qu'il entama de telle sorte que le moindre choc devait le faire céder. Cela n'était que la première partie de son travail, il remit l'autre au lendemain, qui était le jour du banquet.

Le lendemain matin, Saint-Malo était en fête.

Les corsaires avaient lancé trois cents invitations et avaient fait bien des malheureux et surtout des malheureuses; mais, comme il était impossible d'inviter toute la ville, Roëllo avait annoncé qu'à l'occasion des mariages, il y aurait un bal monstre où tout le monde serait convié.

Nos amis étaient rayonnants de joie, et l'immense table, dressée sur le pont et protégée par une tente, était garnie de la façon la plus élégante. Les dames de Saint-Malo avaient tenu à prouver qu'elles étaient les plus riches bourgeoises de France et elles avaient, pour la circonstance, rivalisé des merveilles de luxe et de goût.

Lacaussade était magnifique, éblouissant dans un habit de toile d'argent qui le tenait raide comme un mât de flèche. A tous ses doigts brillaient des bagues invraisemblables, et les boutons de sa veste étaient en brillants.

— N'est-ce pas que je suis brave, ainsi vêtu ? demandait-il au vieux Toussaint.

— Tu es le plus beau de tous, répondait tout bas Joël, qui avait toujours eu une naïve admiration pour son matelot.

Et Marius Lacaussade se rengorgeait.

La table était servie avec une abondance et un raffinement extraordinaires. La chronique malouine nous a conservé le menu : il y avait six potages, douze entrées, quatorze rôtis, dix entremets, et des compotes de toutes sortes, et des gâteaux de toutes espèces.

Mais le succès fut pour une énorme pièce en nougat qui représentait fidèlement l'*Espoir en Dieu*, toutes voiles dehors et naviguant majestueusement sur des flots de sucre et d'angélique.

Toussaint Joël déclara qu'il avait fait le tour du monde, mais qu'il n'avait jamais rien vu de plus beau.

Marius daigna trouver la pièce de son goût. Cependant, il se rappelait en avoir vu une plus grande encore, à Marseille.

Toussaint allait défendre Saint-Malo, quand il resta immobile, les yeux fixes, une sueur froide au front. Il se remit vite.

Sans affectation, et comme si son service l'eût appelé, il quitta la table, où personne ne remarqua son absence, et alla s'installer en observation derrière le mât de misaine, qui le cachait entièrement.

Or, voilà ce que Joël avait vu.

Un moment, ses regards s'étaient portés par hasard sur le groupe des quelques personnes privilégiées qui, ne pouvant prendre part au festin, avaient cependant obtenu d'assister au repas, et c'était alors qu'il avait eu ce trouble dont nous avons parlé.

Et c'était Hans Goldstein qui avait bouleversé à ce point l'honnête matelot.

Il faut dire d'ailleurs qu'à ce moment, Hans Goldstein, ne se croyant pas regardé, s'observait moins, et que Hans Goldstein ne souriait plus du tout d'un air bonasse. Même, ses yeux, qui se fixaient sur Roëllo et ses enfants, brillaient d'un éclat de haine sauvage.

Comme le moment des toasts était arrivé, et que Kerbraz se levait pour remercier ses invités de leur présence, Hans Goldstein, ou plutôt Clamorgan, crut que l'instant était venu d'achever son œuvre de mort.

A l'instant où les applaudissements éclataient, il disparut par le panneau de l'avant et s'affala par l'échelle.

Personne ne l'avait vu. Il le croyait, du moins. Mais Joël, qui avait reconnu les terribles yeux du bandit, s'était glissé derrière lui. Sans bruit, il le suivit dans sa promenade à travers le navire. Mais quand il le vit s'arrêter devant la soute aux poudres, un tremblement nerveux agita le bonhomme qui eut bientôt réprimé ce mouvement d'émotion.

Tout à coup, il respira mieux. Clamorgan venait d'ouvrir la porte et Toussaint avait pu constater que la soute était vide.

— Ah ! gredin, pensa-t-il, tu es volé...

Mais il remarqua que l'Anglais semblait se soucier fort peu de l'absence des poudres ; il donnait encore quelques coups de ciseau à son panneau.

— Ah ! bandit! gronda Joël.

Puis Clamorgan tira de sa poche un paquet de la grosseur et de

la forme d'un saucisson qu'il engagea dans la paroi du navire. Cette fois, Joël avait compris. Ayant préparé tout pour ouvrir une formidable voie d'eau dans le navire, il ne fallait plus qu'un choc pour livrer passage à la mer. Ce choc, ce pétard qu'il venait de disposer allait le produire.

Déjà Clamorgan allumait la mèche...

— Misérable! rugit le vieux timonier, cette fois-ci j'aurai ta peau.

Allan voulut se mettre en défense, mais Toussaint était déjà sur lui et l'avait renversé.

Clamorgan fit un effort suprême, mais le couteau du brave Breton disparut dans la poitrine du bandit.

— Pour moi! dit-il.

La lame se releva et s'abaissa de nouveau.

— Pour Marius!

Il frappa une troisième fois, disant :

— Pour que tu n'en reviennes pas!

Il ramassa la lampe, éclaira le visage de l'Anglais, dont les yeux ouverts semblaient encore défier.

Mais le cœur, troué, ne battait plus.

Cette fois, Allan Clamorgan était bien mort.

Noël ferma la porte de la sainte-barbe après avoir constaté que le panneau ne céderait pas immédiatement, et il remonta sur le pont.

Il se lava les mains dans une seille et revint tranquillement s'asseoir à sa place.

— Qu'as-tu, matelot? remarqua Lacaussade qui commençait à être très gai, tu as une figure d'enterrement.

— Tu es fou, mon Marius... commença-t-il...

Mais Joël remarqua un signe de Roëllo qui l'appelait. Il se rendit aussitôt auprès de son capitaine.

Les deux corsaires étaient à côté l'un de l'autre.

— Dis donc, Joël, fit Roëllo, est-ce que tout est prêt pour le feu d'artifice?

— Avant de nous occuper de cela, commença le vieux qui parlait à l'oreille des deux hommes, j'ai à vous dire que le Clamorgan est à bord.

Kerbraz, qui portait un verre de champagne à ses lèvres, trembla si fort que la moitié du contenu tomba sur la nappe.

Roëllo devint pâle comme un mort.

Voyant l'effet produit par ses paroles, le vieux timonier se hâta d'ajouter :

— Mais, rassurez-vous, je viens de le tuer, il y a un petit quart d'heure.

En ce moment, les convives saluaient les jeunes gens radieux de beauté et de bonheur...

— Vivent les fiancés!... Joie et longue vie aux accordés!

— Ah! mon Joël, murmura Roëllo en tenant les mains du bonhomme, les pauvres enfants!... C'est encore toi qui leur fais le plus beau cadeau de noce!...

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Huit jours après, le double mariage avait lieu avec toute la pompe imaginable; et, désormais, nos amis n'ont plus d'histoire : ils sont heureux.

Une seule ombre vint ternir leur bonheur.

En 1785, on apprit que Yodah, après une défense héroïque, s'était fait tuer glorieusement sur la brèche, à Maduram.

FIN

HENRY DE BRISAY.

# NOS PROCHAINES PUBLICATIONS

Nous commencerons dans notre prochain numéro la publication de trois ouvrages de genre absolument différent, mais appelés tous trois à un grand succès; ce sont :

## LE SECRET DE LA MARINIÈRE

Par NOEL GAULOIS. — Illustrations de ED. ZIER.

Le *Secret de la Marinière* est écrit dans le genre des romans de Raoul de Navery, avec en plus, une note de modernisme qui en rehausse la valeur. Comme cadre : l'époque troublée de 1870-1871. Comme sujet, la recherche d'une immense fortune enfouie sous la Révolution dans un terrain vague des environs de Paris. Comme principaux personnages : la brave Thérèse, la Marinière, et sa nièce Claire; le commandant Rochal, un traître; le sympathique Raoul de Savignan-Clavière, légitime héritier de la fortune qu'on veut lui arracher; Martial, digne fils de Rochal; Pigeolet, un brave gamin de Paris; comme épisodes... mais il faudrait les citer tous, car tous sont plus captivants les uns que les autres.

## LE NEZ DE FLAIRDECOIN

Par JEAN DRAULT. — Caricatures de CHARLY.

Ici nous tombons dans le domaine de la plus hilarante fantaisie. Jean Drault, le joyeux Jean Drault auquel nos lecteurs doivent déjà tant d'éclats de rire, n'a jamais été mieux inspiré que le jour où il a écrit le *Nez de Flairdecoin*. Qu'est-ce que Flairdecoin? Ne l'avez-vous pas deviné? C'est l'agent de police nº 102 qui se lance sur une piste invraisemblable, et devient la cause des mésaventures les plus extraordinaires pour Bécasseau, le vieux camarade de Chapuzot, pour le romancier Plumol, pour son futur beau-père, inventeur du verrou pneumatique, et pour certain médecin-aliéniste aquel vous devrez la scène la plus extraordinairement drôle qui ait été écrite depuis longtemps.

## LES COURSES D'AUTOMNE

Par HIPPOLYTE AUDEVAL.

Nous nous trouvons maintenant en présence d'un roman, très simple, très calme, mais prenant jusqu'aux larmes et écrit avec un charme de style, une finesse d'esprit qui en font un des plus jolis ouvrages que nous ayons publiés depuis longtemps. Nous recommandons tout spécialement les *Courses d'automne* à ceux de nos lecteurs qui aiment à se reposer par la lecture d'œuvres délicates.

## ABONNEMENTS

Nous ne reviendrons pas sur les avantages que nous réservons à nos abonnés directs. Nous avons dit dans notre dernier numéro qu'ils bénéficieraient, à partir de maintenant, d'un tirage mensuel de cinq bons de l'Exposition et nous avons donné un aperçu succinct des lots de 500,000 fr. — 100,000 fr. — 10,000 fr. — 5,000 fr. — 1,000 fr. — et 100 francs auxquels ont droit d'aspirer les porteurs de ces bons.

Répétons seulement que *s'abonner à l'*OUVRIER, *c'est courir la chance de faire fortune pour* 6 *ou* 7 *francs.*

On s'abonne pour un an à l'*Ouvrier* à dater du 5 décembre, en envoyant en mandat-poste ou timbres français à M. Henri Gautier, directeur, 55, quai des Grands-Augustins, à Paris : 6 francs, si l'on habite la France, l'Algérie ou la Belgique. 7 francs, si l'on habite les autres colonies ou les autres pays étrangers

# LE FILS AINÉ

**Par SIGISMOND GONDRIN**

IV

Alfred ne manqua pas le train de onze heures cinquante; il monta dans un compartiment de première, posa sa valise auprès de lui de façon à bien sentir sa présence, se roula dans une couververture et s'endormit, d'un œil seulement. Aucun incident de son voyage ne mérite d'être raconté. Quand le train stoppa dans la gare de Moscou, il en descendit, sa valise à la main, et s'arrêta un instant sous le péristyle du gigantesque édifice, pour jeter un regard sur la grande capitale étendue à ses pieds.

Alfred de Sauny, un peu ébloui par le spectacle qu'il venait de contempler, descendit les degrés du péristyle et suivit à la lettre les conseils que lui avait donnés M. Nickhills. Par suite, il passa devant les voitures stationnant dans la cour, en prononçant sans crier, mais nettement, les deux mots : Barine-Boloff. Il n'eut pas à les répéter beaucoup, car une troïka se mit aussitôt à sa disposition. Il allait donner l'adresse au cocher, lorsque celui-ci le regarda d'un air fin et entendu, esquissant, d'un geste rapide, le mouvement bien connu de poser son doigt sur les lèvres pour demander le silence.

Alfred se laissa faire; peut-être, du reste, le cocher était-il muet ou parlait-il seulement quelque dialecte du pays.

Pendant près de trois quarts d'heure, la voiture roula, emportée par ses trois vigoureux chevaux, sans faire mine de s'arrêter. Enfin elle atteignit le but qu'elle se proposait et déposa le jeune Français devant une porte dont l'encadrement à reflets verdâtres semblait être du marbre dépoli. Une construction vaste et lourde s'élevait à ses côtés, semblable à quelque palais gigantesque, ou à quelque forteresse délaissée.

— C'est bien cela, murmura à part lui le jeune homme.

La porte, qui n'avait qu'un seul battant, s'ouvrit sans bruit, et Alfred pénétra dans la maison où il se trouva en face d'un domes-

tique vêtu d'une sorte de robe en drap vert, aussi mystérieux que le cocher. Sans prononcer une parole, cet étrange valet monta un escalier qui se trouvait à sa droite et lui fit signe de le suivre, sans même songer à le débarrasser de sa valise.

Alfred, assez intrigué, suivit l'indication qu'il recevait et pénétra avec son guide dans une petite pièce confortablement meublée, au coin de la cheminée de laquelle se tenait enfouie, dans un fauteuil de malade, une vieille dame à cheveux blancs, paraissant infirme, des lunettes à monture d'or sur le nez, un journal déplié à la main.

De la tête et du sourire, elle salua l'arrivant, tandis que sa main fine et pâle lui désignait le fauteuil placé à l'autre coin de la cheminée.

— Madame Barine-Boloff, sans doute? interrogea le jeune homme en s'inclinant.

— Ne prononcez aucun nom ici, répondit la vieille dame d'une voix à peine intelligible; mais aussitôt elle ajouta : On va vous apporter à déjeuner, et ensuite vous verrez qui vous désirez voir.

— Barine, hasarda Alfred.

— Chut! fit la vieille dame, chut!

Alfred, intrigué et ennuyé à la fois, prit le parti de s'asseoir et de prendre patience.

Cinq minutes plus tard, le domestique qui l'avait introduit rentrait, chargé d'un énorme plateau contenant un déjeuner complet et copieux. Il le déposa sur une table à côté du jeune homme.

— Mangez, monsieur, mangez, dit la vieille dame; à votre âge on a faim, surtout après un long voyage.

Alfred s'inclina un peu en signe d'acquiescement et se mit à déjeuner du meilleur cœur du monde. Deux ou trois fois encore, il essaya de nouer conversation avec la vieille dame, mais ses tentatives glissèrent sur le sourire énigmatique et gracieux de son hôtesse, sans produire le moindre effet.

Dès que le repas fut terminé, le domestique reparut, et la vieille dame, après lui avoir fait un signe, engagea Alfred à le suivre.

— Ne vous préoccupez pas de votre valise, ajouta-t-elle aimablement, je la ferai porter dans votre chambre.

— A coup sûr, cette vieille dame est un peu folle, pensa l'aîné des Sauny en s'éloignant, j'ai vraiment hâte de voir son frère et d'avoir le mot de tant d'airs mystérieux.

Il traversa plusieurs pièces, descendit, remonta des escaliers, en redescendit encore, et finalement se trouva dans un long corridor sombre et humide. Le valet en houppelande verte, qui le précédait, frappa trois ou quatre coups, séparés par des distances inégales. Aussitôt la porte s'ouvrit, le domestique s'effaça, et Alfred en franchit le seuil.

V

La pièce dans laquelle il pénétra était sensiblement plus longue que large. Une énorme table, recouverte d'un tapis et entourée de chaises, en occupait le centre. A son extrémité, une sorte d'estrade à laquelle on accédait par trois marches de bois; sur cette estrade, un bloc de bois affectant la forme d'un billot; sur les murs, aucune trace de fenêtres. De nombreuses lampes de cuivre rouge suspendues au plafond, sorte de voûte noirâtre, par des cordes, ainsi que cela se pratique dans les églises, éclairaient seules de leur lumière crue et tremblante ce lieu étrange. Une quarantaine d'hommes de tous les âges étaient assis autour de la table, dont ils occupaient tout au plus la moitié. Ils se levèrent en apercevant Alfred de Sauny, le saluèrent profondément, l'accablèrent de signes de déférence et de témoignages de respect, lui faisant prendre place dans le fauteuil d'honneur placé au haut bout.

Très surpris, Alfred se laissait faire, mais aussitôt qu'il fut assis :

— Messieurs, dit-il, je suis touché de votre accueil que je sais bien ne point mériter, mais veuillez me faire connaître lequel d'entre vous est M. Barine, car c'est lui que je cherche.

— Barine Noloff, répondit le voisin de droite d'Alfred, nous vous les montrerons dans un instant; mais permettez-moi d'abord de vous rendre grâce, au nom de mes collègues et au mien, de l'honneur que vous nous faites en venant nous visiter. Nous avions été prévenus de votre arrivée par un de nos amis de Potsdam, et nous n'ignorons pas que, malgré votre jeune âge, vous appartenez au degré suréminent auquel il faut parvenir pour avoir le droit de nous inspecter.

Un soupçon avait déjà traversé l'esprit d'Alfred, les dernières paroles qu'il venait d'entendre le changèrent en certitude, certitude terrible, épouvantable : par suite de quelque méprise inexplicable, il était pris pour un autre et frauduleusement introduit dans une assemblée de nihilistes.

La situation d'Alfred était une des plus affreuses qui puisse exister. S'il détrompait à son endroit la puissante assemblée, elle le punirait immédiatement de mort, pour avoir, quoique en vertu d'une erreur dont il était innocent, pénétré dans un de ses sanctuaires. D'autre part, s'il continuait à jouer le rôle d'inspecteur qu'on lui prêtait, il courait à chaque minute le péril d'être découvert.

Heureusement pour lui que l'aîné des Sauny avait l'esprit net et prompt : sa décision fut vite prise. D'un côté, la mort immédiate et certaine ; de l'autre, une chance légère de l'éviter. Il essaierait de saisir et de retenir cette chance, il paierait d'audace, se souvenant de la parole de Machiavel : « Gagner du temps, c'est sauver la situation. »

Tandis qu'il recevait les hommages de la plupart des hommes présents et s'efforçait de répondre à leurs questions sans éveiller les soupçons, la porte s'ouvrit sans bruit comme lors de son entrée et deux jeunes gens, les mains liées derrière le dos, les pieds enchaînés, pénétrèrent dans la salle.

On les plaça côte à côte debout, à l'extrémité de la table opposée à celle où se trouvait déjà Alfred. Un des assistants, le corps entouré d'une écharpe de soie rouge, mise en sautoir, se leva et donna lecture de la condamnation suivante :

— Alexis Noloff et Georges Barine-Noloff, vous avez été reconnus coupables du crime sans rémission d'avoir trahi un de nos secrets. En conséquence, le grand Conseil siégeant à Moscou vous a condamnés l'un et l'autre à la peine de la démission.

— Tout ce que vous voudrez, tout, hors la démission ! s'écria Noloff pâle, tremblant, les yeux hagards, en proie à la plus violente angoisse.

— Tu connaissais nos lois, ne t'en prends qu'à toi-même de ce qui t'arrive, lui fut-il répondu. Cependant, comme nous possédons aujourd'hui parmi nous un de nos plus grands dignitaires, nous le ferons juge de ton cas et nous nous en remettrons à sa décision en ce qui te concerne.

— Frère Walter, dit alors l'officiant, car les nihilistes considèrent comme des cérémonies religieuses les réunions dans lesquelles il est statué sur le sort d'un condamné, frère Walter, cet homme a trahi, dépassons-nous les droits de la justice en le condamnant à se démettre?

— Non, répondit Alfred, qu'il se démette!

— Qu'il se démette! répétèrent d'une voix forte tous les hommes qui se trouvaient dans la salle.

Malgré les protestations et les cris du condamné, quatre hommes s'emparèrent de lui et le traînèrent jusque sur l'estrade où ils le forcèrent de s'agenouiller devant le billot. Un des bourreaux le saisit par les cheveux et lui posa la tête sur le billot. L'éclair d'une lame qui s'élève et retombe avec un bruit mat et le corps du malheureux, ruisselant de sang, s'affaisse inerte sur le parquet, tandis qu'un des exécuteurs improvisés s'empare de la tête, lui arrache la langue et la perce de tant de coups de poignard qu'il la réduit à une boue sanglante.

Cette scène atroce a duré trois minutes.

Alfred, ignorant le sens que les nihilistes donnent au mot démissionner, a cru sauver la vie du misérable et l'a envoyé au supplice.

Démission, dans cette secte épouvantable, est synonyme du mot exécution.

Alfred, terrifié, sent ses jambes vaciller sous lui et un froid mortel se glisse dans ses veines, une sueur glacée perle à ses tempes, il voit trouble et il est près de défaillir.

Mais le fils du viril gentilhomme qui perche dans son aire dépouillée avec sa femme et ses petits là-bas, sur la terre de France, n'est point une femmelette. « Courage, se crie-t-il mentalement à lui-même, joue ton rôle jusqu'au bout et sauve, à force d'audace et de sang-froid, le second condamné. »

— Georges Barine-Boloff, à ton tour maintenant, reprend le mandataire du pouvoir exécutif dans cette séance; comme Noloff, tu as trahi; la sentence qui te condamne est la même que celle qui vient d'être exécutée contre lui.

Alfred alors se dresse, et d'une voix lente, pleine d'autorité, s'adresse au condamné :

— Georges Barine-Noloff, dit-il, tu n'as pas l'excuse d'être un homme du peuple ignorant et borné, ta punition doit revêtir un caractère de sévérité spécial, et j'entends que tu sois mis à ma disposition. Je commencerai par t'arracher le nom de tes complices.

— Je n'en ai point, répondit fièrement le jeune condamné.

— C'est ce que l'avenir démontrera, répondit durement Alfred de Sauny, de plus solides que toi ont été vaincus par la douleur.

« Je me perds et je ne le sauverai pas, se disait à part lui Alfred, mais qu'importe! le succès dépend de Dieu, comme dit mon père; notre part à nous, c'est l'effort.

Tandis qu'Alfred se livrait à ces réflexions, sans remarquer l'air soupçonneux de la plupart des visages autour de lui, un bruit, sourd d'abord, peu à peu plus net, se fit entendre. On eût dit le pas lourd de soldats, dont le sabre traînant aurait frappé en cadence régulière sur un pavé lointain. Toutes les oreilles étaient tendues, une crainte folle se lisait dans tous les regards.

— La police! articula quelqu'un.

Le bruit cessa; on s'était trompé, sans doute, mais n'importe: il fallait, sans perdre un instant, démasquer le passage secret, destiné à servir d'échappement dans le péril. Ce passage était dissimulé sous les planches qui formaient le tréteau, le tréteau sur lequel s'était accompli l'horrible exécution du malheureux Noloff. Le sang avait ruisselé du tronc demeuré à côté du billot; la tête, rejetée à terre par celui qui l'avait odieusement profanée, avait

rouié sur le parquet improvisé et semblait se cacher, les yeux ouverts et menaçants, derrière un des pieds de l'être mutilé qui fut son corps.

En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, les planches formant la scène furent enlevées et rejetées de côté, pêle-mêle, avec les restes épars et sanglants du supplicié. Un mécanisme secret mit en mouvement deux planches du parquet et découvrit les premières marches d'un escalier.

A ce moment, un cri terrible, cri de rage et d'agonie, s'échappa de toutes les poitrines : des soldats, le revolver au poing, occupaient l'escalier!

Profitant de la minute de stupeur causée par leur présence aux membres de l'odieuse secte, ils s'élancèrent dans la salle du conseil. D'autres, en nombre imposant, les suivirent, et bientôt ils furent plus nombreux que les nihilistes. Une lutte effroyable eut lieu entre les assaillants et les assaillis.

Dans cette sanglante bagarre, Alfred ne perdit point la tête: il délia le condamné qu'il avait sauvé et auquel nul n'avait le temps de penser.

— Je suis Français, criait-il, introduit par méprise dans l'antre de ces misérables.

— Nous le savons, lui répondit un officier, c'est votre présence qui nous a permis de découvrir cette réunion et de nous emparer de ces criminels.

Le combat avait duré peu de minutes, tous les nihilistes présents furent tués dans la lutte ou exécutés peu après, en vertu d'un jugement qui suivit.

Tous, avons-nous dit : c'est inexact. Georges Barine-Boloff, un enfant de vingt ans, fut sauvé par l'intervention d'Alfred de Sauny.

Une première fois, il l'avait arraché à l'implacable vengeance de ses coreligionnaires; une seconde fois, il le défendit de la justice, non moins redoutable, du gouvernement russe, en se portant fort pour lui, et déclarant que ce jeune homme, neveu du marchand de blé auquel il avait affaire, devait le suivre à Odessa et de là en Angleterre et en France, pour y apprendre, sous sa conduite, le maniement des opérations commerciales que faisait son oncle.

Les Barine furent profondément reconnaissants à Alfred de son intelligente et généreuse intervention, à laquelle ils devaient un fils et un neveu qu'ils adoraient et qui s'était follement laissé circonvenir, le malheureux! par d'habiles racoleurs de la société secrète la plus dangereuse qui fût jamais.

Alfred n'apprit que chez M. Barine le mot de l'étrange énigme dans laquelle il avait joué un rôle si important. Les nihilistes l'avaient pris pour l'un de leurs hauts dignitaires attendu, ce jour-là même, et dont le mot de passe était le nom des deux condamnés à *démissionner :* Barine-Noloff. L'émissaire, transformé en cocher, chargé de recevoir à la station le voyageur venant de Potsdam, avait entendu *Barine-Noloff* au lieu de *Barine-Boloff*. Par suite, il l'avait conduit auprès de la vieille dame mystérieuse qu'Alfred avait prise pour Mme Boloff, et qui n'était autre qu'une nihiliste de salon, comme on dit en Russie. Cette expression s'applique à une nihiliste remplissant, dans le monde, les fonctions d'agent secret de la police, dans le but d'égarer ladite police au profit de ses coreligionnaires. Rôle difficile et périlleux entre tous, dans un pays où faire partie de la police, à un degré quelconque, n'alarme la délicatesse de personne; rôle rempli avec un extraordinaire succès par plusieurs femmes appartenant à la plus haute société de la Russie. Cette vieille dame, une princesse Pronow, avait ouvert par sa maison un passage à l'antre infernal dans lequel se réunissaient, dans les circonstances les plus graves, les chefs du nihilisme de Moscou.

Le frère Walter, venant d'Allemagne, avait été arrêté; sur lui, on avait découvert certains documents d'où semblait ressortir l'existence d'un nouveau complot contre la vie du tzar, et deux mots, deux noms propres, accolés, qui parurent être un laisser-passer. Ces deux noms étaient *Barine-Noloff*.

La situation était tellement grave que tous les étrangers arrivant à Moscou étaient filés de très près. Ce fut le cas d'Alfred de Sauny, auquel on entendit prononcer les deux mots de passe et qu'on vit monter dans la troïka.

La princesse Pronow, suspectée depuis quelque temps par un membre de la police dont elle faisait partie, fut considérée comme traître aussitôt qu'on vit descendre Alfred chez elle. Peu après, sa demeure était cernée et fouillée.

Aucune menace ni aucun mauvais traitement ne parvinrent à lui arracher une délation ou un aveu. Condamnée par la suite, malgré son âge, à la déportation en Sibérie, elle mourut pendant le voyage.

La valise d'Alfred, restée dans le petit salon, établit qui il était et convainquit l'officier préposé à son examen que M. Alfred de Sauny, envoyé d'Odessa par M. Nickhills, auprès du riche commerçant Barine, n'avait aucune accointance avec les nihilistes. Le mandataire de la maison Nickhills avait dû demander la voiture de *Barine-Boloff* et l'envoyé des nihilistes entendre : *Barine-Noloff.*

Encore une fois :

« Petite cause, grands effets. »

Inutile d'ajouter que M. Barine fit au représentant de Nickhills les conditions les plus avantageuses, que jamais marché ne fut plus favorable à la Compagnie anglaise, dans laquelle Alfred débuta comme un modeste secrétaire et dont il devint, en peu d'années, un des employés les plus importants, les plus intéressés et les mieux rétribués.

Décidément, la fortune que l'aîné des Sauny avait voulu conquérir ne se refusait pas à son travail et à ses efforts; elle devait même prendre des proportions peu communes, par suite du service que le jeune Français avait rendu au jeune Boloff.

Georges Barine-Boloff, à jamais guéri de ses goûts et de ses opinions nihilistes, avait quitté la Russie et vivait à Londres, où il s'occupait, non de science ni de politique, mais de commerce et d'industrie. Il ne tarda pas à y acquérir une très importante fortune, grâce aux capitaux dont il put disposer, son père et son oncle lui ayant peu à peu fait passer la majeure partie de ce qu'ils possédaient.

Alfred, qui venait en France et en Angleterre chaque année, le voyait prospérer avec une joie véritable, et Georges ne perdait jamais une occasion de lui manifester sa reconnaissance. Toutefois, comme il le disait tristement : « Quiconque a bu à la coupe du nihilisme en meurt. » Hélas! il ne devait pas faire mentir ce funèbre adage. Ses anciens coreligionnaires n'avait point renoncé à punir de mort sa trahison et sa désertion. Ils surent le retrouver, et le poison accomplit ce que le glaive n'avait pu faire.

## VI

C'était un soir, un soir d'hiver, au vieux castel de Sauny, maintenant restauré et pourvu de tout le confort moderne par Alfred. Le vent du nord soufflait en gémissant dans les arbres dépouillés, et le fils aîné de la maison, arrivé depuis la veille, enlaçait de son bras robuste et protecteur la taille souple et gracieuse de sa plus jeune sœur, Céleste, la dernière qu'il lui restât à marier!

Mme de Sauny, assise dans un grand fauteuil, tricotait distraitement, et le vieux chef de famille, toujours droit et vert, tout en se réjouissant de l'heureux mariage de ses filles et de l'excellente situation dont jouissait chacun de ses fils, faisait remarquer, avec un peu d'amertume, combien le foyer était devenu triste et solitaire depuis que les oiseaux, se sentant des ailes, avaient voulu se construire un nid.

— Grâce à toi, mon courageux enfant, disait-il, l'aisance est venue, la fortune sans doute nous envahira aussi à son heure, mais le bonheur en sera-t-il accru pour chacun de nous?

Une larme, tombant des yeux de Mme de Sauny dans les mailles de la laine blanche et floconneuse dont ses aiguilles formaient un tissu pareil à un duvet, fut la seule réponse de la mère qui avait vu s'éloigner l'un après l'autre tous ceux qui faisaient sa joie et son orgueil.

— Père, répondit Alfred, Dieu le veut ainsi. Il faut chercher le bonheur là où il se trouve seulement: dans la conscience de n'avoir rien négligé en vue du bien de son âme, de sa patrie, de sa famille, de ses frères.

— Alors, mon fils, tu ne regrettes pas, tu n'as jamais regretté une minute de nous avoir tirés de notre vie précaire pour nous faire riches et nous séparer?

— Non, père, jamais, je voudrais seulement, et c'est la seule récompense que j'ambitionne, acquérir assez de fortune pour pouvoir me retirer des affaires, rentrer auprès de vous, m'y marier, agrandir, faire valoir nos terres, et vous donner l'illusion des joies de votre jeunesse en faisant revivre au foyer les enfants mutins et joyeux d'autrefois.

Sans prononcer une parole, M. de Sauny tendit sa vieille main toujours ferme à son fils, et Mme de Sauny, laissant tomber son ouvrage sur ses genoux, sourit doucement.

— Chacun a droit à une part du bonheur dans la vie, père; la joie de posséder un foyer ne devrait être refusée à personne, mais celle du fils aîné est double quand il peut reconstituer, aux lieux mêmes où elle s'est formée, la famille envolée.

Un long silence, dans lequel on sentait courir les plus puissantes émotions de l'être, suivit. Céleste, la tête penchée sur l'épaule de son frère, voyait passer, comme dans un rêve, un bel officier de hussards auquel, depuis trois mois, elle était fiancée.

Le lourd marteau de la porte, secoué par une main virile, frappa plusieurs coups rapides et retentissants.

— Qui est là? s'écrie la jeune fille en courant à la fenêtre.

Alfred se lève aussi.

— Qui donc a frappé si fort? Ce n'est pas l'usage en France de heurter avec tant de rudesse à la porte des gens.

C'est un Anglais qui entre; un Anglais à l'attitude raide et gourmée; il arrive de Londres, il apporte à M. Alfred de Sauny les dernières volontés de son ami Georges Barine-Boloff.

— Eh quoi! Georges est mort! les nihilistes l'ont tué! s'écria Alfred, soudainement étreint par une vive douleur.

— Il est mort, monsieur, reprend l'Anglais et j'étais son *solicitor*[1]. M. George Barine est décédé après avoir disposé valablement de la totalité de ses biens en faveur de son ami, M. Alfred de Sauny. C'est vous qui êtes réellement Alfred de Sauny, je ne me trompe pas, interrogea-t-il? en s'adressant à Alfred.

1. Homme d'affaires.

— Oui, monsieur, je suis Alfred de Sauny.

— Eh bien! reprit le solicitor, c'est à vous que je m'adresse et je continue : la fortune laissée par M. Georges Barine-Boloff s'élève a la somme considérable de cent vingt mille livres sterling, soit trois millions de francs en monnaie française. Du fait de l'acte que voici, monsieur Alfred de Sauny, et duquel je vous prie de me donner bon et valable reçu, vous êtes, dès cette heure, seul et légitime propriétaire de cette somme, déposée par moi, en votre nom, à la Banque Burdett Couts et Cie de Londres.

Un cri de joie s'échappe de la poitrine de Mme de Sauny, tandis que des larmes coulent sur le visage de son fils. Elle se lève et court se jeter dans les bras de son mari, qui l'étreint contre son cœur, inclinant, sur le front pâle de sa fidèle compagne, ses beaux cheveux blancs.

— Il est riche, il est riche maintenant, que son bienfaiteur soit béni ! mumure Mme de Sauny; son rêve peut maintenant se réaliser.

— Il se réalisera, mère, répond solennellement le jeune homme et, souriant à son père, à travers ses larmes il dit, en baissant la voix : C'est le retour des hirondelles.

— C'est le retour des hirondelles, répète joyeusement le vieux gentilhomme; mais aussitôt, revenant aux habitudes de foi et de prière, sa force et son appui pendant tout le cours de sa longue existence, il ajoute :

— N'oublions pas les morts! Et lentement, de sa voix ferme et recueillie il récite un *De profundis.*

SIGISMOND GONDRIN.

# NOS GRANDS PATRONS

FRANÇOIS DE XAVIER. — LE COLLÈGE DE SAINTE-BARBE EN 1530. — LA NAISSANCE DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS. — UN NONCE QUI LAVE SON LINGE. — AUX INDES ORIENTALES. — LE PATRON DE LA RUSSIE ET DES ÉCOLIERS. — UN DES EFFETS DU VOYAGE DU TSAR. — L'ÉVÊQUE DE MYRE. — LES FILLES SANS DOT ET LES TROIS BOURSES D'OR. — LA LÉGENDE DES TROIS ÉCOLIERS DANS LE SALOIR. — LA VIERGE DE SYRACUSE. — DEMANDONS-LUI D'Y VOIR PLUS CLAIR. — THOMAS, L'APÔTRE INCRÉDULE. — LE BAPTÊME DES MAGES. — AUX NOCES DE LA FILLE DU ROI . LA JOUEUSE DE FLUTE ET LE SOMMELIER INSOLENT. — ÉTIENNE, PREMIER MARTYR. — LE BIENHEUREUX RAOUL D'ANGLETERRE.

Xavier n'est pas un second prénom de l'apôtre des Indes. *François Xavier* s'appelait en réalité François de Xavier, du nom d'une terre de sa famille, voisine de Pampelune. Son père. Jean de Jassa, était l'un des principaux conseillers de Jean III d'Albret, roi de Navarre.

Le jeune François de Xavier vint achever ses études à Paris, au collège de Sainte-Barbe. Il s'y rencontra avec Ignace de Loyola, et le célèbre pénitent espagnol conquit, mais non sans peine, à ses projets d'apostolat ce jeune Navarrais orgueilleux, grisé de vaine gloire par des succès de rhétorique.

François fut donc l'un des six, qui, réunis autour d'Ignace, le jour de l'Assomption de l'an 1534, dans l'église de Montmartre bâtie sur le lieu même où l'on dit que saint Denis fut décapité, jurèrent d'aller prêcher l'Evangile en Palestine, ou, si cela était impossible, de se mettre à la disposition du pape pour les œuvres qu'il leur désignerait.

Quatre ans plus tard, les Pères de la Compagnie naissante étaient rassemblés à Rome. La guerre entre Venise et les Turcs leur fermait la route de la Palestine. Ils s'offrirent au pape, qui les employa à prêcher dans la Ville Eternelle.

A Xavier fut assignée la chaire de saint Laurent *in Damaso*. On admira son zèle et son éloquence. Il s'était préparé à sa mission d'apôtre par le service des malades dans les hôpitaux, choisissant les plus misérables et se forçant à baiser leurs ulcères.

Un Portugais, Govéa, qui avait été principal du collège de Sainte-Barbe, se trouvait alors à Rome, chargé par Jean III, roi de Portugal, de recruter des missionnaires pour les Indes Orientales. Il avait connu à Paris Ignace et François Xavier; il les désigna à son maître. Peu de mois après, Xavier, que le pape Paul III avait nommé nonce apostolique, s'embarquait avec le vice-roi des Indes, dom Martin de Souza, et deux religieux. Le nouveau nonce scandalisa grièvement la morgue portugaise en préparant lui-même ses repas et en lavant son linge sur le tillac.

L'Inde portugaise était alors dans un état lamentable au point de vue religieux.

Xavier résolut de convertir d'abord les chrétiens, et commença par les enfants. Après la visite des hôpitaux et des prisonniers, le saint, armé d'une clochette, parcourait les rues de Goa pour les appeler au catéchisme.

L'apôtre évangélisa ensuite la côte de la Pêcherie. Il avait appris la langue malabare et traduit en cette langue les commandements de Dieu, le symbole des apôtres, l'oraison dominicale, la salutation angélique, le catéchisme. Son zèle fut souvent secondé par des miracles; il est dit, dans son procès de canonisation, qu'il ressuscita quatre morts en ce temps-là. Ceux qui recevaient le baptême furent si nombreux que Xavier ne pouvait plus lever pour les bénir son bras fatigué. Pendant les travaux écrasants de cette mission, il ne mangeait que du riz, buvait de l'eau et dormait trois heures par nuit, couché sur la terre nue. Et l'on rapporte qu'il s'écriait fréquemment : « Seigneur, ne me donnez pas tant de consolation ! »

Après avoir évangélisé, au prix d'efforts surhumains, le royaume de Travancor, les Moluques, Ternate, Ceylan, Xavier s'embarqua pour le Japon, dont il avait appris la langue. Il y séjourna deux ans et quatre mois, pendant lesquels il opéra d'innombrables conversions.

Le rêve de François Xavier était d'évangéliser la Chine, vieux boulevard de l'idolâtrie. Mais il mourut au seuil de cette terre promise, qui eût été sans doute pour lui celle du martyre, dans l'île de Sancian, non loin de Canton, le 2 décembre 1552, âgé de quarante-six ans. Sa dépouille fut couverte de chaux vive pour être transportée à Goa. En ouvrant le cercueil, on s'aperçut que le corps n'avait pas été altéré par la chaux et que le visage pâle mais intact du saint semblait sourire.

On célèbre sa fête le 3 décembre.

***

Le nom de *Nicolas*, si révéré de nos amis les Russes, n'était pas très répandu en France. Mais après le voyage du tsar, les reporters nous ont révélé qu'on enregistrait chaque jour des Nicolas dans les mairies, bureaux des naissances.

Le bon évêque de Myre a été fort populaire longtemps avant l'alliance franco-russe. Patron des écoliers, des orphelins, des veuves, des matelots, des serfs jadis, c'est le protecteur par excellence des pauvres et des petits.

Il naquit au IVe siècle, à Patare, ville de Lycie, en Asie Mineure, fut coadjuteur de son oncle, évêque de Myre, et après lui, élevé à ce siège. Il avait fait auparavant un voyage à Jérusalem et, sur le vaisseau, accompli plusieurs miracles, calmé des tempêtes et ressuscité le timonier, ce qui lui vaut sans doute d'être le patron des matelots. L'Eglise, dans l'oraison de son office, remercie du reste Dieu d'avoir opéré par lui des prodiges sans nombre.

Deux épisodes de sa vie sont surtout célèbres : sa charité envers trois jeunes filles pauvres, et le miracle légendaire des écoliers.

Un habitant de Patare, tombé dans la misère, avait trois jeunes filles qu'il ne pouvait marier. La difficulté de marier des filles sans dot n'est donc pas nouvelle. Un jour, cet homme trouva dans son jardin une bourse d'or. Il bénit le ciel et maria l'aînée de ses filles. Peu après, une seconde bourse fut jetée de nuit par-dessus le mur du jardin. L'heureux père la donna pour dot à sa seconde fille; mais il veilla pour connaître son bienfaiteur mystérieux et surprit Nicolas au moment où il lançait la troisième bourse d'or.

Le miracle des trois enfants dans le saloir, ressuscités par le patron des écoliers, fait l'objet d'une ballade dont le texte primitif est d'une touchante naïveté.

Saint Nicolas a inspiré les peintres aussi bien (et même mieux) que les poètes. L'histoire charmante des trois bourses d'or a été immortalisée par Fra Angelico. La vie entière du saint et sa légende est figurée en treize sujets sur une verrière de la cathédrale de Bourges.

La Saint-Nicolas est le 6 décembre.

***

Sainte Lucie naquit au commencement du IVe siècle, à Syracuse en Sicile, de parents opulents et nobles, chrétiens en secret. Son père mourut lorsqu'elle était encore enfant, et sa mère eut la faiblesse de la fiancer à un jeune homme de Syracuse, noble et riche, mais païen fort attaché à ses erreurs. Cependant la mère de Lucie tomba malade; elles se rendirent toutes les deux en pèlerinage au tombeau de sainte Agathe, à Catane, pour obtenir sa guérison. La sainte apparut à Lucie et lui dit : « A cause de toi, ta mère est guérie ; car tu rendras le nom de Syracuse plus glorieux que ne l'est par moi le nom de Catane. »

En racontant cette vision merveilleuse à sa mère, Lucie la supplia de lui permettre de rompre ses fiançailles et de se consacrer à Dieu. La veuve, miraculeusement guérie, n'osa refuser. Les deux femmes revinrent à Syracuse, vendirent leurs biens et en distribuèrent le prix aux pauvres.

La colère du jeune homme à qui Lucie avait été promise fut si violente, qu'il dénonça au préfet romain sa fiancée de la veille. Lucie comparut au tribunal avec une touchante fermeté. Le juge, humilié et irrité de n'avoir pu vaincre une enfant, la condamna à un supplice infâme. Mais lorsqu'on voulut l'entraîner, une main mystérieuse s'était posée sur elle : les efforts de plusieurs hommes et même de plusieurs chevaux ne purent l'ébranler.

Exaspéré, le juge fit dresser un bûcher autour d'elle. La même puissance défendit encore Lucie de ces flammes. Enfin, Dieu contenta son ardeur de martyre, et le glaive put percer le cou délicat qu'elle tendait aux bourreaux

Sainte Lucie, dont on célèbre la fête le 13 décembre, était invoquée pour les maladies de la vue. Ce serait raison de lui rendre un grand culte, en ce temps où si peu de gens voient clair, au propre comme au figuré !

***

L'apôtre Thomas est fâcheusement célèbre par son incrédulité à l'endroit de la résurrection du Sauveur. On connaît moins les travaux et le martyre par lesquels il racheta sa défaillance. A vrai dire, la tradition seule les rapporte.

Après la Pentecôte, Thomas se dirigea vers l'Orient. Dieu voulut que par l'apôtre incrédule fussent baptisés les Mages pleins de foi qui, les premiers, étaient venus adorer Jésus, à Bethléem. Il porta la foi chez les Ethiopiens, les Abyssins, les Parthes, les Mèdes, les Perses; mais ce fut surtout dans les Indes Orientales qu'il exerça son apostolat. Quinze siècles plus tard, le second apôtre des Indes, François Xavier, y retrouvait encore des vestiges de sa prédication. Les brahmanes, dont il avait détruit l'influence, le tuèrent à coups de lances et de flèches au pied de la croix. On célèbre sa fête le 21 décembre.

Les légendaires ont illustré cet apostolat imprécis de merveilleuses aventures.

Thomas se trouvait à Césarée en même temps que des envoyés du roi de l'Inde Gondofore qui cherchaient pour leur maître des architectes habiles. Et comme ils passaient près de Thomas, Notre-Seigneur apparut soudain et leur dit : « Cet homme (montrant l'apôtre) est très habile dans l'art de la maçonnerie. » Thomas, qui avait reconnu le Sauveur, n'osa le contredire; il partit donc avec les enoyés du roi.

Après plusieurs jours de voyage, ils s'arrêtèrent dans une cité dont le prince mariait sa fille, et avait fait crier que tous vinssent aux noces et se réjouissent. Thomas et les envoyés de Gondofore s'y rendirent donc. Mais l'apôtre, assis au banquet, ne mangeait pas et gardait une attitude austère. Une joueuse de flûte, qui remarqua sa contenance, devina qu'il était Hébreu, et, le narguant, elle chantait devant lui : « Le Dieu des Hébreux seul est puissant. » Il lui dit qu'elle en verrait bientôt la preuve.

Le sommelier, à son tour, remarqua que Thomas ne mangeait ni ne buvait; désireux de montrer son zèle, selon l'usage de ces gens-là, il s'écria : « Quoi ! tu ne te réjouis point ! » et le frappa au visage. — « Plaise à Dieu que ta violence te soit pardonnée un jour! dit l'apôtre; mais tu vas en être puni : car, avant que je me lève de table, la main qui m'a frappé me sera présentée par un chien. »

Quelques instants plus tard, le sommelier étant allé puiser de l'eau à une fontaine, un lion le surprit et le mit en pièces. Des chiens vinrent flairer ces débris sanglants, et l'un rapporta dans la salle, aux pieds de Thomas, la main du sommelier. La petite joueuse de flûte, qui avait tout vu, se prosterna devant l'apôtre. On dit que le prince et les principaux de son peuple, effrayés par ce miracle, demandèrent le baptême.

Thomas vint enfin à la cour de Gondofore, dont il ressuscita le frère, nommé God.

A la suite de ce miracle, le roi Gondofore se convertit avec tout son peuple.

***

*Etienne*, dont le nom signifie « couronne », avait étudié sous Gamaliel, avec son cousin Saül, qui devait être le grand saint Paul. Il fut l'un des disciples de Jésus, et le premier des sept diacres choisis par les apôtres pour distribuer aux veuves et aux indigents les secours du trésor commun.

Etienne ne se renfermait pas dans ces fonctions d'aumônier : il prêchait avec une éloquence enflammée. Son zèle anima les Juifs contre lui. On le fit comparaître devant le Sanhédrin. C'était vers la fin de l'année même de la mort du Sauveur; Caïphe était encore grand-prêtre.

Devant ce malheureux, qui avait déchiré sa robe en criant : « Il a blasphémé ! » lorsque Jésus se dit fils de Dieu, Etienne proclama, dans un discours admirable, la divinité de Jésus; et à la fin, levant les yeux et comme en extase, il s'écria : « Je vois les cieux ouverts... Le Fils de l'homme est debout à la droite de Dieu. »

Les Juifs, en tumulte, saisirent alors Etienne et le traînèrent aux portes de la ville pour le lapider comme blasphémateur. Le jeune fanatique Saül gardait les manteaux des bourreaux de son cousin. On croit qu'Etienne, en expirant, demanda à Dieu la conversion de cet adolescent, qui devait être si grand dans la foi.

Saint Etienne fut le premier martyr. On célèbre sa fête le 26 décembre, et le 3 août la découverte miraculeuse de ses reliques, en l'an 415.

Il y a peu à dire du bienheureux *Raoul*, dont on célèbre la fête le 30 décembre. Né en Angleterre, il s'arrêta à Clairvaux, au retour d'un voyage à Rome, et y prit l'habit cistercien. Saint Bernard l'envoya, en 1152, fonder le monastère de Vaucelles, sur l'Escaut, dans le diocèse de Cambrai. L'administration de l'abbé Raoul fut marquée par des difficultés nombreuses avec le seigneur du lieu, Simon d'Oisy, qui revenait de la croisade fort affamé, semble-t-il, du bien des moines.

Ces biens de son monastère, que le bienheureux Raoul défendit énergiquement contre les grands, il les prodiguait aux petits; on rapporte que, dans une famine, il nourrit 5,000 pauvres.

George de Céli.

---

# AMUSEMENTS SCIENTIFIQUES

CHALEUR : DILATATION DES GAZ. — CLOCHE A PLONGEUR

Rappelons, comme préambule à d'autres récréations du même genre, quelques expériences que nous avons signalées autrefois.

La première démontre que les gaz comme les solides et les liquides se dilatent sous l'action de la chaleur.

Renversez une cloche à fromage contenant de l'eau sur un verre qui lui servira de pied; posez doucement à la surface de l'eau une feuille de papier de soie froissée et ramassée en forme de boule, mettez-y le feu, et tandis que le papier brûle encore, recouvrez-le d'un verre à boire ordinaire (fig. 1) dont les bords plongeront dans l'eau; l'air qui se trouve dans ce vase et qui avait été dilaté d'abord par la chaleur diminuera peu à peu de volume par le refroidissement et vous verrez l'eau de la cloche s'élever sensiblement dans le verre.

Avec la même disposition d'appareils, ou toute autre analogue, faisons l'expérience de la cloche à plongeur, appareil qui permet, on le sait, à des ouvriers de travailler presque à sec sous l'eau et de respirer à leur aise au fond d'une rivière ou d'un fleuve.

Mettez un peu d'encre dans une coquille d'œuf, et proposez à



Fig. 1.



Fig. 2.

quelqu'un de faire descendre le tout jusqu'à mi-hauteur dans l'eau de votre cuve, puis de l'en retirer sans que l'eau soit noircie et sans qu'une seule goutte d'eau soit venue s'ajouter à l'encre de la coquille.

La chose paraîtra difficile à quiconque ne se rappellerait pas la cloche à plongeur.

Pour résoudre le problème, fixez avec un peu de cire à cacheter la coquille d'œuf au milieu d'un bouchon de pot à moutarde, versez-y un peu d'encre, recouvrez le tout de la cloche à plongeur, c'est-à-dire du verre qui en tient lieu ici, et enfoncez celui-ci dans l'eau, lentement et bien verticalement, sous peine de culbuter le bouchon. L'air renfermé dans le verre se comprime, et bientôt il oppose à l'eau une résistance qui en fait baisser le niveau; le flotteur descend en même temps avec la petite coquille d'encre qui pénètre, comme vous l'avez annoncé, au-dessous du niveau de l'eau dans la cuve, sans venir en contact avec le liquide.

L'expérience peut être variée de bien des façons; un morceau de sucre, des insectes sont descendus dans l'eau; le premier ne fond pas, les seconds ne sont pas noyés.

Voici une variante de la première expérience.

Placez un peu d'eau dans le fond d'une assiette à soupe; jetez-y un papier enflammé comme nous l'avons dit, recouvrez le tout d'un bol en porcelaine; dès que l'air dilaté d'abord par la chaleur se contractera par le refroidissement, sous le bol, l'eau de l'assiette sera aspirée, et celle-ci restera à sec tout autour; escamotage d'un genre tout à fait scientifique.

Magus.

---

*Le Directeur-Gérant* : HENRI GAUTIER. Sceaux. — Imp. Charaire et Cie.

5 centimes le N° année courante. (10 centimes le N° années échues.) N° 1971 TRENTE-SIXIÈME ANNÉE. — 5 Décembre 1896.

# L'OUVRIER

**Journal illustré paraissant le Mercredi et le Samedi**

| ABONNEMENT D'UN AN : (104 numéros) France, Algérie et Belgique : 6 francs. | DIRECTION ET ADMINISTRATION : LIBRAIRIE BLÉRIOT, HENRI GAUTIER, SUCCESSEUR. 55, quai des Grands-Augustins, Paris. | ABONNEMENT D'UN AN (104 numéros) Colonies et Étranger (sauf la Belgique) : 7 francs. |
|---|---|---|

## LE SECRET DE LA MARINIÈRE, PAR NOËL GAULOIS



# LE SECRET DE LA MARINIÈRE

PAR

**NOËL GAULOIS**

## I

### UN TRÉSOR DANS LA FORÊT DE BONDY

Nos contemporains sont, heureusement, assez sceptiques à l'endroit des trésors merveilleux, enfouis à plusieurs pieds sous terre, d'où quelques coups de pioche suffiraient pour les ramener au jour.

Les escrocs espagnols qui, ces dernières années, expédiaient en tous points de la France des lettres datées du fond des prisons, dans le but de décider les naïfs à l'avance de quelques écus sous promesse d'être mis en possession de richesses incalculables, ces faux déserteurs ou ces prétendus fugitifs qui affirmaient avoir caché en des endroits connus d'eux seuls la caisse de leur régiment ou même celle d'un corps d'armée, ces chevaliers industrieux qui spéculaient sur la bêtise humaine n'ont pas fait leurs frais, et pourtant c'est en Espagne, au pays des aventures romanesques et des châteaux... de cartes, qu'ils affirmaient avoir pris part aux drames émouvants sur l'appât desquels ils comptaient pour éveiller les cupidités et les sympathies.

Après cela, il ne semblait pas qu'une histoire, tout aussi invraisemblable, de trésor enfoui à quelques kilomètres de Paris depuis plus d'un siècle, eût chance d'être prise au sérieux.

Pourtant l'*Eclair* du 30 mars 1895 publiait un article documenté qui commençait ainsi :

« En un point encore mal défini de notre banlieue, existe un trésor. C'est, en pleine jachère dans la forêt de Bondy, ardemment qu'on l'y cherchait à la veille de l'invasion allemande. Pendant vingt-cinq ans les fouilles demeurèrent interrompues. Puis voici qu'aujourd'hui elles recommencent en secret. Au matin, on remarque dans la forêt des vestiges de perforation... Quels sont donc les obstinés qui remuent ainsi la terre de place en place? Que cherchent-ils ?

« C'est un trésor officiel, presque breveté avec garantie du gouvernement de Napoléon III... »

Suivaient de longs développements sur l'origine de ce trésor, sur les autorisations de fouilles accordées, après enquêtes rigoureuses, aux possesseurs du secret.

Les preuves, les témoignages les moins suspects s'étaient donc réunis pour donner à une aventure éminemment romanesque un caractère d'authenticité tel que l'administration elle-même était convaincue que sa toute-puissante routine était violentée !

Il y avait là de quoi surprendre... et faire rêver.

Le trésor existait donc! Mais comment était-il venu là, en ce coin de forêt? Comment, surtout, avait-il pu y rester si longtemps enfoui, alors que son existence était connue d'un ou plusieurs privilégiés?

Le mystère se compliqua; le trésor échappa à toutes les recherches. Avait-il donc été enlevé, à l'insu des légitimes propriétaires et de l'autorité? ou bien les chercheurs n'avaient-ils que des données insuffisantes sur l'emplacement qu'il fallait creuser ?

Toutes questions qui firent trotter maintes cervelles et galoper les meilleurs reporters de la presse.

On eut bientôt une réponse à la première interrogation. Pour la trouver, il suffit de feuilleter quelques dossiers poudreux.

Le gouvernement de Napoléon III ne se serait pas prêté à une plaisanterie qui aurait permis à l'opposition de le cribler d'épigrammes. Il savait en partie l'histoire du trésor. Nous allons résumer brièvement ce qu'il en connaissait. On apprendra le reste par la suite.

Pendant la Révolution, alors que tant de gentilshommes émigraient, un familier de la reine Marie-Antoinette, M. de Clavières, était resté obstinément attaché à la personne de ses souverains, prêt à partager leur sort. A la veille des événements terribles qui précipitèrent la chute de la royauté, M. de Clavières, comprenant que sa fortune et sa vie n'étaient plus en sûreté, réalisa ce qu'il put de ses biens, réunit ses joyaux les plus précieux et enferma le tout dans une cassette en chêne, garnie de solides ferrures ouvrées par Louis XVI.

Dans la nuit du 16 au 17 janvier, quatre jours avant l'exécution du roi, M. de Clavières, accompagné d'un seul domestique partait la nuit à travers champs.

Le maître et le valet se relayaient pour porter le coffre dans lequel il y avait pour près de trois millions d'or et de pierreries. Arrivés à l'allée des trois Pavillons, dans la forêt de Bondy, les deux hommes s'arrêtèrent au pied d'un arbre dont trois maîtresses branches partant du tronc dessinaient à peu près une fleur de lys.

— La pelle ! La pioche ! commanda le comte.

Le domestique alla prendre dans un fourré où il les avait cachées, plusieurs jours avant, sous un amas de branches et de feuilles mortes, une pelle et une pioche.

Maître et serviteur se mirent à la besogne, suant de fatigue et d'anxiété. Bientôt ils eurent creusé un trou de sept ou huit pieds au fond duquel ils laissèrent glisser la cassette enduite de poix pour qu'elle ne fût point rongée par l'humidité.

Après avoir comblé le trou, battu la terre, dispersé le trop plein et pris toutes les précautions pour dissimuler les traces de leur travail, les deux hommes s'éloignèrent.

Durant la Terreur, le comte de Clavières et sa femme échappèrent longtemps à toutes recherches. Arrêtés peu de temps avant le 9 thermidor, ils montèrent sur l'échafaud après que la comtesse eût donné le jour en prison à un fils qu'un prêtre, dont la tête allait tomber aussi, baptisa du nom de Robert.

Quant au domestique, resté seul possesseur du secret, il erra longtemps, sans ressources, avant de pouvoir rentrer en France. Des années et des années s'étaient écoulées ; des années encore passèrent avant qu'il pût savoir ce qu'était devenu l'héritier des Clavières.

Celui-ci n'ayant pour tout bien que son nom, avait, grâce au concours d'un allié de sa famille, le comte de Ternis, obtenu une charge dans les Indes à la Restauration. Il n'avait pas fait fortune dans les possessions amoindries et appauvries qui nous restaient là-bas. Quand l'ancien serviteur lui eût fait parvenir un plan détaillé de l'endroit où avait été enfoui le trésor, il s'empressa de quitter Karikal où il avait été très éprouvé par les fièvres et avait perdu sa femme dont il avait un enfant âgé d'une année à peine.

Robert de Clavières n'arriva pas jusqu'à Paris. Il dut s'arrêter à Joigny. Son enfant, le petit Raoul, privé des soins d'une femme depuis plusieurs semaines, perdait de ses fraîches couleurs. Lui-même sentait venir un de ces accès qui le terrassaient parfois et le laissaient pour mort.

Il s'occupa de trouver une nourrice pour le bébé. On lui indiqua une jeune femme, Thérèse Froment, honnête et robuste, qui avait un fils du même âge que Raoul et qui cherchait un nourrisson. Cette femme disposait d'une chambre, elle l'offrit au comte que son accès de fièvre travaillait avec une violence inaccoutumée.

Pour rester auprès de son enfant, M. de Clavières accepta.

Son accès de fièvre, au lieu de se calmer peu à peu comme d'ordinaire, prit soudain une marche à laquelle M. de Clavières ne se trompa pas. C'était la mort, en quelques heures, peut-être en quelques minutes.

Il appela Thérèse. Celle-ci accourut avec son mari. Elle fut effrayée en retrouvant son hôte qu'elle avait quitté une heure auparavant. Les ravages de la fièvre avaient été foudroyants.

M. de Clavières lui fit signe d'approcher et lui remit quelques papiers.

— Je vais mourir... Ces papiers pour mon fils... Un trésor dans la forêt de Bondy, allée des Pavillons... Le plan... Un prêtre, faites venir le prêtre !

Pendant qu'il parlait à Thérèse, M. de Clavières avait été frappé de la physionomie du mari qui l'écoutait et le fixait avec des yeux brillants. Ce qu'il crut lire dans le regard de cet homme ferma ses lèvres. Il répéta encore :

— Un prêtre ! Un prêtre !

Thérèse se retourna vers son mari :

— Tu entends! Mais cours, cours donc vite chez M. le curé...

L'homme se précipita. Il fut longtemps dehors.

M. de Clavières sentait la mort approcher et son anxiété croissait de minute en minute.

— Thérèse, dit-il. Cachez ces papiers...

Et comme elle ne semblait pas comprendre :

— Oui, cachez-les... de votre mari!... Il ne revient pas! Oh ! je le sens! Il ne ramènera pas le prêtre.

La nourrice rougit d'indignation. Pourtant une ride se dessinait sur son front et elle était oppressée.

— Enfin ! Le voilà, dit-elle.

Son mari rentrait.

— Seul? fit-elle. Et M. le curé?

— Je l'ai cherché partout, on ne sait pas où il est. On le préviendra quand il rentrera.

Le comte eut un regard désespéré et d'une voix très basse, à Thérèse qui s'était rapprochée du lit :

— A vous! C'est à vous que je confie mon enfant, sa fortune... Vous me répondez de Raoul sur votre salut ?

Sa respiration haletante semblait s'éteindre par instants; ses yeux tournèrent, le délire commença.

Thérèse s'était agenouillée; elle avait pris un paroissien et disait les prières des morts.

Froment sortit. Il reparut quelques minutes plus tard avec le curé. Celui-ci considéra le moribond.

— Pourquoi ne m'avoir pas prévenu plus tôt? demanda-t-il.

Thérèse s'était levée. Un regard impérieux de son mari l'em-

pêcha de répondre et elle retomba à genoux au chevet du comte, lui adressant du fond de sa conscience une promesse qu'elle devait tenir.

Au même moment, M. de Clavières expirait.

Le prêtre regarda Froment et se détourna de lui. Puis s'adressant à la femme qui priait au chevet du mort :

— Thérèse, fit-il, vous êtes une honnête femme et une bonne chrétienne. Vous saurez ce que vous devez à cet homme qui vient de mourir sous votre toit.

Thérèse fit un geste de la tête et l'ecclésiastique se retira.

Quand le curé fut parti, Froment s'approcha de sa femme. Il y avait un sujet qu'ils n'osaient aborder ni l'un ni l'autre.

Elle se détourna.

Froment était un beau parleur, un esprit fort. Des lectures mal choisies, mal digérées avaient, tout en développant son intelligence, faussé son jugement et perverti sa conscience. L'irréligion s'en était suivie et la soif des jouissances.

Le curé de Joigny, sollicité par Thérèse, s'était efforcé de ramener quelques lumières dans cet esprit égaré; il avait été mal accueilli et s'était heurté à un orgueil que la remontrance exaspérait. Une malveillance marquée, la crainte de mettre la division entre le deux époux l'avaient peu à peu éloigné d'un seuil qu'il aimait autrefois à passer.

Tout alla de mal en pis

Le ménage était fréquemment troublé avant que le comte de Clavières passât à Joigny. Après la mort du comte, ce fut un enfer.

La jeune femme avait caché les papiers et jamais son mari n'avait osé en parler Mais il avait résolu d'aller se fixer à Paris, et dix mois après la scène que nous venons de retracer, il était arrivé à ses fins

Quelques semaines après son installation, dans une petite maison de la banlieue, Thérèse, qui avait dû s'éloigner pendant quelques minutes au cours d'une après-midi, ne retrouva plus le petit Raoul à son retour

Le soir, elle attendit vainement son mari

Le trésor portait malheur à ceux qui en détenaient le secret.

## II

### LA BRANCHE DE HOUX

L'Ourcq est une petite rivière qui prend sa source au sud-est de La Fère en Tardenois, et devient navigable depuis la Ferté-Milon jusqu'à la Marne, dans laquelle elle se jette.

Environ quatre lieues avant son embouchure, un canal de dérivation a été creusé pour amener ses eaux à Paris et servir au transport de certaines marchandises, produits de l'industrie locale : bois, saboterie, vannerie, peausserie, articles qui trouvent leur emmagasinage immédiat dans la partie nord de la capitale, et raccourcissent leur trajet en venant par le canal plutôt que par la Marne.

Ce canal porte naturellement le nom de canal de l'Ourcq.

Il y a vingt ans, les bords de ce cours d'eau étaient l'une des promenades préférées de la population des faubourgs parisiens. Des fortifications jusqu'à la forêt de Bondy, c'est-à-dire sur une longueur de dix kilomètres, de hauts peupliers s'élevaient sur les deux rives, à peine éloignées de quelques mètres l'une de l'autre, ombrageant le sol couvert de gazon et se penchant en voûte au-dessus du courant qui roulait tranquillement sa mousse verdâtre avec un perpétuel clapotis de cascatelle.

Depuis l'année terrible, les peupliers ont disparu, tombés sous la hache des sapeurs du génie, qui jugea cette coupée de bois nécessaire à la défense de Paris.

Il y avait à peine un mois que les arbres séculaires étaient allés alimenter les feux des bivouacs, au moment où commence ce récit.

On était à la fin d'octobre 1870, à la veille de l'épopée du Bourget.

La nuit était descendue sur les berges désertes.

Il tombait une petite pluie fine, serrée et pénétrante qui brouillait de milliers d'encyclies la surface du canal.

A peu de distance, de tous côtés, sauf vers Paris, des coups de feu crépitaient, précipités, sans ensemble; à chaque minute, un éclair rayait le ciel noir d'un zigzag de feu, suivi presque aussitôt d'une formidable détonation et d'un sifflement puissant comme le râle d'un ventilateur de forge, qui s'achevait, lui aussi, par une détonation moins vibrante. C'était le fort de Noisy, celui de l'Est ou la redoute de la Double-Couronne, qui envoyait ses obus et ses boulets au milieu des retranchements prussiens.

Dans les campagnes environnantes, jusque vers les avant-postes, derrière les murailles des fermes et des usines, des feux brillaient, allumés à même le sol, au milieu des cercles de soldats, l'arme au pied, l'œil au guet, l'oreille tendue.

Et partout, partout, entre la terre et la profondeur sombre du ciel, un nuage rouge et opaque planait, immobile, semblable à quelque immense rideau de feu et de sang...

Au pied de la longue côte que domine au levant le fort de Noisy, le canal, parallèle à la route de Bondy, coupe, à angle droit, la route d'Aulnay. En amont, à quelques centaines de pas, la rive gauche de l'Ourcq s'échancre brusquement formant une sorte de bassin ou de baie demi-circulaire.

Dans cette baie était amarrée une péniche qui semblait abandonnée. Aucune lumière ne brillait à bord et aucun feu de position ne signalait sa présence. Les fugitives et fulgurantes lueurs de la canonnade et de l'orage découpaient seules, par instant, sa masse noire et peut-être auraient permis à un regard patient et obstiné d'y déchiffrer un nom : l'*Engoulevent*.

Mais il était tard : onze heures sonnaient lentement, avec une tristesse de glas, à quelque église voisine. Nul curieux ne se promenait habituellement à pareille heure dans ces parages dangereux et désolés. Pourtant, les vibrations de la cloche dansaient encore dans l'air, lorsque le pas d'un individu cria sur le sable qui recouvrait les rives du canal.

L'obscurité de la nuit était telle qu'il eût été impossible de distinguer l'inconnu si n'avaient lui les éclairs de la canonnade qui, sans interruption, zébraient le ciel.

L'homme marchait avec précaution, semblant chercher un point de repaire.

Près de l'anse où se trouvait amarré l'*Engoulevent*, il s'arrêta.

— Chien de temps, fit-il, on n'y voit goutte... Il ne faut pourtant pas que je m'égare !

Ses yeux, sans doute, s'étaient habitués aux ténèbres et, après quelques minutes d'observation, il put se reconnaître, obliqua vers la droite, descendit un talus en pente rapide qui conduisait en rase campagne et, accélérant sa marche, poussa droit devant lui.

Il alla ainsi l'espace d'environ trois quarts de lieue. Puis il s'engagea à travers les champs dévastés et abandonnés, jusqu'à ce qu'une haute muraille percée de meurtrières lui barrât le passage il longea la muraille et arriva en face d'une petite porte donnant accès dans un vaste terrain qu'il traversa pour s'arrêter devant un pavillon en briques et pierres composé d'un seul étage

Le bâtiment semblait désert; aucune lumière ne brillait aux fenêtres et la porte était close.

L'homme porta à ses lèvres un petit sifflet d'étain comme en avaient les francs-tireurs et en tira un hululement aigu et strident qui se répercuta dans la campagne. Puis il attendit.

Au bout de deux ou trois minutes, un homme parut, sortant, non pas de la maison mais de derrière un buisson de fusains, épargnés encore par les mobiles et les gardes nationaux.

L'homme tenait à la main un fusil dont la baïonnette s'éclairait de reflets pourpres aux éclairs multipliés qui sillonnaient la nuit.

Il s'approcha de l'inconnu en portant son arme en avant.

— Que faites-vous ici ? lui demanda-t-il.

— Je suis celui que l'on attend, répondit l'arrivant. Je viens prendre des ordres et donner des nouvelles. Voici mon laisser-passer.

Et, retirant sa coiffure, il montra à l'homme un objet qui y était fixé.

— Bien, reprit ce dernier. Suivez-moi.

L'un derrière l'autre, ils contournèrent le pavillon, gravirent quelques marches d'un perron et pénétrèrent dans le bâtiment, après avoir soigneusement refermé l'issue.

Ils s'engagèrent dans un couloir que l'inconnu suivit en se guidant au mur. Puis une porte invisible tourna sur ses gonds et les deux hommes se mirent à descendre un escalier faiblement éclairé par une lueur venant du sous-sol.

Au pied de l'escalier, le guide s'effaça, et, poussant devant lui son compagnon :

— Entrez, lui dit-il.

L'inconnu se trouvait dans une vaste cave où des futailles et divers ustensiles aratoires se trouvaient empilés pêle-mêle.

Au milieu, une petite table était placée, couverte de paperasses. Une chandelle de suif, fichée dans le goulot d'une bouteille vide, répandait dans le sous-sol une lumière jaune. Devant la table, un homme était assis, accoudé, le front dans sa main.

— C'est vous, Martial ? — dit l'homme en levant la tête.

— Oui, capitaine, — répondit l'arrivant. — Vous le voyez, je suis exact.

— Oh ! je sais que nous pouvons compter sur vous ! — fit en se dressant celui que Martial venait d'appeler « capitaine ».

Debout, sous la clarté de la chandelle, il était alors facile de juger la physionomie de ce dernier. C'était un homme de quarante-cinq ans à peu près ; fort, vigoureux, carré d'épaules, poitrine large, la taille haute, la barbe abondante, rousse et grisonnante

Il réalisait à souhait le type de l'homme du nord.

Il portait l'uniforme des fusiliers marins avec les galons de quartier-maître.

Sur ses yeux, il avait rabattu un béret dont le ruban avait dû porter autrefois un nom inscrit en lettres dorées; mais il n'en restait guère plus trace.

Quant à celui que le capitaine avait appelé Martial, c'était un jeune homme de vingt à vingt-deux ans, de taille moyenne, mais

bien prise, à la figure sournoise d'où se dégageait je ne sais quelle expression d'audace et d'entêtement qui donnait à sa physionomie un aspect repoussant et féroce. Il était vêtu du costume des francs-tireurs et portait le chapeau de feutre au ruban duquel était attachée une branche de houx.

— Avez-vous des nouvelles importantes à m'apprendre? — reprit le capitaine, après un moment de silence.

— Oui, — répondit Martial. — Celui que vous savez m'a chargé de vous remettre ceci...

Et, fouillant sous sa veste, il en sortit une enveloppe scellée à la cire, qu'il tendit au capitaine.

— Bien! je lirai cela demain, et je ferai parvenir les renseignements au quartier général, s'il y a lieu.

— Demain? il sera peut-être trop tard. Il se prépare en cet instant une affaire importante au sujet de laquelle je voudrais vous parler..,

— Ah! Dans ce cas, nous allons sortir. Je n'aime pas à causer ici... Il me semble que, malgré toutes les précautions prises, ces murs ont des oreilles. Sur le bord du canal, personne ne nous dérangera. Du reste, il n'y a pas de sentinelles au bord de l'eau de ce côté depuis les avant-postes; et les troupes sont cantonnées dans les masures des villages. Et puis, ne sommes-nous pas de braves soldats français? — ajouta-t-il avec un air lourdement ironique.

Le capitaine plia les papiers étalés sur la table, les mit dans sa poche, et, suivi de Martial, il remonta l'escalier de la cave, franchit le couloir, et retrouva dans le jardin l'homme qui avait introduit le visiteur.

— Suis-nous, Franz, — lui dit-il, — et veille à ce qu'on ne nous écoute pas.

Reprenant le chemin parcouru par Martial, les trois hommes regagnèrent les bords de l'Ourcq, remontant dans la direction de Paris.

Après avoir jeté un coup d'œil autour de lui, et s'être assuré que Franz, demeuré un peu en arrière, s'acquittait de sa mission, le capitaine reprit la parole.

A cette heure avancée, la nuit devenait plus calme; les coups de feu s'espaçaient; et, bien que le fort de Noisy tonnât toujours au-dessus de leurs têtes, les deux hommes pouvaient causer sans trop élever la voix.

— Vous disiez donc, Martial, — reprit le capitaine, — qu'une affaire assez importante devait se produire incessamment?

— Demain même, — répondit le jeune homme. — Sur deux points à la fois une attaque est décidée: mais d'un côté seulement elle sera sérieuse, l'autre ne devra être qu'une feinte ayant pour but de diviser les forces allemandes. L'un de ces points est compris dans la partie nord-est de la banlieue, entre Romainville et Saint-Ouen. Là se portera vraisemblablement l'effort des troupes dont Paris dispose.

— Et la diversion? — demanda l'interlocuteur de Martial.

— Quant à l'autre démonstration, j'ignore dans quelle zone elle aura lieu; mais le pli que je viens de vous remettre doit contenir des renseignements à cet égard.

— Bon! — fit le capitaine. — Depuis le temps qu'il sommeille, endormi par ses chefs, Paris devra avoir le réveil bien pénible! Et puis, nous connaissons la tactique de ce gouvernement de la Défense nationale: expédier contre nous de petits paquets d'hommes, les faire tuer, et recommencer le lendemain! On dirait vraiment que l'état-major et le gouvernement militaire de Paris s'entendent avec nous pour décimer et décourager la ville! Ah! il faut que ces Parisiens soient bien héroïques... ou bien veules, pour subir passivement ces avanies et ces tortures!

— Le centre des opérations serait donc vers Saint-Denis, — dit Martial. — Les troupes françaises disséminées de ces côtés manœuvreraient, protégées par les feux combinés des forts de la Briche, de l'Est, de la Double-Couronne, de Noisy et de Romainville. De cette manière...

— Il suffit. Vous n'avez pas d'autres renseignements à me donner?

— Non! Vous connaissez l'effectif des troupes qui peuvent être mises en mouvement?

— Certes! — Nous connaissons, nous autres, mieux que Trochu lui-même, la composition des forces que nous avons à combattre. Pour nous, la garde nationale, commandée comme elle l'est, ne compte que comme nombre. Quelques bataillons de mobiles, qui ont déjà vu le feu, sont à craindre. Ces jeunes provinciaux, normands et bretons à tête dure, sont susceptibles d'emballements qui peuvent nous être fort préjudiciables. Ces damnés francs-tireurs, aussi, ne sont point quantité négligeable. Quant aux troupes régulières, il n'en reste pas deux régiments autour de Paris. Mais les hommes vraiment redoutables, ce sont les marins cantonnés au Bourget et dans les forts... Avec ceux-là, il faudra jouer serré. Enfin nous sommes prévenus. De l'audace chez nous, de l'hésitation du côté de Paris, et la journée sera nôtre!

Tout en causant, les deux hommes étaient arrivés à quelques pas de l'*Engoulevent*.

— A qui appartient ce bateau? Que contient-il? Est-il habité par quelqu'un? — questionna le capitaine.

— Je l'ignore, — répondit Martial.

— Il faudra vous renseigner. Il fait toujours bon connaître ses voisins.

— Je me renseignerai.

— Est-ce tout ce que vous aviez à me dire?

— C'est tout ce que je sais. Mais je crois que vous en apprendrez plus long par la lecture de la lettre que je vous ai apportée.

— C'est bien, alors. Je vous quitte; je n'ai pas trop de temps pour prendre connaissance de cette missive et en communiquer le contenu au quartier général.

Ils étaient arrivés à l'arrière de l'*Engoulevent*.

Tout à coup, à trois mètres d'eux, un cri étouffé retentit, suivi de la chute d'un corps et d'un bruit de broussailles froissées.

Instinctivement, le capitaine sortit un revolver...

Mais un gros éclat de rire résonna, et Franz apparut.

— Qu'y a-t-il? lui demanda vivement son chef.

— Il y a qu'il y a un Français de moins!

— Diable! on nous épiait.

— Je ne crois pas. Le moblot avait l'air d'être simplement de faction, à mi-hauteur du talus. Comme je fouillais les environs ainsi que vous me l'aviez recommandé, il m'aperçut. Probablement, malgré ma tenue semblable à la sienne, il allait me crier: « Qui vive! » et m'obliger à passer au large, mais je ne lui en donnai pas le temps. D'un saut je fus sur lui, et lui enfonçai ma baïonnette dans les côtes..., encore un qui ne me tuera pas!

— S'il nous avait entendus! fit Martial. Il faut s'assurer qu'il est bien mort.

— Inutile! répondit Franz. Son compte est réglé et bien réglé.

En cet instant, un éclair d'une grande intensité zigzagua dans l'espace, permettant à Martial d'apercevoir au pied du talus le cadavre du moblot étendu sur le dos, les bras en croix.

Rassuré, le jeune homme se tourna vers le capitaine.

— Alors, à demain soir? dit-il.

— Comme d'habitude.

— Et le signe de reconnaissance? demanda Martial.

— Toujours le même: la *branche de houx*, répondit le capitaine.

*(La suite au prochain numéro.)* NOEL GAULOIS.

---

*Nous prions ceux de nos abonnés dont l'abonnement expirait le 1er novembre ou le 1er décembre, de nous en envoyer le montant par un prochain courrier.*

*Du 10 au 15 courant, nous prendrons la liberté de faire toucher par la poste le montant des abonnements qui n'auront pas été payés d'ici là.*

---

# LE NEZ DE FLAIRDECOIN

PAR

**JEAN DRAULT**

## I

### OU LE LECTEUR FAIT CONNAISSANCE AVEC LE ROMANCIER PLUMOL ET SON BON AMI JACQUES TARARE



ANTOINE Plumol, romancier non célèbre, mais encore jeune, ce qui ne voulait point dire qu'il deviendrait célèbre en vieillissant, Antoine Plumol travaillait avec fureur à un roman des plus mélodramatiques dans son petit appartement du boulevard Saint-Michel, au 14.

C'était un dimanche; il était six heures du soir, et par la fenêtre ouverte sur le balcon, les bruits du boulevard montaient jusqu'aux oreilles du romancier, confondus en un murmure interminable, berceur, que troublaient seuls le claquement d'un fouet, un aboiement de chien, un éclat de rire des promeneurs dévalant lentement en rangs serrés vers le boulevard Saint-Germain.

Le timbre de la porte d'entrée résonna tout à coup.

— Zut! cria Antoine Plumol en posant sa plume. Qu'est-ce qui vient me raser au moment où ça marche si bien!...

Il eut envie de crier: Je n'y suis pas! Mais il réfléchit que ce truc peu compliqué était bien éventé.

Il se leva donc en maugréant, rajusta sa cravate devant une glace et essuya son front plein de sueur.

Il était grand, un peu déplumé sur le haut de la tête, avec des moustaches blondes très soignées et des yeux d'un bleu d'acier.

Il portait un monocle, ce qui le faisait grimacer.

Un cri lui échappa dès qu'il eut ouvert la porte.

— Jacques Tarare !... Encore toi !

— Oui, moi-même, mon cher ami, répondit le petit jeune homme qui avait sonné, un brun aux cheveux en brosse, trapu, et déjà bedonnant avec de courtes jambes recouvertes d'un pantalon à grands carreaux large et flottant.

Il avait un peu l'air, avec ce pantalon, du Gugusse du Cirque d'Eté.

Il serra la main d'Antoine Plumol et ajouta :

— Tu as dit : « Encore toi !... » Si je t'ennuie, je vais m'en aller. Tu me connais, je suis l'ami qui ne veut gêner personne !...

— Du tout ! du tout ! répondit le romancier, déjà honteux de sa vivacité. Tu ne me gênes pas, au contraire. Entre donc, tu attendras que j'aie fini mon travail.

— Comme tu as chaud !... Est-ce que tu scies du bois ?...



— Non, mon ami, je travaille à mon roman !...

— Et c'est si échauffant que ça !

— Dame !... Trouver des péripéties nouvelles et inventer des assassinats inédits, par cette chaleur !

— C'est vrai qu'il fait chaud, aujourd'hui !... On ne dirait pas qu'on approche du mois d'octobre !...

Et se rappelant que la visite du tzar à Paris devait avoir lieu trois jours après :

— Dis donc !... Le tzar aura beau temps !...

Le romancier avait introduit son ami dans son cabinet de travail. Il le fit asseoir sur un canapé, s'installa à son tour à son grand bureau, vis-à-vis de la fenêtre, et lui dit :

— Maintenant, mon vieux, tiens-toi tranquille !...

Tandis que la plume du romancier grinçait de nouveau sur le papier, Tarare tira une cigarette de sa poche, en murmurant :

— Le malheureux !... Il va fondre comme un pain de sucre, s'il a encore deux pages à écrire. Ah ! nous autres avocats, si nous avions à suer autant que ça pour préparer nos plaidoyers, qu'est-ce qu'il nous resterait à suer à l'audience ?...

— Garde tes réflexions pour toi !... dit nerveusement Antoine Plumol. Elles me troublent dans mes effets dramatiques !

— Tu pourrais me parler plus poliment ! répliqua Jacques Tarare d'un ton vexé.

Puis, se levant, l'avocat se mit à fureter dans tout l'appartement et, de temps en temps, il grommelait :

— Nom de nom !... En v'là une sale baraque !... Où les met-il ?... Non !... mais où les met-il ?...

A la fin, Antoine Plumol s'impatienta :

— Quoi donc ?... demanda-t-il.

— Tes allumettes, pardi !...

— Dans ma chambre, sur la table de nuit, mais, pour Dieu !... flanque-moi la paix, et attends que j'aie fini pour faire du bruit !...

Jacques Tarare, dans la chambre contiguë au cabinet du romancier, découvrit en effet des allumettes dans un petit pot en faïence. Il alluma sa cigarette, puis, homme de précaution, fit passer les autres allumettes du petit pot en faïence dans la grande poche de son large pantalon à carreaux.

Puis il fuma avec volupté, en se promenant à travers tout l'appartement, les mains derrière son dos.

Il avait parcouru le petit logement du romancier deux fois dans sa longueur et trois fois dans sa largeur, lorsque Antoine Plumol l'entendit faire un bruit épouvantable dans la chambre.

Il versait de l'eau, secouait des couvertures, roulait des meubles.

Précipitamment il se leva et arriva juste à temps pour voir Jacques Tarare précipiter à toute volée une cuvette pleine d'eau sur le lit.

Et furieux, Antoine Plumol balançait déjà un pied impatient d'aller faire connaissance avec le fond du large pantalon quadrillé de Tarare, lorsque ce dernier eut un mot génial :

— Tu en as une veine, toi, par exemple !...

— Ah çà ! dis donc...

— Oui, je te sauve de l'incendie, mon cher, mon allumette avait été bêtement mettre le feu à ton édredon. Sans moi, tu flambais !...

Antoine Plumol retint sur ses lèvres la bordée d'injures qu'il avait une si furieuse envie de décocher à son terrible ami, mais il ne put s'empêcher de s'écrier :

— Je m'en fiche, tu me le paieras, mon édredon ! C'est du propre !... L'eau va degouliner à travers le plancher dans l'appartement du dessous. Tu vas me faire avoir des histoires dans la maison. Je suis déjà si bien avec ma concierge, n'est-ce pas ?...

— Calme-toi !... Je t'en prie, calme-toi !... répliqua Jacques Tarare avec un flegme imperturbable. Pour ce qui est de ton édredon, c'est entendu, je te le paierai. Je te dois déjà soixante francs que tu m'as prêtés, il y a...

— Dix mois ! précisa Antoine Plumol.

— Dix mois !... Tant que ça !... Comme le temps passe vite, tout de même. Bref, tu me diras ce que vaut ton édredon, et je paierai le tout ensemble...

Et avec l'exquise suffisance d'un homme qui est content de lui, Jacques Tarare s'étendit sur le canapé du cabinet d'Antoine Plumol.

Ce dernier travailla encore pendant cinq minutes, puis il se leva satisfait, en criant :

— Enfin ! fini !...

— Ton roman ?... demanda l'autre.

— Pas mon roman tout entier, mais la partie de mon roman qui doit paraître cette semaine dans l'*Amusement des familles*, un brave journal hebdomadaire qui me paye gentiment mon travail.

— Ah !... tu écris comme ça une tranche de roman toutes les semaines. Mon cher, ton roman doit être... melon...

— Ah çà !... dis donc !...

— Dame, puisque tu le découpes en tranches pour les lecteurs de l'*Amusement des familles !*...

Et Jacques Tarare, ravi de son jeu de mots, se renversa sur le canapé en riant à gorge déployée.

Un miaulement effroyable se fit entendre, et un chat bondit, affolé, sur une chaise, puis de là dans la chambre où il alla se cacher sous l'armoire.



Tarare s'était dressé, tout pâle, portant la main à son pantalon que les griffes du chat avait traversé sans peine pour s'enfoncer dans ses chairs.

Plumol, lui, avait couru dans la chambre et appelé son chat qui, sortant de sa cachette, s'était réfugié dans ses bras.

Il le caressait, tout en disant à Tarare, d'un ton furibond :

— Je t'ai vu quelquefois bien gênant, mais pas comme aujourd'hui. Il ne t'était pas arrivé encore dans la même journée de venir m'interrompre dans mon travail, incendier mon domicile et écraser mon pauvre matou, le compagnon fidèle de ma vie solitaire !

— Mon cher, répliqua sèchement Tarare, tu pourrais habituer ton chat à résider autre part que sur ton canapé, et réserver ce meuble aux vieux amis qui viennent t'apporter un peu de

distraction. Tous les amis ne feraient pas ce que je fais, tu sais.

— Ça, je l'avoue!... accorda Plumol avec une ironie que Tarare ne vit pas.

Et il ajouta :

— En somme, à présent que j'ai fini mon feuilleton de cette semaine, tu ne me gênes plus. Je dois dîner en ville, et, si tu veux, pendant que je vais m'habiller, tu vas m'expliquer les motifs qui t'ont obligé à monter à mon domicile à cette heure tardive. Est-ce que tu ne dînes pas en ville tous les dimanches?... Tu me fais signe que oui : donc, si tu es venu me voir, c'est que tu as quelque chose à me demander ou à me confier!... Parle!... Moi, je change de chemise à côté en t'écoutant.

Après s'être assis, non sans avoir bien regardé auparavant si le chat de Plumol ne se trouvait pas derrière lui, Tarare déclara :

— Je suis monté chez toi pour fumer une cigarette avec toi et pour me plaindre que tu me fasses des cachotteries, à moi, ton meilleur ami, ton ami le plus dévoué!

— Moi! moi!... Je t'ai fait des cachotteries!... s'écria Plumol qui accourut en caleçon, son pantalon d'une main.

— Oui, mon cher, tu te maries et tu ne me l'as pas encore confié. Ça, ce n'est pas chic!...

Et Tarare fut solennel comme un juge, tandis que Plumol, abasourdi, surpris, laissait tomber son pantalon et baissait la tête, comme un accusé qui avoue.

— C'est vrai, je me marie, dit-il. Mais comment le sais-tu?...

— D'abord!... Pourquoi ne me l'as-tu pas dit?...

— Pourquoi, pourquoi..., fit Plumol en ramassant son pantalon. Tu commences par m'embêter avec tes questions! Je ne te l'ai pas dit parce que je n'y ai pas pensé!... Je voulais que ça soit sûr et définitif, et mon mariage ne l'est pas. Il n'y a que des velléités de part et d'autre!... Et puis, quand il aurait été sûr, je ne suis pas forcé de te dire tout ce que je fais?... Je ne suis pas ton esclave, je suis mon maître, et il serait curieux qu'après l'immortelle révolution de 1789... Mais d'abord, réponds à ma question!... Qu'est-ce qui t'a dit que je me mariais?...

— Ton futur beau-père lui-même!

— Bah!

— C'est comme ça!... Ton futur beau-père s'appelle-t-il M. Dufournin?...

— Je ne le nie pas!...

— Est-il marchand d'objets en caoutchouc?...

— Parfaitement.

— Est-ce lui qui a inventé le verrou pneumatique?

— C'est lui en personne!... « Breveté S. G. D. G., on pose le verrou soi-même et on le déplace avec la même facilité pour l'adapter à une autre porte. » Je connais le prospectus par cœur et M. Dufournin m'a fait cadeau d'un verrou qu'on pose soi-même. Malheureusement, je n'ai jamais pu le poser...

— Ah bah!...

— Alors j'ai été chercher un ouvrier serrurier qui n'a pas pu le poser non plus!...

— Ça, c'est fort!... Un verrou qu'on pose soi-même!

— Et finalement, conclut Plumol, l'ouvrier serrurier m'a fait acheter un verrou de sûreté ordinaire qu'il a pu poser, celui-là!... Quand mon futur beau-père n'aura que des cadeaux comme celui-là à me faire... Mais au fait, tu ne m'as pas dit comment tu l'as connu, mon beau-père?

— Parbleu!... s'écria Jacques Tarare que les larmes aveuglaient, tant il avait ri en écoutant l'histoire du verrou, c'est grâce à ce verrou pneumatique!...

— Pas possible!...

— C'est comme je te le dis. M. Dufournin fait un procès en contrefaçon à...

— A qui donc, mon Dieu!...

— A un certain Jean Lapige qui a inventé, lui aussi, un verrou pneumatique!

— Mais mon futur beau-père gagnera?...

— Non, mon ami, il perdra!

— Et pourquoi ça?...

— Pour deux raisons : la première, c'est que c'est moi qui vais le défendre : il m'a pris pour avocat, et jamais je n'ai pu gagner un procès de ma vie. J'ai du talent, je suis magnifique à la barre, je suis beau naturellement, mais les juges ne peuvent pas me sentir...

— Tu ne te donnes pas de coups de pied dans les jambes, mâtin!...

— Je suis comme ça! Au moins, mon cher Plumol, ne va pas répéter à M. Dufournin ce que je te dis là!... Je lui ai affirmé qu'il gagnerait son procès!...

Plumol, à ce moment, se rafraîchissait dans sa cuvette. Entre deux plongeons, il demanda :

— Et la seconde raison pour laquelle M. Dufournin perdra son procès?

— Elle est bien simple, répondit Jacques Tarare. Le verrou inventé par l'individu contre lequel plaide ton beau-père se pose réellement sans le secours d'aucun ouvrier. C'est une ventouse de caoutchouc qu'on cogne contre la porte : v'lan!... En revenant à sa position première, le caoutchouc qui est en forme de cuvette fait le vide et une troupe de cinq cambrioleurs et au-dessous ne le feraient pas bouger... à ce que l'inventeur prétend!

— Epatant!... fit Plumol, la bouche à moitié dans l'eau.

— Ne te noie pas!... lui cria Jacques Tarare, qui continua : Le verrou de ton futur beau-père, au contraire, offre cette particularité que personne ne peut le faire tenir. M. Dufournin explique que son invention a besoin de perfectionnements, — j'te crois! — et il veut le monopole de ces perfectionnements. Aucun autre que lui n'a le droit de concentrer ses facultés intellectuelles sur le verrou pneumatique. Je crois que le tribunal le déboutera et l'enverra promener, moi!

— Et comme ça, dit Plumol qui s'essuyait, c'est mon futur beau-père qui t'a appris mon mariage?

— Oui, et de la façon la plus drôle, figure-toi! J'allais souvent chez Dufournin pour parler de son procès, — entre parenthèse ce qu'il est rasoir, ton futur beau-père! — J'ai eu occasion de voir Mlle Dufournin, et, dame, ma foi, de fil en aiguille, je l'ai demandée en mariage!

— Ma fiancée! s'écria Plumol. Tu as du toupet, toi!

— Je ne le savais pas, qu'elle était ta fiancée!...

— N'empêche que tu vas vite en besogne, toi! Depuis combien de temps t'occupes-tu du procès du père Dufournin?...

— Quatre ou cinq jours au plus, mon ami!

— Et tu oses, après cinq jours de relations avec un homme, demander à cet homme sa fille en mariage!

— Mais parfaitement, mon ami, je suis comme ça, moi!... Elle me plaisait, cette jeune fille!.. Je m'empresse de te dire que dès qu'on m'a appris qu'elle était fiancée, et fiancée avec toi, mon meilleur ami, je n'ai plus insisté!

— Il n'aurait plus manqué que ça, par exemple!

— Oh!... je suis, tu le sais, l'ami délicat par excellence, l'ami qui se retire toujours pour ne gêner personne!... Ah!... il n'y en a plus, d'amis comme moi!

Et Jacques Tarare, levant ses bras au ciel, les laissa retomber sur ses genoux, d'un geste las.

*(La suite au prochain numéro.)* JEAN DRAULT.

---

Nous publierons désormais le mercredi la chronique hebdomadaire de notre distingué collaborateur M. Oscar Havard. Sa première chronique de décembre, qui devait paraître aujourd'hui, paraîtra donc mercredi prochain.

---

# LES COURSES D'AUTOMNE

PAR

**HIPPOLYTE AUDEVAL**

## I

En revenant un soir du théâtre d'Apollon, un jeune Français, nommé le vicomte Léopold de Buissas, trouva chez lui une lettre de France assez volumineuse.

— C'est de mon père, sans doute, dit-il avec le plus vif empressement.

Il regarda la suscription.

— Non, reprit-il, c'est de mon oncle Rougerie. Il m'écrit. Cela ne lui arrive pas souvent. Mais quand il s'y met c'est pour tout de bon, à ce que je vois.

Léopold soupesa dans sa main la lettre, mais la joie qu'il éprouva en la voyant si lourde fut un peu compensée par une réflexion pleine de regrets.

— Depuis que je suis à Rome, pensa-t-il, je n'ai pas reçu de nouvelles directes de mon père.

Seul dans son appartement et tout en fredonnant quelques-unes des mélodies chantées par la *diva* qu'il venait d'entendre, Léopold décacheta la lettre et se mit à la lire. Elle était ainsi conçue :

« Mon cher ami,

« Il y a des jours, tu l'as peut-être remarqué, où l'on ressent les plus fougueux désirs d'épanchement et de confiance. Je suis dans un de ces jours-là et je vais t'ouvrir mon cœur en toute sincérité. Je pense que l'affection que nous accordons aux plantes, aux arbustes, aux arbres même, se rapproche beaucoup de celle qui nous lie parfois aux créatures humaines. C'est monstrueux, n'est-ce pas? J'ai longtemps combattu cette idée, mais elle me poursuit, elle m'obsède, elle me tyrannise, et il faut que je la communique pour essayer de m'en débarrasser. De l'indulgence, mon ami, de l'indulgence! Je ne comprends que trop combien je suis coupable... »

— Je ne trouve pas, dit Léopold en interrompant sa lecture. Mon excellent oncle est vraiment bien timoré. On dit parfois que les opinions sont libres, mais ce doit être surtout en des sujets pareils. Voyons comment mon bon oncle va développer son idée.

Et il continua à lire ce qui suit :

« Une fleur souffreteuse, on la soigne avec plus de zèle et on l'arroserait avec des larmes si cela pouvait lui faire du bien. Une fleur splendide et orgueilleuse, on la pourvoit de terreau ou de bonne terre de bruyère, on l'admire, on en est fier, on la montre complaisamment à ses amis et connaissances. Bref, que les plantes soient humbles ou magnifiques, on a toujours de valables raisons afin de les aimer, de même que pour les hommes, les femmes et les enfants. Voilà ma confession faite, mon cher ami. Quand tu me verras, tu me gronderas bien fort relativement à cette assimilation impie du règne végétal avec le règne animal. A présent, causons de choses sérieuses.

« Mes rhododendrons ont un peu souffert au commencement de cet hiver. Le froid a été si vif en novembre qu'il a déjoué en partie mes précautions. Et maintenant encore, je dis continuellement à mes pauvres fleurs : Prenez garde! chaque jour qui s'avance, c'est un ennemi qui se lève et vous menace. J'ai perdu *Victorine*, j'ai perdu *Sir John Broughton* et *Madame Furtado*. Cette dernière, je la regrette peu, car elle ne m'a pas donné ce qu'elle m'avait promis. Ce qui me désole, c'est la perte imminente de *Madame Frezzolini; Héloïse et Adèle* ont résisté. *Van Dyck* se soutient; *Le prince de Joinville* se porte bien. *La princesse Marie* est devenue superbe. Mais ma *Ninon*, ma pauvre *Ninon* passe affreusement.

« Une réflexion, mon ami : le jardinage n'est-il pas la science par excellence, la réalisation anticipée de cet âge d'or que les poètes ont placé aux origines du monde, mais qui n'arrivera réellement que plus tard, dans cent ou cent vingt-cinq ans, lorsque chacun sera d'accord pour obéir à ce divin précepte : Aimez-vous les uns les autres ? Les hommes, jusqu'à présent, ont été un peu récalcitrants, par suite d'habitudes anciennes et trop fortement invétérées; mais les fleurs leur donnent l'exemple, et tout porte à croire qu'ils ne tarderont pas à les imiter par un rapprochement cordial. Ainsi, pour ne parler que de mes azalées, de mes rhododendrons : j'ai, à côté les uns des autres, un *Amiral Ruyter* et une *Reine d'Angleterre*, un *Horace Vernet* et un *Ingres*, une *Borghi* et une *Adelina Patti*, un *Delicatissimum* et une *Cythère*, et je t'assure que tout cela va très bien ensemble. Quelle leçon, mon cher ami, quelle leçon! »

Léopold était un peu fatigué, ce qui arrive presque toujours quand on a assisté à l'exécution d'un opéra en cinq actes à Rome, et même à Paris. Il tourna les feuillets de la lettre pour voir s'il y en avait encore bien long. Huit grandes pages étaient remplies.

— Allons, se dit-il en souriant, mon excellent oncle Rougerie veut me convertir à ses goûts de jardinage, ou peut-être à l'agréable morale qui en découle. Quelle singulière idée! Je ne l'avais jamais vu si prolixe, surtout avec moi, qui suis presque un profane sur ces questions.

Quoique profane, il continua bravement sa lecture.

« Maintenant, mon ami, disait la lettre, causons de mes rosiers. J'ai une foule de choses à te signaler. »

Deux heures du matin sonnèrent aux nombreuses églises de Rome.

— Mais, pensa le jeune vicomte, pour causer des rosiers, je serai aussi bien dans mon lit.

Il se déshabilla et se coucha.

« J'ai eu bien des désagréments, continuait la lettre, avec mon *Empereur Napoléon III*. Il a été dévoré par les pucerons. Ces affreux insectes ont vigoureusement attaqué aussi *Madame Récamier*, le *Génie de Châteaubriand* et *Madame de Girardin*. Ma *République française* va mieux que je n'osais l'espérer. Le *Comte de Paris* est très demandé. Ma *Gloire de la France* a subi d'importantes variations. »

Ne pouvant plus vaincre le sommeil, Léopold souffla sa bougie et s'endormit.

N'ayant pas été jusqu'au bout de cette longue lettre, il ne put lire le paragraphe qui la terminait et qui était ainsi conçu :

« Je suis tout bouleversé. Un événement terrible vient de nous frapper. Mon beau-frère, le comte de Buissas, vient de mourir presque subitement. J'ai la tête perdue. Une autre fois je te donnerai plus de détails. Aujourd'hui je ne prends que le temps de fermer ma lettre que cette triste nouvelle avait interrompue. J'ai écrit aussi à Léopold, qui est à Rome en ce moment. Pauvre garçon! Quel coup affreux pour lui quand il saura qu'il n'a plus de père!

« Plains-moi, mon ami, car cette catastrophe m'a fendu le cœur. C'est au point que j'ai oublié hier soir d'abaisser un des châssis de ma serre, que j'avais ouvert dans la journée. Mes plus belles azalées ont péri sous la gelée. Antoine m'annonce à l'instant que *Aurantiaca maculata*, *Gretry*, *Florentine*, *Guillaume II*, *Minerve* et *Jules César* sont morts. Je les regrette, mais pas autant que... Adieu, adieu, mon ami : les larmes m'étouffent. Je n'y vois plus.

« Ton dévoué et désolé ami

« C. ROUGERIE. »

Une petite explication est peut-être ici nécessaire. Dans son trouble, après le décès de son beau-frère, M. Rougerie s'était trompé de lettres et d'enveloppes. Il avait envoyé à son neveu la missive destinée à un de ses amis, amateur distingué de fleurs dans l'Orléanais, et à ce dernier il avait envoyé la lettre d'avis et de consolations destinée à Léopold.

II

Léopold de Buissas avait vingt-quatre ans. Il était né aux environs de Chabanais, dans la Charente, et après qu'il eut fait ses études et son droit à Poitiers, son père lui accorda l'autorisation de voyager pendant deux ou trois ans. Léopold était grand, mince, élégant de manières et de personne. Son visage régulier, encadré de cheveux blonds et d'une barbe courte et soyeuse un peu plus foncée de couleur, annonçait la douceur, la droiture et l'esprit. Quant au caractère, à première vue on le devinait excellent. Ses nombreux et longs voyages, dont le terme approchait, avaient ajouté encore à sa bienveillance native. Les Anglais seuls, en effet, sont capables de faire le tour du monde et de revenir tels qu'ils étaient avant le départ, sans changements en bien ni en mal. Mais un Français, généralement, s'adapte, s'assimile, s'incorpore avec plus de facilité, sans rien perdre toutefois de son individualité avenante et sympathique. Léopold était éminemment sociable. Dans ses pérégrinations, il s'était trouvé tantôt aux réunions, aux fêtes de la société de Madrid, de Londres ou de Milan, tantôt en compagnie de quelque artiste parcourant pédestrement la Suisse, le long bâton ferré et plein d'inscriptions à la main, tantôt avec quelque savant en mission et s'efforçant de découvrir dans les antiquités de l'Egypte autre chose que ce que ses prédécesseurs y avaient remarqué. Au bal, devant les sites grandioses ou les ruines célèbres, Léopold s'intéressait, admirait, récréait ses yeux, exerçait son esprit, son imagination, meublait sa mémoire, un peu superficiellement peut-être, mais en homme qui s'efforce, sinon de tout approfondir, au moins de tout comprendre. Il n'avait que faire, d'ailleurs, d'arracher à la science ou à l'art leurs plus mystérieux secrets. Sa vie n'était point dévolue à cette tâche. Elle était fixée d'avance au pays natal, et Léopold, quels que fussent les charmes qui l'attachaient passagèrement à quelque rivage lointain, se disait toujours :

— Mon nid n'est pas là.

Cependant, cette bienveillance universelle qui lui créait des amis partout et le faisait accueillir de prime abord comme un compagnon agréable, avait peut-être sa source dans une mélancolie cachée. La bonté d'un homme heureux est fort attrayante sans doute, mais la bonté d'un homme triste a quelque chose de plus doux encore, de plus pénétrant. Il semble que le cœur s'y mêle davantage. Par un phénomène assez singulier et qui pourtant n'est pas rare, car bien des gens, surtout dans la jeunesse, s'ignorent eux-mêmes, Léopold, en jetant ainsi dans ses voyages toute sa vie au dehors, ne se croyait pas triste et l'était réellement. Un malheur avait frappé sa famille, et, sans le connaître, ce jeune homme en avait subi les conséquences.

(*La suite au prochain numéro.*)

HIPPOLYTE AUDEVAL.

# AMUSEMENTS SCIENTIFIQUES

## LES IMAGES MERVEILLEUSES (1re PARTIE)

Si, dans une chambre, obscure d'ailleurs, je place devant une image une bougie enflammée, j'éclaire l'image *par réflexion;* si je tiens cette image, imprimée sur papier, entre mon œil et la lumière, l'image est pour moi éclairée *par transparence*.

Voici une charmante illusion d'optique qui semble tenir du prodige et que l'on ne peut se lasser de répéter, la première fois qu'on est à même de la réaliser.

Un Enfant Jésus, dont les paupières sont baissées, semble dormir (fig. 1); si je lui demande d'ouvrir les yeux, vous voyez ses paupières se soulever lentement : il est éveillé (fig. 2); si je couche l'image il s'endort.

Il en est de même pour la deuxième image que nous donnons : le Christ (fig. 3) paraît ouvrir ou fermer les yeux à volonté. Voici comment le phénomène se produit.

Procurez-vous des images dans le genre de celles que nous vous présentons aujourd'hui, mais imprimées sur papier absolument net au verso; choisissez de préférence des *chromos* et un papier mince.

En tenant l'image appliquée contre un carreau de vitre, afin de voir le dessin à travers le papier, dessinez à l'encre noire, au verso de l'image, des yeux ouverts sur les paupières fermées (fig. 4).

L'image vue par réflexion aura les yeux fermés; vue par transparence elle aura les yeux ouverts.



Fig. 1.

Mais là où l'expérience devient surtout remarquable, c'est quand on passe insensiblement de l'éclairage par réflexion à l'éclairage par transparence.



Fig. 2.

Placez à cinquante centimètres devant vous une lampe ou une bougie allumée, et regardez l'image tenue dans une position presque horizontale, de manière à ce qu'elle ne soit éclairée que par réflexion.

Sans quitter du regard les paupières fermées de l'image, redressez lentement celle-ci jusqu'à la position verticale, l'élevant



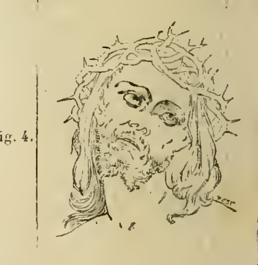
Fig. 3.

en même temps de manière à ce qu'elle se trouve, à la fin, située entre votre œil et la lumière ; répétez le même mouvement en sens contraire : il y aura chaque fois un moment où, dans une certaine position de l'image, vous croirez apercevoir un mouvement des paupières s'ouvrant ou se fermant.

Si vous voulez utiliser les deux dessins que nous donnons ici, il faudra, à cause du texte imprimé qui se trouve au verso, dédoubler le papier, suivant le curieux procédé que nous avons indiqué dans le numéro 865 des *Veillées*. Vous pourrez encore reporter les images sur un verre enduit de vernis copal (voir



Fig. 4.



le numéro 1952 de l'*Ouvrier* du 30 septembre dernier), que vous recouvrirez ensuite d'un papier à calquer; mais c'est là une opération très délicate. Nous pensons que des images analogues doivent se trouver chez les marchands d'objets religieux.

Dans un très prochain numéro nous donnerons, avec l'image du Christ ayant les yeux ouverts, la description d'une boite mystérieuse au moyen de laquelle l'artifice employé pour produire l'illusion est dissimulé; on y voit l'image lumineuse dont les yeux sont fermés : tout à coup, sans cause apparente, et par le moyen d'un fil invisible, l'image ouvre les yeux.

*(La suite à un prochain numéro.)*

 MAGUS.

*Le Directeur-Gérant :* HENRI GAUTIER. Sceaux. — Imp. Charaire et Cie.

5 centimes le N° année courante. (10 centimes le N° années échues.) N° 1972 TRENTE-SIXIÈME ANNÉE. — 9 Décembre 1896.

# L'OUVRIER

**Journal illustré paraissant le Mercredi et le Samedi**

ABONNEMENT D'UN AN : (104 numéros) France, Algérie et Belgique : 6 francs.

DIRECTION ET ADMINISTRATION : LIBRAIRIE BLÉRIOT, HENRI GAUTIER, SUCCESSEUR, 55, quai des Grands-Augustins, Paris.

ABONNEMENT D'UN AN (104 numéros) Colonies et Étranger (sauf la Belgique) : 7 francs.

## LE SECRET DE LA MARINIÈRE, PAR NOËL GAULOIS



— Chut ! fit la marinière, il dort ! (Voir page 507.)

SOMMAIRE : **Le Secret de la Marinière**, par Noël Gaulois. — **Le Nez de Flairdecoin**, par Jean Drault. — **Chronique hebdomadaire**, par Oscar Havard. — **Recettes de la semaine.** — **Les Courses d'automne**, par Hippolyte Audeval.

# LE SECRET DE LA MARINIÈRE

PAR

**NOËL GAULOIS**

## III

### A BORD DE « L'ENGOULEVENT »

En quittant l'homme qu'il était allé trouver dans le pavillon où il avait été introduit par Franz, Martial s'était d'abord dirigé vers Paris. Mais la recommandation du *capitaine* lui était revenue à l'esprit. Ce dernier lui avait ordonné de s'enquérir des habitants de la péniche ou de s'assurer qu'elle était abandonnée.

La recommandation était naturelle, car ce n'était pas chose ordinaire, à ce moment, de trouver un bateau sur le canal, entre les fortifications et les lignes ennemies.

Les Prussiens avaient intercepté la navigation et les quelques chalands qui avaient pu passer avant l'investissement, s'étaient hâtés de rentrer dans Paris pour échapper au pillage et à la destruction auxquels se livraient des bandes de maraudeurs encouragés par la fuite éperdue des populations suburbaines.

— Puisque je me trouve ici, pensa Martial, rien ne m'est plus facile que de m'acquitter au moins de la moitié de ma mission. Avec un peu de prudence et d'adresse, il me sera facile d'apprendre ce que le capitaine me paraît avoir intérêt à connaître. Aussi bien, je ne pourrai rentrer dans Paris avant qu'on ait abaissé les ponts-levis, c'est-à-dire à six heures du matin. Je peux donc mettre à profit le reste de la nuit.

Il rebroussa chemin, remontant le bord du canal dans la direction du bateau.

— Je vais, se dit-il, reconnaître la place, et y faire un somme en attendant le moment de rentrer chez moi. Le pis qui puisse m'arriver est d'être surpris par les mariniers. Mais que dire à un pauvre diable de franc-tireur qui cherche un abri contre la pluie dans une péniche abandonnée.

Il arriva auprès de l'*Engoulevent*

— C'est curieux, fit-il. Il me semble reconnaître cette péniche. Après cela, les péniches se ressemblent toutes, et j'ai couché dans plus d'une !

Le bateau ne touchait pas à la rive. Martial ne devait pas être arrêté pour si peu. Il saisit l'une des amarres le long de laquelle il se hissa à la force des poignets jusqu'au bordage qu'il escalada sans bruit.

— M'y voici ! se dit-il. Tâchons de nous orienter.

La péniche était divisée en compartiments à peu près égaux, tous vides depuis le dernier voyage. Elle comportait deux cabines, dont les hublots ne laissaient passer aucun filet de lumière.

— Il n'y a personne ou bien l'on dort... D'ailleurs on ne doit pas avoir autre chose à faire ici à cette heure... Il fait noir comme dans un four et l'on ne voit rien, mais je parierais que je connais cette péniche. Si c'était celle de l'oncle Collinet. Ce serait bien de lui de n'être pas rentré dans Paris. Si ce n'est pas lui, c'est quelqu'un qui lui ressemble beaucoup, et la péniche ressemble à la sienne, comme... une péniche à une péniche.

Martial avait terminé sa reconnaissance.

— Rien à faire pour ce soir. Il ne faut rien risquer : s'il y a quelqu'un sur cette épave, il ne me sera pas difficile d'expliquer ma présence demain, du moment que je n'aurai rien pris et pas forcé la moindre porte. Si, au jour, personne ne paraît, il sera temps de faire sauter les gâches des serrures et d'explorer ces cabines. Peut-être y trouverai-je quelque objet qui me renseignera ou dont la possession me dédommagera d'une mauvaise nuit.

Martial se dirigea vers l'avant du bateau et, sous un fouillis de cordages, de perches et d'ustensiles divers, il s'accommoda silencieusement un gîte à l'abri de la pluie, n'osant se risquer vers les cabines ou l'entrepont, de peur d'une rencontre fâcheuse.

Il ne tarda pas à s'endormir. Un bruit de bois et de ferrailles l'éveilla.

Une femme, grande et vigoureuse, tirait à elle une lourde passerelle qu'elle s'efforçait de lancer jusqu'à la rive.

Martial suivait tous ses mouvements à la lueur d'un falot, mais il ne pouvait distinguer ses traits.

— Tiens ! fit-il. La péniche n'était pas inhabitée. Mais que veut faire cette femme ?

Celle-ci était enfin parvenue à jeter sa passerelle par-dessus l'eau. Elle la traversa et reparut quelques minutes après, ployant sous une charge qui faisait fléchir ses genoux.

Quand elle se retrouva à bord, elle se baissa pour déposer son fardeau et se trouva en pleine lumière.

Une exclamation qu'il ne fut pas maître d'étouffer, faillit trahir la présence de Martial.

— Ma mère !

La femme se redressa et jeta autour d'elle un coup d'œil effaré. Elle attendit quelques secondes, aucun bruit ne troubla plus le silence, un éclair lui montra les rives et la péniche désertes.

Elle reprit sa charge avec mille précautions et se dirigea vers une cabine, emportant le falot.

— Ma mère ! se répétait Martial. Ma mère et le moblot ! Il faut que je sache !...

Il se glissa hors de sa cachette et s'approcha de la cabine où sa mère était entrée.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

L'*Engoulevent* était une péniche de moyenne grandeur, vieille déjà sous son enduit de coaltar et sa ligne de flottaison indiquée par un mince filet blanc ombré de minium.

Elle appartenait à un entrepreneur de navigation fluviale de Château-Thierry et faisait régulièrement le trajet entre la Ferté-Milon et Paris, sous la conduite de maître Gaspard Collinet, le roi des mariniers.

Gaspard était secondé par sa sœur, Thérèse Froment qui, abandonnée par son mari, s'était réfugiée près du marinier. Son fils, Martial, le frère de lait de Raoul de Savignan-Clavières, avait tous les mauvais instincts de Froment. Depuis sa quinzième année il s'était enfui de l'*Engoulevent*. De loin en loin, il y avait reparu, lorsque la péniche était à Paris, pour soutirer quelque argent à sa mère qui gémissait de sa mauvaise conduite sans oser le faire mettre dans une maison de correction, d'où il serait sorti pire encore qu'il ne serait entré.

Thérèse avait dépassé la quarantaine. Elle était demeurée robuste et courageuse. Ses cheveux noirs s'étaient mêlés de nombreux fils d'argent ; son teint s'était brûlé par le chaud soleil et le grand air. Sa physionomie s'était empreinte d'une expression de tristesse résignée qui ne l'abandonnait jamais.

Sa foi en la divine Providence était restée entière et l'avait aidée à traverser les dures épreuves sous lesquelles elle avait failli succomber.

Dans les beaux jours, une troisième personne venait se joindre à Thérèse et à Collinet, égayant les voyages de son sourire, apportant un peu de jeunesse à bord de l'*Engoulevent* où, sans elle, la vie se fût écoulée, monotone, silencieuse, sans un heurt, sans une éclaircie.

Cette personne était une jeune fille de dix-neuf ans, dont le père — un fermier du Raincy — avait perdu sa femme peu de temps après la naissance de sa fille Claire. Celle-ci, durant les longues absences que faisait Claude Soleret, avait coutume d'aller rendre visite à Thérèse, lorsque la marinière se trouvait de passage à travers le pays ; et, souvent, après avoir prévenu le fermier, elle descendait jusqu'à Paris, ou remontait jusqu'à la Marne, selon que l'*Engoulevent* se trouvait à l'aller ou au retour.

Il y avait de nombreuses années, du reste, que Thérèse connaissait la famille Soleret, car elle avait été l'amie de la mère de Claire. Cela suffisait pour que le fermier, qui menait ailleurs une vie assez mouvementée, eût toute confiance dans la marinière et s'en remît à elle pour veiller sur sa fille, sortie depuis trois années d'un couvent où elle avait été élevée.

Or, si extraordinaire qu'il parût de voir, en plein siège de Paris, un bateau sur le canal de l'Ourcq, il y avait pourtant à ce fait deux motifs.

Maître Collinet, de trois ans seulement plus âgé que sa sœur, était solide comme un chêne, courageux jusqu'à la témérité, et de plus, aimait sa patrie, comme tout bon Français, du fond du cœur. Lorsque lui était parvenue la nouvelle de nos premiers désastres, il avait songé à s'engager, à aller retrouver vers la frontière ses vieux compagnons d'armes, les *anciens* d'Afrique qui avaient vu Lalla-Fathma et les gorges de la Chiffa ; mais une chose l'avait retenu : qu'allaient devenir, pendant qu'il combattrait, les deux seuls êtres auxquels il s'était attaché : sa sœur et la fille du fermier, Thérèse et Claire ? Au surplus, ayant, à son patron, touché quelques mots de cela, celui-ci lui avait répondu :

— Vous avez tort de me quitter, Gaspard ! mais que voulez-vous ? un autre aura votre place, et il n'y paraîtra plus ! Je ne puis suspendre mes envois parce que vous vous en allez, n'est-ce pas ? Et puis, j'expédie des grains à Paris ; il y a, toute prête, une cargaison pour l'*Engoulevent*... Voyons, aider à l'approvisionnement de ses compatriotes, n'est-ce donc pas aussi servir sa patrie ?

Le marinier additionna les arguments de son patron aux soucis que lui causait l'avenir de Claire et de Thérèse, et ne s'engagea point.

Mais lorsque six semaines, deux mois plus tard, il vit de ses propres yeux les premiers uhlans s'approcher des villages qu'arrosait l'Ourcq, oh ! alors, il n'hésita plus. D'ailleurs, les Prussiens tenaient la Marne et le haut du canal ; son patron l'avait en outre prévenu que les transports étaient suspendus jusqu'à la fin des

hostilités, et qu'il devait mettre son bateau en garage jusqu'à nouvel ordre. Il était donc libre de ce côté. Quant aux deux femmes, — car Claire était venue habiter avec Thérèse, tandis que son père s'était enrôlé dans la garde nationale de Paris, — il leur serait certainement plus utile avec sa maigre solde qu'à moisir dans une inactivité coupable au fond de sa cabine.

Le lendemain du jour où il avait pris sa résolution, il s'engageait dans un corps-franc qui venait de se former : les éclaireurs Poulizac.

Depuis le commencement du siège, ce corps évoluait entre Bondy, Aulnay et le Bourget, villages relativement peu éloignés du canal, ce qui permettait au marinier de venir de temps en temps prendre un peu de repos à bord de l'*Engoulevent*, et d'apporter ses minces économies à Thérèse.

C'était là le premier motif pour lequel la péniche n'était pas entrée dans Paris.

Le second était simplement que le Raincy, où se trouvait la ferme de Claude Soleret, n'était éloigné que d'un quart de lieue à peine, et que Claire s'y rendait quelquefois pour y prendre des nouvelles de son père, car un domestique y était demeuré afin de veiller à ce que les troupes y commissent le moins de dégâts possible.

Donc, ce soir-là, 29 octobre, comme maître Collinet était en train, sous les ordres de ses chefs, de tirailler dans la forêt, Claire et Thérèse, qui logeaient dans la même cabine, avaient, longtemps après la tombée de la nuit, fermé les hublots et la porte, et éteint la lampe.

Soudain, au milieu du silence de la nuit, une plainte faible s'éleva, partant du pied des talus qui longeaient le canal; puis un cri, un appel résonna, mais si faible qu'on eût eu de la peine à l'entendre à quelques pas.

Tout se fut de nouveau...

L'heure du clocher voisin tinta, jetant sa note argentine dans les ténèbres; tandis que, du côté de Paris, le sifflement d'une locomotive déchirait l'air, — sans doute quelque train conduisant des vivres ou du matériel de combat vers un point des lignes de défense.

Alors un frissonnement de broussailles se fit entendre à l'endroit d'où était partie la plainte, suivi presque aussitôt d'un autre appel désespéré, mais plus vigoureux, cette fois.

— A l'aide! au secours!

Ce cri parvint jusqu'à Thérèse.

Elle se leva en hâte et sortit de la cabine où Claire continuait de dormir.

A peine vêtue, pieds nus, un fichu de laine jeté sur ses épaules, la marinière frissonnait d'angoisse et de froid.

Aux environs, les feux des bivouacs s'étaient éteints. La fatigue d'une longue journée de canonnade avait fait cesser le feu des forts ainsi que celui des batteries ennemies. Un morne silence régnait dans la campagne, troublé seulement par le bruit monotone et continu des gouttes d'eau tombant sur le sol et sur les branches nues des grêles ypréaux oubliés de-ci de-là.

Les troupes que l'on devinait à travers l'ombre semblaient plongées dans le sommeil.

Thérèse se disposait à rentrer.

— Je me suis trompée, sans doute! dit-elle à mi-voix.

Mais à cet instant, la voix s'éleva de nouveau, plus proche et plus distincte.

— Au secours! à moi! Ah!

Au lieu de rentrer, Thérèse gagna le bord de la péniche et répondit :

— Courage! je suis à vous!

Vite elle retourna à la cabine, alluma un falot toujours accroché à la cloison, et reparut, sa lanterne à la main, éclairant d'un pan de lumière jaune la berge sablée du canal.

Le jour, la péniche communiquait avec la terre, d'un côté à l'aide d'une barque amarrée à l'arrière de l'*Engoulevent*, de l'autre par une passerelle faite d'un large madrier. La nuit, Thérèse ramenait la passerelle à bord du bateau.

Elle jeta donc ce pont improvisé, et s'y aventura de pied ferme, portant son falot en avant. Arrivée sur la berge, elle s'arrêta, l'explorant du regard : les bords de l'eau étaient déserts. Elle s'approcha alors du talus et cria :

— Me voici, où êtes-vous? qui est-ce qui demande secours?

Aucune voix ne répondit.

— Ah çà! pensa-t-elle, est-ce que je deviendrais folle, par hasard! mais non, je suis sûre d'avoir bien entendu. Voyons!

Sur le terrain glaiseux, rendu glissant par la pluie, la marinière se mit à descendre le talus, sa lanterne d'une main, de l'autre se cramponnant aux folles herbes afin de ne pas tomber. Au pied de la pente, l'eau accumulée avait creusé une sorte de fossé peu profond. Emergeant de ce fossé, une rangée de boutons de cuivre brilla à la clarté du falot.

— Ah! mon Dieu! fit Thérèse en se précipitant.

Elle venait d'apercevoir le corps d'un mobile, étendu moitié dans le fossé, moitié sur le talus, la face collée au sol, les mains en avant, les doigts crispés, enfoncés dans la glaise détrempée...

La marinière posa son falot sur le sol, et, d'un vigoureux effort, souleva le soldat et lui dégagea le visage.

C'était, à en juger par sa figure presque imberbe, un jeune homme d'environ vingt ans, aux traits fins et réguliers, aux cheveux noirs qui faisaient ressortir l'extrême pâleur de son teint. Le côté droit de sa vareuse de *moblot* était percé de part en part, et un mince filet de sang coulait des trous jusqu'à l'eau du fossé.

Thérèse, anxieuse, contempla un instant le jeune soldat, dont les yeux étaient clos et dont le souffle était à peine sensible.

— Que faire? dit-elle. Le pauvre enfant s'est évanoui, et il est impossible de le laisser ici dans cet état!

La marinière était robuste, nous l'avons dit. Mais ses forces seraient-elles suffisantes pour gravir le talus détrempé avec ce corps inerte dans les bras?

Sans plus d'hésitation, elle reprit son fallot et alla le poser sur la berge, au bord de la pente, de façon à éclairer sa route, et redescendit auprès du blessé qu'elle souleva avec plus de facilité qu'on aurait cru; puis, à petits pas, avec mille précautions, elle commença son ascension, s'aidant des trochées d'herbe et des plis de terrain.

Le mobile, dont les jambes pendaient et traînaient dans la boue, laissait échapper de sourdes plaintes.

Enfin, Thérèse atteignit la berge avec son fardeau qu'elle déposa sur le sol pour se reposer. Transporter le blessé jusqu'au bord de la péniche n'était plus rien maintenant. Et, cinq minutes plus tard, il était installé dans la cabine faisant face à celle de Claire et de la marinière, — la cabine où couchait Gaspard Collinet, lorsque son service de franc-tireur lui laissait une nuit de répit.

Thérèse avait d'abord étendu le mobile sur le lit du marinier; puis, avec un soin maternel, l'avait déshabillé et avait mis à nu sa blessure. C'était un coup de baïonnette donné de bas en haut, sous l'aisselle, du dos à la poitrine; l'arme avait fait séton, glissant le long des côtes, que, probablement, elle n'avait pas entamées.

Cette blessure était peu grave, en apparence; mais ce qui avait dû affaiblir le jeune soldat et déterminer sa syncope, c'était la grande quantité de sang qu'il avait perdu.

Ayant lavé et pansé la double plaie et couvert douillettement le mobile, la marinière s'assit à son chevet pour ressaisir ses idées.

Elle était toute bouleversée, la brave femme, par cet événement qui venait troubler la monotonie de son existence. Mais une chose surtout l'avait frappée lorsqu'elle avait reconnu la blessure du moblot, chose qu'elle avait oubliée pendant quelques minutes, et qui lui revenait à l'esprit :

Comment ce soldat avait-il été frappé d'un coup d'arme blanche à l'endroit où elle l'avait trouvé? Les Prussiens avaient leurs avant-postes à une heure au moins de marche, et, Dieu merci! la vigilance des grand'gardes françaises n'était guère facile à tromper. On parlait bien, à la vérité, de factionnaires trouvés assassinés chaque nuit; mais cela se passait sur la lisière de combat, et il s'agissait de sentinelles avancées.

La pensée d'un assassinat ne pouvait venir à Thérèse; cependant, et bien qu'elle songeât à la possibilité de faire erreur sur la nature de la blessure, elle ne s'arrêta pas à l'idée qu'elle provenait d'un coup de feu ennemi; car, sans être à l'abri de l'artillerie allemande, l'Ourcq en cet endroit n'avait rien à redouter de la fusillade, surtout sur la rive gauche du canal.

Comme la marinière était plongée dans ces réflexions, la porte de la cabine s'entr'ouvrit.

Claire se montra.

— Peut-on entrer? demanda-t-elle.

Et, sans attendre une réponse, elle pénétra dans la pièce.

— Oh! s'écria-t-elle, que c'est vilain au papa Collinet de rentrer comme cela, sans bruit, et de se mettre au lit sans venir dire bonsoir à la petite Claire!...

Elle s'approchait de la couchette pour embrasser celui qu'elle croyait être le marinier, mais elle se recula vivement...

— Ce n'est pas lui! dit-elle, interrogeant du regard Thérèse, toujours assise auprès du blessé.

— Chut! fit la marinière, en mettant un doigt sur ses lèvres. Il dort!

Aux paroles prononcées auprès de lui, le jeune mobile avait respiré fortement, s'était agité sur son lit et avait ouvert les yeux. Il promena dans la cabine un regard vague, qui s'arrêta sur les deux femmes.

— Où suis-je? murmura-t-il d'une voix faible.

— Chez des amis, des Français, répondit Thérèse.

Le jeune homme essaya de se soulever, mais il ne put y parvenir, et son effort lui arracha un cri de douleur.

— Aïe! fit-il en portant la main à sa blessure.

Il se laissa retomber sur le dos et demanda à boire. La marinière avait prévu cette soif, si impérieuse chez les blessés; elle emplit une tasse d'un breuvage qui tiédissait sur une lampe à alcool, et la tendit au mobile qui but avidement.

— Comment suis-je ici? qui êtes-vous? interrogea encore le blessé.

Thérèse lui raconta en deux mots comment elle l'avait trouvé évanoui et baignant dans son sang au bas du talus, et comment elle l'avait apporté jusque sur ce lit où il reposait.

Le jeune homme avait complètement repris ses sens. Il contempla de nouveau la marinière, et ses yeux, où la vie était

revenue, s'arrêtèrent sur le visage de Claire qui, pendant cette scène, était demeurée debout, immobile, à l'entrée de la cabine.

— Oui, oui... je me souviens maintenant, reprit le blessé comme se parlant à lui-même. Depuis huit jours notre section est postée à la *Maison Brûlée*, tout près, sur la route d'Aulnay... Plusieurs fois déjà, le soir, toujours à la même heure, j'avais remarqué le passage d'un individu portant l'uniforme des francs-tireurs « à la *Branche de Houx* », qui semblait se diriger vers les avant-postes... Ces allées quotidiennes m'intriguaient, et je résolus de savoir ce que faisait cet homme...

« Je ne sais pourquoi il me semblait que ce ne pouvait être qu'un espion ou un traître...

« Hier donc, — car je pense que mon évanouissement n'a duré que quelques heures, — l'ayant aperçu qui suivait le canal comme de coutume, je m'éloignai du bivouac et m'attachai à ses pas. Je le vis s'engager dans les champs et pénétrer dans un pavillon mystérieux...

Le mobile s'interrompit. Il parlait d'ailleurs péniblement, prenant une pause entre chaque phrase. Lorsqu'il eut repris haleine et bu quelques gorgées de l'infusion préparée par Thérèse, il continua :

— Peu de temps après, le franc-tireur sortit du pavillon, mais il n'était plus seul : un marin l'accompagnait. Ils reprirent le chemin de Paris, côte à côte, se parlant à voix basse. Ils marchaient au bord de l'eau, et moi je ne les perdais pas de vue, mais je ne pouvais rien saisir de leur conversation, car j'étais obligé de me dissimuler dans les buissons, au pied du talus qu'ils dominaient... Arrivés à l'endroit où le canal s'élargit en demi-cercle, les deux hommes s'arrêtèrent...

Evidemment, ils allaient se quitter là! Je prêtai l'oreille afin d'entendre au moins quelques mots de leur entretien... Tout à coup, il se fit derrière moi un bruit de branches cassées, et je tombai, frappé d'un coup de sabre ou de poignard...

Le blessé s'interrompit encore. Evidemment la perte de sang qu'il avait éprouvée l'avait beaucoup affaibli. Pourtant, après un court instant de repos, il reprit :

— J'entendis alors un ricanement, suivi de quelques paroles dont le sens complet m'échappa, mais qui furent assez significatives pour m'éclairer; je ne m'étais pas trompé dans mon jugement : les hommes que j'avais suivis, bien que portant des uniformes français, n'étaient autres que des espions prussiens... Aussitôt que je fus tombé, les trois hommes, — les deux que j'observais et celui qui m'avait frappé, — descendirent le talus pour s'assurer que j'étais mort. A ce moment, grâce à un éclair de l'artillerie et comme j'entr'ouvrais la paupière, je remarquai le plus jeune d'entre eux, celui qui portait le costume des francs-tireurs. La physionomie de celui-là m'est restée gravée dans la mémoire, et je ne l'oublierai pas!... Si le ciel veut que nous nous retrouvions face à face, je ne le frapperai point, car Dieu seul a le droit de venger les hommes, mais il rendra compte à la France de sa trahison!

Le mobile avait achevé son récit.

Thérèse se retournait vers Claire. Ses regards se portèrent vers le hublot.

— Oh! fit-elle.

Une sueur moite aux tempes, elle s'élançait vers l'étroite vitre.

Un grand cri suivi d'un râle la fit se retourner.

Le mobile s'était à moitié dressé, le doigt tendu vers le hublot et brusquement était retombé en arrière, les yeux clos, la face décolorée.

La marinière courut à lui, mais, avant d'être parvenue à son chevet, écartant Claire, elle sortit rapidement de la cabine.

— Personne! cette aventure me bouleverse la cervelle. J'avais pourtant bien cru le voir... Allons, allons, c'est impossible.

Elle rentra.

Le mobile semblait être passé de l'évanouissement à un sommeil réparateur. Son souffle était égal, ses membres étaient souples et tièdes.

— Pauvre garçon! dit avec intérêt la jeune fille, qui avait gardé le silence pendant cette scène. Nous le sauverons, n'est-ce pas, maman Thérèse?

— Espérons-le! répondit la marinière. Je pense qu'avec quelques soins et du repos il sera remis sur pieds dans peu de jours. Cependant, il serait utile peut-être de consulter un médecin.

— Il faudrait aussi prévenir ses chefs. Je me rendrai demain, dès que le jour sera venu, à la *Maison Brûlée*, dans ce but.

— En attendant, ma chère enfant, rentrons chez nous, car je suis fatiguée... Toi-même, l'alerte de cette nuit t'a empêchée de dormir, et tu feras bien de te remettre au lit.

Les deux cabines, celle de Thérèse et celle du marinier, étaient situées vers le milieu de la péniche, et se faisaient face. Claire et la marinière n'eurent donc qu'à traverser un étroit couloir pour rentrer chez elles, et toutes deux avant de s'endormir adressèrent d'ardentes actions de grâce à Celui qui avait permis qu'un soldat de France fût arraché à la mort, grâce à la présence de l'*Engoulevent*.

... Martial avait suivi tous les détails de la scène qui avait précédé. Il s'était une seconde départi de sa prudence et avait approché sa figure du hublot.

Sa mère et le mobile l'aperçurent en même temps.

Il se rejeta aussitôt en arrière, se mit debout sur le bordage de la péniche et d'un bond gagna la rive.

Ces mouvements furent exécutés avec une telle rapidité que le bruit de sa chute en terre molle se perdit dans les dernières vibrations du cri poussé par le blessé.

Il se coucha sur le sol; quand Thérèse parut, scrutant les ténèbres, il eut une minute d'émotion. Elle se retira. Il attendit quelques minutes encore et, rassuré, il s'éloigna dans la direction de Paris, en prenant toutes précautions pour qu'une lueur inattendue ne trahît pas sa présence.

— Diable, diable! mâchonnait-il entre ses dents. J'ai failli sottement me faire surprendre. Mais aussi comment imaginer que j'allais retrouver ma mère en cet endroit! Bah! le danger est passé... Tout de même, c'est jouer de malheur. Quant à cet imbécile de moblot qu'elle s'avise de secourir, cela n'a pas d'importance et il sera toujours temps d'y parer si le camarade fait le méchant. Mais que dirai-je au capitaine, ce soir? Je ne veux pourtant pas lui raconter tout ce que je sais de l'*Engoulevent*... Bah! d'ici ce soir j'aurai bien trouvé quelque conte!

Et levant les épaules avec indifférence, Martial qui n'avait plus à craindre d'être aperçu de la péniche, poursuivit sa route d'un pas rapide et délibéré.

(*La suite au prochain numéro.*) NOËL GAULOIS.

---

# LE NEZ DE FLAIRDECOIN[1]

PAR

**JEAN DRAULT**

I (*Suite.*)

De son côté, Antoine Plumol, après s'être essuyé la figure, se passait les mains à l'eau, et ruminait d'un air renfrogné.

Non, décidément, ce Tarare était un être bien encombrant. Il tombait toujours sur son dos au moment où il avait le plus à travailler, il lui incendiait son lit, enfumait son appartement avec des cigarettes, écrasait son chat! Allait-il, par surcroît, épouser sa fiancée!... Ce serait un peu raide tout de même.

Et ce brave Antoine Plumol, qui avait justement caché son mariage à son terrible ami, par crainte des bavardages, des maladresses et des gaffes dont Tarare était coutumier, n'était pas satisfait du tout.

Son mécontentement redoubla lorsque l'avocat lui dit :

— Tu me demandais tout à l'heure pourquoi j'étais monté jusque chez toi!... C'est que M. Dufournin, en apprenant que j'étais ton ami, m'a invité à dîner pour ce soir en même temps que toi, car c'est bien chez ta fiancée que tu dînes, hein, gros cachottier!

— Parfaitement.

— Et j'ai accepté!... Je suis venu te chercher, tout simplement. Note que si j'ai accepté, c'est plutôt pour toi que pour moi!... Le vieux va me raser avec son histoire de verrou, mais j'ai bravé cet inconvénient parce que je me suis dit que tu avais besoin peut-être de conseils pour la manière de faire ta cour à ta fiancée...



— Ah bah!...

— Tu comprends, il y a différentes manières...

— J'ai pris la bonne! fit Plumol d'un ton sec.

— En es-tu sûr?

— Tu m'embêtes!.. rugit le romancier, qui bouillait en dedans et que cette réponse soulagea, telle la soupape par où s'échappe le trop-plein de vapeur d'une chaudière surchauffée.

— Tu as tort de t'emporter comme ça! dit placidement le gros Tarare. J'ai des droits sur toi, dans ce moment-ci, tu ne t'en doutes pas!

— Hein?... demanda Plumol ahuri. Es-tu fou?... Quels droits peux-tu bien avoir sur moi en ce moment?... Je serais curieux de le savoir.

1. Voir l'*Ouvrier* depuis le 5 décembre.

— Mon cher !... je les tiens de ton futur beau-père, ces droits! Et je suis bien bon de te le dire. J'aurais pu te prendre en traître.

« Sache donc que le père Dufournin, entre deux consultations pour son procès du verrou pneumatique, m'a dit comme ça : « Vous ne pourriez pas, vous qui êtes bien avec mon futur gendre, jeter un peu les yeux sur sa comptabilité, pour que je sache si c'est un homme d'ordre et s'il ne m'a pas menti en me disant qu'il gagne sept ou huit mille francs par an avec ses romans ?... »

— Il t'a dit ça, mon futur beau-père ?

— Absolument, mon cher.

— Et tu as accepté cette mission ?

— Oui !... Donc, aboule-moi tes livres de comptes, tes traités avec tes éditeurs et tes journaux, que je...

— Tu es un joli monsieur !...

— Plains-toi donc !... Il aurait pu charger de ça une agence de renseignements, te faire filer ; on aurait su peut-être que tu dépensais beaucoup d'argent à faire la fête, — ce que j'ignore d'ailleurs, — que tu allais aux Folies-Bergère, que tu avais un vif penchant pour la boisson, etc., etc.; ça aurait pu faire rater ton mariage. Au lieu que moi, je serai indulgent sur tes débordements, et je grossirai le chiffre de ce que tu gagnes...

— Merci ! fit Plumol ironiquement.

Mais il était tout de même amusé par la faconde méridionale de cet ami qui, réellement, avait des idées distrayantes et neuves, même lorsqu'il éteignait des incendies à domicile.

Et Plumol demanda, railleur :



— Alors, il faut te faire voir mes traités avec les journaux, mon livre de dépense ?... Mon vieux, je n'en ai pas, et mes dépenses sont des plus irrégulières. Je dépense quelquefois cent sous à mon déjeuner et, d'autre fois, vingt-deux sous. Tu diras au père Dufournin que plus j'irai et plus je gagnerai d'argent. Mon roman qui paraît en ce moment dans l'*Amusement des familles* a déjà un succès fou. Je reçois des tas de lettres de vieilles et de jeunes demoiselles qui m'écrivent : « Tuez donc au plus vite cet horrible *Museau d'acier.* » Museau d'acier, c'est le traître de mon roman. Il est également nihiliste et veut tuer le tzar et un colonel français ! « Monsieur Plumol, m'écrit une autre, empêchez qu'on ne tue le brave colonel, vous avez tort de lui susciter tant d'ennemis; il intéresse plus que vous ne le pensez. » Il y en a une qui m'écrit : « Cher monsieur Plumol, sauvez la pauvre orpheline des mains de ce *Museau d'acier!* » C'est te dire, mon cher Tarare, combien mon roman empoigne !... Et ces lettres me rendent perplexe pour le dénouement à donner à mon feuilleton ! Si je tue le colonel, c'est peut-être cent lecteurs de moins pour mon prochain roman. Si je tue le tzar, ça peut aller plus loin !... Si je ne les tue pas... d'autres lecteurs se plaindront... Je ne saurais plus d'ailleurs à quoi employer mon *Museau d'acier* dont le rôle est de tuer tous les personnages dont je n'ai plus besoin dans l'action de mon œuvre !... Dure alternative ! Enfin, tu raconteras tout ça à mon beau-père pour lui faire voir que le métier marche à souhait, et qu'il me flanque la paix!

— Entendu !... fit Jacques Tarare en rallumant une cigarette avec l'une des allumettes qu'il avait réquisitionnées dans la chambre de Plumol. Moi, tu sais, ajouta-t-il, je voulais simplement concilier les exigences de mon mandat avec les devoirs de l'amitié. A propos, est-ce que tu ne devais pas faire tes vingt-huit jours ?

— Si, mais j'ai demandé un sursis, sous prétexte de voyage, une blague !...

A ce moment, sept heures sonnèrent à l'horloge de Saint-Séverin.

Jacques Tarare bondit comme une balle élastique.

— Sept heures !... cria-t-il. C'est l'heure à laquelle on nous attend chez les Dufournin. Je file !... Je t'excuserai de ton retard !...

— Oui, fit Plumol, car j'ai encore ma moustache à friser. Tu diras que je te suis. Va, mon vieux, tu les feras patienter.

— A tout à l'heure !... cria Tarare qui était déjà dans l'antichambre.

— Emporte mon manuscrit, il est sous enveloppe, tu le mettras à la poste. Il faut que l'*Amusement des familles* l'ait pour demain.

— Entendu ! Dépêche-toi !...



Jacques Tarare ferma brusquement sur lui la porte d'entrée, et Plumol l'entendit dégringoler quatre à quatre les escaliers.

Resté seul, le romancier s'aperçut que son ami, en partant, avait jeté l'allumette enflammée sur son pantalon.

— C'est un rude animal ! grommela-t-il. Il faut à présent que je change de pantalon. Et il s'intitule l'ami dévoué, l'ami qui ne gêne personne ! Il me dérange ! Il met le feu à mon lit, il écrase mon chat, il brûle ma culotte, il inonde ma chambre... mais c'est tout de même un ami dévoué !... Ah ! zut, alors !... Pourvu qu'il n'aille pas me faire rater mon mariage, cet ami dévoué !... C'est que jamais, jamais, je ne retrouverais une petite femme comme ma petite Marthe !... Quel beau prénom !... Mais quel dommage qu'il y ait Dufournin derrière !

Tout en monologuant, Antoine Plumol avait retiré son gilet et son pantalon brûlé, et il errait, en caleçon, à la recherche d'une allumette.

Il avait une coquetterie : c'était de lisser sa moustache blonde et de lui donner une courbe à la fois gracieuse et martiale. Il avait raison !

Combien de jeunes gens ont enlevé un brillant mariage à la pointe de leurs moustaches.

Et ses moustaches, il les avait dérangées, mordillées, tiraillées en tout sens pendant le travail de tête auquel il venait de se livrer.

Il lui fallait réparer le dommage à l'aide du fer à friser, chauffer le fer sur le réchaud, et trouver des allumettes pour allumer le réchaud.

Mais les allumettes, Tarare, l'ami toujours dévoué, les avait emportées.

Antoine Plumol en poussa des jurons lorsqu'il s'aperçut du sans-gêne de son ami.

Tarare, un ami !... Mais non, c'était un fléau, un Attila dévastateur.

— Je suis bien bête de me faire de la bile ! finit par se dire le romancier. L'escalier est obscur, le gaz doit être déjà allumé, surtout que le jour baisse terriblement. Je vais aller allumer une bougie au bec qui est à côté de ma porte d'entrée.

Et il alla, en caleçon, solennel comme une jeune vestale, chercher le feu qui lui manquait.

Dehors, les nuages s'amoncelaient dans le ciel. Un orage se préparait, le vent s'élevait pour la plus grande joie des promeneurs écrasés par la fatigue de cette étouffante journée.



Plumol ouvrit sa porte, alla au bec de gaz qui flambait près de la rampe et il alluma sa bougie.

Il revenait vers la porte de son appartement qu'il avait laissée ouverte, et il garantissait la flamme avec des soins minutieux, lorsqu'au moment d'entrer chez lui, un coup de vent terrible poussa la porte qui se ferma avec fracas, tandis qu'un éclair brillait et que le tonnerre grondait.

Et Plumol se trouva en chemise, sa bougie éteinte, sur le palier de la maison bourgeoise et sévère dont il était locataire.

Abruti par cet événement, il demeura muet pendant un moment, puis il exprima à mi-voix ces trois pensées qui traversèrent son cerveau :

— Saperlipopette !... Et ma clef qui est en dedans !... Si seulement j'avais mon pantalon !... Et pourquoi, par-dessus le marché, faut-il que je sois mal avec ma concierge !... Oh ! les cyclones !...

⁂

OU LE TROUPIER BÉCASSEAU ARRIVE INOPINÉMENT

Le romancier Plumol, en caleçon, essaya d'abord d'enfoncer d'un coup d'épaule la porte de son appartement.

Mais il y renonça presque aussitôt.

Il avait l'épaule endolorie, et le bruit pouvait attirer soit sa concierge, si bavarde, si insupportable, soit quelque locataire de sa pudique maison.

Que faire?

Il cherchait dans sa tête, tout en grelottant, car la rafale, au dehors, faisait rage, et le vent pénétrait par les fentes des fenêtres.

Tout à coup, Plumol frémit : on montait l'escalier!

Il se blottit dans un angle obscur, et sur le palier surgit un soldat d'infanterie, ruisselant, aux mains gantées de ces sacs de coton blanc qui complètent si harmonieusement, le dimanche, l'uniforme des simples soldats de l'infanterie.

Le soldat était grand, mince, dégingandé, avec une petite tête enfouie sous un képi déformé, au pompon fripé par la pluie.

Il avait une figure intimidée et semblait vouloir étouffer le bruit de ses pas.

Il grommelait à chaque instant :

— Que c'est-y haut!... Que c'est-y haut!... Pourvu qu'elle y soit!

Il passa devant Plumol sans le voir, s'engagea sur l'escalier conduisant au sixième, et frappa à une porte, à coups discrets.

Le romancier l'entendit qui murmurait :

— Pétard de bonsoir, va!...

Cette exclamation fut suivie de trois coups frappés plus fort.

Puis, le soldat dit :

— J'suis p'têtre venu trop tôt!... Tant pis, j'vas l'attendre!...

Et Plumol soupçonna qu'il s'asseyait sur la dernière marche de l'escalier.

Tapi dans son coin obscur, Plumol grelottait toujours et se creusait la cervelle pour aviser aux moyens de se tirer de cette situation pénible et grotesque, et de gagner au plus tôt la maison de son futur beau-père où il était attendu à dîner!

Tout à coup, un ébranlement convulsif s'empara de lui; tout son corps tressaula, et un éternuement formidable ébranla les échos de la maison, dominant le coup de tonnerre qui éclatait au même moment.

— C'est-y toi, Joséphine, ma sœur!... demanda le soldat, qui se mit à descendre précipitamment et dont l'estomac alla heurter la tête de Plumol qui se baissait convulsivement dans un second éternuement.

Le romancier, repoussé violemment, alla donner du dos contre la muraille, et rien ne pouvait exprimer l'intense ahurissement qui possédait ces deux hommes campés en face l'un de l'autre, alors qu'ils n'avaient absolument rien à se dire.

(*La suite au prochain numéro.*) JEAN DRAULT.

# CHRONIQUE HEBDOMADAIRE

ENCORE DIANA VAUGHAN. — UN MYTHE. — LA BISAÏEULE DE L'ANTECHRIST. — HOTELLERIE DE JÉRUSALEM. — L'AMIRAL MARKHAM ET LA FLÈCHE DE FER. — PITOYABLES CALEMBREDAINES. — LA MESSE NOIRE. — UN TÉMOIN QUI VOIT MISS DIANA... EN RÊVE. — UN NOUVEAU RECORD. — LES SPAHIS MÉHARISTES. — 4,200 KILOMÈTRES A CHAMEAU. — UN VOYAGE A TOMBOUCTOU. — UN AVOCAT BELGE QUI REVIENT DU CONGO. — LA COMPLAINTE. — 25,000 FRANCS AUX CENSEURS. — RÉUNION DES FONDATEURS DE L'UNIVERSITÉ CATHOLIQUE. — MONSEIGNEUR D'HULST. — 17 FRANÇAIS SAUVÉS! — LES BOTTES DANS L'ESCALIER. — LA PRUDENCE.

J'ai déjà eu l'occasion de parler ici de Diana Vaughan et de ses *Mémoires*. D'après les renseignements fournis par l'*Univers* et par la *Vérité*, il paraît maintenant presque avéré que nous nous trouvons en présence de la plus grande mystification des temps modernes. Miss Diana Vaughan n'existe pas plus que la Fée des Perles et Don Quichotte. C'est un mythe. J'ai voulu jeter les yeux sur les *Mémoires d'une ex-Palladiste*, publiés sous la signature de Diana Vaughan. C'est là une incohérente macédoine de fables.

Ainsi, nous apprenons qu'une célèbre « luciférienne », nommée Sophie Walder, mariée au diable Bitru, a dû mettre au monde, le 29 septembre dernier, « la Bisaïeule de l'Antéchrist ». Après avoir allaité Sophia, Bitru se serait uni à « la célèbre luciférienne », et c'est à Jérusalem que serait née la future aïeule du Séducteur des derniers temps. Les délégués de la Haute Maçonnerie américaine se sont rendus, dès l'année dernière, dans la Ville Sainte pour assister à la naissance de l'enfant. L'hôtellerie où est descendue Sophia a pour patron un franc-maçon notoire. Aussitôt que l'enfant a donné signe de vie, les trente-trois maîtres des loges du Lotus ont reçu communication du procès-verbal de la nativité. » Telles sont les dernières nouvelles. Depuis le mois de janvier 1896, la Mère-Loge, le Lotus de France, dont le siège est à Paris, célèbre la « Messe de Sophia ». L'officiant, un mage — est-ce le Sar Péladan? — arbore une chasuble noire sur laquelle se détache, en rouge, le Christ crucifié, la tête en bas; la messe est servie par un vieux Juif vêtu d'un grand sac jaune soufre, percé de quatre trous dont trois pour le passage de la tête et des bras; le quatrième, percé au niveau de l'extrémité de l'épine dorsale, laisse échapper une longue queue de diable fixée au-dessus par une courroie. » Je passe d'autres détails. Mais, avant de finir, voulez-vous que je vous raconte — toujours d'après Diana Vaughan — l'histoire du contre-amiral Markham, nommé Grand-Maître de la Franc-Maçonnerie Maltaise?

L'amiral se trouvait à Malte et lisait le récit des merveilles opérées par Lucifer en faveur de Diana Vaughan. Lorsqu'il fut arrivé au passage où Diana affirme que Satan, avec une flèche de fer, la transportait dans les hauteurs de l'Empyrée, le vieux marin s'écria :

— Cela est trop fort! J'ai grand'peine à le croire!

« Or, raconte Diana, le contre-amiral Markham n'avait pas fini de parler que la flèche de fer dont il avait voulu douter, se dressant devant lui, s'élança et se planta dans sa poitrine, le traversant de part en part. En même temps, il se sentit enlevé. Quelques secondes après, l'amiral, transporté à Charleston, pénétrait dans le *Sanctum regnum* même où le Palladium (l'idole Baphomet des Templiers) s'animant lui parla en ces termes :

« — Crois-tu, maintenant?

« — Oui, » répondit-il.

« Puis, l'amiral reprit le chemin de Malte par le même prodige et se trouva débarrassé de la flèche de fer, en présence du capitaine Hugues qui n'en revenait pas. »

Une commission romaine s'occupe des *Mémoires* de l'ex-palladiste et de Diana Vaughan. Je souhaite ardemment que la commission fasse le plus tôt possible la lumière et prévienne les catholiques qu'on se moque audacieusement d'eux. Il est grand temps que des personnes autorisées relèvent le défi qu'on adresse à notre raison et à notre bon sens. Dieu me garde de vouloir contester la puissance du démon, mais peut-on laisser passer sans protestation un récit où l'on nous représente le bisaïeul de l'ex-palladiste, Thomas Vaughan, comme ayant été affranchi par Satan de la loi de la mort? N'est-ce pas nous outrager que de nous servir de pareilles calembredaines?

Un rédacteur de l'*Anti-Maçon*, l'érudit et brillant archiviste qui fut, pendant quelque temps, « l'évêque albigeois de Montségur, » M. Doynel, nous affirme qu'il a un jour aperçu miss Diana... « en rêve ». Jusqu'à ce jour, c'est le seul personnage digne de foi qui ait vu la célèbre palladiste!

Mais en est-il bien sûr?

D'ailleurs, sur cette question de l'ex-palladiste, une curieuse brochure vient de paraître, sous la signature de M. Gaston Méry, à la librairie Henri Gautier.

Cette brochure s'intitule : *Un complot maçonnique. — La vérité sur Diana Vaughan*. Le lecteur peut s'y reporter; il y trouvera maints détails qui lui prouveront que j'étais sans doute trop indulgent en qualifiant de simple mystification les prétendues révélations de la convertie.

En réalité, selon M. Gaston Méry, Diana Vaughan n'est que le prête-nom d'un syndicat d'industriels ayant à leur tête M. Léo Taxil, et qui, sous le couvert de la religion, exploitent les catholiques au profit des francs-maçons.

Il y a là, selon notre confrère, toute une intrigue compliquée, dans laquelle les écrivains sacrilèges avaient rêvé de compromettre jusqu'au Saint-Père lui-même.

Le complot est aujourd'hui découvert. Et les francs-maçons enragent...

⁂

Les « records » sont maintenant à la mode : nos jeunes gens en tentent dans tous les domaines. On veut être champion de la course vélocipédique de Paris à Marseille — ou du steeple-chase des automobiles de Paris à Bordeaux.

Mais de tous nos recordmen, lequel pourrait lutter avec les « spahis méharistes »?

Pour des coureurs, voilà des coureurs peu ordinaires. Nos lecteurs savent que, dans l'Extrême-Sud de notre colonie algérienne, les chefs de poste n'ont à leur disposition pour communiquer entre eux ni télégraphe, ni voie ferrée. Comment faire? Tels postes comme ceux d'Ouargla et du fort Mac-Mahon, sont séparés par une distance de 1,200 kilomètres (400 kilomètres de plus que la distance de Paris à Marseille). Pour relier les deux postes, l'autorité militaire a décidé de recourir tout simplement à des cavaliers comme au temps de Jugurtha. Mais quels cavaliers employer? Des spahis spéciaux montés sur des « méharis », ou chameaux coureurs. Chaque semaine, un de ces soldats part d'Ouargla et se rend à Fort-Mac-Mahon d'une seule traite.

Vous avez bien lu : ce militaire auquel personne ne s'intéressera, qui ne se regardera pas pour cela comme un héros et dont le nom ne sera imprimé ni dans le *Vélo* ni dans le *Paris-Sport*, trouve

tout naturel de parcourir 1,200 kilomètres, — (300 lieues) — sans descendre de chameau. Ce héros inconscient met deux jours pour accomplir ce formidable *raid;* son allure régulière est de près de trente kilomètres à l'heure. Dans quel état il arrive, vous vous en doutez.

Les camarades sont obligés de descendre de chameau l'intrépide messager, et de le frictionner énergiquement, avant de le laisser dormir à l'aise, tant qu'il aura besoin de repos.

Un autre spahi part aussitôt pour Ouargla, accomplissant la même route dans le même espace de temps, mais en sens inverse, et ce double service de courrier se poursuit régulièrement chaque semaine, sans interruption. Quelques à-coups se produisent, mais rarement. Toutes les précautions sont d'ailleurs prises pour secourir le spahi-méhariste qui viendrait à défaillir en route. Dès qu'un retard est constaté, un coureur part du poste d'arrivée à la recherche du manquant.

Sachez maintenant que les officiers méharistes se proposent d'accomplir un exploit autrement stupéfiant que le trajet d'Ouargla à Fort-Mac-Mahon. Ils entraînent en ce moment leurs hommes et leurs chameaux d'une façon exceptionnelle, afin de les mener, un de ces jours, très prochainement et d'une traite à Tombouctou. Ils comptent couvrir l'énorme distance de 4.200 kilomètres — 1,050 lieues — c'est-à-dire cinq fois la distance de Paris à Marseille, qui sépare Ouargla de la grande cité mystérieuse, en sept fois vingt-quatre heures, marchant nuit et jour, à raison de 600 kilomètres par jour. Puissent nos vaillants officiers mener à bonne fin leur audacieuse entreprise!

***

Quand ce trajet sera terminé, je me plais à penser que nos officiers nous raconteront sur Tombouctou des histoires plus intéressantes que celles qui sont communiquées aux bons Belges par un célèbre avocat bruxellois, nommé Picard. Après avoir visité l'Etat indépendant du Congo, ce Picard a fait deux conférences où il s'est contenté de démarquer les renseignements géographiques puisés dans Elisée Reclus. Les auditeurs, déçus par ce déballage de banalités défraîchies, se sont vengés de l'avocat en le chansonnant. Voici quelques couplets de la complainte :

I

Je suis parti pour aller voir
Ce qui se passa en Afrique,
Car je croyais de mon devoir
De creuser cette rubrique.
Meilleur amiral que Ruyter,
Et célèbre aéronaute,
J'avais à peine pris la mer,
Que j'avais quitté la côte.
Je pourrais vous en dire plus..
Mais je ne veux pas poursuivre
Et je me tais, car le surplus,
Je le dirai dans mon livre.

II

Très illustre navigateur,
Dans ma course rectiligne
J'ai constaté qu'à l'Equateur
Nous avions passé la ligne
Nous abordâmes à Boma,
Un port sur une rivière,
Que Monsieur Vasco da Gama.
Oublia dans sa croisière.
Je pourrais...

III

Le Congo, c'est un pays chaud
Au nord du pôle antarctique,
Au sud du Brabant, du Hainaut,
A l'ouest de l'Amérique.
On y voit des nègres parfois.
Chacun avec sa négresse!
Et l'on y vit un Bruxellois
L'unique de mon espèce...
Je pourrais...

IV

Les arbres sont prodigieux,
Etonnants de caractère ;
Leur tronc s'élance vers les cieux
Et leur racine entre en terre.
Mais le commerce est épatant,
Car il se généralise
Par les échanges de l'argent
Contre de la marchandise.
Je pourrais...

***

Cette chanson nous rappelle un peu la complainte légendaire de *M. de la Palisse*, mais il faut avouer que nos chers voisins ne manquent pas de gaieté et nous venons les féliciter de garder la bonne humeur d'autrefois. Chez nous, la jovialité fait place de plus en plus à la grivoiserie. Il y a quelque temps, dans le *Figaro*. M. Maurice Talmeyr était obligé de constater qu'un nouveau genre de snobisme — « le snobisme de l'obscénité » — faisait tous les jours de nouveaux ravages parmi les hautes classes. Le théâtre, ainsi que nous le disions récemment, ne flatte que trop cette déplorable tendance. C'est ainsi que sur la scène des Variétés, où se jouaient jadis de si jolies comédies, une troupe sans pudeur offre actuellement au public, sous le titre de *Carillon*, une pièce qui dépasse en dévergondage toutes les ordures dont les mimes de la décadence romaine régalaient la plèbe de la Ville Eternelle. Et dire que nous payons cinq « censeurs » pour examiner les œuvres dramatiques et que nous leur allouons la somme de 25,000 francs! Quel gaspillage!

***

Les évêques fondateurs de l'Université catholique de Paris se sont réunis la semaine dernière pour nommer le successeur de Mgr d'Hulst. Le nouveau recteur se montrera certainement à la hauteur de sa tâche; le choix dont il est honoré témoigne suffisamment de ses talents et de ses vertus. Mais l'Université catholique n'en gardera pas moins longtemps le souvenir de l'éminent prélat qui la gouvernait depuis 1880. Malgré son apparente froideur et sa physionomie anguleuse, Mgr d'Hulst était l'ami le plus affectueux, le plus dévoué et le plus tendre. Les professeurs l'aimaient comme un frère. Jeune encore, à peine sorti de Saint-Sulpice, l'abbé d'Hulst, nommé vicaire à Saint-Ambroise, s'était consacré à la rédemption morale de la classe ouvrière. Sous la direction de l'abbé Langénieux, le futur archevêque de Reims, un patronage d'apprentis se fonda, œuvre difficile, œuvre hasardeuse, dans ces temps troublés où fermentaient les passions révolutionnaires qui devaient abattre l'Empire. Avec le concours de l'un de ses confrères, l'abbé d'Hulst tâchait de former à la vie chrétienne ces jeunes enfants que la Commune, quatre ans plus tard, devait essayer d'enrôler sous sa sanglante bannière...

La maison du Patronage abritait les deux prêtres : la chronique raconte que la minuscule chambre où campait l'abbé d'Hulst laissait fortement à désirer. Bien des vicaires de village auraient probablement refusé de s'accommoder du lit qu'acceptait le fils du comte d'Hulst. Mais qu'importait au futur prélat? Le souci du luxe et même du confortable n'avait jamais inquiété cette âme d'élite.

La guerre vint donner une direction nouvelle au zèle de l'abbé d'Hulst. Le gouvernement demandait des aumôniers pour nos soldats : le vicaire de Saint-Ambroise sollicita et obtint la faveur de faire campagne avec le premier régiment qui s'acheminerait vers le Rhin. Aumônier des ambulances du 12e corps (général Lebrun), l'abbé d'Hulst assista aux combats de Beaumont, de Bazeilles et de Sedan.

Lorsqu'il apprit de quelles atrocités les Allemands s'étaient rendus coupables, il sortit de Sedan, et monté sur son légendaire cheval jaune, il se rendit de suite à Bazeilles. Il avait à peine mis pied à terre qu'il se dirigea vers l'officier allemand au moment où celui-ci allait procéder à une nouvelle fusillade. Il lui adressa une harangue empreinte de la plus persuasive émotion, et, comme l'officier contestait que la France fût à la tête des pays civilisés et prétendait que c'était l'Allemagne qui tenait le flambeau de la civilisation, M. d'Hulst lui rappela la noble conduite des soldats français après le siège de Saragosse; il lui signala la magnanimité dont nos troupes firent preuve à l'égard des défenseurs acharnés de la cité espagnole et il opposa à cet exemple la cruauté avec laquelle les Bavarois avaient agi envers une population sans armes.

L'officier finit par céder, et c'est ainsi que, grâce à M. d'Hulst, dix-sept habitants et le curé de Bazeilles eurent la vie sauve.

La Commune trouva M. l'abbé d'Hulst à son poste. Le 23 mai 1871, la veille de l'assassinat de l'Archevêque de Paris, il venait d'administrer les derniers Sacrements à un malade, quand une escouade de la garde nationale du quartier Popincourt se présenta pour l'arrêter. L'abbé Courtade et un enfant du patronage escortaient le jeune vicaire. Celui-ci repoussa ses deux compagnons et les enferma dans une chambre. Prêt à ouvrir la porte aux communards et à s'offrir en holocauste s'ils venaient, l'abbé d'Hulst attendait.

Cependant, le bruit des pas grondait dans la cage de l'escalier, et bientôt les bottes résonnèrent sur le palier de l'appartement occupé par le futur otage: mais les envahisseurs montaient plus haut, gravissaient tous les étages et... les redescendaient sans crocheter l'huis derrière lequel l'abbé d'Hulst veillait. La Providence déroba le courageux prêtre aux balles de la Commune pour le réserver à d'autres épreuves.

Oscar Havard.

## RECETTES DE LA SEMAINE

**Préservatif contre les cheveux blancs.** (Recette demandée.)

Cette recette nous est signalée pour son efficacité et son innocuité absolue. Il est certain qu'elle a, du moins, l'avantage de ne renfermer aucune matière toxique.

Faire bouillir des feuilles de noyer; dans cette eau, délayer un peu de goudron et y ajouter une petite quantité de rhum. Se laver la tête de temps en temps avec cette solution.

**Autre méthode.**

| | |
|---|---|
| Paraphényldiamine........... | 20 grammes. |
| Soude caustique............. | 14 — |
| Eau........................ | 1000 — |

Faire dissoudre. — Pour se servir de cette préparation, il faut d'abord dégraisser les cheveux au moyen d'une solution alcaline; appliquer ensuite la mixture; puis la fixer avec :

| | |
|---|---|
| Eau oxygénée................ | 3 grammes. |
| Eau......................... | 100 — |

**Guérison des crevasses.**

Graisse de rognon de veau 30 grammes, moelle de bœuf 20 grammes, huile d'olive 10 grammes, miel 10 grammes. Faites fondre au bain-marie; passez à travers un linge. Lorsque le mélange est refroidi, ajoutez 50 grammes de poudre de camphre.

Une Aiglonne.

# LES COURSES D'AUTOMNE

PAR

HIPPOLYTE AUDEVAL

II (*Suite.*)

En peu de mots, voici quel avait été ce malheur :

La comtesse de Buissas, mère de Léopold, avait été nourrie par une brave femme qui avait un fils. Les deux enfants avaient grandi ensemble, sous le même toit d'abord, puis dans le même pays, et une fraternelle affection était née entre eux, affection pleine de respect d'un côté, de protection de l'autre, et qui s'était continuée après le mariage de la jeune fille. Cet attachement était si naturel que personne ne pouvait avoir l'idée de le blâmer. On fit seulement la remarque, sans y joindre du reste aucun commentaire malveillant, que le frère de lait de la comtesse, même en prenant de l'âge, refusait obstinément de se marier. Le temps marcha. Un jour, dans une promenade en bateau, le frère de lait de la comtesse, qu'il accompagnait ainsi que son mari, tomba dans l'eau et s'y noya. M. et Mme de Buissas furent témoins de cet événement. La jeune femme, déjà mère de Léopold, en éprouva tant de saisissement, tant de chagrin, qu'elle contracta une maladie de langueur dont elle mourut peu de temps après. Le comte survécut à ce désastre, mais un changement profond s'opéra en lui. Il devint sombre, taciturne, sans souci des intérêts terrestres. Sa raison chancela et faillit s'égarer un jour que, de la terrasse de son jardin, il entendit deux paysans l'accuser entre eux d'avoir laissé périr dans la rivière le frère de lait de la comtesse, faute de lui avoir porté secours. Ces bruits s'accréditèrent dans la contrée. La conduite du comte ne pouvait que leur donner de la consistance. Sa douleur passa pour des remords de conscience, son isolement volontaire pour de la honte; on imagina qu'il fuyait le contact de l'opinion publique parce qu'il la craignait. La vérité est que la double catastrophe où son bonheur avait péri, avait en même temps épuisé ses forces. Une sorte de faiblesse morale s'empara de lui et fut exploitée par tout ce que le pays contenait de mendiants et de gens sans aveu. Une vieille femme entre autres, à laquelle le comte faisait d'abondantes charités, osa lui dire, un jour qu'il lui reprochait doucement ses exigences réitérées :

— Si vous me refusez, je dirai que c'est vous qui l'avez tué.

Et il ne la chassa point : il essaya de la convaincre que le trépas de cet infortuné jeune homme avait été tout à fait impossible à empêcher; il espéra la persuader et ensuite l'empêcher de parler en la comblant de bienfaits. Ce fut un tort. Certaines natures sont inaccessibles au sentiment du vrai, du juste; la peur les gouverne seule, et elles se figurent volontiers que chacun leur ressemble. Les bienfaits du comte, au lieu d'arrêter le mal, l'aggravèrent. Les méchantes gens se supposèrent le droit de faire payer leur silence, et les bruits les plus odieux ne circulèrent que davantage.

Léopold, par bonheur, n'avait jamais eu connaissance de ces propos. Pour les lui épargner, le comte de Buissas l'avait toujours tenu éloigné du toit paternel. Ses études finies, le comte l'exhorta à voyager, et Léopold obéit à ce désir. Quand il pensait à son père, il n'avait dans la mémoire, malgré les puissantes évocations de l'amour filial, qu'une image vague et confuse. Il se rappelait un personnage grave, taciturne, assailli de préoccupations et de distractions perpétuelles. Et cependant, sous ce sombre voile, on devinait un cœur riche, un esprit ouvert et brillant. Léopold se souvenait parfois avec délices des éclaircies rayonnantes et charmantes qui se manifestaient accidentellement dans ce caractère; soit que, pendant un court séjour à Buissas, ils allassent tous les deux chevaucher côte à côte dans les sentiers déserts, soit qu'ils se trouvassent ensemble dans quelque salon ami où ils étaient accueillis et fêtés tous les deux. Dans le tête-à-tête, le comte jetait quelquefois sur son fils des regards d'une tendresse infinie; puis, saisi par une terreur subite, il l'embrassait, il le pressait dans ses bras comme si un mal l'eût menacé, et des larmes s'échappaient de ses yeux.

— Pauvre enfant! murmurait-il; pauvre enfant!

Léopold, alors, n'osait lui demander une explication sur ces tristesses subites, sur ces appréhensions d'avenir que le comte laissait entrevoir sans jamais les définir complètement. Un seule fois le jeune homme s'enhardit, questionna, mais il fut interrompu dès les premiers mots.

— Mon fils, lui dit le comte d'un ton plein de douleur et de résolution, tu dois t'ennuyer à Buissas. La jeunesse a besoin de distraction. Tu partiras demain pour t'amuser un peu pendant le reste des vacances.

Et Léopold put presque croire à une punition, à un exil provoqué par cette sollicitation de confidences.

En plusieurs circonstances, dans des réunions mondaines où le comte, fier de son fils et renaissant aux expansions d'une vie heureuse, paraissait oublier ses soucis, Léopold avait été émerveillé de sa grâce, de son esprit, de son instruction, de ses manières courtoises et charmantes. Ecuyer plein de solidité et d'élégance, causeur inépuisable, cœur indulgent, généreux, mais toujours ouvert pour rendre service, son fils l'admirait alors comme un modèle parfait de dignité sans hauteur et de noblesse chevaleresque. Mais ces moments-là étaient des éclairs; la nuit recommençait bien vite, et le comte retombait dans une apathie morne, anxieuse, craintive.

Un jour, dans une de ces réunions, il entendit que son père parlait de lui avec un ami.

— Votre fils est charmant, disait cet ami, il a un beau nom, une jolie tournure, un visage aimable, il trouvera sûrement quelque riche héritière...

— N'est-ce pas? Vous le pensez aussi?... interrompit le comte avec un vif empressement et une joie évidente.

Léopold n'entendit que ces quelques mots et n'y attacha pas une grande importance. Il les oublia même, ou du moins ne les adopta point comme règle de conduite, car ils étaient contraires à ses idées. Jamais, même plus tard dans ses voyages, il ne songea à se marier. Ses pérégrinations lointaines engendrèrent plutôt chez lui l'amour du sol natal que le désir de planter sa tente dans quelque contrée riante et hospitalière, de ramener chez lui une nouvelle comtesse de Buissas pâlie par les brouillards de la Tamise ou brunie par le soleil d'Espagne.

III

Quand il se réveilla, vers neuf heures du matin, le lendemain du jour où il était allé au théâtre d'Apollon et où il avait reçu en rentrant la lettre de son oncle, Léopold la reprit avec la louable intention d'en terminer la lecture. Ses idées étaient beaucoup plus nettes que la veille; cependant, rien qu'en palpant cette volumineuse missive, il éprouva une involontaire frayeur.

— Si je lis dans mon lit, dit-il en riant, je vais encore m'endormir. Ce serait manquer de respect à mon oncle.

Il se leva et s'habilla.

— Quelle singulière idée, reprit-il, de me donner tant de détails sur la santé des azalées et des rosiers! Cela m'intéresse certainement, mais... Est-ce bien à moi que cela s'adresse?

Il ramassa l'enveloppe et se convainquit qu'elle portait son nom. D'ailleurs c'était bien l'écriture de son oncle.

— J'espère, continua-t-il, qu'après m'avoir entretenu de ses chères fleurs, mon excellent oncle me parlera un peu de lui, de ma cousine Charlotte, de mon père; de mon père surtout.

(*La suite au prochain numéro.*)

Hippolyte Audeval.

## NOS BONS DE L'EXPOSITION

Nous ne tirerons que dans huit jours les noms des cinq personnes auxquelles seront attribués nos bons de l'Exposition du mois de décembre.

Il est donc encore temps de s'abonner à l'*Ouvrier* pour courir les chances de ce tirage.

Les gagnants recevront leur bon avant le 25 décembre, date du tirage des lots par le Crédit Foncier.

Pour s'abonner pendant un an à l'*Ouvrier*, envoyer 6 francs pour la France, l'Algérie et la Belgique; 7 francs pour les autres colonies ou les autres pays de l'étranger, en mandat-poste ou en timbres français (non coloniaux) à M. HENRI GAUTIER, directeur, 55, quai des Grands-Augustins, à Paris.

*Le Directeur-Gérant* : HENRI GAUTIER. Sceaux. — Imp. Charaire et Cie.

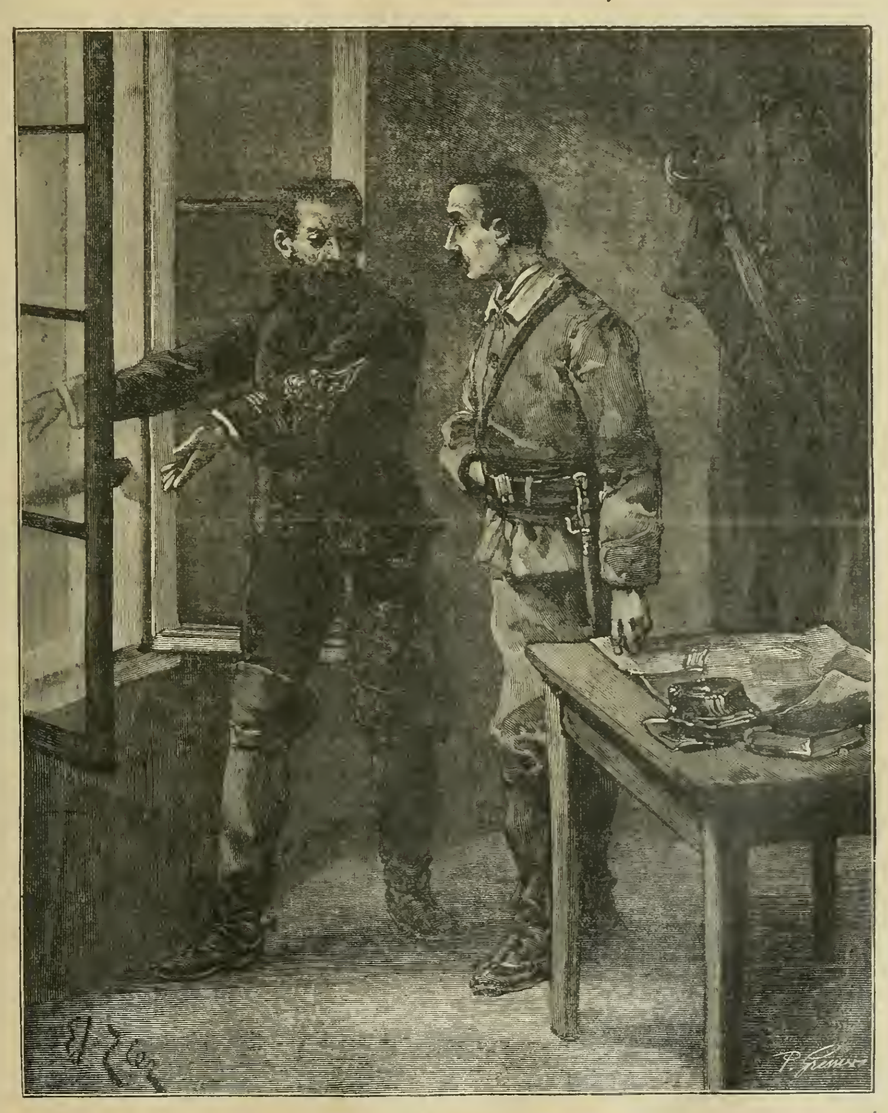
5 centimes le N° année courante. (10 centimes le N° années échues.) N° 1973 TRENTE-SIXIÈME ANNÉE. — 12 Décembre 1896.

# L'OUVRIER

**Journal illustré paraissant le Mercredi et le Samedi**

| ABONNEMENT D'UN AN : (104 numéros) France, Algérie et Belgique : 6 francs. | DIRECTION ET ADMINISTRATION : LIBRAIRIE BLÉRIOT, HENRI GAUTIER, SUCCESSEUR, 55, quai des Grands-Augustins, Paris. | ABONNEMENT D'UN AN (104 numéros) Colonies et Étranger (sauf la Belgique) : 7 francs. |
|---|---|---|


## LE SECRET DE LA MARINIÈRE, PAR NOËL GAULOIS



— Eh bien! tenez, écoutez. (Voir page 515.)

# LE SECRET DE LA MARINIÈRE[1]

PAR

NOËL GAULOIS

## IV

### CLÉMENT ROCHEL

Au pied de Notre-Dame de Paris, cette vieille enfant de Lutèce, dont l'entier développement ne demanda pas moins d'un cycle de huit siècles, et dont le front de pierre semble vouloir servir de trait d'union entre le ciel et la terre ; à l'ombre de cet énorme vaisseau construit par la piété à la gloire du christianisme, monument gigantesque qui identifie à la fois l'art français et la fidélité chrétienne; vaste temple contenant trente-huit chapelles, soixante-dix-huit stalles et deux cent quatre-vingt-dix-sept colonnes, et qu'éclaire la lumière tamisée par cent treize vitraux peints; sous l'aile de ces tours dentelées, aux jalousies noires, ébranlées depuis le règne de Louis XI par son puissant bourdon, âme de bronze pesant treize mille kilogrammes; enfouies dans l'ombre de ses ogives grises et de ses toits d'ardoises, tout un réseau de petites rues étroites, désertes, noires, silencieuses, semblent dormir du sommeil profond des nécropoles. La rue Massillon, commençant au Cloître-Notre-Dame et aboutissant à la rue Chanoinesse, est l'une des plus tranquilles, des plus mortes, dirons-nous, de ces voies ignorées du Paris actif et enfiévré.

A l'époque où se passe ce récit, en plein siége, la rue Massillon, malgré le va-et-vient continuel de la garde nationale et le voisinage de l'Hôtel de Ville et des casernes, avait à peu près conservé sa physionomie habituelle. Peu de gens, sauf les habitants, en petit nombre, parcouraient les cinquante mètres qui forment toute sa longueur.

C'était le lendemain du jour où se passaient les événements que nous avons racontés, ou, pour mieux dire, le 30 octobre. Il pouvait être sept heures du matin.

Au second étage d'une vieille maison faisant l'angle des rues Massillon et du Cloître-Notre-Dame, une fenêtre était vivement éclairée, — chose assez peu commune en ce moment de misère, où l'huile et la chandelle constituaient un luxe. Mais on savait dans le voisinage que l'appartement dont dépendait cette fenêtre était occupé par un officier d'état-major, qui, lorsqu'il n'était pas de service, avait pour coutume de travailler une partie de la nuit et de se lever de grand matin.

En cet instant encore, le commandant Rochel — c'est ainsi qu'on le nommait — était enfermé dans son cabinet, devant une large table encombrée de livres, de documents, de cartes géographiques, etc.

Accoudé sur un vaste plan de Paris et de ses environs ouvert devant lui, le commandant regardait vaguement un coin de la banlieue nord-ouest, qui se détachait en vert sombre sur le fond clair de la carte.

Mais évidemment sa pensée était ailleurs, car, tout à coup, il frappa violemment du poing sur la table, et, se levant, il se mit à marcher de long en large dans son cabinet.

Clément Rochel était un homme approchant de la cinquantaine, de taille moyenne, et légèrement voûté; ses cheveux, sa barbe qu'il portait intactes étaient noirs, mais commençaient à grisonner ses yeux aussi étaient noirs et profonds, mais avaient évidemment perdu leur éclat, car on y retrouvait, à l'examen, les vestiges d'une flamme éteinte. De tout l'individu se dégageait une énergie farouche, qui pesait péniblement sur ceux qui l'approchaient.

On ne savait trop d'où ni comment il était venu. Après le désastre de Sedan, au lendemain du 4 septembre, on l'avait vu rôder dans le quartier, en tenue de vieux soldat retraité, vivant seul, sans aucune fréquentation dans la maison qu'il habitait. Puis lorsque s'organisa la garde nationale, il se fit inscrire dans un bataillon éloigné du centre ; peu après, on le vit avec les galons de sous-lieutenant sur sa vareuse, auxquels succédèrent rapidement ceux de lieutenant et de capitaine. Enfin, depuis une quinzaine de jours, il portait la tenue de commandant d'état-major.

C'est tout ce qu'un curieux eût pu apprendre sur le commandant Rochel, si, à ce moment du siége de Paris, il eût interrogé les bourgeois du quartier Notre-Dame.

Après avoir arpenté la pièce durant quelques minutes, et comme un double coup de cloche résonnait à la cathédrale, il s'arrêta et tira sa montre.

1. Voir l'*Ouvrier* depuis le 5 decembre 1896.

— Sept heures un quart! dit-il, Martial devrait être ici depuis longtemps. Pourvu qu'il ne soit pas encore survenu quelque anicroche de ce côté! Il ne manquerait plus que cela!

Il alla se rasseoir à sa table et se mit à réfléchir.

— Cela vaudrait peut-être mieux, après tout, reprit-il, comme répondant à sa pensée. Oui, si le coup de là-bas était retardé comme celui d'ici, rien ne serait perdu, puisque rien n'aurait été tenté, tandis que si nous échouons aujourd'hui, — et nous échouerons, c'est certain ! — l'affaire est brûlée... Ces sortes d'entreprises ne se recommencent pas !

« Ah! la partie est grosse d'enjeu ! continua-t-il après un nouveau silence. Mais, bah! on ne peut refuser de jouer un coup parce que l'on n'a pas tous les atouts en main. Et puis, que je finisse aujourd'hui ou dans vingt ans, ce ne sera toujours pas dans la peau d'un honnête homme... Il est trop tard pour ça ! autant vaut donc tenter une dernière fois la fortune d'un seul coup. Si je réussis, oh! alors, c'est la vie large, telle que je l'avais rêvée, moins belle, certes, qu'elle eût été lorsque j'avais trente ans!

« Ah ! je fus bien fou. Les paroles du curé me tournaient la tête et m'enlevaient toute audace : le démon de l'orgueil vous perdra... Sot ! triple sot ! C'est la pusillanimité qui m'a perdu. De quelles sottes terreurs me suis-je embarrassé? Un peu de vigueur m'eût évité ces tâtonnements, ces risques ! J'ai payé déjà de vingt années de misère les vains scrupules qui m'assaillirent alors, et peut-être demain...

« Qu'importe, sept balles de chassepot dans la poitrine, au fond d'un fossé, je serai tranquille. La France ni l'Allemagne, ni même mon fils et ma femme n'en porteront le deuil..

« Mon fils ! Si c'était la prédiction du prêtre qui s'accomplissait ! Si c'était par ce fils que je devais être atteint dans mon orgueil !

Un sourire de mépris errait sur sa lèvre. Deux coups espacés, suivis de trois autres plus rapprochés, frappés doucement à la porte, interrompirent le soliloque du commandant, qui se leva vivement et alla ouvrir.

— Ah ! enfin, c'est vous, Martial, dit-il d'un ton calme. Vous arrivez bien tard, ce matin. Qu'y a-t-il de nouveau ?

— Rien, répondit l'arrivant.

— Et... vous avez vu le capitaine ?

— Hier soir, comme c'était convenu.

Clément Rochel pâlit.

— Vous lui avez remis...

— Vos lettres ? Certainement !

Le commandant se laissa tomber sur sa chaise, accablé.

— Mais qu'avez-vous ? lui demanda Martial surpris.

— Rien! rien!

— Ne m'avez-vous pas envoyé là-bas afin de...

— Sans doute! fit Rochel; mais à ce moment, je ne pouvais prévoir ce qui allait se passer...

— Qu'y a-t-il donc ?

— Il y a que tout est peut-être perdu pour nous !

— Expliquez-vous, commandant. Je ne vous comprends pas. J'ai suivi exactement vos instructions, et *eux autres*, là-bas, sont prêts... Peut-être déjà l'attaque a-t-elle eu lieu.

— Eh ! c'est justement ce qui nous perd ! fit Rochel en frappant du poing sur la table avec colère. A cette heure, les bataillons de la garde nationale devraient être déjà tous en armes sur la place de l'Hôtel-de-Ville, n'est-ce pas ? Eh bien! tenez, écoutez !

Et Rochel ouvrit la fenêtre avec fracas.

— Paris dort, vous dis-je ! Au moment où les tambours devraient battre la générale et les églises sonner le tocsin, voilà ce que nous entendons !

Prenant Martial par le bras, le commandant l'attira sur le balcon et lui montra la rue. Une patrouille passait, tranquille, troublant seule le silence du voisinage par la cadence de son pas sur le pavé. Les canons des forts s'étaient tus. Et sur toute la capitale, un lourd calme planait, que ne parvenait pas à troubler le bruit des ménagères et des gardes nationaux faisant la queue aux portes des boulangeries et des boucheries voisines.

Le commandant referma la fenêtre, et sans avoir l'air de se soucier autrement de son compagnon, il se remit à marcher silencieusement dans la chambre.

Après quelques minutes de ce manège il s'arrêta, et s'asseyant devant sa table

— Poussez le verrou de la porte ! dit-il au jeune homme

Celui-ci obéit.

— Bien. Maintenant, approchez-vous et veuillez m'écouter attentivement, je vous prie.

Il parut se recueillir un instant. puis il reprit

— Vous savez, Martial, que j'ai pour vous une profonde amitie

Martial fit une moue ironique. Le commandant poursuivit

— Quand je vous rencontrai. j'eus honte..

— Honte de quoi ? demanda le jeune homme.

Rochel se mordit la lèvre

— J'eus honte pour vous, jeune, intelligent. de la triste existence à laquelle vous vous condamniez, des gens sans aveu dont [illegible] faisiez votre compagnie. du vil métier..

— Passons. voulez-vous. commandant?. . La besogne que vous

m'avez donnée ne me vaudra pas la croix d'honneur. entre nous!

Rochel arrêta un regard froid sur ce garçon de vingt ans dont le cynisme le glaçait, lui qui croyait avoir étouffé toute conscience en lui...

— Vous m'aviez dit que votre mère vous avait abandonné...

— Ce n'était pas vrai! dit Martial impatienté.

— Je le savais...

— Vous! De quoi vous êtes-vous mêlé?

— Martial, l'affection que je vous porte...

— Ne parlons pas d'affection, commandant. Parlons affaires. Nous ne nous devons rien l'un à l'autre. Je n'avais pas d'argent, vous m'en avez donné. Vous aviez besoin de quelqu'un qui pût accomplir certaines missions dangereuses, je m'en suis acquitté. Vous m'avez promis un salaire qui dépasserait mes espérances. Contentez-vous de les combler et nous nous quitterons bons amis.

— Eh bien! oui. vous avez raison. Il me fallait un homme à envoyer où vous savez. Je vous ai choisi, à tort ou à raison, pour des causes qu'il est inutile d'approfondir. Mais j'aurai assez payé vos services par l'argent que je vous donne chaque jour, et si je vous ai promis davantage, si je me suis engagé à faire de vous un homme riche, estimé...

— C'est que vous avez longtemps encore besoin de moi et que toujours je tiendrai votre secret.

— Vous ne le possédez qu'en partie. Il ne tiendrait qu'à moi que vous ne le pénétriez jamais. Quant au danger d'une dénonciation, je ne suis pas d'un caractère à en être effrayé, et le jour où j'aurai atteint mon but, je n'aurai plus rien à craindre de personne, de vous moins que de tout autre, car je vous tiens par des liens que vous ne sauriez rompre...

Martial avait pris un air indifférent et ennuyé.

— Ce secret que vous ignorez, le moment est venu de vous le révéler.

Martial se départit de son air d'indifférence affectée et s'assit près de la table de Rochel.

— Si je me suis prêté à ce rôle d'espion que je remplis actuellement, c'est, croyez-le bien, en partie pour vous, pour votre avenir. Il faut donc que vous connaissiez mes plans, vous pourrez ainsi les servir avec plus d'efficacité. Vous êtes un garçon intelligent, et vous avez déjà compris qu'en ce monde l'honnêteté n'est pas à la portée de toutes les bourses. Le seul moyen de la pratiquer sans faux pas ni tentation, c'est d'avoir le porte-monnaie bien garni.

— Voilà qui est parler! approuva Martial.

— Libre à nous donc d'entrer dans ce que les naïfs appellent le droit chemin, mais lorsque notre position nous le permettra. D'ici là nous n'avons qu'à lutter âprement avec toutes les armes qui sont à notre portée pour acquérir cette position, cette fortune qui nous donnera l'indépendance et le moyen de contenter nos goûts vertueux...

— Cela va de soi!

— Cette fortune, elle est à portée de notre main. A quelques kilomètres d'ici, dans un endroit dont je connais à peu près l'emplacement, il y a un trésor qui nous ferait riches tous les deux. Des millions qui ne profitent à personne sont enfouis, que deux ou trois coups de pioche mettraient en notre possession. Il y a quatre-vingts ans qu'ils dorment sous terre, nous irons les y chercher et leur demanderons tout ce qu'ils peuvent donner, plaisirs, satisfactions d'amour-propre, luxe princier...

— Vraiment, interrompit Martial d'une voix froide.

— C'est une histoire tragique que celle de ce trésor, continua Rochel. Celui qui le confia à la terre mourut sur l'échafaud...

— Un assassin? demanda Martial intéressé.

— Non, un homme de cœur, ce qu'on appelle un honnête homme, et dans toute l'acception du mot.

— Peuh! reprit Martial froidement. Ce n'est pas bien sérieux alors. Les honnêtes gens, cela a des banquiers, des notaires, ça ne cache pas l'argent sous des feuilles...

Rochel s'excitait. Sans citer les noms, il racontait ce qu'il savait des Clavières, ce qu'il avait deviné du rapprochement de certains faits dont il avait eu connaissance, sans vouloir dire comment il avait appris ce qu'il rapportait à Martial.

Il se grisait à l'évocation de la fortune que la forêt de Bondy gardait pour celui qui saurait lui arracher le secret du trésor. A l'éclat de ses yeux, à la chaleur de sa voix, on sentait qu'il parlait d'une chose qui lui tenait à cœur, qui était sa vie, son âme même.

Pourtant Martial ne s'animait pas.

L'enthousiasme même de Rochel qu'il avait toujours vu calme et réservé, entretenait sa défiance. Il était convaincu que son interlocuteur jouait pour lui une comédie habilement préparée, et il n'écoutait plus, il n'observait plus le commandant dont, peut-être, la passion se fût communiquée à lui.

Martial concentrait toute son attention sur une pensée qui l'avait assailli.

— Le commandant veut me tromper. Pourquoi?

Il songeait encore quand Rochel se tut.

Le silence sembla tirer le jeune homme d'un songe.

D'un coup d'œil il scruta ardemment la physionomie de Rochel.

Rochel, de son côté, semblait interroger le masque contracté de son complice.

— Et Braün? Qu'y a-t-il de commun entre les services que nous lui rendons et cette histoire de trésor? demanda Martial.

— Sachez donc, reprit Rochel, qu'à la suite d'événements qu'il serait long et oiseux de vous raconter, je fis, il y a déjà plusieurs années, la connaissance de Michel Braün, celui que nous appelons le « capitaine ». A cette époque, sans tenir compte de nos nationalités, nous nous rendîmes de mutuels services; puis nous nous perdîmes de vue.

— Passons, passons! Au fait!

La voix de Martial était sèche, acerbe. On y sentait vibrer on ne sait quelle défiance et quel ferment de colère. Rochel eut un mouvement d'impatience; son regard se croisa avec celui de Martial. Tous deux pâlirent et se sentirent froid au cœur.

Le commandant continua d'une voix qu'il s'efforçait de maintenir calme et posée:

— Je connais à peu près l'emplacement où est enfoui le trésor. J'ai maintes fois songé à faire des fouilles. J'ai commencé et abandonné maintes tentatives... J'aurais trahi mon secret sans avancer à rien. Un homme seul ne saurait défoncer tout le terrain sur lequel doivent s'étendre mes recherches, car il faut que toute la besogne soit achevée en une journée, si l'on ne veut provoquer les soupçons, éveiller les méfiances ou mettre sur la piste quelque fin compère. Sans parler des gardes, des gendarmes...

— Sans doute! Mais Braun?

Martial était de plus en plus agressif. Il semblait que les digressions de Rochel missent ses nerfs à une rude épreuve.

— Vous allez comprendre, reprit Clément Rochel. Malgré la déclaration de guerre, et jusqu'au début de l'investissement de Paris par les Prussiens, je continuai mes visites à la forêt. Un soir, après avoir franchi les avant-postes français, je tombe au milieu d'une reconnaissance d'Allemands qui, malgré mes vêtements bourgeois, m'entraînent au diable, à Gonesse, où le prince Auguste de Wurtemberg avait établi son quartier général... Là, le premier officier que j'aperçois n'est autre que mon ancien ami Michel Braun, attaché à l'état-major prussien. Il éloigne aussitôt les soldats, me fait entrer dans une salle d'auberge transformée en corps de garde, et nous nous mettons à causer amicalement, comme autrefois.

« De notre conversation, je ne vous dirai que le résultat, qui est celui-ci : je me suis engagé à fournir à Braun tous les renseignements que je pourrai me procurer, en ce qui concerne la défense de Paris jusqu'à sa reddition; en échange, Braun m'a promis de mettre à ma disposition, pour les fouilles qui nous occupent, dix hommes pendant quatre jours, ce qui est plus que suffisant. En outre, le capitaine, comme vous le savez, me fournit les subsides qui nous sont nécessaires pour vivre, vous et moi, et payer quelques utiles complaisances.

Martial, depuis quelques instants, haussait les épaules avec mépris et secouait la tête avec ironie. Enfin, il éclata.

— Et c'est tout ce que vous avez trouvé! Et vous avez pensé que je serais assez naïf pour croire à ce conte. Quoi! Pour un conte de vieille femme, une histoire de trésor enfoui dans une forêt, vous auriez vingt fois risqué ma vie, qui vous importe peu, et la vôtre que vous estimez, sans nul doute, plus précieuse! Ce serait absurde.

— Que croyez-vous donc, Martial?

— Ce que je crois? C'est bien simple : je crois que vous voulez me flouer. L'espionnage, la trahison, cela se paie, c'est de la marchandise haut cotée, surtout par le temps qui court. Et vous me donnez à avaler cette baie d'un trésor à découvrir pour me rogner ma part ou la supprimer.

— Une question, Martial?

— Oh! Ce que vous pourrez dire...

— Répondez! A qui Braun remet-il l'argent qu'il me fait passer?

— Mais, à moi!

— Vous savez donc ce que je reçois. Ne vous ai-je point fait la part aussi belle, plus belle qu'à moi?

— Oui, cela c'est le passé, c'est le présent. Vous avez besoin de moi!

— Et le jour où je n'aurais plus besoin de vous, je pourrais me dispenser de vous remettre ce qui vous reviendrait. Voilà ce que vous pensez!

— C'est cela même. Vous l'avez très bien compris.

— Eh bien! Martial, dites-moi ce qui m'obligerait à partager avec vous une somme touchée de la main à la main plutôt qu'un trésor arraché à la terre?

Martial, encore soupçonneux et agité, réfléchit quelques secondes. Ses traits se détendaient; pourtant il eut un dernier mouvement de violence.

— Mais si vous aviez été trompé? Si ce trésor n'existait pas? S'il avait été déterré? Car, enfin, il y avait un héritier, m'avez-vous dit. Il peut avoir repris son bien!

— Je n'ai pas été trompé. J'ai des certitudes absolues. Croyez-vous donc que j'aurais sacrifié ma vie à une chimère? Allons donc, Martial, vous me connaissez. Oui, j'aurais pu me faire payer les services que je rends à l'état-major allemand au prix d'une forte somme. Si je ne l'ai point fait, c'est que je voulais, c'est que j'étais sûr d'avoir plus qu'on aurait pu me donner. Quant à Raoul...

— Raoul ? interrogea Martial. Quel Raoul ?
— L'héritier du trésor.
— Ah ! il s'appelle Raoul !
— Oui ! Il n'importe, d'ailleurs.
— Ce doit être un homme aujourd'hui ?
— Sans doute ! Il aurait à peu près votre âge !
— Ah ! fit Martial, et, en lui-même, il ajouta : Il s'appelle Raoul et il aurait mon âge, c'est étrange !

Il se fit un silence. Rochel se maudissait intérieurement d'avoir trop parlé. Le nom qu'il avait laissé échapper arrêtait plus qu'il ne lui aurait convenu l'attention de Martial.

Ce fut celui-ci qui reprit l'entretien ; il semblait plus confiant, tout prêt à s'abandonner aux mêmes espérances que le commandant, qui hésitait au contraire à s'avancer davantage.

— Ainsi, vous êtes sûr de l'existence du trésor ?

— Je connais la vie, Martial ! Je ne suis plus homme à donner dans les songes et les balivernes. Les circonstances qui m'ont révélé le secret n'ont rien de fortuit, ne laissent place à aucune ambiguïté, à aucune erreur possible. Je possède une certitude absolue, je sais exactement dans quel espace je dois limiter mes recherches.

— Mais si le trésor avait été enlevé ? dit encore une fois le jeune homme.

— Vous pensez bien que je n'ai pas cessé d'exercer une étroite surveillance sur la partie de la forêt où est enfouie la cassette. Il ne s'est point passé de semaine sans que je m'assure que la terre n'avait pas été fouillée. Non, le trésor n'a pas été enlevé.

— Et ce Raoul ? Où est-il ? Que fait-il ?

— Je l'ai perdu de vue depuis plusieurs années. Mais je suis sûr qu'il ignorait toutes les circonstances qui auraient pu le mettre sur la trace du secret.

— N'importe, riposta Martial. Il suffit d'un hasard, d'une tranchée ouverte dans la forêt, d'un cantonnement établi au bon endroit pour que nous soyions ruinés, volés...

Un sourire passa, à ce mot, sur les lèvres de Rochel.

— Ecartez toute appréhension de ce côté. Nous n'avons pas grand'chose à craindre des terrassements de la troupe. Mais il est un autre danger moins chimérique qui peut réduire à néant mes espérances. Je vous ai dit tout à l'heure, n'est-ce pas, que je n'aurai à ma disposition les hommes de Braun que le jour où Paris aura déposé les armes... Voilà pourquoi, tout à l'heure encore, j'étais furieux de la tournure que prennent les événements...

— Il me semble pourtant, interrompit Martial d'un ton ironique, que la ville se défend assez mal, et que, du train dont vont les choses, Paris, à bout de provisions, ne pourra guère tenir longtemps !

— Sans doute ! fit le commandant, mais il importe, pour la réussite de notre entreprise, que nous paraissions être pour notre part dans la reddition de la capitale. Il est nécessaire, surtout, que nous ne fournissions à l'état-major allemand que des renseignements rigoureusement exacts. Et ce n'est point le cas aujourd'hui, car le mouvement que j'avais prévu pour ce matin, et que j'annonçais à Michel Braun dans les lettres que vous lui avez remises cette nuit, ne se produira pas, — pas encore, du moins !

— Commandant, vous êtes souvent incompréhensible pour moi, reprit Martial. Je ne voudrais point paraître indiscret ; cependant, après la confiance que vous venez de me témoigner au sujet du trésor, me permettrez-vous de vous demander quel est ce mouvement auquel vous venez de faire allusion ?

— Ecoutez, Martial, répondit Clément Rochel, vous n'ignorez pas que, grâce à des influences que je me suis ménagées en haut lieu, je suis au courant jour par jour, heure par heure pourrais-je dire, de ce qui se passe à l'Hôtel de Ville ? Eh bien ! sachez qu'en ce moment le gouvernement de la Défense est acculé, réduit aux expédients et aux mensonges, résultats inévitables de son inaction et de son incapacité... Une dernière maladresse, la nouvelle d'un désastre habilement exposée et exploitée suffirait pour mettre le feu aux poudres et pour soulever le populaire énervé par les souffrances du siège et l'incurie de ses dirigeants. Or, cette nouvelle, nous l'avons terrible et indéniable ; la voici : « Le maréchal Bazaine, enfermé à Metz avec son armée, vient d'envoyer à Versailles un aide de camp pour traiter de la capitulation... »

— Diable ! fit Martial, voilà qui est grave, en effet.

— Oui, mais cette nouvelle n'est pas encore rendue publique. Les membres du gouvernement seuls la connaissent. J'espérais que les chefs des sections révolutionnaires, les délégués de Montmartre et de Belleville en seraient informés presque en même temps que moi et sauraient en tirer profit pour fomenter des troubles et pousser à l'émeute. Tout était préparé pour cela, et le corps d'armée du prince de Wurtemberg, devant aujourd'hui, 30 octobre, tenter un coup de main sur le Bourget, pris et repris à tour de rôle par les francs-tireurs et les Bavarois, une partie des forces parisiennes s'y trouvait immobilisée... Guerre civile au dedans, combat au dehors, quelle belle occasion pour l'armée allemande de s'emparer de la capitale ! Voilà sur quoi je comptais ! voilà ce que j'avais dépêché à Braun ! Et au lieu de cela, vous voyez, comme je vous le disais quand vous êtes arrivé, au lieu de sonner le tocsin et de battre la générale, Paris dort ! Paris est calme, jusqu'à ce que la nouvelle de son désastre lui soit divulguée par les hommes qui sont à la tête des affaires !

Clément Rochel s'était approché de la fenêtre et réfléchissait profondément. Martial, de son côté, demeurait silencieux, semblant attendre une décision du commandant.

Celui-ci revint s'asseoir à sa table.

— Il faudrait, dit-il au jeune homme, prévenir avant ce soir le capitaine. Cela sera peut-être inutile au point de vue des opérations, qui doivent être commencées à cette heure ; mais, au moins, cela montrera que nous sommes de bonne foi, et que nous n'avons pas voulu tromper ceux qui nous emploient. Etes-vous homme, Martial, à tenter l'aventure en plein jour ? Je vais vous donner les instructions nécessaires pour parvenir sans encombre jusqu'à Michel Braun.

— J'accomplirai cette mission d'autant plus volontiers, répondit Martial, que j'ai justement quelque chose à examiner de ce côté. Devrai-je être de retour avant la nuit ?

— Ce n'est pas indispensable, à moins de communications urgentes de la part du capitaine. Je vais, d'ailleurs, vous donner une lettre pour lui.

Clément Rochel se mit aussitôt à écrire une longue missive que, après l'avoir relue, il tendit au jeune homme, en lui disant :

— J'explique ici à Braun comment mes prévisions ont été trompées, et le prie de vouloir bien nous continuer sa confiance. Il vous donnera peut-être de nouvelles instructions que vous me rapporterez aussitôt, s'il y a lieu ; dans le cas contraire, je vous le répète, votre temps est à vous jusqu'à ce soir. Mais il est urgent que vous vous mettiez en route tout de suite. Vous allez quitter votre uniforme de franc-tireur et revêtir un costume quelconque, — une blouse et une casquette ; — puis, vous vous rendrez, par le canal, toujours, — c'est la ligne la moins encombrée de troupes, — jusqu'à Bondy. Là, vous prendrez à gauche la route d'Aulnay, où se trouve actuellement le capitaine. Voici, d'ailleurs, un laissez-passer signé du gouverneur de Paris, au nom d'un cultivateur du pays ; ce papier vous aidera à franchir les avant-postes français ; quand vous serez arrivé aux lignes allemandes, il vous sera facile de vous tirer d'affaire.

En ce moment, on entendit une vigoureuse canonnade du côté de la banlieue nord de Paris.

— Voilà l'action qui commence, s'exclama Rochel. C'est ce que je craignais. Enfin, faites diligence, Martial ; rien n'est peut-être encore perdu pour nous.

— Comptez sur moi, commandant, répondit le jeune homme. Ne suis-je pas moi-même intéressé comme vous au succès de notre entreprise ?

Et, prenant congé de Clément Rochel, il quitta la maison de la rue Massillon et se dirigea vers son domicile afin d'y changer de vêtements.

Mais, tout en marchant, il semblait faire appel à de lointains souvenirs et répétait :

— Raoul ! Il s'appelait Raoul et il avait à peu près mon âge.. Ah ! ce serait bizarre !

*(La suite au prochain numero.)* NOEL GAULOIS.

# RECETTES DE LA SEMAINE

**Electuaire contre les rhumatismes** [1]

On prend 2 gousses d'ail et 4 grammes de gomme arabique. On pile le tout ensemble dans un mortier, et on l'arrose avec de l'eau de fontaine. On en fait quatre bols que l'on prend : un le soir, l'autre le matin. — On peut boire, de suite après, un verre d'infusion de sassafras.

**Fabrication de l'eau de Seltz** [2].

Faites, avec 15 grammes d'acide tartrique, 12 paquets. Avec 25 grammes de bicarbonate de soude, faites 12 autres paquets. Jetez un des paquets d'acide dans un verre d'eau, puis un paquet de bicarbonate ; agitez, l'effervescence se produit. Buvez sans perdre de temps.

Si vous voulez en conserver, jetez dans 1 litre d'eau 3 paquets de chaque sorte, bouchez vite, ficelez. Au moment voulu, coupez la ficelle et buvez.

**Taches sur la soie et la moire blanche (Recette demandée).**

On trouvera des recettes relatives à cette question dans les numéros *Ouvrier* 1927, *Veillées* 1015 et 1063.

**Rougeurs du visage (Recette demandée).**

Nous avons donné à plusieurs reprises des recettes relatives à ce sujet. On en pourra consulter quelques-unes dans l'*Ouvrier*, numéros 1875, 1881, 1896, 1935 ; et *Veillées*, numéro 1065.

1. Recette tirée du *Trésor des Familles*, par Louis Bonconseil. — 1 vol. in-8° relié toile. Prix franco : 5 francs.
2. *Trésor des familles.*

**Procédé pour améliorer le tabac [1] (Dédié aux fumeurs).**

On met dans un grand plat 500 grammes de tabac émietté : on y verse 500 grammes de décoction forte de thé. On remue un instant, puis on égoutte et on laisse sécher le tabac sur un linge. Ainsi préparé, le tabac le plus médiocre paraît excellent : il conserve son parfum, moins l'âcreté qui le rendait désagréable et même nuisible.

**Le thé.**

Beaucoup de personnes boivent du thé, dont l'effet astringent est souvent précieux ; combien savent le préparer? De cette preparation dépend cependant toute l'efficacité et toute la saveur de cette délicate boisson.

Dans une théière, versez d'abord un peu d'eau chaude, que vous rejetez ensuite dans un bol. Prenez autant de cuillerées à café de thé vert et noir que vous voulez faire de tasses; versez sur ce thé un peu d'eau bouillante. Deux minutes après, vous remplissez votre théière qui doit contenir un nombre de tasses correspondant exactement au nombre de cuillerées de thé que vous y aurez mises.

---

# LE NEZ DE FLAIRDECOIN [2]

PAR

**JEAN DRAULT**

II (*Suite.*)

Le pioupiou crut devoir se donner une contenance en riant d'un air bête et en disant :

— Faut pas m'en vouloir, j'attendais J'vas remonter et vous laisser habiller tranquillement...

— Non!... Non!... Ne remontez pas!... fit Plumol illuminé par une idée subite.

— Oh!... que si ça vous est égal que j'vous regarde vous habiller, moi, ça m'est kif-kif, vu l'habitude que j'ai de la chose, à la chambrée d'voir des hommes en *caneçon*. Alors, j'reste !...

— Non, vous allez descendre, au contraire!

—Descendre!... Faudrait que j'descende !...

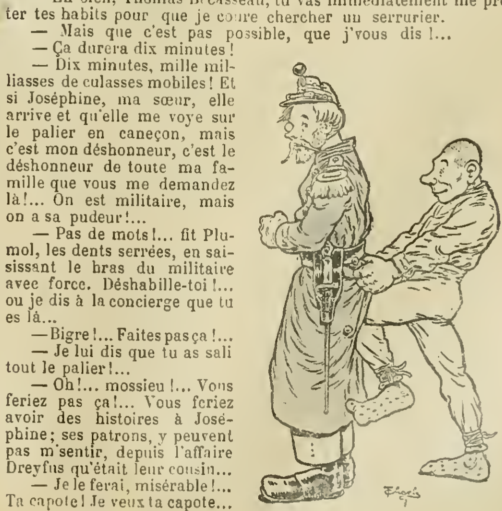
Et la figure du militaire prit une expression douloureuse qui eût ému un tigre, mais qui ne fit aucune impression sur un homme dans la situation de Plumol.

— Oui, descendre, répéta le romancier.

— Mais, j'verrai point Joséphine, alors?

— Joséphine! Joséphine! Il s'agit bien de Joséphine! Qu'est-ce que c'est que ça, d'abord, Joséphine?

— Joséphine, dame, c'est ma sœur, c'est la bonne de m'sieu Tréfousse, l'banquier juif du premier. C't'épatant qu'vous la connaissiez pas, une *pequite* blonde qu'a une figure comme une lune!... J'viens lui demander qu'a m'prête dix sous.



— Hé!... Qu'elle ait la figure comme elle voudra, vous la verrez après. Descendez chercher un serrurier!...

— Un serrurerier !... Mais, pourquoi faire un serrurerier, puisqu'elle a sa clef, Joséphine, et que j'ai qu'à l'attendre!,..

— Militaire !... je vous en prie, je m'enrhume!... Toute ma fortune pour un serrurier, tenez.

Et déjà Plumol faisait le geste de fouiller dans ses poches pour y trouver une pièce de vingt sous. Hélas! sa main glissant le long de son caleçon le rappela à la réalité.

— Allez toujours! implora-t-il, je vous enrichirai, militaire, dès que je serai en mesure de récupérer mon porte-monnaie.

— On vous l'a donc volé ?

— Non, mais c'est tout comme.

— C'est que, voyez-vous, ça m'embête bougrement de repasser devant la satanée portière!... Si vous saviez c'que j'ai du mal à rentrer dedans la maison sans qu'elle me voie !... Faut que j'profite du moment qu'elle fait cuire son frichti, alors j'passe vite, j'me baisse, j'me faufile, que c'est comme un vrai service en campagne. A peut pas m'voir, sous prétexte que j'salis ses escaliers.

— Vous direz que c'est pour moi que vous venez, que je vous ai envoyé chercher un serrurier.

— Oh !... elle le croira jamais!... Et puis un serrurerier, ousque j'm'en vas aller sarcher ça!... Pensez donc, mossieu. que j'connaissons point l'quartier, vu que j'sommes que d'puis trois mois dans ce grand Paris. Quand j'sortions, c'est Joséphine qui m'guide; y a pus longtemps que moi qu'elle est à Paris, Joséphine!...

Le temps passait. Plumol songeait qu'on l'attendait chez sa fiancée. Il voyait M. Dufournin parler du verrou pneumatique à Tarare, et Mme Dufournin, impatientée, dire à la bonne, d'une voix aigre :

— Servez le potage, ça le fera venir!...

Et Tarare, l'ami dévoué, devait répéter sa phrase favorite, — car Tarare avait une phrase favorite adaptée à chaque situation de la vie :

— Sans doute, chère madame, devait-il dire: en mangeant, nous l'attendons, ce bon Plumol, au lieu qu'en l'attendant nous ne mangeons pas.

Et Plumol, se sentant impuissant à triompher de la résistance niaise du militaire, se résolut à employer la violence et le chantage pour sortir de la ridicule situation où il s'enrhumait.

— C'est pas tout ça, dit-il, vous allez me prêter vos habits!... Je vais aller chercher moi-même le serrurier. Je vous donnerai dix francs, vous entendez, militaire!

— Dix francs, c'est un chiffre, ben sûr, mais pour ce qui est de mon énuforme, j'peux pas l'prêter, il est au gouvernement!...

— Ça m'est égal, il me le faut!...

— C'est un cas de conseil de guerre, pétard de bonsoir!... Prêter mes frusques, ah! malheur!... Voulez-vous donc que je sois fusillé, ou que j'aille à Biribi casser des cailloux avec les Bédouins!...

— Mais, imbécile, tu l'auras dans dix minutes, ton uniforme!...

Plumol, on le voit, sortait de ses gonds. Il tutoyait le militaire. Il finit par lui dire :

— Comment t'appelles-tu ?

— Thomas Bécasseau, né natif de Laridon-les-Nouzilles, département de l'Orne, capitale Alençon.

— Eh bien, Thomas Bécasseau, tu vas immédiatement me prêter tes habits pour que je coure chercher un serrurier.

— Mais que c'est pas possible, que j'vous dis !...

— Ça durera dix minutes !

— Dix minutes, mille milliasses de culasses mobiles! Et si Joséphine, ma sœur, elle arrive et qu'elle me voye sur le palier en caneçon, mais c'est mon déshonneur, c'est le déshonneur de toute ma famille que vous me demandez là!... On est militaire, mais on a sa pudeur!...



— Pas de mots!... fit Plumol, les dents serrées, en saisissant le bras du militaire avec force. Déshabille-toi !... ou je dis à la concierge que tu es là...

—Bigre!... Faites pas ça !...

— Je lui dis que tu as sali tout le palier!...

— Oh!... mossieu !... Vous feriez pas ça!... Vous feriez avoir des histoires à Joséphine; ses patrons, y peuvent pas m'sentir, depuis l'affaire Dreyfus qu'était leur cousin...

— Je le ferai, misérable!... Ta capote! Je veux ta capote...

1. *Trésor des Familles.*
2. Voir l'*Ouvrier* depuis le 5 décembre 1896

Le tourlourou commençait à larmoyer, positivement. Il ôta son ceinturon, puis sa capote, terrifié par les menaces du romancier, et la tendit à ce dernier, qui commença par s'envelopper dedans frileusement.

— Ton pantalon, maintenant!... commanda Plumol.

— Quoi!... Misère de misère!... Mon pantalon aussi?

— Pardi!... Tu ne supposes pas que! Allons! vite, ton pantalon!... Tes souliers!...

Bécasseau finit par obtempérer à l'ordre, en geignant.

Plumol enfila le pantalon rouge dans lequel il éclatait, le soldat étant d'une maigreur inconsidérée; il chaussa les souliers dans lesquels ses pieds glissaient tant la pointure de Bécasseau était grande.

Puis il se sangla dans le ceinturon et s'apprêtait à descendre, quand Bécasseau le rappela :

— Le képi, nom d'une giberne! Vous oubliez le képi!...

— Ah! c'est vrai!...

Il posa le képi, très étroit, sur sa tête, de telle façon qu'il était coiffé comme ces clowns dont le chapeau exigu semble fabriqué pour la tête de quelque marionnette.

Plumol repartait déjà quand Bécasseau l'appela de nouveau :

— Qu'est-ce qu'il y a encore?... demanda-t-il avec impatience.

— Il y a... il y a... Mais, nom d'une pipe, vous n'avez donc jamais été soldat?... demanda le tourlourou.

— Non, jamais!... J'ai été exempté, fils aîné de femme veuve, et puis j'ai un pied natté, de naissance!...



— Bigre de bigre!... Ce que ça doit vous faire souffrir!

— Non, j'y suis habitué! Mais à quoi voyez-vous que je n'ai jamais été militaire?...

— A quoi!... Ah!... mince!... Il demande à quoi!... le bleu!...

Et Bécasseau riait de bon cœur, d'un gros rire, en s'assénant de fortes tapes sur les cuisses. Il se croyait à la chambrée et oubliait, devant la mise lamentable de Plumol, ce que sa situation personnelle pouvait avoir d'insolite.

— Ah!... zut!... répétait-il. On dirait un réserviste, oh!... mais!... un vrai réservoir!...

Et s'enhardissant, il avoua, en vrai langage de caserne :

— C'est pas pour dire, mon vieux, mais ce que t'as une trompette à être fichu dedans, c'est rien de le dire!...

Et comme Plumol se fâchait, — fallait-il qu'il ait un sale caractère!... — Bécasseau l'apaisa en lui disant :

— Voyons!... t'es pas tiré!... Tu vois pas que t'es pas tiré!...

Il posa son genou dans les reins du romancier, tira sur l'étoffe, de chaque côté, de façon à bien dessiner les deux plis réglementaires, et lui dit :

— Tu peux aller, maintenant!... Mais heureusement pour toi qu'il n'y a pas de sergent de garde en bas!... Ce que tu ferais demi-tour!

Il le tutoyait, depuis qu'il voyait en militaire cet homme inconnu qu'il avait respecté tant qu'il l'avait vu en caleçon, et Plumol avait autre chose à faire qu'à s'en fâcher.

Bécasseau, demeuré tout seul, rit encore pendant un certain temps de la figure que possédait Plumol en militaire; puis, quand le bruit des pas de ce monsieur auquel il venait de prêter son uniforme eut cessé de se faire entendre dans l'escalier, le tourlourou rentra en lui-même et des idées noires poussèrent dans son cerveau :

— Saperlipopette!... pensa-t-il, tout de même, s'il passait du monde dans l'escalier, c'que j'serais propre, mon colon!...

L'orage s'était apaisé, mais la température s'était refroidie, et c'était au tour de Bécasseau, maintenant, à grelotter sous son caleçon de toile et sa grosse chemise matriculée de noir à l'endroit du cœur.

Aux pieds, il avait gardé ses chaussettes de coton bleu, son unique paire qu'il ne sortait que le dimanche.

Ainsi accoutré, il remonta jusqu'au sixième. Il régnait à cet étage un dédale de couloirs qui lui permettrait, pensait-il, de se cacher plus facilement. Et puis, il était plus loin de la concierge dont il redoutait les investigations.

— Nom d'une pipe! qu'elle est longue à venir... murmurait-il en pensant à celle qu'il avait appelée sa sœur. Si seulement que j'aurais la clef de sa chambre, j'me mettrais à l'abri du froid.

Par moments, une inquiétude d'un autre genre le tenaillait :

— Pétard de bonsoir!... Est-ce que le particulier s'aurait mis dans la tête de me flibuster mon énuforme!... C'est que je ne le connais ni d'Eve ni d'Adam, celui-là!... Ah!... je serais propre!... Du coup, je serais propre.

Tandis que Bécasseau monologuait ainsi, en attendant le retour de Plumol, il ne se doutait guère que le susdit Plumol, en cherchant un serrurier, allait trouver une aventure peu destinée à simplifier les situations que nous avons cherché à présenter au lecteur de la façon la plus nette possible.

Sur le palier du premier, il s'était d'abord heurté à une grosse fille en tablier blanc qui lui avait tendu les bras et même sa joue, en disant :

— Bonjour, Thomas!... Que j'suis-t-y heureuse de te rencontrer!... Justement, j'ai reçu une lettre du père. Faut que j'aille à La Chapelle.

Plumol, ahuri, avait profité de ce que le palier était un peu sombre pour cacher sa figure dans un ample mouchoir à carreaux qu'il avait trouvé dans la poche du pantalon de Bécasseau.

De la main gauche, il avait repoussé la grosse fille et s'était élancé dans l'escalier conduisant à l'entresol en poussant un ouf! de soulagement.

La grosse fille s'était alors écriée :

— Ah!... tu dis ouf!... T'es fou, mon pauv'Thomas!... C'est l'métier militaire qui te tourne la cervelle!...

Et elle était sortie pour aller faire sa course, sans se douter, hélas! que le vrai Bécasseau, toujours impatient et fidèle au poste, grelottait à quelques étages au-dessus d'elle.

Plumol, poursuivant sa descente furibonde, arriva au rez-de-chaussée en un clin d'œil, bouscula la concierge qui, debout sur le seuil de la porte d'entrée, regardait tomber les dernières gouttes d'eau, et parcourut le boulevard à toutes jambes, cherchant du regard la clef gigantesque qui sert d'enseigne aux serruriers.

Il alla vers la Seine, puis aperçut la clef désirée de l'autre côté de l'eau, sur le quai des Orfèvres.

Traverser le pont Saint-Michel en courant, se précipiter dans un couloir qui lui semblait devoir conduire à l'atelier de serrurerie annoncé fut pour lui l'affaire de quelques secondes.

Une loge de concierge s'ouvrit devant lui.

— Le serrurier, s'il vous plait?... demanda-t-il, essoufflé.

— Ah! le serrurier! fit une grosse femme en bonnet à tuyaux, assise dans un fauteuil à l'étoffe passée, tachée de graisse, et occupée à caresser un matou noir, le serrurier, y travaille pas le dimanche!... Il est parti ce matin avec sa femme et ses gosses pour Billancourt, rapport à ce qu'il aime la pêche à la ligne. Même qu'il a dû être saucé, l'pauvre homme!... Croyez-vous qu'il en a fait un orage?...

Plumol bouillait.

— Il n'y en a pas un autre près d'ici?

— Des serruriers?... Ah! c'est pas ça qui manque! Allez donc quai de la Mégisserie, près des marchands d'oiseaux, vous en trouverez.... A moins qu'y soient fermés aussi!

— Nom de d'là de nom de d'là! clama Plumol. Y manquerait plus que ça!...

Il referma la porte de la loge, fou de rage; puis, remontant soudain à l'origine de l'incroyable série de malheurs qui fondaient sur lui, il hurla dans l'étroit couloir qui résonnait :

— Canaille de Tarare, va !

— Qu'est-ce que c'est?... demandait la vieille concierge apeurée par cette sauvage exclamation, en entr'ouvrant la porte de sa loge.

Mais Plumol était déjà loin, galopant vers de nouvelles enseignes de serruriers.

Il éclaboussait les passants, posant ses pieds au hasard, dans les ruisseaux, les flaques et les tas de boue systématiquement disposés par les soigneux balayeurs municipaux.

Et les étoiles de fange constellaient maintenant l'uniforme de Bécasseau, depuis les godillots jusqu'au képi.

Plumol avait suivi le quai des Orfèvres, gagné le Pont-Neuf, quand, au moment d'arriver à l'endroit où piaillent les oiseaux à vendre, il s'arrêta brusquement :

— Si j'y allais comme ça, dîner chez les Dufournin ?

Deux secondes, cette idée le séduisit, tant était grand le bouleversement de son cerveau.

Puis il se dit :

— Non!... Tarare y est; ma mise insolite lui inspirerait encore quelque nouvelle mufferie à mon endroit; ce n'est pas la peine, il a le dévouement dangereux.

Et il repartit de sa course folle.

A l'angle du pont, il s'empêtra les jambes dans son épée-baïonnette, en voulant éviter trois sous-officiers rengagés du 31me de ligne, — le régiment de Bécasseau, — qui venaient en sens inverse.

Il alla s'aplatir stupidement sur le trottoir, tandis que le képi trop étroit dont il était surmonté allait rouler dans un ruisseau torrentiel et s'engouffrait à quelques mètres de là dans une bouche d'égoût.

Il se relevait furieux, quand les trois sous-officiers dont il avait éclaboussé l'uniforme l'apostrophèrent tour à tour en termes qu'on ne pourrait qualifier de « peu choisis », car ils l'étaient, choisis, et parmi les plus violents du vocabulaire militaire :

— Andouille!...

— Pochetée!...

— Bourrique!...

— Z'êtes donc pris de vin, mal ficelé!... reprit le premier.

— Le fait est qu'il est dégoûtant! appuya le second. C't'une pourriture!

— Et vot'képi?... Abruti!... Ous qu'il est, un peu voir, vot' képi? demanda le troisième.

— Et puis, n'pourriez pas saluer vos supérieurs et rectifier la position quand ils vous font l'honneur de vous parler, hein?...

— Vous saluer?... reprit Plumol indigné. Vous saluer?... Ah! eh ben!... Elle est raide, celle-là, par exemple!... Vous saluer?... Et puis quoi encore? Vous saluer parce que vous m'invectivez depuis une heure comme des goujats que vous êtes?.., D'abord, j'ai autre chose à faire qu'à vous saluer, ah! oui! par exemple!... Quand j'aurai trouvé mon serrurier, je ne dis peut-être pas!...

— De la rouspétance, à présent!... grommela le premier sous-off.

— Fichez-moi la paix!... répliqua Plumol.

Et il chercha à prendre le large.

(*La suite au prochain numéro.*) JEAN DRAULT.

# LES COURSES D'AUTOMNE[1]

PAR

HIPPOLYTE AUDEVAL

III (*Suite.*)

Léopold demeura un instant rêveur comme si ce seul nom eût évoqué tout un monde d'idées et de sentiments. Le comte, en effet, tout en étant ardemment aimé, était resté incompréhensible pour son fils. Le soin qu'il prenait de l'éloigner, la sollicitude et la bonté qu'il lui témoignait cependant en lui fournissant avec profusion les moyens de vivre largement en pays étranger, bien d'autres circonstances encore sur lesquelles Léopold n'osait même pas arrêter ses investigations formaient en lui un mélange de crainte et d'espoir, de reconnaissance et de regrets, au milieu duquel la tendresse surnageait toutefois, vivante et forte, comme la foi chrétienne qui n'a besoin ni de raisonnement ni d'examen. Un motif puissant soutenait d'ailleurs cette tendresse : la certitude d'une douleur que le comte n'avouait pas à son fils. Et Léopold qui la devinait sans en découvrir les origines, se promettait de l'apaiser plus tard quand son père le rappellerait près de lui, de la vaincre à force d'affection, de respect, de dévouement.

Dans sa hâte de rencontrer des détails sur sa famille, Léopold passa rapidement sur les diverses aventures arrivées aux chrysanthèmes, aux phlox, aux dahlias, aux camélias, aux géraniums de M. Rougerie.

— Ah! je savais bien, s'écria-t-il tout à coup, — je savais bien que cette lettre n'était pas pour moi!

Il venait de lire, effectivement, un paragraphe où M. Rougerie proposait à son ami un échange · six tulipes (*Duc de Tholl*) dont cet ami lui disait manquer, contre un lis *Lancifolium rubrum*.

Léopold demanda à déjeuner et ne lut plus la lettre que comme un journal.

Bientôt il poussa un grand cri et devint affreusement pâle. Le papier lui tomba des mains. Léopold resta quelques secondes comme anéanti, puis il ramassa la lettre avec une avidité fiévreuse, dévorante, et en parcourut des yeux les dernières lignes.

— Mon père est mort! murmura-t-il d'une voix sourde, étranglée. Oh! mon Dieu! mon Dieu! Je ne l'ai pas embrassé. Je ne l'ai pas revu. Il est mort! loin de moi! Il est mort!

Il fit quelques pas dans sa chambre d'un air égaré. Il lui semblait que la terre s'entr'ouvrait, que les murailles, autour de lui, tremblaient et se rapprochaient comme pour l'écraser.

— Ah! ce n'est pas possible! s'écria-t-il bientôt avec une révolte pleine de violence.

Il bondit sur la lettre qui était retombée sur le parquet. Il essaya de la déchiffrer encore; mais sa vue s'obscurcissait.

— J'ai lu... je sais... reprit-il d'une voix à peine articulée. A genoux!... Mon père est mort. Seigneur, ayez pitié de lui!

Il s'affaissa sur lui-même plutôt qu'il ne s'agenouilla. Il tenta de prier, mais ses forces l'abandonnèrent et il s'évanouit.

Des domestiques le soignèrent d'abord. Dans la journée, quelques amis vinrent le voir, la nouvelle se répandit, et toutes les personnes qu'il connaissait à Rome s'empressèrent de lui apporter leurs consolations. Ces marques d'estime et d'amitié furent perdues pour lui dans les premiers jours, car il fut pris d'un délire qui ne laissait plus de place qu'à cette idée fixe, terrible, inexorable :

— Mon père est mort. Mon père est mort!

Après quinze jours de fièvre, il sentit subitement, une nuit, qu'il reprenait ses forces et l'exercice de sa volonté. Il se leva, et, dès que le jour parut, tout était prêt pour son départ. Faible encore, mais refusant de rester une minute de plus sur cette terre étrangère où il avait vécu pendant que son père agonisait, il écrivit collectivement quelques mots d'adieu qu'il adressa à un ami, et immédiatement il se mit en route.

Le retour fut long. C'était une triste fin à ses voyages. Léopold, durant le trajet, prononça à peine quelques paroles. Lui si enjoué, si aimable d'habitude, il paraissait maintenant mort à toute joie, à toute impression nouvelle. Il lui semblait qu'il ne pouvait renaître avant d'avoir prié sur la tombe de son père.

IV

Le château de Buissas est loin d'être un château féodal, et s on le regardait après avoir visité, par exemple, l'antique manoir de la Rochefoucauld, dans les environs, on ne pourrait s'empêcher de reconnaître que Buissas est tout simplement une grande maison. Mais tout le pays dit : *le château*, parce que c'est plus euphonique. Il y a eu, d'ailleurs, dans les anciens temps et presque sur le même emplacement, un véritable château qui est détruit. Le bâtiment actuel, démesurément long, lourd et disgracieux, est vulgairement blanchi à la chaux, ce qui passe pour du luxe. Au rez-de-chaussée, il y a d'abord un grand corridor ou vestibule ; puis, d'un côté, les cuisines, l'office, la buanderie, la lingerie, le four, et, de l'autre, la salle à manger, les salons de réception et, à l'extrémité, une chapelle ouverte sur les jardins. Un large escalier en chêne, à rampe massive, à angles droits, conduit au premier étage. Là se retrouve la répétition de l'immense corridor d'en bas, donnant sur la cour; puis, tout le long, et donnant sur les jardins, des chambres, des chambres, et toujours des chambres. Cela ressemble un peu trop à une caserne, à un collège, à un couvent; et, du reste, pour fonder des établissements de cette nature, on prend souvent des bâtiments du même genre. Celui-ci a été construit sous Louis XVI, époque où les architectes n'étaient véritablement pas forts. Au second étage sont les greniers, habités principalement par les rats.

(*La suite au prochain numéro.*) HIPPOLYTE AUDEVAL.

# AMUSEMENTS SCIENTIFIQUES

LES IMAGES MERVEILLEUSES (*Suite.*)

Voici la description de l'appareil que nous avons annoncé dans un précédent numéro.

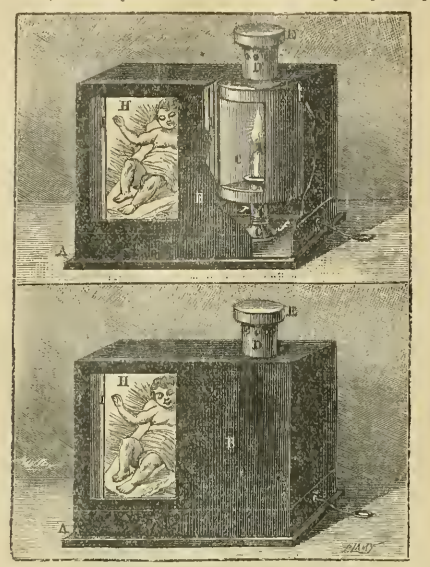
Représentez-vous une boite de 25 centimètres de largeur, 18 de hauteur et 12 de profondeur. La face de cette boite B, que montrent nos vignettes, est divisée en deux parties égales, dont l'une porte une ouverture rectangulaire de la dimension de l'image II qui est placée, tendue sur un cadre en carton, à six centimètres en arrière. Le côté gauche de la boite est donc divisé, dans le sens de sa profondeur, en deux parties égales par l'image.

A droite, est renfermé l'appareil suivant :

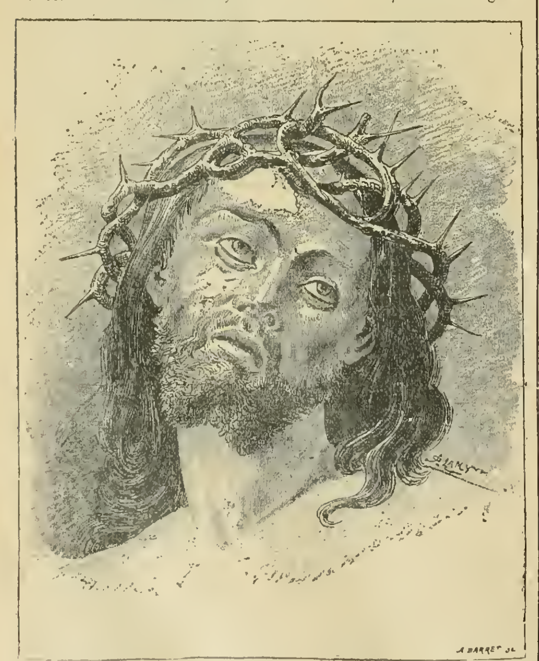
Sur une grosse bobine de fil en bois, G, est fixé, par deux petites pointes fines, un cylindre en fer-blanc C de 8 à 10 centimètres de diamètre, provenant d'une vieille boite de conserves, dans la paroi duquel on a pratiqué, suivant presque toute sa lon-

[1] Voir l'Ouvrier depuis le 1er août 1896.

gueur, une ouverture de 5 à 6 centimètres de largeur[1]; une cheminée D, fournie par une boîte de conserves plus petite que la



première, et dont on a enlevé les deux fonds, est percée circulairement dans le haut de petits trous ronds pour établir le courant d'air nécessaire à la combustion d'une bougie qui se place dans le cylindre sur un support emprunté à une lanterne quelconque, à moins qu'on ne préfère la coller simplement par quelques gouttes de stéarine chaude. Enfin, le couvercle d'une boite à cirage E



fermera la cheminée dans le haut, pour intercepter tout passage de la lumière.

Dans la planche A sur laquelle repose la boîte B, on a enfoncé, par dessous, un gros clou qui, dépassant à l'intérieur d'une hauteur égale à la longueur de la bobine, s'introduit dans le trou vertical qui existe au centre de celle-ci, et sert de pivot à la lanterne cylindrique.

Un fil de caoutchouc *r* est fixé d'une part au cadre de l'image H, et d'autre part à la bobine E sur laquelle il fait d'abord plusieurs tours.

Un fil de soie noire *f*, fixé de même par un bout sur la bobine où il s'enroule en sens contraire de celui du caoutchouc, sort sur le côté de l'appareil; un anneau est attaché à son extrémité. A une petite distance en plein jour, bien mieux encore dans l'obscurité, ce fil tendu dans une chambre, est invisible.

Au repos, sous l'action du fil de caoutchouc, l'ouverture de la lanterne éclaire la face antérieure de l'image, dont on voit par conséquent les paupières fermées. Si l'on tire l'anneau qui termine le fil *f*, la lanterne pivote sur elle-même; pendant ce mouvement, l'éclairage de la partie antérieure de l'image diminue peu à peu, en même temps que s'éclaire son verso : insensiblement on passe de l'éclairage par réflexion à l'éclairage par transparence : l'enfant Jésus ouvre les yeux, il s'éveille; et quand on cesse graduellement d'agir sur le fil noir, le caoutchouc ramène le cylindre dans sa position première ; on voit les paupières se fermer de nouveau sur la sainte image : le divin Enfant s'endort.

Pères et mères de famille qui voulez que vos enfants se conservent bons et purs, et qu'ils soient votre bonheur, faites-leur contempler souvent le doux et radieux visage de Celui qui se plaît au milieu des lys, et qui leur dira : « *Apprenez de moi que Je suis doux et humble de cœur, que J'ai été soumis à mes parents.* » Vous-mêmes, après que les petits auront laissé leur jeu, remplacez cette image par la seconde : l'*Ecce homo;* et quand la figure douloureuse ouvrira ses paupières et semblera diriger vers vous son regard attristé, vous l'entendrez peut-être vous dire : « *Venez à moi, vous qui souffrez et qui êtes chargés, Je vous soulagerai!* »

 MAGUS.

1. Il n'est pas très difficile, au moyen d'un couteau à boites de conserves et d'une vieille paire de ciseaux, de pratiquer des ouvertures dans une boite en fer-blanc mince.



*Le Directeur-Gérant :* HENRI GAUTIER. Sceaux. — Imp. Charaire et Cie.

5 centimes le N° année courante (10 centimes le N° années échues.) N° 1974 TRENTE-SIXIÈME ANNÉE. — 16 Décembre 1896.

# L'OUVRIER

Journal illustré paraissant le Mercredi et le Samedi

| ABONNEMENT D'UN AN : (104 numéros) France, Algérie et Belgique : 6 francs. | DIRECTION ET ADMINISTRATION : LIBRAIRIE BLÉRIOT. HENRI GAUTIER, SUCCESSEUR, 55, quai des Grands-Augustins, Paris. | ABONNEMENT D'UN AN (104 numéros) Colonies et Étranger (sauf la Belgique) : 7 francs. |
|---|---|---|

## LE SECRET DE LA MARINIÈRE, PAR NOËL GAULOIS



La jeune fille involontairement s'appuya sur son bras. (Voir page 524).

# LE SECRET DE LA MARINIÈRE[1]

PAR

NOËL GAULOIS

## V

### LA « MAISON BRULÉE »

– Ma parole, sergent, c'est pas pour me flatter, mais malgré tous mes moyens bien connus, je suis incapable d'allumer le feu ce matin.

— A cause?

— A cause que le charbonnier nous a donné du bois qui ne veut pas cuire.

— Comment que ça se fait?

— Ça se fait... qu'on l'a laissé passer la nuit après l'arbre, et comme il a tombé de l'eau jusqu'à ce matin...

— Il est mouillé?

— Parfaitement.

— Fais-le sécher.

— Je l'étendrais bien sur des cordes; mais ça manque dans l'habitation. Ah! si j'avais du feu, ce serait bientôt fait de le sécher à la flamme! Mais comme justement je n'arrive pas à en allumer...

— Ça ne me regarde pas! Puisque la « Joyeuse » t'a nommé aux fonctions de délégué à la cuisine, arrange-toi! Il faut que les *patates* soient cuites pour l'heure de la soupe, ou sans ça...

— Sans ça, on les mangera *crutes*, v'là tout! Si encore on en avait, des patates! mais il est déjà sept heures, et ce cabotin de Laclairière ne revient pas... Pourvu qu'il n'ait pas fait de mauvaise rencontre! Les chemins sont si mal famés, par ici, et un pruneau est si vite avalé, par ce temps de récoltes!

Ce petit dialogue saugrenu avait lieu dans la cour d'une petite maison à demi incendiée, située sur la route qui conduit de Bondy au Raincy-Villemomble, à peu près au moment où Martial sortait de chez le commandant Rochel.

La maisonnette, transformée en poste, comme presque toutes les maisons de la banlieue de Paris à cette époque, était occupée par une section de bataillon de mobiles, dont les différentes compagnies étaient disséminées dans les environs. Sous le commandement du sergent César Grenache, un ancien soldat d'Afrique, cette section continuait la ligne de communication des postes avancés entre le fort de Noisy et la Double-Couronne, et fournissait des sentinelles sur un secteur de trois cents mètres.

A l'intérieur de la maison, quelques hommes — ceux qui venaient d'être relevés de faction — dormaient, couchés sur le sol, roulés dans des couvertures. Le sergent, debout sur le seuil de la porte, souriait malignement dans sa barbe de vieux grognard en regardant Pigeolet, le délégué de la cuisine, — un gamin parisien de dix-sept ans, engagé volontaire, — qui soufflait sur la flamme en agitant son képi. A quelques pas de là, un grand diable de personnage, maigre, efflanqué, mal équilibré sur deux jambes de cigogne, se tenait debout, regardant la campagne au-dessus du mur de clôture, qu'il dépassait au moins de la tête.

— Ça y est cette fois! s'écria tout à coup Pigeolet en se dressant d'un air de triomphe, et en recoiffant son képi sur l'oreille droite.

A cette exclamation, le personnage maigre se retourna, montrant un visage pâle et osseux, orné de moustaches grêles et tombantes.

— Qu'est-ce qu'y est? demanda-t-il.

— Le feu, parbleu! répliqua le gamin.

— Le feu? Ah! oui. C'est une belle découverte que le feu! Savez-vous d'où cela nous vient?

Pigeolet regarda l'homme maigre, puis, se croisant les bras :

— Je crois bien, monsieur Bridoux, qu'avec vos airs de savant, vous voulez *se* moquer de moi! D'où vient le feu? des allumettes, d'abord; ensuite...

— Vous vous trompez, jeune homme, répondit Bridoux; les allumettes ne sont que le moyen de le communiquer. Le feu dont nous faisons usage fut dérobé au feu du ciel par le fils du titan Japet, qui fut le frère d'Atlas et qui se nommait Prométhée. Jupiter en fut d'abord courroucé; cependant, tout en lui ayant promis le pardon, il le cloua sur le mont Caucase, où un vautour lui dévora le foie...

— Brrr! fit Pigeolet. Qu'il ne m'en arrive pas autant, au moins! Dites donc, m'sieu Bridoux, ça doit être depuis cette promesse de Jupiter que l'on a coutume de dire que *prométh et* tenir font deux?

1. Voir l'*Ouvrier* du 5 décembre 1896.

Le savant Bridoux, loin de goûter la plaisanterie du gamin, eut un haussement d'épaules qui fit saillir deux pointes osseuses aux sommets des manches de sa vareuse. Puis, les mains jointes derrière son dos, il se remit à contempler la campagne qu'un jour faible et gris commençait à éclairer.

En même temps que revenait le jour, les crépitements de la fusillade avaient repris, et la canonnade redoublait d'intensité. Les obus lancés par l'artillerie des forts de Romainville et de Noisy-le-Sec sillonnaient le ciel avec des sifflements sonores que nuançait le vent. Et dans l'éloignement, des bruits profonds, sourds et continus se percevaient, diffus par la distance.

— Ah! dit soudain Bridoux, voilà M. Laclairière qui revient avec un sac plein sur son dos.

— Bon! fit Pigeolet, il rapporte la pitance. Vite, la marmite, l'eau, les épices... Ah! quel tintouin, bon sang, ce n'est pas une petite affaire que d'être « chef » au restaurant de la « Joyeuse »!

La *Joyeuse*, disons-le tout de suite, était le surnom donné à la section que commandait le sergent Grenache, surnom qu'elle devait aux éléments de gaîté qui la composaient, surtout à la verve de Pigeolet, qui, en qualité de gamin élevé sur le pavé de Paris, avait toujours en réserve une provision de blagues plus ou moins drôles, et de refrains qui faisaient oublier à ses compagnons les misères du siège et l'ennui des longues veilles sous le feu de l'ennemi. Du reste, les surnoms étaient de mode parmi les mobiles, et l'on trouvait, de-ci de-là, le Troisième-sans-Peur, le Huitième-Blinde, etc.

Tandis que le gamin se multipliait autour de son fourneau improvisé entre deux briques, la porte extérieure de la maisonnette s'ouvrit et livra passage à « monsieur Laclairière », porteur de son sac qu'il laissa lourdement tomber à terre en arrivant dans la cour.

— Ouf! dit-il, on est mieux ici qu'en face, c'est-à-dire sur la lisière de la forêt!

— Tiens! vous êtes blessé, monsieur? dit Bridoux en s'approchant.

Effectivement, le mobile avait, au-dessus de l'une de ses guêtres de cuir, noué son mouchoir sur l'étoffe de son pantalon; et, sur la blancheur du mouchoir, s'étalait une large tache de sang.

— Il faut panser cela, reprit l'homme maigre.

— Oh! ce n'est rien, une balle perdue qui m'a éraflé la cheville.

« Monsieur Laclairière » était un vigoureux gaillard d'une quarantaine d'années, carré d'épaules, aux pectoraux puissamment développés que bombait encore le maintien ordinaire du personnage, qui se tenait droit de façon à ne pas perdre un millimètre de sa taille. Son visage, légèrement ridé aux tempes et aux commissures des lèvres, complètement rasé, était couronné d'une épaisse chevelure qui voulait encore être noire bien que commençant à grisonner.

— Oui, dit-il en dénouant son sac, les Prussiens ont eu ce matin l'étrenne de ma peau... Car c'est la première blessure que dans ma vie si pleine d'aventures et de gloire... Hé! ma foi, non... c'est la seconde. Oui, je me souviens, c'est quand je créai le rôle de Ben-Leïl, dans le *Fils de la Nuit*, à Saint-Sand-la-Coussière, en Périgord. Figurez-vous que, au troisième tableau...

— Eh bien, quoi! et ces patates? interrompit Pigeolet. Si vous vous mettez à raconter vos histoires, la soupe ne sera pas prête aujourd'hui!

Un peu vexé, Laclairière dénoua son sac, qui contenait, entre autres choses, des pommes de terre et des panais arrachés dans les champs qui longent la forêt de Bondy, et que n'avaient pu saccager, à cause du voisinage des Allemands, les Parisiens affamés.

— Attention! fit l'artiste dramatique. Aujourd'hui, c'est moi qui traite les camarades; et toi, Pigeolet, tu vas pouvoir développer tes talents culinaires!

Et comme le sac était presque vide, il en sortit, à la grande joie de tout le monde, un énorme quartier de viande saignante.

— Chouette! s'écria le gamin, du canasson! Quel consommé, mes frères!

— C'est un cheval d'artilleur, expliqua Laclairière. Il avait une jambe de cassée, et un éclat d'obus s'était logé dans son garrot. Un lieutenant de francs-tireurs lui a donné le coup de grâce, et comme j'étais présent au moment de l'opération, j'ai pensé aux amis, et j'ai participé à la distribution. Il y a comme ça des bonnes fortunes dans la vie. Ainsi, tenez, je me rappelle qu'étant à Marcoussis, dans Seine-et-Oise, où je venais de créer *Lazare le Pâtre* avec un succès monstre...

— Sergent Grenache, dit un moblot en se montrant sur le seuil de la maisonnette, il y a là un particulier qui veut traverser les lignes; il prétend qu'il habite à Aulnay et qu'il a un laissez-passer... Si vous voulez venir?

Laclairière, dont le récit était ainsi interrompu, alla s'asseoir sur le sol, auprès du feu, et commença à se déchausser, pour examiner sa blessure. Et tandis que Pigeolet, Bridoux et quelques autres s'occupaient à peler les pommes de terre, Grenache rentra dans la maison. Un jeune paysan, casquette à la main, se tenait debout devant la table du sergent. C'était Martial. Le vieux troupier le toisa avec défiance.

— Vous voulez franchir les lignes? lui demanda-t-il.

— Je viens de Paris pour contracter un engagement volontaire dans votre corps, répondit Martial, et avant d'être incorporé, je désire dire adieu à mes parents et régler quelques petites affaires.

— Bien, fit Grenache. Où sont vos parents?

— A Aulnay-les-Bondy.

— Vous savez que personne ne doit passer les lignes sans un ordre émanant des autorités militaires. Avez-vous un laisses-passer?

— Le voici.

Et Martial tendit au chef de poste une feuille imprimée, remplie et timbrée par le gouverneur de Paris.

— Vous êtes en règle, fit le sergent après en avoir pris connaissance. Mais vous feriez mieux d'attendre à ce soir, car la passe est dangereuse en ce moment.

— Ça ne fait rien, je n'ai pas peur.

— A votre guise, répondit Grenache. Du reste, puisque vous allez être soldat, vous ne devez pas craindre le feu. Je vais vous donner un homme pour vous accompagner jusqu'aux grand'gardes.

Et se tournant vers les hommes étendus dans leurs couvertures, le sergent appela :

— Savignan-Clavières!

A ce nom, Martial dressa tout aussitôt l'oreille et regarda autour de lui avec une curiosité qu'il ne put dissimuler complètement.

— Voilà bien le hasard, se dit-il *in petto*. Quand je songeais à lui, il y a quelques heures, je ne croyais vraiment pas le revoir sitôt.

Cependant, à l'appel de Grenache, qui avait attentivement examiné le faux paysan, les hommes avaient bougé, mais aucun ne s'était levé.

— Eh bien, n'est-il pas là? fit le sergent.

Il s'approcha des mobiles qui dormaient, les examina, puis alla de nouveau appeler dans la cour :

— Savignan-Clavières!

— Absent! répondit Pigeolet, affairé autour de sa marmite.

— Voilà qui est étonnant! dit le sergent en revenant inspecter les fusils rangés le long du mur nu, auprès de la fenêtre, comme à un râtelier, au-dessous du numéro d'ordre correspondant aux noms des hommes du poste.

Martial, cependant, avait repris assurance.

— Inutile de déranger quelqu'un, dit-il à Grenache; je connais le chemin et saurai bien me guider tout seul.

— C'est la consigne! répliqua le vieux soldat. Et puis, je dois savoir où sont mes hommes. Celui-ci n'est pas de faction, il faut que je sache ce qu'il est devenu. Pourtant, comme vous ne devez pas attendre pour ce motif, je vais vous donner un autre compagnon.

Martial joua de son mieux l'indifférence.

— Bridoux! appela de nouveau le sergent, sans quitter la salle.

— Présent! répondit le savant en se montrant à la porte.

— Vous allez prendre vos armes et conduire ce jeune homme au poste des Grands-Loups ; là, vous le laisserez au capitaine Capdefer, et vous reviendrez.

— Bien, sergent!

Martial se dirigea vers la porte, escorté de Bridoux, auquel Grenache glissa dans le tuyau de l'oreille :

— Attention, vous savez, au moindre mouvement suspect...

— Compris! répliqua le mobile sur le même ton.

Les deux hommes s'éloignèrent, et bientôt ils disparurent à travers champs.

Le sergent appela alors ses deux caporaux, dont l'un rinçait quelque linge auprès du puits, dans la cour, pendant que l'autre fumait sa pipe, à la porte de la maisonnette, sur la route.

— Faites chacun l'appel de votre escouade, leur dit Grenache.

Les caporaux réveillèrent les dormeurs, qui allèrent se ranger en armes dans la cour.

Au bout de quelques minutes, les chefs d'escouade rentrèrent, et, saluant militairement:

— Huit hommes de faction! manque personne! dit le premier.

— Un employé, un homme de corvée, manque un homme! dit le second.

— Qui est-ce? questionna Grenache.

— De Savignan-Clavières.

— C'est bien. Rompez!

Ce dernier commandement donné pour le respect de la discipline, le vieux sergent s'adressant au second caporal :

— Et vous ne savez pas où est Savignan? lui demanda-t-il.

— Non. Il est descendu de faction hier soir à dix heures. Mais le gamin doit pouvoir nous renseigner. Hé! Pigeolet.

— Présent! cria le délégué à la cuisine.

— Sais-tu où est Savignan-Clavières?

— Non, caporal, répondit le Parisien. Je l'ai vu hier soir, après qu'il a été relevé. Il m'a dit qu'il allait faire un tour au bord du canal. Et c'est tout.

A ce moment, la porte de la maisonnette s'ouvrit et une femme entra.

— Bonjour, messieurs, dit-elle. Je voudrais parler au sergent Grenache.

— C'est moi, madame, dit le chef de poste.

— Alors, voici pourquoi je viens. Je suis Thérèse Froment, sœur de Gaspard, marinier à bord de l'*Engoulevent*, la péniche amarrée sur l'Ourcq, à dix minutes d'ici. Cette nuit, j'ai recueilli sur le bateau un jeune mobile blessé dont j'ignore encore le nom, mais qui a pu me désigner son cantonnement. J'ai tenu à vous prévenir pour qu'il ne soit point porté déserteur...

— C'est lui! dit Grenache en s'adressant aux caporaux. C'est Savignan!

— Savignan? fit Thérèse stupéfaite.

— Oui, Savignan; Raoul de Savignan-Clavières, comme le porte son inscription au registre matricule.

La bonne femme, au comble de l'émotion, pâlit tout à coup et chancela.

Le vieux troupier lui approcha son escabeau et la faisant asseoir :

— Qu'avez-vous donc? lui demanda-t-il.

— Rien, rien, monsieur, vous ne pouvez pas comprendre! dit-elle.

Puis, comme se parlant à elle-même :

— Mon enfant! mon enfant retrouvé, s'écria-t-elle. Ah! mon Dieu, quelque chose me disait bien cette nuit que ce n'était pas un étranger pour moi!... Raoul! mon pauvre petit Raoul! Ah! que Dieu est bon, puisqu'il m'a justement placée sur son chemin pour le retrouver et le secourir, après quinze ans!...

Et la bonne Thérèse se mit à sangloter comme un enfant.

Le vieux Grenache, un peu ému lui-même, ne put que respecter l'attendrissement de la marinière. Cependant, au bout de quelques instants, il reprit :

— Voyons, calmez-vous, madame. Le blessé est-il en danger de mort?

— Oh! non, répondit Thérèse; je pense que quelques jours de repos suffiront pour le rétablir.

Elle raconta alors au chef de poste ce qu'elle savait du jeune mobile. Les circonstances dans lesquelles il avait été blessé surprirent Grenache.

— C'est bien, dit le sergent. Je vais faire prévenir le capitaine. En attendant, gardez Savignan chez vous. S'il devait être remis aux ambulanciers militaires, on irait le prendre avec une civière. J'irai moi-même, si le service le permet, le voir après la soupe.

Toujours en proie à une douce émotion, Thérèse serra la main du sergent, et reprit le chemin du canal.

— C'est bien singulier! pensa Grenache, après le départ de la marinière. C'est bien singulier cette attaque en plein champ, à un endroit où les Prussiens ne peuvent se rendre sans nous passer sur le corps. Ah! il nous faudra redoubler de vigilance, car, aujourd'hui, l'on n'est jamais sûr de n'avoir pas à côté de soi un traître qui vous épie!

Et revenant sur une idée qui le hantait depuis l'arrivée de Martial, il ajouta mentalement :

— C'est drôle! La blessure de Savignan me fait songer à ce paysan qui était là tout à l'heure, un particulier qui me semble louche! Ce paroissien-là n'est pas catholique, j'en mettrais ma main au feu.

— Avec votre permission, sergent, dit Pigeolet, en entrant dans la salle, les gamelles sont prêtes, et le couvert est mis. Puis-je sonner la soupe?

Et sans attendre la réponse de Grenache, faisant de ses deux mains un porte-voix, il entonna un *taratata* sonore, sur l'air du refrain de caserne :

C'est pas de la soup', c'est du rata!

— Tiens! fit Bridoux, toujours en observation au-dessus du mur, voilà du nouveau!

— Quoi donc? demanda Laclairière, qui, ainsi que les autres mobiles, s'apprêtait à plonger sa cuiller dans sa gamelle.

— Des gardes nationaux, au moins un bataillon, qui arrivent.

— Aux armes! cria la sentinelle placée sur la route, à la porte du poste.

En même temps, un officier d'état-major arrivait au galop de son cheval avant même que les hommes fussent alignés.

— Sergent, dit-il à Grenache, vous allez évacuer ce poste avec armes et bagages, et rejoindre le gros de la compagnie pour vous porter sur le Bourget où l'on se bat. Ordre du général Carrey de Bellemare, commandant la place de Saint-Denis.

Cet ordre causa d'abord quelque désarroi dans le repas des mobiles. Néanmoins chacun en prit son parti avec bonne humeur. En quelques minutes tout le monde fut prêt, sac au dos, arme au pied.

— Voyez-vous, observait Laclairière en s'adressant à Bridoux, c'est toujours au moment où l'on croit être tranquille qu'il survient des embarras. Ainsi, je me rappelle qu'un soir, ah! dame, il y a déjà longtemps! je venais de créer le rôle de Don César de Bazan, à Pontarlier, dans le Doubs; j'étais installé dans la meilleure table

d'hôte de l'endroit, et je m'apprêtais à déjeuner, lorsque tout à coup...

— Arme sur l'épaule, droite ! par le flanc droit, par file à gauche, pas accéléré, marche ! cria Grenache d'une profonde voix de basse-taille, coupant ainsi court à l'histoire de Laclairière qui dut la continuer en route, pendant que ses compagnons et lui disparaissaient dans la brume, du côté du canal.

## VI

### LE COFFRET DE THÉRÈSE

Ce même jour, vers deux heures de relevée, Martial ayant accompli la mission que lui avait confiée Clément Rochel, s'en revenait à grands pas vers Paris, longeant le canal de l'Ourcq, non sur le chemin de halage mais au pied du talus qui descendait jusqu'au niveau des champs. Là, il se trouvait abrité à la fois contre les projectiles qu'échangeaient entre eux Français et Prussiens, et contre l'indiscrétion des sentinelles postées aux environs.

Il avait évité avec soin de revenir par la même route que celle qu'il avait suivie à l'aller, car son retour subit n'eût pas manqué d'éveiller les soupçons.

Malgré son allure rapide, il devait être fort préoccupé, car il soliloquait sur un ton qui ne témoignait point d'une complète quiétude d'esprit.

— Voilà, disait-il, tous les projets du commandant ruinés, et les miens du même coup ! Et cela par une bêtise de Rochel ! aussi comprend-on pourquoi, ne se contentant pas de renseigner Braun sur les faits accomplis, il va s'aviser de vouloir prévoir les événements... et de se tromper ! C'est chose très grave, parait-il, puisque le Prussien, de ce fait, redoute la mise aux arrêts, et peut-être le conseil de guerre pour avoir communiqué au quartier général des renseignements erronés... Mais la disgrâce de Braun ne n'importerait que peu si elle ne me laissait brusquement retomber sur le pavé, sans argent. Car, selon toute probabilité, le commandant, voyant tarie la source de ses revenus, va me refuser tout subside...

« Que vais-je faire maintenant ?

« Encore suis-je heureux de m'en tirer à ce compte ! J'ai bien cru un moment que la colère de Braun allait le porter à me faire emprisonner, et peut-être fusiller... Cependant, puisque c'est un vieil ami de Rochel, il ne peut croire que nous l'ayons trompé volontairement ; du reste, d'après les conventions passées entre le capitaine et le commandant, ce serait agir contre notre intérêt...

« Enfin, je n'en reste pas moins sans le sou, et avec la perspective de ne pouvoir me procurer de l'argent, à moins d'un hasard sur lequel il me faut peu compter...

Tout en marchant et parlant de la sorte, Martial était arrivé non loin de la maison isolée où Franz, l'ordonnance du capitaine, l'avait introduit la veille. Ayant inspecté la campagne, au loin, il s'en approchait avec l'intention d'y pénétrer sans doute, on ne sait dans quel but, lorsqu'une silhouette apparut au détour d'un sentier conduisant vers Pantin.

Martial eut un mouvement instinctif de retraite ; mais réfléchissant que sa blouse et sa casquette de paysan n'avaient rien de suspect en ce lieu, il modéra son allure. Maintenant la silhouette avait pris forme en approchant. C'était une jeune fille qui portait un panier à son bras.

Martial reconnut en elle celle qu'il avait vue pendant la nuit, dans la cabine de l'*Engoulevent* où avait été recueilli le blessé ; c'était Claire Soleret, la fille du fermier, la compagne de Thérèse la marinière.

Une idée aussitôt germa dans l'esprit du jeune homme.

Il se dirigea de façon à croiser la jeune fille, et la salua au passage.

Claire était jolie, et Martial ne fut pas sans le remarquer. Mais, pour l'instant, sa pensée était occupée à autre chose.

— Bonjour, mademoiselle, lui dit-il.

— Bonjour, monsieur, répondit-elle sans s'arrêter.

Mais lui, sans affectation, continua sa route à côté d'elle. Il ne savait trop comment s'y prendre pour lier la conversation, quand soudain la jeune fille fit un brusque saut, et, involontairement, s'appuya sur son bras.

Ils étaient arrivés au pied du talus, où le jeune mobile avait été frappé par Franz.

— Qu'avez-vous ? lui demanda-t-il en la soutenant.

— Tenez, là ! lui répondit-elle en lui montrant l'herbe humide tachée de sang.

Martial ne put s'empêcher de tressaillir.

Cependant, assez maître de lui, il répondit avec un air indifférent :

— Ne vous effrayez pas ainsi, mademoiselle. Quelque bête, blessée par une balle égarée, se sera arrêtée en cet endroit. Permettez-moi pourtant de vous accompagner durant quelques instants, jusqu'à ce que votre émotion soit passée.

— Je vous remercie bien, monsieur ; mais je suis arrivée, répondit Claire. Je n'ai plus qu'à gravir ce talus et me voici rendue.

— Mais il n'y a aucune maison, là-haut, observa Martial.

La jeune fille sourit.

— Je demeure sur le canal, fit-elle.

— Ah ! vous habitez probablement dans le bateau qui est amarré au chemin de halage ? Vos parents sont les mariniers qui le conduisent.

— Non, pas mes parents. Papa Gaspard Collinet et madame Thérèse sa sœur sont des amis de mon père ; et je demeure avec eux pendant son absence.

— Ah ! fit Martial, du ton d'un homme à qui l'on apprend une chose qu'il ignore. mais qui lui est tout à fait indifférente.

— Au revoir ! dit Claire. Je suis seule ce matin pour garder l'*Engoulevent*... seule avec un blessé que nous avons à bord, et je dois encore m'absenter pour quelques commissions... Je n'ai donc pas de temps à perdre. Excusez-moi bien, monsieur, et bonne route !

Ce disant, Claire salua Martial et se mit à gravir légèrement le talus.

(*La suite au prochain numéro.*) NOËL GAULOIS.

# LES ÉTRENNES

Bientôt sonnera la première heure de l'année nouvelle, et déjà s'est ouverte cette période qu'on a spirituellement appelée la *trêve des confiseurs*. Attente anxieuse d'un côté, recherche non moins anxieuse de l'autre, tout le monde a l'esprit tendu vers la grave question des cadeaux. « Que recevrai-je ? » ou « Que donnerai-je ? » Voilà l'interrogation que — suivant l'âge et la position — on se pose sans cesse en ces dernières semaines de l'année. Toutes les autres préoccupations cèdent la place à celle-là.

La mode, souveraine, toute-puissante à notre époque, régente les étrennes comme bien d'autres choses. Or, les élégants et les élégantes qui la mènent ont fait connaître leurs arrêts : les bibelots, ont-ils dit, si en vogue naguère, encombrent tous les salons, les transformant en bazars. Si l'on veut être à la mode, on ne donnera plus d'objets d'art plus ou moins authentiques ; on donnera des livres, rien que des livres.

En principe, nous nous occupons peu de la mode dans nos journaux, et nous ne sommes pas de ceux qui s'inclinent sans examen devant ses décisions. Mais il faut reconnaître que si elle est souvent puérile, arbitraire, ridicule même, ses décisions sont parfois d'accord avec le bon sens. Elles le sont dans la situation actuelle. Le livre ne réunit-il pas toutes les qualités qu'on est en droit d'exiger d'un cadeau ? Il peut être doublement artistique par la forme et le fond. Par son heureuse disposition typographique, par la finesse des gravures qui l'ornementent, il plaît dès le premier abord. Et quelle joie plus grande il réserve, quand il est écrit par un auteur sain et élevé. C'est un ami que l'on garde dans sa bibliothèque, à la portée de la main, qu'on reprend, qu'on relit sans cesse ; et sans cesse l'esprit y trouve un salutaire délassement. Enfin, point de vue qui, pour être terre à terre, n'en a pas moins son importance, tandis que le moindre objet d'art, pour avoir quelque apparence, pour être *offrable*, vous entraînera à une très grosse dépense, vous pourrez, avec une somme relativement faible, avoir de très beaux et très bons livres.

Notre collection est riche en ouvrages pouvant former de belles étrennes. Successivement, avant la dernière semaine de décembre, nous les annoncerons à nos lecteurs. Ceux qui peuvent mettre une grosse somme à leurs cadeaux, comme ceux qui sont obligés de se montrer moins généreux ; ceux qui aiment les œuvres sérieuses, instructives, comme ceux qui préfèrent les livres récréatifs, toutes les bourses, tous les goûts y trouveront ce qui leur convient.

Signalons dès maintenant, à nos abonnés directs, nos avantageuses *Primes d'étrennes*, annoncées dans la couverture-supplément du début de ce mois, et à tous les lecteurs, les collections de l'*Ouvrier*, des *Veillées des Chaumières*, de la *Bibliothèque populaire*. Signalons-leur encore nos beaux volumes illustrés : les *Camisards*, les *Parias de Paris*, les *Drames de la misère*, la *Magie blanche en famille*, la *France juive*, l'amusante série des *Chapuzot*, etc., et enfin, les abonnements à nos diverses publications. Tout cela, nous le répétons, fera, dans les deux semaines qui vont suivre, l'objet d'annonces spéciales. — Tout cela, et c'est un dernier avantage d'une extrême importance, se recommande non seulement par la beauté de l'édition et l'intérêt du texte, mais par un constant respect des principes moraux et religieux. Offrir un livre, c'est assumer une grande responsabilité morale. En choisissant parmi les ouvrages du notre catalogue, que nous garantissons tous absolument irréprochables, on sera certain d'être en règle vis-à-vis de soi-même... et des autres.

# LE NEZ DE FLAIRDECOIN[1]

PAR

**JEAN DRAULT**

II (*Suite.*)

Un attroupement s'était rapidement formé autour des acteurs de cette scène plutôt cocasse. L'insulte avait été publique, manifeste, et si peu équivoque, que les trois sous-officiers étaient réellement tout interdits de se voir traiter pareillement par un simple soldat.

Ils se ressaisirent, et celui qui avait pris le premier la parole alla prendre le bras de Plumol et dit :

— Mon garçon, vous venez de faire *une belle ouvrage*. Z'êtes ivre comme toute la Pologne, j'dis pas non, mais on vous a lu, à la chambrée, que pour un m'létaire, l'ivresse n'est pas une circonstance atténuante.

— Suivez-nous!... commanda le second.

— Où ça?... demanda Plumol qui pâlissait.

— A la caserne, mon bon!... répondit le troisième sous-off, qui possédait un accent des plus marseillais en même temps qu'une moustache noire épaisse, hérissée, et une paire d'yeux aussi larges que flamboyants.

— A la caserne!... fit Plumol d'un ton d'homme qui s'affaisse.

Et il cria, en se raidissant de nouveau contre l'adversité :

— Ah!... canaille de Tarare!...

Deux sous-officiers le prirent par un bras. Le troisième, le Marseillais, suivit par derrière en répétant tous les dix mètres :

— Ous qu'il a pu aller pour être si sale que ça!

— De quelle compagnie que vous êtes?... Qui que c'est, vot'capitaine?... A quelle heure que vous êtes sorti ce matin de la caserne?...

Telles étaient les questions posées à Plumol par les deux sous-officiers qui le tenaient, et qui avaient lu sur le collet de sa capote le numéro 31.

Mais le malheureux était entré dans un état quasi-comateux, qui l'empêchait d'expliquer son cas. Son cas fût d'ailleurs demeuré incompréhensible pour les trois sergents.

Plumol se contentait de bégayer parfois comme dans un rêve :

— Le serrurier! le serrurier!

Et le troisième sous-off, celui qui suivait, lui demandait à plusieurs reprises, sans aucun succès :

— Z'avez touché hier un mandat d'vot' famille pour vous flanquer une cuite de ce calibre-là?...

Derrière eux, une foule suivait; des gens échangeaient leurs réflexions.

— Y n'coupe pas à Biribi! déclara une voix de rogomme qui appartenait à un monsieur en casquette et en pantalon collant à larges carreaux.

Et la voix ajoutait :

— On en revient, à preuve Bibi!

Deux messieurs discutaient le code militaire :

— Je vous affirme, monsieur, que c'est formel : *outrages par paroles, gestes ou menaces envers un supérieur, c'est cinq à dix ans de travaux publics.*

— Erreur, monsieur, vous faites erreur. Pendant le service, oui, mais ce soldat a insulté hors le service, en ville; il n'encourt qu'un an à cinq ans de prison!

Il en était d'autres, au milieu de la foule, qui prétendaient que c'était la peine de mort, et une femme demanda à son mari d'une voix angélique :

— C'est-y à Vincennes ou à Versailles qu'on les fusille? Tu me mèneras le voir fusiller, celui-là, dis?

Ces réflexions devaient réjouir infiniment le cœur de l'infortuné Plumol.

Quelques minutes après, il franchissait la grille de la caserne de la Pépinière.

C'était la première fois de sa vie qu'il franchissait une grille de caserne, et on peut dire qu'en cet honneur il avait une escorte!...

1. Voir l'*Ouvrier* depuis le 5 décembre 1896.

La nuit était venue, et c'était juste l... eter des tableaux. Quant du numéro 14 du boulevard Saint-Michel et à la constitution du

— Ah çà!... qui qui éternue comme ça... je crois ne pouvoir cintième. Faut que j'aille voir!... ...ute autorité. »

... presse : elle était ...siris et les expli-... de braves

III

OU BÉCASSEAU MET LA POLICE SUR UNE PISTE SINGULIÈRE

Le jour même où Bécasseau procurait à Plumol, dans l'escalier d'une maison bourgeoise, un habillement complet aussi disgracieux qu'incommode, il se passait à quelques mètres de là, de l'autre côté de la Seine, à la Préfecture de police, une scène banale, mais que nous nous reprocherions de ne pas raconter, parce qu'elle prouve à quel degré le point d'honneur, dans chaque corporation, même ou surtout dans celle des policiers, devient ridicule et dangereux.

Bien que ce fût un dimanche, M. Tournique, jeune opportuniste de vingt-quatre ans, musqué et pommadé, promu depuis la veille aux fonctions délicates de secrétaire du sous-chef de la police des découvertes, en remplacement d'un vieux serviteur intelligent et dévoué, éprouvait le besoin de se manifester tout de suite dans ses nouvelles fonctions et réunissait dans son bureau les dix agents dépendant de son service.

C'étaient les agents 93, 94, 95, 96, 97, 98, 99, 100, 101 et 102. Il y en avait beaucoup, parmi eux, qui remplaçaient d'honnêtes défenseurs de l'ordre, chassés pour leurs opinions politiques. Plusieurs étaient d'anciens anarchistes!... Car, aujourd'hui, on désorganise même la police!...

Il prenait une pose d'orateur, et leur adressait le petit discours suivant, destiné à changer leurs idées qu'il jugeait routinières :



« Messieurs, j'ai pensé qu'il était urgent de vous rassembler pour vous initier aux délicatesses du nouveau service que M. le préfet de police vient d'installer.

« Vous faites partie, depuis hier, du service de la police des découvertes. Napoléon Ier, ce puissant génie, n'avait pas songé, lorsque, de sa main féconde, il restaurait l'administration de la police un peu déconcertée par la Révolution, qu'à la police des recherches il fallait un pendant : la police des découvertes.

« En effet, messieurs, une police qui passerait son temps à faire des recherches serait inutile à la cause du progrès, si on ne plaçait à côté d'elle une police de découvertes, chargée de la compléter.

« C'est donc à nous, messieurs, qu'incombe la tâche délicate de compléter l'œuvre de la police des recherches, de l'obliger à conclure, de l'empêcher d'être inutile.

« Vous êtes dix, messieurs. Il faut donc que, chaque jour, vous me reveniez avec une découverte : crime nouveau, vol inédit ou cambriolage sans précédent.

« Il y va de votre avancement, il y va de votre avenir!

« Si vous restiez plusieurs jours sans rien découvrir, je vous remplacerais sans pitié, car les journaux nous tomberaient dessus, et insinueraient, avec leur déloyauté ordinaire, que le nouveau service que nous inaugurons a été inventé pour créer de nouveaux fonctionnaires dont je suis, grâce à ma parenté avec M. le ministre de la Justice... J'ai dit.

« Vous vous partagerez Paris en dix quartiers, vous me découvrirez chaque jour, autant que possible, une affaire inédite, retentissante, et qui soit capable de nous couvrir tous de gloire.

« Maintenant, messieurs, veuillez sortir tous, sauf l'agent 102 à qui j'ai à parler. »

Les policiers se disposaient à obéir, lorsque l'un d'eux, un colosse, l'agent 97, un ancien anarchiste, prit la parole :

— Monsieur le secrétaire, fit-il, il est bien entendu que, dans ces conditions, si notre quartier ne nous fournit rien, nous pouvons créer un incident. Avec une petite boîte à sardines pleine de dynamite, vous savez qu'on fait réussir de magnifiques arrestations qui donnent à la police un lustre inouï.

— C'est évident!... déclara le jeune opportuniste. On sauve

ttentats anarchistes plusieurs fois par
félicite. Sauvez, vous et vos camarades,
d'hôte de l'endroit, et j le l'anarchie tous les jours si vous pouvez,
coup... au bout et le mien aussi. Vous pouvez sortir,
— Arme sur l'ép
gauche, pas accélér sortirent et l'agent 102 resta seul en face de
de basse-taille, secrétaire du chef de la police des découvertes!
dut la continue individu malingre, chétif, mal vêtu, au regard triste.
paraissai une Tournique lui demanda en feuilletant un dossier :

— Vous vous appelez Michel Flairdecoin, et vous êtes âgé de trente-cinq ans?

— Parfaitement, monsieur le secrétaire.

— Pourquoi êtes-vous entré dans la police?

— Mon Dieu, monsieur le secrétaire, c'est pour gagner le pain de ma femme, de mon enfant et de ma belle-mère.

— Ah! vous avez une belle-mère?

— Malheureusement pour moi, monsieur le secrétaire.

— Je ne vous demande pas des appréciations, agent 102. De ce que vous me dites, il résulte que vous n'êtes pas entré dans la police par vocation.

— Par vocation, ce serait trop dire, monsieur le secrétaire. Quand on a une femme et un enfant doués d'un appétit aussi formidables que les miens; quand on possède une belle-mère qui dévore, la vocation vous vient tout de suite pour le premier métier qui s'offre à vous.

Le jeune secrétaire, tirant un petit miroir de sa poche, passait un peigne mignon dans sa moustache.

Tout en s'admirant, il dit :

— C'est une mauvaise note, voyez-vous, que de ne pas entrer dans la police avec une vocation exclusive.

Il interrompit sa toilette pour feuilleter de nouveau le dossier, et dit :

— Ce n'est pas tout. Depuis un an que vous êtes entré dans notre phalange, vous n'avez rien apporté! Rien! rien!... Pas un crime, pas un vol, pas la moindre tentative de cambriolage!.. Que voulez-vous que je fasse de vous dans ce nouveau service?...

— Il y a commencement à tout, monsieur le secrétaire, observa timidement l'agent 102. Je finirai bien par découvrir quelque chose!... J'ai du nez!...

— J'en doute!

Et Tournique lissa ses cheveux, de sa paume adroite et légère.

Après un silence, l'agent 102 reprit :

— Monsieur, que voulez-vous donc que je découvre?... Dites-le-moi, vous verrez que le nez de Flairdecoin est tout aussi fin qu'un autre!

— Vous avez au moins de la bonne volonté, agent 102!... Eh bien! voici ce que j'attends de vous : le cinquième arrondissement de Paris se trouve compris dans le dixième secteur où il faut que vous découvriez absolument quelque chose. Ce cinquième arrondissement est terrorisé par une bande de cambrioleurs très habiles, et qui doivent avoir pour chefs et pour indicateurs des gens qui mènent un certain train de vie. Car nous nous américanisons singulièrement, et nous avons aujourd'hui des cambrioleurs en redingote, en col anglais, en haut de forme et en gants gris perle, comme à New-York.

— J'entends, monsieur le secrétaire.

Le jeune Tournique, à ce moment, se limait les ongles avec une petite lime d'ivoire qu'il avait tirée de son gousset.

Après un silence, il continua :

— Les cambrioleurs qui désolent le cinquième arrondissement, et plus particulièrement le boulevard Saint-Michel, il me les faut!...

— Vous les aurez, monsieur le secrétaire.

— Si vous ne les aviez pas, répondit avec une cruauté tranquille le jeune secrétaire, je me priverais de vos services.

— Ce que vous me dites là, monsieur le secrétaire, est bien fait pour me remplir de zèle.

« Il me serait pénible de ne plus pouvoir gagner le pain de ma femme et de mon enfant, et quant à ma belle-mère, si je ne lui gagnais pas son pain, elle me dévorerait. Des deux périls, il faut choisir le moindre. Je me jetterai donc, avec le courage du désespoir, dans une lutte sans merci contre la première bande de cambrioleurs qui passera à portée de ma main. Si je ne découvrais pas cette bande de cambrioleurs, j'en créerais plutôt une, aggravée de quelques anarchistes qu'une bombe inoffensive, jetée dans la première vespasienne venue, permettrait d'arrêter en bloc...

— Je suis charmé de vous voir dans un pareil état d'esprit, agent 102!... Travaillez avec zèle comme vos camarades, la République vous récompensera. Quant à moi, je pars demain pour les bains de mer, chez des amis. En revenant, dans huit jours, j'espère que les magistrats seront déjà à instruire les affaires que vous leur aurez apportées. Vous pouvez vous retirer.

Et d'un geste noble, l'élégant Tournique congédia l'agent de la main droite, tandis que, de la gauche, il tapotait sa chevelure pommadée et luisante.

Michel Flairdecoin, tout imprégné du discours de son chef, dont la bêtise intense avait fini par lui apparaître, Michel Flairdecoin était sorti de la Préfecture, et, sur le quai, soulevant son minable haut de forme, il regarda décharger les bateaux en se grattant la tête d'un air ennuyé.

— Sac à papier! ronchonnait-il. Où veut-il que j'aille lui décrocher une bande de cambrioleurs?... Ah!... ce que c'est dur à gagner 180 francs par mois, dans cette satanée ville!...

Quelqu'un lui frappa sur l'épaule. Il reconnut l'agent 97, son collègue, le colosse.

— Voyons, voyons, mon vieux 102! lui dit ce dernier, ce n'est pas en regardant passer les bateaux que tu vas découvrir une affaire!...

— J'sais bien, mais où aller?...

— Ah! dame!... Ce n'est pas à moi de te le dire!... Il faut fouiner chez les troquets, dans les cafés, écouter les conversations sur les impériales d'omnibus, faire jaboter les concierges, et puis, enfin, on a sa réserve. Tu l'as, ta réserve?...

— Tu veux parler des boîtes à sardines à dynamite?... Oui, j'en ai deux, une dans chaque poche de derrière de ma redingote.

— Si tu sais la placer au bon endroit, tu ne reviendras jamais bredouille. Allons, au revoir, et bonne chance!...

— Ah! je n'en ai guère, de chance!... Enfin, au revoir!...

Et le souvenir de sa belle-mère affamée traversant son cerveau, Michel Flairdecoin se mit en chasse.

(*La suite au prochain numéro*) JEAN DRAULT.

# CHRONIQUE HEBDOMADAIRE

SAISON D'HIVER. — LES PREMIERS BALS. — LE JEUNE COLLÉGIEN ET LA JEUNE PENSIONNAIRE. — TIMIDITÉ ET MALADRESSE. — ROBES DÉCHIRÉES. — LES RANCUNES DES PERSONNES GRAVES. — LES VEUVES DE QUARANTE-CINQ ANS. — LA MORT D'UN MYSTIFICATEUR. — LE JUGE DE CHANDERNAGOR. — L'ADMINISTRATION DES COLONIES MYSTIFIÉE. — LETTRE DE FAIRE-PART. — UN MARIAGE AU MUSÉE GUIMET. — LA DÉMISSION DE M. LE DÉPUTÉ MAUJEAN. — M. OSIRIS ET LE PEINTRE MEISSONNIER. — LES TRAINS A PLANS INCLINÉS. — PLUS DE COLLISIONS! — UNE CANDIDATURE A L'ACADÉMIE! — UN CÉLÈBRE NATURALISTE DÉVORÉ PAR LES SAUTERELLES. — LA LETTRE DE GUILLAUME II A PROPOS DE JULES SIMON. UN ÉTAT D'ENFANTS. — LE CLUB DES SILENCIEUX!

Nous ne sommes pas encore tout à fait entrés dans la saison des grands bals. Depuis quelques années, c'est seulement après le 1er janvier que s'ouvrent les salons aristocratiques. Mais déjà, quand le Parisien rentre la nuit en longeant les rues du quartier des Champs-Elysées ou du faubourg Saint-Germain, il aperçoit des files de voitures dans la rue, et voit aux fenêtres les clartés étincelantes des salons d'où s'échappent les murmures d'un violon ou les notes d'une valse exécutée sur le piano. Voici que commencent les premières « sauteries ». On danse sans façon, ce qui est peut-être la meilleure manière de danser avec entrain, et l'on se prépare ainsi aux solennités mondaines dont la brillante période s'étend du jour de l'an au mardi gras — et quelquefois au delà, hélas!

C'est maintenant que les débutants hasardent leurs premiers pas : le collégien, promu bachelier, arbore pour la première fois l'habit noir au lieu de la tunique universitaire; la jeune fille, sortie du couvent du Sacré-Cœur, de l'Assomption ou des Oiseaux, troque sa modeste robe de pensionnaire contre une robe sortie des mains de la bonne faiseuse. Avec quelle émotion ces deux novices s'aventurent dans ces soirées dansantes du commencement de l'hiver! Au bout de trois mois, ils seront passés à l'état de vétérans, mais, d'ici là, que de timidités à vaincre! Et combien de maladresses à commettre ou à réparer!...

Les jeunes bacheliers, surtout, me font peine à voir! Ces grands garçons si turbulents, si hardis, quand il s'agit d'engager une partie de balles ou de barres dans la cour de leur collège, sont d'une gaucherie et d'une poltronnerie sans pareilles dès qu'ils se sentent sur le parquet d'un salon; on dirait que tout leur fait peur : l'éclat des lustres, le bruit du piano, la vue des graves personnes rangées le long de la muraille, et même celle de leurs petites cousines qui n'ont pas cependant l'air bien féroce.

Mais parlez-moi des jeunes filles! Je ne dis pas qu'elles sont exemptes de toute inquiétude; je crois, au contraire, qu'elles en ont beaucoup; un nœud mal posé, une boucle de cheveux revêche les font trembler avant la bataille; mais une fois au feu, c'est-à-dire aussitôt que retentissent les premières mesures d'un

quadrille ou d'une polka, elles sont braves comme des conscrits qu'aguerrit le sifflement des premières balles. Un Anglais, venu à Paris pour apprendre à danser, ne pouvait réussir à placer ses pieds « en dehors ». — Puisque je ne puis placer les pieds en dehors, disait-il en riant à son maître de danse, apprenez-moi à les placer en dedans. » Les pieds en dehors ou les pieds en dedans, il n'y a là que demi-mal : mais, jeunes gens, apprenez par-dessus tout à danser, sans déchirer les robes de vos danseuses. De telles maladresses, surtout quand elles se renouvellent, s'excusent toujours difficilement. Si votre danseuse est bien élevée, elle dissimulera son mécontentement; mais, prenez garde à la dame d'âge respectable qui l'accompagne! Celle-là dardera la première fois sur vous un regard chargé de colère. Une première faute s'excuse, mais la deuxième et surtout la troisième vous exposent à de vifs ressentiments.

C'est à vous que la maîtresse de maison confiera le soin de faire danser les veuves de quarante-cinq ans; et lorsque viendra le cotillon, c'est encore à vous qu'on infligera les rôles ridicules : Vous tiendrez l'éventail ou le flambeau, tandis qu'on dansera à votre nez et à votre barbe, et c'est sur votre tête qu'on fourrera les masques grotesques!...

***

Un homme vient de mourir, qui, pendant plusieurs années, fit les délices de ses contemporains sous le pseudonyme de Lemice-Terrieux.

Lemice-Terrieux — ce n'était plus depuis longtemps un mystère — se nommait en réalité Paul Masson. Erudit d'une grande sagacité, lettré au savoir étendu, esprit aussi original que laborieux, il se livrait à de continuels travaux, mais dans l'unique pensée de mystifier ses contemporains. Les loisirs que lui laissait son emploi à la Bibliothèque nationale, il les dépensait à perpétrer des farces renouvelées du fumiste Vivier et du préfet Romieu.

La première fois que Paul Masson se révéla sous ce jour au moins bizarre, ce fut à l'époque où il exerçait les fonctions de juge à Chandernagor (Inde française).

Dans une lettre signée « Rosario », notre grave magistral fit le récit des scènes douloureuses auxquelles avait donné lieu l'expulsion des jésuites. Or, l'illustre Compagnie ne possédait pas une seule maison dans l'Inde française. Néanmoins, le gouvernement tomba dans le piège et le ministre des Colonies adressa à M. Paul Masson une longue dépêche pour l'inviter à faire une enquête.

C'est tout ce que demandait notre joyeux farceur. L'affaire fit du bruit.

Convaincu d'avoir indignement leurré ses supérieurs hiérarchiques, Paul Masson dut quitter l'Inde.

De retour en France, il habita une maison mauresque à Sèvres, puis quitta cette villégiature pour l'appartement du boulevard Saint-Michel, 77, où il travaillait encore tout récemment, avant d'aller à Strasbourg terminer son existence mouvementée.

Pauvre Masson! Il aimait trop à rire pour que son oraison funèbre revête un caractère macabre! Rappelons en quelques mots ses plus joyeux exploits:

A peine installé à Paris, notre magistrat en retrait d'emploi fit annoncer son prochain mariage avec « Mlle Tittée, jeune Dahoméenne », exhibée au Jardin d'Acclimatation. Le billet de faire-part indiquait que la cérémonie aurait lieu au temple hindou du Musée Guimet, et que M. Maurice Barrès prononcerait l'allocution d'usage. Pendant vingt-quatre heures, Paris prit au sérieux cette cérémonie bouddhiste; Paul Masson reçut plus de dix mille demandes de places.

Voici dans quels termes, le coupable s'expliqua plus tard sur cette mystification :

« Je croyais devoir saluer ainsi l'avènement d'une intime fusion de notre race avec les races soi-disant inférieures. Et si la cérémonie fut indiquée comme devant s'accomplir au Musée Guimet, c'est qu'à cette époque l'opinion des intellectuels se préoccupait beaucoup des progrès du bouddhisme en France. Je crois savoir même que M. Barrès était tout disposé à officier dans cette solennité qui ne fut ajournée que par l'impossibilité de se procurer en temps utile de l'eau aussi peu filtrée que celle du Gange. »

***

Paul Masson se mettait rarement en scène. Il préférait agir sous le masque de « l'homme célèbre ». Un député radical qui joua, pendant quelques années, un certain rôle, M. Maujean, avait demandé la revision de la charte constitutionnelle de 1875. Sa proposition fut repoussée. Ce malheur peut arriver à tout le monde. Mais le lendemain, tous les journaux publiaient une lettre où M. Maujean, déclarait qu'il ne voulait plus faire partie d'une Chambre qui s'était déshonorée. Qu'on juge du scandale! M. le président Brisson faillit en faire une maladie. Il manda M. Maujean à sa barre et celui-ci dut avouer que la lettre incriminée était l'œuvre d'un mystificateur. Mais les plus subtils s'y étaient trompés! M. Paul Masson avait si bien parodié le style burlesque de M. Maujean!

Comme le Champ-de-Mars allait ouvrir ses portes pour la première fois et qu'on avait annoncé que la commission ne ferait aucun achat, M. Meissonier reçut la lettre suivante signée Osiris, nom d'un riche israélite qui se pique de protéger les arts et les artistes:

« J'ai l'honneur de vous annoncer que je mets à votre disposition la somme de 50,000 francs pour acheter des tableaux. Quant au mode de répartition de cette somme et à la constitution du jury qui devra être chargé de la distribuer, je crois ne pouvoir mieux faire que de m'en rapporter à votre haute autorité. »

M. Meissonier communiqua cette lettre à la presse : elle était de Lemice-Terrieux! On voit d'ici la figure de M. Osiris et les explications embarrassées de ce Mécène malgré lui.

A la suite de la catastrophe de Saint-Mandé, où tant de braves gens trouvèrent la mort, M. Paul Masson fit parvenir à l'Académie des Sciences un mémoire sur le moyen infaillible d'éviter à l'avenir les collisions des trains. Il suffisait de munir les locomotives d'un système de plans inclinés que le mécanicien s'empresserait d'abaisser en cas de péril. M. Paul Masson expliquait que l'un des trains en marche s'arrêterait, et, grâce aux plans inclinés, recueillerait le train rival, le happerait pour ainsi dire et le ferait monter sur son toit où des rails seraient disposés pour lui permettre de circuler à l'aise. M. Paul Masson avait dédié ce travail « aux mânes de sa chère tante, victime de l'accident de Saint-Mandé ». M. Joseph Bertrand feuilleta l'opuscule d'un doigt distrait et prononça la phrase sacramentelle : « Renvoyé à la commission des chemins de fer ». Quelle joie sans mélange goûta ce jour-là l'ex-juge de Chandernagor! M. Paul Masson avait mystifié en séance publique l'Académie des sciences elle-même!

Il n'en fallait pas tant pour conférer à l'ex-juge des droits à l'immortalité. Aussi ne tarda-t-il pas à briguer la succession d'un académicien qui venait de mourir. La lettre de demande résuma les titres du candidat :

« Mes titres littéraires jusqu'à ce jour sont :

« 1° *Fantaisie Mnémonique sur le Salon de* 1890 ;

« 2° *Les Trains à plans inclinés*, projet d'un dispositif infaillible pour éviter à l'avenir les collisions de chemins de fer;

« 3° Edition des *Réflexions et Pensées* du général Boulanger;

« 4° Le *Littré de poche;*

« 5° *Pensées d'un Yoghi;*

« 6° *Projet de loi sur le duel;*

« 7° Traduction du *Carnet de jeunesse* du prince de Bismarck. »

Que de candidats qui ne sont pas pourvus d'un tel bagage littéraire et scientifique!... Comme on demandait à M. Paul Masson s'il allait bientôt commencer ses visites :

« Pas encore, répondit-il, mais cela ne tardera pas. J'ai vu, cependant M. Camille Doucet. C'est un homme charmant, spirituel; il m'a reçu à bras ouverts. Je lui ai exposé mes titres. Les *Trains à plans inclinés* l'ont laissé rêveur, mais les *Pensées d'un Yoghi* semblent surtout lui plaire. »

Dans sa lettre de candidature, le malicieux bateleur ne faisait pas valoir ses titres de mystificateur acharné. Longtemps, M. Paul Masson se défendit de l'être, et il mit, dans ses dénégations un esprit qui, du reste, ne l'accusait que plus évidemment. A quelqu'un qui avait dit : « Paul Masson est célèbre sous le pseudonyme de Lemice-Terrieux », il répondit avec une gravité comique :

« Je déplore que cette plaisanterie trouve refuge dans une feuille aussi respectable que la vôtre. Un mot suffira pour vous en faire sentir l'inanité. Chargé autrefois d'initier les populations malabares aux subtilités du Code pénal, je suis désormais préposé aux délicates fonctions de cataloguer la Réserve de la bibliothèque Nationale. Tout mon passé, mes occupations actuelles, et j'ajouterai mes goûts sévères, protestent hautement contre l'attribution dont vient encore de m'affliger, en ce jour, l'écho malsonnant. »

***

Ces temps passés, M. Paul Masson levait plus complaisamment un coin du voile qui le cachait aux regards des humbles mortels. Il acceptait insensiblement de confondre son nom avec son pseudonyme. Il avouait que la mystification est une « volupté », et il érigeait en axiome cet art de tromper ses contemporains. Puis il avait la coutume de dire : « Où est la vérité ? Nos annales sont formées de mots douteux. En créant des légendes, je fais de l'histoire à ma façon. »

Peu à peu, Masson était devenu le collaborateur assidu de tous les journaux. La Presse lui dut des trouvailles dont plus d'un chroniqueur vécut une semaine. Rappelez-vous, entre autres, l'histoire terrifiante de cet illustre naturaliste, Hunckel d'Herculais, qui, parti de Paris pour étudier les sauterelles dans notre colonie africaine, fut dévoré par ces bestioles, sauf la cravate. Reconnaissez ici le soin du détail précis qui donne la sensation du réel. N'est-ce pas là un sujet de narration destiné à devenir classique? Et le récit merveilleux de ce triple duel, renouvelé des *Trois Mousquetaires*, qui défraya durant vingt-quatre heures les conversations mondaines de tout Paris ?

***

La dernière mystification de Paul Masson fut la lettre adressée par l'empereur Guillaume au Président de la République au lendemain de la mort de M. Jules Simon.

Il est certain que la prétendue dépêche de condoléances n'était pas un chef-d'œuvre. Elle émanait d'un esprit très médiocre et peu au courant du sujet. Les convenances littéraires n'y étaient pas mieux respectées que les autres. On y releva, le lendemain toutes les invraisemblances, incertitudes et incongruités dont elle four-

millait. L'Agence Havas qui, dans cette circonstance, eut ce que l'on appelle « l'esprit de l'escalier », sembla triompher de toutes les fautes de goût qu'elle découvrit un peu tard dans ce malencontreux document. Mais, plus la mystification était grossière, plus l'Agence était inexcusable d'être tombée dans le piège si maladroitement tendu. Ce faisant, M. Paul Masson nous rendit un vrai service. Il prouva que le respect touchant dont nous entourons les communications de la célèbre Agence est tout au moins exagéré. Le public se figure que cette officine exerce un contrôle intelligent sur les nouvelles qui passent dans ses bureaux. Il put constater à quoi se réduit ce contrôle. L'Agence Havas s'acquitte de son rôle avec la clairvoyance d'un appareil téléphonique.

A force de nous duper, M. Paul Masson finit par agacer quelques-uns de nos confrères. Lemice-Terrieux fut un beau jour conspué par une partie de la Presse. Etait-ce juste?

Ceux d'entre nous qui attaquaient Lemice-Terrieux me faisaient l'effet de « débiner » un concurrent. Ne lisons-nous pas chaque matin des interviews sensationnelles prises à un « diplomate des mieux placés pour savoir la vérité »? Je le vois d'ici, le diplomate!... Et les renseignements confidentiels puisés à « une source particulièrement autorisée », une de ces sources qui ne demandent qu'à s'épancher dans l'oreille des reporters! Je la connais aussi, la Source; c'est celle du boulevard Saint-Michel. Mais, dites-vous, tout cela ne trompe plus personne; chacun sait à quoi s'en tenir. Mystifier les gens, c'est leur en faire accroire! En ce sens, j'avoue qu'il y a assez peu de mystificateurs parmi nous.

***

S'il faut en croire les journaux d'outre-Atlantique, il existe depuis peu en Amérique un petit Etat unique composé d'enfants âgés de moins de seize ans.

Cette petite république enfantine a été régulièrement instituée par décret, à Freeville, Tompkins County, dans l'Etat même de New-York. Deux cent quinze garçons et quatre-vingt-cinq petites filles, recueillis parmi les pauvres familles de la ville, vivent là dans l'indépendance la plus large, sous la surveillance un peu vague de quelques duègnes préposées à cet effet par les soins de la municipalité.

Tout le territoire de Freeville a été concédé à titre gratuit à ces enfants qui, en bons petits Américains qu'ils sont, se sont constitués en République et ont nommé, par voie d'élection, un Président, un Sénat, un Congrès et des magistrats.

Une centaine des plus robustes ont été ensuite désignés pour former la milice. Quant à la police, elle est faite par treize garçons choisis parmi les aînés et deux petites filles âgées de quinze ans à peine. Tous d'ailleurs s'acquittent de leurs fonctions avec beaucoup de correction et de sérieux.

A Freeville, la mendicité est interdite sous peine d'amende, ainsi que le vagabondage, et, à neuf heures du soir, tout le monde doit être dans son lit. Nous connaissons, hélas! des républiques où l'on s'endort beaucoup plus tard, où l'on ne dort même pas du tout.

***

Après les *Compagnons du Silence* et l'*Académie Silencieuse*, voici qu'un groupe d'hommes mariés viennois vient de fonder un *Club des Silencieux*.

Les membres de ce club se réunissent une fois par semaine, le lundi, pour banqueter dans le silence le plus absolu. La moindre infraction au règlement, c'est-à-dire le moindre mot ou le moindre rire coûtent une bouteille de champagne. Les Viennois sont amis du paradoxe, comme on le voit.

Ce qui ne veut pas dire que la langue, sous une forme ou sous une autre, soit proscrite des menus que s'offrent ces gourmets taciturnes.

Ce qui est peut-être excessif, c'est que les domestiques du cercle, eux-mêmes, sont condamnés au silence. Aussi le maître d'hôtel n'annonce-t-il pas les vins; il lessuggère. Enfoncés, les Symbolistes parisiens!

OSCAR HAVARD

# LES COURSES D'AUTOMNE [1]

PAR

## HIPPOLYTE AUDEVAL

IV (*Suite.*)

Ah! sans doute, une jeune et jolie Parisienne se sentirait fort dépaysée dans une semblable demeure. On en a vu, dans des circonstances identiques et avec le meilleur caractère du monde, ne pouvoir absolument pas s'acclimater dans ces horizons nouveaux, et s'enfuir comme des oiseaux privés qui préfèrent leur cage aux splendeurs hasardeuses des forêts. Mais tout dépend des habitudes. Quand on regarde de près ces habitations vieilles, énormes et retirées, où l'on a cru d'abord qu'il est impossible de vivre, ou, du moins, d'être heureux, on est étonné de voir combien l'existence s'y écoule doucement, avec cette lenteur calme et délicieuse qui serait le bonheur si Dieu l'avait placé quelque part sur la terre. Les Parisiennes ne voudraient pas d'un tel cadre; elles y étoufferaient. Mais qu'elles ne s'y trompent pas : elles ont des sœurs en beauté qui les valent bien, dans un autre genre, et qui étoufferaient également de lassitude et d'ennui au milieu de l'agitation et des plaisirs de Paris. La seule chose à faire, en cela comme en tout, c'est de rester dans les limites qu'on n'est pas habitué à franchir.

[1] Voir l'*Ouvrier* depuis le 5 décembre 1896

Le jardin, le parc, le pavillon bâti à une de ses extrémités, mériteraient bien aussi une description sommaire. Mais nous sommes, quant à présent, en hiver, et il vaut peut-être mieux remettre cette mention à un autre moment.

Léopold arriva à Buissas par une froide journée de janvier. Les blanches murailles de la demeure patrimoniale se détachaient à peine sur l'épaisse couche de neige qui couvrait la campagne. Une bise aiguë et glacée soufflait par intervalles. Les arbres paraissaient de grands vieillards couronnés de cheveux blancs, et le vent leur arrachait par moments des flocons de givre qui, sans troubler le silence, tombaient sur le sol et y roulaient un instant avant de s'y fixer.

Léopold était seul. Il avait laissé ses bagages à Chabanais, et s'était mis en route à pied, pour ne pas perdre une minute. D'abord, et discrètement, car la douleur a sa pudeur aussi, il était allé au cimetière s'agenouiller au milieu de ce blanc linceul de neige, qui semblait étendu sur les trépassés comme un voile de pardon, d'innocence et de rédemption. Puis, maintenant, il s'acheminait vers sa demeure, tristement, vêtu de noir, à travers ces campagnes dont l'éblouissante parure n'était plus à ses yeux qu'un deuil éclatant.

Quand il ouvrit, en tremblant et avec une indicible émotion, la porte du château, la première personne qu'il rencontra, soit par hasard, soit que son retour eût été guetté, fut sa cousine.

Elle se jeta dans ses bras par un mouvement irrésistible, et l'embrassa à plusieurs reprises, tout en pleurant. Puis, tout à coup, un charmant sourire illumina son visage; ses larmes se tarirent comme par enchantement.

— Ah! mon cousin, s'écria-t-elle, que je suis heureuse de vous voir!

Elle regarda Léopold dont la physionomie révélait la profonde douleur. Elle eut encore comme une envie de pleurer; mais, malgré elle, elle souriait, et, un peu embarrassée, elle appela son père.

Il accourut bientôt. Il ouvrit ses bras à Léopold qui s'y précipita. Puis, faisant allusion à la perte, récente pour son neveu mais déjà un peu ancienne pour lui, qu'ils venaient de subir, M. Rougerie dit avec émotion :

— Nous n'y pouvons rien, mon cher ami, nous n'y pouvons rien.

— Où est sa chambre? demanda Léopold. Toujours la même, n'est-ce pas?

— Oui. Mais viens vite te chauffer un peu; tu es glacé, mon pauvre ami.

Mais déjà Léopold franchissait les marches de l'escalier. Il s'élança dans la pièce où était mort son père et où tout lui parlait encore de lui.

Une heure après, pendant qu'il était absorbé dans sa douleur et ses regrets, la porte s'ouvrit sans bruit, et M^lle^ Charlotte, portant dans un panier trois bûches et un fagot, entra sur la pointe du pied. Elle alluma du feu si doucement que Léopold, agenouillé au chevet du lit de son père, ne s'en aperçut pas. Bientôt les pétillements de la flamme le firent retourner.

— Je m'en vais, dit la jeune fille en rougissant.

Il courut à elle et lui prit la main.

— Excusez-moi, reprit-elle; j'ai eu peur que vous ne vous enrhumiez. Il fait si froid!

— Ah! Charlotte, vous êtes bonne comme un ange.

— Je m'en vais. Pardonnez-moi d'être venue. Mais je ne suis pas une étrangère pour vous, pour votre père, et j'ai pensé que vous ne m'en voudriez pas.

Charlotte!

— Quoi, mon cousin?

— Vous habitiez ici avec mon oncle, quand mon père est mort?

— Oui, mon cousin.

— Il vous avait appelés auprès de lui?

— Oui... c'est-à-dire... oui, oui, mon cousin

(*La suite au prochain numéro.*) HIPPOLYTE AUDEVAL.

Nous procéderons le 20 courant au premier tirage des

**CINQ BONS DE L'EXPOSITION**

que nous réservons, chaque mois, à nos abonnés directs. Que les personnes qui veulent s'abonner pour en courir les chances se hâtent donc de nous envoyer le montant de leur abonnement d'un an. Nous pouvons le faire partir du 5 décembre et leur envoyer les numéros parus depuis cette date.

*Le Directeur-Gérant :* HENRI GAUTIER. Sceaux. — Imp. Charaire et C^ie^.

5 centimes le N° année courante. (10 centimes le N° années échues.) N° 1975 TRENTE-SIXIÈME ANNÉE. — 19 Décembre 1896.

# L'OUVRIER

Journal illustré paraissant le Mercredi et le Samedi

ABONNEMENT D'UN AN : (104 numéros) France, Algérie et Belgique : 6 francs.

DIRECTION ET ADMINISTRATION : LIBRAIRIE BLERIOT, HENRI GAUTIER, SUCCESSEUR, 55, quai des Grands-Augustins, Paris.

ABONNEMENT D'UN AN (104 numéros) Colonies et Étranger (sauf la Belgique) : 7 francs.

## LE SECRET DE LA MARINIÈRE, PAR NOËL GAULOIS



Tout à coup, la marinière poussa un cri. (Voir page 532.)

# LE SECRET DE LA MARINIÈRE[1]

PAR

**NOEL GAULOIS**

## VI (*Suite.*)

Le jeune homme la suivit des yeux jusqu'à ce qu'elle eût disparu ; puis, reprenant son soliloque :

— Elle est bien jolie, cette jeune paysanne ! dit-il. Qui sait? si j'étais demeuré auprès de ma mère, peut-être serais-je aujourd'hui un honnête marinier comme l'oncle Gaspard, et pourrais-je prétendre à un mariage avec cette jeune fille qui, décidément, me fait perdre de vue les choses sérieuses !

En effet, était-ce l'image de Claire qui l'absorbait, était-ce toute autre préoccupation, toujours est-il qu'il demeurait immobile, au pied de la côte, semblant oublier qu'il devait retourner à Paris.

Comme il se remettait lentement en marche, il s'arrêta de nouveau, et, se frappant le front :

— Mais, au fait, dit-il, puisque ma bourse est entièrement à sec, pourquoi ne tenterais-je pas l'aventure? Il n'y a aucun risque à courir : la petite va s'absenter, le moblot est incapable de se lever... Attendons... D'ailleurs, ce n'est pas voler que de pénétrer chez sa mère pour y prendre ce qui peut vous être utile !

Il réfléchit encore durant quelques instants, et reprit, comme pour s'encourager :

— C'est cela ! je trouverai certainement quelque chose, un magot, peut-être ! Le père Gaspard, sans être avare, est assez économe ; quant à ma mère, elle possède à coup sûr un vieux bas de laine dont je serai fort heureux de la soulager, et qui me permettra de me passer des libéralités du commandant, — libéralités qui, du reste, sont maintenant bien problématiques !

Avec précaution, Martial enjamba le fossé qui le séparait du talus, et se mit à le gravir lentement.

Lorque ses yeux furent arrivés à la hauteur du chemin, il s'arrêta et s'étendit à plat ventre sur le sol.

De la manière dont il était placé, sa position était presque horizontale. Vis-à-vis de lui se trouvait l'*Engoulevent* qu'il apercevait dans toute sa longueur, et d'où il ne pouvait pas être vu, à moins qu'on ne soupçonnât sa présence.

— Maintenant, dit-il, il s'agit d'attendre le départ de la petite. Elle est seule, a-t-elle dit, pour garder le bateau. C'est donc que mon oncle et ma mère sont absents. Pourvu qu'ils n'arrivent pas, l'un ou l'autre, avant que la paysanne s'en soit allée !

Il n'attendit pas longtemps.

Dix minutes ne s'étaient pas écoulées depuis qu'il était à son observatoire lorsque Claire apparut, sortant de la cabine de Thérèse. Elle entr'ouvrit doucement la porte de la pièce où reposait le blessé, et, probablement rassurée de ce côté, elle franchit la passerelle, gagna la berge et s'éloigna en remontant le canal.

Martial, qui la suivait du regard, demeura immobile jusqu'à ce qu'elle eût disparu vers le Rainey.

Alors seulement, avec beaucoup de prudence, il se dressa, fit les quelques pas qui le séparaient du chemin, et jeta un regard circulaire autour de lui, au loin.

Personne ! La campagne était absolument déserte, estompée d'une brume diaphane qui laissait transparaître les champs désolés, où, de-ci de-là, des nuages de fumée plus dense montaient en spirales chassés par le vent.

— Bon ! pensa Martial, j'espère que je ne vais pas être dérangé. D'ailleurs je ne vais pas m'amuser aux bagatelles de la porte !

Ces dernières paroles lui suggérèrent une réflexion :

— A propos de porte, dit-il, pourvu que celle de la cabine ne soit pas fermée ! Cela m'obligerait à une opération bruyante dont je préférerais me passer ; car le moblot pourrait entendre ! Bah ! il supposerait que c'est quelqu'un des habitants. Il n'y a pas lieu de craindre les voleurs, en ce temps de guerre où tout le monde est armé !

Machinalement, en disant cela, il s'assura de la main, à travers sa blouse, si le revolver qu'il portait habituellement était toujours dans sa poche.

Puis, résolument, il mit le pied sur la passerelle, en se disant :

— Après tout, nous verrons bien !

Sans bruit, il s'aventura sur le pont de l'*Engoulevent*, et, comme la veille, il fit le tour des deux cabines en étouffant le bruit de ses pas. Ensuite, il s'approcha du hublot éclairant la chambre où dormait le blessé, et y glissa un regard.

— A moins que l'opération ne soit trop compliquée, pensa-t-il, celui-là ne me dérangera pas !

Revenant sur le chemin déjà parcouru, il descendit quelques marches d'un escalier en échelle de meunier et se trouva entre les deux cabines.

Les portes, nous l'avons dit, se faisaient face l'une à l'autre. Toutes deux étaient seulement fermées à l'aide d'un verrou poussé à l'extérieur.

— J'aime mieux ça ! dit Martial.

Et il entra dans la cabine de Thérèse.

A part un petit poêle de fonte et quelques ustensiles de cuisine, tout l'ameublement de la pièce se composait d'un lit, d'un coffre à vêtements et d'un buffet que garnissait quelque vaisselle. Les parois de la cabine étaient peintes en blanc et en vert; un rameau de buis surmontait un bénitier de faïence historiée au-dessus du lit.

— Le mobilier est modeste ! pensa Martial ; mais où se trouve le magot? voilà ce qu'il faut savoir !

Le coffre, scellé à la cloison, n'était point fermé à clef. Le couvercle en était seulement rabattu.

— Il n'y a rien là-dedans! fit le jeune homme après avoir bouleversé les vêtements et palpé les étoffes

Il eut l'idée de fouiller dans la literie, mais ne s'y arrêta pas. Soudain il eut un mouvement de joie...

Il venait d'apercevoir, à la tête du lit, un petit placard, fermé au verrou, comme la porte d'entrée. Sur une étagère unique divers objets étaient rangés, parmi lesquels un petit coffret qu'il saisit aussitôt.

C'était une boîte en bois peint, objet de bimbeloterie que l'on trouve, pour quelques sous, dans tous les bazars. Mais, à l'encontre des portes, ce coffret était fermé.

Martial le soupesa et le secoua.

Un son argentin en sortit...

— Oh! oh! pas si fort, soyons prudent! fit-il. Je crois que je n'ai plus rien à chercher ici... Il est temps de prendre la poudre d'escampette si je ne veux pas risquer de me trouver nez à nez avec ma chère mère! C'est drôle, tout de même, quand on pense qu'il y a des gens si heureux de se trouver en famille!

Il referma le placard, en fit autant de la porte de la cabine, franchit l'escalier et la passerelle, et se retrouva sur la berge, portant le coffret sous sa blouse.

Un coup d'œil rapide lui permit de reconnaître que personne n'avait pu le voir quitter l'*Engoulevent*.

Il redescendit le talus en courant, fit une centaine de pas à travers la campagne, et s'arrêta pour regarder le coffret.

— On ne peut pas appeler ça un coffre-fort ! s'exclama-t-il.

Il sortit un couteau de sa poche, l'ouvrit avec ses dents, et fit sauter le couvercle...

Trois ou quatre pièces d'or, quelques pièces d'argent, et un paquet de papiers liés ensemble par un cordonnet de soie formaient tout le contenu de la boîte.

Il empocha l'argent après l'avoir compté, jeta le coffret au milieu des champs, et se mit en devoir d'examiner les papiers.

— Bien sûr, ça ne doit pas être des billets de banque! se dit-il.

Il dénoua le cordonnet et ouvrit le paquet qui se composait de parchemins et de paperasses jaunies.

Mais, aussitôt, son visage rayonna de surprise et de joie...

Il venait de lire en tête de l'une des feuilles froissées et maculées cette phrase :

« Indications pour servir à retrouver le trésor enfoui dans la forêt, et appartenant à l'héritier du comte de Clavières... »

## VII

### L'ARMOIRE VIDE

Après la longue période d'un mois de pluie continuelle, le temps avait repris sa sérénité, — une sérénité relative d'automne qui n'avait pas séché la campagne, mais apparaissait néanmoins comme une éclaircie entre les jours troubles qui venaient de s'écouler et ceux que présageaient la saison rigoureuse.

Bien que, de tous côtés, le canon ne cessât pas de tonner et la fusillade de crépiter, la veille paraissait presque douce en ce soir de novembre, à bord de l'*Engoulevent*.

Quelque temps déjà avait passé sur les événements que nous venons de raconter. L'affaire du Bourget, où nos soldats, francs-tireurs et marins, s'étaient couverts d'une gloire inutile, avait d'abord galvanisé Paris; puis son lendemain, la tentative insurrectionnelle du 31 octobre, les échecs successifs de l'armée ou ses héroïsmes infructueux, avaient replongé la capitale dans son engourdissement de famélique. La vie, dans le centre et dans les faubourgs, avait repris son train ordinaire de siège, à tel point qu'on eût cru qu'elle devait s'éterniser.

Ce soir-là, le jeune mobile qu'avait secouru la marinière était assis dans sa cabine, en compagnie de Claire et de Thérèse.

Gaspard Collinet, le marinier, était revenu passer une demi

1. Voir l'*Ouvrier* depuis le 5 décembre 1896.

journée à bord, après l'affaire du Bourget, puis était retourné où l'appelait son service de franc-tireur.

Quant à Soleret, le fermier, il était venu, lui aussi, rendre visite à sa fille Claire; et après s'être assuré que, jusque-là, sa propriété n'avait pas trop souffert, il était rentré dans Paris.

Le blessé, Raoul de Savignan-Clavières, continuait avec Thérèse une conversation commencée, ou plutôt il ne faisait que répondre à l'interrogatoire que lui faisait subir la marinière.

— Alors, mon cher enfant, lui demanda-t-elle, vous n'avez plus aucun souvenir de ce qui se passa avant votre arrivée dans le pays d'Artois?

— Aucun, ma mère! permettez-moi de vous donner ce nom, puisque vous avez été seule à veiller sur ma première enfance...

— Eh bien! je vais vous dire ce que je sais de votre famille... Bien peu de chose, du reste! mais mes renseignements se compléteront par des papiers, que je crois fort importants, et que j'aurai à vous remettre.

Thérèse parla longtemps du père de Raoul, du rang qu'il semblait appelé à tenir dans le monde et des quelques jours qu'il avait passés à Joigny.

En parlant de la mort du comte, elle se rappela la scène, restée présente à son esprit, où son mari lui laissa pénétrer toute la bassesse de ses instincts. Ce souvenir arrêta les paroles dans sa gorge. Cette scène, elle ne pouvait pas, elle ne devait pas la raconter, non plus qu'elle ne devait dire à qui plus tard elle avait attribué l'enlèvement de Raoul.

Quand l'enfant avait disparu avec Froment, elle n'avait pas douté que celui-ci ne l'eût emporté pour s'assurer la possession de cette fortune qui avait allumé ses convoitises à Joigny. Quand il avait été question de venir à Paris, elle avait deviné quel était l'aimant qui attirait son mari.

Elle avait dû céder, et contente de savoir à l'abri du misérable les papiers du comte de Clavières, elle avait pensé qu'il ne pourrait jamais réaliser ses projets de vol.

Le rapt de Raoul l'avait atterrée. Elle avait craint un crime et n'avait pas osé pousser les recherches aussi ardemment qu'elle l'eût fait sans cette crainte horrible. Avant toute réflexion, son désespoir avait éclaté si sincère, si émouvant que pas un doute ne s'était levé contre elle.

Froment lui-même, dont la nature mauvaise n'était connue que de sa femme, ne souleva pas de soupçon. On crut, après avoir échafaudé mille suppositions, qu'il était tombé à l'eau avec l'enfant, en se promenant aux bords de l'Yonne, et que le courant avait entraîné les cadavres au loin.

Thérèse avait gardé pour elle seule ses suppositions et ses angoisses. Depuis, elle n'avait jamais parlé de la fatale journée. Martial lui-même avait toujours ignoré dans quelles circonstances avaient disparu son père et son frère de lait. Sa mère avait veillé à ce qu'il ne pût établir aucune corrélation entre les deux faits et être amené un jour à soupçonner son père, comme elle soupçonnait son mari.

Tout cela elle devait le taire. Mais ses souvenirs l'avaient à ce point émue, elle disait si éloquemment son désespoir quand elle n'avait plus retrouvé l'enfant à qui elle avait juré de servir de mère que Raoul en était profondément remué.

Depuis que Thérèse était revenue de la Maison Brûlée, sachant qui était le mobile qu'elle avait sauvé et recueilli, son bonheur avait été si visible, sa tendresse si prévenante, si inlassable que le jeune homme avait d'ailleurs apprécié comme il convenait le caractère et l'affection désintéressée de la brave femme.

Privé de ces délicates attentions, de ces soins exquis qu'ont les mères, il s'était abandonné doucement à cette affection si dévouée, si absolue. Il souriait quand Thérèse, lui prenant les mains, s'efforçait de retrouver sur ses traits quelques traits de l'enfant qu'elle portait en ses bras.

— Combien de fois n'ai-je pas espéré vous retrouver! disait-elle. Combien de fois n'ai-je pas arrêté mes regards sur des visages d'adolescents pour y retrouver ces traits que je revois enfin. Ah! j'ai bien prié Dieu de me conduire sur votre chemin. Enfin mes prières ont été exaucées, puisque vous voilà et que je peux vous embrasser, pauvre mère doublement éprouvée...

Thérèse songeait à Martial dont l'inconduite n'était pas ignorée d'elle. Elle songeait avec effroi au père, en se souvenant du fils. Et elle se demandait quel remords ou quelle prudente réserve avaient décidé Froment à laisser au descendant des comtes de Clavières le nom qu'il portait.

Pour écarter ces pensées qui la torturaient, Thérèse interrogeait avidement Raoul sur ce qu'il pouvait se rappeler de son passé.

Vingt fois déjà, il le lui avait dit. Elle se le faisait répéter sans cesse. Chaque fois Raoul ajoutait un détail. Mais il était un point sur lequel elle n'osait appeler elle-même les souvenirs du jeune homme, et qui restait pour elle l'objet d'un doute douloureux.

Ce jour-là, Thérèse était revenue sur le sujet qui lui tenait à cœur.

— Oui, vos dernières années, celles dont vous vous souvenez le mieux, vous me les avez racontées. Mais sur les premières, dites-moi, ne vous rappelez-vous rien que vous ne m'ayez déjà dit. Ah! je voudrais tant savoir...

— Quoi donc, bonne mère?

— Rien! répliqua-t-elle vivement et se reprenant: rien et tout: qui vous soignait, qui s'occupait de vous.

— Je vous ai tout dit, bonne mère. Du plus loin que je me rappelle, je me trouvais chez une pauvre paysanne, dans un petit village, non loin d'une grande ville. J'ai su depuis que le pays s'appelait Saint-Sauveur et que la ville était Arras, dans le Pas-de-Calais. Mon enfance s'écoula tristement auprès de cette femme, qui, à la vérité, était loin d'avoir pour moi des soins maternels. Un heureux hasard fit que le curé du village, un saint homme que tout le monde estimait à plusieurs lieues à la ronde, s'intéressa à moi et me fit mettre à l'école des frères aussitôt que je fus en âge.

« Rarement, d'année en année peut-être, un étranger venait voir la paysanne, — la mère Françoise, comme on l'appelait, — parlait quelques instants de moi, lui remettait un peu d'argent, et s'en allait sans même m'avoir adressé la parole...

« Cet homme s'appelait M. Froment...

— Froment? interrompit vivement Thérèse. Il s'appelait Froment?

— Oui, répondit Raoul. Vous le connaissez?

La marinière hésita à répondre.

— Oui... peut-être .. je ne sais! Continuez, mon cher enfant.

Et, comprimant sa poitrine de ses mains, elle répéta en elle-même:

— Froment! Je ne m'étais donc pas trompée... Le doute n'était pas possible et pourtant je voulais douter, je voudrais douter encore!

— J'entrai donc à l'école, poursuivait Raoul, chez les frères de la doctrine chrétienne. Le directeur, frère Abeylis, était un ami de notre curé. Il s'occupa beaucoup de mon instruction primaire. Ce fut grâce à ses recommandations que je pus entrer au collège d'Arras, où je continuai mes études. J'ignore d'ailleurs, si je dus de demeurer au collège aux libéralités de M. Froment ou à celles du bon curé de Saint-Sauveur.

« Que vous dirai-je de plus, ma chère mère? La monotonie de mon existence ne fut traversée d'aucune aventure; et sauf les soins maternels dont je vous parlais tout à l'heure, et dont je dus me passer, je n'eus guère à me plaindre de mon sort, moi, misérable orphelin à qui personne n'était obligé de tendre la main...

— Pauvre enfant! fit Thérèse.

— Je restai donc au collège d'Arras jusqu'après le commencement de la guerre. Lorsqu'on apprit que les Prussiens s'approchaient, les élèves furent licenciés et renvoyés dans leurs familles...

« Que pouvais-je faire en pareille circonstance, moi, incapable de gagner ma vie? Retourner à Saint-Sauveur? Il n'y fallait pas songer. La paysanne qui m'avait élevé était morte, et le curé était trop pauvre pour m'être d'aucun secours. Je résolus néanmoins, avant de m'éloigner, d'aller lui dire adieu.

« Il m'accueillit paternellement. Et, comme je lui parlai de mon dessein de me faire soldat, il m'encouragea dans ce sens, me donna quelques conseils et me glissa dans la main sa bourse qui contenait un peu d'argent.

« Grâce à cette ressource inespérée, je pris le train pour Paris, où, aussitôt arrivé, je m'engageai dans la garde mobile.

« Voilà toute mon histoire, ma chère mère! Elle est bien simple, comme vous voyez!

— Brave et noble cœur! balbutia Thérèse.

Tandis que, tour à tour, le jeune homme et la marinière avaient pris la parole, Claire avait écouté attentivement, singulièrement intéressée par le récit, pourtant si peu mouvementé, de cette enfance écoulée sans les soins et les baisers d'une mère. Et, dans son jeune cœur, elle sentait s'éveiller un sentiment inconnu jusque-là, qui était pour Raoul plus que de l'estime et de la sympathie.

Cependant Thérèse, les yeux humides, s'était levée.

— Mon enfant, dit-elle au jeune homme, en lui prenant les mains, il m'était nécessaire de savoir ce que vous étiez devenu depuis que l'on vous avait séparé de moi.

« A présent, il me reste un devoir à remplir et le moment est venu de m'en acquitter; car si le bon Dieu a voulu que je vous revoie avant de m'en retourner vers lui, qui sait si nous aurons l'occasion de nous retrouver jamais.

— Oh! ma mère! s'écria Raoul, pourquoi supposer cela?

— Je ne suppose rien, répondit Thérèse; mais le bonheur de vous avoir retrouvé me fait redouter le malheur de vous perdre. Et puis, il faut tout prévoir!

« Vous voilà rétabli, maintenant. Demain il vous faut reprendre votre service de soldat... Eh bien! avant de nous quitter, je veux vous remettre les papiers qui attestent votre naissance, et qui vous remettront en possession de la fortune de votre aïeul.

Raoul se dressa à son tour.

— Voyons, chère mère, dit-il, est-ce vrai que vous croyez ne plus me revoir?

— Je ne dis pas cela! fit la marinière, les larmes aux yeux. Je

ne dis pas cela... Mais ne dois-je point m'acquitter de la mission qui m'a été confiée?

— Faites ainsi qu'il vous plaira, reprit le jeune homme. Mais ce que m'apprendront mes papiers de famille n'est que chose secondaire pour moi... N'ai-je pas eu déjà assez de joie à vous retrouver, vous, ma chère mère? Et rien ne me fera jamais oublier les soins empressés et dévoués que j'ai reçus de vous, mademoiselle Claire!

Il prit la main de la jeune fille et la serra affectueusement dans les siennes.

Ce mouvement amical des deux jeunes gens et le regard qui l'accompagna n'échappèrent point à la marinière.

— S'aimeraient-ils déjà, ces deux enfants? pensa-t-elle.

Et elle songea aussitôt que si Raoul ne tenait pas à entrer de suite en possession des documents qui le concernaient, l'espoir de conserver un prétexte pour revenir voir Claire n'était peut-être pas étranger à ce peu d'empressement.

Mais cette pensée ne fit que la fortifier dans la détermination de faire connaître au jeune homme la situation brillante qui l'attendait dans le monde, la guerre une fois terminée et sa fortune retrouvée.

— Non, réfléchit-elle. Non, il ne faut pas laisser à ces enfants le temps de s'aimer avant de voir quels seront les sentiments de Raoul lorsque sera changée sa position. Le petit garde mobile d'aujourd'hui pourrait être l'époux de la fille d'un fermier. Mais le gentilhomme millionnaire aura-t-il les mêmes idées? S'il devait en être autrement, la pauvre Claire serait trop malheureuse!

« Quoi qu'il en soit, mon cher enfant, reprit-elle à haute voix, je dois dès maintenant vous livrer le dépôt qui m'a été confié et que j'ai religieusement conservé tel qu'il me fut remis.

Thérèse se dirigea vers le petit placard situé au chevet du lit et en poussa le verrou.

Raoul et Claire, immobiles et muets, demeuraient assis. Et, bien que leurs yeux fussent baissés, il était facile de voir que la même émotion avait envahi ces deux âmes.

Tout à coup, la marinière poussa un cri...

— Ah! mon Dieu! s'exclama-t-elle.

— Qu'avez-vous, chère mère? s'écrièrent à la fois les deux jeunes gens en se levant.

— Là! fit Thérèse en montrant le placard... On m'a volée! Le coffret a disparu!

Elle tenait à la main une petite clef d'acier.

— Le coffret?

— Oui; une petite boîte qui me servait à serrer mes économies et dans laquelle se trouvaient enfermés vos papiers de famille... Oh! mon Dieu! mon Dieu! fit la marinière en sanglotant.

— Vous êtes bien sûre, maman Thérèse, de n'avoir pas déplacé cette boîte? demanda Claire.

— Absolument certaine! Jamais je n'y touchais que pour y mettre quelque argent ou pour en prendre, suivant les besoins...

— Papa Gaspard ne l'aurait-il pas mise ailleurs?

— Jamais mon frère n'entre dans cette cabine! Vous le savez bien, Claire, puisque nous prenons nos repas dans la sienne. Et puis, y serait-il venu qu'il n'aurait rien dérangé, au moins sans me prévenir...

— Mais qui donc peut vous avoir volée, ma chère mère? dit Raoul.

— Je ne sais! répondit la marinière. Personne ne savait quel précieux dépôt contenait ce coffret. Et ce n'est pas chez de pauvres gens comme nous que s'introduisent d'ordinaire les malfaiteurs... C'est un malheur terrible et irréparable que je ne m'explique pas! Qu'allez-vous devenir, à présent, mon pauvre enfant?

Thérèse se laissa tomber sur un escabeau; et, désespérée, elle répéta encore :

— Quel malheur, mon Dieu! quel malheur!

— Allons, chère mère, reprit Raoul, il ne faut pas vous désoler ainsi! Vos économies perdues vont vous susciter des ennuis momentanés que le temps vous fera oublier...

« Quant à moi, je n'ai guère besoin de connaître ma famille, puisqu'elle n'existe plus et que je vous ai retrouvée...

— Et votre fortune? sanglota la marinière.

— Ma fortune? En ai-je besoin? Dieu, qui a pourvu à mon existence jusqu'à présent, ne m'a-t-il pas donné des bras? Je saurai travailler, allez, en me souvenant toujours du proverbe que m'a appris le bon vieux curé de Saint-Sauveur : « Le meilleur pain, c'est le pain que l'on gagne! »

— Brave cœur! fit Thérèse, les yeux pleins de larmes.

— Et puis, qui sait? dit Claire, peut-être la Providence vous permettra-t-elle de retrouver ces précieux papiers.

— Espérons! fit Raoul. En attendant, ma chère mère, et vous, mademoiselle Claire, je vous engage à vous reposer, car l'heure est venue. Moi-même, je vais me retirer, car je n'oublie pas que demain matin je dois aller reprendre ma place au milieu de mes compagnons d'armes.

Et, après avoir souhaité une bonne nuit aux deux femmes, le jeune homme rentra dans la cabine de Gaspard.

(*La suite au prochain numéro.*) NOËL GAULOIS.



## RECETTES DE LA SEMAINE

**Encre sympathique (recette demandée).**

Relativement à cette demande, nous sommes heureux de fournir à nos lecteurs un stock complet de recettes variées, sur lesquelles ils pourront se livrer à des études comparées.

1° — On peut se servir d'une solution faible de muriate ou de nitrate de cobalt; ce qu'on écrira sera invisible; mais si on le chauffe en le tenant devant le feu, alors l'écriture apparaîtra en bleu; si le cobalt est mélangé de fer, la couleur de l'écriture sera verte; lorsque le papier aura été éloigné du feu, l'écriture redeviendra de nouveau invisible.

A l'aide de ces deux solutions, on produit quelquefois une illusion curieuse qui ne laisse pas d'intriguer.

On prépare le dessin en couleurs ordinaires d'un paysage quelconque, à l'exception des feuilles des arbres et du gazon que l'on *peint* avec une solution de muriate de cobalt additionnée de fer, et du ciel, que l'on recouvre d'une couche de cobalt dissous, ce qui revient à dire que, pour tout examinateur non prévenu, le ciel et la verdure auront été négligés par le coloriste, tandis que celui-ci, en exposant son paysage au feu, prouvera que l'examinateur se trompe, attendu que le ciel apparaîtra du plus beau bleu et les feuilles et les prairies du vert le plus tendre.

2° — Ecrivez avec une faible solution de muriate de cuivre; l'écriture, exposée au feu, apparaîtra jaune sur le papier; rien ne s'oppose à ce qu'on emploie aussi cette solution dans des paysages comme ci-dessus.

3° — Ecrivez avec une légère solution de sulfate de fer (couperose verte), mouillez avec une brosse douce trempée dans une forte décoction de teinture de noix de galle; les caractères apparaîtront en noir; ou bien lavez avec une solution de prussiate de potasse, alors l'écriture sera bleue.

4° — Ecrivez avec de l'eau de riz et mouillez avec une solution d'iode, les caractères seront violets. PAF.

# LE NEZ DE FLAIRDECOIN[1]

PAR

**JEAN DRAULT**

III (*Suite.*)

L'agent traversa le pont Saint-Michel, s'engagea sur la place du même nom, enfila le boulevard Saint-Michel, puis, comme il passait devant le nº 14 de cette large voie, il vit deux sergents de ville qui entraient dans la maison portant ce numéro.

Il les suivit des yeux. La concierge de l'immeuble, dans le vestibule, leur parlait avec animation. Des bonnes, des locataires passaient sans cesse, s'informant, puis d'autres montaient l'escalier, le redescendaient, tandis qu'un bruit de discussion s'entendait aux étages supérieurs.

Son œil s'éclaira, il redressa ses moustaches clairsemées et jaunâtres d'un seul coup sec de son pouce et de son index écartés, il mit son chapeau un tantinet sur l'oreille et entra.



— Qu'est-ce qu'il y a ?... demanda-t-il aux agents.

Les deux sergents de ville qui avaient déjà le pied sur la première marche s'arrêtèrent et le toisèrent.

— D'abord, quoi t'est-ce qui nous parle ?... demanda le premier d'un air soupçonneux.

— Qu'est-ce que c'est que c'te manière d'interroger les gens ?.. fit le second.

Pour toute réponse, Michel Flairdecoin tira de son gousset une carte crasseuse portant dans un coin la signature bien connue du préfet de police, avec le timbre de la préfecture, et, automatiquement, les deux agents firent le salut militaire.

— Je suis l'agent 102 du nouveau service des découvertes, leur confia Michel, et je vous somme de me dire ce qui se passe dans cette maison.

— Pas besoin de nous sommer, répliqua le premier agent tout adouci, nous ne demandons qu'à vous le dire. Vous tombez même à pic, qu'on peut dire !... Vous ferez l'interrogatoire et vous commencerez l'enquête, en attendant que le commissaire y vienne !...

— Bien sûr ! ajouta le second agent, vous êtes plus au courant que nous pour ces affaires-là !... Nous autres, n'est-ce pas, les accidents de voitures, les batailles dans la rue, les blessés, les écrasés, les victimes de cyclones, voilà notre affaire. Nous sommes pour l'extérieur. L'intérieur des maisons, dame, ça n'est plus notre spécialité...

— Mais enfin, que se passe-t-il ici ?... demanda Michel Flairdecoin d'un ton impatienté, en montant le premier.

— Mossieu le commissaire, fit la concierge, il y a un homme là-haut...

— Ah ! bah !...

— Sans costume, oui, mossieu le commissaire !... Voici la chose. V'là donc comme ça que j'prenais l'air à la porte, histoire de voir si ça pleuvait toujours, vu que mon homme il est dehors, que sa cousine d'où que nous comptons hériter, elle est malade et qu'il va la voir tous les dimanches, quand v'là qu'on me bouscule dans le dos.

« J'me tourne et j'vois un militaire qui décanille plus vite que ma chatte quand je la prends l'nez dans le fricot, et que je n'ai pas eu le temps de voir même sa figure...

— Abrégez, abrégez, fit Michel Flairdecoin en s'adressant à la concierge.

— J'abrège, m'sieu l'commissaire, mais faut bien tout dire !... Faut bien que la justice, elle connaisse de quoi qu'il retourne. Bon ! que j'me dis, c'est quéque militaire qu'a venu voir un locataire dans la maison et qu'a sali l'escalier, alors y s'sauve pour que j'l'enlève pas comme c'est qu'il le mériterait.



« Et puis, j'y pense pus, et v'là que, tout d'un coup, j'entends qu'on éternue au cintième.

« J'me dis comme ça : « C'est m'sieu Plumol, l'locataire du cintième, qu'a pincé un rhume, et c'est bien fait pour lui ; y peut bien en crever, d'son rhume, pour ce qu'il est généreux avec sa concierge, l'animal !...

« V'là qu'on éternue deux fois, trois fois, et que personne ne descend.

« On lit son *Petit Journal*, et on sait qu'y faut s'méfier, dans eun' maison où qu'y a des loyers de 3 et de 4,000 francs et des mobiliers qui peuvent tenter les cambrioleurs et les anarchisses.

« Je monte donc, et j'me trouve, dans l'escalier du sixième, face à face avec un homme en caneçon qui s'trouble en me voyant et qui me demande un mouchoir.

« Pensez si j'ai eu la venette !... J'm'ai éclipsée comme si que j'aurais eu trente-six diables à mes trousses en criant : « Au voleur ! au voleur ! »

« J'ai appelé les sergots, j'veux dire ces messieurs qui passaient en faisant leur ronde et, pendant ce temps-là, y a des locataires qui sont sortis et qui se sont jetés sur le malfaiteur. Tenez, le voilà, le malfaiteur !... Ah ! bandit !... Ah ! canaille !... Ça s'introduit dans les maisons honnêtes et ça demande un mouchoir pour se tirer d'affaire !... On t'en fichera, du mouchoir !...

— Silence, concierge, silence !... fit l'agent 102.

Ils étaient arrivés sur le palier du cinquième étage et, maintenant, ils contemplaient un spectacle poignant comme un drame antique.

Un homme jeune, grand, maigre, à la figure désolée, aux genoux claquant d'épouvante, vêtu d'un simple caleçon et de sa chemise, chaussé de chaussettes, était tenu en respect par un dentiste, locataire du second, et un coulissier, locataire du premier.

Chacun de ces deux contribuables tenait de la main droite un revolver américain muni des derniers perfectionnements. De la main gauche, chacun d'eux étreignait un poignet de l'inculpé.

Leurs yeux lançaient des éclairs, et ces trois hommes, au palier du cinquième étage, formaient un triptyque d'une telle puissance artistique, que les locataires, accourus d'en haut et d'en bas au bruit fait par la concierge, ne pouvaient, malgré leur terreur, s'empêcher d'être saisis par l'admiration.

Le dentiste, homme grand et fort, doué d'une barbe noire soignée, en pantalon de flanelle rayée, en veston de laine blanche, en pantoufles de tapisserie, incarnait la force tranquille, la bravoure calme de l'homme qui fait de l'héroïsme comme on fait de l'hydrothérapie, sans fla-fla, comme une besogne naturelle et quotidienne.



Mais il y avait plus de violence et de passion peut-être chez le coulissier, le locataire du premier, gros homme au nez busqué, au front dénudé, aux joues bien pleines, aux favoris élargis à coups de peigne, au rictus de cannibale.

Le dentiste, en voyant arriver les agents, remit le bras gauche du prisonnier à l'un d'eux.

L'autre agent voulait se saisir du bras droit, mais le coulissier ne le permit pas.

S'il le lâcha deux secondes, ce bras, ce fut pour retirer son haut-de-forme qui le gênait et pour le remettre à l'agent, d'un geste qui signifiait :

— Abandonner ce bras, déserter mon poste de bravoure !... Jamais !... Contentez-vous de me rendre service en tenant mon chapeau...

Tout de suite, Michel Flairdecoin commença l'interrogatoire :

[1]. Voir l'*Ouvrier* depuis le 5 décembre.

— Votre nom!...

Le prisonnier releva la tête et jeta un regard éploré sur ce nouveau bourreau qui se présentait à lui.

— Votre nom!... répéta l'agent 102 d'une voix plus ferme.

Alors, le prisonnier :

— J'veux ben vous l'dire, mon nom, misère de misère!... Seulement, vous allez peut être faire comme les autres, vous allez pas me croire!... Alors, c'est pas la peine!

— Dites-le tout de même!..

— Puisque c'est que vous le voulez. j'm'appelle Thomas Bécasseau, né natif de Laridon-les-Nouz...

— Vous mentez!... clamèrent à la fois, d'un ton féroce, le dentiste et le coulissier.

— Ça y est, vous voyez!... fit le prisonnier d'un ton résigné. Y veulent pas que j'm'appelle Bécasseau!...

En même temps, tous les locataires présents à cette scène et échelonnés sur l'escalier, répétèrent, comme le chœur dans les tragédies de Sophocle :

— Il ment!...

L'agent 102, pourtant, demanda .

— Sur quoi vous basez-vous pour affirmer qu'il ment?...

— Voilà!... s'écria le prisonnier qui s'enhardit. Qu'ils le disent donc un petit peu voir, pourquoi qu'ils veulent pas que j'm'appelle Bécasseau.

— Je l'expliquerai à mossieu le commissaire!... Oui, misérable, rugit le dentiste d'une voix de basse-taille. Bécasseau est le nom d'un militaire dont la sœur est bonne chez M. Tréfousse, mon voisin d'en dessous que je vous présente, — il montra le coulissier, — et cette fille a vu son frère sortir de la maison tout à l'heure, pendant l'orage. Ce Bécasseau ne saurait donc être à la fois hors de cette maison et dedans.

— Z'est exact!... fit le coulissier avec un accent judéo-allemand. Mon bonne, il êdre bas menteur!... Cet intifitu, il êdre pas Bégazeau, z'être imbossible!...

— Pourrais-je l'interroger moi-même, votre bonne?... demanda Flairdecoin qui prenait des notes sur un petit calepin.

— Hélas, monsieur!... répondit une voix de crécelle qui appartenait à la femme du coulissier, une horrible créature rouge de figure mais enfarinée de poudre de riz, et qui présentait un peu l'aspect d'une monstrueuse framboise roulée dans le sucre... Pas maintenant!... Cette fille est allée faire une course pour elle, à La Chapelle, et ça nous gêne même, parce que nous avons du monde à dîner ce soir.

— D'ailleurs, répliqua l'agent 102, je préfère que M. le commissaire l'interroge lui-même. Dans tous les cas, puisque vous êtes unanimes à affirmer que cette fille a bien vu son frère, le militaire Bécarneau,... Bécardeau,... Bé... comment avez-vous dit?

— Bécasseau!... reprit le prisonnier en accentuant chaque syllabe de ce nom expressif.

— Bécasseau, bon!... Puisque, dis-je, vous êtes unanimes à affirmer que cette fille a bien vu son frère, le militaire Bécasseau, sortir tout à l'heure de cette maison, il est bien évident que l'individu qui est en notre présence n'est pas plus le susdit Bécasseau que je ne suis le président de la République, avec douze cent mille francs d'appointements!...

— Allons bon!... Vous aussi!... fit le prisonnier d'un doux ton de reproche. Vous ne voulez pas non plus que je m'appelle Bécasseau?... Mais nom d'une giberne! comment est-ce que vous voulez que je m'intitule?

— Trêve de plaisanteries!... déclara l'agent 102 en s'adressant au prisonnier. Et quand vous seriez Bécasseau en chair et en os, est-ce cela qui expliquerait votre tenue insolite dans cette maison recommandable?...

— Pour queuque chose de vrai, v'là queuque chose de vrai!... approuva la concierge. Faut n'en avoir du toupet pour monter mon escalier sans souliers ni culotte?...

— Che fus tis que z'est un gamprioleur!... clama le coulissier juif avec indignation.

— Répondez!... demanda Flairdecoin au prisonnier. Pourquoi n'avez-vous pas d'habits?...

— Oh!... Ça, pétard de bonsoir!... s'écria le malheureux, j'en sais pas plus que vous!... tout ce que je peux vous dire, c'est qu'on va me les rapporter, on me l'a promis!...

— Qui ça?...

— Un particulier, donc!...

— Qu'est-ce que c'est que ce particulier-là?...

— Pour ça, j'en sais pas plus long que vous!... Y m'a demandé de lui prêter mes habits, alors j'lui ai prêté, voilà...

— Et comme ça, rugit le dentiste. vous prêtez vos habits à n'importe qui?... Cet homme se fiche de nous, mossieu l'agent!...

— Pien sûr!... ajouta le Juif du premier. On brête bas gommc ça zans carandie!... Denez, moi gui fus barle!... Che brête le l'archent, mais afec tes carandies, peaugoup te carandies!...

— Et ce numéro 4-236 qui est matriculé à l'encre sur votre chemise, qu'est-ce que c'est donc?

— C'est mon matricule, pardi!... Un matricule qu'est pas encore de la classe, mais qui en sera, pour ça, il en sera!...

— Ça doit être un forçat échappé!... barytonna le dentiste, et c'est son numéro de bagne.

— Je le crois, dit simplement l'agent 102 qui consigna cette nouvelle observation du dentiste, tant il tenait à grossir l'affaire embrouillée que le ciel lui envoyait, pour se faire bien voir de ses chefs, notamment du jeune secrétaire Tournique, et continuer à gagner le pain de sa terrible belle-mère.

Bécasseau, abruti par tant d'événements, reçut cette nouvelle injure, encore plus grave que les précédentes, sans broncher le moins du monde.

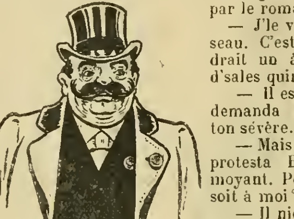
Il n'osait point révéler sa situation de militaire, car il supputait avec terreur le nombre de jours de salle de police que son colonel lui octroierait, s'il apprenait l'aventure dans laquelle un soldat de son régiment s'était si imprudemment compromis.

Bécasseau patientait en se disant :

— Le monsieur auquel j'ai prêté mon uniforme reviendra bientôt; alors, tout s'expliquera. D'ici dix heures, j'ai encore le temps de m'en tirer et de rentrer à la caserne. Heureusement encore que j'ai une permission de dix heures!

Malheureusement, le monsieur inconnu ne revenait pas, et pour cause.

— Et ce bougeoir?... interrogea l'agent 102 en allant ramasser le bougeoir laissé sur le paillasson par le romancier Plumol.



— J'le vois bien! déclara Bécasseau. C'est comme ça qu'il en faudrait un à la chambrée, au lieu d'sales quinquets qui fument...

— Il est à vous, ce bougeoir?... demanda Michel Flairdecoin d'un ton sévère.

— Mais non, il est pas-t-à moi!... protesta Bécasseau étonné et larmoyant. Pourquoi voulez-vous qu'il soit à moi?...

— Il nie, donc il est à lui! proclama l'agent 102. Ça n'est pas votre avis? poursuivit-il en s'adressant au dentiste et au coulissier juif.

— Absolument!... répondirent ces deux étonnants locataires.

— Sûr que c'est à lui! glapit la concierge. C'est avec cela qu'il comptait s'éclairer pour fouiller dans les chambres de bonnes!... Connu, le truc des cambrioleurs. Ah!... canaille!...

Tout à coup, les locataires massés sur les marches de l'escalier descendant au quatrième ouvrirent respectueusement leurs rangs en murmurant :

— Le commissaire!

C'était, en effet, le commissaire de police du quartier qui montait.

*(La suite au prochain numéro.)* JEAN DRAULT.

# LES COURSES D'AUTOMNE

PAR

**HIPPOLYTE AUDEVAL**

IV (*suite.*)

— Permettez-moi de vous remercier, Charlotte, en attendant que je remercie votre excellent père. De cette façon, mon père n'a pas été seul à ses derniers moments, et c'est une grande consolation pour moi de l'apprendre.

— Mon cousin, reprit la jeune fille en hésitant beaucoup, vous ne comptiez pas nous trouver ici... chez vous?

— Non, je l'avoue.

— Et... cela ne vous contrarie pas que nous y soyons?

— Moi? Nullement. Au contraire.

— Bien vrai?

— Ah! cousine, pouvez-vous penser?...

— Cela ne vous déplaît pas?... Oh! tant mieux! tant mieux!

Elle tressaillit. Elle venait d'entendre la voix de son père.

— Charlotte, criait-il, dis à ton cousin de venir voir mes serres. Je lui montrerai ma collection de plantes grasses. C'est le moment.

Elle se sauva et ferma bruyamment la porte afin que Léopold n'entendît pas ces paroles.

Elle courut vers M. Rougerie et lui dit :

— Mon père, Léopold se croit ici chez lui. Je le sais. J'en suis sûre. Ne dites pas : mes serres; ne dites pas : ma collection; ne dites pas : ma maison.

1 Voir l'*Ouvrier* depuis le 5 décembre 1896

— Oh! oh! répliqua M. Rougerie en faisant la grimace. Il me semble pourtant que le pronom possessif...

— Tenez-vous beaucoup à vous en servir? Les occasions ne vous manqueront pas. Dites : *mon* neveu; dites : *ma* fille. Cela, je vous le permets.

V

M. Rougerie avait cinquante-huit ans bien sonnés, mais il n'en paraissait guère que cinquante-deux ou trois, car il n'y a rien qui maintienne les hommes en bon état comme l'horticulture. Il était veuf; seulement, il faut bien se garder de croire que cette qualité était pour lui une cause de conservation. Tout le mérite en revient au jardinage. M. Rougerie avait des mœurs douces et pures. En dehors de ses fleurs et de ses arbustes, il ne connaissait rien, sinon qu'on doit toujours s'arranger de manière à être heureux dans ce monde. C'était, du reste, un charmant homme, dont l'air de prospérité et de contentement réjouissait. Avec des goûts si simples, sa fortune, originairement assez respectable, s'était encore arrondie. Il ne se ruinait pas en raretés. Depuis assez longtemps déjà, ses collections étaient assez considérables pour lui permettre de ne chercher à ne les augmenter que par des échanges. Et même, quand on le priait beaucoup, quand on le prenait par les sentiments, il ne refusait jamais de céder un assortiment complet de tous les sujets qu'il possédait en double dans la flore française ou tropicale. Alors, il se faisait payer un bon prix, non qu'il aimât l'argent, mais il ressemblait à la plupart des artistes qui s'imaginent volontiers que leurs œuvres ou leurs talents ne sauraient être payés trop cher.

— Tu tournes au jardinier fleuriste et pépiniériste, lui disait quelquefois sa fille quand il lui racontait ses marchés, toujours conclus dans de bonnes conditions.

Mais il prenait alors un air de dignité et de naïf orgueil qui n'était pas sans grâce.

— Ma fille, répondait-il, est-ce que les grands propriétaires, l'élite de la France, boivent tout leur vin, mangent tout leur blé et leur foin, brûlent tout leur bois? Je leur ressemble et j'en suis fier. J'ai même une supériorité sur eux : ils trafiquent sur l'utile, et moi sur l'agréable.

— Est-ce une supériorité, mon père?

— Incontestablement.

Au physique, c'était un homme de taille moyenne, d'une physionomie douce, avenante, pleine de rondeur, de finesse et de bonhomie. Quand il marchait lentement dans ses jardins, coiffé d'une casquette, les mains derrière le dos, en suivant d'un œil attentif et expert les menus événements du jour pour les aider, les arrêter ou les diriger, il n'avait certainement pas l'aspect imposant de Cincinnatus à sa charrue, mais on devinait au premier coup d'œil qu'on avait devant soi un brave et digne homme.

Sa fille Charlotte n'était pas imposante non plus, et cependant on la regardait, elle aussi, avec plaisir. Elle avait dix-sept ans, de beaux cheveux noirs, une figure régulière, un peu trop courte peut-être de bas en haut, mais agréable, colorée du délicat éclat de la jeunesse, avec de mignonnes petites dents bien rangées, et des yeux fort expressifs où tremblait toujours une étincelle humide pareille à la réverbération d'une étoile sur un lac tranquille.

La spécialité de Charlotte et son triomphe, c'étaient les soins du ménage. Elle y était incomparable, et, quand elle disposait sur une assiette les pommes ou les poires sous des feuilles de vigne, quand elle étendait avec précaution les grappes de raisin sur les planches garnies de paille de l'office, quand elle battait elle-même la pâte des crêpes ou des beignets pour bien la lier et la rendre plus onctueuse, elle ressemblait à une bonne petite fée familière qui apporte sa vigilance et ses blanches mains afin de mieux fêter un père bien-aimé ou un hôte respecté. Nulle coquetterie. Charlotte n'avait point d'amies pour lutter de parure avec elles, point de danseurs habituels avec lesquels on échange tout bas d'émouvantes confidences sur la chaleur ou l'opéra nouveau. Toutefois, si simple que soit la vie d'une jeune fille, il est bien rare qu'elle n'ait pas dans quelque coin du cœur un asile où la pensée pénètre parfois, comme un enfant aventureux qui, après s'être promené longtemps dans les allées sablées d'un parc, écarte tout à coup les branches d'un taillis mystérieux, et s'y glisse résolument pour s'enivrer un instant de frayeur, de silence et d'obscurité.

L'image demi-voilée et éclatante pourtant que Charlotte rencontrait toujours au fond de son cœur, c'était celle de son cousin. Depuis longtemps déjà, et quoiqu'il fût absent, Charlotte s'occupait de lui. Elle n'était pas sans avoir lu quelques récits de voyage, récits un peu exagérés pour la plupart, et Léopold, qu'elle mettait volontiers alors aux lieu et place des narrateurs, des héros, acquérait à ses yeux des proportions considérables. L'imagination de la jeune fille le grandissait, lui faisait un piédestal des plus hautes montagnes connues, puis, confusément, l'entrevoyait à travers les péripéties des aventures les plus saisissantes. Son cousin était donc pour elle un être à part, bien supérieur aux autres hommes, et vers lequel elle n'élevait sa pensée qu'en tremblant. Mais si l'esprit un peu timide de la jeune fille n'osa pas franchir la distance qu'elle plaçait entre Léopold et elle, son cœur fut plus vaillant et se rapprocha spontanément de lui après la mort du comte de Buissas et les désastres qui l'accompagnèrent. Dans son ingénuité touchante, Charlotte s'imagina qu'elle commençait à avoir le droit d'aimer son cousin, du moment qu'il était malheureux. Aussi, dès qu'il arriva, et sans bien se rendre compte des sentiments qu'elle éprouvait, elle le prit sous sa protection. En cela, du reste, elle fut tout d'abord secondée par M. Rougerie. Dès que Léopold redescendit de la chambre de son père, son oncle lui prit la main et lui dit d'un ton plein de bienveillance et de cordialité :

— Tu n'as plus de père, mon cher ami, mais tu as un oncle et je te prie de ne pas l'oublier. Les circonstances sont difficiles, épineuses même, pour toi. Je ne te demande pas ce que tu vas faire; nous avons le temps d'y songer. Ce n'est pas moi qui te pousserai jamais l'épée dans les reins. Mais, quoi que tu entreprennes, mon neveu, je tiens à te faire savoir dès aujourd'hui que tu peux compter sur moi en toute occasion.

Léopold avait l'esprit trop absorbé pour comprendre le sens de ce petit discours, pour penser à en demander ou à en deviner la signification. Il ne remarqua même pas que Charlotte, qui était présente, considérait son père d'un œil inquiet et lui faisait discrètement signe de se taire. M. Rougerie, d'ailleurs, ajouta presque aussitôt :

— Viens voir mes serres.

Léopold, on le voit, ne pouvait guère y échapper. Il s'empressa, toutefois, de consentir à cette visite, dont M. Rougerie, du reste, lui démontra immédiatement l'opportunité.

— Les fleurs ont cela de bon, reprit-il, c'est qu'on peut les aimer et les cultiver dans n'importe quelle situation d'âme. Est-on triste? on a les immortelles, les scabieuses et les pensées. Je ne parle pas du souci; la comparaison serait trop facile. Est-on gai? on a les tulipes et les roses. Tu viens aussi, fillette?

— Sans doute, mon père. J'aime beaucoup les fleurs, moi aussi.

(*A suivre.*)

HIPPOLYTE AUDEVAL.

# AMUSEMENTS SCIENTIFIQUES

## LA CHALEUR. — DILATATION LINÉAIRE

Nous avons eu plusieurs fois déjà l'occasion de constater que, sous l'action de la chaleur, le volume des corps augmente et qu'il diminue sous l'action du froid. (Voyez les numéros 737 et 779 des *Veillées des Chaumières*.)

De même que les liquides, mais à un degré moindre, les corps solides, les métaux particulièrement, sont sujets à cette loi dont ingénieurs et architectes doivent tenir compte dans leurs calculs pour éviter les accidents de tous genres qui pourraient résulter de la dilatation et de la contraction successives des métaux employés dans leurs constructions.

Tout le monde sait qu'un petit intervalle est ménagé sur les voies ferrées pour le jeu de la dilatation, entre les rails, qui s'allongent en été, et se raccourcissent en hiver; faute de cette précaution, la voie se déformerait bientôt, d'où il pourrait résulter de graves catastrophes, telles qu'il s'en produisit une vers le milieu de ce siècle sur les chemins de fer du Nord où la dilatation des rails produite par la chaleur avait fait sauter, dit-on, les chevilles qui les maintenaient.

Tout le monde a vu des pierres brisées par les crampons de fer qu'on y avait scellés. La force de dilatation ou de contraction des métaux chauffés ou refroidis est en effet énorme.

L'accroissement de longueur que produit la chaleur sur une tige métallique est loin d'être le même pour les différents métaux; le zinc, par exemple, se dilate deux fois plus que le cuivre rouge; l'étain, deux fois plus que l'acier; le plomb deux fois plus que le fer.

Celui des métaux usuels qui se dilate le plus à la chaleur est le zinc; puis viennent successivement : le plomb, l'étain, le cuivre jaune, l'argent, le bronze, le cuivre rouge, l'or, le fer, l'acier et le platine.

L'allongement produit par la chaleur est toutefois peu considérable sur une tige de métal; voici, pour arrêter les idées, des exemples approximatifs pris au hasard.

Une tige de cuivre jaune, longue de 70 centimètres, et qui serait une température de 10° à 15°, s'allongerait de deux millimètres environ si on la plongeait dans de l'eau bouillante; chauffée à feu nu, elle s'allongerait facilement de près d'un centimètre; l'allongement d'une tige de fer, longue d'un mètre, serait tout au plus d'un millimètre dans le premier cas et de 7 à 8 millimètres si on la faisait fortement rougir au feu.

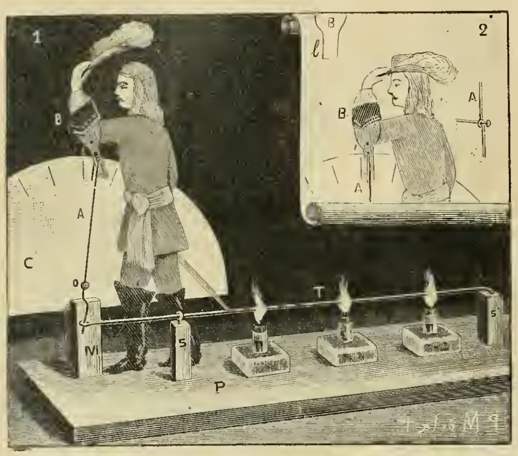
Au moyen de certains artifices, on peut rendre très sensibles à

l'œil de faibles variations de longueur produites sur une tige métallique. Le petit appareil que nous présentons à nos lecteurs et qu'ils auront un vrai plaisir à construire, en est un exemple. Quand on chauffe fortement la tige de cuivre T de cet appareil, un petit personnage en carton, dont un bras est articulé, ôte son chapeau et le remet peu à peu, tandis que cette même tige se refroidit.

Sur une forte planche P, longue de 60 centimètres, fixez, au moyen de vis introduites par-dessous la planche, deux prismes de bois SS'; et enfoncez un piton à vis dans le prisme S.

Procurez-vous, chez un quincailler, une tige de cuivre jaune dont vous recourberez à l'angle droit une extrémité sur une longueur de deux centimètres; enfoncez ce bout recourbé dans le prisme S' après avoir fait passer la tige dans le piton dont nous venons de parler; enfin formez une boucle à l'extrémité libre de la tige T. (Voyez la figure 1.)

Elevez sur la planche P un troisième prisme M, entaillé d'un coup de scie à sa partie supérieure pour recevoir le cadran C découpé dans un carton bristol. Sur ce cadran, est collé le petit personnage, facile à dessiner, dont l'avant-bras gauche est d'abord supprimé.




Au point o du cadran (n° 1), centre de la circonférence qui a servi à en tracer le contour, percez un trou avec une épingle; faites, en mince et rigide fil de fer, l'aiguille A, coudée comme le montre la figure 1; en son point o enroulez une fois ce fil de fer autour d'un clou mince (A n° 2) pour former une sorte de petit anneau; introduisez ce même clou dans le trou du cadran C (n° 1) et fixez-le ensuite immobile, en noyant sa pointe au dos du cadran, dans quelques gouttes de cire à cacheter. L'extrémité inférieure de l'aiguille A a dû être introduite, comme le montre la vignette, dans la boucle qui termine la tige de cuivre T; inutile de dire que cette aiguille A doit être très mobile sur son axe.

Arrêtons-nous un instant dans la confection de notre jouet, et voyons ce qui va se produire si nous chauffons fortement la tige de cuivre T.

Trois ou quatre petites lampes à alcool formées, comme nous l'avons indiqué souvent, de vieux encriers, de bouchons percés et d'un bout de tube métallique provenant d'un vieux porte-plume, sont allumées sous la tige T qui s'allonge aussitôt d'une manière imperceptible; grâce cependant à l'inégalité de longueur des deux bras du levier, c'est-à-dire des deux parties de l'aiguille A, on voit l'extrémité supérieure de celle-ci s'avancer sensiblement vers la droite. Eteignons les lampes, l'aiguille revient peu à peu à sa position première.

Nous pouvons terminer notre jouet scientifique. Le bras B du mannequin doit se prolonger par une languette *l* (fig. 2) dans laquelle nous perçons un trou de forme allongée; dans ce trou nous faisons entrer l'extrémité supérieure de l'aiguille A que nous recourbons ensuite en arrière. L'avant-bras est alors relié au corps du personnage par un petit fil de fer terminé par deux boucles, comme on fait pour réunir ensemble les membres des pantins qu'on donne aux enfants; cet axe est placé aussi bas que possible sur le coude du personnage; c'est par des tâtonnements successifs qu'on trouvera la position exacte du trou d'aiguille à percer dans chacune des deux pièces de carton à réunir. Notre travail est fini. Allumons les lampes : le petit personnage se découvre : il nous fait un beau salut; dès que nous éteignons les lampes, il comprend que la séance est terminée et replace, sans cérémonie, son chapeau sur sa tête.

 MAGUS.



*Le Directeur-Gérant :* HENRI GAUTIER. Sceaux — Imp. Charaire et Cie.

5 centimes le N° année courante. (10 centimes le N° années échues.) N° 1976 TRENTE-SIXIÈME ANNÉE. — 23 Décembre 1896.

# L'OUVRIER

**Journal illustré paraissant le Mercredi et le Samedi**

| ABONNEMENT D'UN AN : (104 numéros) France, Algérie et Belgique : 6 francs. | DIRECTION ET ADMINISTRATION : LIBRAIRIE BLÉRIOT, HENRI GAUTIER, SUCCESSEUR, 55, quai des Grands-Augustins, Paris. | ABONNEMENT D'UN AN (104 numéros) Colonies et Étranger (sauf la Belgique) : 7 francs. |
| --- | --- | --- |


## LE SECRET DE LA MARINIÈRE, PAR NOEL GAULOIS



Il salua d'un geste lent, à la Mélingue. (Voir page 540.)

SOMMAIRE : **Le Secret de la Marinière**, par Noël Gaulois. — **Le Nez de Flairdecoin**, par Jean Drault. — **Chronique hebdomadaire**, par Oscar Havard. — **Recettes de la semaine.**

# LE SECRET DE LA MARINIÈRE[1]

PAR

**NOËL GAULOIS**

## VIII

PAUVRE PIGEOLET !

Après avoir donné son appoint à la journée épique du Bourget, la « Joyeuse » était revenue occuper son ancien poste à la Maison Brûlée. Mais quelques vides s'étaient faits dans la section. Trois mobiles et l'un des deux caporaux étaient restés sur le champ de bataille.

Néanmoins, nos connaissances, le sergent Grenache, Laclairière, Pigeolet et le savant Bridoux étaient revenus à peu près sains et saufs.

L'artiste dramatique avait même été nommé caporal. Quant au Parisien, il avait repris son emploi de cuisinier ; mais les temps se faisaient durs, les vivres devenaient rares, et la rédaction des menus se simplifiait de plus en plus.

On était d'ailleurs arrivé aux jours les plus sombres de ce rigoureux hiver 1870-71, qui, aux souffrances de la faim, vint ajouter celles du froid, plus terribles encore.

Malgré cela, la « Joyeuse » avait conservé sa belle humeur, grâce à l'entrain de Pigeolet, qui semblait redoubler de verve à mesure que la vie devenait plus difficile.

Ce matin-là, Bridoux était allé faire du bois aux environs, car la question du chauffage primait à présent celle de l'alimentation.

La Maison Brûlée, dont toutes les vitres des fenêtres étaient brisées, et dont les murailles, lézardées de toutes parts, laissaient librement circuler la bise, était véritablement une petite Sibérie. Et Grenache, le vieux soldat d'Algérie, enveloppé dans sa couverture de campement, songeait avec regret au brûlant soleil des plaines de la Métidja qui lui avait tanné la peau et l'avait rendue semblable au cuir d'hippopotame.

Comme le caporal Laclairière, fraîchement promu, venait de relever les sentinelles, le sergent appela Pigeolet.

— N'oublie pas, lui dit-il, qu'à partir d'aujourd'hui nous avons un homme de plus à l'ordinaire.

— Ma foi, sergent, répondit le Parisien, sauf vot' respect, la chose m'est péremptoirement subséquente ! quand y a pour deux, y a pas pour trois, dit le proverbe ; et c'est bien le cas aujourd'hui. Car si le hasard ne vient pas corser le menu, je n'ai plus en réserve qu'un boisseau de topinambours et à peu près autant de panais... Pour vingt-cinq hommes, c'est maigre, comme saveur et comme quantité !

— C'est bon ! c'est bon ! repartit Grenache d'un ton de mauvaise humeur ; on ne te demande pas tes appréciations.

— En effet, sergent, fit Bridoux. C'est ce matin que M. Raoul rentre à la section ?

— Je l'ai vu hier. Il est complètement rétabli, et il vient reprendre aujourd'hui son service.

— Le voilà justement qui arrive, dit Pigeolet qui regardait sur la route en battant la semelle pour se réchauffer.

Quelques secondes plus tard, le jeune homme faisait son entrée dans la maisonnette.

Tous ses anciens camarades, à commencer par Laclairière, Grenache et le Parisien, se précipitèrent pour lui serrer la main.

— Je regrette, mon cher Raoul, lui dit Pigeolet, de ne pouvoir fêter votre retour parmi nous comme il conviendrait. Mais pour vous traiter comme l'enfant prodigue, ça manquerait un peu de veau gras, ici.

Après avoir repris possession de ses armes et s'être mis au courant des menus événements qui étaient survenus pendant son absence, le jeune homme s'approcha de Grenache et lui dit :

— Je voudrais, sergent, vous entretenir d'une chose qui ne doit pas vous être indifférente...

— Parlez, mon garçon, parlez ! répondit Grenache.

— Voici, reprit Raoul. Pendant les quelques jours que j'ai passés à bord de l'*Engoulevent*, un vol a été commis sur ce bateau au préjudice de Mme Thérèse Collinet.

— Cette brave femme qui est venue ici m'annoncer qu'elle vous avait recueilli ?

— Justement.

— Un vol a été commis, ces temps derniers, sur ce bateau ? Voilà qui est étrange, par exemple ! Depuis plus de trois semaines que nous sommes postés ici, hormis quelques francs-tireurs et deux ou trois paysans des environs fidèles à leur lopin de terre et à leur tas de fumier, je gage que nous n'avons pas vu passer quatre personnes...

— Vous n'oubliez pas, cependant, que j'ai pu moi-même être attaqué et frappé en ces parages du canal ?

— Eh ! parbleu, non, je ne l'oublie pas ! et c'est là justement ce qui me surprend ! Nos sentinelles, déjà un peu éloignées de là, il est vrai, font bonne garde jour et nuit, et l'endroit est assez dangereux pour qu'un vagabond ordinaire ne s'y aventure pas dans le but seul de voler quelques objets de mince valeur à bord d'un bateau dont les habitants, selon toute apparence, ne doivent pas être fort riches !

— Et sont plutôt pauvres, effectivement.

— Et sait-on ce que l'on a volé ?

— Dans une petite cassette en bois peint étaient enfermés des papiers que l'on considère comme ayant une grande importance... La cassette contenait, en outre, quelque argent, je ne sais pas au juste combien, mais Mme Thérèse pourrait le dire... Tout cela a disparu.

Grenache, silencieux, mordillait sa moustache, paraissant réfléchir profondément.

— Il était de mon devoir de vous avertir, n'est-ce pas, sergent ? continua Raoul. J'ai pensé qu'en l'absence de toute police, notre rôle de soldats ne devait pas se borner à défendre le pays contre l'envahisseur, mais que nous devons aussi en assurer la sécurité.

— Et vous avez, parbleu, raison ! Il ne faut pas que l'armée, dont nous faisons partie, puisse être suspecte de malhonnêteté ; et pour cela, nous devons nous observer nous-mêmes, et veiller à ce que le bien de chacun soit respecté !

— Maintenant, sergent, je ne sais point ce qu'il sera en votre pouvoir de faire pour essayer de trouver le coupable ; je crois même que la chose sera très difficile, sinon impossible ; mais n'importe, je vous ai prévenu.

— Vous avez bien fait, Raoul, répondit Grenache. Mais je ne sais trop ce que je vais faire. J'ai besoin de réfléchir.

Le jeune homme se retira et alla se mêler au groupe de ses camarades qui se chauffaient devant un grand feu que Pigeolet venait d'allumer dans la cour.

Bridoux, qui était parti dès le matin à la corvée de bois avec deux autres mobiles, avait déraciné et apporté un petit sapin qui flambait et fumait en pétillant, emplissant la cour de bluettes et d'étincelles.

— Ah ! que le bon Dieu a créé de bonnes choses ! dit Pigeolet en avançant ses pieds sur la braise ardente. Ces arbres qui, paraît-il, sont originaires des pays du Nord, n'avaient probablement pas pour mission de réchauffer des habitants de Paris... N'empêche qu'ils ont l'haleine un peu forte et furieusement chaude !

— C'est peut-être qu'ils ont emmagasiné des rayons de soleil ! fit Laclairière.

— Le sapin, expliqua le savant Bridoux, dont les longues jambes d'échassier s'étendaient jusqu'au centre du foyer, — le sapin est en effet originaire des contrées froides, bien que son nom vienne du sanscrit *sapa*, qui signifie résine. C'est un grand arbre toujours vert, de la famille des conifères ; il est très voisin du pin, dont il diffère cependant par ses feuilles non groupées en faisceaux, par ses cônes composés d'écailles molles, et par ses branches disposées en verticilles...

— Vous avez bien compris, n'est-ce pas ? interrompit Pigeolet... Sapa, sanscrit, conifère, verticille, et cætera pantoufle !

— C'est instructif, ce que vous nous dites là, Bridoux, fit Laclairière. Moi, si je suis aujourd'hui... ce que je suis, c'est parce que j'ai toujours aimé à m'instruire. Ainsi, lorsque, il y a bien dix ans de cela, à Montargis, je créai le rôle de Coconnas dans la *Reine Margot*, avec un succès hors de pair...

— Tout le monde sur les rangs ! cria subitement le sergent Grenache, coupant ainsi court à la narration de l'artiste.

— Tout le monde sur les rangs, sac au dos !

— Tiens ! encore du nouveau ! fit Pigeolet en quittant à regret le brasier.

Chaque mobile alla s'équiper au galop ; et deux minutes après, tout le monde était rangé en armes dans la cour, sur deux files.

— Premier rang, deux pas en avant ! commanda Grenache. Sac à terre ! Fixe !

Le mouvement s'exécuta promptement ; mais la surprise était visiblement peinte sur tous les visages.

— Qu'est-ce qu'il y a donc ? grommela Pigeolet, que sa petite taille reléguait à la queue du second rang.

Alors, sur l'ordre du chef de poste, les caporaux se mirent en devoir d'examiner le contenu des sacs.

— Eh bien, quoi ! fit le Parisien, de façon à n'être pas entendu de Grenache, est-ce qu'on nous prend pour des filous ?

Cependant, un à un, Laclairière, accompagné du sergent, visitait les paquetages de sa section.

Arrivé à Pigeolet, qui venait en dernier, le vieux soldat pâlit et ses sourcils se froncèrent. Il regarda fixement le Parisien, qui ne broncha pas sous le poids de son coup d'œil.

Puis, se tournant vers les autres mobiles :

1. Voir l'*Ouvrier* depuis le 5 décembre 1896.

— Rompez vos rangs ! cria-t-il.

Le gamin se baissa pour reprendre son sac, mais la poigne vigoureuse de Grenache l'arrêta.

— Ne bouge pas, toi, lui dit-il, ou je t'écrase !

A son tour, le Parisien devint blême...

— Qu'est-ce que vous avez après moi, sergent? balbutia-t-il.

Celui-ci ne répondit pas.

Il se pencha sur le sac ouvert, au milieu duquel, sous la longue boîte en fer-blanc pleine de cartouches, était placé un petit coffret de bois peint...

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Deux heures plus tard, quatre hommes en armes, conduits par le caporal Laclairière, emmenaient un prisonnier à travers champs, jusqu'à la ligne des avant-postes, où se trouvait le commandant de la compagnie, le capitaine Capdefer, tandis que, dans le poste de la Maison Brûlée, le vieux sergent Grenache, accoudé sur sa petite table, laissait tomber une larme à l'endroit où il venait de rédiger, contre Pigeolet, le rapport qui motivait son arrestation sous la prévention de vol ..

## IX

### LA MÉTAMORPHOSE DE MARTIAL

— Madame la baronne, le valet de chambre de M. le duc d'Iglésias est dans le vestibule. Il apporte un gros paquet de linge de la part de son maître.

— Faites-le monter, Rosette. Il ne faut pas encombrer le rez-de-chaussée, car les menuisiers doivent venir ces jours-ci afin de transformer la grande salle à manger en ambulance. Il est bon de laisser à ces ouvriers la place nette.

La caméristе quitta le salon et descendit l'escalier.

— Vous le voyez, M. d'Iglésias nous a tenu parole, dit alors la baronne de Ternis à trois jeunes femmes assises en cercle au milieu de la vaste pièce, et occupées l'une à déchiqueter de la toile pour en faire de la charpie, l'autre à couper de longues bandes de même étoffe, la troisième à tricoter un passe-montagne en laine brune.

— M. d'Iglésias, répondit la petite marquise de Meilhan, est un fort galant homme, et un grand ami de notre pays. J'eusse été bien surprise s'il eût refusé d'être utile à nos pauvres blessés.

— Bravo ! s'écria Mme Clairmarais, en voyant entrer le domestique du duc, chargé d'un énorme ballot de linge d'une blancheur éclatante. Bravo ! nous voilà avec du travail pour deux jours au moins !

— Et il va en venir encore, reprit Mme de Ternis ; car vous savez que j'ai prévenu tous nos amis du faubourg...

Puis, sur un ton plus grave :

— Ne faut-il pas, continua-t-elle, que nous autres femmes, dont le rôle n'est pas de porter le fusil, nous sachions, en ces jours de désastre, nous rendre utiles à la patrie dans la mesure de nos forces !

— Tu es une digne âme, ma petite sœur, dit alors Mlle de Maillé. Et j'espère bien que ton exemple sera suivi par toutes les femmes de Paris qui ont souci de la vie de nos défenseurs.

L'hôtel de Ternis était situé rue de Varennes, presque à l'angle de la rue de la Chaise. C'était une antique et vaste demeure construite sous Louis XIII, pour le compte du seigneur de Maillé, gentilhomme de la chambre du roi, et ancêtre de la baronne de Ternis.

Celle-ci, veuve depuis quelques années, avait, à la mort du baron, son époux, fermé ses salons et cessé les luxueuses réceptions qui avaient ébloui les plus beaux hivers du second Empire.

C'était une femme de quarante ans environ, jolie encore dans son deuil, et connue surtout pour sa grande bonté, qui se répandait sur les indigents en larges et nombreuses aumônes. Elle vivait un peu retirée, avec sa sœur aînée, Mlle de Maillé, ne recevant que quelques rares amis, sans jour fixe, consacrant tous ses loisirs à soulager les infortunes intéressantes qui lui étaient signalées.

Dès le début du siège de Paris, elle s'était occupée d'adoucir les souffrances de nos malheureux soldats ; et c'est ainsi qu'au moment où nous pénétrons chez elle, nous la voyons se donnant tout entière à la fabrication de la charpie et à la transformation d'une partie de l'hôtel en ambulance.

— Mesdames, dit-elle en déficelant le ballot de toile envoyé par M. d'Iglésias, vous savez que j'avais fait demander à M. le général gouverneur de Paris l'autorisation de donner une soirée dramatique au bénéfice des blessés?

— Oui; eh bien? questionna Mme Clairmarais.

— Eh bien ! le général m'a répondu ; nous avons l'autorisation. Il s'agit maintenant de trouver la salle et les artistes. J'en ai du reste touché quelques mots à différentes personnes, et M. Rochel s'en est pour ainsi dire chargé.

La petite marquise de Meilhan eut une moue significative en entendant ce nom.

— M. Rochel! fit-elle. Je ne sais pourquoi, mais je n'aime pas beaucoup cet homme-là ! Il s'occupe de tout et veut toujours paraître indispensable !

— Je crois, reprit la baronne, que vos préventions sont injustes, ma chère Camille. Le commandant Rochel...

— Oh ! le commandant ! fit à son tour Mme Clairmarais. Un bien singulier officier, ma foi! Depuis que je le connais, c'est-à-dire depuis le commencement du siège, époque où il nous a été présenté, j'attends encore qu'il nous annonce son départ pour combattre les Allemands! Il me semble pourtant que la mission d'un soldat, d'un vieux soldat comme il prétend l'être, serait non pas de demeurer inactif en plein Paris, mais bien d'aller, à la tête d'une compagnie ou d'un bataillon, — que sais-je, moi ! — faire le coup de feu aux avant-postes !

— Peut-être avez-vous raison, peut-être avez-vous tort, répondit Mme de Ternis. Il y a des forces et des intelligences qui doivent se ménager, car leur perte pourrait être un grand malheur. Qui vous dit que le commandant Rochel n'est pas plus utile ici, au gouvernement militaire, qu'il ne le serait en face de l'ennemi? D'ailleurs, il doit obéissance à ses chefs; et si ceux-ci ne jugent pas convenable de l'envoyer au combat, ce n'est pas à lui d'y aller de sa propre volonté...

— N'importe ! conclut la marquise de Meilhan, c'est une personne qui m'est antipathique, voilà tout! Cela ne se raisonne pas...

« Ainsi, tenez, il en est de même de ce jeune homme que vous nous avez présenté il y a quelques jours...

— M. de Savignan-Clavières?

— Justement.

— Oh! Camille, vous êtes décidément dans vos mauvais jours! En quoi ce jeune homme a-t-il pu vous déplaire?

— Mais, chère baronne, repartit nerveusement la marquise, je viens de vous dire que je serais fort en peine de m'expliquer à ce sujet. C'est instinctif. Au premier abord, une physionomie m'est agréable ou désagréable, et c'est fini ! Je ne peux revenir, malgré moi, sur une première impression.

— M. Raoul de Savignan-Clavières est le fils d'un de nos amis, de l'ami le plus intime de M. de Ternis. Vous êtes trop jeune pour avoir connaissance de cela, mais ma sœur s'en souvient fort bien, elle...

— Parfaitement, répondit Mlle de Maillé. Mme de Savignan-Clavières mourut de la fièvre jaune, aux Indes, où le comte avait dû chercher à refaire sa fortune. Ce malheur, sans doute, abattit son courage. Il rentra en France quelques mois après.

« Bien que son enfant lui restât comme consolation, il éprouvait un chagrin si violent de la perte de sa femme, qu'il mourut, lui aussi, la même année, laissant son fils orphelin...

— Et sans aucune fortune, reprit Mme de Ternis. Car tous les biens de M. de Clavières, son père, avaient été saisis pendant la Révolution. Sa fortune liquide — une très grosse fortune ! — avait aussi disparu. M. de Savignan-Clavières, encore jeune, tenta de se créer une situation honorable; mais ses attaches politiques le desservirent, et ce fut dans un état de misère absolu qu'il laissa son fils Raoul. Celui-ci — il me l'a raconté durant notre première entrevue — fut confié par un domestique à une brave femme qui l'éleva tant bien que mal ; et ce n'est que dernièrement que, par un hasard providentiel, il rentra en possession de ses papiers de famille, lesquels vont lui servir à retrouver sa fortune et à reprendre son rang parmi nous.

— Voilà, ma foi, une intéressante histoire ! dit Mme Clairmarais ; et si ce garçon n'est pas un vulgaire aventurier, son passé un peu... romanesque ne manquera pas de lui attirer de nombreuses sympathies.

— Vous êtes trop portée aux jugements téméraires, ma chère amie, répondit la baronne. Pensez bien que je ne me laisse pas duper aussi facilement, et que si je n'avais point eu en main les preuves de la véracité des faits avancés par Raoul, je ne l'aurais pas secouru comme je l'ai fait. Mais j'ai vu les documents, j'ai pris connaissance des papiers qu'il m'a montrés, et je puis vous assurer qu'ils sont absolument authentiques.

— Mais, enfin, objecta la petite marquise, pourquoi ce jeune homme s'est-il adressé à vous, pour se faire reconnaître, plutôt qu'à toute autre personne de notre monde?

— Parce que, indépendamment des papiers concernant sa fortune, et qui étaient scellés à la cire, se trouvaient quelques lettres que le domestique y avait jointes. Or, ces lettres étaient écrites par mon mari, M. de Ternis, et adressées à M. de Savignan-Clavières, père de Raoul, lettres qui firent connaître au jeune homme l'amitié qui unissait sa famille et la nôtre.

— Je n'ai plus rien à dire! fit Mme de Meilhan en se levant pour prendre un paquet de toile qu'elle se mit à réduire en charpie.

— Madame, dit Rosette en entre-bâillant la porte du salon, il y a là un soldat qui désirerait parler à madame.

— Vous a-t-il dit son nom ?

— Voici sa carte.

La caméristе tendit à sa maîtresse un petit carré de gros papier blanc sur lequel ces mots étaient écrits à la main :

AIMÉ LACLAIRIÈRE
*Artiste dramatique.*
Au 2e mobiles de la Seine, 1re compagnie, 4e section,
à la *Maison brûlée*. Près le Raincy.

— Bien. Faites entrer, dit la baronne après avoir lu cette singulière carte de visite.

Un bruit de gros souliers ferrés résonna sur les marches nues de l'escalier, et Laclairière parut dans l'encadrement de la porte.

C'était bien lui, rasé de frais, beau comme Apollon, sous sa vareuse de moblot aux manches barrées par les sardines de caporal.

Il s'arrêta sur le seuil, et retirant son képi, il salua d'un geste lent, à la Mélingue. Puis il attendit.

— Pourrais-je savoir, monsieur, le motif de votre visite? demanda Mme de Ternis, surprise de rencontrer cette exquise politesse, un peu surannée, chez un garde mobile.

— Des confrères, madame, répondit Laclairière, m'ont appris que vous alliez organiser une représentation, et comme je suis artiste dramatique, j'ai pensé que peut-être mon faible concours pourrait vous être utile...

— Monsieur, répondit la baronne, toutes les bonnes volontés sont ici bien reçues. J'accepte de grand cœur, et je vous remercie. Cependant je dois vous prévenir que cette soirée doit être donnée au bénéfice des blessés, et que nous sommes obligés d'en restreindre les frais...

Mme de Ternis, qui regardait l'artiste, vit le rouge affluer à ses joues. Pourtant Laclairière répondit d'un ton calme :

— Madame, je ne vends pas mon talent à une œuvre de charité : je le donne!

— Oh! monsieur, fit aussitôt la baronne, croyez bien que je n'ai eu aucunement l'intention de vous blesser, et veuillez me pardonner si...

— C'est moi, au contraire, qui vous prie de m'excuser de ma réponse un peu trop vive, répliqua l'artiste. Mais mon tempérament est souvent plus prompt que ma pensée... Ainsi, tenez, pour vous prouver que je ne suis nullement mortifié de votre observation, laissez-moi, madame, vous citer ce seul fait. Il y a trois ans, je venais de créer, à Brives-la-Gaillarde, le rôle de Jonathan dans les *Chevaliers du Brouillard*. J'avais obtenu un succès fou, lorsque, subitement, une dame entre dans ma loge...

— Madame, dit Rosette en entr'ouvrant la porte, M. Raoul de Savignan-Clavières est en bas.

— Je suis à lui dans un instant, répondit Mme de Ternis à sa camériste.

Puis, s'adressant à Laclairière, interrompu dans son récit :

— Monsieur, dit-elle, je ne peux encore vous dire quel jour aura lieu notre soirée, mais je pense que vous voudrez bien, d'ici là, m'honorer de votre visite, si toutefois vous êtes disponible.

— Depuis six semaines nous sommes en campagne, madame. Et de ce matin seulement, je suis en congé régulier pour quinze jours... à moins d'une alerte.

— Oh! notre représentation aura lieu avant ce délai.

— Alors, j'aurai le plaisir de revenir vous présenter mes hommages.

Et, saluant aussi cérémonieusement qu'à son arrivée, Laclairière pirouetta sur ses talons en tendant le jarret, et disparut dans l'escalier.

— Vous le voyez, mesdames, observa la baronne, après le départ de l'artiste, M. le commandant Rochel a déjà commencé à accomplir la mission dont il s'est chargé.

La petite marquise et Mme Clairmarais pincèrent les lèvres et gardèrent le silence.

Mme de Ternis appuya sur un timbre qui résonna longuement.

— Raoul est là, dit-elle. Il ne faut pas faire attendre ce cher enfant.

Et à Rosette qui entrait :

— Faites monter M. de Savignan-Clavières.

La camériste se retira.

Bientôt un pas léger cria sur les marches, et un jeune homme, correctement vêtu de noir, apparut sur le seuil du salon.

C'était Martial...

Il avait troqué son uniforme de franc-tireur contre le vêtement du gentleman; et, sous ce nouvel accoutrement, il n'avait pas trop mauvaise mine, — tant il est vrai que, souvent, à l'encontre du proverbe, l'habit fait le moine.

La baronne vint au-devant de lui, les deux mains tendues.

Martial les serra avec un semblant d'affection et alla s'asseoir auprès de Mme de Ternis, après avoir salué ses compagnes.

— Vous nous voyez, monsieur Raoul, très occupées à des soins patriotiques, lui dit Mlle de Maillé. Bientôt, le rez-de-chaussée de l'hôtel, changé en ambulance, retentira des plaintes des blessés. Ma petite sœur en a décidé ainsi et, ma foi, je ne peux que la louer de son idée!

— C'est, en effet, une pensée honorable, répondit Martial; car les soins que reçoivent les victimes du siège par le service de la Convention de Genève sont bien insuffisants. J'ai pu en juger par moi-même depuis le commencement du siège.

— Vous avez été blessé? fit la baronne avec intérêt. Vous ne nous l'aviez pas dit!

— Oh! presque rien, une égratignure! Mais cela m'a permis de me rendre compte de ce que l'on peut attendre des ambulanciers militaires. Je vais d'ailleurs peut-être être obligé encore d'avoir recours à eux.

— Oh! quelle idée!

— Dame! on doit s'attendre à cela, quand on se bat.

— Vous allez donc repartir?

— Demain, madame la baronne. Je viens précisément aujourd'hui pour vous faire mes adieux.

— Pauvre enfant! fit Mme de Ternis. Serez-vous longtemps absent?

— On ne sait jamais.

— Et de quel côté allez-vous?

Martial hésita avant de répondre.

— A l'est de Paris, je crois. Vers la Briche ou la Courneuve.

— Le commandant n'a-t-il pas des amis parmi les officiers de cette zone? demanda à son tour Mlle de Maillé.

— Je crois que oui, répondit la baronne.

Et, s'adressant au jeune homme :

— N'avez-vous pas entendu parler du commandant Rochel?

Martial sursauta, comme si son siège eût ployé sous lui.

— Le commandant Rochel! s'écria-t-il malgré lui.

— Oui, répondit Mme de Ternis. Vous le connaissez?

Martial fit un violent effort pour paraître calme.

— Non, répondit-il en jouant l'indifférence.

— Sans doute il pourra vous être utile auprès de vos chefs, reprit la baronne. C'est un homme très répandu dans le monde militaire, et une recommandation de lui suffirait pour vous éviter certains ennuis qu'ont à subir les soldats.

— C'est peu probable, répondit Martial, visiblement inquiet. Le soldat doit faire son service, sans chercher à esquiver les corvées, dont la plus sérieuse est celle de se faire tuer.

— Je crois tout de même qu'un mot de lui ne pourrait pas vous nuire. Et, comme vous êtes là, je vais avoir le plaisir de vous présenter à lui, car il va arriver probablement d'un instant à l'autre...

Du coup, Martial se dressa de dessus sa chaise.

— Je regrette beaucoup, madame, dit-il vivement, de ne pouvoir attendre la venue de ce monsieur; mais, je viens de vous le dire, je pars demain, et j'ai différentes affaires à régler. Quand on va au combat, on ignore si l'on en reviendra, et l'on doit prendre des mesures en prévision de toute éventualité. Je me vois donc forcé d'abréger ma visite...

— Il est fâcheux que vous ne puissiez rester plus longtemps, fit la baronne. Mais, puisque vous nous quittez, promettez-moi du moins que votre première visite, à votre retour, sera pour nous.

— Je vous le promets, madame, répondit Martial.

Et, pressé de partir, comme s'il marchait sur des charbons ardents, il salua prestement la compagnie et descendit les marches de l'escalier quatre à quatre.

Il ne respira librement que lorsqu'il fut dehors.

— Eh bien! en voilà un hasard étonnant, par exemple! dit-il à part lui. Rochel habitué de l'hôtel de Ternis! du diable si jamais j'aurais prévu celle-là! Comment vais-je m'arranger, maintenant? Il ne faut pas que le commandant soupçonne mon changement d'état civil, car il est capable de tout, surtout en apprenant que je possède le secret du trésor! D'autre part, je ne peux cesser d'aller chez la baronne, car j'ai besoin d'argent, et elle délie sa bourse avec assez de facilité... Et si, par malheur, Rochel et moi nous nous rencontrions chez elle, tout serait découvert! Il faut trouver un moyen pour arranger ça.

Il venait de s'engager dans la rue du Bac, la descendant dans la direction de la Seine.

Tout à coup, il se jeta sous une porte cochère dont l'un des battants seuls était ouvert, et se cacha derrière l'autre.

Venant en sens inverse, il venait de reconnaître Clément Rochel qui, selon toute présomption, se dirigeait vers l'hôtel de Ternis.

— J'ai eu du nez, pensa Martial, en ne restant pas plus longtemps chez la baronne! Cinq minutes de plus, et j'étais pincé!

(*La suite au prochain numéro.*) NOËL GAULOIS.

## NOTRE PREMIER TIRAGE DES BONS DE L'EXPOSITION

Nous venons de procéder au premier tirage des bons de l'Exposition réservés à nos abonnés directs.

Voici les numéros sortis et les noms des heureux gagnants correspondant à chaque numéro :

No 14532, Mme Ve Delasalle, à Hénanbihen (Côtes-du-Nord);

No 7839, M. Agasse, à la Ferme-Ecole de Saint-Gildas-des-Bois (Loire-Inférieure);

No 24241, Mme Valouis, rue Tourville, à Nouméa;

No 4802, M. de Nantois, château de la Guyomerais (Côtes-du-Nord);

No 10475, Mlle Marie Gabet, route de Cambrai, à Beauvois (Nord).

# LE NEZ DE FLAIRDECOIN

PAR

**JEAN DRAULT**

## IV

### OU LE CAS DE BÉCASSEAU S'AGGRAVE D'UNE FAÇON EFFROYABLE

De moyenne taille, moustaches en croc, le menton rasé de frais, tiré à quatre épingles, M. le commissaire paraissait maussade. On l'avait dérangé au moment où il se préparait à monter en voiture avec sa femme pour aller dîner chez un collègue du XVI[e] arrondissement, à Auteuil, et il était venu en rechignant.

L'agent 102 se fit connaître de lui, tandis que les agents le saluaient militairement, et Flairdecoin s'effaçait modestement, comme s'il voulait lui laisser continuer l'enquête, quand le commissaire lui dit d'un ton bourru :



— Non!... non!... Ce que vous ferez sera bien fait!... Mettez-moi au courant en deux mots...

— Volontiers, monsieur le...

— Mais vite, vous savez, ma femme m'attend pour aller dîner.

L'agent 102, rapidement, expliqua la découverte faite par la concierge dans sa maison d'un homme en caleçon qui persistait, évidemment dans un but peu honorable, à vouloir s'appeler Bécasseau, et qui, selon toute vraisemblance, devait être un cambrioleur qui cachait son identité.

— Hum!... hum!... fit le commissaire, un cambrioleur. En êtes-vous bien sûr? Ne serait-ce pas plutôt un fou? C'est assez l'habitude des fous, vous le savez, de se mettre dans un costume des plus sommaires et de parcourir les toits. Qui vous dit que celui-ci n'est pas entré par une fenêtre à tabatière du grenier?... Hé!... hé!...

Et le commissaire eut un petit rire en fausset. C'était son tic, ce rire en fausset dont il faisait suivre toutes ses fins de phrases. En même temps, il clignait de l'œil, hochait la tête d'un petit air entendu et satisfait qui signifiait clairement :

— Hé! hé!... Je ne suis pas si bête que j'en ai l'air!... Hé! hé!... Vous ne vous attendiez pas à celle-là! Hé! hé!... Ça vous épate un peu!... Hé! hé!... Avouez que c'est moi qui ai deviné!...

Ce hé! hé! avait une vertu si persuasive que tous les assistants approuvèrent de la tête.

— Ma foi!... s'écria le dentiste songeur.

— Ché grois pien que mossié le gommissaire, il bourrait pien afoir raison!... déclara le coulissier.

L'agent 102, seul, protesta par un silence respectueux. Un fou!... Ah! mais non!... Ça ne faisait pas son affaire du tout!... Et, pour lui, il fallait qu'il y eût du dramatique et, au besoin, du dramatique politique. Il n'y a rien qui mette comme cela un policier en évidence!...

— Du reste, reprit le commissaire, nous allons bien voir; la toquade de la plupart des fous que nous arrêtons en ce moment où la visite du tsar est proche, c'est de se prendre pour l'empereur de Russie. Nous allons bien voir, attendez un peu!

Et, s'approchant de Bécasseau, le commissaire lui dit en ôtant son chapeau, d'un ton très comme il faut :



— Si je ne me trompe, vous êtes bien Sa Majesté Nicolas II, empereur de toutes les Russies?... Hé! hé!...

— Hein?... fit Bécasseau dont la figure exprimait une véritable souffrance, évidemment causée par le formidable effort intellectuel qu'il accomplissait pour comprendre.

— Oui, poursuivit le commissaire. C'est bien pour vous qu'on plante en ce moment des mâts jaunes, qu'on prépare des arcs de triomphe lumineux et qu'on a fait venir de l'Algérie les spahis et les turcos? Hé! hé!...

— De quoi?

— Oui, enfin! C'est vous le tsar?... Hé! hé!...

— Allons bon!... Le tsar, moi!... protesta Bécasseau. Mais jamais de la vie! J'suis Bécasseau!...

— Si vous n'êtes pas le tsar, répondit le commissaire entêté, ne seriez-vous pas, par hasard... Napoléon I[er]? Hé! hé!...

— Nom d'une pipe de nom d'une pipe!... Mais pourquoi voulez-vous que j'soyons *Napoléon I[er]*?... J'suis Bécasseau, que j'vous dis. C't'épatant tout de même qu'on veut pas que Bécasseau ça soye mon nom!... L'est mort, d'abord, votre *Napoléon I[er]*, à preuve que j'ai été assez souvent voir son tombeau le dimanche, avec Chapuzot et Bonniec!

— Qu'est-ce que c'est que ça, Chapuzot et Bonniec?... demanda l'agent 102.

— Des copains à moi, répondit évasivement Bécasseau.

— Tes gomblices!... rectifia d'un air féroce le coulissier juif.

Déjà Michel Flairdecoin inscrivait les deux noms sur son calepin, car il pensait que cette révélation de Bécasseau pouvait le mettre sur une bonne piste.

Cependant, toujours féru de son idée, le commissaire de police demandait à Bécasseau : « Peut-être seriez-vous le roi Humbert?... »



... Lorsque tout à coup, une voix effarée se fit entendre dans l'escalier, en même temps que le bruit de deux pieds frappant le bois des marches :

— Plumol!... criait la voix, Plumol!... Est-ce toi?... Qu'est-ce que tu fabriques, animal?...

Et presque aussitôt l'avocat Jacques Tarare, essoufflé, en sueur, tombait dans le cercle d'hommes et de femmes qui entourait Bécasseau, toujours tenu en respect par les revolvers perfectionnés du coulissier et du dentiste.

Devant le spectacle qu'il eut tout à coup sous les yeux, Jacques Tarare devint comme muet, puis il réussit à articuler :

— Mais que se passe-t-il?... Au nom du ciel, que se passe-t-il?... Serait-il arrivé malheur à mon ami Plumol?... Ah! Oui!... Je le vois écrit sur vos figures!... On a assassiné sans doute mon ami Plumol, et cet homme que vous menacez, c'est l'assassin!... Misère!... Que va dire sa fiancée?... Que va dire son futur beau-père?... Que va dire sa future belle-mère, quand je leur annoncerai que... Que dirai-je moi-même?... Répondez-moi, de grâce?...

D'un bond, Jacques Tarare avait atteint sans effort les sommets du lyrisme dramatique.

Le commissaire le rassura :

— Monsieur, on n'a assassiné personne!

Mais l'agent 102 s'était frappé le front, comme illuminé par une idée subite, et, saisissant le bras du commissaire avec force, il vociféra :

— Qu'en savez-vous?

Terrifiés, les locataires reculèrent d'un pas. Eux aussi venaient d'être hantés par la pensée d'un assassinat.

La concierge eut un mot de circonstance :

— C'est la propriétaire qui va être contente. Comme ça vous pose une maison bourgeoise, un assassinat!...

1. Voir l'*Ouvrier* depuis le 5 décembre 1896.

Et elle montra le poing à Bécasseau en disant :

— Canaille!... V'là un appartement que je ne pourrai plus louer!...

Puis, se tournant vers Tarare :

— M. Plumol n'est pas descendu de la soirée, je n'ai pas quitté de la porte, je l'aurais vu passer ; avec ça qu'il est reconnaissable, avec sa grande redingote marron qui lui descend jusqu'aux talons. Sonnons, on verra bien!...

Ils sonnèrent, tandis que Tarare larmoyait et criait à travers la porte :

— Plumol! mon vieux Plumol!... On t'attend pour dîner là-bas!... Voyons, Antoine, ne nous fais pas de blague!...

Personne ne répondit.

Le commissaire envoya un de ses sergents de ville requérir un serrurier, et tandis que chacun attendait, oppressé, tandis qu'au milieu du silence, les becs de gaz, dans l'escalier, bruissaient discrètement, Tarare raconta — telle une plaintive mélopée — les angoisses de la famille Dufournin.

— Plumol est mon ami de collège, monsieur le commissaire. J'ai été pour lui un ami dévoué de toutes les heures. A sept heures, j'arrive chez lui pour l'emmener dîner chez les parents de sa fiancée. Il finissait un chapitre de roman, car il est romancier, romanesque et romantique, il a même des idées en l'air et il est très avancé en politique, comme beaucoup de poètes. Je pars donc seul chez les beaux-parents. On l'attend, pas de Plumol! On mange la soupe, pas de Plumol! On mange les anchois, pas de Plumol! On mange le vol-au-vent, pas de Plumol! Le beau-père se dit : c'est un *lapin!* La belle-mère ajoute : il se paye notre tête!... La fiancée, qui sort d'un lycée de filles, conclut : M. Antoine me prend pour une poire!

« Bref, on allait manger le veau, quand je me suis décidé à venir voir ce que faisait Plumol... Hélas!... hélas!... J'ai peur d'apprendre, maintenant!...

Et Tarare comprima d'une main robuste les battements de son cœur.

Puis, se tournant vers Bécasseau, il lui demanda :

— Enfin, oui ou non, l'avez-vous assassiné?...

Juste à ce moment, le commissaire demandait à l'innocente victime si elle n'était pas le prince de Galles, beaucoup de fous s'étant pris pour ce roi de la haute vie parisienne.

Dame, Bécasseau finit par se fâcher :

— Nom d'une giberne!... s'écria-t-il. C'est-y des fois que vous me monteriez un bateau?... Vrai, Chapuzot, y s'a souvent moqué de moi, à la chambrée, mais pas si raide que vous autres!... Pourquoi que vous voulez-t-y que je soye un assassinateur!... Tout ça, voyez-vous, ça n'empêche pas que je n'ai plus que neuf cent soixante jours à tirer!... C'est pas vous, bien sûr, qui m'en ferez faire un de plus ; n'êtes pas assez malins pour ça!...

Mais on ne l'écoutait point ; le serrurier était arrivé au début de sa tirade et crochetait la porte de l'appartement de Plumol, tandis que le commissaire disait à l'agent 102, toujours incrédule :

— Je persiste à croire que c'est un fou. Ecoutez ses divagations. Mais tandis que d'autres ont la folie des grandeurs et jouent au souverain, lui a la folie de la simplicité et ne revendique que la personnalité d'un obscur Bécasseau. C'est un fou modeste!... Et ce fou est peut-être un sage... Hé!... hé!...

Trop peu payé pour avoir l'esprit tourné à la philosophie, Michel Flairdecoin concentrait toute son attention sur le travail du serrurier qui, après avoir essayé des crochets de toutes formes, de toutes dimensions, et opéré des pesées sur la porte, parvint à l'ouvrir.

Ils entrèrent un à un, le couloir d'entrée, très étroit, ne permettant pas à deux personnes de marcher de front.

Tarare les guidait, son mouchoir sur ses yeux.

Il tourna à gauche, dans le cabinet du romancier dont la porte était restée ouverte.

Sur le bureau, se trouvaient des liasses de papiers, des lettres, que l'agent 102 indiqua au commissaire :

— Là, dit-il, est peut-être la clef du mystère!...

— Hé! hé!... répondit le magistrat d'un ton approbatif.

— Je vais compulser ça tout à l'heure!... ajouta Michel.

Dans le cabinet du romancier, Bécasseau fut de nouveau gardé à vue par le coulissier, le dentiste et les deux sergents de ville.

Les locataires et la concierge, affolés à l'idée qu'un cadavre pouvait être étendu à quelques pas d'eux, s'entassaient dans l'étroit couloir, ceux qui étaient derrière risquant un œil par-dessus les épaules de leurs voisins.

Tarare, pendant ce temps, avait pénétré dans la chambre de son ami, suivi du commissaire et de l'agent 102 qui, son crayon à la main, prenait continuellement des notes.

— Ouf! fit l'avocat. Je respire!... Son cadavre n'y est pas!...

Puis, revenant vers Bécasseau avec des yeux flamboyants :

— Oui, mais alors, où est-il?... Où l'as-tu mis, mon pauvre Antoine?... Je parie, misérable, que tu l'as coupé en morceaux et fourré dans une malle!

Des cris d'effroi se firent entendre parmi les locataires, une femme s'évanouit. Elle avait compris qu'on venait de découvrir le cadavre de Plumol dans une malle!

— Qui que j'ai coupé en morceaux?... demandait Bécasseau qui saisissait de moins en moins et dont la colère passagère avait de nouveau fait place à un abrutissement des plus profonds.

— Plumol!... répondit Tarare.

— Quoi que c'est que ça, Plumol?...

Et, réfléchissant :

— Plumol, que vous dites?... J'le connais pas!... Sûr qu'il n'est pas de ma compagnie!... Est-y seulement du bataillon?

Une exclamation poussée par l'agent 102 empêcha Tarare de poursuivre la conversation.

— Qu'est-ce?... demanda-t-il en se précipitant dans la chambre.

— Voyez!...

Et Michel Flairdecoin montrait le lit du romancier.

Il ajouta :

— Voyez!... le feu a été mis au lit!... Est-ce que Plumol, loin d'être une victime de cet homme qui cache son identité, ne serait pas un incendiaire?

— Hé! hé!... fit le commissaire chez qui cette supposition fit naître des idées.

— Ce Plumol, ajouta l'agent 102, m'a tout l'air d'avoir filé après avoir essayé de mettre le feu à la maison. Dans quel but?... C'est ce qu'il faudrait trouver... Grâce à mon nez, je trouverai!

— Ça serait encore bien possible, tenez!... s'écria la concierge qui s'était avancée jusque dans la chambre, sitôt qu'elle avait appris qu'aucun cadavre n'y gisait. Voyez-vous, m'sieu l'commissaire, ce M. Plumol, y m'a toujours eu l'air tout chose!... Et, avec ça, si pingre avec son concierge, voyez-vous!...

— Des cancans!... protesta Tarare auquel la découverte de l'agent 102 et la déduction tirée par ce dernier de sa découverte avaient tout d'abord coupé la parole. C'est moi qui ai mis tantôt le feu à ce lit, par mégarde, en jetant une allumette!... Je le jure!...

Et il leva la main, comme à la barre.

— Hé!.. hé!... roucoula le commissaire en souriant d'un air d'incrédulité.

— Monsieur, proclama solennellement l'agent 102, je respecte le sentiment d'amitié qui vous pousse à vous accuser pour sauver le sieur Plumol du commencement de preuves qui pèse contre lui, mais, vous savez, ça ne mord pas avec des gens comme nous!...

— Lé fait est gué za né dient bas tepout!... approuva le coulissier juif.

— Et alors, poursuivit l'agent 102, qui nous dit que cet individu qui cache son identité sous le nom fallacieux de Bécasseau n'est pas le complice de ce Plumol, pour l'accomplissement de quelque dessein mystérieux?...

— Hé!... hé!... répondit le commissaire que l'habileté de l'agent 102 semblait remplir d'admiration.

Comme sa femme l'appelait pour lui dire que les familles Lévy et Ziepressenbaum, invitées à dîner par lui, étaient arrivées, le coulissier prit congé du commissaire et descendit à son appartement. Le dentiste ne tarda pas à le suivre. Il avait faim et il était fatigué de tenir à bout de bras son revolver américain si perfectionné.

— Si vous avez besoin de quelqu'un, avait-il barytonné en s'adressant aux sergents de ville, je suis là pour vous prêter main-forte!

Mais, à peine était-il descendu, que des locataires, tout en émoi, allaient sonner à sa porte et à celle du coulissier, en criant :

— Montez vite!... Il y a du nouveau!... Une bombe vient d'éclater dans l'appartement de M. Plumol!...

De sorte que le coulissier remonta, escorté de tous ses invités, et que le dentiste se munit, cette fois, de deux revolvers, d'un petit poignard arabe à manche d'ivoire qui lui servait de coupe-papier, et d'un casse-tête japonais qu'il décrocha d'une panoplie.

Puis, cet homme intrépide marcha à la mort, toujours calme, toujours beau.

*(La suite au prochain numéro.)* JEAN DRAULT.

# CHRONIQUE HEBDOMADAIRE

LE CATALOGUE ILLUSTRÉ DES MAGASINS DE NOUVEAUTÉS. — LES JOUETS DU JOUR DE L'AN. — L'ORACLE DE L'ARCHANGE GABRIEL. — LA POUPÉE FRANÇAISE. — DESSINATEURS ET SCULPTEURS. — JOUETS NOUVEAUX. — LES JOUJOUX D'AUTREFOIS. — LES MÉNAGES EN ARGENT. — AUTRE TEMPS, AUTRES MŒURS. — LES CLOUS DE L'EXPOSITION UNIVERSELLE. — LA CAVE DU MONMOUTH. — L'HABITANT DU GERS ET L'ÉTERNEL BEAU. — L'ABAT-JOUR DE LA TOUR EIFFEL. — DINER DE CENTENAIRES. — UN PARAPLUIE MONUMENTAL SUR LA PLACE DE LA CONCORDE. — LA SARDINE DU PORT DE MARSEILLE. — PAUVRE ESPAGNE!

A l'approche des fêtes de Noël et du Jour de l'An, tous les personnages en carton et en caoutchouc créés pour les enfants sortent de leurs boîtes. Les grands magasins et les bazars nous envoient des catalogues constellés de dessins où les jouets traditionnels s'associent aux nouveautés : lapins minuscules et bourrés de son, chevaux

de bois, angoras faits avec des déchets de peaux de gants, armées lilliputiennes montant à l'assaut de forteresses de bois peint, avec accompagnement de trompettes et de crécelles, arches de Noé, moutons qui bêlent, éléphants qui barètent et lions qui rugissent. C'est un monde mis à la portée des petits, ajusté à ses plaisirs et conforme à ses aspirations. Il se passe pour lui ce qui se passe dans le monde des vivants : il se modifie chaque année selon les progrès accomplis. Les jouets les plus parfaits, les mieux conçus demeurent, les autres succombent et disparaissent; le plus stable des bibelots enfantins, c'est incontestablement la poupée. Mais que de transformations elle a subies depuis le pantin égyptien jusqu'à la poupée nageuse de l'Exposition de 1889, la poupée anglaise de 1892 qui dansait et chantait *Ta-ra-ra boom de hay*, — et la voiture à vapeur inexplosible, et le jeu de l'oracle de l'Archange Gabriel de 1896! Qu'est devenu le temps où nos grand'mères se contentaient des honnêtes et massives poupées germaniques aux corps anguleux, aux traits à peine ébauchés, taillées à coups de couteau dans les sapins de la Forêt-Noire? Notre imagination serait-elle aujourd'hui moins ailée et plus paresseuse? Pour nous transporter dans le monde des féeries, dans la sphère de l'idéal, un morceau de bois nous suffisait jadis ; maintenant il nous faut des statuettes animées, des Tanagra qui parlent et qui vocalisent.

***

Le jouet reflète nos mœurs; notre histoire est écrite dans nos marionnettes. Quels sont les pays qui fabriquent aujourd'hui le mieux les soldats de plomb? La France et l'Allemagne. Le temps est passé des vétustes soldats de bois sculptés à la hache. Le soldat de plomb aplati a terminé lui-même son temps de service. Le troupier moderne, c'est le soldat à ronde bosse, massif, solide, qui marche maintenant à la bataille avec l'assurance que donne la valeur et qui coûte aujourd'hui un franc pièce, juste le prix d'une armée d'autrefois. Des ateliers du quartier du Temple sortent des régiments entiers de cavaliers, de fantassins, tambours, trompettes en tête, l'arme au bras, drapeaux et étendards déployés.

Mais le véritable triomphe de l'industrie parisienne, c'est la « poupée française ». Le bébé articulé a vaincu la marionnette allemande, aux formes raides, à la peau couleur d'écrevisse cuite. C'est en 1879 que le bébé parisien vit le jour; une Parisienne eut l'idée de l'habiller avec élégance ; ses doigts de fée mirent dans l'ajustement la grâce de l'enfance ; un mécanicien forgea les articulations, un coiffeur encadra des boucles blondes et soyeuses du « Thibet » sa jolie tête en pâte tendre, aux lèvres entr'ouvertes en un constant sourire. Enfin, un oculiste ajouta à la poupée des yeux d'émail qui se ferment quand on la couche, et un phonographe lui communiqua la faculté de la parole. Que pouvait-on exiger de plus? Grâce a ces dons, le nouveau bébé fit le tour du monde...

***

Les têtes en porcelaine, fabriquées autrefois exclusivement en Allemagne, se modèlent aujourd'hui dans les établissements céramiques de Montreuil et de Saint-Maurice, qui possèdent de si jolies figurines, que les Allemands eux-mêmes, impuissants à produire des visages aussi expressifs, sont contraints de s'approvisionner en France. Des dessinateurs de talent en tracent les traits; des sculpteurs de mérite exécutent les modèles.

***

Peu nombreux hélas! sont les jouets nouveaux qui décorent cette année les étalages des grands magasins. Notons, parmi les plus réussis, une bicyclette qui marche après avoir reçu une légère impulsion. Dans l'intérieur de la première roue de la bicyclette, est installé un volant qui actionne une ficelle enroulée autour de l'essieu de la roue. Ce volant, en déplaçant l'air, fait marcher la bicyclette et la maintient en équilibre.

Voici maintenant une flotte minuscule. Trois petits bateaux, montés par des canotiers, qui figurent des rameurs, naviguent sur un bassin rempli d'eau. Chacun de ces bateaux est fixé à l'extrémité d'une tige horizontale; les tiges tournent autour du même axe; un moteur composé d'un ressort met en mouvement cet axe qui entraîne les tiges, auxquelles sont fixés les bateaux, et ceux-ci semblent se poursuivre en luttant de vitesse. Lorsque la force d'impulsion donnée par le moteur s'éteint, les bateaux s'arrêtent ; c'est celui qui s'arrête le plus près du poteau d'arrivée qu'on proclame le vainqueur de ce sport nautique.

Mais ces jouets sont trop compliqués pour subjuguer l'enfant. Les jouets les plus simples sont immortels. Tels sont la crécelle, le cheval de bois, le tambour, la balle et le cerceau; les tombeaux des petits Romains n'en renferment pas d'autres. Les meilleurs jouets sont ceux dont l'enfant sait se servir : le cerceau excite à la course, la balle s'offre à la main, la poupée et le cheval précisent des ressemblances que l'imagination de l'enfant retrouve dans le premier objet venu, dans une canne qu'il chevauche, dans un chiffon qu'il presse sur son cœur.

***

Malgré les chances de destruction inévitables, il n'est pas rare de rencontrer chez les marchands de curiosités et sur les étagères des musées d'anciens jouets du XVII^e et du XVIII^e siècle; ces jouets sont presque tous en argent. Leur valeur intrinsèque explique les soins dont les familles les entourèrent et la sollicitude qui les a fait parvenir jusqu'à nous. Parmi ces bibelots enfantins, figurent des animaux, des soldats, des enfants jouant à divers jeux, des berlines et des litières microscopiques. Les ménages en argent ont surtout bonne mine. Ces jolis joujoux étaient très probablement distribués à de futures marquises et à de futures duchesses. La richesse du jouet était au niveau de la position sociale des familles. Les parents traitaient d'avance leurs petites filles en grandes dames. Aujourd'hui, en est-il de même? Combien de petites filles vont recevoir la semaine prochaine des objets qui éveilleront l'idée d'un luxe auquel elles ne sont pas destinées?... Ce qu'on trouve de préférence dans les ménages d'argent d'autrefois, c'est l'attirail complet des vases et des récipients de la cuisine domestique et de la buanderie : casseroles, poêles à frire, fers à repasser, etc., rien ne manque. Au surplus, ne savons-nous pas que dans les pensionnats de l'Abbaye-aux-Bois et du couvent de Penthémont, où les jeunes filles de l'aristocratie faisaient leur éducation, les religieuses initiaient leurs élèves aux travaux les plus vulgaires? Il semblait qu'on prévît alors la nécessité de préparer les descendantes des Montmorency, des Choiseul, des Gramont, etc., aux épreuves qui les attendaient quelques années plus tard, à l'étranger, quand les lois révolutionnaires les obligèrent à se réfugier dans les mansardes de Londres et les soupentes de Hambourg et à s'improviser couturières ou blanchisseuses.

***

Les poupées d'autrefois, on ne les couchait pas dans des lits de vieux chêne; on ne les dorlotait point dans des divans de satin bleu capitonné; on ne les habillait pas pour aller au spectacle, à la campagne, à Vichy, à Trouville, mais on les aimait au fond du cœur; on les caressait quand elles étaient sages; on les grondait quand elles étaient méchantes. Aujourd'hui, on les habille et on les déshabille. On exhibe leurs trousseaux, on compare leur état de maison, on exalte leurs robes. C'est la vanité qui préside aux ébats de ces figurines de porcelaine. La petite fille moderne prélude à la vie en cherchant à écraser la poupée rivale...

***

A peine l'idée d'une Exposition universelle était-elle lancée dans la circulation, que les projets les plus baroques affluaient aux bureaux du ministère des Travaux publics. Ce qui stimulait les inventeurs, c'était l'appel adressé par les journaux aux imaginations exaltées. « Il nous faut un clou, avait dit le *Figaro*, il nous faut une de ces attractions monstres qui forcent pour ainsi dire l'attention du public et qui suffiraient à elles seules à assurer la vogue, même à une exposition manquée. Au contraire, une exposition, même réussie, n'obtient qu'un succès modéré, un succès d'estime, si elle ne possède pas un de ces *clous* sensationnels. L'Exposition de 1889 a eu son clou géant, la Tour Eiffel. Quel sera le grand clou de l'Exposition de 1900? On l'ignore encore. Espérons qu'il se révèlera bientôt. » Cette espèce de manifeste enfiévra nombre d'esprits; voici les principales combinaisons qui germèrent dans les cerveaux des inventeurs.

Notons d'abord l'ingénieur autrichien qui propose de creuser au milieu du Champ-de-Mars un « trou » de 1,000 mètres de profondeur sur 0m,50 de diamètre afin de permettre aux visiteurs de l'Exposition de voir ce qui se passe à l'intérieur de la terre. Je vous avouerai que ce trou ne me paraît pas destiné à piquer bien vivement la curiosité des gens. Certes, le nombre est grand de ceux qu'intéressent les questions géologiques, mais plus grande encore est la multitude de ceux qui se moquent un peu de ce qui se passe à un kilomètre au-dessous du niveau de la mer et de la Chambre des Députés.

Plus séduisante peut-être est l'idée d'un Américain qui propose d'exposer des bateaux *aériens*, pouvant s'élever à 300 mètres de hauteur. « Je construirais, dit notre homme, mille de ces bateaux susceptibles de porter chacun vingt personnes et je les réunirais dans une espèce de cirque où l'on verrait le Niagara, les mille îles du Saint-Laurent, un jardin botanique orné de toutes les fleurs du monde, enfin la cave du Monmouth. »

Je n'ai rien à dire personnellement contre la cave du Monmouth, mais je sais des provinciaux auxquels le projet de l'Américain sourirait davantage si l'inventeur leur promettait de leur montrer tout simplement M. Francisque Sarcey en habit de travail, ou M. Zola, le « régénéré supérieur », grelottant à la porte de l'Académie.

Pour passer à une autre idée, on ne saurait, je pense, refuser une mention fort honorable à ce Parisien qui conseille de construire une horloge monumentale, dont le cadran serait vu de tout Paris. Calino ne manquerait pas de faire observer qu'à contempler un pareil cadran, les heures paraîtraient furieusement longues.

Mettre la lumière sous le boisseau, l'éteignoir sur la chandelle, c'est mal; mais orner une lampe d'un abat-jour est un acte de dis-

crétion et d'hygiène qui peut avoir sa grâce. Une veuve parisienne dont les yeux se sont fatigués sans doute à pleurer son mari, suggère à M. Picard, le commissaire général, une conception originale : il s'agirait de placer au-dessus de la Tour Eiffel un abat-jour japonais qui lui donnerait (à la tour, pas à M. Picard, ni au mari, ni à la veuve) l'aspect d'un gigantesque lampadaire.

D'un mot, il convient de louer un habitant du Gers qui propose de construire un temple au « Beau ». Mais quel Beau? Le *Beau* idéal? Le Beau artistique? Le Beau littéraire? Le Beau moral? L'habitant du Gers ne s'explique point. A côté de cet esthète, qu'on me permette de louer sans réserve l'inventeur qui offre de construire une ville aérienne à un kilomètre au-dessus de nos tuyaux de poêles. Voilà un homme auquel on ne saurait contester une certaine hauteur de vues. Enfin, les amateurs de politique visiteraient sans doute avec curiosité le musée que propose d'installer un barnum, musée où figureraient, en cire, les présidents de la République française entourés de leur maison militaire, et les ministères depuis 1875. Quel bouquet de fleurs! Mais pourquoi l'auteur ne fait-il pas remonter plus haut sa collection et bannit-il M. Thiers de son musée? M. Thiers ne lui paraît-il pas suffisamment décoratif?

Pas banale, l'idée d'organiser un plantureux banquet où se réuniraient tous les centenaires de France. Si ce projet est mis à exécution, il se trouvera bien, je pense, un statisticien pour nous dire combien de dents en tout on comptait à ce festin. Mais n'est-il pas à craindre que, le lendemain de ce somptueux pique-nique, la France perde la moitié de ses centenaires?

***

De tous ces projets, je ne veux en retenir que trois qui m'ont paru dignes d'intérêt :

Le premier, dit l'inventeur, comporte deux collines artificielles reliées par un aqueduc de 84 mètres de hauteur, d'où tomberait une nappe d'eau, et, à un niveau plus élevé, par un pont suspendu. L'une des collines porterait un palais mauresque destiné à des fêtes magiques. De nombreux torrents sillonneraient les flancs des deux collines, en coulant sur des rochers de verre. Des montagnes russes passeraient derrière la cataracte. On produirait sur les rochers et sur les eaux des effets lumineux.

Dans le second projet, il s'agit encore d'une cataracte, mais celle-ci aurait la hauteur de la tour Eiffel.

Cette cataracte serait constituée soit par une montagne à échelons, dont chaque gradin représenterait un village de tribu sauvage, soit par un édifice dont chaque étage recevrait des salles de fêtes, des théâtres, des concerts, des restaurants, des musées. Dans le premier cas, un chemin de fer à crémaillère permettrait de gravir la montagne; des moyens de transport relieraient le sommet de la tour à celui de la montagne ou à la cime de l'édifice.

Enfin, le troisième projet consisterait à édifier un parapluie monumental pouvant être élevé à diverses hauteurs ou rentrer sous terre. Je recommande tout particulièrement l'achat d'un pareil parapluie — s'il fonctionne convenablement — à la municipalité parisienne. On pourrait l'employer à couvrir la place de la Concorde, le jour du Quatorze Juillet.

J'ai gardé pour la fin, volontairement, le projet simple et grandiose de l'ingénieur qui conseille de reconstruire, soit le cheval de Troie, soit le colosse de Rhodes. L'auteur de ce projet est un Marseillais. Il n'a pas pensé, pourtant, à demander qu'on exposât, en effigie tout au moins, la sardine géante, qui, vous le savez, obstrua un beau jour, l'entrée du port de sa ville natale. Sans doute, ce Marseillais n'aime pas à se vanter!

***

Pauvre Espagne! Tout le monde admire sa ténacité, sa confiance, son énergie; dans sa détresse, alors que tous les banquiers de l'Europe lui fermaient leurs guichets, elle a trouvé le moyen de fournir 300 millions au gouvernement, pour continuer la lutte contre les révoltés de Cuba et des Philippines. Mais personne ne se fait illusion sur le résultat final. Un beau matin, nous apprendrons que la reine régente est venue rejoindre à Paris la reine Isabelle...

C'est à la fin de décembre 1874 que la monarchie bourbonnienne fut restaurée. Le jeune Alphonse XII reçut le trône le 1er janvier 1875 comme un cadeau du jour de l'an. Dix ans plus tard, presque jour pour jour, le jeune roi, à peine âgé de vingt-huit ans, expirait, laissant à sa jeune femme un royaume déchiré par les factions.

La reine régente, d'origine autrichienne, a gouverné l'Espagne avec infiniment de tact et a conquis l'estime universelle que lui méritaient d'ailleurs ses rares vertus. Mais pouvait-elle venir à bout des difficultés au milieu desquelles se débat la malheureuse monarchie? 200,000 soldats ont été envoyés à Cuba, et un milliard a été dévoré. Dépense inutile, disent quelques lecteurs. Hé! non. Le spectacle d'un peuple qui lutte pour ses droits est toujours un noble spectacle. Si l'Espagne succombe, elle aura du moins donné un grand exemple.

Alphonse XII a laissé un enfant âgé aujourd'hui de onze ans. Qui sait si ce jeune prince ne relèvera pas un jour le trône? Son père fit consciencieusement son métier de roi. A la suite de désordres qui avaient fait craindre pour l'avenir de la dynastie, Alphonse XII s'écria devant ses officiers : « Je ne sortirai d'Espagne qu'en morceaux! » Les rebelles se le tinrent pour dit et ne bougèrent plus. Il faut souhaiter qu'Alphonse XIII montre un jour le même caractère. L'empire du monde est aux âmes bien trempées!

OSCAR HAVARD.



*Le Directeur-Gérant :* HENRI GAUTIER. Sceaux. — Imp. Charaire et Cie.

5 centimes le N° année courante (10 centimes le N° années échues.) N° 1977 TRENTE-SIXIÈME ANNÉE. — 26 Décembre 1896.

# L'OUVRIER

## Journal illustré paraissant le Mercredi et le Samedi


| ABONNEMENT D'UN AN : (104 numéros) France, Algérie et Belgique : 6 francs. | DIRECTION ET ADMINISTRATION : LIBRAIRIE BLÉRIOT. HENRI GAUTIER, SUCCESSEUR, 55, quai des Grands-Augustins, Paris. | ABONNEMENT D'UN AN (104 numéros) Colonies et Étranger (sauf la Belgique) : 7 francs. |
|---|---|---|


# LE SECRET DE LA MARINIÈRE, PAR NOËL GAULOIS



Il la souleva de terre et l'embrassa bruyamment. (Voir page 548.)

SOMMAIRE : **Le Secret de la Marinière**, par Noël Gaulois. — **Le Nez de Flairdecoin**, par Jean Drault. — **Recettes de la semaine.** — **Les Courses d'automne**, par Hippolyte Audeval. — **Amusements scientifiques : Vision monoculaire**, par Magus.

# LE SECRET DE LA MARINIÈRE[1]

PAR

**NOËL GAULOIS**

## X

### L'ARRESTATION

Il nous faut expliquer comment Martial avait été amené à se présenter chez Mme de Ternis sous le nom de Raoul de Clavières.

Après avoir accompli son vol à bord de l'*Engoulevent* et jeté à travers champs le petit coffret, Martial avait empoché l'argent et les papiers, et s'était, à grands pas, dirigé vers Paris.

Son voyage à Aulnay, aller et retour, avait été fait assez rapidement, et lui laissait du temps devant lui avant d'aller rendre compte de sa mission à Clément Rochel. D'ailleurs cette course n'était pas fort urgente, puisque toutes relations entre l'Allemand Braun et les deux espions étaient rompues.

Martial se rendit donc d'abord chez lui, dans une petite mansarde qu'il occupait au cinquième étage d'une vieille maison de la rue Beaubourg.

Son premier soin fut de dépouiller son costume de maraîcher et de revêtir celui de franc-tireur. Puis, accoudé sur une petite table de bois blanc, il ouvrit la liasse de papiers dérobés à Thérèse Collinet, et se mit en devoir d'en prendre connaissance.

Outre les vieux parchemins établissant la filiation de Raoul de Savignan-Clavières ainsi que ses titres authentiques, le paquet contenait une relation détaillée concernant le trésor d'une valeur d'environ trois millions de francs, puis quelques lettres signées du baron de Ternis, et enfin un long mémoire rédigé par le domestique du comte de Clavières, où était expliquée la raison qui avait empêché ledit domestique de faire parvenir plus tôt au comte Robert — père de Raoul — les papiers ayant trait spécialement au trésor. Vraisemblablement, lettres et mémoire, remis en même temps à Thérèse, avaient dû être réunis par elle dans la même liasse que la relation concernant la fameuse cassette.

La notice était clairement explicite sur l'endroit exact où elle avait été enfouie : « Allée des Trois-Pavillons, disait-elle ; compter dix arbres à droite, à partir du chemin des Gardes; là, quatre hêtres, espacés d'environ deux mètres, figurent un losange, dont l'une des pointes est formée par le dixième arbre en bordure de la route; au pied du hêtre formant la pointe opposée du losange est enterrée la cassette, à une toise environ du niveau du sol. »

Après avoir lu et relu attentivement tous les documents du paquet, Martial se mit à réfléchir profondément.

C'était, en somme, un garçon intelligent, mais totalement dénué de sens moral. Thérèse, demeurée seule, n'avait pu venir à bout de cette nature sournoise et mauvaise.

Elle l'avait mis à l'école primaire dès qu'il avait été en âge. Mais déjà ses instincts se dessinaient. A la classe, aux leçons du maître, il préférait les journées passées à vagabonder dans les rues, à marauder dans les champs. Plus tard, vers sa douzième année, il ne voulut point connaître le chemin de l'atelier, et se lia avec une bande de jeunes malfaiteurs, dont la fréquentation l'amena fatalement à quitter la maison.

Alors, complètement seule, Thérèse se retira auprès de son frère le marinier, trouvant dans le dur labeur du bateau et la société de Gaspard Collinet un palliatif à ses chagrins.

Quant à Martial, il continua l'existence qu'il avait menée auprès de sa mère, dédaignant le travail, vivant d'expédients et de rapines, ne redoutant rien, sinon le chapeau du gendarme et le bicorne du sergent de ville.

Ainsi arrivèrent la guerre, puis le siège.

Un hasard quelconque le mit en rapport avec Clément Rochel, et l'on sait à quelle triste besogne l'attela celui-ci, qui n'avait pas entendu son nom sans surprise dans un établissement de bas étage où il allait chercher un bandit subalterne.

Rochel, ou Froment, si l'on préfère, car le lecteur a déjà levé le masque du personnage, avait calculé qu'il pourrait avoir tout avantage, à un moment donné, à se servir, vis-à-vis de son complice, d'autres liens que les liens du crime.

Le plan de Rochel, dont le succès avait été compromis par l'avis intempestif qu'il avait adressé à Braun, ayant avorté, il lui fallait en établir un autre, et ne sachant pas si Martial, à qui il se reprochait déjà d'en avoir trop dit, lui serait utile pour ce nouveau plan, il avait résolu de se séparer de lui, du moins momentanément.

De son côté, Martial ne demandait qu'à reprendre sa liberté d'action. Les événements avaient tourné à son avantage et il tenait à en profiter pour ne pas partager avec le *commandant*.

Son vol à bord de la péniche l'avait mis à même de retrouver la fortune que Rochel convoitait. Mais cette fortune, il ne pouvait songer à en prendre possession avant la fin de la guerre, car le coin de pays où elle était enfouie était occupé par l'armée allemande.

Il fallait attendre.

La lecture de certaines lettres lui suggéra une idée qui, logiquement, devait lui venir : celle de se faire passer pour l'héritier, Raoul de Savignan-Clavières. Les renseignements qu'il possédait sur l'origine de ce dernier lui permettaient d'agir ainsi sans avoir rien à redouter, il le croyait du moins.

D'ailleurs, les révélations des documents volés étaient complétées par ce qu'il avait appris de la bouche du commandant Rochel. Il savait que le jeune Raoul avait disparu depuis l'âge de deux ans, et que nul, à partir de cette époque, n'avait entendu parler de lui, qu'on ignorait absolument ce qu'il était devenu.

— Or, avait-il pensé, que peut importer aux gens que je m'appelle Martial ou Raoul? Du jour où je serai entré en possession du trésor, du jour où je serai richissime, tout le monde m'acceptera comme étant le légitime descendant des Savignan-Clavières... Il n'est tel que l'argent pour éviter les contestations d'état civil!

Quant au véritable Savignan-Clavières, dont il avait appris l'existence à la Maison Brûlée, il pensait avec quelque raison qu'il ne viendrait pas réclamer, qu'il était retenu aux avant-postes, qu'une balle pourrait, avant la fin de la guerre, l'en débarrasser, et que, s'il le fallait, il serait toujours temps d'aider le hasard.

Il était donc convaincu qu'il pouvait aller de l'avant, en toute sécurité. Cette opinion devait se modifier en peu de temps ; mais comme rien n'était venu l'ébranler au cours des réflexions auxquelles il s'était attardé après avoir parcouru les papiers qu'il avait dérobés sur l'*Engoulevent*, il commença hardiment l'exécution de son projet en se rendant chez Rochel qui l'attendait avec anxiété, espérant encore que rien n'était perdu du côté de Braun.

— Quelles nouvelles? lui demanda le commandant, dès que le jeune homme fut entré et que la porte se fut refermée sur lui.

— Mauvaises! répondit Martial d'un air navré.

— Braun a dû être furieux?

— Pis que cela!

— Enfin, qu'y a-t-il? Vous voyez bien que je suis dans une angoisse mortelle. Avez-vous une lettre pour moi?

— Non. Tout est perdu pour nous avec le capitaine...

— Je l'avais bien prévu! s'écria Rochel en se laissant tomber sur un siège.

Martial était demeuré debout, tournant dans sa main son chapeau de franc-tireur où se balançait la branche de houx.

Il attendait de nouvelles interrogations du commandant.

Au bout d'un court silence, celui-ci reprit :

— Voyons, expliquez-moi cela. Que s'est-il passé entre Braun et vous?

— Oh! la scène a été courte. A peine le capitaine a-t-il eu pris connaissance de votre missive, qu'il est entré dans une colère épouvantable. C'est terrible, savez-vous, ces colères blanches d'Allemands! J'ai bien cru, un moment, que ma dernière heure avait sonné, et qu'il allait me faire fusiller par ses hommes, séance tenante, sans autre forme de procès... Cependant, s'étant un peu calmé, il m'expliqua, entre différentes invectives à notre endroit, que les renseignements erronés que nous lui avions fournis étaient suffisants pour le faire casser de son grade ou passer en conseil de guerre : que, pour le moins, il allait être mis aux arrêts, et qu'il avait bien eu tort de placer sa confiance en nous... Il conclut par ces paroles insultantes :

« Après tout, j'aurais dû me douter de ce qui arrive! Qui trompe sa patrie peut bien tromper ses ennemis... Les traîtres sont toujours des traîtres! »

« Puis, s'adressant directement à moi, il termina en me secouant comme un prunier, — car il m'avait empoigné par ma vareuse : « Quant à toi, je devrais te faire arrêter par mes Bavarois, et, à l'aide d'un parlementaire, te faire livrer comme espion aux grand'-gardes françaises... Tu dois savoir le sort qui t'attendrait! Mais il me répugne même de m'occuper de toi! Va-t'en! et répète bien à Rochel que si jamais nous nous retrouvons en présence, nous aurons ensemble un solde de compte à régler! »

Le commandant avait écouté, accoudé sur sa table, le front dans sa main.

— Allons, dit-il, encore une occasion manquée! Le trésor m'échappe encore une fois, et l'affaire est remise à... je ne sais quand! Mais tout n'est pas perdu pour cela. Seulement, comme il va falloir m'orienter d'un autre côté, je me vois dans l'obligation, mon cher Martial, de me priver de vos services... pour quelque temps.

— Alors? fit le jeune homme d'un ton interrogatif.

— Alors, tâchez de vous débrouiller jusqu'à la fin de la guerre ; après, nous verrons. Je regrette de vous quitter ainsi, sans même

1. Voir l'*Ouvrier* depuis le 5 décembre 1896.

pouvoir vous donner quelque argent ; mais je suis complètement à sec! Ah! l'aventure tombe mal, car je comptais justement faire à Braun une demande de fonds ces jour-ci ! Enfin, vous êtes jeune, vous êtes intelligent ; vous saurez bien vous tirer d'affaire. Nous avons ensemble entrepris une besogne qui n'a pas réussi, n'en parlons plus. Faisons le silence là-dessus, et, lorsque vous viendrez me voir, — car je pense bien avoir votre visite de temps en temps, — qu'il n'en soit jamais plus question.

C'était un congé en règle.

Martial le comprit. Et loin de s'en affliger, ce fut avec une grande joie intérieure qu'il le reçut; car une idée subite était venue à fleur de son esprit pendant les dernières paroles de Rochel.

Aussitôt dans la rue, il s'occupa de voir le parti qu'il pourrait tirer de cette idée.

Voici en quoi elle consistait :

Si, au lieu d'attendre la possession des millions pour se faire passer comme l'héritier des Savignan-Clavières, il essayait d'entrer immédiatement dans la peau de son personnage?

Une certaine famille de Ternis, — plusieurs lettres en faisaient foi, — avait été assez intimement liée avec le père de Raoul. Cette famille existait sans doute encore. Peut-être habitait-elle Paris?

Pourquoi ne pas se présenter à elle, et, grâce aux papiers authentiques, se donner carrément comme le rejeton du comte?

Evidemment, la tentative était aventureuse. Un hasard pouvait avoir mis la famille de Ternis en rapport avec le véritable Raoul... Mais la chose était peu probable. Et puis, le résultat à obtenir valait bien la peine de courir quelques risques.

— Car, pensa Martial, si l'affaire tourne bien, grâce à une histoire qu'il me sera facile d'imaginer, j'évoquerai l'image d'une jeunesse malheureuse qui expliquera tout de suite ma situation peu fortunée. Et j'espère bien que, indépendamment de la reconnaissance officielle, pour ainsi dire, de mon nouvel état civil, ce baron de Ternis, qui doit être riche, ne pourra faire autrement que de consentir quelques avances pécuniaires au fils de son ancien ami le comte de Savignan-Clavières, au futur millionnaire!

Après avoir longuement pesé les chances de réussite de son plan, Martial résolut de le mettre à exécution sans plus tarder.

Peu au courant de ce que pouvait être l'aristocratie parisienne, ignorant que les noms et adresses de tous les gens titrés se trouvaient dans des annuaires spéciaux, il eut recours à un moyen qui ne manquait pas d'ingéniosité pour connaître la demeure de M. de Ternis, moyen qui consistait simplement à se renseigner auprès des domestiques rencontrés dans les quartiers Saint-Honoré et Saint-Germain.

Dès le premier jour, il apprit ce qu'il voulait savoir. On lui dit que le baron de Ternis était mort; mais que la baronne, demeurée veuve, habitait, en compagnie de sa sœur, l'hôtel de la rue de la Chaise.

Grâce à l'argent volé à Thérèse, il se vêtit décemment sinon élégamment, et se présenta chez Mme de Ternis, qui l'accueillit à bras ouverts.

On sait le reste.

Martial était donc maintenant en bonne voie. Et voilà que, tout à coup, une embâcle se rencontrait en travers de son chemin...

Clément Rochel!

Par quelle malheureuse fatalité le commandant se trouvait-il parmi les commensaux de l'hôtel de Ternis?

Le pseudo-Raoul n'ignorait pas que Rochel avait des relations un peu dans tous les mondes; mais l'hôtel de la baronne était le dernier endroit où il eût jamais pensé le rencontrer!

Quant à savoir de quelle manière son ancien complice s'était implanté dans la société du noble faubourg, Martial aurait pu l'apprendre sans trop de peine en questionnant adroitement Mme de Ternis. Mais sa curiosité à cet endroit n'était point aiguisée. Ce qu'il fallait, avant tout, c'était éviter de se rencontrer chez la baronne avec le commandant.

Et encore, cela ne suffisait point.

Il était nécessaire de rompre brusquement les relations existant entre sa protectrice et Clément Rochel, car il devenait évident que le nom de Raoul de Savignan-Clavières ne pouvait manquer d'être prononcé devant lui un jour ou l'autre...

Ce nom, que le commandant connaissait bien, puisque rien de l'histoire du trésor ne semblait lui être étranger et qu'il avait même laissé entendre qu'il avait été en rapports avec le comte Robert, ce nom ne manquerait point de lui mettre la puce à l'oreille; de là à désirer voir celui qui le portait, il y avait peu de distance.

Et alors tout serait découvert...

Le commandant s'arrangerait pour démasquer son ancien complice sans paraître.

A moins, toutefois, que Rochel ne préférât dire simplement à Martial :

— Puisque vous avez découvert le trésor dont je connaissais seul l'existence; puisque vous vous appelez aujourd'hui « M. le comte », je veux bien vous laisser seul jouir du titre, mais partageons les millions... ou bien je raconte votre histoire à tous ceux qu'elle peut intéresser!

En bonne logique, le commandant ne manquerait pas d'agir de cette manière; Martial, du moins le jugeait ainsi, car lui-même n'eût pas manqué de pratiquer un chantage aussi nettement indiqué.

Pour la réussite complète du plan qu'il s'était tracé, il fallait donc éloigner définitivement Rochel de l'hôtel de Ternis.

Et son ancien complice ne voyait pour cela qu'un moyen unique : le faire disparaître, le supprimer, en un mot.

Martial était arrivé sur les quais, presque déserts.

En proie à ses réflexions, il remonta la Seine, passa le pont Saint-Michel et arriva à l'Hôtel-Dieu.

Alors il s'accouda sur le parapet et s'attarda longuement à regarder couler l'eau noire du petit bras du fleuve, à fouiller de l'œil, distraitement, les *cagnards*, disparus aujourd'hui, voûtes sombres et grillées, ouvertures d'obscurs et profonds souterrains faisant communiquer, par la *chambre des morts*, l'hôpital avec le fleuve; oubliettes pleines de mystère et d'horreur, où la légende voulait que, durant des siècles on eût, depuis André Vésale, amoncelé les débris de cadavres ayant servi aux études des carabins.

Le soir était tout à fait venu quand Martial, paraissant s'éveiller d'un long sommeil, se décida à rentrer dans le petit logement qu'il avait loué dans la rue des Bernardins en quittant son taudis de la rue Beaubourg, inavouable dans le milieu qu'il comptait fréquenter désormais.

Son visage avait une expression de dureté résolue.

— Allons, il le faut! se dit-il à lui-même, répondant à sa pensée. La partie est trop engagée à présent, il n'y a plus à hésiter!

Et se donnant à l'avance une excuse, il conclut en disant :

— Après tout, il vaut mieux tuer le diable que d'être tué par lui!

Aussitôt rentré à son domicile, il se mit à sa table et commença à rédiger une longue lettre qu'il recopia plusieurs fois; car, outre que son style laissait beaucoup à désirer, son écriture elle-même était excessivement rudimentaire.

— Enfin, pourvu que l'on puisse lire, c'est l'essentiel! dit-il. Ces choses-là se comprennent toujours.

Et ayant eu soin de ne point signer sa lettre, il la cacheta, écrivit la suscription, et alla la jeter à la boîte, du bureau de poste de la rue Saint-Victor...

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Le lendemain matin, vers sept heures, quatre gardes nationaux en armes, baïonnette au canon, conduits par un caporal, débouchaient de la rue du Cloître-Notre-Dame dans la rue Massillon, et pénétraient dans la maison où demeurait Clément Rochel.

— C'est une arrestation! dit quelqu'un au milieu d'un groupe formé par de rares curieux.

— Il paraît que c'est un espion prussien! dit un autre.

— Bon! c'est ce particulier-là! je m'en étais toujours douté! ajouta un troisième en voyant apparaître le commandant entre les quatre gardes.

Il était très pâle, mais parlait avec calme.

— Il y a certainement erreur! dit-il en s'arrêtant sur le seuil de la maison. Je suis innocent, et je saurai le prouver!

Puis, s'adressant au caporal qui donnait ordre à ses hommes de faire avancer le prisonnier :

— Vous faites une besogne, lui dit-il, que vous regretterez dans quelques heures!

— J'obéis à mes chefs, mon commandant! Vous devez savoir ce que c'est qu'une consigne. Du reste, vous vous expliquerez devant ceux qui m'envoient.

— Où me conduisez-vous?

— A la Place, d'abord, et de là à la prison du Cherche-Midi, si votre arrestation est maintenue.

Des cris s'élevèrent du sein du groupe qui, grossissant de seconde en seconde, devenait foule.

— A l'eau, le Prussien! hurlait-on. A mort, l'espion! A la lanterne, le traître!

Le caporal dut écarter les curieux pour permettre à ses hommes d'emmener leur prisonnier. Et bientôt la petite troupe disparut dans la direction du bras droit de la Seine.

## XI

### LA FIN DE L' « ENGOULEVENT »

On était arrivé aux premiers jours de janvier 1871.

Le siège de Paris durait toujours, et l'hiver, ce rigoureux hiver resté mémorable, cet hiver où l'on vit le vin geler dans les pièces et faire éclater les douves des tonneaux, était à son apogée.

Le cercle de fer et de feu, formé par l'armée allemande autour de la capitale, se resserrait de plus en plus. Jour et nuit, les canons des forts tonnaient, donnant la réplique aux crépitements des mitrailleuses et aux décharges irrégulières des fusillades.

Du côté de l'est, la physionomie de la banlieue parisienne avait peu changé d'aspect. Un peu plus de désolation dans la campagne nue; des bouquets de bois disparus sous la hache et la scie des sapeurs du génie; quelques fermes démolies; les rares maisons

particulières pillées, incendiées ou transformées en postes; tout cela n'avait pas ajouté à la tristesse du paysage.

Cependant, afin d'éviter ce qui eût pu, en certains cas, constituer un obstacle à leur marche, les Prussiens avaient coupé le canal de l'Ourcq à sa naissance; maintenant son lit, naguère rempli d'une eau vive coulant entre deux rives verdoyantes, n'était plus qu'un large fossé, au fond duquel s'étendaient des flaques gelées serties dans la vase durcie.

Quand l'*Engoulevent* avait commencé à toucher et que, peu à peu, les eaux s'étant retirées, la péniche demeura à sec au fond du canal, Thérèse ne voulut pas abandonner sa cabine.

Gaspard Collinet, entre deux expéditions, étant venu visiter son bateau, n'avait pu retenir une exclamation de désespoir accompagnée d'une larme.

— Ah! mon pauvre vieux! s'était-il écrié à l'aspect du bâtiment échoué, mon pauvre vieux, je crois bien que nous avons fait ensemble notre dernier voyage!

La marinière essaya de consoler son frère. Mais, au demeurant, elle savait bien que Gaspard disait vrai.

D'ailleurs, la position n'était plus tenable.

Les obus pleuvaient aux alentours de l'*Engoulevent*, comme la grêle en orage d'été. En vérité, on eût dit que l'artillerie française et allemande avait pris l'*Engoulevent* pour point de mire. Un boulet avait défoncé une partie de son bordage, son gouvernail était désemparé; chaque jour, d'autre part, des planches du pont disparaissaient, arrachées par les mobiles ou les compagnies de marche, en quête de bois pour se chauffer ou pour cuire leurs maigres aliments. Enfin, pour couronner ce désastre, un obus, pénétrant par le toit, avait traversé la cabine de Thérèse, percé le fond du bateau formant plancher et s'était enfoncé dans le lit du canal.

Du coup, il était impossible de tenir plus longtemps.

— Ma pauvre Claire, il faut déménager! dit alors Thérèse à sa jeune compagne.

Celle-ci, docilement, fut de l'avis de la marinière.

— Nous allons rentrer dans Paris, continua Thérèse. Votre père, M. Soleret, voudra bien, je pense, se charger de nous trouver un logis pour nous abriter jusqu'à la fin de la guerre. Ensuite nous aviserons.

Les deux femmes, aidées par Gaspard et par Raoul qui, justement, pouvait disposer de quelque temps, firent des paquets de leurs hardes et de différents objets qu'elles désiraient emporter, et se dirigèrent vers la capitale.

C'était le matin, vers neuf heures. Les portes étaient ouvertes et les quatre voyageurs passèrent sans encombre.

Claude Soleret, le père de Claire, après avoir quitté sa propriété du Raincy, s'était enrôlé dans la garde nationale. Mais, approchant déjà la cinquantaine, n'ayant jamais été solide, et de plus ayant la vue faible, il avait été, quoique robuste, versé dans les bataillons sédentaires, et ne faisait que le service des postes et des remparts.

Il y avait donc toute chance de le trouver dans le petit logement qu'il avait loué, faubourg Saint-Martin, à deux pas de l'ancienne barrière appelée encore à cette époque la Rotonde de la Petite-Villette.

Ce fut là que Thérèse et ses compagnons se rendirent tout d'abord.

Aux questions posées par Claire, la portière répondit :

— M. Soleret est absent; mais il va revenir d'une minute à l'autre, car il a pris la garde hier matin, et il doit en descendre sur le coup de six heures. Si vous voulez l'attendre dans ma loge ainsi que madame et ces messieurs, vous serez toujours un peu à l'abri du froid.

Claire et ses amis acceptèrent.

Ils n'attendirent pas longtemps, effectivement.

Il n'y avait pas un quart d'heure qu'ils étaient arrivés, qu'une exclamation formidable retentit dans le corridor, accompagnée d'un grand cliquetis d'armes.

— Corde à boyaux! Je ne ferai jamais un parfait troupier! mon sabre me donne des crocs-en-jambe, mon fusil m'embarrasse, mon sac s'accroche aux murailles et ma tunique m'étouffe! Ah! corde à boyaux!

— C'est lui! c'est papa! s'écria joyeusement Claire en battant des mains, et en se précipitant à la porte de la loge.

— Tiens! te voilà, petite? dit le fermier en apercevant sa fille. Ah! quelle bonne surprise! Sais-tu que voilà plus de quinze jours que je ne t'ai vue, et que je commençais à être inquiet!

Et, prenant la jeune fille dans ses bras, il la souleva de terre et l'embrassa bruyamment avec effusion.

— Bonjour, madame Thérèse! Salut, mon vieux Gaspard! dit-il en tendant la main à la marinière et à son frère.

Puis, portant la main à son képi, il ajouta, avec un sourire à l'adresse de Raoul :

— Monsieur... serviteur!

En peu de mots, Claire mit Soleret au courant de la situation.

Celui-ci écouta silencieusement et dit :

— Montez chez moi, mes amis; nous serons plus à l'aise pour causer, et nous n'embarrasserons pas la loge de cette brave femme.

Il passa le premier pour montrer le chemin; mais son fusil et son fourniment lui battaient les jambes et il ne cessait de répéter :

— Ah! corde à boyaux! vraiment, je n'étais pas né pour faire un guerrier!

(*La suite au prochain numéro.*) NOEL GAULOIS.

---

# LE NEZ DE FLAIRDECOIN[1]

PAR

**JEAN DRAULT**

IV (*Suite.*)

L'agent 102 gisait, le nez par terre, dans le cabinet de Plumol. Un des pans de sa redingote était arraché. Bécasseau, lui, était vert. Les deux agents avaient été obligés de le faire asseoir sur le fauteuil de travail de Plumol.

Très émotionné, le commissaire expliqua :

— Messieurs, c'est très grave!... Cet intrépide agent prenait des notes quand, fatigué sans doute, il s'assied un peu rudement sur cette chaise. Une détonation épouvantable se fait entendre. Je le vois aussitôt comme soulevé, il tourbillonne sur lui-même et tombe en avant. Il n'avait plus qu'un pan de redingote, ce qui vous donnera une idée de la violence de l'explosion.

Michel Flairdecoin, pendant ce discours, s'était relevé. Il n'était qu'étourdi et s'écria :

— Je le tiens, le crime!... J'ai les preuves écrites là, là!...

Et il frappait avec force sur les liasses de lettres posées sur le bureau du romancier.

— Mais la bombe?... s'écria le commissaire.

— Ne parlons pas de la bombe!... tonitrua l'agent 102 qui venait d'expérimenter le danger de s'asseoir maladroitement sur une boîte à sardines légèrement explosive qu'on a placée pour d'autres usages dans une poche de sa redingote. Ne parlons pas de la bombe!... Cet appartement a dû en être plein, de bombes!... Celle qui a éclaté sous mes pieds ou sous une autre partie de ma personne a dû être oubliée par le nihiliste qui occupait cet appartement et qui a dû avoir peur de l'infamie de son propre crime... Plumol est un nihiliste!... Voilà!...

— Ça, c'est une bonne blague!... déclara Tarare qui se remettait à peine de l'émotion produite par la détonation.

— Une bonne blague?... Et la bombe, est-elle une blague?... demanda le commissaire. Oui ou non, le pan de cet intrépide agent a-t-il été enlevé?...

— Et ce papier?... hurla Flairdecoin en agitant une feuille. Est-il une blague?... Écoutez!...

Et il lut d'un ton dramatique :

« *Plan de travail pour cette semaine : dynamiter le tzar et ne pas oublier de faire poignarder le colonel par Museau d'acier. Faire en même temps avorter la tentative pour délivrer la jeune orpheline!...* »

Un long cri d'horreur s'éleva dans l'assistance, tandis que l'agent 102, tout à fait emballé et tenant enfin l'affaire sensationnelle qui allait lui faire donner un avancement considérable, poursuivait :

— Est-ce assez clair? — Le tzar passe par le boulevard Saint-Michel dans trois jours pour aller à Notre-Dame. Le nihiliste Plumol comptait lui envoyer une bombe de son balcon.

— La canaille!... sanglota la concierge. Déconsidérer une maison si bien!...

— Monsieur!... protesta Tarare. Vous divaguez! Mon ami Plumol n'est pas un nihiliste ni un anarchiste!... C'est un romancier qui...

1. Voir l'*Ouvrier* depuis le 5 décembre 1896.

— Qui a des idées avancées! avez-vous dit vous-même! monsieur!... clama le dentiste en se croisant les bras, telle l'ombre du père d'Hamlet, dans l'opéra du même nom...

— J'ai dit ça?... Je le rétracte!... Propos en l'air!...

— Vous n'en avez pas le droit de le rétracter, monsieur, fit le commissaire. Il s'agit de la vie du tzar, hé!... hé!...

Et le hé! hé! cette fois, avait quelque chose de solennel.

— Allons donc!... s'écria Tarare. Vous voyez bien que ce Museau d'acier dont il est question dans la note écrite par Plumol n'est qu'un héros de roman!...

L'agent 102 se frappa le front.

— Saperlotte!... s'écria-t-il. Qui vous dit que ce Museau d'acier, ce séide des noirs projets du nihiliste Plumol, ce n'est pas cet individu mystérieux qui est entre nos mains et qui prétend, contre toute logique, s'appeler Bécasseau?

Tous se frappèrent la tête comme ils l'avaient vu faire à l'ingénieux agent.

— Parbleu!... s'écrièrent-ils en chœur.

— Alors, cria Tarare exaspéré, expliquez le colonel, expliquez la jeune orpheline!...



— On ne peut pas tout expliquer à la fois, monsieur!... répliqua Michel Flairdecoin. Cela se découvrira peu à peu, à l'aide de ces lettres adressées au nihiliste Plumol par des complices, probablement, et qui sont accablantes pour lui comme pour eux!... Ah! la belle enquête!... La *Préfectance* peut préparer sa caisse, j'aurai à voyager!...

Et l'agent 102 mit dans sa poche une liasse de lettres.

— D'ailleurs, monsieur, dit sévèrement le commissaire à Tarare, en essayant de détourner la Justice de la piste sur laquelle vient de la mettre cet habile agent, vous finiriez par faire croire à une complicité de votre part!...

— Bigre!... fit Tarare. Je me tais, alors!... D'autant plus que je ne sers qu'à l'enfoncer davantage, ce pauvre Plumol!... Permettez-moi cependant un mot, monsieur le commissaire!

— Parlez!...

— Cet homme en caleçon et en chaussettes ne peut être ce Museau d'acier que vous allez rechercher sans doute longtemps...

— Pourquoi ça?

— Parce qu'il n'a pas un museau d'acier, mais bien plutôt un museau d'imbécile!...

— Monsieur, fit le commissaire, inutile de nous faire perdre notre temps par des sornettes. L'enquête me semble suffisante pour aujourd'hui!

— Je le pense comme vous, monsieur le commissaire, fit l'agent 102.

— Qu'on trouve des habits à cet homme qui cache son identité, et qu'on le dirige sur le Dépôt!... dit le commissaire.



Le dentiste s'offrit à prêter de vieux habits. Il dit à sa femme :

— Va donc me chercher mon vieux pantalon de bicycliste et cette vieille redingote que je ne mets plus que pour travailler à mes râteliers. Il s'agit de la vie du tzar!...

— Chai un fieil jabeau te soie!... dit le coulissier au commissaire. Z'il beut vaire fodre avaire... Tu moment qu'il z'achit du dzar, che recarte bas à me brifer t'un jabeau!...

Un autre locataire fournit d'antiques demi-bottes aux tirants rayés bleus et rouges.

Et Bécasseau fut bientôt, par les soins des deux sergents de ville, affublé d'un vieux chapeau de soirée aux ressorts brisés, et qui flageolait sur sa tête comme un accordéon, d'une redingote effrangée, verdâtre et sans boutons, d'un pantalon bouffant qui lui venait aux genoux et qui descendait moins bas que la redingote, de la paire de bottes du locataire du 3me, aux semelles éculées, aux bouts percés.

Il ressemblait à un chanteur des cours.

— On s'en va!... fit-il.

— Oui!

— Où ça?...

— Au Dépôt!... répondit un des deux sergots.

— J'aime mieux ça!... dit-il.

Et à part lui, il pensait :

— Si le colon me voyait rentrer comme ça à la caserne!...

Au bas de l'escalier, la mémoire lui revint :

— Mille gibernes!... Si le monsieur revient avec mes frusques, pourtant!... Faudrait qu'il sache où me retrouver!

— Pas de rouspétance!... firent les deux agents. Sans ça, va y avoir du tabac!... Surtout, plus un mot!...

Ils le poussèrent dans la rue.

L'agent 102 suivit les trois hommes jusqu'au Dépôt.

Il n'y avait que la Seine à traverser.

Et il se frottait les mains, joyeux :

— Mâtin! disait-il, la belle affaire. Ce que c'est, quand la chance se met à vous pousser tout d'un coup!... Ah! je ne le regrette pas, mon pan de redingote. Le 97 a rudement raison, un policier ne devrait jamais s'embarquer dans une affaire sans avoir une boîte à sardines dans sa poche... Même sans qu'on y songe, elle part au moment utile!... Jamais on ne croirait que c'est si intelligent que ça, une boîte à sardines! Quant à M. Fournique, il verra enfin ce que c'est que le nez de Flairdecoin.

De son côté, Jacques Tarare s'était mis à courir dans la direction de la maison des Dufournin.

Puis il s'arrêta.

— Non! murmura-t-il. Le coup serait dur!... Pauvre Mlle Marthe!... Pauvre ange dont les désillusions vont peut-être briser les ailes blanches!...

Car une idée le tenaillait à son tour, Tarare. Et au beau milieu de la place du Châtelet, il se dit à mi-voix :

— Si c'était vrai, tout de même, que Plumol soit nihiliste!... Misère de moi!... A quoi lui sert mon dévouement de toutes les heures?... A le compromettre!... A l'envoyer en cour d'assises, à l'échafaud, peut-être!... Car si je n'étais pas survenu comme un fou, en criant devant ces agents : « Où est Plumol?... Plumol a disparu! » peut-être n'aurait-on pas éprouvé le besoin de le rechercher!...

... Toute la soirée, la concierge du 14 du boulevard Saint-Michel eut à répondre à de nombreux reporters qui venaient lui demander des renseignements sur le complot contre le tzar, découvert en pleine fièvre des préparatifs pour la réception de l'empereur de toutes les Russies!...

## V

### OU LA FAMILLE DUFOURNIN SE RÉVÈLE SOUS SON ASPECT LE PLUS PROSAÏQUE

Hirondelles légères,
Dans les cieux éclatants
Vous êtes messagères
Du suave printemps.

Telle était la romance que Marthe Dufournin chantait d'une voix plus forte que juste, ce matin-là, dans le petit salon très bourgeois de ses parents, en martelant son piano d'accords furibonds, et qui ne rappelaient que de loin le vol des « hirondelles légères ».



Grande, mince, gentillette, déparée seulement par un nez trop gros, des mains trop épaisses et des pieds un peu longs, la fiancée d'Antoine Plumol avait des yeux noirs, très mutins, et de beaux cheveux bruns qu'elle aimait à laisser retomber sur son dos, en une seule natte

épaisse, comme lorsqu'elle était une fillette de quatorze ans.

Par une étrange contradiction, elle aimait à porter binocle, habitude contractée dans le lycée de filles où ses parents l'avaient fait élever, convaincus que, dans ce genre d'établissement, l'éducation est plus moderne, plus avancée que dans les couvents.

Elle était sortie de là, munie de brevets variés, mais un peu pédante et parlant un argot des plus fin de siècle que son père, marchand d'objets en caoutchouc après avoir été commis voyageur, pour une maison de même denrée, prenait pour le langage chic par excellence.

Antoine Plumol avait été présenté quelques mois auparavant à la famille Dufournin par un ami commun.

Il s'était épris de la jeune fille, comme l'ami l'avait espéré, et l'avait demandée en mariage. Elle n'avait que quinze mille francs de dot et le père l'avait accordée avec enthousiasme. Quant à Marthe, comme elle ne pouvait guère espérer épouser qu'un employé modeste, ou un commerçant *idem* auquel elle aurait inévitablement servi de caissière, elle avait accepté également Plumol avec joie.

Plumol pouvait devenir célèbre; il gagnait de sept à neuf mille francs par an, il avait un oncle à héritage, il n'avait pas de boutique sur rue ni de caisse sombre à grillage pour y emprisonner sa femme pendant des journées entières; c'était pour elle un parti inespéré.

Le père Dufournin avait mené sa barque plutôt mal que bien; il comptait relever ses affaires avec le fameux verrou pneumatique breveté S. G. D. G. qu'il avait réussi enfin à faire tenir depuis quelques jours, grâce à une vis placée à certain endroit de son bizarre mécanisme.

Mais il était plutôt gêné et avait peine à payer le loyer de sa boutique et du minuscule appartement qu'il occupait à l'entresol, et qui communiquait avec la boutique par un escalier en colimaçon.

Marthe Dufournin s'égosillait donc à chanter, ce matin-là, pour la dixième fois:

Hirondelles légères,
Dans les cieux éclatants...

quand elle s'interrompit pour crier:

— Maman!... Le café au lait est-il prêt?...

— Non!... répondit rageusement une voix aigre, d'une pièce à côté.

— Zut, alors!... J'ai une faim à boulotter mon piano!...

Cette déclaration en style élégant venait à peine d'être émise, qu'une petite femme ridée, ratatinée, vieille et laide, aux cheveux embroussaillés et dont les mèches tombaient de tous côtés, entra, un torchon à la main, et proféra:

— Boulotte, ma fille, boulotte!... Ça nous soulagera, ton père et moi, de ne plus t'entendre, toi et tes hirondelles!...

« Qu'est-ce qu'elles t'ont fait, ces hirondelles, pour en avoir comme ça après elles depuis ce matin?...

La jeune fille se croisa les bras d'un air de défi:

— Qu'est-ce qui t'empêche de te mettre du coton dans les oreilles, dis, maman?...

— J'en mettrai quand ça me fera plaisir!... Ah çà!... Dis donc, Marthe!... Est-ce que, par hasard, tu deviendrais mal élevée?... Prends ce torchon et aide-moi à faire le ménage!

— Comment, le ménage!... Eh bien, et la bonne?...

— La bonne?... Je viens de la mettre à la porte!

— Encore!... Une par jour, alors!

— Pardi!... Des propres à rien, ces bonnes!... Ça ne veut rien faire, et ça se plaint tout le temps d'être mal nourries!...

— Elles n'ont pas tort! déclara Marthe. Dans le quartier, notre maison a la réputation d'être une boîte!... Tu pourrais tout de même mieux les nourrir, tes bonnes, tu en changerais moins souvent!

— Et toi, tu ne ferais pas le ménage, n'est-ce pas?...

— Précisément, maman, tu as mis le doigt dessus!... C'est bien ça que je veux!... Ah!... Quand je serai mariée, si tu crois que mon mari me fera faire le ménage, par exemple!...

— Il ne s'agit pas de ça!... Tu n'es pas mariée, tu dois obéir à ta mère!...

Marthe se leva, prit le torchon en rechignant, et suivit alors sa mère en disant:

— Si c'est pour ça que vous m'avez envoyée au lycée apprendre la physique, la chimie, l'algèbre, la géométrie et la morale civique!...

M. Dufournin entrait à ce moment-là dans le salon. Il avait un air navré. Grand et sec, il ressemblait à sa fille dont il avait le nez fort, les mains grosses et les pieds longs. Sa figure était banale, son langage prétentieux, et il cultivait le calembourg dans les circonstances gaies.

— Nous sommes propres!... fit-il d'un ton lugubre.

— Quoi donc?... demandèrent Marthe et sa mère.

Pour toute réponse, M. Dufournin brandit un cahier de papier timbré.

— Qu'est-ce qui t'envoie ce papier timbré?... demanda Mme Dufournin.

— Un huissier, poupoule!...

— Je le pense bien!... Mais quel est le butor qui t'a envoyé l'huissier?...

— Mais Jean Lapige, pardi, le contrefacteur de mon verrou pneumatique.

— Celui à qui tu fais un procès?..

— Justement!... Il m'en fait un à son tour!...

— Et pourquoi ça?... Sur quoi se base-t-il?... Que te reproche-t-il?...

Alors, le marchand d'objets en caoutchouc, d'un ton solennel, arrondit ses gestes et commença:

— Ne parlez pas toutes deux à la fois, et veuillez vous seoir!...

Elles s'assirent, curieuses de savoir.

(*La suite au prochain numéro.*) JEAN DRAULT.

## RECETTES DE LA SEMAINE

### Remèdes préventifs contre les engelures.

Pour empêcher la suppuration, voici un liniment très bon et qu'on peut avoir d'avance:

Eau-de-vie camphrée 1/2 litre, savon blanc à l'huile d'olive 100 grammes. Battez bien ensemble après avoir fait dissoudre le savon dans l'eau-de-vie, en l'ayant râpé. Faites une pâte et frottez la partie malade, doucement; recommencez trois ou quatre fois et faites cette friction toutes les vingt-quatre heures, le soir de préférence. Quand les engelures ne font qu'apparaître, elles disparaissent promptement.

Les bains d'eau de son, suivis d'une friction de graisse de volaille crue, sont très bons aussi, ainsi que pour les crevasses

UNE AIGLONNE.

### Remède contre la sueur froide aux pieds.

Faites bouillir deux poignées d'orties et deux poignées de pelures de navets et prenez un bain de pieds de dix minutes dans cette eau.

Recommencez deux fois par mois.

ID.

### Fiel de porc contre les échardes.

Lorsqu'on a une écharde, le meilleur moyen de la faire sortir et d'éviter la pourriture, c'est d'enduire l'endroit où est entrée l'écharde de fiel de porc, que l'on conserve liquide en le mettant aussitôt recueilli dans un flacon hermétiquement bouché. Ce procédé simple prévient quelquefois bien des complications.

### Contre les ampoules.

Un bien petit bobo, mais bien douloureux et fort gênant lorsqu'il vient, après une longue marche, s'ajouter encore à la fatigue.

On en amène rapidement la résolution en y faisant des applications de feuilles de tilleul. Et ce remède, si simple, a encore l'avantage d'être également applicable aux ampoules qu'un travail rude amène aux mains.

# LES COURSES D'AUTOMNE[1]

PAR

HIPPOLYTE AUDEVAL

V (*Suite.*)

Peu à peu, et principalement par bienséance, la tristesse de Léopold se dissipa momentanément. Reprenant sa liberté d'esprit pour causer avec son oncle et sa cousine, il ne put s'empêcher d'être étonné en les trouvant installés chez lui, avec tous leurs accessoires et dépendances. Le jardin, qu'ils traversèrent, était bouleversé de fond en comble. Or, Léopold connaissait l'antipathie qu'avait toujours professée son père pour les moindres changements, fût-ce des améliorations. Après avoir admiré les constructions nouvelles, l'aménagement des serres, les conduites d'eau chaude qui passaient dans la terre et y maintenaient une température tiède et bienfaisante, Léopold dit, presque involontairement :

— Vous avez donc tout à fait abandonné, mon cher oncle, votre maison et votre jardin de Chabanais ?

— Mais oui, mais oui, répliqua M. Rougerie en se frottant les mains d'un air de satisfaction. On est bien mieux ici.

Puis, désireux de s'expliquer catégoriquement, et, sans se préoccuper de l'attitude suppliante de sa fille, il ajouta :

— Ah çà ! mon neveu, ton père ne t'écrivait donc pas ?

— Il m'écrivait rarement, répondit Léopold. Il s'inquiétait avant toutes choses de me fournir, et au delà, l'argent nécessaire à mes voyages.

— Oui... l'argent, dans ses mains...

— Ah ! interrompit Léopold subitement entraîné vers d'autres pensées, n'est-ce pas épouvantable ?.... J'étais à Rome, heureux, insouciant, tranquille; et, pendant ce temps... Oh ! éternels regrets ! Ne voyagez jamais, vous qui avez un père, une famille !

— Voyons, mon neveu; voyons, mon ami... Nous n'y pouvons rien.

Léopold se détourna pour essuyer les larmes qui lui coulaient des yeux. Il s'efforça de paraître calme, de ne pas attrister son oncle d'une douleur qu'il pouvait comprendre, mais non partager entièrement. Les pleurs ne devaient, du reste, qu'interrompre M. Rougerie, et Léopold était avide d'entendre parler de son père.

— Ainsi, reprit le jeune comte, vous êtes ici, mon oncle, depuis... ?

— Depuis un an, mon cher ami, et je m'en félicite tous les jours... Depuis un an et un mois.

M. [illegible]rie, bien que cordial et affectueux, semblait résolu à dire la v[illegible] milieu de ses fleurs, de ses belles serres qui étaient pou[illegible], son champ de bataille naturel, il ne paraissait plus vouloir [illegible] former aux atermoiements et aux réticences de Charlotte.

— Treize mois ! reprit Léopold. Est-ce que mon père était malade depuis cette époque ?

— Non. Mais... viens par ici, près du calorifère... Nous aurons plus chaud.

Si décidé qu'il fût, il hésitait pourtant un peu. Il évitait de regarder sa fille, mais il comprenait, malgré cela, et devinait ses prières muettes.

— Vois-tu, mon neveu, reprit-il bravement, il vaut mieux tout te dire. Ton père...

— Votre père s'ennuyait beaucoup, interrompit M[lle] Charlotte avec tant de vivacité et d'animation qu'il fut impossible à M. Rougerie de la retenir ou de la contredire.

« Le château était un peu grand pour votre père seul. Il savait bien que vous reviendriez l'habiter un jour; mais, pour rien au monde, il n'aurait voulu abréger des voyages qui sont, disait-il, le complément d'une bonne éducation, et, en vous attendant... Ah ! il a eu une excellente idée; il nous a dit : « Venez demeurer chez moi, vous me tiendrez compagnie. » Et comme mon bon père adore ses fleurs et tout ce qui est nécessaire à leur bonheur, il lui a dit encore : « Apportez-les, apportez vos châssis, apportez vos cloches, vos arrosoirs, vos bêches, vos râteaux, vos sécateurs, vos instruments de toute espèce. Nous nous amuserons ensemble à jardiner. » Mon père ne s'est pas fait prier... ni moi non plus. Il a tout apporté, comme vous voyez, même sa casquette.

— Oh ! mais c'est charmant, répondit Léopold; et votre casquette, mon cher oncle, indique que vous êtes ici pour longtemps.

— Vous entendez, mon père, s'empressa d'ajouter M[lle] Charlotte; mon cousin Léopold nous invite.

— J'entends bien, grommela M. Rougerie. Léopold nous invite. C'est... c'est drôle.

— Du reste, mon cousin, reprit la jeune fille, nous n'en avions pas douté un seul instant; et, vous voyez, nous sommes ici comme... comme chez nous. Entre parents, on se doit l'hospitalité, n'est-ce pas, mon père ? On est si heureux d'être ensemble que l'exercer n'est pas même un devoir, c'est un plaisir, n'est-ce pas, mon père ?

— Sans doute, sans doute. Entre parents... Aussi, mon neveu, tu peux, dès aujourd'hui...

— Vous pouvez compter, interrompit vivement Charlotte, que nous ne vous abandonnerons pas.

— En effet, ajouta M. Rougerie. Ma fille a trouvé le mot : nous ne t'abandonnerons pas, mon neveu.

— Mon oncle, dit Léopold d'une voix émue, et vous aussi, ma cousine, n'accusez pas mon cœur s'il est inhabile à vous exprimer les sentiments que vous me faites éprouver. Restez tous les deux à Buissas, restez-y éternellement pour me rappeler que, grâce à vous, la solitude de mon père a été adoucie, embellie. Quant à moi, je n'ai qu'une parole à vous dire pour vous dépeindre mon ardent désir de vous garder, c'est que si vous partiez, je serais sans famille. Tandis qu'en me voyant entre vous deux... Ah ! j'en ai une... j'en ai une encore !

Attendri, agité, M. Rougerie ouvrit ses bras, Léopold s'y jeta et s'y rencontra avec Charlotte, qui désirait probablement remercier son père de sa bonté. Il les pressa tous les deux sur son cœur. Mais, un instant après, et comme s'il se fût repenti de ce bon mouvement, il les repoussa avec une certaine brusquerie.

— Ah ! murmura-t-il entre ses dents en s'éloignant de quelques pas, cette petite fille nous lance dans des complications indéfinissables.

M[lle] Charlotte ne perdit pas sa présence d'esprit.

— Mon cousin, dit-elle à l'oreille de Léopold, voulez-vous faire grand plaisir à mon père ?

— Certes, ma cousine.

— Voilà, continua-t-elle en lui désignant une belle plante, un *araucaria Cuninghamii* magnifique, de bouture...

— Ah ! c'est juste, dit Léopold en souriant, je n'ai encore rien admiré. Merci de m'en faire souvenir.

Puis, appelant M. Rougerie :

— Mon oncle, dit-il, est-ce que je ne me trompe pas ? Est-ce que c'en est un ?

— Un quoi ? demanda M. Rougerie en se rapprochant.

— Un *araucaria*...

— *Cuninghamii*... Parfaitement. Et un superbe !

— Et de bouture ?

— Et de bouture. Et nous ne sommes que sept en France qui en possédions. Ah çà ! mais tu t'y connais donc un peu ! Tu aimes donc les fleurs ? C'est bon signe, mon garçon, très bon signe, parce que, quand on aime les fleurs... Charlotte ! ah ! comme nous nous entendrons bien tous les trois ! Ton cousin adore les fleurs. Et ça, voyons, connais-tu ça ? C'est plus commun, mais ça a son charme.

— Très joli, très joli, dit Léopold.

— Et c'est ?...

— C'est très joli, mon oncle.

— Le nom ! murmura Charlotte en le lui soufflant; dites le nom.

— C'est commun sans doute, reprit Léopold; mais, malgré cela, le *metrosideros augustifolia* a son prix.

(*La suite prochainement.*) HIPPOLYTE AUDEVAL.

1. Voir l'*Ouvrier* depuis le 5 décembre 1896.

# AMUSEMENTS SCIENTIFIQUES

## VISION MONOCULAIRE

— Savez-vous regarder un tableau, une photographie, un paysage, un portrait ?

— Étrange question que celle-là !

— Étrange, soit; mais comment faites-vous pour regarder un portrait ?

— J'ouvre bien grands les deux yeux et...

— Je vous arrête ! C'est un tort que d'ouvrir les deux yeux : pour bien voir une peinture, une photographie, pour saisir le relief des objets, il faut ouvrir un œil seulement et non les deux. Vous allez comprendre pourquoi.

Placez, droit devant vous, sur une table, à trente centimètres de distance, un livre debout sur sa tranche. Regardez ce livre d'abord avec l'œil droit seul, puis, sans changer votre tête de place, avec l'œil gauche; dans le premier cas, vous verrez en perspective le côté droit du livre; dans le second cas, le côté gauche. Nos deux yeux ne perçoivent donc pas des images absolument identiques ou superposables; ils voient, sous des angles différents, les divers points d'un même objet en relief, d'où la possibilité, grâce à l'éducation, d'évaluer approximativement les distances, de prononcer que tel ou tel objet est plus rapproché ou plus éloigné que tel ou tel autre.

Si, après avoir fermé un œil, vous déplacez un encrier placé devant vous sur une table, et que vous essayiez ensuite d'y plonger brusquement votre plume, neuf fois sur dix, vous frapperez les bords du vase : la vision monoculaire ne permettant pas d'apprécier exactement les distances, l'image des objets vous apparaîtra à peu près comme sur un tableau.

Au contraire, dans le stéréoscope, nous avons la sensation du relief des objets, parce que là, comme dans la nature, chacun de nos yeux y perçoit l'image avec la perspective qui lui est propre.

Il en est de même dans les *anaglyphes*, où les deux images superposées, l'une bleue, l'autre rouge, ne présentent qu'un mélange informe et confus de lignes ; mais si l'œil droit, regardant à travers un verre rouge, ne voit plus que l'image bleue, en même temps que l'œil gauche, regardant à travers un verre bleu, ne voit plus que l'image rouge, le spectacle change et une image en relief d'une teinte violette apparaît soudain.

Quel que soit le talent du peintre, quelle que soit la rigoureuse exactitude de l'image obtenue par la photographie, tableau et portrait nous semblent forcément plats, car nous voyons (à peu près du moins) sous un même angle tous les différents points de leur surface.

Si donc, en présence d'une image unique, vous désirez avoir, autant que possible, l'impression du relief et jouir des effets de perspective que le peintre a traduits dans son tableau, fermez un œil ou, mieux, regardez l'image à travers un gros tube en carton ; l'illusion sera plus facile, car, un de vos yeux étant fermé, votre imagination n'exigera plus la perception simultanée de deux images non superposables.



Vous avez peut-être chez vous le portrait d'un être chéri dont vous êtes séparé ; vous aimez à regarder parfois cette image ; votre pensée cherche à la transformer, à lui donner la vie ; puis, après de vains efforts d'imagination, découragé de ne voir toujours que du noir, du gris, du blanc, sur un carton tout plat, vous renfermez la froide image, ne conservant au cœur que des regrets encore plus vifs.

Faites plutôt ce que je vais vous dire. Mettez le portrait en pleine lumière devant vous à une distance plus ou moins grande, suivant les dimensions qu'elle a, vous plaçant vous-même de manière à éviter qu'il se produise des reflets à la surface de l'image ; fermez l'œil gauche et regardez le visage aimé à travers un tube en carton ; pour peu que le portrait soit réussi, vous ressentirez une véritable commotion en présence de la charmante illusion qui va se produire ; voilà les lèvres en relief qui semblent prêtes à s'ouvrir pour vous sourire ou vous parler ; le nez, le menton s'avancent en projetant au-dessous d'eux une ombre légère ; les fossettes du menton, de la lèvre supérieure et des joues se sont creusées, et les yeux, qui se sont retirés en arrière, apparaissent brillants, humides et vivants.

L'illusion est vraiment complète avec des portraits un peu grands, ayant au moins dix-huit centimètres sur vingt-quatre de hauteur. Avec des images plus petites un monocle est souvent nécessaire.

Deux points importants. Cherchez avec soin la distance à laquelle il convient de placer votre œil, et calculez longueur et diamètre du tube de carton de telle sorte que le cadre ou la bordure de l'image soient complètement cachés.

Puisse la *vision monoculaire* vous procurer, en un jour de regrets, quelques instants de douces et consolantes illusions !

MAGUS.



*Le Directeur-Gérant :* HENRI GAUTIER — Sceaux, imp. Charaire et Cie.

5 centimes le N° année courante. (10 centimes le N° années échues.) N° 1978 TRENTE-SIXIÈME ANNÉE. — 30 Décembre 1896

# L'OUVRIER

**Journal illustré paraissant le Mercredi et le Samedi**

| ABONNEMENT D'UN AN : (104 numéros) France, Algérie et Belgique : 6 francs. | DIRECTION ET ADMINISTRATION : LIBRAIRIE BLÉRIOT, HENRI GAUTIER, SUCCESSEUR, 55, quai des Grands-Augustins, Paris. | ABONNEMENT D'UN AN (104 numéros) Colonies et Étranger (sauf la Belgique) : 7 francs. |
| --- | --- | --- |

## LE SECRET DE LA MARINIÈRE PAR NOËL GAULOIS



Il frappa aux volets d'une boutique peinte en blanc. (Voir page 555.)

# LE SECRET DE LA MARINIÈRE[1]

PAR

**NOËL GAULOIS**

XI (*Suite.*)

Au second étage, le fermier occupait deux petites pièces. La première servait à la fois de salon et de salle à manger ; la seconde, de chambre à coucher.

Claude Soleret, nous l'avons dit, allait avoir la cinquantaine. C'était un robuste gaillard qui, en dépit de ses allures peu belliqueuses, devait être d'une force herculéenne à en juger par son torse d'athlète et ses biceps énormes qui faisaient se tendre et craquer l'étoffe de sa tunique lorsqu'il ployait les bras. Il portait de courts favoris poivre et sel, et de formidables moustaches qui retombaient en longues pointes, à la gauloise, de chaque côté de ses lèvres. Et sur toute sa physionomie, hâlée par le grand air et le soleil, un rayon de bonhomie s'épanouissait, décuplé lorsqu'il s'avisait de sourire.

— Corde à boyaux ! quelle bonne surprise vous me faites là, mes amis ! dit-il en distribuant des sièges. Aussi, pour la fêter comme il convient, je veux vous offrir quelque chose qui, depuis pas mal de temps, est assez rare à Paris...

Il alla ouvrir un placard et en tira une bouteille cachetée.

— Voyez-vous, dit-il, ça c'est une idée de François, le garçon qui a bien voulu se charger de garder la ferme. Le jour où je suis venu me fixer à Paris, il m'a dit :

« — Vous savez, patron, qu'il y a encore à la cave, sans compter la pièce en vidange, une *quatre-vingtaine* de bouteilles pleines. M'est avis que vous devriez les emporter, car je ne boirai jamais tout ça, et Mlle Claire encore moins. Or, si les Prussiens entrent ici, — ce qu'à Dieu ne plaise ! — ce sont eux qui s'empiffreront votre bon vin !

« Ma foi, vous comprenez, je n'ai pas hésité. J'ai laissé la pièce à la ferme et j'ai emporté les bouteilles. Et voilà comment je peux vous offrir aujourd'hui un petit verre qui vous réchauffera !

Et il ajouta en riant :

— Vous devez en avoir besoin, car, vrai ! vous avez des figures de gens transis.

Le fermier s'était dépouillé de son sac et de son ceinturon.

— Alors, vous aussi, dit-il après avoir trinqué, vous vous décidez à venir demeurer à Paris ?

— Dame ! monsieur Soleret, répondit Thérèse, la position n'est plus tenable.

— Corde à boyaux, je vous crois ! Si les obus venaient vous trouver comme cela, chez vous ! Nous n'avons pas encore ce désagrément, de ce côté-ci du moins, ni dans le centre ; car là-bas, vers l'Arc de l'Étoile, il paraît que ça tombe dru, et qu'il ne fait pas bon s'aventurer jusqu'à la porte Maillot, même avec un parapluie !

— Quand est-ce que cela finira ? fit Claire.

— Il faut prendre patience, ma chère enfant, reprit le fermier. Paris, hélas ! n'en a plus pour longtemps !

— Paris sera forcé de capituler ! dit Gaspard.

— Qui sait ? fit le jeune Raoul qui, jusque-là, s'était tenu silencieux. La fortune des armes est variable. Une sortie adroite, secondée par le concours heureux d'un corps d'armée venant du centre, pourrait bien changer la face des choses !

— Oui, peut-être bien ! fit Gaspard Collinet d'un air de doute. Mais, au point où nous en sommes, il n'y a guère à compter sur une pareille chance.

— Et, acheva le fermier, le mieux est d'attendre les événements en tirant de la situation actuelle le meilleur parti possible. Or donc, mes amis, il s'agit de vous trouver un gîte.

— Oh ! monsieur Soleret, fit vivement le marinier, ne vous occupez nullement de moi. Il y a bien encore un coin, dans la carcasse de l'*Engoulevent*, où je pourrai dormir lorsque je ne serai pas à faire le coup de feu contre ces damnés mangeurs de choucroute... Quant à Raoul, le jeune homme que voici, sa place, non plus que la mienne, n'est à Paris. D'ailleurs, son uniforme de *moblot* vous indique qu'il pense à autre chose qu'à se reposer.

Et se tournant de son côté ;

— N'est-ce pas, Raoul, lui dit-il, n'est-ce pas que l'heure n'est pas venue de se dorloter ?

— Ma foi, monsieur Gaspard, au moment où je me suis engagé, j'ai juré de ne point quitter mes armes avant d'avoir accompli jusqu'au bout mon devoir de Français.

— Corde à boyaux ! fit le fermier en tendant la main au jeune homme, voilà qui est bien parlé ! moi, voyez vous, les circonstances ont voulu que je ne fusse pas soldat... ça se voit bien, du reste ! eh bien ! n'empêche que je donnerais volontiers les années que Dieu me réserve encore pour voir le sol de la patrie délivré des casques à pique qui l'envahissent !

— Mais j'oubliais, monsieur Soleret, dit le marinier. Permettez-moi de vous présenter ce garçon, que vous ne connaissez pas encore : M. Raoul de Savignan-Clavières, qui fut élevé par ma sœur Thérèse...

— Ah ! ah ! le frère de lait de Martial ?

— Justement !

— Et... que devient-il, votre fils, madame Thérèse ? sans doute s'est-il enrôlé, lui aussi, dans l'un des nombreux corps de volontaires qui concourent à la défense de Paris ?

La marinière ne répondit que par un vague geste d'ignorance, et une larme perla le long de ses cils.

Le fermier s'en aperçut.

— Pardonnez-moi, lui dit-il affectueusement. Je n'aurais pas dû réveiller en vous le souvenir de ce mauvais garnement ; mais je pensais... je croyais que...

Voyant qu'il s'embrouillait dans ses excuses, Soleret ne trouva d'autre moyen d'en sortir que d'y couper court à l'aide d'une diversion.

— Enfin, reprit-il sur un autre ton, il faut, mesdames, que je vous case quelque part ! Je songeais d'abord à vous abandonner ce logement ; mais voilà que je trouve mieux. Claire possède ici une cousine, une nièce à moi, qui se fera un plaisir, j'espère, de vous abriter toutes deux pendant quelque temps.

— La cousine Berthe ? demanda la jeune fille avec joie.

— Oui.

— Ah ! quel bonheur ! bien sûr qu'elle sera contente de nous recevoir, quoiqu'il y ait déjà longtemps que je ne l'ai vue.

Et à la marinière :

— Mais, maman Thérèse, vous la connaissez bien, la cousine Berthe ? dit Claire. Vous savez bien, la crémière de la place Maubert à qui nous sommes allées rendre visite un jour, l'année dernière ?

— Oui, je me rappelle en effet.

— Ah ! fit le fermier, la petite cousine n'est pas riche ! mais, Dieu merci, Claude Soleret, malgré la guerre qui va le ruiner à moitié, est encore à la tête de quelques écus, et il s'arrangera de manière à ce que vous ne soyez pas une charge pour la pauvre Berthe.

— Oh ! papa, je suis sûre qu'elle ne voudra rien accepter en échange du service qu'elle va nous rendre.

— C'est bon, c'est bon, ma fille ! ne t'occupe pas de cela. Alors c'est entendu, vous acceptez ; je vous mène chez la cousine.

— Certainement ! répondit Claire.

— En ce cas, fit Gaspard en se levant, je vous remets entre les mains ma sœur et votre demoiselle ; car je dois me rendre vers midi à la compagnie.

Raoul se leva à son tour.

— Il me faut aussi rejoindre les camarades, dit-il en tendant la main au fermier.

— Comment, vous partez déjà ? fit celui-ci.

— Notre temps ne nous appartient pas ! répondit le marinier

— C'est vrai ! j'oublie toujours que nous sommes soldats ! que voulez-vous ? c'est le manque d'habitude ! J'aurais bien voulu vous offrir à déjeuner ; mais ce n'est pas jour de boucherie, aujourd'hui, la distribution de viande n'aura lieu que demain, et je n'aurais à vous offrir qu'une cuillerée de riz qu'il va me falloir aller chercher à la *cantine municipale*... C'est maigre ! je vais cependant m'occuper de la question des vivres avec la cousine Berthe. En attendant, je suis obligé de vous laisser partir... Ah ! corde à boyaux ! que la guerre finisse, et nous rattraperons le déjeuner manqué d'aujourd'hui !

Tandis que Soleret parlait ainsi à Gaspard et à Thérèse, Raoul causait à mi-voix avec Claire.

— Nous allons nous séparer, disait le jeune homme. Qui sait si nous nous reverrons jamais ! Ah ! tenez, mademoiselle, il me semble que je vais être bien malheureux, bien seul, maintenant, là-bas, au milieu de la campagne... Depuis le jour où, blessé, je fus recueilli par Mme Thérèse, j'avais pris l'habitude d'aller vous voir chaque fois que j'en avais le loisir...

« L'*Engoulevent* était devenu pour moi la maison familiale, la seule que j'aie connue jusqu'à présent... En m'y rendant je savais vous y rencontrer, et j'oubliais à votre vue toutes les souffrances des temps où nous vivions, et tous les chagrins de ma vie d'orphelin... Que vais-je devenir, maintenant que vous ne serez plus là !

— Il ne faut pas vous désoler, monsieur Raoul, répondait la jeune fille. Moi aussi j'étais heureuse de votre visite, et j'attendais avec inquiétude l'heure de votre venue... Moi aussi je m'étais habituée à croire que je vous verrais toujours, et que nous ne devions plus vivre isolés l'un de l'autre... Pourtant, les événements en ont décidé autrement, et nous voilà rentrées dans Paris, pendant que vous vous allez continuer à combattre sans que, de longtemps peut-être, nous puissions avoir de vos nouvelles !...

— Écoutez, mademoiselle, reprit le jeune homme, mon plus grand chagrin n'est point encore de m'éloigner de vous. La vie a de dures exigences qu'il faut satisfaire. Aussi, cette vie même, la

1. Voir l'*Ouvrier* depuis le 5 décembre 1896.

donnerais-je sans regret pour la défense de la France ; mais il est une chose que seule je redoute ..

Raoul prit entre ses mains les mains de la jeune fille.

— Oui, continua-t-il, ce qui serait pour moi une souffrance cruelle qui durerait, il me semble, par delà le tombeau, ce serait de penser que mon souvenir aurait disparu de votre cœur en même temps que mon image aurait disparu de vos yeux... Aussi, mademoiselle Claire, je voudrais vous demander, — cela vous paraîtra peut-être puéril, — je voudrais vous demander la promesse de ne pas m'oublier... Hélas! l'oubli est l'une des faiblesses humaines! de ne pas m'oublier, du moins avant la fin de cette terrible guerre... Pouvez-vous, mademoiselle, pouvez-vous me promettre cela?

— Je vous le promets! répondit la jeune fille avec émotion.

— Oh! merci! merci! à présent je sens que je ne suis plus seul, que quelqu'un pensera quelquefois à moi pendant mon absence, et, si Dieu le veut, cette pensée sera assez puissante pour me préserver des dangers, et me ramener quelque jour vers vous! Adieu, mademoiselle! adieu!

— Adieu, Monsieur Raoul! adieu jusqu'à bientôt, espérons-le!

— Allons, allons, il est temps de nous en aller! dit Gaspard en regardant l'heure à la pendule de la cheminée.

— Je ne vous retiens plus, mes amis, répondit Soleret. Vous pouvez être sans inquiétude, je vais à l'instant m'occuper de Thérèse et de Claire. Mais je pense que, puisque à présent rien ne vous attire plus au bord de l'Ourcq, j'aurai le plaisir de vous voir de temps en temps?

— Les loisirs sont rares, fit le marinier. Mais c'est égal, dès que nous pourrons pousser une pointe jusqu'ici, nous n'y manquerons pas.

— C'est cela! nous aurons ainsi l'occasion de vider une autre bouteille; car, vous savez, il m'en reste encore. Allons, au revoir, et bonne chance!

— Au revoir!

Resté seul avec les deux femmes, le fermier passa dans sa chambre; et, ayant quitté son uniforme, il se vêtit, selon sa coutume immémoriale, d'un costume de velours fauve, et se coiffa d'un large chapeau de feutre.

— Eh bien! nous y sommes, les enfants? demanda-t-il en revenant dans le salon.

— Oui, père, répondit Claire. Mais nous ne pourrons jamais emporter tout cela! ajouta-t-elle en montrant les volumineux paquets apportés par Raoul et Gaspard.

— Aussi allez-vous laisser ces bagages ici. Je vous les enverrai tantôt par un commissionnaire, lorsque vous serez installées chez la cousine.

Ils descendirent l'escalier.

De la Petite-Villette à la Place Maubert, la route est longue. Mais, par le froid polaire qu'il faisait, nos trois amis allongèrent le pas.

Dans le morne Paris de ce temps de siège, troublé seulement par les batteries de tambour et les sonneries de clairon que rythmaient au loin, en points d'orgue, les détonations de la *Joséphine* et les feux ininterrompus des batteries du Mont-Valérien, chacun se hâtait à travers les rues : les femmes emmitouflées de châles et de capelines, les hommes enveloppés dans leurs couvertures de campement aux couleurs multiples : noires, brunes, vertes, jaunes, bleues.

En traversant la Seine, sur le pont au Change, il y avait cependant quelques curieux, accoudés sur le parapet, regardant évoluer la fameuse canonnière Farcy qui faisait quelques manœuvres avant d'aller reprendre son poste au delà des remparts.

Claire et Thérèse, accompagnées de Soleret, venaient de s'engager dans la rue Saint-Séverin, lorsqu'un jeune homme élégamment vêtu, venant en sens inverse, les heurta sans les remarquer au bord du trottoir.

La marinière eut un mouvement de recul... Mais déjà le jeune homme était passé.

— Martial! mon fils! murmura-t-elle.

Claire, de son côté, avait vu et reconnu le passant.

— Tiens! dit-elle, c'est singulier.

— Quoi donc? demanda Thérèse, remise de sa surprise.

— Avez-vous remarqué ce jeune homme qui vient de nous coudoyer?

— Non, fit la marinière jouant l'indifférence.

— Avez-vous vu, du moins, comment il était habillé?

— Oui. Avec une certaine recherche; ce qui est assez rare en ce moment, où la toilette est généralement négligée. Un fils de famille, probablement.

— Vous vous trompez, car je le connais.

— Comment, Claire, fit Thérèse avec étonnement, vous connaissez ce jeune homme?

— Oui; je l'ai rencontré au bord du canal, il y a deux mois environ. Mais alors, il était vêtu en paysan; c'est là ce que je trouve singulier!

— Vous devez vous tromper, ma chère enfant! dit la marinière visiblement inquiète.

— Non, maman Thérèse. Il m'a adressé quelques paroles ce jour-là, et je suis certaine que c'est lui. Et tenez, je me rappelle maintenant : c'était peu de temps avant le vol dont vous avez été victime, et dans lequel ont disparu les papiers de M. Raoul.

Subitement, la marinière s'arrêta.

Une idée, une idée épouvantable lui était venue...

— Oh! pensa-t-elle, si c'était lui! mon fils, qui eût enlevé le coffret et dépouillé Raoul!

— Qu'avez-vous donc, maman Thérèse? lui demanda Claire.

La marinière était d'une pâleur de cire.

— Rien, ce n'est rien, répondit-elle. C'est le froid qui m'aura saisie...

— Vous allez pouvoir vous réchauffer, dit alors Soleret, car nous sommes arrivés.

Et il frappa aux volets clos d'une boutique peinte en blanc, sur a devanture de laquelle le mot : *Crèmerie* se détachait en grosses ettres bleues.

## XII

### AU CHERCHE-MIDI

La prison du Cherche-Midi, située à Paris, dans la rue qui porte ce nom, est, depuis qu'elle existe, uniquement consacrée à recevoir des détenus militaires.

Jamais cependant elle n'abrita autant d'éléments disparates et hétéroclites que durant la période qui s'écoula entre le commencement du siège et les quelques mois qui suivirent la chute de la Commune.

Outre un certain nombre de prisonniers prussiens, parqués dans le bâtiment appelé « maison d'arrêt », elle contenait, au mois de janvier 1871, cent cinquante à deux cents individus prévenus de délits militaires ou autres, mais appartenant tous à l'armée à des titres différents; car, nous le répétons, alors comme aujourd'hui, ne passaient par la prison du Cherche-Midi que des individus portant l'uniforme. Tous les prévenus, comme maintenant, étaient détenus dans le bâtiment dit « maison de justice ». C'est également dans ce bâtiment que siégeait et siège encore le conseil de guerre du gouvernement de Paris.

Après avoir traversé une première cour accédant à la rue, on entrait dans une petite salle, meublée de bancs scellés à la muraille, et décorée de vieilles sculptures. Au fond de la salle, une épaisse porte de chêne, percée d'un guichet grillé et solidement verrouillée à l'intérieur, s'ouvrait sur une seconde salle appelée la « guichetterie », qui communiquait directement avec le greffe, et, à l'aide d'un long couloir sombre, avec l'intérieur de la prison proprement dite. Celle-ci se composait de trois étages de chambrées, dortoirs meublés de lits de fer; de trois ateliers situés au rez-de-chaussée; et enfin de deux cours : l'une affectée aux prévenus, l'autre aux condamnés à de courtes peines.

Au moment où nous pénétrons dans la prison, tous les détenus étaient dans les cours, car c'était l'heure du repos.

Un brouhaha indescriptible régnait dans cette sorte de puits, formé d'un côté par les bâtiments et de l'autre par de hautes murailles au-dessus desquelles on voyait poindre les baïonnettes des factionnaires.

Des soldats de toutes armes : fantassins, cavaliers, artilleurs, marins, mobiles, francs-tireurs et gardes-nationaux se promenaient isolément ou par groupes; d'autres, assis à même le sol, fumaient ou causaient. Mais tous étaient tristes, d'une tristesse adéquate au tempérament de chacun, qui se traduisait par la colère ou par l'ironie.

Quelques-uns, parmi les très jeunes et les très vieux, pleuraient.

Le long de la muraille, allant de l'un des ateliers à la fontaine, un homme de quarante à quarante-cinq ans, portant les quatre galons de commandant, se promenait seul, les mains jointes derrière le dos.

C'était Clément Rochel.

Accroupi au pied de l'escalier de pierre conduisant aux dortoirs, un gamin de dix-sept à dix-huit ans, portant la vareuse des mobiles de la Seine, demeurait la tête basse, inerte ainsi qu'une statue. Et de ses yeux que l'on ne pouvait que deviner sous la visière rabattue de son képi, une larme tombait, de temps à autre, sur le sol.

C'était notre vieille connaissance, l'ex-cuisinier de la « Joyeuse », le jeune Pigeolet.

Tous deux appartenaient à l'armée, comme tous les Parisiens valides de cette époque; ils étaient justiciables du conseil de guerre.

Pigeolet, inculpé de vol à bord de la péniche l'*Engoulevent*, après avoir été successivement emprisonné au Raincy, puis à Saint-Denis, au quartier-général de Carrey de Bellemare, avait été expédié au gouvernement de Paris qui l'avait fait interner au Cherche-Midi en attendant sa comparution devant le tribunal militaire.

Quant à Clément Rochel, aussitôt après son arrestation, on l'avait conduit à l'état-major de la Place, où, durant quarante-huit heures, il était resté seul, enfermé dans une cellule noire, sans autre visite que celle d'un sous-officier venant lui apporter sa ration de pain.

Au bout de ce temps et après avoir subi un sommaire interrogatoire de la part d'un chef galonné depuis le poignet jusqu'au coude, il avait été à son tour dirigé sur la « maison de justice », où depuis plus d'un mois il attendait qu'on voulût bien commencer l'instruction de son affaire.

Son arrestation, à vrai dire, l'avait moins effrayé que surpris.

Depuis le commencement du siège de Paris, il était en rapports journaliers avec le capitaine Braun, à qui il fournissait des renseignements sur la situation et l'état d'esprit de la capitale. Mais il n'avait jamais franchi lui-même les avant-postes et, de plus, il s'était entouré de toutes les précautions nécessaires pour éviter d'être soupçonné. Jouissant de certaines relations parmi les hommes du gouvernement de la Défense nationale, très bien vu, — on ne sait pourquoi, — par les autorités militaires, il avait, en quelques jours et sans avoir accompli aucun service actif, passé par tous les grades subalternes qu'un officier ordinaire ne conquiert qu'après des années, sur les champs de bataille.

Il se croyait donc, grâce à ses attaches mystérieuses, au-dessus du soupçon.

Et voilà que tout à coup, et cela au moment précis où son rôle de traître venait de s'achever à la suite de sa rupture avec Braun, on venait l'arrêter!...

Evidemment, il ne pouvait être là question d'une imprudence ou d'une indiscrétion de Martial; car, dans ce cas, le jeune homme aurait été arrêté également. Et puis, on n'aurait pas attendu jusqu'à ce jour et on aurait tâché de prendre les deux complices en flagrant délit.

Toutes choses bien examinées, son arrestation ne pouvait être que le résultat d'une dénonciation.

Mais qui était le dénonciateur?

Tout en arpentant la cour de long en large, rasant les hautes murailles, comme un fauve dans sa cage, Rochel, le front penché et les sourcils froncés, songeait aux événements qui avaient précédé son incarcération.

— Il est impossible, pensait-il, que j'aie été dénoncé par un voisin, par un bourgeois du quartier. Ma façon de vivre, du reste, n'avait rien qui pût attirer la suspicion. Quant aux officiers de l'état-major, — mes collègues! — mon subit avancement eût pu, peut-être, leur porter ombrage... Mais, bah! ils savent bien ce que sont les... protections, et n'ignorent pas qu'un bon *coup de piston* vaut mieux que vingt ans de services et dix blessures!

« Après tout, je ne crains rien maintenant. Toutes mes précautions sont prises, tous mes documents compromettants sont en lieu sûr. Je défie tout le monde, mes accusateurs comme mes délateurs, de trouver contre moi la moindre preuve!

« Un seul homme pourrait me faire condamner, sauf Michel Braun, et celui-là n'a aucun intérêt à venir déposer devant des officiers français! Un seul sait tout : c'est Martial! Mais je n'ai rien à craindre de sa part, car, en m'accusant, il se dénoncerait lui-même! Et puis, quel intérêt aurait-il à mon arrestation?

Continuant sa marche lente au milieu des autres détenus, Clément Rochel, malgré sa tranquillité quant à l'issue de l'accusation qui pesait sur lui, était obsédé par cette idée et y revenait sans cesse : quel pouvait être son dénonciateur?

Et, fatalement, le nom de Martial se retrouvait sans cesse sur ses lèvres.

Un moment il s'arrêta et eut cette exclamation intérieure :

— Si c'était lui, pourtant! voilà qui serait drôle, par exemple : le père vendu par son propre fils! Il est vrai que Martial ignore absolument quels liens m'unissent à lui... Mais c'est égal, il y aurait là un fait brutalement terrible contre la théorie des philosophes qui ont inventé la « voix du sang »!

*(La suite au prochain numéro.)* NOEL GAULOIS.



# LE NEZ DE FLAIRDECOIN[1]

PAR

**JEAN DRAULT**

V (*Suite.*)

— Vous savez, dit M. Dufournin, que j'ai inventé le verrou pneumatique, le vrai, le seul!... Tout au moins avais-je inventé le principe du verrou pneumatique qui révolutionnera la serrurerie d'art et tarira à tout jamais la source des gains illicites des cambrioleurs!...

— Pas tant de phrases, papa, dit Marthe, et au fait!

— Ma fille, un litige ne s'expose pas dans un langage de cuisinière!... Il faut prendre l'éloquence du barreau pour aborder ces sujets graves, telle est mon opinion!...

— Va toujours, papa!...

— Je poursuis donc, fit M. Dufournin. Un individu, un sieur Lapige, me vola le principe de mon invention et fit un verrou pneumatique qui tenait aux portes, alors que le mien, je ne le nie pas, ne tenait qu'à moitié...

— Tu peux dire pas du tout!... corrigea Marthe, qui était animée d'une sourde rancune contre des parents qui l'obligeaient à faire le ménage.

M. Dufournin ne broncha pas. Il eut seulement un geste de mauvaise humeur, puis continua, d'un ton de professeur au Collège de France :

— Ton interruption, ma fille, n'est pas une objection. Si c'était une objection, crois bien que je la pulvériserais en deux tours de main.

Et, saisissant une chaise, il la cogna vigoureusement contre le plancher.

— Mais, mon ami!... clama aigrement Mme Dufournin, pulvérise les objections, mais ne pulvérise pas les chaises!...

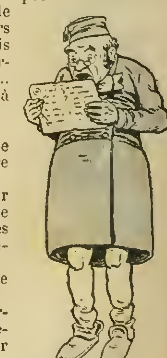
M. Dufournin reprit :

— Mon verrou ne tenait pas aux portes, soit!... Mais le principe était trouvé, et sans ce principe, ce cambrioleur de Lapige n'eût pas pu trouver son verrou qui, en définitive, est le mien. Voilà pourquoi je l'ai poursuivi en contrefaçon! Voilà pourquoi Me Tarare prépare une plaidoirie qui révolutionnera le Palais de Justice; du moins, il me l'a affirmé!...

— Ça, c'est vrai qu'il est très capable, ce jeune homme, approuva Mme Dufournin. Il cite du latin à table qu'on en oublie de finir son bœuf!...

— Et puis, dit Marthe, il est très bien M. Tarare. Il a toujours des pantalons sacs, et moi, j'ai un faible pour le pantalon sac!... Il n'y a rien d'habillé comme ça, pour un homme!...

— Soit! — poursuivit M. Dufournin, qui, l'index et le pouce réunis, le bras levé, attendait que les réflexions de sa femme et de sa fille eussent pris fin pour attaquer une nouvelle période. Soit!... Laissons-là le latin et le pantalon de Me Tarare!... Ce n'est pas sur son pantalon que je compte pour convaincre le tribunal, c'est sur son éloquence!... Je disais donc que j'avais poursuivi en contrefaçon le sieur Lapige pour vol du principe de mon verrou pneumatique... Quelques jours se passent, et moi, à mon tour, je réussis à appliquer mon propre principe et je parviens à faire tenir mon propre verrou!... Que fait le sieur Lapige?... Il me poursuit à son tour en contrefaçon!...



— C'est raide!... fit Mme Dufournin.

— C'est rigolo!... ajouta Marthe que l'air majestueusement indigné de son père semblait amuser beaucoup.

— Tu trouves, Fifille, déclara l'inventeur du verrou, moi, je ne trouve pas!... Mais je n'invente rien, vous savez. Tenez, écoutez ces *attendus* de l'assignation que je viens de recevoir!

Et Dufournin plaçant un binocle sur le petit bout de son nez, se mit à lire :

« Attendu que ce qui faisait différer le verrou Lapige du verrou Dufournin, c'est l'adhérence absolue du premier à la porte sur

1. Voir l'*Ouvrier* depuis le 5 décembre 1896.



laquelle on le posait, tandis que le second avait toujours refusé d'adhérer à la moindre porte, et tombait même sans secousse.

« Attendu que si le verrou Dufournin tient, depuis quelque temps, aux portes auxquelles on l'applique, c'est que le sieur Dufournin s'est approprié les procédés du sieur Lapige et en a enrichi son verrou.

« Attendu que le sieur Lapige se charge de faire devant le tribunal la démonstration des manœuvres du sieur Dufournin, manœuvres qui constituent le délit de contrefaçon puni par les articles... etc., etc., du Code pénal.

« Par ces motifs, plaise au tribunal le sieur Dufournin s'entendre condamner à deux cent mille francs de dommages-intérêts...

Suffoqué, Dufournin s'arrêta dans sa lecture.

— Deux cent mille francs!... s'écria-t-il. Je ne m'étais pas aperçu de ça!... Il a les dents longues, le sieur Lapige!...

— Deux cent mille francs!... répétait Mme Dufournin en brandissant au plafond un plumeau, effarée.

— Deux cent mille francs!... Mais ma dot, alors?... interrogea Mlle Marthe. Oh!... mais! oh!... mais!...

— Tranquillise-toi, Fifille, déclara M. Dufournin. Ce n'est pas fait!... Lapige demande deux cent mille francs de dommages-intérêts, mais le tribunal ne les lui accordera pas!... Il veut faire le faraud, Lapige!... Il veut me faire peur, m'obliger à reculer et à retirer l'assignation que j'ai lancée le premier contre lui!... Nous verrons!... Nous verrons bien!... Je voudrais bien tout de même que Tarare arrivât pour lui parler un peu des prétentions de cet animal!...

A cet instant, justement, ils entendirent la porte du magasin, au rez-de-chaussée, s'ouvrir.

Déjà, Mme Dufournin descendait, croyant à la présence de quelque acheteur de poire en caoutchouc ou d'un mètre de tuyau à gaz, lorsqu'elle se heurta, dans l'escalier en colimaçon, à Tarare en personne.

— Ah!... C'est vous!... Comme ça tombe!... Montez donc!...

Aussitôt, elle débouchait dans l'antichambre où aboutissait le sommet de l'escalier.

Tarare la suivait.

Il s'était fait lugubre : chapeau haut de forme, cravate noire, longue redingote noire boutonnée, pantalon noir, gants noirs.

En entrant dans le salon, il salua sans qu'un seul muscle de son visage bougeât.

Mais comme la famille Dufournin était dans un état d'esprit peu joyeux, ni le père, ni la mère, ni la fille ne remarquèrent de suite tout ce que la tenue de Jacques Tarare avait de mortuaire.

Toutefois Dufournin lui dit :

— Vous avez appris, n'est-ce pas, que Lapige m'intente à son tour un procès à propos du verrou?...

Tarare eut l'air d'un monsieur qui viendrait pour annoncer la mort d'un ami, et auquel on demanderait des nouvelles sur le cours du cuivre ou des beurres.

— Lapige!... Le verrou!... finit-il par dire. Oh! il s'agit bien du verrou pneumatique!...

Et il s'effondra, comme épuisé, dans un grand fauteuil dont les ressorts résonnèrent sous son poids.

— Cependant, protesta M. Dufournin d'un ton vexé, cependant, s'il ne s'agit pas du verrou, de quoi s'agit-il donc?...

— Il s'agit de Plumol! gémit Tarare.

— Plumol!... clamèrent à la fois le père, la mère et la fille.

— Oui, de Plumol!... Oh! si vous saviez!...

— Que lui est-il arrivé, vous m'effrayez!... dit Mme Dufournin.

— Pourquoi n'est-il pas venu dîner avec nous hier soir?... demanda Marthe. Vous deviez revenir nous voir!...

— C'est vrai qu'on n'y pensait plus, à M. Plumol, ajouta le père!... Ah!... Les affaires, les affaires!... Ça vous absorbe, voyez-vous!... Pensez donc que ce Lapige...

— Ah!... Laissez Lapige un peu tranquille!... commanda Tarare. Le cas de Plumol est autrement grave!...



— D'abord, où est-il, M. Plumol? demanda Marthe.

Alors Tarare se leva, Tarare, l'ami dévoué de Plumol, et il déclama :

— Dieu seul le sait, mademoiselle. Peut-être est-il à l'étranger!... Peut-être en prison!...

— En prison!... poussèrent à la fois les trois Dufournin atterrés.

Alors, Tarare raconta tout ce qui s'était passé la veille au soir, sur le palier du cinquième étage de la maison portant le numéro quatorze du boulevard Saint-Michel.

Sa narration, fort longue, était coupée par les cris affolés que jetaient tour à tour les trois membres de la famille Dufournin.

Il n'omit rien, ni le mystère qui entourait l'homme inconnu, vêtu d'un simple caleçon, que maintenaient avec tant de courage le coulissier du premier et le dentiste du second, et qui persistait à vouloir s'appeler Bécasseau, ni l'intelligence déliée et le nez surprenant de l'agent 102, ni la rondeur du commissaire de police, ni la bombe éclatant au cours de la perquisition dans l'appartement de Plumol, ni les papiers compromettants saisis par l'agent 102.



Et quand il eut fini de raconter cette horrible histoire, il fit : ouf!... tandis que Dufournin clamait désespéré :

— Mon futur gendre!... Anarchiste!... Ah!... Pauvre Fifille!... A quel homme indigne t'avais-je accordée!... Et comme ça fait bien, quand on est dans les affaires, des histoires pareilles!... Alors, comme ça, il avait des bombes chez lui?... Ah!... Le gredin!...

Mme Dufournin, elle, fut comme congestionnée. Elle porta la main à sa poitrine, comme si elle étouffait. Puis, elle sanglota et les larmes la soulagèrent.

Elle s'écriait :

— M. Antoine, si doux, si aimable, si gentil, un nihiliste, un tueur de colonels, un assassin de tzar!... Ah!... C'est ce verrou pneumatique qui nous porte malheur!... Depuis que tu l'as inventé, Anatole, rien ne nous réussit plus!...

Mlle Marthe envisagea l'événement à un point de vue moins dramatique mais plus positif.

— Tout ça, dit-elle, c'est très bien, mais ce que je vois de plus clair, c'est qu'avec le système de papa, on me retire mon futur mari. Or, comme un mari ça ne se trouve pas dans le pas d'un cheval, et que M. Plumol...

— Ne parle plus de ce Plumol!... clama le père Dufournin furieux. Tu veux que moi, commerçant honorable, inventeur honoré, je prenne pour gendre un...

— Mais monsieur, interrompit Tarare, qui vous dit que la police ne se trompe pas?... Qui vous dit que Plumol n'est pas la victime d'un concours de circonstance désastreux?

— Il n'y a pas de fumée sans feu, maître Tarare!... proclama Dufournin en s'arrêtant et en arrondissant son bras en un geste tragique. Pourquoi Plumol avait-il une bombe chez lui, la veille de l'arrivée du tzar?... Est-ce que j'en ai chez moi, des bombes?...

Marthe, pendant ce temps, se mit à larmoyer :

— Hi! hi! hi!... Je veux un mari, na!... Un mari comme M. Plumol!... Si on me l'enlève, je vois bien que je resterai vieille fille!... Hi!... hi!... hi!... Je ne veux pas rester vieille fille...

Dufournin fut ému des larmes de sa progéniture, mais il refoula son émotion et déclara d'un ton brusque :

— Je t'en trouverai un autre, de mari!

Et cette promesse consola Marthe à moitié.

Tout à coup Dufournin se frappa le front, comme si une idée subite venait d'illuminer son cerveau d'inventeur. Il prit un ton solennel pour dire à sa femme et à sa fille :

— Sors, Angélique, et toi aussi, Marthe,

il faut que j'entretienne maître Tarare de questions graves.

Tandis qu'elles obéissaient, Tarare, inquiet, se disait :

— Je vois ce que c'est, il va me reparler du verrou pendant deux heures!... Il y avait longtemps!

Dufournin se promena de long en large dans le salon, devant Tarare toujours assis. On eût dit que le marchand d'objets en caoutchouc hésitait à aborder le sujet dont il voulait entretenir Tarare.

Impatienté, ce dernier finit par dire :

— Je suis un peu pressé, monsieur Dufournin, mettez-moi donc vite au courant des nouveaux incidents relatifs à notre affaire du verrou pneu...

— Il s'agit bien du verrou!... clama l'inventeur, d'un ton qui étonna l'avocat.

— Permettez-moi, à mon tour, répondit-il, de vous dire : s'il ne s'agit pas du verrou pneumatique, de quoi s'agit-il donc?...

— Maître Tarare, fit le marchand de caoutchouc, vous m'avez jadis demandé la main de ma fille...

— C'est exact, mais, quand j'ai su que Plumol...

— Eh bien! maître Tarare, je vous l'accorde, la main de ma fille!...

— Permettez, c'est que lorsque je vous la demandais en mariage, j'ignorais que Plumol...

— Enfin, vous m'avez dit, à cette époque, qu'elle vous plaisait, n'est-il pas vrai? interrogea brutalement Dufournin...

— C'est vrai, seulement, Plumol ayant...

— Si elle vous plaisait il y a trois semaines, interrompit Dufournin, elle vous plaît encore aujourd'hui...

— Dame!... C'est-à-dire que je me dois à moi-même, puisque Plumol...

— Laissons Plumol de côté!... fit d'un ton impératif l'extraordinaire Dufournin. Coupable ou non, jamais on ne voudra croire que la police aurait mis le nez dans ses papiers, s'il n'avait rien à se reprocher... Ça me ferait donc du tort dans mes affaires si l'on savait qu'il devait se marier avec Marthe!... Or, dans le monde des affaires, on sait que Marthe devait se marier, mais on ignore avec qui. Je dirai maintenant que c'est avec vous, saisissez-vous?... Ça m'arrange beaucoup...

— Oui, fit Tarare, qui commençait à suer à grosses gouttes, se sentant poussé brutalement dans un traquenard infernal, oui, mais moi, ça ne m'arran...

— D'abord, interrompit Dufournin qui semblait prendre à tâche d'étourdir sa victime, de la noyer sous le flot de ses paroles, d'abord, vous plaisez beaucoup à ma fille. Elle vous a toujours trouvé une supériorité sur Plumol...

— Ah!... poussa malgré lui Tarare qui, vaniteux comme un paon, s'intéressa subitement à cette conversation et sembla interroger du regard le père Dufournin sur le genre de supériorité que Marthe lui attribuait.

— Oui, continua Dufournin, vous portez des pantalons-sacs, et Plumol n'en porte pas. Ma fille rafole du pantalon-sac.

— Ah!... fit Tarare horriblement vexé et que cette déclaration acheva de déconcerter.

Car il croyait que la supériorité dont on parlait était une supériorité intellectuelle.

Cependant Dufournin, avec une habileté satanique, avait fait rentrer dans le salon sa femme et sa fille.

Il plaçait alors la main de Marthe dans la main de Jacques Tarare, et lui disait solennellement :

— Marthe! Voici ton fiancé!... M. Tarare sera l'époux modèle, l'époux digne et respectable qui te fera oublier un indigne qui osait s'élever jusqu'à toi, tandis que... qu'il...

Et Dufournin, peu rompu aux exercices de rhétorique, se mit à bafouiller.

Marthe, rougissante, balbutiait :

— Monsieur, je suis bien... bien flattée, croyez-le...

— Mademoiselle, ânonnait de son côté Tarare abasourdi, je... je...

Et il ne trouvait pas autre chose à dire.

Le moyen, aussi, d'exprimer en face à une jeune fille qu'on ne veut pas d'elle pour femme, alors qu'elle s'y attend, et qu'on l'a dérangée exprès pour s'entendre dire cette chose!

Pourtant Tarare espéra se raccrocher à une branche d'arbre.

Montrant la bague de fiançailles que la jeune fille portait à l'annulaire de la main gauche, et qui avait été donnée par Plumol, il crut devoir dire :

— Cette bague, mademoiselle, constitue pourtant, ce me semble, un lien entre...

— Un lien?... rugit Dufournin, il ne saurait y avoir de lien entre ma fille et un anarchiste ennemi de l'alliance franco-russe!...

— Je renverrai la bague à M. Plumol! répondit Marthe sans embarras.

— Pas la peine! fit le père. Monsieur Tarare est l'ami de Plumol, il lui remboursera le prix du bijou, et il se trouvera avoir ainsi fait le cadeau...

— C'est une idée que tout le monde n'aurait pas eue!... déclara Tarare stupéfait.

— Je n'en ai que de comme ça! répliqua Dufournin d'un ton dégagé. Dans la vie, je suis toujours d'avis de simplifier les choses!...

— Vous n'aurez pas bien cher à rembourser, probablement!... fit Mme Dufournin dédaigneusement.

Et Marthe, que la joie de retrouver un mari rendait caustique, ajouta :

— C'est vrai qu'il ne se fendait pas, M. Plumol!

La branche d'arbre était cassée, Tarare eut la sensation qu'il se noyait irrémissiblement.

Il entendit vaguement qu'on l'invitait à dîner pour le soir même, et qu'on l'autorisait à commencer au plus tôt sa cour à Marthe.

Il était le fiancé malgré lui, situation sans précédent, aucun!

*(La suite au prochain numéro.)* JEAN DRAULT

# CHRONIQUE HEBDOMADAIRE

LE VIEUX CRI DE NOS PÈRES. — BERGERS ET BERGÈRES. — CE QUE DISENT LES BŒUFS COUCHÉS DANS L'ÉTABLE. — COSTUMES DE LA BASSE NORMANDIE. — NÉFASTE INFLUENCE DES JANSÉNISTES. — DANSE DES NOUVELLES MARIÉES. — UN MOT DU MARQUIS DE MIRABEAU. — GENTILSHOMMES ET PAYSANS. — LES « SONNOUX » DU TEMPS DE Mlle DE SÉVIGNÉ. — DOLÉANCES D'UN BON CURÉ. — LES BALS MODERNES AU VILLAGE. — LA MAGISTRATURE D'AUJOURD'HUI ET D'AUTREFOIS. — TYPE DE JUGES. — UN NOUVEAU CLOU POUR L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1900. — LE PROJET FLAMBARD. — LA CHAMBRE, LE SÉNAT ET LE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE SUR LA TOUR EIFFEL.

Noël! Noël! Noël!

Le vieux cri de joie de nos pères ne retentit plus aujourd'hui dans la rue ni sur les places; les basochiens ne courent plus dans la ville, torches en mains, rossant le guet et brisant les réverbères; des bergères élégantes, en habit zinzolin, et les trois Mages, costumés comme des Persans de fantaisie, ne viennent plus adorer l'Enfant-Dieu étendu dans une crèche agrémentée de rubans et de faveurs roses. Le coq de la Passion ne crie plus : *Christus natus est!* le bœuf de la crèche : *Ubi?* l'agneau de saint Jean : *In be be Bethléem!* et l'âne ne conclut pas par un *hi han eamus!* pour *hic eamus*, « allons-y! » Tout ce naïf scénario a disparu; mais qu'importe? Sous les voûtes des temples qui ruissellent de lumières, aux chants inspirés de l'Église, les âmes, disons-le bien haut, ne sont pas moins émues qu'autrefois, et, si nous n'avons pas l'ingénuité des vieux âges, nous n'en avons point perdu la ferveur.

Les menhirs, subissant le charme de cette nuit constellée d'étoiles, ne se livrent plus, sur la lande armoricaine, à une danse échevelée, et les cromlechs ne se passent plus la fantaisie de dévaler de la colline pour aller boire à la rivière prochaine. A l'heure où sonne minuit, les animaux ne s'entretiennent plus dans le langage des hommes, et

Les bœufs couchés dans l'étable,
D'une voix triste et lamentable,

ne comptent plus

Ceux qui doivent mourir.

Mais toutes les légendes, toutes les traditions et les coutumes ne sont pas évanouies, et, aujourd'hui encore, ne sait-on pas que les anges, se laissant glisser sur un rayon de lune, viennent suspendre aux branches de l'arbre, ou déposer dans le soulier de satin mille jouets et mille sucreries pour les enfants sages?

***

Il n'y a pas longtemps encore que, dans certains villages de Basse-Normandie, douze jeunes filles, vêtues en bergères, venaient présenter, à la messe de minuit, un agneau blanc étendu dans une manne ornée avec soin de rubans et de pompons roses. Le cortège défilait sous les arceaux de la nef — et quel cortège! — D'abord, le bedeau, portant gravement une perche au bout de laquelle flambait une étoile en carton doré; puis les trois mages costumés en Turcs, marchant côte à côte; puis les Vierges folles, avec leurs lampes éteintes, et les Vierges sages, avec des lanternes parfaitement éclairées; puis encore l'Archange Gabriel, toujours le garçon le plus beau et le plus intelligent de l'endroit, avec des ailes dans le dos, se retournant de dix pas en dix pas pour saluer la Vierge Marie. Saint Joseph suivait, gardant modestement le petit agneau. Enfin, les bergers, drapés dans leurs manteaux amadou, et les bergères, habillées de blanc avec écharpes et ceintures bigarrées, et leurs houlettes enjolivées de rubans, formaient des figures emblématiques, toutes à la plus grande gloire du Seigneur. L'une portait l'Arbre de Jessé, garni d'oranges; la deuxième, la Verge d'Aaron, bien vernissée; la troisième, la fatale Pomme; la quatrième, le Serpent maudit. A la suite s'avançait un orchestre composé de deux violons, d'un

haulbois, du serpent de la paroisse et de cinq ou six cornemuses. A défaut d'orgue, cet orchestre accompagnait les voix des trois ou quatre bergères, dites les « Saintes Femmes », qui chantaient les vieux noëls.

***

Vers le milieu du dernier siècle, les jansénistes, imprégnés du mauvais esprit de Saint-Cyran, protestèrent contre ces naïves idylles et les firent supprimer dans la plupart des diocèses. Très souvent le curé, aidé de quelques clercs, imaginait de donner à ses ouailles le spectacle d'un Mystère naïvement composé, plus naïvement exécuté.

L'école de Port-Royal s'indigna de ces représentations scéniques et les bannit de l'Église, sous prétexte qu'à la suite des fêtes les paysans buvaient un peu plus qu'à l'ordinaire et qu'un « esprit de dissipation » s'emparait de la paroisse. Les branles et les danses auxquelles les campagnards se livraient volontiers le jour des solennités religieuses inspirèrent la même animadversion à ces rigides sectaires.

On vit certains disciples de Jansénius acheter à des ménétriers de village les violons dont les pauvres gens devaient se servir pour faire danser les paysans après vêpres. Ce n'était plus le temps, hélas! où, dans la plupart des paroisses soumises à la juridiction des moines bénédictins, — ces moines si vraiment imbus de l'esprit chrétien, — la coutume locale exigeait que chaque nouvelle mariée allât, un jour dans l'année, présenter ses hommages au « seigneur prieur » ou à son délégué, puis, tout en chantant une ou plusieurs chansons nouvelles, engageât une danse avec ledit prieur ou son commis au sortir de l'église, après vêpres.

Dans son savant livre intitulé le *Pouillé historique de l'Archevêché de Rennes*, M. l'abbé Guillotin de Corson cite un grand nombre de communes, où ces us se maintinrent jusqu'à la fin du XVII[e] siècle. Ce fut le XVIII[e] siècle — le siècle si rigide de Diderot et de Voltaire — qui coupa court aux vieilles et naïves coutumes inspirées par les moines.

Des philosophes perspicaces s'inquiétèrent de cette campagne dirigée par les jansénistes contre les réjouissances rurales. « Mon curé le dit, raconte le marquis de Mirabeau dans l'*Ami des hommes*, et ce n'est pas à moi de le contredire, quoique ce soit la mode aujourd'hui : boire un peu et seulement jusqu'à chanter, rire et danser, épanouit la rate, bannit les inimitiés et lie la société. »

« Erreur! déplorable erreur! répondaient les jansénistes : les fidèles ne doivent chercher une distraction que dans la fréquentation des offices. » Poser un tel axiome, c'était méconnaître la nature humaine, et particulièrement la nature du paysan. Le délassement d'un travail ingrat et pénible est dans l'oubli, et pour les esprits peu cultivés, l'oubli ne se trouve que dans les exercices violents.

« Les divertissements sont dans l'année, sauf respect, disait un observateur spirituel, comme l'avoine à midi d'un cheval. Ils réveillent, réunissent la jeunesse, puis, sous les yeux des parents, font naître les unions de convenance, les propositions de mariage, rappellent les souvenirs d'antique fraternité et parenté. »

« Sous les yeux des parents! » Voilà bien, en effet, le trait qui caractérisait les réjouissances si maladroitement bannies, — trait que me rappelait avec beaucoup d'à propos l'année dernière un bon curé breton. « Autrefois, — me disait-il, — à l'issue des offices, mes paroissiens se livraient, dans la belle saison, au plaisir de la danse sur une pelouse voisine de l'église. Toutes les familles assistaient au bal d'une jeunesse ardente, mais résolument religieuse, et mes prédécesseurs, assis au premier rang, se faisaient un devoir de présider la cérémonie. N'était-ce pas, en effet, le meilleur moyen de maintenir dans ces divertissements une chrétienne décence? Presque toujours les gentilshommes du village prenaient part à la fête.

« On parle aujourd'hui de démocratie! mais quand les classes furent-elles moins mêlées qu'à l'heure actuelle? Quand de plus infranchissables cloisons séparèrent-elles les unes des autres les diverses catégories sociales? Autrefois, on parlait moins de rivalité, mais une bonhomie pleine de charmes nivelait pour ainsi dire tous les rangs.

« Paysans et gentilshommes dansaient ensemble. Le villageois n'était pas seulement admis comme spectateur aux ébats de son seigneur, il y jouait son rôle. Au carnaval, chez M[me] de Sévigné, au château des Rochers, on organise un bal auquel toute la contrée participe :

« Il y a cinq « sonnoux », raconte l'illustre marquise; on danse tous les passe-pieds, tous les menuets, toutes les courantes du village, tous les jeux des gars du pays. » Les Français, alors plus sociables, plus liants, moins claquemurés dans leurs maisons, étaient aussi moins égoïstes. Telles sont encore maintenant les mœurs d'une partie de l'Espagne, surtout dans les villages de l'Aragon et de la Navarre; laboureurs et hidalgos vivent sur le pied d'une noble intimité et s'amusent fraternellement le dimanche, sous les yeux des curés qui surveillent les danses. Mais qu'ai-je besoin d'invoquer l'Espagne? Tout près de nous, dans le diocèse de Saint-Brieuc, à Moncontour, le jour de la Saint-Mathurin, les Bretons de la contrée viennent danser sur l'esplanade du château des Granges, en présence du clergé local, et — curieuse survivance des us de l'ancien régime — les châtelains et les châtelaines évoluent aux bras des paysans et des paysannes. N'est-ce pas là un vrai spectacle du pays de l'Astrée? Pour revenir à ma paroisse, un austère élève de Port-Royal la gouverna au commencement de ce siècle et crut bien faire en déclarant une guerre impitoyable aux réjouissances que le temps avait consacrées. Il obtint gain de cause!

« La pelouse fut abandonnée : on ne chanta plus, on ne se divertit plus... en présence des parents et du curé. Mais qui profita de cette réforme? Le cabaret. Entendez-vous les refrains grossiers des chansons et les crincrins des violons qui éclatent à travers les vitres des tavernes? Voici nos jeunes gens qui s'amusent à huis clos.

***

« Le jansénisme comprit-il ce qu'il faisait? J'aime à croire qu'il ne se douta pas des conséquences désastreuses de son œuvre. Mais si, de nos jours, les villageois cherchent des divertissements en dehors de l'Église, s'ils ne répondent que trop docilement à l'appel des francs-maçons qui les convient à de stupides fêtes de gymnastique, nous devons cette rupture aux néfastes rigoristes du XVIII[e] siècle. Divorçant avec les traditions du Moyen Age, les disciples d'Arnaud et de Saint-Cyran ne voulurent pas comprendre que l'Église était le foyer de toute joie légitime, et que lui ravir ce caractère, c'était donner au peuple la tentation de se séparer de sa mère. La conjuration janséniste ne réussit que trop bien. La laïcisation des fêtes fut la première atteinte portée à la mission et aux droits sacrés de l'Eglise, qui devait exercer son magistère souverain non seulement le dimanche, pendant le saint office, mais tout le jour et à toute heure. »

Ainsi me parla l'excellent curé. Nous voilà, ce me semble, bien loin de Noël. Pas si loin pourtant qu'on le pense. N'assistons-nous pas depuis quelques années à une sorte de renaissance des anciennes fêtes chrétiennes? Les « vieux mystères » condamnés par le jansénisme ne sortent-ils pas des bibliothèques et n'offrent-ils point à notre âme les douces émotions qui ravirent nos pères? Partout, la fleur divine qu'avait écrasée le pied de Saint-Cyran germe sous les décombres : ce renouveau plein de promesses s'épanouira, nous en sommes sûrs, et l'on verra revivre nos vieilles et belles coutumes chrétiennes instituées sous les auspices de l'Eglise. »

***

Il faut convenir que la magistrature traverse depuis quelques mois une phase difficile. La suppression de l'inamovibilité ne lui a point porté bonheur.

Pas un jour ne s'écoule sans que tel journal dirige contre nos juges les insinuations les plus blessantes. S'il fallait prendre au sérieux ces méchants propos, les magistrats, guidés par un faux sentiment d'amour-propre, auraient de tout temps mieux aimé voir s'éterniser une erreur, préjudiciable à autrui, que reconnaître un tort. Eh bien, non! Toute notre histoire proteste contre cette calomnie. Je sais que nos vieux parlementaires ne se distinguèrent pas toujours par une clémence exagérée pour leurs justiciables. Mais quand ils rendaient un arrêt, il fallait que la culpabilité du prévenu ne laissât prise à aucun doute.

Ils se trompaient parfois — quelle conscience est à l'abri de l'erreur? — Mais ces grands chrétiens n'hésitaient jamais à sacrifier l'amour-propre au devoir. Je demande à ce propos la permission d'invoquer deux exemples topiques.

Gayot de la Rejace, conseiller au Parlement de Bordeaux, était un de ces juges droits et incorruptibles qui s'assujettissent sans faiblir aux pures règles de l'équité. Assis sur son siège, il se tenait toujours sur ses gardes pour ne point se laisser surprendre. Vaincu pourtant un jour par le sommeil, il s'y livra au cours d'une audience. Pour réparer cette faute, Gayot, dès qu'il fut réveillé, se fit expliquer l'affaire par le président. Ce dernier fournit tous les renseignements possibles et Gayot de la Rejace donna ensuite son suffrage. Les opinions furent très partagées; le plaideur, qui obtint gain de cause, ne l'emporta que d'une voix. Une voix! En apprenant ce résultat, notre rigide conseiller sentit sa conscience pleine de troubles. Avait-il bien jugé? Pour apaiser ses scrupules, Gayot se fait apporter chez lui tous les dossiers. La lecture méticuleuse des pièces donne bientôt à Gayot la conviction qu'il a fait pencher la balance en faveur du plaideur mal fondé dans ses réclamations. Que fait le juge? Le vaincu est mandé chez le conseiller, et non seulement Gayot lui verse la somme considérable dont le jugement a frustré le plaideur malheureux, mais il prend à sa charge tous les frais du procès.

Un autre magistrat, M. de la Faluère, conseiller au Parlement de Rennes, nommé rapporteur dans une affaire où la fortune d'une famille était en cause, rend une ordonnance qui enlève à cette famille tous ses biens. Quelques mois après, une pièce lue avec précipitation lors de la rédaction du rapport passe de nouveau sous les yeux de M. de la Faluère et témoigne en faveur du droit de la partie condamnée. De même que Gayot de la Rejace, le conseiller de la Faluère n'hésite point : il informe la famille de sa découverte et

l'oblige à recevoir sur ses propres deniers la somme dont il l'a involontairement spoliée.

Comme on le voit, s'il est de « tradition » dans la magistrature de ne pas reconnaître ses torts, cette tradition ne se perd pas dans la nuit des temps : elle est moderne. Loin de s'obstiner dans leurs erreurs, les vieux juges se faisaient un point d'honneur de les confesser et surtout de les réparer.

***

Un projet à ajouter à ceux actuellement groupés au Palais de l'Industrie pour l'Exposition de 1900, et dont j'ai parlé dans ma dernière Chronique. C'est le projet, — appelons-le, si vous voulez, le projet Flambard. Que propose Flambard? Il utilise d'une façon très ingénieuse l'encombrante tour Eiffel.

Et voici comment : sur la première plate-forme, Flambard propose de faire siéger la Chambre des Députés pendant toute la durée de l'Exposition. Les discussions de toute sorte s'y agiteront avec la plus complète indépendance, les députés étant obligés de voir les choses de haut. Sur la deuxième plate-forme siégeront les Sénateurs, à deux cents mètres au-dessus des passions humaines, condition essentielle pour envisager les questions les plus passionnantes avec la plus grande sérénité. A la troisième plate-forme seront installés M. Félix Faure et l'imprimerie du *Journal Officiel*.

Et voyez combien ce projet est pratique! Une loi est à peine votée par la Chambre des députés, que l'ascenseur la transporte immédiatement à la deuxième plate-forme, où le Sénat l'adopte avec moins de temps qu'il n'en faut pour le dire. Et aussitôt, le ministre compétent, utilisant un autre ascenseur, se hisse à la troisième plate-forme, où M. Félix Faure la contresigne. Un quart d'heure après, ladite loi est promulguée par le *Journal Officiel*, dont les exemplaires, jetés à profusion à tous les vents, vont porter la bonne parole dans toutes les directions. Et notez que le peuple, réuni au pied de la tour, pourra admirer ainsi, dans tous ses détails, le libre jeu de nos institutions parlementaires. Ajoutez, pour la nuit, des cascades, aussi lumineuses que possible, d'interpellations, d'interruptions, de bruits divers, et dites-moi si le projet Flambard ne mérite pas d'être primé entre tous, comme étant le plus original et le plus économique? Et puis, la tour Eiffel est souvent entourée de nuages, et ces jours-là, ce sera autant de gagné.

Oscar Havard.

---

# BONBONS-PRIMES

## OFFERTS A NOS LECTEURS

Dans presque toutes les familles, on a coutume, à l'occasion du nouvel an, de distribuer des bonbons dans son entourage. Cette habitude nous ne la discuterons pas ici; bonne ou mauvaise, elle existe, elle est invétérée, et cela suffit pour que nous ayons cherché le moyen de procurer à nos lecteurs des bonbons dans les conditions les plus avantageuses de prix et de qualité.

Nous croyons avoir réussi.

Un traité passé avec un des meilleurs confiseurs de Paris nous permet de fournir d'élégants cartonnages illustrés entourés d'une faveur de soie et contenant une livre assortie de bonbons fondants et de chocolats de toute première qualité, au prix de

**3 fr. 25 la boîte,**

qui défie toute concurrence.

*Toutes les boîtes sont soigneusement emballées dans de la fibre de bois ; il n'y a donc pas à craindre de détérioration pendant le transport.*

Pour l'envoi de 1 à 4 boîtes. { En gare, ajouter 0 fr. 60; à domicile, ajouter 0 fr. 85.

Pour l'envoi de 5 à 7 boîtes. { En gare, ajouter 0 fr. 80; à domicile, ajouter 1 fr. 05.

*Écrire et envoyer mandat-poste à M. HENRI GAUTIER, 55, quai des Grands-Augustins, Paris.*

# ÉTRENNES POUR 1897

## SOUVENIRS ET RÉCITS MILITAIRES

**Publiés sous la direction de P. GAULOT,**

Lauréat de l'Académie française.

*3 forts vol. in-8° de 416 pages, ornés de cartes et gravures, riche reliure d'amateur. — Prix* franco *des 3 vol., 9 francs.*

Les Mémoires militaires sont en grand honneur aujourd'hui, et c'est justice, car ils ont le mérite de nous rendre la sensation des jours les plus passionnants de notre histoire.

Dans la collection des *Souvenirs et Récits militaires*, M. Paul Gaulot a condensé le meilleur de ses chefs-d'œuvre. Il en a pris surtout le côté pittoresque : tableaux de batailles, scènes de la vie de camp ou de bivouac, anecdotes curieuses sur les grandes figures militaires. Il y a joint des notes et des préfaces dont l'ensemble constitue une histoire militaire attrayante, documentée, complète en sa brève précision. Nulle lecture n'est plus intéressante et plus instructive en même temps.

## SOMMAIRE DES VOLUMES

**Premier volume.** — Général Thiébault, *D'Ulm à Austerlitz*. — S. M. I. Alexandre III, *Sébastopol*. — Jules Claretie, *Paris assiégé*. — Général Rapp, *Le Siège de Dantzig*. — *Le gendarme Méda*. — L'adjudant-général Ramel, *Les Coups d'Etat de Thermidor et Fructidor*. — Gœthe, *Valmy*. — Maurice de Saxe, *L'Armée de l'avenir*. — Général de Brandt, *Aventures d'un Polonais*. — Mlle de Montpensier, *Le Combat du faubourg Saint-Antoine*. — *Exploits du corsaire Tom Souville*. — Comtesse de la Bouëre, *La Vendée en armes*. — Capitaine Aublet, *La Guerre noire (campagne du Dahomey)*. — Paul Gaulot, *Les Derniers Jours de Maximilien*.

**Second volume.** — Henri Houssaye (*de l'Académie*), *La Bataille de Paris en* 1814. — Les Héros en guenilles (*Lodi, Arcole, Rivoli*). — W.-H. Prescott, *La Conquête du Pérou*. — E.-A. Spoll, *Metz*. — Vice-amiral Jurien de la Gravière, *Les Voyages d'Anthony Jenkinson*. — Comte de Fersen, *La Guerre d'Amérique* (1780-1783). — L.-F. Gille, *Les Prisonniers de Cabrera*. — Alfred Duquet, *La Bataille de Solférino*. — Paul Ginisty, *Aux grandes manœuvres*. — *Les Français en Egypte*. — *Bonaparte en Syrie*. — Schiller, *La Mort de Gustave-Adolphe*.

**Troisième volume.** — Rœderer, *Le Peuple aux Tuileries*. — Jules César, *La Conquête des Gaules*. — Commandant Rousset, *Victoire de Coulmiers*. — Général Mathieu Dumas, *Essling et Wagram*. — E. Neukomm, *Sadowa*. — Maurice Loir, *L'Amiral Courbet en Extrême-Orient*. — Marquis de Vogüé (*de l'Institut*), *La Bataille de Malplaquet*. — Comte Léo Tolstoï, *Tableaux de la campagne de Russie* (1812). — Alexandrine des Echerolles, *Le Siège de Lyon* (1793). — Augustin Thierry, *La Bataille d'Hastings*. — Ernest Louet, *Pèlerinage militaire à Jérusalem*. — Lucien Bonaparte, *La révolution de Brumaire*.

**Chaque volume se compose de 416 pages de format grand in-8, avec cartes et nombreuses gravures.**

**Riche reliure d'amateur, biseautée, fers spéciaux, d'après les dessins de E. Vulliemin et A. Paris, tranches rouges en tête.**

La Collection, prix *franco*.................... 9 francs.

*Chaque volume se vend séparément*, prix franco.. 3 francs

## OPINION DE LA PRESSE

Voici une publication qui se poursuit avec le plus grand succès et que je devrais avoir depuis longtemps présentée aux lecteurs de l'*Univers*. Par les titres des œuvres déjà parues, on verra que les plus glorieuses pages de notre histoire y sont représentées.

G. de T. (*Univers*).

Les *Souvenirs et Récits militaires* sont une des publications qui obtiennent le plus de succès en ce moment.

Philippe Gille (*Figaro*).

Cette intéressante publication est maintenant en pleine vogue, et c'est vraiment justice, car elle a tenu, sinon dépassé, toutes les promesses de son programme.

A. de Boisandré (*Libre Parole*).

Ces volumes constituent un trop bon instrument de saine, sérieuse et patriotique instruction pour que je n'aide point ici et ne recommande point d'aider le plus possible à leur propagation.

Charles Malo (*Journal des Débats*).

Presque tous témoins et acteurs des faits qu'ils racontent, les auteurs des *Souvenirs et Récits militaires* ont mis dans leurs descriptions l'éclat de la chose vue, la sincérité, l'enthousiasme.

Elzévir (*Petit Journal*).

*Adresser toutes les demandes accompagnées du montant en mandat-poste, timbres français ou valeur sur Paris, à M. Henri GAUTIER, éditeur, 55, quai des Grands-Augustins, Paris.*

*Le Directeur-Gérant :* HENRI GAUTIER Sceaux. — Imp. Charaire et Cie.

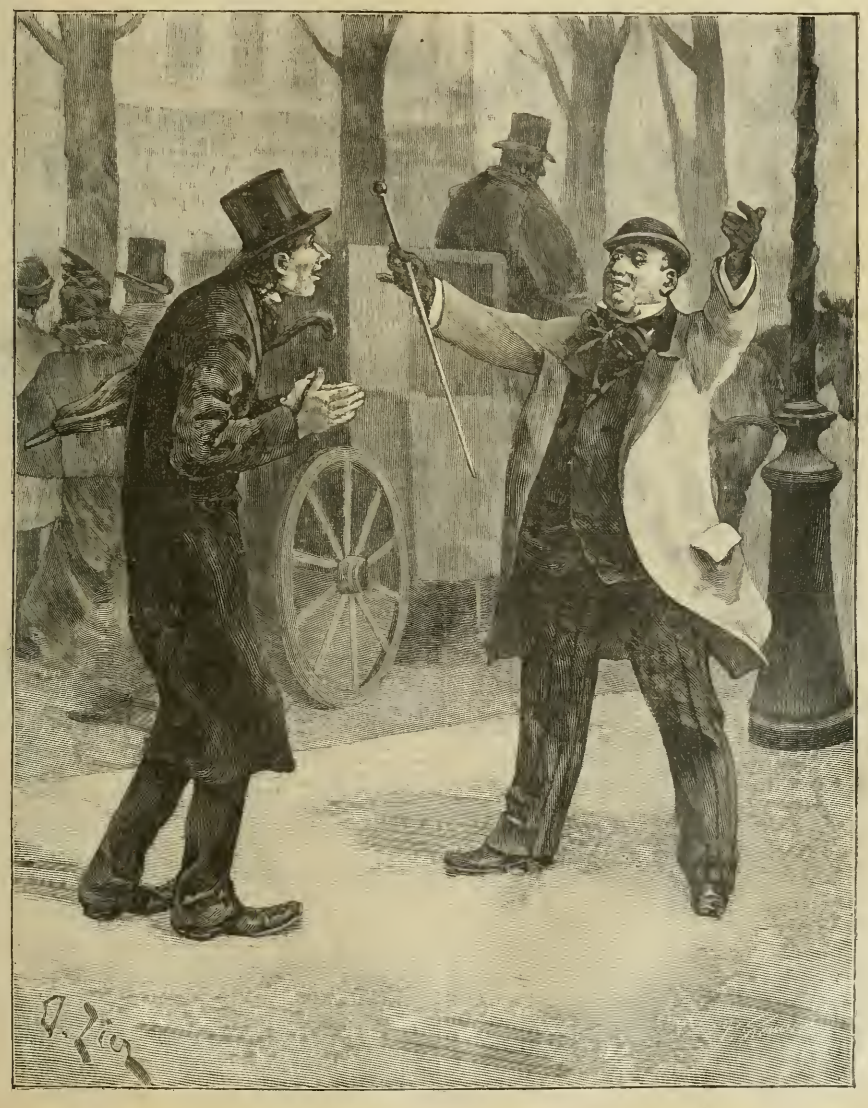
5 centimes le N° année courante. (10 centimes le N° années échues.) N° 1979 TRENTE-SIXIÈME ANNÉE. — 2 Janvier 1897.

# L'OUVRIER

**Journal illustré paraissant le Mercredi et le Samedi**

| ABONNEMENT D'UN AN : (104 numéros) France, Algérie et Belgique : 6 francs. | DIRECTION ET ADMINISTRATION : LIBRAIRIE BLÉRIOT, HENRI GAUTIER, SUCCESSEUR, 55, quai des Grands-Augustins, Paris. | ABONNEMENT D'UN AN (104 numéros) Colonies et Étranger (sauf la Belgique) : 7 francs. |
| --- | --- | --- |

## LE SECRET DE LA MARINIÈRE, PAR NOËL GAULOIS



— C'est bien ce cher ami Bridoux. (Voir page 563.)

# LE SECRET DE LA MARINIÈRE[1]

PAR

## NOËL GAULOIS

XII (*Suite.*)

Un mouvement se produisit dans la cour de la prison. Un groupe de « nouveaux » arrivait. Le jeune Pigeolet, assis sur les marches de la porte, dut se lever pour les laisser entrer; et le va-et-vient des autres détenus le poussa sur le trajet parcouru par Rochel.

Celui-ci avait déjà remarqué le jeune mobile, et une pointe de curiosité le poussait à connaître les motifs de l'incarcération de ce gamin.

Malgré son mutisme habituel, le commandant saisit l'occasion qui le rapprochait du mobile, pour lier la conversation avec lui.

— Si cela continue, dit-il en désignant les arrivants, il n'y aura bientôt plus assez de place ici pour loger tout le monde.

Pigeolet considéra Rochel, dont les quatre galons d'or lui inspirèrent aussitôt confiance.

— Oui, commandant, répondit-il, et jamais je n'aurais cru que, parmi les défenseurs de Paris, il se trouvât tant de coupables!

— Tous ne le sont pas, mon garçon, croyez-le bien!

— Je le crois d'autant plus volontiers que moi-même je suis innocent de tout méfait...

Rochel dissimula un sourire de doute.

— C'est le cas de beaucoup d'entre nous, dit-il. Et c'est une chose bien affreuse de se voir emprisonné, même préventivement, lorsque l'on n'a rien sur la conscience!

— Vous êtes sans doute aussi victime d'une erreur, mon commandant? interrogea Pigeolet, décidément gagné par les paroles et l'allure de Rochel.

Celui-ci s'arrêta et regarda le gamin dans les yeux.

— Certainement! répondit-il. Mais la vérité ne tardera pas à se faire jour; et j'espère bien être mis en liberté dès ma première comparution devant l'officier instructeur.

Ils marchaient à présent côte à côte, entourés du brouhaha de leurs co-détenus.

Après un instant de silence, le commandant reprit :

— Mais vous-même, mon garçon, quel bien grand crime avez-vous pu commettre : une absence illégale? une parole un peu vive adressée à quelqu'un de vos chefs? une voix de fait envers un supérieur, peut-être? ou bien vous avez quitté un poste qui vous avait été confié...

Pigeolet hésita à répondre.

— Non, dit-il enfin, c'est plus grave que cela! C'est une accusation infamante...

Sous le regard interrogateur de Rochel, le gamin continua :

— Je suis accusé de vol...

— Ah! fit le commandant.

— Mais je ne suis pas coupable, je vous le jure! ajouta aussitôt le mobile.

Rochel réprima encore un sourire.

— Oh! je n'en doute pas, répondit-il.

Pigeolet crut saisir, dans le ton dont ces dernières paroles avaient été dites, comme un sentiment de commisération.

— Tenez, mon commandant, reprit-il, prêt à confesser son histoire, je vais vous expliquer mon affaire. Vous y verrez peut-être plus clair que moi.

— Comme vous l'indique mon uniforme, je fais partie des mobiles de la Seine. J'ai fait toute la campagne depuis le commencement du siège.

« Après avoir quitté notre cantonnement de la Maison Brûlée, au Raincy, pour aller faire le coup de feu au combat du Bourget, nous y étions revenus...

— Ah! vous étiez de ce côté? interrompit le commandant qu'un souvenir hantait.

— Oui, sur la route qui va de Noisy à Aulnay, à deux pas du canal de l'Ourcq. Le soir de notre retour, comme j'étais allé à la recherche d'un peu de bois, en longeant les terrains qui s'étendent en contre-bas du canal, je trouvai en plein champ un petit coffret de bois, vide, et dont la serrure avait été forcée. Je le ramassai avec l'idée d'y serrer mes ustensiles de troupier : ma trousse à coudre et d'autres menus objets. Comme ma trouvaille n'avait aucune valeur, je ne songeai même pas à en parler aux camarades, et je l'enfermai dans mon sac...

« Le lendemain, un mobile de ma section qui, à la suite d'une blessure, avait été absent du poste pendant quelques jours, et soigné à bord de l'*Engoulevent*...

— L'*Engoulevent?* interrompit Rochel. Qu'est-ce que cela?

— C'est un bateau qui est amarré sur l'Ourcq, non loin de la Maison Brûlée, et habité par une bonne femme nommée Thérèse, si je ne me trompe.

Le commandant s'arrêta court à ce nom de Thérèse. Une émotion fugitive agita ses traits.

— Le lendemain donc, continua le mobile, notre camarade, complètement guéri, revenait prendre son poste et annonçait qu'un vol assez important avait été commis sur le bateau même où il avait été recueilli...

« A défaut de la gendarmerie, le sergent Grenache, notre chef de section, s'occupa aussitôt de faire des recherches, et commença par fouiller nos paquetages. Dans le mien se trouvait le petit coffret que j'avais trouvé la veille...

— Et justement?...

— Justement c'était le coffret qui avait été volé! J'eus beau m'expliquer, protester de mon innocence, toutes les preuves étaient contre moi... Je m'étais absenté la veille, et le coffret, reconnu par Mme Thérèse et trouvé dans mon sac, était une pièce convaincante... Il fut reconnu formellement par la marinière.

« Je fus mis en état d'arrestation sur l'heure, envoyé au quartier général entre quatre hommes, baïonnette au canon, puis amené à Paris, à l'état-major de la Place, et, finalement, écroué ici, où rien ne m'arrive des résultats de l'enquête qui m'innocentera ou me condamnera.

— En effet, dit Rochel, après un instant de silence, toutes les apparences sont contre vous. Mais ce coffret devait contenir quelque chose : de l'argent, sans doute? En a-t-on trouvé sur vous? J'estime que l'on n'a pas dû vous poursuivre pour un objet d'aussi minime valeur, mais plutôt pour la manière supposée dont il a été dérobé et surtout pour ce qu'il pouvait contenir... Savez-vous ce qu'il renfermait?

— Voilà ce que je n'ai appris que par la suite, lorsque, ces jours derniers, j'ai été appelé à l'instruction. Suivant la déposition de la victime du vol, Mme Thérèse Collinet...

— Thérèse Collinet? s'exclama malgré lui le commandant, qui avait oublié déjà la secousse qu'il avait ressentie en apprenant le prénom de la marinière.

— Oui... Vous la connaissez? demanda Pigeolet.

— Peut-être, répondit le commandant. Mais continuez et dites-moi ce que vous avez appris à l'instruction...

— Eh bien! voilà : dans le coffret il y avait de l'argent...

— Beaucoup?

— Non, fort peu. Ce qui faisait la valeur de la cassette, c'étaient des papiers de famille appartenant au mobile de notre compagnie qui avait été soigné à bord de l'*Engoulevent*.

— C'était donc à lui qu'appartenait la cassette?

— Non, mon commandant, et Savignan-Clavières...

— Quel nom avez-vous dit?

— Savignan-Clavières... Oh! il paraît que c'est un nom très connu, très ancien. Notre camarade donc ignorait l'existence de cette cassette qui, paraît-il, devait lui rendre une fortune.

— Comment cela? interrogea machinalement Rochel, en l'esprit de qui s'accomplissait un lent travail.

— Il paraît que ces papiers devaient permettre de retrouver un trésor d'une grande valeur...

Ces dernières paroles furent comme un coup de foudre pour Rochel. Il pressentait depuis quelques minutes ce qu'allait lui apprendre Pigeolet, et pourtant, il fut comme atterré.

— Thérèse a revu Raoul! pensait-il. Si elle n'a pu lui remettre les papiers dont j'ai autrefois vainement tenté de m'emparer, à tout le moins a-t-elle pu lui apprendre ce que je sais moi-même et qui suffit amplement à guider ses recherches... Ah! Fou que je fus lorsque de puériles terreurs m'empêchèrent d'aller jusqu'au bout et d'abandonner cet enfant sans rien laisser sur lui qui permît de trouver son nom... Je ne risquais que quelques années de prison, je ne risquais même rien, car on n'eût jamais découvert d'où venait l'enfant, et je ne verrais pas m'échapper aujourd'hui cette fortune pour laquelle j'ai risqué pis que le bagne, puisque je suis ici, et qu'il suffirait d'un oubli, d'une trahison, pour que je sois exécuté dans les vingt-quatre heures...

Le commandant était à ce point agité, que Pigeolet s'était interrompu et le regardait, ahuri de l'effet produit par ses paroles pourtant bien simples.

La prolongation du silence tira Rochel de ses réflexions. Il sentit que son attitude devait donner beaucoup à penser à son interlocuteur. Il crut devoir expliquer son trouble.

— Mais c'est inouï! fit-il. C'est vous que l'on a arrêté! De quelle utilité pouvaient vous être ces papiers? Comment auriez-vous deviné leur existence? Voilà ce qu'on aurait dû se demander. On aurait dû chercher parmi les gens ayant approché Mme Collinet, ceux qui avaient pu pénétrer son secret, et dès lors avaient pu comploter de s'en emparer...

— Dam! mon commandant, fit Pigeolet dérouté, c'est bien vrai ce que vous dites là, et si l'on vous rendait votre liberté, vous

[1] Voir l'*Ouvrier* depuis le 5 décembre 1896.

devriez bien vous efforcer de le faire comprendre à mes juges... Je vous jure que vous n'obligeriez pas un ingrat ni un malhonnête garçon...

— Allons, comptez sur moi. Je vous aiderai de tout mon pouvoir... Il y a un point qu'il faut éclaircir et je m'en charge si je sors d'ici bientôt, comme je l'espère...

Rochel se tut et deux plis se creusèrent sur son front, en même temps que ses sourcils se fronçaient et que ses yeux prenaient une saisissante fixité.

Le travail de la pensée se lisait si clairement sur sa face expressive, que Pigeolet n'osa prononcer une parole de plus, se contentant d'interroger l'expression de cette face, pour deviner les impressions de son interlocuteur. Peine bien inutile, car il ne pouvait imaginer quels liens étroits unissaient le commandant à tous les personnages de cette aventure et quel intérêt considérable il y prenait.

Les réflexions de Rochel ne tournaient pas à l'avantage de Martial, tant s'en faut.

— Martial seul, pensait le commandant, pouvait avoir compris quelle valeur s'attachait aux papiers si précieusement gardés par Thérèse. Quelques paroles de sa mère avaient pu lui être rappelées par l'histoire du trésor, dont la révélation lui avait été faite si malheureusement à la veille des événements qui anéantirent les projets dont l'entente avec Braun devait faciliter l'exécution...

« Et comme tout s'expliquait bien dès lors... L'arrestation du commandant devenait chose toute simple. Martial, maître des secrets de Rochel, s'était débarrassé, par une dénonciation, du seul homme qui fût en mesure de lui disputer la possession du trésor.

Cette conviction s'imposait si fortement à Rochel, qu'il l'exprima à voix haute :

— C'est cela... Oui, c'est bien cela! fit-il.

— Ah! vous croyez à mon innocence, commandant? fit anxieusement Pigeolet.

— Oui, mon garçon, et je suis sûr maintenant que je t'aiderai à la faire éclater.

Pigeolet hocha tristement la tête.

— Je crains bien que ce ne soit plus difficile que vous ne l'imaginez, commandant. Il y a un indice dont j'avais cru qu'on tirerait parti pour la découverte de la vérité, mais on n'a pas voulu croire à mes paroles.

— Un indice? questionna Rochel.

— Oui, commandant. Je ne vous en parlerais pas s'il ne me semblait que vous, du moins, vous ne me croyez pas coupable... Les autres, poursuivit-il avec amertume, les autres ont levé les épaules quand j'ai parlé. Ils m'ont dit que j'inventais un conte absurde pour essayer de me disculper.

— Cet indice? demanda Rochel, nerveux.

— Eh bien, voilà! Oh! c'est peu de chose, vous allez voir, mais enfin il suffit quelquefois d'un fait moins important pour faire découvrir la vérité... Je me suis rappelé, après qu'on m'eût arrêté, une rencontre bizarre. Le jour où fut commis le vol à bord de l'*Engoulevent*, environ une heure avant que le coffret fût dérobé, un individu d'une vingtaine d'années, habillé en paysan, s'est présenté à la Maison Brûlée, où nous campions. Cet individu nous avait paru assez suspect: il avait l'air de manigancer un mauvais coup... Je me rappelle même qu'il avait essayé de poursuivre sa route tout seul, en refusant d'être accompagné par un homme qu'avait désigné le sergent... Je n'ai jamais revu cet individu, mais rien ne m'ôtera de l'idée que c'est lui qui a fait le coup...

— Ce paysan devait avoir un laissez-passer, une pièce quelconque pour traverser les avant-postes? Vous rappelleriez-vous s'il a montré des papiers en règle et quels étaient ces papiers?

— Je crois que oui, repartit le mobile. Il a montré au sergent Grenache... un laissez-passer... un laissez-passer pour Aulnay.

— Bien! dit le commandant, qui ajouta à part lui : Le laissez-passer que j'avais donné à Martial. Plus de doute, c'est lui! A nous deux, mon garçon!

## XIII

### IL N'Y A QUE LES MONTAGNES QUI NE SE RENCONTRENT PAS

— Mais, je n'ai pas la berlue! mes yeux ne m'induisent point en erreur : c'est bien ce cher ami Bridoux!

— Tiens! monsieur Laclairière! En voilà un heureux hasard, par exemple!

Ces deux exclamations successives se faisaient entendre par une grise après-midi de février, en plein boulevard, vis-à-vis du théâtre de la Porte-Saint-Martin, dont l'artiste dramatique regardait mélancoliquement les portes closes.

Nos anciens amis du Raincy, frères d'armes de la « Joyeuse », ne s'étaient pas encore rencontrés depuis que les préliminaires du traité de paix avec l'armée prussienne avaient donné lieu au licenciement de leur bataillon. Aussi était-ce avec une joie sincère que, se prenant le bras, ils se mirent à arpenter le bitume en se racontant ce qui leur était advenu et ce qu'ils savaient de leurs camarades depuis leur séparation.

Ils avaient, naturellement, mis de côté la tunique et le képi des mobiles pour revêtir le costume bourgeois. Mais, sous la longue redingote noire dont il était affublé, le savant Bridoux conservait son air gauche et embarrassé; ses maigres épaules semblaient toujours vouloir percer l'étoffe de son vêtement, dont les grands coquins de pans à l'« Incroyable » se roulaient en spirales de tire-bouchon autour de ses jambes d'échassier.

Quant à Laclairière, au contraire, toujours beau, le torse bombé, le chapeau incliné sur l'oreille, il était en complet de fantaisie, rasé de frais et armé d'un jonc à pomme d'or qu'il maniait en moulinets menaçants pour les autres promeneurs, ses voisins.

— Hé! oui, mon cher savant, c'est moi-même, comme vous voyez! répondit-il en entraînant Bridoux dans la direction du boulevard de Strasbourg. Mais permettez-moi, je vous prie, de vous offrir quelque chose! Trinquer ensemble est le moins que nous puissions faire pour renouveler nos relations amicales...

Pour fêter ce beau jour!

comme dit M. Scribe...

— Oh! je ne voudrais pas abuser!... répliqua timidement Bridoux.

— Je vous tiens et je ne vous lâche pas avant que nous ayons dîné ensemble! Ah! c'est que, grâce à Dieu, nous ne sommes plus aux jours de famine où notre menu se composait d'un plat de pommes de terre aux panais, arrosé d'un *quart* de château-la-pompe, comme disait Pigeolet!

— Le panais est un aliment très sain, fit le savant. Vous n'ignorez pas que c'est une plante potagère ombellifère, herbacée et bisannuelle; ses racines sont allongées en forme de fuseaux, et...

— Je sais, mon cher ami, que rien de ce qui touche aux sciences ne vous est étranger, interrompit l'artiste. N'empêche que le moindre châteaubriand aux pommes soufflées, arrosé d'un bon verre de bordeaux, me semble préférable à toutes les ombellifères, herbacées ou non. Surtout lorsqu'il est précédé d'un léger apéritif dans le genre de l'absinthe que nous allons d'abord déguster.

— Oh! de l'absinthe! Savez-vous, monsieur Laclairière, qu'il ne faut pas user communément de ce breuvage, qui d'ailleurs est presque uniquement composé d'alcool, de fenouil et d'anis? Son nom, tiré du grec : *alpha*, privatif, et *psinthos*, douceur, indique que... Je n'en ai encore goûté qu'une fois dans ma vie...

— Eh bien! ce sera la seconde; au fait, je n'ai pas l'intention de violenter vos goûts. Si l'absinthe ne vous convient pas, il vous sera loisible de prendre autre chose.

Comme les deux amis étaient arrivés en face d'un café d'apparence modeste, Laclairière en ouvrit la porte et y fit entrer Bridoux.

Installés tous deux, face à face, dans un coin de l'établissement, ils continuèrent leur conversation.

— Que faites-vous, mon cher savant? demanda l'artiste dramatique. Pour moi, je suis sans engagement. On m'en a bien offert un pour aller jouer dans une grande ville de l'Est occupée par l'ennemi. Mais j'ai refusé net!

— C'est bien, ça, monsieur Laclairière! fit le savant. Tenez, l'on m'a proposé, la semaine dernière, d'entrer dans une famille badoise pour y enseigner la philosophie transcendante... eh bien! savez-vous ce que j'ai fait, moi?

— Vous avez refusé aussi?

— Non. Je n'ai même pas répondu!

— Ah! je *vous* reconnais bien là, nous les anciens de la « Joyeuse », s'écria l'artiste dramatique en serrant avec effusion la main du savant.

— A propos de la « Joyeuse », questionna ce dernier, vous, monsieur Laclairière, qui vivez presque toujours dehors, avez-vous rencontré quelqu'un de nos camarades, depuis notre séparation?

— Ma foi, j'en ai vu peu. Grenache, notre sergent, a repris son métier de commissionnaire. Il a son crochet au coin du boulevard et du quai Saint-Michel. C'est par lui que j'ai eu des nouvelles de Pigeolet...

— Ah! oui, Pigeolet! eh bien, qu'est-il devenu ce pauvre garçon? Entre nous, vous savez que je ne l'ai jamais cru coupable du vol dont on l'accuse.

— Moi non plus. Et le conseil de guerre a été de mon avis, puisqu'il a été acquitté il y a une quinzaine de jours.

— Ah! tant mieux.

— Mais il faut que je vous raconte cela, mon cher Bridoux, car je crois que, pas plus que moi, vous n'étiez bien au courant de l'affaire.

— Je n'en sais que ce qui en a été dit à l'ordre du jour et ce que nous avons vu nous-mêmes, au moment de l'arrestation du gamin.

— Je vais donc vous dire ce que m'a appris le sergent Grenache; car moi non plus je n'ai pas revu ce pauvre Pigeolet, puisque personne d'entre nous n'a été convoqué par l'officier instructeur, — ce qui du reste eût été bien inutile. Mais, auparavant, permettez que nous choquions nos verres...

— A la santé de la France!

— Au départ des hordes prussiennes, et bavaroises, et wurtembergeoises, etc. Il faut que vous sachiez, mon cher Bridoux, que la cassette trouvée dans le sac de Pigeolet contenait, outre une centaine de francs, des papiers représentant une immense fortune. Cette cassette avait été volée dans le bateau amarré sur le canal, habité par le marinier Collinet, une de ses parentes, et la jeune fille d'un fermier du Raincy.

— Je connaissais ces derniers détails ; mais j'ignorais l'importance du vol.

— Donc, la cassette ayant disparu, puis ayant été retrouvée dans le paquetage de Pigeolet, il était naturel qu'on arrêtât ce dernier. C'était le devoir de la justice, quoique nous, qui connaissions le gamin, nous nous soyons bien doutés qu'il était innocent. Lui, de son côté, protestait de toutes ses forces, se démenait comme un diable dans un bénitier. Mais ses moyens de défense n'avaient pas grande valeur. Il affirmait avoir trouvé la cassette au milieu d'un champ, non loin du bateau où elle avait été volée. A l'instruction, on le confronta d'abord avec Mme Thérèse, la marinière, et c'est là que l'on apprit le secret du trésor, de l'immense fortune dont je viens de vous parler.

— Mais, interrompit Bridoux, est-ce que Raoul — vous savez bien, Raoul de Savignan-Clavières, ce jeune homme blessé mystérieusement — n'avait pas été soigné à bord du bateau ?

— Précisément! mais attendez un peu. Les papiers contenus dans la cassette confiée à la garde de la marinière étaient justement, — voyez comme la Providence sait arranger les choses! — l'héritage de Raoul. Lorsque celui-ci se fut fait reconnaître de Thérèse qui, entre parenthèses, l'avait eu chez elle alors qu'il n'était encore qu'un tout jeune enfant, elle voulut lui remettre ces documents qui lui appartenaient. C'est à ce moment qu'on s'aperçut qu'ils avaient disparu...

— Mais le jeune Savignan n'a-t-il pas été aussi confronté avec Pigeolet ?

*(La suite au prochain numéro.)* NOËL GAULOIS.



## L'ABONNEMENT

ET

## NOS BONS DE L'EXPOSITION

Beaucoup de nos abonnés, ayant mal interprété les indications que nous avons données sur notre combinaison des bons de l'Exposition, nous réclament l'envoi des bons auxquels ils croient avoir droit. Les uns nous demandent l'envoi d'un bon, les autres n'hésitent pas à en réclamer cinq.

Un bon de l'Exposition vaut, suivant les époques, de 18 à 20 francs. Il est bien évident que nous ne pouvons faire cadeau d'un, et encore bien moins de cinq de ces bons, en échange d'un abonnement de 6 francs.

Nous n'avons jamais promis cela. Nous avons dit et nous répétons que, chaque mois, nous tirons au sort les noms de cinq abonnés, et que nous envoyons un bon de l'Exposition à chacun de ces cinq favorisés de la Providence.

Les tirages sont faits entre tous nos abonnés, anciens ou nouveaux, *quelle que soit la date de leur abonnement.* Par exemple, une personne abonnée depuis le mois de mai dernier participe aux tirages aussi bien qu'un abonné de novembre ou de tout autre mois.

# LE NEZ DE FLAIRDECOIN[1]

PAR

**JEAN DRAULT**

V (*Suite.*)

En le congédiant, M. Dufournin lui serra la main avec énergie en l'appelant « mon gendre » de toutes ses forces devant son commis, et en lui annonçant que, dès ce jour, tous ses voisins, tous ses amis sauraient avec qui Marthe allait se marier.

Et, dans la rue, quelques instants plus tard, Tarare songeait :

— Fatale destinée!... Moi, l'ami dévoué de Plumol, je vais passer pour un simple pignouf à ses yeux! .. Je suis pris, ligotté!... Quel imbécile je suis!... Quel coquin que ce Dufournin!... Comment reculer, maintenant que tout le quartier va savoir que j'ai promis le mariage à une jeune fille!... Car ils vont le dire que j'ai promis!... Pauvre Plumol!... Il aime tant Marthe!...



Un peu plus loin, il rumina :

— Bah!... Il l'aime, dit-il. Il croit l'aimer!... Et après tout, c'est de sa faute, à Plumol!.. S'il ne m'avait pas caché son mariage tout d'abord, je n'aurais jamais demandé Mlle Marthe en mariage et le Dufournin n'aurait pas eu l'idée de tenir compte aujourd'hui de cette vieille demande!...

Encore un peu plus loin, il arriva à apaiser ses remords par ce simple raisonnement :

— En somme, Plumol me devra une fière chandelle!... Il faut avoir du dévouement pour me charger d'un beau-père aussi grotesque!... Et puis, est-ce que Mlle Marthe est la femme qui convenait à un romancier, à un poëte?... Pas pour deux sous de vague à l'âme, dans cette petite tête-là!... Ah!... On n'en fait plus, d'amis comme moi. M'en saura-t-il gré, seulement?...

De son côté, le père Dufournin se frottait les mains et disait à sa femme :

— Hein!... Crois-tu qu'elle a été menée, cette affaire-là!... Et rondement!... Et habilement!... Nous gagnons au change, tu sais. Il a de petites rentes, Tarare, et un avenir superbe, car ce que cette plaidoirie pour le verrou pneumatique va le mettre en évidence, vois-tu!...

A ce moment précis, il entendit une voix rude de paysan qui demandait au commis, dans le magasin :

— C'est ben ici m'sieu Dufournin ?...

Il descendit dans sa boutique et se trouva en face d'un petit homme rubicond, à chapeau rond très plat, endimanché dans une redingote noire, chaussé de gros souliers bien cirés, et dont la barbe n'avait pas été faite depuis au moins trois jours. Le tour de ses lèvres, le menton, les joues de ce personnage avaient ainsi l'air d'une pelote d'épingles.

Très déluré, les yeux vifs et gais, il pressentit en Dufournin le maître du logis et dit :

— Vous me connaissez point, pas vrai ?...

1. Voir l'*Ouvrier* depuis le 5 décembre.

— Ma foi non! répliqua le marchand, mais je n'ai pas besoin de vous connaître pour vous vendre une poire en caoutchouc ou un verrou pneumatique.

L'homme eut un gros rire, un rire franc, audacieux de paysan cossu, et il répondit :

— Vous êtes un farceur, vous; ça me fait ben plaisir!... Vous changerez point comme ça le fond d'caractère d'la famille!

— Hein?...

— Mais oui!... J'vas vous l'dire qui que j'suis!...

Il ôta son chapeau et se présenta :

— J'm'appelle Nicolas, tout comme le tzar que j'suis venu à Paris pour lui crier dessus son passage : « Vive l'Empereur!... » Seulement, le tzar, y s'appelle Nicolas tout court, moi, j'm'appelle Nicolas Durand, et j'suis agent voyer à Marcilly-en-Gault, département de Loir-et-Cher! . Et c'est moi, comprenez-vous ben, que j'suis l'oncle d'mon neveu, Antoine Plumol, l'fils à ma défunte sœur, qui doit s'marier avec vot' fille, à ce qu'il m'a écrit. Bédame, j'ai commencé par venir chez vous, j'me suis dit que not' *june* homme, y devait pus quitter d'chez vous!... Et j'lui apporte mon cadeau d'noces, trente mille francs ben sonnants que je lui ai promis pour quand y s'marierait, pour qu'il attende plus patiemment mon héritage. Ah!... J'devais ben ça au fils à ma défunte sœur qui m'a servi de mère, voyez-vous!... Maintenant, vous me connaissez, pas vrai?



Et l'oncle de Plumol eut un gros rire.

Dufournin demeurait sans voix, agité par un monde d'idées contradictoires.

Il dit toutefois :

— Vous ne savez donc pas ce qui lui est arrivé, à votre neveu!

— Il lui est arrivé queuque chose?

— Comment!... Il est compromis dans un complot contre le tzar et un colonel!... Il est peut-être en prison à l'heure qu'il est!...

— Vous faites core le farceur, dites?

— Pas du tout!...

Et l'air de Dufournin était si grave, que le brave homme eut le pressentiment d'un malheur.

— Misère!... Mais c'est des contes à dormir debout!. On l'a accusé à faux, l'pauvre enfant, et vous y avez cru, vous, à c't'histoire-là...

— Dame!... Et comment voulez-vous, maintenant, que je lui donne ma fille?...

— Eh ben!. . moi!... J'y crois point!... Et j'vas la tirer au clair, et tout de suite!... Ben le bonjour!...

Il sortit furieux en claquant la porte.

Et Dufournin, en remontant, dit à sa femme :

— Plumol ne nous avait pas dit qu'il avait un oncle à héritage!

— Un oncle à héritage?...

— Mais oui, et qui donnerait quelque chose avant le mariage.

— Pas possible!... Si on avait su ça!..

— Oui, dit Dufournin, j'ai fait une bêtise, mais elle peut encore se réparer; je vais défiancer Marthe pour la refiancer à Plumol! Dans la vie, il faut toujours aller au plus simple.



— Et au plus avantageux, ajouta Mme Dufournin qui s'était toujours entendue avec son mari.

## VI

### OU PLUMOL APPREND A FAIRE LA CORVÉE DE QUARTIER

Les sous-officiers qui avaient cueilli le romancier Plumol au coin du Pont-Neuf et du quai l'amenèrent comme nous l'avons dit à la caserne de la Pépinière qui possédait, à cette époque, un cantinier du nom de Chapuzot, dont nous avons raconté l'histoire en d'autres temps. [1]

Ce Chapuzot avait précisément pour garçon de cantine le soldat Bécasseau, avec lequel le lecteur a fait connaissance au début de ce récit et il vint voir, au corps de garde, l'individu qu'on venait d'y amener.

Le chef de poste commença l'interrogatoire de l'inconnu :

— A quelle compagnie que vous appartenez?...

Plumol, qui sentait le pétrin dans lequel il était tombé s'épaissir autour de lui, eut l'idée étrange de faire l'aimable et le joli cœur, et de jouer du monocle comme pour attendrir les trois sous-officiers qui devenaient féroces.

— A quelle compagnie j'appartiens? fit-il. Mais à la meilleure compagnie, à celle dans laquelle les bonnes manières, la bonne éducation...

— V'là-z-encore qu'y s'fiche de nous, c'troubade-là!... clama un des trois sous-officiers. Il est incorrigible!..

— Les bonnes manières!... La bonne éducation!... s'écria le sous-officier marseillais. Ah!... oui!... Il nous invectivait tout à l'heure comme du poisson pourri!...

Le chef de poste reprit brutalement .

— J'vous demande pas des calembredaines!... J'vous d'mande quelle est votre compagnie.

— Je vous l'ai déjà dit!... déclara Plumol.

— Bon sang!... s'écria le chef de poste, pas moyen de tirer un mot de c't'animal-là!. .

— « Animal » me semble un peu excessif, protesta Plumol d'un ton badin qui contrastait avec sa tenue lamentablement débraillée.

— Et vot' képi?... Ousqu'il est vot' képi?... demanda furieusement celui des trois sous-officiers que ce détail avait toujours particulièrement impressionné, dans l'aventure survenue à Plumol.

— S'il court toujours, il est loin!... badina le romancier. Il est tombé dans l'égout. Ah!... ah!... ah!... oh!... oh!...

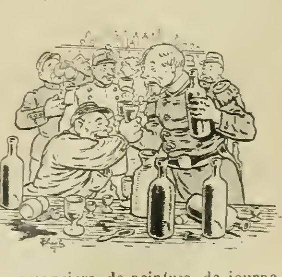
Et il se mit à rire bruyamment, voulant maintenant le faire à la gaieté, pour amadouer ses bourreaux.

Mais il ne réussit pas, et le chef de poste lui demanda :

— Vot'nom!... Vous allez-t-y vous en souvenir plus que de vot' compagnie, au moins, de vot'nom?...

— Certainement, je m'appelle Plum...

Mais il s'arrêta, hésitant. Fournir son nom, à lui, n'était-ce pas se ridiculiser si son aventure venait à être connue?



Il avait entendu parler de romanciers, de peintres, de journalistes sur lesquels on racontait des histoires de jeunesse dans lesquelles ils jouaient des rôles ridicules. Ni le temps, ni le talent n'effaçaient la réputation de grotesques qu'ils avaient conquise dans ces aventures que les bons camarades colportaient sous le manteau.

Non, certes, Plumol ne voulait pas jeter son nom et sa jeune notoriété en pâture aux futures railleries de ses contemporains.

Et il se décida à donner un faux nom, advienne que pourra!

— Bah!.. se dit-il. Je suis déjà dans les habits du militaire Bécasseau, je vais me mettre maintenant dans sa peau et dans son rôle.

Et il déclara avec un superbe aplomb :

— Mon nom?... C'est Bécasseau, pardi, mon nom!...

1. Voir la *Cantine Chapuzot*.

Et on eût dit, à l'entendre, que Plumol s'était appelé toute sa vie Bécasseau.

Mais soudain le cantinier Chapuzot, petit homme râblé, se ramassa sur lui-même, comme un chat prêt à vous sauter à la gorge, et, d'un ton furieux :

— Bécasseau, toi, Bécasseau!... cria-t-il dans la figure de Plumol. Ben, mon colon, c'est qu'on t'aurait changé en omenibus, alors, parce que tu sais, tu ressembles pas plus à Bécasseau que Bécasseau ne ressemble à Félisque Faure!...

— Bécasseau!. . déclara à son tour le sous-officier méridional. Té!... Jeu leu connais aussi, moi, le susnommé Bécasseau!... C'est une gourde!...

— Sans doute!... balbutia Plumol, tout troublé par la *gaffe* monumentale qu'il venait de commettre. Bécasseau, c'est une gourde, au lieu que moi, je ne suis pas une gourde!...

— Ah!... Je n'ai pas dit ça!... protesta Chapuzot.

— Nous n'avons pas dit ça!... acquiesça le sous-off méridional.

— Trêve de bavardages!... interrompit le chef de poste. J'suis de semaine, moi, faut que j'sache de quoi que ça retourne. Comme ça, fumiste, vous donnez le nom d'un de vos camarades, histoire de l'faire punir à votre place?

— Moi? fit Plumol. Si on peut dire...

— Y a pas de si on peut dire!... M'avez l'air d'un rude tire-au-flanc sous votre apparence d'idiot. Vous diles que vous vous appelez Bécasseau, alors que c'est tout le contraire. C'est ça qui va vous tirer d'affaire, oui, un peu!... Caporal, menez-moi c't'homme-là à la malle, on verra demain qui qu'il est, quand il aura cuvé son vin!...

— A la malle! s'exclama Plumol qui ignorait les subtilités de l'argot militaire.

Mais Chapuzot avait pris le chef de poste à part :

— Mon vieux Broussepoil, lui disait-il, m'est avis que tu ferais bien de savoir de quelle compagnie qu'il est, ce bleu-là, et pourquoi qu'il s'est intitulé Bécasseau, comme ça, sans permission. C'est louche, vois-tu, c'est louche!... Nous sommes douze du régiment, ici, compris les hommes de garde, et tu vois, y en a pas un seul qui le connait. Tu diras ce que tu voudras, c'est louche...

— T'as raison!... approuva Broussepoil.

Aussitôt, il appela deux hommes de garde :

— Empoignez-moi ce type-là et allez faire voir sa binette dans toutes les chambrées; faudra bien qu'on le reconnaisse ici ou là!

— J'en doute!... déclara Plumol.

— C'est ce que nous verrons! répondit Broussepoil. Faites-moi d'abord l'plaisir de vous taire, s'pas?... Qu'on vous reconnaisse ou qu'on vous reconnaisse pas, z'êtes toujours sûr de finir votre excursion par la grosse caisse. Allez!...

Les deux soldats de garde escortant Plumol partirent donc pour exhiber à toutes les chambrées successivement le malheureux romancier.

Les trois sous-officiers qui l'avaient arrêté suivaient par derrière, ainsi que le cantinier Chapuzot.

Plumol traversa ainsi toutes les chambrées de la caserne, les chambres d'adjudants et de sergents, les bureaux de sergents-majors, la salle du percolateur et celle d'escrime, la chambrée des musiciens eux-mêmes, où il vit des militaires, à cheval sur leur lit, sifflant des ritournelles dans une flûte ou grognant dans un ophicléide.

— Est-ce qu'on me prend pour une bête curieuse, qu'on me montre ainsi à tout le monde? demanda-t-il.

En traversant la chambrée où Bécasseau logeait, la station fut un peu plus longue.

— Bécasseau est-il sorti en ville? demanda Chapuzot.

— Oui, répondit le caporal de la chambrée.

— Et à quelle heure qu'y doit rentrer?...

— Dame! j'crois qu'il a une permission. Rentrera pas avant dix heures.

— Parce que v'là-z-un lascar en état d'ivresse qui s'a permis de donner comme ça au corps de garde le nom de Bécasseau.

— Ce lascar-là?... demanda le caporal en indiquant Plumol.

— Oui, fit un des trois sous-officiers qui avaient arrêté le romancier; c'est nous qui l'avons arrêté sur le Pont-Neuf, y pouvait pas tenir sur ses pattes, y nous a invectivés comme des pompiers!

— Et y donnait le nom de Bécasseau, comme ça au corps de garde!... s'écria le caporal qui se croisa les bras. Ah! ça!... c'est muffe!... Non, c'est muffe!...

— Et pas moyen, avec tout ça, de dénicher ousqu'est sa compagnie!... fit l'un des deux hommes de garde avec découragement.

— Demandez-lui à lui, pardi!...

— Impossibleu!... s'écria le sous-off méridional. Y comprend rien de rien, y peut pas dire une parole!...

— Oh!... permettez!... protesta Plumol, qui se démoralisait visiblement à la suite de cette promenade en grande pompe à travers une caserne.

— Alors, comme ça, vous l'avez montré partout?...

— Partout!...

— Et pas une compagnie ne l'a reconnu?...

— Pas une!... Y nous reste que la cantine à voir, dit Chapuzot.

— Faut y aller!... dirent les trois sous-officiers.

— Allons!...

— Encore!... s'écria Plumol. Mais je ne suis pas le Juif errant, pour marcher toujours comme ça!... C'est pas une excursion, c'est un calvaire!...

De son côté, le caporal de chambrée distillait dans l'oreille de l'un des sergents les hypothèses suivantes :

— Il est peut-être d'un autre régiment! C'est peut-être aussi une ordonnance d'officier marié, il a pas un air soldat...

Deux cents soldats escortaient Plumol quand il fit son entrée à la cantine.

— Ah!... pensa-t-il, je donnerais bien ces deux cents-là pour l'autre, celui qui attend ses habits, pour les lui redonner, et rentrer chez moi par la fenêtre ou par les toits.

A la cantine, aucun buveur ne le reconnut, et quand il vit que la visite à travers la caserne était terminée, il eut un soupir de soulagement et il dit :

— Maintenant, c'est fini, ils vont me relâcher, je vais leur payer à boire pour leur peine, courir chez les Dufournin, raconter mon aventure, ce qui amusera Marthe, et chercher mon serrurier...

Et joyeux, il proposa une tournée générale.

Les trois sous-offs se consultèrent du regard, mais Chapuzot, voyant un gain à réaliser, combattit leurs scrupules avec une ardeur merveilleuse :

— Vous boirez à une autre table, allez donc!... Ça n'aura pas l'air...

Ils s'assirent tous, Plumol était redevenu gai. Et tandis que les champoreaux fumaient, que les petits verres se choquaient, il demanda s'il y avait un serrurier dans les environs...

— Pardi! fit le caporal de la chambrée, il y en a un en face de la caserne, un peu plus sur la gauche.

— Ah!... par exemple!...

Le visage de Plumol respira la béatitude!...

*(La suite au prochain numéro.)* JEAN DRAULT.

---

# RECETTES DE LA SEMAINE

**Pour recoller la faïence (recette demandée).**

On fait calciner des écailles d'huîtres, on les réduit en poudre impalpable; on fait une colle de cette poudre en la mêlant avec du blanc d'œuf, et on frotte les pièces brisées avant de les réunir. Ce mastic résiste à l'eau et au feu.

*Une Aiglonne.*

**Raccommodage du verre et du cristal (recette demandée).**

Prendre de la gomme arabique en poudre, la faire dissoudre dans de l'alcool ou de l'esprit de vin. Faites chauffer les pièces de verre ou de cristal au-dessus d'un brasier un peu ardent, après avoir enduit les verres cassés de ce mastic, rapprochez-les fortement et exactement et laissez sécher.

*Id.*

**Du bouchage des vins.**

On sait quelle est l'importance du bouchage dans la conservation des vins. Or, le bouchage repose lui-même, en très grande partie, sur la bonne qualité des bouchons. Par le procédé suivant, on arrive aisément à les imperméabiliser.

On mélange deux parties de cire vierge et une partie de graisse de bœuf liquéfiée, on y jette les bouchons à deux ou trois reprises. Puis on les range sur une plaque de fer, le gros bout en bas et on les met au four où on les laisse sécher complètement.

Cette préparation supprime toute évaporation et toute transmission de mauvais goût.

**Remède contre les verrues (recette demandée).**

Ce remède a été expérimenté très heureusement par le correspondant aimable qui veut bien nous en faire part.

On sème du blé noir ou sarrasin; lorsqu'il a atteint une hauteur de $0^m,08$ à $0^m,10$, on en prend un ou deux pieds que l'on coupe avec l'ongle; on presse la tige afin d'en extraire la sève et l'on en humecte la verrue.

En répétant deux fois par jour cette opération, qui ne cause aucune douleur, on aura la satisfaction de voir la verrue disparaître en peu de temps et radicalement.

---

Nous serions heureux de connaître un procédé — s'il en existe — permettant de remettre en état la dorure des tranches de livres détériorée par l'humidité ou la pluie.

Nous en remercions d'avance.

# NOS GRANDS PATRONS

ACTES ET LÉGENDES

**Par George de Céli.**

SAINTE GENEVIÈVE DE NANTERRE. — L'EAU MIRACULEUSE. — L'APPROCHE D'ATTILA. — PROTECTRICE DE PARIS. — LA CHÂSSE DE SAINTE GENEVIÈVE. — LE MAL DES ARDENTS. — LES DEUX SAINTS JULIEN. — LES FEMMES ET LE MIRACLE. — SAINT GUILLAUME. — UN SCANDALE AU XIII[e] SIÈCLE. — SAINT MARCEL. — UN PAPE VALET D'ÉCURIE. — SAINT ANTOINE. — LES PREMIERS SOLITAIRES. — LE COMPAGNON DE SAINT ANTOINE.

Au berceau de la France monarchique et chrétienne, deux femmes sont debout : une bergère et une reine, Geneviève et Clotilde.

Geneviève, en celtique, signifiait « fille du ciel ». Ce nom convenait bien à l'humble fille prédestinée. Elle avait à peine onze ans; les villageois accouraient un jour sur le passage de deux vieillards vénérables, saint Germain d'Auxerre et saint Loup, qui traversaient Nanterre. Saint Germain distingua l'enfant dans la foule, et, posant la main sur sa tête blonde, demanda quels étaient ses parents. Ils s'approchèrent : le père se nommait Severus et la mère Gérontia, cultivateurs aisés et de bon renom. « Réjouissez-vous, leur dit l'évêque, d'avoir donné le jour à cette enfant, car sa gloire sera grande devant Dieu. » Et, s'adressant à la petite, il lui demanda ce qu'elle voulait qu'il fît pour elle. « Que vous receviez mon vœu de me consacrer à Dieu, » répondit Geneviève. L'évêque la bénit et lui remit une croix de cuivre, lui recommandant de la porter comme seul bijou.

La petite bergère manifesta dès lors une piété si ardente que sa mère en était souvent impatientée. Un jour, comme l'enfant se rendait à l'église, elle lui donna un soufflet. Aussitôt cette mère aveuglée devint réellement aveugle. Geneviève en pleura cruellement; et, allant chercher de l'eau pour laver les yeux de sa mère, ses larmes se mêlèrent à l'eau. A peine Gérontia en eut-elle mouillé ses paupières que la lumière lui fut rendue. On a vu jusqu'en ces derniers temps, à Nanterre, l'emplacement de la maison et le puits où Geneviève prit cette eau, protégés par une chapelle dont il ne reste que des ruines.

A seize ans Geneviève prit le voile (qui était alors le seul signe de renoncement au monde), et, peu après, ayant perdu ses parents, vint vivre à Paris chez une pauvre femme chrétienne. Elle y fut affligée d'une cruelle maladie. Sa patience, les extases et les visions qui la consolèrent, les mortifications qu'elle s'imposa, sitôt guérie, lui valurent l'admiration de beaucoup, mais aussi le mauvais vouloir de quelques-uns, qui la calomnièrent. Il fallut que saint Germain prît hautement la défense de sa jeune pupille en Dieu.

Ce fut vers cette époque que l'approche d'Attila jeta l'effroi dans Paris. Le carnage et l'incendie marchaient avec lui. Les Parisiens voulaient abandonner la ville; Geneviève parvint à les arrêter; elle leur promit qu'Attila ne viendrait pas jusqu'à Paris. Ils restèrent donc; mais, à mesure que s'avançait le Fléau de Dieu, les reproches, les insultes, les menaces pleuvaient sur la sainte. On parlait de la mettre à mort, lorsqu'arriva la nouvelle de la victoire remportée par Mérovée et Aétius sur le roi des Huns.

Peu d'années après, Chilpéric, fils de Mérovée, vint mettre le siège devant Paris pour en chasser la garnison romaine. Le siège fut long; une grande famine le suivit. Geneviève s'embarqua et, quêtant le long de la Seine, parvint à ramener onze bateaux de blé.

La gloire de la protectrice de Paris fut dès lors sans mélange. Ses ennemis étaient vaincus. Les évêques; les princes; Chilpéric, quoique idolâtre; Clovis, même avant sa conversion, et surtout la pieuse reine Clotilde lui témoignaient le plus grand respect. Maintes fois elle obtint d'eux la liberté des prisonniers, la grâce des condamnés. Elle mourut à quatre-vingt-neuf ans.

C'était à sa prière que Clovis avait fait bâtir l'église de Saint-Pierre et-Saint-Paul. Désireux de montrer sa vigueur, le roi avait accordé, pour tracer les fondements de l'édifice, autant de terrain qu'il en couvrirait en lançant sa framée. C'est là que fut enterrée Geneviève; et l'on dut entourer son tombeau d'une grille, d'abord de bois, pour contenir la foule qui s'y pressait. Plus tard, saint Eloi forgea pour le tombeau de la sainte une grille magnifique. L'église prit bientôt le nom de Geneviève.

Lors de la première invasion des Normands, en 845, ces restes précieux furent exhumés et emportés dans une châsse. C'est cette châsse, promptement enrichie d'or et de pierreries par la piété des princes et du peuple, qui devait tenir une place si considérable dans l'histoire religieuse de Paris. Par elle, la bergère, patronne de la capitale, continua ses miracles.

On ne la sortait qu'aux époques de calamités; il fallait pour cela l'agrément du roi et un arrêt, rendu à la requête du prévôt des marchands et des échevins. La procession avait lieu avec une pompe extraordinaire.

L'un des plus célèbres miracles obtenus par la châsse de sainte Geneviève fut, sous Louis le Gros, la guérison du mal des Ardents, peste mystérieuse qui ravageait Paris. C'est en souvenir de ce miracle que fut bâtie dans la cité l'église Sainte-Geneviève-des-Ardents.

On sait que l'église de Sainte-Geneviève, désaffectée par les gouvernements révolutionnaires, est devenue la nécropole des grands hommes ou prétendus tels dont on assure que la France s'honore. Les ossements de la bergère furent brûlés en place de Grève pendant la Révolution, sa châsse pillée et fondue. Cependant il reste quelques parcelles de ses reliques à Verneuil (Oise), à Gouvieux (Orne) et à la Ferté-sous-Jouarre. Et la pierre de son sépulcre, conservée à Saint-Etienne-du-Mont, est l'objet d'un culte fervent, particulièrement le 3 *janvier*, jour de la fête de sainte Geneviève.

***

Deux saints *Lucien* sont honorés par l'église, l'un le 7, l'autre le 8 *janvier*. Le premier est Lucien de Syrie, à qui l'Église doit l'une des plus anciennes traductions grecques de la Bible. Le deuxième est le premier évêque de Beauvais, Romain, fils du consul Lucius (Domitius?) converti par saint Pierre et envoyé pour évangéliser les Gaules avec saint Denis et saint Eleuthère.

L'éloquence de sa parole et l'exemple de sa vie sainte convertirent en peu de temps plus de trente mille Bellovaques. Il fut également martyrisé, sous Adrien, dans la seconde moitié du II[e] siècle. Devant les juges, il parla avec une fierté romaine : « Je suis citoyen de Rome, d'antique race; le nom de ma famille est connu dans le monde entier... Mais, ce dont je suis plus fier, je suis chrétien. » Son premier historien, l'évêque Odon, en rapporte un miracle pareil à celui de saint Denis : Lucien, décapité, reçut sa tête dans ses mains et la porta durant plus d'un quart de lieue, jusqu'à l'endroit où il voulait être enseveli et où fut élevée plus tard l'église de Notre-Dame-du-Til.

***

La plupart des almanachs n'indiquent qu'un *Julien* et en placent la fête au 9 *janvier*. En effet, l'Eglise, ce jour-là, célèbre la fête d'un saint Julien, le pieux époux de sainte Basilisse, avec laquelle il vécut dans une fraternelle pureté, et qui mourut martyr sous Maximien.

Mais au 27 *janvier* se place la fête d'un autre saint Julien, bien plus intéressant, semble-t-il, pour la piété française. C'est l'un de ces grands évêques qui ont jeté les fondements de la France : l'apôtre du Mans. Une tradition consacrée par le bréviaire d'Orléans veut que ce Julien fut Simon le Lépreux, qui reçut Notre-Seigneur dans sa maison et à sa table.

Rien n'est plus intéressant que sa vie, écrite au X[e] siècle, d'après de vieux manuscrits et des traditions orales, par le moine Lebald. Sa prédication apparaît tout illustrée de miracles. Le premier qu'il fit en arrivant, « tout recru de fatigue », aux portes du Mans, est empreint d'un charme biblique.

Il voit venir une jeune fille qui portait une cruche à la main et se dirigeait vers la Mayenne. Elle lui apprend que la disette d'eau est si grande qu'il faut en puiser dans la rivière « bien qu'elle fût grandement impure, à cause du voisinage de la ville, dont elle recevait les immondices. » L'évêque frappa aussitôt le sol de son bâton et une eau pure jaillit.

Saint Lucien du Mans fit encore une foule d'autres miracles. Il mourut au bourg de Saint-Marceau, à quatre lieues du Mans, où l'on vit longtemps une chapelle à lui dédiée et, tout près, une fontaine qui guérissait des fièvres.

***

Saint *Guillaume*, archevêque de Bourges au commencement du XIII[e] siècle, appartenait à l'illustre maison de Nevers. Son humilité n'en était pas moins si grande qu'il fallut un ordre du pape pour le tirer de son monastère et le faire monter sur le siège épiscopal. La vie de ce bon évêque fut très agitée.

Il s'attira la colère de Philippe-Auguste en exécutant dans son diocèse la sentence d'interdit lancée contre ce prince par Innocent III (à cause que Philippe-Auguste avait rompu son premier mariage avec Ingelburge pour épouser Agnès de Méranie). Dans de pénibles démêlés avec les clercs de son église, qui s'oublièrent jusqu'à l'injurier, Guillaume montra la même fermeté douce.

Une étrange affaire vint encore mettre à l'épreuve son humilité. Son neveu, Pierre de Courtenay (celui qui fut plus tard empereur de Constantinople), avait vu lui-même mettre son comté en interdit par l'évêque d'Auxerre, à la suite d'un différend avec ce prélat.

L'interdit lancé contre une province ou contre un royaume y suspendait les prêtres de leurs fonctions et privait le peuple des sacrements et de la sépulture ecclésiastique.

Une pauvre femme désolée vint trouver le comte, portant le corps de son fils, qu'on avait refusé d'inhumer. Le jeune seigneur, furieux, ordonna que l'on creusât une tombe sous les dalles de l'appartement même de l'évêque et que le cadavre y fût déposé.

Il fallut bientôt plier et réparer. Le fier comte de Courtenay dut venir, le dimanche des Rameaux, nu-pieds, en chemise,

devant le peuple assemblé, déterrer de ses mains l'enfant et le transporter au cimetière. Pendant ces pénibles cérémonies, l'archevêque Guillaume se tenait près de son neveu, l'exhortant à la contrition et à la patience, bien que, peut-être, le sang des Nevers bouillonnât sous l'étole dans les veines du prélat, devant cette humiliation de sa maison.

Il mourut fort vieux, le *10 janvier*, jour où se célèbre sa fête, et, sentant venir la mort, eut cette belle parole : « Sortons du sommeil ! »

***

Le pape saint *Marcel*, dont la fête se célèbre le *16 janvier*, exerça le souverain pontificat de l'an 304 à l'an 310. Il divisa Rome en vingt-cinq paroisses.

Son zèle le signala aux persécutions de Maxence qui le fit placer comme valet dans les étables publiques où l'on nourrissait les bêtes féroces destinées au cirque. Au bout de neuf mois, les clercs de Rome négocièrent son rachat avec des officiers subalternes. Il reçut l'hospitalité chez une pieuse veuve, nommée Lucine, et consacra dans sa demeure une église qui porte encore le titre de Saint-Marcel.

Maxence, ayant appris sa fuite, fit aussitôt conduire dans cette église les bêtes fauves du cirque, et Marcel fut de nouveau contraint de les soigner. Il mourut peu après, épuisé par la fatigue et l'infection du lieu.

***

*Antoine*, patriarche des solitaires, naquit en 251 à Côme, près d'Héraclée, dans la haute Egypte. Ses parents lui avaient laissé d'assez grands biens; mais, ayant entendu cette parole de l'Evangile : « Si vous voulez être parfait, vendez tout ce que vous avez, distribuez-en le prix aux pauvres et suivez-moi », il vendit ses biens, les répandit en aumônes et embrassa la vie mortifiée et contemplative des ascètes.

Il devait être le maître le plus excellent de la vie religieuse en Orient. A sa voix, le désert vit s'élever les premiers monastères d'hommes. S'enfonçant de plus en plus dans les solitudes, mais toujours poursuivi par une foule avide de sa parole et de ses exemples, Antoine en sortit pourtant avec ses disciples pour assister les chrétiens dans la persécution de Maximien. La persécution épuisée sans qu'il eût obtenu le martyre, il retourna dans son désert.

En ce temps-là, le nombre de ses disciples était immense. La gloire d'Antoine était si grande que l'empereur Constantin et ses fils lui écrivirent pour lui demander des avis. On allait le voir en caravanes. Il est dit dans la vie de saint Hilarion qu'un clerc d'Aphodite du Nil, nommé Baisan, louait pour cela des chameaux.

Lorsque, sur la demande des évêques d'Orient, il vint à Alexandrie flétrir publiquement l'hérésie d'Arius, qui osait se réclamer de son nom, la multitude se pressa autour du grand solitaire; les païens eux-mêmes voulaient toucher son manteau usé. Antoine ne termina sa vie extraordinaire qu'à l'âge de cent cinq ans. On sait qu'avant de mourir, il voulut aller voir Paul, le premier des ermites, qu'un corbeau nourrissait, dans la Thébaïde inférieure, en lui apportant chaque jour une moitié de pain. Le jour où les deux patriarches se rencontrèrent, le corbeau leur porta un pain entier. Le vieil ermite, épuisé par les austérités, avait attendu Antoine pour mourir; et le saint l'ensevelit, aidé par deux lions qui creusèrent la fosse avec leurs griffes.

On assure que saint Antoine ne savait pas lire. Il n'avait pas étudié pour éviter la méchante compagnie de philosophes et de rhéteurs qui se pressaient dans les écoles.

Les mystères du moyen âge et, après eux, les théâtres forains ont rendu célèbres les tentations que souffrit et dont triompha saint Antoine. La légende de son célèbre compagnon à quatre pattes vient de ce qu'on représentait le saint avec un pourceau portant une sonnette au cou et un bâton à sonnette également. C'étaient des symboles de vie pèlerine et mendiante.

On célèbre la fête de saint Antoine le 17 *janvier*. Il est, à cause de son légendaire compagnon, le patron des charcutiers et des porchers, et celui des vanniers, parce qu'il tressait des corbeilles dans le désert. On l'invoque contre les maladies de peau, d'où le nom de « feu saint Antoine » donné jadis à une sorte d'érysipèle gangréneux qu'il avait la réputation de guérir.

George de Céli.

# MAGIE BLANCHE EN FAMILLE

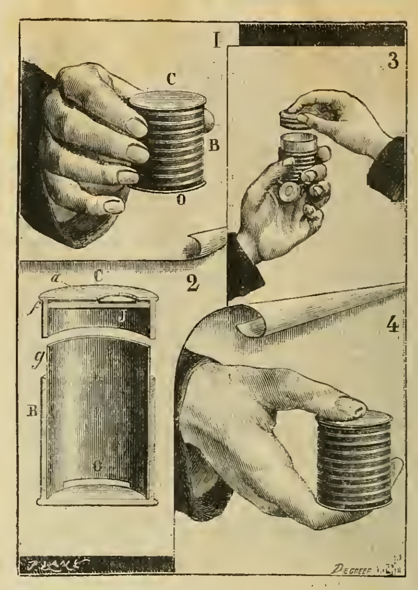
## ESCAMOTAGE D'UN SOU

(Autre procédé)

Il est bon de varier les procédés que l'on emploie en magie blanche pour produire un même effet.

L'escamotage d'une pièce de monnaie, par exemple, est une opération que le prestidigitateur est appelé à exécuter souvent; quelle que soit son habileté, la répétition fréquente des mêmes mouvements qu'il est obligé de faire finirait par éveiller l'attention et diminuerait pour lui les chances de succès.

Aux différents moyens que nous avons indiqués déjà et que




nous signalerons encore à ce sujet, il convient d'ajouter l'emploi de la petite boite cylindrique en carton que montre notre vignette et qui peut avoir deux centimètres de diamètre sur deux ou trois centimètres de hauteur.

La boite est en carton à gorge (voir la coupe au numéro 2, lettre *g*), c'est-à-dire qu'il existe à l'intérieur de la boite, comme une seconde boite en carton plus mince dont une partie (*g* nº 2) dépasse, et entre dans le couvercle quand on ferme la boite. Notre boite est décorée au pinceau de bandes horizontales, alternativement noires et blanches, qui ont pour but de rendre moins visible une ouverture allongée O, pratiquée au bas de la boite et par laquelle le prestidigitateur laisse glisser secrètement dans le creux de sa main la pièce de monnaie au moment même où on la dépose dans la boite (nº 3).

Mais il s'agit de faire croire à l'assistance que la pièce de monnaie est encore dans la boite quand déjà elle n'y est plus. A cet effet, on a collé dans le couvercle un double fond *f* (nº 2), simple disque en carton qui a exactement le même diamètre que l'intérieur de la boite; entre ce double fond et le fond du couvercle, il doit y avoir un espace de deux millimètres à peine dans lequel est emprisonné un jeton J, une petite pièce de monnaie, un petit disque de zinc ou de fer-blanc.

Si, la boite étant tenue fermée et vide, comme le montre le nº 1 de la vignette, on la secoue par un mouvement horizontal, les spectateurs entendent le jeton frapper les bords du double fond et croient que ce bruit est produit par la pièce de monnaie; mais si le prestidigitateur, plaçant ses doigts comme le montre le nº 4, immobilise le jeton en appuyant fortement son pouce sur le couvercle, la boite, secouée comme précédemment, ne fait plus entendre aucun son et paraît vide.

Pour pouvoir obtenir aisément ce résultat, il faut que dans le couvercle C (nº 2), le véritable fond *a* soit en carton assez mince et que le double fond *f* soit, au contraire, en carton plus fort.

Chacun imaginera sans peine le moyen de tirer parti de cette petite boite. La pièce, qu'on a dû faire marquer, est finalement retirée par le prestidigitateur d'un citron, d'un paquet, de l'extrémité de sa baguette magique, de la poche ou du bout du nez d'un spectateur; elle se retrouve dans une lettre cachetée, dans un cornet de bonbons, au fond d'un verre de vin, ou bien on la tire de l'épaisseur d'une carte à jouer derrière laquelle — est-il nécessaire de le dire? — l'a retenue pendant un instant une minuscule boulette de cire ramollie à la chaleur de la main et qu'un petit coup d'ongle a fait disparaitre au moment voulu.

 Magus.

*Le Directeur-Gérant* : HENRI GAUTIER. Sceaux. — Imp. Charaire et Cie.

5 centimes le N° année courante. (10 centimes le N° années échues.) N° 1980 TRENTE-SIXIEME ANNEE. — 6 Janvier 1897.

# L'OUVRIER

**Journal illustré paraissant le Mercredi et le Samedi**

ABONNEMENT D'UN AN : (104 numéros) France, Algérie et Belgique : 6 francs.

DIRECTION ET ADMINISTRATION : LIBRAIRIE BLÉRIOT, HENRI GAUTIER, SUCCESSEUR, 55, quai des Grands-Augustins, Paris.

ABONNEMENT D'UN AN (104 numéros) Colonies et Étranger (sauf la Belgique) : 7 francs.

## LE SECRET DE LA MARINIÈRE, PAR NOËL GAULOIS



Le dimanche suivant, il retourna rue du Four. (Voir page 572.)

SOMMAIRE : Le Secret de la Marinière, par Noël Gaulois. — Le Nez de Flairdecoin, par Jean Drault. — Chronique hebdomadaire, par Oscar Havard. — Les Courses d'automne, par H. Audeval.

# LE SECRET DE LA MARINIÈRE[1]

PAR

NOËL GAULOIS

XIII (*Suite.*)

— Sans doute! mais cela ne pouvait rien prouver. Raoul, comme nous tous, connaissait le gamin et le savait incapable de voler quoi que ce soit. Aussi l'instruction n'avait-elle pas encore fait un pas, lorsque Mlle Claire, la fille du fermier, qui demeurait avec la marinière, se souvint que, le jour présumé du vol et la veille de l'arrestation de Pigeolet, elle avait été accostée, en revenant au bateau, par un garçon vêtu en paysan, avec lequel elle avait échangé quelques paroles... Or, le signalement de ce paysan frappa le gamin, car il se rapportait exactement à celui d'un individu qui s'était présenté le matin même à la Maison Brûlée avec un laissez-passer. Vous souvenez-vous de cela?

— Parbleu! fit Bridoux, si je me le rappelle! C'est moi-même qui, sur l'ordre du sergent Grenache, ai conduit le villageois auprès du capitaine Capdefer!

— Pour Pigeolet, qui cherchait de tous côtés une planche de salut, ce rapprochement fut un moyen de défense. Sans être une preuve d'innocence suffisante, le fait d'avoir trouvé le coffret accusateur dans un champ voisin du bateau était admissible. D'autre part, un soupçon planait sur le paysan rencontré par la jeune fille, et la déposition de Grenache ne fit qu'accentuer ce soupçon, tout en fournissant d'excellents renseignements sur la conduite du gamin depuis son incorporation au bataillon. Bref, en l'absence de preuves irréfutables, le conseil de guerre acquitta Pigeolet qui fut remis en liberté immédiatement.

— Et les papiers n'ont pas été retrouvés? demanda Bridoux.

— Non. Mais laissez-moi finir, reprit l'artiste dramatique.

« Peut-être savez-vous que, quelques semaines après l'affaire du Bourget, comme j'avais un besoin urgent de revenir à Paris, je demandai un congé de huit jours qui me fut accordé?

— Parfaitement.

— Comme j'arrivai ici, j'appris qu'une dame du faubourg Saint-Germain, la baronne de Ternis, organisait une représentation au bénéfice des blessés. Patriote et artiste, je ne pouvais laisser passer cette œuvre sans y apporter mon concours, pas vrai? Jouissant de quelques jours de liberté, j'allai trouver la baronne, qui accepta mon offre et me remercia chaleureusement.

« Le dimanche suivant, la soirée eut lieu.

« C'était à l'Odéon.

« Tout le dessus du panier dramatique et lyrique était au programme. Moi, modeste militant de l'Art, et l'un des derniers engagés, on m'avait collé au bas de l'affiche, en petites lettres pas plus hautes que ça!

« Eh bien, je dois l'avouer, parce que cette représentation restera historique! Non, vous ne le croiriez pas si tout Paris ne l'avait vu! Savez-vous pour qui furent les larmes et les bravos?...

« Ecoutez: il y avait là Frédérick, celui que l'on appelle le « Grand »; il y avait Mélingue, Lafontaine, Rousseil, Marie Laurent, Agar, et celui-ci, et celle-là!...

« Eh bien, ce fut moi, moi seul, qui, avec quelques vers, sus enlever le public!

« Et qu'est-ce que je disais, je vous le demande? Rien : des vers mélancoliques de Lamartine :

Sur la plage sonore où la mer de Sorrente...

« Mais, à peine avais-je fini que, du parterre au paradis, la salle entière croulait sous les applaudissements... L'enthousiasme était à son comble!...

« Il y eut bien quelques coups de sifflets... Un malappris s'oublia même jusqu'à me jeter un sou, après mon dernier hémistiche... Le manant! mais cela se noya dans le tumulte. Jamais je n'avais été à pareille fête! Ah! il n'y a pas à dire, il n'y a que Paris pour bien comprendre l'art dramatique! Je croyais qu'on allait me porter en triomphe!

« Et cela me rappelait mon apothéose d'il y a cinq ans, lorsque je créai, à Baume-les-Dames, le rôle de Bussy d'Amboise, dans la *Dame de Monsoreau*... Vous savez la chanson :

Un beau chercheur de noise :
C'est monseigneur d'Amboise,
Beau cavalier aussi :
C'est monsieur de Bussy.

1. Voir l'*Ouvrier* depuis le 5 décembre 1896

— Pardon, cher monsieur Laclairière; mais vous me parliez de Pigeolet, interrompit Bridoux.

— J'y reviens, j'y reviens, mon ami! répondit l'artiste. Mais, voyez-vous, il faut m'excuser; quand j'entre dans le domaine de l'art, je ne me possède plus!

« Voici ce que je voulais vous dire. Au moment où, derrière la toile, et vivement impressionné à l'idée que j'allais paraître pour la première fois devant le public parisien, j'examinai la salle par le trou du rideau, je reconnus, dans une loge, à côté de la baronne de Ternis elle-même... Non, vous ne devineriez jamais!

— Qui donc?

— Le paysan! l'homme au laissez-passer! Le voleur présumé de la cassette!

— Bah!

— Oui; mais pas en blouse ni en casquette, cette fois, comme vous pensez. Il était en frac noir, gilet à cœur, gants paille, et gibus fermé sous le bras!

— Tiens! c'est assez étrange, en effet! Ce campagnard, qui avait l'air d'un bouvier ou d'un maraîcher, transformé si vite en homme du monde!...

— C'est aussi ce que j'ai pensé, et cette subite métamorphose n'a fait que fortifier en moi les soupçons de Pigeolet.

— Il serait peut-être utile de porter votre découverte à sa connaissance.

— C'est ce que j'ai fait par le canal de Grenache, qui le voit assez souvent. Et il paraîtrait que, depuis sa sortie de prison, le gamin s'est mis à la recherche du pseudo-paysan, qu'il reconnaîtra bien, lui aussi, puisqu'il l'a vu comme nous à la Maison Brûlée. Il s'est juré, paraît-il, de le retrouver et de le remettre entre les mains de la justice, pour éclaircir cette histoire de vol et que plus un soupçon ne l'atteigne.

— Ce sera peut-être difficile! hasarda Bridoux, Paris est grand, et Pigeolet n'a pas de larges moyens d'investigation! Si encore les services publics étaient sérieusement réorganisés...

— Mon cher savant, les montagnes, seules, ne se rencontrent pas! J'ai vu tant de choses extraordinaires dans ma carrière d'artiste dramatique...

— Dieu sait toujours trouver les coupables. Le dernier secret qui nous est livré par la science, c'est qu'au Créateur seul appartient le dernier mot en toutes choses.

— Qu'il puisse vous entendre dans l'intérêt de la justice humaine et pour l'honneur de notre ex-chef de cuisine! conclut l'artiste. En attendant, voici l'heure de dîner, et je propose d'absorber ce vase d'amertume avant de nous rendre au restaurant. A votre santé, cher ami.

L'acteur souleva son verre d'absinthe.

— A la vôtre.

Le cristal des verres tinta.

Mais Bridoux, au lieu de porter le sien à ses lèvres, demeura le bras en suspens, regardant le boulevard à travers la glace de la devanture.

Un jeune élégant, au bord du trottoir, parlait à un cocher de fiacre, semblant lui donner une adresse.

— Ah! bien, par exemple! s'exclama le savant, je crois que le proverbe dit vrai: quand on parle du loup...

— Quoi donc? demanda Laclairière, en regardant à son tour.

— Vous ne voyez pas, ce jeune homme?

— Mais si, parfaitement! C'est lui!

— Je ne fais pas erreur, n'est-ce pas?

— Non, non! c'est bien lui!

— Voilà qu'il monte en voiture.

— Le fiacre file vers la porte Saint-Denis.

— Oui; avec un gamin qui est grimpé derrière... Voyez-vous ce gamin?

— Vous le reconnaissez aussi.

— Parbleu! tenez, le voilà qui se retourne vers nous... On dirait qu'il nous a aperçus... Oui, il nous salue de la main.

— Allons, mon cher Bridoux, vous voyez que nous avions raison tout à l'heure et que la Providence sait bien, quand elle le veut, mettre deux hommes sur le chemin l'un de l'autre! Les voies de sa justice sont les plus inattendues comme aussi les plus sûres.

. . . . . . . .

Le jeune élégant qui venait de monter dans le fiacre, c'était Martial.

Le gamin qui avait grimpé derrière la voiture, c'était Pigeolet...

## XIV

### LES DÉCOUVERTES D'UN COMMISSIONNAIRE

Pigeolet, acquitté par le conseil de guerre, avait été mis en liberté dès le lendemain du jugement, après les formalités de levée d'écrou.

Une fois dehors, dans cette morne et triste rue du Cherche-Midi, il avait aspiré l'air à pleins poumons et s'était orienté.

Orphelin dès ses premières années, il avait poussé, élevé de-ci de-là par la charité publique, plutôt mal que bien, proie facile pour les bas vices et les honteuses révoltes. Un naturel insouciant, un vague besoin d'affection le gardèrent de toute chute jusqu'au

moment où le directeur d'une maison chrétienne, pour l'éducation des enfants abandonnés, le recueillit. Son humeur ouverte, sa droiture instinctive, sa soumission et sa reconnaissance lui attachèrent fortement ses maîtres, qui développèrent les qualités de son cœur et s'efforcèrent de le préparer à une vie toute de labeur et de probité.

A douze ans révolus, il entra en apprentissage. A seize ans, il subvenait à tous ses besoins et connaissait les joies de la tâche consciencieusement accomplie, du salaire loyalement gagné.

Au début de la guerre, il était régulièrement employé dans un atelier de serrurerie du quartier, et demeurait dans un hôtel des environs du Carré-Saint-Martin. Mais, le siège étant survenu, l'atelier s'était fermé; et Pigeolet, sans autres moyens d'existence, avait quitté sa chambre d'hôtel et s'était, comme on l'a vu, engagé dans la garde mobile.

Il se retrouvait donc de nouveau sur le pavé, sans domicile, et ne possédant que les quelques sous qu'il avait sur lui au moment de son arrestation, et que l'on venait de lui remettre à sa sortie.

Il avait appris, pendant sa détention, grâce aux *entrants* de chaque jour, que la garde mobile avait été licenciée. Le greffier de la prison, avant de le mettre dehors, lui avait confirmé la nouvelle, de sorte qu'il était absolument libre, — trop libre, même, car il ne songeait pas sans appréhension à ce qu'il allait faire et devenir.

Sa première idée fut de se rendre à l'atelier de serrurerie. et, de là, à l'hôtel où il habitait avant le siège. Peut-être le premier était-il rouvert, et obtiendrait-il d'être logé à crédit pendant quelques jours dans le second.

Il descendit la rue du Cherche-Midi. dans la direction de la Seine. Arrivé au coin de la rue du Four-Saint-Germain, il s'arrêta.

Ce nom, écrit sur une maison d'angle, en lettres blanches sur fond bleu, lui suggéra une réflexion :

— Tiens ! se dit-il. Rue du Four! mais c'est là que reste le sergent Grenache. Je me rappelle le lui avoir entendu dire maintes fois. Il doit aussi être retourné chez lui, puisque la guerre est finie. Si j'allais lui dire un petit bonjour!

Esclave du devoir, César Grenache, en présence des soupçons qui pesaient sur Pigeolet, avait dû mettre le gamin en état d'arrestation. Cependant, malgré la présence du coffret volé dans son sac, jamais le jeune mobile n'avait été pour lui un coupable. Aussi avait-il demandé et obtenu de la Place la permission d'aller le voir au Cherche-Midi. et, à défaut d'autre chose, avait-il prodigué à son ancien subordonné ses encouragements et sa bienveillance.

— Je pense bien que le sergent me recevra, se dit Pigeolet ; et peut-être pourra-t-il m'aider à trouver du travail ; lui qui demeure dans ce quartier depuis son retour d'Afrique, il doit y avoir de nombreuses connaissances...

Sans plus d'hésitation, le gamin s'engagea dans la rue du Four.

Il examina trois ou quatre maisons et s'arrêta encore.

— Diable! fit-il en se grattant l'oreille. Mais c'est que je ne sais pas à quel numéro il a établi ses pénates.

« Bah! la rue n'est pas longue ! je vais m'adresser à toutes les portes, et je finirai bien par trouver.

En effet, à la seconde maison, on lui indiqua, à quelques pas, un long couloir sombre, enfoncé sous la voûte d'un vieil hôtel.

— Seulement, lui dit-on, le père Grenache ne doit pas être là. Enfin allez-y tout de même; vous trouverez toujours sa femme.

César Grenache, ancien soldat d'Afrique, ex-sous-officier aux mobiles de la Seine, était redevenu, à la fin du siège, un simple particulier comme ses collègues. Mais la gloire militaire n'ayant pas atrophié son énergie, et surtout ne lui suffisant point pour vivre, il avait repris son crochet de commissionnaire et la place qui lui avait été octroyée, en guise de pension de retraite, au coin du quai et du boulevard Saint-Michel

Malheureusement, les temps étaient durs. Les bourgeois et les étudiants, clients habituels de Grenache, étaient à l'armée ou étaient retournés en province attendre que le calme fût rétabli. Aussi fallait-il que la bonne mère Grenache, épouse du vieux soldat et concierge dans la rue du Four, fît des prodiges d'économie pour joindre les deux bouts.

Néanmoins, grâce à la résignation qui est le propre des classes pauvres et laborieuses, le ménage se tirait d'affaire, tant bien que mal. — plutôt mal !

Lorsque Pigeolet se présenta dans la loge. Mme Grenache était occupée aux préparatifs du déjeuner.

— Qui demandez-vous, mon garçon? lui dit-elle d'un ton vif mais sans mauvaise grâce.

— M. Grenache? répondit le gamin.

— Il n'est pas là ; mais il ne tardera pas à rentrer. Cependant, si vous avez une commission pressée à lui faire?

— Oh! non, madame, je peux attendre. Je suis un ancien soldat de sa section, et je voulais seulement lui dire un petit bonjour, en passant.

La bonne femme regarda Pigeolet.

— Ne seriez-vous pas ce garçon que César appelle Pigeolet?

— Oui, madame : Pigeolet, pour vous servir! Oscar Pigeolet, ex-cuisinier de la « Joyeuse », et depuis...

Le gamin s'interrompit, pendant qu'une larme venait mouiller sa paupière.

— Oui, je sais! fit la mère Grenache. Je sais cela! César m'a conté le malheur qui vous est arrivé, et il était bien heureux hier soir, lorsqu'il m'a appris que vous aviez été acquitté par le conseil de guerre... Il vous aime bien, mon mari, allez, malgré sa rudesse de vieux troupier, et il sera bien content de vous revoir.

Pigeolet, d'un geste effacé, s'essuya les yeux du revers de sa manche.

— Alors... c'est vrai, n'est-ce pas? le sergent ne croit pas que c'est moi le voleur?

— Mais non, mais non! répondit la mère Grenache en tendant la main au mobile. Il y a d'abord dans cette affaire plusieurs points qui n'ont pas été éclaircis, au dire de César... Il y aurait un paysan que des recherches faites n'ont pas pu découvrir...

— Oh! celui-là, s'écria Pigeolet en serrant les poings, si jamais je le retrouve...

— Silence dans le rang! fit une voix sonore pendant que s'ouvrait et se refermait la porte de la loge.

C'était César Grenache qui venait d'entrer, vêtu de la veste et du pantalon de velours à côtes, costume ordinaire des commissionnaires.

— Eh bien, te voilà, mon gars! dit-il en tendant à son tour la main au gamin. Je savais bien que tu viendrais me voir aussitôt dehors.

Pigeolet, par habitude, salua militairement.

— Bonjour, sergent Grenache! répondit-il en serrant la main qui lui était offerte.

— Oh! il n'y a plus de sergent ici! Il n'y a plus que deux amis, un vieux et un jeune, qui sont heureux de se revoir, pas vrai?

Et se tournant vers sa femme :

— Tu vas mettre une assiette de plus, n'est-ce pas, la vieille? ajouta César. Quand il y en a pour deux, il y en a pour trois!

Au bout de quelques minutes, le couvert fut mis, et les trois amis commencèrent à déjeuner, tout en causant de la captivité du jeune mobile.

— Le jeune Raoul, notre compagnon d'armes, dit César, ne t'a pas cru coupable non plus. Quant à Mme Thérèse, bien qu'elle ne t'ait jamais vu, elle ne fut point portée à t'accuser. En somme, après la déclaration de cette demoiselle Claire, la compagne de la marinière, tout le monde, même les membres du conseil, fut d'accord pour rejeter la culpabilité sur le paysan, porteur du laissez-passer.

— N'est-ce pas aussi votre avis, sergent? fit le gamin.

— Sans doute; et je me souviens même encore de la fâcheuse impression que ce quidam me produisit lorsqu'il se présenta au poste de la Maison Brûlée, quoique, à vrai dire, je l'aie pris pour un espion allemand.

« Mais, vois-tu, continua Grenache, les tribunaux militaires ne siégeant pas en permanence comme la justice civile, et n'ayant. en temps ordinaire, pas d'autres agents que les gendarmes, il y a peu de chances maintenant pour retrouver ce paysan, qui, d'ailleurs, a pu suivre les phases de ton affaire et en profiter pour se mettre à couvert.

— Eh bien! sergent, fit Pigeolet, si la police ne s'en occupe pas. je me charge de le retrouver moi-même! Je veux prendre ma revanche de ce qu'il m'a fait subir... Car je suis sûr que c'est lui le voleur!

— Ta revanche... ta revanche! dit le vieux soldat en hochant la tête. Ce n'est pas ainsi que tu devrais parler. Pourtant, s'il est réellement le coupable, il serait bon de pouvoir le faire pincer, ne fût-ce que pour l'empêcher de commettre de nouveaux méfaits. Mais je crois que ce sera bien difficile!

— N'importe! J'essaierai.

— Je te souhaite de réussir, dit Grenache, sans trop l'espérer. Paris est grand, tu sais! et encore, est-on certain que cet homme soit à Paris?

— J'irai à Aulnay, puisque son laissez-passer portait qu'il habitait ce pays.

— Mais, si c'était un espion, les papiers devaient être faux, et le domicile fictif.

— Enfin, sergent, ne me désespérez pas!

— Dieu me garde de te décourager, mon garçon! au contraire. Mais, en attendant, il me semble qu'il te faudrait d'abord songer à te tirer d'affaire, car tes finances ne doivent pas être bien brillantes...

— En effet, dit Pigeolet, en retombant dans les réalités présentes. J'étais venu vous voir pour vous remercier de ne m'avoir pas abandonné, et ensuite pour vous demander si, parmi vos amis, vous ne trouveriez pas un petit emploi pour moi.

— Ma foi, mon garçon, j'avoue que tu me prends bien au dépourvu. L'ouvrage est rare en ce moment, et il faudrait que je puisse en parler aux gens du quartier avant de te rien promettre.

— Je vais, de ce pas, aller voir mon ancien patron, là-bas, au Temple, dit le gamin en se levant de table. Il se pourrait que le travail ait recommencé.

— C'est cela, fit le commissionnaire. Et puis reviens me voir.

Tu me donneras ton adresse, et si je trouvais quelque emploi à ta convenance, je te le ferais savoir.

— Merci, sergent Grenache, merci! Je viendrai vous rendre visite d'ici peu.

— Et n'oublie pas que, si l'ouvrage persistait à te manquer, il y aurait toujours ici une assiettée de soupe pour toi.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Telle avait été la première visite de Pigeolet à Grenache.

Le dimanche suivant, il retourna rue du Four.

Le vieux soldat l'accueillit comme la première fois, c'est-à-dire avec la même cordialité.

Après les poignées de main, César fit signe au gamin de s'asseoir.

— Quoi de nouveau? lui demanda-il.

— Je suis rentré chez mon patron, le serrurier, dit le gamin. Seulement, comme l'ouvrage ne va pas encore très fort, il ne m'occupe que quatre jours par semaine. Je ne gagne pas lourd, mais ça me suffit en attendant mieux. En somme, j'ai encore de la chance. Et puis, mon patron, qui est un brave homme, m'a donné quelques sous pour m'acheter un *complet*, comme vous voyez.

En effet, Pigeolet était vêtu de neuf. Il portait une cotte et un bourgeron de toile bleue, sur une chemise de couleur, et était coiffé d'une petite casquette de drap noir.

— Je ne pouvais manier la lime et le marteau en vareuse et en képi de moblot, ajouta-t-il, j'ai remisé mon uniforme de héros au porte-manteau.

— Tu le vois, mon gars, tout s'arrange ici-bas avec un peu de philosophie! Le bon Dieu, qui donne à manger aux petits oiseaux...

— En donne aussi aux petits moblots! acheva le gamin en terminant le proverbe à sa façon.

— Ah çà! maintenant que tes besoins immédiats sont à peu près assurés, reprit Grenache, parlons d'autre chose. Moi aussi, j'ai un peu de nouveau à t'apprendre!

— Auriez-vous rencontré mon homme? fit vivement Pigeolet.

— Non. Mais d'abord, pas de précipitation, ça ne sert à rien. Non, je n'ai pas rencontré ton homme, mais quelqu'un de nos amis a eu l'occasion de le voir...

— Où ça? demanda le gamin.

— Je vais te le dire... Te souviens-tu de Laclairière?

— De Laclairière, l'artiste dramatique qui avait toujours une de ses créations à nous raconter? Je crois bien. Nous étions d'excellents camarades...

— Et vous l'êtes restés, malgré la séparation, dit Grenache. La preuve, c'est qu'il s'intéresse à toi puisqu'il est venu me donner un renseignement qui peut t'être utile.

Et le vieux soldat raconta à Pigeolet ce que l'on sait déjà : que l'artiste avait reconnu le paysan, habillé en monsieur du « monde », dans une loge du théâtre de l'Odéon, un jour de représentation à laquelle Laclairière prêtait son concours.

— Que dis-tu de cela? demanda le commissionnaire.

Pigeolet répondit :

— Je dis que je suis de plus en plus sûr que c'est mon voleur!

— C'est aussi mon avis, fit Grenache. Cette transformation, en si peu de temps, d'un cultivateur de la banlieue en personnage de la haute société parisienne, me semble pour le moins singulière. Le plus ennuyeux est que, si ce renseignement peut nous être utile, il est insuffisant pour établir sa culpabilité. Il faudrait connaître son adresse, son nom, et pouvoir l'épier afin d'apprendre d'où il vient et quelle est sa façon de vivre.

— Oh! que je le rencontre seulement une fois, fit le gamin avec une sourde colère.

— Tout beau! tout beau, mon garçon! Ne nous montons pas la tête, et laissons les événements suivre leur cours. Le misérable viendra peut-être quelque jour se placer lui-même sur ton chemin!

Deux ou trois fois encore, Pigeolet vint visiter Grenache sans qu'aucune nouvelle découverte fit faire un pas à ses recherches.

Comme toutes ses journées n'étaient point occupées à l'atelier, il employait le temps dont il disposait à courir Paris et à le sillonner dans tous les sens, espérant toujours rencontrer celui qu'il appelait son voleur.

Il commençait à se décourager, lorsqu'un dimanche matin le garçon de l'hôtel qu'il habitait dans la rue du Vert-Bois lui monta une lettre.

N'ayant pas l'idée de regarder le timbre du bureau de poste, il déchira l'enveloppe et, à la suite d'une épellation laborieuse, il lut ce qui suit :

« Mon cher ami,

« Venez me voir sans faute demain dimanche, j'ai quelque chose de très important à vous apprendre.

« Bien à vous,

« César Grenache. »

A la suite de cette lecture, il réfléchit quelques secondes. Puis il se dit :

— Il faut que le sergent ait, en effet, quelque chose de bien grave à me dire pour me recommander d'aller le voir aujourd'hui, puisqu'il sait que j'ai l'habitude de me rendre chez lui tous les dimanches!

Il fit hâtivement sa modeste toilette et se dirigea vers la rue du Four.

(*La suite au prochain numéro.*) Noël Gaulois.



# LE NEZ DE FLAIRDECOIN[1]

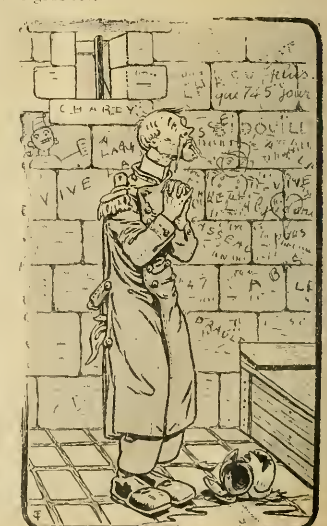
PAR

**JEAN DRAULT**

VI (*Suite.*)

Tout est relatif dans la vie et il est ainsi des moments où l'on est aussi heureux de savoir où trouver un serrurier que d'apprendre qu'on vient de gagner le gros lot.

Pendant deux heures, toute l'énergie de Plumol n'avait-elle pas été concentrée sur ce but : trouver un serrurier?...



Cette rageuse poursuite du serrurier rêvé qui montrait une clef énorme à tous les tournants de rue pour s'évanouir chaque fois devant Plumol avait exacerbé le désir de ce dernier.

Peut-être, comme dans les vieilles légendes, eût-il conclu un pacte impie avec Satan pour attraper le serrurier cruel, qui jouait à cache-cache avec sa détresse.

Un moment abasourdi par son aven-

1. Voir l'*Ouvrier* depuis le 5 décembre 1896.

ture avec les sous-officiers, le romancier se sentait maintenant sortir d'un cauchemar.

Ce serrurier entrevu en rêve, il allait donc enfin pouvoir le saisir, lui parler, l'entraîner à son cinquième, lui faire ouvrir sa porte!...

Une joie pure inondait son cœur.

— Merci!... dit-il au caporal. Merci!...

Il pleurait presque, il serra la main du soldat qu'il secoua avec frénésie.

Et le caporal, stupéfait, craignant aussi pour le morceau de gruyère qu'il s'était fait servir, ainsi qu'un croûton de pain, aux frais de Plumol, ne put s'empêcher de dire aux trois sous-officiers :

— Il n'a pas l'ivresse mauvaise, au contraire!...

Tout à coup, Plumol poussa un cri perçant. Oh!... Ce cri!... Un psychologue expérimenté y eût démêlé le bruit du sanglot du désespéré, le déchirement sinistre de l'âme, le grelot secoué par la folie dans le cerveau qui éclate... Oui, un psychologue à l'oreille attentive et exercée eût reconnu dans ce sanglot tout ce que nous venons d'énumérer, et ce psychologue ne se serait pas trompé. Plumol venait tout simplement de se souvenir que son argent était resté chez lui et que la capote de Bécasseau qui le recouvrait était indemne de la moindre pièce de cinquante centimes.

Et il l'avoua tout haut, l'infortuné!

Il y eut de la stupeur dans l'assistance.

— Il nous a tout de même bien roulés!... cria ensuite le sous-officier méridional en apprenant cette désastreuse nouvelle.

Le caporal au gruyère clama :

— Il sait ben ce qu'il fait, l'animal!... Comment, fumiste, t'offres et t'as pas un rond dans ta poche!...

Tous envisageaient maintenant d'un œil morne la série des consommations offertes par Plumol.

Mais les trois sous-officiers et le caporal se tirèrent de ce mauvais pas en accomplissant un grand acte de moralité publique.

Ils empoignèrent Plumol, appelèrent le caporal de garde et poussèrent le malheureux ami de Tarare vers la prison en criant :

— Manquerait plus que tu y coupes, à la malle, fumiste!

— Payez d'abord!... hé!... là-bas!... leur criait Chapuzot, du seuil de sa cantine.

Ils payèrent après, et outre leurs propres consommations, eurent à régler même les deux verres de rhum absorbés par Plumol, ce dont ils ne décolérèrent pas durant trois jours.

— Ah!... y la connaît, celui-là!... clamaient-ils.

Calomnie s'il en fût! Et qui prouve avec quelle légèreté on écrit l'histoire.

Car Plumol *la connaissait* si peu, la vie de caserne, qu'aussitôt fourré en prison, il se hissa sur le lit de camp, passa sa tête à travers le carreau cassé d'une lucarne grillée, et cria :

— Si vous ne voulez pas me laisser partir, procurez-moi au moins des draps, un oreiller et un matelas pour la nuit, tas de sauvages!... Je paierai, j'ai des répondants!...

— C'est de la graine de Biribi!... proféra le sous-officier méridional. Après le tour qu'y nous a joué, ça sera pas volé!...

Et celui des trois sous-officiers qui avait toujours paru préoccupé, au cours de ces incidents, ne put s'empêcher d'attirer l'attention sur un détail auquel personne n'attribuait d'importance :

— Avec tout ça, où diable a-t-il pu laisser son képi, c't'animal-là!...

On eût dit que ce sergent avait la prescience des événements ultérieurs que devait amener la découverte de l'inoffensive coiffure de Bécasseau.

Plumol, livré à lui-même, fit le tour de la noire prison où la plus injuste et la plus incohérente des destinées venait de le jeter.

Ignorant le genre de mobilier en usage dans les casernes, il gravit le lit de camp en pente, avec le tâtonnement prudent des explorateurs alpestres. Il le redescendit avec frayeur, comme s'il avait eu peur de tomber dans un précipice, sentit enfin du bitume sous ses pieds, se heurta à un baquet et s'en éloigna avec horreur pour buter un peu plus loin contre une cruche en grès qu'il brisa.

Il entendit que l'eau coulait, se sentit les chevilles mouillées, crut à une inondation et se pencha de nouveau sur le lit de camp.

— C'est un drame de Victor Hugo! pensa-t-il. Je n'ai rien vu de plus cauchemardant, même dans *Han d'Islande*.

Puis il réfléchit :

— Ah!... Si j'avais seulement une table, une chaise, une bougie et de l'encre, j'avancerais mon roman, et le travail empêcherait la folie qui me guette de s'emparer de mon cerveau!... Voilà pourtant où ça m'aura conduit de chercher un serrurier!...

Tout à coup, il entendit un cliquetis de clefs accompagnant le bruit d'une discussion.

La porte s'ouvrit et un soldat fut poussé brutalement à l'intérieur par quelqu'un qui lui disait :

— Pas tant d'expliques!... C'est l'ordre du *coronel!*...

Puis la porte se referma, et le bruit de clefs s'éloigna, tandis que le soldat protestait :

— Caporal!... Voyons, caporal!... On n'enferme pas les gens comme ça!...

— Qui va là!... cria Plumol.

L'homme, surpris, se retourna :

— Y a un *camaro*, ici!... Chouette!... T'as du tabac, mon vieux?...

— Qui êtes-vous?... demanda Plumol, dans l'obscurité.

— Qui que je suis?... Mathurin Bigornot, section hors rang, et toi?

— Moi, je suis Plum...

Mais, cette fois encore, Plumol s'arrêta, pour les mêmes raisons qui lui étaient déjà venues à l'esprit. De plus, une inquiétude le travaillait, depuis quelque temps déjà.

Ne s'était-il pas souvenu qu'il devait faire cette année même ses vingt-huit jours, et qu'il avait demandé et obtenu un sursis, en alléguant qu'il avait besoin de faire un voyage à l'étranger!...

Si on allait découvrir son identité, de quelles complications nouvelles ne s'aggraverait pas une situation qui n'en avait nul besoin?...

Le dénommé Bigornot proféra, dans l'obscurité :

— Eh ben?... Dégoise ton nom, donc!... Ou alors, passe ton tabac!...

— Je n'en ai pas!...

— T'as pas de nom, toi?...

— Non, je n'ai pas de tabac...

— J'aimerais mieux que t'aurais pas de nom et que t'aurais du tabac. Et pourquoi qu'on t'a mis à la *malle?*...

— C'est ce que je me demande!... fit mélancoliquement Plumol.

— C'est comme moi!...

— Figurez-vous que tout ça, ça vient de ce que je cherchais un serrurier!

— Un serrurier!... Ah!... ben!... Fallait donc venir me *sarcher!*...

— Vous êtes serrurier, vous!...

— De naissance, mon fils!... Et, sitôt la classe arrivée, je reprends le truc!...

— Fatalité!... clama le fiancé de Mlle Dufournin. Le destin m'envoie un serrurier, quand je ne puis plus m'en servir!... C'est un serrurier d'Offenbach!... ajouta-t-il ironiquement.

— Pardon!... rectifia Bigornot, de Paimbœuf!



Et il ajouta :

— Pas de tabac, pas de lumière, le mieux est de dormir!

— Où ça?... demanda Plumol.

— Hé!... sur le lit de camp, pardi!... On dort très bien, là-dessus.

— Je n'ai jamais essayé, je vous assure.

— C'est donc ça!... Mais quand t'en auras goûté, tu voudras pas dormir autre part!... Et puis, quoi!... C'est-y la peine de se lamenter pour si peu. Le sgar va venir...

— Le sgar?...

— Oui, le sgar de Russie et la sgarine itou. Y vont lever les punitions. Bonsoir, vieux, moi, je dors!...

Et Bigornot s'étendit avec fracas tout de son long sur le lit de camp.

Plumol finit par se persuader qu'après tout, c'était ce qu'il y avait de mieux à faire, et il s'allongea, après s'être entouré la tête du mouchoir à carreaux de Bécasseau.

Après avoir bien grelotté, il commençait à sommeiller, quand Bigornot, se dressant, proféra d'un ton furieux :

— Nous n'allons être que deux pour la corvée, demain, en v'là de la déveine!... Qué turbin, mon empereur, qué turbin!...

— Comment!... s'écria Plumol, on va me faire faire la corvée, à moi!...

— Eh ben!... Pourquoi pas?... On me la fait ben faire, à moi!...

Quelques minutes après, Bigornot ronflait.

Plumol, les chairs meurtries par les planches du lit de camp, chercha longtemps l'endroit le plus matelassé de sa personne.

Il se mit sur le dos, puis sur le côté gauche, se fit rouler sur le côté droit, essaya même de dormir sur le ventre, se recroquevilla en chien de fusil; mais rien n'y fit; il y avait toujours des os qui dépassaient et qui entraient en contact direct avec une planche qu'il n'était pas en leur pouvoir de repousser.

Il finit enfin par s'endormir d'un sommeil fiévreux, les pieds glacés, la tête brûlante.

Et il eut un rêve! Ah!... ce rêve!... Quel Detaille pourrait le rendre dans son horrible intensité?...

Plumol se mariait; il était à la mairie, à la veille du mariage religieux, et Tarare, l'ami dévoué, était son garçon d'honneur.

Marthe Dufournin, charmante, rougissante, était assise à son côté; le père Dufournin était resplendissant et la mère Dufournin s'épanouissait, majestueuse, dans une robe de soie groseille aux plis raides.

M. le maire apparaissait, le ventre proéminent, barré de l'écharpe tricolore.

Il faisait un discours superbe dans lequel il plaçait Plumol au rang des plus pures gloires de la littérature française. A côté de Plumol, Corneille n'était plus que de la petite bière; Racine devenait pâle et fade, et Molière vulgaire et sans humour.

Mais voilà qu'à mesure qu'avançait le discours de M. le maire, l'habit noir de ce dernier faisait insensiblement place à un uniforme de sous-officier. La bonhomie de la figure municipale s'évanouissait. Des moustaches terribles barraient cette physionomie dont les yeux devenaient flamboyants.

Et la conclusion de l'élogieux discours était celle-ci :

— Allez maintenant à la corvée, bourrique!...

Plumol, terrifié, se tournait vers son garçon d'honneur, vers Tarare. Horreur!... Tarare n'était plus Tarare!... Tarare avait pris les traits du soldat Bécasseau, et Bécasseau, vivant remords, disait à Plumol :

— Ah!... vous m'avez chipé mon uniforme!... Ah!... vous me laissez sur votre palier sans costume et sans défense!... Eh bien!... tant pis pour vous!... J'ai votre habit de marié, je le garde!... Gardez ma capote de pioupiou tant que vous voudrez, à présent!...

Et Plumol s'apercevait alors avec épouvante qu'il était vêtu de la capote de Bécasseau, crottée, usée, déchirée, et que ses pieds étaient chaussés de godillots gigantesques.

Marthe s'éloignait de lui avec dégoût, et le père Dufournin, qui semblait avoir hérité des préoccupations de l'un des trois sous-officiers, lui demandait d'un air noble où il avait mis son képi!

Enfin, il voyait Bécasseau prendre sa place auprès de sa fiancée; puis Bécasseau se changeait de nouveau en Tarare, et c'était Tarare qu'on mariait avec Marthe tandis que lui, Plumol, était entraîné par des hommes de garde qui lui disaient :

— Viens à la malle!...

Il se débattait avec tant de vigueur qu'il s'éveillait en sursaut.

Un petit jour blafard éclairait la prison; Plumol était couvert d'une sueur froide et ses dents claquaient.

Un clairon sonna le réveil ; tout aussitôt la porte de la prison s'ouvrit et le caporal de garde, apparaissant sur le seuil, clama à tue-tête :

— Les prisonniers à la corvée de quartier!...

Bigornot, réveillé, grelottait.

— Ça va nous réchauffer, dit-il d'un ton de bonne humeur.

Plumol refusait d'aller à la corvée; le caporal menaça de faire prolonger la punition; alors Plumol proposa une transaction.

— Donnant, donnant, fit-il. Je suis tout prêt à vous donner mon concours, mais à une condition, c'est qu'on me flanquera la paix, après ça!...

— De quoi!... De quoi!... vociféra le caporal stupéfait d'abord, puis furieux. Ça veut faire le flambant, vois-tu ça, et poser des conditions à son supérieur!... J'te vas saler, toi, si tu continues!

— Me saler, moi?...

— Oui, toi!...

— Je me demande, par exemple, comment vous vous y prendriez!...

— Hein?... Comment?... Ben, mon vieux, si tu veux le savoir, t'as qu'à ouvrir encore le bec et puis j'te fais fourrer en cellule pour huit jours par l'adjudant-major!... Mille gibernes!... Comment?... Tu demandes comment?... Sûr que c'est pas difficile!...

Plumol n'avait pas l'esprit militaire, cela est certain. L'esprit militaire ne s'acquiert pas, en effet, en une nuit de salle de police ou de prison, mais le mot « cellule » sembla éveiller chez lui une crainte salutaire, quoique vague.

Il donna donc, sans murmurer, mais sans enthousiasme non plus, son concours à l'œuvre de salubrité que le caporal de garde sollicitait de lui.

On lui fit promener dans la cour du quartier une brouette dans laquelle cinq ou six soldats, extraits de la salle de police, se mirent à entasser des ordures aussi variées que pesantes.

Ensuite, il réintégra sa prison.

Quelques minutes après, un soldat de garde lui apporta un sac chargé à l'ordonnance et un fusil.

— Ah! ah!... fit Plumol, on va changer d'exercice... Mais saperlotte, ces gens-là m'en font faire, une hygiène!...

(*La suite au prochain numéro.*) JEAN DRAULT.

# CHRONIQUE HEBDOMADAIRE

LES LETTRES DE NOUVEL AN. — FORMULES SCOLAIRES. — LES PAPIERS GAUFRÉS. — ROSES ET PENSÉES. — TRADITIONS NAÏVES. — UN USAGE QUI DISPARAÎT. — CADEAUX DE NOUVEL AN. — BOÎTES DE BONBONS ET JOUJOUX. — LIVRES D'ÉTRENNES. — RICHES RELIURES. — LES CONCIERGES PENDANT LA PÉRIODE DU JOUR DE L'AN. — LE CARDINAL DUBOIS ET SON MAÎTRE D'HÔTEL. — LES ÉTRENNES DU COMTE DE GRAMMONT AUX VINGT VIOLONS. — PETITS FAGOTS. — ÉTRENNES UTILES. — LA FÊTE DE SARAH BERNHARDT.

« *Chère bonne maman,*

« *Qu'il me serait doux, en ce jour, de vous embrasser et de vous exprimer de vive voix mes souhaits de bonne année! Mais, puisque je suis privée de ce bonheur, veuillez agréer, bonne maman, les vœux que je forme pour vous. Si Dieu les exauce, vous jouirez d'une félicité sans trouble et je viendrai vous répéter encore, pendant de longues années, que personne ne vous aime plus au monde que*

« *Votre petite fille affectionnée,*

« AURÉLIE. »

Voilà un modèle de compliment à la copie duquel des milliers de petites filles ont travaillé depuis huit jours, dans tous les pensionnats de France. Seule, la signature a varié. Il a servi même aux petits garçons, qui n'ont eu à modifier que l'orthographe, à moins que, dans le recueil de compliments à dix centimes où j'ai transcrit cette « lettre d'Aurélie à sa grand'mère absente », nos jeunes *boys* n'aient préféré copier l'épître d' « Auguste à sa bonne maman ». Le jour de l'an est le grand metteur en œuvre d'une foule de petites industries qui font vivre nombre d'ouvriers. C'est par centaines de mille exemplaires que le recueil en question a été tiré, afin de mettre hors d'embarras non seulement les enfants qui peuvent avoir recours à une maîtresse ou à un maître pour surveiller leur prose, mais afin de secourir de braves gens, soldats, ouvriers, domestiques, cuisiniers, pauvres illettrés, ravis de trouver dans un opuscule *ad hoc* les formules dont ils n'auraient jamais pu venir seuls à bout.

La lettre a été écrite sur du papier à fleurs et à dentelles, d'une écriture appliquée. Et si les mots s'en vont un peu à la débandade, grand'maman est la seule à ne pas s'en apercevoir. Elle hasardera même une gronderie contre quiconque osera dire que l'écriture de l'enfant laisse à désirer, ou que le papier révèle un mauvais goût évident, sous prétexte qu'il vient d'Allemagne, comme on a la manie de le dire à tort et à travers, à propos d'une multitude d'objets bel et bien fabriqués en France.

L'industrie du papier à fleurs et à dentelle est des plus anciennes et des plus françaises. Une douzaine de maisons, dont trois ou quatre d'une réelle importance, fabriquent spécialement cet article à Paris. Les fabricants de papiers pour poignées de cierges, pour fonds de plat, boîtes à bonbons, caisses à fruits, etc., ne font qu'accessoirement le papier à lettres du jour de l'an.

Jadis cette fabrication comportait trois genres bien distincts : le cahier de composition, le compliment et la lettre du jour de l'an.

Mais, voyez comme une industrie peut être atteinte, sans que personne s'en doute : depuis l'application des nouvelles lois sur l'enseignement primaire, les deux premiers genres ont presque disparu, les programmes étant changés, et les élèves ne peuvent plus préparer en classe, trois ou quatre jours avant le premier jour de l'an, les compliments habituels pour les père, mère, oncle, tante, parrain, marraine, etc. Il est formellement interdit aux instituteurs de vendre, comme par le passé, de belles feuilles filigranées d'or aux vignettes emblématiques. L'enfant se trouve obligé d'écrire son compliment chez son père, à la hâte, en cachette, sur le coin d'une table, et il emploie du papier qui coûte le moins cher possible. Les anciennes traditions survivent seulement dans les pensionnats libres; aussi, est-ce pour eux surtout que s'exerce encore l'industrie du papier à compliments.

Quant aux cahiers de composition qu'on rédigeait jadis, une huitaine de jours avant les vacances, ils ont à peu près complètement disparu. Reste donc « la lettre du jour de l'an » ornée, en tête, d'une pensée ou d'une rose, ou d'un myosotis, avec un cadre de fine dentelle dans lequel l'écolier studieux et sage souhaite la bonne année à sa grand'mère. Les fabricants se mettent d'ailleurs en frais pour contenter leur clientèle; ils demandent à des artistes en renom de composer leurs modèles de vignettes. Cette année,

une série spéciale représentant les différentes armes de l'armée française et destinée à nos chers soldats, est due, paraît-il, à l'un de nos dessinateurs les plus connus. Ces vignettes varient à l'infini. Elles s'impriment à la maison même en quatre, sept, huit et même dix couleurs. Les autres motifs d'ornement ne sont que des « applications », sujets découpés et collés, ou des peintures à la main exécutées, la plupart du temps, par des femmes. Les sujets simples, les larges pensées, les grosses roses épanouies, les marguerites étalées en soleil, les mots : *Souvenir*, *Amitié*, etc., sont exécutés au poncif. On fait aussi des applications de nacre dont l'effet est fort joli. Dans cet article, la mode est souveraine.

***

Si les enfants se tirent d'affaire au jour de l'an par l'envoi d'une lettre écrite sur du papier à dentelle, il n'en est pas de même des grandes personnes. Combien sont embarrassées lorsqu'elles ont un cadeau à offrir à quelqu'un! Un bijou plaira-t-il? Un meuble, une jolie table Louis XV, un coffret à bijoux seront-ils les bienvenus? Réflexion faite, on se décide à dépenser le moins possible et on se dit qu'une boîte de bonbons, marquée au nom d'un bon faiseur, suffira. Pour créer une nouvelle boîte à bonbons, les fabricants puisent leurs inspirations et cherchent leurs sujets dans la pièce en vogue, et choisissent, naturellement, celle qui prête le plus à une décoration originale.

Quant aux bijoux, ils ne subissent pas tous l'influence du jour de l'an. Je parle, bien entendu, des bijoux de grand prix : diamants, pierres précieuses ou bijoux en or brut qui sont exécutés d'après les dessins qui se renouvellent d'un bout de l'année à l'autre. La bijouterie de fantaisie se met seule en frais pour trouver des modèles de nouvel an.

***

Les livres d'étrennes ne sont pas toujours soumis non plus aux caprices de cette changeante déesse qui s'appelle la Mode. Les volumes destinés aux enfants nous reviennent presque chaque année avec la même reliure, les mêmes fleurons et les mêmes astragales. Entre nous, nous ne pouvons nous défendre d'un certain sentiment d'admiration. Quels beaux livres l'industrie des libraires a réussi à mettre à la portée de toutes les familles aisées et entre les mains de nos enfants! Ce sont des livres comme n'en avaient pas jadis les fils de roi.

Nier le progrès ici, c'est impossible. Nous pouvons le constater personnellement en nous reportant vingt ou trente années en arrière. Quelles reliures, quelles illustrations! Comme ces splendeurs font pâlir les modestes volumes que nous recevions de notre temps et qui pourtant ne nous procuraient pas un moindre plaisir! Aux vignettes qui nous ravissaient ont succédé les belles gravures, les resplendissantes chromo-lithographies qu'on dirait dérobées aux vitraux des cathédrales ou aux missels des châtelaines du moyen âge. Le texte ne s'est guère moins amélioré que les images. Les femmes et les enfants d'aujourd'hui sont si gâtés qu'ils trouveraient bien fades les naïves histoires qui nous ont fait rêver ou pleurer. On s'ingénie à les surprendre, à les étonner, à les faire réfléchir ; on leur prête de l'esprit; on les traite en public difficile et dont on recherche les suffrages.

Depuis une vingtaine d'années, nous travaillons à nous suffire à nous-mêmes et nous avons une littérature pour l'enfance fort présentable. Des plumes élégantes, généreuses ou spirituelles écrivent toutes les années des livres qui obtiennent régulièrement les plus grands succès. Ici, comme partout ailleurs, le génie français apporte ses qualités naturelles, un tact parfait, une distinction exquise, un esprit charmant.

***

Pendant la période des étrennes, du 25 décembre au 10 janvier, on peut rentrer à une heure et demie du matin si l'on veut. Tous les concierges poussent la complaisance envers leurs locataires jusqu'à les attendre pour les éclairer dans l'escalier, et les domestiques veulent absolument veiller jusqu'au retour des maîtres afin d'être les premiers à rendre leurs devoirs à monsieur et à madame. J'espère qu'aucun de ceux qui se seront vus l'objet de cette touchante attention n'aura eu la barbarie d'y répondre comme le cardinal Dubois à son maître d'hôtel: « Coquin, je te donne pour étrennes tout ce que tu m'as volé pendant l'année qui finit! »

Voilà un procédé économique, mais qui aurait au moins l'avantage de mettre en repos la conscience de nos gens, en supposant que leur conscience soit troublée. Tout à l'heure, en feuilletant Tallemant des Réaux, je suis tombé sur une autre façon non moins économique de s'acquitter de ses devoirs en pareille circonstance. Le comte de Grammont, raconte l'auteur des *Historiettes*, n'est pas libéral, mais il refuse en goguenardant. Les vingt-quatre violons allèrent une fois lui donner une sérénade au temps des étrennes. Après qu'ils eurent bien joué, le spirituel gentilhomme mit la tête à la fenêtre :

— Combien êtes-vous, messieurs?
— Nous sommes vingt, monsieur le comte.
— Je vous remercie tous les vingt, bien humblement.

Et M. de Grammont referma la fenêtre.

Autres étrennes presque aussi économiques en apparence, mais en apparence seulement. La Princesse Palatine rapporte dans ses *Lettres* qu'elle a vu envoyer, le premier jour de l'an, de petits fagots en guise de bijoux. Ces curieuses étrennes étaient très convoitées et reçues avec reconnaissance. C'est que la rigueur extraordinaire du froid avait congelé la Seine pendant des mois entiers, et que toutes les expéditions de bois se trouvaient ainsi forcément suspendues, en un temps où les chemins de fer n'étaient pas encore inventés.

Ces petits fagots-là auraient été aussi bien accueillis au 1er janvier 1871. Et les étrennes du siège de Paris, les pots de beurre, les boîtes de conserves, les pâtés de chiens, les demi-boisseaux de pommes de terre qui avaient remplacé alors les coffrets de Pihan et les bonbons de Boissier ne méritaient-ils pas alors de prendre rang à leur suite dans les annales des étrennes bizarres et utiles?

***

Il y a un siècle, Mlle Maillard, danseuse de l'Opéra, recevait les honneurs divins. On l'érigeait sur le maître-autel de Notre-Dame et tout ce que Paris comptait alors de philosophes, de savants, d'artistes, d' « ennemis de la superstition » et de « champions du progrès » faisait fumer des cassolettes d'encens sous le nez de cette ballerine.

Le « Tout-Paris » de 1896 a décerné les mêmes honneurs à une autre mime, à Mlle Sarah Bernhardt. Nos lecteurs voient que rien ne change dans la Ville-Lumière. Nous restons toujours les mêmes fous, les mêmes gobe-mouches. Quand Adrienne Lecouvreur fut sur le point de mourir, le curé de Saint-Sulpice d'alors, le vénérable abbé Languet, pria vainement la célèbre actrice de manifester un sincère repentir d'avoir exercé la profession de comédienne. Mlle Lecouvreur regimba. Devant cette obstination, l'abbé Languet refusa au cadavre les honneurs de la sépulture chrétienne. On enterra donc l'actrice sur les bords de la Seine, en face de l'île des Cygnes.

Mais en présence du *tumulus* sous lequel reposait la comédienne, Voltaire s'écria : « Voilà mon Saint-Denis! » Lorsque Voltaire s'exprima de la sorte, les honnêtes gens haussèrent les épaules. On savait de quelles vilenies l'auteur de la *Pucelle* était capable. Aujourd'hui, l'état d'âme que révèle le culte décerné à Mlle Sarah Bernhardt n'excite point davantage notre surprise. Pour combien de gens le comédien n'est-il, à notre époque, la plus haute personnalité sociale et le véritable roi? C'est sans étonnement que nous avons vu un prince de bonne maison réclamer le droit de rester debout et découvert devant le « génie » de Sarah. Ce prince est bien le fils de son siècle. Ennemie du christianisme, il appartenait à la Révolution de faire monter le bateleur du dernier rang au premier. La fille Maillard fut adorée par les membres de la Convention réunis sous les voûtes de notre vieille basilique. L'élite intellectuelle de notre fin de siècle s'agenouille de même devant Mlle Sarah Bernhardt. Cet agenouillement est tout à fait logique. Dans une société comme la nôtre, découronnée de ses autorités légitimes, chez un peuple qui a officiellement biffé Dieu, il est naturel que le bouffon soit promu Dieu et roi. Déesse, Mlle Sarah Bernhardt l'est. Dans *Gismonda*, nous l'avons vue enveloppée d'une simarre hiératique, distribuant les bénédictions au peuple prosterné. Les affiches coloriées de la *Dame aux camélias* l'encadrèrent dans un vitrail mystique comme une sainte Catherine ou une sainte Marguerite. Mais nous sommes accoutumés à ces profanations. Des peintres n'avaient-ils pas nimbé de la même auréole Mlle Yvette Guilbert, et n'avaient-ils point prêté à cette chanteuse de café-concert la même nostalgie céleste? Dieu me garde d'englober tous les comédiens et toutes les comédiennes dans le même anathème. Nous en connaissons qui se montrent supérieurs à leur métier. Mais ce n'est pas aux braves gens que s'adresse ce culte de latrie : on ne vénère que les représentants les moins estimables de l'espèce.

Ces platitudes de « notre fière démocratie » ne laissent point de procurer quelque jouissance à l'observateur et au philosophe. Il ne me déplaît point de voir tous ces athées et tous ces progressistes, les genoux dans la boue, aux pieds d'une Sarah Bernhardt. Nos guides et nos maîtres se donnent les hiérarques qu'ils méritent...

OSCAR HAVARD.

---

# CONCOURS DE JEUX D'ESPRIT

Nous ouvrirons, à partir du mercredi 13 janvier, la quatrième série de nos concours de jeux d'esprit. Nous en publierons les conditions générales dans notre numéro de samedi prochain.

# LES COURSES D'AUTOMNE[1]

PAR

HIPPOLYTE AUDEVAL

V (*Suite.*)

— Tu sais encore!... Tu sais tous ces noms harmonieux et doux comme de l'ambroisie!

M. Rougerie contempla son neveu avec ravissement. Puis, trouvant bientôt un moyen de manifester son enthousiasme :

— Ma fille, s'écria-t-il, donne des ordres. Va toi-même à la cuisine. Fais-nous une crème à la vanille. Il faut célébrer dignement l'arrivée de ton cousin.

VI

Cette vie nouvelle, malgré son uniformité, ou peut-être à cause d'elle, plut bien vite à Léopold. Elle concordait avec sa situation d'esprit, elle était un apaisement doux, régulier et naturel à sa tristesse, et, tout en maintenant près de lui au premier plan la tombe de son père, elle découvrait à ses yeux comme une suite de paysages frais, reposés, baignés d'ombre et de soleil. Quand, le soir, autour de la vaste cheminée du salon, sa cousine le priait de retracer quelques-unes de ses impressions de voyages, il obéissait, il parlait, mais sans que son cœur vibrât dans ces souvenirs. Il leur préférait de beaucoup les moindres paroles sorties de la bouche de Charlotte, de M. Rougerie, les détails qu'ils lui donnaient tous les deux sur leurs occupations habituelles, sur leurs projets, leurs pensées, sur les mille événements journaliers qui se déroulaient à Buissas avec la sérénité et la transparence d'une onde pure sur un sable fin. En un mot, Léopold aimait mieux raconter le présent et l'avenir que le passé. Derrière lui, son existence lui semblait flottante, ballottée, hasardeuse, sans assises larges et profondes. Devant lui, au contraire, elle apparaissait calme, en pleine lumière, et cependant abritée des orages et des grands coups de vent. Cette petite Charlotte, qui animait Buissas de sa présence, lui était sympathique. Elle ne conquérait pas l'admiration et l'affection de vive force ; elle s'en emparait par droit de naissance d'abord, puis par une continuité d'efforts charmants et non apparents, pour lesquels la candeur et la finesse se prêtaient de la façon la plus irrésistible un mutuel concours. Elle n'était pas coquette le moins du monde. Cependant, elle cherchait à plaire, mais avec des manières si douces, si réservées, que chaque fois qu'elle faisait un pas en avant, elle avait l'air de s'en excuser, et cette sorte de timidité courageuse lui communiquait une grâce de plus. Pour occuper et distraire Léopold, pour cimenter la bonne harmonie entre M. Rougerie et lui, cette jeune fille inexpérimentée trouvait des moyens d'une ingénuité piquante et hardie. Elle remit un jour à son cousin un pli cacheté.

— Voilà une lettre pour vous, dit-elle en s'enfuyant.

Léopold l'ouvrit et vit avec surprise que c'était la liste complète, écrite par Charlotte, de toutes les plantes comprises dans une certaine partie des serres. Il ne pouvait guère se dispenser de l'apprendre par cœur, et, pour prouver à sa cousine qu'il n'était pas un ingrat, il lui montra bientôt qu'il profitait de sa science. Charlotte, encouragée ainsi, multiplia ses leçons. Léopold ne tarda pas à éprouver tant de plaisir à suivre des yeux, sur un beau papier satiné, les pattes de mouches de sa cousine, qu'il les sollicitait quand elles n'arrivaient pas assez vite.

— Est-ce que je n'ai pas de lettre aujourd'hui? disait-il.

Et, sans y penser, il prenait goût à cette manière nouvelle de lui enseigner l'horticulture, d'autant mieux que M. Rougerie n'était pas dans la confidence.

Ce secret ne fut pas le seul.

Chaque matin, une servante montait à Léopold dans sa chambre un premier déjeuner.

Un jour qu'elle s'extasiait, selon sa coutume, devant le jeune comte qui mangeait, elle lui dit :

— Il est bon, hein, votre chocolat?

— Très bon, Marguerite.

— Je crois bien! c'est mademoiselle qui l'a fait.

— Ah!

— Oui. Elle y met un jaune d'œuf.

Après cette révélation, Léopold le trouva plus délicieux encore. Dans la journée, il dit à Charlotte :

— Ah! cousine, quel bon chocolat vous m'envoyez!

Et il la regarda.

— Marguerite le fait très-bien, répliqua-t-elle en rougissant.

— Ah! c'est Marguerite...

Il n'acheva pas. Telle qu'elle était, la réponse de la jeune fille lui semblait tendre et charmante comme un aveu discret dont un brutal, seul, eût pu songer à faire tomber les voiles. Il se retira au jardin pour rêver à cet incident.

— Elle est adorable, ma cousine, pensa-t-il. L'horticulture, le chocolat... Il y a déjà une foule de mystères entre nous.

Parmi ces mystères, il y en avait auxquels Léopold ne pouvait rien comprendre : celui, entr'autres, qui existait pour lui dans le pavillon situé à une des extrémités du parc.

Ce pavillon avait été longtemps habité par le grand-père de Léopold, qui y était mort quelques années après la catastrophe dans laquelle le frère de lait de la comtesse avait péri.

C'était une assez vieille construction, petite, massive, délabrée, et pouvant tout au plus loger deux ou trois personnes. Le bâtiment était isolé au bord d'un chemin, sans dépendances, sans même un jardin. Destiné probablement dans l'origine à un garde, ou à des repos, à des rendez-vous de chasse, il avait été tout à fait abandonné depuis la mort du grand-père de Léopold, et, par places, il tombait en ruines. Charlotte se mit en tête de le faire réparer. Léopold s'aperçut que les ouvriers y étaient à son arrivée. Quoi qu'il pût penser que ces soins-là le regardaient seul à présent, il ne fit aucune observation. Il lui répugnait de parler en maître dès son retour, surtout après les explications qui avaient eu lieu entre lui et M. Rougerie et sa fille. D'ailleurs, ces travaux étaient sans doute des travaux d'urgence. Léopold aurait eu bien mauvaise grâce d'approuver ou de désapprouver quoi que ce fût. Seulement, ce qui l'étonna, c'est que son oncle et sa cousine ne paraissaient pas d'accord à ce sujet. Il le remarqua malgré lui, par une conversation qu'il interrompit entre le père et la fille.

— Du papier sur les murailles, disait M. Rougerie avec une certaine animation, des serrures aux portes, des vitres aux fenêtres, des cheminées à la prussienne! Pourquoi? pourquoi?... je te le demande.

— Pour lui, mon père.

— Mais ce pavillon, cet affreux pavillon qui coûte et ne rapporte rien...

— C'est un asile, mon père, répliqua Charlotte d'une voix émue; c'est un dernier asile.

Elle changea brusquement d'entretien dès qu'elle vit Léopold. Celui-ci n'attacha pas grande importance à ce propos. Il se souvenait vaguement que son grand-père avait demeuré dans ce pavillon, et pouvait croire que Charlotte faisait allusion à ce séjour en parlant d'un dernier asile. Ce mystère, il faut le reconnaître, était bien moins attrayant à déchiffrer que ceux qui naissaient déjà entre sa cousine et lui, et auxquels Léopold s'intéressait de plus en plus. A partir de ce jour, d'ailleurs, Charlotte évita qu'il fût question du pavillon. Mais elle y fit porter en cachette, et peu à peu, des meubles, des matelas, du linge, en un mot tout ce qui était nécessaire pour le rendre habitable.

VII

M. Rougerie n'était pas avare, mais c'était un homme d'ordre, et il apportait dans ses dépenses la plus grande régularité. Depuis son installation au château de Buissas, et principalement depuis les premières atteintes de la maladie qui devait devenir mortelle pour son beau-frère, il avait adopté, vis-à-vis des mendiants, un système dont il se trouvait très bien. Tous les samedis, à dix heures du matin, il donnait dix centimes à tous ceux qui se présentaient, et cinq centimes par tête d'enfant, à la condition expresse qu'on ne lui demanderait pas l'aumône en dehors du jour et de l'heure de distribution, et que jamais il ne rencontrerait un pauvre sur tout le territoire de Buissas, excepté le samedi. Cette mesure lui avait acquis une grande considération, même parmi ceux qu'elle intéressait, car ils y trouvaient la certitude d'une petite rente viagère, en monnaie; et rien, du reste, n'inspire le respect comme l'ordre, surtout à ceux qui n'en ont pas, par paresse ou par infortune réelle. Mais, quelque temps après l'arrivée de Léopold, cette coutume éprouva bientôt un peu de relâchement, par suite d'un double emploi fréquent. La convention verbale ne fut plus suivie que du côté de M. Rougerie. En apprenant qu'il y avait un habitant de plus à Buissas, les mendiants se croyaient en droit de prélever un impôt plus fort. Dans la semaine, le dimanche, on voyait parfois des groupes déguenillés cramponnés à la grille en bois qui fermait la cour, et ils faisaient entendre d'incessantes lamentations. Parfois même quelque vieil aveugle pénétrait, comme s'il y eût vu clair, jusque dans le vestibule et faisait entendre une plainte, une psalmodie traînante.

— Samedi! samedi! disait M. Rougerie en faisant observer la consigne.

Mais si Léopold venait à passer, il renvoyait les importuns avec quelque chose de mieux qu'une promesse.

(*La suite au prochain numéro.*)

HIPPOLYTE AUDEVAL.

1. Voir l'*Ouvrier*, depuis le 5 décembre 1896.

Le Directeur-Gérant : HENRI GAUTIER. Sceaux. — Imp. Charaire et Cie

5 centimes le N° année courante (10 centimes le N° années échues.) N° 1981 TRENTE-SIXIÈME ANNÉE. — 9 Janvier 1897.

# L'OUVRIER

**Journal illustré paraissant le Mercredi et le Samedi**

| ABONNEMENT D'UN AN : (104 numéros) France, Algérie et Belgique : 6 francs. | DIRECTION ET ADMINISTRATION : LIBRAIRIE BLÉRIOT, HENRI GAUTIER, SUCCESSEUR, 55, quai des Grands-Augustins, Paris. | ABONNEMENT D'UN AN (104 numéros) Colonies et Étranger (sauf la Belgique) : 7 francs. |
| --- | --- | --- |

## LE SECRET DE LA MARINIÈRE, PAR NOËL GAULOIS



Il avisa un fiacre vide et monta dans la voiture. (Page 579.)

# LE SECRET DE LA MARINIÈRE[1]

PAR

NOËL GAULOIS

XIV (*Suite.*)

A peine était-il entré, que Grenache lui dit :

— Tu me promets d'être calme, n'est-ce pas, et de ne pas faire de bêtises ?

— Je vous le promets ! répondit Pigeolet.

— Bon. Alors, écoute, je sais où demeure notre homme.

— Mon voleur ?

— Oui. Je crois bien que tu peux l'appeler ainsi. Mais d'abord, ferme la porte, et assieds-toi.

Le gamin obéit.

— Là, maintenant voici la chose, reprit le vieux soldat. Tu m'as peut-être entendu dire que j'habite le quartier depuis fort longtemps. Fils de pauvres cultivateurs qui moururent quand j'étais au service, je n'avais pas de métier lorsque, à mon retour d'Afrique, je vins me fixer à Paris. Je pensai d'abord à me placer comme palefrenier ou valet de chambre, mais la domesticité sédentaire ne me plaisait pas trop, à moi qui venais de passer des années dans les plaines d'Algérie. Alors, comme j'étais solide, vigoureux ; que j'avais, comme on dit, bon pied bon œil, je me fis commissionnaire.

« Ceci est simplement pour t'apprendre que je suis fort connu dans le faubourg Saint-Germain, et que l'on n'hésite pas à se déranger pour me donner certaines courses de confiance. Jeudi dernier, donc, on vint me remettre de la part de Mme la baronne de Ternis — une noble personne qui demeure non loin d'ici — une lettre que je devais porter à M. Raoul de Savignan-Clavières...

— Tiens ! à Raoul ? Vous avez alors de ses nouvelles ? Je ne l'ai pas revu depuis le jour de mon arrestation ; j'ignore même s'il a été appelé devant l'officier instructeur...

— Tais-toi, et écoute-moi ! interrompit Grenache.

Puis il reprit :

— L'enveloppe portait : « Monsieur Raoul de Savignan-Clavières, rue des Bernardins, n° 6, Paris. »

« Je répondis à la camériste de la baronne que j'y allais de suite. En effet, le temps d'endosser ma veste et je me mis en route. Il y a encore un petit bout de chemin d'ici à la rue des Bernardins. Je pressai le pas, et en un quart d'heure j'étais rendu.

« Après m'être informé auprès du concierge, je montai les étages et sonnai à la porte qui m'avait été indiquée.

« On fut quelque temps sans répondre.

« Enfin la porte s'ouvrit, et je me trouvai face à face avec...

Grenache s'arrêta quelques secondes avec intention.

— Avec Raoul ? fit Pigeolet.

— Pas du tout ! Je me trouvai face à face avec... le paysan de la Maison Brûlée !..

— Mon voleur ! pas possible !

Le vieux soldat fronça le sourcil.

— César Grenache n'a jamais menti ! dit-il.

— Oh ! vous ne croyez pas que j'ai voulu dire cela ! balbutia le gamin. Mais vous vous êtes peut-être trompé...

— Ma vue est bonne, et mon oreille aussi ! ce qui m'a permis de reconnaître sa voix, lorsque, après lui avoir demandé : « Monsieur Raoul de Savignan-Clavières, s'il vous plaît ? » il me répondit :

« — C'est moi-même ! »

« — Voici, repris-je, une lettre de Mme la baronne de Ternis.

« — Y a-t-il une réponse à donner ?

« — Je ne pense pas. Du moins on ne m'en a pas parlé.

« — C'est bien, alors. Vous pouvez vous retirer, » me dit-il, en refermant la porte.

« Et je redescendis l'escalier.

« C'est tout.

— Ah ! ce coup-ci, je le tiens ! s'exclama Pigeolet.

— Du calme, mon garçon, du calme ! Nous commençons à avoir de l'atout dans notre jeu, n'allons pas faire la bêtise de l'écarter. Te rends-tu bien compte, à présent, de la situation ?

— Parfaitement, sergent. Ce malfaiteur allait sans doute sur le bateau avec l'espoir de voler peu de chose. Mais il se fit qu'avec la petite somme se trouvaient des titres et des papiers concernant une fortune. Il aura commencé par entrer en possession de la fortune, et, pour cela, il lui fallait probablement s'approprier les noms et les titres de celui qu'il dépouillait. C'est pour ça que mon voleur est aujourd'hui millionnaire et qu'il se fait appeler M. Raoul de Savignan-Clavières.

— Bien raisonné, mon gars. Mais sais-tu, maintenant, quelle est la première chose qu'il te faut faire ?

— Faire arrêter ce misérable, parbleu !

— Non. Le surveiller seulement !

— Pourquoi ?

— Le surveiller pour qu'il ne nous échappe pas jusqu'à ce que nous connaissions l'adresse de Raoul, le vrai Savignan-Clavières. De cela, je m'en charge. J'irai demain, dès l'ouverture des bureaux, au greffe de la justice militaire, et je pense là me procurer ce renseignement.

— Mais alors, qu'avons-nous besoin de surveiller l'*autre* ?

— Parce que, si je l'ai reconnu, il peut bien, lui aussi, s'être souvenu de moi. Comme principal intéressé dans ton procès, il a dû en suivre les phases, et n'est pas sans connaître ma déposition qui a été publiée par les journaux spéciaux. Si donc il se doute que je l'ai reconnu, il peut supposer que je le dénoncerai, et dans ce cas, son premier soin sera de nous dépister en changeant de domicile et peut-être de nom...

— Vous avez raison, sergent ! dit Pigeolet. Eh bien ! puisque vous voulez bien vous occuper de trouver l'adresse de Raoul, je me charge, moi, de surveiller mon voleur. Demain, lundi, je ne vais pas à l'atelier ; la journée m'appartient ainsi que celle d'aujourd'hui. Je pars. Je vous quitte. Je file rue des Bernardins ; et je n'abandonne pas mon homme jusqu'à ce que la police lui mette la main au collet !

XV

TROP PARLER NUIT

Ainsi que l'avait supposé César Grenache, Martial, — le pseudo-Raoul de Savignan-Clavières, — l'avait parfaitement reconnu le jour où il lui avait remis la lettre de Mme de Ternis ; mais il n'était pas sûr, lui, d'avoir été reconnu par l'ex-sergent.

Rentré dans son appartement, il avait ouvert la lettre. La baronne l'informait qu'il n'eût pas à se présenter à l'hôtel pendant les huit jours qui allaient suivre, car elle profitait du rétablissement des lignes de communication pour aller passer une semaine dans le Berry, où elle comptait quelques proches parents.

— Drôle d'idée de s'en aller au moment où je vais avoir besoin d'argent ! grommela-t-il.

Puis, jetant la lettre sur un meuble, il se prit à songer que le temps était bien long, et que les Prussiens n'ayant pas l'air de déguerpir vite, il lui faudrait peut-être attendre encore des mois avant de pouvoir entrer en possession du trésor.

— Il est vrai, dit-il, que, jusque-là, la baronne m'aidera, mais elle n'est pas bien large la noble dame ; et lorsqu'on lui parle de deux ou trois cents louis, elle prend un air sévère !... Pour un peu, elle placerait le mot d'*économies !* Comme si un gentilhomme de mon genre était habitué à compter !

Il se mit à ricaner ironiquement.

Puis, ses idées prenant un autre cours, il alla fouiller dans le tiroir d'un petit secrétaire Empire, et en sortit une liasse de papiers qu'il étala sur sa table.

Il les examina, les feuilleta, pensif, durant quelques minutes ; et, les ayant remis à leur place, il alluma une cigarette qu'il fuma en se promenant dans la pièce.

— Huit jours ! dit-il. La baronne sera absente pendant huit jours ! Je me demande ce que je vais faire d'ici son retour ! Car il n'y a pas à dire : je suis sans le sou ! et le vicomte Raoul de Savignan-Clavières ne peut, comme le faisait Martial Froment, aller déjeuner et dîner dans une gargote de bas étage, ni passer ses soirées au *poulailler* du théâtre de Belleville ! Noblesse oblige !

Il s'arrêta devant la fenêtre donnant sur la rue, de laquelle on aperçoit la vieille chapelle des Bernardins, et se mit à tambouriner sur les vitres.

— Bah ! fit-il en revenant s'asseoir, une semaine est bien vite passée, et ce temps de répit va peut-être bien m'être utile...

« Oui, cela va me permettre de vérifier l'exactitude des détails que je possède sur l'endroit où se trouve le trésor. De telle sorte que, lorsque le jour sera venu, je pourrai m'y rendre sans hésitation, et terminer l'affaire en quelques coups de pioche.

Cette résolution rendit à Martial toute sa quiétude.

— Demain, reprit-il, serait probablement un mauvais jour pour m'aventurer de ce côté. A partir du pont de Pantin, toutes les routes, ainsi que le chemin de halage du canal, sont gardées par les Prussiens, il pourrait bien m'arriver de tomber en plein dans les soldats de Michel Braun et d'être reconnu par l'un d'eux, Franz ou un autre, — chose à laquelle je ne tiens pas absolument !... J'irai par là après-demain. C'est un dimanche. Grâce à la foule de Parisiens qui, ce jour-là et les jours de fête, se font un plaisir d'aller visiter la banlieue, histoire de se rendre compte des dégâts produits par la guerre, il me sera facile de passer sans être

1. Voir l'*Ouvrier* depuis le 5 décembre 1896.

remarqué. Je prendrai, d'ailleurs, le chemin le plus négligé des Allemands : le bord du canal.

« Arrivé à Bondy, sous la forêt, il me sera facile de reconnaître si la disposition des arbres est conforme au plan que j'ai là. Et de cette façon, l'absence de la baronne aura du moins été pour moi de quelque utilité.

Le surlendemain, comme il l'avait décidé, Martial, après avoir déjeuné sommairement chez lui, s'était mis en route, à peu près au moment où Bridoux et Laclairière se rencontraient sur le boulevard.

Il faisait une assez belle journée, bien que le froid fût encore assez vif, et beaucoup de monde se trouvait dehors, arpentant les trottoirs d'une allure moins lente que celle ordinaire de la promenade.

Martial se faufila à travers la foule, traversa la Seine et gagna la rue Saint-Martin.

Il n'avait, ce jour-là non plus que tel autre, aucun motif de défiance. Cependant, par habitude, au coin de la rue de Rivoli, il se retourna pour voir s'il n'était pas suivi.

Mais il ne remarqua rien de suspect. Du reste, les promeneurs le croisaient, se dirigeant à droite et à gauche, vers le Louvre et vers la Bastille. Seul, un ouvrier du quartier, en bourgeron et cotte de toile bleue, remontait la rue Saint-Martin, à une centaine de pas derrière lui.

Martial continua son chemin, passa devant Saint-Merri, Saint-Nicolas-des-Champs, les Arts et Métiers, et arriva aux grands boulevards.

Il tourna à sa gauche et ralentit sa marche, ne sachant au juste s'il allait prendre le train à la gare de l'Est, ou s'il se rendrait à pied jusqu'à Bondy.

— Il vaut mieux y aller à pied, se dit-il après avoir réfléchi. Je serai moins remarqué que si je descendais du chemin de fer. D'ailleurs le train ne me mènerait qu'à Noisy, et de là j'aurais encore une bonne lieue à faire.

Comme, brusquement, il se retournait pour rebrousser chemin vers le faubourg Saint-Martin, il se trouva presque nez à nez avec l'ouvrier vêtu de toile bleue qu'il avait vu derrière lui au coin de la rue Rivoli...

— Tiens, qu'est-ce qu'il veut, celui-là ? pensa Martial. Nous allons bien voir !

Il s'engagea dans le faubourg, le suivit jusqu'au passage de l'Industrie, et, coupant net, à angle droit, il monta dans le premier escalier qu'il rencontra.

Là, il attendit quelques minutes, le temps qu'il jugea nécessaire pour que l'homme au bourgeron bleu ait eu le temps de passer, et, après être descendu, il rebroussa chemin vers le faubourg qu'il continua de suivre.

— Mon espion, — si espion il y a ! — se dit-il, doit me chercher maintenant sur le boulevard de Strasbourg !

Et, tranquille désormais, Martial s'arrêta pour allumer une cigarette.

Mais, en arrivant au coin de la rue du Château-d'Eau, un besoin instinctif le fit se retourner...

L'homme en bleu était encore à trente pas derrière lui, sur le trottoir opposé.

— Décidément, songea Martial, ce particulier-là me suit. Eh bien ! je vais lui jouer un tour de ma façon, qui va l'obliger à accélérer le pas s'il ne veut point perdre ma piste !

Il prit la rue du Château-d'Eau, traversa le boulevard de Strasbourg, gagna le faubourg Saint-Denis et descendit.

De nouveau, il se retrouvait sur les grands boulevards.

Il avisa un fiacre vide, fit signe au cocher de s'approcher, et monta dans la voiture après avoir indiqué la direction dans laquelle il voulait aller.

C'est à ce moment que Martial avait été aperçu de Bridoux et de Laclairière, et reconnu par eux.

— Maintenant, se dit Martial au moment où le cheval se mettait au petit trot, si mon espion a de bonnes jambes, c'est l'instant de s'en servir !

On a vu plus haut que Pigeolet avait trouvé le moyen de suivre Martial sans trop se fatiguer.

Le fiacre roula au grand trot jusqu'à la place du Château-d'Eau, puis s'engagea dans le faubourg du Temple, qu'il gravit dans toute sa longueur, jusqu'à la Courtille.

Une fois arrivé là, devant le grand café de l'*Indépendance*, le cocher s'arrêta pour laisser souffler son cheval ; et, se penchant vers la portière :

— Où allons-nous maintenant, bourgeois ? demanda-t-il.

— Menez-moi à la porte de Pantin, par les boulevards extérieurs et la rue d'Allemagne, répondit Martial.

Le cocher fouetta son cheval et la voiture se remit en route, plus lentement, dans la direction de l'ancienne barrière de la Chopinette.

— Où diable se fait-il conduire ? pensa Pigeolet, toujours installé derrière la caisse du véhicule.

Le gamin n'avait pas entendu la conversation que Martial avait eue avec le cocher sur le boulevard Saint-Denis. Mais, cette fois-ci, il était fixé : il savait que son « voleur », comme il l'appelait, allait, selon toute vraisemblance, quitter sa voiture à la barrière. Aussi son exclamation avait-elle trait non pas à l'endroit où Martial remercierait le cocher, mais à celui vers lequel il se dirigerait ensuite.

Le fiacre, à petite allure, passa la rue de Meaux, celle de Puebla, et, laissant à gauche la rotonde de la Petite-Villette, enfila la rue d'Allemagne, jusqu'aux fortifications.

Pigeolet, connaissant son Paris, reprit pied à terre environ une cinquantaine de mètres avant la porte de Pantin, et se cacha derrière une barraque de cantonnier.

Arrivée à la barrière, la voiture s'arrêta, et Martial, prudemment, avant de descendre, mit sa tête à la portière et regarda de tous côtés.

— Évidemment il craint d'être suivi, pensa le gamin.

Il ignorait que Martial l'avait déjà remarqué à plusieurs reprises.

Celui-ci descendit du fiacre, solda le cocher, et, au lieu de sortir de Paris, s'engagea à gauche, sur le boulevard Sérurier.

Pigeolet alors quitta sa cachette.

Martial marchait vivement sur la chaussée macadamisée, entre les hautes murailles du marché aux bestiaux et les talus des fortifications.

Il était assez difficile au gamin de se dérober aux regards méfiants de Martial, qui se retournait fréquemment pour s'assurer qu'il n'était pas épié ; mais si la route était peu accidentée, la nuit venait sensiblement, confondant, sur ce chemin désert, les êtres et les choses.

Martial passa devant un poste-caserne où quelques lumières jaunes se voyaient aux fenêtres ; puis, au lieu de gravir la pente douce du pont jeté sur l'Ourcq, il suivit les talus et arriva à la petite barrière servant de passage au canal.

Là, il se retourna encore une fois, et n'ayant rien vu de suspect, il franchit les fortifications et se trouva au bord de l'eau, en rase campagne.

— Tiens, tiens, tiens ! pensa Pigeolet surpris. Est-ce que, par hasard, mon voleur retournerait rendre visite à l'*Engoulevent*, ou bien à la Maison Brûlée ? A moins que, comme l'indiquait son laissez-passer, il ait réellement un domicile à Aulnay !...

Le gamin ignorait, naturellement, que, depuis son arrestation, le canal avait été coupé par les Prussiens, puis rendu ensuite à la navigation. Il ne pouvait savoir non plus que l'*Engoulevent*, crevé par les obus, touchait à présent le fond bourbeux du canal, ne laissant voir à fleur d'eau que les bordages meurtris et la barre de son gouvernail.

Après la réflexion qu'il venait de faire, Pigeolet songea qu'il eût été heureux de pouvoir faire arrêter son voleur en flagrant délit s'il retournait à bord du bateau. Mais la chose était impossible à cette heure et en ce lieu désert.

— D'ailleurs, conclut-il, le moment n'est pas encore venu ! Laissons d'abord le sergent Grenache retrouver Raoul, et occupons-nous seulement de ne pas laisser échapper ce gaillard qui m'a tout l'air de se disposer à une étrange besogne.

A son tour, Pigeolet franchit la barrière et se trouva dans la campagne.

Mais, à son grand étonnement, aussi loin que sa vue put percer le crépuscule, il n'aperçut aucun être humain sur le chemin de halage.

Il s'arrêta un instant, stupéfait.

Cette disparition subite était au moins singulière.

— Il n'a pu filer de ce côté, se dit-il en examinant la plaine vers la route de Pantin ; d'ailleurs, il n'aurait pas eu le temps.

En effet, cinq cents mètres, au bas mot, séparaient le canal de la route.

— Et puis, reprit-il, dans quel but, s'il voulait aller à Pantin, serait-il venu passer par cette porte ?... A moins que ce ne soit pour faire perdre sa piste ; mais cela n'est pas probable. Enfin, il n'a certainement pas traversé le canal à la nage, puisque, à quelques minutes en amont, se trouve le pont de Pantin et, en aval, celui des boulevards de ronde. Ce seraient là des procédés d'Apache comme ceux qu'on lit dans les romans, mais qui, à mon avis, ne sont point d'un usage courant à Paris.

Tout en soliloquant de la sorte, et malgré sa surprise, Pigeolet continuait d'avancer.

Les terrains environnants, nous l'avons dit dès le début de cette histoire, avaient été saccagés et rasés par les Prussiens. Le sol était nu, sans une haie, sans un buisson.

Non loin du canal, à quelque cent mètres de la barrière, s'élevait une longue muraille crénelée, au delà de laquelle on apercevait les combles de quelques bâtiments dont les toitures étaient défoncées et enlevées en partie. Sur la muraille, au-dessus de la ligne de meurtrières, les mots : Usine Deutsch étaient écrits en grandes lettres noires. C'était un entrepôt d'huiles essentielles et industrielles dont le propriétaire, — un Allemand, — avait dû partir à la déclaration de guerre. Au commencement du siège, l'usine était devenue une sorte de caserne de gardes nationaux, abandonnée depuis l'armistice, mais non occupée par les troupes prussiennes, dont les premiers postes se trouvaient à la hauteur du pont de Pantin.

Pigeolet examina, de loin, les bâtiments désolés et déserts.

— Mon voleur ne peut s'être caché que là ! se dit-il après une minute de réflexion.

La muraille formait un quadrilatère, dont deux côtés seulement étaient visibles pour le gamin.

Il rasa l'un de ces côtés, dans le but de faire le tour de la propriété, et, arrivé à l'extrémité, il avança la tête pour inspecter la troisième face...

Mais il s'arrêta court...

Vis-à-vis de lui, nez à nez pour ainsi dire, Martial lui barrait le chemin.

Les deux adversaires, aussi surpris l'un que l'autre, — car Martial n'avait ni vu ni entendu Pigeolet s'approcher. — se regardèrent quelques secondes dans la demi-obscurité du soir.

Si, conservant tous deux leur sang-froid, ils n'avaient eu chacun un mouvement de recul subit en se trouvant face à face, ils eussent pu passer leur chemin sans échanger une parole; mais la chose était maintenant impossible.

D'ailleurs, à l'aspect, au contact plutôt de celui qu'il considérait comme l'auteur du vol dont il avait été accusé, Pigeolet était incapable de se contenir. Martial, de son côté, sous le bourgeron bleu du serrurier, venait de reconnaître l'ex-mobile de la Maison Brûlée. Il devait donc y avoir entre eux une explication.

Ce fut l'ancien associé de Clément Rochel qui rompit le silence. Un détail, du reste, le préoccupait : comment le gamin pouvait-il être arrivé en ce lieu, après maints détours, en même temps que lui, Martial, qui avait fait le chemin en voiture, au trot?

— Je m'aperçois, dit-il brusquement d'un ton ironique, que tu es un bon marcheur!

— Dame ! répondit Pigeolet, on a encore ses jambes de seize ans !

— Et c'est sans doute par amour de la campagne que monsieur vient faire une promenade par ici?

— Tout simplement. J'aime la villégiature, surtout quand je suis sûr d'y rencontrer un compagnon pour lui communiquer mes impressions sur la beauté du paysage!

— Alors tu savais que j'étais en ce lieu ?

— Je le savais, puisque je t'ai suivi.

— Je m'en étais aperçu, fit Martial. Mais je croyais t'avoir dépisté. Compliments, cher ami, tu ferais un bon mouchard!

— Je moucharde à mon compte ! répliqua Pigeolet.

— Policier amateur, alors ?

— Pas précisément.

— Et c'est moi que tu espionnes?

— Ce n'est pas difficile à deviner!

La nuit était venue; mais la lune qui se levait et éclairait la plaine permettait à Pigeolet de voir le visage de Martial.

Celui-ci fronça le sourcil.

— Oh! tu ne m'effraies pas! fit le gamin.

— Je ne veux pas t'effrayer non plus. Mais je voudrais savoir dans quel but tu t'occupes de moi?

Le jeune serrurier toisa longuement Martial, qui demeura impassible.

— Tu ne t'en doutes pas un peu?

— Pas du tout !

— Alors, ça demande explication.

— C'est ça, explique-toi. J'aime les situations claires, moi.

— Il faut que tu saches que je m'appelle Pigeolet...

— Cela m'est égal !

— Et que j'étais dans la garde-mobile, il y a trois mois, lorsque tu vins à la Maison Brûlée avec ton laissez-passer, habillé en maraicher...

— Je m'habille comme je veux. Mais, d'ailleurs, ces détails sont inutiles, car je t'ai reconnu tout à l'heure. Continue.

— Quelque temps après ton passage, huit jours, quinze jours, je ne sais plus au juste, je fus accusé d'avoir commis un vol à bord de l'*Engoulevent*, une péniche amarrée sur l'Ourcq, à trois kilomètres d'ici.

— Ah! fit Martial en fronçant de nouveau le sourcil.

— Oui; on reconnut dans mon sac un petit coffret que j'avais ramassé dans les champs, et qui avait appartenu à la patronne du bateau...

— Qu'est-ce que tout cela peut me faire? interrompit Martial en jouant l'indifférence.

— Attends un peu, tu vas voir que l'histoire t'intéresse ! reprit Pigeolet. Je fus donc arrêté et emprisonné. Au cours de l'instruction, on apprit que le vol pratiqué à bord de l'*Engoulevent* intéressait non seulement Mme Thérèse, la marinière, mais encore, et surtout, Raoul de Savignan-Clavières, un de mes compagnons d'armes...

Martial eut un mouvement, et Pigeolet, aux rayons de la lune, vit sa physionomie se contracter.

— Mais toute cette histoire à dormir debout n'a rien qui m'occupe, et ne m'explique pas pourquoi tu m'espionnes!

— Sans doute! répondit le jeune serrurier. Sans doute ! tu la connais cette histoire, mais j'ai autre chose à t'apprendre !

— Allons, tant mieux ! Ce sera peut-être plus drôle!

— Du moins, cela dépend ! Apprends donc que, à la suite de certains renseignements, je sais aujourd'hui que c'est toi qui as volé le coffret de la marinière, et que, après avoir volé ses papiers, tu as pris le nom de Raoul de Savignan-Clavières, nom sous lequel tu es connu dans le monde, notamment chez la baronne de Ternis...

— Oh ! oh ! tu es bien renseigné à ce que je vois!

— Assez bien, n'est-ce pas ?

— Et tu veux, grâce à ce que tu as appris, te venger sur moi d'avoir été emprisonné?

— D'une part. Et de l'autre, rendre à Raoul la situation et la fortune qui lui appartiennent...

— Oui-dà! Et combien te donnera-t-il pour payer ce service?...

— Son amitié m'a payé d'avance...

— Phrases que tout cela ! Causons sérieusement. A tort ou à raison, tu crois que je t'ai porté un préjudice. J'aurais la partie belle pour ergoter, car, enfin, ce n'est pas ma faute si ce coffret, jeté à travers champs, tu te l'es approprié...

— Dis volé, pendant que tu y es...

— Pas de gros mots, c'est inutile. Le préjudice, je le réparerai

— Comment cela ?

— Y a-t-il deux façons, à ton avis?

— Peut-être !

— Au mien, il n'y en a qu'une... Fais ton prix.

— Tu me paieras avec l'argent de Raoul ?

— Avec celui-là ou un autre, que t'importe ?

— Il m'importe beaucoup, car Raoul est un excellent camarade, il n'a pas douté de moi quand on m'accusait, et je lui revaudrai ça...

— C'est-à-dire que tu veux te faire payer aussi le secret que tu as découvert... Si tu n'es pas trop exigeant, je serai bon prince. Allons, combien pour le tout?

— Tu es un misérable, et je ne sais pourquoi je t'ai laissé si longtemps parler. A quelle honteuse école crois-tu donc que j'ai été élevé pour me proposer un marché de voleur et de Judas ?

Martial, doucement, et sans affectation, avait peu à peu changé de place; de telle sorte qu'il se trouvait dans l'ombre et que Pigeolet, au contraire, était en plein dans le clair de lune.

— As-tu réfléchi, reprit l'ancien complice de Rochel, qu'il y a quelquefois des secrets qu'il est bon de ne pas savoir, et surtout de ne pas divulguer?

— Je n'ai réfléchi qu'à une chose, répondit le gamin, c'est que lorsqu'on trouve une vipère sur son chemin, il faut l'écraser...

— Avant qu'elle ait le temps de mordre! ajouta Martial.

Et. brusquement, il se précipita sur Pigeolet, lui serrant la gorge entre ses deux mains...

*(La suite au prochain numéro.)* NOËL GAULOIS.

---

# LE NEZ DE FLAIRDECOIN[1]

PAR

**JEAN DRAULT**

VI (*Suite.*)

Trois heures durant, Plumol marcha, le fusil sur l'épaule, le sac au dos, en compagnie de Bigornot.

Tous deux, ils constituaient le peloton de chasse.

A dix heures, il fut invité à s'ingurgiter le contenu d'une gamelle de soupe grasse au fond de laquelle gisait un os dénué de toute viande, mais pesant, paraît-il, un poids des plus réglementaires.

L'après-midi, il reprit le sac et le fusil, et parcourut de nouveau et en tous sens la cour du quartier, les épaules meurtries et brisées.

— Ça doit être très sain de faire ça? dit-il à Bigornot.

— J'te crois!...

A cinq heures, complètement abruti par cette journée, il rentrait à la prison, quand le colonel y pénétra, suivi de quelques officiers.

C'était un grand sec, aux cheveux blancs, à la moustache grise. Il faisait siffler nerveusement une cravache à pomme d'or ou en frappait ses bottes vernies dont les éperons cliquetaient :

— Comment qu'vous vous appelez?... demanda-t-il à Plumol.

Plumol ne répondit rien.

— Pas la peine de faire la buse! tonitrua l'officier. J'sais tout! Vous v'z'appelez Plumol, z'êtes anarchiste!... Voulez m'assassiner...

— Moi?...

— J'sais tout, que j'vous dis!... La police a enquêté!... Z'avez pris ses habits militaires à une andouille de mon régiment qu'est peut-être aussi vot' complice!...

— A moi?...

— J'sais tout!... Mille culasses mobiles!... Nutile de chercher à m'fourrer dedans!... L'homme qui m'assassinera, eh bien! il n'est pas encore en âge de tirer au sort, j'vous en fiche mon billet!... N'êtes pas assez malin, mon garçon, pour m'assassiner!... Et pour vous apprendre à vous introduire comme ça dans les casernes pour faire des mauvais coups, j'vas vous fourrer à la cellule jusqu'à ce que l'autorité civile se charge de vot' peau!...

Plumol demeurait sans voix.

Deux soldats, baïonnette au canon, l'emmenèrent à quelques mètres de la prison.

On l'enferma dans un réduit long et étroit, dont un lit de camp à une seule personne prenait presque toute la place.

Les deux soldats restèrent devant la porte.

Plumol sentit que l'obscurité s'épandait, épaisse, autour de son cerveau.

Puis, mélancolique, il songea :

— Je mettrais ça dans un roman, que personne ne croirait que c'est vrai!... Même Victor Hugo, dans *Han d'Islande*, n'a pas osé aller jusque-là!...

Il se sentit à mille lieues de Paris et des gens qu'il connaissait, et les incidents de la veille lui apparaissaient vagues et lointains comme des souvenirs d'un quart de siècle.



Il se figura un moment qu'il était tombé fou et que l'asile de Charenton l'avait recueilli.

Pourtant, il se dit:

— Qu'est-ce qu'on doit penser de moi chez les Dufournin?

Puis, harassé par ses six heures de peloton de chasse, il s'endormit à poings fermés sur sa planche.

Cette fois, il rêva qu'il s'appelait Bécasseau pour de bon et qu'on l'avait mis à la salle de police, pour avoir perdu son képi...

1. Voir l'*Ouvrier* depuis le 5 décembre 1896.

VII

OU LE JEUNE TOURNIQUE COMMENCE A REGRETTER D'AVOIR EXCITÉ L'ARDEUR DE L'AGENT 102

La tempête mugit sur les côtes normandes. Les vagues déferlent avec fracas contre la digue-promenade de Saint-Aubin, toute bordée de villas coquettes.

Le vent du nord souffle, glacial, avec des hurlements lugubres.

Les baigneurs ont fui, les villas ont fermé leurs paupières de bois, la plage est déserte et les barques ont été hissées jusqu'au galet.

Saint-Aubin, comme toutes les stations balnéaires, a commencé son long sommeil d'hiver qui durera jusqu'à l'été prochain.

Dans toute la longueur de la digue-promenade, deux ou trois hommes, au béret enfoncé jusqu'aux yeux, au suroit de cuir mouillé par les embruns, braquent une lunette sur des voiles, à l'horizon.

Pourtant, de l'une des cheminées d'une villa située tout près de la petite falaise de l'ouest, vers Bernières, sort une épaisse fumée que le vent rabat sur la ville.

C'est la villa qu'habite pendant l'été le docteur Maboulinière, le célèbre aliéniste.

Elle est construite en briques rouges, possède deux étages, est flanquée à l'ouest d'une petite tourelle à plate-forme et à créneaux d'où l'on peut voir au loin la pleine mer.

Un petit jardin la précède, aux allées de sable fin qui entourent des corbeilles de tamaris touffus dont le feuillage léger ondule comme les vagues de la mer sous l'action du vent.

Une grille entre deux piliers de briques rouges donne accès au minuscule domaine.

Sur le pilier de droite, une plaque de marbre noir porte ces mots en lettres gravées et dorées :

*Cottage de Marguerite.*

Marguerite, c'est la fille du docteur.

La maisonnette et le jardinet furent achetés pour elle, il y a quinze ans, lorsque son père jugea l'air de la mer nécessaire pour fortifier ses petits poumons de quatre ans.



Quatre marches de pierre conduisent à la porte du vestibule qui sépare en deux le rez-de-chaussée.

A droite est le salon ; à gauche, la salle à manger dont les fenêtres donnent sur la mer, et la cuisine, qui prend jour par derrière, sur une ruelle.

Au premier, trois chambres; au second, même disposition.

..... Tandis que la tempête fait rage, secouant le « cottage de Marguerite » à chaque rafale nouvelle, trois personnes, avec qui le lecteur fera connaissance, s'il le veut bien, causent devant la cheminée du salon, où flambe un feu de bois dont la fumée atteste que, seule de toutes les maisons de plaisance de Saint-Aubin, celle du docteur est encore habitée.

Quand nous disons que le lecteur aura à faire connaissance avec trois personnes, nous nous trompons!... Deux seulement de ces personnes lui sont inconnues, car la troisième n'est autre que le jeune Tournique, celui-là même que nous avons vu si pressé de réparer une lacune de Napoléon Ier dans l'organisation de la police.

Les deux autres sont Mme et Mlle Maboulinière.

La première est une femme mûre, un peu grosse, aux bandeaux grisonnants, au visage très pâle, doux et triste, aux manières distinguées.

La seconde est une ravissante créature aux traits délicats et fins, aux yeux bleus, aux cheveux d'un blond cendré dont l'opulence est révélée par la lourdeur du chignon qui semble fatiguer la tête et la tirer sans cesse en arrière. Elle tend ses petits pieds vers la flamme, et frissonne en entendant le vent, sous la mante bordée de zibeline qui recouvre ses épaules.

Elle dévide un écheveau de laine à tapisserie que le jeune Tournique, toujours très pommadé, très frisé, les deux mains écartées, tient devant elle en faisant des grâces.

Les deux femmes sont taciturnes. Tournique babille à tort et à travers comme un petit écervelé :

— Ah!... mademoiselle Marguerite!... s'écrie-t-il, votre père veut donc que nous attrapions tous des rhumes de cerveau, en nous faisant rester au bord de la mer à cette époque avancée!

Et Mlle Marguerite répond évasivement, de sa belle voix claire, aux intonations graves :

— Tous les ans, c'est la même chose!... Mon père reste après tous les baigneurs pour voir pêcher les premiers harengs. C'est un tic... Il faut dire que, souvent, le mois d'octobre est fort beau... Dame, cette année, c'est un hivernage en règle.

— Cette année aussi, les harengs sont en retard, ajoute la mère. Le banc n'est pas encore signalé.

— Ils devraient bien se dépêcher, les harengs, reprend Tournique. Il faut croire que si l'exactitude est la politesse des rois, elle n'est pas celle des harengs...

Et, fier comme Artaban, après avoir proféré cette niaiserie, il guette un sourire approbateur sur les lèvres de la jeune fille.

Hélas! Tournique en est pour ses frais; le sourire ne vient pas, Mlle Marguerite reste impassible.

La conversation tombe, les rafales se succèdent, dominant le rugissement ininterrompu de la mer; l'une d'elles rabat la fumée dans la pièce. Mme et Mlle Maboulinière toussent, Tournique étrangle et a des larmes plein les yeux.

— C'est tout de même pas un temps à rester aux bains de mer!... s'écrie-t-il. Et M. Maboulinière va aller en mer d'un temps pareil!... Il a du courage, vrai!...

— Oh! non!... reprend Mme Maboulinière. Aucune barque ne sort; il est seulement allé à Courseulles pour savoir si l'on a des nouvelles du banc...

— Du banc?...

— Oui, du banc de harengs.

— Ah!... pardon!... Je n'y étais plus... Puisse ce banc se hâter afin que nous puissions regagner Paris et nous occuper de notre mariage...

Et Tournique regarde tendrement Mlle Marguerite, qui a tressailli au mot de mariage.

Mais il a beau montrer le blanc de ses yeux, ce qui constitue pour lui la façon sentimentale par excellence de regarder une fiancée, Mlle Marguerite est redevenue bien vite indifférente.

Sa mère l'a regardée avec anxiété. Tournique se sent au cœur une vague inquiétude. Marguerite ne l'aimerait-elle point?...

Mais il se remet très vite de sa chaude alarme. Comment n'aimerait-on point Tournique?... Il se sent si beau! Il a conscience d'être si élégant!... Il possède des pommades à douze francs le petit pot, des cosmétiques à moustache fabriqués à Londres.

Néanmoins, Tournique, de retour à Paris, se procurera des pommades à seize francs et des cosmétiques venant de New-York. Il fera friser sa moustache à la hongroise. Comme ça, il sera plus sûr...

Ça serait par trop bête de rater une aussi belle dot pour une malheureuse économie de quatre francs de pommade!

La grille du jardin grinça sur ses gonds, puis la porte du vestibule claqua violemment au milieu des hululements du vent.

— Voici père! dit joyeusement Marguerite, dont les traits se détendirent enfin en un sourire exquis où la grâce de la jeune fille le disputait à la malice de l'enfant.

Elle se leva et ouvrit la porte.

Dans le vestibule, le docteur Maboulinière se débarrassait en effet d'un grand carrick ruisselant d'eau qu'il suspendait aux portemanteaux.

Grand, carré d'épaules, la face pleine et rubiconde, les cheveux formant une couronne autour du crâne dénudé, les yeux trop brillants, il se dégageait de toute sa personne je ne sais quoi d'exalté; il enleva sa fille comme un oiseau dans ses robustes bras, l'embrassa sur les deux joues en clamant à tue-tête :

— Bonjour, Margot!

Puis, il entra, en déclamant, de toute la force de ses poumons, les deux vers du *Géant*, de Victor Hugo :

> O guerriers, je suis né dans le pays des Gaules!
> Mes aïeux franchissaient...

Puis il s'arrêta dans son accès de lyrisme, embrassa sa femme et serra la main du petit Tournique, qui faillit hurler de douleur et se tortilla comme un chat sur la patte duquel on pose un pied puissant...

— Ah!... le beau temps!... clama le docteur.

— Vous n'êtes pas difficile!... grimaça le petit secrétaire de la police des découvertes qui semblait remettre en place les ossements délicats de sa main droite dérangés par l'énergique pression du docteur.

— Mais oui, c'est un beau temps!... insista Maboulinière. Moi, j'aime le vent, la tempête, la mer en furie, tout ce qui mugit, hurle, bouscule, déracine et inonde!... Je suis revenu par la falaise; les pans de mon manteau claquaient dans le vent et la pluie me cinglait le visage. Ça m'enthousiasme, ça me fait délirer de bonheur, ces choses-là!... Et j'ai lutté avec la tempête, j'ai déclamé, hurlé, vociféré du Victor Hugo en me tournant vers la mer.

> O guerriers! Je suis né dans le pays des Gaules!...
> Mes aïeux...

Et la voix de l'étrange docteur faisait trembler les vitres.

— Oh! papa! papa!... fit Marguerite en se bouchant les oreilles.

— Oui, ajouta Mme Maboulinière, nous ne sommes pas sur la falaise, ici!...

— Heureusement qu'il n'y a plus personne dans les villas de Rive-Plage!... dit Marguerite. On n'a pas pu te voir... Tu devais être bien drôle!...

— Moi, pas du tout!... répondit le docteur d'un ton enjoué. J'étais beau! Simplement!...

— Si vous permettez, interrompit Tournique, à présent que votre écheveau est dévidé, mademoiselle, je vais aller chercher mon pardessus...

— Je vous en prie, monsieur! acquiesça froidement Marguerite.

— Vous avez froid, à votre âge?... interrogea le docteur.

— Qui n'aurait pas froid?... fit Tournique. Comme mademoiselle le disait tout à l'heure, nous hivernons, positivement nous hivernons!... Ça donne envie d'aller à la chasse à l'ours blanc!...

Et Tournique alla chercher son pardessus.

(*La suite au prochain numéro.*) JEAN DRAULT.

# LA GAITÉ FRANÇAISE

De toutes parts, on entend dire que la France, le pays qui a été le plus gai du monde, ne rit plus.

Il y a du vrai dans cette remarque, mais ce qui est encore plus vrai et plus désolant, c'est que trop souvent, en France, on ne rit plus que de ce qui est respectable et vertueux.

Le rire bon enfant, le rire sain, celui qui déride, délasse l'esprit, fait fuir pour un instant les graves préoccupations et rend l'homme plus apte à reprendre son travail et à porter le fardeau de ses soucis, ce rire-là a presque disparu.

Eh bien!... c'est celui-là qu'il faut faire revivre.

L'*Ouvrier* et les *Veillées des Chaumières*, dont nous retracions l'autre jour l'histoire, les luttes et les conquêtes, ont déjà accompli une œuvre immense et belle, en opposant au roman immoral, irréligieux, le roman honnête qui détend l'esprit sans dessécher l'âme, qui entretient dans l'enfant, le jeune homme, la jeune fille, le respect des vérités éternelles qu'une presse impie cherche à déraciner du cœur de la nation la plus chrétienne du monde.

Mais que de fois des prêtres, des gens du monde, des ouvriers même nous ont dit :

« Certes, l'*Ouvrier* et les *Veillées des Chaumières* ont sauvé bien des âmes et paralysé l'action de centaines de publications où la religion est bafouée et discréditée de la façon la plus odieuse; mais qui donc opposera enfin à ces ignobles petites brochures à deux sous, aux dessins graveleux, au texte corrupteur qui s'étalent aux yeux de tous, chez les libraires, dans les gares, une brochure de même format, amusante sans être démoralisatrice et qui, nous en sommes convaincus, ne tarderait pas à détrôner ses devancières, comme l'*Ouvrier* et les *Veillées des Chaumières* ont détrôné les publications auxquelles nous faisions allusion plus haut? »

Ce vœu va être enfin exaucé.

Les petites brochures anticléricales à dix centimes auront désormais un adversaire terrible dans la *Semaine de Chapuzot*, que notre collaborateur Jean Drault va publier toutes les semaines, et dont le premier numéro paraîtra le samedi 16 janvier.

Une jolie couverture en couleurs, où Chapuzot et son vieil ami Bidouille sont portraiturés de main de maître, contiendra chaque semaine une nouvelle inédite et drôlatique, joliment illustrée, où l'actualité ne sera pas oubliée et d'où ce qui fait le triste succès des publications similaires sera soigneusement banni.

L'auteur de la série des *Chapuzot* et du *Nez de Flairdecoin*, roman dont les lecteurs de l'*Ouvrier* peuvent suivre en ce moment les multiples et comiques péripéties, a préparé, pour cette publication gaie, une série de contes dans lesquels sa verve intarissable s'est exercée avec plus d'intensité que jamais.

Les amis de « Chapuzot » qui nous avaient vu avec peine terminer les aventures de leur héros favori peuvent donc se rasséréner.

Qu'ils nous aident à répandre la *Semaine de Chapuzot*; ils accompliront une bonne œuvre et ne pourront mériter le reproche, même en insistant, d'ennuyer leurs contemporains.

La *Semaine de Chapuzot* sera mise en vente tous les samedis, à partir du 16 janvier, au prix de dix centimes, chez tous les libraires, les marchands de journaux et dans les gares.

On peut s'abonner, pour un an, moyennant cinq francs, en mandat-poste ou en timbres, envoyés à M. HENRI GAUTIER, directeur, 55, quai des Grands-Augustins, à Paris. Pour l'étranger et les colonies (sauf l'Algérie), le prix de l'abonnement est de six francs par an.

## RECETTES DE LA SEMAINE

### Nouvelle recette contre le mal de dents.

2 parties d'eau-de-vie ordinaire;
2 parties d'eau pure.

Après mélange, vous en versez quelques gouttes dans le creux de votre main; bouchez le côté des narines opposé au siège du mal et approchez de la narine restée libre le mélange versé dans la main. Aspirez aussi fortement et aussi longuement que possible. Vous ne tarderez pas à être débarrassé de votre mal.

### Moyen de vieillir l'eau-de-vie.

Il est évident que tout le monde voudrait posséder d'authentique et vieille eau-de-vie. Celle qui réunit ces deux qualités est rare et son prix inabordable pour beaucoup. Et, d'autre part, attendre que la réserve que l'on possède ait acquis toutes ses qualités savoureuses par le fait seul des années, est souvent impossible. Précieux est donc le moyen suivant qui, sans altérer les qualités originelles de votre eau-de-vie, lui fera acquérir, en quelques heures, tout le bénéfice d'un âge respectable.

Au moyen d'eau pure, vous descendez l'esprit de 33 degrés à 22, ou plus bas encore, à votre gré. Vous y ajoutez, — par litre d'alcool — trois cuillerées d'une forte infusion de thé et un peu de sucre brûlé sur la pelle de façon à donner un caramel foncé. Vous atteignez de la sorte la couleur foncée et l'arome qui font priser l'eau-de-vie vraiment vieille.

Après avoir opéré votre mélange, laissez reposer pendant vingt-quatre heures et... offrez-vous-en un petit verre.

### Essence de savon pour la barbe[1].

Dans de bonne eau-de-vie ou du rhum, on fait fondre au bain-marie — en un flacon bien bouché — 20 grammes de savon blanc raclé pour 80 grammes d'eau-de-vie. Quand le mélange est refroidi, on parfume avec une essence à son choix, particulièrement celle d'amandes amères.

Lorsque l'on en veut faire usage pour se raser, on mélange dans un peu d'eau chaude une cuillerée à café de cette essence et l'on bat avec le pinceau à barbe pour faire mousser.

# LES COURSES D'AUTOMNE[2]

PAR

HIPPOLYTE AUDEVAL

## VI (*Suite.*)

Quand Léopold sortait pour faire une promenade, lorsqu'une occasion se présentait de faire une bonne action, il ne la laissait pas échapper. Sa charité ne s'informait ni du lieu, ni du jour, ni de l'heure. Cela amena quelques désagréments.

Un jour M. Rougerie, alarmé, désespéré, appela sa fille.

— Viens voir, dit-il, viens donc voir!

Il lui montra une file de gens qui s'étaient introduits jusque dans la cour.

— Ah! mon bon monsieur, dirent-ils en l'apercevant...

— Samedi! cria-t-il, samedi!

— Ah! mon bon monsieur, ce n'est pas vous que nous cherchons, c'est ce jeune monsieur bien charitable... pour l'amour de Dieu!

— Tu entends, Charlotte! Léopold... dans sa position!... Ah! le malheureux! Comme son père! comme son père! Et, en attendant, nous voilà débordés.

— Monsieur! mon bon monsieur! cria une femme en se détachant du groupe.

M. Rougerie se remit à sa fenêtre.

— J'aurais deux mots à vous dire, reprit cette femme qui allaitait un enfant.

— Eh bien! dites.

— En particulier, mon bon monsieur.

Elle ne demanda pas la permission et monta.

— Mon bon monsieur, ajouta-t-elle, je ne pourrai pas venir samedi. Auriez-vous la bonté de me payer tout de suite?

— Mais...

— Elle a un enfant, dit tout bas Charlotte.

— C'est juste... c'est différent... Tenez, et n'en parlez pas aux autres.

— Vous me redevez un sou, mon bon monsieur... à cause du petit.

— Il compte déjà... à son âge! C'est bien. Voilà vos trois sous. Allez-vous-en.

Soit qu'elle eût parlé, soit que sa physionomie eût annoncé sa satisfaction, une prière lamentable éclata après son passage dans le groupe des mendiants.

— Mon père, dit Charlotte, par exception?...

— Non, non, non, interrompit-il. La fortune d'un Crésus n'y suffirait pas.

Et, se tournant vers la foule, il cria :

— Samedi! venez samedi!

— Mon bon monsieur, répliquèrent plusieurs voix, j'ai à vous parler en particulier.

Mais M. Rougerie, impatienté, descendit.

— Si vous ne vous retirez pas tous, dit-il, à l'instant même, je supprime mon samedi.

Cette menace produisit son effet.

Après quelques murmures, après une certaine hésitation, le groupe se dissipa.

Quoiqu'il fût doux et bienveillant, M. Rougerie ne manquait pas de fermeté quand les circonstances en exigeaient.

— Où est Léopold? dit-il.

— Il est... mais vous êtes en colère, mon père. Que voulez-vous lui dire en ce moment?

— Je ne suis pas en colère, je ne suis jamais en colère, répliqua M. Rougerie en se radoucissant.

Il réfléchit un instant et ajouta :

— Charlotte, tu as assez de jugement pour me comprendre. Après la mort accidentelle du frère de lait de la comtesse de Buissas, des bruits fâcheux ont couru dans le pays. Tu les connais; je ne t'apprends rien de nouveau. Mon défunt beau-frère a espéré les apaiser par des bienfaits; il a eu tort. Ce n'est pas avec de l'argent qu'on arrête un mensonge. Les calomniateurs ne renoncent pas à leur vilain métier tant qu'ils ont intérêt à l'exercer. De plus, il y a quelque chose d'impardonnable à favoriser les méchantes gens; car, c'est secourir, c'est encourager le vice, la fainéantise, les passions les plus basses et les plus lâches, c'est porter préjudice à des infortunes véritables qui, seules, ont droit à la compassion. Mais, va donc faire entendre cela à un homme bon et faible, à un homme dévoré de chagrin comme l'était mon beau-frère! Je l'ai tenté vainement. Par insouciance, par désespoir, d'un côté; de l'autre par un fatal aveuglement qui l'empêchait de se croire victime des plus infâmes manœuvres, il s'est laissé ruiner. Il a fait l'aumône avec la fortune et l'avenir de son fils. C'est bien.., c'est fini... n'en parlons plus. Mais moi, si je fais l'aumône, c'est que je le veux bien. Celui qui s'aviserait de tenir le moindre propos sur mon compte ou sur celui de ma famille, n'obtiendrait plus un radis de moi. On le sait : on me respecte. Mes samedis me font honneur, et tout s'y passe convenablement. J'ai mis les choses sur un bon pied. Ton Léopold... où est-il? Je veux lui faire la leçon. Il ignore, par bonheur, les bruits qui ont couru. J'aime à croire, d'ailleurs, qu'il ferait comme moi; il les mépriserait. Mais le meilleur moyen de les ignorer toujours, c'est de se mettre au-dessus d'eux. On n'attaque jamais un homme qui marche d'un pas assuré, qui dit à tous, par son langage et son attitude : Je fais les choses selon mon bon plaisir, et non selon le vôtre.

— Mon père, hasarda Charlotte, quand Léopold fait la charité, c'est que cela lui fait plaisir.

— Sans doute; mais puisque j'ai mes samedis!... Trop est trop. Nous sommes débordés. Buissas est envahi. Irais-tu cueillir des roses là où tu sais qu'il n'y en a pas? Non. Irais-tu au marché à Chabanais un autre jour que le dimanche? Non. C'est la même chose. Autrefois les pauvres s'abstenaient de passer sur mes domaines pendant six jours de la semaine, sachant qu'il n'y avait rien pour eux: A présent, on en rencontre partout : dans le parc, dans les champs, au pied des arbres, dans les avenues, à la grille, à la grille surtout; Léopold les gâte. Si cela continue, ils seront rentiers et je porterai la besace. Où est-il? Je vais lui parler catégoriquement. Il est d'autant plus coupable que je lui ai fait part du traité intervenu entre les pauvres et moi.

— Ah! et qu'a-t-il répondu?

— Que j'avais eu parfaitement raison. Tu ris! Il n'y a pas de quoi rire. C'est bien facile de me donner raison, mais encore faut-il se conformer à la règle. Léopold! Léopold!

— Ah! mon père, ne le grondez pas. En voyant mon cousin revenir ici si triste après la mort de son père, c'est vous qui avez eu l'idée de ne pas l'accabler par la nouvelle d'un autre désastre, et de le préparer peu à peu à la perte de sa fortune.

— C'est moi qui ai eu cette idée? Je croyais que c'était toi. Enfin, n'importe.

— Si vous lui disiez de ne plus être charitable, ah! c'est alors, mon père, qu'il se sentirait cruellement ruiné.

— Tu pleures! Charlotte, eh! Charlotte!... Voyons donc! Je prendrai des précautions. D'ailleurs, ces habitudes... Ton cousin n'a rien.

1. Recette tirée du *Trésor des Familles*, par Louis Bonconseil. Un volume in-8° relié toile. Prix franco : 5 francs.
2. Voir l'*Ouvrier* du 5 décembre 1896.

— Il a... il a ce qu'il a donné aux pauvres.

— Tu parles comme l'Evangile qui donne aux pauvres prête à Dieu. Eh! Charlotte! ne pleure donc pas.

— Il est si bon, mon cousin!

— Son père aussi était bon.

— Mais lui est ferme en même temps. L'autre jour je l'ai entendu qui demandait à un malheureux pourquoi il ne travaillait pas. L'homme s'est déchaussé et lui a montré son pied.

M Rougerie restait rêveur.

— Charlotte, reprit-il après un instant de réflexion, crois-tu que si tu étais la femme de Léopold, il se conformerait aux prescriptions établies relativement à mes jours de réception?

— Oh! certes, mon père.

— Il ne ferait plus l'aumône que le samedi? On ne verrait plus de pauvres dans mes domaines?

— J'en réponds, mon bon père.

— Eh bien! alors, mon enfant, tâche de l'épouser le plus vite possible, car, vrai! cette mendicité perpétuelle me contrarie. Es-tu drôle! Voilà que tu ris et que tu pleures tout à la fois. Embrassez-moi, madame la comtesse de Buissas!

— Femme de Léopold, mon père!

Et la jeune fille murmura d'une voix à peine intelligible.

— C'est mon rêve!

— C'est le mien depuis longtemps, ajouta M. Rougerie sans hésiter

Il répéta tout bas :

— Comtesse de Buissas! Je serai le père de la comtesse de Buissas, moi, Rougerie, horticulteur!

Puis, revenant à son idée :

— Je t'en prie, Charlotte, reprit-il, manœuvre dès à présent pour que mes samedis soient scrupuleusement observés.

Mais la jeune fille, elle aussi, avait son idée.

— Mon père, demanda-t-elle timidement, croyez-vous que mon cousin m'aime un peu?

— Belle question! Tu dois le savoir mieux que moi.

— Il ne m'en a encore rien dit.

— C'est qu'il n'ose pas.

— Ou peut-être... Il a tant voyagé!...

Léopold, qui parut, interrompit cet entretien.

— Plus un mot, mon père, plus un mot! dit vivement Charlotte. Parlez-lui de vos samedis, si vous voulez... Mais voilà tout.

Et elle se sauva pour cacher son émotion.

VII

M. Rougerie ne fit aucune observation à Léopold, mais celui-ci ne tarda pas à s'apercevoir qu'un peu de discernement ne gâte jamais rien, même appliqué à la bienfaisance Verser pendant l'hiver des poignées de grain aux passereaux affamés, c'est une tâche d'une attraction irrésistible, quoique les agriculteurs sérieux prétendent que les moineaux sont des pillards, mais quand on s'aperçoit que ces largesses attirent par nuées les oiseaux du ciel et que les greniers se vident, on songe malgré soi que la maison a, elle aussi, ses habitants à nourrir. Léopold, surtout quand arriva le printemps, prit l'habitude de faire des promenades. Ces heures d'isolement lui étaient agréables, utiles même, car elles suspendaient sa vie à une certaine hauteur, où il pouvait l'envisager, l'étudier, afin de mieux la diriger plus tard dans l'avenir. Mais, soit que ses sorties fussent guettées, soit qu'il se fût accoutume sans y prendre garde à parcourir les mêmes endroits, sur sa route les mendiants pullulaient.

— C'est pis qu'en Espagne et en Italie, se disait-il parfois.

Et, croyant reconnaitre les signes d'une exploitation organisée, il se montra moins généreux.

Il avait essayé souvent d'encourager au travail tous ces infortunés, mais ses tentatives lui valaient chaque fois le récit d'histoires si lamentables, si invraisemblables, qu'elles le fatiguaient un peu.

Au bout de quelque temps, une exigence toujours croissante se manifesta. On eût dit que les pauvres n'admettaient pas la possibilité d'un refus. Un secret accord semblait régner entre eux. Lorsqu'ils poursuivaient Léopold de leurs supplications, ils les entremêlaient de ces paroles

— Nous prierons Dieu, mon bon monsieur.. Nous prierons pour vous... Nous prierons pour ceux qui sont morts de mort violente

(*La suite prochainement.*) HIPPOLYTE AUDEVAL.

# PASSE-TEMPS RÉCRÉATIFS

## La bouteille coupée

Dans la préparation de divers tours d'escamotage et recréations scientifiques — ou même simplement dans le but d'utiliser une bouteille cassée pour se procurer à bon marché un entonnoir en verre, il pourra être utile de savoir couper en deux une bouteille, un carafon, un verre de lampe.

Rappelons à nos lecteurs le procédé commode, assez connu, du reste, auquel on a recours en pareil cas.

Collez tout autour de la bouteille, de part et d'autre de la ligne circulaire suivant laquelle vous voulez couper celle-ci, deux bandes de fort papier qui devront être distantes de quatre à cinq millimètres l'une de l'autre (voyez à droite, en haut de la vignette). Puis, mettez-vous à quatre personnes, comme le montre notre gravure, pour exécuter l'opération. Une personne tiendra fortement le goulot de la bouteille et une autre, qui lui fera vis-à-vis, en tiendra le fond.

Prenez une longue ficelle mince, forte et serrée, à laquelle vous ferez faire le tour de la bouteille sur la ligne à couper, entre les deux bandes de papier. Tenez fortement un bout de cette ficelle, donnez l'autre à une quatrième personne qui devra,



alternativement avec vous, tirer à elle la ficelle, de manière à la faire glisser chaque fois, à frottement dur, dans un sens comme dans l'autre, autour de la bouteille, entre les deux bandes de papier.

Ce frottement aura pour effet d'échauffer fortement le verre en cet endroit. Brusquement alors, laissez-y tomber, en un point que vous aurez d'abord marqué d'un trait de lime, une goutte d'eau froide, après avoir enlevé la ficelle, bien entendu, un craquement se fera entendre la bouteille, divisée en deux parties, vous présente maintenant un entonnoir et un vase, dont il ne reste plus qu'à roder les bords par des frottements circulaires sur une pierre recouverte d'un peu de sable mouillé.

 MAGUS.

# JEUX D'ESPRIT DE L'OUVRIER

A partir de mercredi prochain, l'*OUVRIER* publiera chaque semaine trois problèmes ou jeux d'esprit.

La solution des problèmes de la série donne droit à des prix en nombre illimité.

La quatrième série, ouverte le mercredi 13 janvier, sera close le mercredi 21 avril, n° 2010.

Elle contiendra 45 problèmes.

Les Œdipes qui nous enverront toutes les solutions auront droit à 10 *francs de livres de notre catalogue.*

Les Œdipes qui nous enverront au moins 42 solutions auront droit à 3 *francs de livres de notre catalogue.*

En outre, 3 PRIX, *l'un de* 10 *francs, l'autre de* 3 *francs, le dernier de* 2 *francs*, seront tirés au sort entre les Œdipes qui auront envoyé au moins 20 *solutions.*

Les solutions devront nous être envoyées toutes ensemble à la fin du concours. Les Œdipes auront pour cet envoi jusqu'au 5 mai inclusivement. Ces solutions seront écrites très lisiblement; en tête du papier, le concurrent inscrira ses nom et adresse, et son pseudonyme s'il en adopte un.

Le concours est ouvert à tous les lecteurs de l'*Ouvrier*, abonnés et lecteurs au numéro.

### AVIS IMPORTANT

Plusieurs personnes pourront s'unir pour concourir, mais elles ne pourront envoyer qu'une seule composition collective. Si plusieurs personnes, s'étant communiqué le résultat de leurs recherches, nous envoyaient des copies identiques, nous nous verrions dans la nécessité de les exclure du concours.

*Aux lecteurs.* — Nous insérerons avec plaisir les problèmes *inédits* qui nous seront communiqués.

ŒDIPE.

*Le Directeur-Gérant.* Henri GAUTIER. — Sceaux. Imp. Charaire et Cie.

5 centimes le N° année courante (10 centimes le N° années echues.) N° 1982 TRENTE-SIXIÈME ANNÉE. —13 Janvier 1897.

# L'OUVRIER

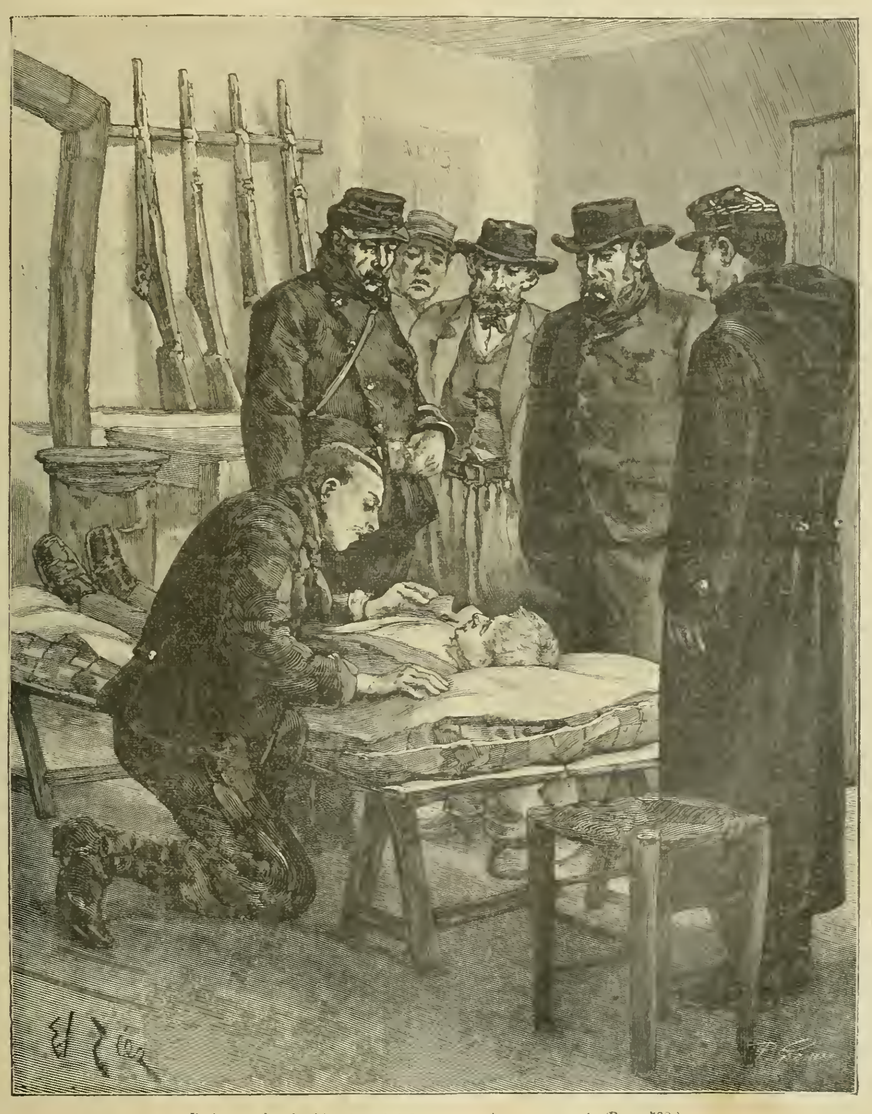
Journal illustré paraissant le Mercredi et le Samedi

ABONNEMENT D'UN AN : (104 numéros) France, Algérie et Belgique : 6 francs.

DIRECTION ET ADMINISTRATION : LIBRAIRIE BLÉRIOT. HENRI GAUTIER, SUCCESSEUR, 55, quai des Grands-Augustins, Paris.

ABONNEMENT D'UN AN (104 numéros) Colonies et Étranger (sauf la Belgique) : 7 francs.

## LE SECRET DE LA MARINIÈRE, PAR NOËL GAULOIS



Il s'approcha du blessé et lui fit un premier pansement. (Page 588.)

# LE SECRET DE LA MARINIÈRE[1]

PAR

NOËL GAULOIS

## XV (*Suite*)

Attaqué à l'improviste, le gamin ne put arrêter le mouvement de son adversaire. Celui-ci, de taille plus élevée, avait, sans compter cet avantage, celui de l'attaque et de la prise. Pigeolet se contenta donc de saisir les poignets de Martial et tenta de les éloigner de son cou pour se dégager.

Sentant que la pression diminuait, le jeune serrurier, d'une forte secousse, desserra les doigts qui lui étreignaient la gorge.

Alors, son adversaire le saisit à bras-le-corps, cherchant à le terrasser; mais le gamin était solide sur ses pieds, qu'on eût dit rivés au sol. N'attaquant pas, il se servait de toute sa force pour se défendre.

Gêné par cette résistance imprévue chez un garçon d'apparence aussi frêle, Martial qui, dans les foires, avait quelquefois essayé de lutter avec des hercules, tenta le *coup d'Arpin* dans le but de le renverser.

Il dénoua ses mains autour des reins de son adversaire. Puis, d'une volte soudaine, il présenta son dos à Pigeolet, et, lui saisissant la tête par-dessus son épaule, il se courba, ramassant son effort...

Le gamin, soulevé, pirouetta, les jambes en l'air, et retomba en avant...

Mais, au lieu de s'effondrer à plat sur le terrain, comme s'y attendait Martial, son adversaire, fléchissant les jarrets, il était retombé sur ses pieds, étreignant à son tour son voleur, lui tenant la poitrine emprisonnée dans ses bras...

La lutte avait lieu en silence. Seuls, les geignements des deux combattants et le bruit de leurs piétinements sur le sol troublaient le calme de la compagne.

Profitant de son avantage passager, Pigeolet, d'un vigoureux croc-en-jambe, fit trébucher Martial et le renversa sous lui, lui serrant à son tour la gorge, et le maintenant dans cette position à l'aide de son genou, qu'il lui avait posé sur la poitrine.

Les deux adversaires soufflaient bruyamment, l'un tâchant de garder sa posture, l'autre tentant de se dégager, lentement, par un effort continuel.

Cependant Pigeolet, malgré son avantage, était bien embarrassé. Il ne pouvait maintenir indéfiniment Martial dans cette position. Appeler à l'aide eût été inutile, car personne n'aurait entendu ses cris; et puis, que dire, s'il survenait quelqu'un? Il y avait anomalie à appeler au secours après avoir terrassé son adversaire. S'il le lâchait, il allait falloir probablement recommencer la lutte, car Martial ne se tiendrait pas pour battu et avait tout intérêt à se défaire de celui qui connaissait si bien l'histoire du coffret...

Décidément, Pigeolet avait trop parlé! il en avait trop dit à son voleur! Il eût dû savoir tenir sa langue et ne pas lâcher tout ce qu'il savait. Il s'en apercevait bien maintenant.

Mais la bêtise était faite; il n'y avait plus à récriminer...

Quel parti prendre?

Martial, avec une persévérance d'efforts, avait dégagé son bras droit, et, la main le long du corps, il semblait vouloir chercher par terre un point d'appui...

Tout à coup, ce bras s'éleva à la hauteur des lèvres de l'ancien complice de Rochel, et un éclair d'acier scintilla à la lueur pâle de la lune...

Avant que le gamin eût eu le temps d'éviter le coup, Martial avait ouvert son couteau avec ses dents et l'avait plongé entre les deux épaules de Pigeolet...

## XVI

### INCIDENTS D'UNE PROMENADE EN BARQUE

Le lendemain de ce jour, deux hommes de quarante à quarante-cinq ans, revenant du Raincy, suivaient en causant le chemin qui conduisait au canal, se dirigeant vers Paris.

L'un, grand et vigoureux, était vêtu d'un costume de velours marron à grosses côtes, et coiffé d'un feutre noir à larges bords.

L'autre, d'apparence moins robuste, portait la blouse et le pantalon d'épaisse toile verte et la casquette des mariniers.

Il faisait une journée superbe : l'un de ces jours avant-coureurs du printemps, au soleil encore pâle, mais doux déjà comme un sourire de convalescent. Aux quelques arbres restés debout dans le pays, des bourgeons roux et verts pointaient, prémices de la frondaison prochaine; et le sable de la route, soulevé sous le pas des voyageurs, poudroyait aux rayons ainsi que de pulvérulentes bluettes d'or.

Cependant des officiers allemands rôdaient, allant et venant, traînant leur sabre et leurs lourdes bottes, jetant, en langage barbare, des ordres à leurs subordonnés occupés au pansage des chevaux ou aux corvées des vivres.

Les deux hommes parlaient à demi voix, regardant de côté les troupes prussiennes, évitant leur contact. Lorsqu'ils furent arrivés en face d'une petite maison blanche, hermétiquement close, ils s'arrêtèrent et le plus grand des deux dit à l'autre :

— Voici la « Corne d'or ». C'était l'auberge fameuse du pays. Voyez, mon cher Gaspard, la guerre a passé par là : le bouchon de vigne qui servait de tire-l'œil aux rouliers altérés s'est desséché, au-dessus de la porte; et les seaux peints en vert où buvaient les chevaux ont disparu depuis longtemps. L'auberge est fermée pour jamais, car Simon, l'hôtelier, s'est fait tuer à l'affaire de Champigny...

— Un brave homme, pourtant ! répondit Gaspard.

— Oui, comme dit le proverbe : les bons s'en vont, les mauvais restent. Jugez si j'ai tort : cette canaille de Prosper Lègre, le patron du « Bœuf rouge », ne s'est pas fait crever la poitrine par l'ennemi, lui! Son établissement est resté ouvert, et les officiers bavarois s'y pavanent, y jetant à poignées l'or qu'ils ont drainé dans notre pauvre pays! Ah! corde à boyaux! je vous dis, père Gaspard, que s'il y a quelque chose de plus triste que de voir s'entr'égorger les hommes, c'est de songer aux corbeaux qui viennent, après la bataille, se repaître de leurs cadavres!

— Vous avez raison, monsieur Soleret. Mais que pouvons-nous y faire? La justice n'atteint pas cette sorte de délit...

— La justice des hommes, non! mais il est une autre justice à laquelle ne pourront échapper les gredins de cette espèce!

— Celle de Dieu?

— Vous l'avez dit, Gaspard.

Comme l'avait remarqué le fermier, l'auberge du « Bœuf rouge » avait ses portes et ses fenêtres ouvertes, et de la salle basse ainsi que du premier étage, des voix avinées, des exclamations d'hommes ivres et des chansons allemandes arrivaient, bruyantes, aux oreilles des voyageurs.

— Votre ferme n'a pas trop souffert de la guerre? fit observer Gaspard Collinet, reprenant la conversation.

— Non, ma foi! répondit Claude Soleret. Je l'avais laissée à la garde de mon domestique, et... à la grâce de Dieu. Je n'ai pas eu à m'en repentir. Toutes portes ouvertes, l'ennemi s'y est logé. Il faut croire qu'il se trouve parmi les Allemands des gens comme nous autres. Peut-être s'en est-il rencontré un qui aura songé que là-bas, au diable, dans le Nord, il a aussi une maisonnée à laquelle il tient... un vieux mur de famille où s'accroche le houblon et qu'il ne voudrait pas voir démolir... La douceur ou la sauvagerie de l'homme tiennent à si peu de chose! N'importe, je ne rentrerai à la ferme que lorsque bottes, sabres et casques à pique auront évacué le pays!

Ils étaient arrivés au bord de l'eau, qui, lentement, roulait des débris, des épaves, des trochées d'herbes, comme à la suite d'une inondation.

Ils marchèrent silencieusement l'espace d'environ un kilomètre, puis, ayant traversé la route de Noisy, ils aperçurent le bassin circulaire non loin duquel était amarrée, au commencement du siège, la péniche *L'Engoulevent*.

Le bateau, nous l'avons dit, était demeuré au fond du canal. Une ligne de charpente émergeait, du côté de la rive, tandis que l'autre se voyait, grâce au soleil, à quelques centimètres au-dessous du niveau de l'eau. Le gouvernail et les toits des cabines avaient été enlevés, arrachés : seule, la barre était demeurée à peu près intacte, protégée par sa forte armature de fer.

La petite barque qui servait à établir un va-et-vient entre la péniche et la rive opposée du canal n'avait pas souffert non plus. La grosse chaîne qui la tenait amarrée à l'*Engoulevent*, et qui était fermée à l'aide d'un cadenas, n'avait pas été rompue.

Pour le marinier, comme pour le pêcheur qui passe toute sa vie à son bord, le bateau c'est l'ami qui abrite l'homme et lui sert à gagner son pain. C'est plus que la chaumière ou le château : c'est l'instrument de travail en même temps que le logis; c'est quelque chose à quoi ne peut être comparé que le moulin, encore que le moulin ne serve pas toujours de demeure au meunier.

Aussi lorsque Gaspard eut devant les yeux le spectacle de sa pauvre péniche coulée à fond, ne put-il réprimer une larme qui coula de ses yeux dans sa barbe grise de marinier quarantenaire.

Claude s'en aperçut, et essaya de consoler son vieil ami.

— Allons, Gaspard, lui dit-il, ne vous désolez pas ainsi! La perte de l'*Engoulevent* n'est pas irréparable, après tout. Votre patron est riche; il remplacera ce bateau qui, d'ailleurs, me paraissait avoir depuis longtemps gagné ce qu'il avait coûté.

— Sans doute, monsieur Soleret, sans doute! L'*Engoulevent* ne valait plus bien cher; il faisait eau à plusieurs endroits, et j'étais obligé à chaque voyage de le calfater d'étoupes et de goudron;

1. Voir l'*Ouvrier* depuis le 5 décembre 1896.

mais, c'est égal! j'y étais habitué. Pensez donc que depuis vingt ans nous travaillions ensemble! Vous-même, ne me disiez-vous pas tout à l'heure que vous auriez été bien peiné si votre ferme avait été saccagée pendant votre absence!

— Vous avez raison, mon pauvre Gaspard, répondit le fermier en tendant la main au marinier. Les objets qui nous entourent ou que nous voyons journellement deviennent nos amis par une vieille habitude; nous leur prêtons une âme, et nous souffrons lorsque nous croyons les voir souffrir...

Le vieux Collinet serra la main de Claude, silencieusement.

Puis, ayant tiré son porte-monnaie de sa poche, il y prit une petite clef, et, se penchant sur la berge, il essaya d'ouvrir le cadenas qui fermait la chaine de la barque.

Mais la rouille avait fait son œuvre, et ce ne fut qu'après quelques minutes d'efforts que la serrure céda.

Le marinier tira la chaine à lui, et le canot vint se ranger le long du bord.

— Je vais rentrer la barque, dit-il. Je la mettrai en garage derrière le bateau d'un camarade, au bassin de la Villette.

— Mais, observa Soleret, vous n'allez pas haler ce bateau jusque-là?

— Pourquoi pas?

Le fermier se mit à rire.

— Ma foi, dit-il, faites comme vous voudrez. Si vous avez besoin d'un coup de main...

— Non, merci, c'est inutile. Ça me connait!

Le marinier, après avoir fait prendre le fil de l'eau à la barque, donna un dernier regard à l'*Engoulevent* et s'apprêta à tirer la chaine. Mais il s'arrêta.

— Au fait, dit-il, si nous montions dans le canot? les avirons y sont encore, et cela sera plus facile.

— Une promenade sur l'eau! s'exclama le fermier. Corde à boyaux! il y a bien longtemps que ça ne m'est arrivé.

— Embarquez, monsieur Soleret, dit Gaspard.

Le fermier s'installa à l'arrière du bateau, et Collinet se mit en devoir de détacher les rames avec la même clef qui avait servi à ouvrir l'amarre.

— Vous savez, mon cher Gaspard, que je ne suis pas marin le moins du monde, dit Soleret. C'est vous dire que je m'en remets à vous du soin de nous conduire.

— Soyez tranquille. Dans une demi-heure, nous serons arrivés.

La barque se mit à glisser doucement sur l'eau avec un léger mouvement de tangage que lui imprimait l'action des avirons.

La journée, nous l'avons dit, était superbe. Et malgré la désolation de la campagne, on sentait monter du sol la sève printanière.

— Quel dommage que nous n'ayons point songé à emmener Claire et Mme Thérèse, dit le fermier. Ç'eût été un vrai plaisir pour elles de revoir la campagne, par cette belle journée.

— Oui, répondit Gaspard. Elles doivent même souffrir beaucoup de se voir enfermées dans ce Paris, où l'air et le calme sont remplacés par la brume et le bruit. Cependant, Mlle Claire ne s'ennuie pas.

— Non, fit le fermier. Je dois reconnaître, au contraire, que chaque fois que je vais la voir, elle me semble plus heureuse. La cousine doit avoir bien soin d'elle.

— Certes; mais il y a peut-être autre chose!...

Soleret ne fit pas attention à ces dernières paroles.

Le marinier les répéta :

— Oui, fit-il, il y a peut-être autre chose!

Et comme le fermier le regardait d'un air interrogatif, il cligna de l'œil avec intention.

— Que voulez-vous qu'il y ait, mon cher Gaspard?

Collinet donna deux ou trois coups de rames sans répondre.

— Dame! on ne sait pas! dit-il enfin, visiblement embarrassé.

Claude éclata d'un gros rire.

— Corde à boyaux! fit-il, vous me parlez de façon à m'intéresser, et vous ne vous expliquez pas!

— C'est que c'est difficile, voyez-vous, monsieur Soleret...

— Bah! qu'est-ce qu'il y a donc?

Le marinier donna encore deux ou trois coups de rames en silence, puis, ramenant les avirons sur les bordages du canot :

— Ma foi, monsieur Soleret, dit-il, ce sont des histoires dans lesquelles je ne suis pas très fin, moi! Aussi, vais-je vous raconter la chose telle qu'elle est, sans tourner autour du pot.

— Allez-y, mon brave Gaspard.

— Donc, il y a quelques jours, lorsque Thérèse sut que vous alliez visiter votre propriété du Raincy, elle me dit : « Trouve un prétexte pour accompagner le papa de Claire, et profite de ce que, seuls, vous pourrez causer à l'aise, pour lui faire part de la chose... »

— La chose? Mais quelle chose?

— Ah! voilà le chiendent! Vraiment, on dirait que je vais parler pour mon compte!

— Vous me faites bouillir le sang, Gaspard!

— Eh bien! voilà...

Collinet reprit les avirons.

— Vous connaissez le jeune Raoul, n'est-ce pas, ce garçon que Thérèse a soigné?

— Certainement. Il vient même me voir souvent. Je connais son histoire par Mme Thérèse, et je lui ai promis de m'occuper de le placer à Paris ou aux environs dès que nous serons débarrassés des Prussiens.

— Bon! reprit le marinier. Voulez-vous me dire quelle est votre opinion sur lui?

— Mais... il me fait l'effet d'un brave jeune homme; d'un garçon honnête et instruit, qui, malgré ses malheurs, pourra par son travail acquérir une situation honorable.

— Bien, très bien! Voilà des paroles qui vont déjà faciliter ma tâche. Or, si Raoul vous rend visite quelquefois, il en fait autant à Thérèse et Mlle Claire... Commencez-vous à comprendre?

Comme s'il eût craint d'entendre la réponse du fermier, Gaspard se pencha de nouveau sur ses rames qu'il se mit à manœuvrer avec une vitesse extraordinaire.

— Hé! attention, mon cher Collinet, fit Claude en riant. Si vous continuez, vous allez nous faire faire naufrage!

Puis, répondant à la question du marinier :

— Non, dit-il, je ne comprends pas encore. Mais vous pouvez m'en dire plus long, je suppose?

— Eh bien! monsieur Soleret, je vais vous répéter ce que Thérèse m'a dit! Il faut d'abord que vous sachiez que ma sœur a prié Raoul de cesser ses visites pendant quelque temps...

— Bah! et pourquoi?

— Attendez! Et puis elle m'a dit : « Avant de laisser la chose aller plus loin, il faut en parler à M. Soleret, l'instruire de ce qui se passe... »

— Mais, corde à boyaux! que se passe-t-il donc, enfin? Quelle est donc cette fameuse chose dont vous me parlez et que vous ne m'expliquez pas?

— La chose, monsieur Soleret..., la chose, c'est que...

Plusieurs coups d'avirons battirent encore l'eau avant que le marinier achevât sa phrase.

— La chose, dit-il enfin, c'est que Thérèse croit bien que Raoul est amoureux de Mlle Claire...

— Ah! tout de même! s'exclama le fermier avec un bon sourire, tandis que Gaspard, penché sur ses avirons, ramait à longues brassées.

— Vous croyez que c'est facile à dire, ces choses-là?

— C'est sérieux, en effet, mon bon Gaspard. Mais nous ne sommes plus des enfants, et nous pouvons parler de cela sans nous en faire un épouvantail.

— Bien sûr, bien sûr! N'empêche que j'aime mieux que ce soit dit qu'à dire!

— Je vous remercie de votre effort, répliqua en riant Soleret. Mme Thérèse a bien fait de me faire prévenir; mais il faudrait savoir surtout quels sont les sentiments de Claire à l'égard de ce jeune homme. Je m'en rapporterai pour cela à votre sœur. La finesse des femmes dans toutes les choses du cœur est infaillible. Ensuite, je n'ai absolument pas à me prononcer tant que le jeune Raoul ne m'aura parlé de rien. Je le considère, je vous l'ai dit, comme un garçon probe et d'avenir; je m'intéresse à lui, et si les sentiments de ma fille sont conformes aux siens, je ne mettrai aucune opposition au bonheur de ces deux enfants.

— Vous n'ignorez pas, d'ailleurs, que le jeune homme peut, d'un jour à l'autre, entrer en possession d'une grande fortune et que le nom qu'il porte lui facilitera en tous cas l'accès d'une belle situation.

— Mon cher Gaspard, je crois la fortune des Clavières bien compromise. Au demeurant, on saura sous peu à quoi s'en tenir et Thérèse a bien fait d'interrompre pour un temps les entrevues de ma fille et de Raoul. S'il était riche, j'hésiterais, en effet, à laisser Claire contracter une alliance qui lui ménagerait bien des déboires, car dans le monde où elle entrerait, ce serait une mésalliance. Dans le cas contraire, mon consentement est donné d'avance; les biens que Claire tient de sa mère et ceux que je lui léguerai permettront à son mari de vivre largement sans être l'employé, le subalterne de personne; il pourra porter haut son nom, si brillant qu'il soit : la terre ennoblit toujours celui qui la possède...

— Alors tout va bien, monsieur Soleret, et ma sœur sera très heureuse que les choses puissent s'arranger ainsi. Ce serait à souhaiter que les papiers de Raoul ne se retrouvent jamais.

— Quoi qu'il advienne, je ferai mon devoir, comme vous avez fait le vôtre, vous et votre sœur, en me prévenant d'une chose, que, au reste, je soupçonnais un peu...

Tout heureux d'avoir accompli auprès du fermier la mission dont Thérèse l'avait chargé, Gaspard ramait vigoureusement.

Ils approchaient de la barrière. Déjà ils avaient dépassé le pont de Pantin, et le marinier s'apprêtait à chercher ses papiers nécessaires au passage de la barque, lorsque Soleret dit au marinier :

— Voyez-vous là, au bord du talus?...

Gaspard suivit de l'œil la direction du doigt du fermier.

— Un vagabond qui profite des premiers jours de soleil pour faire son lézard! répondit-il.

— Mais, regardez donc comme il est pâle! On le croirait plutôt mort qu'endormi...

— Il faut voir ! dit Gaspard, faisant aborder la barque.

Les deux hommes traversèrent le chemin de halage.

— Hé! l'ami! fit le fermier en secouant le dormeur.

Celui-ci ne bougea pas.

Il était étendu, à plat ventre, sur le talus en pente. Ses deux mains crispées étaient accrochées aux saillies du terrain, et sa tête seule apparaissait au-dessus du chemin.

— S'il dort, il n'a pas le sommeil léger! observa Gaspard.

— Non, il ne dort pas! ou s'il dort, c'est peut-être du sommeil éternel!

En disant cela, Soleret montrait le bourgeron bleu de l'homme dont tout le dos était taché de sang.

Sans se déconcerter, Claude et le marinier soulevèrent le corps et l'étendirent sur le chemin.

L'homme, qui — nos lecteurs l'ont reconnu — n'était autre que Pigeolet, ne laissa échapper aucune plainte, et demeura inerte.

Le marinier alla tremper son mouchoir dans l'eau du canal, et se mit à lui tamponner les tempes.

Mais ce fut inutile.

— Je ne suis pas médecin, et ne m'y connais guère, dit le fermier, mais il me semble bien qu'il est mort.

— C'est aussi mon avis. Mais nous ne pouvons le laisser là.

— Aller jusqu'à la barrière chercher du secours prendrait probablement trop de temps, si l'on peut encore le sauver...

— Mettons-le dans la barque, alors. Nous le laisserons au poste des fortifications.

Le corps de Pigeolet hissé dans le canot, le voyage se continua silencieusement.

Comme on arrivait à la barrière et que le fermier et le marinier faisaient leur déclaration au chef de poste, un profond soupir souleva la poitrine du blessé que l'on avait installé sur un matelas recouvert de toile cirée, et destiné aux asphyxiés par immersion.

Un hasard fit que, parmi les gardes nationaux du poste, se trouvât un étudiant en médecine, porteur de sa trousse.

Il s'approcha du blessé et lui fit un premier pansement, en attendant l'arrivée du médecin-major que l'on était allé quérir.

Pendant ce temps, un caporal visitait les vêtements du gamin.

Dans la poche intérieure du bourgeron de toile se trouvait une lettre dont l'enveloppe avait disparu. La missive commençait par ces mots : « Mon cher Pigeolet... » et se terminait par une signature et une adresse : « César Grenache, rue du Four-Saint-Germain, n° ... »

— Pouvez-vous aller jusqu'à cette adresse? demanda le caporal à Collinet.

— Volontiers, répondit le marinier. D'autant plus qu'il me semble bien avoir entendu prononcer ce nom de Pigeolet quelque part...

— Allez, mon cher Gaspard, dit à son tour le fermier. Quant à moi, je veux savoir si l'on pourra sauver ce gamin, et je reste jusqu'à l'arrivée du médecin.

— Vous me quittez?

— Oui. Il n'y a pas loin d'ici chez moi, et je rentrerai bien seul.

— Mais que devrai-je dire à Thérèse, au sujet de...

— Ah! c'est vrai. J'avais oublié... Dites à votre sœur que j'irai demain lui rendre visite.

Ayant serré la main de Soleret, Gaspard rejoignit sa barque et s'éloigna vers Paris à force de rames.

En ce moment, Pigeolet ouvrit les yeux et prononça quelques paroles.

— Voleur... Savignan-Clavières... Assassin!

Ces mots décousus, qui n'avaient aucun sens pour les hommes du poste, étonnèrent le fermier, qui se rapprocha.

Mais le blessé avait refermé les yeux et était retombé dans son évanouissement.

— Décidément, pensa Soleret, je crois que j'ai bien fait de rester, et si l'on sauve ce jeune homme, j'apprendrai sans doute quelque chose...

*(La suite au prochain numéro.)* NOEL GAULOIS.



# LE NEZ DE FLAIRDECOIN[1]

PAR

JEAN DRAULT

VII (*Suite.*)

— Eh bien! voyons! demanda Mme Maboulinière en appelant la bonne pour faire remettre une bûche dans le feu. Et le banc?...

— Pas de nouvelles! répliqua le docteur. A Courseulles, aucun pêcheur du port n'en a encore aperçu les indices. N'importe!... Si ces harengs sont entêtés, moi, je le suis plus qu'eux. Je les attendrai quinze jours encore s'il le faut. Ils finiront bien par se lasser!

— Quinze jours!... s'écrièrent sa femme et sa fille. Brrr!...

— Quinze jours!.. répéta comme un écho l'élégant Tournique en rentrant, son collet de pardessus relevé jusqu'aux oreilles. Quinze jours!... Si j'avais su ça, j'aurais apporté ma pelisse!...

— Qu'as-tu donc fait à Courseulles, si longtemps? .. demanda Mme Maboulinière à son mari.

— J'ai causé avec Mathurin Vignon, tu sais, le patron de la *Sainte-Eugénie*, et j'ai découvert enfin ce que je cherchais depuis si longtemps.

— Quoi donc?

— La folie de Mathurin Vignon

— Alors, papa, tu n'as pas perdu ta journée!... fit railleusement Marguerite. Tu as découvert que Mathurin était fou?...

— Fou à lier, ma petite! Il y a cinq ans que je profite de chaque saison pour l'étudier. Je suivais la progression avec intérêt, car j'avais vu tout de suite, à son angle facial, que...

— Ah!... Vous autres médecins aliénistes, vous voyez ça tout de suite à l'angle facial, alors?... interrogea Tournique.

— Comme vous dites, monsieur Jules, répondit le docteur. Ainsi, vous...

— Hein?... Vous concevriez des inquiétudes sur mon angle facial?...

— Plus que des inquiétudes, certes!... A quelques mois près, je pourrais vous dire à quelle date vous succomberez à...

— Ne me le dites pas, alors!... se récria vivement Tournique. Vous empoisonneriez ma vie.

— Je vous conseille, en tout cas, ajouta l'aliéniste, d'éviter la chaleur, les coups de soleil...

— Bon!... répliqua le jeune secrétaire avec un accent de conviction qui amena le sourire sur les lèvres de Marguerite. J'ai bien fait de venir ici, alors!... Pour une cure, c'est une cure!...

— D'ailleurs, ajouta Maboulinière en se promenant de long en large dans le salon, votre folie ne sera jamais un beau cas, le cas que je rêve, sur lequel j'écrirai une étude qui restera comme un monument de la pathologie moderne!

— Je ne tiens pas à être un beau cas, je vous assure!...

— C'est comme Mathurin, il n'est pas un cas sérieux, c'est une folie dans la moyenne. Vous, ça sera plutôt un gâtisme élégant et mondain qu'une vraie folie...

— Merci!... Du gâtisme, à présent!...

— Mon cher Tournique, prenez ce mot, je vous prie, dans son sens strictement scientifique...

— Mais ça ne me console pas! assura le jeune secrétaire qui jetait vers Marguerite des regards désolés, craignant que cet horoscope du père ne lui nuisît dans l'esprit de la fille.

Peut-être aussi espérait-il que la jeune fille le défendrait avec chaleur contre les sinistres pronostics du savant, et prouverait par là un attachement dont la manifestation eût chatouillé délicieusement l'amour-propre de Tournique.

Mais cette défense espérée ne vint point, et aux coins des lèvres de la jeune fille resta figé le pli railleur d'un sourire sarcastique.

— Ah!... oui! s'écria le docteur en passant la main sur son

1. Voir l'*Ouvrier* depuis le 5 décembre 1896.

font, quand donc le découvrirai-je, le fou grandiose, le fou supérieur, le fou sortant de la moyenne!... En vérité, nos asile d'aliénés sont d'une médiocrité surprenante!... Nous n'avons pas de fous comme en Angleterre, de ces types superbes créés par l'alcool, sur lesquels un médecin a vraiment du plaisir à travailler, à formuler des observations inédites, à échafauder des méthodes nouvelles!... C'est insensé qu'un pays aussi riche que la France ne puisse pas avoir d'aussi beaux fous qu'en Angleterre!...



— Est-ce que tu fondais un espoir sur ce pauvre Mathurin!... demanda Mme Maboulinière, que la monomanie de son mari laissait depuis longtemps indifférente.

— Peuh!... C'est un fou pour rire, comme la plupart de ceux que nous avons en France!... s'écria le docteur. Il est doux de caractère, il rit, il cause, il chante, il mange comme deux et boit comme quatre. Parlez-moi au contraire de ces fous vigoureux qui hurlent, qui vocifèrent, qui veulent vous étrangler, vous broyer les os ou vous défoncer la poitrine à coups de talon!

— Bigre!... fit Tournique.

— Tenez!... dit l'aliéniste, je suis un homme qui n'ai pas de chance. Le fou rêvé, j'ai failli le tenir. Je me suis trouvé, à Sainte-Anne, en face d'un pensionnaire qui, la bave aux lèvres, a essayé de m'assommer à coups de maillet. Sans l'infirmier qui a ligotté le fou, j'étais mort. Malheureusement, un des liens a serré la gorge du sujet et l'a étranglé. J'étais furieux après l'infirmier!...

— Cependant, il vous avait sauvé la vie!.. s'écria Tournique.

— La belle affaire!... Il me privait de mon sujet d'études, je n'ai vu que ça!... Ah!... le superbe fou!... Figurez-vous une tête d'orang-outang avec des mâchoires toujours ouvertes pour mordre. L'absinthe l'avait mené là... Enfin, que voulez-vous?... Quand on n'a pas le fou qu'on aime, il faut aimer le fou qu'on a. Mathurin Vignon sera le modeste champ d'expérience que je cultiverai, pour me distraire, en attendant l'arrivée des satanés harengs...

Lancé sur un pareil sujet, le docteur menaçait de ne plus tarir. Sa femme l'interrompit en lui disant :

— Mon ami, laissons un peu tes fous de côté, je voudrais te parler.

— Comment donc!... Mais je veux bien. Montons là-haut.

Mme Maboulinière se leva et sortit, suivie du docteur qui, mis en gaieté par les rafales, se mit à déclamer à tue-tête l'*Ode à la colonne* de Victor Hugo :

> Oh! quand il bâtissait, de sa main colossale,
> Pour son trône, appuyé sur l'Europe vassale,
> Ce pilier souverain,
> Ce bronze, devant qui tout n'est que poudre et sable,
> Sublime monument, deux fois impérissable,
> Fait de gloire et d'airain!

La deuxième strophe fut mugie dans l'escalier par l'étrange docteur, et les derniers vers se perdirent dans le bruit d'un terrible coup de vent qui ébranla la villa.

— Vous ne sauriez croire comme papa a de la mémoire, dit Marguerite au jeune homme qui poussait des soupirs d'amoureux transi. Il connait presque tout Victor Hugo par cœur.

— On s'en aperçoit!... répondit Tournique d'un ton railleur. La tempête a de l'effet sur lui. Qui sait, il le cherche peut-être bien loin, le fou qu'il rêve!...

Un éclair de colère passa dans les yeux de la blonde jeune fille. Mais elle se contint et dit sèchement :

— Monsieur, mon père est un savant et un honnête homme. Il a sa manie, comme tous les aliénistes; cela ne regarde ni vous ni moi; respectez-le comme je le respecte moi-même.

Puis elle se retira sous un prétexte quelconque, laissant Tournique grelotter près de la bûche fumeuse.

Et Tournique se disait :

— Elle n'envoie tout de même pas faire dire ce qu'elle a sur le cœur, cette petite fille! Soyez donc beau, élégant, empressé!... Voilà comment les femmes vous traitent!...

A l'étage au-dessus, le docteur avait avec sa femme la plus sérieuse des conversations

— Alors, disait Mme Maboulinière, ce jeune homme ne t'a pas répondu?...

— Pas encore, non.

— Il y a combien de temps que tu lui as écrit?...

— Huit ou dix jours environ.

— Et que lui disais-tu?...

— Ce que je lui disais?... Dame, pas des choses bien précises comme tu penses...

— Tu as eu tort, mon ami!...

— Comment!... j'ai eu tort!... protesta le docteur. Tu aurais voulu, toi, alors, que je lui écrivisse de but en blanc : monsieur, ma fille daigne vous trouver de son goût; épousez-la, ou je vous brûle la cervelle?...

— Mais non!... mais non!... Tu exagères toujours, Arthur!... D'abord, ne crie pas si haut!... Notre fille pourrait t'entendre, et M. Tournique aussi, surtout M. Tournique!... Il lui serait si pénible d'apprendre qu'il a cessé de plaire!

— Il n'a pas eu à cesser, dit le docteur, car il n'a jamais plu à Marguerite. Il faudra bien, tôt ou tard, qu'il l'apprenne, ce petit idiot, puisqu'il n'a pas l'intelligence de comprendre la situation!

— Le fait est, approuva la femme du docteur, songeuse, que Marguerite ne déguise plus du tout sa répulsion pour lui. C'en est pénible...!

— Et lui ne voit toujours rien!... clama le docteur. Cette pauvre enfant ne peut cependant pas lui mettre sa main sur la figure pour lui faire toucher du doigt les sentiments qu'il lui inspire!... Que le diable soit de mon collègue Couturier qui a eu l'idée de ce mariage saugrenu.

— Oh!... ce n'est pas Couturier qui...

— Comment!... Ce n'est pas Couturier?... Tu n'as donc pas plus de mémoire qu'une poule!... Tu ne te rappelles donc pas la dernière indisposition de Marguerite, ses malaises, ses idées noires?... Couturier vient. Il dit que c'est le mariage qui la guérira en la distrayant, — une drôle d'idée à Couturier, ça, par exemple! — Et il ajoute : j'ai justement le fils d'un de mes amis qui fera son affaire et la vôtre. Le lendemain il nous expédiait le jeune Tournique par colis postal!... Oui, c'est le mariage qu'il faut à Marguerite, je n'en disconviens pas, mais pas le mariage avec Tournique!... Ça aggraverait sa situation, ça! C'est le mariage avec un autre qu'il lui faut!

— L'ennuyeux, dit Mme Maboulinière, c'est que Tournique se considère plus que jamais comme fiancé!... Il parle de mariage à tout instant!... C'est gênant!...

— Que veux-tu?... Il n'y a pas moyen qu'il comprenne!... Tiens! Une chose que je ne t'ai jamais dite, ma bonne!... Il y a cinq ou six jours, quand Tournique est venu de Paris nous relancer jusqu'ici, je lui ai dit textuellement : « Mon cher Tournique, nous sommes toujours heureux, croyez-le bien, de recevoir sous notre toit le jeune ami de ce vieux Couturier, mais, je vous en prie, ne vous illusionnez pas. Couturier et nous-mêmes nous sommes trompés sur les sentiments de Marguerite. Notre fille ne vous aime pas!... »

— Vrai!... Tu lui as dit ça à ce pauvre garçon!... s'écria Mme Maboulinière.

— Aussi vrai que l'*Ode à la colonne* est de Victor Hugo.

— Il a dû être navré! Car cette fois il a dû comprendre.

— Tu n'y es pas du tout!... répondit le docteur. Il n'a pas compris, et sais-tu quelle a été son attitude?

— Non.

— Eh bien!... Il a souri avec fatuité. Il est très fat, tu sais; il a donc souri, et il m'a dit : « Brave docteur!... Vous voulez me faire poser, ça ne prend pas!... » Ah! mais, il est comme ça, tu sais, ce petit crétin!... Il ne croit pas possible que Marguerite puisse vivre sans lui...

— Le petit prétentieux!... fit Mme Maboulinière en joignant les mains d'un air de compassion. Avec tout ça, c'est qu'il nous met dans l'embarras en continuant à faire sa cour malgré tout le monde ici!...

— Bah!... Il y aura tout de même un jour où il faudra bien qu'il comprenne, dit le docteur. C'est le jour où Marguerite sera conduite à l'autel par un autre.

— Tu as raison!... On le mettra garçon d'honneur, si tu veux, s'écria Mme Maboulinière. Ce sera notre revanche!...

Et la brave dame riait de bon cœur d'avoir imaginé ce tour.

*(La suite au prochain numero.)*

JEAN DRAULT.

# CHRONIQUE HEBDOMADAIRE

LES BARAQUES DU JOUR DE L'AN. — AUTREFOIS ET AUJOURD'HUI. — UNE LÉGENDE. — CHEVALIERS D'INDUSTRIE ET CAMELOTS. — CAPHARNAUM « D'ÉTRENNES UTILES ». — LES FAISEURS DE TOURS ET LES MONTREURS DE CURIOSITÉS. — LA FOULE DE SIX HEURES DU SOIR A MINUIT SUR LE BOULEVARD. — LA NEUVAINE DE SAINTE GENEVIÈVE — LES CENDRES DE LA VIERGE DE NANTERRE JETÉES AU VENT. — LA CHÂSSE DE SAINTE GENEVIÈVE A LA MONNAIE. — UNE PUNITION. — NOUVELLE ORGANISATION MÉDICALE. — LE SYSTÈME CHINOIS. — LA THÉRAPEUTIQUE MÉDICALE. — LA MUSIQUE ET LA FIÈVRE. — BICYCLETTE TORPILLE. — LE VÉLOCIPÉDISTE CUIRASSÉ.

Depuis dix jours, une foule énorme roule chaque soir, comme un fleuve débordé, tout le long des boulevards. Beaucoup d'enfants, dans le nombre, et cette fois, c'est l'enfant qui mène les grandes personnes; c'est lui qui provoque cette animation extraordinaire; il vient voir les boutiques du jour de l'an, et il faut que la famille l'accompagne.

Autrefois, ces boutiques étaient d'une monotone uniformité; la municipalité parisienne en avait pris le monopole et les louait un franc par jour. Ce type officiel a disparu avec la guerre. Après avoir vu débiter beaucoup de sabres de bois et d'arsenaux de ferblanc, les malheureuses baraques servirent au jeu du soldat pour de bon. Pendant l'hiver, on y logea des gardes nationaux, et les fragiles édicules ne survécurent pas à cet emploi. Aujourd'hui, chaque petit marchand plante sa tente à sa guise. Les plus riches traitent avec des entrepreneurs, qui leur louent les baraques à raison de 35 francs pour la durée de la foire; les plus pauvres apportent quatre piquets, quelques planches, un lambeau de toile, et se font un abri tel quel, où, roulés dans une couverture, ils n'en passeront pas moins la nuit, car parfois les agents sont loin, et les voleurs auraient bientôt fait main basse sur le modeste étalage s'il était abandonné à lui-même. Les vieux Parisiens, qui ne sauraient aller se coucher sans avoir fait leur tour de promenade au gaz, peuvent constater que le boulevard, ce qu'on appelle « le Boulevard » par excellence, s'allonge. Il y a quinze ans, la foule ne dépassait pas la Chaussée d'Antin, et les marchands refusaient de s'installer au delà. « Le boulevard de la Madeleine ne rapporte rien, » disaient-ils. Maintenant, les petits boutiquiers s'éparpillent jusque vers la rue Royale, fournissant inconsciemment une preuve à l'appui de cette loi inexpliquée qui fait que toutes les villes en croissance débordent vers l'ouest.

***

Les boutiques du jour de l'an ont fait naître une légende. Sur quelle « institution », d'ailleurs, ne germent pas des légendes? Cette légende est celle de l'ouvrier qui, pendant douze mois, enfermé dans sa mansarde, au cinquième, s'épuise en inventions, fabrique ses bibelots inédits et, quand arrive Noël, va les mettre en vente sur le Boulevard, comptant sur le succès et le débit de ces babioles pendant une quinzaine de jours, pour assurer l'équilibre de son budget. La vérité est que, malgré les circulaires préfectorales qui recommandent aux commissaires de police de donner la préférence aux travailleurs dans la distribution des places, il ne s'en présente guère. Les solliciteurs sont, ou de petits boutiquiers qui cherchent un nouveau débouché à leurs marchandises, ou des employés secrètement accrédités par des patrons en proie à la gêne, qui veulent écouler de vieux fonds de magasin, ou encore, le plus souvent, quelques-uns de ces nomades de Paris que l'on retrouve partout où s'assemble une foule parmi laquelle ils se flattent de recruter une clientèle, — ou enfin des camelots tout heureux de se mettre au moins une fois en règle avec l'autorité et d'exercer paisiblement leur industrie sous l'œil protecteur des sergents de ville, qu'ils fuient le reste de l'année.

Parmi les sept ou huit cents boutiques qui s'alignent sur les deux trottoirs du boulevard, une bonne moitié sont garnies de ces objets qu'on a coutume de rencontrer dans les bazars des fêtes foraines et qui sont baptisées « étrennes utiles ». Au fond ces étrennes ne sont que des bibelots. Avez-vous du vin à mettre en bouteille? Voici la machine à boucher. Avez vous cassé une assiette? voici le marchand de colle. Méditez-vous un voyage? on vous offre une chaufferette perfectionnée avec un crayon de charbon et le moyen de s'en servir. Tous les industriels, tous les artisans se coudoient dans cet immense capharnaüm : depuis le lampiste jusqu'au marchand de pierres à aiguiser. Le photographe fraternise avec le débitant de lacets de bottines, le marchand de parapluies avec le marchand de cyprins rouges tout frétillants dans un bocal.

Quelles étrennes dignes de figurer dans un vaudeville! Porte-monnaie, portefeuilles, peignes, vieilles photographies où s'étalent les gloires d'il y a dix ans, livres dépareillés et gravures défraîchies, cadres, objets d'art qu'on vous offre pour dix francs et qu'on obtient pour cinquante centimes, alpenstocks, cannes, cartables et buvards; pendules à un franc et montres à deux sous; chaînes de montre à 400 maillons : « l'ouvrier, — déclare le camelot, — n'en peut faire que 166 à l'heure, et pourtant on la donne pour dix sous »; articles dits d'électricité contenant des liquides de couleurs bizarres dans des tubes de verre mystérieusement contournés; loupes qui font voir un monde « dans un morceau de fromage », petits paniers, fleurs artificielles, ustensiles de ménage, tricots de laine et de coton, tulles et dentelles, boutons de manchettes, boutons de chemise, jeux de cartes, dont « l'invention a été achetée aux Chinois eux-mêmes », et qui ne coûtent pourtant que deux sous; bobèches en verre incassable, bijoux faux qu'on essaie de faire passer pour vrais, diamants du Cap montés sur cinquante griffes, pas une de moins, et qu'on cède pour rien parce qu'on se retire des affaires, boîtes en coquillages et ouvrages en verre filé, gloires des étagères pauvres, porcelaines aux tons criards ; boutiques où tout est à dix sous, depuis le couteau à découper jusqu'à la boîte de savon au couvercle en chromo, — « un splendide chromo, voyez, messieurs, » — diamants à couper le verre, briquets-bougies, enfile-aiguilles mécaniques et mille autres objets ; tout ce qu'on peut trouver au fond de la serpillière du camelot, tout ce que peuvent exhiber les tréteaux du marchand forain, tout est réuni dans ce caravansérail de l'article de Paris. C'est l'ouvrier, le petit employé, le domestique, que vise surtout ce commerce. Tous les cris qui sont, d'ordinaire, poussés furtivement au coin d'une porte cochère, les camelots les lancent cette fois à plein gosier : « Voyez! messieurs! Approchez, ma petite dame! Tout à treize, tout à treize! Tout pour rien, aujourd'hui! Dépêchez-vous, nous allons nous en aller! Achetez-moi quelque chose! Allons, messieurs! » C'est un vacarme à vous rendre sourd.

Tous les « montreurs de curiosités », faiseurs de tours bâtonnistes et équilibristes des places publiques ont suivi. Voici l'homme à la poudre qui fait pousser en cinq minutes, dans un bocal ou dans une carafe, ou dans n'importe quel récipient en verre, « un arbre splendide se recouvrant indéfiniment de feuilles. » « Vingt-cinq centimes le paquet, avec la manière de s'en servir. » Voici les secrets du magnétisme et du somnambulisme dévoilés par le langage des fleurs : « Deux sous avec le portrait de la personne qui vous est chère. »

Voici le faiseur de tours de cartes, incomparable dans la prestidigitation; un tour de main, et il vous change une collection de piques en une collection de carreaux. Voici... Mais autant dire que l'innombrable tribu des chevaliers d'industrie qui exploitent la badauderie parisienne se sont tous donné rendez-vous. Cette bohème n'a point besoin de baraque, elle; une table en plein vent et une bougie lui suffisent. Pour attirer l'attention des passants, que lui faut-il? Un boniment qui dure quatre ou cinq minutes. Aussitôt les curieux font cercle autour de l'orateur : « Vous voyez cette pièce, messieurs! Eh bien! c'est une pièce de cinq francs, voyez, messieurs! Eh bien! il s'agit de la faire passer de la main droite dans la main gauche. Vous me direz que ce n'est pas difficile!... »

Il n'en faut pas davantage; les enfants écarquillent des yeux énormes et s'écrient : « Viens donc voir, maman! » Et la maman s'arrête, et cent curieux après elle. Les plus généreux jettent quelques sous, les autres vont plus loin. On suit tout le boulevard, marchandant par-ci, achetant par-là, et, de cinq heures du soir à minuit, le fleuve coule sans relâche, toujours aussi épais; la foule est bruyante et gaie, elle a sur le visage ce sourire, cet air de fête que les Parisiens prennent si aisément, et qui constitue un des charmes de leur aimable cité.

***

La neuvaine de sainte Geneviève s'est ouverte dimanche à Saint-Etienne-du-Mont au milieu de la même affluence de fidèles qu'au cours des années précédentes. Ni les sarcasmes des « philosophes », ni les fureurs des jacobins n'ont pu entamer le culte de l'illustre bergère. Merveilleuse impuissance des brocards annuels du *Rappel* et des quolibets surannés de la *Lanterne!* Malgré les malheurs et les troubles des temps, Paris vénère sa patronne comme à l'époque de Charlemagne. Aujourd'hui, de même qu'il y a dix siècles, la châsse de la vierge de Nanterre reçoit la visite de milliers de pèlerins qui viennent apporter en masse au tombeau de la sainte des médailles, des objets de piété, du linge destiné aux malades et qui s'en retournent consolés et réconfortés. Dieu veut visiblement que l'humble bergère reste l'immortelle médiatrice de cette ville immense et la porte pour ainsi dire dans ses bras pour la préserver de la suprême chute!

***

Combien de fois, pourtant, hélas! depuis un siècle, le vandalisme et l'impiété ne se sont-ils pas déchaînés contre la pauvre fille du peuple! En 1747, l'antique et vénérable église de Sainte-Geneviève-des-Ardents est condamnée à la destruction par des édiles sans cœur; la pioche démolit ce sanctuaire précieux, bâti sur l'emplacement de la maison où la sainte avait demeuré. On ne voulut se souvenir ni des larmes que Geneviève avait versées dans cet asile, ni des prières qu'elle y avait répandues pour le salut de son peuple. L'année suivante, en 1748, les mêmes échevins livrèrent au pic des Limousins l'antique église de Saint-Jean-Baptiste, « Saint-Jean-le-Rond », comme l'appelaient les fidèles, où sainte Geneviève s'était enfermée avec les femmes de Paris pour implorer contre Attila la miséricorde divine.

***

Mais, si ces stupides niveleurs faisaient disparaître d'augustes édifices, ils respectaient la sainte.

La Révolution, à peine victorieuse, s'en prend à la vierge de Nanterre elle-même. Le 4 avril 1791, l'Assemblée constituante décrète que la nouvelle basilique de Sainte-Geneviève deviendra, sous le nom païen de « Panthéon », la sépulture des grands hommes. Deux années à peine après ce décret, par une orageuse nuit de thermidor, le cadavre putréfié de Marat sera porté, au fracas du canon et à la lueur des torches, dans la crypte funèbre et placé auprès des restes de Mirabeau. L'année précédente, le 14 août 1792, les Jacobins avaient retiré de l'église la châsse de sainte Geneviève pour la remettre au curé de Saint-Etienne-du-Mont. Trève passagère! Les ornements du reliquaire devaient tenter la cupidité des vainqueurs. Le 9 novembre 1793, la Monnaie reçoit la châsse de sainte Geneviève. Le procès-verbal de confiscation constate, dans un langage hideusement blasphématoire, que les spoliateurs trouvèrent dans le sépulcre intérieur plusieurs petits paquets contenant probablement des reliques, une fiole lacrymatoire, un stylet de cuivre, — sans doute la fibule avec laquelle sainte Geneviève retenait ses vêtements ou sa chevelure, — enfin les ossements de la vierge de Nanterre, enveloppés de linges blancs. Dieu permit, dans sa colère et en punition d'un peuple infidèle et révolté, que les restes de la sainte subissent le contact de ces mains ensanglantées par le crime.

***

Mais un sacrilège plus odieux encore allait être commis : le 21 novembre 1793, la Commune décrète que les reliques de sainte Geneviève seront brûlées sur-le-champ en place de Grève, à savoir au lieu d'exécution ordinaire des criminels, et cela, déclare l'arrêté révolutionnaire, « pour expier le crime d'avoir servi à propager l'erreur et à entretenir le luxe de tant de fainéants. » C'est en ces termes qu'Anaxagoras Chaumette résume la glorieuse histoire de sainte Geneviève.

Et le procureur de la Commune ne se contente pas de flétrir les ossements, il les condamne à l'incinération. Le 3 décembre suivant, un bûcher, fait de chasubles, d'étoles, de châsses, de mîtres, etc., s'élève devant l'Hôtel de Ville. On y jette les restes de la protectrice de Paris, puis les nouveaux barbares, renouvelant l'attentat des Anglais contre Jeanne d'Arc, précipitent les cendres de Geneviève dans la Seine! En 1830, la Révolution profane de nouveau l'édifice consacré à sainte Geneviève. Des menaces sont proférées contre le temple; une bande de forcenés vient saccager les objets du culte et, sur l'ordre du gouvernement, un commissaire de police séquestre la châsse. Quelques jours après, la croix est arrachée du dôme et le culte divin proscrit de la basilique, de nouveau transformée en Panthéon païen. A ce châtiment infligé à la sainte, s'ajoute une autre humiliation.

Le 26 juillet 1831, une solennité maçonnique est célébrée sous les voûtes de l'église en l'honneur des mânes des factieux de 1830, et le chef du pouvoir, oubliant les traditions de sa race, préside la cérémonie; condescendance indigne, faiblesse inutile, qui révolte les honnêtes gens et qui ne préserve pas le malheureux monarque de la déchéance!

***

Le 5 mai 1885, l'église Sainte-Geneviève est pour la troisième fois enlevée au culte. C'est encore un sentiment de basse flagornerie qui dicte la loi de désaffectation. Selon le mot sanglant d'un député républicain, la mort de Victor Hugo détermine une « surenchère » de bassesses. Mais, curieux et instructif châtiment! les obsèques de l'illustre poète dégénèrent en mascarade. Les adorateurs de la veille le lapident. En portant le grand poète au Panthéon, on dirait que la libre-pensée, sans le savoir, le traîne aux gémonies; dès le lendemain des funérailles, les plus accrédités de nos critiques passent ses œuvres au crible; c'est un déchet effroyable.

Soyons-en persuadés, pourtant, nous ne sommes pas au bout; de plus cruels mécomptes attendent les profanateurs. Nos adversaires ont voulu abolir la mémoire de la Vierge qui arrêta les barbares aux portes de la capitale. Eh bien! c'est leur déchéance même qu'ils ont signée ce jour-là. Dans un an ou dans dix ans, peu importe, comme en 451, les prières de Geneviève sauveront Paris et affranchiront la France...

***

Jusqu'à présent, dans notre vieille Europe, on avait pris l'habitude de payer son médecin chaque fois qu'on le dérangeait et qu'on avait besoin de lui.

M. Marcel Beaudoin nous apprend que l'on veut changer tout cela, et que d'ailleurs il y a longtemps, paraît-il, qu'on a fait déjà semblable tentative aux Etats-Unis. Des spéculateurs ont eu l'ingénieuse idée d'assurer non plus seulement la mort, mais la vie, et de prendre à forfait la santé, comme l'enterrement de leurs clients. Moyennant une somme modique versée chaque année, ils garantissent, au cours de l'existence, tous les soins médicaux et tous les remèdes dont on peut avoir besoin. Au moindre malaise, l'assureur lance vers le client le médecin attitré, et celui-ci vous médicamente d'importance, puisqu'il doit toucher, en dehors de ses honoraires, une prime sur votre guérison. Ayant un double intérêt à vous sauver, ledit praticien, payé à l'année, et participant aux bénéfices, s'en donne à cœur joie. Si vous ne vous rétablissez pas, c'est bien vraiment que le médecin y perd son latin.

On le voit, c'est exactement ce qui se passe en Chine, où l'on appointe son médecin au mois tant que l'on se porte bien, mais où l'on ferme les cordons de sa bourse dès que l'on tombe malade! système qui n'est peut-être pas aussi *chinois* qu'on le pense. Avec ce procédé, on paie pour se bien porter et non pour être alité, ce qui constitue indiscutablement une conception, sinon tout à fait supérieure de l'art de guérir, du moins très conforme aux théories sociales modernes.

***

Nous avions déjà une longue série de thérapeutiques originales, mais plus ou moins sérieuses. Après les médications par les parfums, par le spiritisme, par l'hypnose et tout récemment celle attribuée à Edison qui s'en défend avec véhémence, par les rayons Roëntgen, voici qu'un médecin parisien prétend guérir toutes les maladies par... la musique.

Sa doctrine d'ailleurs n'est pas neuve, mais, à part l'histoire de Saül et de David, on n'a jamais obtenu de résultats sérieux. Tous les ans, au moins une fois, nous assistons à une tentative de rénovation du procédé. La musique adoucit les mœurs, c'est entendu; mais qu'un air de flûte puisse guérir du diabète, voilà ce qui ne laissera pas que de surprendre un peu. Vous voyez d'ici l'importance que va prendre sous peu le Conservatoire, succursale obligée de la Faculté de Médecine. Désormais, le docteur ne pourra plus visiter un malade sans prendre avec lui un chanteur diplômé. C'est une carrière toute trouvée pour les jeunes ténors sans emploi et pour les soprani dans l'embarras. Désormais, plus de chômage! Dès qu'un cas d'insomnie sera constaté, le docteur fera jouer quelques airs de Bizet :

Un Bizet c'est si douce chose...

Quand le médecin se verra en présence d'une léthargie récalcitrante, l'air de Gounod s'imposera :

Paresseuse fille
Qui sommeille encor,
Déjà le jour brille
Sous son manteau d'or...

Pour guérir de la fièvre, on n'aura plus recours à l'antipyrine, mais bien à une rafraîchissante barcarolle napolitaine, fleurant les brises marines. Quant au spleen, ce fameux spleen qui tourmente tout Anglais, on le fera disparaître aux sons de la musique d'Offenbach.

Très alléchante, la médecine de l'avenir!

***

Le *New-York-Herald* vient de publier la description, avec croquis à l'appui, d'un vélocipède sous-marin destiné à torpiller les grands bâtiments. L'opérateur prend position sur l'engin, les jambes débordant au dessous, les pieds posés sur les pédales. Il se coiffe d'un appareil semblable au casque des scaphandriers et revêt un costume étrange qui fait corps avec le bateau. Celui-ci, construit en aluminium, a la forme d'un cigare et ne pèse que 15 livres.

En pédalant, l'opérateur s'approche de l'ennemi, et lorsqu'il est à bonne portée, il lâche sa torpille qui s'échappe aussitôt du poste où elle était maintenue par des électro-aimants. N'est-ce pas merveilleux?

L'inventeur songe à offrir son bateau à la junte cubaine afin de débarrasser « la perle des Antilles » des croiseurs espagnols qui la bloquent. Or, comme les parages où il compte opérer sont infestés de requins, et que ses jambes ne sont protégées que par des guêtres en caoutchouc, le malheureux ne résisterait pas aux terribles mâchoires des squales. L'inventeur fera donc bien de modifier son dispositif et de blinder ses jambières : ce sera alors « le vélocipède cuirassé! »

Oscar Havard.

# JEUX D'ESPRIT DE L'OUVRIER

*Pour les prix et les conditions, voir le n°* 1981 *du* 9 *janvier* 1897.

1. — Acrostiche.

* R N *
* A R *
* V A *
* A U *
* U R *
* E N *
* I M *
* T A *

Les verticales donneront deux poètes du XVII^e^ siècle.

2. — Charade.

— Un des meilleurs amis de l'homme
Qu'il faut qu'on batte, qu'on assomme
Pour en obtenir des faveurs.
— Si vous fouillez la botanique
Vous trouverez, c'est véridique,
Cet arbre connu, chers lecteurs.
— Mon tout philosophe et poète :
Voilà ma charade complète.

3. — MOTS CARRÉS

par J. LOUBINOUX, à Clichy.

Pour moi cruel... revers
Si tu trouves ces vers
Rimés tout de travers !

Le nom de cette ville
Est-il Coire, Séville,
Carpentras ou Trouville ?

Oui, en cette saison
Je reste à la maison ;
Lecteur, ai-je raison ?

Nom, pas chronologique
Mais bien mythologique,
Eh ! certes, c'est logique !

Tu verras sûrement.
D'un beau département,
Un arrondissement.

Adresser tout ce qui concerne les Jeux d'esprit au rédacteur soussigné aux bureaux du journal.

ŒDIPE.

## ANECDOTES

MGR AFFRE ET LE COMMIS-VOYAGEUR

Mgr Affre, archevêque de Paris, était, comme on le sait, un prélat aussi distingué par l'élégante finesse de son esprit que par ses lumières et l'étendue de ses connaissances théologiques. Avant qu'il fût arrivé au poste éminent qu'il a occupé avec tant de vertu et qu'il a quitté en martyr avec tant d'héroïsme, il se rencontra un jour dans une voiture publique avec un *commis-voyageur* goguenard et quelque peu voltairien qui forma le projet d'amuser la compagnie à ses dépens. Pour commencer, il lui adressa la question suivante :

—Quelle différence y a-t-il entre un *âne* et un *évêque ?*

Le prêtre surpris regarde l'impertinent et lui répond, après quelques moments de silence, qu'*il n'en sait rien.*

— C'est, *reprend le questionneur,* qu'un âne porte sa croix sur le dos, et que l'évêque la porte sur sa poitrine.

Après cette plaisanterie de mauvais goût, le *commis-voyageur* se mit à rire aux éclats, mais il trouva peu d'écho. Un instant après, le prêtre lui dit :

— Et vous, monsieur, savez-vous quelle différence il y a entre un *âne* et un *commis-voyageur ?*

— Non ! *répondit celui-ci.*

— Eh bien ! ni moi non plus, *dit le prêtre.*

Cette fois, tous les rieurs furent pour Mgr Affre ; le commis-voyageur seul ne rit pas, il baissa la tête et descendit au premier relais.

DÉLICATESSE DE CONSCIENCE

Marie-Thérèse, femme de Louis XIV, avait une grande délicatesse de conscience. Etant tombée dans une *faute* qu'elle se reprochait avec amertume, on voulut la rassurer, en lui disant que cette faute n'était que *vénielle.*

— Eh ! qu'importe ? *répondit-elle en fondant en larmes,* puisque Dieu est offensé, elle est mortelle pour mon cœur !



*Le Directeur-Gérant :* HENRI GAUTIER.

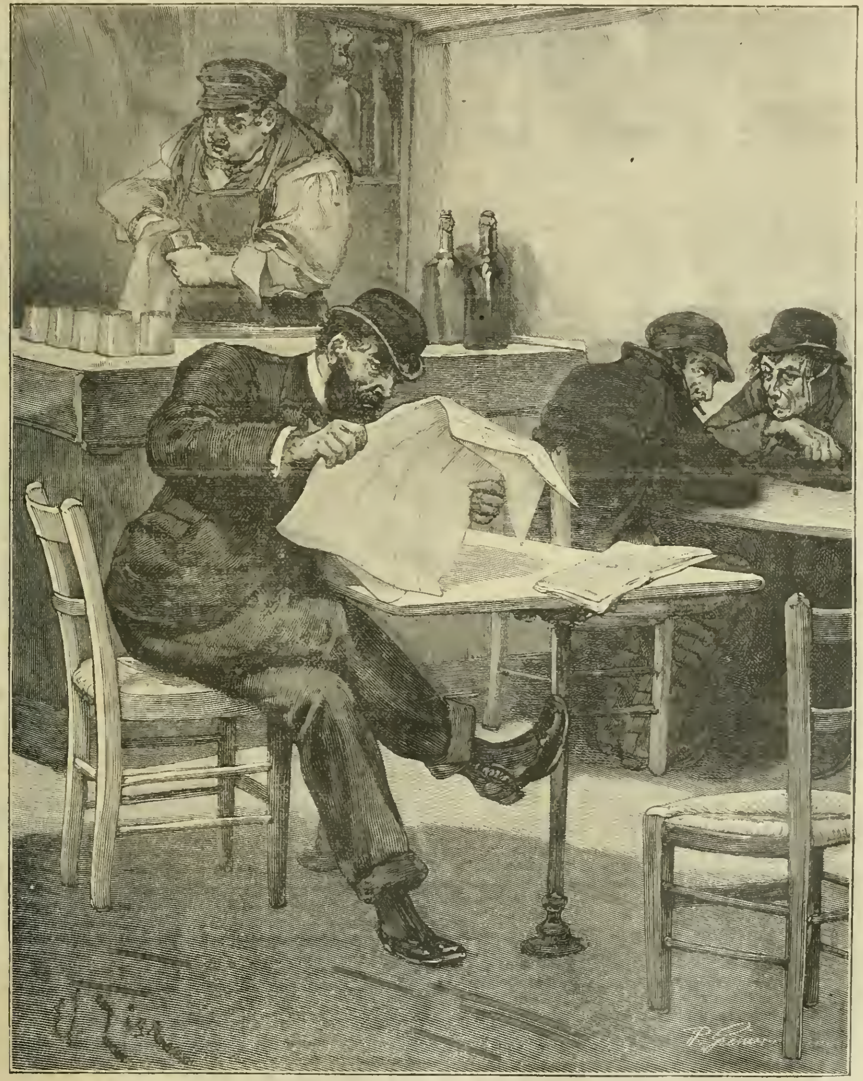
Sceaux, imprimerie C[illegible]

5 centimes le N° année courante. (10 centimes le N° années échues.) N° 1983 TRENTE-SIXIÈME ANNÉE. — 16 Janvier 1897.

# L'OUVRIER

**Journal illustré paraissant le Mercredi et le Samedi**

| ABONNEMENT D'UN AN : (104 numéros) France, Algérie et Belgique : 6 francs. | DIRECTION ET ADMINISTRATION : LIBRAIRIE BLÉRIOT, HENRI GAUTIER, SUCCESSEUR, 55, quai des Grands-Augustins, Paris. | ABONNEMENT D'UN AN (104 numéros) Colonies et Étranger (sauf la Belgique) : 7 francs. |
| --- | --- | --- |



Quelques lignes, à la rubrique « faits divers », attirèrent son attention. (Voir page 595.)

SOMMAIRE : **Le Secret de la Marinière**, par Noël Gaulois. — **Le Nez de Flair-Loin**, par Jean Drault. — **Recettes de la semaine.** — **Les Cours... s d'automne**, par Hippolyte Audeval — **Amusements scientifiques** . **Vase de Tantale et Pantin**, par Magus.

# LE SECRET DE LA MARINIÈRE[1]

PAR

NOËL GAULOIS

XVII

ROCHEL RECOUD CE QUE MARTIAL A COUPÉ

Lorsque, acquitté par le conseil de guerre. Pigeolet eût été mis en liberté, Clément Rochel, qui s'était quelque peu lié avec le gamin, s'était retrouvé seul au milieu de la cohue de ses co-détenus.

Le désœuvrement l'avait incité d'abord à parler au jeune mobile, puis la curiosité s'en était mêlée, et enfin une pointe de sympathie naissante lui avait rendu nécessaire la conversation de Pigeolet.

Il est indispensable d'insister ici sur le caractère particulier de Rochel. Ouvrier habile, intelligent, il avait été remarqué par certains agitateurs de réunions publiques qui l'avaient détourné du travail, avaient surexcité ses appétits et en avaient fait le meilleur disciple, puis l'apôtre de doctrines détestables.

Trop intelligent pour accepter, les yeux fermés, des idées contre lesquelles flottait en lui une méfiance instinctive, il avait cherché à étayer ses convictions mal affermies. Les œuvres de la philosophie athée avaient fait le chaos dans son esprit, en même temps qu'elles achevaient de le déclasser. lui insufflant un sentiment d'orgueil qui le détournait des tâches manuelles, sans lui donner les moyens d'en aborder une autre.

Plus logique ou plus loyal que les philosophes à l'école desquels il s'était mis, il avait été amené à renier toute loi morale... Mais c'était pure fantaisie de raisonneur livré au sophisme, car si cette triste philosophie avait affaibli en lui la force morale qui permet de résister victorieusement aux tentations mauvaises, elle n'avait pu étouffer la voix de sa conscience qui condamnait tout haut l'acte au moment même où il était commis.

C'est sur de telles natures que se fait surtout sentir l'influence bienfaisante de la religion : de ce forban la discipline chrétienne eût tiré un homme de valeur, utile à ses semblables au lieu de leur être nuisible.

Rochel, impuissant et pauvre, avait connu, coudoyé, hanté des millionnaires et des artistes. La vie large ou insouciante de ces gens l'avait séduit et il avait rêvé de mener leur existence. Mais, ne voyant et ne jugeant leur vie que superficiellement, il avait négligé de s'en assimiler le côté laborieux pour n'en retenir que la face amusante. Son besoin de vivre largement et oisivement l'avait alors poussé à tous les expédients; des expédients il était tombé au crime, il en était même arrivé à trahir son pays.

Mais, il faut le répéter, il ignorait le plaisir du mal pour le mal. Ce phénomène psychologique ne se rencontre guère, du reste, que chez les brutes, et Rochel était loin d'être une brute. Même lorsqu'il méditait un méfait, il répugnait aux mesures extrêmes et s'efforçait de faire le moins de victimes possible, tant par inclination naturelle que par calcul. Enfin, il avait en lui ce que l'on trouve au fond de certains criminels d'éducation cultivée: un coin de sentimentalisme qui, se faisant jour tout à coup, pouvait l'empêcher, en certaines circonstances, de commettre une mauvaise action.

De plus, Clément Rochel, ce qui pourra peut-être surprendre, aimait profondément son fils; la colère et l'amertume qu'il avait parfois laissé éclater en sa présence, provenaient de sa déception et de sa douleur en lui trouvant l'âme si basse. Il l'eût voulu meilleur que lui.

Depuis le jour où il l'avait retrouvé, alors que Martial s'était, depuis longtemps déjà, éloigné de Thérèse, sa mère, et qu'il se l'était associé dans son entreprise d'espionnage, ce sentiment avait grandi en lui et lui avait soufflé des remords qu'il avait grande peine à étouffer. Sans négliger sa propre part de jouissances, il avait rêvé de partager avec Martial le trésor qu'il convoitait et qu'il savait appartenir à Raoul de Savignan-Clavières. Son idéal eût été même d'aboutir au résultat qu'avait obtenu tout seul Martial : le faire passer pour l'héritier authentique du trésor et le forcer à porter dignement le nom et la fortune volés.

Aussi, les révélations de Pigeolet, en éveillant des doutes dans son esprit, l'avaient-elles réellement affecté.

Après y avoir longuement réfléchi, il en était arrivé à cette conclusion : que Martial était bien l'homme qui avait dérobé les papiers concernant le véritable Raoul, et — probablement — son dénonciateur.

Cette dernière hypothèse était basée sur ce que Martial seul connaissait l'histoire d'espionnage, et sur ce que, seul aussi, le jeune homme avait intérêt à le faire disparaître pour n'avoir pas à partager avec lui le trésor.

Autant, et peut-être plus que sa captivité, cette pensée le chagrinait, et il eût volontiers donné quelques jours de sa vie pour être assuré qu'il se trompait.

L'instruction de son affaire traînait en longueur. Il allait y avoir deux mois qu'il était emprisonné, et une fois seulement il avait été convoqué au cabinet de l'officier rapporteur.

Il savait d'ailleurs que, si l'on avait trouvé chez lui des documents militaires ou ayant trait à d'anciennes affaires, rien de ce qui se rapportait à l'accusation d'espionnage qui pesait sur lui n'avait pu tomber entre les mains de la justice militaire, car il avait toujours eu soin de détruire ses correspondances compromettantes ou de les placer en lieu sûr.

Un matin, comme on approchait de la fin de mars, une grande nouvelle circula dans la prison, importée par de nouveaux détenus et confirmée par les gardiens mêmes : de graves émeutes avaient eu lieu dans Paris, et le gouvernement, renversé et réfugié à Versailles, avait été remplacé par la *Commune*.

La Commune ? Qu'était-ce que cela ?

Les renseignements manquaient.

Mais, dans l'après-midi, les détenus furent placés sur deux rangs dans la cour et il leur fut annoncé que tous ceux, prévenus ou condamnés, qui se trouvaient emprisonnés pour délits militaires ou connexes seraient mis en liberté dès le lendemain matin.

Les délits de droit commun, proprement dits, seuls, étaient exclus de cette mesure gracieuse.

Au milieu de l'explosion de joie provoquée par cette nouvelle, Clément Rochel passa une partie de la soirée et de la nuit à réfléchir sur la ligne de conduite qu'il allait tenir après sa libération.

A l'appel de leurs noms, le lendemain, après un speech de l'agent principal de la maison de justice, les détenus défilèrent au greffe où eut lieu la levée d'écrou.

Aussitôt dehors, Rochel prit un fiacre et se fit conduire rue Massillon.

Malgré les perquisitions qui, du reste, avaient eu lieu en sa présence, son logis n'avait point changé d'aspect depuis le jour où, pour la première fois, nous y avons introduit le lecteur.

Le commandant se dépouilla de son uniforme militaire, désormais inutile, et se vêtit d'un complet de couleur sombre. Puis, descendant l'escalier, il s'enquit auprès d'une bonne femme qui faisait, dans la maison, les fonctions de concierge, si l'on n'était pas venu le demander pendant son absence.

— Je n'ai vu personne, répondit la femme. Ou plutôt si, attendez donc... Le jour où l'on est venu vous chercher, un jeune homme — que j'avais déjà vu venir chez vous plusieurs fois — s'est présenté et m'a demandé s'il était vrai que vous fussiez arrêté. Je lui ai répondu que oui, naturellement. Et je ne l'ai pas revu.

— C'est bien; merci, répondit Rochel.

Et il sortit.

Evidemment, le jeune homme qui était venu se renseigner auprès de la concierge ne pouvait être que Martial. Mais comment avait-il pu savoir, le jour même, que lui, Rochel, avait été arrêté?

— Allons, fit-il en se dirigeant vers les quais, il n'est malheureusement pas possible de douter : c'est bien Martial qui m'a dénoncé... Le fils a trahi son père!

Un pli d'amertume se creusa sur son visage.

— Il est vrai, continua-t-il mentalement, que si, moi, je sais qu'il est mon fils, lui l'ignore encore... Bah! cela vaut peut-être mieux; il sera toujours temps pour lui de vérifier le proverbe : tel père, tel fils!

Arrivé à la rue Saint-Martin, il prit le chemin de l'ancien domicile de Martial. Mais, là, il ne put rien apprendre, sinon qu'il était déménagé depuis longtemps et que sa position avait dû s'améliorer, car on l'avait rencontré, mis comme un prince, en compagnie de gens qui, certes, ne faisaient pas partie de ses fréquentations anciennes.

Peu renseigné de ce côté, Rochel, à tout hasard, se rendit vers un établissement du passage du Caire où Martial avait coutume d'aller passer ses heures d'oisiveté.

C'était une petite crèmerie basse et sombre, enfumée, et qui avait, à cette époque, une sinistre renommée. De huit heures du matin à minuit, une clientèle de jeunes vauriens y élisait domicile, jouant aux cartes et combinant des mauvais coups dont plusieurs avaient déjà mené leurs auteurs sur les bancs de la police correctionnelle et de la cour d'assises.

La maison avait la réputation d'être une souricière, et son tenancier était notoirement connu comme un agent indicateur de la police.

Il est à remarquer que, à Paris, les bouges les plus mal famés

1. Voir l'*Ouvrier* depuis le 6 décembre 1896.

sont généralement tenus par des gens appartenant à la Préfecture. Les clients le savent et y vont quand même.

Explique qui pourra cette anomalie.

Au moment où Rochel entra dans la salle, il n'y avait encore que deux ou trois consommateurs.

Le commandant se fit servir une boisson quelconque et, en attendant l'heure probable où Martial avait coutume de venir, il se mit à lire les journaux.

Après les proclamations et décrets journaliers, rendus par le gouvernement communaliste, figurait dans chaque feuille un long tableau des opérations militaires de la garde nationale réorganisée contre les troupes de Versailles. Puis, venaient des articles violents contre M. Thiers et les bourgeois affameurs, etc., etc.

Habitué, depuis les dernières années de l'empire, à cette sorte de littérature, Clément Rochel parcourut cela sans intérêt.

Il allait replacer le dernier journal sur la table, lorsque quelques lignes, à la rubrique « fait divers », attirèrent son attention.

Voici ce qu'il lut

« Le jeune Pigeolet, dont nous avons raconté l'affaire, il y a quelques jours, est en voie de guérison. Il est soigné au domicile de M. Claude S..., fermier des environs de Paris, demeurant actuellement faubourg Saint-Martin.

« La victime a pu donner au juge d'instruction chargé de l'affaire, M. Bouvet-Champard, les renseignements suivants sur son assassin.

« Ce serait, paraît-il, un jeune homme de vingt à vingt et un ans dont on ignore le véritable nom, mais qui se faisait passer pour le comte Raoul de S...-C..., grâce à des papiers volés chez Mme Thérèse F...

« Ce vol, qui fit peu de bruit et dont avait été soupçonné le jeune Pigeolet, aurait, au dire de ce dernier, une très grosse importance... Il serait question de plusieurs millions. Disons aussi que, grâce aux papiers dérobés, le coupable serait à même de réaliser cette immense fortune.

« Le juge d'instruction doit recevoir, ces jours-ci, les dépositions de Mme Thérèse F... et de M. Raoul de S...-C..., principal intéressé dans l'affaire.

« Nous tiendrons nos lecteurs au courant. »

Cette lecture, qui ne faisait que confirmer les prévisions de Rochel, lui apprit cependant que Pigeolet, son ancien co-détenu, avait été victime d'une tentative d'assassinat et que le coupable n'était autre que Martial.

Car il n'y avait pas à s'y tromper, d'après les renseignements que lui avait fournis le jeune mobile durant sa détention, le paysan porteur du laissez-passer et l'auteur du vol à bord de l'*Engoulevent*, ne faisaient qu'un seul individu. Et cet individu, c'était son fils!...

Persuadé, maintenant, que Martial ne serait pas assez bête pour venir se faire pincer dans cet établissement, le commandant paya sa consommation et sortit de la crémerie de la rue du Caire.

Il monta le bout de la rue Saint-Denis et prit, à gauche, le boulevard qu'il suivit avec l'air d'un promeneur indifférent.

Mais, sous un aspect désœuvré, sa pensée travaillait.

— Ainsi, se disait-il, furieux et douloureusement affecté tout à la fois, — ainsi, voilà le résultat de quinze années de patience! voilà ce qu'ont obtenu ma prudence et ma longue attente : l'existence du trésor connue de tous; Raoul de Savignan-Clavières retrouvé par Thérèse, et Martial recherché comme coupable d'une tentative d'assassinat!...

« Une seconde fois, depuis moins de six mois, toutes mes espérances me fondent entre les mains, comme flocons de neige aux rayons du soleil.

« Et, cela, par suite d'une seule imprudence... Ah çà! est-ce que la Providence se mêlerait de nos affaires? Serait-ce elle qui me poursuivrait sans trêve et viendrait constamment déjouer mes plans les mieux combinés?

« Tous les atouts, je les avais dans mon jeu : Raoul, que j'avais enlevé et tenu éloigné de Thérèse, ne devait jamais la revoir et, par conséquent, ne pas retrouver les documents concernant le trésor; Thérèse, qui possédait ces papiers, ne devait pouvoir en tirer aucun parti, puisque, seul, Raoul avait le droit d'en rompre le cachet et d'en prendre connaissance; Martial, sur qui je veillais et que, de loin, je tenais pour ainsi dire en laisse, à son insu, jusqu'au jour où, à la tête de la grosse fortune, j'espérais le lancer dans le monde où, malgré ma position précaire, j'étais parvenu à me créer des relations... Tous passent au travers de nos filets et m'échappent, sans espoir de recommencement!

Cependant, une fois éteint le feu de sa colère, Rochel se remit à raisonner la situation afin de voir quel parti on en pouvait encore tirer.

Tel était cet homme d'une activité dévorante, jamais complètement abattu et toujours prêt à reprendre la lutte, à continuer sans cesse un travail de Pénélope qu'il retrouvait souvent, au matin, moins avancé que la veille.

Le désastre accepté et l'apaisement venu, il considéra froidement ce qu'il y avait à faire.

— La première chose, se dit-il, est de retrouver Martial et de le mettre à l'abri des indiscrétions de la police, ainsi que les papiers qu'il possède. Ces papiers, mieux vaudrait peut-être les anéantir après en avoir pris connaissance; ce serait le moyen de supprimer les seules preuves de l'identité du vrai Raoul. Ensuite, puisqu'il y a nécessité absolue, il faudrait aussi supprimer l'homme. Enfin, lorsque l'héritier authentique aurait disparu, il n'y aurait plus qu'à entrer en possession du trésor...

« Seulement, le programme serait modifié; au lieu, comme je l'avais rêvé, de prendre les noms et titres de Raoul, mon fils s'appellerait simplement alors Martial Froment, puisque ce nom, qui est le sien, est inconnu de tout le monde et de la police...

Après avoir bien arrêté ce programme, Clément Rochel se mit en devoir de le réaliser. Mais ce n'était pas chose facile.

Retrouver Martial, sans aucun indice, surtout lorsqu'il devait se cacher soigneusement pour éviter d'être arrêté, était une entreprise non dépourvue d'obstacles.

— Pourtant, c'est là le point capital, se dit le commandant. Il faut que je le découvre, et j'y parviendrai!

Le hasard, la fatalité qui lui avait été si souvent contraire, devait cette fois le servir à souhait, comme si, pour n'avoir pas écouté de premiers avertissements, les circonstances voulussent l'aider à parfaire sa ruine.

Rochel ignorait les relations qu'avait eues Martial à l'hôtel de Ternis, sans cela il s'y fût rendu et eût habilement interrogé la baronne.

Il n'en eut donc pas l'idée.

Mais l'article de journal qu'il avait lu, à la crémerie, lui suggéra la pensée d'aller voir Pigeolet, à l'adresse donnée par le « fait divers ».

Il rebroussa chemin et se rendit directement faubourg Saint-Martin.

Il ne connaissait que l'initiale du fermier chez lequel était soigné le jeune mobile; mais, avec un peu d'adresse, il apprit bien vite du concierge que Claude Soleret avait effectivement recueilli un blessé au sujet duquel le Parquet avait commencé une enquête, et que le fermier était justement chez lui en ce moment.

Il monta rapidement l'escalier, sonna et se présenta à Soleret comme un ami de Pigeolet qui venait prendre de ses nouvelles.

— Il va mieux, dit le fermier, et je crois même qu'il pourra vous parler.

Dans la seconde pièce, sur le lit même de Claude, le gamin, très pâle, était couché, sommeillant. Mais, au bruit que fit la porte en s'ouvrant, il s'éveilla.

Tout de suite, il reconnut Rochel.

— Ah! c'est vous, commandant, lui dit-il d'une voix faible. Vous étiez aussi, comme moi, arrêté innocemment, puisque l'on vous a mis en liberté. Je suis bien content de vous voir.

— J'ai appris, par les journaux, votre triste aventure, répondit Rochel, et j'ai tenu à vous montrer que je n'avais pas oublié les tristes instants où nous avons souffert ensemble.

— Merci, commandant; merci de votre visite; mais je vais bien, maintenant, et je crois que je ne mourrai pas encore de celle-là!

Adroitement, Rochel amena la conversation sur la tentative de meurtre dont il avait été victime.

Pigeolet, bavard comme tous les gamins, raconta l'histoire du commencement à la fin, avec tous ses détails et ses causes.

Mais, en somme, ce n'était que l'amplification de l'article du journal, et le récit du jeune mobile, tout en confirmant l'exactitude des suppositions de Rochel sur le rôle de Martial, ne lui apprit rien d'utile à la recherche de celui-ci.

Après avoir serré la main de Pigeolet et salué le fermier, il se retira, aussi peu avancé qu'avant sa visite.

— Rien à savoir de ce côté! murmura-t-il en descendant l'escalier.

Machinalement, sans se rendre compte, il remonta le faubourg vers la Villette.

Comme il arrivait aux boulevards extérieurs, une longue file de gardes nationaux en armes s'engouffrait dans la rue de Flandre.

Il suivit les bataillons, sans motif, sans réflexion, l'esprit occupé ailleurs.

A peu près à mi-chemin, entre le « Cadran Bleu » et les abattoirs, se trouvait une vaste salle où, depuis le 4 septembre, se tenaient des réunions politiques. C'était un ancien entrepôt de vins que les clubistes avaient baptisé du nom de *Salle de la Marseillaise*. Une haute porte cochère s'ouvrait sur la rue de Flandre; puis venait une cour, encombrée de futailles vides ou décerclées, au fond de laquelle s'ouvrait la salle, immense, obscure et nue, avec, à gauche, adossée au mur, une large estrade de bois blanc tendue d'étoffe rouge.

La masse des gardes nationaux se précipita bruyamment, en désordre, dans le hall.

Rochel suivit, sans curiosité aucune, entraîné par le mouvement.

Un officier, portant l'écharpe écarlate et galonné du poignet jusqu'à l'épaule, escalada la tribune et commença un discours :

— Citoyens!...

Il s'agissait de créer un nouveau bataillon qui devait, quelques

jours plus tard, devenir célèbre sous le nom de « Tirailleurs de la Marseillaise ».

Revenu au sentiment des choses, Rochel, que n'intéressaient point les déclamations de l'orateur, se disposait à se retirer, lorsqu'un fragment de conversation, tenue à mi-voix par deux individus, près de la porte, parvint à ses oreilles au moment où il allait sortir.

— Non, disait l'un des deux hommes, vêtu d'une longue blouse bleue et coiffé d'une casquette de loutre, non! je ne peux m'occuper d'aucune affaire en ce moment-ci. A plus forte raison, de celle dont tu me parles.

— Cependant, père Lègre, répliqua l'autre qui portait l'uniforme de la garde nationale, vous nous aviez promis d'être toujours à notre disposition... Il y a gros à gagner, vous savez, et presque pas de risques...

— Je ne dis pas... J'ai peut-être tort. Mais, avec mes Bavarois sur les bras, cela m'est impossible. Du reste, j'ai déjà un pensionnaire qui redoute le grand air en ce moment... Oui, un ancien de la bande. Mais tu le connais, au fait!

— Qui est-ce?

— Martial.

— Bah! Oh! un gaillard, celui-là, et qui ira loin!

— Oui, fit en riant l'homme à la casquette de loutre. A Cayenne, peut-être?

— Dites donc, père Lègre, répondit l'autre à voix plus basse et en se rapprochant de son acolyte, je crois que si nous avions ce qui nous est dû, nous ne serions ici ni l'un ni l'autre!

— Chut!

Voyant que les deux individus l'observaient, Rochel sortit et gagna la rue.

Il n'avait plus rien à apprendre, pour l'instant du moins.

Il avisa, en face de la porte cochère, un petit débit de vins où il entra et où il se fit servir un verre.

Puis, installé dans un coin, derrière les vitres que voilaient un rideau gris de poussière, il ne quitta pas du regard la porte cochère.

Evidemment, ce Martial qui redoutait le *grand air*, ne pouvait être que son fils. Si, comme il venait de le dire, ce nommé Lègre l'avait en pension chez lui, il n'y avait qu'à le suivre. Une fois en possession de son adresse, il trouverait bien le moyen de voir Martial et de lui parler.

Rochel n'attendit pas longtemps.

Il y avait à peine dix minutes qu'il regardait la sortie de la salle quand les deux individus apparurent à la porte.

Ils échangèrent encore quelques paroles, puis ils se serrèrent la main et chacun s'éloigna de son côté : l'un vers Paris ; l'autre, l'homme à la casquette de loutre, dans la direction des abattoirs.

Rochel solda sa consommation et sortit à son tour, suivant, d'assez loin, mais sans le perdre de vue, le nommé Lègre.

*La suite au prochain numéro.* NOËL GAULOIS.



# LE NEZ DE FLAIRDECOIN[1]

PAR

## JEAN DRAULT

VII (*Suite.*)

— Si nous parlions de l'*autre*, cependant!... dit le docteur.

— Oui! d'autant plus que je t'ai fait monter ici surtout pour en causer. Dis-moi donc enfin ce que tu lui as écrit.

— Mon Dieu, fit le docteur en baissant la voix, la situation est bien simple quoique très délicate. Voici un jeune homme que Marguerite rencontre au bal de la Présidence. Elle danse avec lui sous ton œil maternel et vigilant, voilà qui est bien... Mais ensuite elle devient songeuse, voilà qui va déjà moins bien.. Elle ne mange plus, elle ne dort plus, elle ne rit plus, elle ne chante plus! Je consulte Couturier qui me dit : « Il faut la marier! » et qui m'envoie Tournique! Alors! ça va de plus en plus mal... Sur ce, tu le sais toi-même, arrive l'abbé Gaëtan, le confesseur de ta fille, qui nous dit : « La maladie de Mlle Marguerite est toute morale; je l'ai habilement questionnée, laissez donc de côté les drogues de M. Couturier et questionnez-la à votre tour... »

— C'est bien ça!... fit Mme Maboulinière.

— Nous la questionnons donc! continua le docteur, et nous découvrons que le jeune homme avec qui elle a dansé sous ton œil maternel et vigilant s'appelle Plumol, et qu'il est un romancier d'avenir. Est-ce bien ça?

— C'est bien ça!... ajouta la femme du docteur. Alors, je fais faire une enquête par l'abbé Gaëtan sur les produits littéraires de ce Plumol. Ils sont irréprochables au point de vue moral. Un de ses romans a été couronné par l'Académie de Saint-Calais...

— D'autre part, Mme de Saint-Gaspard, qui te l'a présenté à ce bal, t'a donné les meilleurs renseignements sur sa conduite. Il gagne pas mal d'argent. Dans ces conditions, que voulais-tu que je fisse?...

— C'est ce que je te demande depuis une heure!... dit Mme Maboulinière.

— Eh bien!... Voilà ce que j'ai fait!... clama le docteur. J'ai acheté l'*Amusement des familles* pour y lire le nouveau roman que publie par tranches cet Antoine Plumol et je lui ai écrit comme un lecteur banal, pour critiquer ou louer certains chapitres de son roman.

— Ça n'est pas bête!... approuva Mme Maboulinière.

— Je te le disais bien!... Tu te récries toujours, sans savoir pourquoi. Tu vois bien toi-même que j'ai mieux fait d'entrer en relations avec lui par cette voie détournée que de lui écrire des choses précises comme tu le voulais!

— Moi! J'ai voulu ça!...

— Parfaitement!...

— Enfin!... Passons!

— Dans la lettre adressée au jeune Plumol, continua le docteur, je me suis mis tout à fait dans la peau de mon rôle et j'ai voulu faire voir que j'avais lu le roman. Car rien ne flatte un romancier, vois-tu, comme de s'apercevoir qu'on a lu son œuvre. Il se dit tout de suite : « J'ai une rude supériorité sur mes concurrents!... »

« Je l'ai complimenté sur les vertus de sa « jeune orpheline », et je lui ai dit que, s'il avait un jour à présenter au public, dans un de ses romans, un fou en liberté, je me mettais entièrement à sa disposition pour l'aider à composer ce personnage de fou.

— Très bien imaginé! approuva Mme Maboulinière qui paraissait radieuse.

— Alors, ma bonne, poursuivit le docteur, voulant jouer mon rôle de « lecteur sympathique » jusqu'au bout, je me suis mis à donner des conseils. Il y a dans le roman de ce Plumol un certain *Museau d'acier*, sorte de bête brute qui ne rêve que vol, assassinat pillage...

— Je sais, je le lis, ce roman! interrompit Mme Maboulinière

— Ah!... Tu le lis!... Marguerite aussi, sans doute?...

— Tu penses! fit-elle en levant les bras.

— Pauvre enfant! dit le docteur avec émotion.

Puis, reprenant son ton enjoué, il continua :

— Puisque tu lis ce roman, tu me comprendras bien mieux. Tu dois savoir, en effet, que ce *Museau d'acier*, après avoir enlevé la douce orpheline que je soupçonne fortement d'être, en réalité, la fille de ce brave colonel qui risque fort de périr assassiné...

— Tiens!... Tu as le même soupçon que moi!... s'écria Mme Maboulinière en riant. Marguerite aussi croit que l'orpheline est la fille du colonel. Ah!... si on savait le nom de ce colonel, mais M. Plumol ne nous le dira qu'à la fin de son roman.

— Ne t'emballe pas comme si c'était arrivé, je t'en prie!... commanda le docteur. Un roman est un roman, que diable!... Ce *Museau d'acier*, donc, qui est affilié aux nihilistes, doit faire périr le tzar Alexandre II, le grand-père du tsar actuel. Il y a donc

1. Voir l'*Ouvrier* depuis le 5 décembre 1896.

à une belle page d'histoire à écrire pour Plumol. Mais il m'a paru commettre de graves erreurs de logique. Ainsi, une chose que les journaux ont rapportée, c'est qu'en Russie, quand le tsar doit passer dans une rue, on couvre cette rue d'une épaisse couche de sable, afin que les bombes, s'il en est jeté, s'enfoncent sans éclater dans ce sable. Je lui ai livré ce détail et je lui ai écrit : « Surtout, cher monsieur Plumol, que notre *Museau d'Acier* ne se conduise pas en nihiliste inexpérimenté et n'aille pas jeter sa bombe sur le tsar, s'il voit qu'on jette beaucoup de sable dans les rues. Il raterait son effet, et nous aussi, et cela nous ferait du tort dans tout le public ! »

— Nous verrons, dans le prochain numéro de l'*Amusement des familles*, s'il a suivi ton conseil ! dit Mme Maboulinière. En somme, mon ami, c'est une collaboration que tu as eue avec lui.

Et elle ajouta, égayée par cette idée :

— Tu pourrais lui demander de partager ses droits d'auteur !...

— Oh !... En fait de droits d'auteur ! s'écria le docteur, je ne lui demanderai qu'une chose : de rendre ma fille heureuse, si...

Et le docteur s'interrompit pour exposer :

— Mon plan, à présent, le voici ! faire à Paris la connaissance de ce Plumol, toujours en me donnant pour son lecteur le plus assidu, pour l'admirateur le plus sincère de son talent. J'arrive à le fréquenter assidûment. Je l'invite un jour à dîner ; il s'éprend de Marguerite, la demande en mariage et le tour est joué... à Tournique.

— Et s'il ne s'éprend pas ?... objecta Mme Maboulinière, anxieuse.

— S'il ne ?... Bigre !.. Je n'ai pas envisagé cette hypothèse ! Ecoute, ma bonne, il sera toujours temps de l'envisager quand on y sera, veux-tu ?... Ne compliquons pas la situation !... Et, d'abord, pourquoi veux-tu qu'il ne s'éprenne pas ?... Il s'éprendra ! Là !... Mais pas de bêtises !... Jusqu'à ce qu'il se soit déclaré, nous ne sommes que ses lecteurs, rien de plus !... Nous aurions l'air, tous deux, d'avoir monté une petite agence matrimoniale pour nous débarrasser de notre fille !

— Tu as raison !... C'est égal, je voudrais bien savoir ce qu'il te répondra...

— Eh ! Je suis aussi impatient que toi, ma bonne !... Je ne sais pas pourquoi il ne répond pas !... Il doit avoir ma lettre depuis huit jours au moins. Maintenant, descendons, nous avons assez causé. Allons voir si Tournique a moins froid ! Composons nos visages, n'ayons pas l'air d'avoir agité des questions graves !...

Tous deux descendirent. Et, dans l'escalier, plein du bruit de la tempête qui mugissait au dehors, le bon docteur éprouva le besoin de donner le change à Tournique — qui pourtant était à cent lieues de se douter de ce qui se tramait contre lui, — en déclamant à pleine voix la troisième strophe de l'*Ode à la colonne :*

C'était un beau spectacle ! Il parcourait la terre
Avec ses vétérans, nation militaire
Dont il savait les noms ;
Les rois fuyaient ; les rois n'étaient point de sa taille !
Et, vainqueur, il allait par les champs de bataille
Glanant tous leurs canons !

Comme il achevait de proférer ce dernier vers en esquissant un geste large, un violent coup de cloche retentit.

— Tiens !... dit-il, la cloche de la grille ! C'est peut-être Mathurin qui accourt de Courseulles pour me donner des nouvelles de ces satanés harengs.

— Mais non, père ! — dit la voix fraîche de Marguerite. Mathurin est là depuis une demi-heure. Il t'attend.

— Alors, qui peut venir à une heure pareille ?... Voyez donc, mon cher Tournique, voulez-vous ?...

Tournique, grelottant, acquiesça d'un air de mauvaise humeur à la demande du docteur. Il se leva du canapé où il se recroquevillait frileusement, s'arma d'une lampe et se dirigea vers la porte d'entrée.

Il l'ouvrit.

La pluie et le vent s'engouffrèrent dans le corridor avec une violence telle que le jeune secrétaire faillit être renversé.

Il mit sa main gauche devant la flamme pour la protéger de la rafale, et se recula pour laisser entrer un homme encapuchonné, ruisselant.

Dans son grand manteau sombre, cet inconnu semblait un démon de la tempête sorti vivant de ces ballades allemandes qui bercèrent la jeunesse de nos grand'mères, au temps du romantisme.

— Qu'est-ce que vous voulez ?... demanda Tournique d'un ton grincheux. Est-ce une heure pour déranger les gens, ça ?...

Pour toute réponse, l'homme rejeta en arrière son capuchon, puis recula, effaré, stupide, en proférant d'une voix étouffée :

— Monsieur Tournique !

— L'agent 102 !... s'écriait de son côté le jeune secrétaire dont la physionomie révéla soudain un profond abrutissement.

Il eut toutefois l'idée de pousser la porte, puis resta dans le corridor, voulant savoir ce que venait faire Michel Flairdecoin dans cet endroit perdu du Calvados.

— Ah ! çà !... bégayait-il, annihilé par la surprise, qu'est-ce que vous venez... venez faire ici !...

— Monsieur le secrétaire s'étonne de me voir ici ?... dit l'agent 102 qui, lui aussi, n'était pas étonné qu'à moitié de trouver un de ses supérieurs hiérarchiques dans cette maison qu'il avait eu grand'peine à se faire indiquer. Mais s'il y a quelqu'un que je m'attendais à rencontrer ici, ah ! saperlotte ! ce n'était pas monsieur le secrétaire !...

— Il y a donc des choses graves à Paris ?...

— Ah ! Monsieur !...

Et l'agent 102 eut un geste d'épouvante.

— Enfin ! Que se passe-t-il ?... On n'aurait pas tiré sur le tsar, le premier jour de son arrivée, pourtant ?... questionna Tournique effrayé.

— Non, monsieur, non !... Grâce à moi !... Car si vous saviez la piste que j'ai découverte, à la suite du discours que vous m'avez adressé !... Ah !... Combien monsieur le secrétaire a eu raison de stimuler mon ardeur !... Deux heures après avoir quitté monsieur le secrétaire, j'ai mis la main sur un vrai nid de dynamiteurs !... Pour du nez, monsieur le secrétaire peut voir que j'ai du nez !

— Bravo, mon ami, bravo !...

— Mais monsieur le secrétaire doit être au courant de tout, puisque je le trouve dans cette maison où il doit faire une bonne besogne !...

— Hein ?... Que dites-vous, agent 102 ?...

— Je dis que je suis bien dans la maison du docteur Maboulinière, n'est-il pas vrai ?

— Parfaitement !... C'est mon futur beau-père !

— Que dites-vous ?... Votre futur beau-père, le docteur Maboulinière ?... s'écria l'agent 102 avec une expression d'angoisse.

— Mais oui, qu'est-ce que ça a de terrifiant ?

— Miséricorde !... Et moi qui viens pour l'arrêter !...

— L'arrêter ?... Vous êtes fou !... Je vous le défends !... Qu'est-ce que c'est que cette plaisanterie !...

— Hélas !... Je le voudrais que je ne le pourrais pas ! Cela ne dépend ni de vous, ni de moi !... J'ai sur moi un mandat d'arrêt du juge d'instruction !

— Allons donc ?... Est-ce que je deviens fou ?...

Le petit Tournique était livide :

— Mais malheureux !... Sur quelle piste extravagante avez-vous donc entraîné la justice ? demanda-t-il. Où donc votre nez vous a-t-il entraîné ?...



Michel Flairdecoin se sentit vexé dans son orgueil professionnel. Il le prit dès lors d'un peu haut avec le jeune homme et put savourer la douce vengeance de montrer au petit secrétaire qu'il avait eu tort de vouloir enseigner leur métier à de vieux policiers.

— Sur une piste assez sérieuse, reprit-il, pour que le parquet se soit ému ! Le docteur Maboulinière a conspiré contre le tsar !... Voilà ce qu'il a découvert, ce nez que vous critiquez !...

— En voilà une bonne blague, par exemple !... Il attend ici l'arrivée des harengs.

— Alibi ! alibi !... Connu ce truc-là !... fit l'agent 102 d'un ton narquois. J'ai fait coffrer les deux principaux nihilistes. Je me suis fait fort de trouver les autres, et j'ai là de bons mandats d'arrêt, dont un contre le docteur. J'ai sur moi une lettre de lui au principal coupable. Elle est accablante !

— Mais vous voulez donc me faire rater mon mariage !... s'écria Tournique désespéré. Car, enfin ! On va croire que c'est moi qui vous ai poussé sur une piste saugrenue !

— On ne se trompera peut-être pas !... répondit l'agent 102 qui triomphait secrètement. Si monsieur le secrétaire ne m'avait pas

menacé de me mettre à la porte si je ne rapportais pas d'affaire sensationnelle, il est probable que je n'aurais pas déployé l'activité fébrile qui m'a fait découvrir le complot dans lequel est compromis le docteur Maboulinière!... Le pain de ma belle-mère était au bout!...

— C'est vrai que je n'ai pas eu une idée heureuse en vous stimulant!... s'écria Tournique. En voilà, tout de même, une sale histoire!...

« Racontez-moi donc tout ça, que diable!...

— Impossible, monsieur le secrétaire. C'est long comme un train de marchandises et compliqué comme la question d'Orient. J'en aurais pour deux heures et il faut que je ramène le docteur par le train le plus prochain. Monsieur le secrétaire serait bien aimable et ne ferait que son devoir le plus strict en me mettant en rapport avec M. le docteur!

— Sapristi de sapristi!... Agent 102, sans doute, que voulez-vous que je vous dise!... Faites votre devoir, mais je proteste de l'innocence du docteur comme de la mienne!... Arrêtez-le du moins sans esclandre!... Ne me mettez pas en cause, voilà tout, et ne lui dites pas que vous êtes dans mon service!... Placé entre mes intérêts conjugaux et mes intérêts administratifs, je serais obligé de sacrifier les uns aux autres, et je ne veux sacrifier ni les uns ni les autres... Voilà tout de même une bien sale histoire, par exemple!... Et surtout, agent 102, ne dites pas que vous m'avez vu ici!... Diable!... si par hasard le docteur avait commis une imprudence, et si l'on apprenait que j'étais chez lui au moment de son arrestation!... C'est ça qui ferait mal dans le tableau!... Surtout dans le tableau d'avancement!... Pourtant!... Contribuer moi-même à l'arrestation de mon futur beau-père!... En voilà une situation!...

Il introduisit alors l'agent 102 dans le salon, alla chercher le docteur et lui glissa dans le tuyau de l'oreille ces mots :

— Croyez bien que je ne suis pour rien dans ce qui va vous arriver!... Mais je vous en prie, niez! Niez énergiquement!... Niez quand même!... Niez tout!... Même la lettre!... Niez même votre nom si vous pouvez!... Ne parlez que des harengs!...

— Ah çà!... Qu'est-ce que vous me chantez là?... fit le docteur. Est-ce que le gâtisme vous attaquerait plus tôt que je ne le pensais?... ajouta-t-il.

Et il entra, tandis que Tournique murmurait avec désespoir :

— Que va-t-il se passer, mon Dieu!...

*(La suite au prochain numéro.)* JEAN DRAULT.

---

# RECETTES DE LA SEMAINE

### Eau sédative.

Un de ces remèdes dont l'emploi est si fréquent qu'il est bon d'en avoir la recette à sa disposition. Mettre dans un litre d'eau filtrée :

| | | |
|---|---|---|
| Alcool camphré | 10 | grammes. |
| Sel de cuisine | 60 | — |
| Ammoniaque liquide | 60 | — |

mélanger le tout.

L'eau sédative, on le sait, s'emploie rarement pure. Presque toujours il convient de l'étendre d'eau, plus ou moins, selon l'usage qu'on en veut faire.

### Chaussures vernies et caoutchoucs.

Enlevez la boue avec un linge humide et essuyez avec soin. Puis frottez avec du savon de Marseille bien sec; essuyez à nouveau avec un linge doux et vous obtenez ainsi le brillant du neuf.

### Encres sympathiques. (Recette demandée.)

Ces trois nouveaux procédés termineront la série assez complète, croyons-nous, des recettes que nous aurons données pour la fabrication des encres sympathiques. Des plus simples aux plus raffinées, nos lecteurs posséderont désormais le moyen d'en confectionner en tout temps, et quelle que soit la matière laissée à leur disposition.

1° Faites une légère solution d'alun dans du jus de citron; les caractères que vous tracerez avec cette solution resteront invisibles jusqu'à ce que vous les mouilliez d'eau; alors ils apparaîtront de couleur grisâtre et transparente.

2° Si vous employez une solution d'alun de roche seul, et si, l'écriture une fois séchée, vous l'arrosez d'un peu d'eau, les caractères apparaîtront plus blancs que le papier sur lequel ils sont écrits.

3° On obtient enfin une encre sympathique économique en se servant, pour écrire, du jus d'un citron. En usant du jus d'un oignon, on obtient de même un sirop qui peut, étendu de quelques gouttes d'eau, fournir une encre donnant d'excellents résultats.

# LES COURSES D'AUTOMNE[1]

PAR

**HIPPOLYTE AUDEVAL**

---

### VII (*Suite.*)

Et les enfants eux-mêmes, paraissant dressés à cette formule, répétaient comme par un sombre souvenir ou une sinistre prophétie :

— De mort violente! De mort violente!

Un jour qu'il fut accueilli, à peine hors du château, par ces mots qu'il ne s'expliquait pas, mais qui résonnaient désagréablement, et trop souvent surtout, à son oreille, Léopold répondit :

— Vous m'ennuyez avec votre mort violente. Vous n'aurez rien.

Cela fut dit d'un ton si décidé que les mendiants se reculèrent et semblèrent se consulter.

Puis un homme en haillons s'avança, et dit d'un ton de respectueuse menace :

— Monsieur de Buissas!

Léopold se retourna.

— Monsieur de Buissas, reprit l'homme, votre père était meilleur que vous. Il savait qu'il faut faire racheter par des prières l'âme de ceux qui sont morts de mort violente. Il ne refusait jamais...

— Mon père était trop bon pour vous tous, interrompit Léopold. Quant à vous, sachez bien que vous n'auriez plus de moi une seule aumône, s'il vous arrivait jamais de m'en faire une obligation.

Il s'éloigna sans qu'on osât le suivre, sans qu'une récrimination s'élevât. Sa fermeté, son air de tranquille assurance imposèrent silence à ces mendiants.

— Le bon temps est passé, murmurèrent-ils entre eux.

Léopold continua sa promenade et ne tarda pas à les oublier.

Le temps était superbe. Avril enflait de sève les bourgeons, et les faisait éclater en feuilles qui se hâtaient de se déplier pour mieux aspirer la vie. On recherchait le soleil, on recherchait volontiers l'ombre aussi. Tout imprégné encore du froid de l'hiver, l'air, en certaines places mieux abritées, se dilatait sous la chaleur printanière.

Des groupes d'oiseaux traversaient l'espace. Les prairies reprenaient une teinte d'un vert plus vigoureux. L'herbe des blés, fortifiée par de longs jours de neige, se dressait, s'élançait par un puissant essor. Les bois, immobiles, semblaient respecter ce majestueux silence pendant lequel la nature déchire ses entrailles pour enfanter et créer. Les buissons, sans feuilles encore, s'égayaient par intervalles d'odorantes touffes d'aubépine, d'un blanc franc et cependant doux à l'œil. La terre était moelleuse, élastique, gonflée. A la lisière d'un petit bois, Léopold s'arrêta, retenu par un suave parfum de violettes.

— Vais-je cueillir un bouquet à ma cousine? se demanda-t-il.

Et il avait l'air de se dire :

— Est-ce que j'aime ma cousine?

Puis il se répondit :

— Des fleurs à Buissas! ce serait apporter de l'eau à la rivière.

Il s'étendit sur l'herbe. Ces violettes, malgré lui, lui rappelaient Charlotte. Sous ce beau ciel déjà clément, il se perdit dans ses réflexions. Oui, il s'y perdit, car, lorsqu'il en sortit, il n'en rapporta pas une solution précise à la question qu'il s'était posée.

Après avoir vécu loin de Buissas, dans les villes d'étude d'abord, puis dans les villes de plaisir, sur les grandes routes, un peu partout, Léopold était encore peu familiarisé avec l'existence intime et calme. Il la goûtait maintenant, il l'appréciait, mais sans le savoir. Son charme avait sans doute puissamment agi sur lui, puisque, malgré les cinq ou six mois qui s'étaient déjà écoulés, il n'avait recherché aucune distraction à son deuil, n'avait vu personne, et s'était jusqu'à présent refusé à renouer connaissance avec tous les amis de la famille. Mais pénétré de l'idée que le séjour de Buissas était pour lui un devoir, il ne comprenait pas l'attrait qui l'y enchaînait, et communiquait un bonheur ignoré aux austérités de cette pieuse retraite. Les entraînements, les liaisons de voyage abondent en séductions, mais manquent généralement de solides attaches. Ce sont des jalons semés sur le grand chemin des souvenirs, mais il est assez facile d'arracher ces piquets, quand ils masquent l'avenir. Les affections de famille, au contraire, sont des arbres. On ne voit pas les racines, mais il y en a de profondes. Léopold en était là : il ne voyait pas les racines, et elles lui entraient dans le cœur chaque jour davantage.

Quand M. Rougerie, dans un accès d'aimable franchise, s'écriait :

— Ah! mon neveu, je suis bien content que tu sois ici! Depuis ton retour, la cuisine est meilleure!

1. Voir l'*Ouvrier* du 5 décembre 1896.

Léopold accueillait ce compliment en riant, et se félicitait tout haut, plus sincèrement qu'il ne le croyait peut-être, de la présence de M. Rougerie à Buissas.

Quand Charlotte, isolée avec son cousin au fond des serres, lui expliquait avec beaucoup de détails les caractères des innombrables plantes que la nature a inventées et que les hommes ont perfectionnées ou à peu près, quand elle le remerciait de vouloir bien écouter, il croyait ingénument le faire pour être agréable à sa cousine, et ne s'apercevait pas qu'il se faisait grand plaisir à lui-même.

En son âme et conscience, Léopold s'imaginait pleurer son père; mais, depuis quelque temps, il était réellement en train d'aimer sa cousine; seulement, il ne s'en rendait pas compte.

Il lui aurait fallu dans ce moment une catastrophe, une séparation, ou que sa cousine ne parût point l'aimer. Cela l'aurait éclairé tout de suite sur ses sentiments.

Néanmoins, ayant des violettes sous la main, Léopold en ramassa quelques-unes pour Charlotte avant de se remettre en route.

Il s'était un peu éloigné. Au détour d'un sentier, il vit soudain apparaître devant lui une vieille femme.

— Ah! ah! dit-elle en se campant devant lui, on ne m'a pas menti; vous êtes de retour au pays, monsieur Léopold de Buissas.

— Depuis longtemps, répondit Léopold. Mais qui êtes-vous? Je ne vous connais pas.

— M. votre père n'en disait pas autant, lui. Il a eu bien des bontés pour moi et mes deux fils. Je suis la Marcelle.

Léopold la regarda plus attentivement. C'était une femme d'une cinquantaine d'années. Ses vêtements n'annonçaient pas la misère, mais ils ne concordaient pas les uns avec les autres. Une robe commune et fanée recouvrait des bas fins, des bottines qui, bien qu'usées, ne semblaient pas en rapport avec la profession probable de cette femme. Un foulard aux teintes éclatantes lui couvrait les épaules. Sur sa tête était un sale bonnet à rubans prétentieux qui ne convenait guère ni à une paysanne, ni à une artisanne. Les traits de Marcelle étaient durs, anguleux, empreints de ruse et d'audace. Ses yeux avaient une hardiesse de regard insoutenable. Sa bouche avait comme des ressouvenirs de sourires caressants, mais l'âge les accentuait maintenant en grimaces d'une expression tour à tour obséquieuse, astucieuse et méchante. Cette femme avait dû être belle, et tout en elle indiquait que si sa beauté était passée, elle en conservait la mémoire.

— Vous en venez? dit-elle.

— D'où? répliqua Léopold, surpris de cette interrogation brusque et directe.

— De chez la Gervaise.

— La Gervaise?... dit Léopold qui se rappelait confusément ce nom, prononcé souvent devant lui dans son enfance, mais dont il n'avait point entendu parler depuis.

— Ah! s'écria Marcelle d'une voix stridente, il ne connait seulement pas la nourrice de sa mère!

— La nourrice de ma mère! répondit Léopold sans s'occuper d'autre chose que des sentiments évoqués par ce souvenir. Demeure-t-elle donc par ici? Pourriez-vous me conduire auprès d'elle? Venez! venez! je veux la voir.

— C'est bien facile, monsieur. Suivez-moi.

Elle marcha devant lui. Elle garda le silence, soit par déférence, soit pour réfléchir à ce qu'elle avait à faire, et sa physionomie changea d'expression. Un éclair de triomphe passa dans ses yeux. Ses traits, son attitude, au lieu d'être arrogants et menaçants, n'annoncèrent plus qu'une complaisance empressée, une soumission captieuse et basse.

— Je le tiens, murmura-t-elle.

Et, de temps en temps, elle se retournait en souriant.

— Ne vous impatientez pas, disait-elle; ce n'est pas loin.

Puis, bientôt, désignant une chaumière délabrée :

— C'est là, ajouta-t-elle.

Léopold regarda. Il semblait demander à sa mémoire des indications précises qu'elle lui refusait. Très probablement, il était déjà venu dans cet endroit. Il lui en restait comme une perception vague. Mais les années s'étaient écoulées, on ne lui avait plus parlé de cette nourrice; l'éloignement, l'absence avaient affaibli et dissipé ses souvenirs d'enfance, qui ne se présentaient plus maintenant à son esprit qu'à travers les obscurités d'un passé effacé.

Précédé de sa conductrice, Léopold monta deux marches de pierre et entra.

Il arriva dans une salle assez spacieuse, sombre, enfumée, sans plancher, et dont le sol en terre battue offrait aux pieds des aspérités et des creux où, assez souvent, des flaques d'eau croupissaient. A quelque distance de l'unique fenêtre, se trouvait une longue table en bois que le temps avait noircie. Sous elle, et de façon à prouver que jamais personne ne s'y asseyait, étaient deux grossiers bancs de bois. Au fond, et en face de la fenêtre, on voyait un grand lit, ayant cet aspect rigide et sévère des lits de paysans. Entre le lit et la table était une cheminée, dont l'immense manteau surplombait dans la salle, à six pieds de haut à peu près, et contenait sur son rebord les seuls ornements du logis : l'image en plâtre de la Vierge, au milieu; et, des deux côtés, divers objets qui n'avaient plus ni forme ni couleur. Sur un escabeau bas, près d'une marmite qui pendait à une crémaillère, était une vieille femme; sur ses genoux, un vieux chien assis sur les cendres chaudes appuyait la tête et semblait dormir. En entendant du bruit, il s'agita, bougea, mais paresseusement. Il n'aboyait jamais, il ne mordait jamais. Il comprenait que les voleurs ne viendraient point dans cette chaumière; et, quand les visiteurs survenaient, il leur léchait les mains, car ils arrivaient presque toujours les mains pleines. Ce chien était humble et doux; il se sentait pauvre, il n'avait même pas de nom.

— Allons, la mère, dit Marcelle en entrant, levez-vous, dites bonjour. Voici du nouveau.

La Gervaise entr'ouvrit ses yeux éteints. Tout à coup, une flamme en sortit. La vieille se dressa toute droite et s'écria :

— C'est lui!

Léopold et elle se considérèrent en silence.

Octogénaire, ridée, tremblotante, vêtue d'une longue mante noire, assez propre, qui l'enveloppait de la tête aux pieds, lui cachait une partie du visage et la laissait paraître encore plus grande, ses pauvres vieux os décharnés semblaient avoir de la peine à se tenir les uns sur les autres. Ce n'était plus une femme, une nourrice, une mère, c'était le fantôme, le spectre du passé.

— Touchez-moi la main, bonne vieille, dit Léopold avec émotion. Vous avez connu ma mère, vous l'avez aimée. Parlez-moi. Le salut des vieillards est une bénédiction qui porte bonheur.

La vieille recueillit avec avidité ces paroles, mais sans remuer, sans tendre la main. Quand elles furent finies, elle retomba assise sur son escabeau et murmura :

— Ce n'est pas lui.

Puis elle se tourna vers l'autre femme comme pour la prendre à témoin.

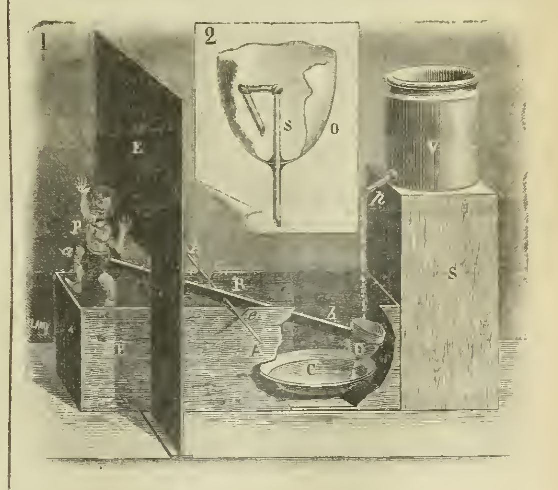
— Ce n'est pas lui encore, continua-t-elle, puisque je ne suis pas morte.

*(La suite au prochain numéro.)* HIPPOLYTE AUDEVAL.

# AMUSEMENTS SCIENTIFIQUES

## VASE DE TANTALE ET PANTIN

Quelques-uns de nos lecteurs se rappellent peut-être encore une récréation que nous avons publiée autrefois dans les *Veillées des Chaumières* (N° 768) sur le *Vase de Tantale.* Voici une amusante expérience scientifique, facile à disposer, où le vase de Tantale est encore employé; nous en devons l'idée à un de nos lecteurs, qui




est prié de réclamer au bureau du journal — il ne l'a pas fait encore au moment où nous écrivons ces lignes — la prime à laquelle il a droit : un abonnement gratuit d'un an à l'*Ouvrier* ou aux *Veillées des Chaumières.*

Le *Vase de Tantale* est décrit dans les vieux traités de physique amusante sous ce long titre :

*Préparation d'un vase qui, étant rempli de quelque liqueur à une certaine hauteur, la garde, et la perde entièrement, au contraire,*

*lorsqu'il est rempli de la même liqueur à une hauteur un peu plus grande.*

C'est avec une coquille d'œuf que nous confectionnerons aujourd'hui le vase de Tantale qui nous est nécessaire.

Fabriquons d'abord, avec trois brins de grosse paille, un siphon S (figure 2) en forme de 7 : les extrémités des brins de paille coupées en biseau sont réunies et collées ensemble avec de la cire à cacheter. La plus grande branche du siphon ainsi formé traverse le fond percé de la coquille O, où il est cimenté également avec de la cire : le tout forme un vase de Tantale.

Si on verse de l'eau dans la coquille d'œuf, le siphon S s'amorcera de lui-même dès que le niveau de l'eau atteindra la hauteur voulue pour l'immerger complètement, et l'eau s'écoulera aussitôt par la grande branche du siphon. Mais supposons que le débit du siphon une fois amorcé soit plus rapide que celui de la source qui alimente le vase : l'écoulement de l'eau hors de ce vase sera intermittent ; il s'arrêtera quand l'eau se sera abaissée jusqu'au-dessous de l'ouverture de la plus petite des deux branches du siphon jusqu'au moment où le niveau du liquide se sera élevé de nouveau, de manière à couvrir totalement celui-ci.

Cela étant, nous allons organiser une sorte de bascule hydraulique qui sera, en même temps qu'un intéressant jouet scientifique, un excellent appareil de démonstration pour les cabinets de physique.

Percez d'un petit trou, à moitié de sa longueur et au milieu de sa largeur, une règle d'écolier R, que vous traverserez en ce point d'une aiguille à tricoter A.

Au milieu de chacun des deux grands côtés d'une boite rectangulaire B, faites une encoche *e, e*. A l'extrémité *a* de la règle, fixez un petit pantin ; à l'extrémité opposée *b*, adaptez un anneau de fil de fer qui supportera la coquille d'œuf.

Posez l'aiguille à tricoter dans les deux encoches.

Lestez le pantin de telle sorte qu'il soit assez lourd pour faire remonter l'autre extrémité de la règle tant que l'eau ne dépassera pas, dans le vase de Tantale, l'orifice de la petite branche du siphon, mais que au contraire, la coquille d'œuf se trouve être plus lourde dès que l'eau s'élèvera à moitié de la hauteur nécessaire pour immerger complètement le siphon.

Sous le vase de Tantale, dans la boite B, placez une cuvette C, qui recevra l'eau à mesure qu'elle s'écoulera du siphon.

Contre le petit côté de la boite B correspondant au vase de Tantale, dressez une seconde boite, qui formera un socle S. Sur cette boite, placez un vase de terre V, que vous aurez percé, vers le bas, d'un petit trou où vous aurez adapté un petit morceau de paille *p*, qui sera le tuyau par où l'eau dont vous remplirez ce réservoir s'écoulera dans la coquille O. Ce dernier tuyau devra être plus petit de diamètre que ceux qui auront été employés pour le siphon S; on pourrait du reste diminuer à volonté l'orifice de la paille *p* en le bouchant d'abord complètement avec de la cire à cacheter et en faisant ensuite un petit trou, de diamètre convenable, dans la cire, au moyen d'une petite aiguille à coudre chauffée à la flamme d'une bougie.

Ajoutez, si vous voulez, un écran E formé d'un morceau de carton ou d'une planchette, pour cacher d'abord à vos amis, afin de mieux les intriguer, le mécanisme de l'appareil et laissez couler l'eau dans la coquille d'œuf.

Votre pantin P se trouvera alors caché au fond de la boite ; à un moment donné, l'eau tombée dans la coquille lui fera contrepoids et il apparaîtra hors de la boite. Mais bientôt le siphon, entièrement recouvert par l'eau, se trouvera de nouveau amorcé ; le vase de Tantale se videra rapidement et le pantin retombera dans sa boite. Apparitions et disparitions successives continueront jusqu'à ce qu'il n'y ait plus d'eau dans le réservoir.

MAGUS.

5 centimes le N° année courante. (10 centimes le N° années échues.) N° 1984 TRENTE-SIXIÈME ANNÉE. — 30 Janvier 1897.

# L'OUVRIER

Journal illustré paraissant le Mercredi et le Samedi

ABONNEMENT D'UN AN : (104 numéros) France, Algérie et Belgique : 6 francs.

DIRECTION ET ADMINISTRATION : LIBRAIRIE BLÉRIOT, HENRI GAUTIER, SUCCESSEUR, 55, quai des Grands-Augustins, Paris.

ABONNEMENT D'UN AN (104 numéros) Colonies et Étranger (sauf la Belgique) : 7 francs.

## LE SECRET DE LA MARINIÈRE, PAR NOËL GAULOIS



Martial, conduit par la mère Lègre, allait s'y installer. (Voir page 603.)

SOMMAIRE : **Le Secret de la Marinière**, par Noël Gaulois. — **Le Nez de Flairdecoin**, par Jean Drault. — **Chronique hebdomadaire**, par Oscar Havard. — **Les Courses d'automne**, par H. Audeval.

# LE SECRET DE LA MARINIÈRE[1]

PAR

NOËL GAULOIS

## XVIII

### LE CABARET DU « BŒUF ROUGE »

Nous avons laissé Martial à peu de distance du canal, le long du mur de l'usine Deutsch, au moment où il venait d'enfoncer son couteau entre les deux épaules de Pigeolet.

Lorsque le gamin eut roulé à terre et qu'il regarda son couteau ruisselant de sang, il eut un instinctif mouvement d'horreur qui le fit reculer, frissonner et jeter son arme homicide loin de lui.

C'était la première fois, dans son existence de malfaiteur, qu'il versait le sang d'un homme ; et l'on a beau être doué d'une nature perverse et être endurci dans le mal, un premier assassinat fait toujours quelque chose !

Son premier instant de stupeur passé, il se mit subitement à courir à travers champs vers la porte de Pantin dont il voyait briller les réverbères, rouges, — couleur de sang ! — à travers la nappe blanche de la clarté lunaire.

Il parcourut ainsi une centaine de mètres, puis s'arrêta, essoufflé. Ses artères battaient violemment et la respiration lui manquait. Jamais il ne s'était vu en cet état ; les pulsations de son cœur résonnaient en lui comme des coups sourds frappés sur une caisse vide.

Comme il essuyait son front moite, il lui sembla entendre des plaintes, au loin...

Il reprit sa course et ne s'arrêta qu'à quelques pas de la barrière pour franchir le pont-levis d'une allure tranquille.

Une fois rentré dans Paris, il fut plus calme et s'efforça de justifier son crime.

— Il le fallait ! se dit-il. Ce gamin en savait trop et il était décidé à me perdre... il me l'a avoué ! D'ailleurs, n'est-ce point lui qui m'a provoqué en me suivant depuis la rue de Rivoli, et probablement depuis mon domicile !

Cette dernière pensée fut pour lui un coup d'éperon.

Il reprit une allure accélérée.

— Il faut que je rentre bien vite et que je mette en sûreté mes fameux papiers, car on ne sait ce qui peut arriver. Je verrai ensuite où j'irai me loger ; je ne veux pas continuer à demeurer dans cette maison qui m'a l'air d'être connue de gens dont j'ai à me défier...

Il s'arrêta encore pour reprendre haleine.

— Mais j'y songe, continua-t-il. Sûrement, mon domicile est connu par d'autres que par celui que je viens d'expédier ! Et ce commissionnaire qui, l'autre jour, est venu m'apporter une lettre de la part de la baronne...

« C'est l'ancien sergent qui m'a fait accompagner lorsque je me suis trouvé sur la route de Noisy pour passer les lignes... Il m'a certainement reconnu, comme je l'ai fait moi-même, et ce doit être lui qui aura donné mon adresse à ce gamin qui m'espionnait...

Plus lentement, il se remit en route.

— Décidément, reprit-il, il faut décamper, non pas demain, mais dès ce soir, tout de suite !

Il avait gagné la Seine.

Il traversa le fleuve au pont d'Arcole, prit la rue Chanoinesse, et, arrivé au coin du Cloître-Notre-Dame et de la rue Massillon, il jeta un coup d'œil à la fenêtre de Clément Rochel où ne se voyait aucune lumière.

— En voilà un, murmura-t-il, qui a probablement du pain cuit pour longtemps !

Puis, traversant le pont de l'Archevêché :

— Il le fallait aussi ! dit-il. Celui-là ne m'aurait sans doute pas barré la route ; mais il m'eût obligé à faire part à deux... ce qui n'est pas dans mes habitudes ! Et puisque le hasard m'a mis la fortune entre les mains, il vaut mieux qu'il en soit ainsi !

Il s'engagea dans la rue des Bernardins.

La porte de la maison était encore ouverte. Il monta rapidement sans être aperçu du portier, fit un petit paquet de ses précieux papiers et d'un peu de linge, et redescendit sans avoir été rencontré ni vu par personne.

— Où vais-je aller, maintenant ? se dit-il une fois dans la rue. L'hôtel garni ne me sourit guère ; la police y a un œil dans chaque chambre... Si je savais où trouver ma mère, elle est si bonne qu'elle ne me refuserait pas l'hospitalité, la brave femme ! Mais j'ignore si elle est encore sur son bateau, avec l'oncle, ou si elle est rentrée à Paris... Et puis, il vaut mieux ne pas songer à cela !

Comme on le voit, Martial, qui ne lisait guère les journaux, ignorait encore que Thérèse avait été appelée dans le procès de Pigeolet, et que le blessé qu'elle avait recueilli n'était autre que le vrai Raoul de Savignan-Clavières. Il ne savait pas non plus, ainsi que nous l'avons dit déjà, que l'*Engoulevent* avait coulé bas et que la marinière et son frère avaient dû venir demeurer dans la capitale.

Au lieu de reprendre le chemin par lequel il était arrivé, il suivit le boulevard Saint-Germain et descendit le boulevard Saint-Michel.

Sur la place, vis-à-vis de la fontaine, il entra dans une brasserie d'étudiants, où jusque vers deux heures du matin il resta pensif devant des bocks de bière, fréquemment renouvelés.

Il s'était fait servir à dîner : un peu de viande froide, qu'il ne put manger, la tête trop préoccupée pour avoir l'estomac libre.

Lorsque l'établissement ferma, il se retrouva sur le boulevard avec son léger paquet sous le bras. Il se voyait obligé de passer la nuit à la belle étoile, mais il savait maintenant où aller le lendemain matin.

Oui. Une vieille connaissance de l'époque des pires misères ; un recéleur nommé Prosper Lègre, qui à présent était établi aubergiste au Raincy, mais qui, néanmoins, continuait le métier.

— Certes, se dit-il, c'est le meilleur endroit qu'il me soit possible de trouver. Lègre est un homme sûr ; il me connaît, puisque nous avons, dans le temps, fait des *affaires* ensemble. Son auberge, où j'ai eu l'occasion de m'arrêter avant la guerre, compte suffisamment de chambres pour qu'il puisse m'en louer une pendant quelque temps. Jamais on ne viendra me chercher là. Et, de plus, je ne serai pas éloigné de la forêt de Bondy, ce qui est d'un grand intérêt pour moi.

Martial passa le reste de la nuit à se promener dans Paris, l'air pressé de rentrer chez lui, pour ne pas éveiller l'attention des sergents de ville.

Dès que le jour parut, il s'achemina vers la gare de l'Est et prit un billet de seconde classe pour Noisy.

Il n'avait plus beaucoup d'argent ; mais il comptait bien que Lègre ne lui refuserait pas un peu de crédit. Il possédait, du reste, une énorme chevalière en or qu'il avait achetée sur une avance de la baronne de Ternis, et sur laquelle l'aubergiste recéleur lui prêterait, si besoin était, une somme supérieure à celle qu'il serait appelé à dépenser chez lui.

A sept heures et demie, il descendit du train et prit la route qui conduit de Noisy-le-Sec à Bondy.

De ce dernier endroit jusqu'à Villemomble et au Raincy-Livry, le pays entier appartenait aux Prussiens. Mais Martial ne s'en occupait guère. Du reste, il ne devait pas aller jusqu'au centre du village, mais seulement à mi-chemin entre Bondy et le Raincy. C'est là qu'était située l'auberge du *Bœuf Rouge*, tenue, comme nous l'avons vu, par Prosper Lègre.

C'était encore un type étrange que cet homme enclin à tous les vices, exerçant tous les métiers, recevant de toutes les mains ! Tout à la fois brocanteur, prêteur sur gages, aubergiste, recéleur, cambrioleur au besoin, et prêt à jouer du couteau à l'occasion !

Cordialement détesté dans le pays, ne comptant aucun client parmi les maraîchers des environs et les rouliers faisant le transit entre Meaux, Esbly, Lagny-Thorigny, Gagny et Paris, il n'en faisait pas moins ses affaires, grâce aux rôdeurs qui venaient de la grande ville faire bamboche chez lui, troublant, durant des nuits d'orgie, la quiétude des paysans paisibles. Parfois, le dimanche quelques promeneurs assoiffés, ne connaissant pas la renommée sinistre de l'établissement, s'y aventuraient, mais ne revenaient pas au retour, *écorchés* qu'ils avaient été par l'impitoyable Prosper Lègre. Enfin, comme l'avait dit le fermier Claude Soleret, l'auberge du *Bœuf Rouge* était la seule de l'endroit, à plusieurs lieues à la ronde, qui fût restée ouverte aux Allemands.

Il nous semble inutile, après cela, de nous étendre sur la nature des affaires qui avaient pu mettre en rapports l'aubergiste et Martial.

En pénétrant dans la salle pleine de soldats bavarois buvant au comptoir de grands verres de *schnick*, il fit un signe d'intelligence à Prosper, et alla s'asseoir à une place demeurée vacante, dans le coin le plus éloigné de la pièce.

Une grosse femme, à l'air hommasse, Mme Lègre, associée et complice de son époux, vint à lui et le reconnut.

— Tiens, Martial ! dit-elle. Comment ça va-t-il ?

— Assez bien, merci ! répondit le jeune homme. Donnez-moi un verre de blanc et prévenez Prosper qu'il faut que je lui parle.

La matrone s'éloigna, revint servir la consommation demandée, glissa quelques mots dans l'oreille de l'aubergiste et disparut.

Au bout de quelques minutes, une violente sonnerie de clairon retentit sur la route.

Alors, pêle-mêle, avec un grand bruit de ferraille, les Allemands vidèrent leurs verres et s'éloignèrent en courant.

1. Voir l'*Ouvrier* depuis le 5 décembre 1896.

Lègre quitta son comptoir, et venant s'asseoir en face de Martial :
— Qu'est-ce qu'il y a de nouveau? lui demanda-t-il.
— Je viens te demander l'hospitalité, répondit le jeune homme.
— Tu veux que je te loge? fit l'aubergiste étonné.
— Oui.
— Ce sera difficile.
— Oh! je te paierai!
— Ce sera difficile, je te le répète.
— Pourtant il le faut.
— Je n'ai que cinq chambres, dit Prosper. Trois sont occupées par des officiers bavarois, qui ne me paient pas, c'est vrai; mais ils attirent ici les sous-officiers et leurs hommes. La quatrième est celle où nous couchons, ma femme et moi. Quant à la dernière elle est pleine de bibelots que je n'ai pas encore pu vendre...
— Tu la débarrasseras. D'ailleurs, tu sais, je ne demande pas de luxe : un lit pour dormir; une table pour manger et une chaise pour m'asseoir; c'est tout ce qu'il me faut.
— Mais j'ai déjà refusé cette chambre à un lieutenant, observa l'aubergiste; et s'il apprend que je l'ai louée à un particulier...
— Il ne l'apprendra pas, répliqua Martial; car il est nécessaire qu'on ignore que je loge ici; tu comprends?
Alors, à voix basse, il expliqua à Lègre une partie de son cas, ayant soin de ne parler ni de Raoul de Savignan-Clavières, ni du trésor.
— Tu vois qu'il m'est interdit d'être encombrant, ajouta-t-il lorsqu'il eut fini. Je resterai dans ma chambre toute la journée. Tu n'auras qu'à me monter les journaux et ma nourriture. Si je sors, ce ne sera que la nuit.
— Il faudra bien t'en garder! dit Prosper. Ce serait choisir le moment le plus dangereux!
— Bah! et pourquoi? fit Martial avec désappointement.
— Parce que les Allemands font par ici une police étroite. Ils ne sortent, dès la tombée de la nuit, que par groupes de trois ou quatre, et en armes. Des patrouilles sillonnent constamment le pays et ses environs. Car il ne se passe pas de nuit que l'on n'ait à constater l'assassinat de quelques soldats. Hier encore, à Gonesse, on a *descendu* un capitaine de uhlans, d'un coup de poignard...
— En ce cas, je m'arrangerai autrement. C'est donc une affaire convenue : tu vas me débarrasser la chambre?
— Dame, puisqu'il le faut! mais je te conseille d'être prudent: car je ne tiens pas à me brouiller avec mes Bavarois qui consomment beaucoup et paient rubis sur l'ongle.
— Tu peux être tranquille, c'est encore plus mon intérêt que le tien.
Une heure plus tard, la chambre était prête, et Martial, conduit par Mme Lègre, allait s'y installer.
C'était une petite pièce carrée, située en haut de la maison, au deuxième étage. A partir du premier, on y accédait par un étroit escalier en spirale, qui conduisait également au grenier, sorte de receptacle où s'entassaient les objets hétéroclites dont Prosper Lègre faisait commerce.
La chambre n'avait qu'une petite fenêtre, donnant sur la campagne, et de laquelle on apercevait, à quelques centaines de mètres, les premiers arbres de la forêt de Bondy.
Martial se levait à neuf heures, à peu près au moment où le porteur distribuait les journaux de Paris. Il lisait les feuilles jusqu'à midi, déjeunait et se jetait sur son lit pour rêver en fumant ou sommeiller. A sept heures, il dînait, puis se recouchait jusqu'au lendemain.
Son but, en venant se fixer au Raincy, avait été de se mettre à l'abri des recherches de la police et d'attendre le moment du départ des Prussiens pour s'emparer du trésor et filer aussitôt sur un pays étranger.
Ne connaissant rien aux affaires diplomatiques, il s'était imaginé que l'ennemi allait tout bonnement se retirer au bout de quelques jours.
Cependant, après une quinzaine de claustration, il commençait à s'ennuyer ferme et n'était pas sans inquiétude au sujet de sa propre sécurité.
Car, s'il s'était mis à lire régulièrement les journaux, lui à qui ce n'était jamais arrivé, ce n'était pas pour le plaisir de prendre connaissance des diatribes de la Commune contre le gouvernement de Versailles, mais seulement pour savoir ce qui s'était passé à la découverte du cadavre de Pigeolet.
Il avait donc appris que sa victime avait été trouvée évanouie, recueillie, soignée, et que, en voie de guérison, elle avait fait des dépositions accablantes contre son agresseur, dépositions auxquelles étaient venues se joindre celles du vrai Raoul et d'un nommé Grenache.
Sans doute, il était fâcheux que Pigeolet ne fût pas mort, car l'affaire ne se serait jamais éclaircie sans son témoignage. Mais ce qui était beaucoup plus grave et ce qui causait de mortelles inquiétudes à l'assassin, c'était que le juge, chargé par le parquet d'instruire cette cause, avait lancé deux agents, dont l'un, le plus fin limier de la préfecture, connaissait fort bien Martial pour l'avoir déjà plusieurs fois arrêté.

Cet agent de la Sûreté, nommé Pivert, était une terreur pour tous les malfaiteurs de la capitale. Outre une force herculéenne, qu'il cachait sous un aspect plutôt grêle et chétif, il était doué d'une sorte de science divinatoire qui lui avait permis de débrouiller le fil des intrigues les plus embrouillées, des affaires les plus confuses; de découvrir en peu de temps les coupables qu'il avait à rechercher et de les arrêter souvent de sa propre main, sans s'occuper des dangers que comportent toujours de telles entreprises.
Martial s'en rendait compte : pour sa sécurité, il eût dû quitter la France au plus vite, mais il ne le pouvait pas, car c'eût été abandonner la fortune qu'il convoitait et pour laquelle il avait commis un crime...
Attendre!
Mais attendre quoi? la situation pouvait durer des mois encore! on ne savait. Les Allemands avaient l'air de prendre racine en France; ils pouvaient s'y éterniser. Et il était impossible, tant qu'ils seraient là, de songer à donner le moindre coup de pioche dans le sol de la forêt, qui, plus que routes et chemins, était étroitement surveillée.
Martial en était à sa troisième semaine d'emprisonnement volontaire, lorsqu'un matin, vers l'heure du déjeuner, Lègre monta frapper à sa porte.
Le jeune homme alla ouvrir.
L'aubergiste n'apportait pas la pitance de son pensionnaire, selon sa coutume.
— Quoi donc, dit Martial, n'y a-t-il rien à manger, aujourd'hui?
— Ce n'est pas encore l'heure, répondit Prosper. Mais il y a autre chose...
Et lui présentant un carré de papier où étaient écrits quelques mots au crayon :
— Connais-tu cela? lui dit-il.
Martial prit la carte, y jeta les yeux et devint très pâle.
— Qui t'a remis cela? demanda-t-il à l'aubergiste.
— Un particulier qui est en bas, et qui a demandé à te parler immédiatement.
— C'est extraordinaire! comment a-t-il pu découvrir ma retraite? tu auras sans doute bavardé... Il ne peut pas en être autrement!
— Mais non, mais non, je t'assure, protesta Prosper, qui, pourtant, se souvenait bien d'avoir, le matin même, fait quelques confidences au personnage louche rencontré à la salle de la *Marseillaise*.
— C'est inexplicable! répéta Martial. Depuis que je suis ici, personne du pays n'a pu me voir, pas même les Bavarois qui viennent dans la maison tous les jours, et desquels je n'ai rien à redouter puisqu'ils ne me connaissent pas. Si tu n'as pas commis d'indiscrétion à mon sujet, comment peut-on savoir que je suis venu loger au *Bœuf Rouge?*
— Je ne suis pas chargé de te l'expliquer, répondit Lègre, fatigué de la conversation. Mais dis-moi toujours ce que je dois répondre au particulier qui est en bas?
— Réponds-lui, dit Martial, que je suis déménagé depuis hier...
— C'est inutile! fit une voix au sommet de l'escalier.
En même temps, Clément Rochel apparut dans l'encadrement de la porte restée entr'ouverte.
— Le commandant! s'écria Martial.
— Moi-même, mon jeune ami! comment va la santé?
Rochel prit l'unique chaise de la chambre et s'installa sans façon, tandis que l'aubergiste disparaissait sans bruit.
— Vous ne pensez donc plus à moi, reprit le commandant, pour m'abandonner ainsi?
Martial, peu à peu, avait retrouvé son sang-froid; et ce fut en s'asseyant à son tour sur son lit qu'il répondit :
— Ma foi, monsieur Rochel, il m'aurait été, je pense, bien difficile d'aller vous voir, car j'ai appris...
— Que j'avais été arrêté, n'est-ce pas?
— En effet.
— Vous étiez, à mon avis, bien placé pour être mieux renseigné que personne à ce sujet.
Le jeune homme fit semblant de ne pas entendre ces dernières paroles.
— Je suis moi-même dans une bien fâcheuse situation, continua-t-il.
— Je sais cela. Aussi ai-je lieu d'être surpris que vous ne m'ayez pas consulté dans la passe difficile que vous traversez. Vous auriez pu cependant vous apercevoir que j'étais quelquefois de bon conseil...
— Certainement, commandant! et croyez bien que si les circonstances l'avaient permis...
Rochel se leva, alla jeter un coup d'œil dans l'escalier, et ferma la porte de la chambre. Puis, revenant s'asseoir :
— Voyons, dit-il, je ne suis pas venu vous trouver pour passer le temps en conversations inutiles. Si j'ai tenu à savoir ce que vous étiez devenu, si je vous ai relancé jusqu'ici, vous devez croire que j'avais un motif pour le faire.
— Sans doute! répondit Martial, visiblement inquiet.
— Eh bien alors, jouons cartes sur table, voulez-vous?

— Qu'est-ce que vous voulez dire ? je ne vous comprends pas !

— Vous allez bien vite comprendre, répliqua le commandant. Le jour où vous vîntes chez moi pour la dernière fois, c'est-à-dire aussitôt après notre rupture avec Michel Braun, vous aviez déjà en votre possession les documents concernant le trésor...

— Oh ! oh! pensa Martial, il sait cela ! Il s'agit de jouer serré.

Comme il esquissait un mouvement de protestation, Rochel reprit :

— Il est inutile de nier. Je suis au courant de ce fait, et de bien d'autres, comme vous allez voir.

« La façon dont vous vous étiez procuré ces documents serait indifférente à savoir, si elle n'avait fait emprisonner un nommé Pigeolet, accusé du vol commis par vous. Nous reviendrons sur ce gamin tout à l'heure. Une fois en possession des papiers, vous vous êtes dit qu'au lieu de faire deux parts du trésor, il valait mieux n'en faire qu'une... Et vous m'avez dénoncé comme espion...

— Oh! pouvez-vous croire !... essaya de dire Martial.

— Taisez-vous! fit durement Rochel. Je n'avance que ce dont je suis sûr! Je vous le répète, il vaut mieux, pour vous et pour moi, que nous jouions cartes sur table.

« Je continue.

« Après m'avoir fait mettre à l'abri, ne pouvant entrer en jouissance immédiate du trésor, il vous vint l'idée de préparer le terrain à l'avance en prenant, dès cet instant, les noms et les titres du véritable héritier. C'est alors que vous vous fîtes appeler Raoul de Savignan-Clavières... Est-ce bien cela ? Si je fais erreur dans le détail, je suis sûr de ne pas me tromper sur le fond.

Martial ne répondit pas.

— Donc, vous n'attendiez plus que le moment favorable pour réaliser la grosse fortune, lorsque Pigeolet, acquitté par le tribunal militaire, fut mis en liberté. Or, circonstance malheureuse et que vous ignoriez, il arriva que le vrai Savignan était un ami de ce Pigeolet. L'instruction de l'affaire apprit à ce dernier quelques détails qui le mirent sur votre piste, et il s'acharna à votre poursuite. Comment vous y êtes-vous pris pour tenter de l'assassiner, voilà ce que j'ignore ; mais le résultat est celui-ci : Pigeolet est maintenant rétabli de sa blessure, et vous êtes poursuivi à la fois pour vol, usurpation de titres et tentative d'assassinat... Votre position est peu enviable !

— C'est vrai! balbutia Martial, absolument désarmé et accablé sous les révélations de Rochel.

— Je ne viens pas vous accuser d'ingratitude ou de lâcheté envers moi, reprit le commandant. Depuis longtemps accoutumé aux à-coups de la vie et à la faiblesse des hommes, j'ai perdu l'habitude de me plaindre ! Mais je viens vous dire ceci : vous avez fait des bêtises en voulant tenter seul une entreprise au-dessus de vos forces ; vous avez agi comme un enfant, et vous êtes empêtré dans la bourbe d'une situation difficile; eh bien! je viens vous sauver, et vous offrir une nouvelle association... Il va sans dire qu'en échange, je veux avoir ma part du butin. Acceptez-vous ?

— J'accepte ! répondit Martial au bout de quelques secondes de silence.

— Bien. Je compte, non sur votre parole, mais sur votre intérêt. Mais, pour arriver au résultat que nous attendons, la tâche sera difficile, je vous en préviens, car vous avez diablement embrouillé le jeu. A part certains points secondaires, il va falloir faire disparaître le vrai Raoul, — ce que nous aurions pu éviter si vous aviez été plus prudent ! — Pigeolet nous gênera peut-être aussi, mais moins qu'on le pourrait croire ; j'ai là-dessus des vues que je vous ferai connaître en temps voulu. Enfin, avant même de pourvoir à votre propre sûreté, il nous faut anéantir les documents relatifs au trésor, après en avoir pris connaissance, bien entendu.

Martial fit un mouvement.

— Oh ! dit Rochel, c'est une condition indispensable. Ou vous adhérez, ou je vous laisse vous tirer d'affaire tout seul.

— Soit ! dit Martial. Mais pourquoi anéantir ces papiers?

— Parce que, maintenant, vous ne pouvez plus vous appeler Raoul de Savignan-Clavières, et que les titres vous seront inutiles. Vous ne pourrez plus être qu'un pauvre diable de millionnaire, fils d'un manant enrichi dans les huiles, les sucres ou la mercerie. Quant aux papiers spécialement relatifs au trésor, on ne sait jamais ce qui peut arriver, et il est bon de ne pas les voir tomber entre les mains de gens indiscrets.

« Veuillez donc m'en faire prendre connaissance, et nous les brûlerons ensuite.

Martial sentit que Rochel le tenait entre ses mains, et que seul il pouvait le sauver ou le perdre. Et puis, ne pouvait-il accepter ses conditions, quitte à se défaire de son associé lorsque le moment du partage serait venu ?

Il se dressa, souleva le matelas sur lequel il était assis, et en tira une liasse de papiers enveloppés dans un numéro de journal.

Puis, les posant sur une petite table, sous les yeux du commandant :

— Voilà, dit-il, tous les papiers appartenant à Raoul de Savignan-Clavières...

*(La suite au prochain numéro.)*

NOËL GAULOIS.

# LE NEZ DE FLAIRDECOIN [1]

PAR

**JEAN DRAULT**

## VIII

OU LE DOCTEUR CROIT AVOIR MIS LA MAIN SUR LE CAS PATHOLOGIQUE QU'IL CHERCHAIT DEPUIS SI LONGTEMPS

Le docteur Maboulinière, en entrant dans le salon où l'attendait l'agent 102 demanda, en saluant :

— A qui ai-je l'honneur de parler ?...

— Vous ne vous en doutez pas un peu?... demanda Michel Flairdecoin d'un ton quelque peu railleur.

Certes, ce n'était pas le plaisir de jouer avec le docteur comme le chat avec la souris, qui poussait l'agent à cultiver l'ironie dans sa conversation avec le docteur.

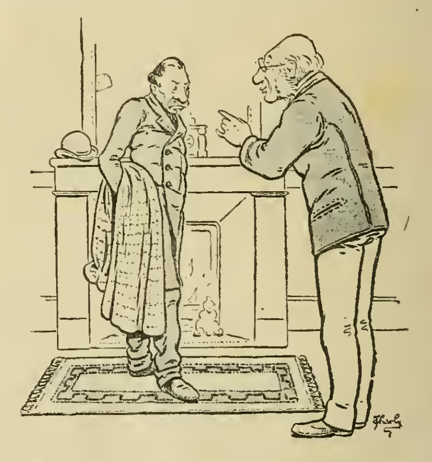
Son but était de forcer sa victime à avouer quelque chose dont le juge d'instruction pût tirer parti ; l'exaspération ou la crainte étaient, pensait-il, un excellent moyen d'amener ces révélations.

Michel Flairdecoin essayait d'abord l'exaspération. Après, si le besoin s'en faisait sentir, il emploierait la crainte, il terroriserait !

Le docteur répondit avec un sourire :

— Ma foi, non !... Je ne m'en doute pas !...

— Eh bien !... Je me nomme Michel Flairdecoin !... Vous, vous



êtes bien le docteur Maboulinière, médecin aliéniste de la faculté de Paris?...

— Mon Dieu oui, cher monsieur!... répondit le docteur étonné, et qui voulut faire sentir à son interlocuteur combien il trouvait étrange son attitude. Mon Dieu, oui, je suis aliéniste et si vous avez besoin de mes services, vous savez, ne vous gênez pas!...

Flairdecoin se mordit les lèvres.

— Ah ! ah !... pensa-t-il. Tu te fiches de moi, mon bonhomme. Attends un peu, tu seras plus sérieux tout à l'heure.

Le docteur demanda, ironique :

— Pourrais-je maintenant savoir ce qui me vaut l'honneur de votre visite ?...

— Vous saurez ça toujours assez tôt ! répondit en souriant l'agent 102. Auparavant, j'aurais à vous entretenir d'un sujet fort intéressant.

— Parlez, monsieur, de quel sujet ?...

— De l'alliance franco-russe !... dit Michel en s'étendant sur le dossier du canapé et en allongeant ses jambes.

— Ah ! bah !... s'écria le docteur surpris.

— Oui, docteur, de l'alliance franco-russe !

— Et vous venez de loin, pour me parler de l'alliance franco-russe ?

— De Paris, par l'express de Caen, qui correspond avec la petite ligne de Courseulles, comme vous le savez.

— Ce n'est pas possible !... murmura le docteur stupéfait.

— ... Que cet express corresponde avec ?...

— Non !... Que vous soyez venu de Paris exprès pour me parler de l'alliance franco-russe !

— Si, monsieur, cela est !...

1. Voir l'*Ouvrier* depuis le 5 décembre 1896.

Et l'agent 102 fixant sur le visage du docteur un regard à peu près analogue à celui que le serpent doit évidemment jeter sur sa proie, l'agent 102 proféra :

— Il s'agit de la vie du tzar !...

Mais la physionomie du docteur respira la candeur unie à une stupéfaction si peu feinte que Michel eut une secrète désillusion.

Une autre pensée s'incrusta bien vite en son cerveau :

— Oh ! oh !... Le gaillard est fort ! Très fort !... Très maître de lui. Jouons serré !...

De son côté, le docteur, remis de sa surprise, commençait à s'intéresser au cas de son mystérieux visiteur.

— C'est une curieuse monomanie, se disait-il. Examinons la nature de la masse cérébrale de cet individu !...

L'agent 102 reprit :

— Ce n'est pas sans une intention évidente, monsieur, que vous vous trouvez dans votre villa, au bord de la mer, à une époque aussi tardive, aussi peu propice aux bains de mer !

— En effet ! répondit le docteur, amusé par ces questions indiscrètes et naïves. J'attends les premiers harengs, car j'adore voir pêcher ce poisson, et j'adore aussi le manger !... Cuit sur le gril, avec une sauce blanche à la moutarde, c'est exquis... L'aimez-vous ainsi ?...

— Beaucoup ! dit Michel sans broncher. Mais je ne suis pas venu ici pour vous parler harengs et sauce moutarde...

— C'est juste !... il s'agit de la vie du tzar, m'avez vous dit. J'espère qu'il va bien, cet excellent tzar, malgré la longue et pénible traversée qu'il a dû subir pour parvenir à Cherbourg !...

— Oh ! oh !... pensa l'agent. Il a du toupet, l'animal, par exemple !... Il blague sa victime, à présent !...

Et il ajouta, tout haut :

— Malheureusement pour vous, monsieur, votre histoire de harengs ne convaincra personne !...

— Allons donc ! monsieur !... Cent personnes sont prêtes, j'en suis sûr, à déposer devant vous que j'adore le hareng à la moutarde et qu'elles m'ont vu manger une demi-douzaine de ces poissons à mon déjeuner !

— Vous plaisantez, je crois, docteur ! dit l'agent 102 qui commençait à s'irriter que l'homme qu'il « cuisinait » pour employer une expression policière, ne voulût rien avouer. Vous plaisantez ! Vous avez tort !...

Le docteur se disait :

— Décidément, cet homme venu de Paris pour me parler de l'alliance franco-russe, mérite d'être étudié à fond. Il n'y a pas de clinique qui contienne un sujet plus curieux. Je crois que l'Angleterre aura désormais un fou à envier à la France !



Et de son côté, l'agent 102 pensait :

— Cet homme est encore plus fort que je ne pensais !... Non seulement je ne parviens pas à l'exaspérer, mais il se fiche de moi ! Positivement il se fiche de moi !... Maintenant, jouons cartes sur table, démasquons-nous !

Et d'une voix vibrante, il jeta ces mots à la face du docteur :

— Je sais tout !... Vous êtes à Saint-Aubin pour gagner au plus tôt l'Angleterre, sitôt votre crime accompli !...

— Ah !... bah !...

— Oui, misérable !... Assez d'ébahissement simulé !... Assez d'hypocrisie !... Je sais le noir complot que vous avez conçu contre la vie du tzar !...

— Moi ?...

— Oui, toi !...

— Elle est raide, celle-là !...

— Si raide, bandit, que je viens ici pour t'arrêter !... Oui !... Au nom de la loi, je vous arrête !... Et je vous ordonne de me suivre !...

En même temps, l'agent 102 tira un revolver de sa poche et le braqua sur le docteur.

Celui-ci eut un mouvement d'effroi qu'il réprima. Posément, il répondit :

— Rengainez votre instrument, mon ami. Je vous suivrai, et avec joie, car j'aurais trop peur de perdre le fertile champ d'expériences anthropologiques que je cherche depuis si longtemps ! Oui, c'est exact, j'ai comploté contre le tzar, je ne m'en souvenais plus du tout !...

Le docteur paraissait ivre de joie.

— Enfin ! Dieu soit loué !... Je l'ai trouvé ! se disait-il.

Il sortit du salon, et il déclamait, comme dans tous ses accès de gaieté, quelques vers de Victor Hugo :

> ... Souterrain qui flamboie au-dessous d'eux dans l'ombre.
> Prépare nuit et jour pour le royal festin
> Ce morose alchimiste appelé le Destin !

Michel le suivait de loin, craignant qu'il ne cherchât à s'enfuir.

Mais le docteur n'y pensait guère !

Il entra dans la salle à manger où la bonne, aidée de Marguerite, mettait le couvert, tandis que Tournique, pensif, inquiet, était courbé sur la flamme du foyer et que Mme Maboulinière songeait à Plumol.

— Tu es bien gai, père ? dit Marguerite en voyant entrer son père qui déclamait.

— Il y a de quoi !... Oh !... Ma petite !... Je le tiens enfin !...

— Quoi donc ?...

— Mais mon fou si cherché, mon sujet introuvable, mon cas pathologique rêvé !... Je l'ai, là, sous ma main !...

— Où donc ?... demanda Tournique.

— Mais dans la personne de cet individu que vous avez introduit dans mon salon ! dit le docteur.

— Oh !... Par exemple !... s'écria Tournique.

— Oui, mon ami, c'est un fou !... unique, merveilleux, inédit !.. Il est venu de Paris exprès pour me parler de l'alliance franco-russe !

— Ah !... fit Tournique qui comprit et dont le visage se rasséréna.

Car, à part lui, Tournique pensait :

— C'est à merveille !... Moi qui craignais tant une arrestation avec esclandre, une lutte, enfin une scène de violence ! Si le docteur le prend ainsi, ça va aller tout seul.

— Et que veut-il, ce fou ?... demanda Mme Maboulinière.

— Il veut m'arrêter !... Il veut absolument que j'aie tué le tzar !

— T'arrêter ?...

— Oui !... Je te dis que pour un médecin aliéniste, c'est une vraie trouvaille !... Cet individu divague divinement, et tu sais, sans fièvre chaude, sans violence, avec sérénité ! L'intensité de sa divagation demeure toujours égale à elle-même... C'est un sujet unique ! Il veut m'arrêter !... qu'il m'arrête, si ça lui fait plaisir, car à présent qu'il s'est jeté dans la gueule du loup, je ne le laisserais plus partir !... C'est moi qui l'arrêterai, l'enfermerai, le garderai avec la jalousie d'un avare pour son trésor, pour l'étudier longuement dans ses diverses manifestations, dans ses divagations les plus variées, et le présenter, en même temps qu'un mémoire sur lui, à l'Académie de médecine.



La joie brillait dans les regards du docteur, et Tournique pensait :

— Ah ! sapristi !... C'est tout de même bien heureux qu'il prenne la chose comme ça !...

— Mais enfin, d'où tombe-t-il, ce fou ?... demanda Marguerite. Qui te l'envoie ?

— Je l'ignore !... répondit le docteur. Mais d'où qu'il vienne, il est le bienvenu ! Et que celui qui me l'envoie soit béni !...

L'agent 102 surveillait le docteur de la porte du salon. Il croyait que ce que Maboulinière disait ainsi à sa femme, à sa fille et à Tournique, en baissant la voix, constituait des adieux baignés de larmes, et il ne s'approchait point, par pitié pour cette situation qu'il jugeait devoir être douloureuse ; par respect aussi pour Tournique dont il comprenait les angoisses.

Mais comme l'heure du train approchait, il crut devoir s'avancer, et il dit un peu brusquement au docteur :

— Allons, mon brave, vous êtes pincé, tant pis ! Qu'est-ce que

vous voulez!... Il n'y a pas à récriminer!... Et maintenant que vos adieux sont faits, mettez quelques paires de chaussettes et deux ou trois chemises dans une valise, et partons!..

— L'entendez-vous?... murmura le docteur avec admiration. Remarquez-vous cette continuité admirable dans l'idée fixe?.. Cette simplicité dans l'expression!... Pas d'exaltation!... Pas de colère!... Pas même les yeux hagards!... Tout à l'heure, il a tiré son revolver; mais il l'a remis dans sa poche sur ma prière!... De retour à Paris, je l'enferme dans une cage dans mon cabinet de travail, et je l'y cadenasse!... Il ne me quittera plus et je noterai toutes les phases de son état morbide...

— Mais comment!... il veut t'emmener!... cria Marguerite. Et où ça?...

— Hélas!... Mademoiselle!... dit respectueusement l'agent 102, vous le saurez toujours bien assez tôt...

— Et tu vas suivre cet homme?... demanda Mme Maboulinière.

— Jusqu'au bout du monde, s'il le faut!... dit le docteur d'un air exalté.

— Nous n'irons que jusqu'à Paris!... rectifia l'agent 102 qui pensait que décidément son inculpé était un homme très fort, et qui ne montrait tant d'empressement à le suivre que pour paraître pressé de démontrer son innocence.

Et s'approchant de Tournique, il lui dit

— Vous savez, il a avoué!...

— Miséricorde!... gémit Tournique.

— Faites-moi ma valise!... Vite! vite!... ordonna le docteur. Vous, ajouta-t-il en s'adressant à Michel Flairdecoin, ne vous en allez pas sans moi, surtout!...

— Soyez tranquille!... assura l'agent 102.

Et le petit Tournique, plein d'admiration pour l'assurance du docteur, crut devoir lui glisser dans l'oreille :

— Bien! très bien!... Si vous pouvez conserver cette attitude jusque devant le juge d'instruction, vous êtes sauvé!

Le docteur le regarda d'un air de pitié :

— C'est le gâtisme qui commence!... se dit-il.

Et tout haut, il ajouta :

— Mon cher Tournique, retenez bien ce que je vous ai dit: évitez les coups de soleil, cet été, ça vous achèverait!...

Marguerite et sa mère, ahuries, faisaient la valise demandée par le docteur.

Ce dernier, contemplant le crâne de l'agent, comme pour y découvrir par avance les protubérances révélatrices de la folie, montrait une joie d'enfant.

— N'oubliez pas un peu de viande froide et deux bouteilles de vin, dit-il, nous mangerons et nous boirons en wagon!...

— Oh! oh!... pensa l'agent 102, je lis dans ton jeu, mon bonhomme. Voudrais-tu m'amadouer par la nourriture et me griser ensuite pour te débarrasser de moi!... Quel gaillard habile et inventif!... Mais tu ne me rouleras pas!...

— Mais si tu pars, père, dit Marguerite, tu délaisses les harengs!...

— Roublarde, la petite, pensa Michel Flairdecoin, ils sont tous de mèche, dans la famille!...

Et l'idée d'arrêter toute la famille d'un seul coup de filet germa dans son cerveau. La crainte de commettre une gaffe, seule, l'empêcha de donner suite à ce merveilleux projet.

— Les harengs!... dit Maboulinière. Ah!... J'ai bien d'autres chats à fouetter, à l'heure qu'il est!...

— Ça c'est vrai!... approuva l'agent qui devint plus convaincu que jamais que le docteur était criminel et se doutait parfaitement de la profondeur du précipice dans lequel il roulait, quoiqu'il essayât de faire bonne contenance.

— Alors, dit Mme Maboulinière, si tu pars avec ce monsieur, nous n'avons plus que faire à Saint-Aubin, Marguerite et moi!...

— C'est vrai! répondit le docteur. Faites vos malles et prenez le train suivant ou ne partez que demain matin, comme vous voudrez!

— Parbleu! approuva Tournique, que la perspective de rentrer à Paris et de fuir cette côte glacée remplit de joie. J'accompagnerai ces dames, si elles le permettent.

Mais Mme Maboulinière le prit à part et le conjura de les laisser partir seules.

— Accompagnez mon mari, supplia-t-elle, je serai plus tranquille quand vous serez avec lui que de le savoir seul avec ce fou. Rappelez-vous ce qu'il nous a raconté! Pensez qu'il a déjà failli être assommé par un aliéné!... C'est très dangereux, vous savez, d'être médecin-aliéniste.

— Sans doute, madame, je... je... déférerai à votre désir, répondit Tournique, et je suis prêt à partir de suite...

Mais il avait une révolte intérieure, ce bon Tournique. Et l'idée d'aider un policier à conduire son futur beau-père en prison lui semblait tout à fait en dehors des idées reçues.

— Je ne peux pourtant pas leur dire toute l'effroyable vérité, à ces pauvres femmes!... pensait-il.

Et, de plus en plus, il regrettait d'avoir stimulé l'ardeur de l'agent 102. Ah!... certes!... Si les neuf autres agents avaient eu un aussi bon nez que Flairdecoin, la magistrature n'allait pas chômer...

— Enfin!... Oui ou non!... Allons-nous partir?... cria Michel Flairdecoin qui voyait l'heure s'avancer.

— Tout de suite, mon ami, tout de suite!... répondit avec douceur le docteur Maboulinière. Voyez-vous, ajouta-t-il en embrassant sa femme et sa fille, il ne faut pas l'exciter!... Il sera plus facile à conduire. Dans l'état où il est, je le mènerai où je voudrai en flattant tous ses tics, toutes ses manies, en ayant l'air d'obéir à toutes ses volontés.

Puis, ils partirent, après que Tournique eut rempli son sac de voyage et baisé la main de celle qu'il voulait à toute force considérer comme sa fiancée.

(*La suite au prochain numéro.*) JEAN DRAULT.

# CHRONIQUE HEBDOMADAIRE

LA SAISON DES BALS. — INVITATIONS. — L'ANCIEN CÉRÉMONIAL. — DANSES D'AUTREFOIS. — LES BALS CHEZ LES BOURGEOIS DE PARIS. — AMÉNAGEMENTS NÉCESSAIRES. — INVITERA-T-ON LES VOISINS? — GRAVE PROBLÈME. — LES JEUNES GENS QUI NE DANSENT PAS. — UNE MAÎTRESSE DE MAISON PEU COMMODE. — L'AMBULANCIER DU BAL. — TABLEAUX PARISIENS. — MAÎTRESSE DE CHANT ET DE PIANO. — TOUCHANTE HISTOIRE DE MADAME CHASSÉRIAU. — DRAMES BIEN PARISIENS. — LA DÉCROISSANCE DE LA POPULATION ET LES CRIMES CONTRE LES ENFANTS

Voici la saison, par excellence, des réceptions et des bals. C'est le temps où la poste transmet le plus grand nombre de petits cartons ainsi conçus:

« Monsieur et Madame X prient Monsieur X de leur faire l'hon-« neur de venir passer la soirée chez eux. *On dansera.* »

Quelquefois cette dernière indication est remplacée par celle-ci : *On dansera au piano.* Sous la Restauration, une autre formule prévalait: *Il y aura un violon !* Mais quel que soit le libellé, on semble prendre à tâche d'enlever aux invitations tout caractère de pompe et de solennité. La cérémonie prenait une tout autre tournure au temps où Cendrillon allait danser à la cour avec les petites pantoufles de verre que la baguette de la bonne fée, sa marraine, avait mises à ses pieds. Alors, une invitation de bal, écrite en lettres d'or sur soie et sur velin, était portée à destination par quelque beau page, escorté d'une demi-douzaine de hallebardiers. C'est encore de la sorte que le roi de Portugal invite les gens aux bals de la cour. Pourquoi ce rite pompeux? C'est qu'aux époques féeriques, la danse était un tout autre art qu'aujourd'hui.

Pour évoluer dans un salon, il fallait posséder de sérieuses connaissances chorégraphiques. Nos ancêtres dansaient la chaconne, la passe-caille, la dérobée, les tricottets, la sarabande, la courante, les passepieds, la volte, la morisque, la gavotte, la pavane et le menuet. On a essayé de remettre en honneur ces trois dernières danses. Mais quelles études ne faut-il point pour se conformer aux instructions des professeurs?

***

Un bal est un événement dans le train de vie d'un bon bourgeois parisien. Ce n'est pas seulement une question d'argent: on ne danse pas en janvier comme on danse à la campagne, en août, chez quelque propriétaire ou fermier qui n'a qu'à faire balayer l'aire d'une grange pour la transformer en parquet, et à laisser la lune et les étoiles se charger du luminaire.

Un bal à Paris nécessite un véritable déménagement et oblige celui qui l'offre à déranger ses habitudes pendant une huitaine de jours. Pour peu que vous vouliez réunir cinquante personnes, il ne faut pas songer à les loger toutes dans le même salon; il faut improviser des salons supplémentaires. Les lits sont démontés et les matelas transportés dans les mansardes: premier bouleversement. Dans les chambres ainsi démeublées, le tapissier dissimule, avec des tentures, le papier défraîchi qui décore les murailles, et le jardinier garnit les angles de plantes vertes et de gerbes de fleurs. Grâce à ces aménagements, deux ou trois chambres à coucher se transforment en salons exigus, mais charmants. Où couchera-t-on? Dans les mansardes! Une nuit est si vite passée!

Maintenant, il faut songer au buffet. Le pâtissier et le confiseur s'emparent de la salle à manger et la métamorphosent à leur guise. Tant pis pour la famille qui, le jour du bal, devra s'arranger pour dîner comme elle pourra.

Autre problème non moins difficile à résoudre. Invitera-t-on, n'invitera-t-on pas les voisins? Ici nos lecteurs de province ne vont pas manquer, sans doute, de s'écrier: « Hé, que viennent faire ici les voisins? » Je vous demande bien pardon, mais la question est ici beaucoup plus compliquée qu'elle ne le paraît à première vue. Supposons que vous demeuriez au second étage : vous avez à

compter avec les locataires du premier et les locataires du troisième. Pourquoi? Mais parce que les uns et les autres ont le droit de dormir et par conséquent celui de s'opposer au vacarme dont vous vous proposez de régaler le voisinage. Parfaitement! Passé minuit, la loi considère la musique la plus exquise — la vôtre, madame! — comme un « tapage nocturne ».

Gare donc aux voisins du dessus et du dessous! S'il leur plaît d'aller quérir le commissaire de police pour mettre un terme à vos ébats, le magistrat ne pourra qu'obéir à leurs sommations et vous interdire même le quadrille américain. Sans doute, certains commissaires ne se prêteraient peut-être pas volontiers à cette répression draconienne. Mais les voisins ont un autre moyen de manifester leur dépit. A votre branle-bas, ils peuvent opposer un charivari d'un autre genre; le voisin de l'étage inférieur peut cogner sur votre plancher avec sa canne et le voisin d'en haut peut cogner avec sa pincette. Invitez donc vos voisins, croyez-moi. « Mais, me direz-vous, mes voisins sont insupportables, impolis, disgracieux! »

— Alors, ne les invitez pas et risquez l'aventure!...

***

Avant tout, si vous désirez que votre bal ait quelque succès assurez-vous d'un contingent de danseurs! Parmi nos jeunes gens un grand nombre affectent de dédaigner l'art cher à Vestris. Sur vingt, on en remarque bien dix qui se tiennent modestement dans l'encoignure des portes, et qui ne daignent signaler leur présence qu'au moment où les plateaux chargés de verres de punch ou de glaces circulent. La prochaine fois, négligez ces abstentionnistes, ou donnez-leur une bonne leçon.

Certaine maîtresse de maison de notre connaissance n'entend pas la plaisanterie sur ce chapitre. Quand Mme de X*** remarque dans un coin un jeune homme qui, sans motif plausible, laisse aux hommes mûrs le soin de faire danser les jeunes filles, elle s'approche avec son plus aimable sourire de l'adolescent et lui dit: « Vous ne dansez pas, cher monsieur? » L'interpellé a cinq minutes pour s'exécuter. Passé ce délai, la maîtresse de maison le biffe de sa liste, et le condamné n'assiste pas aux soirées suivantes. Or, l'autre soir, Mme de X*** avise dans l'embrasure d'une fenêtre un joli jeune homme, immobile comme le dieu Terme. Elle l'aborde avec sa formule ordinaire, pleine de menaces: « Vous ne dansez pas, cher monsieur? »

A peine la question sacramentelle est-elle décochée que la victime tombe aux genoux de Mme de X*** abasourdie. Est-ce un pardon, est-ce un sursis que l'infortuné sollicite? Vous n'y êtes point. Avec une épingle qu'il tire délicatement du revers de son habit, notre éphèbe rattache avec soin à la robe de la maîtresse de maison un volant à demi déchiré par le pied maladroit de l'un de ses invités. « Vous le voyez, madame, fait le jeune homme, si je ne danse pas, c'est que je suis l'ambulancier de votre bal. » Cette répartie spirituelle désarma la maîtresse de maison. L'ambulancier ne manqua pas une seule soirée. On assure même qu'il obtint la main de l'une des filles de Mme de X***. Le dévouement et l'esprit trouvèrent ainsi leur récompense.

***

Un des jours de la semaine dernière, vers deux heures, je me trouvais dans un des omnibus qui vont de la Madeleine à la Bastille. Le lourd véhicule se traînait avec peine, et les chevaux s'enlisaient dans la boue. Les robustes percherons, sentant le sol pour ainsi dire glisser sous leurs pieds, prenaient l'allure du pas. Il faut habiter Paris, pour comprendre quel désarroi un tel événement apporte dans le programme d'une journée. Autour de moi, pendant que la plupart des voyageurs se résignaient sans trop de mal à cette mésaventure, une jeune fille de vingt-deux à vingt-cinq ans, paraissait la subir avec beaucoup moins de patience. De temps en temps, elle consultait sa montre et semblait calculer avec effroi les minutes que lui faisait perdre le ralentissement de la marche.

Quitter prématurément l'omnibus, il n'y fallait pas songer. La chaussée, convertie en cloaque, n'offrait pas le moindre refuge. Enfin, à la hauteur de la rue de Grammont, force lui fut sans doute de prendre un parti; sans même prier le conducteur d'arrêter la voiture, tout à coup la jeune fille se leva, se dirigeant d'un pas fébrile vers la plate-forme et sauta lestement sur le pavé. Fus-je dupe d'une illusion? Il me sembla reconnaître, à ce moment, une cantatrice que j'étais allé entendre la semaine précédente à la salle Pleyel. Les professeurs de musique qui vont donner des leçons en ville, ont, comme on le sait, l'habitude d'offrir aux familles de leurs élèves un concert dans le courant de la saison; des billets sont distribués parmi les connaissances. Un ami m'avait conduit à la salle Pleyel et je n'avais pas eu lieu de regretter ma soirée. Accompagnée par son père qui tenait le piano, ma voisine d'omnibus chanta avec infiniment de talent plusieurs morceaux. De chaleureux et sincères bravos la saluèrent.

Hélas! triste revers au plus enivrant triomphe! La maîtresse de chant recommençait le lendemain sa laborieuse odyssée à travers la grande ville et tremblait d'arriver cinq minutes après l'heure chez le banquier ou le haut fonctionnaire dont elle instruisait la fille. Ce ne fut pas sans une sorte de serrement de cœur que je vis s'éloigner la pauvre « professeuse ». La gourmanderait-on de son retard? La famille lui reprocherait-elle d'avoir fait attendre la jeune héritière, et l'inclémence de la température serait-elle tenue pour une dérisoire excuse?

Les vaudevillistes raillent facilement les jeunes filles qui « courent le cachet ». Je ne me sens pas la même disposition d'esprit. De quel courage ne faut-il pas que ces vaillantes maîtresses de piano ou de chant soient douées pour inculquer aux petites Parisiennes les principes de la musique! Du fond des Batignolles il faut courir à la place de la Bastille et de Montrouge au boulevard Malesherbes.

On déjeune et on dîne où l'on peut. Les heures des leçons doivent s'ajuster naturellement aux commodités des familles: ici, les enfants « font leurs gammes » à sept heures du matin, et, là-bas, ils jouent le *Petit Suisse* ou les *Cloches du Monastère* à neuf heures du matin. Que de ménages périclitéraient et que de budgets se solderaient par un déficit, si une courageuse jeune fille ne se soumettait à cet austère labeur!

***

Un des peintres les plus dignes d'estime de la génération de 1830, Amaury Duval, fils d'un membre de l'Institut, nous raconte, dans les curieux *Mémoires* qu'il a laissés, que les chétifs appointements de son père suffisaient bien difficilement aux dépenses du ménage. Que fit la sœur du jeune artiste, celle qui fut depuis la spirituelle Mme Chassériau? Cette digne jeune fille voulut parer à la médiocrité des revenus et se mit courageusement à l'œuvre.

« Musicienne, douée d'une voix sympathique et charmante, dit l'auteur des *Mémoires*, elle chercha des leçons. Elle ne fut pas longtemps à en trouver...

« Mais que de fatigues, que de patience, quelle force de volonté pour exercer du jour au lendemain un métier tout nouveau et l'un des plus pénibles qu'il y ait! Il m'arrivait souvent, encore malade d'une fièvre qui me tenait éveillé, d'entendre, à cinq heures du matin, du bruit dans la chambre de ma sœur. C'était en plein hiver; elle se levait; je voyais à sa fenêtre la lueur d'une bougie. En un instant, elle était sur pied et prête à partir; le bruit de ses pas résonnait sur le parquet, les portes s'ouvraient, se refermaient, et je pensais, non sans tristesse, à la course que, par ce temps, ma sœur allait entreprendre pour sa famille, pour notre père, pour moi... et j'avais vingt ans! J'aurais pu, à cet âge, l'aider du moins... Elle n'eut jamais cette pensée, m'encourageant, au contraire, à persévérer dans mes études de peinture, et trouvant tout simple de prendre pour elle le côté le plus dur de la vie... »

Dans ces temps reculés, les lignes d'omnibus, étaient peu nombreuses, et les « citadines » coûtaient gros. C'est donc à pied que Mme Chassériau faisait ses courses, et la famille de l'une de ses élèves habitait Vincennes. De Vincennes, il fallait parfois que la courageuse jeune femme gagnât Passy ou Auteuil. Se plaignait-elle de ces terribles corvées? Nullement. Dieu l'avait gratifiée d'une bonne humeur qui lui faisait supporter les plus dures épreuves avec une franche gaîté. Le soir, quand elle arrivait, à bout de forces, son père lui apportait-il deux billets pour la Comédie-Française, toute sa fatigue disparaissait en un clin d'œil. « Laissez-moi, disait-elle à son père, en s'asseyant sur une chaise et en fermant les yeux, laissez-moi perdre connaissance cinq minutes. » Les cinq minutes écoulées, elle s'habillait et allait applaudir Racine ou les romantiques.

« Mais souvent elle ne sortait pas et sa soirée ne restait point pour cela inoccupée. Pendant ses loisirs, Mme Chassériau fabriquait quelque colifichet dont elle tirait un fructueux parti. Ses bourses en filet de soie obtinrent, paraît-il, un grand succès. « Je me souviens de sa joie, raconte Amaury Duval, quand, un jour, Vatout vint lui annoncer que la duchesse d'Orléans désirait avoir une de ses bourses... Celle-là fut payée cent francs. Quelle joie dans la maison! Mais cette bourse blanche, parsemée d'ornements en or, était un chef-d'œuvre et l'on pourra se figurer le soin et la patience qu'un pareil travail exigeait, si l'on songe qu'à chaque tour de maille ma sœur était obligée de tremper le bout de ses doigts dans un verre d'eau pour conserver à la soie toute sa fraîcheur... »

Voilà les ingénieux expédients auxquels se livrait une jeune Parisienne du meilleur monde — (Mme Chassériau était la nièce d'Alexandre Duval, de l'Académie française) — pour entretenir sa famille. Considérons donc avec sympathie, avec respect, ces courageuses maîtresses de chant ou de piano qui, du matin au soir, sillonnent les rues et gravissent les escaliers. Que de vertus exige cette profession!

***

Deux attentats, l'un — le drame dont la clinique du Dr Boisleux a été le théâtre, — drame sur lequel nous sommes obligés de jeter un voile, — et l'autre, le crime commis par les époux Grégoire contre le malheureux petit être abandonné derrière une porte cochère de la rue Vaneau; — ces deux attentats jettent un jour lugubre sur les dessous de la civilisation actuelle. Comment s'étonner maintenant de la décroissance de la population française? Les économistes cherchent, depuis un demi-siècle, les causes de cette

lamentable crise. Eh bien ! nous les connaissons maintenant, ces causes mystérieuses : c'est tout simplement le mépris du Décalogue : « Tu ne tueras point ! » dit le Seigneur. Or, la société moderne, indocile aux commandements divins, se fait un jeu de tuer l'enfant.

Etrange coïncidence ! Au moment où ce crime se manifestait pour ainsi dire au grand jour, des ministres et des députés tressaient des couronnes à M. Th. Roussel « le sauveur de l'enfance ! » Des orateurs audacieux allaient même jusqu'à qualifier M. Roussel de « saint Vincent de Paul laïque ». Cette assimilation est absolument déconcertante. M. Théophile Roussel a patronné un projet de loi destiné à protéger l'enfance. Rien de mieux ! Mais comment ose-t-on comparer ce morceau de papier noirci aux actes de dévouement personnel dont saint Vincent de Paul a prodigué les preuves?

Saint Vincent de Paul a laissé derrière lui une famille de 25,000 saintes filles qui, jour et nuit, s'occupent des pauvres et les servent.

Où sont les œuvres de M. Th. Roussel? Où sont les disciples qu'il a formés? M. Roussel n'a suscité qu'une légion de fonctionnaires nouveaux, grassement rémunérés, qui vivent aux dépens des contribuables. La mortalité de l'enfance a-t-elle fléchi ? Et les théâtres les plus licencieux ne profanent-ils pas encore plus qu'autrefois l'enfance pauvre en l'associant à leurs dévergondages? Les flagorneries prodiguées à l'honnête philanthrope font pitié. Et c'est dans un moment où les poursuites dirigées contre les Boisleux et les Grégoire nous révèlent une civilisation au sein de laquelle les pratiques homicides les plus raffinées s'allient aux sévices les plus barbares pour supprimer l'enfant, c'est dans un pareil moment que les ténors officiels entonnent un hosanna en faveur de la « société moderne » et de ses « lois tutélaires »! Quel charlatanisme ! Une jolie « société » que celle où, d'après les renseignements fournis par MM. les reporters les mieux informés, — la mère de Grégoire aurait déterminé la mort de son mari en lui faisant manger — suivant les rites de la sorcellerie — un cœur de veau lardé de coups de poignard! Hypocrisie, superstition et barbarie, voilà bien le trépied de la civilisation laïque et anti-chrétienne.

Oscar Havard.

## JEUX D'ESPRIT DE L'« OUVRIER »

*Pour les prix et les conditions, voir le n°* 1981 *du* 9 *janvier* 1897.

**Trois vieilles charades.**

4. — CHARADE

Je vais, mon cher lecteur, te dire une charade,
Qu'un sauvage invitait un jour son camarade
A deviner : « Superflu mon *premier*;
Excellent mon *second*; au diable mon *entier*.
Un brave Européen, pénétrant le mystère,
Lui dit : « Ami, chez nous c'est le contraire,
Et ton mot nous dirait : Mon *premier* est besoin,
Mon *second* peu goûté; mon *entier* prend le soin
De guider les humains au chemin de la gloire. »
Décide, cher lecteur, entre le Talapoin
Et ce dernier : Pour moi, j'ai fini mon histoire.

5. — CHARADE

Dans la carrière de l'honneur,
Fussiez-vous parvenu jusques à ma *première*,
Intrépide guerrier, malgré votre valeur,
Hélas! souvent mon *tout* vous mit dans ma *dernière*.

6. — CHARADE.

Pour s'étaler dans mon *premier*.
Il ne faut qu'un peu de richesse;
Mais pour bien placer mon *dernier*
Il faut tact et délicatesse;
Mon *tout* fait honte au jardinier
Dont il atteste la paresse.

Adresser tout ce qui concerne les Jeux d'esprit au rédacteur soussigné aux bureaux du journal.

Œdipe.

## SECOND TIRAGE DES BONS DE L'EXPOSITION

Nous venons de procéder au second tirage des Bons de l'Exposition réservés à nos abonnés directs.

Voici les numéros sortis et les noms des heureux gagnants correspondant à chaque numéro.

N° 6982, Mme Fargues, à la Feuillée (Seine-Inférieure).

N° 11403, M. Hilaire, économe au Séminaire, à Vernoux (Ardèche).

N° 12441, M. J. Cornut. 5, rue du Jardin-des-Plantes, Lyon, (Rhône).

N° 2039, Mlle Lucie Tautret, à Connantray, par la Fère-Champenoise, (Marne).

N° 7566, Mme Henri Dudrouilh, à Mauléon, par Cazaubon (Gers).

# LES COURSES D'AUTOMNE[1]

PAR

**HIPPOLYTE AUDEVAL**

VIII (*Suite.*)

— De qui parlez-vous, la vieille? dit Léopold.

Ne recevant pas de réponse, il s'adressa à Marcelle :

— De quoi parle-t-elle? demanda-t-il.

— De son fils. De Guillaume.

Et, prenant une pose théâtrale, enflant sa voix comme pour raconter une histoire d'un intérêt palpitant, la Marcelle continua :

— C'était un superbe homme. Un jour, sur l'étang nommé l'étang aux Bécassines...

Mais, d'un geste, Léopold lui imposa silence. Il attira à lui un des bancs de bois, y prit place, et se penchant vers Gervaise :

— Vous le regrettez beaucoup, votre fils?

— Oh ! dit la vieille en branlant la tête, oh!...

Et, soulevant sa main ridée, elle indiqua du doigt à Léopold l'image de la Vierge.

— Oui, oui, bonne mère, dit Léopold en saisissant cette main et en la baisant, je comprends... Vous le reverrez... Vous reverrez votre fils.

— Il avait près de six pieds, reprit la Marcelle, qui voulait à toute force se mêler à la conversation. Je l'ai connu, moi. Il m'a fait danser deux fois. Un jour, à l'étang des Bécassines...

Mais Léopold lui lança un regard qui l'arrêta net.

— Et ma mère? continua-t-il. Parlez-moi de ma mère. Vous l'aimiez bien aussi ? Vous l'avez nourrie. Souvenez-vous, souvenez-vous !

La vieille femme hocha la tête.

— Ma mère ! reprit Léopold, la comtesse de Buissas !

— Buissas! dit la vieille. Le comte... la comtesse...

Elle leva la main et montra le ciel.

— Hélas! pensa Léopold en courbant la tête, ils sont morts. Tout ce que je pourrais apprendre sur eux ne les fera pas renaître.

Cependant, il interrogea encore. A une de ses questions, Gervaise répondit :

— Oui... oui... elle vient souvent. Elle a un soin de moi !... Elle caresse le chien... N'est-ce pas, chien, vieux bon chien?... Elle est bien belle... Son père est bien bon... Il m'a donné l'autre jour un bouquet, un bouquet de fête, pour ma fête.

— L'autre jour ?... demanda Léopold surpris. Elle vient?...

— Ne perdez donc pas votre temps, dit la Marcelle d'un air de compassion. Vous ne voyez donc point que l'entendement n'y est plus? la vieille s'imagine que vous lui parlez de la petite Rougerie et de son père.

— Ah ! s'écria Léopold avec joie, ils viennent ici !

— C'est bien le moins qu'ils puissent faire. Croyez-vous que la vieille vivrait de l'air du temps?

Gervaise, pendant ces paroles, pressait sur ses lèvres un couteau de poche; puis, machinalement, elle le tendit à Léopold.

— Flattez sa manie, dit Marcelle; embrassez aussi le petit couteau, il a appartenu à son fils.

Léopold fit un mouvement pour se retirer. La présence de Marcelle lui devenait de plus en plus antipathique.

— N'avez-vous besoin de rien? demanda-t-il à la nourrice.

Soit que celle-ci n'eût pas compris, soit qu'elle ne voulût pas faire d'autre réponse, elle tira de sa poche un livre, deux ou trois cravates, et divers objets qui, évidemment, étaient des reliques sacrées d'une tendresse ne devant s'éteindre qu'avec le dernier souffle de cette pauvre vieille. Puis comme pour achever sa pensée et ne pas être ingrate envers personne, elle allongea le bras sur le corps de son bon vieux chien, qui poussa un sourd grognement de satisfaction.

Néanmoins, cédant au désir d'apporter quelque douceur dans la situation de la nourrice de sa mère, Léopold lui mit discrètement un louis dans la main. Mais son action avait été vue. Marcelle s'empara de la pièce.

— Nous vous soignerons, la vieille, dit-elle comme pour se justifier; vous ne manquerez de rien.

Léopold ne jugea pas à propos d'intervenir. Il ne s'assura même pas s'il était volé. L'eût-il su, il aurait hésité à en faire un reproche à une femme qui venait de lui rendre un service en le conduisant chez la nourrice de sa mère. Mais la Marcelle, alléchée par cette aubaine, se précipita sur ses pas dès qu'il sortit.

— Monsieur le comte ! cria-t-elle. Monsieur le comte !

— Encore ! murmura Léopold impatienté en se retournant.

(*La suite au prochain numéro.*)

Hippolyte Audeval.

1. Voir l'*Ouvrier*, depuis le 5 décembre 1896.

*Le Directeur-Gérant :* HENRI GAUTIER. Sceaux. — Imp. Charaire et Cie

5 centimes le N° année courante (10 centimes le N° années echues.) N° 1985 TRENTE-SIXIEME ANNEE. — 23 Janvier 1897.

# L'OUVRIER

**Journal illustré paraissant le Mercredi et le Samedi**

ABONNEMENT D'UN AN : (104 numéros) France, Algérie et Belgique : 6 francs.

DIRECTION ET ADMINISTRATION : LIBRAIRIE BLÉRIOT. HENRI GAUTIER, SUCCESSEUR, 55, quai des Grands-Augustins, Paris.

ABONNEMENT D'UN AN (104 numéros) Colonies et Étranger (sauf la Belgique) : 7 francs.

## LE SECRET DE LA MARINIÈRE, PAR NOËL GAULOIS



— Au revoir, mademoiselle Claire. Au revoir et à bientôt !... (Voir page 611.)

SOMMAIRE : **Le Secret de la Marinière**, par Noël Gaulois. — **Le Nez de Flairdecoin**, par Jean Drault. — **Recettes de la semaine**. — **Les Courses d'automne**, par Hippolyte Audeval. — **Amusements scientifiques**, par Magus.

# LE SECRET DE LA MARINIÈRE[1]

PAR

NOËL GAULOIS

## XIX

### TRISTE FIN D'UN REPAS DE FIANÇAILLES

Ce jour-là, — une splendide journée du mois d'avril, — il y avait branle-bas général dans le nouvel appartement que maître Claude Soleret avait loué, depuis une quinzaine, à l'angle du boulevard et de la rue Saint-Martin.

Le fermier s'était juré de ne pas réintégrer son domicile du Raincy avant que le pays fût évacué par les Prussiens, et cette nouvelle location prouvait qu'il était disposé à se tenir parole.

Cependant l'existence des Parisiens, à cette époque, n'était guère enviable. La capitale était entre les mains de deux pouvoirs révolutionnaires : la Commune et le Comité central qui se disputaient la prépondérance, et se livraient à une tyrannie qui devait bientôt leur aliéner jusqu'aux sympathies des derniers insurgés. Le régime des réquisitions, des perquisitions et des arrestations battait son plein; chacun était suspecté par son voisin; et le plus communard des gardes nationaux risquait, au hasard des jalousies ou des rancunes, d'être emprisonné et fusillé comme un agent de Versailles.

Au milieu de ces troubles, Claude Soleret, en philosophe, vivait dans un cercle étroitement familial, demeurant chez lui une partie de la journée, et passant le reste en compagnie de la cousine, de Thérèse et de sa fille Claire.

Cette existence, toute nouvelle pour lui, avait un peu modifié ses habitudes, et celles-ci s'étaient transformées tout à son avantage. C'est ainsi que, détourné des vanités extérieures qui, depuis la mort de sa femme, l'avaient entièrement absorbé, il s'était mis tout à coup, non pas à chérir sa fille davantage, ce qui était impossible, car sur elle s'était reporté, en se métamorphosant, tout l'amour qu'il avait eu pour la mère, mais à s'occuper d'elle d'une façon plus paternelle et à songer sérieusement à son avenir.

A la suite des propos que lui avait tenus Gaspard Collinet, le jour où, revenant du Raincy, ils avaient recueilli Pigeolet mourant, le fermier avait eu une longue conversation avec Thérèse; puis, ayant adroitement questionné Claire, il avait acquis la certitude que la jeune fille aimait Raoul de Savignan-Clavières.

Tout au bonheur de son enfant, et celle-ci ayant d'ailleurs atteint l'âge de songer au mariage, il s'était alors enquis, outre ce qu'il savait de lui, de ce que devenait le jeune Raoul.

Celui-ci, à la suite des révélations de Pigeolet et de Grenache sur Martial, avait écrit à la baronne de Ternis pour lui apprendre la façon dont elle avait été indignement trompée par l'aventurier. Au reçu de la lettre, la baronne avait prié Raoul de venir la voir; et ainsi s'étaient établies des relations grâce auxquelles le jeune homme avait pu trouver un emploi digne de lui et lui permettant de n'être à charge à personne.

Doué d'une solide instruction, il était entré comme secrétaire chez un vieux savant qui, claquemuré dans sa petite maison de la rue de Vaugirard, se livrait à ses travaux scientifiques, sans aucun souci des obus de l'armée de Versailles non plus que des tracasseries et des vexations continuelles du gouvernement communaliste.

Le résultat de l'enquête entreprise par Soleret, mis du reste au courant du passé de Raoul par Thérèse, fut donc tout en faveur du jeune homme. Encouragé par la marinière, Savignan s'était décidé à demander Claire en mariage.

— Ecoutez, mon garçon, avait répondu rondement le fermier, je connais votre enfance, et votre présent vous montre à moi sous un jour favorable. Je sais que vous aimez Claire, et je crois bien que vous ne lui êtes pas indifférent... Mais vous devez savoir cela mieux que moi! Je ne peux donc point vous refuser sa main, quoique vous soyez bien jeune... Ma fille, sans être bien riche, possède d'abord la petite fortune de sa mère, fortune modeste; pas assez pour tenir rang à Paris! mais tout ce qu'il faut pour vivre largement à la campagne. D'ailleurs, vous êtes laborieux, courageux, et il vous sera facile de faire fructifier ces biens. D'autre part, quand le bon Dieu jugera que j'ai accompli sur ce sol de misère un assez long stage, il vous reviendra encore ce qui m'appartient en propre. Je suis donc tranquille sur votre avenir. En un mot, mon garçon, j'accueille votre demande, et nous allons nous occuper d'y donner suite.

1. Voir l'*Ouvrier* depuis le 5 décembre 1896.

Il avait dès lors été résolu que le mariage de Raoul et de Claire aurait lieu aussitôt après la fin de la guerre civile.

Mais Soleret, toujours prévoyant, et voulant en quelque sorte sanctionner son consentement à l'union des jeunes gens, avait décidé que, dès que ce serait possible, le repas des fiançailles aurait lieu.

— On ne sait pas ce que l'avenir nous réserve, avait-il dit. S'il m'arrivait de mourir, du moins ces enfants pourraient-ils en toute tranquillité de conscience se présenter devant M. le curé et M. le maire, puisqu'ils auraient reçu mon agrément solennel et public.

Ainsi avait été décidé le repas qui mettait sens dessus dessous, ce jour-là, l'appartement du fermier.

Depuis le matin, Thérèse, la cousine, Claire elle-même, étaient affairées, de la cuisine à la salle à manger, de la salle à manger au salon, occupées aux préparatifs culinaires.

Car, sans être fort nombreux, les convives, ainsi l'avait voulu Soleret, devaient être bien traités.

— Il faut ce soir, avait-il dit, faire à ces braves gens oublier le pain du siège et les biftecks de cheval!

Parmi les invités, à part deux ou trois amis personnels du fermier, on devait compter : Gaspard Collinet, Raoul, Thérèse et Claire; puis les anciens compagnons d'armes de Savignan : Pigeolet, César Grenache et Laclairière. Le savant Bridoux devait être aussi du festin; mais, malgré toutes ses recherches, l'artiste dramatique n'avait pu réussir à le trouver : on ne savait ce qu'il était devenu.

Vers six heures du soir, les convives commencèrent à arriver.

Ce fut d'abord Pigeolet, mais un Pigeolet comme on n'en avait pas encore vu, — comme il ne s'était jamais vu lui-même; un Pigeolet tout de noir vêtu, comme le page de Mme Marlborough, en complet de drap luisant qui lui donnait bien l'air un peu gauche, mais ne lui allait pas trop mal tout de même. Il déposa son chapeau mou sur une chaise, et passa tout de suite dans la cuisine.

— Bonjour, mesdames, dit-il; excusez le toupet; mais je suis un peu de la maison, depuis que m'sieu Soleret m'a recueilli et soigné comme un fils de bourgeois. Je suis venu un peu tôt, espérant, en qualité d'ex-chef de cuisine à la « Joyeuse », pouvoir vous donner un coup de main pour la rédaction des petits plats sucrés...

— Nous n'avons pas besoin de vous ici, répondit Thérèse en riant. Allez voir dans le salon si nous avons les pieds chauds!

Peu vexé par cette réponse, le jeune serrurier se retira, non sans avoir fait remarquer à la marinière qu'elle avait tort de refuser ses services, qu'il était unique pour la perpétration du ragoût de panais aux topinambours.

Après la guérison de sa blessure, Pigeolet était rentré chez son patron du quartier du Temple, où maintenant, malgré le désarroi des affaires, il faisait ses semaines complètes, ce qui le mettait à l'abri de la gêne.

Cependant un formidable coup de sonnette retentit.

C'était Laclairière qui faisait triomphalement son entrée, sanglé dans une longue redingote, coiffé d'un large feutre, canne à la main et pardessus clair sur le bras.

— Bonjour, Pigeolet, dit-il, enchanté de te revoir en bon point. Et le maître de céans, où est-il, que je lui présente mes civilités?

— Sorti pour cause d'absence. Je crois qu'il va revenir avec le sergent Grenache et le père Gaspard, un brave bonhomme de marinier que vous ne connaissez pas encore, qui ne parle guère et ne pense pas plus!

— Toujours farceur, ce Pigeolet!

— Et vous, grand artiste, que devenez-vous?

— Oh! moi, mon cher, j'ai un engagement des plus brillants. Je ne sais si la Commune protège les arts, mais le siècle de Léon X n'eût pas été plus beau pour moi. Figure-toi que je joue à Paris... Oui; à Belleville, du moins. C'est tout de même Paris. Je viens de créer, à ce théâtre, le rôle d'Espérance dans la *Belle Gabrielle*... Un succès inouï! Je m'attends à des propositions de la part du directeur de la Comédie-Française. Mais je poserai mes conditions, tu comprends! D'ailleurs il faudra que la maison paie des dédits; car j'ai des traités avec les théâtres de Vendôme et de Château-Thierry... Je ne peux pas être partout à la fois! on se m'accapare!...

— Toujours heureux, alors? toujours triomphant?

— Que veux-tu? c'est mon talent. On est fou de moi! mais, toi-même, es-tu satisfait de ta position? que fais-tu?

— Toujours dans la ferraille. Serrurier, pour vous être agréable.

— Ah! serrurier. Cela me rappelle l'un de mes plus beaux rôles. C'était à Sainte-Marie-aux-Mines. Comme il n'y avait pas de théâtre dans la ville, on avait aménagé une grange... Tu sais, en province, on n'a pas toujours tout sous la main, et on n'y regarde pas de si près. Je m'apprêtais à jouer le jeune serrurier dans les *Deux Serruriers*, lorsqu'au dernier moment...

— Bonjour les enfants! bonjour! dit Soleret en entrant dans la pièce, suivi de Grenache et de Collinet, interrompant la narration de l'artiste.

Mais celui-ci, peu déconcerté, s'approcha du fermier la main tendue.

— Est-ce à Monsieur Claude Soleret que j'ai l'honneur de parler ? dit-il.

— Parfaitement, répondit le fermier.

— Présente-moi donc, Pigeolet.

— M. Aimé Laclairière, artiste dramatique, ex-mobile de la Seine, et compagnon d'armes de Raoul, du sergent Grenache que vous amenez, et de votre serviteur Oscar Pigeolet.

Alors, Soleret faisant approcher le marinier :

— Gaspard Collinet, dit-il simplement; un de mes plus vieux amis.

En attendant le moment du repas, la conversation devint générale.

D'autres convives, amis particuliers du fermier, arrivèrent encore. Enfin, le dernier, se présenta Raoul de Savignan-Clavières.

— Je suis un peu en retard, expliqua-t-il. Cela tient à ce que des gens inconnus de moi se sont présentés à mon domicile en mon absence. J'ai voulu me renseigner sur ce qu'ils désiraient; mais on n'a rien pu m'apprendre.

— A table, mes enfants! dit Soleret.

Puis, s'adressant aux femmes, occupées à la cuisine :

— Allons, Claire, et vous, madame Thérèse, veuillez passer par ici. La cousine suffira bien au service, n'est-ce pas?

— Mais oui, mais oui, cousin! cria celle-ci.

Chacun prit place autour de la grande table, suivant l'ordre indiqué par Thérèse, et l'on attaqua le potage, au milieu d'un religieux silence que troublait seul le cliquetis des cuillers sur la porcelaine.

— C'est égal, fit observer Pigeolet, si nous avions en ce moment chacun un grelot au menton, je crois que nous ferions plus de bruit qu'un attelage de mules!

— Nous n'en serions guère incommodés, répliqua Grenache, puisque nous n'entendrions rien!

— Comment cela, sergent?

— Dame, ne dit-on point que « ventre affamé n'a pas d'oreilles ».

Cette saillie au gros sel délia les langues, et le repas se continua, non pas bruyant, mais assez animé, comme il convient à une douce intimité.

Raoul et Claire, placés côte à côte entre Thérèse et Soleret, étaient rayonnants de bonheur; et s'ils restaient silencieux parmi les conversations qui s'ébauchaient autour d'eux, leurs yeux se parlaient plus éloquemment que n'eussent pu le faire leurs lèvres.

Du reste, entre les divers services, de petits comités s'étaient formés, au hasard du voisinage. Le fermier causait culture et récoltes avec un maraîcher d'Aubervilliers, tandis que Grenache et le marinier évoquaient leurs souvenirs d'Algérie, et que Pigeolet écoutait sans sourciller l'histoire d'une triomphale création de Laclairière à Pithiviers.

Lorsqu'on fut au dessert, Soleret se leva; et, voyant qu'il se préparait à prononcer un petit speech, chacun fit silence.

— Mes amis, dit le fermier, vous savez tous pourquoi je vous ai réunis ce soir. Ce repas est celui des fiançailles de ma fille Claire avec Raoul. Je ne veux pas à ce sujet vous faire un long discours, car ce n'est pas ma spécialité; mais je tiens à dire combien je suis heureux de votre présence en ce jour où se scelle l'engagement mutuel des futurs époux. Les jeunes fiancés n'iront pas à la cérémonie dans un carrosse doré... Non certes! mais ils sont jeunes, courageux, et ils s'aiment! avec cela, corde à boyaux! et l'aide de la Providence, ils sauront trouver la somme de bonheur dévolue à tout bon chrétien dans cette vallée de larmes! Aussi, je propose de trinquer à la santé de ces enfants, à la félicité de leur ménage!

— A la santé de Claire!

— A la santé de Raoul!

Tout le monde se leva, et les verres se choquèrent au-dessus de la table.

A son tour, Laclairière crut devoir prendre la parole.

— Reçu pour la première fois par M. Soleret, dit-il, il me siérait mal de trop élever la voix et de prendre un ton trop familier pour parler de cette charmante demoiselle, qui, dans peu de temps, s'appellera Mme de Savignan-Clavières... Mais il me sera permis, je l'espère, de porter un toast au bonheur futur de notre ancien compagnon d'armes... Le jeune Raoul fut un brave devant l'ennemi; et comme il a été bon garde mobile, nul doute qu'il ne soit dans l'avenir bon époux et bon père. Le repas auquel nous assistons est déjà pour les fiancés une cérémonie qui restera gravée dans leur mémoire, comme est resté dans la mienne le souvenir d'une soirée analogue à celle-ci et que je veux vous conter. C'était après l'exposition, vers 1868. Je me trouvais en tournée en Normandie, et je venais de débarquer à Condé-sur-Noireau où je devais créer le rôle de maître Séraphin dans le *Crime de Faverne*. A peine descendu à l'hôtel du *Faisan doré*, je m'apprêtais à dîner lorsqu'une nombreuse société fit irruption dans la salle. Discrètement, j'allais me retirer pour laisser la place aux arrivants et me faire servir mon repas dans ma chambre, quand soudain...

Un coup de sonnette résonna dans l'appartement, interrompant le récit de l'artiste.

— Ce sont des soldats des gardes nationaux, dit la cousine effarée en rentrant dans la salle à manger.

— Des gardes nationaux ? fit Soleret.

— Oui; il y a un caporal avec eux.

— Que demandent-ils?

— Ils veulent parler à M. Raoul de Savignan-Clavières.

— Voilà qui est singulier! dit le fermier.

— J'y vais, fit le jeune homme en se levant.

Mais il n'eut pas le temps de sortir.

La porte de la pièce s'ouvrit, et plusieurs hommes en armes apparurent, parmi lesquels se distinguait, dépassant les autres de la tête un grand diable maigre et efflanqué, mal ficelé dans son uniforme trop large et trop court.

— Tiens, Bridoux! s'écria Pigeolet en reconnaissant le savant.

Il se dérangea pour aller serrer la main de son ancien camarade.

— Ah! ben, elle est bien bonne, par quel hasard?...

— Ah! mon pauvre ami! répondit Bridoux. Enrôlé, enrôlé de force par les Communards! Je vous raconterai cela plus tard! si vous saviez combien ces gens sont terribles!...

Cependant, le caporal s'était approché de la table.

— Excusez-nous, dit-il, de venir vous déranger au moment où vous étiez en train de si bien faire; mais j'ai une mission à exécuter...

— Expliquez-vous, corde à boyaux! s'exclama Soleret. On ne fait pas invasion comme cela dans le domicile des gens sans raisons sérieuses!

— L'explication sera courte, répondit le caporal. Je veux parler à M. de Savignan-Clavières.

— C'est moi, monsieur, dit Raoul. Que me voulez-vous?

— Par ordre de la Commune, je vous arrête! fit le garde en mettant sa main sur l'épaule du jeune homme.

— M'arrêter, moi? et pour quel motif?

Tous les convives, consternés, étaient debout, en désordre autour de la table. Claire s'était précipitée au-devant des soldats, semblant vouloir défendre son fiancé.

— Oui, dit le fermier, dites-nous le motif? On n'arrête pas les gens ainsi, sans leur dire pourquoi.

— Voici le mandat d'amener, répondit le caporal, en sortant de sa cartouchière une feuille de papier pliée en quatre. J'exécute un ordre que m'ont donné mes supérieurs. Je n'en sais pas davantage.

— Oh! mon Dieu! mon Dieu! s'écria Claire, en prenant la main de Raoul.

— C'est bien, dit froidement le jeune homme.

Et se tournant vers la jeune fille :

— Au revoir, mademoiselle Claire, dit-il. Je ne sais ce qu'on me veut; mais de quelque chose que je sois accusé, croyez bien que je suis innocent... Au revoir, et à bientôt!

Puis, aux autres invités :

— A vous aussi, mes amis, au revoir! dit-il.

— Dire qu'il me faut contribuer à l'arrestation de Raoul! fit à demi-voix Bridoux. Ah! mon pauvre monsieur Pigeolet, ces gens-là sont bien canailles!

— Allons, en route! dit le caporal en faisant avancer Raoul au milieu de ses hommes.

— Où me conduisez-vous? demanda le fiancé de Claire.

— Au poste des Arts-et-Métiers, d'abord. Ensuite nous verrons.

Le jeune homme se retourna une dernière fois vers l'assistance.

— Au revoir! A bientôt! répéta-t-il.

Et il sortit entre les gardes nationaux, pendant que les convives demeuraient stupéfaits devant la table non encore desservie, et que le fermier Soleret emportait dans ses bras, vers sa chambre, sa fille évanouie...

## XX

### LA MAISON DE LA RUE DE LA ROQUETTE

En sortant de l'auberge du *Bœuf Rouge*, où, jusqu'à nouvel ordre, il avait laissé Martial, Clément Rochel était rentré à Paris, dans son domicile de la rue Massillon.

Avant de se séparer, les deux complices avaient brûlé tous les papiers concernant le trésor et la famille de Savignan-Clavières. Rochel avait seulement gardé une copie du plan sur laquelle, par surcroît de précaution, il avait pris soin de ne pas écrire les noms des chemins et avenues. Cette copie ne pouvait dès lors être utile qu'à Martial et à son père qui, seuls, pouvaient, de mémoire, suppléer à cette lacune.

— On ne sait pas ce qui peut arriver, avait dit le commandant pour justifier cet excès de prudence. Si nous étions pris, nous serions sûrs ainsi de retrouver la cassette ou tout au moins de ne la voir pas tomber entre les mains de ce Raoul qui se retrouve si mal à propos sur notre route.

Pour l'instant, pensant n'avoir rien à craindre de la police, occupée d'ailleurs presque exclusivement aux perquisitions et aux arrestations des gens suspectés d'entretenir des relations avec le

gouvernement de Versailles, le commandant se contenta d'enfermer le document dans son secrétaire, et combina ses batteries pour exécuter le plan qu'il s'était tracé.

Pour commencer, il fallait trouver un asile sûr à Martial. Car Rochel n'était pas d'avis de le laisser au Raincy. Dans ce pays, déserté par ses habitants et peuplé entièrement de soldats prussiens, les civils étaient trop facilement remarqués. Et puis, il faut le dire, Prosper Lègre, l'aubergiste du *Bœuf Rouge*, ne lui inspirait qu'une médiocre confiance. Enfin, le commandant avait une raison particulière et péremptoire pour ramener son complice à Paris : le voisinage du trésor pouvait tenter Martial et le décider à une entreprise qui pouvait avoir deux résultats différents, mais également funestes à lui, Rochel : ou le jeune homme réussirait à s'emparer de la cassette et filerait avec à l'étranger; ou bien il serait pincé par les Allemands, et le trésor découvert serait partagé par eux ou remis aux autorités françaises.

C'est pour éviter ces risques, autant que pour veiller à la sûreté de son complice, que le commandant se mit en quête de lui trouver un abri dans la capitale.

Pour des raisons indépendantes de ce récit, Rochel, plusieurs années auparavant, avait eu besoin d'un domicile possédant plusieurs issues. Ce logis, il l'avait trouvé dans les environs du faubourg Saint-Antoine, le quartier le plus populeux de Paris, où l'on pouvait habiter pendant dix ans sans même connaître ses voisins les plus proches ou en être connu.

C'était, dans la rue de la Roquette, une vaste cour que bordaient, à droite et à gauche, des ateliers de sculpture et d'ébénisterie. De tous côtés, de longs couloirs sombres s'enfonçaient dans les vieilles bâtisses, humides, tortueux, noirs, accidentés d'escaliers qui descendaient sous terre ou s'élevaient jusqu'au troisième étage, pour se précipiter de nouveau jusqu'au niveau du sol, en faisant communiquer entre eux les divers bâtiments, et se reliant eux-mêmes avec deux autres cours plus petites qui accédaient l'une dans la rue Sedaine, l'autre dans une sorte de passage privé, à deux issues.

Comme on le voit, dans un pareil immeuble, la fuite, en cas d'alerte, était facile. Une poursuite de la police était, du reste, impossible pour ainsi dire dans ce coin de Paris. Le faubourg Saint-Antoine est le quartier des passages par excellence. De la place de la Bastille à l'ancienne place du Trône, sur un parcours d'un kilomètre, on n'en compte pas moins de soixante-cinq, communiquant entre eux par des usines à plusieurs issues ou des baies pratiquées pour le passage des ouvriers.

C'est donc dans cette maison de la rue de la Roquette, où lui-même avait jadis trouvé asile, que Rochel songea à loger son complice. C'est là qu'il se rendit le lendemain de son voyage au Raincy.

A peu près au milieu de la première cour, il s'engagea dans l'un des corridors dont nous avons parlé et arriva sous une sorte de hangar encombré de chaudières rouillées et de vieilles ferrailles.

Un jeune Auvergnat était là, occupé à décharger une voiture à bras pleine de plaques de tôle.

— Le père Malaviole est-il là ? lui demanda le commandant.

— Voilà, voilà ! répondit une voix semblant sortir d'un amas de décombres.

Aussitôt un vigoureux gaillard, à la physionomie joviale et franche, entourée d'un collier de barbe noire, apparut sous le hangar.

— Tiens, ch'est mochieu Rochel! dit-il en reconnaissant le commandant. Par quel hajard êtes-vous par ichi ? il y a bien longtemps qu'on ne vous avait vu. Qu'est-che qu'il y a pour votre cherviche ?

— Je viens voir, mon brave Malaviole, si vous n'auriez pas une chambre à me louer ?

— Plutôt deux qu'une, mochieu Rochel. Ch'est-y pour vous ?

— Oui.

— Vous revenez donc dans votre anchien quartier ?

— Pas précisément; mais j'ai besoin d'une chambre pour recevoir quelqu'un que ma femme ne peut pas souffrir. Alors vous comprenez...

— Oh! je comprends, je comprends! la tranquillité du ménage avant tout! Mais j'alors, che ne cherait que pour quelques jours?

— Je ne sais pas; mais je vous la retiens pour trois mois.

— Bon. Cha va bien. Cheulement, vous chavez, cha n'est pas très bien meublé... D'ailleurs, vous j'allez voir. J'en ai plusieurs, je vais vous les montrer.

— Celle que vous m'aviez louée dans le temps, est-elle vacante?

— Juchtement. Si elle fait encore votre affaire, vous pouvez la prendre.

— En ce cas, inutile de vous déranger, père Malaviole. Est-ce toujours le même prix?

— Toujours. Je n'augmente pas mes loyers, tant que l'on n'augmente pas mes contributions.

Le commandant sortit quelques pièces de son porte-monnaie, et les tendit à l'Auvergnat.

— Donnez-moi la clef, dit-il.

— Voilà, mochieu Rochel. Ch'est plaisir d'avoir des locataires comme vous. On est chûr de ne pas avoir d'ennuis ni d'embarras!

Le commandant traversa le hangar et se dirigea vers un couloir au bout duquel un étroit escalier en échelle de meunier conduisait au palier du premier étage. Là, deux autres escaliers aboutissaient : le premier venant de la rue de la Roquette, le second donnant sur le passage dont nous avons parlé plus haut. Le palier, au delà des escaliers, se prolongeait dans l'ombre jusqu'au bâtiment en façade sur la rue Sedaine, où il se terminait en pente rapide, au niveau du trottoir.

Bien que de longues années se fussent écoulées depuis qu'il avait habité là, Rochel se dirigea sans hésiter vers la porte de son ancienne chambre.

Elle était toujours restée pareille, avec sa petite couchette propre, ses deux chaises, sa table de toilette, sa commode Empire aux cuivres dorés et ses deux fenêtres aux rideaux de calicot blanc.

En contemplant cette pièce dont la vue le ramenait aux premières années de son mariage avec Thérèse, Rochel ne put se défendre d'une émotion passagère.

Mais elle fut de courte durée.

— Bah! dit-il en faisant claquer ses doigts, tout ça c'est de l'histoire ancienne! laissons le sentimentalisme de côté, et occupons-nous des choses sérieuses!

Il ferma la porte, et alla ouvrir l'une des fenêtres. Puis il regarda au dehors.

— Bien, dit-il; rien n'est changé. Grâce à ces deux toits dégressivement étagés, en trois sauts l'on se trouve dans la cour du bureau des Ponts-et-Chaussées. Il n'y a qu'à lever la trappe de fer, et, en suivant l'égout, l'on arrive en cinq minutes au bord du canal Saint-Martin, sous la voûte, près du bassin de la Bastille. Avec les trois escaliers, et la double cour, cela fait un total de six issues ; si jamais Martial se laisse pincer avec ça, ma foi, il n'a plus qu'à devenir honnête homme, car il ne sera pas bâti pour les aventures.

Ayant ainsi assuré la retraite de son complice, le commandant sortit de la chambre, ferma la porte, et, suivant le long couloir, retourna chez lui par la rue Sedaine.

— Maintenant, se dit-il, nous allons passer au chapitre deux de notre plan : la suppression de Raoul. Cela demande réflexion.

Rochel, nous l'avons dit, n'était point l'homme du mal pour le mal. Lorsque pour lui se faisait sentir la nécessité d'un crime à commettre, il économisait ses victimes. C'était ce qu'un grand écrivain de ce siècle a appelé un « filousophe ». Aussi lui répugnait-il d'assassiner Raoul. Pourtant, il ne se célait pas que le jeune Savignan serait toujours un obstacle à sa quiétude et à celle de Martial, s'il ne se décidait point à le faire disparaître par quelque moyen que ce fût.

L'idée d'un crime le faisait songer à son complice, tentant d'assassiner Pigeolet; et cette pensée le faisait frissonner. En remontant plus haut, il voyait Martial se faisant maladroitement passer pour Raoul; puis, plus haut encore, le dénonçant, lui, Rochel, pour s'approprier seul le trésor...

— Décidément, ne pouvait-il s'empêcher de dire, ce garçon est un imbécile et un coquin... mais c'est mon fils! Son second défaut seulement lui vient de son père!

Complaisamment, comme pour retourner le poignard dans sa plaie au souvenir de ce qu'il avait enduré pendant sa détention à la prison du Cherche-Midi, il s'arrêtait à cette lâcheté de Martial, à la dénonciation anonyme qu'il avait faite contre lui...

Une dénonciation!

— Mais c'est peut-être une idée, cela! se dit-il.

« Ce qui n'a pas réussi avec moi pourrait bien réussir avec Raoul...

Depuis le peu de temps qu'il était libre, Rochel avait lu les journaux, et s'était bien vite mis au courant de la crise politique qui agitait Paris. Les feuilles étaient pleines de comptes rendus d'arrestations de suspects; le soupçon le plus absurde suffisait, toujours, pour faire emprisonner quelqu'un, et souvent pour le faire fusiller...

— Ce serait sans doute un moyen de s'en débarrasser, sans avoir recours à la violence, pensa le commandant. Raoul est en une très mauvaise posture : son éducation chez les religieux d'Arras, tout en établissant une prévention contre lui, a dû l'engager à ne pas servir la Commune. Dès lors, rien n'est plus facile que d'éveiller les soupçons à son égard, et une lettre motivée au délégué à la Police suffira, j'espère, pour assurer son avenir... Allons, c'est dit! là est le bon joint! il ne me reste plus qu'à le découvrir, ce qui ne doit pas être bien difficile, puisque je suis en bons termes avec le petit Pigeolet, lequel est en relations constantes avec lui.

« Décidément, tout va bien! le diable est avec moi. Et si cette tentative marche comme je le souhaite, dans peu de temps la fortune des Savignan-Clavières aura passé dans les mains de Pierre et de Martial Froment! »

(*La suite au prochain numéro.*) Noël Gaulois.

# LE NEZ DE FLAIRDECOIN[1]

PAR

**JEAN DRAULT**

VIII (*Suite.*)

En wagon, le jeune homme eut à faire face à deux sujets de conversation tout à fait distincts :

— Sitôt arrivé à Paris, lui disait le docteur en le prenant à part, j'emballe mon individu dans un fiacre, et je le conduis à mon domicile où je l'enferme dans mon cabinet de travail. Plus souvent que je vais le confier à un hôpital pour que tous mes confrères aillent étudier dessus et me chiper mes observations !... J'ai trouvé un trésor, une mine scientifique, c'est pour moi tout seul !...

— Vous avez bien raison !... approuva Tournique qui se gardait bien de contredire le docteur et qui d'ailleurs ne fût jamais parvenu à le convaincre.

Ne connaitrait-il pas assez tôt l'horrible vérité !...

Puis, c'était l'agent 102 qui, prenant à part le jeune secrétaire, lui disait :

— Le futur beau-père de monsieur le secrétaire est un homme supérieur, réellement supérieur !...

— N'est-ce pas ?...

— Ah !... Oui !... Il fait bonne contenance et ne se défait pas un seul moment du sang-froid qui ferait croire à son innocence !... J'ai surtout admiré la façon calme dont le futur beau-père de monsieur le secrétaire s'y est pris pour expliquer son départ sans effrayer sa femme et sa fille.

— C'est vrai qu'il est réellement très fort ! approuva Tournique. Et d'un air entendu :

— Il s'en tirera, vous savez !...

— Avec quinze ou vingt ans de travaux forcés, oui, répliqua l'agent 102.

— Hein ?... Est-ce vrai qu'il a avoué, comme vous me l'avez affirmé ?...

— Absolument !... D'ailleurs, il n'aurait pas avoué que j'ai sur moi, comme je vous l'ai dit, une lettre de lui à un certain Plumol, l'auteur principal du complot contre le tzar. Dans cette lettre il est compromis irrémissiblement.

— Il s'en tirera tout de même, il a dû être un instrument !...

— Un moment, dit Michel Flairdecoin, j'ai été sur le point d'arrêter toute la famille en bloc ; la femme et la fille me paraissaient de mèche !... Et comme j'ai des mandats en blanc à utiliser...

— Arrêter ma fiancée !... murmura Tournique éperdu... Pourquoi pas moi aussi, pendant que vous y étiez !...

— Mais je l'eusse fait, répondit Michel imperturbable, si vous aussi vous m'aviez paru de mèche !

— Et dire ! murmura Tournique avec amertume, dire que j'ai cru qu'il était utile de stimuler le zèle de cet agent ! Ah !... Ça ne me réussit vraiment pas, de stimuler le zèle des agents !

De Michel Flairdecoin, le malheureux jeune homme, déjà bien étourdi par la succession d'événements auxquels il venait d'assister, retombait sur le docteur qui l'achevait et lui donnait le coup de grâce avec ces paroles :

— Mon cher Tournique, aidez-moi donc...

— A vous tirer de là ?... Certes, croyez que...

— Mais non, de quoi me parlez-vous ?... Aidez-moi à prévenir un accès chez le sujet scientifique qui nous accompagne. J'ignore s'il a des accès, mais il peut en avoir. Le mieux est de les prévenir. Dites-lui donc en conséquence que non seulement j'ai comploté contre le tzar, mais contre la tzarine aussi...

— Hein ?

Tournique ouvrait une bouche comme un four. Il sentait la paralysie cérébrale qui commençait à le gagner.

— Oui, poursuivit le docteur, montrez-moi à lui comme un bandit, un nihiliste, un ennemi de l'alliance franco-russe.

— Ah !... Vous trouvez vraiment utile que je lui dise ça ?...



— Indispensable, mon ami, indispensable !... Cet homme me croit un régicide, — un tzaricide serait plus juste, — il est fanatique de l'alliance franco-russe et me croit un ennemi de cette alliance, ne le détrompez pas ! Dites comme lui !... Insistez !... Peignez-moi comme un espion, un agent secret de la Triplice !... Ça l'enchantera !... Il ne faut jamais contrarier les fous, voyez-vous. Sans cela, ils se mettent en fureur, ils ont des accès. Rien n'est plus désagréable, surtout en wagon !...

Tournique ne trouva rien à répondre.

Il n'en eût d'ailleurs pas eu le temps, car l'agent 102 l'attirait de nouveau pour lui donner de nouveaux détails sur le complot contre le tzar.

A Caen, le trio quitta le train de la petite ligne de *Caen à la mer* pour monter dans le train de la grande ligne de Paris-Cherbourg.

Une fois installé, le docteur tira de sa valise du poulet froid, du pain, du vin, des serviettes, et organisa un petit repas froid ; on eût dit un petit dîner sur l'herbe.

Il servit Michel Flairdecoin, il servit Tournique et se mit à mordre lui-même à belles dents dans une cuisse de poulet.

— Il a de l'estomac tout de même !... pensait l'agent 102. Faut croire que l'émotion ne lui coupe pas l'appétit. Il n'y a pas à dire ! Un homme qui se force pour manger n'a pas cette tête-là !

Le docteur, tout en dévorant, couvait des yeux Michel Flairdecoin et le soignait avec une tendresse quasi-maternelle :

— Un peu de ce poulet, mon ami ?... Non ?... Alors une tranche de foie gras !... Allons !... Une bonne lampée de bordeaux pour pousser cette carcasse !...

Et l'agent 102 trouvait enfin, pour la première fois de sa vie, que le métier avait du bon et devenait très agréable avec des *clients* de la nature de Maboulinière.

Tournique, lui, cherchait toujours à rattraper ses idées que l'arrestation du docteur avait disséminées comme une bande de moineaux effrayés par un coup de fusil.

En somme, le docteur était soupçonné, plus que soupçonné, d'avoir fait partie d'un complot contre le tzar, à cause d'une lettre de lui, trouvée chez un certain Plumol.

Ce Plumol, jamais Tournique n'en avait entendu parler au docteur. Pourquoi ne l'interrogerait-il pas sur ses relations avec cet individu ?... Peut-être, de cette explication, jaillirait-il quelque lumière favorable au docteur !... Et il résolut de surprendre le père de Marguerite par une question brusque, qui ne permît pas à Maboulinière de se mettre en garde et d'inventer une réponse.

Dame, si ça enfonçait davantage le docteur, tant pis. Lui, Tournique, aurait une certitude ; ça compenserait.

A brûle-pourpoint, Tournique demanda donc :

— Dans quel but, diable, écriviez-vous donc à ce Plumol ?

Visiblement, le docteur sursauta, pâlit et, embarrassé, répondit :

— Vous le connaissez donc, vous, ce Plumol ?

— Non, mais...

— Qui vous a dit que je lui avais écrit ?...

1. Voir l'*Ouvrier* du 5 décembre 1896.

— Peu importe... Pourquoi lui écriviez-vous?

Le docteur fut vaguement effrayé par ces insidieuses questions. Il eut un moment l'idée de tout rompre avec Tournique, en lui disant : « mais pour lui offrir ma fille en mariage, » quand il réfléchit que Tournique, ou croirait à une plaisanterie, ou se vengerait d'être évincé en racontant partout que le docteur offrait sa fille en mariage à tout venant, comme un marchand des quatre-saisons offre une livre de poires.

Il répondit donc :

— Ce que j'ai écrit à Plumol, mon cher, il m'est tout à fait impossible de vous le dire.

Un silence glacial suivit cette réplique. Mais l'agent 102 cligna des yeux, en regardant Tournique, d'un air qui voulait dire :

— Hein?... Croyez-vous qu'il s'est assez enferré, et que nous le tenons bien, à présent!...

Tournique sentit en effet sa conviction se faire définitivement sur la culpabilité du docteur, et il se demanda s'il ne serait pas temps de rompre, lui, fonctionnaire de la préfecture de police. avec cette famille de régicides!... Oui, mais Marguerite avait de si beaux yeux!... Et sa dot était si rondelette!... C'est que ça ne court pas les rues, par le temps qui court, les dots rondelettes!

Le voyage s'acheva sans une parole.

A la gare Saint-Lazare, le docteur Maboulinière et l'agent 102 se surveillaient du coin de l'œil d'un air féroce.

Chacun d'eux semblait craindre que son compagnon ne voulût s'enfuir, et ils se fussent mis mutuellement volontiers des menottes.

Ils hélèrent tous deux le même fiacre, se poussèrent dedans comme deux individus qui luttent, car aucun ne voulait monter le premier de crainte que l'autre ne s'éclipsât par derrière. Tournique, navré, monta sur le siège.

— Rue Claude-Bernard, 82! cria le docteur au cocher, en se penchant par la portière de droite.

— Non!... A la préfecture de police!... clama l'agent 102 à la portière de gauche.

— Voyons!... Bourgeois!... grommela le cocher. Faudrait s'entendre!... Ou alors, j'vais vous conduire tous les deux à Charenton.

Le docteur céda, car il ne faut jamais contrarier les fous.

Quelques instants après, le fiacre entrait à la préfecture de police. Le docteur était conduit au Dépôt, enfermé dans une cellule.

Tournique l'entendait qui vociférait, non pas, certes, parce qu'il redoutait quoi que ce soit, mais parce qu'on l'avait séparé de son fou, de son cas pathologique, de son curieux sujet scientifique...

— Comment cela va-t-il finir?... murmurait le jeune secrétaire en passant la main sur son crâne, tandis qu'il montait à la Sûreté pour obtenir des détails supplémentaires sur le complot découvert par l'agent 102.

Et il avait peur, maintenant, de devenir, lui Tournique, à la suite de tant d'émotions, un fou pour de bon.

## IX

### OU BÉCASSEAU RETROUVE, APRÈS DIVERSES PÉRIPÉTIES, SES HABITS MILITAIRES

On croit généralement, dans le public, que rien n'est plus difficile que de s'évader d'une prison, ou de se tirer des mains de deux gendarmes qui vous détiennent avec une âpreté de propriétaire.

Rien n'est au contraire plus simple à concevoir ni plus facile à mettre en pratique.

La preuve en est que le soldat Bécasseau, qui était loin d'être un aigle, se distingua dans ce genre d'exercice, le deuxième jour qui suivit son incarcération.

Son procédé mérite d'être mis en lumière, et nos lecteurs nous sauront gré de le leur avoir dévoilé, pour le cas où ils seraient un jour victimes d'une erreur policière de la nature de celle dont ils ont vu souffrir le susdit Bécasseau, le romancier Plumol et l'étrange docteur Maboulinière.

Bécasseau, toujours vêtu des habits disparates dont l'avaient gratifié les généreux locataires de la maison du boulevard Saint-Michel, fut un matin extirpé de la cellule qu'il occupait au Dépôt et conduit, par deux gardes municipaux, au service anthropométrique, pour être mensuré sur toutes les coutures par M. Bertillon, celui-là même qui est convaincu que Dieu n'a créé les hommes que pour qu'ils soient mensurés tous un jour par Bertillon.

En route, Bécasseau demanda :

— Où c'est-y qu'on me mène encore?

Ne recevant nulle réponse des deux gardes, il ajouta à mi-voix, comme se parlant à lui-même :

— Core trois jours, et pis j'serai porté déserteur!... Pétard de bonsoir, va!... Si j'savais seulement quoi que c'est qu'il y a pour la désertion, dans le code militaire! Si tout de même j'allais être fusillé à la suite de toutes ces histoires-là, ça serait pas de veine, tout de même!...

Et l'idée de la fuite le hanta impérieusement. Oui, certes, mieux valait rentrer à la caserne dans un accoutrement ridicule, après s'être fait ravir ses effets militaires, et risquer trois mois de prison que d'être porté déserteur.

Lorsque M. Bertillon et ses aides eurent pris la plus minutieuse mesure de la superficie de Bécasseau, de ses aspérités, de ses dépressions. de ses cicatrices de vaccination et constaté l'existence d'un grain de beauté sur son épaule gauche, les deux gardes municipaux le remmenèrent.

Alors Bécasseau leur dit :

— C'est-y qu'y veulent me faire un costume neuf?... Ça serait pas de luxe, vrai!...

Et cette exclamation naïve prenait un tel accent de vérité, dès qu'on examinait l'air triste de Bécasseau, sous son vieux chapeau haut de forme, avec son antique redingote, son pantalon de cycliste et ses demi-bottes dont les tirants aux couleurs voyantes ajoutaient à la gaieté de ce costume, que les deux municipaux éclatèrent de rire.

Ils longeaient à ce moment les balustrades provisoires, en planches, de la Sainte-Chapelle.

Bécasseau, prompt comme l'éclair, enjamba l'une de ces balustrades et fila comme un zèbre devant le simoun du désert.

Il bénéficia, ce qui arrive toujours en pareil cas, de la minute d'anéantissement complet de ses deux gardes.

Quand les municipaux songèrent, l'un à contourner la balustrade, l'autre à sauter par-dessus, Bécasseau était loin déjà.

Talonnés par la peur de la salle de police, qu'ils sentaient avoir méritée par leur maladresse, ils coururent sur le boulevard du Palais. eurent, au loin, sur le milieu du Pont-au-Change, un aperçu de Bécasseau vu de dos, et qui rapetissait à vue d'œil, et beuglèrent de toute la puissance de leurs poumons, en courant :

— Arrêtez-le!...

— Arrêter qui?... Les rues étaient pleines de monde, semées d'étrangers et de provinciaux accourus à Paris pour voir le tsar et la tsarine.

Un agent arrêta au jugé un habitant de Paimpol qui, ayant perdu l'adresse de ses parents de Paris, errait, désolé, à leur recherche.

— C'est pas lui! dirent les deux municipaux.

On relâcha l'habitant de Paimpol pour arrêter cinquante mètres plus loin un bourgeois qui courait.

Le bourgeois était un conseiller municipal socialiste et anti-bourgeois. Il courait, mais après l'omnibus.

On le relâcha avec des excuses dès qu'il eut montré sa médaille, et cet homme furieux d'avoir raté son omnibus s'écria :

— Attendez la prochaine réunion du Conseil municipal!... Ce que je m'en vas demander la suppression du budget de la *Préfectance*.

(*La suite au prochain numéro.*) JEAN DRAULT

# RECETTES DE LA SEMAINE

### Grippe.

La grippe se déclare habituellement par une grande prostration accompagnée de douleurs dans la poitrine et de courbature. On doit garder le lit et prendre, en quatre fois, dans la journée, 25 centigrammes de carbonate d'ammoniaque. Si l'abattement est considérable, boire un peu de vin de Bordeaux chaud et sucré

### Du sel et de ses usages.

Le sel n'est pas seulement un condiment nécessaire à la digestion, il est aussi, et fréquemment, un véritable remède et un réactif puissant dont le concours se montre précieux en une foule de circonstances.

L'eau salée suffit parfois à ranimer une personne évanouie à la suite d'un choc.

Dans de l'eau tiède le sel constitue un bon vomitif.

Une simple cuillerée à café dans un verre d'eau a une heureuse influence sur bien des troubles digestifs, soulage des coliques, facilite la digestion, etc.

Un sac de sel chauffé soulage dans les cas de névralgie.

Contre la fatigue des yeux, s'il n'y a pas maladie organique, rien de meilleur qu'un bain chaud d'eau salée.

On évitera ou l'on combattra la chute des cheveux en se lavant, de temps à autre, la tête avec de l'eau salée.

Du sel ajouté à un bain le rend presque aussi fortifiant qu'un bain de mer.

Si l'on saupoudre de sel les tapis avant de les balayer, on constatera que la poussière ne s'élève pas et que les tapis gagnent en brillant et en couleurs.

Jeté sur la suie enflammée, le sel éteint les flammes.

Que l'on en saupoudre légèrement un poêle où cuit un mets quelconque, on fait disparaître toute odeur désagréable.

De même si l'on en répand sur la braise où grille une viande; le feu en devient plus clair, plus brillant et, partant, la cuisson meilleure.

# LES COURSES D'AUTOMNE[1]

PAR

HIPPOLYTE AUDEVAL

VIII (*Suite.*)

Sa visite à l'octogénaire l'avait ému, oppressé. Ce passé qu'il avait essayé de fouiller et qui ne répondait que par la bouche d'une femme presque ensevelie déjà dans les ombres mystérieuses de la mort, avait soulevé en lui tout un monde de sentiments rêveurs et tristes. Il souhaitait d'être seul.

— Vous plait-il que je fasse un instant route avec vous? dit Marcelle avec un gracieux sourire. Vous êtes bon comme l'était votre père, monsieur le comte, et le récit de mes malheurs vous attendrira, j'en suis certaine. Il me faudrait deux cents francs.

— Deux cents francs! dit Léopold surpris.

— C'est pour mes deux fils. Attendez; vous allez voir. Ils sont à Angoulême, et ils manquent de tout.

— Quel âge ont-ils?

— Vingt-deux et vingt-cinq ans, l'âge de la folie, de l'aimable folie.

— Et ils ne travaillent pas?

— Travailler! On n'a que ce mot-là à nous dire. C'est ridicule, à la fin. Est-ce que vous travaillez, vous, monsieur le comte?

Dès que ce mot fut prononcé, elle le regretta, car elle vit qu'il avait produit mauvais effet.

— Mon histoire est digne d'intérêt, reprit-elle...

Mais Léopold l'interrompit.

— Ma brave femme, dit-il, je n'aime pas les intrigantes, et vous en êtes une. Je le crois du moins, et je désire me tromper. Adieu.

— Comte de Buissas! cria-t-elle d'une voix menaçante... Ah! tenez, ne nous brouillons pas. Je sais des choses...

— Je vais vous en apprendre deux que vous paraissez ignorer, dit Léopold : la première, c'est que l'estime des honnêtes gens ne se gagne pas par les moyens que vous employez; la seconde, c'est que les lois interdisent formellement l'industrie que vous exercez.

Cette tranquillité ferme étonna la solliciteuse, l'effraya même, et lui enleva toute son assurance. Elle ne répliqua rien et laissa Léopold s'éloigner.

— Pas commode, le fils! murmura-t-elle. Pas commode!

Elle reprit sa jactance au fur et à mesure que Léopold disparaissait.

— J'ai tout de même vos vingt francs, monsieur le comte, dit-elle en les faisant sauter dans sa main. Quant au reste... Nous verrons!

Léopold, lui, ne songea plus à elle. Il repassait dans son esprit toutes les circonstances de son entrevue avec la vieille Gervaise.

— Pourquoi mon oncle ne m'en a-t-il rien dit? pensa-t-il. Il a des samedis très suivis. Il vient en cachette secourir cette pauvre femme; il a donc la prétention d'accaparer le monopole de toutes les bonnes œuvres!

Léopold ne nommait pas Charlotte, mais il ne l'oubliait cependant pas. Il suivait par la pensée sa cousine, trottant matinalement et sans rien dire par les chemins, afin de répandre des bienfaits ignorés: il composait dans son esprit ce doux tableau de l'extrême jeunesse tendant la main à l'extrême vieillesse pour l'aider à faire paisiblement et lentement ses derniers pas dans la vie.

IX

Léopold était si préoccupé quand il rentra qu'il oublia de remettre à sa cousine le bouquet de violettes cueilli pour elle, lequel était, du reste, un peu froissé et fané, ayant été, à un certain moment, fourré dans une poche.

Voyant M. Rougerie et sa fille au salon, la première parole de Léopold fut :

— Mon cher oncle, vous ne me disiez pas que Gervaise, la nourrice de ma mère, était encore de ce monde.

M. Rougerie fit un soubresaut.

— Ah! tu m'y fais penser! s'écria-t-il. J'ai trois jeunes arbres *thuya gigantea* à planter dans le parc.

Et il fit mine de se retirer. Mais Léopold le retint et renouvela sa question.

— Ton père t'en a-t-il jamais parlé? dit M. Rougerie un peu embarrassé.

— Non, répondit Léopold. C'est même...

— Eh bien! interrompit M. Rougerie, si ton père ne t'en disait rien, pourquoi voudrais-tu que je t'en parlasse?

Cette raison n'était peut-être pas très bonne, mais M. Rougerie n'avait pas un très grand choix en dehors de la véritable.

1. Voir l'*Ouvrier* depuis le 5 décembre 1896.

— Il a fallu, reprit Léopold, que ce soit une femme nommée Marcelle, qui, par hasard...

— Tu as vu Marcelle?

— Oui.

M. Rougerie ne pensa plus à ses *thuya.*

— Ma fille, dit-il vivement et d'un ton ému, prépare à ton cousin un verre d'eau sucrée, avec beaucoup de fleur d'orange.

M. Rougerie semblait redouter une catastrophe.

— Et que t'a-t-elle dit? continua-t-il en hésitant.

— Pas grand'chose, mon oncle. J'ai abrégé la conversation malgré son désir de la continuer. Cette femme, avec ses histoires, m'a paru...

— Une langue de vipère! s'écria M. Rougerie rassuré. Tu as bien fait de ne pas l'écouter.

Puis, s'adressant à sa fille :

— Ne mets point de fleur d'orange, reprit-il, c'est inutile. Ton cousin ne l'aime pas.

— Mais, insista Léopold, vous ne m'avez point répondu. Doutiez-vous donc du plaisir que j'aurais à voir cette bonne vieille?

— Charlotte, dit M. Rougerie, pourquoi n'as-tu pas prévenu ton cousin que Gervaise vivait encore? Il va te gronder et tu l'auras bien mérité. Je vous laisse vous expliquer. Mes *thuya* s'impatientent. Ils devraient être plantés depuis ce matin.

Ayant ainsi parlé, il sortit.

— Elle s'en tirera mieux que moi, pensait-il. Les femmes ont toujours eu l'art de parler pour ne rien dire.

Mais cette conversation, qu'il favorisait, devait être plus décisive et prendre des proportions plus considérables qu'il ne se l'imaginait.

Léopold regarda sa cousine, plus belle en ce moment qu'elle ne l'avait jamais été; car les craintes mal apaisées, la protection fraternelle, le dévouement rayonnaient sur son joli visage en même temps que les sentiments les plus tendres.

— Ah! c'est bien mal, ma cousine, dit Léopold. Vous me jugez donc bien frivole, bien mauvais cœur?

Elle fit un geste de dénégation, si doux, si vif, si touchant, que Léopold oublia un moment la Gervaise, la Marcelle et tout le reste, et n'éprouva plus qu'un délicieux bonheur à se fâcher.

— Puisqu'il en est ainsi, reprit-il, j'avais rapporté un bouquet pour vous, mais vous ne l'aurez pas.

— Un bouquet! s'écria-t-elle toute ravie. Pour moi!...

— Le voilà. Il vous aurait fait plaisir?

— Vous me le demandez, mon cousin! Des violettes!... Oh! merci!

— Mais je ne vous l'ai pas donné.

— Eh bien! je le prends. Ah! qu'il sent bon!

— Ma bonne petite Charlotte, savez-vous que vous êtes délicieuse? J'ai bien envie d'aller chercher mon oncle.

— Vrai? Pour lui dire?...

— Pour qu'il m'empêche de vous dire combien je vous aime.

— Oh! il plante ses *thuya.*

— C'est juste. Causons de choses sérieuses.

— Ce n'est donc pas sérieux... l'amitié?

— Charlotte, écoutez-moi. J'ai su que vous alliez chez la vieille Gervaise. Mais pourquoi à mon insu? J'ai des titres à lui être utile. Je veux ma part de vos bonnes actions. Qu'y a-t-il donc dans le passé pour que mon père, mon oncle et vous, vous ayez été si discrets relativement à la nourrice de ma mère, à tel point que j'ignorais même son existence? Ah! mais j'y pense à présent : ces mendiants qui sont toujours à m'entretenir de mort violente... Est-ce que, par hasard?... Ah! je m'y perds. Quel rapport peut-il y avoir?...

— Aucun! aucun! s'écria Charlotte qui devint toute pâle. Les gens des campagnes parlent souvent à tort et à travers.

— Ma cousine, il y a quelque chose que vous ne voulez pas me dire.

— Moi? Non, non, je vous assure.

— Il y a quelque chose de mystérieux autour de moi. Mon père m'a toujours tenu éloigné de Buissas. Et cependant, il m'aimait. Il m'aimait, j'en suis certain, et il me reléguait hors de sa présence, hors de ce pays. Charlotte, Charlotte, je vous adjure de me dire la vérité. J'ai vingt-cinq ans; j'ai toujours regardé en face les événements et les hommes... Vous vous taisez! Je vais aller trouver votre père. Il parlera, lui!

— Mon cousin!... Interrogez-moi. Je répondrai de mon mieux.

Puis, s'enhardissant de plus en plus, et désireuse de chasser les idées tristes, perplexes de Léopold, elle ajouta :

— Votre père avait, je crois, beaucoup d'ambition pour vous, mon cousin. Il souhaitait de vous lancer sur le grand théâtre du monde, où, avec votre nom, vos manières distinguées, votre esprit, votre figure...

— Ah! Charlotte, vous allez me faire rougir.

— C'est que vous êtes réellement très bien, mon cousin.

— Très bien!... A vos yeux, peut-être, trop indulgente cousine.

— C'est que j'y vois clair, Léopold. Vous êtes très bien, je vous le certifie.

Léopold ne put s'empêcher de sourire du ton sérieux et convaincu de sa cousine.

— Voilà le premier point éclairci, reprit-elle avec plus d'assurance. Quant à l'affaire de Gervaise, elle est bien simple. Vous nous quitterez un jour, mon cousin.

Et, en prononçant ces dernières paroles, les beaux yeux de la jeune fille s'humectèrent d'une larme.

— Pourquoi voulez-vous que je vous quitte? s'écria Léopold.

— Je ne le veux pas. Je n'ai pas dit que je le voulais. Mais, quand on a tant voyagé...

— Eh bien! on aspire à se reposer.

— Vraiment! vous ne vous ennuyez pas avec nous!

— Je m'ennuie si peu, Charlotte, que je ne sais même plus de quoi nous causions.

— Ah! mon cousin!... Nous causions... de Gervaise.

— C'est vrai, au fait.

— J'attendais qu'il fît beau pour vous conduire chez elle.

— Bien sûr, Charlotte?

— Songez donc, mon cousin, combien j'étais en peine. Je me disais: Se plaira-t-il avec nous? Ne regrettera-t-il point tous ses plaisirs?

— Des plaisirs?... Mais c'est le bonheur, ma cousine, c'est le bonheur que j'ai rencontré ici, près de vous.

— Vous êtes heureux? Réfléchissez bien, mon cousin, car c'est bien grave.

— Entre votre père et vous... à Buissas... Ah! Charlotte... Je voudrais que toute ma vie...

*(La suite prochainement.)* HIPPOLYTE AUDEVAL.

# AMUSEMENTS SCIENTIFIQUES

## Suspension aérienne.

L'air, animé d'une vitesse suffisante peut — tout le monde le sait — soutenir des objets d'un poids supérieur au sien; on voit, en automne, les feuilles des arbres soulevées par le vent à une grande hauteur, et des ouragans violents ont transporté parfois au loin des planches, des arbres et jusqu'aux toits des maisons.




Rien de surprenant donc, si, dans le joujou que nous allons décrire, l'air insufflé par nos poumons peut soulever et maintenir en l'air une petite balle de liège ou de sureau.

Le petit appareil que nous vous invitons à construire n'est qu'une copie d'un intéressant jouet en buis acheté, nous ne savons où, il y a quelques années déjà, et qui, à notre grand regret, ne porte aucun signe qui nous permette d'en indiquer l'inventeur ou le fabricant; on voit cet objet à la bouche du petit personnage de notre vignette, s'il se trouve parmi nos lecteurs un amateur des travaux du tourneur, il lui sera facile d'en faire un semblable.

A tous les autres nous proposons de fabriquer le jouet avec les matériaux suivants: une petite boîte en carton comme celles où les pharmaciens mettent les pilules, quelques brins de fil de fer, deux cartes de visite et un peu de cire à cacheter.

On commencera par confectionner deux tubes en carton; pour cela les cartes de visite enduites de colle sur une de leurs faces sont enroulées dans le sens de leur longueur, chacune autour d'une grosse aiguille à tricoter, puis maintenues ainsi avec du fil de fer jusqu'à ce que la colle soit sèche; les aiguilles retirées, on a les deux tubes en carton T et T'.

Après vous être assuré que votre boîte B est fermée hermétiquement et l'avoir recouverte au besoin tout autour, d'une bande de papier gommé, adaptez-y les deux tubes T, T' que vous fixerez à demeure au moyen de cire à cacheter.

Plantez au point *i* une potence P, formée d'un gros fil de fer, et, pour que cette pièce se maintienne immobile et rigide, noyez-en la base, à l'intérieur de la boîte, dans un dé en bois ou dans un petit bloc de cire à cacheter.

Au crochet, qui terminera la partie supérieure de la potence P, adaptez un anneau de forme allongée, en fil de fer mince.

Enfin, taillez, en vous aidant d'un canif et d'une lime très fine, une petite balle de liège L, traversée, suivant son axe, par un bout de fil de fer mince, recourbé en crochet dans le haut, comme le montre notre vignette.

Placez cette petite balle sur l'orifice du tube T' et soufflez dans le tube T; la boule de liège soulevée par le courant d'air se mettra à tournoyer, montant ou descendant un peu tour à tour, et son petit crochet *c* viendra souvent heurter ou dépasser en tournant, la partie inférieure de l'anneau A.

Ici notre jouet scientifique devient un jeu de patience ou d'adresse: il s'agit de parvenir à suspendre la boule de liège L à l'anneau A par le crochet *c*; on y arrive bientôt, mais non sans avoir plus d'une fois, pour reprendre haleine, laissé la petite balle se reposer sur l'orifice du tube T' où s'introduit la pointe de son petit crochet *c*; c'est ainsi du moins que les choses se passent quand on est adroit; dans le cas contraire, la petite balle tombe à terre; pénitence: se baisser pour la ramasser.

 MAGUS.



ABONNEMENT

France, Algérie et Belgique.................... 5 francs par an
Autres colonies et pays étrangers............. 6 —

*Écrire et envoyer mandat-poste à M. HENRI GAUTIER, administrateur, 55, quai des Grands-Augustins, Paris.*

*Le Directeur-Gérant:* Henri GAUTIER. — Sceaux. Imp. Charaire et Cie.

5 centimes le N° année courante (10 centimes le N° années échues.) N° 1986 TRENTE-SIXIÈME ANNÉE. — 27 Janvier 1897.

# L'OUVRIER

**Journal illustré paraissant le Mercredi et le Samedi**

ABONNEMENT D'UN AN : (104 numéros) France, Algérie et Belgique : 6 francs.

DIRECTION ET ADMINISTRATION : LIBRAIRIE BLÉRIOT, HENRI GAUTIER, SUCCESSEUR, 55, quai des Grands-Augustins, Paris.

ABONNEMENT D'UN AN (104 numéros) Colonies et Étranger (sauf la Belgique) : 7 francs.

## LE SECRET DE LA MARINIÈRE, PAR NOËL GAULOIS



— Il y a, il y a que je viens te dire bonjour, mon vieux Pivert. (Voir page 618.)

SOMMAIRE : **Le Secret de la Marinière**, par Noël Gaulois. — **Le Nez de Flairdecoin**, par Jean Drault. — **Chronique hebdomadaire**, par Oscar Havard. — **Jeux d'esprit de « l'Ouvrier »**. — **Les Courses d'automne**, par Hippolyte Audeval.

# LE SECRET DE LA MARINIÈRE[1]

PAR

NOËL GAULOIS

## XXI

### MONSIEUR PIVERT

L'instruction de l'affaire de la tentative d'assassinat dont Pigeolet avait été victime, confiée au juge Bouvet-Champard, n'ayant pu aboutir dès les premiers jours, avait été, sinon classée, du moins provisoirement abandonnée.

D'ailleurs, à cette époque de troubles, le parquet chômait, pour ainsi dire. Les causes criminelles revêtaient toutes un caractère militaire et ressortissaient des conseils de guerre et des cours martiales. La police, sous la haute direction d'un délégué, était absorbée, nous l'avons dit, par les perquisitions chez les suspects, et par les arrestations de gens que leur indépendance d'esprit, leurs convictions religieuses ou leurs opinions politiques éloignaient du gouvernement communaliste. Ces gens, cela va sans dire, étaient jugés par les tribunaux militaires, tout à la dévotion de la Commune et du Comité central.

Les magistrats réguliers, considérés du reste d'un mauvais œil par ces juges improvisés, étaient donc en vacances, et la plupart d'entre eux avaient quitté Paris pour se rendre en province ou auprès du gouvernement de Versailles en attendant la fin de cette période révolutionnaire.

D'autre part, les agents de la police de sûreté, traqués et poursuivis depuis la proclamation de la République, s'étaient successivement démis de leur emploi, enrôlés dans les différents corps de troupes qui s'étaient formés pour la défense de la capitale, ou bien s'étaient simplement retirés en attendant des jours meilleurs.

Au nombre de ces derniers se trouvait M. Pivert, dont nous avons eu l'occasion de prononcer le nom dans l'un des précédents chapitres.

C'était une physionomie assez particulière que celle de cet agent, l'un des plus précieux auxiliaires de la justice durant les dernières années du second empire.

Fils de paysans du Beauvaisis, Magloire Pivert était resté attaché à la glèbe jusqu'au moment de la conscription. Ayant tiré un mauvais numéro, il fut destiné à l'armée d'Afrique, et partit à Alger rejoindre son corps. Ses sept ans accomplis, prêt à revenir au pays avec le grade de sergent, à la nouvelle d'une catastrophe terrible qui le privait à la fois de sa mère et de sa fiancée, se voyant seul désormais, il reprit du service et guerroya contre les Bédouins pendant une nouvelle période de sept années, après laquelle, décoré de la médaille militaire, il se décida à rentrer dans la vie civile.

De retour en France, ayant perdu le goût de la culture et ne pouvant vivre avec le petit avoir qui lui revenait de sa famille, il sollicita et obtint, au bout de quelque temps, son admission dans l'administration de la police.

Là, des qualités insoupçonnées se révélèrent tout à coup chez lui. Outre l'endurance et la ponctualité du soldat, une intelligence de synthèse et d'analyse, et par-dessus tout cela un infaillible instinct, se développèrent rapidement et prodigieusement dans la pratique de son nouveau métier, qui d'ailleurs lui plaisait et lui rappelait, en la continuant, la vie d'aventures qu'il avait menée, durant deux congés, dans les plaines de l'Algérie.

D'apparence plutôt chétive que robuste, Magloire Pivert était doué d'une agilité, d'une vigueur, d'une force herculéennes. Cet agent réunissait donc, chose assez peu commune pour être notée, deux qualités redoutables : la tête qui combine et le bras qui agit.

Lorsque l'affaire Pigeolet avait été confiée à M. Bouvet-Champard, celui-ci avait fait appeler M. Pivert et l'avait chargé des recherches. Mais, comme nous l'avons dit, l'instruction ayant été suspendue, le policier, de son côté, avait cessé ses investigations, attendant le retour du calme pour les reprendre.

Or, par une belle matinée des premiers jours de mai, M. Pivert était tranquillement assis dans le petit jardinet attenant au rez-de-chaussée qu'il habitait, en haut de Belleville, non loin de l'église Saint-Jean-Baptiste, et il venait de déplier son journal, lorsqu'on sonna à la grille donnant sur la rue des Solitaires.

Vieux garçon, vivant peu chez lui d'ordinaire, l'agent n'avait pas de domestique. Une femme de ménage venait seulement chaque jour faire ses courses et s'occuper des repas.

1. Voir l'*Ouvrier* depuis le 5 décembre 1896.

A cette heure matinale, la bonne femme n'était pas encore arrivée.

M. Pivert se leva donc pour aller ouvrir.

En parcourant le trajet, du fond du jardin à la grille, le policier examina l'arrivant.

C'était un homme entre deux âges, aux fortes épaules légèrement voûtées, vêtu d'un pantalon et d'une veste en velours bleue foncé.

A l'aspect de la physionomie du visiteur, l'agent se dit :

— Pour sûr, voilà une paire de moustaches que j'ai déjà vues quelque part !

Il ouvrit la grille de fer et demanda :

— Qu'y a-t-il pour votre service, monsieur ?

— Il y a... il y a... que je viens te dire bonjour, parbleu, mon vieux Pivert ! répondit l'arrivant, d'un air jovial et la main tendue.

Le policier examinait l'homme et se répétait

— Où diable ai-je vu ces moustaches-là ?

Mais, par une vieille habitude de métier, il était défiant et se tenait sur ses gardes.

Il reprit, jouant l'étonnement :

— Pardon ! mais je n'ai pas l'honneur...

— De me connaître ? ah ! vrai, elle est bien bonne, celle-là !

— Si vous vouliez avoir la complaisance de me rappeler dans quelles circonstances...

— Nous nous sommes rencontrés ? Avec plaisir, cher monsieur ! répliqua le visiteur. Il y a dans les vingt ans de cela... C'était à Sidi-Brahim, je crois ; au troisième léger si j'ai bonne souvenance... *Ennt'a macache sabir ?*

M. Pivert se frappa le front.

— Ah ! çà, pensa-t-il, est-ce que je baisserais ?

Puis, tout haut avec expansion :

— César, n'est-ce pas ? mon vieux César Grenache, l'homme aux trente-cinq kilomètres « sans boire »...

— Sans boire,
Sans boire !

— Mais entre, entre donc, César ! fit ouvertement le policier. Excuse-moi surtout de ne t'avoir pas reconnu tout de suite... Mais, tu sais, on voit tant de gens...

— Et puis, ajouta Grenache en riant, vingt ans de plus sur la tête, il n'y a rien qui vous change un homme comme ça !

Ils suivirent l'allée du jardinet et entrèrent dans une petite pièce servant à l'agent de salon et de cabinet de travail.

— C'est vrai, pourtant, que nous ne nous sommes pas vus depuis vingt années ! reprit Pivert lorsqu'ils furent assis.

— Oui. Et bien des événements se sont produits depuis que nous avons pris ensemble notre dernier *raki* chez Gonzalez, le mercanti du caravansérail des Caroubiers !

Au fil de la conversation, les souvenirs venant en foule, les deux anciens soldats d'Afrique se racontèrent compendieusement leur existence depuis leur libération du service.

— Ah çà, dit M. Pivert, lorsque fut épuisée la série des confidences, tu vas me faire l'amitié de déjeuner avec moi, n'est-ce pas ? oh ! sans luxe et sans façon, comme deux vieux camarades heureux de se retrouver après un long temps de séparation.

— Je ne devrais pas accepter, répondit Grenache. Mais ma foi, tant pis ! je reste. Ma bourgeoise dira ce qu'elle voudra ! aussi bien, ai-je à te parler d'une affaire à laquelle je m'intéresse et que je voudrais voir t'intéresser aussi.

— Bon ! dit l'agent de police. Nous parlerons de cela à table. Accorde-moi cinq minutes, le temps de dire à ma femme de ménage, qui vient d'arriver, de préparer le repas et de mettre le couvert, et je suis à toi.

M. Pivert s'éloigna.

Resté seul dans le salon, Grenache se mit à examiner les tableaux qui ornaient les murs : scènes de la vie militaire, ou photographies de criminels célèbres.

Au bout de quelques instants, l'agent reparut.

— Si tu veux, dit-il, nous allons passer à côté pour prendre le vermout en attendant que la cuisine soit prête. Pendant ce temps, tu pourras me parler de ton affaire.

— Volontiers, répondit Grenache.

Ils entrèrent dans une salle à manger modestement meublée mais fort proprette ; et le policier prépara l'apéritif.

— Maintenant, je t'écoute, dit-il à l'ancien sergent.

— Il s'agit, commença celui-ci, d'une affaire qui concerne ton métier, et que tu connais en partie.

— Bah ! comment peux-tu être mêlé là-dedans ? car tu n'ignores pas que les histoires que l'on me charge de débrouiller ne sont généralement pas le fait d'honnêtes gens ?

— Je m'en doute. Mais si tu es chargé de découvrir et d'arrêter les criminels, ton rôle, qui est double, consiste aussi à protéger les victimes...

— Evidemment ! sans cela mon travail serait pour ainsi dire stérile.

— Eh bien, dans cette affaire, je m'occupe de la victime, ou plutôt des victimes.

— Explique-moi cela.

— Voilà ! Tu ne t'es pas demandé comment je m'étais procuré ton adresse ?

— Tiens, c'est vrai, au fait! qui donc t'a renseigné?

— Monsieur Bouvet-Champard.

— Le juge d'instruction?

— Lui-même.

— Tu le connais donc?

— Non. C'est-à-dire que j'ai été appelé à déposer devant lui au sujet de la cause en question. Ayant appris ensuite, par les journaux, qu'il t'avait chargé d'en débrouiller le fil, je suis allé le trouver et j'ai tellement insisté qu'il a fini par me donner le moyen de savoir où tu demeurais. Oh! ce n'a pas été sans peine, va! il m'a dit d'abord que les magistrats instructeurs ignoraient les adresses des agents qui ne sont que des employés subalternes, avec lesquels ils n'ont que des rapports administratifs... Ensuite, il a insisté sur ce point que, connût-il le domicile d'un agent, le juge ne doit point l'indiquer à qui que ce soit... Enfin, comme je faisais valoir les liens de camaraderie qui, autrefois, nous avaient unis, il se décida à me désigner un endroit où l'on pourrait me renseigner.

— Tout cela est très bien, dit M. Pivert. Mais je ne sais toujours pas de quelle affaire il s'agit...

— Je vais te le dire.

Grenache choqua son petit verre contre celui de l'agent, et, après avoir avalé une gorgée de vermout :

— Il s'agit de l'affaire Pigeolet, dit-il.

— Ah! ah! Pigeolet? ce jeune homme recueilli blessé, à Pantin, au bord du canal de l'Ourcq, par les nommés...

L'agent s'interrompit et se leva pour aller consulter un dossier dans la pièce voisine.

— Inutile de te déranger! dit Grenache; cela n'est pas nécessaire. D'ailleurs je connais fort bien ces gens.

— ... Par les nommés Claude Solcret, fermier au Raincy, et Gaspard Collinet, marinier, fit M. Pivert en revenant, le dossier ouvert entre les mains.

— C'est cela même! reprit l'ex-sergent.

— J'ai effectivement été chargé de rechercher le coupable. Mais l'instruction a été interrompue. Le juge Bouvet-Champard ne m'a fourni que les renseignements qui figurent dans ce dossier, et qui sont bien insuffisants; car je n'ai pas eu connaissance des dépositions dernières. Cependant, je me serais mis tout de même en campagne, si les moyens d'investigation ne m'avaient fait défaut et si je n'avais été avisé que le parquet, dans l'état de trouble où se trouve le Palais, ne suivait pas l'affaire. Peut-être serai-je invité à la reprendre lorsque les choses auront repris leur cours normal. En attendant, je n'ai qu'à me tenir coi et à me laisser vivre doucement comme un rentier...

— Eh bien, mon cher Magloire, j'ai le regret de troubler ta quiétude... Car je viens te dire : « Es-tu disposé à m'aider, — et ceux qui y sont intéressés, — à trouver et à arrêter l'assassin de Pigeolet? »

M. Pivert regarda un moment Grenache sans répondre. Puis il esquiva la réponse par une autre interrogation :

— Ce jeune Pigeolet, demanda-t-il, est donc un de tes parents?

— Non, un ami seulement, répondit l'ancien soldat.

Et il expliqua à l'agent comment il avait connu le gamin. Engagé dans l'histoire du mobile, il en profita pour faire connaître au policier tout ce qu'il savait de Martial, sans le nommer, bien entendu, puisqu'il ignorait comment il s'appelait. Mais il entra forcément dans des détails touchant Raoul de Savignan-Clavières, et termina en confiant à M. Pivert le peu qu'il savait au sujet du fameux trésor

— Mais c'est très amusant! s'exclama celui-ci, chez qui le caractère aventureux et le flair du policier venaient de se réveiller au récit de Grenache. Veux-tu me permettre de prendre quelques notes sur ce que tu viens de me dire?

— Assurément.

L'agent prit une feuille de papier blanc, y traça plusieurs lignes en style télégraphique et plaça ces notes dans le dossier.

— Oui, reprit-il. Ce paysan, possesseur d'un laissez-passer que l'on suppose être le coupable du vol commis au préjudice de la marinière; que l'on retrouve sous un faux nom, dans un milieu mondain; qui tente d'assassiner un pauvre diable de serrurier ; et qui — naturellement! — disparaît ensuite de la circulation ; tout cela entremêlé du rapt d'un héritier noble et riche, et d'une histoire de trésor quasi-fabuleux... C'est très amusant et pourrait peut-être bien me tenter...

— Alors..?

— Alors, quoi?

— Tu consens à nous prêter ton précieux concours? demanda vivement Grenache.

— Oh! comme tu vas vite! répliqua le policier. Je n'ai pas dit cela!

— Allons, allons, mon vieux Magloire, tu n'as pas encore dit cela, mais tu vas le dire, pas vrai? Songe que, du même coup, tu peux rendre le nom, le titre et la fortune à son véritable héritier; venger de son injuste emprisonnement et de sa blessure le jeune Pigeolet, et enfin retrancher du sein de la société un malfaiteur, c'est-à-dire le mettre hors d'état de continuer la série de ses forfaits.

— Oui, je sais bien cela! fit M. Pivert. Mais tu ne songes pas aux difficultés que je peux rencontrer pour obtenir ce résultat... Et, surtout, tu ne réfléchis point que, en ces jours de guerre civile, je n'ai pas à compter sur le secours, ou même sur la sanction de la préfecture de police, dont tous les services, recrutés on ne sait comment, sont actuellement mobilisés pour arrêter et faire marcher les gardes nationaux, le revolver au poing!

Grenache se leva. Et avec un beau geste :

— Comment, dit-il, c'est toi, Magloire, qui reculerais devant un obstacle! toi que j'ai vu si courageux, si ardent jadis, lorsqu'il s'agissait de donner la chasse aux Arbis en révolte, tu hésiterais à entreprendre une expédition contre un misérable aventurier, contre un criminel déjà à demi-vaincu par la réprobation publique!... Ah! tu ne serais plus alors le valeureux compagnon d'autrefois!

M. Pivert, au lieu de répondre, se contenta de sourire, l'air songeur.

La femme de ménage venait d'achever de mettre le couvert; et les côtelettes dorées fumaient dans le plat, au milieu de la table.

— Voyons, insista l'ex-sergent d'un ton insinuant, c'est décidé, n'est-ce pas, tu consens?

Pour toute réponse, le policier ouvrit de nouveau le dossier qu'il avait placé à côté de lui. Puis, s'étant assuré de la présence d'un mandat d'arrêt signé de M. Bouvet-Champard :

— Si nous déjeunions? dit-il. Il ne faut pas laisser refroidir les côtelettes!

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Deux heures plus tard, le sergent Grenache serrait la main de M. Pivert et quittait le rez-de-chaussée de la rue des Solitaires, de l'air heureux d'un homme qui vient de mener à bien une négociation difficile.

Resté seul chez lui, l'agent reprit le dossier de l'affaire Pigeolet et alla s'enfermer dans son cabinet.

Après avoir relu les documents concernant le faux Raoul, et collationné les notes qu'il avait prises au cours du récit de l'ex-sergent, il s'accouda sur son bureau et se mit à réfléchir longuement.

— Jamais, se dit-il, je ne pourrai croire que ce garçon, le faux Raoul, ait agit tout seul! il y a, dans ces faits, trace d'une intelligence conductrice, qui, cependant, a dû disparaître à certains moments; car la conception des actes dont j'ai la relation témoigne d'inégalités flagrantes...

D'un autre côté, si, comme tout me porte à le supposer, il y a corrélation entre l'enlèvement de l'enfant, descendant des Savignan-Clavières, et le vol des papiers concernant le trésor, ces deux actes n'ont pu être commis par l'assassin de Pigeolet, puisque le faux et le vrai Raoul sont à peu près du même âge et que l'homme qui avait enlevé ce dernier à son berceau a forcément vingt ou trente années de plus. Celui-ci doit se croire en sûreté, il y aura bientôt prescription pour le rapt... s'il y a eu rapt, ajouta le policier à qui venaient de nouveaux soupçons. Est-ce lui qu'il faut chercher?

Est-ce au contraire le plus jeune. Quoiqu'il ait sûrement pris la précaution de se cacher et que des recherches ne soient pas faciles en ce moment où les pouvoir publics sont désarmés, où l'insurrection est maîtresse de Paris, il serait peut-être plus à propos de m'attacher à cette piste. Là, je possède des données, j'ai un signalement, il m'est aisé de le compléter, et profitant des troubles politiques, notre vaurien est capable de dédaigner toute prudence.

Enfin nous verrons!

Maintenant, il s'agit d'établir ses batteries, et, avant de s'engager dans ce dédale obscur, d'allumer la lanterne!

Jusque vers la tombée de la nuit, M. Pivert, assis dans son fauteuil, ses deux mains jointes sur son ventre, le front penché en avant, demeura muet et immobile, dans l'attitude du sommeil. Cependant, il ne dut pas dormir; car lorsqu'il se leva, ses yeux, loin d'être brouillés, semblaient éclairés d'une vive flamme...

— Je crois bien, dit-il en prenant une prise dans une mignonne tabatière d'argent, je crois bien que je tiens mon plan! et, ma foi, si je ne me trompe, mes deux coquins, — car ils sont deux, j'en suis certain! — seront bientôt dans le filet de Magloire Pivert!

## XXII

### A LA ROQUETTE

Quand Rochel avait songé à se servir contre Raoul de cette arme terrible, la délation, il avait dit :

— Ce qui n'a pas réussi avec moi pourrait réussir avec le jeune Savignan-Clavières!

Il savait en effet quel vent de folie soufflait sur Paris ; il avait assisté aux épouvantables événements de mars et d'avril 71 et savait ce qu'il fallait dire pour exciter les fureurs d'hommes qui, durant le siège et après, n'avaient cessé de marcher dans le sang et étaient sortis d'eux-mêmes. On était arrivé au mois de mai, les prisons étaient remplies de suspects : prêtres, gardes de Paris, gendarmes, laïques!

L'exaspération des révolutionnaires refoulés chaque jour par l'armée de Versailles ne connaissait plus de bornes.

Quand Raoul avait été arrêté, il avait eu d'abord une minute d'effarement.

— Je suis innocent ! avait-il dit.

Quand il se trouva dans la rue, il interrogea Bridoux. Il n'y avait guère de discipline parmi les fédérés et nul ne se gênait pour parler dans les rangs.

— Monsieur Bridoux, demanda Raoul, faites-moi connaître au moins l'accusation qui pèse sur moi.

— Ah ! mon pauvre ami, gémit le savant.

— Vous connaissez ce citoyen ? interrogea le caporal.

— Il était avec moi, à la *Joyeuse !*

— Ah ! Vous étiez à la *Joyeuse !* dit le caporal.

— Oui, riposta vivement Bridoux qui, malgré sa peur de se compromettre, essaya de venir en aide au jeune homme, et il a même été blessé, ce qui explique...

— ...Ça n'explique rien, interrompit le caporal. Brave soldat, c'est possible, mais mauvais républicain. Il est rétabli aujourd'hui, il aurait dû marcher avec nous. Il s'est dérobé. Celui qui n'est pas avec nous est contre nous, tâchez de vous en souvenir, citoyen Bridoux.

L'infortuné savant n'osa plus piper mot.

Raoul en avait assez entendu ; il était suspect. Un moment de faiblesse mouilla ses yeux de larmes. Il songea à Claire, à Thérèse qu'il ne reverrait probablement plus, et cette pensée lui serra le cœur.

— Allons, camarade, reprit le caporal, il ne faut pas pleurer. Vous n'êtes pas une femmelette et puis... rien n'est perdu. Vous prouverez que vous êtes un bon citoyen, vous prendrez un flingot et marcherez avec nous. Tout finira par là.

— Jamais ! s'écria vivement Raoul qui se redressa comme sous un outrage et prit une attitude impassible.

— Comme il vous plaira, blanc-bec. Il paraît que vos sympathies ne sont pas pour nous, et qu'on ne s'était pas trompé en vous dénonçant.

S'il restait quelques doutes à Raoul, ils s'évanouirent à ce mot : sa vie était en jeu.

Il se rappela les haines occultes qui l'avaient poursuivi depuis sa jeunesse : son enlèvement quand il était encore enfant, la tentative de meurtre du canal de l'Ourcq qu'il attribuait à la même cause, le vol de la cassette, enfin cette dénonciation.

Les misérables qui avaient intérêt à le faire disparaître avaient trouvé le bon moyen ; ils ne risquaient rien et le coup était plus sûr qu'un coup de couteau.

Il fut conduit à Mazas, d'où il ne sortit plusieurs jours après que pour subir un interrogatoire sommaire auquel procéda un officier supérieur de la Commune.

— Vous vous appelez Raoul de Savignan-Clavières?

— Oui.

— Vous êtes noble ?

— Oui.

— Vous avez été élevé par des prêtres?

— Oui, par des prêtres à qui je suis reconnaissant de leurs bons soins.

— Vous avez des intelligences avec l'armée de Versailles ?

— Non !

— Vous mentez !

— Je dis la vérité.

— Vos sympathies...

— Si c'est un crime d'exécrer le meurtre, le pillage et l'incendie, prononcez la sentence ! Je me reconnais coupable.

— Vous avez refusé de servir la Commune.

— Je ne veux pas tremper mes mains dans le sang des prêtres qui m'ont élevé, des soldats auprès desquels j'ai combattu.

— Nous en savons assez. Vous nous répondrez, avec les *autres*, du sang de nos amis que les vôtres seront tentés de verser.

Les autres, c'étaient ceux qu'on a appelés les *otages*.

Rochel ne s'était pas mépris sur la portée de son odieuse dénonciation.

Quelques jours après son interrogatoire, Raoul fut transféré à la Roquette avec une centaine des détenus de Mazas. Les fédérés ne pouvaient plus tenir sur la rive gauche, ils n'allaient pas tarder à être acculés sur les hauteurs de Ménilmontant.

Dans le sombre cortège formé par les détenus et les hommes qui les gardaient, fusil chargé sur l'épaule, Raoul retrouva, non sans une douloureuse stupéfaction, un vénérable ecclésiastique qu'il avait connu dans l'établissement religieux où il avait été élevé.

Il ne le remarqua point tout d'abord, car le père Barin portait des vêtements civils qu'il avait endossés pour quitter Paris où il était inquiété depuis assez longtemps. Il avait trop attendu.

Quand son ancien disciple fut certain de ne point se tromper, il voulut embrasser le bon Père. Il n'était séparé de lui que par deux ou trois détenus, il parvint à franchir cette barrière et respectueusement il s'approcha du prêtre.

Celui-ci le reconnut.

— Hé quoi! Mon fils, dit-il, vous aussi!

Raoul oubliait sa douleur devant le spectacle terrible qui se déroulait sous ses yeux.

Les rues qu'il traversait présentaient l'horrible spectacle de maisons effondrées sous l'incendie, crevées par les boulets. Une âcre odeur de pétrole le prenait à la gorge.

Sur les murs noircis, des taches de sang s'étalaient à côté de la trace des balles. Par les fenêtres déjetées, par les trous des maisons on apercevait des mobiliers saccagés, des intérieurs dévastés.

La fusillade crépitait, le canon tonnait. Les projectiles dirigés sur les voies occupées encore par la révolution agonisante, frappaient impitoyablement autour de Raoul que cette lutte fratricide remplissait d'horreur.

— Mon Dieu, pardonnez-leur, ils ne savent ce qu'ils font, murmurait le prêtre.

Cette épouvantable vision remplissait encore les yeux du jeune homme et du vieillard quand ils pénétrèrent à la Roquette, poussés à coups de crosse.

Raoul se trouva mêlé avec les ecclésiastiques quand on les enferma dans un cachot avec deux ou trois laïques, dont le magistrat Bonjean, homme intègre et d'une haute valeur.

... Nous n'entreprendrons point de retracer les entretiens élevés qu'échangeaient ces hommes, à la veille de mourir. Ils pleuraient sur la Divinité outragée, sur la Patrie déchirée et priaient en même temps pour les bourreaux et les victimes.

*(La suite au prochain numéro.)* NOËL GAULOIS.

# LE NEZ DE FLAIRDECOIN[1]

PAR

**JEAN DRAULT**

## IX (*Suite.*)

Les deux municipaux, voyant que leurs cris ne servaient qu'à mettre la foule et les agents de police sur une fausse piste, à cause de l'éloignement de Bécasseau, prirent le parti de courir sans crier. Mais Bécasseau était plus jeune qu'eux, il courait comme un lapin, et à chaque détour de rue, tous deux apercevaient leur évadé plus minuscule, et dont le chapeau oscillait au-dessus de la foule, en des bonds prodigieux, telle l'épave sur l'océan aux vagues tumultueuses.

A partir de l'Opéra, ils ne le virent plus, mais ne renoncèrent pas, pour cela, à l'espoir de le rattraper.

Et pour reconstituer leur piste perdue, ils interrogeaient tous les agents qu'ils rencontraient sur leur route, leur demandant :

— Avez-vous vu un homme qui courait, un mal ficelé, avec un chapeau à moitié aplati, une *arredingue* à sous-pieds, sans boutons, et un pantalon de bicycliste ?

Pendant ce temps, Bécasseau, essoufflé, arrivait à la caserne de la Pépinière, et se présentait au sergent de garde en faisant le salut militaire et en disant :

— Me v'là, sargent!... J'suis un p'tit peu en retard, seulement, comprenez, on fait pas toujours comme on veut dans c'te vie!...

— Quoi que c'est que c't'iroquois?... s'écria le sergent de garde, un rengagé qui avait permuté la veille. Dans mon ancien régiment, on n'en voyait pas tous les jours de comme ça!...

Et il se mit à dévisager Bécasseau avec curiosité, comme un Européen qui verrait pour la première fois de sa vie un guerrier de Corée ou un Ethiopien.

— Sargent!... C'est moi que j'suis Bécasseau!... fit l'autre avec un respect exagéré, en rectifiant la position.

— Bécasseau!... Bécasseau!... fit le sergent comme quelqu'un qui cherche dans sa tête. Où donc que j'ai entendu parler de ce nom-là ?

Alors, un homme de garde lui rafraîchit la mémoire :

— Sargent!... Vous savez ben!... C'est celui qu'a pas revenu à la caserne depuis dimanche, qu'a pas rentré d'permission, rapport à c'qu'on dit, qu'il a trempé dans l'complot contre l'colonel.

[1] Voir l'*Ouvrier* depuis le 5 décembre 1896.

— Moi? s'écria Bécasseau. Alors ça va recommencer?...

— T'es pas blanc! répondit le sous-off. Oh! pour être blanc, t'es pas blanc!... Si c'est toi, Bécasseau, mille millions de pétards! pour sûr que t'es pas blanc!... Alors, c'est comme ça qu'tu rentres ici?... T'en as une couche!... Où que c'est qu'est ton uniforme?

Bécasseau poussa un soupir douloureux, puis, avec un geste de grande decision, il proféra :

— Ah!... Si qu'je l'tenais, l'pékin qui m'l'a barbotté, mon énuforme, aussi vrai que ma sœur est cuisinière, j'lui ferais payer d'une fois tous les embêtements qu'y m'a donnés, au lieu de la pièce ed'dix francs qu'y m'promettait, l'chacal!

— Ah! T'as vendu ton uniforme pour dix francs!...C'est du frais, mon sagouin!... Tu sais que c'est pour s'introduire ici et tuer l'colon qu'y t'a pris ton uniforme, l'pékin!

— C'est c'qu'on dit à la police, on m'l'a assez répété!... répondit Bécasseau.

Et il ajouta avec un haussement d'épaules:

— C'est des sales pompiers, ceux qui disent ça!

— T'es son complice, au pékin!... ajouta un petit pioupiou de garde, très éveillé.

Bécasseau le regarda en dessous, puis secoua la tête avec colère et son indignation se traduisit par une bordée d'injures :

— Brute! Pochetée!... Bourrique!... Pied d'châlit, va!

— Assez!... commanda le sous-officier. Pas la peine d'augmenter ton histoire, t'en as assez sur le dos. Enfin si t'es pas coupable, comment que ça t'est-il arrivé tout ça!...

— Voilà!... Dimanche, j'me dis comme çà : Bécasseau, t'as boulotté tout ton prêt, faut aller voir ta sœur et lui d'mander dix sous. Me v'là parti! J'monte au cinquième de la maison ousque ma sœur, elle est cuisinière, vu que ses patrons ils aiment pas me voir chez eux, et puis que c'était l'heure où qu'a se peigne. Au cintième, devinez quoi que j'rencontre?... Un homme en *caneçon* qui m'raconte une histoire de serrurier que j'y comprenais pas plus qu'une poule à la théorie. Fin finale, l'pékin en canecon me dit comme ça : « Bécasseau, ton énuforme ou la mort... Pour lorsse... »

Tandis que Bécasseau narrait, une foule épaisse s'était amoncelée autour de lui. La corvée de quartier qui passait s'était arrêtée au grand complet, avec tous ses accessoires, brouette, balais et pelles, et avait formé le noyau.

Les *fricoteurs*, errant, comme toujours, en quête d'une occasion de flâner « eun' couple d'heures », comme ils disent, avaient trouvé leur affaire.

— Bécasseau!... Tiens! C'est Bécasseau!... l'garçon d'cantine!... disaient-ils. Mais on dirait qu'il est en cocher de fiacre!

— Non!... Il est en Russe!

— Faut qu'il ait bu! Faut-y qu'il ait bu!...

— Quoi donc qu'i! a pu encore lui arriver, à ce sac-là!

— N'y a que lui! Non!... N'y a que lui!

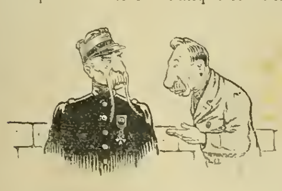
Et de toutes parts on accourait: les adjudants avaient beau vociférer, menacer, d'une foule de peines aussi sanguinaires qu'invraisemblables, rien n'y faisait. Le flot montait autour de Bécasseau. On voulait le voir, le toucher comme un fétiche.

Chapuzot, le cantinier, parvint à fendre la foule et interviewa son garçon de cantine avec violence :

— Ah!... te v'là, mon colon!... J' t'ai vu faire bien des bourriqueries d'puis que j'te connais, mais pas de cette force-là!... Comment!... J'te donne ton après-midi de dimanche! Tu ne rentres pas!... Tu m'laisses sur le dos le déjeuner des sous-offs, le lendemain!... Tu sais, j't'ai remplacé, tant pis pour toi!... J'ai trop soupé de ta fiole, à la fin!...

— Mais nom d'une pipe!... s'écria Bécasseau qui s'exténuait vainement à couper d'une réponse ces apostrophes véhémentes, tu crois que c'est pour mon plaisir que j'm'ai mis dans ma situation et dans les habits que tu me vois!... zut!... alors!...

— D'où que tu viens!... alors!... clama Chapuzot. Où que t'as bien pu aller?... T'as flanqué toute la police à tes trousses!



— Non!... dit Bécasseau. Il y a à mes trousses que deux *cipaux* seulement!... J'm'ai tiré des pieds à leur nez!... Y m'quittaient pas, ces animaux-là, ça devenait canulant, à la fin!...

— Enfin, tout ça ne nous dit pas ce qui t'est arrivé, fit un adjudant. Dans qué diable d'aventure t'es-tu fourré?

— Beu voilà, m'n'adjudant! Dimanche, j' me dis comme ça : Bécasseau, t'as boulotté tout ton prêt, faut aller voir ta sœur et lui d'mander dix sous. Me v'là parti!... J'monte au cintième de la maison ousque ma sœur elle est cuisinière, vu que ses patrons ils aiment pas me voir chez eux, et puis que c'était l'heure où qu'a s'peigne. Au cintième, devinez quoi que je rencontre?... Un homme en *caneçon* qui...

— V'là l'colon!... murmura une voix effrayée.

Et ce mot eut un effet magique. Tous, sous-officiers, caporaux, soldats, s'égaillèrent comme une bande de moineaux, et la corvée de quartier, dégagée, reprit sa marche lente.

Le caporal, pour donner le change au colonel, formula d'une voix de stentor :

— Dites donc, Loupiot, d'puis une heure que j'vous dis d'ramasser ce mégot-là avec vot'pelle et de l'mettre dans la *berrouette*, v'z'allez-t-y vous décider, hein?...

Le colonel, en arrivant, gourmanda l'adjudant de semaine parce que la corvée de quartier n'était pas terminée, puis retomba sur le chef de poste, parce que le corps de garde n'était pas balayé.

Depuis quelques jours, le colonel n'était pas à prendre avec des pincettes; il était devenu nerveux, quinteux. La nuit, il rêvait de poignards et d'individus louches qui venaient placer sous son lit des bombes de dynamite. Il voyait des complots partout et se méfiait de son ordonnance et de son sapeur de planton.

Un matin, il avait reçu la visite d'un certain Michel Flairdecoin, plus connu sous le nom de l'agent 102, qui lui avait dit à brûle-pourpoint :

— Monsieur le colonel, vous avez un soldat qui est absent de votre régiment sans permission valable.

— C't'exact! C'est parfaitement exact!... Le soldat Bécasseau!... Où est-il, c't'animal-là?...

— Au Dépôt, m'sieu le colonel. On ne voulait pas croire qu'il s'appelait Bécasseau, d'abord...

— Et pourquoi ça?...

— Il faudrait une après-midi pour vous raconter cette histoire, monsieur le colonel, tellement elle est compliquée. Moi-même, il y a des moments où mon cerveau bafouille...

— Alors, passez!... Mais faites vite!... Donc, ce pompier de Bécasseau est au Dépôt...

— Oui, monsieur le...

— Alors, renvoyez-le-moi au galop que je le fourre au clou pour lui apprendre à...

— Impossible...

— Comment ça, impossible?... Qu'ça veut dire ça, impossible?...

— Ça veut dire que ce n'est pas possible que...

— Pas possible, à présent?... Alors, j'suis pas l'maître dans mon régiment?...

— Si, seulement...

— Pas de seulement!... avait déclaré, furibond, le colonel. J'suis-t-y colonel, oui ou non?... Alors, vous me dégradez!... Vous me retirez mes droits!... Je ne pourrai plus seulement fiche dedans un Bécasseau, un troubade qui s'assied sur le règlement?...



— Pardon!... Vous pouvez fiche dedans, monsieur le colonel, tous les troublades qui s'asseoient sur le règlement, tous! Excepté Bécasseau!...

— Mille millions de gibernes!... Et pourquoi ça!...

— Parce que Bécasseau est l'objet d'une instruction judiciaire...

— M'en fiche de vot'instruction judiciaire!... Pas besoin d'instruction judiciaire pour coller à la boîte les soldats qui m'embêtent, moi!... D'abord, y a le conseil de guerre.

— Impossible!...

— Encore impossible!... Mille culasses mobiles! vous commencez à me canuler sérieusement avec ce mot-là, vous savez, monsieur Fleur de... Fleur de gourdée!...

— Pardon!... avait rectifié, impassible, l'agent 102, Flairdecoin, pas *Fleur de gourdée*, Flairdecoin, s'il vous plaît. Mais permettez-moi, monsieur le colonel, de vous poser une nouvelle question!...

— Faites vite, mais nous reviendrons sur Bécasseau après, j'vous en préviens!...

— Eh bien!... avait demandé l'agent 102, voudriez-vous me dire si vous n'auriez pas dans votre régiment un militaire, ou plutôt un individu déguisé en militaire que vous ne connaissez ni d'Eve ni d'Adam!... En répondant à ma question, vous me fixerez sur la valeur de l'hypothèse que j'ai inventée pour expliquer l'aventure inimaginable arrivée à Bécasseau.

— Parfaitement!... avait répondu le colonel. Il m'est tombé, dimanche, une tourte, une bourrique qui ne veut pas dire son nom et qu'a même essayé de se faire passer pour Bécasseau, la rosse!... J'le mets à toutes les sauces, à la corvée de quartier, au peloton

de chasse, à la prison, rien n'y fait, pas moyen de savoir d'où y sort!... Au gouvernement de Paris, on ne le connait pas!...

Michel Flairdecoin s'était alors levé joyeusement et avait dit au colonel :

— Mon hypothèse était donc fondée!... Mon nez ne s'était donc pas trompé! C'est un succès pour moi!... Ma piste était la bonne!... Eh bien!... C'est tout simple!... L'individu à qui vous faites faire la corvée de quartier, c'est un assassin qui a emprunté l'uniforme de Bécasseau pour pouvoir pénétrer dans le quartier et vous assassiner plus facilement!...

— Hein?... Qu'est-ce que c'est que ça?...

— La pure vérité!... J'ai mis la main sur des papiers révélateurs d'une importance capitale!...

— Mais, nom d'une bobinette!...

— Savez-vous comment il s'appelle, l'homme à la corvée de quartier?... Non?... Eh bien!... Il s'appelle Plumol!... C'est un nihiliste dangereux!... Vous aimez le tsar, vous?...

— Parbleu!...

— Comme tout se tient!... Il voulait assassiner le tsar aussi!...

— La canaille!... J'espère que vous allez m'en débarrasser!...

— Gardez-le en attendant que l'autorité civile en prenne possession!... Vous êtes édifié, maintenant, monsieur le colonel!...

Et Michel Flairdecoin était parti, radieux, laissant le brave colonel épouvanté!

Mais il avait bientôt repris le dessus, avait couru à la caserne, et s'était fait présenter le mystérieux Plumol qu'il avait fait fourrer en cellule, avec deux hommes, baïonnette au canon, devant la porte.

Depuis le jour où il avait reçu les confidences terribles du policier, le colonel broyait ainsi du noir, dormait mal et ne décolérait plus.

Après avoir inspecté, comme tous les matins, le corps de garde et semoncé le chef de poste, il aperçut Bécasseau qui aurait bien voulu être autre part, et que son chapeau à haute forme et sa longue houppelande crasseuse gênaient visiblement pour faire le salut militaire.

— Qu'est-ce que c'est que ce Juif russe?... demanda le colonel au sergent de garde. V'là que vous laissez des Juifs russes pénétrer dans la caserne, à présent?... Nom d'une giberne, vous prenez la caserne pour un ghetto?...

— Mon colonel, fit le sergent, c'est pas un Juif russe!...

— Pas un Juif russe! Mille tonnerres!... Dites tout de suite que je ne m'y connais pas!... Vous n'direz pourtant pas que c'est un Congolais!...

— Mais, mon colonel, c'est le soldat Bécasseau!...

Dénoncé, Bécasseau fit face au colonel, joignit les talons de ses bottes et fit un superbe salut; puis il resta, ses paumes ouvertes, le petit doigt au corps, les yeux à quinze pas, selon la théorie.

En entendant prononcer le nom de Bécasseau, le colonel eut un léger tressaillement. Il fixa l'ex-garçon de cantine qu'il avait pris, non sans raison, grâce à son costume, pour quelque vague Juif expulsé de Russie, et il lui dit :

— Ah!... C'est vous Bécasseau!...

Puis il s'arrêta, se demandant par quel bout il allait entamer la série de ses griefs contre ce soldat aux odyssées par trop exorbitantes.

— Oui, mon colonel, c'est moi que j'suis Bécasseau!... répondait l'interpellé.

— Et il ose le dire!... clama enfin le colonel, dont la fureur déborda en un torrent de reproches sanglants. Ah! z'êtes un joli pierrot!... Oui, j'dis bien, un joli pierrot!... Quand vous me regardercz avec vos yeux ronds de perruche avinée!... Et d'où venez-vous?...

— Je reviens, je rev... mon colonel, je reviens de permission... bégaya Bécasseau dont les jambes flageollaient.

— De permission!... Et vot' capote, vot' culotte, vot' képi?... Jamais! Non jamais je n'ai encore vu un militaire oser se présenter dans une tenue pareille devant son supérieur!... Mille gibernes! avouez donc!... Je sais tout!... Je verrai bien si vous dites la vérité!...

— Mon colonel, j'demande pas mieux que de vous avouer tout!... affirma Bécasseau avec une franchise touchante. Voilà donc comment que ça s'est passé : dimanche, j'me dis comme ça : Bécasseau, t'as boulotté tout ton prêt, faut aller voir ta sœur et lui demander dix sous. Me v'là parti!... J'monte au cintième de la maison ousque ma sœur elle est cuisinière, vu que ses patrons ils aiment pas me voir chez eux, et puis que c'était l'heure où qu'a s'peigne. Au cintième, devinez quoi j'rencontre?...

— Plumol?... N'est-ce pas?...

— S'ou plaît, mon colonel?...

— Un homme qui s'appelle Plumol?...

— Plumol!... répétait Bécasseau du ton d'un homme qui a entendu prononcer ce nom-là quelque part.

— Allons, mon garçon, inutile de faire l'andouille, ça ne prendrait pas avec moi!... Vous le connaissez ce Plumol!

— Moi?... Mon colonel, j' vous jure aussi vrai que ma sœur est cuisinière que j' connais point ce Plumol!.

Et Bécasseau, voyant que l'instant était solennel, cracha par terre et leva son bras droit.

— Ça, par exemple!... C'est trop fort, un toupet pareil!... cria le colonel. Nous allons vous confronter un peu, pour voir!

*La suite au prochain numéro.* JEAN DRAULT.

# CHRONIQUE HEBDOMADAIRE

TRANSPORT DU CORPS DE PASTEUR A L'INSTITUT DE LA RUE DUTOT. — LA CHAPELLE. — MOSAÏQUE ET PEINTURE. — INGÉNIEUX SYMBOLISME. — LA SCIENCE ET LA FOI. — LE DISCOURS DE M. LEGOUVÉ. — HOMMAGE DÉLICAT. — LE « BIENFAITEUR DES AMES ». — LE SALON DU CYCLE. — L'ART DE LA RÉCLAME. — LE PHONOGRAPHE QUI CHANTE L'ÉLOGE DU FABRICANT. — EXCENTRICITÉS. — L'APPARITION D'AUTOMOBILES. — L'AUTOMOBILE IDÉAL. — UN MUSULMAN A LA CHAMBRE. — LA MISSION DU DOCTEUR GRENIER DANS LE DJOULS. — LE DISCIPLE DE MAHOMET A LA TRIBUNE. — LE TAMBOURINAIRE VALMAJOUR ET LE MÉDECIN DE PONTARLIER — GRENIER A RATS.

Le corps de l'illustre Pasteur a été transporté de la crypte de Notre-Dame où il reposait, depuis les funérailles, à l'Institut de la rue Dutot. Une chapelle avait été aménagée tout exprès pour recevoir la dépouille mortelle du grand savant. Cette chapelle est un véritable chef-d'œuvre artistique; elle a été construite sur le plan du mausolée de Galla Placidia, à Ravenne. M. Pasteur fils, au cours d'un voyage en Italie, avait entrevu cette merveille. Quand il fut question d'élever au maître un tombeau dans l'établissement même dont ses recherches ont fait le laboratoire et le centre d'études de la science appliquée à l'art de guérir, le souvenir lui revint, de cette crypte construite par l'impératrice Placidia pour y abriter, en même temps que sa dépouille, celles de son époux et de son frère. Le mélange de simplicité et de grandeur qui caractérise l'édifice, la noblesse austère de ses lignes, l'accord parfait qui résulte, dans sa décoration, de la juxtaposition de la mosaïque et du marbre, lui parurent, pour le monument de son père, un modèle idéal, et c'est de ce modèle qu'il pria l'architecte de s'inspirer. L'idée était heureuse : elle a fourni à M. Girault le point de départ d'une œuvre harmonieuse et grave, riche et sombre. Obligé de se resserrer dans un espace très étroit, l'architecte a supprimé les bras de la croix grecque, indispensables dans le modèle qui comportait l'entablement non d'un seul, mais de trois sarcophages. Il les a toutefois marqués, de chaque côté de la partie centrale de la crypte, par de grands cintres qui en dessinent nettement l'ouverture. Mais cette ouverture, il l'a masquée en même temps par un revêtement de beau marbre, dont les veines noires dessinent, sur le fond, d'un blanc chaud, un semis régulier d'arabesques qui font songer aux plis d'une draperie. Quant aux arcs doubleaux qui répartissent sur les quatre coins du transept la charge de la coupole, ils s'appuient, non sur une muraille pleine, mais sur des groupes de trois colonnes trapues qui, sans rien enlever à la construction de sa noblesse, l'allègent. Rompant la monotonie de l'étroit et long couloir souterrain, cette seule disposition le transforme et lui donne une variété d'aspect sur laquelle l'œil se repose avec joie. Le regard est flatté par l'harmonie somptueuse des couleurs. Les murailles sont revêtues de lambris de marbre et les voûtes décorées de superbes mosaïques. Au-dessus de ce riche lambris, couronné d'un bandeau de marbre vert, une cimaise de marbre blanc s'arrondit en épaisses moulures.

L'éclatante diaprure des cimaises s'amortit sous la lumière discrète des cierges et se fond dans une gamme de tons doux en harmonie parfaite avec la sérénité austère du monument.

* * *

Les motifs du décor sont non moins heureux, quoique singulièrement modernes d'accent. Dans le berceau en mosaïque de la voûte toute l'histoire du savant se déroule : ici, les moutons qu'il a délivrés de la clavelée, là les poules soustraites au choléra, plus loin les bœufs et les vaches. Aux chiens décimés par la rage s'oppose la gent timide des lapins. Des épisodes plus concrets, comme l'aventure du berger Jupille, précisent encore davantage les bienfaits dont l'humanité est redevable au savant. Et, comme les sujets d'étude furent variés, les motifs se diversifient. Les expériences de Pasteur sur la bière sont rappelées par la feuille décorative du houblon; la vigne évoque ses travaux sur le vin, le mûrier ses recherches sur la maladie des vers à soie.

Mais, chez Pasteur, le savant fut doublé d'un croyant; à l'idéal qu'il s'était fait de la science correspondait un idéal divin sur lequel il fixa les regards toute sa vie, et cet idéal méritait d'être rappelé non moins que l'autre. Toute une série de motifs empruntés au symbolisme chrétien le traduisent. Comme cet idéal a plané sur l'existence terrestre de Pasteur, les motifs religieux qui l'expriment planent dans les parties supérieures de la voûte. Dans les voussures de la coupole, en plein ciel, des figures angéliques, vêtues de blanc, éployant de grandes ailes bleues et roses, incarnent la Science, la Charité, l'Espérance et la Foi. Au sommet de l'abside,

sous la voûte, rayonne une croix d'or, et, dans la lunette du milieu, en un rayonnement d'or également, une Colombe blanche apparaît et descend portant l'Esprit d'en haut, l'Esprit-Saint sur l'autel où le prêtre implorera pour Pasteur le Dieu que Pasteur a prié. On ne pouvait rêver, pour la sépulture d'un tel homme, un décor à la fois plus logique et d'une plus imposante majesté.

Quant au grand savant et au grand chrétien, c'est dans le transept qu'il repose. Sur le pavé se dresse un sarcophage de granit, du dessin le plus simple et d'une magistrale ordonnance. Sur la dalle qui le recouvre, un nom, deux dates sont gravés. Cela suffit. Est-ce pour entrer mieux dans la pensée du grand mort, si modeste, que l'architecte a fait si bas le sarcophage, si bas qu'on le voit à peine du seuil, élevé au-dessus de la nef de huit marches? Sans doute, ce fut le vœu du fils et de la veuve. Partageant les idées religieuses de Pasteur, ils auront voulu que de l'entrée, à travers les barreaux de cette grille en fer forgé où s'enlacent les tiges emblématiques du lierre, le regard du spectateur, sans être arrêté par la tombe, plongeât directement sur l'autel. Cette pieuse pensée les honore.

Plusieurs discours ont été prononcés à la suite de la cérémonie. C'est M. Legouvé, le vénérable doyen de l'Académie française, qui a le plus ému l'auditoire. L'orateur a rappelé que Pasteur, le jour où il fut reçu par la docte compagnie, opposa aux répugnantes négations de Renan une profession de foi religieuse qui fit courir un frisson d'enthousiasme dans toute l'assemblée. « Si la découverte scientifique de Pasteur, conclut M. Legouvé, fait de lui le bienfaiteur du pauvre corps humain, on peut dire que, en consiliant dans sa personne la Science et la Foi, il a été le bienfaiteur des âmes. » Bienfaiteur des âmes! cette magnifique parole mériterait d'être inscrite sur le sarcophage de Pasteur. Quand on voit des savants comme Pasteur, Ampère, Elie de Beaumont, Cauchy, Leverrier, Biot, Dumas, s'incliner devant le surnaturel, les sarcasmes d'un Rochefort contre l'Eglise et ses blasphèmes contre Dieu ne font-ils pas pitié?

***

J'ai voulu visiter le quatrième salon du Cycle. Cette visite m'a permis de constater certaines améliorations de détails, mais aucune découverte géniale n'est à signaler. C'est au rez-de-chaussée du Palais de l'Industrie que les fabricants de bicyclettes avaient installé leurs kiosques; pour appeler l'attention des spectateurs sur les machines, jamais ces industriels n'avaient autant multiplié les moyens de réclame. Au fond, il faut bien le dire tout bas, l'exhibition n'était qu'une vaste entreprise de publicité. Dans ce genre, la palme revient à un fabricant américain.

Notre Yankee avait utilisé et mis en batterie un phonographe qui chantait une ballade où les produits de la maison étaient préconisés en vers de circonstance. Cette poésie ne valait pas assurément un sonnet de Hérédia, mais l'auteur s'était visiblement inspiré du *Petit Epicier de Montrouge*, de M. François Coppée.

Un autre inventeur avait exposé un nouveau modèle de bicyclette à l'usage des jeunes gens qui n'aiment pas la solitude : c'était une bicyclette à deux places de front. Comment s'obtenait l'équilibre? Je l'ignore. La gravure placardée sur le kiosque nous montrait deux jeunes fiancés pédalant côte à côte. Nous voilà loin de l'estampe classique de *Paul et Virginie* qui ornait jadis toutes les chambres d'auberge.

Une maison anglaise distribuait une grande photogravure où le tsar Nicolas, en costume du sacre, pédalait avec frénésie. Naturellement, l'empereur enfourchait la machine de la maison. Un autre fabricant avait choisi Rochefort revêtu de la carmagnole rouge, et un troisième avait jeté son dévolu sur Drumont. M. Félix Faure n'était point oublié. Le lorgnon à l'œil, la moustache cirée, et les guêtres blanches aux mollets, le président de la République était représenté montant en tandem avec M^me^ Sarah-Bernhardt. Mais la police s'empressa d'interdire la distribution du prospectus présidentiel.

***

Tous ces prospectus coûtent gros; mais les fabricants ne regardent pas à la dépense. On sait que quelques-uns entretiennent toute une équipe de cyclistes dont la seule fonction est de courir sur toutes les pistes et de disputer tous les prix. Ces recordmen reçoivent de copieux appointements; plusieurs sont mieux payés que nos législateurs et nos préfets.

Cette organisation ingénieuse représente, paraît-il, 50 pour cent des frais généraux. Ainsi, sur telle bicyclette qui se vend 400 francs, le fabricant ne touche en réalité que la moitié de cette somme. Mais, même à ce prix, le bénéfice est encore de 50 pour cent; dans ces conditions, le véhicule ne revient donc qu'à 100 francs. On s'explique, alors, que certaines maisons fournissent, pour 125 francs, des bicyclettes de fort bonne mine. Quel est le secret de ces industriels? Ils ne subventionnent ni coureurs, ni journalistes.

Signalons, en passant, quelques excentricités. Un exposant montrait une bicyclette gigantesque d'au moins six mètres de haut, sur la selle de laquelle reposait une bicyclette minuscule. Un autre avait construit une horloge, avec tous les organes vélocipédiques, tels que guidon, cadre, manivelles, etc. Un troisième avait utilisé la bicyclette pour donner des douches. Citons, enfin, la pompe à incendie tricycle, destinée, dit le prospectus, aux châteaux et aux chaumières.

***

Les automobiles n'ont pas obtenu moins de succès auprès des visiteurs que les bicyclettes. Il y en avait de tout genre et de tout prix. Le tarif variait entre 2,500 francs et 20,000 francs; omnibus, berlines, phaétons, breacks, charrettes anglaises, cabriolets offraient les dispositions les plus pittoresques et les plus variées.

C'est le moteur à pétrole ou à essence minérale qui dominait. Très peu d'automobiles électriques. Une berline très légère, actionnée par l'électricité faisait bonne figure. Comme pour les cabs, le siège du cocher était installé à l'arrière du véhicule. Nous nous habituons difficilement à cette disposition spéciale. Les spectateurs se demandent instinctivement où sont les chevaux. Il faudra que les constructeurs nous fournissent un modèle nouveau de voiture et tâchent d'oublier les aménagements de l'ancienne diligence.

Somme toute, l'avenir appartient aux automobiles. Nous possédons déjà quelques fiacres à pétrole, et la Compagnie des Omnibus a, de son côté, mis la question à l'étude. C'est la France qui a pris l'initiative de l'industrie nouvelle. Nul doute que nos fabricants ne trouvent bientôt l'automobile idéal. Cet automobile idéal abritera cinq à six voyageurs, et ne leur infligera point de fatigantes trépidations. De plus, il ne comportera qu'une dépense de 50 centimes par heure et coûtera 1,000 à 1,200 francs. Hélas! nos constructeurs ne sont pas encore à la veille de réaliser ces divers progrès; et plusieurs ne se doutent même pas que, pour détrôner les voitures actuelles, ils doivent leur substituer des automobiles plus commodes et surtout moins chers. Le jour où le premier automobile à 1,000 francs sera mis en vente marquera la fin du règne de la bicyclette.

Qui sait? Peut-être l'Exposition de 1900 nous procurera-t-elle cette merveille!...

***

Mais si la future kermesse nous gratifie de quelques sérieuses améliorations, comme elle nous vend cher ses bienfaits! Voici qu'on va jeter par terre le Palais de l'Industrie, sous prétexte de prolonger la perspective de l'Esplanade des Invalides. Mais est-ce bien là le vrai motif? Et ne devons-nous pas croire plutôt que MM. les architectes ont voulu se tailler de la besogne? A ce propos, qu'on me permette une réflexion. Dans nos collèges, lorsqu'on traduit Tacite, le professeur *ad hoc* ne manque jamais de stigmatiser l'empereur Néron qui fit détruire Rome pour la reconstruire. Il nous semble que nous autres, humbles sujets de M. Félix Faure, nous nous comportons à peu près comme le fils d'Agrippine. Tous les onze ans, nous bâtissons une cité babylonienne que nous nous empressons de détruire au bout de quelques mois. N'est-ce pas la même chose? Quel gaspillage! Et comme s'il ne nous suffisait point de culbuter les édifices provisoires dont nos architectes sillonnent le Champ-de-Mars, voici que maintenant nous démolissons des palais qui semblaient faits pour durer plusieurs siècles.

Si le Palais de l'Industrie était devenu inutile, on s'expliquerait peut-être ce parti pris de destruction sauvage. Mais il n'en est rien. On va le reconstruire de l'autre côté de l'avenue des Champs-Elysées, et, en attendant, la place du Carrousel et le jardin du Palais Royal seront occupés par d'horribles baraquements, où la sculpture, la peinture, le concours hippique et le concours agricole essaieront de faire bon ménage. Naturellement, ces baraques, qui coûteront fort cher, disparaîtront sous la pioche des Limousins, aussitôt que le nouveau palais sera prêt. Hélas! peut-on pousser plus loin le vandalisme et la rage de la dépense inutile?

***

Le Parlement français compte un député musulman dans la personne du docteur Grenier. Ce médecin est un personnage excentrique et assez mal équilibré. Issu d'une famille très catholique, il a abjuré l'Evangile pour suivre les prescriptions du Coran. On sait que le Coran est un mélange de traditions bibliques et de fables païennes. Le culte de la force s'y étale dans toute sa hideur. Mahomet enjoint à ses adeptes de considérer les « infidèles » comme des ennemis, et de les tuer « comme des chiens », dès que l'occasion s'en présente.

Comment s'y prendra le D^r^ Grenier pour concilier l'observation de ces préceptes avec le respect de la gendarmerie nationale?

Notre musulman ne se conforme pour l'instant qu'aux rites inoffensifs de sa religion nouvelle.. On raconte qu'à Pontarlier, M. Grenier, été comme hiver, se purifie le corps en se jetant tout nu dans le Doubs. A Paris, il aura la Seine qui coule au pied même du Palais-Bourbon. S'il en use de même qu'avec le Doubs, j'incline à croire que de nombreux curieux encombreront le pont de la Concorde pour assister à ces ablutions radicales. Reste à savoir si nos gardiens de la paix se montreront très enthousiastes de cet exercice religieux.

Mais le docteur Grenier ne se borne pas à prendre des bains dans le Doubs.

On le voit s'arrêter soudain dans les rues de Pontarlier, se baisser vers le ruisseau et laver ses mains solennellement. Lorsque sonnent les heures que le Coran spécifie, il ne s'inquiète en rien du lieu où il se trouve et se jette à genoux, baisant la terre avec ferveur et invoquant Allah.

« Soyez sûr, nous écrit un ami, qu'à la Chambre, drapé dans son burnous, il suivra très exactement les rites musulmans. Il enlèvera ses bottes, se prosternera aux moments sacrés, baisera les marches de la tribune avant que d'y monter et il louera Allah dans l'hémicycle, tout comme s'il était encore dans les rues de Pontarlier. »

Evidemment, le spectacle ne manquera pas d'imprévu, surtout si, n'ayant pas à sa disposition les ruisseaux de Pontarlier pour se rincer les phalanges aux heures rituelles, le nouveau député s'empare du verre d'eau sucrée d'un collègue à la tribune et s'y lave les mains en l'honneur d'Allah!

***

Comment M. Grenier, médecin français, devint-il musulman? Lui seul le sait au juste,

Valmajour, le tambourinaire de Numa Roumestan, se sentit envahi par la vocation artistique « en écoutant chanter le rossignol ». C'est en écoutant chanter le muezzin au cours d'un voyage en Algérie que les beautés de l'islamisme apparurent à M. Grenier avec une telle force qu'il n'hésita pas à se convertir. Dès lors, il n'eut plus qu'un rêve : convertir à son tour ses contemporains. Il a déjà fait à Pontarlier huit prosélytes, dont une pour le bon motif. Mais M. Grenier ayant exposé à la demoiselle de ses rêves qu'elle n'avait droit qu'à une portion de son cœur, et que, s'il se mariait, il aurait un harem, la prosélyte a demandé à réfléchir.

Au demeurant, le nouveau député est, dit-on, un homme inoffensif, très bon, faisant beaucoup de bien aux pauvres. Son ami, déjà cité, l'a résumé comme suit : « Un brave et excellent cœur; l'esprit seul bat quelquefois la campagne. » C'est un Grenier qui a des rats.

Ces titres étaient peut-être suffisants pour faire de ce bouffon un député radical.

Oscar Havard.

# JEUX D'ESPRIT DE L'OUVRIER

*Pour les prix et conditions, voir le N° 1981 de l'Ouvrier.*

7. — ARITHMORÈME.

Par *Patenitine.*

En chargeant successivement la même *bête de somme* des nombres suivants :

1501. — 1001. — 551. — 501. — 206. — 151. — 150. — 57. — 51.

On devra obtenir :

1° Un jour prochain,
2° Une ancienne province,
3° Un nom d'homme,
4° Un nom de femme,
5° Un remède préventif,
6° Un bouclier antique,
7° Une arme offensive,
8° Une rivière de France,
9° Une plante sarmenteuse.

8. — SYNONYMES.

Trouver les synonymes des mots suivants :

*Analogie, véhément, terreur, peuple, aucun, envoyé, diurne, employer, absolu, jadis, héritage, réussite, disert, vent doux, récent, supposé.*

Les initiales des nouveaux mots formeront un proverbe.

9. — CINQ PRÉNOMS CACHÉS.

1. Assez de balivernes, tu n'es qu'un sot.
2. Dumouriez battit les Autrichiens à Jemmapes.
3. Un char les ramena chez eux.
4. Ce blé a été semé un peu tard.
5. Il a enfin obtenu sa licence.

NOTES POUR LES DÉBUTANTS

*Arithmorème.* — Il s'agit de remplacer les nombres par leur valeur en chiffres romains et d'y ajouter le nom d'une bête de somme afin d'obtenir les mots décrits.

*Prénoms cachés.* — Dans chaque phrase, il faut trouver un prénom d'homme ou de femme.

Ainsi dans la phrase il *crache le* sang, on trouve *Rachel.*

Adresser tout ce qui concerne les *Jeux d'esprit* au rédacteur soussigné, aux bureaux du Journal.

Œdipe.

# LES COURSES D'AUTOMNE[1]

PAR

HIPPOLYTE AUDEVAL

IX (*Suite.*)

— Il y aurait un moyen bien simple : ce serait... de m'épouser.

— Ah! cousine, j'allais vous le proposer

— Vous! Ah! que je suis fâchée!

— De quoi?

— J'aurais dû attendre encore un peu.

— Charlotte, ah! Charlotte, vous êtes un ange. Il y a en vous quelque chose de tellement doux et attrayant, que je mourrais de chagrin s'il fallait me séparer de vous.

— Pourtant, vous ne vous décidiez guère vite.

— Croyez-vous? C'est ce qui annonce le bonheur, cousine. On y est si peu accoutumé qu'on en a peur. Savez-vous ce que je me disais? Je me disais que vous étes charmante, belle comme une reine et gracieuse comme une fée; mais je me demandais en même temps si tout cet esprit, toute cette beauté ne brillaient pas en vous comme des diamants dont on se pare quand on veut recevoir un hôte. Et je tremblais et je me disais : Elle m'aime peut-être comme cousin, mais non comme...

— Il y a donc une différence?

— Oui. Mais maintenant... Tiens! voilà mon oncle. C'est heureux?

Charlotte se précipita dans les bras de M. Rougerie qui, alarmé, lui demanda :

— Tu lui as tout dit?

— Tout! répliqua la jeune fille en se cachant contre sa poitrine.

— Et qu'a-t-il répondu?

— Il m'épouse.

— Bah!

Cette conclusion inattendue le surprit, car il croyait que les deux jeunes gens étaient encore sur le chapitre de la Gervaise.

— Ah! mon cher oncle, dit Léopold en lui prenant la main, je vous en prie, accordez-moi votre fille.

— Oh! oh! répliqua M. Rougerie, j'ai donc bien fait d'aller planter des thuyas. Leur rôle va grandir avec eux et ils vont devenir commémoratifs. Je ne ferai pas de façons avec toi, mon neveu : épouse ma fille; c'est mon rêve.

Troublé et attendri plus qu'il ne convient à un horticulteur, il se détourna pour dissimuler son émotion, et avala d'un trait le verre d'eau sucrée préparé pour Léopold.

X

A partir de ce jour, une intimité plus tendre, plus expansive, régna à Buissas. Léopold et Charlotte ne pouvaient plus se quitter d'une minute. Ils ne se hâtèrent pas de se marier, avec la précipitation habituelle à beaucoup de gens qui se disent : Dépêchons-nous, sans quoi nous serions bien vite dégoûtés l'un de l'autre. Ils apportèrent, au contraire, dans l'accomplissement de cette cérémonie, la délicate lenteur qui n'est que l'instinctive pudeur des cœurs simples et fortement épris. En province, du reste, on procède généralement ainsi. On ne considère pas le mariage comme une médecine, salutaire sans doute, mais amère, et qu'il serait impossible d'absorber si on la buvait à petits coups. Un délai fut pris, et Charlotte elle-même, malgré les motifs secrets ou avoués qu'elle avait pour unir promptement sa fortune et sa destinée à celle de Léopold, demanda avec émotion un ajournement de quelques mois avant d'abandonner pour jamais sa vie de jeune fille.

— Je ne vous en aime pas moins, mon cousin, s'empressa-t-elle d'ajouter.

— Nous comprenons, nous comprenons, dit M. Rougerie.

Puis, feignant une inquiétude qu'il n'avait peut-être pas très sérieusement :

— Ah çà! mes enfants, reprit-il, quand vous serez mariés, que ferez-vous de moi? Je ne serai plus bon qu'à mettre au rebut.

Léopold et Charlotte se récrièrent. Probablement qu'il s'y attendait; mais, toutefois, cela lui fit plaisir.

Du reste, il faut lui rendre cette justice, il chérissait son neveu presque à l'égal de sa fille. Ayant remarqué un soir, quelques jours après, que Léopold poussait sans y faire attention quelques grands soupirs, il chercha à le consoler.

Hippolyte Audeval.

(*A suivre.*)

1. Voir l'*Ouvrier* du 9 septembre 1896.

*Le Directeur-Gérant :* HENRI GAUTIER. Sceaux. — Imp. Charaire et Cie.

5 centimes le N° année courante. (10 centimes le N° années échues.) N° 1987 TRENTE-SIXIÈME ANNÉE. — 30 Janvier 1897.

# L'OUVRIER

**Journal illustré paraissant le Mercredi et le Samedi**

| ABONNEMENT D'UN AN : | DIRECTION ET ADMINISTRATION : | ABONNEMENT D'UN AN |
|---|---|---|
| (104 numéros) | LIBRAIRIE BLÉRIOT, HENRI GAUTIER, SUCCESSEUR, | (104 numéros) |
| France, Algérie et Belgique : 6 francs. | 55, quai des Grands-Augustins, Paris. | Colonies et Étranger (sauf la Belgique) : 7 francs. |


## LE SECRET DE LA MARINIÈRE, PAR NOËL GAULOIS



L'ancien cabotin, très empanaché, avait pris des airs protecteurs. (Voir page 628.)

# LE SECRET DE LA MARINIÈRE[1]

PAR

## NOËL GAULOIS

XXII (*Suite.*)

Le 26 mai, vers trois heures de l'après-midi, un mouvement inusité se produisit dans les couloirs.

On sut bientôt ce qui le provoquait.

Un officier de la Commune, suivi de soixante hommes, baïonnette au fusil, était venu trouver le directeur de la prison avec un ordre enjoignant à ce dernier de remettre au porteur cinquante otages et autant d'autres que le peloton pourrait en conduire.

Les fédérés se répandirent dans la prison avec des listes que le directeur dressa séance tenante.

Raoul était dans la 4e section.

Dans cette section, quinze victimes avaient été désignées.

Le lugubre appel commença.

Un sous-brigadier à la voix rauque épelait péniblement les noms. Parfois il les écorchait.

— Beugy! appela-t-il.

Personne ne répondit. Un prêtre s'approcha et regarda sur la liste : il trouva le nom appelé.

— De Bengy, dit-il. C'est moi!

Et il alla se ranger auprès de ceux qui avaient été déjà désignés pour le supplice.

Les fédérés n'avaient pas laissé ignorer aux malheureux qu'ils allaient être exécutés, par représailles!

Raoul s'était approché du Père Barin.

— Donnez-moi votre bénédiction, mon Père.

— Malheureux enfant! Mais ce serait atroce que ces iniquités atteignissent votre tête. Vous êtes jeune, plein de vie... Ecoutez, je suis vieux, quelques pas à peine me séparent de la tombe. Il est naturel que j'y descende avant vous. Ces hommes n'examinent pas ceux qu'ils appellent. Pourvu qu'ils aient leur nombre, qu'importe! Je suis vêtu en civil, comme vous, ils ne feront pas attention à mes cheveux blancs. S'ils vous appellent, laissez-moi répondre...

— Non! mon Père! non! je n'accepterai pas.

Le vieillard posa sa main sur le bras de Raoul. Tous deux se turent pour mieux écouter afin d'être prêts, l'un à accomplir son généreux sacrifice, l'autre pour l'empêcher.

Ce furent quelques minutes d'angoisses poignantes.

— Allons, le compte y est, dit le sous-brigadier.

La porte du cachot fut refermée. Les fédérés et les condamnés s'éloignèrent.

Dans le cachot ceux qui restaient étaient tombés à genoux. Un missionnaire à cheveux blancs commença, d'une voix extraordinairement nette, malgré l'âge et l'émotion, la prière des agonisants.

Une affreuse rumeur annonça que les victimes avaient passé le seuil fatal, aux cinq pierres lugubrement évocatrices.

On attendait le crépitement de la fusillade, il ne vint pas. La rumeur continuait, décroissante, comme si elle s'éloignait. L'exécution devait avoir lieu rue Haxo, dans un terrain vague...

La rumeur fut bientôt indistincte.

Le missionnaire acheva sa prière.

Un moment d'atonie suivit la surexcitation nerveuse provoquée par cette secousse. Pour avoir été comprimées, les émotions n'en avaient pas moins été violentes. Après l'effort venait l'affaissement. Le deuil qui emplissait tous les cœurs était d'ailleurs bien fait pour amener chacun à se replier sur lui-même.

Le pas d'un geôlier qui résonnait dans le couloir ne fit pas se dresser un front.

La serrure grinça sans qu'un mouvement se produisit.

— Savignan-Clavières, appela un geôlier.

Avant que Raoul effaré se fût dressé, le Père Barin avait gagné la porte qu'il repoussa derrière lui.

— C'est vous, dit le geôlier en donnant un tour de clef. Vous m'avez fait assez chercher. Aussi quelle idée d'aller vous fourrer parmi ces soutanes!

L'entrée du gardien avait été si inopinée et l'action du Père Barin si soudaine que Raoul paralysé, la gorge contractée, ne s'était rendu compte de ce qui arrivait qu'au moment où le guichetier s'éloignait.

Il s'élança vers la porte.

— Ouvrez, criait-il. Savignan, c'est moi! guichetier!

Il ébranlait la porte à coups de pied et de poing. Il criait des mots sans suite, s'exténuant.

Le bruit des pas allait, s'éloignant. Au bout du corridor, on entendit la voix du geôlier.

— Un peu de silence, là-bas, ou l'on ira vous mettre à la raison.

Raoul, accablé, s'appuya contre la porte et pleura.

Ses compagnons de captivité, émus par sa jeunesse et sa douleur si vraie, s'empressèrent autour de lui.

Le missionnaire à cheveux blancs le consolait doucement.

— Laissez, mon fils, laissez notre frère poursuivre jusqu'au bout son œuvre de dévouement. En vous sauvant, il n'avance sa mort que de quelques heures; n'est-il pas revêtu du caractère sacré qui nous désigne les premiers au martyre?

La douleur du jeune homme ne s'apaisait pas; mais elle perdait peu à peu ce caractère de violence qui l'avait lancé, catapulte vivante, contre les parois de chêne de la porte, au risque de s'y briser.

Pendant qu'il pleurait, les prêtres s'étaient remis en prières. L'incident qui venait de secouer les torpeurs rappelait tous les souvenirs vers le sinistre exode des ministres du Dieu vivant, menés à l'exécution.

Des pas se firent entendre à nouveau. Une fois encore, la porte s'ouvrit et le guichetier parut, poussant devant lui le Père Barin.

— Savignan-Clavières, cria-t-il encore une fois.

Joyeux, le jeune homme s'avança.

— Ah! vous êtes un malin, vous! Il faudra vous tenir à l'œil.. Allons, suivez-moi.

En passant près du vénérable ecclésiastique, qui avait voulu se sacrifier pour lui, Raoul en s'inclinant, entendit ces mots :

— Espérez, mon fils!

Le geôlier impatient ne se serait pas prêté à de plus longs discours. Raoul le suivit en recommandant son âme à Dieu, car il ne pensait pas qu'il dût appliquer les paroles d'espoir du vieux prêtre à la vie d'ici-bas.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Après l'arrestation de Raoul, le vide s'était fait dans la salle où Laclairière haranguait les fiancés en évoquant quelques souvenirs de sa vie errante et de ses succès d'artiste dramatique.

Soleret et Thérèse avaient transporté Claire évanouie dans la chambre du fermier, l'acteur et Pigeolet avaient suivi l'escouade qui emmenait leur compagnon d'armes, Gaspard et Grenache restaient seuls auprès de la table du festin, bouleversée et tachée.

Le marinier regarda Grenache.

— Que faire? demanda-t-il.

L'imagination n'était pas son fort et si c'était un rude acolyte quand il fallait donner la main à quelque besogne pénible ou dangereuse, il était en revanche totalement dépourvu d'initiative.

L'ancien zouave secoua la tête et répondit simplement :

— Attendre!

— Attendre quoi?

— Le retour de Laclairière et de Pigeolet. Le gamin est débrouillard ; il saura de quoi il retourne et viendra nous le dire. Nous aviserons en conséquence.

Les deux hommes restèrent immobiles l'un en face de l'autre. Grenache fronçait les sourcils, tortillait sa moustache et roulait des yeux furibonds. Il flairait quelque canaillerie.

— Parbleu! dit-il. Je me doute bien de ce que Pigeolet va nous apprendre! Quelque dénonciation odieuse aura jeté Raoul dans les crocs de ces communards. Ceux qui l'ont manqué une fois déjà veulent le faire passer par les armes, les misérables!

Gaspard frappa à la porte de la chambre. Soleret ouvrit.

— Hé bien? demanda Gaspard.

— Ça va mieux. Elle est revenue à elle, mais elle pleure toutes les larmes de son corps. Entrez, mon ami.

Le marinier pénétra dans la pièce où se dressait le lit du fermier. Assise près de ce lit, le visage appuyé contre les draps blancs, Claire sanglotait.

A côté d'elle, Thérèse et la cousine Berthe s'efforçaient de la réconforter et de la consoler.

— C'est une erreur, un quiproquo, disait Thérèse dont la voix angoissée et le trouble évident démentaient l'assurance.

— Voyons, ma petite Claire, dit Gaspard de sa grosse voix, vous nous faites de la peine à tous de vous affliger comme ça. Vous allez me faire pleurer aussi et vous serez bien contente après.

Claire releva la tête et regarda Gaspard.

— Oh! Mon bon Gaspard, vous le sauverez, n'est-ce pas? Mon père, il faut s'occuper tout de suite d'arracher Raoul à ces hommes. Il ne peut rien avoir commis de mal, vous le savez bien.

— Oui, mon enfant, dit Grenache qui entrait à son tour, vous pouvez être sûre que pas un de nous ne prendra de repos que nous ne vous l'ayons rendu. Mais ne nous enlevez pas notre courage, soyez forte. Il faut que nous n'ayons à craindre que pour lui.

— Vous avez raison, monsieur. j'aurai du courage et je ne retiendrai personne auprès de moi pendant que Raoul a besoin de

1. Voir l'*Ouvrier* du 5 décembre 1896.

tous ses amis. Allez, laissez-moi seule et ramenez-le. L'espoir de le revoir bientôt ici suffira pour me donner des forces.

## XXIII

### DÉVOUEMENT INUTILE

Pigeolet et Laclairière rentraient.

— Fermez les écluses, mam'selle Claire, dit le gamin en arrivant. Ça ne sera rien. Une dénonciation sans queue ni tête a mis les fédérés en l'air, mais il suffira de répondre de lui pour qu'il soit bientôt remis en liberté. Si le sergent et ces messieurs veulent venir avec moi, on va s'occuper de la chose... Un rien, un rien, que j'vous dis.

La pâleur de Pigeolet, l'allure trop dégagée de Laclairière qui jouait la tranquillité avec une rare imperfection, n'échappèrent pas à Grenache. Quant à Claire, les yeux encore obscurcis de larmes, elle n'entendit que les mots rassurants.

Pour empêcher que la vérité apparût trop clairement si la situation se prolongeait, Grenache brusqua les choses.

— Laissons ces dames, dit-il. Si M. Soleret et M. Gaspard veulent venir à la section, ce ne sera pas de trop.

Les politesses furent abrégées et les hommes gagnèrent la rue. Ils marchèrent plusieurs minutes en silence, craignant qu'une parole ou qu'un geste guetté des fenêtres ravivât les inquiétudes de la jeune fille.

— Alors? prononça enfin Grenache en s'adressant à Pigeolet.

— Dame! fit le gamin. C'est rien et ce n'est que plus dangereux. Raoul a été dénoncé comme suspect et les cocos qui ont monté le coup paraissent s'y être pris habilement, car au corps de garde on m'a dit qu'il irait sûrement rejoindre les otages qui risquent d'être fusillés d'un jour à l'autre.

— Que faire? questionna Gaspard.

— L'officier à qui j'ai parlé (c'est un ancien copain d'atelier), m'a dit qu'il ne pouvait pas grand'chose, mais que si l'on trouvait quelque tenant pour intéresser un des chefs de la Commune à notre ami, il nous serait très facilement rendu.

— Je n'ai pas beaucoup de connaissances dans ce monde-là, fit Grenache. Et vous? demanda-t-il à Gaspard et Soleret.

Laclairière, qui s'était tu jusqu'alors, éleva la voix.

— A Saint-Cloud, dit-il, j'ai joué le drame avec le colonel Fritard. Je jouais les jeunes premiers, lui, il était dans les traîtres.

— Ah bon! M'sieu Laclairière, s'exclama Pigeolet. C'est pas pour dire, mais vous ne vous êtes jamais si à propos souvenu de vos tournées en province... Ça n'est pas pour vous le reprocher, vous savez.

— C'est bon, fiston, clos ton bec!

— Je clos, sergent, je clos, répondit le gamin à Grenache qui reprit :

— Le gamin a raison. C'est un bonheur que vous vous soyez souvenu de ce Fritard. S'il a autant d'influence que de chamarrure sur son uniforme, notre ami est sauvé. Vous étiez bien avec ce simili-colonel?

— Assez bien, quoiqu'il me boudât par moments parce que j'obtenais plus de succès que lui.

— Hum! C'est regrettable, il aurait mieux valu que vous ayez moins de talent.

Laclairière ne songea pas à se formaliser.

— Ça ne fait rien, dit-il. Il ne me refusera pas un service quand ce ne serait que pour me donner une haute idée de son pouvoir... sans compter qu'on se retrouve dans la vie, et que, surtout dans l'art, les hauts et les bas sont pour tout le monde.

— Et vous le verrez?

— Je vais me mettre à sa recherche tout de suite. Où vous retrouverai-je?

— Chez moi, dit Soleret.

— Soit, fit Grenache. Mais en ce cas, monsieur Soleret, vous allez renvoyer Mlle Claire et Mme Thérèse à la place Maubert, chez Mme Berthe. Il est inutile qu'elles assistent à nos entretiens. Elles ont déjà passé par trop d'émotions.

— Je remonte auprès d'elles, dit Soleret, et vais les faire partir. Je ne m'éloignerai pas pour être à portée.

— Bien, dit Grenache, Pigeolet et moi avons d'autre besogne sur la planche. Nous laisserons à Laclairière le soin de sauver Raoul ; quoique ça, nous aurons l'œil de ce côté aussi.

— Entendu, conclut Laclairière, je me mets à la piste de Fritard et passerai demain soir communiquer à M. Soleret le résultat de notre entrevue.

— Et moi? fit Gaspard.

— Vous, dit Grenache, veillez au grain ; informez-vous de ce que devient Raoul et, s'il était sérieusement menacé, accourez chez M. Soleret ; nous nous arrangerons pour nous tenir au courant et intervenir violemment si besoin en est.

Les cinq hommes se séparèrent, allant chacun à la tâche qui lui était assignée.

Le fermier remonta chez lui. Dès qu'il fut entré, il vit Claire venir à lui, les yeux secs, l'allure résolue.

— Ne me trompez pas, mon père. De quoi Raoul est-il accusé?

— D'aucun grief précis, ma chère enfant, je te le jure. Ce sont ses tendances, ses intentions qu'on suspecte...

Soleret se mordit les lèvres. La parole qu'il venait de prononcer était la dernière qu'il aurait dû employer.

— Suspect, reprit Claire. Ah! je comprends... Et que comptent essayer nos amis?

— Laclairière a des accointances avec un des hommes de la Commune. Par lui, il compte obtenir la mise en liberté de Raoul, dans un délai assez bref.

— Mais je pourrai aussi vous être utile, s'écria la cousine Berthe que cette phrase avait frappée.

— Comment cela.

— La protection d'un membre influent de la Commune suffirait à sauver Raoul, avez-vous dit?

— Certainement, et plutôt deux fois qu'une, car il n'y a pas de grief sérieux contre lui.

— J'ai votre affaire, alors. Sèche tes larmes, Clairette. On te le rendra ton fiancé, c'est moi qui m'en charge.

Si bonne envie que Claire eût d'espérer, la promesse de la cousine Berthe ne sembla pas l'émouvoir. Quels rapports était-il raisonnable d'imaginer entre cette brave femme et les terribles chefs du mouvement sanguinaire qui était maître d'une partie de Paris.

Soleret qui n'ignorait pas de quels bas-fonds étaient sortis quelques-uns des personnages que l'aveuglement populaire avait investis des pouvoirs les plus étendus, attacha plus d'importance au propos de la crémière. Aussi s'empressa-t-il de l'interroger.

— Vous connaissez certains de ces hommes?

— Si je les connais! Les noms de la plupart sont couchés sur mes livres!

— Vos livres?

— Oui, ma petite comptabilité. Vous savez, dans le commerce, il faut accorder du crédit aux pratiques et je suis assez confiante sur cet article. Que voulez-vous? quand je vois un chrétien qui n'a pas mangé et qui n'a pas deux sous vaillant pour se mettre à table, je me dis qu'on ne peut pas le laisser crever comme un chien. Alors je sers ce qu'on me demande, pourvu qu'on soit raisonnable. Ils le savaient, les mâtins. Les plus huppés, je les ai vus dans ma crémerie et c'était : Ma bonne Mme Berthe par-ci, ma bonne Mme Berthe par-là... Quels enjôleurs, quand ils voulaient se faire ouvrir un crédit! J'ai dû y renoncer, ils venaient tous et chassaient les bons clients, mais je suis restée bien avec eux, car je ne leur ai pas réclamé d'argent quand je les ai priés d'espacer leurs visites et ils sont revenus de temps en temps.

— S'en souviendront-ils?

— Oh! ils ne sont pas bien méchants et je me suis demandé plus d'une fois, tous ces temps-ci, ce qui avait pu leur tourner la tête, quel vin mauvais ils avaient bu pour avoir d'aussi meurtrières ivresses. Voyez-vous, mon frère, quand on ne s'incline pas sous la loi du divin Créateur, il n'y a plus de bon naturel qui tienne et l'on ne sait pas ce que l'on deviendra.

— Vous avez raison, Berthe. Beaucoup de ces hommes pensent être des martyrs, alors qu'ils ne sont que des bourreaux.

— Ça ne fait rien! Il y a des fibres qui doivent encore vibrer en eux et ils ne refuseront pas la vie d'un brave garçon qui n'a jamais fait de mal à personne, à une femme qui les a parfois sauvés de la mort... Les malheureux! C'est que je les ai vus dans des états à faire pitié, transis de froid et de faim.

Quoique Soleret ne fût point porté naturellement aux réflexions philosophiques, ces mots de la cousine Berthe le firent penser. Après quelques minutes de silence, il exprima tout haut ce qui lui avait passé par l'esprit.

— On leur a dit : « Cette vie terrestre n'a pas de lendemain. Heureux ou malheureux, vous n'avez, de l'au-delà, à attendre ni compensation, ni châtiment. Vous êtes forts de sève et d'intelligence et vous avez des appétits... vous ne mettez pas votre force au service de vos appétits. » Ils se sont demandés pourquoi, et ce qu'on leur demandait leur a paru une duperie. Supprimez la divinité, il n'y a plus de loi morale, il n'y a plus de frein aux passions humaines.

Pendant que le fermier parlait ainsi, la cousine s'était enveloppée d'un manteau. Elle avait fait un signe à Thérèse qui avait pris le même soin pour Claire et pour elle.

— J'emmène Claire et Thérèse, dit la cousine. Elles ne sauraient rester ici. Aussitôt qu'elles seront à la place Maubert, je me mettrai en route pour trouver mes anciens clients.

— Allez, cousine, et tâchez de réussir.

Quand il fut seul, le fermier songea aux événements de la journée et attendit, avec cette fièvre des gens anxieux, quelques nouvelles de ses amis et en particulier de Laclairière.

L'acteur ne s'amusait pas. Dès le début de ses démarches, il s'était aperçu que les difficultés qu'il allait avoir à surmonter étaient plus considérables qu'il ne l'avait cru.

Déjà les troupes de Versailles étaient entrées dans Paris. L'insurrection était affolée. Les chefs allaient et venaient sans savoir quelles résolutions prendre. Ils s'efforçaient de cacher cette nouvelle et répandaient les faux bruits les plus contradictoires pour que l'opinion s'égarât.

Mettre la main sur ces hommes, qui n'avaient usé des pouvoirs illimités remis entre leurs mains, que pour désorganiser et ruiner, c'était presque irréalisable.

Quelques-uns se cachaient à l'heure des responsabilités, les autres couraient au hasard, cherchant une direction, excitant la masse, préparant la résistance.

Il y avait aussi danger à cette tâche. Des barricades s'élevaient de toutes parts. Chacune de ces barricades réquisitionnait les hommes en état de porter les armes ou de remuer les pavés.

— Je suis un ami du colonel Fritard et je vais le rejoindre, disait Laclairière chaque fois qu'il était réquisitionné.

Ces mots ne suffisaient pas à dissiper les méfiances, l'indiscipline des insurgés se traduisant aussi, en l'occurrence, de la façon la plus fâcheuse pour l'acteur.

— Le colonel Fritard ! s'exclamaient les révolutionnaires. Il ferait bien de venir donner la main aux camarades qui dressent les barricades au lieu de se prélasser au milieu de son état-major... Un tas de clampins qu'on ne verra pas au moment de se crêper le chignon !

Quand l'acteur avait trouvé un officier qui l'autorisait à poursuivre sa route, c'était une autre affaire.

— De quel côté allez-vous le chercher, le colonel Fritard ?

— Au faubourg Saint-Antoine ! répondait Laclairière.

— Au faubourg Saint-Antoine ! Mais il n'y est pas. Il est à Belleville.

— Pourtant...

— Il y a beau temps qu'il n'est plus par là ; il y est resté quelques jours après l'incendie de l'Hôtel de Ville, mais il en est parti depuis. Vous le trouverez à Belleville.

Plus loin, on l'envoyait à Ménilmontant...

Le lendemain, quand il se présenta chez Soleret, il était exténué. Il avait sillonné Paris dans tous les sens sans rencontrer Fritard. Plusieurs soirs, il revint, découragé, de plus en plus las. Après quelques heures de repos, il repartait, acharné, à la poursuite de l'insaisissable colonel.

Pendant toute une semaine, il ne donna pas signe de vie.

Les événements se précipitaient. L'armée de Versailles enlevait peu à peu les barricades. On parlait, dans les rangs de la Commune, de l'exécution prochaine des otages.

Laclairière avait joint Fritard.

L'ancien cabotin, très empanaché, avait pris des airs protecteurs avec son ancien camarade. Pour lui imposer plus de respect et d'admiration, après lui avoir promis une audience, il le fit attendre pendant deux jours dans une sorte d'antichambre.

L'acteur ne lâchait pas prise ; de jour ni de nuit, il ne quittait la pièce où passait constamment Fritard.

Celui-ci lui accorda enfin une brève audience.

— Comment donc, cher ami ! soyez tranquille. Il ne sera rien fait à votre protégé. Au premier moment, je vous donnerai un mot pour Ferré ou Rigault et vous obtiendrez sa mise en liberté.

Le mot se fit attendre.

Laclairière ne l'avait pas encore quand l'entourage du colonel parut très agité. Le colonel sortit de son cabinet et comme Laclairière l'abordait :

— Efforcez-vous de me suivre. Pour l'instant, ne me demandez rien.

Laclairière suivit le colonel qui monta dans une voiture avec trois ou quatre de ses officiers qui fermèrent la portière au nez de l'acteur. Il courut derrière la voiture. Essoufflé, il perdit du terrain peu à peu. Une cohue l'arrêta, il ne vit plus l'équipage. En interrogeant les uns et les autres, il sut que le colonel se rendait rue de la Roquette.

Les voies étaient obstruées. A chaque pas, on l'arrêtait. Il résolut de revenir sur ses pas, de faire un détour par des voies peu fréquentées et tomba dans un poste de l'armée régulière.

Il était animé d'une ardeur si sincère, il oublia si bien ses planches qu'il trouva des paroles émouvantes et convainquit le chef du détachement.

— Soit, retournez parmi ces scélérats et tâchez de leur arracher leur victime, dit l'officier exaspéré, comme tous ses compagnons, de cette guerre impie.

Laclairière retrouva Fritard.

— Tenez, mon cher ami, voici un mot qui vous permettra de voir le prisonnier, mais hâtez-vous. Vous pourriez ne plus le trouver en arrivant à la Roquette.

— Mais il est à Mazas.

— La Commune n'a plus de prisonniers à Mazas.

— Alors, fit l'acteur suffoqué, alors il pourrait être mort ! Mais vous m'aviez promis sa grâce.

— Allez ! je ne peux rien de plus en ce moment. Assurez-vous qu'il n'a pas été porté sur la liste des otages qui seront fusillés aujourd'hui et nous verrons à faire davantage.

Laclairière obtint encore un sauf-conduit qui devait lui permettre de traverser les barricades et de n'être pas retardé.

Il passa chez Soleret.

— Je sais, dit le fermier aux premiers mots, Grenache, Pigeolet et Gaspard sont prévenus. Ils sont aux abords de la prison. Allons les rejoindre. S'il ne nous reste que ce moyen, nous tenterons un coup de force. Avec le permis que vous a donné ce Fritard, la besogne nous sera facilitée.

Quand le fermier et l'acteur eurent rejoint leurs amis à la porte de la prison, un lugubre spectacle s'offrit à leurs regards. Les victimes désignées sortaient deux par deux, gardées de chaque côté par un double rang de fédérés.

Pigeolet, monté sur les épaules de Gaspard, dévisageait avidement les malheureux. Quand ils furent passés, il poussa un soupir de soulagement. Raoul n'était pas parmi eux.

Tristes temps que ceux où la joie peut naître d'un semblable spectacle et d'une semblable constatation !

Lorsque la foule se fut écoulée, ils pénétrèrent sous les sombres voûtes. Le gardien chef, à qui ils exhibèrent le permis de Fritard, appela aussitôt un de ses subalternes.

— Menez au parloir le nommé Savignan-Clavières.

— Quelle section ?

— Je ne sais pas. Cherchez.

Le gardien chercha et ramena le Père Barin.

La déception des amis leur fit jeter simultanément un même cri :

— Ça n'est pas lui !

— Vous n'êtes pas Savignan-Clavières ? demanda le geôlier au prêtre.

— Ces hommes vous l'ont dit ! repartit celui-ci.

Bousculant le vieillard, grommelant des imprécations, le gardien le reconduisit au cachot et ramena Raoul.

*La suite au prochain numéro.* NOËL GAULOIS.

---

*Nous prions ceux de nos abonnés dont l'abonnement expirait le 1er janvier de bien vouloir nous en envoyer le montant par un prochain courrier. Du 10 au 15 février prochain, nous ferons recouvrer par la poste les abonnements qui n'auraient pas été payés d'ici là*

---

# LE NEZ DE FLAIRDECOIN[1]

PAR

**JEAN DRAULT**

IX (*Suite.*)

Un chef de bataillon et deux capitaines entraient au quartier. Le colonel les appela.

Comme ils regardaient Bécasseau de l'air avec lequel on observe les phénomènes, le colonel leur dit :

— Vous ne le reconnaissez pas ?... C'est Bécasseau !... Venez avec moi, je vais le confronter avec son complice, vous serez témoins de ce qui va se passer !... Sergent !... Deux hommes de garde, baïonnette au canon, pour escorter ce misérable !...



L'ordre fut exécuté à l'instant.

Bécasseau reconnut dans son gardien de droite son vieil ami Bonniec[2], le petit Breton qui le considérait avec une commisération peu déguisée.

— Ah !... Mon pauv' Bonniec[2], dit Bécasseau, ne rends jamais à un pékin le service de lui prêter même tes godillots !... Quand on me repincera à faire ça, moi, vois-tu !...

Suivis du colonel, du chef de bataillon et des deux capitaines, Bécasseau et ses deux gardiens arrivèrent aux locaux de punition.

Le caporal de garde ouvrit la porte d'une cellule, entra dans l'étroit réduit et cria :

— Sortez !... C'est-y pour aujourd'hui ou pour demain ?...

1. Voir l'*Ouvrier*, depuis le 5 décembre 1896.
2. Voir le *Soldat Chapuzot* et *Chapuzot est de la classe!*

Une voix qui semblait venir d'un tombeau répondit :

— Sortir!... Pourquoi faire?

— C'est l'ordre du colonel!...

— Ce que je m'en bats l'œil!...

En entendant cette réflexion, le colonel s'écria :

— Ah!... Il s'en bat l'œil!... Ah!... Il s'en bat l'œil!... Agrippez-le-moi donc par les deux abatis, et tirez-le de sa tanière, ce blaireau!... Ah!... Il s'en bat l'œil!...



Les deux soldats de garde pénétrèrent dans la cellule, et soulevèrent du lit de camp sur lequel il gisait, inerte et résolu désormais à attendre la fin de son aventure dans cette position horizontale, le romancier Plumol.

Et l'ami de Tarare disait :

— Voilà des jours et des jours qu'on m'embête avec des histoires de brigands, qu'est-ce que vous allez encore imaginer d'idiot pour m'abrutir davantage?...

Les deux soldats avaient réussi à camper le malheureux sur ses jambes, et ils le poussèrent vers le colonel.

Soudain, on vit Plumol se raidir, sa physionomie exprima l'étonnement : il venait d'apercevoir Bécasseau dans son étrange costume.

De son côté, Bécasseau contemplait Plumol avec une stupéfaction mêlée de joie. Mutuellement, ils se médusaient.

Ce fut le colonel qui rompit le charme en disant :

— Voyez-vous qu'ils se reconnaissent!...

Aussitôt Bécasseau, oubliant la présence de ses supérieurs, tout entier à sa vengeance, se précipita sur Plumol, le prit à la gorge, le secoua, et il criait, furieux :

— Mes frusques!... Gourdée!.. Mes frusques, ou je t'étrangle.

— Permettez!... Je...

— Pas d' boniments!... Ah!... Tu m'as refait, mais c'est pas fini, nous deux!... Aboule mon fourbi!...

— Ecoutez!... Ce n'est pas de ma faute!... balbutiait Plumol, à moitié étouffé. Le serrurier...



— Je m'en contre-fiche, de ton serrurier!... C'était une frime, ton serrurier!... Ah!... tu m' prends mes habits et tu m' laisses en panne et en caneçon dans ta cambuse!... Allons!... Oust!... Que je te dis!... J' veux ma capote, ma culotte, mes godillots, mon képi!... Mais, nom d'une pipe, ous qu'il est mon képi?...

— Le képi?... Le képi?... Ah!... Je me souviens!... Eh ben!... Le képi, il est loin s'il court toujours!...

— T'as perdu mon képi, à présent!... Ah!... T'en as fait de propres!... Canaille, va!... Tu l'as vendu, dis-le donc plutôt!

— Le vendre!... Vendre ce képi, moi!...

Et Plumol ne put s'empêcher de rire amèrement, en pensant que, décidément, aucune humiliation ne lui serait épargnée!...

Il ajouta :

— J'en aurais bien tiré quatre sous!...

— Eh ben mais!... Quat' sous! C'est un'somme!... fit Bécasseau... D'abord, assez causé!... Rends-moi mes frusques!

— Qu'est-ce que je mettrai, moi, alors?...

— Je te repasserai ce que j'ai sur le dos, pardi!...

Plumol eut un geste d'horreur. Ah! non!... pensait-il. Tout, excepté ça!...

Bécasseau fut impitoyable :

— Y a eu des moments où tu faisais pas tant le dégoûté que ça pour me prendre mes habits!...

Et se retournant vers le colonel, car il avait perdu, dans la chaleur de son indignation, toute son ancienne timidité, il lui dit :

— Mon colonel, c'est celui-là qui m'a pris mon énuforme, et qu'a été cause de tous mes malheurs!...

— Mais alors! s'écria le colonel joyeux de prendre Bécasseau en flagrant délit de contradiction, vous le connaissez, cet homme! Cet assassin!... Ce Plumol!...

— Mais non!... s'écria Bécasseau avec une candeur touchante.

— Comment!... Non!... Vous venez de le reconnaître!

— Voui, mon col'nel!...

— Alors, vous le connaissez...

— Non!... Mon col'nel!...

— Mille millions de nom de nom!... Alors, comme ça, vous reconnaissez quelqu'un que vous ne connaissez pas!... En voilà, tout de même, un drôle de pistolet!... Il est idiot, ma parole, il est idiot!...

Et le colonel, indigné, se croisait les bras, tandis que Bécasseau, qui était de bonne foi, sentait vaguement qu'il s'enferrait encore.

Alors, il s'écria d'un ton d'intense désolation :

— C'est tout de même ben malheureux d'avoir rien à se reprocher et d'pas pouvoir essayer de s'expliquer sans que tout se r'tourne contre nous!... Ah!... Malheur d'histoire, va!...

— C'est comme moi!... hasarda Plumol.

— Lui!... s'écria le colonel en indiquant Plumol. Il a du toupet!... Bécasseau, mon Dieu, il est bête, il a été le complice inconscient, l'agent subalterne et bouché qui a prêté ses habits pour une pièce de dix francs. Mais lui! lui!...

Et le colonel songeait aux nuits pleines de cauchemar qu'il avait passées grâce à cet individu.

— Messieurs! ajouta-t-il en s'adressant au chef de bataillon et aux deux capitaines, la confrontation a été concluante!... Si l'on vous appelle comme témoins, vous pourrez désormais déclarer que Bécasseau a bien reconnu en ce Plumol l'homme qui lui a emprunté ses effets militaires pour pénétrer dans cette caserne dans un but inquiétant pour moi!...

— Parfaitement, mon colonel, parfaitement!...

— Maintenant, il faut rendre à César ce qui appartient à César, et à Bécasseau ce qui appartient à Bécasseau!... D'abord, ça me dégoûte de voir un habit militaire sur le dos d'un assassin!... Faites-moi donc le plaisir, vous deux, de changer d'habit!...

Bécasseau ne demandait pas mieux. Il soupirait depuis si longtemps après son uniforme! Mais Plumol résistait. Menacé d'être habillé de force par les hommes de garde, il se soumit, et dans la cellule même eut lieu l'échange des effets.

Plumol dut endosser la houppelande à sous-pieds, le chapeau claque à la mécanique usée et flageolante, les demi-bottes à la polonaise et le pantalon de cycliste!



Il ne se doutait guère qu'il était ainsi dans les nippes de ses co-locataires et ne pensait qu'à une chose :

— Ah!... Si la famille Dufournin me voyait!... Marthe, surtout, ma petite Marthe qui affectionne tant le pantalon-sac pour un homme, et à qui j'avais promis de ne plus m'habiller qu'avec ce genre d'indispensable!...

Au moment où Bécasseau recommençait à lui réclamer son képi, deux gros municipaux, rouges, essoufflés, crottés, arrivaient, conduits par un homme de garde, et saluaient le colonel en lui disant, chacun à leur tour, pour s'aider mutuellement dans leurs explications :

— Mon colonel, faites excuses, c'est un... un...

— Un prisonnier qui s'est sauvé du Dépôt, et paraît que... que...

— Que l'sergot du coin l'a vu entrer ici, pour lors...

— Pour lors, dame, mon colonel...

— Nom d'une baderne!... s'écria l'officier. Encore un homme qui s'introduit ici!... Un prisonnier!... Un assassin encore, peut-être!... Ah!... çà!... Mais qu'est-ce qu'ils en ont donc après ma peau?... N'pourriez pas les tenir un peu mieux, vos assassins, dites!...

— Dame, mon colonel, c'est en revenant de la mensuration...

— Mille bombes!... Dis donc!... Timonier! Le voilà, le franc-fileur!...

L'un des municipaux venait d'apercevoir Plumol, et, trompé par

le costume très reconnaissable porté maintenant par le romancier, il l'appréhenda par le bras en criant :

— Ah!... C'est comme ça qu'on plaque ses gardiens, qu'on se tire des pieds par la balustrade du Dépôt!...

— Hein?... fit Plumol. Qu'est-ce qu'il y a donc encore de cassé, mon Dieu?

Mais l'autre municipal aperçut Bécasseau. Il s'écria :

— Mais tu te trompes, Trouillot!... Le v'là, not' prisonnier...

— Allons donc!... Tiens!... Mais!... Tu dois avoir raison!... Mais alors, quoi donc qu'il a de changé?...

— Son costume, pardi!... Le v'là en lignard, maintenant!...

— Tout ça!... C'est pour dépister la justice, vois-tu!... Il a mis ses habits sur le dos d'un autre!... Faut qu'y les reprenne, ses habits!...

— Faut encore se déshabiller, alors?... demanda Plumol.

— Ah! mais non!... J'lâche pas mes habits, du coup!... proclama Bécasseau.

— Dites donc!... gardes!... intervint le colonel. Si vous les emmeniez tous les deux, tels qu'ils sont!...

« Vous auriez votre prisonnier et ses habits au complet, ça ne fait rien qu'ils soient sur le dos d'un autre, ses habits, et de la sorte, — me saisissez-vous?... — vous me débarrasseriez d'un sacripant que la justice est bien longue à venir chercher.

Les deux *cipaux* se consultèrent du regard.

Timonier prit le premier la parole :

— Mon colonel, si c'est votre volonté que nous les emménions tous les deux, nous, ça nous est égal. Du moment que c'est par ordre, on peut nous faire faire tout ce qu'on veut. Mais faut les changer tout de même d'habits avant de les emmener!...

— Mon camarade a raison! dit Trouillot.

Et il se lança respectueusement dans une dissertation assez longue pour démontrer qu'ils ne pouvaient pas restituer à la prison un prisonnier habillé autrement qu'on ne le leur avait confié.

— Mon colonel, vous comprenez bien, mon colonel, qu'il y a bien déjà assez d'erreurs judiciaires comme ça sans qu'on aille encore faire des embrouilles dans l'identité respective et fulminatoire des inculpés!.. Nous ne pouvons pas prendre sur nous, mon colonel, de ramener au Dépôt un lignard, alors que c'est un chanteur des cours qu'on nous a donné pour l'emmener mensurer?

— M. Bertillon y confondrait ses fiches!... ajouta le collègue de Trouillot.

— Alors!... Qu'ils se déshabillent de nouveau!... commanda le colonel.

— Ce n'était vraiment pas la peine, alors, de nous faire échanger nos habits tout à l'heure!... déclara Plumol avec une indéniable logique.

Bécasseau, lui, obtempéra à l'ordre sans murmurer, mais la mort dans l'âme...

Les municipaux les emmenèrent.

Et en route, Timonier disait à son compagnon :

— On pourra rien nous dire pour l'avoir laissé échapper, nous en ramenons deux, c'est du bénef pour la *Préfectance!*

Près du Châtelet, un cri échappa à Plumol.

Le malheureux venait d'apercevoir Tarare qui, sur le bord du trottoir, le regardait passer, les yeux écarquillés par l'étonnement.

L'avocat fit le geste de s'élancer vers son ami en criant :

— Mon pauvre vieux!... Moi qui te cherche sans trêve à travers tout Paris!...

Mais les municipaux le repoussèrent rudement.

— C'est interdit de communiquer avec les inculpés!... dit Timonier.

Ah çà! se demandait l'avocat, pourquoi diable Plumol est-il en militaire?... Non! Mais pourquoi est-il en militaire?... Et d'où vient-il?... Ah! si les Dufournin le voyaient, tout de même!

Au Dépôt, une nouvelle surprise attendait Plumol et Bécasseau.

Dès qu'on se fut assuré de leur identité, on leur fit échanger leurs costumes encore une fois, sous prétexte de simplifier l'instruction d'une affaire si compliquée par elle-même.

— Au moins, est-ce définitif?... demanda Plumol furieux, en s'enveloppant dans la houppelande du dentiste.

Avec son monocle, il avait l'air d'un charlatan de foire.

Bécasseau était tout de même bien content d'être rentré de nouveau en possession de ses effets militaires...

(*La suite au prochain numéro.*) JEAN DRAULT.

---



## LES LIVRES NOUVEAUX

# PAUVRES GENS

**Par A. de POISEUX.**

1 vol. in-12. Prix *franco*............. 3 francs.

La littérature fut, de tout temps, corrélative de l'existence, et le livre, de nos jours, s'est ressenti de la fébrilité qui nous agite et du mouvement qui nous emporte. Le document y a détrôné la fiction, et le goût d'un public affamé de curiosité le porte à rechercher les ouvrages vécus, les « tranches de vie », de préférence aux productions romantiques où l'imagination avait la plus large, sinon l'unique part. On veut savoir comment vécurent nos devanciers: d'où le succès des *Mémoires*. On veut connaître par le menu l'existence de ses contemporains : d'où l'interview, la biographie la statistique.

Est-ce un bien? Est-ce un mal? Tout dépend, en l'espèce, du document que l'on expose, du point de vue auquel on se place et des enseignements que l'on en déduit.

Les ouvrages comme *Pauvres Gens* prennent rang, de haute lutte, parmi ceux à la diffusion desquels il y a devoir de s'employer, car ils sont bienfaisants et utiles.

M. de Poiseux a choisi ses héros parmi la fantastique variété des clients ordinaires de l'Hospitalité de nuit, cette œuvre excellente, célèbre et peu connue hors Paris. Ce sont leurs avatars antérieurs qu'il a recherchés; leurs pérégrinations lamentables, comiques, romanesques qu'il a suivies; leur relèvement parfois qu'il a pu constater.

Il n'est donc guère d'ouvrage d'un intérêt plus vif et plus saisissant que celui de M. de Poiseux dont tous les personnages ont vécu, si vraiment vécu qu'ils ont brûlé leur existence.

Et s'il est douloureusement vrai que le malheur est une école, *Pauvres Gens*, si documenté, devient un précieux manuel, une armature de la vie, à travers lesquels passent, en des croquis de la plus curieuse variété, de salutaires enseignements et un souffle conquérant de charité chrétienne.

Pour recevoir franco *Pauvres Gens*, envoyer 3 francs, en mandat-poste ou en timbres français, à M. HENRI GAUTIER, éditeur, 55, quai des Grands-Augustins, Paris. — Ajouter 0 fr. 30 pour recevoir l'ouvrage relié.

---

## RECETTES DE LA SEMAINE

### Café... ou chicorée?

Par le procédé suivant, ceux qui achètent leur café en poudre pourront se rendre compte de la pureté de ce qu'ils auront acheté pour du café, ce qui leur offrira la ressource de varier leurs fournisseurs, en guise de consolation.

Vous mettez dans une tasse d'eau froide une pincée de cette poudre et si l'eau devient colorée, c'est que votre café contient une addition de chicorée, — plus ou moins forte selon la couleur que prendra l'eau. — Il n'en sera pas ainsi et l'eau restera claire si votre café est indemne.

### Contre les piqûres charbonneuses.

Pendant la saison chaude surtout, il importe de faire attention à la moindre piqûre de mouche. Celle-ci, en effet, peut être allée faire sa provende sur des matières organiques en décomposition et en avoir rapporté des ferments de nature charbonneuse. Si donc on s'aperçoit qu'il survient quelque enflure, on pourrait, en attendant l'arrivée du médecin, frictionner la partie blessée avec un morceau de pelure d'orange, dont l'huile volatile exprimée par le froissement est un antidote actif contre le charbon.

### Contre les engelures.

Remède des plus simples et des plus faciles à expérimenter.

Faire bouillir des feuilles de noyer dans de l'eau et, dans cette eau très chaude, se laver les parties malades deux ou trois fois par jour, pendant trois ou quatre jours.

# LES COURSES D'AUTOMNE[1]

PAR

**HIPPOLYTE AUDEVAL**

X (*Suite.*)

— Trois mois! murmura Léopold. Songez donc!

— C'est long! Bah! cela se passera. J'ai bien vécu cinquante-cinq ans, moi qui vous parle!

Puis, avec sa bonté ordinaire, il imagina un expédient qu'il jugea excellent.

— Savez-vous ce qu'il faut faire, mes enfants? reprit-il. Tutoyez-vous; je vous y autorise.

— Ah! mon père! s'écria Charlotte en rougissant.

— Tu ne consens pas? C'est pourtant très ingénieux. Léopold e serait figuré être déjà marié.

— Tutoyer mon cousin! Est-ce que je l'oserais?

— C'est vrai; c'est trop risqué. Au fait, tout cela ne me regarde pas. Arrangez-vous comme vous l'entendrez.

Léopold, cependant, prit patience; et même, en y réfléchissant, il ne fut pas précisément fâché de ce délai qui lui permettait de bien connaître et apprécier sa cousine, de mesurer à loisir son bonheur avant d'en prendre possession.

Charlotte, elle, depuis qu'elle avait pris un engagement, paraissait toute troublée. Elle oubliait le nom des plantes, elle les confondait entre elles. Il lui arriva même, en inspectant avec son père et Léopold des rosiers qui avaient pourtant déjà toutes leurs feuilles, de prendre un *Géant des batailles* pour un *Toussaint-Louverture*.

— Ah! ma fille! s'écria M. Rougerie.

Il s'apprêtait à commencer une démonstration détaillée, mais une pensée assez judicieuse fut cause qu'il s'abstint.

— La mémoire lui reviendra plus tard et tout naturellement, se dit-il, après le délai.

M. Rougerie, lui aussi, poussait parfois quelques soupirs en voyant sa fille et son neveu s'absorber, soit ensemble soit isolément, dans ces rêveries presque silencieuses qui ressemblent aux préludes de l'alouette avant l'harmonie douce et continue de sa chanson éclatante, ou quand il les voyait appuyés l'un sur l'autre dans une promenade matinale, ou se disputant gaiement, à propos de rien, au lieu d'échanger des notions exactes sur l'horticulture, fût-ce sur la botanique, science cadette de l'autre, mais qui a bien son mérite.

Recherchant malgré lui des compensations à la perte de cette fille chérie dont Léopold lui enlevait chaque jour quelque chose, M. Rougerie dit un matin à son neveu brusquement :

— Ah çà! tu pourrais bien au moins me rendre ma pendule, à présent.

— Quelle pendule, mon oncle?

— Celle qui est dans ta chambre.

— Elle est à vous?

— Un peu, mon neveu. Charlotte m'a dévalisé à ton profit. Mais j'y tiens beaucoup, à cette pendule. Elle représente Flore... ou Pomone.

— Comment, cousine!... Venez, mon oncle, je vais vous restituer votre bien.

Charlotte les suivit un peu embarrassée.

— Tu pourrais bien rendre à ma fille son tapis, reprit M. Rougerie, d'autant mieux que dans l'été...

— J'ai donc dépouillé tout le monde sans le savoir! s'écria Léopold.

Puis, prenant les deux mains de Charlotte :

— Ah! cousine, ajouta-t-il, c'est bien mal! Et moi qui me laissais faire! Je nageais dans le luxe, comme un prélat, je marchais sur des tapis moelleux, j'écoutais sonner des pendules magnifiques sans me douter... Il faut que je vous gronde, ma cousine.

Et il l'embrassa à plusieurs reprises.

— Ne devais-je pas vous faire les honneurs... de chez vous? dit la jeune fille en rougissant.

Et elle regarda son père avec un air de doux reproche.

— Au fait, je suis un vieil avare, dit M. Rougerie avec bonhomie. Où diable avais-je la tête? Les pères sont singuliers! Je me venge de ce que tu m'as pris le cœur de ma fille en te reprenant, moi, une pendule! C'est tout uniment absurde. Ne touche pas a Flore, mon neveu. Elle est très bien ici. J'ai voulu... j'ai voulu te prouver, Léopold, à quel point tu es aimé, mon garçon.

Et, malgré l'insistance du jeune comte, M. Rougerie refusa absolument de rentrer en possession de son bien.

— Après le délai, dit-il; nous verrons après le délai.

Cet incident, toutefois, inspira à Léopold le désir de faire un superbe cadeau à son oncle. D'ailleurs, le terme du mariage approchait.

Bien que Charlotte affectât de ne rien souhaiter, bien que sa grande simplicité de goûts se fût manifestée souvent, Léopold songea qu'il était temps de s'occuper de la corbeille.

— Mon cher oncle, dit-il un matin en déjeunant, c'est toujours ce bon M. Mouyoux qui est le notaire de la famille?

— Oui, répondit M. Rougerie.

Il n'attacha pas d'importance, sur le moment, à cette question.

Mais, dès que le repas fut terminé, sa fille l'entraîna vivement au jardin, et lui dit :

— Mon bon père, vous n'avez pas compris? Léopold va aller chez le notaire. Evitez cela. Léopold n'ignore pas que je l'aime. Après le mariage, nous lui dirons tout. Mais pas avant, pas avant! Mon cousin est si fier! Trop peut-être. Et puis, je ne sais pas... j'ai peur malgré moi. Vous qui êtes si prudent, mon bon père, si avisé, vous devez connaître beaucoup de choses auxquelles je n'entends rien. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il vaut mieux nous marier avant que Léopold apprenne la vérité. Il ne saura ainsi qu'il a été ruiné que lorsqu'il ne le sera plus. Dans ces cas-là, on se console bien vite. Une catastrophe n'existe plus dès qu'elle est réparée.

La jeune fille était toute bouleversée. Elle se remit promptement en apercevant son cousin qui s'avançait vers eux.

— Le notaire! ajouta-t-elle en se sauvant. Empêchez qu'il ne voie le notaire. Nous nous concerterons ensuite.

M. Rougerie n'était pas content.

— Ma fille est un ange, pensa-t-il, mais c'est une tête folle et je n'aurais pas dû l'écouter. Empêchez-le d'aller chez le notaire! Empêchez-le d'aller chez le notaire! C'est bientôt dit. Ne faudra-t-il pas dresser un contrat? Pourra-t-on dresser un contrat sans spécifier ce que chacun apporte? Elle espère peut-être qu'on dit tout simplement : Nous nous aimons, nous mettons tout ce que nous avons en communauté, veuillez signer. Elle a peut-être raison. Mais il me paraît cependant bien difficile qu'un notaire, un officier public se contente de cet aveu naïf. D'ailleurs, je n'aurais point été précisément fâché d'insinuer à Léopold que s'il a son nom, moi j'ai ma fortune. Si je n'avais pris conseil que de moi-même, je lui aurais dit dès son retour à Buissas : Mon garçon, tu n'as plus un centime, mais ma fille a une grosse dot et je te la donne. Il aurait accepté les yeux fermés, ou plutôt les yeux ouverts, car Charlotte est un bouton de rose; elle est née pour être comtesse comme moi pour cultiver les fleurs. C'est sa vocation. Mais les sentiments, les grands sentiments? Ah! très bien! Voulez-vous que je vous dise? J'ai toujours remarqué que les grands sentiments conduisaient à des absurdités, à des impossibilités, à des catastrophes épouvantables. L'histoire de France et la vie privée en font foi. Ah! je m'ennuie, moi, je m'ennuie beaucoup! Je déteste toutes ces complications, tous ces mélodrames. C'est bon dans Walter Scott, mais en famille, à la campagne, en face de la belle nature, c'est ridicule.

Tout en raisonnant ainsi pendant que Léopold s'avançait lentement, M. Rougerie faisait semblant de chercher des chenilles, des limaçons, des petits cailloux, afin d'en purger son jardin. Mais, en réalité, il ne purgeait rien.

— Eh bien! mon oncle, dit Léopold, vous paraissez rêveur.

— Moi! pas du tout.

Et, par une réaction subite, il se dit :

— Charlotte m'a prié de l'empêcher d'aller chez le notaire; empêchons-le d'aller chez le notaire.

Léopold, lui aussi, était rêveur, préoccupé. Il avait parfaitement vu sa cousine s'enfuir à son approche, en cessant brusquement un entretien très animé A table, il avait remarqué que le nom de Me Mouyoux, très indifférent pour M. Rougerie, avait fait changer de couleur sa cousine. Un soupçon confus, mais très fort cependant, traversa l'esprit du jeune comte. Plusieurs fois déjà, et en mainte occasion, il avait reconnu qu'on lui cachait quelque chose. Mais l'insouciance, le manque d'indices pour découvrir la vérité, puis, plus tard, l'affection, dissipèrent ces pressentiments. A présent, ils revenaient plus multipliés et plus pressants.

— J'en suis certain, se disait Léopold, on me cache quelque chose. Je ne sais pas quoi, mais je le saurai.

— Tu as parlé de Me Mouyoux, dit M. Rougerie qui ne connaissait pas à fond l'art de feindre. Est-ce que par hasard tu aurais quelque velléité d'aller faire visite à Me Mouyoux?

— Bon! pensa Léopold; Me Mouyoux est à même de m'éclairer, et on ne veut pas que je le voie.

Puis, tout haut, il répondit :

— Je n'y songe pas, mon cher oncle.

— Tu dois avoir besoin d'argent, reprit M. Rougerie avec rondeur. Veux-tu cent francs, veux-tu mille francs, dix mille francs?

— Merci, mon cher oncle, répliqua Léopold, qui en était réellement dénué, mais qui ne jugea pas à propos d'accepter.

— Il ne faut pas te gêner, mon neveu.

— Je ne dépense presque rien, mon oncle, ainsi...

— Que sais-je?... Les jeunes gens ont toujours la main ouverte. N'oublie pas que je suis le caissier, le gérant, l'oncle, le factotum, tout ce que tu voudras. Inutile d'aller chez le notaire.

[1] Voir l'*Ouvrier* depuis le 9 septembre 1896.

— Eh! je n'y pense pas, dit Léopold en augmentant d'un geste son affirmation.

— A la bonne heure!

Enchantés de se tromper mutuellement, voulant paraître très fins et devenant à qui mieux mieux plus stupides l'un que l'autre, ils échangèrent, en riant et en faisant de grands gestes, les paroles suivantes :

— Il y a dans la vie de cruelles nécessités, mon neveu.

— Oui, mon oncle : mourir, par exemple!

— Ou s'enrhumer!

— Ou recevoir une averse!

— Ou trouver gelée une fleur rare! Mais aller chez un notaire!...

— Ah! fi donc!

— Un galant homme ne va pas chez un notaire.

— Excepté pour se marier...

— Ou pour faire son testament. Tu n'iras pas, n'est-ce pas?

— Jamais! jamais!

— Nous ne ferons l'honneur à Me Mouyoux de le visiter que pour signer ton contrat de mariage.

— Ah! de grâce, mon oncle, ne parlons plus de Me Mouyoux.

Très satisfait du succès de sa diplomatie, M. Rougerie appela sa fille afin de la rassurer.

— Sois tranquille, dit-il à voix basse; j'ai arrangé les choses. Il n'ira pas.

Mais, dans le courant de la journée, Léopold prit un prétexte pour s'éloigner, et se rendit en toute hâte chez Me Mouyoux, notaire à Chabannais.

Cette visite était, du reste, indispensable. Léopold, après avoir interrompu subitement ses voyages, avait par devers lui une provision et n'était pas arrivé à Buissas les mains vides. Mais cette provision se trouvait depuis quelques jours épuisée, et Léopold ne se souciait pas de demander de l'argent à son oncle pour lui faire des cadeaux à lui ainsi qu'à sa fille. En effet : emprunter des fonds à quelqu'un pour lui offrir un présent, c'est une chose à éviter autant que possible.

## XI

M. Mouyoux demeurait dans la principale rue de Chabannais, en face du pont. Contrairement aux notaires qui se croient des hommes supérieurs parce qu'ils sont d'une politesse obséquieuse envers les gens riches et d'une raideur prétentieuse envers les gens pauvres, M. Mouyoux était poli avec tout le monde, car il avait remarqué que la richesse et la misère sont généralement beaucoup moins stables qu'autrefois dans les familles. Il accueillit donc Léopold avec un vif et affable empressement. Il lui serra les mains cordialement, et, regardant le crêpe de son chapeau, peu s'en fallut qu'il ne répandît une larme.

— J'aurais besoin d'une dizaine de mille francs, dit le jeune comte après les premiers compliments.

— Asseyez-vous donc, répliqua le notaire.

Cette demande lui parut téméraire, mais il avait trop d'expérience et de savoir-vivre pour laisser voir cette opinion, et il se mit à causer amicalement avec Léopold, afin de glisser un refus entre de nombreuses preuves verbales d'intérêt.

Léopold raconta naturellement que bientôt, et avant même que son deuil fût tout à fait expiré, il allait épouser sa cousine.

— Mlle Rougerie! s'écria le notaire avec joie.

— Ma cousine... oui. Tout est convenu.

*(La suite au prochain numéro.)* HIPPOLYTE AUDEVAL.



*Le Directeur-Gérant :* HENRI GAUTIER. Sceaux, imprimerie Charaire et Cie.

5 centimes le N° année courante. (10 centimes le N° années échues.) N° 1988 TRENTE-SIXIÈME ANNÉE. — 3 Février 1897.

# L'OUVRIER

Journal illustré paraissant le Mercredi et le Samedi

| ABONNEMENT D'UN AN : (104 numéros) France, Algérie et Belgique : 6 francs. | DIRECTION ET ADMINISTRATION : LIBRAIRIE BLÉRIOT, HENRI GAUTIER, successeur, 55, quai des Grands-Augustins, Paris. | ABONNEMENT D'UN AN (104 numéros) Colonies et Étranger (sauf la Belgique) : 7 francs. |
|---|---|---|

## LE SECRET DE LA MARINIÈRE, par Noël Gaulois



Thérèse se tourna complètement; ses joues étaient devenues pâles. (Voir page 635.)

SOMMAIRE : **Le Secret de la Marinière**, par Noël Gaulois. — **Le Nez de Flairdecoin**, par Jean Drault. — **Chronique hebdomadaire**, par Oscar Havard. — **Les Courses d'automne**, par H. Audeval.

# LE SECRET DE LA MARINIÈRE[1]

PAR

NOËL GAULOIS

## XXIII

### LE POLICIER DÉBROUILLE SON ÉCHEVEAU

Dès le lendemain de la visite de César Grenache à son ami Magloire Pivert, celui-ci s'était mis en campagne.

Ce n'était pas chose absolument facile de retrouver, dans le Paris si tourmenté d'alors, la trace d'un individu dont on ignorait le nom, le domicile et les fréquentations habituelles, étant donné surtout que cet individu avait tout intérêt à se cacher, se sachant ou se devinant poursuivi.

Mais, ce qui était presque impossible à la plupart de ses collègues, était, pour M. Pivert, chose relativement facile. Sa perspicacité, on l'a vu au précédent chapitre, l'avait amené à découvrir, au faux Raoul, un complice. Cependant, cette découverte n'était qu'accessoire dans le plan que s'était tracé l'agent. Ce qui lui importait avant tout, et ce que n'avait pu lui donner Grenache, c'était un signalement complet et détaillé du meurtrier de Pigeolet. Ce dernier même, questionné par le policier, ne put lui donner que des indications assez vagues sur le portrait de Martial.

Mais l'ex-sergent des mobiles de la Seine, en racontant à son ancien camarade d'Afrique ce qu'il savait de l'assassin, avait été amené à nommer Mme de Ternis et à donner quelques renseignements sur la baronne.

— C'est là seulement que je pourrai avoir un signalement précis, s'était dit M. Pivert.

Et il s'était rendu à l'hôtel de la rue de la Chaise.

Mme de Ternis, qui, à l'encontre de la plupart des personnes de son monde, n'avait pas cru devoir, à la proclamation de la Commune, quitter le faubourg Saint-Germain, reçut l'agent dans son vaste salon du rez-de-chaussée.

Lorsque M. Pivert eût décliné sa qualité et le motif de sa visite, la baronne s'empressa de lui donner tous les renseignements désirables. Après avoir répondu à toutes les questions de l'homme de police, elle le reconduisit poliment en lui promettant de se tenir à sa disposition si le cas échéait.

Une fois dehors, la physionomie de l'agent, placide pendant toute la durée de son entretien avec Mme de Ternis, s'éclaira d'un large sourire.

— Quand on pense, murmura-t-il, qu'il suffit parfois de si petites choses pour produire de gros événements, on reste confondu ! ainsi, de tout ce que vient de me dire la baronne, une seule parole, peut-être, me servira ! « Il porte au petit doigt de la main gauche, m'a-t-elle dit, une grosse chevalière d'or très remarquable. Dans le chaton de cette bague est sertie une améthyste sur la table de laquelle est gravée, en creux, une ancre, symbole de l'espérance... » Assurément un bijou semblable ne se trouve pas dans le commerce et a dû être fabriqué sur commande. Que son possesseur actuel en soit oui ou non le premier propriétaire, il ne doit en exister qu'un exemplaire; donc il s'agit de retrouver la personne qui la détient. Malheureusement, chercher cet être unique dans Paris, — si toutefois il s'y trouve encore ! — c'est toujours chercher une aiguille dans une charretée de foin ! Enfin, n'importe ! essayons toujours, nous verrons bien !

« Pour l'instant, il s'agit d'élucider ce point:

« D'après les renseignements recueillis à l'instruction, il résulterait que la dame Thérèse Froment a été la nourrice du vrai Raoul de Savignan-Clavières ; cette femme avait donc un enfant et était, conséquemment, mariée. Or, dans ladite instruction, ne figurent ni le témoignage de l'enfant, ni celui du père... Mieux encore : nulle part il n'est question d'eux ! que sont-ils devenus ? voilà ce qu'il faudrait savoir... Qui sait ? c'est peut-être là que se tient le nœud de l'affaire !

Tout en soliloquant de la sorte, M. Pivert avait atteint Cluny et se disposait à descendre le boulevard jusqu'à la Seine, lorsque, après un moment de silence, il s'arrêta brusquement.

— Mais oui ! s'écria-t-il mentalement. Mais oui ! ce doit être cela ! l'héritier authentique supprimé, et l'héritage détourné au profit de l'autre enfant ! cela s'explique tout seul ! Et toute l'intrigue est conduite par le père du faux Raoul, par le mari de dame Thérèse ! Parbleu, rien n'est plus clair ! Et dire que j'ai dû attendre jusqu'à présent pour songer à ça ! Décidément, mon pauvre Magloire, je crois que, vraiment, tu baisses, et que tu commences à être mûr pour la retraite !

Toujours songeur, le policier, après avoir absorbé une copieuse prise, s'était remis en marche, mais d'une allure plus lente, en suivant les ruines des Thermes.

Pour lui, l'affaire, maintenant, était de beaucoup simplifiée. Cependant, un point restait encore à éclaircir, et non le moins important : y avait-il duplicité de la part de Thérèse ? ou bien était-elle en désaccord avec son mari et son fils ? car, selon toute vraisemblance, l'enfant de Thérèse devait être un garçon... Du moins, M. Pivert avait-il besoin de le croire pour donner une base solide à son hypothèse...

Cette dernière supposition était seule admissible ; sans cela, comment expliquer les témoignages accablants de la marinière dans l'affaire de vol qui avait eu lieu à bord de l'*Engoulevent ?*

Car l'instruction, commencée après l'attentat dont Pigeolet avait été victime, avait exhumé les pièces du procès de vol dont le même Pigeolet s'était vu accusé ; et les deux causes, dans l'esprit de l'agent, se liaient ensemble et n'étaient que des épisodes différents d'une entreprise qui avait un but unique : faire passer le fils de Thérèse pour le vrai Raoul en éloignant ou en supprimant celui-ci ; et rendre l'enfant de la marinière possesseur de la fortune des Savignan-Clavières...

Tout heureux d'avoir imaginé cette histoire, le policier se frotta les mains joyeusement, et se décerna un modeste satisfecit :

— Je pense tout de même, mon vieux Pivert, se dit-il, que je dois revenir sur mon jugement de tout à l'heure à ton égard ! non, tu n'as pas encore trop baissé ! et tu seras à même de le prouver bientôt !

Une nouvelle prise de tabac fut la récompense qu'il accorda à sa perspicacité.

— Alors, fit-il, le mieux est maintenant d'aller interroger la nourrice de Raoul. Quelques mots de conversation suffiront pour me prouver si j'ai deviné juste ou si je me suis trompé.

Il tira de sa poche un petit calepin qu'il consulta, puis se dirigea vers la place Maubert. Arrivé devant la crémerie tenue par la cousine Berthe, il jeta un coup d'œil aux environs, et pénétrant dans la boutique.

— Je voudrais parler à Mme Thérèse Froment, dit-il.

— C'est moi, monsieur, répondit la marinière.

— Seul à seule, madame, fit-il à mi-voix.

— Alors, veuillez passer par ici, je vous prie...

Thérèse introduisit M. Pivert dans une salle de fond, moitié salon, moitié salle à manger, où les clients de Mme Berthe ne pénétraient pas.

Cette pièce prenait jour par une seule fenêtre qui s'ouvrait sur une cour intérieure alors pleine de soleil. Une lumière assez vive pénétrait dans la salle et le policier qui avait craint tout d'abord une obscurité qui ne lui permît pas de suivre attentivement les jeux de physionomie de la marinière, donna un signe évident de sa satisfaction en constatant ce détail.

— Madame, dit-il aussitôt, je suis agent de la Sûreté et je viens faire appel à vos souvenirs à propos de l'affaire Savignan.

La marinière fut secouée d'une émotion.

C'était le but que s'était proposé l'agent. Cette émotion lui donnait un certain ascendant qu'il comptait utiliser. Il en profita tout d'abord pour dispenser Thérèse de lui faire les honneurs du salon et la placer de façon à ce qu'elle présentât le visage à la lumière.

— Asseyez-vous là, continua-t-il en avançant une chaise que Thérèse prit sans essayer de se dérober à cette liberté de façons.

... Il y a dans cette affaire un certain nombre de points obscurs sur lesquels j'ai pensé que vous seriez en mesure de jeter quelque clarté. Ai-je eu tort de compter sur vous ?

— Mon plus grand désir est que Raoul rentre en possession des biens de sa famille. J'aime cet enfant comme s'il était à moi. Au chevet de mort de son père, j'ai pris devant Dieu des engagements que je me suis efforcée de tenir et croyez bien que s'il m'est permis de vous faciliter votre tâche, il ne tiendra qu'à moi que vous reussissiez.

— Bien ! bien ! articula le policier qui observait son sujet avec toute sa perspicacité. Voulez-vous me raconter tout ce que vous savez.

— J'ai été appelée devant le juge d'instruction et n'ai, je pense omis aucun détail.

— Sans doute, mais je vous prierai de préciser quelques points qui ne me paraissent pas avoir suffisamment attiré votre attention. Mais j'insisterai pour que vous me répétiez ce que vous avez dit au juge. Un détail omis peut vous revenir qui confirmerait ou infirmerait certains soupçons ou donnerait une nouvelle piste.

— Volontiers alors. Je ferais davantage et de grand cœur pour ce cher enfant. Ne craignez pas de m'importuner.

Thérèse raconta la première enfance de Raoul, son enlèvement, puis la façon dont elle avait recueilli le jeune mobile blessé, et le vol de la cassette.

Pendant ce récit que Pivert se garda bien d'interrompre pour laisser la marinière à elle-même, faire oublier sa présence et noter les moindres contractions de la bouche ou des yeux, les changements

1. Voir l'*Ouvrier* depuis le 5 décembre 1896.

d'inflexion de la voix, la conviction s'imposait peu à peu à l'agent que la femme qu'il avait devant lui était de bonne foi.

Aussitôt qu'elle eut terminé, il lui posa quelques questions sans importance et se leva comme si l'entretien était terminé. Thérèse agit de même. M. Pivert écrivait quelques mots au crayon, remettait son calepin dans sa poche et tirait sa tabatière.

Il levait la prise vers son nez en se dirigeant vers la porte. La marinière se tourna à demi pour ouvrir la porte.

— A propos, dit l'agent, vous avez été mariée.

Thérèse se tourna complètement, ses joues étaient devenues pâles.

— En effet, monsieur, dit-elle.

— Je vous demande pardon d'évoquer un souvenir qui paraît vous attrister, mais j'aurais encore quelques mots à vous dire sur ce sujet.

— Parlez, monsieur, je vous écoute.

— Qu'est devenu votre mari ?

— Je l'ignore.

— Vous êtes donc séparés?

— Depuis plus de quinze ans.

— Il vous a quittée, alors, à peu près vers l'époque où fut enlevé le jeune Raoul de Savignan-Clavières.

— Oui, monsieur.

— Ah !

M. Pivert, après cette exclamation suspensive, huma sa prise, referma sa tabatière en lui faisant rendre un claquement sec et prolongeant à dessein l'énervement de cette conversation debout.

— Et votre fils ?

— Mon fils ?

— Oui, vous aviez un enfant du même âge que votre nourrisson.

— C'est vrai.

— Qu'est-il devenu ?

— Il s'en est allé, comme son père, entraîné par des fréquentations dont je n'avais pas su le défendre. Mais quel rapport...

— Avec l'affaire qui nous occupe, acheva M. Pivert. Aucun, aucun, ou plutôt un rapport insignifiant; si l'un ou l'autre s'étaient trouvés auprès de vous soit à Joigny, soit sur l'*Engoulevent* aux époques sur lesquelles j'ai besoin de me munir de renseignements, ils auraient pu m'en fournir.

— Ni l'un, ni l'autre n'étaient alors auprès de moi, répondit Thérèse en frissonnant.

Les questions de M. Pivert la forçaient à descendre en elle-même, et elle y trouvait des pensées qu'elle n'eût pas avouées pour sauver sa tête.

— Vous n'avez jamais revu votre mari?

— Jamais...

Elle ajouta avec un effort :

— On avait cru dans le pays qu'il s'était noyé avec Raoul.

Après une pause, Pivert reprit :

— Et votre fils?

— Pendant quelque temps, je l'ai vu de loin en loin. Mes remontrances, sans doute, finissaient de le détourner de moi, puis il craignait son oncle, parfois violent. Il y a des mois et des mois que je ne l'ai vu.

— Allons. Nous tâcherons de vous le rendre pour que vous puissiez en faire un honnête homme!

Thérèse eut une crispation douloureuse de la face.

L'agent sortait.

— Monsieur, dit la marinière.

Etonné, M. Pivert revint sur ses pas; Thérèse dit avec effort :

— Vous pourriez voir M. le curé de Joigny. Il s'était très activement occupé de rechercher Raoul. Il vous communiquerait le résultat de ses investigations.

M. Pivert comprit. Il s'inclina devant la courageuse femme et s'éloigna. Quand il fut dehors, la marinière tomba à genoux devant un Christ d'ivoire portant un rameau de buis.

— Mon Dieu! fit-elle. J'ai pensé que l'épreuve serait au-dessus de mes forces. Je vous remercie de m'avoir donné le courage de la supporter. Fallût-il immoler mes affections et mes fiertés d'épouse et de mère, je devais parler. J'en ai assez dit, que votre miséricorde, mon Dieu, adoucisse les arrêts de votre justice...

M. Pivert était très satisfait de cette entrevue quoiqu'elle lui eût été pénible sur la fin, tant il se rendait compte qu'il torturait une honnête femme. Son plan prenait corps, ses suppositions s'étayaient d'indices sérieux. Il entreprit de voir le curé de Joigny pour obtenir de lui ce qu'il n'avait osé réclamer de Thérèse : un signalement de Pierre Froment.

Cette partie de son enquête ne lui prit qu'une journée : le vénérable prêtre qui était resté à son poste pendant toute la durée de la guerre était entré à Paris dès que les portes en avaient été ouvertes pour s'assurer de ce qu'étaient devenues des personnes qui lui étaient chères, et avait subi toutes les horreurs du siège.

A Paris, l'agent de la sûreté apprit que l'ecclésiastique avait été arrêté et se trouvait au nombre des otages.

## XXIV

### LA MAIN DE DIEU

Pendant que ces événements s'accomplissaient, la cousine Berthe ne restait pas inactive. Elle avait promis à Claire de lui rendre son fiancé et elle entendait tenir parole. Le soir même de l'arrestation de Raoul, elle avait commencé ses démarches.

Elle rencontra les mêmes difficultés qui s'étaient élevées devant Laclairière. Moins heureuse que lui, elle dut renoncer à joindre quelqu'un des hommes sur l'intervention desquels elle avait compté. Cette impuissance l'exaspérait et augmentait les angoisses de Claire qui se rendait de plus en plus compte de la difficulté qu'il y aurait à arracher Raoul à la vengeance de ceux qui le poursuivaient d'une haine si implacable.

On désespérait, place Maubert, quand un hasard heureux se produisit. Un des anciens clients de la cousine Berthe se présenta à la crémerie. Il ne jouait pas un rôle important dans la Commune, mais du moins il connaissait tous les hommes que la crémière comptait mettre en mouvement. Malgré son rôle secondaire, cet homme, qui était délégué au service des barricades, circulait avec la plus grande facilité dans les milieux où d'autres étaient arrêtés à chaque pas.

Quand la cousine Berthe lui eut exposé ce qu'elle attendait de lui.

— Soyez tranquille, ma bonne madame Berthe. Vous avez toujours été gentille pour nous, et il ne sera pas dit que vous aurez eu affaire à des ingrats. Je verrai le procureur de la Commune, et je vous garantis que votre protégé aura la vie sauve. Au revoir, madame Berthe.

La crémière ne laissa partir son ancien client qu'après lui avoir servi un repas copieux auquel il fit honneur. Elle se disait que la reconnaissance du ventre s'accommoderait assez d'un nouveau bienfait.

Fut-ce cette précaution, fut-ce le sentiment des obligations qu'il avait eues autrefois à M^me^ Berthe, toujours est-il que le préposé aux barricades ne perdit pas une minute. Négligeant ses fonctions, il alla trouver ses amis et les intéressa au sort de Raoul.

Il enleva sans peine un ordre d'élargissement.

Avant de se rendre à la Roquette et de remettre l'ordre au gardien-chef, il eut la pensée de demander l'interrogatoire du jeune homme.

Ce document le fit réfléchir. Quand il l'eut mûrement étudié, il mit l'ordre d'élargissement dans sa poche.

— Diable ! fit-il. Voilà un petit monsieur qui ne mâche pas ce qu'il pense. Si je le fais mettre en liberté, il ne sera pas dehors depuis une heure qu'il sera pris de nouveau et le moment serait mal choisi : nos affaires se gâtent, les camarades sont de mauvaise humeur et ils ne prendraient plus la peine d'écrouer un suspect. Ce Savignan-Clavières serait fusillé avant d'être à moitié chemin de la place Maubert. Pourtant je ne peux pas le laisser exposé à marcher au poteau avec une autre fournée d'otages.

Cet homme était assez intimement lié avec le gardien-chef de la Roquette. Il jugea que le plus prudent était d'aller trouver celui-ci.

— Camarade, lui dit-il, voici un ordre d'élargissement concernant le citoyen Savignan-Clavières.

— Tu veux que je le remette entre tes mains !

— Au fait, ce serait peut-être une bonne idée... Mais non, ajouta-t-il, pour veiller efficacement sur lui, il faudrait que je ne le perde pas de vue et il ne consentirait pas à me suivre là où je vais...

— Où vas-tu donc?

— Mon pauvre vieux, je vais prendre ma place sur la première barricade venue et m'y faire tuer. C'est la seule chose qui me reste à faire... Nous avons perdu la partie, avant la fin du mois la résistance aura cessé, nos derniers retranchements auront été forcés.

— Alors que faut-il faire du prisonnier ?

— Garde-le sous clef. Veille à ce qu'il ne lui arrive rien de fâcheux, et quand tu jugeras qu'il n'y aura plus rien à craindre pour lui, donne-lui la clef des champs. Je compte sur toi, c'est le dernier service que je te demanderai.

— Allons donc, ne chante pas si tôt ton *De Profundis*..

— Oh ! Je n'ai pas de regrets. La balle qui me tuera n'aura pas grand'chose à faire, la moitié de la besogne a été accomplie quand j'ai vu notre idéal tomber dans le sang et dans la boue... Au revoir, mon vieux.

— Mais, dis-moi ! Pourquoi ne pas mettre tout de suite le citoyen dehors?

— Entre nous, je le soupçonne fort de n'être pas tendre pour nos amis et pour la Commune. C'est un brave garçon, mais pétri de préjugés bourgeois. Il serait capable de crier : « A bas la Commune ! »

— Compris ! Tu peux compter sur moi.

— Bonne chance, mon vieux.

— Adieu, camarade.

Ce mot, en ce moment, avait une signification sinistre. Il ré-

pondait à l'intime pensée des deux hommes qui sentirent un froid se glisser dans leurs veines.

Le préposé aux barricades haussa les épaules. Puis, voûté, l'allure lasse, le front ravagé, il marcha vers la mort, sans enthousiasme comme sans défaillance.

Il ne lui aurait pas été possible de retourner à la place Maubert pour avertir la cousine Berthe du succès de ses démarches. Les troupes, de Versailles à travers lesquelles il avait passé une fois pour embrasser sa femme et ses enfants, avaient achevé leur mouvement d'enveloppement et toutes les voies étaient gardées. C'était miracle même qu'il n'eût pas été pris en retournant auprès de ses compagnons de lutte.

Les trois femmes qui, pour des raisons diverses, attendaient avec une poignante anxiété le résultat de son intervention, restèrent donc plongées dans toutes les angoisses de l'incertitude. Un matin, le bruit parvint jusqu'à elles que la Commune avait ordonné l'exécution des otages.

La fille du fermier était présente quand un ouvrier donna cette nouvelle à la cousine Berthe.

Elle chancela sous le coup qui la frappait, mais se ressaisissant aussitôt, elle appela Thérèse.

— Venez, lui dit-elle. On va le fusiller, je veux le voir avant.

Thérèse, non moins violemment atteinte qu'elle-même, la suivit.

Elles se rendirent à un poste de l'armée de ligne et supplièrent qu'on leur donnât un sauf-conduit pour gagner le quartier de la Roquette. L'officier se montra inflexible.

— Je n'ai pas qualité pour vous délivrer ce sauf-conduit et je vous le refuserais si j'avais le pouvoir que vous me supposez à tort. Entre le feu de nos soldats et celui des insurgés, vous iriez à une mort certaine. Personne n'acceptera la responsabilité de vous y envoyer; que feriez-vous d'ailleurs? Attendez quelques jours encore et espérez, ce drame va bientôt finir.

Thérèse et Claire rentrèrent atterrées auprès de la cousine Berthe.

Vers le soir, elles reçurent un mot de Soleret qui dissipa leurs alarmes. Il annonçait que Raoul était vivant, qu'il veillait sur lui et qu'aucun danger immédiat ne le menaçait. Il ajoutait qu'il avait vu le jeune homme qui n'avait pas trop souffert de sa captivité.

Le fermier ne donnait pas de détails.

Il aurait eu peu de choses à ajouter pour que ses renseignements fussent complets.

Quand il avait rejoint Gaspard, Grenache et Pigeolet avec Laclairière, on se rappelle qu'il était arrivé juste à temps pour apprendre que Raoul n'était pas envoyé au supplice.

La cohue hurlante écoulée, il s'était rendu avec ses compagnons auprès du gardien-chef qui avait envoyé chercher le détenu. Le Père Barin, qui avait suivi le guichetier, croyant que les bourreaux voulaient une nouvelle victime de plus, avait été réintégré dans son cachot et, quelques minutes plus tard, Raoul était passé de bras en bras, accolé vigoureusement par ses amis, et le gardien-chef, en le voyant ainsi entouré, avait songé à lui dire qu'il était libre. Mais se rappelant les recommandations de son ami, il s'était contenté de s'approcher et d'interrompre les effusions pour ramener le prisonnier.

— Eh bien! jeune homme, avait-il dit, on est content de retrouver ses amis. Vous leur serez bientôt rendu, car je sais que l'on s'occupe de vous et que vous ne tarderez pas à être mis en liberté. Consolez-vous de rester ici quelques moments encore par la pensée qu'à l'heure actuelle, c'est l'endroit le plus sûr de Paris.

Le gardien avait été chaleureusement remercié par Soleret à qui ces paroles enlevaient toute appréhension.

— Maintenant que nous voilà rassurés, dit Grenache, Pigeolet et moi nous allons vous quitter. C'est pour vous que nous allons travailler, monsieur Raoul, et nous nous y mettrons de bon cœur, allez; Pigeolet et moi, avec l'aide d'un ami que vous ne connaissez pas, nous avons comploté de vous rendre votre fortune, et ce soir, si le ciel nous aide, ce sera fait.

— Je vous défends de rien risquer dans ce but, fit Raoul d'une voix grave. La loi du travail est une loi divine à laquelle je me suis soumis depuis longtemps avec joie, et il n'y a pas de sac d'écus, si gros fût-il, qui me consolât d'avoir perdu l'un de vous, s'il vous arrivait malheur dans cette entreprise.

— Comptez votre compte, monsieur Raoul, dit gaîment Pigeolet. Si vous savez compter, nous aussi nous savons compter. Un peu de bifteck ne fait jamais mal autour des pommes de terre. En ma qualité d'ancien cuisinier de la *Joyeuse*, je suis fixé là-dessus... Aussi laissez-nous faire...

Quelques minutes plus tard, Raoul était reconduit auprès de ses compagnons de captivité. Un mot du gardien-chef avait enlevé toute sa rudesse au guichetier bourru qui l'avait amené.

En entrant dans son cachot, il vit le Père Barin et un autre ecclésiastique très âgé se diriger vers lui.

— Vous vous appelez Raoul de Savignan-Clavières? demanda ce dernier.

— Oui, mon Père.

— N'avez-vous pas été élevé à Joigny?

— Par Mme Thérèse Froment, oui, mon Père. Mais comment savez-vous ces choses que j'ignorais moi-même, il y a quelques mois?

— C'est moi qui ai béni votre père sur son lit de mort, mon enfant. J'étais curé de Joigny quand le comte de Savignan-Clavières s'y arrêta et c'est moi qui indiquai Thérèse comme nourrice.

— Vous avez connu mon père, monsieur le curé. Parlez-moi de lui, Thérèse n'a pu m'apprendre que si peu de choses.

— Moi-même, je serais fort embarrassé d'ajouter beaucoup à ce qu'elle a pu vous dire. C'était un noble caractère, un vrai chrétien...

La conversation se poursuivit longuement et abrégea les heures de captivité, qui s'écoulaient si lentement pour tous quelques minutes auparavant. Quand il eut épuisé les souvenirs du curé de Joigny, Raoul communiqua à ses compagnons d'infortune les nouvelles qu'il avait apprises au parloir; les progrès de l'armée de Versailles, la défaite de la Commune. Il termina en annonçant que, suivant toutes prévisions, les prisonniers n'avaient plus rien à craindre.

En effet, aucune alerte ne vint plus les troubler.

Le temps fuyait, marqué par le rapprochement continu de la fusillade. On comptait, d'après ce signe, le temps qu'il faudrait aux troupes régulières pour repousser les insurgés par delà la Roquette.

Tout en s'applaudissant de la rapidité de leur approche qui devait empêcher bien des incendies et des attentats contre l'humanité, Raoul et ses compagnons se sentaient le cœur oppressé à l'idée que l'armée n'avançait que sur des cadavres, au milieu des flaques de sang.

Le dénouement se précipitait : un matin, on distingua nettement les préparatifs de fuite des guichetiers et des fédérés commis à la garde de la prison.

Les portes furent ouvertes. Hors de leur cachot, les captifs furent pris à la gorge par l'odeur de pétrole et les émanations cadavériques qui empuantissaient l'air.

Les balles sifflaient. Un ouragan passa devant le portail et les képis rouges apparurent.

Les troupes régulières prenaient possession de la Roquette. On procédait à la reconnaissance des détenus : on triait les détenus de droit commun qui n'avaient pu s'échapper et ils étaient ramenés dans leur cellule.

Les autres restaient dans le parloir ou ne s'en éloignaient que pour aller au greffe; Raoul s'y était rendu, impatient de partir, de revoir Claire.

La jeune fille parut, accompagnée de la cousine Berthe et de Thérèse. Gaspard et Soleret étaient avec elles. Les courageuses femmes avaient suivi rue par rue le détachement qui se dirigeait vers la Roquette.

L'étonnement de la marinière fut vif en apercevant le curé de Joigny auprès de Raoul. Tous se parlaient, se pressaient les mains. Ils étaient refoulés vers le parloir. Un piquet de gendarmerie amenait deux hommes à la prison. En voyant ces hommes, Thérèse jeta un grand cri et se renversa en arrière, évanouie.

Les deux hommes, c'étaient Pierre Froment et Martial. Pivert, Grenache et Pigeolet venaient derrière eux, lamentables, les vêtements trempés et déchirés. L'ancien sergent avait le bras gauche entouré d'une bande de linges sanglants.

Les prisonniers furent poussés en face du groupe formé par Raoul, Claire, Gaspard et Soleret, agenouillés près de Thérèse qu'ils s'efforçaient de ranimer.

— Tiens, ma mère! avait proféré Martial sur un ton de cynique indifférence.

— Thérèse! Ma femme! s'était écrié le faux Clément Rochel.

Martial ahuri se retourna vers lui et porta ses regards alternativement de son père à sa mère.

— Ah! celle-là est trop farce! s'exclama-t-il. C'est vous, papa?

— Tais-toi, misérable! dit Froment.

Mais se rappelant son indignité, il lâcha son fils dont il avait étreint le poignet avec force et fondit en larmes.

(*La suite au prochain numéro.*) NOËL GAULOIS.

# LE NEZ DE FLAIRDECOIN

PAR

**JEAN DRAULT**

X

OU JACQUES TARARE CONSOLE PLUMOL DANS SA PRISON

Tournique était à son bureau, en train de s'assurer, en feuilletant des dossiers, qu'aucun des autres agents de son service n'avait eu un nez au flair aussi subtil que celui de l'agent 102, car il redoutait, à présent, leur zèle, qu'il s'était appliqué à stimuler.

L'intrusion de Michel Flairdecoin dans la famille de sa fiancée avait donné au jeune Tournique une telle secousse, qu'il ne rêvait plus qu'arrestations autour de lui, et qu'il était hanté par la peur de voir des membres de sa famille compromis dans les complots les plus baroques.

Voyez-vous que d'autres amis à lui, cousins, ou même tantes à héritage aient été arrêtés par sa faute?...

Quand il se fut assuré qu'aucun des neuf agents n'avait mis la main sur une grosse affaire, il fit appeler chacun d'eux séparément.

Les malheureux se disaient tous :

— Je vais recevoir un fameux savon!... Je n'ai découvert que des petits vols de rien du tout!... Il y a une pénurie de crimes vraiment désolante.

Et pas du tout, ils étaient félicités; Tournique leur disait :

— A la bonne heure!... Je suis très content de vous!... Ne découvrez jamais que de petites affaires comme celles que vous avez rapportées!... Ne vous mêlez jamais des grosses, voyez-vous, ont rouve pris là-dedans des gens qui n'y ont que faire!...

Et les agents, en se retrouvant dans le couloir, au sortir du cabinet de Tournique, se disaient les uns aux autres :

— Quelle drôle de boîte, tout de même, que cette *Préfectance!*.. On change d'avis comme de chemise!... Pas de ligne de conduite pour deux sous!...

Lorsque le secrétaire eut congédié le dernier de ses agents, son garçon de bureau lui apporta une carte sur un plateau.

Il lut :

JACQUES TARARE

*Avocat.*

Il chercha dans sa tête, puis se souvint :

— Jacques Tarare?... Jacques Tarare?... Ah!... Oui!... Ce jeune avocat que j'ai rencontré si souvent dans les couloirs du Palais de Justice et qui a fait tant rire les juges de la troisième Chambre, hier, avec sa plaidoirie dans l'affaire du verrou Dufournin!... Faites entrer!...



L'ami de Plumol entra, salua cérémonieusement, puis d'un ton funèbre :

— Excusez-moi, monsieur, de profiter des quelques relations passagères que nous avons pu avoir ensemble, pour vous demander un service...

— Monsieur, répondit Tournique d'un ton grave, et gagné par l'aspect funéraire de son interlocuteur qui était tout habillé de noir, entre le Palais de Justice et la Préfecture de Police, il y a de trop mystérieuses affinités pour que je ne fasse pas l'impossible pour vous satisfaire!... C'est grâce à nous que vous avez des accusés à défendre!... C'est grâce à vous que nous avons la joie de voir acquitter souvent de braves gens que nous avons fait arrêter par un zèle louable mais sujet à l'erreur... Qu'y a-t-il pour votre service?...



— Ah!... Monsieur!...

Et Tarare poussa un soupir, essuya une larme.

Tournique fut ému :

— Je vous vois en deuil, dit-il, vous avez perdu...

— Un ami!... répondit Tarare, un ami de collège pour qui je me suis dévoué chaque jour de mon existence!... Pour qui je me dévouerai encore!... Pour qui je verserai jusqu'à la dernière goutte de mon éloquence!...

Tarare s'emballait. Il se croyait à la barre. Tournique, qui connaissait et redoutait ces accès fréquents chez les avocats, coupa court à ces élans oratoires :

— Pardon! dit-il, puisque votre ami est mort, je crois que votre éloquence....

— Mort?... Mais non, il n'est pas mort, mon ami!... Il est au Dépôt!...

— Au Dépôt?... Il n'est pas perdu, alors!..

— Evidemment, puisque le Dépôt le conserve à mon affection, mais quand je vous disais qu'il était perdu, j'entendais qu'il était perdu de réputation, le malheureux!... Et le service que je venais vous demander était de m'autoriser à le voir!...

— Rien n'est plus facile!... Est-ce que vous le défendrez?...

— Absolument!... Ah!... Bien!... Il ferait beau voir que Plumol prenne un autre avocat que moi!...

— Plumol! avez-vous dit, Plumol?...

— Mais oui, c'est le nom de mon pauvre ami!

— Ah!... Sapristi!... En voilà une affaire compliquée que cette affaire Plumol!... Ainsi, c'est votre ami qui est le héros de cette étrange histoire?...

— Lui-même!...

— Figurez-vous, monsieur Tarare, qu'un docteur qui a failli être mon beau-père est compromis là-dedans!

— Vous m'en voyez enchanté!... répliqua Tarare. Au procès, nous serons tout à fait en famille. Les superbes effets oratoires que je vais tirer de cette situation!...

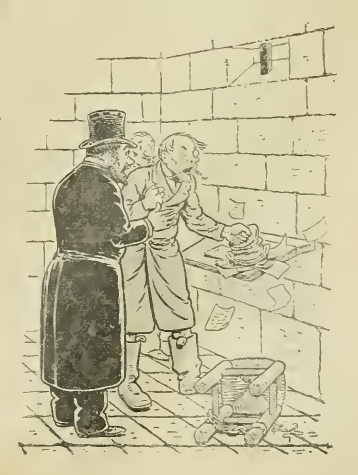
— Ah!... Mais non!... se récria Tournique. Ne mêlez pas mon nom à ces débats, surtout!...

Et il ajouta, d'un ton de regret :

— Tout ça, voyez-vous, c'est bien ennuyeux. Il va me falloir, à cause de ma situation ici, rompre un mariage des plus avantageux et briser le cœur d'une pauvre jeune fille qui est folle de moi!

— Pauvre jeune homme!... murmura Tarare qui alla serrer avec componction la main du jeune Tournique.

Lorsque ces deux grandes douleurs se furent mutuellement et assez rapidement consolées, Tournique se leva et conduisit l'avocat au Dépôt.



Devant lui, toutes les portes s'ouvraient, et les guichetiers se courbaient en deux sous l'impulsion d'un respect administratif tout à fait disproportionné avec la majesté restreinte qui s'exhalait de la jaquette étriquée de Tournique.

Au bout d'un long couloir, une dernière porte s'ouvrit et les deux visiteurs entrèrent dans une cellule où un homme vêtu d'un costume étrange, assis sur une chaise qu'une chaîne reliait à la muraille, couvrait des feuillets de papier blanc d'une écriture nerveuse et

1. Voir l'*Ouvrier* depuis le 5 décembre 1896.

serrée. Tarare ayant vu Plumol en militaire, la veille, ne reconnut pas tout d'abord son ami.

Il recula donc d'effarement lorsqu'il entendit sortir, de sous le grand chapeau à haut de forme aux poils hérissés qui couvrait la tête de l'écrivain, ces paroles furieuses :

— Qui est-ce qui vient encore m'embêter au moment où ça marche si bien?...

— Plumol!... C'est Plumol, ça!... fit Tarare.

Le romancier leva la tête.

— Tarare!... cria-t-il en laissant tomber sa plume. Tarare, ici!...

Puis, apercevant Tournique, il se leva, salua :

— Monsieur!... Enchanté!... Excusez-moi de vous recevoir si mal, je n'ai qu'une chaise, ici, et... Ah!... croyez bien que j'aurais préféré, pour vous comme pour moi, vous recevoir autre part!...

Et il voulut tendre sa chaise à Tournique. Mais la chaîne la retenait au mur; il eut beau tirer, elle ne vint pas.

— Tiens!... Je ne m'étais pas aperçu que j'étais enchaîné!... dit-il amèrement.

— Mon pauvre Plumol!... s'écriait Tarare, mais qu'est-ce que tu deviens donc depuis six jours?...

— Tu vois!... dit Plumol placide, et ajustant son monocle, je poursuis mon roman pour ne pas me trouver en retard vis-à-vis de mon éditeur.

Tarare était stupéfait.

— Comment!... Sous le coup d'une accusation terrible, tu es aussi calme!... Tu écris ton roman!...

— Oui!... Mais oui!...

Tarare ne remarquait pas que sous son calme apparent, Plumol bouillonnait. Il parlait en serrant les dents, ses poings se crispaient, ses yeux lançaient des éclairs.

— Et puis, je t'ai rencontré hier en militaire!... continua l'avocat. Te voilà en bobèche, maintenant!... Enfin, quelle vie mènes-tu pour te faire ramasser par des *cipaux?*...

— Tarare!... hurla Plumol.

— Hein?...

Et l'avocat se recula, effrayé par le son de la voix de son ami.

— Tu fais *hein?*... Tu oses faire *hein?*...

— Oui, dame, pourquoi n'oserais-je pas?...

— Pourquoi?... Pourquoi!... Ah!... Tu as du toupet!... clama Plumol avec l'impétuosité d'un torrent longtemps contenu et qui déborde, brisant tout sur son passage. C'est toi qui m'as jeté dans l'inextricable aventure où je culbute depuis six jours d'incident en incident, et tu viens faire l'étonné ici!...

— Moi!... C'est moi qui!...

— Oui, c'est toi qui!... Car enfin, animal! si tu ne m'avais pas pris toutes mes allumettes, le jour où tu es venu me chercher pour dîner chez les Dufournin, je n'en serais pas là!...

— Moi, je t'ai pris les allumettes?...

— Oui!... Tu me les as prises!... Vas-tu le nier, à présent?... Menteur après avoir été voleur!... Il ne te manquait plus que ça!...

Tarare trouva que Plumol allait tout de même trop loin. Il le prit alors de très haut, et après avoir esquissé un geste Louis XV, il fouilla dans son gousset, en retira une boîte d'allumettes et la tendit au romancier en lui disant :

— Je te les rends au centuple, tes allumettes, les voilà!...

D'un coup sec, Plumol envoya la boîte au plafond.

— Je n'en ai pas besoin, de ta boîte!...

— Alors, que réclames-tu?... Ah!... Plumol!... L'adversité te rend injuste!... C'est moi que tu rends responsable de cette fatalité que tu subis!... Ce n'est pas bien, Plumol!... Moi, j'ai conscience d'avoir été pour toi l'ami dévoué, l'ami qui... l'ami que...

— Toi!... un ami dévoué!... Bonté divine!

Et Plumol, rejetant d'une pichenette son lamentable haut-de-forme en arrière, croisa les bras et se mit à rire amèrement.

— Un ami dévoué, toi!... Un fléau, veux-tu dire!... Une dévastation!... Un porte-guigne!... Un raseur!

Tournique assistait à cette scène, impassible, mais ahuri.

Il vit alors Tarare menacer son ami :

— Plumol! .. cria-t-il, Plumol!... Tu m'insultes, je crois!...

Il se précipita entre eux deux pour éviter une collision.

— Messieurs!... Je vous en prie!... Messieurs!...

Tarare, passant de la fureur à la désolation, larmoya :

— Ingratitude des amis!... Moi qui, depuis sa disparition, me suis mis en demi-deuil!

— Ça me fait une belle jambe!... ricana le romancier.

— Ah!... Plumol!... Plumol!... Que tu me fais de la peine!... Moi qui venais ici pour te demander d'être ton avocat dans ton procès, pour te sauver par mon éloquence!...

— Ah!... Il y aura donc un procès?... interrogea le romancier. La fumisterie continue!...

— A moins que vous ne bénéficiiez d'un non-lieu!... répondit Tournique avec des manières exquises.

Plumol ne dit rien. D'un poing exaspéré, il se contenta de retirer son chapeau, de le poser sur la table et de l'aplatir avec fureur.

Il calma ainsi ses nerfs, et demeura plus calme. Tarare, de son côté, ne savait plus par quel bout reprendre la conversation, et pourtant, il se doutait que Plumol ne le laisserait pas partir sans lui parler des Dufournin, surtout de leur fille, et des pensées qu'avait dû inspirer à cette intéressante famille son inexplicable absence.

(*La suite au prochain numéro.*) JEAN DRAULT.

# CHRONIQUE HEBDOMADAIRE

VIEUX USAGES. — LES RELEVAILLES DANS LES FOYERS CHRÉTIENS. — LA FÊTE DE LA CHANDELEUR. — QUELQUES DICTONS NORMANDS. — LA SAINT-ANTOINE A ROME. — LE JUBILÉ DU VŒU NATIONAL. — LE FRÈRE JOSEPH. — M. DURUY AU PENSIONNAT DES FRÈRES DE PASSY. — L'AQUARELLE DE DETAILLE ET LA FOULE. — UN NOUVEAU SENTIMENT QUI COMMENCE A PERCER. — LA LANCE DES CAVALIERS.

Les usages chrétiens s'en vont, il n'en faut pas douter. En même temps que le niveau de la foi baissait pendant la dernière moitié de ce siècle, les usages chrétiens qui sont les symptômes et les manifestations publiques de la foi disparaissaient peu à peu.

Prenons-y bien garde. Si nous voulons relever la foi dans les âmes, il est indispensable d'en renouveler les pratiques extérieures dans les mœurs. Ne nous laissons pas « protestantiser ». Je demande seulement que, parmi les anciens usages on s'attache, avec une absolue fermeté, à la restauration des rites d'ordre liturgique. Il en résultera peut-être un petit surcroît de fatigues pour le clergé. Mais, nos prêtres ne demandent pas mieux que de relever les vieilles coutumes chrétiennes, fût-ce au prix de quelques nouveaux efforts.

La fête de la Purification de la Très Sainte Vierge me remet en mémoire l'antique usage des relevailles. Le souvenir de la pieuse cérémonie si chère aux Juifs, et à laquelle la sainte Vierge se soumit par obéissance et par humilité, bien qu'elle neût aucun besoin de cette purification légale, porta de bonne heure l'Église à établir une cérémonie spéciale pour les jeunes mères, cérémonie toute d'actions de grâce. Ce jour-là, dans les familles chrétiennes, on présente à bénir au prêtre la brioche ou le gâteau traditionnel.

Les relevailles étaient autrefois l'occasion d'une fête de famille. Du reste, ce n'est pas seulement dans cette circonstance, c'est à chaque instant et à tout propos que la foi chrétienne s'affirmait dans les foyers chrétiens. Reprenons ces usages; que toutes les mères se fassent un doux devoir d'aller remercier Dieu et de lui présenter leur nouveau-né.

***

Il est un autre bel usage chrétien que cette même fête nous rappelle. Il lui a même donné son nom dans nos campagnes, où l'on dit encore : la *fête de la Chandeleur*. C'est le jour de la bénédiction des cierges. Le cierge est l'image de la foi animée par la charité; il est surtout l'image du Christ, notre vraie lumière, *lumen Christi*. Rien n'interprète mieux ce symbolisme que la magnifique et poétique préface qui est chantée par le diacre, le matin du Samedi Saint, pour la bénédiction du cierge pascal.

Ces cierges de la Chandeleur, on les porte à la procession du jour, puis on les garde à la maison. Ils seront allumés au chevet des mourants pour le saint Viatique, et brûleront auprès des morts à la triste veillée. Alors, ils seront le symbole et le gage de la résurrection.

On les allume aussi dans les grands orages, et le peuple croit non sans raison, que la foudre respecte les maisons où brille la sainte lumière.

A Marseille, le 2 février, l'église Saint-Victor ne désemplit pas de toute la journée. Les jeunes femmes sur le point d'être mères vont y faire leurs dévotions; d'autres y présentent leur nouveau-né

Dans la Sarthe, le Calvados, le Maine-et-Loire, en Bretagne, etc., les agriculteurs font dire des messes pour ne pas avoir une Chandeleur trop claire. Il existe en effet une antique croyance, aux termes de laquelle il y a tout lieu de craindre les frimas jusqu'au printemps si la Chandeleur est claire En un mot, on conjecture le temps qu'il fera toute l'année d'après la physionomie de cette journée. Voici, du reste, à ce propos, quelques dictons qui circulent dans les campagnes normandes :

A la Chandeleur
L'hiver cesse ou reprend vigueur

La Chandeleur trouble
L'hiver redouble.

La Chandeleur noire,
L'hiver a fait son devoir.

Quand Notre-Dame de la Chandeleur luit
L'hiver quarante jours s'ensuit.

Quand le soleil à la Chandeleur fait lanterne
Quarante jours après il hiverne

La Chandeleur claire
Laisse un hiver derrière.

Quand le soleil luit à la Chandelaur, croyez
Qu'encore un hiver vous aurez.

Il existe encore une autre coutume, et celle-là se pratique même dans les environs de Paris. Beaucoup de ménagères font, le 2 février, des crêpes et en offrent aux voisins et voisines. Cet usage est également répandu dans l'Angoumois.

La tradition veut que les familles qui se régalent de ce mets réussissent dans leurs affaires, et c'est pourquoi on invite des amis afin de les faire bénéficier de la même chance.

Pendant très longtemps également, les métayers bretons ont fait bénir leurs troupeaux le jour de la Chandeleur.

⁂

Mais c'est en général le 17 janvier, le jour de Saint-Antoine, que cette cérémonie s'accomplissait et s'accomplit encore à Rome. Sur l'Esquilin, à gauche de Sainte-Marie-Majeure, s'élève une église vénérable, d'une belle architecture du xvᵉ siècle, conservant, à l'intérieur, des fragments de mosaïque ancienne et des fresques de J. Della Marca, fresques qui ont trait à la vie et aux tentations de saint Antoine. La coupole et la chapelle du saint ont été ornées par le Pomarancio.

Cette église, bâtie sur l'emplacement d'un temple de Junon et Lucine, fut d'abord dédiée par le pape saint Simplicius à saint André, apôtre, plus tard à saint Antoine, abbé.

Attenant au temple, un hôpital fait, pour ainsi dire, corps avec l'église. De tout temps, les fidèles venaient, le 17 janvier de chaque année, offrir des présents à l'illustre ermite, afin d'attirer les bénédictions de saint Antoine sur les animaux domestiques qu'ils lui amenaient de tous les points de Rome et des environs.

On y voyait les équipages du Pape, des cardinaux, des princes romains, des prélats, confondus avec les simples véhicules des paysans. Presque tous les chevaux portaient sur le front une médaille de saint Antoine. C'était un spectacle joyeux qui durait tous les jours de l'octave de la fête.

Le couvent de Saint-Antoine, qu'habitaient en 1870 de pieuses religieuses, fut le premier occupé par les Italiens. L'autorité civile et l'autorité militaire en abattirent les portes et en éliminèrent les religieuses. Depuis ce temps l'église est fermée, et l'hôpital, restauré et agrandi, sert aux soldats du roi Humbert. La bénédiction des chevaux se fait néanmoins, mais dans une autre église qui est habituellement désignée dans un *Invito sacro* que le cardinal-vicaire publie en ces termes ou en d'autres semblables :

« Saint Antoine, qu'on appelle le *grand*, à cause de ses glorieuses vertus et de ses miracles, possède à Rome, sur l'Esquilin, un temple antique où, à l'occasion de sa fête, étaient toujours conduits pour être bénits, les chevaux et les autres animaux au service de l'homme.

« Sa sainte mémoire ne pouvant être célébrée cette année dans ce temple, nous invitons les fidèles romains à l'honorer dans l'église des SS. Vite et compagnons, martyrs, près de la Basilique libérienne.

« Les chevaux et autres animaux seront bénits sur le seuil du temple de Saint-Vite, soit le 17 janvier, soit pendant l'octave, et aucune autre église n'a le privilège de cette bénédiction. »

Une solennité analogue a lieu, en plusieurs paroisses du diocèse de Cambrai, mais à un autre jour, à la fête de saint Eloi.

⁂

La fête de saint Antoine a coïncidé cette année avec le vingt-cinquième anniversaire du Vœu national. Ce jubilé a été célébré sur tout le territoire avec le plus d'éclat possible. Depuis vingt-cinq ans, des millions de souscripteurs, des foules serrées de pèlerins, d'innombrables adorateurs, unis à l'œuvre de Montmartre, ont donné leur adhésion au Vœu national. Afin d'affirmer une fois de plus ce vœu par un acte unique et solennel, des fêtes ont été organisées dans tous les diocèses, et de grandes cérémonies ont été célébrées pendant toute la durée du mois de janvier sur la colline de Montmartre, dans la Basilique du Sacré-Cœur. Les religieuses qui se sont montrées les premières et les plus ardentes à accepter et à propager le Vœu national ont accompli séparément leur pèlerinage. Les dames ont eu leur jour; puis sont venus les enfants dont la prière innocente est si chère à Dieu.

Le 17 janvier, une assemblée, composée d'hommes seuls et présidée par Son Eminence le cardinal Richard, a renouvelé la consécration de la France. A cette importante cérémonie dont le souvenir doit rester comme une espérance dans tous nos cœurs, assistaient les sénateurs et députés catholiques et les représentants de toutes les œuvres. Presque tous les départements avaient eu à cœur d'envoyer à Montmartre des délégués. Cette assemblée formait en quelque sorte la représentation religieuse et vraiment nationale de la France. Un certain nombre de drapeaux, arborés par les assistants, ombrageaient pendant la cérémonie le maître-autel, comme un hommage permanent d'amour, de gratitude et de pénitence !

⁂

Les dignitaires de l'Institut des Frères des Écoles chrétiennes sont actuellement convoqués pour nommer le successeur du Très Honoré Frère Joseph. Tous les journaux ont fait l'éloge du regretté supérieur. Le Frère Joseph fut le précurseur de l'évolution pédagogique à laquelle nous assistons. Homme d'initiative et d'intuition, il se rendit compte de la sérieuse influence sociale que les classes intermédiaires de la petite bourgeoisie exercent, et il fit reculer à leur profit les limites de l'enseignement primaire.

De concert avec le Frère Anthème, parent du célèbre Frère Philippe, il fonda le demi-pensionnat des Francs-Bourgeois, et dota ainsi Paris d'une école commerciale merveilleusement appropriée aux besoins de notre temps. Six cents élèves reçoivent aujourd'hui, rue des Francs-Bourgeois, l'enseignement moderne. A cet établissement, le Frère Joseph adjoignit un cercle catholique de jeunes gens. Cette innovation fut couronnée de succès : la maison des Francs-Bourgeois comprend actuellement une hôtellerie de famille abritant cent élèves, et une association de plus de quatre cents jeunes gens.

Le Frère Joseph n'était point un orateur éloquent, mais l'accent de la conviction vibrait dans ses discours. Ce n'était pas non plus, à proprement parler, un charmeur; pourtant, avec son grand air tempéré par une exquise bienveillance, il avait un véritable don d'attraction et son pouvoir n'était pas exempt de fascination. Dans toutes les phases de sa vie, les dévouements surgirent à ses côtés : les collaborateurs se donnaient à lui avec un dévouement presque enfantin, tous s'estimaient suffisamment récompensés lorsqu'ils avaient pu conquérir les bonnes grâces du maître. Quant aux jeunes gens placés sous la tutelle du Frère Joseph, ils laissaient volontiers entre ses mains cette part d'indépendance qu'ils revendiquent si jalousement d'ordinaire dans nos grandes villes. C'est que la domination du Frère Joseph était faite de toutes les délicatesses, et même on peut dire, sans exagération, des véritables sublimités du cœur.

⁂

Emue des succès obtenus par le Frère Joseph, l'Université officielle voulut s'inspirer de la pensée qui avait guidé le vénéré supérieur des Frères des Ecoles chrétiennes. Lorsque M. Duruy entreprit de créer, en 1865, dans les collèges et les lycées de l'Etat, l'enseignement spécial, il se heurta à des résistances nombreuses et à une opposition assez nette de la part de la Commission du Corps législatif chargée de statuer sur ses projets.

A bout d'arguments, le ministre dit un jour aux membres de cette commission :

« Si vous voulez bien m'accompagner prochainement au Pensionnat des Frères de Passy, je vous montrerai le type de ce que je voudrais réaliser dans les établissements d'enseignement secondaire de l'Etat. »

Les membres de la Commission acceptèrent et se transportèrent au pensionnat de Passy. Là, devant le ministre, les élèves furent interrogés et les professeurs invités à donner un spécimen de leurs leçons. Cela fait, M. Duruy se fit remettre les copies des dernières compositions françaises écrites par les enfants. Après avoir parcouru quelques cahiers, le ministre, se tournant vers les députés :

« Lisez vous-mêmes, messieurs, leur dit-il, et vous verrez que les élèves des Frères n'ont pas besoin de grec et de latin pour écrire convenablement en français. C'est d'ailleurs ce que j'ai toujours pensé. »

Cet examen terminé, l'assistance invita les professeurs à interroger leurs élèves sur la langue anglaise. Au laboratoire de chimie, les maîtres furent priés de résumer leurs trois dernières leçons. Enfin, M. Duruy et ses amis firent un tour au préau où les jeunes gens se livrèrent à des exercices de gymnastique que ne pratiquait alors aucun collège officiel, et qui sont maintenant usités partout. En présence de ces nouveautés, les députés ne cachèrent pas leur surprise et manifestèrent ouvertement leur impression favorable. Quand l'inspection fut achevée, M. Duruy avait gagné sa cause. Quelques jours après, le Corps législatif votait la création de l'Enseignement spécial.

⁂

Le Frère Joseph sut triompher du plus formidable assaut qui ait été dirigé contre l'Institut des Frères du Bienheureux de la Salle. Les nouvelles lois scolaires étaient — on peut le dire — surtout ourdies contre les maîtres congréganistes formés par l'établissement de la rue Oudinot. Aujourd'hui, l'Institut compte plus d'élèves et de maîtres qu'il y a douze ans. 350,000 enfants peuplent les écoles desservies par les Frères. Et ce n'est pas là tout le contingent. Dans ce chiffre ne figurent pas, en effet, les élèves des pensionnats où se donne l'instruction secondaire moderne.

Parmi les œuvres auxquelles le Frère Joseph s'est particulièrement consacré, il faut signaler les écoles créées à l'étranger et dans nos colonies. Sait-on qu'à l'heure actuelle plus de quatre mille Frères enseignent la langue française et s'efforcent de faire aimer notre pays dans les contrées les plus reculées du globe?

L'œuvre de propagande nationale ainsi réalisée a mérité les approbations de tous les ministres des Affaires étrangères qui se sont succédés au quai d'Orsay, et M. René Goblet, qu'on ne saurait assurément pas suspecter de cléricalisme, n'est pas un de ceux qui ont fourni aux Frères les moins élogieux certificats. Une institution qui, réduite, pour ainsi dire, à néant au début de ce siècle, sut en moins de cent ans pénétrer dans les moindres bourgades de France et envoyer des missionnaires dans tous les pays connus,

qui provoque l'émulation d'un ministre de l'Empire et les louanges de tous les ministre de la République, une institution enfin qui puise une force nouvelle dans la persécution et dans l'adversité doit posséder en elle-même un élément de pérennité que ne peuvent mettre en péril les crises les plus douloureuses et les plus violentes.

***

Quel sera le successeur du Frère Joseph? Je me garderai bien de citer des noms : les Frères que je désignerais ne me pardonneraient pas cette indiscrétion. Voici dans quelles conditions le conseil procédera à l'élection du supérieur général :

La France, avec ses 10,000 Frères en exercice, leurs 2,000 écoles et leurs 350,000 élèves, est divisée en districts à la tête desquels est placé un « visiteur » nommé par le Supérieur général. Mais ce Supérieur général lui-même est nommé par le suffrage au deuxième degré de tous les membres de l'Ordre. Chaque district choisit un délégué qui se rend au noviciat de la rue Oudinot et s'y réunit aux délégués des autres provinces ainsi qu'aux délégués de l'étranger et aux membres de droit, c'est-à-dire aux dignitaires jouissant, grâce à leurs fonctions, du privilège d'émettre un suffrage.

L'assemblée prélude au scrutin par une retraite qui dure trois jours, puis le vote a lieu sans discussion et sans discours. Le supérieur est entouré de douze assistants qui sont comme les cardinaux de son conclave. Jusqu'à ce jour, l'usage a prévalu de choisir les chefs de l'ordre parmi les douze assistants. Cette clause limite la dispersion des voix. Remarquons seulement qu'il s'agit là d'un usage, et non d'une règle.

***

Au milieu de la période de « veulerie » que nous traversons, les observateurs qui se piquent de philosophie ont noté, comme un phénomène des plus curieux, l'espèce de frénésie avec laquelle la foule s'est ruée vers les magasins de Boussod et Valadon, situés, comme on le sait, sur le boulevard des Capucines, pour y contempler la magnifique aquarelle où Detaille a évoqué le souvenir de la revue du camp de Châlons.

S'agissait-il de contempler une fois de plus les traits de l'empereur et de l'impératrice? Certes, nos sympathies pour le tsar sont toujours très vives, mais, à ce sentiment fort naturel, je crois qu'il s'en mêlait un autre. Les passants voulaient se rafraîchir les yeux avec le spectacle d'une cérémonie militaire. Detaille a merveilleusement idéalisé nos chers soldats : on était heureux de considérer cette évocation féerique des alertes chasseurs, des graves artilleurs, des pimpants hussards et des intrépides dragons. Le jour de l'exposition, vers trois heures, la foule grossit tellement, que les employés de Boussod, débordés, durent fermer les portes.

Une sorte de fascination hypnotisait les curieux. Etait-ce la fascination d'un symbole? Peut-être! Les uns songeaient aux mêlées de la guerre future; les autres — les plus nombreux — tâchaient de découvrir, dans ce pêle-mêle de soldats, le militaire prédestiné qui débarrassera la France de ses parasites.

Etrange et consolante stérilité de tant de pamphlets fulminés contre l'armée! Malgré les invectives de la *Lanterne*, l'armée reste, dans l'imagination de la multitude, la grande justicière et la grande libératrice.

***

Le monde militaire s'occupe beaucoup, en ce moment, des modifications urgentes que réclame notre cavalerie. Les différentes théories de manœuvres vont être soigneusement revues, corrigées et considérablement augmentées. Si les idées actuelles du général de Jessé sont admises par le comité de cavalerie, les régiments de dragons des sept divisions indépendantes seront armés de la lance, de la carabine et du sabre.

Voilà donc la lance de nouveau en faveur! Ce retour à l'arme favorite de l'ancienne chevalerie française provoque des polémiques sans fin dans les cercles militaires. La lance a, parmi nos officiers, ses partisans enthousiastes et ses détracteurs acharnés. Ecoutons impartialement ce qu'on dit à ce sujet dans les deux camps.

***

Avec le rôle nouveau de la cavalerie qui sert à donner des nouvelles de l'ennemi, à attaquer ses convois, à le poursuivre dans sa retraite, la lance — déclarent ses partisans — est une arme précieuse, dans les rares occasions de corps à corps que doivent offrir les guerres futures. « J'ajouterai même, nous dit un officier supérieur, qu'en cas de charge, elle demeure une arme de *poussis*, — selon l'expression consacrée, — de premier ordre. Elle donne au cavalier une supériorité incontestable sur le fantassin, qu'il lui est toujours loisible de frapper, avant de pouvoir lui-même être atteint par la baïonnette de son adversaire. Il est bon de remarquer également qu'au point de vue de l'équitation proprement dite, l'habitude de manier la lance produit les plus heureux effets en forçant celui qui s'en sert à acquérir beaucoup plus « d'*assiette* ».

Voilà la voix de l'optimiste. Entendons maintenant celle du pessimiste : « La lance est une arme de guerre d'un autre âge. En admettant la probabilité de charges comparables à celle de Reischoffen, par exemple, la lance présente cet inconvénient de ne pouvoir être utilisée que contre un seul adversaire. Imaginez une lance au bout de laquelle se trouve un cadavre. Il est impossible au cavalier de dégager son arme. Il lui faut recourir au sabre. Or, pendant le temps nécessaire à opérer ce changement, le cavalier *à découvert* est à la merci de son second adversaire. »

Entre les deux opinions, mon cœur balance, et je préfère laisser au lecteur toute liberté d'appréciation.

OSCAR HAVARD.

# JEUX D'ESPRIT DE L'OUVRIER

*Pour les prix et les conditions, voir le n° 1981, du 9 janvier 1897.*

**Trois vieux logogriphes.**

10. — LOGOGRIPHE.

Mon tout est quelquefois un tout;
Souvent aussi ce n'est qu'un bout.
Dès qu'on me prive de ma tête,
Je deviens par malheur une mauvaise bête;
Mais cette bête exhale une agréable odeur
Si vous en arrachez le cœur.
Alors sans tête elle dit au poëte,
Ce mot qui fait affronter le danger
Quand la victoire le répète.
Puis coupez-lui la queue, après joyeuse fête,
Et l'on n'y trouvera plus qu'un os à ronger.

11. — LOGOGRIPHE.

A mon aspect posé, souvent roide et sévère,
A mon style précis importé du Palais,
Bref, à ces mots connus de clause et d'honoraire,
L'on peut fort bien, je crois, reconnaître mes traits.
Mais pour plus de clarté si l'on poursuit encore,
Sans air je puis offrir un objet fort léger,
Fixant le souvenir d'un objet passager,
Ou d'un compte rendu qui flatte ou déshonore.

12. — LOGOGRIPHE.

Lecteur, si tu m'ôtes la tête,
Je charme les hôtes des bois,
De l'Enfer je fais la conquête,
Et tout rend hommage à ma voix.
Avec ma tête dans la fable,
Ministre d'un des derniers Dieux,
Je tiens de lui le pouvoir ineffable
De te plonger, quand je le veux,
Dans un calme délicieux.

Adresser tout ce qui concerne les *Jeux d'esprit* au rédacteur soussigné aux bureaux du Journal.

ŒDIPE.



*Le Directeur-Gérant* : HENRI GAUTIER. Sceaux. — Imp. Charaire et Cie

5 centimes le N° année courante (10 centimes le N° années échues.) N° 1989 TRENTE-SIXIEME ANNEE. — 6 Février 1897.

# L'OUVRIER

**Journal illustré paraissant le Mercredi et le Samedi**

| ABONNEMENT D'UN AN : (104 numéros) France, Algérie et Belgique : 6 francs. | DIRECTION ET ADMINISTRATION : LIBRAIRIE BLÉRIOT, HENRI GAUTIER, SUCCESSEUR, 55, quai des Grands-Augustins, Paris. | ABONNEMENT D'UN AN (104 numéros) Colonies et Étranger (sauf la Belgique) : 7 francs. |
|---|---|---|

## LE SECRET DE LA MARINIÈRE, PAR NOËL GAULOIS



A pas étouffés, l'agent et Grenache suivirent la cour jusqu'à la rue de la Roquette. (Voir page 643.)

SOMMAIRE : **Le Secret de la Marinière**, par Noël Gaulois. — **Le Nez de Flairdecoin**, par Jean Drault. — **Recettes de la semaine**. — **Nos Grands Patrons**, par George de Céli. — **Les Courses d'automne**, par Hippolyte Audeval.

# LE SECRET DE LA MARINIÈRE[1]

PAR

NOËL GAULOIS

## XXV

### LA MAISON AUX TROIS ISSUES

... Il y avait plus de quinze jours que M. Pivert s'était mis à la recherche du meurtrier de Pigeolet, et, malgré ses courses incessantes et son flair de policier, il n'avait pu encore découvrir ses traces.

Pourtant, ce n'étaient pas les indices et les renseignements qui lui manquaient. L'entretien qu'il avait eu avec Thérèse lui avait permis de vérifier l'exactitude de ses calculs.

La marinière ne s'était pas fort étendue sur le caractère de son fils, et sur le genre de vie qu'il menait, pas plus que sur l'existence de Pierre Froment.

Et l'agent, moins par délicatesse que par politique, n'avait pas insisté à ce sujet.

D'ailleurs, le peu qu'il savait était plus que suffisant.

Chargé, à certaine époque, de surveiller les établissements interlopes de Paris, il se souvenait parfaitement d'avoir arrêté un soir le nommé Martial Froment, au moment où celui-ci sortait de la boutique d'un brocanteur-recéleur de la rue de Lappe. Le signalement du jeune filou était exactement le même que celui du faux Raoul, donné par la baronne de Ternis. Donc, le Martial Froment d'alors était bien le même que celui qu'il cherchait aujourd'hui, et si le hasard le mettait à portée de sa vue, l'agent ne pouvait manquer de le reconnaître.

Mais retrouver dans Paris — le Paris bouleversé des derniers jours de la Commune ! — un individu, sans autres moyens d'investigation qu'un instinct de policier, et sans autres renseignements que son portrait, n'était pas chose facile !

M. Pivert en était donc à ce point de ses recherches, lorsque l'idée lui vint qu'il trouverait peut-être un indice chez le recéleur à la porte duquel, quelques années avant, il avait arrêté Martial.

Une grande partie des brocanteurs, ainsi que la plupart des tenanciers d'établissements mal famés, ont, il faut le dire, un pied chez les malfaiteurs et l'autre à la Préfecture de police. L'homme en question, le recéleur, cumulait avec cette profession et bien d'autres celle d'*indicateur*, c'est-à-dire qu'il fournissait à la Sûreté des renseignements sur les gens qui avaient affaire à lui. Par profession, M. Pivert n'ignorait point ce détail.

Il se rendit donc rue de Lappe. Mais la boutique avait changé de propriétaire. Le nouvel industriel reçut l'agent d'un air bourru, supposant en lui un cambrioleur qui venait lui proposer la vente d'objets de provenance suspecte.

— Prosper Lègre ? il y a longtemps qu'il est déménagé ! il demeure hors Paris, au diable, au Raincy... C'est facile à trouver ; vous n'avez qu'à demander l'auberge du Bœuf Rouge.

L'air désappointé, M. Pivert s'en alla. Mais à peine avait-il tourné le coin de la rue qu'un large sourire épanouit sa figure.

— Cette fois, j'y suis ! se dit-il. Le Raincy est situé au-dessus de Pantin. Le vol a été commis à peu de distance du Raincy ; et Pigeolet a été trouvé blessé à Pantin... Plus de doute ! je suis sur la voie ! je brûle !

Une heure plus tard, l'agent descendait du chemin de fer et s'acheminait vers le Bœuf Rouge, dont l'enseigne se voyait à cent mètres, sur la route.

La salle basse était, comme de coutume, pleine de soldats allemands lorsque M. Pivert y pénétra. Lègre, le patron, debout dans son comptoir, le reconnut et lui fit un signe d'intelligence, en lui indiquant une pièce voisine, dans l'arrière-boutique.

Il vint le rejoindre au bout de quelques instants.

— Bonjour, monsieur Pivert, lui dit-il. Qu'y a-t-il de nouveau qui vous amène par ici ?

— Ah ! peu de chose ! répondit négligemment le policier. Pourtant j'ai à vous parler, et je voudrais que vous soyez seul.

— Je suis tout à vous ; car les Prussiens s'en vont. C'est l'heure de l'appel.

En effet, une sonnerie de clairon retentissait au dehors.

— Voilà, reprit M. Pivert, d'un ton indifférent.

« Il faudrait que vous disiez à Martial de venir me parler...

L'aubergiste eut un brusque mouvement.

— Martial ? dit-il. Mais il y a au moins un an que je ne l'ai pas vu !

L'agent éclata de rire.

— Allons, voyons, dit-il, me prenez-vous pour un gamin ?

— Je vous jure qu'il y a bien six mois qu'il n'est pas venu ici.

En disant cela, Lègre frappa de sa main sur la table.

M. Pivert, sans intention visible, se pencha vers cette main.

Aussitôt un éclair fugitif passa dans ses yeux, et s'éteignit...

Au petit doigt de l'aubergiste il venait d'apercevoir un gros anneau d'or, orné d'une améthyste où était gravée une ancre...

— Ah ! fit-il, en se redressant. C'est bien extraordinaire ! on m'avait pourtant affirmé que Martial était venu chez vous, il y a peu de temps !

— On vous a trompé ! répliqua Lègre, rassuré.

— En ce cas, c'est bien fâcheux pour vous !

— Pourquoi ?

— Parce que vous allez être obligé de faire avec moi le voyage de Paris...

L'aubergiste devint pâle.

— Vous plaisantez, monsieur Pivert ! dit-il.

« Que voulez-vous que j'aille faire à Paris ?

— Oh ! un simple voyage à la Préfecture...

« Le *patron* a besoin de vous voir.

Prosper Lègre, visiblement troublé, balbutia :

— Mais... qu'est-ce que l'on me veut ?

— On veut vous demander ce que vous ne voulez pas me dire.

— L'adresse de Martial ?

— Précisément !

— Mais... je l'ignore. Je vous dis que depuis trois mois je n'ai pas de ses nouvelles.

— Allons ! fit l'agent. Il y avait un an tout à l'heure, maintenant il n'y a plus que trois mois ! nous y venons !

L'aubergiste se mordit les lèvres sous sa moustache.

— Non, vrai, reprit-il, essayant de sourire. Je ne le vois plus, ou presque, depuis que j'ai quitté Paris. Je ne me mêle plus de ces sortes d'affaires.

M. Pivert se leva.

— Vous mentez ! dit-il. Et la preuve, la voici !

Et, saisissant vivement la main de Lègre, il lui montra la chevalière.

Interloqué, Lègre n'essaya pas de nier, et voulut sauver la situation sur un ton de plaisanterie.

— C'est vrai, dit-il, on ne peut rien vous cacher ! je tiens cette bague de Martial ; mais il y a longtemps qu'il me l'a vendue...

— Vous mentez encore ! il n'y a pas quinze jours !

— Ah ! ce coup-ci, vous vous trompez ! répondit l'aubergiste d'un air de sincérité, qui fit comprendre à M. Pivert qu'il s'était trop avancé.

— Mettons un mois ! fit-il.

— Il y a plus longtemps que ça ; mais ça ne fait rien. Oui, Martial est venu loger ici pendant quelques jours. Puis, à la suite d'une visite qu'il reçut, il est parti...

— Quelle visite ? un homme, une femme ?

— Un homme.

— Quel âge ?

— Quarante à quarante-cinq ans.

— Le père ! pensa l'agent.

Puis, tout haut :

— Comment est-il, cet homme ? savez-vous son nom ?

Lègre détailla un signalement qu'il compléta :

— Il s'appelle Clément Rochel. Il avait écrit ce nom sur la carte qu'il m'a fait remettre à Martial.

— Un faux nom ! pensa encore M. Pivert.

— Celui-ci est parti le lendemain, continua l'aubergiste. Depuis, il n'est revenu qu'une fois, seul, un soir...

— Et son adresse ? demanda de nouveau le policier. C'est cette adresse qu'il me faut !

— Il ne me l'a pas donnée...

— Alors, en route pour Paris ! fit l'agent en se levant. Vous la saurez peut-être là-bas !

— Il ne me l'a pas donnée ; mais je la sais tout de même...

— Ah !

— Oui. Quand il m'a quitté, je l'ai suivi, je suis monté dans le même train que lui, et je l'ai accompagné jusque chez lui, sans qu'il s'en doute... Il y a des choses qu'il est toujours bon de savoir, à preuve...

— Voyons, voyons ! dit M. Pivert avec impatience ; où demeure-t-il, enfin ?

— Il demeure rue de la Roquette..., dans une grande cour..

La physionomie de l'agent rayonna.

— Cela me suffit, dit-il. Maintenant, servez moi un petit verre de quelque chose, et je retourne à Paris.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Il était tard lorsque M. Pivert arriva chez lui, ce soir-là.

L'agonie de la Commune mettait la capitale en délire : délire de rage chez les uns et de joie chez les autres. Le canon, les mitrailleuses et les fusillades tonnaient et crépitaient par les rues, où soldats de l'armée régulière et gardes nationaux se livraient un combat acharné depuis l'entrée des troupes de Versailles dans Paris.

1. Voir l'*Ouvrier* depuis le 5 décembre 1896.

Et, digne auréole, couronnement de cette guerre civile, un immense incendie mêlait la pourpre des flammes qui s'élevaient dans le ciel à la pourpre du sang qui ruisselait sur les pavés...

M. Pivert dormit peu; car, outre que les multiples bruits du dehors troublaient son sommeil, les préoccupations de la journée du lendemain, qui devait être décisive pour son entreprise, le tinrent éveillé.

Dès que le jour parut, il se leva; non qu'il eût l'intention d'arrêter tout de suite Martial, car, au contraire, il préférait attendre le soir; mais il voulait prévenir Grenache et Pigeolet, afin qu'ils se tinssent prêts à l'accompagner pour lui prêter main forte si besoin était. Et puis, en somme, on n'entreprend pas une expédition où l'on risque sa vie, — car, à coup sûr, Martial se défendrait et probablement serait-il secondé par son père, — sans prendre quelques précautions.

Toujours armé, personnellement, l'agent examina le fonctionnement de deux revolvers qu'il destinait à ses compagnons. Puis, ayant déjeuné, il se rendit tour à tour auprès du jeune serrurier et du commissionnaire auxquels il assigna rendez-vous pour le soir sept heures, au pied de la colonne de Juillet.

M. Pivert avait de bonnes raisons pour ne vouloir opérer qu'à la fin du jour. D'abord, il considérait que l'arrestation qu'il allait faire, pour juste et légale qu'elle était au fond, n'en était pas moins irrégulière, puisqu'il allait se servir d'un mandat d'arrêt périmé, pour ainsi dire. Ensuite, le concours de Grenache et de Pigeolet, qu'il sollicitait, n'avait rien d'administratif. Il était donc bon, à son sens, qu'il pût pratiquer secrètement, sûr qu'il était d'être bien accueilli à la préfecture lorsqu'il amènerait son prisonnier, car on ne songerait plus alors à discuter sur la régularité du fait accompli. Enfin, en tenant compte du temps dépensé pour le terrain conquis, il était probable que les troupes de Versailles seraient, dans la soirée, arrivées à la Bastille. Là serait donc le lieu du combat. Il y avait gros à parier que, dans l'occurrence, Martial, qui ne devait pas s'occuper de politique, resterait tranquillement chez lui. D'autre part, les accidents éventuels de la fusillade ne pouvaient manquer de raréfier les badauds dans ce quartier; et le policier n'en serait que plus à l'aise pour opérer.

Quant aux dangers qu'il pouvait courir en se portant sur le terrain même de la bataille, M. Pivert n'y pensait même pas. D'ailleurs, il avait déjà sillonné une partie de la capitale, au milieu des barricades, des coups de fusil, et des mitraillades, lorsque, vers six heures, il arriva rue de la Roquette.

Cette voie était presque déserte. De temps à autre un garde national passait en courant, sac au dos, le fusil à la main, montant vers la rue Basfroi. Parfois aussi, des hommes se glissaient le long des maisons, portant un blessé sur une civière. Et partout, de tous côtés, continuellement, de la rue Saint-Antoine, du boulevard Richard-Lenoir et du boulevard Voltaire, arrivait l'écho des fusillades, rythmé en points d'orgue par la canonnade des batteries du cimetière du Père-Lachaise.

Ayant environ une heure devant lui, M. Pivert en profita pour reconnaître la maison habitée par Martial.

Sans se renseigner chez le concierge dont la loge, du reste, était fermée mais éclairée à l'intérieur, l'agent pénétra dans la grande cour qu'il suivit jusqu'à la rue Sedaine...

— Bon! maison à double issue! se dit-il, Pigeolet gardera celle-ci, et Grenache l'autre, tandis que je monterai.

Il revint sur ses pas, et aperçut le corridor communiquant avec la petite cour où se trouvait le hangar du ferrailleur Malaviole.

S'aventurer dans les escaliers sans connaître la position exacte du logis de Martial eût été inutile. Il reprit le corridor, et regagna la rue de la Roquette.

Dans cette vaste cour, tout semblait mort, les ateliers du rez-de-chaussée étant clos, et personne ne se montrant au dehors. On eût dit une rue bourgeoise de ville de province, en pleine semaine.

M. Pivert arriva place de la Bastille comme l'horloge du chemin de fer de Vincennes marquait sept heures.

Exacts au rendez-vous, Grenache et Pigeolet l'attendaient, abrités de la fusillade des boulevards derrière le socle de marbre de la colonne.

L'agent leur serra silencieusement la main et les trois hommes se mirent en marche. Mais au lieu de prendre la rue de la Roquette, ils s'engagèrent dans la rue Sedaine.

Arrivé à la porte de la maison qu'il reconnut facilement, M. Pivert demanda à ses compagnons :

— Avez-vous vos armes?

— Oui, dit Grenache.

— V'là l'joujou! répondit le jeune serrurier en tapant sur la poche de côté de son bourgeron de toile bleue.

— Bien. Vous, Pigeolet, vous allez rester ici, jusqu'à ce que vous entendiez mon coup de sifflet. Je n'ai pas besoin de vous donner d'autre consigne, vous savez ce que vous avez à faire?

— Compris! soyez sûr que si le gredin veut passer ici, il trouvera à qui parler!

— Fermons d'abord cette porte, dit M. Pivert.

A pas étouffés, l'agent et Grenache suivirent alors la cour jusqu'à la rue de la Roquette, où ce dernier se posta à son tour.

Puis le policier alla parler au portier, et se dirigea vers le couloir conduisant au logement loué par Clément Rochel.

Arrivé au premier étage, sans bruit, M. Pivert reconnut la porte indiquée par le concierge. Un filet de lumière filtrait de la chambre sur le carreau du palier, et deux voix se faisaient entendre à l'intérieur.

— Ils sont là tous deux! pensa l'agent. Le père et le fils! C'est jouer de malheur... Deux hommes, c'est un de trop, à moins de le mettre tout de suite hors de combat... Bah! qui veut la fin veut les moyens! je n'ai plus le temps d'aller chercher Grenache, et peut-être me sera-t-il plus utile là où il est... Et puis... et puis... le bon Dieu sait bien si ces misérables doivent avoir ma peau!

Toujours à pas de loup, comme le bruit de la conversation ne lui permettait pas d'en distinguer les paroles, M. Pivert alla reconnaître tout le palier...

— Diable! fit-il. Il y a une troisième issue! Martial et son père sont gens de précaution! il va falloir que je veille à cette sortie-là!

Il revint à la porte et s'arrêta.

Le bruit de voix avait cessé.

Malgré tout son courage et l'habitude qu'il avait de ces sortes d'expéditions, le cœur de l'agent battait avec violence...

Là, derrière cette porte, étaient deux hommes valides, vraisemblablement armés comme lui, et prêts à disputer leur liberté en employant tous les moyens. Il se trouvait donc de moitié inférieur à eux. Et pourtant, il fallait s'emparer de l'un et se défendre contre l'autre...

— Si je pouvais prévenir Grenache! se dit le policier... Mais, cette troisième sortie! ils auraient le temps de s'enfuir!... ne pensons pas à ça!

Il s'assura de la présence de son revolver et d'un petit sifflet d'étain qu'il portait toujours sur lui, et frappa résolument à la porte.

On fut quelques secondes sans répondre.

Aucun bruit, sauf celui d'une fenêtre que l'on ferme ne s'entendit à l'intérieur.

M. Pivert frappa de nouveau.

— Voilà! répondit-on.

La porte s'ouvrit, et Clément Rochel apparut, seul, dans la chambre.

Le policier entra brusquement et poussa l'huis derrière lui.

— Qui demandez-vous? dit Rochel en l'examinant.

— Martial Froment, répondit l'agent.

— Je ne connais pas. Vous êtes ici chez M. Clément Rochel.

— Je le sais. Mais je sais aussi que Clément Rochel s'appelle Pierre Froment, et que c'est ici qu'il cache son fils!

L'ex-commandant frissonna. Mais reprenant son sang-froid :

— J'ignorais, dit-il, que l'on avait maintenant le droit de s'introduire ainsi chez les particuliers, sans mandat...

— Vous vous trompez! voici l'ordre d'arrêter Martial partout où je le trouverai.

— C'est bien! faites votre métier. Cherchez et tâchez de trouver, fit Rochel en se croisant les bras.

D'un coup d'œil, M. Pivert se convainquit que celui qu'il recherchait n'était plus là.

— Cependant, il n'y a qu'un instant, vous étiez deux ici?

— Je n'ai pas à vous répondre.

Désappointé, l'agent s'approcha de la fenêtre.

Au même instant, dans la cour que l'on apercevait, le bruit d'une porte de fer que l'on ferme violemment se fit entendre.

— Bien, je comprends! dit le policier en ouvrant la croisée. A bientôt, Pierre Froment, nous nous reverrons!

Et d'un bond, en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, M. Pivert enjamba la barre d'appui, sauta d'un toit sur l'autre et de là dans la cour.

A ses pieds, était l'ouverture de l'égout, dont nous avons parlé plus haut, fermée par une trappe de fonte.

L'agent la souleva.

Un escalier de pierre descendait sous le sol, s'enfonçant dans une obscurité profonde. Et d'où il se trouvait le policier entendit des pas précipités qui résonnaient au loin sur les dalles, répercutés par les échos des voûtes.

Sans hésiter, M. Pivert descendit les degrés et s'engagea à tâtons, dans les ténèbres de l'égout...

*(La suite au prochain numéro.)* NOËL GAULOIS.

# LE NEZ DE FLAIRDECOIN[1]

PAR

**JEAN DRAULT**

X (*Suite.*)

Dans ce silence, qui faisait songer à l'armistice entre deux batailles, une voix s'éleva soudain de l'autre côté de la muraille; voix terrible, mugissante, ronflante, et qui déclamait avec feu ces vers de Victor Hugo :

Hymne de la nature et de l'humanité!
Hymne par tout écho sans cesse répété!
Grave, inouï, joyeux, désespéré, sublime!
Hymne qui des hauts lieux ruisselle dans l'abîme!...

— Qu'est-ce que c'est que ça?... fit Tarare qui eut un involontaire mouvement d'effroi, tant le premier vers avait été vociféré d'une façon sauvage.

Tournique rougit un peu; il avait reconnu la voix du docteur Maboulinière, et il répondit évasivement :

— C'est le co-détenu de monsieur, son complice aussi!...

— Mon complice?... cria Plumol en bondissant. Qui me donne-t-on comme complice?... Complice de quoi, d'abord?...

— Laissons à l'instruction le soin de déterminer ce point... dit Tournique. Continuez votre conversation amicale, je vous prie, messieurs; si elle est terminée, je prierai M. Tarare de se retirer!... C'est une faveur, vous savez, une grande faveur que de permettre à un prisonnier de communiquer avec le dehors.

— Bah!... Puisque je dois être l'avocat de mon malheureux ami!... dit Tarare. Car je le serai, n'est-ce pas, Plumol?... Ce sera une affaire superbe pour moi! On en parlera dans les journaux, de ma plaidoirie!... Ça sera autrement sensationnel que le procès Dufournin! Ah!... Mâtin!...

Plumol, dont la colère était à présent tombée, pensa que son ami était incorrigible, et que mieux valait le prendre tel qu'il était, avec son dévouement aussi tenace que funeste.

— J'ignore, lui dit-il, avec une tristesse résignée, les nouveaux avatars que tu réussiras à me faire obtenir, en plaidant pour moi dans une affaire qui prouvera à la postérité ce qu'il peut en coûter de chercher un serrurier un dimanche et à une heure indue, mais quoi qu'il advienne, je ne veux pas qu'on puisse répéter, comme tu l'as fait tout à l'heure, que je suis un ingrat!... Mets ta main dans la mienne, Tarare, je renonce à remonter le courant de mon étrange destinée, je m'abandonne à ta maladresse profonde et soutenue... Maintenant, parle-moi de Marthe Dufournin, ma chère fiancée!...

Tarare, qui avait déjà sa main dans la main de son ami, se sentit tout troublé par cette interrogation.

Qu'allait-il répondre?

Il eut bien vite pris son parti, en même temps que l'air d'un homme qui souffre profondément.

— Ah!... Plumol!... Mon pauvre Plumol!

— Qu'est-ce qu'il y a?...

— Tu l'aimes toujours, cette mademoiselle Marthe?...

— Sans doute!

— Pauvre Plumol!... Comme tu as tort!...

— Hein?...

— Elle ne t'aime pas, elle!...

— Tarare!... Que dis-tu?... Avoue-moi tout!... Elle ne veut plus m'épouser!... Elle va en épouser un autre!...

— Juste, mon pauvre ami...

— Tout m'arrive à la fois!... Mais je suis donc maudit du ciel et de la terre!... clama le malheureux romancier. Alors, c'est bien vrai, elle ne veut plus de moi!...

Tarare ne répondit point; il essuya une larme, une grosse larme qui coulait sur sa joue.

— Bon Tarare!... Va!... dit Plumol qui vit cette larme et qui sentit sa douleur partagée. Tu m'aides à supporter le poids de ma peine, toi!...

— Oui, à deux, c'est moins lourd, n'est-ce pas, mon ami?...

Et Tarare ajouta :

— A ta place, Plumol, je me consolerais vite!... Une versatile, cette demoiselle Marthe. Un petit moulin à la place du cœur, et des parents, ah! ces parents! Quelles caricatures!...

Plumol hocha la tête. Le souvenir de Marthe était trop frais dans son esprit.

Tarare poursuivit :

— L'homme qui va l'épouser sera un martyr!...

— Et quel est-il, cet homme, le connais-tu?...

— C'est moi!... répondit Tarare, les yeux au ciel, dans une attitude de chrétien des premiers âges livré aux bêtes.

— Toi?...

Plumol ne put que proférer ce mot; il demeura immobile, comme écrasé, les yeux fixés sur Tarare.

Et ce dernier lui dit tout à coup :

— Tu souffres, mon pauvre Antoine! Mais pas tant que moi!... Ce que tu aurais été malheureux avec cette femme et ses parents est inimaginable!... Ah!... Je t'ai tiré une fameuse épine du pied en me laissant fiancer à ta place!...

Plumol, le regard sombre, déclama tout à coup :

— C'était écrit!... Tu devais couronner ton œuvre de dévouement en me chipant un jour ma fiancée!... Ces Dufournin ont donc cru aux accusations extravagantes dont je suis l'objet?...

— Hélas!... Oui, mon ami, ces êtres bouchés y ont cru!

— Et toi, tu as poussé à la roue, sans aucun doute?... interrogea Plumol avec ironie.

— Que tu me connais peu!... Je t'ai défendu, ardemment défendu!

— Si bien, n'est-ce pas, qu'ils m'ont retiré leur fille pour te la colloquer!... Si tu me défends aussi bien que ça devant la justice, je suis sûr d'aller à Cayenne, quoique innocent comme lorsque j'avais six mois!

— Je t'en prie! s'écria Tarare, ne te monte pas la tête de cette façon, mon ami!... Je te jure que je saurai trouver des accents déchirants!... Oui, Plumol, je te ferai acquitter, je te réhabiliterai et je couronnerai mon œuvre en faisant de toi mon garçon d'honneur à ma noce! Ce sera une façon de dire à tous : « Cet inculpé, ce conspirateur, cet anarchiste, c'est l'homme le plus estimable du monde! La preuve, c'est que je l'ai jugé le plus digne d'être mon garçon d'honneur!... » Ah!... Plumol!... Que tu seras intéressant lorsque tu marcheras derrière le suisse, conduisant ta demoiselle d'honneur qui fera la quête!

Plumol, estomaqué, ne put s'empêcher de dire avec indulgence;

— Tu as crânement élevé le *panmuflisme* à la hauteur d'une institution, mais ta muflerie est tellement naïve et de bonne foi qu'on ne peut s'empêcher de la considérer avec sympathie...

— N'est-ce pas?... dit Tarare qui trouva la réflexion de son ami très drôle, mais paradoxale.

Tournique, cependant, s'était levé :

— Messieurs, il y a déjà longtemps que votre entretien dure, et...

— Je vous comprends, monsieur, dit Tarare. Je m'en vais; merci mille fois de votre obligeance!... J'espère que vous voudrez bien me renouveler la permission d'apporter à mon malheureux ami les consolations qui doivent lui être si douces dans cette sombre prison!... Il faudra bien d'ailleurs que, dans un second entretien, il me donne les détails de cette malheureuse histoire à laquelle il est mêlé!... Comment le défendre, autrement?

— Ça, par exemple, j'en serais bien incapable!... Depuis l'histoire du serrurier, je n'ai plus rien compris, je ne me souviens plus de rien!...

Au même moment, et tandis que Tarare serrait avec effusion la main de son ami qu'il se préparait à quitter, la même voix, de l'autre côté du mur, vociféra, comme pour faire planer l'ombre de Victor Hugo sur l'infortune de Plumol :

Amas sombre et mouvant de méditations!
Problèmes périlleux! obscures questions!...

— Ah!... Pour sûr!... soupira Plumol.

Et il répondit aux effusions de Tarare par ce cri :

— Surtout, dis bien au père Dufournin que je le méprise!...

— C'est entendu!... Adieu! Plumol!...

La lourde porte se referma, Tournique et Tarare disparurent.

Lorsqu'ils passèrent devant la porte de la cellule contiguë à

1. Voir l'*Ouvrier* depuis le 5 décembre 1896.

relle de Plumol, ils entendirent le mystérieux docteur qui leur criait :

Hélas! à chaque instant des souffles de tempêtes
Amassent plus de brume et d'ombre sur nos têtes.
De moment en moment l'avenir s'assombrit!...

Et un peu plus loin, un autre prisonnier exhala sa fureur en ces termes moins poétiques :

— La classe!... Tonnerre!... La classe! La classe et mon képi!

C'était Bécasseau qui accompagnait ses justes récriminations de vigoureux coups de talon dans la porte.

Resté seul, Plumol se frappa le front d'un air agité, en se disant :

— Sapristi!... Je saurai bien le fin mot de mon aventure, pourtant!

Il alla, dans un coin de sa cellule, lever un des pavés qui recouvrait une petite vrille.

Il avait découvert, la veille, cet instrument introduit là, et oublié par quelque prisonnier.

— Ah! ah!... murmura-t-il. Ce n'est plus du Victor Hugo que nous allons jouer, à présent! C'est de l'Alexandre Dumas!... A nous le truc de Monte-Cristo!...

Il planta sa vrille dans le mur qui séparait sa cellule de celle de l'homme qui déclamait toujours, et tourna, soufflant sur la poussière de pierre et de plâtre produite par son opération.

Enfin il sentit le vide, retira sa vrille, agrandit le trou et regarda de l'œil auquel était assujetti son monocle.

Il vit un homme qui lui tournait le dos, dans la cellule à côté. Chose étrange, cet homme semblait, lui aussi, regarder par un trou dans une autre cellule, et il répondait à mi-voix à des questions qui lui étaient évidemment adressées par un troisième prisonnier, à travers la muraille.

Plumol appela cet inconnu :

— Pst!... Pst!... fit-il.

Le prisonnier étonné se redressa.

— Par ici!... fit Plumol. J'ai un renseignement à vous demander, cher voisin.

— Hein?... Il y a donc un trou aussi, par ici?... Qui êtes-vous?... demanda l'inconnu qui était de forte taille.

— Je vous le dirai après!... déclara le romancier. Il paraît en tout cas que vous êtes mon complice!... Ça éclairerait peut-être ma situation!

— Complice de quoi?...

— C'est justement ce que je me demande!... Mais à qui donc ai-je l'honneur de parler?...

— Au docteur Maboulinière!...

— Enchanté, monsieur, de faire votre connaissance!... Votre nom ne m'est pas inconnu!... Mais avec qui donc causiez-vous, à travers l'autre muraille?

— Avec mon voisin de cellule, un pauvre diable de soldat qui me demandait si je n'avais pas trouvé son képi, par hasard.

— Son képi?... Il est loin s'il court toujours!...

— Ah!... Vous savez donc où il est, vous?...

— Hélas!... Oui, je sais!...

— Ce pauvre soldat me racontait l'aventure qui l'avait conduit ici; elle est bien extraordinaire, mais moins que la mienne!...

— Et que la mienne, donc!... Ah!.. Si vous la connaissiez!... Mais dites-moi, comment ce soldat a-t-il pu faire un trou dans la muraille?

— Avec une vrille qu'il a trouvée dans un coin de sa cellule, sous un pavé!...

— Tiens!... C'est exactement comme moi!... Etrange, vous en conviendrez, étrange!... Jamais Victor Hugo n'a trouvé de ces coïncidences, même dans *Han d'Islande*!...

— Ça, c'est vrai!... Ah!... Victor Hugo!... Quel génie!... Je sais par cœur tous ses *Chants du crépuscule*.

— Bigre!... Alors ce que vous déclamez comme ça, c'est des *Chants du crépuscule*?... Je croyais que c'était de la *Légende des siècles*.

— Non! Monsieur!... C'est des *Chants du crépuscule*!...

Et le docteur déclama :

De quel nom te nommer, heure trouble où nous sommes!

Et il ajouta :

— Comme ça s'applique bien à ma situation, ce premier vers des *Chants du crépuscule*!

— Et à la mienne peut-être encore plus!

— La classe! Tonnerre! La classe!... La classe et mon képi!... vociféra Bécasseau avec une telle force que Plumol l'entendit, malgré les deux murailles qui le séparaient de ce soldat tenace.

— Son képi!... Toujours son képi!... fit-il. Cette intelligence subalterne est concentrée depuis des jours sur ce képi!... Rien que sur ce képi!... Jusque sous le couteau de la guillotine, il réclamera son képi!... Décidément, l'homme est insatiable: on a rendu à celui-là sa capote, son pantalon, ses chaussures, il n'est pas encore content!... Il lui faut son képi!

— Et mon fou?... fit le docteur. Vous n'auriez pas vu mon fou?...

— Votre fou?... répondit Plumol légèrement étonné. Vous avez égaré un fou?...

— Oui, un sujet magnifique que j'ai ramené de Saint-Aubin, un cerveau unique, aux divagations se succédant dans une sorte de suite logique. Je voulais l'emmener chez moi pour le mettre dans une cage qui m'a déjà servi pour des études de cerveaux, sur des gorilles vivants, et c'est moi qui ai été enfermé, je ne puis encore m'expliquer comment!...

— Votre cas est aussi étrange que le mien, dit Plumol, mais vous ne voyez toujours pas en quoi nous pourrions être complices?...

— Ma foi, non!... D'ailleurs, qu'est-ce que ça peut nous faire? Tout s'éclaircira un jour!

— Merci!... Si c'est dans deux ans!... Les erreurs judiciaires sont fréquentes à notre époque, et il n'y a pas si longtemps qu'on a oublié un malheureux dans sa cellule, à Mazas!...

— A propos!... s'écria tout à coup le docteur, j'ai oublié de vous dire que, moi aussi, j'ai trouvé une vrille dans un coin de ma cellule!... Et sous un pavé encore!

— Etrange!... Etrange!... Une vrille, ça ne fait pourtant pas partie du matériel des prisons!

— Bah! Tout ça s'éclaircira un jour!... Si seulement on m'avait laissé mon fou, ça me distrairait. Attention!... Notre trou se bouche!

Et le docteur souffla, envoyant de la poussière de plâtre dans l'œil de Plumol qui se mit à hurler de douleur.

— Pardon! Mais je vous avais prévenu!... dit le docteur.

— On fait au moins trois sommations! répliqua Plumol d'un ton de mauvaise humeur.

— Un peu d'eau sur votre mouchoir, et tamponnez légèrement l'œil, conseilla le docteur.

— C'est fait, dit Plumol, et à présent!

— A présent, nouez-vous le mouchoir autour de la tête, de façon à couvrir l'œil malade et à le garantir des injures de l'air!

Le romancier obéit, puis il dit :

— Si je perçais un trou un peu plus bas, on se mettrait à genoux ou l'on s'accroupirait et l'on causerait mieux. Je suis tout courbaturé!

— Et moi, donc, qui suis plus grand que vous!... Si seulement ma chaise n'était pas enchaînée au mur par un pied, je l'aurais amenée jusqu'ici et j'aurais pu parler assis!

— C'est comme moi!... Mais percez-le, vous, le trou, votre vrille est toute neuve: je ne veux pas user la mienne.

— C'est trop juste.

(*La suite au prochain numéro.*) JEAN DRAULT.

# RECETTES DE LA SEMAINE

## Cachou à la vanille.

(*Pour les fumeurs.*)

L'emploi du cachou purifie l'haleine; c'est à cela qu'il doit d'être particulièrement employé par les fumeurs. Néanmoins on aurait tort d'en faire un usage inconsidéré.

Pour préparer le cachou à la vanille, prenez 90 grammes de cachou pulvérisé, 420 grammes de sucre en poudre, 2 grammes de cannelle pulvérisée, 5 gouttes d'essence d'anis et autant d'essence de cannelle. Mélangez avec une quantité suffisante de mucilage de gomme adragante pour faire une pâte que vous divisez en petites pastilles

### Vin de gentiane.

Utile dans les cas de perte d'appétit et généralement dans toutes les affections produites par un manque ou un ralentissement de la force vitale, le vin de gentiane est aujourd'hui devenu un apéritif à la mode. Il est, à coup sûr, préférable à toutes les mixtures innommables servies généralement dans les cafés.

On le prépare ainsi : 30 grammes de racine, coupée, macérée dans 500 grammes de bon vin blanc. On en prend un verre à madère avant chaque repas.

### Procédé pour repasser les rasoirs.

On peut composer soi-même la pâte à rasoirs en prenant 120 grammes de rouge d'orfèvre, 8 grammes d'essence de citron et une quantité suffisante de graisse de porc, le tout mêlé ensemble. On en fait une pâte dure que l'on met en bâtons. Quand on veut s'en servir, on en met un peu sur le cuir à rasoirs ou sur une règle de bois assez large et très unie; on passe fortement dessus, de quinze à vingt fois, le rasoir qui coupera très bien. — En le trempant une ou deux fois dans l'eau bouillante, on en augmente encore le fil, sans lui faire de mal.

# NOS GRANDS PATRONS

ACTES ET LÉGENDES

**Par George de Céli.**

## JEANNE (DE VALOIS). — AGATHE. — DOROTHÉE. — GASTON

LES LARMES DES REINES. — ENFANCE D'UNE FILLE DE FRANCE. — LE PREMIER MARIAGE DE LOUIS XII. — UN DIVORCE ROYAL. — L'ORDRE DES ANNONCIADES. — LA VIERGE DE CATANE. — LE MARTYRE DE SAINTE AGATHE. — UN GUÉRISSEUR MYSTÉRIEUX. — MORT TRAGIQUE D'UN PERSÉCUTEUR. — LES ROSES DE THÉOPHILE. — L'ERMITE DE TOUL. — LA CONVERSION DE CLOVIS. — L'OURS DE SAINT-WAAST. —, LES COUPES ENCHANTÉES.

« Les reines ont été vues pleurant comme de simples femmes » longtemps avant l'époque où fut écrite cette phrase célèbre. Nulle histoire ne serait plus triste que celle de Jeanne de Valois, fille, sœur, épouse de rois, sans la flamme intérieure qui éclaire doucement cette figure souffrante et qui a mis une auréole autour d'elle.

Elle naquit malingre et contrefaite. Louis XI avait espéré un fils; il reçut avec dégoût cette enfant disgraciée. Dès l'âge de cinq ans, il l'envoya comme en exil au fond du Berry; elle grandit dans le château de Linières, abandonnée aux soins du gouverneur. A deux ans, la politique du roi l'avait fiancée à son cousin, le duc d'Orléans (qui fut Louis XII); à neuf ans, on lui fait signer le contrat; elle avait douze ans lorsque le mariage fut célébré.

La crainte même du ressentiment du roi ne pouvait contraindre le duc d'Orléans à dissimuler son aversion pour sa pauvre petite fiancée. Il n'apercevait pas les qualités charmantes qui compensaient sa laideur : piété, douceur, modestie. Jeanne essaya vainement, avec une patiente tendresse, de gagner le cœur de son époux. Elle se consola par les œuvres et la prière.

Louis XI mourut; son fils, Charles VIII, monta sur le trône, trop jeune pour prendre les rênes de l'Etat. Le vieux roi avait confié la régence à sa fille, Anne de Beaujeu. Le duc d'Orléans se révolta contre elle, secondé par le duc de Bretagne, le duc de Bourbon et plusieurs seigneurs. Après des fortunes diverses, il fut fait prisonnier à la bataille de Saint-Aubin, et enfermé au château de Bourges, où, dit-on, on le resserrait, la nuit, dans une cage de fer.

En apprenant le malheur de son ingrat époux, Jeanne courut se jeter aux pieds du roi son frère et le supplia qu'il fît grâce. Mais Charles VIII craignait de mécontenter la régente. A force de prières, Jeanne obtint pourtant de lui cet acte d'autorité. « Consolez-vous, ma sœur, lui dit-il un jour; je vous accorde ce que vous souhaitez si ardemment... Fasse le ciel que vous ne vous en repentiez jamais. »

Elle ne s'en repentit jamais, bien que l'aversion du duc contre elle n'eût pas été diminuée par ce généreux dévouement.

Sitôt roi lui-même, Louis d'Orléans entreprit de faire casser son mariage, sous divers prétextes, dont les plus valables étaient le degré de parenté et la contrainte exercée par Louis XI pour conclure cette union. On espérait que Jeanne se prêterait de bonne grâce au désir du roi; mais l'épouse malgré tout aimante et la chrétienne se révoltèrent à la fois contre la rupture d'un lien sacré et si cher.

Le tribunal qui devait juger cette cause se composait de Louis d'Amboise, évêque d'Albi, de Philippe de Luxembourg, cardinal et évêque du Mans, et de l'évêque de Ceuta, nonce apostolique. L'historien Garnier, continuateur de Velly, peint énergiquement les angoisses de la reine pendant la procedure : « Qu'on se figure une princesse élevée à l'ombre du trône, accoutumée à recevoir dès l'enfance des marques de soumission et de respect, traduite devant des commissaires en état de suppliante, réduite à entendre des dépositions désagréables, à recevoir de la bouche d'un époux dont elle ne pouvait se détacher les déclarations les plus formelles de dégoût, osant à peine laisser éclater ses plaintes et donner un libre cours à ses larmes, de peur d'aigrir plus encore celui dont dépendait son sort. »

Les juges, comme on le sait, prononcèrent enfin la nullité du mariage, et Louis XII épousa la veuve de son prédécesseur Charles VIII, Anne de Bretagne. Jeanne subit cet outrage avec une résignation admirable. Apanagée du Berry, elle se retira à Bourges pour y fonder un ordre sous l'invocation de la Vierge, l'ordre des Annonciades, que le pape approuva le 14 février 1501, et dont le but était d'honorer les dix principales vertus de Marie, énoncées dans les mystères du Rosaire.

Le costume était une robe brune, avec une corde pour ceinture, un voile noir, un manteau blanc et un scapulaire rouge. La supérieure devait prendre le nom d'Ancelle (*ancilla*, servante).

Jeanne prit le voile et cet habit en 1504. Sa fin était proche. Les chagrins avaient altéré sa santé; les austérités achevèrent de l'ébranler. Elle mourut le 4 *février* [1] 1505, au milieu d'un deuil général. Pendant ses obsèques, un vieux prêtre perclus fut soudain guéri.

On rendit presque aussitôt un culte public à Jeanne de Valois. En 1562, les calvinistes jetèrent ses cendres au vent. Le pape Clément XII la canonisa en 1738, et Pie VI permit qu'on en fît l'office dans toute la France.

***

Sainte *Agathe* vécut au IIIe siècle. Palerme et Catane se disputent son berceau. Elle était de noble famille et fort belle; en sorte que le consul de Sicile, Quintianus, s'éprit d'elle et voulut l'épouser. Mais, chrétienne en secret, Agathe ne pouvait avoir que de l'horreur pour ce païen, d'ailleurs grossier et cruel.

Quintianus, irrité de ses mépris, la fit enlever à ses parents et confier à une femme de mauvaise vie qui tenta de corrompre le cœur de la jeune fille. Après trente jours de vaines obsessions, cette femme vint trouver Quintianus et lui dit : « Je ne puis rien contre cette vierge; elle doit sans doute sa force à un Dieu qu'elle invoque fréquemment, et qui est inconnu dans nos temples. »

Quintianus comprit qu'Agathe était chrétienne. Il la fit comparaître à son tribunal et lui demanda : « De quelle condition es-tu? » Agathe répondit : « Je suis de noble maison, comme tu le sais bien. — Et comment, étant de noble maison, dit le juge, partages-tu la foi de ces vils chrétiens, qui sont le rebut des cités?... Car je sais que tu es chrétienne. — Oui, l'humble servante de Jésus-Christ. — Tu te dis noble et en même temps servante. s'écria Quintianus. Vois combien tes paroles sont folles! — C'est la plus haute noblesse qu'être serviteur de Dieu... — Réfléchis, jeune fille, dit le juge... Sacrifie sur nos autels, accepte d'être mon épouse; sinon je te livre aux bourreaux. — Jamais je ne serai ton épouse, répondit Agathe; et je souhaite que l'épouse que tu auras imite Vénus. — Quoi! tu oses insulter ton juge? » Alors la jeune fille, riant doucement : « Vois combien tu es fou toi-même; tu serais offensé que ta femme imitât la déesse que tu adores. »

Quintianus ordonna que l'on conduisît Agathe en prison, dans l'espoir de la fléchir; car il désirait ardemment l'épouser à cause de sa beauté et surtout de ses richesses. Le lendemain, il la fit comparaître encore et lui dit : « Veux-tu renier ton Christ et adorer nos dieux? » Elle refusa avec la même fermeté douce.

Le consul la fit lier sur un chevalet; les bourreaux s'approchèrent de la jeune fille, dont les yeux intrépides ne se baissaient pas : « Renies-tu? » cria-t-il. Elle secoua dédaigneusement la tête : les tenailles mordirent son sein délicat, l'ensanglantèrent, l'arrachèrent sans lui tirer un cri.

On la reconduisit en prison, car le peuple, touché de tant de courage dans une si tendre jeunesse, murmurait. Toutefois, Quintianus défendit qu'on pansât les plaies de la martyre et qu'on lui donnât de l'eau ou du pain.

A minuit, la porte de la prison s'ouvrit et un vieillard parut, que conduisait un enfant. En même temps, une grande lumière emplit le cachot. Le vieillard portait un vase qui semblait contenir un baume, et il dit à Agathe : « Je suis médecin; je peux te panser et te guérir. — Je ne veux pas être guérie, répondit Agathe; ces blessures que j'ai reçues pour Dieu me sont précieuses. Du reste, la pudeur me défend de te montrer ma poitrine. »

Le vieillard, souriant, lui dit : « Je suis l'apôtre Pierre; ma fille, tes plaies sont fermées. » Les douleurs cuisantes, la soif ardente qui dévoraient la vierge s'apaisèrent aussitôt.

Quintianus avait appris qu'Agathe était guérie. Il la manda de nouveau, et par d'affreuses menaces essaya de l'intimider. Elle ne

1. Hors quelques cas, la fête d'un saint est toujours célébrée le jour anniversaire de sa mort.

fit qu'en rire. Humilié, exaspéré, le consul ordonna qu'on l'étendît sur des pots cassés et des charbons ardents. « Nous verrons bien si ton Dieu te guérira! » vociférait-il. Dieu fit une grâce plus grande à cette enfant héroïque : elle expira en priant.

Au même moment, la ville vacilla : un tremblement de terre fit écrouler plusieurs édifices, sous l'un desquels furent écrasés deux des plus intimes conseillers de Quintianus.

Quant au consul lui-même, peu de jours après, comme il allait procéder à l'inventaire des biens de sa victime, qu'il s'était appropriés, les chevaux de son char s'emportèrent, brisèrent le timon et les traits; Quintianus, précipité à terre, fut piétiné par ces animaux que semblait posséder une étrange fureur. D'un dernier coup de sabot, le corps du persécuteur fut jeté à la mer.

La fête de sainte Agathe se célèbre le *5 février*.

⁂

Le martyre de sainte *Dorothée*, dont la fête est célébrée le *6 février*, offre plusieurs traits de ressemblance avec celui de sainte Agathe. Jeune, belle et de noble famille comme la vierge de Catane, la vierge de Césarée fut également citée au tribunal d'un consul romain, Saprice, et manifesta un égal mépris de la mort. Deux sœurs apostates furent chargées de la gagner aux idoles; mais ce fut Dorothée qui leur fit honte de leur apostasie et les regagna à Dieu.

Comme on la conduisait au supplice, un jeune païen, nommé Théophile, lui dit avec une sorte d'ironie : « Épouse du Christ, ne nous enverras-tu pas des roses de ce jardin céleste dont tu viens de parler? — Très volontiers, » répondit-elle. Peu d'instants après, sa tête tombait. Le jeune homme regagnait la ville, ému et attristé : un enfant vêtu de blanc se trouva tout à coup devant lui, lui présenta trois roses d'une beauté merveilleuse, et disparut. On assure, et on croira sans peine, que ce gracieux miracle toucha le cœur du jeune païen. Quelques jours plus tard, il marchait à son tour au martyre, pressant sur sa poitrine les roses mystérieuses.

⁂

Plusieurs calendriers inscrivent saint Gaston au 24 avril, jour de la fête du B. Gaston de Renty. Mais Gaston venant de Vedastus, les titulaires de ce nom élégant doivent saluer pour patron le vénérable évêque d'Arras, que l'on appelle couramment Waast, par une abréviation barbare. Sa fête est le même jour que celle de sainte Dorothée, le *6 février*.

La plus grande gloire de saint Waast est d'avoir coopéré à la conversion de Clovis. Ermite près de Toul, le roi, à cause de son renom de vertu, voulut le voir, après le vœu de Tolbiac, et Waast accompagna Clovis à Reims, où saint Remy acheva l'œuvre de l'humble ermite.

Nommé évêque d'Arras, il trouva son diocèse ravagé par les Huns; tout n'était que ruines partout où le cheval d'Attila avait passé. On dit qu'un ours gigantesque sortit des décombres d'une église devant laquelle priait l'évêque, et s'avança sur lui, menaçant. Mais, d'un geste, l'homme de Dieu dompta la bête féroce, qui le suivit docilement. C'est pourquoi l'on représente saint Waast escorté d'un ours. Un autre miracle qu'on lui attribue est d'avoir brisé d'un signe de croix des coupes dont le roi Clotaire allait se servir et que des sorciers avaient infectées.

Saint Waast gouverna pendant quarante ans, avec un zèle admirable, le diocèse d'Arras. Sa vie a été écrite par le célèbre Alcuin.

George de Céli.

# LES COURSES D'AUTOMNE [1]

PAR

HIPPOLYTE AUDEVAL

## XI (*Suite.*)

— Oh! mais, c est superbe. Votre défunt père a toujours eu l'intime conviction que vous feriez un beau mariage. Il s'en était ouvert à moi bien des fois. Seulement, il s'imaginait, je ne sais pas pourquoi, que vous feriez la conquête d'une Russe ou de quelque belle insulaire. Il caressait cette idée avec une certaine complaisance. « Les Anglais nous ont fait assez de mal », me disait-il parfois. Et, en effet, que de millions perdus à cause d'eux! Les revanches individuelles, les représailles à main gantée sont légitimes. Ah! vous épousez Mlle Charlotte! Et M. Rougerie a consenti! Cela m'étonne de sa part, sans m'étonner pourtant. Recevez mes félicitations les plus chaudes, monsieur le comte. Mlle Rougerie?... Bigre!

— C'est une alliance convenable, voilà tout, répondit Léopold; et mon père, s'il vivait encore...

1. Voir l'*Ouvrier* du 9 septembre 1896.

— Oh! il serait dans l'enchantement. Votre défunt père n'osait l'espérer... et cela se comprend. Moi, je me figurais qu'à l'étranger... Ils nous ont fait tant de mal, ces gens-là! Recevez de nouveau mes félicitations, monsieur le comte. On a bien raison de dire que les voyages forment la jeunesse. Quel triomphe! *Veni, vidi, vici.*

— Mais il me semble, répliqua avec un peu de hauteur Léopold, trouvant ces compliments trop répétés, il me semble que, dans ce mariage, les situations se valent.

Me Mouyoux regarda attentivement son interlocuteur pour voir s'il parlait sérieusement. Puis, observant sur le visage de Léopold une assurance tranquille, une dignité calme et fière, il aspira bruyamment une prise de tabac et murmura entre ses dents :

— Ah! ces nobles!... Tous les mêmes!

Toutefois, prenant désormais en considération la demande de Léopold, le notaire ajouta :

— Nous disons donc qu'il vous faut dix mille francs?

— Je vous serai obligé de me les procurer le plus vite possible. J'ai quelques dépenses à faire, et...

— C'est entendu. Mais veuillez m'excuser si j'entre avec vous dans quelques détails. Cette somme, vous la trouverez. Seulement, j'aurais regret de vous voir en rapports, dans mon étude ou en dehors d'elle, avec un prêteur qui n'apercevra dans l'affaire qu'une opération aléatoire, et exigera un intérêt exorbitant. Ne pourriez-vous (M. Rougerie connaît votre position) avoir en garantie?...

— Une garantie! La mienne suffit, je pense.

— Cher monsieur, je suis notaire. Sur quoi l'appuyez-vous? Buissas appartient à M. Rougerie. La maison de ville de votre défunt père a été vendue à un de mes clients. Entre nous soit dit, le fisc ne vous poursuivra pas pour lui payer des droits de mutation. Votre succession se réduit à zéro.

Me Mouyoux croyait Léopold au courant de cette situation, et lui en parlait seulement pour mémoire, comme d'un fait acquis à la cause. En voyant le jeune comte pâlir et changer de visage, le notaire supposa que Léopold éprouvait un peu de dépit devant les formalités indispensables à un emprunt.

— Vous comprenez, reprit-il, que les conditions seront tout autres, et bien plus avantageuses, si M. Rougerie...

Mais Léopold se leva.

— Veuillez oublier ma démarche, dit-il en s'efforçant d'affermir sa voix qui tremblait, et la considérer comme non avenue.

Il salua pour prendre congé.

— Ecoutez-moi donc, ajouta Me Mouyoux en le retenant. Les affaires sont les affaires. Vous aurez vos dix mille francs... à un taux raisonnable. Ne pourriez-vous tout simplement prouver que M. Rougerie a consenti?...

— Un notaire est, dit-on, un confesseur, interrompit Léopold. Je réclame donc de vous le secret, monsieur, sur les confidences que je vous ai faites au sujet de ma demande d'argent et au sujet de mon mariage.

— Mais...

— Au revoir, monsieur. Mille pardons de vous avoir dérangé.

Et Léopold s'éloigna, laissant le notaire un peu surpris.

— Bah! pensa ce dernier, il reviendra.

Dès que Léopold fut dehors, il leva involontairement les yeux au ciel comme si la terre n'eût plus eu d'asile à lui offrir.

— Ruiné! murmura-t-il.

Puis il ajouta :

— Allons, frère, courage! Suis-je un lâche?

Mais le courage était difficile, car derrière cette question d'argent, il y avait une question d'amour.

## XII

Charlotte avait remarqué l'absence de Léopold. Elle guetta son retour avec anxiété, et, en l'apercevant de loin, elle devina bien vite la vérité. Elle courut se jeter dans les bras de son père, et lui dit, tout éplorée :

— Mon père, tout est perdu! Léopold est allé chez le notaire.

— Ça devait finir par là, répondit M. Rougerie, contrarié mais non désolé comme sa fille.

Léopold entra.

— Beau temps! dit M. Rougerie.

Mais la conversation tomba.

Voyant l'embarras sur les visages et ne pouvant plus maîtriser son émotion, Charlotte sortit. Elle resta derrière la porte pour écouter.

— Mon cher oncle, dit Léopold presque immédiatement, vous avez dû me trouver bien insouciant ou bien sot. Vos serres, vos fleurs, votre installation définitive, mille indices devaient m'ouvrir les yeux et je n'ai rien compris. Mon père a-t-il laissé des dettes?

— Tu as vu Mouyoux?

— Oui. Vous êtes le meilleur des hommes, mon oncle...

— C'est ta cousine...

— Bonne Charlotte! Mais je ne suis pas faible au point de ne pouvoir supporter un revers de fortune. Mon père a-t-il laissé des dettes?

— Non, heureusement. Du reste, ce serait insignifiant... on ne lui aurait plus prêté.

— Et il s'est ruiné... comment? Ah! ne craignez pas de tout me dire.

— Comment? Ah! c'est bien facile. Rien n'est plus facile, va, et il y a mille manières. Suppose, par exemple, une pièce d'eau. On fait souvent des bassins dans les jardins, et il n'est pas nécessaire d'être horticulteur pour le savoir. Mais quelquefois l'eau n'y tient pas. On a beau faire, l'eau s'en va; il y a une fuite; impossible de la boucher. C'est la même chose. Ton père avait du chagrin; c'est par là que sa fortune a coulé. Quand on a du chagrin, on n'est plus bon à rien, on devient même parfois la dupe et la victime d'indignes scélérats...

— Ah! tout se découvre. Attendez, mon oncle, attendez. Vous n'avez plus rien à me cacher, aujourd'hui. Ces mendiants qui me parlaient sans cesse de mort violente, cette Marcelle...

— S'il y a de mauvaises gens dans le pays, interrompit M. Rougerie avec fermeté, j'ignore les propos qu'ils tiennent, et je ne m'en fais pas l'écho.

Puis, pour détourner Léopold de ces idées, il ajouta :

— Ton père dépensait plus que ses revenus. Il empruntait sur hypothèques, sur sa maison de Chabanais, sur Buissas. Quand on est sur cette pente, on roule de plus en plus vite vers l'abîme. On éprouve une sorte de vertige qui empêche de jamais s'arrêter. Ton excellent père avait une bien respectable manie : plus il était gêné, embarrassé dans ses affaires, plus il se laissait aller aux libéralités. On eût dit qu'il voulait se faire illusion. Du reste, cela lui réussissait assez bien. Tu n'es pas sans avoir entendu parler d'une pièce intitulé : le *Philosophe sans le savoir*, eh bien! je suis persuadé que ton père était dans le même cas : il se ruinait sans le savoir. Chaque fois qu'il t'envoyait une grosse somme, au prix des sacrifices les plus onéreux, il était dans l'enchantement. Sa fortune, il la considérait comme une source intarissable, renouvelée par les soins du bon Dieu. Et quand il n'y en avait plus que plein un arrosoir, il aurait dit volontiers : J'attends qu'il pleuve! comme les braves gens qui n'ont pas d'autres moyens de faire pousser leurs légumes. Un jour, il vint chez moi tout surpris, tout consterné, m'annoncer que Buissas allait être vendu. Eh bien! mais, lui dis-je, ça devait arriver un jour ou l'autre. Je le regardai. Il me fit de la peine. Je n'eus pas le courage de lui dire que je l'avais prévenu bien des fois, sans qu'il daignât m'écouter. Je fis mieux, j'achetai Buissas, et je suppliai ton père de ne pas le priver de son plus bel ornement, c'est-à-dire sa personne. J'invoquai le nom de ma sœur, la comtesse de Buissas. Il accepta, il resta. Mais le grand ressort était cassé; ton père ne vécut plus longtemps. As-tu remarqué la conduite des enfants dans un jardin? Ils arrachent une plante pour bien se rendre compte comment les choses se passent sous terre, puis ils la remettent, puis ils l'arrachent de nouveau une heure après, et ainsi de suite. La plante se dessèche, meurt, et ils pleurent abondamment. Ton père a traité sa fortune de la même façon : à force de la déraciner, il l'a épuisée. Et, de regret, il n'a pas pleuré, mais il est mort. Il y a dans ce monde des mystères incompréhensibles. La pauvreté est le plus grand des maux, et la plupart des hommes, quoique instruits, aimables, intelligents, ne savent pas s'en garantir. L'humanité est bien bizarre. Je crois qu'elle n'a pas atteint son plus haut degré de perfection. Bois un verre d'eau, mon garçon, cela te fera du bien. Léopold! eh! Léopold! J'espère que tu ne vas pas tomber dans le marasme.

— Pauvre père! murmura Léopold.

— Ce qui m'amusait, continua M. Rougerie, si toutefois il y a quelque chose de plaisant dans une pareille déconfiture, c'est le désespoir de ton père au sujet du pavillon, tu sais bien? le pavillon à l'extrémité du parc. Ton grand-père, par testament, a formellement interdit de l'aliéner, de le grever d'hypothèques, afin qu'il reste dans la famille, tant qu'il y aura un Buissas sur le globe. C'est singulier, n'est-ce pas? Si je n'étais pas de la famille, je dirais qu'elle se compose d'une riche collection d'originaux. Ton père s'est conformé à la clause du testament, mais il a profondément gémi. « Ah! si je pouvais emprunter sur ce gage! » s'écriait-il souvent. Note bien que ce gage ne vaut guère que sept ou huit mille francs. Mais ton père, par cela même qu'il ne pouvait en disposer, lui prêtait une valeur fabuleuse. Bref, le pavillon te reste. Ce n'est pas grand'chose, mais tu as le droit de t'intituler propriétaire. Allons, Léopold, du nerf, tu es propriétaire...

— Et votre voisin, mon cher oncle, répondit Léopold en secouant ses préoccupations. Je viendrai vous voir tous les samedis... comme les autres... seulement ce ne sera pas pour tendre la main, ce sera pour serrer la vôtre... et celle de ma cousine.

— Hein? Causons raisonnablement, mon garçon.

— Je ne suis plus ici que pour cela, mon oncle.

Il allait parler. M. Rougerie se douta sans doute dans quel sens, car il l'arrêta par un geste empreint à la fois d'amitié et d'une autorité douce.

— Mon neveu, dit-il, prends garde de glisser dans un travers dangereux : la coquetterie de l'infortune. Les habits râpés sont tolérés aux grands hommes, mais tu n'en es pas un, je suppose. Défie-toi de l'orgueil, mon garçon, et excuse ma franchise. Ton malheur n'est pas assez grand pour te draper et te grandir. C'est un simple désagrément que nous ferons disparaître entre quatre-z-yeux.

M. Rougerie fit une pause presque solennelle, et ajouta :

— As-tu remarqué comme je t'ai accueilli dans mon... dans ce château lorsque tu es revenu d'Italie? As-tu remarqué ce que je t'ai répondu quand tu m'as demandé la main de ma fille? Ai-je hésité une seule minute? Et pourtant je te savais ruiné.

— Charlotte! s'écria Léopold dont tous les sentiments, longtemps comprimés, éclatèrent. Un Buissas s'enrichir par une femme! Jamais! jamais!

— Mais, malheureux, c'est ton bonheur que tu refuserais.

— Mon bonheur!... Oui, je le sais...

— Allons-nous en, Léopold. Faisons un voyage d'agrément. Allons à Orléans, à Bordeaux... quelque part. Je te sermonnerai en route. Nous dirons à Charlotte que nous allons acheter quelque chose. Tu vas faire une bêtise. Je connais la nature humaine, moi, puisque j'en suis. On est ruiné, on se dit : Tiens, c'est nouveau, c'est gentil, environs-nous de calamités, buvons le calice jusqu'à la lie. Pure forfanterie! Enfantillage déplorable! Un homme tombé à la mer doit chercher à se sauver, et non faire parade de son talent sur la natation. Tes forces seraient bien vite épuisés, mon cher ami. Viens à Orléans; j'ai une foule de choses à te dire, et tu verras des pépinières superbes. Bon gré mal gré, je veux que tu redores ton blason. Attention! J'ai trouvé le mot : tu vas tout simplement redorer ton blason. Cela s'est fait dans tous les temps et dans tous les pays. Charlotte! Eh! Charlotte!

La jeune fille entra immédiatement.

— Mon enfant, reprit M. Rougerie, nous partons pour Orleans, ton cousin et moi. Nous allons redorer... non... une affaire indispensable... Je t'écrirai. Soigne bien les fleurs. Arrose à propos... le matin... le soir... jamais dans la journée.

Mais Léopold, ayant une tâche pénible à accomplir, ne voulut pas ajourner sa fermeté et son courage.

— Ma cousine, dit-il d'une voix émue, je voudrais causer raison avec votre père, mais il ne me laisse pas parler.

— Ah! c'est comme ça! s'écria M. Rougerie. Va, va, fais l'orateur. Afflige-nous... Tu n'es qu'un ingrat.

Et il sortit.

Charlotte se jeta au cou de son cousin, et lui dit, d'une voix entrecoupée par les larmes :

— Je sais tout. J'ai tout entendu. Me Mouyoux est bien coupable. Mais vous m'aimez, n'est-ce pas?

(*La suite au prochain numéro.*)

HIPPOLYTE AUDEVAL.

---



*Le Directeur-Gérant* : HENRI GAUTIER. Sceaux. — Imp. Charaire et Cie.

5 centimes le N° année courante (10 centimes le N° années échues.) N° 1990 TRENTE-SIXIÈME ANNÉE. — 10 Février 1897.

# L'OUVRIER

Journal illustré paraissant le Mercredi et le Samedi

| ABONNEMENT D'UN AN : (104 numéros) France, Algérie et Belgique : 6 francs. | DIRECTION ET ADMINISTRATION : LIBRAIRIE BLÉRIOT, HENRI GAUTIER, SUCCESSEUR, 55, quai des Grands-Augustins, Paris. | ABONNEMENT D'UN AN (104 numéros) Colonies et Étranger (sauf la Belgique) : 7 francs. |
|---|---|---|

## LE SECRET DE LA MARINIÈRE, PAR NOËL GAULOIS



Le bateau d'où avaient jailli les premières flammes était en feu. (Voir page 651.)

# LE SECRET DE LA MARINIÈRE[1]

PAR

NOËL GAULOIS

## XXVI

### UNE CHASSE ÉMOUVANTE

Demeuré seul à la porte de la rue Sedaine, Pigeolet, abrité dans l'ombre du corridor, s'était mis à se promener, comme un fauve dans une cage.

— Me voilà passé pipelet ! se dit-il. Seulement au lieu d'ouvrir aux gens, je leur ferme la porte au nez ! c'est une forme de mon métier de serrurier !

Au dehors, la fusillade se rapprochait de plus en plus.

Les gardes nationaux devaient maintenant être refoulés jusqu'au faubourg Saint-Antoine ; car on entendait nettement le crépitement sec des mitrailleuses sur la place de la Bastille, ce qui faisait dire à Pigeolet :

— Bon ! v'là qu'on déchire de la toile ! y a plus qu'à préparer des blessures !

Cependant la faction du gamin menaçait de s'éterniser.

Sept heures et demie, huit heures avaient sonné successivement à l'église Sainte-Marguerite ; et M. Pivert ne revenait pas, ni ne faisait entendre le coup de sifflet d'alarme.

— Il doit se passer quelque chose de pas naturel ! pensa le gamin. Et je crois qu'il serait utile d'aller aux renseignements. Aussi bien cette porte se gardera bien toute seule, puisqu'elle est fermée !

Il s'engagea dans la cour ; et comme il arrivait au corridor conduisant au logis de Rochel, il rencontra Grenache qui lui glissa vivement ces quelques mots :

— Trouvant le temps long, je me suis enquis chez le concierge qui m'a indiqué la chambre... J'y ai été au galop : personne ! plus de Pivert ! qu'est-il devenu ? je l'ignore. Ce que je sais seulement, c'est que j'ai rencontré dans l'escalier un particulier qui m'a paru suspect, et dont je veux suivre la piste, car je crois qu'il sortait du local que m'a désigné le portier... Il vient de franchir la porte où j'étais de faction et ne peut pas être loin. M'accompagnes-tu ?

— Bien sûr ! dit Pigeolet. Que voulez-vous que je fasse ici, à présent ?

Au coin de la cour et de la rue de la Roquette, Grenache montra au serrurier un individu qui montait dans la direction du boulevard Voltaire ; et les deux compagnons se mirent à marcher sur ses traces.

Au coin de la rue Popincourt, l'homme tourna la tête ; et, malgré la nuit qui tombait, Pigeolet ne put retenir une exclamation !

— Oh ! dit-il, je connais cette silhouette-là ! Que le diable m'emporte... et me rapporte si ce n'est pas le commandant Rochel !

— Tu connais cet oiseau-là ? questionna Grenache.

— Il était au Cherche-Midi quand j'y ai été conduit ; plus tard il est venu prendre de mes nouvelles, après le coup de couteau.

— Il avait donc été remis en liberté ?

— Sans doute, voyons ! Et avant moi, même ?

— Ça ne t'a pas surpris, la visite qu'il t'a rendue.

— Bien, vous savez, ça m'a surpris sans me surprendre. Je ne m'attendais guère à ce qu'il s'inquiétât de moi, mais je n'ai pas trouvé très extraordinaire qu'il se dérangeât : quelques jours de prison, ça vous lie.

— Possible, mais je ne lâche pas mon homme. Je n'étais pas bien sûr qu'il fût mêlé à nos affaires, mais ce que tu me racontes m'enlève toute hésitation. Il est venu te voir, nous le trouvons aujourd'hui où Pivert compte trouver le voleur de Raoul, celui qui a tenté de t'assassiner et de supprimer notre camarade... Je vais lui mettre le grappin au collet et le prier de retourner sur ses pas pour s'expliquer avec Magloire.

Tout en causant, Grenache avait accéléré sa marche, toujours suivi de Pigeolet, mais la distance ne diminuait pas entre les deux hommes et celui qu'ils poursuivaient.

— Il allonge aussi, fit Pigeolet. Si nous ne voulons le perdre, m'est avis qu'il faut prendre notre course.

— Et s'il a meilleures jambes que nous, il s'échappera.

— Oh ! il ne courrait pas longtemps. Il ne ferait pas cent mètres sans être arrêté.

— Et nous ?

— Ma foi, je n'y songeais pas. C'est vrai, nous ne serions pas plus ménagés que lui. Mais alors.

— Alors, il faut abandonner la poursuite.

— Abandonner la poursuite ?

— Ou du moins en avoir l'air. Il nous a aperçus et remarqués : il sent que nous sommes à ses trousses et va s'efforcer de nous dépister. Ouvre l'œil. Nous allons donner dans le premier piège qu'il va nous tendre et quand il sera rassuré nous tâcherons de reprendre sa trace sans nous laisser éventer.

— Pas bien commode à exécuter ce plan-là, mon sergent.

— Marche toujours, enfant de troupe !

— Je vous suis, général : développez votre plan et espérons qu'il réussira mieux que celui de Trochu.

— J'en fais mon affaire...

Le vieux sergent ne se trompait pas en supposant que Rochel s'était aperçu qu'il était suivi. Dès le moment où il avait rencontré Grenache dans l'escalier, il avait pressenti un danger.

Une violente irritation s'était élevée en lui.

— C'est une souricière, s'était-il dit. Tant pis, il faut que les souris mangent les chats. L'audace de ces policiers venant tendre leurs filets dans le foyer d'une insurrection leur coûtera cher...

Rochel avait son moyen pour se débarrasser de Grenache. Il n'avait pas besoin d'échapper à sa surveillance. Il marchait donc lentement, tout d'abord, donnant toute facilité de le suivre. Pour augmenter la confiance du commissionnaire, il ne s'était même pas retourné, certain de l'avoir à ses trousses.

— Marche, mon bonhomme, disait-il, si tu savais où je te mène, tu ne resterais pas longtemps derrière moi.

Pourtant, quand il arriva à la hauteur de la rue Popincourt, sa quiétude parut l'avoir abandonné. Il réfléchissait :

— Diable, fit-il, les affaires de la Commune sont tout à fait gâtées à ce qu'il paraît.

Le spectacle qu'il avait autour de lui ne pouvait en effet laisser place à aucun doute. A mille indices, il reconnaissait que la catastrophe approchait : c'étaient des costumes de fédérés abandonnés dans la rue ; c'était la morne apparence des maisons sans mouvement, sans lumière. Les enragés seuls tenaient encore, les autres s'étaient enfermés chez eux après avoir dépouillé l'uniforme qui les aurait exposés aux rigueurs du gouvernement de Versailles.

— Hum ! faisait Rochel.

Et il pensait :

— Je ferai bien de renoncer à mon idée de conduire cet imbécile aux Communards et de le dénoncer comme un agent de Versailles. Il serait fusillé certainement, mais je me condamnerais à rester avec ces forces qui seront écrasées dans quelques heures.

Pour peser la décision qu'il allait prendre, il résolut de ne pas pousser directement vers le Père-Lachaise où étaient massés de nombreux groupes d'insurgés.

C'est alors qu'il tourna la tête pour s'assurer que celui qu'il prenait pour un policier continuait à le suivre.

— Ils sont deux ! remarqua-t-il. Voici qui complique la situation. Un seul ce ne serait pas inquiétant et, si je renonce à faire intervenir les Communards, je ne serais pas embarrassé pour guérir le curieux de son indiscrétion... mais deux, c'est plus difficile, d'autant qu'ils doivent être armés.

Un flot de pensées se heurtait dans sa cervelle. Il se demandait ce qu'il était advenu de Martial.

— Si j'étais sûr qu'il soit parvenu à s'échapper, songeait-il, j'aurais moins d'hésitation à agir et j'en reviendrais à ma première idée. Ce qu'il faut craindre, c'est qu'il ait été pris. Je le connais : pour se disculper il n'hésiterait pas à me charger et j'aurais bientôt toutes les polices d'Europe à dos. Ceci je veux l'éviter ; si je parvenais à mettre la main sur le trésor des Clavières, j'entends en jouir en paix.

Il avait doublé le pas. A vingt mètres derrière lui, il entendait claquer les semelles de Grenache et de Pigeolet.

— Allons ! Essayons de les dépister.

Au coin de la rue Ravel, qui fait suite à la rue Bréguet, il tourna brusquement et courut jusqu'à une rue transversale dans laquelle il se jeta. Il comptait gagner la rue Sedaine qui l'aurait mené au boulevard Richard-Lenoir. Un renfoncement assez profond et très obscur, qu'il trouva sur sa gauche, modifia sa détermination. Il se cacha dans ce renfoncement.

Peu après, de sa cachette, il aperçut Grenache et Pigeolet qui, tout en regardant à droite et à gauche, hâtaient leur course et s'enfoncèrent dans la rue Bréguet, qui aboutit également au boulevard Richard-Lenoir.

Le vieux sergent et le gamin, quand ils inspectaient rapidement la rue où s'était tapis Rochel, s'étaient montrés de face. Par cette claire soirée de mai, Rochel n'avait pas eu de peine à distinguer leurs traits et il avait reconnu le jeune mobile du Cherche-Midi.

— Ah ! C'est ce gamin ! pensa-t-il. J'avais bien tort de me mettre martel en tête et ce n'est guère dangereux. Il n'est encore qu'apprenti dans le métier où il s'essaye et du diable s'il retrouve ma piste.

Il s'orienta pour ne pas s'égarer. La rue dans laquelle il se trouvait lui était inconnue. Sur une plaque qui, en face de lui, recevait la clarté de la lune, il déchiffra le nom de cette rue.

— Rue Froment ! Le hasard a de singulières fantaisies. Si je

1. Voir l'*Ouvrier* depuis le 5 décembre 1896.

croyais aux présages, celui-ci ne présenterait rien de fâcheux pour moi et je l'accepterais volontiers.

Rochel laissa s'écouler une dizaine de minutes, puis, gagnant la rue Sedaine, il se dirigea vers la place de la Bastille.

En arrivant au boulevard Richard-Lenoir, il avait inspecté soigneusement la voie pour s'assurer qu'il ne courait aucun risque. Rien de suspect ne s'étant offert à ses regards, il se hâta pour rattraper le temps que sa ruse lui avait fait perdre.

Au canal de l'Arsenal, près du bassin de la Bastille, après avoir jeté un dernier coup d'œil autour de lui, il se baissa et disparut.

A peine eut-il exécuté ce mouvement que, sortant d'une masse d'ombre projetée par la gare de Vincennes, un homme jeune et agile courut jusqu'au bout du canal et se pencha. En même temps un homme plus fort et plus lent s'avançait pour rejoindre le premier. C'étaient Grenache et Pigeolet.

Au lieu de descendre la rue Bréguet jusqu'au bout, ils avaient pris à gauche la rue Bouille qui rejoint la rue Sedaine en faisant angle avec la rue Froment. Pigeolet qui s'était mis à courir dès que Rochel avait quitté la rue Popincourt était arrivé à temps pour le voir tourner dans la rue Froment et s'enfoncer dans l'encoignure où il s'était réfugié. Retournant vers Grenache, resté en arrière, Pigeolet lui dit :

— Le lapin a trouvé un terrier.

— Où cela?

— Dans une encoignure de la première rue à gauche.

— Bon, je connais. Il n'y a pas d'issue praticable. Il a dû se cacher là pour nous dépister comme je le prévoyais. Il s'agit de lui laisser croire que nous sommes ses dupes.

Ils jouèrent la petite comédie qui avait trompé Rochel et vinrent, comme nous l'avons dit, par la rue Boulle, guetter le départ de Rochel.

Quand celui-ci se décida à quitter son refuge, Grenache fit un signe à Pigeolet et le gamin suivit seul le père de Martial. L'ancien sergent resta à distance du gamin, qui devait échapper plus facilement aux regards investigateurs de celui qu'ils traquaient.

Il était assez éloigné pour n'avoir pas saisi un seul détail de la disparition de Rochel. Aussi était-il assez inquiet en arrivant auprès du gamin qui, couché à plat ventre, regardait fort attentivement quelque objet placé en dessous de lui.

— Où est-il passé? demanda Grenache.

— Chut! répondit Pigeolet. Faites comme moi.

Le commissionnaire interrogea le gamin du regard et n'obtint pour toute réplique qu'un geste l'invitant à se coucher tout de son long. Il s'y décida bravement, quoique la posture ne parût point être de son goût.

— Hé bien?

— Chut! Regardez!

— Je ne vois rien.

— Là... Ce trou noir!

— La bouche d'égout?

— Oui.

— Il est là...

Pigeolet serra le bras de Grenache.

Un murmure confus de voix parvint jusqu'à eux.

La nuit, sous les voûtes maçonnées, les voix se répercutaient avec des sonorités étranges; mais on ne percevait qu'un grondement confus.

Un silence se fit... de nouveaux bruits arrivèrent : c'était un piétinement, une galopade. Deux détonations brusques s'enflèrent démesurément; un long cri, comme un appel, se prolongea sous les voûtes.

— Allons voir! fit Grenache qui n'y tenait plus.

— Aidez-moi! répondit Pigeolet.

Grenache donna les mains à Pigeolet qui parvint ainsi jusqu'à un gros anneau, servant à amarrer des embarcations. L'anneau était très proche de l'ouverture de l'égout. Le gamin passa de l'un à l'autre à la force des poignets et s'assit sur le rebord.

— A vous, sergent.

Grenache ne pouvait suivre la même route que le gamin. Il recourut à un moyen plus simple. Il se laissa tomber à l'eau. Après avoir soufflé bruyamment, il s'approcha en nageant de l'endroit où était Pigeolet qui, s'étendant tout de son long, lui tendit la main. Grenache s'y cramponna et saisit le rebord de l'ouverture. Il s'enleva sur les poignets.

— Vite, sergent, ils arrivent.

Le bruit qui avait cessé, reprenait. Des pas précipités, tout proches, annonçaient l'arrivée imminente de deux hommes. Grenache fut debout en un clin d'œil.

Aussitôt une voix qu'il reconnut s'écria :

— Place, l'ami... à toi.

Un éclair raya l'ombre, Grenache sentit comme un coup de fouet au bras gauche et tournoya. Une brusque bourrade le rejeta à l'eau où Pigeolet piquait presque en même temps une tête. Deux corps encore tombèrent en faisant gicler l'eau.

Quatre têtes surnagèrent bientôt. Le canal était en pleine lumière. Pigeolet reconnut Martial.

— Ah! Je te tiens cette fois.

Le gamin nageait comme un poisson. Il plongea sous l'eau et bientôt Martial, tiré par les pieds, but successivement trois ou quatre bouillons.

— Au secours! avait-il crié.

Il avait avalé de l'eau. Pigeolet remontait à la surface pour prendre sa provision d'air et comme il ne lâchait pas les pieds de Martial, quoique celui-ci se débattît violemment, en remontant, il obligeait sa victime à enfoncer la tête sous l'eau.

Un coup de pied sur la nuque lui fit lâcher prise.

C'était Rochel qui intervenait. Celui-ci repêcha Martial qui coulait à fond et gagna une barque en deux ou trois brasses.

Grenache s'occupait de Pigeolet qu'il dut soutenir une minute hors de l'eau.

— A la barque! cria une voix derrière lui.

Il se tourna. C'était Pivert qui apparaissait à son tour à l'orifice de l'égout.

Il montra une barque voisine de celle où s'était réfugié Rochel. Grenache se dirigea vers l'embarcation. Pigeolet put y monter tout seul et le sergent le rejoignit.

— Venez me prendre, cria Pivert.

Grenache et Pigeolet commençaient un travail que venaient d'achever de leur côté Martial et Rochel : rompre les chaînes qui retenaient les rames et empêchaient de s'en servir à moins d'effraction.

L'ancien sergent eut tôt fait de briser les entraves. En deux coups de rame, il fut sous l'égout; Pivert sauta dans la barque et prit une rame.

— A eux! Vite, fit-il.

Rochel engageait son embarcation sous la place de la Bastille. Grenache et Pivert firent force de rames pour les rejoindre. Ils pénétraient à leur tour dans la partie souterraine du canal.

A cent mètres devant eux, ils virent la barque de Rochel arrêtée et Martial enflammant des étoupes qui pendaient d'un chaland amarré sous les voûtes.

— Les misérables! s'écria Pivert.

Une gerbe de flammes s'élevait. Il semblait que Martial eût mis le feu à une pièce d'artifice.

Le feu courait avec une rapidité sinistre d'un chaland à l'autre; tous étaient chargés de pétrole, de poudre; ils étaient revêtus, imbibés de matières inflammables.

Rochel et Martial s'éloignaient à force de rames.

— Arrière! cria Pivert. Nous ne pouvons les poursuivre. Leur avance leur permettra d'échapper à l'incendie et à l'asphyxie; nous, nous y succomberions. Voyez.

Le bateau d'où avaient jailli les premières flammes était en feu. Il s'en dégageait une fumée épaisse, âcre, que le vent poussait vers les trois amis qui suffoquaient déjà.

Ils retournèrent sur leurs pas et, bientôt après, ils prirent pied sur le boulevard Richard-Lenoir. Ils coururent jusqu'au quai Valmy. Leurs mouvements avaient été si rapides qu'ils arrivèrent à temps pour voir déboucher la barque portant Rochel et son fils, qui se dressèrent pour s'assurer qu'ils n'étaient point poursuivis. Ils ne virent rien, Pivert ayant eu soin de se glisser du côté où les maisons faisaient ombre.

— Nous les tenons, dit le policier. Grenache, tu vas prendre à gauche; Pigeolet et moi, nous allons suivre ce côté du canal. S'ils essaient d'aborder, ce que je ne crois pas, nous appellerons à la rescousse. Marche assez loin du bord, car tu seras en pleine lumière, et si tu t'approchais de la rive, ils t'apercevraient sûrement. Nous, grâce à l'ombre, nous pourrons nous tenir plus près du bord et suivre toutes leurs manœuvres. S'ils tentent d'atterrir de ton côté, nous te préviendrons par un coup de sifflet.

Pendant que Grenache se conformait à ces prescriptions, l'agent marchait à côté de Pigeolet tout en se frottant les mains. Il paraissait exulter.

— Vous avez l'air bien satisfait, monsieur Pivert! dit Pigeolet.

— Certainement, mon garçon. Je suis satisfait, très satisfait même. Et toi, ne le serais-tu pas?

— Hé bien! non, là! Nous avons maintenant nos deux scélérats à portée de la main, j'ai un revolver tout chargé dans ma poche et je me fais fort de les démolir d'ici, à coup sûr.

— Alors?

— Alors, si vous voulez, je vais leur crier d'arrêter et d'aborder, après avoir prévenu Grenache au premier pont pour qu'il en fasse autant de son côté. S'ils ne se rendent pas, nous les canardons...

— Pas mauvaise, ton idée, mon garçon.

— Puisque vous êtes de mon avis, laissez-moi faire.

— Ton idée n'est pas mauvaise, mais je ne veux pas te laisser faire.

— Pourquoi?

— Parce que la mienne vaut mieux.

Le gamin eut un geste de mauvaise humeur.

M. Pivert tira sa tabatière de sa poche, puisa une grosse prise et l'aspira voluptueusement. Puis tirant familièrement l'oreille de Pigeolet :

— Tu as quelque affection pour ton ancien compagnon d'armes, Raoul de Savignan-Clavières?

— Oui, j'en ai, et beaucoup, et j'aurais grand plaisir à lui

rendre service... autant que j'en aurais à loger une balle dans la peau de celui-ci, le faux Raoul.

— Hum! fit l'agent. Je te croyais des sentiments plus chrétiens!

Pigeolet parut assez embarrassé.

— Oui, dit-il, si le cher frère Abel m'avait entendu dire cela, je crois qu'il se serait fâché tout rouge et ses principes étaient bons puisque je leur dois d'être devenu un honnête homme, malgré mon existence vagabonde, sans foyer. Pourtant je m'imagine que dans le cas présent ça devrait m'être permis, car je me défends, je défends mon honneur...

— Mon brave Pigeolet, je ne songe pas à t'en détourner, mais écoute: tu sais que les papiers dérobés à Mme Froment contenaient des indications précieuses sur l'endroit où a été enterrée la fortune de Raoul.

— Je le sais...

— Ces papiers, les misérables que nous poursuivons ont dû les détruire.

— En sorte que Raoul restera toute sa vie pauvre comme Job.

— Non, car le papa Soleret a du bien au soleil et Raoul, intelligent, travailleur, peut se créer une position honorable et fructueuse.

— N'importe; quelques billets de mille francs ne lui nuiraient pas...

— Je pense comme toi et c'est pour cela que je laisse le faux Raoul continuer sa route.

— Je ne comprends pas.

— Tu ne comprends pas qu'il nous mène tout droit au trésor.

— A la forêt de Bondy!

— Evidemment. L'alerte de cette nuit leur a montré que Paris n'était plus sûr pour eux. Ils ne songent qu'à se dérober aux recherches le plus tôt possible. L'insurrection vaincue, ils se rendent compte que la police, la gendarmerie, toutes les forces judiciaires reconstituées vont les traquer sans merci. Ils espèrent que dans vingt-quatre heures ils auront mis assez d'espace entre eux et nous pour n'avoir rien à craindre; mais, avant de partir, ils vont déterrer le magot ou, si c'est déjà fait, nous conduire à la cachette où ils l'ont transporté.

— Mais, au fait, vous avez raison. L'Ourcq est la route la plus commode pour eux. C'est sur le bord de l'Ourcq qu'ils opèrent: témoin le coup de baïonnette de Raoul, le vol de la cassette, le coup de couteau dont j'ai hérité... C'est limpide. Monsieur Pivert, vous êtes plus fort que moi.

— Heureusement, mon garçon.

Pigeolet ne s'attarda pas à approfondir ce qu'il y avait de peu flatteur pour lui dans cette dernière phrase. Il était rempli d'allégresse et pour s'en donner à lui-même une marque évidente, il lança sa casquette en l'air et la rattrapa en battant un entrechat!

Il était près de minuit quand ils arrivèrent à la porte du canal de l'Ourcq. Le vent avait tourné et des nuages couraient lourds et bas, annonçant un prochain orage. Tout en cheminant, Pivert racontait à Pigeolet les péripéties de sa poursuite aux trousses de Martial.

*(La suite au prochain numéro.)* NOEL GAULOIS.

## LA MEILLEURE ROUTE

Par **Edmond COZ.**

On n'a sans doute pas oublié *Frère l'Ane*[1], cet intéressant roman d'Edmond Coz, publié il y a deux ans par la librairie HENRI GAUTIER, et qu'un illustre académicien recommanda en séance solennelle à l'attention du public.

Le succès de ce livre fut considérable. Ce que voyant, l'auteur eut l'heureuse idée de reprendre quelques-uns des personnages du roman et de les suivre plus longtemps dans la vie. De là est né l'ouvrage que nous présentons aujourd'hui: *La Meilleure Route.*

La *Meilleure Route* n'est cependant pas, à proprement parler, la suite de *Frère l'Ane*, car une nouvelle action s'y engage, action des plus palpitantes où l'on voit en présence le bien et le mal; le bien sous les traits du bon docteur Lauroy et de son ami Hugues de Valbert; le mal représenté par tous les de Lestoc, méchants plutôt par légèreté, par *snobisme*, que par conviction profonde.

Quelques scènes de ce drame intime méritent d'être citées, celle notamment où le grand-père des de Lestoc sacrifie ses vieux bijoux de famille pour sauver l'honneur du nom, celle aussi où le brave garde-chasse Peyradal n'hésite pas à soigner de ses propres mains l'homme qui a failli faire le malheur de toute sa vie.

De l'ensemble de ce livre se dégage la grande idée du devoir chrétien, noblement et simplement accompli; aussi la *Meilleure Route* est-elle une œuvre qui mérite à tous égards de retenir l'attention de quiconque a souci de propager les bonnes lectures.

H. DE LA BRICHE.

Pour recevoir la *Meilleure Route*, franco par la poste, il suffit d'envoyer 2 francs en mandat-poste ou en timbres français, à M. HENRI GAUTIER, éditeur, 55, quai des Grands-Augustins, à Paris. Ci-joindre 0 fr. 30 pour recevoir le volume relié en toile grise.

1. vol. in-12, 3 francs

# LE NEZ DE FLAIRDECOIN[1]

PAR

**JEAN DRAULT**

X (*Suite.*)

Le docteur creusa donc un trou un peu plus bas et ils purent reprendre leur conversation, assis sur leurs talons comme des fils du désert.

— Avec tout ça, commença-t-il, je vous ai dit mon nom et vous ne m'avez pas dit le vôtre!

— Je m'appelle Plumol.

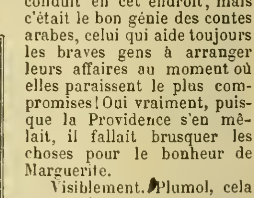
— Plumol!... Le romancier?

— Mais oui!...

— Dieu du ciel et de la terre!... Quelle rencontre!... Moi qui justement vous avais écrit sans vous connaître!... Mais je suis un de vos lecteurs!... Et ma fille, donc, ma fille!

— Ah! fit Plumol, intérieurement flatté.

L'étonnement du docteur se prolongeait. Ah! Ce fou qui l'avait conduit en cet endroit, mais c'était le bon génie des contes arabes, celui qui aide toujours les braves gens à arranger leurs affaires au moment où elles paraissent le plus compromises! Oui vraiment, puisque la Providence s'en mêlait, il fallait brusquer les choses pour le bonheur de Marguerite.



Visiblement, Plumol, cela se sentait, même à travers une muraille, se rengorgeait comme un jeune paon, à la seule pensée que la fille du docteur, qu'elle fût jolie ou laide, jeune ou vieille, lisait ses élucubrations.

Le docteur, ne sachant par quel bout commencer l'attaque, s'écria:

— Ah! oui! Ma fille les dévore, vos romans, surtout le dernier! Elle n'en mange pas!

— Elle a bien tort! fit Plumol. Moi, c'est justement ce qui me fait manger, mes romans!

— Elle est très bien, vous savez, ma fille!... jeta brusquement l'étrange docteur un peu décontenancé par la réflexion du romancier.

— Je n'en doute pas!

— Elle est tout mon portrait d'abord.

— Ah! Malheureusement, le trou n'est pas assez grand pour que je puisse contempler votre visage!



— Mais qu'est-ce que vous dites? vous la connaissez, ma fille!

— Moi?

— Sans doute!... Vous avez dansé avec elle, il y a quelques mois, au bal de la Présidence: une blonde aux yeux bleus, élancée.

— Oui, oui, je me souviens!... Quoi? Cette délicieuse créature était votre fille! Je me rappelle également madame sa mère, une personne fort bien aussi.

— Oui, dans le temps, elle ne fut pas mal!... répondit le docteur négligemment. Elle aussi lit votre roman, mais ça ne lui fait pas autant d'effet qu'à ma fille.

— Vraiment?... C'est beaucoup d'honneur pour moi.

— Un jour que vous aurez du temps, venez donc dîner à la maison!... Elle sera heureuse, très heureuse de parler littérature avec un romancier célèbre... A propos, elle joue très bien du piano, vous savez, ma fille, elle déchiffre le Mendelsohn sans difficulté. Vous pourriez jouer à quatre mains!

1. Voir l'*Ouvrier* depuis le 5 décembre 1896.

— Je regrette, hélas!... Je ne sais jouer, moi, que de l'orgue de Barbarie. J'accepte néanmoins votre invitation, mais pour quand?

— Ah!... diantre! C'est vrai; oui, pour quand? Mais dites-moi, cher monsieur Plumol, avez-vous reçu ma lettre?

— J'en reçois tant, de lettres, que je ne m'en souviens plus. Vous m'avez donc écrit?

— Parbleu! Vous vous y preniez très mal pour tuer le tzar!... Le coup aurait raté!..

— Vous croyez?

— Absolument!... Ce n'est pas comme ça qu'on tue un tzar!... Vous risquiez de faire tout découvrir par la police, et votre Museau-d'acier est un assassin par trop novice!

— Pourtant, jusqu'à présent, je crois que je lui ai fait commettre un certain nombre de crimes qui, même pris individuellement, ne sont pas de la petite bière!



— Il me semble qu'on nous écoute!... fit tout à coup le romancier.

Au même moment, du dehors, une voix sarcastique se fit entendre :

— Ah! Ah! Pincés, les régicides! Je savais bien ce que je faisais en faisant cacher des vrilles dans leurs cellules! Toujours les complices s'accusent mutuellement de maladresse!

— Mon fou! cria le docteur Maboulinière.

L'agent 102, dans le couloir, se frottait les mains.

Après avoir surpris la fin de la compromettante conversation tenue entre le docteur et le romancier, il crut pouvoir compléter ses renseignements en écoutant Bécasseau qui, à son tour, parlait au docteur, par son trou de vrille, à lui.

Mais Bécasseau ne révéla rien de neuf au policier, car il disait tout simplement à son co-détenu :

— Ohé! V' n'avez toujours pas trouvé mon képi! C'est-y embêtant, tout de même!

Quant à Plumol, il se remit sur sa chaise et voulut écrire.

Mais il ne put. Voilà que la figure de Mlle Marguerite, évoquée deux minutes auparavant par le père Maboulinière, hantait ses rêves.

Oh! Ces yeux bleus, ces cheveux blonds, oui, Plumol les revoyait, à présent, dans le tumulte du bal.

Même, ils avaient occupé longtemps son esprit, à cette époque. Et il s'interrogeait, se sondait. Parbleu!... N'était-ce point justement pour oublier cette jeune fille qu'il avait jugée trop riche pour lui, qu'il s'était rejeté du côté de Mlle Dufournin, se guérissant ainsi de la blonde par la brune, et pensant que faute de grives, il faut se contenter de merles?

Ah! mais! Ah! mais! Sûrement qu'il irait au dîner de Maboulinière!... Et dame, s'il avait le bonheur de plaire autant que ses romans à la jeune fille, quel bon tour il allait jouer aux Dufournin!

Oui, mais quand diable pourrait-il aller dîner en ville, à présent?

## XI

### OU LA FAMILLE DUFOURNIN CONTINUE A SOMBRER DANS LE PROSAÏSME LE PLUS NAVRANT

— Eh bien, vous savez, monsieur Dufournin, il a pris très bien la chose.

— Qui ça, le tribunal?

— Non! Plumol.

— Ah! Pardon, je croyais qu'il s'agissait de mon procès avec Lapige pour le verrou pneumatique... Vous savez qu'il y a du nouveau depuis hier!

— A propos de Plumol?

— Non!... A propos du verrou...

— Ah!...

— Oui, mon cher Tarare, j'ai reçu une nouvelle assignation.

— De Lapige?

— Non!... D'un certain Lepêne qui nous assigne maintenant, moi et mon adversaire Lapige, en contrefaçon! Ce Lepêne prétend être le seul inventeur du verrou pneumatique!... Pour du toupet, c'est du toupet, vous en conviendrez!

— Allons! bon!...

— Maintenant, parlons de Plumol. Vous dites que...

— Je dis que ce Lepêne pourrait bien vous rouler tous les deux, Lapige et vous. Savez-vous ce qu'il veut, ce Lepêne? Il veut vous faire chanter, vous et votre adversaire Lapige, vous obliger à lui donner de l'argent pour retirer son assignation ou à transiger avec lui. Connu ce truc-là. Maintenant, je réponds à votre question sur Plumol. Eh bien! Il a très bien pris la chose!

— Je la prendrai moins bien! fit le marchand d'objets en caoutchouc, d'un ton furieux. Ah! Il veut me faire chanter, la canaille!...

— Hein?... Il ne veut pas du tout vous faire chanter!...

— Voyons! Tarare, mon ami, vous me paraissez atteint d'un véritable ramollissement cérébral! C'est vous qui venez de me le dire!

— Moi!... Jamais de la vie, par exemple!

— Vous ne venez pas de me dire qu'il voulait me faire chanter?

— Le sieur Lepêne, oui, mais pas Plumol, que diable!

— Qu'est-ce qui vous parle de Plumol?

— Comment? Mais je ne suis venu ici que pour vous parler de lui! Il vous intéresse, je suppose! Je vous disais donc qu'il a très bien pris la chose! Il sera garçon d'honneur, voilà tout!

— Dites donc, Tarare, et si je m'associais avec lui contre Lapige.

— Plumol dans le commerce de caoutchouc? Vous n'y pensez pas! L'ombre de Corneille et celle de Racine en gémiraient!

— Mais, nom d'une pipe! Tarare, je parle de ce Lepêne qui m'assigne; qui est-ce qui vous parle de Plumol?

— Mais c'est vous!... cher monsieur Dufournin! A propos, comment va Mlle Marthe?

— Très bien! Nous en parlerons tout à l'heure... Alors, M. Plumol va bien, lui aussi? Dites donc, il ne m'avait pas dit qu'il avait un oncle à héritage!

— Je l'ignorais également!... Il est au Dépôt, le malheureux, vous savez!

— Déjà?

— Comment, déjà?

— Oui, on a donc appris qu'il voulait me faire chanter?

— Hein!... Qu'est-ce qui vous prend?

— Et dites donc si, au lieu de m'associer avec Lepêne contre Lapige, je m'associais avec Lapige contre Lepêne pour l'exploitation du verrou pneumatique?...

— Permettez!... permettez!... fit Tarare impatienté. Voulez-vous que nous causions?...

— Mais nous ne faisons que ça!...

— Voulez-vous parler de Plumol ou du verrou?... Choisissez, l'un ou l'autre!... Mais si vous mettez Plumol dans le verrou, c'est à s'arracher les cheveux?...

— Je choisis Plumol.

— Eh bien!... Parlons de Plumol!... Et n'en sortons plus, de Plumol!... Donc, il accepte la situation!...

— Moi, je ne l'accepte pas!...

— Comment!... Mais c'est vous qui m'avez dit de le lui proposer!... Vous n'en voulez plus, alors, vous, de la situation?...

— Naturellement non!... Comment voulez-vous que j'accepte jamais de transiger avec un homme qui veut me faire chanter?

— Ah!... Je sue!... Positivement!... Je sue!... s'écria Tarare. Ecoutez, cher monsieur Dufournin, prolonger cette conversation n'aboutirait qu'à nous anémier le cerveau sans fruit. Voulez-vous que je revienne tantôt, vous serez sorti de votre verrou, j'espère, et nous pourrons parler de votre liquidation avec Plumol, puisque c'est moi qui reprends les affaires...

— Quelles affaires?...

— Les affaires matrimoniales au sujet de Mlle votre fille.



— En effet!... s'écria tout à coup le père Dufournin sortant comme d'un rêve, en effet!... Qu'est-ce que vous lui avez dit, à M. Plumol?...

— Ah!... fit Tarare avec satisfaction, vous voilà remis enfin au point!... Mes félicitations!... Mais, saperlotte, que ç'a été dur!... Eh bien!... Je lui ai dit, à ce bon Plumol, ce que vous m'aviez dit de lui dire. Je lui ai appris que j'allais épouser sa fiancée.

— Vous lui avez dit ça comme ça?...

— Avec un peu plus de ménagements!... Car j'aurais pu le tuer, à moins qu'il ne me soit sauté à la gorge!...

— Et qu'est-ce qu'il a dit?...

— Des choses dures pour vous!...

— Sans doute!... Il m'a appelé fumiste, peut-être!...

— Non!... Il m'a dit de vous dire qu'il vous méprisait!...

— Comme c'est théâtral, ces romanciers!... Dans le caoutchouc, on est bien plus simple que ça!... Comment?... Il n'a pas compris qu'en donnant ma fille à un homme en délicatesse avec la police, ça pouvait diminuer mon crédit sur la place?...

— Non !... Il n'a pas compris ça !...

— Eh bien !... Pour un homme qui a de l'intelligence, il est rudement bouché !...

Tarare ne répondit rien.

M. Dufournin se leva du petit canapé où il était assis, fit deux ou trois fois le tour du petit salon d'un air important en se regardant vaniteusement dans la glace, car depuis qu'il était inventeur, et inventeur à procès, ce qui est un grade dans l'armée des inventeurs, il étudiait son attitude et ses jeux de physionomie.

Tout à coup, il dit :

— Comme ça, il est au Dépôt, M. Plumol ?

— Oui !

— Oh !... Tenez !... Voilà une fourniture que je voudrais bien avoir, celle du Dépôt !... Pensez à ce qu'il faut de serrures, là-dedans !... Si on adoptait mon verrou pneumatique, je deviendrais rapidement millionnaire !...

— Oui, fit Tarare, mais vous me retireriez la main de Mlle Marthe pour la confier à quelque gentilhomme ruiné !...

A ces mots, Dufournin s'arrêta comme s'il se souvenait tout à coup de quelque chose :

— Au fait, dit-il, c'est vous présentement le fiancé de ma fille !...

— Dame !... répondit Tarare très étonné (et on l'eût été à moins !).

— Eh bien ! mon cher Tarare, tout est rompu !...

— Hein ?...

— Oui, je reprends Plumol comme futur gendre !...

— Allons ! Bon !... Voilà que vous recommencez à dérailler, comme tout à l'heure !...

— Du tout !... Je ne déraille pas !... Je n'ai jamais déraillé !... J'ai aiguillé, voilà tout !...

— Ah ! Vous avez aiguillé ?...

— Vers Plumol, oui !

— Vers un homme qui est capable de diminuer votre crédit sur la place ?... C'est impossible !...

Et Tarare se leva, se dressa sur ses petites jambes, plein d'un secret désir de gifler ce caoutchoutier fantasque.

*(La suite au prochain numéro.)* JEAN DRAULT.

# CHRONIQUE HEBDOMADAIRE

REPAS DE CORPS. — LAQUAIS ET MAJORDOMES. — LES PROMESSES DU MENU. — BOMBES MALGACHES. — LES MÉDAILLÉS DE SAINTE-HÉLÈNE. — UN INVALIDE PEU COMMODE. — LA BLESSURE D'ARSÈNE HOUSSAYE. — ENCORE LA VOYANTE. — LES CHIMPANZÉS DU JARDIN DES PLANTES. — PRINCES ARTISANS. — LA JEUNESSE DE L'EXPLORATEUR NANSEN. — LES MISSIONNAIRES AU CONGO. — LES PARISIENS, LES JOURS DE PLUIE. — PATIENCE INALTÉRABLE. — GRAVE PROBLÈME.

Nous sommes dans la saison des « repas de corps ». Si vous traversez, entre huit et neuf heures du soir, les galeries du Palais-Royal, vous verrez flamboyer soit chez Véfour, soit chez Corazza, plusieurs rangées de fenêtres.

Ce n'est pas une noce qui festoie, c'est une réunion d'anciens amis de collège qui se sont cotisés pour s'offrir un banquet plus ou moins fastueux. Sous prétexte que le carnaval approche, une foule de braves gens éprouvent le besoin de se rappeler les jours heureux de leur enfance ou de leur adolescence. De là les réunions des anciens élèves de tel collège, de telle pension ; c'est là l'élément qui fournit le plus de convives aux salons lumineux du Palais-Royal. Puis viennent les dîners de compatriotes ; bon nombre de provinciaux, devenus Parisiens sans avoir renoncé aux souvenirs de leur pays natal, aiment à se retrouver dans des banquets périodiques où l'on parle de sa ville de province, du village, du hameau, du clocher. Bonne intention au demeurant, et dont il ne faut point médire.

Banquet d'anciens élèves, banquet de compatriotes, banquet de sociétés littéraires, savantes, artistiques, économiques, au fond dans tous ces festins, les convives apportent eux-mêmes les principaux assaisonnements qui doivent relever le repas : un bon nombre sont heureux (je dis cela sans méchante intention) de pouvoir une fois, en passant, aller flâner hors de leur ménage. Pour d'autres, le banquet du Palais-Royal est une douce satisfaction d'amour-propre : ils pourront placer là, sous forme de toast, un discours qu'ils n'auraient jamais eu la chance de faire entendre à la tribune du Palais-Bourbon ou du Luxembourg. Les amateurs de chansonnettes trouvent, au dessert, l'occasion de lancer leurs notes en dépit des aigres protestations du piano.

Que désirent, en somme, les convives de ces sortes de repas ? Moins une satisfaction d'estomac qu'une satisfaction d'esprit ; ils veulent pour trois ou quatre heures sortir du milieu qu'ils voient tous les jours. Qu'on parle à leurs yeux, à leur imagination, et ce sera vraiment hasard, s'ils ne prennent pas du lapin de choux pour du chevreuil et de l'eau de seltz pour du champagne de grande marque. Il ne s'agit donc que de frapper les esprits par une certaine mise en scène : au bas de l'escalier qui conduit aux salons, un beau laquais en casquette galonnée et ganté de blanc stationne entre quelques caisses d'arbustes ; plus haut, sur le palier, un majordome en frac noir. Et ce n'est pas tout : les portes de la salle à manger ne s'ouvrent qu'au dernier moment ; et, quand tous les convives sont réunis, on a soin que des potages fumants, des mets chauds répandent d'avance une odeur appétissante ; mais sur la table rien que des fleurs, rien que des surtouts plus ou moins dorés.

Le convive est séduit à première vue par ce luxe troublant, et si, par un sentiment de réflexion qui vient rapidement, il ramène ses yeux sur son assiette encore vide, ce qu'il y trouve sur beau vélin, c'est le menu bien calligraphié du repas qui l'attend.

Oh ! le menu ! c'est véritablement là que se révèlent tout l'art diplomatique, toute la finesse d'observation, toute la science de l'industriel culinaire. Il serait bien simple d'indiquer d'un seul mot sur le menu les *hors-d'œuvre*. Non pas ! ce serait beaucoup trop simple. Comment donc faire ? Au lieu de se borner à écrire ce seul mot *hors-d'œuvre*, on le pose en titre et au-dessous, par lignes détachées, on fait des énumérations de détail dans le genre de celles-ci :

Beurre d'*Isigny*.
Saucissons d'*Arles* et de *Lyon*.
Olives de *Provence*.
Olives d'*Estramadure*.

Le beurre est de Villejuif, le saucisson vient de n'importe où, les olives de *Provence* et d'*Estramadure* sortent de chez l'épicier du coin ; mais, enfin, l'imagination a rêvé un instant, et elle est toute préparée à accepter comme « Turbot de la Manche » la coriace anguille de mer qui se vend au rabais sur le carreau des Halles.

Le convive, un peu étonné, réclamerait peut-être s'il n'entrevoyait :

*Le Durham Stanley Congo aux Parmentières.*

Hum ! cela éveille des idées riantes et fait que les papilles de la langue s'humectent d'elles-mêmes ! Le plat si merveilleusement annoncé n'est autre chose que du rosbif à la purée de pommes de terre.

On aurait peut-être envie de protester quand les haricots — les vulgaires haricots de collège — apparaissent baptisés sous le nom sonore de « Soissonnais à la Mérovingienne ! »

Pour faire diversion, la « bombe glacée », parée dans la circonstance du nom de *Bombe malgache*, traverse rapidement la salle portée par un maître d'hôtel qui se retire ensuite pour la partager en tranches menues comme des pains à cacheter.

Et voilà comment se termine un festin sardanapalesque que convoitent les pauvres hères qui portent envie aux privilégiés de l'existence.

***

M. le gouverneur de Paris s'installe décidément à l'Hôtel des Invalides. Le palais de la place Vendôme est abandonné. Il ne faut pas s'y méprendre. Cette installation est un acheminement vers l'expulsion complète des vieux soldats en faveur desquels l'hôtel avait été construit. C'est la fin de l'institution créée par Louis XIV. Sur les 200 invalides qui restent encore, combien survivent des héros de l'épopée impériale ? Peut-être pas deux !

Le nombre des médaillés de Sainte-Hélène se réduit chaque jour. Songez qu'en 1873, ils étaient tout au plus une centaine. Et depuis vingt-quatre ans, la mort a largement fauché dans leurs rangs.

En ce temps-là, aussitôt après la guerre de 1870, les médaillés de Sainte-Hélène se réunirent dans un banquet fraternel, sous la présidence du poète Belmontet. Les vieux braves avaient revêtu leurs uniformes d'autrefois. Ils étaient tels que, vingt ans auparavant, Théophile Gautier les avait vus dans la rue, lors d'un anniversaire du retour de l'île d'Elbe :

> Leur plumet énervé palpite
> Sur leur colback, fauve et pelé,
> Près des trous de balles, la mite
> A rongé le dolman criblé.
>
> Leur culotte de peau trop large
> Fait mille plis sur leur fémur,
> Leur sabre rouillé, lourde charge,
> Embarrasse leur pied peu sûr
>
> S'ils sont perclus, c'est qu'à la guerre,
> Les drapeaux étaient leurs seuls draps,
> Et si leur manche ne va guère
> C'est qu'un boulet a pris leur bras.

Cent *médaillés* se pressèrent à ce banquet, servi dans une salle basse de restaurant à quarante sous. C'était une élite de gaillards et de coffres solides qui sablaient indiscrètement le vin à discrétion. Le vénérable M. Belmontet dut ramasser sous la table deux nonagénaires qui, une fois relevés, choquèrent encore vigoureusement leurs verres à la mémoire de « l'Ancien ».

Aujourd'hui, il a disparu le type du grognard de Charlet et de Raffet ! Ceux-là qui avaient suivi l'aigle triomphale du Caire à Wilna, durs et forts comme le chêne, en avaient la rugosité.

Aux Invalides, ils passaient pour très difficiles à satisfaire. On sait le mot de leur gouverneur d'alors, le général de Lawoestine, sur l'un d'eux qui avait quatre-vingt-dix-huit ans :

« Il me fait endêver par son mauvais caractère. Mais je m'arme de patience, car il m'a promis d'être moins turbulent quand il aura cent ans. »

***

Le plus jeune de tous les médaillés de Sainte-Hélène était l'année dernière le père de l'académicien actuel, M. Henry Houssaye. Nos lectrices nous sauront certainement gré de leur raconter dans quelles circonstances Arsène Houssaye reçut la médaille.

C'était en 1852. Houssaye déjeunait au palais de Saint-Cloud avec le roi Jérôme, le prince Murat et le général Fleury. Napoléon III portait la médaille de Sainte-Hélène qu'il venait de créer et Arsène Houssaye la regardait avec tant d'insistance que l'empereur lui en demanda la raison.

« C'est que, Sire, répondit-il, je pense que j'aurais peut-être le droit de la solliciter.

— Pas possible? Voyons, dites vos raisons, et je verrai. »

Arsène Houssaye raconta alors qu'il portait au côté une cicatrice provenant d'une blessure reçue au service de Napoléon Ier. En 1814, le grand-père d'Arsène était maire de Bruyères, près Laon, lorsque les Cosaques assaillirent la petite cité. Le vieillard fit fermer les portes de la ville et tenta d'organiser une résistance. Par malheur on dut succomber, et il en résulta une débandade parmi les braves bourgeois qui ne voulaient pas se faire tuer sans aucune chance de succès. La mère d'Arsène Houssaye rallia alors quelques fidèles, prêts à se battre jusqu'au bout.

C'est en vain que les Cosaques voulurent parlementer: il fallut enfoncer la porte, et, l'ennemi ayant chargé, la valeureuse femme reçut un coup de lance qui la renversa.

A peine était-elle frappée qu'un officier russe se précipita pour la relever. En même temps, il brûla à bout portant la cervelle du Cosaque qui l'avait blessée...

... Quelques instants après, Arsène Houssaye venait au monde avec une cicatrice au côté.

« Voilà, Sire, termina-t-il, comment je reçus une blessure au service de Napoléon Ier. »

L'empereur se contenta, pour toute réponse, de détacher la médaille de Sainte-Hélène qu'il portait et l'offrit à ce « vieux de la vieille », d'une espèce nouvelle.

***

Encore la voyante.

Mlle Couesdon, pas plus que M. Zola, ne peut laisser s'écouler un mois sans dire son petit mot.

Un journaliste l'a interviewée sur les prétendants au trône de France.

« Avez-vous continué à recevoir leur visite?

— Comment donc? Il m'en est bien venu une douzaine. Bons et naïfs garçons qui voulaient que je leur dise leur destinée; quelques-uns y croyaient, ma foi! L'un d'eux arrive et me dit :

« — Je m'appelle Henri, je suis blond!... Voyez mon nez (*sic*). Je suis le roi attendu. » Et ainsi de suite. Il en est venu de Chicago, de Baltimore, de Hollande, d'Allemagne et, l'autre jour, une lettre de Paris m'en a annoncé un nouveau.

« Mais, à côté de cela, j'ai reçu la visite du vrai, du prédestiné. Il est grand, mince et a une ressemblance frappante avec les portraits de saint Louis. Allez à l'église Saint-Gervais, vous le verrez tout à fait ressemblant. Ce n'est pas le masque des Bourbons : J'ai vu Naundorff, le prince Henri de Bourbon; c'est le type de saint Louis dans toute sa pureté.

— Et que lui a dit l'ange?

— Je ne sais; mais il a eu des révélations très curieuses et sur sa vie passée et sur l'avenir... Il doit avoir quitté Paris à présent. »

La Voyante tourne maintenant au naundorffisme. C'est neuf et inoffensif.

***

Le couple de chimpanzés, qui faisait la joie des habitués du Jardin des Plantes et qui se promenait encore, le mois dernier, dans les galeries du Pavillon des Singes au milieu des spectateurs, est atteint depuis quelques jours d'une forte bronchite. Malgré les soins dont ces deux pensionnaires du Muséum sont l'objet, il est à craindre que M. Milne-Edwards ne puisse les conserver.

On leur a administré du sirop d'ipéca et de l'huile de ricin pour les débarrasser un peu des mucosités qui les étouffent. Le mâle, doué d'un caractère très doux, n'a pas fait trop de difficultés pour absorber ces médicaments, mais il n'en a pas été de même pour la femelle, qui est d'une force extraordinaire : il a fallu cinq personnes pour la tenir et les lui faire boire. On la croyait perdue; mais c'est elle, au contraire, qui a été la première remise. Le mâle, qui est plus jeune de deux ans — il n'a que cinq ans — est plus faible que sa compagne; il tousse beaucoup et passe sa journée couché. Il est complètement abattu et refuse toute nourriture; il ne prend qu'un peu de vin.

Leur gardien Biver, un brave Alsacien, qui soigne ses pensionnaires comme des petits enfants, est désolé de les voir dépérir; il emploie tous les moyens pour les exciter à prendre des aliments et il revient même la nuit dans leur box pour leur donner un peu de tisane.

***

Princes artisans.

Deux princes bavarois se sont mis à exercer la médecine. D'autres princes ont tenu à apprendre des métiers moins libéraux que celui-là.

Le prince de Galles est quelque peu cordonnier. Son fils, le duc d'York, a appris chez un vieux loup de mer à fabriquer des cordes. Le tsar Nicolas II sait conduire la charrue, semer et même faucher. L'empereur Guillaume est un habile compositeur d'imprimerie. Le roi Humbert est non seulement cordonnier en neuf, mais il s'entend également à retaper les vieilles savates. (L'Italie n'a-t-elle pas la forme d'une botte?) Le roi Oscar de Suède manie la hache avec dextérité et ne le cède en rien, comme bûcheron, à M. Gladstone. Enfin la reine Victoria aime à tricoter. Il y a quelques jours à peine, elle a terminé une couverture de laine dont elle a fait cadeau à un asile d'ouvrières de l'île de Wight, avec prière de l'attribuer « à la plus âgée et à la plus méritante des pensionnaires ».

***

L'explorateur Nansen, qui vient d'étonner le monde par sa hardiesse et sa précision, ne se distinguait pas particulièrement par son activité dans son bas âge. Il était flâneur et distrait, mettant un temps infini à se vêtir et s'oubliant parfois, le pied droit chaussé et l'autre nu, l'esprit tourmenté de problèmes au-dessus de son âge. Ses lenteurs faisaient le désespoir de ses sœurs et frères. « Grand musard ! disaient-ils, tu ne feras jamais rien de bon ! » Cette disposition de Nansen à la rêverie persista pendant toute sa jeunesse. Dans une biographie anglaise récemment parue, M. W. Archer en cite plusieurs exemples curieux. Mais insensiblement, au goût pour la rêverie se joignirent chez le jeune homme un profond amour de la nature et la passion des équipées lointaines. On vit souvent Nansen, pendant son séjour à Bergen, partir tout seul au milieu de la nuit pour une course en souliers à neige dans les montagnes. Il rentrait à l'aurore, exubérant de joie, profondément ému par les merveilleux spectacles qu'il venait de contempler. Ses parents l'avaient habitué dès son enfance à une existence dure et sobre. Ils ne contrarièrent jamais ses goûts aventureux et le voyaient sans trop d'inquiétude, alors qu'il n'était encore qu'un petit collégien, gravir les hauts sommets et s'enfoncer dans les épaisses forêts natales où — Peer Gynt Génial — il rêvait les grandes actions qu'il devait accomplir plus tard.

***

On ne peut s'empêcher d'être émerveillé quand on constate, par les rapports des missionnaires, les progrès énormes que fait, dans le continent noir, la religion catholique. Il y a quatre ans à peine que les jésuites ont inauguré leur première mission au Congo, et déjà trois résidences ont été établies à Himuenza, à Hizantu et à N'Dembo, comprenant ensemble une vingtaine de religieux, douze sœurs de Notre-Dame, et plus de cinq cents jeunes gens et jeunes filles élevés par les missionnaires. Les populations noires du Hivango sont des mieux disposées à l'égard des missionnaires, et grâce à ces bons sentiments ainsi qu'aux mesures prises par le R. P. Henecthoven, supérieur de la mission, le christianisme est prêché et l'instruction religieuse est donnée régulièrement dans plus de trente villages indigènes. Je ne parle ici que des missions des jésuites, mais on ferait un superbe livre d'or des travaux des missionnaires catholiques en ces régions.

Si l'on songe aux ressources minimes dont disposent les apôtres de la vraie foi au pays noir et qu'on les compare aux ressources énormes qui alimentent les caisses des missions protestantes, on peut croire que la protection de Dieu s'affirme presque miraculeusement en faveur des premiers.

L'Eglise anglicane compte au Congo cent quatre-vingt-cinq missionnaires des deux sexes et y est représentée par neuf sociétés bibliques disposant d'une rente annuelle de 3,500,000 francs. Elle possède quatre steamers sur le Haut-Congo, un sur le Bas-Congo. A Banza-Mantéka, où les missionnaires anglais ont recruté quelques adeptes, ils ont vu leurs efforts rester absolument stériles. La mission anglicane de Banza Mantéka, qui jouissait d'une influence morale considérable, a vu cette influence s'amoindrir jusqu'à devenir nulle, depuis l'arrivée des Pères Jésuites sur l'Inkesse.

***

Pendant les jours de pluie, de boue et d'encombrement que nous traversons, j'admire une fois de plus la patience des bons Parisiens.

On les voit, en effet, stationner par grappes devant les bureaux d'omnibus, sous le vent ou la pluie, attendant une voiture où il y ait de la place. Il n'y en a jamais! ils attendent toujours. Passe la caisse jaune ou verte bondée. Ils regardent sur l'impériale. Le contrôleur proclame : « Personne ne descend ! »

Et ils se remettent à faire les cent pas.

Ne croyez pas que leur bonne humeur soit atteinte. Nullement. Pendant que les heures s'envolent, ils regardent les journaux illus-

très des kiosques des boulevards. S'ils ne sont point sur les boulevards, mais au coin de quelque rue obscure, ils trouvent néanmoins quelque chose à regarder. A défaut de mieux, ils se regardent les uns les autres, et ils se mettent à plaisanter entre eux sur l'agrément de leur situation, et le retard probable de leur dîner. Cela les amuse et les égaye. Aucune colère. Ils savent bien, depuis plusieurs générations, que le public est fait pour les omnibus et non pas les omnibus pour le public, et que ce sera ainsi dans les siècles des siècles. Amen!

Quand, d'aventure, un Parisien parvient à grimper dans un véhicule, s'asseoir est une grosse affaire, car les places sont calculées pour des tailles fort au-dessous de la moyenne, et l'on n'a pas toujours le bonheur d'être trop petit. C'est un nouveau prétexte à plaisanteries, à joyeuse humeur! Et puis, il y a des chances pour que quelqu'un se dispute avec le contrôleur (car les contrôleurs n'ont pas toujours le caractère aussi facile que les contrôlés). C'est cela qui est bon, qui console de la longue station sous la pluie, qui abrège le trajet! On frotte ses mains sur ses genoux ankylosés, on frétille comme on peut contre ses voisins, bref on se trouve dans son panier à salade comme un poisson dans l'eau.

Vous me direz que ce sont-là des futilités. Mais, d'ailleurs, ces frivoles observations pourraient conduire assez loin. Songez donc que ce bon peuple de Paris, qui supporte avec une telle bonne humeur les petits tracas que je viens de signaler — et combien d'autres! — songez que ce peuple gai, patient et bienveillant, a fait des révolutions, et que peut-être il en fera encore.

Quel problème pour la « psychologie des foules » !

Oscar Havard.

# JEUX D'ESPRIT DE L'OUVRIER

*Pour les prix et les conditions, voir le n° 1981 du 9 janvier 1897.*

**Trois vieilles énigmes.**

13. — Énigme

Je ressemble au torrent qui, par son cours rapide,
Se dérobe à soi-même et s'enfuit loin de soi,
Je suis de l'Univers le Tyran et le Roi,
Et de tous les humains le père et l'homicide.
Les forces de Milon et les forces d'Alcide
Ont tenté vainement de s'opposer à moi;
Les superbes césars ont fléchi sous ma loi,
Et je n'entreprends rien que le ciel ne me guide.
Tout cède à mon pouvoir par force ou par amour
La lune et le soleil font la nuit et le jour
Afin d'entretenir ma jouissance suprême.
Aussi vieux que le monde et ministre du sort,
Je conduis ici-bas et la vie et la mort,
Et comme le phénix je renais de moi-même.

14. — Énigme

J'habite un sombre lieu d'un accès difficile,
Lorsque l'on veut m'en faire déloger,
On va chercher un étranger,
En cela plus qu'un autre habile.
Un bandeau sur les yeux, tel qu'on dépeint l'Amour,
Il m'arrache, m'abat, et fier de sa victoire,
Sitôt qu'il aperçoit le jour,
Il chante à haute voix ma défaite et sa gloire.

15. — Énigme

Mon origine est incertaine;
Mais on me dit communément
Ou chinoise ou napolitaine;
Je navigue très fréquemment,
Et l'empire affreux de Neptune,
Que mon sexe a tant en horreur,
Ne m'inspire point de terreur :
Quand l'homme y va chercher fortune,
Il ne l'entreprend pas sans moi.
Sans moi, faible est son espérance;
Je possède sa confiance,
Sans que je devine pourquoi;
Car chez moi ce n'est qu'inconstance,
Que faiblesse et fragilité,
Souvent une vivacité,
Qu'on prendrait pour extravagance.
A me consulter empressé,
Malgré ces défauts plus d'un sage
A très souvent eu l'avantage
De se voir par moi redressé.

Adresser tout ce qui concerne les Jeux d'esprit au rédacteur soussigné, aux bureaux du journal.

Œdipe.

# LES COURSES D'AUTOMNE[1]

PAR

**HIPPOLYTE AUDEVAL**

XII (*Suite.*)

Léopold se dégagea de cette étreinte et fit asseoir la jeune fille auprès de lui.

— Ma cousine, dit-il, nous nous entendrons mieux tous les deux. Je me souviens fort bien que, lorsque je suis arrivé à Buissas, vous avez empêché votre père, par des réticences qui s'expliquent à présent, de m'apprendre que je n'étais plus ici chez moi. Vous compreniez d'instinct que je ne pouvais accepter une hospitalité à laquelle je n'avais aucun titre, ni la prolonger alors que tous mes efforts devaient tendre à me créer une position indépendante. Vous m'estimez, j'en suis certain, cousine, et vous êtes bien persuadée que je n'aurais pas aspiré à votre main si j'avais su avoir besoin de ce moyen pour relever ma fortune.

— Mais puisque vous m'aimez, à présent... Vous me l'avez dit, du moins...

— Oui... et je le sens bien davantage au moment de renoncer à vous.

— Vous renoncez... vous renoncez à moi !

Elle était si belle, si touchante, si désolée, que Léopold détourna la tête afin de ne pas la regarder et d'échapper à une douloureuse hésitation.

— Votre cœur est excellent, Charlotte, dit-il ensuite avec effort, mais c'est la compassion qui l'a guidé et non l'amour. Vous aviez formé le projet de m'épouser avant même que je fusse de retour, et sans presque me connaître.

— Moi! moi! Qui vous l'a dit?

— Tout me le prouve. L'âme des femmes est si bonne! Elles ne peuvent voir un désastre sans chercher à le réparer. Mais vous avez autant de délicatesse que de bonté, ma cousine; vous compreniez parfaitement que, me sachant pauvre, mon devoir était de ne pas élever mes yeux jusqu'à vous, aussi aviez-vous pris vos mesures pour me laisser ignorer ma ruine. Ah! Charlotte, vous agiriez comme moi si vous étiez à ma place. Je le sais, et, voyez, vos convictions se trahissent malgré vous. Ce pavillon... Ah! comme la droiture de votre esprit éclate dans vos actions, cousine!... Ce pavillon délabré que vous avez pris soin de rendre habitable...

— C'est vrai; je me suis plue à m'en occuper parce qu'il vous appartenait; mais...

— Vous saviez, cousine, vous deviniez que j'irais me réfugier dans ce dernier asile lorsque la vérité me serait connue. Faut-il vous prouver encore que cette alliance n'était pour vous qu'une générosité, une tendresse à réparer pour un parent ce que vous considériez peut-être comme une injustice du sort? C'est bien facile. Vous vous rappelez... pardonnez-moi d'évoquer ce souvenir... ce n'est pas moi qui vous ai demandé votre main, cousine, c'est vous, vous qui m'avez proposé de m'épouser.

— Ah! ce reproche...

— Eh! ce n'en est pas un! Dieu m'en préserve! Mais une jeune fille, cousine, habituellement, ne propose pas à un jeune homme de l'épouser.

— Quand elle l'aime!...

— Raison de plus.

— C'est juste. Elle attend! elle attend! Ah! vous êtes bien cruel pour moi, mon cousin.

— Charlotte! vous pleurez. Ah! cousine, je vous en supplie, ne m'ôtez pas mon courage.

— Vous ne m'aimez pas, Léopold! Vous ne m'aimez pas!

— Charlotte!

— Si vous m'aimiez, vous me consoleriez quand je pleure.

— Mon Dieu!... Charlotte, de grâce, écoutez-moi. Je vous aime de toutes les forces de mon âme.

— Bien vrai! Vous m'épouserez?

— Charlotte!... Ah! dussé-je mourir, je ne veux pas m'avilir

— Vous avilir!

— Savez-vous ce que m'a dit le notaire, à propos de ce mariage? Il m'a félicité chaudement, comme pour une excellente affaire. Il me considère comme un habile homme. Comprenez-vous? Est-ce clair? Si je vous épouse, je deviens un habile homme. Mais je ne veux pas de ça, moi. Ces compliments-là me feraient rougir jusqu'au blanc des yeux.

Hippolyte Audeval.

(*A suivre.*)

1. Voir l'*Ouvrier* depuis le 5 décembre 1896.

*Le Directeur-Gérant* : Henri Gautier. Sceaux. — Imp. Charaire et Cie

5 centimes le N° année courante (10 centimes le N° années échues.) N° 1991 TRENTE-SIXIÈME ANNÉE. — 13 Février 1897.

# L'OUVRIER

Journal illustré paraissant le Mercredi et le Samedi

| ABONNEMENT D'UN AN : (104 numéros) France, Algérie et Belgique : 6 francs. | DIRECTION ET ADMINISTRATION : LIBRAIRIE BLÉRIOT, HENRI GAUTIER, SUCCESSEUR, 55, quai des Grands-Augustins, Paris. | ABONNEMENT D'UN AN (104 numéros) Colonies et Étranger (sauf la Belgique) : 7 francs. |
|---|---|---|

## LE SECRET DE LA MARINIÈRE, PAR NOËL GAULOIS



Le geôlier haussa les épaules et sortit. (Voir page 659.)

SOMMAIRE: **Le Secret de la Marinière**, par Noël Gaulois. — **Le Nez de Flairdecoin**, par Jean Drault. — **Recettes de la semaine**. — **Les Courses d'automne**, par Hippolyte Audeval. — **Amusements scientifiques : Boussole méridienne**, par Magus.

# LE SECRET DE LA MARINIÈRE[1]

PAR

**NOEL GAULOIS**

XXVI (*Suite.*)

On se rappelle qu'au moment où il avait pénétré chez Rochel, après avoir entendu quelques bribes d'un dialogue insignifiant, il avait eu la surprise de ne trouver qu'un personnage. Par la fenêtre restée ouverte il avait avisé la plaque d'égout débouchant dans une cour intérieure, sans autre issue que celles gardées par Grenache et Pigeolet. Il avait pris la même route que Martial et s'était lancé après lui.

En le voyant disparaître, le premier mouvement de Rochel avait été de se mêler de la partie. Une réflexion l'arrêta.

— Il n'est pas venu seul, pensa-t-il. D'autres policiers gardent les issues. Dans quelques instants, ils seront ici...

Une sueur froide perla à ses tempes. Dans ses tiroirs il avait des papiers compromettants : une partie de sa correspondance avec Braün, ce qu'il avait jugé peu compromettant et qu'il comptait utiliser si l'officier prussien s'était fait tirer l'oreille pour tenir ses promesses; il y avait aussi des lettres de quelques hommes de la Commune qu'il avait flattés et servis pour trouver leur influence à sa disposition, s'il avait jugé qu'elle fût utile à l'accomplissement de ses desseins. C'était la force de cet homme de se ménager des relations dans tous les mondes. On a vu que pour n'avoir pas négligé de gagner la confiance de Pigeolet, alors qu'il était loin de supposer qu'il pût y avoir intérêt, cette connaissance ébauchée lui avait permis d'apprendre que Martial était en possession des papiers du comte de Clavières et avait l'intention de le frustrer, lui Rochel, de sa part du trésor.

Mais tous ces papiers aujourd'hui devenaient un danger : il était urgent de les détruire et aussi les quelques souvenirs qu'il avait gardés de sa jeunesse et de son union avec Thérèse : vestiges dangereux qui pouvaient aider à établir son identité.

En toute hâte il mit le feu à quelques planchettes de bois blanc très sec, qui flambèrent comme des allumettes. N'ignorant pas que rien ne brûle difficilement comme le papier entassé, il présenta toute ses lettres, successivement, à la flamme, attendant avec patience que l'une fût consumée pour en brûler une autre.

Cette opération lui prit près d'un quart d'heure. Un soupir de soulagement s'échappa de ses lèvres quand il eut fourragé les cendres avec ses pincettes. Il revint vers la fenêtre.

— Martial a-t-il réussi à s'échapper? se demanda-t-il. C'est probable, car, sans cela, j'aurais vu reparaître l'agent qui court après lui. Martial avait assez d'avance, j'avais eu soin de lui faire explorer la route et il sera arrivé au canal bien avant que l'autre ne l'ait rejoint... Je le retrouverai dans l'allée des Pavillons, il s'agit de m'y rendre. Assurons-nous d'abord que les issues sont gardées.

Avec mille précautions, Rochel réussit à se rendre compte que les deux sorties étaient surveillées, quoique l'obscurité ne lui permît pas de distinguer les traits de ceux qu'il croyait être des agents de la Sûreté. Il regagna sa chambre avec autant de précaution qu'il l'avait quittée.

— J'ai deux heures devant moi, fit-il. Plus j'attendrai, moins je risquerai d'être arrêté par des insurgés ou des patrouilles de l'armée régulière. Quand les rues sont désertes, il est plus facile de se défaire d'un homme qu'au milieu du va-et-vient des premières heures de la soirée. D'ailleurs, toutes réflexions faites, je vais passer par l'égout. Je relèverai peut-être quelques traces qui me fixeront sur le sort de Martial et je crains moins une lutte, en cas de meurtre, sur le bord du canal qu'en pleine rue de la Roquette. Attendons.

Il marchait de long en large; le plancher brûlait sous ses pieds. L'attente lui devenait insupportable.

— Risquons le tout pour le tout, décida-t-il au bout d'un quart d'heure. Aussi bien la nuit est-elle tout à fait venue et les promeneurs doivent-ils être rares, ceux qui ne se cadenassent pas chez eux étant retenus aux barricades... Tiens, au fait, s'il faut jouer du revolver, les détonations n'attireront personne.

Il tira son revolver de sa poche, vérifia les barillets, retira la baguette.

— En route!

1. Voir l'*Ouvrier* depuis le 5 décembre 1896.

Il enjamba l'appui de sa fenêtre, sauta dans la cour, souleva la trappe de l'égout et s'engagea dans l'orifice.

Presque aussitôt il se redressa, livide.

— L'échelle n'y est plus! fit-il.

L'échelle de fer qui sert aux égoutiers pour descendre dans ces fosses avait, en effet, disparu. Elle avait été enlevée la nuit précédente par des insurgés qui l'avaient utilisée pour surélever une barricade : le brocanteur qui gérait l'immeuble où habitait Rochel, réquisitionné pour fournir une échelle, avait mieux aimé livrer celle-ci que livrer une des siennes, se disant avec raison qu'il n'en serait jamais payé.

Rochel ignorait cette circonstance et la disparition de l'échelle l'inquiéta vivement. Il croyait à une manœuvre des policiers.

— Si je m'engageais dans l'égout maintenant, toute retraite me serait coupée pour le cas où le débouché serait gardé du côté du canal. Que Martial se soit échappé ou non, il est probable que cette précaution n'a pas été négligée... Il ne faut plus songer à passer par là.

Doutant fort de réussir à s'échapper, le père de Martial avait traversé les cours et regagné sa chambre pour y prendre un manteau dont il s'enveloppa. Il releva le collet, rabattit sur ses yeux un chapeau à larges bords et s'engagea dans l'escalier. C'est alors qu'il croisa Grenache.

Près d'une heure s'était écoulée depuis que M. Pivert s'était élancé dans l'égout à la suite de Martial. Celui-ci fuyait quand il avait entendu la trappe s'ouvrir et se refermer. Il s'arrêta.

— C'est vous, commandant? demanda-t-il.

Pas de réponse; rien que la course pressée d'un homme qui se dirigeait vers lui. Une angoisse le serra à la gorge. Ses jambes fléchirent. Il voulut réagir contre cette faiblesse; déjà il percevait un halètement tout proche. Sa terreur lui rendit son agilité : il se précipita droit devant lui. Déjà il voyait le canal à quelques mètres de lui.

— Halte! cria la voix, ou je fais feu sur vous.

Il se retourna et, dans l'ombre, vit luire de l'acier.

Une poigne solide s'abattit sur son épaule et la voix reprit :

— Hé! quoi, Martial? On ne reconnaît plus papa Pivert?

— Que me voulez-vous? demanda le gredin.

— Vous interroger sur les motifs de votre promenade souterraine, tout simplement.

Martial leva les épaules.

— Cet excellent Martial, continua l'agent. Y a-t-il assez longtemps qu'on ne s'était vu!

En parlant, M. Pivert dirigeait toujours son revolver contre Martial. Celui-ci montra ses mains. Elles ne tenaient pas d'armes.

— C'est bien! Mettez-les derrière votre dos.

Martial obéit. Appuyant le revolver sur la poitrine du gredin, l'agent le fouilla, lui prit un revolver et un couteau. Quand il l'eut désarmé, il remit son revolver dans une de ses poches dont il tira quelques cordelettes très fortes.

— Donnez les mains!

Martial tendit ses poignets : la force herculéenne de Pivert rendait toute résistance inutile. Une cordelette s'enroula autour des poignets tendus.

— Maintenant, en route, mon garçon.

L'agent et son prisonnier retournèrent vers l'immeuble de la rue de la Roquette.

— Inutile! dit Pivert en se frappant le front tout à coup.

Ce détail de l'échelle disparue, auquel il n'avait pas prêté attention en se jetant à la poursuite de Martial, lui revenait à l'esprit.

— Le malheur n'est pas grand! songea-t-il. Il me reste une sortie, mais je n'en pourrai pas profiter tout de suite : je serai obligé d'attendre que les troupes régulières occupent les rives du canal, car les insurgés qui les tiennent encore remettraient mon prisonnier en liberté et seraient bien capables de me fusiller... J'attendrai. Demain matin au plus tard les troupes seront là. Mais que vont devenir Grenache et Pigeolet? Pourvu qu'ils ne laissent pas l'autre s'échapper, et qu'ils le gardent à vue.

Ce seul point le préoccupait. Pour dissiper ce souci autant que pour tuer le temps, il essaya de faire parler Martial. Celui-ci n'était pas dans une heure d'expansion et restait muet comme une carpe.

— Tu ne veux pas causer, dit l'agent. A ton aise.

M. Pivert s'avança vers la sortie de l'égout.

Martial en profita pour s'éloigner dans une direction opposée. Il espérait que Rochel viendrait à son secours, et marchait au devant de lui.

L'agent se retourna.

— Où vas-tu, mon garçon? Attendrais-tu quelqu'un?

Martial, sans desserrer les dents, continuait d'avancer. En quelques enjambées, Pivert fut près de lui.

— Je ne te contrarierai pas, dit-il. Vas où tu veux, mais je t'accompagne. Si ton complice a l'idée de te rejoindre par ici, je suis prêt à le recevoir.

C'est à l'instant précis où Rochel s'apprêtait à réaliser l'espoir de Martial, que l'agent prononçait ces paroles. La trappe s'ouvrait.

M. Pivert obligea Martial à s'arrêter et sortit son revolver

Quelques secondes s'écoulèrent. La trappe retomba.

— Il n'est pas encore décidé! conclut l'agent.

En effet, si Rochel avait sauté, le bruit de sa chute serait arrivé jusqu'à l'endroit où se trouvait le policier.

M. Pivert demeura longtemps à la même place.

— Il t'abandonne, dit-il à Martial, quand il jugea par le temps écoulé que Rochel avait dû renoncer à son dessein. On n'y voit pas ici, rapprochons-nous des parties moins obscures.

Ils revinrent vers la lumière. Martial s'assit sur un rebord de pierre; l'agent se promena dans la boue épaisse de l'égout.

Il passait et repassait devant son prisonnier, s'en éloignant parfois de vingt à trente mètres. Martial était tout près du canal.

M. Pivert lui tournait le dos quand une ombre se dessina dans l'ouverture. Un homme prit pied à quatre pas de Martial; celui-ci avait reconnu Rochel, il montra ses mains ligottées.

Rochel tira un couteau de sa poche et se dirigea vers lui.

M. Pivert revenait sur ses pas; il vit le geste, mais déjà Rochel avait coupé les liens et remis un revolver à Martial.

L'agent avait visé Rochel et appuyé sur la détente. Le coup de feu partit, mais la balle s'aplatit contre la pierre. Martial, au jugé, envoyait une autre balle dans la direction de Pivert sans l'atteindre.

C'est alors que Pigeolet faisait son apparition.

Se sentant menacés, Martial et Rochel ne s'occupèrent plus de Pivert. Celui-ci, voyant le secours qui lui arrivait, renonça à se servir de son revolver et marcha droit aux deux hommes.

Grenache surgissait à son tour. Martial l'atteignit au bras d'un coup de feu et Rochel le renversa d'une secousse. Tous se jetèrent à l'eau, sauf Pivert qui, saisissant toutes les péripéties de ce drame, se réservait d'intervenir au bon moment et put désigner à Pigeolet la barque dans laquelle celui-ci vint le prendre.

L'agent achevait ce récit, moins quelques détails qu'il n'aurait su reconstituer, quand Martial et Rochel quittèrent leur barque. Ils étaient à la lisière de la forêt de Bondy.

Pigeolet et l'agent, avec Grenache qui les avait rejoints, se dissimulèrent derrière un talus.

Ceux-ci suivant ceux-là, ils arrivèrent à l'allée des Trois-Pavillons.

Dans le silence, des cris furieux s'élevèrent.

Martial s'était jeté sur Rochel, qu'il tâchait de frapper de son couteau. Pivert, suivi de près par le gamin et l'ancien sergent, courut à eux. On les sépara.

— Ah! C'est vous, Pivert, s'écria Martial. Tant mieux! Je vous dirai tout et du moins ce traître ne profitera pas de la fortune qu'il m'a volée!

Au pied de l'arbre, aux trois branches en fleurs de lys, un trou, vide de toute cassette, expliquait suffisamment ces paroles.

Rochel était atterré.

— Ce n'est pas lui qui a déterré le trésor... Et ce n'est pas Martial, non plus! conclut l'agent.

Les deux hommes se laissaient conduire docilement.

Ils marchaient au hasard, dans la nuit. Ils tombèrent dans un poste de Saxons. Rochel pâlit en reconnaissant l'officier qui le commandait.

C'était Braün.

— C'est Braün, se dit-il, qui a dû mettre des espions à nos trousses et à celles de Martial. C'est Braün qui a dû prendre le trésor!

Sous son regard inquisiteur et haineux, Braün resta impassible. Il écoutait Pivert, qui lui avait montré sa carte d'agent de la Sûreté et lui demandait de le faire conduire au poste français le plus proche.

Sur un ordre de l'officier, Franz et trois autres soldats, baïonnette au canon, placèrent Martial et Rochel entre eux. Celui-ci avait les lèvres closes par un secret honteux : celui de sa trahison.

Dans la nuit, de poste en poste, il refaisait le chemin parcouru et revenait à la rue de la Roquette.

Le jour s'était levé, radieux, quand il passa devant la maison aux trois issues qui n'avaient pu le sauver.

Il la vit à peine, ses yeux fixaient la terre.

Parfois, il frissonnait et regardait Martial, son fils, qui avait tenu un couteau levé sur lui, sans qu'il osât lui crier :

— Malheureux! Je suis ton père.

Il se rendait compte des crimes accumulés, dont ce n'était pas le moindre que ce fils fût devenu si semblable à lui et il se rappelait les paroles du curé de Joigny.

Les portes de la Roquette s'ouvrirent devant lui et comme si la Providence eût préparé ce dernier coup pour le frapper plus fortement, il vit aux côtés de sa femme inanimée, comme morte, le vieux et vénérable prêtre d'un côté, de l'autre, une face douloureuse et pâlie... Il se demanda si le comte de Savignan-Clavières était sorti du tombeau pour lui rappeler l'origine de ses plus grands crimes.

## XXVII

### L'AGONIE DE ROCHEL

Le dernier coup de fusil avait été tiré.

Il fallait ramener l'ordre et la sécurité dans notre infortunée patrie, si éprouvée par la main de Dieu qui voulait sans doute que l'expiation lui fournît de salutaires enseignements.

Les pouvoirs publics se réorganisaient.

Échappant à la folie obsidionale qui avait étreint tous les cerveaux, les esprits se ressaisissaient, et facilitaient la tâche de l'Assemblée de Versailles, encore violemment émue de la guerre civile.

Dans les prisons, une rapide enquête avait opéré le tri des détenus politiques et des criminels de droit commun.

Ceux-ci furent laissés à leurs méditations pendant que se parachevait l'œuvre d'apaisement et aussi, il faut le dire, de répression.

Rochel et Martial restèrent plus de quinze jours en cellule, sans qu'aucun bruit extérieur arrivât à eux; le gardien, un geôlier régulier, ne se départait pas du mutisme le plus glacial lorsqu'il leur apportait leur pitance.

Le jeune gredin ne faisait qu'en rire.

— Ma tête tient solidement sur mes épaules, disait-il. J'ai égratigné un mouchard amateur, mais il se porte bien aujourd'hui puisqu'il a repris sa profession de policier volontaire. J'ai *barbotté* une cassette, mais c'était chez ma mère et il n'y pas vol d'enfant à père ou mère, je connais mon droit. Alors? Je m'en tirerai avec quelques mois de prison et j'ai tout le temps de prendre ma revanche... Ah! si le trésor était encore dans la forêt, je finirais dans la peau d'un millionnaire... Ce misérable Rochel, m'a-t-il assez joué! Et moi qui le remerciais lorsqu'il me tenait caché dans sa maison *truquée*. Je comprends pourquoi il m'engageait à ne pas sortir. « Vous serez enrôlé de force parmi les insurgés, me disait-il. » Et pendant que je me tenais, sage comme une image, dans la chambre de ce digne commandant, il allait tout doucement dénicher le trésor et lui donner la volée. Car ce ne peut-être un autre que lui... Canaille, va! Si jamais je le retrouve sur ma route je me vengerai.

En attendant l'heure de cette vengeance, qui n'était point près de sonner, Martial s'efforçait de trouver des distractions à sa captivité.

— Dites donc, mon vieux, dit-il un jour au guichetier, a-t-on l'intention de me faire prendre racine dans ce cachot? Je vous préviens que ça ne réussirait pas. Je veux être conduit devant un juge.

Le geôlier haussa les épaules et sortit.

— Espèce d'empaillé. Il est donc sourd-muet; il ne peut pas répondre quand on lui parle poliment, cet ours-là. Je me plaindrai au directeur de sa grossièreté... Au fait c'est une idée, ça. Je vais demander à voir le directeur. J'ai besoin de causer un peu; je ne suis pas un sauvage, moi. Je n'aime pas à être privé de toute société et le geôlier-chef ne peut manquer d'être honoré de mon désir. Je ne suis pas le premier venu, moi, j'ai été reçu dans les salons.

Le vaurien riait au souvenir de ses dupes.

— Les ai-je assez roulés, tout de même.

Le lendemain, quand le gardien se présenta à l'heure habituelle, Martial l'apostropha sans gêne.

— Dites donc, l'infirme. Ça entre dans votre service de faire savoir au directeur que j'ai à lui causer. J'ai des révélations importantes à lui glisser dans le tuyau de l'oreille.

— Je lui transmettrai votre demande, répondit le gardien.

— Bravo! c'est mon affaire! Des révélations, faut-il que je sois bête de n'y avoir pas songé plus tôt; je vais demander à voir un juge d'instruction, on me conduira au Palais de Justice dans le panier à salade. Ah!... Ce n'est plus le landau de Mme la baronne de Ternis: autres temps, autres véhicules. Mais enfin, ça me fera toujours prendre l'air. Ça tuera le temps...

Déjà les heures étaient moins longues. Martial avait un sujet de réflexion. On ne saurait imaginer l'importance que prend pour un homme tenu au secret pendant une ou deux semaines, la moindre excursion en dehors des quatre murs dont il a compté les lézardes, appris toutes les inscriptions, dégradé la pierre ou le ciment pour laisser une trace de son passage.

La moindre bouffée d'air libre est une douceur incomparable qu'il payerait avec le sang de ses veines. Aussi pour obtenir cette promenade dans la voiture cellulaire, Martial s'ingénia-t-il à proposer une requête qu'on écoutât.

— Il faut jouer franc jeu, se dit-il après mûres réflexions. Avec de l'aplomb et quelques mensonges adroitement placés, j'obtiendrai certainement d'être mené au Palais, mais après... Si je me moque du juge et du directeur, n...i, ni, ce sera fini... Plus moyen de renouveler la *ballade* et je serai claquemuré ici jusqu'à la fin d'une instruction qui sera probablement assez longue. Ce diable de Pivert a dû passer aux magistrats un dossier assez coquet, et s'ils veulent tout instruire... Voyons! il s'agit de se préparer du bon temps pour un mois ou deux au moins. Je ne vais donc pas lésiner sur les révélations. Quoique ça, il est urgent d'éviter la prodigalité. Si j'en lâche trop à la fois, avant qu'on les ait vérifiées il se passera des jours et des jours, pendant lesquels je n'aurai pas à compter sur la plus petite sortie.

Le soir, le gardien reparut, impassible et toujours muet.

— Vous avez fait la commission, monsieur l'employé? demanda Martial.

Le gardien, un ancien soldat à la figure martiale, le regarda

avec mépris et sortit sans répondre. Martial était furieux.

... Non loin de là, Rochel subissait tout autrement sa détention.

Depuis qu'on l'avait poussé, hagard et flageolant, dans l'étroite cellule où il attendait de comparaître devant la justice des hommes, il se renfermait dans une attitude farouche qui avait inspiré quelques craintes au début.

Pendant trois jours il n'avait pas touché aux aliments qu'on lui présentait; mais s'il laissait son écuelle pleine, sa cruche d'eau était vide. Une fièvre ardente le dévorait.

L'image de Thérèse, étendue sur la dalle, comme morte, entre le vénérable curé de Joigny et l'homme en qui revivait, plus jeunes, les traits du comte de Clavières, se présentait constamment à ses yeux.

Il s'expliquait bien que Raoul eût été là; il l'avait reconnu ou deviné. Mais la présence du prêtre le frappait comme un avertissement de Dieu. Il ne comprenait pas encore la leçon que lui donnait la Providence, mais il sentait vaguement qu'il y avait là une rencontre voulue par une intelligence suprême.

Avant que le sentiment religieux se réveillât en lui, la superstition s'y glissait. Il attribuait on ne sait quel pouvoir à la robe du prêtre.

— L'homme noir l'avait dit... Il est venu s'assurer de l'accomplissement de sa prédiction. Quel sortilège loge-t-il donc dans les plis de sa soutane !

Cette idée le hantait au moment où il recueillait le fruit de ses odieux calculs. Il avait voulu arriver, en quittant le droit chemin, à une fortune rapide, à un sort envié : il était enfermé avec les malfaiteurs et rien ne le distinguait plus d'eux.

Son fils pour qui il avait rêvé, en une heure de folie, avec la considération et la richesse, un grand nom, était lui aussi perdu dans la tourbe des voleurs et des assassins, en la compagnie desquels il avait roulé.

Sa femme, innocente et douce martyre, saignait par autant de plaies que la Mère des Sept Douleurs, atteinte dans le nourrisson qu'elle avait allaité, dans son époux, atteinte enfin dans sa dignité et ses sentiments de chrétienne.

Il souffrait cruellement des souffrances qu'il avait semées autour de lui. Mais il n'était point encore assez meurtri pour le remords. Seule, une rage insensée lui brûlait le sang. Il frappait de ses poings ses tempes enfiévrées.

— Quel démon troubla donc mon cerveau et m'enleva la lucidité d'intelligence puisque j'ai si misérablement échoué dans mes entreprises. Pendant vingt années j'ai été dément; ne faut-il pas avoir été fou pour ne pas réussir en des occasions si simples... Tous, aujourd'hui, seraient autour de moi. Ah ! si Thérèse m'avait laissé prendre les papiers. En vingt ans j'aurais doublé la fortune des Clavières, Raoul eût été riche, et Martial, et Thérèse et moi, et tous m'eussent aimé, choyé. Oh ! Les menaces du prêtre avaient porté l'égarement dans ma raison, ses néfastes présages avaient brisé les ressorts de mon énergie...

L'orgueil, qui avait toujours parlé si haut en lui, ne s'était pas tu. A l'idée de comparaître devant un tribunal qui lui jetterait ses crimes à la face, il voyait rouge et cherchait une arme pour poignarder son geôlier... Il combinait les plans de fuite les plus insensés. Son visage prenait alors une expression effrayante. En de tels moments, il saisissait sa cruche d'eau et la vidait à longs traits.

Une dépression soudaine se produisait. Il s'affalait, atone, sur sa dure couchette et ne se relevait qu'au bruit des pas du gardien.

Combien de jours et de nuits s'écoulèrent ainsi? Il ne l'aurait pu préciser!

(*La suite au prochain numéro.*) NOEL GAULOIS.

# EN FAMILLE

Le dîner terminé, la famille est rentrée au salon. Elle s'est groupée autour de la lampe, et la veillée a commencé. La mère, les filles travaillent à quelque tapisserie. Sur un coin de la table, un jeune homme, d'un geste sans entrain, aligne et brouille tour à tour les nombreuses cartes d'une *patience* qui ne réussit jamais. Dans son fauteuil, au coin de la cheminée où flambe un feu clair, le père s'endort sur son journal.

On parle peu; en ces mois d'hiver, la nuit vient vite. De bonne heure, on s'est trouvé rassemblés. La causerie d'avant et de pendant le dîner a effleuré — et épuisé — tous les sujets de conversation. Le silence règne maintenant; au dehors, la pluie tombe; des rafales passent; et, malgré persiennes et rideaux, leur tristesse pénètre dans la pièce bien close.

« Papa, propose timidement une des jeunes filles, si tu nous lisais quelque chose?... » Tiré brusquement de sa somnolence, « papa » a une minute d'hésitation... Se remuer, faire effort, quand on est si bien dans ce fauteuil, quel ennui! Mais les regards suppliants fixés sur lui ont raison de sa paresse. « Oui, mes enfants, dit-il, je vais vous lire quelque chose. » Et, se levant, il ouvre sa bibliothèque.

Pauvre homme! C'est maintenant que va commencer pour lui le supplice du doute et de l'embarras. Ses yeux se promènent sur les rayons, parcourent les titres. Que choisir? Un livre d'histoire, de critique? C'est bien sérieux. Il faut quelque chose de distrayant, d'émouvant, une œuvre d'imagination.

Alors, il prend quelque bon vieux livre, estimable à coup sûr, et qui peut-être a fait trembler ou pleurer nos grand'mères, mais de forme surannée, peignant des mœurs, des types que nous ne connaissons plus, analysant des sentiments qui n'éveillent nulle sympathie dans nos cœurs. Les bâillements discrets de son auditoire l'avertissent qu'il a fait fausse route.

Ce que voyant, il déclare qu'il est grand temps d'aller se coucher.

Et cependant il lui eût été bien facile de faire la joie de toute sa famille; sans grande peine, il eût trouvé à remplacer les ouvrages démodés qui dorment, poussiéreux, en un coin de sa bibliothèque, car le temps n'est plus, heureusement, où les éditeurs n'offraient aux familles que de fades historiettes, sans portée, sans style et sans observation. Il est vrai que, parmi les journaux et les collections qui sollicitent la faveur — et les souscriptions des familles — beaucoup portent en frontispice une étiquette morale qui n'est qu'une trompeuse amorce. Leurs rédacteurs, ici parangons de vertu, ne se privent pas de semer la grivoiserie et l'équivoque dans les feuilles, destinées à un public différent, auxquelles ils collaborent. Ces blocs enfarinés, ces bouches qui soufflent tantôt le chaud, tantôt le froid, ne me disent rien qui vaille. Cela sent l'hypocrisie et le mensonge.

Mais, parmi les auteurs qui, dans leur œuvre tout entière, restent fidèles à la même inspiration saine et élevée, combien sont dignes de tous les suffrages! Rendons hommage d'abord à leurs aînés, à ceux qui leur montrèrent la voie : Raoul de Navery, A. de Lamothe, Zénaïde Fleuriot, Marie Maréchal, ceux-ci délicats et émouvants peintres du cœur, ceux-là débordants d'imagination, d'une verve, d'une puissance dramatique qui peuvent être difficilement dépassées. A leur suite, voici venir René Bazin — qu'attend un fauteuil sous la coupole de l'Institut; — M. du Campfranc, dont l'Académie, l'an dernier, couronnait le touchant *Toit de Chaume*; B. de Buxy, si goûtée des délicats pour la grâce mélancolique, l'émotion pénétrante, le style si fin de tous ses livres. Puis Champol, Maryan, Jean Drault, l'amusant humoriste, Henry de Brisay, Roger Dombre, Bernard de Laroche, et tant d'autres, véritables écrivains de la famille dont les œuvres se trouvent dans cette admirable collection de l'*Ouvrier* que l'on peut acquérir aujourd'hui — grâce à de nouveaux sacrifices, qui vient de s'imposer sa Direction — dans des conditions de prix exceptionnellement avantageuses et avec de grandes facilités de paiement.

Nul donc ne devrait hésiter à s'imposer le léger sacrifice de cinq francs par mois pour se procurer à soi-même, pour procurer à son entourage ces saines et agréables lectures qui ornent l'esprit et élèvent l'âme.

On trouvera à la dernière page de ce numéro toutes les conditions détaillées de la souscription à la collection de l'*Ouvrier*.

E. DE PRÉMARTIN.

# LE NEZ DE FLAIRDECOIN[1]

PAR

JEAN DRAULT

XI (*Suite.*)



Mais il se sentit vaincu par la réponse que M. Dufournin lui fit d'un ton très calme :

— Mon cher Tarare, c'est que, justement, M. Plumol est doué d'un oncle de province capable de combler amplement la perte de mon crédit, et j'ai songé à cet oncle pour m'aider à lancer le verrou Dufournin, lorsque mes droits auront été reconnus par le tribunal !

— Alors, c'est mon congé!... fit le jeune avocat, d'un air pincé.

— Si vous le voulez!... Comme fiancé, oui, mais

1. Voir l'*Ouvrier* depuis le 5 décembre 1896.

vous restez mon avocat!... Vous serez le garçon d'honneur de Plumol, ça vous ira comme un gant!...

— Est-ce que par hasard, vous vous ficheriez de moi?... demanda Tarare furieux.

— Moi?... demanda Dufournin avec un étonnement très sincère. Et pourquoi?... Je vous parle sérieusement, en homme d'affaires!... Je suis un homme d'affaires, moi!... C'est si je vous parlais autrement, que je me ficherais de vous!... D'abord, on ne se fiche que des gens qu'on n'estime pas!... Et moi, je vous estime; la preuve c'est que je vais vous demander de vous charger d'une nouvelle mission confidentielle auprès de Plumol!...

— Encore!

— Oui, encore! Vous allez retourner au Dépôt, et dire à votre ami Plumol que vous vous êtes trompé, tout à l'heure, en lui affirmant que vous désiriez épouser sa fiancée!... Et que jamais je n'ai songé à lui retirer la main de ma fille.

— Moi!... Moi!... Vous voulez!... Mais Plumol me prendra pour un aliéné.

— Non!... Pour un homme qui avait bien déjeuné, tout simplement, et qui disait des balivernes!... Vous pourriez accréditer son erreur; de la sorte, ce que vous lui avez dit tantôt, ne laisserait pas de traces dans son esprit; il épouserait ma fille, vous seriez son garçon d'honneur et je vous intéresserais dans le verrou pneumatique que nous lancerions alors en grand avec la galette de l'oncle à Plumol!... Hein?... Saisissez-vous?...

— Je saisis,... je saisis.... je ne veux rien saisir!... cria Tarare exaspéré. Allez faire cette commission vous-même!... Je suis avocat, je ne suis pas commissionnaire, que diable!...

A son tour, le père Dufournin prit la mouche. Ah!... Tarare se conduisait si mal que ça avec un inventeur qui avait daigné lui confier la défense du verrou pneumatique! Il allait bien voir, ce petit avocaillon.

Et le marchand de caoutchouc lui dit brutalement :

— Vous feriez peut-être mieux d'être commissionnaire qu'avocat, mossieu!...

— Qu'entendez-vous donc dire par là?... cria le jeune Tarare d'un ton de défi et en se dressant comme un coq sur ses ergots.

— J'entends dire, mossieu, que vous avez plaidé hier comme un fort de la halle ne plaiderait pas!...

— Vraiment?... J'ai encore trop bien plaidé pour la cause que vous m'aviez confiée; car avec ça qu'elle était commode à défendre, votre cause!... Il n'y a pas à dire non : vous avez bien fait la contrefaçon du verrou Lapige!...

— Vous croyez?... fit Dufournin ironiquement. Attendons le jugement du tribunal, dans huit jours!

— Trêve de mots! conclut Tarare. Oui ou non, voulez-vous me donner la main de votre fille que vous m'avez promise?

— Non!... Vous ne direz pas que je ne suis pas carré!

— Et vous croyez que ça va se passer comme ça, vous?... Car je l'ai annoncé partout, mon mariage, partout, vous entendez!...

— Il ne fallait pas tant vous presser!... Moi, j'ai attendu!

A cet endroit de la conversation entrèrent Marthe et sa mère.

La mère eut un salut solennel et froid pour Tarare; Marthe qui ignorait si définitivement elle était refiancée à Plumol, ou si elle restait fiancée à l'avocat du verrou pneumatique, conserva une attitude pleine de tact et de décence.

Tarare la salua respectueusement, et très dramatique, en appela à elle de la conduite de son père :

— Oui! mademoiselle!... Oui!... Malgré nos serments solennels, monsieur votre père vous arrache à mon affection pour une question de gros sous!...

— C'est vrai, ça, papa?... demanda Marthe, très calme.

— Oui, c'est vrai!... s'écria Dufournin. Qu'est-ce que ça peut te faire, puisque je te repasse Plumol!

— Et que je m'engage à obtenir de M. Plumol qu'il portera des pantalons sacs!... ajouta la mère; oui, des pantalons sacs à la dernière mode!

Tarare eut un cri superbe :

— Vous opérez une pression infâme sur la conscience de cette enfant au cœur pur! dit-il.

Et, se tournant vers le père :

— Je n'ai plus rien à faire ici, dit-il. Veuillez me régler mes honoraires pour ma plaidoirie d'hier.

— Tout de suite, comme ça?...

— Oui, tout de suite, comme ça!... C'est cinquante francs!...

— Cinquante francs!...

— Pas un sou de moins!... D'abord, c'était le prix convenu.

— Oui, c'est vrai, mais vous ne vous êtes pas suffisamment étendu sur la vis, vous savez bien, la vis du verrou, ce perfectionnement que... qui...

— Je m'en contrefiche, de la vis du verrou!... déclara Tarare qui n'avait plus rien à ménager. Donnez-moi mes cinquante francs, que je file d'ici!...

Mme Dufournin fut très froissée par ce dernier membre de phrase. Elle médita une vengeance. Et, comme son mari sortait de son portefeuille un billet de cinquante francs, elle dit :

— Un instant! Monsieur a l'air de croire que nous sommes de mauvais payeurs; il ne se doute peut-être pas qu'il nous doit quelque chose...

— Moi!... vociféra Tarare que cette accusation mit hors de lui. Moi! je vous dois quelque chose?...

— Sans doute, dit Mme Dufournin. Trois fois, vous êtes arrivé ici à l'heure du dîner, sans être invité!... C'était sous prétexte de parler de l'affaire du verrou, mais, en réalité, vous auriez parfaitement pu aller au restaurant et venir ici après votre dîner. Puisque vous agissez avec nous avec indélicatesse...

— J'agis avec indélicatesse, moi?...

— Sans doute!... répliqua Mme Dufournin d'un ton aigre. Vous nous réclamez cinquante francs pour une affaire qui n'est même pas terminée!

— Ça, c'est vrai!... corrobora le père de la douce Marthe. Moi, pour cinquante francs, je donne un tuyautage complet d'appareil à douche absolument garanti!... Enfin, ne chicanons pas!... Voici les cinquante...

— Minute, que je te dis!... fit la femme du marchand de caoutchouc en arrêtant le bras de son mari. Monsieur nous doit neuf francs...

— Neuf francs!... s'écria Tarare.

— A trois francs par dîner, calcula la terrible femme, ça fait bien neuf francs!

— Trois francs, vos dîners?... fit le jeune avocat. Oh! la! la!... Vingt-deux sous, tout au plus!...

— Monsieur!... clama Mme Dufournin avec une majesté de grande dame outragée.

Marthe, elle, ne put s'empêcher de rire, tandis que le père, moins théâtral que sa femme, s'occupait à faire valoir le détail de sa marchandise, par une habitude journalière de négociant :

— Vingt-deux sous, mossieu!... Vous blaguez!... Allez dans n'importe quel restaurant, vous verrez si, pour vingt-deux sous, vous pouvez avoir un potage, un hors-d'œuvre, un gigot et des haricots, salade, fromage et dessert, le tout de premier choix, pour vingt-deux sous!

Tarare appela alors à son secours tout le petit bagage de procédure possédé par les avocats stagiaires dont il était un des plus brillants spécimens.

— C'est vous qui le dites, s'écria-t-il. Mais puisque vous cherchez à m'embêter, vous n'avez pas fini!... Nous soumettrons la question au juge de paix qui fera nommer un expert. Celui-ci examinera si, vraiment, les dîners qu'on boulotte chez vous valent trois francs ou vingt-deux sous. Nous irons en justice de paix!... Oui, nous irons!...

Cette attitude résolue fit réfléchir les Dufournin qui cherchèrent, dès lors, à transiger.

Finalement, ils donnèrent quarante-cinq francs à Tarare qui, avant de partir, s'approcha de Marthe et lui dit :

— Mademoiselle!... Bien que j'aie, croyez-le, le cœur brisé à la pensée que c'est une autre que vous dont je serai le mari en un jour peut-être prochain, soyez convaincue que vous ne serez jamais de moitié dans les griefs qu'ont fait naître en moi les procédés des auteurs de vos jours. Toutefois, permettez-moi de vous dire que Plumol ayant été congédié par M. votre père ne se laissera peut-être pas repêcher aussi facilement que M. votre père le croit.

Puis, s'adressant aux parents, il leur tint ce langage :

— J'ai l'honneur de vous avertir que je vais de ce pas chez M. Lepêne, le véritable, le seul inventeur du verrou pneumatique, ainsi que j'espère le prouver un jour devant le tribunal!... Et je vais chez M. Lepêne pour lui offrir d'être son avocat. Je connais la question du verrou dans ses coins et recoins; c'est lui qui bénéficiera des travaux et des études auxquels je me suis livré ici avec vous, cher monsieur Dufournin. J'ai peut-être mal plaidé hier, mais, saperlotte! ce que je sens que je vais bien plaider lorsqu'il s'agira de plaider contre vous, c'est inimaginable!

Il partit sans saluer, en enfonçant son chapeau, tout joyeux d'avoir décoché à la famille Dufournin cette flèche du Parthe.

Certes!... Elle avait porté, la flèche du Parthe!

Mme Dufournin dit à son époux :

— Tout de même!... Si c'est vrai, ce qu'il dit là!...

— En voilà, tout de même, un petit animal! s'écria M. Dufournin, très inquiet.

Quant à Mlle Marthe, elle était métamorphosée en tigresse. Elle croisa ses bras et lança à ses parents :

— Avec toutes vos manigances, me voilà encore sans mari!... J'en ai assez, je vous en préviens!... Si, d'ici quinze jours, vous ne m'avez pas trouvé un parti potable, c'est-à-dire un mari qui n'ait pas besoin de mettre sa femme en cage derrière un comptoir, mon parti est pris...

— Qu'est-ce que tu feras?... lui demanda sa mère.

— Je me mettrai chanteuse de café-concert. C'est trop bassinant, à la fin!...

— En voilà, une idée baroque!... cria son père.

— Baroque ou non, c'est comme ça!...

— Bonté divine!... fit Mme Dufournin. Qu'est-ce qui a pu le fourrer ça dans la tête?...

— Moi toute seule! déclara Marthe. Il y en a déjà quatre de ma classe, au lycée, qui sont au café-concert. Je serai la cinquième!... Et voilà!... Ma meilleure amie, Jeanne Bilboquet, est chanteuse comique aux Folies-Boudebois. Elle a très bien réussi!... Elle a des plumes de deux mètres sur la tête quand elle entre en scène...

Et, pour montrer à ses parents qu'elle ne plaisantait pas, Marthe, délaissant les chansons à hirondelles qui charmaient tant sa mère, s'adonna avec fureur à la chanson de café-concert.

Dès le soir, les clients de la maison Dufournin, tout en marchandant des accessoires de bicyclette en caoutchouc, pouvaient se régaler l'oreille avec cet intelligent refrain scandé sur un air de boléro :

Je suis Espagnole
Née aux Batignolles.
J'appris les castagnettes
Dans la ru' Lafayette.
J'appris le boléro
Boulevard Ornano,
Et puis le tambourin
Boulevard Saint-Martin.

XII

OU LE LECTEUR VERRA LA FAÇON DONT NICOLAS DURAND PASSAIT SON TEMPS A PARIS ET COMMENT, DANS SES PÉRÉGRINATIONS, IL RETROUVA LE KÉPI DE BÉCASSEAU



PENDANT que tous ces événements se passaient, il y avait un homme, à Paris, qui menait une existence agitée et contrastant singulièrement avec la vie calme à laquelle il avait été habitué jusque-là.

Cet homme, c'était Nicolas Durand, l'oncle de Plumol, l'arpenteur-géomètre de Marcilly-en-Gault (Loir-et-Cher), venu à Paris pour voir le tzar et, en même temps, son neveu Antoine, « le fils à sa défunte sœur. »

Voyez l'ironie de la destinée, Nicolas Durand n'avait vu ni son neveu, ni le tzar!

Son neveu était en prison pour avoir voulu tuer le tzar, à ce que l'arpenteur-géomètre avait appris et ce qui le laissait, d'ailleurs, très incrédule. Quant au tzar, il se vengeait cruellement sur l'oncle des mauvais desseins du neveu en choisissant soigneusement, pour visiter la capitale, les rues et les boulevards où Nicolas Durand ne stationnait pas.

Si bien que Nicolas Durand avait fini par se demander si le tzar ne le faisait pas exprès, par méfiance.

A cette pensée, tous les sentiments franco-russes de Nicolas Durand se froissaient. Des larmes lui venaient aux yeux.

Il se couchait chaque soir en se disant :

— Demain, il passe à tel endroit; que le diable m'étripe si je ne suis pas enroué à force de l'acclamer, ce brave Nicolas!...

Le lendemain, Nicolas Durand se précipitait du lit à la première heure, mais connaissant mal Paris, ou mal renseigné par les sergents de ville, il arrivait trop tard sur le parcours, et le cortège était passé.

Et puis, il lui advint une fois de mal lire le programme de l'itinéraire du cortège, et d'aller piétiner trois heures sur le boulevard Saint-Martin, tandis que le tzar et son épouse, avec Félix Faure pour vis-à-vis, passaient acclamés sur le boulevard Saint-Michel.

Le dernier jour que le tzar passa à Paris, Victor Durand eut pourtant une minute de joie.

Il errait à l'aventure, cherchant toujours le tzar, quand il vit de loin, sur une grande avenue qu'il ne connaissait pas, la foule qui faisait la haie.

Des casques apparurent par-dessus la foule, puis des chapeaux galonnés d'or.

— C'est lui!... Enfin!... s'écria l'oncle de Plumol, qui malgré son gros ventre, se mit à courir.

Malheureusement, il ne put aller assez vite; il arriva, fendit la foule en fonçant sur les gens comme un sanglier qui se précipite dans un taillis, et vit, à deux cents mètres de là le derrière des chevaux du peloton qui fermait la marche du cortège.

*(La suite au prochain numéro.)* JEAN DRAULT

## RECETTES DE LA SEMAINE

### Procédé pour enlever les taches du marbre.
*(Recette demandée.)*

1° Le moyen le plus simple et le plus efficace est de former une pâte de blanc d'Espagne et de benzine. — Cette pâte étendue sur les marbres les débarrasse de toutes les taches grasses, quelles qu'elles soient ;

2° On fait une pâte avec du blanc d'Espagne (craie) et du chlorure de soude : on l'étend sur le marbre et on l'y laisse sécher autant que possible. Un lavage à l'eau enlève la pâte et fait disparaître les taches;

3° Les taches de rouille ou autres très adhérentes s'enlèvent avec de l'acide oxalique (sel d'oseille).

4° Enfin, si l'on ne peut faire autrement et que l'objet à nettoyer s'y prête, on procède par le grattage et l'on repolit le marbre ensuite.

### Procédé pour dorer sur le bois.
*(Recette demandée.)*

Il suffit d'enduire l'objet qu'on veut dorer avec une couche de gomme ou de blanc d'œuf, et d'y appliquer ensuite les feuilles d'or que l'on brunit par le procédé ordinaire. Ce procédé, dont le but est de donner à l'or du brillant et de l'éclat, consiste en ceci : on polit l'objet doré et on le lisse fortement avec le brunissoir, qui est ordinairement une dent de loup ou une pierre de sanguine.

On peut encore mater l'objet doré, c'est-à-dire passer légèrement dessus de la colle en détrempe dans laquelle on délaie un peu de vermillon sur les endroits qui n'ont pas été brunis. Cette dernière opération conserve l'or et l'empêche de s'enlever quand on le touche.

### Moyen de recoller l'ambre.
*(Pour les fumeurs).*

C'est pour un fumeur une vive contrariété que de casser un beau bout d'ambre. — Pour souder ensemble les deux morceaux, il suffit d'humecter avec une solution de potasse caustique les surfaces que l'on veut unir et ensuite de les presser, à chaud, l'une contre l'autre.

# LES COURSES D'AUTOMNE[1]

PAR

HIPPOLYTE AUDEVAL

XII (*Suite.*)

— Eh bien, il y a un moyen : je dirai à mon père de ne pas me donner de dot. Nous serons pauvres tous les deux. Nous irons habiter le pavillon, qui est à vous. Je ferai la cuisine. Je sais la faire.

— Vous entraîner dans ma ruine!

— Vous refusez! Ah! vous ne m'aimez pas!

— Chère âme, ah! laissez-moi avoir de la raison pour nous deux. L'affection, c'est le meilleur de la vie, mais ce n'est pas toute la vie. La conscience, l'honneur, l'estime de soi, tels sont les vrais biens, ceux qui résident en nous et qu'un caprice de la destinée ne peut nous ravir.

— Sans doute. Mais une affection mutuelle, le désintéressement, le bonheur..., n'est-ce rien ?

— Le bonheur!... Ecoutez, Charlotte, voulez-vous que je vous épouse ?

— Oui, mon cousin. C'est convenu, d'ailleurs.

1. Voir l'*Ouvrier* depuis le 9 septembre 1896.

Léopold garda un instant le silence comme pour mieux entendre les voix intérieures qui se livraient en lui un violent combat.

— Ah! c'est impossible, s'écria-t-il bientôt. Un moment de faiblesse me causerait, et à vous aussi peut-être, une existence insupportable. Le monde m'approuverait, je le sais. Comme ce notaire, il me comblerait d'éloges, il m'honorerait comme ayant agi en habile homme. Un brillant mariage! Un mariage qui, de pauvre, vous fait riche! C'est là, aux yeux de beaucoup de gens, une victoire, un triomphe. Mais ces idées ne sont pas les miennes. Je ne suis pas votre égal, Charlotte, et, dans les conditions où nous sommes, cette union ne serait pour moi qu'un abaissement volontaire. Je porterais toute ma vie, comme un lourd boulet au pied, la pensée que je dois tout à une femme : la fortune, mon toit, mon pain. Il est d'autres moyens pour un homme de lutter contre la destinée... Si vous m'aimez, eh bien! laissez-moi me relever par mes propres forces, par mon propre courage. Laissez-moi vous prouver que je suis digne de vous.

— Encore un délai! c'est vous qui le demandez!

— Oui. Et, croyez-moi, nous nous chérirons bien davantage quand cette tendresse sera la libre expansion de nos cœurs, sans pouvoir être soupçonnée d'être une ressource suprême contre l'adversité.

— Mais que ferez-vous, mon cousin ?

— Je n'en sais rien encore. J'irai dans les pays où l'on fait vite fortune... en Amérique... en Chine! au Japon...

— Si loin!

— Enfin, je ferai de mon mieux. Ne vous inquiétez pas.

Un souvenir soudain frappa Léopold.

— Ma cousine, reprit-il vivement, ne cherchons plus. Je sais ce que je vais faire. Ce n'est aventureux et dangereux qu'à moitié, et les résultats sont certains. A mon dernier passage à Bruxelles, je me trouvai par hasard avec des personnes du haut négoce qui me proposèrent de m'associer à un établissement commercial fondé à Yokohama.

— A ?... demanda Charlotte tout effrayée.

— Des avantages superbes! ma cousine. D'autant mieux que je remplis, ou à peu près, les conditions exigées. Je parle plusieurs langues, ce qui est de première nécessité. J'ai voyagé un peu partout. Vous n'ignorez pas que, depuis quelques années, les relations avec le Japon...

— Au Japon! Ah! mon Dieu!

— C'est loin, mais on en revient. Mes appointements, d'ailleurs, seront en raison du sacrifice accompli : vingt-cinq mille francs par an et au bout de cinq années... Ah! c'est là le côté pénible. Il me faudra signer un engagement de cinq ans.

M. Rougerie rentra. Charlotte, qui s'efforçait de contenir son chagrin, le laissa éclater en présence de son père, et courut vers lui tout éplorée.

— Cinq ans! murmura-t-elle. Cinq ans!

M. Rougerie, sans savoir de quoi il s'agissait, la consola de son mieux. Elle s'éloigna pour cacher ses larmes, et Léopold raconta ses projets à son oncle.

— Ah! tu as bien tort de t'expatrier, dit celui-ci. Ma fille t'aime, moi je consentais à vous bénir, car enfin, tu as ton titre de comte...

— Justement, interrompit Léopold, permettez-moi, mon oncle, de ne pas en trafiquer. C'est une folie si vous voulez, mais c'est la mienne, et il me serait impossible d'être plus sage.

— Eh! mon Dieu, je ne te blâme pas, répliqua M. Rougerie avec émotion. J'ai réfléchi à la situation tandis que tu causais avec Charlotte. Il y a des hommes qui sont fiers de faire un beau mariage parce que cela montre qu'ils ont des qualités intimes. D'autres, au contraire, sont bien aises de prouver qu'ils sont capables d'autre chose que de faire la cour aux femmes. Tous les goûts sont dans la nature. L'essentiel est de ne pas les contrarier.

« J'ai vu des plantes magnifiques dépérir, sans qu'on sût pourquoi. On s'apercevait qu'elles avaient été dévorées par un ver. Toi, c'est la même chose. Tu ne pourrais supporter l'idée que tu dois tout à ton épouse : ce serait ton ver rongeur. Cinq ans! c'est interminable. Pauvre Charlotte! Je la connais; elle t'attendra. Toi, tu es un honnête garçon, mais tu ne mets pas l'amour au premier plan. Si j'avais été à ta place, moi, j'aurais déjà enlevé ma fille. On raisonne trop, à notre époque. L'amour n'est pas assez fougueux.

« Moi, quand j'ai fait la cour à ma femme, je lui ai dit : « Si vous me repoussez, je me brûle la cervelle. » Elle m'a épousé immédiatement, et ne s'en est jamais repentie. Bonne Charlotte! Tu n'as peur de rien, toi. Tu aurais bien pu lui dire que tu partais pour un an et demi. On écrit, ensuite, on réclame encore un an, puis six mois, puis six autres mois, et l'on arrive sans s'en apercevoir au terme fixé. Mais toi : cinq ans! c'est à prendre ou à laisser. Hélas! le bon vieux temps est passé; les traditions se perdent.

M. Rougerie et Léopold restèrent rêveurs; M. Rougerie songeait à sa jeunesse, et Léopold s'apercevait, par l'absence momentanée de Charlotte, que le sacrifice de la quitter serait bien plus douloureux qu'il ne se l'était d'abord imaginé.

XIII

La fierté a cela de bon, c'est que, même dans son exagération, elle commande le respect, surtout quand elle ne se compromet pas dans la fréquentation de la vanité ou de l'orgueil. Or, Léopold depuis qu'il avait pris la résolution de faire une tentative pour relever, au moins en partie, sa fortune, conservait, comme auparavant, une simplicité d'allures et de langage qui le grandissait encore aux yeux de M. Rougerie et de Charlotte. Il écrivit à Bruxelles pour se mettre à la disposition des personnes qui lui avaient proposé de se joindre à elles, et, en attendant, il continua de demeurer à Buissas. Fuir l'hospitalité de son oncle, après tout ce qui s'était passé, lui eût paru de l'ingratitude. Comptant rester peu de temps dans la contrée, il ne jugea pas opportun de se séparer des parents qui l'avaient si cordialement accueilli, et d'aller s'installer dans le pavillon dont il était propriétaire et qui représentait maintenant le seul débris de sa fortune. Quelque chose de grave et de fort était descendu sur ce jeune homme. Son affection pour sa cousine avait également pris une teinte plus recueillie, plus puissante.

*(La suite prochainement.)* HIPPOLYTE AUDEVAL.

# AMUSEMENTS SCIENTIFIQUES

## BOUSSOLE MÉRIDIENNE

L'appareil que nous allons décrire est un cadran solaire portatif facile à construire et qui, placé au soleil, n'importe où indique assez exactement l'heure qu'il est, temps vrai.

Tout le monde sait que le cadran solaire et l'horloge bien réglée ne sont pas souvent d'accord : cela ne leur arrive que quatre fois par an à peu près aux dates suivantes : 15 avril, 15 juin, 1er septembre et 25 décembre: c'est que le cadran solaire indique le temps vrai, l'horloge le temps moyen.

Le cadran solaire marque midi quand le soleil passe au méridien; un jour solaire est l'espace de temps compris entre deux *midi* successifs du cadran solaire. Ce jour solaire n'est pas toujours de la même durée : il est plus court quand la terre est plus près du soleil, plus long quand elle en est plus éloignée; il varie encore un peu d'après la course du soleil qui, comme on le sait, n'est point parallèle à l'équateur.

Comme il ne serait point pratique dans la vie d'avoir des jours d'inégale longueur et que, en pareil cas, il en coûterait des merveilles de mécanique d'une complication inouïe pour obtenir des horloges ou des montres donnant l'heure vraie, on a adopté un *temps moyen*. Le jour moyen est un jour d'une durée constante, égal à la moyenne des jours solaires *vrais* de l'année entière.

Plusieurs almanachs publient chaque année, d'après l'*Annuaire du bureau des longitudes*, des tables donnant pour chaque jour de l'année la différence entre l'heure vraie et l'heure moyenne, c'est-à-dire qu'on y voit combien il faut ajouter ou retrancher de minutes, à l'heure que marque un cadran solaire, pour régler une montre ou une horloge, pour avoir le temps moyen.

Hâtons-nous de dire que l'écart entre les deux sortes d'heures n'est jamais bien considérable; il ne dépasse guère un quart d'heure en plus ou en moins; il atteint son maximum vers le commencement de novembre (16 à 17 minutes). Une horloge bien réglée doit donc, à cette époque, marquer seulement onze heures quarante-trois minutes au moment où la détonation des petits canons des cadrans solaires annonce le midi vrai; le onze février, au contraire, il sera à peu près midi un quart au temps moyen quand le cadran solaire marquera midi.

C'est le temps vrai et non le temps moyen que donnera le petit appareil que nous allons construire avec les matériaux suivants :

Une petite planchette carrée de neuf centimètres de côté et d'un centimètre d'épaisseur;

Un fil de laiton long de vingt centimètres et de la grosseur d'une aiguille à tricoter;

Un brin de fil de laiton de la grosseur d'une aiguille à raccommoder : longueur 15 centimètres environ;

Une petite aiguille aimantée (aiguille à coudre aimantée en faisant glisser d'un bout à l'autre sur cette aiguille, toujours dans le même sens et un certain nombre de fois, l'une des extrémités d'un barreau aimanté ou d'un de ces aimants en fer à cheval qu'on peut se procurer partout);

Enfin, un petit morceau de carton bristol de dix centimètres sur douze;

Préparez tous ces objets et attendez patiemment que le numéro de la quinzaine prochaine vous dise ce qu'il en faudra faire et vous montre le dessin de l'appareil.

*(Tous droits réservés.)*

MAGUS.

**Librairie BLÉRIOT, HENRI GAUTIER, Successeur, 55, quai des Grands-Augustins, PARIS**




GRANDES RÉDUCTIONS DE PRIX ET VENTE A CRÉDIT

Pour aider à la diffusion des bons livres

22 et 31 mois DE CRÉDIT

# FOURNITURE IMMÉDIATE

DE LA COLLECTION DES

# TRENTE-CINQ ANNÉES PARUES DE L'OUVRIER

## (15,264 PAGES, GRAND IN-4°, SUPERBEMENT ILLUSTRÉES)

**Payable CINQ francs par mois.**

**L'Ouvrier** est un charmant recueil destiné à procurer de saines et récréatives lectures; il a cet inestimable avantage de pouvoir être laissé dans toutes les mains et de moraliser tout en amusant. C'est ce qui explique la faveur exceptionnelle dont il jouit au foyer de toutes les familles.

Recevoir le journal est bien, mais ce n'est pas assez. Il faut encore que la collection complète des années parues soit dans toutes les bibliothèques de bons livres et sur la table de toute personne avide de bonnes lectures et d'enseignements moralisateurs.

Cela est vrai — nous a-t-on dit — mais, pour acquérir cette collection, il faut sortir une somme qui n'est pas à la portée de toutes les bourses.

Cette objection, nous venons y répondre victorieusement :

**La somme était grosse, elle va être de beaucoup diminuée.**

**Cette somme, on pourra la payer par mensualités de cinq francs.**

## GRANDE RÉDUCTION DE PRIX

Il y a deux ans, lorsque, sollicités par un désir de propagande plus active, nous nous sommes décidés à faire paraître l'**Ouvrier** deux fois par semaine au lieu d'une, nous n'avons augmenté que de un franc le prix de l'abonnement : de cinq francs, il a été porté à six francs. Autrefois, nous fournissions donc 52 numéros pour **5 francs** ; nous les fournissons aujourd'hui pour **3 francs**, puisque nous demandons **6 francs** pour 104 numéros. Cette énorme réduction, nous allons la faire porter aussi sur la collection des années parues de l'**Ouvrier**, de sorte que nous céderons pour **110 francs** brochée et pour **155 francs** reliée, cette collection qui coûtait jusqu'ici **176 fr. 50** brochée et **220 fr. 75** reliée.

Ainsi, nous nous tenons à la disposition de tous les souscripteurs pour leur envoyer *immédiatement* au reçu de leur demande :

### LA COLLECTION DES TRENTE-CINQ ANNÉES DE L'OUVRIER

**Formant trente-cinq beaux volumes grand in-4° illustrés.**

**Brochée pour 110 francs en port dû — ou pour 118 francs franco en gare.**
**Reliée pour 155 francs en port dû — ou pour 165 francs franco en gare.**

Prière, en souscrivant, de donner son adresse bien exacte et d'indiquer la gare la plus rapprochée de son domicile.

## FACILITÉS DE PAIEMENT

Beaucoup de personnes, beaucoup de bibliothèques seront désireuses de posséder cette précieuse collection; mais toutes ne pourront pas s'imposer une aussi lourde dépense en une seule fois. Que cela ne les arrête pas, nous acceptons d'être payés à raison de :

### CINQ FRANCS PAR MOIS

Moyennant un premier versement de dix francs, nous expédions la collection au reçu de la commande. Puis, chaque mois, le facteur présentera au domicile du souscripteur une facture acquittée, que celui-ci n'aura qu'à payer sans se préoccuper d'autre chose. La poste se chargera du reste. Ce mode de recouvrement, le seul pratique, nous coûtera **50 centimes** par chaque cinq francs. Nous demanderons à nos souscripteurs de partager cette dépense avec nous en payant **25 centimes**, lesquels représentent la somme qu'ils auraient eue à débourser pour nous envoyer l'argent. Ils auront donc à verser chaque fois **5 fr. 25**.

**AVIS IMPORTANT.** — Les personnes qui possèdent déjà une ou plusieurs années de l'**Ouvrier** peuvent profiter des mêmes avantages et facilités, pourvu qu'elles nous demandent autant de fois **3 francs** de livres qu'elles possèdent d'années brochées, ou autant de fois **4 fr. 25** de livres qu'elles possèdent d'années reliées. Ces livres doivent être choisis dans le catalogue de la librairie Blériot-Henri Gautier. (Ce catalogue est envoyé gratis et franco à toute personne qui en fait la demande.)

**Adresser les demandes de souscriptions**
**à M. Henri Gautier, éditeur, 55, quai des Grands-Augustins, à Paris.**

*Le Directeur-Gérant :* HENRI GAUTIER. Sceaux. — Imp. E. Charaire.

5 centimes le N° année courante (10 centimes le N° années échues.) N° 1992 TRENTE-SIXIEME ANNEE. — 17 Février 1897.

# L'OUVRIER

**Journal illustré paraissant le Mercredi et le Samedi**

| ABONNEMENT D'UN AN : (104 numéros) France, Algérie et Belgique : 6 francs. | DIRECTION ET ADMINISTRATION : LIBRAIRIE BLÉRIOT, HENRI GAUTIER, SUCCESSEUR, 55, quai des Grands-Augustins, Paris. | ABONNEMENT D'UN AN (104 numéros) Colonies et Étranger (sauf la Belgique) : 7 francs. |
|---|---|---|

## LE SECRET DE LA MARINIÈRE, PAR NOËL GAULOIS



Une femme priait en égrenant un chapelet. (Voir page 667.)

SOMMAIRE : Le Secret de la Marinière, par Noël Gaulois. — Le Nez de Flairdecoin, par Jean Drault. — Chronique hebdomadaire, par Oscar Havard. — Jeux d'esprit de l'Ouvrier. — Les Courses d'automne, par H. Audeval.

# LE SECRET DE LA MARINIÈRE[1]

PAR

NOEL GAULOIS

XXVII (*Suite*.

Un matin, le gardien lui ordonna de le suivre au greffe.

Un éclair brilla dans ses yeux et il parut prêt à sauter sur le gardien. Ses doigts se pliaient, les deux mains rapprochées, comme pour étrangler.

Le geôlier pâlit mais répéta son ordre d'une voix ferme.

— J'y vais, dit Rochel d'une voix où vibrait une violente émotion.

C'était la lutte qui commençait, lutte obscure et terrible dont sa tête pouvait être l'enjeu. Il se raidit pour ne point défaillir.

Au greffe, des gardes lui mirent les menottes, réunies par une longue chaîne, étroitement serrées. Rochel regardait, à quelques pas devant lui, Martial.

Martial! son fils! cynique et gouailleur à la Roquette, comme autrefois dans les bouges où l'avait ramassé son père, comme plus tard dans la rue Massillon.

— Il y avait longtemps que vous ne m'aviez vu, hein, papa!

Dans ce mot, le voyou mettait une âpre ironie.

Rochel, qui n'avait pas entendu une seule des paroles prononcées par Thérèse avant de s'évanouir, lorsqu'elle avait vu son mari arriver à la Roquette avec son fils, entre deux rangs de soldats, Rochel reçut ce mot comme une balle en pleine poitrine.

Ainsi l'on savait qui il était, l'on n'ignorait plus aucun des liens qui l'unissaient à tous les personnages de la sinistre aventure dont le dénouement approchait. C'était la fin de tout, la ruine de ses derniers espoirs. Car Rochel condamné, Froment aurait pu recommencer sa vie, avec plus d'honnêteté, ou plus de chance.

— Eh bien! papa, ça ne va pas?... Ça me semble drôle de vous appeler papa! Et vous, ça ne vous étonne pas un peu, que je vous appelle papa?

— Faites taire cet individu, dit le gardien en chef, qui remplissait les dernières formalités usitées avant de livrer ses prisonniers aux gardes.

Ce ne fut pas long d'ailleurs.

Avant que Rochel, dont la lèvre inférieure tremblait fébrilement, eût songé à répondre à Martial, il fut conduit à l'une de ces voitures divisées en cellules de chaque côté d'un couloir central, qui servent au transport des prisonniers.

Au Palais de Justice, ils attendirent près d'une heure avant d'être introduits dans le cabinet du juge d'instruction. Ils n'échangèrent pas une parole. Martial lui-même était agité, nerveux. La peur le tenait maintenant de laisser échapper quelques paroles compromettantes.

Le directeur, avant d'accéder à sa demande d'entretien, l'avait laissé s'impatienter. Quand il s'était fait amener le prisonnier, il avait su lui arracher autre chose que des paroles vagues : il avait obtenu quelques révélations précises. Martial avait donc naturellement songé à vendre d'abord son père, quitte à livrer plus tard à la justice quelques-uns de ses anciens amis recherchés pour différents méfaits. En se rappelant comment, avec le directeur, il avait eu la langue plus longue qu'il ne l'avait résolu, le jeune gredin n'était pas sans inquiétude sur l'issue de sa comparution devant un magistrat.

Quand il fut introduit, son trouble s'accrut encore. Auprès du juge d'instruction, debout, dans une attitude respectueuse, se tenait M. Pivert.

L'agent eut un imperceptible clignement d'œil du côté de Martial et, tirant sa tabatière, aspira une prise avec un frémissement narquois de son nez barbouillé.

— Asseyez-vous là, dit le juge à Martial.

Celui-ci regarda l'homme qui lui parlait. C'était un grand vieillard sec, à la figure pâlie, complètement rasée. Ses yeux gris déconcertaient ; son front, que l'habitude de maîtriser les émotions avait conservé pur de toute ride, offrait une sérénité invariable aux regards les plus scrutateurs. Sa voix était grave, d'un timbre profond.

Martial, interloqué, s'assit à la place qu'on lui désignait, devant une table.

— Prenez une plume et écrivez! dit encore le juge.

1. Voir l'*Ouvrier* depuis le 5 décembre 1896.

Martial obéit : il prit la plume que le greffier glissait entre ses doigts et l'approcha d'une feuille de papier mise à sa portée.

— Ecrivez, répéta le juge.

Et il dicta :

— J'appelle l'attention des chefs de l'armée sur le commandant Rochel, attaché à l'état-major, habitant rue Massillon...

La plume tremblait dans les doigts de Martial.

Cette phrase, il la reconnaissait. C'était par elle que débutait la dénonciation qu'il avait lancée contre Rochel, lorsque, possesseur des papiers volés dans la cassette de Thérèse, il avait voulu se débarrasser de son complice.

Le juge continuait sa dictée, mais Martial n'écrivait plus, n'entendant plus. Il essayait de sonder l'abîme où il se voyait glisser.

Le contact d'une main sur son avant-bras le fit tressaillir. Il leva les yeux.

Ce que ses yeux rencontrèrent, ce fut la dénonciation qu'il avait écrite et le regard du magistrat.

— Pourquoi n'écrivez-vous plus?

— Je... ne sais... J'ai froid.

— Vous avez froid !

Ces mots, prononcés lentement, posément, firent rougir Martial. La température du cabinet où il se trouvait était très élevée et des gouttes de sueur perlaient à son front. Il respirait bruyamment comme s'il étouffait.

La partie devenait grosse d'enjeu. C'était la mort, si tout était découvert.

Que faire?

Nier que la dénonciation eût été écrite de sa main? Ce système serait-il longtemps soutenable? Non, assurément. Son trouble l'avait trahi et les experts en écriture l'accableraient.

Ne valait-il pas mieux ne point s'enferrer sur un premier mensonge? En chargeant Rochel, n'y aurait-il pas moyen de se tailler un beau rôle de Français indigné en démasquant un traître?

— Celui que vous appeliez Rochel est Froment, c'est votre père !

Cette question du juge bouleversait Martial. Dénoncer son père, c'était à lever de dégoût le cœur de tous les honnêtes gens et surtout de cet homme terrible qui disposait de sa vie et semblait lire en son cœur, puisque la question qu'il posait ainsi répondait aux plus intimes pensées du criminel.

Il fallait parler pourtant. Il s'était trahi déjà, son silence le trahissait encore.

— J'ignorais, balbutia-t-il, j'ignorais que ce fût mon père.

— C'est bien vous qui avez écrit cette lettre?

Martial évita le regard du juge et se tut.

— Que saviez-vous donc sur cet homme pour le désigner comme espion?

— Vous allez tout savoir, lâcha le bandit, décidé à tout pour se sauver. Eh bien! oui, cet homme, dont on me dit le fils, était un espion, j'en avais la preuve. Je l'avais épié, suivi, je l'avais vu tenant des colloques mystérieux avec des soldats allemands.

— Où?

— Du côté de la forêt de Bondy.

— Du côté d'Aulnay, reprit le magistrat.

Une fois de plus, Martial se déconcerta.

— Enfin, vous maintenez que Froment dit Rochel s'est livré à l'espionnage dans les bureaux militaires, pour le compte de l'Allemagne, et ceci en temps de guerre?

— Oui! répondit Martial.

— Faites entrer l'autre accusé, ordonna le juge à l'un des gardes restés devant la porte du cabinet.

Rochel fut amené.

— Connaissez-vous ceci? demanda le magistrat à Rochel en lui présentant la dénonciation.

Rochel parcourut le papier, puis il regarda Martial.

— Je savais que j'avais été dénoncé, dit-il, mais je n'avais pas vu cette pièce.

— Connaissez-vous l'écriture?

— Non! répliqua Rochel.

— Soupçonnez-vous quelqu'un de s'être fait votre délateur?

— Non ! répéta-t-il.

— Vous avez en face de vous celui qui vous a dénoncé. Le reconnaissez-vous?

— C'est mon fils! murmura-t-il avec une déchirante expression... mais il ne savait pas que j'étais son père. C'est une petite vengeance perpétrée dans un moment d'humeur.

— Il sait maintenant qui vous êtes. Il a conscience de la portée de son accusation.

— Eh bien? interrogea anxieusement l'accusé.

— Il maintient tous les termes de sa dénonciation... Il précise des faits.

— Oh!

Rochel recula, ses prunelles vacillèrent et il fût tombé si M. Pivert, qui se préparait à absorber une centième prise, n'eût lâché sa tabatière, pour le soutenir.

Le juge s'approcha.

— Transportez cet homme à l'infirmerie du Dépôt et réintégrez l'autre à la Roquette.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Dans l'étroite infirmerie du Dépôt, près d'une couchette où s'éteignait un homme, la veille encore vigoureux et redoutable, une femme, les yeux obscurcis de larmes, priait en égrenant un chapelet.

Un murmure à peine perceptible attira son attention. Sur sa couche, l'homme avait ouvert les yeux. La femme se leva, prit un bol et l'approcha des lèvres du malade.

Celui-ci écarta doucement le breuvage.

— Thérèse, dit-il...

Il y avait sept jours que celui dont elle se rappelait être l'épouse agonisait sous les yeux de la marinière. Elle avait obtenu la permission de passer ses journées au chevet du mourant et, depuis qu'elle s'était installée là, c'était la première fois qu'elle s'entendait parler sans délire.

— Reposez-vous, fit-elle, en reprenant sa place.

L'homme mit toutes ses forces dans un mouvement qui lui permit de saisir la main droite de la marinière, à l'annulaire de laquelle brillait encore l'anneau béni qu'il avait passé à son doigt dans l'église de Joigny.

Il attira cette main à ses lèvres et la baisa.

— Thérèse! Toi ici... Pardon, pardon!

Et des sanglots sourds, pressés, soulevèrent sa poitrine.

— Ah! Froment! Froment! murmura Thérèse en laissant éclater la douleur dont elle était oppressée. Qu'as-tu fait de nous?

Le misérable fixa sa femme avec une supplication si ardente qu'elle se repentit de ce reproche, en un tel moment.

— Je vais mourir... Pardon! reprit Rochel entre deux sanglots.

Longtemps encore il tint la main de sa femme embrassée; quand il l'abandonna, cette main était toute mouillée de pleurs.

— Thérèse, dit Froment, puis-je espérer que mes crimes me seront pardonnés?

— Ah! pour moi, je te pardonne sincèrement, et les hommes n'ont pas le droit d'être plus sévères que moi. Mais qui te réconciliera avec Dieu!

Froment resta longtemps sans répondre. Deux heures s'écoulèrent sans qu'il donnât signe de vie. Pourtant ses yeux étaient grands ouverts.

Le moment était venu où Thérèse devait quitter l'infirmerie.

Froment, d'un signe, l'appela près de lui.

— Thérèse, articula-t-il, prie notre vieux curé de Joigny de venir auprès de moi. Dis-lui que c'est un mourant qui l'appelle, un mourant qui a grand besoin de ses secours et de ses prières.

La marinière eut un rayonnement de joie passager sur sa face douloureuse, et s'éloigna après avoir serré entre ses doigts les doigts amaigris de Froment.

Le lendemain, Thérèse, en arrivant, trouva Froment éveillé, guettant son entrée anxieusement. En la voyant seule, il eut un geste de déception désolée.

La marinière se hâta d'aller vers lui.

— Monsieur le curé? dit-il, et son attitude formulait sa question inachevée.

— Il viendra, dit Thérèse.

Froment saisit la main de sa femme et, comme la veille, la garda dans les siennes.

Dans la journée, il alla s'affaiblissant. Ses yeux se tournaient fréquemment vers la porte.

Enfin l'ecclésiastique parut.

La marinière s'avança vers lui.

— Eh bien? demanda le prêtre.

— Il vous attend avec impatience... Le médecin croit qu'il ne passera pas la nuit.

— Pauvre femme! dit le prêtre; et il s'avança vers le moribond.

La marinière demeura à l'écart.

— Mon père, entendit-elle...

Froment tendait les bras vers le vénérable curé.

— Mon fils, prononça le prêtre, ayez confiance dans la miséricorde infinie de Celui qui pria pour ses bourreaux et se sacrifia à notre salut.

A voix basse, le ministre de Dieu et son pénitent s'entretenaient...

Thérèse s'était mise à genoux et priait avec ferveur.

L'entretien fut long. Quand le vieux curé de Joigny se leva, il inclina sa belle tête blanche vers le mourant et l'embrassa.

— Recevez ce baiser de paix! fit-il.

« ...Allez, dit-il ensuite à Thérèse, retournez près de lui. Il vous devra d'avoir fait une fin chrétienne. Il veut voir son fils. Je vais m'efforcer que ce dernier vœu soit accompli. Ce soir, je lui administrerai les derniers sacrements.

La marinière retourna près de Froment.

— Le Dieu de miséricorde et d'amour me recevra dans son sein, dit l'homme. Lui, qui a pardonné au larron sur la croix, voit mon repentir et connaît mon expiation. Quoique la mort m'enlève à la justice humaine, j'ai été durement châtié.

Il retourna aux graves pensées qui lui restaient de son entretien avec le prêtre, et ne rompit plus le silence que pour dire à Thérèse :

— Tu sauveras celui que j'ai perdu, comme tu m'as sauvé... Veille sur Martial; en le ramenant au bien, tu m'enlèveras le lourd fardeau qui m'oppresse au seuil de l'éternité.

Le jour déclinait quand Martial parut sous l'infâme livrée grise des détenus de la Roquette. Le curé de Joigny l'accompagnait.

— Tiens! maman! Qu'est-ce qu'elle fait ici? demanda le voyou.

— Votre père se meurt et votre père veut vous parler, dit le prêtre.

— On y va! lâcha Martial en s'avançant avec répugnance vers le lit où était étendu Froment.

Ce dernier semblait atterré en entendant ces paroles auxquelles n'auraient que trop dû le préparer le passé de son fils et ce qu'il connaissait de son caractère. Surmontant l'impression pénible qu'il ressentait, il chercha les paroles qui avaient chance d'être écoutées par celui à qui il allait s'adresser.

— Martial... je ne vous appellerai pas mon fils, car vous m'avez assez brutalement donné à comprendre que je n'avais pas de droits sur vous puisque je n'ai rempli aucun des devoirs que m'imposait ma paternité. Ne voyez donc en moi, si cela vous convient, que le complice de vos fautes. C'est le plus horrible de mes crimes de vous avoir rendu si semblable à moi. Je vais mourir, Martial, et la mort a des clartés que ne peuvent pas ou ne veulent pas voir les vivants. Sur mon âme, Martial, il viendra une heure où, reportant les yeux en arrière, vous frémirez de ce que vous laisserez derrière vous. Alors vous pleurerez des larmes de sang... Il n'est pas trop tard, mon enfant, vous êtes jeune! La route peut être belle à votre repentir. Vous avez une mère, dont j'ai méconnu les belles qualités et le grand cœur; elle est prête à vous ouvrir les bras, à soutenir vos premiers pas dans la voie du bien que vous avez désertée. Elle vous ramènera vers le vrai bonheur que nous n'avons pas su deviner, elle vous rendra l'estime de vous-même et des autres, elle vous ramènera vers Dieu... Mais vous me regardez comme si vous ne m'entendiez pas, Martial! Je vais mourir, vous dis-je...

— Vous allez mourir! Et vous emporterez votre secret dans la tombe? Allons donc! Si cela est vrai et s'il est vrai encore que vous voulez que je redevienne un honnête homme, il ne tient qu'à vous. Voyons, rappelez-vous...

Martial parlait bas, presque dans l'oreille de son père, d'un ton saccadé. Des convoitises épouvantables l'agitaient...

— Ne m'avez-vous pas montré autrefois qu'il était impossible d'être honnête, étant pauvre? Soyons riches, disiez-vous, et nous serons probes.

— Martial, ne me rappelez pas ces horribles paroles.

— Au contraire, souvenez-vous-en. Le trésor! Voyons, j'ai bien compris. Vous m'avez appelé pour me révéler où vous l'avez caché... Vous allez mourir, il vous faut y renoncer, pour vous. Mais j'ai été votre aide, j'ai travaillé avec vous à la conquête de ce trésor, je suis votre héritier! Où est-il, parlez, les minutes sont brèves, votre souffle s'éteint... Parlez, mais parlez donc!

— Dans quel abîme vous ai-je poussé? Je meurs là, devant vous, vous comptez les pulsations de mon cœur, vous surveillez mon souffle décroissant, et rien que ce mot, rien que cette pensée : le trésor!

— Oui, le trésor, parlez...

— Je vous jure que ce trésor est à jamais perdu, qu'il a été dérobé. Par qui? Je ne sais et je ne vous le dirais pas si je le savais. Ce serait vous exciter à d'autres crimes... Martial, n'entendrai-je pas un autre mot de votre bouche?

Martial s'éloigna du lit.

— Qu'on me ramène à la prison, dit-il.

La mère se dressa devant lui, et désignant Froment :

— C'est ton père! fit-elle.

Le voyou courba le front et passa.

— Ah! je suis maudit! râla Froment.

Thérèse posa sa main sur ses lèvres et lui montra le curé de Joigny qui entrait, revêtu du surplis et portant le saint Sacrement.

La poignante cérémonie commença.

Sur les derniers répons, Froment expira.

Thérèse n'était pas au bout de sa tâche. Il y avait Martial à sauver d'une chute irrémédiable. Les magistrats eurent pitié de cette mère si cruellement éprouvée.

Le crime de trahison ne fut pas relevé. Martial, poursuivi pour tentative de meurtre, fut condamné à cinq années de travaux forcés. Les amis de la marinière ne l'abandonnèrent point et obtinrent que, pendant la durée de sa peine, Martial fût isolé autant que possible des dangereux malfaiteurs dont le contact eût fini de le corrompre. La courageuse mère veut vivre assez longtemps pour arracher au mal le fils de Froment, en faire un honnête homme, un chrétien.

Elle est soutenue d'ailleurs par l'affection de Claire et de Raoul dont le mariage fut célébré sans éclat à l'église d'Aulnay.

Le descendant des Savignan-Clavières a trouvé, alors qu'il ne le cherchait pas, un établissement honorable et avantageux, la fortune de Soleret étant des mieux assises et plus considérable que n'imaginait le fermier lui-même. Le bonheur du jeune ménage est une consolation pour Thérèse et le germe d'un espoir.

— De là-haut, pense-t-elle, le comte Robert voit le sort de son fils, et sa colère contre ceux qui lui ont enlevé des millions doit être calmée. La malédiction qui pesait sur les miens doit être levée, et le Seigneur permettra que mes paupières soient pieusement closes par la chair de ma chair, par mon fils régénéré.

Noël Gaulois.

FIN

Nous commencerons dans notre prochain numéro la publication de :

# LES HÉROS DU DEVOIR

PAR

**René de Todi.**

Roman plein de mouvement, de péripéties imprevues, dont l'action se déroule tantôt en France, tantôt aux Indes, les *Héros du Devoir* est une œuvre écrite dans la manière de Raoul de Navery. Comme le grand écrivain catholique, René de Todi possède l'art de condenser dans un cadre restreint les péripéties les plus émouvantes, de communiquer à ses personnages une extraordinaire intensité de vie.

Nous croyons être bon prophète en annonçant un grand succès pour l'écrivain distingué qui devient notre collaborateur.

# LE NEZ DE FLAIRDECOIN[1]

PAR

**JEAN DRAULT**

XII (*Suite.*)

N'importe, Durand avait sur l'estomac un cri de *Vive Nicolas* qui lui pesait depuis trois jours, faute d'occasion pour le lancer.

Il n'y avait pas un instant à perdre ! Le tzar, il le savait, allait à Versailles pour ne plus revenir à Paris. Nicolas Durand amassa donc de l'air dans sa vaste poitrine et fit des efforts inouis. Mais il ne put émettre aucun son. L'essoufflement, l'émotion, la pression de la foule qui l'environnait, le rendaient aphone, et il se congestionnait violemment.

Rapidement, il sortit de la foule pour reprendre haleine, et ce ne fut que cinq minutes après, en pleine place de la Concorde, qu'il put enfin pousser ce cri de *Vive Nicolas II* qui le soulagea considérablement au point de vue physique, et libéra enfin sa conscience de patriote !

Certes, il fut tonitruant, sauvage, ce cri ! Quelques personnes, sur la place, s'enfuirent, affolées. Et c'est en l'entendant qu'un reporter qui passait écrivit, dans son journal, un article très reproduit par les autres organes de Paris et de la province, et dans lequel on énumérait les cas de folie subite provoqués chez certains spectateurs par le passage du tzar.

Ce reporter mit donc Nicolas Durand dans sa série, on sait combien injustement, puisque le malheureux n'était pas parvenu à apercevoir même la voiture de gala du tzar!...

Pendant le séjour des souverains russes dans la capitale, le brave arpenteur-géomètre, cédant à la fièvre générale, et abruti par ce désir fou, qu'il ne put d'ailleurs réaliser, de voir le tzar, ne trouva pas une minute pour s'occuper du sort de son neveu.

Une fois, pourtant, qu'il s'était trouvé boulevard Saint-Michel, cinq minutes après le passage des souverains russes, il avait poussé jusqu'au numéro 14, pour demander si son neveu n'était toujours pas rentré.

La concierge avait répondu négativement, puis un régiment de ligne était passé, musique en tête, après avoir fait la haie depuis l'ambassade de Russie jusqu'au Palais de Justice, et le bonhomme avait suivi la musique militaire.

Mais, à présent, la féerie était terminée, et Nicolas Durand était dans la position d'un spectateur du Châtelet, qui, après avoir vécu familièrement pendant cinq heures d'horloge avec des princes, des reines, des fées, est préoccupé de savoir s'il y aura de la place dans l'omnibus et s'il ne s'est rien passé de nouveau dans sa petite famille, en son absence.

L'oncle de Plumol prit l'omnibus et s'en fut au numéro 14 du boulevard Saint-Michel.

Il trouva, causant avec la concierge de l'immeuble dont la face était entourée d'un bandeau, deux dames fort élégantes, l'une plutôt mûre, l'autre toute jeune, délicieusement belle, aux yeux bleus voilés de tristesse.

— Tenez!... leur dit la concierge en apercevant le bonhomme, v'là justement son oncle, à m'sieu Plumol. P't'être ben qu'il est plus avancé qu'nous!

Nicolas Durand, un peu ahuri, et ainsi présenté, de plain-pied, à deux Parisiennes qu'il n'avait jamais vues, mais qu'il supposait devoir être la mère et la fille, s'avança respectueusement, ôta son petit chapeau rond, se courba jusqu'à terre, et déclara :

— Mesdames, ben flatté d'vous vouère!... C'est vrai que c'est moi l'oncle à mon neveu Antoine!... Comme ça, paraît qu'vous l'connaissez, mon neveu Antoine?...

— Non!... fit la dame âgée. Ou si peu que ce n'est pas la peine d'en parler.

— Ah!... vous l'connaissez point?... Mais p't'être ben qu'y m'aurait parlé d'vous dans ses lettres, tout de même, si c'est que vous vous intéressez à lui pour venir le vouère.

Curieux comme une chouette, selon une expression de son pays, Nicolas Durand voulait tout simplement, en posant cette question, de l'air le plus bête qu'il put prendre, arriver à connaître le nom de ces femmes qui l'intriguaient tant.

La dame âgée satisfit sa curiosité, et au delà :

— Je suis Mme Maboulinière, dit-elle, et si je suis venue pour voir M. Plumol, c'est que mon mari lui a écrit il y a une quinzaine. Or, depuis huit jours, mon mari a disparu!... Impossible de savoir où il a passé. Alors, nous allons rendre visite successivement à toutes les personnes que mon mari peut connaître, pour tâcher d'avoir de ses nouvelles.

— Et, malheureusement, toutes nos recherches demeurent infructueuses, dit la jeune fille.

— Eh ben! mam'zelle!... c'est comme moué pour mon n'veu, dit Nicolas Durand. J'viens à Paris pour vouère le tzar et mon n'veu, eh ben! j'ons vu ni le tzar ni mon n'veu!... Et on me dit comme ça, que si j'vois point mon n'veu, c'est qu'il est en prison pour avoir voulu tuer le tzar!... V'là n'une chose que j'croirai quand j'l'aurai vue, ça, par exemple.

— Votre neveu est en prison!... s'écria la dame.

— M. Plumol en prison!... fit à son tour la jeune fille, qui pâlit.

Cela n'échappa point au madré Durand, qui émit la réflexion suivante :

— Dame! c'est à ce qu'on dit!... Mais j'croyais qu'vous l'connaissiez point beaucoup!...

— Nous le connaissons sans le connaître, répondit Mme Maboulinière d'une façon évasive.

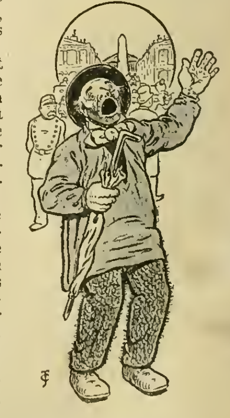
Elle ajouta :

— Et il y a longtemps qu'il est en prison, M. Plumol?...

— J'en sais rin de rin!... Figurez-vous que j'arrive de Marcilly-en-Gault, l'autre jour, sans me douter de rien, et v'là qu'au lieu d'aller tout de suite chez mon neveu, l'idée me prend d'aller chez les Dufournin, histoire de voir ce que c'était que c'te famille qu'est dans l'caoutchouc... C'est eusses qui m'ont appris que mon neveu avait une affaire...

— Dufournin?

— Oui!... Ah!... c'est vrai!... Bourrique que j'suis, j'oublie toujours queuqu'chose dans la chose de mon explication!... Dufournin, c'est un marchand de caoutchouc qui a une fille, et Antoine, y doit épouser c'te fille!... Vous saisissez ben, là?...



Nicolas Durand s'interrompit brusquement, la jeune fille blonde venait de porter tout à coup la main à son cœur comme si elle allait s'évanouir. Sa mère et l'oncle de Plumol furent obligés de la retenir pour l'empêcher de tomber, et l'assirent dans un fauteuil, que la concierge se hâta de pousser.

Et dans la loge de la concierge du romancier, qu'une fluxion empêchait de parler, — elle l'avait gagnée dans les courants d'air, le jour où Bécasseau avait mis sens dessus dessous son paisible immeuble, — Nicolas Durand s'occupa de frapper avec vigueur dans les mains de la jeune fille évanouie.

Il s'absorbait le plus possible dans cette occupation, pour cacher l'émotion que lui causait le secret qu'il venait de découvrir.

La mère aussi était confuse. Elle expliquait en bégayant :

— Ça la prend souvent, vous savez; elle est un peu anémique, un peu frêle; elle tombe en syncope, on ne sait pas pourquoi...

— Je sais!... je sais!... répondit le bonhomme. Moi, tenez, je

1. Voir l'*Ouvrier* depuis le 5 décembre 1896.

suis tout comme elle!... Bien plus anémique, même, car je tombe aussi en syncope, et même en six, sept copes. Une fois, j'ai été en quatorze copes; on ne m'a sauvé qu'en me tapant dans les mains, même qu'elles ont été amincies. Heureusement qu'elles ont *répaissi*. Ça me connait, allez!... Pan! Pan!... Tapez avec moi!..

Et rubicond, le nez violet, Nicolas Durand démentait son anémie en assénant sur les paumes de la malheureuse jeune fille des coups formidables.

La concierge, sphinx muet à la joue enflée, et la mère de la jeune fille purent enfin arracher la malheureuse à son bourreau trop zélé. Il aurait fini par lui laminer les mains, telle une pièce de cent sous, placée sous le marteau-pilon du Creusot, devient large et mince comme une feuille de papier d'étain.

— Ça va aller mieux, ça va aller mieux!... dit-il.

— Merci, monsieur, merci!...

Mme Maboulinière, soutenant sa fille, sortit de la maison, arrêta une voiture, y fit monter Marguerite, puis, avant d'y monter elle-même, dit à Nicolas Durand, en lui tendant la main :

— Monsieur, je suis bien contente d'avoir fait connaissance avec l'oncle de M. Plumol auquel nous nous intéressons beaucoup comme... romancier. Croyez que je vous serai fort obligée, si vous entendez parler de mon pauvre mari ou de M. Plumol, de me prévenir aussitôt...

— Madame!... madame!... bégayait l'arpenteur-géomètre de Marcilly-en-Gault..., la flatterie est toute pour moué..., bon sang de bon sang!...

Après un dernier salut, Mme Maboulinière donna au cocher une adresse que Durand n'entendit point, puis elle monta dans la voiture à côté de sa fille, et le fiacre partit dans la direction du Panthéon.

Le gros Nicolas resta seul au milieu du boulevard Saint-Michel, tout ahuri de cette entrevue au cours de laquelle il avait surpris un secret si important pour l'avenir de son cher neveu Plumol.

Puis la joie le saisit: une joie enfantine et naïve qui fit épanouir sa large figure rouge et hâlée à l'air des champs arpentés par lui en Sologne.

— La p'tiote en tient pour Antoine, se dit-il. Ah!... bon sang de bon sang!... C'est qu'elles ont l'air d'être du biau monde, la maman et la p'tiote!... Du plus beau monde que ces Dufournin qui m'ont l'air de croire qu'Antoine a voulu tuer le tzar!... Ah!... les bestiaux!... Ah! bon sang!... Ce que ça les ferait loucher, les Dufournin, d'voir l'fils à ma défunte sœur épouser c'te p'tiote qu'à l'air d'un tableau de sainteté!... Rien que pour ça, j'lui donnerais quarante mille au lieu de trente, pour son entrée en ménage, à Antoine... J'espère ben que ma défunte sœur en causera dans l'paradis, du coup!...

Il s'arrêta dans son monologue, hanté soudain par une pensée.

— Mais, bon sang de bon sang! j'sais point où qu'a demeurent, ces dames, si j'ai à leur parler!... Faut-y que j'sois innocent, bon sang de bon sang! faut-y que j'sois innocent d'leur avoir point demandé où que c'est qu'elles demeurent!... Mais c'est-y point leur voiture qui tourne, là-haut?

Au haut du boulevard, à l'intersection de la rue Soufflot, Nicolas Durand vit un fiacre qui tournait.

Avec la décision rapide qui caractérisait tous les actes de sa vie, il s'élança, allongeant ses petites jambes.

Son corps replet avait des oscillations de ballon captif; il évoquait aussi l'impression de quelque muid subitement animé et rebondissant sur le pavé gras.

Lorsqu'il arriva à la rue Soufflot, il vit la voiture, déjà très loin, qui contournait le Panthéon, pour passer à la droite du lourd monument.

Nicolas Durand activa sa course et entreprit l'ascension au pas de course de la rue Soufflot.

Arrivé devant le Panthéon, il était bien essoufflé, mais il ne voulut pas lâcher pied. Il prit par la droite, enfila la rue d'Ulm, qui, longue et étroite, ne contenait pas, à ce moment-là, un seul fiacre.

— C'est donc que la voiture a tourné à gauche, se dit Nicolas Durand.

Il dévala par la rue Lhomond, aux méandres irréguliers et capricieux, et vit de nouveau la voiture, ce qui lui redonna une force nouvelle.

— Arrêtez!... Arrêtez donc!... cria-t-il.

Mais le cocher n'entendit point. Cette course furibonde continua à travers les ruelles étranglées, les places biscornues, bordées des vieilles maisons grises de cet antique quartier de la Montagne-Sainte-Geneviève, et toujours l'oncle de Plumol criait :

— Arrêtez!... Bon sang de bon sang!... Arrêtez donc!...

Le cocher de fiacre n'entendit les cris désespérés du bonhomme qu'aux environs du Jardin des Plantes.

Alors, il arrêta sa guimbarde, disant à Durand :

— Voilà!... Voilà! J'arrête!...

L'arpenteur-géomètre demeura quelques minutes sans pouvoir répondre; épuisé par cette course au clocher, il reprenait haleine, appuyé des deux mains sur un robuste parapluie de campagne qui ne le quittait jamais.

— Faut croire que vous me suivez d'puis longtemps, bourgeois! dit le cocher.

— Depuis le boulevard Saint-Michel!... répondit l'oncle de Plumol d'une voix expirante.

— Mâtin!...

Et le cocher avait l'air d'être très flatté. Il ajouta :

— La voiture est douce, ça vous remettra. Allons, montez, bourgeois, où que nous allons?...

— Comment, où que nous allons!... Mais je ne vais nulle part!.. Je voulais parler à deux dames qui sont montées dans votre voiture...

— Deux dames, dans ma guimbarde?... En v'là une bonne, par exemple!... J'ai pas étrenné depuis ce matin!... A présent que v'là le tzar parti, la purée recommence!...

— Bon sang de bon sang!... Vous n'avez personne dans votre voiture!... Alors... c'est après une voiture vide que je courais!... Ah bien!... Ah bien!... Si j'avais su, par exemple!

— Allons!... Vous montez-t-y ou vous montez-t-y pas?...

— Je ne monte pas!...

— Ah!... Tu ne montes pas!... Ah!... tu me fais arrêter pour rien!... Va donc! hé!... purée!... Va donc! mouche-à-bœuf!... tonneau portatif!... enflé!... veau gras!... C'est pas le carnaval, pourtant!...

Durand, immobile, subit cette douche d'avanies en silence, occupé surtout à reprendre haleine.

Lorsqu'il voulut expliquer à cet homme peu courtois par quel enchaînement de circonstances indépendantes de sa volonté il avait été amené à suivre son fiacre, l'homme était déjà loin, vomissant de nouvelles injures que Nicolas Durand n'aurait pu entendre, même en prêtant l'oreille.

Tout près de l'endroit où l'oncle de Plumol s'était arrêté, se trouvait une bouche d'égout dont la lourde plaque de fonte avait été enlevée, pour permettre aux ouvriers de descendre et d'effectuer le nettoyage mensuel.

L'ouverture béante avait été entourée d'une barrière en forme



de quadrilatère, et pliante, de façon que les ouvriers pouvaient l'emporter sous leur bras, comme un parapluie, une fois leur travail accompli, et la plaque de fonte remise à sa place.

*(La suite au prochain numéro.)*

JEAN DRAULT.

# CHRONIQUE HEBDOMADAIRE

PRÉOCCUPATIONS DES FAMILLES. — LA PESTE. — IL Y A DIX-NEUF ANS. — LE FLÉAU EN RUSSIE. — VILLAGES KALMOUKS. — MESURES SANITAIRES. — CARACTÈRES DU MAL. — LA PESTE EST-ELLE INOCULABLE? — LE MÉDECIN DESGENETTES A JAFFA. — PRÉCAUTIONS A PRENDRE. — NI OPTIMISME NI PANIQUE. — LES ABLUTIONS DE SIDI GRENIER. — BAINS DE PIED DANS LA SEINE. — TURBAN BLANC ET TURBAN VERT. — LE CENTENAIRE DU CHAPEAU A HAUTE FORME. — ORACLE SYMBOLISTE DU POÈTE MALLARMÉ. — UN JOURNALISTE MARTYR. — LA SAINT-VALENTIN EN ANGLETERRE EN EN LORRAINE.

Voici qu'on s'occupe dans toutes les familles parisiennes de l'arrivée «inévitable» de la peste; on commente les nouvelles que donnent les journaux. Serons-nous, oui ou non, visités par le fléau? Terrible problème! Les uns haussent les épaules, les autres parlent de fuir au loin vers quelque plage déserte. Au fond, les gazettes ont tort d'effrayer le public; le danger ne nous menace certainement pas autant qu'on le dit. Nous l'avons bien vu, il y a dix-neuf ans. Au mois de novembre 1878, la peste fit son apparition en Europe. Paris et la France furent-ils atteints? Nullement! Et encore est-il bon de rappeler avec quelle lenteur le fléau se propagea!

En 1867, la peste apparaît en Mésopotamie, au sud de Bagdad, mais ne s'étend pas au delà. En 1870 et en 1871, le Khurdistan persan est envahi par l'épidemie; puis, de nouveau, le fléau apparaît à Bagdad en 1873; il y persiste pendant quatre ans, avec des interruptions et des recrudescences diverses. Malgré cette longue durée, l'épidémie se montre meurtrière. Du 1er au 17 avril 1877, dans la ville de Bagdad, sur 221 décès, il y eut 90 morts par la peste. Heureusement l'épidémie ne s'étendit pas au delà, et Bassora, le port qui fait communiquer Bagdad avec l'Inde, la Chine et Batavia, reste indemne. En 1877, la peste paraît à Recht, ville importante du Nord de la Perse, très proche de la mer Caspienne.

De Recht à Astrakan, il n'y a qu'une voie, la voie maritime. La voie de terre est impraticable. D'Astrakan, la peste, en mai 1877, gagna Vetlianka. Cette bourgade est habitée par une population de pêcheurs kalmouks, misérables et malpropres. Toute cette région de la Russie constitue une vaste steppe où le large Volga s'étale en formant des îles innombrables, qui font de la plaine un marécage. Les habitants de ces contrées sont des Kalmouks qui pêchent le sterlet, le saumon, recueillent le caviar et font leur unique nourriture de saumon fumé et de lard, sans pratiquer ou connaître les plus élémentaires préceptes de l'hygiène.

Les cabanes où ils vivent n'ont ni cheminée ni fenêtre: ce sont des huttes qu'on appelle *noires* dans la langue du pays, et où l'air, en hiver, ne se renouvelle pas. Non seulement toute la famille y est logée, mais encore les animaux domestiques y vivent pêle-mêle avec les hommes. Les poissons salés et fumés y sont suspendus, et contribuent à rendre encore plus fétide l'atmosphère viciée que respirent ces pauvres gens. Telle est la vie en hiver. En été, les émanations des marécages et des poissons en putréfaction ne placent pas les Kalmouks de Vetlianka dans de meilleures conditions. Ces faits sont importants à connaître : ils expliquent malheureusement trop bien l'extension rapide et l'aggravation de l'épidémie chez ces peuplades. Mais, depuis cette époque, le cordon sanitaire établi par la Russie empêche le mal de s'étendre.

***

Les malades atteints de la peste sont pris d'une grande faiblesse, de douleurs de tête violentes, de vomissements, de diarrhée; le corps se marbre de petites taches rouges, sanguinolentes; des hémorragies s'établissent à toutes les surfaces de la peau et des muqueuses, puis le sang apparaît dans toutes les sécrétions; la température s'élève, les forces diminuent de plus en plus, et, à la fin, les malades se trouvent dans un état de prostration tel que tout mouvement, tout effort intellectuel leur devient impossible et qu'ils meurent sans reprendre connaissance.

Pour guérir cette redoutable maladie, nul remède, jusqu'à cette année, n'était efficace. L'acide salicylique, la quinine, l'alcool, l'acide citrique étaient impuissants. Mais nous savons aujourd'hui qu'il n'en est plus de même. Un élève de M. Pasteur, le docteur Yersin, a découvert un « sérum antipesteux » qui, sur vingt-six pestiférés soignés par le Dr Yersin, à Canton, en a sauvé vingt-quatre.

La peste est-elle inoculable? Certains médecins prétendent que non. Ainsi, à Jaffa, pendant la fameuse expédition de Bonaparte en Orient, où la meurtrière épidémie fit tant de victimes, Desgenettes, le médecin en chef de l'armée, voulant rassurer les soldats, s'inocula devant eux le poison, et ne fut pas atteint. En 1771, pendant la grande peste de Moscou, on fit sur des forçats une expérience qui n'amena aucun résultat décisif. On les revêtit d'habits ayant appartenu à des pestiférés et on barbouilla leur corps avec le sang des cadavres. En 1853, à Suez, le docteur Clot Bey s'inocula impunément le virus, et coucha dans des chemises de pestiférés qui venaient de mourir à l'hôpital. Convaincu de l'innocuité des germes, et mécontent sans doute des mesures rigoureuses prises par les Allemands pour empêcher la diffusion du fléau, un habitant d'Astrakan risqua, en 1878, une plaisanterie d'un goût douteux. Il envoya à M. de Bismark, dans une lettre, les cheveux d'un pestiféré et un morceau du linge que celui-ci portait au moment de sa mort. Le linge avait été soigneusement trempé dans le sang et les ulcères du malade. Le facétieux Kalmouk assurait que le prince de Bismark, après avoir touché ces objets contaminés, ne serait pas le moins du monde atteint de la peste. Mais le chancelier allemand ne voulut pas tenter l'expérience.

***

Un millier de faits négatifs ne valent pas un seul fait positif, et, par malheur, il existe des faits bien avérés de contagion, ne fût-ce que la mort des médecins de Vetlianka, du pope qui assistait les malades à leurs derniers moments, et des Cosaques chargés d'enterrer les cadavres. Il y a un autre fait bien probant : c'est l'histoire de ce navire qui, venant d'Orient et arrivant à Marseille, apporta la peste avec lui, en 1720. Mais, à supposer même que le fait de la contagion soit douteux, il y aurait une imprudence grave à n'en pas tenir compte. Le vieil adage : « Un remède incertain vaut mieux que l'absence de remède » reste toujours vrai.

Les gouvernements européens ont compris qu'il fallait intervenir, même avant que le péril fût imminent.

L'Allemagne notamment et l'Autriche-Hongrie, plus directement menacées, ont interdit la circulation des marchandises, imposé des *quarantaines* à toute personne venant des pays infectés.

La France, l'Italie, l'Espagne ont pris des mesures semblables pour les ports de la Méditerranée. Peut-être ces précautions sont-elles un peu prématurées, mais en fait d'épidémie, on n'est jamais trop prudent, et si les quarantaines sont à peu près sans efficacité pour le choléra, elles empêchent certainement la propagation de la peste, car le poison contagieux ne se répand pas dans l'air, et n'est pas entraîné par les vents à de grandes distances, mais adhère aux vêtements, aux objets, aux marchandises contaminés.

Maintenant, la peste menace-t-elle vraiment la France?

Eh bien! non. Il semble que, depuis quelque temps, l'épidémie se soit ralentie. En tout cas, il est probable qu'avant de parvenir jusqu'à nous, le fléau sera arrêté dans sa marche. Il n'y a donc ni à craindre ni à combattre : mais il faut veiller!

***

J'ai déjà eu l'occasion de parler du député Grenier. Décidément ce renégat a plutôt les allures d'un charlatan que celles d'un musulman convaincu : il abuse des rites. Chaque fois que la Chambre siège, il quitte vers 4 heures la salle des séances et va prendre un bain de pieds dans les eaux glacées et nauséabondes de la Seine, près du pont de la Concorde. Avec la gravité d'un marabout, Sidi Grenier se déchausse. Puis, en dépit d'une température peu engageante, le député de Pontarlier trempe jusqu'aux genoux ses jambes dans la Seine. Après quoi, sans s'essuyer, il remet ses bottes, car M. Grenier ne porte ni bas ni chaussettes. Une fois chaussé, il s'agenouille ou plutôt s'accroupit en se tournant du côté de l'Orient qui, dans l'espèce, est figuré par le boulevard Saint-Germain, et il prie le dieu des Arabes. Enfin, il se lève et rentre à la Chambre. Deux mille curieux au moins assistent à la cérémonie. Mais le docteur ne paraît pas les voir, et c'est d'un pas tranquille qu'il regagne le Palais-Bourbon. Malgré le côté plaisant de cette manifestation, le public se tient coi.

Si la Seine vient à geler, comment Sidi Grenier s'y prendra-t-il pour remplir les prescriptions du *Coran?* Car ce livre, écrit pour des peuples que grille constamment le soleil, et non pour des gens de notre latitude, est sans doute muet sur un incident de cette nature. Mahomet n'était pas de Pontarlier, ce me semble... Plein de condescendance pour le « fils du Prophète », les questeurs de la Chambre ont donné l'ordre d'aménager en sa faveur un lavabo spécial.

***

S'il faut en croire le mufti de l'ambassade turque, le député Grenier, au lieu de porter le turban blanc, devrait arborer le turban vert. Pourquoi? Parce que tous les chrétiens qui se convertissent au Coran sont considérés comme les fils du Prophète, et doivent, en conséquence, revêtir la livrée de Mahomet. Voilà donc Ali Grenier pris en flagrant délit d'ignorance des prescriptions les plus catégoriques de sa nouvelle religion.

Le turban, considéré en lui-même, n'est d'ailleurs pas une coiffure à proprement dire musulmane. Les Turcs de la jeune école se contentent du fez. Les chrétiens du Liban restent au contraire fidèles au turban. Il faut convenir d'ailleurs que le turban constitue une coiffure beaucoup plus esthétique que notre hideux chapeau haut-de-forme. Le centenaire de ce couvre-chef a été célébré, comme on le sait, le 17 janvier dernier, par un débordement d'interviews. Hommes de lettres, artistes et poètes interrogés, tous se sont accordés à déclarer que le tube inauguré le 17 janvier 1797 par un épicier anglais était le comble de l'horreur. Mais, étant donné notre costume, c'est la seule coiffure, a conclu M. Carolus Duran, « qui ne nous donne pas l'air négligé et fasse supporter le reste ». C'est le « poète décadent » Stéphane Mallarmé qui a fourni la plus originale des réponses. Le barde a vu dans ce « haut-de-forme ni laid ni beau » quelque chose de « sombre et de surna-

turel », une sorte de « ténébreux météore ». Et ce n'est pas tout. Voici comment l'oracle a conclu : « Moi, il fournit presque seul, voici des temps, ma méditation, et je n'estime à moins de plusieurs tomes d'un ouvrage nombreux et abstrus, la science pour le résoudre et passer outre ! » Quel style de mage ! Mais il ne faut pas oublier que Stéphane Mallarmé est un poète symboliste et qu'il ne saurait s'exprimer comme tout le monde.

M. Jules Lemaître a déclaré le tuyau de « poêle ignoble ». Rien que cela ! Ce jugement a révolté un jeune esthète du *Temps*. Par sa géométrie cylindrique, a répondu notre confrère, le couvre-chef moderne a le mérite de s'harmoniser avec le double étui où nous logeons nos jambes ! » Qui se serait jamais douté de cette harmonie ?

***

Heureux les peuples qui ont le loisir de discuter les qualités esthétiques du tube de soie ! Ces curieuses dissertations sur la chapellerie ont du moins l'avantage de démontrer que la période actuelle est calme et que les journalistes français ont beaucoup de temps à perdre. Il n'en est point partout de même, hélas ! Au moment où les gazetiers parisiens s'amusaient à conspuer le tuyau de poêle, les journaux de l'Amérique du Sud nous communiquaient une nouvelle qui révélait, chez nos confrères de là-bas, des préoccupations un peu moins frivoles que les nôtres.

C'est ainsi que nous apprenions qu'un courageux journaliste de Quito, Victor Vivar, coupable d'avoir défendu, la plume à la main, la cause de la liberté religieuse, a été fusillé sur l'ordre du gouverneur, qui lui a fait préalablement arracher tous les doigts de la main droite. La presse catholique compte donc un martyr dans ses rangs. Je me plais à penser qu'un jour ou l'autre, nous célébrerons comme il convient la mémoire de ce vaillant confrère. Aux panamistes tels que M. Canivet et autres, nous pourrons opposer, nous, l'intrépide Victor Vivar !

OSCAR HAVARD.

# JEUX D'ESPRIT DE L'OUVRIER

*Pour les prix et les conditions, voir le n° 1981 du 9 janvier 1897*

16. — CARRÉ SYLLABIQUE

— Un terrible volcan près de l'*un* se profile
Et semble menacer cette charmante ville.
— Cherchez dans le pays où fleurit l'oranger,
Vous trouverez mon *trois* sans trop vous déranger.
— Enfin je vous dirai que le deuxième indique
Cours d'eau roulant son onde en pays poétique.

17. — MÉTAGRAMME

par *G. Midoc.*

— Mon *premier* célèbre sculpteur
De France,
— Mon *deux* athlète de vigueur
Intense.
— Dans mon *trois* métaux de valeur
Immense.

18. — MOTS DIAGONAUX

[illegible] les sept mots suivants de façon à obtenir deux autres mots dans les deux diagonales :

C A R R I E R
F E N E L O N
B A R B A R O
R E M U S A T
C H E R V I N
E M I L I E N
P L E N E U F

NOTES POUR LES DÉBUTANTS

*Carré syllabique.* —

| | | | |
|---|---|---|---|
| Exemple : | MO | NA | CO |
| | NA | VA | RIN |
| | CO | RIN | THE |

*Métagramme.* — Il s'agit de changer une des lettres d'un mot sans détruire l'ordre des autres caractères :

*Exemples :* 1° biche, niche, riche.
2° Chameau, chapeau, chateau.

Adresser tout ce qui concerne les Jeux d'esprit au rédacteur soussigné, aux bureaux du journal.

ŒDIPE.

# LES COURSES D'AUTOMNE[1]

PAR

HIPPOLYTE AUDEVAL

XIII (*Suite.*)

Ce n'était pas l'irrésistible et instinctif entraînement de la jeunesse, c'était la tendresse profonde et pure qui paraît encore plus grande parce qu'elle porte sans faiblesse les chaînes du devoir. Charlotte, elle aussi, peu à peu, avait compris que l'action de Léopold n'indiquait pas de l'indifférence, puisque, sans le désir de se rapprocher d'elle par la fortune, de devenir son égal, son cousin n'aurait probablement pas eu recours à une entreprise aussi aventureuse. Cependant cette jeune fille si aimante et si tendre s'habitua avec peine à l'idée d'un voyage aussi lointain. Son cœur l'avertissait de tous les dangers qui en devaient résulter. S'étant procuré, sans rien dire, cinq ou six volumes sur le Japon, elle fut effrayée de tous les périls que comportait une pareille expédition.

— Il va risquer sa vie, se dit-elle. Il l'ignore, sans doute.

Léopold ne l'ignorait pas. Il savait parfaitement que, outre les hasards des luttes à main armée, la moindre imprudence, le moindre oubli de soi-même peuvent causer une maladie mortelle dans ces climats si différents du nôtre. Seulement, il n'en parlait pas. Rien n'était plus opposé à son caractère que de se draper en héros. Toutefois, dans une seule circonstance, il révéla sans le savoir combien il connaissait toutes les chances diverses qu'il allait courir. Cette révélation eut lieu chez la Gervaise, la vieille nourrice de sa mère. Depuis qu'il avait appris son existence, Léopold se rendait chez elle de temps en temps, et, un jour, il s'y rencontra avec Charlotte, qui y était venue de son côté, accompagnée de la servante Marguerite. Après la joie de se retrouver, Léopold ne put se défendre d'un sentiment de tristesse.

— Ma cousine, dit-il, je vous recommande cette pauvre vieille pour quand je ne serai plus là.

Ces paroles étaient assez insignifiantes, mais l'accent de Léopold leur communiqua un sens poignant, tout en indiquant des craintes vagues, insurmontables, un regret inavoué.

— Ah ! pensa Charlotte épouvantée, il ne reviendrait pas ! J'en ai le pressentiment. Il l'a aussi. Il est triste sans le dire. Je ne veux pas qu'il parte.

Bien souvent déjà elle avait formulé en elle-même cette défense, mais elle ne savait comment faire pour être obéie. Ses plans, très ingénieux pourtant, afin d'épouser son cousin avant qu'il fût instruit de sa ruine, avaient échoué. Elle voyait que sa volonté n'était pas la plus forte, et elle se soumettait malgré elle.

Léopold, du reste, essaya de faire oublier, en revenant avec sa cousine à Buissas, l'attendrissement passager auquel il avait cédé.

— Ma chère cousine, dit-il, où avais-je la tête en vous recommandant la nourrice de ma mère? Je ne devrais pas ignorer combien vous êtes bonne pour elle.

— N'est-ce pas tout simple, mon cousin? répondit Charlotte. C'est la plus intéressante des pauvres gens qui nous entourent. Votre père l'aimait beaucoup. Plusieurs fois il avait insisté pour la prendre auprès de lui. Mais sa maison ! elle ne quitterait pas sa maison pour un empire. A son âge, les habitudes ne se changent point. Ce n'est pas elle qui aurait l'idée d'aller au Japon ! Ne vous fâchez pas, mon cousin; je suis femme, c'est-à-dire craintive. Quant à la Gervaise, elle est fidèle à sa chaumière. Elle ne demande qu'à s'y éteindre tranquillement, avec le souvenir de ceux qui ne sont plus. Votre père, il y a longtemps, lui avait donné une pauvre fille pour lui tenir compagnie, une petite servante. Elle n'a pas pu la garder huit jours. Elle préfère être seule. Elle est heureuse, autant, du moins, qu'elle peut l'être.

Ils rencontrèrent quelques mendiants qui ôtèrent leurs chapeaux avec déférence, mais sans rien dire, sans parler comme auparavant de mort violente. Soit que l'attitude de Léopold leur eût imposé de la circonspection, soit que cette formule de prière leur eût paru usée ou infructueuse, ils y avaient renoncé.

— Et la Marcelle? dit soudain Léopold après avoir fait quelque aumône. Qu'est-ce que c'est donc que cette femme?

Il venait de se rappeler que c'était elle qui, par bonne ou par mauvaise intention, l'avait conduit près de la nourrice de sa mère.

— La Marcelle ! répondit Charlotte. Mon père m'a dit... Mais à quoi bon tous ces renseignements puisque vous allez au Japon?

— Cousine!

— Ah! c'est terrible ! reprit-elle sans pouvoir se contenir, et cette idée empoisonne tout. Voilà une promenade qui serait charmante, mais comment jouir d'un plaisir qui n'aura pas de lendemain ? M'écrirez-vous, Léopold ?

— Ah! cousine, en doutez-vous?

— Partir! partir! Je ne puis pas m'accoutumer à cette pensée. Il y a des gens, mon cousin, qui font très bien fortune dans leur pays.

— En vingt ans! en trente ans ! A quoi suis-je bon? Je ne sais que voyager.

— Ah ! voilà ! c'est ce qui vous a séduit.

Ils arrivaient à Buissas, et furent interrompus par M. Rougerie qui accourut précipitamment.

— Mon neveu, dit-il, je t'attendais avec impatience. J'ai beaucoup ajouté à ma liste de commissions. Tu me rapporteras... Viens ! viens voir ma liste.

M. Rougerie s'était habitué plus facilement à l'idée d'une séparation et songeait tout naturellement à l'utiliser au profit de l'horticulture.

— Ah! mon père, dit Charlotte, ne nous occupons pas de cet affreux pays.

1. Voir l'*Ouvrier* depuis le 9 septembre 1896.

— Affreux pays! s'écria M. Rougerie. Affreux pays! Qu'en sais-tu? Ne dis pas de mal des hardis navigateurs, mon enfant. La plupart sont morts dans les glaces, il est vrai, ou sur des îles désertes, ou mangés par des anthropophages, mais les autres nous ont apporté tout ce qui nous manquait. Ignores-tu que notre belle France ne possédait guère, dans la nuit des temps, que des forêts de chênes, impénétrables refuges des bêtes féroces? On se nourrissait de glands, alors, mais nos hardis navigateurs... Sais-tu d'où le cerisier est originaire? sais-tu d'où l'abricotier est originaire? et tant d'autres?... Je pourrais te le dire, mais j'aurais l'air d'un pédant. Je te le ferai lire dans un livre.

Charlotte fit mine de se retirer, mais son père la retint avec une douce et ferme autorité.

— Ma chère enfant, reprit-il d'un ton plein d'enthousiasme, agrandissons notre horizon au lieu de le rétrécir. Que l'univers tout entier soit notre tributaire. Le Japon! ma fille, le Japon!... J'y serais allé, moi, si ce n'était pas si loin. Je ne te parlerai pas de la porcelaine, ni des hommes; tout cela ne vaut pas la peine d'être mentionné. Mais les productions du sol!... Il y a des choses, mon enfant, qu'il n'est vraiment pas permis d'ignorer. As-tu jamais vu un arbre plus beau, plus parasol que le vernis du Japon, conquête moderne? et le troëne du Japon? et le pommier du Japon? et l'alisier? et le bibacier (*Eriobotria Japonica*)? et le fusain si utile pour nos artistes? et le *Sophora?* et l'*Hydrangea quercifolia?* Laissons les arbres, les arbustes, honneur et agrément de nos parcs, parure de nos quinconces. Passons à des sphères plus humbles. Connais-tu rien de plus charmant, pour le décor de nos plates-bandes, que l'*Hottega Japonica?* Connais-tu?... Attends, je vais te confondre. Oh! le Japon!... Viens avec moi, viens voir ma *Vittata punctata*, avec sa grande fleur carrée, fortement maculée et striée de violet. Admirable, ma fille, admirable! Voilà un échantillon de ce que nous connaissons. Mais ce que nous ne connaissons pas est infini. Je me suis concerté avec Léopold. Il équipera un navire, s'il le faut, et, dans sept ou huit ans... on verra... vous verrez, confrères, je vous prépare des surprises pour l'exposition d'horticulture de Paris. Oui, de Paris. Je ferai le voyage exprès. Je n'ai peur de rien, moi.

Cependant, malgré son amour de la science, M. Rougerie ne put se défendre d'une certaine émotion lorsque Charlotte lui avoua, quelques jours après, qu'elle faisait une neuvaine pour que Léopold ne partît pas.

— Bah! dit-il après réflexion, une neuvaine, c'est bien problématique.

— Ce qu'il y a de certain, répliqua la jeune fille, c'est que mon cousin ne reçoit pas de réponse à sa lettre.

— C'est vrai. Mais il n'y a pas de temps de perdu. La réponse arrivera et Léopold partira.

Voyant la tristesse de sa fille, il ajouta :

— Charlotte, je fais aussi des prières, moi. Dimanche dernier, tout naturellement, j'ai imploré Dieu pour qu'il accorde un bon retour à Léopold. Tu vois que je suis presque d'accord avec toi; nous n'avons qu'une nuance bien légère dans notre opinion. D'abord, ce voyage m'épouvantait. Léopold m'est sympathique. En fait d'horticulture, il n'est pas ce que nous appelons un homme convaincu, mais il a de la mémoire et du goût. Je le voyais avec peine, je te le répète, s'éloigner de nous, mais la grandeur des résultats m'a fait changer d'avis. Songe donc aux incomparables trésors qu'avec un peu d'intelligence, de bonne volonté et de terre de bruyère, il peut me rapporter du Japon. Je vais me couvrir de gloire, tout simplement. Aussi, crois-moi, prions Dieu non pas pour que ton cousin n'aille point vers ces rivages hospitaliers, mais pour qu'il en revienne.

Charlotte n'était pas de cet avis. Elle continua sa neuvaine comme elle l'avait commencée.

Sur ces entrefaites, Léopold reçut une lettre qui le priait de se rendre à Paris afin de s'entendre avec un des chefs de l'entreprise. On lui laissait, du reste, une assez grande latitude pour ce premier voyage, car la petite colonie pour Yokohama ne devait prendre la mer à Southampton que dans quelques mois.

## XIV

L'automne approchait. Léopold partit un matin en annonçant que, de toutes façons, il reviendrait passer quelques jours à Buissas avant de quitter la France. M. Rougerie et Charlotte l'accompagnèrent en voiture jusqu'à Chabannais. De là il devait prendre la diligence jusqu'à Angoulême, puis le chemin de fer jusqu'à Paris. M. Rougerie embrassa son neveu avec transport.

— Sois coulant, lui dit-il, sois coulant sur les conditions. J'ai pris des renseignements; le Japon est un pays superbe. Et surtout, si tu m'expédies des plantes, coupe le petit bout des racines; cela maintient la vitalité du sujet. Je t'écrirai, du reste, je t'écrirai.

— Mon cousin n'est pas encore embarqué, dit Charlotte...

— Oui, oui, je sais... tu as confiance dans ta neuvaine... Mais Léopold est un brave. N'est-ce pas, Léopold?

Charlotte, elle aussi, l'embrassa.

— Mon cousin, balbutia-t-elle... n'oubliez pas... que je vous attends.

Elle ne savait plus très bien ce qu'elle disait, tant elle était émue.

— Allons, allons, reprit M. Rougerie, séchons nos pleurs, n'amollissons pas le courage d'un héros. Nous ne sommes pas, d'ailleurs, à la séparation réellement touchante et solennelle. Ce n'est là qu'un petit voyage préparatoire.

Il alla veiller lui-même à ce que la malle de son neveu ne fût pas oubliée.

Pendant ce temps, Léopold prit la main de sa cousine, et lui dit :

— Charlotte, ma fiancée, ma femme...

Il s'interrompit. La jeune fille, pâle et défaillante, n'avait plus la force de se soutenir et il la retint dans ses bras.

— J'en étais sûr! s'écria M. Rougerie en revenant et en la grondant doucement. Tu vas lui enlever toute son énergie.

— Rentrons, mon père, murmura-t-elle, rentrons.

Et elle se redressa comme si elle eût honte d'une faiblesse qui n'était partagée ni par son fiancé ni par son père.

— Ah! les femmes! dit M. Rougerie. Elles font et défont les grands hommes. Elles inspirent les projets gigantesques et les font avorter. Viens, ma fille.

Léopold les conduisit à la voiture qui les avait amenés, et leur fit ses adieux.

— Au revoir! dit Charlotte.

— Sois coulant, ajouta M. Rougerie.

Et la voiture s'éloigna.

Cependant la diligence ne partait pas. On attendait quelqu'un, à ce qu'il paraît. Léopold prit les devants, après avoir recommandé au conducteur de le prendre sur la route.

Il fit à pied deux ou trois kilomètres. Ému, troublé, oppressé, la marche le soulageait.

— Ah! Charlotte, se dit-il, jamais je n'ai compris autant qu'aujourd'hui combien je vous aime.

Puis il ajouta en baissant la tête :

— Je l'aime, et je pars!

Cette pensée l'accablait. Un instant après, il se remit en route d'un pas précipité, comme pour secouer toute hésitation.

— Si j'épousais Charlotte maintenant, reprit-il, ne serais-je pas écrasé par l'idée que sans elle je n'aurais pas de pain? Et elle, elle qui m'aime à présent, elle me mépriserait peut-être plus tard.

Il arriva bientôt devant une calèche qui stationnait.

— Saprebleu! cria une voix dans l'intérieur, je n'ai jamais connu un imbécile pareil à toi. Maraud! brute! tête carrée! C'est à toi que je m'adresse. Réponds-moi donc, saprebleu! Dis-moi quelque chose, ne fût-ce qu'une bêtise, au lieu de rester comme un morceau de bois.

Effectivement, debout devant une des portières et tête nue, il y avait un domestique qui écoutait ces admonestatinos avec l'air du plus profond respect, mais sans en paraître chagriné outre mesure.

Léopold, en passant, jeta un coup d'œil

— Monsieur d'Esmuoin! s'écria-t-il.

Et il se rapprocha avec empressement.

— Tiens! dit le voyageur, qu'est-ce que c'est que celui-là? Eh! eh! attendez-donc! Vous êtes un Buissas. Vous êtes le fils de mon meilleur ami.

— Léopold de Buissas.

— C'est ça, c'est ça même. Ah! Léopold, votre père, votre mère... Ah! mon garçon, sans ma goutte je serais déjà dans vos bras.

— J'étais bien sûr que vous me reconnaîtriez, monsieur d'Esmouin.

— Vous reconnaître! La belle malice! Montez donc. Ouvre la portière, butor.

— C'est que... j'attends la diligence.

— Ah! Et vous allez?...

— A Angoulême.

— Montez, alors. J'y vais aussi. Je vous conduirai, j'aime à le croire, un peu plus vite que la diligence. C'est une écrevisse que votre diligence.

— Mais le conducteur à qui j'ai dit de me prendre... Et ma malle?...

— Est-ce que vous vous inquiétez des conducteurs, vous? Nous la réclamerons, votre malle.

Dès que Léopold fut installé, M. d'Esmouin cria :

— En route. Brûlez le pavé. Et si la diligence se montre, passez-lui sur le corps, saprebleu!

C'était un homme qui avait près de quatre-vingts ans, et qui était encore fort actif. Seulement, la goutte le tourmentait. Cette cruelle maladie lui avait fait contracter l'habitude de gronder ses domestiques à tort et à travers, pour se soulager; de jurer quelquefois, mais ce n'était guère qu'un voile jeté sur ses éminentes qualités. La bonté de M. d'Esmouin était proverbiale.

(*La suite au prochain numéro.*) HIPPOLYTE AUDEVAL.

*Le Directeur-Gérant :* HENRI GAUTIER. Sceaux. — Imp. E. Charaire.

5 centimes le N° année courante. (10 centimes le N° années échues.) N° 1993 TRENTE-SIXIÈME ANNÉE. — 20 Février 1897.

# L'OUVRIER

**Journal illustré paraissant le Mercredi et le Samedi**

ABONNEMENT D'UN AN : (104 numéros) France, Algérie et Belgique : 6 francs.

DIRECTION ET ADMINISTRATION : LIBRAIRIE BLÉRIOT, HENRI GAUTIER, SUCCESSEUR, 55, quai des Grands-Augustins, Paris.

ABONNEMENT D'UN AN (104 numéros) Colonies et Étranger (sauf la Belgique) : 7 francs.



# LES HÉROS DU DEVOIR

PAR

**ROGER DE TODI**

## I

### DRAME EN MER

La *Blanche-Etoile*, prête au départ, se balançait dans les eaux calmes du petit port d'Isigny.

Assis à l'avant de l'élégant bateau de plaisance, le patron Mayol Villers fumait tranquillement une grossière pipe écourtée, en attendant les passagers du jour.

Daniel, dit Ecureuil, le mousse, venait d'ajuster la cargue qui livrait au souffle de l'air la voile demi-enflée, comme l'aile d'un cygne qui aborde la terre. Appuyé sur l'aviron, il se mit à attendre, paisible aussi, interrogeant la plage et l'espace.

Un bouquet de claires toilettes annonça bientôt les hôtes du château d'Arbouville.

Joyeuses, limpides, et hautes comme des trilles de rossignols, de multiples voix s'élevaient. On devait se rendre à Trouville.

Neuf personnes composaient le groupe d'excursionnistes : un jeune ménage, le vicomte et la vicomtesse d'Arbouville et leur fillette, ange blond de cinq ans; cette famille habitait l'été un château, situé entre Isigny et Colleville-sur-Mer; venaient ensuite leurs hôtes, simples baigneurs, rassemblés par le hasard des voyages sur cette plage normande et dont de réciproques sympathies avaient formé un comité, fermé aux profanes et souvent réuni pour les excursions pittoresques et nombreuses qui se peuvent faire dans le pays. La petite société comptait ce jour-là : M. et Mme Vinder, Mexicains de souche hollandaise, Parisiens de fait, revenus depuis peu de temps d'un séjour à Mérida, ville où s'étaient enrichis leurs parents, un riche banquier du quartier de l'Elysée, sa femme et leur unique enfant, jeune personne âgée de dix-huit ans environ.

Brune, sémillante comme une gitane, avec un profil de madone italienne, capricieuse sans doute, cela se devinait aux commissures fines et variables de ses lèvres et pourtant sérieuse parfois, son front intelligent le révélait, son regard profond le disait, Myrte Albanel présentait un type légèrement original d'enfant gâté et de femme faite, de puérilité et de valeur.



— A moi! à moi! criait Gérard. (Voir page 674.)

Un peintre, dont la réputation commençait à poindre, fermait la liste des invités engagés dans cette partie de plaisir par les châtelains d'Arbouville.

Distingué, intelligent, causeur délicat et sans prétention, Gérard Nives était rapidement devenu le complément souhaité de toute joyeuse assemblée de baigneurs.

La mer était magnifique, le ciel bleu, la côte riante; les passagers étaient épanouis, depuis le financier au visage caractérisé jusqu'à la figure ronde du jeune mousse.

Celui-ci montra joyeusement une belle rangée de dents blanches à la vue des friandises que la gentille enfant du vicomte tirait, pour lui, de son petit panier d'osier brodé.

Chacun fut vite installé et la *Blanche-Etoile* rasa légèrement les eaux calmes. Les joyeux propos continuèrent.

Quand la chronique de la saison eut été épuisée, Paris vint fournir à la conversation sa diversité d'éléments, où domine toujours le souvenir du plaisir.

On parla bals, spectacles, expositions des beaux-arts. Puis, Myrte, sachant quelle joie elle allait causer à maître Mayol, demanda au vieux marin le récit, souvent déroulé, d'une dramatique chasse à l'ours, dont il avait été, au Groënland, l'un des acteurs.

Sensiblement touché, le patron ôta son bonnet de laine, salua l'assistance, et livrant son gouvernail au mousse :

— Tu me préviendras quand nous serons à dix brasses des roches, lui dit-il, accentuant ces paroles d'un énergique froncement de sourcils.

Fidèle à la consigne, l'Ecureuil se plaça à la barre, d'où, les yeux fixés sur l'horizon, il ne bougea plus.

Mayol avait repris les rames et commencé un étrange récit, auquel son langage imagé donnait un piquant qui réveillait bien plus l'intérêt blasé des Parisiens qu'un monologue débité par quelque nouvel échappé du Conservatoire.

Les « roches » dont parlait le patron de la *Blanche-Etoile* sont d'énormes blocs calcaires sous-marins, parsemés de pointes aiguës, très perfides pour les barques qui s'aventurent dans ces parages, sans une connaissance exacte des lieux. Ils sont une sorte d'avant-garde de la formidable rangée de rochers du Calvados qui, comme une immuable armée, défendaient autrefois la côte des incursions saxonnes.

Mayol prit la barre à l'approche du premier brisant et, recommandant à tous le repos, il fit faire à l'embarcation une rapide évolution.

Presque immédiatement, deux cris terribles retentirent. Célinie, l'enfant adorée de la vicomtesse, venait, en se débattant contre la sollicitude maternelle, d'être violemment projetée pardessus le bordage. Avant qu'on eût le temps de la retenir, la mère, folle de douleur, s'était précipitée dans les flots bouillants et déjà refermés sur l'enfant. Une horrible stupeur frappa les passagers; seul Gérard Nives, débarrassé à la hâte d'un vêtement gênant, s'était jeté à la suite des infortunées. Il plongea, disparaissant à son tour dans le gouffre.

Il fallut alors maintenir le malheureux vicomte qui, dans son désespoir, oubliant son ignorance complète de la natation, voulait se précipiter aussi dans l'abîme.

Le jeune peintre apparaissait par intervalles, le temps de reprendre un peu d'air; mais, seul...

Haletant, les yeux fixes, le vicomte s'était abandonné aux bras de ses amis.

Après quelques secondes, pleines d'anxiété, le nageur réapparut soutenant une masse informe. On reconnut la robe bleue de la vicomtesse.

L'espoir naissait. Un appel vibrant retentit.

— A moi ! à moi ! criait Gérard.

— Sauvez-les ! Mais sauvez-les donc, hurla le vicomte, s'accrochant avec rage aux vêtements du patron.

Une crispation de douleur passa sur le visage bronzé de Mayol.

— Les rochers sont proches, dit-il, abandonner la barre serait perdre le bateau. Mon devoir est ici.

Une autre main pesa sur le patron.

— Maître, si j'y reste, allez consoler mère Jeanne.

Et, après un rapide signe de croix, le vaillant mousse s'élança dans les flots.

— O Dieu ! Grand Dieu ! Aidez l'enfant, clama le vicomte, pendant que Myrte et sa mère, ainsi que le vieux loup de mer, agitaient dans une semblable prière leurs lèvres tremblantes.

Gérard Nives élevait au-dessus des flots le front pâle de la vicomtesse évanouie. Il avançait péniblement, sentant ses forces faiblir. Quand le mousse le rejoignit, il était temps, son fardeau allait lui échapper.

— Vois, dit-il, indiquant un petit soulier blanc surnageant non loin d'eux, l'enfant est perdue, ne songeons plus qu'à sauver la pauvre femme.

Deux grosses larmes roulèrent sur les joues du jeune mousse, pieuses fleurs, qui, les premières, honorèrent la mémoire de la petite victime.

Les nageurs avançaient lentement. Cette belle jeune femme, ployée dans la vague, semblait déjà immobilisée par la mort. On eût dit un cortège funèbre.

Il n'y avait plus qu'à franchir quelques passes de récifs, évitées déjà par l'embarcation ; le salut était proche, les bras se tendaient pour recevoir les sauveteurs.

Soudain ! un ressaut formidable souleva le bateau, renversant les voyageurs, un craquement se produisit, une grande clameur monta dans l'air, les planches disjointes laissèrent passer l'eau sifflante : on avait touché le rocher.

Alors ce fut une scène d'intraduisible épouvante.

Sauf le batelier, aucun des naufragés ne savait nager. Gémissements, prières, cris de désespoir se mêlèrent au mugissement de l'eau dans laquelle l'arrière de l'embarcation commençait déjà le plongeon suprême. Ce furent d'horribles instants. Plus affreux encore sous ce ciel bleu que ne tachait aucun nuage avec cette mer presque unie, ruisselante de rayons, que si le furieux orage eût grondé par ses mille voix sous la lueur des éclairs dans un ciel assombri. La mort se faisait ironique.

Maître Mayol vit tout perdu. Fiévreusement il arracha banquettes, planches d'abordage, tout ce qui était capable de surnager et de servir d'appui.

— Voilà, dit-il, les seules chances de salut. Nous sombrons, que chacun prenne un espars et soit prêt. Du calme, je vous en conjure, ne me maudissez pas pour n'avoir point veillé assez... Il me faut tout mon courage.. Je tente l'impossible pour vous sauver.

Le marin déroula ses cordes. Il voulait réunir ensemble les naufragés et leurs épaves pour les remorquer vers la terre avec l'aide de Gérard et du mousse. Ce plan, très simple, eût peut-être réussi; la rapidité du sinistre, l'effroi des malheureux ne lui en donnèrent pas le temps.

Le bateau s'engloutit.

Gérard, abandonnant Mme d'Arbouville au jeune mousse, courut au sinistre. Ses forces, un instant brisées, se décuplaient dans l'imminence du danger où se trouvaient ses compagnons. Il saisit Myrte, allant en dérive, l'entraîna vers le seul récif un peu élevé au-dessus des flots et, lui recommandant de s'y tenir attachée jusqu'à son retour, alla à d'autres dévouements.

— Ma mère ! s'écria désespérément la jeune fille, sauvez ma mère !

La pauvre enfant était déjà orpheline. En plongeant à plusieurs reprises, Mayol n'avait amené d'elle que le lambeau d'un vêtement.

Quelques instants plus tard, le financier rejoignait sa fille sur le rocher. Mayol, son sauveteur, interrogea les ondes d'un regard inquiet.

La seule victime qu'il y eût encore à sauver, Mme Vinder, venait d'abandonner le grand mât; après un léger cri, elle s'était engloutie dans l'abîme.

Brisé de fatigue, il semblait à Gérard qu'un nouvel effort dût lui coûter la vie; cependant il plongea encore et parvint à ramener au jour la Mexicaine, inerte, comme morte. Après une seconde d'examen, le courageux sauveteur allait abandonner à la grande dévorante ce cadavre étouffé dans sa mortelle étreinte. Mais un frisson passe en ce pauvre corps, la noyée ouvre les yeux, murmure :

— Où suis-je?

Puis, se voyant submergée, entourée encore des menaces du trépas, elle poussa un sourd gémissement.

Et, agitée, l'œil égaré :

— L'eau monte, cria-t-elle; oh ! donnez-moi de cette autre eau, celle qui purifie. Je ne veux pas mourir ainsi...

Après ces étranges paroles, hachées de soupirs, elle continua

— Richard ! je lui pardonne, j'ai foi comme lui, je lui confie sa sœur.

La malheureuse ne proféra plus que des sons inarticulés; elle renversa sa tête défigurée par une expression d'horreur immense; un soubresaut agita ses membres, un dernier souffle vint effleurer le front du sauveteur, la mort avait vaincu.

Au moment de laisser choir le cadavre dans son vaste tombeau aux profondeurs glacées, Gérard aperçut au cou de la naufragée un médaillon sur lequel apparaissait une miniature d'enfant. Ne pouvant détacher la chaîne, il la brisa, pieux souvenir destiné aux survivants.

Son regard chercha le ciel, il abandonna son fardeau et, tristement, se dirigea vers la pointe de rocher où le financier Albanel et sa fille se maintenaient dans l'angoisse.

Au large, Mayol s'épuisait à la poursuite d'une épave qui entraînait au caprice des flots le malheureux Mexicain; il dut le voir sombrer bien avant de pouvoir l'atteindre et, sur la mer unie, la lutte suprême parut à peu près terminée.

Mayol Villers rejoignit les survivants. Au loin, des ombres se mouvaient sur la plage. L'œil exercé du marin reconnut bientôt des apprêts de sauvetage.

Une barque se détacha du rivage. Plus de doute. Le mousse avait abordé et, de lui, venait la délivrance.

Un hosanna de reconnaissance monta silencieusement du cœur des naufragés; des larmes coulaient, et Myrte sanglotant regardait fixement son père pour ne pas se sentir mourir de douleur.

Le cruel océan avait ravi cinq existences. Epuisés de fatigue, les naufragés, tous accrochés au rocher dont les piquantes aiguilles les meurtrissaient, attendirent la barque de sauvetage.

En effet, animé de ce courage surhumain que Dieu donne parfois aux plus faibles, Ecureuil, après une prière fervente et un vœu à Notre-Dame de la Délivrande, avait nagé vers la plage lointaine, avec la certitude que sa confiance dans le secours de la reine du ciel, de la terre et des mers ne serait pas trompée.

Il aborda dans un lieu désert. A quelque distance se voyait une cabane de branchages au milieu d'un champ de bruyères.

— Là, se dit-il, je trouverai du secours.

Il interrogea la mer et aperçut une masse sombre grossissant le rocher lointain. Plein de joie à la pensée que ses compagnons pouvaient être sauvés, il releva et entraîna aussi vite que possible sa protégée chancelante et plus encore inconsciente vers la pauvre masure. Déception ! la retraite était vide, un amas de feuilles sèches et la pierre plate du foyer en formaient tout le mobilier.

Daniel prit vite son parti. Il aida Mme d'Arbouville à s'étendre sur le lit de feuilles et courut vers l'ouest où pointait un clocher.

Quand les habitants de Colleville aperçurent le jeune garçon défait, ruisselant, ils crurent au sinistre d'une de leurs barques; avant même qu'il eût parlé, l'émotion avait gagné toutes les chaumières. Dès qu'on sut l'accident qui venait d'arriver, plusieurs hommes prirent la mer aussitôt, munis de couvertures et de cordiaux vite apportés par les dévouées femmes des pêcheurs. Pendant ce temps, Daniel, refusant pour lui tout secours, en entraînait quelques-unes vers la cabane où il avait abandonné Mme d'Arbouville.

On trouva la malheureuse femme éveillée de sa torpeur, grelottante et semblant ni sentir son malaise, ni voir, ni entendre les personnes empressées autour d'elle. Quand elle fut bien couverte, restaurée d'un chaud breuvage, elle les écarta du geste; puis, se croyant seule, chanta d'une voix plaintive et lente un refrain de berceuse souvent redit auprès de son enfant :

Au gré de l'aile des bons anges,
Ame d'enfant, tu remontes aux cieux;
Bercé par de pieuses louanges,
Repose en paix et ferme tes beaux yeux.

Puis, laissant couler des larmes :

— Célinie! Célinie! Et la pauvre mère divagua; elle disait des choses navrantes quand un peu plus tard tous les survivants du naufrage se trouvèrent réunis dans la cabane. Alors, les malheureux osèrent se rendre compte des suites du sinistre et ce fut une explosion de douleur plus déchirante encore que sur ce roc où la mort menaçait toujours; le financier veuf et Myrte orpheline s'enlacèrent en sanglotant. Mayol contemplait la scène, l'œil farouche et le front si morne que le jeune peintre eut un instant la crainte qu'il n'eût été, lui aussi, frappé de folie.

Daniel éploré, mais portant au front la sérénité du devoir accompli, s'était agenouillé auprès de la pauvre châtelaine qui, avec une obstination singulière, retenait sa main dans les siennes. Il lui avait délicatement remis le petit soulier blanc recueilli sur les ondes; un flot d'inconscientes larmes avait inondé la délicate chaussure et, sans transition, la jeune femme avait souri, disant, l'œil brillant d'espoir :

— Mon adorée n'est pas perdue, tu me suivras, Ecureuil, nous voyagerons loin, loin, s'il le faut jusqu'au bout du monde, et partout nous demanderons : Avez-vous rencontré une petite fille chaussée d'un mignon soulier comme celui-là?

L'énergie de Gérard n'avait point défailli : une calèche commandée par ses soins emporta au château d'Arbouville la pauvre vicomtesse, M. Albanel et sa fille, dont la malheureuse mère refusa obstinément de se séparer.

Lui resta près de Mayol, résolu à surveiller cet homme dont l'inexplicable morosité l'intriguait.

Quelques louanges adressées à sa noble conduite l'avaient laissé muet et sombre. Assis sur la pierre du foyer, les mains crispées sur son front creusé de sillons, anéanti par quelque lancinante pensée, il demeurait immobile.

Saisi de pitié, Gérard alla à lui, les mains tendues.

— Allons, plus de courage, vous avez agi en brave cœur. Nous avons fait notre devoir envers ceux qui dorment là-bas. Quant à la pauvre *Blanche-Etoile*, je vous promets, maître Mayol, qu'elle aura une remplaçante, et vous serez toujours patron.

Le côtier repoussa le jeune homme du geste.

— Ne me parlez pas ainsi, fit-il avec agitation; loin d'en être digne, je suis un misérable.

Gérard, se rapprochant avec douceur, tenta de ramener à la réalité cet esprit évidemment frappé outre mesure par la catastrophe.

Egaré davantage par la contradiction, le marin se leva précipitamment en s'écriant d'une voix frémissante :

— Abandonnez-moi, je vous affirme que je suis maudit, je vais subir mon sort.

Devant le jeune peintre stupéfait, il passa, se jetant hors de la abane, et disparut bientôt dans l'ombre du crépuscule.

Gérard se précipita à la suite du malheureux; il avait lu une pensée de mort dans le regard du marin.

Le chemin était difficile, semé de pierres et de maigres broussailles, l'obscurité grandissante s'évanouit heureusement devant la douce clarté des nuits sereines. Un rayon de lune dessina nettement la silhouette du patron debout sur la plate-forme d'un rocher qui surplombait la mer.

Un instant, Mayol contempla l'immensité et du ciel et du gouffre. Il allait s'élancer, une main ferme l'étreignit, une voix s'éleva brève, flagellante.

— C'est maintenant, Mayol, que vous devenez un misérable.

Le marin reconnut Gérard, il baissa la tête, un lourd sanglot souleva sa poitrine.

— Si vous saviez de quoi je suis coupable, murmura-t-il humblement.

Ce n'était pas la folie qui troublait son regard et le faisait convulsivement trembler. Il y avait là quelque mystérieuse vérité.

Gérard se sentit vide d'accents pour combattre le morne désespoir de cet homme, harcelé sans nul doute par quelque terrible remords. Il comprit mieux, à cette heure, la force de ces croyances inculquées jadis avec la science des premiers ans par une mère pieuse et un précepteur dévoué. Elles lui eussent été nécessaires pour rappeler à cet ignorant dans quel abîme de maux éternels jette le désespoir.

Mais il était loin, le temps où la lumière de vérité d'une ardente foi enflammait son âme d'enfant. Il y avait longtemps que les lèvres de cette mère étaient glacées dans le tombeau, longtemps qu'oublié était le vénérable prêtre, son éducateur, vivant encore, sans doute, dans son petit village champenois d'où, vers quinze ans, il était parti accueilli par un oncle riche et athée qui avait formé peu à peu Gérard Nives, le sceptique, l'élégant, le peintre chéri des salons mondains et des cercles joyeux. Et voilà qu'il ne trouvait à dire à ce dévoyé, ce simple, qu'un cri convainquant eût sauvé :

— Vous ne devez pas chercher la mort, parce que le suicide est une lâcheté.

Cependant la délicatesse de son cœur l'inspira mieux.

— Mayol, faites ce que vous avez résolu, si vous êtes bien sûr que vous agiriez de même en présence de votre mère et du recteur de votre village, celui qui vous prépara à votre première communion.

Le patron tressaillit et se recueillit.

Lui aussi lut dans son passé toute une enfance pieuse et pure. Il se souvint du cinquième commandement et la vision rapide du lieu des éternels tourments vint le glacer de terreur.

Il tomba à genoux, les mains étendues vers son sauveur qui le releva tout ému.

— J'ai été fou, dit-il, et je suis lâche; mais écoutez l'histoire de ma folie et de ma lâcheté.

Il passa la main sur son front et commença d'une voix qui tremblait :

— J'avais voué à ma *Blanche-Etoile* plus que de l'affection, un culte. Elle avait servi jadis au père dans de rudes traversées et m'avait balancé tout petit sur les vagues; je l'aimais plus qu'un cavalier n'aime son cheval, autant qu'un nouveau marié doit aimer sa nouvelle épousée. Toujours elle me servit.

« Ah! quelles belles courses nous faisions quand j'étais plus jeune et que rien n'arrêtait mon ardeur. Nous vîmes plus d'un grain, sans peur, ni avarie. C'était notre bon temps alors.

« Mais la barque longtemps fatiguée, bien usée, semblait demander la retraite, moi, je ne voulais pas. « Tu serviras Mayol jusqu'à « sa mort, » me disais-je intérieurement.

« Plusieurs fois, le charpentier dut réparer de dangereuses voies d'eau; il me dit un jour :

« — Vous fier à la mer avec cette carcasse est très imprudent. »

« Je ne voulus pas l'écouter, il me semblait qu'un sort m'avait lié à cette vieille coque. Je fis enfin le voyage de Saint-Malo. Quand je revins, ma *Blanche-Etoile* n'était plus la vieille barque au mât penché, aux cordages noués, à la voile rapiécée, mais un coquet bateau couvert de fraîches peintures, muni d'une voile bien blanche et d'un pavillon tricolore.

« — Vous vous êtes donc décidé à acheter un bâtiment, me cria le charpentier; comme vous voilà pimpant et neuf! Beaucoup vont être jaloux, car vous louerez bien cher cette jolie coquille aux baigneurs à la nouvelle saison. Je serai le parrain.

« — Il y a longtemps qu'elle est baptisée.

« — Voilà qui est aimable, fit le voisin; on a fait la fête en égoïste; et elle se nomme?

« — La *Blanche-Etoile*.

« — Comme la pauvre trépassée. »

« Je fis un signe approbatif. Ainsi, personne ne le reconnaîtrait, mon cher bateau, revêtu de sa belle toilette. Fier et content, je ne ressentais aucune crainte quand, par le temps de houle, nous sortions du port; pourtant l'entrepreneur m'avait bien dit de ne pas oublier que l'illusion du vernissage cachait des planches minces, pouvant céder au premier choc. J'engageai un jeune mousse pour la saison d'été, trouvant plus de profit à louer mon bateau pour de joyeuses promenades qu'à continuer les travaux de la pêche. Quand le vicomte d'Arbouville vint me prier de le conduire à Trouville et me dit :

« — Je choisis votre bateau parce qu'il est grand et doit être aussi solide qu'élégant; les dames auront moins de crainte que dans notre yole. »

« Je ne répondis pas : « Vous vous trompez ». Il y avait un joli gain à faire et j'écoutai le tas de beaux raisonnements que me fit la voix du démon, au lieu de suivre celle de la conscience qui me criait : « Ce que tu fais est mal. » Voilà ma triste histoire. Merci de m'avoir empêché de commettre un nouveau crime. Mes pauvres parents en eussent tressailli au fond de leur tombe, car les Villers, de père en fils, ont porté leur nom sans reproche. Je vous dois une éternelle reconnaissance. Le remords, je le sens, me tuera mais il n'est point faute, au contraire. J'accepte l'expiation, car je la sens, terrible, s'appesantir déjà sur moi. Le criminel atteint par la justice humaine est plus privilégié que moi qui suis à l'abri de ses coups; la condamnation paye une partie de sa dette : moi, je dois vivre libre, conservant parmi les hommes une estime imméritée, pendant que des fantômes de noyés demanderont justice en me brisant le cœur.

Mayol essuya une larme et se tut, accablé. Gérard serra avec

force les mains calleuses du marin. Il y avait une sorte d'enthousiasme dans cette étreinte. Il était si peu accoutumé, lui, l'homme blasé des grandes villes, à voir surgir de belles et fortes natures comme celle-là qu'il fut tenté de trouver sublime la généreuse douleur de ce repenti.

— Mayol, lui répondit-il, votre faute n'est pas de celles capables de vous retirer l'estime et ne justifie pas ces reproches exagérés de conscience. Vous pouvez déplorer les résultats d'un fatal entêtement, mais non vous accuser d'un crime. Voyez, le récit que vous venez de me faire m'attriste, mais ma main serre la vôtre avec la même cordialité.

Le marin voulut baiser cette main protectrice.

— Vous me faites du bien, dit-il. Cependant son regard doutait, l'impression douloureuse ne s'effaça pas de son visage et, tout en suivant le jeune peintre acheminé vers le village, il secouait sa tête abaissée, comme pour en chasser d'obsédantes pensées.

Quelques jours plus tard, Gérard repartait pour Paris où le financier Albanel et sa fille le précédaient, brisés de douleur. Les naufragés avaient fait tous ensemble un touchant pèlerinage à Notre-Dame de la Délivrande, car on avait découvert le vœu du jeune mousse, et tous avaient voulu s'y associer. A l'instigation de Myrte, il y avait eu messe de *Requiem*, et s'étaient confondus aux pieds de la Vierge, étoile des marins, les accents de la reconnaissance et les supplications pour les défunts. Mme d'Arbouville n'avait pas retrouvé sa lucidité. Sa reconnaissance envers le jeune mousse qui l'avait sauvée se traduisait de façon tyrannique; il ne la pouvait plus quitter sans susciter des accès de désespoir. Appelée par les soins du peintre, une parente accourut du Bourbonnais et s'installa auprès de la malheureuse femme.

Gérard, auquel le dernier testament de la Mexicaine donnait pleins pouvoirs, avait pris connaissance de certains papiers des époux Vinder; l'adresse qu'il souhaitait rencontrer s'y trouva. Ami, ou simple chargé d'affaires, maître Anchal, rue Caumartin, fut la première personne qu'il se promit de voir dès l'arrivée. Il trouva aussi un portrait de jeune homme, figure intéressante et franche, le fils, sans doute, de la pauvre naufragée, ce Richard, auquel avait été sa dernière pensée.

(*La suite au prochain numéro.*)

ROGER DE TODI.

---

## NOTRE TROISIÈME TIRAGE DES BONS DE L'EXPOSITION

Nous avons procédé au troisième tirage des Bons de l'Exposition réservés à nos abonnés directs.

Nous donnons ci-dessous les numéros sortis et les noms des heureux gagnants correspondant à chaque numéro.

No 10,300, Mlle Françoise Mathieu, à Massongy (Haute-Savoie).

No 18,337, M. Lemarchand, à Plouër (Côtes-du-Nord).

No 2,030, Mme Armand Bosquet, à Roncey (Manche).

No 466, Mme Charles Borderie, rue de la Peyrade, à Villefranche-de-Rouergue (Aveyron).

No 12,910, Mme veuve Renaud, à Monthe (Doubs).

---

## PENSÉE

Mon ami, que ton âme se pénètre souvent de cette pensée, triste, mais féconde en enseignements de compassion et de patience. Qui sait si ces têtes aux cheveux blancs qui sont là devant toi ne s'endormiront pas bientôt du sommeil de la mort? Ah! tant que tu as le bonheur de les voir, honore-les et cherche pour eux un soulagement à ces maux de vieillesse qui sont en si grand nombre! Leur âge avancé ne leur inspire que trop la tristesse; ne contribue pas à les attrister davantage. Que toutes tes manières, que toute ta conduite respirent tant d'amabilité qu'à ta vue ils se souviennent et se réjouissent. Chaque sourire que tu feras naître sur leurs lèvres flétries par le temps, chaque moment de satisfaction que tu feras éprouver à leur cœur sera pour toi le plus grand des plaisirs et tournera à ton avantage. Dieu sanctionne toujours les bénédictions qu'un père et une mère appellent sur la tête d'un fils reconnaissant.

SILVIO PELLICO.

# LE NEZ DE FLAIRDECOIN[1]

PAR

**JEAN DRAULT**

XII (*Suite.*)

Un homme gardait, comme toujours en pareil cas, les abords de la bouche d'égout pour éviter les accidents et aussi les vols d'accessoires, tels que trousseaux de clefs, balais, pelles, bottes à l'écuyère de grand format, laissés par les ouvriers autour de l'orifice.

A côté de l'homme, se tenait un jeune voyou de seize à dix-sept ans, nu-tête, à l'air fouinard et gouailleur. Tous deux avaient assisté à l'incident qui était survenu entre l'oncle Durand et le cocher de fiacre, et ils s'étaient fait, comme on dit, une pinte de bon sang.

Et l'oncle Durand les prit à témoins :

— Saperlipopette! s'écria-t-il, y croit donc que c'est pour mon plaisir que j'suis sa voiture depuis l'boulevard Saint-Michel?... N'en v'là, core, un innocent!... Mais pourquoi qu'y m'a appelé purée?...

Au même moment, sa curiosité fut éveillée par une tête d'homme qui émergea du trou béant.

Le corps suivit la tête, puis vinrent les jambes et les pieds chaussés de bottes formidables qui montaient jusqu'à mi-cuisse.

— Tiens, Gugusse!... dit cet explorateur du Paris-souterrain, v'là ce que j'ai trouvé pour toi dans le collecteur.

Et il tendait au jeune voyou un képi rouge, de l'infanterie de ligne, quelque peu défraîchi, déteint, déformé. On pouvait encore voir sur ce képi, qui devait venir de loin, le numéro 31.

— Merci, p'pa!... fit le jeune homme. Ça fait mon beurre!... J'avais pus rien à m'coller sur le ciboulot!...

L'égoutier qui venait de sortir du sombre royaume avait de longues moustaches blondes qui le faisaient ressembler à un guerrier gaulois auquel la civilisation avait donné une autre destination.

Il darda sur son fils un sombre regard et lui dit :

— Si tu travaillais, grand *feignasse*, tu pourrais t'acheter des frusques!... T'as pas honte, à ton âge, de me laisser travailler tout seul!... Au lieu de ça, à quoi que tu passes tes journées?... Dis-le voir un peu, canaille, à quoi que tu passes tes journées!... Ça a seize ans, et ça ne veut pas descendre dans l'égout!... Malheur!... Ah! si j'me retenais pas!...

Et l'égoutier brandit sur son fils une dextre vengeresse destinée à s'épanouir en giroflée à cinq feuilles sur la joue de Gugusse.

Mais Gugusse se retira à temps, et ce fut l'oncle Durand qui reçut dans le nez la dextre vengeresse.

— Bon sang de bon sang!... hurla-t-il.

L'égoutier, au lieu de faire des excuses, prit à témoin sa propre victime, dans le feu de sa juste colère.

— Oui, mossieu, dit-il, il a seize ans, et y s'laisse nourrir par son père!... Si c'est pas une honte... si c'est pas...

— Oui!... approuvait l'oncle de Plumol en se tenant le nez, mais, tout de même, c'est pas une raison pour...

— Vous avez bien raison, allez!... reprit l'égoutier, c'est pas une raison pour feignanter quand on a un père qui travaille!... Parce que, quand j'y serai pus, comment donc qu'y mangera, la ganache?...

— J'vous dis pas non; seulement, vous aviez pas b'soin, pour ça, de m'envoyer...

— Mais, p'pa, j'veux bien travailler!... protesta Gugusse qui tirait sur la visière du képi pour se l'enfoncer sur la tête.

— Travailler, toi, travailler?... vociféra le père.

Et, reprenant de nouveau à témoin Nicolas Durand, il ajouta :

— Oui, mossieu, savez-vous ce qu'il appelle travailler? Y veut être forain!... Montrer des femmes-colosses et des chiens savants!...

— Non! interrompit Gugusse. C'est un crocodile!

— C'est-y un métier sérieux, ça, dites, mossieu?... Nom de nom!... Si tu crois, vampire, que je vais te laisser déshonorer le nom de ton père, tu te mets le doigt dans l'œil, mon colon!... Ou tu descendras dans l'égout, comme ton père, ou j'te renierai!... C'est pas possible que, moi vivant, j'te laisse devenir forain! T'entends bien?...

1. Voir l'*Ouvrier* depuis le 5 décembre 1896.

— Y a trop de courants d'air, dans les égouts!... dit Gugusse.

— Vous l'entendez, hein?... reprit l'égoutier, indigné. Il ne veut pas faire un métier propre, honorable, un métier qui dépend de la Ville!... Une fonction municipale! Mais, animal!... en te mettant saltimbanque tu ne sais donc pas que tu ne pourras pas même être candidat au conseil municipal, si l'envie t'en prend... Au lieu que moi...



— Ça, p'pa, je m'en bats l'œil!... déclara Gugusse sans ambages.

De nouveau, le père, furibond, leva sa main, et l'oncle Durand se recula précipitamment, comme bien vous pensez, en garant sa figure. Gugusse aussi s'était prudemment éloigné et, cette fois, ce fut l'autre ouvrier, personnage muet, qui reçut la gifle au moment où il s'occupait de replacer la plaque de fonte.

Sans rien dire, il allongea un coup de poing dans l'estomac du père de Gugusse, lequel riposta aussitôt par un coup dans le nez.

Alors, ce fut un corps à corps autour duquel se groupèrent aussitôt un nombre respectable de passants.

— Il faut les séparer!... disait Nicolas Durand, effaré. En v'là, des enragés!...

— Mais non!... Mais non!... répondait Gugusse. Laissez-les donc se tamponner!... Vous connaissez pas p'pa!... Y va bouffer l'autre comme un hanneton!... Y vous a un poing!...

— Je l'ai bien vu, pardienne!...

Des agents survinrent, dressèrent procès-verbal aux délinquants et les emmenèrent au poste. Le père de Gugusse s'attela à la voiture à bras contenant les accessoires que nous avons énumérés; l'autre ouvrier poussa, et ils partirent, escortés des sergents de ville et des badauds, le père de Gugusse se retournant fréquemment pour vomir une nouvelle injure contre son collaborateur.

L'oncle Durand et le jeune Gugusse, coiffé du képi rouge que son père lui avait rapporté des sous-sols de Paris, demeurèrent seuls sur la chaussée.

— M'sieu est pas de Paris?... demanda mielleusement le fils de l'égoutier.

— Non!... De Marcilly-en-Gault!... Vous connaissez-t-y point Romorantin?... Parce que, si vous connaissiez Romorantin, c'est tout près de Marcilly.

— Romorantin?... Romorantin?... cherchait Gugusse. C'est-y pus loin que Clamart?... Moi, vous savez, j'ai jamais été pus loin que Clamart.

— Oh! oui, c'est ben pus loin!...

— Alors, connais pas!... Vous connaissez-t-y l'Jardin des Plantes, vous?...

— Dame, non!...

— C'est tout près!... J'vas vous y conduire, si vous voulez!

— J'veux ben!... Oh! j'veux ben!... Bon sang de bon sang!... J'ai pas pu voir l'empereur de Russie, j'verrons le roi des animaux!... Comme ça, j'pourrons dire au pays que j'ons vu quante même un souverain!... C'est ben l'lion, pas vrai, qu'on appelle le roi des animaux!...

— J'crois qu'oui, j'sais pas au juste, j'm'en bats l'œil, d'abord!... J'vas toujours vous mener voir les *crocodrilles*...

— Les *crocodrilles!*... Ah! j'veux ben!... Jamais j'ons vu d'ces bêtes-là!... C'est pus gros qu'une baleine, pas vrai?...

— Non! plus petit!... J'suis employé, moi, à la section des *crocodrilles*, j'vas tout vous faire voir...

— Ah! vous êtes employé à... mais votre père vous reprochait de n'avoir pas d'métier!

— P'pa?... Y sait pas c'qu'y dit, p'pa!... Y voudrait que tout le monde y soye égoutier, p'pa!... Rapport à ce que ça dépend du conseil municipal, et qu'y veut s'présenter au conseil municipal!... C'est son goût!... Moi, c'est pas l'mien!... D'abord, faut être un gars pour travailler dans les égouts!... Moi, j'suis frêle comme une fleur, au lieu que p'pa, lui, c'est un gars, un vrai gars!...

— Je l'ai ben vu!

Tous deux, en causant, étaient entrés au Jardin des Plantes, et Gugusse avait mené directement son compagnon au bassin où les crocodiles, parmi les plantes aquatiques, sommeillent, semblables à de grosses et rugueuses pièces de bois flottant à la surface de l'eau.

— Oh!... T'nez!... fit Gugusse dans un élan d'admiration et de franchise qui eût dû faire réfléchir le naïf arpenteur-géomètre. T'nez!... on ferait d'l'or, en montrant une grosse bête comme ça dans une baraque de foire!

— Ah!... Bah!...

— Oh!... Oui! .. Puis, vous savez!... Y aurait pas d'concurrence possible! C't'épatant ce qu'y faut de *pognon* pour amener ces bêtes-là ici sans les faire crever en route.

— Ah!... Oui-dà!...

Et l'oncle de Plumol ouvrait des yeux comme des portes cochères en contemplant un des plus petits crocodiles qui, sortant de l'eau, venait se poser sur la bordure de pierre du bassin.

— Un' drôle de bestiole!... Hé! là!... s'écria-t-il.

— T'nez!... fit Gugusse avec un incomparable aplomb, vous l'voyez, c'petiot-là...

— Oui, eh ben?...

— Eh ben!... Y s'appelle Arthur!...

— C'est-y possible!... Arthur!... L'maire de Marcilly aussi, y s'appelle Arthur!...

— Et ça me fait rappeler! s'écria Gugusse, que l'gardien-chef y m'a justement dit comme ça: Gugusse, n'oublie pas de retirer demain Arthur de l'eau, rapport aux rhumes!...

— Ah!... Ça s'enrhume, ces bêtes-là?...

— J'te crois, Eloi!... Arthur a déjà eu une bronchite l'année dernière. On l'a sauvé avec de l'huile de foie de morue.

— Alors, vous allez l'attraper!

— Mais oui!... Même que si vous voulez m'aider!

— Mais j'veux ben!... Bon sang de bon sang!... J'veux ben!... Ah!... quand j'raconterai ça à Marcilly-en-Gault, que j'ai aidé à attraper un *crocodrille!*... Par où que faut passer!...

— Par-dessus la balustrade, j'ai pas la clef!...

— Enjambons, alors!...

Tous deux enjambèrent le léger grillage en fil de fer qui sépare l'allée de la petite pelouse en bordure sur le bassin. Gugusse, aux aguets, regardait de tous côtés avant de faire un seul pas.

— Quoi qu'vous attendez?... demanda Durand.

— Mon patron, l'gardien-chef, pour voir s'il aurait pas de la corde pour attraper Arthur!... Mais j'le vois pas!... Vous en auriez pas, vous, d'la corde?...

— Non!... Mais j'ai un grand mouchoir à carreaux; ça ferait-y l'affaire?

— Mais j'te crois, Eloi, que ça ferait l'affaire!...

L'oncle Durand roula son grand mouchoir en corde, puis, sur le conseil de Gugusse, fit un nœud coulant.



— Faut lui passer au cou! dit ensuite Gugusse, et puis tirer pour l'amener sur l'herbe.

— Mais, bon sang de bon sang!... Y va me mordre!... C'est tout en gueule, ces bêtes-là!...

— Pas de danger!... J'lui tiens l'museau!...

Tous deux, accroupis sur l'herbe, maîtrisaient le petit crocodile auprès duquel l'oncle Durand ne se tenait qu'avec une évidente frayeur, quelles que fussent les paroles que Gugusse lui dît pour le rassurer.

Gugusse tenait à deux mains la longue

gueule du crocodile : l'oncle Durand finit par passer un nœud coulant autour du cou de la bête; il tira dessus, amena le crocodile sur l'herbe et le musela avec l'autre bout du mouchoir.

— Hue!... Dia!... Rrrr!... faisait-il avec une conviction profonde.

Il expliqua à Gugusse :

— J'vas li faire une bride comme à un cheval qui mord!... Et, maintenant, quoi qu'y faut faire?...

— Prenez-le dans vos bras; vous me le repasserez quand j'aurai enjambé.

— Ah!... Bon!... Bon sang de bon sang, pourvu que le mouchoir ne craque pas!...

En disant ces mots, l'oncle de Plumol souleva de terre l'animal et le prit entre ses bras, avec précaution, telle une nourrice garde l'enfant confié à ses soins.

— Qu'il est lourd!... fit-il. Et c'te gueule!... Nom d'une pipe, c'te gueule!...

— Pincés!... cria tout à coup Gugusse.

— Quoi que vous dites!... demanda l'oncle de Plumol qui n'avait pas bien compris.

En un clin d'œil, Gugusse sautait par-dessus la légère balustrade, perdant son képi qu'il ne se donnait même pas la peine de ramasser, et filait à travers les allées du jardin.

— Ah çà!... Quoi donc qui lui prend? murmura le brave arpenteur-géomètre.

Au même instant, une main pesante tombait sur son épaule tandis qu'une voix brutale lui criait dans l'oreille:

— Ah! ah!... mon gaillard, j'vous y prends!... D'puis le temps que j'vous guette!...

Stupéfait, Nicolas Durand se retourna et aperçut un gardien du jardin, en uniforme, aux moustaches blanches hérissées de colère, aux yeux injectés de sang...

— Faites excuses, murmura-t-il.

— Excuse de quoi?... C't'à vous, p't'être, ce crocodile.

— Pour être à moi, il est pas-t-à moi!...

— Alors, pourquoi qu'vous le prenez?...

— Coutez!... Moi, c'est pour rendre service à Gugusse. Y m'a dit comme ça que l'*crocodrille*, il avait besoin d'huile de foie d'morue.

— Vous v'fichez d'ma fiole, par surcroît d'votre délit?... C't'un peu fort, nom d'une savate, c't'un peu fort!...

Un autre gardien accourait, essoufflé :

— Pas moyen d'avoir l'autre! s'écria-t-il. Il a des jambes, le gaillard!... J'avais vu l'coup de loin et j'ai couru!... Mais on en tient un, c'est toujours ça!...

— Et puis, y a toujours le képi qui sera une pièce à conviction!...

Le gardien qui avait couru après Gugusse ramassa le képi et dit brusquement à l'arpenteur de Marcilly-en-Gault :

— Pouvez le r'porter dans le bassin, l'crocodile!...

— J'veux bien!... Mais s'il s'enrhume!...

Le premier gardien croisa ses bras et fixa Nicolas Durand :

— Dis donc, pot à tabac, c'que t'auras pas bientôt fini de baguenauder avec nous?... Ça ne prendrait pas avec deux vieux de la vieille, tu sais!...

— Deux de Sébastopol!... ajouta le second gardien. M'est avis que tu ne feras pas le farceur, tout à l'heure, devant le commissaire de police!...

— Devant le commissaire de police!... clama Durand, effaré.

— Va toujours porter le crocodile dans le bassin!...

— J'y vas!...

L'oncle de Plumol alla déposer la bête sur le rebord de pierre du bassin avec d'infinies précautions, il la délia pour reprendre son mouchoir, puis, mû par un pressentiment, il dit aux deux gardiens :

— Pardon!... Ce jeune homme dont vous avez gardé la coiffure, eh bien, y n'est donc point employé au Jardin?...

Le premier gardien s'approcha de Durand, et nez contre nez, lui cria :

— J'vous ai déjà dit qu'fallait pas nous la faire!... Z'entendez, vieille futaille!...

— Houst!... Chez le commissaire!... fit le second gardien qui portait le képi de Bécasseau dont l'odyssée ne semblait pas devoir se terminer.

En route, Nicolas Durand, qui finit par avoir vaguement conscience de la responsabilité qu'il encourait, proféra par deux ou trois fois ces mots:

— Miséricorde!... Chez le commissaire!... Quoi qu'on va dire à Marcilly!...

Et il acheva de se compromettre en essayant vainement de la corruption sur les deux vieux de Sébastopol, car il leur dit à deux reprises :

— Voyons!... Allons donc boire une bonne chopine de vin et pis ça sera fini par là, si vous voulez.

(*La suite au prochain numéro.*) JEAN DRAULT.

## RECETTES DE LA SEMAINE

### Moyen de prévenir la moisissure des livres.

(*Recette demandée.*)

On sait que les livres reliés en cuir de Russie non seulement ne se moisissent jamais, mais encore protègent les volumes auprès desquels ils sont placés immédiatement. Cet effet prophylactique est dû à l'huile de bouleau avec laquelle le cuir de Russie est préparé. On en peut donc conclure qu'il suffirait d'un peu d'huile essentielle quelconque pour préserver de tout dommage les livres conservés dans un endroit humide et bas.

### Nettoyage des vitraux d'églises.

Bien des églises de campagne, de simples chapelles possèdent des vitraux anciens qui sont parfois de véritables merveilles et méritent mieux que la couche de poussière qui, d'année en année, s'y matelasse davantage. Le nettoyage en est pourtant bien simple. — On les éclaircit avec de l'eau de lessive et on les essuie avec des linges légèrement humectés. — On peut encore se servir d'une eau savonneuse, ou d'eau-de-vie mélangée d'eau.

### Remède contre le froid aux pieds.

Si l'on doit faire une marche pénible dans la neige ou par un très grand froid, il faut s'enduire les pieds de graisse bien propre, à ce défaut avec une pommade quelconque ou de l'huile. L'usage des bas et des chaussettes de laine est, naturellement, recommandé.

Si, au contraire, on est obligé de rester immobile ou à peu près dans un milieu très froid, on se trouvera bien de saupoudrer ses bas ou ses chaussettes à l'intérieur avec de la farine de moutarde. Avoir bien soin que cette farine ne soit pas éventée.

### Pour ne pas glisser sur le verglas.

Entourez vos chaussures de grosse ficelle ou de petite cordelette, et ayez soin de ne pas marcher sur le talon, mais seulement sur la plante des pieds.

# LES COURSES D'AUTOMNE[1]

PAR

HIPPOLYTE AUDEVAL

XIV (*Suite.*)

— Ah! s'écria-t-il avec joie, cette rencontre est pour moi d'un inestimable prix, Léopold. Elle me rajeunit de vingt ans. Nous ne vivons plus que par les souvenirs, nous autres, les vieux. A part ça, notre existence ne vaut pas une prise de tabac. Quand vous m'avez vu, j'étais en train de sermonner mon domestique. C'est ma seule distraction. Mais il ne répond pas, l'animal. Il est assommant Ce n'est pas comme Prats. Connaissez-vous Prats? C'est un être inouï; mais ingrat, sournois. Ah! le monstre! Il pourra se vanter de m'avoir fait faire mon purgatoire sur terre. Et pourtant, je l'aime. Il est si drôle, si amusant! Quelquefois il me raconte des histoires à mourir de rire. Il parle anglais (c'est un insulaire), français, allemand, espagnol, italien. Somme toute, on n'y comprend rien. Mais la pantomime! Il faut voir la pantomime. J'en oublie ma goutte. Si je vous racontais tous les déboires que ce Prats m'a causés, vous ne me croiriez pas. Un mot résume tout : je vends mon écurie.

— Vous, monsieur d'Esmouin! répondit Léopold. Vous qui avez eu tant de triomphes au courses du Pin, de Pompadour, de Limoges, de Poitiers, de Bordeaux, et même de Paris!

— Je vends mon écurie, j'abdique. Et, ce qu'il y a d'épouvantable, c'est que Minois (peut-on s'appeler Minois?) Minois, mon affreux rival...

M. d'Esmouin s'interrompit brusquement.

— Un coup de fouet! cria-t-il. J'entends la diligence.

En effet, elle s'avançait.

— Vous allez voir, reprit-il, que je vais être dépassé par la diligence. Ce sera complet.

La diligence le distança bientôt, et Léopold n'eut que le temps de crier :

— Ma malle!

Le conducteur l'entendit et arrêta les chevaux. La malle fut transportée d'une voiture à l'autre sur l'ordre de Léopold.

Pendant ce temps, M. d'Esmouin, pour masquer sa défaite, dit à son cocher :

1. Voir l'*Ouvrier* du 9 septembre 1896.

— Au pas! As-tu l'intention de lutter avec une voiture publique?

— Ce serait peut-être comme aux courses, monsieur d'Esmouin, répliqua le conducteur.

Le vieillard se plongea dans le fond de sa calèche.

— Vous entendez! dit-il à Léopold. Et c'est Prats qui est cause de tout. Heureusement je vais vendre mon écurie. Oh! oui, je la vendrai. Mais pas à Minois. Non, non, non, pas à Minois.

— Et pourquoi pas à Minois? demanda Léopold avec complaisance.

— Pourquoi?... Vous ne savez donc pas?... Ah! c'est juste... vous n'êtes pas au courant. Il n'est pas question de nos débats chevalins à Jérusalem ou à Constantinople. Mais à propos, mon jeune ami, parlons un peu de vous, s'il vous plaît. Vous êtes vraiment trop bon de vous intéresser à mes petites misères, mon cher Léopold, et je suis, moi, impardonnable de ne pas les avoir fait taire devant des malheurs plus sérieux, plus dignes d'intérêt. Vous n'êtes pas venu me voir, mon ami; je ne vous en veux pas. Je ne suis pas allé vous chercher, car je sais que les distractions sont importunes dans de certains moments où l'on a besoin de recueillement et de solitude. Prats, d'ailleurs... Laissons Prats. Je sais tout, Léopold. Je sais que la perte de votre père vous a laissé sans fortune. De quel côté se sont tournées vos espérances. Avez-vous fait choix d'une carrière? Votre oncle Rougerie, comment va-t-il? C'est un bien excellent homme.

Dans la disposition d'esprit où il était, Léopold eût préféré continuer à s'entretenir de chevaux et de jockeys plutôt que de s'appesantir sur sa fâcheuse situation personnelle. Cependant, par déférence pour son interlocuteur, il ne crut pas devoir éluder la question.

— Je vais probablement, répondit-il, m'embarquer pour le Japon.

— Le Japon! s'écria M. d'Esmouin étonné. C'est loin. C'est, si je ne m'abuse, par delà les Iles. Le Japon revient donc sur l'eau? On en parle assez périodiquement dans les journaux. C'est donc un pays? Autrefois on allait se battre dans les Amériques. On s'y est même battu il y a quelques années, ceux de droite contre ceux de gauche. Mais nous n'avons pas pensé à y aller. Ah! si le marquis de Lafayette était de ce monde! Je l'ai connu, moi, le marquis de Lafayette. J'ai causé avec lui des rives de... est-ce le Mississipi? Je ne crois pas. N'importe. Est-ce que vous levez un corps d'armée? Allez-vous combattre pour une indépendance quelconque?

— Je vais tout simplement, répondit Léopold, m'enrôler parmi les fondateurs d'un établissement commercial.

— Vous! vous! un comte de Buissas dans les denrées coloniales! Est-ce possible? L'épée au côté, jeune homme, l'épée au côté! Protégez le sucre, mais n'en vendez pas. C'est un suicide, savez-vous? Ah! que je suis aise de vous avoir rencontré! Je ne vous laisserai pas glisser sur cette pente. La Tulipe, eh! La Tulipe! Descends, maraud.

Le grand domestique qui se tenait derrière obéit, et la voiture s'arrêta.

— Mon cher Léopold, continua M. d'Esmouin, il faut que vous écoutiez tout au long les avis d'un vieux sage. N'allons pas à Angoulême. Permettez-moi de vous emmener à Esmouin.

— Ah! n'insistez pas, monsieur, répliqua Léopold. Il y va de mon avenir, de mon bonheur.

Le vieillard demeura un instant indécis ; puis, s'adressant à La Tulipe :

— Qu'est-ce que tu fais là, imbécile? Dis au cocher d'avancer et remonte sur ton siège.

M. d'Esmouin semblait contrarié, agité.

— En êtes-vous réduit là? reprit-il. Il y a une intrigue là-dessous.

— Je vois bien qu'il faut tout vous dire, répliqua Léopold. J'aime ma cousine Charlotte Rougerie, mais elle est riche et je suis pauvre. Je m'empresse d'ajouter que ni elle ni mon oncle n'ont vu là un inconvénient à ce mariage. Moi seul ai désiré rétablir une sorte d'égalité entre la fortune de ma cousine et la mienne.

M. d'Esmouin écouta attentivement cette explication.

— Mon cher Léopold, dit-il ensuite, c'est grave, c'est très grave. Je ne saurais prendre sur moi la responsabilité de vous louer ou de vous blâmer. Vous rougiriez de n'apporter chez votre femme que votre bonnet de nuit; ces choses-là ne se discutent pas. On les sent ou on ne les sent point, voilà tout.

Après un moment de silence, M. d'Esmouin s'écria brusquement :

— Vous m'intéressez, sacrebleu! Il y a quelque chose de fier et de chevaleresque dans votre entreprise. Ce n'est peut-être pas héroïque comme les croisades, mais, pour notre époque, ça ne manque pas de mérite. Et votre cousine vous attendra?

— Elle me l'a promis.

— Vous irez conquérir la toison d'or et vous reviendrez?

— Oui, dans cinq ans.

— Cinq ans!

Léopold ne put s'empêcher de soupirer en pensant à ce long terme.

— Ah! s'écria M. d'Esmouin en le regardant, vous l'aimez, votre cousine, vous l'aimez beaucoup?

— Eperdument. Et je la quitte! Et je ne la verrai plus! Ah! il y a des moments, monsieur d'Esmouin...

— Léopold, savez-vous monter à cheval? Ne me contemplez pas comme si j'étais un fou, saprebleu! Quand je demande si vous savez monter à cheval, cela veut dire...

— Ce sont des chevaux arabes qui ont complété mon éducation monsieur.

— Il me vient une idée, saprebleu! Vous ne partirez pas, Léopold. Vous pouvez relever votre fortune, mon ami, et me faire oublier tous mes déboires, et me venger de Minois. A cheval! à cheval! Les courses d'automne vont avoir lieu. Ah! si je n'étais pas si vieux! J'ai triomphé jadis. J'avais tout ce qu'il faut ; la force et la douceur. Je n'avais pas besoin d'éperons, moi. Mes jambes d'acier gouvernaient ma monture par une simple pression. La force et la douceur, tout est là. Mais à présent, la goutte... quatre-vingts ans... Vous êtes jeune, vous. Vous avez la souplesse, la vigueur, l'intrépidité. Vous réussirez. Vous relèverez mon vieux nom outragé, méconnu, tombé dans l'oubli; vous écraserez mes rivaux, vous rétablirez votre fortune, vous épouserez M[lle] Rougerie, vous... A cheval! L'avenir est à nous. Léopold, je vous vends mon écurie.

M. d'Esmouin s'exprimait avec tant d'ardeur et d'animation que Léopold, d'abord, en fut tout étourdi. Cependant il était facile de voir que cette proposition était sérieuse. Le jeune comte répondit donc sérieusement.

— Ah! monsieur, dit-il, vous oubliez...

— Quoi? interrompit le vieillard avec feu. Ah! mon Dieu! auriez-vous déjà pris un engagement formel pour ce Japon maudit?

— Non. Mais quand on achète quelque chose, il faut généralement pouvoir...

— Payer? Vous me supposez donc né d'hier, mon bon ami? Ah! croyez-moi, je suis trop heureux d'avoir affaire à un homme qui pousse l'honnêteté jusqu'au scrupule, jusqu'à l'exagération. C'est moi qui serai votre obligé, Léopold. Si je vous rends service en même temps, tant mieux. Vous allez voir que votre délicatesse n'a pas à s'effaroucher, et que nos intérêts respectifs seront sauvegardés. Mais, d'abord, un mot sur ma situation. Elle est intolérable. Voilà six ans que je suis battu partout à plate couture. C'est la faute de Prats. Je ne lui en veux pas. Il est comme moi, il vieillit. D'ailleurs, il m'amuse; lui seul me fait oublier ma goutte. Mais, avec l'âge, il a pris un défaut... parlons bas. Je ne veux pas le déshonorer aux yeux de mes gens. Je ne sais comment vous dire... Pauvre Prats! Gardez-moi le secret, je vous en prie. Il... il boit. Eh! mon Dieu, il est bien coupable, sans doute, mais que d'excuses plaident en sa faveur! Il n'a plus vingt ans, ni même cinquante. Dans les occasions solennelles, il veut se donner un peu de montant, et il s'en donne trop. Aux dernières courses de Pompadour, c'est entre nous, Léopold, il était complètement ivre. Il faisait le joli cœur, il levait les bras en l'air; j'ai vu le moment où il allait se mettre debout sur son cheval, comme un écuyer du cirque. C'est drôle, sans doute, c'est original; mais comment voulez-vous gagner des prix dans des conditions pareilles? Avec cela, jaloux comme un tigre. Aucun autre jockey n'oserait courir avec mes chevaux, car il le rosserait d'importance. Vous savez... la boxe, à l'anglaise. Il y est très fort. Le remplacer? Je n'y songe même pas. Que deviendrais-je sans lui? D'ailleurs, il m'a menacé de se tuer si je le renvoyais. Il le ferait comme il le dit. C'est un cerveau brûlé. Oui, c'est vrai, mais c'est aussi un vieux serviteur auquel je suis attaché. « Vendons nos écuries », m'a-t-il dit un jour. Il en a le secret désir, pour jouir en paix d'un repos qui lui est bien dû. Vendre! A qui? A Minois? Jamais! jamais! Minois sait tout cela. Il m'a fait offrir quatre-vingt-dix mille francs de mon écurie, qui en vaut plus du double. Il abuse de ma position. Il avilit mes chevaux parce qu'ils ne sont jamais plus victorieux. Ah! l'affreux homme. Quel bon tour nous lui jouerons! Vous comprenez que je ne veux vendre non plus à aucun de mes concurrents.

« Mais vous, le fils d'un vieil ami, un homme nouveau! Ah! Léopold, votre triomphe sera la consolation, la gloire de mes vieux jours. Vous avez confiance en moi, vous savez bien que je ne vous mettrais pas des rosses entre les jambes. Moi, j'ai confiance en vous, je crois que vous avez le feu sacré. Vous ne risquez pas de vous compromettre. Un propriétaire monte ses chevaux où et quand il lui plaît. Si j'étais moins vieux... n'en parlons plus : je vais en calèche, à présent. Arrivons à la grosse question. Ecoutez-moi bien. Vous verrez que votre délicatesse n'a pas à s'alarmer. Minois m'offre quatre-vingt-dix mille francs; je vous cède mon écurie à ce prix, Prats excepté, bien entendu. Les courses d'automne auront lieu à Poitiers, dans trois semaines. Vous engagerez tout ou partie de vos dix-sept chevaux. Si vous êtes vainqueur, comme je n'en doute pas, vous continuerez ou vous liquiderez, à votre choix, mais la valeur de votre acquisition sera doublée, triplée. Si, par malheur, une chance contraire... Mais ne parlons pas de cela... c'est impossible.

— Pourquoi? dit Léopold qui avait écouté attentivement. Nous devons prévoir toutes les éventualités.

— Eh bien, saprebleu! si vous ne réussissez pas, vous traiterez avec Minois; mais au moins je n'aurai pas affaire à lui.

(*A suivre.*) HIPPOLYTE AUDEVAL

Sceaux. — Imprimerie E. Charaire.

5 centimes le N° année courante. (10 centimes le N° années échues.) N° 1994 TRENTE-SIXIEME ANNÉE. — 24 Février 1897.

# L'OUVRIER

**Journal illustré paraissant le Mercredi et le Samedi**

ABONNEMENT D'UN AN : (104 numéros) France, Algérie et Belgique . 6 francs.

DIRECTION ET ADMINISTRATION : LIBRAIRIE BLÉRIOT, HENRI GAUTIER, successeur, 55, quai des Grands-Augustins, Paris.

ABONNEMENT D'UN AN (104 numéros) Colonies et Étranger (sauf la Belgique) : 7 francs.



# LES HÉROS DU DEVOIR[1]

PAR

**ROGER DE TODI**

## II

### CHEZ MAITRE ANCHAL

Me Anchal plaisait à tous. Dès, surtout, qu'il avait posé son air notaire parmi les dossiers de l'étude et qu'on le retrouvait tout à fait lui, c'est-à-dire jovial, empressé de rendre service, plein d'innocente malice aussi, content de tout et de tous et naïvement satisfait de lui-même, on respirait à l'aise auprès de l'aimable vieillard, toujours jeune de cœur et paraissant incarner le véritable type de l'homme heureux.

Mais non, il lui manquait une chose: jamais à sa table richement servie n'était venu s'asseoir un bel enfant blond et rose. Jamais cet excellent homme, qui se serait senti si bon père, n'avait pu dire : Mon fils ou ma fille.

Souvent les deux époux avaient déploré cette absence surtout quand, seuls dans la splendide salle à manger ornée de riches panneaux, meublée de bahuts fouillés avec art, surchargés d'argenterie et de cristaux, ils se demandaient qui profiterait après eux de ce luxe dont ils jouissaient, alors qu'ils pourraient voir s'épanouir à leurs côtés de belles jeunes femmes, des hommes distingués et grandir de jolis enfants. Oh ! comme il les aurait gâtés, le grand-père. « Vraiment, nos petits enfants aurait été mal élevés, » disait Mme Anchal, pour se consoler de la non-réalisation de ce beau rêve.

Ce soir-là, le digne notaire se promenait dans son salon en se frottant les mains. Il venait de faire signer un contrat de mariage et, dans ces occasions-là, Me Anchal était toujours content. Sa barque à lui, en somme, avait si bien glissé sur le fleuve de la vie qu'il semblait ignorer les impromptus orages ou l'arrêt douloureux de certains voyages. Il n'avait pas fini sa série de promenades du piano muet au fauteuil dans lequel Mme Anchal, agréable femme d'une cinquantaine d'années, cousait un sarreau de toile noire pour un écolier pauvre, quand un domestique vint annoncer que « quelqu'un demandait monsieur ».

— Un ami ! qu'il entre, s'écria le notaire, une visite, soit encore ; si c'est pour affaire, vous savez comme moi que l'étude est fermée depuis longtemps.

— Je n'ai pas manqué d'en prévenir ce monsieur, mais il insiste. C'est, dit-il, pour une communication pressante.

Me Anchal jeta un regard de comique désolation sur le vaste fauteuil qui l'attendait, à l'autre coin de la cheminée.

— Faites entrer dans mon cabinet, fit-il après un gros soupir.

La conférence dura longtemps. Mme Anchal dut envoyer dire à l'office que l'heure du repas serait retardée, ce qui n'arrivait jamais dans cette maison bien ordonnée.

Quand le notaire réapparut, il avait un tel air de gravité que sa femme, quoique respectueuse toujours des secrets professionnels, crût devoir lui en demander la cause.

— Ah ! fit-il soupirant, me voici dépositaire de bien tristes choses. Vous devez vous rappeler M. et Mme Vinder, ces Mexicains dont vous reçûtes la visite et qui me confièrent le soin de recueillir les revenus considé-



— Daignez me regarder aussi comme un ami. (Voir page 683.)

1. Voir l'*Ouvrier* depuis le 20 février 1897.

rables de fonds placés dans la Société des mines d'argent du Yucatan?

— Les malheureux auront appris leur ruine?

— Si ce n'était que cela! Ils n'ont rien sû. Avant que ma dépêche leur soit parvenue, ils étaient morts.

— Morts! et tous deux?

— Oui. Ils ont fait naufrage dans une excursion de plaisance près des côtes normandes. Rien n'est malheureusement plus sûr. Les journaux relatèrent la catastrophe il y a une quinzaine de jours, mais en défigurant les noms. Il reste une petite orpheline, sans parents en France et bien intéressante. Devinez donc, chère amie, ce que je viens de penser?

Mme Anchal plongea un regard pénétrant dans les yeux encore humides du notaire. Il y avait une prière dans ces bons yeux francs et clairs.

Déjà, elle avait compris.

— Oui, fit-elle comme se répondant à elle-même, je serais heureuse d'avoir une fille. L'isolement me pèse; puis, une âme jeune et neuve à conduire dans une bonne voie, quelle douce mission!

Et répondant à l'interrogation toujours muette de son mari;

— Mon ami, adoptons-la.

Me Anchal ravi embrassa sa femme tout bourgeoisement.

— Tu es bonne, excellente; voilà qui est décidé en principe. Va demain au pensionnat des dames anglaises. J'ai dit au peintre que tu informerais la jeune orpheline de ses malheurs. Un cœur de femme sait mieux distiller le baume consolant. Tu demanderas à la directrice la permission d'emmener la jeune pensionnaire pour quelque temps, pendant lequel la grande question s'agitera; nous verrons si avec l'enfant étrangère le bonheur rêvé a franchi notre seuil.

La femme du notaire acquiesça avec joie. Durant le reste de la soirée, les époux ne s'entretinrent que de l'événement déplorable et de leurs futurs projets.

Gérard avait promis de revenir, lui et le notaire étant en France les seuls protecteurs de l'orpheline, et il se sentait de plus responsable du sort de l'enfant, car il avait reçu le testament suprême de la mère mourante.

Le jour suivant, Mme Anchal se rendit à l'institution désignée. Reçue dans un parloir sévère par une personne sèche et froide qui accueillit avec une nuance triste de convenance la confidence de l'affreux malheur qui atteignait la petite pensionnaire, l'excellente femme, mal à l'aise dans ce milieu guindé, se demanda intérieurement ce que pouvait devenir une âme dans cette atmosphère de roideur d'où le cœur était absent.

L'entrée d'une enfant, gauche dans sa robe trop courte, vint mettre fin à ses réflexions; elle se leva, ouvrant ses bras comme pour presser la petite sur son cœur. Elle allait laisser échapper son douloureux secret, l'émotion même la retint. Troublée par l'attitude indifférente de la directrice et l'étonnement de la jeune fille, impressionnée par l'indéfinissable sentiment de contrainte dont elle avait été saisie dès l'entrée en ce triste établissement où aucun insigne ne rappelait une pensée élevée et consolante de religion, la pieuse femme sentit son cœur se clore, elle ne put que murmurer:

— Chère enfant... Pauvre enfant!... Je l'emmène puisque vous le permettez, dit-elle enfin rapidement à la directrice. En congé, l'enfant sentira moins l'étendue de son malheur.

Et comme, frissonnante, celle-ci l'interrogeait d'un regard plein d'anxiété:

— Ayez confiance, dit-elle, s'emparant de la petite main tremblante de l'élève. Suivez-moi; quoique inconnue, je suis une amie.

Prise de secrète terreur et pressentant un douloureux événement, Fanella baissa les yeux sous le regard de l'imposante maîtresse et, toute pâle, se couvrit du manteau qu'on venait de lui apporter. Elle se laissa emmener en silence.

Ce fut seulement dans la voiture qui la conduisait sous son toit que la femme du notaire put dilater son cœur. Elle enlaça sa petite voisine et, la tenant embrassée comme une mère qui protège son enfant contre le péril, elle lui dit tout.

Quand Me Anchal vint, lui-même, ouvrir la portière du coupé arrivé sous la porte cochère, il ne vit d'abord qu'une masse confuse, deux fronts qui se touchaient, deux visages inondés de larmes.

Le bon notaire reçut avec tendresse cette enfant éplorée qui lui semblait néanmoins la jeune promesse d'une moisson de sourires.

Après quelques jours d'exclusive retraite, Fanella demanda à entendre de la bouche même de Gérard le récit du naufrage.

La vue de l'orpheline causa quelque surprise à celui-ci. Sans doute à cause de la miniature du médaillon, il croyait trouver une petite enfant et se trouvait en face d'une vraie jeune fille, mince, mais déjà formée, chez laquelle sa taille frêle et sa physionomie un peu maladive donnaient un charme de plus à l'air de langueur de ses grands yeux noirs et à la grave nonchalance toute créole dont ses mouvements étaient empreints. La pensionnaire timide et mal à l'aise dans son uniforme étriqué que Mme Anchal avait emmenée quelques jours plus tôt, n'était déjà plus. L'absence du sévère visage de miss Spécify, la bonté délicate de Mme Anchal avaient fait en partie l'ouvrage. Elle se montrait sous son vrai jour, pleine de délicatesse et de douceur, avec un caractère d'une réelle fermeté dont elle fit preuve en réservant pour les longues insomnies de ses nuits l'effusion de ses larmes d'orpheline.

Me Anchal s'applaudissait de l'adoption et aspirait déjà secrètement au moment où, débarrassée de ses crêpes de deuil, la « petite » semblerait réellement l'enfant de la maison.

— Quand Nella sera catholique elle sera parfaite, redisait Mme Anchal, qui regardait sa protégée avec l'éclat brillant et doux des yeux de mère.

Héroïquement courageuse, Nella voulut savoir tous les détails de l'agonie poignante des naufragés. Quand elle reçut le médaillon que soutenait encore une chaîne brisée, une émotion violente faillit la terrasser; elle baisa convulsivement l'objet qui renfermait une boucle des cheveux de son frère; « l'exilé volontaire » dit-elle. Sa douleur réclamant alors visiblement la solitude et le silence, le peintre se retira discrètement. Il se surprit s'arrêtant au seuil de l'appartement et sortit la vue troublée, la gorge angoissée, s'étonnant d'avoir pu poursuivre avec calme son terrible récit.

Restée seule avec la femme du notaire, l'orpheline se jeta dans les bras de sa protectrice.

— Aidez-moi à accomplir le dernier vœu de ma mère, dit-elle à travers ses sanglots, je veux être catholique.

La vieille dame serra avec élan l'enfant entre ses bras.

— Oui, dit-elle en posant un baiser sur ce front pur de seize ans, lumineux des rayons de l'espérance et des splendeurs de la douleur acceptée et comprise, chère enfant, nous hâterons le jour de votre véritable naissance.

Une douce et religieuse émotion pénétra la jeune fille. Ses larmes cessèrent de couler. Les derniers sentiments d'excessive réserve apportés de la froide institution protestante se fondirent. Nella épancha tout son cœur.

— Ce n'est pas aujourd'hui que j'ai dit pour la première fois: je veux être catholique.

Nella, livrant libre cours à ses souvenirs, raconta quelles impressions, quelles secrètes aspirations avaient agité son âme d'enfant quand elle avait vu son frère Richard banni de la maison paternelle pour s'être converti. Un sentiment qu'elle ne pouvait s'expliquer alors germa, grandit en elle. C'était plus que l'affection familiale et le vague respect qu'entraîne une grande différence d'âge, c'était un culte de vénération qu'elle apportait à la mémoire de ce frère vivant en son âme, et jusque dans ses rêves, comme un ange de bonté et une douce victime. Le voyant prêt à partir, calme, résigné, rempli pourtant d'une immense douleur, elle lui avait dit:

— Reste, oh! grand frère, pourquoi désobéir à notre père?

Si quelque considération pouvait inspirer au jeune homme un acte de faiblesse, c'était bien cet être charmant qui lui eût fait commettre l'apostasie. Une larme roula sur son visage, il embrassa l'enfant d'une voix étouffée: « Chère petite, tu comprendras plus tard » et puis, aussitôt, détournant la tête, il sortit.

Une seule fois, elle le revit. Le jeune homme portait l'habit ecclésiastique et se destinait aux missions étrangères. La fillette courut à lui; mais pénétrée d'une sorte de respect à cause du costume, elle n'osait pas l'embrasser; lui, la couvrit de baisers.

— Aime-moi bien, dit-il, et ne m'oublie jamais. Moi, je pense tous les jours à vous.

Il paraissait heureux autant qu'ému et pourtant il se sépara le premier de l'enfant qui ne pouvait se résigner à le perdre de nouveau.

Le soir de ce jour-là, Fanella, gentille et gaie, avait cajolé son père plus que de coutume et, entre deux caresses, lui dit bien tendre, bien suppliante:

— Papa, j'ai vu Richard aujourd'hui, pardonnez-lui, laissez-le revenir. Il a l'air si bon: il était si content de me voir et m'a dit qu'il vous aimait bien...

Le visage de l'Américain devint dur; il repoussa l'enfant.

— Je vous défends de prononcer ce nom.

L'institutrice reçut une forte semonce pour avoir permis à la fillette de s'arrêter avec le banni.

Nella avait treize ans quand ses parents résolurent un séjour en Amérique où ils avaient des intérêts menacés et, voulant la laisser terminer son éducation à Paris, la placèrent dans l'institution protestante où s'observait un règlement aussi étroit que le jugement de miss Jane Spécify qui l'avait fondée.

Nella, fort tendre et douée d'une imagination plus ardente qu'il ne paraissait, souffrit de cette situation; elle se renferma dans un profond mutisme, se fit en elle-même un petit home où elle cultiva de vagues rêveries qui allaient altérer son caractère, quand Mme Anchal l'arracha à ce triste lieu. Le calme, non dépourvu d'imprévus agréables, de la maison du notaire opéra une douce influence sur l'esprit de la jeune fille et, malgré son deuil profond, une sorte de dilatation d'âme la transforma. Tous s'ingéniaient à la distraire d'une trop violente douleur. Gérard avait imploré la protection de Myrte pour l'orpheline. Dès le jour de la catastrophe, la « petite Mexicaine » avait déjà trouvé un doux asile quand la fille du financier vint à elle. Comme le jeune peintre, Myrte s'était ima-

gné rencontrer une enfant à laquelle il n'y avait qu'à offrir bonbons et caresses. Elle trouva une amie, déjà mûrie par les traverses de la vie. Elle se mit à aimer Nella, avec la passion que son enthousiaste caractère apportait dans tout ; celle-ci lui témoigna une amitié plus tranquille, mais non moins profonde et surtout dévouée. L'orpheline avait une de ces âmes sereines qui apportent partout leur cachet d'harmonieuse paix.

Bientôt les deux jeunes filles n'eurent plus de secrets l'une pour l'autre et, sœurs par l'amitié, elles aspirèrent ensemble au moment où elles deviendraient sœurs par la foi.

La première fois que Nella voulut prier dans un sanctuaire catholique, Mme Anchal la conduisit à Notre-Dame-des-Victoires. Là, dans l'église silencieuse, malgré la foule agenouillée aux pieds de la Madone rayonnante des feux ambrés de plusieurs centaines de cierges, la jeune fille eut une vision de la vérité, des beautés, des grandeurs de la religion catholique ; elle sentit qu'en elle seule se trouve le foyer où se retrempent les âmes vraiment belles, nobles, parfaites, et comprit les profondes et fines jouissances de la prière dont le rigorisme du protestantisme n'avait réussi qu'à lui inspirer un insurmontable dégoût.

Il lui avait semblé que de son trône élevé la vierge lui avait souri; elle voulait l'aimer, cette mère du ciel, dont la douce influence ne lui était révélée qu'en ce jour. Le matin même, Fanella avait reçu la première lettre du missionnaire résidant aux Indes dans la province du Décan. Et quelle lettre! A la fois navrée et consolante, débordante d'affection et de conseils. L'enfant avait baisé le cher papier venu de si loin pour lui dire qu'un membre de sa famille la chérissait encore et veillait sur son sort à la manière des anges.

Ce jour-là devait faire date dans son existence dont s'ouvrait une phase nouvelle, car dès le lendemain, d'après le conseil même de Mme Anchal, elle entrait au couvent des religieuses du Cénacle, pour y passer quelques semaines dans ce calme profond nécessaire à la préparation de l'acte important de son abjuration.

Les semaines se changèrent en mois, utilement remplis par une solide instruction religieuse. Ses parents d'adoption se résignèrent à ne jouir de leurs nouvelles joies de famille qu'après la confirmation de l'heureuse néophyte.

### III

#### LE PÈRE VINDER

Une quantité d'objets disparates et la disposition de la pièce donnaient à l'atelier de Gérard une bizarrerie qui n'était cependant pas dépourvue de grâce.

Quelques-unes de ses meilleures œuvres formaient une galerie basse au-dessus de laquelle se voyaient de magnifiques toiles anciennes. Aux angles, des statues de marbre se détachaient d'un blanc d'ivoire sur la verdure de palmiers nains. Minerve contemplait Jeanne d'Arc, Bonaparte bravait Jupiter, la foudre faisait face à la foudre, l'héroïne chrétienne à l'héroïne idéale et payenne, tous œuvres du ciseau d'un artiste de génie.

Ici, un faisceau d'armes rares plaquées sur écusson de velours sombre; là, un ravissant musée d'émaux. Une rare pièce de Saint-Porchaire et un vase panathénaïque d'une grande valeur occupaient les places d'honneur du rayon de faïences anciennes ; le reste de la vitrine regorgeait des antiquités soigneusement recueillies par le jeune homme dans ses voyages. Il y avait là des bijoux étrusques, des morceaux d'amphores, des dieux lares, de rares monnaies, à peu près tous les échantillons qu'un collectionneur instruit peut réunir dans un espace restreint. Une ouverture circulaire pratiquée à la manière orientale dans le plafond de la pièce répandait à l'intérieur une lumière uniforme et douce. Les jours de grand soleil, un vélum de soie blanche tendu sous la rotonde adoucissait encore l'éclat du jour. De riches tentures tombant en plis savamment combinés jusque sur le plancher couvert de peaux précieuses, donnaient un grand air de luxe à cette salle meublée seulement d'un bureau, d'un divan, de quelques poufs pour les rares visiteurs et du haut tabouret de l'artiste placé devant l'un de ses chevalets.

Gérard était dans l'atelier et venait de disposer au-dessous de la zone de lumière un carton sur lequel il comptait retracer le projet d'un tableau destiné à l'exposition.

Il ne travailla pas tout de suite ; sa future composition était encore trop informe dans sa pensée. Il alluma un havane et alla s'étendre rêveur sur le divan.

Depuis quelques instants il demeurait ainsi, évoquant, semblait-il, l'inspiration dans les spirales montantes de la fumée bleuâtre,

Un léger coup frappé à l'entrée vint le tirer du pays des songes. Aussitôt un jeune homme parut avec la désinvolture de l'ami, sûr d'être joyeusement accueilli.

Le front haut levé, l'œil hardi, la lèvre dédaigneuse, Alfred Vandeuil était le vrai type de ces jeunes désœuvrés, auxquels une nuisible aisance a enlevé l'attrait pour tout labeur sérieux, et le noble désir de s'ouvrir une carrière.

Il ne se plaisait que dans les vains propos du boulevard et la série interminable des nouvelles vraies ou fausses qui s'y recueillent tous les jours.

— Je viens voir ce que vous devenez, cher, fit-il, secouant fortement la main que le peintre lui tendait avec une légère langueur d'ennui; devenez-vous misanthrope, ou songez-vous à vous faire chartreux, c'est ce que nous répétons chaque soir au cercle où vous ne venez presque plus.

— Je travaille beaucoup, puis j'ai fait d'autres relations; je fréquente des hommes comme vous n'en connaissez pas encore et nous ne nous réunissons pas précisément pour passer la moitié des nuits autour d'une table de jeu; ces liaisons, je ne vous le cache pas, me plaisent infiniment mieux que celles ébauchées dans l'entr'acte d'une pièce et cimentées au cercle dont vous me parlez. Enfin, une aimable famille m'a ouvert son foyer, et les plus délassantes de mes soirées se passent là.

— Voilà qui est gracieux, est-ce un congé?... Alors, vous êtes devenu socialiste, anarchiste, que sais-je; ou bien amoureux fou. Oh! dans ce dernier cas, être malheureux, je pardonne...

Et sans discontinuer :

— Vous ne m'offrez pas un de ces délicieux havanes? Vous l'avez oublié.

Immédiatement le jeune homme s'empara d'un cigare. Il poussa, en même temps, un petit cri de surprise à la vue d'un album ouvert sur lequel était esquissé un visage de jeune fille.

— J'ai deviné, fit-il en riant, voici qui n'est pas d'un vulgaire modèle, mon bon, vous voilà pris. Et, vrai, le goût n'est pas mauvais; ces cheveux qui semblent superbes, ces vastes yeux mélancoliques font rêver; rien de moderne! par exemple, une vraie petite nonnette.

Gérard, rouge d'impatience, haussa les épaules.

— Cessons cette plaisanterie, dit-il enfin, elle me déplaît.

En ce moment, le domestique parut et vint dire quelques mots à son maître.

— Qu'il entre, qu'il entre, dit celui-ci avec vivacité. Mon cher, ajouta-t-il en se retournant vers son compagnon, si, comme j'ai tout lieu de le croire, la visite que je vais recevoir n'est pas de votre goût, nous allons être obligés de nous séparer.

Alfred le regarda étonné.

Le visiteur entra. C'était un prêtre, jeune encore, au visage bruni, aux traits énergiques, aux yeux profonds et doux. Son front intelligent était ombragé d'une abondante chevelure noire et bouclée.

Un sourire railleur détendit les lèvres de Vandeuil.

— Le mal est plus grand que je ne pensais, glissa-t-il à l'oreille de Gérard, vous voilà devenu dévot.

Le sévère regard que l'artiste lui lança lui indiqua que sa petite vengeance était complète.

Le visiteur s'avançait, le peintre alla à lui. Le prêtre, saluant avec une gravité douce, ne parut pas remarquer l'attitude à la fois ironique et provocante du jeune homme qui s'esquivait.

— Je viens, dit-il, remplir un devoir de reconnaissance. Je n'oublierai jamais avec quel dévouement vous avez secouru mes malheureux parents, hélas! si impuissamment, dans le naufrage de la *Blanche-Etoile*. La sympathie que vous inspirez à nos bons amis Anchal me rend cette démarche aimable et facile, daignez me regarder aussi comme un ami.

— Oui, un ami, heureux d'être ainsi honoré, dit Gérard en lui serrant la main. C'est la première fois que je vous vois, mon père, pourtant je vous connaissais déjà. Il se passe peu de jours dans la maison de Me Anchal sans que le nom du missionnaire soit prononcé. Et, depuis quelque temps, votre retour en France était impatiemment attendu.

Le religieux secoua la tête tristement.

— J'aurais dû ne revoir jamais cette France, mais il me fallut obéir. Je souffrais de la terrible fièvre des marais et l'air natal m'était, paraît-il, nécessaire. De plus, je crois que mes supérieurs voulurent me fournir l'occasion de retrouver cette petite sœur devenue orpheline et de venir veiller à la solidité de son avenir. Précaution heureusement inutile, la Providence arrange bien toutes choses.

« J'aime beaucoup ma patrie, mais quitter la mission fut un vrai brisement de cœur. Ma petite église venait d'être achevée. Mon troupeau se composait surtout de pauvres parias rebutés d'une partie de leurs compatriotes et persécutés par les brahmes, simples gens bien fidèles qui reçurent avec stupeur la nouvelle de mon départ et vinrent en groupe se jeter à mes genoux en me suppliant de rester parmi eux. Je n'avais pas ce droit. On me promit seulement de me rendre le même poste si je pouvais revenir aux Indes. J'espère en l'avenir. L'air d'Europe m'a déjà ranimé. Une année passée dans notre chère France me rétablira complètement et je pourrai alors retourner dans ma chrétienté.

— Vous changerez d'avis, mon père, et vous voudrez rester, s'il se peut. Notre cité regorge de tant de misères morales. Sous le seul rapport des dépravations de l'idolâtrie, vous pouvez trouver pires paroissiens que les païens indous. Il est loisible d'exercer ici l'apostolat du missionnaire.

— Je compte bien ne pas demeurer inactif. Dans nos communautés persécutées, diminuées par le service militaire, il y a toujours des postes libres. Autant qu'il se pourra, je m'emploierai

à la prédication et, comme vous le remarquez, peut-être n'aurai-je guère à changer le fond de mes sermons.

« Pauvre France ! s'acheminant, l'orgueil de sa science au front, vers l'aurore du xx<sup>e</sup> siècle et portant sans s'en douter les stygmates des siècles barbares. J'y trouve partout les ruines du bien. Les cloîtres, une fois rendus déserts par la force, vont le devenir par la famine. La secte implacable, qui a commencé son œuvre dévastatrice sur l'Eglise, menace la société entière. L'esprit de résistance et d'union existe à peine. Ah ! l'on doit s'estimer heureux quand on rencontre sur sa route des cœurs comme ceux qui m'ont accueilli depuis que j'ai revu ce sol, car ils sont rares.

Gérard approuva, mais reprit :

— Ne vous attristez pas outre mesure, le mal est grand à la surface, mais dans l'âme de la France, les germes restent bons. Combien d'inconscients ennemis de son bonheur, endormis, indifférents jusque-là, vont se réveiller et révéler par un sentiment de justice, une énergie qu'ils ne se soupçonnaient peut-être pas.

« J'ai été de ceux-là. Il n'y a pas longtemps, vous n'auriez vu en moi qu'un flâneur de boulevards, donnant à l'art les plus nombreuses de ses heures, consacrant les autres à la recherche des plaisirs. Quelques tristes péripéties du drame douloureux qui nous rapproche, opérèrent en moi un grand changement; je me souviens des joies pieuses de ma jeunesse ; mais si j'y suis revenu tout à fait, si j'ai abdiqué mon rôle dans une société frivole, si je respecte, enfin, tout ce que dans ma légèreté je considérais sous un œil prévenu, c'est grâce à l'exemple de cette jeune fille que nous voyions, hier, abjurer le protestantisme, et, bien émue, sous sa virginale parure, participer au plus divin mystère de la religion. Un rayon de cette foi qui la pénétrait est venu jusqu'à moi ; depuis ce jour, je crois.

— Brave cœur, murmura le missionnaire. Votre Foi, ajouta-t-il, n'était qu'en sommeil; là le feu couvait sous les cendres, assez vif pour que l'étincelle jaillît bientôt. Vous n'étiez pas de ceux qui courent volontairement à leur perte.

Une douce étreinte répondit à ce raisonnement. Ils causèrent encore ainsi intimement quelques instants avant une dernière poignée de main et un vibrant : Au revoir.

*(La suite au prochain numéro.)* ROGER DE TODI.

## LES LIVRES

# MAITRE LE TIANEC

**Par Marthe LACHÈZE**

Miguelle de la Jousselière est élevée comme une fille par un de ses oncles, le général de la Jousselière, qui l'a recueillie pauvre, orpheline et abandonnée de tous ; mais chez elle, la reconnaissance ne répond pas aux bontés dont elle est l'objet. Elle envie la fortune chez tous ceux qui la possèdent, et la situation modeste de sa famille adoptive lui est pénible. Pendant qu'elle se débat contre son sort, très doux pourtant, elle apprend que la fortune de ses parents et protecteurs ne leur appartient pas, qu'elle a été volée à son propre père... Avec un autre cœur, Miguelle aurait rejeté ces accusations ; loin de là, elle accueille les soupçons, elle fait plus, elle cherche des preuves à l'appui, elle est près d'en trouver, car ce qu'on lui a dit est vrai : le père du baron de la Jousselière a dépouillé son frère, aïeul de Miguelle. Ici entre dans l'action l'avocat le Tianec, héros du livre ; il est l'ami de la famille de la Jousselière ; placé entre ses devoirs d'état et ses sentiments de tendre affection pour ses vieux amis, il n'hésite pas : il sacrifie toute sa fortune ; il la donne à Miguelle.

La Providence récompense la générosité de le Tianec ; il épouse une jeune fille admirable qui lui rend sa fortune ; Miguelle se repent, donne une part de son argent si mal acquis aux pauvres, et se marie avec un homme dont elle est aimée.

Ce livre intéresse, il est vivant ; le caractère héroïque de Corentin le Tianec captive l'imagination ; le dialogue est souvent spirituel ; le style a un cachet marqué d'élégance et de soin.

M. B. (*Journal des Demoiselles*).

Du même auteur : *Lucienne*, 1 vol. in-12, 3 fr. ; *Josèphe*, 1 vol. in-12, 3 francs.

Pour recevoir chacun de ces ouvrages *franco*, il suffit d'en envoyer le prix en mandat-poste ou en timbres français à M. HENRI GAUTIER, éditeur, 55, quai des Grands-Augustins, Paris.

# LE NEZ DE FLAIRDECOIN[1]

PAR

**JEAN DRAULT**

### XIII

OU LE DOCTEUR MABOULINIÈRE RETROUVE UN SUJET D'EXPÉRIENCES BEAUCOUP PLUS INTÉRESSANT QUE CELUI QU'IL AVAIT PERDU

Dans le couloir des juges d'instruction, au Palais de Justice, arrivèrent successivement deux gardes municipaux entre lesquel était Plumol, deux autres gardes conduisant le docteur Maboulinière, un troisième trio composé de Bécasseau toujours sans képi, et de ses deux gardes; enfin, l'oncle Nicolas Durand, qui avai perdu sa bonne face rubiconde pour prendre un teint verdâtre e décomposé, arriva quelque temps après, conduit, lui aussi, pai deux cipaux.

Tous les inculpés étaient assis, séparément, et loin les uns des autres, entre leurs gardiens respectifs, sur des banquettes de bois placées le long du mur.

Tous avaient les yeux baissés, l'air un peu honteux, sauf le docteur Maboulinière qui s'égayait fortement de sa propre aventure, car il y trouvait la réalisation de la thèse qui lui était favorite, thèse d'après laquelle il n'y a, dans l'humanité, que des fous, à un degré plus ou moins grand.

La tenait-il assez, la preuve palpable de la folie aiguë de ses contemporains !...

Peu à peu, les prisonniers s'enhardirent, regardèrent autour d'eux les gens qui passaient dans le grand couloir, plaideurs, avocats, magistrats, gardes. Puis ils se regardèrent mutuellement.

Bécasseau, apercevant Plumol, lui cria :

— Et mon képi, dites donc, l'homme au serrurier !..

Un municipal lui mit la main sur la bouche :

— Ferme ça !... Ferme ça !...

Puis Plumol aperçut son oncle entre deux gardiens, et sa stupéfaction ne connut plus de bornes.

— Mon oncle !... clama-t-il.

— Mon neveu !... avait répondu Durand dont la face redevint instantanément rubiconde, fleurie, souriante. Ah !... Mon pauv' éfant !... Faut-y que j'te revoye ici...

Déjà il se levait, s'élançait vers le fils « à sa défunte sœur ».

Les municipaux le retinrent par ses basques.

— Eh ben !... Quoi donc !... On veut s'esbigner !

Le docteur Maboulinière ne connaissait pas Plumol, il le reconnut au son de sa voix, au moment où il cria : « mon oncle ! » et lui adressa un salut cérémonieux et paternel.

Puis il voulut lui donner quelque espérance et ramener quelque gaieté sur son visage pensif, et déclama, en indiquant les deux municipaux qui le gardaient :

> Qui peut se croire fort, puissant et souverain ?
> Qui peut dire en scellant des barrières d'airain :
> « Jamais vous ne serez franchies ! »

— Taisez-vous ! lui dit un des municipaux. Il est défendu d'parler à vos complices !...

— Ce n'est pas moi qui parle ! dit gravement le docteur. C'est Victor Hugo !

— Que si c'était vrai !... fit l'autre municipal, il n'y couperait pas, Victor Hugo !... Mais c'est vous qui avez parlé, j'ai vu vos lèvres bouger...

— A moins, reprit le premier municipal, que le Victor Hugo, y serait un passant ventriloque !...

Plumol, tout à coup, se mit à rire nerveusement, mais si bruyamment, en regardant son oncle, que les gens qui passaient dans le couloir se retournaient étonnés, et que l'un de ses deux gardiens lui demanda, inquiet :

— C'est-y que vous seriez m'lade ?...

— Non !... Non !... Mais c'est mon oncle...

— Votre oncle ?...

— Oui !... Ça m'aurait étonné aussi qu'il ne soit pas pincé avec

1. Voir l'*Ouvrier* depuis le 5 décembre 1896.

moi dans mon affaire, voyez-vous!... Il y a pourtant deux ans que je ne l'ai pas vu!... Tenez!... Vous seriez pincé, vous, tout à l'heure, dans mon histoire, que ça ne m'étonnerait pas!... Non!... Pas du tout!... Hi! hi! hi!... hou!... Hou!... Ménélik aussi sera pincé, dans mon affaire!... Et le roi du Cambodge, donc!... En voilà un qui n'y coupera pas!...

Durand, à l'autre bout du couloir, voyant son neveu rire, se mit à rire à son tour, sans savoir pourquoi.

Puis le rire gagna le docteur et il n'y eut plus que Bécasseau qui demeura funèbre.

— Eh ben!... A la bonne heure!... Tu prends ça gaiement!...

Ces mots résonnant à l'oreille du romancier mirent fin à sa gaieté.

Tarare était devant lui, en toge et en toque, et s'épongeait la tête comme s'il sortait d'une douche. Sous le bras, il portait une serviette bourrée de papiers.

— Comme tu vois!... répondit Plumol, que les municipaux, respectueux du costume d'avocat, laissèrent s'entretenir avec son ami. Figure-toi que mon oncle aussi est pincé dans mon affaire!...

— Je l'ai dit à M. Tournique, qui, lui, a son futur beau-père de compromis avec toi; ce sera une affaire qui se plaidera en famille!... Ah!... Le chic plaidoyer que je vais faire pour toi!... S'il est aussi réussi que celui que je viens de faire!

— Tu viens de plaider?...

— Oui!... Affaire Dufournin-Lepène!...

— Et qui a perdu?

— Dufournin!...

— Naturellement! Tu plaidais pour lui!



— Tu te trompes!... Je plaidais contre lui!... Et ce que je l'ai habillé, l'animal!

— Ah bah!... Contre lui, après avoir plaidé pour lui!... Tu es un caméléon judiciaire!...

— Mais oui!... Je me suis brouillé avec lui!... Il m'a retiré sa fille!

— Aussi à toi!...

— Oui, il voulait te la repasser!...

— A moi!... Comment!... Marthe Dufournin me reviendrait?...

Et Plumol, oublieux de ses deux gardiens, de l'accusation qui pesait sur lui, Plumol redevenait songeur!...

— Oui, mon ami!... A toi!... Si tu le veux!... ajouta Jacques Tarare. Tu n'as qu'à étendre la main pour qu'elle te suive à la mairie, puis à l'autel. Seulement, je te préviens, Dufournin est dans le lac, avec le procès que je viens de lui faire perdre!... Il ne l'a pas volé, le chacal!...

Et Tarare, en parlant de Dufournin, avait un rictus de bête féroce inassouvie.

Le romancier ne répondit rien. Il semblait fasciné, comme en extase devant la radieuse apparition de Marguerite qui, tout en larmes, venait de se jeter au cou de son père prisonnier.

Ah!... Pour le coup, c'en était, du *Han d'Islande*, et du bon!...

Mme et Mlle Maboulinière, prévenues par des amis, étaient accourues au Palais de Justice, et, en apercevant le docteur assis entre deux gardiens, comme un simple cambrioleur, elles n'avaient pu contenir leur douleur et refouler leurs larmes.

La scène était déchirante; Marguerite avait noué ses bras autour du cou de son père et refusait de céder aux objurgations des deux municipaux, très embarrassés de leur rôle, et dont l'un commençait à pleurer à chaudes larmes. Quant à Mme Maboulinière, elle s'était agenouillée et ressemblait à une vivante statue de la douleur.

Le cœur de Plumol sautait dans sa poitrine. Il fut obligé d'en comprimer les battements avec ses deux mains. En même temps, il se tassait entre ses deux gardiens, pour que Mme Maboulinière et sa fille ne vissent pas son étrange tenue.

Il revoyait, comme dans un rêve, le bal de la présidence, la toilette blanche de la fille du docteur, ses yeux bleus, animés par le plaisir, son front encadré de frisons blonds. Il l'avait aimée, on le sait, puis oubliée volontairement, par raison, car pourquoi s'obstiner à poursuivre une chimère dans un siècle qui aurait incontestablement classé l'idéale passion de Dante parmi les plus dangereux cas de pathologie mentale.

Pourquoi donc le docteur, l'autre jour, avait-il rappelé à Plumol cette rencontre, qu'il avait voulu oublier?...

Pourquoi avait-il évoqué le portrait de Marguerite devant le jeune homme?

Est-ce que?...

Mais non!... Plumol était fou!... Jamais il n'épouserait cette ravissante créature! Pourtant son ancien amour renaissait; il lui semblait même, depuis la trahison de Marthe Dufournin et de sa prosaïque famille, qu'il n'avait jamais songé qu'à Marguerite.

Et à présent qu'il la voyait, là, près de lui, en larmes, désolée, Plumol cherchait dans la liste, déjà longue, de ses propres romans, le héros le plus fou, le plus chevaleresque, le plus hardi, pour l'imiter, tirer l'épée, enlever le docteur à ses gardes municipaux, le rendre à sa femme et à sa fille au péril de sa propre vie, et dire :

— C'est moi, moi, Plumol, qui ai fait tout ça pour vos beaux yeux!...

Puis il se demandait quelle était la plus belle des deux Marguerites; de la gaie qu'il avait connue en robe de bal, aux yeux brillants de plaisir, ou de l'éplorée en robe noire, à la poitrine secouée de sanglots, pour laquelle il brûlait de se dévouer.

Et il ne trouvait pas!... Toutes deux, il était prêt à les épouser!

Et ce fut au moment précis où sa pensée s'appesantissait sur cette idée de mariage, que Jacques Tarare proféra :

— Ah!... la ravissante jeune fille!... Tiens! Plumol, en voilà une que j'aimerais à épouser!

— Hein?... cria Plumol.

— Mais oui!... Tu la connais?... Tu connais cette jeune fille?...

— Ah çà!... Mais c'est un tic... Tu veux aussi épouser cette jeune fille?...

— Je vais toujours faire connaissance avec sa famille, on ne sait pas!...

A ce moment, la porte du cabinet du juge d'instruction s'ouvrit, et les deux gardes faisant lever Plumol, le poussèrent vers cette porte.

— Miséricorde!... pensait Plumol. Il va encore se mettre en travers de mes projets, cet animal-là!... Il les lui faut toutes!... Toutes mes fiancées, il se les approprie!...

Puis ses pensées suivirent un autre cours : il était devant le juge d'instruction; il avait à se défendre et il se recueillit, se concentra sur lui-même, comme un jaguar prêt à bondir et à esquiver les embûches, les traquenards que le juge d'instruction allait lui tendre.

Ce juge s'appelait Montaumur; il était chauve, avec une touffe de poils blancs qui se dressaient de chaque côté de sa calvitie, comme deux toupets de clown. Un grand nez bossué, partant du front bombé, allait s'enfouir dans une épaisse moustache blanche qui débordait, de chaque côté de la figure, et se terminait par deux espèces de balais touffus.

Sa figure ne portait point l'empreinte de l'intelligence déliée qui aurait été nécessaire pour démêler les fils de l'extravagante intrigue ourdie par l'agent 102.

Seuls, les yeux, cachés au fond des orbites, sous les épais sourcils, brillaient d'un éclat étrange, comme une lueur diabolique au fond d'une caverne.

Plumol s'assit entre ses deux gardes, et le greffier se prépara à écrire.

Le juge dit, après les questions d'usage sur le nom et l'âge du prévenu :

— Vous savez pourquoi vous êtes ici?...

— Mon Dieu!... Vaguement, monsieur le Juge!... On m'accuse, je crois, d'avoir comploté contre le tzar. C'est idiot!



— Ce n'est pas idiot du tout! Mais nous ne voulons pas retenir ce crime contre vous, pour des raisons d'ordre politique!... Il n'est pas suffisamment établi, d'ailleurs!... Et il n'y a pas eu commencement d'exécution. Seulement...

— Ah!... s'écria Plumol. On va donc me mettre en liberté!...

— Ah!... Permettez!... fit le magistrat d'une voix nasillarde. Nous avons retenu contre vous le délit de vol...

— De vol!... J'ai commis un vol, à présent?...

— Allons!... Ne faites pas la bête!... Vous n'avez pas essayé de voler un crocodile, au Jardin des Plantes?...

— Vous dites?...

L'ahurissement de Plumol fit peine à voir au juge d'instruction, qui, pour le contraindre à avouer plus rapidement, prit, sur la table du greffier, un vieux képi tout déteint et le montra à Plumol, en lui disant :

— Reconnaissez-vous ce képi?...

— Non!

— Vous ne le reconnaissez pas?... L'enquête a pourtant révélé que vous avez laissé tomber ce képi lorsqu'on vous a arrêté!

— Ah!... C'est ce képi!... s'écria Plumol. Je ne le reconnaissais pas; il est bien plus sale!...

— Et pourquoi vouliez-vous voler ce crocodile?

— Hein?... Alors!... J'ai volé un crocodile!... s'écria le jeune romancier, en jouant avec le claque démantibulé qui avait été donné à Bécasseau. Au fait, vous devez avoir raison, monsieur le juge, on m'avait accusé jusqu'à présent de bien des choses, mais on avait omis de me rendre responsable du vol d'un crocodile!... Et je vous avoue, en toute franchise, que j'aurais été fort embêté de n'être pas accusé d'un pareil vol, au moins une fois dans ma vie!...

— L'avouez-vous, ce vol?...

— Je veux bien!... déclara Plumol, d'un ton tout à fait indifférent, et même quelque peu badin.

— Il vous serait d'ailleurs bien difficile de le nier!

— Sans doute!...

— Car c'est bien le képi que vous portiez, qu'on a découvert au Jardin des Plantes....

— Comment?... au Jardin des Plantes?... Mais je l'ai perdu au coin du Pont-Neuf!... s'écria le romancier.

— Alibi!... Alibi!... nasilla le juge Montaumur, en secouant la tête avec fureur, ce qui agita comiquement ses deux toupets. Prévenu!... Ne compliquez pas à plaisir une affaire aussi simple!... Quand je vous aurai confronté avec votre complice, vous serez obligé de rétracter vos mensonges, et ça vous avancera bien, hein?.. Ah! ça vous avancera bien!...

—Mon .complice!

— Oui!... Votre complice!... On l'a arrêté en même temps qu'on ramassait le képi que vous aviez laissé tomber, et que vous aviez emprunté à un de vos amis, le militaire Bécasseau!... Vous voyez que la justice est bien informée.

— Pas mal!... Oui! Bécasseau, mon ami?... Zut, alors!

— Ne raillez pas la justice!... tonitrua le juge Montaumur. Vous avez reconnu le képi et vous avouez le vol, donc...

— Permettez!... interrompit Plumol, auquel une idée diabolique venait de traverser le cerveau. Ce n'est pas le crocodile que je voulais voler.

— Ah!...

— C'était l'éléphant!... Ah!...

Et le ah! de Plumol signifiait clairement: Vous voyez que vous vous êtes mis dedans, jusqu'au cou!

(*La suite au prochain numéro.*) JEAN DRAULT.

# CHRONIQUE HEBDOMADAIRE

LES PRÉDICATEURS DE CARÊME. — LE PÈRE OLLIVIER A NOTRE-DAME PENDANT LA COMMUNE. — LE DRAPEAU ROUGE. — LE PÈRE LACORDAIRE. — ÉLOQUENCE PARTICULIÈRE DU PÈRE DE RAVIGNAN. — LE PÈRE MILLERIOT ET LES ENDURCIS. — LE PÈRE FÉLIX. — LE PÈRE MONSABRÉ. — AUDITOIRE DES CONFÉRENCES. — LE TIRAGE AU SORT. — LES CONSCRITS PRINCIERS. — M. ROUHER ET LE PRINCE IMPÉRIAL. — LE DUC D'ORLÉANS. — UN VALOIS DANS L'ARRONDISSEMENT D'ARLES. — LES CONSCRITS DES ILES SAINTES-MARIES. — LE DUEL ET L'EMPEREUR D'ALLEMAGNE. — LA LAÏCISATION MONÉTAIRE.

La *Semaine religieuse* de Paris vient de donner les noms des ecclésiastiques appelés à prêcher dans les diverses églises de Paris pendant la station quadragésimale. Ainsi qu'on le savait déjà, le révérend père Ollivier, de l'ordre des Dominicains, est désigné pour occuper la chaire de Notre-Dame, devenue vacante par le décès de Mgr d'Hulst. Avec un pareil orateur, on peut prédire d'avance que l'antique basilique sera comble tous les dimanches.

Malgré son nom, le Père Ollivier ne porte pas précisément le rameau de la paix. C'est un tribun dont la parole incisive entre dans les chairs comme un impitoyable glaive. L'ironie serait une arme trop légère pour sa main large et robuste; il lui faut une massue, et il en porte des coups terribles, sans ménager personne. On dit qu'il n'entend guère les observations, et, ce qui le ferait croire, c'est qu'il tape quelquefois comme un sourd. Mais quel éclat et quelle puissance! J'ajoute bien vite: et quel courage!

Je n'en veux donner qu'une preuve, qui sera, en même temps, un échantillon de sa manière à l'emporte-pièce.

C'était pendant la Commune, à Notre-Dame, en plein règne de Ferré et de Raoul Rigault.

Le Père Ollivier, avec son habit de moine, continuait intrépidement ses conférences, devant un auditoire que faisaient trembler chaque fois davantage les audaces de sa parole. Un jour, la Commune ordonne d'arborer le drapeau rouge au sommet de la vieille basilique, et le dominicain aperçait le sinistre emblème au moment où il arrive sur la place du Parvis. A peine en chaire, l'indignation l'emporte, et d'une voix tonnante :

« Ah! messieurs, s'écrie-t-il, j'ose à peine continuer, car il y a des paroles qu'il n'est pas toujours bon de dire, on y joue trop gros jeu... Qu'importe, après tout! Eh bien! lorsque j'ai franchi le seuil de cette cathédrale, je n'ai pu m'empêcher de frémir. O voûtes de Notre-Dame, vous qui avez vu passer toutes les splendeurs et toutes les gloires de la France, mais dont l'écho, s'il se réveillait, nous raconterait aussi toutes ses misères et toutes ses douleurs! O tours de Notre-Dame, dont le carillon s'est éveillé joyeux ou triste pour tout ce que nous avons eu de grandeurs ou d'humiliations, on ne vous avait pas encore fait cette injure! On avait amené, ô Notre-Dame, jusqu'à votre autel, ce *marbre vivant d'une chair publique*, qu'évoquait jadis le Père Lacordaire. On avait, en place de la statue équestre de Philippe VI devant le sanctuaire, élevé je ne sais quelles images honteuses. On avait fermé vos portes, menacé vos murs vendus à de vils démolisseurs. Mais on n'avait pas encore fait flotter au sommet de vos tours l'ignoble étendard qui les souille!... »

Le lendemain, Mgr Darboy félicita chaudement le vaillant dominicain de son courage; mais, plus soucieux de la sécurité de l'orateur que de la sienne propre, l'archevêque ordonna au Père Ollivier de quitter Paris.

Certains admirateurs du Père Ollivier trouvent que, proportion gardée, avec sa parole ardente et sa nature impétueuse, il fait penser de loin à Savonarole, l'illustre moine de Florence.

***

Avant le Père Ollivier, Mgr d'Hulst avait représenté dans la chaire de Notre-Dame la prédication didactique. Conférencier précis et serré, philosophe nourri des plus hautes doctrines, Mgr d'Hulst n'avait pas les élans de l'orateur professionnel. Aussi ses admirateurs préféraient-ils le lire et négligeaient-ils de l'entendre.

Le nom qui brille du plus grand éclat parmi la liste des orateurs de Notre-Dame est incomparablement celui de Lacordaire. Parmi ceux de nos contemporains dont les cheveux blanchissent actuellement, plusieurs se souviennent encore de l'apparition radieuse de l'illustre dominicain dans la première chaire du monde. Ce fut le 14 février 1841 qu'il y monta avec son froc de dominicain, avec cette robe de moine qui osait paraître pour la première fois en France depuis 1790. Un des témoins me rappelait encore naguère l'émotion que communiqua à l'immense auditoire cette parole de feu où vibrait une des âmes les plus fières, les plus patriotiques et les plus généreuses de notre siècle. « Je suis une liberté! » disait l'orateur en secouant sa robe blanche. Et, en effet, il était bien une liberté. C'est lui qui l'a conquise, non seulement pour les fils de saint Dominique, mais pour tous ces religieux qui depuis lors circulent sous des robes diverses par nos rues et proclament l'Évangile du haut de toutes nos chaires, c'est lui qui a conquis la liberté du costume et de l'apostolat. Et quand, vingt années plus tard, après le coup d'Etat du 2 décembre, Lacordaire descendit de la tribune sacrée en pleine gloire, pour aller s'enfouir, à quarante-neuf ans, dans la retraite, il répondait avec mélancolie à ceux qui combattaient sa résolution. « J'étais une liberté; mon heure est venue de disparaître avec les autres... »

Voici trente-six ans que Lacordaire est mort; l'œuvre qu'il a fondée subsiste et continue de donner les meilleurs résultats. Du fond de sa tombe de Sorrèze, Lacordaire fait entendre d'utiles avertissements aux Jacobins qui seraient tentés de recommencer les iniques proscriptions d'une autre époque.

***

Après le père Lacordaire, ce fut un jésuite, le Révérend Père de Ravignan, qui prit possession de la chaire de Notre-Dame. Belle et haute figure, sévère et recueillie, grave et douce à la fois, inspirant le respect et la confiance, le R. P. de Ravignan a mérité d'être mis en parallèle avec le grand Dominicain. On disait, en comparant leur manière : « L'un attire près du confessionnal, l'autre fait entrer dedans. »

Le P. de Ravignan fut surtout un convertisseur. Parmi ses auditeurs les plus assidus figuraient Chateaubriand, le comte de Salvandy, le maréchal de Saint-Arnaud, et nombre d'hommes éminents et de femmes de tous les mondes qui, de la nef de Notre-Dame, se rendaient discrètement dans l'humble cellule de la rue de Sèvres. Là s'agenouillèrent tour à tour le prince de Wurtemberg, le général Donnadieu, le duc de Bellune, le duc de Gramont, le vieux et savant Walckenaër, la princesse Marie de Bade, et plus d'une actrice célèbre du second Empire.

Le père Félix, qui vint ensuite, n'avait ni le coup de foudre, ni la supériorité suave et pénétrante de ses deux illustres prédécesseurs,

Esprit élevé et fertile, parole élégante et harmonieuse, le P. Felix a charmé des auditoires nombreux et fidèles; il ne les a pas remués et subjugués comme ses puissants devanciers.

Après lui, le P. Milleriot, vieux jésuite qui avait gardé toute la verve de la jeunesse, avec une humeur originale et piquante, donna quelques conférences que traversèrent par-ci par-là des cris à la Bridaine. Le P. Milleriot était l'homme par excellence des pécheurs, des endurcis, de ceux qui reviennent de loin après avoir beaucoup voyagé par des chemins de traverse.

Le successeur du P. Milleriot est bien connu : dans quel village le nom du P. Monsabré n'a-t-il point pénétré? D'origine toute plébéienne, le P. Monsabré aime à rappeler qu'il fut formé par les Frères. Chez lui, le geste etait puissant, l'organe sonore et s'il avait parfois des tendresses comme le P. de Ravignan et des périodes fleuries comme le P. Félix, il se répandait plus volontiers en apostrophes véhémentes qui semblaient jaillir sans effort de son tempérament robuste et fougueux. Théologien consommé, le P. Monsabré s'élevait aisément aux sphères les plus hautes et illuminait de clartés inattendues le Thabor de la métaphysique chrétienne.

Le P. Ollivier va ramener dans la chaire de Notre-Dame les gens du monde qu'éloignait l'éloquence un peu froide de Mgr d'Hulst. L'art du prédicateur est précisément de conquérir ces indifférents, ces curieux pour qui la parole divine constitue une distraction. Sans doute, le gros des auditeurs est croyant, mais, à côté des fidèles, il y a des sceptiques; au milieu des fervents, il y a des tièdes, « ces oiseaux de passage, comme le disait naguère le P. Monsabré, qui viennent, au printemps de Pâques, planer sur le lac de la pénitence et n'y trempent que le bout de leurs ailes. »

C'est pour eux surtout, pour ces flottants et ces indécis, pour ces chercheurs des choses de l'âme et de l'invisible, qu'ont été imaginées les conférences actuelles, démonstration ingénieuse, scientifique ou littéraire, de vérités immuables qui ont besoin de revêtir çà et là des formes attrayantes et nouvelles pour mieux captiver l'esprit mobile et léger des hommes.

***

Sur tout le territoire resonnent depuis un mois les *ra* et les *fla* du tambour, guidant au chef-lieu de canton les soldats de demain qui vont procéder au tirage au sort. Malgré la suppression des bons numéros, résultat du service pour tous, cette opération est restée populaire. Parmi la jeunesse des campagnes surtout, elle représente un jour de liesse bachique et une période de festins qui se terminent parfois assez mal. C'est, avec la foire et la fête locale, le Pactole pour les aubergistes et les marchands de rubans. Le ruban, s'il a perdu sa place prépondérante dans la toilette, conserve, grâce au tirage au sort et à la revision, un débouché assuré. Cependant, il s'en va quelque peu lui aussi, remplacé à Paris tout au moins, par la gravure coloriée, piquée en losange sur le chapeau ou la casquette.

Mais les coutumes ont la vie dure : longtemps encore la ville de Saint-Etienne inondera de rubans multicolores les lointaines bourgades. Longtemps encore, les défroques des bals de l'Opéra iront transformer en tambours-majors ou en gardes françaises les gars de vingt ans dans les communes où le travesti est de rigueur comme il l'est dans certaines parties de la banlieue de Paris, vers Sceaux et Villejuif. Rubans et déguisements resteront, il est vrai, le monopole des paysans et des ouvriers des petites villes, le tirage au sort et les réjouissances qui l'accompagnent étant dédaignés par les fils des bourgeois et les jeunes gens bien nés.

***

Au mois de février 1890, le duc d'Orléans faisait le voyage de Paris pour venir réclamer son inscription sur la liste du recrutement. Il suivait en cela l'exemple donné par le prince Louis-Napoléon, l'ex-prince impérial, qui voulut se soumettre à la loi commune. Se souvient-on encore de ce dernier incident?

***

L'impératrice Eugénie était fort hostile au tirage au sort et ne voulait pas que son fils le subît. Une partie de la presse impérialiste pensait de même et déclarait que le prince devait revenir à Paris comme empereur, et non comme conscrit.

Telle n'était pas la théorie de M. Rouher. M. Rouher soutenait que le prince devait réclamer son inscription et venir à Paris tirer au sort; il y voyait un moyen de faire naitre un mouvement populaire. Or, on n'avait pas inscrit Napoléon-Louis-Jean-Joseph Bonaparte sur la liste, parce que les pièces de l'état civil impérial avaient disparu dans l'incendie des Tuileries.

M. Rouher n'en protesta pas moins, en 1877, contre cet oubli. Ayant obtenu le consentement de l'impératrice, il engagea une longue correspondance avec la mairie du 1er arrondissement et il obtint gain de cause.

En l'absence du dossier officiel, on dut se contenter d'invoquer le témoignage des journaux.

Le no du *Moniteur Universel* annonçant le mariage de l'empereur avec la comtesse de Téba, un autre numéro notifiant la naissance du prince impérial furent considérés comme faisant foi en matière d'état civil. Le prince fut donc inscrit en vertu d'une procuration envoyée par sa mère à M. Rouher.

Cette victoire de l'ancien premier ministre sur les ardeurs du parti en resta là. Le jeune prince ne vint pas tirer au sort à Paris. Le prince Murat amena pour lui le numéro 307.

***

Restait le conseil de revision. Le prince voulut se faire examiner à Londres par le médecin de l'ambassade, mais la loi s'y opposait. Au lieu de se présenter à Paris, le fils de Napoléon se laissa porter comme *absent, bon pour le service*. Ainsi finit cette histoire qui ne remua point les masses, mais pouvait être bruyante, car le prince, n'étant pas banni, avait le droit de servir en France, comme le firent ses cousins, les princes Louis et Victor, qui accomplirent leur année de volontariat.

Ces deux derniers ont clos la liste des membres des familles régnantes ayant tiré au sort; aucun des jeunes princes d'Orléans n'a pu être inscrit. Parmi les autres descendants de chefs de l'Etat, on sait que M. Cavaignac a servi pendant la guerre et a obtenu la médaille militaire. Il est aujourd'hui capitaine du génie territorial; deux membres de sa famille appartiennent aussi à l'armée. Les fils du marechal de Mac-Mahon sont officiers.

Dans la région d'Arles, on a signalé, il y a quelques années, un conscrit qui se faisait appeler « de Valois » et qui prétendait descendre de la famille à laquelle nous devons Charles IX. Ce jeune homme eut une destinée des plus humbles. Après avoir passé par l'armée, il devint facteur rural.

Le même pays a possédé un autre conscrit fameux : ce quidam habitait les Saintes-Maries, bourgade perdue de la Camargue, à l'embouchure du petit Rhône, entre les eaux mortes des étangs et la mer furieuse, où les deux Maries de l'Evangile, Marie Jacobée et Marie, mère de saint Jacques, vinrent se réfugier après avoir enseveli le Christ. Aujourd'hui, un chemin de fer relie Arles et les Saintes-Maries, mais, il y a vingt ans, il y avait une route à peine praticable.

Or, le bourg, seule commune du canton, est peuplé de marins soumis à l'inscription maritime dispensés du tirage au sort; on y voit rarement des conscrits.

Une année, il y en eut un. Quand vint la revision, on ne voulut pas déranger le conseil pour ce futur soldat, et notre jeune homme fut invité à venir « en » Arles, comme on dit là-bas. Il s'y refusa avec énergie. Pour mettre un terme à cette comedie on mit à la disposition du conscrit des moyens de transport. Cette politesse désarma le conscrit récalcitrant qui daigna alors se rendre à la ville.

Le cas est assez fréquent dans les petites îles de l'Océan, qui forment un canton, telles que Yeu et Ouessant. Il s'y rencontre fort peu de conscrits. Lorsqu'il s'en trouve, la grandeur du conseil de revision et la crainte du mal de mer retiennent le conseil au rivage; on convoque les jeunes gens dans un canton de la terre ferme. Bretons et Vendéens se déplacent alors volontiers, heureux de cette occasion de visiter le continent.

***

L'empereur Guillaume II vient de promulguer un édit qui substitue aux duels entre officiers l'établissement d'un jury d'honneur chargé d'arbitrer les querelles.

Cette initiative a soulevé dans les milieux militaires de vifs mécontentements, mais elle témoigne chez l'empereur allemand d'un trop profond souci de la dignité de l'armée pour que nous lui refusions nos éloges. Guillaume II a d'autant plus de mérite à interdire ce jeu sanglant que le duel est d'origine germanique. Il représente la tradition, bien altérée d'ailleurs, de l'ancien droit de vengeance inscrit dans les lois barbares. C'est une survivance du *Faustrecht* féodal (droit de poing) sur lequel reposait toute la société germanique avant l'avènement du christianisme.

L'empereur estime avec raison que le sang du soldat ne doit couler que sur le champ de bataille, et que c'est profaner la valeur militaire que de l'exposer dans des combats dont le prétexte est presque toujours des plus futiles et quelquefois des moins nobles.

Peut-on espérer voir le duel supprimé en France par des mesures analogues, dans l'armée, du moins?

Sans doute, chez nous, l'influence des mœurs supplée au silence des lois. Même chez les militaires, le duel tend à devenir moins fréquent qu'autrefois. Beaucoup de chefs de corps refusent aux sous-officiers le droit de croiser le fer. Pour les simples soldats, que jadis la moindre altercation de chambrée conduisait sur le terrain, les rencontres ont cessé d'être obligatoires.

Et le prestige de l'uniforme ne s'en est point affaibli pour cela, au contraire. Le vrai courage n'est pas celui qui s'étale en vaines bravades. Il sait attendre et se réserver pour les véritables périls, ceux où sont engagés, non pas des susceptibilités particulières, mais les premiers intérêts du pays, l'honneur national même.

Ainsi l'ont compris tous les grands capitaines. Napoléon, si chatouilleux quand il s'agissait de la gloire du drapeau et du prestige de ses armes, réprouvait le duel. Le comte de Ségur rapporte dans ses *Mémoires* qu'au cours de la campagne de Russie, une rivalité de commandement, ou plutôt une incompatibilité d'humeur dans la conduite de la guerre, faillit mettre aux prises le méthodique Davoust et l'impétueux Murat. L'empereur intervint. Il rappela brusquement à ses deux lieutenants l'indignité d'une pa-

reille attitude sur le sol ennemi, et le scandale d'une rencontre fut ainsi évité.

Le jour où le duel disparaîtrait de l'armée, il ne tarderait pas à s'effacer aussi des habitudes de la vie civile et à être relégué dans les souvenirs d'un autre âge.

Qui donc s'en plaindrait, puisque, dans la plupart des cas, cessant d'être dangereux, il cesse d'être sincère, et qu'impuissant à sauvegarder l'honneur, il coûte quelquefois la vie des meilleurs enfants de la France ?...

***

Le gouvernement de la Confédération suisse vient de prendre une décision qui met en joie nos libres-penseurs. Il a décidé la suppression, sur les pièces de monnaies qui seront frappées dorénavant, de la devise : *Dominus providebit* (Dieu y pourvoiera). Des étoiles remplaceront ces mots sur le cordon des pièces. Les sectaires saluent cette réforme dans la frappe des pièces de monnaie suisse comme un « progrès ». Mais quel progrès ? Le progrès de la sottise, sans doute.

Si vous demandez aux francs-maçons ce que signifie une telle mesure, ils vous répondent sans hésiter que, dans une République, ce ne sont pas seulement les services publics, les hospices, les écoles, qu'il faut laïciser, mais tout ce qui porte un caractère religieux. Quelle aberration et quelle folie !

Les républicains de 1848 étaient moins intolérants. Etaient-ils pour cela moins intègres que les républicains d'aujourd'hui qui rêvent un Etat absolument laïque et athée? Comme ces vieux idéalistes auraient haussé les épaules si on leur avait proposé de laïciser les pièces de cent sous. Mais les temps ont marché et nous avons fait des « progrès » au rebours. Constatons cependant qu'aucun de nos laïcisateurs « fiers et intraitables » n'a encore refusé une pièce d'or ou d'argent pour ce fait que nos monnaies continuent à porter l'inscription traditionnelle : *Dieu protège la France !*

Oscar Havard.

# JEUX D'ESPRIT DE L'OUVRIER

*Pour les prix et les conditions, voir le n° 1981 du 9 janvier 1897.*

19 — POLYGRAPHIE DU CAVALIER

par *G. Midoc.*

| | | | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|---|---|
| L | N | D | O | G | E | N | P |
| I | C | E | LO | LO | E | AR | B |
| D | E | B | UR | SS | E | H | D |
| S | S | B | UR | PH | E | U | N |
| A | S | E | QU | CI | T | R | U |
| S | R | L | QU | TS | L | O | S |
| E | B | O | TL | ED | A | I | U |
| | E | D | E | E | E | E | S |

(Deux chaînes fermées.)

20. — CURIOSITÉ

Aux mots : *cuit*, *notes*, *tine*, *autel*, *hâter*, *dime*, *rien*, *terme*, ajouter le nom d'un homme célèbre de la Grèce ou de Rome, un nom différent par mot et former d'autres mots dont les initiales devront donner le nom d'un des bons journaux de Paris.

21. — CHARADE
par *Patientine*.

C'est ainsi vraiment que tous nous naissons,
Puis le lourd fardeau de l'autre nous pèse,
Et comme le *tout*, hélas ! nous passons..
C'est l'humaine thèse.

NOTES POUR LES DÉBUTANTS

*Polygraphie du Cavalier.* — Ce problème, appelé aussi *Fil d'Ariane*, consiste à faire parcourir au cavalier les 64 cases de l'échiquier sans passer deux fois sur la même.

Adresser tout ce qui concerne les *Jeux d'esprit* au rédacteur soussigné, aux bureaux du Journal.

Œdipe.

# LES COURSES D'AUTOMNE [1]

PAR

HIPPOLYTE AUDEVAL

XIV (*Suite.*)

Puis il ajouta avec un entraînement irrésistible :

— Léopold, mon enfant, mon fils, réhabilitez-moi, vengez-moi! Le succès est certain. Vous êtes doué, vous avez tout, vous avez la force et la douceur. Consentez-vous ? Consentez-vous ?

— Monsieur, répondit Léopold, vous venez de me proposer d'aller avec vous à Esmouin...

— Ah ! cher enfant !...

Le vieillard l'attira vers lui et l'embrassa. Puis, se penchant à la portière avec une vivacité de jeune homme :

— Tourne bride, cria-t-il. A Esmouin, mon brave ! à Esmouin.

XV

Quelques jours après, Léopold écrivit à M. Rougerie en ces termes :

« Mon cher oncle,

« Me permettez-vous d'écrire à ma cousine?

« Votre respectueux neveu,

« Léopold de Buissas. »

En cas d'affirmative, une autre lettre était contenue sous la même enveloppe, et M. Rougerie la remit à sa fille.

Cette seconde lettre était ainsi conçue :

« Ma chère cousine,

« Au lieu d'aller à Paris, je me suis arrêté en route chez un vieil ami de mon père, et toutes mes dispositions, tous mes projets sont bien changés. Il n'y a que mes espérances qui restent les mêmes, plus vives qu'elles ne l'ont jamais été, car leur réalisation ne sera peut-être pas aussi lointaine que je le craignais. Je ne sais rien encore de positif, je ne suis sûr de rien, mais je tente, j'essaye ; mon cœur déborde de joie à l'idée de vous obtenir plus vite, et tous mes rêves s'envolent vers vous, Charlotte, comme une troupe d'oiseaux vers le pays du soleil. Ah ! ma cousine, que de choses j'aurais à vous dire sur vous, sur moi, sur mille sujets auxquels mon âme s'est ouverte. Vous grandissez par l'éloignement, cousine, comme tous les êtres et tous les objets qui ont en eux un réel mérite et une réelle grandeur. On ne peut vous oublier un seul instant dès qu'on a eu le bonheur de placer son existence à l'ombre de la vôtre. Je me surprends parfois à bénir ma ruine, qui m'a découvert en vous tant de qualités si bonnes et exquises. Et toute mon ambition se résume maintenant à justifier ce choix de votre cœur, à vous prouver que par tous mes efforts je cherche à devenir digne de vous, dans le présent et dans l'avenir.

« Charlotte, vous ai-je jamais dit à quel point je vous suis attaché ? Hélas ! je ne le pourrais pas. En vous quittant à Chabannais, toute mon âme se fondait d'attendrissement et de regret, et pourtant mes lèvres ne trouvaient point de paroles pour vous exprimer mes impressions. Il n'a jamais aimé celui qui a dit que « ce que l'on conçoit bien s'exprime clairement ». C'est vrai peut-être en fait de science, mais le législateur du Parnasse n'eût pas osé appliquer cette maxime à l'affection.

« Vous ne devineriez jamais ce qui se passe en ce moment, et dans quelle singulière péripétie ma destinée est engagée. Je veux vous laisser le plaisir de la surprise. Décidez votre père à vous accompagner aux courses d'automne, à Poitiers. Vous m'y rencontrerez et je serai bien enchanté de vous y voir. Que pourrais-je vous dire de plus? Ce que je me dis tous les jours à moi-même :

Sors vainqueur d'un combat dont Chimène est le prix.

« Quant au Japon... Ah ! cousine, j'ai bien de la peine maintenant à m'habituer à l'idée d'y aller. Une seule semaine loin de vous m'a trop appris combien une séparation de cinq années serait cruelle. Si votre père tient absolument à posséder quelques raretés nouvelles, nous enverrons quelqu'un. Vous le voyez, j'espère, je me crée des illusions, et il faudra peut-être... Ah ! Charlotte, espérez en même temps que moi, cela me fortifiera, m'aidera à réussir. Et si je déraisonne, ne m'en veuillez pas trop de déraisonner avec vous.

« Votre cousin, votre fiancé.

« Léopold de Buissas. »

(*La suite au prochain numéro.*)

Hippolyte Audeval.

1. Voir l'*Ouvrier* depuis le 9 septembre 1896.

5 centimes le N° année courante (10 centimes le N° années échues.) N° 1995 TRENTE-SIXIÈME ANNÉE. — 27 Février 1897

# L'OUVRIER

**Journal illustré paraissant le Mercredi et le Samedi**

ABONNEMENT D'UN AN : (104 numéros) France, Algérie et Belgique : 6 francs.

DIRECTION ET ADMINISTRATION : LIBRAIRIE BLÉRIOT, HENRI GAUTIER, SUCCESSEUR, 55, quai des Grands-Augustins, Paris.

ABONNEMENT D'UN AN (104 numéros) Colonies et Étranger (sauf la Belgique) : 7 francs.



# LES HÉROS DU DEVOIR[1]

PAR

ROGER DE TODI

III (*Suite.*)

Le missionnaire retournait à la maison des RR. PP. Jésuites de la rue de Sèvres, où déjà il travaillait en apôtre, sans compter avec ses forces ébranlées. Il s'employait à la régénération des classes ouvrières, par le moyen des conférences, pour lesquelles une vaste salle était mise à sa disposition dans le voisinage de l'église Saint-Sulpice.

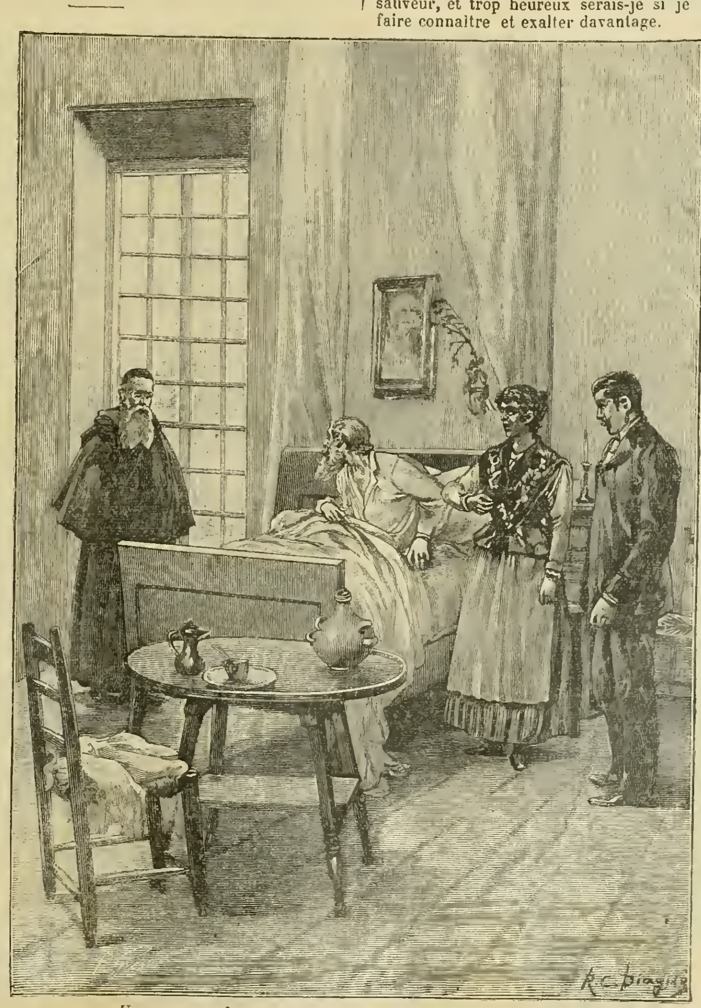
Par extraordinaire, Gérard ne devait pas toucher à sa palette ce jour-là. Il était seul, de nouveau, songeur devant son chevalet, quand on vint lui annoncer la présence du banquier Albanel.

Cette visite l'étonna un peu. Soit par suite de ses occupations, soit à cause d'une grande divergence de sentiments, le financier s'était longtemps abstenu de visiter l'artiste. Les cordiales relations des premiers temps qui suivirent le naufrage avaient peu à peu cessé. Le souci des affaires était d'ailleurs la seule préoccupation du banquier millionnaire. Il ne donnait au monde que la part réclamée par ses intérêts. Le deuil entré dans la maison avait creusé à son front un pli de plus, c'était tout. Il s'était plongé plus avant dans la fièvre des affaires, sans vouloir donner à personne, pas même à Myrte, la mesure de son chagrin.

Pourtant, Albanel aimait sa fille et pensait parfois qu'elle devait souffrir de son isolement moral.

Ce jour-là, le financier portait un visage éclairci. Il venait inviter l'artiste à un simple déjeuner et le prier d'accepter la commande de son portrait et de celui de sa fille.

— Je pourrais, lui dit-il, m'adresser à l'un de ces artistes en grand renom, dont on se dispute les œuvres, surtout la signature, mais aucun talent ne me semble comparable à celui de notre sauveur, et trop heureux serais-je si je pouvais contribuer à le faire connaître et exalter davantage.



— Unissez ces enfants, pour que je meure tranquille. (Voir page 690.)

Gérard remercia son visiteur de sa bienveillance. Il fut convenu que l'artiste ne commencerait les portraits qu'après l'achèvement de son tableau destiné à l'exposition.

Le soir même, Myrte rentrait toute rose et l'œil brillant, après une course de charité, faite avec Nella et Mme Anchal, et, comme ils se croisaient, le financier lui dit :

— Tu auras le cadeau étrange que tu m'as demandé, pour ton jour de naissance. M. Nives fera mon portrait et le tien.

— Merci, père. Mais vous semblez heureux, qu'y a-t-il de nouveau ?

— J'ai bénéficié d'un très bon coup de Bourse.

— Ah ! fit joyeusement la jeune fille, vous allez augmenter ma pension.

— Ma fille deviendrait-elle dépensière et frivole ?

Myrte rougit.

— Certes non, père, il y a une autre raison.

— Tu deviens avare ?

— Méchant père. Il veut tout savoir. Eh bien, je voudrais beaucoup d'argent, parce que j'ai découvert un moyen de le dépenser sans regret. Après avoir acheté quelque luxueuse inutilité, je n'étais jamais contente. Tel objet ne me plaisait pas au bout d'un instant,

1. Voir l'*Ouvrier* depuis le 20 février 1897.

un second achat me semblait souvent plus malheureux; quand j'avais encore satisfait mon désir, je sentais mon cœur lourd comme sous le poids d'une faute. J'étais loin de me douter, pourtant, qu'il y eût autant de malheureux êtres privés des choses les plus nécessaires. Ma chère Nella m'a appris à en connaître.

« J'ai vu, mon père, des gens qui avaient faim; comprenez-vous quelle horreur m'a saisie. Je me suis regardée comme une criminelle, moi, comblée d'inutilités. Je ne veux plus, dès ce jour, contenter mes désirs futiles; mais ce n'est pas assez, mes épargnes ne suffiront jamais à adoucir toutes les misères que je voudrais soulager, c'est pourquoi je vous supplie de me laisser quelquefois vous demander aussi l'aumône.

Un sourire détendit le visage du millionnaire.

— Puisque te voilà devenue dame de charité, ta pension sera doublée. Je ne désapprouve pas ta conduite, au contraire, mon crédit ne peut en souffrir. Je désire seulement que la pension que je t'ai accordée jusqu'ici continue à être entièrement dépensée pour ton usage.

« Voici notre deuil écoulé. Je veux qu'aux bals de cette saison des fêtes qui s'achève, ma fille reparaisse dans le monde.

« Ma pauvre enfant, tu pleures... J'agis pour le bien de ton avenir et aussi parce qu'il est nécessaire que l'élégance de ma fille prouve l'importance de notre maison. J'ai déjà parlé à la bonne baronne de Plantier, qui sera tout heureuse de te servir de chaperon. »

Myrte, en effet, pleurait, le visage assombri; mais elle n'osa hasarder aucune parole d'opposition, le visage du financier indiquant une résolution inébranlable.

## IV

### LA VOIX DES MILLIONS

Dans un cabinet de travail meublé avec une richesse sévère se trouvaient deux hommes.

L'un, le plus vieux, se tenait assis, accoudé sur le bureau d'ébène, froissant quelques papiers d'une main nerveuse. L'autre, un jeune homme de vingt-huit à trente ans, marchait dans la pièce avec agitation, le front blême, l'œil troublé, et les lèvres crispées.

— As-tu assez réfléchi, dit enfin le vieillard qui semblait attendre une réponse, es-tu décidé à m'obéir?

Le jeune homme se rapprocha.

— Si j'ai bien compris, mon père, dit-il d'un accent contenu, vous avez rêvé d'entreprendre une affaire qui réclame d'énormes capitaux, vous souhaitez vous associer Albanel, et, pour lui donner une sûre garantie de votre fidélité, vous me forcez à demander la main de sa fille?

— C'est bien ce que je désire de toi. Comprends-tu enfin quelle force nous sera donnée par cette association? Nous nous chargerons alors d'anéantir le crédit de Mirel, cet ambitieux qui, tout dernièrement, manqua causer notre ruine. A renard, renard et demi; pour être né Français, je n'en ai pas moins le sens juif, autant que lui. Albanel donne dans l'affaire; faut-il risquer la perte de cette belle prise? La maison Albanel et Miollans deviendra la première entre ses rivales. On aura naturellement toute confiance dans nos entreprises, alors je révélerai la valeur de notre « Mine du Chili », dont les plans sont superbes; si le terrain existe le diable sait où; Albanel lui-même sera dans les naïfs, et il n'y perdra rien; avec son aide, mon rêve d'or est réalisé! L'idée, c'est tout.

« Plains-toi, d'ailleurs, je ne trouve pas ton sort si malheureux. Epouser une jeune fille charmante, instruite, citée pour sa grâce, et possédant deux ou trois millions de dot. On saurait être moins difficile, mon ami.

Une vive rougeur monta au front du fils de l'agioteur et une sorte d'indécision se peignit sur ses traits. Puis, brusquement, comme si une pensée poignante venait d'effacer la vision moins triste, un instant évoquée, il s'écria avec désespoir :

— Mon père, c'est impossible, vous le savez pourtant, je suis lié. Si j'ai eu la lâcheté d'obéir à votre appel, de jouir de votre luxe en abandonnant une femme aimée que vous dédaignez, j'en suis chaque jour cruellement puni, et je ne trahirai pas cette image vivante au fond de mon cœur en recherchant une autre alliance. Carmélita est vraiment mon épouse; aucun acte civil ne peut le prouver, mais un prêtre a béni notre union, la confiante enfant ne demanda pas davantage : savait-elle même les exigences de nos lois? Je l'aimais sincèrement quand je la connus à Gênes, chez son père, humble et honorable gardien du port. Sa douceur charmante, sa distinction réelle m'avaient séduit plus encore que sa véritable beauté. Le brave homme aussi crut en moi quand, le voyant mourant, l'enfant prête à se trouver orpheline, isolée, presque pauvre, je m'offrais à mettre dans sa vie l'affection nouvelle de l'époux, jurant de l'aimer toujours et de la protéger contre l'ombre même du malheur.

« Je vois encore la scène finale, l'inoubliable scène...; le père touchant à l'agonie: à son chevet, l'enfant éplorée; un moine franciscain était là il avait apporté au pauvre moribond la suprême absolution. Tout à coup, celui-ci se dresse; ses yeux, déjà voilés, nous fixent : « Mes enfants, vous vous aimez, vous jurez de vous être fidèles ? »

— Oui, murmurâmes-nous ensemble, elle, dans un sanglot.

— Padre, padre, dit le vieillard à Fra Antonio, qui priait debout, immobile, puis-je laisser ma fille seule au monde sous l'unique protection de ce jeune homme, son fiancé? Faut-il l'obliger à accepter l'asile d'un couvent où la douleur et la solitude la tueront? Unissez ces enfants devant moi, pour que je meure tranquille... Carmélita, voici mon anneau de mariage, celui de ta mère est dans la cassette, tu sais où, donne-le à ton fiancé... Padre, bénissez-les... »

« L'effort de ces paroles fiévreuses avait brisé les dernières forces du mourant; il retomba à demi suffoqué, le cou tendu vers nous, dans une attente anxieuse.

« Le moine nous regarda profondément, il prit soudainement parti, revêtit l'étole, vint à moi.

« — J'encours une peine canonique et plus encore, me dit-il, je le sais, mais je crois obéir à une nécessité impérieuse : l'enfant va être seule au monde, elle redoute le couvent et vous vous aimez. Faites-moi promesse formelle de régulariser le plus tôt possible la situation, et je vous unis. »

« Avec chaleur, je promis et m'agenouillai à ses pieds, à côté de Carmélita. Alors, élevant les mains au-dessus de nos fronts, Fra Antonio prononça les paroles sacramentelles du mariage.

« Un éclair de satisfaction illumina à cet instant les yeux du moribond qui, le même soir, expirait en paix.

« Pendant près d'une année, je jouis d'un véritable bonheur. Mon père, vous avez tout détruit.

« Vous souvient-il de mon retour en France, de votre colère à la nouvelle de cette union jusque-là à peine pressentie?

« J'avais anéanti, disiez-vous, toutes vos espérances.

« J'étais un maudit, vous me chassâtes de votre présence, et tristes, pauvres, moins heureux de cœur déjà, nous commençâmes la vie pénible des petits employés au moindre salaire.

« Un jour, on m'appela. Vous étiez, disait-on, dangereusement malade. Ce n'était qu'une feinte, vous vouliez voir votre fils. Vous fîtes une œuvre de démon.

« Pourquoi m'avoir arraché à ma misère? J'étais affaibli, désillusionné, le bien-être de votre maison engourdit mes plus nobles facultés, l'égoïsme de la sensualité me gagna. Vos obsessions réitérées, d'abord repoussées avec violence, me causèrent peu à peu moins de répugnances; enfin, je cédai. Cinquante mille francs furent envoyés à celle dont je ne craignais plus de briser le cœur. C'était l'aisance pour la pauvre femme, j'étais presque content et commençai à trouver assez naturel d'avoir acheté ainsi ma liberté.

« L'argent nous fut immédiatement retourné.

« Ah! alors, je compris l'horrible de notre conduite. Savez-vous de quelles luttes mon âme est le théâtre aux heures où se taisent les bruits mondains? Mais le monde et ses joies suffisent à me sauver du désespoir; malgré tout je me reprends vite à jouir de la vie qui m'est faite, je suis un lâche, un misérable qui ne veut cependant pas, je vous le répète, porter au comble sa trahison! »

En achevant ces mots, le jeune homme frappa sur le bureau avec une violence telle que le meuble en gémit.

Avec un calme apparent, le financier avait écouté cette diatribe. Un sourire ironique vint flotter sur ses lèvres.

— Oui, dit-il, tu es lâche. Il te faut la vie large et facile. Le travail t'a fait peur, la misère t'épouvantait. Et tu viens de signer toi-même ton arrêt. La misère, tu l'auras; aussi noire, aussi impitoyable qu'elle peut être, et, avec elle, ce déshonneur sur lequel le monde passe le moins ses complaisants oublis. Es-tu incrédule? Examine mes registres, deux heures te suffiront pour te convaincre. Apprends que non seulement ce mariage nous aiderait à conquérir une grande fortune en facilitant une opération de Bourse hardie, mais qu'il nous sauve de la ruine.

« Sois-en sûr, la catastrophe est imminente. Avant peu, certaines langues bien informées annonceront le krach. Puis, nous serons ruinés, nous serons flétris. Il nous faudra quitter la France, peut-être sous le coup de redoutables poursuites. Tu seras alors le dernier des misérables. Le luxe et les plaisirs dont tu affirmes ne pouvoir te passer seront encore l'apanage de ceux dont je t'offre l'appui, ils se riront de tes guenilles.

La voix du banquier devenait âpre et saccadée, il se redressa, enveloppant d'un dédain superbe le malheureux Tébald, devenu plus blême encore.

— Le tableau est affreux, dit enfin celui-ci d'une voix altérée, cela ne peut être...

— Cela sera si vous le voulez, le malheur est inévitable; mais un mot de votre bouche peut le détourner.

— Et que faut-il faire? fit dolemment le triste élégant en tournant vers le financier un œil terne.

— Je vous l'ai dit.

« Voyons, insinua plus doucement l'habile vieillard, réfléchis donc un peu; serait-ce commettre un si grand crime? La femme que tu avais imprudemment choisie pour compagne est depuis longtemps disparue, morte sans doute; quelle raison donner pour

ne pas former de nouveaux liens? Tant d'autres ne reculent pas devant l'éclat d'un divorce! Enfin, je ne veux pas peser sur ta décision, je ne t'influence nullement. Choisis et fixe notre sort. Tu as le temps jusqu'à ce soir, à la sortie du théâtre, moment où je veux avoir une réponse définitive.

Le jeune homme ne fit aucun geste de révolte. Il se leva tout chancelant et sortit en murmurant :

— Je serai Judas, oui, Judas!

Le financier garda le plus profond silence et un sourire à la fois ironique et satisfait vint errer sur ses lèvres.

Quelques instants plus tard, il commandait son coupé et, bientôt, se rendait chez le banquier Albanel.

Pendant le dîner, celui-ci dit à sa fille :

— Fais préparer une toilette de théâtre; ce soir, je t'emmène au spectacle.

— Ne pourriez-vous m'en dispenser? mon père, je devais passer la soirée avec Nella.

— Non, je tiens beaucoup à t'avoir. On doit jouer une charmante pièce nouvelle et, ce qui est trop rare, convenable pour ton âge.

Myrte ne répliqua rien et s'éclipsa à l'issue du repas. Quand elle revint auprès de son père, il ne put retenir un mouvement d'admiration. Elle était ravissante dans son élégante parure de nuance mauve Ophélia.

— C'est bien, fit-il d'un air joyeux, je suis content de toi.

La salle de la Comédie-Française était comble. On jouait les *Rongeurs*, triste histoire d'une famille qui, privée de son chef, se voit tout à coup assaillie par la nuée des gens d'affaires; scellés, saisies, protêts se succèdent dans la maison en deuil. Ces terribles gens qui ne laissent pas aux plus légitimes douleurs le temps d'exhaler en silence leur première amertume, ce sont les « Rongeurs ». Il y a là des scènes poignantes.

Au fond d'une loge en partie sombre, Tébald Miollans suivait l'action avec une attention profonde. C'est que Noélie, l'une des héroïnes, ruinée, abandonnée par un fiancé ambitieux, à demi folle de chagrin, lui rappelait une autre désespérée véritablement et douloureusement éprouvée.

Oh! à ce moment, il était entièrement décidé et formait une résolution inébranlable. Sa réponse serait négative. Il acceptait la misère : ce serait le châtiment.

Vers la fin du dernier acte, un nouveau venu pénétra dans la loge et vint s'asseoir près de lui, c'était son père.

Le banquier l'enveloppa d'un rapide regard. Le jeune homme avait, à cette heure, un visage sombre accentué d'une lueur d'énergie comme s'il s'apprêtait à soutenir une lutte. Le financier se sentit pâlir; l'émotion dura peu. Il prit un aspect dégagé et hasarda quelques paroles sur l'éclat des nouveaux décors, l'éblouissement des toilettes.

La toile se releva sur une nouveauté, comédie toute pétillante de spirituelle gaîté.

Pris dans un engrenage d'enthousiasme dès qu'on avait prêté attention au début, on ne pouvait s'empêcher d'être entraîné par le mouvement vertigineux de cette pièce, toute faite de situations étranges, d'amusants quiproquos. La salle entière parut sous le charme de *Tête d'Etourneau*. C'était effacer complètement le sentiment d'oppression causé par la pièce précédente.

Miollans regarda son fils. L'impression générale l'avait gagné. Nulle trace de souci ne restait sur son front. Il se pencha.

— Regarde, lui dit-il, dans cette loge à droite, un nuage de tulle mauve; c'est la fille d'Albanel.

Rappelé au sentiment de la réalité, Tébald recula comme pour ne rien voir. Cependant, au bout d'un instant, il saisit sa lorgnette et la braqua du côté où s'épanouissait Myrte, resplendissante de plaisir, ravissante de fraîcheur et de grâce. En pensée, le jeune homme vit se dresser un spectre à côté de la radieuse jeune fille : Carmélita! Non plus la fleur de beauté qu'il avait distinguée sur le sol étranger jusqu'à lui vouer sa vie, mais la Carmélita pâlie, déjà fanée, qu'il avait moins aimée au sein de la misère.

Quelle différence, et comme celle-ci l'emportait sur celle-là. Ombre un instant évoquée, fuyez...

En sa conscience parlait pourtant une voix faible, bien faible souffle, écho peut-être de ce gazouillis d'ange de la petite enfant qu'il avait aussi abandonnée. Quelques minutes encore, son cœur hésita. D'un mouvement brusque, il avait rejeté la lorgnette; mais ses yeux ne se retournèrent pas moins fréquemment vers la loge d'Albanel.

Miollans qui, sans le paraître, suivait attentivement toutes les péripéties de ce drame intérieur, jugea bientôt l'âme molle, vaincue, et sa partie à demi gagnée.

Dès la sortie, quand les deux hommes descendirent ensemble l'escalier:

— Est-ce oui, est-ce non? demanda la voix brève du père.

— C'est oui.

— Sans retour?

— J'ai dit oui, répondit Tébald d'une voix sans timbre.

Puis, rapidement, il héla un jeune homme qui passait.

— Jacques, dit-il, s'efforçant de sourire, te sens-tu en veine ce soir?

— Dis toujours.

— De passer une nuit joyeuse? Nous souperons après le jeu. J'aperçois trois de nos amis, appelons-les, ils vont dire : Bravo!

— J'en suis.

Tébald serra la main du camarade et l'entraîna fiévreusement.

Quelques instants plus tard, dans l'un de ces cercles clandestins ouverts souvent jusqu'à l'aurore, il oubliait dans l'étourdissement de fausses joies qu'il venait d'achever son œuvre de dégradante lâcheté, et le choc des coupes débordantes de mousse capiteuse étouffa le dernier cri d'une conscience qu'il ne voulait plus écouter.

Au matin, nerveux et défait, ivre, ayant perdu vingt-cinq louis dont il avait signé un billet au nom de son père, il rentra sans bruit à l'hôtel, se coucha et tomba dans un sommeil pesant. Quand il s'éveilla aux pâles rayons d'un soleil qui achevait sa course, il vit un carton doré déposé sur son guéridon. C'était une nvitation à un bal qu'allait donner le banquier Albanel.

## V

### LA MAISON DE SANTÉ

Gérard Nives traversait un jour le marché aux Fleurs, situé près de la Madeleine, quand il s'entendit appeler : « Monsieur Gérard, monsieur Gérard!... »

Le peintre se retourna. Un jeune garçon descendait de l'église, accourant vers lui. Où donc avait-il entendu déjà cette voix franche et vibrante?

— Ecureuil! s'écria-t-il avec surprise, reconnaissant celui qui l'atteignait.

— Oui, c'est moi, le mousse de la pauvre *Blanche-Etoile*. Je suis bien content de vous rencontrer, monsieur. Personne ne connaissait votre adresse au pays; mais je me disais : Paris a beau être grand, je finirai bien par rencontrer, quelque jour, ceux que la bonne Vierge a sauvés du naufrage.

— Tous seront très heureux de te revoir, mon brave enfant. Mais comment se fait-il que je retrouve ici, vêtu comme un jeune bourgeois, le gentil mousse qui semblait ne vouloir jamais quitter le noble métier des gens de mer? La fièvre de Paris gagne donc jusqu'aux marins des rivages normands?

Le visage du jeune garçon se rembrunit.

— Non, fit-il, soupirant, j'aime toujours la mer. L'air de là-bas me manque. S'il me fallait vivre longtemps à Paris, je mourrais. Cependant j'y dois demeurer. Vous ne savez pas pourquoi; c'est une triste histoire.

« Vous souvient-il qu'après ses malheurs, la pauvre comtesse d'Arbouville ne souffrit plus que je la quittasse un instant? Soit parce que j'avais tenté de sauver Célinie, soit pour l'avoir elle-même ramenée au rivage, moi seul calmais ses crises de douleur, si violentes qu'elle fût devenue dangereuse sans ma présence.

« Quand sa tante arriva, je me crus libre: il n'en fut rien. Cette dame jugea ma présence très nécessaire.

« — Il faut que tu restes, me dit-elle; ta mère Jeanne désirait depuis longtemps une vache, elle l'aura, avec une jolie maisonnette et un pré; engage-toi seulement à servir cette pauvre femme pendant deux années et tout cela lui appartiendra... »

« Abandonner ma liberté, ne plus aller à la pêche, rester là, c'était dur. J'aurais voulu dire non et m'enfuir; mais vous comprenez, pauvre mère Jeanne, pouvais-je tant marchander son bonheur?

« La maison, la vache et le pré, c'était notre rêve à tous deux, souvent caressé pendant les soirées de l'hiver; même avec mon espoir d'être pilote un jour, pouvions-nous y compter? J'acceptai l'esclavage. Quand maman Jeanne sut à quel prix elle se trouvait tout à coup maîtresse d'une coquette ferme, elle pleura et voulut détruire mon ouvrage. Inutilement. Je tiens de mon père, un Breton, et que l'on appelait Marcouf Tête-dure. Je laissai croire à la mère que ma nouvelle position était assez agréable, et comme j'eus l'air gai, elle cessa de me plaindre. Je l'entendis même un jour bénir le Ciel de ce que la possibilité de vivre sur mer m'était enlevée. Pauvre maman, elle ne se doutait pas de ce que je souffrais!

« Il y a quelque temps, les crises de la vicomtesse devinrent plus violentes. Le grand docteur de Paris ordonna de l'emmener chez lui, je dus suivre la malheureuse insensée. Ma position devenait intolérable. Les parents de Mme d'Arbouville le comprirent. Ils décidèrent que, si aucun changement ne survenait au bout de six mois, je pourrais revenir au pays, délivré. Il y a deux mois que nous sommes ici, la malade va mieux. On dit que ce docteur fait des miracles; je sais bien que s'il guérit notre pauvre châtelaine, ce sera par la permission de la bonne Vierge de la Délivrande. On la prie assez pour cela là-bas!

« Je le hais, ce Paris, si plein de tant de gens qui courent pa tout, sans seulement se douter qu'ils vont au jugement dernier

« Comment pouviez-vous croire, monsieur le peintre, q fusse venu ici pour vivre en ouvrier de grande ville? J'aim le pays, notre clocher, la grande mer, et tous ceux qui là-bas.

— Tu es un brave enfant, dit Gérard, en pressant les mains brunes de l'ex-mousse; viens chez moi, nous déjeunerons ensemble. Je te montrerai mon logis et tu me conteras mieux encore quelle est ta vie.

Daniel consulta une montre d'argent.

— Je ne puis pas, dit-il, je dois rentrer en hâte à la maison du docteur. Si ma maîtresse s'éveillait sans m'avoir prêt au premier appel, elle éprouverait une crise.

— Tes soirées sont libres?

Le jeune garçon fit un geste affirmatif; Gérard lui tendit une carte orangée.

— Viens demain rue Férou, à l'adresse indiquée. Arrive à l'heure et n'oublie point cette carte, indispensable pour l'entrée. Tu assisteras à une conférence donnée par le fils des Mexicains morts dans le naufrage. Le missionnaire est mon plus cher ami. Je te présenterai à lui et, j'en suis sûr, il sera content de te connaître.

Daniel serra affectueusement la main que lui tendait le peintre et, son honnête visage illuminé d'un rayon de joie :

— Ah! oui, j'irai, et bien à l'heure. A demain, monsieur Gérard.

Et, avisant l'omnibus Auteuil-Madeleine, le mousse, comme s'il grimpait à misaine, se hissa légèrement sur l'impériale.

Songeur, intérieurement touché par le dévouement et la simplicité de cet enfant, Gérard reprenait le chemin de son atelier, quand une petite scène révoltante réveilla son attention. Une femme hâve et pâle, entraînant par la main un enfant languissant, implorait d'un accent suppliant un secours d'une femme élégante, prête à monter dans un coupé luxueux.

— Je n'ai rien à donner, dit celle-ci d'un ton sec, en s'empressant d'atteindre le marchepied.

— La mendicité est interdite, ajouta le valet, en repoussant la malheureuse.

La pauvre femme se laissa tomber assise sur le trottoir, pendant que la voiture, enlevée vivement, l'enveloppait d'un nuage de poussière.

— C'était pourtant la dernière fois, murmura-t-elle en sanglotant, je ne devais plus demander, jamais, jamais.

Gérard Nives s'était approché. Une pièce blanche tomba sur les genoux de la malheureuse. Celle-ci se dressa précipitamment.

— Soyez béni! dit-elle, jetant au peintre un regard où l'égarement se lisait plus que la reconnaissance.

Et, enlevant l'enfant dans ses bras, avec une force dont l'instant d'avant elle semblait incapable, elle s'enfuit. Gérard pressentit là une misère peu commune.

(*La suite au prochain numéro.*) ROGER DE TODI.

---

## BIBLIOGRAPHIE

# LA GRANDE VIE DE JÉSUS-CHRIST

PAR

### LUDOLPHE LE CHARTREUX

Sept forts volumes, grand in-8°. Prix : brochés, **35** francs. Reliés toile, **42** francs.

A l'appui de l'annonce que l'on trouvera plus loin de ce magnifique ouvrage avec grande prime gratuite, nous publions ci-dessous les lignes que lui a consacrées le R. P. Félix :

« ... Pour bien juger ce livre, à mon avis, ce n'est pas assez de le lire, il faut le goûter, et il ne suffit pas de s'en faire un amusement, il faut s'en faire une nourriture. C'est par la méditation plus que par la lecture, qu'on sent tout ce qu'il y a de suave et en même temps de fort dans cet aliment substantiel, offert aux âmes chrétiennes par le savant et pieux auteur de la *Grande Vie de Jésus*.

« Aussi, ai-je voulu en faire l'expérience personnelle avant de vous en dire mon avis; et j'ai acquis la conviction que beaucoup d'âmes puiseront dans la méditation recueillie de cet admirable livre le plus puissant ressort de la vie chrétienne, à savoir : la connaissance, l'amour et l'imitation de Jésus-Christ. L'heure est venue de ramener les générations nouvelles aux vraies ources de piété chrétienne. Sous ce rapport, en publiant, sans diminuer, la *Grande Vie de Jésus-Christ*, l'éditeur a rendu un vice important, et tous les vrais chrétiens lui en seront reaissants.

« J. FÉLIX, S. J. »

*r à la dernière page les conditions de la souscription avec l facilités de paiement.*

# LE NEZ DE FLAIRDECOIN[1]

PAR

### JEAN DRAULT

XIII (*Suite.*)

Le juge Montaumur ne fut pas même ébranlé dans ses convictions par cette déclaration.

— Était-ce l'éléphant que votre complice avait dans ses bras au moment de votre fuite?... demanda-t-il d'un ton sévère.

— Puisque je fuyais!... Puisqu'il paraît que je fuyais!... Comment pouvais-je voir derrière mon dos?... C'est égal!... Je serais curieux de connaître mon complice dans le vol du crocodile!...

— C'est bon!... Gardes! Faites entrer Nicolas Durand.

— Nicolas Durand!... fit Plumol avec stupéfaction.

— Ça vous déroute un peu, mon gaillard!... railla le juge d'instruction. Ah!... Vous ne connaissiez pas votre complice, disiez-vous!... Voyez-vous, il ne faut jamais nous mettre au défi, c'est imprudent!...

Au même instant, Nicolas Durand faisait son entrée entre les deux gardes, en roulant des yeux effarés.

— Mon neveu!...

— Mon oncle!...

En un clin d'œil, les deux hommes furent dans les bras l'un de l'autre, s'embrassant, se congratulant, se demandant des nouvelles réciproques de leur santé.

Les municipaux les séparèrent avec des peines infinies et les posèrent chacun sur une chaise, à quelque distance l'un de l'autre.

— Ah!... mon pauv'éfant!... continua l'oncle Durand, qué déveine, qué déveine!... J'viens à Paris pour vouère le tzar et pour te vouère aussi!... Pas pus de tzar que d'Antoine!... J'ons rien vu!... Et j'crois ben qu'sans la complaisance ed' ces messieurs qui m'ont mené ici, j'serais r'parti bredouille à Marcilly!... Mais puisque j'te retrouve, à c'te heure!... j'allons pouvoir causer!..

— Silence!... criait Montaumur sans succès. Silence!...

Enfin, le bonhomme se tut, et le juge lui demanda :

— Vous connaissez monsieur? Il disait que non, lui!...

— Moué?... Si j'connais Antoine!... C'te bêtise!... Mais mon magistrat, Antoine, c'est l'fils à ma défunte sœur!... C'est m'n'unique héritier, bon sang de bon sang!...

— Ah!... fit le juge Montaumur. Eh bien! Vous lui donnez de drôles de principes, au fils de votre défunte sœur!..

— Moué!... Ah!... Bon sang de bon sang! J'peux dire que j'lui ai donné que de bons principes, à Antoine, ça, pour sûr. C'est moi que j'l'ons élevé, qu'ons payé son collège, tout, jusqu'à ce qu'il vienne à Paris!...

— Pour voler des crocodiles!... ajouta en fausset l'extraordinaire Montaumur.

— S'ou plaît?...

— Vous avez très bien compris!... fit le juge d'instruction. Car je ne vous ai pas fait appeler pour que vous me racontiez vos petites histoires de famille, mais pour que vous m'expliquiez dans quel but vous vouliez voler un crocodile au Jardin des Plantes, en compagnie de ce Plumol, que vous dites être votre neveu, ce que l'enquête recherchera...

— Le *crocodrille!* s'écria l'oncle Durand. C'est vrai, j'y pensais plus, au *crocodrille!*... Mais quoi que vous dites là, mon Dieu, mon magistrat?... J'ai jamais voulu l'voler, le crocodille!... J'croyais qu'y s'agissait de l'rentrer, rapport aux rhumes!...

— Ah bah!...

— Comme j'ai l'avantage de vous l'dire, mon magistrat!... Il avait la poitrine faible, l'*crocodrille*, à ce que me disait l'autre...

— *L'autre?*... questionna Montaumur, en se prenant la tête à deux mains, dans une violente tension d'esprit. *L'autre?*... Plumol, alors!...

— Mais non, pas Plumol, mon magistrat! Pas Plumol Gugusse!

— Gugusse?... Ah çà!... D'où sort-il, celui-là?...

Et Montaumur ajouta, en s'adressant au greffier.

— Je sue!... Je sue considérablement!..

1. Voir l'*Ouvrier* depuis le 5 décembre 1896.



Le greffier acquiesça respectueusement, puis se remit à écrire imperturbablement tous les détails de cet interrogatoire.

— Cependant le képi, objecta le juge, le képi! Eh bien! Plumol avoue qu'il l'avait sur la tête, et qu'il l'a perdu...

— Au Pont-Neuf! affirma Plumol.

Mais son oncle rectifia :

— Mais non! Antoine!... mais non!... Pour ça, j'l'ai vu!... L'képi, il a été perdu au Jardin des Plantes!...

— Vous voyez bien!... clama Montaumur. Et c'est bien le soldat Bécasseau qui l'avait prêté à Plumol!

— Pour ce qui est de ça, non!... affirma l'oncle Durand en levant solennellement la main. C'est l'père à Gugusse qui l'a donné à son fils!... Ça s'est fait devant moi, bon sang de bon sang!...

— Je sue de plus en plus!... affirma le juge Montaumur.

Il ajouta, en s'adressant au greffier :

— Transcrivez bien toutes les réponses!... greffier!... De ces contradictions doit sortir la lumière!

Tout à coup, Plumol se leva :

— Monsieur le juge d'instruction! s'écria-t-il, j'en ai assez!... Je vous demande de laisser de côté cette histoire de crocodile et de tirer au clair l'affaire de l'attentat contre le tzar, pour laquelle je suis en prison depuis des semaines. Ce crocodile est une diversion! Et cette incursion de la zoologie dans un procès politique est du plus mauvais goût!

Le juge Montaumur ne répondit pas. Il parut embarrassé.

De fait, il l'était!

Plumol ignorait que, depuis dix jours, l'erreur de l'agent 102 avait été reconnue, et que, pour ne pas se couvrir de ridicule, l'administration, dont Tournique était le plus bel ornement, s'était emparée de l'affaire du crocodile, avec la ferme intention d'y englober tous les accusés pour se tirer d'affaire.

Le juge Montaumur reprit :

— D'ailleurs, l'affaire du crocodile est intimement liée à l'affaire du tzar!... Elle l'absorbe même!...

— Il a de l'estomac, le crocodile!... fit Plumol.

— Le *crocodrille* a absorbé le tzar?... interrogea Durand, qui comprenait de moins en moins.

— Faites entrer le prévenu Maboulinière! dit le juge d'instruction. Son interrogatoire éclaircira peut-être la situation?

— Je ne crois pas! fit Plumol.

Le docteur Maboulinière entra.

Très correct, il salua tout le monde, comme s'il se fût présenté dans un salon, et s'inclina profondément devant le magistrat.

L'extraordinaire Montaumur lui dit à brûle-pourpoint :

— Prévenu Maboulinière, vous avez été en relations épistolaires avec le prévenu Plumol?

— Plutôt deux fois qu'une!... monsieur le juge d'instruction, répondit le docteur. Et puisque j'ai le bonheur de me trouver face à face aujourd'hui avec ce compagnon de captivité, je vous demanderai la permission de lui poser quelques questions...

— Très volontiers!... Pourvu que ces questions soient de nature à éclairer l'affaire dans laquelle vous êtes inculpé!

— Elles le sont! monsieur le juge d'instruction! Elles le sont!... Elles vous expliqueront même pourquoi je lui ai écrit!

— Posez donc ces questions! conclut le magistrat avec un sourire engageant et vous, greffier, prenez une bonne plume et ne perdez aucun membre de phrase!...

— Monsieur Plumol! commença le docteur. Comment trouvez-vous ma fille?...

— Charmante!... Exquise!... Un lis!... Une rose!... Un œillet!... Un volubilis!... Un...

Plumol s'arrêta, effrayé de sa propre énumération...

— Pardon!... Vos questions ne me semblent pas se rapporter à l'affaire du crocodile, du tout, du tout!... nasilla Montaumur.

Sans l'écouter, le docteur clama :

— Monsieur Plumol!... Il ne tient qu'à vous que Mlle Maboulinière devienne Mme Plumol!

— Oh!... ne me faites pas croire que je rêve!... balbutiait le romancier.

— Maboulinière!... criait soudain l'oncle Durand chez qui ce nom évoquait précisément le souvenir de la jeune fille qu'il avait souhaité — sans oser l'espérer — voir comme femme à son cher neveu. Maboulinière! Bon sang de bon sang!... C'est plus trente mille, c'est plus quarante mille francs que j'mettrai dans la corbeille, le jour du mariage, c'est cinquante mille francs!... Tant pis si j'me mets sur la paille... Bon sang de bon sang!

— Mon oncle!... Ne faites pas ça pour moi!... disait Plumol.

— Pas de danger que j'me mette sur la paille, reprenait Durand, en riant bruyamment. C'est pour jouer!... Y m'restera encore un bon sac pour moué!...

— Mais le crocodile?... hurla Montaumur, stupéfait, pour dominer le bruit. Le crocodile?... Singuliers prévenus!... Les voilà qui font des mariages devant moi!... Mais je ne suis pas un maire!...

Tout à la joie, le docteur Maboulinière lui répondit, en entonnant cet épithalame qui rendit les gardes municipaux et le greffier songeurs :

> Verbe que dit la cloche aux cloches [ébranlées,
> Et que l'âme redit aux âmes consolées!
> Psaume immense et sans fin que ne [traduiraient pas
> Tous les mots fourmillants des langues [d'ici-bas!..

Et ce qui complétait le caractère déconcertant de cette scène, c'est que le docteur, en lançant ces vers superbes à pleine voix, les accentuait en esquissant le geste large d'un sonneur de cloches!...

— Mais le crocodile?... Parlez-nous du crocodile!... répétait toujours le juge Montaumur.

Le silence se fit, et le docteur s'adressant au juge d'instruction, lui dit avec une politesse exquise :

— Monsieur!... C'est chez vous, et en votre présence, que j'ai pu négocier, pour ma fille, un mariage qui est l'espoir de ma vie. Souffrez donc que je vous demande d'être le premier témoin de ma fille, et d'honorer de votre présence la cérémonie que je voudrais aussi rapprochée que possible.

— Hein?... fit le juge dont les idées se disjoignaient visiblement.

Et se sentant sombrer, il se raccrocha, comme à une épave, à cette interrogation :

— Mais le crocodile?...

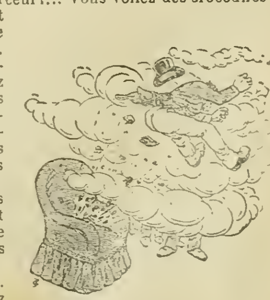
— Pardon?... fit le docteur.

— Oui, le crocodile?... M. Plumol et son oncle ont voulu voler un crocodile!... Parlez-moi un peu de cette affaire!...

Le docteur réfléchit un instant, puis d'une voix grave, émue, il proféra :

— On a bien raison de dire qu'un bonheur n'arrive jamais seul!... Tenez, mon cher Plumol, à Saint-Aubin, il y a quelque temps, j'avais trouvé un sujet merveilleux d'études; un sujet unique, que je croyais sans équivalent!... On me l'a ravi!... Je ne m'en plains pas, puisque j'en retrouve un autre, et bien supérieur au premier!... Ah!... Petit farceur!... Vous voliez des crocodiles et vous ne le disiez pas!... C'est bien mal, allez, monsieur le juge, de voler les crocodiles!...





— Je souhaiterais, répondit Montaumur, que vous ayez toujours manifesté les mêmes bons sentiments. Malheureusement, j'ai de fortes présomptions de croire que vous avez encouragé Plumol dans ses intentions mauvaises.

— En un mot, d'après vous, j'aurais volé également des crocodiles? Eh bien!... Je ne le nie pas!... J'ai volé des crocodiles...

— Tiens!... Tiens!... Tiens!... Vous avouez donc!...

— Tout ce qui vous fera plaisir, tout!... Voyons!... Combien voulez-vous que j'en aie volé?...

Et à mi-voix, le docteur dit à Plumol :

— Ne les contrariez jamais!... Jamais, entendez-vous!...

A ce moment, la porte du cabinet du juge s'ouvrit violemment, et un homme, nu-tête, les yeux hors des orbites, les cheveux hérissés, entra en coup de vent, clamant :

— Monsieur le juge!... Ecoutez-moi!...

— Mon premier fou!... cria le docteur Maboulinière. Il est dit que j'aurai toutes les chances, aujourd'hui!

C'était en effet Michel Flairdecoin, l'agent 102, qui venait d'entrer.

Il s'écria :

— Monsieur le juge!... Ecoutez-moi!... On veut me mettre à la porte de la police, sous prétexte que j'ai marché sur une fausse piste!... C'est faux!... La piste est bonne!... Car enfin, monsieur le juge, il y avait des bombes chez ce Plumol!... Une bombe a éclaté chez ce Plumol!... Comment l'explique-t-on, cette bombe qui a éclaté chez l'anarchiste Plumol!...

— Il n'y a pas une douche, par ici?... demanda le docteur.

L'agent 102, qui semblait accablé par la course qu'il venait de fournir, tomba de tout son poids sur une chaise placée près du juge.

Et voilà qu'une détonation épouvantable retentit, bousculant la table du juge, culbutant le greffier et le magistrat l'un sur l'autre, soulevant de terre l'agent 102.

Et Michel Flairdecoin s'enfuit, en s'écriant, éperdu .

— C'est ma seconde boîte à sardines!... Malheur de moi!... Oh!... La guigne!... La guigne!... Ma dernière perche qui casse!...

Comment les accusés, à la suite de ces événements, se trouvèrent-ils libres?... C'est ce qu'ils ne s'expliquèrent jamais très clairement.

Ce qui est certain, c'est qu'à Plumol, à son oncle et au docteur, on remit des non-lieux avec des excuses, et qu'à Bécasseau, qui attendait dans le couloir, on restitua son képi, ce qui le rendit le plus heureux des hommes.

Au Dépôt, il réclamait la classe et son képi; la moitié de son désir était exaucée!

Flairdecoin faillit être arrêté à la place des gens qu'il avait fait emprisonner pour gagner le pain de sa belle-mère; mais on préféra le flanquer définitivement à la porte

Maboulinière, dans le couloir des juges d'instruction, présenta Plumol à sa femme et à sa fille qui ne purent s'empêcher de manifester beaucoup de pitié jointe à un peu d'étonnement.

Plumol, nous l'avons dit, ressemblait à un chanteur des cours et, bien que Mlle Marguerite ne partageât pas le goût de Mlle Marthe Dufournin pour l'impeccable pantalon-sac, elle n'en eût pas moins préféré voir son futur habillé d'une façon plus conforme à l'esthétique moderne.

Plumol eût voulu être à cent pieds sous terre.

— Oh!... Mais!... Vous savez!... expliqua le docteur à sa femme et à sa fille, il n'est pas toujours habillé comme ça!... C'est un accident!... Un pur accident!... C'est les habits d'un co-détenu!

— Ce n'est pas l'habit qui fait le génie, d'ailleurs!... objecta Marguerite Maboulinière.

Et cette phrase alla droit au cœur de Plumol.

Pour se donner une contenance, il présenta son oncle.

— Pas b'soin!... Pas b'soin!... fit le bonhomme. J'sommes de vieilles connaissances!... L'aut' jour, mesdames, j'ai voulu courir après vous!... Figurez-vous que j'm'ai trompé de voiture!... Ça m'a mené au Jardin des Plantes, et c'est là que j'ai connu Gugusse!... Ah!... Bon sang de bon sang!... Si je le rattrape, ce gamin-là!... Gare ses oreilles!... Figurez-vous qu'il a volé un crocodile, et qu'on disait que c'est moi qu'avais fait le coup!...

— Vous aussi!... Vous donnez dans le crocodile! s'écria le docteur. Comme ce magistrat!... Mais enfin, tout le monde a donc volé un crocodile!... En voilà une histoire!

— Messieurs, disait Mme Maboulinière, nous parlerons de tout cela plus tard ; j'espère que nous terminerons cette journée plus gaiement qu'elle n'a commencé. Venez donc dîner ce soir, sans cérémonie!...

On se sépara sur cette invitation.

Nicolas Durand alla à son hôtel, se mettre en redingote.

— Je r'viendrai t'prendre!... dit-il à son neveu.

Plumol, lui, sauta dans un fiacre et cria au cocher :

— 14, Boulevard Saint-Michel!...

Sa rentrée fit sensation dans cette maison placide; quant à la concierge, elle lui remit le volumineux courrier qui s'était accumulé pendant son absence et lui fit le plus gracieux des sourires en lui disant :

— Ah!... M'sieu Plumol qui r'vient de voyage!... Ça s'est-y bien passé comme m'sieu Plumol a voulu?...

— Mais oui... Mais oui!... dit Plumol. Mais si vous alliez me chercher un serrurier!...

La concierge obéit, et, quelques minutes après, un serrurier ouvrait la porte du petit appartement du cinquième étage dans lequel Plumol se précipitait.

*(La suite au prochain numéro.)* JEAN DRAULT.

# RECETTES DE LA SEMAINE

### Procédé pour nettoyer les tableaux.

(RECETTE DEMANDÉE)

Parmi les moyens de nettoyer les tableaux, il en est un bien simple et qui ne présente aucun inconvénient, c'est d'enlever d'abord avec un plumeau — très doux — la poussière du tableau, et de passer ensuite à plusieurs reprises une éponge fine légèrement humectée d'eau de savon très claire.

### Nettoyage des vieilles peintures (panneaux).

Si vous avez de vieux trumeaux dont le vernis soit complètement tombé, nettoyez-les vous-même en les frottant dans tous les sens avec un gros oignon que vous aurez ouvert en deux. Lavez ensuite à grande eau ; laissez sécher et donnez une légère couche de vernis. — Les couleurs auront repris toute leur vivacité votre panneau sera à l'abri des vers et cela sans grands frais

### Liqueur de café.

Faites griller blond 250 grammes de café moka. Mettez dans un bocal 400 grammes de sucre en poudre, ajoutez le café grillé pendant qu'il est très chaud, versez un litre de bonne eau-de-vie, un bâton de vanille et laissez infuser quinze jours, en ayant soin d'agiter de temps en temps. Au bout de ce temps, filtrez dans un filtre de papier gris.

### Moyen d'éviter la maladie aux jeunes chiens.

Outre les soins d'hygiène recommandés pour eux, faites prendre à vos chiens, dès le bas âge, un quart de litre de lait coupé d'un peu d'eau.

Si vous continuez ce régime à la fois tonique et rafraîchissant, lorsque votre chien est arrivé à l'âge adulte, vous aurez, paraît-il de grandes chances de lui éviter la rage, sauf, bien entendu, dans les cas purement accidentels, tels que la morsure d'un chien enragé.

---

# LES COURSES D'AUTOMNE

PAR

HIPPOLYTE AUDEVAL

## XV (*Suite.*)

Charlotte lut et relut. Quand elle revint près de son père, elle avait l'allure discrète et triomphante de quelqu'un qui porte un million dans sa poche.

— Eh! dit M. Rougerie, est-ce conclu? Léopold te donne-t-il son adresse? Il ne m'a écrit, à moi, que deux lignes, et l'a oubliée. Je compte cependant lui envoyer dès aujourd'hui quelques documents importants, afin qu'il puisse commencer à bien s'en pénétrer. Au fait, montre-moi sa lettre.

— Ah! mon père! dit Charlotte en se récriant.

— Je te la rendrai ; je te le promets.

— Mais c'est une lettre de fiancé, mon père.

— Cela ne fait rien; je sauterai les passages qui ne me regardent pas.

Au milieu de sa lecture, M. Rougerie ne put s'empêcher de sourire.

— Bon Léopold! pensa-t-il. Il n'est pas fort. J'écrivais d'un autre style, moi. Heureusement que Charlotte n'est pas exigeante.

Tout à coup il s'interrompit et chercha l'enveloppe.

— Ah! dit-il, je n'avais pas remarqué... j'ai cru que la lettre venait de Paris. Mais non! Mais non!

Il reprit sa lecture avec une sorte d'avidité inquiète.

— Ah! s'écria-t-il bientôt avec une explosion de contrariété, Léopold renonce au Japon! Il calomnie le Japon! Ce garçon n'a pas de sang dans les veines.

Et, vivement ému, il se mit à arpenter le salon à grands pas.

— Adieu, mes rêves! murmura-t-il. Ma gloire impérissable, adieu! Léopold! Léopold! C'est bien!... Il n'aura pas ma fille. Il ne la mérite pas.

Charlotte eut beaucoup de peine à le calmer.

— Mon père, dit-elle en dernier ressort, si vous croyez qu'un voyage au Japon soit indispensable, nous le ferons tous les trois, quand je serai mariée.

1. Voir l'*Ouvrier* depuis le 9 septembre 1896.

Ces mots firent réfléchir M. Rougerie.

— Tu as raison, dit-il avec une tristesse résignée ; je suis un égoïste. Je ne pense, dans l'intérêt de mon pays, qu'aux innombrables productions exotiques... N'en parlons plus. Un autre, plus favorisé du sort, couronnera son front des palmes de la gloire. Quant à moi, je mourrai ignoré, oublié, sans même avoir donné mon nom à un simple dahlia. On ne dira jamais : le dahlia Rougerie. Qu'importe, pourvu que ma fille soit heureuse! Sois père, mon ami, sois père avant d'être horticulteur.

Charlotte le consola de son mieux, mais pendant sept ou huit jours il resta mélancolique, accablé. Son humeur égale ne reprit son assiette qu'un matin, en revenant de Chabanais.

— Ma fille, dit-il en brandissant un journal, il y a du nouveau. Tu n'avais pas très bien saisi, n'est-ce pas, les explications données par ton cousin dans sa lettre ?

— Non, mon père. Je l'ai relue plus de cent fois, mais...

— Ne t'étonne pas. Les amoureux sont généralement incompréhensibles. C'est le privilège auquel ils tiennent le plus.

— Ah! mon père, vous avez de la rancune contre Léopold.

— J'en avais; c'est passé, c'est fini. En voilà un qui sait faire parler de lui! A la bonne heure! son nom éclate dans tous les journaux. Il nous invite à aller aux courses de Poitiers. Certes, nous irons, certes!

— Qu'y a-t-il donc, mon père ?

— Ecoute. C'est imprimé. C'est dans le *Courrier de la Vienne*.

M. Rougerie donna lecture de l'article suivant :

« Les courses d'automne se préparent, avec une solennité inaccoutumée, dans la vieille et célèbre capitale du Poitou. Jamais les murs de l'antique cité n'ont frémi d'impatience et d'allégresse autant qu'en ce moment. Nos annales hippiques, vrai registre d'un siècle de lumières et de progrès où les vaincus eux-mêmes ont droit à des égards, nos annales hippiques, disons-nous, s'émeuvent déjà et tressaillent par la perspective d'une lutte aussi courtoise qu'acharnée. Un de ces événements qui font révolution dans nos paisibles, riches et riantes contrées jusqu'à ce qu'un autre, non moins mémorable, le fasse oublier, a excité la plus ardente curiosité dans le monde si distingué du turf. Et d'abord, commençons par le commencement, annonçons la grande nouvelle : M. d'Esmouin a vendu son écurie. Oui, le fait existe et nous sommes en mesure de l'affirmer à nos lecteurs, qui n'ignorent pas, du reste, que nous ne reculons jamais devant rien pour être à même de les tenir au courant de ce qui est susceptible de les intéresser. Achille rentre sous sa tente, le glorieux athlète dépose sa lance et ses javelots. Disons en passant au grand propriétaire rural, à l'éleveur consommé que, soit dans la retraite, soit dans l'arène, nos vœux le suivront comme ils l'ont toujours suivi. Le nom de M. d'Esmouin cesse d'être un drapeau, il devient un emblème.

« Et maintenant, si on nous demande quel est le lutteur intrépide qui endosse sans sourciller cette formidable succession (écoute bien, Charlotte), nous répondrons : c'est M. le comte Léopold de Buissas. Honneur à lui, honneur! Il est digne d'assumer sur sa tête la lourde responsabilité qui s'attache au nom de son prédécesseur. Il ne le fera pas oublier, il le continuera. Noble tâche, valeureuse ardeur pour laquelle nos colonnes ne refuseront jamais de retentir! Jeune encore, héritier d'un nom chez lequel la bouillante audace est proverbiale, M. le comte Léopold de Buissas a résolu d'entrer dans la lice toutes voiles dehors. A l'instar des brillants tournois où chaque chevalier bardé de fer combattait en personne pour son roi et sa dame, M. le comte de Buissas disputera lui-même la victoire, toujours incertaine, car elle est femme, c'est-à-dire inconstante. Cet exemple a mis le feu aux poudres. Devant un adversaire si redoutable et si digne d'eux, MM. de Puybanet, de Fless, Larmuziaux et autres, parmi lesquels nous citerons nommément M. Minois, ont manifesté l'intention de se lancer individuellement dans la carrière. Avions-nous raison de dire que la lutte serait chaude?

« A présent, quelques réflexions. Elles seront partagées, nous en sommes certain, par la pluralité de nos lecteurs, car c'est à l'élite de la société départementale, c'est à la France que nous nous adressons. On a beaucoup crié contre la décentralisation. Halte-là, messieurs. Je pense, donc je suis. La décentralisation marche, donc elle existe. Laissons faire les édiles de la capitale, laissons-les multiplier les hippodromes, au Bois de Boulogne, à Vincennes, à la Marche... où encore? Qu'importe?... Paris est la tête, nous y consentons, mais nous sommes le cœur, nous, et l'un vaut l'autre. »

M. Rougerie regarda sa fille.

— Est-ce tapé? dit-il en faisant un geste d'admiration.

— Voilà l'explication de la lettre de mon cousin, répondit Charlotte.

— Tout un article pour lui dans le journal! reprit M. Rougerie. Mais au fait, pourquoi ne m'abonnerais-je pas au *Courrier de la Vienne*? Ce serait une entrée en matière, et, un jour peut-être, mes modestes travaux pourraient être l'objet d'une mention spéciale. C'est une idée. Je vais m'abonner. Oh! la gloire!... A propos, Charlotte, comment Léopold a-t-il fait, lui qui ne possède rien, pour acheter une écurie avec des chevaux dedans? Le prix de ces animaux est donc bien diminué? Mon neveu a peut-être touché un acompte sur son voyage au Japon? Il ira peut-être au Japon?

— Je l'ignore, mon père, dit Charlotte.

Au fond, elle s'en inquiétait peu. Ces questions-là s'effaçaient devant une autre plus importante pour elle, et la jeune fille comprenait parfaitement que Léopold, dans tout ce qu'il faisait, avait pour but de combler la différence de fortune qui lui avait fait ajourner son mariage.

## XVI

Les courses devaient durer trois jours : un dimanche, un jeudi, et un second dimanche. Le premier jour, favorisé par un temps magnifique, attira une affluence considérable. Bien que ces solennités mondaines ne remontent pas, pour la ville de Poitiers, à une époque très reculée, elles y ont acquis une certaine renommée; la noblesse très nombreuse du pays les a prises sous son patronage, s'est mêlée à leurs luttes, et les autres classes de la société y accourent en foule comme à un spectacle intéressant et gratuit. Il n'entre pas dans le cadre de ce récit de s'arrêter à décrire longuement ce que tout le monde connaît, d'autant mieux qu'un événement grave, presque sinistre, s'avance déjà comme un point noir à l'horizon. Nous passerons donc rapidement sur tous les épisodes qui ne seraient que la reproduction exacte des comptes rendus répétés périodiquement par tous les journaux de Paris et de province.

Un inspecteur général des haras présidait. Dans des tribunes élégantes se trouvait la série officielle de fonctionnaires vulgairement nommée *les autorités*; puis, autour d'elles, on voyait les notables, les femmes en riches toilettes, les invités. Dans la vaste enceinte environnée par la piste, caracolaient les cavaliers, stationnaient les voitures de toutes sortes, au milieu desquelles les ombrelles des dames étincelaient sous le soleil comme des papillons diaprés cachant des fleurs mouvantes. Tout autour des cordes protégeant la piste, se groupaient ou circulaient les piétons, dont le nombre grossissait aux endroits les plus favorables pour embrasser d'un seul coup d'œil le théâtre de la lutte.

Quand Léopold parut, un sourd et discret murmure d'admiration s'éleva dans les tribunes. Les dames firent des vœux pour lui, ce qui était déjà une immense garantie de succès. Grave, tranquille en apparence, Léopold était très violemment agité, mais n'en laissait rien voir. Dans ce moment décisif, il n'avait qu'une seule idée : triompher. Pour les natures généreuses, toute lutte renferme en elle la nécessité de vaincre ou de mourir. Il oubliait, dans cet instant critique, sa fortune, son avenir, son amour même. La foule compacte qui l'entourait l'exaltait encore, mais son impulsion véritable était personnelle, il était à lui-même son propre juge, il se disait qu'un assaut pareil à celui qu'il tentait devait être enlevé haut la main, sans hésitation et comme en se jouant. Il comprenait instinctivement que s'il n'était pas le premier ce jour-là, il ne pourrait plus rien être durant toute son existence. Des doutes l'avaient assailli auparavant, il s'était repenti plusieurs fois d'avoir accueilli les propositions de M. d'Esmouin, au fur et à mesure qu'il en discutait dans sa pensée les conséquences ineffaçables et l'issue problématique. Mais en face du danger, en face de la bataille acceptée, tout son courage lui revenait. Calme à l'extérieur, brûlé intérieurement de feux dévorants, Léopold jeta un coup d'œil rapide sur les voitures. Il reconnut bien vite la bonne vieille calèche de M. Rougerie, et il s'inclina en souriant.

— Il nous a vus! s'écria Charlotte. Il nous a vus!

Et, involontairement, elle agita son mouchoir.

— Ne le trouble pas! dit M. Rougerie en arrêtant le geste de sa fille. Ne le trouble pas!

Mais, emporté par ses propres sentiments, il cria d'une voix retentissante :

— Bonne chance, Léopold!

Et, se tournant à droite et à gauche avec une certaine complaisance, il ajouta :

— C'est mon neveu.

— Mon père, demanda Charlotte, croyez-vous qu'il gagnera?

— Eh! comment veux-tu que je le sache? Tout ce que je puis dire, c'est qu'il a un beau cheval.

Un instant après, M. Rougerie ajouta :

— Ah! ma fille, je ne suis pas accoutumé à ces perplexités vertigineuses. Je suis plus ému que Léopold. Je souffre.

— Restez là, mon père, restez là. Je suis persuadée que mon cousin a du plaisir à nous voir.

Près du poteau de départ et d'arrivée, deux hommes avaient l'air également fort ému. C'étaient M. d'Esmouin et Prats. Vêtu d'une longue redingote blanchâtre et coiffé d'un chapeau bourgeois, Prats avait beaucoup de peine à suivre son maître, qui ne pouvait tenir en place.

(*La suite au prochain numéro.*) HIPPOLYTE AUDEVAL.

## BOITE AUX LETTRES DE MAGUS

**Avis aux lecteurs.** — Les personnes auxquelles nous n'avons pas écrit directement par la poste ou qui ne trouveraient pas ici de réponse à leurs lettres sont priées d'en conclure que nous n'avions rien à leur dire ou que leurs envois ne peuvent être utilisés pour le moment. A tous ses aimables correspondants, Magus envoie l'expression de sa reconnaissance et de ses sentiments bien dévoués.

*A plusieurs.* — Impossible de nous reporter à d'anciennes lettres ; nous conserverons désormais et classerons ce qu'on nous enverra.

*Envois de récréations.* — Nous recevons quantité de lettres donnant la description de jeux de patience que l'on trouve chez les marchands de jouets d'enfants; ces documents nous sont inutiles car nous possédons à peu près tout ce qui a été inventé en ce genre. Ce sont des *récréations scientifiques*, c'est-à-dire des expériences simples, amusantes, faciles à improviser, ayant trait à la chimie, à l'histoire naturelle, que nous demandons surtout à nos lecteurs. L'envoi d'une récréation *inédite* de ce genre donne droit à un abonnement gratuit d'un an à l'*Ouvrier* ou aux *Veillées des Chaumières*.

*Un amateur photographe à Nice.* — Voici une bonne formule de développement; les clichés instantanés ou posés viendront également bien; pour les seconds, employer en majeure partie des bains vieux, ayant servi plusieurs fois déjà

| | |
|---|---|
| Eau | 1.000 |
| Sulfite de soude anhydre | 50 |
| Hydroquinone | 5 |
| Iconogène | 8 |

Faire dissoudre à chaud. Après refroidissement, ajouter :

| | |
|---|---|
| Prussiate jaune de potasse | 40 |
| Carbonate de soude pur | 80 |
| Carbonate de potasse pur | 30 |

*M Louis Pinta, à Vincennes.* — Les lignes nodales produites sur les plaques vibrantes sont bien connues; nous préparons une récréation à ce sujet.

*M. Léon Dum, à Reims.* — Nous vous avons fait envoyer en prime, comme vous nous l'avez demandé, la quatorzième année de l'*Ouvrier*.

*M. Ballet.* — Ferons l'expérience du bébé et du miroir; s'il y a lieu, la publierons. — Le baguenaudier.

*Un ancien chacal.* — La personne qui a signé autrefois de ce nom une communication adressée à Magus (à qui on avait oublié de la remettre) est priée de faire connaître son nom et son adresse; on s'empressera de lui envoyer en prime une année parue de l'*Ouvrier*, à son choix.

*El. Tenorino et P. L. M.* — Votre adresse S. V. P. Écrivez à Magus, au Caire, et recevez remerciements.

*M. H. Griffon à B. V.* — Tour de magie ne peut réussir que par hasard; passe-temps très connu.

*M. Ratazi, à Vienne.* — Voulez-vous nous envoyer une solution de votre jeu de rondelles et nous l'expliquer plus longuement? Je crois que nous pourrons l'utiliser.

*Le petit duc A. G.* — Mica se trouve dans *Magie blanche en famille*, par Magus.

*Un aspirant à une récompense.* — Ce sont des calembours plutôt que des problèmes, n'est-ce pas ?

*M. C. Agnès, à E.* — Nous demande la description d'un mécanisme très simple pour mettre en mouvement des personnages, ailes de moulins, navires, dans des tableaux coloriés. Prière d'adresser à Magus, au Caire, les renseignements qu'on posséderait à ce sujet.

*Mme Marie-Thérèse, à P.* — Nous rappelle une variante de l'expérience que nous avons décrite dans le numéro 1956 de l'*Ouvrier*. Pour distinguer un œuf cru d'un œuf durci par la cuisson, on fait tourner les deux œufs sur une table; l'œuf cru s'arrêtera le premier. — Qu'est-ce que vos travaux en *coquilles de bois?* Nous préparons une série d'objets en paille et ferions bon accueil à des modèles jolis et de construction facile, en ce genre.

*Un Bahutien.* — Très connue votre récréation.

J. DE BONFORT.



*Le Directeur-Gérant :* HENRI GAUTIER. Sceaux. — Imp. E. Charaire.

5 centimes le N° année courante (10 centimes le N° années échues.) N° 1996 TRENTE-SIXIEME ANNEE. — 3 Mars 1897.

# L'OUVRIER

**Journal illustré paraissant le Mercredi et le Samedi**

ABONNEMENT D'UN AN : (104 numéros) France, Algérie et Belgique : 6 francs.

DIRECTION ET ADMINISTRATION : LIBRAIRIE BLÉRIOT, HENRI GAUTIER, SUCCESSEUR, 55, quai des Grands-Augustins, Paris.

ABONNEMENT D'UN AN (104 numéros) Colonies et Étranger (sauf la Belgique) : 7 francs.



# LES HÉROS DU DEVOIR[1]

PAR

ROGER DE TODI

V (*Suite*).

La conférence du lendemain réunit un grand nombre d'assistants dans la principale salle du patronage d'ouvriers dont le père Vinder n'avait pas tardé à s'occuper.

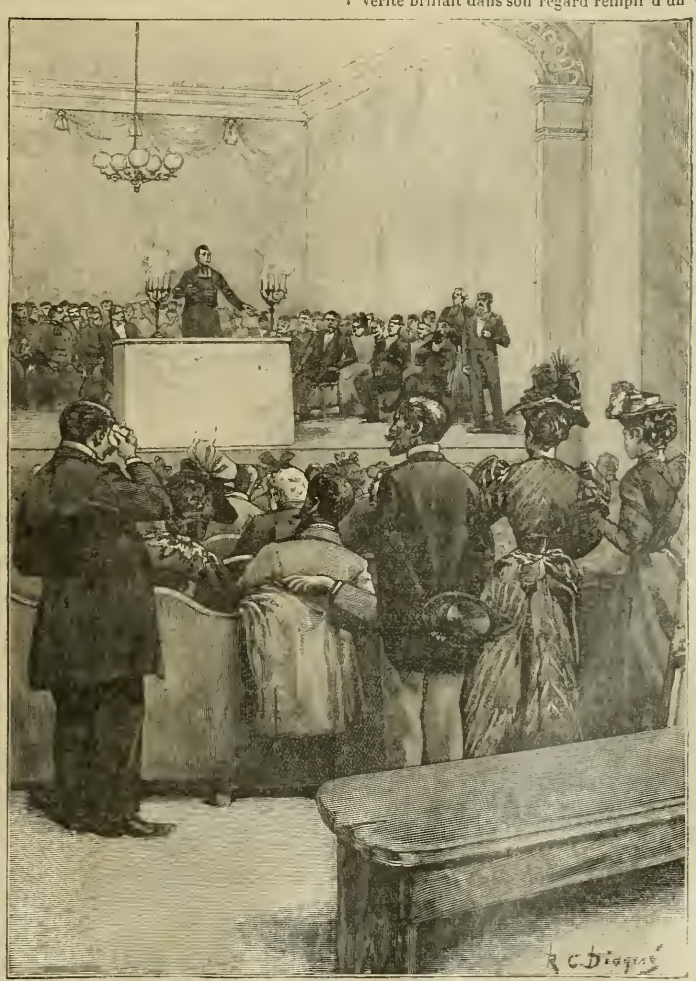
Outre les membres inscrits dans l'association, il y avait encore de nombreux invités, des étudiants, dont une partie entraînée là plutôt par un sentiment de curiosité que par des convictions religieuses bien ébranlées par l'air ambiant des facultés universitaires; un certain nombre de personnes d'âge plus mûr, occupant la plupart un rang élevé dans la société, s'y étaient aussi introduites.

Il y avait peu de temps que le religieux s'adonnait à cette œuvre et déjà, à cause de lui, elle prenait une grande extension, et son nom commençait à sortir de bien des bouches louangeuses.

Les membres du comité de l'œuvre environnèrent le bureau. Parmi eux se plaça Gérard, nouvel élu, qui, entre autres charges, enseignait aux adultes inscrits dans les cours les premières notions de son art.

Au fond d'un angle obscur, se tenaient trois femmes soigneusement voilées. Mme Anchal n'avait pu résister au desir exprimé par Nella d'assister à l'une de ces conférences; Myrte Albanel avait ardemment souhaité accompagner son amie.

Le jeune missionnaire n'avait point cette éloquence forte qui étonne et convainc; il ne lançait aucun de ces mots sublimes, dont un seul suffit pour électriser une masse; il n'offrait pas ces mouvements amples ou saccadés qui, dans plusieurs, imposent et font autorité. Son style était tempéré, son geste sobre, son ton peu élevé. Il parlait simplement, avec une précision qui n'excluait cependant pas une élégance innée. Il y avait en lui un attrait irrésistible. Il paraissait lui-même si pleinement convaincu! La vérité brillait dans son regard rempli d'un enthousiasme contenu.



La conférence du lendemain réunit un grand nombre d'assistants. (Voir page 697.)

La douceur de son discours en imposait davantage que les plus victorieuses démonstrations.

Au sortir de ces conférences, chacun se sentait plus instruit ou pénétré d'une nouvelle ardeur pour le bien, au contact de cette foi active, qui fait les héros ou les martyrs.

Ce soir-là, le père Vinder avait choisi un sujet grand et fécond en touchantes considérations : le dévouement, lien d'unité par excellence, fleur de vertu, perle précieuse, devenue rare en ce siècle où l'égoïsme s'est fait une si large part au cœur de l'homme.

L'intrépide missionnaire avait là une belle page à dérouler, et quel autre que lui était plus capable de faire ressortir les grandeurs du renoncement? Lui qui s'était donné tout entier à l'œuvre ingrate d'un dévouement sans récompence ici-bas? Les sueurs et les angoisses du missionnaire, aux prises avec l'idolâtrie cruelle et stupide, eussent pu être les meilleurs exemples; cependant il n'y songea pas. Il se souvint qu'un trait touchant de cette vertu, toute d'énergie et de foi, lui avait été rapporté le matin.

Il parla de ce jeune mousse, un

1. Voir l'*Ouvrier* depuis le 27 février 1897.

enfant, qui, dans un naufrage encore récent, avait déployé les forces d'une énergie surhumaine pour sauver des vies en péril, raconta avec une grandeur simple et émouvante toute l'histoire de ce courageux héros du devoir. Daniel Marcouf, qui était là, tout au fond de la salle, bien obligé de se reconnaître quoique son nom n'eût pas été prononcé, et rougissant, tremblant d'une émotion profonde, contenant des larmes prêtes à trahir son trouble. Un murmure sympathique avait passé dans l'assemblée, car cette belle histoire était vraie, une aventure d'hier. Et Daniel étonné fit un instant l'examen de sa conscience. Il n'y voyait rien que des choses très simples; c'était donc bien facile d'accomplir des « actions héroïques » ?

Gérard alla discrètement dire quelques paroles au conférencier. Celui-ci tressaillit légèrement et reprit immédiatement son discours, dont la direction était changée, mais il sut si bien captiver son auditoire que l'interruption passa inaperçue.

Comme la salle se vidait et que Daniel cherchait à s'échapper dans la foule, Gérard l'arrêta : le père Vinder était devant lui.

— Mon cher enfant, dit ce dernier, pardonnez-moi. Je ne vous savais point ici ; d'ailleurs, votre modestie ne doit pas être blessée, il faut bien que nous, chrétiens, servions d'exemple à ceux qui n'ont pas le bonheur de l'être dans le vrai sens du mot.

Myrte, Nella et Mme Anchal entourèrent aussi le jeune mousse et lui firent promettre de les visiter.

Nella s'approcha de son frère.

— Quelle grande âme Dieu t'a donnée, lui dit-elle, et qu'il est doux d'entendre, en ce langage élevé, parler de si nobles choses ! Quand donc serai-je digne de toi?

— Prie pour moi, petite sœur, repartit gravement le missionnaire, afin que le découragement ne me visite pas, car mon cœur est resté chez mes enfants hindous, et la véritable patrie m'est devenue un lieu d'exil.

Le lendemain, Myrte et Nella, accompagnées d'une femme de confiance, se rendaient à la maison de santé devenue le refuge de la pauvre vicomtesse d'Arbouville. Mme Anchal avait laissé les jeunes filles accomplir seules leur charitable visite. Avec ces enfants, la malheureuse femme serait sans doute plus calme et plus confiante. La journée était belle, le ciel bleu, les boulevards joyeux, un parfum de renouveau voguait dans l'air en ce jour printanier. Les jeunes filles avaient voulu faire à pied le long trajet qui les séparait de l'avenue Malakoff.

La tristesse de leur mission sembla d'abord ôter un peu à Myrte de son entrain accoutumé. Marchant d'un pas léger devant la gouvernante, les deux amies causaient paisiblement.

Puis, retrouvant sa note dans le ton gai des choses :

— Sais-tu, dit-elle à Fanella, que M. Nives a fini son tableau destiné à l'exposition, et que, demain, il commence mon portrait. Père était chez lui ce matin, pour convenir des heures de pose. Le peintre contemplait sa toile; il l'a vivement recouverte d'un voile, aucun profane ne peut la regarder avant le grand jour. Je serais très curieuse de voir ce tableau, ne fût-ce que par un petit trou. J'essayerai. Ma bonne Thérèse devant me conduire à ces ennuyeuses séances, ce n'est pas elle qui empêchera une indiscrétion si nous sommes seules. Mais il me vient une excellente idée ! Oh ! ne me refuse pas. Il y a longtemps que je désire avoir ta chère image toujours près de moi. C'est décidé, nous poserons ensemble, près l'une de l'autre, comme deux sœurs.

« Je le veux, reprit-elle en mettant avec une autorité mutine son petit index sur la bouche de Nella. Tu allais protester, c'est gentil pour une nouvelle convertie : résister à une amie de deux ans !

Nella laissa dans l'ombre l'objection qu'elle avait voulu soulever, et pressant affectueusement la main qui s'appuyait doucement sur son bras :

— On ne peut rien te refuser, dit-elle souriante, voici cependant ma manière de te faire accepter un : Non. Je veux garder ma robe noire.

Myrte fit une moue désolée et frappa le macadam du bout cuivré de son ombrelle.

— Oh ! fit-elle, c'est impossible. Je rêve ta toilette : une robe blanche, celle qui servit pour ta première communion ; au corsage et dans les cheveux, quelques fleurs d'églantier ou de simples liserons des champs ; tu auras l'air d'un ange ainsi.

— Ma chérie, il faudra te contenter de voir en noir une orpheline qui souhaite conserver sa livrée de deuil aussi longtemps que ses parents adoptifs le lui permettront.

— Enfin, je t'arrangerai avec des dentelles espagnoles ; tu seras la tristesse, la rêverie, que sais-je... Et moi, quel type ?

— Ondine, diablotin, ou bergerette Watteau.

— J'accepte le dernier genre. Je mettrai ma jupe de satin bleu relevée à la Lamballe et mon corsage à fleurettes Pompadour avec mes mules à talons Louis XV, et j'aurai à la main un bouquet de roses naturelles. Sera-ce bien ?

— Charmant.

Tout en babillant de la sorte, les jeunes filles atteignirent une large grille ouvrant sur de vastes jardins. A droite, s'élevait une vaste maison d'un style sévère ; à gauche, des fourrés de verdure naissante avec un horizon de pelouses semées de pavillons épars entre des bouquets de grands arbres.

Myrte tira la cloche d'appel et son cœur battit fort. La lourde grille s'entr'ouvrit grinçante. On introduisit les trois femmes dans un grand vestibule garni de banquettes en vieux chêne, puis dans un salon où des tentures sombres entretenaient un mélancolique demi-jour. Le docteur tarda beaucoup à venir. Impatientes, Myrte et Nella feuilletaient les volumes posés sur une table.

Enfin apparut un beau vieillard au front presque chauve, au regard profondément inquisiteur, mais bienveillant.

Les jeunes filles exposèrent le but de leur visite. Après une courte explication sur l'état de la malade, il allait sonner l'homme chargé de la conduite des étrangers. Il se ravisa.

— Je vais, dit-il, vous accompagner chez Mme d'Arbouville.

Et comme Myrte lui demandait s'il avait quelque espérance de guérison au sujet de la pauvre femme :

— Je compte sur une grande amélioration, dit-il. Mais voir se renouer les chaînons brisés de cette intelligence ne se pourrait qu'avec le secours d'une émotion très puissante. J'en dois tenter l'expérience et, dans ce but, je fais fouiller les hospices afin de rencontrer une enfant capable de jouer auprès de la malheureuse mère le rôle de la petite morte. Cette épreuve dangereuse et délicate peut être le salut.

Tout en parlant, le directeur conduisait les jeunes filles à travers des méandres d'allées ombragées de sapins, de marronniers hâtifs, et semées d'un sable bien doux. Quelques promeneurs fréquentaient ces sentiers. C'étaient de pauvres monomanes jouissant d'une liberté relative. Quelques-uns passèrent silencieusement, se découvrant poliment à hauteur des étrangères ; d'autres se dérobèrent, s'arrêtant un peu plus loin, pour les examiner. Myrte et Nella, saisies d'un indéfinissable sentiment de crainte, se serraient l'une contre l'autre comme deux petits oiseaux des îles.

Un homme jeune encore, mais sur le front duquel toutes les passions avaient laissé leur empreinte, vint à passer très près. Il s'arrêta brusquement, et faisant devant Myrte un geste théâtral :

— Je suis don Carlos d'Espagne et de Bourbon, j'ai pu reconquérir ma couronne et je la dépose à vos pieds, soyez reine !

Il voulut saisir la main de la jeune fille. Myrte recula en laissant échapper une exclamation d'effroi. Le docteur se trouvait déjà entre elle et le malheureux dans les yeux errants duquel il plongea un glaçant regard. D'un geste impératif, il indiqua un sentier dans lequel l'insensé s'engagea, le front baissé.

Les jeunes filles avancèrent plus vite. Au détour d'une allée, leur guide s'arrêta : « Mesdames, vous êtes arrivées. » Il les quitta. Daniel vint joyeusement au-devant des visiteuses qui le trouvaient occupé à lire sur le seuil d'une toute gracieuse villa en miniature. A quelques pas de là, Mme d'Arbouville, agenouillée sur la terre, se penchait vers l'onde d'un étroit bassin en rocaille. Elle avait confié aux eaux un petit soulier blanc et battait des mains en le voyant voguer comme un minuscule esquif.

Ce spectacle arracha des larmes aux deux amies ; elles les essuyèrent bien vite.

— Madame, dit la fille du banquier, vous me reconnaissez bien, Myrte Albanel, votre petite amie?

« Vous souvenez-vous de nos charmantes promenades dans les bois et sur la plage de Colleville? Célinie courait en avant, les mains toujours chargées de fleurs et de coquillages.

La pauvre femme parut ne rien comprendre, mais le nom de sa fille lui causa un pénible tressaillement.

— Venez, dit-elle, s'attachant au collet de la jeune fille avec une obstination d'enfant. Voyez, continua-t-elle en lui montrant le soulier nageant sur l'eau tranquille. La *Blanche-Etoile* va partir. Hâtons-nous, la journée est belle, la mer unie. Hélas ! hélas ! vous ne savez pas? ils sont morts ! Morte, ma petite Célinie ! Revient-on du fond de la mer ? J'y suis morte aussi, étouffée. Oh ! que l'eau est lourde !

La malheureuse avait parlé à voix brève, saccadée, dans son égarement croissant, puis elle s'affaisa à demi inanimée dans les bras de Daniel, qui l'étendit sur le gazon dans un état de prostration complète.

— Cette scène se renouvelle tous les jours, dit-il aux jeunes filles consternées.

— C'est navrant ! murmura Nella.

Les visiteuses demeurèrent jusqu'au réveil de la vicomtesse qui se mit alors à les contempler d'un air triste et très doux, insensible et muette.

Un soupir d'allégement s'échappa de leurs poitrines oppressées, alors que vivement elles retraversaient le parc, désert à cette heure. Daniel, lui aussi, soupira, mais de regret, voyant fuir avec elles une heure bénie entre tant d'heures de dégoût et d'ennui.

## VI

### LE SECRET DE MYRTE

Mai amena l'ouverture des expositions de peinture.

La veille du grand jour, une nuée de visiteurs, munis de cartes spéciales, envahit les palais des Champs-Elysées et du Champ-de-Mars. C'est une cohue de beau monde dans lequel ouvriers et artistes de la dernière heure, membres du comité, se perdent. C'est

le jour dit encore du «vernissage.» On ne vernit plus, mais on s'agite, des altercations naissent, des jugements s'imposent, on prédit à l'avance tel ou tel succès. Parmi les artistes, quelques-uns se promènent, un sourire satisfait aux lèvres, mais les mécontents ne manquent pas : leur tableau est trop bas, ou bien trop élevé, ou dans un mauvais jour, choses toutes suffisantes pour déprécier une œuvre souvent bonne. Aux premiers inscrits, les premières places; quelques grincheux disent : Aux plus favorisés.

Les artistes de renom sérieux ne se targuent ni ne s'inquiètent. Leur talent s'appelle génie. Ils savent que, dès l'entrée, on cherchera leurs œuvres et que louanges ou critiques, sur lesquelles ils sont également blasés, commenceront par eux.

Le lendemain de ce jour select, seule dans une claire et jolie chambre tendue de perse bleue a frais bouquets roses, Nella achevait sa toilette pour accompagner ses parents d'adoption dans une première visite au Salon des Champs-Elysées.

Un pas léger, bien connu, lui annonça son amie Myrte, qui, presque aussitôt, apparut.

La jeune fille n'avait pas l'allure vive, joyeuse qui lui était ordinaire; Nella fut frappée de l'altération de ses traits.

— Qu'est-il donc arrivé ? s'écria-t-elle effrayée.

Myrte se jeta dans les bras de son amie et des larmes jaillirent de ses yeux.

— Je suis bien malheureuse, dit-elle avec explosion. Mon père veut que je me marie; est-ce bien le mot ? me vende plutôt, car s'il désire mon acquiescement, qu'il semble presque ordonner, c'est pour favoriser une entreprise commerciale qui, dit-il, rapportera des millions. Comprends-tu, je dois me marier parce qu'il faut une somme considérable, l'union de deux maisons, pour lancer l'exploitation d'une mine. Hélas! ne peuvent-elles s'associer sans que l'on me sacrifie ?... D'ailleurs, je ne veux pas, je l'ai dit à mon père, qui s'est montré terrible; pourtant, il m'aime et peut fléchir, ce n'est pas moi qui céderai. Je dirai non, toujours non. Dieu sait ce qui en adviendra.

Suffoquée par ce flot précipité de paroles, Myrte se tut.

Nella, avec son mouchoir de fine batiste fraîchement parfumé, essuyait les larmes défigurant le charmant visage de la fille du banquier.

— Ma chérie, calme-toi; quand ton père saura à quel point ta répugnance est profonde, il ne te contraindra pas. Sans doute, il est convaincu que, dès que tu connaîtras son protégé, tu changeras d'avis.

— Je ne le connais ni ne le veux connaître. Mon père exige que nous donnions une grande soirée jeudi, il y viendra. Moi, je n'y serai pas. On peut être malade... Cependant, je puis être forcée, eh bien ! je m'habillerai mal, je me montrerai froide, désagréable, il faudra enfin qu'on comprenne.

Nella ne put s'empêcher de sourire.

— Chère petite sœur, tu n'es pas raisonnable ; tu ne connais pas ce monsieur, que peux-tu lui reprocher ?

Myrte rougit d'impatience.

— Je lui reproche tout ! dit-elle avec explosion, et, se détournant, elle essuya de nouvelles larmes.

— Tu en aimes un autre? murmura Nella, plongeant son limpide regard dans celui de son amie.

Myrte baissa le front.

— Oui, dit-elle presque bas, je ne veux rien te cacher.

— Gérard Nives?

— Tu as deviné!

Fanella semblait s'attendre à cette réponse.

— Il a un noble caractère, reprit-elle après un instant de silence, et je comprends qu'il t'ait plu; vous sembleriez faits l'un pour l'autre; mais ta confidence m'effraie.

Myrte fit un mouvement.

— J'ai peur, tu es si riche ! Gérard n'a pas encore atteint la fortune, et il est d'une si extrême délicatesse!

La jeune fille se crispa dans une sorte de muet désespoir.

— Ah! fit-elle, je voudrais être pauvre, sûre de n'être pas recherchée pour les millions qui sont aux yeux de tant de gens mon unique mérite.

— Ecoute-moi, reprit Nella apaisant son amie par son calme, je comprends que tu doives repousser cette alliance, mais il faut le moins possible heurter la volonté de ton père et l'amener tout doucement à accepter ta décision. Ne lui résiste pas ouvertement. Fais les honneurs de cette fête, puis, quand tu auras vu et paru réfléchir un peu, refuse. M. Albauel sacrifiera son ambition financière à celle de voir sa fille heureuse.

Et comme Myrte secouait la tête d'un air de doute.

— Suis mon conseil, reprit-elle avec une sorte d'enjouement. Tu sais bien que, quoique plus jeune, tu m'as surnommée le Mentor. Vois, pour toi, je quitterai un instant ma vie de retraite. J'irai à ce bal pour te soutenir.

Myrte sourit affectueusement.

— Je suis vaincue! dit-elle.

Mme Anchal apparut sur le seuil, et d'un ton de doux reproche :

— Pas encore prête et Me Anchal nous attend! Voici notre joyeuse Myrte; c'est bien, mignonne, d'être venue; mais attention, Nella, si le notaire s'empare du bras de ton amie, ce sera pour l'après-midi entière; nous n'aurons plus qu'à écouter leurs joyeusetés de grands enfants.

— Viens, dit tout bas Nella, allons tout d'abord voir ce tableau de M. Gérard dont mon frère parle avec admiration.

Myrte ne fit plus mine de vouloir se retirer. Ce fut le cœur allégé et presque contente qu'elle s'assit dans la voiture, en face du notaire, qui l'accueillit avec epanouissement.

Dans le hall, rempli d'une foule élégante, le notaire consulta le catalogue à la demande de sa fille adoptive : « Gérard Nives, lut-il. *Une Procession au bord de la mer*, no 42, salle 3. »

— A notre ami, dit-il, les premiers honneurs.

Un groupe assez nombreux stationnait devant le tableau de Gérard.

De jeunes hommes discutaient :

— Trop romantique, disait l'un.

— Tout est bien, répondit un autre; les tons sont admirables, la pose des personnages naturelle, c'est une œuvre remplie de talent personnel et saisie sur le vif.

— Nature, naturel, tant que tu voudras; mais, enfin, mon cher, le sujet n'est plus du siècle.

— Ce qui fait grand honneur à l'artiste, monsieur, fit la grosse voix de Me Anchal, qui jouait des coudes pour approcher de la toile en question.

Les interpellés se retournèrent. Une vive surprise anima leurs traits à la vue de Myrte et de Nella. Leurs regards se reportèrent immédiatement sur le tableau où se détachaient d'une manière saisissante ces deux figures de jeunes filles.

Bien plus surprises encore, émues, charmées, elle s'avancèrent dans le cercle respectueusement ouvert, pour contempler l'œuvre de Gérard.

*Une Procession au bord de la mer* n'était que la reproduction poétiquement transformée du pèlerinage des naufragés de la *Blanche-Etoile* à Notre-Dame-de-la-Délivrande. Suivis d'une foule bigarree de paysans recueillis se voyaient tous les auteurs du drame Daniel conduisait le cortège. L'énergique figure de Mayol se dessinait bien sur l'azur du ciel Elle-même apparaissait appuyée au bras de son père, la soutenant, sévèrement pensif; Gérard, non plus sceptique et railleur, mais le front pieusement incliné, apparaissait parmi de rudes pêcheurs et de braves Normandes portant leurs cierges et leurs rosaires.

Et cette jeune fille, toute voilée de blanc, qui soutient avec grâce la hampe d'une bannière flottant au souffle de la brise, c'est Nella radieuse comme au jour de son abjuration, alors que, néophyte, rayonnante de toutes les espérances de la foi, elle avait achevé par un saint enthousiasme la conversion du peintre

Celui-ci vint à passer. Il se vit aussitôt comblé des gracieuses félicitations de ses amis. Me Anchal ne tarissait pas en éloges. Myrte aperçut son père causant avec quelques amis; elle courut à lui et parut, caressante, lui demander une faveur. Il entrait dans les plans du banquier de ne rien refuser à sa fille ce jour-là. Il alla droit à Gérard.

— Votre toile est splendide lui dit-il, elle ferait le plus bel ornement de ma galerie; ma fille souhaite la posséder, je vous en offre le prix qu'il vous conviendra de fixer.

Le peintre s'inclina.

— Vous me flattez, monsieur, mais cette toile me rappelle un touchant souvenir et je désire la garder. Cependant, reprit-il en se tournant vers la jeune fille dont le visage exprimait le désappointement, je me ferai un plaisir d'en offrir à mademoiselle la fidèle reproduction.

Le banquier, devenu froid, s'éloigna presque aussitôt, non sans avoir jeté un singulier regard sur Myrte et le jeune peintre qu'elle avait gracieusement remercié.

D'indéfinissables sentiments se heurtèrent ce soir-là dans l'âme de la fille du banquier. Elle se sentait tout à la fois heureuse et mécontente. Dans le demi-songe de cette heure de lassitude, le souvenir des regards de son père la glaçait, celui de Gerard lui faisait naître un sentiment de crainte. Nella lui apparut comme une vision gênante. Pourquoi, en effet, l'avoir peinte si belle, si pieusement tracée comme un centre auprès duquel s'effaçaient, en quelque sorte, toutes les autres figures ? Elle n'assistait pas au pèlerinage. Pourquoi n'était-ce pas elle, Myrte, l'héroïne de cette fête religieuse ?

Ah ! elle devient injuste.

Nella n'est-elle pas un de ces anges auxquels personne ne ressemble ? Quoi d'étonnant à ce que le peintre ait voulu idéaliser, sous son pinceau, cette jeune fille qui séduit tout le monde par une aménité sans égale ?

Se comparer à Nella, quelle folie ! Nella a une voie tracée : elle sera religieuse, sans doute... Vraiment, sa destinée semble devoir sortir de celle ordinairement choisie.

(*La suite au prochain numéro.*) ROGER DE TODI.

# LE NEZ DE FLAIRDECOIN[1]

PAR

**JEAN DRAULT**

XIII (*Suite.*)

Malgré le désordre qui régnait dans son cabinet de travail si étrangement envahi par le commissaire de police et les locataires de la maison, il semblait à Plumol que, comme un marin, il rentrait au port à la suite d'un départ précipité et d'un interminable voyage à travers des régions extravagantes et parmi des êtres biscornus.

Dans sa chambre, il trouva, sur une chaise, la redingote, le gilet et le pantalon qu'il devait mettre pour aller chez les Dufournin.

Cette pensée l'égaya.

— C'est drôle la vie! pensa-t-il. Je les avais préparés pour aller voir ma fiancée; je vais les revêtir pour aller dîner chez une autre fiancée. A part ça, il n'y a rien de changé dans mon existence!... Quelle situation cela ferait dans un roman!... Quels effets on en pourrait tirer.

Il se dépouilla avec joie des nippes odieuses qui le faisaient ressembler à un saltimbanque, alla se placer sous son appareil à douches, s'inonda du haut en bas, mit du linge blanc et enfila son pantalon, — un pantalon sac qu'il avait commandé pour la joie des yeux de Marthe Dufournin!

— Il me semble qu'avec ce pantalon, je recommence une autre existence, murmura-t-il.

Telle était sa joie qu'il se sentait meilleur depuis qu'il était entré dans ce pantalon neuf!

Il entendit un *miaou* plaintif et alla ouvrir la fenêtre du balcon.

Son chat entra, ronronnant, se frôlant à lui avec cet air bonasse et satisfait qui caractérise le summum de jubilation des chats. La bête descendait des toits et était maigre comme un clou.

— Mon pauvre matou!... lui dit Plumol. Je suis sûr que c'est toi qui t'es le plus ennuyé, pendant mon absence!... Aussi, mon vieux, du mou à discrétion aujourd'hui et demain!... Oui, mon matou, du mou à discrétion!... Ça te refera le poil, t'en as besoin!...

La sonnette de la porte d'entrée tinta violemment. Le chat prit un air inquiet, flaira, puis fit le gros dos. Son poil se hérissa de colère.

— Bigre!... fit Plumol. Tu t'y connais, mon matou!... C'est un danger qui nous menace!...

Il alla ouvrir. Le chat ne s'était pas trompé. L'homme qui venait d'entrer était Tarare!

— Encore toi!... Toujours toi!... fit Plumol.

— Un mot de plus et je m'en vais!

— Non, reste!...

— Dame, mon cher, fit Tarare d'un air pincé, je viens te féliciter de l'issue de ta singulière affaire; je t'apporte ces félicitations avec d'autant plus de sincérité, qu'en somme, ton non-lieu m'est préjudiciable!

— Ah! bah!...

— Mais sans doute!... Ça me prive d'une plaidoirie qui aurait fait parler de moi!...

— Ça, en effet, c'est embêtant!... Ecoute, Tarare!... Veux-tu que je me refasse arrêter à nouveau?...

— Non certes!... J'aime mieux être privé d'une plaidoirie et que tu sois libre!... Moi, sur terre, j'ai un lot : l'abnégation de moi-même!... C'est ma destinée, et il ne faut, vois-tu, Plumol, jamais s'insurger contre sa destinée!... Mais au fait, tu t'habillais.

— Oui!... Entre donc, je vais finir ma toilette.

Tarare entra dans le cabinet de travail de son ami et tira une cigarette de son étui.

Le chat le regardait avec méfiance. Par le regard de ses deux grands yeux couleur émeraude, il semblait lui dire :

— Tu voudrais bien t'asseoir sur moi, comme l'autre jour, mais tu n'auras pas deux fois cette chance-là!...

Tarare dit soudain à Plumol :

— Et tes allumettes?... Tu les mets toujours au même endroit?

— Ah!... Non!... s'écria le romancier. Je les mettrai sous clef, quand je te verrai!... C'est trop dangereux pour moi!... En voilà une! Une seule!... Mais tu sais, pas d'incendie ici, je t'en prie!...

Tarare alluma sa cigarette, tira des bouffées, puis, soudain :

— Tu sors?...

— Oui, je vais dîner en ville!...

— Pas chez les Dufournin, cette fois!...

— Non! Pas chez les Dufournin.

— T'as raison, Plumol, c'est des riens, les Dufournin! As-tu le temps que je te fasse une confidence?...

— Oui, deux, si tu veux, pendant que je brosse mon chapeau.

— Eh bien!... Tu sais, cette jeune fille blonde, si jolie, que nous avons vue au Palais de Justice...

— Hein?... dit Plumol inquiet, et qui leva tête.

— Oui, dit Tarare, eh bien!... j'en suis toqué!...

— Ah!... par exemple!... s'écria le jeune romancier, indigné au delà de toute expression.

— Ça t'étonne?...

— Non!... De toi!... Rien ne m'étonne... Tu t'éprends de toutes les jeunes filles que...

— Alors, poursuivit Tarare, j'ai pris des informations sur elle, sur sa famille. Le père est très riche, ça m'a rendu encore plus toqué de la fille!

— Ah! Oui dà!... Eh bien! mon vieux, il faudrait te presser! ajouta Plumol d'un ton badin.

— Je te crois! Aussi, j'ai songé à une chose. Il paraît que tu connais le père... Si tu me présentais!

— Te présenter!... Non!... Mais tu en as un toupet!...

— Pourquoi ça?... Tu n'es donc plus mon ami, toi?... Tu me renies!... Tu foules aux pieds mon dévouement!

— Tranquillise-toi, Tarare, je te présenterai, mais après.... seulement après!

— Après quoi?

— Après... un événement que je ne puis te dire encore...

— Ah! ah!... Encore des cachotteries! Tu te méfies de moi! De moi, l'être d'abnégation qui,... que...

— Je suis prêt, mon cher Tarare. Sortons, si tu veux; je serais en retard pour mon dîner.

Ils sortirent ensemble et, sur le boulevard, l'avocat, en se séparant de son ami, lui répéta :

— C'est donc entendu, tu me présenteras après... l'événement que tu me dis.

— Entendu!... Au revoir, Tarare!

Et Plumol, en s'éloignant, se disait :

— Pour sûr, après!... Si je te présentais avant, animal, tu me referais le coup de la supplantation!... Ah!... Mon brave matou!... Comme tu avais raison de faire le gros dos, quand cet ami dévoué a sonné.

De son côté, Tarare se disait, en descendant vers la Seine :

— Comment faire pour épouser cette jeune fille?... Car il n'y a pas à dire, il faut que je l'épouse à tout prix!...

XIV

OU LE LECTEUR DE CET IMBROGLIO, QUI SAIT AVEC QUI SE MARIERA LA BLONDE MARGUERITE MABOULINIÈRE, TOMBERA DANS UN ÉTONNEMENT DES PLUS ROBUSTES EN APPRENANT QUEL INDIVIDU ÉPOUSERA FINALEMENT LA BRUNE MARTHE DUFOURNIN

Dans le promenoir de l'*Olympia*, deux ou trois jours après, Jacques Tarare aperçut le jeune Tournique, qui, en fumant un cigare presque aussi gros que lui, considérait d'un œil rêveur trois clowns qui, sur la scène, jouaient l'hymne russe avec des grelots de différentes grosseurs.

Il l'aborda et causa avec lui du singulier dénouement de l'affaire Plumol.

— Oui, dit le jeune Tournique, ça m'a causé bien du désagrément, toute cette histoire!... Sans les fortes protections qui ont plané sur mon berceau, et qui me suivent dans la vie, j'aurais sauté rondement!... Parce que, entre nous, je n'étais pas tout à fait blanc dans cette affaire!... Mais j'ai fait tomber la responsabilité sur l'agent 102, et je l'ai fait flanquer dehors!... Ah! l'animal!... Et il me vantait son nez!... « Vous verrez à l'œuvre, me disait-il, le nez de Flairdecoin! » On l'a vu en effet à l'œuvre, le nez de Flairdecoin!... Voyez-vous, je me suis méfié, moi, dès le jour où cet animal-là a trouvé moyen d'englober mon futur beau-père

1. Voir l'*Ouvrier* depuis le 5 décembre 1896.



dans un complot contre le tzar!... « Ah çà ! lui ai-je dit, sur quelle piste extravagante avez-vous donc marché?...

— C'est comme pour mon ami Plumol ! ajouta Tarare, c'était idiot de l'arrêter pour avoir raconté, dans un roman, l'assassinat du tsar Alexandre II!... Je n'ai pas l'honneur de connaître monsieur votre futur beau-père, mais pour ce qui est de mon ami Plum...

— Vous dites que vous ne connaissez pas mon futur beau-père?... Mais si, vous le connaissez de vue!... Vous avez dû le voir dans le couloir du juge d'instruction. J'y étais. Je vous ai vu parler à votre ami Plumol pendant que mon futur beau-père était littéralement assailli par les caresses de sa femme et de sa fille désolées.

— Ah! bah!... Cette ravissante jeune fille blonde est la fille de votre futur beau-père? Elle est votre fiancée?...

Tarare n'en revenait pas.

— Qu'est-ce que ça a de si drôle?... demanda Tournique avec fatuité. Elle m'adore, vous savez!...

— Allons donc!...

— Vous en douteriez?... Mais alors!... Vous êtes comme son père et comme sa mère!... Ils passent leur temps à me dire que leur fille ne m'aime pas, que je ferais aussi bien de rester chez moi!... Vous comprenez bien que je ne les crois pas!... Leur fille ne peut pas ne pas m'adorer!... Elle me le dirait elle-même que je ne la croirais pas!

— Cependant...

— C'est comme ça, cher monsieur Tarare!... Je piste ce mariage avec une ténacité de chasseur. Je suis dans cette famille comme chez moi!... Je leur tombe sur le dos à dîner au moment où ils s'y attendent le moins; c'est à se tordre. Au fond, je suis sûr que toutes mes petites farces, mes petites surprises les comblent de joie, ces braves gens. Ça rompt la monotonie de leur existence, et ça flatte la monomanie du père qui, en sa qualité de médecin-aliéniste, voit des fous partout, et considère tous mes actes comme un commencement de gâtisme!...

— Ah! Il a vraiment le mot pour rire, votre futur beau-père!

— N'est-ce pas?... De temps en temps, il me mesure le crâne avec des compas variés. Il s'intéresse beaucoup à moi. Au fond, je refuserais à présent d'épouser sa fille que ça l'ennuierait beaucoup. Mais telle n'est pas, d'ailleurs, mon intention.

— Et cependant, objecta Tarare très ennuyé, si le père et la mère avaient raison! Si la jeune fille ne vous aimait pas?...

— Mais comment voulez-vous qu'elle ne m'aime pas?... clama Tournique.

Il ajouta aussitôt:

— Vous savez que votre ami Plumol et mon futur beau-père sont devenus une paire d'amis, depuis leur aventure!

— Ça ne m'étonne pas!... Deux amis de prison, c'est comme deux amis de collège!

— Il y dîne presque tous les jours. Du moins, je n'y suis pas allé une seule fois sans l'y rencontrer.

— Ah!... Oui-da!... Eh bien! Cher monsieur Tournique, voulez-vous que je vous dise?...

— Quoi donc?

— Vous avez une rude chance si, comme vous le dites, vous êtes distingué par une aussi ravissante créature!

— Vous trouvez?... Moi, je trouve ça tout naturel!...

Et ce qu'il y avait de particulièrement grave dans le cas du jeune Tournique, c'est qu'il était sincère en formulant cette peu modeste déclaration.

L'avocat et le fonctionnaire se séparèrent, après cette conversation, et Jacques Tarare rentra chez lui, très agité et furieux.

— Saperlipopette!... répétait-il presque tout haut, en arpentant les boulevards, comment donc m'y prendrais-je bien pour évincer cet idiot?... Car c'est un idiot, ce Tournique, tandis que moi je suis un être intelligent, remarquablement intelligent!... Et dès que je serai à même d'aller chez ce médecin, présenté par Plumol, je me connais!... C'est de moi que la jeune fille s'éprendra fatalement!... Tournique me servira de repoussoir...

Jacques Tarare, lentement, élabora un plan, et il se coucha satisfait; jamais rien de plus machiavélique n'était sorti du cerveau des plus grands politiques.

Le lendemain matin, à dix heures, il se mettait en route pour aller chez les Dufournin, dans le logis desquels il n'avait pas remis les pieds, depuis le jour où on lui avait si généreusement réglé ses honoraires.

Ce logis était devenu un enfer.

Dufournin, condamné à payer des dommages-intérêts à Lepène et Lapige, associés et unis contre lui et dont Tarare était devenu l'avocat, Dufournin traîné dans la boue, à l'audience, par le susdit Tarare qui l'avait couvert de fleurs, quelques semaines auparavant, avant leur brouille, Dufournin n'était pas à prendre avec des pincettes.

Marthe, désormais sans fiancé, par la faute de son père, parlait plus que jamais de se « mettre sur les planches » et vociférait du matin au soir des chansons de café-concert.

Quant à Mme Dufournin, elle agonisait de sottises son mari et sa fille, à moins qu'elle ne fût invectivée à son tour.

Tarare arriva au milieu d'une de ces scènes de famille, et sa présence provoqua une stupéfaction profonde dans cet intérieur toujours agité comme ces *raz* de Bretagne que jamais les pêcheurs, de mémoire d'homme, n'ont vu calmes et propices à leur barque...

Les trois Dufournin interrompirent leur querelle, mais accueillirent de façon différente le jeune avocat.

Le père se drapa dans sa dignité, se redressa, jeta la tête en arrière, avança le pied droit et se mit la main gauche derrière le dos et la droite dans son gilet.

Il toisa hautement l'ami de Plumol et attendit.

La mère fit l'offensée.

— Mossieu!... dit-elle simplement.

Seule, Marthe sourit au jeune homme.

— S'il m'aimait! S'il revenait dans le but de m'épouser! pensa-t-elle.



Mais Tarare resta de bronze devant ce sourire, et après avoir contemplé les trois Dufournin d'un air grave, il dit:

— Je ne viens pas dans cette maison, croyez-le bien, dans l'unique but de rendre service à ses habitants!...

— Nous nous en doutons un peu, mossieu! répondit Mme Dufournin.

— Vous viendriez même pour consommer l'œuvre de ruine que vous avez si bien commencée en fournissant à l'association Lepène-Lapige des armes contre moi, que je n'en serais nullement étonné! ajouta le père. Ah!... Vous nous avez fait bien du mal!...

— Peut-être puis-je tout réparer!... prononça solennellement Tarare.

— Ça y est! pensa Marthe. Il va redemander ma main.

— Veuillez vous asseoir, monsieur! fit Dufournin très intrigué.

Tarare s'assit, non sur un fauteuil que lui avançait l'inventeur du verrou pneumatique, mais sur une chaise à côté, comme pour bien montrer au négociant qu'il ne voulait rien accepter de lui.

Puis il dit:

— Je vous apporte peut-être la fortune, la considération et un beau mariage pour mademoiselle, si vous savez vous y prendre...

— Vraiment?... fit Mme Dufournin tout à fait adoucie...

— Je le jure!... déclara le jeune stagiaire, mais avant toute explication, qu'il soit bien entendu, une fois pour toutes, que ce n'est pas par sympathie pour vous que je fais cela! Non, certes!... C'est parce que cela m'arrange, parce que mon intérêt y est attaché!

— Soit! répliqua Dufournin. Autrement dit, c'est une affaire que vous nous proposez!

— Un marché, c'est ça!

— Très bien!... Dans le caoutchouc, nous ne faisons pas de sentiment, jamais...

— Je l'ai bien vu!...

— Comme vous dites, vous l'avez bien vu!... J'écoute donc votre proposition.

— Voici, dit Tarare. Il y a un nommé Tournique qui est un jeune fonctionnaire très protégé de la préfecture de police. Il a de la fortune et de l'influence. Il faut lui faire épouser Mlle Marthe!...

— Je veux bien *a priori*! répondit Dufournin, mais le moyen de...

— Permets, papa?... interrompit Marthe en ajustant son binocle d'un air très impertinent; permets, ce monsieur a-t-il un comptoir?...

— Non, mademoiselle, il n'a pas de comptoir, répondit Tarare.

— Alors, il est dans les conditions requises!

— Mais le moyen, voyons, le moyen de lui faire épouser Marthe? répéta Dufournin.

Tarare répondit, après un silence :

— C'est vous! Vous, Dufournin, qui me posez une pareille question ?

— Dame!

— Mais, saperlotte! Faites-lui le coup que vous avez déjà essayé de me faire à moi-même!... Bombardez-le de but en blanc fiancé de votre fille devant vingt-cinq personnes; puis, profitez de son abrutissement pour lui soutirer un acquiescement banal dont vous tirerez parti!

— Ça, c'est facile!... approuva le père Dufournin d'un air entendu. Mais qui m'amènera le jeune homme?

— Moi!... déclara Tarare. Je l'amènerai moi-même dans votre antre et je vous le livrerai en pâture!

— Alors, tout est pour le mieux!

— Décidément, monsieur Tarare, s'écria Mme Dufournin d'un ton convaincu, vous n'êtes pas si bête que...

Elle s'arrêta, craignant d'en avoir trop dit, car il n'y a rien de plus voisin de l'injure qu'un compliment exagéré...

— Monsieur Tarare, dit Marthe, croyez que je vous devrai une reconnaissance éternelle de ce que vous aurez fait pour...

— Mademoiselle! Je vous en supplie, veuillez ne vous croire obligée à aucune reconnaissance envers moi!... Comme j'ai eu l'honneur de le dire à vos parents, il est bien entendu que ce n'est pas par sympathie pour eux que je suis venu leur proposer ma petite combinaison.

*La suite au prochain numéro.* JEAN DRAULT.

# CHRONIQUE HEBDOMADAIRE

LE CARÊME ET LE JEUNE. — LE « TROP MANGER » OU L'EXCÈS NORMAL D'ALIMENTATION. — OPINION DE PAUL BERT. — LES TOURS DE BEURRE. — RÉGIME DES TRAPPISTES. — LUIGI CORNARO. — LES VÉGÉTARIENS. — PLUS DE RHUMATISMES! — L'ALIMENTATION DES SOLDATS. — LE « PARDON DES ISLANDAIS ». — LA BÉNÉDICTION DES BATEAUX DE PÊCHE A PAIMPOL. — NOTRE-DAME-DE-BONNE-NOUVELLE. — AMBULANCE ET MAISON DE PRIÈRE. — FIN DE LA MORTE SAISON DES COUTURIÈRES. — LE SYNDICAT DE L'AIGUILLE. — LE PÈRE DULAC. — LES MODISTES. — PROMENADE A LA CAMPAGNE. — DIX DOUZAINES DE BOUTONS POUR DEUX SOLS!

Nous voici entrés dans la période du Carême. La délicatesse mondaine s'effraie autant du mot que de la chose. Le mot n'a d'abord rien d'affligeant dans sa signification étymologique. Nos bons aïeux écrivaient, il n'y a pas encore trois siècles, « quaresme » au lieu de « carême ». Le *quaresme* n'est qu'une contraction du terme latin *quadragesima*, la « Quadragésime », c'est-à-dire la « quarantaine ». C'est par la même raison que les Grecs donnent à cette période de l'année le nom de *Tessaracoste*, qui signifie « quarante jours ».

Dès les temps apostoliques, les chrétiens, pour imiter, autant qu'il leur était possible, le jeûne de notre Sauveur, se bornèrent à ne faire qu'un frugal repas, après le soleil couché. Tant que cet astre brillait sur l'horizon, ils ne prenaient ni nourriture, ni boisson; ils s'interdisaient en même temps la viande, le beurre, les œufs, toute espèce de laitage et le vin. Le poisson lui-même était exclu. On se relâcha plus tard sur le vin, qui fut permis, ainsi que le poisson. Mais Théodulphe, évêque d'Orléans au VIIIe siècle, recommande encore à son peuple l'abstinence du poisson et du vin. Au Xe siècle, on obtenait une dispense du beurre, moyennant une légère rétribution. N'allons pas cependant nous figurer que cet argent servait à remplir le trésor de l'évêque dispensateur. Tel qui, dans notre siècle, sourit au seul souvenir de ces dispenses du beurre, ignore que ces modiques sommes accumulées ont servi à élever de majestueuses basiliques. On les employait surtout à construire les imposantes tours qui ornent la façade de quelques-unes de nos cathédrales. Ainsi, à Bourges, à Rouen et en d'autres villes, le peuple nomme encore *tours de beurre* les hauts clochers qui font l'ornement de ces grandes cités. Avouons donc, quoi qu'on en dise, que les évêques faisaient un très bon usage des sommes produites par la dispense de la discipline quadragésimale.

Trop généralement on se figure que l'abstinence et le jeûne sont des institutions meurtrières pour la santé. N'est-il pas démontré, au contraire, que la diète est beaucoup plus favorable au bien-être du corps? Tous les médecins estiment que l'on mange trop, beaucoup trop, et qu'un grand nombre de maladies et d'incommodités proviennent de ce régime surabondant. Le dernier savant qui se soit occupé de cette question, pour conclure dans le sens des hygiénistes et des moralistes *abstêmes*, est le trop célèbre Paul Bert. En 1881, dans un travail plein d'intérêt, Paul Bert arriva à cette conclusion que quatre grammes d'azote par jour (d'azote *absolu*, pas de nourriture azotée!) suffisent pour la « ration d'entretien » d'un homme. On appelle « ration d'entretien » la quantité de nourriture suffisante pour équilibrer les dépenses normales de la vie, en dehors de la dépense *extra* déterminée par un travail quelconque.

Chez les animaux domestiques, la « ration d'entretien » représente habituellement les cinq douzièmes de la ration de grand travail. La ration d'un homme assujetti à une rude tâche corporelle ne doit donc pas dépasser dix grammes d'azote absolu. Il est probable que les manœuvres italiens, dont la sobriété est proverbiale, ne consomment pas cet équivalent de dix grammes d'azote, tout en « bûchant » considérablement. Il est certain que les bateliers et les portefaix des villes d'Orient, tous gens robustes, vigoureux, très actifs, demeurent bien au-dessous de ces dix grammes. Mais nos paysans eux-mêmes l'atteignent-ils?

***

Les Trappistes ne mangent que du pain, des légumes, des racines, quelques fruits. Le sel est le seul assaisonnement admis dans leur cuisine. Pendant six mois de l'année, au cours de l'hiver, ces bons religieux ne font qu'un repas par vingt-quatre heures, pendant le semestre d'été, ils ajoutent à ce repas une collation. Et avec ce régime, ils travaillent la terre du lever du soleil à son coucher. Malgré ce dur labeur, les disciples de l'abbé de Rancé se portent à merveille. La goutte, les rhumatismes, la gravelle, les dyspepsies et quantités d'autres maladies sont inconnues dans leurs communautés.

Pensez un peu, d'après cela, à ce que nos citadins, qui se gorgent d'aliments substantiels et surazotés, sans se livrer à un sérieux travail de dépense corporelle, doivent préparer d'engrais aux ferments, microbes et germes morbides de toute nature qui s'abattent sur leur individu, trop bien nourri.

« La société moderne consomme trop d'azote! » avait conclu Paul Bert.

Une preuve entre mille que P. Bert avait raison, c'est la quantité d'*apéritifs* qui se disputent la faveur du public à grands coups de réclames et d'affiches. Ces soi-disant apéritifs, qui prétendent ouvrir l'appétit, ne l'ouvrent qu'avec une fausse clef. L'appétit, même le plus spontané et en apparence le plus légitime n'est bien souvent qu'une fausse faim. Jugez un peu ce que peut être un appétit artificiel, provoqué par l'excitation de l'alcool, des amers et des aromates!

***

Luigi Cornaro, né à Venise en 1462, avait gâté sa santé, de bonne heure, par de déplorables excès. En proie à toutes sortes de maux, il n'attendit pas d'être en ruine totale pour changer sa vie. Il se mit au régime, guérit de ses misères et mourut à l'âge de quatre-vingt-seize ans. Il avait réduit d'abord sa nourriture à douze onces d'aliments solides, et à quatorze onces de vin par jour. Parvenu à la vieillesse, il ne fit plus qu'un repas par jour, dont un jaune d'œuf était toute la pitance.

Voulant faire profiter ses semblables de son expérience, il écrivit les *Discorti della vita sobria*. Ce sont quatre dissertations composées, la première à quatre-vingt-trois ans, la seconde à quatre-vingt-six, la troisième à quatre-vingt-onze, la dernière à quatre-vingt-quinze. Un bon et savant religieux, Lessius, qui les a traduites en latin, s'initia au régime de Cornaro et se guérit de ses infirmités.

Il y a quelques années, un médecin français, fils et petit-fils de rhumatisants, rhumatisant lui-même, M. Hureau de Villeneuve, leva l'étendard de la révolte contre la tyrannie du régime carnassier; il supprima résolument toute viande de son alimentation. Les rhumatismes disparurent; l'appétit, qui était languissant, reprit vigueur et la santé devint excellente.

Bientôt M. Hureau de Villeneuve réunit autour de lui un certain nombre d'adeptes, et, au commencement de l'année 1880, il fondait la « Société végétarienne de Paris ».

Les Végétariens de Paris — parmi lesquels brille M. F. Sarcey — n'ont pas agi comme leurs devanciers d'Angleterre et d'Amérique. Afin de rester sur le terrain scientifique, ils ont voulu éviter de former une secte. Leur Société ne prescrit pas à ses adhérents l'abstention rigoureuse de la viande. Elle ne leur demande aucun engagement, aucune promesse. Je crois d'ailleurs que les adhérents, même platoniques, sont modérément nombreux.

En Angleterre, le végétarisme a suscité trois associations, qui entretiennent et dirigent plusieurs restaurants où, pour une somme minime, on fournit à tout le monde un repas agréable (?) mais dépourvu de viandes et de boissons spiritueuses ou fermentées. Une seule de ces associations, le *Food reform Society* de Manchester, compte trois mille membres.

***

Les Végétariens affirment que ce qui rend anémique, ce n'est pas la privation de viande et de vin, c'est le manque d'exercice, de grand air, de soleil. Il y a là-dedans une forte dose de vérité. La

preuve, c'est que l'homme des champs, transporté à la ville, s'étiole infailliblement, s'il veut y conserver son régime rural, même en travaillant beaucoup moins qu'à la campagne. L'air impur et débilitant des villes nécessite impérieusement, pour leurs habitants, une alimentation substantielle et même excitante.

M. Hureau de Villeneuve soutient par des exemples célèbres, que, pourvu qu'on prenne de l'exercice, on peut, sans manger de viande, être bien portant, fort, vigoureux, intelligent et brave. Pythagore, Plutarque, Newton, Bernardin de Saint-Pierre, Franklin, Monthyon, qui vécurent illustres et moururent fort âgés, ne mangeaient jamais de viande. Abraham Lincoln, le célèbre président des Etats-Unis, dont la stature était gigantesque, la force musculaire prodigieuse, l'intelligence supérieure et l'énergie indomptable, était un végétarien.

L'alimentation des soldats par la viande présente un inconvénient manifeste. On prend, dans la campagne, des jeunes gens qui n'ont mangé de la viande qu'exceptionnellement, et on leur donne au régiment l'habitude de la nourriture animale. Quand ils rentrent dans leurs foyers, ils ne veulent plus se contenter de leur ancienne alimentation. Il en résulte un accroissement sensible dans le prix de leur entretien et, par suite, une augmentation considérable dans le taux de la main-d'œuvre. De là une difficulté plus grande de résister à la concurrence étrangère qui écrase l'agriculture et l'industrie françaises.

***

Il y a deux mois, M. l'archiprêtre de Saint-Malo bénissait le *Saint-Paul*, le premier des deux nouveaux navires destinés à accompagner les goélettes qui prennent part à la grande pêche, soit au banc de Terre-Neuve, soit en Islande.

Le *Saint-Paul* doit escorter la flottille islandaise qui, vers les premiers jours de mars, doit quitter le port de Paimpol. Dimanche dernier a eu lieu la bénédiction des bateaux de pêche, ce qu'on appelle là-bas le « Pardon des Islandais ».

C'est une imposante cérémonie qui inspire de graves réflexions aux pêcheurs, même les plus insouciants, et laisse l'âme du simple spectateur toute pénétrée d'une poignante impression de tristesse. La procession s'organise dans l'après-midi, à l'issue des vêpres. Des tribus entières de marins descendent pour y prendre part, de tous les hameaux environnants, situés sur les promontoires ou abrités dans le creux des anses de Loguivy, de Plouézec, de Plounez, de Perros, de Port-Even. Les hommes, en tricot de laine bleue, les femmes, en petite coiffe blanche et en châle noir, se pressent et s'avancent dans un vaste recueillement, au chant des hymnes d'église. On suit une rue étroite que bordent des maisons d'autrefois, aux portes basses et cintrées, bâties par des corsaires du dernier siècle, dans un temps où l'aventureuse cité bretonne armait pour la « course », en attendant d'armer pour la grande pêche.

La procession fait halte au pied d'un oratoire improvisé qui dresse vers le ciel ses grêles clochetons de bois peint. La statue de Notre-Dame-de-Bonne-Nouvelle, patronne des Islandais, se tient debout sur l'autel, la face tournée vers le large. Une voile tendue forme dais au-dessus de sa tête; de chaque côté pendent des filets, en une draperie ténue et flottante; le socle est enguirlandé d'engins de pêche; l'autel lui-même est décoré d'un chapelet d'ancres et d'un faisceau de rames. Du haut des gradins de ce reposoir, le clergé entonne le cantique traditionnel dont l'assistance reprend chaque strophe en chœur.

Un prêtre, cependant, se dirige, suivi d'un seul acolyte, vers le bassin où les goélettes sont rangées *à quai*, véritable fourré de cordages et de mâts, le beaupré de l'une s'enchevêtrant aux vergues de l'autre.

Le célébrant s'arrête un instant devant chacune, l'asperge d'une goutte d'eau bénite et passe. Vingt, trente, cinquante fois, il accomplit le même rite : chaque fois un pavillon différent monte et s'abaisse en manière de salut. Dans l'espace d'une demi-heure, tous les bateaux de la flottille ont reçu la bénédiction.

Le départ est fixé à la fin de la semaine suivante. A l'heure actuelle les goélettes sont en train de prendre la mer. « Plaise à Notre-Dame de Bonne-Nouvelle que la mer ne nous prenne pas à son tour! disent les marins » Malheureusement, la chose arrive quelquefois. Qui ne connaît, au moins par les descriptions des romanciers et des touristes, l'humble porche de la chapelle de Perros-Hamon, tout tapissé de tablettes funéraires à la mémoire des « perdus en Islande » ? Que d'existences sacrifiées ! Les bonnes campagnes sont celles où les Paimpolais n'ont qu'une trentaine de trépas individuels à déplorer.

Vers 1878, un notable progrès s'accomplit dans les régions maritimes : une caisse de secours fut créée, et les armateurs, après avoir fourni les premiers fonds, continuèrent à se cotiser au *prorata* de leurs bénéfices. Après avoir végété péniblement jusqu'en 1890, époque où le commissaire de l'inspection maritime, representant désigné des pêcheurs, appelé à en présider les opérations et à en exercer le contrôle, la Caisse s'est développée depuis lors au point de se transformer peu à peu en une institution de prévoyance. Mais il est encore bien léger, le pauvre budget des Paimpolais! Ce qui manque, ce sont des donateurs capables de soulager plus efficacement les infortunes pressantes, les besoins urgents, conséquences inéluctables de la rude profession qu'exercent nos pêcheurs sous le rigoureux climat des mers du Nord. Avis à ceux qui, par les nuits de tempête, se sentent venir au cœur quelque pensée de compassion pour les Islandais.

Autrefois, les marins de Paimpol étaient pendant six mois, privés de tout secours religieux et de toute distraction. Grâce au *Saint-Paul*, cette triste solitude morale n'existera plus. Dans la mer d'Islande, le *Saint-Paul* apparaîtra comme le navire enchanté dont parlent les légendes. Il sera le porteur d'un double viatique : ambulance et maison de prière, il soignera les corps et les âmes. Ceux que le médecin n'aura pu guérir, le prêtre les endormira dans les consolations suprêmes. Et, dans les petites chaumières basses de Bretagne, les veuves se sentiront plus rassurées de n'entendre plus passer, avec le vent d'ouest l'immense clameur d'angoisse des « morts de la mer » sur qui ne furent point prononcées les paroles divines et tracés les signes du pardon.

***

Voici que va cesser la morte-saison des ouvrières de l'aiguille Pauvres ouvrières! leur chômage dure du 15 décembre au 1er mars. Ce chômage périodique leur fait perdre tout ce qu'elles ont gagné et les réduit à la plus effroyable misère. Pour venir en aide à ces malheureuses, le Père Du Lac a fondé le « Syndicat de l'Aiguille », syndicat mixte qui rapproche dans un fraternel accord les patronnes et leurs subordonnées. Caisses de prêts gratuits, bureaux de placement, bureaux de contentieux, restaurants, maisons de famille; voilà les différentes institutions que le Père Du Lac a créées pour assurer le sort des couturières.

Le syndicat de l'Aiguille organise tous les ans une petite fête aux environs de Paris dans le but de distraire les jeunes filles. L'été dernier, on alla à Clamart : l'heure du retour ayant sonné, une jeune fille de vingt ans, une Parisienne, manifesta la crainte d'être malade.

— Et pourquoi donc?

— C'est, répondit-elle, que je suis allée aujourd'hui en bateau pour la première fois; oui, pour la première fois, et en chemin de fer, je n'y suis jamais montée!

Y songez-vous, chères lectrices? une enfant de Paris, à vingt ans, ignore encore ce que c'est que la campagne, le grand air!

C'était une couturière. Une modiste peut prendre quelques distractions, son sort est plus heureux. Ainsi, la modiste est presque toujours nourrie par ses patrons; l'ouvrière, jamais ou presque jamais. En voici la raison : jadis, le luxe se donnait surtout carrière dans l'ordonnance et la décoration des chapeaux; les dames changeaient souvent de coiffures; or, on peut confectionner un chapeau en deux heures et, afin de pouvoir répondre aux besoins, aux caprices des élégantes, les modistes ne quittaient pas la maison : d'où, l'habitude de les nourrir. C'est un grand avantage qui leur est assuré; de plus, elles sont toujours mieux installées que les couturières, car il faut que leur « travail » — c'est ainsi qu'on nomme l'atelier — soit à portée du salon d'essayage.

Mais les couturières, combien triste est leur sort! Reléguées à l'étage supérieur de la maison, ces infortunées occupent des pièces où, la plupart du temps, en hiver, le feu manque, et où elles ont peine à commencer leur tâche, le matin, les doigts, engourdis par le froid, incapables de tenir l'aiguille. Mais elles sont là dans un étroit espace, réunies huit ou dix, et la température de ce réduit s'élève, devient étouffante, quand vers le soir la lumière brûlante et crue du gaz tombe sur ces jeunes têtes. C'est là le travail écrasant, le travail qui étiole et qui tue les ouvrières parisiennes.

***

On a souvent établi le budget d'une ouvrière; mais voici les chiffres les plus récents. Il s'agit d'une couturière de vingt ans, d'une bonne ouvrière. Elle gagne 4 francs par jour de travail, soit 96 francs par mois. Ses dépenses sont calculées à 2 francs par jour, soit 60 francs par mois; à quoi il faut ajouter 9 francs de loyer et 6 francs de blanchissage et d'entretien. Total : 81 francs; par conséquent, économie possible de 15 francs par mois. Mais, comme je le disais plus haut, il y a la morte-saison du 15 décembre au 1er mars : morte-saison qui dure de plus en plus longtemps, car, maintenant, dans le monde parisien les soirées deviennent rares au cours de l'hiver.

Une morte-saison commence après le Grand-Prix — dont le Conseil municipal, soit dit en passant, a bien raison de reculer l'époque, afin de restreindre la durée du chômage. Nous avons donc près de cinq mois de morte-saison, mettons quatre, pendant lesquels l'ouvrière dépense toujours 80 francs, ou au moins 70 francs par mois, et ne gagne rien ou presque rien. Il résulte de ces chiffres que les ouvrières ne peuvent se suffire, et se trouvent dans l'impossibilité absolue de vivre de leur travail. Et certaines d'entre elles gagnent moins encore, témoin la boutonnière-couturière. Nos lectrices savent-elles combien se paie une douzaine de boutonnières? Dix centimes. En travaillant avec acharnement toute la journée, l'ouvrière peut faire dix douzaines de boutonnières. Elle gagne donc vingt sous par jour! Quelle lamentable destinée! Et quelle solide vertu il faut à ces pauvres filles pour ne pas chavirer!

OSCAR HAVARD.

## JEUX D'ESPRIT DE L'OUVRIER

*Pour les prix et les conditions, voir le n° 1981 du 9 janvier 1897.*

22. — HOMONYMES
*par H. Griffoul.*

— Grand auteur dramatique
Qui fut, par le public applaudi maintes fois,
— Ce gredin fanatique
Tenta d'assassiner un de nos meilleurs rois.
— En passant, sans réplique,
Il y faut, cher lecteur, du fisc payer les droits.

23. — MÉTAGRAMME
*par J. Loubinoux.*

Oui, certes, je les plains,
Ces pauvres insensées;
Car leurs cerveaux sont pleins
D'idées, mais non sensées.

Ah! pour les émouvoir,
Eloquent il faut être!
Pour les faire mouvoir
Le pourrai-je? Peut-être.

24. — LOSANGE EN QUINCONCES
*par G. Destremont.*

— En tiers. — Sans aucun vêtement.
— Vaste espace hérissé de lames.
— Nomma. — Des trépassés les âmes.
— C'est une sotte évidemment.
— De la France une colonie.
— Servent. — Naguère ce savant
Enseigna la théologie.
— De Jacob, c'était un enfant.
— Tamis au boulanger utile.
— Dans les. — Au centre de la ville.

AUX DÉBUTANTS

*Figure du n° 24.*

Adresser tout ce qui concerne les Jeux d'esprit au rédacteur soussigné, aux bureaux du journal.

ŒDIPE.

# LES COURSES D'AUTOMNE[1]

PAR

**HIPPOLYTE AUDEVAL**

### XVI (*Suite.*)

— Prats! Eh! Prats! dit M. d'Esmouin en s'arrêtant tout à coup, où es-tu?

— Yes! Oh! Yes! répondit le vieux jockey en s'avançant.

— Parle français, saprebleu! parle français.

— Les Anglais ne parlent qu'anglais. Que les autres peuples apprennent, s'ils veulent.

— Bon vieux Prats, tu m'amuses. Ne me quitte pas d'un pas, saprebleu! Je suis d'une inquiétude mortelle. Une course est comme un procès; on n'est jamais sûr de gagner.

— S'il ne gagne pas, il perdra; voilà tout.

— Ah! tu es drôle, Prats, tu m'amuses. Ne me quitte pas. Attention. On va donner le signal. Huit chevaux engagés. Regarde ce jeune homme. Il a tout pour lui: la force et la douceur.

— Et l'inexpérience.

— Et du sang-froid.

— Et rien dessous.

— Tu dis? Ah! tu m'amuses, vieux bourru. Je n'ai pas compris ce que tu disais. As-tu confiance? Parle franchement. As-tu confiance?

— Je lui ai donné quelques conseils. Je lui ai dit: Buvez la moitié d'une bouteille de madère, et faites boire l'autre moitié à votre cheval. Cela le flattera et lui fera du bien.

— As-tu confiance?

1. Voir l'*Ouvrier* depuis le 9 septembre 1896.

— Il ne m'a pas écouté.

— Tu dis? Nous vieillirons ensemble, vieux maniaque, je te le promets. Qu'est-ce que tu disais? Tu m'amuses. Ce matin j'avais la goutte, et à présent... Il n'a pas la corde... On part. Ah! Prats, soutiens-moi.

— Asseyez-vous.

Les huit chevaux s'élancèrent comme un tourbillon: un d'eux fit un écart, un autre démonta son cavalier qui se cassa la jambe, un troisième resta décidément en arrière pour voir sans doute ce qui s'était passé, le groupe de cinq arriva au tournant qui précède le but comme une masse compacte.

— Il le faut! murmura Léopold.

Et, sans faire un grand mouvement, il donna à sa monture un coup de cravache tellement nerveux que la marque en resta, saignante.

Le cheval s'enleva, se sépara un peu des autres, et passa le premier devant le but par un irrésistible élan.

Cette course, du reste, fut la plus animée de la journée à cause du nombre des concurrents et du blessé.

Quand Léopold reparut devant les tribunes, une acclamation unanime célébra son triomphe. M. d'Esmouin rejoignit le jeune vainqueur et l'embrassa.

— Prats! cria-t-il; que dis-tu de ça, Prats? Nous nous reposerons, mon vieux.

Le vieux jockey montra la cicatrice qui zébrait le flanc du cheval.

— Je préfère le madère, murmura-t-il. Oh! yes.

— Tu dis? Ah! tu m'amuses, saprebleu! A la réforme, vieil Anglais! Ne me quitte pas, mon ami. Léopold, causez avec Prats. Il vous donnera de bons conseils. Courage, Léopold, courage! Cette course était un jeu, un prélude. Vous allez avoir affaire à Puybanet. Méfiez-vous de Puybanet. Il s'est piqué d'honneur. Il a engagé son meilleur cheval et il le monte pour lutter avec vous. C'est un malin. Prats le déteste.

— Système différent du mien, ajouta le vieux Prats. M. de Puybanet fait boire à son cheval une demi-bouteille de rhum et avale l'autre moitié. Je préfère le madère.

— Range-toi, mon ami, sans t'éloigner pourtant. Voilà M. le préfet qui vient féliciter Léopold. Ne lui marche pas sur les pieds; il est en costume.

— En costume! J'en ai un aussi. Je l'ai apporté. On ne sait pas ce qui peut arriver. Votre protégé va s'affaisser comme une mouillette de pain tendre. Il ne durera pas jusqu'à la fin. Il sera obligé de recourir à la vieille Angleterre. Hurrah! Hurrah! pour la vieille Angleterre! Solide, sans rivale au monde! J'en suis, moi; je suis un Anglais.

— Ah! que tu es amusant, mon vieux Prats! Ne me quitte pas. Mais laisse parler M. le préfet.

On n'entendit pas très bien l'allocution. Elle fut coupée par un sportman qui entra dans le lieu d'attente des chevaux comme une bourrasque, et s'écria:

— Quelle chance! Mon jockey s'est cassé la jambe. Il faut avouer que je suis né sous une heureuse étoile. Figurez-vous que j'avais quelque velléité de courir moi-même; si je l'avais fait, c'est moi qui serais estropié à présent. Quelle chance j'ai eue!

Un tel propos, en vérité, ne prouvait guère en faveur de cet éleveur. C'était M. Minois.

— Quel homme! murmura M. d'Esmouin. Il est plus bête que ses chevaux. Mon vieux Prats, va dire à M. le préfet qu'on le demande dans sa tente. Il dérange Léopold.

Prats obéit et le préfet s'esquiva.

— Léopold, mon enfant, reprit M. d'Esmouin à voix basse, ne vous faites pas d'illusion, vous allez avoir affaire à forte partie. Maintenez les distances, cela suffira à votre gloire.

— Pas de coups de cravache, ajouta Prats, votre cheval vous renverserait.

— Je le connais, répondit Léopold.

Un coup de cloche retentit.

— Viens, Prats; viens, vieux grondeur, dit M. d'Esmouin en l'entraînant. Ne me quitte pas. J'ai peur. Et toi, as-tu confiance?

— Non, regardez.

Et, en traversant la piste, il montra à son maître un cheval et un cavalier qui s'y trouvaient déjà. Le cheval avait le type anglais. Il était grand, admirable de formes. Il marchait au pas, tranquillement, en relevant la tête par intervalles comme pour aspirer l'air, pour écouter les bruits confus. Du reste, nulle impatience. Sa force latente paraissait sûre d'elle-même, et certaine de s'animer avec une puissance irrésistible au moindre commandement. Le cavalier était M. de Puybanet. Il avait quarante ans, à peu près, et son visage annonçait l'intelligence et l'énergie. Sa réputation et celle de sa monture étaient d'ailleurs si bien établies que personne n'avait voulu lutter avec lui dans cette course, afin de ne pas s'exposer à une défaite honteuse.

(*La suite au prochain numéro.*) HIPPOLYTE AUDEVAL.

*Le Directeur-Gérant:* HENRI GAUTIER. Sceaux. — Imp. E. Charaire.

5 centimes le N° année courante. (10 centimes le N° années échues.) N° 1997 TRENTE-SIXIÈME ANNÉE. — 6 Mars 1897.

# L'OUVRIER

**Journal illustré paraissant le Mercredi et le Samedi**

ABONNEMENT D'UN AN : (104 numéros) France, Algérie et Belgique : 6 francs.

DIRECTION ET ADMINISTRATION : LIBRAIRIE BLÉRIOT, HENRI GAUTIER, SUCCESSEUR, 55, quai des Grands-Augustins, Paris.

ABONNEMENT D'UN AN (104 numéros) Colonies et Étranger (sauf la Belgique) : 7 francs.



# LES HÉROS DU DEVOIR[1]

PAR

**ROGER DE TODI**

VI (*Suite*).

La plus grande partie de la nuit, ces pensées confuses hantèrent le cerveau de la jeune fille. Au matin, après un lourd sommeil, elle s'éveilla brisée, mais, telle que la veille, quant aux sentiments de tendresse envers son amie, ne gardant de ses sombres évagations nocturnes qu'un léger serrement de cœur.

Il lui fallut déployer une activité salutaire pour surveiller les préparatifs du bal qui allait avoir lieu.

Elle voulut revoir la liste des invités, y raya quelques noms et, au secret déplaisir de son père qui fit mine d'approuver, en ajouta quelques autres.

Gérard avait été omis. Myrte l'inscrivit.

— Notre sauveur, dit-elle, mon père, vous l'aviez oublié !

Elle plaça à la suite ceux de quelques personnes que le peintre devait rencontrer avec plaisir parmi la société d'agioteurs et de journalistes qui pouvait lui déplaire.

Sa vanité de femme du monde reprit tout à coup le dessus sur ses autres préoccupations. On parlerait de cette réception, l'une des dernières de la saison. Elle entra en grande conférence avec Thérèse, la gouvernante, se faisant expliquer comment avait agi sa mère en semblables circonstances. Il fallut ensuite passer de longues séances chez la couturière. Myrte voulait paraître simplement, mais très bien habillée. Lui, Gérard, serait là. Qu'importait l'autre ? elle ne voulait plus même paraître le dédaigner. Ce qui était bien sûr, c'est qu'on s'en débarrasserait. Elle se souvenait maintenant avoir aperçu plusieurs fois, dans le monde, ce personnage qui avait nom Tébald Miollans, blond, grand et mince, aux yeux incolores, ayant l'air parfois de jouer dans un drame quelque rôle de beau ténébreux ; il était élégant de tournure, plein de politesse recherchée, mais, jusque dans ses manières raffinées, une secrète souffrance transperçait. Myrte avait ressenti, en le voyant, une impression pénible, se demandant si cet air de morne langueur était un cachet de poseur ou l'expression d'un réel chagrin. Alors que, dans les salons brillamment illuminés, secondée par la vieille baronne de Plantier, et déjà entourée d'un cercle de jeunes femmes, Myrte, fort gracieuse dans sa toilette de soie rose pâle, continuait à recevoir les invités, les Miollans père et fils arrivèrent ; elle les accueillit d'un salut très froid.

Les danses s'organisèrent. C'était pour Tébald l'entrée en campagne. Il s'empressa de demander une contredanse à la jeune maîtresse de maison, qui, déjà munie de deux invitations, dut l'inscrire troisième, pour la première et dernière fois, pensa-t-elle.

La soirée s'avançait quand apparurent Mᵉ Anchal et sa fille adoptive, belle comme un lys dans une simple toilette blanche, sans autre ornement qu'une fleur de camélia posée dans sa chevelure sombre.

Myrte alla lui faire de doux reproches.

Gérard arriva à son tour.

Il dansa avec Myrte le premier quadrille, invita une fois Nella, puis se mit à errer dans les groupes animés. Myrte le vit de loin



Les danses s'organisèrent. (Voir page 706.)

1. Voir l'*Ouvrier* depuis le 20 février 1897.

rejoindre les jeunes gens qu'elle avait choisis à son intention et s'applaudit de son savoir-faire. Tout allait vraiment bien. Elle avait réussi à ne danser qu'une fois avec le fils du banquier et l'avait, depuis, si adroitement évité, qu'elle ne pouvait s'empêcher de sourire de sa science pour déplaire. Il vint un moment où elle se vit obligée de se dévoiler nettement.

Quelques dames faisaient de la musique dans un petit salon écarté. Nella, peu enthousiaste de la danse, s'y était rendue. Myrte vint la trouver. Nella jouait, en ce moment, un impromptu de Chopin avec une âme qui donnait à son jeu tout le charme qu'avait souhaité rendre le grand compositeur.

Gérard était là dans une embrasure.

Myrte le savait passionné pour la musique, presque autant que pour son art; mais elle remarqua, ce soir-là, combien l'artiste prisait haut les œuvres de Chopin.

Priée de se faire entendre aussi, elle ôta vivement ses gants pendant que Nella cherchait en de volumineux cahiers. On choisit une ravissante mélodie italienne, souvent jouée dans les soirées intimes de la maison Anchal. Gérard, qui toujours avait tourné les feuillets de ce morceau, s'offrit à remplir cet office. Avant même que l'on vît d'où il sortait, Thébald Miollans réclamait à l'instant la même faveur.

— C'est à moi, dit-il, qu'appartient ce rôle. Dès que j'ai compris qu'il s'agissait de musique, je me suis empressé pour offrir à mademoiselle mes faibles services.

Gérard regarda le nouveau venu avec surprise et, jugeant la réplique ridicule, voulut se retirer.

Rouge d'irritation, Myrte se retourna.

— Restez, dit-elle au jeune peintre, je vous en prie. Vous m'avez si souvent rendu ce service que je ne serais plus sûre de mon jeu sans votre concours.

Elle préluda, et joua avec le goût qu'elle mettait en toutes choses.

Ainsi éconduit, le fils du banquier s'était mordu les lèvres de rage et, après un mauvais regard au peintre, il retourna vers le salon de jeu.

Cette petite scène passa inaperçue, excepté pour Myrte et Nella. Celle-là surtout jugeait « l'ennemi » provoquant, et bouillonnait d'une secrète colère.

Quand Nella parla de départ, elle la supplia du regard.

Nella décida son tuteur à attendre la fin du bal.

Pendant un quadrille animé, Myrte se reposait dans une encoignure masquée d'arbustes. Elle ne fut pas longtemps solitaire. Sur un canapé voisin, deux jeunes gens venaient de se placer. La légère muraille de feuillages les rendait invisibles. Myrte devina plutôt qu'elle n'entrevit Gérard Nives et un jeune avocat resté de ses amis.

Ils continuaient à mi-voix une conversation commencée précédemment.

— Tu m'as deviné, disait Gérard, cette jeune fille m'est tellement sympathique que je crois ne pouvoir attendre longtemps sans dévoiler mon attrait. Il me semble que tout le bonheur de ma vie dépend d'une parole de ses lèvres. J'ai bientôt trente ans, âge où l'on ne se console plus de l'anéantissement d'un semblable désir, et c'est pourquoi je n'ose m'avancer, redoutant un refus.

A l'ombre des yuccas, Myrte tressaillit. Son visage devint brûlant, son cœur battit plus précipitamment. Allait-on parler d'elle?

Elle eût voulu sortir de cet endroit, ne plus entendre; sa conscience réclamait contre l'indiscrétion; puis, si on la découvrait là, quelle honte! Mais la chose était impossible; il eût fallu, pour s'esquiver, passer devant les jeunes gens.

Myrte retint sa respiration, inquiète, sentant bruire à ses oreilles comme le marteau d'une forge lointaine.

— Oui, reprenait Gérard, je l'aime, oh! je n'en suis pas digne. C'est une céleste créature, et moi, il y a si peu de temps que j'ai appris à vénérer tout ce qui fait le bonheur de sa vie, cette foi, source des sèves chrétiennes qu'en vous, mon ami, je contemplais si agissantes sans en comprendre les grandeurs et la noble origine. J'étais encore un rebelle quand la conversion de cette jeune fille m'ouvrit des horizons, m'emplit d'une force inconnue pour réparer le mal du passé et embrasser la lutte du bien. Depuis ce moment, j'ai aimé Fanella autant qu'on peut aimer en ce monde.

Myrte n'entendit plus. Soudainement pâlie, elle s'était renversée en arrière, mordant, pour ne pas sangloter, son mouchoir de dentelle. Un tremblement nerveux parcourut ses membres, l'émotion l'étouffait.

Ainsi, il aimait... et ce n'était pas elle, elle qui plaçait tout espoir de bonheur en lui!

Les jeunes gens se levèrent et allèrent se perdre dans les groupes. Il était temps. La jeune fille se sentait défaillir. Elle passa quelques instants douloureux comme une agonie. Son cœur ardent était si violemment bouleversé que la mort même alors eût été acceptée avec reconnaissance. Ce coup terrible la laissa un instant dans l'amertume de pensées flottantes.

Elle qui s'était crue aimée, se figurant qu'il n'osait pas parler!... Myrte se sentit prise d'une immense pitié pour elle-même.

Son nom, plusieurs fois répété, vint la tirer de ce douloureux état. On la cherchait. Elle se redressa précipitamment.

— S'il allait deviner? pensa-t-elle.

A tout prix, il ne le fallait pas. Rassemblant tout son courage, elle maintint son cœur et obligea la blessure saignante à refouler pour plus tard ses douleurs.

Elle se regarda dans une glace. L'horreur de se voir si défigurée la rendit rose, elle commanda à la vie exubérante et gaie de remonter quelques instants sur son visage, et circula parmi les invités.

Gardant son masque de courage, elle fut gracieuse jusqu'à la fin, heureusement proche.

Me Anchal prit congé à la dernière limite. Nella baisa au front son amie, qui l'avait suivie au vestiaire.

— Oh! dit-elle, amicalement grondeuse, tu es pâle, tu t'es fatiguée, on dirait que tu trembles. Monte vite te reposer, je t'en prie.

— Ce n'est rien, fit Myrte dont les dents claquaient, une fenêtre a été ouverte près de moi, j'aurai pris un peu froid.

Et comme les personnes présentes s'éloignaient, elle lui serra convulsivement les mains en lui disant tout bas :

— Oublie ce que j'ai pu te dire. Il t'aime, épouse-le. Je me consolerai.

Nella, douloureusement surprise, ouvrit la bouche pour parler.

Myrte fit un geste de silence. Me Anchal apparaissait.

Les adieux se firent rapidement, et la jeune fille, s'éclipsant en hâte, monta dans son appartement cacher l'émotion qui la gagnait plus vive, pendant que Nella, navrée de cette douleur qu'elle avait su lire et comprendre, allait vers la voiture en s'appuyant, tremblante, sur le bras de son tuteur.

Myrte avait renvoyé sa femme de chambre. Seule avec son triste secret, elle rejeta convulsivement loin d'elle la fraîche parure qui semblait une raillerie à sa douleur. Et, libre enfin de toute contrainte, elle pleura son bonheur perdu, gémit en se tordant les bras, s'abandonna sans frein à un réel désespoir.

Que répondre à son père quand, le lendemain, il la prierait encore de consentir à une union qu'il souhaitait si fortement? Elle ne pouvait plus dire ce qu'elle aurait cru si facile d'avancer : « Un autre me recherche, et c'est le seul que je pourrais aimer. »

Par degrés, cette pénible exaltation se calma.

Était-elle résignée? Non, mais sa fierté naturelle, un instant abattue, reprenait tous ses droits. Elle se jura que nul ne la verrait pleurer et, dans ce sentiment, alla à son bureau.

Fiévreusement, elle écrivit quelques lignes, les mit sous enveloppe, cacheta, puis, l'œil sec, elle sonna.

— Demain, dit-elle à la femme de chambre qui se présenta, vous placerez cette lettre dans le courrier de M. Albanel.

« Qu'il soit heureux, se dit-elle ensuite presque haut, puisque pour moi il n'est pas de bonheur!

## VII

### RICHE ET PAUVRE

Myrte se tient dans son boudoir, jolie pièce octogone tendue de draperies vieux bleu, rattachées, en plis à l'antique, par des glands argentés. Elle est assise sur un sopha de même tissu garni avec la même richesse. Des peintures sujets Watteau, encadrées de guirlandes de fleurs, couvrent le plafond.

Dans ce lieu ravissant, tout charme le regard et inspire un sentiment de bien-être.

Le pied enfonce moelleusement dans la haute laine d'un tapis où courent de riches arabesques; ici, un meuble en bois de senteur, là une délicieuse volière en filigrane d'or pleine de bengalis; là encore, des sièges commodes attirent le regard et tentent l'oisiveté.

Il semblerait qu'un bonheur ininterrompu doive régner parmi ces productions choisies d'un luxe raffiné.

Cependant Myrte est là, plongée dans une muette et somnolente douleur, pareille à une statue de la désolation. Sa bouche mignonne est déformée par un douloureux rictus, et son œil dur dénote une âpre résolution. Les débris d'un frais bouquet de camélias gisent à ses pieds. Avec une agitation entrecoupée de singulières lenteurs, elle achève la mutilation des superbes fleurs, et jette çà et là les pétales arrachés. Elle n'entend, ne voit rien. Une personne vient de traverser l'antichambre voisine et, dans l'encadrement d'une portière, Nella paraît.

— Myrte, ma pauvre amie! dit-elle courant à la jeune fille, tu souffres donc beaucoup?

Myrte se redressa, elle reconnut Nella et, détournant la tête, cacha son front entre ses mains.

Celle-ci la couvrit de baisers.

— Ne t'attriste pas ainsi, dit-elle, qui sait si ce bonheur entrevu est perdu sans retour?

La fille du banquier regarda fixement son amie.

— Tu le refuses? interrogea-t-elle avec stupeur.

— M. Gérard ne m'a pas demandée.

— Mais encore, il ne tardera pas.

— Alors, ma chérie, tu dis vrai, je le refuserai.

Comme Myrte semblait stupéfaite, Nella reprit d'une voix grave :

— Chère amie, c'est là mon secret, tu l'apprendras un jour. Je ne me marierai jamais.

— Ah ! je l'avais pressenti quelquefois, tu veux te faire religieuse.

— Je l'espère, du moins, car je commence à croire fermement que là est ma voie, ne pouvant voir la cornette d'une fille de Saint-Vincent de Paul sans sentir mon cœur palpiter. Garde bien mon secret, puisque tu l'as pénétré. Le temps n'est pas encore venu où je me croirai libre de suivre cet attrait. Mes excellents protecteurs ont été si bons envers la pauvre orpheline ! Ne dois-je pas payer leurs bienfaits d'un peu d'amour et de reconnaissance ?

Myrte n'écoutait plus.

— Gérard Nives va souffrir, dit-elle mélancoliquement.

— Il restera l'ami de tous à la maison. S'il est vrai qu'il ait songé à m'élever à un plus haut degré dans son affection, il s'est égaré un instant et reviendra bientôt de son erreur. C'est vers toi qu'il devait aller.

La voix de Nella tremblait un peu. Une flamme aimante et pure s'échappait de son regard pour venir, caressante, envelopper cette amie dont elle eût voulu protéger la faiblesse charmante contre toute atteinte de souffrance.

Myrte, qui contemplait la jeune fille si étrangement parfaite avec un humble mélange d'affection, d'admiration et de reconnaissance, lui serra les mains avec force. Puis son œil rencontrant ces fleurs dispersées, elle abandonna son amie et soupira d'un accent étouffé :

— Tout est fini. Vois ces fleurs si fraîches et maintenant brisées comme mon cœur, je les ai mises en pièce quand on me les apporta tout à l'heure de la part de Miollans.

Myrte raconta son acceptation et la décision prise par son père de presser les fiançailles.

— Brise tout, il est temps encore !

— J'ai peur : la colère de mon père, l'obstination de ses amis me font trembler.

— Je te croyais énergique ; il faut, mon amie, subir cette lutte.

— Tu as raison, je veux essayer. Oh ! tu es mon ange gardien.

Les jeunes filles s'embrassèrent.

— Je reconnais bien ma vaillante Myrte. Veux-tu maintenant m'accompagner dans une visite de charité que j'ai à faire rue Saint-Lazare ? Ma bonne Marguerite m'attend, chargée de douceurs pour une protégée.

Myrte fit une moue légère.

— Oh ! sois tranquille, reprit la jeune fille souriante, je ne veux pas te conduire dans un taudis misérable comme celui qui t'a si fort rebutée la dernière fois. Aujourd'hui, nous allons dans le logis propret d'une malheureuse ouvrière qui se meurt de la poitrine. Je serai heureuse si tu m'accompagnes ; en sortant de là, tu sentiras combien nos chagrins sont petits en comparaison de ceux des pauvres miséreux.

— Je te suis, chère petite sœur de charité.

Myrte eût voulu faire atteler, l'humble Nella s'y opposa. Elles prirent un fiacre et se firent déposer à l'entrée de la rue. Comme elles approchaient de la maison où elles se rendaient, les jeunes filles tombèrent dans un rassemblement. On causait avec animation, les yeux fixés sur une maison d'assez pauvre apparence ; quelques personnes y pénétraient, il y avait des visages consternés : un malheur venait d'arriver.

Deux agents de police parurent sur le seuil.

— Vite, un médecin, le plus proche ! cria l'un d'eux.

Dix personnes s'offrirent à l'aller chercher.

— Qu'est-il arrivé ? demanda Nella à une fruitière, placée près le là entre deux ou trois commères.

— C'est une pauv' jeune femme qu'on vient de trouver *arsphysiée* avec sa petite fille qu'a l'air défunte aussi ; mais, à ce qu'on dit, elles vivent encore. Ah ! c'est une triste chose que la misère, mes petits amours.

Fanella rejoignit Myrte.

— Montons, dit-elle, nous serons peut-être utiles. J'ai heureusement sur moi un flacon de sels anglais.

Les jeunes filles entrèrent dans la maison, l'odeur méphitique les guida jusqu'au cinquième étage, le dernier.

Un bien douloureux spectacle s'offrit à leurs regards. Sur un lit misérable, seul meuble de la pièce, une femme était étendue, privée de connaissance, les yeux clos, toute blanche. Elle tenait, crispée sur son cœur, une enfant inanimée et la serrait de telle force qu'il fut impossible de les séparer. Un agent les fit transporter tout près de la fenêtre et attendit le médecin. Nella s'approcha, chercha le pouls de la pauvre femme : il battait, bien faible. L'enfant semblait privée de vie. Pendant que la jeune fille maintenait son flacon sous les narines de la malade, Myrte frictionnait doucement les membres de l'enfant. Elle ne put s'empêcher de remarquer combien la petite ressemblait à Célinie, morte dans le naufrage. Mêmes cheveux dorés, même bouche petite, même nez retroussé et mutin ; elle ne vit pas les yeux noirs, il était facile de les supposer bleus. Cette ressemblance étrange lui rappela l'observation du directeur de la maison de santé, et une prière silencieuse sortit de son cœur pour que l'enfant vecût et pût servir à l'expérience projetée. Le docteur arriva. A l'aide d'un puissant cordial, il ranima la mère et l'enfant, et, après avoir contemplé un instant les traits émaciés, les rides précoces, les cheveux prématurément blanchis de la malheureuse mère, il se retourna vers les jeunes filles.

— Elles sont sauvées, dit-il gravement, mais la cause du double suicide est toujours là, cette ennemie terrible : la faim. Misère et faim sont tracées de façon indélébile sur le front de cette jeune femme ; l'enfant même n'a pas échappé à la souffrance et, pourtant, quels miracles de dévouement ont dû s'accomplir dans ce cœur de mère !

« Mesdemoiselles, vous me semblez des anges de charité, achevez donc une tâche digne de vos cœurs, vous empêcherez peut-être une nouvelle tentative de crime.

— Je recommencerai, murmura une voix faible.

Nella courut à la malade, toujours immobile sur son lit.

— Non, dit-elle avec émotion, nous vous sauverons de tous vos maux.

Myrte se rapprocha spontanément de son amie.

— J'ai reçu ma pension hier, dit-elle, huit cents francs, la moitié me suffira pour ce mois. Employons convenablement cet argent en faveur de cette pauvre femme.

— C'est cela, commençons tout de suite, Mme Anchal nous aidera à continuer cette œuvre. J'ai remarqué une ébénisterie en bas ; si tu veux, je vais envoyer Marguerite demander les quelques meubles très nécessaires dans cette chambre. Nos provisions vont être utiles, je n'irai que demain chez ma pauvre brodeuse.

Pendant ce temps, le médecin s'était approché de la jeune femme, sur le visage de laquelle coulaient deux larmes silencieuses.

— Souhaitez vivre, dit-il, vous n'êtes plus abandonnée. Ces jeunes filles vont vous protéger ; moi, je ne puis vous offrir que mes soins et l'appui de ma compatissante amitié, ils vous sont acquis.

— Oh ! vous ne savez pas quelle douleur mine ma vie. Oui, je regrette de n'avoir pu mourir !

Le visage du docteur devint sévère.

— Vous n'avez pas le droit de parler ainsi. Habitué à cotoyer toutes les misères, je vois que vous avez dû occuper dans le monde une position bien différente de celle où vous êtes réduite.

« Les douleurs vous ont abreuvée ; soit l'abandon, la pauvreté, la faim même, l'horrible faim, vous ont jetée dans l'épouvante, soit encore ; mais vous ne deviez pas songer à mourir. Je pourrais vous dire ma triste histoire sur laquelle pèse une sombre aventure, puisque mon père, courtier en diamants, mourut assassiné en wagon aux environs de Fontainebleau, sans qu'on pût retrouver le criminel ; cette histoire de ma vie est celle des abandonnés, des travailleurs, des pauvres aussi, car, devenu médecin des malheureux surtout, je vis seul et chétivement, n'ayant pas quarante ans, déjà vieillard, sans espoir d'un sourire de bonheur entre mon berceau et ma tombe. La douleur nous abat, surmontons là à force de courage, et montrons, madame, que nous avons un assez haut caractère pour mépriser ces amertumes de la destinée, sans même appeler à notre secours ce vain appui qu'on nomme l'espérance !

Une exclamation douloureuse s'échappa des lèvres de Nella.

— Ah ! madame, s'écria-t-elle prenant les mains de l'inconnue, n'écoutez pas des paroles mensongères, espérez au contraire. Je vois un crucifix sur cette muraille, une médaille de la Vierge est suspendue au cou de votre enfant, vous êtes ou fûtes pieuse, votre courage doit être une simple résignation.

L'accent chaleureux de la jeune fille fit plus d'effet sur l'esprit de la pauvre femme que le discours du docteur. Elle porta à ses lèvres la main de Fanella et dit en sanglotant :

— Merci pour m'avoir sauvée, ma raison s'égarait ; je me reprends.

La jeune fille regarda le médecin. Cloué à la même place, l'incrédule contemplait, étonné, ce subit apaisement.

Silencieusement, elle alla détacher le crucifix d'ivoire jauni, et le donna à la malade qui le tint embrassé, étouffant ses soupirs.

Lui baissa le front et, confus, s'inclina devant la sœur de charité improvisée.

— Mes paroles vous ont offensée, dit-il, pardonnez-moi, elles étaient l'expression des sentiments de toute une vie de malheurs. Certes, la religion est une grande chose, vous venez de m'en découvrir comme un horizon inconnu.

Une secrète honte retint les paroles sur les lèvres du docteur, qui salua gravement pour sortir.

Nella le rappela du seuil.

— Si notre protégée se trouvait plus souffrante, demanda-t-elle, où faudrait-il frapper pour réclamer vos soins.

— Je me nomme Marc Aubry et demeure au numéro 33 de cette même rue.

Nella inscrivit sur son carnet le nom et l'adresse, et un indéfinissable sourire passa sur ses lèvres.

Formait-elle déjà un plan pour le salut de cette âme ?

En peu d'instants, la charité changea tout dans le modeste logis; grâce à l'aide obligeante des voisins, quelques meubles modestes donnèrent bientôt à l'humble chambre un aspect de coquette propreté.

La malade, encore pâle, souriait entre des larmes de reconnaissance. L'enfant, plus vite remise, d'abord effarouchée, poussait des petits cris de joie, gazouillait gentiment sur les genoux de Myrte, croquait du chocolat, et jouait sans façon avec le porte-bonheur de la jeune fille.

— Vous êtes donc un ange, lui dit-elle ingénument. Quand maman a fermé la chambre où l'on étouffait au milieu d'une fumée bleue, elle m'a dit de ne pas crier et de n'avoir pas peur parce qu'un ange allait venir: c'était vous le bon ange.

Myrte, les larmes aux yeux, embrassa la petite ; la mère, joignant les mains, poussa un grand soupir.

— Oui, gémit-elle, je lui parlais d'un ange, l'ange de la Mort.

Puis, faisant un énergique effort pour secouer l'anéantissement qui l'accablait encore, la pauvre femme, s'adressant aux jeunes filles :

— Vous êtes mes libératrices, votre bonté me touche profondément. Jamais je n'oublierai un seul jour de prier pour votre bonheur.

« Soyez encore plus généreuses, permettez-moi de croire que vous ne me faites qu'un prêt dont je m'acquitterai plus tard, car vous me ferez bien l'aumône du travail... Je ne suis arrivée à ce degré de misère qu'en passant par d'affreuses traverses. J'avais l'âme fière. Je le suis encore trop, hélas, puisque c'est pour cela que je voulais mourir. Il est si dur de mendier. Je l'ai fait pourtant une fois. La faim torturait mes entrailles, l'enfant pleurait en demandant du pain. J'osai tendre la main et fus rudement repoussée par une grande dame et son valet. Un inconnu charitable avait tout vu sans doute, il me fit une large aumône. Je la saisis et, frissonnante, je m'enfuis cachant mon front couvert de honte, déjà bien résolue, je ne voulais plus mendier.

« Pendant trois jours, nous vécûmes; quand il me resta seulement quelques sous, j'achetai du charbon, décidée à me jeter dans les bras de la mort. Je rassurai l'enfant, et, tout en demandant à Dieu pardon de mon crime, j'attendis qu'il se consommât. Sans vous, maintenant...

Nella l'empêcha de continuer :

— Pauvre femme, cet instant de fatal égarement vous sera pardonné par Dieu et même par les hommes, car l'inspecteur de police qui vient de venir m'a promis qu'il ne serait fait à votre sujet aucune enquête.

— Oh ! merci : c'en est fait, je recommence une vie de labeurs et peut-être parviendrai-je à la résignation sinon à l'oubli. Vous ne connaissez pas, heureuses jeunes filles, l'âpreté de certains chagrins, puissiez-vous ne la connaître jamais !

Myrte porta involontairement une main sur son cœur. N'avait-elle pas là une blessure ouverte toujours prête à saigner !

La malade ne surprit pas ce geste douloureux.

— Oui, reprit-elle avec passion, il y a des êtres voués au malheur. Vous me voyez abandonnée et seule, vous me croyez veuve sans doute ; non, je ne le suis pas. Celui qui m'épousa en jurant de m'aimer et que j'aimai plus que moi-même, vit loin de nous dans l'opulence. Il m'a fuie, le lâche, à l'heure où sonna la misère, sur l'ordre d'un père millionnaire au cœur plus dur que le métal qu'il manie. Appelez-moi Carmélita, Carmélita San Pancrazio, du nom de mon père, l'autre n'est plus digne de moi. L'enfant se nomme Lœtitia ; c'est bien, au contraire, l'enfant de la douleur, pauvre ange qui déjà souffrit tant !

« O Tebald, Tebald Miollans ! quel sera le châtiment ?

Un cri étrange retentit tout auprès. Myrte s'était levée droite et toute pâle.

— Vous avez dit Miollans ! s'écriait-elle hors d'elle-même, et elle tomba à genoux, les mains sur le visage, en murmurant : Vous me sauvez la vie !

Nella, très émue, écarta la jeune fille et lui dit bas et doucement, mais impérieusement :

— Tais-toi !

Et, se tournant vers la malade devenue anxieuse :

— Nous sommes saisies d'étonnement et de mépris pour cet homme que nous rencontrons souvent dans le monde.

Carmélita rougit et pâlit tour à tour.

— Ne me faites pas connaître ! supplia-t-elle, frissonnante.

Quelques instants plus tard, les jeunes filles quittaient leurs protégées promettant de revenir bientôt.

A peine dans une voiture, Myrte se jeta avec effusion dans les bras de Nella.

— Je suis sauvée, dit-elle, sauvée ! Je ferai un éclat ce soir.

*(La suite au prochain numéro.)*

ROGER DE TODI.

# LE NEZ DE FLAIRDECOIN[1]

PAR

**JEAN DRAULT**

XIV *(Suite.)*

Tarare reprit :

Vous n'avez vu maintenant qu'une partie de l'affaire !... l'autre partie est bien plus belle encore !...

— C'est vrai ?...

— Absolument vrai !... Car je vous apporte, avec Tournique comme gendre, la possibilité de repêcher votre verrou pneumatique !

— Mon verrou !... Je pourrais recouvrer mon verrou dont un tribunal indignement trompé a attribué la paternité à deux coquins ?

— Respectez Lapige et Lepène !... dit Tarare d'un ton sec. Ce sont mes clients !...

— Voyons votre proposition !...

— La voici : une fois Tournique devenu votre gendre, vous vous réconcilierez avec Lepène et Lapige.

— Ça, jamais !...

Et Dufournin prononça ces deux mots avec une force extraordinaire, en relevant et en brandissant un bras vengeur, comme s'il eût été sur un champ de bataille, et sommé de se rendre par l'ennemi.

— Ne dites donc pas de bêtises ! fit Tarare d'un ton très calme et en coupant ainsi impitoyablement l'effet dramatique combiné par Dufournin. En vous réconciliant avec Lepène et Lapige, en vous associant avec eux, vous recouvrerez l'exploitation de votre verrou, ou tout au moins du verrou que vous croyez avoir inventé !....

Mais Dufournin ne s'attacha pas à ce que cette dernière phrase pouvait avoir de blessant pour lui.

Il se contenta de formuler cette objection :

— Fort bien, mais ni Lepène, ni Lapige n'auront intérêt à s'associer avec moi !

— Si !...

— Mais non !

— Mais si !... Voilà le nœud de la situation !... Avec l'appui de Tournique, de votre gendre, — car il sera votre gendre si vous n'êtes pas trop maladroit, — vous pouvez arriver à faire adopter votre verrou dans l'administration pénitentiaire !...

— C'est que c'est vrai !

Et Dufournin, se frappant le front, eut le geste d'un homme illuminé par une révélation soudaine.

— Parbleu !... reprit Tarare. Vous voyez bien que j'avais raison !... Apportant un tel atout à Lepène et à Lapige, comment voulez-vous que ces hommes de négoce ne vous prennent pas pour associé !... Fournir les services pénitentiaires, doter de verrous toutes les portes des prisons de la République, vous voyez d'ici les bénéfices formidables ! Sans compter que la question du verrou pneumatique, plus heureuse que la question d'Orient, sera définitivement résolue à la satisfaction de vous trois !... Hein ?... Qu'en dites-vous de mon idée ?




— Merveilleuse !... fit Dufournin.

— Divine !.. ajouta sa femme.

— Epatante !... conclut Marthe.

— Maintenant, reprit Tarare, voici les moyens d'exécution : faites un grand dîner !... Oh ! la !... Un grand dîner à tout casser !... Vingt couverts, trente si vous pouvez !... Je trouverai moyen, d'ici huit jours, de vous mettre en rapport avec des camarades de bureau de Tournique et un de ses supérieurs hiérarchiques. Prétexte :

1. Voir l'*Ouvrier* depuis le 5 décembre 1896.

le verrou, toujours le verrou!... Vous leur diriez qu'il y aura un pot-de-vin pour eux, le jour où le verrou sera adopté par la Préfecture de Police. Bref, dès que vous vous serez un peu lié avec eux, vous les invitez, vous forcez un peu sur le champagne, et au dessert, quand tout le monde sera un peu éméché, vous vous levez, et vous présentez Tournique comme votre futur gendre!... Voilà!...

— C'est une idée, je ne dis pas, répondit Dufournin, mais ça les étonnera peut-être un peu; ça sera un peu brusque, ne trouvez-vous pas?

— Ça les épatera peut-être un peu, comme papa dit!... approuva l'ex-fiancée de Plumol.

— Du tout! clama triomphalement Tarare. Il y a six mois que Tournique annonce, dans tous les bureaux de la préfecture, qu'il va se marier!... Et on ne sait pas avec qui.

— Alors, ça va tout seul!... répondit Dufournin. Amenez-le-moi, le jeune Tournique; une fois dans mes mains, il n'en sortira qu'à l'état de fiancé de Marthe!...

— J'en suis convaincu, pour vous avoir déjà vu à l'œuvre! répondit Tarare en s'inclinant.

Mme Dufournin était restée songeuse, au cours des explications du jeune avocat.

Elle dit alors:

— C'est que, pour donner un grand dîner, nous ne sommes pas très... très...

— *Galettards?*... demanda Tarare.

— Qu'est-ce que ça veut dire?...

— Voyons! voyons!... maman!... dit Marthe d'un doux ton de reproche. Tu ne connais donc pas la langue française?... Galettard!... Ça veut dire: quelqu'un qui a de la *galette*, qui baigne dans la *galette*, c'est-à-dire dans l'argent!... Quelqu'un qui nage dans l'argent jusqu'au cou!...

— Alors!... En effet, ma fille! Si *galettard* veut dire quelqu'un qui nage dans l'argent jusqu'au cou, eh bien! non!... Nous ne sommes pas galettards!...

— Madame! répondit Tarare, ce n'est pas le moment de perdre la tête, lorsqu'on se trouve sur un navire désemparé, battu par les flots, prêt à sombrer!... C'est le moment, au contraire, où l'on brûle ses mâts, son entrepont, son bastingage, ses cloisons, ses bordages pour forcer la machine et arriver, coûte que coûte, au port réparateur!...

— M. Tarare a raison! s'écria l'homme du verrou pneumatique, nous brûlerons nos mâts et nos bastingages s'il le faut pour cuire ce dîner qui commencera une ère nouvelle pour les Dufournin!...

Dans les huit jours qui suivirent, se trama autour de Tournique le complot le plus infernal qui se pût imaginer.

Tarare présenta Dufournin à un certain nombre de chefs de service qu'il savait complaisants, et que leur opportunisme indiquait comme accessibles aux plus avantageuses propositions de marchandage, et Dufournin leur promit à tous de petits cadeaux s'ils réussissaient à lui obtenir la commande d'un grand nombre de verrous pneumatiques pour les prisons.

Muni de ces promesses, le père de Marthe alla voir ses adversaires Lepène et Lapige en leur disant:

— Je vous fais faire tant de commandes de verrous pneumatiques par an, si vous me prenez comme associé.

Ils le prirent sans hésitation.

Et pendant ce temps-là, Tarare courait d'un bureau à l'autre disant aux amis de Tournique dans l'intimité desquels il avait fini par entrer, grâce à son enjouement méridional et bon enfant:

— Dites donc, vous savez, Tournique se marie!

— Allons donc!... Avec qui?...

— Avec Mlle Dufournin, la fille d'un ami de beaucoup de *grosses légumes* d'ici.

A ceux qui savaient que Tournique devait se marier avec la fille du Dr Maboulinière, Tarare opposait imperturbablement:

— Mais non!... Ce n'est pas avec la fille du docteur Maboulinière qu'il se marie, Tournique!... Il vous a dit ça pour vous donner le change, c'est un roublard! Il se marie avec la fille de Dufournin, le gros associé de la maison Lapige-Lepène, un ami des *grosses légumes* d'ici!... Mais n'en soufflez pas mot, surtout à Tournique!... Il cache cela, car si son mariage manquait, voyez-vous, ça le mettrait en difficulté ici avec ses chefs qui sont des copains de Dufournin!... Vous voyez comme c'est délicat, ce que je vous révèle!... Si vous m'en croyez, faisons-lui une surprise. Après-demain aura lieu chez les Dufournin un grand dîner de fiançailles auquel vous serez invité. Je fais une collecte pour offrir aux fiancés une corbeille de fleurs avec leurs chiffres entrelacés. Qu'est-ce que vous donnez?... Dix sous?... Vingt sous?...

Et le dîner eut lieu; Tournique y fut invité comme plusieurs de ses chefs et collègues.

Il s'y rendit sans méfiance, convaincu que Dufournin offrait ce dîner pour s'attirer les bonnes grâces des personnages influents de la Préfecture et faire adopter son verrou.

Mme Dufournin avait mis les petits plats dans les grands et, la veille, son mari avait passé la journée à abattre la cloison séparant le salon de la salle à manger pour que la table de vingt couverts pût tenir dans un espace suffisant.

Cette démolition avait paru d'autant plus indispensable aux



Dufournin qu'ils avaient vendu le mobilier de leur salon, le piano de Marthe y compris, pour subvenir aux frais de ces agapes qui constituaient pour eux le point de départ d'une intrigue si savante!

Tournique, placé près de Marthe, se montra empressé et très fat, ce qui entretint l'erreur des convives.

Le père Dufournin, de temps en temps, faisait un signe à Tarare, et Tarare emplissait le verre de Tournique qui, au dessert, ne voyait plus très clair, mais entendit cependant son amphytrion qui, levé, proclamait solennellement:

— Messieurs!... Je vous annonce officiellement le mariage de ma fille, Mlle Marthe Dufournin, avec M. Tournique, votre collègue!...

— Permettez!... cria Tournique dégrisé, après quelques instants de profonde stupéfaction.

Mais un *ban* organisé par Tarare, couvrit sa voix. Puis, des *vivats* retentirent.

Tournique se sentit pris comme une momie dans des bandelettes.

Il voulut réagir, se débattre, protester; alors Tarare se levant à son tour tonitrua comme à la barre:

— Mon cher Tournique!... Cette heureuse nouvelle d'une union avec la jeune fille si parfaite à tous points de vue que vous avez choisie, nous a tous inondés d'une joie pure!...

— Voyons!... voyons!... cria Tournique.

Alors, Tarare mugit, sans reprendre haleine, pour couvrir la voix de la victime:

— Certes, nous ne sommes point sorciers, mais nous avions tous deviné quel mariage vous étiez destiné à faire!... Chacun, sur terre, a sa destinée!... La vôtre était d'épouser une Dufournin, une descendante de cette grande famille d'inventeurs qui vaut, à elle toute seule, plusieurs familles de vieille noblesse!... Non!... Tournique!... Il n'était pas possible que vous n'épousassiez pas Marthe Dufournin!... Non!... Quand bien même vous eussiez voulu ne pas l'épouser, la destinée se fût opposée à votre vouloir!...

— Vous croyez?... murmura Tournique abruti.

— Comment!... Si je le crois!... Mais tous ici, nous le croyons, et la preuve, c'est que nous vous offrons, à vous et à votre future femme la corbeille que voici, ornée de rubans mauves avec vos initiales d'or entrelacées. Prenez-les, ces fleurs, ô vous, la future Mme Tournique!... Prenez-les!... Elles ont votre parfum, votre grâce!...

« Et par leur éclat brillant, elles symbolisent la vie et l'avenir de Tournique!...

Des applaudissements frénétiques éclatèrent.

Un supérieur hiérarchique de Tournique se leva à son tour, bredouilla quelques félicitations, parla d'*aurore de la vie* et de *gloire de la bureaucratie française*.

*(La suite au prochain numéro.)*

JEAN DRAULT.

## RECETTES DE LA SEMAINE

### Café fébrifuge

Prenez une certaine quantité de café non brûlé. Versez dans le vase où vous l'aurez mis juste assez d'eau pour le recouvrir. Vous le faites bouillir jusqu'à complète évaporation de l'eau. Mettez-le ensuite sur un feu doux et laissez-le jusqu'à ce qu'il commence à roussir. On le pile alors et on le passe au tamis.

Dans les fièvres intermittentes, on prend de cette poudre une petite cuillerée dans du vin blanc, d'heure en heure, les jours où il n'y a pas d'accès de fièvre.

### Poudre contre le rhume de cerveau.

| | | |
|---|---|---|
| Sous-nitrate de bismuth ............ | 5 | grammes. |
| Poudre d'iris de Florence........... | 5 | — |
| Tannin............................ | 2 | — |

Mêlez et prisez.

### Moyen d'empêcher la bière d'aigrir.

A Augsbourg et dans les environs, où l'on brasse de très bonne bière, les brasseurs ont coutume de placer dans la tonne un sachet de racine de bétoine, pour donner à la liqueur un goût agréable et en même temps pour l'empêcher de s'aigrir. — Il faut cueillir cette plante avant la Saint-Jean.

---

Nous faisons appel à ceux de nos correspondants qu'intéressent les collections de cachets et d'empreintes pour nous indiquer un moyen de conserver l'intégrité de la cire.

Aux numismates, nous demandons un procédé de nettoyage des pièces et médailles d'or, d'argent et de cuivre.

Merci d'avance à tous.

# NOS GRANDS PATRONS

ACTES ET LÉGENDES

Par George de Céli.

### FRANÇOISE. — MATHILDE. — GABRIEL. — JOSEPH

LA FEMME FORTE, D'APRÈS SALOMON. — UNE PATRICIENNE ROMAINE AU XVe SIÈCLE. — AIGREUR DÉVOTIEUSE. — LA FEMME DOIT ÊTRE SOUMISE A SON MARI. — LES LETTRES D'OR. — LES OBLATES. — LE SECOND ANGE GARDIEN. — VISIONS DE L'ENFER. — UNE REINE DE GERMANIE ET UNE REINE D'ANGLETERRE. — L'ANGE GABRIEL. — LE VOYAGE NOCTURNE DE MAHOMET. — LA VOYANTE DE LA RUE PARADIS. — L'ÉLOGE PAR LE SILENCE. — LE MARIAGE DE LA VIERGE. — LE PATRON DE L'ÉGLISE UNIVERSELLE.

« Qui rencontrera la femme forte?... Elle est plus précieuse que la perle. Le cœur de son mari s'assure en elle; tous les jours de sa vie, elle lui fait du bien et jamais de mal. Elle cherche du lin et de la laine, et elle fait ce qu'elle veut de ses mains. Elle est comme les navires du marchand, elle amène son pain de loin.

« A peine fait-il jour lorsqu'elle se lève, et sa lampe brûle dans la nuit... Elle tend la main à l'affligé, elle présente aux pauvres ses mains pleines. Son époux est considéré parmi les principaux du pays. Grâce à ses soins prévoyants, elle peut sourire avec confiance au jour à venir.

« Elle ouvre la bouche avec sagesse; des instructions aimables sont sur sa langue. Elle surveille ce qui se fait dans sa maison, et elle ne mange point le pain de la paresse. Ses enfants se lèvent et la disent bienheureuse; son mari la loue. La grâce est trompeuse, la beauté passe; mais la femme forte en Dieu sera glorifiée. »

Ce sont paroles de Salomon. Cet admirable portrait qu'a tracé le sage de la « femme forte » est bien connu; mais on ne saurait trop le reproduire — à titre d'encouragement.

Tous ces traits se retrouvent en sainte *Françoise.* Jeune patricienne romaine, elle épousa, pour plaire à ses parents et malgré son désir d'entrer dans un monastère, un Romain noble et riche comme elle, Laurent Ponziani.

Elle fut le modèle des épouses et des mères de famille. Elle donnait à ses enfants une éducation si parfaite que plusieurs, qui lui furent enlevés tout jeunes, moururent avec des signes évidents de prédestination.

— Je vois, disait l'un d'eux, saint Antoine et saint Onuphre qui viennent me chercher pour me conduire au ciel.

Saint Onuphre surprendra peut-être le lecteur français; mais il était fort vénéré dans l'Italie du XVe siècle. Françoise considérait ses domestiques comme ses frères et sœurs en Jésus-Christ, et, sans aller jusqu'à la faiblesse, les traitait avec une touchante bonté.

Sa piété n'était ni morose ni orgueilleuse, comme celle de quelques dévotes mal éclairées, qui regardent avec une sorte de dédain tous ceux qui leur paraissent moins méritants qu'elles-mêmes — et, en particulier, leur mari. Tendrement et joyeusement soumise au sien, Françoise quittait à l'instant, pour lui complaire, les occupations qui l'intéressaient le plus, notamment ses exercices de piété. Un miracle prouva combien cette soumission était agréable à Dieu : un jour que, sur l'appel de son mari, elle avait interrompu deux fois un verset de l'Office de Notre-Dame, elle trouva, en revenant à son prie-Dieu, cette fin de verset écrite en lettres d'or. Pareil miracle est cité dans la vie de plusieurs autres saints, toujours pour récompenser l'obéissance.

De graves événements renversèrent cet heureux foyer. Rome fut prise par le roi de Naples, Ladislas. La maison de Françoise fut pillée, ses biens confisqués, son mari exilé. Mais le calme revint. Laurent Ponziani fut rappelé et ses biens lui furent rendus.

Son admirable épouse ne se borna pas aux vertus intérieures. Un grand esprit de luxe et de plaisir régnait à Rome. Modestement vêtue, quêtant pour les pauvres avec sa belle-sœur Vannosa, lorsqu'elle avait vidé sa propre bourse dans leurs mains, Françoise donnait aux dames romaines l'exemple de la simplicité et de la charité. Elle en retira plusieurs des plaisirs dangereux et du désordre; et ce fut pour leur donner les moyens de persévérer qu'elle fonda, sous le nom d'Oblates, une congrégation de filles et de veuves qui pratiquaient la règle de saint Benoît.

Douze ans plus tard, veuve elle-même, ayant perdu la plupart de ses enfants et distribué son bien aux autres, la fondatrice des Oblates vint frapper humblement, les pieds nus, en suppliante, à la porte du monastère. Elue supérieure peu après, elle ne montra que plus d'humilité. On vit souvent cette patricienne qui portait un des grands noms de Rome passer dans les rues de la ville, un faisceau de menu bois sur la tête, conduisant un âne chargé de provisions destinées aux pauvres.

On assure que la sainte femme fut en butte aux obsessions les plus violentes de la part du démon. Mais elle avait pour la défendre *deux* anges gardiens : car, raconte-t-on, un de ses enfants, mort à neuf ans, lui apparut, tout lumineux, et lui légua son ange, dont le petit élu n'avait plus besoin. C'est, au moins, une touchante légende.

Nous n'avons pas parlé d'un côté considérable de la vie de Sainte Françoise : la vision de l'autre monde. Elle eut notamment de saisissantes visions de l'enfer, qui effacent en couleur et en horreur tragique les tableaux du Dante.

Elle mourut vers 1440. On célèbre sa fête le 9 *mars*.

***

Il y a deux saintes *Mathilde*. La plus ancienne est la reine de Germanie, dont on célèbre la fête le 14 *mars*.

Fille de Théodoric, comte d'Oldenbourg, descendant du fameux Wittikind, et d'une princesse de Danemark, élevée par sa grand'-mère, abbesse du monastère de Hervord, elle épousa, en 909, Henri l'Oiseleur, qui devint peu d'années après roi de Germanie.

La jeune princesse garda sur le trône ses habitudes de simplicité et de piété, distribuant d'immenses aumônes, soignant de ses mains les pauvres.

Elle eut trois fils, Othon le Grand, empereur; Henri, duc de Bavière, et Brunon, archevêque de Cologne. L'une de ses filles, Hedwige, épousa Hugues le Grand, duc de France, et devint mère de Hugues Capet, fondateur de notre maison royale.

Après la mort d'Henri l'Oiseleur, Othon et Henri de Bavière entrèrent en lutte au sujet de la couronne de Germanie. Mathilde protégea de tout son pouvoir le plus faible, Henri. Mais ce prince ingrat, s'étant réconcilié avec son frère, se joignit à lui pour enlever à leur mère son douaire et tous ses biens, sous prétexte qu'elle avait dissipé en aumônes le trésor de l'État. Ce fut sa bru, Edith, épouse d'Othon, qui, touchée par la douceur et la bonté de la reine, obtint qu'on lui rendît ses biens. La méditation, les œuvres, la fondation de nombreux couvents remplirent le reste de sa vie.

L'autre sainte Mathilde fut reine d'Angleterre. Fille de Malcolm, roi d'Ecosse, elle descendait par sa mère des rois anglo-saxons. Sa tante, abbesse de Wilton, pour la préserver de la brutalité des conquérants normands, lui avait fait prendre le voile.

Henri Ier, troisième roi normand, croyant fortifier ses droits par un mariage avec la petite-fille d'Édouard le Confesseur, demanda la main de Mathilde. Elle n'avait pas encore fait de vœux irrévocables. Le mariage fut célébré par Anselme, évêque de Cantorbéry.

Il n'obtint pas le succès politique dont le roi s'était flatté. Les chevaliers normands, mortifiés par cette union avec une princesse de la race vaincue, exhalèrent leur mécontentement en railleries, appelant le roi « Godric » et la reine « Godiva ». La douceur de Mathilde supporta sans peine ces sarcasmes. Elle joignait à la piété et à une charité inépuisable le goût des lettres. Elle fonda et

dota richement les hôpitaux du Christ et de Saint Gilles à Londres. Son fils, Guillaume, mourut dans un naufrage. Sa fille, Alice, épousa Henri V, empereur d'Allemagne.

***

*Gabriel* est un des trois archanges nommés dans l'Ecriture sainte. Son nom signifie en hébreu « force divine ». Il fut envoyé au prophète Daniel pour lui expliquer les visions du bélier et du bouc et le mystère des soixante-dix semaines d'années, c'est-à-dire 490 ans, après lesquels devait arriver la délivrance du peuple de Dieu.

Il apparut aussi à Zacharie dans le temple, à droite de l'autel des parfums, pour lui annoncer la naissance de Jean-Baptiste. Mais sa mission incomparablement la plus illustre est d'avoir annoncé à la Vierge le mystère de l'Incarnation.

Gabriel, dont l'Eglise catholique célèbre la fête le 18 *mars*, n'est pas honoré seulement par elle. Cet archange est fort révéré par les musulmans, qui prononcent son nom Djébraïl, et le surnomment « l'esprit fidèle ». Il joue un grand rôle dans leur religion fabuleuse. C'est lui qui révèle à Mahomet sa prétendue mission et lui apporte du ciel les versets du Coran. Il accompagna le Prophète dans ce fameux voyage nocturne que fit Mahomet, monté sur Al-Borack, « jument d'un gris argenté, et si rapide que l'œil avait peine à la suivre dans sa course, » jusqu'au septième ciel, recevant force politesses des patriarches, prophètes et autres saints personnages.

Il atteint ensuite le Lotus prodigieux dont un seul fruit nourrissait toutes les créatures de la terre, et enfin parvient au trône de Dieu, qui lui commande de vaquer à la prière cinquante fois par jour. Cela semble beaucoup à Moïse; il conseille à Mahomet de solliciter un adoucissement à ce précepte, que son peuple ne pourrait jamais accomplir. Dieu réduit les prières à quarante-cinq. « N'est-ce pas encore beaucoup? » dit Moïse. Enfin, après des voyages et des réductions successives de cinq prières seulement à la fois, Mahomet obtint qu'elles fussent fixées à cinq par jour. Grâce à quoi le docteur Grenier aura un peu de répit pour s'occuper de ses travaux parlementaires...

Ce voyage (dans lequel se passèrent encore une multitude d'événements) fut fait si vite que Mahomet ayant renversé un vase plein d'eau à son départ revint à temps pour le relever, sans qu'il s'en fût échappé une goutte!

On sait qu'une étrange visionnaire contemporaine mêle aussi le nom de l'ange Gabriel à ses rêveries.

***

L'Evangile dit peu de choses de saint *Joseph*, et l'on en serait surpris si l'on ne croyait comprendre que l'Esprit Saint veut glorifier par là le mérite de la vie intérieure et cachée. « On dirait que cet homme, enveloppé de silence, inspire le silence. Le silence de saint Joseph fait le silence autour de saint Joseph. Le silence est sa louange, son génie, son atmosphère, » dit dans sa langue superbe Ernest Hello.

Cet humble charpentier, choisi pour accomplir la plus haute mission de confiance qui ait été donnée à un homme, était de la maison de David. Mais le sang royal était tombé dans l'obscurité, et Joseph vivait de son métier modeste, à Nazareth. La Vierge, dont il devait être l'appui et le gardien vigilant, grandissait à Jérusalem, dans le Temple. Un gracieux miracle, s'il faut en croire une légende, les rapprocha.

Lorsque le temps de sortir du temple fut arrivé pour Marie, le grand-prêtre fut averti par un songe de réunir tous les jeunes hommes de la maison de David. Chacun devait venir tenant en main une baguette de bois mort, et celui dont la baguette fleurirait serait désigné pour être l'époux de Marie.

Tous les descendants de David se présentèrent, et Joseph lui-même; mais il ne portait pas de baguette, n'étant plus un jeune homme. On croit qu'il avait cinquante ans. Il était venu en parent et en curieux, et sans doute aussi poussé par une main mystérieuse.

Aucune baguette ne fleurit. Le grand-prêtre, avisant Joseph, lui demanda pourquoi il n'en avait point? Joseph s'excusa sur son âge, et, un peu honteux, prit à son tour un rameau sec, qui se couvrit aussitôt de fleurs, et une colombe vint s'y poser.

Le patriarche fut donc uni à la jeune Vierge prédestinée — elle avait quatorze ans, selon Benoît XIV, dix-neuf et même vingt-cinq selon d'autres, — et la ramena à Nazareth. Retirés dans leur humble maison, ils vécurent dans le travail, le recueillement et la prière, Joseph veillant avec une chaste et paternelle tendresse sur sa jeune compagne. Ce fut peu après qu'eut lieu la Visitation.

La Vierge ne crut pas devoir en révéler le mystère à son époux, et c'est pourquoi le cœur de Joseph fut assiégé d'un doute si cruel lorsqu'il reconnut l'état de Marie. Un ange vint l'instruire de l'Acte divin qui s'était accompli sous son toit. Ce fut encore un ange qui l'avertit de se retirer en Egypte et d'en revenir au bout de quelques années. Le voyage à Bethléem est trop connu pour qu'il soit nécessaire de le raconter. Au retour, les légendaires ont placé plusieurs faits merveilleux dont nous raconterons quelques-uns dans la notice sur le Bon Larron.

Revenu à Nazareth avec Jésus et Marie, Joseph reprit ses outils de charpentier et sa vie cachée. Le voile qui couvre ses dernières années dans l'Evangile n'est soulevé qu'une fois : c'est quand on le voit avec Marie cherchant, sur la route de Jérusalem, leur Fils qui s'est soustrait un instant à leur sollicitude.

La mort de saint Joseph arriva probablement dans les dernières années qui précédèrent la vie publique de Jésus. Dans les bras de la Vierge et de son divin Fils, « ce fut une mort de laquelle les anges mêmes désireraient mourir, dit saint François de Sales, si la mort était faite pour eux ».

Ce fut « un homme juste », dit l'Evangile. Brève, mais complète louange. Son culte est allé toujours grandissant, et Pie IX l'a proclamé patron de l'Eglise universelle.

George de Céli.

---

# LES COURSES D'AUTOMNE[1]

PAR

## HIPPOLYTE AUDEVAL

XVI (*Suite.*)

Léopold parut bientôt, sur un cheval noir comme de la poix, ferme et souple comme l'acier, mais fougueux et difficile à conduire. Tout d'abord, Léopold fut emporté par un élan désordonné jusqu'à un des tournants de l'hippodrome. Charlotte, debout dans la calèche de son père, jeta un cri et ferma les yeux.

— Ah! dit-elle, il va se tuer!

— Se tuer, lui! s'écria M. Rougerie avec enthousiasme. Il n'y pense seulement pas. Tu ne remarques donc rien? Pendant ce galop infernal il a salué son adversaire en passant près de lui.

— Vraiment! Ah! mon père, il revient, il caresse son cheval, il se penche sur lui, on dirait qu'il lui parle.

— Cela ne m'étonnerait pas, il est capable de tout.

— Mon père!

— Quoi donc?

— Entendez-vous ce qu'on dit autour de nous? On parie cinq contre un pour M. de Puybanet.

— Cela signifie?

— Que M. de Puybanet a cinq fois plus de chances de gagner que Léopold.

— Par exemple! Léopold est un centaure. C'est mon neveu. Et son cheval!... noir comme les enfers! Il me rappelle l'hippogriffe, le fameux hippogriffe de la fable. On doute de mon neveu! Je vais parier pour lui, moi, un contre un? Qu'est-ce qui veut parier un contre un? Cent sous. Ça m'est égal... Dix francs! Vous dites, monsieur? Je plaisante. Je ne parie pas; mes principes s'y opposent. Charlotte, ce pauvre garçon va donc perdre? Allons-nous-en, je souffre.

— Mon père, nous ne l'abandonnerons pas dans ses revers.

— Je souffre beaucoup, Charlotte.

— Ah! on hisse l'oriflamme. Les voilà tous les deux en ligne. Ils partent, ils sont partis.

Très sérieuse, cette fois, la course devait être de deux tours d'hippodrome. Un grand silence régna pendant la première partie du trajet. Mais quand M. de Puybanet passa devant les tribunes, en laissant Léopold derrière lui, une immense acclamation et des bravos unanimes retentirent. Une foule qui se respecte applaudit toujours les vainqueurs, quels qu'ils soient. Bien qu'habitué aux succès, M. de Puybanet fut comme enivré de cette ovation. Il se retourna, et par un geste de protection bienveillante, il fit signe à Léopold de le suivre, à peu près comme quand on appelle un enfant qui s'attarde. C'était, du reste, d'assez mauvais goût. Ce geste avait été rapide, discret, mais Léopold le remarqua. Il se contenta de jeter ostensiblement sa cravache, en homme qui n'en a plus besoin.

— Tout est perdu, s'écria M. d'Esmouin. Il est découragé, il jette sa cravache.

— Monsieur, dit Prats, ce jeune homme est un maître écuyer.

— Tais-toi, vieux radoteur, tu te réjouis. Tu n'es pas drôle, va; si tu n'étais pas un ivrogne incorrigible, les choses n'iraient pas comme elles vont. Ne me quitte pas, saprebleu! et tais-toi.

— Monsieur, continua le jockey peu sensible à ces reproches et à cette injonction, remarquez comme il ménage son cheval. Il m'amuse. Tenez, tenez, regardez bien. Il lui lâche la bride peu à peu. Il l'empêche de dépasser l'autre pour ne le lancer qu'au beau

1. Voir l'*Ouvrier* depuis le 9 septembre 1896.

moment. Le cheval suit son camarade, ça l'entraîne sans le fatiguer, ça le stimule... Je lui ai donné quelques conseils. Il m'amuse.

— Mon bon Prats, tu crois... tu as confiance?

— M. le comte de Buissas a gagné la course, dit Prats, en mettant tranquillement les mains dans ses poches. Je ne m'en occupe plus. Pour moi, c'est une affaire réglée. Il a gagné la course.

— Ah! Prats..., reste là, ne t'en va pas.

Le vieux radoteur avait raison. Léopold se rapprocha insensiblement de son rival, puis, au tournant, il lâcha et ramena la bride plusieurs fois, et enfin, courbé sur le cou de son cheval, il la lui abandonna dans toute sa longueur.

— Va, va, mon brave, murmura-t-il, tu n'as pas besoin de coups de cravache, toi, il suffit de te laisser aller.

Et, pendant que M. de Puybanet, fou de rage, faisait le moulinet à tour de bras sur les flancs de sa monture, il le laissa en arrière et arriva le premier.

Il y eut un moment d'indescriptible joie. La foule applaudit avec d'autant plus d'enthousiasme qu'elle s'était fourvoyée deux minutes auparavant.

— Et pas un bouquet! s'écria M. Rougerie, je n'ai pas pensé à apporter un bouquet pour le jeter au triomphateur!

Puis, s'adressant à Charlotte, que le bonheur et l'admiration rendaient muette :

— Ah! ma fille, reprit-il, ces émotions-là me tueront. Où est donc le monsieur avec qui j'ai parié dix francs? Il a disparu. Du reste, je l'en tiens quitte. Je les aurais donnés aux pauvres, car le jeu n'est pas dans mes mœurs. Est-ce singulier! j'aurais souffert cruellement si Léopold avait perdu, et je souffre encore davantage à présent qu'il a gagné. Quelle journée! et cependant, je ne suis pas fâché d'être venu. Je veux me promener ce soir avec mon neveu dans les rues de Poitiers.

Cette course était en partie liée, mais le cheval de M. de Puybanet, déjà surmené, se laissa battre assez facilement à la seconde épreuve.

Léopold, par bonheur pour lui, ne fut entouré ce jour-là que d'influences fortifiantes. Il ne remarqua pas une femme d'un certain âge qui, vêtue comme les personnes n'appartenant à aucune classe précise, parée cependant autant qu'elle pouvait l'être par des étoffes de tons éclatant et criards, l'œil effronté, la démarche hardie, avait essayé plusieurs fois d'attirer son attention, et même de pénétrer jusqu'à lui en forçant les consignes. C'était la Marcelle, c'était cette femme qui avait tenté, dans une première rencontre avec lui, d'émouvoir sa pitié, d'exploiter sa générosité, mais qui s'y était prise de façon à ne mériter que les refus et le mépris. Elle s'était résignée à ce qu'elle considérait comme un double affront tant qu'elle n'entrevit pas la possibilité de se venger, tant que le jeune comte de Buissas resta à l'abri de ses atteintes, sous la protection et dans l'obscurité de la vie de famille. Mais dès que Marcelle apprit qu'il achetait des chevaux, qu'il faisait courir, qu'il se plaçait dans un centre de publicité où le moindre scandale devait avoir un retentissement immense, elle résolut de mettre à contribution sa bourse qu'elle supposait bien garnie, ou de le déshonorer par une tache ineffaçable. Son arme était prête, il ne s'agissait plus que de la montrer à Léopold, et de le frapper aux yeux de tous s'il ne consentait pas à entrer en arrangement. Cette femme le guetta donc ce jour-là, le dévora des yeux comme une proie, mais ne parvint pourtant pas à l'aborder. Elle prit des informations, se mit en embuscade pour la sortie et ne réussit toutefois à apercevoir Léopold qu'au moment où il montait dans la voiture de M. d'Esmouin, après avoir passé par une porte autre que celle où il était attendu par Marcelle. Elle s'élança, mais les chevaux, libres dans leur allure, car l'encombrement avait déjà cessé, prirent le grand trot et elle ne put les suivre. Et cette femme, haletante, menaçante, d'aspect sinistre, rappelait ce personnage emblématique qui accompagnait les chars de triomphe dans l'antiquité, pour crier par intervalles au vainqueur : « Souviens-toi que tu n'es qu'un homme! »

XVII

Léopold vit à Poitiers son oncle et sa cousine, mais il ne leur consacra que quelques heures, car il comprenait très bien, malgré ses succès obtenus, que rien n'était fait tant qu'il restait quelque chose à faire. Le jeudi suivant, il gagna encore un prix, et, en présence de sa réputation qui grandissait aux dépens de la leur, ses rivaux se réunirent, se coalisèrent afin de prendre, le dimanche, une éclatante revanche. A leur tête était M. de Puybanet, qui ne pouvait pardonner à Léopold, inconnu la veille, de l'avoir battu. Il décida un autre éleveur, M. Larmuziaux, célèbre écuyer, à monter lui-même le cheval qu'il avait fait inscrire pour concourir au grand prix dans cette dernière journée.

*(La suite au prochain numéro.)*

HIPPOLYTE AUDEVAL.



*Le Directeur-Gérant :* HENRI GAUTIER. Sceaux. — Imp. E. Charaire.

5 centimes le N° année courante. (10 centimes le N° années échues.) N° 1998 TRENTE-SIXIÈME ANNÉE. — 10 Mars 1897.

# L'OUVRIER

**Journal illustré paraissant le Mercredi et le Samedi**

ABONNEMENT D'UN AN : (104 numéros) France, Algérie et Belgique : 6 francs.

DIRECTION ET ADMINISTRATION : LIBRAIRIE BLÉRIOT, HENRI GAUTIER, SUCCESSEUR, 55, quai des Grands-Augustins, Paris.

ABONNEMENT D'UN AN (104 numéros) Colonies et Étranger (sauf la Belgique) : 7 francs.



# LES HÉROS DU DEVOIR[1]

PAR

**ROGER DE TODI**

VIII

FRUITS DE LA SEMENCE

Le soir vint. Sûre de son triomphe, Myrte ne vit pas arriver sans un secret plaisir les visiteurs annoncés.

Tout en évitant d'abord de parler directement à cet homme qu'elle méprisait à l'égal du dernier criminel, elle sut se montrer assez gracieuse pour rendre très imprévu le coup qu'elle se préparait à frapper.

Elle voulait jouir de l'humiliation de cet impudent ; c'était sa manière de se venger du dédain d'un autre.

Myrte ne s'avoua pas ce sentiment, peu digne de son caractère, généreux d'ordinaire, mais il se glissait dans son cœur, abreuvé alors d'une incurable amertume.

Tébald Miollans, heureux de voir en bon chemin l'affaire qu'il croyait, la veille, bien compromise, ne se souvint de l'affront reçu au bal que pour l'attribuer à une insignifiante boutade de jeune fille. Il se montra sous son plus beau jour, rayonnant de joie discrète, étincelant de verve et d'esprit, détaillant les chroniques récentes, parlant des dernières fêtes et vantant celle de l'hôtel Albanel, déployant toutes les séductions d'un esprit caustique et mondain à la fois.

Il ne remarqua pas le singulier sourire éclos sur les lèvres de Myrte, et se félicitait intérieurement de son éloquence, quand celle-ci lui dit à brûle-pourpoint :

— Il y a dans la vie des contrastes frappants. Je ne l'ai jamais mieux constaté qu'aujourd'hui. Aviez-vous jamais contemplé de très près l'attristant spectacle que donne une grande misère ?

— Non, répliqua le jeune homme un peu étonné de la question, et je ne le regrette pas. Bien des malheureux sont loin d'être aussi dignes de pitié qu'un esprit sensible peut se le figurer, car leur misère est presque toujours le fruit du vice.



— C'est vous, infâme et lâche, qui l'avez abandonnée. (Voir page 714.)

Myrte ne put retenir un geste de dégoût.

— Je ne veux pas dire, cependant, que vos protégés...

— Écoutez-moi, monsieur, vous jugerez après si l'infortune qui m'a tant impressionnée aujourd'hui n'est pas grande et digne de pitié.

Et Myrte raconta l'histoire de cette femme trahie, abandonnée, fière dans sa douleur, digne dans sa pauvreté, travaillant et pourtant descendant un à un tous les degrés de la misère, vaincue enfin par le désespoir, voulant mourir.

A mesure que la jeune fille avançait dans son récit, son auditeur se troublait davantage et devenait plus pâle. Cette histoire ressemblait tellement au drame dont le souvenir demeurait enseveli dans une profonde retraite de son cœur ! Il eût voulu demander grâce, pleurer, gémir ; il lui fallait se taire, écouter, mordant sa lèvre avec rage.

Myrte se montra impitoyable.

— Tout s'arrange, se dirent les deux pères, qui, du fond du salon, voyaient se continuer le tête-à-tête.

— Eh bien ! s'écria Myrte en finissant, avec un regard profond, le tableau n'est-il pas assez affreux ?

— Oh ! oui, affreux,

1. Voir l'*Ouvrier* depuis le 20 février 1897.

bégaya le fils du banquier, les dents serrées, la voix tremblante.

Mais ce n'était pas Carmélita, non, ce n'était pas elle. Il fallait vaincre cette émotion et gagner la partie.

Le malheureux fit mille efforts pour rejeter le spectre du remords. C'était un hasard, un pur hasard, la fiancée ne se doutait de rien.

Myrte vit la lutte, elle devina les angoisses cachées, comprit l'effort de ces pâles sourires.

Elle se dressa alors, belle d'indignation, foudroyant de mépris le misérable atterré.

— Carmélita est votre épouse, c'est vous, infâme et lâche, qui l'avez abandonnée !

Tébald frémit et jeta autour de lui un regard égaré comme s'il allait revoir la femme-fantôme, l'ombre exécrée de ses nuits sans sommeil.

— Vous savez maintenant à quel point je vous connais, et vous comprenez peut-être le cas que je fais de vos avances?

Myrte se détourna avec répulsion.

Lui passa le revers de sa main sur son front couvert de sueur d'angoisse.

Elle l'entendit murmurer :

— Quel cauchemar!

Rapidement, il alla vers son père et voulut l'entraîner.

— Viens, dit-il sourdement, sortons d'ici.

Celui-ci résista. Le fils, alors, s'élança seul dehors avec une exclamation rauque, cri de honte ou de malédiction, nul ne le sut.

— Mais qu'y a-t-il? dit le père avec une inquiétude déguisée; une de ces brouilles de jeunes gens qui passent comme les pluies d'orage.

— Myrte, mon enfant, nous expliqueras-tu cette attitude et ce départ subit?

— C'est facile, mon père. M. Miollans a passé pour jamais le seuil de cette maison, par la seule raison que vous êtes plein d'honneur et que sa présence ici est une souillure. Vous saurez tout, et monsieur va comprendre pourquoi cette fuite tragique. Je connais l'histoire de Carmélita.

La jeune fille appuya sur le nom. Miollans était devenu blême. Il se domina promptement et, haussant les épaules :

— Absurde! histoire absurde, ma chère enfant. Vous rappelez une sotte fable que je connais bien aussi. Vous serez désabusée, tout s'arrangera.

Il voulut prendre la main de Myrte qui recula avec hauteur.

— C'est assez, monsieur, mon père a foi dans ma parole, et la pauvre femme réduite à vivre de mes aumônes peut être le témoin de votre infâme conduite.

Le masque levé, la partie perdue, le banquier changea immédiatement de visage.

— Inutile, dit-il d'une voix brève, nous ne nous verrons plus.

Et, sans prendre congé, il partit, laissant M. Albanel stupéfait, Myrte radieuse.

Pendant que la jeune fille racontait à son père toutes les péripéties de sa visite de charité, Tébald Miollans s'était élancé dans une course folle au travers des rues, dans le but seul de recouvrer, à la fraîcheur du soir, le fil de ses pensées délirantes.

Qu'allait-il devenir, maintenant que, d'après les révélations du financier, la pauvreté se dressait effrayante entre lui et la vie joyeuse et large à laquelle il avait tout sacrifié?... A la découverte de ses dettes nombreuses, son père allait le renier, le chasser pour jamais... Irait-il chercher Carmélita, cette pauvre femme, vivante encore malgré tant de maux endurés? Non, elle le mépriserait trop et, d'ailleurs, avec elle,ce serait une pire misère ; le crime était consommé, le retour impossible, il ne la reverrait jamais, jamais...

Oh! cette Myrte! quel génie malfaisant l'avait instruite du terrible secret? Il s'était si bien habitué à la pensée que ses millions lui étaient destinés... Puis, cette fille charmante... il sentait qu'il l'aurait aimée de tout le reste de son cœur desséché, usé, sceptique, si vicié!

Il erra longtemps, s'abandonnant à ses réflexions incohérentes. De l'or, des ruissellements d'or passaient devant ses yeux, semblant le fuir; il poursuivait la chimère, et quand, harassé de fatigue, il songea à rentrer chez lui, une résolution inébranlable venait de clore son rêve halluciné. Ce projet était sinistre, car son visage portait le masque terrifiant de l'homme qui va jouer sa vie.

— Mon père est-il rentré? demanda-t-il au valet qui l'attendait.

— Monsieur est arrivé il y a une heure et s'est retiré immédiatement dans son appartement.

— C'est bien, laissez-moi, je n'ai besoin d'aucun service.

Tébald monta rapidement au premier étage, et marchant sur les tapis avec précaution, alla droit au cabinet de son père, dont il possédait une double clef.

Entré, il s'arrêta, jetant partout un regard scrutateur. Rien que le souffle de sa respiration haletante, la solitude et l'ombre, à peine combattue par la clarté vacillante d'une lampe suspendue.

Tébald est pris d'hésitation plus grande, il risque quelques pas vers la chambre de son père. Le silence règne là, pas un filet de lumière ne passe. Au bout de quelques secondes, il croit percevoir la respiration prolongée d'une personne certainement endormie. « Le sort en est jeté ! » pense-t-il, et, brusquement, il court au bureau, ouvre hardiment un côté secret, et fouille de ses mains nerveuses les tiroirs dont il connaît le contenu. Actions françaises et étrangères, titres de propriétés, billets de banque, tout s'entasse en liasses serrées.

Il vole son père, toute sa fortune y passe. Demain, le malheureux constatera sa ruine... Bah ! est-ce voler? Il n'a pas attendu l'heure de la succession, voilà tout... Son père a fait le malheur de sa vie, ce sera le châtiment. Oh! s'il pouvait encore plonger dans la caisse de la banque... Mais c'est chose impossible. Il sera encore assez riche ainsi, presque millionnaire...

Ces diverses pensées s'entre-croisent dans son cerveau troublé; malgré elles le remords est là, ses dents claquent et il fait des efforts très grands pour ne pas laisser échapper un râle révélateur dans l'émoi qui le domine et le fait trembler de tous ses membres.

La mauvaise œuvre s'achève, il ploie sous le faix de la dernière sacoche d'or monnayé, il va partir, puis se ravise, prend une plume et écrit en larges caractères tortueux :

« Mon père,

« N'accusez personne. Vous m'avez rendu lâche et traître envers une créature d'élite; lâche et traître je suis envers vous. Je vous inflige cette peine du talion, en vous défendant de me maudire.»

Sans relire ces lignes audacieuses, il pose bien en vue le papier souillé de noires éclaboussures et s'enfuit, replié sur lui-même comme portant déjà le poids du bras de la justice divine.

Il descend ; le temps de s'emparer d'une valise et d'un pardessus de voyage, il sort sans bruit de cet hôtel qu'un autre possèdera demain. Demain, lui, foulera le sol hospitalier de l'Angleterre.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Le banquier demeura pétrifié d'étonnement et de douleur quand, pénétrant à l'heure ordinaire dans son bureau privé, il vit le billet laissé là.

— Misérable, fit-il frappant lourdement le meuble de son poing fermé. Maudit? oh ! tu l'es, et trois fois, maudit !

Il fouilla partout, et rien... il ne restait rien, tout volé ! Dans l'une des cases, une paire de revolvers montrait deux canons luisants. Pris de rage, il s'empara d'une arme, puis une flamme soudaine passa dans son regard, et il la rejeta avec horreur.

— Un suicide ! cria-t-il à lui-même, quand il y a une suprême ressource : la caisse ! Je m'en saisis, je pars aussi, le père vaudra le fils, cela était écrit !

Un rire amer grimaça son visage. Il se promena quelques instants dans la pièce, poussant du pied les tapis de précieuse fourrure, renversant au passage des objets d'art posés sur de riches consoles; arrivé près d'un bouton électrique, il sonna.

— Faites venir Jasub ici, dit-il au domestique qui se présenta, je veux lui parler à l'instant.

Le caissier occupait le troisième étage de l'hôtel, il arriva fort vite.

C'était un petit homme maigre, bilieux, parcheminé, au profil d'aigle, au regard perçant; son front était chauve; ses mains décharnées, osseuses, recourbées, semblaient des griffes d'oiseau de proie. Il s'inclina obséquieusement et, croyant qu'il s'agissait de quelque travail, se disposa à surmonter son nez de grosses lunettes d'argent.

Le banquier l'arrêta brusquement.

— Ecoutez avec attention; j'ai à vous entretenir d'une chose grave.

« Si je vous ai choisi entre de nombreux aspirants au poste que vous occupez dans ma maison, c'est que je vous jugeais de trempe à me servir dans des circonstances difficiles. J'eus peur plus tard d'avoir encouru le risque d'être dupe et je vous liai davantage à moi en vous donnant part à l'intérêt de quelques opérations financières. Vous aviez tout le flair de votre race, je ne fis que gagner aux sacrifices. Mais aujourd'hui, j'attends de vous un tout autre service. L'heure critique est arrivée, ai-je eu raison de croire en vous?

Un fluide brillant passa dans l'œil du juif, qui s'inclina encore très bas.

— Vous m'avez fait beaucoup d'honneur, dit-il.

— Nous nous comprenons déjà. Inutile d'expliquer par quelles circonstances je me trouve subitement ruiné. De plus, vous savez comme moi que, privé d'un secours étranger, la maison n'a pas plus d'une semaine d'existence. J'allais la relever par un coup de maître, un mauvais sort a tout détruit. La situation est des plus graves, il y a moyen d'en aplanir l'effet. Mon plan est simple : nous faisons nos comptes aujourd'hui, je vous laisse juste de quoi payer les échéances de demain, et la caisse prend avec moi le chemin de la Belgique; le jour suivant, vous filez aussi; libre aux actionnaires et créanciers de débrouiller ensuite leurs affaires

C'est une manière de déposer son bilan que vous devez trouver géniale. Il y a cent mille francs pour vous.

Les yeux du petit homme brillèrent une seconde fois, mais la flamme s'éteignit vite sous les paupières ridées et tombantes.

— Cent mille francs, c'est peu, vu les risques à courir.

— La part est assez belle. Trouvez donc des coquineries aussi chères payées; je ne me dédis point.

Le caissier fit entendre un petit rire sec.

— Et si j'allais tout révéler?...

Le banquier bondit, serra à le briser le bras de Jasub.

— Souviens-toi de Georges Aubry, dit-il à voix basse et sifflante.

Le juif recula épouvanté, ses yeux roulèrent pleins d'une frayeur sans nom.

— Ah! dit-il, par pitié, silence! Comment avez-vous pu savoir?

— Launay, votre complice, était à mon service quand vous êtes entré dans ma maison. Il me révéla le secret. Votre sort est entre mes mains.

— Je nie.

— Vous venez de vous dévoiler. Au reste, j'ai des preuves. M'aidez-vous?

Le juif semblait anéanti.

— Oui, soupira-t-il d'un ton soumis.

— Tout s'accomplira comme je l'ai prescrit?

Jasub inclina la tête. Il la releva, subitement inquiet.

— Mon argent? supplia-t-il humblement.

Miollans sourit dédaigneusement.

— Ah! ah! vous avez peur. Vous allez recevoir ving mille francs d'arrhes.

— Et... le reste...

— Le reste, vous l'aurez... à Bruxelles, où nous nous retrouverons. Allez, silence et fidélité.

Le banquier termina par un geste équivoque.

Menace ou non, le misérable, souillé d'assassinat, ne chercha pas à le deviner. Il s'éloigna, grognant comme la bête sauvage matée par son dompteur.

Le même jour, le banquier fripon prenait le chemin de fer du Nord; quarante-huit heures plus tard, son complice arrivait à Bruxellea, où son ancien patron fut, pour lui, introuvable.

## IX

### DEUX MÈRES

Grâce à l'intervention de Mme Anchal, Carmélita s'était bientôt trouvée relativement heureuse. Un petit appartement étant devenu libre dans la maison du notaire, la mère et l'enfant y furent installées. Nella montait souvent dans la jolie chambre claire où l'Italienne, vêtue avec une simplicité élégante, travaillait incessamment à des échantillonnages de tapisseries.

On songea à mettre à profit la circonstance providentielle de l'évidente ressemblance de la petite Lætitia avec l'enfant naufragée. La suprême tentative conseillée par le directeur de la maison de santé fut préparée avec le plus grand soin.

L'enfant savait si bien son rôle, patiemment élaboré sous la direction de Myrte, qui avait réussi à lui donner toutes les nuances caractérisant l'enfant morte, qu'après quelques répétitions, on se décida à monter la scène d'où dépendaient de si graves conséquences.

Myrte, rassemblant ses souvenirs, avait formé un ensemble capable de frapper violemment l'imagination de la pauvre mère.

Elle fit faire à l'enfant une robe blanche et rose exactement semblable à celle que portait la petite Célinie le dernier jour.

Elle disposa les meubles du petit salon du pavillon comme ils l'étaient dans celui d'Arbouville. L'enfant fut assise auprès d'un guéridon, occupée à coller des coquillages sur de légères boîtes, occupation favorite de l'enfant morte. Les jolis cheveux blonds, mélangés d'un ruban rose pâle, formaient des boucles semblables et venaient en frisons follets voiler un clair regard qui ajoutait encore à l'imitation.

Quand tout fut prêt, Ecureuil courut chercher sa maîtresse.

— Venez, madame, dit-il très vivement, Célinie est là et vous attend.

L'insensée se laissa docilement emmener, bégayant d'une voix traînante : Célinie, Célinie...

Lætitia était seule. Mais, dans une pièce voisine, tous attendaient, anxieux, l'effet du stratagème.

Il fut immense. Arrivée au seuil, Mme d'Arbouville s'était subitement arrêtée, les pupilles dilatées de manière effrayante.

— Maman, maman! s'écria Lætitia, accourant caressante, enjouée.

La jeune femme poussa un cri rauque et s'élança, tendant les bras. Elle n'arriva pas jusqu'à l'enfant qui reculait, prise de subite peur; elle s'affaissa sur le tapis, privée de sentiment.

Le docteur n'ordonna que le silence et le repos. Avec la vie, vint le délire, et il fallut plusieurs jours d'angoisse pour pressentir qui allait sortir de cette lutte de vie et de mort : la raison ou la folie.

Ce fut la vie de l'intelligence. La vicomtesse, entourée des soins de tous les hôtes de la maison Anchal, et de ceux, de jour et de nuit, de Carmélita et de Daniel, se rendit compte un jour et de tout le passé et du présent. Et ce fut un touchant spectacle que la douleur profonde de cette mère; douleur tempérée par la reconnaissance et l'amour témoignés à l'enfant de la côte, ce petit paysan au cœur d'or, son sauveur.

La convalescence marcha rapidement; bientôt la vicomtesse, dont l'esprit était entièrement libre et raffermi, put faire quelques promenades dans le parc dépouillé où le soleil d'octobre jetait encore de chauds rayons.

Il ne pouvait plus être question de séjour dans la maison de santé et la saison était trop brumeuse pour retourner à Arbouville.

La vicomtesse résolut de rester à Paris tout l'hiver; Mme Anchal lui offrit simplement, dans sa maison, une place qui fut acceptée avec reconnaissance. La pauvre femme trouva là une atmosphère de dévouement bien faite pour l'aider à supporter ses deuils. Son premier acte de résurrection morale fut un bienfait en faveur de Daniel.

Depuis qu'il se croyait inutile, le jeune garçon devenait soucieux. Il songeait beaucoup à son village, savait que s'il réclamait sa liberté, elle lui serait rendue pourtant; cette perspective lui devenait redoutable, sa vie ne serait plus la même; son intelligence, ouverte à des horizons nouveaux, se trouverait à l'étroit parmi les braves et rudes travailleurs du compagnonnage passé! Sans doute, la grande mer, les cieux profonds, les grèves rocheuses feraient bondir son cœur et mettraient dans son âme les parfums poétiques déjà souvent sentis; mais cela ne suffirait plus à combler le vide dont il souffrait.

C'est que, durant ses longues heures de solitude et de garde, il avait goûté au fruit de la science. Une bibliothèque, ouverte généreusement à l'enfant par le directeur compatissant, avait commencé la métamorphose. C'avait été comme un voile déchiré en cette intelligence bien organisée et avide d'apprendre. L'ensemble des connaissances humaines lui apparut comme un beau mirage d'une terre inconnue. Que n'aurait-il pas donné pour l'atteindre? Il souhaitait maintenant dépasser ce seuil que sa pensée confuse saluait avec respect, se livrer enfin à l'étude, pour connaître les beautés soupçonnées.

Cette joie, à laquelle il se reprochait d'aspirer, lui était préparée complète.

Mme d'Arbouville avait appelé le jeune garçon et, l'attirant avec tendresse :

— Tu as confiance en moi? dit-elle.

— Après ma mère, c'est vous que je vénère le plus.

— Laisse-moi alors diriger ta vie. Consens à travailler, a ne pas quitter Paris pendant quelques années. Si tu aimes toujours la mer, tu seras marin plus tard, je me charge de ton avenir qui, grâce à ta bonne volonté, sera, je l'espère, digne d'envie.

Des larmes de reconnaissance jaillirent des yeux du petit mousse, qui couvrit de baisers les mains de sa bienfaitrice.

Il fut décidé qu'il travaillerait assidûment seul pendant quelques mois, sous la direction du père Vinder et de Gérard, avant de se présenter au collège de la rue des Postes.

Les cœurs qui souffrent des maux semblables s'unissent vite. La vicomtesse et Carmélita se sentaient invinciblement attirées l'une vers l'autre. La différence des conditions sociales donnait à celle-ci quelque chose de plus réservé. Mme d'Arbouville témoignait plus librement sa sympathie à la jeune femme abandonnée. Ensemble, elles se sentaient plus fortes et résignées. La châtelaine passait une partie de ses journées auprès de l'active ouvrière. Elle puisait dans la corbeille à ouvrage de Carmélita, travaillant pour éviter l'ennui, disait-elle, mais, en réalité, pour hâter l'achèvement de commandes pressées; ou, prenant l'enfant sur ses genoux, elle lui apprenait patiemment à reconnaître les grossea lettres enjolivées de l'abécédaire. Que de confidences échangées pendant ces heures d'intimité, et de larmes versées sur les débris de douloureux passés!

Carmélita, formée jeune aux leçons de la vie, avait l'âme noble, et son acte de désespoir, hautement regretté, avait été sa seule défaillance. La vicomtesse, frappée en plein cœur au milieu d'une vie de délices, était telle qu'une tige fragile renversée par le vent d'orage; il faut à la plante un tuteur, la jeune femme découvrait son soutien.

— Nos âmes sont sœurs par la douleur, dit-elle un jour à Carmélita, devenons sœurs par l'affection, ne nous quittons plus. Ensemble nous élèverons Lætitia, nous serons deux mères pour l'aimer.

La fierté de Carmélita inspira sa réponse.

— Je suis pauvre et l'enfant doit s'habituer dès le jeune âge à la pensée qu'elle vivra du fruit de son travail.

La vicomtesse cacha son front dans ses mains.

— Ah! vous ne m'aimez pas, vous refusez mon offre de sœur!

Une petite main vint desserrer ses doigts, Lætitia sauta sur ses genoux.

— Pourquoi elle pleure, bonne amie?

Mme d'Arbouville saisit l'enfant.

— Parle, mon amour, dis que tu ne veux pas me voir partir toute seule et triste dans mon grand château désolé.

— J'irai dans ton château, maman aussi, et nous ne nous quitterons jamais, n'est-ce pas, petite mère ?

Carmélita ne résista plus que faiblement, et le soir, dans la réunion intime qui avait lieu chez le notaire, le chaud appui de tous acheva de la fléchir.

Le salon de Mme Anchal, si grand autrefois pour les deux vieillards isolés, se trouvait maintenant trop étroit.

Gérard venait souvent le soir. Deux heures passées là dans de bonnes causeries étaient pour lui le repos dans l'Eden, après de longues journées consacrées aux nobles mais souvent pénibles labeurs de l'art.

Le père Vinder apparaissait, parfois, suivi de son docile élève. Ces soirées-là étaient pour Daniel la récompense d'études consciencieuses. Le brave enfant travaillait de tout son cœur. Chaque jour son intelligence se développait davantage, élargissant encore les sentiments délicats de sa reconnaissance. L'amour reconnaissant germait dans cette terre généreuse d'un cœur droit, ouvert et simple. Le père Vinder s'estimait heureusement payé du soin qu'il prenait pour l'instruire.

Un autre personnage était devenu l'hôte intime du notaire : le docteur Aubry, la « brebis égarée », comme disait encore Nella en souriant, s'était tout à coup trouvée transportée au milieu de la petite société. Le père Vinder avait fait là une belle et rapide conquête. Sa parole élevée, insinuante, enflammée d'apôtre brûlant de zèle, avait trouvé le chemin de ce cœur concentré jusque-là dans une antipathie voulue pour tous les rapports sociaux, et athée par ignorance. Introduit, par les soins de Fanella, dans une maison où l'on réclamait le secours de son art, le docteur rencontra près du malade un plus habile médecin.

Le père Vinder sonda d'un regard la plaie dont souffrait cette âme; il entra vaillamment en lutte et, bientôt, elle fut guérie. Le philanthrope glacé, raillant lui-même l'instinct de bonté native qui le portait à accomplir le bien, devint un pionnier fervent de la charité chrétienne.

Le père Vinder eut, dès lors, un ami sûr de plus, un auxiliaire dévoué et, dans les tristes lieux où la soutane du prêtre eût été mal accueillie, le docteur prodiguait les trésors de sa foi nouvelle, guérissait à la fois les âmes et les corps.

Et souvent, après lui, le ministre de Dieu était appelé où jamais il n'eût pénétré sans sa bonne estafette.

*(La suite au prochain numéro.)* ROGER DE TODI.

---



# LE NEZ DE FLAIRDECOIN[1]

PAR

**JEAN DRAULT**

XII (*Suite.*)

Tournique se sentit perdu. Puis il crut à une bonne blague, et s'imagina pincer ses mystificateurs en acquiesçant d'avance à tout ce qu'ils diraient. Cela, bien entendu, l'enfonça davantage.

Et comme Marthe lui demandait :

— Est-ce que nous irons faire à Nice notre voyage de noces ?...

Il répondit, gouailleur :

— Comment donc ?... Mais certainement !...

Fatal engagement, qu'il devait tenir un mois plus tard !

Car le lendemain, il fut bien forcé de voir que c'était sérieux, et qu'il était irrévocablement engagé... engagé à ne plus pouvoir reculer.

Tout le monde, chose étrange, venait lui adresser des félicitations. Et les cartes contenant des vœux de bonheur pleuvaient sur son pupitre. Il en venait par la poste, par des chasseurs de café, par des commissionnaires.



Tarare, en effet, se multipliait. Il avait, le lendemain du dîner, pris chez lui tout ce qu'il y avait de cartes d'amis, et il pérégrinait de café en café; il les envoyait successivement à Tournique avec des souhaits exagérés, aux formules variées à l'infini.

— Je n'aurais jamais cru que j'avais tant de relations !... se disait Tournique un peu gonflé, tout de même, de recevoir tant de marques de sympathie.

Mais ce qui l'émut par-dessus tout, ce fut l'arrivée solennelle dans son bureau des neuf camarades de l'agent 102.

Ces braves gens lui apportaient une gerbe de fleurs à bon marché, mais énorme, et entourée de rubans tricolores auxquels se mêlaient des rubans aux couleurs russes.

Et ils entonnèrent un chœur que Tournique eut toutes les peines du monde à enrayer dès le début...

Comment, à présent, pourrait-il retourner chez les Maboulinière ?...

Et il eut un vrai serrement de cœur en pensant que la blonde Marguerite se cloîtrerait de désespoir !...

... De son côté, Tarare, son stock de cartes épuisé, courut chez Plumol, l'âme soulagée.

— Ah !... mon cher Antoine !... si tu savais comme je suis heureux !...

— Ça m'inquiète !... fit Plumol.



— Pourquoi donc ?... A propos !... Et quand me présentes-tu chez les Maboulinière ?...

— Tout de suite si tu veux !... J'y vais; viens avec moi !

— Bon ! bon Plumol !... Ami exquis !... Ame généreuse !

Dans le fiacre, Tarare dit au romancier :

— Tu sais que je vais faire mon possible pour l'épouser, cette jeune fille !... Je vais dresser mes batteries aujourd'hui même.

— Tu arriveras trop tard, je crois, dit Plumol.

— Ah ! ah !... trop tard !... Ah ! ah !...

Et Tarare riait comme une petite baleine en se frottant les mains, car il pensait à Tournique qu'il avait évincé avec tant de machiavélisme.

Chez les Maboulinière, Antoine Plumol présenta son ami en ces termes :

1. Voir l'*Ouvrier* depuis le 5 décembre 1896.

— Je vous présente mon meilleur ami, mon ami dévoué, Jacques Tarare, avocat du plus grand talent, voué au plus grand avenir... Ce sera mon premier garçon d'honneur!...

Tarare, qui s'inclinait avec un sourire large, se redressa brusquement. Alors il reçut ce second coup droit qui le fit flageoler :

— Mon cher Tarare, je te présente Mlle Marguerite Maboulinière, ma fiancée!

Tarare comprit tout, et refoula la fureur qui envahissait son âme.

— Je ne me serais pas cru aussi bête! pensait-il.

Pour la première fois de sa vie, il avait travaillé pour Plumol, et résolut de tirer au moins un parti moral de la situation :

— Permettez-moi à mon tour, dit-il, de vous annoncer le mariage de Mlle Dufournin avec M. Tournique.

— M. Tournique se marie!... clama Mme Maboulinière. Nous ne le verrons plus!...

— Ça, c'est une veine, par exemple! fit le docteur. A qui, mon Dieu, devons-nous ce débarras?... Où est-elle, l'agence qui a fait ce mariage, que j'aille en remercier le directeur et donner cent sous à son principal employé.

— C'est moi!... proféra modestement Tarare.

— Merci, monsieur! esquissa Marguerite avec un joli sourire.

— Oh!... Jacques!... fit Plumol avec âme. Oui, tu avais raison lorsque tu t'intitulais l'ami dévoué, l'être d'abnégation par excellence!... Non!... je n'aurais jamais cru que tu irais jusqu'à marier mon rival avec la fille du plus grotesque des marchands de caoutchouc!

— Oui!... voilà comme je suis, moi, dit Tarare, les yeux baissés.

Le salon était encombré par les cadeaux de noce et les accessoires du trousseau de la future Mme Plumol. On reçut Tarare dans le cabinet de l'aliéniste.

Et là, un spectacle étrange frappa sa vue.

Dans une grande cage, était enfermé un homme qu'il reconnut pour l'avoir vu jadis au 14 du boulevard Saint-Michel, interrogeant un inconnu qui persistait à vouloir s'appeler Bécasseau.

Cet homme, c'était l'agent 102, Michel Flairdecoin!...

— Qu'est-ce que vous faites là?... lui demanda Tarare stupéfait. Vous vouliez faire coffrer les autres, et je crois que c'est vous qui l'êtes, coffré, mon gaillard!...

L'homme eut un geste découragé :

— Qu'est-ce que vous voulez! dit-il... C'est la guigne!... Le nez de Flairdecoin a été pris en défaut, et on a flanqué son propriétaire à la porte de la police. Je ne me plains pas, puisque j'ai trouvé une bonne place où je suis nourri, chauffé, douché, soigné comme un roi, tout en gagnant le pain de ma femme, de mon enfant et de ma belle-mère!...

— Oui, corrobora le docteur en s'adressant à Tarare, la belle-mère de ce malheureux me le loue moyennant cent sous par jour!...

— Et qu'est-ce que vous en faites?...

— Ce que j'en fais! Vous me demandez ce que j'en fais?... Mais vous ne savez donc pas que c'est un sujet remarquable!... Le livre que j'écris sur toutes les manifestations cérébrales auxquelles je l'ai vu se livrer révolutionnera le monde scientifique!...

— J'en suis bien content pour vous, répondit Tarare; oui, j'en suis bien content pour vous!...

Un gros homme rubicond qui entrait, un journal à la main, coupa la parole à l'avocat en criant à tue-tête :

— Il est pincé, l'voleux!... Il est pincé!...

— Quel voleur, mon oncle? demandait Plumol.

— Hé!... L'voleux de cocodrilles, pardi!... On l'a pincé au moment ousqu'y voulait voler la girafe, la canaille!...

En sortant de la maison du docteur Maboulinière, Tarare dit à Plumol :

— Ah!... gredin!... Tu la gardais pour toi, cette charmante jeune fille!... Et tu me laissais m'acharner après Tournique!... Je ne t'en veux pas, va, je suis l'agneau, moi, l'agneau sans rancune!... Ecoute, ta fiancée est bien jolie, mais son père, à elle, et ton oncle, à toi, m'ont l'air d'être bien inquiétants au point de vue cérébral...

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Huit jours après, Plumol se mariait, et Tarare était garçon d'honneur avec une cousine de la mariée dont il se promit de demander la main quand il eut appris qu'elle était fort riche.

Car Tarare avait des prétentions, depuis qu'il était l'avocat attitré de la grosse maison Lepène, Lapige, Dufournin et Cie, seuls fournisseurs de verrous pneumatiques pour les prisons de la métropole et des colonies!

Le soir de son mariage, Plumol eut un léger désagrément.

Un gendarme se présenta à son domicile et lui remit un papier.

Sur ce papier, il était dit que la Place octroyait deux jours de prison au réserviste Plumol, pour avoir demandé un sursis à ses vingt-huit jours pour raison de voyage, alors qu'il était resté à Paris.

Ah!... ce fut dur pour lui de commencer sa lune de miel à la caserne.

Mais il *coupa* à la prison par un stratagème merveilleux.

Le premier soir où il se présenta au corps de garde pour subir sa punition, le premier militaire qu'il rencontra, apportant une gamelle au corps de garde, fut Bécasseau.

Plumol tira un louis de vingt francs de son porte-monnaie, et alla le donner au frère de Joséphine en lui disant :

— C'est pour la location de votre uniforme!...

— Mille millions de... comben c'est qu'vous m'donnez-là?...

— Vingt francs!...

— Vingt francs!... Jour de ma vie!... Eh ben!... mon colon!... v'là une chouette surprise!... Mais vous êtes-t'y venu exprès pour ça?...

— Non!... Je suis puni de prison!... Deux jours!...

— Deux jours!... Bougez pas!... J'vas les faire à votre place. J'connais l'caporal; il est mon pays. Après l'appel, aujourd'hui comme demain, j'répondrai pour vous!... Comment qu'c'est qu'vous vous appelez?...

— Plumol!...

— C'est ben vot'tour!... Vous avez donné mon nom pour le vôtre, j'vas maintenant donner l'vôtre pour mé!... Vingt francs!... Mille culasses!...

Pour toute réponse, Plumol donna une seconde pièce de vingt francs à Bécasseau.

— Et dire que j'vous ai pris pour un voleux!... murmura ce dernier d'un ton désolé. Vous savez qu'pour ce prix-là, j'vous prêterai mon uniforme toutes les fois qu'vous en aurez besoin, faudra pas vous gêner.

— Merci!...

— V'là l'appel!... Filez!... Vous mêlez plus de rien.

Plumol coucha chez lui.

Bécasseau fit pour lui ses deux jours de prison.

Mais il en fit bien d'autres, par la suite, pour son propre compte, avec son vieux camarade Bonniec, car tous deux se mirent dans un état d'ivresse épouvantable, avec l'argent de Plumol.

Pendant deux jours, Chapuzot n'avait vu qu'eux dans sa cantine.

JEAN DRAULT.




Nous commencerons dans le prochain numéro :

## PETITE FLEUR

**Par Henri BISTER**

**Petite Fleur** est une œuvre délicate, toute pleine de fraîcheur, et que vient égayer le clair soleil du Midi. Par des moyens très simples, grâce à une connaissance approfondie du cœur humain, l'auteur obtient de puissants effets d'émotion dont l'intensité croît de page en page.

Après les éclats de rire provoqués par *Le Nez de Flairdecoin*, nos lecteurs prendront plaisir à lire cette œuvre exquise, d'un genre tout différent, qu'est **Petite Fleur**.

# CHRONIQUE HEBDOMADAIRE

L'INSURRECTION CRÉTOISE. — LA PLUS BELLE DES ILES GRECQUES. — ASPECT DE LA CRÈTE. — LES VILLAGES. — CHRÉTIENS ET MUSULMANS. — FILS DE RENÉGATS. — LES MONTAGNARDS. — LA CULTURE DE L'OLIVIER. — PALLIKARE ET VOLEURS. — QUE FERA-T-ON DES TURCS? — LA PIÈCE DE M. VICTORIEN SARDOU. — LE SPIRITISME. — LES PÉRILS DES EXPÉRIENCES. — HISTOIRE DE M. BÉNÉZET ET DE SON GENDRE. — UNE OBSESSION FACHEUSE. — BIZARRES PHÉNOMÈNES. — FLOTS DE RUBANS ET DRAGÉES.

Voici que la Crète fait encore parler d'elle.

Depuis le commencement du siècle, la Crète s'est soulevée une dizaine de fois contre le régime turc. Va-t-elle enfin conquérir l'affranchissement auquel elle aspire depuis trois siècles? Dût l'insurrection nouvelle créer des complications diplomatiques, nous ne pouvons que former des vœux en faveur des chrétiens crétois. La cause de la Crète est celle de la civilisation et de la justice.

Si la Grèce réussit à s'annexer ce domaine, la Crète sera le plus riche joyau de la couronne du roi des Hellènes. C'est la plus grande et la plus belle des îles grecques. Elle est longue de 60 lieues environ; sa largeur varie de 12 à 14 lieues. D'un cap à l'autre, une chaîne de montagnes s'étend comme une épine dorsale gigantesque dont les monts Blanc, l'Ida et le massif de Sitia seraient les principales vertèbres. Les versants montagneux sont arrosés par de nombreux ruisseaux, ils jouissent d'un climat toujours tempéré, même en été; des troupeaux de chèvres et de moutons y trouvent une abondante subsistance. « Là, dit un voyageur, M. Albert Laurent, là où la contrée s'abaisse vers la mer, la verdure métallique des oliviers donne partout au paysage son caractère particulier. Au printemps, les yeux sont éblouis et charmés par le contraste des montagnes neigeuses avec les plaines verdoyantes qui s'étalent à leur pied; les forêts d'orangers, dont les fruits d'or brillent sur un feuillage sombre, s'étendent jusqu'à la plage, comme une mer verdoyante qui va rejoindre l'étincelante mer bleue. Les villages sont nombreux, pittoresquement situés d'ordinaire, et de loin, ils contribuent à l'ornement du paysage, mais l'illusion cesse dès que l'on voit de près leurs pauvres habitations. Bâties en bois, elles escaladent hardiment des pentes fort raides plantées de sapins. Les villages de la plaine se composent presque toujours de groupes de fermes et de cabanes répandues sur un vaste espace ».

On ne compte dans l'île que quatre villes dignes de ce nom : Candie, la Canée, Retymo et Niérapétra. Candie garde quelques monuments de son ancienne prospérité au temps de l'occupation vénitienne; les trois autres villes sont tristes, sales et malsaines. Leurs ports étroits ne reçoivent que de petits bâtiments. Le voisinage des foyers d'insurrection a fait depuis longtemps préférer la Canée, comme chef-lieu administratif de l'île, à Candie, ancienne capitale et cité plus importante.

***

Les poètes et les historiens de la Grèce ancienne se sont montrés sévères pour les habitants de l'île. Dans son Épître à Tite, saint Paul nous a conservé un vers grec d'un poète qui porte sur les Crétois ce jugement peu flatteur : « Les Crétois sont des menteurs, de méchants animaux, des ventres paresseux. » Il convient sans doute de professer à l'égard des insulaires d'à présent une opinion plus indulgente. Ajoutons que le sang hellénique ne se retrouve nulle part ailleurs aussi pur de tout alliage étranger, car la Crète a été préservée en partie, par sa situation particulière, de l'invasion des barbares et du mélange de sang slave qui coule aujourd'hui dans les veines de la plupart des Grecs du continent et des îles. La population est évaluée, d'une façon il est vrai assez incertaine, à un peu plus de 200.000 habitants, dont deux tiers de chrétiens et un tiers de musulmans. Quelles que soient, du reste, leur croyance et la violence des haines qui les divisent aujourd'hui, on peut dire que l'origine de tous est également hellénique. A peine les envahisseurs ottomans sont-ils représentés par quelques familles de Candie qui descendent authentiquement des colons turcs établis dans le pays après la conquête. Les autres sont les fils des renégats, que le sabre des conquérants a convertis au mahométisme. Comme il est habituel en Orient, ces héritiers des néophytes de l'Islam sont de tous les musulmans les plus animés contre les coreligionnaires de leurs ancêtres. Ils n'en ont pas moins, par suite d'une anomalie unique, conservé l'usage du dialecte hellénique, dérivé du dorien, partout employé en Crète; l'immense majorité d'entre eux ignorent le turc.

Le paysan crétois vit presque exclusivement du produit par excellence de sa terre natale : l'huile. L'olivier a cette qualité commune avec les arbres de l'Eden biblique, qu'il donne son fruit sans exiger le travail de l'homme. Ce présent de la nature a son danger : il encourage la paresse de la population rurale en lui permettant de vivre dans une sorte de bien-être incomplet et de loisir, plus funestes peut-être que les épreuves d'une existence difficile.

Le paysan ne prend pas la peine de recueillir les fruits de ses oliviers, c'est là une fonction dévolue aux femmes, pendant les six semaines au moins que dure la récolte; ces malheureuses travaillent dans les champs du matin au soir; la journée des hommes se passe dans l'oisiveté du café; les estaminets foisonnent dans chaque village.

Ce n'est pas à dire pour cela qu'en cas de nécessité le Crétois ne soit pas capable d'un effort; mais son esprit traditionnel de routine est opposé à tout progrès. L'incertitude des événements est pour la plupart des petits propriétaires un prétexte de n'ensemencer chaque année qu'en vue des strictes nécessités de la famille. D'ailleurs, étrangers à toute ambition, indifférents à toute jouissance, sauf au plaisir de boire le *raki* à grands coups, ces paysans n'ont d'autre souci que celui de voir revenir chaque jour, à leur heure, les repas dont les olives, le fromage et le pain font tous les frais.

***

De même qu'en Ecosse, les gens des hautes et des basses terres diffèrent quant au caractère et quant aux mœurs. Les plus âpres montagnes de la Crète sont les monts Blancs; c'est là qu'il faut chercher les *highlanders* crétois. Ce massif presque inaccessible est la citadelle de toutes les insurrections; le nom de son principal district, Sphakia, est resté célèbre. Les Sphakiotes se sont rendus en tous temps redoutables aux Vénitiens, aux Turcs et surtout à leurs compatriotes pacifiques de la plaine, sur lesquels ils percevaient un véritable *blackmail*, c'est-à-dire une dîme, avant que la police rurale eût été organisée. « Pallikare » et « voleur de bestiaux », c'est tout un. La morale sphakiote ne fait aucun scrupule de déclarer de bonne prise tout le butin conquis à la pointe de la longue *makhaira*. De même que chez les Grecs schismatiques, les rites sont, chez les Sphakiotes, l'essentiel de la religion; les plus audacieux bandits se croient quittes envers le ciel quand ils ont observé les jeûnes prolongés du carême orthodoxe.

L'air des montagnes est d'une merveilleuse pureté; aussi tous les Crétois des hautes terres sont-ils là exempts des terribles fièvres qui désolent les vallées basses. La race est haute de taille, robuste et fréquemment blonde; les femmes et les filles, quand elles vont à la fontaine, rappellent, par la correction de leurs attitudes, par la pureté des lignes de leurs visages, par la lenteur traditionnelle de leur démarche, les porteuses d'amphores des bas-reliefs antiques. Les Européens se plaisent à ce spectacle plein de réminiscences classiques; mais il va sans dire que la rusticité des beautés villageoises, dures au travail, ne comporte aucune grâce, ni aucune élégance.

Les mœurs passent pour être très pures.

Quant aux hommes, avec leur haute taille, leur carrure, leur visage haut en couleur, ils ressemblent aux Suisses de Marignan et de Pavie. Comme les Suisses encore, leurs pères formaient une tribu de mercenaires.

Pendant une longue période historique, l'Islam recruta ses meilleurs soldats chez les Sphakiotes, et si, maintenant, le métier militaire est abandonné par les highlanders de la Crète, il ne leur reste pas moins de leur origine une humeur inquiète qui les porte à désirer les changements. Les circonstances paraissent-elles favorables, ils se jettent à l'étourdie dans les pires aventures, sauf à reculer au premier choc devant des obstacles dont, avec de la persévérance, ils pourraient triompher. Cette impétuosité aveugle et cet oubli de toute prudence leur ont été souvent funestes. De plus, suivant la tradition antique des archers crétois, ils n'aiment à combattre que de loin, avec leur fusil bien appuyé; dès que l'action menace de s'engager corps à corps, leur tactique consiste à se dérober. En 1866, ces étranges coutumes désespéraient, paraît-il, les volontaires européens, qui comprenaient l'inutilité de ces éternelles et inoffensives escarmouches.

***

Les montagnards, à force de guerroyer, sont aujourd'hui considérablement réduits en nombre. Dans la plaine, au contraire, le Crétois est pacifique; il attend, en savourant son raki, que l'olive mûrisse, et se chagrine à la pensée de voir la guerre compromettre la récolte et la fabrication de son huile. C'est à tort qu'on se figure en Europe que l'île entière est peuplée dans toutes ses parties de pallikares qui ne soupirent qu'après l'insurrection. En premier lieu, il faut remarquer que, dans la longue histoire de la servitude et des séditions crétoises, une moitié de la Crète, toute la partie orientale, de Candie au cap Sidhero, n'a jamais joué de rôle; même dans la dernière insurrection, les paysans de cette région ne sont pas sortis de leur apathie. C'est là un fait assez inexplicable, mais qui a été constaté d'une façon assez continue à chaque révolte. Dans l'occident de l'île, au contraire, les insurgés combattant contre la domination ottomane sont sûrs de trouver dans chaque paysan grec, si attaché qu'il soit à ses intérêts matériels, des sympathies ardentes et un concours zélé.

***

Dans les villes, les Turcs l'emportent, par le nombre, sur les orthodoxes. A la Canée, par exemple, on estime qu'il y a 9,000 musulmans contre 4,000 chrétiens. La population de Sphakia, de Lakkos, de Mylopotamo, par exemple, jadis les foyers de la révolte, est diminuée de plus de moitié.

Si la Crète obtient la libre disposition de ses destinées et se donne à la Grèce, un difficile problème se posera : que deviendront les 60,000 Turcs qui l'habitent aujourd'hui ? Ils ne pourraient compter sur la générosité des raïas devenus les plus forts ; de plus, leur fierté se révolterait à l'idée de vivre sous la loi des infidèles. On assistera sans doute à une émigration en masse, ce qui équivaudrait à la ruine de la province. La population est déjà fort clairsemée et ne suffit pas à la culture des terres. Les affaires n'amènent en Crète l'argent qu'en faible quantité. Les gros traitements des fonctionnaires et la paie de l'armée, avant l'introduction du papier-monnaie, mettaient en circulation un utile supplément de numéraire. La Grèce, qui n'a pas de population surabondante et qui peut à peine équilibrer ses dépenses, ne saurait ni combler les vides d'une émigration, ni venir au secours de la misère financière de sa nouvelle province.

***

Une pièce de M. Sardou, intitulée *Spiritisme*, a ramené l'attention du public sur les tables tournantes et sur les faits extranaturels que provoquent les magnétiseurs. Dans quelles circonstances se produisent ces phénomènes ? Il est plus facile de les décrire que de les expliquer. Les articles publiés par les journaux ont remis, paraît-il, à la mode un divertissement que l'on croyait définitivement démodé. Nous ne saurions trop mettre nos lecteurs en garde contre cet engouement. L'Eglise, au surplus, prohibe sévèrement toutes ces familiarités avec les agents mystérieux qu'évoquent les médiums. L'expérience nous démontre en outre que rien n'est plus dangereux que de telles distractions.

M. Bénézet, rédacteur en chef de la *Gazette du Languedoc*, mort il y a une douzaine d'années, était un railleur impitoyable à l'égard des tables tournantes. Après avoir persiflé ceux qui croyaient à ces « sornettes », M. Bénézet consentit à voir tourner un guéridon. Le guéridon se montra très docile. Interrogé suivant les règles, il indiquait l'âge des personnes présentes et offrait tant de merveilles que M. Bénézet décida de ne plus s'en mêler ; cependant on le pria tellement de ne pas s'arrêter dans la voie où il était entré, que notre journaliste toulousain consentit à prendre part à de nouvelles expériences. Aussitôt, les prestiges se multiplièrent. Un jour, M. Bénézet vit un guéridon grimper le long de sa poitrine, puis, un autre jour, perdre terre et chercher à atteindre les objets qu'on lui présentait à une certaine hauteur.

M. et Mme Lasserre, le gendre et la fille de M. Bénézet, assistaient aux séances ; le guéridon se plaisait à leur adresser des mots orduriers. Dans la dernière expérience que vit M. Bénézet, les époux Lasserre ayant imposé chacun une seule main, le guéridon devina l'âge et l'heure, sauta à plusieurs reprises pour atteindre la montre d'un curieux, et répondit aux questions « qu'il était le diable Astaroth ».

Trois jours s'écoulèrent au cours desquels les époux Lasserre cessèrent de provoquer ces prodiges. Le quatrième jour, au moment où ils venaient de s'asseoir pour dîner, la table vint les harceler, en s'agitant légèrement ; mais, fatigués de ces histoires, ils persistèrent à ne pas vouloir s'occuper des évolutions du guéridon. Le lendemain, inopinément, un coup sec est frappé sur la table ; cette manifestation terrifie les époux Lasserre, car les coups se répètent et redoublent. On fait enlever la table. Les coups se font entendre de nouveau, mais cette fois sur le parquet, sur les meubles, sur les portes, etc. M. et Mme Lasserre sortent ; le vacarme les suit ; effrayés, ils vont précipitamment trouver M. Bénézet qui les accueille avec incrédulité ; mais lui-même entend frapper des coups bien distincts sous son fauteuil et dans la cloison. Il accompagne son gendre et sa fille chez eux ; on n'entend plus rien ; il se retire ; mais, à onze heures de la nuit, Mme Lasserre qui, dans l'effroi que tout cela lui cause, a mis de l'eau bénite à sa portée, entendant des coups sous sa chaise, y secoue sa main trempée dans cette eau ; mais elle est saisie et mordue à la seconde phalange du pouce. En entendant les cris poussés par sa femme, M. Lasserre accourt, voit la main enflée et portant l'empreinte d'une double rangée de dents. A peine remise, Mme Lasserre porte la main à l'épaule en criant et tombe en syncope. Sa robe n'était pas même froissée ; on trouve à l'épaule une forte contusion et quelques gouttes de sang. A peine la malheureuse jeune femme a-t-elle repris ses sens, qu'elle est mordue aux reins et à l'avant-bras. La nuit, on le devine, se passa dans l'insomnie.

Le lendemain, M. Bénézet vit les traces des morsures, et les époux Lasserre étant forcés de quitter leur demeure *infestée*, acceptèrent une chambre chez lui.

Les bruits continuèrent toute la semaine. L'infestation devenait une obsession. Puis surviennent les disparitions d'objets : peignes, montres, etc., etc. ; la montre de M. Lasserre, posée sur la table, disparaît ; tout à coup, Mme Lasserre sent un corps froid lui glisser le long du dos et s'arrêter à la ceinture : c'est la montre. Deux livres disparaissent ; on remarque une tasse à café couverte par la soucoupe ; en la découvrant, on voit une sale espièglerie... On se hâte de recouvrir cette matière infecte mais la soucoupe se soulève toute seule et une carotte se trouve plantée au milieu... Par compensation, surgit soudain un cornet de dragées de toutes formes et de toutes couleurs auxquelles on se garde bien de goûter. On se décide à visiter les confiseurs pour comparer ces dragées aux autres ; Mme Lasserre les porte, mais elles deviennent si lourdes, chemin faisant, que la jeune femme se plaint de leur poids ; au moment où on arrivait chez le confiseur... les dragées se sont évaporées.

Arrêtons-nous ici, quoiqu'il nous reste une foule de faits curieux à raconter. Ainsi, c'est le chapeau de M. Lasserre qui passe lentement dans la chambre voisine et de là se rend dans la garde-robe, où il est trouvé dans une armoire, entouré d'un ruban qui retient plusieurs plumes d'oie placées symétriquement tout autour. Ce sont des souliers qui disparaissent ; c'est une bougie qu'on ne rapporte que le soir ; ce sont cent objets divers, transportés, rassemblés ou dispersés, tels que couteaux, lances, implantés dans le parquet, tout rouillés et couverts de terre, pièces d'argent jetées, etc.

M. Lasserre ramasse une de ces pièces et la donne à un pauvre. O merveille ! la même pièce, quand M. Lasserre rentre chez lui, vient tomber à ses pieds.

Mme Lasserre, en s'éveillant, se trouve un jour cousue dans ses draps. Son mari s'étonne qu'elle ne s'en soit point aperçue, mais comme lui-même s'apprêtait à sortir, des paquets de rubans s'entrelacent si bien à son paletot, qu'il éprouve de la peine à les arracher.

Toute la ville de Toulouse a connu ces faits et personne n'a osé les démentir. La sincérité et la probité de M. Bénézet excluent d'ailleurs tout soupçon, non seulement d'imposture, mais d'inexactitude. Nous voilà donc maintenant avertis. Faire tourner les tables, c'est s'exposer à une obsession qui peut compromettre notre repos.

Ne jouons donc pas avec le feu, et, fidèles aux prescriptions de l'Eglise, laissons les « esprits » tranquilles. OSCAR HAVARD.

# JEUX D'ESPRIT DE L'OUVRIER

*Pour les prix et les conditions, voir le nº* 1981, *du* 9 *janvier* 1897.

25. — MOTS EN PENTAGONE
par *G. Midoc.*

Mon *premier* appartient à Camille, à Cécile.
— Mon *deux* est justement le contraire d'une île.
— Mon *trois* c'est ce que tu feras, quand le courrier
Du vendredi soir t'apportera l'*Ouvrier*.
— Un fromage fameux, tel est *quatre*. — *Cinquième*,
Terme hippique connu. — Mon *six* et mon *neuvième*
Sont prénoms féminins. — Mon *sept* nom d'un sultan,
— Et mon *huit* aujourd'hui s'appelle Matapan.

26. — POLYGRAPHIE DU CAVALIER

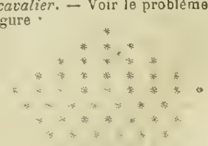
| | | | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|---|---|
| NI | F | V | E | S | O | R | DU |
| A | R | U | E | S | S | L | N |
| E | S | R | E | L | A | M | U |
| E | U | D | E | T | M | D | I |
| R | L | L | T | E | I | E | Q |
| U | T | A | U | E | X | O | E |
| S | Q | T | P | M | N | U | I |
| OU | T | E | U | E | C | U | ES |

27. — DEVISE

Quel est le sculpteur français qui adopta cette devise :
*Nul bien sans peine?*

AUX DÉBUTANTS

*Polygraphie du cavalier.* — Voir le problème nº 10.
*Pentagone.* — Figure :



Adresser tout ce qui concerne les *Jeux d'esprit* au rédacteur soussigné, aux bureaux du Journal. ŒDIPE.

# LES COURSES D'AUTOMNE[1]

PAR

HIPPOLYTE AUDEVAL

XVII (*Suite.*)

Il persuada à M. Minois, que l'âge avait un peu épaissi et dont le jockey n'était pas trop bon, d'écrire à Paris et de ne reculer devant aucun sacrifice pour en avoir un meilleur. M. de Puybanet était intimement convaincu qu'il serait victorieux, mais en cas de défaite, il préférait voir le grand prix passer en d'autres mains que celles de Léopold. Il se rappelait la haute renommée de l'écurie de M. d'Esmouin, et il redoutait par-dessus tout de laisser cette renommée se relever pour éclipser toutes les autres. M. Minois, lui aussi, avait un intérêt puissant à rabaisser le jeune comte de Buissas. M. Minois était un homme qu'un héritage récent avait rendu immensément riche. Il avait de l'ambition. Il voulait se faire un nom en province, puis arriver à Paris, livrer bataille à Longchamp, à la Marche et à Vincennes, être membre du Jockey-Club. Sans avoir précisément une intelligence hors ligne, il en possédait assez pour savoir que l'acquisition d'une écurie comme celle provenant de M. d'Esmouin était une occasion unique de conquérir une importance de premier ordre. Dans les arts, il est impossible d'acheter le talent d'un peintre, le génie d'un écrivain, le gosier d'un chanteur, l'inspiration d'un compositeur de musique; aussi la gloire des artistes est-elle individuelle. Celle des vainqueurs d'hippodromes se procure souvent avec de l'argent, mais elle n'en brille pas moins, chose bizarre, aux yeux de beaucoup de gens. M. Minois savait fort bien que l'écurie de M. d'Esmouin avait été longtemps nommée *la grande écurie*. Devenir propriétaire de la grande écurie était pour lui un moyen, le seul peut-être, de se distinguer, de mériter l'admiration et l'envie de ses concitoyens. Mais il comprenait parfaitement que si Léopold prouvait, clair comme le jour, la supériorité marquée de cette écurie, elle doublait, triplait de valeur. Or, tout en aimant la gloire, M. Minois souhaitait naturellement de la payer le meilleur marché possible. Tous les intérêts convergeaient donc avec force pour écraser Léopold, lorsque le dimanche, dernier jour des courses, à trois heures précises, on ouvrit la barrière aux cavaliers qui devaient lutter pour le grand prix.

L'affluence était plus considérable encore que les jours précédents. Les tribunes étaient surchargées de monde. Lorsque Léopold parut, on dit simplement : C'est lui! Il était déjà connu. Cinq chevaux étaient engagés et entrèrent dans la piste presque simultanément. M. d'Esmouin et Prats la traversèrent pour aller se placer, comme d'habitude, près du poteau de départ et d'arrivée.

— J'ai bien peur, Prats, dit M. d'Esmouin, j'ai bien peur, ne me quitte pas.

— Il méprise le madère, reprit le jockey, pourquoi? Une chose bonne pour les hommes est bonne pour les bêtes. J'avais un perroquet malade, je l'ai guéri avec du vin sucré.

— Tu dis? Ah! que tu es drôle, vieux maniaque, tais-toi.

M. Rougerie et sa fille étaient venus des premiers, et se trouvaient bien placés dans l'enceinte réservée aux voitures et aux cavaliers.

— Prends donc garde, dit M. Rougerie à Charlotte, debout dans la calèche, tu te penches trop, tu vas tomber.

Malgré son affection pour son neveu, il commençait à regretter ses fleurs, il craignait qu'elle ne souffrissent de son absence.

— Tu me croiras si tu veux, reprit-il, ça ne me fait plus rien, je suis blasé. Léopold gagne trop facilement. J'en arrive à penser que si je montais à cheval, je remporterais tous les prix.

— Mon père!...

— Sois tranquille, je n'essayerai pas. La fréquentation du monde donne de grandes leçons, ma fille. Les jouissances souvent répétées, quand elles ne sont pas dans la nature, lassent bien vite. Plus j'assiste aux courses de chevaux, plus je regrette nos beaux ombrages de Buissas, et plus je me dis que le bonheur réside dans l'obscurité.

— Mon père, mon père, il a la corde!

— Il a la corde! c'est vrai. Recule-toi un peu; tu m'empêches de voir. Hardi, mon neveu! Ferme! Ferme! Courage! Mon neveu gagnera!

Et il suivit d'un œil ébloui les péripéties de la lutte, et, quand Léopold passa le premier devant le but, il l'applaudit bruyamment de la voix et du geste.

— Je ne peux plus tenir en place, s'écria-t-il, il faut que j'aille l'embrasser. Je veux pénétrer dans... les coulisses. Je suis son oncle.

— Et moi, mon père, irai-je?

— Toi! oh! ce ne serait pas convenable. Des coulisses! songe donc! D'ailleurs, cette course est en partie liée. Tu le troublerais pour la seconde manche.

1. Voir l'*Ouvrier* depuis le 9 septembre 1896.

Une grande animation régnait en ce moment dans l'endroit que M. Rougerie nommait les coulisses. Tous ceux qui, de droit, y avaient accès, s'y étaient rendus, et en coudoyaient les acteurs, les employés, les serviteurs. Parmi les vaincus, les uns restaient mornes et silencieux, les autres se soulageaient par des imprécations. Des valets d'écurie, des palefreniers circulaient. Ils essuyaient la sueur des chevaux, leur jetaient sur le dos des couvertures de laine, leur frottaient la tête, les narines et les membres avec des éponges imbibées d'eau et d'eau-de-vie. Des groupes se formaient çà et là. On se plaignait, on se félicitait. Les jockeys se rafraîchissaient gravement. Léopold, entouré de plusieurs personnes, aperçut bientôt la Marcelle. Elle avait bravé la consigne des factionnaires en se donnant pour la femme d'un des jockeys, elle s'était faufilée auprès du jeune comte et le regardait avec des yeux où semblaient briller des étincelles sanglantes.

— Vous ici! dit-il en la reconnaissant et en voyant qu'elle se préparait à lui parler. Je croyais qu'on ne vous rencontrait que sur les grands chemins.

Elle se redressa, et lui glissa à l'oreille quelques mots qui le firent pâlir.

— Eh bien, mon vieux Prats, dit M. d'Esmouin, qu'en penses-tu? Voyons, donne ton avis. Tu dis? Ah! tu m'amuses. Vous ne l'écoutez pas, Léopold, et vous avez bien raison.

— Ainsi, continua la Marcelle à voix basse, vous ne vous êtes jamais demandé pourquoi votre père vous tenait éloigné de Buissas, pourquoi il vous a ruiné, dépouillé de tout ce qu'il pouvait vous ravir?

— Monsieur le comte de Buissas, dit en fendant la foule un homme qui n'était autre que M. Minois, je ne sais pas encore le résultat de la seconde épreuve. C'est aléatoire, hypothétique. Opérons sur des probabilités. Voulez-vous cent cinquante mille francs de votre écurie? Est-ce marché conclu?

— Nous causerons plus tard, monsieur, répondit Léopold.

— Très-bien! très-bien! murmura d'Esmouin. Tenez-lui la dragée haute. Reste là, Prats.

— Cette femme ennuie M. le comte, reprit le jockey qui n'était pas galant. A la porte, les femmes!

— Tu dis?... Ah! tu es drôle, vieux bonhomme. Mais, en effet cette femme...

L'arrivée du préfet fit diversion.

— Comte de Buissas, dit-il, recevez...

— Merci, monsieur, interrompit Léopold en faisant un effort pour répondre.

— Charmant jeune homme! ajouta le fonctionnaire à haute voix. Aussi modeste que valeureux. Nature d'élite. Eh bien, monsieur l'inspecteur général des haras?

— Eh bien, monsieur le préfet?

— Nous arrivons.

— Nous sommes arrivés. L'effet produit sur les populations est colossal.

— Les vœux de monsieur le ministre de l'Agriculture, du Commerce et des Travaux publics sont comblés.

— Dépassés. A propos, monsieur le préfet, vous avez reçu la circulaire nº 37,779?

— Je l'ai lue avec la plus grande attention, monsieur l'inspecteur général, et je ne doute pas...

— Vous verrez la circulaire nº 37,780; elle vous parviendra sous peu.

— Je l'attendrai donc avec la plus vive impatience. Du reste, toutes les circulaires de M. le ministre...

— Etonnantes!...

— Et vous osez dire que vous avez des preuves? demanda Léopold d'une voix défaillante.

— Voilà comment les choses se sont passées, répliqua la Marcelle : votre père a su qu'il était trahi. Il s'est vengé en faisant périr Guillaume, le fils de la nourrice de votre mère, en le noyant dans un étang. Tout le monde connaît l'aventure et si j'élevais la voix...

— Je suis son oncle! Je suis son oncle! cria un nouveau personnage en entrant impétueusement. Les militaires refusaient de me laisser passer. Croirait-on ça? Mais je leur ai dit que je suis ton oncle.

La Marcelle, instinctivement, se dissimula derrière un portant, tandis que Léopold serrait la main de M. Rougerie.

— Ah! comme tu as l'air fatigué! s'écria celui-ci. Tu es pâle comme du lilas blanc. Excusez-moi, messieurs, si je me suis introduit ici. Je suis son oncle.

— Monsieur Rougerie. — Monsieur d'Esmouin, dit Léopold en les présentant l'un à l'autre.

— Oh! nous nous connaissons de longue date. On est toujours certain de vous trouver sur le turf, mon cher monsieur d'Esmouin.

— En amateur, cher monsieur, en amateur. J'ai abdiqué.

— Intelligemment, comme tout ce que vous faites. A propos, êtes-vous content de mes poiriers quenouille, de mes pommiers pyramide, de mes cerisiers vrais?

(*La suite au prochain numéro.*) HIPPOLYTE AUDEVAL.

*Le Directeur-Gérant :* HENRI GAUTIER. Sceaux. — Imp. E. Charaire.

5 centimes le N° année courante (10 centimes le N° années échues.) N° 1999 TRENTE-SIXIÈME ANNÉE. — 13 Mars 1897

# L'OUVRIER

**Journal illustré paraissant le Mercredi et le Samedi**

ABONNEMENT D'UN AN : (104 numéros) France, Algérie et Belgique : 6 francs.

DIRECTION ET ADMINISTRATION : LIBRAIRIE BLÉRIOT, HENRI GAUTIER, SUCCESSEUR, 55, quai des Grands-Augustins, Paris.

ABONNEMENT D'UN AN (104 numéros) Colonies et Étranger (sauf la Belgique) : 7 francs.



# LES HÉROS DU DEVOIR[1]

PAR

**ROGER DE TODI**

X

AU FOND DES CŒURS

Myrte ne venait plus que rarement à ces soirées intimes. Elle craignait d'y rencontrer Gérard. Depuis l'incident du bal, elle se trouvait mal à l'aise en sa présence et sentait plus vivement l'amertume de sa première et cruelle désillusion. Un mot, un regard, un mouvement, tout en lui la faisait souffrir. Elle savait que Nella seule absorbait ses pensées. C'était pour elle qu'il racontait avec feu tel ou tel épisode de sa vie de voyages ; à cause d'elle, ce front abaissé et recueilli quand elle jouait au piano ou chantait de sa voix vibrante et sympathique ; pour elle encore si fréquemment le bouquet de violettes de Parme embaumant l'air de ses pénétrants parfums.

Oh ! elle se fût reproché comme un crime le moindre sentiment de jalousie envers l'amie incomparable à laquelle elle donnait le doux nom de sœur, mais elle ne pouvait dire à son pauvre cœur bien meurtri : Ne souffre pas. Et puis Nella l'avait dit : elle refuserait. Il allait donc être douloureusement frappé ; elle aurait mieux aimé souffrir davantage encore que de savoir en suspens sur son âme cette douleur si aiguë. Une autre crainte la torturait. Elle redoutait qu'il la devinât.

Gérard, lui, s'éveillait chaque matin avec la pensée que le jour même il accomplirait le projet si cher ; mais, le soir, il n'avait rien dit. Il hésitait, pris de peur. Il avait confié au père Vinder ce secret qui lui brûlait les lèvres.

Celui-ci avait secoué la tête, avec une légère nuance de tristesse.

— Mon ami, avait-il dit, j'avais deviné votre pensée et je craignais déjà pour vous. Je serais bien heureux de pouvoir vous nommer mon frère, cependant n'espérez pas trop.



Un prêtre vint l'arracher à sa muette contemplation. (Voir page 723.)

Gérard avait pâli.

— Ah ! dit-il, je ne dois rien tenter...

— Essayez, au contraire, mes vœux vous accompagneront. Si, dans quelque causerie intime, j'ai cru comprendre que l'âme de ma sœur visait à de plus pures joies que celles enfermées dans nos bonheurs humains, je puis m'être trompé. Nella n'a peut-être d'autre ambition que celle, déjà sainte, de devenir l'ange d'un foyer chrétien. Pardonnez-moi donc, mon ami, si je contribue à ébranler votre confiance, c'est pour vous épargner la surprise des regrets.

Las d'incertitude, le peintre alla livrer ses espérances et ses craintes au cœur bienveillant de Mme Anchal. Celle-ci l'accueillait déjà comme une mère.

— Plaidez donc ma cause, chère et excellente amie, songez que le bonheur de toute ma vie dépend de la réponse que vous me transmettrez.

— Vous allez la plaider vous-même, mon ami ; Nella est entièrement maîtresse de son sort, et nul mieux que vous n'est capable de remporter une victoire.

Le jeune homme allait supplier la femme du notaire d'intercéder d'abord pour lui. Elle ne lui en donna pas le temps.

1. Voir l'*Ouvrier* depuis le 20 février 1897

— Venez, allons surprendre la chère enfant au milieu de ses protégés ; bientôt elle sera seule et vous pourrez causer.

Docile, Gérard suivit Mme Anchal. Dans le vestibule, on entendait un murmure, semblable au gazouillement d'une volière, sortir d'une pièce voisine. La porte fut ouverte, un spectacle, à la fois ravissant et touchant, s'offrit aux regards du jeune peintre.

Nella, assise sur un siège élevé, était entourée d'une quinzaine de petits garçons, dont le plus jeune paraissait avoir cinq ans, l'aîné, moins de dix.

Depuis la promulgation de cette inique loi scolaire, qui fait de l'école sans Dieu un instrument de perte pour l'enfance, partout des dévouements se sont élevés pour lutter contre ce courant athée et bientôt corrupteur dans lequel allait rouler, pour fatalement s'y souiller, une foule d'âmes encore angéliques. Une belle association dite : « Œuvre des catéchismes » surgit à Paris et dans beaucoup d'autres centres. Dès qu'il avait été possible, Nella s'était offerte à s'y affilier et c'était sa grande joie : donner à ces petits malheureux, auxquels on prétendait voler leur âme, la manne céleste des premières notions de la doctrine chrétienne. Elle les instruisait, grave et douce, réprimandant à peine, payant généreusement de bons points et de récompenses les sages et les savants. Tous voulaient l'être ; ils se pressaient autour de la « bonne demoiselle » comme une nichée d'oiselets, se sentant là aimés et protégés. On ne pleurait jamais dans la classe improvisée de Nella. Ce n'étaient que doux babillements, trépignements joyeux, fusées charmantes de discrets éclats de rire, voix enfantines se faisant graves pour réciter la leçon, ou se mariant, nasillardes, dans quelque pieux cantique entonné par la jeune fille.

En ce moment, c'était presque le silence. Les têtes blondes et brunes formaient autour de Fanella un gracieux fouillis. Elle, dominant le groupe, mi-sérieuse, mi-souriante, penchée, semblait écrire.

C'était un ravissant tableau. Gérard eut un tressaillement d'artiste et, ouvrant un portefeuille, se mit, caché encore, à crayonner rapidement une esquisse.

— Je cherchais un sujet, dit-il à Mme Anchal en lui montrant son carton, le voici : l'Ange de l'école.

Ils entrèrent.

Nella les accueillit joyeusement.

— Vous arrivez bien à propos, dit-elle, si vous avez beaucoup d'images ; il ne me restait plus que quelques petits Jésus de Prague ; ils m'entourent en vrais tyrans, tous veulent leur « bambino ». J'essayais de fabriquer leurs bons points.

Et, se retournant vers Gérard :

— M'aiderez-vous ?

— Ils seront heureux tous à la fois, dit le peintre, qui, s'emparant d'un long morceau de craie, alla au tableau noir placé au fond de l'ancienne salle d'étude. Savent-ils un peu d'histoire sainte ?

Sur la réponse affirmative, il songea une seconde, puis traça à grands traits des contours d'abord indécis. Les enfants s'étalent rapprochés, curieux, dans l'attente.

Bientôt on vit se dessiner nettement le treuil d'un puits antique, ombragé de palmiers. Sous l'habile main de Gérard, quelques pasteurs et leurs troupeaux s'épandent dans la prairie, en attendant l'ouverture de la pierre qui ferme l'entrée du puits. Une femme syrienne apparaît, conduisant un blanc troupeau de brebis et d'agneaux ; un homme, jeune et fort, penché sur la pierre basse, va la soulever pour que passe, le premier, à l'abreuvoir, le troupeau de la jeune fille...

Il ne fallut que quelques instants à l'artiste pour animer d'une vie intense cette scène d'effet renversé du noir au blanc, d'un fusain fait de main de maître.

Joyeusement étonnés, les enfants battirent des mains.

— Rachel ! Jacob ! le puits de Laban ! s'exclamèrent les plus instruits.

— Oh ! les jolis petits moutons, disaient les autres enchantés.

Nella, ravie, ne quittait du regard l'œuvre saisissante de Gérard, que pour contempler la joie de ses protégés.

— C'est merveilleux, dit-elle au jeune peintre, je vous remercie autant du plaisir que vous me procurez que de la joie donnée à ces enfants.

Mme Anchal, un instant absente, réapparut à ce moment.

— L'heure du catéchisme est passée, dit-elle, levons la séance ; allons, enfants, un *Ave Maria*, et sortons.

Elle admira l'ébauche biblique avec un bon et fin sourire, et sortit, entraînant les petits retardataires.

Gérard demeura songeur.

Nella parla tour à tour de ses petits élèves, de son frère, du docteur Aubry, qu'elle avait rencontré le matin au chevet d'une pauvre malade et dont les œuvres charitables ne se comptaient plus. Elle ne tarda pas à remarquer l'évidente préoccupation du visiteur. Il ne répondait que vaguement, son front était grave, ses pensées certainement ailleurs. Les esprits tourmentés par les exigences impérieuses du génie ont parfois de ces retours bizarres, de ces tristesses subites. Avant ce jour, Nella ne l'avait jamais remarqué en Gérard.

Soudain, un rayon éclaira son regard, un demi-sourire passa sur ses lèvres. Il alla au tableau, effaça du revers de la main le visage des principaux personnages. Nella laissa échapper une exclamation de regret.

— Pourquoi détruire cette œuvre ? Je comptais la conserver jusqu'à ce qu'elle tombât en poussière.

— Je ne fais que retoucher, dit le jeune homme.

Il saisit le bâton de craie.

Avec une attention inquiète, Nella suivit ses mouvements. En un instant, les traits de Jacob changèrent d'expression. Il ressemblait maintenant singulièrement à Gérard lui-même, et Rachel, retouchée, ce fut elle, Nella.

Un trait de lumière traversa son âme ; la jeune fille se sentit aussitôt le cœur douloureusement serré, à la pensée du brisement qu'il lui fallait causer.

Gérard la regarda.

— Nella, dit-il avec lenteur, ne viens-je pas de m'expliquer clairement ? Si vous vouliez être Rachel ?... Plus que Jacob je me sentirais capable de tous les héroïsmes, pour obtenir une parole d'acquiescement.

Il y eut un instant de pénible silence.

La jeune fille hésitait, non dans l'embarras d'une réponse ; mais la pitié arrêtait les paroles sur ses lèvres et aussi l'affection pour cet ami dont elle allait si vivement impressionner l'ardente et généreuse nature.

— Non, dit-elle enfin, détournant tristement la tête, cette parole que vous souhaitez, je ne la dirai pas.

Le jeune peintre pâlit.

— Vous me repoussez... Ah ! j'aurais dû m'y attendre, reprit-il avec quelque amertume. Vous êtes dans la première fleur de la jeunesse. Je n'ai jamais été pour vous qu'un subrogé tuteur, un ami un peu vieux auquel on montre quelque attachement, parce que, croit-on, il est impossible qu'il puisse espérer davantage.

Nella sourit involontairement, mais une larme tremblait à sa paupière.

— Gérard, dit-elle, vous êtes injuste, pouvez-vous m'en vouloir ? C'est Dieu que je vous préfère.

— Vous voulez être religieuse ? Avez-vous réfléchi, Nella ? Est-ce là votre voie, est-ce même votre devoir ? Pourquoi priver le monde de ces belles qualités dont Dieu vous a ornée pour le servir par elles. Ensevelir dans un cloître ce trésor de charité aussi utile que rare en ce malheureux siècle ! Dans mes rêves, je vous voyais l'ange d'un foyer, le mien. Vous deveniez mon aide, mon conseil ; par vous j'accomplissais de grandes choses et mon amour de l'art devenait du génie. Oh ! pourquoi ce rêve, s'il devait n'être qu'une fumée passagère ?

— Mon ami, vous vous consolerez. Ma vie est toute tracée. Elle ne sera pas, comme vous semblez le croire, ensevelie au fond d'un cloître. Je la consacrerai aux humbles et aux petits, au milieu desquels je me sens si heureuse.

« Gérard, reprit-elle, voyant la douleur s'accentuer sur le visage du peintre, vous vous êtes trompé en venant à moi. Il est d'autres jeunes filles bien dignes et plus capables de faire le bonheur d'un cœur comme le vôtre. Myrte, par exemple, n'est-elle pas la perle accomplie qui doit rayonner au centre des plus nobles ambitions ? Ne semble-t-elle pas faite admirablement pour remplir le rôle charmant d'une femme heureuse, aimante et aimée ?

Gérard semblait anéanti.

— Vous êtes cruelle, dit-il, en me rappelant, à pareil moment, le souvenir de cette jeune fille. Il est vrai, on ne reconnaît plus dans Myrte Albanel l'enfant mondaine et frivole que je connus jadis à Trouville et à Isigny. Cet heureux changement, à qui le doit-elle ?

« Vous le voyez, vous-même me ramenez à vous. Nella, réfléchissez, pensez un peu à moi, que deviendrai-je ?

La jeune fille détourna la tête avec fermeté. Elle tendit cependant sa main, une petite main allongée qui sentit trembler celle du jeune peintre.

— Tâchons d'oublier cette conversation, dit-elle, ma résolution est immuable.

— Vous me condamnez à l'isolement ?

— Je prierai pour vous.

— Demandez alors pour moi le courage, je me sens si faible en face de cette désillusion !

Gérard Nives allait sortir.

Nella le retint.

— Vous serez toujours mon ami, dit-elle, le meilleur.

Son œil lumineux brillait d'une affection réelle autant que de profonde commisération.

Gérard sentit comme un soulagement.

La jeune fille ajouta :

— Promettez-moi de songer à ce que je vous ai dit : Myrte est si digne de vous !

Le charme se brisa. Une sorte d'impatience douloureuse se refléta sur le visage du peintre. Nella ne surprit pas cette nuance, elle implorait.

— Me le promettez-vous ?...

— Oui, murmura-t-il, subjugué par ce regard suppliant, je... le promets.

Il sortit, ne sachant ce qu'il venait de dire. Et, restée seule, Nella se repentit de son insistance, craignant que son affection et sa pitié pour Myrte ne l'eussent poussée trop loin.

La jeune fille revint près des figures bibliques dans lesquelles Gérard avait cru retracer l'image de son bonheur.

Elle pleura sur lui, peut-être un peu sur elle, se demandant si elle aurait eu autant de force pour refuser l'hommage de ce cœur sincère avant d'avoir été la confidente du secret de Myrte.

— Nella, ma chérie, vous êtes-vous entendus? vint demander Mme Anchal à sa fille adoptive. Je viens de voir sortir notre ami fort troublé, de douleur ou de joie, c'est ce que je n'ai pu voir. Je voulus lui parler, il ne m'entendit pas.

Nella se jeta dans les bras de sa bienfaitrice.

— J'ai refusé, dit-elle, je ne vous quitte pas jusqu'au jour où je serai entièrement à Dieu.

Elle lui raconta le secret de sa vocation.

— Cependant, dit l'excellente femme, pensive, il m'avait semblé reconnaître... quelques marques de mutuel attrait.

Nella rougit. Penchée sur l'épaule de sa mère adoptive, elle lui confia un rêve d'un jour détruit providentiellement, disait-elle, car Dieu la voulait où il l'avait appelée.

Mme Anchal ne répliqua rien. Son œil pénétrant plongea un instant dans le limpide regard de Nella. Elle s'inclina plus près de cette enfant privilégiée et déposa sur son front un long baiser de mère.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Seul dans une chambre nue, simple cellule de religieux, le père Vinder travaillait. Sur la table de bois noirci, des liasses de documents, des feuilles volantes éparses couvertes d'une écriture serrée, de volumineux in-quarto, poudreux et mangés aux vers, attestaient le labeur d'études profondes.

Un bruit léger, une ombre qui, passant, vint obscurcir sa page blanche, lui firent lever les yeux. Gérard était à son côté.

L'air navré du jeune homme en disait plus que toutes les paroles.

Il l'attira sur un siège rapproché.

— Mon pauvre enfant, dit-il, je vous avais prévenu.

— Cela a servi, du moins, à rendre le coup moins imprévu. Mon père, je suis bien malheureux... ma vie est comme brisée. Elle eût enflammé mon génie, je n'ai plus pour l'art que du dégoût; elle eût ennobli mon âme, je ne me sens plus capable d'un bon sentiment. Il ne me reste rien au cœur, rien que le vide, le découragement.

— Cher ami, vous parlez sous l'influence d'une pénible déception; mais votre énergie renaîtra et vous devez, d'ailleurs, conserver la résignation du chrétien.

— Je serai résigné.

— Rien de plus?

— Je n'en ai pas la force, dit Gérard accablé.

Le père Vinder resta un instant silencieux et songeur.

— Vous devez lutter contre cet état, dit-il avec une subite résolution. Etes-vous décidé à m'obéir?

— Je ferai ce que vous voudrez.

— Eh bien! vous quitterez Paris et la France; mes supérieurs consentent enfin à me laisser retourner chez nos chrétiens de Kouraïdje. Depuis quelques semaines, je songe à reprendre ma vie de missionnaire, je presserai pour vous le depart. Vous me suivrez dans un magnifique voyage, votre esprit sera distrait, vous verrez des sites splendides, étudierez des mœurs curieuses; vous aurez des sujets de superbes tableaux; enfin, vous oublierez.

Le jeune peintre eut un geste d'incrédulité amère.

— Est-ce convenu?

— J'ai promis d'obéir.

— Ayez donc confiance, mon pauvre ami, vous reviendrez guéri de cette épreuve. Qui jamais fut tenté au-dessus de ses forces?

Quelques jours plus tard, le religieux redisait à la terre de France un nouvel et peut-être dernier adieu. Gérard la fuyait pour fuir les chimères du regret.

Il n'avait point revu Nella.

## XI

### EN PRÉSENCE

Le vapeur *Rattle-Snake* venait d'entrer dans le port de Bombay, cette seconde reine de l'Inde, mollement assise sur son île et comme appuyée sur les derniers escarpements détachés des monts Gathes, baignant, dans la transparence lumineuse de l'atmosphère orientale, les coupoles de ses palais et les tours de ses forteresses.

Aucun de nos ports les plus commerçants d'Europe ne saurait rendre l'aspect d'agitation que présente ce centre maritime de l'Asie.

C'est un fourmillement continu d'hommes de toutes classes et de toutes nations. Le noir, au torse nu, débardeur, coolie; le mahométan grave, le juif insinuant, l'Européen tranquille; puis un mélange affairé de Chinois, de Malais, d'Indous, jaunes, cuivrés ou blancs, aux costumes bariolés.

Grands seigneurs et misérables se coudoient là dans une gamme de couleurs éclatantes, d'ors étincelants, de mousselines légères, de plumes ondoyantes, tout cela rutilant, piétinant, tournoyant sous la chaude lumière du soleil indien.

Penché sur le bastingage, un voyageur, peu pressé d'affronter la descente parmi le bouleversement général des premiers instants de débarquement, contemplait le spectacle, si nouveau pour lui, que présentait la jetée du port.

Un prêtre, occupé jusque-là à réunir quelques bagages, vint familièrement l'arracher à sa muette contemplation.

— Comment trouvez-vous le premier aspect de cette cité? demanda-t-il au jeune homme.

— J'admire, répondit Gérard. J'ai beaucoup voyagé, et dans aucun port je n'ai trouvé dès l'entrée un tableau aussi merveilleux. Ces mille dômes recouverts de lames dorées, ces minarets légers, aux flèches hardies, brillantes comme l'éclair, sous les feux du soleil, tant de formes architecturales nouvelles et gracieuses me séduisent.

Les voyageurs descendirent à leur tour dans une barque que de robustes Malais conduisirent à la rive. Un gigantesque Indou enleva les bagages avec une légèreté pleine de grâce, et les guida vers un hôtel connu du père Vinder.

Après plusieurs journées consacrées à visiter la ville, quand le jeune peintre eut parcouru la cité indienne en tous sens, étudié les musées, visité l'arsenal, traversé de curieux bazars, applaudi les bayadères dans ses solitaires stations aux cafés mi-européens, le père Vinder lui dit :

— Je vais vous présenter à une excellente famille catholique anglaise, avec laquelle j'eus de bonnes relations à Nagpoor.

« Sir Brindsy dirigeait alors une importante plantation de thés et des rizières, il s'est retiré ici peu de temps avant mon départ. C'est une famille accueillante qui peut vous procurer quelques agréments de séjour, car ses relations s'étendent à toute la meilleure société indigène et européenne de Bombay.

La demeure de la famille Brindsy était une simple et vaste maison formant terrasse sur ses quatre expositions, construite au milieu d'un beau parc qui dominait la mer; de larges pelouses verdoyantes, coupées de ruisselets, traversés de ponts rustiques; des massifs d'arbres aux feuillages nuancés diversement, des corbeilles de fleurs éclatantes entouraient l'habitation de charme et de fraîcheur. Des pagodes en miniature, des statues de marbre blanc et de porphyre rose, voilées de dentelles verdoyantes ou tranchant sur les sombres enlacements de sapins d'Australie, répandaient une sorte de vie dans ce parc animé encore du bruissement des brises, des murmures des eaux et des petits cris des bengalis et autres bestioles brillant sur les fleurs éclatantes comme autant de pierreries.

Une haie de cactus fleuris, de taches pourprées, entourait la maison et un petit espace couvert de rosiers, dont les fleurs grimpantes montaient, suaves et parfumées, le long des pilastres de l'entrée principale.

Les visiteurs furent si cordialement reçus qu'au bout de peu d'instants, Gérard put croire qu'il se trouvait parmi d'anciennes connaissances.

Sir Brindsy lui parut extrêmement bon et jovial, mais faible de caratère. Sa femme devait être au logis la souveraine ordonnatrice. Elle se montrait d'une bonne grâce parfaite, mais son œil avait parfois une expression presque dure, et sa voix contenait l'inflexion particulière aux personnes habituées au commandement.

Miss Liénor, sa fille, personnifiait l'indépendance dans son plus haut degré d'honnête liberté. Elevée à l'américaine, c'est-à-dire sans aucun frein, l'originale jeune fille obéissait à tous les caprices de sa vive imagination. Pour le moment, elle avait adopté le genre « homme », et s'en tirait à merveille. Sachant maîtriser un cheval et manier toute arme avec habileté, elle prenait part aux chasses qui s'organisaient souvent dans la colonie, non cachée, comme la plupart des dames, au fond d'un palanquin, mais montée à la suite de son père en costume presque masculin, le fusil à l'épaule, le kriss à la ceinture. Elle savait fort bien encore faire évoluer une barque, conduire un éléphant, châtier un serviteur rebelle, et ne dédaignait pas de placer entre ses lèvres carminées une de ces minces cigarettes faites de tabac et d'autres plantes pulvérisées dont l'Indou est si friand.

Son caractère semblait aussi étrange que ses allures : elle se montrait tour à tour gaie, impérieuse, pensive ou farouche sans qu'aucun de ces écarts ne nuisît à sa mobile et réelle beauté. C'était une de ces femmes piquantes qui étonnent et amusent parfois, mais ne peuvent attacher que de rares esprits habitués à vivre dans ces milieux cosmopolites, où réside, en reine, la fantaisie.

Un jeune hôte, cousin éloigné, fut présenté aux visiteurs. Récemment arrivé d'Angleterre, Carle Brindsy voyageait avant d'entrer dans la vie sérieuse qui lui était ménagée dans la carrière diplomatique. Envoyé aux Indes spécialement pour tenter un rapprochement de famille par une union avec la fille du baronnet sir Brindsy, le jeune homme avait essayé d'assimiler son caractère à cette nature étrange, il n'y était point parvenu. De son côté, Liénor avait résolument refusé de satisfaire le désir de ses parents. Cependant elle aimait en Carle un aimable compagnon de

chasses et de courses, dévoué, soumis, et avait souhaité le retenir le plus longtemps possible à la villa.

Le jeune Anglais semblait d'un caractère bienveillant, presque timide, un peu froid. Sa nature était en complète opposition avec celle de sa cousine. Il était donc peu étonnant qu'elle ne voulût pas s'en faire un éternel voisin.

Il y avait un autre enfant dans la famille, mais ce fils ne parut pas. Le père Vinder ayant voulu parler de lui, Mrs Brindsy serra ses lèvres minces avec l'expression d'une contrariété mélangée d'amertume. Le front de l'ex-planteur se plissa. Profitant du moment où la maîtresse de maison allait surveiller les apprêts d'une collation, il dit tristement au religieux :

— Ne prononcez plus le nom de notre fils. Son caractère fougueux, impérieux, exalté, son amour des plaisirs nous avaient toujours donné des craintes. Il menait, en dehors de la famille, une existence dont il ne nous était même pas permis de demander compte. Il y a quelques mois, arriva un jeune étranger, un Français, dont la réputation grandit à mesure que s'avançaient ses prodigalités. Il menait un train de prince, une vie de débauches, semant l'or. Plusieurs jeunes oisifs se lièrent avec lui, mon fils devint l'ami de cet inconnu. Nos enfants possèdent un bel héritage, il dévora sa part entière, et l'écho de ses déplorables folies retentit jusqu'à nous.

« Le Français, demi-ruiné, s'est glissé chez un prince indien dont il est le conseiller et l'ami intime. Certains bruits étranges circulent sur ce personnage; on dit tout bas qu'il tient, entre ses mains, les fils d'un complot contre le Rajah du Décan. Quant à notre malheureux enfant, n'osant pas implorer notre pardon, il s'est refugié à Mangalore, où il occupe une place de régisseur d'un entrepôt de tabacs. J'aurais voulu pardonner: ma femme, toujours raisonnable, ne le permet pas encore. Il faut, dit-elle, qu'il souffre de l'isolement et de la gêne, et qu'il travaille, afin que, purifié par les regrets, il revienne à nous en fils véritablement soumis.

Mrs Brindsy rentra.

Le baronnet fit un geste de silence et l'on parla d'autre chose.

(*La suite au prochain numéro.*) ROGER DE TODI.

---

## RECETTES DE LA SEMAINE

### Recette d'un bon taffetas d'Angleterre.

On met 31 grammes de colle de poisson dans 60 grammes de vinaigre; après que la colle est bien fondue, on la fait bouillir jusqu'à réduction de moitié; ensuite on y ajoute 30 grammes d'essence de girofle. On enduit le taffetas tendu, avec un pinceau, de trois ou quatre couches de ce mélange.

Ce taffetas, on le sait, se met sur les coupures.

### Pour augmenter la durée des semelles des chaussures.

On se procure du vernis copal. On l'applique sur des semelles neuves de façon qu'elles s'en abreuvent. — On recommence l'opération jusqu'à ce qu'elles en soient saturées et que leurs pores soient bien remplis. — Il en est ainsi, quand elles ont l'aspect de l'acajou verni. — Ainsi traitées, les semelles semblent inusables. — Ne pas oublier de laisser sécher plusieurs jours si l'on ne veut s'exposer à rester collé au sol, ou tout au moins à ramasser, sous ses chaussures, toutes les malpropretés de la rue.

### Cachetage des bouteilles sans cire.

On peut remplacer la cire — pour cacheter les bouteilles — par une forte solution de gélatine, à laquelle on ajoute un peu de glycérine et une matière colorante quelconque, du carmin, par exemple. — Ce procédé est d'une excellent usage.

---

Quelqu'un de nos amis connaîtrait-il un procédé pour la teinture du verre en couleurs variées? — Nous serions heureux d'en être instruits et nous en remercions d'avance.

---

## CONSCIENCE DE MAGISTRAT



# PETITE FLEUR

PAR

**HENRI BISTER**

---

I

C'était une matinée de décembre, et l'on eût pu se croire en avril, tant le ciel était bleu, la mer plus bleue encore, l'air empli de parfums mourants, les jardins parés de roses tardives, aux pétales délicats et pâles. Rien ne ressemble plus à ces fragiles éclosions d'arrière-saison, faisant plier les rameaux fatigués sous le poids si léger de leurs corolles, que les timides fleurs du printemps, peureuses des gelées, frileuses à l'excès, frissonnantes au moindre souffle, abattues sous la première ondée...

Au milieu de l'eau bleue, entre les deux baies profondes de Monaco et de Menton, le cap Martin enfonçait sa pointe de verdure sombre, comme un éperon de navire qui coupe les vagues et les fait, sur chacun de ses flancs, rejaillir en volutes de neige. Sous la voûte des grands pins, revêtant le cap d'un manteau somptueux, une ombre hachée de soleil, rayée d'or, tachetée de lumière, bariolait le sable des allées ; et, tout à la pointe, dans un terrain hardiment déboisé, l'hôtel énorme étalait ses façades blanches, sa terrasse interminable : caravansérail de riches étrangers soucieux d'échapper aux brumes du nord, nid à souverains en quête d'hivers cléments, portant toujours au faîte d'un de ses toits le pavillon exotique rappelant à un hôte illustre son pays lointain.

Quoiqu'il fût à peine dix heures on s'agitait déjà du haut en bas de l'hôtel, personne ne voulant rien perdre de cette radieuse matinée; des Anglais allongeaient démesurément le pas sur l'allée sinueuse qui descend à Menton; des phrases anglaises s'échangeaient bruyamment d'une fenêtre à l'autre. Tout était anglais dans cette grande maison blanche, banale et luxueuse. Mais ce qui n'avait rien d'anglais, c'était ce décor de verdures puissantes, de cactus énormes, de roses en bouquets, au milieu de cette mer bleue, irisée de rayons, festonnée d'anses coquettes où rosissaient des villas, où s'étageaient en désordre de vieilles bâtisses italiennes, pittoresques et multicolores.

Une femme parut au haut du perron, très pâle, avec une figure longue et douce, encadrée de bandeaux bruns et plats. Un instant elle regarda autour d'elle le bois à peine mouvant sous un souffle de brise, sembla humer l'air vivifiant, assaini par les senteurs des pins; et s'étant assurée, probablement, que le temps était beau, la brise tiède, elle se retourna vers le grand hall qui montrait du dehors ses tentures d'orient, sombres et discrètes, ses recoins aménagés en petits salons isolés, propices aux causeries d'après dîner.

— Vous pouvez sortir l'enfant, dit-elle à un domestique qu attendait des ordres.

L'enfant, c'était une petite créature chétive, à la figure émaciée perdue dans des fourrures qui lui remontaient jusqu'aux oreilles mêlaient leurs soies foncées aux boucles blondes du petit malade. Là-bas, bien loin dans le nord, il avait pris froid, un jour de l'été dernier; il était resté longtemps dans son lit, secoué par la toux et la fièvre. Et souvent, il avait vu le médecin hocher la tête en parlant tout bas à sa maman.

A l'automne, il n'était pas remis encore, ne pouvait pas courir, parce que ses petites jambes étaient trop faibles, marchait à peine, car il avait vite chaud et donnait alors des inquiétudes à sa mère. On l'avait amené dans le Midi; il avait traversé, toujours enveloppé de ses fourrures, des pays inconnus, où l'été semblait le suivre à mesure qu'il avançait, où des arbres nouveaux découpaient leurs feuillages grisâtres sur le ciel d'un bleu intense.

Il ne s'était point étonné, n'avait pas demandé d'explications. Si jeune qu'il fût, dix ans à peine! il avait vu bien des fois sa mère s'en aller ainsi, l'hiver, avec quelqu'une de ses sœurs. Car il avait eu quatre sœurs, qui emplissaient la grande maison de Liverpool de rires joyeux et de gazouillements d'oiseaux.

Ce midi de France les avait toutes gardées; une fois après l'autre, la mère était revenue seule, plus sérieuse, plus triste, puis découragée tout à fait, comme si elle croyait à une fatalité acharnée à lui enlever une à une toutes les affections de son cœur.

Willy l'avait bien compris : il était très malade puisque sa mère se décidait à refaire avec lui ce triste pèlerinage à la terre maudite où meurent tant de petits, tant de jeunes gens et de fillettes rieuses; à la terre fleurie, enjôleuse comme une sirène, qui endort les douleurs au bercement de son flot bleu, qui étouffe les plaintes sous le tumulte incessant de sa foule cosmopolite.

Mais il n'avait plus même la force de se révolter contre le mal ou de se lamenter de sa destinée; il lui restait tout juste assez de vigueur pour se laisser vivre et, à son arrivée au Cap, cette vigueur semblait avoir diminué encore, s'être réduite au minimum absolu-

ment indispensable pour le maintenir au nombre des vivants.

Le changement brusque de climat, cette tiédeur soudaine, ces parfums alanguissants l'avaient affaibli; il ne pouvait plus faire dix pas sans s'arrêter exténué. Et le docteur avait dit :

— Il faut le promener en voiture, dans les heures chaudes; il a besoin d'air, le pauvre enfant, nous allons essayer de l'en nourrir sans qu'il se fatigue...

Chaque matin, Willy Hotkins se laissait donc porter dans le hall, et de là dans un grand landau dont il occupait toute la banquette du devant. Son petit corps ne pesait guère plus, au bras du domestique, que celui d'un enfant de quelques mois; et sur son passage, les habitants de l'hôtel, les voyageurs arrivés de la veille, s'arrêtaient un instant, pris d'une immense pitié. Il était si joli dans sa pâleur presque diaphane!

Sa mère baissait les yeux ou se détournait un peu, pour ne pas lire, dans cette pitié, la condamnation de son cher Willy...

Elle non plus ne croyait pas à la guérison; et c'était sans espoir aucun qu'elle s'acharnait à disputer au mal cette vie menacée. Sa lutte était de toutes les heures, de toutes les minutes, faite de calculs profonds et de minuties inventées par le dévouement. De peur d'une surprise, Mme Hotkins ne quittait point son fils, ni le jour, ni la nuit. La maladie est traître, elle profite d'un moment d'inattention pour frapper un coup mortel. D'ailleurs, si Willy devait mourir, sa mère ne voulait perdre aucun de ces instants comptés qu'il passerait encore auprès d'elle; c'est pourquoi elle s'obstinait en un éternel tête-à-tête avec cet enfant attristé.

Toute sa volonté se tendait pour arriver à distraire Willy, à l'intéresser à leurs compagnons de hasard, aux arbres du Cap, aux souverains qui vivaient bourgeoisement à l'hôtel et excitaient la curiosité de tous. Willy souriait, faisait un effort pour répondre, mais, visiblement, son inaction, ses souffrances, son affaiblissement de chaque jour avaient rétréci encore son intelligence enfantine. Et sa mère pensait :

— Je ne suis plus assez jeune pour lui ; je ne sais pas lui raconter des histoires qu'il aimerait...

Ce matin, elle était moins découragée que de coutume, et ce fut avec un entrain presque réel qu'elle dit à son fils :

— Où voulez-vous que nous allions, Willy? Cela vous amuserait-il de monter à Roquebrune?

L'enfant eut un regard plus vif et un signe de tête affirmatif; et la voiture s'engagea dans les allées compliquées du Cap, sous la voûte noirâtre des grands pins.

Willy Hotkins avait une préférence marquée pour cette promenade à Roquebrune, un joli village situé derrière le Cap, accroché très haut au flanc de la montagne, comme un nid d'oiseau de proie, et qui, d'en bas, avec ses masures bleues, jaunes, roses, ses façades où voisinent toutes les couleurs du prisme, son vieux château sévère et gris, drapé de lierre, est bien la chose la plus étrange, la plus sauvage, la plus gaie que l'on puisse voir.

L'enchantement de Willy commençait dès qu'on avait franchi le Cap aux chemins sombres; une trouée de lumière se faisait tout à coup, la mer apparaissait, éblouissante de lumière, pailletée de rayons qui frissonnaient entre chaque flot. La cote se découpait, festonnante, voilée de lilas vaporeux; des villages blancs se posaient au bord de l'eau ; et tout au loin, sur une roche avançante à mine de forteresse, Monaco se devinait, noyé dans la brume transparente.

La route montait en serpentant au flanc de la montagne toujours plus aride. Les oliviers se faisaient rares, plus maigres, puis disparaissaient tout à coup; et l'on ne voyait plus que quelques cyprès funèbres, plantés en sentinelle, çà et là, pour garder le village autrefois batailleur et fortifié. Enfin, plus haut que toutes les végétations, un grand palmier solitaire dressait au-dessus du château fort son panache de feuilles, pareil au plumet d'un casque de guerre.

On était arrivé, et le landau se glissait lentement dans les étroites rues, dans celles du moins accessibles aux voitures. Et alors surtout, Willy s'amusait véritablement.

De toutes les ruelles voûtées, obscures, où des marches caillouteuses se suivaient irrégulièrement, de tous ces couloirs semblables à des cloîtres qui rampaient entre les masures et donnaient au village un aspect monastique, accouraient au bruit de l'attelage des grappes d'enfants se tenant par la main, les plus grands portant dans leurs bras un frère ou une sœur au maillot, les tout petits, ceux qui marchaient à peine, se bousculant jusque sous les pieds des chevaux pour voir de plus près la dame étrangère, le garçon qui avait l'air si malade.

Willy, amusé par ce fourmillement, comme ranimé par la robustesse de ces enfants à peine vêtus, élevés à la dure, qui avaient la permission de courir à toute heure, de manger tout le jour, de s'aventurer seuls au haut de la montagne, ou en bas, le long de la mer ourlée d'écume, se redressait, les joues teintées de rose, les poumons dilatés par le plaisir et l'air de la hauteur. Bien longtemps on prolongeait cette station, sur la terrasse baignée de soleil qui dominait l'énorme étendue de la mer, bleue comme un saphir. Et avant de partir, Willy jetait des poignées de gros sous à ses petits amis stupéfaits d'une telle largesse.

Son regret, c'était de ne pouvoir causer avec eux, leur faire conter ce qu'ils faisaient tout le jour, les merveilles du château en ruines où l'on jouait, dans les grandes salles ouvertes maintenant à l'air libre, de si belles parties de barres ou de galoche! Il eût voulu aussi connaître les mystères de ces rues qui avaient des toits, de ces maisons tassées autour de l'église blanche; mais les petits, à demi Italiens, parlaient un patois incompréhensible pour les oreilles inexercées de Willy...

Aujourd'hui, il semblait que Roquebrune eût plus d'enfants encore qu'à l'ordinaire. Quand le landau tourna sur la placette, il y en avait des groupes autour de la fontaine de pierre où quelques femmes lavaient des haillons; et ce fut, le long des escaliers, une véritable dégringolade de petits corps nerveux surmontés de têtes brunes, aux cheveux en broussailles, aux yeux noirs qui brillaient comme des diamants sombres.

— Maman, dit Willy, je n'avais jamais vu tant de petits; d'où viennent-ils tous, savez-vous?

— C'est aujourd'hui jeudi; ils ne sont pas à l'école.

— Ah! oui, c'est jeudi, je l'avais oublié... Il y en a beaucoup que je ne connais pas.

Willy leur fit signe d'approcher, et tendit la main à sa mère pour avoir des sous. C'était le meilleur argument pour vaincre les rares timidités des nouveaux venus, et bientôt la voiture fut entourée de si près que le cocher marmotta :

— Quelle idée d'attirer toute cette vermine! Si mes chevaux bronchaient, j'en écraserais deux ou trois.

Cependant un garçon d'une douzaine d'années, tenant par la main une fillette très jolie, aux grands yeux flambants de joie, restait pensivement accoudé à la margelle de la fontaine, sans se soucier de la curiosité ardente de sa petite compagne, sans céder à l'impulsion qu'elle s'efforçait de lui donner en l'entraînant du côté de la voiture.

— Maman, dit tout à coup Willy, regardez ces enfants, là-bas. La petite fille est si jolie!... Pourquoi ne s'approchent-ils pas?

— Sans doute parce qu'ils sont timides.

— Oh! non, elle n'est pas timide, la petite fille, elle rit tout le temps avec ses yeux... et elle tire tant qu'elle peut le garçon pour qu'il s'approche... Il est très méchant, ce garçon!

Willy, avec l'air boudeur d'un enfant gâté dont on contrarie quelque caprice, arrêta sa distribution de sous; et autour de lui les bambins prirent des mines déçues, baissèrent la tête en rougissant, ne comprenant rien à ce changement d'humeur de l'enfant opulent couvert de riches fourrures.

— Voulez-vous que nous partions, Willy? dit la mère inquiète de cette taciturnité soudaine, se demandant quel frisson, sous le soleil qui brûlait, venait tout à coup de glacer les membres du petit malade, d'obscurcir son visage brillant de gaieté.

— Non, je ne veux pas partir, fit résolument l'enfant. Je veux voir la petite fille...

On ne contrarieit jamais William depuis qu'il était malade. Mme Hotkins donna un ordre au cocher qui salua respectueusement, descendit de son siège et grommela quelques mots énergiques aussitôt qu'il eut le dos tourné. Puis, tout à sa colère, il dit au garçon pensif :

— Avance donc, toi, et amène la petite. On veut la voir, quoiqu'elle soit noiraude comme une olive trop mûre et point plaisante à regarder.

Il poussa devant lui les deux enfants, un peu effrayés de l'aventure, et avec un sourire plein de bonhomie les présenta ainsi à ses clients :

— C'est sauvage et ça ne sait pas vivre! Il faut excuser leurs mauvaises manières.

Mme Hotkins souriait à l'embarras du garçon, à la joliesse de la fillette, et déjà Willy, familièrement, demandait à celle-ci :

— Comment t'appelles-tu?

Elle le regarda, de ses grands yeux lumineux où dansaient des rayons de soleil, puis regarda son petit protecteur et rougit sans rien répondre. Curieusement, autour des deux enfants, le cercle des bambins s'était resserré, et des douzaines de paires d'yeux luisaient de curiosité.

Lentement, comme on parle une langue étrangère, et avec cet accent sonore et doux des provinces italiennes, le jeune garçon répondit :

— Elle ne sait pas le français, moi je l'ai appris à l'école...

— Tu es un savant, dit Mme Hotkins en riant; eh bien! dis-nous le nom de ta petite sœur...

— Ce n'est pas ma sœur... fit-il encore, toujours sérieux et calme, comme un petit homme habitué déjà aux responsabilités d'une vie difficile. Elle s'appelle Fioretta Baldini.

— Et toi?

— Angelo Certaldo.

— C'est ta petite amie?

L'enfant eut un geste vague qui pouvait passer pour une dénégation ; puis tout à coup, comme s'il trouvait inutile de raconter à des inconnus des choses qui ne regardaient que lui seul :

— Oui, c'est ma petite amie.

Et comme on ne l'interrogeait plus, il se renferma dans un silence farouche; quelle fantaisie leur prenait, à ces étrangers, de s'intéresser si fort à deux enfants d'un pauvre village?

Mais déjà, sans parler, Willy et Fioretta étaient devenus amis. Il lui avait mis, dans le creux de sa petite main brune, une belle pièce d'argent, et l'enfant éblouie s'était faite tout à coup plus familière, plus aimable; dans l'intention évidente de rendre au petit malade un peu de la joie qu'elle ressentait, de l'amuser en lui exhibant tous ses petits trésors, elle avait sorti de sa poche un collier d'olives desséchées, un interminable chapelet d'eucalyptus, des coquilles communes, une boîte à couvercle de verre dans laquelle rôdaient quatre mouches anémiées par la captivité.

Et toutes ces merveilles, elle les avait hardiment posées sur les coussins de la voiture, à portée de la main de Willy; elle le regardait d'un air à la fois très fier et très attendri. La fierté venait de ce déploiement de richesses dont elle attendait un grand effet; l'attendrissement, elle le gagnait à regarder le pauvre visage amaigri de William, ses gestes lents et rares; et la grande voiture lui rappelait la boîte de ses mouches; Willy Hotkins, un de ces pauvres insectes alanguis.

Cependant, Angelo trouvait que l'entretien avait assez duré. Il souleva son feutre mou, tout déformé, et voulut reprendre la main de la petite.

— Déjà ! fit William avec sa moue d'enfant gâté. Si tu es pressé, tu peux t'en aller; mais laisse-moi Fioretta. Elle est si drôle ! elle m'amuse... Maman, vous enverrez le cocher la reconduire chez elle, n'est-ce pas?

— Où demeure-t-elle? demanda Mme Hotkins.

— Chez moi, dit le garçonnet en se redressant crânement.

Mme Hotkins ne put s'empêcher de sourire.

— Et où demeures-tu, toi?

Du doigt, il indiqua l'une des ruelles caillouteuses qui grimpaient au flanc de la montagne :

— Par là, dans la dernière maison du village, au-dessus des bois d'oliviers... Mais je ne laisserai pas Fioretta seule; j'ai le temps d'attendre...

Il s'écarta du groupe des enfants et alla s'asseoir sur la murette basse qui terminait la place en terrasse, bornait le précipice de verdure au bas duquel mouraient les flots de neige. Patiemment il attendit, l'air en apparence détaché de ce qui se passait à côté de lui, soucieux uniquement de suivre sur l'eau bleue, écaillée de lumière, une voile blanche qui se balançait comme un oiseau. En vérité, il ne perdait pas un mot des discours aimables, chantants, de Fioretta qui causait sans s'arrêter, oubliait que Willy ne la comprenait pas, riait d'un rire frais, semblable à l'égrènement d'une source, et paraissait s'amuser étonnamment. Les sourcils d'Angelo se rapprochaient, et une expression de rancune sourde s'étendait sur son visage hâlé. Fioretta ne lui appartenait-elle plus, à lui tout seul? N'était-elle pas quelque chose comme son enfant, et n'avait-il pas le droit de l'emporter jalousement loin de ces étrangers trop curieux?

La voix de Mme Hotkins le tira de ses réflexions pénibles.

— Viens prendre la petite, Angelo. Mon fils aurait froid si nous restions plus longtemps. Nous reviendrons te voir un de ces jours.

Willy voulut protester, et sa mère hésita une minute à renvoyer Fioretta. Il y avait si longtemps que Willy n'avait manifesté quelque désir, montré quelque joie!...

— Non, c'est impossible, dit-elle enfin; nous reviendrons...

Vite, comme s'il avait hâte de fuir ces gens de la voiture, Angelo partit sans se retourner; mais Fioretta, la tête tournée vers Willy, souriait des yeux et des lèvres; et Willy, penché hors du landau, faisait de la main des signes d'adieu à la petite protégée d'Angelo.

Pendant tout le retour, par la route poudreuse où dardait le soleil de midi, Willy ne parla que de Fioretta. Quel âge pouvait-elle avoir? Cinq ans au plus. Sûrement elle n'avait pas de parents, puisqu'elle habitait chez cet Angelo... Elle était si gaie ! William aurait voulu avoir une petite sœur de cet âge, un jouet vivant pour les heures d'ennui, une compagnie pour les moments où rien ne l'intéressait, ni les menus faits de son entourage, ni les lectures que lui faisait sa mère.

Et tout à coup :

— Maman, pourquoi ne prenez-vous pas Fioretta chez nous? Cela me ferait tant de plaisir ! Elle est très jolie, et tout le monde la regarderait, à Liverpool, quand nous sortirions en voiture. Avez-vous remarqué qu'elle est plus proprement habillée que les enfants du village? Les parents d'Angelo ne doivent pas être pauvres; mais ils nous la donneraient peut-être, pour beaucoup d'argent...

(*La suite au prochain numéro.*) HENRY BISTER.

## PENSÉES

Le bonheur consiste par-dessus tout, dans la paix de la conscience; et avec l'aide de Dieu, lorsque la conscience ne reproche rien, on supporte facilement les peines et les contrariétés dont ce monde est semé.

Mme ÉLISABETH.

# LES COURSES D'AUTOMNE[1]

PAR

HIPPOLYTE AUDEVAL

XVII (*Suite.*)

— Enchanté. Et mes deux percherons?... Je les ai aperçus à votre voiture.

— Ils vont, ils vont. Ils mangent beaucoup. Et, alors, vous allez vous reposer?

— Mon Dieu ! oui.

— Nous allons nous reposer consciencieusement, appuya Prats. Du reste, ce n'est pas trop tôt, nous sommes vieux, nous avons la goutte, et nous ne sommes pas jaloux du succès des autres.

— Monsieur est un sportman, un gentleman-rider?

— C'est mon domestique, répondit M. d'Esmouin. N'est-ce pas qu'il est amusant?

Mille propos se croisaient et formaient un brouhaha assourdissant.

Marcelle remit à Léopold une adresse grossièrement écrite sur un morceau de papier et préparée d'avance.

— Le défunt comte de Buissas était bien bon pour moi, reprit cette femme d'une voix insinuante. Il savait qu'il m'eût été pénible de le trahir. Il a réparé l'accident, le mouvement de vivacité, en répandant les bienfaits autour de lui. C'était un digne homme.

— Ah ! murmura Léopold absorbé dans ses pensées, je saurai la vérité, dût-elle me foudroyer.

— Nous nous entendrons facilement, ajouta la Marcelle, nous nous arrangerons à l'amiable.

Ces mots firent entrevoir à Léopold une lueur d'espoir.

— Vous me trompez peut-être, dit-il, mais, si vous m'avez menti, je vous forcerai à demander pardon à genoux. Vous convient-il encore que j'aille vous voir?

— Je ne redoute rien. Je vous fournirai tous les éclaircissements désirables. J'ai dit la vérité.

— Eh bien ! vous me reverrez... dans trois jours... dans deux jours... demain peut-être... Attendez-moi.

Le tumulte était à son comble.

— A cheval ! à cheval ! crièrent plusieurs voix.

Léopold secoua la torpeur qui l'écrasait. Il jeta un coup d'œil sur son costume de jockey et fit un geste comme pour le réduire en lambeaux.

— O mon père ! murmura-t-il pendant que la Marcelle disparaissait.

Léopold eut quelques secondes d'hésitation suprême. Il se sentait brisé, anéanti. Puis il regarda M. Rougerie, M. d'Esmouin, il écouta tous ces bruits vagues et excitants qui arrivaient jusqu'à lui pour relever son courage; il en fut enivré comme un soldat qui se ranime et oublie ses blessures en entendant la fusillade, en respirant l'odeur de la poudre. Il revit par la pensée Charlotte qui l'attendait, qui allait le suivre d'un œil ému dans cette dernière lutte.

— Mon oncle, dit-il, serrez pour moi la main de ma cousine.

Et il s'élança à cheval.

On ferma les barrières, on hissa l'oriflamme, l'inspecteur général des haras donna le signal, et la course commença avec tant d'élan, de passion, que M. Rougerie ne songea plus à aller retrouver sa fille et resta où il était, près de M. d'Esmouin, de Prats et des notabilités hippiques.

Léopold n'était plus le même. Lui, si calme et si contenu jusqu'alors, paraissait embrasé par un feu intérieur et dévorant. Il ne se souciait plus ni du prix ni de la victoire, il s'abandonnait avec une sorte d'âpre plaisir aux sensations vertigineuses d'une rapidité folle, aux caresses rudes et sauvages de l'air qui lui fouettait le visage. Les révélations qu'il venait d'écouter concordaient avec des circonstances mystérieuses, inexpliquées, et bourdonnaient dans son cerveau avec une force, une persistance contre lesquelles tout le sang de son cœur se révoltait vainement.

Et, pour échapper à cette pensée qui frappait son crâne comme à coups de marteau, il plongea ses éperons dans les flancs de son cheval qui se cabra en bonds furieux.

Un frisson d'anxiété courut parmi les assistants.

— Va, dit Léopold en mots saccadés, emporte-moi loin du monde, va t'abattre loin de tous les regards et brise-moi dans ta chute !

Mais le monde auquel il voulait se soustraire l'étreignait d'un cercle infranchissable. Léopold était là pour se donner en spectacle, et, si douloureuses que fussent ses tortures, il fallait qu'il remplît sa tâche jusqu'au bout. La pauvre bête s'imagina naturellement que ces affronts inaccoutumés et sanglants lui ordonnaient d'aller plus vite, et n'y répondit que par un galop plus brûlant, plus impétueux. Rapides comme l'ombre d'un nuage chassé par le

1. Voir l'*Ouvrier* depuis le 9 septembre 1896.

vent du nord, le cheval et le cavalier parcoururent deux fois l'hippodrome avec un élan prodigieux, irrésistible. Le groupe des quatre rivaux n'avait plus l'air que d'un brillant état-major suivant à distance respectueuse un général d'armée. Une foule ne voit jamais l'effort, ne voit jamais la blessure qui saigne, le cœur qui se tord, le front qui éclate, elle ne s'inquiète que des résultats : une acclamation formidable et unanime accueillit donc Léopold quand il passa pour la seconde fois sous les tribunes. Les mouchoirs des dames s'agitèrent, les hommes élevèrent leurs chapeaux en criant bravo. Le fourmillement de la multitude quelque temps immobile et muette, ses explosions d'enthousiasme avertirent Léopold et son cheval que tout était fini. Ils s'arrêtèrent. Tous deux, en rebroussant chemin, avaient l'air anéanti. Léopold ne remuait plus. Ses yeux étaient sans regards, baissés ; sa tête s'inclinait sur sa poitrine. Le cheval revenait à l'écurie comme par habitude, mais il n'avait pas même conscience de son triomphe. Ses jambes étaient raides ; il ne les mouvait plus qu'avec une difficulté manifeste.

— Quoi ? qu'est-ce que vous dites ? s'écria M. Rougerie en s'adressant à ceux qui l'entouraient. Je vous dis, moi, que mon neveu est invincible. Il gagnerait toutes vos courses en chevauchant sur un âne. Oui, un âne ! Seulement, l'âne arriverait en morceaux au but.

Mais les forces humaines ont des limites ; Léopold, en quittant les étriers, tomba évanoui entre les bras de M. d'Esmouin et de Prats.

— Mon père ! murmura-t-il d'une voix à peine intelligible.

— Brave garçon ! dit M. d'Esmouin. Il pense à son père. il regrette que son père ne soit pas témoin de ses succès. Ah ! M<sup>lle</sup> Rougerie sera bien heureuse. Allons, Prats, saprebleu ! Réveille-toi donc, vieil endormi. Apporte ton madère ; c'est le moment.

Mais Prats contemplait Léopold sans connaissance, et se disait :

— C'est étonnant ! Je lui aurais cru plus d'estomac.

XVIII

Léopold partit pour Buissas le jour même. Il laissa mettre sur le compte de la fatigue physique l'accablement provenant d'une tristesse profonde dont il ne voulait faire soupçonner la cause ni à son oncle. ni à sa cousine, ni à personne. Mais, à la grande surprise de M. Rougerie et de Charlotte, il témoigna immédiatement le désir d'habiter le pavillon qui lui appartenait. La jeune fille en éprouva quelque chagrin, et, voyant que son neveu insistait, M. Rougerie la consola de son mieux.

— C'est bien moins loin que le Japon ! dit-il.

Quand il fut seul avec sa fille, il ajouta quelques raisons qui avaient pu déterminer l'action de Léopold et qui ne manquaient pas de vraisemblance.

— Un homme ruiné, dit-il, se débarrasse volontiers de sa dernière pièce d'or et se jette résolument au fond de l'abîme. Mais dès qu'il a quelque espérance de remonter, de fonder un établissement durable sur un niveau reconquis, il consacre tous ses efforts. il réunit tous les matériaux de l'édifice écroulé, il n'en néglige aucun et il se met vaillamment à l'œuvre. Léopold en est là. Ce petit pavillon carré, à toit pointu et triangulaire, presque enfoui sous la verdure, est devenu un commencement, une base, un chiffre qui se groupera avec d'autres. Léopold est propriétaire ; ça lui fait plaisir, ça le flatte ; c'est un sentiment, du reste, qui est dans la nature. De plus, j'ai idée que ton cousin se propose de dormir quarante-huit heures de suite. Entre nous soit dit, je le crois, mais n'aie pas l'air de t'en apercevoir afin de ne pas l'humilier.

— Ne manquera-t-il de rien, mon père ?

— Il a des draps à son lit, du calme autour de lui ; que veux-tu de plus ? Je lui ai même confié le cor de chasse de ma jeunesse pour qu'il puisse appeler Marguerite s'il a besoin d'elle.

Léopold fut effectivement absent toute la journée du lendemain, mais il ne l'employa pas à se reposer, et, lorsqu'il rejoignit le soir son oncle et sa cousine, sa physionomie avait une expression de calme, d'espérance, de joie contenue.

— Qu'est-ce que je te disais ? murmura M. Rougerie à l'oreille de sa fille. Il a dormi. Regarde comme il a bonne mine.

La profonde tristesse de Léopold était en partie dissipée. Il ne lui restait qu'une mélancolie douce, dont lui seul avait le secret, et au travers de laquelle il lui semblait permis maintenant de sourire aux promesses de l'avenir.

— Ah ! ma cousine, dit-il avec effusion tandis qu'on s'entretenait encore des courses de Poitiers, il me semble que je vous aime davantage depuis que je ne suis plus forcé de compter sur vous pour réparer ma fortune !

Et il se laissait aller à ouvrir son âme aux flots divins de la tendresse donnée et reçue.

— Ah ! mon cousin, s'écria-t-elle bientôt, vous me gâtez, vous êtes trop aimable envers moi. Je n'aurais qu'à m'y habituer !

Le jour suivant, Léopold ne se présenta également qu'à l'heure du dîner.

— Est-ce qu'il a encore dormi ? demanda tout bas Charlotte à son père.

Comme il y avait clair de lune, elle proposa, le soir, de reconduire son cousin chez lui. Léopold accepta d'autant plus volontiers qu'il avait quelque chose à montrer à son oncle. Il lui fit voir deux ou trois vieux livres sur la première page desquels étaient écrits ces mots : « Tant que ce pavillon restera entre les mains de la famille de Buissas, elle ne sera jamais ruinée. »

— C'est l'écriture de ton grand-père, dit M. Rougerie.

Puis, sur un autre livre, à la suite de cet avis, il remarqua qu'une autre main avait ajouté : « Elle ne sera pas bien riche non plus. »

Ces derniers mots avaient été tracés par le père de Léopold.

*(La suite au prochain numéro.)* HIPPOLYTE AUDEVAL.

# AMUSEMENTS SCIENTIFIQUES

## BOUSSOLE MÉRIDIENNE (*suite*).

Au centre de la planchette carrée B, tracez un cercle de six centimètres de diamètre ; partagez ce cercle en quatre secteurs par deux lignes droites se coupant à angle droit et parallèles aux bords de la planchette ; à l'extrémité de ces droites, inscrivez les lettres N, S, O, E, comme le montre la première vignette qu'il faut placer sous vos yeux pour suivre nos explications.

Entre le point S et le bord de la planchette, percez un trou dans lequel vous planterez et consoliderez avec de la cire à cacheter, s'il en est besoin, le fil de laiton E recourbé deux fois en crochet ; à son extrémité, qui devra s'avancer jusqu'au centre de la planchette, accrochez un fil de soie S à l'autre bout duquel vous suspendrez par son milieu la petite aiguille à coudre aimantée A.

Ces trois pièces E, S, A, pourraient être remplacées par une petite boussole du prix de 50 centimes, qu'on fixerait, avec de la cire à cacheter, exactement au centre du cercle, les points N, S, E, O, de la boussole tournés vers les mêmes points inscrits sur le cercle de la planchette.

Collez sur le carton bristol dont nous avons parlé la figure cidessous ; découpez-y les deux pièces LL et la pièce H ; un second exemplaire du présent numéro, acheté au kiosque voisin, vous évitera la peine de tracer ces trois figures.

Coupez un second carton de même forme que la pièce H, pour doubler celle-ci ; mais, avant de coller ensemble les deux cartons, introduisez de part et d'autre, entre les divisions 5 et 7, une pièce U formée en fil de laiton mince, recourbé deux fois à angle droit (voyez la manchette à droite de la boussole).

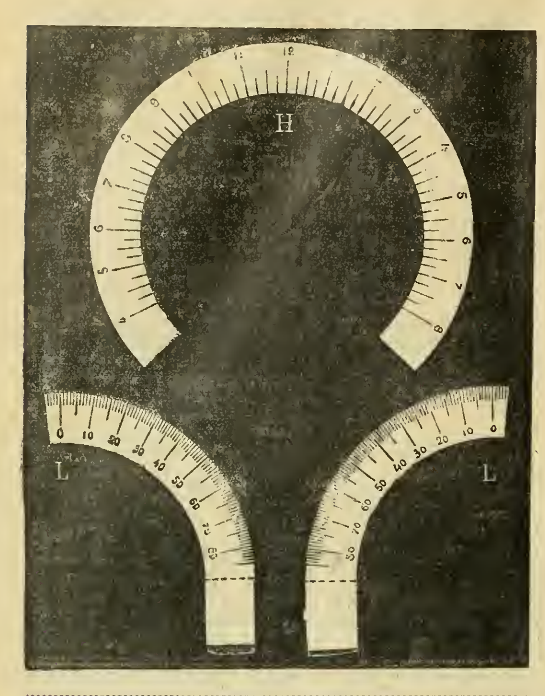
Au moyen d'une bande de toile C, large d'un centimètre et formant charnière, rattachez le milieu de la pièce H au côté N de la planchette, et, repliant à angle droit les extrémités blanches *a* des deux pièces LL, fixez-les sur les côtés de la planchette, après avoir fait passer de chaque côté leurs extrémités libres dans les petites boucles plates formées sur la tranche extérieure du cadran H par les fils de laiton U ; les pièces LL doivent être assez serrées par les fils de laiton U, contre le cadran H, pour que celui-ci se trouve maintenu, par le seul frottement, au degré d'inclinaison qui lui sera donné.

Enfin, derrière les deux VI (ou 6) du cadran, collez les extrémités d'une petite bande de carton, du centre de laquelle s'élèvera perpendiculairement à cette bande une aiguille ou index en laiton d'une longueur de six à sept centimètres ; cet index, dont l'extrémité inférieure sera repliée derrière la petite bande de bristol, y sera fixée et maintenue avec de la cire à cacheter.

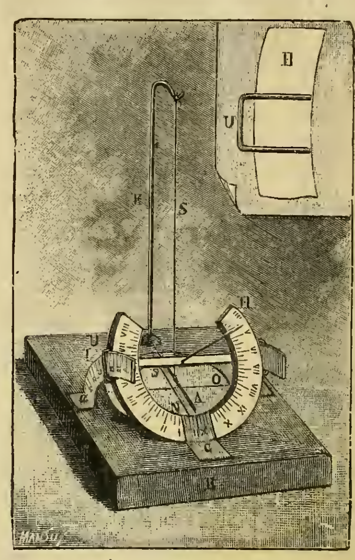
L'instrument est terminé.

Inclinez le cadran jusqu'à ce que U se trouve placé sur les divisions des pièces L L qui correspondent au degré de latitude du lieu où vous vous trouvez ; par exemple 49 si vous êtes à Paris, 45 à Bordeaux, 43 à Marseille, 51 à Calais, 37 à Alger, 30 au Caire ; toutes les cartes géographiques indiquent la latitude des différents lieux ; placez l'appareil, loin de toute pièce en fer ou en acier, sur une surface horizontale, et tournez-le de manière à ce que l'aiguille aimantée prenne exactement la direction N.-S. de notre boussole méridienne ; l'ombre portée par l'index sur le cadran H vous donnera l'heure exacte au temps vrai.

Rappelons toutefois aux gens savants, amateurs d'une plus grande précision, que le méridien magnétique ne coïncide pas exactement avec le méridien géographique, et que, pour obtenir une orientation parfaite de leur appareil, ils devront, ici encore, recourir à l'*Annuaire du bureau des longitudes* pour y chercher l'*angle de déclinaison* ; c'est là fort peu de chose. Tel que nous l'avons décrit, notre petit appareil pourra remplacer souvent une horloge ; il nous a rendu parfois de réels services dans une île des Cyclades où l'unique horloge à notre portée se détraquait en




moyenne une ou deux fois par semaine, ce qui arrivait ordinairement le jour où nous avions oublié de remonter notre montre,



seule machine, dans ce triste pays, dont on fût en droit de réclamer l'indication du *temps moyen.*

 MAGUS.



*Le Directeur-Gérant*, HENRI GAUTIER. Sceaux. — Imp E. Charaire.

5 centimes le N° année courante (10 centimes le N° années échues.) N° 2000 TRENTE-SIXIEME ANNEE. — 17 Mars 1897.

# L'OUVRIER

**Journal illustré paraissant le Mercredi et le Samedi**

| ABONNEMENT D'UN AN : | DIRECTION ET ADMINISTRATION : | ABONNEMENT D'UN AN |
|---|---|---|
| (104 numéros) | LIBRAIRIE BLÉRIOT, HENRI GAUTIER, SUCCESSEUR, | (104 numéros) |
| France, Algérie et Belgique : 6 francs. | 55, quai des Grands-Augustins, Paris. | Colonies et Étranger (sauf la Belgique) : 7 francs. |




# LES HÉROS DU DEVOIR[1]

PAR

**ROGER DE TODI**

XI

(*Suite.*)

Pendant ce temps, Liénor avait entrepris de montrer à Gérard la villa dans tous ses détails. Suivie de Carle, son chevalier servant, elle l'entraina aux écuries où piaffaient de superbes chevaux, pendant qu'un éléphant de petite taille ruminait, paisiblement couché dans sa stalle. Elle ne fit grâce au jeune peintre ni du chenil plein de superbes braques, ni du poulailler où coquetaient de brillants coqs d'Inde et de grosses cochinchinoises richement emplumées. Après lui avoir montré le parc en de nombreux détours, fait faire des stations dans les kiosques, dont quelques-uns contenaient des raretés d'idoles et des armes précieuses, elle le conduisit sur la plus haute terrasse de la maison. Ici l'on jouissait d'un panorama enchanteur. Un cri d'admiration faillit jaillir de la poitrine du peintre.

D'un côté, la ville, pointée de dômes et de clochers, coupée de jardins d'une fécondité inouie ; puis plus loin vers la gauche, les hautes tours du Silence, couronnées de leurs éternelles bandes d'aigles voraces, et les bastions, s'étendant à la plaine verte, jaune, orangée, semée de blanches métairies jusqu'à ce qu'elle se confonde a l'horizon bleuâtre avec les montagnes lointaines.

Vallées et palais semblaient, de là, des perles enchâssées dans un splendide écrin.

Tout cela baigné dans cette lumière pure, lumineuse et très transparente, dont l'Orient a le privilège.

De l'autre côté, la mer immense déployait son tapis moiré dans un perpétuel frémissement, très semblable, en ce beau jour calme, au ciel d'azur blondi. Sur le port, d'innombrables vaisseaux stationnaient, remplis du bruit de leur équipages.

Gérard, muet, contemplait.



Gérard s'était élancé, gravissant jusqu'au palanquin. (Voir page 731.)

— Regardez, dit tout à coup Liénor. Voyez-vous ce beau cortège qui traverse la jetée? C'est le rajah de Nagpoor et sa suite. Chaque année, avec l'agrément du gouvernement, il quitte quelque temps sa capitale et vient habiter le palais qu'il possède ici. Il y donne des fêtes splendides. On parle déjà d'une réception prochaine. Toute la haute société anglaise et indigène doit s'y trouver représentée.

Le jeune peintre accepta la jumelle que Carle lui tendait.

Il vit s'avancer trois ou quatre éléphants magnifiquement caparaçonnés au centre d'un groupe de cipayes formant carré. Sur le plus haut de ces éléphants, dans un palanquin drapé de rideaux entr'ouverts, il vit, mollement assis, un homme vêtu de blanc, portant une culotte de velours rouge pailleté d'or, coiffé d'un turban rose surmonté d'une touffe de plumes blanches que retenait une torsade de perles et de pierreries. Jeune et fier, il jouait avec la poignée de son cimeterre au fourreau semé de pierres précieuses : c'était là le rajah.

— Si vous désirez assister à la prochaine fête, poursuivit la jeune fille.

1. Voir l'*Ouvrier* depuis le 27 février 1897.

il nous sera facile de vous y introduire, ainsi que mon cousin l'a été par un colonel de nos amis.

Gérard accepta avec reconnaissance.

N'était-il pas là pour user de tous les moyens de distraction capables de combattre le souvenir de celle qu'il ne pouvait pas plus chasser de sa mémoire que de son cœur?

Le jour de la fête annoncée arriva bientôt.

En pénétrant dans le palais du rajah, Gérard crut entrevoir les évocations merveilleuses de la sultane Schérazade. Partout de l'or, des marbres, d'étranges peintures dans des salles d'architecture élégante, aux arcades surbaissées ou élancées, aux profondeurs fraîches et mystérieuses, malgré l'éblouissement des lumières suspendues par milliers dans les girandoles d'argent massif. Des parfums brûlant dans des cassolettes placées çà et là, répandaient d'énivrantes senteurs. Les statues peintes et revêtues de riches étoffes semblaient vivantes, de lourdes draperies s'entr'ouvraient montrant de nouvelles enfilades de galeries lumineuses et de salons féeriques.

Une foule murmurante, brillante, foulait les marbres et les hauts tapis syriens. Toutes les nationalités s'y trouvaient mélangées. Princes dépossédés, mandarins chinois, élégants Parsis, fiers Mahrattes; Anglais et autres Européens en grand nombre mariaient d'une façon pittoresque les uniformes rouges et les vêtements chamarrés, les modes parisiennes des blondes ladies et les costumes plus gracieux des belles Hindoues aux yeux de flamme.

Dans les galeries ouvertes sur la cour intérieure et relativement peu éclairées, la lune glissait de molles clartés. Il était permis de plonger le regard dans les profondeurs infinies du ciel paré de ses joyaux, de jouir des brises nocturnes auprès des eaux limpides qui s'élançaient en minces jets dans de belles vasques de porphyre où fleurissaient des plantes aquatiques. D'une certaine salle, s'échappaient les harmonies d'une musique lente et douce. Dans le dernier salon, les plus hauts personnages venaient saluer le rajah. Celui-ci se tenait assis au milieu de ses confidents sous un large baldaquin de velours blanc lamé d'or, tranchant sur un fond de muraille rouge sombre. Sa fière prestance relevait encore l'extrême richesse de son costume. Il recevait avec une dignité qui n'excluait pas beaucoup de grâce. Non loin de lui, Gérard remarqua un vieillard ployé dans un ample et riche manteau, tel qu'un Romain dans sa toge; son regard était froid, impérieux, son geste plein de majesté; tout l'entourage du rajah semblait lui témoigner la plus respectueuse déférence.

— Ce vieillard, lui dit Carle, est le prince Djée Manhour, oncle du rajah dont il convoita longtemps l'héritage, et voici, reprit-il avec un accent de haine contenue, le misérable étranger dont il fait son confident.

Un nouveau personnage s'approchait du vieux prince. Il portait avec aisance le costume oriental; son teint blanc ressortait sous un étroit turban de satin noir brodé d'écarlate; son œil semblait vouloir lancer de magnétiques effluves; la bouche, ombragée d'une courte moustache, s'inclinait aux coins, hautaine et insolente.

Le jeune peintre tressaillit à la vue de ce visage, un nom jaillit de ses lèvres:

— Tébald Miollans!

— Cet étranger se fait en effet appeler le comte de Miollans, vous le connaissez? interrogea Carle.

— Oui, dit rapidement Gérard entraînant le jeune Anglais dans une autre salle. Je vais vous faire connaître le passé de ce misérable.

Il avait eu un immense désir d'aller au fils du banquier et de lui lancer à la face son déshonneur avec toute l'expression du mépris. Son indignation seule lui en donnait le droit, la pauvre Carmélita elle-même l'eût-elle approuvé? Il se contint.

Mais, au moment de quitter la fête, il le revit, cette fois face à face. En le reconnaissant, l'aventurier devint blême et recula, pris de peur. Il se remit vite, un éclair mauvais passa dans ses yeux, des paroles de fureur et de défi devaient se presser sur ses lèvres. Le peintre l'enveloppa d'un méprisant regard, il le vit frémir et porter une main fébrile à sa ceinture, armée sans doute, puis retenant ce mouvement, le misérable se rapprocha :

— Toujours sur ma route, comme une ombre de fatalité? Ah! murmura-t-il les dents serrées, je vous retrouverai...

Il s'évanouit dans la foule.

— J'ai peur pour vous, dit le jeune Anglais à Gérard. Ici, tous les moyens sont bons pour se débarrasser d'un homme. Voici un ennemi dangereux!

— Je veillerai, dit tranquillement le peintre. Je vous en prie, ne dites rien de cette aventure au père Vinder, ce serait le mettre dans une inquiétude que je veux lui épargner.

— Je vous le promets. Faites-moi, à votre tour, un plaisir.

— C'est promis d'avance.

— Laissez-moi vous accompagner dans votre prochain voyage à travers le Décan. Je vous connais depuis bien peu de temps, mais ces quelques jours ont suffi pour m'attacher à vous. Nous serons deux contre les embûches qui peuvent être tendues.

— Votre sympathie me touche profondément, s'écria Gérard avec élan, j'accepte et je vous remercie.

Les jeunes gens se serrèrent la main avec une effusion affectueuse.

## XII

### DANS LA JUNGLE

Le père Vinder et Gérard, auxquels s'était joint le jeune Anglais, décidèrent d'accomplir en touristes le voyage au cours duquel le missionnaire atteindrait son cher village en passant par la résidence des Pères de Nagpoor. Un détachement de troupes anglaises devait être envoyé l'un des jours suivants à Arungabad; le major, ami de la famille Brindsy, décida les excursionnistes à se joindre à l'escorte. Ils se pourvurent d'armes et de montures. Deux serviteurs malabars s'engagèrent à les suivre durant tout le cours du voyage.

Au moment du départ, un éléphant porteur d'un vaste palanquin vint se joindre à l'expédition.

— C'est, dit le major O'Brien, un prince de famille dépossédée, néanmoins ami de l'Angleterre. En véritable Hindou, il dédaigna ou redoute le rapide qui passe non loin de ses terres et voyage toujours ainsi. Gracieusement il nous offre de faire étape sur son domaine, ce dont nos hommes sont ravis.

Un regard jeté à l'intérieur du palanquin suffit à Carle et à Gérard pour reconnaître le prince Djée Manhour. Une même inquiétude les saisit, et leurs regards fouillèrent le groupe de personnes formant la suite du prince. Miollans ne faisait pas partie du voyage.

Une voiture formant litière, guidée par deux Parsis revêtus de leur élégant costume national, suivait l'éléphant du nabab. Les rideaux en étaient complètement baissés et les jeunes gens demeurèrent passablement intrigués par ce qu'elle pouvait contenir. Leur curiosité ne fut satisfaite que le soir, alors que, pour une halte de nuit, se déplièrent les tentes. En quelques instants, les serviteurs du prince eurent empalissadé un petit enclos et monté une spacieuse tente en soie de Perse qui fut garnie à l'intérieur de quelques meubles et illuminée de lampes. Alors seulement, la litière fut ouverte. Deux femmes voilées en descendirent sans hâte et pénétrèrent dans la tente, qui se referma jusqu'au lendemain.

— Mehala, dit Carle, fille de Dyée Manhour, et Lackmé, sa suivante; je les reconnais. Nous les verrons de près demain, car la fille du prince aime beaucoup la société des Européens et particulièrement, dit-on, celle des Français, dont elle parle la langue. Cela, par malheur, pourrait causer sa perte. Ne disait-on pas dernièrement, dans le salon du gouverneur, que l'inexplicable entente du vieux prince avec cet aventurier misérable avait pour nœud le mariage projeté de cette pauvre enfant?

Gérard frissonna.

— Avec lui! Mais ce père est dénaturé et fou. Donne-t-on la fille d'un prince à un étranger sans aveu?

— Il aime cette enfant comme une idole, et, quoique sévère jusqu'à la cruauté envers ses subordonnés, se fait l'esclave de tous ses caprices.

— Elle-même accueille donc cet homme?

— On le dit.

— Une victime de plus alors, fit tristement le peintre.

Avant de suivre le jeune Anglais dans la tente, où le père Vinder lisait son bréviaire, Gérard demeura assez longtemps contemplatif devant l'étrange tableau du campement. La troupe bivouaquait, formant des groupes bizarres; les tentes se découpaient grises et inégales sur la forêt qu'il faudrait traverser le lendemain. Ces spahis aux vestons rouges, ces domestiques noirs, affairés, parmi les feux brûlant en vingt endroits, semblaient une armée diabolique. Les rugissements commencés en forêt avec les premières ombres ajoutaient à l'impression d'épouvante éveillée par ce spectacle fantastique. Le peintre conçut le projet d'un tableau alliant le farouche d'un Ribéra au réalisme d'un Callot. Enfin, de là ses regards se portèrent vers le ciel constellé de myriades d'astres où rayonnait la Croix du Sud dans laquelle il choisit la plus brillante étoile, se plaisant à imaginer un regard de Fanella. Quand, avec un soupir, il rentra dans la tente, ses compagnons, roulés dans leurs châles rouges, dormaient déjà.

Dès que le radieux soleil se leva, les femmes, matinales, accrochant aux branches des palmiers les lambeaux épars de leurs voiles, le mouvement et la vie affluèrent dans le camp.

Dyée Manhour fit gracieusement prier les officiers anglais et les trois voyageurs de venir prendre chez lui le repas du matin.

Ce fut Mehala qui servit elle-même le café préparé par sa compagne.

Plus gracieuse que les jeunes Anglaises dont elle possédait toute la distinction et les yeux bleus, la fille du prince avait un charme aérien très personnel qui était son caractère de beauté.

Lackmé, la suivante, était une étrange et belle créature d'un type inquiétant. Brune aux yeux noirs remplis d'éclairs, aux lèvres pourprées comme la fleur sanglante du cactus, aux dents éclatantes dans un visage à l'expression soupçonneuse parfois, fière toujours, sous une auréole de lourds cheveux dont un cercle d'argent aux sequins d'or ne pouvait retenir les mèches rebelles,

elle portait les signes d'une âme orgueilleuse et d'instincts féroces.

Pourtant Lackmé se montrait souriante, empressée, et semblait ne pas vouloir justifier la défiance que son aspect causait.

La halte fut rapidement levée, on entra en forêt.

Après les heures les plus chaudes du jour, passées sous le couvert épais de cette forêt traversée par une belle voie gouvernementale, l'air et la lumière furent rendus dans leur pureté. Les fourrés enchevêtrés de lianes s'éclaircirent et, tout à coup, l'on se trouva en face d'une plaine sans fin, véritable mer d'herbes hautes dont les tiges flexibles, à demi desséchées, ondulaient en masse comme le flot. C'était la jungle, hantée des fauves. Les voyageurs s'assurèrent de l'état de leurs armes et avancèrent avec une sorte de soulagement, car la jungle, malgré ses dangers, c'était la dilatation des poitrines oppressées par l'air lourd et parfois pestilentiel de la forêt semée de marécages.

Fatigués du cheval, Carle et Gérard abandonnèrent leurs montures aux Malabars et se trouvèrent, joyeux comme des collégiens, engloutis presque entiers dans un océan herbu.

— C'est de l'imprudence! leur cria-t-on.

— Nous allons avec précaution, dirent-ils, nous ne vous perdrons pas de vue.

— Le rajah habitant de ces lieux me cause moins d'effroi que les énormes serpents dont nous prenions les troncs verdâtres pour des branches d'arbres, en forêt, dit Gérard à son compagnon.

— Espérons que le seigneur tigre nous épargnera l'honneur d'une rencontre, repartit l'Anglais.

Au même instant, il épaula son rifle; il venait d'apercevoir un petit animal glissant effaré dans la brousse. La bête fut manquée.

— En garde, dit-il à son compagnon, ce lièvre fuit comme poursuivi, le tigre n'est peut-être pas si loin que nous le souhaitons.

Il achevait quand une balle sifflante lui effleura la joue après avoir traversé, heureusement sans autre dommage, le veston de toile blanche que portait Gérard.

Celui-ci bondit, arracha un revolver de sa ceinture et tira dans les herbes hautes à l'endroit où elles fléchissaient sous le poids de l'ennemi caché. Suivi de l'Anglais, il s'élança au plus épais de la jungle qui se trouait par sauts, voilant toujours l'être humain très habile à se dérober. Les jeunes gens durent renoncer à leur chasse pour ne point s'égarer loin de la caravane. En repassant vers l'endroit où avait eu lieu la lâche agression, l'Anglais fit remarquer à son compagnon quelques traces de sang.

— J'ai touché, murmura Gérard, soupçonnez-vous que ce soit *lui*?

— Non, mais un homme soudoyé; avais-je raison de me défier de cette haine qui déjà vous poursuit?

— Je désire que cette seconde aventure demeure secrète.

— Vous serez victime de ce silence.

— Qu'importe! fit brusquement le peintre avec une nuance de profond découragement, vous ai-je dit si je tenais à l'existence?

Comme ils revenaient vers le gros de l'escorte, une clameur s'éleva, le désordre se mettait dans la troupe, les chevaux se cabraient, l'éléphant du prince labourait la terre de ses piétinements en élevant sa trompe vers le ciel. Près d'un groupe immobilisé par la frayeur et la superstition, la jungle venait de s'entr'ouvrir devant un superbe tigre surpris de tant de proies, mais agressif, l'œil sanglant et la gueule écumeuse, ramassé sur lui-même, d'un regard louche cherchant une victime. Avant d'avoir pu être visé, rugissant sourdement, le fauve s'élança avec un mouvement de ressort. Au moment où il retombait sur l'éléphant duquel dégringolait le cornac, livide, quatre ou cinq détonations retentirent; le pelage du monstre fut teint de sang. Rendu plus furieux par ses blessures légères, il reprit son élan et, rapide comme la foudre, tomba au seuil du palanquin où Djée Manhour réajustait. L'instant était terriblement critique · le prince laissa tomber son arme; n'ayant que son kandjar, il s'apprêta à une lutte atroce. Prompt comme le danger, Gérard s'était élancé, gravissant jusqu'au palanquin; il se jeta entre le tigre et l'Indien, et, braquant bien son revolver, tira à bout portant; l'écume du monstre devint rouge: mortellement blessé, il roula sur le sol où une fusillade l'acheva. Tout s'était passé fort vite. Gérard s'aperçut que, dans l'ascension périlleuse, il s'était affligé d'une entorse.

On s'empressa autour de lui; Mehala, qui, glacée d'horreur, avait assisté au drame du haut de sa litière, descendit et voulut préparer le pansement du courageux jeune homme, pour lequel Lackmé composa un baume dont elle possédait le secret.

— Trois semaines de repos, dit le major O'Brien, qui était un peu docteur.

Assez souffrant, le peintre fut placé dans le palanquin du prince mahratte qui voulut monter à cheval, et le père Vinder l'y suivit. Le cadavre du tigre, dépouillé à la hâte de sa peau par quelques serviteurs, fut laissé en pâture aux bêtes de la jungle.

Seul auprès du malade, le père Richard Vinder le contemplait, affectueusement penché. Le jeune peintre sourit doucement au fidèle ami des heures tristes.

— Voilà perdue, dit-il, une belle occasion de mourir; vous auriez dit à Nella de prier pour moi et j'aurais reposé là-haut où l'on ne souffre plus.

— Allons donc, voilà une boutade anti-chrétienne, ou je ne m'y connais pas; vous mettrez longtemps à devenir un saint. Vous sentez-vous la force d'écouter une lecture?

Gérard fit signe que oui, et le prêtre, ouvrant l'Evangile, commença lentement:

— « Venez à moi, vous tous qui êtes épuisés et chargés, et je vous soulagerai. »

Puis il commenta à sa façon élevée les paroles divines.

La nuit commençait quand la caravane entra dans un parc immense, enclos d'arbres et d'arbustes aux feuilles armées de dards. Des flambeaux s'agitaient autour de l'habitation où les voyageurs pénétrèrent par une galerie remplie de serviteurs venant saluer leur maître. Autour du fourgon de bagages, Carle Brindsy rencontra un homme dont le turban de mousseline dissimulait mal des linges ensanglantés; un rapprochement se fit dans sa pensée.

L'homme disparut presque aussitôt.

## XIII

### LES ALLIÉS

Construite avec les débris d'un ancien palais dévasté lors de la guerre d'envahissement, mais dont une partie demeurait encore, l'habitation de Djée Manhour avait, selon l'endroit d'où on l'envisageait, l'aspect d'une forteresse ou d'une royale villa.

Quatre tours hexagonales, revêtues d'un stuc rose brillant et plus dur que le marbre, marquaient les angles, reliées entre elles par une double rangée d'arcades aux pilastres de jaspe, formant de grands cloîtres pleins d'ombre.

L'abandon des anciennes cours et des bâtiments d'honneur ajoutait un cachet d'étrangeté sauvage à cette résidence des princes dépossédés. En certains endroits, on l'eût dite endormie depuis des siècles. La mousse couvrait les marbres; les lianes sauvages enlaçaient les colonnes; les bassins, en une pierre semblable à l'agathe, contenaient à peine une eau saumâtre où des fleurs de lotus, rouges, bleues ou jaunes, nageaient dans un encombrement de végétations aquatiques. La muraille s'écroulait, entraînée par ses rideaux de plantes grimpantes; les piliers brisés jonchaient le sol parmi des bois verdoyants.

C'était là la partie délaissée depuis soixante ans.

L'autre, nouvellement restaurée à l'européenne, était parfaitement confortable. Les fenêtres s'y ouvraient sur le parc tracé à l'anglaise, vrai paradis terrestre tout parfumé des senteurs des corbeilles de fleurs, tout débordant des richesses naturelles que la plus poétique imagination puisse rêver.

Le manguier, le bananier, l'arec aux fruits délicieux, l'eucalyptus, peuplier des Indes; le vacoa informe, le baobab, monstre végétal dont le tronc, aux racines soulevées, forme des retraites immenses, se confondent là, s'entremêlent, unis par des guirlandes de sambac et de nagatelly, distribuant à profusion ombre, fraîcheur, senteurs, fleurs et fruits.

Des républiques d'abeilles remplissent d'un miel délicieux les troncs des arbres morts; le nid du paradisier se cache dans les hauteurs; les perroquets aux mille nuances, les veuves aux longues queues, les bengalis, oiseaux célestes, le paon superbe, faisans dorés, oiseaux-mouches, fleurs vivantes; des myriades d'insectes, perles rutilantes, fourmillent, sussurent, caquettent, mêlant leurs gazouillis aux murmures des eaux mystérieusement cachées.

Les cipayes aménagèrent leurs tentes dans l'enceinte d'une clairière verdoyante, troublant la paix de gracieuses antilopes et les jeux des tapirs. De la véranda, l'on voyait s'agiter les pavillons d'Angleterre. Là, le major O'Brien passait auprès de Djée Manhour la plus grande partie de ses journées. Occupés à fumer, étendus sur de longues chaises de rotin, ils parlaient peu, le prince plongé dans de graves pensées, le major jouissant du farniente qu'il avait avec complaisance prolongé de quelques jours.

D'élégants stores chinois tamisaient l'ardente lumière. Des serviteurs, vêtus de tuniques de mousseline blanche, les reins ceints d'écharpes écarlates, se tenaient prêts à obéir au moindre signe. Les glaces succédaient aux fruits rafraîchissants. Parfois, une jeune bayadère venait danser au son du kausias ou chanter sur un rythme étrange les plus beaux pantouns de l'Inde. Mehala apparaissait, à certaines heures, comme une vision, et présidait elle-même aux collations. Le major, déjà obèse et las du métier, s'extasiait sur la « bonne vie » qu'on lui faisait couler, s'en souhaitant une semblable pour les jours de retraite. Le capitaine Great et le lieutenant Schip donnaient cours à leurs goûts plus aventureux, en organisant des battues auxquelles Carle Brindsy prenait une part active; mais il avait fallu que Gérard l'en priât.

Celui-ci, à demi couché sur un divan, passait ses longues journées devant la fenêtre largement ouverte, contemplant la nature tropicale, et, souvent accompagné du père Vinder, guérissant son âme et son corps dans d'interminables causeries.

Le baume employé par Lackmé avait une réelle puissance. Peu de jours suffirent à guérir l'entorse et Gérard put se mêler

aux hôtes du prince. Trop faible cependant pour poursuivre sitôt le voyage, il dut laisser partir le major et son escorte.

Le père Vinder, sous prétexte d'excursions, trouva moyen d'exercer aux environs son zèle de missionnaire. Il se voyait subi plutôt qu'accueilli par le sectateur de Brahma, et ne restait pas plus en sa présence que ne le réclamait la bienséance.

Gérard employa les heures de sa convalescence à faire le portrait de Mehala...

Carle flânait ou chassait, témoignant une sorte d'impatience de quitter ce séjour.

Il commençait en effet à planer, dans la vaste demeure, une atmosphère d'ennui, puis d'inexplicable mystère.

La maison s'emplissait d'allées et venues suspectes, les émissaires se succédaient. Enfermé dans une rotonde isolée, Djée Manhour recevait chaque jour de nouveaux messagers. Les voyageurs pressentirent quelque trame. Quoique cela les touchât peu, ils désiraient fuir ce lieu. Dès qu'ils parlèrent de départ, le prince, heureux sans doute, mit à leur disposition de fraîches montures et un supplément de serviteurs. Le lendemain, il se montrait tout autre et suppliait le jeune peintre de rester encore. Celui-ci consentit à terminer le portrait de Mehala, dont il comptait emporter une pointe sèche.

La jeune fille posait devant Gérard, presque couchée dans un hamac aux riches couleurs, suspendu par des cordons de soie aux branches d'un tamarinier. Elle était revêtue d'une simple tunique de soie blanche fermée d'une agrafe en brillants; à ses cheveux dénoués, se mêlaient les rouges grappes du corinda dont les baies ressortaient éclatantes parmi les boucles brunes.

Négligemment appuyée au tronc de l'arbre, Lackmé agitait avec une superbe indifférence un éventail en plumes d'autruche blanches. Le visage de cette femme étrange exprimait des sensations si diverses, elle était un type si complet de l'Indienne de haute caste, déchue mais non humiliée, que le jeune peintre n'avait pu résister au désir de reproduire la servante aux côtés de la fille du nabab.

Celle-là s'en montra presque triomphante et revêtit le costume national des anciennes Guèbres dans toute sa splendeur. Elle portait aux bras et aux jambes de larges cercles d'or sertis de pierreries. Un quadruple collier de perles, d'un blanc de neige sur la peau brune, s'étageait autour de son cou. Les tissus de sa jupe courte et de sa chemisette bouffante étaient riches et éclatants, et l'écharpe de gaze qui ne la quittait pas, n'avait jamais eu des enroulements plus gracieux.

Gérard s'attacha à son œuvre et réussit, chose rare, à s'en montrer satisfait. Le jour où le tableau fut exposé à l'admiration de Djée Manhour, celui-ci tira d'un petit sac brodé un très gros diamant et le tendit au peintre, qui repoussa le don.

— Acceptez-le, dit Mehala suppliante, c'est moi qui l'offre à votre sœur de France; pardonnez-moi l'indiscrétion. J'ai contemplé son portrait découvert par hasard.

Gérard se souvint d'avoir laissé, sur une tablette en lapis, l'album contenant la photographie de Nella.

L'attention de la jeune Hindoue le toucha profondément.

— Merci, dit-il ému, ma sœur de France sera ravie de votre souvenir.

*(La suite au prochain numéro.)* ROGER DE TODI.

# PETITE FLEUR

PAR

## HENRY BISTER

### I (*Suite.*)

Mme Hotkins secoua la tête et ne répondit pas; non qu'elle ne partageât point la confiance de son fils en cet argent qu'il avait été habitué, dès l'enfance, à considérer comme la suprême puissance... Mais la proposition de Willy lui rappelait de dures choses : les quatre filles blondes, aux yeux bleus comme des fleurs d'eau, mortes l'une après l'autre, lentement minées par une maladie implacable. La maison vide devait rester vide; ce serait une impiété que de donner à une intruse la place au foyer des enfants de la maison.

William devina une partie de ces pensées, et, câlinement, prenant la main de sa mère :

— Je suis sûr que vous l'aimeriez bientôt, maman; et papa... ne pensez-vous pas que papa trouve à présent notre table trop grande?... il disait cet été, vous rappelez-vous? que vous devriez inviter souvent cousine Maud, parce que la maison serait moins triste. Et cousine Maud est trop grande pour moi; nous sommes du même âge et elle n'a jamais manqué l'école..... elle sait des choses que je ne sais pas.....

1. Voir l'*Ouvrier* depuis le 13 mars 1897.

Une tristesse passa sur la figure allongée de Willy. Il avait raison; il ne pouvait s'entendre qu'avec des petits; les autres le dédaignaient parce qu'il était ignorant, s'ennuyaient auprès de lui parce qu'il ne pouvait bouger.

Après avoir considéré comme un crime la possibilité d'introduire Fioretta dans sa maison, Mme Hotkins s'avouait que son mari, le soir, en rentrant du bureau, cherchait autour de lui quelque enfant à embrasser, un enfant bien portant, avec qui l'on peut jouer, rire très fort, parler haut, oublier les fatigues du jour et les tripotages d'argent.

Ce qu'elle n'osait s'avouer encore, c'est qu'elle-même aurait eu quelque satisfaction à parer une fillette si jolie, à voir, auprès de son fils chancelant, cette santé robuste, cette vie débordante; il lui semblait que Fioretta, par sa seule présence, donnerait un peu de ses forces à Willy, aiderait à cette œuvre de guérison qu'elle avait entreprise sans trop compter sur le résultat.

William suivait dans les yeux de sa mère ces pensées déjà presque conformes à la sienne.

— Vous voulez bien, maman? demanda-t-il vivement.

Elle sourit.

— Cela ne se fait pas ainsi... Il y aurait un tas de choses à régler, à ménager... D'ailleurs, vous aurez sans doute oublié dans huit jours cette petite de Roquebrune...

Willy n'insista plus; il sentait sa cause gagnée, sa volonté s'accomplirait demain, le jour suivant, si ce n'était aujourd'hui même. Et il était si las de son excitation, de sa joie, de la perspective d'un grand bonheur, qui durerait longtemps, longtemps! Il ferma les yeux, s'assoupit et ne s'éveilla qu'à l'arrêt de la voiture au bas du perron de l'hôtel.

Là-haut, dans le village aux maisons peintes de clair, aux ruelles emplies d'ombre fraîche, quelqu'un aussi faisait des projets, de sombres projets de solitude plus farouche, de promenades écartées, loin des routes carrossables où l'hiver ramenait des étrangers curieux et trop riches. Angelo, en rentrant chez lui, dans sa masure noire au dedans, teintée de bleu au dehors, avec une madone peinte sur le pignon, avait, en s'activant aux soins du ménage, échafaudé tous ces plans, dans une crise soudaine de jalousie et de crainte irraisonnée.

Angelo Certaldo avait eu une enfance rude, pauvre, sevrée de plaisirs; mais il s'en était à peine aperçu, car tout le monde était pauvre dans le village et l'on n'y connaissait aucune des douceurs de la vie. Tout au plus avait-il regretté, quelquefois, en sortant de l'école, de ne pouvoir suivre les autres dans la ruine, où l'on jouait jusqu'au soir et où l'on criait follement, pour donner de l'air et du mouvement à ses poumons.

Mais le père était mort alors que l'enfant avait deux ans et demie; il avait pris un mauvais refroidissement, sur mer, en faisant la pêche, et avait laissé sa veuve sans ressources, avec ce garçon à élever et pas d'autre bien que la chaumière branlante, lézardée, où ils avaient vécu tant bien que mal depuis quatre années.

Angelo se souvenait de la période qui avait suivi la mort de son père comme du plus mauvais, du plus triste temps de sa vie. Dans le jardinet attenant à la maison, la mère avait cultivé quelques légumes qu'elle allait vendre au marché de Menton, par le raccourci, le chemin de mulets qui dévalait entre les bois d'oliviers. La route était dure, toute en degrés empierrés inégalement; à l'aller, la pauvre femme, chargée de sa marchandise, était obligée de se reposer souvent; au retour, elle se hâtait d'escalader les degrés, s'essoufflait, trébuchait sur les pierres, afin d'arriver plus vite chez elle, de manger, avant l'heure de l'école, en face du petit Angelo, le déjeuner si frugal qui se composait régulièrement d'un morceau de pain, de quelques olives ou d'une belle laitue bien tendre.

De braves gens, parfois, offraient à la veuve un fromage de la montagne ou quelques fiasques de vin nouveau, récolté aux alentours, un peu suret, mais qui coupait si bien la soif dans les journées chaudes!

Angelo, bien vite, réfléchit qu'il devait aider la maman, et gagner quelques sous pour l'empêcher de se fatiguer autant. Il n'avait pas sept ans que déjà d'anciens amis de son père l'emmenaient à la pêche, la nuit, sur leur bateau qui s'arrêtait au large, durant des heures, et ne rentrait que vers le matin.

Le petit se rappelait les nuits silencieuses, au loin, l'effacement progressif des côtes noires où mouraient une à une les lumières du gaz. Plus tard qu'ailleurs, à cause du jeu qui retenait autour des tables les chercheurs et les chercheuses d'or, on veillait à Monte-Carlo, et le Casino mirait longtemps dans l'eau clapotante ses lustres éblouissants. Puis cette lueur s'éteignait à son tour, et l'on ne distinguait plus, çà et là, que de petites lumières espacées, comme des étoiles très basses sur l'horizon, égarées, presque au ras de la terre...

On passait des heures sans échanger quatre paroles, et le matin, quand la mer et le ciel pâlissaient, glacé par le frisson de l'aube, Angelo rentrait avec quelque menue monnaie, sa part de pêche, que lui donnait largement le patron.

Un hiver, l'hiver de ses huit ans, Angelo passa des jours mouvementés. D'abord, une voisine mourut, une amie de sa mère,

veuve comme elle, comme elle restée seule avec un enfant.

— Maman, proposa Angelo, veux-tu que nous prenions Fioretta chez nous?

La mère secoua la tête.

— Nous sommes trop pauvres, mon petit. Il y a juste assez pour deux ici, il ne faut pas condamner la petite à la misère.

— Alors, qui s'en chargera?

— Quelqu'un du bourg; il y en a de plus riches que nous.

— Mais si personne ne la prend?

— Alors... oh! alors, nous ne la laisserons pas mourir de faim. sûrement!

Au retour de l'enterrement de la veuve. là-haut. dans le cimetière planté de cyprès qui découpaient de grands cônes noirs sur le ciel, personne ne s'occupa de la petite délaissée; et si quelqu'un y pensa, il ne dit rien de sa pensée, attendant que d'autres prissent une résolution. Il serait toujours temps, si l'on voyait que Fioretta restait seule...

La mère d'Angelo n'attendit pas plus tard que l'heure du souper. A l'Angélus, elle se détourna de la cheminée où elle chauffait une soupe de maïs et dit au petit :

— Va chercher Fioretta; je suis sûre qu'elle n'a rien à manger, la pauvre!

Angelo partit en courant, amena l'enfant qui marchait à peine, et remercia sa mère d'un regard heureux. Fioretta soupa de grand appétit, demanda où était sa maman et, comme on tardait à lui répondre, s'endormit.

— Pour ce soir, dit la veuve, je la mettrai dans mon lit, demain nous apporterons son berceau,

Ce fut ainsi que Fioretta entra dans la vie d'Angelo.

Le garçon comprit que cette nouvelle charge lui imposait de nouveaux devoirs. Il ne manqua plus une nuit de pêche et s'entendit avec un cultivateur pour aller chaque jour, après l'école, aider à la cueillette des olives, des citrons ou des oranges.

Quand il n'y avait pas d'ouvrage aux champs, il descendait quand même au bois d'oliviers gris, par habitude, parce que ses yeux d'enfant aimaient ce radieux paysage de Méditerranée entrevu au travers des capricieuses chevelures que les arbres secouaient au moindre vent.

La mer, derrière ces frémissements de feuillages légers, semblait plus bleue, le ciel plus intense. Au loin, Menton baignait dans l'eau calme le pied de ses blanches villas, la pointe aiguë de sa vieille ville aussi bariolée que Roquebrune; et la jetée prolongeait encore la pointe, coupait le bleu de l'eau d'une ligne courbe et grise, faisait songer à une immense faucille jetée là par quelque moissonneur géant.

Angelo prenait sous son bras, les jours de chômage, un violon qu'autrefois son père lui avait appris à manier. Le père, au milieu de ce peuple de musiciens dont il était, passait pour un artiste: il jouait dans les repas de noces, donnait, l'hiver, des sérénades aux riches étrangers descendus à Menton ou au cap Martin. Même, un jour de Fête-Dieu, dans l'église du bourg tendue de draperies de soie rouge, il avait arraché des larmes d'admiration aux vieilles femmes agenouillées sur les dalles glacées.

Pourquoi le fils n'imiterait-il pas son père? Angelo aimait toutes les musiques, celle que font les oiseaux dans les arbres, celle des églises où l'orgue résonne, comme à Menton, dans l'aristocratique chapelle des Pénitents. Il aimait aussi le chant des bateliers, le soir, sur la mer apaisée. et les barcarolles que les musiciens d'Italie jouent sur leurs mandolines.

Mais il rêvait d'être lui-même un musicien, et c'est pourquoi, si souvent, il descendait en plein bois avec son antique violon et cherchait, pendant des heures, à retrouver sur l'instrument de confuses phrases musicales qui lui chantaient dans la tête.

Quelquefois il emmenait Fioretta et l'asseyait sur une grosse pierre. La petite écoutait, pendant des heures, en jouant tranquillement avec les marguerites aux pétales rosés qui fleurissaient là en toute saison. Souvent, un petit âne du pays allongeait le cou au-dessus d'une clôture et regardait longuement le petit musicien; ou bien un berger passait, avec quelques brebis noires; enfin, des Anglais intrépides, venus de Menton par le raccourci, s'arrêtaient parfois une minute, échangeaient, en leur langue, quelques phrases étonnées sur les petits prodiges, sur l'Italie, sur leurs communs souvenirs musicaux de Venise, ou de Naples, ou de Rome, et, en partant, laissaient quelques sous au violoniste.

Angelo préférait certainement n'avoir pour voisins que les ânes, pour auditeur que sa petite amie, mais il supportait les passants à cause du profit qu'il en tirait. Un autre sentiment se mêla bientôt au premier : on l'écoutait, il lisait sur les figures que sa besogne n'était point si mauvaise... Cela l'encourageait à travailler plus fort, lui donnait des ambitions démesurées, lui ouvrait des horizons si beaux, si beaux, qu'il avait peur, quelquefois, d'y penser trop, de s'attacher à ses chimères et d'être déçu violemment.

Pourtant, s'il avait un grand talent, comme ces messieurs si bien habillés, qui venaient de Paris pour les représentations de l'hiver à Monte-Carlo! Il emmènerait sa mère avec lui, la soignerait comme une princesse, lui donnerait de belles robes; et il ferait de Fioretta une demoiselle, que tout le monde trouverait jolie comme un ange, et qu'il épouserait, lui, Angelo Certaldo, car leurs deux avenirs ne pouvaient être séparés.

Les rêves d'Angelo, en effet, étaient trop beaux pour se réaliser entièrement. A l'automne, la mère Certaldo mourut presque subitement, emportée par le même mal qui avait pris son mari, quelques années auparavant. Elle avait trop peiné pour vieillir beaucoup, et le chemin de mulets était dur, par les jours de grand soleil!

Cette fois, les voisins s'inquiétèrent un peu du sort de l'orphelin; à lui seul, il se tirerait encore d'affaire, mais Fioretta ne pouvait vivre à sa charge! Des âmes charitables parlèrent au curé, aux religieuses, et le vieux prêtre de Roquebrune entra un soir chez le petit chef de famille.

— J'ai pensé à toi, mon enfant. Tu es capable de gagner ta vie, je le sais, mais tu es trop jeune pour élever plus petit que toi. Les bonnes sœurs prendront Fioretta Baldini; on lui enseignera ce que les autres apprennent à l'école, et, en plus, à coudre et à tricoter, à repasser du linge fin et à raccommoder les ornements de l'église. De cette façon, elle se rendra utile, d'ici à quelques années, et les sœurs la nourriront, la logeront pour rien.

Angelo avait pâli.

— On va m'enlever Fioretta? Oh! mais non, je veux la garder! Je n'aurais plus de courage à rien faire si elle n'était pas là!

Le curé souriait :

— Mais, petit malheureux, comment vivras-tu donc, puisque ta mère ne te laisse pas un sou?

— Je ferai ce que j'ai fait l'été passé : la cueillette, le jardin, mes devoirs d'école, un peu de pêche. Et puis...

— Et puis?

— Cet hiver, j'irai jouer du violon, dans les jardins des villas, et je gagnerai beaucoup d'argent.

Le vieillard ne savait que répondre, pour ne pas décourager cette vaillance.

— C'est trop pour toi, dit-il à la fin; tu tomberas malade, et alors nous aurons deux enfants sur les bras!

De la tête, Angelo faisait signe que non.

— Je suis fort; laissez-moi essayer, monsieur le curé. Je vous promets d'être sage, de ne jamais manquer le catéchisme, puisque l'an prochain je ferai ma communion... Mais laissez-moi Fioretta.

— Et si tu ne gagnes point assez?

— Oh! fit-il en secouant bravement la tête, il y aura toujours assez pour elle .. je mendierais plutôt, pour ne pas la laisser sans pain!

Et, fondant tout à coup en larmes :

— Je n'aurais plus personne au monde, si vous me la preniez, personne à soigner, personne à qui donner tout ce que je gagne!

Il avait l'air si malheureux, si désorienté à la seule pensée de ne plus savoir pour qui se dévouer, que le bon prêtre fut touché.

— Tu es un brave garçon, dit-il. On te laissera la petite, mais si la vie te devient trop lourde, tu me trouveras prêt à t'aider.

Angelo s'était fait un point d'honneur de ne pas recourir au curé de Roquebrune. Depuis près de quatre ans il était le protecteur de Fioretta Baldini, la considérait comme son enfant, l'élevait tendrement, soigneusement, comme sa fiancée de l'avenir, se privait d'habits neufs pour qu'elle fût vêtue coquettement, se nourrissait pauvrement pour lui payer une douceur ou une friandise le dimanche.

Mais le curé, quelquefois, pouvait lui dire :

— Dieu te bénit, mon enfant, tu réussis dans toutes tes entreprises...

En vérité, le petit gagnait de mieux en mieux sa vie, et s'il ne faisait plus de rêves ambitieux pour l'avenir, c'est que ceux d'autrefois lui avaient porté malheur... A force de râcler son violon, il était devenu plus fort que tous les musiciens errants des alentours. Tous les soirs d'hiver, entre quatre et sept heures, il descendait à Menton, entrait dans les jardins déjà pleins d'ombre des villas, cherchait les fenêtres éclairées, celles qui laissaient entrevoir une réunion de famille, sous la lumière douce des lampes.

Et il jouait ses plus jolis airs: des mélodies populaires italiennes, de sentimentales romances, des fragments d'opéras vieillots. Souvent, c'était un enfant qui venait apporter l'offrande au petit joueur de sérénades; et comme il était si frêle, si jeune, qu'on le voyait toujours seul et sérieux, on le reconnaissait, et les petites pièces d'argent remplaçaient peu à peu les gros sous. Le petit ménage de Roquebrune connut l'aisance, et Angelo Certaldo goûta même cette joie rare de devenir un phénomène aux yeux de ses compatriotes.

Tout le monde, dans le bourg, avait pour lui un certain respect, à cause de sa volonté, d'abord, et de sa persévérance au travail, ensuite, pour son renom grandissant de musicien. Quand il passait, son violon en bandoulière, les femmes lui souriaient avec des signes de tête bienveillants; et les vieux, les cultivateurs d'oliviers ou les éleveurs de vignes, disaient, en hochant la tête :

— En voilà un qui a trouvé un fameux gagne-pain! Il ne craint ni la gelée ni le vent, cet Angelo, et les grandes pluies de décembre ne lui font pas tort!

Toujours penché vers la cheminée, où il achevait de préparer

les bols du déjeuner, Angelo repassait toutes ces choses en son esprit. Depuis quatre ans, comme la vie lui avait été douce! Douce, pour lui, qui se contentait de si peu et ne demandait que l'amitié de Fioretta, de son enfant si chérie!

Aujourd'hui, il s'inquiétait. De quoi? Il n'eût pu le dire. Mais une vague menace lui semblait suspendue au-dessus de sa tête...

Fioretta, souriante, jouait en un coin avec sa belle pièce blanche; elle n'osait parler à Angelo, lui voyant l'air si fâché. A la fin, elle s'approcha, timidement, et lui tendit les cinq francs. Mais il repoussa si brusquement la petite main de Fioretta que la pièce alla rouler sous un meuble et que l'enfant se mit à pleurer.

Il eut un remords et une honte de sa violence, prit l'enfant dans ses bras, l'embrassa longtemps pour la consoler; et lorsqu'elle fut apaisée, qu'elle sourit de nouveau, que ses yeux noirs brillèrent comme deux étoiles, il lui dit d'une voix profonde et calme :

— Tu es mon enfant, Fioretta: je n'ai que toi sur la terre à aimer, et je suis jaloux des autres, à qui tu souris et qui te font des présents... Est-ce que nous ne sommes pas mieux ainsi, tous deux, sans nous mêler à ceux qui ne sont pas des paysans comme nous?...

Elle ne comprit sans doute pas entièrement, mais elle reprit sa gaieté, emplit la masure d'éclats de rire, oublia la belle pièce perdue sous un buffet; et Angelo, presque rassuré, se promit de lui acheter, sur son premier gain, un joli mouchoir rouge pour nouer sur sa robe d'indienne claire.

*(La suite au prochain numéro.)* HENRY BISTER.

---

# CHRONIQUE HEBDOMADAIRE

LE PHILHELLÉNISME. — LES *Messéniennes* ET LES *Orientales*. — SOUS LA RESTAURATION. — ACCORD DES PARTIS. — BENJAMIN CONSTANT ET M. DE BONALD. — LA MERCANTILE ANGLETERRE. — L'ÉCOLE DE MANCHESTER. — L'OPTICIEN ET LE BARBIER. — ASPECT DE LA GRÈCE. — DÉSILLUSION. — LES RUES D'ATHÈNES. — LE CLIMAT. — FAMILLES COUCHÉES SUR LA PLAGE. — LE PÈRE SALVATORE. — CRUAUTÉS TURQUES. — 62,000 MISSIONNAIRES. — 119 MARTYRS. — LE FAUTEUIL A MUSIQUE ET LES DANGERS D'UN LOT.

Sommes-nous revenus aux beaux jours du philhellénisme? Il y a quelques mois à peine, on aurait pu croire que c'en était fait de nos vieilles sympathies pour la cause de l'indépendance grecque. Les *Messéniennes*, de Casimir Delavigne, et les *Orientales*, de Victor Hugo, ne faisaient guère palpiter les cœurs. Tout ce passé paraissait bien lointain et cette littérature passablement démodée. Et pourtant, avec quel enthousiasme nos pères n'avaient-ils pas accueilli l'histoire des héroïques exploits du « bon Canaris » et le récit de la résistance de Missolonghi. Dans tous les camps, on s'enflammait pour les héros qui tombaient sur les champs de bataille, et Delacroix arrachait des larmes aux conservateurs comme aux libéraux en leur offrant le spectacle du *Massacre de Scio*. Chateaubriand et Béranger fraternisaient ; M. de Bonald donnait la main à Benjamin Constant, et Armand Carrel à l'abbé de Genoude, le directeur de la *Gazette de France*. Les philosophes d'Allemagne faisaient du cabotage libéral sous le pavillon de Canaris et de Miaoulis; le vieux Voss, le traducteur d'Homère, donnait sa modique pension en offrande à la patrie de Miltiade. Est-il besoin de dire que l'Angleterre, la mercantile Angleterre elle-même, se montrait non moins éprise de la liberté grecque?

Dès 1822, l'Europe retentit d'une *Lettre au sujet des Hellènes*, adressée au comte Liverpool, premier ministre de Sa Majesté Britannique, par lord Erskine, le plus célèbre jurisconsulte du temps. L'ancien lord-chancelier du cabinet Fox, se faisant l'interprète de son parti, s'écriait avec une éloquence émouvante : « Lorsque notre pays n'était qu'une petite île aux confins du monde, alors les Anglais, sous la conduite de leur roi, se croisèrent pour délivrer la Terre-Sainte du joug des infidèles. Aujourd'hui que notre puissance s'est considérablement agrandie, allons-nous reculer devant la délivrance d'un peuple opprimé? Le sang chrétien crie vengeance! »

Grâce au roi Charles X, la Grèce fut délivrée de l'avilissant joug des Osmanlis, et la bataille de Navarin déroba un vaillant peuple à la servitude turque. Pourquoi l'anéantissement de la Turquie fut-il retardé? Hélas! bientôt allait se faire jour une politique nouvelle, une politique timide, poltronne, hostile aux idées généreuses.

C'est l'école de Manchester qui va faire prévaloir ses principes bourgeois dans la politique. Richard Cobden écrit une brochure où se trouvent les désolantes considérations que voici : « Deux obscurs individus, un opticien et un barbier, Watt et Arkwright ont plus fait pour la splendeur de leur patrie, l'Angleterre, que tous les grands capitaines du siècle pris ensemble. C'est aux exploits pacifiques de Watt et d'Arkwright et non point aux actions d'éclat de Nelson et de Wellington, que l'Angleterre est redevable de sa richesse commerciale. »

***

Axiomes aussi faux que lamentables! Ne sont-ce point les actions d'éclat de Nelson et de Wellington qui ont procuré au commerce anglais sa liberté? Que seraient devenus les chaudières de l'opticien et les métiers du barbier, si la bataille de Trafalgar avait été perdue et si l'expédition de Boulogne avait réussi? Les vues prosaïques de Cobden et de ses émules n'en prévalurent pas moins dans le monde politique, et l'ère des croisades parut définitivement close. Le philhellénisme cessa d'être à la mode, la Grèce devint un objet de raillerie, et le Turc reprit faveur.

Bizarre évolution de l'opinion européenne! Voici que maintenant nous assistons à un réveil de l'ancienne ferveur. De même que, sous la Restauration, tous les groupes politiques réclament aujourd'hui l'écrasement du Turc: M. Jaurès s'unit à M. Denys Cochin, M. Henri Rochefort à M. de Cassagnac, et l'*Univers* soutient la même cause que l'*Echo de Paris*.

De jeunes Français ont-ils obéi à l'appel des étudiants grecs du quartier Latin, et se sont-ils dirigés vers Athènes? On l'assure. Généreuse et... imprudente jeunesse! Peut-être le secret désir de visiter les lieux chantés par Homère n'a-t-il pas été étranger à cet emballement. Hélas! la triste réalité ne ressemble guère aux rêves dont se leurrent les imaginations juvéniles. Un ancien élève de l'Ecole d'Athènes, aujourd'hui bien oublié, A. Grenier, mort il y a une vingtaine d'années directeur du *Constitutionnel*, nous a raconté, dans un livre charmant et peu connu, le désenchantement qu'il éprouva au moment où il mit le pied sur le sol hellénique. « La faute, dit-il, en est aux anciens. En gens habitués à souffrir de la chaleur et à boire rarement frais, ils ont mis dans leurs vers beaucoup plus de fontaines et beaucoup plus d'arbres qu'il n'y en avait dans leur pays. De là nos illusions et, dans nos esprits, l'image d'une Grèce riante, fleurie et bocagère, comme une fable de Fénelon ou une idylle de Chénier. On la voit à travers les lectures et les songes de son adolescence, à travers les menteries des poëtes. On est mal préparé à ces espaces incultes, déserts, saouls de soleil, à ces champs de cailloux et de poussière, à la pâle verdure des oliviers, à ces rares et maigres troupeaux de moutons, à ce satanique grincement des cigales! »

C'est la capitale de la Grèce, c'est la ville d'Athènes qui afflige le plus les regards de notre jeune normalien : « Athènes, nous dit-il, est une *villace* plutôt qu'une ville. Il n'y a guère plus de deux rues qui méritent ce nom, celles d'Hermès et d'Eole. Encore feraient-elles peu d'honneur à un chef-lieu de département français. Les autres sont irrégulières, tortueuses, bossues, pleines d'immondices, peuplées de chiens errants, quêteurs, querelleurs, prêts à vous mettre en pièces sans raison. Les pourceaux s'y promènent, s'y ébattent, y prennent leurs repas, y digèrent. »

Aujourd'hui, les choses sont changées, et Athènes a l'aspect de nos chefs-lieux de département. Mais le climat ne s'est pas modifié, et ce climat n'a rien de bien séduisant pour nous autres Français. L'hiver se borne à la lettre à nos deux anciens mois, ventôse et pluviôse ; il vente, il pleut, il pleut, il vente pendant une trentaine de jours; après quoi on se trouve de nouveau transporté de l'automne dans le printemps. On n'y connaît guère la neige que par ouï-dire; on n'y voit de glace que dans les cafés. Dès la fin de janvier, on peut dîner sur l'herbe, quelquefois se baigner dans la mer en février. « En revanche, raconte Grenier, durant quatre mois, du 15 mai au 15 septembre, il règne une chaleur inimaginable à qui ne l'a pas ressentie. Ni pluie, ni rosée, ni nuage ; un ciel d'une implacable sérénité, des montagnes écorchées, fumantes, scintillant dans des vapeurs enflammées; on s'attend à les voir fondre et descendre dans la plaine en torrents de lave. Une terre âpre, irritée comme une peau malade. Toutes les teintes de l'enfer, le rouge, le noir, le blanc ardent. A l'horizon, la mer bout. Au-dessus, le ciel est tout soleil, un soleil sans rives... » On ne sort qu'après que ce grand soleil a quitté l'horizon. L'abattement et le malaise sont sans trêve. « On s'explique, dit à ce propos M. Grenier, pourquoi les Grecs et les Romains mangeaient sur des lits. On est tellement énervé, si complètement dissous, que les épaules ne portent plus la tête, que les reins ne portent plus les épaules. Se tenir assis paraît contre nature, s'étendre dans un fauteuil est déjà une fatigue. Après quelques heures de lecture, la tête prend feu, pour se mettre à l'unisson de l'air ambiant. On a devant les yeux la vapeur d'un four et sur la tête un casque de fer chauffé. Il semble que l'intelligence se volatilise et fuit. »

Et Hippocrate a osé écrire que c'était un climat tempéré, où l'on n'avait à souffrir ni de l'excès du chaud ni de l'excès du froid! Il est vrai que Vitruve a dit la même chose de Rome, où l'on souffre très bien de la chaleur et tout autant du froid! Tout cela est relatif. L'histoire ne rapporte-t-elle pas que des Sibériens, admis devant l'impératrice Catherine II, lui témoignèrent leur étonnement de la voir résider dans une ville aussi torride que Saint-Pétersbourg?

Les affaires de la vie active sont suspendues, les rues abandonnées, les boutiques fermées depuis onze heures jusqu'à trois heures de l'après-midi. A sept heures, on fait semblant de dîner; après dîner, on se rend aux cafés agrestes qui avoisinent Athènes, sur

la route de Patissia, où des échalas sont à peu près la seule verdure et la seule végétation. On s'y égosille à crier : *Paido, nero phresco!* « Garçon, de l'eau fraîche! » De ce moment, cette température de damnés s'adoucit un peu. A onze heures, on rentre chez soi, on s'établit sur une terrasse, on respire à moitié, on contemple le ciel. Les indigènes qui se couchent dans cette saison, couchent partout, excepté dans leurs lits. Ils couchent sur les balcons, sur les terrasses, sur les lits, dans les jardins. Ceux qui n'ont ni balcons, ni terrasses, ni toit, ni jardin, couchent en plein champ ou dans la rue. Quand on va se baigner à Phalère de grand matin, on rencontre sur les trottoirs de la rue d'Hermès ou d'Eole, des familles au grand complet, recouvertes d'un drap.

Supposez qu'il fallût se battre par une telle température, quel déchet subiraient les bataillons les plus aguerris! Les trois quarts des soldats déserteraient sans doute les champs de bataille, pour aller dormir dans quelque caverne bien fraîche. Mais mieux vaut encore se battre au milieu de cet embrasement de l'atmosphère que de rester sous le joug des Osmanlis. C'est ce que pensent les chrétiens d'Orient qui préfèrent tout à la domination turque.

Pour avoir l'idée de ce que peut-être cette domination, il faut lire, dans le Livre Jaune, le récit des tortures infligées au père Salvatore. On se croirait revenu au temps des Huns et des Mongols. Il n'est pas probable que la Turquie d'Asie soit affranchie cette année, ni même l'année prochaine. Mais, en dépit de la terreur que peuvent inspirer de pareils crimes, l'apostolat catholique n'abandonnera pas pour cela la partie. De nouveaux missionnaires se dirigent déjà vers les villages incendiés, pour y porter la parole de Dieu.

***

Admirable ferveur! C'est par ce zèle évangélique, qui ne recule devant aucun supplice, que notre siècle se montre vraiment grand. Sait-on combien de missionnaires catholiques évangélisent actuellement les pays infidèles et les contrées où règnent l'hérésie et le schisme?

Il y a cent ans, trois cents missionnaires seulement annonçaient la bonne nouvelle. Aujourd'hui, le siècle n'est pas fini et l'on compte 62,000 missionnaires, dont 13,314 prêtres, 4,500 frères catéchistes, et 42,300 sœurs dans les hôpitaux et écoles.

Toutes les fondations pieuses ayant été confisquées, la loi interdisant de rien laisser par testament aux missions ni à la Propagation de la Foi, les ressources de la charité publique ont néanmoins permis d'équiper, d'installer et de nourrir cette armée de 62,000 missionnaires, avec leurs innombrables clients.

Et le chiffre de cette aumône est incalculable, car tel missionnaire représente une maison de cent orphelins, et 62,000 missionnaires représentent sans doute au moins chaque année 1,000 francs par personne, soit 62 millions.

Il serait injuste d'attribuer à la France la totalité de ces sacrifices ; les autres nations catholiques envoient également là-bas des apôtres, mais la France possède à elle seule les quatre cinquièmes de l'effectif. Et si l'on considère les matyrs, qui sont d'une valeur à part dans l'Eglise du Crucifié, la France peut en revendiquer les cinq sixièmes; sur 119 prêtres mis à mort depuis cent ans, en haine de la Foi, on compte 95 Français.

Pour les dons d'argent, notre part est encore plus large.

Ainsi donc, la France reste aujourd'hui comme autrefois le soldat de Dieu, *Gesta Dei per Francos!* Il faut plaindre les hommes d'Etat qui, au lieu de favoriser cette vocation héroïque, passent leur temps à la combattre. D'une nation de preux et de paladins, veut-on faire un peuple d'épiciers hypnotisés par le Turc?

***

Nous voici en pleine période de loteries : qui ne reçoit pas actuellement l'invitation de prendre des billets ? Loterie des Orphelins, loterie des Jeunes Détenus, loterie de l'Assistance par le travail, loterie des Inondés. Comment faire pour résister à cette invasion ? Le mieux est de se résigner et d'ouvrir sa bourse. Les billets sont si peu onéreux! Cinquante centimes ou un franc, pas davantage. Et puis, n'a-t-on pas la perspective de gagner un lot ? Certains lots ne manquent pas d'originalité. En voici un, par exemple, qui consiste dans la mise à notre disposition d'une voiture pendant trois mois. N'est-ce pas original? Oui, mais défions-nous! Vous ne savez pas tout ce que peut apporter de trouble, de désordre, dans un paisible intérieur, un objet quelconque dont vous n'avez pas prévu l'entrée chez vous.

J'ai connu un brave homme dont le fils, alors collégien de dix-huit ans, gagna un jour, dans une loterie de bienfaisance, une paire d'éperons et une cravache qui valaient bien dix francs.

Cela suffit : le jeune homme se monta la tête, exigea des leçons d'équitation dans un manège à la mode, pour utiliser ses éperons et sa cravache. Le papa, qui n'était pas riche, dut en passer par là pour avoir la paix! Dès lors, adieu la préparation du baccalauréat et, à l'examen, récolte de boules noires!

Autre histoire. La femme d'un honnête Yankee gagna dans une loterie un fauteuil qui renfermait une boîte à musique; chaque fois qu'on s'asseyait sur le fauteuil un ressort partait de lui-même et la boîte à musique jouait le « Miserere » du *Trouvère*.

Cela parut drôle les premiers jours; mais le « Miserere » du *Trouvère* joué à tout instant, à l'improviste, c'était intolérable; Monsieur proposa de se défaire du fauteuil. Madame, par esprit de contradiction, déclara qu'elle divorcerait plutôt que de se séparer d'un si beau meuble; et, pour mieux appuyer son dire, elle se laissa tomber sur le fauteuil, dont le « Miserere » éclata aussitôt.

Le ménage, jadis uni, devint un enfer ; quelques amis s'interposèrent ; on convint que Madame ne prendrait plus place sur le fauteuil à musique que lorsque Monsieur serait à son cercle.

Mais, le soir même du jour où ce solennel engagement avait été pris, par habitude une nouvelle querelle s'engagea entre les deux époux ; et Madame, cette fois, monta furieuse sur le fauteuil, qu'elle trépigna des deux pieds, tandis qu'un « Miserere » fou, outrageant, révolté, écorchait les oreilles de l'époux.

C'en était trop ; celui-ci tira sur son revolver de sa poche, et à bout portant, en lâcha les six coups sur sa femme, qui tomba raide morte dès le premier : on est Yankee ou on ne l'est pas.

Le pauvre homme (je ne le plains que modérément, croyez-le) ne tarda pas cependant à s'apercevoir qu'il avait eu l'oreille trop chatouilleuse et la main trop vive; arrêté, condamné à être pendu, il supplia qu'on lui permît du moins, en souvenir de sa pauvre victime, d'être assis sur le fauteuil à musique au moment où il serait lancé dans l'espace, lorsque la trappe s'ouvrirait sous la potence.

Cette grâce lui fut accordée et il expira en entendant une dernière fois le fauteuil de la loterie lui envoyer les notes du « Miserere ».

OSCAR HAVARD.

# JEUX D'ESPRIT DE L'OUVRIER

*Pour les prix et les conditions, voir le n° 1981 du 9 janvier 1897.*

28. — TABLEAU HISTORIQUE

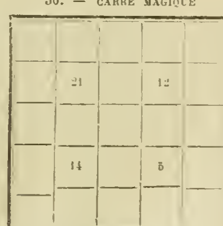
Un chevalier français est couché sur un lit très riche ; deux jeunes personnes, près de lui, sont occupées à chanter et à jouer du luth. Leur mère les écoute. Un serviteur du chevalier a les yeux fixés sur ce héros. A droite sont les armes du chevalier et un étendard pris sur les ennemis.

Que représente ce tableau ?

29. — MÉTAGRAMME
par *Tullie*.

L'un est à bébé quand il dort
Sous les rideaux de satin rose.
Alors que sur son front se pose
Le doux essaim des rêves d'or.
L'autre est à bébé quand il joue
A l'ombre du feuillage vert,
Les blonds cheveux à découvert
Le frais carmin peint à la joue.

30. — CARRÉ MAGIQUE




Compléter le carré ci-dessus avec le restant des 25 premiers nombres de façon à obtenir le même nombre en additionnant horizontalement, verticalement et diagonalement.

*Erratum.* — Problème n° 1 (ACROSTICHE), remplacer la première ligne horizontale par * RO *.

Adresser tout ce qui concerne les *Jeux d'esprit* au rédacteur soussigné, aux bureaux du journal.

ŒDIPE.

# LES COURSES D'AUTOMNE

PAR

**HIPPOLYTE AUDEVAL**

XVIII (*Suite*.)

— Ah! s'écria Charlotte, il y a un trésor caché ici, mon cousin. C'est pour cela que votre grand-père tenait tant à ce que ce pavillon ne fût pas vendu. Vous allez être plus riche que moi. Si cela arrive, je vous préviens que je prendrai ma revanche, je me ferai beaucoup prier pour vous épouser.

— Voyons, mon enfant, ne dis donc pas de folies, reprit M. Bougerie.

Et, pendant que les deux jeunes gens causaient ensemble, il s'écarta un peu afin de réfléchir mûrement.

— Ce grand-père était un vieux rusé, pensa-t-il. Il voyait parfaitement que mon cher beau-frère avait la main trop douce pour y retenir quoi que ce fût. Il aura peut-être voulu, à l'insu de son fils, conserver à son petit-fils une poire pour la soif. D'autant mieux que le mystérieux trésor était déjà tout enfoui. Il date sans doute du temps de la Révolution, époque de troubles pendant laquelle on mettait volontiers son avoir à l'abri. Je connais, rien qu'à Chabanais, cinq familles qui ont ainsi retrouvé de fortes sommes en démolissant de vieilles maisons. Doucement, doucement. N'allons pas trop vite. Si le grand-père de Léopold avait eu des données certaines, précises, comme ses avertissements énigmatiques mais nombreux pourraient le faire croire, il aurait prévenu tout bas un homme sérieux, moi, par exemple, afin que ces immenses richesses reparussent en temps opportun et ne restassent pas sans produire des intérêts.

Un peu indécis, il revint près de sa fille et de son neveu.

— Eh bien! mes enfants, dit-il, ce trésor?

— Ah! mon cher père, répondit Charlotte avec une joie fière et ingénue, nous ne nous occupons guère de cela: n'est-ce pas, mon cousin?

Puis, s'enhardissant peu à peu, elle ajouta.

— Mon cousin, est-ce que vous dormirez encore demain toute la journée?

— Dormir!... répliqua Léopold.

Cependant il ne la désabusa point. Il fut au contraire heureux de saisir le prétexte qui lui était offert pour justifier l'emploi de son temps.

— Oui, dit-il; demain encore je dormirai probablement un peu tard.

XIX

Dès le matin, il se leva et sortit. Quelques indications pour le chemin à suivre étaient jointes à l'adresse que lui avait laissée la Marcelle. Léopold, d'ailleurs, connaissait assez le pays pour bien se rendre compte de l'endroit où elle demeurait. Il marcha pendant près de deux heures dans la campagne, et arriva devant une maison isolée, basse, étroite, et qui avait les apparences d'un cabaret. Cependant, aucun signe distinctif n'annonçait au dehors que c'en était un. Il frappa. Les portes étaient closes. Personne ne répondit d'abord et pourtant Léopold entendit distinctement des bruits de voix. Il était sur le point de s'en retourner lorsque la porte s'ouvrit et la Marcelle parut.

— Vous n'êtes pas seule? dit Léopold.

— Absolument seule, monsieur le comte, répondit-elle; et toute à votre service. Prenez la peine d'entrer.

Elle lui offrit un siège, et le jeune homme jeta un coup d'œil rapide autour de lui. La pièce où il se trouvait était spacieuse, et révélait en même temps la misère et le désordre, car on y apercevait çà et là des verres, des bouteilles, de vieux jeux de cartes sur des bouts de tapis crasseux, mais pas d'instruments de travail et très peu d'ustensiles de ménage. Quoique la température fût plutôt humide que froide, la Marcelle reprit près d'un grand feu une place qui semblait lui être habituelle. Pour faire honneur sans doute à son visiteur, elle éloigna et mit à l'écart une marmite qui bouillait.

— Ne vous gênez pas pour moi, dit Léopold.

— Mon fricot cuira plus tard, répliqua-t-elle. Le bois ne nous coûte rien.

Et, pour prouver qu'elle ne l'économisait point, mais sans dire pourtant comment elle se le procurait, elle jeta dans la cheminée deux nouvelles et longues bûches.

— Il a l'air bien tranquille, pensa-t-elle. Mauvais signe! Quand son père me voyait, il tremblait.

Puis, voulant sans doute intimider Léopold, ou se venger d'une trop longue attente, elle lui dit, d'une voix où la menace perçait sous un ton traînant et obséquieux :

— Je m'étonnais de ne pas recevoir votre visite, monsieur le comte. Je sais que vous êtes à Buissas, que vous habitez le petit pavillon, que vous courez le pays chaque jour, et je me demandais si vous n'aviez pas oublié votre promesse. Je me proposais même d'aller vous la rappeler.

— Alors, j'ai bien fait de venir, répliqua Léopold d'un accent ferme et résolu. Vous vous occupez de moi, à ce que je vois. Il faut en finir. J'hésitais à me rapprocher de vous, je l'avoue. Mais je vais me marier. Je ne veux pas que de prétendues révélations comme celles que vous m'avez faites aux courses de Poitiers parviennent aux oreilles de ma femme comme elles sont parvenues aux miennes. Voilà pourquoi je suis ici.

— Est-ce me dire que j'ai menti, monsieur le comte? Je puis vous fournir tous les renseignements...

— Je vais vous les donner, moi, interrompit Léopold. Ce n'est pas chez vous que je les ai pris; je les ai puisés à des sources moins équivoques. J'ai vu la nourrice de ma mère...

— Elle est tombée en enfance, monsieur le comte.

— Elle est vieille; mais, pour repousser d'odieuses calomnies, les idées s'éclaircissent et les souvenirs se réveillent. Vous avez attaqué une sainte femme, une femme irréprochable, vous! une femme dont j'ai presque honte de profaner le nom ici parce qu'elle est ma mère. Vous avez osé ternir ce qu'il y a au monde de plus naturel, de plus pur, de plus respectable : l'affection bienveillante et protectrice accordée à un frère de lait. Il n'y a donc rien de sacré pour vous, Marcelle?

— Monsieur le comte!...

— Ce n'est pas tout. A l'accident où a péri Guillaume, il y avait un témoin. Je l'ai vu. Ah! soyez tranquille. Vos révélations ont été mises à profit par moi, et si je ne vous traite point maintenant comme vous mériteriez d'être traitée, c'est parce que je me dis que, quels que soient les motifs qui vous ont fait parler, je vous suis redevable d'avoir appris la vérité tout entière. Trois personnes étaient dans une barque : mon père, ma mère et Guillaume. La barque allait à la voile, sous un vent assez fort. Guillaume, en manœuvrant une corde, tomba à l'eau. Ma mère jeta un cri. Mon père saisit une perche et la tendit au naufragé qui fut sur le point de la saisir. Mais la barque s'éloignait, le vent l'emportait rapidement. Mon père se précipita dans l'eau et nagea vers Guillaume qui avait disparu, pendant que ma mère détachait la voile et arrêtait l'embarcation. Ce n'est pas ainsi qu'on tue les gens, Marcelle. Interrogez le témoin qui a survécu. Il se nomme Jérôme. Il vous dira comment les choses se sont passées. Il a lui-même secouru mon père, qui ne renonça à sauver Guillaume qu'en perdant connaissance, épuisé de forces mais non de courage,

— Tout cela est bien possible, répliqua la Marcelle déconcertée, et furieuse de voir lui échapper une proie qu'elle croyait définitivement saisie; cependant, les méchants propos vont leur train. On jase sans aller aux preuves. Je ne demande pas mieux que de les démentir. Je vous suis dévouée comme je l'étais au défunt comte de Buissas. Mais n'y aura-t-il pas réciprocité entre nous? Vous voilà riche. Vous venez de gagner énormément d'argent. Moi, je suis dans la misère. Mes deux fils...

— Ah! interrompit Léopold, vous vous montrez telle que vous êtes! Prenez garde; vos motifs sont peu avouables...

Laissez-moi tout dire, reprit-elle avec volubilité. Si vous comptez sur moi, je veux pouvoir compter sur vous. Mes deux fils ont commis une faute. Ils sont poursuivis, traqués. Ce n'est pas vous qui nous dénoncerez; si vous le faisiez, j'imprimerais à votre nom, en plein tribunal, une tache ineffaçable. Vous diriez que je mens... A quoi cela vous servirait-il? Vous savez aussi bien que moi que la flétrissure vous resterait. Aussi, je n'ai pas peur. Je puis vous parler à cœur ouvert. Mes deux fils et moi, nous désirons quitter le pays et passer à l'étranger. L'air de France ne nous vaut rien. Donnez trois mille francs et nous sommes quittes.

— Une récompense, à vous!... A quel titre?

— Service pour service! Votre père n'y regardait pas de si près.

— Ah! malheureuse femme; n'invoquez pas ce nom. Il me forcerait à vous imposer une réparation éclatante, si tout ce qui s'est passé n'était, hélas! irréparable. Mon père! Ah! je devine! Vous l'avez audacieusement spolié en le menaçant de colporter partout vos indignes calomnies. Vous lui avez inspiré tant de frayeur qu'il m'a constamment tenu éloigné afin que leur sinistre écho n'arrivât point jusqu'à moi. Il a tenté de vous apaiser par des bienfaits, et vous avez ameuté autour de lui une troupe de gens affamés et éhontés. Ah! je me souviens... Tous ces mendiants qui me parlaient à voix basse de mort violente espéraient continuer avec moi leur ignoble trafic. Pauvre père! Vous l'avez dépouillé, ruiné, privé de son fils; vous l'avez fait mourir de chagrin, et vous me demandez, à moi, de payer votre crime!

(*A suivre.*) HIPPOLYTE AUDEVAL.

1. Voir l'*Ouvrier* du 9 septembre 1896.

*Le Directeur-Gérant :* HENRI GAUTIER. Sceaux. — Imp. E. Charaire.

5 centimes le N° année courante. (10 centimes le N° années échues.) N° 2001 TRENTE-SIXIÈME ANNÉE. — 20 Mars 1897.

# L'OUVRIER

**Journal illustré paraissant le Mercredi et le Samedi**

ABONNEMENT D'UN AN : (104 numéros) France, Algérie et Belgique : 6 francs.

DIRECTION ET ADMINISTRATION : LIBRAIRIE BLÉRIOT, HENRI GAUTIER, SUCCESSEUR, 55, quai des Grands-Augustins, Paris.

ABONNEMENT D'UN AN (104 numéros) Colonies et Étranger (sauf la Belgique) : 7 francs.



# LES HÉROS DU DEVOIR[1]

PAR

**ROGER DE TODI**

XIII (*Suite.*)

Le même jour, une mince caravane pénétrait dans le parc. Au milieu de quelques Shikarris, hardis chasseurs de jungles et de montagnes, Gérard reconnut, à n'en pouvoir douter, le profil de l'homme abhorré.

Il se recula vivement.

— Partons, allat-il dire à ses compagnons, demain ou ce soir même.

— Non, s'écria le père Vinder; Gérard, patientez quelques jours.

— Eh quoi ! vous tiendriez à demeurer ici ?

— Mon ami, une grande grâce est entrée dans cette maison. La fille du prince se prépare à recevoir le baptême. Je vous demande deux jours encore.

Pendant ce temps, une scène d'un autre genre se déroulait dans la rotonde garnie de divans et tendue de légères vanneries. Djée Manhour recevait les communications de son principal affidé Miollans.

— Tout est prêt, dit celui-ci. Je vous apporte l'alliance tacite de tous les chefs cipayes. Au premier signal, les troupes se révoltent et tous se déclarent pour vous. L'Angleterre approuve et seconde vos vues. Le nouveau rajah traite avec son résident dans un esprit d'indépendance qui le forcerait bientôt à une répression. Le gouvernement préfère assister dans la neutralité à la petite révolution qui se prépare, et voir s'élever un allié sur le trône du Décan.

— C'est bien, je suis heureux de ces préliminaires, vous ne tarderez pas à recevoir la récompense de votre intervention.

— La main de votre gracieuse fille...

— Je ne vous ai promis que beaucoup d'or.

L'espion pâlit et ses dents se serrèrent.

— Mehala m'aime, fit-il d'un accent contenu.

— Ma fille voulait épouser un Européen, mais jamais elle n'a parlé de vous, et s'il fallait accéder à ce vouloir, je la donnerais plutôt au peintre français qui m'a sauvé la vie.

Le prince parlait, ironique et dédaigneux. Miollans, sur les derniers mots, étouffa un cri de rage.

— Lui ! toujours lui !

En quittant Djée Manhour, le misérable rencontra la suivante Lackmé, dont l'œil noir lui lança un regard pénétrant et très brillant.

Rapide comme l'éclair, une pensée diabolique traversa l'esprit du traître. Il fit quelques pas au dehors pour cueillir un bel amaryllis qu'il alla offrir à la suivante, en lui disant tout bas :

— Ce soir, minuit, au tronc du baobab. La jeune femme fit un imperceptible signe d'acquiescement.

Le baobab monstre, où le prince avait fait aménager une délicieuse retraite, vit Miollans et Lackmé fidèles au rendez-vous.

L'intérieur du tronc, surélevé naturellement sur ses racines formant des supports bizarrement tordus, était une pièce circulaire revêtue de boiseries sculptées, au sol



Le poison avait fait son œuvre. (Voir page 739.)

1. Voir l'*Ouvrier* depuis le 20 février 1897.

couvert de nattes fines, meublée de sièges en bambou. Miollans s'assit. Lackmé resta debout et tout près de la porte d'ébène garnie de clous d'argent. Ils gardèrent quelques secondes un silence scrutateur. La suivante le rompit la première.

— Que voulez-vous de moi?

— Lackmé, je sais que la nature vous a livré beaucoup de dons cachés. Je viens vous demander un subtil poison. Je le veux à effet foudroyant.

La jeune femme regarda fixement le misérable.

— C'est pour le peintre français? dit-elle froidement.

— Vous savez pénétrer les plus secrètes pensées. Cet homme est mon ennemi.

Lackmé parut réfléchir un instant. Quand elle releva la tête, son œil brillait d'un ferme éclat.

— Que me donnerez-vous en échange de l'eau de mort?

— Fixez vous-même le prix.

— Trahissez Djée Manhour et livrez au rajah les secrets du complot.

Miollans recula effrayé.

— Impossible, dit-il. Je n'ai pas de secret.

— Soit, mais, à ce prix seul, je livre mon élixir.

Voyant l'hésitation fluctuer déjà dans l'œil du misérable, l'adroite créature continua :

— Mehala aime le peintre français. A lui les coffres remplis d'or, les perles et les pierres de grand prix, les palais et les terres, toutes les richesses que doit un jour posséder la fille du nabab!

Tébald s'élança comme un animal aiguillonné.

— Tu mens, fit-il menaçant, cela ne doit pas arriver.

L'Hindoue s'était tranquillement reculée.

— Mehala va être chrétienne catholique, le missionnaire l'instruit tous les jours, rien ne s'oppose plus à l'union qu'elle rêve.

« Voyez, reprit-elle, indiquant un objet brillant sur le sol, voilà bien une de vos amulettes, c'est ici que ma maîtresse vient prendre les leçons du prêtre.

Tébald vit et ramassa une médaille de la Vierge.

— Bien, dit-il avec un mauvais sourire, le prince connaîtra ce mystère; sectateur acharné de Brahma, il sévira.

— Djée Manhour gardera le silence; sa fille est l'enfant d'une Anglaise à laquelle il jura de demeurer entièrement neutre sur ce chapitre de religion. Mehala est libre; en outre, le prince, sévère et dur jusqu'à la cruauté, devient faible devant son enfant. Payez-moi le poison le prix que j'en réclame et, avec les faveurs du rajah, vous aurez une partie d'un trésor dont je puis disposer.

— Et qui me garantira de votre silence, vous qui trahissez votre maître?

— La parole de Lackmé est pure comme la fleur du datura; elle jure par Vichnou, Sivah et Kâli que ses promesses seront exécutées. Trahir Djée Manhour que je hais, humilier l'orgueilleuse Mehala, c'est justice, car sachez que le prince ne fit de moi son esclave et la malheureuse devahsey de l'infâme Kâli, qu'après avoir fait immoler ma mère sur l'autel de la déesse. Oui! le couteau des brahmes a lentement martyrisé ma mère : que le cœur de sa fille soit donc percé et qu'il meure trahi, humilié, agonisant, sur les ruines de ses palais; qu'il soit traîné au fleuve, étranglé par le cordon sacré qu'il porte sous ses vêtements!

Lackmé était affreuse de haine. Miollans eut presque peur.

— Quand aurai-je le poison ?

— Demain, un peu avant la fête des adieux.

Le traître n'eut pas de réponse; il s'élança hors du baobab courant comme Caïn cacher son trouble.

Lackmé retourna au palais d'un pas tranquille, s'arrêtant parfois pour ramasser quelques tiges ligneuses dont elle connaissait la vertu.

Comme elle rentrait, elle vit Miollans debout sur la terrasse sur laquelle s'ouvrait son appartement. Elle esquissa un geste menaçant vers l'ombre dont la silhouette noire tranchait nettement sur le ciel.

— Si tu trahissais Lackmé... murmura-t-elle; un geste énigmatique acheva sa pensée.

Tébald alla se jeter sur sa couche et, répondant à une pensée secrète dont l'obsession creusait son front de rides :

— Le gouffre est ouvert, descendons, la fortune semble au fond, notre destin était là.

## XIV

### L'ABIME

Mehala pleura en apprenant le prochain départ du missionnaire, et lui dit :

— Père, que deviendrai-je maintenant avec ma foi si neuve et les embûches qui peuvent l'atteindre?

— Mon enfant, je vous ai préparée à cette séparation, vous m'avez assuré de votre courage. A Bombay, vous trouverez une précieuse assistance chez les sœurs de Saint-Joseph de Cluny, où pourra se faire la cérémonie de votre baptême. Il faudra auparavant informer le prince de votre conversion.

— Il ne résistera pas, mais, sérieusement mécontent, ne consentira plus à recevoir chez lui un prêtre catholique. Père, j'aurai peur; des influences malsaines pèseront sur moi. Il y a ici des réunions occultes où les brahmes viennent exercer des pratiques étranges accompagnées de terribles serments. Je me vois déjà l'objet de défiantes haines et Djée Manhour, quoique leur affilié, impuissant à me protéger.

Le Père Vinder devint pensif. Il savait d'effrayantes et trop réelles histoires sur la méchanceté satanique et la cruauté froide des brahmes. Il donna à la jeune fille quelques conseils de prudence.

Ce soir-là, Lackmé remarqua d'épaisses ombres au front de sa maîtresse.

— Est-ce demain, dit-elle, la fête des adieux?

— Oui, nos hôtes doivent partir.

Cette même nuit, le tronc du baobab revit les deux complices.

La fête des adieux, en usage chez Djée Manhour, était une ancienne coutume pratiquée chez quelques riches séths de la caste des jainas. Elle consistait à se réjouir en l'honneur des partants, pour s'éviter mutuellement les tristesses de la séparation.

Le lendemain soir, une illumination féerique faisait scintiller le palais comme un joyau aux mille facettes.

Djée Manhour fêtait les adieux et de royale façon.

Des feux de Bengale illuminaient le parc de leurs nuées diversement colorées; du sein des buissons surgissaient des almées évoluant avec grâce jusqu'au seuil de la rotonde où Djée Manhour, appuyé sur une pile de coussins, fumait philosophiquement, entouré de ses hôtes. Elles dansèrent au son de la musique allègre des tauris, puis se retirèrent comme par enchantement, laissant les mélancoliques tifas jeter aux airs leurs suaves mélodies.

Miollans osa paraître, portant un masque de sphynx sous sa coiffure orientale. Il s'accroupit auprès du prince et, seul, Carle continua d'échanger avec le nabab quelques rares et insignifiantes paroles. Gérard, non sans quelque affectation, s'éloigna, rejoignant le père Vinder qui marchait à l'écart sous un bosquet de rhododendrons.

Une clochette argentine vint rallier forcément tout le monde.

Une jeune Maltaise, aux chevilles et aux bras chargés de cercles d'or, apportait le samovar; Lackmé disposait sur des plateaux les limonades glacées, les gâteaux au miel, les fruits savoureux.

Mehala, s'éventant, saisit au passage l'une des coupes emplie d'une liqueur orangée et, d'un trait, la vida.

— Pas celle-là! s'était écriée la suivante terrifiée.

Trop tard elle voulut arracher la coupe, qui tomba avec fracas.

Alors, perdant la tête, elle s'enfuit.

Mehala était devenue horriblement pâle ; elle apparut près de ses hôtes les traits décomposés et, retombant tout à coup sur un siège, cria dans un rauque sanglot : « Je suis empoisonnée. »

Ce furent ses uniques paroles; renversée dans un spasme, elle rejeta en arrière son visage où se lisait une horreur sans nom.

Djée Manhour s'était précipité vers elle; un regard jeté sur ce visage, où les yeux déjà éteints se cerclaient de taches grandissantes, lui apprit l'affreuse vérité. Arrachant par lambeaux sa tunique de soie et, dans son désespoir, serrant à la briser la petite main de la jeune fille :

— Perdue! dit-il, mort au monstre qui a tué mon enfant!

Il saisit une fiole cachée dans sa ceinture et versa quelques gouttes d'un liquide pourpre sur les lèvres de l'agonisante.

Au milieu de l'effarement général, Miollans reculait, saisi d'une indicible horreur; l'épouvante plus encore que la pitié grimaçait son visage. Lackmé l'avait-elle donc sciemment trompé? Et il avait armé son bras contre celle qu'il convoitait.

Lui aussi voulut fuir.

Une main l'arrêta.

Gérard le transperçait d'un regard incisif.

Le soupçon de la terrible vérité venait de troubler l'esprit du peintre.

— Vous êtes, dit-il, mon prisonnier.

Carle aida son ami à maintenir le misérable.

Penché sur le front de Mehala, le nabab épiait une lueur de vie dans l'œil voilé de la malheureuse enfant. Les filles de chambre soutenant cette tête livide laissaient un libre cours à leur bruyante douleur. Un geste du prince suffit à les calmer. Le père Vinder suivait aussi de près, et inquiet, les progrès de la mort dans cette jeune vie. Elle parut enfin voir et reconnaître, pressa légèrement les doigts de son père, ébaucha comme un triste et dernier sourire; puis, voyant le missionnaire dont la main respectée était levée pour l'absoudre, un ineffable rayon illumina ses traits, et ses lèvres s'ouvrirent pour prononcer un mot, celui que le prêtre attendait. Il prit une coupe de cristal emplie d'une eau limpide et, sous les yeux de Djée Manhour involontairement incliné, la mourante fut baptisée. Mehala parut n'avoir attendu que ce moment pour s'envoler au ciel, devenu son héritage. Elle baisa les pieds du crucifix que le père Vinder lui tendait, regarda l'entourage avec une inénarrable expression de regret résigné, puis ses yeux se fermèrent et sur son visage convulsé perlèrent les sueurs de l'agonie. Quelques

gouttes du nectar passèrent encore sur ses lèvres; un dernier spasme l'étreignit et, soudain, un calme suprême reposa ses traits : elle laissa retomber sa belle tête pâlie, noyée dans les vagues sombres de sa chevelure dénouée, un souffle léger passa sur ses lèvres. Le poison avait fait son œuvre...

Djée Manhour, l'œil sec, la lèvre amère, semblait une statue de la douleur. Il sortit enfin de sa stupeur et, étendant solennellement la main au-dessus du cadavre :

— Tu seras vengée; oui, répéta-t-il, tu seras vengée!

A ce moment, des serviteurs vinrent annoncer que Lackmé avait fui accusant Miollans du meurtre.

— Moi, avait-elle dit, je vais au temple de Kâli pour pleurer mon malheur; le Français seul est coupable!

— Lackmé! fit le prince, riant d'un rire qui faisait mal... Ah! vile empoisonneuse, je te retrouverai! et toi, seigneur Miollans, que dis-tu de l'accusation de la devahssy?

Le prince s'aperçut alors que le misérable, blotti et replié sur lui-même, les cheveux hérissés de crainte et d'horreur, était étroitement gardé par Carle et Gérard. Il s'élança, serrant d'une main de fer le criminel :

— Parle, ou meurs!

Miollans vit Djée Manhour abaissant jusqu'à lui son visage contracté par un épouvantable rictus; il crut sentir déjà le froid mortel de l'arme levée sur lui.

— La vie, s'écria-t-il hors de lui, la vie sauve!

Djée Manhour fit un geste.

— Liez-le.

Deux robustes serviteurs ligottèrent le criminel.

Alors, revenant à Mehala, il s'écria d'un accent sépulcral :

— Grande trinité des brahmes, souveraine Kâli! déesse du sang et de la mort! je jure de dépouiller ces vêtements et de vivre comme le plus zélé de vos fakirs jusqu'au jour où votre lumière me livrera les coupables en me permettant d'accomplir l'œuvre de ma vengeance!

Le prince semblait alors l'incarnation de l'horrible divinité dont il invoquait le secours, avec sa bouche hideuse, ses yeux d'escarboucles, ses vêtements en lambeaux, son accent surnaturel, sa pose démoniaque.

Carle et Gérard contemplaient cette scène avec étonnement et dégoût.

Les Hindous, un instant prosternés dans la poussière comme en adoration devant leur maître, se relevèrent, poussant d'une commune voix leur féroce cri de vengeance : Amok!

— Amok! rugit Djée Manhour, ordonnant de transporter son prisonnier dans un autre lieu.

— Ne le traitez pas au mépris des lois, s'écria Gérard qui regrettait son arrestation.

— Innocent, il ne risque rien entre nos mains; mais coupable, ce sera torture pour torture, mort pour mort! La loi, ici, c'est la volonté de Djée Manhour!

Et, s'adressant au Père Vinder, il lui montra la dépouille inanimée et comme gracieusement endormie de son enfant:

— Mehala voulut mourir dans la religion des chrétiens, faites sur elle les prières de votre culte.

Sans faiblesse, d'un pas majestueux, il suivit les traces de Miollans.

Alors commença autour de la victime une veillée funèbre, et les ombres de la nuit virent se dérouler les cérémonies du saint sacrifice de paix et d'amour célébré pour le repos de l'âme de la jeune convertie, pendant que, dans une partie reculée du palais, se déroulait peut-être un drame de vengeance.

Quand vint l'aurore, les servantes portèrent le cadavre de leur maîtresse à la fosse préparée à l'ombre des magnoliers, dont les fleurs, aux pétales blancs, devaient neiger sur son tombeau. Posée là comme en un berceau odoriférant, Mehala reçut l'encens et les prières qui rappellent de façon sublime la grandeur et les espérances du chrétien non vaincu dans la mort.

En hâte, les voyageurs allaient reprendre leur route. Ils étouffaient d'angoisse dans ce lieu devenu sinistre.

Le prince n'avait pas reparu. Mais, quand la caravane fut près de dépasser les portes du palais, Gérard et ses compagnons virent avec surprise d'autres préparatifs de départ, et, sur le seuil, un homme vêtu d'une simple tunique et le front couvert d'un turban d'étoffe grossière. Il salua d'un geste les voyageurs, et comme ceux-ci reconnaissaient leur hôte :

— Djée Manhour n'existe plus, vous voyez Nyanza le fakir, qui va remplir son vœu.

Puis, montrant au bout du cordon qui lui ceignait les reins un nœud fraîchement formé :

— Le traître a avoué, dit-il d'une voix creuse, encore un nœud, et justice sera faite des assassins!

## XV

### LES SUITES D'UN KRACH

Depuis quelques jours, Myrte constatait avec inquiétude une grande altération dans les traits de son père. Le banquier parlait moins. A table, il mangeait peu et se retirait plus tôt que de coutume, pour s'enfermer dans son bureau, où des travaux pressants le réclamaient.

Les visites confidentielles se multipliaient chez lui; toujours des hommes d'affaires, graves et sombres, ou quelques-uns de ces juifs de haute banque, vifs et portant haut le flair, dont les conférences semblaient particulièrement exaspérer le banquier. Il ne retrouvait les éclairs d'une gaîté factice qu'à la veille de ces grands dîners d'hommes dont la présidence ennuyait tant la pauvre Myrte.

Ces sortes de réunions devenaient plus fréquentes, surtout plus animées, alors qu'au dessert, après avoir épuisé toute sa faconde brillante d'homme du monde, le maître de la maison abordait une de ces grandes questions politico-financières dont le public de la Bourse s'occupe toujours avec passion.

La jeune fille s'éclipsait, les têtes devenaient chaudes, le diapason des conversations s'élevait, et des discussions particulières ne tardaient pas à s'engager. Sans perdre un ton de bonne compagnie, on en arrivait cependant aux appréciations tranchantes d'où peuvent bien sortir les traits d'injure aiguë. Après ces séances, M. Albanel déposait vite son masque d'homme heureux et, le plus souvent, semblait porter un poids d'accablement plus lourd.

Myrte, qui redoutait quelque arrêt dans la chance des opérations de son père, l'épiait avec une inquiétude filiale, et plusieurs fois, elle alla, tremblante, placer son œil à la serrure du bureau particulier où, chaque soir, au retour du cercle, le banquier s'enfermait jusqu'à une heure avancée de la nuit. Elle le voyait toujours penché sur ses livres, entouré de feuilles volantes sur lesquelles il s'épuisait en combinaisons de chiffres.

Parfois, fatigué, il se renversait dans son fauteuil de cuir, présentant aux rayons tamisés de la lampe son front congestionné rayé de lignes précoces, un œil vague, des lèvres détendues. Le cœur de la jeune fille se serrait à la vue de ce père chéri souffrant d'un chagrin qu'il ne lui était pas permis de partager. Elle eût voulu briser cette porte fermée à double tour, s'élancer près de lui et le couvrir de ses caresses, en le suppliant de délaisser un genre de vie dont les émotions blanchissaient ses cheveux en empoisonnant ses années automnales; mais elle savait qu'il se dresserait plein de colère et la renverrait sans miséricorde, lui intimant l'ordre de se contenter de la direction du domaine intérieur de la maison. Mieux valait sembler ignorer que des soucis hantaient ses nuits, et continuer les douces prévenances dont elle l'entourait pendant les courts instants qu'ils passaient ensemble.

Une fois, il l'avait surprise le suivant d'un regard attristé.

— Qu'as-tu donc, lui dit-il un peu rudement, te faut-il quelque bijou, un robe nouvelle? Demande sans crainte, tu auras ce qu'il te plaira. Je veux que tu sois gaie, aimable pour tous, et mise avec grâce et richesse.

Il lui avait tendu un billet de mille francs. Myrte sentit une larme prête à déborder. Elle la refoula bien vite et, s'efforçant de sourire, repoussa le don.

— Cher père, dit-elle, je ne me plains pas, je voudrais plutôt être moins comblée.

— Je veux, au contraire, dit précipitamment le banquier, te voir redoubler d'élégance. Comprends-moi, ma fille, reprit-il d'un ton radouci. Chez nous, le luxe doit rehausser la fortune, en apparaître l'éclatante garantie. J'ai donné des ordres pour le changement d'ameublement du grand salon Louis XV, le prince Garisthkine devant m'honorer de sa visite, et je suis l'un des organisateurs d'une fête franco-russe dont ma Myrte sera la reine.

Il passait amicalement sa main dans les cheveux de la jeune fille, et Myrte, le cœur rasséréné, lui prit doucement cette main.

— Si vous vouliez, dit-elle, timide et affectueuse, je deviendrais la consolation de tous vos ennuis.

— Tais-toi, les jeunes filles doivent ignorer nos soucis et se contenter de nous réjouir par leurs sourires. Va jouer du piano ou retourne à tes aquarelles, je dois terminer un travail pressé.

Ces dernières paroles gonflèrent le cœur de l'enfant, qui en était encore émue quand elle monta en coupé pour aller voir sa chère Nella.

Ce « travail pressé » était le problème de quelque grave question financière d'où devait ressortir une paix triomphante ou une immense déception. La fille du banquier pressentait ce dernier effet, elle avait peur.

Seule dans sa chambre, Fanella cousait activement; l'entrée de son amie lui fit pousser une exclamation de joyeuse surprise.

— Chère Myrte, vilaine amie, j'allais te voir aujourd'hui. Je te savais très occupée par les dernières soirées, dîners, concerts, que sais-je? mais, malgré cela, j'ai cru que tu m'abandonnais.

— Tu sais combien toutes ces obligations m'ennuient. J'ai désiré souvent le moment de liberté que je me donne aujourd'hui. J'espérais te voir chez moi ces jours derniers.

— Je l'aurais bien voulu, mais ma mère a souffert de ses rhumatismes; puis, il y a eu quelques jours de retraite au cénacle, on m'a permis de m'y enfermer. Quand je suis revenue, ce pauvre papa Anchal était fou de bonheur; il tremblait, m'a-t-il dit, que je

n'eusse l'idée de rester au couvent. Je vois bien que le moment n'est pas encore venu d'avouer mon secret. Ma mère adoptive a deviné et se sacrifierait; mais lui aurait trop de chagrin: ce serait ingrat de le quitter, je dois attendre encore.

La jeune fille s'arrêta, contemplant son amie.

— Mais, dit-elle avec inquiétude, tu me sembles triste, toi si gaie d'ordinaire; qu'est-il encore survenu dans ta vie, peux-tu me répondre?

— Oui et non, répondit Myrte, qui se voyait poursuivie par son fantôme de ruine.

Et, confiante, elle conta ses craintes.

Fanella la rassura du mieux qu'elle put. Cependant, ces confidences ne laissèrent pas de l'affliger, lui rappelant surtout que l'avant-veille, le notaire avait annoncé qu'une grande effervescence régnait à la Bourse à cause d'une baisse considérable d'actions et du krach probable d'une grande Compagnie. Elle trembla pour Myrte, mais voulut lui cacher entièrement qu'elle partageait une partie de ses craintes; elle chercha à tourner en badinage la sérieuse conversation et arriva, non sans peine, à faire sourire le « gai petit oiseau » de Me Anchal, de ce qu'elle appelait une chimère.

— Tu ne sais pas, dit-elle ensuite, une grande joie m'est arrivée ce matin: j'ai reçu des Indes un volumineux courrier contenant une relation de voyages très intéressants, paraît-il, et que nous lirons à loisir.

— Ah! s'écria Myrte, dont le visage se colora subitement.

— Je vais te faire part de la lettre de mon frère; il y a aussi une missive de M. Nives, adressée à mes parents. Puis, une superbe caisse à surprises, dont tu vas deviner le contenu.

— Des coquillages, des plantes desséchées, peut-être des perles de Ceylan, à moins qu'il ne s'y trouve quelque petit noir Malabar, destiné à te servir?

— Je te croyais plus perspicace : as-tu donc oublié que notre ami Gérard ne quitte guère la palette ou le crayon?

— Tu as raison, dit Myrte souriant faiblement, je l'avais oublié; mais, se hâta-t-elle d'ajouter, voyant son amie la regarder avec tristesse, je serai bien heureuse de contempler les œuvres qu'il t'envoie.

Nella ouvrit un tiroir de sa commode.

— Ne trouves-tu pas ravissantes ces eaux-fortes, ces aquarelles, dit-elle, passant tour à tour à la jeune fille, une vue de Bombay, prise de la terrasse de la maison Brindisy; la halte un soir dans le désert, souvenir de la nuit passée au bord de la jungle: puis, quelques dessins à la plume, une danse d'almées, entre autres, et la reproduction du tableau de Djée Manhour: Mebala et Lackmé, posant sous l'ombre des banians et des tamariniers.

— C'est beau! s'écriait la jeune fille, ne pouvant se détacher du dernier sujet, où revivaient vraiment les grands yeux rêveurs et sympathiques de la jeune Indienne convertie.

— Ces dernières pointes sèches ont été envoyées à ton intention, dit Nella, heureuse de la surprise de la jeune fille.

Myrte modéra son élan.

— Pour moi? fit-elle d'une voix de doute; n'est-ce pas toi qui souhaites me causer un plaisir?

— Non, je t'assure, répliqua vivement Nella, c'est bien Gérard qui te les offre. Regarde donc de près, j'ai vu une dédicace.

Myrte porta ses regards vers la signature et lut en caractères très fins : « Hommage d'un voyageur à Mlle Myrte Albanel. »

Une flamme rose envahit son visage, elle se sentit tremblante.

— C'est vrai, dit-elle simplement, sans déguiser sa joie, il a pensé à moi.

On venait aussi de recevoir des nouvelles de Normandie. Myrte apprit que Mme d'Arbouville renaissait à une santé toujours meilleure. Elle semblait beaucoup moins triste qu'aux premiers temps de son retour à la vie morale, et s'intéressait grandement aux progrès de son petit protégé au sujet duquel lui parvenaient des notes excellentes.

Daniel travaillait avec ardeur, s'était fait des amis de tous ses camarades et tendait à devenir la gloire de ses maîtres.

La vieille Jeanne versait des larmes d'attendrissement à la pensée que son fils deviendrait un « savant de Paris » et, le voyant toujours, malgré les supériorités de sa science, aussi aimant, aussi dévoué chaque fois qu'elle venait à Arbouville se faire lire les lettres qui, fréquentes et régulières, lui arrivaient de son fils, la veuve du pêcheur éclatait en bénédictions à l'adresse de la bienfaisante châtelaine.

Tous les pauvres habitants avaient aussi mille sujets de reconnaissance et ne pouvaient s'empêcher de redire les louanges de la jeune veuve quand ils la voyaient descendre vers le rivage, toujours accompagnée de son inséparable amie, surveillant avec tendresse les jeux de lapetite Lœtitia qui, les mains pleines de coquillages et de fucus emperlés, courait, l'œil allumé de joie, montrer à ses deux mères quelque belle trouvaille.

Mme d'Arbouville avait désormais un but dans la vie : elle voulait honorer la mémoire du malheureux vicomte, en faisant bénir son nom sous tous les pauvres chaumes, et projetait de faire servir sa fortune entière à l'accomplissement des œuvres charitables que la Providence ménageait autour d'elle.

On vint à parler de Marc Aubry, et Nella raconta avec émotion à son amie les actes de dévouement dont le docteur faisait journellement preuve; avec quelle vaillance il avait affronté la grande épidémie de fièvre typhoïde qui venait de décimer tout un quartier. C'était à elle que le médecin adressait les plus déshérités de ses pauvres clients; Nella l'en remerciait comme d'une aimable attention, et, tout ému, il lui disait avec reconnaissance :

— Vous êtes mon ange gardien; si je ne vous avais pas rencontrée, je n'aurais jamais connu les plus pures joies de ce monde.

Toujours grave et un peu triste, il avait néanmoins perdu ce scepticisme et cette taciturnité qui semblaient être jadis le fond de son caractère. Il apportait aux soirées de la maison du notaire les trésors d'une conversation sérieuse, fortement trempée dans l'élévation nouvelle de ses sentiments.

(*La suite au prochain numéro.*) ROGER DE TODI.

## NOTRE QUATRIÈME TIRAGE DES BONS DE L'EXPOSITION

Nous venons de procéder au quatrième tirage des bons de l'Exposition réservés à nos abonnés directs.

Nous donnons ci-dessous les numéros sortis et les noms des heureux gagnants correspondant à chaque numéro.

No 15,339. — Mlle Couly, à Montaigut-de-Quercy (Tarn-et-Garonne).

No 3,954. — M. Tailhar, à Brugairolles, par Alaigne (Aude).

No 642. — M. l'abbé Bompas, curé à Saint-Mathurin (Maine-et-Loire).

No 13,085. — M. Villeminot-Jacquemin, cultivateur à Germainvilliers, par Breuvannes (Haute-Marne).

No 3,949. — Mme la vicomtesse de Clauselles, château de Bajent, par Saint-Lizier (Ariège).

# PETITE FLEUR

PAR

HENRY BISTER

II

A l'hôtel du cap Martin, dans la chambre banalement luxueuse où le petit lit de William Hotkins était installé auprès de celui de sa mère, en plein midi, devant la mer aux teintes changeantes, l'enfant restait couché, miné de fièvre, secoué par une petite toux sèche, depuis le matin de sa promenade à Roquebrune.

Le docteur avait dit :

— Il ne faut pas s'alarmer, aucune crise ne s'annonce, et l'état n'est pas sensiblement plus mauvais qu'hier. Le petit malade s'est excité, il a un peu de fièvre; nous allons le tenir au lit et le calmer de notre mieux...

William s'était résigné, avait fait rouler son lit tout près de la fenêtre pour avoir quelque distraction. Le matin, il voyait au-dessous de lui, sur la longue terrasse, les Anglais admirateurs de belle nature savourer dehors, sur les petites tables aux nappes blanches, leur café au lait et leurs œufs à la coque. A midi, quelques braves, dédaigneux du soleil, venaient fumer un cigare; à quatre heures, on prenait le thé aux petites tables. Des voitures montaient et descendaient les allées du Cap; et, aux heures des trains, un lourd omnibus allait à la gare de Menton, avec un grand bruit de grelots.

Des échos de toutes les langues de l'Europe entraient par les fenêtres à demi closes; et le bruit de la mer, adouci par la distance, par la hauteur, se changeait en un chuchotement doux et monotone comme une prière. Cette mer brodée d'argent, lamée de lumière, confusément éblouissante, ainsi qu'une nappe de métal en fusion, William ne se lassait pas de la regarder du matin au soir.

Cependant, les jours s'ajoutant aux jours, une agitation s'empara de lui, l'ennui commença de le ronger. D'abord, il demanda s'il ne se lèverait pas bientôt, si on ne le conduirait pas à Roquebrune, où il voulait retrouver Fioretta. Puis il pria sa mère d'aller elle-même chercher la petite, de la lui donner pour le distraire, puisqu'il était toujours malade et ne pouvait jouer à aucun jeu.

Et, comme on ne lui obéissait pas, comme Mme Hotkins reculait devant cette résolution si grave, William se mit en colère, sanglota de toutes ses forces, s'épuisa en un désespoir si farouche que sa mère effrayée envoya chercher le docteur.

Cette fois, il prit une mine grave :

1. Voir l'*Ouvrier* depuis le 13 mars 1897.

— La fièvre a beaucoup augmenté, je suis un peu inquiet; si cela continuait... Oui, je comprends, c'est très ennuyeux, cette histoire de petite fille... mais il n'y a pas à hésiter; il faut faire disparaître la cause de l'excitation. En sortant d'ici je vais monter moi-même à Roquebrune et, dans une heure, je vous ramènerai l'enfant.

Le docteur, un Anglais qui avait droit de cité à Menton, à cause du nombre incalculable d'hivers qu'il y avait passés déjà, du nombre plus effrayant encore de clients illustres qu'il avait envoyés dans un monde meilleur, ne doutait de rien, car son expérience approfondie de l'humanité lui avait appris que tout s'achète et se vend; il suffisait d'y mettre le prix. Aussi ne doutait-il pas de l'empressement des parents de Fioretta à céder momentanément, voire même d'une façon définitive, leur fille à des gens qui ne marchandaient pas, qui payeraient largement en se croyant encore les obligés.

— Vous m'arrêterez chez le maire, cria-t-il à son cocher, au dernier détour de la route montante.

Là, le docteur apprit que sa tâche serait plus facile encore qu'il ne l'avait cru. Fioretta n'appartenait à personne, car ce garçon ne pouvait s'imaginer qu'il eût quelques droits sur elle!

— Allons, pensa le vieux sceptique, ça coûtera peu de chose, un simple cadeau au petit, qui sera trop heureux de se débarrasser d'une aussi lourde charge!

Comme s'il répondait à ces pensées, le maire ajouta :

— Angelo criera un peu, il considère l'enfant comme sa sœur, sa fille, tout ce que vous voudrez ; et, en somme, on avait accepté qu'il la gardât... Je vous répète que ce sera dur de les séparer. Voyez donc le curé, il a de l'influence sur le petit et le fera céder plus vite...

Le docteur traversa en grondant la placette et se rendit au presbytère, une vieille maison noire, deux fois séculaire qui s'appuyait de l'épaule à la muraille plus solide de l'église voisine.

— Je rentrerai chez moi à une heure insensée, pensait-il; mais enfin, je préfère avoir l'appui du curé. Je n'aime pas les criailleries d'enfant...

Le curé releva les sourcils en écoutant le récit du docteur étranger. Sans doute, Fioretta était gentille, souriait aimablement; mais quels singuliers caprices peuvent naître dans un cerveau d'enfant gâté, blasé sur les jouets coûteux, désireux d'un joujou vivant, qui remue, parle, sent et souffre tour à tour!

— Les Hotkins sont très riches, monsieur le curé; c'est la fortune de l'enfant assurée...

— Mais ils ne l'emmèneront point là-bas, dans leur triste pays, j'espère? Les petites fleurs des orangers ne peuvent s'épanouir dans les brumes...

— Oh! comme vous voudrez! on s'arrangera toujours. Angelo comprendra lui-même qu'il ne faut pas être égoïste et que sa petite amie gagnera gros à passer quelques semaines auprès de William. Car il s'agit de trois mois, quatre mois au plus. Et notre malade mourra sûrement si on lui refuse cette satisfaction.

Le vieux prêtre s'effraya :

— Vous avez raison, docteur, il ne faut jamais être égoïste. Dieu nous punirait en enlevant William à sa mère. Je vous accompagne chez Angelo...

Et le brave homme mettait en hâte son chapeau tout ciré à force d'usure, prenait son gros bâton, sans lequel il n'osait plus s'aventurer sur les pavés inégaux. Tout le long du chemin escarpé, coupé de marches, où le docteur craignait d'abîmer ses bottines souples, le curé continuait de causer :

— Angelo aura beaucoup de chagrin, mais il se résignera... il y a des sacrifices nécessaires... Au moins, on lui permettra d'aller voir la petite, à cet hôtel?

— Oui, oui, monsieur le curé, tout ce qu'il voudra, répondait le docteur sans écouter à moitié.

— Il sera bien intimidé, le pauvre enfant! C'est qu'il y descend des princes et des rois, au cap Martin! ce n'est plus comme il y a vingt ans, quand il n'y avait ni hôtel, ni jardin, rien que le bois de grands pins sous lequel les Mentonnais, le dimanche, venaient déjeuner au bon air!... C'est ici; entrez, docteur, fit tout à coup le vieillard en montrant à l'Anglais une porte béante, ouvrant sur une pièce emplie d'ombre fraîche.

Le docteur entra, l'air méfiant, posant à peine les pieds à terre, furetant des yeux autour de lui, avec une expression de dégoût mal dissimulée. C'était un médecin de riches, il avait le dédain et l'horreur des intérieurs de pauvres gens. Pourtant, chez Angelo, tout était propre, ordonné, presque coquet dans sa misère visible. Il y avait des bouquets de marguerites dans des vases ébréchés, aux pieds d'une Vierge de faïence; des images d'Epinal tapissaient les murs, trahissant l'amour du petit méridional pour le coloriage violent qui attire l'œil.

Certes, Angelo, s'il eût été seul, n'aurait pas trouvé le temps de décorer ainsi sa demeure ; mais il le faisait pour sa « petite fleur », pour la princesse de la masure. Est-ce que les princesses aimeraient une masure si elle n'était point parée de délicates et de folles décorations?

A la vue de l'étranger, Angelo devint tout pâle. Est-ce que ses pressentiments de l'autre jour ne l'avaient pas trompé? Allait-on lui prendre le cœur de Fioretta, la lui enlever elle-même, peut-être?

Il comprit tout cela en une seconde et entendit confusément les premières phrases du docteur. Assise auprès de lui, sur un tabouret de bois, Fioretta souriait, inconsciente, au curé dont elle s'étonnait de ne pas rencontrer le sourire indulgent.

Par un effort sur lui-même, Angelo concentra son attention sur les paroles qui lui bourdonnaient aux oreilles. Il fallait se défendre contre cet affreux homme à favoris blancs, dont le regard d'acier se posait durement sur lui... L'Anglais eut vite fini son discours; il tira de sa poche une pièce d'or et la tendant à Angelo :

— Voilà ce qu'on te donne aujourd'hui. J'emmène la petite; si elle reste quelque temps, tu recevras bien davantage.

L'enfant ne prit pas la pièce d'or.

— Je n'en ai pas besoin, dit-il froidement. Je ne vous demande rien, laissez-moi seulement Fioretta.

Le docteur fit de nouvelles tentatives pour le persuader; mais toujours l'enfant secouait la tête, répondant avec une obstination triste :

— Non, non, je ne veux pas.

L'Anglais sentait la colère le gagner; ses théories se trouvaient en défaut. Il y avait quelque chose à Roquebrune qui n'était point à vendre : c'était le cœur d'Angelo Certaldo.

— Ah! c'est ainsi! s'écria-t-il en devenant tout rouge et en se levant brusquement. Eh bien! je l'emmènerai de force. Tu n'es pas son maître, nous avons sur elle autant de droits que toi, et nous nous arrangerons pour en avoir bientôt davantage.

Il prenait dans ses bras la petite fille et marchait déjà vers la porte. Angelo l'y devança et barra le chemin de ses petits bras. Mais que pouvait-il faire contre cet homme si fort et si grand? Il allait être brisé, sentait déjà ses poignets tordus par la main de fer du géant, et il fermait les yeux, comme pour avoir moins peur de ce qui allait se passer.

Le curé, tremblant, s'interposa. C'était vrai, pourtant, qu'Angelo Certaldo, aux yeux de la loi, n'avait aucun droit sur la fillette... qu'on pourrait la lui enlever, d'un jour à l'autre, sans qu'il pût réclamer... Et puis, il s'agissait de la vie d'un autre enfant, le devoir était formel... En somme, Angelo avait tort de se désoler ; c'étaient quelques jours à passer, mais il irait voir Fioretta, porterait à la dame des fleurs sauvages poussées sur la hauteur. Et sa petite amie lui reviendrait, plus douce et plus soigneuse, après ce séjour au milieu de gens élevés à la ville, habitués à l'ordre parfait et à la politesse raffinée.

De tout ce discours, Angelo n'avait écouté qu'une partie ; on pouvait lui enlever son enfant, sans qu'il eût le droit de la reprendre! Il eut une minute de révolte. Aurait-il donc aimé Fioretta depuis des années, l'aurait-il adorée comme une petite madone, soignée comme une créature d'essence supérieure, pour que des étrangers, des passants, vinssent la prendre brutalement, parce qu'elle était jolie et que son sourire leur plaisait?

Mais il réfléchit aussitôt que ces gens étaient puissants, riches; que leur richesse leur donnerait raison dans cette lutte contre un pauvre garçon qui jouait des sérénades et ramassait des olives...

Découragé, il laissa retomber ses bras étendus, et, devenant humble tout à coup, se faisant tout petit pour apitoyer le rude docteur :

— Je vous la prête, monsieur, mais vous me la rendrez, n'est-ce pas? J'irai la voir tous les jours, après l'école... Voulez-vous me permettre de l'embrasser?

L'Anglais pencha vers Angelo la tête de la petite fille, et les enfants se donnèrent un baiser. Vite, car son déjeuner le préoccupait, le docteur mit fin à cette effusion.

— Veux-tu de l'argent? demanda-t-il encore, en se retournant après avoir fait un pas. Il est temps encore...

— Non, non, fit de la tête Angelo qui sanglotait.

Quant à Fioretta, elle n'avait pas cessé de sourire, ne comprenant pas ce qui se passait autour d'elle, se laissant faire gentiment, ne s'inquiétant de rien, puisque sa jeune vie ne lui avait point encore ôté l'insouciance. Pourtant, quand elle vit pleurer son grand frère, elle fit un mouvement pour se dégager des bras du docteur, eut un cri de colère en se sentant solidement maintenue.

L'homme hâta le pas, descendit les marches inégales de la ruelle à grandes enjambées :

— Au revoir, monsieur le curé... Merci... Très heureux de vous avoir rencontré...

Fioretta, le docteur, tout avait disparu au tournant de la ruelle...

— Ne pleure pas, mon enfant, dit doucement le vieux prêtre...

Mais l'enfant n'écoutait pas ; fou de chagrin, et honteux de ses larmes, il s'était arraché à la caresse du vieillard et, enfui dans le fond de la chambre, où il s'assit à terre, cachant dans ses deux mains sa figure désolée.

Le curé comprit qu'il voulait être seul, et, avec un soupir devant cette douleur d'enfant qui ne voulait pas être consolée, il s'en alla, le cœur un peu lourd, priant Dieu d'épargner les petits, de réserver les soucis et les peines pour les vieux comme lui, qui ont perdu bien des illusions en route et ne demandent plus beaucoup de bonheur à la vie...

Ce jour-là, Angelo ne pensa pas à déjeuner, et manqua l'école pour la première fois de sa vie. Il ne pouvait pas se mêler à ses camarades, qui riraient de ses yeux rouges, le taquineraient parce qu'il n'aurait pas le courage de rire et se moqueraient de lui, sûrement, s'il racontait l'histoire de la pièce d'or.

Seulement, vers le soir, sans avoir mangé, il descendit à Menton, son violon à la main. D'ordinaire, il s'amusait, tout le long du sentier raide, à voir s'allumer une à une les lumières de la ville, à choisir de loin les villas où il irait jouer, à se rappeler les figures d'enfants qui lui étaient apparues, la veille, sur une terrasse ou un balcon. Mais ce soir ne ressemblait pas aux autres soirs. Peu lui importait où aller, pourvu qu'il gagnât quelque argent; il dépenserait bien peu pour se nourrir, et quand Fioretta reviendrait, il lui achèterait de ses économies, un cadeau si beau, qu'elle n'en avait jamais rêvé de pareil...

— Jamais, pensa l'enfant, jusqu'à ce jour, du moins... mais quand elle aura vécu dans ce palais blanc où logent des rois, elle ne trouvera plus rien de beau dans notre maison...

Il s'attrista, et descendit plus lentement les degrés du chemin. Quand il fut en bas, il se trouva si fatigué qu'il n'eut pas le courage d'aller bien loin, de traverser la vieille ville, juchée sur son promontoire pour atteindre la seconde baie, où les Anglais abondent, et où l'on donne volontiers aux musiciens ambulants. Non, il s'arrêterait dans la baie du couchant, jouerait dans les premiers jardins venus et remonterait chez lui, pour dormir, pour oublier sa mauvaise journée.

Une grande villa rose était là, perdue dans des bosquets d'orangers, surmontée de pins énormes s'étageant derrière elle et montant à l'assaut de la colline embaumée de lavande. Des terrasses à balustres roses couraient à l'entour, dominaient une merveilleuse vue de mer, de bois, de montagnes roses ou bleues, glacées de reflets changeant à chaque heure du jour ou du soir.

Angelo y entra, comme il faisait souvent, traversa le parc où traînaient de suaves odeurs, et fit le tour des terrasses; il joua longtemps, sous les fenêtres éclairées d'un cabinet de travail, joua des airs très gais, des romances tristes, sans grand espoir de recette, car on n'était point généreux à la Villa Rose. Un vieil homme l'habitait seul, et souvent, sans donner même quelques centimes à l'enfant, il ouvrait la fenêtre et disait d'un ton grondeur :

— Va-t'en, petit paresseux; tu n'as pas honte de faire un métier pareil ?

Ce soir, Angelo jouait peut-être beaucoup mieux, car il jouait avec toute son âme pleine de sanglots, et ses essais de gaieté ressemblaient à un éclat de rire mouillé de pleurs.

Le vieux ouvrit sa fenêtre, mais ce fut pour dire :

— Tu as fait des progrès ; qui t'a donné des leçons?

— Personne, monsieur...

— Cela ne t'amuserait pas d'en prendre?

— Oh! si, monsieur...

— Raconte-moi un peu qui tu es...

Quand Angelo eut tout dit, sauf ce qui concernait Fioretta, le bonhomme, après un petit silence pendant lequel il semblait débattre avec lui-même une importante question, dit de sa voix brusque :

— C'est bon, tu peux partir... Nous nous reverrons bien quelque jour.

Angelo s'en alla; sa première sérénade ne lui avait rien rapporté.

Ailleurs, il fut plus heureux, gagna des sous et de l'argent, se grisa de musique, de parfums de fleurs endormies; et à la fin, les nerfs malades, l'estomac tordu de crampes, fondit en larmes en voyant trottiner vers lui, dans un jardin sombre, une petite fille de l'âge de Fioretta, qui lui mit dans la main une pièce d'un franc...

C'était assez pour un jour; Angelo reprit la route escarpée; mais décidément, ce soir ne ressemblait pas aux autres soirs; personne ne l'attendait au logis, et il n'avait nul besoin de presser le pas... Fioretta ne lui dirait pas tout à l'heure :

— Comme tu viens tard ! J'ai faim, Angelo.

Pourtant, quoiqu'il n'eût aucune hâte, il atteignit cette chaumière qui lui rappelait tant d'années dures et douces tout à la fois. Il mangea, car la faim le torturait en dépit de son chagrin, un grand morceau de pain sec avec une orange; et comme on ne pêchait pas cette nuit, il s'endormit jusqu'au matin, d'un lourd sommeil de petit travailleur très las.

Le lendemain, il vécut d'un grand espoir qui lui ôta toute sa tristesse : à cinq heures, au lieu d'aller jouer à Menton, il sacrifierait sa recette, descendrait au cap Martin et irait embrasser Fioretta. Les heures de classe lui parurent longues, l'heure du déjeuner, qu'il passait tous les jours avec la petite, lui fut plus pénible encore, et pendant la classe du soir il fut si manifestement distrait que le maître le menaça d'un long pensum.

— C'est la première fois que je te vois ainsi, expliqua-t-il, et je te pardonne en faveur de ta conduite passée; mais prends-y garde, Angelo, depuis hier je ne te reconnais plus...

Angelo eut envie de lui crier :

— Punissez-moi si vous voulez; je le mérite bien, mais je suis fou de bonheur et d'impatience. Vous ne savez donc pas qu'on m'a enlevé mon enfant et que ce soir je vais la visiter en son palais de petite princesse?

Il garda pour lui cette réponse, fit des efforts inouïs pour s'intéresser à ce qui se passait autour de lui, et, la classe finie, s'échappa le premier, dégringola les marches en casse-cou et s'enferma chez lui.

Il voulait faire sa grande toilette des jours de fête, pour ne point humilier Fioretta, paraître trop pauvre, trop paysan devant ces Anglais riches et dédaigneux. Il endossa donc son habit de première communion, devenu un peu court, un peu étroit, mais faisant encore bonne figure, pensait Angelo en palpant le drap noir, bien luisant, à peine éraillé au bout des manches. Ensuite, il noua une cravate de soie claire autour de son cou et posa coquettement, un peu sur l'oreille, son feutre noir le mieux conservé.

A grands pas, presque aussi grands que ceux du docteur anglais à longues jambes, il traversa le village, la placette, se signa en passant devant l'église, pour avoir de la chance en son expédition, et descendit la grand'route en lacets qui se rapproche si joliment de la mer à chaque coude de son ruban gris, et a l'air de s'enfoncer dans le gouffre bleu, ourlé d'argent, qui se creuse au fond de la verdure.

A mesure qu'il avançait, la nuit s'annonçait, le disque rouge du soleil descendait plus bas, toujours plus bas, derrière Monaco qui se dessinait en noir, comme sur un écran de feu. La mer embrasée s'éteignait de place en place, ne gardait plus, sur son azur pâli, que de longues coulées d'or fondu, des écharpes écarlates, des taches de lumière de plus en plus atténuée. Puis il n'y eut plus rien, qu'un immense reflet rose à la cime des montagnes, à l'horizon nuancé de vert d'eau une ligne ambrée, puis couleur de soufre, marquant la place du soleil disparu...

A ce moment, Angelo entrait sous la voûte des grands arbres du Cap...

Cette fin de jour, mélancolique et douce, ce passage soudain à l'obscurité et au froid donnèrent à l'enfant un coup au cœur et le firent frissonner de la tête aux pieds. Il n'avait plus confiance ; quelque chose arriverait qui l'empêcherait de revoir Fioretta... Il ralentit le pas, ayant peur d'arriver et d'être repoussé.

La nuit était complète quand Angelo Certaldo arriva au perron de l'hôtel, flambant de gaz, bruyant des rentrées tardives, avant l'heure où l'on s'habille pour le dîner. Tout ce tumulte, ce brusque éblouissement après la nuit du bois, étourdirent et aveuglèrent le pauvre garçon. Il s'avança gauchement, en biaisant, trembla un peu à la vue des domestiques en habit noir, l'air méprisant et la tête haute. Jamais il n'oserait parler à ces gens-là !

Il grelottait, il se sentait prêt à pleurer. Comme elle était loin de lui, Fioretta, séparée de son petit camarade par ces doubles portes vitrées, par les tentures lourdes et riches, par cette armée de valets interposés entre elle et lui! Il fallait y renoncer, c'était trop difficile, cette visite qu'il voulait lui faire!

Cependant il ne pouvait se décider à s'en aller, et peu à peu, sans le vouloir, se glissait jusqu'au coin du perron, se dissimulait dans l'ombre et surveillait alternativement le hall éclairé où s'agitaient des femmes en toilettes claires, des hommes en tenue du soir, et les voitures qui déchargeaient au pied des marches les derniers promeneurs attardés. Espérait-il donc voir descendre d'un landau sa petite amie, ou la découvrir tout à coup dans la foule encombrant le hall?

Il restait là si obstinément, avec des yeux si brillants et un air de curiosité si frappante qu'un portier le remarqua, et, ouvrant la double porte vitrée :

— Que veux-tu, petit? Tu cherches quelqu'un ?

— Oui, répondit timidement l'enfant, rebuté par la voix sévère du grand valet. Je cherche Fioretta Baldini, de Roquebrune...

Deux ou trois domestiques, sortis pour écouter cette intéressante conversation du majestueux portier avec ce garçon de campagne, éclatèrent de rire en entendant ce nom aux syllabes italiennes.

— Est-ce que nous logeons des Baldini, nous autres? semblaient-ils dire ; et les gens de Roquebrune voisinent-ils ainsi avec les très riches hôtes accourus des quatre coins de l'Europe? Tu te trompes de porte, mon garçon ; ne serait-ce pas plutôt en quelque auberge de la montagne que tu trouverais cette Baldini de Roquebrune ?

Mais le portier fit taire les plaisants. Il croyait se rappeler que, la veille, la grande dame anglaise dont le fils était malade avait reçu chez elle une petite loqueteuse qui n'était pas ressortie. Même, le matin, on avait fait demander la couturière attachée à l'hôtel...

— C'est cela, c'est bien cela... faisait Angelo. La petite fille, c'est Fioretta Baldini; elle est venue pour amuser l'enfant malade Je voudrais bien la voir...

— Oh ! à cette heure-ci, c'est impossible. Le dîner va sonner, personne n'a le temps de s'occuper de toi. D'ailleurs M[me] Hotkins mange dans sa chambre et doit avoir commencé déjà. Reviens demain matin; on verra ce qu'on pourra faire.

Angelo ôta son chapeau, dit poliment bonsoir et s'enfonça dans l'ombre noire des allées, sous la voûte presque noire du ciel où s'allumaient de rares étoiles. Ce soir encore il dîna d'un mor-

ceau de pain. Ce n'était guère la peine, en vérité, de préparer quelque chose puisqu'il était seul, tout à fait seul à manger sur l'angle du foyer de pierre.

Le lendemain, Angelo ne fit qu'un saut de l'école au cap Martin où il arriva au coup d'onze heures et demie. Mais cette fois le courrier venait d'arriver; le portier faisait le triage des lettres et répondait à cent interrogations de petites Anglaises attendant des nouvelles d'outre-Manche. Patiemment, l'enfant se fraya un chemin, sans pousser personne, jusqu'à la loge de ce personnage.

— Ah! c'est toi encore! Le petit est plus malade, madame ne reçoit personne.

*La suite au prochain numero.)* HENRY BISTER.

## RECETTES DE LA SEMAINE

### Recette de l'ale (bière anglaise).

Prenez 3 hectolitres de malt pâle que vous ferez macérer à trois reprises, d'abord dans quatre barils d'eau, puis dans trois et encore autant. Après avoir concentré la liqueur avec 3 kilogrammes de houblon, on la fait fermenter avec 8 kilogrammes de levure, en ayant soin de refouler celle-ci dans la cuve à mesure qu'elle remonte. On obtient, de cette façon, environ 8 barils d'ale.

### Moyen de détruire les hannetons.

Tout le monde sait les ravages qu'exerce cet insecte sous sa double forme de larve (ver blanc) et d'insecte parfait. Voici un moyen pratique de s'en débarrasser.

Au crépuscule, on place au milieu de son verger ou potager un vieux tonneau défoncé dont les douves intérieures sont enduites de goudron liquide. Au fond du tonneau on place une veilleuse allumée, dont on protège la flamme par un verre.

Les insectes, attirés par la lumière, se précipitent sur la veilleuse. En volant autour, ils frôlent les parois du tonneau, se couvrent de goudron et tombent inertes au fond. On peut en détruire ainsi plusieurs milliers par jour.

### Faiblesse des yeux, conjonctivite, etc.

(RECETTE DEMANDÉE)

Se laver les yeux trois ou quatre fois par jour avec une infusion tiède de thé léger.

On trouvera encore d'autres procédés relatifs aux yeux dans le n° 1888 de l'*Ouvrier*.

# LES COURSES D'AUTOMNE[1]

PAR

HIPPOLYTE AUDEVAL

XIX (*Suite.*)

— Trois mille francs, monsieur le comte... ce sera fini après.

— Ah! misérable femme, ne me rappelez pas que j'aurais à venger mon père... si toutefois Dieu ne défendait pas la vengeance.

Léopold avait élevé la voix. Son indignation éclatait malgré lui. La Marcelle paraissait violemment agitée. Par moments elle semblait près de s'élancer sur Léopold, puis elle frissonnait comme sous une secrète épouvante. Aux dernières paroles qu'elle entendit, elle fit signe au jeune comte de se taire, puis ajouta tout bas :

— Croyez-moi, ne résistez pas. Dans votre intérêt, faites ce que je vous dis. C'est peu pour vous... et vous serez débarrassé de nous.

Mais, presque au même instant, deux hommes parurent et entourèrent Léopold.

— Des façons! dit l'un d'eux.

— Ce sont mes fils, reprit la Marcelle d'un ton indiquant qu'elle souhaitait d'éviter un malheur. Ils ont trop de cœur pour laisser maltraiter leur mère. Voyons, monsieur le comte, soyez raisonnable. Vous n'avez peut-être pas la somme sur vous; faites-nous un billet à courte échéance. Songez que nous devons partir bientôt.

Et elle appuya sur ces mots comme pour décider Léopold.

Mais, par un mouvement prompt comme la pensée, il saisit dans la cheminée un tison embrasé et le fit tournoyer devant lui.

— Place! dit-il en se dirigeant vers la porte.

Cette action engendra autour de lui une sorte de stupeur.

— Ah! le lâche!... il se défend! murmura le plus jeune des deux frères.

1. Voir l'*Ouvrier* depuis le 9 septembre 1896.

Léopold était déjà dehors lorsqu'ils s'encouragèrent par un regard à se précipiter à sa poursuite. Mais leur mère se cramponna à leurs vêtements, et les arrêta.

— Qu'il s'en aille, dit-elle. Il n'y a rien de bon à tirer de lui. Vous ne réussirez pas puisque j'ai échoué, moi.

Tandis que Léopold disparaissait, l'aîné des deux fils alla ramasser le tison fumant qu'il avait jeté sur la route.

— C'est ça qui l'a sauvé, dit-il en le rapportant, c'est ça qui nous vengera.

Ces trois misérables se comprirent, et un sourire de basse méchanceté passa sur leurs lèvres.

— Il s'est moqué de vous, la mère! dit un de ses fils.

— Et il s'en repentira, reprit-elle.

— Oui, mais, en attendant...

— Ah! ne te fâche pas; ce n'est pas ma faute, interrompit Marcelle avec un emportement mêlé d'une sorte de sauvage tendresse. Pouvais-je prévoir que les choses tourneraient ainsi?

— C'est une mauvaise affaire de plus sur les bras, ajouta le plus jeune des deux frères en regardant au dehors avec inquiétude. Je m'ennuie dans ce pays, moi.

— Nous partirons, nous partirons, reprit la Marcelle; mais nous serons vengés auparavant.

XX

Léopold, en revenant à Buissas, eut le temps de faire beaucoup de réflexions.

— Suis-je à jamais délivré de ces gens-là? se demanda-t-il d'abord.

Cette question n'était pas facile à résoudre, car la solution ne dépendait pas de lui. Néanmoins, et quoiqu'il restât dans le doute, il ne put se décider à porter plainte. L'aventure avait eu lieu sans témoins. Léopold n'avait point été précisément attaqué. Il lui répugnait d'entrer en lutte légale avec de pareilles gens, d'autant mieux que, s'il le faisait, les noms de son père et de sa mère seraient indubitablement prononcés, et qu'une calomnie, même réfutée, laisse toujours après elle de fâcheuses traces. Le meilleur parti à prendre était d'oublier, c'est ce qu'il fit. Avant même d'arriver à Buissas, il n'y pensait plus.

— Eh bien, mon cousin, dit Charlotte d'un air un peu ironique, vous êtes-vous bien reposé?

— J'ai cherché mon trésor imaginaire, répondit-il en riant; mais demain, cousine, je serai tout à vous.

— Oh! ce n'est pas certain. Les grandes affaires vont commencer. Voici déjà une lettre sur laquelle il y a « très pressée ».

Léopold la lut et la tendit à Charlotte.

— Quoi! mon cousin, s'écria-t-elle avec joie, vous me montrerez toutes vos lettres!

— Ma fille, dit M. Rougerie, tu empiètes sur tes droits futurs

Puis il ajouta, à l'oreille de Léopold :

— Je crois qu'elle sera un peu jalouse.

— Cela ne me fait pas peur, répondit Léopold qui était brave de toutes les façons.

Charlotte ayant lu passa la lettre à son père.

— C'est bien grave, dit-il; la gloire, certainement... mais, d'un autre côté... Ma fille, donne ton avis.

— Me le demandez-vous, mon cousin?

— Sans doute. J'inaugure aujourd'hui une bien douce habitude : celle de ne jamais prendre une seule détermination sans avoir assemblé le conseil de famille.

— Ah! que vous êtes bon et aimable! N'est-ce pas, mon père?

— J'en conviens. Mais ce n'est rien encore, tu verras, tu verras plus tard. Léopold me rappelle ma jeunesse. Il est aussi aimable que je l'étais.

— Je ne suis qu'une ignorante, reprit Charlotte. M. d'Esmoin vous transmet les propositions de M. Minois, et si je dis un mot sur cette affaire importante, mon cousin, c'est pour vous obéir, pour n'avoir pas l'air d'être indifférente à ce qui vous intéresse. Vous avez été lancé dans le monde des haras; voyez si vos aptitudes et vos goûts vous y retiennent. Ce monde-là vous plaît-il? les gens que vous y avez rencontrés vous ont-ils inspiré le désir de devenir semblables à eux, de partager leurs mœurs, leurs occupations, leur manière de vivre? Le chemin où vous avez marché quelque temps a dû vous montrer ce qu'il y a au bout, et quels seraient vos compagnons de route. Réfléchissez; vous êtes à même d'agir en pleine connaissance de cause. Ne prenez conseil que de vous-même. Les personnes qui vous sont chères ne pèseront pas sur votre décision, et elles seront heureuses en vous voyant heureux.

— C'est bien dit, ma fille, mais tu ne conclus pas.

Léopold prit une feuille de papier et écrivit à M. d'Esmoin qu'il acceptait les offres de M. Minois. M. Rougerie et sa fille s'abstinrent de commentaires pour ne pas influencer Léopold et lui laisser sa liberté jusqu'au dernier moment; mais au fond, ils furent enchantés de la détermination prise par lui.

Le jeune homme ne rentra à son pavillon qu'assez tard, et, dès qu'il y fut, il se coucha et s'endormit. Il ne rapportait de sa promenade dans la journée que de la fatigue. Il ne songea même pas

que la prudence devait le tenir en éveil. L'image de Charlotte, cette image si douce qui ne le quittait plus et lui montrait en souriant l'enivrante perspective d'un bonheur prochain, effaçait toutes les autres et écartait la pensée même d'un danger. Mais ce danger existait. Dès que la lumière de Léopold fut éteinte dans sa chambre, deux hommes escaladèrent un mur peu élevé, et pénétrèrent dans une sorte de hangar placé sous le bâtiment et ayant autrefois servi de remise. Tout concourait à favoriser leur crime. Une provision de bois était rangée sous ce hangar et ils y mirent le feu. Pendant que l'incendie se déclarait, ils enfoncèrent à la porte et aux volets du bas des pitons disposés comme ceux dans lesquels on place des cadenas à l'entrée des caves. Ils les lièrent avec du fil de fer, de façon à couper toute retraite à Léopold, et s'enfuirent. Le feu gagna lentement du terrain. L'amas de bois s'embrasa tout entier, et, perçant le plancher, attaqua l'étage supérieur. La chambre de Léopold ne se trouvait pas au-dessus du hangar, et l'incendie ne devait la dévorer qu'en dernier lieu. Pendant que tout se consumait autour de lui, il dormait, il dormait profondément. Il ne se réveilla que vers quatre heures du matin, en entendant des cris réitérés, et un bruit de pierres lancées contre ses volets. Dès qu'il ouvrit les yeux, il toussa : une chaleur suffocante le prit à la gorge. Instinctivement, il courut à une fenêtre et l'ouvrit; les volets du haut n'étaient pas entravés et ne résistèrent point quand il les poussa.

— Ah ! dit une voix au dehors, je savais bien qu'il y avait quelqu'un, j'avais vu de la lumière vers les onze heures.

Léopold passa à la hâte quelques vêtements et se précipita vers l'escalier. Il le vit en flammes, recula et revint à la fenêtre.

— Attention à vous! dit-il, je saute; j'ai mis le feu je ne sais pas comment.

Déjà il enjambait, lorsqu'une voix forte lui cria :

— Un instant, donc! vous allez vous tuer.

Léopold regarda et vit deux gendarmes.

— Merci de l'avis, dit-il, mais j'aime encore mieux me casser une jambe ou risquer de me casser la tête, que rester ici avec la certitude d'être grillé.

— Attendez, vous dis-je, reprit la voix.

Et presque au même moment, une corde lui fut lancée. Léopold l'attacha à l'appui de la croisée et se laissa glisser. Dès qu'il toucha terre, il serra vigoureusement la main des deux gendarmes.

— Monsieur, dit l'un des gendarmes en saisissant la corde pour monter à l'assaut par la force du poignet, je vois à votre sérénité que vous n'avez laissé personne en danger derrière vous, mais vous avez abandonné votre lit précipitamment, y a-t-il là-haut quelque objet précieux que vous désireriez sauver?

— Rien! rien! répondit vivement Léopold, ne vous exposez pas à un péril inutile.

— Le fléau va accomplir son œuvre de destruction, reprit le gendarme. Nous n'avons ni pompes, ni aucun moyen de le combattre. Le château de Buissas est voisin, et on pourrait peut-être... Ah! mais, voici un petit déluge qui remplira avantageusement l'office de pompes à incendie.

Le ciel, en effet, qui était resté chargé de nuages et menaçant tout le jour, s'ouvrit pour répandre des flots de pluie.

— Je regrette de ne pouvoir vous offrir un abri, dit Léopold.

— Nous ne serions pas en mesure d'accepter, monsieur, nous sommes en expédition, nous venons d'arrêter trois malfaiteurs, la mère et les deux fils.

— Ah! dit Léopold qui écouta attentivement.

— Nous étions donc sur la route, quatre hommes et un brigadier, accompagnant les prévenus, lorsque j'aperçus des lueurs. Il y a un malheur, dis-je à mon supérieur, et je lui demandai la permission de me porter au galop sur le lieu du sinistre. Il me l'accorda avec d'autant plus de facilité que nos prisonniers sont soigneusement garrottés et qu'un chien de berger suffirait pour les conduire. Subséquemment, je me détachai avec Picot... Eh! Picot, qu'est-ce que vous faites donc là-bas? Est-ce que vous cherchez, par hasard, une épingle que vous auriez perdue?

— Venez voir! venez voir! cria Picot.

Léopold et le premier gendarme se rapprochèrent. Picot leur montra les pitons enfoncés dans une porte à demi consumée.

— Ce sinistre doit être attribué à la malveillance, dit-il, il faut dresser procès-verbal.

— C'est effectivement sûr et certain, reprit le premier gendarme, voici des indices.

Puis, se tournant vers Léopold :

— Monsieur, ajouta-t-il, vous connaissez-vous des ennemis dans le pays?

Déjà Léopold n'avait plus de doutes. Mais quelques secondes de réflexion lui firent comprendre que, s'il accusait, sa lutte contre cette femme à langue de vipère recommençait.

— Voici vos camarades, dit-il; j'entends le pas de leurs chevaux. Cette femme qu'ils emmènent n'est-elle pas?...

— La Marcelle, mauvaise graine, monsieur, ainsi que ses deux fils. Du reste, leur affaire est claire : vol avec effraction, recel, complicité, préméditation; ils en ont pour vingt ans au moins.

— Encore des pitons ici! s'écria-t-il, vous l'avez échappé belle, monsieur, on voulait vous rôtir tout simplement.

Le premier gendarme renouvela sa question.

— Non, répondit Léopold, je ne me connais pas d'ennemis.

Il se dit que, puisque cette femme et ses fils avaient à expier un autre crime, il n'avait plus qu'à les abandonner à la justice qui se chargerait de le venger sans que son nom fût prononcé par ces trois bouches venimeuses.

Le cortège s'avançait sous une pluie battante. Léopold prit les noms des deux gendarmes qui l'avaient secouru, et leur donna le sien.

— Nous nous reverrons, dit-il, en leur serrant la main.

— Vous n'avez point quelque velléité de faire votre déclaration au brigadier?

— Je n'ai rien à déclarer, sinon que ma demeure a eu la maladresse de se laisser brûler. Me voilà trempé jusqu'aux os. Le château de Buissas n'est pas loin, et j'y ai mon lit. Au revoir.

Léopold fit quelques pas et se plaça derrière un arbre. Il souhaitait de voir ce qui allait se passer. Les trois prisonniers parurent, enchaînés les uns aux autres, à pied, ayant un gendarme de chaque côté et un autre derrière eux. On fit halte devant le pavillon. Picot et son camarade n'étaient pas remontés à cheval. Ils firent descendre le brigadier, lui parlèrent tout bas, et lui montrèrent les preuves du crime. Pendant ce temps, les lueurs mourantes de l'incendie à demi éteint par la pluie éclairaient en plein Marcelle et ses fils qui attendaient sur la route. Ils échangèrent un regard empreint d'une joie farouche. Ils supposaient que Léopold avait péri. Un des frères poussa même un ricanement sauvage, à peine contenu par la prudence. L'autre frère et la mère se rapprochèrent de lui comme pour lui imposer silence, pour étouffer ce cri de joie qui était presque une révélation, un aveu.

— Ah! pensa Léopold, j'aurais beau jeu pour faire une leçon de morale à ces misérables. Mais elle serait perdue, et j'aime mieux rentrer chez moi.

## XXI

Cet incendie amena un résultat que personne n'avait prévu : la découverte du fameux trésor. Dès que le jour parut, Léopold conduisit son oncle au pavillon pour voir avec lui ce qui en subsistait encore, et aviser aux moyens de réparer le désastre. Les quatre murs, noirs à l'intérieur et conservant un reste de chaleur, malgré la pluie qui n'avait cessé de tomber, s'étaient maintenus debout! Mais les planchers et une partie du toit s'étaient écroulés. Pendant qu'il examinait tristement cet amas de décombres, la physionomie de M. Rougerie changea tout à coup, il jeta un cri de surprise, et, appelant son neveu, il lui montra des traînées brillantes, de minces ruisseaux d'or qui s'échappaient des poutres rongées par le feu.

— Ton grand-père avait raison, dit-il. Regarde!

Léopold se baissa vivement et ramassa une poignée de beaux et de bons louis, à l'effigie de Louis XV et de Louis XVI.

Les cachettes étaient pratiquées d'après le système en usage à cette époque. Les solives du plafond, celles des cloisons, étaient presque toutes perforées d'une façon uniforme, et, dans ces excavations recouvertes ensuite de bois et de couleurs, des piles d'or se trouvaient enfouies.

— Ah ! mon neveu, s'écria M. Rougerie ébloui, fasciné, il y a là toute une fortune! Nous allons avoir de l'occupation. Tu m'aideras à tamiser les cendres.

Avec une joie d'enfant, Léopold emplit lestement son mouchoir et courut à Buissas.

— Tendez votre robe, cousine, dit-il à Charlotte.

Elle obéit sans savoir de quoi il s'agissait, et Léopold lui versa de haut tout le contenu de son mouchoir.

— C'est pour vous, dit-il. Tenez, venez vite. Nous faisons une récolte bien amusante. C'est plus intéressant que la récolte des champignons. Prenez un grand panier. Serrez d'abord ceci. Avez-vous des coffres assez vastes?

Un instant après ils avaient rejoint M. Rougerie, et tous les trois continuaient leurs recherches en poussant mille exclamations joyeuses. Chacun d'eux faisait un tas particulier; puis bientôt, voyant l'empressement et l'activité de sa cousine, Léopold lui apporta tout ce qu'il rencontrait.

— Grossissez mon tas, dit-elle, c'est la part des pauvres

— Ah! cousine, quelle bonne idée!

M. Rougerie approuva, et ajouta un louis tout enfumé.

— Ils seront plus riches que nous, dit-il, mais tant mieux pour eux.

— Des papiers! Des papiers! s'écria Léopold en retirant d'un trou une liasse qui s'était obstinée à ne pas brûler.

— Tu m'étonnes, mon neveu. Dans ce temps-là les billets de banque n'étaient pas inventés.

— Des assignats, mon oncle!

— Tiens! c'est flatteur pour la République. Gardons-les comme curiosités. Gardons tout.

— Et si je vous refusais ma main, à présent que vous êtes si riche! dit Charlotte. Vous le mériteriez bien, mon cousin.

*(La suite prochainement.)* HIPPOLYTE AUDEVAL.

---

*Le Directeur-Gérant :* HENRI GAUTIER. Sceaux. — Imp. E. Charaire.

5 centimes le N° année courante. (10 centimes le N° années échues.) N° 2002 TRENTE-SIXIEME ANNÉE. — 24 Mars 1897.

# L'OUVRIER

**Journal illustré paraissant le Mercredi et le Samedi**

| ABONNEMENT D'UN AN : (104 numéros) France, Algérie et Belgique : 6 francs. | DIRECTION ET ADMINISTRATION : LIBRAIRIE BLÉRIOT, HENRI GAUTIER, SUCCESSEUR, 55, quai des Grands-Augustins, Paris. | ABONNEMENT D'UN AN (104 numéros) Colonies et Étranger (sauf la Belgique) : 7 francs. |
|---|---|---|



# LES HÉROS DU DEVOIR[1]

PAR

ROGER DE TODI

XV (*Suite.*)

Myrte quitta son amie réconfortée et presque heureuse, emportant le don de Gérard.

Dès qu'elle fut de retour à l'hôtel, son père la fit appeler.

— Je t'attendais avec une grande impatience, dit-il, ayant oublié de t'annoncer que nous nous rendions ce soir au dernier bal de la comtesse Hans; voici pour relever ce que ta toilette pourrait avoir de défectueux.

Le banquier tendit à la jeune fille un écrin tout ouvert.

Myrte jeta un cri de surprise.

— Cette parure d'opales est merveilleuse, dit-elle, trop magnifique pour moi, mon père : une jeune fille doit se parer plus simplement.

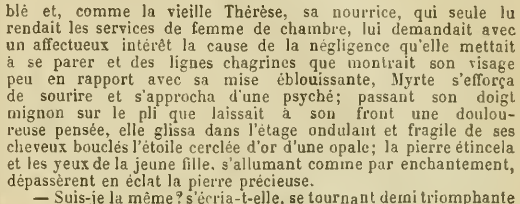
Le financier haussa les épaules.

— Ne t'ai-je pas dit que je te voulais remarquée parmi les plus riches héritières ? dit-il d'un accent presque dur.

A peine seule, Myrte soupira :

— Je ferai ce qui lui plaira, mais que je suis lasse de cette vie!

Le soir, elle se revêtit d'une simple et riche toilette de soie, d'un bleu fort pâle glacé de nuance


blé et, comme la vieille Thérèse, sa nourrice, qui seule lu rendait les services de femme de chambre, lui demandait avec un affectueux intérêt la cause de la négligence qu'elle mettait à se parer et des lignes chagrines que montrait son visage peu en rapport avec sa mise éblouissante, Myrte s'efforça de sourire et s'approcha d'une psyché; passant son doigt mignon sur le pli que laissait à son front une douloureuse pensée, elle glissa dans l'étage ondulant et fragile de ses cheveux bouclés l'étoile cerclée d'or d'une opale; la pierre étincela et les yeux de la jeune fille, s'allumant comme par enchantement, dépassèrent en éclat la pierre précieuse.

— Suis-je la même? s'écria-t-elle, se tournant demi triomphante du côté de la gouvernante.

Celle-là admirait, joignant les mains.

— C'est ainsi que je serai au bal, et pourtant je suis triste; j'ai, ma bonne Thérèse, comme un pressentiment de malheur qui m'étouffe.

Quand Myrte et son père traversèrent les vastes salons du prince de la finance, chez lequel Albanel avait tant tenu à paraître ce soir-là, la baronne Plantier, chaperon habituel de la jeune fille, accourut aussitôt vers eux.

— Vous ici! dit-elle au banquier avec un profond étonnement; je ne croyais pas avoir le plaisir de vous rencontrer ce soir.

Et s'adressant à Myrte :

— Chère petite belle, dit-elle, pressant plus fort que de coutume la main de la jeune fille, venez auprès de moi; mon neveu, qui refusait tout à l'heure de se mêler aux quadrilles, sans doute parce que vous n'étiez pas là, va accourir solliciter la première contredanse.

Il y avait dans ces gracieuses paroles une intonation d'affectueuse commisération qui inquiéta le cœur de Myrte.

La vieille dame l'emmena pendant que le banquier


Le banquier, sanglant, s'affaissa. (Voir page 746.)

1. Voir l'*Ouvrier* depuis le 20 février 1897.

s'éloignait, la lèvre hautaine, sans avoir ajouté un seul mot à son profond salut.

Non sans une étrange amertume, Myrte remarqua sur son passage un murmure dont elle ne pénétrait pas le sens. Quelques sourires sortis de jolies bouches railleuses, quelques mystérieuses paroles saisies au vol vinrent lui mettre au cœur un double sentiment d'amour-propre froissé et de vague crainte. Habituée déjà aux traits envieux, elle leur reconnaissait ce soir-là un mordant qui semblait provenir d'une cause vraie, et ne pouvait se donner le masque d'indifférence qu'elle se composait en ces circonstances, en ayant su parfois les aggraver du superbe mépris que donne l'assurance d'une incontestable supériorité.

Le premier quadrille était achevé, et l'élégant héritier de la baronne venait de reconduire la jeune fille, quand un violent mouvement s'opéra dans les groupes. Myrte vit apparaître son père, pâle, le regard trouble, l'habit débraillé.

— Viens, dit-il d'une voix brève et saccadée, on m'a fait une mortelle injure et je dois rencontrer sur le terrain celui que je viens de souffleter; nous ne pouvons rester ici un instant de plus.

Myrte, l'œil agrandi d'effroi, prit immédiatement le bras de son père.

Le banquier, avec une impatience fébrile, l'entraîna.

Sur leur passage, les voix s'élevaient et des paroles émues se croisaient.

La fille comme le père semblait ne voir ni n'entendre, tous deux tombèrent, un instant après, plutôt qu'ils ne s'assirent sur les coussins de leur voiture, et là, anéantis, ils gardèrent quelques douloureuses secondes de silence.

Par un violent effort, Myrte surmonta sa stupeur. Tout en larmes, elle couvrit de baisers la main du banquier :

— Mon père, je vous en conjure, ne me cachez rien de ce que vous souffrez. Depuis plusieurs jours, je cherche, anxieuse, à comprendre quel secret vous mine; aujourd'hui, je ne puis me taire... Ah! ce duel!... Vous ne vous battrez pas...

Le banquier étendit le bras comme pour l'écarter.

— Laisse-moi, dit-il avec une lassitude qui le montrait privé de toute son énergie ordinaire, laisse-moi ce dernier instant de paix.

Plus effrayée encore, Myrte s'agenouilla, pleurant, suppliant, froissant dans sa douleur sa parure fragile; elle ne parvint pas à fléchir le malheureux.

Immobile au fond de la voiture, elle voila alors son visage inondé de pleurs, en étouffant ses sanglots. Le banquier garda le silence jusque dans la cour de l'hôtel; là, il descendit automatiquement et, sans jeter sur Myrte un seul regard, pénétra dans ses appartements.

Appelant à elle toutes ses forces pour se taire aussi, celle-ci s'éloigna à son tour en refusant d'une voix brève tout service.

Arrivée chez elle, elle jeta ses pierres d'opale dans un coffret où scintillaient d'autres bijoux, couvrit ses épaules d'un peignoir d'une blancheur de neige et, faisant crouler par un geste douloureux tout le gracieux édifice de sa coiffure de bal, vint, les cheveux épars, tomber agenouillée sur le prie-Dieu placé aux pieds de son christ d'ivoire.

Ici, il était permis de pleurer.

Longtemps comprimés, ses sanglots se firent jour, elle s'abandonna à sa douleur, douleur étrange dont elle n'avait fait que pressentir la cause et n'osait pas sonder le dénoûment. Oppressée, l'air manquant à sa poitrine, une peur sans nom la prenant à la gorge, elle se leva rapidement, prit un flambeau, et s'approchant d'une glace, écarta le voile de sa chevelure. Son visage lui apparut méconnaissable. Elle courut ouvrir sa fenêtre, et penchée contre le balustre de pierre :

— Mon Dieu, balbutia-t-elle, levant un regard éploré vers le ciel rayonnant d'étoiles, ayez pitié de nous!

Le jardin n'offrait qu'une masse confuse de fourrés sombres se dentelant sur les murailles blanches de lune. A droite, une raie de lumière allait se perdre jusque dans les massifs, éclairant au passage les plates-bandes d'hortensias aux corolles fermées. Cette lumière venait du bureau du banquier. Plusieurs fois, elle se déplaça suivie par les yeux voilés de pleurs de la jeune fille inquiète; enfin, elle se fixa définitivement dans la chambre à coucher du maître de la maison.

— Il va reposer, pensa-t-elle; puisse le calme revenir, et cette affreuse énigme demeurer sans suites funestes.

Le temps était doux, comme aux plus belles soirées de juin. Une brise méridionale apportait jusque dans l'appartement les parfums des violettes assoupies. Sous l'influence de cette douce nuit, Myrte sentit l'ardeur fiévreuse battre moins fortement ses tempes. Ce qu'elle resta ainsi de temps, plongée dans un chagrin muet, contemplatif, elle ne s'en rendit point compte. Les étoiles voilées de brumes, le ciel moins bleu et l'air subitement refroidi la ramenèrent au sentiment de la réalité. Elle songea à chercher l'oubli dans le sommeil. Alors, seulement, la lumière qui rayait le sable de l'allée frappa de nouveau ses regards. Son père veillait, souffrait encore de cette blessure inavouée, reçue en pleine soirée, et, le cœur agité violemment :

— Ah! se dit-elle, je suis lâche, il fallait lutter davantage et le consoler malgré lui; ma place est à ses côtés; pourquoi suis-je montée ici?

Myrte ajusta rapidement les plis de son fichu de crépeline. Sans bruit, elle descendit. Une demi-obscurité régnait dans l'antichambre, éclairée seulement par les rayons échappés de la chambre à coucher, dont la portière, négligemment drapée, permettait d'apercevoir tout l'intérieur.

Aucun bruit ne sortait de cette pièce : hésitante, Myrte s'arrêta.

Immobile devant un cabinet italien soutenu par deux anges de bronze florentin, le banquier contemplait une miniature que Myrte reconnut : l'image de sa mère.

Le portrait tremblait entre les mains du financier. Il était pâle, ses traits portaient une expression d'énergique résolution. Arrachée à sa muette contemplation, la jeune fille le vit porter à ses lèvres le portrait qu'il rejeta ensuite dans un tiroir en ouvrant précipitamment un autre compartiment. Il en sortit un revolver et, rapide comme l'éclair, se l'appuya au point du cœur. Un cri terrible retentit, une forme blanche s'élança... Trop tard, une détonation éclatait. Le banquier sanglant s'affaissa, pendant que, près de lui, Myrte, sans voix, brisée par l'horreur, tombait aussi inanimée.

L'hôtel s'emplit immédiatement de mouvement, de cris. Les domestiques, réveillés en sursaut, accouraient sur le lieu du drame. La vieille gouvernante aperçut la première l'épouvantable spectacle. D'un accent éteint, elle cria : « Un médecin... un prêtre, qu'on se hâte! » Elle courut à la jeune fille dont le vêtement blanc se teignait de taches pourprées.

— Morte! gémit-elle.

Affolée, elle contemplait, l'œil dilaté d'épouvante, ce gracieux visage d'un blanc terni d'albâtre, écartant de sa main ridée les boucles éparses. Puis dégrafant, tremblante, la robe souillée, elle prit une soudaine joie :

— Mais elle n'est pas même blessée, elle vit; elle vit, ma bien-aimée enfant, et n'est qu'évanouie!

Pendant que la vieille femme prodiguait ses plus tendres soins à sa jeune maîtresse, les valets, relevant le banquier, l'avaient déposé sur son lit. Il paraissait privé de vie, sa plaie saignant toujours à travers les vêtements transpercés.

— Est-ce un crime, un suicide? se demandaient déjà les serviteurs.

Thérèse, elle, ne s'occupait que de Myrte.

Au moment où le médecin entra, la jeune fille, ouvrant lentement les yeux, venait de renaître à l'existence.

C'était le docteur Aubry.

Elle lui jeta un regard chargé d'une immense angoisse et voulut se soulever; ses forces la trahirent, elle retomba entre les bras de la dévouée servante en s'écriant avec un accent déchirant :

— Sauvez-le!

Le docteur alla examiner le malheureux banquier.

— Il n'est pas mort, dit-il, et il reste quelque chance de le sauver.

Il procéda à un premier pansement.

Pâle, tremblante, soutenue par Thérèse, la jeune fille s'était approchée, contemplant, dans une vive souffrance, le blessé, au visage livide.

Ce fut dans un cri de douleur que cette vie, qu'il avait voulu quitter, lui revint. Il porta péniblement la main à sa blessure et poussa un sourd gémissement. Puis, en dépit de la souffrance, il tenta de se soulever et dardant sur sa fille un regard désespéré :

— Ruinée! je t'ai ruinée! et moi, je suis déshonoré! ma mort est nécessaire...

— Mon père!

Myrte ne put achever.

Le docteur étendit la main.

— Silence, murmura-t-il avec une douceur ferme, ne prononcez plus un seul mot, je l'exige, car ne voyez-vous pas que votre vie, en ce moment, vaut celle de votre enfant.

Soit qu'il accédât, soit lassitude, le malade obéit, ferma les yeux et retomba dans une somnolence semblable à la mort.

## XVI

### RÊVES ACCOMPLIS

Dès le lendemain, Nella accourait auprès de Myrte. Celle-ci ne quittait pas le chevet de son père, délirant sous l'action d'une fièvre ardente. Parmi ses incohérences, le malheureux banquier venait toujours à la terrible pensée de sa ruine, et surtout à celle de son déshonneur. Myrte voulut espérer que la maladie et le désespoir grossissaient aux yeux du malheureux sa triste situation; cette illusion dut s'évanouir le jour où les bureaux se fermèrent et où le vieux caissier vint lui annoncer que les scellés allaient être apposés dans tout l'hôtel. Il lui apprit que, par suite du krach d'une importante société financière d'Autriche, la banque s'était trouvée en un déficit immense, et trop tôt connu pour conjurer la ruine complète par les nouvelles combinaisons que méditait le banquier. On savait déjà partout qu'un rival indigne avait jeté à la face de cet homme honnête et malheureux une injure sanglante au sujet de ces désastres; c'était ce qui avait achevé son affolement.

Myrte ne pleura pas, mais, laissant retomber son front sur l'épaule de son amie dont la main pressait affectueusement la sienne, elle jeta un long regard sur le pauvre malade et, avec un accent intraduisible, murmura, entr'ouvrant à peine ses lèvres décolorées :

— Devons-nous encore faire violence au Ciel pour demander sa vie?

— Sans doute, répondit Nella, ne devons-nous pas toujours nous armer d'un courage qui surpasse notre fardeau? Prions pour qu'il vive et qu'il se repente!

Le dernier vœu de Nella fut exaucé.

La vie ne put triompher et, dans la plaie envenimée, s'étaient formés d'affreux abcès qui causaient au banquier de si intolérables souffrances qu'il appelait à grands cris la mort.

En une heure de répit, il fit venir Myrte près de son chevet :

— Je sens venir la mort que j'ai cherchée dans un coupable égarement. J'ai la conscience lourde d'un crime : fais venir un prêtre, mon enfant.

Et il lui parla tendrement, lui demandant pardon des maux dont il l'affligeait. Myrte put alors lui dire ce qu'elle venait d'apprendre. Il ne mourrait pas insolvable. La fortune personnelle que sa mère lui avait laissée était jetée au gouffre qu'elle suffisait à combler. Myrte n'aurait pas eu le droit d'en disposer ainsi avant sa majorité, sans l'aide du bon notaire Me Anchal, qui avançait les sommes constituant l'héritage de l'orpheline.

Le mourant avait eu un élan de joie ; Me Anchal calma l'effroi dans lequel le remit la pensée du dénûment auquel s'était réduite la généreuse enfant, en lui annonçant que, chez lui, Myrte trouverait un sûr asile.

— J'accepte mon châtiment, dit alors Albanel. Et il ne songea plus qu'à se préparer une fin chrétienne.

Le deuil frappait les habitués de la maison Anchal dans laquelle Myrte ne tarda pas à être accueillie comme une seconde fille. Carmélita aussi apparut un jour, vêtue de longs vêtements de deuil ; la nouvelle de la mort tragique de Miollans lui était parvenue certaine. Elle était veuve et, à cette heure où le pardon sincère s'échappait de son âme, elle se rappelait les premiers jours de l'union et pleurait.

Quelque temps après l'arrivée de son amie, Nella parla départ et, après quelques assauts de tendresse de la part de ses parents, la colombe victorieuse prit son vol pour le noviciat de la rue du Bac.

La vie retirée que Nella avait menée fut vécue par Myrte plus paisible encore. L'apaisement qui finit toujours par reprendre le dessus des plus grandes douleurs, mettait un peu de sérénité sur son front. Avoir trouvé, après un grand naufrage, cette existence sans choc était une suprême douceur pour son âme, atteinte par tant de côtés différents qu'elle n'aurait pas eu le courage de surmonter ce douloureux chaos sans le secours des amitiés précieuses qui veillaient sur elle.

Il ne se passait guère de jour sans qu'elle allât voir Nella, et elle passait des heures nombreuses au noviciat, accompagnant son amie partout, à la chapelle, à l'école, à l'officine de pharmacie. Elle vint lui raconter un jour comment Gérard Nives, inopinément arrivé après une absence de douze mois, s'était rencontré avec elle dans le salon du notaire et l'avait prise pendant un instant pour elle, Nella. C'est que Myrte, avec ses vêtements de deuil, sa démarche aérienne, son visage pâli et mélancolique, avait pris un charme inexprimable et tout nouveau, et semblait avoir imité, de Nella, jusqu'au son de voix un peu frêle, mais harmonieux.

Le jeune peintre était rempli d'étonnement, n'ayant appris, des derniers événements survenus en France, que la mort du financier.

— Oui, lui dit Mme Anchal, notre Nella nous a quittés; mais la chère enfant a presque dit vrai, ajouta la vieille dame en essuyant ses larmes, Myrte fait revivre Nella : Dieu gâte encore notre vieillesse!

Quand Gérard se retrouva chez lui, sans en pénétrer la cause, il se sentit brisé. Un immense besoin de repos et de réflexion l'envahit. Il songea. Et, pour la première fois, le souvenir de la promesse que Nella lui avait arrachée, à l'heure inoubliable de sa déception, vint frapper sa mémoire. Elle lui avait dit : « Myrte n'est-elle pas digne de devenir cette douce compagne que vous rêvez? »

Cette pensée fit rougir le jeune homme, l'idée qu'il pût établir une comparaison entre la fille du banquier et l'ange de son premier rêve l'impatienta de telle sorte que, s'arrachant brusquement à sa torpeur songeuse, il courut saisir sa palette et se plongea vigoureusement dans le travail, vrai et seul remède au mal dont il souffrait.

Mais tout allait raviver ce combat, car l'artiste avait repris peu à peu ses anciennes habitudes, et se retrouvait encore comme autrefois à la table de jeu du vieux notaire. L'on s'était remis à faire un peu de musique et, tandis que le violon de Gérard vibrait sous son flexible archet, que les doigts de Myrte erraient sur les touches d'ivoire, ils échangeaient quelques paroles où le nom de Nella revenait comme un délicieux écho de respect attendri dans la bouche du peintre, d'amitié enthousiaste sur les lèvres de Myrte. On se rappelait les morceaux qu'elle avait affectionnés, et c'étaient ceux-là qui étaient choisis de préférence.

Myrte n'éprouvait plus de gêne en face de Gérard ; elle avait jeté loin les rêves d'autrefois, surtout depuis qu'elle s'était faite pauvre, et ne le considérait que comme l'ami de la maison. L'avenir semblait ne pas exister pour elle, elle était loin de songer à en soulever le voile; cette passivité apparente de l'âme tenait à la violence des douleurs subies.

La chose contraire arriva pour Gérard, qui s'étonna lui-même et, tout en s'en voulant, raisonnait. Il ne savait pas encore que Myrte, volontairement et totalement dépouillée, était pauvre désormais ; cela eût peut-être singulièrement éclairé ses raisonnements et, désireux encore de distraire sa pensée, il partit faire une tournée artistique en Espagne, d'où il ne revint qu'avec les violettes de février. Nella allait alors faire sa profession religieuse; la jeune novice paraissait si heureuse que Myrte se mettait presque à l'envier.

— Quel dommage que je ne me sente pas la vocation religieuse! lui dit-elle un jour en un doux épanchement ; tu sembles si heureuse et je me sens parfois si triste! Il y a des heures où je voudrais courir m'enfermer au couvent; mais bientôt mon cœur change d'attraits, je vois que je ne dois point souhaiter un changement dans ma vie.

— Cela arrivera pourtant, amie, mais non pour entrer au couvent. Te rappelles-tu un rêve d'autrefois?

Myrte rougit subitement.

— Je t'en supplie, balbutia-t-elle, ne parlons pas de cela.

— Si, il faut en parler, j'ai mission pour cela.

— C'est impossible, l'attitude du peintre ne me donne aucun lieu de le croire ; d'ailleurs, après avoir espéré s'unir à toi, Nella, on ne peut plus aimer.

— Est-ce un reproche? dit doucement la jeune novice. L'accuser serait douter de son grand cœur qui a consenti tout de suite à reprendre auprès de moi le simple rôle d'ami. Il t'aime, chérie, et mieux que nulle autre parce qu'il a compris le sacrifice, cette sublime fleur du cœur. En veux-tu une preuve? tiens : de concert avec Mme Anchal, c'est moi qu'il a chargée de t'offrir ce bijou, gage, si tu le veux, des promesses de fiançailles.

Nella ouvrit un petit écrin et présenta à la jeune fille une bague ornée du splendide diamant offert jadis à l'artiste par l'infortunée Mehala pour « sa sœur de France ».

Attendrie autant qu'étonnée, Myrte contempla un instant le bijou, mais l'émotion qui teignait son visage de flammes fugitives ne tarda pas à s'effacer. A peu près calme, elle repoussa le don.

— Non, dit-elle d'une voix qui tremblait un peu. Ferme cet écrin, chère amie, je refuse. Tu le lui diras.

Plus émue qu'elle ne voulait le paraître, la jeune fille se pencha pour dérober l'expression de ses traits.

— Pauvre Myrte, pourquoi vouloir mentir à toi-même ; nous l'avons dit souvent, nos âmes se pénètrent et je vois clair en toi.

— Songe à ce que je suis devenue, une fille pauvre.

— Notre ami méritait mieux de toi. Sache donc que c'est surtout depuis qu'il connaît ton dépouillement volontaire que Gérard s'est senti attiré vers toi plus qu'il ne le fut jamais, je t'assure, vers une autre autrefois.

Myrte, redevenue elle-même, en sauta au cou de son amie.

— Pardon, dit-elle, l'orgueil m'égarait, mais le voici vaincu.

— Veux-tu me causer une grande joie ?

— Tout ce que tu voudras, mon angélique sœur.

— Bien. Je garde l'anneau de fiançailles et tu le recevras ici, au jour de ma profession religieuse. Vous serez fiancés en ce jour si beau pour moi, et ce vous sera un talisman de bonheur.

— L'excellente idée! s'écria Myrte avec élan. Mme Anchal le lui dira ce soir. L'attente sera la pénitence du complot que vous avez tous formé contre mes visées de célibataire.

En quittant le parloir après ce décisif entretien, Myrte s'envola légère presque autant que jadis ; un lumineux horizon venait de surgir en sa vie.

En rentrant, elle croisa dans le vestibule un homme revêtu d'un ample manteau, dont le haut collet de fourrures masquait presque entièrement le visage ; elle n'entrevit qu'un front aux tempes dégarnies et, sous des paupières bridées, des yeux mobiles dont le regard, déjà hagard, s'égara tout à fait à son aspect. Un sourd grondement parut sortir des profondeurs de la gorge de cet homme; il se précipita vers la porte et s'élança vivement dans le fiacre qui stationnait devant la demeure.

Un cri faillit s'échapper des lèvres de Myrte : Miollans!

Devenait-elle visionnaire ? Le banquier fripou était loin... Et qu'aurait-il eu à faire chez papa Anchal? Quelque client de l'étude prenait à ses yeux l'apparence d'un spectre...

Chassant ces pensées, la jeune fille monta en hâte vers son étroite chambre, heureuse d'y songer dans la solitude à la nouvelle de son changement de destinée.

Mais non, Myrte Albanel ne s'était point trompée. Sur la présentation d'une carte portant le nom de J. Duverne, l'inconnu qui avait été introduit auprès de son tuteur était l'ex-banquier Miollans.

Il se fit reconnaître et dit au notaire :

— Voyez en moi un père désespéré. Je sais que des nouvelles des Indes vous parviennent régulièrement, que le bruit des événements concernant les Français établis dans la région de Bombay ne peut pas vous être étranger. Il y en eut un, là-bas, dont les agissements allèrent jusqu'à intéresser la politique anglaise, et dont le *Times* relata les actes d'audace ou d'astuce. Il y a environ un an, il disparut. En vain je fis écrire à notre consul à Pondichéry, Nulle fut la réponse, les autorités anglaises gardèrent le silence... Je pensai à vous comme à une suprême ressource. J'en ai l'intuition, vous pouvez me le dire : qu'est devenu Tébald Miollans ?

Le banquier interrogeait d'un ton saccadé mais froid, prêt à tout, semblant plus souffrir de l'impatience de l'attente que de l'annonce d'un événement pressenti.

— Il est mort, répondit simplement le notaire.

— Dans quelles circonstances ?

— Etranglé.

— Assassiné ! Alors... je vois ce qui me reste à faire... Vous me jugez un homme bien méprisable, n'est-ce pas ?

Le notaire ne dit rien. Son regard suffisait à répondre.

— Eh bien ! justice sera faite envers le père comme pour le fils : je vais me constituer prisonnier. Et puisque vous m'avez rendu le triste service de décider en dernier ressort de l'emploi de mon existence, je vous charge d'une grave mission : vous pouvez dire à votre commensal, le docteur Marc Aubry, que l'assassinat de Georges Aubry, son père, sera bientôt vengé. Car je n'entrerai pas seul sous les voûtes de la prison, et ma flétrissure paraîtra peu hideuse auprès de celle de l'homme qui me précédera aux assises.

Miollans s'éloigna, laissant Me Anchal immobile et rigide, s'appuyant contre la cheminée pour dérober l'émotion de la surprise qui le clouait au sol.

Un peu plus tard, on apprit que le banquier faussaire, recéleur de criminels et voleur, avait demandé à être incarcéré, désignant à la vindicte de la justice le misérable Jasub, que la police d'Anvers parvint à saisir, mais trop tard, car il n'était plus qu'un cadavre noyé dans les ondes de l'Escaut.

Cette affaire affecta beaucoup le docteur, car elle renouvelait en lui le souvenir des heures poignantes d'incertitude et de douleur pendant lesquelles il maudissait, dans l'impuissance de la vengeance, l'auteur du crime affreux ; mais il en vint bientôt à bénir cette justice providentielle qui, à son heure, frappait le coupable en évitant autour de son nom la renommée des causes célèbres, le bruit et le mouvement redoutables des sympathies mondaines.

Huit jours plus tard, Myrte se trouvait de nouveau dans le grand parloir, aux meubles bien cirés, aux blancs rideaux ; non plus seule, mais entourée d'amis. C'était après la touchante cérémonie de profession qui avait mis en fête le séminaire des filles de charité. Nella s'était donnée toute à son Dieu et aux membres souffrants du Christ. Ils étaient là, les parents adoptifs, bien émus, surtout Me Anchal qui admirait sans la comprendre la grandeur du renoncement religieux, et voyait surtout les épines de l'amère séparation.

Mme d'Arbouville, Carmélita, dans ses voiles de veuve, et Lætitia étaient venues de Normandie.

Arrivèrent Gérard Nives et le docteur Aubry, venant saluer aussi la nouvelle Fille de charité.

Le jeune peintre lui tendit un pli. Le cœur de sœur Saint-Raphaël bondit joyeusement, elle le prit avec empressement.

— De mon frère, dit-elle, avant même d'y jeter les yeux.

— Oui, ma sœur, notre cher Père Richard m'a adressé cette missive pour vous la remettre au moment, arrivé aujourd'hui, où vous pourriez sentir le vide de son absence.

— Quelle délicatesse !... Oui, mon frère, je pensais à toi... Merci, monsieur Gérard, de n'avoir point oublié de me communiquer si à propos cet envoi.

Et, n'oubliant personne :

— Ah ! cher docteur, dit-elle à Marc Aubry. Je n'ai pas encore pu voir appliquer des ventouses ni mettre des sangsues, sans être prête à défaillir. Jamais, dit notre maîtresse, je n'aborderai la salle des opérations. M'aiderez-vous à prendre un cœur d'airain ?

— Le vôtre est d'or, cela vaut mieux, ma sœur, repartit le docteur.

— Ma grande amie, fit, toute câline, la petite Lætitia, tu avais promis tout à l'heure de nous bénir tous... Allons, Nella, ordonna-t-elle d'un ton d'impérieuse mièvrerie, imite l'éminentissime cardinal.

L'assemblée applaudit au vœu de l'enfant.

Nella rougissait. Une inspiration subite lui vint.

— Oui, dit-elle, c'est mon droit aujourd'hui que je suis à l'honneur. Viens, Myrte, mon amie, près de moi ; vous, monsieur Gérard, approchez. Je vous bénis tous, mes amis dévoués ; cependant, ne soyez pas envieux si, aujourd'hui, j'ai quelque prédilection pour ceux-ci. On dit que dans ce monde il est des âmes sœurs et créées pour s'unir; quelques-unes s'égarent et d'autres n'arrivent à se rejoindre qu'à travers de multiples obstacles. C'est l'événement qui a lieu devant nous. Myrte, Gérard, Dieu vous avait faits l'un pour l'autre, soyez bénis, soyez bientôt unis. Le Seigneur me donne, en ce jour si heureux pour moi, de former le premier nœud de votre bonheur.

Sœur Saint-Raphaël montra à tous la riche bague de fiançailles qui lui avait été confiée, et la passa au doigt de son amie, tremblante d'une douce émotion.

— Monsieur Gérard, êtes-vous content de moi ?

Le jeune peintre ne répondit que par un éloquent sourire et s'inclina tout troublé de respect et de reconnaissance.

— Voici un de mes beaux rêves accompli, murmura la religieuse, qui regardait, ravie, le groupe d'amis pressés autour d'elle comme des abeilles autour de leur reine.

— Le rêve de Myrte, murmura la fiancée, si bas que son amie seule l'entendit.

Gérard revit sa fiancée le soir et lui apporta un premier bouquet formé de violettes et de boutons de roses et cerné de feuillages de myrte, symbole de paix, d'amour et d'union, confondant dans une même pensée le souvenir de Nella, l'humble violette monastique et la rose odorante de l'affection nouvelle qui venait d'éclore avec le premier serment.

Me Anchal et sa femme convinrent, selon les souhaits de Myrte et de Gérard, que l'union aurait lieu bientôt et sans éclat. Les jeunes gens voulaient en ce jour n'être accompagnés que d'amis. Sur l'un et l'autre planaient encore des ombres d'êtres disparus; même parmi les joies présentes, ils en voulaient garder le souvenir recueilli.

A la veille de la cérémonie du mariage, Gérard et Myrte se rencontrèrent sous l'ogive d'une chapelle ; ils revinrent ensemble chez Me Anchal ; la vieille Thérèse les suivait discrètement. Myrte avait passé une partie de l'après-midi à l'Hôpital libre où venait d'être fondé un asile de petits enfants, dont sœur Saint-Raphaël avait la direction. Tout à coup, l'artiste, qui écoutait avec une sorte de ravissement la peinture délicate et élogieuse pour son amie que la jeune fille faisait de la nouvelle œuvre, se pencha pour lui dire plus bas :

— Pardonnez-moi, chère Myrte, si j'ai pu l'aimer autant, vous connaissant déjà : c'était faute de vous voir telle que vous étiez, sans ce cadre d'or faux du monde.

Roger de Todi.

*(La suite au prochain numéro.)*

# JEUX D'ESPRIT DE L'OUVRIER

*Pour les prix et les conditions, voir le n° 1981 du 9 janvier 1897.*

31. — curiosité

A chacun des mots suivants, ajouter un nom d'animal différent, de façon à obtenir des mots de même espèce :

*Reine, crise, nain, rail, bis, ânée, pinte, cure, pape, hâle, roc, cène, onde, hale, blé, maure.*

Adour.

32. — mots absents formant anagramme

Sous ma fenêtre et sous mes yeux,
La ****** des enfants joyeux,
Montant, descendant en cadence,
Sur une ****** se balance.

Tullie.

33. — chaine de métagrammes

Désires-tu, lecteur babile,
Avec de l'eau faire du vin ?
C'est assurément très facile,
Tu ne tenteras point en vain.
Pour ce, pas besoin de dictames,
De talismans, *et cætera;*
Une chaîne de métagrammes
En trois anneaux te suffira.

Un Bourguignon.

aux débutants

*Chaîne de métagrammes.* — Consiste en une suite de métagrammes dont un mot quelconque diffère du précédent par une lettre.

*Exemple :*

P E R S E
p e r t e
p o r t e
c o r t e
C O R S E

Pour changer *Perse* en *Corse*, il faut donc trois mots intermédiaires, il devra en être de même pour arriver à la solution du problème ci-dessus.

Adresser tout ce qui concerne les Jeux d'esprit au rédacteur soussigné, aux bureaux du journal.

Œdipe.

# CHRONIQUE HEBDOMADAIRE

LES EXPOSITIONS DE PEINTURE. — PETITS SALONS. — QUE DEVIENNENT LES TABLEAUX? — MULTIPLICATION DES ARTISTES. — SNOBISME ARTISTIQUE. — ENCOURAGEMENTS FUNESTES. — L'ART DANS LA FAMILLE. RÔLE FORTIFIANT. — RECUEILLEMENT QUADRAGÉSIMAL. — VIE MODERNE TROP DISPERSÉE. — AUTREFOIS ET AUJOURD'HUI. — LE THÉ DE CINQ HEURES. — ROBES CLAIRES ET ROBES SOMBRES. — LA REINE VICTORIA A NICE. — EST-ELLE CONVERTIE AU CATHOLICISME? — UNE LÉGENDE. — MOUVEMENT DES CONVERSIONS. — LE CATHOLICISME ANGLAIS ET LA TERREUR. — MYSTÉRIEUSE ACTION DE LA PROVIDENCE. — NOTRE-DAME DE MAYLIS. — LA FÊTE DES LABOUREURS DANS LA CHALOSSE. — LA PERDRIX ET LE VAUTOUR. — LE 26 MAI. — LES PÈLERINS LANDAIS.

Il pleut des expositions de peinture. A l'heure actuelle, il est impossible de compter les salles où l'on a exposé. Sans parler des expositions des cercles, les aquarellistes, les miniaturistes, les « sanguinistes » font rage. C'est par centaines, c'est par milliers qu'ils envoient leurs ouvrages. A mesure que s'ouvrent de nouvelles galeries, l'invasion monte et ces galeries seraient-elles cent fois plus vastes, qu'elles ne suffiraient pas à contenir la dixième partie de la production picturale.

Et dire que nous ne sommes encore qu'au début d'un mouvement qui ira toujours en s'accentuant! Le gros de l'armée n'a pas encore donné; il se réserve pour les Champs-Elysées et le Champ-de-Mars, sans compter la Bodinière et le Bon Marché! Et cette manie n'est pas spéciale à Paris; toute ville de province qui se respecte tient à avoir son exposition annuelle, sans compter ses salons particuliers. Enfin, quand on sait que les toiles qu'on exhibe dans ces innombrables « Petits Salons » sont le résultat d'une sélection, que, pour une toile admise, il y en a trois ou quatre de refusées, c'est à se demander si la moitié de la France ne passe pas la meilleure partie de son temps à tenir un pinceau d'une main et une palette de l'autre.

Il y a là un des côtés les plus curieux de notre situation sociale. Diverses causes ont contribué à cette éclosion spontanée de l'art sur les terrains qui jusqu'à présent paraissaient réfractaires. D'abord l'intérêt. Il y a quelque vingt-cinq ans, il s'est passé pour la peinture le même phénomène que pour la recherche de l'or au Transvaal. On a vu de braves jeunes gens, dont tous n'avaient pas un talent transcendant, s'enrichir comme par enchantement dans l'exercice de la peinture. Il y eut une fièvre de peinture analogue à celle de l'or. A la vue de ces fortunes si brillantes et si rapidement faites, beaucoup de têtes ont tourné, et on s'est rué dans le domaine de l'art, comme à la conquête d'un placer inépuisable. Mais la veine, hélas! s'est épuisée, et les derniers arrivants n'ont plus trouvé que des scories. La consommation, saturée de peintures à l'huile et à l'eau, s'est refusée à en absorber de nouvelles, et, à l'heure présente, beaucoup de braves gens qui auraient pu faire des ouvriers habiles ou d'estimables employés, se voient condamnés à la peinture forcée, sans aucun espoir d'arriver jamais soit à l'aisance, soit à la réputation.

Et puis, le snobisme s'en est mêlé. Des jeunes gens riches, peu enclins à un travail sérieux, mais désireux de « faire quelque chose », se sont dirigés vers la peinture. Cela leur donnait un vernis artistique et leur permettait d'avoir un atelier orné de bibelots exotiques avec la perspective d'agréables excursions à la campagne, pour y « piger » des motifs de paysage. Après tout, telle fantaisie aurait été assez inoffensive si ces snobs fortunés s'étaient contentés de croquer péniblement quelques paysages ou de peindre laborieusement quelques morceaux de genre qui ne tiraient pas à conséquence. Malheureusement, ils ne s'en sont pas tenus là; comprenant un peu tard que jamais leur peinture n'atteindrait le médiocre, ils ont alors érigé leur incapacité en principe et ils ont voulu imposer, comme le dernier mot de l'art, les efforts impuissants d'un « génie » esthétique absolument raté.

***

Quoi qu'il en soit, on ne peut se demander sans stupeur comment vivent à peu près tant de milliers d'artistes et ce que deviennent leurs œuvres. Où passent ces centaines d'hectares de toile peinte dont on aurait pu faire un meilleur usage? Il y a là un problème dont la solution ne laisse pas d'être inquiétante.

Toujours est-il que l'État, avec l'à-propos et le bon sens dont il a le secret, trouve que le nombre des manœuvres de la peinture n'est pas encore assez considérable, et que le besoin d'une production plus active de croûtes se fait sentir. Aussi ne recule-t-il devant aucun sacrifice pour accélérer l'éclosion de nouveaux artistes. C'est ainsi qu'il crée sans cesse de nouvelles écoles de dessin, — il ne s'agit pas, bien entendu, de dessin décoratif et industriel, — et qu'il prodigue l'argent pour agrandir d'une façon démesurée l'Ecole des Beaux-Arts. Déjà, paraît-il, le merveilleux hôtel de Chimay, sur le quai Malaquais, et un immeuble voisin récemment acquis rue Bonaparte ne suffisent plus; on parle de procéder à de nouveaux agrandissements pour permettre à des centaines de pauvres diables de venir grossir l'armée des déclassés que l'enseignement officiel déverse tous les ans sur le pavé. Il est vrai que cette même administration des Beaux-Arts, qui dépense les millions sans compter quand il s'agit des hôtels et des maisons qui n'en peuvent mais, n'a jamais à sa disposition les 100,000 ou 200,000 francs qu'il lui faudrait pour gratifier nos musées d'une belle œuvre d'art.

C'est sa façon à elle d'encourager les artistes et de relever le niveau artistique du siècle.

Maintenant, tout en blâmant l'État d'attirer vers la peinture des jeunes gens qui rendraient beaucoup plus de services à leur pays s'ils appliquaient leurs facultés à la mise en valeur de nos belles colonies, nous ne pouvons que nous féliciter de voir les beaux arts servir de délassement et de distraction aux gens du monde, à condition toutefois que ce divertissement esthétique soit dépourvu de toute préoccupation mercantile. Que de familles où le culte de l'aquarelle, par exemple, provoque les plus saines et les plus nobles émulations! De telles sollicitudes élèvent l'esprit et lui rendent désormais insupportable les vains commérages dont se repaissent les oisifs et les sots!

***

Au commencement de notre siècle, l'Avent et surtout le Carême étaient des époques consacrées à la mortification et au recueillement. La mortification n'est plus guère dans nos habitudes, le recueillement non plus. Dieu sait pourtant ce que nous gagnerions à être un peu plus recueillis et moins dissipés; à faire, ne fût-ce que deux ou trois semaines, une cure de tempérance et une provision de repos; à rester chez nous et à descendre en nous-mêmes de temps en temps; à vivre frugalement et à penser sérieusement, sans, du reste, le crier sur les toits, comme des Pharisiens, et sans sonner les cloches, pour annoncer au monde que nous venons de déjeuner — ou de jeûner — avec une omelette.

La vie moderne est à la fois très monotone et très agitée: monotone, parce que, malgré son apparence turbulente, on y voit et on y refait constamment les mêmes choses; on y retrouve, avec une lassitude qui va quelquefois jusqu'au dégoût, les mêmes plaisirs ou les mêmes corvées; agitée, ou plutôt trépidante, parce que le calme y est rare, le loisir difficile ou troublé, la rêverie impossible ou interrompue; qu'on y accumule des « divertissements » qui ne sont pas toujours des distractions; qu'on y promène une sorte d'ennui fiévreux et de paresse tourmentée, sans être jamais à soi et aux siens comme on le voudrait, comme on le devrait, si l'on prenait la peine de dételer. Nous sommes, au vrai, de drôles de marionnettes. Ceux-là même en souffrent, qui ne sont pas toujours en représentation et s'obstinent à vivre cachés pour être heureux. Mais que dire et que penser de ces malheureux qui passent leur vie, si cela peut s'appeler une vie, sur la scène du monde, et qu'aucun Carême, volontaire ou obligatoire, ne vient reposer de leur surmenage?

Je plains de grand cœur les gens du beau monde, les « honnêtes gens » à toilette et à succès du « Tout-Paris » des premières, qui vont du théâtre au bal, qui usent leurs après-midi à des « matinées » ou à des visites, leurs soirées je ne sais où et à je ne sais quoi; qui rentrent chez eux, la plupart du temps, fourbus et moroses; dînent dehors cinq jours sur sept, reçoivent, nourrissent, amusent, et quelquefois « font causer », à leurs dépens, des indifférents, des inconnus, des jaloux, de mauvaises langues qui peuvent être de bonnes fourchettes, — l'un n'empêche pas l'autre, — et dont, en somme, la joie est mince et l'âme vide, sinon malade, par tant et tant de jours perdus! Ils me plaignent de leur côté, je n'en doute pas: nous sommes quittes.

Nos bons aïeux réservaient volontiers les jours de Carême aux lectures pieuses ou profitables et aux graves méditations. La joyeuse Mme de Sévigné, vive comme la belle humeur et souriante comme un matin de printemps, faisait alors un « bouillon » de Nicole et l'avalait dévotement par petites gorgées. Les bourgeoises de Paris ne se contentaient pas de suivre, en robe un peu sombre, les offices de leur paroisse, d'assister aux sermons ordinaires et extraordinaires, de réduire leurs coquetteries et leurs médisances, et de multiplier leurs aumônes. Elles ne sortaient plus guère, en dehors de leurs stations à leur église, que pour visiter elles-mêmes les pauvres de leur quartier. Elles tenaient des assemblées de charité moins mondaines et moins décolletées que les bals de bienfaisance et les tombolas de notre temps, où l'on n'expose pas que des objets et où les lots ne sont pas toujours aussi en vue que les chapeaux. Elles buvaient moins de thé, entre cinq et sept, en cassant du sucre sur la tête du prochain, à charge de revanche. Elles quittaient le roman à la mode pour des livres plus sérieux, ou même pour ne rien lire du tout, ce qui n'est pas toujours, d'ailleurs, une privation. Aussi, à Pâques fleuries et le carême achevé, les revoyait-on elles-mêmes, j'imagine, plus fleuries et plus reposées. Ces petites austérités ne leur avaient pas nui.

Elles trouvaient sans doute la vie plus aimable et le printemps plus doux. C'est à Pâques, quel que fût le temps, qu'on reprenait alors les robes claires. Les cloches étaient revenues, les rubans aussi: c'était comme un double carillon de notes joyeuses.

On vivait moins vite en ce temps-là que de nos jours, et l'on avait, je crois, moins d'ennui à vivre, parce que la vie était mieux

employée. Le Carême bien compris est un véritable reconstituant. La nature nous conseille alors de ne pas vivre dans une agitation perpétuelle et nous invite à nous mettre au régime. Le Carême est justement, ou il devrait être — si nous écoutions la nature et la raison — une de ces périodes de sevrage nécessaire et bienfaisant.

***

La reine Victoria ressent le besoin de ce repos. Elle est installée depuis dix jours à Nice, à l'Excelsior Hôtel Régina, ce merveilleux palais qui vient d'être inauguré sur la côte de Cimiez, en face de l'admirable et grandiose panorama des Alpes et de la Méditerranée. Le séjour de la reine Victoria coïncide toujours, comme on le sait, avec les fêtes de Pâques. Chaque année, le bruit court, à ce propos, que la souveraine de l'Angleterre est convertie au catholicisme, et qu'elle vient remplir son devoir pascal sur le continent. A l'appui de cette histoire, on rappelle que la duchesse de Kent, la mère de la reine, avait abjuré l'anglicanisme. Mais pourquoi Sa Majesté Victoria dissimulerait-elle sa conversion? On allègue une ancienne loi d'Elisabeth déclarant virtuellement déchus les souverains anglais qui entrent dans le giron de l'Eglise romaine. En somme, il est difficile de savoir à quoi s'en tenir d'une façon précise sur le véritable « état d'âme » de Sa Majesté Victoria, mais la légende prend de la consistance d'année en année. Il faut ajouter, d'ailleurs, que les conversions se multiplient parmi la haute société anglaise. A l'heure actuelle, dans presque chaque grande famille, on compte un ou plusieurs membres catholiques. Ce mouvement date de la Révolution. On se rappelle que l'Angleterre accueillit avec la plus grande bienveillance les prêtres français émigrés ou déportés.

Ces rapports affectueux dissipèrent bien des préjugés. Témoins des vertus de nos compatriotes, beaucoup d'Anglais rentrèrent en eux-mêmes et cessèrent de déclamer contre la « superstition » romaine. C'est ainsi que la Providence fait souvent sortir le bien du mal. Ainsi va le monde! C'est depuis le règne de Robespierre que le catholicisme a repris faveur chez nos voisins d'outre-Manche. Dix ans à peine après la Révolution, les abominables lois édictées contre nos coreligionnaires commençaient à tomber en désuétude. Vingt ans plus tard, les catholiques entraient au Parlement, et aujourd'hui, dans chaque cabinet soit tory, soit wigh, on compte presque toujours plusieurs membres « papistes ».

***

Entre les rives de l'Adour et les confins du Béarn s'étend une des plus riantes et des plus fertiles contrées de France : la Chalosse. On y rencontre, à chaque pas, des sites gracieux, des horizons variés, des vues pittoresques. Le sol, coupé de coteaux, de vallons et de plaines, est tour à tour tapissé de vignes, émaillé de prairies, ombragé de forêts, baigné de fontaines, arrosé de rivières, couronné de moissons. Des chaînes de collines, pêle-mêle rangées, s'élèvent, s'abaissent, courent en longues lignes. L'azur des mers, les forêts des Landes, les crêtes immobiles et neigeuses des Pyrénées servent d'encadrement à cette poétique région... Au centre de ce délicieux panorama, sur la cime d'un mamelon isolé, la « Vierge de Maylis » a posé son pied virginal. C'est là que, de temps immémorial, elle répand ses faveurs et attire les foules par ses bienfaits. Le ciel bleu semble servir de pavillon à la gracieuse Madone, les sinueuses vallées sont comme les plis de son manteau; çà et là, des églises aux flèches hardies, qui s'élancent du sommet des coteaux ou se détachent sur le fond des vallées, apparaissent comme les radieux satellites de la Reine de la Chalosse. Avec Notre-Dame-de-Buglose et Saint-Vincent-de-Paul, Notre-Dame-de-Maylis forme une glorieuse trilogie, dont les Landes peuvent à bon droit s'enorgueillir. Maylis signifie, dans le langage du pays, *Mère des lis*. Aucun document précis ne nous révèle les commencements du pèlerinage. Mais il est certain que son origine remonte à une antiquité très reculée : l'ancienne église, dont on voit encore les ruines, a été plusieurs fois détruite et rebâtie.

***

Quoi qu'il en soit, voici comment le culte de Notre-Dame des Lis fut mis en honneur dans la Chalosse, vers la fin du XIe siècle. C'était en 1043. Don Garcie, roi de Navarre, se promenait à cheval, seul, aux environs de Najera. Tandis qu'il chevauchait, une perdrix sortit tout à coup d'un buisson, mais au même moment un vautour vint donner la chasse à l'oiseau. Celui-ci traversa à tire-d'aile la rivière de Najerilla, suivi de près par son ennemi, et bientôt les deux volatiles entraient dans un épais fourré. Le roi, poussé par une force mystérieuse autant que par son amour pour la chasse, passa la rivière à gué et s'avança vers le roc au-dessus duquel s'entrelaçaient les halliers où venaient de pénétrer la perdrix et son ennemi mortel. Le roi se fraya un passage à l'aide de son épée, et découvrit bientôt l'ouverture d'une grotte inconnue. Descendu de cheval, il entra dans la grotte et fut frappé d'étonnement et de saint respect à la vue d'une statue de la Vierge tenant l'Enfant Jésus dans ses bras.

La Madone surmontait un autel grossièrement construit. A côté gisait un vase de terre garni de lis. Mais bien plus grande encore fut la surprise du roi quand il aperçut le vautour et la perdrix réfugiés tous deux au pied de la statue, l'un auprès de l'autre, sans crainte et sans méfiance, comme si leur naturel avait toujours sympathisé. Le prince vit, dans ce fait, le miraculeux symptôme de la paix réclamée par la sainte Vierge pour le triomphe de l'Espagne sur les Maures. Il fit bâtir sur cet emplacement, en l'honneur de la Mère de Dieu, un monastère de Bénédictins, qui existe encore sous le nom de *Santa-Maria la Réal* de Najera. Il fonda aussi un ordre de chevalerie dont les insignes étaient un collier d'or, tout garni de fleurs de lis en argent.

Une sœur de don Garcie était mariée au duc de Gascogne, Guillaume Sanche. Elle s'appelait Urraca et fut une insigne bienfaitrice du monastère de Saint-Sever, dont son mari avait été le restaurateur. Elle mourut en 1041, mais, selon toute vraisemblance, ses fils et ses petits-fils étaient chevaliers de l'ordre de Notre-Dame des Lis ou de Maylis.

Sous les auspices de Mgr Delannoy, Notre-Dame de Maylis a retrouvé de nos jours son antique gloire.

Les missionnaires de Maylis convient au printemps de chaque année, du 20 au 25 mars, les agriculteurs landais à la *fête des Champs*, et, en été, la jeunesse à la *fête des Lis*.

La fête des Champs a pour but de retenir les laboureurs dans les campagnes, en leur faisant aimer la vie des champs, et de rendre en même temps les paysans plus chrétiens en leur montrant, dans les préceptes de l'Évangile et dans la pratique de la religion, la base de la paix publique et la vraie solution de la question sociale.

On convoque spécialement à cette fête les sociétés d'hommes, les syndicats agricoles, les membres des caisses rurales. La nef principale est exclusivement réservée aux hommes. On dresse au dehors « le monument de l'Agriculture ». C'est un échafaudage sur lequel sont exposés les instruments de labourage. Le matin, procession du Très Saint Sacrement et manifestation eucharistique. Le soir, procession des agriculteurs, où les diverses sociétés marchent à la suite de leurs bannières, puis consécration de la terre et des laboureurs à Notre-Dame de Maylis. En dehors de l'église, conseils pratiques pour la fondation des syndicats agricoles et des caisses rurales. N'est-ce pas là une bienfaisante institution?

Les populations de la Chalosse sont profondément attachées à Notre-Dame de Maylis. Aux jours solennels de la fête des Champs, la vaste église gothique ne peut contenir les pèlerins accourus de toutes parts... Pendant le reste de l'année, les paroisses voisines viennent nombreuses; on voit les longues phalanges de processions couronner les hauteurs, se dérouler sur le flanc des collines, serpenter au fond des vallées et, de tous les points de l'horizon, converger vers le sanctuaire de Maylis.

OSCAR HAVARD.

---

# PETITE FLEUR[1]

PAR

**HENRY BISTER**

II (*Suite.*)

Angelo revint le soir, puis le lendemain encore, et tous les jours qui suivirent. Il ne quittait plus son habit de première communion, et, chaque soir, le pliait soigneusement, chaque matin le regardait avec inquiétude, car l'usure de l'étoffe s'accentuait aux coudes, le col se râpait affreusement...

De plus, un autre souci s'imposait au pauvre garçon. Il n'allait plus aux olives, ne donnait plus de sérénades, puisque son temps se passait à courir les chemins; et, la nuit, il était si las de fatigue et de chagrin qu'il ne se réveillait pas à l'heure de la pêche. L'argent allait lui manquer, et, si peu que l'on mange, les sous s'en vont plus vite qu'ils n'arrivent.

Lorsque Angelo découvrit que cette vie ne pouvait continuer, lorsqu'il comprit qu'on ne le recevrait jamais à cet hôtel défendu par une armée de serviteurs, il eut un découragement profond et passa des heures à pleurer, en travers sur son lit, dans l'obscurité de la chambre. Mais, au réveil, il se retrouva plus fort, plus courageux, décidé à recommencer la lutte.

Sûrement, Mme Hotkins ignorait ses visites répétées; une mère qui aime tant son fils ne refuse pas à deux enfants le bonheur de s'embrasser en se répétant qu'ils ne s'oublieront jamais, qu'ils seront trop heureux le jour où ils reprendront ensemble leur misère, plus légère à leurs épaules réunies. Les valets seuls avaient cette cruauté de renvoyer l'enfant toujours déçu, pour épargner à leurs hôtes un ennui soupçonné, pour s'épargner à eux-mêmes, peut-être, la peine d'aller porter là-haut, au second étage, la requête du petit Angelo.

1. Voir l'*Ouvrier* depuis le 13 mars 1897

Mais il trouverait un moyen de tout arranger, en regagnant l'argent qu'il avait sottement perdu les jours passés. Sur cette résolution, Angelo s'endormit, tranquillisé, ne quitta pas le bourg dans la matinée suivante, et, l'école du soir achevée, jetant sous son bras son violon délaissé, descendit au cap Martin.

Jamais il n'avait osé offrir ses sérénades aux hôtes du grand hôtel. Il préférait les villas de Menton, moins peuplées, plus accueillantes aux humbles, plus indulgentes pour les petits musiciens qui accrochent quelques notes fausses parmi les perles de leurs vocalises. Il fallait être un artiste, ou presque, pour se hasarder sur la longue terrasse dominant la mer immense, sous ces myriades de fenêtres éclairées qui vous regardaient comme des yeux moqueurs.

Tant pis! tout le monde pourrait rire et railler; mais là-haut, une fenêtre allait s'ouvrir, une petite voix crier :

— Je t'ai bien reconnu, va! Tu peux monter, Angelo, il y a longtemps que j'attends ta venue!

Ce fut d'un pas hardi qu'Angelo monta le perron; son ami le portier l'arrêta dès la dernière marche :

— Tiens! tu as changé de costume! J'ai eu peine à te reconnaître!

Angelo avait, d'instinct, compris que son vieux feutre mou, son habit de tous les jours s'harmonisaient mieux avec son nouveau rôle.

— Oui, je voudrais jouer sur la terrasse.

— Tu sais donc jouer, gamin? Je t'avertis qu'ils connaissent leur affaire, nos voyageurs! On ne leur fait pas croire tout ce qu'on veut!

— Je sais jouer, monsieur, et si vous voulez bien me permettre...

Le vieux portier hésita; mais il eut peut-être un remords de sa rudesse et de sa négligence; peut-être fut-il touché de la figure implorante de l'innocent.

— Alors, fais le tour et entre par derrière; tu ne penses pas que je vais te laisser passer par ici...

Angelo n'en entendit pas davantage, et, tournant le coin de la façade, longeant le pignon baigné d'ombre, il descendit un peu, comme dans un sous-sol, remonta un escalier en spirale et arriva sur la terrasse, plus immense encore à la seule clarté remuante des étoiles dansant sur l'eau profonde une danse monotone, rythmée par le bercement des vagues.

L'enfant eut un serrement de cœur à se sentir seul dans cette immensité noire. Il erra au milieu des petites tables à thé, renversa des chaises qu'il ne voyait pas, et trembla d'être chassé pour son tapage...

Il ne pouvait se décider à jouer, cherchait à deviner laquelle, de ces innombrables fenêtres, alignées en longues files aux trois étages de l'hôtel, appartenait à la chambre de Fioretta. Et il se demanda :

— Où faut-il me placer pour qu'elle entende? Car c'est pour elle que je joue, rien que pour elle!

A la fin, il choisit le milieu de la terrasse, comme l'endroit où il avait le plus de chances d'arriver jusqu'aux oreilles de la petite, en quelque partie de l'hôtel qu'elle fût logée... Il joua timidement d'abord, car ce décor de luxe, ce tapage d'argenterie et de vaisselle qui montait des cuisines, ces échos lointains de rires ou de voix le paralysaient. Et le son de son instrument lui paraissait grêle, à peine perceptible au milieu de tous ces bruits gênants, assourdi par la grande voix de la mer qui faisait au chant un accompagnement trop fort et trop majestueux.

Cependant, Angelo, comme il lui arrivait souvent, oublia bientôt où il se trouvait, perdit sa timidité, joua comme pour lui, c'est-à-dire de son mieux, avec son âme; et cela rappelait ses folies de musique, dans le bois d'oliviers argentés où les ânes pensifs allongeaient curieusement leurs têtes sérieuses au-dessus des clôtures fleuries.

Quelques fenêtres s'entr'ouvrirent, quelques pièces tombèrent sur les dalles avec un son argentin; Angelo s'en aperçut à peine, et n'entendit pas, non plus, les réflexions étonnées ou charmées de ces blasés à qui plaisait cette musique naïve, cette exécution malhabile, cette perfection de sentiment et ce sûr instinct des nuances.

Mais tout à coup, il leva la tête, averti par un petit choc au cœur; son rêve de la nuit se réalisait. Presque au-dessus de lui, une fenêtre du second étage s'était entre-bâillée, une petite main, jetant quelque chose, avait transformé ce geste en un geste de baiser qu'on lance à la volée; une jolie tête brune avait agité ses boucles folles, comme pour dire bonsoir à son ami... Tout cela n'avait duré que quelques secondes, car une grande ombre avait passé devant la fenêtre, quelqu'un avait pris la petite, repoussé la croisée, abaissé des rideaux épais; et Angelo, s'interrompant brusquement, cherchant à tâtons le don de Fioretta, baisa la pièce d'argent qui lui venait de son amie, soupira, s'en alla vite, comme un voleur, jusqu'aux allées sombres où il put pleurer à l'aise.

Le rêve valait mieux que la réalité; dans le rêve, Fioretta s'était penchée vers lui, lui avait demandé de venir à elle; et cela promettait entre eux une suite de relations qui entretiendrait leur amitié. Dans la réalité, elle lui avait jeté un peu de cet argent qu'on lui donnait sans doute sans compter; et la fenêtre s'était refermée, comme pour séparer à jamais les deux enfants qui avaient vécu ensemble toute leur enfance...

Souvent, pourtant, Angelo retourna le soir à l'hôtel du Cap. Il devenait moins exigeant, à n'être pas gâté par la vie; c'était quelque chose encore d'apercevoir le doux visage de Fioretta, son furtif baiser d'enfant gracieuse; et c'était beaucoup, surtout, d'être reconnu par elle dès les premières mesures des mélodies italiennes.

Car elle l'avait reconnu dès la première fois, et elle s'était écriée :

— C'est Angelo, j'en suis sûre! Il n'y a que lui qui joue comme cela!

Elle avait couru à la fenêtre, et personne ne l'avait arrêtée. Elle était si douce, manifestait si peu de volontés qu'il ne fallait pas la contrarier à sa première fantaisie d'enfant dépaysée. A peine, les premiers jours, avait-elle pleuré un peu le soir en se couchant. Et comme on l'interrogeait, elle avait répondu :

— Je voudrais voir Angelo.

— Demain, un autre jour, ma mignonne, disait doucement Mme Hotkins, qui avait, en vérité, bien d'autres soucis que le petit homme de Roquebrune et son amitié pour Fioretta.

Le lendemain, elle oubliait la promesse de la veille; Fioretta, distraite par son entourage, ses robes de demoiselle, les bonnes choses qu'elle mangeait dans des assiettes fines, avec des couverts massifs en argent brillant, ne réclamait pas de tout le jour. Le soir seulement, quand elle n'avait plus de jouissances nouvelles à savourer, d'enfant malade à distraire, lui revenait la nostalgie de la montagne, de la liberté, des belles après-midis de flânerie en plein air, dans les oliviers, avec, au-dessous de soi, Menton perdu entre l'azur de son ciel et celui de l'eau transparente.

Aussi Mme Hotkins ne s'opposa-t-elle pas aux entrevues si courtes, si muettes de la fenêtre à la terrasse, qui semblaient combler les désirs de l'enfant, la guérissaient de ses crises de pleurs et de ses appels éperdus vers Angelo. C'était beaucoup plus simple; on n'aurait pas besoin de conduire Fioretta là-haut, comme il eût fallu décemment le faire un jour ou l'autre; et peu à peu, la petite, voyant si peu son ami, se détacherait de lui, se trouverait toute préparée à vivre sans le voir et sans le réclamer.

Car c'était là le but que poursuivait Mme Hotkins. Depuis que Fioretta était auprès de lui, William se portait mieux, redevenait enfant, avait des accès de gaieté qui ravissaient sa mère, un appétit renaissant qui donnait de l'espoir au docteur. La mère s'attachait à Fioretta pour cette résurrection qu'elle surveillait en son fils, puis pour l'enfant elle-même, si jolie, si douce, si vite habituée à ce milieu nouveau où on l'avait transplantée. Après en avoir parlé à son mari, elle était décidée à emmener la petite à Liverpool, et tâchait graduellement, sans rien brusquer, de la détacher d'Angelo.

Un autre encore s'essayait à la même besogne et ne pouvait pardonner à Angelo d'être l'ami, le premier ami de Fioretta : c'était Willy, dont la jalousie se manifestait à chaque sérénade montant de la terrasse comme un appel et une prière. Il n'osait pas encore retenir auprès de son lit la fillette qui courait vers la fenêtre; mais il s'assombrissait, fronçait les sourcils et, au bout de cinq minutes, murmurait :

— Où est Fioretta? Comme c'est long! Pourquoi vient-il si souvent, ce garçon?

Si sa mère ne répondait rien, il attendait encore quelques secondes qui lui paraissaient longues comme un quart d'heure et disait avec un petit frisson :

— Il fait froid, maman; veux-tu fermer la fenêtre?

C'est ainsi, pour contenter leurs deux égoïsmes qui se rencontraient en une même pensée, que la mère et son enfant étaient ligués pour éloigner l'un de l'autre Angelo et Fioretta. Angelo se tenait bien à l'écart; il ne demandait même plus à monter, puisqu'on ne l'appelait pas, qu'on le laissait tranquillement évaporer son chagrin, user sa patience en coups d'archet douloureux.

Pour Fioretta, c'était presque aussi facile. Avec cette nature tendre et gaie, oublieuse et pleine de faiblesses, il suffisait de provoquer l'oubli en élevant autour de l'enfant une barrière de gâteries, de tendresses, de plaisirs tentants. Au delà de cet horizon soigneusement limité, elle cherchait de moins en moins chaque jour son petit ami de la veille; et quand les sérénades du soir lui avaient manqué pendant une demi-semaine, Fioretta se surprenait à ne plus même pleurer le soir, à ne pas songer une fois en une journée à la chaumière où Angelo se chagrinait en l'attendant.

Cependant, le printemps se faisait déjà sentir; le crépuscule était chaque soir plus lent à venir, les nuits prenaient des transparences merveilleuses, les matinées avaient des douceurs qui présageaient le mois de mai. Et l'air n'était plus seulement de l'air : on respirait du parfum, une odeur subtile et violente où se mêlaient l'arome des orangers, la sève nouvelle des pins, la senteur violente des lavandes, l'haleine douce des roses couleur de soufre.

William, tout à fait remis, presque aussi valide que Fioretta, sortait plus souvent avec sa mère et sa petite compagne. Le doc-

teur lui avait permis de marcher un peu, de quitter quelquefois la voiture où il ne s'allongeait plus, mais s'asseyait comme un homme, en face de Fioretta jolie et toute souriante.

C'étaient de vraies parties de plaisir pour les enfants, ces promenades du matin où Fioretta, souvent, montrait des chemins inconnus, donnait l'idée de fantaisistes et fatigantes excursions dans les terrasses d'oliviers. Cela ne durait guère, Mme Hotkins rappelant vite son fils, craignant un refroidissement, un retour du vilain mal qui semblait enfin céder. Mais cet éclair de liberté, cette échappée d'une minute dans ses bois aimés emplissaient Fioretta d'une joie si débortante que, dans la voiture qui les ramenait au Cap, elle amusait Willy de son babillage insensé, dans un français gauche encore.

D'autres fois, on allait à Menton visiter une grande villa rose, perdue dans ses pins comme une fleur au milieu de la verdure. Dans le pays, tout le monde connaissait la Villa Rose, si bien nommée, si riante avec ses terrasses à balustres, son jardin d'hiver, vide de plantes, ses jardins étagés, négligés un peu, où les fleurs croissaient en fouillis, mêlaient à plaisir les nuances et les espèces.

Si l'on eût interrogé Angelo, qui avait bien des fois joué sans grand profit sur les terrasses désertes, il eût pu répondre qu'un vieil original, Anglais croyait-on, habitait seul l'immense villa dont toutes les pièces, l'une après l'autre, s'étaient transformées en bibliothèques. De meubles, il n'y en avait guère; mais des livres, des livres de toutes sortes, reliés richement, brochés, protégés par d'anciennes couvertures en cuir ou en soie, envahissaient tout, partout recouverts d'une poussière vénérable, que le maître seul se réservait d'ôter à certaines dates qui n'arrivaient jamais.

Il y a vingt-cinq ans, M. Parker était venu passer une saison à Menton, pour la santé de sa femme; elle était morte avant le printemps; mais son mari avait à ce moment commencé une étude sur les invasions sarrasines en Provence. D'ailleurs, le pays lui plaisait, la villa était bien exposée, suffisamment isolée du dehors par sa ceinture de fleurs et de verdure.

Les résolutions de M. Parker étant très promptes, il était retourné chez lui, avait renvoyé ses domestiques, fait emballer ses meubles, et au bout de deux mois, en plein été presque italien, il s'était installé à demeure dans la Villa Rose.

On le qualifiait d'excentrique et on le soupçonnait d'être parfaitement avare. Il avait conservé, dans la loge qui touchait à la grille d'entrée, un gardien-jardinier dont la femme faisait la lessive de Parker, lui nettoyait parfois un coin de la maison, raccommodait le linge très usé destiné encore à un long service.

En dehors de ces deux êtres qui habitaient à cent mètres de l'habitation, M. Parker vivait absolument seul, faisait son ménage, sa cuisine, allait au marché, sordidement vêtu, et constatait que la vie est infiniment moins coûteuse en pays français que dans la libre Angleterre.

Les mauvaises langues affirmaient que les marchandes compatissantes, apitoyées par l'aspect lamentable du vieux, lui faisaient des « prix de pauvres ». Quoi qu'il en fût, Parker souriait du coin des lèvres quand il avait conclu un marché avantageux, et avec une piété touchante il prolongeait l'existence de ses redingotes reprisées.

Cet homme singulier était l'oncle maternel de M. Hotkins, de Liverpool, et Mme Hotkins, à chacun de ses voyages, ne manquait point d'aller lui faire sa cour. Elle se gardait, toutefois, d'accepter les invitations à déjeuner qu'il se croyait obligé de lui faire; et il lui savait un gré infini de cette délicatesse, la comparait avec le sans-gêne des innombrables neveux dont il recevait annuellement la visite. Mme Hotkins, à ses yeux, avait encore le grand mérite de venir à Menton avec un but avoué, certain, et non dans l'espérance à peine dissimulée de capter l'affection de l'oncle Parker, de se faire adjuger au détriment des autres les millions qu'il possédait en bons consolidés anglais.

— Ils me répugnent, ces gens-là! grommelait le vieux à chaque visite nouvelle et cynique de ses neveux d'Amérique ou d'Angleterre.

Ils le répugnaient si bien que chaque départ de l'un d'eux était suivi d'un nouveau testament du bonhomme. Il préférait toujours ceux de ses héritiers qu'il n'avait pas vus depuis quelque temps et rayait impitoyablement celui dont les talons avaient à peine franchi la grille d'entrée.

Mme Hotkins était donc une privilégiée, et, cet hiver en particulier, son enfant malade l'ayant retenue et absorbée, l'oncle Parker admirait tout particulièrement sa discrétion.

Avec les journées douces, les rapports devinrent plus fréquents entre la Villa Rose et l'hôtel du Cap; le vieux rendait volontiers les visites, grimpait à pied, sous le soleil du Midi, la route du cap Martin, excitait la méfiance des domestiques qui hésitaient parfois à l'introduire et acceptait sans se faire prier les invitations qui lui procuraient un bon repas peu coûteux. En sortant, il se frottait les mains, jetait un coup d'œil diabolique aux valets et semblait se dire :

— Payer un tel dîner au prix du dédain de ces coquins, ce n'est pas trop cher, certainement!

Une après-midi d'avril, Parker était ainsi monté chez sa nièce à l'heure où il savait sa promenade finie. Il aurait ainsi un prétexte pour s'oublier à l'hôtel jusqu'à l'heure du dîner, et Mme Hotkins ne manquerait pas de lui dire :

— Vous restez avec nous, n'est-ce pas? On va mettre votre couvert.

Ce jour-là aussi, Angelo Certaldo s'était dit :

— J'irai jouer quelque chose à Fioretta, quelque chose de gai, pour lui dire ma joie de voir finir l'hiver...

Car maintenant, les jours étant plus longs, il distinguait mieux, à chaque sérénade, le visage rosé de Fioretta s'avançant dans l'entre-bâillement de la fenêtre. Et pour le petit méridional plein de superstitions poétiques, c'était un gage certain du prochain retour de sa petite amie; bientôt, ce serait de tout près qu'il la pourrait regarder, qu'il s'assurerait qu'on ne lui avait pas changé son enfant, dans ce grand hôtel si riche et si étranger...

(*La suite au prochain numéro.*) HENRY BISTER.

# LES COURSES D'AUTOMNE[1]

PAR

**HIPPOLYTE AUDEVAL**

XVI (*Suite.*)

M. Rougerie négligea un peu ses fleurs ce jour-là et les jours suivants; mais Léopold, malgré son surcroît d'occupation, n'en hâta pas moins les préparatifs de son mariage. Pendant que son oncle continuait à briser les poutres à coups de hache et achevait de tamiser les cendres, le jeune comte se rendit en personne chez M. d'Esmouin pour l'inviter à la cérémonie et le prier d'être un de ses témoins. Léopold avait la pensée et l'espoir de lui faire partager les bénéfices provenant de l'écurie achetée et revendue. Mais M. d'Esmouin l'arrêta dès les premiers mots, en indiquant nettement que Léopold le blesserait s'il insistait. Le jeune homme, toutefois, sut prendre le vieux gentilhomme par son côté faible, et lui demanda de l'autoriser à gratifier Prats du capital d'une rente de douze cents francs.

— Songez que je suis riche, ajouta Léopold qui avait raconté la découverte du trésor.

M. d'Esmouin, vivement ému, paraissait en proie à un violent combat intérieur.

— Bon Prats! murmurait-il... Pauvre vieux! Serait-il content! Mais, s'il allait me quitter!... retourner dans son affreuse Angleterre!...

Prats, heureusement, se montra digne de l'attachement qu'il avait su inspirer. Etonné d'abord, attendri malgré ses stoïques apparences, il oublia d'essuyer une larme de reconnaissance qui coulait sur sa joue ridée, et, s'avançant en tremblant de joie vers son vieux maître, il lui montra les billets de banque donnés par Léopold.

— Monsieur d'Esmouin, dit-il, nous les mangerons ensemble.

— Voyez-vous ça! s'écria M. d'Esmouin. Voilà bien une autre histoire. La richesse lui monte à la tête. Il me traite en ami, l'animal. Il va m'offrir de me régaler au cabaret. Et j'irais! Oui, j'irais! Cet être-là fait de moi tout ce qu'il veut. Ne te fâche pas, vieux bourru.

Prats ne se fâchait pas, loin de là. Il se tourna vers Léopold et lui dit gravement :

— Monsieur le comte de Buissas, je n'aime pas à me déranger, mais, après ce que vous avez fait pour moi... j'irai à votre noce, je vous le promets.

— Laissez, laissez, ajouta M. d'Esmouin en riant à gorge déployée. Il est lancé; il va vous proposer d'être votre témoin Ah! que tu es drôle, mon vieux Prats, que tu es amusant! Tu dis? Tu consens, n'est-ce pas? Nous irons à la noce.

Le mariage ne tarda pas à avoir lieu. Toute resplendissante de beauté et de tendresse, Charlotte fit publiquement le serment, qu'elle avait fait depuis longtemps en secret, d'aimer toujours Léopold. Quant à lui, sa vie semblait en pleine floraison depuis qu'elle avait repris racine au sol natal. M. Rougerie lui-même, depuis que ses affections avaient pris une expansion plus large, paraissait rajeuni.

— Sois heureux, sois heureux, mon gendre, dit-il encore parfois à Léopold. La jeunesse n'a qu'un temps. Plus tard, bientôt, j'en suis certain, tu deviendras un homme utile, utile à ta femme, à ton vieil oncle, à tes enfants, et à ton pays.

FIN

HIPPOLYTE AUDEVAL.

1. Voir l'*Ouvrier* depuis le 9 septembre 1896.

*Le Directeur-Gérant* : HENRI GAUTIER. Sceaux. — Imp. E. Charaire.

5 centimes le N° année courante (10 centimes le N° années échues.) N° 2003 TRENTE-SIXIEME ANNEE. — 27 Mars 1897

# L'OUVRIER

**Journal illustré paraissant le Mercredi et le Samedi**

ABONNEMENT D'UN AN : (104 numéros) France, Algérie et Belgique : 6 francs.

DIRECTION ET ADMINISTRATION : LIBRAIRIE BLÉRIOT, HENRI GAUTIER, successeur, 55, quai des Grands-Augustins, Paris.

ABONNEMENT D'UN AN (104 numéros) Colonies et Étranger (sauf la Belgique) : 7 francs.



# LES HÉROS DU DEVOIR[1]

PAR

ROGER DE TODI

## XVII

### MAYOL LE SAUVETEUR

Rapide, l'express volait dans la nuit noire traçant, encore plus noire, une ligne frangée de rouges buées. L'éclat des lumières placées sous des verres écarlates qui, comme les yeux sanglants de quelque monstre fantastique, s'attachaient à l'avant de la machine, projetaient à peine quelques rayons le long de la voie bordée de talus cachant la sérénité d'un beau ciel étoilé. Les bruits sourds de la machine se faisaient lugubres et le long serpent sombre semblait courir vers l'un de ces centres affreux rêvés du Dante.

Ce n'étaient pourtant pas d'imaginations effrayantes que s'entretenaient les deux voyageurs assis l'un près de l'autre dans un wagon-coupé. Les jeunes mariés, cela se devinait, échangeaient, depuis le départ, ces mille projets qu'il est si doux de faire à deux quand débute l'existence conjugale.

La lumière de la lampe enveloppait de vacillantes clartés le fin visage de Myrte frileusement drapée dans les plis d'un manteau de voyage. Gérard redressait auprès d'elle sa belle stature et sa tête intelligente, à l'opulente chevelure rejetée naturellement en arrière avec cette grâce qui dénote l'artiste.

Depuis le matin, ils étaient mariés. La cérémonie du mariage avait eu lieu à Saint-François-Xavier. A cette heure, les quelques amis qui les avaient entourés à l'autel continuaient, dans une soirée tout intime, à consoler le bon notaire et sa femme de la nouvelle perte qu'ils venaient de faire.

Quand on avait parlé voyage et que Gérard demandait à sa fiancée où elle préférait emporter leur trésor de rêves :

— Je serai heureuse, répondit-elle, si vous me conduisez vers ces bords de l'Océan d'où ma mère quitta le monde; il me semble que de là ses bénédictions seront plus douces.

La fillette venait de jeter à la mer les pauvres fleurs. (Voir page 756.)

Et ils partaient pour le Havre d'où, côtoyant la plage normande, ils iraient à Isigny par la Délivrande, où ils devaient offrir à la chapelle un pieux souvenir.

Les jeunes époux passeraient quelques jours au château d'Arbouville, mis gracieusement à leur disposition. Pendant ce temps, le vieux notaire et sa compagne tromperaient les tristesses de l'isolement en aménageant un charmant petit hôtel caché, chose assez rare, dans la solitude d'un joli jardin anglais et non loin de leur demeure. Ce doux nid était le cadeau de noces, la surprise dont ces bons vieillards n'avaient confié le secret qu'à Nella.

Après avoir rapidement visité la capitale de la Normandie, crayonné ses principaux monuments, donné un tribut d'admiration à sa splendide cathédrale, où le cœur de lion de Richard repose encore dans la paix qui, trop souvent pour les dépouilles illustres, est violemment troublée, le jeune couple atteignit le Havre.

Une grande animation régnait dans la ville, les monuments publics et quelques rues étaient pavoisés comme aux jours de réjouissances nationales. Sur le môle, c'était

1. Voir *l'Ouvrier* depui le 20 février 1897

un fourmillement. L'agitation ordinaire se doublait des préparatifs de la fête du jour. Il devait y avoir régates. Les barques, élégamment pavillonnées, se balançaient fièrement à quelque distance des vaisseaux ancrés.

Un vieux loup de mer, auquel Gérard s'adressa pour lui demander la cause de cette fête, lui apprit qu'elle se donnait en l'honneur de la Société des Sauveteurs du Havre, dont plusieurs venaient de recevoir la récompense de leur dévouement. Après une grand'-messe à Notre-Dame, six d'entre eux avaient été conduits en grande pompe à l'Hôtel de ville, où le ministre de la Marine, de passage, leur avait décerné des médailles avec de délicats éloges. Au sortir, les nouveaux élus n'avaient échappé qu'avec peine aux honneurs du triomphe. L'un d'eux, le plus courageux en même temps que le plus modeste, s'était obstinément dérobé aux ovations de la foule, et, seul, avait refusé de paraître au banquet offert à ces vaillants Antées de la mer.

Son nom, plusieurs fois prononcé dans les groupes, frappa singulièrement Gérard :

« Mayol le sauveteur. »

Ce devait être, ce Mayol, maître Villers, le patron de la *Blanche-Etoile*, qu'il avait arraché en une heure mémorable à la mort des désespérés. Sans aucun doute, ce devait être lui. Le peintre sentit une délicieuse joie l'envahir. Ces louanges populaires qui s'élevaient avec une reconnaissance toute particulière pour ce bienfaiteur de la cité, ne remontaient-elles pas jusqu'à lui ?

Sa jeune compagne remarqua son émotion. Doucement pressé, il dut raconter ce glorieux et triste épisode du drame de Colleville, le désespoir qu'il avait apaisé et la vocation réparatrice embrassée par le marin. Myrte leva avec une sincère admiration ses yeux humides vers son mari et, toute frissonnante, se serra plus près de lui.

— Gérard, dit-elle, ce que fait cet homme est bien. Mais je ne voudrais pas le revoir, car je ne puis lui pardonner d'avoir été la cause, quoique indirecte, de cet affreux malheur.

Le jeune peintre la contempla attentivement.

— Vous, Myrte, si vous le voyiez dans l'état de douleur où il m'est apparu, vous courriez le consoler, lui persuader qu'il n'a rien à se reprocher et que tout est arrivé par la permission de Dieu.

Myrte sourit en essuyant les pleurs que l'ombre évoquée de sa mère venait de faire couler.

— Vous dites vrai, biens et malheurs ne nous viennent, en somme, que par la permission de Dieu; mais je n'aurais pas le courage que vous me prêtez, je ne suis pas Nella.

— Non, reprit Gérard, puisqu'il y en a deux :

Vous avez le parfum des mêmes fleurs écloses
En un jour de printemps sur la tige des roses...

— Vil flatteur, railla distraitement la jeune femme, traçant du bout de son ombrelle le demi-ce[illegible] de l'horizon... Où trouver un plus splendide panorama ? ajouta-t-elle avec enthousiasme.

— Merveilleux, répondit Gérard, qui s'apercevait alors seulement du changement de paysage.

Ils étaient sortis de la ville par l'un des faubourgs coupés de jardinets, avaient pris l'un des jolis chemins ombreux qui gravissent Sainte-Adresse, et se trouvaient à mi-côte de la colline, entre le gai village, la mer, et la ville mollement assise au bord du fleuve, étalant ses coquettes maisons blanches, élançant hardiment dans l'atmosphère limpide les aiguilles de ses clochers sur le fond verdoyant des délicieuses hauteurs d'Ingouville et de Graville, tachetées çà et là d'usines, de villas somptueuses ou de modestes chalets.

Un bruit vague comme le murmure de la mer montait des rues et du port où l'on apercevait une foule mouvante dont la distance faisait un peuple de moucherons. Amincis paraissaient aussi les vaisseaux, et les bateaux pêcheurs aux voiles blanches ou rouges semblaient des oiseaux aquatiques. Les tours rondes, noires, elevées, des deux phares dérobaient un morceau de l'immensité; mais, au nord, on avait l'horizon sans bornes de la mer et du ciel confondant en une ligne imperceptible leur azur qui semblait la porte de l'infini.

Myrte s'assit sur une roche tapissée de lichens, et Gérard demeura debout.

Ils restèrent là longtemps, échangeant des pensées charmantes. Sans le savoir, elle était poète; lui, admirateur passionné de la nature, était aussi poète autant que peintre, mais s'il peignait ses sentiments, il s'aperçut que Myrte les chantait en véritable protégée de la Muse; cette découverte le ravit.

Avant de redescendre vers la ville, elle voulut encore gagner la chapelle dont le dôme, empourpré des feux du soir, se voyait à peu de distance sur une plate-forme de rochers. Notre-Dame-des-Flots est le nom de ce sanctuaire vénéré des marins de la côte.

L'ombre et une douce fraîcheur régnaient dans l'étroit sanctuaire. La lueur vacillante d'une lampe permettait à peine de distinguer la madone dont le front, la poitrine, les bras s'étoilaient de joyaux : cœurs de vermeil, médailles et chapelets, hommages divers des riches et des pauvres.

La majesté du silence ajoutait à la grandeur mystérieuse des ombres s'accentuant aux angles. Etouffant le bruit de leurs pas, Myrte et Gérard s'agenouillèrent, se croyant bien seuls, car la vie ne semblait régner là que par cette petite flamme suspendue, agitée en un grésillement continu dans son vase de verre rose pâle. Le souffle bruyant d'un soupir les désabusa. Ils entrevirent alors une forme humaine courbée. L'ombre se releva; c'était un homme fortement découplé. Avec lenteur, il se prosterna, puis sortit d'un pas pesant.

A son aspect, Gérard fit un mouvement; d'un seul regard, il avait reconnu ce visage énergique, dur, bronzé, avec une couronne de cheveux blanchis et un pli très creusé au front.

— Mayol Villers, dit tout bas le peintre. Voulez-vous demeurer seule un instant, je souhaite lui parler?

— Je vous suis, dit vivement Myrte, se relevant.

— Vous en seriez peinée.

— Il souffre, dit-elle, intrépide.

L'ancien pilote n'était pas loin. Arrêté à quelques mètres de là, il regardait d'un œil terne l'océan.

Une exclamation amicale le fit retourner, il recula d'étonnement et rougit très fortement en apercevant le jeune peintre, la main tendue. Il reprit subitement sa pâleur à la vue de Myrte et, assombri, se découvrit respectueusement devant elle.

La vision de cette orpheline, c'était le douloureux passé revivant avec plus de force qu'en ses songes. Il eût voulu refouler l'émotion qui l'étouffait, quand Gérard, après lui avoir présenté sa jeune femme, lui parla de l'événement du jour, le félicitant avec cordialité.

— Vous êtes un vrai brave, Mayol, vous avez vaillamment conquis cette distinction d'honneur qui vous désigne au respect de tous.

— Oui, à l'admiration générale, ajouta Myrte de sa voix musicale. Nous nous en apercevons aujourd'hui, en entendant les bénédictions des pauvres mères, des sœurs et des petits enfants dont vous avez épargné la douleur.

Une heureuse pensée jaillit de son esprit.

— Tenez, dit-elle avec une grâce touchante, tendant au sauveteur une médaille achetée le même jour aux portes du sanctuaire de Notre-Dame-de-Grâce, on vous a conféré une médaille de mérite; moi, je vous offre, en souvenir de notre passage, celle de la Vierge protectrice. Je sais bien qu'un marin chrétien ne va pas sans elle à la mer, mais celle-ci aura peut-être pour vous une vertu toute particulière.

Mayol sentit son cœur palpiter doucement; tous les noirs fantômes dont son imagination était ordinairement obsédée s'enfuirent devant cette douce jeune femme, que ses rêves lui avaient montrée désespérée, le maudissant. Il ne se trouvait plus si misérable, cet accent le relevait à ses propres yeux, et cet acte délicat lui causa la première grande joie qu'il eût goûtée depuis longtemps. Le plaisir le rendit muet, sa voix tremblante ne put dire que : « Merci. »

— Vous êtes trop bons, murmura-t-il enfin, et vous surtout, madame; je prierai pour votre bonheur en demandant au Ciel que vous ne regrettiez jamais ce don.

Son regard implorait le peintre.

— Je me souviendrai seulement que vous êtes malheureux, répondit simplement la jeune femme qui comprit dans l'instant toutes les tortures morales que subissait encore le meurtrier involontaire, et j'y songerai pour prier Dieu qu'il vous donne enfin la paix que vous méritez véritablement.

— Chère Myrte, murmura Gérard, pendant que le marin, l'œil plein cette fois de larmes débordantes, s'écriait avec transport :

— Ah! je comprends, vous savez la malheureuse histoire et vous avez pitié de moi.

Alors, la glace fondit. Ému, il déroula d'un accent passionné les phases de l'existence que, depuis deux ans, il menait. Elle pouvait se résumer en quelques mots : héroïsme, dévouement, vingt existences sauvées parmi les plus dangereux périls; malgré cela, la conscience remplie des cris vengeurs des trépassés.

Cette journée d'honneurs, qu'il avait repoussés comme des tentations d'orgueil illégitime, lui avait été une agonie morale, et voilà que le soir s'illuminait des radieuses clartés de la paix. Gérard pressait sa main calleuse, les doigts fins de Myrte l'avaient touché. C'était la réconciliation avec la vie, l'épuisement sans retour des poisons distillés dans son âme.

Transformé, il sut retrouver une note gaie d'autrefois en apprenant l'heureux destin du « moussaillon » Daniel, dit Ecureuil.

— Ah! j'avais déjà idée que ce petit-là ne finirait pas comme un autre, quand je lui disais : « Tire ferme sur les vergues, mon garçon, » et qu'il geignait, me disant qu'il n'en pouvait venir à bout. Je lui répondais : « Ce qu'il te faudrait, c'est la casquette galonnée des jolis aspirants de Brest; vas-y voir, mon fils. » Et il y va.

Le vieux pilote s'attendrit quand il fallut se séparer.

— Adieu, dit-il enfin, souvenez-vous de moi comme d'un de vos bienfaits. Le vieux Mayol porte là vos noms. (Il montrait son cœur.) Si jamais vous apprenez la mort du sauveteur, sachez que sa tombe sera la mer, et son linceul le flot qui enveloppa les victimes là-bas, car un pressentiment lui dit qu'il mourra dans l'accomplissement de son vœu, en voulant sauver une vie.

Il redescendit vivement la falaise, en portant à ses yeux le revers de sa main, pendant que les jeunes gens reprenaient le sentier conduisant aux boulevards de Sainte-Adresse, laissant en arrière les deux phares dont les feux allumés brillaient déjà au ciel.

Ils ne se dirent rien ; mais Myrte, heureuse, sentait qu'un nouveau degré de tendresse lui était acquis dans le cœur de Gérard.

Mayol avait « senti », comme il le disait, et prédit juste. Quelques mois plus tard, alors que les jeunes mariés étaient de retour à Paris, ils se montrèrent tristement un émouvant fait divers :

« Mayol Villers, le brave, l'intrépide sauveteur, avait été englouti dans l'océan pendant une tempête, alors qu'il s'occupait d'arracher à la mort l'équipage d'une barque en détresse ; ses compagnons et tous les hommes de l'embarcation naufragée étaient rentrés au port sains et saufs, lui seul avait été victime. La mer avare n'avait pas même roulé son cadavre au rivage. »

Le vœu du marin était accompli, il dormait son dernier sommeil sous les flots.

Myrte fit célébrer plusieurs messes pour le repos de l'âme de l'ancien pilote.

## XVIII

### PREMIER BONHEUR

Que l'on est bien dans son home, quelle douceur dans le chez-soi ! Myrte et Gérard en ressentirent profondément le charme quand, après quelques semaines passées dans l'agitation des voyages, ils se virent installés dans leur nouveau logis.

Le petit hôtel de style Renaissance, restauré avec goût, avait conservé son cachet d'originale antiquité. L'atelier de Gérard et le boudoir de Myrte se faisaient face dans les ailes avançant sur le joli jardin ombreux. L'espace libre s'ornait d'une verte pelouse portant des corbeilles fleuries et des eaux jaillissantes. Dans l'atelier où Gérard peignait, les sons du piano de Myrte parvenaient, se mêlant, adoucis, aux murmures des jets d'eau ou aux piailleries des moineaux hardis. Si la jeune femme travaillait à quelque joli rien destiné aux loteries de sœur Saint-Raphaël, il la voyait, à travers les draperies disposées pour ménager un heureux jour à ses toiles, presque voilée par les glycines retombantes, le front penché sur l'ouvrage, ou laissant un instant son beau regard errer dans leur Eden. L'on échangeait de là quelques paroles, et chacun reprenait son travail avec plus d'ardeur.

Parfois, une tête blanchie venait s'encadrer dans la fenêtre verdoyante : Mme Anchal passait l'après-midi chez « ses enfants ». Un pas large, un peu lourd, faisait crier le sable des allées ; Me Anchal inspectait l'étroit domaine dans lequel il méditait toujours quelque nouvel embellissement.

Au départ des hirondelles, revinrent les hôtes du château d'Arbouville. L'on recommença à jouer et à prendre le thé chez le notaire qui trouvait encore le moyen de se frotter joyeusement les mains, quoique sa chère Nella ne lui sourît plus que du haut de son cadre. Le Dr Aubry réapparut, moins souvent qu'autrefois. Sa clientèle rapidement augmentée lui laissait, disait-il, peu de loisirs. Depuis quelques mois, on le trouvait plus sombre, préoccupé, presque vieilli. Gérard, qu'il fréquentait assez assidûment, chercha à pénétrer la cause de sa tristesse.

— Je suis las, lui répondit un soir Marc Aubry, à bout de courage, fatigué de cette vie d'isolement qui pèse davantage à mesure que je me vois vieillir, et il est des instants où je ne puis m'empêcher de faire des retours amers sur le passé, me demandant pourquoi le sort, si avare de faveurs, m'a refusé ce que tout homme est en droit de souhaiter : une femme et des enfants à chérir. Quand je suis assis à mon foyer solitaire, je me figure parfois avoir une compagne, je la vois brune, sérieuse, un peu triste même ; mais douce, persévérante, affectueuse autant que délicate et frêle, confiante en moi, son soutien. Enfin, c'est la raison qui me retient quand mon cœur me pousserait à aller chercher un peu de repos et de joie au logis de Me Anchal...

Le docteur s'arrêta, interdit d'avoir tant parlé ; mais, ne se croyant pas encore deviné, il reprit vivement :

— Pardonnez-moi cette déclaration ridicule à mon âge et causons d'autre chose, je ne me croyais pas tant d'imagination.

Gérard ne voulut pas prendre le change.

— Parlons-en, au contraire ; je ne vois pas, mon ami, votre rêve impossible, et vous avez raison, se serait le bonheur. Carmélita est une admirable femme qui, comme vous, n'a connu que la souffrance, pourquoi refuserait-elle l'offre de votre affection ? Je découvre une douce mission pour ma chère Myrte. Courage, nous reparlerons de ceci ; j'espère que le résultat sera conforme à nos desirs.

Ils en reparlèrent en effet quelques jours plus tard, et ce fut une heureuse promesse qui vint illuminer d'un rayon de soleil le jeune cœur du vieux garçon ; car, quand il trouva Carmélita le soir au foyer des vieux amis, il retint un instant entre ses mains tremblantes la main fine qu'elle lui tendait, en lui disant avec une profonde émotion :

— Merci à vous, généreuse amie, qui avez fait d'aujourd'hui, je puis l'attester, mon premier jour de bonheur.

— Je suis heureuse aussi, murmura la jeune femme qui enlaçait tendrement Lætitia de son bras resté libre, puisque votre demande est approuvée de ma fille.

En effet, l'enfant s'était intrépidement faite, pendant les heures précédentes, l'avocate de son bon ami le docteur.

Vers le même temps, le jeune peintre eut la joie d'une visite tout à fait inattendue. Un matin, il vit pénétrer dans son atelier un étranger de haute taille, botté sous l'ulster de voyage, aux allures un peu excentriques. Une joyeuse exclamation lui échappa :

— Carle !

— Gérard ! c'est bien moi !

Les amis s'embrassèrent comme deux frères.

La conversation s'engagea rapidement.

— J'arrive de Marseille, où nous venons de débarquer. Nous sommes à Paris, de passage seulement ; j'accompagne miss Liénor et son frère, car l'enfant prodigue est pardonné ; nous nous rendons en Angleterre pour obéir au vœu de mon vieil aïeul et lui demander sa bénédiction. Nous nous marions, enfin : la charmante miss n'a plus, paraît-il, trop de répugnance pour le mariage, et j'ai vaincu mon sot éloignement.

Puis l'Anglais raconta les derniers événements survenus aux Indes, ayant trait à ceux dont ils y avaient été ensemble les témoins.

Lackmé, ayant pu corrompre des émissaires et soustraire au traître Miollans les pièces les plus importantes du complot, les avait livrées au rajah, qui fit arrêter Djée Manhour et, respectueux des liens du sang, se contenta de faire enfermer dans une forteresse le légitime héritier des monarques chandélas ; de là, l'ambitieux vieillard n'en continua pas moins ses menées secrètes, et les affidés de la révolte parcoururent encore le pays, le travaillant par le prestige d'innombrables jongleurs et faquirs, chanteurs de pantoums patriotiques ; le terrorisant en favorisant les brigandages des hordes de Bheels pillards et de Thugs étrangleurs.

A Kouraïdje, le père Vinder continuait son apostolat parmi les pauvres parias, toujours persécutés par des Parsis orgueilleux, où les farouches musulmans shiites répandus en assez grand nombre dans le district. Cette misérable population était alors aux prises avec une terrible épidémie de fièvre bubonique ; le missionnaire, toujours héroïquement sur la brèche, prodiguait à son troupeau les soins de l'âme et ceux du corps, et souhaitait, dans le courrier confié à ses amis, ne jamais quitter ce lieu qu'il appelait « son vestibule du paradis ».

Gérard présenta son ami à Myrte ; celui-ci demanda à présenter sa fiancée à la jeune femme, ce qui fut accueilli avec plaisir.

— Vous êtes heureux, dit Carle au jeune peintre, votre calme bonheur est de ceux que j'envie ; vous l'avouerai-je, ma belle fiancée continue à me faire un peu peur ; pourtant, je l'aime et, afin de lui plaire, je semble partager son culte pour l'imprévu.

— Vous nous amènerez souvent votre jeune femme, puisque vous comptez passer l'hiver à Paris. Avant peu de temps, Myrte l'aura convertie à l'existence du foyer.

Le même jour, l'indépendante jeune fille pénétrait dans le boudoir de Myrte. L'une modérant sa crânerie habituelle, l'autre se faisant toute piquante, elles se plurent et se dirent avec un joyeux : « Au revoir », un sincère : « Nous serons amies ».

Un triste accident vint jeter subitement l'inquiétude parmi les habitués de la maison Anchal : le bon notaire eut une attaque ; Nella accourut.

Pendant plusieurs jours, le pauvre malade vit son doux visage penché sur le lit où il demeurait enfiévré. Le premier danger passé, il dit que sa présence n'avait pas peu contribué à son rétablissement. Quoiqu'il reprît assez vite son aspect ordinaire de santé, c'était un avertissement dont Marc Aubry ne dissimula pas les suites probables. Sœur Saint-Raphaël revit plus souvent le toit qui était pour elle celui de la maison de famille, elle sentait l'heure décisive et ne voulait point voir s'effeuiller les derniers pétales de cette existence sans être sûre que cet excellent père renaîtrait à une vie immortellement heureuse. Sa mère adoptive, Myrte et tout l'entourage la secondaient admirablement ; mais elle demeura l'ange inspirateur par excellence, seul capable de vaincre les répugnances de cet homme, toujours bon et profondément honnête, croyant sa vie sans tache, et refusant avec un doux entêtement le suprême acte d'humilité qu'on demandait de lui. La sœur de charité et son crucifix emportèrent enfin la victoire et un hymne de reconnaissance monta du cœur de la jeune religieuse, le jour où son père adoptif, l'attirant vers lui, la baisa au front en disant :

— Sois bénie, chère fille, par laquelle je me sens aujourd'hui heureux et allégé.

Il prit encore assez de forces pour pouvoir assister au mariage du Dr Aubry et de Carmélita, simple cérémonie pour laquelle la jeune femme adoucit à peine sa mise sévère. Mais il ne devait pas voir le petit hôte où la petite hôtesse dont on s'entretenait à l'avance dans le joli nid de l'artiste. Après avoir décliné visiblement pendant plusieurs mois, il changea rapidement et puis s'éteignit doucement entre ceux qu'il avait aimés, après avoir souvent baisé le crucifix de sœur Saint-Raphaël.

Pressée avec une affection toute filiale, la pauvre veuve vint chercher chez ses enfants adoptifs une distraction à sa douleur ;

le rôle d'aïeule ne tarda pas à lui en fournir une bien puissante et, çà et là, surgirent des têtes ébauchées d'anges, qui toutes ressemblaient à la toute blanche et rose petite figure de Marie-Luce.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Dix-neuf ans, trois centimètres de favoris, bon cœur toujours et fière mine sous l'uniforme d'enseigne qui lui allait à ravir, tel était alors Daniel. L'air de gravité mélancolique plus encore que le brassard de deuil témoignait en lui un déchirement récent. Mère Jeanne était morte au dernier hiver, doucement, entre les bras du jeune marin, accouru en hâte. A la veille de partir pour un voyage lointain et mortel peut-être, il vint passer quinze jours de congé à Arbouville. Son bâtiment armait pour le Tonkin, il allait à la garde des côtes infestées de brigands, prendre part, au besoin, à la guerre d'escarmouches, dans un climat meurtrier où la mort fauchait souvent. La vicomtesse s'affligea, mais le jeune homme semblait si heureux de pouvoir montrer sa valeur, que sa confiance finit par la gagner.

En apprenant les dangers que son ami allait courir si loin, Lætitia était devenue toute pâle; puis, dominant son émotion :

— Nous prierons tant, dit-elle avec élan, que tu nous reviendras sain et sauf.

Gracieuse fillette, elle courait encore en jupe courte, les cheveux au vent, pieds nus, sur les galets plats de la grève. Elle prenait encore plaisir aux contes des vieilles pêcheuses, se mêlait aux bandes joyeuses qui vont, à marée basse, disputer le goémon aux vagues, mais savait aussi prendre vite la raison de ses onze ans et, avenante, généreuse, compatissante, montrait, fleur en bouton, les promesses de la jeune fille.

Ils passèrent une dernière matinée au bord de la mer; lui, achevant la sculpture d'un objet qu'il voulait laisser en souvenir à sa petite amie; elle, cueillant aux alentours les fleurettes roses aux tiges minces qui croissent parmi les rochers, pour mettre un bouquet au cénotaphe dont la croix de marbre noir s'élevait près de là, à la mémoire des naufragés.

Prise d'une idée subite, la fillette abandonna tout à coup sa moisson, et, choisissant les plus mignonnes parmi ses fleurs, vint s'asseoir tranquillement près de son ami.

Là, elle tressa rapidement une de ces délicates couronnes qui se placent facilement entre les feuillets d'un livre.

— Daniel, dit-elle, je vais mettre ces fleurs dans ton paroissien, elles y sècheront, et chaque fois que tu l'ouvriras, te feront ressouvenir de ta petite femme.

Le jeune marin fit un léger mouvement d'impatience.

Pourquoi ce qui, quelque temps auparavant, le faisait joyeusement sourire aujourd'hui le mécontentait-il sérieusement?

Il ne savait, mais ce fut avec un peu d'humeur qu'il répondit :

— Cessons donc ce jeu, Lætitia, ce qui était gentil alors que nous étions enfants deviendrait bientôt ridicule. Allons, petite sœur, ajouta-t-il, voyant la stupéfaction de l'enfant, donne-moi vite ton charmant souvenir, il me sera doux de penser en le regardant à mes derniers bons jours.

D'un mouvement brusque, la fillette venait de jeter à la mer les pauvres fleurs, et, son petit visage empourpré d'une irritation secrète, elle dit sèchement :

— Non, monsieur, vous n'aurez jamais rien de moi.

Puis, ramenant précipitamment la gaze de son chapeau, elle se détourna, fuyant vers la grille du parc avant même que Daniel fût revenu de son étonnement.

Un peu honteux, le jeune homme reprit le chemin du château.

La vicomtesse et Carmélita travaillaient sous une charmille. A quelques pas, Lætitia, boudeuse, faisait mine d'être fort occupée à dérouler sa tapisserie. Le secret du gros chagrin venait sans doute d'être révélé, car le jeune marin remarqua sur les lèvres des deux femmes un imperceptible sourire, si doux, si bienveillant qu'au lieu de le jeter dans l'embarras, il le rendit subitement joyeux comme s'il venait de lui arriver un grand sujet de bonheur.

Avant le soir, la paix était faite, et la fillette emmena joyeusement son ami faire une partie de balle.

— A quoi songez-vous, chère amie? demanda la vicomtesse, venant frapper légèrement l'épaule de Carmélita qui, dans une pose rêveuse, s'appuyait sur la balustrade de la terrasse.

— Je contemple nos enfants, répliqua celle-ci, indiquant l'espace entouré de pins maritimes où le jeu se continuait avec animation.

La châtelaine sourit.

— Celui qui va nous quitter est homme déjà, poursuivit Carmélita, bientôt Lætitia sera jeune fille; je formais, pour plus tard, un rêve.

— Qui est depuis longtemps le mien, répondit la vicomtesse. Daniel n'aura pas à souffrir. Pauvre enfant, il semble qu'il se cuirasse à l'avance contre l'entraînement ou la désillusion; ainsi sont les plus nobles âmes : défiantes de leur valeur, intrépides pour le devoir. Notre Daniel est un héros qui s'ignore, préparons-lui la récompense promise par la « Sagesse » à l' « homme juste », et rêvons avec espoir, mon amie.

— Amen! fit une voix enjouée, près de là.

Sur le seuil du salon, était le docteur.

S'approchant des deux femmes, il reprit l'expression de gravité douce qui lui était devenue habituelle, et, reposant alentour, sans l'arrêter nulle part, ce regard intérieur des méditatifs qui voient loin et en dehors des choses tangibles, leur dit avec lenteur :

— Oui, le bonheur même ici-bas sera le partage de cet enfant comme de tous ceux qui auront agi dans le sens vrai de leur raison d'être sur la terre, car la vraie joie est celle qui consiste dans la certitude des devoirs accomplis : devoirs envers Dieu, devoirs envers ses semblables.

Elles la possèdent, quelles que soient les traverses de leur existence, les âmes ennoblies par la pratique fortifiante du devoir chrétien, ce devoir dont le fond se compose des trois éléments : prière, travail, dévouement; ce devoir qui, étant l'abnégation réelle du *moi*, crie sans cesse guerre à l'égoïsme, guerre à cette plaie hideuse et épidemique qui dévore les cœurs à notre époque de scepticisme et, par suite, de compromis et de lâchetés de tous genres.

Ils vont toujours plus haut, ils marchent dans la voie de « vérité et de vaillance » indiquée par notre Pontife Léon XIII dans un mémorable discours; ils vivent, ces glorieux défenseurs de principes qui ne meurent pas, dans un perpétuel *Sursum corda*, récompense d'avoir su souffrir et vaincre sous la bannière du devoir qui, se présentant sous telle ou telle forme différente à chaque individu, n'a pour tous les hommes qu'une même signification : l'accomplissement de la volonté de Dieu.

Lui, maître et souverain de toutes choses, maintient du haut de son ciel l'ordre et la paix dans le monde, qu'il créa à la condition que l'homme, loin de vouloir usurper son souverain pouvoir, demeure son auxiliaire par l'exercice du devoir.

Nous assistons à un débordement de révoltes contre cet immuable ordre divin, et l'anarchie divise les nations. Quels hommes ramèneront la prospérité et la paix parmi les peuples jetés en pâture aux doctrines dissolvantes de toute vertu et bientôt des lois de sécurité?

Les héros du devoir!

FIN

ROGER DE TODI.

---

Nous commencerons dans notre prochain numéro :

# LE ROMAN D'UN SAUTE-RUISSEAU

PAR

**ROGER DOMBRE**

Illustrations de P. KAUFFMANN.

Est-il besoin de recommander un nouvel ouvrage de Roger Dombre? Depuis longtemps nos lecteurs ont appris à aimer cet écrivain à la verve endiablée, à l'esprit prime-sautier.

Toutes ces qualités si françaises qui font le charme du style de Roger Dombre, on les retrouvera dans le nouveau roman de l'auteur de la *Maison sans fenêtres*, d'une *Pupille gênante* et de tant d'autres volumes dont le succès fut éclatant.

---

## RECETTES DE LA SEMAINE

### Pour nettoyer les statues de plâtre.

Ces statues ont le malheur de recueillir toutes les impuretés, de conserver toutes les marques que laissent les doigts parfois douteux de ceux qui les touchent. — On fait une bouillie épaisse d'amidon, on en étend une forte couche sur l'objet à nettoyer et on laisse sécher longuement. Cette pâte, en tombant par écailles entraînera toutes les souillures.

### Colle-forte liquide.

Dissoudre au bain-marie :

| | |
|---|---|
| Gélatine transparente............... | une partie; |
| Acide acétique très fort............... | — — |
| Alcool fort............... | 1/4 de partie; |
| Alun............... | une forte quantité. |

### Recette pour maigrir (Recette demandée).

Boire seulement un verre d'eau ou d'eau rougie aussi tard que possible pendant le repas — et mieux encore ne pas boire du tout, si l'on peut s'en abstenir.

Une fois la digestion terminée, on peut se rafraîchir à discrétion.

---

Nous serions heureux d'avoir : 1° la recette de l'encre *Blue-Black*, 2° celle du nettoyage des taches d'humidité sur les gravures. — Merci d'avance.

# PETITE FLEUR[1]

PAR

**HENRY BISTER**

II (*Suite.*)

Il avait cessé de compter les semaines qui le séparaient du printemps; c'était de jour en jour qu'il épiait le roulement, sur les pavés de la placette, d'une voiture qui lui ramènerait Fioretta: et déjà la chaumière était prête pour la recevoir, propre du sol au plafond, emplie de faïences grossièrement décorées que l'enfant avait achetées sur ses petits profits...

Là-haut, dans la chambre de Willy qui se reposait avant le dîner sur une chaise longue, la conversation traînait un peu, Mme Hotkins ayant épuisé tous les sujets se rapportant à la famille, aux cousins communs de Parker et de son mari, aux naissances, aux mariages, aux fiançailles possibles ou accomplies dans le cercle énorme des parents ou alliés.

— Vous faites toujours des livres, mon oncle? demanda-t-elle enfin, sans grand intérêt, pour dire quelque chose et rompre le silence de plus en plus pesant.

— Oui, ma nièce, toujours... mais je ne les publie pas... ce n'est pas la peine, je travaille pour mon plaisir, sans ambition aucune... Et l'argent, j'en ai presque assez... je n'ai pas de besoins... pas d'enfants non plus...

Et avec un ricanement, désignant Fioretta qui jouait, assise à terre, auprès du siège de Willy :

— Vous, ma nièce, vous ne craignez pas d'agrandir votre famille! On voit que mon neveu Robert vous gagne de bons revenus avec ses bateaux. Êtes-vous décidée à emmener la petite?

— A peu près. Willy ne peut plus se passer d'elle, mon mari m'a envoyé son approbation. Ce sera vite arrangé, puisqu'elle n'a pas de parents.

A ce moment, un refrain de boléro éclata sur la terrasse, où, depuis les beaux jours, des promeneurs flânaient jusqu'au soir. Fioretta prêta l'oreille, devint plus rose, et, se dressant sur ses pieds :

— Angelo! s'écria-t-elle en courant à la fenêtre.

— Je parierais que c'est mon petit musicien! fit le vieux Parker en suivant la fillette.

Auprès de la mignonne figure de Fioretta, Angelo vit apparaître la petite tête ronde, terreuse, semblable à une noix de coco travaillée au couteau, du monsieur de la Villa Rose.

— Tu le connais donc, ce garçon? demanda Parker à la petite, qui lui raconta toute l'histoire d'Angelo, de leur amitié, avec des gestes tendres et menus, dans un jargon mélangé d'italien, de patois, entrecoupé de baisers qu'elle envoyait au musicien abasourdi.

Et le vieux aussi faisait des signes de tête, envoyait des bonjours, souriait de ses petits yeux vifs, agitait au vent ses cheveux gris et légers.

Plusieurs fois, Willy avait appelé :

— Fioretta!... oncle Parker!...

Mais ils s'amusaient trop, n'entendaient que le violon d'Angelo qui chantait joyeusement; Fioretta battait des mains, Parker murmurait :

— Il est doué, le gaillard! Il faudra essayer... nous verrons bien!

Mme Hotkins, dans la pièce à côté, surveillait le couvert, que dressait une femme de chambre. Willy, pâle de colère, se leva, en faisant glisser à terre les coussins et les couvertures; violemment il ouvrit la seconde fenêtre, jeta une pièce d'or à Angelo, autour duquel des curieux s'étaient assemblés. Et, d'une voix qui fit retourner et tressaillir l'oncle Parker :

— Assez! va-t'en! cria-t-il à l'enfant qui rougit très fort, ramassa sa monnaie et s'enfuit sans rien comprendre...

Fioretta, toute triste, ne mangea guère à ce dîner, où Parker fit tous les frais de la causerie. Willy non plus ne mangeait pas, et sa mère le regardait avec inquiétude. Elle réfléchissait. Il était temps de partir, d'enlever le convalescent à cette jalousie qui le dévorait, d'emporter Fioretta loin de ce grossier petit paysan qui la poursuivait de son affection gênante.

Avant de s'endormir, à l'heure où, dans sa pauvre demeure de Roquebrune, Angelo s'efforçait de ne plus pleurer, se démontrait à lui-même qu'il n'était pas raisonnable, que le bonheur allait revenir, que les hautaines paroles d'un enfant maladif sont choses de peu d'importance, Mme Hotkins prenait de grandes résolutions.

— Nous partirons avant huit jours, décidait-elle. Je vais prier le docteur de nous obtenir du maire l'autorisation de garder Fioretta... à tout prix il faut que mon fils recouvre sa tranquillité perdue.

1. Voir l'*Ouvrier* depuis le 13 mars 1897.

Le docteur, à qui elle fit part de ses intentions, se chargea de régler toutes choses. Et trois jours plus tard Mme Hotkins quittait l'hôtel du Cap avec Willy triomphant, avec Fioretta un peu triste qui demandait de temps en temps :

— Est-ce que je ne verrai plus Angelo?

— Oh! si; Willy n'est pas fort, nous reviendrons l'hiver prochain.

— Et c'est long, jusqu'à l'hiver?

— Pas trop... pendant ce temps tu apprendras à écrire, pour donner de tes nouvelles à Angelo.

— C'est cela! fit l'enfant en battant des mains; ce sera si amusant!

Et comme on montait en chemin de fer, Fioretta, qui de sa vie n'avait quitté le bourg de Roquebrune ou ses environs, s'émerveilla de trouver la mer si grande, si grande, baignant éternellement, à perte de vue, des baies profondes comme celle de Monaco, des promontoires verts qui rappelaient le cap Martin. Vraiment, puisque le monde était si beau, l'eau si bleue, qu'il y avait tant de fleurs dans les champs en avril et dans l'air ensoleillé tant de douces chansons d'oiseaux, est-ce qu'on pouvait s'attrister de quelque chose?

Fioretta, le front contre la vitre, se mit à chanter, comme les oiseaux ivres de printemps.

III

Le matin qui suivit le départ des Hotkins, le curé de Roquebrune sortait de l'église après sa messe lorsqu'il s'entendit appeler.

— Je vous cherchais, monsieur le curé, lui dit le maire qui revenait de sa vigne, là-haut, dans la montagne, et descendait tranquillement à la maison de ville, pour voir si l'on n'avait pas besoin de lui. Oui, continua-t-il, je voulais vous prévenir que les Anglais du Cap se sont décidés à garder la petite Baldini. Tout était en règle avant-hier, et, si je suis bien renseigné, ils ont dû repartir hier pour leur pays.

— Alors? demanda le curé qui pensait à Angelo.

— Alors, on n'a rien dit au petit, vous savez, votre protégé du bourg?... Vous le préviendrez si vous voulez. Il vaut mieux que ça vienne de vous; ces gens-là ont drôlement agi en partant ainsi, sans permettre aux enfants de se revoir...

— Ah! oui, ces riches ne pensent pas toujours... car ils n'y ont pas songé, je ne leur en veux pas. Au revoir, Prato, je vais chez le pauvre garçon...

Le brave homme, très affecté par avance du chagrin qu'il allait causer à Angelo, tremblotait plus que d'habitude, et s'appuyait de toutes ses forces sur son bâton recourbé.

L'heure de l'école n'était pas encore venue, et Angelo était chez lui, occupé à emplir de fleurs les poteries neuves achetées pour Fioretta. Par la porte laissée ouverte, le curé le vit sourire à son œuvre; il se réjouissait de la joie certaine de sa petite amie quand elle découvrirait que chaque jour Angelo avait pensé à elle, s'était occupé de son retour, avait tenu la maison toute prête à recevoir sa princesse, d'une minute à l'autre, quand il lui plairait d'y rentrer.

L'émoi du vieux prêtre redoubla en lisant toute ces pensées sur le front d'Angelo. Il fit un pas vers le seuil, et une ombre s'étendit sur le sol; l'enfant se retourna et eut un tressaillement en regardant la figure de son protecteur. Il posa le vase de fleurs devant la Vierge en faïence, pour se donner le temps de se remettre, et avança vers le curé l'unique chaise de la maison. Mais il ne demanda rien, attendant une mauvaise nouvelle qui viendrait toujours assez tôt.

— Mon ami, dit enfin le vieillard d'une voix qui chancelait, comme mouillée de larmes, aimes-tu beaucoup le bon Dieu?

Angelo ouvrit de grands yeux étonnés et fit un signe de tête.

— Je sais que tu es un brave enfant, mais quelquefois, dans les moments difficiles, on est tenté de se révolter...

Oh! Angelo le savait bien, la vie lui ayant apporté plus de difficultés qu'elle ne lui avait donné de jouissances! Que lui arrivait-il encore? Il eût préféré le savoir tout de suite... Et comme si le curé eût deviné son impatience :

— Ces Anglais de l'hôtel sont de très bonnes gens; ils ont voulu rendre Fioretta heureuse, et sachant que tu n'es pas riche, que tu n'as pas trop pour toi, ils ont résolu de la garder...

L'enfant demeura calme, mais devint pâle comme une cire. C'était bien la peine de s'être tant réjoui du printemps, d'avoir, chaque jour, embaumé de fleurs fraîches la chaumière prête à recevoir Fioretta!...

— Et... ce n'est pas tout... ils étaient pressés de s'en aller... et puis ils n'ont pas voulu te faire de peine... Ils sont partis hier; inutile que tu descendes au Cap les demander...

Partis! sans qu'il eût pu embrasser Fioretta, lui promettre de l'aimer toujours, de l'attendre patiemment jusqu'à ce qu'il lui plût de revenir, d'être sa femme, de se laisser chérir et gâter toute sa vie!...

Angelo, assis sur le foyer de pierre, les bras sur les genoux, ne disait rien, ne pleurait même pas, tant ses autres pensées l'occupaient.

Le curé se leva, et lui prenant la main :

— Parle-moi, Angelo, il ne faut en vouloir à personne, et Fioretta est une enfant...

— Oh! je sais bien, fit-il, d'une voix sans timbre et comme en un rêve. Ce n'est pas sa faute; quand sa mère est morte, nous l'avons prise; d'autres sont venus qui l'ont emportée ailleurs. Elle est habituée à changer de maison et à vivre où l'on veut... Et on lui a donné de belles choses... Je ne suis pas fâché contre elle; mais je ne travaillerai plus tant, ce n'est pas la peine puisque je ne travaillerais pour personne...

C'était si nouveau pour lui, cette égoïste habitude de ne penser qu'à lui-même et de n'agir que pour lui seul! Toujours il avait dû se soucier de quelqu'un, et cette nécessité l'avait obligé à vaincre sa paresse de petit méridional, à renoncer à la flânerie le long des routes, à la rêverie vague sous les oliviers, le long de la mer berceuse... A cette minute, un dégoût de l'action, un retour à l'indolence de sa race lui passa dans les veines. Quel changement, en une minute, parce qu'une petite fille avait disparu de son existence si réglée!

— Tu me promets de te résigner, d'être bon garçon et de venir me voir souvent? demanda le curé, surpris de cette résignation apparente et ne démêlant pas le projet d'abandon, le découragement au travail qui se cachaient sous ces paroles si calmes.

— Oui, je promets d'être bon, et j'irai vous voir quand je pourrai, monsieur le curé.

Le vieil homme sortit en se frottant les mains, satisfait d'avoir rempli si aisément une mission qui lui avait paru difficile.

Derrière lui, Angelo quitta la maison, mais au lieu de monter vers l'école il descendit le sentier des oliviers et s'assit au bout de dix minutes, en plein bois, dans la chaleur déjà forte de cette matinée d'avril. Au-dessous de lui, les feuillages d'argent frissonnaient le long des pentes, secouaient sur le ciel leurs chevelures pâles, tordaient capricieusement leurs troncs noueux, où l'écorce fendillée dessinait des broderies en relief. Le ciel, plus bleu au travers de ces verdures mourantes, était uni comme un voile de Vierge, et la petite ville de Menton, toute blanche de lumière, toute close depuis que le soleil chassait les étrangers, trempait dans l'eau fraîche le pied de ses villas désertées.

Angelo ne pleura pas, sans doute à cause du repos et du calme de cette nature alourdie de soleil, égayée par le sourire du printemps. Il s'étonna de se révolter si peu, ne sentit point que sa paisible désespérance était pire que l'emportement des larmes, que ce chagrin profond de petit homme durerait plus longtemps qu'un violent chagrin d'enfant.

Toutes ses ambitions croulaient une à une, et la tête appuyée au tronc d'un arbre, ses cheveux bruns flottant au passage de la brise de mer, il détruisait comme un château de cartes tous ses projets d'avenir.

— Non, vraiment; ce n'est plus la peine, murmura le garçon en s'allongeant sur l'herbe sèche et en soupirant douloureusement. Ce n'est plus la peine de travailler si fort et de vouloir être un musicien, un homme bien habillé, qui gagne de l'argent et demeure dans les villes. J'aime mieux mon pays de Roquebrune, et les endroits où Fioretta m'a parlé ou souri l'été passé...

Il mit sur ses yeux son chapeau de feutre, calcula qu'on gagne toujours sa vie avec un peu de musique, une heure de travail aux champs par-ci par-là, un brin de chance et une bonne dose d'insouciance. Et il s'endormit, pour passer le temps...

Les premiers mois de solitude furent très durs pour Angelo. Il n'allait plus à l'école, écoutait respectueusement les inutiles gronderies du curé, remuait dans sa tête ses mauvaises idées de découragement, et peu à peu, comme miné par une fièvre lente, pâlissait et s'amincissait étrangement. Il vivait de rien, semblait ne pas songer à la nourriture, et, avec les quelques francs d'économies qu'il avait au départ de Fioretta, se sentait délivré de tout souci pour des mois et des mois encore.

Aussi ne descendait-il même plus à la ville, et ne touchait-il plus à son violon. En même temps que son corps, son esprit s'atrophiait à force de se replier toujours sur lui-même et de vivre dans une pensée unique.

Un matin d'août, par une affreuse chaleur à peine rendue supportable par le souffle doux de la mer, Angelo, qui sommeillait sous les oliviers, fut tout à coup réveillé par un grand coup de lumière éblouissante. Son chapeau venait de glisser à terre, aidé dans ce mouvement par un adroit coup de canne.

Angelo se frotta les yeux, regarda la canne, remonta jusqu'à son propriétaire et reconnut une vieille petite figure ratatinée qui lui était apparue souvent aux fenêtres de la Villa Rose, une fois à celles de l'hôtel du Cap. La vieille figure souriait comiquement; Parker s'amusait beaucoup du bon tour qu'il venait de jouer à son petit musicien.

— Eh bien! paresseux, pourquoi ne te voit-on plus? Tu as peut-être jugé que je ne payais pas assez cher tes méchantes ritournelles? Elles ne valaient guère, mais j'aurais pu encourager un peu plus ta bonne volonté...

— Non, fit Angelo en secouant la tête. Ce n'est pas cela, je joue pour rien quand cela me plaît...

— Tu es fier? interrompit le vieux en ricanant. Mauvaise affaire pour toi; ce n'est pas ainsi qu'on fait son chemin dans le monde... Alors, tu ne viens donc plus à Menton?

— Non...

— Pourquoi?... Tu étudies beaucoup?

— Pas du tout!... répondit l'enfant en baissant la tête, pour cacher les larmes qui lui venaient aux yeux.

— Pas du tout!... Et tu pleures, pour comble de sottise? Ah çà! est-ce que...? Ce n'est pas possible! Tu regrettes beaucoup la petite brunette que j'ai vue chez ma nièce?

Angelo ne répondant pas, Parker sentit qu'il avait deviné juste.

— Tu es un sot... maintenant, n'en parlons plus. Voici ce que je venais t'offrir : j'ai joué autrefois du violon et je suis encore capable de t'apprendre quelque chose. Tu viendras tous les jours chez moi, entre dix et onze... Quand je ne serai plus de force, je te donnerai un maître...

Et, une inspiration de génie lui venant subitement

— Ma nièce est insensée; elle va faire de Fioretta une demoiselle; il faut bien que je fasse de toi un petit artiste, pour que vous alliez ensemble plus tard... Allons, conduis-moi chez toi; je suis venu par le raidillon, pour ne pas prendre de voiture; et par cette chaleur, on a besoin d'un verre d'eau fraîche au bout de la route...

Un moment galvanisé par l'offre du vieux Parker, par sa phrase géniale et ses sous-entendus, Angelo, resté seul, retomba dans son apathie. Ce vieil homme radotait; à cette heure, Fioretta l'avait oublié; jamais, peut-être, elle ne reviendrait au pays des oliviers gris; mais elle finirait en vraie petite princesse, épouserait quelque homme du Nord, très riche et très généreux, qui la parerait de bijoux merveilleux et de fourrures précieuses.

La figure délicate et blonde de Willy passa devant les yeux d'Angelo...

Le lendemain, ni les jours suivants, ni jamais de tout l'été, Angelo Certaldo ne descendit à la Villa Rose...

Or, Angelo se trompait un peu quand il s'affirmait à lui-même l'oubli de Fioretta. Assurément, le voyage l'avait distraite, et ces échappées de pays nouveaux, si verts, si différents du pays mentonnais, l'avaient charmée, empêchée de pleurer et de penser. Elle croyait rêver, ou assister à un spectacle indéfiniment renouvelé. Puis il fallut passer la mer, une mer moins bleue que celle de Roquebrune, qui grondait sourdement au lieu de chanter une douce berceuse. Et l'on traversa de nouveau des terres vertes, toujours plus vertes, Fioretta comprit enfin quelle énorme distance la séparait d'Angelo; et elle s'attrista de ne plus reconnaître ni les arbres, ni le ciel, de ne plus comprendre cette langue qu'on parlait autour d'elle.

Un soir, elle fut transportée, endormie à moitié, au travers d'une grande ville populeuse, éclairée de mille lumières qui laissaient dans l'ombre, pourtant, le sommet des hautes maisons. La voiture sortit bientôt des rues fréquentées, s'enfonça dans un faubourg aux larges voies, aux demeures luxueuses, espacées, entourées d'énormes jardins. Et l'enfant s'éveilla tout à fait à la légère secousse du coupé qui pénétrait dans un de ces jardins, s'arrêtait devant une vaste maison de briques.

Sur le perron, des servantes attendaient, vêtues de noir, coiffées de blanches broderies en forme de diadème. Et un petit homme à la figure avenante s'avançait vers les voyageurs.

— Bonjour, ma chère; vous avez fait un bon voyage? Excusez-moi de n'être point allé vous attendre au chemin de fer. Il y avait beaucoup à faire au bureau. Demain nous avons demi-vacances... Vous allez mieux, Willy, je le vois... vous avez une mine superbe... Ah! c'est la petite... Fioretta, je crois? Mary, prenez l'enfant et montez-la dans sa chambre; elle est fatiguée, vous la coucherez et on lui portera du thé chez elle...

Fioretta déjà, toute à la sécurité de l'arrivée, avait refermé les yeux, se laissait monter au premier étage, dans une chambre confortable, aux rares tentures, au petit lit de cuivre drapé de blanc. Elle ne se rendit compte ni de son léger repas, ni de son entrée dans ce lit étranger; elle dormit, dormit longtemps, avec la béatitude de ne plus entendre le roulement du train, de ne plus sentir l'oscillation du bateau sur lequel venaient battre les vagues.

Il était tard dans l'après-midi du lendemain quand Fioretta s'éveilla dans la grande chambre claire où le soleil, qui baissait déjà, envoyait des rayons roses, à pleine croisée. Mary veillait auprès du lit, attendant le réveil de l'enfant; elle sourit, et Fioretta lui rendit son sourire, essaya de lui dire, dans son français gazouillé, qu'elle était heureuse d'avoir quelqu'un de jeune, d'aimable pour la servir, quelqu'un à qui elle pourrait parler d'Angelo et de Roquebrune.

Elle jasa tout le temps de sa toilette, se fit habiller près de la fenêtre, d'où elle regarda le jardin, bordé de grilles basses, une prairie où paissaient quatre vaches et où les écuries allongeaient leurs façades rouges. Au delà, un jardin public, un parc anglais, tout rempli aujourd'hui de promeneurs, car la demi-vacance donnait une après-midi de liberté à la ville entière. Des robes claires passaient dans la verdure; des jeux de croquet ou de tennis anis

maient les pelouses, et des enfants, des foules d'enfants blonds, avec des bonnes vêtues d'étranges costumes de percale blanche, trottinaient dans les allées en dodelinant de la tête, allongés dans de petites voitures coquettes.

Autour du parc, des maisons en briques, massives comme celle des Hotkins, comme elle entourées de jardins et coiffées d'ardoises violettes, lui faisaient comme une ceinture où des pierres voyantes seraient enchâssées.

Les premiers jours, ce fut un grand plaisir pour Fioretta que de se promener dans le jardin ou dans la prairie, accompagnée de Willy, qui lui montrait les chevaux, les voitures, les serres où s'entassaient, en tout petit, les palmiers et les eucalyptus que l'on voit à Roquebrune. Elle fit connaissance avec les vaches, répéta comme une machine les noms de tout ce qui l'entourait, et devint la petite favorite de la maison.

On riait de ses saillies, on la présentait aux visiteurs extasiés; quelques dames murmuraient :

— Comme elle est jolie !

Et Fioretta comprit qu'elle pouvait oser beaucoup de choses.

Willy, surtout, était très fier d'elle ; quand ses amis ou ses maîtres venaient le visiter, il leur exhibait Fioretta, et elle était secrètement flattée de cette exhibition, alors que Willy n'y attachait guère plus d'importance que s'il eût montré un beau chien offert par son père ou la dernière cravache que lui avait achetée sa mère à Paris. Fioretta était non seulement un jouet, comme les premiers jours, mais un objet d'art capable de faire honneur à son propriétaire.

Au milieu de ces distractions nouvelles et de ces jouissances d'amour-propre, Fioretta se souvint, par un jour d'ennui peut-être ou de grande pluie qui empêchait de sortir, que Mme Hotkins, pour la consoler au moment du départ, lui avait dit :

— Tu apprendras à écrire pour donner de tes nouvelles à Angelo.

Puisqu'elle s'ennuyait, elle voulait écrire ; il fallait lui montrer tout de suite comment s'y prendre...

Ce fut plus long qu'elle n'y comptait, mais sa petite tête de méridionale avait tant de facilité à s'assimiler toutes choses que, dès le commencement de l'automne, aidée de Mme Hotkins qui lui tenait la main, elle put écrire au crayon, à l'adresse de son ami :

« Je t'aime toujours, Angelo, et je ne t'oublie pas, quoique ce soit très beau et très amusant ici. Dans deux mois nous partirons pour le cap Martin ; tu viendras me voir, Willy me l'a permis. Je t'embrasse bien fort.

« Ta petite FIORETTA. »

Cette lettre fit à Angelo l'effet d'un coup de fouet le surprenant en pleine paresse, en complet abandon de lui-même et de tout travail. Il rougit à la pensée que Fioretta, en revenant avec l'hiver, le trouverait aussi peu avancé que l'année précédente, désorienté, amolli par l'inaction. Il eut presque honte, en lui écrivant, d'être si maladroit à tracer des lettres ; il y avait si longtemps que ses doigts n'avaient tenu de plume ! Cependant il avait de graves choses à dire ; et après avoir remercié Fioretta de sa gentillesse, l'avoir félicitée de sa science si vite acquise, il ajouta très solennellement :

« Tu te souviens qu'autrefois je t'ai promis de t'épouser quand nous serons grands tous deux. J'espère que tu veux toujours bien être ma femme, et, M. Parker étant assez bon pour me donner des leçons de musique, je vais travailler beaucoup pour devenir un grand artiste... Es-tu contente, Fioretta ?... »

La lettre achevée, Angelo se sentit redevenir un petit être raisonnable et sérieux ! il était « fiancé » à Fioretta et prenait la responsabilité du bonheur futur de l'enfant. Comme si cette simple promesse lui eût rendu toute son énergie, Angelo prit son violon, qui dormait dans un coin du buffet, et, sa lettre à la main, prêt à la jeter à la première boîte de Menton, il descendit d'un pas rapide le sentier caillouteux qui menait à la ville.

Ce fut une vraie surprise pour le vieux Parker, cette arrivée de son jeune ami de Roquebrune ! Il ne comptait plus, depuis longtemps, sur cet élève insouciant qui négligeait les bonnes occasions de s'instruire.

— Ah ! te voilà enfin ! s'écria-t-il ; tu as pris du temps pour réfléchir ! Veux-tu m'expliquer ce qui t'a décidé ?

Et quand il eut entendu l'histoire entière de Fioretta et de sa lettre :

— C'est bon ; si tu veux l'épouser, je te conseille de te mettre en mesure de gagner beaucoup d'argent. Quand les femmes ont pris certains goûts de dépense, il n'y a plus moyen de les satisfaire !

Il hochait la tête, et, tout en cherchant dans un meuble des cahiers de musique jaunie, il se retournait de temps en temps vers le garçonnet, lui lançait quelque parole énigmatique et peu encourageante :

— Tu es jeune, mon pauvre Angelo, tu crois que tout marche dans la vie comme dans notre imagination... Mets-toi d'abord un gagne-pain dans la main, et si le reste ne vient pas... console-toi de ton mieux, prends des habitudes, tâche de devenir, comme moi, un collectionneur...

Et le petit vieux, se frottant les mains avec une satisfaction évidente, clignota vers Angelo qui ne comprenait pas grand'chose à ces manières bizarres.

— Sais-tu, petit, ce que je collectionne ? demanda Parker avec un sourire de vieux diablotin.

— Non, monsieur, dit timidement Angelo.

— D'abord des livres, comme tu vois... Et puis une autre chose encore, bien plus jolie, bien plus brillante...

Il éclata cette fois d'un rire prolongé qui tintait aux oreilles comme un éboulement de pièces d'or. Et comme s'il se repentait de l'indiscrétion de son rire, avait peur qu'il n'eût trahi son secret, le vieil Anglais redevint grave, donna une longue leçon très claire à Angelo, lui joua même, à la fin, quelques mesures d'une musique démodée, sentimentale, tendre à faire pleurer.

Ces séances se renouvelèrent chaque jour ; en sortant de la Villa Rose, Angelo était ivre de mélodie, grisé par ses premiers succès d'élève docile ; et tout le jour s'échappaient de sa cabane des lambeaux de phrases cadencées, des fragments d'études sérieuses et d'exercices ardus.

On ne le voyait plus dans le bourg, et le curé, pour avoir de ses nouvelles, fut obligé de venir le relancer chez lui. Au récit d'Angelo, il s'étonna un peu, admira les desseins de la Providence et demanda au petit de l'emmener à la Villa Rose. Il voulait absolument connaître l'original bienfaiteur d'Angelo Certaldo.

L'entrevue des deux hommes fut très cordiale, et au bout d'une heure, ils se connaissaient mutuellement si bien que Parker pouvait dire au prêtre :

— Monsieur le curé, vous n'êtes pas du tout pratique. Je vois que vous vous ruinez pour vos pauvres, que vous vivez mal, que vous n'avez pas vingt francs d'épargne et que vous mourrez sans avoir de quoi payer votre place au cimetière.

A quoi le curé répondit :

— Je compte sur vous pour acquitter cette dette, et je ne désespère pas de me faire aider par vous en matière plus considérable...

L'Anglais Parker trouva cette présomption si drôle qu'il eut un de ses accès de rire prodigieux et métalliques.

— Allons, allez-vous-en ; je ne vous retiens pas à déjeuner, car je n'ai que des carottes bouillies ; mais, invitations à part, je sera toujours content de causer avec vous...

L'intimité s'établit ainsi entre Parker, son élève et le bon curé de Roquebrune. Et rien ne manquait au bonheur d'Angelo, si ce n'est Fioretta, dont la venue prochaine lui causait des impatiences et des curiosités. Il aurait voulu recevoir un mot de réponse à la question formulée dans sa lettre, savoir si réellement sa petite princesse était satisfaite de ses résolutions, si elle avait toujours confiance en l'appui et en l'affection d'Angelo. Mais la petite princesse n'écrivait plus ; elle n'annonçait point l'époque précise où Angelo pourrait venir, le soir, lui jouer sa sérénade et recevoir en récompense un baiser jeté par les petits doigts de la fillette.

En vérité, la petite princesse ne pensait même pas qu'elle dût une réponse à la question inattendue d'Angelo ; elle avait lu, avec l'aide de Mme Hotkins, les lignes tracées par son ami, mais elle avait lu presque sans comprendre, sans s'appliquer à elle-même les projets d'avenir du petit artiste. C'était si loin d'elle, Angelo Certaldo, son violon, le pays bleu où les oliviers secouent au soleil leurs perruques poudrées !

Peu à peu, le résultat prévu par Mme Hotkins était arrivé. L'enfant, bien nourrie, bien habillée, s'accoutumait à l'atmosphère douce et luxueuse qui l'environnait ; elle aimait l'immense maison emplie de servantes en costumes coquets, de meubles rares, de tapis moelleux, de marbres aux fins contours. Elle se plaisait dans la grande salle à manger à larges baies où les murs disparaissaient sous une collection de belles toiles modernes, où la table s'étalait, éblouissante de cristaux et d'argenterie... Elle avait des petites amies très élégantes, on l'invitait à des après-midis de danse ou de jeux...

Et Angelo, tout à coup, venait lui demander de l'épouser ! A peine se souvenait-elle des détails de la chaumière où ils avaient vécu ensemble ; et elle avait tout à fait oublié leurs promesses si anciennes de s'épouser « quand ils seraient grands ».

Un moment, en lisant la lettre d'Angelo, elle avait rougi et regardé autour d'elle ; elle n'eût pas aimé que Willy entendît cette absurde proposition ; il se serait trop moqué d'elle ! Elle ne put même, pendant deux jours, se défendre d'un sentiment de rancune envers cet Angelo qui lui écrivait de si singulières choses, l'exposait au ridicule, oubliait la distance qui séparait maintenant les deux petits amis de jadis.

Elle surmonta dès le lendemain ce mauvais sentiment, et elle eut un accès de joie en partant pour son pays de soleil, au moment où, dans le parc, les promeneurs commençaient à s'emmitoufler de fourrures, les arbres à se dépouiller, à prendre l'aspect de squelettes, les feuilles à tourbillonner sous le vent humide et sous le ciel gris. A mesure que l'on descendait vers le sud, les nuages se déchiraient, s'effiloquaient, laissant voir de

grands morceaux d'azur; et ce fut un enchantement, de longer cette mer autrefois connue, toujours bleue comme un saphir, toujours berceuse en sa chanson éternelle.

Quand, un soir, Fioretta descendit du chemin de fer, au pied même de Roquebrune, elle chercha des yeux, tout de suite, le bourg pittoresque, couronné de son château fort et de son panache vert; et elle reconnut, avec un petit battement de cœur, la chaumière d'Angelo, penchée sur le gouffre, avec sa Vierge peinte au front.

Tout de suite aussi, elle eut envie de revoir Angelo, et, si on l'eût écoutée, on aurait envoyé dès le soir un domestique chercher l'enfant à Roquebrune. Elle fit une petite moue en apprenant qu'il fallait attendre au lendemain ; et Willy, dont la jalousie devenait moins exigeante à mesure qu'il se rétablissait, qu'il devenait plus homme au lieu de rester un petit être souffrant et trop sensitif, ne put s'empêcher de rire en l'accusant de ne point aimer les Hotkins, ni l'Angleterre, ni rien au monde, et de réserver toute son affection pour un garçon pauvre de son village

Cet hiver-là, Angelo fut vraiment heureux et s'applaudit d'avoir profité des leçons et des conseils du vieux Parker. Il s'était trompé, quand il avait accusé Mme Hotkins de vouloir lui prendre Fioretta. Fioretta d'oublier son ami le meilleur. Qui donc songeait à lui enlever Fioretta ? Maintenant que Willy ne gardait plus la chambre, il montait quelquefois en voiture à Roquebrune, avec sa mère et la fillette ; on prenait Angelo chez lui, et tous ensemble allaient s'asseoir au-dessus de la mer, dans un creux de la montagne, parmi les oliviers gris. Les enfants jouaient ensemble, Fioretta riait très fort, Angelo lui cueillait de gros bouquets de pâquerettes blanches...

Ou bien encore, chez le vieux Parker, Angelo jouait, devant tout ce monde, un de ses plus beaux morceaux. Il avait très peur, mais on l'encourageait, MmeHotkins trouvait cela tout à fait bien; Willy lui disait :

— Vous êtes un drôle de garçon ! Moi je ne voudrais pas jouer du violon ; c'est trop difficile. Quand je serai grand, j'aurai des bateaux, comme papa, une belle maison et beaucoup de domestiques. Les musiciens ne deviennent jamais bien riches, n'est-ce pas ?

Quant à Fioretta, elle écoutait, aussi longtemps qu'Angelo voulait bien jouer ; quelquefois elle pleurait un peu, quand c'était trop triste, d'autres fois elle suivait avidement les mesures d'une danse espagnole, et ses yeux brillaient de gaieté.

Ah ! oui, ce fut un heureux hiver pour Angelo, le meilleur peut-être de toute sa vie. A peine, parfois, trouvait-il Fioretta trop bien habillée, et regrettait-il sa petite princesse en haillons, plus jolie encore quand elle n'avait pour toute parure que sa beauté, ses yeux lumineux, son sourire charmant, son rire harmonieux qui découvrait ses petites dents blanches.

Il se souvenait aussi que, l'un des premiers jours après son arrivée Fioretta l'avait regardé avec une expression qui lui avait fait mal. C'était un dimanche ; ils s'étaient rencontrés chez M. Parker, après l'heure des vêpres à Roquebrune. Fioretta, en robe blanche, sa mignonne figure brune encadrée d'un grand col de guipure, ressemblait à une petite infante d'un autre siècle. Elle avait examiné Angelo des pieds à la tête ; il portait encore son habit de communion, soigneusement allongé et agrandi par le tailleur du bourg. Elle s'était détournée vers Willy, bien à l'aise dans un costume de velours souple, et, dans ses yeux, Angelo avait lu quelque chose qui l'avait fait pleurer le soir.

Est-ce donc si ridicule de n'être pas riche et de ne pas être mis suivant la mode ?

Très sérieusement Angelo avait songé à s'acheter un vêtement neuf; il ne possédait pas assez d'épargnes encore, mais on le connaissait à Roquebrune, et le tailleur lui ferait bien crédit jusqu'à ce que l'hiver et les étrangers eussent rempli sa bourse. Mais il se gronda de sa folie, et, d'un mouvement de tête, secoua ses idées de prodigalité.

— Si Fioretta me jugeait sur mon habit, je ne l'aimerais plus, pensa-t-il ; mais j'ai tort de l'accuser ; elle n'a pas changé, si ce n'est en apparence... et je me suis trompé, tantôt, parce que je ne sais plus aussi bien qu'autrefois comprendre ce que disent ses yeux...

Etait-il bien sûr, Angelo, de ne plus aimer sa petite amie, s'il lisait au fond d'elle quelque dédain de lui, y découvrait un changement trop grand dans ses idées d'enfant ? Ne s'efforçait-il pas, plutôt, de ne pas voir en elle les progrès de l'influence étrangère qu'elle subissait depuis un an ? De cette façon il pouvait continuer à l'aimer sans remords, et quand une brusque envie de pleurer le saisissait en quittant Fioretta, il se gourmandait, se traitait d'ingrat qui n'est jamais content des faveurs qu'on lui fait.

Au printemps, les Hotkins quittèrent le Cap ; des années et des années se passèrent, toujours semblables, n'amenant, avec elle que des changements progressifs, presque insaisissables d'un hiver à l'autre. Fioretta, d'abord, avait répondu à toutes les lettres d'Angelo ; puis les réponses s'étaient espacées. l'enfant devenue jeune fille ne trouvait plus rien à dire au villageois qu'était demeuré Angelo. Qu'aurait-elle pu lui raconter de la vie large, si élégante que menaient les Hotkins à Liverpool ? des voyages en Ecosse, au bord des lacs romantiques, des bains de mer en pays de Galles ou sur quelque grève de la Manche ?

A Menton aussi, leurs vies s'étaient écartées l'une de l'autre. Fioretta, dans cette station d'hiver plus anglaise que française, retrouvait des amies connues sur une plage, dans une ville d'eaux. Elle faisait partie d'un de ces groupes de grandes fillettes à robes presque longues, à canotiers invraisemblablement petits, que l'on voyait le matin sur la promenade du Midi, le soir sur des troupes de petits ânes, partant en excursion dans la montagne.

Au milieu des blondes Anglaises aux cheveux crêpelés, tombant dans le dos comme un manteau d'or, aux figures poupines ou très longues, Fioretta tranchait, comme une rose sombre au milieu d'une gerbe de pâles roses printanières. Et elle était si remarquablement jolie, dans son éclosion de fille du Midi, qu'on se retournait à son passage, pour admirer sa belle chevelure noire, se réjouir de son sourire, semblable à un rayon de soleil, recueillir pour une seconde un peu de la gaieté de ses yeux.

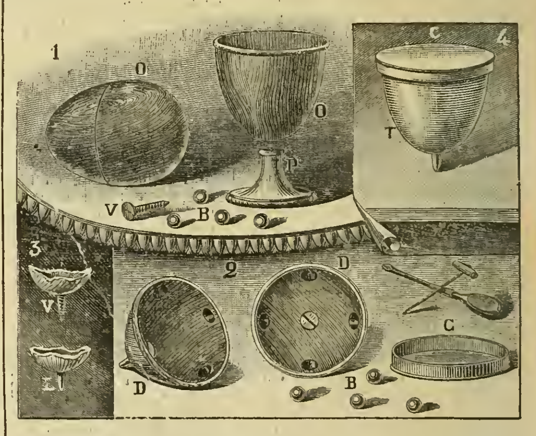
(*La suite au prochain numéro.*) HENRY BISTER.

# AMUSEMENTS SCIENTIFIQUES

## Force centrifuge.

Problème difficile à résoudre si le titre seul de notre récréation n'en indiquait tout d'abord la solution aux plus malins.

Etant donnée une coquille O (no 1 de la vignette), partie supérieure d'un coquetier en bois à dix centimes dont on a scié le pied P, ou moitié d'un de ces œufs en bois (no 1) que l'on emploie pour raccommoder les bas ou pour renfermer les chapelets; étant donné qu'une semblable coquille O a été transformée en toupie par l'adjonction d'une vis V (no 1) dont on a fait un pivot en lui faisant traverser le fond de la coquille (V no 3) après quoi on l'a façonné à la lime (L no 3) de manière à ce qu'elle prenne la forme d'une pointe de toupie; étant donné que quatre petites cavités




rondes ont été creusées près des bords de la coquille, aux extrémités de deux diamètres se coupant à angles droits (D fig. 2); étant donné enfin que quatre petites balles de plomb B (fig. 1 et 2) sont placées dans cette demi-coquille que vient fermer un couvercle en carton C (no 2), proposez à quelqu'un de placer les balles de plomb dans les quatre cavités de la coquille, sans même découvrir celle-ci.

On haussera les épaules, car la chose semblera impossible.

Faites alors tourner sur une table, ou mieux sur une assiette, votre coquille, comme une véritable toupie T (no 4). Aux premiers moments de la rotation, vous entendrez les petites balles de plomb se poursuivre et se heurter dans l'appareil; mais bientôt vous n'entendrez plus rien : les quatre balles, sous l'action de la force centrifuge, sont allées se loger chacune dans une des petites cavités intérieures de la coquille de bois. Arrêtez alors la toupie, sans secousse, en la saisissant entre vos doigts, et, tout en la tenant dans la position verticale, enlevez-en le couvercle pour faire constater l'effet produit.

 MAGUS.

*Le Directeur-Gérant* : HENRI GAUTIER. Sceaux. — Imp. E. Charaire

5 centimes le N° année courante (10 centimes le N° années échues.) N° 2004 TRENTE-SIXIÈME ANNÉE. — 31 Mars 1897.

# L'OUVRIER

**Journal illustré paraissant le Mercredi et le Samedi**

ABONNEMENT D'UN AN : (104 numéros) France, Algérie et Belgique : 6 francs.

DIRECTION ET ADMINISTRATION : LIBRAIRIE BLÉRIOT, HENRI GAUTIER, SUCCESSEUR, 55, quai des Grands-Augustins, Paris.

ABONNEMENT D'UN AN (104 numéros) Colonies et Étranger (sauf la Belgique) : 7 francs.



## LE ROMAN D'UN SAUTE-RUISSEAU

PAR

ROGER DOMBRE

PREMIÈRE PARTIE

### L'étude de maître Carbonnière.

I

Le nez penché sur leur travail, les clercs de Me Carbonnière ne se laissaient distraire ni par les mouches qui volaient, ni par le beau soleil d'avril qui taquinait les objets épars sur le bureau.

Une porte s'ouvrit, livrant passage à une tête seulement : le crâne pelé du notaire et sa petite figure ratatinée où luisaient les verres brillants des lunettes.

— Qu'on m'envoie Bernard ! dit une voix impérieuse.

Les clercs levèrent leur buste ankylosé et se regardèrent.

— Bernard ?... mais il... il n'est pas encore rentré, insinua Meynier, le premier clerc, après une courte hésitation.

Les lunettes eurent une lueur indignée et la tête magistrale de Carbonnière se montra tout entière ainsi que son corps grêle emprisonné dans l'habit noir.

Une main sèche et soignée tira du gousset un beau chronomètre :

— On l'a envoyé en commission ? demanda la voix impérative, de nouveau.

— Non, monsieur.

— Au contraire, il y aurait de l'ouvrage à donner au petit, dit le second clerc, le seul de l'étude de Me Carbonnière, qui n'aimât point Bernard.

— Il est quatre heures et quart et Bernard n'est pas rentré ? s'exclama le notaire.

Tous baissèrent la tête. Qu'y pouvaient-ils ?

— Sa grand mère ou sa petite sœur est peut-être malade, murmura timidement Grosset, le troisième clerc.

Le maître secoua les épaules.

— Allons donc! c'est toujours la même histoire : la paresse et la flânerie. Quand ce mauvais sujet rentrera, vous me l'enverrez.

La porte se referma sur l'austère personnage.

Les clercs écrivirent bruyamment pendant quelques instants encore, puis tous posèrent leur plume.



Le saute-ruisseau arriva *à l'envers*. (Voir page 763.)

— Ce Bernard est incorrigible, soupira l'un.

— Le patron va le congédier sûrement, dit un autre.

— Et l'enfant ne l'aura pas volé, ajouta méchamment Gillery. Ma foi! tant mieux! on sera débarrassé de lui.

— C'est mal à toi de dire cela, Gillery, reprit Meynier; tu n'ignores pas que Bernard gagne son pain ici et que sa grand' mère est sans ressources.

— Et qu'il y a en plus une petite sœur infirme, poursuivit Grosset.

Rageur, le second clerc dit d'un ton mordant :

— Vous êtes tous en admiration devant ce petit vaurien, parce qu'il a de l'esprit et vous amuse.

— Et aussi parce qu'il est bon, s'écria Meynier. Bernard, qui n'a pas trop de pain pour lui seul, a souvent donné celui de son déjeuner aux mendiants de la rue; et s'il sait administrer de subtils coups de langue, il ne mord ni ne griffe.

— Il n'y a qu'à le voir avec sa petite sœur, pour connaître son cœur, dit à son tour Grosset : lui, si fou, si turbulent, il est aux petits soins pour elle et lui sacrifie toutes ses récréations.

— C'est pour ça qu'il se rattrape aux heures de travail, ricana Gillery.

Son confrère allait répliquer lorsque la porte se rouvrit et Me Carbonnière apparut sur le seuil de son cabinet.

— Faites entrer le client dont c'est le tour, dit-il.

Grosset obéit, puis vint se rasseoir en riant, une fois la porte refermée sur le visiteur.

— Ce monsieur a attendu deux heures et demie, dit-il, et le patron va expédier son affaire en cinq minutes, je parie! Et il a un sapin à la porte!

— Bah! si le client s'en plaint, le cocher ne s'en plaint pas, lui, je vous en réponds : il a ronflé la moitié du temps et lu son journal le reste. Ça lui fait une bonne journée.

Dix minutes plus tard à peu près, selon les prévisions du clerc, Me Carbonnière reconduisit le visiteur patient en lui disant d'un ton aimable :

— Je vous approuve absolument. C'est donc convenu : je vais vous faire un projet de testament et vous n'aurez qu'à le copier identiquement sur papier timbré, puis à me le remettre signé et daté, puisque vous y tenez.

— Ma foi! mon cher notaire, vous auriez pu me dire cela plus tôt, gronda le client qui avait l'aspect d'un ancien militaire, avec sa barbiche grise, sa rosette de la Légion d'honneur à la boutonnière et sa voix de commandement. Vous avez eu de la chance que je sois dans mes jours de patience, mais cinq minutes de plus et je crois que je brisais le mobilier de votre salon.

Le notaire se mit à rire.

— Bah! cela vous a donné le temps de réfléchir, et la réflexion est bonne conseillère.

— Au fait, oui, puisqu'elle m'a inspiré de tester en faveur de ma parente... aussi éloignée que possible, Mme Saint-Louvec, au détriment de mon neveu Matzague qui n'est pas besoigneux, lui, il s'en faut, et qui ne me plaît pas.

M. des Eprouvans, l'ancien officier de dragon, exprimait nettement sa pensée et surtout à haute et intelligible voix.

Le notaire lui toucha le bras et, baissant le ton :

— Chut! dit-il, ne parlez pas si haut : vous oubliez que la famille Matzague habite le deuxième étage de cette maison.

— Bah! nous sommes au rez-de-chaussée, et puis, ne sont-ils pas à la campagne, ces braves neveux?

— Pas encore, ils n'y vont qu'en juillet, car les enfants suivent des cours ici.

— Vous les voyez souvent, ces Matzague?

— Non, rarement.

— Tant pis pour eux et tant mieux pour vous.

— Oh! rétorqua le notaire, Mme Matzague est une sainte.

— Tant mieux encore, mais je la connais à peine, elle, tandis que son mari... Saprelotte, il ne doit guère la rendre heureuse!

— Je ne sais, murmura Me Carbonnière qui était sur les épines car l'officier en retraite parlait toujours aussi fort.

Soudain, celui-ci éclata de rire.

— Je voudrais bien voir la tête que fera Matzague à l'ouverture de mon testament, quand il apprendra que les six cent mille francs comprenant ma fortune vont à Mme Saint-Louvec! Eh! que diable! voilà une femme qui travaille comme un nègre et s'exténue dix heures sur vingt-quatre à donner des leçons de piano pour élever sa fille, et vous voulez que... mais pardon, je vous fais perdre un temps précieux, mon cher notaire. Bonsoir, donc, envoyez-moi votre projet.

— Dans deux jours; vous demeurez toujours aux Brotteaux?

— Rue Godefroy, oui. Une bonne rue pour les assassins, mais en plein jour elle est agréable et je suis un homme rangé, moi; je ne rentre jamais à la maison plus tard que dix heures, onze parfois.

Et M. des Eprouvans descendit les trois marches qui séparaient l'étude d'une porte cochère conduisant à la rue du Peyrat, sans voir une tête pâle et haineuse qui, de la rampe du deuxième étage, se penchait évidemment pour regarder et écouter.

Le notaire rentra dans son cabinet afin d'expédier son courrier, car il en avait fini avec les clients.

Au deuxième étage de la même maison, un homme de haute taille, mis avec une certaine recherche, encore beau quoiqu'il eût dépassé la quarantaine, attendait sur le palier, mais sans impatience.

— Ah! grinçait-il entre ses dents, il me déshérite! il va tester en faveur de cette péronnelle de Saint-Louvec qui ne lui est pour ainsi dire rien... Et moi qui suis sur le point de faire faillite (il ne s'en doute pas, c'est vrai), moi qui suis son neveu, il ne me laisse pas un sou!... Oh! par exemple!...

Un froufrou de jupes soyeuses suivant le bruit d'une porte ouverte et repoussée l'interrompit soudain.

— Ah! vous voilà, Anne-Marie, dit-il en changeant de ton.

La jeune femme leva sur son mari un regard craintif et soumis :

— Je vous ai fait attendre, Auguste, murmura-t-elle; je ne savais pas que vous fussiez déjà prêt et sur le palier; notre fillette souffre un peu de la gorge et j'ai dû...

Il l'interrompit d'un geste

— Je ne vous en veux pas pour cela, Anne-Marie, dit-il tandis qu'elle s'étonnait prodigieusement de le trouver si patient; mais, d'abord vous gâtez trop vos enfants, je ne saurais assez vous le répéter, ensuite leur institutrice suffit à les soigner.

Elle allait protester quand il reprit, tout en gagnant avec elle le premier étage :

— Je voulais vous dire qu'il m'est impossible de faire des visites avec vous; je vais garder le coupé et courir au bureau voir ce qui s'y passe; je vous rends donc votre liberté.

Dans un imperceptible soupir de soulagement, elle répliqua :

— Vous n'avez pas reçu de mauvaises nouvelles, au moins?

— Pas de plus mauvaises, du moins. Allons, à ce soir!... je suis pressé.

Il monta dans le coupé tandis que sa femme attendait qu'un tramway passât pour le prendre. C'était un mari égoïste dans toute la force du terme que M. Matzague, et si sa femme en souffrait cruellement, du moins n en laissait-elle rien voir.

C'était l'épouse chrétienne, la mère dévouée, la femme du monde accomplie que Mme Matzague, et elle portait vaillamment sa croix sans confier à personne son chagrin, sauf peut-être au directeur de sa délicate conscience.

Comme elle achevait de boutonner ses gants avant de s'aventurer sur le trottoir, elle se ravisa tout à coup et entra dans l'étude de Me Carbonnière.

— Au fait, pensa-t-elle, puisque mon mari ne m'accompagne pas, je vais demander au notaire des nouvelles de mon protégé.

Grosset se leva à son arrivée, et courut l'annoncer à son patron.

Celui-ci, devenu tout à coup aimable et courtois, vint lui-même recevoir la visiteuse et l'installa dans son cabinet avec mille soins.

— Votre protégé? Ah! chère madame, vous tombez bien! J'ai l'intention de le renvoyer, car il se moque de nous tous en général et de moi en particulier.

— Oh! mon bon monsieur Carbonnière, ces gens-là sont si malheureux!

Elle prononça ces mots de sa douce voix harmonieuse, avec tant de compassion, que le vieux notaire l'enveloppa d'un regard attendri.

Il vit ce visage très blanc dont toute couleur s'était effacée; il vit les yeux doux, angéliques même, cerclés de bleu pour avoir sans doute versé trop de larmes en cachette; il vit le sourire court, rapide, comme navré, sur les lèvres pâlies avant l'âge; il vit l'ovale trop affiné du visage, la taille restée trop mince, un peu courbée comme sous le poids d'une secrète souffrance.

— Toi, pauvre femme, pensa-t-il avec un gros serrement de son cœur peu sensible en général, tu es encore plus malheureuse que tes protégés, car si tu as du pain à manger, tu as un mari qui ne vaut pas la corde sous ses dehors élégants. Aussi je suis content de ce que l'oncle à héritage le déshérite.

Tout en se disant cela tout bas, le notaire se frottait les mains avec une satisfaction si évidente, que sa visiteuse, étonnée, lui dit :

— Mais qu'avez-vous donc, mon bon notaire?

Il se reprit aussitôt :

— Oh! pardon! je pensais à... à une chose réjouissante. Excusez-moi, je suis un peu distrait. Mais voyons, chère madame, j'espère que vous ne venez pas me demander une nouvelle procuration pour M. Matzague?...

Elle rougit un peu et répondit :

— Pas aujourd'hui, mais je crois que bientôt j'aurai besoin d'argent.

— Ou plutôt M. Matzague aura besoin de vous dépouiller une fois de plus, n'est-ce pas? grogna le notaire.

Elle voulut excuser son mari et entra dans quelques détails plus ou moins clairs que nous nous dispenserons de transmettre au lecteur.

Pendant ce temps, les trois clercs se livraient à divers commentaires sur la cliente du patron.

— Encore bien jolie femme, cette Mme Matzague! dit l'un d'eux.

— Peuh? fit Gillery, elle l'a été, comme on dit, mais elle est bien flétrie.

— Dame! avec un mari pareil!

— Bah! elle est riche, c'est toujours une compensation, reprit le second clerc.

— Pas pour tout le monde, riposta sèchement Meynier.

— Et puis les Matzague ne sont plus si riches que cela : on dit que la maison de soieries chancelle pas mal.

— Ce sont des *on dit* qu'il n'est pas utile de repéter.

— Bah! entre nous, cela ne tire pas à conséquence.

— M. Matzague s'est entêté, comme un orgueilleux qu'il est, dans son affaire des soies côtelées qu'on ne porte plus du tout, et il s'y est enferré.

— Je ne le plains pas : un homme fier, hautain, peu généreux...

— Oui, mais je plains sa femme et ses enfants.

— Et puis enfin, messieurs, toute maison qui n'en est pas encore à la ruine, peut se relever; il ne faut qu'un coup de chance.

A ce moment, une voix claire de garçonnet s'éleva derrière les

fenêtres qu'on venait de clore, chantant à plein gosier :

Dans l'vallon de not' village,
Un ruisseau court vagabond,
Rieur ou grave selon
Qu'on interprète son langage.
L'aut' jour j'rencontrai Jean Renoux
Qui sortait dès l'aube éclose.
« Te v'là, me dit-il, ma p'tite Rose! »
D'un son de voix tout à fait doux.

— Bon! s'écria Meynier, voilà ce gamin de Bernard qui rentre, c'est bien temps!

— Il va recevoir son *suif*, murmura Gillery, dont les yeux méchants eurent une lueur joyeuse.

— Pauvre gosse! soupira Grosset, moi je l'aime tout plein, ce petit-là.

Sans se douter du *suif* qui l'attendait, pour parler comme le second clerc, le saute-ruisseau arriva *à l'envers*, c'est-à-dire la tête en bas, les jambes en l'air et marchant sur ses mains, une chanson et une fleur aux lèvres.

— Te voilà, gamin? dit Meynier, en posant sa plume; ah! bien, ne chante pas si fort; tu ne te doutes pas de ce qui te pend à l'oreille.

L'enfant se dressa sur ses pieds, fourragea désespérément dans sa tignasse d'un roux foncé et s'écria :

— Le patron est ici?

— Dame! Il est plus exact que toi.

— Quelle heure est-il donc?

— Cinq heures moins vingt.

— Cinq heures moins vingt!... Non, vous blaguez?

— Regarde nos montres; va voir à l'horloge de l'hospice de la Charité, on l'aperçoit de loin.

Bernard laissa retomber ses bras dans une mimique éloquente.

— Je n'en reviens pas!

— Et le patron t'attend pour faire la causette avec toi, petit requin! dit méchamment Gillery.

Bernard se tourna vers lui, et, très digne .

— Vous, monsieur Gillery, je ne vous demande rien; fermez votre boîte, s. v. p

Puis, s'approchant des deux autres clers qu'il aimait, il ajouta avec inquiétude :

— Non, mais, est-ce qu'il est bien en colère?

— Je te crois.

— Qu'est-ce qu'il va me faire?

— Dame! Te chasser; ce n'est pas la première fois que tu prends les heures de travail pour ta récréation.

— Mon Dieu, mon Dieu, que je suis bête!

— Oh! oui, va! Où étais-tu? Chez ta grand'mère?

— Oh! non, elle m'aurait envoyé à l'étude. Je suis allé au Palais de Justice où qu'on jugeait une cause très intéressante : il est toujours bon de s'instruire.

Les deux clercs se mordirent les lèvres pour ne pas rire.

— Et on t'a laissé entrer? Ça n'est pourtant pas ta place, là-bas.

— Dame! On m'y connaît; le patron m'envoie quelquefois y porter des paperasses aux avoués et aux avocats. Et puis, je n'ai pas fait que ça : en sortant, je ne savais pas qu'il était si tard, j'ai regardé travailler un peintre assis sur une échelle devant une enseigne: il avait quelque talent, je lui ai donné des conseils et, comme il a laissé choir son pinceau, moi, simple et bon comme Charles-Quint, je le lui ai ramassé.

La porte du cabinet du patron s'ouvrit de nouveau et la voix brève prononça :

— Bernard n'est pas de retour?

— Si, patron, dit Meynier.

— Il arrive seulement, ajouta le méchant Gillery.

— Il est ici depuis un moment déjà, rétorqua vivement Grosset, auquel le saute-ruisseau jeta un coup d'œil reconnaissant.

— Pourquoi ne me l'envoyait-on pas? reprit le notaire, mécontent.

— Vous aviez du monde, patron, répliqua le premier clerc.

— Peu importe! Il faut toujours faire ce que je dis.

Puis il prit Bernard par l'oreille et le conduisit dans son cabinet, dont il referma la porte.

Bernard y demeurait la tête basse, les joues pâles de terreur.

— Voici, chère madame, votre protégé dont je ne veux plus, dit le tabellion en se rasseyant dans son fauteuil de cuir.

A ces mots, Bernard osa lever les yeux, aperçut Mme Matzague, sourit et pensa en se rapprochant d'elle :

— Ma protectrice est là : je suis sauvé.

— Il paraît, Bernard, dit celle-ci en prenant un air sévère, que tu te conduis bien mal.

— Oh! bien mal! rétorqua l'adolescent... parce que je suis en retard à l'étude!

— En retard de plus de trois heures, dit le notaire.

— Ben oui, je le reconnais; mais vous, patron, quand vous étiez jeune, n'avez-vous jamais fait l'école buissonnière?

Le notaire se pinça les lèvres et répliqua :

— Je te ferai observer qu'il n'est pas question de moi et que tu es un impertinent. Ensuite, tu as quatorze ans; ce n'est plus l'âge des billes et des jeux de marelle.

— Que voulez-vous, monsieur Carbonnière, répondit Bernard qui commençait à larmoyer, vous serez toujours impuissant à comprendre une nature comme la mienne. J'ai besoin de rire, de jouer, de me promener et je le fais pendant le temps que j'ai de libre.

— Et aussi pendant celui que tu dois me consacrer.

— C'est mon manque de patrimoine qui en est cause : j'ai pas de montre pour savoir l'heure.

Carbonnière bondit.

— Et le matin, quand tu m'arrives à dix heures au lieu de huit et demie! tu as pourtant ta grand'mère pour te rappeler à l'ordre.

— Je sais bien, patron, mais moi j'ai un sommeil infernal : jusqu'à neuf heures je suis bon à rien, je suis bête comme cinq ou six oies; l'après-midi, c'est vrai, je me rattrape.

Découragé, le notaire se tourna vers sa visiteuse.

— Vous le voyez vous-même, madame, ce malheureux enfant est incorrigible; tenez, le mois dernier, je l'avais envoyé à deux pas, rue de la République, porter un dossier important à Me Falguery : il a mis deux heures pour une commission qui exigeait quinze minutes.

— Dame! fit Bernard, il neigeait, je ne pouvais pas me faire ferrer à glace.

— Des giboulées, madame, de simples giboulées.

— Et puis, si je suis un peu gamin, un peu en retard quelquefois pour le travail, je suis amusant; patron, vous ne savez pas que tout le monde envie votre sort; avoir un saute-ruisseau comme moi n'est pas donné à tous les notaires. Quand je veux, je défie un lièvre à la course, et si je flânoche ensuite un peu, faut pas me gronder pour ça.

— Eh bien! mon ami, tu es beaucoup trop indulgent pour ta petite personne.

Bernard prit un air comique.

— Je ne dis pas le contraire, mais avouez, patron, que je suis aussi indulgent pour les autres que pour moi-même; or, ça ne se rencontre pas tous les jours, cette vertu-là.

Me Carbonnière et Mme Matzague avaient envie de rire tous les deux, mais ils gardaient leur air grave et fâché.

Ce diable de petit bonhomme était impayable; on ne savait jamais s'il raillait ou s'il était sérieux.

— Ah! oui, parles-en de ton amabilité pour autrui! s'écria le notaire. Tu es maudit des concierges...

— Pour quelques innocents tours que je joue aux plus grognons!... à ceux qui sont polis je ne fais jamais rien.

« Et puis, voyez-vous, quand ça me prend, impossible de résister.

— Soit, mon ami, mais comme j'ai une étude trop sérieuse pour que tu la prennes pour le théâtre de tes exploits, je t'engage à aller faire tes fredaines ailleurs.

— Non, patron, vous ne me chassez pas! fit Bernard, qui croyait avoir désarmé son maître ainsi que cela lui était arrivé une ou deux fois déjà.

— Absolument, sans rémission cette fois. Demande plutôt à Mme Matzague qui a vainement intercédé pour toi.

Alors, Bernard comprit que sa cause était perdue et il éclata en sanglots bruyants.

Il tira de sa poche un mouchoir qui avait dû être blanc dans le temps et sur lequel, aujourd'hui, se mariaient toutes les couleurs de l'arc-en-ciel; ce mouvement trop prompt et mal calculé fit jaillir de la poche à travers la chambre une quantité d'objets hétéroclites : cinq ou six hannetons, du fil, des billes, deux noix, des gants de laine rongés jusqu'à la deuxième phalange, une croûte de pain, de la ficelle, un bout de bougie, du papier, trois crayons, des vieilles plumes, un couteau qui n'avait plus que le manche, deux cailloux, une cravate déteinte et effilochée, etc., etc

Mais la perte de ces trésors importait peu à Bernard : la figure cachée et ruisselante dans ses mains sales, il pleurait à grosses larmes, répétant d'un ton monotone :

— Ah! patron! ah! patron! que va dire la grand'mère?

Ce désespoir très profond et très vrai finit par émouvoir le notaire auquel Mme Matzague jetait des regards suppliants.

— Eh! sacredié! fit le premier, s'oubliant jusqu'à jurer devant celle qu'il appelait « la sainte », on est toujours trop bon pour toi et on s'en repent ensuite. — Ah! si ce n'était pour ton héroïque grand'mère, petit chenapan, on t'enverrait joliment au diable. Écoute, pour cette fois...

— Ah! merci, patron! s'écria le saute-ruisseau en essuyant promptement ses yeux rougis; que vous êtes bon!

— Laisse-moi achever, petit monstre : je vais te mettre à l'épreuve pendant huit jours; si pendant ce temps je n'ai pas une peccadille (tu entends bien, pas une peccadille) à te reprocher, je te garderai; sinon tu quitteras mon étude et sans rémission.

— Tu as bien compris, Bernard? ajouta Mme Matzague; maître Carbonnière ne plaisante pas.

— Ah! moi non plus, je vous assure, soupira l'enfant.

— Et tu peux remercier Mme Matzague, dit le notaire; car si elle n'avait intercédé chaudement en ta faveur avant ton arrivée, tout à l'heure, tu ne serais déjà plus ici.

Bernard remercia avec ferveur sa protectrice qui lui dit en le congédiant :

— Rappelle-toi ta promesse. Pour moi, si dans huit jours tu est devenu tel que nous le désirons, j'irai voir ta grand'mère et je t'emmènerai passer une journée à la campagne avec mes enfants.

— Oui, madame, et merci encore... Ah! fit Bernard, comme si une inquiétude traversait son esprit, votre mari y sera-t-il?

— Qui?... où?

— A... à cette partie de plaisir?

— Non, il va aller en voyage. Pourquoi me demandes-tu ça?

— Parce que... parce que nous n'éprouvons pas de sympathie l'un pour l'autre.

— Bernard, tu dis des bêtises, fit sévèrement Me Carbonnière. Va au travail, te répété-je ; tu as des minutes à copier et fais attention à ton orthographe ; la dernière fois tu avais laissé huit fautes dans ta copie.

— J'aurais pu en faire davantage, murmura le saute-ruisseau. Enfin, je vais m'appliquer. Adieu, madame, adieu, patron, vous êtes la crème de la crème des notaires.

Bernard fit à l'étude une rentrée à peu près correcte, c'est-à-dire en marchant sur ses pieds, et il prit place à son bureau avec un air recueilli qui ne lui était pas ordinaire.

Gillery coula de son côté un regard stupéfait.

— Eh! non, je ne para pas! lui dit Bernard avec une grimace de triomphe.

— Tant pis! fit sèchement le second clerc.

— Tant mieux, petit singe, dirent amicalement les autres.

— On a eu pitié de vous, reprit l'espiègle; qu'est-ce que vous feriez sans moi, grand Dieu?

— Mais le patron t'a grondé, n'est-ce pas, petiot? demanda Meynier.

— Et ferme, allez! Il était un peu long, le discours, mais pas mal fait et pas mal dit... Et j'ai promis d'être sage, oh! mais sage! ... Bref, je suis voué dès maintenant à la vertu à perpétuité.

— Alors commence donc par te taire, insupportable bavard! cria Gillery impatienté. C'est à en prendre la migraine quand tu te mets à faire la perruche.

— Quel dommage! Monsieur a ses vapeurs : si nous ouvrions les fenêtres? riposta l'espiègle avec une mine drôle au possible.

Mais tout à coup il se rappela qu'il devait travailler, attira à lui une feuille de papier timbré et s'appliqua à écrire si bien qu'il en tirait la langue de six centimètres au moins.

II

Dans une très modeste maison de la rue du Doyenné, au quartier Saint-Jean, toujours à Lyon, une femme d'une soixantaine d'années, pâle, maigre, minée par les soucis et les privations, surveillait la cuisson d'un très petit morceau de viande dans une cuisine minuscule.

Par moments elle levait les yeux sur un réveille-matin qui servait de pendule pour toute la maison et elle murmurait :

— Le petit tarde; pourvu qu'il n'ait pas fait encore quelque sottise!

Elle retira la viande du feu afin de ne pas la dessécher et passa dans la salle à manger, aussi minuscule, d'une propreté scrupuleuse, où elle dressa trois petits couverts de ruolz et de vaisselle grossière agrémentée de deux serviettes blanches et d'une autre multicolore : celle de Bernard.

Cette salle à manger, tout exiguë qu'elle fût, comprenait au fond une alcôve où couchait le saute-ruisseau.

A côté, se trouvait une chambre plus vaste qu'habitaient l'aïeule et Renée, la petite fille infirme.

Ce logis, dont le loyer ne dépassait pas deux cent cinquante francs, était entretenu soigneusement par Mme de Prouelle, la grand'mère de Bernard et de Renée Grandex.

Veuve d'un officier sans fortune, et ruinée par une catastrophe financière, Mme de Prouelle vivait du maigre revenu d'un bureau de tabac que de vieux amis avaient obtenu pour elle et qui, placé hors de la ville dans un village pauvre, ne rapportait guère que six cents francs par an.

La veuve ajoutait à cette trop modeste rente une quinzaine de francs gagnés chaque semaine par son aiguille toujours active; elle eût voulu faire mieux, mais sa vue baissait, il fallait s'occuper de la petite infirme et du ménage; elle avait beau se lever de bonne heure et se coucher tard, les heures n'étaient jamais assez longues.

La malheureuse femme, qui avait connu la richesse autrefois, ne se plaignait jamais pour elle-même, mais elle souffrait de ne pouvoir donner au moins le nécessaire à ses petits-enfants.

Ceux-ci lui étaient échus à la mort de leurs parents, broyés dans un accident de tramway.

On vécut quelque temps sur l'indemnité accordée aux enfants par la compagnie; mais quand l'aïeule se vit livrée à ses seules ressources, elle dut retirer Bernard du collège et chercher à le placer, non comme apprenti, car alors il coûterait de l'argent sans en gagner, mais dans une maison quelconque où il aurait au moins le pain de chaque jour.

Ce n'était pas chose facile, car Bernard n'avait que treize ans et était d'une nature insouciante, légère, paresseuse, quoiqu'il fût doué d'un cœur excellent.

Un matin, que Mme de Prouelle était montée à Fourvières pour y prier la Vierge et y faire la communion, elle fut prise de faiblesse et sa voisine de prie-Dieu se trouva être Mme Matzague.

Celle-ci l'aida à sortir, lui donna quelques soins, la fit entrer dans l'établissement voisin où l'on offre du lait et du chocolat aux pieux pèlerins, et demanda une tasse de bouillon et un petit pain.

A voir l'avidité avec laquelle la malade se jeta sur ces simples aliments, Mme Matzague devina que la malheureuse n'avait pas dîné la veille.

En effet, afin de laisser un peu de soupe et de pommes de terre aux enfants, Mme de Prouelle s'était contentée d'un très petit morceau de pain.

Cependant, ce léger repas l'avait réconfortée : elle pensa tout à coup qu'elle avait dû manger avidement, et elle regarda sa compatissante voisine avec inquiétude.

— Vous êtes bien bonne, madame, dit-elle précipitamment; mais la chaleur, le temps passé à genoux, le jeûne, m'ont donné un éblouissement; c'est fini maintenant, et je...

Elle mit la main dans sa poche et, rougissante, en tira une pauvre bourse bien flasque, bien plate.

— Mon Dieu! pensa-t-elle, pourvu qu'on ne me demande pas trop cher de ce déjeuner... Je n'aurais pas dû...

Mais, prévenant son geste, Mme Matzague lui dit négligemment :

— Ne vous inquiétez pas de régler cette bagatelle, c'est fait.

— Mais alors, madame, c'est à vous que je suis redevable...

— Oh! ne parlons pas de cela, je vous en prie; on se rend de ces petits services entre femmes. Voyons, êtes-vous assez forte, madame, pour aller jusqu'à ma voiture; vous demeurez à Lyon?

— A Saint-Jean, c'est fort près d'ici, je puis y aller à pied.

— Saint-Jean est sur mon passage puisque j'habite rue du Peyrat; je vous déposerai chez vous, si vous le permettez.

— Allons, merci, madame, puisque vous êtes si bonne!... mais, en vérité, je suis confuse...

— Ne le soyez pas, c'est si facile de vous remettre chez vous.

En chemin elles ne causèrent guère, Mme Matzague respectant la réserve de sa compagne; mais l'attitude de celle-ci, ses manières aisées, son langage très pur, lui prouvaient qu'elles étaient du même monde.

Et puis, Mme de Prouelle savait manier tous les menus objets formant l'intérieur du coupé très soigné; on voyait que ces choses luxueuses lui étaient familières, et qu'elle n'eût pas été déplacée dans le salon le plus élégant.

Tout à l'heure, la pauvre femme prétextait la chaleur pour excuser son indisposition, mais en vérité elle grelottait par ce vilain vent de novembre, sous sa robe noire élimée et son châle trop mince; le chapeau, noir comme le reste du costume, n'avait pas un grain de poussière, mais la soie et le tulle avaient jauni.

Comme la voiture s'arrêtait devant l'étroite allée de la rue du Doyenné, qu'avait indiquée Mme de-Prouelle, une tête curieuse de garçonnet, rousse, laide, mais très intelligente, parut à une fenêtre du troisième étage.

*(La suite au prochain numéro.)* Roger Dombre.

# JEUX D'ESPRIT DE L'OUVRIER

*Pour les prix et les conditions, voir le n°* 1981 *du* 9 *janvier* 1897.

34. — CHARADE FANTAISISTE

Quand mon *dernier*
Est mon *premier*
On ne peut de loin l'entendre.
De mon *entier*, le coup
Ne plaît jamais beaucoup,
Car on sait qu'il n'est pas tendre.

X....

35. — CURIOSITÉ

Aux mots : *Tique, Sage, Ilot, Mode, Ortie, Pur, Eloi, Rude, Gaie, Pané, Eau*, ajouter une lettre, et former d'autres mots dont les initiales devront donner un proverbe connu; les lettres ajoutées devront, verticalement, donner une locution proverbiale usuelle.

36. — MOTS CARRÉS

Cherchez dans l'Archipel, vous trouverez cette île,
L'habitant du Mexique en tire... de l'esprit,
A Moscou, dans l'un d'eux, une foule périt,
Emule de Térence et rival de Virgile,
Comme Condé, Marceau de lauriers s'y couvrit.

Patientine.

34. — AUX DÉBUTANTS

*Charade fantaisiste.* — Dans la charade fantaisiste on ne s'occupe que de la prononciation du mot sans s'arrêter à l'orthographe.

Ainsi le mot *Vercingétorix* décomposé comme il suit :

*Verre, singe, étau, rixe.*

fournira les éléments d'une charade fantaisiste.

Adresser tout ce qui concerne les *Jeux d'esprit* au rédacteur soussigné, aux bureaux du journal.

ŒDIPE.

# CHRONIQUE HEBDOMADAIRE

LES TRAVAUX DE L'EXPOSITION DE 1900. — LA PALISSADE ESTHÉTIQUE DU COURS-LA-REINE. — SABLIERS ET SEMIS DE LARMES. — MUR DE CIMETIÈRE. — LA PLACE DU CARROUSEL. — HANGAR MONUMENTAL. — LA DÉMOLITION DU PALAIS DE L'INDUSTRIE. — NÉRON ET LE PROFESSEUR DE RHÉTORIQUE. — OU EN EST LA LOCOMOTIVE ÉLECTRIQUE ? — DE PARIS A PÉKIN EN DEUX JOURS. — LA ROUTINE ET LE PROGRÈS. — 200 KILOMÈTRES A L'HEURE. — LOCOMOTIVE HEILMANN. — OMNIBUS ÉLECTRIQUE. — L'AUTOMOBILE DE M. HENRY DE RIANCEY. — UNE VICTORIA MINUSCULE ET NON TRÉPIDANTE. — LE GAZON DANS LES RUES ET LES TRAMWAYS ÉLECTRIQUES. — LA NEURASTHÉNIE. — LES VINS DE KOLA ET DE COCA. — LES VRAIS REMÈDES. — L'INSURRECTION EN CRÈTE. — LES CHANTS HELLÉNIQUES. — LA CHANSON DE MAITRE JEAN DE SFAKIA.

Enfin, les travaux de l'Exposition universelle de 1900 sont commencés. C'est au Cours-la-Reine que MM. les architectes ont fait donner le premier coup de pioche. Tout le long de cette promenade s'aligne une enceinte de planches peintes en vert et ornementées d'ornements esthétiques d'un goût particulier. Les promeneurs les plus mélancoliques sourient à la seule vue de cette clôture. Mais le coup d'œil sera plus gai encore lorsqu'on aura complété le décor avec des sabliers et un semis de larmes. Alors l'illusion sera complète, et l'on croira vraiment contempler le mur d'un cimetière. Personne n'ignore que rien n'est plus capable d'entretenir et même de ressusciter la vieille gaieté française.

Le Cours-la-Reine étant ainsi heureusement pourvu, ceux qui ont la charge d'accroître les embellissements de Paris ont accordé toute leur attention à la place du Carrousel. On avait établi l'année dernière, dans cet immense carrefour, un terre-plein gigantesque dans le but, d'ailleurs louable, de soustraire les inoffensifs piétons aux omnibus et voitures qui les couvrent de boue les jours de pluie et les écrasent par tous les temps.

Cette création, éminemment philanthropique, va être transformée pour le plaisir des yeux, et ce refuge, à l'usage des passants, sera recouvert par un hangar monumental où les peintres et les chevaux recevront successivement une hospitalité écossaise ; le Salon de peinture y remisera ses tableaux ; le concours hippique y exposera ses pur sang. Quelques esprits chagrins semblent craindre déjà que le Louvre n'écrase le futur hangar de sa masse, et se demandent s'il ne conviendrait pas de sacrifier ces vieux restes des constructions de la Monarchie. Peut-être les esprits chagrins ont-ils raison...

Quoi qu'il en soit, nous voici menacés d'un champignon de plus dans cette place du Carrousel que contamine déjà le lamentable monument dédié à M. Gambetta. Comment sera conçu le nouveau monument ? Un édifice en pierre coûterait cher ; mais un abri en planches ne ruinera point les contribuables. Il est même permis d'espérer que le bon marché vraiment fabuleux de cette construction engagera les artistes éminents qui consacrent leurs veilles à la recherche de clous, afin d'augmenter l'éclat de la future Exposition, les engagera aussi à rétablir la place du Carrousel dans l'état où elle se trouvait il y a cent ans, pour donner un pendant à la fameuse Bastille en carton de 1889. Il suffirait, pour que ce passé surgît de ses cendres, d'entourer la baraque du terre-plein d'autres cabanes également confortables et élégantes.

Quelques cafés-concerts et une douzaine de brasseries ne feraient point mal non plus; la civilisation moderne brillerait ainsi dans tout son éclat sur ce forum de l'art contemporain.

En même temps que les architectes sillonnent les Champs-Elysées de palissades « artistiques », ces messieurs font procéder à la démolition du Palais de l'Industrie. Vanité des calculs humains ! Tous les hommes du métier prétendaient que l'édifice manquait de solidité et qu'il était grand temps de le jeter par terre. Or voici que les premiers coups de pioche donnés dans le monument révèlent une robustesse inattendue. On a eu toutes les peines du monde à enlever les arceaux en fer de la nef. Ces arceaux étaient absolument intacts, pas un ne s'était détérioré. N'est-il point lamentable de voir un pays comme le nôtre gaspiller ainsi l'argent ! Pour avoir détruit l'ancienne Rome afin de construire une Rome nouvelle, Néron a été flétri par tous les professeurs de rhétorique. Or, voici que nous nous attelons à la même besogne. Nous jetons par terre un palais encore neuf, et nous nous apprêtons à en construire un autre, destiné au même emploi. Quelle dilapidation bizarre ! Et que diront désormais nos savants professeurs ? Oseront-ils encore conspuer le fils d'Agrippine ? Il faudrait être logique, pourtant !

***

Où sont les grandes vitesses promises il y a quelques années, et toujours irréalisées ? Les atteindrons-nous pour l'Exposition de 1900 ?

Deux locomotives électriques du système mixte Heilmann sont en construction et rouleront prochainement sur les voies de la compagnie de l'Ouest. On sait que le système Heilmann consiste dans la production du courant électrique sur la locomotive même. Chacune de ces locomotives constitue en quelque sorte une petite usine électrique roulante. La puissance motrice est ainsi mieux utilisée ; elle est plus docile, et, de plus, la vitesse peut être beaucoup plus grande qu'avec les pistons, les bielles et les manivelles de nos belles locomotives à vapeur actuelles. La locomotive électrique Heilmann est, à la vérité, un peu lourde, et cela s'explique par la multiplicité des mécanismes qu'elle porte ; mais elle fatiguera peu les voies ferrées puisque ses moteurs ne peuvent pas donner lieu à ces mouvements déréglés et parasitaires que l'on nomme le « galop », le « roulis », le « tangage » et le « lacet » et l'on prévoit qu'elle nous donnera allègrement, en service courant, la vitesse de 100 kilomètres à l'heure. C'est déjà joli et l'on s'en accommoderait fort, puisque cette vitesse mettrait tout d'abord Paris à deux heures de Dieppe.

Il semble que l'on devrait universellement s'applaudir de ce résultat. Mais non ! L'horreur des choses nouvelles est beaucoup plus répandue qu'on ne le croit ; c'est une sorte de maladie que le docteur Ch. Richet appelle la « néophobie » ; il a pu l'étudier, la caractériser, mais, malgré toute sa science, il ne nous a pas indiqué le remède. La néophobie est une maladie qu'il faut, comme le dit une ancienne formule « traiter par le mépris ».

L'idée seule des grandes vitesse sur le chemin de fer désole et exaspère les « néophobes ». Nos Compagnies de chemins de fer, loin d'être encouragées lorsqu'elles étudient un progrès important dans cet ordre d'idées, voient leur initiative contrariée avec persistance par la routine et les préjugés.

C'est ainsi que certaines gens restent attachés au souvenir des diligences. Pour ces Français d'une espèce particulière, la rapidité des trains est une réforme préjudicielle au bon fonctionnement de nos railways. Aussi les champions de la routine s'efforcent-ils de persuader au public que nos voies ferrées ne peuvent s'accommoder d'une vitesse supérieure à celle des trains express actuels. Ce sont, en réalité, les règlements vieillis et injustifiables qui n'admettent pas de telles vitesses. Ces règlements, dictés par la prudence, après avoir été tutélaires, sont devenus néfastes.

Les adversaires du progrès aiment à considérer la vitesse de 70 à 75 kilomètres à l'heure comme une arche sainte et s'obstinent à affirmer que les voies de chemins de fer actuelles ne pourront supporter l'allure de 130, 140 et peut-être 200 kilomètres à l'heure, allure que la locomotive électrique assure par son organisme même. Ils oublient toujours que l'on pourra consolider les voies aux endroits dangereux et que, d'ailleurs, avec les moteurs calés directement sur les essieux, une locomotive électrique fatiguera moins la voie à la vitesse de 160 kilomètres à l'heure que ne le fait, à la vitesse de 80 kilomètres à l'heure, une locomotive à vapeur avec ses bielles, ses manivelles, ses contre-poids et ses pistons.

La locomotive électrique Heilmann n'est qu'une forme en quelque sorte « transactionnelle » de l'emploi de l'électricité à la traction sur les voies ferrées. L'électricité a précisément cet avantage de permettre un usage variable suivant les conditions dans lesquelles on se trouve placé. Êtes-vous près des chutes d'eau, avez-vous la force motrice naturelle en abondance et à bon compte ? L'accumulateur électrique sera volontiers indiqué, malgré son poids trop considérable, que les travaux de nos électriciens tentent, d'ailleurs, à réduire et à diminuer chaque jour. Traversez-vous de grandes plaines ? le conducteur électrique aérien sur lequel court le petit chariot collecteur de courant, le « trolley », nous donnera la vitesse rêvée. Veut-on éviter le fil aérien parce que l'on traverse des villes, ou pour toute autre raison, on pourra mettre en œuvre les conducteurs souterrains, ou même se servir comme conducteurs des rails eux-mêmes.

Quels seront les résultats de la traction électrique ? Il serait bien téméraire de le pronostiquer. On peut à peine calculer, au point de vue économique, les modifications que la locomotive à vapeur a déterminées dans nos mœurs. A bien plus forte raison ne pouvons-nous prévoir à quelle révolution morale ou sociale nous assisterons lorsque Constantinople ne sera pas plus loin de Paris que n'en est aujourd'hui Marseille, et quand nous irons à Pékin en quarante-huit heures ?

***

Aurons-nous encore dans trois ans des omnibus à traction animale ? Cela paraît peu probable. La traction électrique fait de continuels progrès. La Compagnie des Omnibus de Paris vient de mettre au concours un projet d'omnibus sans chevaux. En atten-

dant le résultat de cette épreuve, quelques types d'omnibus automobiles circulent déjà dans Paris. Un inventeur au nom rébarbatif, M. Weidknecht, a établi un modèle intéressant d'omnibus qui fonctionne à certaines heures sur nos boulevards extérieurs. C'est un omnibus destiné aux services *extra muros*, des stations de chemin de fer, des localités voisines des gares. Ce véhicule avec ses trente chevaux-vapeur, fait facilement 40 kilomètres à l'heure, mais sa vitesse normale est établie à 15 kilomètres. Il reste à expérimenter comment cette unité supportera un service prolongé. On s'est aperçu des difficultés à vaincre lors de la course de Paris à Marseille. Les grosses voitures automobiles ont leurs partisans : omnibus, breaks, coupés, etc. Cependant, beaucoup d'amateurs souhaitent des voitures mignonnes arpentant les grandes routes sans produire ce bruit de chaînes traînantes qui rappelle les maisons hantées. Un nouveau type de voiturettes automobiles vient d'être créé par M. Henry de Riancey, le petit-fils de l'ancien directeur du journal l'*Union* et collaborateur de l'*Ouvrier*. C'est une minuscule victoria qui obéit au doigt et à l'œil. Vous faites craquer une allumette : le pétrole s'enflamme et la machine fonctionne; on fait ainsi de 20 à 25 kilomètres à l'heure. Un artifice ingénieux permet de changer de vitesse au cours de la marche. Point de ces agaçantes trépidations qui rendent les autres voitures si désagréables. Le conducteur peut causer tranquillement avec ses compagnons de route. En avant donc, pour le tour de France!

***

Heureuses rues de la bonne vieille province où poussaient le gazon et l'herbe folle! La nature, dans son calme profond que rien ne troublait, les garnissait, à tous les joints des pavés, d'un léger feston vert, ô combien délicat! qui faisait bientôt de la chaussée comme un délicieux et somptueux tapis :

Et le pâtre de la vallée
Troublait seul du bruit de ses pas
Le silence de la chaussée!

Ce n'est plus dans nos grandes villes, sans cesse parcourues, foulées, pilonnées par une incessante circulation, que l'on trouve ce capitonnage poétique. Le tramway électrique, d'après ce que nous apprend le *Sun*, de New-York, va cependant nous faire revenir à cet âge heureux du gazonnage intense. La chose semble paradoxale au premier examen. Mais voici les raisons plausibles qu'en donne notre confrère américain.

La fréquence des départs des voitures électriques a amené en Amérique les conducteurs de voitures à conduire leurs véhicules sur les bas-côtés des rues et à ne plus empiéter sur les rails, pour ne pas s'exposer à des changements de direction perpétuels. Avec la traction par chevaux, le pavé, entre les rails et leur voisinage, fortement piétiné par les animaux, ne se prêtait pas au développement d'une végétation quelconque, tandis que l'herbe pousse aisément et drûment depuis que la traction électrique a remplacé la traction animale.

Dans certaines villes américaines, cet état de choses a été habilement exploité pour faire naître et grandir sur les voies un véritable tapis de verdure du plus agréable effet, interrompu seulement au croisement des rues et des avenues.

Dans ces conditions, au matériel d'arroseurs et de balayeurs électriques, on ne va pas tarder sans doute à adjoindre tout naturellement des tondeuses de gazon et des râtisseuses électriques.

De plus, grâce à l'électricité, de toutes parts, les joyeux citadins rediront avec le maître Théodore de Banville :

Sur les gazons verts, le soir nous dansons
Au clair de la lune, au bruit des chausons.

C'est une aimable perspective!

***

Le développement des agents électriques tend-il à exaspérer les nerfs? Toujours est-il que le mal du siècle, c'est, paraît-il, la neurasthénie, c'est-à-dire l'affaiblissement nerveux. Tous les journaux parisiens sont remplis d'annonces vantant, en style hyperbolique, les qualités éminentes de tels et tels toniques à base de kola, coca et autres drogues en *a* destinées à débarrasser le malade de l'anémie qui le ronge. Mais les toniques et les vins thérapeutiques sont-ils vraiment efficaces? Les médecins eux-mêmes en doutent fort. Le meilleur moyen de combattre la neurasthénie, c'est de s'astreindre à une rigoureuse hygiène morale. Un homme politique suisse, interrogé naguère sur la valeur des remèdes préconisés par les journaux, répondit avec beaucoup de bon sens que, pour se préserver des malaises qui se cachent sous ce nom de neurasthénie, il faut avant tout croire à quelque chose de meilleur et de plus relevé que la nourriture, la boisson et la toilette; surtout il faut travailler, et travailler toute l'année, à la seule exception du repos du dimanche, repos indispensable et au plus haut point salutaire. On peut bien le dire! — ajoutait ce politicien d'une intelligence peu commune, — le travail est le meilleur moyen extérieur de conserver la force vitale de l'homme. Celui qui travaille s'intéresse par là même à autre chose qu'à sa propre personne. Chaque œuvre qu'il mène à bien lui procure une véritable jouissance. Il est amené par là même à entretenir d'affectueux rapports avec ses semblables et à ne pas s'isoler dans une retraite farouche et déprimante. Enfin le travail lui impose une certaine modération dans sa manière de vivre. Ce qui apaise le mieux les nerfs, ce n'est pas un « cachet », c'est l'exercice. Ce qui les détraque, au contraire, c'est l'oisiveté. La neurasthénie guette l'égoïste qui pense sans cesse à lui-même, qui considère toujours son moi comme le centre du monde, non sans ajouter peut-être comme excuse : « Nous sommes tous des égoïstes! » Cette disposition d'esprit entraîne en général avec elle comme punition la faiblesse nerveuse, et, quand cette faiblesse est très développée, les maladies sévissent. Considérez, au contraire, l'homme dont la vie a un but déterminé : son énergie déjoue le mal. Proposez donc au neurasthénique un emploi qui mette en jeu ses facultés, vous le guérirez. Avec les extraits de kola et de coca, vous achèveriez de le détraquer.

***

L'insurrection qui a éclaté en Crète a réveillé le souvenir de la révolution hellénique. Historiens, poètes, critiques s'enthousiasmaient alors pour la cause de l'indépendance grecque. De nombreux ouvrages furent publiés. Fauriel, le comte de Marcellus firent connaître les chansons populaires des pâtres de l'Etolie et des laboureurs de la Thessalie. Depuis, d'autres recueils ont paru. Mes lecteurs ne seront peut-être pas fâchés de connaître une de ces cantilènes. C'est l'histoire d'un guerrier des montagnes de Sfakia (île de Crète). J'abrège naturellement l'histoire. Voici la traduction des principales strophes :

« Petits et grands, écoutez tous, pour que je vous dise, et que vous l'appreniez, la chanson de Maître Jean.

« Maître Jean de Sfakia, n'est-ce pas toi qui me disais que tu rétablirais la nationalité grecque? A chaque Pâques; à chaque Noël, tu mettais ton chapeau, et tu disais au protopapas : « J'amènerai les Russes! » Maître Jean de Sfaka, reste coi, comme cela nous convient, de peur que le sultan ne t'entende et ne nous envoie les Turcs. »

« Un lundi, le bataillon de Jean de Sfakia sortit de la ville, et les défilés furent remplis de pleurs et de gémissements! Ils allèrent à la Source d'Or, où étaient les moines, et tous furent saisis d'admiration et dirent : « Où s'est-il trouvé une si nombreuse « armée? » Et lorsqu'ils passèrent par la source de Platania, ils prièrent Dieu de leur donner de l'eau à boire. Et quand ils furent descendus dans les rues étroites de Stiliana, ils trouvèrent de l'eau fraîche et burent tout leur content.

« Mais Jean quitta ensuite cet endroit et fit publier à son de trompe : « Que tous ceux qui ont des armes me suivent. » A tous les pauvres *rayas*[1] qui n'avaient point d'armes, on ordonna de traîner les bombardes. Quand ils furent descendus de l'autre côté de Nipos, leurs yeux pleuraient toute la journée; et lorsqu'ils furent descendus au bas de Prosnéro, les Sfakiotes les virent et s'enfuirent dans la forêt. Puis ils réfléchirent et se décidèrent à livrer bataille. Ils livrèrent un premier combat à Séli de Crapi, et ils dirent à Pisinaki : « Prends l'étendard! Par Dieu, je ne vais « pas en avant; j'ai peur, car ils sont nombreux. Voyez-les donc, « ces chiens d'infidèles, ils ont tous l'épée à la main! »

« Un vendredi, au point du jour, avant midi, les Turcs, l'épée en main, s'emparèrent de Sfakia. A Franco-Castello, ils dressèrent leurs tentes, et à Aradéna, ils jouèrent des instruments. Ils mettent le feu à Aradéna, et brûlent les monastères. Dans les monts Madara, ils prirent maître Jean, avec toute sa famille et son étendard. Douze des gens du pacha le saisissent et lui lient les mains derrière le dos. Tout le long du chemin, le pauvret leur adressait des prières. Il leur promet des cadeaux, il leur promet des sequins, qu'il avait chez lui aussi abondants que les balayures. Il pleure ses filles et surtout Maria. « Maria, dit-il, moi qui t'avais accou« tumée au miel, on te nourrira maintenant avec du laurier amer « fermenté! Et toi, Fleurette, moi qui te chaussais de bottines dorées, « comment maintenant marcheras-tu sur les cailloux? »

— Tu pars, maître Jean, quand dois je t'attendre pour que je « tienne les portes ouvertes et la table dressée? — Je pars, ô mon « épouse, mais je ne te fais pas de recommandations. Ils vont me « conduire à Castro, et peut-être ne reviendrai-je pas! » Lorsqu'ils le firent passer devant sa pauvre maison, ses yeux coulèrent comme des ruisseaux troubles. « Enfants, cinq cents bourses suffi« raient pour rebâtir ma demeure comme elle était auparavant. » Et Pisinaki-Achmet-Aga se tourne et leur dit : « On va lui couper la tête, et il pleure sa maison! »

« Lorsqu'ils le firent passer devant le kan de Babali, il demanda de l'eau fraîche pour boire, et ensuite boire et ensuite mourir. Et quand ils le firent passer près de la tente de devant, il demanda au cafetier de lui envoyer du café doux. On lui apporta du café doux dans une tasse de porcelaine, et un tchibouk en jasmin proportionné à sa taille.

« Et lorsqu'ils lui firent monter l'escalier du pacha, il regarda à droite et à gauche et s'écria fortement : « Enfants, où sont donc « mes amis et mes proches. On va m'ôter la vie au gibet du pacha. »

Cette poésie n'est-elle pas animée d'un grand souffle? Chantée encore aujourd'hui par les Crétois, elle les encourage à la lutte et ne leur permet pas de se courber servilement sous le joug de l'oppresseur séculaire.

OSCAR HAVARD.

1. Chrétiens soumis au joug turc.

# PETITE FLEUR[1]

PAR

**HENRY BISTER**

III (*Suite.*)

Angelo, très occupé depuis que M. Parker, en un jour de généreuse folie, lui avait offert de prendre des leçons à Monte-Carlo, avec un vrai professeur, ne voyait plus guère Fioretta que le dimanche. Après le déjeuner il descendait à la Villa Rose et donnait une audition de musique à ses vieux amis, le curé de Roquebrune et John Parker. Mme Holkins se joignait à eux; Willy, peu amateur de ce divertissement, sortait avec des amis; Fioretta, entre deux promenades, faisait une apparition dans le salon de Parker, tendait gentiment la main à Angelo, écoutait distraitement un morceau et s'écriait :

— Comme tu joues bien! Viens-tu toujours à Menton, le soir, dans les jardins des villas?

— Non, ma chère, nous ne jouons plus comme les vulgaires ambulants, répondait le vieil Anglais. Nous devenons très grand seigneur, nous avons de hautes visées...

Et, voyant le geste de dénégation d'Angelo et du curé :

— Vous, curé, vous n'avez rien à dire. C'est vous qui êtes responsable de la folie des grandeurs qui ronge votre protégé. Quand je pense comme vous m'avez entortillé!... Croyez-vous, ma nièce, ajoutait-il en s'adressant à Mme Holkins, que M. le curé m'a décidé à payer en belles pièces d'or les leçons de ce gamin!

— Voilà, en effet, qui est admirable! répondit Mme Holkins avec son sourire calme. Il vous a fallu beaucoup d'éloquence, monsieur l'abbé!

— Chaque fois qu'il faut régler la note, poursuivit Parker, j'en suis malade pendant huit jours. Chacun a ses manies; moi, je ne peux pas me séparer de l'argent qui a pris place dans un tiroir... Il faudrait me le demander quand il arrive, avant qu'il soit entré dans la maison et que j'aie pu le considérer comme une épargne...

Fioretta se levait doucement, en ayant assez de la conversation :

— Je m'en vais; j'ai promis d'être à cinq heures au tennis... Au revoir, Angelo; adieu, monsieur Parker...

Angelo trouvait la visite trop courte, et Parker regrettait toujours le départ de la « petite fleur. » Il l'avait prise en grande affection, si l'on peut appeler affection le sentiment bizarre qui unissait l'un à l'autre le vieillard et la jeune fille. C'était plutôt une estime proche de l'admiration que ressentait Parker pour la petite villageoise devenue si jolie, si fine, mais ayant gardé de son enfance pauvre des habitudes d'ordre, d'économie, qui la faisaient soigner ses robes, les porter longtemps intactes, apprécier à leur juste valeur les choses et l'argent. Du côté de Fioretta, c'était un respect instinctif pour cet homme si riche, qui avait de l'or plein des tiroirs, en amassait toujours davantage et savait si bien compter, se défendre des dupeurs, se garder de toute prodigalité.

Quelquefois elle venait seule à la Villa Rose, prenait un livre et restait des heures dans le salon, attendant que l'oncle Parker eût fini d'écrire ou de travailler; ou bien, elle rangeait un peu le ménage du vieux solitaire, dénichait dans des armoires des broderies oubliées, de vieilles soies dont elle couvrait une table ou drapait un meuble. Quand le vieux avait fini, il souriait de satisfaction, avouait que les fleurs fraîches rajeunissaient sa maison délabrée, et se félicitait de ces petits embellissements qui ne lui avaient rien coûté.

Un jour, dans un moment d'effusion, il dit à Fioretta :

— Quand tu seras la femme d'Angelo, tu viendras ici fouiller dans tous les coins, et je te permettrai d'emporter toutes ces vieilleries que tu aimes... Tu sais si bien en tirer parti!...

Aux paroles de l'oncle Parker, Fioretta avait eu un sourire de dédain et un petit haussement d'épaules.

— Ah! cela ne te dit rien, ce mariage? Je croyais, je croyais... On change, quand on est jeune...

Alors, l'oncle Parker, lui aussi, connaissait ce projet d'autrefois! Est-ce qu'Angelo y penserait encore, en parlerait comme d'une chose décidée?

Elle ressentit un peu de colère, et jusqu'au printemps évita de rencontrer Angelo.

Ils ne s'écrivaient plus, elle n'ayant rien à lui dire, lui ne trouvant à lui parler que d'un sujet unique, qu'il redoutait d'aborder...

L'année suivante, lorsque revinrent les Holkins et Fioretta, Angelo était soldat; il avait devancé l'appel, pour en finir plus tôt avec son service, et sa petite amie le retrouvait sous la tenue d'un chasseur alpin. Elle le déclara disgracieux, dans son grossier uniforme, et fit observer que tout ce drap, toute cette toile sentaient la poussière et la transpiration.

— Je ne serai pas toujours ainsi, Fioretta, dit-il humblement; mais il faut bien faire comme les autres...

Il faisait même mieux que les autres, car il attrapait ses galons au bout du temps à peine réglementaire; et il était très fier, lorsque Fioretta passait sur la place d'Armes, de commander l'exercice à ses hommes, d'une belle voix bien timbrée où l'accent italien mettait de ses tonalités chantantes

Y faisait-elle seulement attention, à ces galons que gagnait le petit chasseur, en attendant qu'il pût gagner sa fiancée? Elle était devenue tout à fait jeune fille et relevait ses cheveux noirs en un chignon simple, au lieu de les porter sur le dos en nappe sombre. Elle s'occupait de mille choses qui absorbaient toutes ses journées Une Irlandaise catholique, rencontrée à l'hôtel, lui avait demande de chanter le dimanche aux Pénitents-Noirs; elle passait une heure chaque jour à la bibliothèque anglaise qui louait des livres à toute la colonie et s'était organisée par les soins de quelques amis de Fioretta; elle peignait des aquarelles et les exposait au profit de la crèche de Menton.

Angelo déplorait ces occupations multiples qui l'éloignaient de lui, la rendaient plus étrangère chaque jour au chasseur alpin vêtu de drap poussiéreux; pourtant, son service finissait presque, il allait décider bientôt de sa carrière et de son avenir. Et avant, il voulait savoir si Fioretta, bien changée en apparence, avait gardé pour lui la douce affection de son enfance.

Il chercha longtemps l'occasion de lui parler; un jour enfin, un jour d'avril où le petit sous-officier, son service fini, venait lentement du côté de la ville, en longeant la mer à peine frémissante, il vit venir de loin Fioretta, toute seule. Elle avait quitté, l'instant d'avant, des amies qui habitaient à Menton, et revenait à l'hôtel, sans se presser, elle non plus, séduite par le charme de cette douce fin du jour.

Elle fut un peu contrariée de cette rencontre inattendue; mais elle n'en montra rien, et se loua intérieurement de la bonne grâce qu'elle mettait à serrer la main du petit chasseur.

— Tu es pressée, Fioretta? demanda-t-il.

Elle eut un geste équivoque.

— C'est que j'ai à te dire une chose importante.

— Et tu es pressé, toi, de me la dire? demanda-t-elle en affectant de le railler.

— Oui; le printemps devient très chaud; d'un jour à l'autre les Holkins voudront partir... Veux-tu que je te reconduise vers le cap, ou bien aimes-tu mieux rester ici?

— J'ai le temps, dit-elle négligemment; suivons la promenade du côté de la ville.

Là, du moins, on ne rencontrerait pas Willy, parti en excursion depuis le matin dans la montagne; et Fioretta, pour rien au monde, n'eût voulu qu'il la vît, dans son élégante robe blanche, aux côtés de celui qu'il appelait en riant « le fiancé de Roquebrune. »

Une minute ils gardèrent tous deux le silence. Elle prévoyait ce qu'il allait dire, se préparait à y répondre; il n'osait commencer, se trouvait gauche, lourd, ne savait plus comment parler à sa petite amie, depuis qu'elle était si peu semblable à lui. Ils arrivèrent ainsi jusqu'à la jetée, presque déserte à cette heure, et Fioretta, montant délibérément les marches de pierre, dit en se retournant :

— Nous irons jusqu'au phare; ce seront mes adieux au port, où je ne viens guère.

Angelo se taisait toujours et trouvait longue, interminable, la jetée de granit qui tranchait l'eau d'un coup de faucille, protégeant le petit port où des barques de promenade fourmillaient autour d'un yacht blanc, aux cabines élégantes, vernissées, couleur d'acajou foncé. Angelo regardait tous les détails familiers de ce coin de Menton, et des souvenirs oubliés lui revenaient à chaque pas.

A mesure qu'avançaient les jeunes gens, ils découvraient mieux la pittoresque pointe de la vieille ville, les maisons tassées et multicolores, tout en hauteur, sans espace perdu entre elles, avec, çà et là, dans l'intervalle de deux de ces toits en vieille brique déteinte, une laide coupole badigeonnée, élevée récemment, pour réparer les ruines du dernier tremblement de terre. Tout en bas, les maisons formaient une colonnade ininterrompue, qui bordait la mer de ses arcades roses ou bleues; et cela se prolongeait, s'arrondissait en une baie très coquette, verte de palmiers, blanche de villas, le long de l'eau transparente qui laissait voir le fond de sable à une profondeur déjà grande. Tout en haut, c'était la montagne, une longue chaîne onduleuse, plus nue encore que du côté de Roquebrune, toute rose de reflets de soleil, embrumée de violet dans les ravins où montait l'ombre.

Angelo et Fioretta, accoudés auprès du phare, semblaient ne penser qu'à regarder autour d'eux.

— Ne trouves-tu pas, demanda-t-elle tout à coup, que ces vieilles maisons biscornues, avec leurs petites fenêtres irrégulières, toutes ouvertes au bon air de la côte, ressemblent à une foule de vieilles femmes bavardes et curieuses, accroupies en tas, se disant les nouvelles et regardant vers l'horizon de mer.

Il fit un signe de tête.

— Tu as raison, mais je n'aurais pas su dire cela comme toi.

Elle eut une moue bon enfant et indifférente qui signifiait :

— Oh! peut-être! on ne sait pas...

— Oui, oui, c'est vrai; je ne peux pas toujours expliquer ce

1. Voir *l'Ouvrier* du 13 mars 1897.

que je sens... Ce soir, en t'abordant, je me promettais de te raconter tout ce que j'ai dans le cœur. Et tout le long de la route j'avais beau me répéter : « Voyons, tu connais bien Fioretta; ce n'est pas la peine d'être timide... » Impossible ! je ne trouvais pas les mots qu'il fallait...

— Alors, insinua-t-elle, ne te force pas; tu me diras une autre fois ce qui t'embarrasse aujourd'hui.

— Non, j'aime mieux en finir; cela me rend malheureux de n'être pas franc avec toi... Te souviens-tu de nos promesses d'enfants, Fioretta ? Tu voulais bien devenir ma femme; le veux-tu de même aujourd'hui ?

La question était si nette, Angelo regardait Fioretta si bien en face qu'elle en fut embarrassée.

— Je n'avais pas songé à cela, dit-elle en essayant de sourire; il y a si longtemps depuis cette promesse... et pourtant, nous sommes si jeunes à présent pour penser au mariage !

— Aussi je ne te demande pas d'y penser comme à une chose prochaine. Ce sera long encore jusqu'à ce que je puisse te dire : « Le logis est prêt, l'avenir assuré; veux-tu me charger du souci de te rendre heureuse?... » Oui, ce sera long, ajouta-t-il avec un soupir. D'abord, je veux aller à Paris, devenir un artiste, puisqu'on croit que j'ai un peu de talent... Et je travaillerai tant qu'il faudra bien que je réussisse un jour...

— Mais, fit-elle, lentement, c'est bien difficile, tout cela; tu ne connais pas le monde, mon pauvre Angelo, et tu ne sais pas comme il est dur pour les pauvres et les inconnus !...

— M. Parker m'aidera, j'en suis sûr... et le reste me regarde. Seulement, j'ai besoin, pour avoir du courage au travail, d'être soutenu par un grand espoir. Si je savais que tu ne veuilles plus de moi, je laisserais là mon violon, mes études, mon ambition qui gêne ma paresse, et je resterais ici à me rôtir au bon soleil et à rêvasser devant la mer, dans un clos d'oliviers de la côte.

D'un haussement d'épaules il semblait rejeter loin de lui cette ambition factice; d'un geste de tête il montrait, vers le couchant, derrière la vieille ville qui peu à peu se ternissait, la montagne où Roquebrune abritait ses masures pittoresques, au-dessus de la mer bleue, au-dessus de la mer frissonnante et grisâtre des oliviers.

Fioretta le regardait fixement. Il était devenu très beau, Angelo Certaldo, et le béret bleu des chasseurs ombrageait joliment sa figure brune et fine, accentuait encore son expression demeurée naïve et tendre. La caserne ne l'avait point changé; peut-être le souvenir de Fioretta, le souci de rester digne d'elle, l'avaient-ils préservé des tentations grossières, gardé des fréquentations mauvaises. En somme, si Fioretta n'avait guère confiance en la réussite de son ami, n'eût-elle pas été coupable en le décourageant tout à coup? Fallait-il couper les ailes à son rêve, empêcher Angelo de poursuivre une carrière hasardeuse, qui pourtant lui réservait peut-être le succès ?

Alors, il fallait répondre... Oh ! décidément, Fioretta n'avait pas du tout confiance, et, en mettant les choses au mieux, elle se voyait, plus tard, la femme d'Angelo devenu un petit professeur de violon, absent du logis tout le jour; elle, faisait le ménage et gâtait ses jolies mains blanches... elle, devenue si raffinée, maintenant, que le luxe neuf et banal de l'hôtel du Cap ne lui suffisait plus, qu'elle regrettait la maison merveilleusement tenue de Liverpool, la table couverte de linge si fin, d'argenterie ancienne, d'orchidées rares, aux nuances de métaux précieux.

Ce qui l'arrêtait encore, c'est qu'elle pensait à Willy, si moqueur et si hautain ; elle l'entendait féliciter gravement, avec une mordante ironie dissimulée sous les paroles de politesse, « les fiancés de Roquebrune » de leur longue patience et de leur inaltérable fidélité.

Fioretta se souciait beaucoup de l'opinion et des paroles de Willy. A mesure qu'il grandissait, pourtant, il s'était détaché de son jouet devenu inutile. En Angleterre, il avait ses camarades de collège; à Menton, son précepteur, quelques amis, des connaissances de hasard. Il trouvait toujours Fioretta charmante, se sentait fier des louanges sur sa beauté, considérait que cette enfant adoptive faisait honneur à la maison des Hotkins, tout comme leur argenterie, leurs serres, leurs chevaux. Plus tard, on prendrait le superflu d'une année pour la doter; tout le monde applaudirait à la générosité des Hotkins, et Fioretta serait rayée de la mémoire et de la vie de ses bienfaiteurs.

Mais Fioretta raisonnait tout autrement. Autrefois, elle avait vu Willy toujours souffrant et elle l'avait soigné, distrait infatigablement. C'était pour elle une tâche agréable, puisqu'elle la changeait de ce qu'elle avait fait jusqu'alors : elle gâtait un être plus faible, au lieu de se laisser gâter par un plus fort. Ensuite, quand il était devenu presque robuste, elle s'était d'elle-même effacée devant ses volontés. Il était fier, despotique, dédaigneux; elle l'admirait davantage pour ces défauts qui le distinguaient des petites gens qu'elle avait connus et seyaient à son élégance et à sa richesse.

Oh ! elle croyait bien ne pas se faire d'illusions!... Pourtant, on lui avait dit qu'elle était belle, et Willy était si habitué à la trouver mêlée à tous ses projets et à tous ses divertissements!...

La première fois qu'elle avait songé sérieusement à son avenir, à la liaison possible entre cet avenir et celui de Willy, Fioretta, instinctivement, avait fermé les yeux, comme éblouie, craintive de regarder en face une telle splendeur. Mais elle avait toujours agi depuis, envers Willy et Angelo, avec la prudence d'un vieux diplomate qui s'est mis en tête de réussir en une négociation difficile. Souple et câline, elle savait flatter Willy et plier à temps devant ses volontés; très sage, et mûrie par une vie dépendante, elle s'attachait à ne point heurter de front les idées d'Angelo, avait résolu d'user sa patience en longueurs infinies, de l'amener à renoncer de lui-même à leur projet de mariage.

— Eh bien? lui demanda tout à coup le jeune homme.

Elle tressaillit, et l'éblouissement habituel passa devant ses yeux, en même temps que la pensée de Willy. Etait-ce l'or que charriait la mer qui l'aveuglait une seconde, ou bien était-ce la vision de sa grandeur future, de son bonheur écrasant lorsqu'elle serait la femme de Willy Hotkins?...

Quand elle revint à elle, la vieille ville assombrie fermait ses fenêtres indiscrètes, la mer noircissait dans le port, et les montagnes se veloutaient d'ombre. Elle frissonna.

— Rentrons, le soleil va se coucher.

— Tu ne m'as pas répondu encore, dit Angelo avec son bon sourire. Ecoute : tu as seize ans; moi, je vais en avoir vingt-deux. Dans quatre ans, je te répèterai ma question et, jusque-là, je ne t'ennuierai plus. Si c'est oui, je serai trop heureux; si c'est non, je ne t'en voudrai pas, mais je ne sais pas bien ce que je deviendrai... Tu ferais peut-être mieux de me détromper tout de suite...

Son sourire se faisait si peureux, si attristé, que Fioretta n'eut pas le courage de lui obéir. Si le voisinage de l'or, l'âpre envie d'en posséder à son tour l'avaient durcie et rendue volontaire, elle n'osait encore s'avouer à elle-même, n'osait pas surtout avouer aux autres les changements survenus en elle. Fioretta conservait la coquetterie de paraître bonne, simple et désintéressée comme autrefois, aux yeux de son ami d'enfance. Et, d'ailleurs, a-t-on jamais trop d'amis? et ne faut-il pas conserver tous ceux que l'on possède, en se fiant au temps pour arranger toutes choses?

Fioretta tendit à Angelo sa main souple et, avec un de ces éclats de rire qui faisaient son charme :

— Pourquoi veux-tu que je te détrompe?... Mais je t'affirme que je me sens si jeune, si jeune, pour penser à devenir une femme sérieuse !... Quand tu auras beaucoup travaillé, que tu seras grand, très grand... alors, nous verrons... Es-tu content?

Là-bas, sur la mer, une rivière de pourpre coulait encore et, sur le fond vert pâle du ciel, traînaient des écharpes roses; ils suivaient tous deux la promenade du Midi, car Angelo ne voulait pas laisser Fioretta rentrer seule. Ce rire de la jeune fille, qu'il aimait tant autrefois, ce rire harmonieux qui semblait une joie de rossignol, lui avait paru un peu faux; il eût préféré voir sa petite amie plus calme, car cette soirée, pour lui, ne ressemblait à aucune autre. Et c'était bien peu de chose, aussi, que cette vague parole ne contenant ni promesse, ni engagement...

Mais il faut bien se contenter de peu quand on est humble et qu'on a choisi pour fiancée une petite princesse jolie comme les anges.

Fioretta lui contait mille choses qu'il n'entendait pas; et, au bord de la grève, elle se penchait pour cueillir des pavots maritimes, à grandes fleurs d'or dans un feuillage vert-de-grisé.

Quand ils entrèrent sous la voûte des arbres du Cap, Fioretta s'aperçut qu'elle parlait toute seule, qu'Angelo se contentait de la regarder en suivant d'autres pensées.

— Je t'ennuie? demanda-t-elle en s'arrêtant tout à coup.

— Toi!... Tu sais bien que tu ne peux pas m'ennuyer! Mais sois bonne une minute et encourage-moi un peu plus. Songe que je suis faible et indolent, et que je veux cependant accomplir une grande tâche... Songe aussi que je t'aime beaucoup, ma Fioretta, et que je te vois si rarement ! que d'autres jouissent tout le temps de ta présence et de ton sourire !... Dis-moi que tu m'aimes toujours, comme au temps où tu étais mon enfant...

Fioretta eut un mouvement d'ennui et un léger froncement de sourcils. Il l'ennuyait, ce garçon, avec sa sentimentalité et son étalage de vertus ! Mais elle réprima vite cette révolte, ou, peut-être, fut touchée, l'espace d'une seconde.

— Oui, je suis toujours ton enfant, Angelo, et je t'aime parce que tu as été bon pour moi... Bien souvent, à Liverpool, j'ai pensé à notre maisonnette de Roquebrune et aux bonnes après-midis dans la montagne grise d'oliviers...

Rieuse de nouveau, prompte à éviter les tendresses nouvelles qui montaient aux lèvres d'Angelo et lui semblaient un reproche à sa propre froideur, Fioretta lui tendit la main et s'enfuit lestement, en assurant qu'elle n'avait pas peur du tout, qu'elle préférait arriver toute seule à l'hôtel...

Angelo resta longtemps à la même place, vit disparaître la silhouette blanche de Fioretta et eut un long soupir. Tant, tant de dures journées de solitude le séparaient encore du jour où elle serait sa chère femme !

*(La suite au prochain numéro.)* HENRY BISTER.

*Le Directeur-Gérant* : HENRI GAUTIER. Sceaux. — Imp. E. Charaire.

5 centimes le N° année courante. (10 centimes le N° années échues.) N° 2005 TRENTE-SIXIÈME ANNÉE. — 3 Avril 1897.

# L'OUVRIER

**Journal illustré paraissant le Mercredi et le Samedi**

ABONNEMENT D'UN AN : (104 numéros) France, Algérie et Belgique : 6 francs.

DIRECTION ET ADMINISTRATION : LIBRAIRIE BLÉRIOT, HENRI GAUTIER, SUCCESSEUR, 55, quai des Grands-Augustins, Paris.

ABONNEMENT D'UN AN (104 numéros) Colonies et Étranger (sauf la Belgique) : 7 francs.



# LE ROMAN D'UN SAUTE-RUISSEAU[1]

PAR

ROGER DOMBRE

PREMIÈRE PARTIE

## L'étude de maître Carbonnière.

II (*Suite.*)

Quelques secondes plus tard, le garçonnet tout entier apparaissait dans la rue, tout essoufflé et un peu pâle.

— Grand'mère s'est blessée! cria-t-il avec angoisse, en voyant la vieille dame descendre de voiture avec l'aide d'une inconnue jeune encore et vêtue avec élégance.

— Non, mon chéri, se hâta de dire l'aïeule en le caressant du regard.

— C'est votre petit-fils? il a l'air de beaucoup aimer sa grand'mère, dit Mme Matzague en souriant à l'enfant.

— Oh oui! que nous l'aimons! répondit celui-ci avec conviction. Elle est si bonne, et nous n'avons qu'elle.

— Quoi! toute seule avec des petits-enfants? s'exclama la dame au coupé.

— Je n'en ai que deux : ce garçonnet et sa sœur, une pauvre petite infirme, et ils n'ont que moi au monde, en effet, les chéris.

Du geste, Mme Matzague éloigna son cocher qui pouvait entendre la conversation, et elle dit en caressant la tête bouclée du petit garçon :

— C'est donc jour de congé aujourd'hui? J'ai un fils aussi, mais il est au collège.

1. Voir l'*Ouvrier* depuis le 31 mars 1897.

L'aïeule se tut, mais Bernard, avec la naïveté de son âge, répliqua à sa place :

— Moi, on m'en a retiré parce que ça coûtait trop cher, et je vais gagner ma vie; j'aime autant ça.

— Bernard, Bernard, murmura la veuve rouge d'humiliation.

Mme Matzague embrassa l'enfant et serra la main à la vieille dame.

— Ne soyez pas contrariée de ce qu'il avoue, le cher petit, dit-elle. J'ai bien compris qui vous êtes : une femme du monde accablée par les revers et les deuils successifs. Eh! mon Dieu, cela peut nous arriver à tous; moi-même je n'ai pas toujours été riche, et... ajouta-t-elle en fixant dans le vide son doux regard si triste, on n'a pas toujours le bonheur parce qu'on a de l'argent; il est des plaies plus cruelles encore que la pauvreté.

Gentiment, Bernard prit la main gantée de Mme Matzague et la baisa d'un geste chevaleresque et gracieux.

— Vous ne devriez pas avoir de chagrin, vous, madame, parce que vous êtes bonne. Grand'mère aussi en a, allez, et elle est bonne aussi; ça ne devrait pas être.

Mme Matzague sourit et continua :

— Je n'ose vous demander de monter voir votre petite malade...

— Oh! fit vivement Mme de Prouelle il est trop tôt, la maison est en désordre, car je suis seule pour tout faire.

— Eh! chère madame, il en est de même chez moi, car il est de bonne heure encore, mais je vais me retirer, pour ne pas vous laisser plus longtemps debout après votre petite indisposition. Serais-je indiscrète de venir prendre de vos nouvelles cette après-midi?

— Soit, venez, dit simplement la veuve après une courte hésitation. Je me nomme Mme de Prouelle, ajouta-t-elle en redressant sa tête blanche aux traits nobles et réguliers.

— Et moi tout



— Moi, disait Bernard, j'aimerais bien avoir un frère. (Voir page 770.)

simplement Mme Matzague, conclut la dame au coupé avec un bon sourire.

En montant l'escalier avec sa grand'mère, Bernard, qui rongeait ses ongles, dit d'un petit air entendu :

— Je crois, grand'mère, que tu as là une bonne amie.

— Mme Matzague est charmante, en effet, mais ce n'est pas une amie : elle est dans une tout autre position que moi...

— Mais elle t'a fait des avances, grand'mère, justement parce qu'elle est riche et toi pas.

— Et puis, elle m'est sympathique, il n'y a pas à le nier. Seulement, je ne la connais pas, en somme, cette dame.

— N'aie pas peur, grand'mère, dit le petit bonhomme avec sa jugeotte d'enfant intelligent et observateur ; puisque vous avez fait connaissance à l'église de Fourvières, devant la bonne Vierge, tu es sûre que c'est une dame dans tes idées, toujours.

L'aïeule sourit et l'on entra dans le très modeste appartement où attendait la petite malade.

Renée était une petite fille blonde et délicate, pâle et mièvre, douce et résignée, dont une frayeur soudaine avait paralysé les jambes à l'âge de sept ans.

Elle en avait neuf, à présent, et ne semblait pas en voie de guérison.

Dans la mesure de ses moyens, elle aidait Mme de Prouelle à raccommoder le pauvre linge de la maison, et Dieu sait que Bernard usait à lui tout seul plus que les deux femmes réunies!

Mais le jeune garçon professait un véritable culte pour sa petite sœur et son rêve était de devenir médecin afin de lui rendre la santé un jour.

Or, l'après-midi, Mme Matzague parut, en effet; elle trouva le pauvre petit logis dans un ordre parfait, la veuve tirant l'aiguille pour un magasin de lingerie qui la payait fort peu, la fillette étudiant une leçon de géographie, et Bernard disséquant un insecte, ce qui était sa grande passion.

Elle apportait un paquet de gâteaux aux enfants et rien à la grand'mère, dans la crainte de l'humilier, quoiqu'elle eût grande envie de lui offrir quelques bouteilles de vin vieux, bien utile pour réparer ses forces épuisées.

La conversation s'établit tout de suite sur un pied d'intimité; peu à peu, Mme de Prouelle se laissa aller à raconter ses malheurs que Mme Matzague avait devinés en partie, et, si elle-même ne parla point des siens, du moins laissa-t-elle entrevoir que la vie conjugale ne lui offrait pas que des douceurs.

Elle se retira en promettant de procurer de l'ouvrage à l'aïeule et de placer le petit-fils.

Trois jours plus tard, Bernard entrait comme saute-ruisseau dans l'étude de Me Carbonnière et il y recevait quarante francs par mois, sans se douter que, le notaire n'ayant voulu en donner que vingt, Mme Matzague fournissait le reste.

Ces quarante francs payaient au moins sa nourriture quotidienne, et il les apportait religieusement à sa grand'mère, tous les 30 ou 31 de chaque mois.

Si parfois il recevait une légère gratification, il l'employait toujours à acheter un châle de laine pour son aïeule ou quelque douceur pour Renée.

C'était un bon petit garçon, sans doute, mais enfant terrible au possible, avec ses reparties implacables et ses observations sans pitié; le clerc Gillery son ennemi, en savait quelque chose.

Il était dévoué corps et âme à ceux qu'il aimait; par exemple, au notaire, Me Carbonnière, qui lui donnait du travail ; aux clercs qui avaient souvent caché ou excusé ses fredaines, et surtout à Mme Matzague pour laquelle il professait une admiration sans bornes.

Or, le soir où Me Carbonnière avait failli congédier à jamais l'étourdi et où Mme de Prouelle attendait impatiemment son retour, Bernard rentra au logis avec une gravité inaccoutumée.

— Oh! oh! dit Renée en lui tendant sa joue pâlotte, que s'est-il donc passé de si important aujourd'hui?

— Tu as fait quelque sottise? demanda Mme de Prouelle avec inquiétude en rendant son baiser à son petit-fils. Mais tu me conteras cela tout à l'heure : on va souper et, auparavant, va te laver la figure et les mains; Dieu merci! l'eau ne coûte rien et la propreté est le luxe des pauvres.

Bernard obéit et reparut à peu près présentable.

Mme de Prouelle ne pouvait donner à ses petits-enfants ni luxe ni même de bien-être, mais elle leur inculquait, au moins, avec des principes honnêtes et chrétiens, des manières convenables, un langage pur et le respect de soi-même. Pour être juste, nous devons avouer que Renée en profitait beaucoup plus que son frère, car, si Bernard parlait un français très pur quand il le voulait, il usait plus volontiers de l'argot des collèges, et la netteté de ses mains et de sa figure était souvent douteuse.

— Eh bien! oui, grand'mère, dit-il piteusement à Mme de Prouelle qui mangeait une soupe de pain et des légumes à la graisse, tandis que Renée grignotait, sans appétit, le petit morceau de viande acheté pour elle; j'ai fait bien des bêtises dans ma vie, mais jamais tant qu'aujourd'hui.

— On t'a renvoyé, peut-être? s'exclama Mme de Prouelle qui pâlit.

— Oui, grand'mère, pendant cinq minutes; puis, on m'a gardé.

— Malheureux enfant!

— Vous comprenez que je ne serais pas rentré si frais ni si gai, si j'avais perdu ma place. Mais le patron a bien compris que j'étais irremplaçable, que jamais il ne trouverait un saute-ruisseau aussi intelligent que moi... Et puis, Mme Matzague était là, et puis, enfin, j'ai promis d'être sage, sage!

— Mon pauvre Bernard, dit Mme de Prouelle en repoussant son assiette, tu me fais beaucoup de peine par la manière insouciante avec laquelle tu prends les choses.

Déjà, renversant sa chaise, Bernard était pendu au cou de la vieille dame et l'embrassait à pleines lèvres.

— Grand'mère, ne me gronde pas, ne sois pas fâchée; il n'y a pas de mal, je te le jure; sans ça, je te l'aurais caché, je ne te le dirais pas ainsi! s'écria le garçonnet, navré. Vois-tu, tous les saute-ruisseau sont un peu gamins; et puis, je t'amuse, toi et Renée; vous êtes toujours si tristes et si seules ici! Tu ne me voudrais pas sombre et grave, non, n'est-ce pas? J'ai fait bien des petites sottises, des espiègleries, mais jamais rien de vil.

— Il ne manquerait plus que ça! dit Mme de Prouelle en se levant pour desservir. Allons, ne parlons plus de cela puisque tout a bien fini, mais je te supplie, mon enfant, de te mieux conduire.

On s'embrassa encore, et la paix fut conclue.

Tout à coup, Bernard se rappela qu'il avait quelque chose dans sa poche, et il en extirpa une douzaine de cerises assez meurtries qu'il offrit à sa sœur.

— C'est les premières de la saison, lui dit-il aimablement.

— On dit : « Ce sont », corrigea de loin la grand'mère qui faisait chauffer de l'eau. Mon Dieu! Bernard, quand parleras-tu correctement? Et puis, où les as-tu trouvées, ces cerises?

— C'est une marchande qui m'a prié de lui garder sa boutique pendant deux minutes : elle a eu confiance en moi, sur ma bonne mine. Par exemple, elle n'a pas été généreuse : j'aurais voulu t'en apporter davantage.

— Et je suis sûre que tu ne t'en es pas réservé une seule? s'écria Renée qui connaissait à fond son frère.

Bernard eut l'air embarrassé.

— Oh! tu sais, ça ne me dit rien du tout, ça, fit le petit garçon d'un ton détaché, quoiqu'il fût assez gourmand.

Et, avec bonheur, il regarda sa sœur croquer les cerises bien maigres et bien pâles encore, comme sont les premiers fruits cueillis pour faire croire à l'été.

— En voulez-vous, grand'mère? demanda gentiment la fillette.

Mme de Prouelle refusa doucement, et l'enfant réunit en bouquet les quatre plus belles cerises qui restaient, moins une qu'elle força Bernard à manger.

— Tu gardes ça pour demain? fit-il, étonné.

— Non, mais c'est le jour des dames Saint-Louvec, et tu vas aller les voir; je te connais, tu seras bien aise d'apporter ces fruits à Ghislaine.

Bernard rougit, prit les cerises, embrassa sa sœur, jeta un coup d'œil (ô prodige!) sur la pauvre glace ornant la chambre de Renée, secoua sa jaquette de coutil et dit à sa grand'mère :

— Je descends chez nos voisines, n'est-ce pas, grand'mère?

— Oui, mignon, répondit Mme de Prouelle; mais ne t'y attarde pas : d'abord parce que tu peux gêner ces dames, ensuite parce que, si tu te couches trop tard, tu ne peux plus te lever de bonne heure le lendemain.

— Je serai revenu avant neuf heures; j'ai promis une histoire à Renée, fit le jeune garçon en jetant un regard souriant à sa sœur.

Car, quoiqu'il aimât tendrement la petite Saint-Louvec et se fît son chevalier servant en toute occasion, Bernard faisait passer avant tout sa pauvre petite sœur infirme à laquelle il consacrait tous ses loisirs.

III

Quoi qu'en dît Renée, les Saint-Louvec n'avaient pas la prétention d'avoir *un jour;* seulement, comme Mme Saint-Louvec donnait des leçons de piano toute la semaine du matin au soir, elle réservait les soirées du mardi et du jeudi à sa fille, et ses amis pouvaient la voir alors.

Ordinairement, l'arrivée de Bernard et de Mme de Prouelle, quand celle-ci accompagnait son petit-fils, mettait fin à l'étude de musique de Ghislaine, et la fillette, qui n'avait pas douze ans, en était bien aise.

L'appartement des Saint-Louvec, tout exigu qu'il fût, était plus grand et mieux distribué que celui du troisième.

D'abord, Mme Saint-Louvec avait besoin d'un petit salon pour y loger son piano et y recevoir les élèves chez lesquelles elle ne se rendait pas elle-même : ensuite, sa position de fortune était bien meilleure que celle de Mme de Prouelle, quoique ses leçons de musique fussent son unique gagne-pain.

Elle n'avait qu'une enfant à nourrir, c'est vrai, mais elle devait subvenir aux frais de son éducation.

Ghislaine était ordinairement en pension; en ce moment on terminait les vacances de Pâques qui avaient eu lieu de bonne heure cette année, c'est pourquoi Bernard la trouvait à la maison.

En ce cas, sa mère en profitait pour la pousser beaucoup au piano, mais l'enfant, qui promettait d'avoir une voix ravissante, aimait toujours mieux chanter qu'étudier la musique, classique surtout.

Une femme de ménage venait chaque matin mettre en ordre le logis des Saint-Louvec et revenait le soir pour préparer le dîner. A midi, Mme Saint-Louvec déjeunait rapidement dehors, entre deux leçons: quand elle avait Ghislaine, elle rentrait rue du Doyenné prendre son repas avec elle.

Ce soir-là, Bernard se trouva nez à nez sur le palier avec un visiteur à la tournure militaire, que reconduisait Mme Saint-Louvec en lui prodiguant de chauds remerciments; l'autre recevait ces marques de gratitude d'un air à la fois bourru et touché.

Bernard salua et se glissa dans le petit salon où il trouva Ghislaine.

Ghislaine était une très jolie fillette, brune de cheveux, blanche de peau, avec une taille de jeune palmier, des lèvres roses et des yeux brillants.

Sa voix seule, quand elle parlait, était une vraie musique.

Les deux enfants s'embrassèrent innocemment et Bernard fourra dans la petite bouche gourmande de son amie le bouquet de cerises.

— Oh! fit Ghislaine quand elle eût mangé les fruits, Bernard, il fallait les garder pour Renée.

— Renée en a eu, je t'assure.

— Bon! alors je n'ai plus de remords et tu es bien gentil d'avoir pensé à moi.

— Je pense toujours à toi, Ghislaine.

— Oh! pas quand tu fais des sottises.

Le jeune garçon crut prudent de détourner la conversation.

— Vous avez donc des visites, aujourd'hui? demanda-t-il.

— Une seulement, hors les élèves qui ne sont pas des visiteurs, ce vieux monsieur que tu vois; il paraît qu'il est notre parent éloigné et même mon parrain. Je ne me le rappelais plus, tant il vient rarement nous voir: il ne fait jamais de visites, dit-il; mais en qualité de parrain il pourrait bien quelquefois m'apporter une poupée ou des oranges.

— C'est sans doute un ours, un avare ou un égoïste, dit philosophiquement Bernard.

— Aujourd'hui il a été très gentil, car j'ai entendu maman lui faire des remerciements, oh! mais des remerciements!

— Il veut peut-être prendre des leçons de piano, suggéra Bernard dont l'imagination n'était jamais à court.

— Mais non, il est bien trop vieux; et puis, un ancien militaire!... C'est bien mieux, il a parlé de testament qu'il ferait en notre faveur, d'argent qu'il nous laisserait... enfin je n'ai pas bien compris.

— Mais ces choses-là sont de ma compétence, à moi! dit gravement Bernard. Et puis, ta maman nous l'expliquera; justement la voilà qui vient.

— Oh! ne demande rien, dit vivement la fillette; j'ai peut-être été trop bavarde, et si maman se tait, c'est que j'ai mal fait de parler.

En effet, Mme Saint-Louvec ne tenait pas, sans doute, à mettre le saute-ruisseau au courant de ses affaires, car elle ne souffla mot du vieux monsieur.

Les Saint-Louvec s'étaient liées d'amitié avec Mme de Prouelle et les enfants Grandex, bien aises d'avoir quelqu'un à voir dans cette maison habitée aux autres étages par des ouvriers et des brodeuses sur ornements d'église.

Mme Saint-Louvec était, elle aussi, aux prises avec les difficultés de la vie, étant demeurée veuve assez jeune, et elle puisait dans la société de Mme de Prouelle des encouragements et de réels bons conseils.

De son côté, l'aïeule de Bernard était heureuse de se sentir une amie dans la maison et, au temps des vacances, de donner une compagne de jeux à Renée et à Bernard.

Seulement, les deux vaillantes femmes se voyaient beaucoup plus rarement qu'elles ne l'auraient voulu, étant trop occupées, chacune de son côté.

Mme Saint Louvec interrogea Bernard sur la santé de sa grand'mère et de Renée et sur les petits événements du jour; la mère et la fille aimaient le gai babil du jeune garçon qui leur était une véritable distraction, mais ce soir-là la maîtresse de piano paraissait ou très préoccupée ou fatiguée de son labeur, et Bernard, toujours discret, s'éloigna de bonne heure.

Selon sa promesse, il raconta à sa sœur une histoire abracadabrante qui fit rire aux larmes la petite infirme et la disposa à un bon sommeil; puis il se coucha à son tour après une prière courte et surtout fort inédite:

— Mon Dieu, je vous demande bien pardon des boulettes que j'ai faites en ce jour. Ce n'est pas tout à fait ma faute, Seigneur; vous ne savez pas ce que c'est que d'être un saute-ruisseau, de gagner son pain à quatorze ans et de rester enfermé dans une étude, pendant qu'au dehors les oiseaux jappillent et les fleurs embaument.

« Mon Dieu, tout de même, vous pouvez m'envoyer des petites choses ennuyeuses comme aujourd'hui, pourvu que vous me gardiez en bonne santé la chère Grand, la petite sœur, Ghislaine, Mme Matzague et en vie maître Carbonichon le patron, parce que, lui mort, je ne sais pas où je trouverais à gagner mon pain. »

Là-dessus, Bernard ferma sa prière par un large signe de croix, bâilla de toute la force de sa mâchoire qui avait des proportions respectables, et se coucha après avoir jeté de-ci de-là ses vêtements et le contenu de ses poches.

A l'étage au-dessous, non moins pieusement mais plus longuement, Mme Saint-Louvec remerciait Dieu:

— Seigneur, murmurait-elle, désormais je puis mourir en paix. Conservez-moi longtemps encore ce bon oncle des Eprouvans, mais après lui au moins, mon enfant sera hors du besoin.

## IV

Ce soir-là, M. Matzague, un des plus riches fabricants de soieries lyonnaises, parut chez lui à dîner avec un visage plus renfrogné que d'ordinaire.

Ce fut sur sa femme, comme de juste, qu'il deversa sa mauvaise humeur.

Ses enfants le craignaient plus qu'ils ne l'aimaient; parfois, cependant, Matzague daignait se montrer bon prince, les caressait, s'intéressait à leurs plaisirs et leur donnait une pièce d'or.

Mais les chers petits eussent de beaucoup préféré n'avoir pas la pièce d'or et trouver tous les jours leur père bon, souriant et surtout aimable pour leur mère.

Ils ne se doutaient guère que Matzague paraissait méchant ou conciliant selon qu'il avait perdu ou gagné au cercle où il exposait de grosses sommes, et selon qu'il avait réussi ou non dans ses affaires ou ses plaisirs.

A sa tendresse parfois un peu douloureuse, à ses baisers qui semblaient pour elle un besoin, une consolation, ils sentaient que leur mère n'était pas heureuse et ils l'en chérissaient davantage.

Jusqu'à présent, Mme Matzague avait obtenu de son mari que Gaston suivît les cours des Pères Jésuites de la rue Sainte-Hélène comme demi-pensionnaire seulement; mais le jeune garçon approchait de la quinzième année et, à la moindre incartade, son père le menaçait de l'envoyer au collège de Mongré où il serait interné tout à fait.

Quant à Marianne, douce et sage fillette de dix ans, elle était élevée à la fois par sa mère et par son institutrice.

Mme Matzague n'avait pas fait mystère à son mari de la protection discrète qu'elle accordait à la famille de Prouelle.

La résignation de cette noble veuve, la gentillesse de Renée, l'esprit et l'espièglerie de Bernard, tout l'attirait dans ce pauvre intérieur qu'elle allait visiter parfois, non comme elle visitait les familles indigentes que le curé de la paroisse recommandait à sa charité, mais comme des amis, des personnes de son rang tombées dans l'infortune par la disgrâce du sort.

Ces deux femmes, ces deux mères, d'âges et de conditions différentes, souffrant toutes les deux d'une douleur qui n'avait pas le même mobile, se soutenaient mutuellement dans leur tâche si lourde.

A force de délicatesse et de ruses, la femme riche avait fini par forcer l'orgueil de la femme pauvre: elle voyait enfin accepter ses petits présents, des fruits, des primeurs, de la volaille, des fleurs, des livres amusants pour la petite malade; des vins généreux, des couvertures chaudes (qu'elle disait tricotées de ses doigts afin de se distraire) pour l'aïeule; des costumes neufs et d'étoffe solide (il fallait cela pour l'étourdi) afin de renouveler un peu le trousseau de Bernard qui en avait grand besoin.

Or, le fameux jeudi que Mme Matzague avait promis de célébrer en famille si le saute-ruisseau se conduisait parfaitement à l'étude, la jeune femme passa de bonne heure chez le notaire qui l'assura que les bons sentiments du jeune Grandex duraient encore, et qui l'autorisa à procurer à celui-ci une journée de plaisir.

On touchait au mois de mai et il faisait un temps splendide.

Le matin, à la vive surprise de sa femme, M. Matzague avait dit d'un air presque affable:

— Puisque vous voulez bien promener les enfants et ce saute-ruisseau dont vous vous occupez, Anne-Marie, vous pourrez prendre la victoria et emmener tout ce petit monde à la campagne: ensuite vous les ferez dîner tous ensemble ici, et je leur offre le cirque; il y en a un très bon, dit-on, installé à Perrache. Seulement, si je paie, moi, du moins, je me dispenserai de la corvée: je dînerai et passerai ma soirée au cercle; ne vous inquiétez pas pour la voiture, je prendrai un fiacre au retour.

— Merci, mon ami, répondit Mme Matzague avec sa douceur accoutumée.

Mais elle se demandait tout bas d'où venait chez son mari cet accès de bonté insitée.

Les enfants n'en croyaient pas leurs oreilles.

Quant à Bernard, il eut une explosion de joie inquiétante à la nouvelle qu'il irait à la campagne et au cirque ; tous les plaisirs à la fois! Or, en fait de plaisir, le pauvre petit n'était pas gâté habituellement.

Il y avait pourtant une ombre à son allégresse : sa petite sœur ne pourrait pas profiter, elle, de toutes ces belles et bonnes choses; mais Renée se réjouissait tellement à la pensée que son frère s'amuserait, qu'elle n'éprouvait aucun regret.

— Puisque tu dois tout me raconter au retour, lui disait-elle, et dans les moindres détails, c'est comme si j'y étais.

Ensuite, Mme Matzague qui songeait à tout, apporta des compensations à ceux qui restaient; vers midi et demi elle parut au pauvre logis de la rue du Doyenné où Bernard attendait, frémissant d'impatience et vêtu de pied en cap d'un costume neuf dû à la bonté de sa protectrice; elle apportait à Renée des fleurs, des gâteaux, une belle poupée et des livres nouvellement parus.

Renée exultait.

L'aïeule eut un excellent dîner et une provision de café exquis, seul luxe dont la privation fit souffrir la pauvre femme.

La joie de Bernard en fut doublée et il partit sans arrière-pensée.

On se rendit en voiture à Oullins, sur les bords du Rhône, où les Matzague possédaient une jolie propriété.

Les enfants s'en donnèrent à cœur joie à canoter, à pêcher, à se rouler dans l'herbe, à cueillir des fleurs, à croquer des fruits ou des gâteaux.

Cette partie de campagne faisait le plus grand bien au pâle saute-ruisseau condamné à ne connaître que les marronniers de la place Bellecour et les quais de la Saône.

Les trois enfants étaient fort bons amis et Bernard, accoutumé à jouer avec des fillettes, se montrait empressé et serviable pour Marianne.

Mme Matzague savait Bernard hâbleur, gamin, paresseux et espiègle, mais bien élevé quant au reste et incapable de prononcer une parole, de chanter une chanson que sa fille ne pût entendre.

Tandis que Gaston aidait sa mère à ouvrir les pièces fermées pendant l'hiver, Marianne causait avec son nouveau petit ami sous la surveillance de son institutrice qui, assise à quelques pas, lisait un roman anglais.

— Moi, disait Bernard, j'aimerais bien, avec ma sœur, avoir un frère; ça serait commode pour jouer et pour étudier. Et puis un chien aussi, oh! j'aimerais avoir un chien!

— Eh bien! moi, répliquait négligemment la fillette, j'ai un peu de tout : un papa, une maman, un frère, un chat, un chien et une poupée, mais je ne serais pas fâchée d'avoir une petite sœur. Quand Gaston sera au collège, qu'est-ce que je ferai le soir?

— Vous aurez toujours votre papa et votre maman.

— Ils ne jouent pas avec moi; mon institutrice s'en va chez elle après le dîner; quant à papa, le soir il a toujours des inquiétudes dans les jambes, qu'il dit; il paraît qu'il faut, pour ça, marcher très vite et longtemps; alors il sort seul et rentre tard.

« Maman, elle, pleure quelquefois en cachette, mais je l'ai bien aperçue. Je pense qu'elle s'ennuie toute seule. Aussi pourquoi m'envoie-t-on coucher si tôt? Je lui tiendrais bien compagnie. A moins qu'elle ne se tourmente des inquiétudes de jambes de papa; mais ça ne doit pas être bien dangereux, parce que le lendemain il est toujours de même, bien portant et dispos.

Bernard ne répliqua rien, lui, mais il pensa :

— A la place de cette pauvre femme, moi, j'aurais aussi des inquiétudes dans les jambes et j'irais me promener de mon côté. Ce M. Matzague a beau nous envoyer au cirque ce soir, eh bien! je ne peux pas l'aimer, c'est plus fort que moi.

— Fais-moi penser à te montrer mon chat, reprenait la fillette en employant le tutoiement si cher à l'enfance. Tu verras comme il est joli. Maman permet qu'il vienne à la salle à manger; papa ne veut pas, lui, mais comme il n'y sera pas, ce soir!

— Ah! il n'y sera pas, M. Matzague?

— Non, et on en profitera pour manger du riz à l'impératrice pour l'entremets. Papa ne l'aime pas, et à dîner il faut toujours qu'on serve ce qu'il aime.

— Je l'avais bien jugé : un fieffé égoïste! pensa encore Bernard.

— Dis-moi comment qu'il est, ton notaire? demanda de nouveau la petite Matzague; je crois bien que je l'ai vu une fois dans l'escalier, mais je ne suis pas sûre.

— Chauve comme un phoque, l'air froid, sévère, bon tout de même; un peu la tête d'un croque-mort, enfin; avec ça, myope comme une taupe, mais y voyant toujours assez pour s'apercevoir de mes fautes : c'est une grâce d'état; c'est vrai que je ne suis pas toujours à mon devoir; c'est si difficile d'être sage! La semaine dernière il a failli me renvoyer, et si je n'avais pleuré comme un veau sans mère devant votre maman qui intercédait pour moi, je crois bien que mon affaire était faite.

Tout en avouant ses turpitudes à sa petite amie, Bernard se roulait comme un jeune chien dans l'herbe déjà épaisse, s'enivrant d'air pur, courant comme un lézard au soleil et humant le parfum des plantes vertes et des fleurs printanières.

Le dîner fut trouvé exquis par Bernard peu habitué à la bonne chère et doué de l'appétit des écoliers de son âge.

Enfin la soirée au cirque fut pour lui comme un rêve; au retour il crut que la vocation de clown ou d'écuyer se révélait soudain à lui et, après avoir chaudement remercié sa protectrice et échangé un adieu avec Gaston et Marianne passablement ensommeillée, il grimpa lestement les trois étages de la maison de la rue du Doyenné et, au lieu de se coucher tout de suite, assis sur le pied du lit de sa grand'mère, il lui dépeignit avec exaltation les splendeurs qu'il venait d'admirer.

— Et il y avait un monde, figure-toi, grand'mère! pire qu'au Palais de Justice un jour de grande cause. Et des dames en toilettes mirobolantes! — Y en avait une surtout en robe de calicot blanc avec une botte de roses rouges sur l'épaule, ce qui devait rudement la gêner pour tourner la tête. Et des enfants, y en avait-y, mon Dieu! et des messieurs! des blonds, des bruns, des gris, des chevelus, des chauves, des gros, des maigres, des apoplectiques, des bilieux, des asthmatiques et des alertes! tu ne peux pas te figurer! Et maintenant, grand'mère, je connais ma vocation. Je dirigerai un cirque; oh! pas tout de suite, après avoir passé par le rang d'écuyer; on gagne ainsi beaucoup plus d'argent qu'à gratter du papier.

Enfin l'aïeule renvoya son petit-fils après l'avoir tendrement embrassé et lui avoir recommandé de ne pas oublier sa prière.

Bernard finit par s'endormir et rêva qu'il sautait dans des cerceaux de papier avec un cheval couleur d'ébène, aux applaudissements d'une foule en délire.

V

On ne peut pas dire que le saute-ruisseau fût devenu un modèle absolu de sagesse depuis sa dernière algarade, mais enfin il était supportable.

Quelques espiègleries par-ci par-là encore : de la glycérine versée au lieu d'encre dans l'encrier de Gillery, l'ennemi mortel de Bernard; des bonshommes en papier mâché pendus au plafond; des hannetons trouvés dans les actes de Me Carbonnière, etc., etc.

Puis, la petite Ghislaine ayant laissé entendre à son chevalier qu'elle n'aimait pas les cheveux rouges, Bernard songea à se les teindre : comme il ne pouvait réclamer ce service d'un coiffeur, et, pour cause, il imagina de tremper sa tignasse couleur de rouille dans l'encre... Il crut en prendre de la noire, opérant dans l'ombre et le mystère, et le lendemain il parut à l'étude avec une tête du plus beau violet, à la vive joie des clercs et à la vive irritation du notaire qui finit par rire aussi.

Ce matin-là, deux jours après la fameuse séance au cirque, le saute-ruisseau dont les esprits étaient un peu calmés, arriva à l'étude le dernier; un silence profond y régnait, Bernard n'étant pas là encore; les trois clercs fumaient à outrance, quoiqu'il y eut écrit sur la muraille : « Il est défendu de fumer. »

— Oh! oh! pensa Bernard; le patron serait-il en voyage? On va pouvoir rire, alors.

Il s'annonça par un hennissement suivi d'un gloussement de poule, d'un cri de coq, d'un miaulement, d'un grognement de porc et d'un beuglement de vache; on put croire un instant que l'arche de Noé tenait ses assises chez Me Carbonnière

(*La suite au prochain numéro*). ROGER DOMBRE.

# RECETTES DE LA SEMAINE

**Couleur brune pour parquets.**

| | | |
|---|---|---|
| Colle forte | 500 grammes | |
| Eau | 5000 | — |
| Bichromate de potasse | 15 | — |
| Aniline brun (brun de Bismark) soluble dans l'eau | 45 | — |

**Teinture du plâtre (couleur terre-cuite).**

Délayer dans du lait 0,09 ocre jaune.
0,01 ocre rouge.

de façon à avoir un mélange sirupeux. On étend d'abord une couche légère, puis on revient en tapotant légèrement avec un pinceau doux trempé très légèrement dans la composition.

**Conservation de la glace (recette demandée).**

Choisir une caisse de bois blanc, avec couvercle, bien jointe ou en faire assembler une par un menuisier, la placer dans un endroit frais et sec, garnir le fond d'une couche de sciure de bois et y

déposer la glace à conserver, enveloppée de grosse flanelle blanche, bourrer les côtés de sciure de bois et en mettre une épaisse couche par-dessus de façon à intercepter l'air. La glace se conserve parfaitement et on peut venir chaque jour en prendre la provision nécessaire en opérant vivement car, seul, le contact de l'air fait fondre la glace.

Nous serions heureux de connaître un procédé pour dorer sur verre. — Merci d'avance.

# NOS GRANDS PATRONS

ACTES ET LÉGENDES

**Par George de Céli.**

## LÉON. — JULES. — GEORGES. — ROBERT.

L'ÉCROULEMENT DU MONDE ROMAIN. — LES HUNS. — ATTILA. — GENSÉRIC ET LES VANDALES A ROME. — LE SAINT CHEVALIER. — LE DRAGON DU LAC ET LA FILLE DU ROI DE SYLÈNE. — LES VOIX QUI SORTIRENT DES BOUCHES DE PIERRE. — SAINT JULES, ATHANASE ET LES ARIENS. — LA NAISSANCE DE CITEAUX.

Le ve siècle est rempli par le fracas du monde Romain qui s'écroule sous l'assaut des barbares. Au milieu de ce carnage et de ces ruines, dans la terreur universelle, l'Eglise apparaît, rassemblant et rassurant les foules, par la voix des évêques ou d'une bergère inspirée comme Geneviève, mettant la main de Léon le Grand, de saint Aignan ou de saint Nicaise à la bride du cheval d'Attila, étonnant et adoucissant le barbare, donnant le baptême de la civilisation et de la foi à chaque nation nouvelle qui commence à se former dans cet immense chaos, édifiant enfin le monde nouveau sur les débris du vieux monde.

Nous avons vu en janvier, dans la notice sur sainte Geneviève, quelle épouvante inspira l'invasion des Huns.

Ils étaient originaires des monts Ourals, et, dès le IIe siècle, couvraient de leurs tentes la vallée du Volga. Au IVe siècle, leur confédération s'étendait le long de la mer Caspienne, appuyant une de ses extrémités contre les montagnes médiques, tandis que l'autre se perdait à travers la Sibérie, dans les régions désertes du pôle.

L'Europe les vit fondre sur elle avec une horreur dont témoigne la description que le vieil historien Ammien Marcellins nous a laissée de ces barbares si peu connus :

« Les Huns dépassent tout ce qu'on peut imaginer de plus barbare et de plus sauvage. Les mères écrasent le nez des enfants pour que le casque s'adapte mieux au visage. Ils sillonnent aussi, profondément, avec le fer, les joues des nouveaux-nés, afin que les poils de la barbe soient étouffés sous les cicatrices ; aussi ont-ils jusque dans leur vieillesse le menton lisse et dégarni... Leur corps trapu, avec des membres supérieurs énormes et une tête démesurément grosse, leur donne une apparence monstrueuse : vous diriez des bêtes à deux pieds, ou ces pierres mal dégrossies dont on orne les parapets des ponts. Au demeurant, ce sont des êtres qui, sous une forme humaine, vivent dans l'état des animaux.

« Ils ne connaissent pour leurs aliments ni les assaisonnements ni le feu : des racines de plantes sauvages, de la viande mortifiée entre leurs cuisses et le dos de leurs chevaux, voilà ce qui fait leur nourriture.

« Jamais ils ne manient la charrue. Ils n'habitent ni maisons ni cabanes, car toute enceinte de murailles leur paraît un sépulcre et ils ne se croiraient pas en sûreté sous un toit. Toujours errants par les montagnes et les forêts, ils sont rompus dès l'enfance au froid, à la faim, à la soif.

« Leurs troupeaux les suivent dans leurs migrations, traînant des chariots où leur famille est renfermée. C'est là que les femmes filent et cousent les vêtements des hommes et qu'elles élèvent leurs enfants. Demandez à ces hommes d'où ils viennent, où ils sont nés... Ils l'ignorent.

« Leur vêtement consiste en une tunique de lin et une casaque de peaux de rats sauvages cousues ensemble. La tunique leur pourrit sur le corps : ils ne la changent point qu'elle ne tombe en lambeaux. Un casque aplati et des peaux de bouc roulées autour de leurs jambes velues complètent leur équipage. Leur chaussure, taillée sans forme ni mesure, les gêne pour marcher ; ils sont tout à fait impropres à combattre comme fantassins, tandis qu'on les dirait cloués sur leurs petits chevaux, laids, mais infatigables et rapides comme l'éclair. C'est à cheval qu'ils passent leur vie, tantôt à califourchon, tantôt assis de côté, à la manière des femmes : ils y forment leurs assemblées, ils y boivent et mangent, ils y dorment même, inclinés sur le cou de leur monture.

« Dans les batailles, ils se précipitent sans ordre et sans plan, sous l'impulsion de leurs différents chefs, et fondent sur l'ennemi en poussant des cris affreux. Trouvent-ils de la résistance, ils se dispersent mais pour revenir avec la même rapidité, enfonçant et renversant tout sur leur passage... Rien n'égale l'adresse avec laquelle ils lancent, à des distances prodigieuses, leurs flèches armées d'os pointus aussi durs et aussi meurtriers que le fer. Ils combattent de près avec une épée qu'ils tiennent d'une main et un filet qu'ils ont dans l'autre et dont ils enveloppent leur ennemi tandis qu'il est occupé à parer leurs coups.

« Les Huns sont inconstants, sans foi, mobiles à tous les vents, tout à la furie du moment, sachant aussi peu que les animaux ce qui est honnête et déshonnête. Leur langage est obscur, contourné, rempli de métaphores (singularité due, sans doute, à la magie et à la divination, auxquelles ils se livraient). Leur passion dominante est celle de l'or... »

Fils d'un roi des Huns, roi lui-même avec son frère Bléda, Attila eut bientôt tout le pouvoir dans ses mains. Né vers la fin du IVe siècle, le « Fléau de Dieu » avait environ soixante ans lorsqu'en 451, il ravageait la Gaule et s'avançait vers Lutèce.

Son nom, Attila, Athel, était le nom même du Volga, sur les bords duquel il était né. Il grandit sur les bords du Danube ; c'est là qu'il apprit la guerre, et que, mêlé de bonne heure aux événements du monde européen, il connut le jeune Aétius, qui devait être son plus redoutable adversaire, alors otage des Romains chez les Huns.

« Probablement, dit M. Amédée Thierry, et d'après ce qui se pratiquait par une sorte d'échange entre la barbarie et la civilisation, tandis qu'Aétius faisait ses premières armes chez les Huns, Attila faisait les siennes chez les Romains, étudiant les vices de cette société comme le chasseur étudie les allures d'une proie : — faiblesse de l'élément romain et force de l'élément barbare dans les armées ; incapacité des empereurs, corruption des hommes d'Etat, absence de ressort moral dans les sujets... — tristes signes qui marquent les peuples mûrs pour la conquête.

« Court de taille, large de poitrine, il avait la tête grosse, les yeux petits et enfoncés, la barbe rare, le nez épaté, le teint presque noir. Il portait la tête rejetée en arrière et promenait autour de lui des regards vifs et impérieux. Si quelque chose l'irritait, son visage se convulsait, ses yeux lançaient des flammes qui faisaient trembler les plus hardis.

« Ses paroles et ses actes étaient empreints d'une emphase calculée. Il ne menaçait qu'en termes effrayants. Quand il renversait, c'était pour détruire plutôt que pour piller. « L'herbe, disait-il, ne repousse pas où mon cheval a passé. » Quand il tuait, c'était pour laisser des milliers de cadavres sans sépulture en spectacle d'horreur aux vivants.

« Avec l'irascibilité du Kalmouck, il en avait les instincts brutaux. il s'enivrait, il mourut dans une orgie. Ses épouses étaient innombrables et ses enfants formaient presque un peuple, dit Jornandès. « C'était bien là, ajoute l'historien des Goths, un homme marqué du coin de la destinée, un homme né pour épouvanter les peuples et ébranler la terre. »

On ne lui connaissait aucune croyance religieuse ; il ne pratiquait aucun culte. Seulement, des sorciers attachés à sa personne consultaient l'avenir sous ses yeux.

Ce chef barbare était un politique fort adroit. « Asiatique dans tous ses instincts, dit encore M. Amédée Thierry, il ne plaçait même la guerre qu'après la politique, donnant le pas aux calculs de la ruse sur la violence, et les estimant davantage. Créer des prétextes, entamer des négociations à tout propos, les enchevêtrer les unes dans les autres comme les mailles d'un filet où l'adversaire finissait par se prendre ; tenir son ennemi haletant sous sa menace et surtout savoir attendre, c'était là sa suprême habileté. »

Il avait commencé par assassiner son frère, Bléda. Les mœurs des Huns étaient si sauvages que ce crime ne souleva pas leur réprobation. Vers le même temps, du reste, un incident était venu donner à l'autorité d'Attila une sorte de sanction surnaturelle.

Les anciens Scythes, habitants des plaines Pontiques, avaient pour idole une épée enfouie en terre, dont la pointe seule dépassait le sol. Les races avaient succédé aux races sur le territoire de la Scythie ; l'épée divine resta oubliée. Un jour un bouvier vit boiter sa génisse, et, cherchant dans l'herbe, découvrit un fer aigu. Creusant le sol, il arracha l'épée et la porta au roi. Attila la reçut comme un présage de souveraineté universelle. Il parla dès lors et agit en maître de la Barbarie et du monde.

Tel était l'homme qui, après avoir menacé et rendu tributaire l'empire d'Orient, après avoir ravagé les Gaules, vaincu par Aétius, Mérovée et Théodoric réunis, se rejeta sur l'Italie avec sa horde de peuples, un printemps de l'an 452, et marcha sur Rome, ne laissant derrière lui que des ruines fumantes.

Le pontife romain était alors *Léon*, romain de naissance, célèbre par son éloquence et ses luttes victorieuses contre les hérésies, notamment celle d'Eutychès. Seul résolu, au milieu de l'épouvante générale, il alla au-devant du roi des Huns, qu'il rencontra près de Ravenne. L'année précédente, saint Nicaise de Reims, paraissant ainsi devant Attila, avait été décapité ; ce souvenir n'avait pas fait hésiter saint Léon.

A son aspect, le fléau de Dieu parut troublé. Il descendit de cheval, écouta dans une attitude respectueuse le discours du pontife et consentit à épargner Rome. Comme ses chefs manifestaient de la surprise : « J'ai vu, leur dit mystérieusement Attila, un vieillard vêtu de blanc, debout près de ce prêtre, et armé d'une épée lumineuse dont il me menaçait. » Miracle, ou ruse du chef subtil?

Saint Léon fut moins heureux avec un autre célèbre chef de Barbares, Genséric, roi des Vandales, qui répondait à son pilote demandant quel chemin il fallait tenir : « Va contre ceux que Dieu veut frapper. »

Genséric s'empara de Rome et, pendant quatorze jours, la vieille capitale du monde fut livrée au pillage. Au moins le pontife obtint-il la vie de ses habitants et la sauva-t-il de l'incendie.

Saint Léon mourut en 461, après un pontificat de vingt et un ans. Il doit son surnom de *Grand* plus encore à ses admirables écrits qu'à ses actes. On célèbre sa fête le 11 *avril*.

***

Il est malaisé de démêler la vie historique de *saint Georges* de sa légende. L'histoire du dragon, par exemple, est considérée par la plupart des historiens comme allégorique, et par M. Darche, dans sa vie de saint Georges, comme positive. Sans entrer dans la discussion, nous raconterons le saint d'après les légendaires.

Georges, en grec, signifie laboureur. Le nôtre était soldat, d'une noble famille de Cappadoce, chrétienne en secret. Il naquit vers la fin du IIIe siècle, et embrassa dès l'âge de dix sept ans le métier des armes. Une merveilleuse aventure de chevalier errant l'illustra bientôt.

Prés de Sylène en Lybie, un énorme dragon habitait un lac, d'où il sortait pour se précipiter sur les animaux et sur les hommes; et s'il ne rencontrait rien, il venait jusqu'aux portes de la ville, dont son haleine infectait l'air. Les habitants se résignèrent à conduire chaque jour deux brebis au bord du lac pour assouvir la faim de ce monstre.

Mais peu à peu les brebis s'épuisèrent. Le dragon revint rôder autour de la cité, dont les habitants n'osaient sortir. L'affreuse puanteur qu'il dégageait produisit une sorte de peste dont beaucoup moururent. On consulta l'oracle. L'oracle répondit qu'il fallait donner au dragon des victimes humaines et les tirer au sort.

Un jour, le sort désigna la fille du roi, qui se nommait Marguerite; à moins que ce mot fût une épithète voulant dire perle de beauté. Le roi refusa de livrer sa fille; mais le peuple se révolta, entoura le palais et menaça d'y mettre le feu. Le monarque éploré dut céder. La jeune princesse, couverte d'un voile noir sur ses vêtements royaux, se dirigea vers le lac.

Comme elle était là, palpitante d'effroi, un beau jeune homme vint à passer, à cheval, armé de la lance. Il voit la vierge en larmes; elle lui raconte son malheur.

— Eloigne-toi, bon jeune homme, dit-elle ensuite, car le monstre te dévorerait. Georges, naturellement, ne s'éloigna pas de cette malheureuse enfant si résignée. Pendant qu'il la rassurait, tout à coup l'eau bouillonne, les écailles du dragon soulèvent les flots, d'affreux sifflements remplissent l'air, d'horribles miasmes l'empoisonnent... La jeune fille pousse un cri d'horreur; mais Georges, mettant sa lance en arrêt, se recommande à Dieu, court sur le monstre et le transperce.

— Maintenant, dit-il à la jeune fille, dénoue ta ceinture et attache-la à son cou.

Elle ramena ainsi le monstre blessé vers la ville, par le même pouvoir qui permit à sainte Marthe de conduire la Tarasque avec un ruban.

Le peuple, à la vue de la formidable bête, s'enfuit. Mais quand Georges leur eut appris que le dragon était vaincu, ils revinrent peu à peu et firent éclater leur joie. Le jeune soldat leur promit d'achever le monstre s'ils voulaient se faire chrétiens; ce qu'ils acceptèrent très volontiers.

Le roi voulait partager ses trésors avec le sauveur de sa fille et lui donner la princesse en mariage. Mais Georges refusa; et, après avoir demandé au roi de distribuer cet or aux malheureux, saluant la princesse silencieuse et qui retenait mal ses larmes, il continua son chemin vers Rome, où une voix mystérieuse l'appelait pour un combat plus glorieux.

Dioclétien régnait et persécutait cruellement les chrétiens. Georges, à qui son renom militaire et son titre de tribun permettaient d'approcher l'empereur, lui reprocha courageusement sa cruauté. Dioclétien le fit saisir et livrer aux bourreaux.

Le martyre qu'il endura fut épouvantable par l'ingénieuse variété des tortures. Il a valu à saint Georges le titre de « grand martyr. » Déchiré, sanglant, le jeune tribun demanda enfin à être conduit au temple d'Apollon. On croyait qu'il allait sacrifier au dieu, et une foule immense s'était assemblée pour contempler cette apostasie.

S'approchant de l'idole, d'une voix haute :

— Veux-tu donc que je t'adore comme un dieu? dit Georges... Réponds, au nom du Christ.

Dans le profond silence qui régnait autour de cette scène extraordinaire, une voix sourde se fit entendre; elle sortait de l'idole même :

— Je ne suis pas Dieu... Il n'y a d'autre Dieu que celui que tu viens de nommer.

Aussitôt des voix lugubres sortirent des statues sacrées, qui tombèrent en poussière. Une terreur inouïe s'empara de la foule. Dans le tumulte, les gardes emmenèrent en hâte le martyr et lui tranchèrent la tête.

L'histoire de saint Georges n'est pas finie à sa mort. Ce saint chevaleresque apparut, dit-on, aux croisés, avant la bataille d'Antioche et les aida de sa lance. On raconte qu'il apparut encore à Richard Cœur-de-Lion combattant les Sarrazins. De là le culte que lui vouèrent les Anglais. Il est le patron de leur ordre de la Jarretière. On l'honorait en Gaule dès le Ve siècle. Nul saint n'a été plus populaire. Sa fête se célèbre le 23 *avril*.

***

Les limites relativement étroites de cette chronique nous forcent à parler rapidement de saint Jules et de saint Robert.

Saint *Jules*, que l'Eglise honore le 12 *avril*, succéda à saint Marc sur le trône pontifical en 337. Il soutint énergiquement Athanase contre les Ariens. La lettre qu'il écrivit aux Eusébiens, après le rétablissement de ce grand évêque sur le siège épiscopal d'Alexandrie, est un des plus beaux monuments d'élégance de l'antiquité. Deux conciles se rassemblèrent sous son pontificat : l'un en 342; l'autre en 344, à Sardique, aujourd'hui Sofia, capitale de la Bulgarie. Le dernier, où se présentèrent trois cents évêques, ajouta vingt canons à ceux de Nicée.

***

Saint *Robert* est le fondateur de l'ordre illustre de Cîteaux. De noble famille, il se fit religieux dès l'âge de quinze ans, au monastère de Moutier-la-Celle, près de Troyes, dont il fut peu après élu prieur. Abbé de Saint-Michel-de-Tonnerre, prieur de Saint-Ayoul de Provins, il travailla partout à réveiller la ferveur un peu endormie, par réaction aux terreurs de l'an mille. Le pape Alexandre II lui ordonna d'aller gouverner les ermites de Colan, entre Tonnerre et Châblis. Comme cette solitude était malsaine, Robert les conduisit dans le désert de Solesmes, au diocèse de Langres, où il jeta en 1075 les fondements d'un monastère en l'honneur de la Vierge.

Mais le relâchement s'étant introduit dans cette maison avec l'abondance, l'infatigable abbé quitta Solesmes avec vingt compagnons, et s'établit dans un lieu appelé Cîteaux (*cistercium*, parce qu'il était rempli de citernes), près de Dijon. Ce territoire appartenait à Roland, vicomte de Baune, qui accorda l'espace nécessaire pour bâtir un monastère.

Robert, élu abbé, reçut le bâton pastoral des mains de Gauthier, évêque Châlons, le 21 mars 1098. Tels furent les commencements de la maison et de l'ordre de Cîteaux, sur lequel saint Bernard devait jeter tant d'éclat.

On attribue à saint Robert des sermons, des lettres et une chronique de Cîteaux; mais leur authenticité est pour le moins douteuse. L'Eglise célèbre sa fête le 29 *avril*.

GEORGE DE CÉLI.

# PETITE FLEUR

PAR

HENRY BISTER

## IV

Lorsque Angelo Certaldo avait raconté ses projets à Fioretta, il lui avait dit bravement : « M. Parker m'aidera, ne t'inquiète pas !... »

Maintenant que l'aide de Parker lui devenait immédiatement nécessaire, Angelo n'était plus aussi sûr de l'obtenir. Il avait quitté le béret bleu et la blouse de toile des chasseurs alpins, repris sa vie libre de montagnard et ses études musicales un peu délaissées au régiment. Il allait voir le vieil Anglais presque chaque jour, lui parlait timidement de Paris, des bons maîtres, des leçons inappréciables que l'on ne peut se procurer dans un petit endroit comme Menton, comme Monte-Carlo.

Le vieux comprenait très bien, clignait de l'œil malignement, et, avec son petit ricanement aigrelet :

— Oui, oui; le diable, c'est de se les procurer, ces fameuses leçons ! il faut beaucoup d'argent, et l'argent, on n'est pas sûr de le rattraper dans la suite...

Cette dernière réflexion suggéra un jour une idée à Angelo. Si M. Parker voulait avoir confiance, lui avancer l'argent nécessaire

1. Voir l'*Ouvrier* depuis le 13 mars 1897.

pour achever de s'instruire ? Ce serait relativement peu de chose, car Angelo se contentait d'une vie modeste; et bien vite il gagnerait assez pour se nourrir. Mais il n'osait pas plus formuler cet arrangement qu'il n'avait osé demander directement l'appui du vieil Anglais.

Parker, aussi bien qu'Angelo, et au sujet d'Angelo, combattait de son côté avec lui-même. Chez l'Anglais bizarre, tout à tour paternel et bourru, deux personnages s'agitaient confusément et demeuraient tour à tour vainqueurs depuis qu'il était au monde. En cette circonstance, son enthousiasme de savant et d'artiste, sa conscience droite de gentleman, lui dictaient un devoir généreux; car Parker avait une conscience, ce qui l'avait parfois gêné dans le cours de ses petites opérations financières. Mais son avarice criait, grondait, faisait tapage.

Et la conscience de Parker était si bien élevée qu'il n'entendait plus ses répliques; ainsi que les gens trop modestes, elle avait le dessous dans cette lutte d'argumentation.

Après chaque visite d'Angelo, Parker était honteux de son inhumanité, heureux de l'état de sa bourse; après chaque soirée de méditations, il était très fier des bonnes résolutions germées en son âme, et désolé par avance de la brèche prévue dans ses finances. Le lendemain, ni Parker, ni Angelo ne disaient rien, et tous deux continuaient à subir les tortures de l'indécision.

Le curé de Roquebrune, impatient de voir Angelo fixé sur son sort, lui demandait chaque jour :

— As-tu parlé? Voyons, ce n'est pas raisonnable! Il n'est pas si féroce, ton Parker!

Et quand il vit qu'Angelo ne se décidait jamais, que Parker ne voulait rien deviner, il prit une grande détermination.

— Puisque c'est ainsi, j'y vais moi-même! s'écria-t-il en enfonçant d'un geste brusque son chapeau usé des bords. Je n'ai pas besoin de toi : reste ici, je causerai plus à l'aise.

Parker eut, en voyant entrer le curé, une expression d'étonnement très bien jouée; au fond, le vieux, malin comme un singe, s'était dit aussitôt :

— C'est le moment solennel! Pas de faiblesse, mon garçon, ou ce soir ta bourse sera allégée de quelques billets de mille.

Mais il dit, la main tendue :

— Enchanté de vous voir, monsieur le curé; il y a un siècle que vous n'êtes venu en ville!

— Et un siècle que vous n'êtes monté chez nous!

— Il fait trop chaud; la dernière fois j'ai pris une sorte d'insolation. Je ne fais pas comme mes neveux, moi! Aussitôt à Menton, ils s'abritent sous des ombrelles! La jeunesse ne sait qu'inventer pour dissiper l'argent!

— Je vous arrête; c'est justement d'argent que je venais vous parler.

Le vieux fit une grimace.

— Ah! monsieur le curé, vous n'avez donc pas peur de vous brouiller avec moi? Enfin, contez toujours votre histoire.

L'histoire, il croyait la connaître d'avance; et pendant que le curé parlait, il se perdait en regrets de ses générosités passées. Est-ce qu'on retire un petit vagabond de sa misère et de son ignorance pour en faire un semblant d'artiste à visées ambitieuses, un homme qui a manqué sa vie et qui regrettera, plus tard, sa montagne et les lumineuses soirées de musique dans les jardins embaumés? Sotte chose qui ne peut que vous attirer des rancunes, des reproches, des haines vivaces! Oh! il n'irait pas plus loin, ne donnerait pas un centime! Et désormais il se méfierait de ses enthousiasmes de vieux savant doublé d'un mélomane.

Mais quand il entendit le curé développer la combinaison d'Angelo, parler d'un simple prêt, sans intérêts il est vrai, il eut un hochement de tête, un air de se dire :

— Ah! ceci est plus raisonnable!

Ce ne fut pas long; il réfléchit que les artistes encombrent le pavé de Paris, qu'Angelo, transplanté là-bas, dépaysé, malade de ne plus voir ses terrasses d'oliviers gris, végéterait longtemps, ne connaîtrait qu'une misère plus poignante que celle de son enfance. Et l'argent du confiant Parker serait perdu, sottement perdu à la poursuite d'un but impossible à atteindre.

— Non, monsieur le curé, dit-il tout à coup. Ne gaspillez pas vos paroles; je ne prêterai rien; ce ne serait pas un prêt, mais un don...

— Alors, donnez!

— Et mes héritiers? Je n'ai pas le droit de les voler, de dilapider ce qui leur appartient en toute justice!

— En conscience, demanda finement le vieux curé, leur voulez-vous tant de bien, à vos héritiers?

Le vieux secoua la tête :

— Heu! heu! pas trop; ces gaillards-là viennent voir de temps en temps si je ne suis pas encore mort, et ils trouvent que j'y mets bien des façons... Les Hotkins font comme les autres... avec plus de retenue. Willy se porte aussi bien que moi depuis des années; mais il sert de prétexte aux voyages à Menton... Pour un garçon délicat, le Midi est toujours utile...

— Alors, vous êtes de mon avis. Tous ces gens sont si riches, et il faudra si peu pour entretenir Angelo pendant une année ou deux!

— Oh! vous ne me connaissez pas. Donner dix sous ou donner dix mille francs me coûte le même sacrifice, entendez-vous : c'est absolument la même chose, c'est un peu de moi-même que j'arrache et dont l'arrachement me fait mal. A part cela, la somme importe peu...

Il se tortillait sur sa chaise, à bout d'arguments, tout le corps révolté contre cette idée de prendre là-haut, dans un tiroir, une poignée d'or ou de gros sous, et toute la face grimaçante d'une souffrance réelle.

Il avait raison; la poignée d'or, pas plus que la poignée de gros sous, ne faisait une brèche visible dans l'accumulation énorme, que le vieux maniaque se plaisait à accroître toujours, où il jetait, à chaque trimestre, de nouvelles pièces brillantes qui glissaient sur les anciennes avec un joli tintement. Par la pensée, il revoyait le secrétaire, les trois tiroirs superposés, l'un rempli d'argent, l'autre étincelant d'or, le dernier toujours à demi plein de menue monnaie pour les dépenses journalières...

— Tenez, monsieur le curé, dit-il en tirant une clef de sa poche; dans ma chambre, il y a le secrétaire; j'aime mieux que vous me voliez, que vous preniez vous-même dans le tas. Ne comptez pas trop, car je n'aurais pas le courage de recommencer ce que je fais aujourd'hui... Comme cela je ne saurai rien, et le mois prochain, quand je toucherai mes rentes, je comblerai le vide, avant de l'avoir aperçu... Allez; mais allez donc! ajouta-t-il presque brutalement, dans sa hâte d'en avoir fini avec le supplice.

Le vieux prêtre, tout tremblant, monta l'escalier; il avait cru d'abord à une plaisanterie, mais la physionomie tout à coup durcie de l'Anglais l'avait convaincu en lui faisant presque peur. Après tout, Parker le voulait, et c'était pour le bien d'Angelo. Craintivement encore il plongea les doigts dans cet or qui ruisselait, en prit autant que ses mains pouvaient en contenir, et recommença encore. Il y en avait tant, tant, que le vieux avait raison : on y pouvait puiser comme si c'eût été de la grossière monnaie.

Un cri perçant fit retourner le curé; Parker était derrière lui, la figure convulsée, toutes ses rides tirées en grosses cordes saillantes. Il saisit le prêtre par les poignets et d'une voix rauque :

— Non, je ne puis pas voir cela; partez vite, je vous ferais du mal! Vous m'avez pris mon or, et mon or est la seule chose que j'aime... vous ne savez pas, vous, ce que c'est que d'aimer de l'or qui chante entre vos doigts...

Le prêtre, épouvanté de cette expression terrible, de ces paroles entrecoupées, voulait retirer de ses poches l'argent d'Angelo, le rendre à ce doux maniaque devenu tout à coup furieux parce qu'on touchait à sa manie la plus chère.

Parker eut un sursaut, et, descendant l'escalier en entraînant le curé à sa suite :

— Non, je vous ai dit de le prendre... Je ne peux pas retirer ma parole... Mais j'ai réfléchi : vous allez me signer un reçu... Si Angelo ne paye pas, j'aurai recours sur vous, je vous préviens... Et je perds les intérêts, dites-lui bien cela, à ce garçon...

Les mains agitées, il comptait l'or, griffonnait un papier et le tendait au curé de Roquebrune. Simplement, comme s'il n'eût fait que son devoir, le vieillard signa; il faut bien s'entr'aider en ce monde, et avoir confiance en un honnête garçon malheureux. Angelo lui rendrait s'il pouvait; s'il ne pouvait pas, chacun aurait fait son possible, on n'aurait rien à se reprocher... et le presbytère de Roquebrune en avait vu bien d'autres, en fait de dures journées!

Avidement, Parker saisit le papier humide d'encre fraîche et le serra dans un tiroir; puis, un peu calmé, il reconduisit le prêtre jusqu'à la grille.

— Vous ne m'en voulez pas, hein? lui demanda-t-il en le quittant. J'ai été un peu vif... Mais vous, vous êtes un brave homme! un homme étonnant!... Il est vrai que c'est votre métier, d'être un saint!...

Il suivit d'un petit rire sardonique le curé qui s'en allait, dans sa soutane râpée et lui cria une dernière fois :

— A bientôt! J'irai vous demander à souper, un de ces soirs à la fraîche!

Huit jours après, Angelo Certaldo descendait de Roquebrune pour s'embarquer à la petite station qui se niche au bord de la mer, dans un fond d'anse égayé d'un village blanc. Le curé n'avait pu l'accompagner, ayant à chanter un service au milieu de la matinée; et le garçon s'en allait tout seul, un petit sac et son violon à la main, l'or de Parker dans ses poches.

Cet or ne lui avait pas fait tout le plaisir qu'il en attendait; il n'avait pu comprendre les explications du curé, embrouillées à dessein, et n'était sûr que d'une chose : l'entrevue entre les deux hommes avait dû être pénible. Il l'avait deviné aux soupirs du bon prêtre, à l'embarras de l'Anglais en disant adieu à son petit protégé. Et puis, cet or n'était qu'un prêt, et si Angelo ignorait la signature donnée par son curé, il savait que le vieillard avait promis en son nom de restituer cette grosse somme. Et Angelo se sentait gêné par cette dette, la première de sa vie, gêné aussi par la somme de travail qu'il lui faudrait fournir pour payer tout cela. En route, il eut une grande terreur de cet avenir de laborieuses luttes en pays inconnu, gris, noyé de pluie ou de brouillards.

Ah! comme elles étaient jolies, les montagnes mentonnaises, vêtues de rose par le soleil du matin! Comme elle était bleue, la

mer, comme elle murmurait doucement, à qui savait l'entendre, un poème charmeur et sans fin!

Ce voyage d'Angelo, désiré par lui depuis si longtemps, lui fut comme un long calvaire. Quand il ne vit plus la mer battre les grèves fleuries de la Provence, quand les montagnes, les collinettes eurent disparu et que l'on remonta vers ce grand Paris si lointain, Angelo ferma les yeux et s'enfonça dans une rêverie désespérée. Cela dura bien longtemps, jusqu'à ce qu'il eût songé à Fioretta, dont chaque tour de roue le rapprochait un peu.

Alors Angelo sourit de nouveau, revit la robe blanche de la jeune fille, sur le chemin assombri du Cap. Est-ce qu'on peut trop faire pour gagner une petite princesse dont le nom exhale des parfums de fleurs?

En arrivant à Paris, il était plein de courage et d'espoir, et ce fut hardiment, ingénument qu'il alla voir quelques artistes, de riches amateurs auxquels M. Parker le recommandait, des protecteurs de l'Art qui lui donnèrent beaucoup de conseils et assez peu d'aide.

Il eut quelques déceptions, apprit à ne compter que sur lui-même et à trouver du plaisir à son travail solitaire. Mais souvent il eut la nostalgie de son pays, rêva, en plein Paris boueux, ruisselant de pluie, de l'hiver si gai de Roquebrune, des voitures d'étrangers, de femmes en robes claires qui venaient sur la placette du bourg admirer les dentelures de la côte et le cap Martin houssé de velours vert.

Dans ces moments-là, il s'enfermait dans sa chambre, portes et fenêtres closes, allumait un grand feu triste de houille, et, dans l'obscurité, demeurait longtemps en face de cette rougeur flamboyante. Il essayait de s'illusionner, de sentir dans ses narines palpitantes l'odeur douce des olives mûres, de voir, derrière ses paupières closes, le ciel si pâle du crépuscule, sur lequel les oliviers au feuillage grêle dessinaient de si fragiles, de si gracieux dessins qu'on eût dit une soie tendre d'un autre siècle, doucement fanée, brochée de capricieuses verdures.

Il préférait encore penser à Fioretta, et durant l'hiver interminable, il la suivit en pensée le long des plages du pays bleu. Cela, naturellement, lui rappelait leur dernier entretien, cette réponse ambiguë de la jeune fille, qui promettait sans rien promettre, cette assurance d'affection inaltérée qui avait fini dans un éclat de rire mutin.

Angelo ne comprenait rien encore à ce rire et à cet enjouement, en une conversation pour lui si solennelle. Fioretta, en dépit de sa gentillesse, n'avait-elle pas l'air de se soucier fort peu des confidences d'Angelo? N'avait-elle pas en tête d'autres idées? Quelqu'un de plus riche, de plus élégant, lui plaisait peut-être davantage, depuis qu'elle était elle-même une jeune fille élégante et instruite? Le pauvre musicien fit un effort pour se rappeler les paroles exactes de Fioretta, la figure qu'elle avait en lui répondant, ses habitudes à Menton et sa façon d'être avec ses nouveaux amis.

Mais non, il ne trouvait rien : elle était, en lui parlant, enfantinement rieuse et gaie comme une vraie fille du Midi. Si elle avait pris un peu à la légère cette idée de mariage, c'est qu'elle y était peu préparée, cette enfant aux jupes presque courtes encore. Et Angelo ne se souvenait pas de l'avoir jamais vue coquette avec tous ces garçons anglais, occupés de leurs bicyclettes, de leurs ânes, de leur photographie, bien plus que de faire attention aux petites filles de leur entourage.

De Willy, Angelo ne s'occupait même pas. On le voyait si peu, depuis qu'il avait un maître et ne sortait plus avec sa mère! Et quel rapport eût pu exister entre cet enfant gâté, trop riche, et la pauvre Fioretta, si jolie qu'elle fût?

— Je suis injuste, pensa Angelo; je ne suis pas digne de Fioretta, puisque je ne sais plus même la comprendre.

Pour se punir, il travailla double, ne se permit plus de rêveries dangereuses et s'efforça de combattre son nostalgique regret du ciel bleu.

Au bout d'une année de cette vie parisienne, Angelo avait revu deux fois Fioretta, cinq minutes durant, dans une gare de chemin de fer; il avait découvert qu'il ne savait rien, qu'il lui fallait oublier tout ce qu'il avait appris autrefois et recommencer ses études comme un écolier de dix ans.

L'année suivante, il était à peu près sûr d'avoir compris la nouvelle méthode de ses professeurs, avait joué dans quelques concerts de troisième ordre, trouvé deux petits élèves exotiques très insupportables et revu Fioretta dans le seul endroit de Paris où il fût sûr de la rencontrer : une gare de chemin de fer.

Ainsi les années se suivaient, toutes pareilles, apportant une minime aisance à Angelo en échange d'une énorme somme de travail persévérant. Plus il allait, plus le but lui semblait reculer malicieusement; peut-être aussi devenait-il plus exigeant envers la vie, non pour lui, mais pour sa petite fiancée qu'il voulait entourer de tous les bonheurs et de toutes les joies.

Quand il fut certain de pouvoir payer à John Parker un peu de sa lourde dette, Angelo se permit, au milieu de l'hiver, un voyage à Roquebrune. Il apportait avec lui cinq cents francs, ses premières épargnes de leçons jointes au produit d'un concert donné à son bénéfice. C'était bien peu de chose, mais le vieil Anglais en fut charmé; il écrivit un reçu et le tendit à Angelo :

— Tu donneras cela à ton curé; c'est entre nous deux que s'est traitée l'affaire... et j'ai été peut-être plus dur qu'il ne convenait... Allons, joue-moi quelque chose afin que je voie ce que valent ces Parisiens!

A la fin de la séance, le vieux était enthousiasmé. Il embrassa Angelo en protestant de son intérêt pour lui; et il était sincère, car ses minces bienfaits envers le petit musicien avaient mis au cœur de Parker une réelle affection pour son protégé. La figure d'Angelo lui était agréable à voir; en la regardant, l'avare qui était en Parker se sentait réhabilité aux yeux du savant qui habitait avec lui sous l'enveloppe ratatinée d'un Anglais sexagénaire.

Hormis ses pièces d'or, Parker eût donné beaucoup pour être utile à Angelo, et en lui mettant sur les joues des baisers bien sonores, il répétait au jeune homme tout ému de ce triomphe :

— Tu seras un artiste, un grand artiste; je l'avais bien prédit! Et tu es un honnête garçon; ton curé et toi vous êtes de braves gens, dis-lui cela de ma part.

Ce mois de février fut pour Angelo Certaldo un enchantement. Il revenait un peu en héros dans ce bourg d'où il était parti tristement, un matin d'été, pour conquérir une place dans le monde. Les paysans, même les très vieux, lui disaient bonjour de loin en lui faisant compliment sur sa tournure.

— Hé! tu as embelli, Angelo! Raconte-nous un peu ce que tu fais là-bas.

Les jeunes se rappelaient à lui, l'apostrophaient familièrement:

— Tu ne te souviens pas? C'est moi Stéfano... et celui-ci Tomaso, nous étions à l'école ensemble...

Angelo répondait, souriait aux souvenirs évoqués, se plaisait à revivre quelques journées dans la chaumière plus croulante où la Vierge bleue s'effaçait peu à peu. Mais ses bonheurs les plus grands, c'étaient ses dîners de chaque jour chez le curé, ses visites à Fioretta, toujours logée au grand hôtel blanc où passaient tant de princes et de rois.

(*La suite au prochain numéro.*) HENRY BISTER.

# BOITE AUX LETTRES DE MAGUS

*M. Vic. à St. Ceré, Lot.* — Le seul moyen d'arriver à faire un trou carré dans le fond plat d'une bouteille en verre épais, c'est de commencer à percer un trou rond, qu'on agrandit et auquel on donne peu à peu la forme voulue au moyen de limes de sections différentes, abondamment mouillées pendant toute la durée du travail avec de l'essence de térébenthine contenant du camphre dissous à saturation C'est là un travail délicat.

*Un abonné bressan.* — Combien je regrette de ne pouvoir à l'occasion de votre aimable envoi vous attribuer une prime.

*M. Jul.-David Pipeau, à Nort.* — Vous nous offrez mille preuves que le jeu que vous avez signalé est inédit et d'invention récente. Nous pourrons vous faire envoyer contre mandat-poste deux ouvrages déjà anciens où il est décrit; vous trouverez même le casse-tête en vente chez la plupart des marchands de jouets.

*M. L. M. à Liv.* — Voudriez-vous faire vous-même l'expérience de votre « feu follet » et nous en donner des nouvelles? 2 et 3 très connus.

*M. H. Griffon, à Belle-Vue.* — Publierons aussitôt que possible votre chaine en bois; droit à une année parue de l'*Ouvrier.*

*M^me Ch. à Th. et plusieurs lecteurs.* — Récréations très connues ou peu attrayantes.

*M. Marcel Costeur, Lille.* — Utiliserons votre joli envoi de dessins d'objets en coquilles d'œufs.

J. DE BONFORT.

Le Caire, 27 février 1897.

*Petite Curieuse* est priée de nous envoyer une adresse pour recevoir le portrait graphologique demandé. Nous sommes obligés de réserver nos colonnes à des sujets d'intérêt général. M. Georges de Beauchamp se tient toujours à la disposition de nos lecteurs pour les analyses d'écritures, moyennant 2 francs par analyse.



*Le Directeur-Gérant* : HENRI GAUTIER. Sceaux. — Imp. E. Charaire.

5 centimes le N° année courante. (10 centimes le N° années échues.) N° 2006 TRENTE-SIXIÈME ANNÉE. — 7 Avril 1897.

# L'OUVRIER

**Journal illustré paraissant le Mercredi et le Samedi**

| ABONNEMENT D'UN AN : (104 numéros) France, Algérie et Belgique. 6 francs. | DIRECTION ET ADMINISTRATION : LIBRAIRIE BLÉRIOT, HENRI GAUTIER, SUCCESSEUR, 55, quai des Grands-Augustins, Paris. | ABONNEMENT D'UN AN (104 numéros) Colonies et Étranger (sauf la Belgique) : 7 francs. |
| --- | --- | --- |



## LE ROMAN D'UN SAUTE-RUISSEAU[1]

PAR

ROGER DOMBRE

PREMIÈRE PARTIE

### L'étude de maître Carbonnière.

V (*Suite.*)

Une série de giboulées très froides était survenue et le calorifère de l'étude était allumé; les trois clercs, tout en fumant, s'assoupissaient doucement dans cette béatifiante chaleur; la bruyante entrée de Bernard se chargea de les ranimer.

Justement il était en veine de débiter cent bêtises; mais ses yeux malins rencontrèrent le visage grognon de Gillery et il devint solennel:

— Vous êtes bien laid, mon cher cœur, dit Bernard avec commisération; ne pourriez-vous me faire une risette, comme vos camarades? Cela vous embellirait considérablement.

Gillery, furieux, leva la main :

— Frappe, mais écoute, lui dit encore le saute-ruisseau, car je n'ai pas fini mon speech.

— Faut-il te jeter à la porte? cria Gillery, furieux, tandis que ses compagnons riaient.

Bernard feignit de réfléchir.

— Tu me le demandes, clerc de mon âme? eh bien! puisqu'il vous faut mon avis : non, je ne vous le conseille pas. Vous ferez bien, aussi, de ne pas trop me houspiller, car je ne suis pas d'humeur endurante, ce matin.

— Qu'as-tu, petit? dirent Meynier et Grosset.

— J'ai... j'ai des peines de cœur. Ne voyez-vous pas sur mon visage la marque des grandes douleurs morales? J'ai que j'aimerais mieux m'amuser que de gratter du papier. Croyez-vous que je sois ici pour mon plaisir?

— Et pour le mien, donc? grogna le second clerc.

— Pour le vôtre, certainement, messire Gillery, puisque je vous divertis et vous raconte des histoires; vous devriez tous me porter en triomphe.

— Te tairas-tu, petit animal malfaisant? cria Gillery. Vrai, il y a des jours où tu es encore amusant, mais aujourd'hui...

— Je suis désopilant, n'est-ce pas?



Son pied heurta le corps de Mme de Prouelle. (Voir page 780.)

— Allons, laisse-moi travailler.

Et Gillery baissa le nez sur son ouvrage, qui n'était autre qu'un sonnet plus ou moins bien tourné. En passant derrière lui, Bernard s'en aperçut et il pouffa de rire.

— Des vers! il fait des vers! hurla-t-il... Eh bien! mon cher monsieur Gillery, mettez-vous à la diète, c'est un bon conseil que je vous donne.

— A la diète? quelle idée!

— Dame! vous êtes gras et dodu : avez-vous jamais vu un poète gros?

Gillery furieux se leva, et, respirant avec effort, il dit en désignant Bernard :

— Si on le tuait?

— Moi je vote pour le contraire! cria le saute-ruisseau.

— Bernard, si tu ne te tais pas, nous te jetons dans la Saône, dit Meynier.

— Par un jour de giboulées, je proteste; au mois de juin, j'y consens d'autant plus que je nage comme un marsouin.

— Voyons, Gillery, au lieu de t'étouffer de colère, lis-nous ta poésie, veux-tu?

— Je ne l'ai pas finie, répliqua le clerc en se rasseyant, partagé entre le désir d'exhiber ses talents et la crainte de se voir persifler par Bernard.

1. Voir l'*Ouvrier* depuis le 31 mars 1897.

— Qu'importe! lis ce qui est fait, insista Grosset.

— Nous sommes suspendus à vos lèvres, commença Bernard.

— Pour ceque tu y comprendras, toi! fit Gillery, dédaigneux.

— Comment, moi? s'écria l'enfant, feignant l'indignation. Apprenez, monsieur le poète, que je vais publier sous peu un roman qui fera sensation.

— Toi, romancier? s'écrièrent-ils tous en se tordant de rire.

— Pourquoi pas? et vous mouillerez tous dix mouchoirs en me lisant.

— Quel en est le sujet?

— J'avais d'abord pensé à trois braves militaires accomplissant des prouesses extraordinaires; mais Alexandre Dumas m'a volé mon idée, j'ai dû me rabattre sur autre chose.

— Quoi donc?

— Un crime épatant : un gendre découpant sa belle-mère en morceaux et mettant ces débris dans une caisse bien clouée avec le mot *fragile* écrit dessus, et adressée au préfet de police... Ah! ah! ça vous amuse donc déjà, mon histoire? que sera-ce quand vous la lirez en détail?

Les trois clercs le félicitèrent ironiquement de sa brillante imagination, et Bernard reçut modestement ces témoignages d'admiration.

— Voyons, Gillery, tes vers! cria Grosset.

Le second clerc se fit un peu prier pour la forme, prit le papier en main et commença après avoir toussé :

SONNET A MA FIANCÉE

— Diable! tu es donc fiancé? fit Meynier avec étonnement. Que ne le disais-tu? on ne t'aurait pas tant blagué.

— Je ne suis pas encore agréé, répondit Gillery avec quelque embarras, mais j'ai fait ma demande; on me donnera une réponse positive d'ici deux ou trois jours et j'espère que cette réponse sera bonne.

— *Amen!* fit le premier clerc; en tout cas, donne-nous les primeurs de ta poésie... quoique ce soit drôle que nous en ayons connaissance avant celle à qui tu l'adresses, acheva-t-il à mi-voix dans sa barbe.

Gillery toussa de nouveau et reprit avec emphase

SONNET A MA FIANCÉE

Jane, quand je te vis, avec enthousiasme
Mon cœur courut à toi...

— Vola irait mieux, interrompit Bernard presque grave. Un cœur qui court, je ne me rends pas bien compte de la tête qu'il doit avoir.

Gillery lui jeta un regard dédaigneux :

— Apprends, jeune ignorant, que *vola à* serait une faute grossière de versification, un hiatus.

« Je reprends .

Jane, quand je te vis, avec enthousiasme
Mon cœur courut à toi. Je n'eus plus ici-bas
Où ce cœur se mourait dans un sombre marasme
Qu'un désir : vivre encor pour marcher sur tes pas.

— Eh! pas mal! pas mal! dirent Meynier et Grosset avec indulgence.

Un peu piqué, car il espérait trouver chez eux plus d'admiration, Gillery reprit sa feuille de papier.

— Tout de même, insinua Bernard, si cette demoiselle Jane doit voyager beaucoup, ce sera un peu fatigant pour vous, maître Gillery.

Sans daigner relever l'observation, le poète continua :

DEUXIÈME QUATRAIN

Jane, je te revis et mon cœur eut un spasme,
Un spasme de douleur que l'on ne guérit pas.

— Non, ce serait trop dommage de guérir d'un spasme d'âme! murmura le saute-ruisseau qui se tordait littéralement de rire.

Plus charitables, les autres auditeurs se contentèrent de sourire dans leur moustache.

Sans les voir, Gillery poursuivait :

Et je me dis alors...

— Que te dis-tu z'alors? demanda Meynier, voyant le lecteur s'arrêter net.

— Voilà, fit celui-ci, perplexe, c'est qu'il y a si peu de rimes en *asme!*... Je n'ai rien pu trouver encore. Cependant, un sonnet exige quatre rimes semblables et quatre autres masculines.

— Faut mettre, s'écria Bernard :

Un spasme de douleur qui ne se guérit pas,
Et je me dis alors : Mettons un cataplasme!

[illegible]es rires jeunes et féroces accueillirent cette idée plus ou moins [illegible]étique.

Seul, Gillery ne sourit pas et lança à la tête du mauvais plaisant un gros bouquin que l'enfant évita adroitement.

— Continue, Gillery, c'est très joli, tu mettras plus tard la rime qui manque, cria Grosset qui sentait le besoin de l'apaiser.

— Il reste deux tercets, dit le poète en reprenant son papier pour la troisième fois.

— On dit : tiercelets, fit observer gravement le saute-ruisseau.

Jane, je voudrais être un oiseau de passage,
Une fleur, un bijou, pour mourir à tes pieds.

— Le bijou aussi? fit Bernard

O ma belle, dis-moi, ce cœur n'est-il pas sage?

— Peuh! dit encore l'incorrigible, il y a mieux.

— Voici le dernier tercet, fit Gillery, très fier en dépit des observations de l'enfant, c'est le plus beau. Ecoutez :

Oui, mais l'âpre destin qui m'attache au rivage

— De la Saône? murmura Bernard.

A peine me permet d'envoyer ce message...

— Ici, continua Gillery assez penaud, je n'ai pas trouvé de rime non plus.

— Je vais vous aider, fit aimablement Bernard. Tenez :

Et de le déposer à vos tout petits pieds.

« Si elle les a petits, toutefois...

— Nigaud! interrompit Grosset, on ne fait pas rimer *pieds* avec *pieds*.

Mais Bernard n'était pas embarrassé pour si peu.

— Je sais! dit-il.

Et il déclama :

— Oui, mais l'âpre destin qui m'attache au rivage
A peine me permet d'envoyer ce message
Qui vient d'un amoureux et chaud gratte-papiers.

« En mettant papier au pluriel, pour une fois

— Tu ne dis que des bêtises! s'écria Gillery en colère, et je te conseille fortement de travailler; voici des minutes à copier.

— Donnez-moi donc l'exemple, riposta l'enfant, goguenard. Enfin! le génie est si souvent mécon[illegible] grandes intelligences si peu appréciées! soupira l'espiègle [illegible] sa plume et son cahier.

Il barbouilla une page, puis leva les yeux :

— J'ai des fourmis dans les veines, dit-il.

— Moi dans les mollets, dit un autre.

— Ils ne peuvent demeurer silencieux cinq minutes consécutives! s'écria douloureusement Meynier, le plus grave, vu sa qualité de premier clerc.

Grosset attrapa un journal qui enveloppait naguère ses pantoufles et, quoiqu'il fût de l'année dernière, il se mit à le lire avec intérêt.

— Copie donc cet acte, dit Meynier en lui jetant une liasse de papiers; cela regarde la succession de la feue dame Saint-Ursus, morte il y a un mois.

Bernard leva son nez curieux.

— Ah! elle est morte? C'est ce qu'elle avait de mieux à faire.

— Pourquoi ça? demanda Gillery.

— Je me la rappelle très bien; une dame très odorante et élégante, entre trente et soixante ans, qui avait de la galette et la langue bien pendue. Elle venait souvent ici pendant que vous étiez tous à déjeuner et que je gardais seul l'étude. Je crois que c'était l'ancien rêve du patron, car il lui jetait des œillades, des sourires, prenait une voix douce pour lui parler et un visage aussi gracieux que celui d'un portier qui reçoit des étrennes... Je ne l'ai jamais vue que par derrière, la dame, mais elle a dû être fort bien. Par exemple, quand elle était partie, le patron redevenait sombre et sévère; son mécontentement retombait sur nous; voilà pourquoi j'aime autant qu'elle soit *ad patres*. Dieu ait son âme!

Sur ce, Bernard esquissa un pas de cancan, puis, s'accroupissant sur son tabouret, reprit ses écritures.

— Voici, dit-il après dix bonnes minutes de silence coupé à peine par un léger sifflement, voici un héritier qui a dû faire un nez.

— Quel héritier?

— Vous ignorez donc l'histoire? Le colonel Bosco, qui avait pour neveu un chenapan et qui passait pour fort riche, légua, en mourant, à celui-ci, un coffre d'un joli travail avec tout ce qu'il renfermait. Le reste de sa fortune, soit cent dix mille francs, allait à une cousine malheureuse et fort intéressante, qui était vieille et laborieuse.

« Or, le neveu jubilait, se figurant trouver dans le coffre un trésor, car le colonel, qui avait vécu aux Indes, prétendait en avoir rapporté une masse de pierreries.

« Jugez de la stupéfaction du jeune homme qui, en ouvrant le précieux coffre, y trouva... un chien empaillé.

« De colère, il brûla la relique et le contenant. Moi, à sa place, je...

— Silence, messieurs! voici du monde, soyons corrects! clama le second clerc qui prit une attitude compassée.

Un client entrait, en effet, et comme Bernard cumulait les doubles fonctions de saute-ruisseau et de chasseur, il courut au-devant du visiteur.

— Vous désirez, monsieur?

— Voir Me Carbonnière.

— Il est absent pour la journée, mais on pourrait peut-être le remplacer; pas moi, bien sûr, mais un de ces messieurs. Vous désirez?

— De l'argent!

— Oh! moi aussi! soupira l'enfant d'un ton si comique que le client ne put s'empêcher de rire; et, le prenant par l'oreille :

— Toi, tu es un farceur, dit-il d'un air bienveillant, et je vais m'adresser au premier clerc.

Pendant que l'affaire s'expliquait avec Meynier, un silence profond régna dans l'étude parmi les autres gratte-papier.

D'autres clients suivirent, les uns acceptant les services des clercs, les autres se retirant pour revenir le lendemain.

Quand il n'y eut plus personne, Bernard dit à ses compagnons :

— Voulez-vous me permettre de vous ouvrir mon cœur?

— Ouvre, clampin.

— Eh bien! je trouve qu'il serait doux de déjeuner.

— Il n'est pas l'heure encore.

— Ecoutez, vous serez tous des amours si vous me laissez aller manger un morceau avant vous.

Meynier et Grosset y consentirent; seul, Gillery refusa.

— Il est stipulé que tu gardes l'étude pendant que nous prenons notre repas et que tu es libre à notre retour : il en sera aujourd'hui comme les autres jours.

Bernard n'insista pas, mais, dans une grimace éloquente, il s'écria :

— Gillery, triste créature! approchez, que je vous dise quelque chose. Vous ne voulez pas? vous avez peur?

— Oh! peur!

Et le second clerc avança une main aux ongles douteux à deux centimètres de la joue de l'enfant.

— Ne me touchez pas! hurla celui-ci, ne me touchez pas; j'ai le choléra!

— Tant mieux! riposta Gillery, rageur.

— Là, il ne te l'envoie pas dire, petit Bernard, fit Grosset en riant.

— N'ayez pas peur, je lui rends son antipathie avec usure. C'est sa passion malheureuse pour la demoiselle des sonnets qui le rend si mauvais. Alors, au secours! la maison brûle! vite les pompiers! il y a ici un cœur qui flambe : à propos, monsieur Gillery, est-il assuré, votre cœur?

« Ne vous gondolez pas, vous autres, ajouta l'enfant terrible en voyant rire Grosset et Meynier. Allez plutôt déjeuner tout de suite afin que mon tour vienne plus vite.

Midi moins le quart sonna et les trois clercs se levèrent pour aller prendre leur repas quotidien; le saute-ruisseau demeura à flâner, le nez collé sur la vitre et l'estomac creux, ne se doutant pas que, pendant ces trois quarts d'heure de solitude, allait se passer un événement qui devait bouleverser toute son existence de jeune homme et peut-être toute sa vie.

VI

Un enterrement passa, très beau, très riche, avec un char encombré de fleurs, beaucoup de prêtres, d'enfants de chœur et de lumières.

Bernard fit gravement son signe de croix, puis pensa :

— C'est un mort très à son aise : ça saute aux yeux. C'est tout de même triste de mourir, au printemps surtout... quoique aujourd'hui, le printemps, il ressemble diablement à l'automne... Et puis, il est peut-être très, très vieux, ce mort, et alors, c'était temps de s'en aller. Sans doute qu'il n'est pas de mon avis... Y en a qui devraient vivre toujours. Ainsi grand'mère. — Oh! si elle mourait, qu'est-ce que nous deviendrions, Renée et moi?

Cette pensée attrista un peu Bernard; il bâilla, par habitude et parce qu'il avait faim, et ses idées prirent un autre cours :

— Je m'ennuie. Or, je me connais : quand je m'ennuie je suis bien près de m'amuser... Voyons, j'ai encore quelques lignes à copier; en me dépêch....

Un client qui entra coupa court à ses beaux projets de travail.

— C'est-y Dieu possible d'arriver à l'étude quand y n'y a personne! murmura l'enfant. Tiens! mais, où donc que j'ai déjà vu cette tête! Qui diable est ce paroissien-là?

— Petit, dit l'inconnu d'un accent bref et militaire, ton patron est-il là?

— Absent pour toute la journée, m'sieu.

— Tant pis! ça ne fait rien : es-tu capable de lui remettre ceci dès son retour?

— Pas difficile, monsieur, j'ai qu'à le déposer sur le bureau de son cabinet. En y entrant demain matin le patron le verra. Ça crève l'œil.

Et Bernard prit une large enveloppe cachetée de rouge que lui tendait le monsieur à barbiche grise.

— Tu lui diras que je le remercie de m'avoir envoyé son projet, que j'ai agi comme il le disait, et que... mais au fait, je viendrai lui serrer la main un de ces jours.

Là-dessus, il sortit après avoir effleuré du doigt son chapeau.

Bernard, coutumier de ces commissions-là, porta l'enveloppe sur la table de son maître, revint à sa place, écrivit quelques lignes, s'étira, arracha d'un cahier une feuille blanche et y inscrivit :

« Quel est le comble du zèle pour un missionnaire?

— « Opérer la conversion des rentes.

« Le comble de l'indélicatesse pour un voleur?

— « Dépouiller le vieil homme.

« Le comble de l'ahurissement pour une nourrice?

— « Voir passer son lait.

« Le comble de la maladresse pour un tireur?

— « Manquer sa vie. »

— Voilà qui amusera Renée et Ghislaine, et tout cela est de mon cru, absolument de mon cru; et j'en ai plein la tête de ces choses d'esprit. Je sens que je mourrai jeune; mais malgré cela, je crois que je ferai parler de moi.

Bernard se relut, puis eut une crise de folle gaîté et se mit à danser et sauter autour de la chambre avec des mouvements de jeune animal souple et gracieux.

Le bruit de la porte qui s'ouvrait coupa court à ses expansions.

— Bon! fit-il contrarié, encore un client! on ne peut pas travailler tranquille deux minutes de suite; et j'ai à faire par-dessus la tête. Qu'est-ce que cette figure de suicidé?... Il me semble que... — Ah! j'y suis, c'est celui que je n'aime pas.

M. Matzague se dressait devant lui, très pâle, les yeux brillants d'un feu étrange.

— Petit, dit-il, tu es seul ici?

— Hélas! soupira le gamin.

Matzague prit un air grave.

— Je n'ai pas envie de plaisanter, tu sais. Un mot seulement, et je vais déjeuner ensuite.

— Ah! pas moi! soupira de nouveau le saute-ruisseau.

Matzague prit dans son gousset une pièce de cinq francs et la lui mit dans la main.

— Voilà pour toi si tu sais être sérieux une minute.

— Cinq minutes, alors! s'écria Bernard transporté, puisqu'il y a cinq francs.

Il n'avait jamais possédé une aussi forte somme. Le premier janvier, le patron lui avait remis cinquante francs d'appointements au lieu de quarante, mais il avait donné le billet à sa grand'mère sans s'en rien réserver à cause du mois le plus dur à supporter, vu le chauffage et le pétrole.

Mais ces cinq francs-là, il les garderait, ou plutôt il savait bien à quoi il les emploierait! Un abonnement à un journal d'enfants était le rêve de Renée : il le lui offrirait, et quelle joie elle éprouverait, la chère petite sœur, à recevoir toutes les semaines une jolie revue avec des images et des histoires intéressantes!

— Tout à l'heure, dit la voix âpre de Matzague, n'est-ce pas, il est entré ici un vieux monsieur à la tournure militaire, à la moustache grise, à la redingote ornée du ruban de la Légion d'honneur?...

— Oui, tiens, pardi! vous l'aurez croisé en route : pas malin de le savoir!

— Il désirait voir le notaire, hein?

— Naturellement : pourquoi serait-y venu sans ça?

— Et ne l'ayant pas trouvé, il t'a remis un petit paquet...

Matzague ne parlait qu'avec précaution, comme s'il ne fût pas sûr de son fait.

Bernard crut devoir prendre un air de circonstance.

— Vous savez, le secret professionnel!

Matzague eût pouffé de rire de la mine importante de ce gamin, s'il n'eût été trop préoccupé.

Il feignit pourtant de s'en amuser.

— Décidément, dit-il, ta vocation est d'être saute-ruisseau.

— Ah! mais non! soupira l'enfant, ça ne mène pas à la fortune allez!

— Qu'aimerais-tu être, plus tard?

— Il y a quelques jours je ne rêvais que cirques, chevaux, trapèzes, clowns; aujourd'hui...

— Eh bien! aujourd'hui?

— Je reviens à mon ancien rêve.

— Qui est?

— La médecine.

Puis, voyant se pincer les lèvres de son interlocuteur, il reprit vivement :

— Vous savez, si je ne peux pas, je me contenterai d'être vétérinaire : c'est à peu près la même chose et il n'y a pas de sots métiers.

Matzague parut réfléchir.

— Ecoute, petit, dit-il enfin; ma femme, qui s'intéresse à toi, m'a souvent parlé de ta famille. Elle voudrait aussi te voir suivre

une autre voie (ceci entre nous, bien entendu) et ne t'a placé ici qu'en attendant mieux.

— Ah ! fit le saute-ruisseau attentif.

— Puisque ta vocation est bien décidée, je vais m'entendre avec elle pour te placer dans un bon établissement qui te conduira ensuite aux études médicales.

— Oh ! murmura Bernard, c'est trop, c'est trop de bonté ! vous avez déjà tant fait pour nous !

— C'est vrai, dit Matzague en caressant d'un air pensif sa barbe soyeuse, nous avons fait plus que tu ne crois et nous ferons davantage encore si tu le mérites.

— Je le mériterai. Comment pourrai-je jamais vous rendre tout ce que vous nous donnez?

L'homme prit la balle au bond.

— Tu peux me rendre... ou du moins nous rendre, à ma femme et à moi, un vrai service.

— Oh! lequel? Je me mettrais en quatre pour vous être utile.

Il attendait, soumis et anxieux en même temps, que M. Matzague parlât, exprimât un vœu, un désir; mais cet homme étrange se taisait, perdu dans une rêverie et continuait à jouer distraitement avec sa barbe.

Bernard crut l'entendre murmurer comme pour lui-même :

— Non... ceci n'est point praticable, prenons un autre moyen...

— Que puis-je faire? répéta Bernard avec timidité.

Matzague parut sortir d'un songe et sursauta :

— Nous parlerons de cela plus tard, dit-il enfin... Je ne suis pas venu pour bavarder avec toi, mais pour voir Me Carbonnière.

— Je vous ai déjà appris qu'il est absent, puisque le monsieur de tout à l'heure ne l'a pas trouvé non plus...

— Ah ! il s'en est retourné bredouille alors? fit Matzague.

— Oui, mais il reviendra; il a laissé une lettre chez le patron. C'est bien simple, continua étourdiment l'enfant, faites comme lui, vous, monsieur Matzague... laissez ici un bout d'écrit, ou bien revenez demain; ça vous est facile, à vous qui demeurez dans la maison.

A ces paroles de Bernard, le négociant tressaillit et eut un éclair dans les yeux, mais il se contint et répliqua d'un ton négligent :

— Revenir demain, c'est facile à dire; quand on est dans les affaires on ne dispose pas de tout son temps, comme tu parais le croire. Mais tu as raison, je puis écrire un petit billet, trois lignes suffiront...

Ce disant, Matzague se dirigeait vers le cabinet du notaire d'un air candide et préoccupé.

— Pas par ici, monsieur, pas par ici ! lui cria Bernard qui s'était précipité sur l'encrier et la plume : vous avez là tout ce qu'il faut pour écrire...

Comme il préparait une chaise et du papier, tournant le dos à son interlocuteur, celui-ci avait ouvert la porte du cabinet du patron, bondi vers le bureau et pris la lettre aux cachets rouges que Bernard y avait déposée peu d'instants auparavant.

— Eh bien ! monsieur, où allez-vous donc? C'est ici qu'il faut écrire! répéta le saute-ruisseau en se retournant, étonné.

Il s'aperçut à peine du trouble de Matzague qui, refermant la porte d'une main pour rentrer dans l'étude, cachait vivement de l'autre, derrière son dos, l'objet volé.

— Bon! voilà les camarades qui reviennent, on va donc pouvoir aller déjeuner enfin!

Comme il achevait ces mots, les trois clercs firent une bruyante irruption dans la salle et allèrent accrocher leur chapeau et leur manteau aux patères garnissant la muraille du fond.

Matzague demeurait donc affolé, tremblant, l'enveloppe à la main... Pour la serrer sur lui il fallait déboutonner d'abord son pardessus, et l'on remarquerait ce mouvement...

Soudain, il aperçut la poche béante du saute-ruisseau et il y plongea violemment la lettre volée... Si violemment même, que l'étoffe trop mûre céda sous la pression, et que le papier tomba entre la doublure et le lainage encore épais.

En même temps, afin que Bernard ne se doutât de rien, il lui donnait une poussée vive, mais amicale, en lui disant :

— Cours déjeuner, petit, il est grand temps.

— Et vous n'écrivez pas, monsieur? demanda l'enfant qui ne pensait plus qu'à partir au plus vite.

— Non, j'ai changé d'idée, je reviendrai demain et... Mais attends-moi donc! Es-tu pressé! Bernard! Bernard !... ajouta-t-il en abandonnant l'étude.

Bah! le gamin ne l'entendait plus et, talonné par la faim et par le plaisir de se voir libre, il était déjà au bout de la rue et gagnait le quai, puis le pont.

Matzague dut remonter chez lui, renonçant à toute poursuite et grondant dans sa moustache :

— Au diable le petit animal!... Je voulais le retenir un instant là et lui reprendre le papier...

« Oui, mais ce ne serait pas chose facile, la poche s'étant décousue.

« Je sais bien que le moutard n'a que le temps de déjeuner et ne va pas s'amuser à regarder ce que contient la doublure de sa veste... Heureusement encore que l'étoffe a cédé! Ainsi il peut ne s'apercevoir de rien de quelque temps... J'aurai le loisir de lui fabriquer une petite histoire pour rattraper mon bien. Et puis !... à la grâce de Dieu... ou plutôt du diable! J'ai d'autre besogne à faire aujourd'hui.

Cependant, l'idée du papier soustrait au bureau du notaire et caché dans l'habit de Bernard continuait à hanter la cervelle du ravisseur.

— J'aurais mieux fait de le conserver, pensait-il en entrant dans sa chambre et en s'arrangeant devant la glace pour le repas de famille... Je l'aurais déjà détruit, brûlé, et tout serait dit. Enfin, je vais guetter le retour du saute-ruisseau à l'étude et je saurai bien me tirer d'affaire.

Pendant ce temps, Bernard avisait une voiture attelée d'un bon cheval et roulant du côté de Saint-Jean, et il s'installait plus ou moins commodément derrière la caisse, à la façon des gamins, afin d'arriver plus vite sans user ses souliers.

La pensée de l'ancien militaire et celle de M. Matzague était bien loin de son esprit... Il se doutait encore moins qu'il emportait dans la doublure de son vêtement l'acte précieux qui eût rendu riche sa petite amie Ghislaine.

— Que peut-il y avoir à déjeuner? se demandait-il, très grave. Grand'mère nous aura peut-être fait une surprise, aujourd'hui... Et j'ai un fameux creux dans l'estomac ! Les clercs ont été d'un long !... J'ai failli attendre, comme le roi Louis XIV, qui faisait de meilleurs repas que moi, par parenthèse.

« C'est effrayant ce que je mange depuis quelque temps; c'est même ennuyeux, rapport à la bourse. Y a des gens qui prennent des choses amères pour s'exciter l'appétit; moi, au contraire, j'aurais besoin de pilules pour restreindre le mien !

## VII

Quels ne furent pas l'effroi et la surprise de Bernard qui avait sonné deux fois chez sa grand'mère sans voir s'ouvrir la porte, quand des pas traînants, une marche d'estropié, retentirent derrière cette porte; puis, des petites mains malhabiles tirèrent le verrou, tandis qu'une voix éplorée sanglotait :

— Oh ! Bernard, mon pauvre frère ! comme tu tardes ! il y a du malheur ici !

Bernard entra comme une bombe, sans refermer la porte derrière lui, sans demander à sa sœur par quel prodige elle avait pu se traîner jusque-là.

— Grand'mère ! criait-il éperdu, grand'mère ! qu'y a-t-il ?

Dans la petite cuisine, son pied heurta le corps de Mme de Prouelle étendue toute raide, le visage contre le carreau.

— Bernard, disait la petite infirme qui revenait, marchant avec deux chaises qui lui servaient de canne, ses pauvres petites jambes flageollant dans le vide, il y a une demi-heure qu'elle est ainsi et elle n'a pas remué. Ça l'a prise tout d'un coup. Elle faisait la cuisine, elle a dit soudain : « Oh ! mon Dieu ! qu'est-ce que j'ai donc ? » et elle est tombée comme tu la vois. Moi j'ai crié, appelé; je me suis traînée jusqu'ici, je n'ai pas pu même soulever sa tête.

— On ne t'a donc pas entendue dans la maison?

— Non; tu sais que les gens de là-haut dînent à onze heures et s'en vont très vite après; Ghislaine étant en pension, sa maman ne mange plus chez elle à midi... la concierge est un peu sourde; enfin personne n'est venu.

Tout en parlant, Renée essayait d'aider son frère à relever la malade : Mme de Prouelle ne donnait pas signe de vie; cependant son cœur battait encore : Bernard le sentit en glissant sa main entre le sol et la poitrine de sa grand'mère.

Avec des peines inouïes, il parvint à la retourner, la face vers le ciel, et il mit sous sa tête un coussin.

Ensuite il ouvrit la fenêtre et étouffa le feu sous les cendres afin qu'elle ne souffrît plus de cette chaleur trop proche de son corps.

Il jeta de l'eau et du vinaigre sur la figure immobile et plaça un édredon sur les pieds glacés.

Le pauvre petit faisait ce qu'il pouvait, ce que lui suggéraient son instinct et son bon sens.

Cela fait :

— Reste là, petite sœur, dit-il à Renée toujours pâle et tremblante.

« Ne t'effraie pas; ce n'est qu'une syncope, et tu sais, grand'mère en a déjà eu... Je cours chercher un médecin.

Un peu rassurée, la fillette essuya ses larmes et attendit le retour de son frère.

Il y avait un médecin à côté, par bonheur, avenue de l'Archevêché; il achevait de dîner et ouvrait son cabinet de consultation quand Bernard le demanda.

L'enfant était si essoufflé, si pâle, que le docteur comprit qu'il y avait urgence : il prit son chapeau à la hâte et suivit le jeune garçon.

— Je n'ai jamais vu d'attaque, de congestion, disait celui-ci en retenant ses larmes, mais j'en ai entendu parler et je crois bien que c'est ça.

En passant devant la loge où la concierge sirotait son café et son pousse-café, Bernard lui cria :

— Oh! madame Rivière, quand vous pourrez monter un petit moment! nous ne pouvons pas relever ma pauvre grand'mère qui est tombée.

La concierge était une brave femme qui estimait médiocrement les gens pauvres mais qui aimait les enfants : elle abandonna sa tasse et suivit le docteur et le jeune garçon en grommelant :

— Manquerait plus que ce malheur-là à ces pauvres gosses!

Déjà elle se répandait en exclamations terrifiées en entrant dans la cuisine, mais le docteur la fit taire et lui ordonna de l'aider à relever la malade, ce qu'elle fit aisément car elle était robuste.

Avisant la petite fille accroupie à terre et toute pâle, le médecin dit :

— Va-t'en, petite, ne reste pas autour de nous.

— Eh! la pauvre, elle ne peut pas : elle ne marche pas. répliqua la concierge qui prit la fillette dans ses bras et la porta dans la salle à manger où l'humble couvert était dressé pour le repas quotidien.

— Toi, dit le docteur à Bernard, va tenir compagnie à ta petite sœur.

— Non, répliqua résolument l'adolescent, moi je suis grand et fort, je suis l'aîné : je veux soigner ma pauvre grand'mère : elle n'a que nous.

— Soit, dit le médecin touché, éloigne-toi seulement pendant qu'on la déshabille; on t'appellera ensuite.

A force de soins, il put rappeler à la vie la pauvre femme, mais il savait que ce mieux ne serait que de courte durée et qu'elle ne résisterait que quelques instants à la congestion séreuse qui la terrassait.

Ce corps usé par la fatigue, les soucis et les privations, n'avait plus la force de lutter.

Elle-même, d'ailleurs, sentit l'imminence du danger, car, de ses lèvres paralysées comme tous ses membres, elle essaya de formuler quelques mots.

— ... nard... nard.

— C'est moi qu'elle appelle, dit le jeune garçon en s'approchant du lit. Dites ce que vous voulez, grand'mère, ajouta-t-il, sans vous fatiguer, comme vous pourrez; je devinerai.

— Cher... cher... commença-t-elle.

— Oui, chercher, je comprends. Qui?

— Pr... Pr... fit-elle avec de douloureux efforts.

— Le prêtre, dit la concierge.

— Oh! protesta Bernard effrayé.

— Faites ce qu'elle désire, ordonna le docteur.

— Vite, dit encore la mourante, et puis...

— Quoi encore, grand'mère? Ah! je sais, notre bonne voisine, Mme Saint-Louvec.

— Oui, et... et...

— Et Mme Matzague. J'y cours.

*(La suite au prochain numéro.)* ROGER DOMBRE.

---

# JEUX D'ESPRIT DE L'« OUVRIER »

*Pour les prix et les conditions, voir le n° 1981 du 9 janvier 1897.*

37. — MYTHOLOGIE

On attribuait à cette fontaine une propriété merveilleuse pour faire connaître la sincérité des serments. On les écrivait sur des tablettes qu'on jetait dans l'eau, et si ces tablettes ne surnageaient pas, on était persuadé qu'elles ne contenaient que des parjures.

Quel est le nom de cette fontaine et où était-elle située?

38. — ANAGRAMME

— Ce que nous étions avant que de naître,
Ce que nous serons après le trépas.
— Ce que sur la table on voit apparaître :
Les gens affamés ne s'en plaignent pas.

Mme ERNESTINE B.

39. — CURIOSITÉ

Aux mots suivants

*Elite, site, gong, boire, litiges, ilote, sire, fil, mets, ose, diner, rêne,* ajouter le nom d'un chef-lieu de départements différents pour en former des mots nouveaux.

Les initiales de ces derniers mots donneront un cri devenu populaire en France.

PATIENTINE.

Adresser tout ce qui concerne les Jeux d'esprit au rédacteur soussigné, aux bureaux du journal.

ŒDIPE.

# CHRONIQUE HEBDOMADAIRE

LE SULTAN ABDUL-HAMID. — SON PORTRAIT. — LA PEUR QUI L'OBSÈDE. — LES MEURTRES. — NOYADES DANS LE BOSPHORE. — LE PARC DE LA TERREUR. — LA PRIÈRE A LA MOSQUÉE. — AUDIENCES DU VENDREDI. — LE CORTÈGE IMPÉRIAL. — LUXE DE PRÉCAUTIONS. — LES PERSONNAGES ADMIS A L'AUDIENCE DU SULTAN. — LÈVRES CLOSES. — FESTINS. — LE THÉATRE. — LA MÈRE ET LA FILLE DU SULTAN. — PAUVRE CRÈTE! — LA GROTTE MAUDITE. — CHRÉTIENS ENFUMÉS. — — LE CRIEUR AUTOMATIQUE. — GUERRE AUX CHAPEAUX! DANGERS DU HAUT DE FORME. — UNE LIGUE A CRÉER. — LE CHAPEAU AU THÉATRE. — LES ÉVOLUTIONS D'UN SPECTATEUR DE L'ORCHESTRE. — A CHEVAL SUR SON DROIT. — MINISTRES AVARIÉS.

Nous permettra-t-on de tracer le portrait du Sultan au milieu des événements que traverse l'Europe? Nos lecteurs ne seront pas fâchés d'avoir une idée de ce « grand de la terre ». Petit, maigre, nerveux, remarquablement brun, Abdul-Hamid offre plutôt les traits d'un Arménien que d'un Turc. Sa physionomie ne manque ni de distinction ni de finesse. Poli et froid, l'empereur déconcerte tout d'abord les étrangers admis en sa présence par une réserve presque glaciale; mais bientôt, quand la tournure et le langage de l'interlocuteur ont suffisamment rassuré le Calife, à la morgue succède une sorte de bonne humeur qui se manifeste par une affabilité toujours un peu contrainte. L'œil inquiet scrute, en effet, sans relâche les recoins où pourrait se dissimuler un assassin, et surveille de près les gestes qui soulignent avec une vivacité trop méridionale les paroles des visiteurs. Une expression de fatigue et même d'énervement trahit, sur le visage d'Abdul-Hamid, l'effort constant de l'esprit et la tension perpétuelle de la volonté. Mais ce qui domine surtout chez le Sultan, c'est la peur. La peur, on peut le dire, lui sue par tous les pores. Cette peur l'obsède depuis vingt ans. Elle se lit dans ses discours et dans ses silences, dans les brusques contractions des lèvres et dans les sursautements du buste, dans l'effarement des yeux et jusque dans la pâleur subite qui envahit les joues et qui circule jusque sous le fard des pommettes. Persuadé qu'un poignard invisible est toujours suspendu sur sa tête, le Commandeur des Croyants subodore un ennemi dans chaque fonctionnaire qui lui parle et dans chaque étranger qui l'approche. Terreur légitime! N'a-t-il pas trempé les mains dans le sang de son oncle Abdul-Aziz et séquestré son frère Mourad pour s'ouvrir le chemin du trône? Maître du pouvoir, Abdul-Hamid craint de voir se nouer contre lui les ténébreuses trames qu'il a fomentées lui-même contre ses deux prédécesseurs. De fait, autour du sultan les conspirateurs s'agitent nuit et jour. Eunuques, gardes, ministres, ulémas, mollahs tantôt se disputent les faveurs du tyran et tantôt machinent sa perte.

Sous le coup de ces menaces, Abdul-Hamid se livre aux plus criminelles violences. Une impressionnabilité suraiguë l'affole et le pousse à des attentats sans nom. Réfractaire à toute pitié, il immole tout ce qui l'effraie. Dans sa ceinture, deux revolvers toujours chargés arment ses mains au moindre geste et criblent de projectiles les malheureux que ses soupçons ont condamnés. Surprend-il un mouvement, un sourire, un haussement d'épaules parmi les gens qui l'entourent, le revolver fait feu. Plus de vingt serviteurs ont ensanglanté le tapis du cabinet impérial. Ces meurtres ne laissent dans l'âme d'Abdul-Hamid ni remords ni souvenir. Le Calife n'est-il pas « l'ombre de Mahomet », « le reflet de Dieu » et, partant, l'arbitre souverain et le maître absolu de toutes les existences humaines? En 1892, une mystérieuse effervescence secoua les softas de Stamboul. Que signifiait cette révolte purement intellectuelle? On ne le sut jamais. Quelques jours après, sur les eaux du Bosphore, se heurtaient de livides cadavres d'éphèbes étranglés. On apprenait en même temps qu'un édit impérial venait d'exiler au Caucase deux mille étudiants en théologie.

***

Assailli de cauchemars où s'entrechoquent tumultueusement des lueurs de poignards, de cimeterres, de pistolets et de bombes à la mélinite, le Calife a cherché un refuge au bout de Constantinople, loin des palais du Bosphore, au sommet d'une colline qui commande la Corne d'or, « dans un parc immense, dit M. Victor Bérard, véritable dédale d'allées tortueuses, de bosquets propres aux embuscades, de ruisseaux et de petits lacs qui serviraient au besoin de lignes de défense. Là, derrière une triple enceinte de hautes murailles, une sorte de cottage anglais lui sert de palais officiel, — Yildiz Kiosk, — kiosque de l'Etoile, — et une multitude de petites maisons, *yalis*, lui donnent un abri variant tous les soirs. Il vit dans ce parc, plus nomade que ses ancêtres dans la steppe, déménageant chaque jour et decouchant chaque nuit. Chacune de ces maisons, truquée comme une boîte à double fond, a des cachettes dans les murs, des mécanismes à secret et des sonneries à surprises. Tout autour gravite un monde de gardiens, de policiers et de mouchards, et tout un quartier de caser-

nes, de Lazes, de Syriens, de Kurdes et d'Albanais s'étage sur les collines voisines. La moitié de l'armée n'est employée qu'à cette garde. »

***

Le Coran oblige Abdul-Hamid à prendre part tous les vendredis à la cérémonie de la prière publique. Va-t-il à Sainte-Sophie? Presque jamais. Une mosquée, construite dans le parc à deux pas du palais d'Yildiz Kiosk, abrège au Sultan l'épreuve d'un contact avec son peuple. Mais, même pour effectuer ce court trajet, quel luxe de précautions déploie la police de Sa Hautesse! Des escadrons de cavalerie, des bataillons d'infanterie et des batteries d'artillerie, mobilisés à la hâte, accompagnent et flanquent le carrosse d'or traîné par deux alezans, où « le reflet de Dieu » se dissimule auprès d'Osman-Pacha, le sympathique héros de Plewna, qui couvre le Sultan du tutélaire bouclier de sa gloire.

Est-ce assez? Non! Une cohue chamarrée de pachas, de chambellans, d'aides de camp et de valets, s'intercale entre les troupes et le Calife pour interdire l'accès du cortège aux profanes qui se seraient glissés parmi les soldats. Point d'intrus, point de curieux, point de badauds sur le passage du « Commandeur des Croyants ». Aux fenêtres ne s'encadrent les figures que de quelques priviligiés qui, sous la surveillance d'une nuée d'alguazils, peuvent contempler une minute le fils de Mahomet, dans tout le rayonnement de sa pompe interlope. Quand le sultan arrive à la mosquée, les chevaux des princes et les carrosses des princesses forment autour du maître une impénétrable enceinte. Les rites n'exigent pas de longs salamalecs. La prière à peine terminée, les portes s'ouvrent brusquement et des valets jettent le Calife dans une voiture légère que le galop de deux chevaux ramène en toute hâte au palais, — cependant que les pachas obèses, les aiguillettes et les cordons en désordre, s'essoufflent péniblement sur les traces du Tyran.

Voilà donc Abdul-Hamid rentré dans sa forteresse. Plusieurs Européens ont obtenu la faveur d'assister à la cérémonie : un chambellan présente à l'empereur la liste de ces heureux mortels. Si, parmi les priviligiés, figure un homme politique, un financier, un journaliste, il le mande dans son cabinet, le comble de décorations, de discours, d'égards et le renvoie après l'avoir gagné à sa cause. Combien d'aigrefins l'éloquence du Sultan a de la sorte subjugués! Tel député radical, tel ancien ministre de la République, tel champion du droit populaire est sorti du palais impérial, désarmé, conquis, terrassé. En vain le sang des Arméniens a-t-il coulé sous ses yeux, notre démocrate n'a rien vu, ni rien su. Pas une accusation, pas un reproche ne jaillit de ses lèvres que la clef d'or du sultan a closes

***

Les audiences terminées, le Sultan ne reçoit aucun étranger et même aucun fonctionnaire jusqu'au vendredi suivant. Seuls, les secrétaires de l'empereur et, de loin en loin, les ambassadeurs et les indispensables valets de bouche et de plume trouvent grâce auprès de Sa Hautesse. L'accès du cabinet impérial est même fermé pendant des semaines au Grand-Vizir en personne, qui ne communique avec l'« Ombre de Dieu » que par l'intermédiaire de quelque chambellan ou d'un ennuque. Aucun divertissement n'egaie ce donjon de la peur. Parfois, un festin groupe autour d'une table somptueuse les officiers d'une escadre ou le personnel d'une ambassade. Mais les fêtes sont rares. Sur le lac central, si, le soir, se glisse le canot impérial, ce n'est jamais que pour promener furtivement pendant une heure ou deux les ennuis et les solitudes du maître, ou pour dérouter une intrigue ou dépister un complot. Au théâtre, si les acteurs jouent, le spectacle n'a pour témoins que les hôtes de la loge du Sultan et rarement le Sultan lui-même. Le harem préoccupe peu le fils du Prophète : sa mère et ses filles font à la fois partie du cortège officiel et de sa domesticité privée. Leurs mains préparent le pain et cuisent les mets d'Abdul-Hamid. Là se borne l'intervention de la famille impériale. La prière dite et le repas terminé, Abdul-Hamid rentre dans son isolement farouche. Le Sultan habite une solitude hantée par l'épouvante.

***

Pauvre Crète! Les horreurs s'y succèdent depuis un siècle. Les prétendues pacifications n'y ramènent pas le calme. Veut-on savoir quels bienfaits s'accomplissent dans cette région désolée au lendemain des armistices? Qu'on écoute cette histoire :

Dans le district de Mylopota existe une grotte qui s'ouvre dans la paroi d'un énorme rocher et que les paysans appellent la caverne de Melidchini. Des stalactites s'effilent à la voûte en minces faisceaux ou pendent aux murs comme des rideaux de brocart blanc, froissés de larges plis. A la lueur des flambeaux de cire, on distingue à terre des ossements que la pierre blanche enveloppe déjà comme un linceul. C'est que, dans l'été de 1822, trois cents chrétiens, surtout des vieillards, des enfants et des femmes s'étaient réfugiés là. Quelques hommes gardaient l'entrée, et, comme on ne peut s'y glisser qu'à plat ventre, tous les Turcs qui apparaissaient étaient aussitôt décapités. Les musulmans furieux bouchèrent l'étroit soupirail avec des feuilles mortes et des branches sèches et y mirent le feu. La fumée, chassée par la brise, entra dans les longs couloirs et poursuivit jusque dans les dernières profondeurs du souterrain les chrétiens affolés.

Pendant plusieurs jours, on entendit des cris et des lamentations qui sortaient en gémissements amortis et de plus en plus faibles du fond de l'abîme. Puis tout se tut. Les musulmans n'osaient pourtant se risquer à pénétrer dans la caverne. Ils attendirent dix-huit jours et obligèrent un prisonnier chrétien à s'introduire dans ce tombeau. Il en sortit tout égaré et leur fit comprendre qu'ils n'avaient rien à craindre. Les Turcs restèrent pourtant trois jours encore avant de se risquer à dépouiller les pauvres gens que la fumée avait étouffés. Cet horrible attentat, qui nous est raconté par M. Gaston Deschamps, s'accomplit au lendemain d'une « pacification ». Qu'on restitue la Crète à la Turquie et, le lendemain les mêmes forfaits ensanglanteront l'île

***

Où s'arrêtera la publicité remplie d'imagination que nous rencontrons à chaque pas, voitures-réclames, chars-réclames, hommes-sandwichs, pseudo-gentlemen répandant avec flegme les adresses à retenir. Voici que l'on va, dit-on, passer à la publicité parlante et musicale sous une forme nouvelle. D'implacables voitures-annonces déambuleront en répandant à souhait l'imitation mécanique de la parole et de la musique. Mystères et indiscrétions conjurés du phonographe et de l'orgue de Barbarie, — ô combien barbare! Chaque voiture porterait, dans ce système, son « crieur automatique », représentant un personnage célèbre et proclamant l'annonce convenue; pendant ce temps, un mécanisme breveté, actionné par le roulement du véhicule, exécuterait des airs variés

***

Guerre aux chapeaux

Au nom de l'esthétique, les artistes ont fulminé l'anathème contre le « haut de forme ». Le *Journal de l'Hygiène* va plus loin. Il déclare, en bloc, la guerre aux chapeaux.

Ne portons plus de chapeaux : c'est ce qui rend chauve.

« Il faudrait, dit le journal en question, prendre, dès le jeune âge, l'habitude de se dénuder la tête, en proscrivant pour dormir le diadème d'Yvetot (*aliàs* le bonnet de coton) et en portant des couvre-chefs légers, tant pour se garantir du soleil que pour se préserver des passages de milieux surchauffés à des milieux froids. Mais la règle générale devrait être de se tenir tête nue, si l'on tient à conserver des cheveux et par conséquent à se préserver des rhumes de cerveau. »

Agréable conseil à mettre en pratique par les temps de pluie et de soleil!

A notre époque où foisonnent les Ligues et les Associations, comment se fait-il qu'il ne s'en soit pas formé une contre l'usage ou simplement l'abus de ce couvre-chef dénoncé à la fois par les esthètes, les hygiénistes et les gens pratiques? Chaque matin, l'homme civilisé brosse, lustre et bichonne ce fallacieux accessoire de toilette qui se hérisse au moindre contact et qui se gondole dès que son propriétaire a la prétention de s'introduire dans un fiacre ou dans un wagon de la Ceinture.

Au théâtre, c'est bien pis. Connaissez-vous rien de plus lamentable que le sort du monsieur de l'orchestre qui tient à ne pas se séparer de son couvre-chef, ainsi que l'exige la mode dans sa haute sagesse? A force d'ingéniosité et de persévérance, il arrive parfois tant bien que mal à suspendre son tyrannique compagnon au crochet dont certains directeurs ont eu l'amabilité de munir leurs fauteuils. Mais alors, il lui reste à résoudre la question non moins délicate de loger ses jambes d'un côté ou de l'autre de l'obstacle ainsi dressé au niveau de ses genoux.

La moindre négligence, le plus petit mouvement d'inattention amène une catastrophe. S'il faut livrer passage à un voisin attardé, le monsieur de l'orchestre est réduit à une gymnastique désespérée pour sauver son chapeau : ou il le serre contre sa poitrine en un geste de nourrice alarmée, ou il le tient à bout de bras au-dessus des conflits de l'humanité, avec quelle grâce, vous le savez! Le plus souvent, le détenteur du haut de forme finit par fourrer l'incommode pétase sous son siège, au petit bonheur, et je n'ai pas besoin de vous dire en quel état il le retrouve, pour peu que les pieds du voisin de derrière aient trouvé le moyen de s'insinuer jusqu'en cette retraite insuffisamment protégée.

Une Ligue devrait se former avec ce cri de guerre : « Le chapeau haut de forme, voilà l'ennemi! » Que tous ceux qui sont de cet avis recrutent des adhésions; qu'ils s'engagent à prêcher d'exemple en proscrivant cet article de leur ajustement, et le tuyau de poêle disparaîtra plus vite peut-être qu'on ne pense.

***

A cheval sur son droit.

On a fait courir faussement le bruit que les pièces belges allaient être démonetisées.

Une aventure désagréable vient, à ce propos, d'arriver à un Belge :

Etant entré, l'autre jour, dans un chalet de nécessité, le sujet du roi Léopold, à sa sortie, tendit à la préposée une pièce de 1 franc à l'effigie de son souverain.

Refus de la bonne dame de l'accepter en paiement, discussion entre elle et son client; bientôt, le ton de la conversation s'élève, un attroupement se produit. Impatienté, le monsieur hèle un fiacre, se fait conduire au commissariat de police, où l'honorable magistrat lui affirme que sa pièce a parfaitement cours.

Ravi de cet arrêt, notre homme se fait incontinent conduire auprès de la gardienne de l'édifice. Mais celle-ci, de plus en plus obstinée, refuse de nouveau d'accepter la pièce de son client, lequel, toujours en fiacre, fait le tour de diverses banques, Crédit Lyonnais, Société générale, etc.

— Votre pièce est bonne ! lui répond-on partout.

— Votre pièce ne vaut rien ! réplique imperturbablement la préposée.

Après maintes protestations de part et d'autre, le voyageur consulte sa montre et son automédon. Les frais de voiture s'élevaient à 10 francs.

C'était cher, mais le bon droit avait gagné sa cause.

***

Ministres avariés.

Les fêtes russes ont fait du mal à deux grands ministres français.

Des curieux s'étaient juchés, pour voir passer le tsar, sur les statues monumentales qui ornent la façade du Palais-Bourbon.

Après la fête, on constata que le genou de Sully était fortement égratigné. Quant au chancelier de L'Hospital, sa main droite était complètement brisée; il y manquait deux doigts, et ce n'était plus que par un prodige d'équilibre qu'il tenait encore sa plume.

L'architecte du Palais-Bourbon, interrogé sur cette crise ministérielle et sculpturale, a déclaré que c'était l'absence de crédits qui empêchait les réparations à ces deux statues.

Le député Desfargues, le député-maçon, qui travaille gratis, a une besogne tout indiquée.

Oscar Havard.

---

# PETITE FLEUR[1]

PAR

**HENRY BISTER**

## IV (*Suite.*)

Cet hiver, il la trouvait vaguement inquiète, attristée sans cause appréciable. Ses amies l'ennuyaient-elles, ou cette vie de perpétuel campement qui semblait autrefois lui plaire ? Angelo, désireux de la distraire, lui offrit de faire un peu de musique au bon curé de Roquebrune, pour solenniser sa messe du dimanche. Fioretta ne dit pas non, accepta sans empressement, et un dimanche, dans l'humble église toujours parée de plantes communes, de feuillages d'oliviers, de branches d'eucalyptus aux étranges fleurs plumeuses, la voix un peu mince, mais très pure de la jeune fille s'éleva tout à coup, confondue, enroulée avec les phrases harmonieuses du violon d'Angelo.

Pour lui, cette mélodie pieuse, composée l'hiver passé, chantait tout un poème d'enfance chrétienne, de douces croyances, contenait une prière vibrante, appelait sur lui, sur sa petite amie, les bénédictions du Ciel. Au milieu d'un nuage d'encens, Angelo voyait là-bas le vieux prêtre au cœur d'or officier à l'autel, dans ses ornements des fêtes joyeuses; il reconnaissait, dans la foule agenouillée, des visages connus et aimés naguère ; il retrouvait aux murailles les mêmes saintes images qu'il avait vénérées, et, dans le bas-côté de gauche, cette copie naïve du Jugement dernier, rapportée de Rome par un peintre du bourg, plus pieux qu'habile, et qui avait plongé Angelo, bien souvent, dans une terreur salutaire.

Il lui semblait que, de jouer sur son violon cette mélodieuse prière, dans l'église de son enfance, cela lui porterait bonheur et l'aiderait à gagner plus vite sa Fioretta.

Elle, cependant, n'était pas moins soucieuse qu'auparavant, et si Angelo l'eût mieux comprise il aurait deviné que, quand elle était ainsi préoccupée, c'est que Willy la négligeait trop, oubliait de lui parler pendant des journées entières, la traitait avec une indifférence dédaigneuse. Dans ces moments, Fioretta se demandait si elle n'avait pas trop préjugé de sa beauté, et s'il suffisait d'être belle pour plier autour de soi les volontés ou les orgueils.

Cependant, lorsqu'Angelo la remercia, en la complimentant sur son joli chant pur et frais, elle s'anima un peu; et, comme prise d'une idée soudaine, elle lui fit la grande joie de lui demander :

— Voudrais-tu, dimanche prochain, recommencer à Menton ce que nous venons de faire ici? J'en serais très contente, et M^me Hotkins viendrait nous entendre.

Mais, le dimanche suivant, Fioretta était plus soucieuse que jamais en descendant de voiture à la porte de l'église. Elle avait dit la veille en dînant :

— Qui viendra demain aux Pénitents Noirs?

— Pas moi ! s'était écrié vivement Willy. Ça m'ennuie, la musique religieuse, et j'ai d'ailleurs promis aux Jameson d'aller à Nice avec eux.

Fioretta baissa la tête et entendit à peine M^me Hotkins qui lui disait :

— Je vous accompagnerai, mon enfant; nous prendrons en passant l'oncle Parker.

Fioretta s'était trompée quand elle avait espéré conquérir Willy Hotkins au charme de sa voix limpide. Elle chanta médiocrement, sa déception de femme ambitieuse parlant plus haut que son amour-propre de musicienne.

Angelo, un peu nerveux, car il avait compté sur un succès de sa petite princesse, joua de toute son âme, fit éclater dans son jeu un sentiment si poignant que plusieurs têtes, dans la nef, se retournèrent vers la tribune.

A la sortie, quand il eut dit adieu à Fioretta et à ses amis, Angelo fut abordé par une femme encore jeune, à la mise un peu trop voyante, aux traits réguliers et intelligents. Brusquement, elle lui demanda d'une voix bien timbrée :

— Pardon, cette jeune fille est-elle votre sœur, votre cousine ou votre parente?

— Non, balbutia Angelo.

— Alors, c'est bien; je puis vous dire franchement qu'elle a chanté comme une petite oie... C'est très désagréable pour un compositeur, et l'on me dit que vous êtes l'auteur de ce *Pater*... Très joli, très gracieux, tout à fait dans ma voix.

Comme Angelo s'inclinait sans répondre elle continua :

— Mais je ne me présente pas! Comtesse de Naverni, Villa des Pins... Venez me voir, je m'intéresse aux jeunes artistes et je m'efforce de leur être utile.

Elle salua vivement et laissa Angelo tout étonné de son aventure. Il avait souvent entendu parler, à Menton ou à Paris, de cette ancienne cantatrice éprise de son art, qui avait renoncé au théâtre après son mariage avec un noble Italien, mais se dédommageait de son sacrifice en chantant partout où elle pouvait chanter: concerts de charité, grands mariages, messes solennelles. Ses salons avaient la réputation de lancer tous les jeunes musiciens de talent rencontrés par la charitable et exaltée comtesse.

Lorsqu'Angelo raconta sa rencontre à Parker et au curé de Roquebrune, le vieil Anglais se frotta les mains :

— A présent, mon garçon, je crois que ton affaire est sûre ! Ce qu'une femme veut, Dieu le veut, a dit quelqu'un qui avait beaucoup de bon sens... Tous mes compliments, tu as de la chance!

Le curé se contenta de dire :

— Dieu te bénit ; remercie-le, mon enfant, et n'oublie pas que sans lui tout le talent ne sert de rien.

Malgré les sollicitations de la comtesse de Naverni, Angelo ne consentit pourtant pas à l'accompagner, à l'église, dans le morceau si piètrement chanté par Fioretta. Il eût cru infliger à la jeune fille un froissement douloureux, et il avait si grande peur de lui causer la moindre peine !

La comtesse ne se fâcha point et murmura en le menaçant du doigt :

— Oh ! j'ai tout de même eu tort de la traiter de petite oie. Il fallait me dire la vérité !

Et elle l'invita plusieurs fois, le fit entendre chez elle, ne le renvoya à Paris que muni de recommandations, d'encouragements, et de cet adieu cordial :

— Dans trois mois, nous nous reverrons... et je saurai me faire pardonner mon injure à votre petite fiancée...

La petite fiancée, elle, ne s'était pas montrée aussi encourageante. Avant de partir, Angelo lui avait dit un jour :

— Voilà bientôt quatre ans, Fioretta, que je t'ai demandé, sur la jetée, au soleil couchant, de me répéter une promesse très vieille... Je t'avais assuré que je serais alors capable de t'offrir une vie suffisante... Es-tu prête ? et veux-tu être ma femme dès à présent? Je ne suis pas riche, et je dois de l'argent à M. Parker. Mais il ne nous pressera pas, et avec de l'économie...

— Nous avons le temps ! murmura-t-elle d'un air las.

— Oui, tu as raison, mais le temps, c'est si long quand on est seul ! Je travaillerais mieux si tu étais auprès de moi... Veux-tu que je te raconte comment je suis logé, ce que j'ai acheté à Paris?

Il était très fier en lui détaillant chaque pièce de son modeste appartement; pour s'aider, il avait pris son carnet, et, entre deux notations de musique, il traçait le plan de son banal logis, semblable à cent mille autres logis presque pauvres de la grande ville, mais si magnifiques auprès de la chaumière qui avait été la dernière habitation commune d'Angelo et de Fioretta.

1. Voir l'*Ouvrier* depuis le 13 mars 1897.

Elle, avec une horreur à peine dissimulée, se représentait les murailles tapissées de papiers à bon marché, les peintures écaillées, les grossières moulures des plafonds; elle voyait le meuble d'acajou vulgaire, les tentures de coton, les tapis trop minces qui n'enlèvent rien au parquet de sa sonorité ni de sa froidure.

Et il s'étonnait qu'elle ne s'émerveillât pas comme lui de cette première installation si péniblement gagnée. Une idée lui traversa le cerveau :

— Est-ce que ça ne te plaît pas? Je ne connais plus tes goûts, et il ne faut pas m'en vouloir si je me suis trompé.

— Oh! non, je ne t'en veux pas... Seulement j'ai pris d'autres habitudes ; si tu savais comme c'est joli chez les Hotkins!

Complaisamment, elle lui expliquait les raffinements de confort et de luxe d'un riche ameublement très moderne, les frêles paravents, les meubles laqués, les verreries constellées de fleurs étranges; et il écoutait, désolé, sûr maintenant d'avoir fait fausse route en ses achats. Il se souvenait d'avoir vu, dans de somptueux magasins, des choses semblables à celles dont parlait Fioretta.

Quelquefois il avait trouvé les meubles très laids, les fleurs des étoffes ou des vases tout à fait folles; et cela coûtait horriblement cher... Mais n'importe! puisque Fioretta aimait tout cela, il faudrait bien le lui procurer; et si elle le payait d'un sourire, Angelo se croirait chèrement payé.

— Alors, tu ne veux pas encore? demanda-t-il avec un de ses gros soupirs accablés.

— Pas encore; plus tard, un peu plus tard.

Angelo ne s'était pas révolté; il avait dit adieu à Roquebrune, était rentré seul à Paris.

Et vraiment, tout semblait lui réussir depuis que la comtesse de Naverni l'avait pris sous sa haute protection. Il jouait dans des salons très fréquentés, avait plus de leçons, venait d'être entendu avec succès dans un grand concert du dimanche. Ce n'était pas encore la fortune, mais c'était presque la richesse pour ce garçon du Midi resté simple et sobre, se grisant seulement de sa musique ou de ses pensées.

Au mois d'avril, quand Fioretta traversa Paris, Angelo lui raconta tous ses bonheurs ; elle accueillit ces confidences avec un sourire heureux, parut à Angelo plus gaie que dans l'hiver. Elle avait lu dans les journaux le nom de son ami, accompagné d'éloges et de promesses ; et cela lui avait fait si grand plaisir!

Angelo songea que les femmes ont beaucoup de petites vanités, et que cette auréole qui entourait son nom rejaillissait un peu sur Fioretta, la rendait toute fière de lui. Il ne se fût pas tant réjoui s'il eût pu lire dans l'âme de sa petite amie. A Menton, dans le laisser-aller de la vie d'hôtel, Willy avait trop d'amis, était trop souvent loin de la maison. Fioretta était heureuse, tout simplement, de rentrer à Liverpool, où l'on dînerait en famille, où une intimité s'établirait, où Willy ne verrait, n'entendrait qu'elle, pendant les soirées de printemps, fraîches encore, rendant impossible l'éparpillement au dehors.

C'est cela qui faisait sourire Fioretta, lui inspirait une énorme condescendance envers tous ceux qui l'approchaient.

Enfoncé dans sa chère illusion, Angelo passa un printemps, un été, un automne délicieux. Il apprit à flâner longuement aux étalages, à se former le goût en regardant des merveilles d'élégance, à retrouver, dans tel meuble ou tel bibelot, un peu des idées et des descriptions de Fioretta. Et comme il devenait difficile, découvrait une à une les tares de son appartement ou de son mobilier, il se logea, vers octobre, dans un joli nid coquet, bien petit sans doute, mais si clos, si engageant qu'il semblait fait pour abriter la beauté de Fioretta.

Soigneusement, avec des hésitations de novice et de garçon peu fortuné, il emplit sa bonbonnière de ruineuses fantaisies, trouva d'instinct les nuances qui s'harmoniseraient le mieux avec les yeux, les cheveux, le teint de sa petite fiancée. Et cela fait, il avait la bourse si plate qu'il fut bien heureux de vendre, pour quelques sous, le pauvre mobilier qu'avait dédaigné sa princesse.

Que tout cela coûtait cher! et qu'Angelo eut d'étonnement, en faisant ses comptes, à découvrir qu'il avait tant gagné depuis dix mois, et qu'il n'avait rien épargné, ne pouvait rien envoyer, cette année, au vieux Parker.

— Qu'importe! s'écria-t-il, ce sont des dépenses qu'il fallait faire! Nous économiserons plus tard, et rien n'est trop beau pour ma Fioretta si aimée!

Il calcula que l'hiver allait bientôt venir et lui ramener la jeune fille. Cette fois il s'expliquerait clairement, parlerait à Mme Hotkins et... et leur mariage pourrait se faire là-bas, au grand soleil, dans l'humble église de Roquebrune, sous l'œil attendri du vieux curé tout heureux de bénir ses enfants.

Comme Angelo serait fier de faire à Fioretta cette surprise d'un appartement de riches, de lire sur sa figure une approbation de son goût, de l'entendre dire, de sa voix câline et rieuse :

— Que c'est joli, Angelo! et que cela ressemble peu à l'horrible acajou dont tu me parlais l'an dernier... pour me faire peur, sans doute!...

## V

Un matin d'octobre, par un temps gris qui ouatait de brume les fenêtres de sa chambre, Angelo, très absorbé, répétait pour la vingtième fois un morceau ardu qu'il devait jouer le soir même chez la comtesse de Naverni. Il y aurait beaucoup de monde; Snovak, le grand violoniste polonais, avait promis de se faire entendre, et Angelo mettait son point d'honneur à ne pas rester trop au-dessous du maître.

Un coup de timbre le fit tressauter et murmurer; qui pouvait bien le déranger en un jour pareil, et en dépit des précautions prises?

Angelo alla ouvrir, et comme il hésitait à parler, à reconnaître la visiteuse dans l'ombre de l'escalier, une voix connue, un peu changée et plus ferme depuis l'an dernier, lui dit :

— C'est moi, Fioretta; ne veux-tu pas me recevoir?

S'il voulait? Oh! certainement! Il était si heureux de la revoir!

— Avant le mois de novembre je ne t'attendais pas. Est-ce que Willy se trouve plus mal?

— Non, non; il va bien, très bien...

Il l'entraînait au salon, remarquait alors sa figure un peu amaigrie, son front barré d'une ride légère qui donnait au visage entier une expression de volonté ou d'obstination. Elle souriait, mais son sourire n'était plus le même; il y avait un peu d'amertume au coin des lèvres, moins de jeunesse et de gaieté réelle dans les yeux qui semblaient regarder au loin, vers un but où la jeune fille s'était promis d'arriver une fois ou l'autre.

— Qu'as-tu? Que s'est-il passé? Où est Mme Hotkins? lui demandait Angelo en la faisant asseoir.

— Ce qui s'est passé? Oh! peu de chose. Willy est marié depuis hier; Mme Hotkins viendra plus tard en France, quand la maison sera remise de ce grand désordre du mariage... Il faut bien aller voir l'oncle Parker, ne pas se laisser oublier...

— Et toi? on t'a renvoyée? on ne veut plus de ta présence

Elle releva fièrement la tête.

— A quoi penses-tu? C'est moi qui m'ennuyais, qui ne voulais plus rester là! Et je vais, la première, chez l'oncle Parker qui me demande...

Angelo, devenu un peu pâle, la regardait fixement, comme pour deviner toute sa pensée. Ne se cachait-il pas une navrante histoire sous les explications singulières de Fioretta?

Il lui prit les mains, comme quand elle était enfant et ne voulait pas lui raconter un gros chagrin ressenti en son absence.

— Est-ce bien vrai, Fioretta? Ne me trompes-tu pas, aujourd'hui? Ou bien n'as-tu plus confiance en moi et ne veux-tu pas me parler franchement?

Si maîtresse d'elle-même qu'elle fût devenue, Fioretta se sentait toute prête à succomber à la tentation de ne rien dissimuler pendant une heure; elle avait besoin de dire à quelqu'un ses rancunes et ses déceptions. La veille, elle n'eût rien raconté, peut-être; mais la séparation, le départ de Liverpool, ce voyage affreux qu'elle avait fait toute seule lui avaient ébranlé les nerfs.

Elle fondit en larmes, sanglota longtemps, et au milieu de ses sanglots et de ses pleurs, répondit de son mieux aux questions troublées d'Angelo. Et quand le courage manqua au jeune homme, quand il n'osa plus interroger, ce fut elle qui continua le récit de sa vie des derniers mois...

En août il avait fait très chaud, même à Liverpool où la belle saison, d'ordinaire, est presque terminée à cette époque. M. Hotkins ayant déjà quitté ses affaires, pour voyager le mois précédent en pays de Galles, ne pouvait s'absenter une seconde fois; sa femme ne voulait plus le quitter avant la longue séparation de l'hiver. Cependant Willy, attaché depuis peu aux bureaux de son père, étudiant du matin au soir la question des armements, des départs ou des arrivées de bateaux, trouvait très pénible ce premier esclavage qui le retenait à la ville en pleine canicule.

Mme Hotkins proposa un jour une combinaison qui devait satisfaire son fils, le dédommager de ses sacrifices présents et futurs.

— J'ai reçu ce matin, dit-elle, une lettre des Barton qui passent tout l'été à Windermere. Ils me demandent Willy et Fioretta pour une quinzaine. On va chasser le grouse; cela te plairait-il, Willy?

Willy avait accepté, comme il eût accepté toute invitation lui permettant de manquer le bureau, de courir la campagne et d'oublier que, sur les mers de Chine, trente-deux bateaux appartenant à la maison Hotkins visitaient les grands ports de l'Asie, attendaient des ordres, essuyaient des tempêtes et disputaient aux vagues la fortune de la famille.

*(La suite au prochain numéro.)*

Henry Bister.

*Le Directeur-Gérant :* HENRI GAUTIER. Sceaux. — Imp. E. Charaire.

5 centimes le N° année courante (10 centimes le N° années échues.) N° 2007 TRENTE-SIXIÈME ANNÉE. — 10 Avril 1897

# L'OUVRIER

Journal illustré paraissant le Mercredi et le Samedi

ABONNEMENT D'UN AN : (104 numéros) France, Algérie et Belgique : 6 francs.

DIRECTION ET ADMINISTRATION : LIBRAIRIE BLÉRIOT, HENRI GAUTIER, SUCCESSEUR, 55, quai des Grands-Augustins, Paris.

ABONNEMENT D'UN AN (104 numéros) Colonies et Étranger (sauf la Belgique) : 7 francs.



# LE ROMAN D'UN SAUTE-RUISSEAU[1]

PAR

ROGER DOMBRE

PREMIÈRE PARTIE

## L'étude de maître Carbonnière.

VII (*Suite*).

Avec la rapidité d'une flèche, l'enfant arriva à la cure de Saint-Jean, proche de la rue du Doyenné, puis il traversa le pont, toujours en courant, arriva rue du Peyrat et, avant d'escalader l'escalier, il s'arrêta au rez-de-chaussée et entra à l'étude.

— Eh bien! petit, tu y mets du temps à déjeuner! dit Meynier en l'apercevant, et... Mais qu'as-tu donc? Tu as pleuré? tu pleures encore?

— Je viens vous dire qu'il ne faut pas m'attendre : ma grand'mère est bien malade, répondit tristement l'enfant; nous l'avons trouvée comme morte, étendue par terre. Je crois que c'est une attaque.

— Tu as été chercher un médecin?

— Oui, et il a dit qu'il fallait le prêtre, comme elle le demandait. Je viens prévenir Mme Matzague.

— Viens ici, mon pauvre gosse, ça me fait de la peine, ce que tu me dis là, fit Meynier en attirant l'enfant à lui.

Tous l'embrassèrent, même Gillery qui, oubliant toute rancune, lui dit quelques bonnes paroles.

— Vous êtes de bons amis, fit celui-ci, et, si je ne vous revois pas, je garderai de vous un excellent souvenir.

— Comment, si tu ne nous revois pas?

— Dame! si la grand'mère s'en va, il faudra bien nourrir ma petite sœur à moi tout seul.

— Pauvre gosse! nous aussi nous te regretterons, dirent-ils tous en chœur.

Pendant ce temps, au deuxième étage, une scène d'un autre genre avait lieu :

— Ma chère amie, disait M. Matzague à sa femme, je suis appelé précipitamment par dépêche, à Paris...

— Rien de sérieux, j'espère? demanda la jeune femme, angoissée.



Le cycliste lui enfonçait un couteau entre les deux épaules. (Voir page 787.)

— Mon Dieu non; j'en aurai pour quarante-huit heures tout au plus.

— Ce sera bien fatigant.

— Peu importe. A mon retour, nous donnerons un bal.

Mme Matzague eut un haut-le-corps de surprise.

— Quoi! au moment où les affaires vont si mal?

— Il y a des gens qui donnent une fête à grand fracas la veille d'une faillite, ricana Matzague.

— Je ne les approuve pas.

— Ils ont parfois raison : cela fait taire les mauvais bruits qui courent sur leurs affaires et peut leur rendre le crédit. Mais à quoi bon dire cela? les femmes n'y comprennent rien.

— Emportez-vous une valise?

— Non, tout au plus un sac et une couverture de voyage. Je pars tout de suite, je n'ai que le temps d'attraper le train de deux heures et demie.

— Vous n'avez pas fait atteler?

— A quoi bon! Je peux prendre une voiture à la station, c'est à deux pas.

— Voulez-vous que je sonne Joseph?

— C'est inutile, répondit vivement Matzague, j'irai moi-même.

Et il se dirigea vers la porte, chargé d'un sac de nuit où il venait de jeter

1. Voir l'*Ouvrier* depuis le 31 mars 1897.

quelques menus objets, et de sa couverture roulée dans la courroie.

— Vous n'avez pas dit adieu aux enfants !

— C'est vrai, fit Matzague, avec une nuance d'embarras... Mais ils jouent en ce moment et... je n'ai plus le temps... Vous les embrasserez pour moi.

Arrivé au bas de l'escalier, il attendit Bernard qu'il avait cru voir, par la fenêtre, tourner le coin de la rue du Peyrat.

— Pourvu que le petit scélérat ne me fasse pas poser une heure! pensa-t-il... car il faut que, pour tous, je sois parti par le train de deux... Tiens ! le voilà ! il était déjà à l'étude.

Bernard venait de quitter ses camarades ; il passait très vite, sans voir M. Matzague qui le happa au passage.

— Eh ! petit, où vas-tu ainsi ?... Tiens ! on dirait que tu pleures ?... Encore une sottise, sans doute ?

— Hélas ! monsieur Matzague, sanglota l'enfant en échappant à son étreinte pour enjamber deux par deux les degrés de l'escalier, ma grand'mère se meurt et je cours chercher Mme Matzague qu'elle désire voir avant... avant de s'en aller.

Matzague le laissa monter ; pourquoi l'aurait-il retenu ? Il avait eu le temps de voir que Bernard n'avait pas la même veste que dans la matinée.

En effet, dans ses efforts pour relever sa grand'mère, le jeune garçon avait vu sauter les derniers boutons de son vêtement ; or, pendant qu'on couchait la malade, Renée le lui avait fait observer et, déposant dans une armoire la veste détériorée, il avait endossé l'habit des dimanches.

M. Matzague parut d'abord contrarié de ce contre-temps, puis il en prit son parti.

— Bah ! pensa-t-il, qui donc va s'amuser à tâter les doublures de ce gamin, dans une maison que visite la mort ? On a bien autre chose à faire... Le petit bonhomme va désormais porter des habits de deuil et, à mon retour, je me charge d'opérer une perquisition dans les vieilleries de ces braves gens. Pour le moment, allons au plus pressé : feignons un départ instantané. Advienne que pourra du testament, plus tard !... Je ne serai jamais soupçonné, moi... L'action n'a pas eu de témoins et tout le monde connaît l'étourderie de Bernard. Quant à l'oncle des Eprouvans, conclut-il en s'installant dans le coupé qu'il avait fait approcher du trottoir, eh bien ! celui-ci, qui me déshérite, sera puni comme il le mérite !... Lors même que sa fortune irait à sa filleule, lors même que le testament se retrouverait... je me serai vengé !...

Ses yeux noirs eurent une lueur haineuse, cruelle, et il continua de rouler vers la gare de Perrache, tandis que le pauvre Bernard contait son malheur à sa protectrice.

Celle-ci s'habilla à la hâte, descendit avec le jeune garçon et le fit monter en voiture avec elle, après avoir prévenu ses enfants et leur institutrice que son absence pourrait se prolonger jusqu'à la nuit et peut-être davantage.

Lorsqu'ils arrivèrent rue du Doyenné, le médecin était parti, non sans avoir fait tout ce qu'il était humainement possible de tenter pour sauver la malade ; la concierge préparait ce qu'il fallait sur une petite table pour l'Extrême-Onction, et le prêtre achevait de confesser la mourante.

A la vue de Mme Matzague, celle-ci eut une lueur de satisfaction dans ses yeux éteints.

Mme Matzague s'approcha du lit, prit dans ses mains la main froide de sa vieille amie, et lui dit d'une voix forte et haute, en lui montrant les deux enfants éplorés :

— Je vous promets de ne pas les abandonner : ils seront miens autant que possible et j'en ferai de bons chrétiens ; ils ne vous oublieront jamais. Confiez-les-moi.

Une expression de sérénité infiniment douce illumina les traits de cire jaune de Mme de Prouelle et elle prononça péniblement ces mots :

— Je pars en paix, je vous les donne. Maintenant préparez-les.

Mme Matzague attira à elle le frère et la sœur, les embrassa tendrement et leur dit :

— Mes chéris, je vais vous parler comme si vous étiez déjà un homme et une femme, c'est-à-dire des âmes fortement trempées ; votre chère grand'mère va vous quitter, mes pauvres petits ; elle termine doucement une vie de travail et de souffrance, elle va entrer dans un repos délicieux, et cela d'autant plus vite que vous prierez beaucoup pour elle et serez très sages.

« Voyez-vous, c'est une belle âme qui s'en retourne à Dieu ; elle a bien mérité son bonheur, et pour lui adoucir ses derniers moments, mes chéris, il faut vous montrer courageux. Après elle, vous ne serez pas abandonnés, je vous le promets : j'aurai soin de vous, mais il faudra que Renée soit très obéissante, et toi, Bernard, il faut devenir sérieux, mon enfant, et songer que tu seras bientôt chef de famille ; tu devras protéger ta sœur et travailler pour gagner ta vie et la sienne ; on t'y aidera autant que possible, mais, je te le répète, ne sois plus ni léger, ni paresseux, ni capricieux, ni fou...

— Oh ! je ne le serai plus, sanglota l'adolescent. Comment voulez-vous, maintenant, que je rie et plaisante ? J'aurai toujours du chagrin.

Mme Matzague ne répliqua pas ; elle savait que, si le souvenir reste, du moins le chagrin perd de son acuité, surtout quand on est très jeune.

Les pauvres petits pleuraient amèrement en embrassant les froides mains de cette aïeule si chère qu'ils avaient vue si vaillante à sa rude tâche, si tendre pour eux, si pleine de soins pour la petite infirme, si pieuse et si résignée, si oublieuse d'elle-même enfin !

Elle leur souriait, de sa pauvre bouche contournée, et elle s'en alla doucement dans le crépuscule, comme en un sommeil, sans agonie, sans secousse, comme un travailleur fatigué s'endort le soir après le labeur.

Elle avait reçu le viatique et l'Extrême-Onction avec toute sa connaissance, entourée de Mme Matzague et de Mme Saint-Louvec qui, rentrée chez elle entre six et sept heures, et ayant appris la triste nouvelle, était montée aussitôt chez sa vieille amie expirante.

Quand tout fut fini et qu'il fallut ensevelir la morte et arranger le petit appartement, Mme Saint-Louvec emmena Bernard et emporta Renée chez elle.

Elle les fit manger, car ils n'avaient rien pris depuis le matin et, s'ils ne sentaient pas la faim à cause de leur gros chagrin, ils tombaient de faiblesse et de fatigue.

Renée se coucha dans le lit inoccupé de Ghislaine et s'y endormit, écrasée d'émotion et de lassitude.

Bernard, dont les yeux se fermaient aussi, voulait absolument veiller sa grand'mère : on lui permit d'aller l'embrasser sur son lit funèbre, et la morte lui apparut si blanche, si souriante, si calme, que l'adolescent, malgré sa douleur, ressentit une grande douceur à la savoir heureuse dans le grand repos du trépas.

Pour l'obliger à descendre chez Mme Saint-Louvec, où il avait un canapé à sa disposition pour dormir, il fallut lui affirmer que sa sœur ne pouvait rester seule, Mme Saint-Louvec demeurant au logis mortuaire, et lui promettre de l'éveiller à l'aube pour qu'il vînt prier auprès de la défunte.

Mais le pauvre petit dormait d'un tel sommeil encore à sept heures du matin, qu'on n'eut pas le courage de l'en tirer ; ce sommeil était autant de moments pris sur le chagrin.

Mme Matzague n'était retournée chez elle que quelques instants, vers dix heures du soir, pour prendre un peu de nourriture, embrasser ses enfants, les faire prier pour Mme de Prouelle et pour les orphelins, et afin que l'institutrice couchât rue du Peyrat, au lieu de retourner chez elle ce soir-là.

Mme Matzague reparut rue du Doyenné en y amenant une religieuse de Bon-Secours, et elle passa la nuit en prière auprès de la dépouille de sa vieille amie.

— Heureusement que mon mari est en voyage, pensait-elle, car jamais il ne m'eût permis de faire ce que je fais là. Maintenant pourvu qu'il consente à ce que je m'occupe des enfants !

Le lendemain, à leur réveil, Bernard et Renée se rappelèrent leur malheur, tombèrent dans les bras l'un de l'autre et sanglotèrent éperdûment.

On leur permit de monter au troisième étage ; du moins, Bernard y porta sa sœur, et les pauvres petits prièrent longtemps auprès du lit funèbre.

Mme Matzague et Mme Saint-Louvec s'occupèrent des formalités à remplir ; à midi, on vit arriver sur la pointe du pied Meynier et Gillery qui embrassèrent Bernard et lui glissèrent à l'oreille :

— Nous n'avons qu'une minute, petiot, mais nous avons voulu grimper jusqu'ici pour te voir et t'apporter... ceci... Nous nous sommes cotisés, Gillery, Grosset et moi pour l'acheter ; ça n'est pas important, mais des clercs, tu sais ! — Grosset n'a pas pu venir : il fallait quelqu'un pour garder l'étude.

Ce disant, ils déposaient au chevet du lit mortuaire une couronne d'immortelles jaunes, humble don de leurs cœurs, légers peut-être, mais bons.

Bernard en fut touché jusqu'aux larmes et les embrassa tendrement en répétant :

— Oh ! mes amis ! que je vous aime !

Puis ils partirent, car l'heure pressait.

L'après-midi, sur l'ordre de Mme Matzague, un marchand de confections apporta aux deux orphelins des vêtements de deuil.

Or, à cet âge on n'est pas difficile à habiller, et l'on trouva aisément un costume tout fait pour Bernard et un autre pour Renée.

La fillette et le jeune garçon mirent précieusement dans un vieux coffre leurs habits de la veille, sans se douter qu'un papier très précieux gisait dans la doublure de la veste usée de Bernard et devait y demeurer enseveli bien des années.

Avec l'aide et sur le conseil de Mme Matzague, puisqu'ils devaient quitter bientôt la maison, ils firent un autodafé des vieilleries inutiles, tels que jouets brisés, paperasses sans valeur, chiffons de rebut.

Le lendemain eurent lieu les funérailles de la veuve de Prouelle.

Mme Matzague ne voulut pas que la dépouille de cette admirable femme allât à la fosse commune, et, le terrain étant fort cher dans le grand cimetière de Loyasse, elle loua une concession de

quinze ans dans celui de Caluire, à la campagne, où les frais sont moindres.

Elle prit l'argent nécessaire à cette affaire, de même que celui qui paya les funérailles et divers frais, sur sa bourse particulière, et son mari n'en sut rien.

Le frère et la sœur furent recueillis par elle, on le devine; Bernard avait suivi le cercueil de son aïeule avec une profonde douleur; il devait garder longtemps sur son front d'adolescent le reflet de cette souffrance.

La vie leur fut agréable chez leur bienfaitrice, et Gaston et Marianne s'ingénièrent autant que possible à adoucir leurs chagrins, sans les dissiper ni même les distraire outre mesure, toutefois.

Bernard ne retourna pas à l'étude de Me Carbonnière; des événements trop précipités, et dont le lecteur va avoir connaissance, changèrent la face de sa vie en amenant notre héros sur un autre théâtre.

VIII

Entre dix et onze heures du soir, au moment où les rares amis de Mme de Prouelle s'agenouillaient autour de sa dépouille, un homme d'une soixantaine d'années environ, mais vert encore et de tournure militaire, franchissait le pont Morand qui traverse le Rhône à Lyon et conduit aux Brotteaux.

Il prit ensuite le quai, puis la rue Godefroy très solitaire et peu éclairée, vu l'absence de magasins.

Tout en cheminant, il riait et monologuait au souvenir de la brillante partie de dominos qu'il venait de faire avec l'ex-général Lançon.

— Je savais qu'il avait le double-six, pardi! c'est pourquoi j'ai joué petit jeu pour l'embarrasser. Demain il prendra sa revanche, je veux bien, mais je peux le rouler encore. D'ailleurs, au cercle il n'y a que lui qui soit capable de me tenir tête; au billard, je ne dis pas, et... Au diable! ces s... machines, inepte invention fin de siècle! ajouta-t-il, surpris désagréablement par la rapide course d'une bicyclette tout contre le trottoir. Bon! une chute!... fit-il en riant; le vélomane n'est pas fort. Aussi, s'aventurer la nuit sur deux roues, sans lanterne!... Vous êtes-vous blessé, mons...

Il n'acheva pas; le cycliste venait de lui envoyer une poussée brutale et, sans lui laisser le temps de protester, enfonçait un couteau jusqu'au manche entre les deux épaules de l'ancien officier.

— Ah! traître! ah! scélér...

L'infortuné n'acheva pas et tomba dans une mare de sang.

Il eut le temps de recommander son âme à Dieu, non celui de souffrir.

Déjà l'assassin fuyait à toute vitesse sur son perfide coursier à deux roues, et la nuit garda son secret jusqu'à l'aube.

Alors, un individu, passant par hasard dans cette rue peu fréquentée, se heurta au corps de M. des Eprouvans.

— Bon! fit-il, un ivrogne! le diable l'emporte!

Mais son pied glissa sur le sol humide quoiqu'un âpre vent du nord eût séché la pluie du matin.

Pris d'une inquiétude soudaine, l'homme, qui était un fumeur émérite, frotta une allumette et, à cette lueur tremblotante, aperçut le corps de l'assassiné gardant encore entre les deux épaules le couteau dont on l'avait frappé.

Tout en grommelant de ce contre-temps, car il avait hâte d'aller se coucher, le promeneur nocturne gagna le poste de police et fit sa déclaration.

Une escouade de sergents de ville fut conduite sur les lieux par le commissaire de police qui dressa les constatations légales et fit enlever le corps.

Le lendemain matin seulement on connut le nom de la victime qui, ce soir-là, par hasard, ne portait pas de cartes sur elle, ni aucune indication d'adresse.

Les recherches de la police furent immédiatement portées sur tous ceux qui s'étaient servis de bicyclette cette nuit-là, car on avait relevé des traces de roues et constaté un foulement dû, sans doute, à la chute ou à l'arrêt brusque d'un vélocipédiste à l'endroit même où gisait la victime.

Des Eprouvans, qui vivait un peu « en ours », n'avait d'autres parents que les Matzague et Mme Saint-Louvec; et encore cette dernière ne tenait-elle à sa famille que par des liens fort éloignés; il était servi par une cuisinière et un valet de chambre, ancien soldat, qui, connaissant les habitudes de leur maître, firent avertir avant tout les amis de celui-ci, c'est-à-dire quelques vieux militaires en retraite avec lesquels il faisait sa partie au cercle chaque soir.

Tous accoururent par curiosité et par sympathie, et chacun discourut et discuta une heure durant sur la manière dont avait eu lieu l'assassinat dont personne ne savait rien, au fond.

Le couteau trouvé sur la victime n'offrait aucune indication : c'était un vieil objet au manche usé, à la lame fraîchement aiguisée, et qui ne portait ni nom ni numéro.

Quelques vagabonds furent pris et relâchés ; on ne connaissait pas d'ennemis à M. des Eprouvans et l'on ne voyait pas qui pût avoir intérêt à sa mort.

Les scellés furent apposés sur tous les meubles ; nulle part on ne trouva trace de testament ; enfin le corps du défunt fut décemment enseveli et confié aux soins des deux serviteurs et d'un prêtre de la paroisse qui passa la nuit en prières auprès du malheureux.

Ainsi, à une petite distance, deux morts dormaient leur dernier sommeil sur leur couche, qui tous deux avaient joué un rôle dans la vie de nos héros.

Ce jour-là, Mme Matzague fut trop occupée auprès de sa vieille amie et des orphelins pour ouvrir même un journal.

Le soir seulement, rentrée chez elle, elle trouva un avis de la police l'informant du malheur arrivé à son parent par alliance.

Elle en fut toute bouleversée car, quoiqu'elle connût fort peu M. des Eprouvans, vu les relations tendues de son mari avec le vieillard, une fin aussi tragique ne laisse pas que d'inspirer une pitié profonde.

Aussitôt après les funérailles de Mme de Prouelle et l'installation des orphelins rue du Peyrat, elle courut, non sans un grand trouble, rue Godefroy, prier avec ferveur auprès du pauvre mort et répondre aux interrogations du magistrat qui ne put tirer d'elle aucun éclaircissement.

Le matin même elle avait reçu un télégramme de son mari, ainsi conçu :

« Suis retenu ici plus longtemps. Ne pas m'attendre. Ecrirai. »

Le magistrat lui ayant dit que la présence de M. Matzague était nécessaire à Lyon pour l'instruction de l'*affaire des Eprouvans*, la jeune femme envoya à son mari cet appel pressant :

« Evénements survenus ici. Oncle des Eprouvans assassiné dans la nuit de vendredi à samedi. Votre présence urgente. »

A quoi Matzague répondit :

« Désespéré. Retenu ici entorse. Pas danger mais impossibilité voyager. Surprise douloureuse nouvelle assassinat oncle. Devrais être Lyon pour cela et affaires pressantes, et impuissant. Remplacez-moi. »

Le lendemain les deux époux échangèrent des lettres détaillées sinon tendres ; Mme Matzague parlait à son mari de l'affaire de l'oncle des Eprouvans et de la mort de Mme de Prouelle. Sur celle-ci elle s'étendait peu, se félicitant presque intérieurement du retard, du contre-temps qui retenait M. Matzague à Paris.

Quant à l'histoire de l'assassinat, elle en parlait avec tristesse et terreur, comme on parle de malheurs de ce genre arrivés dans une famille paisible. Elle n'avait aucune idée du mobile du meurtre et ne voyait pas qui y avait eu intérêt. Ce ne pouvait être qu'un rôdeur de nuit qui, sans doute effrayé par un bruit de pas lointains, s'était enfui sans dépouiller sa victime.

Des Eprouvans était encore pourvu de sa montre et de sa bourse quand on l'avait trouvé baigné dans son sang.

Après quelques banales expressions d'affection et de dévoûment, la jeune femme terminait sa lettre par deux ou trois lignes concernant Gaston et Marianne.

M. Matzague, plus bref encore, déplorait en termes assez froids l'accident de son oncle.

Il passait ensuite en revue les affaires, disait que prochainement il verrait une solution à la crise qu'il traversait ; ou bien c'était la faillite à brève échéance, ou bien au contraire un nouveau retour à la fortune.

De son entorse il ne disait presque rien ; ce devait être peu de chose.

Une fois de plus, Anne-Marie Matzague se réjouit de l'éloignement de son mari : d'abord, sa présence eût été une fatigue de plus, car il exigeait qu'on s'occupât beaucoup de lui ; ensuite, elle le connaissait : tracassé par ses propres affaires, agacé d'avoir à se mêler de l'assassinat de son oncle, il serait d'humeur détestable et en ferait souffrir son entourage. Enfin, si son mari était à Lyon, la charitable femme ne pourrait conserver auprès d'elle les petits Grandex, et même elle se demandait avec inquiétude ce qu'il adviendrait d'eux si la ruine tombait sur Matzague.

Toujours pieuse, elle se confiait et les confiait à Dieu, non sans trembler pour l'avenir.

Sa fatigue étant extrême à la suite des émotions qu'elle venait de subir et de ses courses fréquentes, tant à la rue du Doyenné qu'aux Brotteaux, elle prit le parti d'envoyer les quatre enfants à Oullins, à la campagne, avec l'institutrice en laquelle elle avait toute confiance. On s'installerait en camp volant, et le grand air ferait beaucoup de bien à Bernard et à Renée surtout ; ensuite, on verrait ce que déciderait M. Matzague.

Quelque privée qu'elle fût de ses enfants, Mme Matzague ressentait un véritable bien-être dans sa solitude.

Maintenant que l'affaire des Eprouvans semblait *classée* puisqu'on ne découvrait pas l'auteur du meurtre, elle n'avait plus rien à faire de ce côté-là. On ne lui en parlait plus et elle se contentait de prier quotidiennement pour le pauvre mort.

Elle avait mis à l abri ses protégés, et un grand calme s'était fait à la suite de la mort de sa vieille amie de Prouelle.

Le peu de meubles que possédait celle-ci demeuraient encore rue du Doyenné, le bail n'expirant que l'année suivante.

Mme Matzague n'éprouvait donc plus de souci, pour le moment, que du côté de son mari.

Elle reprenait ses forces altérées et comptait rejoindre bientôt son petit monde à Oullins, lorsqu'un beau jour Me Carbonnière la fit appeler et lui dit :

— Madame, je crois pouvoir vous annoncer dès maintenant que, la justice n'ayant trouvé trace de testament chez des Eprouvans pas plus que chez moi et chez aucun de mes confrères, votre mari devient, par droit de parenté, son légataire universel.

— Ah ! fit Mme Matzague toute saisie, je n'osais plus penser à cela. Un héritage vient toujours après une mort, par conséquent découle toujours d'une tristesse; mais quand la mort a été tragique, c'est plus douloureux encore.

Elle demeura pensive un instant, puis reprit.

— La vie est bizarre. Je suis sûre que si ce pauvre oncle des Eprouvans eût vécu plus longtemps, il ne nous aurait rien laissé. A moins que... il y a des gens insouciants qui ne pensent jamais à tester.

— Il y avait pensé, lui, fit lentement le tabellion.

— Ah ! au fait, vous devez le savoir, vous, maître Carbonnière.

— Je lui ai même fait un projet de testament et il devait m'apporter l'acte sur papier timbré, signé, daté et parafé.

— Récemment?

— Environ huit jours avant la catastrophe dont il a été victime.

— Et ce legs n'était pas en notre faveur, n'est-ce pas? demanda tranquillement Mme Matzague.

— Mon Dieu, non. M. des Eprouvans n'aimait pas votre mari, madame.

— Je sais bien, mais il pouvait ne pas déshériter les enfants. A moins que... peut-être laissait-il sa fortune aux indigents?

— Pas tout à fait, mais à une famille pauvre et méritante; je ne puis vous en dire davantage sans manquer à la discrétion.

— Alors tout est bien, murmura la jeune femme. Du moins, je veux dire qu'il aurait bien fait.

— Il vous savait riches!...

— Ou du moins il le croyait, pensa Mme Matzague. Mais, dit-elle soudain à haute voix, si M. des Eprouvans avait l'intention de léguer sa fortune à un autre, nous ne pouvons pas la garder, cette fortune.

Le notaire sourit :

— Dites cela à M. Matzague, fit-il.

Elle baissa la tête, accablée.

— Légalement, il a le droit d'hériter en sa qualité de plus proche parent et puisqu'il n'y a pas de testament.

— Légalement oui... mais, en conscience?

— Bien peu de légataires auraient vos scrupules, chère madame.

— Ah! si j'étais seule, je sais bien ce que je ferais!

— Moi aussi, je le sais bien, dit Me Carbonnière en souriant, car je vous connais. Je connais également votre mari et je doute qu'il ait les mêmes délicatesses que vous. Cependant, lui aussi peut avoir besoin d'argent... Admettez que ses affaires n'aillent pas bien en ce moment : il serait heureux en ce cas de recevoir un secours providentiel.

Mme Matzague tressaillit : elle n'avait point pensé à cela.

— Vous avez raison, conclut-elle en se levant, Dieu fait bien ce qu'il fait.

Tout en la reconduisant, le notaire demanda si M. Matzague était en voie de guérison.

— Oh! oui, répondit Mme Matzague, autrement je serais déjà auprès de lui; c'était peu de chose sans doute, mais ces bobos au pied, c'est toujours si long!

— C'est en se promenant à vélocipède qu'il s'est blessé? fit négligemment le tabellion.

— A Paris? oh! non. Mon mari est bon cycliste, c'est lui qui a formé son fils.

— Il doit s'en donner à présent, M. Gaston, avec ce petit museur de Bernard, à la campagne.

— Justement les enfants sont privés de leur bicyclette : leur père l'a donnée à réparer la veille de son départ pour Paris.

— Ah! — tiens! tiens! tiens! fit Me Carbonnière sur trois tons différents. Enfin, chère madame, si j'ai à écrire à M. Matzague la bonne chance qui lui échoit, où dois-je lui adresser ma lettre?

— Hôtel du Nil, rue du Helder; il gîte toujours là.

— Merci.

Et Mme Matzague s'éloigna, étonnée de l'intérêt subit que prenait le notaire aux exercices récréatifs de son mari et de son fils.

Quand il se retrouva seul, au lieu de mander le client qui l'attendait à l'étude, Carbonnière demeura un bon moment pensif dans son fauteuil de cuir, et murmura :

— On ne m'ôtera pas de l'idée que Matzague nous a entendus, le jour où je causais sur le palier avec des Eprouvans. Aussi ce diable d'homme avait bien besoin de crier tout haut ses projets!... Ensuite, Matzague est parti pour Paris le jour même où a eu lieu le crime qui le met en possession de six cent mille francs au moment où la faillite est à sa porte. Ensuite encore, il sait monter à bicyclette et il a donné à réparer celle de son fils la veille de son départ. — Or, des Eprouvans a été assassiné par un bicycliste, les constatations légales l'ont à peu près démontré, quoique, il se pourrait... — Enfin, je suis fou de penser à cela ! Que diable vais-je chercher midi à quatorze heures?

Au bout d'une minute de réflexion il reprit :

— Savoir si mon client des Eprouvans n'avait pas testé déjà et si l'acte ne lui a pas été enlevé?

« Non, voyons, encore une fois, je suis fou de me mettre martel en tête! — N'y pensons plus!

Cependant, il attira à lui une feuille de papier sans en-tête ni adresse imprimée et écrivit ces lignes :

« Prière de me dire exactement à quelle heure et quel jour un voyageur, du nom de Matzague et venant de Lyon, s'est installé dans votre hôtel. »

Il mit pour adresse sur l'enveloppe :

« Monsieur le Gérant de l'hôtel du Nil, rue du Helder, Paris. »

Et il l'envoya à la poste par le jeune garçon qui remplaçait, à l'étude, Bernard Grandex.

Par le retour du courrier il reçut le billet suivant :

« M. Matzague a pris possession de la chambre no 12 à notre hôtel, le samedi 17 mai dans la matinée : il arrivait en effet de la gare de Lyon et paraissait fatigué; d'ailleurs il ne se repose guère, étant en courses toute la journée. »

— Ah! ah! pensa Carbonnière en refermant le billet, il paraît que son entorse ne le gêne guère!... Or, il n'a dû quitter Lyon, vendredi, que vers minuit, — il y a un rapide pour Paris, justement, et il a fait croire qu'il partait par l'express de deux heures et demie.

« Tout cela est louche, louche, très louche! — Et je devrais livrer cette note au parquet.

« Pourtant — pauvre femme! — elle ne mérite pas cela! — Et pauvres enfants! — Est-ce que les prières et la sainteté de l'épouse ne rachètent pas les fautes de l'époux? — s'il y a faute, car enfin!... que sais-je, moi?

Irrité de se sentir si perplexe, le notaire jeta dans un tiroir la lettre du gérant dont il avait obtenu ces détails, grâce à un post-scriptum explicatif prouvant qu'il avait le droit de les exiger et imposant la discrétion la plus absolue à celui qui les lui donnait.

— Bah! se dit-il avec un énorme soupir, est-ce que ça me regarde, ça? C'est à la police à mettre le nez dans ces affaires. Mais ce Matzague va jouir d'une fortune qu'il ne mérite guère, et les pauvres dames Saint-Louvec sont frustrées dans les grands prix. Ah! si je pouvais changer les choses! — Mais voilà, si je me trompe, si je me fourvoie dans une grosse erreur, que dira-t-on, grand Dieu! de ce vieux tabellion qui se mêle de ce qui ne le regarde pas?

Il passa la main sur son front comme pour en chasser une pensée obsédante, puis il reçut le client qui s'impatientait dans la pièce voisine.

(*La suite au prochain numéro.*) ROGER DOMBRE.

## RECETTES DE LA SEMAINE

### Procédé pour reconnaître l'eau potable.

On n'ignore pas que l'eau employée en boisson peut, si elle est impure, être la cause de maladies dont elle véhicule les ferments.

Un moyen très simple de vérification de la potabilité de l'eau consiste à introduire une cuillerée de sucre dans un flacon de 500 grammes en verre transparent. On finit de remplir avec l'eau soumise a l'expérience et on ferme avec un bouchon. — Si dans les quarante-huit heures l'eau n'est pas devenue trouble, si elle n'a pas l'apparence laiteuse, on peut la boire sans crainte, car il y a tout lieu de croire qu'elle est pure et privée d'excès de sels calcaires, et que son ingestion n'aura aucune influence pernicieuse sur la santé.

### Guérison du chancre des chiens de chasse.

En employant le feu et les caustiques contre les chancres dont les oreilles des chiens sont quelquefois attaquées, on ne réussit pas toujours et on dépare l'animal auquel on est forcé souvent de couper les oreilles. Un moyen sûr et prompt, et qui n'oblige pas à leur envelopper la tête, c'est de leur tremper l'oreille attaquée dans un peu d'huile de navette, deux ou trois fois par jour. Le chancre se guérit rapidement, les douleurs s'apaisent et les caustiques deviennent inutiles, car le chancre ne reparait plus.

### Vernissage des meubles et du marbre.

On fait fondre sur un feu doux, en remuant toujours, 10 grammes de cire blanche râpée, 5 grammes de potasse et 150 grammes d'eau ; on obtient ainsi une espèce d'eau de savon que l'on peut conserver dans un flacon. Quand on veut s'en servir on en met, avec un pinceau doux, une couche légère sur les meubles ou sur les marbres, et l'on attend que l'eau évaporée ait laissé une mince couche de cire. Alors on frotte vivement avec un morceau de drap et l'on obtient un beau vernis.

---

On nous demande une recette ayant la curieuse propriété de ne faire maigrir que le visage. Si l'on peut nous en communiquer une, nous témoignons d'avance nos remerciements.

---

# PETITE FLEUR

PAR

**HENRY BISTER**

V (*Suite.*)

Fioretta aussi s'était réjouie; ce voyage en la seule compagnie de Willy, cette absence, ce séjour chez des étrangers où leur intimité se resserrerait forcément, où leur isolement les rapprocherait l'un de l'autre, aux heures d'ennui, lui paraissait devoir, entre eux deux, amener quelque chose qu'elle attendait depuis longtemps. A mesure que le train les emportait vers le nord, s'enfonçait dans un pays moins vert, plus pittoresque, tout en landes où paissaient des troupeaux de moutons noirs, coupé de lacs scintillant sous la lune comme des pierreries sombres, elle se sentait plus confiante et plus heureuse. Elle aurait voulu communiquer à Willy son admiration, son bonheur; mais, comme la nuit s'était presque faite, il avait pris tranquillement une couverture, s'était confortablement installé dans un coin en fermant les yeux. Cela signifiait :

— Ma petite Fioretta, si vous êtes rêveuse je suis pratique. Regardez le paysage tant qu'il vous plaira; vous me réveillerez à l'arrivée.

Et Fioretta, une fois de plus, avait senti que ce grand garçon la considérait maintenant comme une étrangère envers qui l'on doit se garder de toute impolitesse, mais pour laquelle il faut se garder plus soigneusement encore de se trop gêner, puisqu'elle fait partie de toutes les journées de l'existence, de toutes les minutes des journées.

Oh! cette arrivée à Windermere, Fioretta s'en souviendrait longtemps! Au rebours de ce qu'elle attendait, Willy s'était mis tout de suite à l'aise avec les Barton; on l'entourait beaucoup, les garçons lui racontaient leurs dernières excursions à pied dans la montagne, aux confins de l'Ecosse; les jeunes filles cherchaient à l'intéresser à leurs promenades sur le lac. Fioretta, elle, s'était trouvée délaissée, étourdie par ces petits rires, par ces questions qui ne s'adressaient pas à elle, par ces récits faits uniquement à l'usage de Willy Hotkins.

M. Barton avait mis fin à ce beau tapage en invitant ses enfants à monter en voiture :

— Vous causerez plus tard : il ne faut pas faire veiller votre mère...

La voiture allait lentement, traversant la petite ville endormie, longeant les cottages fleuris de roses sur toutes leurs murailles, le lac paisible comme un miroir, où dansaient des rayons de lune, où scintillaient des regards d'étoiles. Un parfum montait de la campagne, de l'eau, des grands arbres frémissants, de la lande qu'on sentait toute proche, sur les premières pentes des montagnes. Une griserie charmante se dégageait de ce paysage romantique; mais Fioretta ne voyait qu'à travers des larmes contenues, ne sentait rien, que les amères odeurs de vénéneuses plantes du bord de l'eau...

On montait tout le temps, la maison des Barton se trouvant dans la montagne, assez éloignée de Windermere; et, suivant les rigides principes de la famille, on mettait le cheval au pas aussitôt que la parfaite horizontalité d'une route n'était pas constatée. Quand la pente s'accentuait, M. Barton sautait de son siège :

— Descendons un peu, mes enfants... le temps de laisser souffler le cheval... Il n'en peut plus...

— Je le crois bien! disait confidentiellement Kitty à l'oreille de William Hotkins; il est trop gros! Il passe sa vie à ne rien faire et à brouter l'herbe de nos prés, quand il n'est pas à l'écurie en train de se laisser gaver. Papa l'emmène en promenade pour lui montrer le pays, jamais pour épargner nos jambes!...

Poliment, pendant ces petites marches où Fioretta se trouvait un peu seule, M. Barton interrompait ses conversations avec le brave cheval pour s'entretenir avec la jeune fille. Cela roulait principalement sur les mérites de cet « Ulysse », une bonne bête qui avait bien mérité sa retraite, mais qu'on gardait comme on garde un vieux parent pauvre, habitué à la maison, incapable de manger à un autre râtelier...

A force d'aller, de descendre de voiture et de parler d'Ulysse, on était arrivé chez les Barton, là-haut, en pleine lande, en plein froid qui fit frissonner Fioretta dans son châle mince.

Que ces quinze jours lui avaient paru longs, dans cette étrange habitation où tout était réglé, mesuré, compté, le temps aussi bien que la nourriture, les amusements comme les travaux ou les lectures de la Bible! Cette Bible jouait un rôle énorme chez les Barton. On en trouvait des versets épinglés sur tous les murs; on en découvrait d'autres en soulevant un pupitre, en ouvrant une armoire ou un tiroir, à tous les instants du jour et à tous les mouvements des êtres et des choses.

Le plus souvent, la jeunesse laissait aux honorables et tranquilles Barton la disposition de toute cette maison sainte. On partait dès le matin et l'on descendait vers la petite ville embaumée, vers le lac où l'on ramait, pendant des heures, dans un magique décor environné de grand pins sombres, de castels qui se miraient dans l'eau noirâtre... Ou bien, les garçons chassaient le grouse dans la montagne, et Fioretta, entre Kitty et Laurence, s'asseyait sur quelque pic, un livre ou un ouvrage à la main. Les Barton semblaient s'intéresser à Willy, le trouvaient adroit à tous les jeux; Fioretta répondait un peu tristement. Kitty était bien jolie sous ses cheveux blonds simplement relevés autour de son front bas! Et les Barton, en dépit de leur avarice, étaient trop riches pour ne pas donner un vague souci à la pauvre petite fleur.

Avant que la quinzaine fût terminée, Fioretta désespérait de vaincre l'indifférence de Willy et de le ramener à elle. Quelle folie d'avoir pensé que cet orgueilleux épouserait une enfant recueillie, lui qui parlait avec un dédain si grand des gens vulgaires, du menu peuple, des malheureux qui ne possèdent ni bateaux aux mers de Chine, ni maison grande comme un palais!

Elle avait deviné aussi qu'un soir, avant de rentrer pour le dîner, William et Kitty s'étaient fiancés dans un serrement de mains; et elle avait subi la torture d'assister aux effusions de joie des Barton, aux coquetteries de Kitty, à la cour tranquille et satisfaite de Willy. Personne ne s'aperçut qu'elle était triste, qu'elle se traînait à peine et ne trouvait de plaisir à rien.

Le retour à Liverpool ne diminua pas ses tourments et n'eut d'autre résultat que d'accentuer l'antipathie, la rancune qu'elle ressentait contre les Hotkins, contre Willy, contre tout ce monde qui l'avait gâtée, habituée au luxe, qui lui avait donné des ambitions démesurées et semblait, maintenant, trouver tout naturel de se réjouir en dehors d'elle et auprès d'elle. Fioretta dut convenir que ce mariage était tout à fait satisfaisant et partager le contentement de Mme Hotkins, heureuse de marier son fils, très jeune, à une femme sérieuse et simple, habituée à plier devant l'autorité de parents un peu tyranniques. Kitty serait bien la femme souple et attentive qu'il fallait à Willy, si despotique, si habitué aux soins minutieux.

M. Hotkins déclara tout haut, à table, que William avait de la chance. Les Barton étaient très riches, bien que leur parcimonie pût faire penser le contraire. De plus, ils étaient bien posés à Liverpool, où ils entretenaient un hôpital et avaient fondé une école de dessin qui avait coûté trois cent mille francs. Ces gens-là n'économisaient que sur leurs propres dépenses. A Windermere, ils étaient les bienfaiteurs du pays, et l'aîné des fils siégerait quelque jour à la Chambre des communes.

1. Voir l'*Ouvrier* depuis le 13 mars 1897.

Chaque matin, arrivait pour Willy une lettre dont la haute écriture était trop connue de Fioretta et dont la seule vue l'irritait et la faisait pleurer. Elle avait envie de s'en aller, de fuir cette maison où tout la blessait dans la joie des autres... S'en aller où? Elle n'en savait rien, ne se le demandait même pas ; mais quand elle pensait à cela, le joli village de Roquebrune, accroché dans son pli de montagne, lui passait devant les yeux, comme si c'était le seul endroit du monde où elle pût se reposer et se ressaisir...

Quelque chose, pourtant, la retenait à Liverpool, la décidait à soigner encore sa toilette, à sourire en dépit de son chagrin. Un espoir, bien vague à la vérité, lui restait au cœur, tant que ce mariage n'était pas une chose faite. Mille complications pouvaient survenir, durant ces six semaines qui séparaient encore les fiancés du jour tant redouté par Fioretta. C'était peut-être une folie, de compter sur un obstacle alors que rien n'en faisait prévoir la possibilité. Mais, dix fois le jour, Fioretta revenait à son idée, et finissait par la trouver acceptable.

Willy, qui ne se doutait même pas, dans son dédain paisible, des agitations de Fioretta, lui demandait souvent de menus services ; elle avait bon goût, pouvait donner un conseil pour le choix d'une étoffe ou d'une tenture. Pendant les derniers jours qu'elle avait passés à Liverpool, elle n'avait guère quitté le logis des jeunes époux, s'était occupée de l'aménagement des chambres et des salons, du rangement des opulentes armoires à linge.

Le dernier soir, elle n'en pouvait plus et avait perdu tout espoir. Rien, jusqu'au lendemain, ne pouvait venir se mettre en travers du mariage de Willy... Quand elle eut donné un dernier coup d'œil autour d'elle, se croyant toute seule, Fioretta se laissa tomber sur un siège et sanglota.

Willy entra tout à coup :

— Que faites-vous donc là, Fioretta? Il est très tard, et maman ne sait que faire de ses invités tandis qu'elle va regarder la table et donner ses derniers ordres. J'ai ma voiture, je vous emmène...

Machinalement elle s'habillait, attendait une excuse après ces paroles si brusques, un remerciement pour sa fatigante besogne de la journée.

— C'est insensé d'avoir oublié l'heure! s'écria-t-il. Kitty ne voulait pas me laisser venir!... Pourquoi pleuriez-vous? Peut-être bien parce que vous êtes une grande jeune fille et que vous avez envie de vous marier aussi? Ne gâtez pas vos yeux pour cela ; nous vous chercherons ce qu'il vous faut parmi les employés de mon père...

Elle n'avait pu rien répondre, tant la colère lui serrait la gorge; et elle s'était tue aussi pendant ce long et cérémonieux dîner qui emplissait la salle à manger d'habits clairs, de robes décolletées, de ruissellements de pierreries et de parfums de fleurs de serre. Obstinément, Fioretta regardait, sur la muraille opposée, un paysage adorablement bleu. où le peintre avait mis un coin de terre italienne, un village à demi ruiné, des oliviers rabougris et de raides palmiers rangés au long de la grève.

Cela lui rappelait son pays et la fortifiait dans le désir d'y retourner vite. Elle aurait voulu partir ce soir, tout à l'heure, échapper aux humiliations que lui infligeait Willy, aux froissements qui lui venaient de toutes les paroles prononcées autour d'elle. Elle aurait voulu, surtout, ne point assister à cette horrible cérémonie du lendemain...

Au dessert, on lut une longue série de télégrammes de félicitations, de billets aimables, de lettres bénissantes et sentimentales. Au milieu de tout cela, les lignes de l'oncle Parker firent tressaillir Fioretta qui devint attentive. Après avoir envoyé aux jeunes gens ses vœux de bonheur, leur avoir conseillé d'être prévoyants et économes, il ajoutait malignement que « l'hiver lui amènerait sans doute la visite de ses deux chers neveux, étant donnée l'affection des neveux de cette fin de siècle pour leurs vieux oncles grognons et égoïstes ».

Puis il écrivait :

« Braves gens, qu'allez-vous faire maintenant de notre petite fleur sauvage? Si vous ne savez à quoi l'employer, envoyez-la moi sans crainte de me gêner. J'ai cet hiver un maudit rhumatisme qui m'ennuie beaucoup, et une ménagère habile me rendrait grand service pourvu qu'elle soit sobre et ne dérange pas mes bouquins... »

Ces paroles avaient décidé du sort de Fioretta; en une minute, tout un travail s'était fait en son esprit. Elle avait reconnu sa folie des jours passés; que pensait-elle, en choisissant pour lieu de retraite ce Roquebrune où elle n'avait pas de maison, pas d'amis, ou des amis si pauvres! Parker lui offrait le gîte et la table, c'est-à-dire deux choses indispensables qu'elle avait sottement oubliées.

Et puis... Fioretta tout à coup s'arrêtait dans son récit, ne disait plus ce qu'elle avait calculé encore, à la proposition de l'oncle Parker. Peut-être était-ce trop difficile à expliquer à Angelo; peut-être ne voulait-elle pas s'avouer à elle-même que toutes les richesses accumulées par le vieillard l'attiraient un peu, qu'elle se sentait tranquillisée, au sortir de l'opulente demeure des Hotkins, en trouvant ouverte devant elle la villa Rose, si pleine d'or inutile, mais rassurant. Qui pouvait savoir si un jour Parker en mettrait pas en circulation quelque peu de cet or qu'il ne pourrait emporter dans la tombe? Qui sait si Fioretta ne recueillerait pas une parcelle de cette fortune longtemps immobilisée?... Les yeux de Fioretta eurent un éclair, incompréhensible pour Angelo, mais qui lui rappela leur joyeux flamboiement de naguère.

Elle continuait déjà son récit. La lettre de Parker achevée, là-bas, en plein repas de fiançailles, il y avait eu un silence d'une minute; puis la fiancée de Willy avait demandé, avec son sourire de femme heureuse :

— Que dit de cette lettre la petite fleur sauvage?

— La petite fleur regrette son pays, avait répondu Fioretta tranquillement. Elle rêve souvent d'y retourner pour toujours.

Le lendemain, pendant que la maison retentissait d'éclats de joie, elle était partie, bien qu'on eût insisté pour la retenir et que Mme Hotkins lui eût dit doucement :

— Je ne te comprends pas, Fioretta! Pourquoi nous quitter ainsi? Le rhumatisme de l'oncle Parker attendra bien un mois encore, et alors je t'emmènerai là-bas.

Fioretta avait trouvé des prétextes, allégué que sa santé n'était pas bonne, qu'il lui fallait l'air du Midi... Plus tard, quand elle se trouverait mieux, elle reviendrait à Liverpool, peut-être; et elle pourrait bien se décider à finir sa vie dans l'hospitalière maison des Hotkins...

Elle n'était pas sincère; c'était bien un adieu définitif qu'elle disait à Mme Hotkins étonnée, à M. Hotkins presque fâché d'un si brusque départ, à Willy toujours indifférent et occupé aujourd'hui de toute autre chose: un adieu plein de rancune, d'espoir de revanche, adouci par le pressentiment qu'elle resterait victorieuse dans la lutte commencée entre elle et la fortune.

Fioretta n'expliquait pas à Angelo tous ces sentiments qui lui emplissaient le cœur. Etait-ce nécessaire? Et devait-elle à son ami une entière confession de toutes ses pensées?...

Elle était partie de Liverpool sans aucune idée de revoir Angelo. Non qu'elle s'occupât de l'horrible chagrin qu'elle lui causerait en repoussant tout ce qu'il lui proposerait encore. A cela, elle ne songeait même pas. N'avait-elle pas toujours été son enfant, une enfant très gâtée qui se laissait consoler et encourager par lui sans s'inquiéter, en son inconscient égoïsme, de ce qu'il pouvait ressentir lui-même? Mais elle aimait mieux s'épargner l'ennui de ses supplications et de ses larmes, fuir la tentation qui lui viendrait peut-être de céder à ses prières et d'accepter une vie simple, vaillamment supportée aux côtés de l'artiste.

Quand elle se vit à Paris, toute seule pour la première fois, perdue dans le brouillard humide de cette matinée d'automne, avec une grande journée devant elle jusqu'au train de nuit qui l'emmènerait à Menton, elle changea subitement d'idée. Avant tout, elle avait besoin de tromper son ennui et sa tristesse, de se réchauffer le cœur à la vue d'une figure amie, d'entendre quelques bonnes paroles et de se faire aider dans l'embarras du départ.

Elle avait beaucoup couru, cherché vainement Angelo à son ancienne adresse; on lui avait appris qu'il s'était installé rue Blanche, qu'il gagnait assez d'argent...

Angelo sourit amèrement, et Fioretta baissa les yeux, craignant peut-être de lire dans ceux de son ami le mal qu'elle lui avait fait.

— Ai-je eu tort de venir? demanda-t-elle. Vas-tu me repousser, toi aussi?

— Tu as bien fait de venir, répondit-il avec effort, et, loin de te repousser, je te demande encore une fois : Veux-tu rester ici pour toujours? Être ma femme ainsi que nous en étions convenus?

Elle redressa la tête, prête à refuser. Il continua lentement :

— Je sais, je comprends... Tu regrettes trop Willy, tu ne peux oublier en un jour une affection qui a des années d'existence...

Elle haussa les épaules, impatientée de se voir si mal comprise. Il ne s'agissait point, pour Fioretta, d'une affection profonde et tendre, peu à peu enracinée plus avant, et qu'il faudrait arracher cruellement avec des lambeaux de chair vive. Non, c'était tout simplement une profonde blessure d'amour-propre, un écroulement inattendu de projets longtemps caressés.

Angelo se méprit sur cette impatience, s'imagina que Fioretta ne voulait pas s'appesantir avec lui sur ce sujet douloureux; elle avait peur, sans doute, de le contrister, voulait lui laisser croire que la plaie n'était pas aussi grave, et il continua, toujours d'une voix douce :

— Si cela te contrarie, nous ne parlerons plus de Willy... Mais écoute-moi encore : tu m'en voudras un peu d'abord, quand nous serons mariés, d'avoir pris la place d'un autre... Mais après, quand tu verras que je n'aime que toi, que je ne travaille que pour toi, quand tu seras bien sûre que tu es toute ma vie, tu me pardonneras d'avoir insisté, de t'avoir contrainte à ce qui te déplaisait si fort.

Fioretta secoua la tête. Ce garçon ne voulait donc rien comprendre! On ne se décide pas aisément à épouser un artiste encore imparfaitement lancé, quand on a vécu des années et des années de la vie large des Hotkins, quand on a rêvé de continuer son existence au milieu de tous les raffinements du luxe le mieux entendu.

Comme s'il répondait à ces pensées, Angelo dit encore, la voix plus tremblante et des larmes dans les yeux :

— On ne t'a pas trompée, je gagne de l'argent, beaucoup d'argent pour moi qui n'en ai jamais possédé autant. Je pourrai te faire une vie facile et te procurer bien des joies...

— C'est inutile, fit-elle un peu sèchement. Je ne veux pas me marier; ne m'irrite pas en me demandant une chose insensée.

Il soupira, trouvant la vie très lourde puisqu'il n'arrivait plus à deviner et à contenter sa petite amie.

— Sais-tu ce qu'il faut faire? dit-il enfin; tu vas aller là-bas, dans notre pays, où l'air est si léger, le ciel si bleu qu'on n'y saurait être longtemps triste. Et quand tu auras bien réfléchi, quand le temps aura un peu effacé ta peine, tu m'appelleras... Moi, je t'attendrai tant qu'il te plaira, je ne réclamerai jamais, trop heureux encore si tu veux bien me laisser cet espoir...

Fioretta, énervée de ce doux entêtement, obstinée dans son refus, presque offensée qu'Angelo pût croire à une vulgaire peine de cœur, répondit âprement :

— Je n'ai pas de chagrin, mon pauvre Angelo! Je crois au contraire que c'est de la haine qui demeure en moi pour Willy. Comprends-moi donc bien: je voulais l'épouser parce qu'il est très riche, que c'est amusant d'avoir de l'or à ne savoir qu'en faire... Comprends aussi que ni maintenant ni jamais je ne serai ta femme. M'entends-tu? Jamais! jamais!...

Elle s'était levée, frémissante, et le regardait durement. Toute sa colère des semaines passées lui remontait au cerveau, avec les souvenirs qu'elle venait d'évoquer elle-même. Elle ne voyait plus devant elle Angelo, l'ami et le soutien de sa petite enfance; il ne restait devant ses yeux qu'un prétendant à peu près pauvre, assez hardi pour vouloir succéder à Willy Hotkins, à peine effacé de la vie de Fioretta.

Est-ce qu'on pouvait remplacer Willy? Est-ce qu'on pouvait supprimer tout à coup l'offense qu'il avait faite à Fioretta, apaiser le levain de haine qui fermentait en elle et lui dictait, au moins pour l'instant, d'âpres et mauvaises résolutions?

Et c'était Angelo qui avait l'audace d'insister ainsi pour obtenir un engagement impossible! Elle était prête à le détester, en son égoïsme inconscient, parce qu'il ne demeurait pas tout simplement son frère, un frère qui écoute avec complaisance les longs récits douloureux et trouve l'exacte parole qui convient à l'âme compliquée d'une jeune fille malheureuse...

Non, Angelo n'était plus seulement cet ami désintéressé; les paroles dures de Fioretta l'atteignaient trop directement.

Il ne put retenir ses larmes, enfouit sa tête dans ses deux mains et pleura. Comme on lui avait changé sa Fioretta, pendant ces années de séparation! Etait-elle devenue si haineuse, si méchante, si égoïste qu'elle ne songeât plus aux autres, à leurs peines, à leurs désirs? Était-ce possible qu'elle comptât pour rien une affection vraie qui s'offrait à elle en toute sincérité? Dans tout ce récit, Angelo ne trouvait pas un mot qui révélât le moindre souci de lui, de son amitié constante pour Fioretta! Et elle avait traité de chose insensée l'offre qu'il lui avait faite de son nom et de son amour...

— Eh bien! demanda Fioretta un peu adoucie, que vas-tu faire de moi? J'ai toute ma journée libre et j'aurais voulu...

Il releva la tête, comme s'arrachant à un songe :

— Pardon, je ne pense qu'à moi... Nous allons sortir et nous déjeunerons ensemble. Je puis disposer de tout mon temps jusqu'à ce soir...

Angelo, consciencieusement, amusa et promena tout le jour sa petite amie. Ce qu'il lui disait? il le savait à peine; ce qu'ils regardaient ou visitaient, il ne s'en souvenait plus une heure après. Ce qui l'occupait, c'était le nombre d'heures, de minutes qui le séparaient encore du moment où il serait chez lui, après la soirée de la comtesse, libre de sangloter à l'aise, sans irriter personne. A chaque instant, il tirait sa montre, devenait fiévreux à mesure qu'avançait le jour, se sentait la tête vide et le cœur mort.

Une fois seulement il se réveilla de cet étrange état. Au moment où Fioretta, déjà montée en wagon, lui disait adieu, il eut le courage de lui demander encore :

— Tu ne regrettes pas ce que tu m'as dit ce matin? Ne crains pas, si tu changeais d'avis, de m'en avertir aussitôt; maintenant tu ne peux pas raisonner... Veux-tu me promettre de ne pas avoir de fausse honte?

Cette fois elle réprima son impatience, mais se réjouit intérieurement de quitter Angelo qui depuis ce matin lui parlait de mariage, d'affection, alors que sa déception toute fraîche lui donnait l'horreur du mariage, la faisait douter de l'amour sincère, la portait à rendre tous les hommes responsables de la faute de l'un d'eux envers elle.

— Inutile, dit-elle froidement. Je ne changerai pas... jamais jamais...

Encore ce vilain mot qu'elle lui avait répété dans la matinée! Il n'entendit plus rien, eut comme un vertige, et, en rouvrant les yeux, ne vit qu'une petite main qui s'agitait à la portière, une masse de cheveux bruns que le vent soulevait autour d'un visage pâle.

Il continua, tout le soir, de se mouvoir et d'agir ainsi qu'en un rêve, s'habilla, salua des gens qu'il reconnaissait à peine, et, son tour venu, se trouva sur une estrade, devant une foule de femmes en toilette emplissant des salons en enfilade. Tout au bout, par les portes ouvertes, il apercevait des habits noirs, des plastrons blancs; des chuchotements, et des rires distraits montaient jusqu'à lui.

Angelo fut pris d'une peur horrible de ne plus pouvoir jouer; une telle confusion régnait en son esprit qu'il croyait avoir tout oublié : son morceau tant répété le matin, la manière même de tenir son archet et de tirer de son violon des sons suivis et harmoniques... Il devait être pâle, avoir l'air malade, car la comtesse s'approcha vivement de lui :

— Êtes-vous souffrant? Avez-vous besoin de prendre quelque chose?

Et parmi les femmes on murmurait :

— C'est tout à fait le type italien...

— Oui, mais il est livide...

— Peut-être, ce qui ne l'empêche pas d'être très beau.

Angelo secoua la tête :

— Merci, je n'ai besoin de rien...

Il fit un effort si douloureux qu'une plainte s'échappa de ses lèvres desséchées. Et les premières mesures commencèrent, hésitantes et timides, comme le début d'un écolier qui se fait entendre à un premier concours public.

Mais peu à peu la musique, si puissante en tout temps sur cette organisation nerveuse, domina toutes les impressions d'Angelo, calma les mouvements désordonnés de son cœur. Ses doigts se détendirent et s'assouplirent, la mélodie dessina dans sa mémoire les traits tout à l'heure effacés. Il joua pour le plaisir de s'entendre, en oubliant ces curieux et ces indifférents qui l'écoutaient, et il tira de son violon des effets inattendus, plaintes humaines, soupirs qui allègent le cœur, chants printaniers, trempés de rosée, embaumés de parfums agrestes.

Il était là-bas, à Roquebrune, sous les oliviers gris qui tendaient un rideau ajouré, d'une pâleur verte, devant la mer clapotante et bleue. Il y avait du soleil épandu sur la campagne, des rires gais dans les vignes, des chants d'oiseaux dans les cimes d'arbres, un gazouillis d'enfant, celui de Fioretta, qui répondait à ces rires et à ces chansons. Et une odeur grisante montait des lavandes en fleur...

Puis, c'était la tristesse, la longueur d'une séparation cruelle; et les notes du violon se traînaient, languissantes et ennuyées.

Mais voilà qu'un printemps, une douce promesse s'échangeaient entre les amis réunis une fois encore, une promesse de fidélité inaltérable. La mer bleue battait la jetée tranchante comme une faucille, les vagues se brisaient sur les galets de la plage et redescendaient avec un bruit de soie que l'on froisse; de grands pavots jaunes, de vraies fleurs d'or, croissaient au bord du flot, et Fioretta en cueillait une brassée... La musique se faisait douce, caressante, mélancolique, et l'on se demandait :

— Ont-ils vraiment promis tous deux de s'aimer comme en leur enfance joyeuse et parfumée?

Non, ce n'était qu'une illusion. Lui seul s'était engagé; elle n'avait rien dit, que de vagues paroles toujours corrigées l'instant d'après. Et tout se brisait maintenant; elle s'enfuyait blessée, vers le pays bleu où croissent les pavots d'or; il demeurait, le cœur vide et torturé, dans la brume grise et froide de Paris, dans l'isolement et le désespoir...

Comme c'était triste, désolant, la musique d'Angelo sur son violon qui pleurait et se lamentait! mais comme il avait bien réussi à remuer cette foule dont tous les nerfs vibraient à chaque coup d'archet de l'artiste!

*(La suite au prochain numéro.)* HENRY BISTER.

---

# AMUSEMENTS SCIENTIFIQUES

## LE PRINCIPE D'ARCHIMÈDE

Vous est-il arrivé, tandis que vous étiez au bain, de soulever votre bras et de remarquer que, dans l'eau, l'effort à produire pour cela était à peu près nul, tandis qu'il devenait sensible dès que votre membre sortait du liquide?

Avez-vous vu, lorsqu'on tire l'eau d'un puits, combien il est aisé de mouvoir, tant qu'il est complètement immergé, un énorme seau rempli de liquide, tandis que, hors de l'eau, c'est un poids bien lourd à tirer?

Avez-vous constaté, en vous avançant sur une pente inclinée dans l'eau d'une rivière, ou mieux encore dans l'eau de la mer, que le poids de votre corps semblait diminuer peu à peu, au point qu'à un moment donné vous vous sentiez presque soulevé et dans une position bien près de l'équilibre instable?

Avez-vous observé enfin avec quelle facilité on soulève dans le fond d'un ruisseau des blocs de pierre qu'on pourrait à peine faire rouler hors de l'eau?

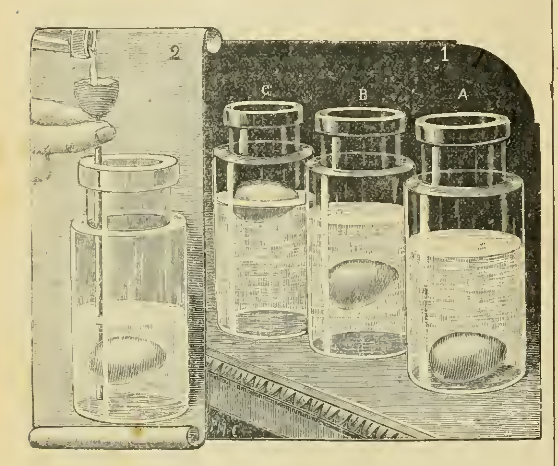
Si oui, vous avez expérimenté cette loi de la physique qu'Archimède énonçait, il y a deux mille ans déjà, à savoir qu'un corps plongé dans un liquide perd une partie de son poids égale au poids du liquide qu'il déplace, ou, plus exactement, qu'il éprouve une poussée de bas en haut, égale au poids du liquide déplacé.

Un décimètre cube d'eau pèse un kilogramme; un cube de marbre de 10 centimètres de côté, plongé dans l'eau, sera poussé de bas en haut par une force de un kilogramme : son poids diminuera donc d'autant : ce poids étant, hors de l'eau, de 2,710 grammes, ne sera plus dans l'eau que de 1,710 grammes; dans l'eau de mer, dont la densité est plus grande que celle de l'eau douce, le même petit bloc de marbre pèserait 26 grammes de moins, soit 1,684 grammes seulement.

Comment va donc se comporter un objet quelconque si nous le plaçons dans un vase plein d'eau ?

Deux forces agiront sur lui : sa pesanteur, qui tendra à le faire descendre, et la poussée de bas en haut du liquide, qui tendra à le faire remonter.

L'objet tombera au fond du vase si son propre poids est supérieur à un volume d'eau égal au sien; il restera au sein du liquide, là où nous l'aurons mis, si son poids est exactement égal à celui de l'eau dont il occupe la place : les deux forces égales




pesanteur et poussée du liquide, se neutralisent alors; enfin, il flottera si sa densité est inférieure à celle de l'eau, et la partie immergée de notre objet prendra la place d'un volume d'eau de poids exactement égal à son poids total.

Une clef, une balle de plomb, un poids en cuivre tombent au fond de l'eau parce que leur densité est supérieure à celle de l'eau qu'ils déplacent : à volume égal, ils pèsent plus que l'eau; mais ces mêmes objets jetés dans une cuvette pleine de mercure surnageront parce que leur densité est moindre que celle du mercure.

Une bouteille en verre, vide et bien bouchée, flotte à la surface de l'eau parce que le poids total de cette bouteille, verre et air compris, est inférieur à celui d'un égal volume d'eau.

Une expérience bien connue et des plus simples pour démontrer le principe d'Archimède est la suivante :

On prend trois vases de verre, A, B, C (n° 1 de la vignette). Dans le premier vase A on met de l'eau pure; on y plonge un œuf frais qui descend au fond du liquide; car le poids de cet œuf est supérieur à la poussée qu'il éprouve de bas en haut.

Dans le troisième vase C, on met de l'eau fortement salée (on prend environ 350 grammes de sel de cuisine pour un litre d'eau); l'œuf flotte sur le liquide, car sa densité est moindre que celle de l'eau ainsi salée; la poussée de bas en haut qu'il reçoit du liquide est donc supérieure à son propre poids.

Enfin, dans le second vase B, à moitié rempli d'eau pure, mettons un œuf; puis, peu à peu, ajoutons de l'eau salée du troisième vase, tout en agitant constamment le vase B, pour bien mélanger l'eau pure et l'eau salée; il arrivera un moment où le liquide ainsi obtenu aura exactement la même densité que l'œuf : celui-ci restera à la place où on le mettra, au milieu de l'eau, sans monter ni descendre.

Cette expérience terminée, vous pourrez proposer d'élever l'œuf du premier vase A à telle hauteur que l'on voudra dans le liquide où il plonge. Pour cela, au moyen d'un petit entonnoir formé d'une longue paille et d'une coquille d'œuf (n° 2 de la vignette), faites descendre au fond du vase A la quantité nécessaire d'eau salée empruntée au vase C; l'œuf soulevé par l'eau salée se trouvera en même temps flotter au-dessus de celle-ci et plonger jusqu'au fond de la couche d'eau douce.

Mais ce n'est pas tout, et les témoins de cette expérience vous diront peut-être qu'on la leur avait déjà enseignée à l'école.

Proposez donc alors de faire un tour de sorcellerie et de répéter l'expérience, au mépris du principe d'Archimède, en ne mettant dans les trois vases que de l'eau pure, dont quiconque sera libre de constater la qualité en la goûtant.

Mais gardez-vous de dire que, cette fois, deux des œufs que vous allez employer pour l'expérience sont préparés, que seul celui que vous destinez au vase A est resté en son état naturel. Les deux autres œufs, en effet, ont été préparés de la manière suivante :

Par un petit trou pratiqué à l'une de ses extrémités, l'œuf destiné au vase C a été partiellement vidé au moyen d'une pipette, ou d'un brin de paille qui a servi à en aspirer le contenu; le petit trou a ensuite été bouché avec de la cire blanche; ainsi allégé, l'œuf flottera sur l'eau.

On opère de même pour l'œuf destiné au vase B, mais en n'enlevant qu'une très petite partie du contenu de celui-ci; ce n'est qu'au moyen de tâtonnements et d'essais réitérés qu'on peut arriver à donner à cet œuf exactement un poids égal à celui du volume d'eau qu'il déplace. Si l'on s'apercevait qu'on a trop allégé l'œuf, on le lesterait en y introduisant, soit un peu d'eau salée, au moyen du petit entonnoir qui nous a servi tout à l'heure, soit quelques petits grains de sable, si l'on ne doit pas casser les œufs ensuite pour *prouver* « qu'ils n'étaient point préparés ».

Si vous désirez conserver les œufs préparés pour répéter l'expérience à l'occasion, videz-en complètement les deux coquilles en faisant un petit trou à chacune de leurs extrémités; plongez-les pendant quelques minutes dans de l'eau bouillante, pour coaguler l'albumine qui aurait pu rester à l'intérieur, et lestez-les avec du sable très fin, comme de la poudre qu'on emploie pour sécher l'écriture.

Et quand il vous plaira de révéler le subterfuge par vous employé, vous pourrez expliquer à votre entourage que, loin de contredire Archimède, votre nouvelle expérience démontre au contraire une fois de plus qu'il avait raison.

MAGUS.





Le Directeur-Gérant : HENRI GAUTIER. Sceaux. — Imp. E. Charaire.

5 centimes le N° année courante (10 centimes le N° années échues.) N° 2008 TRENTE-SIXIÈME ANNÉE. — 14 Avril 1897.

# L'OUVRIER

**Journal illustré paraissant le Mercredi et le Samedi**

ABONNEMENT D'UN AN : (104 numéros) France, Algérie et Belgique : 6 francs.

DIRECTION ET ADMINISTRATION : LIBRAIRIE BLÉRIOT, HENRI GAUTIER, SUCCESSEUR, 55, quai des Grands-Augustins, Paris.

ABONNEMENT D'UN AN (104 numéros) Colonies et Étranger (sauf la Belgique) : 7 francs.



## LE ROMAN D'UN SAUTE-RUISSEAU[1]

PAR
ROGER DOMBRE

PREMIÈRE PARTIE

### L'étude de maître Carbonnière.

IX

Le surlendemain, le notaire vit de nouveau Mme Matzague; il se précipita vers elle :

— Chère madame, lui dit-il, j'ai écrit à M. Matzague de revenir au plus vite; nous avons un tas d'affaires à dépouiller ensemble...

— Au sujet de la succession, n'est-ce pas?

— Au sujet de la succession.

— Eh bien! mon mari revient très prochainement. Je l'attends demain.

— C'est au mieux. Ah! un mot encore, madame. Ne pourrais-je voir un de ces jours mon ancien saute-ruisseau, Bernard Grandex?

Mme Matzague eut l'air désolé :

— C'est vrai, mon bon maître Carbonnière, j'oubliais de vous annoncer la nouvelle : Bernard n'est plus chez moi.

— Quoi! il s'est enfui? — fit le notaire, la bouche béante et les yeux écarquillés.

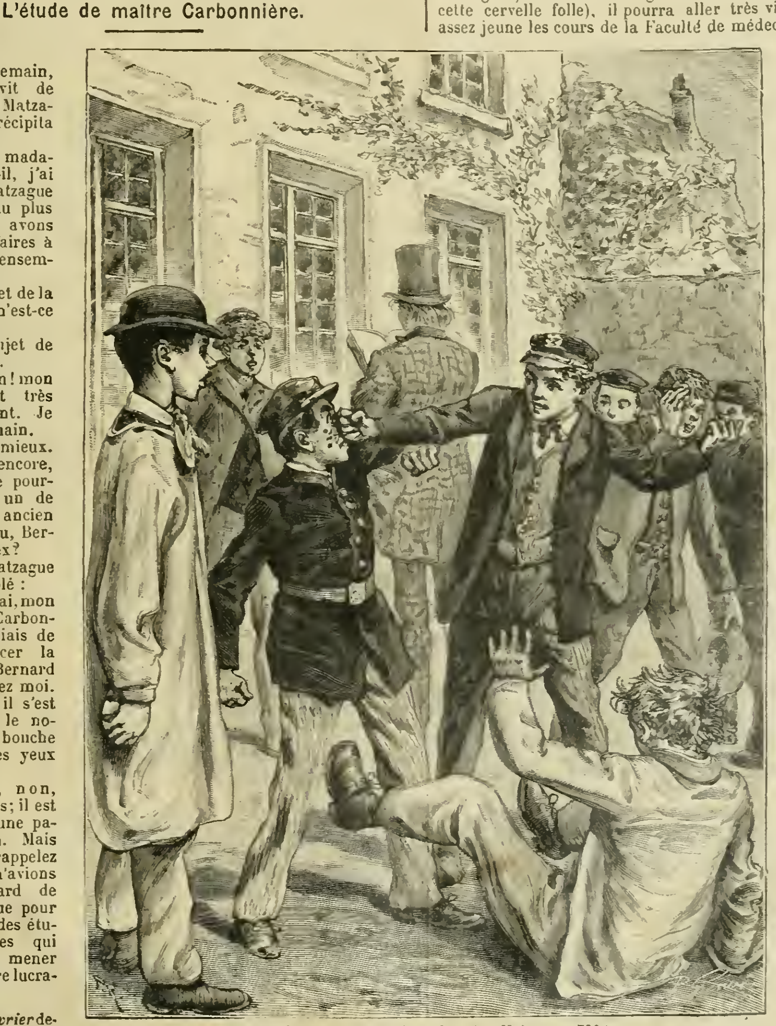
— Non, non, rassurez-vous; il est incapable d'une pareille action. Mais vous vous rappelez que nous n'avions retiré Bernard de chez vous que pour le rendre à des études sérieuses qui pourront le mener à une carrière lucrative.

1. Voir l'*Ouvrier* depuis le 31 mars 1897.

« Or, je n'osais trop en parler à mon mari, car enfin c'est une lourde charge; mais il a prévenu mon désir et m'a écrit, tenez, justement le soir du jour où je vous ai vu :

« J'ai trouvé pour votre protégé une pension à Paris point trop chère, située dans de bonnes conditions à Montrouge, et où l'on m'accorde certains privilèges en raison de la situation de l'enfant.

« S'il s'y montre appliqué et raisonnable, s'il consent à travailler même pendant les vacances afin de réparer le temps perdu (il est intelligent, et la mort de sa grand'mère a mis un peu de plomb dans cette cervelle folle), il pourra aller très vite et arriver à suivre assez jeune les cours de la Faculté de médecine.



Il tomba sur eux à poings fermés. (Voir page 796.)

« Ici encore, nous serons obligés de lui venir en aide et ce sera une lourde charge puisque vous voulez déjà garder la fillette auprès de vous; mais je suis certain que ces enfants nous seront reconnaissants et profiteront des sacrifices que nous faisons pour eux. Enfin, puisque nous héritons d'une jolie fortune, nous pouvons nous montrer charitables.

« Seulement, afin de ne plus retarder Bernard qui n'a déjà perdu que trop de temps, il faudrait me l'envoyer tout de suite : il peut prendre demain le train de neuf heures et demie; c'est un express qui a des secondes, et il est assez grand garçon et débrouillé, comme on dit, pour voyager seul.

« Il sera attendu à la gare à Paris à cinq heures et conduit tout de suite à Montrouge où sa place est retenue.

« Je suis fâché de vous presser autant; la cause en est à mon très prochain retour : il faut donc bien que j'installe Bernard auparavant.

« Ne vous inquiétez pas de son trousseau : on lui achètera ici tout ce qui lui sera nécessaire. »

Ce disant, Mme Matzague regardait son vieil ami d'un air triomphant, comme pour dire :

« Vous voyez qu'il ne faut désespérer de rien : ce mari si égoïste a du bon au fond. »

— Allons, allons, tout est pour le mieux alors, grogna le notaire qui n'en croyait pas ses oreilles. En ce cas, vous me permettrez, chère madame, de participer en une faible mesure à votre œuvre charitable : voici cent francs pour défrayer mon ancien clerc des petites dépenses de livres, crayons, atlas, etc.

Mme Matzague prit le billet de banque, remercia le donateur et alla rejoindre ses enfants à Oullins afin de les ramener rue du Peyrat pour l'arrivée de leur père.

En effet, le pauvre Bernard apprit tout à coup que son sort était décidé, tandis qu'il s'endormait dans une douce quiétude à Oullins.

Toujours tristes et regrettant leur aïeule, les deux enfants jouissaient cependant de ces journées printanières à la campagne qu'ils adoraient, au milieu d'un certain luxe qui ne leur était pas désagréable.

Ils aimaient beaucoup Gaston et Marianne qui leur rendaient leur amitié avec usure.

Et puis, le visage sévère de M. Matzague n'assombrissait pas leurs jours ensoleillés; ils voyaient souvent Mme Matzague, Oullins n'étant pas à une heure de Lyon, et l'institutrice de Marianne, qui les faisait travailler tous, était bonne et indulgente.

Par exemple, Gaston devait partir chaque matin pour le collège de la rue Sainte-Hélène et ne revenait que pour dîner, mais les journées sont longues au printemps et l'on se rattrapait le soir.

Ce fut donc une brusque nouvelle pour le pauvre Bernard, d'autant plus qu'il n'avait pas le temps de s'y préparer et qu'il fallait surtout se séparer de sa sœur pour bien des mois.

Les adieux furent mouillés de larmes, mais Bernard se montra plein de courage.

— Ma petite sœur chérie, dit-il à Renée, tu sais ce que nous a recommandé grand'mère : je dois travailler ferme pour gagner notre vie à tous les deux et rendre à nos bienfaiteurs ce qu'ils auront dépensé pour nous. Or, je veux me mettre ferme à l'ouvrage.

— Moi aussi, Bernard, il faut que je gagne ma vie. Que pourrai-je bien faire? à quel métier une femme peut-elle s'appliquer?

— Nous verrons ça plus tard, chérie, répondit Bernard en l'embrassant gravement. Pour l'instant, fais tout ce qu'on te commandera de faire. Retiens bien tout ce qu'on t'enseignera, et quand tu seras guérie d'abord, instruite ensuite, nous aviserons aux moyens de nous faire une petite vie bien paisible à nous deux.

« Oh ! pauvre grand'mère! comme elle aurait été heureuse entre nous deux si elle avait vécu davantage!...

— Tu crois donc que je guérirai? demanda la petite infirme avec angoisse.

— J'en suis sûr. Prends seulement un peu patience ; je deviendrai vite un bon médecin et c'est moi qui te rendrai tes jambes.

— Et je marcherai comme les autres, comme tout le monde?

— Mieux que tout le monde, va, et tu seras une charmante jeune fille.

— Comme Ghislaine?

— Peut-être jamais aussi belle que Ghislaine, fit Bernard qui professait décidément pour sa petite amie une admiration sans bornes. A propos des Saint-Louvec, voudras-tu leur faire mes adieux, petite sœur? je pars si précipitamment qu'il m'est impossible d'aller voir Mme Saint-Louvec.

— Et Ghislaine est au couvent; mais je ferai ta commission, sois en sûr.

— Tu me donneras de leurs nouvelles, n'est-ce pas?

— Souvent. Nous nous écrirons toutes les semaines, je pense?

— Oui... mais voilà, ce sont les timbres qui vont être chers.

— Ce sera ma seule dépense, dit résolument Bernard, car vois-tu, les lettres, c'est sacré pour nous. Songe que nous n'aurons plus que ce moyen de communiquer ensemble pendant longtemps.

Ces paroles rouvrirent les écluses et Renée fondit de nouveau en larmes; il fallut que son frère parlât, pour les sécher, de la nouveauté du voyage et des beautés de toutes sortes qu'il verrait à Paris.

Le pauvre enfant ne se doutait pas que, pendant plusieurs années il ne connaîtrait guère de cette ville que ce qu'elle a de moins attrayant : les murs d'un collège de dixième ordre, son jardin moisi, Montrouge et quelques environs de la capitale les jours de promenade.

Quand l'heure de la séparation sonna, il y eut des sanglots, puis Bernard monta dans un wagon de seconde classe en compagnie d'un vieux prêtre auquel on le recommanda.

Tant qu'il put apercevoir encore Fourvières, puis les bords déjà verdoyants de la Saône, Bernard pleura de toute son âme.

Il pleurait non seulement sa ville natale et sa sœur, mais encore la chère famille Matzague et les souvenirs de l'aïeule endormie à jamais dans le cimetière de Caluire.

Puis, comme les larmes ne coulent pas indéfiniment à cet âge heureux, Bernard voulut bien essuyer ses yeux, serrer son mouchoir et regarder par la fenêtre.

C'était son premier voyage important et il se sentait assez fier de le faire tout seul...

Le temps était doux et beau, ce qui mettait un peu de baume au cœur du pauvre petit.

A Châlons, il avait déjà tant admiré de paysages successifs que les yeux lui cuisaient.

A Dijon, il avait la figure plus noire qu'un ramoneur.

Mme Matzague avait eu soin de le munir de provisions dont il ne laissa pas miette.

Le vieux prêtre le regardait avec effarement : il n'avait jamais vu manger si vite ni avec tant d'appétit.

Quoiqu'il eût un peu sommeil et que son compagnon de route lui eût donné l'exemple de la sieste, le jeune garçon persista à demeurer à la fenêtre, contemplateur acharné des pays successifs qui passaient sous ses yeux et qu'il admirait naïvement, fussent-ils beaux ou laids.

Il arriva à la gare de Lyon complètement ahuri, et M. Matzague, qui l'attendait sur le quai, ne le reconnut pas tout de suite.

— Tu vas entrer dans ce cabinet de toilette et t'y laver ferme, dit-il au voyageur hébété; si je te conduisais ainsi au collège, on croirait que j'amène un nègre.

Bernard obéit et reparut, dix minutes plus tard, à peu près présentable.

M. Matzague le fit ensuite monter dans une victoria de louage et lut son journal tout le long de la route, pendant que Bernard, attristé par cet accueil si froid, considérait les rues innombrables qu'il traversait.

Sous les pieds du cocher était une petite valise contenant son trousseau, c'est-à-dire trois costumes noirs, une casquette, un peu de linge et trois paires de chaussures.

La prévoyante Mme Matzague avait garni son pauvre porte-monnaie de quelques pièces d'or et d'une provision de timbres.

C'était tout le bagage qu'apportait cet enfant de quatorze ans dans la grande ville où il allait commencer sa rude bataille avec la vie.

Mais il se croyait bien riche et il lui tardait de se mesurer avec le travail forcené qu'il devait entreprendre.

Comme la voiture roulait du côté de l'observatoire, M. Matzague profita de ce qu'il pliait son journal après en avoir lu la moitié, pour poser quelques questions à son jeune compagnon.

— As-tu un trousseau suffisant? lui demanda-t-il entre autres.

— Oh ! oui, je n'ai jamais été si bien monté, grâce à Mme Matzague, répondit le futur collégien.

— Tous tes vêtements sont noirs?

— Mais oui, monsieur, puisque je suis en deuil, fit tristement le petit homme.

— Qu'a-t-on fait de vos vieux vêtements, à toi et à ta sœur?

Distrait par la vue d'un cheval qui avait glissé dans la boue, Bernard répliqua évasivement :

— On a brûlé beaucoup de choses qui ne nous étaient plus utiles, après la mort de grand'mère.

Le front plissé de M. Matzague se détendit à ces paroles, et il se dit, en reprenant sa lecture :

— Allons, tout est pour le mieux; le testament de l'oncle a dû flamber avec le reste.

En arrivant à Montrouge, il présenta simplement son protégé au proviseur qui lui fit un accueil froid et distrait, et les portes de cette épouvantable *boîte* se refermèrent pour quatre années consécutives sur le pauvre orphelin.

Car on ne pouvait donner le nom de collège à l'affreux établissement où Bernard était enfermé.

Si Matzague appelait cela « une bonne œuvre », la pension de Bernard ne devait pas lui coûter cher.

Le directeur avait bien voulu faire une légère différence pour le jeune Grandex afin d'avoir le droit de crier bien haut qu'il avait quelques élèves non payants ; mais il savait se rattraper d'autre part.

La maison, malsaine et triste, ouvrait sur une rue solitaire ; un jardin humide et sans verdure l'enclosait de l'autre côté; là, une soixantaine d'enfants malingres et anémiques croissaient comme ils pouvaient, travaillant quand même parce que le directeur avait su mettre la main sur quelques jeunes et très bons professeurs qui ne savaient où exercer leurs talents ; il les nourrissait aussi mal que les élèves et les payait à peine, tout en ayant l'air de leur faire une faveur.

Aigris dans cette atmosphère moisie, élimés dans cette baraque où ils grelottaient en hiver et étouffaient en été, les collégiens, on le devine, exercèrent promptement leur malice aiguisée par de perpétuelles souffrances sur le pauvre *nouveau* qui arrivait trois mois avant la fin de l'année scolaire.

Si Bernard ne mourut pas à la peine, il le dut à son indomptable énergie et sans doute aussi aux prières de la chère aïeule qui, de l'autre côté de la tombe, veillait sur lui.

Une âme fortement trempée se révélait tout à coup dans ce jeune garçon si fou encore hier, qui, naguère, ne semblait vivre que pour rire et s'amuser.

Il soutint les rudes assauts que dressèrent contre lui de jeunes sauvages pas même maintenus par une discipline régulière.

Il supporta les coups, les injures, les malices méchantes, les cruautés de toutes sortes: parfois il se rebiffa assez afin de montrer que la force ne lui manquait pas, ni le courage pour riposter; mais il avait une frayeur intense d'être renvoyé de l'établissement pour une incartade trop vive: on lui avait assez laissé entendre qu'il y était admis par faveur.

Aussi, cet été-là, ne profita-t-il guère des leçons qui lui furent données: non qu'il manquât d'application ni d'intelligence, mais il arrivait tout nouvel élève après six mois de cours commencés en octobre: or, comment se rattraper?

Et puis, ses méchants camarades ne lui laissaient pas le temps de travailler comme il l'aurait voulu: il était le bouc émissaire, le souffre-douleur; il n'avait ni le loisir d'étudier, ni celui de manger: seul lui restait son bon sommeil d'enfant, au moins les nuits où ses tourmenteurs n'inventaient pas quelque supplice pour le tenir éveillé. Et il n'avait même pas la liberté de pleurer, le soir, sous ses couvertures: au moindre sanglot révélé à l'oreille narquoise de ses bourreaux, on l'eût conspué.

Quand l'heure des vacances sonna, il poussa un rugissement de soulagement; il allait rester seul pendant plus de deux mois face à face avec ses livres latins et les éternels arbres jaunes et rabougris du jardin du collège; il allait manger en son unique compagnie les infâmes brouets du cuisinier: mais qu'importait?

Au moins il serait libre de respirer, d'étudier, de dormir! Il n'aurait plus à ses côtés, constamment, une horde de vauriens prêts à le bafouer et à le frapper.

En ces trois mois, Bernard avait beaucoup changé. Certes, quand nous l'avons vu saute-ruisseau chez Me Carbonnière, il était plutôt mince et un peu pâlot, avec son teint blanc de garçon roux. Mais on sentait en lui la vigueur et cette nervosité qui vaut souvent mieux qu'un sang trop riche et des membres très robustes.

Aujourd'hui maigre, long, grandi, les joues creuses et les yeux enfiévrés, Bernard n'était plus que l'ombre de lui-même. Personne ne s'en apercevait, car qui s'inquiétait de lui?

Pour lui-même qu'importait cela? il lutterait jusqu'au dernier souffle, et enfin, cette existence de martyr ne durerait que quatre ans.

Ensuite, la vie ne pourrait jamais lui être plus rude.

Il savait sa petite sœur chérie, sinon forte et vaillante, du moins protégée et bien nourrie chez les Matzague.

L'hiver elle avait le chaud nid de la rue du Peyrat; l'été les frais ombrages de la maison d'Oullins: cela suffisait à consoler Bernard de ses propres infortunes.

Aussi, quand il écrivait à sa sœur ou à Mme Matzague, ne se plaignait-il jamais. Il devait avouer que ni ses places ni ses notes n'étaient bonnes, mais il n'en disait pas la cause; il promettait simplement de mieux faire l'année suivante, quand il redoublerait la classe manquée en grande partie.

Et voilà que le troisième jour des vacances, quand Bernard, un livre de sciences à la main, allait chercher au dehors à la fois un rayon de soleil et un souffle d'air pur, il aperçut avec étonnement sur un banc placé sous un platane qui se mourait, un jeune homme qu'il croyait parti, lui aussi, avec l'essaim des collégiens.

Ce n'était pas un élève, mais un professeur qui vendait ici son savoir pour un morceau de pain.

Aussi ses économies étaient-elles trop maigres pour qu'il songeât à s'offrir un voyage d'agrément ou une simple villégiature, et comme il n'avait aucune famille, force lui était de rester à la *boîte* pendant que ses collègues se dispersaient au loin.

Bernard le connaissait: un être laid, timide et intelligent, qui l'avait un jour défendu contre ses bourreaux, et mal lui en avait pris.

Doucement, Bernard s'approcha de lui.

— Vous ne prenez donc pas de vacances?

— Si, répondit Olivier, (le jeune professeur s'appelait M. Olivier, on ne lui connaissait pas d'autre nom,) j'en prends, mais ici.

Il prononça ces mots avec un sourire navré et navrant.

— C'est comme moi, soupira Bernard.

— Vous n'avez donc pas de famille?

— Pour ainsi dire pas; je n'ai qu'une petite sœur; elle vit chez nos protecteurs, à Lyon; et c'est trop loin pour qu'on m'y fasse venir.

— C'est au moins une sœur, murmura le pion, cela vaut mieux que de n'avoir personne au monde.

Touché de cette tristesse et de cet isolement, Bernard s'approcha davantage.

— Mais M. Bretteviere non plus n'a pas de famille, m'a-t-on dit, et pourtant il s'en va chaque été...

— Bretteviere a des amis, répliqua Olivier, et un peu d'argent surtout.

— Mais, vos appointements...

— Oh! mes appointements!...

Le jeune professeur dit ces trois mots avec une telle ironie que Bernard ne put s'empêcher de sourire.

— Moi je suis content que vous restiez, dit timidement le collégien; c'est peut-être égoïste, mais au moins nous serons deux.

Olivier tourna lentement ses yeux fixes et mornes vers l'enfant:

— Et pourtant, mon pauvre gosse, fit-il avec commisération, tu es encore plus malheureux que moi.

Ce tutoiement fit du bien à Bernard.

— C'est vrai; mais, répéta t-il avec obstination, on sera tout de même deux.

Puis, câlin, penchant sa petite tête rousse vers celle du maître, il ajouta:

— Et dès que je serai médecin et que je gagnerai un peu d'argent, je viendrai vous chercher ici les jours de fête et de vacances et vous ne serez plus seul.

Cette exquise déclaration d'un bon petit cœur affectueux et plein de pitié pour ce qui souffrait, rompit la réserve de M. Olivier. Soudain ému, il prit entre ses longues mains sèches la mince figure du garçonnet et l'embrassa avec chaleur.

Ce baiser, le premier qui effleurait la joue de l'ancien saute-ruisseau depuis plus de trois mois, eut le don de dégonfler ce pauvre cœur endolori.

Bernard cacha son visage sur l'épaule du jeune homme et sanglota éperdument.

Cela lui fit du bien.

Quand il sécha ses yeux, un rayon de soleil traversait sa sombre vie, il lui semblait que cet affreux jardin avait des charmes, que le ciel était plus bleu et l'existence presque rose.

— Si tu veux, petit, lui disait Olivier, en caressant sa joue mouillée, nous serons comme deux frères.

— Si je le veux!

— Nous nous soutiendrons mutuellement, nous nous consolerons, nous nous soignerons et nous serons de moitié moins malheureux.

Bernard était aux anges.

— Le temps ne va plus me sembler long, disait-il, et c'est des vraies vacances que je vais goûter. Dans mes moments de loisir je vous raconterai ma vie passée; je tâcherai de redevenir gai et drôle comme quand j'étais saute-ruisseau chez Me Carbonnière.

— Dans tes moments de loisir? Qu'as-tu donc à faire?

— Eh! songez que je suis très en retard; je n'ai rien compris à ce qu'on a fait cette année, parce que je ne suis entré dans la classe qu'au mois de mai. Ce n'est pas trop ma faute, allez, si je n'ai eu que des mauvaises places.

Olivier demeurait pensif.

— Au fait, s'écria-t-il, cela nous distraira tous les deux. Seul, tu n'arriveras jamais à te rattraper; je serai ton professeur; nous allons reprendre l'année scolaire depuis le mois d'octobre et tout rapprendre. Cela ira vite, tu verras, puisque tu auras un maître pour toi tout seul; nous piocherons les parties faibles, et ce que tu sais déjà ira sur des roulettes.

Tout changea de face pour les deux jeunes gens à partir de ce jour; ils trouvèrent les journées exquises, les repas mangeables, les nuits délicieuses.

Plusieurs fois chaque semaine, Olivier emmena Bernard faire de grandes promenades dans Paris qu'il lui fit connaître.

Quant aux études, elles marchaient avec une rapidité étonnante: délivré de l'angoisse perpétuelle où il vivait jadis, de l'attente incessante d'un nouveau supplice infligé par ses bourreaux, désireux de profiter des leçons de ce maître ami, le jeune Grandex faisait des progrès surprenants.

En deux mois, il revit le programme de toute l'année, et, à la rentrée, se trouva prêt, non pas à redoubler la dernière classe, mais à soutenir vaillamment celle des élèves de son âge.

Au grand étonnement des professeurs, il répondit sans une faute ni une hésitation aux questions qui lui furent posées, et l'on décida qu'il pourrait monter d'une classe.

Bien plus, le proviseur finit par témoigner une certaine estime pour cet élève pauvre, dont l'intelligence et les succès pouvaient donner un certain relief à son établissement au moment des baccalauréats.

— Me voici en faveur auprès des maîtres, disait Bernard à son ami, mais ce n'est pas tout: il va falloir maintenant subir les nouveaux assauts des camarades.

— Mais, répondit le jeune professeur, je ne vois pas pourquoi tu supportes leurs taquineries, même leurs méchancetés, sans riposter. Tu es fort, nerveux et spirituel, frappe sur eux une bonne fois, mords-les, donne des coups de langue; on te craindra d'abord, ensuite on t'aimera.

Ainsi ce timide, ce faible, donnait des conseils de hardiesse, de lutte, à un autre; mais ces conseils devaient porter fruit.

— Il y a longtemps que j'aurais usé de représailles si je n'avais craint...

— Quoi donc?

— Que les professeurs ne se missent contre moi et qu'on ne me renvoyât... C'est que vous ignorez que ma pension est moindre ici que celle des autres...

— Qu'est-ce que cela? Dans tous les collèges il y a des boursiers ou des privilégiés; les maîtres seront contents si tes études, tes succès font honneur à leur établissement... mais ils ont autre chose à faire qu'à s'occuper de querelles de collégiens.

« Fais-toi craindre, je te le répète, on te laissera tranquille et tu ne seras plus entravé dans ton travail.

A la rentrée, les élèves de Montrouge regardèrent Bernard avec ahurissement :

— Que lui a-t-on fait manger pendant les vacances? s'écrièrent-ils.

Car, à la place de l'adolescent maigre, chlorotique et alangui, ils trouvaient un jeune homme grand, mince, aux manières assurées, bien portant, à la tenue correcte, au regard ferme.

Ils essayèrent de renouveler leurs petites cruautés passées, mais il tomba sur eux à poings fermés avec une telle énergie, qu'on le considéra désormais avec un certain respect et jamais plus Bernard ne fut inquiété.

Il n'eut aucun ami parmi ces garçons pour la plupart d'un rang inférieur au sien, surtout de manières déplaisantes. Sa liaison avec Olivier se resserra davantage : en classe il lui disait « vous », et lui témoignait toute la déférence exigée; hors de là il redevenait le jeune frère enjoué et confiant.

Et pourtant la vie n'était pas douce à mesure qu'arrivait l'hiver. Oh! les nuits grelottantes sous les couvertures trop minces!... Oh! les études forcées dans les salles non chauffées!... Oh! les levers frileux dans le dortoir infect pour faire les ablutions en cassant la glace!...

Et les engelures douloureuses! Et les habits insuffisants! et les gros rhumes gagnés dans les souliers percés buvant l'eau!...

Mais Bernard avait un ami et Bernard travaillait avec férocité; toujours le premier dans toutes les compositions, il passait, à la fin de l'année scolaire, les examens les plus brillants.

Maintenant les lettres qu'il écrivait à sa petite sœur semblaient empreintes d'une joie sans borne et il y avait toujours une longue page reconnaissante pour chanter les louanges d'Olivier.

Aussi la mignonne Renée se représentait-elle le collège de Montrouge comme un paradis terrestre, un lieu de félicité parfaite.

Ah! si elle avait su!...

---

DEUXIÈME PARTIE

## Le vieil habit.

### I

« Mon petit frère chéri,

« Je ne peux pas te dire la joie que j'éprouve à l'idée que tu es docteur, absolument docteur; que tu vas opérer des cures merveilleuses et qu'on parlera de toi.

« Surtout enfin que nous allons vivre ensemble, *dans nos meubles*, et que nous ne nous séparerons plus.

« M. l'interne de l'hôpital du Val-de-Grâce, le favori des célébrités médicales, va travailler pour son propre compte, et sa première et plus brillante cure s'est opérée sur sa propre sœur.

« Car je continue à aller beaucoup mieux, chéri; je suis toujours fidèlement le traitement que tu m'as ordonné il y a deux ans, et si je ne marche pas encore comme mes compagnes, du moins je ne suis plus une inutilité, une petite personne encombrante; je puis aller et venir dans la maison et faire beaucoup de choses.

« Je travaille plus que jamais à mes dessins pour le journal de modes; tout ce que j'ai gagné ainsi, je le mets précieusement de côté pour *notre installation* à Paris; puisque les Matzague ne veulent pas accepter mes pauvres économies en retour de ce qu'ils ont fait pour nous, je te les réserve.

« On dit qu'à Paris, je gagnerai le double; or, le jour où je parviendrai à une somme de deux mille francs par an, je n'aurai plus rien à désirer sur la terre.

« Toi, tu arriveras à bien davantage; oh! pas tout de suite, bien sûr, tu es si jeune! vingt-quatre ans, chéri; et dire qu'en ces dix années nous nous serons embrassés une seule fois : quand les Matzague t'ont ramené de Paris après ta première thèse et tes premiers grands succès!

« Hélas! si je n'avais été si longtemps une pauvre petite infirme, j'aurais pu les suivre à Paris et t'y voir. Mais comme nous allons nous rattraper désormais!

« Tu sais, il ne faudra pas t'inquiéter de venir me chercher et de déménager notre pauvre petit avoir; tu n'as pas d'argent à perdre, mon bon frère, et je vais t'annoncer une grande nouvelle.

« Tu te rappelles que M. Matzague, après avoir hérité de son oncle, le pauvre monsieur assassiné, rue Godefroy, le jour même de la mort de notre grand' mère, s'est jeté dans des spéculations et des affaires de Bourse si heureuses (et auxquelles je ne comprends rien, moi, simple mortelle), qu'il a réalisé sa fortune fort belle à présent, assure-t-on, et a abandonné la soierie.

« Il ne *s'aime* plus à Lyon, depuis longtemps, puisqu'après avoir habité Oullins deux ans, nous sommes allés tous les hivers dans le midi pour cinq ou six mois, puis en Suisse; et moi, pauvre infirme, je restais à l'hôtel, pendant qu'ils voyageaient, de-ci, de-là.

« Entre nous, j'aimais autant ça; tant qu'il n'y a que Mme Matdague, Marianne et Gaston (quand il peut se joindre à nous, le pauvre ami!) c'est fort bien; mais je n'ai jamais pu me guérir, mon bon petit frère, d'une instinctive répulsion pour... le maître de la maison.

« Contre cela, chéri, ni tes pilules, ni l'hydrothérapie, ni l'électricité ne pourront rien, et je m'en veux d'être ingrate à ce point.

« Toute ma gratitude, toute mon affection, je les reporte sur Mme Matzague et sur ses enfants. Quant à leur père, c'est plus fort que moi, je ne puis rien lui accorder.

« Eh bien ! donc, pour en revenir à la grande nouvelle, les Matzague vont s'établir à Paris : Gaston veut entrer au Conseil d'Etat comme auditeur; M. Matzague, je te l'ai dit, a pris Lyon en grippe, et sa femme a besoin de se faire soigner par le docteur Bernard Grandex ; entre nous, cette exquise amie souffre du cœur et je crois que nul, hors moi, ne s'en aperçoit.

« Mais j'ai confiance en toi, mon bon petit frère. Depuis que, jeune étudiant en médecine, tu as entrepris ma cure avec succès, j'ai une foi aveugle en tes lumières.

« Donc, dans un mois et demi, c'est-à-dire en avril, nous transporterons nos pénates à Paris.

« Les Matzague y ont acheté un petit hôtel assez gentil, disent-ils, dans le quartier de l'Etoile... que je ne connais pas; il paraît que ce n'est pas près de toi, qui t'établis rue Moncey, mais puisqu'il y a tant de tramways à Paris, qu'importe la distance! Quelle petite sœur provinciale tu vas avoir !

« Tu diras à M. Olivier, ton vieil ami, de ne pas trop se moquer de moi; Gaston connaît bien Paris, lui, mais il ne se moque pas de mes étonnements.

« Ainsi je t'arriverai avec nos modestes vieux meubles sans que tu aies à te déranger. Oh ! quand j'y pense, je suis folle de joie.

« Hélas ! il faudra laisser derrière nous la tombe de notre chère aïeule! Mais quand nous serons un peu riches, nous viendrons à Lyon y faire de petites visites.

« Tu me demandes si j'ai eu des nouvelles de ton ancien patron, Me Carbonnière.

« D'abord, depuis ton départ de Lyon, nous avons si peu vécu rue du Peyrat!... Ensuite, je crois qu'il y a eu du froid, de la brouille entre M. Matzague et le notaire ; enfin celui-ci a vendu son étude il y a bientôt six ans, (il était déjà vieux alors) et maintenant il paraît qu'il plante ses choux en province, peut-être bien près de Nantua ou de Belley.

« Que te dire encore? Oh! mon Dieu! j'allais oublier Ghislaine, ton ancienne passion!...

« Tu ne peux pas te figurer combien elle est devenue jolie, et fine, et distinguée! Mais la pauvrette est bien à plaindre depuis que sa mère est morte.

« Cette malheureuse femme comptait, paraît-il, à tort ou à raison, je ne sais, sur un assez bel héritage qui ne lui a pas échu.

« Cette déception a été trop grande et elle en a contracté une maladie qui a nécessité une opération dangereuse, laquelle n'a pas réussi.

« C'est ainsi que notre ancienne petite amie, plus seule encore que nous qui sommes deux, a terminé ses études au couvent, son seul abri, sa mère ayant laissé juste assez d'argent pour subvenir aux frais de son éducation ; elle en est sortie pour se faire institutrice, mais son rêve est de chanter, car sa voix est plus belle que jamais.

« Mme Matzague dit que dans sa situation, un pareil don, avec sa beauté, est plutôt un malheur. Moi je ne suis pas de cet avis, et je serais joliment contente si j'avais l'extérieur et le talent de Ghislaine.

« Or, tu sauras qu'elle est à Paris : elle y élève les enfants d'un grand fonctionnaire public, et il paraît qu'on la pousse beaucoup, là-bas, à cultiver le chant.

« Je ne sais ce qu'elle fera. Elle m'écrit qu'elle est très entourée, qu'on est bon pour elle, mais que la vie d'institutrice lui déplaît ; elle dépense presque tous ses appointements à prendre des leçons de musique d'un bon maître... J'ignore où elle veut aller ainsi.

« Par conséquent, si tu la rencontres, (je sais bien que Paris est grand) tu ne tomberas pas des nues ; et d'ailleurs, la reconnaîtrais-tu ?

« Mais à quoi bon tant bavarder, frérot chéri, puisque bientôt nous serons réunis et que nous pourrons nous dire de vive voix des masses de choses ?

« J'ai rencontré dernièrement M. Meynier, l'ancien clerc de Me Carbonnière : il n'a plus beaucoup de cheveux et a acheté une étude d'avoué à Grenoble, où il s'est marié. Il m'a demandé de tes nouvelles et m'a rappelé le temps où, comme un gamin que tu étais, tu montais sur la table de l'étude pour singer les avocats et leur prêcher des drôleries.

« Quel mauvais sujet tu faisais! Mais un délicieux mauvais sujet qui avait la main et le cœur toujours ouverts pour rendre service aux autres.

« Et je vais avoir le bonheur de te retrouver le même, c'est-à-dire toujours bon et généreux. Adieu, chéri, écris-moi longuement avec beaucoup de détails sur la vie que tu mènes et sur celle que nous mènerons. Je t'embrasse cent mille fois.

« Ta sœurette. »

(*La suite au prochain numéro.*) ROGER DOMBRE.

# RÉCITS
# DES GRANDS JOURS DE L'HISTOIRE

*Notre nouvelle collection. — Les deux faces de l'Histoire. — Mémoires et récits. — L'art pour tous.*

*Récits des grands jours de l'Histoire:* ce titre est à lui seul un programme. Ce que nous avons fait pour la littérature avec la *Bibliothèque populaire*, pour nos annales guerrières avec la *Bibliothèque de Souvenirs et Récits militaires*, nous allons le faire, avec notre collection nouvelle, pour l'Histoire. Nous passerons en revue, en une série de petits volumes bien nourris de faits et d'idées, accompagnés d'exposés et d'appréciations critiques, les événements marquants de notre siècle et des siècles révolus: grandes réformes, révolutions, complots, unions royales, tout ce qui a laissé sa trace dans le développement et la vie de notre pays.

Ces *grands jours de l'Histoire*, si passionnants, si abondants en éléments pittoresques ou dramatiques, que maintes fois la peinture, le théâtre et le roman en ont fait le sujet de leurs œuvres, nul ne devrait les ignorer. Combien, cependant en connaissent tout juste le nom! Combien n'ont à leur sujet que des idées erronées! L'imagination des romanciers, l'hostilité des livres d'enseignement officiel pour nos croyances et nos traditions nationales les ont travestis et déformés comme à plaisir.

Nous prétendons les montrer tels qu'ils ont été, leur restituer leur véritable physionomie, et aux grands hommes d'Etat qui y ont pris part, leur véritable rôle. Pour cela, nous puiserons largement dans les mémoires si curieux des contemporains. Ce sera Miron, le médecin d'Henri III, qui dira l'assassinat du duc de Guise; Mme de Motteville, dame d'honneur d'Anne d'Autriche, qui narrera l'entrevue de l'île des Faisans et le mariage de Louis XIV; Mme d'Oberkich, amie particulière de la grande-duchesse, qui nous fera assister à la réception, tant à Paris qu'à Versailles, sous Louis XVI, du futur czar Paul Ier. L'abbé Papon décrira la terrible peste de 1720, l'admirable dévouement de Mgr Belzunce et du clergé marseillais. Pour les périodes plus récentes, Hyde de Neuville, Maxime du Camp, Lacretelle, Eckard, Rœderer, Barbé-Marbois, tous témoins ou acteurs des événements qu'ils racontent, les peindront avec ce brio, cet éclat, cette force d'émotion qu'on met à retracer les choses vues. Lorsqu'aux souvenirs nous devrons faire succéder les récits, nous irons les chercher à sources sûres. C'est ainsi que, dès maintenant, nous pouvons annoncer la collaboration du célèbre historien de 1814 et 1815, M. Henri Houssaye, de l'Académie française.

Comme la *Bibliothèque de Souvenirs et récits militaires* dont on sait le succès, les *Récits des grands jours de l'Histoire* sont confiés à la direction de M. Paul Gaulot. A vrai dire, les deux œuvres sont connexes, se pénètrent, s'éclairent mutuellement. Histoire militaire, histoire civile; faits de guerre, événements intérieurs, exercent les uns sur les autres de constantes actions. Sedan engendre le quatre-septembre; la bataille de Paris en 1814 est le prélude des adieux de Fontainebleau et le retour de l'île d'Elbe ouvre ce drame de cent jours, dont Waterloo fut le terrible épilogue. Ainsi, notre nouvelle collection est le complément logique, nécessaire, de son aînée. Qui lit l'une doit lire l'autre; qui associera les deux lectures y trouvera un double plaisir et en tirera un double fruit.

Nouvelle par l'idée, la collection des *Récits des grands jours de l'Histoire* ne le sera pas moins par la forme. Nous avons cherché, et nous croyons y avoir réussi, à donner à nos lecteurs, pour le minime prix de *quinze centimes*, de véritables volumes d'art. Prenant pour modèles les beaux livres du XVIIe et du XVIIIe siècle, nous avons adopté un papier vélin vergé, copie exacte des anciens papiers de Hollande; nous avons fait fondre des caractères spéciaux, d'après les plus purs types d'Elzévir. Les belles gravures de la Bibliothèque nationale, les dessins des Musées du Louvre et de Carnavalet nous ont fourni le modèle de nos frontispices et de nos culs-de-lampe. Des gravures hors texte, tirées avec un soin particulier sur papier spécial, reproduiront les chefs-d'œuvre des plus grands peintres, ces inoubliables portraits, ces illustrations géniales des grands faits de leur époque qui ont rendu célèbres les noms de Van der Meulen, de Le Brun, de Rigaud, de Largillière, de Latour, du baron Gros, de Géricault, de Delacroix, etc., etc.

Enfin notre couverture, œuvre d'Emile Roux, sera non pas une de ces vulgaires et banales enluminures trop répandues, mais une véritable estampe, digne, par la perfection du dessin et l'harmonie des couleurs, de figurer dans les collections d'amateurs.

Nous publierons dans nos prochains numéros les titres de nos volumes de début. Rappelons qu'il paraîtra un volume chaque samedi à partir du 17 avril. Le prix du volume est de *quinze centimes*.

Nous recevons dès maintenant, moyennant 9 fr. pour la France, l'Algérie et la Belgique; 11 fr. pour les autres pays de l'étranger et des colonies, les abonnements aux 52 volumes de la première année.

# CHRONIQUE HEBDOMADAIRE

LES ŒUFS DE PAQUES. — LES CONFISEURS. — L'ŒUF SOUS LE GLOBE DE LA PENDULE. — LES ORIGINES D'UNE VIEILLE COUTUME. — LE CHANT DES ENFANTS DANS LES VILLAGES DE L'ARTOIS. — LA REINE BERTHE AU CHATEAU DE MONTREUIL. — L'ŒUF EN SUCRE. — BIBELOTS ET SUCRERIES. — CADEAUX LUXUEUX. — LA FOIRE AUX JAMBONS ET LE MARCHÉ DE LA FERRAILLE. — EXAGÉRATIONS DES CHRONIQUEURS. — SPECTACLE ÉCŒURANT. — PRIÈRE MUETTE DU PORTRAIT. — LA LÉGENDE DE LONGIN. — LES ARCHERS ET LE SOLDAT ROMAIN. — LE MARTYRE. — UNE RENCONTRE RUE DU BAC. — L'ENFANT, LE PRÊTRE ET L'IMAGE.

« Trois, de six blancs, les rouges et les blancs! » « C'est ainsi que dans mon extrême jeunesse, — me racontait l'un de mes amis, les marchands des rues annonçaient les « Œufs de Pâques ». Pour se souvenir de ce cri-là, il faut avoir franchi le milieu de la vie. Il faut être sur la seconde pente — celle qui descend, celle qui décline. »

« Trois de six blancs! » On pouvait alors faire le généreux sans se ruiner.

L'œuf de Pâques n'était qu'un vieil usage, une tradition; il n'était pas encore devenu une institution, une sorte de concurrence déguisée à l'arbre de Noël et aux étrennes du Jour de l'an.

En ces temps éloignés, c'étaient encore les poules qui pondaient les œufs; de nos jours, les œufs nous sont fournis par les confiseurs.

Où s'arrêtera-t-on? Je l'ignore. « Déjà, dans mon jeune temps, — ajoutait mon narrateur, — nous considérions l'œuf en sucre blanc ou rose comme un grand progrès, et encore ne nous était-il pas permis de le manger!

« Après nous l'avoir gracieusement offert, on nous le reprenait non moins gracieusement pour le serrer pieusement sous le globe de la pendule, entre un microscopique chandelier en verre filé et une chaise en ivoire lilliputienne.

« Pendant des mois, il restait à cette place d'honneur, protégé de l'air et de la poussière par la chenille rouge qui raccordait hermétiquement le globe de verre au socle noir.

« Puis, après nous avoir fait endurer le supplice de Tantale pendant un long trimestre, on nous le redonnait, cette fois « pour de bon » et alors c'étaient des joies nouvelles, un plaisir renaissant, un renouveau de bonheur! »

***

Quelle est l'origine des œufs de Pâques? Voici la version la plus répandue: Aux temps primitifs de l'Eglise, il était interdit de manger les œufs en carême; et le Vendredi-Saint, comme le jour de Pâques, on allait à l'église faire bénir les œufs dont on avait été privé pendant quarante jours. On rapportait ensuite dans la famille les œufs bénits, d'innocentes réjouissances commémoraient cet usage.

Entre voisins et amis on s'envoyait des œufs teints en rouge, en bleu, ou bariolés de diverses couleurs.

Il y avait aussi la « Procession des Œufs » qu'organisaient les écoliers.

Clercs, écoliers, jeunes gens se réunissaient sur la place publique, au son des trompettes et des tambours, avec étendards, lances et bâtons. Après avoir chanté *Laudes* devant la principale église, la troupe se séparait ensuite pour aller quêter de porte en porte les Œufs de Pâques.

En Artois, le jour de Pâques, les enfants de chœur choisissaient la plus avenante fillette du village; on la parait de fleurs artificielles et de rubans, et les quêteurs se rendaient de ferme en ferme en chantant l'antienne que voici:

Donnez, donnez à notre Reheine,
Qu'elle est si belle et si plaisant!
Qu'elle fait d'honneur à tous ces gens!
Là-bas! là-bas! sur la montagne,
Nous y ferons faire une hermitaine
A l'heure, à l'heure de minuit
Pour prier en Jésus-Christ.
Un beau bouquet de géoaufrées
Que son ami lui a donné.

Donnez! donnez! si vous voulez,
Ne soyez pas si attardé,
Car autre part il nous faut aller
Pour gagner notre dîner.

Lorsque l'on faisait droit à leur demande, les enfants entonnaient un couplet de remerciements dans lequel ils souhaitaient que la poule pondît sans trêve.

Dans le cas contraire, ils chantaient:

Allez! allez! grand'mère barbue,
Mangez vos œufs dans le coin de votre rue;
Si vous passez par mon jardin,
Les coups de bâton ne vous manqueront point.

On prétend que l'origine de cette quête remonte au onzième siècle et voici comment:

Philippe Ier, roi de France, avait répudié sa femme, la reine Berthe, pour épouser Bertrade, femme du duc d'Anjou.

Berthe fut confinée au château de Montreuil-sur-Mer, où les gardiens l'oublièrent à ce point qu'ils la privèrent peu à peu des aliments les plus indispensables. Les jeunes gens des environs, touchés de compassion, se réunirent, organisèrent des quêtes en faveur de la pauvre reine et lui apportèrent des œufs.

Dans certains villages du midi de la France, beaucoup de paroissiens ont conservé l'habitude de donner des œufs à leur curé lorsqu'il bénit leur maison pendant la quinzaine de Pâques.

L'œuf de Pâques fut d'abord un œuf réel, un œuf « nature », puis un œuf en sucre. A l'œuf en sucre plein succéda l'œuf en sucre vide, où le confiseur aménageait, bien enveloppés dans l'ouate blanche, deux dés d'ivoire, un petit jeu de quilles, ou quelque autre menue surprise. Puis vint l'œuf en chocolat dont les proportions allèrent en augmentant, au point d'affecter les dimensions d'un coffret. L'œuf, qui, jusque-là, avait été le principal, devint dès lors l'accessoire; ce ne fut plus qu'un récipient, une enveloppe, un simple prétexte pour offrir des babioles à son entourage ou à ses amis.

Les chatteries de l'intérieur, les fondants, les pralines, les bonbons à liqueur, les chocolateries furent le vrai cadeau, et, pour pousser à la consommation, les fabricants allèrent toujours élargissant le cadre, c'est-à dire grossissant l'œuf que fermaient toujours deux faveurs artistement croisées.

Mais, à tout il est des limites, même à la solidité du sucre, même à la résistance du chocolat. Un jour vint où l'arsenal des bibelots qu'on logea dans les œufs devint si pesant qu'il fallut employer à leur fabrication une matière moins fragile.

C'est alors qu'on dut s'adresser aux cartonniers.

Aujourd'hui, grâce à ces derniers, il ne serait plus de limites à l'extension progressive des œufs, si tout d'un coup la mode n'avait pas changé. Dans un certain monde, donner l'œuf a paru insuffisant, petit, mesquin, bourgeois; on a tenu à offrir en même temps la poule.

Le bon ton, le bon goût, la mode, il y a quelques années, ce fut d'offrir une jolie poule élégamment habillée de ses plumes, empanachée des attributs de son sexe, le bec entr'ouvert et la queue dressée, accroupie sur un nid ou sur un panier, en train de couver une ribambelle d'œufs en sucre.

Et le suprême du genre ce fut d'introduire sous la poule, au milieu des œufs, un objet de prix, un bijou, une bague, une paire de boucles d'oreilles, parfois même, lorsque la couveuse était de taille, une rivière de brillants, un collier de perles ou bien encore un bracelet.

— Eh quoi, direz-vous, de pareils cadeaux à des enfants ! Des joyaux de prix à des gamins ou à des fillettes ?

— Eh ! non pas ! Ce n'était plus aux enfants qu'on offrait cet œuf de Pâques, c'était aux grandes personnes.

Quant aux enfants, qu'il ne faut point oublier, car ils tiennent maintenant une trop large place dans notre vie, on leur offrait et on leur offre encore un très gros joujou, accompagné d'un très petit œuf. Bientôt même on se passera de ce dernier. « Ceci aura tué cela. »

***

Comme toujours, du Mercredi au Jeudi Saint, la Foire aux Jambons attire au boulevard Richard-Lenoir cette partie de la population qui est vouée au service du *Ventre de Paris*. Assurément, ce n'est pas le high-life, tant s'en faut. La corporation des charcutiers et des bouchers, et celle des marchands de vieilles ferrailles, ne brille guère par les belles manières et par la distinction. Le public qui visite cette double catégorie d'exposants sordides ne m'a jamais paru non plus bien élégant ni bien aristocratique.

Tous les ans, certains de mes confrères, poussés par l'amour du pittoresque, ne craignent pas d'écrire ceci : « Quel appétissant étalage de saucissons d'Arles, de succulentes mortadelles de Bologne, de jambons de Mayence et d'York, qui nous ont fait venir l'eau à la bouche! »

Plusieurs ont coutume d'entonner de vrais dithyrambes en l'honneur des rillettes de Tours et des andouillettes de Vire. A les en croire, les austérités du carême sont particulièrement insupportables et prennent les proportions d'un sacrifice énorme, quand on a le malheur de succomber à la tentation de jeter les yeux sur ces richesses accumulées ! Hélas! quelle exagération !

Quand on a parcouru la Foire aux Jambons, je vous assure que ce qui domine chez vous, ce n'est point le sentiment d'une immodérée concupiscence. Bien au contraire : on est plutôt écœuré que tenté. La foire est immense, c'est le seul compliment qu'on puisse lui adresser. Il y a bien là un millier de cabanes en bois pourri, recouvertes d'une toile grisâtre — cabanes semblables aux huttes des naturels de l'Afrique centrale. Là trônent des charcutiers lorrains et normands, à la trogne enluminée, encadrés de victuailles inqualifiables.

L'odeur de la graisse et du lard rance qui se dégage de ces taudis m'a constamment obligé à laisser une certaine distance entre les objets exposés et moi. Cette précaution m'a sauvé des importunités des garçons charcutiers, qui assaillent le promeneur, une tranche de cervelas à la main, ou une aune de boudin grillé sur un plat, et ne lâchent le passant que lorsque ce dernier a consenti à goûter la marchandise. C'est épouvantable !

Voilà donc en quoi consiste ce « volcan de convoitises » qu'on appelle la « Foire aux Jambons »! Voilà les « attractions » qu'elle nous offre! Franchement, c'est au Mercredi des Cendres qu'il conviendrait de fixer la date de la foire pour nous inspirer pendant quarante jours l'horreur de la chair de boucherie et le culte des légumes !

Quant au Marché des Ferrailles, il est tel que vous pouvez vous le représenter sans grands efforts d'imagination. Tout le bric-à-brac de Paris se donne rendez-vous là. Vieux clous, vieilles pelles, vieux porte-manteaux, tapis usés jusqu'à la corde, descentes de lit crasseuses, pardessus antiques ayant réchauffé plusieurs générations grelotteuses, — vous avez le choix et ce n'est pas cher, je vous l'assure.

J'ai même vu émerger d'un fouillis de chandeliers boiteux et de casseroles bosselées un portrait d'ancêtre qui a jeté sur moi un long regard suppliant et mélancolique. J'ai fermé mon cœur à cette prière muette et n'ai point arraché le portrait à cet ignominieux abandon, quoiqu'il ne m'en eût coûté que quelques francs. Les temps sont durs, et les hommes aussi, comme dit la comédie de Labiche. Nous ne prenons pas en commisération les effigies des hommes d'antan, et ainsi feront nos neveux à moins que nos portraits soient signés Bonnat ou Carolus Duran.

***

Lorsque le Christ eut expiré sur la croix pour le salut des hommes, un des soldats romains qui montaient la garde sur le Calvaire, voulant s'assurer de la mort du Crucifié, lui perça le flanc avec la pointe de sa lance. L'Évangile ne dit point le nom du soldat, mais la tradition l'a recueilli : il s'appelait Longin. Les yeux de Longin regardaient de travers et leur champ visuel était très limité. O merveille! Quelques gouttes du sang divin jaillirent sur le front du soldat et ruisselèrent sur ses paupières. Aussitôt, le regard de Longin se rectifia et sa vue, devenue plus claire, s'étendit au loin. En même temps, purifiée par le même baptême de sang, l'âme de Longin fut transfigurée et ses lèvres confessèrent le Fils de Dieu.

Ayant reçu l'ordre de garder le tombeau du Sauveur après la sépulture, Longin fut l'un des témoins de la résurrection et alla raconter le miracle aux princes des prêtres et aux docteurs de la loi. Vainement, ces derniers essayèrent d'obtenir du soldat un faux témoignage. Longin repoussa avec indignation ces ouvertures et fit connaître dans Jérusalem ce qu'il avait vu.

Cependant, la période de service que Longin devait à l'État touchait à son terme; Longin, muni de son congé, quitta l'armée et se retira dans la Cappadoce. La tradition rapporte que l'ancien soldat n'hésita pas à raconter parmi son entourage le prodige dont il avait été le témoin.

Vingt ou trente ans s'écoulèrent. Une atroce persécution sévissait contre le Christianisme naissant. Sur les rapports qui lui furent faits, le gouverneur de la province envoya des archers pour arrêter Longin. Aux environs de Sébaste, les soldats rencontrèrent un homme qui suivait le même chemin qu'eux.

— N'est-ce point en ce pays-ci, lui demandèrent-ils, que demeure Longin, ancien capitaine de la milice romaine, aujourd'hui disciple du Christ, et sectateur fanatique de la religion nouvelle?

— Vous ne vous trompez pas, répondit l'interpellé. Longin habite, en effet, cette contrée. Avez-vous besoin de lui parler?

— Nous voulons l'arrêter pour le conduire au gouverneur qui a décidé sa mort. Pourriez-vous nous le faire connaître?

— Parfaitement, répondit l'habitant de Sébaste; mais il se fait tard, venez auparavant chez moi et veuillez accepter mon hospitalité.

Les archers agréent l'offre du passant et se rendent en sa maison. L'étranger accueille les archers avec la cordialité orientale. Il leur lave les pieds et leur sert un frugal repas. De temps en temps, quelques pauvres se présentaient à la porte, le maître du logis leur remettait avec simplicité une part du repas. On eût dit qu'il était le père de tous. Sa conversation, toujours élevée et d'allure militaire, avait pour les archers romains un charme profond dont ils ne se rendaient pas compte.

— Quel dommage, s'écrièrent-ils, d'être obligés de quitter demain votre toit pour aller arrêter ce misérable perturbateur! Ne va-t-il point s'échapper?

— Il ne craint rien, repartit l'hôte, et je réponds de le mettre en vos mains. Restez ici autant qu'il vous plaira!

Les archers demeurèrent trois jours. Ils ne pouvaient se résoudre à prendre congé de ce toit béni et à se séparer de cet homme admirable. Il fallut pourtant en venir là; un plus long retard n'eût pas été admis par le gouverneur.

— Eh bien! dirent-ils à leur hôte, vers la fin du dernier repas, c'est aujourd'hui même que nous vous prions de nous faire connaître Longin que nous voulons arrêter.

— C'est moi-même, leur répondit le vieillard en souriant, et je suis prêt à vous suivre.

Les archers, stupéfaits, restèrent muets.

« Mais auparavant, reprit Longin, permettez que je passe un moment dans la chambre voisine! »

Quelques instants après, Longin rentrait, paré de ses plus beaux habits, orné de ses vêtements de fête et drapé dans la blanche robe d'Orient.

« La mort, dit le vieillard, va me réunir à Jésus-Christ, c'est le jour nuptial et la fête des fêtes !

— Mais quel est ce Christ Jésus ? » demandèrent les archers.

Alors, Longin, prenant la parole, exposa aux soldats la vérité. Les auditeurs subjugués eurent des yeux pour voir et des oreilles pour entendre.

« Nous ne voulons point vous arrêter, dirent-ils à Longin, voici que vous nous avez rendus chrétiens. Allons ensemble vers le gouverneur pour confesser Jésus-Christ et mourir. »

Et c'est ainsi qu'en chantant les louanges du Seigneur, Longin et ses compagnons se rendirent au prétoire, c'est-à-dire au martyre.

Tous les trois furent décapités et quittèrent, le jour même, cette vallée de larmes pour entrer dans la Gloire.

⁂

Il y a quelques jours, je suivais la rue du Bac et je me trouvais derrière un jeune prêtre qui s'acheminait vers l'église Saint-Thomas-d'Aquin. Soudain, sort d'une allée un gamin de huit à dix ans, vrai gavroche, plutôt débraillé que mal vêtu, poil fauve hérissé sur sa tête sans casquette. Ce gamin sollicite une aumône.

Le prêtre, de tenue distinguée, eût pu facilement donner à l'enfant le petit sou demandé. Je le vis tirer de son bréviaire une belle image, une de ces miniatures gothiques qui encadrent une prière, et il la tendit au gamin.

L'enfant prit le cadeau, fit un signe de tête qui exprimait l'étonnement plus encore que la reconnaissance, et il s'éloigna les yeux fixés sur cette image, tout rêveur.

Un tel don ne valait-il pas mieux que le banal petit sou? L'enfant aura lu la prière, et peut-être les paroles divines auront-elles fait pénétrer dans son cœur le baume d'un doux reproche et d'un salutaire conseil.

Oscar Havard.

---

# PETITE FLEUR[1]

PAR

HENRY BISTER

## V (*Suite.*)

Il restait là, son morceau fini, comprenant à peine les applaudissements qui montaient vers lui, entendant confusément les compliments de la comtesse de Naverni, toute troublée, de son maître et rival Snowak, qui lui secouait les mains en s'écriant :

— Mon cher, vous êtes un artiste, un grand artiste!

A la fin, il vit nettement son triomphe, et, d'une voix qui sifflait dans sa gorge :

— Oui, oui; ils sont contents, ils applaudissent; il leur faut cela pour les tirer de leur somnolence, un cœur d'homme tout vivant, à voir saigner et tressaillir devant eux!

Il avait l'air si égaré, si à bout de forces, que la comtesse le renvoya :

— On va vous faire avancer une voiture. Rentrez chez vous et venez me dire demain que vous allez mieux... Adieu et merci... Vous devez être bien heureux! Quel succès!

Heureux! ah! oui, heureux! Il se répétait ce mot en rentrant chez lui, tremblant de fièvre, le cerveau si faible, si plein de folie qu'il s'expliquait à peine pourquoi c'était une dérision de le trouver heureux. Il avait tout oublié de la terrible journée qui venait de s'écouler; ou, plutôt, cette journée lui semblait longue, longue comme plusieurs années. Autrefois, il y avait sans doute bien longtemps, Fioretta était venue le voir, dans ce même salon où, ce soir, il mettait en place son violon, rangeait quelques manuscrits couverts de musique; elle avait été très méchante pour lui, n'avait pas même remarqué l'élégance de cet appartement décoré pour elle, de ces meubles clairs, de ces rares et coûteux bibelots achetés uniquement à son intention.

Angelo avait dépensé tant d'argent pour ces achats qu'il s'était quelquefois reproché son extravagance. Quand on a des dettes on n'achète pas un ameublement de riches! Mais c'était pour Fioretta, pour eux deux, et il se promettait tant de bonheur dans ce joli décor de jeune ménage, au milieu de ces futilités adorables, de ces soies pâles et fleuries!...

Comme un enfant qui pleure sur un jouet brisé, Angelo trouvait d'abondantes et faciles larmes en songeant à ce qui l'entourait. Tout le reste avait disparu; l'unique motif de son chagrin semblait être ce dédain de Fioretta pour ces pauvres choses désormais inutiles.

— Elle n'a pas même vu comment j'avais voulu suivre ses goûts!... murmurait-il entre ses pleurs. Je m'étais donné tant de peine pour lui plaire et la voir sourire!

Longtemps il resta ainsi, pleurant et se lamentant; quand l'aube fit pâlir les bougies allumées, il eut honte de lui-même, passa dans sa chambre, se coucha en frissonnant toujours et s'endormit en répétant :

— Elle n'a rien vu, rien remarqué!... Je n'ai jamais su m'y prendre pour lui plaire!

## VI

A la Villa Rose, Fioretta menait une vie réglée et monotone qui ne semblait pas lui déplaire. L'oncle Parker, à demi invalide, se réjouissait à voir sa maison plus propre, débarrassée de la poussière, des toiles d'araignées qui, depuis des mois, s'épaississaient dans les angles, sur tous les meubles. Il s'émerveillait aussi de ne guère dépenser davantage, maintenant qu'il avait une compagne, que lorsqu'il vivait tout seul, en se privant et se donnant beaucoup de peine. Fioretta était si industrieuse et s'accommodait si bien de toutes choses!

Elle ne semblait pas même remarquer ce qu'elle mangeait, saisir la différence entre le dénuement volontaire de cette maison de reclus et l'opulence dans laquelle vivaient les Hotkins. Elle ne reculait devant aucune besogne, si grossière qu'elle fût, ne se plaignait de rien, emplissait la maison des étincelantes fusées de son rire.

C'est qu'en entrant chez Parker, elle s'était tracé un programme, et elle le suivait avec toute la ténacité dont elle était capable. On lui avait appris à Liverpool que la fortune est le premier des biens; elle avait éprouvé, par elle-même, que la sentimentalité devient nuisible à quiconque veut acquérir cette fortune. Elle se repentait encore d'avoir été douce et compatissante envers Willy; et elle avait regretté souvent la faiblesse tendre autrefois éprouvée pour Angelo.

Ici, elle agissait en pleine connaissance de cause.

Elle était accourue au premier appel de Parker, un peu pour fuir ces fêtes de mariage qui torturaient son amour-propre, beaucoup pour se rapprocher de ce tas d'or qui l'attirait. Pour en garder un jour quelque chose aux doigts, il fallait se montrer douce, gentille, patiente, tolérante envers les manies du vieillard. Fioretta était tout cela, et, jour après jour, se sentait redevenir elle-même, dans la grande maison fleurie et paisible qu'elle gouvernait si parfaitement.

Parker s'étonnait un peu du calme et de la gaieté de Fioretta, de cette arrivée soudaine de la jeune fille, partie d'Angleterre au milieu des fêtes du mariage, sans souci de son amusement et de ses succès mondains de jolie personne. Et comme il était sceptique, il se disait :

— Si elle est venue, c'est que ce voyage l'arrangeait. Si elle a dédaigné Angelo, c'est qu'elle avait de plus hautes visées... De plus, elle ne parle jamais de Willy; je ne me trompe pas; cette petite tête folle voulait devenir ma nièce...

Il n'osait exprimer franchement ses pensées à Fioretta; mais il l'interrogeait, tournait autour du point principal, finissait par lui demander un jour :

— Si je ne t'avais pas invitée à venir, Fioretta, qu'aurais-tu fait? Serais-tu restée chez mes neveux?

Elle ne savait que dire, et il avait envie de lui crier :

— Tu es stupide! Il fallait charger Angelo d'organiser toute ta vie, plutôt que de perdre ta jeunesse auprès d'un bonhomme de mon espèce. Tu ne vois donc pas que je ne t'ai prise que pour mon agrément, à moi!

Il ne se doutait guère que, pendant ce temps même, tout un travail s'opérait dans la tête de Fioretta, tranquille et apaisée. Lorsqu'elle ressongeait aux derniers mois de sa vie à Liverpool, sa colère était de moins en moins vive, faisait place à un jugement plus froid et plus équitable des événements. Elle était folle lorsqu'elle comptait sur Willy Hotkins pour l'épouser, elle, la petite fleur de la montagne! Willy l'avait-il jamais considérée autrement que comme un jouet amusant, comme un meuble ou un bijou plaisant à regarder? Et Mme Hotkins, si banalement bonne envers Fioretta, n'eût-elle pas été fort scandalisée à l'idée d'une union entre son fils et cette fille de paysans?

S'ils l'avaient aimée, cajolée, parée, c'était pour eux beaucoup plus que pour elle; et Fioretta avait fait un calcul bien faux en comptant sur l'amour vrai, désintéressé, de ces riches égoïstes.

Alors sa pensée revenait à Angelo, si doux, si humble, si fidèle... et si triste la dernière fois qu'elle l'avait vu. Elle s'avouait qu'elle avait été bien dure, qu'elle avait injustement déversé sur cet innocent l'amertume qui lui emplissait le cœur... Que pensait-il d'elle,

1. Voir l'*Ouvrier* du 13 mars 1897.

à présent? Fioretta aurait voulu le savoir, de même qu'elle eût été bien aise de lui dire ou de lui écrire :

« Pardonne-moi toutes les vilaines choses que je t'ai dites. Je les regrette aujourd'hui, car je reconnais que tu m'aimes autrement et mieux que tous ces étrangers... »

D'ordinaire, Fioretta lisait les journaux à haute voix, le soir, à Parker dont la vue baissait un peu. Une fois elle y rencontra le nom d'Angelo Certaldo. La soirée chez la comtesse de Naverni avait fourni près d'une colonne à un rédacteur ami de la maison. Il y avait des éloges pour tout le monde, et une mention spéciale pour le jeune artiste « qui s'était révélé remarquable exécutant et intelligent interprète de la pensée des maîtres ».

Fioretta, sans trahir d'émotion, lut cet article, et, les jours suivants, d'autres à peu près pareils. Elle se rendit compte que ce grand succès d'artiste était arrivé à Angelo le soir même où elle l'avait quitté à Paris. Pour Fioretta, ce fut un allégement de conscience; s'il avait ressenti quelque chagrin, Angelo avait dû se griser de ce triomphe remporté sur l'indifférence des mondains; peut-être même, à l'heure présente, haussait-il les épaules en songeant à cette sotte fille qui l'avait repoussé alors qu'il touchait à la renommée....

Fioretta, suivant un dessein obscur encore, germé tout à coup en son cerveau, encouragea l'oncle Parker à envoyer à l'artiste quelques lignes de félicitations; et ce fut elle-même, de sa petite main légère à l'élégante écriture, qui traça les mots affectueux adressés à son ami.

Qui peut bien prévoir les caprices possibles d'une femme? Plus tard, beaucoup plus tard assurément, Fioretta ne serait-elle pas heureuse de retrouver Angelo, toujours aimant et toujours dévoué? Suivant toutes les probabilités, John Parker laisserait en mourant à sa petite compagne une dot proportionnée aux services qu'elle aurait rendus. Angelo, alors, serait célèbre ; Fioretta serait riche. Elle apporterait de l'or, lui de la gloire : avec cela Fioretta se croirait maîtresse du monde, avec cela elle serait heureuse.

Ce second rêve de sa vie lui semblait plus beau encore que le premier, plus réalisable aussi, puisque Angelo était si bon, puisque Parker s'attachait visiblement à sa petite protégée.

Successivement, Parker et Fioretta apprirent par les journaux qu'on venait d'adopter dans les écoles spéciales la méthode de violon d'Angelo, achevée l'année précédente; que ses rapsodies italiennes, ses chants populaires, ses danses provençales se vendaient. Et Parker s'étonnait que, sur tous ces gains, le jeune homme n'eût pu distraire quelques pièces d'or pour amoindrir sa dette.

— Ce sera pour cet hiver, pensa-t-il. Peut-être viendra-t-il me les apporter lui-même.

Mais l'hiver s'avançait; Mme Hotkins était au Cap Martin depuis des semaines, les jeunes mariés avaient passé trois fois à Menton, daus les intervalles de leurs courses en Italie et en Grèce; et Angelo ne venait pas...

Angelo, surtout, n'écrivait pas... et Fioretta, chaque jour, cherchait un peu impatiemment une lettre de lui à l'arrivée du courrier, parcourait les journaux pour y découvrir la mention tout à coup plus rare de son nom.

Ainsi, Angelo Certaldo ne répondait pas même une ligne à l'affectueux souvenir griffonné par sa petite amie! Il s'était froissé sérieusement du dernier refus de Fioretta et voulait lui montrer qu'il l'oubliait à son tour. Etait-ce possible qu'Angelo fût capable de représailles? La jeune fille en eut d'abord un peu de chagrin, puis beaucoup de dépit qui lui rendit quelque chose de sa nervosité d'autrefois. Ah! qu'elle se souciait peu d'Angelo, s'il devenait trop grand seigneur pour lui répondre!

Quelquefois, le curé de Roquebrune descendait de son nid d'aigle pour s'informer à son tour d'Angelo. Avait-il écrit? Annonçait-il de l'argent ou demandait-il un peu de répit? Toujours il recevait la même réponse : son enfant n'écrivait pas, n'envoyait rien, ne donnait pas signe de vie. Et le pauvre curé disait tristement :

— Je n'aurais jamais cru que le succès pût ainsi tourner la tête à mon Angelo! Je me figurais le connaître si bien! il était si simple et si bon!

Parker avait alors un rire sarcastique, et sans croire tout à fait à ce qu'il disait :

— Tout le monde se vaut, mon cher curé! Croyiez-vous donc avoir élevé un ange, dans la personne de votre petit musicien? Que vous avez des illusions pour votre âge!

— En tout cas, soyez sans crainte; je réponds pour lui, et s'il oubliait ce qu'il vous doit...

Il l'oubliait si bien que le vieux prêtre, à la fin de l'hiver, entra un soir à la villa Rose et sortit d'un portefeuille usé deux billets de cent francs.

— Tenez, ce sera toujours un acompte pour cette année...

L'Anglais semblait un peu honteux de prendre cette somme, si minime pour lui, si grosse pour la bourse d'un pauvre curé de campagne. Il tournait entre ses doigts les billets bleus.

— C'est le produit de deux années de messes, expliqua le digne homme; prenez-les, cela ne me gêne aucunement. Je vis de mon traitement et de ma petite vigne...

Parker eut un ricanement joyeux et serra prestement les billets dans sa poche :

— Je les changerai en or à la banque. Je n'aime pas le papier, je préfère les jolies pièces tintantes... Angelo est de mon avis, mais au lieu de les garder, il les fait sauter, sûrement, ce qui plaît davantage à la jeunesse...

Le curé secouait la tête et demeurait incrédule; Fioretta souriait singulièrement et Parker la regardait en essayant de comprendre ce sourire. Après l'avoir traitée de petite folle, il commençait à trouver très raisonnable qu'elle eût dédaigné Angelo; ce dédain lui avait procuré, à lui, l'avantage de posséder une garde-malade parfaite, une compagne toujours gaie, alerte, dont les rires répondaient aux chansons des oiselets heureux de vivre. Maintenant il ne voulait plus perdre Fioretta; elle faisait partie de ses habitudes journalières et il entendait bien ne la céder à personne.

Or, le succès d'Angelo, l'intérêt plus marqué de Fioretta pour lui l'inquiétaient sérieusement. On n'est jamais sûr de rien, avec une femme; celle-ci serait bien capable, un jour ou l'autre, de laisser là son ingrate besogne d'infirmière, d'épouser cet imbécile d'artiste qui serait trop heureux encore de l'accepter pour femme! Car il était bon jusqu'à la stupidité, cet Angelo; il pardonnerait tout à sa petite amie, même ce mauvais tour qu'elle lui avait joué si effrontément!

Quelquefois il songeait aux moyens de s'attacher à jamais Fioretta. Pourquoi ne ferait-il pas de cette charmante fille son unique héritière? Ce serait si drôle, le désappointement de tous les neveux accourus de Londres, de New-York, d'Anvers, de Liverpool, du Natal et de la Plata!

Cette solution lui plaisait assez, mais ne lui paraissait pas remplir toutes les conditions de sécurité requises. Ou bien Fioretta ignorerait la donation : et alors rien ne la retiendrait auprès de John Parker; ou bien elle la connaîtrait, et le méfiant Anglais redoutait en ce cas un relâchement dans les soins de la jeune fille. Il craignait encore davantage que, en dépit de son esprit pratique, Fioretta, dans une crise d'ennui, se laissât convaincre par Angelo ou par un autre que le bonheur est préférable à la richesse. Ainsi, de toute manière, il était exposé à perdre sa chère gardienne : et cela, il voulait l'éviter à tout prix.

(*La suite au prochain numéro.*)

HENRY BISTER.

## JEUX D'ESPRIT DE L'OUVRIER

*Pour les prix et les conditions, voir le n°* 1981 *du* 9 *janvier* 1897.

40. — COQUILLE TYPOGRAPHIQUE.

Dans certaine ville de France
Et qui n'est pas sans importance,
On distribuait aux passants
Des prospectus assez tentants.
On y lisait : « Venez à notre déballage
« Et vous y trouverez un très grand avantage,
« Accourez donc en profiter
« Et ne craignez pas d'acheter
« Tout ce qui vous est nécessaire,
« Car ici je vous offre une très bonne affaire.
« Personne ne pourrait à si bas prix fournir
« Ces marchandises variées. »
Ces annonces partout sont alors publiées,
Chacun s'empresse d'accourir.
On regarde, on choisit et prestement la vente
Est faite en un clin d'œil. — La marchande est contente.
Mais chacun revenu chez soi
Regrette, ma foi,
Tous les achats qu'il vient de faire.

— Dites nous donc, très cher lecteur,
Quelle pouvait être l'erreur.
Glissée en cette circulaire ?
— Je la crois un peu volontaire,
Car si le public s'y trompa
C'est le marchand qui profita.

41. — LOGOGRIPHE.

Je suis un grand savant mais un triste docteur,
Puisque me consulter c'est m'arracher le cœur.

DIABLOTIN.

42. — DERNIÈRES PAROLES.

Quel est le poète qui sur son lit de douleur prononça ces paroles :
*Qui a jamais entendu dire que, sur un si petit théâtre que ce pauvre grabat, le sort eût pu donner le spectacle de tant d'infortunes !*

Adresser tout ce qui concerne les *Jeux d'esprit* au rédacteur soussigné, aux bureaux du journal.

ŒDIPE.

*Le Directeur-Gérant* : HENRI GAUTIER. Sceaux. — Imp. E. Charai e

5 centimes le N° année courante. (10 centimes le N° années échues.) N° 2009 TRENTE-SIXIÈME ANNÉE. — 17 Avril 1897.

# L'OUVRIER

**Journal illustré paraissant le Mercredi et le Samedi**

| ABONNEMENT D'UN AN : (104 numéros) France, Algérie et Belgique : 6 francs. | DIRECTION ET ADMINISTRATION : LIBRAIRIE BLÉRIOT, HENRI GAUTIER, SUCCESSEUR, 55, quai des Grands-Augustins, Paris. | ABONNEMENT D'UN AN (104 numéros) Colonies et Étranger (sauf la Belgique) : 7 francs. |
|---|---|---|



## LE ROMAN D'UN SAUTE-RUISSEAU[1]

PAR

ROGER DOMBRE

DEUXIÈME PARTIE

### Le vieil habit.

I (*Suite.*)

« Ma petite sœur,

« Ah ! moi aussi, va, je suis content, plus que content, heureux au superlatif ; et plus que jamais je travaille pour te faire une vie, sinon luxueuse et dorée, du moins bien douce.

« Sais-tu que je me livre aux douceurs de la chirurgie... (cela va te faire bondir) parce que cela me paraît plus beau encore que la médecine. En attendant de devenir un Dupuytren ou un Charcot, je pratique cette science et soulage mon prochain dans la mesure de mon pouvoir.

« J'ai fait déjà à l'hôpital une toute petite opération, un amour d'opération ; d'ailleurs, aujourd'hui, avec l'anesthésie, ce travail est devenu si facile ! On endort le client qui ne hurle ni ne geint, et on travaille dans son corps aussi tranquillement que chez soi.

« Pour le moment, toutefois, je n'ai que des malades qui me donnent peu d'occupation : un vieil asthmatique qui se fâche toujours quand il me voit, parce que la guérison ne vient pas assez vite à son gré.

« Or, il peut l'attendre sous l'orme, la guérison, car le cher homme s'en ira avec son mal. Je le laisse bien crier, sachant toujours qu'une quinte de toux lui coupera la parole et la colère, et je lui fournis, pour consolation, un ballon d'oxygène ou des gouttes calmantes, ce qui fait que j'emporte ses bénédictions et sa gratitude.

« Ensuite je soigne un ivrogne ; oh ! mais un ivrogne poétique, car il ne boit que pour noyer un énorme chagrin ; mais j'ai bien peur qu'un jour l'absinthe ne lui joue un mauvais tour.

« Ensuite, chose plus triste, j'essaie de retenir à la vie une malheureuse mère qui se meurt d'avoir perdu son fils unique au Tonkin.

« Ah ! dame ! le chagrin fait de ces effets-là, et tout endurci que doit être un médecin aux douleurs d'autrui, il comprend ça.

« Si, en pharmacie, on vendait de l'essence de bonheur, on n'aurait qu'à faire disparaître de la surface de la terre les autres drogues, et les apothicaires feraient fortune quand même.
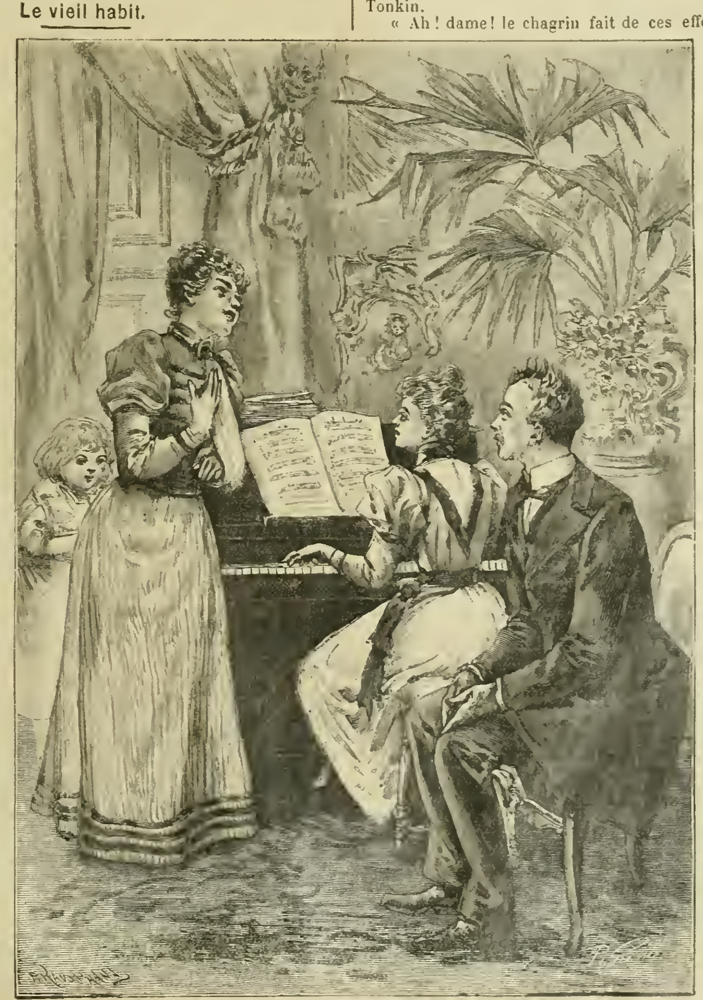
« Bah ! je connais le genre humain : presque tous videraient le flacon d'un trait ; bien peu absorberaient lentement son contenu et moi-même peut-être ne serais-je pas parmi les sages.

« Je *nous* installe un petit nid rue Moncey. Tu te contenteras, comme moi, chérie, d'une chambre lilliputienne, tout l'espace étant sacrifié à mon cabinet et au salon d'attente.

« Et puis, tu ne sais pas ? j'ai une bonne, une brave petite bonne qui m'est d'autant plus dévouée que je l'ai guérie d'une anémie et d'un commencement de maladie de cœur.

« Je lui donne un petit gage pour débuter et elle ne fait pas danser l'anse du panier.

« Oh ! la chère grand'mère, quelle joie elle éprouverait à s'installer ici au milieu de nous, et comme nous lui ferions une vieillesse douce et tranquille ! Oui, oui, apporte tous les meubles, laids ou



Mme de Creuil, accoutumée à sa voix, se mit au piano. (Voir page 804.)

1. Voir *l'Ouvrier* depuis le 31 mars 1897.

bons, qui nous viennent d'elle, tous ces chers vieux souvenirs qui sont pour nous des reliques du passé ; je suis pauvre en chaises, caisses et armoires, nous trouverons à casser tout cela, va. Merci de l'argent que tu m'as envoyé, ma petite sœur chérie, gagné si vaillamment avec tes dessins de modes; il te sera nécessaire pour opérer ce petit déménagement que tu ne dois pas laisser à la charge de nos protecteurs; ils sont très riches, soit, mais ils ont assez fait pour nous.

« J'ai pu opérer mon installation assez facilement, grâce à l'ami Olivier.

« Je t'ai dit, n'est-ce pas, qu'il s'est marié, il y a deux ans, avec la sous-maîtresse d'un grand cours parisien et qu'il s'est mis à donner des leçons particulières.

« De ce côté ça marche toujours très bien ; ils n'ont pas encore d'enfants, c'est vrai, mais ils sont heureux et gagnent de l'argent à eux deux. Olivier a voulu absolument m'avancer la somme nécessaire à mon installation et je me suis déjà libéré d'une partie.

« Tu te rappelles que le pauvre garçon m'avait abandonné toutes ses économies quand j'ai quitté *la boîte* pour suivre les cours de la Faculté? Mais cela aussi je le lui ai déjà rendu.

« Crois-tu qu'il n'a jamais voulu accepter les intérêts et il s'est fâché tout rouge quand j'ai insisté.

« Lorsque nous serons un peu riches, nous ferons au jeune ménage un cadeau utile et assez important.

« Les petits présents de notre sainte amie et protectrice, Mme Matzague, m'ont été d'un grand secours; d'elle je reçois tout avec plaisir et gratitude; de son mari, je ne peux pas.

« Ne t'excuse pas de ne pouvoir aimer cet homme, va, chérie; moi je ne peux pas non plus éprouver pour lui d'autres sentiments qu'une profonde aversion; je ne sais pourquoi, mais il y a en lui quelque chose qui repousse.

« Vois-tu, les égoïstes, le bon Dieu ne doit pas les aimer, et M. Matzague est un cœur égoïste et un mari tyrannique. Sa femme en souffre-t-elle? Je me le suis souvent demandé, mais que sait-on? elle vit et cause avec l'aisance d'une femme du monde et elle peut cacher ses soucis. En tous cas, ce que tu me dis de sa santé m'inquiète; je l'ai trouvée changée la dernière fois que je l'ai vue, et chez elle il me semble que le cœur est malade. Je l'étudierai et tenterai de la guérir.

« Quant à toi, chérie, sois persévérante; continue le traitement commencé; n'aie pas peur de l'eau froide et puis marche, marche jusqu'à la fatigue et ne crains pas de faire plus encore que tu ne crois pouvoir faire; la paresse des jambes cessera ainsi, tu verras, et, en t'y accoutumant peu à peu, cela te paraîtra tout naturel.

« On m'appelle pour un malade et je me sauve en t'embrassant moi aussi cent mille fois, ma petite sœurette bien-aimée.

« Ton vieux BERNARD. »

II

La bonne, une brave fille d'une quarantaine d'années, avait montré par l'entre-bâillement de la porte un visage réjoui.

— Monsieur, dit-elle, je crois que c'est pour des riches, cette fois, car c'est un domestique en livrée qui est venu vous demander.

— Bien, bien, j'y vais, répondit Bernard en souriant.

Le domestique était parti après avoir donné l'adresse du nouveau client : une maison de Creuil, rue de la Bienfaisance. « Mademoiselle, disait-il, venait de se casser le bras. »

Bernard se munit des instruments nécessaires et partit aussitôt à pied, le pauvre garçon, et en allongeant le pas, ne pouvant se payer même un coupé à la course.

Il fut reçu dans un joli hôtel par une vieille femme de charge qui lui dit en l'introduisant auprès de la malade :

— Ah! monsieur le docteur! elle souffre beaucoup, la pauvre demoiselle, et dire que tout le monde est parti depuis ce matin pour un... ils appellent ça un pique-nique, je crois. Mademoiselle n'en était pas, elle, la place manquant en voiture; et voilà que cet accident est arrivé sans raison pour ainsi dire, en montant sur un escabeau pour prendre des livres en haut d'une armoire.

— Mademoiselle, c'est une enfant?

— C'est l'institutrice, m'sieu le docteur. Elle a commencé par s'évanouir, la pauvre; et quand nous l'avons fait revenir à elle et qu'elle a senti son bras cassé, elle nous a dit : « Allez vite chercher le docteur Grandex, c'est un de mes amis d'enfance et j'ai confiance en lui. Je ne sais pas où il demeure, il me semble que c'est rue Blanche; qu'on s'en informe exactement chez le pharmacien. » Alors on a obéi et nous sommes bien aises d'avoir trouvé chez lui m'sieu le docteur, parce que Mademoiselle, qui a sa petite tête, ne veut pas du médecin de la famille.

Bernard se demandait quelle pouvait être cette amie d'enfance et il était curieux de voir sa malade.

On le fit entrer dans une chambre simple et jolie où gisait, sur un lit de jeune fille, une ravissante créature d'une vingtaine d'années.

Elle souffrait visiblement, car ses soyeux cheveux noirs tout bouclés étaient collés par la sueur sur son front d'une blancheur laiteuse. La tête était petite, la figure menue, allongée, délicate. Les yeux, presque noirs, se fermaient, alanguis par la douleur physique. La bouche, un peu largement fendue, était pâlie en ce moment par la souffrance, et les dents très blanches mordaient la lèvre inférieure, sans doute pour retenir des plaintes.

— Ghislaine! s'écria involontairement Bernard.

Elle rouvrit ses yeux sombres et dit d'une voix dolente :

— Ah! vous voilà, Bernard... Docteur, veux-je dire. Si vous saviez comme je souffre! Oh! nous parlerons plus tard de l'autrefois. Pour le moment je ne vous demande qu'une chose : soulagez-moi.

Il demeurait encore là, bouche béante, les yeux écarquillés, ébahi de la retrouver si belle, cette Ghislaine qu'il avait quittée petite pensionnaire aux mains rouges et aux cheveux ébouriffés.

— A l'ouvrage, donc! Soulagez-moi, voyons! Je vous ai fait appeler pour cela, gronda-t-elle d'un ton d'enfant gâtée qui souffre.

Alors, le sentiment du devoir secoua le jeune médecin tout entier : il ne vit plus Ghislaine Saint-Louvec, mais une malade à guérir, même quand il découvrit un bras d'une forme exquise et d'une blancheur éblouissante, dont l'humérus était brisé.

Par bonheur, la fracture n'était pas grave et avec un bon appareil et l'immobilité sagement gardée le temps voulu, le bras pouvait être bien guéri au bout de quarante jours.

Mais quand il fallut pratiquer la soudure des os fracturés, opération rapide mais douloureuse, le cœur manqua au pauvre Bernard.

Maintes fois, cependant, il avait réparé de ces accidents-là; mais faire souffrir, même une minute, cette admirable créature, lui paraissait une chose monstrueuse.

— Faites vite, j'ai si mal! répétait Ghislaine dont un peu de fièvre rosait les pommettes.

— C'est que... je vais vous faire crier pendant une seconde...

— Mais ce sera fini ensuite?

— Oui, vous ne souffrirez plus.

— Alors faites vite; j'ai hâte de me voir raccommodée.

Bernard prit son courage à deux mains et fit ce que lui commandait son devoir de médecin.

Au moment critique Ghislaine ne poussa qu'un gémissement, puis sa tête retomba en arrière, et Bernard profita de son inertie absolue pour poser l'appareil et terminer son travail.

Ensuite, il ranima la pauvre fille et elle s'étonna de ne presque plus souffrir.

Elle voulut parler, lui exprimer sa reconnaissance, causer du passé avec cet ami des mauvais jours, mais il ne le permit pas, car la fièvre, inévitable après l'accident, commençait à prendre fortement Ghislaine.

Certes, il mourait d'envie de demeurer là, de considérer cette jolie tête, d'ouïr cette voix d'une incomparable harmonie, mais l'homme du devoir parlait en lui, et il s'arracha à ce lit au chevet duquel il grillait de s'asseoir, après avoir prescrit beaucoup de calme, du sommeil si c'était possible et une potion bienfaisante.

— Je reviendrai demain matin, dit-il à la femme de charge qui le reconduisait.

— Monsieur le docteur n'attend pas que Madame revienne?... Ils ne vont plus guère tarder.

— Mes malades m'attendent, fit le jeune homme en gardant son sérieux pour débiter cette « blague » qui eût bien fait rire Renée si elle l'eût entendue. On n'a qu'à suivre mes instructions; tout va bien et je reviendrai demain matin comme je l'ai annoncé.

Bernard retourna chez lui en tournant le dos à sa demeure, par le boulevard Malesherbes, la Madeleine et le boulevard Haussmann; quand il s'aperçut de sa distraction, il remonta tranquillement la rue du Havre et regagna la rue Moncey où il dit à sa bonne :

— Personne n'est venu me demander?

— Personne ne sont venus, non monsieur, excepté de chez Mme Pernambouc où qu'on voudrait Monsieur demain dans la matinée.

— Je commencerai par Ghislaine, se dit le Dr Grandex.

Et il ajouta en riant :

— Il est heureux que je n'aie rien à faire ce soir : je crois que je n'aurais commis que des bévues. Je me sens tout drôle depuis ma visite rue de la Bienfaisance. Ce que c'est que le réveil des souvenirs d'antan!

Nous ne savons si cela venait des souvenirs d'antan, mais le jeune homme ne put se livrer, ce soir-là, à aucune étude, lui si laborieux d'ordinaire; ensuite son bel appétit des vingt-quatre ans semblait dissipé comme par enchantement, et même en se couchant plus tôt que de coutume, il demeurait obsédé d'une vision obstinée mais agréable : une petite tête pâle, noyée dans les boucles de soie brune répandues sur l'oreiller, flottait dans son rêve toujours, toujours.

Le lendemain il se présenta de si bonne heure chez les de Creuil que les domestiques s'en étonnèrent.

— C'est que j'ai des malades à visiter ce matin, expliqua-t-il pour s'excuser (et il ne mentait qu'à moitié) et j'ai voulu commencer par le plus important.

Il revit Ghislaine qu'il trouva assez fiévreuse pour promettre une seconde visite dans l'après-midi ou la soirée.

Et puis, il était si tôt qu'il ne put voir Mme de Creuil, et celle-ci avait témoigné le désir de parler au docteur; la veille, au retour du fameux pique-nique, elle avait poussé les hauts cris en retrouvant l'institutrice de ses enfants en si piteux état. C'était une bonne personne, un peu insignifiante, qui resta auprès de la malade jusqu'à minuit; puis, éreintée de sa journée passée au grand air, elle était allée prendre du repos, voyant Mlle Saint-Louvec s'assoupir, et le lendemain elle dormait encore à huit heures et demie.

Mais le docteur avait promis de revenir!...

Certes, il ne demandait pas mieux que d'avoir à faire par dessus la tête, mais aujourd'hui il se réjouissait presque de cette liberté trop grande, hélas! qui lui permettait de consacrer beaucoup de temps et de soins à sa petite amie d'autrefois.

La pensée de Ghislaine ne le quitta pas jusqu'au soir. S'il l'eût osé, il serait retourné rue de la Bienfaisance aussitôt après la fermeture de son cabinet où se présentèrent quatre consultants dont trois payants; le quatrième était un pauvre ouvrier, assez malade, duquel il ne voulut rien recevoir.

— C'est tout de même quinze francs de gagnés, pensa-t-il; mais quand Renée sera ici, il me faudra travailler davantage, car ce ne sera pas avec cela que nous vivrons.

Enfin, entre six et sept heures, Bernard alla voir Ghislaine.

Mme de Creuil y était, mais elle avait un salon plein de monde, car c'était son jour, et elle ne put s'échapper qu'un instant pour voir le docteur Grandex.

Elle arriva au milieu d'un frou-frou de soie et d'un cliquetis de jais, embaumant la chambre d'un parfum d'ambre et de violette, traînant avec elle deux fillettes assez gentilles; de la bouche même du docteur elle reçut l'assurance que le bras de Mlle Saint-Louvec était en bonne voie de guérison, que l'institutrice pourrait se lever le lendemain, reprendre une partie de ses occupations la semaine suivante et se trouver tout à fait guérie au bout du mois.

— La pauvre enfant, ajouta Mme de Creuil d'un air soucieux, va se tourmenter non seulement de l'inaction qu'elle devra observer forcément, mais de la dépense... quoique cette dépense je la prenne à ma charge.

Ce disant, elle regardait le jeune médecin avec le secret espoir qu'il allait la rassurer à ce sujet.

En effet, s'inclinant, Bernard répliqua :

— Madame, il ne sera jamais question d'honoraires entre Mlle Saint-Louvec et son ami d'enfance : nous sommes de trop vieilles connaissances pour parler même de cela.

Le front de Mme de Creuil se rasséréna.

— Et puis, pensa-t-elle en fixant son petit œil pénétrant sur Bernard, tu es bien aise, avoue-le, de soigner une aussi jolie malade que Mlle Ghislaine. Oh! les jeunes gens! les jeunes gens!

— Revenez donc quand vous voudrez, continua-t-elle à haute voix; votre présence est d'un salutaire effet sur cette jeune fille dont les nerfs sont un peu surexcités en ce moment, et qui se trouve fort isolée à Paris.

— C'est vrai, répliqua naïvement Bernard; et puis, heureusement, ma sœur et nos amis Matzague vont arriver ici le mois prochain... Ghislaine sera moins seule.

— D'autant plus, poursuivit Mme de Creuil, qu'elle sera privée de sa chère musique pendant un certain temps, de piano du moins, car, pour ce qui est du chant, rien ne l'empêchera de s'y remettre bientôt; la privation lui sera dure.

— C'est vrai, s'écria Bernard. Je me rappelle qu'autrefois sa mère voulait la pousser dans la carrière musicale; et cependant, elle ne s'occupe pas exclusivement de musique.

— Non, fit Mme de Creuil, songeuse de nouveau; mais je crois que sa vocation est là et qu'elle ne tardera pas à laisser l'histoire et la littérature pour le chant. Vous connaissez sa voix, n'est-ce pas?

— Non, madame, ou du moins pas depuis que Ghislaine nous chantait des chansonnettes d'enfant. Jugez donc, nous nous sommes perdus de vue si longtemps!

— Il faudra que vous l'entendiez; c'est un organe souple, velouté, merveilleux, qui manque d'étude certainement, mais qui, avec une bonne direction, deviendra vraiment remarquable. Mais je me sauve, docteur, j'ai mon salon plein de monde et l'on va s'étonner de ne pas me voir revenir. A bientôt, n'est-ce pas?

Le froufrou de soie et le cliquetis de jais s'éloignèrent rapidement et Bernard gagna la porte de sortie, très joyeux à la pensée qu'il pouvait, sans éveiller les susceptibilités de personne, étendre le nombre et la durée de ses visites et même exagérer les maux de Ghislaine pour les soigner plus longtemps.

Car, il n'y avait pas à le nier, cette brune Ghislaine l'intéressait beaucoup, beaucoup.

— Comme une sœur, comme une pauvre orpheline qu'elle est aussi, se disait-il afin de s'excuser à ses propres yeux de cette faiblesse.

Mais, en réalité, cet intérêt était autre et il ne faisait que croître et embellir.

Tout en servant le thé à ses visiteurs, d'une main un peu distraite, Mme de Creuil pensait :

— Il n'est pas beau, ce jeune médecin, mais il est charmant; rien n'est laid comme un homme beau, d'ailleurs; ainsi mon mari...

« Et puis, c'est très bien de sa part de soigner Mlle Saint-Louvec pour ses beaux yeux... c'est naturel aussi, car, comme il le dit, entre amis d'enfance... En compensation je le retiendrai un jour à dîner quand nous serons seuls, mon mari, les enfants et moi. — Et puis, je le recommanderai à quelques-unes de mes amies, car il est tout jeune, ce docteur, il ne doit pas avoir encore une clientèle bien fournie.

Bernard Grandex, comme le disait Mme de Creuil, n'était pas beau en effet; ses cheveux roux avaient pris une teinte d'acajou plus foncée; une petite moustache brune ombrait une bouche un peu grande mais aux dents très blanches; les traits manquaient de régularité, l'ovale d'embonpoint, le front était trop bombé, les yeux trop petits; mais, du Bernard d'autrefois il restait au grave docteur d'aujourd'hui une pointe de spirituelle malice marquant d'une ride fine le coin des paupières et mettant un pli narquois sous la moustache fauve.

De plus, Bernard était grand, d'allures distinguées et franches tout à la fois; il y avait dans ses paroles souvent comme un vernis de courtoisie, et cela plaisait à ses malades.

— Le docteur Grandex, disait-on, c'est un médecin charmant; on ne s'ennuie jamais avec lui. Il a de l'esprit et vous parle de vos maux avec tant de verve et d'originalité qu'on est tenté soi-même d'en rire avec lui. Avec cela suffisamment sérieux quand l'état du patient l'exige.

Nul n'aurait reconnu aujourd'hui dans le Dr Grandex le petit bonhomme affamé et déguenillé trop souvent, qui faisait la joie des clercs de Me Carbonnière; ni le jeune collégien sauvage comme un petit faucon, qui battait ses camarades et qui regardait d'un air navré l'espace libre et bleu derrière les murailles du collège de Montrouge.

Et pourtant, après une dizaine de visites à la rue de la Bienfaisance, le pauvre garçon, se considérant un soir dans l'étroit miroir de sa chambre à coucher, soupirait amèrement :

— Je suis laid à faire rire le diable. Elle doit me trouver affreux. Oh! que ne puis-je découvrir, moi qui travaille tant et consulte tant de grimoires, un philtre qui change la laideur en beauté.

« Elle me regarde aujourd'hui encore d'un œil bienveillant parce qu'elle a souffert et que je l'ai soulagée, mais bientôt mes visites chez Mme de Creuil n'auront plus leur raison d'être, et elle finira par s'apercevoir que je suis hideux. Hideux, c'est peut-être beaucoup dire, car enfin... Je n'ai au moins pas l'air bête, mais à côté d'elle, — grand Dieu! quelle tête je dois avoir! — Elle est si jolie, avec ces allures de reine, cette bouche fière qui semble faite pour commander, cette taille ravissante et cette voix d'or pur!

« Et puis, le bien-être aristocratique de la maison de Creuil lui sied; sa beauté a besoin d'un cadre. Cette jeune fée devrait être riche, et, au fait, elle le serait aujourd'hui si la mauvaise chance n'avait tourné contre elle. Il faudra que je me fasse raconter en détail par ma sœur l'histoire de cet héritage manqué. Quel malheur! mon Dieu, quel malheur pour elle!

Il n'eut pas besoin d'attendre Renée pour savoir ce qu'il voulait : Mlle Saint-Louvec, chaque jour plus forte et plus expansive avec son ancien ami, se chargea elle-même de lui donner les détails qu'il désirait.

— Ça a été un si rude coup pour ma pauvre maman, lui disait-elle un jour, les larmes aux yeux à ce ressouvenir, qu'elle n'a pas pu s'en relever. Elle comptait si bien sur cette fortune, et elle s'en réjouissait surtout pour moi, pauvre mère! pour mon avenir qu'elle voyait assuré... Songez donc, quelques jours avant sa mort, mon parrain, M. des Eprouvans, était venu nous voir et avait affirmé à maman qu'il allait faire son testament en notre faveur. Vous savez ce que c'est, Bernard? on dit : « Je ferai », on remet toujours au lendemain, et la mort arrive sans qu'on ait fait ce qu'on voulait. C'est ainsi que nous avons été déshéritées puisqu'on n'a pas trouvé de testament; le pauvre homme comptait sans doute l'écrire prochainement, car on n'a trouvé chez lui qu'un projet de testament, donc un acte non valable, écrit par son notaire, Me Carbonnière, et justement votre patron, Bernard.

« Toute la fortune est donc allée aux Matzague qui étaient déjà riches, eux... Oh! nous ne leur en voulions pas pour cela; légalement ils avaient droit à cet argent et nous ne pouvions réclamer. Je dis *nous* parce que, pendant les deux années qu'elle a vécu après ce malheur, ma pauvre mère m'a tant, tant parlé de cette affaire! Je finissais par la comprendre, seulement je n'éprouvais pas tant de regrets que maman, moi; vous concevez, quand on est jeune on ne tient pas à l'argent. Ma pauvre mère en est morte dans le souci à mon égard. Oh! c'était bien dur, allez!

Vaguement, pendant que Ghislaine parlait, des souvenirs s'éveillaient chez Bernard, bien confus, il est vrai, et ne lui inspirant aucune méfiance; mais ce M. des Eprouvans, cette histoire de testament, ce nom de Matzague jeté à travers, le troublaient et fatiguaient sa mémoire assoupie.

Si des circonstances particulièrement douloureuses n'eussent accompagné et suivi la scène que nous savons, le jour même de la mort de Mme de Prouelle et de l'assassinat de l'ancien militaire,

nul doute que Bernard se fût rappelé bien des choses : d'abord la visite de M. des Eprouvans et la remise d'une lettre cachetée de rouge ; puis, celle de Matzague, ses questions et son attitude bizarre... Mais ces différentes scènes avaient été comme renfoncées d'un coup de talon au fond de sa mémoire ; on se souvient qu'en quittant l'étude, le saute-ruisseau avait trouvé sa grand'mère mourante rue du Doyenné, et sa petite sœur éplorée.

Ensuite il avait dû, seul et affolé, s'occuper du médecin, du prêtre, courir chercher des amis ; la mort était venue le même soir ; le frère et la sœur, encore sous le coup brutal de leur malheur, s'étaient vus transplantés dans la vie douce, il est vrai, mais toute nouvelle pour eux, de la campagne d'Oullins.

Enfin la séparation était venue et Bernard avait souffert, pâti, lutté et travaillé avec acharnement pendant quatre ans au moins à *la boîte;* ensuite il avait suivi les cours de la Faculté, vivant on ne sait trop comment dans sa mansarde d'étudiant, souvent affamé et transi mais toujours vaillant.

Tout son esprit était tendu vers l'étude ; tout son cœur vers sa sœur chérie ; comment y fût-il resté de la place pour le souvenir d'une scène disparue trop rapidement de sa cervelle de garçonnet étourdi et léger ?

Peut-être, s'il fût demeuré à l'étude de Me Carbonnière ; s'il eût revu le notaire ou les clercs, ou causé avec eux ; si enfin la fameuse lettre lui était retombée sous la main, Bernard se fût agité et aurait réparé le mal.

Mais rien de cela n'était arrivé et le précieux papier gisait encore dans la poche d'un habit usé et terni, au fond d'un coffre poussiéreux.

Aujourd'hui que Ghislaine faisait revivre le passé, des ombres semblaient surgir dans sa mémoire, soulevant des recoins mystérieux !...

— Ce M. des Eprouvans, comment était-il ? rappelez-le moi donc, Ghislaine.

— Grand, maigre, toujours en redingote et décoré de la Légion d'honneur ; l'air militaire et la voix brève ; mais ne l'avez-vous pas rencontré chez nous, Bernard, une des dernières fois que vous êtes venu nous voir ?

— Attendez ! s'écria-t-il. Oui, je le crois en effet, et je l'ai revu également chez Me Carbonnière le jour où...

— Oh ! c'est bien possible, fit négligemment Mlle Saint-Louvec ; et ce pauvre homme est mort bien tristement pour lui et pour nous ; on n'a jamais retrouvé son meurtrier ; je ne sais si l'on a bien cherché, il faut l'avouer. Aussi, mon cher Bernard, ajouta soudain la jeune fille s'éveillant de sa lugubre rêverie, faites bien attention quand vous rentrez chez vous dans la nuit. Ne sortez pas sans être armé d'un revolver ou d'un casse-tête. Il paraît que Paris est très dangereux pendant les heures nocturnes ; on dit qu'il y a d'affreux rôdeurs.

Elle était si gentille et si jolie en disant ces mots, que Bernard chez lequel tout à l'heure s'opérait un singulier travail de mémoire, ne pensa plus qu'à regarder les lèvres exquises qui proféraient ces sages recommandations.

Matzague, des Eprouvans, la lettre close, tout cela disparut de son esprit, comme les objets d'une boîte sur laquelle on referme précipitamment un couvercle au moyen d'un ressort rapide.

Il semblait que, ce jour-là, tout concordait pour lui troubler la tête.

Mme de Creuil, que la pluie enchaînait par hasard ce soir-là au logis, retint le jeune docteur à dîner ; il n'eut garde de refuser, trop heureux de voir un peu plus longuement sa chère Ghislaine.

Elle ne souffrait plus de son bras, maintenant ; on avait levé l'appareil, seulement elle ne pouvait le mouvoir encore et elle le gardait replié en écharpe.

Bernard fit connaissance avec les deux fillettes qu'il n'avait qu'entrevues encore et qui semblaient aimer leur institutrice ; il avait déjà causé une ou deux fois avec M. de Creuil, homme silencieux et froid ; il ne se trouvait donc pas en pays inconnu, mais pour lui il n'y avait que Ghislaine dans cette luxueuse salle à manger où sa fine beauté ressortait si bien.

Après le dîner on passa au salon et Bernard refusa le cigare que lui offrait le maître de céans afin d'écouter mieux Ghislaine que l'on priait de chanter.

Elle ne pouvait s'accompagner elle-même, vu son bras, encore malade, mais Mme de Creuil, accoutumée à sa voix, se mit au piano et se tira glorieusement d'un accompagnement assez difficile.

Mlle Saint-Louvec ne chantait encore que de simples mélodies, se réservant pour plus tard d'aborder les grands morceaux ; mais elle les chantait avec âme et le timbre de sa voix était si pur, si harmonieux, si velouté, que les moins mélomanes ressentaient à l'écouter une volupté infinie.

On devinait qu'avec l'étude et l'expérience, Ghislaine pourrait rivaliser un jour avec les grandes cantatrices du siècle.

Elle le sentait, elle le savait ; elle ne se faisait jamais prier pour chanter, non qu'elle fût orgueilleuse de ce don merveilleux, mais c'était un besoin pour elle et jamais une fatigue.

Ce soir-là, Bernard rentra chez lui assez tard, enthousiasmé, ou, plus épris que précédemment encore, et il ne pensa pas plus aux rôdeurs de nuit qu'au grand Turc.

(*La suite au prochain numéro*). ROGER DOMBRE.

## RECETTES DE LA SEMAINE

**Remèdes contre les verrues. (Recette demandée.)**

1° Faire cuire un épais morceau de couenne de lard ; le soir, avant de se coucher, en exprimer le jus sur les verrues et les en bien imprégner. Au bout de peu de jours de ce traitement, elles disparaîtront en écailles ou en poussière blanche.

2° Imbiber, de temps en temps, les verrues avec une décoction de racine de garance en poudre. En peu de jours, elles se dissiperont pour ne plus reparaître.

**Régénération des cheveux. (Recette demandée.)**

Voici une recette que l'on nous donne comme excellente pour obtenir une chevelure épaisse et longue.

Se frotter tous les jours la tête, de manière à ce que le liquide pénètre la peau, avec le mélange suivant :

| | |
|---|---|
| Huile d'amandes douces. . . | 100 grammes. |
| Alcool. . . . . . . . . . . | 25 — |
| Teinture de cantharide. . . . | 2 — |
| Essence de bergamote. . . . | 15 gouttes. |

Il faut avoir soin d'agiter la bouteille avant de s'en servir.

**Conservation de la chaussure.**

Pour éviter que les chaussures deviennent dures, cassantes, ou moisies, il suffit de les enduire de glycérine, surtout si, au moyen de papier à la teinture de tournesol, on s'est assuré que cette glycérine n'est pas acide.

# PETITE FLEUR[1]

PAR

**HENRY BISTER**

VI (*Suite.*)

S'il eût mieux connu Fioretta, la Fioretta d'aujourd'hui, gâtée par sa vie chez les Hotkins, pratique et raisonnable avant tout, il se fût rassuré tout de suite. Elle ne songeait nullement à quitter John Parker, et puisque son ami Angelo la laissait de côté, elle le supprimait délibérément de ses projets et de ses pensées. Le but unique de ses actions consistait donc à faire de la Villa Rose sa propre demeure, de John Parker l'instrument de son aisance présente et future. Tous les épouseurs du monde ne l'eussent pas décidée, en ses nouvelles dispositions, à essayer du bonheur au mépris de la richesse.

Chaque jour Fioretta avait la satisfaction de constater la justesse de ses déductions, de se féliciter des progrès de son influence sur John Parker. Déjà, sans qu'il se révoltât en rien, elle avait introduit une domestique dans la maison, réglé convenablement les repas, exigé que Parker renouvelât un peu sa garde-robe. D'abord il avait réclamé, crié que Fioretta voulait sa ruine ; mais elle l'avait regardé en ouvrant tout grands ses beaux yeux noirs et lui avait dit en souriant :

— Alors, monsieur Parker, donnez-moi la permission de m'en aller ; je ne vous ruinerai que si vous le voulez bien...

Il avait eu un mouvement d'épaules impatienté, s'était payé le plaisir de maudire les femmes, les rhumatismes, la vieillesse, mais avait fini en approuvant tous les actes de Fioretta.

Aussi se voyait-elle installée pour longtemps à la Villa Rose et avait-elle pris en goût sa vie retirée, puisqu'elle y voyait, dans l'avenir, un dénouement agréable.

Cependant le vieil homme, ignorant de toutes ces réflexions, avait mûrement réfléchi au moyen de rendre tout à fait stable l'arrangement présent de son existence. Et comme il était homme de promptes résolutions, il dit un soir à Fioretta, au moment où elle lui tendait le bougeoir allumé à son intention :

— Ma petite Fioretta, je regrette depuis deux heures que tu n'aies pas quinze ans de plus et moi quinze ans de moins !

Fioretta le regardait sans comprendre.

— Pourquoi donc, monsieur Parker ?

— Parce qu'alors je te demanderais en mariage...

Fioretta pâlit. Elle avait souvent rêvé de richesses ; mais, dans ses rêves les plus ambitieux, elle n'eût point osé aspirer à toute la fortune d'un avare qui entassait depuis un demi-siècle. Elle entrevit la longue perspective d'une vie luxueuse, ouatée, d'une maison ordonnée avec soin, de longs voyages, de gens très dédaigneux qui l'entoureraient autant qu'ils l'avaient autrefois négligée... Et, en contraste avec ce tableau, elle se vit, en cas de refus, un peu amoindrie comme influence, traitée peut-être avec plus de froideur...

1. Voir l'*Ouvrier* depuis le 13 mars 1897.

déshéritée aussi, peut-être... ou obligée, par la rancune de Parker, à quitter un jour la Villa Rose, à reprendre son rôle d'orpheline pauvre, dépendante, à la recherche d'un métier ou d'un emploi, puisque tout le monde l'abandonnait, même Angelo, si longtemps patient...

Elle releva la tête; il n'y avait point à hésiter, et elle prenait en femme énergique son parti de la situation. Elle serait Mme Parker, et c'était vraiment une place enviable à prendre dans le monde.

— Demandez toujours, dit-elle avec un sourire fier.

Parker posa son bougeoir sur la table de l'antichambre.

— Rentrons au salon; j'ai besoin de te parler un peu.

Il hésita une seconde à éteindre la bougie qui brûlerait inutilement; bah! même en un jour comme celui-ci, il n'y avait pas de petites économies! Parker se retourna, souffla sur la flamme et suivit Fioretta qui souriait toujours.

Ce qu'il voulait lui expliquer, c'est qu'il entendait ne rien changer à son modeste train de vie, ne pas permettre à sa femme d'inutiles extravagances de toilette, des relations mondaines qui entraînent toujours à de folles dépenses et à des fatigues sans raison. Moyennant quoi, il s'engagerait à laisser à sa femme une petite fortune accrue par l'économie, arrivée à être presque rondelette.

Le vieux, en parlant ainsi, baissait avec une humilité feinte ses petits yeux gris devenus trop luisants; mais son rire le trahissait, ce fameux rire métallique qui lui montait à la gorge chaque fois qu'il pensait au tiroir empli de pièces d'or toutes brillantes.

— Alors, Fioretta, veux-tu m'épouser dans ces conditions?

— Oui, dit Fioretta sans hésiter.

— Cela ne t'ennuiera pas de me soigner toujours, tout le temps, jusqu'à ma mort?

Elle secoua la tête :

— Ça ne m'ennuiera pas du tout!

Quinze jours après, sans aucune pompe, Parker et Fioretta se transportaient de la mairie à l'église, de l'église au temple, et le soir, le curé de Roquebrune, qui déplorait ce mariage, mais ne voulait pas abandonner sa petite paroissienne d'autrefois, dînait à la Villa Rose. Un maigre dîner, d'où Parker avait banni toute recherche, sous ce prétexte futile qu'on était en plein été, et que les fleurs remplaceraient avantageusement les mets; il s'était toujours trouvé bien d'un régime rafraîchissant et léger durant les fortes chaleurs, et il tenait à faire bénéficier les autres de ses expériences...

La vie journalière reprit à la Villa Rose, si peu différente de celle de la veille que Fioretta ne put jamais s'accoutumer à appeler son vieil époux autrement que : Monsieur Parker. Elle était très heureuse, devenait plus jolie encore depuis qu'elle n'avait plus de préoccupations d'avenir, s'achetait parfois une robe nouvelle, mais ne trouvait pas mauvais que John Parker accumulât les pièces d'or et fît resservir les allumettes déjà brûlées. Aussi ne réclamait-elle jamais contre aucune économie, certaine d'ailleurs de n'être jamais refusée quand elle demandait quelque argent. C'était, entre eux deux, une confiance mutuelle inaltérable : il la savait raisonnable et amie de l'épargne; elle lui était reconnaissante d'entasser des trésors dont elle serait plus tard seule à jouir.

Un des grands bonheurs de Fioretta, c'étaient aussi les lettres des neveux de Parker, des Hotkins, de Willy et de sa femme, lettres aigres-douces ou injurieuses, pleines d'allusions à l'ingratitude de Fioretta, à son hypocrisie, aux ruses qu'elle avait sans doute employées pour accaparer John Parker et ses richesses. La jeune femme lisait en souriant, répondait elle-même pour son mari dont la main devenait lourde; elle écrivait de jolies lettres polies, un peu froides, toujours correctes, négligeait les insinuations malveillantes, jouait à merveille le rôle d'une personne admirablement élevée, au-dessus de toutes les petites perfidies du monde.

Ce manège eut sur les Hotkins un effet inattendu. Ils réfléchirent apparemment que le mariage de l'oncle Parker était chose accomplie, et qu'il était plus habile de demeurer en bons termes avec Fioretta, tôt ou tard maîtresse de la fortune de son mari. Mme Hotkins daigna lui annoncer sa prochaine arrivée au cap, et Willy condescendit à écrire à sa jeune tante quelques mots assez doux; Fioretta prit avec calme ce revirement, comme elle avait supporté sans s'émouvoir les paroles malséantes de la veille. A force de correction et de volonté elle se flattait de faire taire tous les reproches et de résister à toutes les tentatives enjôleuses de sa nouvelle famille.

Quelquefois Parker et Fioretta s'entretenaient d'Angelo et de son silence qui inquiétait un peu le vieil Anglais. Fioretta, avec un mouvement indifférent de la tête, répondait tranquillement :

— Cela devait arriver. Avouez que je n'ai pas été très aimable pour lui et que vous avez agi un peu durement... Il se venge à sa manière, il n'a peut-être pas tort...

Comme en réponse aux questions et aux doutes de Parker, des nouvelles arrivèrent un soir, indirectes, mais trop précises. Sur la terrasse, vers la fin de l'été, Fioretta, le journal entre les mains cueillait au hasard les passages intéressants. Elle laissa échappe tout à coup une exclamation.

— Qu'y a-t-il? demanda Parker. Tu es insupportable avec tes cris! Est-ce que tu deviens nerveuse?

— On parle d'Angelo... dit Fioretta de sa voix calme. Faut-il lire? C'est très long...

— Je t'écoute, fit-il en s'accoudant sur la balustrade rose de la terrasse, d'où l'on voyait, à travers les arbres, le bleu profond de la mer apaisée à l'approche du soir.

C'était, devant la villa couleur d'aurore, au milieu des parfums d'orangers et de roses, parmi les jeux des hirondelles coupant l'air d'un rapide trait noir, une histoire navrante que lisait Fioretta, la voix assurée d'abord, frémissante ensuite, puis toute changée, oppressée de sanglots, mouillée de larmes de pitié.

Avec des détails infinis, le chroniqueur apitoyé racontait les débuts à Paris d'Angelo Certaldo, ses premiers succès, son travail consciencieux et opiniâtre, les espoirs que fondaient sur lui tous ses amis. Au sortir d'une fête, où il s'était égalé aux maîtres incontestés du moment, une fièvre étrange avait saisi le jeune artiste, l'avait terrassé, tenu longtemps au lit dans cet isolement, ce manque de soins dont souffrent, au milieu d'une grande ville, les êtres sans famille, venus de loin, peu liants en leurs rapports quotidiens.

Personne n'avait rien su de cette maladie, si ce n'est, tout à la fin, la bienfaisante comtesse de Naverni, venue un jour pour s'informer de son protégé. Peu après on avait vu reparaître, dans les concerts où il jouait, dans les salons où on l'aimait, Angelo Certaldo, mais un Angelo Certaldo qu'on ne connaissait pas, la mine hâve et tirée, l'œil terne, la main moins sûre... Et l'on avait espéré que tout cela passerait, n'était qu'une suite de l'épuisante maladie...

Fébrilement, l'artiste s'était remis au travail de composition, avait annoncé une suite de notations où il s'efforçait de reproduire les harmonies de la mer, le frissonnement des branches sous le vent, l'haleine confuse de vie qui s'échappe, l'été, de la terre surchargée de fruits et de fleurs... On l'avait vu, de longues heures, le long des berges de la Seine, épier les bruits de l'eau, des bateaux en marche, du sillage d'écume qui vient mourir au quai de pierre; ou, en quelque coin retiré du Bois, allongé en pleine herbe haute, écouter les menues voix des insectes, le pépiement des oiselets, les appels aigus des martinets ou les joyeuses fantaisies des fauvettes.

De tout cela poussé à l'excès sortaient d'étranges productions, des incohérences de notes que le pauvre artiste s'efforçait de rendre en torturant son violon et ses doigts; on l'écoutait avec étonnement, quelques paires d'oreilles délicates se déclaraient blessées...

On avait charitablement conseillé à Angelo de renoncer à cette imitation exagérée de la nature, d'en revenir à la belle mélodie si pleine de sentiments et d'idées qu'il tirait autrefois de son esprit et de son cœur. Il s'était entêté, méfié des conseils, brouillé avec ses amis les meilleurs. Et l'on s'était lassé, bien vite, d'entendre ces stupéfiantes et barbares élucubrations qui faisaient rire d'abord, prenaient sur les nerfs ensuite comme une cacophonie d'instruments divers, maniés par des enfants malhabiles.

Angelo Certaldo, poliment remercié par ses directeurs, lâché par ses louangeurs de la veille, avait continué d'errer, tout le jour, dans la ville ou les bois, de rentrer le soir à son gîte et de noircir, durant les nuits, de grandes feuilles de papier à musique où se brouillaient les notes et les idées confuses.

Comme il se désespérait de ne faire entendre à personne ses dernières trouvailles, il avait pris un matin son violon, était allé au hasard devant lui, par les rues fréquentées où les passants se retournaient pour le suivre des yeux une minute. Il jouait en marchant des airs bizarres, parsemés de notes stridentes, et, de temps à autre, s'arrêtait, criait à la foule :

— Maintenant, je vais vous jouer la *Marche triomphale des Bateaux parisiens*... la *Sérénade des Grillons au soleil*...

Autour du malheureux qui s'aidait de la voix, poussait des hurlements et des cris de joie, on riait, on se bousculait. Deux fois des agents l'avaient arrêté, puis relâché parce qu'il était très sensé en dehors de ses égarements musicaux.

Enfin sa concierge et sa femme de ménage s'étaient émues; on avait prévenu ses amis, la comtesse, et l'on venait de faire conduire Angelo Certaldo dans une maison de santé d'Auteuil, une maison perdue dans les grands arbres de son immense jardin, tranquille comme un logis de province ou un couvent recueilli.

Là, on espérait bien que l'esprit du malade se remettrait peu à peu, qu'il oublierait ses folles divagations et redeviendrait l'artiste que pleuraient tous ses admirateurs. Mais qui paierait la coûteuse pension d'Angelo? Chez lui, on n'avait trouvé que peu d'argent; et pourtant il en gagnait beaucoup depuis deux années et vivait sagement, sans fréquenter de cafés ou de cercles. Mais, chose curieuse! son appartement ressemblait au nid coquet, raffiné, d'une femme élégante; il était rempli de jolies choses, de soies admirables, de verreries frêles, d'étains aux formes délicates. Ce simple se ruinait en luxueuses décorations d'intérieur.

Sur un bureau, une seule photographie, celle d'une belle enfant d'une dizaine d'années, brune avec des yeux rayonnants; et, derrière, cette dédicace tracée d'une main hésitante : « De ta petite amie, Fioretta; Liverpool, 20 juin. »

Dans un tiroir, une enveloppe contenant une carte : « John Parker et Fioretta, avec tous leurs compliments affectueux. »

Tout cela ne disait pas grand'chose... et comme on ne connaissait à Angelo aucun parent, il fallait s'unir pour lui donner un peu d'aide...

Le chroniqueur faisait alors appel à la générosité des artistes en faveur de leur confrère malheureux, et souscrivait, au nom de son journal, pour une somme assez convenable. La comtesse de Naverni avait pris l'initiative de cette œuvre charitable et s'était inscrite en tête de la liste.

L'article se terminait par ces phrases :

« Y a t-il, au début de cette étrange folie, un fait inconnu et inconnaissable, ayant déterminé la fièvre et toutes ses suites? Il est bien certain que, la veille encore, Certaldo était le garçon le plus calme du monde... A Auteuil, on n'a jamais eu de pensionnaire plus docile et plus raisonnable. Mais si par malheur un son inattendu frappe son oreille, il tire son carnet, griffonne quelques notes et joue sur son violon des airs à faire frémir... Quand on lui enlève l'instrument, il ne réclame pas et dit doucement :

« — C'est bien, j'aime mieux me reposer; j'ai toujours mieux aimé me reposer. Mais je me forçais, je voulais travailler, je ne sais plus pour quoi ni pour qui. »

« Et le lendemain, au premier mouvement de fièvre, il reprend son violon, pour s'user en de nouveaux et désastreux efforts... »

Fioretta s'était arrêtée, et ses sanglots convulsifs coupaient seuls le silence grandissant du soir. Elle comprenait clairement, elle, la cause de cette fièvre subite, de cette folie, de ce découragement d'Angelo; elle était vraiment remuée par cet effondrement de tous les rêves d'une vie d'artiste, de tous les espoirs d'un cœur d'homme. Et ce détail aussi l'émouvait, de la détresse d'Angelo, de sa solitude souffrante au milieu d'un décor élégant, payé si cher, devenu tout à coup si inutile! Pour une minute, Fioretta revenait à la sincérité de ses émotions d'enfant, pleurait de vraies larmes de pitié et de repentir!

Parker, très agité aussi, avait repris le journal et relisait certains passages de ce drame intime qui bouleversait la vie de son jeune ami. Dans ses mains tremblantes, la feuille déployée faisait un bruit sec de papier froissé.

— Je l'avais toujours dit! s'écria-t-il à la fin. Ce garçon était trop fier, trop sensible pour se débattre au milieu du monde... Et puis... crois-tu, Fioretta, aux histoires que raconte cet homme?... Ce serait trop stupide d'avoir perdu la tête à propos d'une petite fille qui ne voulait point l'épouser!

Fioretta ne put répondre, et le vieil Anglais frappa furieusement les pavés de la terrasse avec son solide bâton de rhumatisant.

— Il ne s'agit pas de pleurer, ça n'arrange pas les affaires... Et tu ne pouvais pas te douter que ce garçon prendrait ton refus au tragique... Mets ton chapeau; les jours sont longs encore et nous avons le temps de monter à Roquebrune avant la nuit close. Le curé aime l'enfant; il nous donnera un bon conseil...

Fioretta essaya de protester; la course était longue, elle irait seule et reviendrait très vite, par les bois.

— Eh bien! fit le vieux irrité de cette résistance, nous prendrons une voiture... et demain nous nous contenterons de fruits au souper... On ne peut pas être prodigue tous les jours!

La voiture, sur la route montueuse de la Corniche, allait lentement, et, bercée par cette ascension lente, rafraîchie par l'imperceptible brise chargée de parfums, Fioretta seressaisissait déjà, recouvrait toute sa lucidité d'esprit, toute sa fermeté de résolution. Elle était bien sûre, elle, d'avoir causé chez Angelo ce bouleversement terrible dont il ne se remettrait peut-être plus; elle connaissait assez la sensibilité d'âme excessive de son ami pour comprendre ce qu'elle lui avait fait souffrir dans ces dernières heures passées avec lui. Tout le poids de ces souffrances, de la maladie de l'artiste, elle le sentait retomber sur elle-même et elle en prenait toute la responsabilité.

Deux larmes lui montèrent aux yeux en songeant qu'elle avait accusé Angelo d'oubli, à l'heure où il se débattait, tout seul, contre le mal causé par sa petite fleur...

Oh! à tout prix il fallait le sauver! Cette démence n'était que passagère, et le retour au pays, le repos au grand air et au grand soleil auraient vite fait de rendre à cet organisme jeune son ressort et ses facultés. Fioretta avait fait le mal; c'était à elle d'arracher à la ruine cette existence d'artiste, à la folie cette intelligence compromise...

Fioretta, déjà, s'était dicté des résolutions; Angelo viendrait à la Villa Rose, elle le soignerait elle-même, patiemment, comme elle soignait Parker, et elle le guérirait du mal qui peu à peu lui dévorait le cerveau... Cette tâche la réconcilierait avec elle-même, car elle avait horreur, à cette minute, de ses calculs passés, de son grand amour pour cet or qui la fascinait, la rendait cruelle et implacable...

Parker, lui aussi, songeait aux moyens d'aider Angelo, sans toutefois dépenser trop d'argent; et la solution d'un tel problème était si ardue qu'il n'y était point encore arrivé lorsque la voiture l'arrêta sur la place de Roquebrune.

Péniblement, aidé de Fioretta, l'Anglais atteignit la maison du curé. Le vieux prêtre, assis sur une petite terrasse, tout au bout du jardinet, achevait de souper en regardant le soleil descendre au-dessus de la mer rayée de pourpre. Des tomates, une salade, des olives confites, une fiasque de vin du pays, mettaient un tas de couleurs gaies sur le napperon blanc, dégageaient une odeur fraîche et appétissante; et la figure amaigrie du vieillard, ses yeux ardents, ses traits comme découpés au couteau, faisaient songer, en face de ce repas champêtre, de cette tranquille fin de jour, à quelque religieux des siècles passés achevant sa vie simple en un bourg poétique de l'Italie.

Il eut un mauvais pressentiment à l'arrivée des visiteurs. Parker ne se déplaçait guère, depuis des mois; qu'y avait-il donc pour qu'on le vît à cette heure?

— Ce qu'il y a?... Tenez, vous le lirez en détail dans cette feuille... En attendant, voici en deux mots ce qui arrive...

Quand Parker eut fini, sans qu'il eût le temps de rien ajouter ou demander, le prêtre dit seulement :

— Eh bien! il faut aller chercher l'enfant, le ramener au milieu de ceux qui l'aiment et du pays où il a vécu si longtemps...

Une lueur de joie brilla dans les yeux de Fioretta en trouvant cet appui inespéré.

— Et qui donc ira le chercher? Qui le nourrira quand il sera venu?

— Vous, dit encore le curé, comme s'il eût proposé la chos la plus naturelle du monde.

Mais, devant le geste du vieil Anglais, il ajouta :

— Si ce n'est vous, ce sera moi. On ne peut pas l'abandonner ainsi.

— Et vous lui donnerez à manger? cria Parker, irrité contre lui-même de ne pas oser ce qu'osait ce prêtre de campagne, pauvre comme Job. Et vous continuerez de me payer sa dette? car je ne lui ferai pas grâce d'un sou, vous entendez bien?

— J'entends à merveille et je ne retire rien de mes promesses passées... Allons, c'est donc moi qui recueillerai le malheureux...

Fioretta secoua la tête :

— Non, monsieur le curé, ce ne sera pas vous. Nous partirons demain, M. Parker et moi, et dans quatre jours Angelo sera installé à la Villa Rose...

Parker était devenu blême de colère.

— Que dis-tu là? Est-ce toi qui commandes, ou suis-je le maître chez moi?

— Vous êtes le maître, dit Fioretta fièrement, mais je suis votre femme, et je veux vous empêcher de commettre une lâcheté que vous regretteriez demain.

— Demain!... jamais!... Je sais bien que je vieillis et que j'ai des crises de sentimentalité... de ramollissement, si vous voulez!... Mais ma maison n'est pas un hôpital, et ce garçon ira où il voudra, voire sur la rue, plutôt que de mettre les pieds chez moi!

Fioretta voulait répondre; Parker l'en empêcha, parla de son argent, des dépenses que nécessiterait la présence d'Angelo. Et ce mot, cette pensée, le rendant tout à coup furieux, il se dressa, la figure hagarde, la bouche écumante, comme au jour où le curé de Roquebrune avait pris, dans le secrétaire, les rouleaux d'or destinés à Angelo. Cette fois, John Parker en voulait à Fioretta, accablait d'injures cette fille de rien, entrée dans sa maison pour le dépouiller, le faire mourir dans la misère...

Fioretta, très calme, le front à peine contracté, laissait passer ce flot de colère sans essayer de l'arrêter; elle regardait en bas, dans le gouffre bleu de la mer, les barques sortir une à une de l'horizon pâli, revenir vers le port, lentement, leurs voiles flasques à peine remuées parfois d'un souffle de brise.

A la fin, Parker s'arrêta, épuisé, honteux de lui, comme après chacun de ses accès de rage; et il la regarda du coin de l'œil, timidement, comme un écolier pris en faute regarde un maître sévère et redouté. Elle se taisait toujours, semblait ignorer tout ce qui se disait auprès d'elle ; et Parker songeait au dévouement de Fioretta, à sa gaieté constante, à cette humeur facile qui lui faisait tout accepter, à ce bon sens qui lui dictait habituellement ses résolutions. Le curé souriait finement, attendant la fin de ce débat de l'Anglais avec lui-même.

— Alors, Fioretta, dit enfin Parker, tu n'es pas de mon avis? Explique-toi un peu mieux. Que faut-il décider?

Têtue, Fioretta répondit avec un énergique mouvement de tête :

— Nous partirons demain. J'ai le temps de préparer nos valises avant le jour.

— Alors, tu crois?...

— Je ne crois pas, je suis sûre...

— Mais tu es folle!...

Il allait recommencer; elle le regarda, de son regard resté lumineux, mais devenu superbe de volonté. Il n'ajouta rien et elle se leva, sûre d'elle-même et de son succès :

— Au revoir, monsieur le curé. Nous vous attendrons vendredi matin; vous trouverez chez nous le pauvre Angelo...

Le lendemain, un peu révolté encore, mais en dedans seulement, et derrière le dos de Fioretta, Parker quittait Menton dès la pointe de l'aube; et lorsqu'il y revint trois jours après, entre lui et sa jeune femme Angelo Certaldo s'avançait lentement, très

pâle encore, les joues creusées et l'œil inquiet, heureux pourtant de se retrouver en pays connu, de nommer au passage les bourgades et les enclos, les arbres du littoral et les fleurs d'automne accrochées aux rocs fauves.

Fioretta, épouvantée d'abord, hésitante à reconnaître son ami tant il était changé, dans son esprit et dans son corps, si triste ensuite, en constatant le vide qui s'était creusé dans ce cerveau malade, reprenait espoir en le voyant plus joyeux, plus vivant, retrouver au fond de sa mémoire éteinte quelques étincelles de l'intelligence d'autrefois.

Sûrement, Angelo guérirait. Il n'avait point oublié les visages familiers, celui de Fioretta, de Parker, du bon curé de Roquebrune. Assis à table au milieu d'eux, il semblait les avoir quittés la veille, leur parlait de son enfance, de l'école de son village, des sérénades que l'on joue, le soir, dans les jardins assoupis. Il se rappelait d'infimes détails de son existence de garçonnet, de ses années de régiment.

Mais des années plus récentes il n'avait aucune connaissance; il ne comprenait, ni le mariage de Fioretta, ni ses souffrances à lui, ses délires de musicien, son effondrement dans le gouffre de la folie. Tout cela s'était effacé, le laissant un peu étourdi, sans rancunes, sans autres désirs que celui d'un repos sans fin, d'un sommeil qui se prolongeait des journées entières.

Fioretta, douce comme une sœur de charité, soigneuse comme une mère, s'efforçait à lui rendre plus facile encore l'oubli de toutes ses douleurs et de tous ses succès d'artiste. Elle avait deviné que cette partie de sa vie lui était dangereuse à évoquer, que la folie guettait Angelo, s'il se souvenait seulement des applaudissements si souvent recueillis, des infructueux efforts pour composer une insaisissable mélodie.

Aussi la jeune femme avait-elle organisé, autour du malade, le silence le plus complet sur sa vie d'artiste; et elle avait caché la guitare que pinçait autrefois la première Mme Parker, le hautbois et le violon sur lesquels s'exerçait le vieil Anglais, dans ses heures de poésie.

Tous les matins, Fioretta consacrait plusieurs heures à la distraction, à l'éducation d'Angelo. Car il fallait lui rapprendre à vivre, à se soigner, à manger davantage, le médecin ayant dit en haussant les épaules :

— Quand il aura plus de forces physiques, nous verrons... on ne peut jamais prévoir; il redeviendra peut-être ce qu'il était auparavant.

Raccrochée à ces paroles d'espoir, Fioretta tendait toute sa volonté vers ce seul but de la guérison de son ami; elle arrachait à Parker l'or qui devait procurer à Angelo des mets fortifiants, des vins capables de le remonter un peu. Et un moment elle crut à la réussite, car Angelo devenait plus vigoureux, ses joues se remplissaient un peu, ses yeux perdaient de leur fixité effrayante.

Durant l'hiver, les Hotkins, jeunes et vieux, vinrent comme de coutume à l'hôtel du Cap. Résolus à se concilier Fioretta, ils arrivèrent dès les premiers jours à la Villa Rose, animés des meilleures intentions. On trouva l'oncle Parker « baissé »; tout le monde s'accorda pour flatter Fioretta, la complimenter sur sa beauté plus éclatante encore. Mais Mme Hotkins, apprenant l'installation d'Angelo à la Villa, ne put dissimuler son mécontentement. Elle prononça même, un soir, le mot « exploitation », et Willy répondit par un signe de tête qui voulait dire :

— Voilà comment on est récompensé de ses bonnes actions! Il est toujours dangereux de recueillir des filles sans sou ni maille, à moins que ce ne soit pour en faire des femmes de chambre!

Mais Parker n'entendait pas qu'on l'attaquât sur ce sujet, et il répondit vertement :

— Exploitation pour exploitation, je préfère celle d'une femme qui me soigne à merveille à celle de mes lointains parents qui ne m'approchent que pour se rappeler à mon souvenir. Si Angelo vous gêne, il y a un moyen bien simple de vous épargner sa vue...

Willy protesta que Fioretta était la plus dévouée des femmes, que personne ne songeait à l'attaquer, qu'il est toujours doux de faire du bien aux malheureux et que nul ne trouvait à redire aux générosités de l'oncle Parker.

Cependant, un froid léger régna entre le cap Martin et la Villa Rose, en dépit du beau soleil d'hiver et des fréquentes visites de Willy Hotkins.

Willy tenait d'autant plus à ne pas rompre avec la Villa que le bruit s'était répandu, parmi les innombrables cousins de tous les pays du monde, des avances manifestes faites par les Hotkins à la femme de John Parker. Aussi plusieurs d'entre les héritiers dépossédés avaient-ils cru bon d'imiter cette adroite conduite, de dévorer leur colère et de venir, comme les gens les plus désintéressés du monde, faire leur cour habituelle à l'oncle John. Plus d'un trouva Fioretta charmante; le cousin d'Anvers calcula que, d'ici à peu d'années, la petite cousine serait veuve, colossalement riche, qu'il possédait un garçon, et qu'il n'avait pas besoin de chercher ailleurs une alliance pour ce fils unique.

Un autre cousin se félicita d'être resté célibataire jusqu'à quarante ans, et se flatta d'enlever plus tard à lui tout seul les trésors de l'oncle Parker.

Fioretta fut aimable pour tous, ne les retint pas lorsqu'ils parlèrent de s'en aller, éprouva plutôt un soulagement à se retrouver entre ses deux malades qui l'absorbaient de plus en plus. Parker, surtout, réclamait des soins de toutes les minutes, et les Hotkins ne s'étaient point trompés dans leur diagnostic d'arrivée: le vieillard baissait, baissait de jour en jour, devenait plus invalide, plus indifférent aux questions d'argent, plus confiant encore en Fioretta, à qui il laissait maintenant les clefs de son secrétaire. Bientôt il lui fut si pénible, même avec beaucoup d'aide, de remonter à sa chambre que, pour vivre quand même au milieu de ses livres, de ses manuscrits, auprès de sa terrasse ensoleillée, il fit descendre son lit dans la grande pièce du rez-de-chaussée où s'écoula désormais toute son existence.

Il voulut ensuite avoir auprès de lui son secrétaire si plein d'or, voir ruisseler sous les doigts de Fioretta les pièces de métal fin, quand elle ouvrait les tiroirs où s'amassaient les économies de Parker : et l'on descendit encore le vieux secrétaire d'acajou qui depuis trente années était le meuble le plus important de la Villa.

Avec les redoublements du mal, avec la faiblesse envahissante, une douceur singulière semblait avoir pris possession de l'Anglais; il ne récriminait plus contre les dépenses, écoutait pendant des après-midi les lectures enfantines que Fioretta faisait à Angelo, accueillait bien les Hotkins et autres visiteurs de toutes provenances. On eût dit que le vieux chien hargneux s'était apaisé par miracle, n'avait plus d'autre souci que celui de se laisser vivre, de mourir en paix, en bonne intelligence avec toute la création et toutes les créatures.

Une nuit Fioretta, qui s'était, elle aussi, établie au rez-de-chaussée pour être plus à portée des appels de Parker, fut réveillée par le tintement de la sonnette du malade. Un étouffement l'avait pris, et il restait là, sur son séant, effrayé tout à coup, comme par l'apparition d'un fantôme qu'il n'attendait pas si tôt... Au matin, lorsque le docteur sortit, Parker se trouvait mieux, mais l'impression d'épouvante subsistait toujours; il avait compris, avec l'étrange divination des mourants, que les hochements de tête du médecin avaient une signification sinistre, ses paroles chuchotées un terrible sens. Et la pâleur de Fioretta, le tremblement de ses petites mains, en tendant à Parker un remède ou une boisson, étaient encore un indice certain que le fantôme avait bien élu domicile dans la chambre spacieuse, derrière les rideaux à ramages anciens.

Plusieurs fois, ce jour-là et les suivants, Angelo entra, sur la pointe des pieds, raconta au malade des histoires plaisantes, incohérentes, avec des arrêts subits, des efforts navrants pour ressaisir une pensée toujours fuyante. Willy vint aussi, et Mme Hotkins offrit ses services, parla de la fatigue de Fioretta, de l'impossibilité où elle était de soigner seule deux malades dont l'un ne pouvait se mouvoir ni s'aider.

Parker refusa; il ne voulait auprès de lui que sa chère femme, les autres le fatiguaient, les visites lui causaient une excitation nuisible. Dans quelques jours, quand il serait mieux, il aurait beaucoup de plaisir à recevoir ses neveux et nièces; jusque-là, il les priait de s'abstenir.

Parker, en réalité, avait honte de se sentir mal, lui qui n'avait pas gardé le lit depuis sa petite enfance; et il avait horreur de ces empressements autour de lui, de ces amabilités qu'il voulait croire intéressées et calculées. Il lui venait des regrets d'être si riche, de ne pouvoir, sans arrière-pensée, accepter un service ou recevoir une marque d'affection.

Qui sait si Fioretta elle-même?...

L'or, cet or funeste qui avait gâté le cœur de Fioretta, brisé la vie d'Angelo, continuait son œuvre néfaste et jetait le doute dans l'esprit de Parker. Le vieillard, chaque jour davantage, haïssait sa fortune gênante, aspirait à en être délivré, à goûter cette jouissance inconnue d'être entouré, aimé pour lui-même. Il comprenait aussi l'inutilité de ses privations passées, la dérision d'accumuler des trésors qu'on est obligé de quitter ensuite.

Ces pensées en amenaient bientôt d'autres, plus torturantes encore. Oui, cet or, il faudrait le laisser à d'autres, à d'autres qui s'en réjouiraient, qui le dépenseraient sans compter, l'éparpilleraient aux quatre vents; et ils riraient de ce vieil homme qui avait bien fait de vivre chichement pour leur permettre, à eux, de mener une existence opulente.

Quand il pensait à cela, Parker grinçait des dents, au grand effroi de Fioretta, et répondait à toutes ses questions :

— Oh! je n'ai rien, rien du tout!

Il s'enfonçait de nouveau dans sa rageuse songerie. Une fièvre lui montait au cerveau, l'envie de dissiper lui-même, avant de mourir, tout cet or maudit, afin que personne n'en profitât puisqu'il n'avait pas su lui-même en profiter. Il se remettait de sa crise, recommençait à se lever chaque jour; mais il ne se dissimulait pas que ce mieux n'était qu'une trêve, et, vaguement, cherchait des yeux la funèbre visiteuse entrée un jour en sa chambre, embusquée toujours, il en était sûr, derrière les plis de quelque tenture...

Décidément il allait mieux, beaucoup mieux, et un jour de février il eut la force d'aller s'asseoir sur la terrasse aux balustres roses, en compagnie d'Angelo toujours perdu dans ses rêves enfantins. Ils se comprenaient tous deux, ce vieillard si proche de

la tombe, ce jeune homme revenu, semblait-il, auprès de son berceau d'humble petit villageois. Ils s'amusaient des mêmes riens, se faisaient de naïves confidences, riaient du même rire frêle et maladif; et entre eux, Fioretta, devenue plus grave à frôler ces misères, avait de terribles minutes d'angoisse en songeant à ses projets d'ambitieuse, en constatant le peu de progrès de son œuvre de charité.

Un cri de joie poussé par Angelo fit tressaillir Fioretta et tira Parker de sa somnolence. Sur le chemin qui festonnait le long des murailles du parc, un groupe joyeux et bariolé s'avançait, dominos roses, verts, bleu de ciel ou écarlates, parlant très haut, remuant de la main des sacs de confetti, dans l'impatience de lancer tout à l'heure cette légère pluie multicolore en l'air sec et chaud, parfumé d'aromes salins.

Quoi! c'était déjà le Carnaval! et la ville était pleine d'entrain, de folie, alors que la Villa Rose demeurait si calme, si pleine de silence et de mélancolie!

Parker se souleva à demi sur son siège, et, saisi par un de ces caprices qui devenaient fréquents chez lui :

— Habille-toi, Fioretta, et fais chercher une voiture. C'est mon dernier carnaval... je le sais, ne me contredis pas... Je veux m'amuser comme tout le monde et les étonner, tous ces gens qui ne trouvent rien de mieux à faire, pour se divertir, que de se jeter des papiers à la tête... Ah! oui, je vais les étonner!...

Son petit œil gris avait repris la malignité des anciens jours; mais quand il vit la crainte de Fioretta, son inquiétude devant ce désir bizarre, il éteignit vivement la flamme de ses prunelles, usa de ruse, se fit bon enfant et raisonnable.

— Cela fera du bien à Angelo et l'amusera un peu. Commande une voiture, je t'en prie... Nous ne sortons plus; et je me sens si fort aujourd'hui que l'air me sera doux à respirer.

Elle obéit, sans trop comprendre; et furtivement, pendant qu'elle était sortie, le vieux se glissa dans le salon, ouvrit le secrétaire, emplit ses poches d'or tintant qu'il prenait à grosses poignées, dont il écoutait avec délices le chant clair, à mesure que s'écroulaient les tas dans le tiroir moins rempli.

Content de lui, de son idée, ricanant d'avance de plaisir, Parker se laissa porter dans le landau qui attendait; et son ricanement semblait tout naturel, s'adaptait merveilleusement au grotesque si triste de cette voiture de carnaval qui emportait au milieu de la mascarade de la foule ce vieillard touché par la mort, ce jeune homme touché par la folie, cette femme si belle dont la vie renversait d'un souffle, au fur et à mesure de leur construction, les rêves si bien échafaudés.

Pourtant, ce n'était pas là ce qui faisait rire Parker. Il riait du plaisir qu'il allait goûter tout à l'heure, de l'âpreté que mettraient ces hommes, masqués à propos pour cacher leur honte, à courir après l'or qui roulerait sur le chemin, parmi les ordures et la poussière. Il se réjouissait de distraire cela au moins à la rapacité de Fioretta, calculait que le soir, en rentrant, il prendrait de même, à poignées, les titres et les billets de banque, en ferait, sur la terrasse, une grande flambée de joie qui semblerait encore un divertissement carnavalesque.

Dans les rues, plus encombrées vers le centre de la ville, la foule se faisait déjà compacte pour voir le défilé des chars en carton peint, des orphéons en costumes roses, des dominos aux couleurs voyantes; une nuée de confetti obscurcissait l'air; des cris assourdissaient les oreilles; et l'on eût dit que toute la population, soudain prise de frénésie, jouait au naturel une scène de maison d'aliénés.

Angelo souriait, battait des mains, ravi de la gaieté bruyante qui l'entourait; et Parker, comme gagné par cette joie environnante, criait au cocher :

— Prenez la suite du cortège... là, entre ces deux fiacres, il y a de la place.

Fioretta baissa le front; cela lui paraissait si étrange de s'en aller ainsi, entre deux voitures emplies d'êtres joyeux, déguisés en habits burlesques, sans soucis et sans craintes, heureux d'évaporer au grand air le trop plein de leur insouciance et de leur joie! Elle avait presque honte de se mêler à cette fête, elle, la gardienne d'un vieillard et d'un enfant malades...

Tout à coup, un remous de la foule et un redoublement de cris lui firent lever la tête malgré elle. Parker, les mains ouvertes, les bras tendus en un geste pareil à celui de tous ces masques lanceurs de confettis, jetait sur la foule serrée une averse de louis d'or. Le soleil tirait des éclairs de l'or neuf, les pièces luisaient un instant dans l'air, comme pour faire des agaceries aux passants, puis tombaient sur le pavé, l'une après l'autre, avec un bruit de clochettes. C'était, le long de la voiture, un ruisseau d'or qui coulait lentement, bu aussitôt, absorbé, desséché par mille mains avides et pressantes.

On se poussait, on se bousculait sous les roues des voitures, sous les pieds des chevaux affolés; des batailles s'engageaient, des cris perçants retentissaient tout à coup. Et la pluie d'or tombait toujours; et Fioretta, morte de honte, pleurait dans ses mains rapprochées tandis qu'Angelo, debout, éclatait d'un rire affreux, et que Parker, sarcastique, hurlait à la foule :

— Prenez, je n'en veux plus, j'en ai trop!... Cela m'amuse de vous voir courir comme des chiens après cet or souillé de boue... On peut tout faire avec de l'or... tout, excepté se dérober à la mort... Et je vais mourir; c'est pourquoi je me paye ce dernier plaisir...

Des agents de police accouraient, arrêtaient la voiture du vieux maniaque, l'obligeaient à sortir du cortège; la foule suivit un instant le landau d'où pleuvait de l'or, croyant à une superbe farce d'un millionnaire excentrique, furieuse contre la police qui empêchait un si royal amusement. Mais Parker était retombé sur les coussins, épuisé par ses efforts et son excitation, abattu par la fièvre qui le rongeait depuis deux heures.

Et la foule se détourna, ne s'amusant plus, sans se douter que, dans la voiture du pauvre vieux, Fioretta sanglotait toujours, sans se douter, surtout, que la mort attendait, dans une chambre de la Villa Rose, que le Carnaval lui renvoyât sa proie. Car elle avait décidé que Parker la suivrait dès le soir, dans l'accès de sa fièvre grandissante, alors que, sur le chemin onduleux qui longeait la terrasse, des violons passaient, en route pour la fête aux flambeaux, des chanteurs se répondaient d'un carrefour à l'autre, et qu'une immense montée de joie environnait la demeure de l'agonisant...

Au matin, quand l'aube rose colora la mer d'un reflet tendre, Fioretta, très lasse et très chagrine de sa triste nuit, vint s'accouder au bord de la terrasse. Elle était veuve, jeune, riche, très belle. Maintenant, il lui fallait guérir Angelo Certaldo!

*(La suite au prochain numéro.)*

HENRY BISTER.



*Le Directeur-Gérant* : HENRI GAUTIER. Sceaux. — Imp. E. Charaire.

5 centimes le N° année courante. (10 centimes le N° années échues.) N° 2010 TRENTE-SIXIÈME ANNÉE. — 21 Avril 1897.

# L'OUVRIER

Journal illustré paraissant le Mercredi et le Samedi

ABONNEMENT D'UN AN : (104 numéros) France, Algérie et Belgique 6 francs.

DIRECTION ET ADMINISTRATION : LIBRAIRIE BLÉRIOT, HENRI GAUTIER, SUCCESSEUR, 55, quai des Grands-Augustins, Paris.

ABONNEMENT D'UN AN (104 numéros) Colonies et Étranger (sauf la Belgique) : 7 francs.



# LE ROMAN D'UN SAUTE-RUISSEAU[1]

PAR

ROGER DOMBRE

DEUXIÈME PARTIE

## Le vieil habit.

III

Légère, vive, radieuse comme un papillon, Renée Grandex allait de chambre en chambre, d'objet en objet, joyeuse, riant, chantant, touchant à tout, déclarant tout *princier* et venant se jeter au cou de son frère pour l'embrasser encore et le complimenter.

Le *nid* qu'il avait préparé à la petite sœur chérie lui avait semblé si beau au commencement, au jeune médecin novice qui n'avait pas encore entrevu les splendeurs du monde parisien.

Aujourd'hui il se disait que si Ghislaine entrait dans ce modeste logis, elle le dédaignerait peut-être et s'y trouverait à l'étroit.

Non, il ne connaissait pas Ghislaine : elle ne dédaignait pas ses humbles amis d'autrefois; elle admirait leur courage, elle les aimait aussi, mais sa jolie figure et son talent exceptionnel lui attiraient trop d'adulations, et maintenant elle ne comprenait plus, pour elle-même, l'idée d'une existence laborieuse et cachée.

Si longtemps l'avait bercée la pensée de cette fortune rêvée puis tant regrettée par sa mère, et qu'elle aurait pu avoir! Elle se sentait des goûts de luxe, de dépense; elle n'eût jamais commis une vilaine action pour se procurer cet argent qui faisait si douce la vie, mais elle le désirait, le convoitait de toutes ses forces.

Elevée au couvent, Ghislaine était pieuse sans doute, mais d'une façon capricieuse, avec des boutades, des mouvements d'humeur contre le ciel qui lui faisait l'existence rude, des langueurs dans la prière, des tiédeurs inexplicables, presque des défaillances dans la foi; puis de subits retours, des transports de ferveur et d'amour divin, des oraisons fougueuses qui duraient... ce qu'elles duraient.

Il y avait loin de là à la piété tranquille, sereine, toujours égale de Renée Grandex; Renée la petite infirme, qui avait poussé, maladive et sans joie, au milieu d'une foi solide, à toute épreuve; qui avait connu la misère, vu pleurer maintes fois son aïeule, mais qu'avait toujours soutenue une espérance inviolable.

Et puis, Renée était contente d'un rien : d'une promenade qu'elle faisait plus facilement, d'un rayon de soleil jouant sur le plancher, de la visite de quelques amis, d'un oiseau qui chantait sur sa fenêtre.

Aussi Bernard la regardait-il aller et venir à travers l'appartement, avec son sourire radieux, et il se disait que sa vie de travailleur était désormais illuminée par une joie sans pareille.

La bonne elle-même se sentait heureuse, malgré le surcroît d'ouvrage, de voir la maison embellie par cette jeunesse et cette gaîté.

A la fois rêveuse et folle, changeante d'humeur, Ghislaine, elle, avait ses heures de bouderie, de mutisme, un peu, d'ailleurs, comme tous les tempéraments d'artistes.

Renée, elle, on la retrouvait toujours la même : sereine, dévouée, aimable et aimée aussi; celle-ci devait être chérie longtemps, profondément et toujours... Ghislaine, on pouvait l'aimer par coup de foudre, avec passion, avec



Il déplia cette feuille et tressaillit. (Voir page 812.)

1. Voir l'*Ouvrier* depuis le 13 mars 1897.

fougue, mais peut-être pas éternellement. Toute la personne de Renée exhalait un parfum d'honnêteté, de pureté, d'aristocratie, de distinction; oh! mon Dieu, elle était jolie, elle aussi, quoique moins belle que Ghislaine, quand elle se rendait à l'église chaque matin, dans sa petite robe de laine sombre un peu étriquée, ses cheveux d'or débordant sous la toque de loutre un peu râpée.

Car elle marchait maintenant, la chère mignonne, à sa grande joie et à la grande gloire de son frère qui la soignait de loin depuis qu'il avait commencé à étudier la médecine.

Bernard était très fier de sa sœur et il eût bien voulu être plus riche afin de la couvrir de beaux vêtements et de lui procurer les plaisirs dont avait été sevrée son enfance. Mais Renée se montrait si raisonnable et si économe!

Elle ne dépensait rien pour elle, portait ses robes le plus longtemps possible, usait peu de linge et raccommodait elle-même le sien et celui de son frère; elle fabriquait ses chapeaux, de ses doigts de fée, et, sortant peu, elle les faisait durer longtemps.

La bonne, dévouée à ses jeunes maîtres et pour cause, préparait les repas, allait au marché, nettoyait les appartements, faisait des lavages et repassait seule le linge du frère et de la sœur, ce qui permettait à ceux-ci une notable économie.

Comprenant qu'un médecin ne doit se présenter à ses clients que dans une tenue extrêmement correcte, Renée entretenait avec un soin minutieux la garde-robe de son frère; elle portait ellemême des gants râpés, aux doigts recousus maintes fois, mais elle en plaçait fréquemment de frais dans le tiroir de son frère.

Avec son premier argent gagné à Paris, elle acheta, pour l'hiver suivant, une chaude pelisse à Bernard afin qu'il ne prît pas froid dans ses courses trop nombreuses.

Tout de suite, elle trouva de l'occupation; outre le journal de modes auquel elle fournissait des dessins quand elle était à Lyon, elle eut de l'ouvrage dans une revue hebdomadaire et dans deux autres journaux de couturières.

Ses figures étaient fines et faisaient ressortir les « créations » des bonnes faiseuses; aussi partout plaisait son coup de crayon à la fois correct et gracieux.

Cette jeune fille, si modeste dans sa mise, si simple pour ellemême, trouvait des poses et des toilettes charmantes à ses modèles, et on lui prédisait un joli succès pour l'avenir.

Bernard en était bien heureux. Lui-même voyait augmenter le nombre de ses clients; le bruit s'était répandu que, tout jeune étudiant encore, il avait guéri sa sœur atteinte d'une paralysie nerveuse dans les jambes; et, malgré les méchants propos de quelques envieux (le talent en suscite toujours) qui prétendaient que cette guérison était une chose arrangée de tout temps, une invention de Grandex et de sa famille, une sorte de réclame enfin, la célébrité lui vint doucement.

A sa réputation de médecin consciencieux et laborieux se joignit celle de l'homme charitable qui ne refuse jamais de consacrer ses soins et son temps à ceux qui ne peuvent payer.

On l'aima dans le quartier, et sa générosité lui porta bonheur.

Tout marchait donc à souhait de ce côté; ils voyaient souvent le ménage Olivier; tout de suite, Renée avait fait un accueil affectueux aux deux époux, et l'on se visitait le plus souvent que le permettaient les travaux des quatre amis.

Grâce au zèle et à l'économie de Mlle Grandex, Bernard avait pu se libérer de sa petite dette envers son ancien professeur, et l'on y avait ajouté un présent utile et bien choisi; de plus, Bernard devait donner ses soins, toute sa vie ou leur vie durant, en camarade, à M. et à Mme Olivier; mais, jusqu'à présent, ces soins n'étaient pas nécessaires, ce dont personne ne se plaignait.

Outre le ménage Olivier, Renée voyait assez souvent Ghislaine Saint-Louvec qu'elle avait retrouvée avec bonheur : elle aimait beaucoup son amie d'enfance et elle l'admirait.

L'affection de Mlle Grandex était précieuse à la jeune institutrice dont le caractère un peu fantasque et les subits découragements avaient besoin de soutien et de conseils.

Enfin, on voyait souvent aussi les Matzague établis dans une jolie maison entre cour et jardin, avenue Victor-Hugo.

Mme Matzague avait, depuis dix ans, donné à Renée, la pauvre petite orpheline infirme, de l'affection, des soins matériels et la culture de l'intelligence; elle ne l'avait pas gâtée outre mesure; d'abord son mari ne l'eût pas permis; ensuite elle se disait que la vie serait peut-être encore dure à la pauvre enfant et qu'il fallait l'aguerrir.

Elle avait développé en elle des goûts très vifs pour les arts, pour le dessin surtout, et l'avait mise en mesure de gagner son pain.

Pour Bernard, on avait fait le strict nécessaire, estimant qu'un garçon intelligent doit savoir se suffire de bonne heure; le succès avait répondu à l'attente; lancés seuls dans la vie avant vingt ans, le frère et la sœur avaient su s'y faire une place au soleil; maintenant, ils volaient de leurs propres ailes, et ils devaient voler haut.

M. Matzague, lui, ne s'inquiétait plus guère d'eux; les voyait-il arriver avenue Victor-Hugo, il leur adressait un froid bonjour et courait à ses affaires, les laissant en tête à tête avec sa femme et sa fille.

Or, les *affaires* de M. Matzague ressemblaient beaucoup à des *plaisirs*.

Il avait su faire prospérer et même doubler l'héritage de M. des Eprouvans et, maintenant, maître de soixante mille francs de revenus, il en jouissait tant qu'il pouvait.

Devenue languissante et faible, Mme Matzague, toujours jolie et exquise, avait achevé d'élever ses enfants selon son cœur et celui de Dieu.

Marianne était une douce et pieuse fille, moins jolie mais plus parfaite encore, s'il est possible, que Renée.

Gaston était un beau garçon de vingt-cinq ans, avocat d'avenir, qui, s'il n'avait pas l'esprit et l'indomptable énergie de Bernard, avait un cœur excellent, une intelligence suffisante et de solides qualités.

M. Matzague ne voulait donner à ses enfants que deux cent mille francs de dot à chacun, comptant les établir richement, et malgré le désir de sa femme qui eût voulu leur attribuer davantage.

Ainsi pourvue (sans compter les espérances), Marianne avait déjà été demandée en mariage par plusieurs jeunes gens dont quelques-uns formaient un parti assez brillant.

Etait-ce le mari ou le mariage qui ne lui plaisait pas? On ne savait, mais elle avait tout refusé jusqu'à présent sans qu'on pût vaincre sa résistance.

Peut-être voulait-elle demeurer avec sa mère dont la santé l'inquiétait et dont elle avait pénétré le chagrin secret. Peut-être avait-elle la vocation religieuse.

Les plus clairvoyants eussent pu remarquer que les jours où le Dr Bernard Grandex paraissait avenue Victor-Hugo (et cela arrivait fréquemment puisqu'il soignait Mme Matzague qui souffrait d'une maladie de cœur), Marianne semblait plus joyeuse et plus sémillante.

Bernard ne s'en apercevait pas, lui, trop occupé de son propre amour pour Ghislaine Saint-Louvec, pas plus qu'il ne s'apercevait du trouble de Renée quand on prononçait le nom de Gaston Matzague, et du rose qui lui montait à la joue si elle se trouvait en présence du jeune avocat.

## IV

— Est-ce que tu crois que je l'aime? demandait naïvement Bernard à son ami Olivier, un jour qu'il lui faisait ses confidences.

— Ça dépend : que ressens-tu?

— Tout, mon cher, tout : quand je l'aperçois je tremble, je deviens tout bête; quand je l'entends chanter, je pleure! quand je m'endors, je pense à elle. Quand je tâte le pouls à mes malades, je pense encore à elle, et aussi quand je fais ma prière.

— Alors, mon pauvre garçon, je crois bien que te voilà pincé pour de bon. Fais ta demande, ma foi!

— Quoi! tu me le conseilles? Déjà?

— Dame! à tant faire qu'à être heureux, autant vaut que ce soit tout de suite.

— Mais voudra-t-elle d'un pauvre petit médecin?

— Elle serait bien difficile puisqu'elle est sans fortune et que toi tu as un bel avenir assuré.

— Elle peut être ambitieuse et elle en a le droit : elle a du talent, elle est jolie et je suis laid.

— Bah! mon cher, les hommes laids, quand ils sont intelligents, spirituels, et qu'ils ont de la valeur, plaisent aux femmes autant que les plus beaux garçons.

— Elle peut désirer la fortune, elle qui a été frustrée d'un bel héritage.

— Eh! mon ami, sonde-la, interroge-la sur ses goûts, ses inclinations, et tu seras fixé.

— J'ai peur.

— D'une femme? toi qui n'as reculé ni devant la misère, ni devant le travail acharné? Allons, je te quitte. A la *revoyure!* Et à notre prochaine rencontre je veux que tu puisses m'annoncer une bonne nouvelle.

— Hélas! c'en sera peut-être une mauvaise! soupira Bernard en serrant la main de son ami qui s'éloigna pour aller faire son cours.

Deux jours plus tard, les Matzague donnèrent un dîner mi-intime, mi-cérémonie où furent invités les jeunes Grandex et Ghislaine Saint-Louvec.

Renée avait fait connaître son amie à Marianne, et Ghislaine s'était vue tout de suite bien accueillie par Mme Matzague et ses enfants.

Gaston n'avait pu même cacher l'admiration où l'avait plongé la beauté de Mlle Saint-Louvec.

Celle-ci, qui y était accoutumée, sourit finement, et elle se laissa entraîner volontiers chez les Matzague tous les dimanches, car, ce jour-là, elle jouissait de toute sa liberté.

M. Matzague avait d'abord manifesté une certaine répugnance à admettre la jeune institutrice dans ces petites réunions de famille

mais elle sut si bien captiver tout le monde, cette charmeuse, et puis, elle avait une si jolie voix, qu'il finit par subir sa présence et presque par lui témoigner une certaine amabilité.

A cette époque, Matzague était un homme d'environ cinquante-cinq ans, toujours sombre et peu communicatif, toujours cassant et raide avec les domestiques, froid avec sa femme et autoritaire avec ses enfants; mais toujours beau, d'une beauté sévère, avec ses yeux fuyants, sa lèvre hautaine, sa pâleur distinguée; il n'était aimé de personne, et même au cercle, où il avait fini par se faire admettre, on ne l'accueillait qu'avec froideur.

Or, ce soir-là, Bernard reconduisait Ghislaine rue de la Bienfaisance; comme la route est longue depuis l'avenue Victor-Hugo et que les forces de Renée ne lui permettaient pas encore de ces courses fatigantes, Bernard arrêta une victoria découverte, y fit monter les deux jeunes filles et se plaça sur le strapontin ; il faisait une soirée délicieuse de fraîcheur après une journée orageuse, et le cocher, devinant que ses clients n'étaient pas pressés, conduisait son cheval au tout petit trot.

On devine que la conversation ne chôma pas entre les trois amis au sortir d'une agréable réunion par un beau temps d'été.

Ghislaine annonça que la famille de Creuil partait prochainement pour les bains de mer, Royan ou Roscoff, et qu'on l'emmenait, car elle était utile pour surveiller les enfants parfois indisciplinées.

Elle manifestait assez de plaisir à l'idée de ce voyage et peu de regret de quitter Paris, tandis que Bernard, attristé, se disait que pendant cinq ou six semaines le séjour de la grande ville lui deviendrait insupportable.

— Et encore, ajoutait Ghislaine avec un petit geste de sa tête mutine, je ne voyagerai pas dans les conditions les meilleures.

Et comme Renée se récriait, elle ajouta un peu amèrement :

— Ma chère, tu ne sais pas ce que c'est que de vivre chez les autres, du moins comme j'y vis : le métier que je fais a plus d'épines que de roses.

— Pourtant les de Creuil te témoignent des égards, de l'affection.

— Oh ! mon Dieu, oui : je n'en suis pas plus libre de ma personne et de mon temps... Et puis, on ne jouit pas du luxe d'autrui. Oh ! qu'il fait bon être riche!

— On peut être heureux sans cela ! insinua doucement Bernard.

— Oh ! oui, appuya sa sœur.

— Ça dépend, répliqua Ghislaine avec une nuance d'âpreté : il y a des gens qui savent vivre et être heureux avec douze cents francs de rente, d'autres qui sont nés pour le luxe, le bien-être, la richesse.

— Mais, objecta Renée, quand on n'a jamais connu le luxe on ne le regrette pas.

— Tu crois ça, fit Mlle Saint-Louvec. Eh bien ! moi qui n'ai encore vécu que dans la gêne, je me sens des colères folles d'être pauvre et des penchants effrénés pour ce qui est beau, artistique, agréable, flatteur à l'œil et aux sens.

— Ne devons-nous pas rester chacun dans la voie que Dieu nous a tracée ? murmura Renée songeuse.

— Eh ! ma chère, le bon Dieu, qui a créé les belles choses, ne défend ni qu'on les admire, ni qu'on les désire. Il ne m'en voudra pas, que je sache, si je cherche à plaire à un homme riche qui m'épousera et me donnera ce que me refuse le sort.

— Ah ! ne put s'empêcher de s'exclamer Bernard frappé au cœur.

Mais son visage demeurait dans l'ombre, et ni sa sœur ni Ghislaine ne purent voir le subit bouleversement de ses traits.

— Ainsi tu ne veux épouser qu'un homme riche ? s'écria Renée stupéfaite.

— Oui, et même très riche. Cela t'étonne ? que veux-tu, j'ai des goûts prosaïques, moi; je ne peux pas supporter la médiocrité; une chaumière et un cœur, non, vois-tu, ça ne m'irait pas du tout.

— Après tout, murmura Mlle Grandex un peu émue, il est très possible que tu rencontres ce que tu rêves : tu es assez belle pour faire une conquête brillante. Moi, j'aurais préféré te voir attendre.

— Et rester fille, n'est-ce pas ? Je t'avoue même que je ne suis pas du tout sûre de réussir malgré la puissance de ce que tu veux bien appeler mes charmes. Une institutrice a beau être charmante, séduisante, distinguée, spirituelle, ce n'en est pas moins une institutrice, c'est-à-dire une fille sans dot, et personne ne veut d'elle. Heureusement que j'ai autre chose pour moi : ma voix. Et encore, je suscite des jalousies si je chante dans un salon mieux que les femmes riches et indépendantes qui sont là; on m'en veut pour un don que je suis heureuse de posséder, toutefois.

— Tu pourrais étudier beaucoup, beaucoup ton chant, Ghislaine, dit doucement Renée, et te faire ainsi une belle position en donnant chez toi des leçons que tu ferais payer très cher.

— Merci, qui m'admirerait alors ? Une quinzaine de petites péronnelles qui chanteraient faux pendant mes cours et m'accuseraient de ne pas savoir les diriger. Non, je ne me sens pas plus la bosse de l'enseignement que celle de la résignation. Tenez, mes amis, on m'a proposé un jour des sommes bien tentantes pour entrer à l'Opéra. J'ai peut-être eu tort de refuser.

— Oh ! firent simultanément Bernard et Renée.

— Tu plaisantes, ajouta celle-ci.

— Mon Dieu, non. Il y a des cantatrices qui sont estimées, qui ont su conserver intacte leur réputation au milieu des dangers de leur position.

— Il y en a bien peu. En ce cas, Ghislaine, vous ferez mieux d'épouser un richard quelconque; cela vous sauvera de vous-même, prononça le docteur d'une voix âpre.

Mlle Saint-Louvec se mit à rire.

— Bon ! fit-elle, voilà que je les ai scandalisés tous les deux ! Mais nous voilà arrivés et je ne veux pas vous laisser sous une fâcheuse impression ; apprenez qu'aujourd'hui je suis dans mes jours de noirs et de révoltes. Sans rancune ! ajouta-t-elle en embrassant la joue fraîche de Renée et en tendant la main à son frère.

En se rendant de la rue de la Bienfaisance à la rue Moncey, Bernard, très sombre, ne prononça pas une parole.

Au moment de se séparer seulement, pour le coucher, Renée soupira en lui souhaitant le bonsoir :

— Ça m'attriste de voir Ghislaine nourrir de tels sentiments : je sens qu'elle est aigrie et malheureuse. C'est dommage qu'elle ait ces idées-là : j'aurais caressé le rêve de l'appeler ma sœur.

— Nous sommes trop pauvres pour elle, répliqua douloureusement le docteur.

— Pauvres ? riposta Renée avec indignation. Pas toi du moins, et tu as plus d'argent dans ta tête de bûcheur qu'elle dans son gosier de rossignol. On peut perdre la voix, mais pas la science acquise.

« Le célèbre docteur Potin n'a-t-il pas dit de toi : « Voilà un garçon qui se fera un jour soixante mille francs de rentes. »

— Oui, mais ces rentes, Nénette, il les lui faudrait tout de suite, vois-tu : elle ne saurait pas attendre et, au début, se contenter de peu.

— Elle peut changer d'idée, Bernard, elle est si jeune !

— Elle a près de vingt-trois ans, Nénette, elle n'est plus une petite fille.

— As-tu remarqué, Bernard, qu'elle n'a fait aucune allusion à la fortune des Matzague ? Cette fortune qui aurait dû lui revenir, en somme.

— Elle est trop délicate pour cela, Renée; songe qu'elle vient de rompre le pain et le sel à la table des Matzague.

— C'est vrai, conclut la jeune fille en embrassant son frère.

Bernard ne se coucha pas, lui; il avait besoin de travailler pour secouer le chagrin de son cœur.

Oh ! cette Ghislaine, comme elle l'avait fait souffrir !

Et pourtant, tout en reconnaissant qu'elle était frivole et vaine, coquette et cruelle, tout en la comparant désavantageusement à Renée et à Marianne, ces deux angéliques créatures, le pauvre Bernard ne pouvait s'empêcher de l'aimer.

---

TROISIÈME PARTIE

## Le papier du mort

### I

C'était une matinée grisaille d'octobre ; Renée venait de recevoir par le premier courrier une longue lettre enthousiaste de Mlle Saint-Louvec.

La famille de Creuil l'avait emmenée d'abord à Royan, puis à Biarritz où l'on s'était amusé follement et où l'on avait retrouvé des amis, entre autres Mme Matzague, sa fille et son fils.

Celui-ci avait entrepris une cour assidue auprès de Ghislaine et il n'était pas le seul.

— Heureusement, concluait la folle en terminant, M. Matzague n'est pas avec eux, car sa sinistre figure assombrirait nos joyeuses réunions. Quant à sa femme, elle me paraît assez malade.

— Pardieu ! s'exclama Bernard d'un ton rogue, ils ne peuvent pas la laisser tranquille, cette pauvre femme ! Je lui ai ordonné *du repos et du repos !* Pas d'ennuis, pas de fatigue !

« Je sais bien, ajouta-t-il en se radoucissant, que là-bas elle n'a au moins pas son mari, et c'est quelque chose : j'ai rencontré M. Matzague rue Richelieu, donc il est à Paris ; tant mieux ! Cet homme-là devrait toujours vivre loin de sa femme.

— Est-elle donc réellement malade ? demanda Renée qui ne put s'empêcher de sourire à cette dernière observation.

— Malade, oui. Son cœur est devenu très fragile, ténu pour ainsi dire. Il n'y a pas lésion, il y a fêlure seulement, mais une émotion vive, une scène malencontreuse, un chagrin pourrait la tuer.

— Il faudrait lui éviter cela, Bernard.

— Oui, chérie, mais nous, nous n'y pouvons rien : heureuse-

ment qu'elle est assez tranquille pour le moment. Ils sont riches. Gaston se conduit bien et travaille suffisamment; Marianne est une petite garde-malade exquise, donc tout est pour le mieux.

Bernard parlait d'une voix si sèche, d'un air si contraint, que sa sœur le regarda avec surprise.

— Pauvre frère! pensa-t-elle. Aussi ce n'est pas gai, toujours travailler quand il voit les autres s'amuser. Il n'a pas eu de jeunesse, lui, et il n'a pas encore vingt-six ans; moi je ne peux pas lui suffire. Enfin, heureusement que nos amis vont revenir bientôt; voici octobre, ils ne peuvent plus tarder... Ghislaine s'amuse là-bas... tant mieux!... et Gaston lui fait la cour. Peut-être qu'elle l'épousera, car il est riche, lui, ajouta la pauvre mignonne avec un sourire navré sur ses jolies lèvres. Aussi cette Ghislaine est si belle!... elle a un charme particulier que l'on subit malgré soi : comment les hommes ne s'éprendraient-ils pas d'elle?

La chère enfant n'avait jamais caressé le rêve d'épouser son ami d'enfance; elle se savait pauvre et se croyait effacée, timide, presque laide; seulement elle ne pouvait se défendre d'un gros serrement de cœur à la pensée qu'elle ne serait jamais autre chose, pour Gaston Matzague, que la petite sœur adoptive.

Déjà elle était triste depuis quelque temps; il ne lui apportait plus de fleurs et venait plus irrégulièrement rue Moncey.

Soudain, elle leva la tête et regarda son frère : il avait l'air si malheureux, si las, qu'elle eut l'intuition que lui aussi semblait sur le point de perdre le bonheur rêvé.

— Mon Dieu! pensa-t-elle, le malheur poursuivra donc toujours notre famille?

« Bernard, dit-elle d'une voix qu'elle essaya de rendre gaie, tu te fatigues, tu travailles trop. Laisse un peu tes grimoires ce matin et va te promener, si tu n'as pas de malades à visiter, jusqu'à l'heure de ton cabinet.

D'un geste ennuyé, il montra le ciel gris et bas :

— Ce temps ne me sourit pas, Nénette, dit-il doucement.

— Eh bien! tiens, j'ai une idée. Depuis mon arrivée ici, il y a un amas de vieilleries entassées dans le cabinet de débarras : je n'ai pas encore pu y mettre de l'ordre, c'est honteux.

— Aussi, tu es toujours à dessiner, petite sœur, ce n'est pas ta faute, va.

« Alors tu désires que je m'attelle à cette besogne? ajouta-t-il en souriant. Je veux bien; ce sera d'ailleurs une chose faite, mais je devine qu'il va falloir jeter un tas de guenilles!...

— Tu m'excuseras de ne pas t'aider, n'est-ce pas, frère? J'ai à terminer un modèle pressé pour la semaine prochaine.

— Ne te dérange pas, va, mignonne. Seul j'aurai plus vite fini; ensemble nous bavarderions trop.

Bernard entra dans le cabinet de débarras dont il ouvrit l'étroite fenêtre pour donner de l'air et de la lumière, puis il fourragea dans le tas d'objets disparates amoncelés devant lui; il en jetait une quantité, ne comprenant pas que sa sœur eût apporté de Lyon ces inutilités, et ne se rappelant pas que lui-même le lui avait recommandé.

De temps à autre, il courait à Renée qui dessinait avec acharnement, sa blonde tête penchée sur son travail, et ils riaient tous deux d'un gai souvenir évoqué, ou s'attendrissaient à l'évocation du passé enfui.

Soudain, Bernard devint silencieux.

— Il a mis le nez dans quelque vieux bouquin, pensa la jeune fille, et alors il en a pour jusqu'à midi.

Ce n'était pas cela : d'un coffre de bois usé, terni, moisi, troué par les vers et rongé par les rats, Bernard avait tiré un vêtement de garçonnet, usé aussi et plus encore terni, où se voyaient les taches que faisait à l'envi sur ses habits le saute-ruisseau d'autrefois.

Ce vêtement, il se le rappelait maintenant, il le portait le jour de la mort de sa grand'mère, et il se revoyait avec, relevant la pauvre femme évanouie et aidant de toutes ses forces le docteur et la concierge.

Ce simple objet réunit sous ses yeux un tableau navrant, il revit l'aïeule couchée toute blanche sur son lit funèbre, avec ce bon sourire qui l'accompagnait jusque dans la mort.

— Et pourtant, fit-il en soupirant, il faut jeter cet habit aux chiffons! il fera peut-être le bonheur d'un enfant pauvre, et à quoi bon s'encombrer d'inutilités!

Au moment où il mettait la jaquette sur un petit amas d'objets au rebut, un bruit de papier froissé attira son attention.

Machinalement il plongea sa main dans les profondeurs de cet habit et en retira une enveloppe dont les bords mordus par les souris, aussi bien que la poche elle-même, s'effritèrent sous ses doigts.

— Qu'est-ce que cela? murmura-t-il.

L'enveloppe ne portait point d'adresse; mais, en la retournant, le jeune homme y vit des cachets de cire rouge légèrement brisés par la pression et par le temps.

Brusquement, dans sa mémoire, un voile se déchirait.

— Je crois que je me rappelle, se dit-il encore.

N'était-ce pas le jour si triste de la mort de M^me de Prouelle? Il gardait l'étude seul, pendant que les clercs déjeunaient; un homme était venu, à l'air militaire, portant une enveloppe close que lui, Bernard, avait déposée soigneusement sur le bureau du maître.

Quelques minutes après M. Matzague avait paru, l'air inquiet, furtif...

Il avait interrogé Bernard sur la visite de son prédécesseur; étourdiment le saute-ruisseau lui apprenait l'existence du petit paquet attendant le retour du tabellion sur le bureau.

Matzague avait voulu écrire, était entré, l'espace de cinq secondes, chez M^e Carbonnière, puis, changeant d'idée, il avait repoussé le papier qu'on lui offrait...

Bernard, qui avait faim alors et hâte de partir, n'attachait aucune importance à ces détails; mais aujourd'hui, tout lui revenait en masse, et la vérité, ou plutôt ce qui pouvait être la vérité, se faisait jour peu à peu dans son cerveau.

Oui, oui, il se souvenait! les clercs rentraient, et Matzague, poussant vigoureusement le saute-ruisseau, sortait avec lui.

Certes, Bernard ne voulait pas commettre de jugement téméraire, mais M. Matzague n'aurait-il pas subtilisé l'enveloppe cachetée au bureau du maître, et dans son trouble, ne l'avait-il pas fourrée dans la poche de son prétendu protégé?

Et puis, cette singulière histoire d'héritage du vieux militaire qui devait aller aux Saint-Louvec et était allé aux Matzague, ne se rattachait-elle pas à ce papier sans doute précieux?

Machinalement, sans penser à ce qu'il faisait, Bernard sortit une feuille timbrée de l'enveloppe rongée par les souris, qu'il avait retirée sans peine de la veste également rongée et effritée.

Il déplia cette feuille et tressaillit en lisant ce qui suit :

« Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, ce dimanche 12 mai, moi, Antoine-Ghislain-Xavier des Eprouvans, officier en retraite du 25^e dragons, sain de corps et d'esprit, je lègue tous mes biens, meubles et immeubles, s'élevant environ à six cent vingt-cinq mille francs, à ma parente Odette Saint-Louvec et à ma filleule, sa fille unique, Ghislaine Saint-Louvec; lesquels biens seront, après ma mort, partagés entre la mère et l'enfant.

« Fait en la ville de Lyon, ce 12 mai 18... »

Bernard demeura un instant immobile, puis, recouvrant son sang-froid :

— J'avais deviné juste, se dit-il. Il y a eu rapt, détournement de testament, et, j'en suis certain, l'auteur est M. Matzague. Car enfin, comment cette lettre serait-elle venue seule dans ma poche? Je suis absolument sûr de l'avoir déposée sur le bureau du patron... Si les clercs eussent été à l'étude, l'un d'eux aurait pu me jouer ce tour... Et encore, non, ils ne plaisantaient pas sur les choses du métier... Mais alors, comment M. Matzague ne s'est-il plus inquiété de savoir ce que devenait le fameux papier?... Il aurait dû chercher à me le reprendre... cela me déroute... Au fait, je me rappelle que, lorsque j'ai couru chercher M^me Matzague pour ma pauvre grand'mère, il était au bas de l'escalier, semblant me guetter... Tout cela ne me frappait pas alors, et cela se comprend... Il m'examinait beaucoup... c'est que j'avais changé d'habit... A travers ses larmes, Renée me l'avait conseillé... Et puis, j'ai été en deuil, on a mis au rebut le vieux trousseau; je suis parti pour Paris et M. Matzague m'a interrogé là-dessus; j'étais ahuri, je lui ai répondu, je crois, qu'on avait brûlé les choses inutiles... Cela a dû le rassurer... Mon Dieu! mon Dieu! comme tout est à la fois net et obscur!

En effet, maintenant que l'enfant étourdi, mais sagace et plein de mémoire, avait grandi, devenant un homme réfléchi, perspicace, cette histoire se faisait de plus en plus claire pour lui. Il ne conservait pour ainsi dire pas de doute, et il ressentait comme une horreur de lui-même à la pensée que, même involontairement, il avait participé à une vilaine action : dépouiller Ghislaine Saint-Louvec de sa fortune.

— C'est bien cela, reprenait-il, connaissant les intentions de son oncle, Matzague a voulu hériter au détriment des Saint-Louvec. Et j'ai prêté les mains à cette infamie, moi?... Oh! malheur! malheur sur moi!

Tout à coup se dressa devant lui la frêle silhouette de Renée; entendant des exclamations douloureuses, inquiète, la jeune fille s'était approchée sans bruit de son frère, et son anxiété augmenta en le trouvant affaissé, accablé comme sous le poids d'une découverte foudroyante.

— Qu'as-tu, Bernard? Souffres-tu?

— Si tu savais! si tu savais! murmurait le jeune homme d'un air hébété, mais non, je ne peux rien te dire... Tu ne me croirais pas!

— Qu'as-tu donc fait? demanda Renée, le cœur étreint par l'angoisse.

Puis, soudain, rassurée :

— Mais non, tu ne peux avoir rien fait de mal.

— Ah! pauvre Ghislaine! pauvre Ghislaine! soupirait le jeune docteur.

— Qu'y a-t-il? parle donc!

— On l'a volée.

— Ghislaine Saint-Louvec?

Renée haussa les épaules :

— Ne dis donc pas de bêtises.

Bernard lui tendit le papier.

— Lis cela.

Elle obéit, lut et demeura toute saisie.

— Où as-tu trouvé ça?

— Dans la poche d'un de mes vieux habits.

— Comment ce papier y était-il?

— C'est toute une histoire que je dois te conter. Quel sot j'ai été!

— Je ne te crois pas. Mais raconte-moi tout de même.

Bernard se leva et entraîna sa sœur vers son cabinet désert et silencieux à cette heure.

— Viens, dit-il, tu vas tout savoir.

Et là, en tête à tête, à mi-voix, comme s'il se confessait, il lui narra ce que nous savons.

Renée resta un moment sans parole, suffoquée par la surprise et l'indignation.

— L'infâme Matzague! dit-elle enfin. Le voleur! le lâche!... Dépouiller ainsi deux pauvres femmes!... leur voler toute une fortune!

— Et il m'a fait, de plus, participer à son crime! murmura Bernard d'une voix sourde.

La jeune fille comprit qu'il fallait calmer l'exaltation de son frère.

— Tu n'y songes pas, de dire cela, Bernard, fit-elle. Vu, surtout, les événements qui ont succédé à la scène du rapt, tu étais absolument innocent.

— Ma faute n'en existe pas moins, par ses conséquences, Renée.

— Tu te trompes, tu n'es pas coupable. A peine t'es-tu montré étourdi en parlant au Matzague du papier déposé par M. des Eprouvans chez ton patron. Mais quel enfant de cet âge sait tenir sa langue? Vois-tu, cet homme, ce Matzague, l'époux de notre bienfaitrice, il est plus fort que nous tous.

Un peu réconforté, Bernard osa regarder sa sœur :

— A présent, il va falloir réparer cela.

— Oui, mais comment? fit la jeune fille.

— Je ferai rendre gorge à M. Matzague.

— Ce ne sera pas facile.

— Alors, je porterai ce testament au parquet et je dénoncerai Matzague comme voleur d'héritage.

— Et tu dénonceras un homme auquel tu dois de la gratitude, mon pauvre ami, et sa femme mourra. Tu l'as dit tout à l'heure : un chagrin, une émotion peut la tuer.

— Que faire, alors? soupira Bernard, découragé.

Renée réfléchit un instant : puis, relevant la tête :

— Ecoute, dit-elle, c'est un bonheur que la fam[illegible] Matzague soit encore aux bains de mer. Dès aujourd'hui tu [illegible]s trouver M. Matzague et tu lui conteras ta découverte; tu lui diras que tu arrangeras la chose, qu'on fera croire au testament trouvé par hasard dans de vieilles paperasses venant de l'étude de Me Carbonnière où tu étais saute-ruisseau.

« Alors les choses s'arrangeront d'elles-mêmes et M. Matzague restituera les six cent mille francs à Ghislaine.

Bernard ne sauta pas sur cette idée avec l'enthousiasme qu'attendait sa sœur.

— Et s'il refuse? dit-il.

Renée le regarda, ahurie.

— Mais, c'est impossible, répliqua-t-elle, il ne *peut* pas garder une fortune qui ne lui appartient pas.

— Il l'a bien volée, puis conservée dix ans.

— Mais aujourd'hui, il saura que quelqu'un possède son secret : il aura peur.

Bernard se leva.

— Je vais tout de suite avenue Victor-Hugo, dit-il, et si je n'y trouve pas M. Matzague, j'irai le relancer à son cercle, où il déjeune peut-être en l'absence de sa femme et de ses enfants.

Renée vit son frère si pâle, si bouleversé, qu'elle envoya la bonne chercher une voiture.

— Veux-tu que j'aille avec toi? lui demanda-t-elle. A deux nous serons plus forts.

— Non, répondit Bernard, ces choses-là doivent se traiter entre hommes, en tête à tête.

Et il partit

(*La suite au prochain numéro.*) ROGER DOMBRE.

## NOTRE CINQUIÈME TIRAGE DES BONS DE L'EXPOSITION

Nous venons de procéder au cinquième tirage des Bons de l'Exposition réservés à nos abonnés directs.

Nous donnons ci-dessous les numéros sortis et les noms des heureux gagnants correspondant à chaque numéro.

No 6706. — M. H. Bucherer, 199, rue Paradis, Marseille (B.-du-Rhône).

No 3376. — Mlle Irma Laribe, à Vayrac (Lot).

No 28927. — M. Pichavant, vicaire, 14, place Saint-Corentin, Quimper (Finistère).

No 19783. — M. de Guillebon, 44, rue du faubourg de Rouen, à Gournay-en-Bray (Seine-inférieure).

No 28666. — M. Filhoulan, à Bourganeuf (Creuse).

# CHRONIQUE HEBDOMADAIRE

LE MARIAGE DANS LA SEMAINE DE PAQUES. — LES RITES MONDAINS. — DÉFILÉS A LA SACRISTIE ET A LA MAISON NUPTIALE. — EXHIBITION DES CADEAUX. — PRÉCAUTIONS CONTRE LES PICK-POCKETS. — LINGERIE CAPTIVE. — LE LUNDI DE PAQUES A BALE. — CORTÈGE CURIEUX. — L'EXPLORATEUR NANSEN A PARIS. — DANS LA SALLE DES FÊTES DU TROCADÉRO. — LE RÉCIT DU VOYAGE. — VOYAGE EN TRAÎNEAU. — RÉSULTATS DE L'EXPLORATION. — FAITS ACQUIS. — ARTON. — LA 9e CHAMBRE. — LA SAINTE-CHAPELLE ET LE SOUVENIR DE PANAMA. — DIANA VAUGHAN. — SON EXHIBITION DANS LA SALLE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

Bien que l'Église autorise, moyennant dispenses, la célébration des mariages pendant le Carême, beaucoup de familles chrétiennes attendent respectueusement que la période quadragésimale soit passée pour solliciter la bénédiction nuptiale. De là ces nombreux mariages auxquels on procède pendant la semaine qui suit la fête de Pâques. Les journaux mondains sont depuis quelques jours remplis de détails à ce sujet. Quand il s'agit de mentionner certaines unions aristocratiques, il ne faut pas moins de deux colonnes, soit pour énumérer les cadeaux de noce, soit pour faire le compte des invités.

Autrefois, — en province tout au moins, — les cérémonies du mariage et les réjouissances auxquelles elles donnaient lieu se passaient exclusivement entre les proches et quelques rares amis devenus, par habitude, membres de la famille. Aujourd'hui, on invite toutes ses relations, même les plus lointaines, et d'aucuns mettent à contribution les *Annuaires* des Cercles dont ils font partie. De là cette horrible cohue dans les églises converties en halls et ces bousculades ridicules aux abords de la sacristie. Si, du moins, tout était fini après les salamalecs de la sacristie! Mais point : les sectateurs de la mode ont inventé la visite et les présentations à la maison nuptiale, dont le moindre inconvénient est de faire double emploi avec les formalités précédentes; au total, quatre heures de la journée, au moins, perdues; sans parler de la fatigue et de l'ennui éprouvés par ces centaines d'indifférents qui, six mois après, seraient bien en peine de se rappeler si vous êtes célibataire ou marié.

Mais tout cela n'est encore rien comparé à l'usage odieux et souverainement impoli — dans le vrai sens du mot — d'exposer les cadeaux reçus par les époux, avec le nom et l'adresse des donateurs plus ou moins volontaires. C'est le coup de la carte forcée dans ce qu'il y a de plus brutal. Pour mon compte, je ne connais rien d'aussi déplorable que cet appel à la générosité de ses amis et connaissances, sous prétexte de mariage. Et puis, se figure-t-on la tête du parent pauvre, — celui qui a peint un petit écran, — assistant à la revue des splendeurs accumulées et entendant les réflexions — combien peu charitables! — des snobs en veine d'admiration.

Hâtons-nous d'ajouter que, par un sentiment de délicatesse qui honore autant les donateurs que les donataires, tous ces présents sont enfermés dans des vitrines ou attachés par des fils invisibles, mais solides, sur les planchettes revêtues de velours. Celui qui, le premier, a pris cette précaution qui, paraît-il, n'est pas inutile, connaissait à fond le cœur humain. Il s'est douté qu'un invité que ses relations ou ses obligations condamnaient au cadeau forcé aurait la tentation de rentrer dans ses déboursés en faisant main basse sur le cadeau, et qu'il ne perdrait pas au change.

Après la revue des bibelots, vient, le lendemain, leur énumération dans les journaux, avec le nom des donateurs et surtout avec le nom et l'adresse du fournisseur! Et l'on prétend que la sottise humaine a une limite! Hélas! cette limite est singulièrement dépassée dans l'espèce. Le procédé qui consiste à enchaîner les cadeaux comme on attache par une ficelle les plumes dans les bureaux de poste nous choque encore moins pourtant que l'usage d'étaler lesdits cadeaux et de payer les annonciers des journaux pour en publier la liste!

***

Les Bâlois ont imaginé de fêter, le lundi de Pâques, notre mardi gras. De toutes les *capitales* de la Suisse, Bâle est celle dont la petite bourgeoisie et la population ouvrière semblent goûter le plus la joie de vivre. C'est un contraste bien marqué et que ne soupçonne point, certes, le voyageur qui ne fait que traverser la ville, de la gare badoise à la gare suisse, que celui que présentent le Bâlois dans la rue et le Bâlois chez lui. Silencieux et grave dans ses avenues presque désertes, il est d'une humeur charmante dans sa brasserie et dans ses réunions du soir. Tandis que se vident, sans précipitation, les petits verres de vin et les grands pots de bière, c'est, autour de la table accoutumée, une suite interminable de récits drôlatiques, de saillies et de rires. Il semble à l'étranger invité que ces braves gens veuillent vous faire oublier les *Danses macabres* de leurs Musées.

Le lundi de Pâques, dès le matin, la ville, jusqu'aux faubourgs éloignés d'au delà du Rhin, se met en mouvement vers cette lon-

gue et pittoresque rue du Marché, centre de l'agglomération bâloise. Elle va voir défiler le cortège du bœuf gras, de l'*Osterthier*, comme elle dit : « l'animal de Pâques ». Mais ce n'est point la cohue animée et bruyante, prompte aux chansons, aux disputes et aux cris qui, chez nous, aux jours de réjouissances publiques, descend des hauteurs de Belleville et du quartier d'Italie. Le Suisse, fût-il Bâlois, garde toujours dans la rue une digne réserve. Il plaisante à mi-voix; il admire en silence. Il garde ses réflexions pour la brasserie. Acclamer quelqu'un est pour lui un effort trop considérable pour qu'il se le permette.

A trois heures, le cortège parait dans les rues pleines de foule; et, sur le pas des brasseries désertes, se hissent, sur la pointe de leurs petits pieds, ces accortes et gaies servantes, qui sont une des grâces des villes suisses et que l'Europe leur envie. Voici venir le premier bœuf. Car les Bâlois ne se sauraient contenter de la vue d'un seul bœuf gras; ils veulent qu'on leur présente tous les bœufs gras de la ville afin que chacun puisse admirer, sur place, le cuissot dont il mangera demain.

Le cortège se compose d'une centaine de bœufs. Comme les antiques victimes, ils ont la tête couronnée de verdure et de fleurs. Ils sont conduits par leurs gardiens, qui portent le joli costume des bouchers suisses : le pantalon brun, la blouse courte, rayée rouge et blanc, et le large chapeau de feutre fleuri. Le dernier marche pesamment; c'est le héros de la fête, le véritable bœuf gras; de ses magnifiques cornes qui serviront de verre commun à quelque *Verein*, société de gymnastique ou de tir, part une guirlande de fleurs rares, qui descend le long de ses flancs rebondis, remonte sous son cou et forme sur son dos des dessins variés. Il est conduit par le plus beau des bouchers du canton. Et le cortège passe lentement dans les rues, franchit le pont du Rhin et revient, comme dans tous les pays qui fêtent le bœuf gras, vers l'abattoir.

Bâle n'est point la seule ville suisse qui ait, le lundi de Pâques, son mardi gras. Winterthur a adopté la même coutume, ainsi que les villages de sa banlieue nord, Wulflinger, Nefftenbach, pays producteurs de bon vin, le « pays du vin » pour les Suisses, le *Weinland*. Seulement, dans ces villages, le bœuf gras est tout seul, il n'a point la triste satisfaction de mourir en famille; et, de plus, comme le cortège passe non dans les rues, où le bœuf se sent étranger, mais au milieu des grasses prairies où il vécut, la traditionnelle promenade doit lui être manifestement beaucoup moins agréable.

***

Après avoir fêté le tsigane Rigo, Paris a essayé de se réhabiliter en accueillant avec une aimable cordialité l'explorateur Nansen. Cependant, la vérité m'oblige à dire que la population de la capitale s'est montrée moins enthousiaste pour le savant que pour le violoniste hongrois. On n'a pas fait monter Nansen sur la scène d'un café-concert aux applaudissements d'un public idolâtre : Nansen n'a obtenu que les acclamations d'une société d'élite. La foule n'a point donné. Reçu à la gare par les dignitaires de la Société de géographie, l'explorateur norvégien s'est offert à nos regards dans la salle des fêtes du palais du Trocadéro, et c'est là qu'il a fait le récit de son voyage. Récit plein d'intérêt!

On sait que Nansen croyait à l'existence, dans l'Océan Glacial, d'un courant se dirigeant vers l'ouest et ensuite vers le nord. Gagner l'est jusqu'à l'archipel de la Nouvelle-Sibérie ou au delà; puis s'orienter vers le nord le plus possible, tant qu'on rencontrerait l'eau libre; enfin se laisser enfermer dans la glace et s'avancer à la dérive, au gré des éléments, tel était le plan audacieux que Nansen voulut mettre à exécution. Pour réussir, Nansen ne négligea rien; il consacra trois ans aux préparatifs de l'expédition, et, dix fois, il fit reconstruire le bateau le *Fram*, qui devait le porter. La coque du navire ne présentait que des lignes courbes; pas d'arêtes, pas de saillies offrant une prise aux glaces. L'équipage se composait de 13 hommes expérimentés, rompus à la navigation polaire. Le départ eut lieu le 21 juillet 1893. Le 22 septembre, le *Fram* était irrévocablement pris dans les glaces, et entraîné à la dérive vers le nord. Le 3 mars 1894, il franchissait le 84e degré. Mais la vie à bord ne suffit bientôt plus à Nansen : le 14 mars 1895, il quitte le navire et se met en route avec un de ses compagnons, Johansen. Le convoi se compose de trois traîneaux, portant deux kayacks et traînés par des chiens. Le 8 avril, les intrépides voyageurs franchissent le 86e degré 14′ nord, mais les chiens sont épuisés, on décide de battre en retraite. Retour très pénible. Les explorateurs n'abordent la terre que le 15 août. L'hivernage fut un long repos. Nansen et son compagnon dormaient vingt heures par jour, ne mangeant que de la viande d'ours; d'ailleurs leur santé était excellente.

Le printemps venu, ils réparent leur équipement. Le 17 juin, Nansen rencontre Jackson, le chef de l'expédition anglaise à la Terre de François-Joseph, et bientôt arrive le navire qui l'a ramené en Europe.

Pendant ce temps, que devenait le *Fram*? Sous la conduite de Sverdrup, le vaillant navire, continuant sa dérive vers le nord-ouest, atteint le 15 novembre 1895, 85° 55′ de latitude nord, puis il redescend vers le sud. Tous les moyens sont mis en action pour traverser les glaces : on se sert de poudre et de coton-poudre. Enfin, le 13 août, le navire flotte sur la mer libre. Sept jours après, le *Fram* laissait tomber l'ancre à Skjœroo et là, l'équipage apprenait que Nansen était arrivé à Verdæ le 13 août.

Les résultats scientifiques de l'expédition de Nansen sont considérables.

L'illustre explorateur a, dans sa pointe en traîneau, dépassé de beaucoup le point le plus septentrional que ses devanciers avaient atteint; d'autre part le *Fram* s'est plus rapproché du pôle qu'aucun navire. L'existence du courant — base de la théorie de Nansen — a été démontrée d'une façon irréfutable. Contrairement aux hypothèses admises jusqu'à ces derniers jours, la grande fosse atlantique, avec des fonds de plusieurs milliers de mètres, se prolonge dans la mer polaire.

Contrairement aussi à l'opinion courante, il n'y a pas de terre au nord de l'Archipel François-Joseph et du Spitzberg, jusqu'aux hautes latitudes atteintes par les explorateurs, et tout permet de croire qu'au sommet de la calotte sphérique, on ne rencontre que la banquise en mouvement.

Nansen est le type de l'explorateur. Il laissait au foyer des êtres chéris, une jeune femme et une fillette qui n'avait pas encore un an ; malgré ces attaches, il s'est élancé vers le Nord avec la conscience de la rude partie qu'il allait jouer.

Les problèmes géographiques et physiques l'inquiétaient plus que l'auréole, si recherchée par d'autres, de poser le pied sur l'extrémité de l'axe du monde. Il nous est revenu avec une gloire immortelle, et la Société de géographie de Paris s'est honorée en décernant à Nansen la médaille d'or.

***

Arton figurera certainement dans la galerie « des personnages célèbres » de cette fin de siècle. Il a tous les droits à une mention dans le *Larousse*. Que d'encre cet homme a fait couler! Que de discours il a suscités! Que de nuits blanches il a fait passer à un certain nombre de nos législateurs!

Je l'ai vu un jour au Palais, à la 9e chambre, où il siégeait en qualité de témoin, entre deux gardes municipaux. Ce cortège et cet appareil ne semblaient pas trop l'émouvoir. Jamais je n'ai vu un homme aussi calme et un témoin aussi placide.

Le procureur de la République avait beau le traiter avec une sévérité qui ne laissait rien à désirer, notre Arton, le sourire sur les lèvres, écoutait tout sans s'émouvoir.

De temps en temps, on le voyait essuyer avec son mouchoir les verres d'un lorgnon fumé, puis raffermir cet instrument sur son promontoire nasal. Au théâtre, c'est ainsi, sans doute, que l'agent du baron Reinach devait nettoyer ses jumelles, afin de considérer de plus près M. Mounet-Sully ou Mlle Reichenberg. Trapu, solide, court, l'oreille rouge, les cheveux en brosse, la barbe châtaine, le teint fleuri, l'aimable corrupteur du Parlement arborait une redingote de drap cheviot anglais, coupée selon la dernière mode. Le sourire méphistophélique évoquait l'idée d'un personnage de Balzac — comme d'ailleurs le procès lui-même rappelait la *Ténébreuse Affaire* du même romancier. On se sentait en présence d'un aventurier qui n'avait pas beaucoup d'illusions sur ses contemporains les plus huppés, et qui était payé — c'est le cas de le dire — pour ne pas les estimer beaucoup. En regardant Arton, mes yeux s'arrêtaient en même temps sur les arceaux, sur les clochetons, sur les ornements trifoliés de la Sainte-Chapelle, qui, par une large baie, découpait sa silhouette grise sur le bleu du ciel. Quel contraste entre ce magnifique décor et le flibustier que jugeait la Cour d'assises! Et quelles pénibles pensées m'obsédaient lorsque je songeais au vertueux roi qui habita le palais où siégeaient les juges d'Arton, — et aux hommes politiques qu'Arton avait corrompus et dont le malheur des temps avait fait des successeurs de saint Louis!

***

On sait que M. Léo Taxil a convié la presse de tous les mondes à l'exhibition de miss Diana Vaughan pour le lundi de Pâques, 19 avril.

De pareilles représentations ne peuvent faire avancer le problème que, depuis deux ans, les esprits sérieux se posent et que le Congrès de Trente s'est déclaré impuissant à résoudre. La moindre pièce d'état civil servirait bien mieux la cause dont M. Taxil est le champion que tous les spectacles et toutes les conférences du monde.

On nous a fait savoir que miss Diana Vaughan était née d'un père américain, et qu'en Amérique les registres de natalité sont fort mal tenus. Soit! Mais la mère de miss est, nous dit-on, originaire des Cévennes. Or, dans nos villages des Cévennes, les maires, même les moins lettrés, ne négligent pas, eux, d'inscrire les naissances. Eh bien ! qu'à défaut de l'acte de miss Diana, on daigne au moins mettre sous nos regards l'acte de sa mère.

La question de l'authenticité sera ainsi réglée en quelques heures. Celle qu'on appelle miss Diana Vaughan aura beau multiplier les conférences, visiter les principales capitales de l'Europe et même l'abbaye du Mont-Saint-Michel, toute cette odyssée ne désarmera point les sceptiques. Mais M. Léo Taxil a tout l'air de ne pas vouloir mettre fin à nos doutes. La tactique de ce publiciste ingénieux paraît être de prolonger indéfiniment l'incertitude des badauds et d'exploiter les snobs qui se contentent de quelques affirmations sans preuves.

OSCAR HAVARD.

# PETITE FLEUR

PAR

HENRY BISTER

VII

La pauvre Fioretta, surprise et épouvantée par la brusque mort de Parker, occupée des mille soins du convoi, négligeait un peu Angelo, réduit à errer, sans but aucun, dans la grande maison où il devinait un mystère sombre. Depuis le matin, il n'avait fait qu'entrevoir Fioretta une seconde, dans l'entrebâillement d'une porte. Elle avait pleuré ou s'était trop fatiguée, car ses yeux rougis se fermaient involontairement, comme aveuglés par le jour.

Aux questions d'Angelo elle répondit :

— Monsieur Parker est plus malade; il faut être bien tranquille, Angelo, et me promettre de ne point entrer au salon.

Angelo était si docile qu'il promit tout ce qu'elle voulut, évita consciencieusement de passer même par l'antichambre et de se promener sur la terrasse. Mais, comme il s'ennuyait, il se mit à parcourir les pièces inoccupées, presque vides, de la grande Villa silencieuse. Dans des armoires, dans des coins de débarras, il retrouva des trésors d'amusement : des livres à gravures, des lambeaux d'étoffes de soie qui l'arrêtaient soudain, lui faisaient rechercher, songeur, quelque souvenir effacé de sa vie lointaine... la teinte, peut-être, ou le dessin des délicates étoffes acquises autrefois pour sa fiancée.

Vers le milieu du jour, une trouvaille plus admirable encore le fit sursauter. Sur un rayon d'armoire, dissimulé sous une housse de peluche fanée, un violon gisait, à côté d'une guitare vieillotte dont les cordes vibrèrent au passage des doigts impatients d'Angelo. Il repoussa l'instrument démodé, aux sons ténus et charmants, et s'empara du violon, le tourna, le retourna...

Oui, c'était bien sur un instrument pareil à celui-ci qu'il avait, en son enfance, joué de sentimentales romances italiennes, dans des jardins où montait la brume bleue du soir... Mais comment retrouver cet art oublié? comment découvrir le secret qui faisait chanter ces cordes endormies?

Angelo Certaldo réfléchissait, ne trouvait rien, et tremblait d'être découvert. Il avait peur que ce ne fût une mauvaise action de dérober ce violon si bien caché! Au fait, qu'était devenu son violon, à lui, ce violon sur lequel il avait étudié ses premières notes, cherché ses premières mélodies? Quelqu'un le lui avait volé, peut-être, ou caché depuis longtemps pour lui faire une malice?

Angelo pensa :

— Je demanderai à Fioretta de me prêter ce violon, puisque j'ai perdu le mien.

Mais avec la mauvaise foi d'un enfant ou d'un être faible qui s'efforce de se tromper soi-même, il poursuivit son raisonnement :

— Fioretta est occupée; il ne faut pas la déranger. Je suis bien sûr qu'elle me permettrait de jouer si elle était là... Je jouerai d'abord, et ensuite...

En riant d'un rire satisfait, mais en se glissant le long des murs et dissimulant le violon sous un pan de sa jaquette, il sortit de la maison, s'en alla bien loin, dans le jardin, jusqu'aux pentes de la montagne où s'étageaient les dômes de velours des grands pins; et, assis sur les aiguilles sèches tombées à l'automne, il commença de pénibles essais, tout le sang aux joues, la fièvre précipitant déjà les battements de son cœur.

Il ne revint que dans l'après-midi, ramené par la faim, heureux et désespéré tout à la fois des phrases tout à coup retrouvées sous ses doigts, des vains efforts pour en retrouver davantage encore. Là-bas, dans une grotte artificielle creusée dans le roc par un ancien possesseur de la Villa Rose, il avait caché son violon sous une brassée de feuilles mortes. Et quand Fioretta, l'entendant rentrer, accourut, soulagée d'une inquiétude qui la torturait depuis des heures, il ne lui avoua rien, se contentant de lui répondre :

— Je me suis promené, j'ai oublié qu'il était si tard... Tu n'es pas fâchée, n'est-ce pas?

Il avait l'air si heureux, si bien portant, qu'elle en ressentit un contre-coup de bonheur et le laissa libre de sortir à sa guise, jugeant que le grand air le guérirait plus sûrement qu'un régime trop sévère et une continuelle surveillance.

Angelo, replongé dans sa folie, plus maître de son instrument à mesure que s'écoulaient les journées, fit retentir la montagne embaumée de lavande de sons horriblement faux, de notes criardes qu'il cherchait à plaisir, dont il composait avec délices de macabres danses ou des mélopées à faire frémir. Car ce musicien délicat ne goûtait plus que la fausseté des sons, se grisait de leurs déchirements rauques ou de leurs éclats farouches.

Autour de lui les oiseaux s'enfuyaient, effarés; les premiers papillons, des papillons bleus, pareils à des pétales de fleurs, s'envolaient, pleins d'épouvante; et dans l'herbe, sous les lavandes, les insectes se confiaient leur effroi...

Un matin, du côté de la Villa Rose, Angelo vit défiler un cortège singulier : un grand char noir, lamé d'argent, des hommes découverts, tout vêtus de noir, des voitures emplies de femmes en noir. C'était Parker qui s'en allait à la vieille ville, dans le joli cimetière des étrangers, fleuri de clématites, embaumé de roses pâles, dominant la mer bleue où rient les vagues au soleil.

Angelo ne s'étonna pas trop. Il avait vu, autrefois, de semblables choses; mais il n'en comprenait plus le sens, et c'était si fatigant de le rechercher ! Il ne s'interrompit même pas, continua sa cacophonie, et dans le cortège funèbre plus d'un retourna la tête vers la montagne, étonné de cette musique dérisoire accompagnant une si triste promenade.

Désormais il fut plus difficile à Angelo de cacher à Fioretta son occupation de chaque jour. Elle s'occupait de lui à toute heure, s'acharnait plus que jamais à son œuvre de guérison morale et physique; et, pour se donner confiance, elle s'affirmait à elle-même qu'Angelo guérirait bientôt, se promettait d'être bonne envers lui, de ne lui rien refuser, de devenir sa femme, s'il le voulait encore. Ne serait-ce pas un bon emploi de la richesse de Parker que de la vouer au bonheur d'Angelo, à la réalisation de tous ses rêves d'artiste?

L'ambition de Fioretta, un moment endormie, reprenait le dessus. Comme naguère elle se voyait heureuse, follement riche, fière de son mari qui serait un artiste indiscuté... Si tous ses projets avaient croulé jusqu'à présent, celui-ci se réaliserait, elle en était bien sûre... Fioretta sourit de nouveau à la destinée, déclara impossible l'échec de ses plans de bonheur. Ce serait trop injuste ! Angelo méritait d'être heureux enfin, pour le récompenser de sa longue affection pour sa petite amie; et Fioretta, devenue très bonne, travaillerait à ce bonheur avec toute la ténacité dont elle était capable.

Avec un courage tout nouveau, elle se remit à sa tâche de dévouement; mais Angelo lui échappait souvent, sortait pour aller on ne sait où, ne répondait point aux appels de Fioretta parfois très inquiète. Elle lui offrit de l'accompagner, au jardin ou dans la campagne. Et comme il cherchait un motif de refus, s'informait de la santé de Parker :

— Il est parti pour quelque temps, répondit-elle. Maintenant je puis te soigner sans le négliger.

Il balbutiait, remerciait en lui baisant la main, mais trouvait mille manières de se dérober à la surveillance de la jeune femme, ne restait à la maison qu'autant que duraient les repas ; et il rentrait le soir, énervé, rouge, les yeux trop brillants; il ne mangeait pas et elle lui demandait :

— N'as-tu point un peu de fièvre?

Le mystère des sorties d'Angelo, la terreur de cette fièvre qui revenait, plus intense chaque jour, décidèrent Fioretta à l'epier, à le suivre de loin. D'abord elle ne comprit pas ce qui se passait, en le voyant sortir de la grotte, son violon à la main, chercher une bonne place à l'ombre, regarder entre les arbres si rien de suspect ne lui apparaissait. Et Fioretta se fit plus petite, derrière le buisson de roses sauvages qui la cachait à Angelo.

Bientôt, elle devina tout, vit avec épouvante se bouleverser la figure du pauvre insensé, remarqua l'expression de béatitude qui la transfigurait quand il avait fait jaillir sous son archet un cri plus affreux que les autres. Elle eut, une seconde, l'intuition qu'il ne guérirait pas, que les nouveaux rêves de gloire et de bonheur qu'elle avait faits s'évanouiraient en fumée comme les précédents... Elle sortit de son abri, et, les bras étendus, comme folle à son tour, elle s'élança vers Angelo, prête à tenter un dernier effort, impatiente de l'emporter à la Villa, dans la tranquillité des grandes pièces vides, dans les parfums montant du jardin en fleurs.

Angelo, plutôt craintif que révolté, laissa tomber son violon qui se brisa sur le roc, et dont les cordes pleurèrent un instant; Fioretta le prit par la main, et l'emmena, tremblant et larmoyant, jusqu'à la maison.

Le soir, il eut une fièvre si intense qu'elle crut qu'il allait mourir. Et cette fois, la jeune femme se désespéra. Le médecin ne la rassurait pas ; les Hotkins hochaient la tête en déclarant qu'elle avait entrepris là une œuvre irréalisable et que mieux valait peut-être, pour Angelo, cette fin rapide, en pleine jeunesse, que la longue agonie d'une vie sans espoir.

Fioretta, farouche, finit par ne plus recevoir personne et passa des journées interminables auprès du lit de l'artiste.

Un jour pourtant, le curé de Roquebrune, insistant doucement, pénétra jusqu'à elle. Angelo sommeillait et Fioretta, parlant très bas, conduisit le prêtre dans une chambre voisine. D'abord il voulut la consoler, lui parler de résignation, d'[illegible] généreuse d'une destinée mauvaise. Elle ne comprenait rien à ces discours, et gardait trop rancune à la vie pour l'accepter sans murmures. Elle s'emporta, laissa voir toutes les plaies de son cœur meurtri, de son ambition déçue; sur quoi pouvait-elle s'appuyer, puisque tout croulait autour d'elle, tout, excepté cet argent qu'elle avait tant convoité, pour lequel elle avait sacrifié tous les autres

1. Voir l'*Ouvrier* depuis le 13 mars 1897.

biens du monde. Ah! comme elle se vengeait durement, la fortune, en comblant enfin Fioretta à un degré qu'elle n'eût pas même imaginé!

— Sur quoi vous appuyer? disait le prêtre. Sur Dieu, mon enfant...

Mais elle ne se contentait pas de cet appui. Dieu lui rendrait-il Angelo? Si cela était, oh! alors, elle croirait de toutes ses forces! Mais maintenant elle ne pouvait pas, elle souffrait trop!

Le curé soupira; le moment n'était pas venu où Fioretta se réfugierait en la religion comme en un asile plein de douceur... Cela viendrait plus tard, quand elle serait plus calme, quand les paroles du prêtre seraient plus éloquentes; peut-être, qui sait? quand elle aurait souffert davantage encore...

— Je ne vous retiendrai pas longtemps, mon enfant; j'étais venu aujourd'hui pour la petite dette, vous savez... le compte entre M. Parker et moi...

Il avançait vers elle, dans le creux de sa main, des pièces d'or qu'elle repoussa vivement :

— De l'or encore! Oh! non, je n'en veux pas; gardez, je vous prie... ce serait honteux pour moi de prendre encore cette somme alors que je suis si riche, si riche!... Venez, j'avais oublié de vous rendre ce papier, signé pour le malheureux Angelo. Et je vous donnerai de l'or en même temps, beaucoup d'or pour vos pauvres... Peut-être que cela m'obtiendra la guérison d'Angelo... Dites, monsieur le curé, que cet or maudit me servira cette fois à quelque chose...

Elle l'avait entraîné dans le salon et lui donnait fiévreusement de l'argent, en même temps que le billet conservé par son mari. Le bon curé, tremblant de joie, remerciait de son mieux; ses pauvres n'auraient jamais été si gâtés!...

— Il ne faut pas trop mépriser la richesse, disait-il. La vôtre vous permet de donner des soins à Angelo, de lui procurer de bons médecins... Vous pourriez, si cela devenait nécessaire, avoir auprès de lui quelque très savant docteur de Paris... tant de malheureux ne peuvent se soigner ainsi!...

Ce mot de « Paris » avait fait tressaillir Fioretta. Comment n'avait-elle pas songé plus tôt à consulter pour son malade, à payer d'un peu de son or une opinion presque certaine qui la tranquilliserait tout à fait ou lui enlèverait tout espoir inutile.

— Merci! dit-elle au prêtre qui ne comprenait rien au changement qui s'opérait en elle. Merci! vous m'avez fait du bien; je vais suivre votre conseil, tout de suite...

Elle remonta si vite l'escalier, avec une démarche si légère que le curé sortit, tout inquiet, se demandant sérieusement si la folie ne se gagne pas, et si Fioretta, elle aussi, ne perdait pas un peu la tête...

*(La suite au prochain numéro.)* HENRY BISTER.

## JEUX D'ESPRIT DE L'OUVRIER

*Pour les prix et les conditions, voir le n° 1981, du 9 janvier 1897.*

43. — ÉNIGME

Sans être égale à Dieu, ma puissance est divine,
Car tout par moi commence et par moi se termine.

D. CIZEAUX.

44. — ANAGRAMME

Tu me vois dans les mains des rois,
Et tu trembles quand tu me vois.

PATIENTINE.

45. — CASSE-TÊTE

Etant donné 36 zéros disposés en carré, en ôter 6 de manière qu'il en reste un nombre pair dans chaque colonne horizontale et verticale :

| | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|
| 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |

*Avis important :* Les problèmes ci-dessus sont les derniers du concours. Nous rappelons que les solutions doivent être envoyées toutes ensemble avant le 5 mai. Ces solutions seront écrites très lisiblement; en tête du papier, le concurrent inscrira ses nom et adresse et son pseudonyme s'il en adopte un.

Adresser tout ce qui concerne les *Jeux d'esprit* au rédacteur soussigné, aux bureaux du Journal. ŒDIPE.



*Le Directeur-Gérant :* HENRI GAUTIER. Sceaux. — Imp. E. Charaire

5 centimes le N° année courante (10 centimes le N° années échues.) N° 2011 TRENTE-SIXIÈME ANNÉE. — 24 Avril 1897.

# L'OUVRIER

**Journal illustré paraissant le Mercredi et le Samedi**

ABONNEMENT D'UN AN : (104 numéros) France, Algérie et Belgique : 6 francs.

DIRECTION ET ADMINISTRATION : LIBRAIRIE BLÉRIOT, HENRI GAUTIER, SUCCESSEUR, 55, quai des Grands-Augustins, Paris.

ABONNEMENT D'UN AN (104 numéros) Colonies et Étranger (sauf la Belgique) : 7 francs.



# LE ROMAN D'UN SAUTE-RUISSEAU[1]

PAR
**ROGER DOMBRE**

TROISIÈME PARTIE

## Le papier du mort.

II

— Entrez, dit M. Matzague, sans tourner la tête.

Il achevait de nouer sa cravate devant la glace et s'apprêtait à sortir.

— Ah! c'est vous, Bernard, ajouta-t-il froidement en apercevant le jeune homme. Venez-vous me demander à déjeuner? En ce cas, mon cher enfant, vous tombez mal, car...

— Ce n'est pas cela, monsieur, répliqua le jeune docteur. Je voudrais avoir avec vous un instant d'entretien.

— C'est que, je vous le répète, je vais sortir, reprit Matzague évidemment mal à l'aise. Est-ce donc si sérieux que cela?

— Très sérieux.

— Et pressé?

— Mon Dieu, oui.

Matzague feignit de rire.

— Ah! je devine, fit-il, vous avez besoin d'argent. Que ne le disiez-vous tout de suite? Ma bourse est à votre entière disposition, mon cher enfant.

— Il n'est pas question de ça non plus, monsieur, je vous remercie.

— Vous désirez peut-être vous marier et me consulter à ce sujet.

— Non plus. M. Matzague, vous rappelez-vous le temps où j'étais saute-ruisseau chez maître Carbonnière?

— Peuh! c'est si loin, vous savez, fit le millionnaire avec un geste d'insouciance.

Bernard prit un ton plus sévère.

— Vous rappelez-vous le jour où ma grand'mère est morte? Aux environs de midi, un homme, nommé M. des Eprouvans, apporta à l'étude, où je me trouvais seul alors, une enveloppe cachetée de rouge.

— Cela a dû t'arriver plus d'une fois quand tu étais clerc à Lyon, ricana Matzague.

— Soit! mais ce qui ne m'est arrivé qu'une fois, c'est, ce même jour, quand un homme, que vous connaissez trop, vint dix minutes après... enlever cette enveloppe du bureau de mon maître.

— En vérité?

— Je n'étais alors qu'un enfant étourdi et léger... je ne me suis aperçu de rien... cet... homme, que vous connaissez trop, a fourré le précieux papier dans ma poche, si au fond que la doublure en a craqué..: et moi je n'en ai rien vu, pressé que j'étais de rentrer chez mon aïeule.

— En ce cas, comment ta mémoire est-elle si fidèle après tant d'années passées? fit Matzague très ironique.

— Elle se réveille, monsieur, c'est fort simple.

« Aujourd'hui, en rangeant de vieux vêtements, j'ai mis la main sur un testament, fait en bonne et due forme, que j'ai retrouvé dans une poche et reconnu pour le papier que vous savez.

M. Matzague n'était qu'un peu plus pâle que de coutume et, avec son mouchoir de poche en fine batiste, il se tamponnait le front, à petits coups.

Évidemment il avait chaud par cette grise et aigre matinée d'octobre.

— Je ne sais pourquoi vous me racontez toute cette histoire, mon ami, dit-il froidement; elle ne m'intéresse nullement.



M° Carbonnière vint lui ouvrir lui-même. (Voir page 819.)

1. Voir *l'Ouvrier* depuis le 31 mars 1897.

— Alors, monsieur, vous ne vous souvenez plus de ce vendredi, 17 mai 18...

Matzague tressaillit fortement, puis il reconquit son sang-froid et, appuyant son regard d'un bleu glacé sur celui de Bernard :

— Non, monsieur, prononça-t-il sèchement, je ne m'en souviens plus.

Bernard laissa échapper une exclamation de rage.

— Mais enfin, monsieur, cria-t-il, vous ne pouvez pas détenir une fortune qui ne vous appartient pas.

— Et à qui donc appartiendrait-elle alors? demanda Matzague de son ton sec.

— Le testament parfaitement en règle lègue tous les biens du défunt à Mlle Ghislaine Saint-Louvec.

— Possible, mais quelle valeur a ce chiffon de papier depuis dix ans?...

— Eh! monsieur, il n'y a pas prescription que je sache.

— Soit, que voulez-vous en faire?

Bernard demeura interdit.

— Mais, monsieur, il y aurait moyen de tout arranger sans faire d'esclandre, comme je vous l'ai déjà dit, en imaginant un testament égaré et retrouvé dans des papiers.

— Dix ans après? fit brusquement Matzague. Serait-ce vraisemblable?

— Il arrive parfois des choses, murmura le jeune homme.

— On voudra connaître la vérité, on vous interrogera, or, vous ne savez pas mentir...

— C'est vrai, fit Bernard; mais alors, monsieur, raison de plus pour éviter cela. Rendez à Mlle Saint-Louvec sa fortune et tout sera arrangé.

— Où est-il, ce fameux acte? montrez-le-moi? dit brusquement Matzague en se tournant vers le docteur.

— Je... je ne l'ai pas apporté, répliqua Bernard en rougissant. En effet, il ne savait pas mentir de sang-froid.

— Ah! c'est dommage, fit simplement le millionnaire qui se remit à arranger son nœud de cravate devant la glace. Nous aurions pu finir par nous entendre.

Bernard se prit à espérer.

— N'est-ce pas? dit-il en mettant la main à sa poche dont il extirpa la lettre aux cachets rouges; n'est-ce pas, vous voulez bien de mon petit arrangement? Oh! ce ne sera pas difficile, vous rendrez à Mlle Saint-Louvec sa fortune comme si vous trouviez enfin qu'elle y a droit, ou bien... vous êtes assez intelligent pour découvrir une autre raison, et enfin il y aurait toujours la découverte tardive du testament.

— Encore faut-il que j'en prenne connaissance, de ce fameux autographe, dit Matzague en tendant la main sans quitter son air souverainement dédaigneux.

Bernard était sans défiance : de ce que Matzague, sans doute pressé par la faillite imminente, avait un jour commis une indélicatesse, il ne s'ensuivait pas qu'il en fût capable une seconde fois.

Le millionnaire feignit de lire l'acte avec la plus profonde attention, puis, avant que son interlocuteur pût prévenir son mouvement, d'un geste brusque il le déchira en morceaux qu'il allait jeter dans la cheminée où brûlait un feu doux, quand Bernard le prévint et, avec une indignation bien justifiée, lui arracha ces fragments qu'il réunit et remit dans l'enveloppe.

— Cet acte n'a pas le sens commun, essaya de dire Matzague, de son ton dédaigneux; je vous comprends: vous exercez là un vil chantage que je ne saurais supporter plus longtemps. Vous désirez assurer une dot à Mlle Saint-Louvec dont vous convoitez la main... Eh! certes, la jeune fille et la dot sont jolies... Mais détrompez-vous; je ne me désisterai jamais en sa faveur d'une fortune qui a prospéré par mes soins et que j'ai bien méritée; d'ailleurs, comme neveu du testateur, j'étais dans mon droit; Mlle Saint-Louvec n'est qu'une parente éloignée...

Tout à son indignation, Bernard n'arrêtait pas ce flux de paroles injurieuses pour lui et pour celle qu'il aimait; il serrait le testament déchiré dans sa poche, en gardant l'œil sur l'ennemi.

Puis il se dirigea vers la porte.

— Monsieur, dit-il d'une voix étranglée par la fureur, vous venez de me délier de toute reconnaissance envers vous, et par vos insultes, et par le mal que vous faites à une innocente, et par le déshonneur que vous jetez sur vous-même. Tant pis pour vous! Je vais faire ma déposition au parquet : bientôt vous aurez de mes nouvelles.

— Croyez-vous? dit simplement Matzague.

Et avant que le jeune homme eût tourné le bouton de la porte, il ajouta d'un ton négligent :

— Ah! vous savez, Bernard : j'ai reçu ce matin des lettres de Biarritz, Gaston va m'arriver demain ou après-demain; Mme Matzague n'est pas en bon état, paraît-il, elle aurait grand besoin de repos. N'est-ce pas vous qui me disiez naguère que toute émotion peut lui être fatale?

Le monstre souriait en prononçant ces paroles.

Bernard courba la tête :

— Ah! monsieur, s'écria-t-il en s'élançant au dehors, vous êtes le plus fort et vous triomphez aujourd'hui : mais Dieu est juste, il vous châtiera.

Et, éperdu, Bernard retourna rue Moncey.

— Que t'a dit ce méchant homme? lui demanda Renée à son arrivée et en devinant, à son visage morne, qu'il n'avait pas réussi.

— Vois, fit simplement le docteur en lui montrant les débris du testament olographe.

— Bah! dit-elle, tel quel il est encore bon.

— Oui, mais on verra qu'il y a eu lacération, viol.

— Eh bien! tant mieux! On arrêtera le voleur, le violateur.

— Et Mme Matzague, notre bienfaitrice adorée, mourra de chagrin, et Gaston et Marianne, les chers amis qui n'ont jamais fait le mal, seront flétris pour toujours. Et ce sera notre ouvrage!...

Renée baissa le front.

— Ecoute, dit-elle enfin, il faut absolument que Ghislaine rentre dans ses droits; le contraire est une injustice, un vol dont on la rend victime.

— Eh! certainement, mais comment faire?

— J'ai une idée. Ton ancien patron, maître Carbonnière, est encore vivant, n'est-ce pas?

— On le dit.

— Eh bien! va le consulter : c'est un honnête homme, prudent et assez vieux maintenant pour juger sans passion les choses de ce genre.

« Tu partiras ce soir pour Lyon. Moi, d'ici là, j'aurai le temps de voir M. l'abbé Dirieu, mon confesseur : il me donnera toujours un bon conseil.

— Soit! soupira Bernard. Mais dans quelle impasse nous voilà perdus!... J'ai été trop doux avec ce misérable Matzague : j'aurais dû le menacer tout de suite; il aurait peut-être capitulé. Et cette pauvre Ghislaine qui, depuis plus de dix années, est frustrée de ses biens!... Elle qui a vu sa mère mourir de chagrin d'avoir manqué cet héritage! Elle qui, avec des goûts de luxe et de bien-être, a été jetée dans la vie toute jeune, sans argent, sans mère, sans appui!

Et elle souffre de sa pauvreté, et des révoltes se sont élevées dans son cœur pour cela, et c'est presque ma faute!

— Non, c'est celle de ce Matzague, riposta Renée avec un mépris sans bornes; ce qui est étourderie, inconséquence de ta part, est crime de celle de... l'homme que nous appelions notre protecteur Mais la chose est réparable encore... heureusement!

## III

— Père, disait Gaston à M. Matzague qui, adossé à la cheminée de sa chambre, l'écoutait avec distraction, j'aime cette jeune fille et je voudrais l'épouser.

— Bien, mon ami; une amourette: je connais ça; dans trois jours tu n'y penseras plus.

— Pardon, mon père, ce n'est pas une amourette que le sentiment que j'éprouve pour Mlle Ghislaine Saint-Louvec; c'est une affection profonde, solide, durable.

— Eh bien! moi, je ne veux pas pour belle-fille de cette Ghislaine! cria M. Matzague hors de lui.

— Pour parler ainsi d'elle, fit Gaston très pâle et les dents serrées, il faut que vous ayiez contre elle de sérieux griefs, mon père, et je veux les savoir.

— Je veux! Est-ce ainsi que maintenant les fils respectueux parlent à leur père?

— Oui, quand les pères sont ce que vous êtes, monsieur, répliqua le jeune homme de plus en plus ému et contenant à grand'peine son courroux. Ah! ma mère ne parle pas comme vous, non certes. Ma mère nous aime au moins...

— Tandis que moi? fit ironiquement M. Matzague.

Gaston baissa la tête, mais il était facile de lire sur son front plissé la pensée qu'il ne formulait pas.

— C'est votre dernier mot, mon père? reprit-il au bout d'une minute.

— Mon dernier mot. Ou plutôt, non au fait. Epousez si bon vous semble Mlle Saint-Louvec, mais vous n'aurez de moi que ma bénédiction; j'aurais dû vous la refuser, c'est donc déjà quelque chose que je vous octroie, sachez-m'en gré.

— J'ai ma carrière, fit Gaston en gagnant la porte; je travaillerai pour ma femme, pour moi et pour les enfants que nous aurons.

Un rire sarcastique lui coupa la parole.

— Allez donc demander à Mlle Ghislaine si elle acceptera pour époux un homme qui n'apporte pour tout bien que les émoluments... très irréguliers d'un jeune avocat encore peu connu.

Gaston s'arrêta court : il n'avait pas pensé à cela, il reconnaissait la justesse de cette remarque, mais cette vérité était bien dure.

Il tomba sur un fauteuil, et, la tête dans ses mains, il éclata en sanglots.

Un éclair d'émotion passa sur le visage de Matzague : si peu père qu'il fût, au fond, une fibre souffrait en lui à la vue de la douleur de son enfant.

— Vous ne pouvez pas m'en vouloir, voyons, Gaston, dit-il, de convoiter pour vous une union plus brillante.

— Si mon bonheur est là! murmura le jeune homme.

— C'est possible, fit Matzague redevenu sec et cassant, mais

mon fils n'épousera pas, avec mon consentement, une petite institutrice sans dot.

— Si elle n'a pas de dot, gronda Gaston, c'est parce que l'héritage qui lui revenait de droit nous est échu.

— D'abord il ne lui revenait pas de droit puisque je suis... j'étais, veux-je dire, plus proche parent de M. des Éprouvans.

— Mais on sait que celui-ci avait dessein de tester en sa faveur.

— Qui le prouve? C'est cet ingrat, ce fou de Bernard qui vous met ces idées en tête!

— Je n'ai pas vu Bernard depuis un siècle et il ne m'a jamais parlé de cela. Mais tout le monde, ou plutôt beaucoup de personnes savent que la fortune de M. des Éprouvans eût été à sa filleule si une mort bizarre et tragique ne l'eût empêché d'écrire ses dernières volontés.

— Il l'a fait : cette mort bizarre et tragique n'a pas empêché mon vieil ami de tester en faveur de sa filleule, prononça une voix vieillotte et sarcastique tandis que la porte, s'ouvrant sans bruit, livrait passage à Me Carbonnière, l'ancien notaire lyonnais, et à Bernard qui tenait la tête haute et défiait son ennemi du regard.

— Qu'est ceci? qui donc se permet d'entrer chez moi comme des malfaiteurs en écoutant aux portes? s'écria Matzague en devenant vert de fureur et de crainte.

— Ne nous fâchons pas, dit Me Carbonnière toujours railleur, en s'offrant le meilleur fauteuil de la chambre; nous allons tout vous expliquer. Auparavant, un mot. Jeune homme, ajouta-t-il en s'adressant à Gaston stupéfait, vous plairait-il de nous laisser causer affaires un instant, M. votre père et moi? Tenez, emmenez votre ami, Bernard Grandex, vous pourrez lui faire part de votre prochain mariage avec Mlle Saint-Louvec.

— Viens, lui dit doucement Bernard en l'entraînant vers l'appartement voisin, je n'ai plus qu'à te féliciter maintenant.

Les deux hommes demeurèrent en tête à tête, Matzague rongeant son frein avec fureur et n'osant faire d'esclandre, car il devinait une partie de la vérité, et Me Carbonnière à la fois grave et malicieux comme toujours, tournant et retournant sa tabatière d'or entre ses mains ridées, non pour se donner une contenance, mais par un geste qui lui était familier.

## IV

Avant de poursuivre l'entretien commencé sous le toit de M. Matzague, nous devons expliquer au lecteur la subite présence de l'ex-tabellion à Paris, quand on le croyait en province occupé à planter ses choux.

Nous nous rappelons que Renée, toute bouleversée encore par les révélations de son frère, était allée consulter son confesseur et lui raconter l'histoire du testament soustrait à l'étude de Me Carbonnière.

Le prêtre avait simplement répondu :

— Il faut rendre à César ce qui est à César.

— Oui, mais comment? c'est facile à dire, s'écria Bernard avec humeur lorsque sa sœur lui rapporta ces paroles. Aller déposer une plainte au parquet, faire un esclandre, parbleu! c'est tout indiqué, mais alors c'est déclarer la guerre aux Matzague, nos bienfaiteurs, et c'est faire mourir de chagrin notre seconde mère.

— Eh bien! répliqua Renée, suis ton premier mouvement, va consulter Me Carbonnière, fais le sacrifice d'un petit voyage; il comprendra tes scrupules mieux qu'aucun homme de loi par ici, parce qu'il a connu ceux qui ont joué un rôle dans cette affaire.

Le lendemain matin Bernard touchait barre à Lyon, y apprenait le lieu de résidence de son ancien patron, et, après une courte visite au cimetière de Caluire, remontait en wagon pour se rendre à Ambérieux.

Dans l'après-midi, il sonnait à la grille de Me Carbonnière qui vint lui ouvrir lui-même en manches de chemise, un sécateur à la main.

Il avait alors environ soixante-dix ans et c'était un beau vieillard, spirituel, causeur et bien portant.

— Que désirez-vous, monsieur? demanda-t-il, ne reconnaissant pas Bernard.

Le jeune homme sourit.

— Je vois que vous ne vous rappelez plus votre ancien saute-ruisseau, maître Carbonnière, dit-il seulement.

L'ancien notaire laissa tomber sa rose.

— J'en ai eu pas mal, de clercs et de saute-ruisseau, en ma carrière de tabellion, et... mais attendez donc. Non, tu ne serais pas le petit Bernard... Bernard!

— Grandex, oui, patron! s'écria le docteur. Le petit Bernard qui vous en a fait voir de vertes et qui a aujourd'hui ses diplômes de médecin et travaille la chirurgie aussi un peu, en attendant de s'y mettre tout à fait.

Le notaire lui prit les deux mains.

— Ah! mon ami, je suis bien content, bien content. Tu as prospéré et tu prospères encore, tant mieux!

— Oh! les débuts ont été rudes, allez!

— Les miens aussi, va, clampin; nul bien sans peine, c'est une devise commune à beaucoup. Comme je suis heureux de te voir! Tu me trouves changé, hein?

— Pas tant que ça, patron; on dirait presque que l'air de la campagne vous rajeunit.

— Tu me flattes, clampin. Mais, voyons, quel bon vent t'amène, car enfin tu n'as pas fait le voyage de Paris à Artemare rien que pour me regarder émonder des arbustes, je suppose.

— C'est un mauvais vent qui m'amène, patron, fit Bernard soudain assombri. Mais je ne puis vous conter cela ici, en plein air.

— Suis-moi, dit le notaire en cueillant son habit sur un buisson et en se rhabillant, nous serons mieux au salon, pour causer, et tu pourras au moins tremper un biscuit dans un verre de vin d'Espagne.

Un peu consolé par ce chaud accueil, Bernard se sentit fortifié dans la résolution de tout dire à son ancien maître, sous le sceau du secret, bien entendu.

Quand ils furent installés au salon, loin des regards et des oreilles des domestiques, le jeune homme commença sa petite confession.

— Vous rappelez-vous, maître Carbonnière, le dernier jour où j'ai travaillé à votre étude?

— Oui, c'était celui de la mort de ta grand'mère, pauvre petiot.

— Et de M. des Eprouvans aussi.

— Ah! diable, oui. Ce pauvre des Eprouvans, quelle triste fin!...

— Je l'avais vu dans la matinée, moi.

— Hein?... Qui ça? Toi! Tu l'avais vu?

— Oui, patron, et, ne vous ayant pas trouvé, il m'a confié une enveloppe cachetée que j'ai déposée sur votre bureau.

— Qu'est-ce que tu chantes là?

— La vérité, patron.

Le notaire regarda fixement Bernard par-dessus ses lunettes.

— Tu divagues, petit, dit-il. Je n'ai pas souvenance d'avoir eu cette lettre.

— Non, parbleu! Vous ne l'avez pas eue, patron, puisque... Mais laissez-moi vous raconter tout en détail et veuillez ne pas m'interrompre, ou nous n'en finirons plus.

— Va, j'écoute.

— M. des Eprouvans est donc arrivé et, ne vous trouvant pas, m'a prié de remettre, dans votre cabinet, une enveloppe cachetée de rouge, et de vous dire de sa part, à votre retour, qu'il avait fait ce que vous lui conseilliez.

Me Carbonnière bondit si fort que ses lunettes roulèrent sur le tapis.

Bernard les ramassa tranquillement.

— C'était son testament, je parie! s'écria le vieillard dans une extrême agitation. Et croyant avoir devant lui Bernard à l'âge de treize ans, comme autrefois, il le menaça du poing en ajoutant :

« Ah! petit scélérat! Tu l'as perdu, ce précieux papier! ou brûlé en jouant avec le feu, n'est-ce pas? Ah! le petit misérable! Prenez donc des enfants pour faire des affaires sérieuses!...

— C'était, en effet, un testament en bonne et due forme, par lequel M. des Eprouvans instituait Mme et Mlle Saint-Louvec ses légataires universelles.

— Parbleu! je lui avais écrit le projet. Mais toi, clampin, comment le sais-tu?

— Attendez, nous y viendrons. Cet acte, donc, je l'ai déposé sur votre bureau...

— Pour ça, non, puisque je ne l'ai jamais vu, te dis-je. A moins qu'on ne l'ait volé.

— Dix minutes avant le retour de mes camarades, entra dans l'étude un homme que je n'aimais pas, mais que la plus élémentaire reconnaissance m'obligeait à essayer d'aimer, car il était, ou plutôt sa femme était ma bienfaitrice.

— Matzague. Après?

— Il avait vu entrer à l'étude M. des Eprouvans et savait sans doute ce que contenait le papier que celui-ci y apportait.

— Parbleu! Huit jours auparavant, il nous avait entendus causer testament. Ça n'est pas tombé dans l'oreille d'un sourd, va!

— Certes non, je le vois bien aujourd'hui, soupira Bernard. Donc, sous prétexte de vous écrire deux lignes, ce... misérable est entré dans votre cabinet; il en est ressorti, l'air troublé... Les clercs rentraient à ce moment... Moi je ne pensais qu'à m'en aller déjeuner à mon tour... Mais, comme je gagnais la porte dans cette intention, M. Matzague me poussa violemment.

« C'est alors que... Patron, je ne puis rien affirmer de ce que je vais vous dire, puisque je ne me suis aperçu de rien... pendant dix années, mais voici ce qui a dû se passer.

— Va, mon garçon, va!... Pas tant de scrupules! Dis ce que tu crois.

— Eh bien! M. Matzague a dû voler l'enveloppe cachetée sur votre bureau, et, voyant les clercs rentrer, ne pouvant assez vite déboutonner son pardessus pour la mettre dans sa poche, il l'aura fourrée dans la mienne, dont la doublure fut défoncée du coup... Vous savez que je ne portais pas des habits de première qualité, patron, et que je savais les user jusqu'à l'âme.

— Je sais. Continue. Qu'arriva-t-il ensuite?

— Eh bien! vous vous le rappelez, patron : de grands malheurs sont survenus pour ma sœur et pour moi. En rentrant à la

maison, chargé, sans m'en douter, du précieux papier, j'ai trouvé ma grand'mère mourante; il a fallu la relever, la soigner, courir chercher le médecin, le prêtre, la voir expirer, hélas! Oh! j'ai passé de bien rudes moments, allez! Sans tous ces événements qui se sont succédé trop vite et ont changé la face de ma vie, j'aurais pu me rappeler quelque chose, vous revoir, retrouver le testament. Mais on nous a habillés de deuil et le fameux papier est resté dans le vêtement usé qu'on a mis au rebut.

— C'est bon, mais je ne vois pas comment tu as su...

— Il y a sept ou huit mois, ma sœur Renée est venue me rejoindre à Paris où je venais d'installer mon *home* et mon cabinet de docteur. Elle apportait avec elle les vieux meubles, les pauvres souvenirs du temps passé, alors que nous habitions rue du Doyenné. Hier, en y fouillant pour y mettre enfin un peu d'ordre, j'ai retrouvé, rongé par les souris, le testament, qui, n'étant plus clos, est tombé déplié sous mes yeux. Ma mémoire s'est rouverte soudain... j'ai tout deviné.

— Ah! vive Dieu! s'écria le notaire transporté d'aise en se levant de son fauteuil avec l'élasticité d'un jeune homme, nous allons pouvoir faire rendre gorge à ce voleur de Mat...

— Hélas! murmura Bernard, ce ne sera pas chose facile.

— Pourquoi ça? J'espère que tu l'as sur toi, ce précieux papier, dis, petit?

— Oui, patron, mais dans quel état! vous allez voir.

Et il tira de sa poche une grande enveloppe neuve de laquelle tombèrent des fragments de papier timbré couverts d'un côté par une vaste écriture écrasée.

Le visage de maître Carbonnière se fit sévère.

— Ce ne sont pas les souris qui l'ont arrangé ainsi, dit-il, il a donc fallu que tu...

— Oui, j'ai été imprudent, j'ai été idiot, maître Carbonnière; car, dès ma découverte, je suis allé trouver M. Matzague pour le menacer de m'adresser à la justice s'il ne restituait immédiatement l'héritage de M. des Eprouvans...

« Il a riposté qu'il gardait ses droits et ses biens, que l'acte que j'avais n'était pas valable, etc.

— Et tu le lui as laissé voir?

— Hélas! un instant il a fait mine de consentir à une transaction, mais il exigeait que je lui montrasse l'acte, chose assez naturelle. Je l'ai mis sous ses yeux : il en a pris connaissance très tranquillement, puis s'est mis à le lacérer... Je l'ai prévenu heureusement, car il en jetait les morceaux au feu, ma foi! et je les ai conservés. Ah! patron, quel monstre que cet homme!... c'est bien difficile de se montrer plus fin que lui.

— Oui, oui, petit, mais il ne faut pas te tourmenter à ce point; nous lui ferons rendre gorge, à ce gredin, et quant à toi, tu n'es pour rien dans l'affaire. Le coupable a profité de ta légèreté, de ton insouciance, et je sais fort bien que, tout petit bonhomme étourdi que tu étais alors, si tu t'étais douté de quelque chose, tu serais venu tout nous raconter, à ton aïeule et à moi.

— C'est vrai. Mais maintenant le malheur est irréparable.

— Pas tant que ça : les morceaux du testament sont intacts : nous en userons.

— Comment cela? demanda Bernard avec crainte.

— Et à quoi servent donc les magistrats, s'il te plaît? Ah! tu trembles; mais, mon pauvre clampin, tu ne risques rien, toi : on ne peut te reprocher aujourd'hui l'imprudence commise par un gamin de treize ans; tu sortiras de cette affaire blanc comme neige. Ce n'est pas à toi que la faute profite, n'est-ce pas?

— Je le sais bien, mais...

— Ce n'est pas pour le Matzague que tu as peur, je pense? Il va faire une tête! — mais il aura rudement mérité ce qui lui arrive.

— Il est mon bienfaiteur, murmura Bernard.

— Lui, non, permets. Réserve ta pitié et ta reconnaissance pour d'autres.

« Tu n'as donc pas vu, naïf que tu es, pour ne pas dire mieux, que si cet homme t'a éloigné de Lyon dès la mort de ton aïeule et jeté dans une existence toute nouvelle, c'était pour t'empêcher de penser à la scène du papier dérobé à mon étude. C'était, en un mot, pour se débarrasser de toi. Va, il n'a pas dû dépenser beaucoup d'argent à ton sujet, crois-moi, je connais mon homme.

— Non, la pension ne coûtait certainement pas cher, fit Bernard en souriant. Mais vous oubliez que je dois tout à Mme Matzague : je ne parle pas des bienfaits matériels qu'elle nous a pourtant prodigués, à ma sœur et à moi, avec une générosité sans bornes; je parle de la tendresse qu'elle nous a témoignée, à nous, pauvres orphelins. Que serions-nous devenus sans elle? Qui nous a consolés, embrassés, choyés? Qui nous a conseillés dans la voie de l'honnêteté et du travail?

— Tu fais bien d'être reconnaissant envers cette noble femme, mon ami, mais ce n'est pas une raison pour laisser son chenapan de mari dans l'impunité.

— Le châtiment retomberait aussi sur l'innocente, murmura Bernard, et ce serait la mort de la malheureuse femme. Je suis médecin, patron, je sais donc bien ce qu'il en est : Mme Matzague est atteinte d'une maladie de cœur que je pourrai guérir à la longue avec l'aide de Dieu ; mais je sais qu'une émotion trop forte la tuerait ; or, me voyez-vous son meurtrier, moi son protégé, moi qui lui dois tant!

— Ah! diable! diable! que me dis-tu là? fit le notaire en se grattant le menton avec énergie. Cela met joliment de bâtons dans nos roues et je nous trouve déjà suffisamment embourbés. Il faut pourtant que le bon droit triomphe. Trouves-tu juste que les Matzague détiennent ces six cent mille francs quand la véritable légataire selon la loi patauge dans la médiocrité?

— Sans compter que la pauvre enfant ne supporte pas sa position avec résignation : elle est belle, douée d'un talent remarquable, d'une voix admirable ; on la sollicite vivement pour entrer au théâtre. Qui sait où pourraient la pousser un jour l'ennui et le dégoût de sa vie dépendante?

— Donc, il faut dénoncer le coupable aux tribunaux si on ne peut l'amener à restituer le bien d'autrui. Je ne vois pas d'autre solution.

— De plus, soupira Bernard, les yeux fixés à terre, la pâleur à la joue, Gaston Matzague, qui est un noble cœur et un charmant garçon, aime Mlle Saint-Louvec; il aspire à sa main ; il me l'a écrit, j'ai reçu sa lettre au moment où je prenais le train...

— Mais elle n'a pas le sou... ou plutôt, on la croit sans dot.

— Oh! fit vivement Bernard, elle peut s'en passer: elle est si belle, si distinguée! si charmante!

— Oh! oh! pensa le notaire, voilà mon petit saute-ruisseau bien enthousiaste de celle qu'il veut donner pour épouse à un autre.

Et il continua à observer le jeune homme.

— Ce sera une femme exquise, poursuivait Bernard avec fièvre. Dieu lui a tout donné, tout...

— Même la fortune, puisque désormais la voilà riche, grogna le notaire. Mais paie-t-elle au moins de retour ton ami Gaston?

— Je le crois! soupira Bernard. Or Gaston, qui se croit riche, la prend bien pauvre à présent. Une fois devenue riche à son tour, elle ne peut refuser d'épouser Gaston réduit à la portion congrue.

— Tout ça, c'est très joli, dit Me Carbonnière un peu goguenard, mais, idylle à part, comment reprendre les six cent mille francs au Matzague? Par la force, puisqu'il refuse...

— Par la force, supplia Bernard, je vous le répète, patron, ce serait tuer ma bienfaitrice...

— Alors?

— J'ai pensé que vous sauriez peut-être mieux vous y prendre que moi pour faire entendre à M. Matzague...

Le tabellion sursauta :

— Tu veux que... moi... à mon âge, je m'occupe d'une pareille affaire? j'aille à Paris? je me déplace? Tu es fou!

— Alors que faire? soupira le jeune homme navré... Je ne peux pas vous dire... Vous ne pouvez comprendre... Je dois tant à Mme Matzague... Pensez que le coup lui viendrait de moi, en définitive... Apprendre que son mari, le père de ses enfants, est un voleur, cela lui briserait le cœur.

Me Carbonnière ouvrit ses bras tout grands au jeune homme.

— Viens, mon brave enfant, lui dit-il en l'étreignant avec force. Tu es l'être le meilleur que je connaisse. A toi seul tu me rapatrierais avec l'humanité si je l'avais en grippe. Confie-moi ces morceaux de papier qui valent tant d'or en même temps que l'honneur de toute une famille. Tu vas dîner avec moi, coucher ici, et demain matin je partirai avec toi pour Paris. J'y partirai rudement provincial, depuis quinze ans que je n'y ai mis les pieds, mais je n'ai l'intention ni d'y moisir ni de m'y amuser.

— Puissiez-vous seulement réussir dans votre mission! soupira le docteur en regardant Me Carbonnière.

Celui-ci sourit finement.

— Je réussirai forcément, car... tu ne sais pas tout. Ce misérable Matzague, tu le crois un voleur seulement; moi je le crois pire...

— Oh! protesta Bernard, qu'y a-t-il de pire? Un assassin? c'est impossible!

— Tu l'as dit. Et je dois t'avouer mon secret que je n'ai voulu livrer à personne par pitié pour le coupable ou plutôt pour sa femme et ses enfants ; mais je puis mourir et... enfin, tu comprends?

Etonné de ce langage mystérieux, Bernard attendait la suite sans parler.

— Te rappelles-tu, reprit le notaire, de quelle manière est mort le parrain de Mlle Saint-Louvec?

— Assassiné dans la rue Godefroy, comme il rentrait chez lui en sortant du cercle.

— Et l'on n'a jamais trouvé l'assassin ; on n'a heureusement égaré les soupçons sur personne, sans cela j'aurais été obligé, sur ma conscience, de livrer mes découvertes aux tribunaux.

— Et vous croyez que M. Matz... Ah! patron, comme vous faites erreur! Vous oubliez que M. Matzague venait de partir pour Paris.

— Il n'y est arrivé que le lendemain du meurtre, par un train parti de Lyon aux environs de minuit. Il a donc eu le temps, entre dix heures et onze heures...

— Oh! monsieur, y pensez-vous? Un pareil crime!

— Tu comprends que j'ai pris de secrètes informations. On me

tes a naïvement données. De plus, Matzague s'est dit retenu à Paris par une entorse les jours qui ont suivi, afin de se dispenser de revenir à Lyon pour remplir mille formalités ennuyeuses et dangereuses pour l'assassin. J'ai su que cette entorse n'avait jamais existé.

— Ensuite, patron? fit Bernard, haletant d'angoisse.

— Ensuite, autre détail (et celui-là, c'est sa pauvre femme qui me l'a livré sans que je lui aie rien demandé), Matzague avait prétendu, la veille, avoir donné à réparer la bicyclette de son fils : j'ai couru moi-même tous les marchands de la ville : cela n'était pas. Qu'a-t-il fait de celle qu'il avait pour commettre son crime? Il l'a sans doute laissée en dépôt à la gare ou emportée à Paris pour la rapporter réparée ou soi-disant, je ne sais mais peut-être as-tu appris que des traces de roues vélocipédiques et un foulement du sol auprès de la victime, ainsi qu'un petit morceau d'acier ramassé au même endroit ont fait supposer que l'assassin voyageait à bicyclette.

— Oui! fit Bernard à demi convaincu, et vous croyez que sur ces indices... !

— Sur ces indices on n'aurait pas arrêté mon homme, mais on aurait fait une enquête et... tu devines le reste. Je n'ai pas voulu provoquer ce malheur, par respect pour l'épouse et pour les enfants, tant que nul innocent n'était accusé.

« Mais il n'y a pas prescription, mon brave Bernard, ajouta le vieillard en se frottant les mains, et, sur un mot de moi, on réveillerait l'affaire.

— Vous ne le ferez pas, n'est-ce pas, dites, patron? supplia Bernard.

— Non, petiot, si le gredin est raisonnable et accepte mes conditions. Je me charge de l'y amener. C'est dit, ne parlons plus de cela jusqu'à demain. Je vais te faire subir le tour du propriétaire, mon bonhomme; ensuite tu goûteras de la cuisine de ma vieille Jeanneton et tu m'en diras des nouvelles.

Quoique préoccupé, Bernard passa une assez bonne soirée, et le lendemain il repartit pour Paris accompagné de son vieil ami.

*(La suite au prochain numéro.)* ROGER DOMBRE.

# TOUJOURS FIDÈLES

Dans huit jours commencera la trente-septième année de l'*Ouvrier*. Durant les mois qui s'achèvent, abonnés et acheteurs au numéro nous sont venus plus nombreux que jamais. A tous nous disons un grand merci pour ce passé, un grand merci pour l'avenir aussi, car nous sommes certains que tous resteront fidèles à l'*Ouvrier*, ce doyen des bons journaux.

Aux uns et aux autres, nous demandons de continuer l'active propagande qu'ils n'ont jamais cessé de nous faire. Chaque jour, de tous côtés, se créent de nouvelles publications, les unes franchement pornographiques, les autres cachant le venin de la démoralisation sous les dehors hypocrites d'une prétendue honnêteté. Il est du devoir de tout bon chrétien de les combattre avec acharnement, et, pour ce faire, nulle arme n'est meilleure que l'*Ouvrier*, car nul journal ne présente de plus nombreux attraits.

Que nos abonnés nous procurent donc de nouveaux abonnés, que nos acheteurs au numéro — maintenant que, sans s'engager, ils ont appris à aimer notre journal — se transforment en abonnés et se fassent remplacer par de nouvelles recrues, comme acheteurs au numéro.

Qu'ils deviennent nos abonnés, et cela dans leur propre intérêt. En effet, depuis que l'*Ouvrier* paraît deux fois par semaine, l'abonnement est devenu plus avantageux que l'achat au numéro. La différence de prix entre ces deux modes de réception est minime, et elle est plus que compensée par le droit qu'ont seuls les abonnés directs de profiter de nos intéressantes primes mensuelles, de nos grandes primes d'étrennes et de vacances, et aussi de participer à nos tirages de *Bons de l'Exposition*, tirages que nous prolongeons jusqu'au mois de mai 1898.

## NOS BONS DE L'EXPOSITION

Rappelons succinctement en quoi consiste cette combinaison ingénieuse qui laisse à chacun de nos abonnés directs la chance de faire fortune sans bourse délier.

Par abonnés directs, nous entendons les abonnés qui reçoivent leur journal par la poste, sous bande imprimée à leur nom personnel, les personnes en un mot qui ont envoyé ou qui enverront directement, aux bureaux du journal, le montant de l'abonnement d'un an, soit 6 francs pour la France, l'Algérie et la Belgique; 7 francs pour les autres colonies et les autres pays étrangers.

Pour la bonne marche du service des abonnements, nous conservons dans nos bureaux autant de fiches que nous possédons d'abonnés. Sur chaque fiche sont inscrits le nom et l'adresse d'un abonné et aussi un numéro d'ordre. En d'autres termes, chacun de nos abonnés possède un numéro dans nos bureaux.

Nous avons créé autant de jetons que nous possédons d'abonnés et sur chaque jeton nous avons inscrit un numéro. Puis, chaque mois, nous enfermons soigneusement dans un grand sac tous ces jetons dont le nombre augmente au fur et à mesure que croît le nombre de nos abonnés, et nous tirons au sort cinq de ces numéros.

A chacune des personnes dont la carte d'abonnement correspond au numéro sorti, nous donnons UN BON DE L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1900.

Ces bons, outre le droit à vingt entrées à l'Exposition et à des réductions de prix sur les chemins de fer et dans divers établissements, participent à des tirages dont nous donnons ci-dessous un aperçu succinct :

En 1897, les 25 juin, 25 août, 25 octobre et 26 décembre, il sera tiré chaque fois :

| | |
|---|---|
| Un lot de...................... | 100,000 francs. |
| Un lot de...................... | 10,000 — |
| Deux lots de................... | 5,000 — |
| Cinq lots de................... | 1,000 — |
| Cent cinquante lots de........... | 100 — |

En 1898 et 1899, il sera tiré chaque année :

| | |
|---|---|
| Un lot de...................... | 500,000 francs. |
| Cinq lots de................... | 100,000 — |

7 lots de 10,000 fr.; — 12 lots de 5,000 fr.; — 30 lots de 1,000 fr.; — 900 lots de 100 fr.

En 1900, il sera tiré :

| | |
|---|---|
| Un lot de...................... | 500,000 francs. |
| Cinq lots de................... | 100,000 — |

2 lots de 10,000 fr.; — 10 lots de 5,000 fr.; — 30 lots de 1,000 fr.; — 600 lots de 100 fr.

Les abonnés à l'*Ouvrier* ont donc, comme nous le disions plus haut, la chance de faire fortune sans bourse délier. Qui hésiterait dans ces conditions à prendre un abonnement d'un an, qui coûte 6 francs pour la France, l'Algérie et la Belgique; 7 francs pour les autres colonies et les autres pays de l'étranger!

# CE QUE VA PUBLIER L'OUVRIER

Dans notre prochain numéro, nous donnerons à nos lecteurs un aperçu des prochaines publications de l'*Ouvrier*. Contentons-nous, aujourd'hui, de leur indiquer quelques titres.

Pour commencer l'année, nous publierons :

## LE SANG DES BOTZARIS

Grand roman d'aventures, dont l'action se déroule en Grèce, à l'époque de la guerre de l'Indépendance,

Par **NOEL GAULOIS.**

Illustrations de Edouard ZIER.

## AUTOUR D'UNE TRAHISON

Par **EDMOND COZ.**

Viendront ensuite :

*Le Fou de la Pacaudière*, par HENRY DE BRISAY.
*Le Pavillon d'or*, par L. GASTY.
*La Lutte*, par PIERRE DU CHATEAU.
*Le Droit d'Aînesse*, par CHAMPOL.
*La Guérillera*, par JEANNE DE LIAS.

Durant tout le cours de l'année, un des polémistes les plus distingués de la presse conservatrice, qui signera du nom de PIERRE CERNÉ, donnera chaque semaine à l'*Ouvrier* une variété ou un spirituel article de polémique; cette intéressante série prendra le titre général de :

## POUR MA PAROISSE

Il alternera ainsi avec

*Les chroniques* d'OSCAR HAVARD,

et notre collaborateur Magus, continuera à récréer nos lecteurs par la divulgation des tours de

*Magie noire et Magie blanche.*

Si nous ajoutons nos concours de jeux d'esprit, nos recettes et une suite de nouvelles, on reconnaîtra que l'année qui commence sera digne de ses devancières.

## RECETTES DE LA SEMAINE

### Pommade pour les yeux.

On préconise la formule suivante dans les maux d'yeux, l'inflammation des paupières, etc.

Quarante-huit grains (mesure ancienne) de beurre très frais.

Dix-huit grains de fleur de zinc.

Oindre, le soir, le bord des paupières avec gros comme un pois de ce remède. Ne laver les yeux, avec de l'eau de son, que quelques instants après le réveil.

### Rhumes de cerveau et maux de gorge.

Voici une recette très ancienne dont nous garantissons l'efficacité :

Faire bouillir, dans un peu d'eau vinaigrée, du zeste de citron, un peu de cannelle, des fleurs de bouillon blanc (ou molène), des feuilles de ronces; laisser infuser pendant une demi-heure.

Versez dans une tasse où vous aurez mis la valeur d'un dé à coudre de kirsch; sucrez et buvez chaud avant de vous coucher.

### Colle de farine.

Prenez un peu de farine, servez-vous d'un pinceau pour la délayer à l'eau froide, et vous aurez une bonne colle vite faite et très souple.

---

# PETITE FLEUR[1]

PAR

HENRY BISTER

VII (*Suite.*)

Il vint à la Villa Rose, durant cet été, des médecins aux noms connus, au diagnostic infaillible; quelques-uns ne firent que passer, pressés de reprendre le surlendemain leur cours ou leur hôpital. D'autres s'attardèrent chez Fioretta, heureux de dépenser quelques jours de leurs vacances au bord d'une baie bleue, dans un jardin parfumé où croissaient des pins géants et des palmiers centenaires.

Tous s'accordèrent à dire qu'Angelo ne guérirait jamais ; deux d'entre eux conseillèrent à Fioretta de mettre auprès de lui un surveillant. Le fou, jusqu'à ce jour, était resté très doux et maniable ; mais il pouvait changer, la prudence exigeait qu'on se méfiât. Surtout, il fallait éviter tout retour de cette fièvre qui le rongeait chaque fois qu'il maniait un violon!

Fioretta fit jeter au feu le violon en morceaux, la guitare de Mme Parker; un jeune médecin aliéniste fut attaché à la personne d'Angelo, et la Villa Rose, morne, silencieuse, reprit sa vie des mois derniers.

Ainsi, l'or de Fioretta n'avait pas pu même acheter pour Angelo une sentence favorable. A quoi cela servait-il donc, la richesse, si l'on ne pouvait, avec son aide, violenter un peu le destin dans les heures mauvaises?

Après un désespoir profond, Fioretta se remit peu à peu ; sa jeunesse, sa nature vive et énergique reprenant le dessus, elle retrouva quelque confiance en l'avenir. Les médecins se trompent quelquefois, et les maladies de l'esprit, plus encore que celles du corps, déjouent les raisonnements et les pronostics. L'or, qui est le maître de ce monde, ne serait-il donc pas assez puissant pour lutter victorieusement contre le mal? Dans la balance du destin, Fioretta jetait tout le poids de sa richesse et se persuadait que ce poids énorme suffirait pour emporter tout le reste.

Elle redoubla de soins auprès d'Angelo, acheta des voitures pour le promener, mit sa maison sur un pied d'élégance qui eût épouvanté Parker. Les Hotkins, l'hiver suivant, critiquèrent ces prodigalités, raillèrent « la petite mendiante devenue princesse », tout en trouvant ses chevaux bien choisis et ses domestiques bien stylés. Au surplus, ils savaient Fioretta très sage et très ordonnée, demeuraient certains qu'elle ne mangeait point son fonds et se contentait strictement du revenu.

Aussi firent-ils bonne mine à Fioretta et à Angelo. Ils invitèrent même la jeune femme à les venir voir en Angleterre, quand il ferait beau; à quoi elle répondit qu'elle ne pouvait voyager, son malade la réclamant sans cesse...

Les saisons se succédaient et se renouvelaient; le grand landau de Fioretta sortait tous les jours de l'avenue, découvert à moitié, emportant vers quelque coin de campagne la jeune femme, Angelo, le médecin. Tout le monde les connaissait à Menton, et, quand ils passaient dans les rues, des femmes se chuchotaient leur triste histoire. C'étaient de mélancoliques promenades, Fioretta ne parlant guère d'habitude, Angelo se taisant ou riant comme un enfant, le médecin cherchant à le distraire de sa songerie par quelque remarque familière.

Souvent, ils allaient à Roquebrune, et Fioretta entrait un moment chez le curé. Leur conversation ne variait guère d'une fois à l'autre.

— Cela ne va pas mieux? demandait le prêtre.

— Non, répondait Fioretta, secouant la tête tristement.

— Il faut prier Dieu ; il est bien puissant!

— Je ne sais pas prier, vous ne l'ignorez pas..

Elle ne savait pas prier, mais, superstitieuse comme tous ceux de sa race, elle croyait à la chance, au hasard, à ce qui porte bonheur ou malheur ; elle tirait de sa poche un peu d'or et le tendait au vieillard :

— Croyez-vous que, si je donne beaucoup, Angelo se remettra?

Le curé ne savait que répondre; il n'avait pas encore trouvé le chemin qui devait le conduire à l'âme de Fioretta. Il prenait l'or, et c'est pour elle qu'il priait, en demandant à Dieu de l'éclairer et de la toucher.

Quand elle vit que les années s'écoulaient, que les soins n'aboutissaient pas, que les aumônes étaient vaines, Fioretta fut prise d'une grande colère contre Angelo. Il était le trouble, l'ennui de sa vie ; pourquoi s'obstinait-elle à vouloir le sauver, puisque tous les efforts devaient être impuissants? N'était-il pas plus raisonnable de jouir de sa jeunesse tant qu'elle durait encore, de se laisser choyer et flatter par ses amis d'Angleterre, et de s'éloigner un peu, quelques heures par jour, de ce fou au morne visage dont elle voyait avec effroi les traits se creuser, les cheveux grisonner aux tempes?

Elle essaya de ce régime, se para plus coquettement, sortit seule, dans l'après-midi, pour faire quelques visites, prit le thé chez des connaissances de la colonie anglaise. Sa figure parut plus jeune, ses yeux regagnèrent un peu de leur éclat perdu. On l'entoura parce qu'elle était belle, riche, veuve, et Willy lui dit un jour en riant:

— Ma chère, avez-vous donc l'intention de vous remarier? Je vois avec plaisir que vous lâchez un peu votre pensionnaire!

Elle eut honte d'elle-même et s'aperçut, en rentrant chez elle, qu'Angelo avait beaucoup changé les derniers temps. Il ne parlait plus du tout, et son sourire enfantin avait disparu.

— Est-ce qu'il est moins bien? demanda-t-elle au docteur.

— Un peu... je crois qu'il s'ennuie quand il n'a que moi pour compagnon...

Elle comprit et rougit de sa conduite, pour la seconde fois en une journée. C'était lâche d'abandonner ainsi une tâche commencée, et... c'était méchant surtout de contrister un pauvre garçon qui ne vivait que de sa présence.

Fioretta, devenue plus compatissante depuis qu'elle avait souffert, se reprocha sa dureté, le dépit qui l'avait détournée d'Angelo. Certes, il lui revenait parfois, à elle, si volontaire et si énergique, un peu de dédain pour cet homme qu'un caprice de jeune fille avait abattu, qui n'avait pas eu la force d'oublier, l'orgueil de se réfugier dans sa renommée naissante et dans son art. Mais une immense pitié lui venait aussi pour ce vaincu de l'existence, pour ce malheureux qui mourait de l'avoir aimée trop tendrement; il avait trouvé refuge auprès d'elle; elle lui devait toute sa tendresse de femme en compensation des maux qu'elle avait attirés sur lui.

Certaines paroles du curé de Roquebrune se retraçaient en son esprit, paroles de pitié, d'amour pour les faibles ; et elle trouvait qu'il avait eu raison, sentait qu'elle irait peut-être un jour, oh! pas encore! demander à cet homme simple et pieux une direction et des conseils.

Fioretta sortit moins souvent, puis ne sortit plus jamais, si ce n'est en compagnie d'Angelo. Et le landau recommença de promener à travers la ville, sur les routes ensoleillées, le long des grèves ourlées d'argent, le pauvre fou qui souriait aux passants, aux oiseaux et aux papillons.

Willy et sa femme, étonnés d'abord de ce nouveau revirement d'idées chez Fioretta, s'en félicitèrent bientôt. Ils avaient appris que la jeune femme avait doucement repoussé les avances des prétendants de New-York, d'Anvers ou d'ailleurs, et se réjouissaient de ces dispositions à la solitude.

Willy remarqua en souriant que Fioretta vieillissait, que ces beautés du Midi se fanent vite.

— Elle ne se remariera pas, ajouta Kitty Hotkins, devenue très pratique au contact de son mari.

— Je ne le crois pas; elle a maintenant dépassé la trentaine et puisqu'elle ne s'est pas encore décidée... elle laissera un bel héritage à nos enfants!

Comme Fioretta ne venait plus à eux, ils vinrent à elle et ne comptèrent pas leurs visites. On lui amenait les bébés qui jouaient sur la terrasse des après-midi entières ; on lui racontait les jolies reparties de Betty, les premiers essais de dessin d'Edith, les hardiesses de Richard. Elle souriait, les jours où Angelo se portait

[1]. Voir l'*Ouvrier* depuis le 13 mars 1897.

mieux, restait sérieuse et distraite les jours où il était plus sombre.

— Ne trouvez-vous pas, mon ami, demanda un jour Kitty à son mari, que Fioretta s'attache beaucoup à Richard ?

— Nous ne pouvons souhaiter mieux... mais je n'ai rien remarqué... Peut-être avez-vous raison, pourtant !

Depuis quelque temps, Fioretta se montrait plus préoccupée, et c'était par distraction, sans doute, qu'elle avait caressé de la main les cheveux blonds de Richard. En réalité, elle s'effrayait au sujet d'Angelo qui s'absorbait en de longues rêveries, concentrait toutes ses facultés sur on ne sait quelles pensées qui lui creusaient le front d'une ride profonde. Le jeune docteur le surveillait de plus près, redoutant une crise, un retour de fièvre qui, cette fois, pourrait être fatal ; car Angelo, un moment plus robuste, s'anémiait et s'effilait chaque jour.

La crise vint, en dépit des précautions, des efforts pour le distraire, l'arracher à ses pensées, le fortifier corporellement.

Willy, sa femme, les enfants étaient arrivés après le déjeuner et l'on causait, sur la terrasse aux balustres roses, dans la tiédeur de l'après-midi de mars. Fioretta, la figure abritée sous une grande capeline blanche, brodait une robe pour la petite Edith ; le docteur causait avec Willy, et Angelo, visiblement agité, arpentait la longue terrasse en murmurant des paroles incompréhensibles.

Partout, dans les mimosas en fleurs, dans les massifs d'orangers, les oiseaux fêtaient le printemps revenu ; et ce n'étaient que trilles menus, gammes perlées, fantaisistes mélodies se répondant d'un arbre à l'autre, envolées subites secouant à terre des pétales embaumés.

Angelo paraissait écouter avec attention ces chants aériens. Lui remettaient-ils en mémoire des souvenirs de son enfance villageoise ? ou bien évoquaient-ils de plus récentes années, des événements confus dont le malade ne pouvait retrouver l'ordre et la suite ? Ces improvisations d'oiseaux lui rappelaient-elles que, lui aussi, il avait composé des phrases harmonieuses, aimé des pages musicales oubliées maintenant, fait chanter un violon dont les cordes s'étaient brisées un jour ?

Il y avait un peu de tout cela dans la songerie d'Angelo, dans son regard fixe et attristé, dans ses paroles sans suite.

Il tressaillit..., les enfants venaient de rire au milieu de leurs jeux, et ce rire aussi était une musique. Seulement, ce n'était plus la musique des oiselets ; il y manquait la souplesse du gosier, la légèreté de ces notes piquées qui faisaient penser à des perles tombant une à une dans une coupe de cristal.

La même différence se retrouvait entre les gestes gracieux, mais un peu maladroits, des enfants et le coup d'aile des oiseaux qui voletaient dans la cime des mimosas. Peut-être ces différences venaient-elles uniquement de ce que les oiseaux étaient des êtres aériens ; leur vie même demandait une agilité de mouvements, amenait une flexibilité de voix que ne pouvaient acquérir les pauvres êtres attachés au sol. Les oiselets de l'air avaient une voix légère dans un corps léger...

Mais alors, il suffirait de s'affranchir de ce poids qui vous rive à la terre, de monter là-haut, dans les dernières branches des pins, parmi les bouquets de fleurs d'or des mimosas, pour se sentir pousser des ailes, pour devenir le chantre de ses propres mélodies, pour transformer ses rêves et ses pensées en phrases d'une harmonie caressante ?

Angelo sentait déjà tant de guirlandes de notes festonner dans sa tête bourdonnante et lourde ! Quand tout ce monde serait bien occupé, qu'il serait sûr de n'être point vu, il s'enfuirait dans le jardin, trouverait une demeure de feuillage à sa convenance ; et alors, alors seulement il serait le grand artiste qu'il avait voulu devenir autrefois, dans les jours lointains et obscurs de son enfance..

Les yeux d'Angelo s'éclairaient de lueurs effrayantes, voilées instinctivement par les paupières abaissées. Il marchait toujours, de long en large, suivi, de temps à autre, par le seul regard inquiet de Fioretta.

Le jeune médecin continuait de causer avec Willy, et Angelo, renversant entre eux les rôles de surveillant et de surveillé, guettait du coin de l'œil sa distraction, en dissimulant un petit sourire de triomphe.

A quatre heures, quand on avertit Fioretta que le thé était servi, il se produisit un petit désordre ; les enfants se précipitaient vers leur mère et leur tante Fioretta, se faisaient arranger un ruban de cheveux ou une ceinture dénouée... Profitant de ce remuement de chaises, de robes, de cette seconde de liberté qu'on lui laissait, Angelo contourna la Villa Rose et gagna les terrasses des grands pins veloutés...

Vite on s'aperçut qu'il manquait à la table, et Fioretta dit la première :

— Où est Angelo ? Allons voir, docteur ; il paraissait tantôt si nerveux !

Il y eut quelques minutes de recherches silencieuses, puis un cri épouvanté de Fioretta qui amena au dehors Willy et sa femme, suivis presque aussitôt par les enfants.

Ils étaient tous là, au pied du plus énorme des pins, regardant Angelo Certaldo sauter d'une branche à l'autre, se sauver toujours plus haut, hors des atteintes possibles, au risque de manquer un pas, de venir s'aplatir en bas sur le sable fin. Il ne se doutait pas même du péril, riait de toutes ses dents fines et blanches ; et Kitty Hotkins, voyant la figure effarée des petits, les emmena bien vite :

— Nous partons, Willy ; je ne veux pas que les enfants voient cela plus longtemps.

Alors il ne resta plus que les hommes avec Fioretta, dans le jour baissant qui allongeait les ombres des pins et faisait frissonner les feuillages dans les massifs aux formes indistinctes. Le médecin de la ville était accouru ; le jardinier, les domestiques, assemblés avec les autres, aussi impuissants qu'eux, chuchotaient des conseils inutiles... On avait apporté une échelle, et deux des hommes y étaient montés ; mais Angelo, suivant leurs mouvements, montait, montait toujours, annonçant qu'il serait, le lendemain, un oiseau chanteur, aussi habile que le rossignol des nuits printanières.

Il fallait le laisser tranquille, puisque c'était pour son bien, il avait un peu froid, un peu faim ; mais cela passerait. Demain, il aurait un chaud vêtement de plumes, il se nourrirait des insectes qui rampent le long des rameaux, des baies et des menus fruits que produisent les arbustes..

Fioretta ordonna qu'on lui obéît ; s'il continuait de grimper toujours ainsi, sans regarder où se posaient ses pieds las, c'était la mort certaine, une mort affreuse dont elle ne pourrait supporter la vue.

Il valait mieux user de patience ; quand il serait vaincu par la faim, Angelo descendrait tout seul. Deux hommes restèrent en faction au pied de l'arbre, et Fioretta, ramenée de force à la villa, passa des heures plus angoissées qu'aucune de celles qu'elle avait connues jusque-là.

La nuit s'écoula, et le jour suivant commença sans qu'Angelo eût fermé l'œil, sans que la faim qui le torturait l'eût décidé à descendre. Cependant il avait la fièvre, car ses yeux en étaient brûlés et sa respiration se faisait plus courte. Il avait grand'faim, car il mordillait de temps à autre une aiguille de pin dont le goût âcre le répugnait aussitôt. Et il avait soif, surtout, sous le soleil brillant qui s'élevait dans le ciel, le criblait, au travers des branches, d'une pluie de flèches brûlantes.

Quelquefois il regardait tristement passer un oiseau dans l'air bleu ; il écoutait son gazouillis capricieux, interrompu peureusement à la vue de l'hôte étrange qu'abritait la cime du grand pin. Puis Angelo se regardait lui-même, essayait d'arracher à sa gorge desséchée un trille ou une gamme ; et ne pouvant en faire sortir qu'un son rauque, il pleurait silencieusement.

C'était si affreux à voir que Fioretta se détournait pour ne pas pleurer elle-même et se laisser aller à la désespérance.

Le soir, quand le curé de Roquebrune descendit à la Villa Rose, pour causer un peu et voir son malade, il l'aperçut à peine, noyé dans l'ombre grandissante où sa silhouette maigre, toute chétive, faisait une tache noire entre les dessins grêles, linéaires et enchevêtrés du feuillage des pins. Non plus que les autres, le pauvre curé ne pouvait rien, si ce n'est consoler Fioretta et lui parler de résignation ; il resta longtemps sur la terrasse de la villa, où les étoiles épandaient une lueur d'or, s'excusa en partant de n'être qu'un ignorant pasteur de village et de ne pas savoir s'y prendre pour faire du bien. Pourtant, Fioretta était plus calme et moins malheureuse ; elle sentait qu'en toute occasion ce vieillard doux et humble serait le meilleur et le plus dévoué des amis.

Il promit de revenir dès le matin, aussitôt sa messe dite ; et elle lui sourit, mettant dans ce sourire toute sa reconnaissance.

Le lendemain matin, le curé trouva quelque changement à la villa. Dès la pointe du jour, le docteur, voyant la faiblesse croissante d'Angelo, avait imaginé de poser l'échelle sur une autre partie de l'arbre, d'arriver au malheureux sans qu'il s'aperçût de rien et avant qu'il pût se sauver.

On avait ainsi descendu le malade, incapable de la moindre résistance, miné par la fièvre incessante, si abattu qu'il demeurait là, dans son lit blanc, sans faire un mouvement ou reconnaître personne. Lentement, presque goutte à goutte, on lui mettait entre les lèvres un peu de bouillon, pour le fortifier et le rappeler à lui.

Fioretta restait à son chevet, très pâle, les traits rigides, comme si elle suivait, sur la figure d'Angelo, l'envolement progressif de tous ses rêves ambitieux. Elle revivait ses années de jeunesse, gaspillées en projets fous, en luttes fatigantes et stériles pour conquérir une fortune qui ferait d'elle une reine d'élégance et de beauté ; elle regrettait cette âpreté à s'enrichir qui l'avait poussée, plus tard, à devenir la femme d'un vieil homme avare et millionnaire...

Au lieu de tout cela, comme elle eût été plus sage d'aimer toujours Angelo, ainsi qu'aux jours de leur [illegible]ore enfance ! Ils auraient travaillé, combattu ensemble le beau combat de la vie médiocre et méritante. Il n'aurait pas pleuré, il n'aurait pas perdu, dans le désastre de son cœur, tout ce que son esprit enfermait de belles pensées et de conceptions d'art.

(*La suite au prochain numéro.*) HENRY BISTER.

# AMUSEMENTS SCIENTIFIQUES

## LA PERCUSSION, SOURCE DE CHALEUR

Dans de précédentes récréations nous avons vu que le frottement, la compression, la torsion, le choc, la percussion, sont des sources mécaniques de chaleur.

Tout le monde connait un grand nombre d'exemples de chaleur produite par un choc.

Une balle de revolver tirée contre une porte de fer ou une plaque de fonte tombe à terre; si on la ramasse aussitôt, on constate qu'elle est devenue très chaude.

Nous savons que la pièce de monnaie, la médaille que l'on frappe, devient brûlante sous le choc du balancier.

Enfants, nous avons rempli de mie de pain des capsules amorces, nous y avons planté la pointe d'un couteau ou d'un gros clou, et nous avons laissé tomber à terre le tout : le choc faisait détoner la capsule.

Nous avons vu peut-être tel forgeron de village qui, pour allumer son feu, frappait à coups de marteau sur son enclume un morceau de fer et arrivait à mettre en ignition, par le contact de ce fer devenu ainsi brûlant, un morceau d'amadou qui, à son tour, enflammait la poudre de charbon de son foyer; mais il faut là un grand déploiement de force, et tout un chacun ne saurait réussir l'opération.

Démontrons, par une expérience plus facile, que le choc, la percussion, sont des sources mécaniques de chaleur.




Frappons à coups de marteau un morceau de plomb; la température du métal s'élèvera peu à peu; bientôt elle sera suffisante, pour que, si nous jetons le morceau de plomb ainsi échauffé dans un petit verre rempli d'éther, ce liquide se mette en ébullition, car l'éther bout à 35 degrés.

Retirons le morceau de plomb de l'éther où il plonge; il sera bientôt sec; remplaçons dans le verre l'éther, presque complètement évaporé du reste, par de l'alcool ordinaire qui bout à 78 degrés, et recommençons à marteler à tour de bras notre morceau de plomb; quand il sera devenu brûlant, saisissons-le rapidement avec des pincettes et jetons-le dans l'alcool : celui-ci à son tour se mettra à bouillir.

Recommencez encore une troisième fois l'expérience, si vous voulez, en remplaçant l'alcool par de l'eau dans votre verre; élevé par la percussion à une température suffisante, le métal fera bouillir l'eau. Ici finit notre récréation, mais on peut faire mieux encore.

Si vous êtes fort, si vous avez du muscle et du nerf, recommencez à marteler à coups redoublés le morceau de plomb, posé sur une enclume; frappez sans interruption; 150, 200, 250, 300 degrés, telle sera bientôt la température du métal. Frappez encore : le plomb approche bientôt de son point de fusion et devient cassant. Ne vous arrêtez point : frappez plus fort, frappez plus vite : voilà le plomb en fusion; il s'éparpille en gouttelettes qui tombent de tous côtés; la percussion a produit ici une température de 350 degrés, qui est celle de la fusion du plomb.

Conclusion : La percussion est une source mécanique de chaleur.

 MAGUS.

# AVIS IMPORTANT

Avec le 1er mai prochain commencera la trente-septième année de l'**Ouvrier**. C'est l'époque du renouvellement de presque tous nos abonnés.

Le nombre de ces derniers étant très considérable, nous leur demandons instamment de nous adresser sans plus attendre le montant de leur abonnement. Ils nous éviteront ainsi un encombrement préjudiciable à la régularité du service, et nous considérerons cet empressement, dont nous les remercions d'avance, comme un témoignage de la sympathie dont ils nous ont donné tant de preuves.

*
* *

Nous rappelons que le prix de l'abonnement aux CENT QUATRE NUMÉROS ANNUELS de l'**Ouvrier** est de :

SIX FRANCS

*Pour la France, l'Algérie et la Belgique.*

SEPT FRANCS

*Pour l'étranger (sauf la Belgique) et les colonies (sauf l'Algérie).*

*
* *

Les abonnés directs reçoivent gratuitement le *Titre*, le *Faux Titre* et la *Table des matières*.

La *Couverture illustrée*, pour brocher l'année de l'**Ouvrier**, leur est envoyée *franco* moyennant **10 centimes.**

Les personnes non abonnées peuvent recevoir les *Titre, Faux Titre, Tables des matières* et *Couverture, franco*, moyennant **20 centimes.**

*
* *

Les numéros sont réimprimés dès qu'ils s'épuisent. Nous sommes, en conséquence, toujours en mesure de satisfaire aux demandes de nos abonnés, quelle que soit la date des numéros, soit qu'on désire une série entière, soit qu'on désire des numéros isolés. Le prix de chaque numéro, expédié *franco* par la poste, est de **10 centimes.**

*
* *

Nous prions nos abonnés de joindre à toutes leurs lettres la *bande imprimée* de leur adresse.

*
* *

La trente-sixième année, formant un beau volume in-4° de 832 pages, à deux colonnes, illustré de nombreuses gravures, est en vente et sera expédiée *franco* par la poste.

*Prix broché :* **6** *fr.* — *Relié :* **7** *fr.* **50.**

*
* *

Nous sommes heureux de pouvoir renouveler ici nos sincères remerciements aux personnes qui ont bien voulu nous envoyer des adresses, et se faire les zélés propagateurs de l'**Ouvrier**. NOUS CONTINUERONS CETTE ŒUVRE DE PROPAGANDE EN ENVOYANT GRATUITEMENT DES NUMÉROS SPÉCIMENS DE LA TRENTE-SEPTIÈME ANNÉE A TOUTES LES ADRESSES QUI NOUS SERONT TRANSMISES.

*
* *

Bien souvent nous avons exprimé le désir de voir chacun de nos abonnés nous en fournir un *second;* c'est un bien faible effort à tenter... et pourtant le résultat en serait immense pour notre œuvre et pour nos lecteurs. Plus un journal a d'abonnés, plus il peut faire de sacrifices, et par suite améliorer l'exécution et la rédaction, de manière à ce que l'**Ouvrier** réalise tout le bien que nous nous proposons. La tâche sera facile, cette année, grâce à l'attrait de nos nouvelles publications, grâce aussi aux nombreux avantages que présente l'abonnement parmi lesquels il faut placer, en première ligne, nos tirages mensuels de bons de l'Exposition. (Voir à la cinquième page de ce numéro.)

*
* *

Le moyen le plus économique et le plus sûr de renouveler son abonnement est d'envoyer un mandat de *six francs* par la poste, à M. HENRI GAUTIER, directeur de l'**Ouvrier**, 55, quai des Grand-Augustins, à Paris.

*Le Directeur-Gérant :* HENRI GAUTIER. Sceaux. — Imp. E. Charaire.

5 centimes le N° année courante (10 centimes le N° années échues.) N° 2012 TRENTE-SIXIÈME ANNÉE. — 28 Avril 1897

# L'OUVRIER

Journal illustré paraissant le Mercredi et le Samedi

| ABONNEMENT D'UN AN : (104 numéros) France, Algérie et Belgique : 6 francs. | DIRECTION ET ADMINISTRATION : LIBRAIRIE BLÉRIOT, HENRI GAUTIER, SUCCESSEUR, 55, quai des Grands-Augustins, Paris. | ABONNEMENT D'UN AN (104 numéros) Colonies et Étranger (sauf la Belgique) : 7 francs. |
|---|---|---|



## LE ROMAN D'UN SAUTE-RUISSEAU[1]

PAR

**ROGER DOMBRE**

TROISIÈME PARTIE

**Le papier du mort.**

V

— Qui me vaut l'honneur de votre visite, monsieur ? demandait Matzague en se carrant dans un fauteuil et en caressant sa longue moustache.

— Vous ne le devinez pas ?

— J'avoue que mon esprit de divination ne va pas jusque-là.

— D'abord ceci, monsieur, dit Carbonnière en présentant au misérable les morceaux du testament de l'assassiné, mais en ayant soin de les tenir à distance.

— Ah! ah! ricana Matzague, cet imbécile de Bernard vous a fait ses confidences, et vous donnez dans le panneau comme un naïf? Ce n'est ni de votre âge ni de votre état, maître Carbonnière, de vous laisser rouler par un blanc-bec. Je vois plus clair que vous dans le jeu de cet intrigant : il désire épouser Mlle Saint-Louvec, et son choix est fort justifié par la beauté et le talent de la jeune fille; par malheur, ce sont ses seuls appas et la dot manque tout à fait. Bernard a cherché le moyen de lui en procurer une, et une belle. Peste ! six cent mille francs ! Il n'y va pas de main morte, le petit docteur, pour un garçon qui pose pour le désintéressement !

Le notaire laissa le persifleur achever son petit discours, puis, tranquillement :

— Je tiens Bernard Grandex pour un très honnête homme et vous pour un voleur et...

— Et? fit Matzague, toujours railleur.

Me Carbonnière se pencha à l'oreille de son interlocuteur et prononça deux mots seulement.

Matzague bondit, pâle comme un mort, et se dressa sur ses pieds, le front mouillé de sueur; ses lèvres blanches proférèrent ces paroles :

— Un assassin ! un assassin !

Le notaire jouissait de son épouvante.

— Ah ! ah ! reprit-il enfin, goguailleur à son tour, vous ne me saviez pas si bien informé, n'est-ce pas ? Il y a longtemps que j'en sais long sur votre compte, eh oui ! Une seule chose me laissait dans l'ignorance : je ne savais pas que mon vieil ami des Eprouvans eût testé ; je croyais que vous l'aviez tué avant qu'il pût s'exécuter.

« Ce que m'a raconté mon ancien clerc m'a prouvé qu'au meurtre vous aviez joint le vol dans toute son étendue.

Matzague avait eu le temps de se remettre.

— Mais enfin, monsieur, dit-il en recouvrant son ton léger, que signifie cette bizarre accusation? Comment voulez-vous qu'après dix années on croie à ce conte fantastique ?

— J'avouerai la vérité, monsieur ! Je confesserai qu'il y a dix ans, au lieu de parler je me suis tu afin d'épargner la honte à une vertueuse femme et à ses enfants. Si un innocent eût été accusé à votre place, je n'aurais pas hésité à faire mon devoir; mais mon silence n'a nui à personne.



— Je ne vois pas pourquoi je resterais éternellement célibataire. (Voir page 828.)

1. Voir l'*Ouvrier* depuis le 31 mars 1897.

— Et maintenant? demanda Matzague avec une angoisse mal dissimulée.

— Maintenant, j'irai trouver les magistrats aujourd'hui même : avec les débris de ce testament, débris encore valables puisqu'on peut lire l'écrit en rajustant les morceaux, on reconstituera l'affaire quand Bernard et moi en donnerons les détails...

— Cela ne prouvera pas que je suis un assassin.

— Pardon, je n'ai pas fini. Quant à l'histoire du meurtre, c'est autre chose. J'ai des preuves, que je ne vous livre pas, bien entendu ; j'ai l'assurance absolue que le 17 mai vous n'avez pas quitté Lyon par le train de deux heures et demie, mais par un train de nuit qui ne vous a amené à l'hôtel du Nil qu'au matin. J'ai d'autres preuves non moins importantes et vous n'échapperiez pas à votre destinée. Voyez-vous, tôt ou tard, Dieu châtie le coupable : ce serait trop beau et... injuste, si vous jouissiez tranquillement du bénéfice de vos crimes.

Il s'aventurait un peu, le bon notaire, en parlant de preuves convaincantes ; nous le savons, il n'avait que des presque certitudes ; mais il croyait devoir agir comme s'il fût assuré du triomphe.

La ruse réussit et Matzague tomba à son tour « dans le panneau ». Accablé, il s'était affaissé dans son fauteuil et baissait la tête avec détresse.

Ainsi l'échafaudage élevé par lui, avec l'indomptable énergie de l'égoïste qui foule aux pieds autrui pour arriver à son but, s'écroulait tout à coup et allait l'entraîner avec lui dans la ruine, la honte et pis encore.

Tout à coup, l'idée lui vint d'implorer ce vieillard qui se faisait son justicier ; peut-être réussirait-il à le fléchir?

Pourquoi était-il venu trouver le coupable au lieu de se rendre tout droit à la préfecture de police où rien ne l'empêchait d'aller?

— Alors, fit Matzague devenu tout à coup très doux, vous voulez frapper une malheureuse famille qui ne vous a rien fait, une pauvre femme qui mourra de ce coup ; des enfants qui sourient à la vie et que la honte va rendre éternellement misérables!

— Avez-vous fait toutes ces réflexions, monsieur, quand vous-même avez frappé un faible vieillard qui ne vous avait fait d'autre mal que de ne pas vous laisser son héritage pour le léguer à deux vaillantes femmes pauvres?

« Avez-vous fait ces réflexions quand vous avez dépouillé celles-ci et que, d'un œil serein, vous les avez regardées se débattre dans la pauvreté tandis que vous jouissiez du bien-être le plus complet?

« Enfin votre sollicitude pour votre femme et vos enfants est bien tardive, et jusqu'à présent vous ne vous êtes guère occupé d'eux. »

Matzague baissait toujours la tête.

— Enfin, dit-il, que puis-je faire pour réparer ma faute sans porter préjudice aux miens ni ternir l'honneur de mon nom?

— Au moins vis-à-vis du monde, ajouta Carbonnière qui pensa tout bas avec un gros soupir d'allégement :

« Enfin il y vient, le gredin. »

Il se réjouissait trop vite.

Il parut se recueillir un instant, puis il reprit :

— Je vais parler en notaire et en homme de loi. Tout crime doit être puni. Par respect pour votre angélique femme et pour vos excellents enfants, nous voudrons bien taire l'histoire de l'assassinat... (le remords se chargera de vous punir, allez!) si vous vous désistez aujourd'hui même de la fortune que vous détenez injustement depuis dix années.

— Mais alors, je me ruine! s'écria douloureusement l'ancien négociant en soieries.

— Dame! c'est assez juste.

— Et je ruine ma femme et mes enfants.

— C'est la première fois que je vous vois témoigner autant de sollicitude pour Mme Matzague, fit Carbonnière gouailleur... Quant à vos enfants, ils sont comme leur mère : nullement avides de richesses, ils sauront vivre simplement.

— Ma fille peut-être, murmura Matzague, mais mon fils?

— Il ne recule pas devant le travail, il me semble. Et puis, s'il épouse Mlle Saint-Louvec qui est pourvue d'une belle dot maintenant...

— Jamais! jamais ce mariage ne se fera! s'écria Matzague avec rage.

« Cette Ghislaine qui me dépouille de mon bien, je la hais!...

Carbonnière eut un rire ironique.

— Il vous sied bien, en vérité, de vous poser en victime, dit-il, et de maudire celle que vous avez dépossédée de son héritage et dont la mère est morte de chagrin...

Toutefois, le notaire n'avait pas encore remporté la victoire ; la cupidité parlait trop haut chez Matzague qui ne pouvait se résigner à devenir pauvre ou à peu près.

Comme le notaire demeurait assis et que l'entretien semblait clos, Matzague dit avec une certaine aigreur en le regardant en dessous :

— Je crois qu'à présent nous n'avons plus rien à nous dire.

— C'est vrai, répliqua le notaire avec une feinte bonhomie, mais nous avons à agir. Comme j'ai toutes les raisons du monde de douter de votre parole, voici ce que j'exige : je me charge de faire reporter sur la tête de Mlle Saint-Louvec l'héritage de son parrain, et je me sens assez retors pour expliquer une petite histoire par rapport au testament retrouvé au bout de dix ans... et lacéré.

Matzague se rebiffa.

— Il est inutile de regimber, continua l'ex-tabellion avec tranquillité, car vous n'y échapperez pas. Autre chose : il est entendu que nous laisserons le silence planer sur la mort de... celui que vous savez, à la condition que vous donnerez votre consentement au mariage de votre fils avec celle qu'il aime.

— Jamais! cria encore Matzague furieux.

— Alors, tant pis pour vous! Je vais vous faire arrêter comme voleur et ass...

Matzague lui coupa la parole du geste.

— Taisez-vous! fit-il, terrifié. On marche dans la pièce à côté! On n'aurait qu'à vous entendre!

— En ce cas, consentez!

— Soit! murmura Matzague vaincu.

En souriant, Me Carbonnière lui désigna une feuille de papier qu'il venait de tirer de son portefeuille :

— Ecrivez votre consentement, dit-il.

Matzague recula.

— Tant de précautions sont offensantes pour moi, riposta l'ex-négociant, ma parole ne vous suffit-elle pas?

Carbonnière le considéra avec ébahissement.

— Vous êtes par trop naïf, s'écria-t-il, ou bien vous ne connaissez pas encore le vieux renard que je suis. Certes oui, je prends mes précautions avec vous, monsieur Matzague! vos hauts faits passés ne m'ont que trop prouvé qu'il faut se défier de vous. Eh! vous n'auriez aussi qu'à me faire disparaître...

— Qu'y gagnerais-je? murmura Matzague accablé.

— Dame! moi seul pourrais vous accuser du plus grand de vos crimes puisque moi seul, comme je vous l'ai dit, ai réuni des preuves. — Bernard peut savoir, lui, mais oserait-il?

— Oh! ce Bernard! fit l'ancien négociant qui griffonnait rageusement quelques lignes, dompté cette fois par son terrible adversaire. Ce Bernard! quel ingrat! lui qui me doit tout!

Me Carbonnière ne pouvait entendre accuser le jeune Grandex sans bondir.

— Halte-là! monsieur, s'écria-t-il, je vous arrête! Je me demande, en vérité, ce que Bernard vous doit?

— Mais tout : le pain qu'il a mangé, son éducation, son avenir assuré...

— C'est votre femme qui a tout fait pour lui, comme pour sa sœur, la gentille Renée. C'est à votre femme seule qu'ils doivent de la gratitude. Vous, pour le récompenser de vous avoir servi d'instrument (inconscient, par bonheur) à vos vilains desseins, vous l'avez enfermé dans une horrible pension où, s'il n'est pas mort à la peine, ce n'est pas votre faute... et vous auriez peut-être préféré cela... Bon débarras, n'est-ce pas? Oui, parlons-en de vos bienfaits, je vous le conseille ; ils sont jolis.

— Soit, mettez-moi hors de cause : quelle reconnaissance ce jeune homme et sa sœur témoignent-ils à ma femme et à mes enfants qu'ils dépouillent?

— Mais satané aveugle ou fou que vous êtes! cria le notaire exaspéré, ne voyez-vous pas qu'au contraire ils agissent le plus noblement du monde. Ils font rendre à César ce qui est dû à César, comme le leur dicte leur conscience, sans que l'honneur de Mme Matzague et de leurs enfants soit altéré ; sans que leur douce quiétude soit même troublée, puisqu'ils ne sauront rien. Et tenez, vous m'obligez à dire ce que je voulais vous taire. Bernard aime la petite Ghislaine, il n'y a pas à le nier ; je crois, ma foi, qu'il en était amoureux quand il était haut comme une botte. Eh bien! il renonce à elle pour la donner à votre fils, et je parierais ma tête que la petite sœur, la jolie Renée avec laquelle j'ai causé ce matin, a du... goût pour votre Gaston.

— Merci! fit Matzague avec une lueur d'orgueil paternel, je n'aurais pas voulu pour bru d'une fille sans dot, comme je doute que Mlle Ghislaine accepte le nom d'un homme qui n'a pour tout bien que ses honoraires de docteur.

— Vous vous trompez, dit froidement le notaire ; ils auront toute ma fortune, c'est-à-dire onze cent mille francs amassés doucettement en quarante années d'un labeur soutenu. Je n'ai aucun parent sur terre et je marche vers soixante-treize ans ; ils ont donc des chances pour hériter de bonne heure, ces chers amis. Outre cela, Bernard, qui se destine à la chirurgie, a un très bel avenir devant lui.

Rappelés par Me Carbonnière, Bernard et Gaston rentrèrent dans la chambre de M. Matzague, le premier se tenant éloigné, par un sentiment d'instinctive répulsion, de celui qu'il connaissait trop maintenant.

— Messieurs, dit le notaire, s'adressant surtout au jeune Matzague, j'ai une découverte à vous apprendre, que j'ai faite récemment et que je viens de communiquer à M. Matzague.

« M. Matzague, mon ancien client, avait hérité, vous vous en souvenez, de tous les biens de son oncle, M. des Eprouvans, mort dans des circonstances mystérieuses...

L'ancien négociant frissonna ici de tous ses membres ; ayant accompli cette petite vengeance, le tabellion poursuivit :

— Et voilà que je viens de découvrir l'existence d'un testament, instituant Mlle Saint-Louvec légataire universelle du défunt.

— Ghislaine? s'écria Gaston étonné mais joyeux.

— Oui. Les six cent mille francs de la succession appartiennent donc de droit à cette jeune fille. Mais comme une joie vient souvent après une déception, je dois vous dire aussi, monsieur Gaston, fit Carbonnière avec un malicieux sourire, que votre père consent à vous unir à Mlle Saint-Louvec que vous aimez.

— Merci, père, dit le jeune homme en s'avançant vers M. Matzague.

Mais il rencontra un visage si froid, si peu tendre, qu'il recula aussitôt. Puis, soudain triste et sombre lui même :

— Mais désormais je suis pauvre ou peu s'en faut, dit-il, et celle que j'aime est riche; je ne puis plus briguer sa main.

Ce fut Bernard qui répondit vivement :

— Mon ami, tu as tort, ce serait faire injure à Ghislaine; tu la prenais bien dépourvue de dot; tu ne vas pas supposer qu'elle t'accusera maintenant de vouloir faire un mariage d'argent?... Tu as prouvé le contraire, puisque hier encore...

— Et puis il a lui-même pour fortune le fruit de son travail, que diable! cria Me Carbonnière. Un garçon intelligent et bûcheur ne doit pas parler comme vous le faites, monsieur Gaston. Je me charge d'arranger cette affaire entre vous et la jeune fille. Après tout, je n'ai pas oublié mes anciennes fonctions et n'ai pas été notaire pour rien. Donc, tout est pour le mieux.

— Oui, tout est pour le mieux, répéta une voix un peu tremblante qui étouffait un soupir.

Les quatre hommes se séparèrent; le notaire pour aller conférer de la question de l'héritage retrouvé avec un collègue; Bernard pour courir vers sa sœur; Gaston pour rentrer dans son appartement privé et écrire son bonheur à sa mère et à sa sœur.

Le mois dernier, qui avait clos ses vacances, il avait assez vu Ghislaine Saint-Louvec aux bains de mer, assez causé avec elle pour être assuré que ce cœur de jeune fille répondait à sa tendresse et avait foi en lui.

Demeuré seul dans sa chambre vaste et luxueuse, Matzague se laissa tomber, comme brisé, dans un fauteuil, répétant avec une rage indicible et concentrée :

— Les misérables! Me dépouiller ainsi! Etre pauvre, pauvre ou à peu près! Non, je ne pourrai jamais me remettre au travail, réédifier ma fortune. C'est fini, fini!

## VI

De retour au modeste logis de la rue Moncey, après avoir conduit en bon chemin le vieux notaire qui désirait retourner à Artemare le plus tôt possible, par conséquent expédier ses affaires, Bernard rentré chez lui attira à lui sa sœur dont les grands yeux inquiets l'interrogeaient avidement :

— Chérie, dit-il en baisant tendrement ses cheveux d'or moussant sur son joli front, sais-tu que nous avons pleinement réussi?

— Ah! fit-elle, la voix un peu brève.

— Oui, grâce à notre vieil ami, Me Carbonnière.

— Quoi! M. Matzague n'a pas résisté? Je sais bien que résister eût été inutile, le droit étant pour Ghislaine.

— Cela n'a pas été très facile, tu conçois, mais voilà au moins les choses rétablies dans l'ordre et selon l'équité. Gaston n'a plus pour patrimoine que son travail; il épousera Ghislaine devenue riche...

— Ah! fit involontairement Renée en regardant son frère.

— Oui, mon ancien patron est un vieux retors qui a su arracher un consentement à M. Matzague. Ceci a été plus dur à obtenir. Voilà donc nos protecteurs ruinés, du moins en partie.

— Ils ont encore de beaux restes, répliqua Renée. Les 600,000 francs de Ghislaine une fois restitués, Mme Matzague et sa fille ne vivront pas dans la gêne, crois-moi. Seulement Marianne sera comme moi, sans dot.

— Elle et sa mère ne souffriront pas d'une diminution dans leur bien-être, reprit Bernard, car elles ont des goûts simples, mais je doute que M. Matzague se plie à ce changement d'existence, lui si avide de luxe et de vie facile.

— Tant pis pour lui! répliqua Renée avec indifférence. Je n'éprouve aucune pitié pour ce misérable.

— L'essentiel, enfin, c'est que notre bienfaitrice surtout, et ses enfants, qui sont nos amis, ne se doutent jamais de ce qu'est ce monstre d'homme, leur époux et leur père.

— Tout de même, fit observer la jeune fille après un silence, le coupable n'est pas assez puni.

— La pire punition pour lui, je te le répète, mignonne, c'est la perte de son argent. Se voir pauvre est pour lui un supplice presque égal à celui de la prison et du bagne. Je le connais, va! Et puis, comptes-tu pour rien le remords?

— Pauvre femme! conclut Renée qui pensait à Mme Matzague, quand je songe qu'elle aurait pu tout apprendre...

— Et en mourir. Aujourd'hui, elle recueille les fruits de ses bienfaits : grâce à nous, la suprême douleur, la honte, lui est épargnée.

— Et ses enfants seront heureux, fit Renée dont la voix s'oppressa et dont les lèvres blêmirent.

Les bras du jeune docteur se refermèrent sur l'enfant qui défaillait... Ils avaient mutuellement deviné leur secret.

— Et nous, nous ne le sommes pas, ajouta-t-elle dans un souffle plein de larmes. Puis, penchant sa jolie tête sur l'épaule de son frère, elle poursuivit de son accent musical, plus doux encore :

— Tu te rappelles, frère chéri, que notre pauvre grand'mère nous a répété souvent avant de mourir : « Mes enfants, vous devez beaucoup à Mme Matzague; sans elle je ne sais ce que je serais devenue en certains moments désespérés : elle nous a fait l'aumône, disons le mot, l'aumône matérielle et l'aumône spirituelle, avec une délicatesse incomparable. Cette femme est un ange. N'oubliez jamais ce que vous lui devez, et le jour où vous pourrez lui épargner une larme, fût-ce aux dépens de votre bonheur, faites-le. »

— Je crois bien que nous avons payé notre dette à notre bienfaitrice aujourd'hui, fit Bernard.

— Je le crois aussi, frère.

Ils souriaient maintenant tous les deux, les chers enfants, mais leurs yeux étaient mouillés de larmes.

— Il faut croire que, dans la famille, nous ne sommes pas créés pour le bonheur, reprit Renée en hochant sa petite tête dorée. Vois, nos parents sont morts jeunes et ruinés; notre chère grand'mère n'a vu que de tristes jours en sa vieillesse et a travaillé comme une mercenaire, quand elle aurait dû se reposer. Nous, ce n'est pas le travail qui nous a été dur, puisque nous sommes jeunes et bien portants, mais nous brisons notre cœur en pleine jeunesse, quand nous pourrions jouir enfin, mettre nos lèvres à la coupe du bonheur à laquelle a droit de puiser au moins quelques jours tout être créé.

— Mais, ajouta Bernard en relevant fièrement la tête, nous vivrons avec le sentiment du devoir accompli... Et puis, j'ai le travail.

« Le travail, la science, peuvent-ils consoler de tout? soupira-t il en terminant.

— Peut-être, répondit Renée. Si nous n'avons jamais de bonheur, mon pauvre petit frère, du moins nous aurons la paix et une certaine félicité puisque nous pourrons faire des heureux. Toi, tu rendras ton nom célèbre, tu le feras aimer, chérir même des malheureux que tu soulageras pour l'amour de Dieu. Moi je ne serai jamais ni épouse, ni mère, je vieillirai à tes côtés comme une amie attentive et une bonne petite sœur de charité; dès que nous serons un peu riches, je t'aiderai dans ta tâche auprès des malheureux.

— Ainsi soit-il! conclut Bernard en embrassant sa sœur.

## VII

Brisé de sa journée d'hier si fertile en émotions, le jeune docteur Grandex se levait lentement, sans beaucoup de goût pour le travail qui l'appelait.

Tout à coup, Renée frappa à sa porte; il était présentable, elle entra, toute pâle.

— Il y a quelqu'un de malade chez les Matzague, dit-elle, si préoccupée qu'elle ne pensa pas à souhaiter le bonjour à son frère. Un domestique est venu te prier de passer tout de suite chez son maître. Le cas est grave, paraît-il.

— Diable! murmura Bernard, pourvu que Matzague, dans un moment de désespoir, n'ait pas commis quelque folie?

Renée avait la même pensée, mais elle n'osait l'exprimer.

Bernard acheva sa toilette en un tour de main et partit dans le coupé que le domestique avait eu soin d'amener.

En arrivant chez les Matzague, il se dirigea tout droit vers la chambre de son ancien bienfaiteur.

Le négociant était couché et semblait dormir; mais son visage avait une pâleur de cire, ses yeux clos se bleuissaient aux paupières et les lèvres étaient violacées.

Le regard de Bernard tomba sur Gaston qui pleurait, agenouillé près du lit; mais, tout aux devoirs de sa charge, il tâta le cœur et le pouls du père avant d'interroger le fils.

Ce cœur, ce pouls étaient désormais muets; Matzague ne vivait plus.

— C'est fini, n'est-ce pas? demanda Gaston, les yeux noyés de larmes. Je l'ai tout de suite pensé en le trouvant ainsi ce matin. Oh! quel malheur! quel malheur!

Ce n'était pas tant la perte de ce père indifférent et égoïste que déplorait le jeune homme. Son exclamation douloureuse avait un autre sens.

D'un geste, il éloigna le valet de chambre et les autres domestiques accourus plus par curiosité que par sympathie pour leur maître, et, une fois seul avec son ami, il lui mit dans les mains une petite fiole que Bernard examina.

— Du laudanum? s'écria-t-il. Est-ce que...?

Et il recula, plein d'horreur.

— Oui, justement, fit Gaston, comprenant la pensée que son camarade n'osait exprimer tout entière. Il a su se procurer ce poison... Avec de l'argent on obtient tout ce qu'on veut. Vois-tu,

Bernard, pour moi, il n'a pu se faire à l'idée qu'il était à peu près pauvre: dans une crise de désespoir il se sera tué. Oh! dire qu'il est mort là, à deux pas de moi! sans souffrir, il est vrai, mais privé des secours de la religion!... Oh! que dira ma pauvre mère?

— Il est facile de cacher la cause de cette fin, proposa Bernard. En ma qualité de médecin, je puis déclarer une rupture d'anévrisme au lieu du suicide qui, vu surtout la subite situation de fortune où se trouvait ton père, ferait mépriser sa mémoire. Viens, nous avons à nous occuper de choses sérieuses; tu peux laisser auprès du corps Marton, la vieille servante, et la religieuse que tu as envoyé chercher.

« Ne songes-tu pas qu'il faut lancer un télégramme à ta mère et à ta sœur afin qu'elles soient ici au plus tôt? Va, nous ne les effraierons pas; nous ne parlerons d'abord que de maladie.

Ainsi firent-ils; et, le lendemain, les voyageuses éplorées apprirent le malheur dans toute son étendue.

Grâce aux soins de Bernard, Mme Matzague s'était fortifiée depuis quelques mois et l'air de la mer avait achevé l'œuvre; elle put donc supporter plus vaillamment qu'on ne s'y attendait le coup qui la frappait.

Nous savons que, toute bonne et chrétienne épouse qu'elle fût, elle ne pouvait éprouver un grand déchirement de cette perte, son mari tenant à l'ordinaire peu de place dans sa vie; ce dont elle fut le plus attristée, ce fut la pensée que Matzague avait quitté la vie sans les secours religieux; aussi pria-t-elle longuement chaque jour pour l'âme de ce pécheur... Or, nous n'ignorons pas que cette âme avait grand besoin de ces prières.

Dix mois plus tard, sans pompe, sans éclat, Ghislaine Saint-Louvec, devenue riche depuis près d'un an, épousait à l'église Saint-Honoré-d'Eylau l'avocat Gaston Matzague. Heureusement le déshonneur du père, demeuré caché, ne rejaillissait pas sur les enfants.

Cette indécise, capricieuse et frivole petite personne, Ghislaine Saint-Louvec, touchée de l'amour de Gaston qui avait sollicité sa main alors qu'elle était pauvre, se laissa facilement persuader.

— D'autant plus, se disait-elle, que c'est moi, en définitive, qui l'ai appauvri, ce cher Gaston!

Le jour du mariage, comme Marianne, fraîche et gentille à croquer, donnait le bras à Bernard Grandex, Mme Matzague, qui les regardait en souriant, murmura tout bas: « Quel autre joli couple ils formeraient! »

Renée aussi se disait cela, la chère fille dévouée et perspicace. Au fond, elle n'avait jamais compris que son frère préférât Ghislaine à Marianne: l'une était plus brillante, plus séduisante, il est vrai, mais combien l'autre avait plus de profondeur et de charme discret!

Et la mignonne, ne désespérant pas qu'un jour viendrait où son cher Bernard ouvrirait les yeux, priait avec ferveur pour lui et pour ses amis.

Ainsi fut consommé le double sacrifice des jeunes Grandex, reconnaissants jusqu'au bout et dévoués jusqu'à meurtrir leur cœur pour laisser toute félicité à leurs bienfaiteurs.

Ils devaient pourtant être récompensés à leur tour dans une certaine mesure.

Mme Matzague, Marianne et le jeune ménage habitèrent ensemble un joli appartement au centre de Paris; Bernard et sa sœur continuèrent leur vie laborieuse.

Or, un jour, une autre mort, mais bien différente de celle de Matzague, vint surprendre le petit cercle de famille: celle du bon notaire, Me Carbonnière.

Bernard et Renée furent on ne peut plus étonnés de se voir légataires universels du digne homme, et touchés jusqu'aux larmes de ce témoignage de paternelle affection de leur vieil ami.

Un jour que Bernard, rencontrant Meynier, l'ancien clerc de Me Carbonnière, en causait avec lui, Meynier ne put s'empêcher de s'écrier avec une pointe d'envie:

— Ce diable de saute-ruisseau, il a toujours eu de la chance. Tu dois avoir de la corde de pendu dans tes poches, Bernard?

— N'est-ce pas? riposta le jeune docteur, non sans une amère ironie.

Cette fortune fut bien accueillie toutefois, et surtout bien employée.

Bernard en profita pour consacrer beaucoup plus de son temps et de ses peines aux malheureux, et il en fut d'autant plus aimé.

Ses loisirs se partageaient entre les Matzague, le ménage Olivier toujours sans enfants, et sa sœur dont la santé générale prospérait peut-être, mais dont la faiblesse des jambes revenait de temps à autre.

Elle prenait galment son parti de cette contrariété, disant avec sa bonne humeur habituelle:

— Puisque je ne dois pas me marier, ou plutôt ne veux pas, il vaut mieux que cette petite infirmité, si légère après tout, tombe sur moi que sur d'autres. Je serai simplement tante Renée et je pouponnerai tes marmots, Bernard.

— Je n'aime pas les enfants! ripostait le jeune homme en fronçant le sourcil.

Et cependant, lorsque Ghislaine devint mère et que redoubla le bonheur du jeune ménage, Bernard devint pensif.

Un jour d'été qu'ils étaient tous réunis à la campagne, tandis que Gaston et sa femme s'agenouillaient en extase devant leur bébé frais éclos, le docteur Grandex surprit, attaché sur lui avec une singulière expression, le doux et profond regard de Marianne Matzague.

Il se sentit troublé, mais d'un trouble charmant, et le soir, en se retrouvant seul avec sa sœur qui semblait attendre une confidence, il dit, un peu embarrassé:

— Tout de même, ma petite Renée chérie, puisque tu désires tant te voir tante et pouponner les enfants des autres... je ne vois pas pourquoi je resterais éternellement célibataire.

— Ah! s'écria-t-elle en se jetant à son cou. Marianne, n'est-ce pas?

— Eh! parbleu! répliqua-t-il, à part toi, mignonne, quelle autre femme est plus parfaite?

— C'est celle que Dieu t'avait destinée de toute éternité, va, frérot, et puis... il y a si longtemps qu'elle t'attend!

Et le soir, seule dans sa chambrette, devant la nuit étoilée, les yeux au ciel, elle murmura: « Moi je vivrai de leur bonheur à tous. Mon Dieu, merci! Merci, grand'mère! »

FIN

Roger Dombre.

---

Nous commencerons dans le prochain numéro la publication des ouvrages suivants:

## LE SANG DES BOTZARIS

Par Noel Gaulois.

*Illustrations de* Edouard Zier.

Les événements de Crète donnent un puissant attrait au nouveau roman de notre distingué collaborateur. L'histoire des luttes soutenues par la Grèce pour conquérir son indépendance, de 1820 à 1827, et qui se répètent aujourd'hui phase par phase, est peu connue. Il n'en est guère pourtant qui soit aussi palpitante et fournie d'incidents aussi dramatiques. C'est un cadre merveilleux, d'ailleurs, pour une œuvre d'imagination, que ce pays situé aux confins du monde chrétien et du monde musulman.

L'auteur n'a eu que faire d'inventer. Il lui suffisait de puiser à pleines mains dans les trésors de la tradition populaire et de l'histoire.

Clephtes et riches armateurs, Philhellènes et Turcs, seigneurs de manoirs féodaux, Orientaux des *Mille et une Nuits* s'offraient au romancier avec des traits trop saisissants pour qu'il n'en fût pas séduit.

Les sentiments, les mœurs sont marqués d'empreintes aussi diverses, et l'action, toute moderne, semble empruntée à la légende et au roman de chevalerie.

## AUTOUR D'UNE TRAHISON

Par Edmond Coz.

M. Edmond Coz touche de très près au monde militaire. Il a eu maintes fois l'occasion de l'étudier. Aussi le roman qu'il vient d'écrire pour les lecteurs de l'*Ouvrier* est-il une œuvre *vécue* dans toute l'acception du terme. Général au cœur haut placé, à l'âme droite; officier d'ordonnance un peu trop orgueilleux de sa haute origine; sous-officiers, les uns légers, les autres esclaves de leur patriotique devoir; nobles et parvenus se rencontrent, se croisent, se heurtent dans cette œuvre dramatique qui emprunte le fond de son action à un fait vrai, à une lamentable histoire de trahison qui, tout récemment, a fait saigner bien des cœurs français.

En même temps, nous publierons sous le titre général de:

## AUTOUR DE MA PAROISSE

une suite de variétés et d'articles de polémique dus à la plume alerte et spirituelle d'un des écrivains les plus distingués de la presse catholique et dont la manière rappelle celle de Jean Grange qu'appréciaient tant nos lecteurs. Ces articles seront signés Pierre Cerné; ils alterneront avec des

## CHRONIQUES HEBDOMADAIRES

Par Oscar Havard.

Et enfin nous continuerons la publication des curieux articles de:

## MAGIE BLANCHE ET NOIRE

Par Magus.

Il n'est pas besoin d'appeler l'attention de nos lecteurs sur les intéressants articles de Magus, qu'ils ont depuis longtemps appris à aimer. La nouvelle série qu'il va publier dans l'*Ouvrier* dévoilera les tours de prestidigitation les plus curieux, et ses lecteurs seront

de la sorte initiés aux mystères de la magie blanche et de la magie noire qui, jusqu'ici, étaient restés la propriété de quelques privilégiés.

Nous publierons ensuite, dans le courant de la 37e année :

### LE FOU DE LA PACAUDIÈRE

PAR HENRY DE BRISAY.

Dire que le *Fou de la Pacaudière* est signé du nom de M. Henry de Brisay, c'est dire qu'on trouvera dans ce roman une action très forte, très dramatique, d'émouvantes péripéties, des personnages bien vivants, un style d'un incomparable *brio*.

De longtemps, les lecteurs de cette œuvre remarquable n'oublieront les scènes pathétiques qui ont pour théâtre, tour à tour, l'élégant salon de Mme Le Jarlier, le château du richissime Américain Bryan, la baraque du Taureau, et l'effrayante maison de santé du docteur Jean Bernard.

### LE DROIT D'AINESSE

PAR CHAMPOL.

Œuvre à l'intérêt passionnant, écrite avec le charme et la verve qui caractérisent le genre de Champol, le *Droit d'Aînesse* est un des romans les mieux venus du maître écrivain. Nous sommes heureux d'avoir obtenu pour nos lecteurs la primeur du *Droit d'Aînesse*, car, aujourd'hui, tous les éditeurs se disputent les productions de notre distingué collaborateur.

### LE PAVILLON D'OR

PAR L. GASTY.

Le *Pavillon d'or* est un roman d'aventures tantôt *très dramatique* et tantôt *très gai*, dont les surprenantes et passionnantes péripéties reposent, en réalité, sur des données scientifiques acquises. Rien n'est moins improbable que cette extraordinaire conception de l'auteur, car, tout en se lançant comme à corps perdu dans la plus extravagante fantaisie, il ne perd pas un instant de vue ce qui est scientifiquement vrai.

### LA GUERILLERA

PAR JEANNE DE LIAS.

L'action de cet intéressant ouvrage se déroule dans les sombres montagnes des Pyrénées, à l'époque de l'épopée carliste. A côté de guerriers rompus aux périls de la guerre de partisans, à côté de terribles bandits, au milieu des péripéties de combats acharnés, se détache une gracieuse figure de femme qui porte en elle une âme de sainte et un cœur de héros.

### LA LUTTE

PAR PIERRE DU CHATEAU.

Ce beau livre pourrait s'appeler *le roman d'une âme*. Rien de plus poignant que l'histoire de cet homme appelé par une irrésistible vocation au plus haut des ministères et en butte à l'opposition invincible de ceux dont le devoir l'oblige à respecter la volonté. Œuvre de foi entre toutes, la *Lutte* est un de ces livres qui élèvent les âmes et ennoblissent les cœurs.

---

L'*Ouvrier* se trouve au prix de cinq centimes chez tous les libraires, marchands de journaux, et dans les gares,

LE MERCREDI ET LE SAMEDI

---

## ABONNEMENT

AUX

### 104 NUMÉROS D'UNE ANNÉE

**6 francs** pour la France, l'Algérie et la Belgique;
**7 francs** pour les autres colonies et les autres pays étrangers.

Tous les abonnés de l'*Ouvrier*, nouveaux et anciens, participent aux tirages mensuels de

### CINQ BONS DE L'EXPOSITION DE 1900

Ces bons, on le sait, participent aux tirages de lots dont l'importance sera de 700,000 francs pour la fin de l'année 1897, de 2,500,000 francs en 1898 et 1899, et de 1,160,000 francs en 1900.

*S'abonner à l'*Ouvrier, *c'est donc courir la chance de faire fortune pour* 6 *ou* 7 *francs.*

---

Pour s'abonner à l'*Ouvrier* pendant un an, il suffit d'envoyer à M. HENRI GAUTIER, directeur, 55, quai des Grands-Augustins, à Paris, en mandat-poste, timbres français ou autre valeur sur Paris, **six francs** si l'on habite la France, l'Algérie ou la Belgique, **sept francs** si l'on habite un autre pays des colonies ou de l'étranger.

# CHRONIQUE HEBDOMADAIRE

LE CONCOURS HIPPIQUE. — LA PREMIÈRE FÊTE DU PRINTEMPS. — CHARME DU SPECTACLE. — FACÉTIES DES CHEVAUX. — OFFICIERS ET HABITS ROUGES. — LES NOUVEAUX ACADÉMICIENS, LE COMTE DE MUN ET M. HANOTAUX. — LE CRÉATEUR DES CERCLES ET LA COMMUNE DE PARIS. — LES « COMMIS » DU MINISTÈRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES. — AMBASSADEURS ET BOURGEOIS. — ANCIENNES TRADITIONS.

Le Concours hippique, c'est vraiment la première fête du printemps. Au mois où les giboulées alternent encore avec les rayons du soleil, les Parisiennes n'osent pas trop risquer sur le trottoir leurs toilettes nouvelles. Or, la grande travée du palais de l'Industrie, avec son dôme de verre, c'est une rue ouverte où l'on peut se promener impunément sans parapluie ni caoutchouc, aussi tout ce que Paris compte de monde *select* s'y donne rendez-vous, en hâte de se montrer. Maintenant, le spectacle est-il toujours très attrayant? Il ne faut pas se le dissimuler : le rite mondain, en vertu duquel on se croit obligé d'assister au Concours hippique constitue, dans certains moments, une véritable corvée.

Pendant les vingt premiers jours d'avril, il faut rester, de trois à six heures, debout sur des banquettes, étouffé par la foule, poussé et bousculé, tantôt le crâne cuit par le soleil qui darde ses rayons printaniers sur les vitres du palais, et tantôt la figure couperosée par le froid. Au centre, se dressent de petits obstacles pour rire, des « tuyaux d'arrosage », comme dit Crafty, et une rivière, pas méchante, servant aux facéties de cet animal quinteux et bizarre, surnommé par l'ironique M. de Buffon « la plus noble conquête de l'homme ». Si l'on en juge, en effet, par le peu de soumission de ce quadrupède, on peut dire que cette pseudo-conquête se réduit, en réalité, à un simple protectorat. Donc, tantôt le cheval saute et tantôt il ne saute pas. Dans ce dernier cas, il déploie une ingéniosité extraordinaire : il s'arrête net, ce qui fait passer le cavalier par-dessus les deux oreilles; tantôt il se dérobe par une volte savante, ou bien il s'emballe du côté des écuries. Quant à la rivière, le cheval, se rappelant sans doute la glorieuse course de Poniatowski, le cheval, dis-je, préfère la passer à la nage. C'est plus frais et cela amuse mieux la galerie.

Quoi qu'il en soit, le Concours hippique est une institution excellente, car il permet aux officiers de notre armée de se montrer « en uniforme » dans l'exercice de leurs fonctions et sur un terrain élégant, côte à côte avec les sportsmen et les habits rouges. Et puis, le coup d'œil est parfois bien curieux. C'est surtout, entre trois et quatre heures, lorsque toutes les tribunes sont garnies. Point de tapage ni de couleurs disparates, point de vilaines taches criardes sur les banquettes : tantôt le rouge, tantôt le bleu ou le vert dominent, selon la mode de la saison. Le bon jour pour admirer les toilettes, c'est celui où se lit sur le programme du Concours cette phrase significative : *Chevaux attelés seuls*. Personne ne s'intéresse aux évolutions de cette théorie de spiders, de buggeys, de tilburys, de charrettes et de phaétons, conduits par des gens d'écurie et qui tournent comme des chevaux de bois autour des poteaux de piste. Il n'y a guère que le jury et les propriétaires qui s'occupent d'eux; les spectateurs ont alors toute latitude pour causer, et les caquetages prennent leur volée.

***

Les nouveaux Académiciens élus le 1er avril prononceront-ils bientôt leurs discours de réception? Aurons-nous prochainement le plaisir d'entendre le comte de Mun et M. Hanotaux? On nous dit que ces messieurs se sont déjà mis à l'œuvre et que le premier se propose de soigner tout particulièrement l'éloge de M. Jules Simon, son prédécesseur. Il y a trente ans, le panégyrique de M. Jules Simon aurait embarrassé un catholique; mais, peu à peu, le disciple de M. Cousin et le champion de l'école officielle avait si bien rompu avec ses anciens préjugés que les sectaires le poursuivaient de la même haine dont ils honoraient jadis Mgr Dupanloup. C'est égal! Qui donc aurait osé prédire qu'un jour viendrait où le comte de Mun, le fondateur des Cercles catholiques d'Ouvriers, serait chargé de tresser des couronnes à l'homme qui — je m'en souviens encore — déclara, en pleine séance du Corps législatif, que, pour faire un Frère des Ecoles chrétiennes, il suffisait d'une aune de drap noir! Mais le temps où de tels propos étaient tenus est bien loin de nous! Peu à peu M. Jules Simon s'était rapproché de nous, et tout le monde convient que ces deux hommes, qui se [illegible] différents au premier abord — le comte de Mun et M[illegible]n — étaient néanmoins faits pour s'entendre! [illegible]de pour les humbles n'obsédait-elle pas leur âme [illegible] nous a donné d'incomparables livres sur l'[illegible]e

Mun a travaillé et travaille encore à l'affranchissement moral et matériel des petits...

C'est en face de Paris en flammes que l'idée vint au comte de Mun de se consacrer aux ouvriers. La capitale subissait les derniers assauts de l'insurrection expirante. Albert de Mun dominait les hauteurs de Montmartre, avec son camarade le capitaine de la Tour du Pin, tout près du général de Ladmirault, tandis que les forbans de la Commune déchaînaient leurs fureurs contre les monuments de la « Ville Lumière ».

Là même où devait s'élever l'église votive du Sacré-Cœur, au-dessus du « fleuve de feu » qui roulait à leurs pieds, — les deux amis s'écrièrent, en s'embrassant dans le deuil et les larmes : « Allons! nous tâcherons de faire luire encore quelque beaux jours sur cette pauvre France ! »

Le jour de Noël qui suivit cette scène, le premier cercle était fondé avec le concours du digne M. Maignen; de M. Ravelet, le directeur du *Monde;* de M. Leon Gautier, le savant professeur de l'Ecole des chartes; de M. Paul Vrignault, fonctionnaire supérieur du ministère des Affaires étrangères; et de M. Robert de Mun, le frère du promoteur du mouvement.

La propagande marcha vite. Dès le mois d'avril 1872, l'inauguration du Cercle de Belleville-Ménilmontant, ouvert sous les auspices du vicaire général Langénieux, marquait le point de départ de la rapide diffusion de l'œuvre; et, le 1er décembre suivant, le comte de Mun allait planter le *labarum* à Lyon, où d'admirables catholiques fondaient le Cercle des Brotteaux.

Ce fut là l'époque héroïque.

***

L'enthousiasme des croisades animait M. de Mun et ses collaborateurs. Dans les allocutions qu'il prononçait, le jeune officier — M. de Mun était capitaine de cuirassiers — rappelait avec amour les grands siècles « où l'on partait pour la guerre avec un glaive en forme de croix ». Mais si l'épée que portait M. de Mun n'avait pas cette forme et ne renfermait plus de reliques, comme en ces temps chevaleresques, cette épée aurait pu s'appeler néanmoins Durandal ou Joyeuse. N'était-elle pas, en effet, à sa place dans ces joûtes de la parole où M. de Mun allongeait de si rudes coups aux gladiateurs de la libre pensée ?

Peu à peu, la réputation oratoire du comte de Mun grandit, et bientôt, de toutes parts, les catholiques invitèrent le jeune officier à descendre dans l'arène politique.

Sur ces entrefaites, un nombre considérable d'électeurs de l'arrondissement de Pontivy offrirent la candidature au fondateur des Cercles, choisi en raison de son caractère nettement catholique, de son attitude et de son langagé, par une population désireuse d'avoir pour représentant un homme dévoué à ses convictions. M. de Mun crut de son devoir de répondre à cet appel et de prendre en main le drapeau que les Bretons du Morbihan voulaient lui confier.

Il fut élu. Mais quel spectacle répugnant nous offrit alors la Gauche! M. Gambetta et ses affidés ne virent pas sans jalousie et sans dépit entrer dans le Parlement un orateur qui pouvait, non les tenir en échec, puisque la supériorité du Nombre brutal assurait la victoire à nos adversaires, mais du moins humilier l'orgueil de la gauche et subjuguer le pays. Deux fois de suite, ces malfaiteurs cassèrent le verdict du corps électoral, et, pour terroriser les paysans bretons, le dictateur et sa coterie poussèrent l'improbité jusqu'à prescrire une enquête. Cette basse manœuvre échoua, M. de Mun triompha du dol et de la ruse.

Les cinq volumes de *Discours* qu'a publiés la librairie Poussielgue sont là pour attester que, conformément aux prévisions de ses amis, M. de Mun n'hésita jamais à défendre l'Eglise. Chaque fois qu'un intérêt catholique fut en jeu, le grand orateur monta sur la brèche et se jeta dans la mêlée. Avec quel talent, il n'est pas besoin de le dire!

M. de Mun est, on peut l'affirmer, le premier orateur de ce temps-ci. L'accent mélodieux de la voix, la noblesse du style, la générosité de la pensée le placent à côté de Berryer, de Guizot et de Montalembert. Le prédécesseur de M. de Mun, M. Jules Simon, fut, certes, un orateur disert, mais M. de Mun le dépasse comme Démosthène dépassait Isocrate et comme Berryer dépassait Thiers. Le jour où M. de Mun prononcera son discours de réception, cette fête sera un régal pour les amis de l'éloquence française.

***

M. Hanotaux, élu le même jour que le député du Finistère, en remplacement de M. Challemel-Lacour, ne possède pas les dons oratoires du comte Albert de Mun. A la Chambre, il lit ses discours et ne parle qu'un morceau de papier à la main. C'est là une grave infériorité. Aujourd'hui, tous les orateurs apprennent par cœur leurs discours. Il n'en était pas de même autrefois.

Sous la Restauration et sous la Monarchie de Juillet, il n'était pas rare de voir un député tirer de sa poche un manuscrit et en réciter péniblement le contenu. Cela n'était pas folâtre. On raconte qu'un jour le député d'Avranches, M. Abraham Dubois, avait apporté [illegible] un volumineux cahier. Mais voyant que la Chambre n'était pas attentive, notre député sauta plusieurs feuillets. Ce retranchement ne parut pas suffisant au narquois M. Dupin, qui dirigeait alors les débats de l'assemblée. Voyant que l'auditoire s'impatientait, M. Dupin s'inclina vers l'orateur et lui dit au milieu des rires de la Chambre:

« Encore un sacrifice, Abraham ! »

Le pauvre Abraham fut obligé de quitter la tribune au milieu des fous rires de la Chambre.

Pour revenir à M. Hanotaux, disons que ce diplomate évoque le souvenir des anciens « commis » du Ministère des Affaires étrangères.

Sous l'Ancien Régime, le ministère comprenait alors deux catégories de titulaires : les ambassadeurs proprement dits, sorte de personnages consulaires, sortis du patriciat ou issus de la haute bourgeoisie, et les diplomates professionnels, sortis des bureaux.

Tous les ambassadeurs n'étaient pas des aristocrates de naissance. Sous Louis XIV, ne voyons-nous pas l'ambassade de Londres confiée à un simple bourgeois, nommé Durand tout court? A côté de ces représentants décoratifs de la personne du souverain, s'échelonnent des agents issus de familles plus modestes, mais munis d'une instruction solide, et chargés d'étudier, plutôt que de négocier, les traités que les ambassadeurs et les ministres se réservent ensuite de conclure avec les délégués des souverains étrangers. Dans le seul cours du XVIIIe siècle, le duc de Broglie relève sur la liste des « premiers commis » les noms des deux frères Ledran, des deux Gérard, père et fils, souche de cette honorable famille qui s'est perpétuée jusqu'à nos jours sous le nom de « Rayneval ». De tels noms sont l'honneur de notre pays. Les rangs de la hiérarchie, loin d'être sévèrement fermés, comme le prétendent les béotiens, se laissent pénétrer à toute heure, par de nouveaux venus, partis de tous les points de l'horizon. De jeunes avocats, de pauvres secrétaires et d'humbles scribes, dont la plume facile et l'esprit délié se sont exercés dans de minuscules emplois, sont admis d'emblée aux premières charges.

C'est ainsi que Laporte du Theil, simple commissaire des guerres sous le maréchal de Tessé, devient le négociateur du traité d'Utrecht et du traité de Vienne: c'est ainsi encore que l'abbé de La Ville se hausse à la direction de la Chancellerie.

Jalouses d'honorer de tels serviteurs, nos différentes Académies accueillent avec empressement les « commis » des Affaires étrangères. Pendant que Tercier et Laporte du Theil entrent à l'Académie des inscriptions, l'abbé de La Ville reçoit un siège parmi les Quarante. De nos jours, l'Académie des sciences morales ouvre ses portes à Armand Lefebvre — l'aïeul du comte Lefebvre de Béhaine — et l'Académie française à M. de Viel-Castel, tous les deux attachés à la Chancellerie.

Eh bien ! l'élection de M. Hanotaux à l'Académie française continue de nos jours une des meilleures traditions des Gouvernements précédents, et c'est ainsi que les anciens us se conservent, sans qu'on s'en doute.

OSCAR HAVARD.

# PETITE FLEUR[1]

PAR

HENRY BISTER

VII (*Suite.*)

Elle serait jeune encore, belle de la beauté des femmes heureuses; elle aurait des enfants rieurs, à qui elle apprendrait à être simples, contents de peu, méfiants de la richesse et de tout ce qui se cache de misères sous le luxe des demeures opulentes...

Angelo semblait reprendre un peu de force, s'agitait sur son lit, parlait entre ses dents presque serrées; la fièvre montait encore à mesure que lui revenait cette factice énergie, et le curé de Roquebrune avait vainement tenté de se faire reconnaître. D'un geste, Angelo l'avait écarté, en lui montrant la fenêtre où s'encadrait un pan de ciel bleu, rayé par le vol noir des oiselets.

Ces cris éperdus, ces roulades intermittentes allaient hanter encore le cerveau détraqué du mourant. Le docteur murmura :

— C'est la fin...

Fioretta baissa un peu plus sa tête pâlie, ne trouva pas une larme pour pleurer l'agonie de son ami, et, sans paraître entendre les propos incohérents d'Angelo, continua la triste évocation de ses fautes et de ses regrets.

Angelo se croyait là-bas, à Paris, dans la grande salle des concerts où il avait joué si souvent. L'orchestre l'entourait, et, chose étrange, ce n'était pas lui, Angelo Certaldo, qui se faisait entendre seul, au milieu de tous les musiciens attentifs et émerveillés; c'était l'orchestre qui jouait une symphonie, et il avait, lui,

1. Voir l'*Ouvrier* du 13 mars 1897.

le bâton de chef à la main; il dirigeait les exécutants, les excitait de la tête, des yeux, pressait le mouvement, indiquait le départ aux cuivres ou aux archets...

Dehors, les moineaux se poursuivaient en modulant de brefs appels; un merle sifflait dans les mimosas odorants; des fauvettes entrelaçaient leurs voix menues et leurs fantaisistes refrains. Et cela représentait, pour Angelo, les notes détachées des clarinettes, les trilles aigus de la petite flûte, les poétiques et champêtres ritournelles des hautbois.

Des bourdons passaient, dans un ronflement sonore; et du côté des casernes arrivaient des sonneries de trompettes; et la mer grondait en sourdine, invisible derrière le fouillis des ramures, tandis que la brise vibrait plaintivement dans les arbres du jardin.

Angelo n'entendait rien de tout cela, ou plutôt, ce qu'il entendait c'était la voix barytonnante des violoncelles, les sonorités des cors d'harmonie, le profond accompagnement des contrebasses, au-dessus desquels planait le gémissement tendre, onduleux, des violons à la voix presque humaine...

Peu à peu, à mesure que le soir montait du jardin ensommeillé, toutes les mélodies des oiseaux et des insectes s'éteignaient une à une. Seules, la plainte de la brise et le chant grave de la mer s'élevaient encore, plus distincts dans le silence agrandi.

Angelo s'agitait toujours, l'oreille tendue, la main levée, marquant la mesure d'une musique perceptible pour lui seul. Sur sa figure devenue radieuse se peignaient une à une des impressions nouvelles et réconfortantes. La brise, ce n'était plus la voix gémissante et souple des violons, la mer ne jouait plus un accompagnement assourdi de contrebasse... Non, la mer enflait sa grande voix en des notes soutenues et lentes d'orgue céleste, et la brise était l'hymne de bienvenue que chantaient les anges accourant au-devant d'Angelo.

Une paire d'ailes blanches passa devant la fenêtre, il se souleva sur son lit, et, penché vers le curé qui priait tout bas :

— Les voyez-vous? Ils m'attendent... Merci, merci, de m'avoir appris à être sage quand j'étais petit!...

Une mandoline lointaine envoya quelques sons adoucis jusqu'à l'oreille du mourant :

— Ils jouent de la lyre, monsieur le curé... Dites, croyez-vous que Fioretta est parmi eux?... C'est pour la retrouver que je suis content de mourir... et aussi pour ne plus penser, travailler toujours à chercher quelque chose... Mais surtout, surtout, pour retrouver Fioretta que j'ai perdue depuis si longtemps!...

Il parla encore un peu des lyres approchantes, de Fioretta, de la fatigue que l'on éprouve quand on veut devenir un grand musicien, et de la triste récompense que rapportent tous ces efforts... Puis il soupira, épuisé, retomba sur l'oreiller, baigné de sueur : il avait fini de souffrir, de combattre pour un rêve d'ambition qui n'était pas le sien, de meurtrir son âme tendre à toutes les aspérités du chemin de la vie...

## VIII

Fioretta, restée toute seule dans la grande Villa Rose, passa quelques jours de stupeur et de désœuvrement. Dix fois en une heure elle cherchait autour d'elle quelque chose ou quelqu'un qui avait disparu : sa jeunesse, peut-être gâchée à la poursuite de biens désormais inutiles, et son bonheur, volontairement dédaigné, perdu maintenant pour toujours. Ah! qu'elle lui avait coûté cher, cette fortune qu'elle ne savait plus à quoi employer!

A quoi?... Fioretta s'étonna de s'être posé cette question. Est-ce que la mort d'Angelo la rendait incapable, tout à coup, de jouir de ses richesses? Au premier moment, elle avait pu regretter la disparition de son ami; elle l'avait soigné, d'abord par un reste d'ambition et d'espoir, ensuite par pitié; et elle s'était si bien accoutumée à sa tâche que le repos complet la déroutait à présent. Mais avait-elle un motif réel de plainte? Elle avait voulu, uniquement voulu, être riche; elle l'était devenue. Cet état suffit au bonheur de beaucoup de gens; pourquoi ne se trouverait-elle pas complètement heureuse en se servant largement des biens acquis par sa ténacité? C'était sans doute très amusant de dissiper beaucoup d'or, de passer dans la vie comme une reine ou comme une princesse, bien au-dessus des malheureux qui ne connaissent que la médiocrité banale et bourgeoise...

Avec une rage concentrée, Fioretta essaya d'arracher à son or ces jouissances entrevues; si elle réussissait, ce serait bien le premier résultat qu'elle tirerait de ses calculs déjà lointains! Elle doubla le luxe de sa maison, vécut comme en un rêve d'opulence et de grandeur; et elle fut bientôt célèbre sur le littoral par la magnificence de ses attelages, la sobre élégance de ses toilettes, la générosité de sa participation aux bonnes œuvres, aux ventes, à toutes les manifestations extérieures de la charité.

Elle faisait cela froidement, sans entrain, comme elle faisait toutes choses, comme elle recevait la colonie étrangère accourue de Nice, de Cannes, de Monte-Carlo à ses réceptions du lundi, à ses auditions de musique savante; et avec la même figure impassible, elle parcourait, dans sa voiture irréprochable, la promenade du Midi, au milieu des altesses frileuses, des majestés en vacances, de toute cette société mêlée dans la liberté un peu bohème de la côte d'hiver.

On trouvait Mme Parker très belle, aimable et avenante, mais on lui reprochait de ne pas savoir sourire.

En réalité elle s'ennuyait, et elle en voulait à la richesse qui lui faisait banqueroute une fois de plus. A de certains instants, Fioretta récapitulait toutes ses déceptions passées, ses motifs de rancune contre l'or autrefois convoité. N'était-ce pas lui qui l'avait détournée d'Angelo? N'était-ce pas pour lui que Fioretta avait souffert le dédain inoublié de Willy? à cause de lui qu'Angelo était mort, vaincu par le plus affreux mal qui soit au monde?

Fioretta n'osait aller jusqu'au bout de ses pensées, mais une voix murmurait en elle :

— C'est l'or qui l'a tué, et c'est moi qui ai convoité l'or...

Hantée par ces idées, Fioretta ne pouvait plus jouir de sa richesse; elle avait perdu cette gaieté qu'elle connaissait en ses jours de pauvreté, alors qu'elle n'était pas sûre du lendemain, qu'elle n'avait ni demeure, ni argent, ni rien qui lui appartînt. Elle avait la nostalgie d'on ne sait quoi, se prenait pour Angelo d'une tendresse rétrospective mêlée de remords cuisants. Parfois même, elle se prenait à regretter la vie simple de son enfance, les oliviers gris qui abritaient ses sommeils insouciants.

Et elle s'étonnait aussi de regretter les derniers mois de la vie d'Angelo, mois de soucis profonds, où elle s'absorbait en des préoccupations de toutes les minutes; elle n'avait plus alors, cependant, aucun espoir de sauver son malade, mais elle se plaisait à le soigner comme un enfant, à étendre sur cette faiblesse la protection de sa force et de sa santé. C'était comme au temps où elle protégeait le maladif Willy, elle, la petite campagnarde robuste et saine.

La mort d'Angelo avait enlevé à Fioretta ce dernier intérêt de sa vie et lui avait laissé au cœur un tourment toujours avivé. C'était comme un instinct nouveau, obscur encore, que le retour d'Angelo avait fait naître, l'instinct si féminin du dévouement, des menues actions de la journée dirigées vers un but, accomplies pour d'autres en s'oubliant soi-même.

Pendant de longues heures, Fioretta, inconsciente encore du travail qui se faisait en elle, demeurait silencieuse et inactive dans un petit salon qu'elle s'était meublé avec de précieux souvenirs : les meubles si jolis, si coûteux, recueillis dans l'appartement d'Angelo Certaldo. Souvent elle avait, en les regardant, des crises de larmes étranges chez cette créature calme et sûre d'elle-même; elle se trouvait méchante et le poids de sa vie passée lui semblait lourd à porter toute seule.

Elle voyagea, resta longtemps hors de chez elle; mais elle revint parce qu'elle regrettait trop le petit salon qui la faisait tant pleurer.

Le curé de Roquebrune, le seul hôte qu'elle reçût volontiers parce qu'elle pouvait, avec lui, parler de tout son passé, voyait cette détresse de la jeune femme et l'abordait souvent avec ces mots :

— Toujours ennuyée, mon enfant?

— Toujours....

— Ah! si vous aviez un devoir à remplir!... Tenez, nous avons à Roquebrune...

Il lui recommandait une vieille femme infirme, un homme paralysé; car il sentait confusément que Fioretta serait sauvée d'elle-même le jour où elle commencerait à vivre pour les autres.

Une fois il crut avoir trouvé le remède qu'il cherchait depuis si longtemps et, en arrivant à la villa, il s'écria :

— Je viens vous demander votre aide, Fioretta... Il y a au bourg un enfant, un pauvre orphelin qui a besoin d'être recueilli...

— Oh! cela, jamais! fit vivement Fioretta.

Elle y avait pensé souvent, à cette solution que lui proposait son vieil ami. Cela seul eût pu ramener son sourire, un enfant à dorloter et à aimer, un enfant dont le babil aurait rendu quelque gaieté à la villa mélancolique. Et il semblait que Kitty et William eussent deviné ce désir de la jeune femme, car ils lui avaient dit à la fin d'un hiver :

— Voulez-vous que nous vous laissions Edith? Elle est très gentille et vous distraira un peu... Nous la reprendrons l'hiver prochain...

Ses propres calculs avaient rendu Fioretta méfiante. Elle soupçonna Willy de lui faire une proposition fort intéressée, remercia, et affirma qu'elle préférait être seule. Elle allait faire un voyage, et une enfant serait plutôt une gêne... Oh! non, pour rien au monde elle ne voulait s'attacher à l'enfant de Willy, de ce Willy qui l'avait dédaignée, et qui, aujourd'hui, voulait se servir d'elle pour enrichir sa fille!

Mais elle ne voulait pas, non plus, prendre chez elle un enfant malheureux de Roquebrune, le transplanter de ce pauvre et libre nid d'aiglons en sa Villa trop luxueuse; elle ne voulait pas lui donner, en échange de sa vie difficile, coupée d'heures joyeuses, éclairée de bonheurs chèrement acquis, une autre vie plus facile, trop douce, trop riche, qui lui corromprait l'âme et lui dessécherait le cœur. Car elle ne faisait que cette triste besogne, la richesse maudite qui avait gâté l'existence de Fioretta.

Le curé, de sa voix persuasive, essaya de combattre cette haine

exagérée de l'or succédant à l'amour si âpre de la jeune femme pour ce même or qu'elle possédait aujourd'hui en abondance. Floretta se trompait, en accusant la richesse de corrompre tout ce qu'elle touchait; avec elle, on pouvait accomplir de grandes et nobles choses, donner un corps à une idée généreuse et bienfaisante. Et l'or, s'il était le grand corrupteur, était peut-être le grand médiateur de l'avenir, qui apaiserait les haines des déshérités, rétablirait entre les classes divisées un peu de fraternité et d'harmonie.

Fioretta écoutait, les yeux baissés, sentant, sans en rien laisser paraître, que le vieux prêtre avait raison. Elle ne voulait pas se rendre encore, mais peu à peu s'enfonçait en elle cette pensée du bien qu'elle pourrait faire aux pauvres et aux humbles, ce désir de l'amour innocent des petits qu'elle sauverait de la misère.

Le curé de Roquebrune, à chaque visite de la jeune femme, constatait l'adoucissement progressif de cette nature indomptable, que le malheur et le regret se chargeaient aujourd'hui de plier et d'amollir; il ne prêchait plus, attendait seulement l'effet de cette évolution d'âme isolée vers l'amour et la charité de l'Evangile.

Quand elle fut lasse de lutter contre ce penchant au bien, Fioretta dit un jour au vieux prêtre, qui pleura d'attendrissement:

— Voulez-vous m'aider à être bonne, et me donner le moyen d'être heureuse? Alors demandez-moi beaucoup d'or, afin qu'il n'y ait plus, autour de nous, aucun être jeune qui connaisse la vraie misère...

A eux deux, le vieillard et la jeune femme, ils convinrent de bâtir, à mi-côte de Roquebrune, une grande maison blanche, aérée, ouverte au bon air des bois de pins, à la brise accourue du large; on y mit des rangées de petits lits blancs, dont le vent gonflait tout le jour les rideaux de cotonnade claire; et l'on y installa surtout les petits orphelins de la région, ceux dont la mer a gardé les parents, un soir de tempête; ceux dont le travail a dévoré avant l'âge le père ou la mère encore jeunes.

Fioretta, vêtue maintenant de robes simples, accomplit d'abord comme un devoir ses promenades de chaque jour à la maison d'asile; elle ne savait pas jouer avec les petits, leur dire les mots qui les amusent, leur montrer qu'ils étaient ce qu'elle aimait le mieux au monde,

Et elle faillit être reprise de sa folie d'orgueil et d'ambition le jour où les journaux de Paris, après ceux de Provence, dévoilèrent au public la grande œuvre d'une femme au cœur dévoué.

Le sourire des enfants la ramena vite à elle; leurs caresses lui furent plus précieuses que les louanges de la presse, que les visites des étrangers, l'hiver, à sa pieuse fondation, devenue le type et le modèle des asiles de petits enfants.

Willy, en un jour de belle humeur, lui dit en haussant les épaules:

— Ce n'est pas sérieux, j'espère, cette nouvelle transformation? Avouez que vous jouez à la sœur de charité, en attendant de rejouer à la mondaine.

Elle sourit, et son sourire était si pleinement satisfait que Willy, depuis, ne compte plus sur l'héritage de l'oncle Parker pour ses enfants, dont le nombre s'accroît avec les années.

Un hiver, Fioretta, devenue belle d'expression au lieu d'être jolie comme naguère, s'est vue déranger dans sa quiétude parfaite. On a tant parlé d'elle, à Paris et ailleurs, on a tant vanté ses largesses et son dévouement, qu'un homme s'est trouvé pour accrocher un bout de ruban rouge sur la poitrine de cette femme. Le vieux curé de Roquebrune s'est inquiété; il a si bien connu l'effet des grandeurs et des distinctions sur sa petite amie à la tête ambitieuse!

Mais il l'a vue pleurer; elle lui a tendu la main, en murmurant de sa voix adoucie:

— Je ne le méritais pas... Ils ignorent tous que ma vie est une expiation... une expiation trop facile, qui me rend parfois trop heureuse.

Le dimanche qui suivit, le curé fit à ses ouailles un sermon sur l'amour du prochain, qui trouve sa récompense en ce monde et dans l'autre; de l'avis de tous ses paroissiens au cœur simple, il n'avait jamais parlé si éloquemment.

Et ce fut sa dernière prédication. Dieu trouvant sans doute sa tâche assez longue, l'enleva de ce monde où il n'avait fait que le bien. Peut-être faut-il compter parmi les meilleures actions de ce saint homme le rachat d'une petite âme égarée, le détournement, au profit de la grande humanité, de ce fleuve d'or qui ne savait où porter ses flots trop nombreux..

FIN

HENRY BISTEA.

# AVIS IMPORTANT

Avec le prochain numéro commence la trente-septième année de l'**Ouvrier**. C'est l'époque du renouvellement de presque tous nos abonnés.

Le nombre de ces derniers étant très considérable, nous leur demandons instamment de nous adresser sans plus attendre le montant de leur abonnement. Ils nous éviteront ainsi un encombrement préjudiciable à la régularité du service, et nous considérerons cet empressement, dont nous les remercions d'avance, comme un témoignage de la sympathie dont ils nous ont donné tant de preuves.

***

Nous rappelons que le prix de l'abonnement aux CENT QUATRE NUMÉROS ANNUELS de l'**Ouvrier** est de:

SIX FRANCS

*Pour la France, l'Algérie et la Belgique.*

SEPT FRANCS

*Pour l'étranger (sauf la Belgique) et les colonies (sauf l'Algérie).*

***

Les abonnés directs reçoivent aujourd'hui gratuitement le *Titre*, le *Faux-Titre* et la *Table des matières*.

La *Couverture illustrée*, pour brocher l'année de l'**Ouvrier**, leur est envoyée *franco* moyennant **10 centimes.**

Les personnes non abonnées peuvent recevoir les *Titre, Faux-Titre, Tables des matières et Couverture, franco*, moyennant 20 centimes.

***

Les numéros sont réimprimés dès qu'ils s'épuisent. Nous sommes, en conséquence, toujours en mesure de satisfaire aux demandes de nos abonnés, quelle que soit la date des numéros, et soit qu'on désire une série entière, soit qu'on désire des numéros isolés. Le prix de chaque numéro, expédié *franco* par la poste, est de **10 centimes.**

***

Nous prions nos abonnés de joindre à toutes leurs lettres la *bande imprimée* de leur adresse.

***

La trente-sixième année, formant un beau volume in-4° de 832 pages, à deux colonnes, illustré de nombreuses gravures, est en vente et sera expédiée *franco* par la poste.

*Prix broché:* **6** *fr.* — *Relié:* **7** *fr.* **50.**

***

Bien souvent nous avons exprimé le désir de voir chacun de nos abonnés nous en fournir un *second;* c'est un bien faible effort à tenter... et pourtant le résultat en serait immense pour notre œuvre et pour nos lecteurs. Plus un journal a d'abonnés, plus il peut faire de sacrifices, et par suite améliorer l'exécution et la rédaction, de manière à ce que l'**Ouvrier** réalise tout le bien que nous nous proposons. La tâche sera facile cette année, grâce à l'attrait de nos nouvelles publications, grâce aussi aux nombreux avantages que présente l'abonnement, au premier rang desquels il faut placer nos tirages mensuels de bons de l'Exposition.

***

Le moyen le plus économique et le plus sûr de renouveler son abonnement est d'envoyer un mandat de *six francs* par la poste à M. HENRI GAUTIER, directeur de l'**Ouvrier**, 55, quai des Grands-Augustins, à Paris.

*Le Directeur-Gérant*: HENRI GAUTIER. Sceaux. — Imp. E. Charaire.

